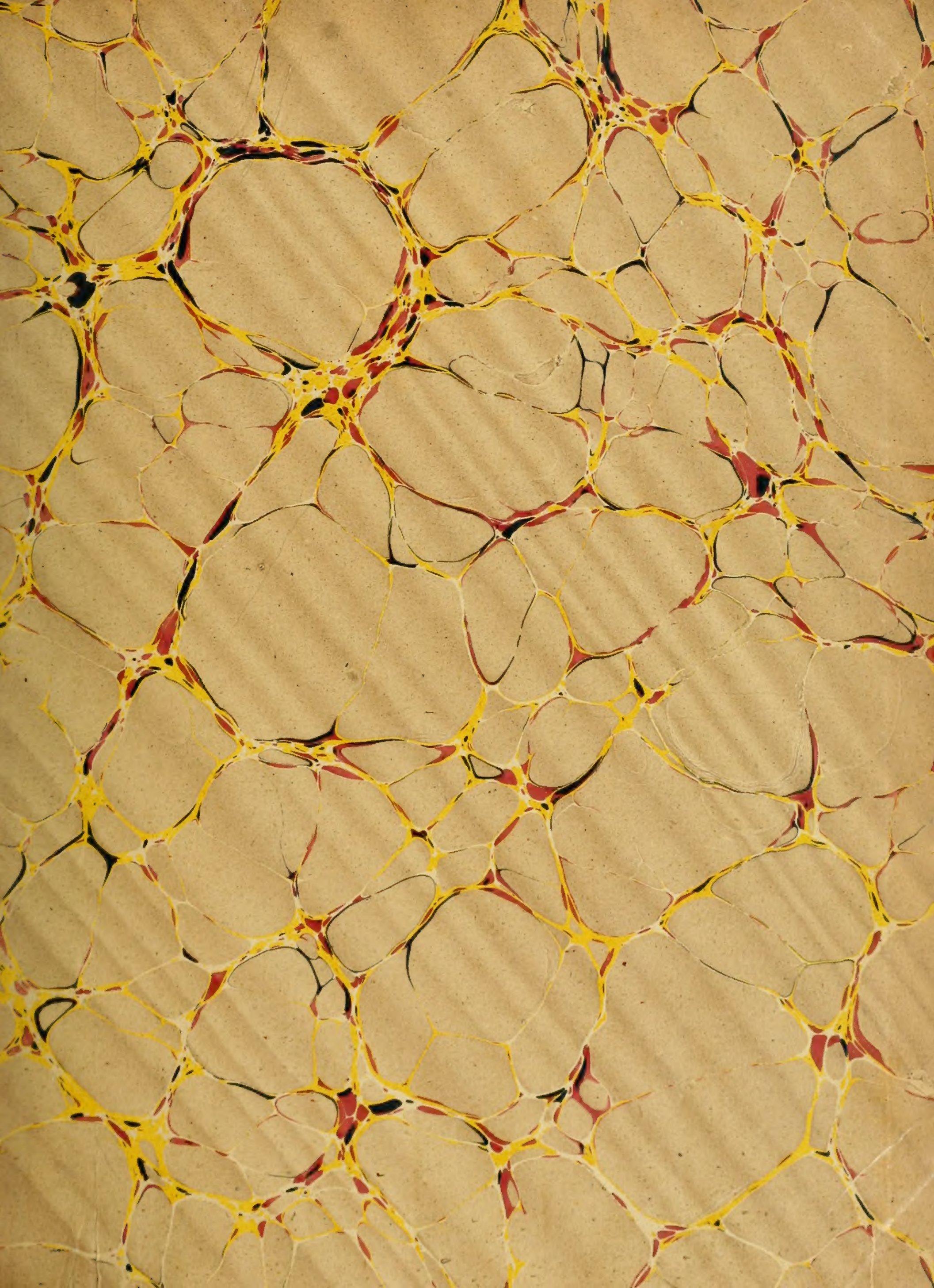
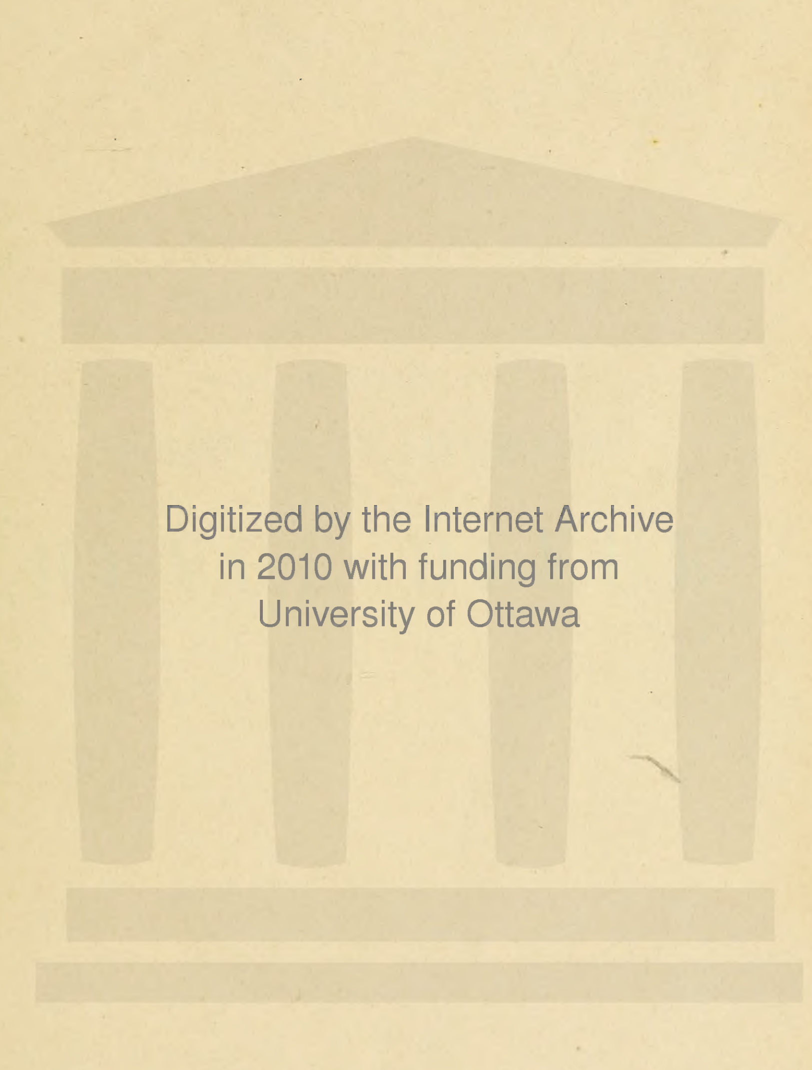








REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

PARIS. — CHAMEROT ET RENOUARD (IMP. DES DEUX REVUES)
19, rue des Saints-Pères, 19

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME VIII

34e ANNÉE — 2e SEMESTRE

1er JUILLET AU 31 DÉCEMBRE 1897

PARIS

BUREAU DES REVUES, 19, RUE DES SAINTS-PÈRES

—

1897

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 1. 4e SÉRIE. — TOME VIII 3 JUILLET 1897.

LA POLITIQUE

Il y a quelque dix ans, quand on parlait de vote obligatoire, on s'exposait à faire sourire les gens.

Cependant l'idée, petit à petit, a fait son chemin, et la voilà qui est en train de devenir populaire.

On dit de tous côtés que voter est un devoir en même temps qu'un droit, et qu'on est électeur comme on est juré : dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'une « fonction » que chacun est tenu de remplir.

On ajoute que l'obligation de voter ne serait pas une innovation aussi grande qu'elle le paraît, puisque cette obligation existe déjà pour les élections sénatoriales et que la loi frappe d'une amende le délégué qui ne vote pas.

Les arguments en faveur du vote obligatoire ne datent pas d'hier : Stuart Mill les a donnés avant nous, et mieux que nous. Jusqu'ici, le public français y avait été assez réfractaire. Mais un fait brutal est quelquefois plus fort que tous les arguments du monde, et c'est bien un fait qui a déterminé le mouvement d'opinion en faveur du vote obligatoire : on a été frappé du nombre croissant des abstentions; on y a vu un péril, et à ce péril on a cherché le remède.

A l'heure qu'il est, sur 10 millions d'électeurs, 3 millions s'abstiennent; c'est presque un électeur sur trois qui ne vote pas. Celui-là est souvent un homme éclairé, indépendant : raison de plus pour qu'il remplisse son devoir d'électeur. Mais si la loi l'oblige à voter, où sera la sanction ?

Je ne reviendrai pas sur ce qui a été dit ici plus d'une fois : l'amende nous paraîtrait une sanction fâcheuse, parce que nous croyons que quelques-uns s'en feraient un jeu. Ce que nous avons demandé à plusieurs reprises et ce que nous demandons encore, c'est que l'électeur qui ne vote pas soit cité devant le juge de paix : s'il ne produit pas d'excuse valable, son nom sera affiché à la mairie; en cas de récidive, le juge prononcera la suspension des droits électoraux pour un temps déterminé.

Il y a deux projets de loi sur le vote obligatoire déposés à la Chambre : l'un par M. Guillemet, l'autre par MM. Gauthier (de Clagny), Argeliès, Brincard et Marcel Habert.

Pour moi, je souhaite vivement que ces projets soient discutés. Ceux qui me font l'honneur de me lire savent que ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis partisan du vote obligatoire; mais j'estime que ce n'est là qu'une demi-réforme, et qu'il la faudrait compléter en donnant aux minorités quelque moyen de se faire représenter.

Si, en effet, je suis dans la moitié moins un des votants, s'il est démontré que mon candidat n'a aucune espèce de chance d'être élu, il me paraît un peu vif qu'on me force à me déranger pour rien le jour du vote : ce n'est pas tout que d'obliger les gens à jeter un morceau de papier dans la boîte électorale; encore faut-il que ce morceau de papier puisse avoir une valeur quelconque.

En même temps que vous demandez le vote obligatoire, demandez donc la représentation proportionnelle sous une forme quelconque : en bonne logique, l'une des idées est la conséquence de l'autre.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

LA FAMILLE BOURGEOISE

Les pères et les fils.

Nous avons peu de fils. Si du moins la qualité suppléait à la quantité! Mais toutes les inquiétudes sont permises à cet égard. La génération qui grandit s'annonce mal. Tantôt mous et incapables d'action, tantôt dévorés par la fébrile impatience du succès, toujours profondément égoïstes, les jeunes hommes d'aujourd'hui — à part des exceptions trop peu nombreuses — ne paraissent guère chercher en ce monde que la satisfaction de leurs appétits et de leurs vanités. Qu'ils aient des devoirs graves à remplir, que toute existence humaine doive être dirigée en vue d'une fin supérieure à elle-même, ils n'y songent guère. Ou s'il en est parmi eux qui n'aient point banni de leur âme tout idéal et qui parlent tout haut de sacrifice à une idée, de dévouement à une grande cause, une telle naïveté provoque les sourires ou les sarcasmes. Qu'on ne m'accuse pas de tomber dans l'hyperbole et la déclamation. J'en appelle à tous ceux qui voient de près la jeunesse. Avez-vous causé avec des jeunes gens de vingt ans? Recueillez vos souvenirs et résumez vos impressions. Quels rêves forment-ils pour la plupart? Servir la vérité, aimer la beauté, pratiquer le bien? Vieilles formules, un peu ridicules, aussi démodées que le livre de Victor Cousin. Leur programme est moins ambitieux : il consiste à s'imposer le moins de privations et à se procurer le plus de jouissances que faire se pourra. Et cela se résume en peu de mots : d'abord échapper au régiment, ou, s'il faut absolument y passer, y *fricoter* de tout son cœur; vivre tranquillement au foyer paternel jusqu'à ce qu'on ait trouvé quelque bonne place peu fatigante et bien rétribuée; faire la fête aussi longtemps que la bourse ou la santé le permettra; enfin, sur le tard épouser une grosse dot et n'avoir qu'un seul enfant, ou même aucun. Et c'est tout. Dans toute la classe riche ou simplement aisée, vous trouveriez à peine un jeune homme sur dix qui pense autrement.

En conclurons-nous que la génération présente est née inférieure à celles qui l'ont précédée, que notre sang s'épuise et que nous ne pouvons plus donner le jour qu'à des êtres condamnés d'avance à une irrémédiable déchéance? Laissons aux Nestors chagrins de semblables affirmations. Les hommes ne naissent ni meilleurs ni pires qu'autrefois, et s'il y a dans les mœurs publiques une décadence qu'il est impossible de nier, la cause en est sans aucun doute à la déplorable éducation que nous donnons à nos fils. C'est dans la famille que le jeune homme reçoit les premiers enseignements; c'est à ses parents qu'il demande les conseils et les exemples suivant lesquels il dirigera sa vie. Si donc il ne poursuit d'autre objet que son intérêt personnel, si les nobles aspirations lui sont inconnues, la faute n'en est pas à lui seul. Elle est aussi, elle est surtout celle de son père et de sa mère.



La mère, nous l'avons dit (1), est la première coupable. Elle a tant gâté son fils, elle a si bien pris l'habitude de s'effacer derrière lui, elle lui a montré un dévouement si absolu, elle lui a fait la vie si douce et si facile, qu'il est arrivé à l'âge viril sans connaître aucune des privations ni des souffrances qui trempent le caractère : de là son égoïsme, sa mollesse, son impuissance à se sacrifier pour personne, en un mot sa lâcheté.

Mais la mère n'est point seule au foyer : le père y a sa place aussi. Sans doute, il en est absent une partie de la journée, mais combien d'heures où il s'y retrouve : durant les repas, chaque soir, chaque dimanche. Ce temps pendant lequel il voit ses enfants, le met-il à profit pour former leur cœur et leur intelligence, pour combattre leurs défauts, pour cultiver leurs qualités? Vous savez bien que non. Il ne rentre pas, dit-il, pour « faire le maître d'école », il ne veut pas « jouer les croquemitaines », il entend surtout ne pas ajouter à sa tâche du jour une autre tâche encore, fort délicate et difficile, et il s'abstient, tantôt par indulgente faiblesse, tantôt par pure indifférence.

* * *

Le père français généralement pèche plutôt par excès de tendresse que par insensibilité. Sur ce point, il ne le cède guère à sa femme. Bien plus, par cela même qu'il est moins souvent qu'elle auprès de l'enfant, il se montre parfois plus indulgent encore. La mère, témoin perpétuel de petites fautes, mensonges, accès de paresse ou de gourmandise, serait-elle par hasard disposée à les punir, c'est le père qui l'arrête : « Bah ! ne le gronde pas, ce petit : tout cela n'est pas bien grave. » Elle se laisse persuader sans peine, étant au fond du même avis. Et tous deux, de complicité, ferment les yeux sur des défauts qu'il eût été facile d'arracher à leur naissance, et que l'âge fortifiera.

C'est que, fussent-ils séparés sur tous les autres points, il en est un sur lequel les deux époux se trouvent en parfait accord : l'admiration béate de leur fils. Si la mère vous déclare avec conviction « qu'il est trop beau pour un garçon », le père s'extasie sur son intelligence : « il apprend tout ce qu'il veut », s'écrie-t-il. « Ce n'est pas parce que je suis son père que je le dis », ajoute-t-il naïvement. Et de partir

(1) Voir la *Revue Bleue* du 24 avril.

de là pour vous citer mille traits de gentillesse, mille mots spirituels, communs d'ailleurs à presque tous les enfants, drôles parfois dans ces jeunes bouches, parfaitement insipides et ridicules quand ils sont répétés et commentés. Remarquez que fort souvent le petit prodige est présent au récit de ses prouesses, et qu'il en conçoit tout naturellement une haute opinion de sa propre valeur.

Ce défaut si regrettable n'est point particulier aux esprits médiocres, aux personnes d'intelligence modérée qui s'étonnent d'avoir produit un génie en herbe, comme une poule d'avoir couvé un canard. Des hommes de premier mérite en sont eux-mêmes affligés, et je connais un savant médecin qui, dans le cours de sa consultation, s'interrompt pour vous raconter tout au long les enfantines niaiseries de son petit garçon. Vous croyez peut-être que ce père si expansif écoutera aussi volontiers des confidences analogues. En aucune façon. Il saura fort bien noter le ridicule de ces gens qui ne parlent que de leurs enfants et vous en rebattent les oreilles. Et à peine aura-t-il stigmatisé cette faiblesse paternelle qu'il entamera l'éloge de son fils.

> Les défauts des auteurs dans leurs productions
> C'est d'en tyranniser les conversations,

disait excellemment Vadius. Mais peu après il tirait un manuscrit de sa poche et ajoutait avec un sourire satisfait : « Voici de petits vers... » Combien de pères agissent de même !

Sans doute, il en est de plus clairvoyants et qui n'éprouvent point pour leur enfant cette admiration quelque peu sénile. Ils sentent quels devoirs leur incombent, et ils voudraient s'en acquitter. Mais le moyen d'y parvenir devant la résistance de la mère ? Font-ils mine de risquer un reproche, leur femme intervient : « Ce n'est pas tout à fait de sa faute, il avait cru bien faire, il a agi plus par étourderie que par méchanceté, il ne recommencera plus... » Le père insiste : il croit nécessaire de montrer quelque sévérité. Alors la mère défend son fils avec plus de vigueur, la conversation tourne à la discussion, les mots aigres surviennent, et les deux époux donnent à l'enfant le spectacle d'une « scène de ménage ». Grand dommage pour leur autorité. Parfois la mère renonce à la lutte et se réfugie dans un silence attristé : elle regarde son fils, les yeux humides ; elle paraît souffrir plus que lui des réprimandes qu'il reçoit, elle prend une attitude de victime, et, mieux que si elle résistait, elle semble ainsi condamner la dureté de son mari. Le père craint de passer pour un tyran, et, quand se présente une nouvelle occasion, il se garde bien de tomber dans la même faute. Il se tait, et la mère triomphe.

Ce n'est point seulement par faiblesse, par peur de discussions pénibles et parce qu'il aime le repos, la paix et la douceur, que le chef de famille, oubliant son rôle de directeur et de juge, rivalise d'indulgence avec sa femme. C'est encore parce que, s'il aime son fils, il veut aussi en être aimé. Or il se persuade qu'à le reprendre il l'indisposera contre lui. Si chaque fois qu'il aura commis quelque faute je la lui reproche, mon fils, se dit-il, ne verra bientôt en moi qu'un censeur grincheux. Il me craindra, il me prendra en grippe, il perdra tout sentiment d'affection, au lieu que sa mère, toujours prête à consoler et à pardonner, il l'aimera chaque jour davantage.

Rien de plus faux que ce raisonnement inspiré par une jalousie malheureusement assez fréquente entre les époux, qui semblent se disputer la première place dans le cœur de leur fils. L'enfant a des défauts nombreux. Mais il y a une qualité, ou tout au moins un instinct, qu'il possède à un haut degré, c'est le sentiment de la justice. Reprenez-le, punissez-le quand il a mal fait ; il ne vous en voudra jamais. S'il pleure, ce sera par humiliation d'avoir été découvert, par regret d'avoir à payer « la douloureuse », mais nullement par colère contre vous. J'irai plus loin : il vous admirera parce que vous vous serez montré clairvoyant ; il vous respectera parce qu'il vous verra ferme. Au contraire votre indulgence ne provoquera que son ironie. Il se rira d'une autorité qui doute d'elle-même, et c'est d'un ton quelque peu méprisant, qu'il parlera de « la bonté de son paternel ».

Mais le père pense tout autrement. Il veut être l'ami de son fils, dit-il, et non son maître. Parole dangereuse qui amène les pires conséquences. L'amitié suppose l'égalité. Le fils deviendra donc l'égal de son père. Ou plutôt c'est le père qui devra se faire l'égal de son fils, non point l'élever à soi, mais descendre vers lui. Les préoccupations de l'enfant sont naturellement assez futiles, mais il s'y attache avec passion, et si vous cherchez à l'en détourner, à l'amener vers des pensées plus sérieuses, vous provoquez sa mauvaise humeur. Le père n'a pas le courage de s'y exposer, il a peur que son fils ne le trouve ennuyeux, et il évite soigneusement toute occasion de lui parler raison. Il préfère flatter ses goûts puérils, partager ses idées, s'associer à ses plaisirs. L'enfant, enchanté, s'habitue peu à peu à voir en lui un camarade, et il le traite comme tel. Il ne se gêne pas devant lui : en sa présence il daube ses maîtres, tourne en ridicule des amis de ses parents, va jusqu'à se permettre quelques plaisanteries sur ses parents eux-mêmes. Son père prend la parole : il l'interrompt, le contredit et le force à se taire. Le père en rit, ne s'en inquiète pas, en est presque fier : « il est impayable, dit-il, il trouve souvent des arguments qui me ferment la bouche ». Et si l'on s'étonne qu'il accepte de telles manières : « il est si jeune, répond-

il, cela n'a pas d'importance ». Mais il grandit sans changer d'habitudes et la chose alors devient grave. La familiarité est incompatible avec le respect : le jeune homme n'en a aucun pour son père. Il continue à le considérer comme un camarade. Il traite devant lui des sujets, il tient des propos, il émet des théories, il emploie des expressions qu'il devrait s'interdire par souci des plus élémentaires convenances. Il se permet avec lui les mots d'argot comme ce jeune homme de bonne famille que j'entendais dire à son père : « hein ! ça te la coupe : te voilà collé » ! Et même sa tendresse s'exprime sous une forme choquante : « voici bonhomme et bonne femme », me disait un fils en me présentant à ses parents. Petit Bob a fait école.

Ce père si bon garçon, qui accepte d'une âme bénévole le sans-façon de son fils, a tué en lui tout instinct de respect. De là l'un des défauts les plus ordinaires et les plus funestes de notre jeunesse : l'habitude de rire de toute chose, et surtout de ce qui le mérite le moins. Le jeune homme prend tout « à la blague ». L'enthousiasme et la foi lui paraissent souverainement ridicules ; le scepticisme et l'ironie sont au contraire une preuve d'esprit. Passez en revue non ses croyances, — il n'en a guère, — mais ses jugements. Qu'est-ce que la vérité ? L'ensemble d'arguments trouvés par chaque homme pour justifier ses goûts. — La vertu ? Une duperie pour les naïfs, une affectation pour les habiles. — La religion ? Un certain nombre de pratiques auxquelles il faut se livrer si l'on est d'un certain monde, et dont il faut s'abstenir, si l'on est d'un certain autre. — La patrie ? Une entité métaphysique dont il est convenable de parler sur un ton ému, mais à laquelle on espère bien n'avoir à sacrifier ni ses plaisirs, ni sa commodité. — Le devoir ? Un mot sur lequel Kant a écrit de fort belles pages, mais rien qu'un mot.

Que la littérature et la presse aient contribué à cet état de choses, que des écrivains, exquis d'ailleurs et par cela même d'autant plus dangereux, fassent ouvertement profession de « je m'enfichisme », cela n'est que trop certain. Mais ces ferments de décomposition ne germeraient point dans l'âme du jeune homme, si son père, si sa mère ne leur avaient préparé le terrain : elle, en rendant à son fils un culte jaloux qui lui sacrifierait le monde entier ; lui, en négligeant de lui apprendre le respect de ce qui est respectable, souvent même en lui donnant l'exemple. Vous n'avez aucune foi religieuse, et vous ne vous en cachez guère. Vos convictions politiques sont si fortes, que vous pensez bien à critiquer le ministère, quelle que soit du reste sa couleur, mais que vous ne vous donnez même pas la peine d'aller voter. Vous admirez l'armée, mais vous ne tarissez pas sur l'abrutissement de la vie de caserne. Vous émettez des idées sur la morale, mais vous lisez des livres et vous assistez à des pièces qui la violent ouvertement ; vous souriez aux histoires lestes que vos amis racontent à table, vous en racontez vous-même. Votre fils n'est ni sourd ni aveugle : il met à profit tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, et il en tire des conclusions faciles à prévoir. Essayez après cela de lui donner de bons conseils, de lui prêcher les grandes idées : vous pouvez en être sûr d'avance, il vous ripostera par l'argument *ad hominem*.

L'un des signes les plus attristants de cet universel *irrespect*, c'est le mépris du jeune homme pour la femme. Il éclate dans ses moindres actes, ses moindres mots, ses moindres gestes. Écoutez le ton dont il lui parle ; regardez l'insolence avec laquelle il la dévisage dans la rue ; voyez-le en tramway commodément assis, tandis qu'elle reste debout à l'extérieur, en wagon allumant sans vergogne son cigare à côté d'elle. Menus détails, dira-t-on, et qui ne méritent point qu'on s'en indigne si fort. Soit. Mais ce qui est vrai des petites choses l'est bien plus encore des grandes : des faits récents et douloureux ne l'ont que trop prouvé. Quand on méprise assez les femmes pour ne point se gêner en leur présence, on n'ira pas, cela est clair, s'exposer au danger pour elles. On n'acceptera même pas de les aider dans la lutte pour l'existence, et si les jeunes filles, ne trouvant plus de maris et désireuses de demander des ressources à leur travail, osent faire concurrence aux hommes, on s'efforcera d'écarter ces gênantes rivales. Tous les moyens seront bons, et pour leur fermer l'école des Beaux-Arts on ira jusqu'à les huer, les poursuivre dans la rue et les traquer comme des animaux malfaisants. Et partout c'est ainsi, partout celle qui devrait être soutenue parce qu'elle est faible, aimée parce qu'elle est bonne, respectée parce que sa vie est toute de souffrance et de sacrifice, ne rencontre que jalousie, injustice et mépris. C'est votre faute, mères qui, en adorant vos fils, les avez persuadés que la femme n'est sur terre que pour être la servante dévouée de l'homme. C'est votre faute, pères qui n'avez point su empêcher l'ironie et le scepticisme de se développer dans leur cœur et leur avez laissé croire que toutes les femmes sont pareilles aux demi-vierges et aux courtisanes qu'ils trouvent dans les romans, sur le théâtre ou dans la rue.

Très audacieux dans ses jugements, très libre dans ses critiques, le jeune homme est au contraire timide et indécis dans l'action. Et cela n'est point pour surprendre. Moquerie et impuissance vont de pair. Toute œuvre humaine exige, pour être réalisée, une volonté, une énergie, une persévérance qui supposent que l'on croit à la bonté et à la noblesse du but que l'on poursuit. Agir, c'est donc faire acte de foi. Mais le jeune homme précisément trouve qu'avoir des con-

victions est d'une suprême inélégance et ne veut pas se donner le ridicule de « croire que c'est arrivé ». D'ailleurs le programme de vie qu'il s'est, ou plutôt que ses parents lui ont tracé, ne demande pas de si grands efforts. « Nous avons assez de fortune, disent-ils, notre fils n'a pas à s'inquiéter ; il en aura toujours assez pour vivre avec quelques appointements assurés et une solide dot de sa femme (1). » Il s'agit donc pour lui seulement de deux choses : trouver la situation qui donnera des appointements sûrs, et plus tard la grosse dot qui complétera ces appointements. Or la seule carrière où il n'y ait pas d'aléa est celle de fonctionnaire. Les autres sont sujettes à trop de risques et obligeraient souvent le fils à s'éloigner du foyer, ce à quoi sa mère se refuse catégoriquement. Donc il sera fonctionnaire, c'est-à-dire qu'il passera d'innombrables examens où on lui demandera non de faire preuve d'intelligence et d'originalité, mais de montrer qu'il s'est consciencieusement bourré la mémoire d'une foule de connaissances presque toutes inutiles ; puis, ayant conquis son mandarinat, il sera embrigadé dans quelque administration, autant que possible la même que son père. Là il mènera une existence paisible, très paisible s'il est fonctionnaire civil, un peu, mais très peu, plus mouvementée s'il est fonctionnaire militaire ; il franchira pas à pas les différentes classes ou les différents grades, et quand il sera devenu chef de bureau ou chef de bataillon, on le priera de céder la place à un autre, non sans le pourvoir d'une pension de retraite et d'un bout de ruban rouge, vert ou violet, suivant les cas. Un tel idéal n'exige pas, convenons-en, beaucoup d'énergie ni d'esprit d'initiative.

Ainsi le père a complété l'œuvre de la mère. L'indulgence de l'un a secondé la tendresse de l'autre et si leur fils est égoïste, s'il est incapable non pas même de se dévouer, mais de se gêner pour personne, s'il ne respecte rien, s'il rit de tout, si l'incrédulité a tué en lui l'enthousiasme et la volonté, ils ne doivent pas s'en prendre à lui seul, mais se frapper la poitrine et s'écrier : *meâ culpâ.*

***

Il existe un père d'une autre sorte, plus rare peut-être, mais que l'on rencontre encore. Celui-là n'a point l'âme tendre et féminine, il ne s'extasie pas sur son fils, il n'en fait ni son ami, ni son camarade. Tout au contraire il le regarde comme fort gênant, et il n'a qu'un désir, qu'une pensée : se débarrasser de cet hôte incommode. La chose est aisée. Il a le choix entre deux systèmes : prendre un précepteur, si ses moyens le lui permettent, ou, s'il est obligé de compter, aller frapper à la porte d'une de ces grandes prisons pour enfants qui se nomment lycées.

L'une et l'autre méthode aboutit d'ailleurs au même résultat. Vous avez confié votre fils à un précepteur. Qu'arrive-t-il ? Ou ce précepteur est peu consciencieux, il n'a accepté ses fonctions que pour gagner son pain et il déplore à part lui la dépendance à laquelle l'oblige sa pauvreté. Il fait donc sa besogne sans enthousiasme, peut-être même à contre-cœur : il distribue à son élève la portion de grec et de latin que d'après son contrat il doit lui servir chaque jour, mais il néglige absolument de veiller à son éducation, il ne cherche pas à surprendre ses défauts, il ferme les yeux pour ne pas les voir, ou, s'ils sont trop éclatants pour lui échapper, il se garde bien de les combattre : « Je ne suis pas le père, se dit-il, et ce ne sont point mes affaires. » Quelques-uns, fort rares heureusement, vont même plus loin, flattent et servent les vices de leur élève pour se l'attacher plus étroitement, devenir un jour son compagnon de plaisir.

Mettons que vous avez eu la main heureuse : le précepteur de votre fils est un homme de devoir qui a pris son rôle au sérieux. Il ne se contente pas de cultiver l'esprit, il veut former l'âme et le cœur. Mais il a à compter avec la résistance de son élève. Il s'adresse à vous, demande votre arbitrage. Vous voilà fort ennuyé. Interviendrez-vous ? J'en doute, et vous répondrez comme ce père : « J'ai arrangé ma vie de manière à n'avoir pas à m'occuper de mes enfants. » On ne peut pas être plus royaliste que le roi, et votre précepteur se désintéressera naturellement d'une tâche qui vous intéresse si peu vous-même. Je suppose pourtant que, secouant votre apathie, vous vous décidiez à faciliter la tâche du maître par un acte de votre autorité paternelle. Croyez-vous que votre intervention produise quelque effet ? Votre fils vous connaît bien : il sait que vous êtes au fond fort indifférent à sa conduite, que cet effort qui vous a troublé dans votre quiétude ne se renouvellera guère, que vous prierez le précepteur de ne faire appel à vous que le moins possible, et votre mercuriale glissera sur lui sans l'émouvoir. Pour que le précepteur, ainsi dénué de tout appui, parvienne à exercer sur l'élève une action salutaire, il faudra véritablement qu'il soit un homme supérieur.

Mais, soit par nécessité, soit par économie, soit plus simplement pour vous trouver plus libre encore, vous avez adopté l'autre méthode. Vous avez enfermé votre fils dans quelque « geôle de jeunesse captive » d'où il ne sort que quelques heures chaque dimanche, s'il n'est point consigné. Vous voilà bien tranquille, et vous dormez sur les deux oreilles. C'est

(1) J'emprunte cette phrase à l'ouvrage si documenté et si intéressant de M. Demolins : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons.*

charmant en effet : vous n'aurez pas eu à vous occuper une minute de votre enfant, et on vous le rendra au bout de ses huit ou dix ans d'internat complètement instruit et formé. Si vous le croyez, vous êtes bien naïf, et bien oublieux aussi, car vous devriez vous rappeler ce qui s'est passé pour vous-même. Qu'on ait instruit votre fils, j'y consens. Mais qu'on l'ait « élevé », non ! Ce n'est un secret pour personne que l'Université s'occupe exclusivement de l'intelligence, et en aucune façon de l'âme ; qu'elle cherche à former des esprits, mais nullement des caractères ; que ses maîtres sont presque toujours des savants, mais presque jamais des pédagogues.

Je ne m'en prends point du reste aux personnes, — quoique toutes ne soient pas sans reproche, — mais aux institutions. L'enfant au lycée est tour à tour confié au professeur et au maître d'études. Le premier dispose chaque jour de trois heures, quatre au maximum, en faveur de trente, quarante, cinquante élèves. Il faut qu'en ce court espace de temps il fasse réciter des leçons, dicte et corrige des devoirs, explique des textes. Ne lui demandez pas davantage. Il vous répondrait qu'il n'a déjà que trop à faire, qu'il peut à peine noter les progrès de chaque esprit, et que, s'il s'attardait à scruter chaque âme, il n'épuiserait pas toutes les « matières du programme », ce qui lui attirerait les reproches de son proviseur et nuirait à son avancement. Le maître d'études demeure plus longtemps avec l'élève : il le voit au dortoir, à l'étude, au réfectoire, en récréation, en promenade. Il pourrait, lui, le suivre de près, et puiser dans ce contact continuel l'influence et l'autorité morales nécessaires pour diriger non plus seulement son intelligence, mais son cœur. Il n'aurait pas grand'peine à y parvenir. L'enfant aime qui l'aime. Témoignez-lui de l'intérêt et de l'affection, montrez-vous à son égard tout ensemble très bienveillant et très ferme, punissez-le sans hésiter quand il fait mal, mais prodiguez-lui les encouragements et les éloges quand il cherche à bien faire, soyez plutôt son guide que son gardien, et vous verrez quels sentiments d'estime, de respect et de confiance il éprouvera pour vous. Mais le maître d'études est d'ordinaire un très jeune homme qui n'a ni l'expérience qu'exige un rôle aussi délicat, ni d'ailleurs le désir de s'en acquitter. Il n'est là qu'en passant, en attendant mieux, pour préparer ses examens. Il connaît à peine ses élèves, et ne tient pas à les connaître. Peu lui chaut qu'ils soient égoïstes ou généreux, francs ou dissimulés, purs ou vicieux, pourvu qu'ils gardent le silence et le laissent travailler tranquille. Il ne leur donne pas de conseils, il ne leur donne que des consignes.

Dans la grande caserne où son père l'a mis l'enfant ne trouve donc personne pour faire son éducation. Alors il se la fait lui-même, aidé de ses camarades. Ici point n'est besoin d'insister : nous n'avons tous qu'à nous souvenir. Ce qu'on apprend par cet « enseignement mutuel », ce n'est ni la franchise, ni le respect, ni la foi, ni surtout la pureté de cœur ; ce n'est pas davantage l'énergie, ni la volonté, ni l'esprit d'initiative. On sort du lycée ayant perdu toutes les vertus qui sont la grâce et le charme de la jeunesse, sans avoir acquis celles qui sont la force et l'ornement de la virilité. Et devant ce fils qu'il a éloigné de lui depuis dix ans, et qu'il retrouve si mou, si sceptique, si irrespectueux, si prématurément corrompu, le père, stupéfait et désolé, s'écrie dans son inconscience : « Voilà ce qu'il est devenu après tous les *sacrifices* que j'ai faits pour lui ! »

* * *

Trop faibles ou trop indifférents, également inférieurs à leurs devoirs, voilà ce que sont non point tous les pères, — il y en a d'excellents, — mais trop de pères. Il faut pourtant, de toute nécessité, que ceux-là se décident à changer de conduite, à regarder en face la tâche qui leur est assignée et à s'y consacrer de toutes leurs forces. Il y va de l'intérêt de leurs fils, dont ils peuvent à leur gré faire des hommes de cœur et d'initiative, ou des êtres personnels et apathiques. Il y va de bien plus encore : de l'avenir de notre race et de l'existence de notre France.

Ce qu'ils devront faire, on n'attend pas de moi que je le dise dogmatiquement. Nous ne sommes plus au temps de Lycurgue, et l'éducation des enfants n'est pas affaire de lois et de règlements. Je ne me donnerai pas le ridicule de paraître vouloir rédiger un formulaire qui offre des solutions à toutes les difficultés. Il est clair qu'en une matière aussi délicate il n'y a point de règles fixes : c'est question d'opportunité, de souplesse et de tact. Ce que je voudrais seulement dire, en toute simplicité et au hasard des réflexions, c'est comment il me semble qu'un père devrait se comporter avec son fils dans la pratique ordinaire de la vie.

Le premier, le plus impérieux de tous les devoirs, c'est d'exiger de lui un respect absolu. Je ne demande pas seulement qu'il évite les familiarités et les libertés de langage : je veux qu'il se découvre devant son père, qu'il se lève lorsqu'il entre, qu'il ne l'interrompe jamais quand il parle et qu'il l'écoute avec déférence même si ses discours sont longs et ennuyeux. Il fait tout cela pour un maître à qui il ne doit que peu de chose, pour un étranger à qui il ne doit rien, et il ne le fait pas pour celui à qui il doit « d'être » ? C'est une extension du fâcheux proverbe : on ne se gêne pas avec ses amis. J'estime au contraire que plus on aime les gens, plus on doit se

gêner avec eux, et que l'enfant prouvera son affection par ses égards. Dira-t-on que ces marques extérieures de respect établissent trop de distance entre le père et le fils et que leur tendresse mutuelle s'en ressentira? Peut-être sera-t-elle en effet moins expansive. Mais où est le mal ? Les baisers et les caresses me semblent des témoignages insuffisants. La véritable affection se reconnaît à d'autres marques. Si votre fils vous sent très supérieur à lui, il vous respectera ; s'il vous voit toujours préoccupé de veiller sur ses progrès et toujours prêt à le guider vers le mieux, il se confiera à vous avec joie. Or respect et confiance sont, à mon avis, les deux meilleurs signes de l'amour filial.

Ce respect qu'il exigera pour lui-même, le père devra tenir à ce que son fils le témoigne aussi complètement à la femme et à la jeune fille. Il ne suffit par d'user de politesse et de galanterie avec celles que l'on connaît, ou avec telle qui vous séduit par son charme ou son élégance, mais envers toutes les femmes, sans distinction. On voit souvent des hommes qui cèdent leur place avec empressement à une jeune et jolie personne, mais ne se dérangent pas pour une femme âgée, laide ou mal vêtue. C'est un spectacle déplaisant. La femme a droit à tous les respects par cela seul qu'elle est femme. Je voudrais que le père en persuadât son fils, qu'il lui fît comprendre, plus encore par son propre exemple que par des paroles, que l'homme devrait rendre à la femme une sorte de culte fait des hommages que l'on doit à une souveraine, de l'estime qu'on doit à une égale, de l'affection protectrice qu'on doit à un enfant. Qu'il lui montre de quelles souffrances, de quelles angoisses, de quels dévouements, de quels sacrifices est faite la vie de sa mère ; qu'il lui apprenne à goûter la grâce exquise de sa sœur, sa gentillesse, sa bonté toujours prête à obliger, la pureté qui se lit dans ses yeux candides. Il aura mis dans l'âme de son fils de tels sentiments de respect, de reconnaissance et d'amour, que le jeune homme n'emploiera jamais en parlant à aucune femme ce ton de familiarité discourtoise qui est de mise aujourd'hui, ni ne se permettra ces aphorismes, plus ridicules encore qu'outrageants, que tant de jeunes lèvres prononcent sur la rareté de la vertu féminine.

On dira peut-être : Cette déférence que vous nous engagez à exiger de nos fils, cette attitude respectueuse devant la femme, leur donnera sans doute une certaine douceur de manières qui a sa valeur, mais elle détruira en eux la première des vertus viriles, la fierté. Vous leur voulez de l'audace, de l'initiative et de l'énergie, et vous leur imposez une posture humble, pour ne pas dire humiliée. En vérité c'est se contredire à plaisir.

Il n'y a point contradiction, bien au contraire. Celui qui rend à chacun ce qu'il lui doit fait preuve de dignité. S'incliner n'est pas s'abaisser. Obéir à une autorité qu'on sait légitime, respecter ce qu'on a reconnu être respectable, nécessite toujours un certain effort de volonté, car l'esprit est naturellement porté à la révolte. Et quelle meilleure preuve d'énergie que de savoir triompher de soi-même? J'irai plus loin. Ce sentiment de respect qui devrait être cultivé dès le principe dans l'âme de l'enfant, me paraît être la source d'où découleront toutes les qualités que je souhaite à l'homme. L'ironie est fille du scepticisme, mais le respect engendre la foi. Or la foi seule soulève les montagnes. Donnez à vos fils des convictions solides, apprenez-leur à croire en un idéal, et vous les verrez, pour se lancer à sa poursuite, secouer l'indifférence et la torpeur où ils demeuraient plongés. Peu m'importe d'ailleurs celui que vous aurez choisi. Que ce soit le sentiment religieux, ou le culte de la patrie, ou l'amour des pauvres et des souffrants, ou la religion de la beauté, cet idéal élèvera les pensées de vos fils au-dessus de leur intérêt personnel, ils rougiront de leur égoïsme, ils auront honte de leurs préoccupations mesquines, ils donneront à leur vie un but noble et grand, ils lui sacrifieront leurs satisfactions et leurs plaisirs, et ils sentiront la joie profonde de ce sacrifice.

Mais pour que, s'étant fixé une tâche à remplir, ils aient le courage de s'y consacrer tout entiers, il faut que vous preniez soin de développer en eux l'esprit d'initiative et la volonté. Il faut que de bonne heure vous cessiez de les traiter en enfants et vous leur accordiez une large part d'indépendance. Là est surtout la transformation que j'appelle. Au lieu de vous abaisser à être les camarades de vos fils, élevez-les jusqu'à vous, c'est-à-dire efforcez-vous de tourner leur esprit vers les idées sérieuses, habituez-les à la pensée qu'ils devront créer eux-mêmes leur situation. Relâchez-vous peu à peu de votre autorité; donnez plutôt des avis et des conseils que des ordres; adressez-vous moins à leur obéissance qu'à leur raison; développez leur responsabilité en leur témoignant la plus entière confiance : ils auront à cœur de s'en montrer dignes. Enfin dès que vous le pourrez, laissez-les se suffire à eux-mêmes, et dans les difficultés de leurs débuts n'allez à leur secours qu'en cas d'absolue nécessité. Et ne craignez pas que cette liberté que je revendique pour eux dès l'âge de seize ou dix-sept ans, développe leur orgueil, qu'ils en arrivent à oublier les distances et à se croire autant que vous. Les obstacles qu'ils rencontreront sur la route, en leur faisant toucher du doigt leur faiblesse, leur inspireront de la modestie. Ils comprendront, en voyant que vous avez réussi à les surmonter, qu'il leur manque encore beaucoup pour être vos égaux,

ils vous en respecteront davantage. Mais aussi ils voudront vous imiter, et cette ambition sera créatrice d'énergie.

Le moyen de mûrir vos fils, c'est donc de ne point les garder à l'ombre du foyer, mais de les exposer de bonne heure à l'air libre, au grand soleil, je veux dire de les mettre aux prises avec la vie. Pour cela, il ne faut pas que vous persistiez dans votre manie de faire d'eux des fonctionnaires à force de temps et à coups de diplômes. N'ayez pas la superstition de la « carrière administrative », et dites-vous qu'il est aussi honorable, aussi intéressant, et plus lucratif, de vendre des livres, des soieries ou des machines, de fabriquer des tissus ou des meubles, de diriger une plantation de café à la Martinique ou d'exploiter des rizières au Tonkin, d'élever des moutons en Sologne ou des chevaux en Algérie que de s'enfermer de 9 à 5 dans un bureau mesquin et sombre pour y copier des rapports, aligner des listes de chiffres et vérifier des additions. Or pour réussir dans l'industrie, le commerce ou l'agriculture, il faut commencer jeune, à un âge où l'on est encore malléable et « docile », où l'espoir de fortunes futures fait accepter les gains modestes du présent, où l'on possède surtout la belle audace et le goût d'aventures qui s'affaiblissent et s'éteignent avec les années. Abrégez donc, encore une fois, le temps des études, si longues, et, pour beaucoup de jeunes hommes, d'une utilité si mince. Travaillez à former des caractères : cela vaut mieux que de gaver des mémoires.

J'entends d'ici le reproche qu'on va m'adresser : Avec une semblable méthode vous formerez une jeunesse vigoureuse, active, entreprenante, mais dépourvue de culture intellectuelle, uniquement tournée vers les occupations pratiques et lucratives, une génération de manœuvres et de gagneurs d'argent. Et en présence de ce grossier utilitarisme, que devient cet idéal que vous nous recommandiez d'éveiller dans l'âme de nos fils ?

S'il y a là peut-être en effet un danger, c'est à vous précisément qu'il appartient de le conjurer. Vous ne devez pas seulement affermir le caractère de votre enfant, il vous faut aussi diriger son intelligence. Vous m'objecterez que vous avez trop oublié pour pouvoir lui apprendre grand'chose. Mais aussi je ne vous demande pas d'enseigner vous-même à votre fils l'histoire ou les mathématiques ou la littérature. Ses professeurs s'en chargeront. Ce que je réclame de vous, c'est de lui montrer que si ces études ne doivent pas — sauf pour un petit nombre — être le seul but de l'existence, elles peuvent en être du moins le charme et l'ornement. Votre exemple fera plus pour cela que toutes les leçons de ses maîtres. Dans votre vie très occupée laissez une place pour les studieux loisirs, donnez chaque soir une heure à la lecture, recherchez les occasions de voir ou d'entendre des chefs-d'œuvre, fréquentez avec ferveur les musées et les concerts. Votre fils, frappé du plaisir que vous trouvez à ces nobles distractions, en prendra lui-même le goût. Habituez-le à en causer avec vous, guidez son jugement, éveillez ses sentiments, surtout développez en lui le sens de l'admiration. En art comme en morale l'ironie est funeste ; mais l'enthousiasme que fait naître la vue d'une belle toile ou la lecture d'un beau poème est la source de joies pures et délicieuses.

Quand vous en aurez convaincu vos fils, vous n'aurez plus à craindre qu'ils se laissent jamais uniquement absorber par le « souci des affaires ». Ils sauront que l'homme ne vit pas seulement de pain, ils sentiront le besoin d'une autre nourriture qui rassasie leur âme. La volonté et l'énergie que leur aura données leur forte éducation ne se dépenseront pas tout entières dans leurs travaux professionnels, ils en garderont encore assez pour les consacrer à d'autres tâches plus désintéressées. Et puisque vous aurez mis dans leur cœur la croyance en un idéal de beauté et de vertu, ils tiendront à lui faire une part dans leur vie. Ils penseront qu'il ne suffit pas de poursuivre le succès et la fortune, qu'il faut embellir la prose de l'existence par quelques rayons de poésie, que le sentiment a ses droits comme la raison, qu'on doit enfin, comme dit cet autre, atteler sa charrette à une étoile.

JACQUES PORCHER.

PORTRAITS CONTEMPORAINS

M. GABRIEL MONOD

On a beaucoup parlé, ces temps derniers, de M. Gabriel Monod. Non point peut-être à Montmartre, ni même aux boulevards ; car les badauds de Paris sont trop absorbés par le spectacle de l'eau qui coule et des modes qui s'envolent, pour avoir chance d'apercevoir les hommes et les choses qui méritent d'être regardés. Mais dans quelques cercles de gens de goût, où l'on est moins dupe des apparences et moins amoureux du bruit, sur les pentes de la butte latine, dans l'Université, autour des Académies.

Dans ce petit monde préhistorique où l'on se passionne encore pour les choses sérieuses, et où l'on s'ennuie quelquefois des choses dites amusantes, on s'est réjoui de tout ce qui arrivait d'heureux à M. Monod. On a appris avec plaisir qu'il succédait à M. Gaston Paris dans la présidence de l'École des hautes études historiques. On s'est associé à cette occasion pour lui dédier un beau volume et lui prouver par les faits que le maître avait formé des

élèves dignes de lui (1). On a banqueté en son honneur. On a lu son nouveau livre de *Portraits et Souvenirs* (2). Enfin, tout récemment, on a pensé que l'Académie des sciences morales s'honorait en lui offrant un fauteuil de membre libre.

Mais, pourquoi membre *libre?* direz-vous. Pourquoi pas membre ordinaire, comme un simple universitaire? — Tout bonnement, peut-être, parce que M. Monod habite Versailles, comme tous les sages, comme autrefois Bersot. Pourtant, la raison est trop simple : elle ne peut être qu'à moitié vraie, car les choses humaines sont plus complexes. Il y a évidemment une raison plus profonde, une raison philosophique. Je vais tâcher de vous l'expliquer, sans prétendre pénétrer le secret des dieux. Et cette petite digression apparente nous aidera sans doute à préciser quelques traits de la physionomie de M. Monod.

Un membre libre d'une académie, ce n'est pas seulement, comme le croit le vulgaire, un académicien plus libre que ses confrères de ne point assister aux séances. C'est encore, et surtout, un académicien qui apporte dans une réunion de spécialistes un peu de l'air du dehors, ou, tout au moins, d'à côté. Sous l'ancien régime, les membres libres étaient ordinairement des grands seigneurs, qui ne dédaignaient pas de s'aventurer quelquefois dans une académie de bourgeois, mais qu'on n'aurait point osé inscrire à leur rang sur cette liste de bourgeois. Il y a encore des ducs parmi les membres libres, comme il y en a à l'Académie française ; il y en aurait davantage, si les ducs ne préféraient souvent aux lettres leurs chevaux ou leurs chiens. Ici comme ailleurs, un peu moins qu'ailleurs, si vous voulez, la démocratie a glissé quelque chose de nouveau dans les vieux cadres. En fait, la plupart des membres libres des Académies sont aujourd'hui des gens à l'esprit plus large, à l'intelligence plus ouverte, qui s'intéressent aux travaux des spécialistes leurs confrères, et qui souvent ont fait leurs preuves de spécialistes, mais qui, par le hasard de leur carrière ou par un instinct de nature, ne se sont point enfermés dans une spécialité.

Voyez l'histoire, au moins l'histoire contemporaine, de ce fauteuil dont vient d'hériter M. Monod. Qui donc y trouvons-nous avant lui ? Deux sénateurs, gens d'esprit et gens de cœur, qui ne craignaient pas d'agir pour le bien. D'abord Édouard Charton : une âme libre et généreuse s'il en fût, toujours en mouvement, en quête des nouveautés, des créations utiles et des bonnes actions. Paul de Rémusat, une intelligence droite, ouverte à tout, et qui enfin était le fils de Charles de Rémusat, ce qui était une chance de plus d'avoir de l'esprit. C'est peut-être par hasard que M. Monod occupe aujourd'hui ce fauteuil : cela prouve que le hasard est quelquefois intelligent. Car si M. Monod est un de nos plus savants historiens, il est encore quelque chose de plus.

Comme historien, il a subi la loi commune. Pour creuser un peu avant, il a dû s'enfermer, de propos délibéré, dans un domaine restreint, prodigieusement vaste encore pour qui s'y aventure : il n'est guère sorti du moyen âge français. Quoi qu'il en coûtât peut-être à son universelle curiosité, il s'est spécialisé de très bonne heure. Il avait été un brillant élève à l'École normale. En sortant de l'École, il s'aperçut, comme tous les garçons d'avenir et d'esprit, qu'il ne savait rien : mais en ces temps-là, où l'on prenait volontiers les mots pour des choses, il fallait encore plus d'esprit à un jeune normalien pour s'apercevoir de son ignorance. Donc M. Monod entreprit de refaire son éducation intellectuelle. Il la refit tout seul, ce qui est la bonne méthode ; et à l'étranger, ce qui est le plus sûr moyen de se connaître. Pendant plusieurs années, nous le rencontrons successivement à Oxford, à Florence, aux universités de Gœttingen et de Berlin. Inutile d'ajouter qu'il n'y perdit point son temps.

C'est alors qu'une bonne fée intervint dans la vie de M. Monod. Cette bonne fée, c'était Duruy, alors grand maître de l'Université. Ce grand maître d'espèce rare considérait que le premier de ses devoirs était de ne point laisser le talent s'user dans des besognes stériles. Il venait de réveiller l'Université par la création de l'École des Hautes-Études : il y réserva une place à M. Monod, qui avait alors vingt-quatre ans. Le jeune historien acheva de se former en enseignant. Il publiait en 1872 ses premières *Études mérovingiennes* (1), qui ont été le point de départ de tant de savants mémoires.

Dans le choix même du sujet se dessine déjà un des traits les plus frappants de la physionomie de l'auteur : non pas seulement l'amour de la science et du vrai, cela va sans dire, mais encore le souci d'être utile. Écrivain et lettré comme il l'était, M. Monod semblait tout désigné pour entreprendre une grande œuvre historique originale, qui eût appris son nom aux échos les plus sourds. Il y renonça, ou plutôt il n'y songea point, par scrupule d'honnêteté, et par besoin de dévouement. Il ne voulait point raisonner sur des faits, avant que ces faits ne fussent bien établis. Mais, d'autre part, il voulait rendre possible cette grande histoire du moyen âge français, que nous attendons encore, mais dont s'esquissent

(1) *Études d'histoire du Moyen Âge*, dédiées à Gabriel Monod, 1 vol. in-8°, Cerf et Alcan, 1896.

(2) Gabriel Monod, *Portraits et Souvenirs*; Calmann Lévy, 1897.

(1) G. Monod, *Études critiques sur les sources de l'histoire Mérovingienne*, 1re partie, Vieweg, 1872. 2e partie, Vieweg, 1885, etc.

déjà quelques chapitres. Il résolut donc de préparer des matériaux pour les historiens futurs. Depuis vingt-cinq ans, il n'a cessé de poursuivre cette tâche soit dans ses *Études mérovingiennes*, soit dans ses articles ou mémoires d'érudition, soit dans sa *Bibliographie* de l'histoire de France (1).

Lui-même a exposé sa méthode dans une *Introduction* magistrale, où il formule les règles de la critique historique. Cette méthode, toujours prudente et soucieuse du vrai, n'a pourtant rien de sec, sauf pour les gens à l'esprit sec. Après tout, les sources de l'histoire, c'est l'histoire prise à sa source, c'est-à-dire la réalité, la vie. Quand on a bien établi, discuté, commenté un texte, on a le droit d'en tirer une conclusion, parfois un tableau de mœurs ou un portrait, même une hypothèse, c'est-à-dire une idée générale provisoire : or toutes les idées générales sont provisoires, et souvent l'hypothèse est la vérité du lendemain. M. Monod ne s'interdit ni l'hypothèse ni les tableaux de mœurs ; mais il subordonne tout à la recherche de la vérité nue, à la préoccupation d'être utile.

Utile, Dieu sait s'il l'a été ! Ses travaux historiques ne sont qu'une des formes de son dévouement à la patrie et à la cause de l'enseignement. M. Monod est un homme d'action. Il sait quitter ses livres, quand il y a mieux à faire que de feuilleter des livres, ou d'en composer. En 1870, il a suivi les armées comme infirmier, puis comme sous-directeur d'une ambulance. Il a vu de près les lamentables débâcles de Metz, de Sedan de la Loire. Il a cherché à se les expliquer. De ses notes prises au jour le jour, il a tiré son volume *Allemands et Français*, un récit simple et vivant, très dramatique sans aucun appareil théâtral, déposition inquiétante d'un témoin autorisé, sincère et attristé (2). Il faut avoir lu ce livre pour comprendre à quel point l'idée directrice de la vie de M. Monod a été le patriotisme.

Un patriotisme éclairé, très averti, qui n'a rien de commun avec le chauvinisme. Jusque dans les ambulances, M. Monod étudiait les deux armées, la psychologie des deux peuples. « J'avais vu de près, dit-il, les plaies de mon pays et la difficulté de les guérir ; j'avais vu la profonde désorganisation de notre société, et je me demandais, avec angoisse, d'où viendrait le salut, la renaissance... On serait tenté de désespérer, si l'espérance n'était pas un devoir. » — Il crut trouver le remède. Pendant ses séjours en Allemagne et pendant la guerre, il avait été frappé du rôle qu'avait joué l'enseignement de l'histoire d'Allemagne dans l'éducation de l'esprit allemand et la création de l'unité allemande. Avec M. Lavisse et quelques généreux patriotes, il entreprit de retremper l'âme française aux sources de l'histoire de France et des études sérieuses. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'ils n'ont pas complètement échoué. Sans doute ils n'ont pas été entendus de la France frivole, celle des romanciers et des politiciens. Mais il y a, Dieu merci, une autre France, qui travaille et qui espère. Celle-là, du haut en bas de l'échelle sociale, directement ou indirectement, doit quelque chose aux leçons et aux exemples de nos historiens patriotes.

Depuis lors, M. Monod a attaché ou associé son nom à une foule de créations utiles et de réformes. Dès 1871, il demandait l'organisation de l'enseignement primaire. Il a suivi de près les transformations de l'enseignement secondaire ; il a été l'un des fondateurs de l'École alsacienne, et membre très actif du conseil de cette école, où furent tentées bien des innovations dont l'Université a fait son profit. Il a collaboré lui-même à plusieurs petits manuels destinés aux enfants. Il fut des premiers à réclamer une refonte complète de notre système d'enseignement supérieur (1).

Historien avant tout, l'histoire devint pour lui une sorte d'apostolat. Depuis trente ans, il a donné sans compter sa science et son temps à l'École des hautes études, dont il est aujourd'hui le chef. Depuis 1880, il professe à l'École normale, et il a beaucoup contribué à y développer le goût des études précises. Il a été longtemps l'un des directeurs de la *Revue critique*. Il a fondé en 1876 et dirige encore la *Revue historique*, un instrument de travail incomparable pour quiconque s'intéresse au passé. Il a créé en 1882 la Société historique et le Cercle Saint-Simon. Vous le trouverez au Comité des travaux historiques, à la Commission des archives diplomatiques, aux Archives de la guerre, presque partout où il reste à faire œuvre utile.

Et partout son action a été bienfaisante, durable. Il suffirait, pour s'en convaincre, d'ouvrir le volume que lui dédiaient récemment ses élèves. Il y a de tout dans ce livre : histoire politique, histoire de l'Église, des mœurs, des finances, des arts, de la littérature, autant de « fragments d'une histoire de la civilisation au moyen âge ». Et ces « élèves », dont beaucoup ont un nom connu, normaliens, chartistes, auditeurs des hautes études, ont cherché leur voie dans les directions les plus diverses, dans les facultés ou les lycées, les bibliothèques, les archives, les musées, même à l'Institut et au Conseil des ministres : tous ont conservé au maître un souvenir reconnaissant.

(1) G. Monod, *Bibliographie de l'histoire de France*, 1 vol. in-8, Hachette, 1888.

(2) G. Monod, *Allemands et Français*, Fischbacher, 1871.

(1) G. Monod, *Douze lettres sur l'Enseignement primaire*, 1871 ; *De la possibilité d'une réforme de l'enseignement supérieur*, Leroux, 1876 ; *Les réformes de l'enseignement secondaire et l'École Alsacienne*, Cerf, 1886 ; etc.

Savez-vous le secret de cette action sur la jeunesse ? C'est d'abord que M. Monod aime la jeunesse. Ensuite, il lui laisse voir qu'il l'aime. Enfin, il le lui prouve. M. Lavisse lui disait naguère, en lui remettant son livre d'or : « Pour être le maître que tu es, la science ne suffisait pas ; il fallait avoir la vertu de se dévouer, et la vocation, qui est belle et rare, d'être utile aux autres. » Et M. Monod lui-même, dans une réponse charmante de modestie et de simplicité, parlait de l'affection passionnée qu'il a toujours portée « à son pays, à ses études, à son enseignement, à ses élèves, et qui a été l'inspiration de sa vie ».

Avec quelques hommes de sa génération, il a inauguré en France un nouveau système d'enseignement, le plus fécond de tous : le travail en commun, la collaboration familière du maître et des auditeurs. Par là, il a mérité d'avoir de vrais élèves : non point de ceux qui imitent le maître et affaiblissent sa méthode ou ses idées en les copiant, mais de ceux qui continuent son œuvre en cherchant d'autres voies, et qui osent parfois le contredire. M. Monod a goûté des joies délicates dans ce commerce incessant avec la jeunesse studieuse. « J'aurai dû, dit-il, à mes élèves, dont je me sens toujours le camarade, de vivre dans une perpétuelle et délicieuse illusion sur la fuite des années ; car je crois rajeunir avec chaque génération nouvelle qui vient travailler avec moi. »

En tout homme d'action, au moins de nos jours, il y a peu ou prou un journaliste. M. Monod a collaboré à la plupart de nos grands journaux, de nos revues, même à des revues étrangères. Mais c'est un journaliste comme on n'en voit guère. Il n'a rien de l'*amuseur* public ni du chroniqueur à la suite. Il ne se décide à parler que s'il a quelque chose à dire. Il est vrai qu'il a souvent quelque chose à dire. Il a toujours suivi d'un œil curieux le mouvement littéraire et politique, a été le correspondant de l'*Academy* de Londres, et l'est encore, je crois, de la *Contemporary Review*. Il a dit son mot sur les expositions des Beaux-Arts. A coup sûr, c'est un des esprits les plus en éveil de ce temps.

Il semble d'ailleurs que, depuis quelques années, le sévère historien répugne moins à se mettre en frais pour le public lettré ; et il faudrait l'en louer, car il ne serait pas juste de n'écrire jamais que pour les gens qui écrivent. Vous vous rappelez, il y a deux ans, les *Maîtres de l'histoire :* ces trois études, aussi brillantes que solides, sur Michelet, Taine et Renan. — « Un historien jugeant des historiens, c'était encore de l'histoire », dira-t-on. — Je le veux bien, quoique dans ces portraits de Renan ou de Michelet il y ait parfois des finesses caressantes de pastelliste. Mais voyez ce nouveau volume de *Portraits et Souvenirs.*

Il ne s'agit plus seulement ici de Fustel, de Duruy de Green ou de Waitz. Voici Hugo et Vinet. Voici des croquis d'Allemagne, le pèlerinage de Bayreuth, le théâtre populaire d'Ober-Ammergau... Tout cela d'un tour original, d'un style vivant et coloré. On dirait que l'auteur renonce à cacher au public son talent d'écrivain.

M. Monod est-il donc en train de trahir l'histoire et les Mérovingiens? Pas le moins du monde. C'est tout simplement un érudit qui aime à ouvrir sa fenêtre, et qui nous invite à regarder avec lui. Or il se trouve que cet érudit est en même temps un observateur au regard aiguisé d'une sensibilité très vive, à l'imagination concentrée. Savez-vous quels ont été les deux écrivains favoris de sa jeunesse? Hugo et Michelet. Voilà qui est significatif. Ce n'est donc pas la littérature qui enlèverait M. Monod à l'histoire; c'est l'histoire qui l'aurait enlevé naguère à la littérature. — Mais, au fond, il n'a pas changé. L'*écriture* ne saurait être pour lui un métier. Chacune de ses études est née d'une impression personnelle, est une date dans sa vie. S'il nous conduit à Bayreuth, c'est qu'il y a vu commencer en 1876 l'apothéose de Wagner : être wagnérien à cette date, voilà qui n'était pas banal, pour un Parisien. De cette absolue sincérité vient la loyauté, et souvent la saveur du style. Tant mieux si l'homme d'imagination se trahit au tournant d'une phrase; mais l'auteur ne cherchait que la vérité et notre bien.

Historien, homme d'action, écrivain, M. Monod est un *caractère :* ce qui devient de moins en moins banal. Tout ce qu'il écrit porte l'empreinte d'un scrupule infini, et d'une haute moralité. C'est bien de l'homme qui dans les ambulances lisait aux blessés les Maximes d'Épictète. Il n'a jamais rusé avec le devoir, ni craint de se dévouer. Maintes fois, il a eu le courage le plus rare en France, le courage de son opinion. Dans *Allemands et Français*, il a osé être sincère envers lui-même et envers son pays ; il a cherché « non à plaire par la flatterie, mais à être utile par la vérité ». Dur pour notre temps, qu'il appelait naguère « un temps d'affaissement, de décomposition morale », il n'en a pas moins travaillé à introduire dans les choses un peu d'équité, de bon sens et de progrès. A propos de certaines réformes, il n'a point hésité à donner librement son avis, même à l'imprimer, au risque de déplaire. Dans ses articles de critique historique, il a montré souvent une sévérité implacable pour ce qui n'était pas loyal et solide; par contre, il a toujours encouragé ce qu'il jugeait sincère et vrai. Il porte en toute chose un haut sentiment de justice. Il aimerait à voir toujours, comme disent les Anglais, *the right man in the right place.* — C'est le petit coin d'utopie dans cet esprit si net et si amoureux du vrai.

Nulle part M. Monod ne s'est mieux peint lui-même — très involontairement — que dans ses polémiques avec Fustel de Coulanges. Vers la fin de sa vie, le grand historien, un peu aigri sans doute par d'injustes critiques, était parti en guerre contre la jeune école historique, qui pourtant relevait de lui par bien des points. Voulant montrer les dangers de la méthode comparative, Fustel avait pris comme exemple un récent travail de M. Monod. Le coup était dur, venant d'un maître si vénéré. M. Monod le reçut en galant homme et en brave. Tout en protestant de son admiration pour la personne et le talent de Fustel, il riposta, répondit aux critiques point par point. — Je ne sais rien de plus émouvant et de plus honorable pour notre pays, que le spectacle de ces deux hommes qui s'aimaient, qui s'estimaient, qui même s'admiraient, et qui, pour l'amour de la vérité, se combattaient.

PAUL MONCEAUX.

MAL DU PAYS

Esquisse sibérienne.

C'était en l'an — mais que vous importe la date? Il suffit de savoir que la chose se passa au commencement de novembre, à Jakoutsk, peu de temps après mon arrivée dans cette capitale du froid. Le thermomètre marquait — 35° Réaumur. Je songeais avec effroi à l'avenir de mon nez et de mes oreilles qui, tout récemment émigrés des contrées de l'ouest, avaient à plusieurs reprises déjà, silencieusement mais instamment, protesté contre cette acclimatation forcée et allaient à présent être soumis à une longue épreuve. Quelques jours auparavant, un membre de notre colonie, Peter Baldyga, était mort à l'hôpital et nous devions ce matin-là lui rendre les derniers devoirs et coucher dans la terre glacée ses membres las de la vie.

Je n'attendais plus qu'un camarade qui devait venir me dire l'heure exacte de l'enterrement; il arriva bientôt et lorsque j'eus mis en sûreté le visage entier sauf les yeux, je pris avec mon compagnon le chemin de l'hôpital, situé hors de la ville. Dans la cour, à l'écart des autres bâtiments, on voyait un hangar de moyenne grandeur, le dépôt mortuaire, et c'est là que se trouvaient les restes de Baldyga. On ouvrit la porte, nous entrâmes, et l'intérieur nu et glacé produisit sur notre petite troupe — nous étions dix — une impression de malaise indéfinissable. Involontairement nous nous regardâmes les uns les autres: nous nous trouvions en présence de la sinistre réalité, dépouillée de toute pompe extérieure qui en masque souvent l'horrible grimace... Ici, dans ce hangar où ne se trouvaient ni table, ni banc, et qui n'offrait au premier aspect que ses quatre murs blanchis à la chaux, était étendu, sur le sol parsemé de neige, le cadavre enveloppé dans le linceul également couvert d'un voile de blancs flocons, et sur le visage duquel se détachait seulement la moustache noire. C'était la dépouille mortelle de Baldyga. Le corps était absolument rigide et pour arriver plus aisément à le mettre dans le cercueil on le transporta près de la porte.

Jamais je n'oublierai le visage de Baldyga, tel que je l'aperçus à la lumière du jour quand on eut enlevé la neige de sa face. Sur les traits austères était empreinte une tristesse étrangement poignante et les yeux grands ouverts semblaient diriger vers le ciel un regard de reproche et même de malédiction.

— Le défunt était un brave homme, me dit un de mes voisins remarquant l'impression que la physionomie de Baldyga produisait sur moi; il fut toujours solide au poste, actif et ne refusant jamais son aide à plus pauvre que lui; mais il faut reconnaître aussi qu'il était obstiné comme pas un: jusqu'à la fin il crut fermement qu'il reverrait un jour les bords de la Nareff, la petite rivière de son pays. Avant de mourir, il a dû évidemment se rendre compte qu'il s'était trompé.

Cependant les restes pour ainsi dire pétrifiés avaient été mis en bière, placés sur un petit traîneau attelé d'un cheval jakoute et lorsque la couturière Natasha, qui remplissait pour le moment les fonctions de pasteur, eut commencé à réciter l'*Ave Mária*, nous lui répondîmes d'une voix tremblante. Nous allions d'un bon pas; le froid glaçait le sang dans les veines et commandait impérieusement de se hâter.

Enfin nous arrivons au cimetière, nous jetons quelques mottes de terre gelée sur le cercueil, rapidement nous donnons quelques coups de plat de bêche, et bientôt un petit monticule de terre témoigne seul du passage de Baldyga en ce monde.

Mais même ce modeste monument ne sera pas de longue durée. Bientôt viendra le printemps et le monticule funéraire sous les rayons du soleil se fondra, descendra au niveau du sol environnant et se couvrira d'herbes folles. Dans un an ou deux, que seront devenus ceux qui assistent aujourd'hui à l'enterrement? Les uns seront morts, les autres dispersés par le monde. Alors la mère elle-même chercherait en vain l'endroit où son fils dort le dernier sommeil... C'est ce que savait Baldyga, c'est ce que nous savions tous comme lui, et silencieux chacun regagna sa demeure.

* * *

Le jour qui suivit l'enterrement, le froid devint encore plus rigoureux. Je ne pouvais pas distinguer

une seule maison de l'étroite ruelle où je demeurais; un brouillard épais de cristaux de neige s'étendait sur la terre. Le soleil ne pouvait percer ce morne rideau; mais bien que pas une âme ne se montrât au dehors, l'air fortement comprimé par le froid terrible apportait à mon oreille tantôt le son métallique de la neige grinçant sous les pas, tantôt le craquement des pierres éclatant sous l'effort de la gelée, tantôt le chant d'un Jakoute, plaintif et monotone. Nous étions entrés dans une de ces périodes de froids sibériens en comparaison desquels les fameux hivers polaires ne sont qu'une charmante plaisanterie. Une terreur indicible s'emparait de toutes les créatures et tout organisme vivant se repliait sur lui-même dans le sentiment de son impuissance, avec ce désespoir farouche de la bête aux abois qui se convainc que toute chance de salut lui est enlevée et qu'elle sera bientôt la proie de la meute enragée aboyant sur ses talons.

Depuis une heure j'étais assis devant la tâche commencée, mais je n'avais pu écrire une ligne... La plume me tombait des mains et la pensée indocile s'envolait là-bas, fuyant cette terre et ce ciel glacés. En vain je faisais appel à ma raison, en vain je me remémorais les sages conseils du médecin ; jusqu'ici j'avais opposé à la maladie une résistance presque héroïque; maintenant je sentais les forces, l'énergie, l'espérance m'abandonner sans retour. La nostalgie me dévorait... Souvent déjà j'avais succombé à la magie du rêve décevant et moqueur, comment lui résister aujourd'hui ? La tentation était plus violente et moi plus faible que jamais... Ainsi donc, arrière la tristesse et les frimas, arrière la réalité jakoute. Je jetai la plume, et enveloppé d'un nuage de fumée, je laissai la bride sur le cou à l'imagination fantasque et elle m'entraîna... oui, Dieu sait où elle m'entraîna avec la rapidité de l'éclair! Par delà les steppes et les déserts de neige, par dessus les montagnes, à travers les torrents et les fleuves, vers l'occident lointain dont les chaînes enchantées se déroulèrent soudain devant mes yeux : les plaines de mon pays natal, où la méchanceté et la misère humaine sont inconnues, où règnent l'harmonie, la grâce, la beauté! Qui pourrait peindre, qui oserait décrire le charme d'un tel mirage! Je voyais les moissons dorées ondulant sous la brise, les prairies d'émeraude, les antiques forêts dont la ramure susurrait à mon oreille la chanson des souvenirs. J'aspirais à pleins poumons l'air chargé de parfums balsamiques, je me laissais bercer par le gazouillement du ruisseau dans l'herbe et des oiselets dans les branches. Tous mes nerfs étaient détendus par l'influence vivifiante du soleil de la patrie et bien que au dehors le froid fît rage et que l'hiver vînt faire aux vitres de ma fenêtre sa grimace de démon malfaisant, le sang coulait plus librement dans mes veines, j'avais la tête en feu et je restais là perdu dans ma rêverie, les yeux ouverts, l'oreille au guet et pourtant ne voyant et n'entendant rien de ce qui se passait autour de moi.

Aussi je ne remarquai pas que la porte s'ouvrit pour livrer passage à quelqu'un; je ne vis pas la traînée de vapeur qui, chaque fois qu'on entre-bâillait seulement la porte, entrait en masse si épaisse qu'elle enveloppait l'arrivant comme d'un nuage; je ne sentis par le froid, cet intrigant qui n'a jamais honte de s'introduire là où il n'est pas invité; je ne remarquai rien. Quand j'eus la sensation d'un corps humain tout près de moi, alors seulement je songeai à jeter à l'inconnu la question banale :

— Que veux-tu?

— C'est moi, maître; je suis marchand de volailles,

Je levai les yeux. A n'en pas douter j'avais devant moi un Juif polonais de petite ville; je reconnus aussitôt le type original malgré le vêtement bizarre de peau de daim dont il était revêtu. Celui qui a vu une fois un pareil Juif dans nos pays le reconnaîtrait dans les montagnes de la Patagonie, tout aussi bien que dans les steppes jakoutes. Moi aussi je le reconnus aussitôt, et comme j'avais posé la question presque sans en avoir conscience, mon rêve ne fut pas brutalement interrompu par elle et le contraste de la fantaisie à la réalité ne me blessa par aucune dissonance. Au contraire je considérai avec un certain plaisir cette tournure bien connue. L'apparition d'un juif au moment où ma pensée et mon cœur étaient là-bas, dans la patrie, me semblait chose toute naturelle, et les quelques mots polonais prononcés par le bonhomme flattaient mon oreille. Je le regardai donc, toujours perdu dans le songe divin.

Le Juif resta un moment immobile, puis il fit volte-face, marcha vers la porte, et rapidement commença à se débarrasser de ses vêtements de dessus. Alors seulement je revins à moi, et me rappelant ne pas lui avoir répondu, je craignis qu'une fausse interprétation ne fût donnée à mon silence, et que mon compatriote ne déballât ses marchandises. Je me hâtai de le tirer d'erreur :

— Mais, pour l'amour de Dieu, mon brave homme, que fais-tu donc là? m'écriai-je; ne te donne pas une peine inutile; va ton chemin et que le ciel te protège!

Le Juif cessa de se dévêtir, réfléchit un instant et tout en rabaissant son collet de fourrures, il se mit à parler très vite d'une voix rauque, et comme brisée :

— Ça ne fait rien que vous n'achetiez pas! Voyez-vous, je suis ici déjà depuis longtemps, très longtemps... Jusqu'à présent je ne savais pas que vous étiez ici. Vous êtes donc de Varsovie? Hier seulement j'ai appris que vous viviez ici déjà depuis plus de quatre mois. Quel dommage que je n'aie pas su ça

plus tôt, je serais venu vous trouver depuis longtemps. Aujourd'hui je vous ai cherché une bonne heure; j'ai été jusqu'au bout de la ville, et dehors il fait un froid à geler les flammes de l'enfer... Excusez : je ne veux pas vous déranger, quelques mots seulement, quelques tout petits mots...

— Qu'attends-tu de moi?

— Je voudrais simplement parler quelques instants avec vous.

Cette réponse ne m'étonna nullement. Beaucoup de gens étaient venus chez moi pour causer un moment avec quelqu'un tout fraîchement arrivé du pays et parmi ces gens se trouvaient aussi des Juifs. Leur intérêt se portait sur des points différents; il y avait dans le nombre des curieux et des bavards, beaucoup m'interrogeaient au sujet de leurs parents et de leurs amis; d'autres me parlaient politique, et je dois dire que la politique et les questions sociales semblaient avoir un attrait particulier pour la plupart de mes visiteurs. Le désir de mon nouvel hôte n'avait donc rien de surprenant, et bien que je souhaitasse de mon côté purger le plus tôt possible ma chambre de l'odeur insupportable de la pelisse, j'invitai pourtant le Juif à se débarrasser et à prendre place.

Les yeux du bonhomme s'éclairèrent d'une lueur de joie, et sans plus de façons il s'assit tout près de moi, de sorte que je pus l'examiner à loisir. Toutes les particularités de la race semblaient s'être donné le mot pour composer son visage. Un gros nez en forme de massue et légèrement de travers, des yeux perçants comme ceux d'un gerfaut, une barbe pointue couleur de citrouille mûre, enfin un front bas encadré de cheveux épais; pourtant, chose étrange, l'ensemble ne produisait pas un effet désagréable : peut-être l'expression de douleur résignée qui m'avait frappé dès l'abord prêtait-elle une certaine beauté à cette physionomie bizarre.

— D'où viens-tu? comment t'appelles-tu, et que fais-tu ici? Tu me diras ensuite ce que tu désires savoir de moi.

— Maître, je suis Srul, de Lubartoff, — peut-être connaissez-vous Lubartoff, près de Lublin, ou du moins pas bien loin. Chez nous, voyez-vous, tous trouvent que c'est très loin; moi, maintenant, — il appuya sur le mot, — je sais et je dis que c'est tout près, oui, tout près!

— Es-tu depuis longtemps ici?

— Oh! oui, très longtemps, — trois ans environ.

— Mais ce n'est pas longtemps du tout cela. J'en connais qui vivent depuis vingt ans ici. J'ai même rencontré un vieillard de Wilna qui est ici depuis cinquante ans. Voilà ce qui s'appelle longtemps, mon brave.

Le Juif se mit presque en colère.

— Pour ce qui est de ceux-là, je ne puis rien dire, mais moi je suis ici depuis très longtemps.

— Peut-être es-tu seul, que le temps te semble si long?

— Non, j'ai une femme et un enfant, — une fille. J'avais quatre enfants quand je partis de là-bas, mais quel voyage, Dieu de miséricorde! Nous avons battu les chemins une année entière. Savez-vous ce que ça signifie : des étapes! Trois enfants moururent en une semaine. Trois enfants! une bagatelle!... trois enfants. Je ne sais même pas où ils sont enterrés, car là où nous passions il n'y avait pas de cimetière pour nous. Je suis un Chassid, vous savez ce que ça veut dire... J'observe strictement la loi... et Dieu m'a frappé si durement!

Il se tut alors, profondément ému.

— Mon ami, dans une telle situation la chose importe peu; du reste, toute la terre est la terre de Dieu, murmurai-je en manière de consolation.

— La terre de Dieu, s'écria-t-il; de quel Dieu? pas du mien en tout cas. Non, maître, ne dites pas cela, c'est un péché. Une terre de Dieu, celle-ci? une terre qui ne dégèle jamais, c'est une terre maudite, faite seulement pour les loups. Dieu ne veut pas qu'on y demeure. S'il l'avait voulu, elle ne serait pas comme elle est, maudite, maudite, maudite!

Et, debout, les poings serrés, l'œil plein d'éclairs il se mit à cracher autour de lui et à frapper du pied la terre jakoute qui n'en pouvait mais, jusqu'à ce que, sa bile s'étant donné libre cours, il retombât épuisé sur la chaise auprès de moi.

Tous les déportés, sans distinction de religion et de nationalité, détestent la Sibérie, mais jamais je n'avais vu la haine portée à un tel paroxysme. Ce Chassid fanatique l'avait évidemment cultivée avec un soin jaloux. Cependant, élevé à la dure école de la vie, il reprit bientôt son sang-froid et lorsque au bout de quelques instants je le regardai dans les yeux d'un air interrogateur, il poursuivit avec calme :

— Excusez-moi, maître, mais je ne parle de cela à personne ici; et à qui pourrais-je en parler?

— N'y a-t-il donc pas de Juifs dans le pays?

— Des Juifs? Oui, mais quels Juifs, maître! Aucun n'observe la loi!

Comme je craignais une nouvelle explosion de colère rageuse, je ne le laissai pas achever et, pressé d'en finir, je lui demandai à brûle-pourpoint en quoi je pouvais lui être utile, bref, ce qu'il me voulait.

— Je voudrais savoir ce qu'on dit là-bas, maître! Je suis ici depuis tant d'années et j'ignore ce qui se passe là-bas.

— Ta question est singulière. Je ne puis pas tout te raconter d'une fois. D'ailleurs je ne sais pas ce qui t'intéresse. La politique peut-être?

Le Juif garda le silence. Croyant que mon visiteur

comme beaucoup d'autres, s'intéressait à la politique sans en connaître le nom, je me mis à lui conter des histoires devenues, à force d'être répétées, des espèces de clichés que j'employais à toute occasion, sur l'état de l'Europe et de notre pays en particulier. Mais le Juif ne put dissimuler son impatience.

— Donc ce n'est pas cela qu'il te faut? demandai-je.

— Je n'ai jamais pensé à ces choses, répondit-il en toute sincérité.

— Je me doute bien du motif qui t'amène : tu veux apprendre quelle est la situation des Juifs et si leur commerce...

— Les Juifs? ils sont plus heureux que moi, à coup sûr!

— Bon! Alors tu veux savoir si la vie est chère pour le moment, quels sont les prix du marché, ce qu'on paie la viande, la farine et le reste?

— Que m'importe? Ici je ne puis rien acheter, quand on me laisserait tout moitié prix!

— Mais alors que diable veux-tu, enfin?

— Oui, voyez-vous, maître, je ne sais pas comment expliquer la chose. Comprenez-vous, parfois je pense, je songe, je rumine, tellement que Riska, ma femme, me dit : Srul, qu'as-tu? Et que lui répondrais-je, alors que je ne sais pas moi-même ce que j'ai? Les gens se moqueraient peut-être de moi, ajouta-t-il, interrogeant mon visage pour voir si je n'allais pas, moi aussi, me moquer de lui.

Mais je ne riais pas. Ma curiosité était éveillée, car il était visible que le bonhomme était travaillé par quelque chose dont il ne se rendait pas bien compte lui-même et qu'en tout cas il lui était difficile de préciser dans une langue autre que son patois hébraïque inintelligible pour moi. Pour lui venir en aide je lui dis de prendre son temps, que mon travail n'avait rien de pressé et que nous avions une heure devant nous pour causer. Le Juif me remercia d'un regard qui m'alla au cœur, et après un moment de réflexion il commença :

— Quand êtes-vous parti de Varsovie?

— D'après le calendrier russe, vers la fin d'avril.

— Faisait-il chaud ou froid?

— Très doux, je portais déjà des vêtements d'été.

— Voyez-vous, et ici il gèle!

— Ça t'étonne? As-tu donc oublié qu'en avril, chez nous, les champs sont déjà ensemencés et que les arbres reverdissent?

— Ils reverdissent! Les yeux de Srul s'illuminèrent. Les arbres... reverdissent! Et ici il gèle!

A présent je devinais ce qu'il voulait. Mais pour en être tout à fait sûr, je restai muet pour le forcer à parler.

— Et, dites-moi, y a-t-il à présent chez nous... Mais, voyez, je ne sais plus le nom... j'ai déjà oublié le polonais, dit-il en s'excusant, comme s'il l'avait jamais su, ce fils d'Israël! C'est tout blanc comme les pois, mais c'est plus haut, ça pousse en été dans les jardins, près des maisons, autour de longs bâtons...

— Des haricots?

— C'est ça, des haricots! des haricots! répéta-t-il plusieurs fois comme s'il voulait se graver le mot dans la mémoire.

— Mais naturellement il y a des haricots, et beaucoup même. N'y en a-t-il pas ici?

— Ici? depuis trois longues années je n'ai pas vu de verdure. je ne mens pas! Oui, il y a des fèves mais des fèves dont chez nous les... les... sauf votre respect...

— Les cochons ne voudraient pas, complétai-je,

— C'est ça; et encore est-il difficile d'en avoir.

— Aimes-tu donc tant les haricots?

— Pas plus que ça, mais j'y pense souvent, car c'est si beau quand ça pousse comme une forêt autour de la maison. Ici on ne voit rien de pareil... Et maintenant, reprit-il après un silence, dites-moi donc s'il y a encore chez nous de ces petits, tout petits oiseaux — il figura la chose du doigt — de petits oiseaux noirs... voilà que j'ai encore oublié le nom. Jadis il y en avait des quantités. Parfois quand j'étais en prière à la fenêtre, j'en voyais passer des troupes entières. Mais qui fait attention à ces petites créatures? Voyez-vous, maître, je ne me serais jamais figuré qu'un jour je penserais à elles. Car ici, ici, les corbeaux mêmes ne peuvent pas rester en hiver, à plus forte raison ces faibles bestioles. Mais là-bas, chez nous, elles volent et gazouillent comme autrefois, n'est-ce pas, maître?

Je ne répondis pas, quoique le doute ne fût plus possible à présent : ce vieux Juif, ce Chassid fanatique avait la nostalgie au même degré que moi, tous deux nous souffrions du même mal. La brusque découverte d'une telle communion de souffrances me troubla plus que je ne saurais dire, je serrai les mains de l'inconnu dans les miennes et ce fut mon tour de lui poser question sur question.

— Ainsi c'est de cela que tu voulais me parler? Ainsi tu ne penses plus aux hommes cruels, à ton triste sort, à la misère qui te dévore, mais tu soupires après le soleil, l'air, l'azur, le sol de la patrie?... Tu songes à ses campagnes, à ses prairies, à ses forêts, à ses habitants que, pourtant, au cours de ta misérable existence, tu n'as pu apprécier à leur juste valeur, et aujourd'hui que ces chères images commencent à pâlir, tu pressens le vide affreux que leur disparition laisserait dans ton âme. Et tu viens vers moi pour que je les rafraîchisse, que je leur donne une vie nouvelle? Tu veux que je te dépeigne notre patrie dans toute sa fraîcheur et son éclat printaniers?

— Oui, oui, maître, oui! C'était bien là le but de ma visite. Et il me serra les mains, et un sourire d'enfant se dessina sur ses traits durs et tirés.

— Écoute donc, frère!

Et Srul écouta, la bouche grande ouverte, les yeux rivés sur les miens. Son regard étincelant m'échauffait et m'arrachait des lèvres les paroles que le pauvre diable buvait avidement et plaçait comme un trésor au plus profond de son cœur. Et quand j'eus fini, le Juif sanglota : Ah! malheur, malheur à moi! Sa barbe trembla et de grosses larmes y coulèrent lentement. Et ainsi pendant une heure nous pleurâmes ensemble...

*
* *

Beaucoup d'eau a coulé depuis dans la froide Léna et bien des larmes ont sillonné les joues des malheureux exilés. Mais même aujourd'hui, après tant d'années évanouies, dans le silence des nuits sans sommeil, surgissent encore devant mon imagination les traits rigides de Baldyga sur lesquels l'atroce douleur a mis son sceau indélébile et presque aussitôt reparaît le visage jaune, contracté et noyé de larmes du vieux Chassid Srul. Et lorsque je retiens plus longtemps ce fantôme, je crois voir les lèvres tremblantes et blêmes du juif s'entr'ouvrir, tandis qu'une voix désespérée murmure à mon oreille :

— O Jehovah! pourquoi frappes-tu avec tant de rigueur un de tes plus fidèles enfants?

ADAM SZYMANSKI.

Traduit du polonais par André NOEL.

GENS DE MER [1]

Le Pollet d'aujourd'hui.

— C'est-y *parai?*
— Oui, patron.
— Alors, largue tout, *raccourchi*, et en route.

Les amarres de la *Jeanne* sont lâchées; l'eau gicle sous l'hélice; la sirène pousse un bref hululement, et notre maître de pêche, le patron Robert, incline la barre à tribord.

Il est un peu plus de minuit. Près de nous, deux gros chalutiers hissent leurs voiles; un treuil grince; des sirènes, au large et dans les bassins, s'appellent en cris inarticulés et tristes. Un ciel glacé, criblé d'étoiles, s'enfonce au-dessus de nos têtes, recule à l'infini comme avec une expression d'hostilité. Presque pas de brise. La *Jeanne*, sous ses feux de retenue, évolue maintenant dans l'avant-port; les quais sont déserts; de lourdes masses sombres s'allongent sur notre gauche, steamers, paquebots, charbonniers de Cardiff et de Glascow... Un cri de *stop!* et trois grands yeux électriques qui éclatent brusquement au détour de l'avant-port: c'est la drague des ponts et chaussées qui travaille à l'enlèvement des vases. Ancrée au milieu du chenal, elle a l'air d'une bête monstrueuse avec ses bennes qui montent et redescendent le long d'un haut triangle de fer pareil à un élytre. Nous laissons la drague à bâbord et nous filons dans l'étroite bande qui reste, entre les deux Christs qu'une piété rivale érigea aux deux côtés de la passe et dont la double envergure plane mystérieusement sur nos fronts. Une houle plus forte, plus large et plus rythmique nous avertit que le chenal est franchi et que nous entrons en pleine mer. La Manche est devant nous, toute noire sous le fourmillement glacé de ce ciel de mai, plus semblable à un ciel d'hiver. Le patron est toujours à la barre; deux autres hommes veillent sur le pont, les bras croisés, indifférents. La *Jeanne* tangue un peu, quoique bonne marcheuse. Notre direction est nord-nord-ouest. Il semble que nous ne fassions que de quitter la terre et, quand je me retourne, je n'aperçois plus rien qu'une ligne d'ombre un peu plus foncée que la mer et le ciel et pointillée çà et là de feux blancs, verts, rouges...

C'est Dieppe et c'est le Pollet, deux choses qui furent très différentes autrefois, deux villes qui étaient deux âmes. Mais qui parle encore du Pollet? La nuance d'émotion qui manque le plus ici est justement celle qu'on y est venu chercher. Ce Pollet d'il y a cent ans était le roi de la pêche côtière, comme Dieppe, sa rivale d'en face, avait été deux siècles plus tôt la métropole des grandes expéditions commerciales, de la flibuste et de la course; mais de ce Pollet révolu, l'image intérieure qui se lève des estampes et des livres est trop gâtée par la vue du présent. Il faut du recul pour s'y retrouver. De vie farouche, repliés entre leurs falaises et le fossé de l'Arque, les Polletais d'avant 89 ont toute la jalouse défiance d'une race étrangère, déracinée, sans attaches avec les habitants et le sol. Sont-ce des Vénitiens, transplantés là on ne sait quand, peut-être au XII[e] siècle, où Venise trafiquait avec la mer du Nord et la Baltique? Les annalistes locaux relèvent comme des traits d'origine leur parler efféminé et zézayant, leur dévotion superstitieuse, le beau roux des cheveux de leurs femmes, ces vêtements étranges et somptueux des hommes où l'Orient se confesse dans l'éclat des couleurs et aussi dans ces cottes bouffantes, ces vestes à grandes fleurs, ces floches de rubans, ces toques de velours noir piquées d'une aigrette en verre filé qu'on leur voit encore au Musée

1. Voir les numéros [illegible] 19 septembre, [illegible] et 2 décembre [illegible] janvier, [illegible] 27 mars, [illegible] 19 juin 1897.

d'ethnographie et dans les estampes de Molle et d'Adam. Le costume des Polletaises, avec ses spirales de galons d'or et d'argent, le rouge vif du corselet et les plis raides des coiffes n'est pas moins significatif (1). Jusque dans leurs barques de courbe fine, larges et pleines au mitan, effilées du bout comme des tartanes ou des felouques, ils ont leur marque distinctive, un gabarit spécial qui les fait reconnaître de loin sur la mer. Il n'y a pas de meilleurs pêcheurs dans la Manche et leur poisson est le plus fin, le plus réputé du littoral. Pendant des siècles, ils approvisionnent la cour et Paris; la marée royale vient du Pollet. Ils font la pêche avec des engins à eux, des *folles*, filets de grande dimension pour la raie, le poisson plat et les crustacés, surtout de longues cordes garnies de *haims* ou hameçons, pour le congre, le merlan et le cabillaud. Leurs mœurs sont singulières comme leur habit : elles ont quelque chose de primitif et de rude. Vitet reste frappé en plein XIXe siècle du tour émouvant de leurs cérémonies funèbres. Ils ne se marient qu'entre eux, parlent une langue connue d'eux (2). Leur catholicisme est celui des peuples enfants. « Ils commettaient les plus grandes impiétés par excès de zèle et de foi, dit Vitet. Ainsi leurs curés avaient beau leur faire des remontrances sur leur habitude d'ajouter presque à chaque mot un jurement en guise d'épithète, jamais ils ne purent s'en corriger. Ils s'en accusaient bien à confesse mais en *jurant* de ne plus recommencer. » Ce mélange de barbarie, de naïveté et de foi ardente n'avait pas encore disparu en 1844. Vitet raconte que, quelques années auparavant, un pauvre pêcheur du Pollet, relevant de maladie, se traîna comme il put jusqu'à la Neuville, « pour rendre grâce à Dieu de sa guérison dans l'église paroissiale ». Il était à genoux devant le jubé lorsqu'un grand crucifix suspendu à la voûte se détacha de ses gonds et lui cassa le bras. On transporte le malheureux chez lui. Son état empire; le curé vient pour l'administrer et lui présente, selon l'usage, un crucifix à baiser.

— Pour toi, dit le moribond au crucifix, ze veux bien : ze t'en veux pas; mais pour ton grand coquin de frère, Dieu me damne si ze le baise jamais!...

Religieusement et administrativement, en effet, le Pollet d'avant la Révolution forme avec la Neuville une paroisse autonome, distincte de Dieppe. Et cette autonomie n'est point qu'une apparence, un mot : les Polletais entendent se conduire à leur guise et supportent difficilement toute intervention du clergé supérieur dans leurs affaires. Quand l'archevêque de Rouen, Mgr d'Aubigné, vint pour instruire en 1717 le procès de l'abbé Heuzey et des autres vicaires de Neuville-le-Pollet, accusés de jansénisme, les Polletais, qui tenaient à leurs prêtres, décidèrent de rester à terre. Puis ils prirent leurs couteaux et leurs gaffes et allèrent attendre l'archevêque sur la route d'Eu à l'endroit où elle franchit la rivière. Monseigneur, prévenu en toute hâte, n'eut que le temps de changer de route, et il ne fut plus question du procès de l'abbé Heuzey...

Qui arriverait, lourd de ces souvenirs, dans le Pollet d'aujourd'hui, ne saurait plus s'il a rêvé ou si le flot qui apporta ce peuple sur la rive normande ne l'a pas remporté brusquement. J'ai visité d'autres vieilles cités de pêche qui furent illustres en leurs âges. J'ai vu les ruines de Tréoultré-Penmarck, solennisées par de longs siècles de vie maritime où le grand port breton approvisionnait de ses sécheries Bordeaux, la Biscaye, Lisbonne et les pays barbaresques. Penmarck avait six paroisses et s'étendait sur deux lieues de tour. Un pan de muraille qui perce la croûte du sol, un fût décapité de sa croix, la flèche d'une église, quelques maisons d'air rude, fendues de meurtrières, c'est tout ce qui lui reste du passé et il n'en faut pas davantage. Dans les bourrasques du sud-ouest, sous le ciel bas de Bretagne, parmi la rouille d'une végétation de silex et de grand vent, ces ruines éparses empruntent une gravité mélancolique, un sens profond qu'on ne leur soupçonnerait point. La nature, qui reprend possession d'une ruine, collabore à la beauté de son histoire. Mais ici, dans le Pollet moderne, rien ne parle au souvenir : ce n'est pas la nature qui s'est substituée au Pollet de jadis, c'est une autre forme de civilisation. Tout y est neuf, de vie récente et vulgaire. Ce vieux Pollet, qui garda jusqu'au seuil du siècle et par delà sa forte constitution, ses mœurs, son costume, sa langue, cinquante ans de centralisation, de nivellement administratif et économique, l'ont fait ce qu'il est, un simple faubourg, une banale rallonge de la ville d'en face. Isolé, peut-être eût-il résisté davantage. Réuni administrativement à Dieppe, il était sans force, désarmé. Deux larges ponts, franchissant l'Arque, sur leurs piles de pierre assirent cette domination de la cité rivale. L'ouverture d'un nouveau bassin et

(1) Est-il besoin d'ajouter que ce costume des Polletais et Polletaises a complètement disparu ? Il semble bien, cependant, qu'il ait passé par des transformations successives avant de se banaliser tout à fait. En 18[illegible], M. Jules de Saint-Amour voyait encore les hommes avec un [illegible] caleçon, une espèce de saute-en-barque, un bonnet de la forme des bonnets de coton avec un long gland, le tout ordinairement à raies blanches et bleues ou rouges ». Les femmes portaient « une cotte plus longue, de serge bleue ou rouge, avec un corsage sans manches ». C'est à peu près la description donnée au même temps par Delevoye dans son *Guide*. Il ajoute seulement pour les femmes qu'elles portaient comme coiffure « un bonnet avec de larges barbes plissées formant auréole autour du visage ».

(2) « A peine ces individus savent-ils quatre cents mots de notre langue qu'ils prononcent avec un accent particulier. » Desmarquets, *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe et à celle de la navigation française* (178[illegible]). — Les autres mots dont ils se servaient, dit Vitet, étaient aussi différents du patois normand que du bon français. »

le creusement du sas de retenue jetaient bas, quelque temps plus tard, tout le quartier des Saintes-Maries qui était comme le cœur du Pollet. Puis ce fut le tour des rues voisines : demeures familiales en torchis et en silex, pignons pointus losangés de bois sombre, façades que l'ardoise revêtait d'une cotte de mailles nuancée, cédèrent à de grandes bâtisses sans caractère, étriquées et hautes, qui tenaient de l'usine et de la caserne et qui sont les maisons de notre âge. Ainsi disparut l'ancien Pollet et rien n'indiquerait qu'on est ici dans un quartier de pêche plutôt que dans un faubourg manufacturier, si, sous chaque fenêtre, de grandes mains en fer fichées dans la muraille n'avançaient sur la rue chargées de gaffes et d'avirons. Et comme tombaient les vieilles demeures, s'en allaient pièce à pièce le costume, le langage, les usages polletais. La pêche locale résistait encore, et voilà que c'est aussi fini d'elle. Tandis que les armateurs dieppois, d'esprit entreprenant et hardi, s'appropriaient les nouvelles méthodes américaines et substituaient aux chaloupes à voiles des navires de fort tonnage actionnés à la vapeur, les pêcheurs polletais, sur leurs petites barques, avec leurs engins d'ancien modèle, luttaient péniblement pour un salaire chaque jour plus incertain. C'est une fois encore ici le conflit du machinisme, de la grande industrie, soutenue de toutes les ressources de la science moderne, contre l'effort individuel et routinier. Il n'y a guère plus de quinze années qu'a commencé cette transformation de l'armement dieppois et l'on prévoit déjà le temps où la ruine de la petite pêche polletaise sera définitivement consommée. Ceux qui résistent encore, c'est à force d'ingéniosité et d'attention. Dès qu'apparaissent merlans et harengs, ils sont sur les lieux de pêche : il ne leur faut point attendre que les gros concurrents d'en face se mettent de la partie; quand ceux-ci entrent en jeu, c'est fini du métier et il n'y a plus, comme ils disent, qu'à larguer l'écoute vers le port. Aussi la misère est-elle grande au Pollet. Plusieurs familles de pêcheurs, chassées par les travaux du nouveau bassin, se sont réfugiées en 1883 dans les excavations de la falaise, ces *gobes*, larges et hautes comme des nefs de cathédrales, où, pêle-mêle avec des vagabonds et des mendiants, elles retournent tout doucement aux mœurs de l'âge des cavernes. Les syndicats dieppois ne reculent cependant devant aucune dépense; leur outillage se perfectionne chaque jour. Tel de ces grands bateaux de pêche qu'ils arment pour le merlan ou la raie revient à plus de 100 000 francs. Il y en a aujourd'hui une trentaine à Dieppe, montés chacun par douze ou quinze hommes et qui font, à eux trente, à moitié moins de frais, la besogne de trois cents barques ordinaires. La cause est donc entendue : ou les Polletais désarmeront, ou ils se plieront par l'association aux nécessités de l'armement moderne...

Nous nous entretenons de ces choses, le patron Robert et moi, tandis que la *Jeanne*, foyer roulant, gagne vers le nord-ouest dans la nuit. Cette *Jeanne* est un fort vapeur de 100 tonneaux de jauge effectifs, monté par douze hommes avec le mécanicien et le chauffeur. Elle appartient à la maison d'armement Prosper Corue. J'ai eu quelque peine à embarquer. Le premier armateur auquel on me présenta me répondit nettement qu'il ne se souciait pas qu'un journaliste mît le nez dans ses affaires et, à l'en croire, la réponse des autres armateurs dieppois devait être identique à la sienne. Il n'en a rien été. Fort aimablement, M. Prosper Corue m'a laissé le choix pour une marée de pêche entre les trois grands navires qu'il occupe, un « chalutier », un « follier » (1) et un « mélangueux » (2). Sur son conseil, j'ai pris le mélangueux, dont le genre de pêche est plus particulièrement polletais. Nous sommes du reste à la fin du merlan ; dans quelques jours va commencer le congre et la *Jeanne* cherchera d'autres fonds... Le patron Robert jette un regard sur le compas : nous approchons du lieu de pêche et déjà les hommes, quittant l'abri du poste, sont montés sur le pont. Le navire stoppe ; le long de la lisse sont rangées les mannes d'osier contenant les lignes; des galets de mer sont empilés près de la machine. Un des hommes prend place à l'avant. On verse quelques seaux d'eau sur les paniers et le filage de la première ligne commence, tandis que le mousse passe au loveur des galets que celui-ci accroche d'un tour de main.

Il n'y a pas moins de trente-deux de ces lignes ou *mones*, mesurant chacune 350 mètres et garnie de 400 hameçons. L'amorçage est fait à terre par les femmes avec des tranches de maquereaux et de harengs. Au retour de la pêche, on leur apporte les *mones* qu'elles sont chargées de débrouiller, d'amorcer et d'empaqueter. Quand une *mone* est filée, on y attache la seconde et ainsi de suite jusqu'à la dernière; cela fait au total près de trois lieues de ligne d'une seule pièce et 12 800 hameçons. A l'extrémité de la ligne, on mouille une énorme bouée dont la hampe, très haute sur la mer, agite un chiffon blanc. Tout le temps du filage, qui a pris plus de deux heures et s'est fait en pleine nuit, à la clarté des fanaux pendus au bordage, la *Jeanne* s'est tenue sous pression; il suffit, en effet, du courant de dérive, qui est très fort, pour nous éloigner de la ligne à mesure qu'elle glisse dans l'eau. Nous n'avons plus maintenant qu'à rester en observation. La bouée est à deux cents mètres et tout le travail de la machine consistera à nous tenir debout au courant de façon à ne pas la

(1) Bateau faisant la pêche aux *follès*.
(2) Bateau pour le merlan, qu'on prononce *mélan*.

perdre de vue. Le jour s'est levé dans l'intervalle : d'abord une grande tache pâle à l'Orient; puis, dans les déchirures du ciel, des flambées pourpres qui gagnent peu à peu, éteignent les étoiles voisines. La mer cependant reste d'un noir d'encre. Le soleil est encore caché et, brusquement, la partie supérieure de son disque monte comme une coupole d'or sur les eaux. Cela ne dure qu'un moment ; la coupole devient une boule de feu rouge qui ne dégage aucun rayonnement et qui s'évide en pointe vers la mer.

— Bon signe, m'affirme l'homme de barre. Quand le soleil se lève comme cela en « pâté de Blaye », puis qu'il fait la toupie, sûr qu'y aura du beau temps pour toute la journée.

La relève des lignes ne commencera point avant une heure. C'est un moment de répit pour l'équipage qui en profite pour casser une croûte. Je suis descendu avec les hommes ; le litre de tafia que j'ai apporté circule de bouche en bouche ; le poêle est allumé ; une mauvaise lampe, pendue aux solives, éclaire le poste, humide et bas, avec sa double rangée de couchettes, son coffre circulaire et le pan de ciel pâle qui se découpe par le capot ouvert. Mais cette odeur de chambrée est si forte, l'huile rance, la rogue, le suint et l'azote s'y combinent de façon si cruelle, que le cœur n'y peut résister longtemps. L'éclairage est trop faible d'ailleurs pour me permettre de bien distinguer encore ces hommes, dont la haute charpente, le collier de barbe rude, les yeux gris ou verts dans une tête boucanée, aux arêtes droites et courantes, m'apparaîtront tout à l'heure sur le pont dans la montée du plein jour. En attendant, la dernière bouchée avalée, les hommes procèdent à leur toilette de relève. Par-dessus leur pantalon, ils passent de larges culottes, frottées d'huile de lin ; un suroît remplace la casquette à visière de cuir ou le béret ; des bottes, des manches en *ciré* et le grand tablier de même étoffe, partant du cou et tombant jusqu'à terre, complètent ce harnachement spécial, un peu bien inattendu par ce clair matin de mai, sans un souffle, sans une lame, et que je m'expliquerai mieux dans un moment, quand je verrai l'eau ruisseler de tous côtés sur le pont. Le maître de pêche est remonté à la barre. La *Jeanne* pique sur la bouée. On lave à grands seaux les mannes pour le poisson et on approche les mannes à lignes : la bouée est hissée, puis le premier homme chargé de la relève tire à lui sur la ligne. D'énorme mitaines en peau garantissent ses mains contre l'humidité et les déchirures. La relève doit se faire avec une rapidité extraordinaire : au fur et à mesure que l'homme hale la ligne, un autre l'empile dans un panier et, à chaque poisson qui passe, le décroche d'un coup sec contre l'osier. Les hommes se relayent toutes les cinq minutes pour ce double travail extrêmement dur et fatigant. La pêche d'ailleurs s'annonce bonne : les merlans de toutes dimensions s'entassent dans les mannes ; de temps à autre un chien de mer, une roussette tigrée et grise, se débat à l'hameçon. Nous prenons aussi quelques vives ; mais tout le reste n'est que merlans. Leurs jolis flancs argentés, leur dos d'un violet éteint, palpitent d'un dernier spasme. La relève se poursuit sans malencombre ; il n'y a qu'un moment où notre ligne s'embarrasse dans une autre : le maître de pêche jette vivement la *catonnière* à boulet, sorte de grappin articulé, ramène les deux lignes et les débrouille. Puis il reprend sa place à la barre, d'où il crie ses ordres en mots brefs au mécanicien :

— Un tour ! Stoppez ! Un *poé pus* vite ! Doucement ! *Core* un tour !...

La ligne se charge de plus en plus : c'est merveille vraiment, cette succession d'éclairs argentés qui sautent de la mer sur le pont. Dès qu'une *mone* est halée, on la sépare de la suivante et on la porte dans son panier contre la lisse de bâbord ; les paniers de poissons sont portés à tribord et garantis du soleil au moyen d'un prélart de toile goudronnée. Quand nous retirerons notre dernière *mone*, vingt-huit de ces paniers seront pleins. Mais l'opération a pris plus de quatre heures. C'est le moins qu'elle dure par temps calme, et il ne faut pas nous plaindre : nous serons rentrés de bonne heure au Pollet.

Décidément ce beau soleil, surtout cette pêche inespérée, ont déridé l'équipage : il y a du contentement dans tous les yeux et le mousse chante, à cheval sur une drisse. Nos vingt-huit mannes de merlans font à peu près quarante boisseaux, qui se vendaient hier entre 9 et 10 francs l'un. Cela donne une « marée » de 400 francs environ. Le prix du merlan est d'ailleurs très variable et oscille en saison de 5 à 25 francs. Il paraît même qu'avant l'établissement des nouvelles méthodes de pêche la grande mesure, d'un tiers supérieur à la mesure actuelle, se payait jusqu'à 50 francs. Cette gaieté de nos hommes est favorable aux confidences et j'en profite machiavéliquement pour me faire donner quelques détails sur leur situation. La pêche est finie d'ailleurs et, sur une mer d'huile, au ronflement de la machine, nous regagnons le port. Les côtes s'estompent dans une brume mauve ; des mouettes piaillent sur nos têtes. En somme, personne ne se plaint. Le métier est rude sans doute, surtout pendant la saison du congre ; on ne dort pas ou à peine, et, comme on ne touche terre qu'une ou deux heures par jour, juste le temps de débarquer le poisson, l'amorçage des lignes doit se faire à bord. Les hommes reçoivent un salaire fixe de 90 francs par mois. A ce salaire viennent s'ajouter des primes de différentes sortes : si la semaine a donné un produit brut de 2000 francs, c'est 2 francs de gratification qui échoient à chaque homme : cette

prime augmente proportionnellement avec la vente: elle est de 3 francs au delà de 2 500 francs, de 12 francs au delà de 3000 francs, de 21 francs au delà de 3500 francs. Mais les semaines de 3000 et de 3 500 francs sont rares et reviennent peut-être deux ou trois fois par campagne. Les hommes reçoivent encore une prime de 2 francs si le navire a fait sept marées dans la semaine. Au total, c'est un gain assuré de 12 à 1 300 francs par an et par tête...

Entre ses hautes falaises blanches, piquées de ravenelles d'or, Dieppe s'allonge sur la mer. Il est onze heures; d'autres vapeurs de pêche, derrière nous, s'essoufflent vers le port dans un crachement de fumée grise. On sent la hâte du retour, le contentement de la journée faite et bien faite, de la gratification presque assurée. Autour de nous, cependant, de petites barques polletaises louvoient péniblement sous leur foc. Elles sont lourdes, basses sur l'eau, et se balancent dans le remous de notre gros navire. Une d'elles nous croise à l'entrée du chenal. Il n'y a que deux hommes à bord avec le mousse : bonnes gens aux yeux meurtris, serrés dans des vêtements de misère, la charpente presque à vif sous la peau. Quelques poissons gisent çà et là dans le fond de la barque. Maigre lot et qui ne paiera pas les fatigues de la nuit!

Ils nous regardent d'un œil d'envie, de l'œil du pauvre écrasé par le riche, et, quand nous les avons dépassés, celui qui tient la barre lève dans notre direction son poing emmailloté d'un linge sanglant... Ah! vieux Pollet, vieux Pollet, il est bien tard pour se fâcher!

Charles Le Goffic.

VARIÉTÉS

Autour de Don Juan.

Don Juan, le héros qui, cette année, a occupé nos deux grandes scènes lyriques, est un type légendaire, qu'il est loisible, si l'on veut, de faire remonter à la plus haute antiquité. Lorsque Tirso de Molina, le premier qui ait porté cette figure au théâtre, donna à la légende cette empreinte de mysticisme catholique où se retrouve si bien son origine espagnole, le personnage courait depuis longtemps déjà les chemins de la péninsule; depuis si longtemps peut-être qu'il pourrait n'être pas impossible d'établir ses liens de parenté avec le monde païen. M. Laverdant, dans un curieux ouvrage, *les Renaissances de Don Juan*, ne lui prête-t-il pas comme ancêtres Prométhée, voire même Hercule!

Ce nom de Tirso de Molina est un pseudonyme L'écrivain qui l'a rendu si célèbre qu'il tient un des premiers rangs dans la littérature espagnole s'appelait, en réalité, Gabriel Tellez, et était moine de la Merci. Comme il était fort estimé en qualité de prédicateur, il a éprouvé le besoin d'avoir deux personnalités distinctes et de voiler sous un pseudonyme celle de l'auteur dramatique. Voile transparent, d'ailleurs, et qui ne trompait personne. Au reste, Tirso ou Tellez, on est étonné, en lisant aujourd'hui son théâtre, de voir avec quelle désinvolture ce moine auteur dramatique *traite* la décence à la scène, avec quelle audace il y introduit des facéties et des situations que nos écrivains laïques n'oseraient plus se permettre d'aborder. Son Don Juan, par exemple, n'y va pas par quatre chemins; il appelle très franchement les choses par leur nom, et y accomplit presque sous nos yeux toutes les fonctions de son métier de séducteur : Tirso de Molina ne renvoie à la cantonade que ce qu'il ne peut strictement pas montrer sur la scène.

Ne nous récrions pas trop sur ces audaces : le XVIe siècle les a connues en deçà des Pyrénées tout aussi bien qu'au delà. Quant au caractère de Gabriel Tellez et à la robe dont il était revêtu, il y aurait, sur ce point encore, beaucoup à dire. Dans un pays, comme l'Espagne de ce temps, où les moines pullulaient, ils devaient se trouver mêlés à la vie séculière dans une mesure que nous ne comprenons guère. Et puis, ces Pères de la Merci, chargés du périlleux emploi de négocier le rachat des chrétiens esclaves chez les infidèles, devaient avoir une liberté d'allures en rapport avec la *crânerie* de leur mission. On peut pardonner beaucoup à ces braves gens, qui risquaient tous les jours leur vie pour sauver leurs compatriotes. Ne prit-il pas, un jour, au Dey d'Alger, la fantaisie d'en saisir un pour en faire la bourre d'un de ses canons et de le faire *partir* de cette façon plus qu'originale?

Le drame de Tirso de Molina s'intitule *le Séducteur de Séville et le Convive de Pierre*. C'est de ce « Convive de Pierre », très approximativement traduit, que Molière a tiré son titre si étrange, si inexplicable, *le Festin de Pierre*. Mais ce singulier convive n'est que l'outil du dénouement, le vengeur céleste. Le héros du drame reste Don Juan, le séducteur de Séville. Si l'expression ne sonnait assez mal en français, nous dirions plutôt : « le trompeur de Séville ». *El Burlador de Sevilla*, dit l'auteur espagnol; et le *burlador*, c'est l'homme qui se moque, qui se joue de nous. La remarque a son importance; car le mot de « séducteur », entraîne, en français, presque une nuance de sympathie, ou, du moins, d'admiration, qui n'est nullement, on le voit, dans la pensée de Tirso de Molina.

Molière et Da Ponte, le librettiste italien de Mozart,

se sont fortement inspirés d'*El Burlador de Sevilla*, mais sans le suivre pas à pas. Voyons donc quel homme est le héros espagnol. Ah! il n'est pas fier, le Don Juan de Tirso de Molina, et tous les moyens lui sont bons pour venir à bout des femmes! Des quatre victimes que nous le voyons mettre à mal, les mieux traitées sont les deux femmes du peuple: la pêcheuse Tisbea et la paysanne Aminta. La première cède assez volontairement, en disant seulement au beau cavalier : « Souviens-toi, mon bien, qu'il y a un Dieu et qu'il y a une mort! » Aminta, elle, est même assez naïve pour croire que les formalités matrimoniales ont été observées. Aussi s'estime-t-elle la femme de Don Juan, et représente-t-elle à peu près ce qu'est Elvire dans Molière et dans le *Don Juan* de Mozart.

Mais c'est en regard de ses victimes de haut rang que le séducteur espagnol abdique toute fierté, triomphant misérablement par la surprise, l'ombre et l'équivoque. La duchesse Isabelle a donné rendez-vous à Octavio, et c'est sous le nom de ce dernier, et à l'aide de la nuit, que Don Juan obtient ses faveurs. Quant à Dona Anna, la fille du Commandeur, elle attend le marquis de la Mota, résolue à lui appartenir, pour forcer son père à consentir à leur mariage, lorsque le traître exploite de nouveau le quiproquo et les ténèbres.

Ces deux héroïnes du bon moine de la Merci ne sauraient passer pour des vertus de premier ordre; mais il faut avouer que les procédés de Don Juan appartiennent plutôt à un laquais qu'à un gentilhomme. Le plus étrange, c'est qu'ils sont d'ordre commun, à cette époque, de la part des cavaliers les plus corrects et les plus haut placés, dans le théâtre de ce peuple espagnol si fier, si chatouilleux sur le chapitre de l'honneur; — ce qui prouve qu'il entre bien du préjugé dans le sentiment de l'honneur, qu'il y a bien des divergences dans la façon de l'apprécier, et que le mot de Pascal est toujours juste : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. »

Parlerai-je des autres personnages de Molina? Le Commandeur, qui accourt aux cris de sa fille désabusée, pour croiser le fer avec Don Juan, et trouver la mort dans cette rencontre; Catalinon, le valet du séducteur. Celui-ci n'a pas la gaîté de Sganarelle, ni même de Leporello; mais il en est visiblement le prototype. Comme eux, il gémit de l'inconduite de son maître, essaie de timides remontrances, et en est pour ses frais d'éloquence et de morale. A toutes ses observations, à tous les conseils qu'il donne au libertin de s'amender et de songer à son âme, celui-ci répond : « J'ai du temps devant moi! »

Paroles typiques, avec lesquelles notre héros accueille l'avis de Tisbea, lui rappelant qu'il y a un Dieu et une mort; avec lesquelles encore il coupe court aux observations paternelles; car il y a, dans Tirso de Molina, une vague et faible esquisse de cette scène du père de Don Juan, dont Molière a tiré une si admirable page, et que Mozart et son librettiste ont peut-être eu tort d'omettre.

« J'ai du temps devant moi! » Tout est là! Don Juan, chez Tirso de Molina, n'est pas tout à fait l'audacieux affronteur du ciel que nous en avons fait depuis. Et même, à la dernière minute, au moment où la statue du Commandeur l'entraîne en enfer, il voudrait racheter son âme.

Don Juan. — Laisse-moi appeler un prêtre qui me confesse et m'absolve!

La Statue. — Il n'est plus temps; tu y songes trop tard.

Nous sommes en Espagne, où les athées sont rares.

Ces épisodes de la statue invitée et invitant Don Juan à son tour, étant les plus caractéristiques, sont aussi ceux où les imitateurs suivent de plus près l'écrivain espagnol. Mais combien celui-ci n'est-il pas plus terrible et plus farouche! Comme il appuie, en vrai fils du pays de l'Inquisition, sur les côtés macabres de la mise en scène!

Don Juan s'est rendu dans l'église des Franciscains, où est le tombeau du Commandeur. La statue l'invite à soulever une dalle, et on voit une table noire apparaître, tandis que deux esprits, également vêtus de noir, viennent servir le souper, qui se compose de scorpions et de vipères. Et, durant cette scène, des chanteurs invisibles font entendre des maximes menaçantes : « Que ceux qui fuient les grands châtiments de Dieu sachent qu'il n'y a pas de terme qui n'arrive, ni de dette qui ne se paye! — Quand il vit, aucun ne doit dire : « J'ai du temps devant moi, le temps du repentir étant si court! »

« Mon cœur se glace et brûle! » s'écrie Don Juan, qui n'a pas ici, à beaucoup près, la crânerie, la hautaine insolence que lui prêtent Da Ponte et Mozart.

Au demeurant, le héros de Tirso de Molina est tout simplement l'homme qui lasse la patience du ciel et qui a trop compté sur elle. A l'amour des plaisirs, joignez l'orgueil, qui achève de le perdre. Quand la question se pose, pour lui, de répondre à l'invitation que lui a adressée la statue du Commandeur : « Demain, se dit-il, j'irai à la Chapelle où je suis convié, *afin que Séville admire ma valeur et en soit épouvantée.* »

Avant de quitter complètement Tirso de Molina et son *Burlador de Sevilla*, il convient peut-être de dire que l'idée d'une statue qui s'anime a été prise par l'auteur dans une comédie de son maître et ami, Lope de Véga, *El dinero es quien hace hombre* (C'est l'argent qui fait l'homme), et que, d'un autre côté,

d'ailleurs, si l'on en croit certaine tradition, l'histoire de Don Juan Tenorio et du Commandeur ne serait pas purement légendaire et se rattacherait à un fait historique.

D'après cette tradition, il y aurait eu jadis, à Séville, un jeune homme de mœurs dissolues, qui aurait tué en duel le commandeur d'Ulloa, après avoir abusé de sa fille; mais, moins crédule que l'auteur dramatique, la tradition prétend que l'histoire de la statue vengeresse est une fable inventée par les moines franciscains de la ville, dont la chapelle renfermait le tombeau du Commandeur. Ayant attiré dans un piège Don Juan, dont ils avaient reçu quelque affront, ils l'auraient tué, et auraient ensuite répandu le bruit qu'ils avaient vu la statue descendre de son monument pour étreindre le libertin et l'entraîner dans l'enfer.

J'en ai fini avec le Don Juan espagnol. Tout au plus, relèverai-je, dans le drame curieux du moine de la Merci, quelques particularités piquantes, à mentionner en passant, par exemple cette *Sérénade* :

Quand toujours on espère,
Souvent on désespère.

où Molière a visiblement puisé la célèbre chute du « sonnet d'Oronte »; ou bien encore, ce singulier trait admiratif adressé par Octavio au roi d'Espagne, Alphonse XI : « Vous êtes le premier des Alphonse, quoique étant le onzième », qui pourra sembler, chez nous, un mince éloge, depuis que la comédie de Dumas a donné à ce nom d'Alphonse une signification cruelle.

Sortons maintenant d'Espagne, et suivons le triste et brillant héros de Tirso de Molina dans ses pérégrinations à travers le monde. C'est par l'Italie qu'il commence, cette Italie où Mozart doit le chanter un jour et d'où Tirso l'avait déjà fait venir au début de son drame. De Naples, où il fut fort goûté, il vint à Paris, où les comédiens italiens en donnèrent une traduction française. C'est en voyant l'énorme succès de cette traduction que Molière, piqué d'émulation, écrivit son *Festin de Pierre*.

Je ne puis pas analyser le *Don Juan* de Molière, que tout le monde connaît; mais il est bon d'indiquer d'un trait comment le héros de Tirso de Molina commence déjà à s'altérer et à perdre quelque chose de sa physionomie primitive. Le Don Juan de Molière est un athée visible, ce qui, dans son plein affranchissement des lois divines et humaines, le pose plus carrément que son prédécesseur ; car si celui-ci affecte l'audace et la forfanterie jusqu'à sa réplique finale et trop tardive, nous l'avons vu alors demander un prêtre et réclamer l'absolution. Au contraire, chaque fois que le nom du Ciel est invoqué, le Don Juan français s'échappe en une plaisanterie ou une réponse évasive ; et jamais rien ne nous laisse supposer qu'il croie en Dieu. Quand un premier spectre paraît et que Sganarelle y voit un avertissement du ciel : « Si le ciel me donne un avis, répond Don Juan, il faut qu'il parle un peu plus clairement, s'il veut que je l'entende. »

Dans Molière, la mort du Commandeur est intervenue depuis six mois, à l'heure où la pièce commence; et de cette mort, nous ne savons rien, sinon que c'est Don Juan qui a tué le vieillard après avoir séduit la fille. Molière a donc supprimé l'épisode de Dona Anna, que reprendra plus tard le librettiste de Mozart, et je crois comprendre le scrupule de notre grand auteur comique. Si infâme qu'il nous montre Don Juan, il sait que le public français admettrait difficilement, chez ce gentilhomme, dont le seul mérite est la bravoure et la crânerie, les « pleutreries » que Tirso lui prête : ces conquêtes sous le voile de la nuit et de l'équivoque, entachées de bassesse et même de lâcheté.

De là, doit-on conclure, comme quelques-uns l'ont fait de nos jours, que Molière a voulu nous présenter un Don Juan « sympathique » ? Je crois que rien n'est plus faux ; et il faut, ce me semble, chausser les lunettes d'un lecteur du XIX[e] siècle pour lire un si gros sous-entendu entre les lignes du plus clair et du plus franc de nos écrivains. Dût-on voir dans l'auteur du *Tartuffe* un libre penseur devançant de cent ans le XVIII[e] siècle, comment admettre que ce tolérant se fasse prédicateur d'athéisme, et que l'honnête homme qui est en lui recommande à notre sympathie le gentilhomme misérable, pour qui le parjure et le mensonge ne sont qu'un jeu, et l'escroc qui *roule*, si spirituellement sans doute, mais si odieusement aussi, le brave M. Dimanche. Il faut tous nos partis pris modernes, nos besoins maladifs de chercher midi à quatorze heures, pour que de pareils commentaires aient pu être donnés du *Don Juan* de Molière.

Donc, après Molière, le type s'accentue dans son audacieuse impiété ; mais il reste antipathique.

Il faut aller jusqu'à Mozart pour assister à une véritable transformation de cette figure (1). C'est d'un trait de violon du maître de Salzbourg qu'est née cette chose étrange : un Don Juan plutôt sympathique. On connaît par cœur ce merveilleux finale où le maître produit, avec les moyens les plus simples, l'une des plus profondes émotions que le

(1) M. Henri Lavoix a émis l'avis que le librettiste de Mozart, l'abbé Da Ponte (encore un abbé!), aurait puisé dans la préface de *Tarare*, de Beaumarchais, l'idée de mettre le sujet de *Don Juan* en musique.

théâtre musical ait jamais données. Tandis que la voix de cuivre de la statue tonne, terrible et menaçante, et que l'impie, sommé de se repentir, répond par des défis et des refus, les violons s'attendrissent et pleurent sur la mort et la condamnation du héros. Mozart, le catholique Mozart, qui ne pouvait songer à sauver l'âme de Don Juan, de ce Don Juan, très misérable chez Da Ponte, et qui viole plus de femmes qu'il n'en séduit; Mozart a-t-il bien pensé à ce qu'il faisait?

A-t-il, au contraire, agi, non sous l'action d'une vague aspiration d'artiste, mais sciemment et consciemment? Après tout, est-il interdit, même au catholique le plus orthodoxe, de gémir sur le sort du malheureux qui court à l'abîme? Dieu, s'il est la bonté, est aussi la justice; mais nous, qui ne sommes pas des justiciers, ne pouvons-nous nous souvenir de cette belle parole de Molière :

Il faut haïr le vice et non le vicieux.

Et puis, il faut bien le dire, le vrai coupable en ceci n'est pas Mozart, mais l'art même de la musique. Du jour où le type de Don Juan aborderait le drame lyrique, il était inévitable que ce qui est arrivé arrivât. Un héros de théâtre, qui chante, tout du long d'un drame, des sérénades et des romances amoureuses, ne peut pas, quoi qu'on fasse, être antipathique à des spectateurs d'opéra. Il trompe, dit-on, il ment! Pas absolument : il trompe les femmes sur l'article mariage, sur l'éternité de son amour; mais sa passion d'un jour est sincère à l'heure où il l'exprime. C'est, passez-moi le mot, un « cabotin », qui entre bien dans son personnage, et pense tout ce qu'il dit tant qu'il le dit.

Du *Don Giovanni* de Mozart, un nouveau Don Juan est sorti, brillant comme le papillon qui s'échappe de la chrysalide. Ce que Tirso de Molina n'a jamais voulu faire, ce que Molière n'a certes pas fait, en admettant qu'il le voulût, la musique de Mozart l'a accompli; et, à la suite de Mozart, tous les commentateurs sont venus réhabiliter Don Juan, et expliquer l'homme nouveau révélé par l'immortelle partition du maître. Chacun, à vrai dire, y a bien un peu vu ce qu'il voulait y voir; mais celui dont les idées ont le mieux fait fortune et qui a créé le type le plus généralement reconnu, c'est Hoffmann, l'auteur des *Contes fantastiques*. Poète et musicien, Hoffmann, dans un de ses récits, a donné du *Don Juan* de Mozart une analyse musicale qui est un modèle de cette critique élevée et pénétrante qu'on devrait toujours appliquer aux œuvres d'art et qu'en réalité on pratique si rarement. Puis, s'attachant au livret que le musicien a traité, il y applique le même procédé d'ingénieuse et subtile analyse.

Selon lui, Don Juan est un type, presque un mythe. Si l'on ne voulait voir en lui qu'un libertin vulgaire, courant de jupon en jupon, comment aurait-il inspiré au maître cette admirable partition, qui nous dit encore tant de choses après un siècle? Il faut ici laisser parler Hoffmann.

Si l'on considère le poème de *Don Juan* sans y chercher une profonde signification, nous dit-il, si l'on ne s'attache au roman même qui en est le sujet, on conçoit à peine comment Mozart a pu rêver et composer sur ce motif une telle musique.

Un bon vivant qui aime outre mesure le vin et les filles, qui invite de propos délibéré à sa table la statue de pierre du vieillard qu'il a tué en défendant sa propre vie, il n'y a là rien de très poétique, et, à parler franchement, un pareil homme ne mérite pas que les puissances infernales se donnent la peine de venir le chercher; il ne mérite pas que la statue de pierre reprenne la vie et le mouvement, et descende de son cheval pour inviter ce pécheur à la pénitence, et que le diable dépêche ses meilleurs satellites pour le transporter dans l'autre monde (1).

L'argument est piquant, mais peut-être discutable. Quand, plus tard, Gœthe écrira son *Faust*, l'enfer n'enverra-t-il pas ses meilleurs satellites pour assurer la chute d'une petite grisette, et ne se déchaînera-t-il pas contre elle après sa faute? Hoffmann oublie que, pour le poète, le héros dont il parle est toujours le centre du monde. Mais laissons-le poursuivre! Pour lui, donc, Don Juan est un être exceptionnel, d'une puissance intellectuelle, d'une séduction et d'une beauté hors ligne, aux aspirations infinies, mais — car il faut bien qu'il y ait un mais — qui a mal usé des dons d'en haut.

Courant sans cesse, dit-il, de beautés en beautés, jouissant de leurs charmes jusqu'à l'ivresse et jusqu'à la satiété, se croyant toujours trompé dans ses choix, et *toujours espérant atteindre l'idéal de son bonheur*, Don Juan devait enfin se trouver fatigué de la vie réelle; il s'irrita enfin contre toutes les apparitions qu'il avait évoquées, et dont il était devenu le vain jouet.

C'est ainsi que, peu à peu, il devient cruel et impie et qu'il se fait un jeu odieux de tromper les femmes, « insultant — c'est Hoffmann qui le dit encore — à la nature humaine et au créateur ». Ceci dit, naturellement, pour justifier la fin terrible du héros; car Hoffmann accepte Mozart tout entier, « comme un bloc », et ne songe pas encore à sauver Don Juan.

Au demeurant, et quelles que soient les fautes, quels que soient les crimes même dans lesquels le jette son espoir sans cesse déçu, voici notre héros devenu un chercheur d'idéal, une de ces âmes en quête du bonheur divin et durable, et ne le trouvant jamais sur cette misérable terre. Ce héros-là est sympathique, et plus que sympathique. Pour un peu,

(1) *Contes d'Hoffmann : Don Juan*, traduction de X. Marmier.

on en ferait un saint, — un saint laïque pour le moins. Je n'exagère pas : pour en arriver là, il n'y a plus qu'un pas à faire.

Ce pas, Alfred de Musset le fait. C'est lui, avec Byron qui, reprenant purement et simplement la théorie d'Hoffmann, et la poussant à l'extrême (l'absolution et la glorification même de Don Juan), a achevé de créer le Don Juan moderne, dans lequel le moine de la Merci aurait peine à reconnaître son *Burlador de Sevilla*. Musset, qui fut, cependant, un grand admirateur de Molière, — car il avait, à travers sa fantaisie, trop de bon sens et la visée trop claire pour n'être pas un peu classique, — Musset n'aime pas le *Festin de Pierre;* mais il aime le Don Juan nouveau.

Quant au roué français, au Don Juan ordinaire,
Ivre, riche, joyeux, raillant l'homme de pierre,
Ne demandant partout qu'à trouver le vin bon,
Bernant monsieur Dimanche, et disant à son père
Qu'il serait mieux assis pour lui faire un sermon,
C'est l'ombre d'un roué qui ne vaut pas Valmont.

Il en est un plus grand, plus beau, plus poétique,
Que personne n'a fait, que Mozart a rêvé,
Qu'Hoffmann a vu passer au son de la musique,
Sous un éclair divin de sa nuit fantastique,
Admirable portrait qu'il n'a point achevé,
Et que, de notre temps, Shakspeare aurait trouvé (1).

Partant de là, il commente Don Juan et voit en lui ce chercheur d'idéal aux désirs toujours inassouvis, qu'il fut un peu lui-même, et vers qui toutes ses aspirations le portaient avec une entière sympathie. Et comme les idées de Musset se rendaient aisément populaires, le Don Juan de Musset, qui est, à proprement parler, celui d'Hoffmann, est devenu le type du Don Juan moderne, en France du moins.

Au reste, cette trinité du musicien et des deux poètes, Mozart — Hoffmann — Musset (j'omets Byron dont l'influence, en France, ne s'est guère fait sentir que par Musset), a tellement attiré l'attention du XIXe siècle sur ce type de Don Juan, qu'il serait malaisé de compter tous les ouvrages dont ce roi des séducteurs est devenu le héros. J'ai nommé Byron, qui, comme Musset, a ses raisons pour idéaliser la figure légendaire. Mais combien d'autres ont invoqué ce patron de la galanterie, et placé leurs œuvres sous la protection d'un héros qui assure déjà la sympathie de la plus belle moitié du monde des lecteurs !

Théophile Gautier a introduit Don Juan dans sa *Comédie de la mort*. Il existe un *Don Juan barbon*, de M. G. Levasseur; une *Vieillesse de Don Juan*, de M. Jules Viard; d'autres même, car je connais, pour ma part, au moins trois « Vieillesse de Don Juan ». Félicien Mallefille a écrit les *Mémoires de Don Juan;* et, dans les *Ames du purgatoire*, récit très saisissant de Prosper Mérimée, l'écrivain, qui n'était pas un dévot, que je sache, s'efforce d'arracher à l'enfer l'âme du séducteur de Séville.

Je ne parle pas des ouvrages où, sans qu'il soit nommé, le type de Don Juan est visiblement exploité. Ces derniers sont innombrables; car l'homme funeste aux femmes, l'irrésistible vainqueur, le ravisseur des cœurs sans scrupule et sans foi, ce type, éternellement vrai, est devenu aussi commun, j'entends : aussi répandu, que celui de la femme fatale, son pendant, si cher au théâtre contemporain. Ce type existe à tous les degrés, dans toutes les classes de notre société. Il y a des Don Juan de cour et de palais, comme il y a des Don Juan de ruisseau. Les champs mêmes n'y échappent pas : on se rappelle si George Sand a tiré bon parti du Don Juan de village.

Pour jouer ce rôle brillant, il faut, semble-t-il, être beau, d'une particulière et séduisante beauté? Non, pas absolument. Il suffit, je l'ai dit, d'être irrésistible. Et comment, pourquoi est-on irrésistible? Que les femmes le disent; car, nous autres hommes, nous ne nous en doutons pas. *Gladiator erat*, a dit Juvénal: c'est quelque chose, ce n'est pas toujours tout. Il y a des Don Juan très laids. Si j'osais, je rappellerais ici une bien jolie scène de Meilhac et Halévy dans *la Cigale*. Et pourquoi n'oserais-je pas? Cette scène entre pleinement dans mon sujet. Le peintre « intentionniste » Marignan vient de se trouver battu une fois de plus, sur le terrain de l'amour, par son rapin Michu, qui lui souffle toutes ses maîtresses; et Michu, rappelons-le, se montrait à nous sous les traits d'un artiste qui n'a nulle prétention à lutter de beauté avec l'Apollon du Belvédère.

MICHU, *venant lentement à Marignan*. — Tu m'en veux?

MARIGNAN. — Non... Il y a une raison pour que je ne t'en veuille jamais... C'est que tu es, toi, la preuve vivante de notre supériorité, à nous autres intentionnistes.

MICHU. — Comment ça?

MARIGNAN. — Va trouver n'importe quel membre de l'Institut, et dis-lui de faire le portrait d'un homme aimé des femmes. Le membre de l'Institut n'hésitera pas... il fera un joli garçon... il le fera blond, il le fera brun, mais il essaiera de faire un joli garçon... tandis que la nature... ah! la nature!

MICHU. — Eh bien?

MARIGNAN. — Vous lui dites : Faites-moi le portrait d'un homme aimé des femmes, à la nature. (*Montrant Michu.*) Et voilà ce qu'elle fait!

Il y a une bonne part de vérité dans l'amère observation du peintre « intentionniste ». Cependant, n'en déplaise à Marignan, le public est un peu comme les

(1) *Namouna*, chant II.

membres de l'Institut; et volontiers, il voit Don Juan élégant et fier,

> Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,

tel que ce Thésée, qui fut aussi un Don Juan aux temps héroïques. Or, comme il est de l'essence du théâtre, je le dis à sa honte, de donner de parti pris raison à la jeunesse contre la vieillesse, à la beauté contre la laideur; comme, de plus, — et ceci, je le dis à notre honte à tous — il y a une tendance moderne à justifier la spoliation du faible par le fort, nous marchons tout droit à la glorification de Don Juan, qui accomplit sa mission selon les lois de Darwin, et qui l'accomplit à bon droit, puisqu'il obéit à son instinct.

Un des compatriotes de Darwin, M. George Ticknor, s'est étonné de cette haute fortune, tout en reconnaissant l'immense popularité que la figure de Don Juan s'est acquise dans tout l'univers littéraire. Terminons sur cette page, où l'austère écrivain marque peu de sympathie pour le brillant personnage.

> Le caractère étrange et bizarre, conçu par le poète espagnol, a fait le tour du monde, sous le nom de Don Juan, excitant une émotion répugnante et pleine d'horreur, qui marque les traits particuliers de sa conception et qui confond toutes les théories de l'intérêt dramatique. Zamora, écrivain de la première moitié du XVIIIe siècle en Espagne; Thomas Corneille, en France; lord Byron en Angleterre, sont les principaux poètes à qui il doit le plus sa renommée, quoique le génie de Mozart soit peut-être celui qui a le plus contribué à réconcilier la société élégante et cultivée avec ses sombres et dégoûtantes horreurs (1).

« Émotion répugnante! Sombres et dégoûtantes horreurs! » On voit que M. Ticknor ne ménage pas le grand séducteur. Au fond, l'écrivain a parfaitement raison; et cet être, affranchi de toute foi et dépourvu de tout scrupule, est absolument odieux. Mais dans ce vilain personnage, il y a tant de l'homme moderne, et celui-ci a tant d'indulgence pour les crimes « passionnels », que, Mozart aidant avec sa musique séductrice, Don Juan n'est pas encore à la veille de descendre de son piédestal.

JULES GUILLEMOT.

(1) *Histoire de la littérature espagnole*, traduction de Magnabal. Il est au moins étrange que l'auteur anglais parle du *Festin de Pierre* de Thomas Corneille et omette celui de Molière. Cependant, il faut reconnaître qu'au XVIIe siècle la comédie de Corneille eut plus de succès que celle du maître, dont elle n'est que la transcription en vers. Comme on reprochait à Molière d'avoir traité en prose un sujet de ce genre, Thomas Corneille eut l'idée, après la mort du grand écrivain, de versifier *Don Juan*, et, chose curieuse pour nous, le succès lui donna raison.

FRANÇAIS ET ANGLAIS

D'après un livre récent.

On causait du volume que vient de publier M. Edmond Demolins sur *la Supériorité des Anglo-Saxons*. Quelqu'un dit:

— Une chose, malgré tout, m'indispose contre ce livre. Je ne nie pas sa valeur et je reconnais volontiers l'intérêt que j'ai trouvé à le lire. Mais, en somme, pas de science plus inexacte au monde, plus esclave de l'empirisme, que la science économique ou sociologique; ce que, d'ailleurs, je ne lui reproche pas, les causes fatales de cette inexactitude se comprenant même suffisamment pour qu'il soit inutile d'y insister. Et, en revanche, pas de savants plus dogmatiques, plus religieusement épris d'axiomes intangibles que les économistes et les sociologues. Chacun a sa formule, et chacun ne voit l'humanité tout entière qu'à travers cette formule; et chacun, dans ces conditions, avec la bonne foi la plus absolue, arrive assez souvent à des résultats singuliers.

Prenons, comme exemple, l'ouvrage de M. Demolins. M. Demolins appartient à la chapelle individualiste: tout problème se ramènera donc pour lui à l'individualisme, et tout se résoudra par l'individualisme.

Il constate que, depuis environ deux siècles, les Anglo-Saxons se développent à travers le globe plus qu'aucun autre peuple; il constate, d'autre part, que notre force d'expansion semble malheureusement en décroissance. Ceci ne l'embarrasse pas une minute et s'explique bien simplement. L'Anglais est individualiste, ou, si vous aimez mieux, particulariste; le Français ne l'est pas. Or, les sociétés dites individualistes constituent le type le plus achevé de la civilisation humaine; les sociétés dites communautaires, — c'est nous-mêmes, — ne représentent qu'un type extrêmement imparfait. Donc, l'Anglais battra le Français aussi longtemps que celui-ci n'aura pas réalisé dans son organisation sociale et dans ses mœurs la transformation idéale et nécessaire. C'est facile à comprendre, à la portée des intelligences les plus modestes, et c'est, en même temps, d'une rigueur syllogistique irréfutable.

Il ne s'agirait plus seulement que de savoir:

1° Si l'Anglais est aussi individualiste qu'on se l'imagine et le Français aussi anti-individualiste qu'on se le figure.

2° Si les sociétés à forme individualiste sont réellement et forcément supérieures aux sociétés à forme communautaire.

En quelques mots, si vous le voulez, nous qui ne sommes que des profanes, nous pourrons peut-être

avec avantage examiner l'un et l'autre de ces deux points.

* *

« L'Anglais, nous affirme-t-on, est individualiste. » Et tant de fois cette affirmation nous a été répétée qu'elle est devenue aujourd'hui une vérité courante. Le plus souvent, on ne se donne même pas la peine de la démontrer. Elle appartient à la catégorie des axiomes : deux et deux font quatre, la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, et l'Anglais est individualiste. Les sociologues méticuleux invoqueront au besoin, à l'appui de leur thèse, l'amour de nos voisins pour leur *home*, leur raideur dans les relations ordinaires de la vie, quelques traits particuliers de leur législation. Après quoi, la preuve leur semblera surabondamment faite, surtout si on la corse d'une suggestive comparaison avec nos habitudes extérieures, beaucoup plus sociables en effet.

J'aurai donc l'air de soutenir un paradoxe extravagant, si j'insinue que l'individualisme se manifeste infiniment plus intense sur les rives de la Seine que sur les bords de la Tamise : ce dont je n'éprouve d'ailleurs aucune joie ni aucune fierté. Voyons pourtant.

Et d'abord, l'Anglais est un être religieux; le Français ne l'est qu'à un degré infiniment moindre.

L'Anglais est traditionnel; le Français, par une fausse conception de l'idée de progrès, perd chaque jour davantage le sentiment de ses traditions.

L'Anglais se pique d'un loyalisme absolu à l'égard des pouvoirs constitués et respecte la loi avec un scrupule presque cultuel; le Français considère comme le plus saint de ses devoirs l'opposition à toute espèce de gouvernement et n'accepte jamais son propre code que sous bénéfice d'inventaire.

L'Anglais enfin possède un orgueil national, moins bruyant peut-être que le nôtre, mais dont notre légendaire vanité chauvine n'est au fond qu'un faible succédané.

Et si cela seulement, si la foi religieuse, si le respect de la tradition, si le loyalisme gouvernemental, si le culte de la loi, si le sentiment nationaliste ne sont pas des liens puissamment collectifs, limitant le *moi*, restreignant la personnalité de chacun, ou tout au moins la soumettant à une constante discipline pour le plus grand avantage du corps social, c'est que je ne sais plus le sens des termes de notre langue; et je veux bien proclamer alors l'Anglais plus individualiste que le Français.

Il n'est pas jusqu'aux arguments invoqués sans cesse par M. Demolins ou par ses co-doctrinaires qui ne viennent à l'encontre de leur propre thèse : « Au lieu de se fier à lui-même pour se créer une *position*, le Français n'a qu'un objectif : obtenir de l'État une place généralement peu lucrative, mais suffisante pour lui assurer une existence médiocre, sans efforts et sans soucis. Il se plaît à s'absorber dans la communauté, et il lui sacrifie avec joie son indépendance personnelle. Donc... »

Ne nous payons pas de mots. Le Français aspire au rond de cuir : c'est connu. Mais sauf, j'imagine, dans l'armée, je supplie qu'on me montre aujourd'hui l'aspirant fonctionnaire qui voit dans sa fonction un moyen de se dévouer à la chose publique.

On dit : « Se mettre au service de l'État. » Simple manière de parler. Le candidat à une place quelconque ne brûle aucunement de « se mettre au service de l'État ». Il brûle au contraire de *mettre l'État à son service*, pour que l'État lui procure, en échange d'un minimum de besogne, une situation pseudo-honorifique, de bons petits revenus fixes et la perspective d'une excellente petite pension de retraite. Et je crois sans peine que cela révèle une faible réserve d'énergie, mais j'y vois en revanche un assez bel épanouissement de l'individualisme.

Si l'on considère, non pas les théories superficielles, mais la psychologie même de nos masses socialistes, le socialisme, le socialisme français au moins, procède de tendances exactement semblables. Exceptons quelques mystiques. Où se trouvent chez les autres l'esprit de sacrifice, le caractère communautaire, le désir de se fondre dans la collectivité, l'oubli de soi dans l'État? Je n'en veux pas à une multitude de pauvres diables de rêver beaucoup de bien-être et peu de travail : ce rêve est trop conforme à la nature humaine, trop ingénument poursuivi par l'innombrable armée de nos fonctionnaires pour qu'on ait le droit d'en faire un crime à personne; le socialisme, ce n'est que la *fonctionnarite* des malheureux; seulement on me convaincra malaisément que celle-là ne soit pas, comme les autres, la résultante directe de notre individualisme.

N'insistons pas davantage. Ce n'est pas une réfutation en règle des doctrines de M. Demolins que j'ai l'intention de faire. J'ai opposé rapidement quelques objections, qui me semblent sérieuses, au premier postulat qu'il formule sur les caractères de l'Anglais et du Français. Passons à la seconde partie de sa thèse, et voyons jusqu'à quel point elle résiste à l'analyse.

* *

Pour M. Demolins, nous le savons, les sociétés individualistes priment fatalement les sociétés communautaires.

Forts de cet axiome, nous ouvrons un très curieux ouvrage de M. Maurice Schwob, qui fut publié l'année dernière, et qui est intitulé *le Danger allemand*

Nous y trouvons une étude aussi complète et aussi documentée que possible sur le développement industriel et commercial de l'Allemagne depuis une vingtaine d'années. Et nous constatons avec certitude que l'homme actuellement en train de conquérir le monde, ce n'est pas le Français, ce n'est pas non plus l'Anglo-Saxon : c'est le Germain.

Au besoin, pour corroborer les affirmations de M. Maurice Schwob, nous prenons le beau livre de M. André Bellessort sur la *Jeune Amérique*. Selon M. Bellessort, qui a pu, de ses propres yeux, vérifier ce qu'il avance, est-ce le Français, est-ce l'Anglais dont l'influence grandit dans les républiques sud-américaines? En aucune façon. C'est l'Allemand. Les produits manufacturés allemands, présentés par les voyageurs de commerce ou les émigrants allemands, transportés autant que possible par la marine allemande, commencent à inonder la terre.

Voilà le fait brutal. Est-ce donc que l'Allemagne soit à ce point une nationalité de tempérament individualiste? On ne s'en est pas aperçu jusqu'à présent, et l'on s'est plutôt aperçu du contraire : « L'Allemand, déclare M. Maurice Schwob, possède une qualité propre, l'esprit d'association, qui lui assure la victoire sur le Français et l'Anglais, tous deux individualistes, éparpillant leurs efforts. » A l'esprit d'association, ajoutez, non pas la protection, mais l'intervention mesurée et méthodique de l'État pour diriger vers un but commun les énergies de tous, et vous aurez à peu près le secret de cette formidable efflorescence du génie germanique, qui menace de reléguer au second plan aussi bien la puissance anglaise que la puissance française... Mais que devient dès lors la thèse économique et sociologique de M. Demolins? Que devient le triomphe des particularistes sur les communautaires?

*
* *

En somme, la vérité sur ces questions pourrait bien ne se trouver ni dans le système communautaire, ni dans le système individualiste, ni dans aucun autre système à prétentions absolues et rigoureusement scientifiques, mais dans une adaptation aussi exacte que possible du tempérament de chaque peuple aux conditions extérieures qui lui sont imposées par les circonstances, le temps et le milieu. Ceci ressemble un peu à une maxime de M. de la Palisse; mais, « les anciens sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant », disait jadis Molière qui passa pour avoir quelque bon sens; de même est-il probable que les Anglais sont les Anglais, et que, nous, nous sommes les Français : aphorisme dont M. Demolins ne paraît pas s'être toujours suffisamment pénétré. Il admire profondément les sociétés anglo-saxonnes, ou plutôt, il admire, à travers les sociétés anglo-saxonnes, son propre rêve sociologique. Tout en retenant de son livre beaucoup d'aperçus ingénieux et d'idées intéressantes, nous ferons sagement de ne l'accepter dans son ensemble qu'avec des précautions infinies.

Car, d'abord, ce qui est bon pour nos voisins peut ne pas l'être pour nous.

Et puis, il sera toujours prudent d'envisager avec quelque méfiance les formules intégrales et les panacées universelles. Voilà un siècle que nous faisons sauter nos gouvernements, que nous bouleversons nos constitutions et que nous modifions sans cesse notre idéal, à la recherche du gouvernement parfait, de la constitution sans défauts et de la réforme morale définitive. Nous avons surtout gagné à ces exercices variés, que nous exécutions sur des mots spécieux, une forte courbature du cerveau, une complète anarchie des idées, un grand énervement de l'esprit et du corps. Songez que, en moins de vingt ans, nous avons déjà pratiqué le pessimisme, le tolstoïsme, le nietzschisme, la religion de la souffrance humaine, le culte du *moi*, le culte de l'action pour l'action, que sais-je encore! Est-il absolument nécessaire que nous nous offrions à présent un temps d'emballage sur cette formule à la fois sonore et dangereusement incertaine de « l'individualisme »?

MAURICE SPRONCK.

THÉATRES

A propos du *Drame lyrique* : une lettre de M. Camille Saint-Saëns.

A la suite d'un article paru ici même, et consacré à la centième de *Samson et Dalila*, M. Camille Saint-Saëns m'a fait l'honneur de m'écrire la très intéressante et très spirituelle lettre que l'on va lire. Je supprime, comme il est d'usage, les galanteries obligatoires :

... « Et maintenant, vous allez dire encore que je suis intraitable, mais quant au choix de mes sujets, — d'abord on les choisit comme on peut! — j'ai beau faire, je ne puis voir avec vos yeux. Songez que, pendant des années, on m'a corné aux oreilles que *Samson* était impossible *à cause du sujet!!*... On m'a écrit des lettres pour me démontrer que mon ouvrage n'était pas jouable... Et voici maintenant qu'il est le seul dont le sujet soit bon, puisqu'il a réussi.

« C'est plus fort que moi, je ne comprends pas les raisonnements auxquels vous vous êtes efforcé de donner la clarté qui leur manque d'ordinaire. Je n'y mets pourtant pas de mauvaise volonté. Il aurait donc fallu des poèmes dramatiques, quand la musi-

que ne l'était pas : et, maintenant qu'elle s'efforce de l'être, il ne faudrait pas que le drame le fût!... Mais *Ascanio*, *Proserpine*, *Henry VIII* sont, à mon sens du moins, de véritables *drames lyriques*, parce qu'ils sont dramatiques et lyriques. Le drame musical où il n'y a pas drame est une chose qui ne m'entrera jamais dans la tête.

« Il y a des sujets plus musicaux que d'autres, c'est vrai. Seulement on ne sait jamais cela qu'après. Puis cela dépend peut-être beaucoup de l'inspiration plus ou moins heureuse du musicien. Mais toute situation dramatique digne de ce nom étant mère ou fille du choc des sentiments, et tous les sentiments étant musicaux, il me semble que toute situation vraiment dramatique est nécessairement musicale, et beaucoup plus faite pour être traitée en drame lyrique qu'en opéra à la vieille mode. J'attends patiemment qu'on me démontre le contraire...

« Encore une fois merci, et croyez... etc.

« C. Saint-Saëns. »

On savait depuis longtemps que le maître musicien qu'est M. Saint-Saëns est aussi un maître écrivain. Nul, assurément, ne pouvait faire une réponse plus nette, et dans une langue où l'on retrouve, en vérité, les qualités de précision, de clarté et de vivacité que je signalais l'autre jour dans sa musique. C'est une bonne fortune pour nos lecteurs d'avoir lu sa lettre. Il ne m'en voudra pas, je pense, de l'avoir publiée.

Avant d'en venir à la discussion des idées soutenues par M. Saint-Saëns et de chercher à défendre mon opinion, je voudrais vous signaler une phrase qui m'a ravi. C'est quand, parlant de « la réussite » d'un drame lyrique, il dit : « Cela dépend peut-être beaucoup de l'inspiration plus ou moins heureuse du musicien... » A première vue, cela n'a pas tout à fait l'air d'un paradoxe. Mais, c'en est presque devenu un par le temps qui court. Précisément, c'est là, à mon avis, la grosse erreur des wagnériens purs. Pour eux, le Drame est un, paroles et musique : en quoi ils ont raison. Mais ils veulent aussi que la part soit absolument égale, — j'entends aussi importante, — entre ces deux modes d'expression, auxquels ils ajoutent encore un troisième, la pantomime. Pour parler plus clairement, l'élément purement musical et l'élément purement dramatique leur paraissent absolument égaux en importance. Ne vont-ils pas ici un peu plus loin que Wagner qui, lui, cherchait simplement à combiner paroles, musique et pantomime de manière à donner au Drame son maximum d'intensité?... Qu'ils dépassent ou non la pensée du maître, leur erreur est pareille. La musique, dans tout ouvrage où elle a une place, fait cette place prépondérante : et cela parce qu'elle s'adresse directement à ce qu'il y a en nous de plus intime et de plus profond. Que ce soit par tradition ou par insuffisante éducation dramatique, pour nous autres latins, la musique dominera toujours le reste. Et, Latins ou Welches, il en est de même. La joie que donne une belle phrase musicale n'est comparable à aucune autre. Sans doute, poussé à l'extrême, ce principe nous ramènerait à l'opéra italien, que nous n'avons nulle envie de revoir. Mais le principe opposé nous conduirait à des conséquences bien singulières. On peut imaginer un chef-d'œuvre dramatique musical sur un poème médiocre : on en a vu, tels que *Don Juan* ou *Alceste*. On ne saurait concevoir un tel chef-d'œuvre avec de la musique insuffisante. Supposez que Da Ponte ait eu un génie analogue à celui de Mozart, et Mozart le « talent » de Da Ponte, *Don Juan* serait parfaitement et justement oublié. « La musique est femme », a dit Wagner. Elle l'est également en ceci que, dès qu'elle paraît, il n'y en a, si j'ose dire, que pour elle...

Sur la question qui est spécialement traitée dans la lettre de M. Saint-Saëns, il me semble que nous sommes assez près de nous entendre. Au moins voyons-nous clairement ce qui nous sépare : et c'est une façon de se rapprocher.

« Il aurait donc fallu, dit M. Saint-Saëns, des poèmes dramatiques quand la musique ne l'était pas : et maintenant qu'elle s'efforce de l'être, il ne faudrait pas que le drame le fût! » Et plus loin : « Toute situation dramatique digne de ce nom étant fille ou mère du choc des sentiments, et tous les sentiments étant musicaux, il me semble que toute situation vraiment dramatique est nécessairement musicale. » Peut-être serait-il bon ici de préciser le sens du mot « dramatique ». Mais je me défie un peu des définitions. Des exemples, j'espère, m'aideront à m'expliquer. Je les choisis volontairement un peu « excessifs » pour qu'ils soient plus clairs.

Dans *la Tosca*, un personnage est torturé presque sous nos yeux, pendant qu'en scène un autre personnage nous explique complaisamment la construction et l'effet de l'instrument de torture. — Cette scène est-elle dramatique ? Assurément, puisque, par des moyens dramatiques, elle nous donne une violente impression d'horreur. Est-elle musicale? Assurément non (au moins telle qu'elle est), puisque l'impression qu'elle nous donne est purement physique.

Autre exemple. Dans *Théodora*, un personnage va être mis à la torture : il craint de ne pouvoir résister aux tourments et de trahir ses complices : d'un mot, il supplie l'impératrice de le tuer, et, rapide, elle lui enfonce un poignard dans le cœur. — Sans doute, cela est dramatique. Est-ce musical? Je ne le crois pas, puisque le dramatique est tout entier dans un

mot et dans un geste qui seront forcément très rapides. On a peine à concevoir l'illustration musicale d'une telle scène. La musique, ici, ne peut rien ajouter au drame : faute de temps, d'abord, et aussi parce que l'émotion donnée par cette scène, et l'émotion que pourrait nous donner la musique sont d'un ordre absolument différent. On ne peut ajouter ensemble que des quantités de même genre ; et cela n'est pas vrai seulement en mathématiques.

Trouvera-t-on que je me fais la partie trop belle en choisissant mes exemples chez M. Sardou? Passons à Dumas père. Le dénouement d'*Antony* est le plus dramatique qui soit : c'est le dénouement dramatique par excellence. Qu'on essaye de mettre en musique le : « Elle me résistait, je l'ai assassinée! »... — De Dumas fils. La scène des lettres, dans *le Demi-Monde*, passe à juste titre pour être un modèle de dramatique. C'est du théâtre, comme on dit. Mais ce n'est pas du théâtre musical, parce que la scène est toute en « explications » ... *Francillon* est, dramatiquement parlant, une pièce parfaite, et Riverolles est un des meilleurs personnages de Dumas fils. Qu'ajoutera la musique au fameux « Eugène »? Et comment mettre en musique le récit de Pinguet?...

Faut-il remonter jusqu'aux chefs-d'œuvre incontestables? Voici *l'École des femmes*. Rien de plus dramatique — est-il besoin d'ajouter que par « dramatique, j'entends tout ce qui donne, au théâtre, une émotion, tragique ou comique? — rien de plus dramatique que les scènes où Agnès se sert contre Arnolphe de la bêtise où il l'a volontairement laissée. Comment les mettra-t-on en musique? On pourra traduire, peut-être, la colère d'Arnolphe et la naïveté d'Agnès. Mais ce sera à peine la moitié du sujet. Il y a là quelque chose d'« intellectuel », à quoi la musique ne saurait se prendre.

Je pourrais multiplier ces exemples. J'en veux, pour finir, citer encore un, qui me paraît plus significatif.

Je le prends dans *Denise*, de Dumas fils. Le dernier acte est extrêmement dramatique, tragique même. M. de Bardannes laissera-t-il partir Denise, qu'il aime, parce qu'elle a commis une faute? Ses préjugés répondent oui; la morale de Thouvenin répond non : c'est entre eux deux qu'est la lutte. Qu'on traite la scène en drame lyrique, du premier coup Thouvenin disparaîtra : c'est-à-dire une des deux forces du drame, la plus « intéressante » pour le public, puisque c'est celle qui finit par triompher. Il ne restera plus en présence que Bardannes et Denise, c'est-à-dire deux êtres qui s'aiment et qu'un préjugé sépare. Ce schéma, c'est celui de *Roméo et Juliette*. Et quel contresens, pourtant, si l'on faisait de Denise une Juliette et de Bardannes un Roméo?... J'exagère, je le sais. Ce qu'on m'accordera, tout au moins, c'est que, — musicalement, — il n'est pas possible d'exprimer le genre d'obstacle qui sépare les amants, et les sentiments précis et particuliers que cet obstacle leur inspire : sentiments qui, tout de même, ne seront pas tout à fait pareils à ceux qui animent Valentine et Raoul, Tristan et Yseult, Samson et Dalila, Vincent et Mireille...

Ces longues explications font-elles comprendre qu'il y a des sujets dramatiques qui ne sont pas musicaux, et qu'il ne suffit pas à une situation d'être dramatique pour être par suite musicale?

Ce premier point établi, — à supposer qu'il le soit, — je n'aurais pas répondu complètement à M. Saint-Saëns. Il dit, que « toute situation vraiment dramatique est mère ou fille de sentiments. » Rien n'est plus juste. Mais précisément, il faut attendre, pour les montrer, que ces sentiments aient quitté le ventre de leur mère. De tous les exemples cités plus haut, il n'en est pas un, je crois, qui ne puisse être transformé en drame, ou tout au moins en scène lyrique, disons musicale pour être plus clair. Mais encore faut-il les transformer : c'est-à-dire extraire et traiter presque exclusivement ce qu'il y a en eux de sentiment. Le « fait », au théâtre, — et cent fois plus dans le théâtre musical, — n'est rien. Ce qui nous intéresse, c'est ce qui le prépare ou ce qui le suit. Le fait, au troisième de *Samson et Dalila*, c'est la révolte de Samson et la destruction du temple. Si nous nous y intéressons, c'est que nous connaissons les sentiments de Samson, que M. Saint-Saëns a traduits dans la scène musicale de la *Meule*, l'une des plus pures et des plus belles qui aient jamais été écrites. Or, c'est le fait, le fait pour lui-même, pour son étrangeté ou pour son horreur, qui règne en maître dans le théâtre romantique; et comme c'est au théâtre romantique que M. Saint-Saëns s'est surtout attaché, c'est une raison de plus pour moi de m'enfoncer dans mon opinion. Effet ordinaire, — et bienfaisant d'ailleurs, — de toute discussion.

Je ne voudrais pas, pourtant, passer pour un enragé de sentimentalité, indifférent à tout ce qui n'est pas le roucoulement de deux amoureux. Je ne demande pas de l'amour, tout le temps et toujours. Je demande seulement que le sentiment, — amour conjugal, paternel ou filial, ambition, bonté, orgueil, charité, haine... etc., — crée autour de l'ouvrage comme une atmosphère morale. Je voudrais qu'un acte (ou une scène) fût en quelque sorte trempé d'un sentiment général qui le conduise... Voyez le second acte de *Proserpine*. J'imagine que M. Saint-Saëns a d'abord « senti » le calme aimable et jeune d'un couvent : il l'a délicieusement rendu dans l'entr'acte, où les cors en sourdine sont soutenus et enveloppés par les arpèges des harpes. Puis, — après quelque concession à la tradition qui remonte à *Ver-Vert* et

peut-être plus haut, et qui veut que pensionnaires et nonnes soient de terribles jacasses, — c'est l'impression de calme qui reparaît, doublée ici d'un sentiment, de la charité. Et, vraiment, n'est-ce pas la charité qui a dicté à M. Saint-Saëns ce dessin d'orchestre haché et comme hésitant, sur lequel viennent s'établir les demandes des pauvres, et que couronne ensuite la phrase tout imprégnée de tendresse d'Angiola? Ce qu'il faut admirer ici, ce n'est pas seulement l'incomparable maîtrise qui permet au musicien de manœuvrer deux ou trois groupes de chœurs et cinq ou six personnages, en gardant à chacun sa vie propre. Ce qui me paraît tout à fait supérieur, c'est la justesse, la vérité de l'expression, ce « sentiment » de charité qui se développe et embrasse toute la scène, charité faite de naturelle tendresse, augmentée peut-être chez Angiola de la joie d'être bonne parce qu'elle vient d'avoir une grande joie, et d'être bonne devant l'homme qu'elle aime... Au point de vue du « fait », le troisième et le quatrième acte de *Proserpine* paraissent plus dramatiques. C'est le second qui l'est, qui l'est vraiment, si dramatique, en drame lyrique, veut dire union étroite du drame et de la musique, vérité dans l'expression, émotion enfin pénétrant directement le public... Et cela est tellement vrai, ce second acte est tellement du théâtre que, si musical qu'il puisse être, il n'a jamais fait au concert l'effet qu'il avait fait à l'Opéra-Comique, et qu'il refera quand il plaira à M. Carvalho. Il y manquait la scène, il y manquait le drame, qu'il exprimait si merveilleusement.

Est-ce là du « drame musical où il n'y a pas de drame » ? Je ne le pense pas. C'est du drame musical. Et j'en reviens à ce que je disais : que le drame littéraire et le drame musical ne sont pas tout à fait la même chose.

Reste la question soulevée par M. Saint-Saëns que « cela dépend peut-être beaucoup de l'inspiration plus ou moins heureuse du musicien ». J'ai dit combien cela me semblait juste. Il n'en est pas moins vrai que toutes les fois que M. Saint-Saëns a été soutenu par une scène vraiment musicale, il a touché le chef-d'œuvre; et que, toutes les fois qu'il a faibli, il s'est trouvé que le poème n'était pas musical. Simple coïncidence? Il est possible. Et il est possible aussi qu'admirant si fort l'admirable musicien, je cherche à charger M. Gallet des péchés de M. Saint-Saëns !

Pourtant je ne le crois pas. Et quand même ! La critique n'est autre chose qu'une manière de justifier ses préférences par des raisons plus ou moins plausibles. Celles-ci vous auront-elles paru bonnes ? Au moins sont-elles sincères, — autant que ma chaude admiration pour M. Camille Saint-Saëns.

Je signale seulement les débuts du *Théâtre féministe*, que M. Henry Fouquier a patronné avec sa spirituelle bonne grâce. Une bonne représentation au *Théâtre d'Auditions*. Enfin, à la *Bodinière*, une fantaisie tout à fait charmante et « nouvelle » de M. S. Bordèse, agrémentée d'une délicate musique de M. Charles Lecocq.

Je n'ai pu encore voir la Duse que dans *la Dame aux Camélias*. J'attends de l'avoir vue dans *la Femme de Claude* pour vous parler d'elle. Je ne vous cache pas que je suis tout à fait sous le charme. C'est une incomparable artiste : l'une des plus merveilleusement douées que j'aie pu voir. Son jeu est le comble du naturel et de l'expression. C'est la vie même...

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Monsieur le Directeur,

Le bienveillant accueil que vous avez fait à la lettre que je vous ai adressée le mois dernier m'encourage à reprendre la plume. Je viens de lire les réflexions de votre collaborateur, M. Jean-Paul Laffitte, à propos de la loi par laquelle le Sénat a reconnu aux femmes le droit d'être témoins dans les actes de l'état civil et dans ceux des notaires. Ces réflexions m'ont paru si judicieuses, que je me suis sentie toute rassérénée en mon for intérieur et comme pacifiée avec moi-même. Voilà, dites-vous, un singulier état d'esprit, et comment une loi si simple pouvait-elle causer de l'inquiétude à une femme?

C'est tout le « mouvement féministe », comme on dit à présent, qui m'inquiète et me choque, d'abord par les idées extravagantes que j'y vois souvent mêlées, ensuite par le but général, quoique vraisemblablement impossible à atteindre, où il me paraît se diriger. Je devrais dire « nous » et vous demande la permission de parler tantôt au singulier et tantôt au pluriel, sans prétendre me poser en chef d'école. Presque toutes les femmes de ma connaissance sont choquées comme moi de ces nouveautés.

Il nous semble qu'on nous mène vers une situation sociale, où nous n'avons rien à gagner et beaucoup à perdre. Nous entrevoyons dans un avenir plus ou moins lointain, par la suite naturelle de ces théories, une étrange dissolution de la famille, le bouleversement de nos sentiments les plus chers et une période de luttes économiques et même politiques entre les deux sexes, qui ne se présente pas à notre imagination sous un joli aspect.

C'est comme si nous étions à l'entrée d'un chemin qui va se perdant à nos yeux dans une forêt pro-

fonde. L'entrée est encore assez claire, mais nous regardons au delà, avec cette prévoyance que l'on se plaît à attribuer au cœur des femmes ; et, dans cet au-delà, nous apercevons un labyrinthe que sans doute nous n'atteindrons pas nous-mêmes, mais où pourront passer celles qui naîtront après nous ; je crains qu'elles n'y rencontrent des bêtes féroces.

Il faut que je vous exprime sans aucune recherche mes sentiments, *nos* sentiments, dans leur complexité un peu trouble. Je ne recourrai pas à de vains artifices pour les exposer sur le papier, avec un ordre et une clarté que je ne trouve pas en moi-même. Si j'étais obligée d'abord de faire un plan avant de commencer à vous écrire, j'aimerais mieux tout de suite jeter la plume.

Je disais donc que l'approbation donnée au vote du Sénat par votre éminent collaborateur m'avait été extrêmement précieuse, en ce qu'elle a contribué à calmer mes appréhensions. Je me suis gendarmé contre ce travers de mon esprit qui me fait déduire à l'infini les conséquences des choses et qui me tourmente en vain pour les générations à venir. Il est salutaire de se borner en tout, même dans sa sollicitude pour le genre humain. Croyons que le monde saura toujours trouver sa voie et qu'il marche par une raison supérieure et parfaitement équilibrée qui se joue des fureurs de nos théoriciens.

Les temps fabuleux, annoncés par le poète, où « les hommes seront femmes » et réciproquement, ne sont pas près d'éclore, et sans doute, quoi qu'il arrive, les fonctions et les rôles seront toujours remplis dans l'univers.

Pour le moment je conviens que c'était une injustice et un inconvenance que cette clause du code civil qui empêchait les femmes d'apporter leur témoignage dans les actes les plus essentiels de la vie familiale. J'examine cet état de législation, qui dure depuis plus d'un siècle, non pas au point de vue du « mouvement féministe », sur lequel j'ai dit mon opinion, mais au point de vue de la société et de la famille française ; c'était absurde, et pourtant nous n'avions pas l'habitude de nous en plaindre, nous souffrions en silence les affronts très réels qui nous venaient sans cesse de cette absurdité légale.

Combien de fois les mères les plus respectées, modèles de prudence et de devoir, ne se sont-elles pas trouvées dans une position humiliée en face des officiers ministériels et de leur cadet de fils, à peine débarbouillé de collège, et tout d'un coup promu au rang de chef et de magistrat de la famille ? Singulier moyen pour enseigner le respect et pour ramener à plus de modération la fatuité de la jeunesse masculine ! J'ai connu des jeunes gens bien nés qui souffraient sincèrement de cette inconvenance de la loi ; ils se sentaient blessés dans leur cœur par la position faite à leur mère. Les registres de l'état civil étaient livrés à des témoins de hasard. La loi acceptait le premier venu, rencontré sur la place du marché ou dans le cabaret du coin, et elle repoussait le témoignage d'une sœur, d'une tante, d'une amie de la famille, pour lui certifier la naissance d'un petit être humain sur la terre.

On avait ainsi arbitrairement privé les femmes d'une fonction aussi simple qu'intéressante à remplir et qui aurait été pour elles une petite fête, chaque fois qu'elles y auraient été appelées. J'imagine qu'à présent ce sera une joie disputée et toute une affaire de diplomatie domestique que de savoir quelle sœur ou quelle tante se rendra à la mairie pour témoigner de la naissance d'un petit frère ou d'une petite nièce. Les hommes n'y voyaient qu'une corvée, les femmes s'en feront à la fois un devoir et un plaisir. Et n'est-ce point de telles choses que se forme toute la vie de la famille et la vie de la société elle-même ?

On se dit que l'auteur de cette législation, aujourd'hui répudiée, devait être un ennemi acharné des femmes, quelque despote, étroitement borné dans le cercle de ses idées propres, qui ne jeta jamais un regard sur les problèmes du cœur humain. Et on ne se trompe pas, puisque ce fut Napoléon.

Le grand homme ne méprisa rien au monde plus que tous les autres hommes, excepté les femmes. Sans doute, il lui était interdit de les enrégimenter, et, de la chair féminine, il ne pouvait pas, en son temps, faire de la « chair à canon ». On nous fait prévoir que le terme éloigné du « mouvement féministe » sera un état de société où les femmes partageront avec les hommes toutes les charges civiles et militaires, seront comme eux électeurs et soldats. Cela s'est vu autrefois, et de nos jours, chez certains peuples barbares, on a connu des bataillons de femmes qui ne le cédaient pas au sexe masculin pour l'impétuosité dans l'attaque et l'impassibilité devant la mort. Mais on ne conçoit pas bien comment la suite d'une civilisation savante nous ramènerait à cette confusion des sexes et des services.

En tout cas, il n'appartint pas à Napoléon de faire marcher les femmes tambours battants, ni moralement ni militairement. D'une si petite stature physique, il fut, en toute vérité, le plus grand tambour-major des temps modernes ; mais il trouva les femmes généralement rebelles. Celui qui broyait les empires dans sa main ne sut pas faire ployer certaine petite tête féminine. Entre les femmes de France et ce brutal adversaire de toute « idéologie », comme de tout sentiment, il y avait incompatibilité d'humeur absolue. Aussi Napoléon détesta-t-il toujours les femmes, par principe et par pose, en dehors des moments de ses souverains caprices ; il les détestait

doublement, et comme inutiles et comme intransigeantes. Il nous chassa de son code, en disant : « il y a une chose qui n'est pas française, c'est qu'une femme puisse faire ce qu'il lui plaît... » Il récusait notre témoignage, il abolissait notre signature. Il entendait par là nous rejeter hors de son paradis terrestre, dans l'enfer du servage éternel.

Au fond il ne connaissait pas la France ; l'histoire sociale et morale de notre pays fut à jamais fermée à cet homme qui prétendait décider en maître ce qui était français et ce qui n'était pas français, comme il décidait de tout et particulièrement des stipulations de son code ! Vous avez appris, à mesure que vous avez étudié plus attentivement l'histoire, quel grand rôle moral et social les femmes avaient rempli en France au cours des siècles qui précédèrent la Révolution. Ces droits que vous essayez de nous rendre aujourd'hui, nous les avions exercés pendant de longues générations, avec prudence. La Révolution a été dure pour les femmes, de bien des manières, et les hommes qui réfléchissent ne devraient pas s'étonner si beaucoup d'entre elles lui ont gardé rancune et ne la comprennent pas encore.

* *

La Révolution a créé pour les hommes toute une vie nouvelle de liberté et d'activité, mais elle a au contraire, dans l'âpreté terrible de ses luttes, rétréci l'horizon des femmes, appauvri et décoloré leur domaine, et elle leur doit des réparations.

J'ai été habituée à me tenir vis-à-vis de l'Église catholique dans une complète indépendance morale, je vous en fais l'aveu ; mais combien l'Église catholique fut plus intelligente que Napoléon et quelles vues profondes elle a portées dans les mystères de l'âme féminine et dans les ressorts cachés des sociétés ! Ce n'est pas elle qui nous eût dépouillées jamais de notre droit naturel de témoignage, qui est un des éléments essentiels de la vie morale ! Au contraire, elle nous appelle, elle nous fait une place éminente dans ses institutions, et dans ses lois, elle s'ingénie à faire figurer nos signatures dans les registres de son état civil. Elle institue le baptême, avec des parrains et des marraines : les deux sexes sont à cet égard placés sur le même rang.

La Révolution, Napoléon, le Code civil, c'est là, Monsieur le Directeur, de bien graves sujets, mais n'avez-vous pas admis, en publiant ma première lettre, qu'une femme pouvait parler d'autre chose que de toilettes.

LAURE X...

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

BOISFLEURY, par *M. André Theuriet*. — C'est l'éternelle histoire, le refrain aussi vieux que le monde et toujours nouveau comme la jeunesse :

> Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,
> Chagrin d'amour dure toute la vie.

Deux amours occupent successivement le cœur de Jacques Chantal ; l'un est l'amour virginal, le premier amour qu'on proclame l'unique, le seul vrai, pur, divin, tant qu'on ne l'a pas remplacé par une quantité d'autres et surtout par le dernier qu'un maître écrivain — qui parlait par expérience — a nommé « l'amour strangulatoire ». Et Boisfleury ? C'est la thébaïde austère, et charmante du reste, où une demi-douzaine de philosophes de Juvigny, en commençant par Jacques lui-même et en finissant par Boule-d'Épines, le hérisson, devaient trouver un refuge assuré contre les tentations de l'éternel féminin. Mais Boisfleury est profané par l'intrusion dans le sanctuaire de la déesse d'amour elle-même, sous les traits de Mme de Rônis, jeune veuve blonde, pieuse et sentimentale, et dès lors Boisfleury est condamné par le destin jaloux à être défriché et à devenir un champ de betteraves. Faut-il vous dire qu'un des philosophes, et ce n'est pas Boule-d'Epines, trahit indignement la confiance que Jacques avait placée en lui et lui ravit le cœur de la jolie veuve ; que l'amant évincé pense d'abord mourir de douleur, puis que, le cœur meurtri mais la tête plus saine, il reprend la route de l'existence en murmurant les vers de Gœthe : « Enfants, retournez à la vie d'action. Le souffle léger qui s'éveille à la surface des ruisseaux limpides boira vos larmes... » Vieux refrain, disais-je, que nous écouterons toujours avec attendrissement, parce que tous, à certain jour, nous l'avons répété pour notre compte. Il faut dire aussi que M. André Theuriet est un peintre exquis et un poète ensorcelant et que le paysage dont il encadre son idylle nous attire et nous retient sous le charme plus encore que l'idylle.

J'avouerai toutefois que je n'aime pas « une passion qui avait laissé dans son cœur des racines encore saignantes ». L'image ne serait juste que si l'on regardait l'amour comme un chancre et Jacques ne pourrait s'y résoudre, même après la noire trahison de Mme de Rônis.

G. ART.

LE SOCIALISME EN DANGER, par *F. Domela Nieuwenhuis*. — L'INTELLIGENCE DES ANIMAUX, anecdotes et faits (Chaix). — L'AMOUR D'AIMER, par *Louis de Caters*. — LES CONSÉQUENCES DE L'ANTISÉMITISME, par *N. Chmerkine*. — DÉGÉNÉRÉS, par *M. Provins*. — DANS LA BRUME, par *Léon de Tinseau*. — L'IDÉE DE PATRIE, par *Louis Legrand* (Hachette). — TROIS ANNÉES DE LA QUESTION D'ORIENT, par *L. Thouvenel*. — MONSIEUR LE MAIRE, par *J. Thiéry*. — INCONSOLÉE, par *Marga*. — LA PATHOLOGIE DE L'ISLAM, par *D. Kimon*. — UNE RACE, par *Stéphane*. — NAPOLÉON EN EXIL, t. II, par *E. O'Meara*. — LA QUESTION D'ORIENT POPULAIRE, par *Ch. Sancerme* (Delagrave). — L'ÉDUCATION DE LA DÉMOCRATIE, par *L. Bourgeois*.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. - 35292.

Le Directeur-gérant : **HENRI FERRARI.**

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 2. 4e SÉRIE. — TOME VIII **10 JUILLET 1897.**

PORTS FRANÇAIS ET BELGES

Déplorer l'état de décadence où se trouve le commerce maritime de la France, en face des progrès étonnants de nos voisins immédiats, Anglais, Belges, Hollandais, Allemands, est devenu un lieu commun. Il faut sans cesse répéter les mêmes choses parce que les mêmes choses frappent douloureusement les yeux et l'esprit, et que l'on s'impatiente de ne pas voir appliquer les remèdes appropriés à un mal si universellement reconnu, si minutieusement diagnostiqué.

Notre pavillon décline sur toutes les mers. Nos produits sont évincés d'une quantité de marchés où ils étaient autrefois accueillis avec faveur. Une partie de ceux qui ont encore une clientèle lointaine ne trouvent plus dans nos ports de navires nationaux prêts à les embarquer. Quant aux produits du dehors, ils nous arrivent pour la plus grande part sous pavillon étranger.

Cette décadence est-elle un effet de causes naturelles, inéluctables? Assurément non. Elle résulte, pour beaucoup, de l'énergie avec laquelle on organise contre nous la concurrence et de la mollesse avec laquelle nous nous défendons. Il n'y a donc rien d'irréparable dans nos insuccès économiques. Examinons de près cette situation en limitant notre observation à un point particulier, celui de la concurrence que les ports belges font à nos ports français de la Manche et de la mer du Nord.

*
* *

Nous n'avons qu'un très petit nombre de compagnies de navigation nationales assurant à notre commerce d'exportation des débouchés directs. Aussi n'est-il plus déjà possible à notre pavillon de suffire au transport de nos produits vers les points les plus fréquentés.

Voici par exemple le port du Havre. Il est desservi directement à la sortie par 350 steamers long-courriers par an. Or 172 de ces bâtiments, près de la moitié, sont étrangers et viennent charger en escale.

Si l'on examine la destination de ces 172 steamers d'escale étrangers, on trouve (1) que 72 desservent des points auxquels le Havre n'est pas directement relié, les 100 autres faisant la navigation de concurrence aux lignes françaises du Havre.

Et ces 100 départs qui concurrencent le pavillon français se décomposent comme suit : 40 pour New-York, tous par steamers allemands (les escales des steamers de ce pavillon étaient autrefois plus fréquentes; l'élévation des dépenses et droits de port en a diminué le nombre); 48 pour la mer des Antilles; 12 pour la Plata.

Les 48 départs pour les Antilles sont faits également par des steamers allemands, de la compagnie Hamburg-Amerika. Quelques efforts que fasse la Compagnie Transatlantique française, il est certain que nos exportateurs, s'ils étaient réduits à ses seuls services, verraient leurs affaires avec les Indes Occidentales péricliter rapidement.

Les vapeurs qui font en escale au Havre la navigation directe de concurrence à la sortie, dit le président de la Chambre de commerce, sont absolument indispensables au maintien de l'activité de nos exportations.

1. Lettre de M. Joannès Couvert, président de la Chambre de Commerce du Havre, au ministre du Commerce, sur le droit de quai, 18 mai 1897.

L'effectif de l'armement français est donc insuffisant pour servir nos relations les plus directes. Mais comme il y a un très grand nombre de points, même importants, dans le monde, que nos lignes de navigation ne desservent pas, — par exemple toute la côte américaine du Pacifique, depuis la Terre de Feu jusqu'à Panama, — l'industrie française est bien obligée de recourir au transport indirect pour l'écoulement de ses produits, et il en résulte qu'une bonne partie du fret français s'en va chercher, dans des ports étrangers, des bâtiments où il puisse être embarqué pour sa destination.

Cela est déplorable, dit-on avec raison, car il y a trop peu de fret de sortie en France pour que nous ne le réservions pas aussi exclusivement que possible à notre pavillon. Il est très vrai que nous importons en général des marchandises lourdes et encombrantes, tandis que nous exportons des articles fabriqués, finis, représentant une grande valeur sous un faible volume. Toute notre exportation pèse à peine six millions de tonnes, et il serait désirable à coup sûr que notre pavillon seul la transportât. Mais cela ne se peut pour la raison qui vient d'être exposée. Aussi voit-on de notables quantités de marchandises françaises prendre la route d'Anvers et de Rotterdam, où les attirent le bon marché des taux de fret et la fréquence des départs.

*
* *

Qu'on retienne bien les faits suivants : tandis qu'un navire de ligne régulière mensuelle paierait au Havre, pour droits de quai, de péage, etc., une somme de 0 fr. 93 par tonneau de jauge française, il ne paie à Anvers que 0 fr. 38 de droits de port, soit moitié. La réduction des taxes à Anvers est, il est vrai, toute récente. Elle a amélioré encore une situation déjà très bonne, puisque le grand port belge compte 650 vapeurs long-courriers à la sortie, tandis que nous n'en avons que 350 au Havre.

Ajoutons que le port de Hambourg est encore bien plus favorisé à cet égard, puisqu'il offre 1 044 départs réguliers par année pour tous les points du monde. Pour que la comparaison fût d'ailleurs exacte, il faudrait ajouter aux départs réguliers du Havre ceux des autres ports français, puisque, à tout prendre, Hambourg et Anvers jouissent, en Allemagne et en Belgique, d'un véritable monopole au regard de la navigation par lignes régulières de steamers, alors qu'avec le Havre nous avons Saint-Nazaire, Bordeaux et Marseille.

Quoi qu'il en soit, le *Journal des Transports* nous apprendra que, dans la seule année 1895, des marchandises françaises, représentant un poids total de 85 000 tonnes, ont passé la frontière pour aller s'embarquer à Anvers, et que 76 000 tonnes de produits destinés à nos départements du Nord ont traversé la même frontière en sens inverse, venant d'Anvers, ces 161 000 tonnes constituant un mouvement de 27 000 wagons, soit une moyenne de 90 wagons par jour ouvrable dans les deux sens.

*
* *

Il est évident que ce résultat n'a pu être obtenu que par des abaissements notables de tarifs sur les chemins de fers belges et hollandais (une partie des marchandises en question étant dirigée sur Rotterdam). La recherche des combinaisons pouvant attirer le trafic français sur les voies belges est, en effet, l'objet d'une véritable organisation administrative, ayant son siège central à Bruxelles et ses agents disséminés dans tous nos grands centres d'industrie et de commerce.

Mais en dehors de ce fret français prenant dès son origine la route d'Anvers et de Rotterdam, il y a encore à considérer que d'autres quantités de marchandises françaises sont expédiées du Havre même aux ports de Belgique, de Hollande ou d'Angleterre, et embarquées là pour les destinations les plus diverses. D'après M. J. Couvert, le contingent de fret de provenance française emporté par la ligne américaine de Southampton-New-York (*American Line*) a été, pour les six mois d'octobre à mars derniers, de 38 p. 100 du tonnage total de sortie de cette ligne. La proportion nous paraît si élevée que nous ne la reproduisons que sous toute réserve.

Il paraît même que certaines expéditions françaises, sans doute des articles peu volumineux et de grand prix, trouvent avantage a être envoyées du Havre à Southampton, transportées par chemin de fer à Liverpool, et embarquées là définitivement pour New-York.

*
* *

Les questions qui se rattachent à l'état de notre marine marchande sont si complexes qu'on n'ose les aborder qu'avec une grande circonspection. La seule chose certaine est que cet état est lamentable, en dépit de tous les encouragements et de toutes les subventions de l'État. Aujourd'hui les Chambres de commerce réclament la réforme, sinon la suppression du droit de quai, afin que les navires étrangers soient sollicités de venir faire escale en France plus qu'ils ne le font aujourd'hui.

Elles ont raison, remarque-t-on aussitôt, puisque tout prouve que le concours du pavillon étranger est indispensable à notre commerce extérieur.

Elles ont tort, répond-on d'autre part, car le pavillon étranger ruinera ce qui subsiste de nos entreprises maritimes en s'emparant de la totalité du trafic français, et, lorsqu'il sera devenu maître de nos

exportations, qui nous protégera contre des relèvements de tarifs?

Il est clair que si la réforme des droits de quai et en général les réductions de taxes dans nos ports devaient conduire à l'anéantissement de la marine nationale, il vaudrait mieux conserver la situation actuelle, si précaire et humiliante qu'elle soit.

Mais le danger ne paraît pas si grand; l'armement français s'est peut-être endormi dans le régime des subventions et des primes. Il semble qu'un peu de concurrence pourra l'aiguillonner plutôt que précipiter sa décadence. Il faut en tout cas faire quelque chose, tenter des remèdes, fussent-ils purement empiriques, pour secouer la torpeur où notre marine marchande reste plongée quand un mouvement si intense se développe dans les pays voisins.

Il n'en reste pas moins curieux de constater, quand on va visiter Anvers, qu'au milieu de cette vie si animée du port, entre tant de pavillons qui se donnent là rendez-vous, parmi tous ces bâtiments, dont tant de bassins sont remplis, une chose fait particulièrement défaut : la vue d'un navire belge.

*
* *

Il y a donc des marchandises françaises qui vont s'embarquer à Rotterdam sur les paquebots de la Compagnie royale néerlandaise, ou à Anvers sur ceux de la Red Star Line. Il y en a aussi qui sont dirigés sur Ostende pour y prendre la nouvelle ligne Ostende-Douvres-Tilbury.

Jusqu'en 1895, le port d'Ostende recevait seulement des voyageurs et des marchandises en grande vitesse pour l'Angleterre. Comme il s'agissait de faire concurrence à la ligne Douvres-Calais, la ligne Ostende-Douvres, plus longue, était subventionnée, et si largement qu'il en coûta à l'État belge 13 millions en quinze années pour la satisfaction de voir les Anglais toucher le continent à Ostende plutôt qu'à Calais ou à Boulogne. On demandait 9 francs au voyageur pour le transporter d'un point à un autre, et le voyageur ne se faisait pas prier puisque c'était moins cher que sur la ligne française; mais il paraît que le transport coûtait le triple au réseau de l'État belge, lequel pouvait, en sa qualité de réseau d'État, se payer, aux dépens des contribuables, cette fantaisie ruineuse, tandis que la Compagnie du Nord eût été mal venue si elle avait exposé à ses actionnaires qu'elle dépensait 3 pour ne demander que 1 à tout Anglais qu'elle avait l'honneur de transporter sur ses rails.

Aussi la ligne Ostende-Douvres a-t-elle un grand succès; les voyageurs y affluent, et plus la ligne en transporte, plus le déficit d'exploitation s'élève. C'est merveilleux. Il n'y a décidément rien de tel que la concurrence.

Il y a une trentaine d'années, une toute petite compagnie faisait un service de bateaux à vapeur entre Elbeuf et Rouen. Le voyage coûtait un franc. Survint une compagnie rivale. Le prix baissa à 60, puis 40, puis 10 centimes. Nous n'assurerions pas qu'un jour les voyageurs ne furent pas transportés gratuitement par les deux entreprises. Finalement l'ancienne compagnie fut ruinée, et aussi la nouvelle, et, pendant quelque temps, les gens d'Elbeuf furent privés de se rendre par eau à Rouen.

Non content de sa première victoire, le réseau d'État belge a imaginé un nouvel expédient pour enlever du trafic à nos compagnies du Nord et de l'Est. Il a établi, entre Ostende et Londres par Tilbury, un service de transport de marchandises en transit de l'Italie, de la Suisse ou de l'Allemagne du Sud, et réciproquement. L'organisation remonte aux premiers mois de 1896. Des tarifs spéciaux sur les lignes de Belgique assurent de grands avantages de prix aux commerçants et aux industriels, et la plus grande activité règne sur cette nouvelle branche du service, mais toujours aux frais du contribuable belge.

Le plus fâcheux est que la ligne Ostende-Douvres-Tilbury et les chemins de fer belges ont détourné ainsi de la voie Calais-Douvres ou Folkestone-Boulogne la plus grosse partie des laines et cotons à destination de Roubaix, de Fourmies et de Tourcoing. La lutte a été épique, et notre Compagnie du Nord s'est défendue de son mieux. Mais elle avait affaire à forte partie, puisque l'État belge et la maison Cockerill se sont hautement vantés d'être assez riches pour perdre plusieurs centaines de mille francs et venir à bout des chemins français.

*
* *

La ligne Ostende-Douvres avait transporté 27 500 passagers en 1883; elle en a transporté 118 000 en 1896. Elle se vante d'ailleurs de posséder le matériel le plus confortable, le plus luxueux, le plus rapide, les plus beaux vapeurs à roues du monde entier.

Dans cette même année 1896, la ligne d'Ostende a embarqué 70 000 colis-bagages et 99 000 sacs-dépêches; au train d'Allemagne correspondant à chaque arrivée, il n'est plus rare de voir trois ou quatre voitures postales allemandes. Outre les 70 000 colis-bagages, la ligne a transporté 155 000 colis-messageries et 367 000 colis postaux.

Deux petits ports hollandais font aussi concurrence à nos ports du Nord. Flessingue a transporté 81 000 voyageurs en 1896, et Hoek van Holland (embouchure de la Meuse) 73 000.

Pendant ce temps, Calais, Boulogne, Dieppe, font quelques progrès, mais le temps n'est plus où, à peu près seuls, ils servaient pour la traversée du continent en Angleterre, où, sur 249 000 voyageurs ayant

effectué le passage (année 1861), Boulogne en revendiquait 113 000, Calais 75 000, Dieppe, 41 000, le Havre 14 000, soit ensemble la totalité moins 6 000.

Aussi longtemps qu'il plaira à l'État belge de transporter à perte des voyageurs entre Ostende et Douvres, et entre la frontière allemande et Ostende, on ne peut que souhaiter à nos ports de faire de leur mieux pour soutenir la situation ancienne. Les Belges se lasseront peut-être de faire les frais d'une lutte dont les Anglais seuls profitent.

N'est-ce pas déjà la concurrence si extraordinaire des peuples du continent pour la fabrication du sucre, la lutte extravagante des primes à l'exportation, qui permet à l'Angleterre, où ne pousse point cependant la betterave, de s'approvisionner de sucre à un taux presque inférieur au prix de revient, tandis qu'Allemands et Français le paient près de trois fois plus cher, ayant à solder tout à la fois le bénéfice du fabricant et l'impôt de l'État ?

Les dépenses du réseau des chemins de fer de l'État belge se sont accrues en 1895 de plus de 4 millions tandis que les recettes ne s'amélioraient que de 1 500 000. Aussi le coefficient d'exploitation y dépasse-t-il 60 p. 100, tandis qu'il est de 53 p. 100 sur le Nord français, de 51 sur l'Orléans, de 49 sur le Paris-Lyon-Méditerranée. Cette différence dans le coefficient d'exploitation est très caractéristique. Elle indique dans quelle proportion l'administration des chemins de fer belges fait peser sur les contribuables les charges de la campagne menée contre les ports et les chemins de fer français.

* * *

Si la Belgique a dépensé des sommes énormes pour ses ports, si elle en dépense encore, surtout pour Anvers et l'amélioration du cours de l'Escaut, il ne faut pas croire que le gouvernement français soit resté de son côté indifférent aux destinées de nos ports du Nord. Il a dépensé, pour les améliorer, de 1871 à 1895, une somme fort respectable, 320 millions de francs, dont 86 pour Dunkerque, autant pour le Havre, 28 pour Boulogne, 26 pour Dieppe, 23 pour Rouen, 10 pour Fécamp, etc.

Toutes ces dépenses n'ont pas suffi pour mettre nos ports à l'abri d'une concurrence qui devient chaque année plus redoutable. On construit en Allemagne et en Angleterre des paquebots d'un type nouveau dont les dimensions sont telles qu'il leur serait à peu près impossible d'entrer au Havre, alors qu'ils évoluent sans peine à Hambourg et à Anvers. Il faudra dépenser encore pour le Havre des dizaines et des dizaines de millions avant qu'il soit en mesure de lutter avec quelque chance de succès.

Sans doute, dans les trente-trois années qui se sont écoulées de 1863 à 1896, Dunkerque et le Havre se sont remarquablement développés. De 300 000 et 950 000 tonnes, leurs entrées se sont élevées à 1 500 000 et 2 800 000 ; mais Rotterdam, dans le même temps, a passé de 750 000 tonnes à 4 400 000, Anvers de 700 000 à 5 800 000, Hambourg de 1 100 000 à 6 500 000.

Dans les cinq dernières années, de 1891 à 1896, Hambourg a gagné 700 000 tonnes, Anvers 1 000 000, Rotterdam 1 350 000 ; Amsterdam, Brême, Ostende, auraient aussi de belles augmentations à présenter. Le Havre et Dunkerque ont au contraire subi des diminutions, et il en est de même, plus ou moins, pour Boulogne et Dieppe.

* * *

A Boulogne on avait projeté la création d'un port en eau profonde, mais, lorsqu'on avait déjà consacré 20 millions à cette œuvre, celle-ci a été brusquement interrompue ; on ne savait plus à quelle dépense on était entraîné. La grande jetée s'avance, inachevée, dans la mer, à la rencontre idéale de la seconde jetée, qui devait comprendre l'ancien port dans le nouveau, et n'a même pas été commencée.

On serait vraiment tenté de croire ces 20 millions bien perdus, jetés littéralement à l'eau. Il paraît cependant que tel n'est pas tout à fait le cas. M. Farjon, vice-président de la Chambre de commerce de Boulogne, a bien voulu, comme nous avions dénoncé quelque part ce qui nous avait paru un vrai gaspillage des deniers publics, nous expliquer que les 20 millions de francs, dépensés à Boulogne pour faire un port en eau profonde, n'étaient pas complètement perdus, bien que le port en eau profonde n'ait pas été fait.

Il est très exact que le but que s'étaient proposé tout d'abord les premiers promoteurs du port en eau profonde et qu'après eux avait visé l'État en prenant l'affaire à son compte, a été complètement abandonné...

Disons tout de suite que l'objet en question était de faciliter à toute heure de marée les mouvements des grands navires, d'améliorer par là nos communications rapides avec l'Angleterre, de faire enfin de Boulogne un très grand port de commerce. Or, au sud-ouest du port actuel, au droit des falaises, s'étendait près du rivage un vaste espace gardant une hauteur d'eau de 8 à 9 mètres aux marées les plus basses. On voulut l'utiliser pour un nouvel établissement maritime, point d'arrivée et de départ des plus puissants steamers.

M. Farjon rappelle que Dumouriez, chargé par les ministres de Louis XVI de rechercher le meilleur emplacement d'un nouveau port de guerre sur la Manche et de départager les ingénieurs qui n'avaient pu se mettre d'accord, se prononça en faveur du

plan qui constitue aujourd'hui la rade en eau profonde de Boulogne. L'avis de Dumouriez, alors écarté par la préférence donnée à Cherbourg, s'est réalisé de nos jours par la construction d'une digue au large qui devait avoir un développement de plus de deux kilomètres et couvrait du côté de l'ouest une superficie de 300 hectares, où les plus belles flottes du monde auraient pu évoluer aisément.

La conception n'a pas été poursuivie jusqu'au bout. Cette construction a-t-elle donc été une ruineuse erreur?

Non, répond M. Farjon. La digue Carnot (car tel est son nom) abrite la rade du vent et des coups de mer venant de la partie ouest; et cette protection s'étend à l'entrée du port actuel, qui, jusque-là non seulement n'était pas protégée de ce côté, mais se trouvait presque inaccessible par les gros temps. Si bien que le port de Boulogne qui, jusqu'en ces dernières années, jouissait dans le monde maritime d'une réputation déplorable à cause des difficultés de son accès, se trouve être aujourd'hui le plus aisément abordable, par tous les temps, du littoral de la Manche, de l'aveu unanime des capitaines qui le fréquentent... Que l'on veuille bien faire le compte du matériel naval et des existences humaines épargnés ainsi depuis dix ans et qui le seront dans l'avenir, et qu'on soutienne encore que nos 20 millions ont été entièrement perdus !

M. Farjon insiste avec raison sur ce point, rappelant que le port de Boulogne est le port de pêche le plus important, non seulement du littoral français, mais de l'Europe continentale, et que cette industrie donne lieu à un mouvement de navigation qui ne figure point dans les statistiques officielles, mais que de sérieux comptages permettent d'évaluer à un million de tonneaux par an. Pour toute la population que ce travail de pêche met en action, la construction de la digue Carnot a été comme une sorte d'assurance sur la vie concédée par l'État. En même temps la digue, en donnant plus de facilité pour l'entrée et la sortie, a accru la puissance de production de l'industrie.

Ce n'est pas tout. La digue Carnot sert aujourd'hui à donner la sécurité absolue aux arrivées et aux départs du service de traversée de la Manche, arrivées et départs qui ne sont plus, comme autrefois, à sujétion de marée, mais ont lieu à heure fixe, grâce à l'approfondissement de l'ancien port.

Enfin le port en eau profonde lui-même n'est pas tout chimère. Il existe, très réduit il est vrai, mais il existe. Le fond a été uniformément dragué sur une superficie d'environ dix hectares et des bouées d'amarrage y ont été fixées. Elles servent aux bateaux qui viennent chercher là momentanément un refuge et à certains navires qui y font escale pour service de voyageurs. La ligne Boulogne-New-York, desservie par la Compagnie néerlando-américaine de Rotterdam, n'existerait pas sans cette miniature de port en eau profonde.

***

Donc le port de Boulogne a été transformé par la construction, même inachevée, de la digue Carnot, et nous sommes heureux d'avoir pu, grâce aux indications si précises du vice-président de la Chambre de commerce de cette ville, rendre à une de nos places maritimes du nord les plus actives la justice qui lui est bien due. Il reste toujours dommage que les résultats signalés, excellents mais relativement modestes, aient coûté si cher. Nous souhaitons vivement, pour notre part, que certains projets aboutissent, où l'importance stratégique de Boulogne pour la défense navale du Pas de Calais est pleinement reconnue, et qui tous prennent pour base initiale la digue actuelle prolongée dans la mesure nécessaire. Le mieux serait encore que l'on reprît l'idée du port en eau profonde, du grand, de celui de 300 hectares, et qu'on la conduisît, sans arrêt nouveau, à sa complète réalisation. Ni les Belges pour Anvers, ni les Allemands pour Hambourg, ne s'arrêtent à mi-chemin. Nos concurrents ne se lassent pas de dresser des plans de travaux et des devis de dépenses pour des ports dont ils sont si justement fiers.

Boulogne, si on le veut bien, sera avant peu un port de commerce admirable, et de plus, pour notre marine de guerre, le meilleur port de refuge que puisse rêver une commission de la marine. C'est une question de millions, sans doute. Mais, de quelque côté que l'on se tourne, n'est-ce pas toujours par d'énormes dépenses que se résolvent les questions d'amélioration de notre outillage industriel et maritime?

En attendant que les conceptions d'avenir mûrissent, il y a des mesures dont l'adoption peut être immédiate ou bien prochaine, et qui, sans imposer aucun sacrifice budgétaire sérieux, peuvent donner à nos ports une animation nouvelle. Si l'on veut par exemple enrayer le mouvement qui porte tant de marchandises françaises vers les ports étrangers, où on s'efforce de les attirer par de multiples avantages, il faut se hâter d'achever la réforme commencée du droit de quai, et encourager de nouveau la navigation d'escale que le mode de perception de ce fameux droit, en vigueur depuis 1872, a mise dans l'état de langueur où nous la voyons aujourd'hui.

Bref, il ne suffit pas de constater que nos rivaux se donnent énormément de peine pour nous battre, et y arrivent. Il faut aviser par tous les moyens possibles à nous placer dans de meilleurs conditions pour lutter. Les Belges font des folies pour Ostende. Faisons simplement des choses raisonnables pour

Boulogne et Calais, mais faisons-les résolument et avec suite. Le mouvement est d'ailleurs lancé. Boulogne a maintenant un bon service de voyageurs, et Calais en aura un excellent, dès l'an prochain, quand la Compagnie du Nord, moyennant une subvention relativement modique de l'État, aura inauguré sur Douvres des navires qui, pour la vitesse et le confort, supporteront toute comparaison.

Auguste Moireau.

LA JEUNESSE DE LECONTE DE LISLE

d'après des documents inédits.

Ils sont rares les documents que l'on possède sur Leconte de Lisle, et particulièrement sur sa jeunesse. On peut s'en assurer en constatant le vide des articles biographiques qui lui furent consacrés de son vivant et après sa mort. La critique, voire même le reportage, y perdirent leurs droits. Nul plus que Leconte de Lisle n'a pratiqué la maxime du sage : Cache ta vie. Sa vie c'est son œuvre. N'eût-il que cette originalité qu'il faudrait déjà l'en glorifier. Rappelons-nous que Lamartine a profané ses plus belles *Méditations* en faisant lui-même la besogne des commentateurs futurs, et en nous disant dans des notes trop copieuses, hélas ! et trop documentées, où, quand, comment, à quelle heure, avec qui, dans quel état d'esprit et dans quelle disposition d'estomac il naviguait sur le *Lac*, — en nous fournissant des détails de commissaire-priseur sur le *Crucifix*.

La biographie la plus complète de Leconte de Lisle tiendrait en peu de pages. Bourbon, je m'empresse de le dire, ne saurait ajouter que peu de chose à ce léger bagage.

Leconte de Lisle est né à Saint-Paul, le vingt-deux octobre 1818.

Saint-Paul est aujourd'hui une ville morte, pleine de ruines et de mélancolie. C'était, en 1818, une ville florissante, riche, peuplée, vivante, qui servait de centre aux habitants aisés des environs. C'est sous ce nom d'*habitants* que l'on désigne encore aujourd'hui ceux qu'on appelle planteurs aux Antilles.

Le père de Leconte de Lisle était un *habitant*. Il avait été chirurgien de marine et en prenait encore le titre. Il s'était installé, pour y faire de la culture, dans « les Hauts » de Saint-Paul, où il avait sa maison et ses plantations.

C'est dans les Hauts qu'est né le poète, c'est-à-dire à quelques centaines de mètres au-dessus de Saint-Paul, au flanc d'une montagne, coupée de ravines profondes, précisément entre le Bernica et Saint-Gilles.

Assez tard il entra comme externe au collège de Saint-Denis, capitale de l'île. Il n'y resta que peu d'années et n'y acheva pas ses études. Il ne paraît pas qu'il ait été un élève bien remarquable. Il est probable que tels qui sont morts préposés des douanes ou receveurs de l'enregistrement devaient toiser d'assez haut leur jeune camarade. Il a raconté quelquefois (c'est un des rares souvenirs d'enfance qu'il se soit permis d'évoquer) qu'au lieu d'aller en classe, il passait son temps à la bibliothèque de la ville, plongé dans Walter Scott. Il en était à la *Prison d'Édimbourg* ou aux *Puritains*, lorsque son maître vint le chercher par l'oreille. La mère pardonna, mais ce jour-là, comme dit Dante, « il ne lut pas plus avant ». Leconte de Lisle est peut-être mort sans savoir comment finissent les *Puritains*.

* * *

Nascuntur poetæ? Dans sa première jeunesse, Leconte de Lisle fit des vers, comme tout le monde. Une main obligeante nous a communiqué quelques poésies de son enfance. Je sais bien que « les jeunes gens sont jeunes » et qu'il faut être indulgent. Mais il faut avouer aussi — vous allez en juger — que celui qui eût découvert l'auteur de *Kaïn* et des *Erinnyes* sous ce pauvre rimeur eût été fier prophète.

Quand on me confia ces feuillets jaunis et que j'y jetai les yeux, j'éprouvai la sensation du chercheur d'or, qui pense avoir trouvé un filon nouveau et qui n'y rencontre que des cailloux.

Voici une pièce datée du 1er décembre 1836. Elle est signée : C. L. D. L'authenticité en est certaine. Leconte de Lisle avait alors dix-huit ans. J'ai connu pour ma part nombre d'échappés de collège, qui n'ont jamais fait les *Poèmes barbares*, tant s'en faut, et qui cependant n'auraient pas consenti à mettre leurs initiales au bas de ces vers.

La chose est intitulée : *l'Invocation*. Elle porte une dédicace :

> Premiers accents que mon âme soupire,
> Ces faibles vers implorent ta bonté ;
> La poésie y daigne me sourire.
> Souris comme elle en faveur d'amitié.

Et ensuite :

> Qui toi? Pauvre créole,
> Veux-tu chanter aussi ?
> Une douce parole
> Comme un éclair a lui ;
> Et de la Poésie
> Une lueur d'espoir,
> Une lueur amie
> Advient fraichir ma vie,
> Léger soupir du soir ;
> Puis jusqu'en ma pensée
> Délirante d'amour,
> D'odorance enivrée,
> Semble un rayon du jour...

Voici le *Souvenir* (sans date, mais vraisemblablement de la même époque) :

Jamais plus douce voix ne tomba sur mon cœur;
Jamais des yeux plus beaux n'embrasèrent mon âme;
Jamais bouche d'amour ne me dit le bonheur
En aussi longs baisers de flamme!
Oh! d'un front plus charmant jamais de blonds cheveux,
En gracieux contours, en soyeuse auréole,
Ne tombèrent ainsi sur un cou plus neigeux
Et sur une plus rose épaule...
Jamais taille plus fine enfermée en mes bras,
Jamais sylphe plus beau voltigeant au soleil,
Jamais marche plus molle entre les mortels pas,
Jamais plus ange dans le ciel!!!

Voulez-vous une strophe de l'*Aveu*?

Sais-tu que ton œil pur est mon ciel azuré,
Sais-tu que ton regard est ma divinité,
Ta bouche mon aurore?
Sais-tu que le baiser sur tes lèvres cueilli,
Est un feu délirant, le seul rayon ami
Dont mon âme se dore?

Préférez-vous la *Soirée*?

Tu brilles aux feux des bougies,
Pierre précieuse du bal,
Tes roses, guirlandes fleuries,
Embrassent, comme des amies,
Ton front riant et virginal...
Tu tournes, belle et vaporeuse;
Un bras soutient ton corps charmant,
Presse ta taille gracieuse,
Tandis qu'une bouche amoureuse
Respire ton souffle enivrant.
Jeune beauté, de ton empire
Jouis aux heures du printemps,
Car ton rayon si doux expire,
Et tous ces charmes qu'on admire
Cèdent aux insultes du temps.

J'ai besoin d'affirmer de nouveau que c'est bien du Leconte de Lisle. Ces vers sont recopiés plusieurs fois de sa main, tantôt sur des feuilles volantes, tantôt sur des cahiers. Les uns sont signés de ses initiales, les autres de son nom tout entier (Charles Leconte de l'Isle) avec un paraphe compliqué. Une pièce est écrite au dos d'un acte notarié. Elle acquiert ainsi date certaine, comme dit le code. Un *Instant de Bonheur* a ceci de particulier que Leconte de Lisle semble en avoir commencé la musique, sur un air de valse abandonné au bout de quelques notes. Saviez-vous que Leconte de Lisle fût compositeur?

Les premières années de Leconte de Lisle semblent avoir été traversées par un amour profond conçu pour une femme créole qui mourut de bonne heure. C'est une des rares émotions personnelles que le poète n'ait pas effacées de son œuvre. Elle est d'autant plus touchante qu'elle demeure dans l'imprécision; mais Leconte de Lisle n'est pas de ceux qui profanent leur passion en produisant son état civil. Dans la conversation même il ne parlait de ce souvenir qu'avec la plus extrême réserve. Ici encore il a dit vrai, et, lui mort, le nom de sa chère vision devait tomber « dans l'infaillible oubli ».

S'il est permis de soulever un coin du voile qui recouvre la jeune morte, on peut croire que celle qui a inspiré au poète ses plus doux vers était une de ses cousines du côté maternel. Ce serait alors une demoiselle de Lanux. Les Lanux possédaient la propriété de Bellemène, dans les Hauts de Saint-Paul. C'est de là que la jeune cousine descendait tous les dimanches.

Sous un nuage frais de claire mousseline,
Tous les dimanches au matin,
Tu venais à la ville en manchy de rotin
Par les rampes de la colline...

Et quant aux porteurs,

Ployant leur jarret maigre et nerveux, et chantant,
Souples dans leur tunique blanche,
Le bambou sur l'épaule et les mains sur la hanche,
Ils allaient le long de l'étang...
Le long de la chaussée et des varangues basses...

La chaussée, l'étang, les rampes de la colline, c'est précisément le chemin qu'il faut suivre pour aller à Bellemène. L'itinéraire est bien indiqué, et Leconte de Lisle, même en poésie, ne transigeait jamais avec la réalité.

* * *

En mars 1837, Leconte de Lisle fut envoyé en France pour y achever ses études. En partant, il adressa à ses amis de Bourbon des adieux rimés. L'amitié ne paraît pas l'avoir beaucoup mieux inspiré que l'amour :

Je pars, et dans vos mains ma main tremble et frissonne;
Amis, c'est pour toujours que mon adieu résonne,
Que mon regard rêveur, sur vos traits arrêté,
Se ferme à l'avenir et revoit le passé...
Faut-il vous perdre, ô soirs écoutés sur la grève,
Au bruit pensif du flot que la vague soulève;
Vous, épais tourbillons des cigares brûlants,
Vapeur exaltatrice à nos cerveaux ardents,
Et qui sortiez en feu de nos lèvres émues,
Quand des lueurs sans nombre *étincellaient* aux nues?...
Je te quitte à jamais, fille de l'Océan,
Dont l'onde avec amour te baigne en souriant...
Je quitte tes flots bleus à la face polie,
Et les nappes d'azur de tes cieux étoilés,
Et le féerique éclat de tes soirs enflammés,
Et tes larges récifs où la lame, dans l'ombre,
Jette aux échos des monts son accent long et sombre.

Que dites-vous de cela, et de ces cigares brûlants? Est-ce assez jeune? Il faut noter que le poète en a toujours conservé le goût et l'habitude. Dans sa vieillesse, on ne le rencontrait guère au Luxembourg sans qu'une « vapeur exaltatrice sortît de ses lèvres émues ».

En ce temps-là, les voiliers qui venaient de Bourbon en France ne mettaient pas moins de cent jours pour faire la traversée et ne relâchaient que deux fois, au Cap et à Sainte-Hélène.

Leconte de Lisle fut en vue du Cap le 2 avril 1837, à six heures du soir.

Il est six heures du soir, écrit-il à son ami A..., dans une lettre empreinte d'une certaine prétention littéraire, le ciel s'empourpre des derniers regards du soleil, qui jette encore aux grandes hachures de la côte de longues gerbes lumineuses, dont l'éclat se fond mollement aux légères brumes accumulées par le soir sur le front des montagnes nues; une large baie se développe peu à peu, ceinte de rochers tailladées à grands traits. Le bleu de la mer y contraste avec singularité, s'opposant aux feux qui se brisent sur leurs flancs gigantesques...

Leconte de Lisle ne se maintient pas tout le temps à ces hauteurs. Il descend bientôt à des détails plus terre à terre. Les rues larges, les monuments, la Bourse, le Palais de Justice, le Jardin botanique, le Cabinet d'histoire naturelle le retiennent longtemps. On croirait lire les détails qu'un bon sous-officier d'infanterie de marine, descendu à terre en permission, adresse à sa famille avec une précision méritoire, sans oublier l'appréciation de rigueur sur le vin du pays. Il est vrai que c'est du Constance. Il n'y manque même pas l'anecdote obligatoire.

Nous entrâmes au salon pour nous reposer. Nous avançons. Une panthère énorme, accroupie au fond de l'appartement, fixait sur nous ses yeux brillants et féroces. Sa queue se redressait à l'entour de ses flancs tachetés et sa mâchoire entr'ouverte laissait voir de blanches et longues dents qui ne nous rassuraient pas. Cet animal était empaillé...

Il serait curieux que ce fût là la première esquisse de la *Panthère noire*.

Vous ne voudriez pas que, dans une lettre écrite par un jeune homme à un jeune homme, il ne fût pas un peu question des dames du pays. « Les dames africaines (c'est le nom qu'on donne aux créoles du Cap) sont assez jolies, mais très mal faites. » Voilà qui n'est pas galant. Cependant la fille de l'hôte qui reçut Leconte de Lisle trouva grâce devant ses yeux; il lui adressa, séance tenante, une pièce de vers. « Voici, dit-il, quelques vers que j'ai faits pour miss Anna Bestandig, et certes elle en méritait de meilleurs. » C'est un peu notre avis.

Anna, jeune Africaine aux deux lèvres de rose,
A la bouche de miel, au langage si doux,
Tes regards enivrants, où la candeur repose,
Accordent le bonheur, quand ils passent sur nous.

Anna, quand ta main blanche au piano sonore,
Harmonise, en jouant, tes purs et frais accents,
Nos cœurs muets d'ivresse et bercés par tes chants
Écoutent... Tu te tais, ils écoutent encore.

Anna, lorsque ta robe aux replis gracieux
Nous frôle en se glissant, nos âmes en frissonnent,
Comme les feuilles d'arbre inclinent et résonnent
Sous les soupirs légers des vents voluptueux...

Quinze jours après, le bateau qui porte le poète est à Sainte-Hélène. Voici tout ce que Sainte-Hélène inspire au jeune Leconte de Lisle :

J'ai vu, mon ami, Sainte-Hélène et le tombeau de l'Empereur; nous y montâmes le soir; il pleuvait. Tu dois concevoir combien était gai l'inculte rocher où dort le grand capitaine. Vouloir te retracer ici ce que j'éprouvai alors ne te rendrait pas ma pensée à fond. Ce furent d'abord la pitié, l'admiration, le respect; car il est affreux de comparer ce qu'il fut à ce qu'il est aujourd'hui, de penser à l'Empereur et au pauvre captif des Anglais, et cela sur sa tombe! Mais bientôt je me rappelai le jeune et invincible soldat de notre grande République; je me représentai le consul demi-despote; puis enfin l'Empereur absolu de ce noble pays qui servit de base à sa gloire; et alors le respect et la pitié firent place au mépris et à la haine; c'est le partage des tyrans, et Napoléon ne fut aussi qu'un tyran, tyran plus grand que les autres et pour cela même encore plus coupable. J'ai prié Alfred de te donner quelques vers que je fis alors... Indulgence!

Je n'ai pas retrouvé ces vers et c'est grand dommage. Il eût été curieux de faire de certaines comparaisons. On voit au moins par l'extrait ci-dessus que le jugement de Leconte de Lisle sur Napoléon était un peu sommaire, comme il arrive souvent à la jeunesse. Dans ses lettres à son ami A..., Leconte de Lisle ne manque jamais l'occasion de proclamer ses sentiments républicains et l'Empereur ne fait pas partie de sa République, en dépit de la mode qui régnait alors. Les convictions du jeune créole sont si ardentes qu'elles débordent dans sa correspondance la plus intime.

Adieu, mon cher ami, prions pour *Elle*. — Allez-vous toujours fumer le poétique cigare au bord de la mer et parler politique et religion? Je te charge bien de soutenir nos sentiments républicains et philosophiques. Ce sont les plus vraies comme les plus nobles des opinions humaines.

***

Leconte de Lisle acheva ses études à Rennes. Des membres de sa famille, de la branche paternelle, habitaient Dinan, et lui servirent sans doute d'hôtes et de correspondants. De Dinan sont datées plusieurs lettres que nous avons sous les yeux.

C'est à cette époque que Leconte de Lisle commença à être un peu mêlé au mouvement littéraire. Il fit partie, à Rennes, d'un cercle de musiciens, de poètes et de journalistes. Il écrivit dans une petite feuille locale intitulée *le Sifflet*. Quelques pièces de ce temps-là, qui ont été retrouvées dans les journaux bretons et publiées malgré leur auteur, dénotent de sérieux progrès. Voici deux strophes, souvenirs de jeunesse et de Bourbon, qui ne manquent pas de souffle :

Je suis l'homme du calme et des visions chastes,
L'air du ciel gonfle mes poumons;
Dans un repli des mers éclatantes et vastes,
Dieu m'a fait naître au flanc des monts.

Je me suis abreuvé dans l'urne universelle
D'un amour immense et pieux,
Car je viens du pays où tout chante et ruisselle,
Flots des mers et rayons des cieux.

Ce pays, « où Dieu l'avait fait naître au flanc des monts », il ne l'oubliait pas, comme le prouve sa correspondance avec son ami A..., de Saint-Paul.

Un court billet, daté du 8 juillet 1837, marque la date de son arrivée en France.

Nous avons mis cent trois jours de traversée, d'une traversée qui eût été horrible d'ennui, si nous n'étions descendus au Cap et à Sainte-Hélène... Adieu, camarade, je t'embrasse. Salut et fraternité. Chrs. Leconte de Lisle.

Du 10 septembre 1837, une longue lettre à A... toute débordante de sentiment et de tendresse, et qui peut-être eût fait sourire un peu le Leconte de Lisle des dernières années, à moins pourtant qu'elle ne l'eût ému :

Quant à toi, mon ami, mon frère, — laisse-moi te nommer ainsi, — je te crois trop persuadé de mon affection pour qu'il me soit nécessaire de te répéter que jamais elle ne s'éteindra. Ne viens donc plus me causer une peine inutile en paraissant croire que de nouvelles connaissances pourraient, une seconde, me faire oublier mes vrais, mes seuls amis... Nous sommes nés l'un pour l'autre, car nos cœurs n'en font qu'un et nos âmes sont sœurs. Ah! mon cher A..., combien je regrette que notre langue ne puisse rendre l'ardeur de notre amitié... L'espace qui nous sépare, qu'est-il ? Rien, non, rien. Je te vois, je te parle, je te serre d'ici dans mes bras.

Viennent ensuite des appréciations littéraires, à propos d'un élégie d'un compatriote de Bourbon :

C'est bien faible, ou plutôt ce n'est rien. Jamais tu ne trouveras dans la froide manière de la vieille école la touchante et pittoresque expression de la moderne. Prends vingt sujets semblables traités par les classiques et compare-les aux fraîches et neuves compositions de la littérature moderne, c'est la nuit, c'est le jour. Lis la simple et ingénue élégie de Rességuier où tant de grâce respire ; lis l'*Orientale*, élégie de V. Hugo brillante de souplesse et de pensée ; lis *Delorme*, Mme Tastu, Emile Deschamps, A. de Vigny, J. Lefèvre, etc., lis-les, ô mon ami, et puis compare et juge.

Suit un peu de politique. Je transcris ici quelques lignes à l'usage des braves gens qui s'émeuvent encore de l'événement du jour. Voici, d'après Leconte de Lisle, ce qui passionnait la France le 10 septembre 1837 :

Les Espagnols s'entre-mangent pour deux rois, les insensés. Dona Maria est prisonnière des factieux Portugais (ce petit pays commence à bien penser). Les Arabes nous marchent sur le ventre, et nous crions : merci. Les Russes nous menacent de nous donner le fouet, si nous ne faisons pas la paix avec l'Afrique ; nous obéissons. La Turquie nous donne un soufflet, nous tendons l'autre joue. Et quand nous ne voulons pas nous ravaler à ce point-là, notre Roi nous tue ou nous emprisonne. Qu'en dis-tu ? J'espère qu'on n'est pas plus pacifique que nous ? C'est à faire horreur et pitié. Nous ne sommes que des lâches !

A l'appui de cette appréciation un peu vive, Leconte de Lisle recopie une petite pièce politique : *le Prince à marier*, qui valut à son auteur 500 francs d'amende (c'est pour rien, si l'on considère la qualité de la poésie) et qui vaut à Louis-Philippe d'être comparé à Mazarin, « avec cette différence pourtant que l'un faisait plus rire qu'autre chose, et que le misérable Bourbon nous fait pleurer des larmes de sang ».

De 1837, date de l'arrivée de Leconte de Lisle en France, jusqu'à son retour à la Réunion, je ne retrouve plus aucune lettre de lui. Il nous faut sauter d'un seul coup au 19 novembre 1842 pour avoir quelques nouvelles du jeune voyageur.

Son frère, Alfred, demeuré à la Réunion, écrit à l'ami A... la lettre un peu énigmatique que voici :

Mon cher A..., après bien du temps écoulé, nous venons de recevoir des nouvelles de cet indigne et bien-aimé Charles ; aussi je m'empresse de te dire qu'il nous annonce des lettres pour toi, qu'il dit avoir négligé, mais jamais oublié. Charles, mon bon ami, est à présent si hautement placé, *quant à la littérature*, que nous n'avons plus rien à désirer. Cependant il revient dans six mois, avocat enfin. Il s'est décidé à regarder ce titre comme une des nécessités de l'instruction ; nous pensons, je crois, comme lui. Demain ou après je t'enverrai une de ses pièces de vers à un de ses amis devenu prêtre par douleur ; et lorsque tu l'auras lue profondément tu y trouveras et tu y admireras des idées vraiment de haute philosophie et des principes irréprochables. Quelle métamorphose, grand Dieu !

*
* *

En 1843 nous retrouvons le jeune avocat « aux principes irréprochables » installé à Saint-Denis de la Réunion et entamant de nouveau avec son ami A..., demeuré à Saint-Paul, une correspondance où le sentiment joue un rôle prépondérant. Essayons d'y relever quelques faits et quelques appréciations.

Saint-Denis, 1843. — Pardonne-moi la brièveté de ma lettre. Dans deux ou trois jours je compenserai amplement mon demi-silence d'aujourd'hui, car j'ai de *sérieuses* choses à te dire. Je t'envoie la première partie de la nouvelle que je t'avais promise. Fais-la insérer, comme tu me l'as proposé, dans le *Courrier de Saint-Paul*. Exige, en mon nom, qu'il n'en soit pas retiré un mot, une virgule, un alinéa ; sinon, non ! c'est-à-dire renvoie-moi le tout. Dans le cas contraire, veuille bien corriger les épreuves que le prote d'imprimerie devra te remettre. Ne fais pas la moindre concession au sujet de la *bluette* que voici. J'en serais cruellement désobligé. Je suis dans un de mes

jours noirs aujourd'hui ; et je souffre affreusement pour les causes que je t'expliquerai. Signé : Leconte de Lisle — sans apostrophe.

Saint-Denis, novembre 1843. — Je m'en veux de t'importuner si longtemps de cette affaire de journal, mais cette lettre mettra fin à tout cela, je l'espère. Mon père avait fait à M. Houpiart, comme je te l'ai dit à Saint-Paul, l'offre de ma collaboration dans la partie littéraire de sa publication, et celui-ci nous avait écrit que, devant venir ici sous peu de jours, nous nous entendrions ensemble. Rien de cela n'a eu lieu ; nous n'avons ni vu, ni entendu M. Houpiart. Or, comme je ne suis point un écolier de rhétorique, démangé de l'envie de se voir imprimé, — que, s'il y a eu condescendance dans l'envoi de mon feuilleton, elle est venue et ne pouvait venir que de moi, — que M. Houpiart a agi fort cavalièrement en ne s'empressant pas de me répondre catégoriquement, et enfin que je ne tiens nullement à faire cadeau de quoi que ce soit à un journal quelconque, fût-ce même à celui de Saint-Paul, je te prie de ne point y faire insérer ma nouvelle, jusqu'à ce que M. Houpiart ne m'ait fait (*sic*) les propositions que je suis en droit d'attendre de lui. Je t'écris cela, et je désire que chacun en soit bien convaincu, parce que le bon plaisir d'un journaliste est moins que de la fumée pour moi, et que je suis habitué à leur imposer mes façons d'être et de voir, et non à supporter leurs éloges ou leurs critiques, dont je me soucie excessivement peu et pour cause. Cela étant, retire donc, je te prie, mon manuscrit d'entre les mains de ces messieurs, si tu le leur as livré ; car, dans le cas où il serait déjà imprimé, je suis en parfaite disposition de ne lui donner aucune suite.

Je ne sais si cette noble indépendance à l'endroit des directeurs de journaux faisait partie des « principes irréprochables » que Leconte de Lisle rapportait de France. La *bluette* ne semble pas avoir paru dans le *Courrier de Saint-Paul;* au moins n'en ai-je trouvé aucune trace. Et c'est dommage ; nous aurions vu qui avait raison de Leconte de Lisle ou de M. Houpiart.

A des reproches de A... sur le refroidissement de son amitié, Leconte de Lisle répond par des considérations qui ne sont pas toujours d'une clarté parfaite.

Lettre de 1844. — Tu n'as pas oublié les premiers bégaiements que m'arrachait alors un instinct de justice sociale et religieuse, mais non antireligieuse, car il y avait au fond de mes divagations d'enfant sur l'iniquité romaine un sentiment réel de sa mission déviée et comme un acte de foi implicite en la sublimité de l'âme et de Dieu... Je m'aperçois souvent avec terreur que je vais me détachant en fait des individus, pour agir et pour vivre avec la masse seulement. Je m'efface, je me synthétise par la pensée. C'est le tort, si c'en est un, de la poésie que j'affectionne entre toutes. J'ai donc dû te paraître un égoïste, alors même que tout au rebours c'était l'oubli de ma propre individualité qui donnait cette apparence mauvaise à mes actions ou plutôt à mon manque d'action...

Oui, oui, il y a bien quelque chose de cela chez Leconte de Lisle, j'entends chez Leconte de Lisle devenu homme et poète ; mais, en 1844, la lanterne n'était pas encore bien éclairée.

Janvier 1845. — Voici quatorze mois que je suis à Bourbon. 420 jours de supplice continu — 10080 heures de misère morale — 60 480 minutes d'enfer. Il n'est pas Dieu possible que cela ne me compte pas plus tard.

Et plus loin :

Je suis horriblement seul à Saint-Denis. J'ai bien deux ou trois connaissances moins ineptes de cœur et d'esprit que le commun des naturels de ce trou-ci, mais réellement je ne les aime pas...

Leconte de Lisle songeait alors à retourner en France et à s'y faire une situation.

Je ne sais si je t'ai fait part d'une proposition qui m'a été expédiée dernièrement par les rédacteurs de la *Démocratie Pacifique*, journal phalanstérien de Paris? Il s'agirait de prendre part à la propagande sociétaire de Fourier, dont tu as peut-être entendu parler. J'ai été forcé de refuser provisoirement, attendu que mes convictions ne sont pas parfaitement identiques aux leurs, et maintenant il me faut attendre une réponse définitive à mes objections. On me promettait, en attendant mieux, 1 800 francs par an d'appointements fixes et l'impression aux frais de l'école sociétaire d'un volume de poésies prêt à être publié. C'était fort beau, mais inacceptable malheureusement, n'étant pas homme à écrire contre ma conscience en quoi que ce soit. Je sais que mes scrupules n'ont pas cours en notre temps, que cela prête à rire aux macaires et au vulgaire, mais le rire et le blâme de la foule m'inquiètent peu. Tu comprendras, mon cher A..., qu'un esprit droit et convaincu recule devant l'apostasie cachée comme devant l'apostasie publique et qu'on s'y prenne à deux fois avant d'être forcé de se mépriser soi-même. Pourtant tout espoir n'est pas perdu ; il se peut que mes conditions soient acceptées ; car je partage entièrement certains principes de l'école sociétaire et je ne suis en dissidence avec elle qu'à l'endroit des conséquences arbitraires qu'elle déduit faussement, à mon avis, de ces mêmes principes. Quoi qu'il en soit, mon vieux camarade, confions-nous en Dieu et ne le blasphémons pas en doutant de sa sagesse et de sa bonté.

Voilà certes de beaux sentiments. Peut-être gagneraient-ils à être exprimés avec un peu plus de simplicité. La vertu est doublement aimable quand elle est sans prétention ; autrement il y a un peu d'outrecuidance, semble-t-il, à être vertueux.

Saint-Denis, 18 janvier 1845. — J'ai rêvé cette nuit que nous partions ensemble pour France, avec une énorme provision de tabac et de papier immaculé. C'était charmant... Ce que je chercherais à Paris ne serait donc pas une vie plus émotionnée. Nul bien de la terre ne me donnera ni ne me retirera ce que j'ai reçu. Ce que je désirerais là-bas, c'est au contraire une vie plus calme

que celle-ci, plus propice à l'étude et non plus bruyante. J'ai toujours détesté le bruit que font les hommes et eux aussi. Au temps de ma *jeune jeunesse*, il me semblait que je les aimais; je me suis aperçu depuis que c'est vraiment une race maudite. Aussi la tâche sainte est-elle de les ramener dans l'Éden, si faire se peut...

* * *

Le nombre de jours, d'heures, de minutes que Leconte de Lisle devait encore passer dans cet *Enfer* de Bourbon était compté. Il partit peu de temps après pour la France. Je n'ai pas la date précise de ce nouveau et définitif voyage.

C'est à partir de ce moment que Leconte de Lisle commença à prendre possession de lui-même. Il faut avouer que jusque-là il n'avait aucun droit de figurer dans la galerie des enfants prodiges, ni même des jeunes gens remarquables. Sa prose assez mal venue, sa pensée sans netteté, sa poésie beaucoup trop facile, sa philosophie incertaine et nuageuse, ses connaissances superficielles ne pouvaient faire prévoir un grand avenir littéraire. Il n'est pas jusqu'à l'orthographe qui ne fût d'un simple bachelier.

Il est plus que vraisemblable que, s'il était demeuré à la Réunion, nous n'aurions eu ni les *Poèmes antiques* ni les *Poèmes barbares*, ni rien d'approchant; non pas même les descriptions de la nature tropicale qu'il nous a laissées. Peut-être avait-il tout cela en puissance; mais pour faire sortir le diamant de sa gangue, il fallait l'éducation d'un autre métier, la fréquentation d'autres esprits, l'étude de l'antiquité grecque et latine. C'est à Paris que Leconte de Lisle devait apprendre non seulement à penser et à écrire, mais à connaître son île natale. C'est au fond de quelque logement obscur du quartier Latin que ses yeux se sont ouverts et qu'il a vu enfin le Bernica ou la Ravine Saint-Gilles.

Où aurait-il acquis la sûreté du goût, la puissance de l'imagination, la perfection de la forme? Ni l'éducation paternelle, ni celle du collège, ni le milieu de Bourbon n'étaient de nature à lui donner ces qualités. Il y fallait l'apprentissage. C'était il y a trois mille ans, et dans les îles de la Grèce, que les Eliades naissaient spontanément comme des fleurs sauvages et magnifiques.

* * *

Avant de terminer j'ai relu les beaux vers de la maturité de Leconte de Lisle, et je me sens pris de remords. Avais-je le droit d'aller fouiller parmi les œuvres imparfaites de sa jeunesse, presque de son enfance, pour en exhumer les quelques lignes que j'ai citées? N'est-ce pas le trahir doublement, lui qui si soigneusement a caché les détails de sa vie, et qui a eu plus à cœur que personne de ne donner au public que le meilleur de lui-même, des œuvres achevées, la quintessence de son esprit? Lui qui a été si sévère à son égard, si respectueux de soi et du lecteur, n'en voudrait-il pas à qui s'est permis d'aller chercher dans un passé lointain quelques essais mal venus?

J'en demande pardon à sa mémoire. Mais de ramasser autour du Parthénon quelques morceaux informes de marbres attiques, quel tort cela fait-il à la gloire de Phidias? J. P.

LE SOUVENIR

Nouvelle.

Un matin de mai, de bonne heure, Daniel entra dans son atelier. Il ouvrit la fenêtre toute grande : le ciel était blanc de lumière, les oiseaux faisaient leur vacarme matinal, les marronniers étaient en fleurs, les trembles frémissaient à d'imperceptibles souffles. Une brume légère et teintée de vert, pareille à de la lumière visible, s'élevait des feuillages, adoucissait le contraste des verdures sombres et des verdures pâles et bleuissait à l'horizon. Daniel baissa le store de percale blanche. L'air las et préoccupé, tout en chantonnant, il vint s'asseoir sur un divan d'étoffe orientale en face d'un tableau commencé. C'était, au bord de la mer, une sirène qui chantait derrière des rochers. « Cela ne va pas », murmura-t-il. Il se leva, prit sa palette et se mit à l'œuvre ; il travaillait fiévreusement, à petits coups; il corrigeait d'insignifiants détails ; il s'arrêtait et recommençait avec hâte, brusquement. Agacé bientôt, il déposa ses brosses et vint s'étendre sur le divan, les yeux au plafond. Soulevant une portière, un domestique parut au fond de l'atelier.

— On apporte des fleurs pour Monsieur.

— C'est bien, mettez-les sur le piano du salon, dans le vase de cristal... Ou plutôt, apportez-les ici; apportez aussi le vase que je vous ai dit.

C'était le deuxième anniversaire de son mariage; il avait voulu comme l'année précédente parfumer de fleurs la maison pour ce jour de fête.

« Des œillets, des jacinthes, des pivoines, des iris et de grandes pâquerettes, les mêmes fleurs que l'an passé ! Pauvre petite Hélène, elle m'aime toujours autant ;... pourquoi donc ne l'aimé-je plus autant ?... » Il évoqua son image, souriante et triste, sa grâce frêle ; il la vit, plus charmante encore qu'aux premiers temps de leur amour. « Pourquoi donc ne l'aimé-je plus autant? Comment m'est-elle devenue étrangère à ce point?... »

Il n'aimait pas une autre femme, il n'aimait qu'Hélène, mais il l'aimait moins. « Pauvre petite

Hélène... » Avec quelle joie, l'année précédente, il avait combiné ce bouquet des mêmes fleurs pour lui faire une surprise. Aujourd'hui, elle s'y attendait : il *fallait* qu'il ne manquât pas à cette attention, pour ne pas lui faire de peine. « Pauvre petite Hélène... » Et c'était vrai qu'il la plaignait, qu'il avait pitié d'elle, — et cette pitié douce et triste, voilà donc maintenant tout ce qui restait de son amour! Et pourquoi l'aimait-il moins? Il n'y avait pas eu de querelle entre eux; seulement, Daniel sentait qu'en son âme, lentement et sans bruit, sans brusquerie, mais pour toujours, mourait l'amour... Oh! mort de l'amour, plus douloureuse que la mort des êtres!... Quand Daniel porta le bouquet dans le salon, il eut l'impression qu'il trompait Hélène et qu'il faisait mentir les fleurs. Il eut honte, il eut du dégoût pour lui-même. Il eut aussi le sentiment que tout cela se faisait en dehors de lui, et qu'il n'y pouvait rien, et que surtout « il ne fallait point lui faire de la peine... Pauvre, pauvre petite Hélène... » Il l'entendit qui montait l'escalier, vite il rentra dans son atelier, se remit à son chevalet et fit semblant de peindre. Une exclamation joyeuse en apercevant les fleurs, puis elle entra en courant.

— Bonjour, Daniel.

Elle l'embrassait.

— Encore une surprise!

— Tu t'y attendais.

— Non... Oui, oui, je m'y attendais... Tu n'as pas oublié, Daniel. Deux ans! Sais-tu que nous voilà de vieux époux déjà.

Daniel frémit.

— ... De vieux époux. Mais je t'aime encore comme au premier jour. Je t'aimerai toujours; et toi, Daniel, m'aimeras-tu toujours?

Elle sortit sans attendre une réponse, et revint tenant à deux mains le vase chargé de fleurs.

— Les belles fleurs! Toutes pareilles à celles de l'an passé. Quelle gentille attention, Daniel, de les avoir prises toutes pareilles à celles de l'an passé!... Quand nous serons vieux, Daniel, des vieilles bonnes gens au coin du feu, tu me donneras encore des fleurs comme aujourd'hui tous les ans à pareille date. J'ai rencontré l'autre jour, au Bois, sur un banc, un vieil homme auprès d'une vieille dame; ils avaient l'air si doux et si bon! Il lui racontait lentement... je ne sais quoi. Elle, tout contre lui, l'écoutait en souriant. Ils semblaient heureux. Ils semblaient tant s'aimer encore qu'on avait l'impression que cela ne devait pas finir; je crois bien qu'ils ne mourront jamais... Nous serons ainsi, Daniel, mais dans bien longtemps, mais dans bien longtemps!...

Daniel, gêné, s'était remis à peindre. Hélène, une fleur aux doigts, parcourait l'atelier, distraite, regardant en passant les toiles pendues au mur.

— Écoute!...

Elle s'était arrêtée, un doigt sur les lèvres, d'un air de grand mystère; elle regardait Daniel, et de la main lui montrait un de ses anciens tableaux. C'était, au plus profond d'une forêt d'automne, perdue dans les feuillages bruns et roux, une fraîche fontaine bleue; et devant la fontaine, toute droite, blanche et nue, avec de longs cheveux roux comme les feuillages d'automne, une petite nymphe du bois jouait de la flûte... « Écoute! »... Daniel se retourna. Il se souvint qu'au début de leur vie ensemble, un jour, elle avait devant ce tableau dit le même mot, fait le même geste. Elle avait si gentiment évoqué le doux mystère de la forêt dormante, qu'alors il s'en était attendri, qu'il l'en avait aimée davantage.

— Te rappelles-tu, Daniel; il y a deux ans bientôt!... Tu m'as dit alors les beaux vers du poète :

> Il leur faut pour témoin dans les heures d'étude
> Une âme qu'autour d'eux ils sentent se poser...

et puis, tu m'as expliqué bien en détail pourquoi tu m'aimais et comment tu m'aimais. C'était un peu compliqué, mais c'était très joli. Il y avait des mots de philosophie que je ne comprenais pas très bien. Et je te questionnais, et tu me répondais. Alors, en rêvassant, je me souviens d'avoir pincé la corde de ta grande harpe d'ivoire; — et j'ai mis mon doigt sur mes lèvres comme devant la petite nymphe du bois d'automne. Nous nous tûmes; le son, doux et mélancolique, s'épanouissait et mourait, dans l'air, autour de nous... J'aime ta peinture, Daniel, parce qu'elle est aussi de la musique, et des parfums, et des idées, et tout cela tout ensemble!... Mais, tu ne me parles pas, Daniel?

— Mais si, je veux bien te parler. Seulement, je ne vais pas très bien ce matin... je suis las...

— Tu travailles trop. Viens nous promener. Cela te fera du bien de prendre l'air.

— Non, j'aime mieux me reposer ici... Ce ne sera rien; un peu de fatigue qui passera. Mais toi, promène-toi...

— Adieu donc, puisque je t'ennuie...

— Mais, tu ne m'ennuies pas.

— Non, je sais bien. A tout à l'heure, Daniel.

Daniel resté seul se sentit délivré d'une contrainte pénible. Elle l'ennuyait donc, à présent? Son doux bavardage, tant aimé jadis, l'agaçait. Ou plutôt, ce n'était point elle qui l'ennuyait. Mais, pour ne pas la faire pleurer, il lui fallait feindre l'amour d'autrefois, l'amour à jamais mort. Il lui fallait mentir, dire des mots et faire des gestes hypocrites. Elle, toujours aimante, ne perdait aucune occasion de lui rappeler le passé, et chacun de ces souvenirs, si doux pour elle, lui était d'autant plus amer et plus triste. La pitié qu'il avait d'elle était combattue par l'ennui de

la comédie qu'il devait jouer devant elle. Et voilà que par instants il s'attendrissait sur lui-même, sur la vie de sacrifice qu'il s'imposait par pur dévouement au bonheur d'Hélène. « J'aurai, sans qu'elle en sache rien, torturé mon âme, gâché toute ma vie *pour ne point la faire pleurer.* » Cette pensée, sous cette forme précise, passait dans son esprit, très mélancolique, et l'angoissait. Elle, ne s'apercevra de rien; elle se croira toujours aimée; elle sera toujours heureuse. Et, comme elle ignorera le dévouement, elle n'aura même pas de reconnaissance. » Alors, dans le trouble de son âme, le bonheur d'Hélène lui parut égoïste. Il lui en voulut de ne s'apercevoir de rien, de ne pas souffrir, d'être aveugle et d'avoir toute la félicité *à ses dépens*, à lui. Des larmes lui vinrent aux yeux, et comme il sentit qu'il pleurait sur lui-même, il se trouva ridicule, odieux; il eut un amer sourire, sarcastique et méchant. La comédie, la comédie! il jouait la comédie devant elle et devant lui-même aussi, bêtement, ridiculement. De l'affectation, de la prétention, des mots, des mensonges! Oh! fuir tout cela, se délivrer des gens et de lui-même; s'en aller très loin, tout seul, dans un coin, sans plus parler, comme un vieux chien, y vivre un peu et y mourir, tout seul, sans plus parler!... Étendu sur le divan, Daniel laissait pendre ses bras; il éprouvait une lassitude générale. Son âme était agitée d'un remous profond et lent. Il ferma les yeux, une sorte de torpeur le prit, il sombrait dans le vague. Tout d'un coup s'éveilla la ritournelle d'un orgue dans la rue. C'était une vieille romance, démodée, sottement sentimentale. Mais la plainte d'amour se prolongeait si lamentablement, avec de lents détours et de molles ondulations, sautillante parfois, mais si triste encore dans sa petite gaieté comique, si vibrante aussi par endroits et si pleine d'angoisse, qu'elle évoquait la détresse infinie des mornes journées vides, la fatigue d'agir et de vivre et la douloureuse solitude de l'âme. Daniel rouvrit les yeux. La mélancolie imprégna son âme, un vague découragement s'abattit sur lui. Il voulait fuir et se sentait cloué sur place. Il aurait voulu pleurer, décharger en sanglots et en larmes son cœur gonflé. Il eut une impression d'infinie solitude. « L'amour s'en va; l'amour meurt... » Alors, il regretta *pour lui-même* la mort de son amour. Ce n'était point Hélène qu'il pleurait, mais *un amour* pour son âme. Car, maintenant, le voilà seul, définitivement seul, sans *nul amour*. Il vit son âme, comme une tombe où nul ne s'agenouille, et pleura.

Hélène tomba malade. Ce fut un soir d'hiver, un triste soir, qu'elle dut s'aliter.

— Écoute, Daniel, je ne me sens pas bien; je vais me coucher, cela vaut mieux.

— Mais, qu'éprouves-tu? qu'as-tu?

— Rien... Je ne sais... Je me sens mal. Mais ne te tourmente pas. Cela se passera, Daniel, cela se passera.

Quand elle se fut couchée, sa délicate figure paraissait plus pâle sur les oreillers et les draps blancs. Daniel était debout près du lit.

— Te sens-tu mieux?

— Oui, bien mieux. Mais, ne me parle pas, je suis lasse.

Daniel s'écarta doucement. Il s'approcha de la fenêtre, et, soulevant les rideaux, il regarda la rue par les intervalles des volets fermés. Il neigeait à flocons lourds. En face, pâle et jaune, tremblotait un bec de gaz; la lueur semblait s'envelopper d'un halo derrière la buée que le souffle de Daniel faisait sur le carreau. La rue devait être déserte; mais Daniel avait beau coller son front sur la vitre, ou s'écarter, ou se baisser plus ou moins, il ne pouvait voir le trottoir; parfois seulement il entendait le roulement d'un invisible fiacre qui passait sur la neige. Il s'aperçut qu'il était attentif à tous ces détails; il en eut honte, comme d'une coupable indifférence à l'égard d'Hélène. Il laissa retomber le rideau et, marchant sur la pointe des pieds, il revint au lit de la malade. Elle paraissait dormir; sa respiration était calme et régulière...

Ce furent de tristes jours, monotones et mornes. On ne savait trop ce qu'avait Hélène. Aucun organe ne paraissait atteint, mais une fièvre persistante l'accablait. Elle avait des heures de lourd assoupissement, coupées d'agitation fébrile et d'angoisse. Parfois aussi, le calme revenait, elle semblait s'apaiser, elle souriait; mais son sourire avait je ne sais quoi de triste et de découragé. Daniel éprouvait une vague inquiétude; sans bien se le préciser encore, il avait l'impression qu'un malheur le guettait dans l'ombre, comme un châtiment de ne plus aimer Hélène. Le sentiment de remords et de pitié pour la pauvre petite malade devenait plus profond, plus pénible. Il s'exagérait ses torts, il se sentait coupable à son égard. Alors, il aurait voulu la soigner comme un petit enfant, la bercer, la câliner et la guérir. Il se faisait scrupule de rester longtemps loin d'elle. Il descendait souvent de son atelier pour la voir : il entr'ouvrait la porte, il s'approchait d'elle avec d'infinies précautions, il se penchait sur sa poitrine pour épier son souffle léger.

Dans son attendrissement douloureux, en la regardant dormir, il lui semblait parfois que l'amour revenait : « Mais non, j'ai pitié d'elle seulement, j'ai pitié d'elle parce qu'elle est malade... » Lorsqu'elle s'éveillait, il venait s'asseoir à côté d'elle, il prenait

sa petite main brûlante, il lui parlait très doucement, très bas, pour ne point la fatiguer. Elle, répondait à peine, comme absorbée dans un rêve pénible. C'étaient alors de longs silences. Daniel regardait longuement les objets familiers de la chambre ; les meubles qu'il connaissait lui semblaient avoir une forme nouvelle dont ses yeux s'amusaient. Il fixait les tableaux accrochés aux murs : dans l'éclaircie d'un bois de mai de petites nymphes de Corot dansaient, noyées de lumière et de légère buée. Ou bien il comptait involontairement les battements du cartel. Puis sa pensée revenait à la malade. Il avait la conviction d'agir avec elle tout à fait bien, — un peu plus même, d'une manière touchante et qui l'attendrissait lui-même... Les minutes passaient, lentes et monotones. Il arrivait infailliblement au bout de quelque temps que Daniel s'ennuyait ; il résistait d'abord et ne voulait point s'avouer ce mauvais sentiment. Mais le désir d'être dehors, de marcher, de vivre l'emportait enfin ; il inventait alors un prétexte quelconque, un rendez-vous d'affaires, une course pressée.

— Hélène, il faut que je sorte.

— Quand reviendras-tu?

— Bientôt. J'ai seulement rendez-vous pour un portrait, je reviens aussitôt après...

Dehors, malgré la neige et le froid, il marchait, jouissant de sa liberté. Afin d'apaiser ses scrupules, il achetait pour Hélène quelque friandise, ou des fleurs de Nice, ou des bibelots anciens comme jadis elle les aimait. Au retour, il les lui donnait, comme des surprises aux petits enfants, et la pauvre figure émaciée s'animait d'un bon sourire reconnaissant. Daniel alors était content et fier de lui-même. S'il trouvait en rentrant Hélène endormie, il montait à son atelier, s'avouant à peine son contentement d'avoir quelque temps encore de libre solitude.

Le temps passait ainsi et l'habitude semblait venir à la pauvre maison d'être la maison d'une malade. L'état d'Hélène était le même. Elle paraissait aussi s'accoutumer à souffrir. Daniel enfin avait moins de peine à dissimuler ses sentiments intimes : la conviction qu'il *devait* agir ainsi pour le bien d'Hélène s'imposait de plus en plus à son esprit. Le temps apportait le calme à la pauvre maison.

Une après-midi, Daniel était auprès d'Hélène. Elle était plus absorbée que de coutume. Sous un ciel chargé de neige le soir tombait déjà, bien qu'il fût à peine quatre heures.

— Veux-tu qu'on allume une lampe, Hélène?

— Non, cette demi-obscurité me fait du bien.

La chambre se remplissait d'ombre inquiétante et triste. Il semblait, dans cette atonie des couleurs et des formes, que les odeurs étaient plus perceptibles : l'atmosphère surchauffée et renfermée, chargée de médicaments, donnait la sensation douloureuse de la maladie et de la mort. Le bois flambait dans la cheminée, des lueurs pâles et jaunes jouaient sur le plafond, sur les murs, y projetaient l'ombre agrandie et mobile des meubles. « Une chambre de malade au jour tombant... » Ces mots se présentèrent à l'esprit de Daniel, ils y passèrent à plusieurs reprises, ils s'y fixèrent. Inconsciemment ils lui venaient aux lèvres, et Daniel avait un désir physique de les prononcer. Il se leva, s'approcha de la fenêtre, et, tandis qu'il regardait la neige tomber, il se disait à mi-voix à lui-même : « Une chambre de malade au jour tombant. » Il se sentit enveloppé d'une amère mélancolie ; sa vie lui parut vide et morne comme l'ombre qui s'épandait dans la chambre de malade ; il se sentit vieux, sans énergie désormais et sans amour de vivre. « La vie manquée, se disait-il, la vie sombre et lamentable comme l'ombre qui tombe dans une chambre de malade. » Il revint auprès d'Hélène, et, dans l'obscurité, en la regardant de bien près, il la vit secouée de petits sanglots ; des larmes mouillaient les cils de ses yeux clos ; ses paupières et ses lèvres étaient agitées de mouvements fébriles...

— Tu pleures, Hélène. Qu'y a-t-il? Souffres-tu davantage?...

Elle ne le savait pas auprès d'elle. Quand elle entendit sa voix, elle fit un grand effort pour maîtriser ses sanglots.

— Non, je ne souffre pas davantage.

— Alors, pourquoi pleures-tu? Je suis là, voyons, je te soigne, tu vas mieux : le médecin promet que tu te lèveras bientôt.

— Oui, mais le médecin se trompe ; je ne me lèverai pas bientôt.

— Tu te sens donc très malade, Hélène?

— Mais oui, je suis très malade, Daniel, ne le vois-tu pas?

— Voyons, tu n'es pas raisonnable, le médecin sait mieux que toi.

— Je suis très malade, et je vais mourir bientôt.

— Hélène!...

— Je vais mourir bientôt. Je ne voulais pas te le dire, Daniel, pour ne pas te tourmenter. Mais, tu vois, je suis faible, celle me fait du bien de te parler à cœur ouvert. J'aurais voulu me contenir, mais je suis trop faible pour cela ; cela me fait trop de mal... Tiens, assieds-toi et donne-moi ta main. Je vais te dire de tristes choses, mon pauvre Daniel. Évidemment j'aurais dû te les épargner... Je vais mourir, Daniel, mais cela ne me fait pas beaucoup de peine parce que j'aime mieux ne pas survivre à ton amour.

— Hélène!...

— Oh! laisse-moi parler. J'ai bien de la peine déjà... Oui, j'aime mieux ne pas survivre à ton amour. Parce que, vois-tu, Daniel, je sais bien que tu ne

m'aimes plus comme autrefois. C'était peut-être impossible, et l'âme humaine ne peut sans doute pas aimer bien longtemps. C'est triste, cela, mon ami. Mais, je te le dis sans amertume, Daniel. Ce n'est pas ta faute, cela s'est fait malgré toi. Je sais bien que tu as tâché de m'aimer davantage ; et tu t'es beaucoup fait souffrir pour que je ne m'aperçoive de rien. Maintenant encore tu me soignes si gentiment ! Je n'ai pas de reproches à te faire, Daniel ;... seulement, nos sentiments à tous deux ne sont plus en accord... Me suis-je trompée ?...

— Mais oui, tu t'es trompée. Je t'aime encore, je t'aime toujours.

— Prends garde, Daniel : les paroles qu'on dit aux mourants sont graves et définitives. Il vaut mieux que nous sachions la vérité tous deux, et qu'il y ait au moins cet accord entre nous, et que nous soyons loyaux maintenant comme nous l'avons été dans notre amour. Dis-moi la vérité, Daniel ; cela me fera du bien que tu me dises la vérité.

— Pourquoi nous torturer tous deux, Hélène, avec de telles idées ? Pourquoi veux-tu que je ne t'aime plus ; je tâche pourtant de te prouver mon affection...

— Comme tu voudras, Daniel ; tu m'aurais fait du bien en me disant la vérité.

Elle abandonna la main de Daniel et ferma les yeux pour mettre fin à leur entretien.

Daniel éprouvait une angoisse mortelle. Il n'osait répondre. Comment lui dire, à la pauvre malade : « C'est vrai, je ne t'aime plus » ?... Et telle était pourtant la réponse qu'elle exigeait. Car elle savait tout. Maladroit, maladroit ! Toute son hypocrisie avait donc été en pure perte. Elle avait tout deviné. Dieu, qu'elle avait dû souffrir !... Mais elle en mourait ! Pour la première fois cette idée vint à l'esprit de Daniel : elle mourait de savoir qu'il ne l'aimait plus... Mais elle mourait donc ! C'était vrai, cela, qu'elle allait mourir ? Pauvre petite Hélène, pauvre petite ! Oh ! lui demander pardon, lui dire tout, le chagrin qu'il avait, et que c'était malgré lui que tout cela s'était fait, sans qu'il sût comment, et qu'elle lui pardonnât, et pleurer avec elle leur malheur commun !... « Les paroles qu'on dit aux mourants sont graves et définitives. » Assez de mensonge, assez de vaine comédie !... Mais comment lui dire cela ?... Le savait-il seulement, s'il ne l'aimait plus ? il se sentait pris pour elle d'une telle pitié qu'il en doutait maintenant...

— Eh bien ! Daniel, dit-elle en lui tendant la main, nous sommes amis quand même, n'est-ce pas ? Il valait mieux avouer, tu vois, nous aurions moins souffert.

— Mais, Hélène...

— Ne dis rien, ne dis rien : c'est avoué, mon pauvre Daniel.

Daniel, sanglotant, baisait la main brûlante et la mouillait de ses larmes. La fièvre augmentait ; Hélène se mit à divaguer :

— Les fleurs s'ennuient, Daniel, parle aux fleurs. Moi, je vais dire des histoires aux fleurs pour les désennuyer... Mais c'est cette neige qui tombe : les petits oiseaux seront pris dans ses réseaux ; il faut les prévenir de faire attention. Sonne la cloche, sonne. Les fleurs s'endorment. Oh ! le beau printemps. Allons nous promener.

L'agitation croissait. Elle sortait de son lit, parcourait la chambre en courant, s'agenouillait, riait et pleurait. Puis vint la fatigue : elle tomba dans une grande prostration. Elle ne parlait plus, ne bougeait plus, et, dans la nuit, elle mourut.

JEAN RÉMI.

(*A suivre.*)

LA SOCIÉTÉ EST-ELLE UN ORGANISME ?

A propos d'un ouvrage nouveau.

La société est-elle un organisme ? Il peut sembler que cette question n'ait qu'un intérêt théorique. On est tenté de dire : « Voilà un beau sujet de discussion pour l'Académie ou la Sorbonne ; mais que m'importe, à moi simple particulier, que la société soit ou non un organisme ? Cela changera-t-il quelque chose à mes droits ou à mes devoirs de citoyen ? » — Eh bien ! précisément, suivant la réponse que nous faisons à cette question, il y a quelque chose de changé dans notre idée des droits et devoirs d'un citoyen, ou, pour mieux dire, c'est tout qui change.

Si la société — suivant l'opinion encore la plus commune — n'est qu'une juxtaposition et un total d'individus, ceci nous conduit à un certain nombre d'axiomes, ou soi-disant tels, qu'on entend répéter tous les jours : l'individu est le principe unique et la seule fin de la société ; — la liberté de l'un ne doit avoir d'autre limite que la liberté de l'autre ; — l'intérêt général n'est que la somme des intérêts particuliers ; — l'action de l'État est un empiètement sur les droits naturels de l'individu, et il faut réduire cette action au minimum possible.

Que si, au contraire, il nous est démontré que la société est un organisme, il nous apparaîtra aussitôt que les rapports de l'individu et de l'État sont trop complexes pour qu'on les résume en une formule quelconque. Nous sentirons que, toute société renfermant des intérêts contraires, dire que l'intérêt général est la somme des intérêts particuliers, c'est

1. *Organisme et Société*, par René Worms. — Un vol. in-[illegible] V. Giard et E. Brière, éditeurs.

comme si l'on disait que l'intérêt général se confond avec l'intérêt de la majorité. Enfin, nous arriverons à cette conclusion que le problème consiste, non pas à rechercher si l'individu est fait pour la société ou la société pour l'individu; mais, étant donné qu'il existe un droit social et un droit individuel, tous deux légitimes, tous deux respectables, à déterminer pour chacun d'eux une limite qui sera nécessairement variable avec l'état de la civilisation.

* * *

Ce sont là, chez moi, de vieilles idées. Elles me sont venues, plus d'une fois, en lisant les livres de M. Fouillée, de M. Ed. Perrier, de M. Espinas, et d'autres encore ; elles me revenaient hier, comme je fermais l'ouvrage de M. René Worms qui, reprenant la thèse de l'organisme social, la développe avec une remarquable rigueur de méthode et avec une abondance d'aperçus parmi lesquels il en est souvent de nouveaux.

Il y a deux grandes objections à la théorie de l'organisme social, l'une un peu vulgaire, l'autre d'un ordre supérieur.

L'objection un peu vulgaire est celle-ci : « Je regarde autour de moi; je vois des individus, et ne vois pas d'organisme social. De quoi se compose la France? De 38 millions de Français, dont la statistique fait le dénombrement tous les cinq ans ; mais ce qu'on appelle la société française n'est qu'une abstraction, un être de raison. » — C'est à peu près comme si, voyant 2 000 hommes qui passent dans la rue, le sac au dos, le fusil sur l'épaule, on disait : « Voilà 2 000 soldats ; le régiment, c'est le total de ces 2 000 soldats et rien d'autre. » — Cependant, avec sa hiérarchie et sa discipline, avec son unité, avec ses traditions, un régiment représente plus et mieux que la somme de 2 000 hommes quelconques qui défileraient côte à côte. La preuve en est que si vous réunissez les premiers venus et si vous leur donnez un fusil, vous n'avez qu'une bande armée : ce qui, de cette bande armée, peut faire un régiment, c'est l'idée. Et, de même, c'est l'idée qui fait qu'une société est autre chose qu'un agrégat d'individus.

La nation française, alors que les individus qui la forment disparaissent tour à tour et se renouvellent, reste toujours la nation française, comme l'organisme animal, siège d'une mort et d'une renaissance de tous les instants, continue cependant de réaliser le même type. Il semble que ce soit toujours la querelle scolastique, la vieille dispute des nominalistes et des réalistes. « Tout est dans le fait », dit l'un. Et l'autre répond : « Tout est dans l'idée. » Ils ont raison tous deux et ils ont tort, car chacun ne voit qu'une des faces de la vérité. Si la vérité c'est le fait, c'est aussi l'idée; — si c'est l'individu, c'est aussi l'organisme social.

La seconde objection est plus grave ; on peut la présenter ainsi : Dans l'organisme vivant, c'est le tout, c'est-à-dire l'organisme lui-même, qui est conscient, — tandis que dans la société c'est l'individu, c'est-à-dire la partie, qui est doué de conscience, alors que le tout ne pense ni n'agit par lui-même.

Voilà le point décisif du débat. M. Worms l'a traité d'une manière tout à fait remarquable. Il rappelle d'abord que le caractère essentiel d'un organisme, c'est d'être « un tout vivant, formé de parties vivantes elles-mêmes » ; or, ce premier caractère, l'histoire nous le montre dans les sociétés politiques qui, obéissant aux lois de tout organisme, naissent, se développent, et meurent le jour où elles n'opposent plus une suffisante force de résistance aux causes de destruction qui assiègent tout être vivant. Un autre caractère de tout organisme, c'est d'être durable, et à ce point de vue un groupe d'hommes réunis pour une œuvre passagère ne serait évidemment qu'un total d'individus, non une société ; mais le caractère de durée se retrouve dans la cité, dans la nation, où chaque génération hérite de ceux qui l'ont précédée et travaille pour ceux qui lui succéderont. Un autre caractère encore, c'est l'unité : elle est dans la société, formée d'individus, au même titre que dans l'organisme, formé de cellules ; l'individu a sa vie particulière, tout comme la cellule, mais la société a sa vie collective, tout comme l'organisme. Et qu'est-ce donc que l'histoire, sinon un témoin de cette vie collective des nations ?

On peut dire que la vie, la durée, l'unité, c'est beaucoup sans doute, mais que ce n'est pas encore la conscience. Il faut ici préciser ; il faut reconnaître avec M. Worms que si l'on entend par conscience sociale quelque chose qui serait absolument séparé des consciences individuelles, un être semblable est un « mythe ». Il est clair que la conscience sociale ne saurait avoir d'autres éléments que les consciences individuelles ; mais elle est « plus qu'une simple juxtaposition de ces éléments », elle en est « l'unification ». Quand un sentiment, une passion entraîne tout un peuple, c'est évidemment que, chez les individus qui composent ce peuple, il y a une même manière de sentir, non sur tous les points sans doute, mais sur un point donné : il faut donc qu'à ce moment il y ait une *fraction de conscience* qui soit la même chez tous. Dès lors, chacun se retrouvera dans les autres, en même temps qu'il retrouvera les autres en soi. Ainsi prend naissance l'idée de l'unité sociale, de la solidarité des individus. « Où cette idée se formera-t-elle ? dit M. Worms. Elle pourra naître chez l'un quelconque des individus composant la société, précisément parce qu'elle est très simple ; elle

sera donc très répandue. Mais il y a des êtres chez qui elle naît avec une intensité particulière. Ceux-là alors en sont possédés tout entiers, et il peut arriver deux choses. Les uns sacrifient leur existence propre pour assurer l'existence de la collectivité. Les autres consacrent aussi leur vie au même but, mais d'une autre façon; ils deviennent les chefs de la collectivité, l'âme des mouvements nationaux. » — Je regrette d'être obligé d'écourter la citation : M. Worms montre ensuite comment la conscience sociale évolue graduellement, et comment elle varie d'un siècle à l'autre, souvent d'une génération à la suivante.

* * *

Si la société est un organisme, il y a une science sociale. L'analogie des phénomènes sociaux et des phénomènes de la vie pourra nous servir de « fil conducteur », mais, suivant la remarque de M. Worms, il faut que ce soit « une analogie raisonnée et qui ne s'exagère pas sa propre portée ».

Les rapprochements entre la science de la vie et la science sociale sont faciles. Ainsi, il y a une anatomie du corps politique comme du corps humain. Cette anatomie décrira successivement la cellule, c'est-à-dire l'individu ; — les tissus, c'est-à-dire les groupements d'individus ; — enfin, les organes, c'est-à-dire l'atelier, le gouvernement, les institutions diverses, les corporations religieuses, savantes, artistiques ou économiques. Après l'anatomie, la physiologie sociale. Celle-ci étudiera les « fonctions de nutrition », pour parler comme les biologistes, et les « fonctions de relation » : ce sera, d'une part, l'agriculture, la manufacture, le commerce; d'autre part, tout ce qui fait la vie politique et morale d'un peuple.

On peut évidemment pousser l'analogie plus loin, et dire qu'il y a une pathologie sociale. J'emprunte à M. Worms les deux comparaisons suivantes. Dans le corps vivant, les tissus nerveux cessent parfois de fonctionner; le corps social peut présenter un cas semblable de dégénérescence : c'est quand une classe qui a l'influence et les honneurs cesse d'agir, tombe dans l'apathie, dépérit peu à peu et devient incapable de remplir sa fonction dirigeante. Voici l'autre exemple. Certains êtres vivants se fixent là où ils se trouvent bien, ne font plus aucun effort et perdent jusqu'à la faculté de se mouvoir : de même certaines sociétés s'arrêtent tout à coup dans leur développement, se fixent à jamais, — tantôt satisfaites de leur état matériel, comme le Peau-Rouge qui vit de la chasse, tantôt de leur état politique, comme le Chinois immobilisé dans les cadres et les rites du passé.

Et s'il y a des maladies n'y aura-t-il pas des remèdes, s'il y a une pathologie n'y aura-t-il pas une thérapeutique? C'est par la cellule que se reconstitue le tissu malade; c'est aussi par l'action de l'individu que le corps social, s'il est atteint en quelqu'une de ses parties, peut se reconstituer. Cherchons donc avant tout le remède dans l'effort de l'individu et dans l'association des efforts. Ayons confiance dans la liberté; mais souvenons-nous que la nature fait appel à toutes les forces, et ne négligeons pas, dans la société, cette force qui s'appelle l'État. Empêchons l'État d'entraver l'initiative individuelle; mais laissons-le agir partout où l'initiative individuelle est impuissante, et reconnaissons-lui le droit de venir en aide à toute tentative bonne et utile. M. Worms le dit très bien : « Au lieu de l'opposition stérile de l'action privée et de l'action publique, réclamons leur concours incessant, leur association féconde. »

Où il me paraît que l'analogie cesse entre la biologie et la science sociale et que le « fil conducteur » qui nous guidait va se rompre, c'est en ceci que la cellule vivante joue le rôle qu'elle doit jouer et n'en peut jouer un autre, tandis que la cellule sociale — c'est-à-dire l'individu — est libre de jouer le rôle ou de ne le pas jouer. Si j'étais philosophe, ce serait le moment de discuter la liberté humaine, quelles en sont les conditions et quelles les limites; mais je ne suis pas philosophe, et, raisonnant simplement sur l'état social où je vis, je constate deux faits : l'initiative de l'homme et sa responsabilité. M. Worms, je me hâte de le dire, ne nie point la liberté; loin de là : « La liberté de l'homme, dit-il, c'est sa personnalité même. » Voilà une noble définition, qui fait songer à Kant, et que nous pouvons accepter; mais, de cette définition, quelle conclusion allons-nous tirer? Je dirai, pour moi, — et c'est ici, je le crains, que M. Worms et moi nous allons nous séparer, — que si je vois l'homme se déterminant d'après des motifs, j'ignore quels seront demain ces motifs; que les événements extérieurs, victoire ou défaite, prospérité ou ruine, peuvent transformer radicalement l'âme d'un peuple; que si la série des causes et des effets forme des chaînes continues, il y a beaucoup de ces chaînes et que tout peut changer suivant que les séries se rencontreront on ne se rencontreront pas; et ma conclusion, — encore une fois je ne parle qu'en mon nom, — c'est que, s'il faut étudier l'organisme social comme l'organisme vivant, il y a cependant cette différence fondamentale que dans les sciences naturelles nous pouvons conclure du passé à l'avenir, tandis que si nous parlons des sociétés humaines, toute prévision scientifique nous est interdite et tout au plus pouvons-nous formuler avec prudence certaines probabilités.

* * *

Je ne sais plus où j'ai lu qu'Auguste Comte avait « jeté un pont » entre les sciences de la nature et les

sciences sociales. L'image est saisissante; — juste aussi en ce qu'elle montre bien ce que Comte a voulu faire, plus peut-être que ce qu'il a fait. L'œuvre du fondateur du positivisme ne me paraît, en ceci, ni aussi personnelle, ni aussi définitive que ses disciples semblent le croire; et si ce génie systématique a créé le mot de sociologie, l'idée que ce mot exprime ne lui appartient pas. D'autres avant lui avaient vu dans l'étude des phénomènes sociaux un prolongement, ou, si vous aimez mieux, un couronnement des sciences naturelles. Un génie moins puissant que Comte, je le veux bien, mais plus original à mon gré, Saint-Simon, avait conçu la politique comme une science positive; et, avant Saint-Simon, les économistes et les philosophes du XVIIIe siècle avaient rêvé la « physiocratie », c'est-à-dire un gouvernement des sociétés qui serait calqué sur la nature. Ce pont jeté hardiment entre deux mondes, — le monde naturel et le monde social, — plusieurs générations ont travaillé à l'édifier : il y a eu un moment où la construction a pu séduire par sa masse imposante; mais aujourd'hui, des piliers qui la supportent, plus d'un menace ruine.

Dans l'œuvre de tous ces ouvriers de bonne volonté, — encyclopédistes, saint-simoniens, positivistes, — il me semble qu'il y a une grande part de vérité, mais qu'il y a aussi une grande part d'erreur : vérité, en ce que la sociologie doit tenir compte de toutes les données qui lui sont fournies par les autres ordres de connaissances, étudier le milieu physique et psychique où les phénomènes sociaux se produisent, chercher dans le passé quelque lumière pour éclairer cette route incertaine où l'humanité s'avance, et par-dessus tout demander aux sciences de la nature une méthode et une discipline; — erreur, et peut-être erreur dangereuse dans la voie où la sociologie paraît quelquefois prête à s'engager, si l'on conclut trop rigoureusement des phénomènes du monde extérieur à ceux du monde politique, si l'on croit trouver des deux parts même certitude et même prévision, et si, comme l'a fait Saint-Simon et après lui Auguste Comte, on veut enseigner la vérité sociale avec la même autorité que la vérité mathématique.

Pour préciser ma pensée, ce qui parfois me trouble, c'est l'assimilation trop complète entre les lois naturelles et les lois de la sociologie. Je voudrais que, si l'on montre par où les unes se rapprochent des autres, on insistât davantage sur ce qui les sépare. Pour reprendre l'image que je rappelais tout à l'heure, jetez un pont entre les sciences naturelles et les sciences sociales : il y a tout profit à passer d'une rive sur l'autre, à condition toutefois de ne pas oublier que sur les deux rives sont deux mondes différents. D'un côté, c'est le monde du déterminisme, avec toutes ses fatalités; de l'autre, c'est le monde de l'initiative humaine, avec ses efforts, ses risques, ses souffrances et ses responsabilités. Sans doute, les sociétés ne sont pas le jouet du hasard : des lois président à leur naissance, à leur développement et même à leur mort; mais ces lois, que sont-elles en définitive? Un rapport de cause à effet, et la cause ici c'est l'homme lui-même. Il est toujours en quelque mesure l'artisan de la société où il vit. C'est lui qui a créé l'idéal social : il l'a créé, non en copiant servilement la nature, mais au contraire en s'en écartant de plus en plus. Quand il s'agit des lois de la physique ou de la chimie, la sagesse de l'homme consiste à les connaître et sa vertu à les supporter; quand il s'agit des lois de la sociologie, vertu et sagesse sont tout entières dans l'effort que nous faisons pour modifier et améliorer ce qui existe.

Je me suis laissé aller à suivre mon idée, et il semble que je me sois écarté de la question posée au début. La société est-elle un organisme? Je le crois, et j'ai essayé d'en dire rapidement les raisons; M. Worms vous les dira mieux que moi. Son livre m'a été l'occasion de réfléchir sur quelques-uns de ces grands problèmes que les préoccupations de chaque jour nous font trop souvent oublier. J'ose vous engager à le lire : vous ne le regretterez pas; c'est l'œuvre d'un savant, et c'est aussi l'œuvre d'un lettré.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

EN ABYSSINIE

Souvenirs de la mission Lagarde.

UN REPAS CHEZ LE NÉGUS MÉNÉLICK

13 mars 1897.

En rentrant, j'apprends que l'Empereur nous a invités à déjeuner au palais pour le lendemain dimanche.

*
* *

14 mars.

Le dimanche arrive trop lentement à mon gré. Enfin nous partons vers neuf heures en grand appareil. Nos ascars, en costumes blancs, toque blanche à bordure tricolore, nous précèdent sur deux longues files, et en avant d'eux quelques clairons sonnent avec un entrain endiablé. Ils ont beaucoup de succès et la foule accourt de tous côtés pour les voir passer. Nous marchons naturellement à mule, et entourés de nos gens au grand complet.

Nous mettons pied à terre dans l'intérieur du palais, après avoir laissé à gauche la grande salle du palais et à droite l'édifice que j'avais pris le premier jour pour un autel, et qui n'est autre que le lit de justice de l'Empereur. Les demeures de l'Empereur et de l'Impératrice s'élèvent derrière la grande salle, au centre d'un vaste jardin, enclos de murs. Il y a là un pavillon carré à étages conçu dans le style colonial. Il paraît vaste, et domine de beaucoup toutes les maisons ou paillottes du ghebi qui l'entourent de tous côtés.

Dans la cour, en face de nous, une multitude d'officiers, de serviteurs de toute catégorie, vont et viennent, affairés; des pages courent dans tous les sens. Nous voyons passer des services de table, des chaises, et tout l'attirail que comporte un déjeuner en préparation. M. Ilg et M. Mondon sont à côté de nous; ils nous apprennent que tous les convives de l'Empereur se tiennent assis par terre, et mangent dans des corbeilles déposées devant eux. Les tables et les couverts à l'européenne sont réservés pour les étrangers invités à prendre part aux *gheber* (repas du Négus).

Bientôt une porte s'ouvre du côté du jardin; plusieurs grands personnages s'avancent dans la cour précédant l'Empereur qui ne tarde pas à paraître. Il se dirige vers la grande salle, et va passer devant nous. Je dispose aussitôt mon appareil, et je le prends au moment même où, en se tournant vers notre groupe, il arrêtait ses yeux sur ma boîte d'un air amusé et souriant.

On nous fait attendre encore quelques instants avant de nous conduire dans la salle du festin : le Négus veut s'assurer par lui-même que tout est bien disposé pour nous recevoir, et qu'il ne manque rien.

Enfin on vient nous prendre, et nous gagnons la table qui nous a été préparée en passant derrière l'alga du Négus. Un grand voile est tendu devant, cachant l'Empereur aux yeux des assistants (1), et deux hommes tiennent des torches allumées sur ses côtés.

Le Negus, immobile derrière l'épaisse draperie de l'alga, déjeune pendant que nous en faisons autant de notre côté. Nous mangeons servis par des pages et des grands de la cour, dans un service de Sèvres de toute beauté, et on nous présente successivement des plats très variés, préparés à l'européenne et un plat national, le *brondo*. C'est de la viande grillée à peine sur des braises, puis poudrée de sel et de poivre. Le morceau est très savoureux.

L'Empereur aurait eu le vif désir de s'asseoir à notre table, mais l'étiquette le lui défend: nous sommes en temps de carême (1), un carême très rigoureux de plus de deux mois, où même les œufs, le poisson et le beurre sont interdits; et il ne peut pas prendre son repas avec nous, qui ne sommes retenus, un jour de dimanche, par aucune règle sévère, et qui ne reculons même pas devant le brondo, une viande saignante par excellence.

Nous avons fini de déjeuner ; l'Empereur aussi. Il se lave les mains derrière une *chamma* que deux serviteurs tiennent devant lui, puis on fait glisser le voile sur la longue tringle qui le soutient, et la salle s'offre entière à nos yeux. Nous en connaissons la disposition, mais l'aspect qu'elle présente en ce moment est bien différent de celui sous lequel nous l'avions vue le premier jour : d'énormes tréteaux supportent de gigantesques piles de pains plats et arrondis, très semblables à des crêpes un peu épaisses ; des multitudes de corbeilles, contenant chacune quelques-uns de ces pains et une épaisse sauce jaunâtre, sont disposées autour. On n'attend plus que les convives. Toutes les semaines, le jeudi et le dimanche, le Négus donne un repas à ses chefs, et il est telle fête de l'année où il invite tout l'effectif de ses troupes présentes à Addis-Ababa et dans les environs.

La porte principale ne tarde pas à s'ouvrir ; un flot humain s'avance lentement, précédé de joueurs de flûtes et de trompettes. Arrivé vers le milieu de la salle, il se divise, et des groupes de quatre personnes prennent place çà et là, en s'accroupissant. Les serviteurs s'empressent, et déposent devant chacun d'eux une corbeille. Pendant ce temps les instrumentistes tirent de leurs flûtes et de leurs trompettes des sons stridents, barbares, qui évoquent en nous l'idée d'une marche triomphale, quelque chose de fantastique, où l'on sent pourtant une mesure et un rythme.

Les mêmes serviteurs, quelques officiers du palais, et des *Ajas* (intendants de la bouche), apportent maintenant des flacons de *tedj*, appelés *brillé*, d'une contenance de trois quarts de litre et en remettent un à chaque convive. On boit à même la bouteille. Il s'élève de la salle un bourdonnement confus, et l'Empereur promène les yeux d'un groupe à l'autre d'un air affable et bon.

Nous regardions intéressés, quand tout à coup une voix perçante et les sons aigres d'un violon frappent nos oreilles. Dans le fond de la salle, juché sur une estrade, un homme chante en s'accompagnant. C'est encore un barde que nous retrouvons là. Il crie

(1) Quand l'Empereur ou les grands de l'empire prennent leur repas ou boivent en public, on tend toujours des voiles autour d'eux.

(1) Les jeûnes constituent la principale manifestation religieuse des Abyssins qui fréquentent très peu les églises ; ils sont très rigoureux et s'étendent à cent quatre-vingt-douze jours de l'année.

d'abord à tue-tête, baisse ensuite un peu la voix, puis s'arrête un moment pour recommencer de plus belle. Le ton est toujours le même, nasillard et monotone dans le développement, strident au moment des reprises. Que chante-t-il ? Je l'ignore, mais j'entends chuchoter à côté de moi que ces chanteurs ont très peu de retenue, et ne se gênent aucunement pour faire entendre des vérités, quand les circonstances les entraînent à négliger leurs thèmes habituels, exploits de guerre ou de chasse, récits de fêtes ou histoires d'amour.

La voix finit par s'arrêter, mais une seconde s'élève aussitôt ; et les chants ne cessent qu'au moment où l'assistance se lève, après un quart d'heure environ, pour céder la place à de nouveaux venus.

Nous prenons congé après avoir vu ces scènes se reproduire cinq ou six fois. En dehors des jours de jeûne, et surtout aux époques de grandes fêtes, elles sont, paraît-il, bien plus intéressantes. On apporte alors, au gheber, d'énormes quartiers de bœuf, choisis dans la meilleure partie de la bête, et chacun, avec son couteau, taille dans la viande crue le morceau qui lui convient. La *talla* (bière du pays) coule à flots ; et nous savons qu'à la dernière fête de la *Mascale* à Addis-Ababa, plus de deux mille bœufs ont été abattus et qu'il a été servi, exactement, sans compter la talla, trente et un mille neuf cents flacons de Aedj.

*
* *

LA JUSTICE EN ABYSSINIE

18 mars.

N'étant plus retenu à la maison, je sortais en quête d'inconnu. J'allais tranquillement devant moi, au pas de ma mule, quand mon attention fut attirée par une réunion d'hommes, groupés dans des attitudes diverses, et semblant traiter une affaire d'importance. L'un d'eux était assis, ayant l'air de présider ; à ses côtés, quelques personnages se tenaient debout, tandis qu'en face, à une dizaine de pas, un groupe de deux personnes semblait attendre. Des spectateurs formant le cercle entouraient les groupes sans s'y mêler. Sur un signe du président un des deux hommes placés en face prit la parole avec force gestes, puis son voisin immédiat lui succéda.

Je regardais bouche bée, quand Mohammed (un de mes hommes) m'apprend que j'ai devant moi des gens s'exerçant au métier d'avocat. Ils plaident une cause fictive, pour s'exercer à la procédure. J'ai su depuis que c'était là une des distractions favorites des Abyssins, chez lesquels la procédure est régulière et connue de presque tout le monde.

L'Éthiopie est dotée d'un ensemble de lois écrites qu'on appelle le *Fetha Nagast*, à la fois code justinien, droit canon, et usage biblique. Mais les Abyssins ont, le plus souvent, recours au droit coutumier (1) ; et quand, dans un différend, il n'y a pas intervention des autorités judiciaires, les parties peuvent choisir leur juge ; elles prennent quelquefois, pour les mettre d'accord, un voyageur qui passe sur le chemin ou même un enfant.

La séparation des pouvoirs n'existe pas dans ce pays : l'Empereur, les rois, et tous les grands président leur cour de justice, et jugent dans leur ressort. Ils réunissent entre leurs mains les pouvoirs civils et les pouvoirs militaires et judiciaires. On trouve cependant des officiers d'ordre spécialement judiciaire : 1° l'*Affa-Negus*, qui est une sorte de grand juge d'Empire ; 2° les *Ovambar*, qui sont à la fois procureurs, juges d'instruction, et juges d'appel (2). Les grands ont auprès d'eux des Ovambar.

En général, dans les affaires de très grande importance, on peut en appeler à l'Empereur, qui juge alors en dernier ressort.

Il y a des avocats en Abyssinie, mais ils ne sont pas constitués en corporation ; l'estime dont ils jouissent est très médiocre, et leur clientèle restreinte, car chacun a le droit de plaider lui-même sa cause.

Bien que la procédure soit publique, et que les affaires se jugent en plein vent, notre ancien usage des épices existe en Éthiopie, témoin l'anecdote ou la légende suivante : un homme et une femme étaient en procès ; la femme apporta, selon l'usage, un pot de miel au juge, dans l'espoir de se le rendre favorable ; l'homme, de son côté, lui fit hommage d'une mule. Le jugement fut rendu contre la femme. Furieuse, elle se rendit auprès du magistrat : « C'était bien la peine, dit-elle, que je vous remette un présent : vous avez donné raison à mon adversaire. — Que veux-tu ? répondit le juge, une mule a passé par là ; elle a donné un coup de pied dans ta jarre et l'a cassée. »

Pour les affaires capitales, et hors les cas où il s'agit d'un crime contre sa personne, l'Empereur n'a pas le droit de grâce, et il ne peut lever ou suspendre la peine que si la famille intéressée y consent. Le condamné à mort est, le plus souvent, livré aux parents de la victime pour être exécuté ; et la mort de l'assassin (3) doit reproduire exactement tous les détails de la mort de la victime, ce qui ne manque pas d'être quelquefois embarrassant. L'histoire suivante

(1) La caution joue un grand rôle dans la vie judiciaire abyssine.

(2) Dans les pays non *amara*, c'est-à-dire qui ne sont pas purement abyssins, les magistratures locales ont été conservées.

(3) Quand le meurtrier parvient à s'échapper et à se réfugier dans un lieu d'asile, il est désormais sous la protection des prêtres. De nombreuses églises ont le droit d'asile.

qui m'a été donnée comme absolument authentique, et qui a peut-être le tort de rappeler une légende arabe bien connue, le prouve surabondamment. Un homme cueillait des chola (figues sauvages); de l'arbre élevé sur lequel il se trouvait, il jetait des fruits à un autre homme qui se tenait dessous. A un moment, il perd l'équilibre, tombe sur ce dernier et le tue sans se faire aucun mal. L'affaire jugée, le criminel involontaire est remis aux parents du mort qui le conduisent sous un figuier sauvage (1) pour le tuer comme il a tué. Un d'eux monte sur l'arbre, regarde le vide, puis finalement redescend. Un second le remplace aussitôt; il regarde à son tour, fait une grimace significative, et rejoint sans retard le premier. Tous les membres de la famille ensemble se regardent alors comme des augures, mais personne ne bouge plus. Et le meurtrier en fut quitte pour la peur, la sentence ne pouvant être exécutée telle qu'elle était prescrite.

Pour les peines en général, la punition corporelle est préférée à la détention. Là où l'on prononce chez nous quelques jours de prison, la courbache est généralement appliquée en Éthiopie, et nous avons pu remarquer que les Abyssins aiment infiniment mieux ce genre de châtiment que la prison. Un d'eux nous disait dernièrement : « A Djibouti, quand l'un de nous fait mal, on le met en prison et on lui fait balayer les rues. La courbache qu'on donne chez nous, en pareil cas, est bien préférable. »

Aux traîtres on coupe la main droite et le pied gauche; quant aux voleurs, ils subissent quelquefois le même traitement. On va même dans certains cas pour eux jusqu'à la pendaison.

SYLVAIN VIGNÉRAS.

1. Le figuier sauvage est ici un fort bel arbre, très gros et très grand, ressemblant beaucoup au sycomore, que l'on trouve également dans le pays.

CORRESPONDANCE

A propos de la famille bourgeoise.

RÉPONSE A M. JACQUES PORCHER

Monsieur le directeur,

Voulez-vous permettre à un inconnu, — à un « jeune », — qui vient de lire, dans la *Revue Bleue*, *la Famille bourgeoise les Pères et les Fils* de M. Jacques Porcher et qui sort de cette lecture un peu troublé, de vous soumettre quelques réflexions?

Votre collaborateur n'est pas tendre pour nous. Il nous trouve, en général, « mous, incapables d'action », ou « dévorés par la fébrile impatience du succès... égoïstes »... et encore « sceptiques, ironiques... profondément irrespectueux » (c'est un de ses plus grands griefs, que ce manque de respect), et, pour des raisons diverses qu'il donne, « prématurément corrompus »... méprisant la femme d'un mépris qui va jusqu'à l'indécence et la lâcheté.

Il nous accuse aussi d'avoir pour tout programme et idéal « d'échapper au régiment, s'il se peut », et, s'il ne se peut pas, « d'y *fricoter*... de vivre tranquillement au foyer paternel... faire la fête ; sur le tard, épouser une grosse dot, n'avoir qu'un enfant, et même point... La jeunesse qui grandit s'annonce mal. »

Il signale les causes de cet état : la tendresse aveugle des mères qui nous gâtent ; l'indulgente et coupable faiblesse du père, qui, voulant être aimé, lui aussi, abdique son rôle, fait de son fils son ami, son camarade, et, par les familiarités qu'il autorise, qu'il provoque même, ouvre à celui-ci la voie à l'irrespect; son peu de souci, aux rares moments où ils sont ensemble, de s'observer sur les sujets de foi religieuse, de morale, de politique, de patriotisme, etc., se faisant ainsi le propre initiateur de la corruption, du scepticisme, de l'apathie qu'on nous reproche.

Je trouve que M. Porcher ne nous donne pas le vrai tableau de la famille bourgeoise : de quelques faits rares, exceptionnels, comme il s'en trouve dans tous les temps, et qui l'ont frappé, il a le tort de faire une règle générale ; surtout, il est injuste pour nous : nous sommes moins noirs, meilleurs qu'il ne pense.

C'est, si vous le voulez bien, ce que je vais tâcher de démontrer.

* * *

Cette mollesse... Où M. Porcher a-t-il vu que nous étions plus mous qu'on ne l'était autrefois à notre âge?

Est-ce de mollesse cérébrale, intellectuelle, qu'il parle? Il est ici en contradiction avec ce surmenage dont on se plaint universellement. Mais, quoi qu'on nous demande, et si chargés que soient les programmes, nous voulons arriver. Les Écoles, Saint-Cyr, Polytechnique, Centrale, et d'autres et d'autres, regorgent d'aspirants; les Facultés, Droit, Médecine, les Lettres, l'Université, débordent. Les carrières ont beau être encombrées, difficiles, cela ne décourage personne. Dans cette fièvre de travail, où y a-t-il indice de mollesse?

S'agirait-il de mollesse physique? Mais jamais le développement plastique, les sports, tous les entraînements ne furent plus à la mode. Ce ne sont que pneus roulant par les chemins. Tout ce qui est fatigue corporelle, l'excursionnisme, l'alpinisme, le yachtisme, que sais-je... sont fort en honneur. Nous

dépensons-là des trésors d'énergie et d'ardeur, qui même chez quelques-uns ne vont pas sans excès.

Nous ne sommes donc rien moins que mous et qu'impropres à l'action. De tous les côtés nous nous démenons de tous nos efforts. *Ergo*, sur ce point, M. Porcher a tort.

Agir pour agir est imbécile. De cela nous nous rendons parfaitement compte. Malheureusement ceux qui font profession d'être les guides éclairés et éclaireurs de la jeunesse, n'ont pu encore nous désigner un but précis, tentant et élevé. Est-ce notre faute si nous nous agitons dans le vide, pour rien, pour le plaisir?

Dévorés de l'impatience du succès?...C'est que la concurrence est terrible, et qu'on ne doit pas s'endormir. Paris seul, chaque année, verse sur la France un millier de diplômés en médecine, deux ou trois fois autant de diplômés en droit ; Polytechnique, la Centrale, les Arts et Métiers, l'inondent d'ingénieurs. Il faut bien que tout cela se case, et se case au plus vite. « La Gloire, dit Shakespeare (nous mettrons simplement la Réussite), chemine dans un sentier si étroit qu'un seul peut y marcher de front. Garde bien le sentier, car l'émulation a des milliers d'enfants qui te suivent un à un. Si tu lâches pied et t'écartes de la route, vite, avec l'emportement d'une marée, tous se précipitent et te laissent loin. Tu es comme le vaillant cheval tombé au premier rang et devenu le marchepied de l'abjecte arrière-garde qui le foule et l'écrase. »

C'est ce souci — mesquin peut-être — de l'avenir, qui nous hante au quartier Latin, et qui fait que, bien loin de « faire la fête », c'est d'être peu gais qu'il faudrait nous blâmer. Les grands ambitieux, les fiévreux, les futurs meneurs d'hommes, — ceux que M. Barrès nous peint dans ses *Déracinés*, et qui, je le présume, vont se perdre dans le Boulangisme, comme ceux d'il y a vingt-sept ans se fourvoyèrent (sans grand désavantage pour eux, il est vrai) dans la Commune, — ces fortes têtes et ces génies y sont clairsemés. Plus qu'à l'ombre du Grand Homme, c'est au bonhomme, au modeste occupant qui voudra bien nous céder sa place, que nous songeons tristement. De fait, notre génération est triste. Nous sommes venus à la male heure. Ceux qui nous ont précédés et qu'on a plaints, les jeunes gens de l'Année terrible, furent mille fois plus heureux. La guerre, pour funeste qu'elle fût, avait balayé, déblayé la voie, le changement de régime multiplié les vacances. Aujourd'hui tout est plein. Ah! impatients du succès? on le serait à moins.

Égoïstes?... Mais, pour s'oublier et songer aux autres, il faudrait ne pas avoir à songer à soi. A quoi servirait un sauveur qu'il faudrait sauver lui-même?

En somme, sans être très ferré en psychologie historique, je soupçonne que la jeunesse fut toujours à peu près la même, telle que nous la voyons aujourd'hui, et que de père en fils on ne change guère.

*
* *

Venons-en au grand reproche d'*irrespect*. Il faudrait s'entendre.

Pour que nous soyons respectueux, montrez-nous des choses et des hommes respectables. Où sont les hommes, où sont les œuvres, que nous devions indiscutablement respecter? Est-ce en littérature, Monsieur?... Peut-être en politique?...

Vous devez respecter vos parents, dit M. Porcher. Mais ce respect, en manquons-nous vraiment?

M. Porcher, entre autres preuves, en trouve dans le vocabulaire d'argot dont nous usons parfois avec eux. Cela est bien anodin et n'est pas si général. Et puis, il y a temps pour tout. Ce n'est pas aux heures graves que nous irions dire à notre père : « Ça te la coupe! » Nous savons nous tenir. Nous ne nous exprimons ainsi que quand la bouffonnerie est de mise, aux minutes de détente et de bonne humeur. Et jamais elle ne déplaît.

Un père taillé sur le patron que M. Porcher nous présente — « Donnez chaque soir une heure à la lecture, fréquentez avec ferveur les musées et les concerts. Votre fils, frappé du plaisir que vous trouvez à ces nobles distractions, en prendra le goût, etc., etc. », — un père de ce modèle serait (j'en appelle à M. Porcher) le « raseur » le plus complet. Cela fait crier au secours.

Un vrai père — le mien — est un peu ceci et un peu autre chose, il morigène et il plaisante. Et c'est pourquoi on l'aime. Parfois, à table, entre amis, il oublie que nous sommes là, il se laisse aller en propos un peu vifs, en anecdotes. Mais, en honnête homme, il se reprend vite, il nous regarde, il sourit. Allons-nous nous scandaliser et en prendre occasion de lui manquer de respect? Il faudrait avoir le cœur bien mal situé. Au contraire, nous lui en savons gré comme d'une faveur, d'une intimité plus vive encore que l'intimité familiale, où il nous appelle, où il nous élève. Et si certaines choses le révoltent et l'indignent, devra-t-il, pour ménager nos illusions, n'en point parler à cœur ouvert?... Non! mille fois non! nous l'aimons bien mieux ainsi. Et cette franchise, croyez-le, portera de meilleurs fruits que toute contrainte, que tout souci de belle parade.

L'irrespect pour la famille se tourne en mépris pour la femme. De là « ces aphorismes, plus ridicules encore qu'outrageants, de tant de jeunes gens sur la rareté de la vertu féminine ». Mais, Monsieur, souvenez-vous... Cette outrance dans le langage ne dissimulerait-elle pas chez le plus grand nombre d'entre nous beaucoup de timidité, de gauche inex-

périence, de trouble et de malaise à l'égard de la femme? J'ai sous les yeux des échantillons de ces cyniques, de ces superbes contempteurs du « sexe », — qui sont, en fin de compte, des tendres, des candides, des sentimentaux, comme il appert de leurs pauvres petites affaires amoureuses, qu'il faudrait conter... Mais cette lettre se fait déjà longue.

Pour corser son réquisitoire, M. Porcher est obligé de rappeler à la politesse ceux de nous qui, sans respect des dames, allument leur cigare en wagon, ne leur cèdent pas leur place d'intérieur en tramway. Ils ont tort évidemment; mais de tout temps et dans tous les mondes il y eut des gens grossiers, et cela ne prouve rien contre nous.

***

Reste le reproche de finasser avec le service militaire, et, quand on ne peut l'éviter, d'en prendre le plus à l'aise avec lui. Je ferai remarquer que, de très bonne grâce pour la plupart, nous payons tous, personnellement, à l'État une dette dont nos devanciers pouvaient s'acquitter plus commodément à l'aide d'un remplaçant.

Quant à « la grosse dot », — *virtus post nummos*, disait mon grand-père — nous n'innovons pas sur ce point; et quant à l'enfant unique, à la pratique du nihilisme enfantil, dame! nous ferons ce que nous pourrons et pour le mieux.

Et encore notre désir de vivre tranquillement au foyer domestique? Où est le mal? N'est-ce pas la sagesse même? Depuis quand le conseil du poète, du philosophe, — *aurea mediocritas*, — ne doit-il plus être écouté? Ne devons-nous plus mettre le bonheur dans la modération des désirs?

Hélas! cela même, on ne cesse de nous le répéter, nous sera refusé. Toutes les places sont prises et occupées pour longtemps. On nous pousse au commerce, à l'industrie, à l'agriculture, vers les colonies. On entr'ouvre à nos yeux les perspectives alléchantes des fortunes à y tenter. C'est l'amorce que MM. Hugues Le Roux, Edmond Demolins, font miroiter dans leurs derniers livres. C'est-à-dire, encore une fois, que nos aînés auront eu toutes les chances, qu'ils auront pu choisir, suivre paisiblement leur vocation, et que nous, nous devrons trahir la nôtre.

Eh bien! s'il le faut absolument, si réellement il n'y a plus de place pour nous en France, nous serons bien forcés d'y aller, à ces colonies. Et nous coloniserons, et nous attraperons les fièvres, beaucoup y resteront, et ceux qui reviendront, enrichis ou fourbus, occuperont leurs loisirs à dauber sur l'égoïsme de la jeunesse qui suivra.

Agréez, etc.

LÉON GRANDET.

LIVRES NOUVEAUX

PAUL et VICTOR MARGUERITTE: *le Carnaval de Nice.*

Figurez-vous un écrivain (qui soit un artiste), passant à Nice les semaines du carnaval, amusé et charmé de ce spectacle et de cette fête perpétuelle dans un air doux, parfumé et lumineux ; la promenade des Anglais, les salles de jeu et les terrasses de Monte-Carlo, batailles de confetti et batailles de fleurs, cortège aux torches de S. M. le roi Carnaval, redoutes et veglione, tout cela, après tout, pourra lui sembler apte à fournir le décor d'un roman de style. Et imaginez maintenant qu'il cherche l'intrigue de ce roman; il se peut encore qu'il se dise : « Les gens qui se pressent dans cette cohue élégante sont presque tous des oisifs, des snobs, des êtres de vanité. Il y a ici beaucoup de vrais riches blasés, s'agitant pour se prouver qu'ils existent : beaucoup de faux riches aux expédients et de charlatans, faisant aux premiers une escorte de parasites; beaucoup de jeunes nigauds, persuadés que le plaisir bruyant est la grande affaire de la vie : en somme, ni sentiments sérieux, ni passions fortes, pas d'éléments pour une idylle tragique. Si je veux être vrai, il me faudra conter l'aventure de deux êtres de peu de poids. » — Et c'est ainsi, peut-être, que MM. Paul et Victor Margueritte eurent l'idée de faire débarquer à Nice, au temps du carnaval, le jeune ménage Bridel, six semaines après les noces.

Jacques Bridel est un grand garçon de vingt-quatre ans que sa mère a marié en hâte, pour l'arracher aux charmes coûteux de Mlle Lise Bleuet. Si vous voulez sonder son âme, écoutez-le formuler, après dîner, sa conception de la vie :

Jacques avait repris de la bénédictine. Un attendrissement soudain lui était venu. Il lui sembla que son cigare était doux, doux, et fondait dans sa bouche. Il expliquait à Fermont comment il comprenait la vie :

— Ne pas s'embêter, voyez-vous! Il ne faut pas s'embêter... Moi, dès que je m'embête, je me dis : « Qu'est-ce que tu pourrais bien faire pour ne pas t'embêter? » Alors je me distrais... Oui, — ajouta-t-il d'un air profondément méditatif, — je me distrais, je m'amuse, je me...

Il chercha un mot définitif, n'en trouva pas et répéta, comme s'il plongeait dans un abîme de métaphysique :

— Je me distrais.

Inutile de creuser plus avant, sa philosophie s'arrête là. Et si elle peut sembler trop courte à quelqu'un, ce ne sera pas à sa femme.

Rose a été « casée » par un père boursier et ami du foyer de la danse, avec non moins de précipitation que Jacques par sa mère. Elle sortait de la pension comme son mari du régiment. Et la pension Sylviac de Léporade n'était guère — toute proportion gardée

— une meilleure école de morale pour une jeune fille que le régiment pour un jeune homme. La devise y était : Tout par l'indulgence! le professeur d'anglais flirtait avec l'héritière cubaine et, de temps en temps, une sous-maîtresse disparaissait, enlevée par quelque rastaquouère, cousin d'élève. Jugez quels principes la pauvre Rose a puisés là!

Voilà les conjoints Bridel, dénués de sens moral et même d'esprit pratique et de la moindre règle de conduite et de la simple notion de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas. A vrai dire, ce sont deux jeunes animaux. Le matin, pour amuser sa femme, Jacques fait le grand bon chien, le braque : Ouah! ouah! et Rose, fronçant son nez court sur ses dents aiguës, griffes au vent, se défend en brave petite chatte : Pft! pft! Les quelques semaines de vie commune qu'ils ont derrière eux ont été absurdes : « Lui la traitant comme une maîtresse, la conduisant aux Folies-Bergère et au Moulin-Rouge; leurs soupers au restaurant, leurs journées toute de courses, de visites, d'emplettes, sans une minute de calme, d'intimité; leur amour coupé d'aigreurs, de bouderies, attendri de baisers où la fougue de leur jeunesse avait plus de part que le cœur et l'âme. »

Le couple, pourtant, continuerait à marcher cahin-caha, si le hasard n'amenait à Nice, en même temps que les Bridel, Mlle Lise Bleuet. Son très simple manège a vite fait de reconquérir Jacques. Le jeune dadais plante là sa femme sous de mauvais prétextes, pour aller courir avec Lise les rues et les bals masqués. Soupçonné d'abord, pris sur le fait ensuite, il ne se laisse ni attendrir ni démonter par les scènes conjugales. Il donjuanise et s'admire : « Que je suis canaille! que je suis donc délicieusement canaille! » tel est le refrain de son inconscience. Il n'admet pas un seul instant que sa femme, à lui, Jacques Bridel, puisse lui appliquer la peine du talion.

Il l'abandonne avec sérénité aux soins de ses amis, parmi lesquels on se doute qu'il s'en trouvera un pour jouer le rôle de consolateur. Ce quatrième au whist, le vicomte de Talèves, — un pur gredin d'ailleurs, — en est d'abord réduit à faire le mort, car la pauvre petite Rose, dont personne n'a jamais éveillé la conscience et qui ne trouve d'appui ni en elle ni en dehors d'elle, a du moins de l'honnêteté native. La première fois que Talèves s'émancipe, elle le met en fuite, honteux et griffé. Pour qu'elle lui accorde l'*aman*, il faut non seulement de nouveaux outrages de son mari, — cet animal est à gifler, — mais encore une malechance qui pousse sur son chemin une mauvaise conseillère, ancienne amie de la pension Sylviac. Et malgré tout, même dans ces conditions déplorables, elle ne succombe pas volontairement : c'est une crise nerveuse et un évanouissement qui la livrent sans défense à son gentilhomme de police correctionnelle.

Ici j'avoue que je ne comprends plus et j'ai grande envie de m'indigner. Pourquoi les auteurs ont-ils infligé à Rose cette odieuse et irréparable flétrissure? Elle ne la méritait pas. La preuve en est dans la fuite éperdue et sanglotante qui, tout de suite après la faute, l'emporte loin de son mari et de Talèves, qu'elle ne veut plus revoir, plus jamais, ni l'un ni l'autre. Alors pourquoi? — S'agissait-il de punir le mari? Belle raison en vérité. — Mais ces choses-là arrivent? C'est possible, mais alors nous accusons le sort, et comme ici le sort obéit au caprice de l'écrivain, c'est à ce dernier que nous nous en prenons.

Quoi qu'il en soit, voilà le ménage coupé en deux, Rose et Jacques filant chacun de son côté sur Paris, l'un et l'autre en mauvaise compagnie, Rose avec l'amie de pension et Jacques avec Lise Bleuet. Les parents arrangeront cela comme ils pourront, à supposer qu'ils s'en soucient.

Triste aventure! Et les comparses! Jugez-en sur les quelques types que voici.

Le baron Crabier, membre de plusieurs conseils d'administration et pour le moment attaché à la personne de Prune. Prune est le petit chien de la comtesse Bolkonska et la comtesse Bolkonska est une vieille folle, très riche, que le baron espère épouser, — ce qui l'arracherait aux expédients dangereux et le délivrerait du petit frisson que fait courir sur son épiderme la vue d'un gendarme.

M. Squajott, jeune Américain alcoolique, assailli de perpétuelles tentations homicides. A table il contemple Rose et il pense : « Cette femme est une poupée. Si je prenais le couteau à découper, je pourrais lui fendre le ventre et voir si elle a du son dedans. Les poupées sont pleines de son. Prendrai-je le couteau? Ne le prendrai-je pas? » Ou bien, en regardant la foule d'une fenêtre : « Hein? une bombe éclatant sur cette foule? Ça ferait bien!... Pourquoi les pharmaciens n'en vendent-ils pas? » Cet aimable jeune homme finit, — dans la douce gaieté d'un bal masqué où il figure en orang-outang — par assommer à moitié Jacques d'un coup de matraque et par ouvrir le ventre d'un sommelier.

Nos médecins. Le docteur Jabirus a inventé l'*héliothérapie*, la cure de soleil qui dompte bronchite, asthme, arthritisme, affections cardiaques, rachitisme des enfants, etc., etc. « Mesdames, c'est tout simplement l'application raisonnée et scientifique de la cloche à melon; mis sous verre, nos malades guérissent de tous leurs maux; ce système donne des résultats surprenants non seulement avec l'homme mais encore avec les animaux; voyez plutôt ce cochon d'Inde : il a atteint la taille d'un vrai sanglier! » Jabirus et son cochon d'Inde réduisent au désespoir

le docteur Levenain qui imagine, comme riposte, le traitement par inhalation : oxygène électrisé et iode.

Tous ces personnages sont plus ou moins les parasites d'une sorte de « petit sucrier » sentimental qui s'appelle Fermont. Il vit dans le dégoût du « tapage » perpétuel auquel il est soumis et il s'est réfugié dans un amour blanc pour une jeune Américaine poitrinaire, miss Arabella Hartley. Cet épisode est le coin reposant du livre. On y trouve un sentiment délicat délicatement exprimé. Or c'est là une des meilleures notes que puisse donner le talent des frères Margueritte. M. Paul Margueritte nous avait habitués à l'entendre et nous sommes heureux de la reconnaître ici dans un motif passager.

Par une radieuse fin de journée, Fermont et Arabelle causent, assis sous une véranda, devant la mer :

— Triste ? interrogea-t-il affectueusement, en posant la main sur le dossier du rocking-chair.

— Lasse, répondit-elle.

Son frêle cou rentrait dans ses épaules dont on devinait la maigreur sous le flou et chatoyant corsage. Elle avait, ainsi blottie et ramassée, l'air d'un oiseau frileux. Son fin visage se modelait dans l'air limpide, comme une glaise pâle qu'eût pétrie et repétrie sans cesse un doigt invisible. Les reflets changeants de son âme apparaissaient à nu dans une perpétuelle irradiation qui transformait la mystérieuse figure, rendait mate ou diaphane, selon la seconde, la fleur délicate, presque immatérielle de sa peau. Les yeux surtout étaient admirables. Toute la vie y semblait suspendue. A certains moments, ils grandissaient jusqu'à dévorer le visage. Le blanc de l'orbe devenait alors presque bleuté. L'iris était d'une limpidité céleste sur laquelle la pupille noire élargissait, dans l'ombre, sa tache d'encre.

En ce moment, l'éclat des vitres mettait dans les prunelles un reflet d'eau vierge et tout le crépuscule clair, ciel et mer, descendait avec une sérénité pure, lente, implacable, dans ces yeux trop beaux, trop intenses, trop éclatants pour vivre.

Et la petite Américaine parle à son ami du plaisir qu'il y a à galoper contre le vent, en hiver, par un beau temps sec, et de Shakespeare, qu'il *faut* aimer, parce qu'il enseigne à agir.

Cela est touchant et rendu dans une belle langue d'artiste, fine et nuancée. Aussi bien les « jolies scènes » abondent-elles. Même l'exaspérant ménage Bridel en fournit. Lisez par exemple la conclusion d'une de ses innombrables querelles :

Jacques recula : elle avançait comme une furie, les ongles au vent. Mais elle n'eut pas le temps de le lacérer, et, poussant deux ou trois cris, elle se renversa en arrière, en proie à une attaque de nerfs... Convulsions, sanglots, Maria par-ci, Annunziata par-là (ce sont les deux domestiques), le flacon d'éther brisé d'une secousse, Madame au lit, Madame versant toutes les larmes de son corps ; — et, pour finir cette jolie scène conjugale, à neuf heures, elle, adossée aux oreillers retapés, lui, assis sur le pied du lit, ils faisaient tous les deux la dînette, d'une tranche de galantine et d'une tarte à la rhubarbe, dont, tour à tour, chacun fourrait un morceau dans la bouche de l'autre par un échange affectueux.

Cela n'est plus touchant du tout, mais c'est amusant et pittoresque. Les auteurs du *Carnaval* ont le coup d'œil vif et juste. Ils saisissent au vol une physionomie aussi bien qu'une scène, ne réussissent pas moins le portrait que le tableau de genre. Ils tracent en cinq lignes la silhouette d'une loueuse de villas, savante exploiteuse des étrangers :

Elle était couturée de rides, craquelée et fendillée comme un argile trop cuite. Ses yeux fauves, pétillants de ruse, luisaient de l'inquiétude que met dans l'âme le perpétuel souci du lucre. Son nez d'oiseau de proie se recourbait sur une bouche mince, *dont les plis ressemblaient à ceux d'une bourse fermée.*

Souvent pour définir la « tête » ou l'allure générale d'un personnage, ils évoquent un type animal. On se souvient, en les lisant, de ces images qui amusent les enfants et où est notée, dans une suite de petits croquis, la transition d'une tête d'aigle a un profil de vieux soldat du second empire, d'un mufle de dogue aux traits d'un concierge bourru. J'ai déjà dit que Jacques était un chien braque et Rose une chatte. Talèves, lui, est une levrette, tout à fait une levrette, avec son front étroit, sa figure mince, sa redingote longue et ajustée et sa cravate à trois tours, bouclée d'une broche d'or, qui fait l'effet d'un collier. Le baron Crabier fait penser à un chien gras, nourri d'eau de vaisselle. Une vieille femme à chignon rouge et à fanons de graisse ressemble à une vache laitière coiffée d'une perruque acajou. Un cabotin présente l'œil vitreux et le profil en orbe d'une carpe. La domestique Maria, grande Italienne bréhaigne, est une bique. A Monte-Carlo il y a toute une collection de mufles de chiens, de têtes de porcs, de faces simiesques. C'est le « bal des bêtes » !... ce qui n'a rien de choquant, après tout, dans un carnaval de Nice.

Il faudrait relever encore une curieuse notation des gestes, minutieuse et précise. L'écrivain fixe « le salut plongeant et les ronds de bras galants » du gentleman qui salue une femme d'une voiture à l'autre, « le geste soigneux et caressant » d'un cocher italien repliant un bas de jupe avant de fermer la portière de son fiacre. Il rend ainsi un geste hardi de Talèves, accoudé près de Rose à une fenêtre : « Tout à coup il devint manchot : sa main avait disparu sous le collet de loutre. »

Certaines scènes muettes semblent écrites pour être mimées : le petit groom se tient bras croisés, raide comme un pieu, à la tête du poney qu'il fixe

d'un œil hautain; brusquement il reçoit par derrière le coup de pied d'un maître farceur et brutal, approché à pas de loup; il l'encaisse sans broncher, impassible et digne, comme si ce n'était pas à lui que l'accident arrivât, et, remonté sur son siège, il couvre les piétons d'un regard étincelant de mépris... Au fait, les frères Margueritte, quand ils n'étaient qu'un, n'ont-ils pas écrit un scénario de pantomime?

Il faut donc accorder aux auteurs du *Carnaval* ce grand éloge que Théophile Gautier aimait à s'appliquer à lui-même : ce sont *des hommes pour qui le monde visible existe.* Et tout ce qui constitue ce monde visible, les contours d'un paysage, le remous d'une foule, le groupement des personnages, les attitudes, gestes et jeux de physionomie de chacun, — tout cela leur est apparu, semble-t-il, en lignes plus nettes, dans cette claire atmosphère du Midi qui vous montre, à vingt kilomètres, les ravins et les arêtes d'une montagne comme les plis et les cassures d'une robe de soie. Le carnaval de Nice ondule, chatoie, bruit et se démène sous un ciel éclatant, au bord de la mer laiteuse, « grand miroir tout luisant de paillettes », dans un air léger que remue le coup d'éventail de la brise du large et qu'embaume l'odeur de fleurs venue du marché. Dans cette gaieté de l'ambiance, l'insuffisance ou la laideur morale des personnages disparaissent presque. Les auteurs ont conçu leur roman ainsi; ils n'ont pas cherché un banal effet de contraste; ils ont préféré que la désolante misère humaine se perdît, se noyât, se fondît dans la splendeur d'une nature sans égale; et l'on ne saurait nier que cela ne réponde mieux à la réalité et ne soit d'un art plus délicat.

A la réflexion pourtant nous apercevons la tristesse philosophique de l'œuvre. Il nous faut nous souvenir que quelque chose d'affreux s'est passé dans ce joyeux carnaval, qu'un accident a fait de Rose Bridel « une bien misérable chose, une chose avilie et perdue ».

Je voudrais bien que cela ne fût pas arrivé. Je voudrais tout au moins que Jacques trouvât à Paris un homme de cœur qui le convainquît qu'il s'est conduit comme un galopin, et Rose une femme d'expérience, pour lui faire remarquer qu'après tout Jacques ne sait rien et que c'est l'essentiel, — j'ai la morale large, comme vous voyez. — Il me semble qu'alors Rose et Jacques pourraient se réconcilier, vivre en braves gens et, comme dans les contes de fées, avoir un enfant, — tenez, un brave petit garçon comme Poum!

GABRIEL SYVETON.

THÉATRES

LES REPRÉSENTATIONS DE Mme DUSE.

La critique en général, — au moins jusqu'à ces derniers jours, — n'a peut-être pas marqué à Mme Duse la galanterie qu'on était en droit d'attendre d'elle. On a dépassé, à son sujet, les limites de la rosserie, écrivait hier M. Larroumet. Elle n'a pas à s'en attrister. Il est difficile de contenter de fougueux artistes, soucieux uniquement de l'Art, et qui ne sauraient se satisfaire à moins d'une pièce de M. Alfred Jarry, le Shakespeare d'*Ubu roi*, ou d'un drame lyrique (!) de M. de Lara, le Richard Wagner de Monte-Carlo.

En tout cas, si Mme Duse a trouvé, de ce côté, — et ailleurs, dit-on, — quelque mécompte, l'accueil enthousiaste qu'elle a reçu de MM. Sarcey, Lemaître, Bernard-Derosne et bien d'autres, a de quoi la consoler. Eût-elle gardé quelque amertume, les applaudissements du public l'eussent fait disparaître. Je n'en entendis jamais, pour ma part, de plus sincères, de plus ardents, ni de plus mérités.

Mme Duse, il faut le reconnaître, a eu du bonheur. Présentée au public parisien par le comte Primoli, on pouvait craindre de la part de son biographe quelque excès de zèle et de sympathie. Or, jamais louanges ne furent données avec plus de tact; et il s'est trouvé, en fin de compte, qu'elles nous ont paru presque au-dessous de la réalité. Personne ne m'a donné, à l'égal de Mme Duse, l'impression directe et troublante de la réalité. Jamais je n'ai vu jouer la comédie comme cela.

Est-elle jolie? Elle est bien pire : le mot semble avoir été fait pour elle. Elle a des yeux noirs pleins de feu, un nez droit, aux narines cambrées, si je puis dire : une bouche grande, une mâchoire (pardon!) volontaire que termine un menton résolu; le front est bombé, très élevé, souvent recouvert de mèches, où l'argent n'apparaît sans doute que pour donner plus de valeur au noir des boucles, et qu'elle relève en parlant d'un geste qui semble lui être familier. Au repos, la physionomie aurait plutôt un caractère de dureté ou tout au moins d'énergie. Et, chose curieuse, l'impression qui reste d'elle, c'est d'une expression câlinement implorante. Elle semble être de ces femmes qui donnent plus qu'elles ne reçoivent... Cela, c'est l'impression générale et résumée. Et, pour tremper de tendresse son visage énergique, il lui suffit de sourire; les dents éblouissantes illuminent son visage, l'arc de la bouche se détend et se relève, les yeux semblent s'éclairer d'une flamme intérieure, le cœur, si l'on peut dire, lui monte aux joues... C'était Santuzza ou Césarine,

et c'est Marguerite Gauthier. Elle est toute expression.

Est-elle grande ou petite, on ne sait. La taille est d'une souplesse singulière. Elle était petite, tout à l'heure, quand elle se blottissait dans les bras d'Armand. Elle se révolte contre la hautaine pitié de Claude, et la voici qui grandit... grandit... qui devient grande comme le génie. Ses bras sont admirables, et ses mains pleines de race ; elles ont une finesse, une vie, une expression extraordinaires. Ses gestes sont d'une rare harmonie; jamais rien de heurté, d'excessif, de forcé; dans les scènes les plus violentes, alors que la passion la fait frémir toute, elle reste harmonieuse et eurythmique. Elle se livre tout entière : et, si elle ne perd jamais sa pureté de lignes, c'est moins, semble-t-il, par ménagement de ses effets, que par élégance naturelle. Sa démarche est infiniment souple et rythmée; elle glisse plutôt qu'elle ne marche : à chaque pas la taille se cambre et le buste se relève... Jamais la banale comparaison avec un cheval de sang n'aura été plus justifiée. Je disais tout à l'heure qu'elle était toute expression : elle est aussi le charme, et elle est aussi la « race ».

De toutes les qualités de la comédienne, la plus précieuse et en même temps la plus rare est la faculté de transformation. Mme Duse la possède au plus haut point. A mon très vif regret, je n'ai pu l'entendre ni dans la *Locandiera*, ni dans *Magda;* et je ne veux parler ici que de ce que j'ai vu. Dans *Cavalleria Rusticana*, elle est paysanne des pieds à la tête, par sa voix rauque et violente, par ses gestes brusques et sommaires, presque puérils, par sa démarche lourde, par ses pieds attachés, dirait-on, à la terre. Et, même quand elle espère ramener Turrido, quand elle se rapproche de lui avec cette figure câlinement implorante dont je parlais tout à l'heure, on sent en elle, —, par les brusques « sautes » de sentiments toujours poussés à l'extrême, — quelque chose de rustique et de fruste. (Il convient d'ajouter que la troupe de Mme Duse, plus à son aise ici que dans les pièces françaises, a remarquablement rendu le drame pittoresque et un peu brutal de Verga.

Dans la *Dame aux Camélias*, c'est l'amoureuse, rien qu'elle, mais quelle amoureuse! On a reproché à Mme Duse d'avoir trop atténué le côté courtisane du personnage. Il est vrai. Et il est tout à fait amusant de constater ce qu'est devenu le drame, jadis trop hardi, de Dumas. A l'étude réaliste du monde « lorette », s'est substituée une émouvante histoire d'amour, dont les héros ont perdu leur personnalité pour devenir uniquement l'Amant et la Maîtresse. Sans doute, la version de Mme Duse est assez différente de celle de Dumas, et j'imagine que si l'interprète préfère la première à la seconde, c'est qu'elle y trouve son avantage. Mais la *Dame aux Camélias* en a vu bien d'autres! Lors de la dernière reprise à laquelle il ait assisté à Paris, Dumas disait avec une résignation amusée : « Je ne reconnais plus un mot de ma pièce! » Et M. Sarcey, avec sa belle franchise, contait l'autre jour une extraordinaire histoire, qui tendrait à prouver que, au moins sous le rapport des « adaptations », Mme Réjane n'est point inférieure à Mme Duse. Nous avons pardonné à Mme Sarah Bernhardt : nous ne garderons pas rancune à Mme Réjane; ne soyons donc pas trop sévère pour Mme Duse. J'ajoute que, pour la *Dame*, elle a des excuses. Il y a dans la pièce deux parties, l'une de « mœurs », qui est curieuse, quoiqu'un peu passée, depuis près d'un demi-siècle ; l'autre éternelle, puisqu'elle met en scène l'éternelle aventure de deux amants séparés par la vie. C'est forcément celle-ci qui doit se développer aux dépens de celle-là...

Son interprétation admise, Mme Duse est admirable. Je ne puis détailler son jeu scène à scène. Deux exemples montreront au moins ce qu'elle sait ajouter au rôle, dans le sens du rôle, ce qui est vraiment « interpréter ». C'est d'abord au premier acte, lorsque, touchée par l'amour et les paroles d'Armand, elle lui donne la fleur qu'elle avait à son corsage : « Rapportez-la-moi quand elle sera fanée!... » Rien n'égale la tendresse abandonnée qu'elle met dans ce geste. Elle semble vraiment « prendre son cœur » et le mettre entre les mains d'Armand. Et avec quelle grâce attendrie, elle suit la fleur du regard ! Elle l'accompagne, dirait-on, et, au moment où Armand va l'emporter, elle étend ses mains vers elle, promène doucement ses doigts sur les feuilles, la caresse et la cède enfin à Armand. Elle semble à la fois regretter de s'en séparer, et y ajouter de la tendresse... Et cela est exquis ; d'une inspiration délicate et juste. Et plus loin, lorsqu'elle va quitter la maison d'Auteuil, après la scène avec le père Duval, avec quelle tristesse elle « dit adieu » aux fleurs, — des roses, maintenant, — qu'elle tenait à la main et qu'elle a laissées tomber sur la table quand Duval est entré!... — Enfin, c'est, au dernier acte, la lecture de la lettre. Vous savez déjà, que, par une invention que Mme Sarah Bernhardt ne se cache pas de lui avoir empruntée, elle récite cette lettre au lieu de la lire; elle l'a lue tant de fois!... Mais ce qui me semble plus délicat encore, et plus touchant, c'est la dévotion de chacun de ses gestes pour cette lettre qui est à la fois son espoir et son pardon. Elle relit l'adresse, comme pour bien se convaincre qu'elle lui appartient; elle ôte l'enveloppe avec mille précautions, l'étale sur son lit, appuie sa main sur elle comme pour la « soigner », et comme pour lui donner la caresse qu'elle brûle de donner à Armand... Et avec quelle terreur, tout d'un coup, elle aperçoit ses mains amai-

gries! Et comme, sans gestes, par ses attitudes, par son regard anxieux et interrogateur, elle traduit l'idée fixe qui la possède ! Cela est admirable, parce que cela est juste et aussi juste que simple.

Et, Armand revenu, quelle joie ardente et « pressée », comme si elle sentait que cette joie sera courte! Quel gentil geste de caresse vers Nanine, « qui lui parlait toujours d'Armand ». Et quel cri de terreur : « La mort! »... quand elle sent que la vie lui échappe. Nous avons eu, au théâtre, de fortes émotions, mais des émotions de cette qualité-là, si profondes et si complètes, si assurées surtout, meurtrissant le cœur, donnant à l'esprit et au goût une satisfaction aussi complète, nous n'en avons jamais ressenties.

Et elle est supérieure encore dans la *Femme de Claude*. Si l'on retrouve sa grâce enveloppante dans la scène avec Antonin et lorsqu'elle cherche à reprendre Claude, le reste du temps elle est bien la « guenon du pays de Nod » dont parle Dumas. Elle se redresse, elle « grandit ». Elle est mauvaise par nature, elle est le mal instinctif et dominateur. Et avec quelle force, avec quelle variété elle dit, elle joue, les terribles tirades qui composent le rôle de Césarine! Elle frémit toute aux paroles de Claude. Et, comment elle se redresse ensuite, avec quel emportement elle lui répond, avec quelle rage grandissante elle constate son impuissance... voilà ce que j'aurais peine à dire, ce qu'il me serait impossible de dire complètement. Sa diction, très rapide, est si nette, son attitude et ses gestes sont si expressifs et si « parlants » que ceux mêmes qui entendent imparfaitement l'italien, ne perdent pas un mot de ce qu'elle dit...

Par-dessus tous les dons que je signalais en commençant, Mme Duse en possède un autre, plus rare encore, que, seule, Mlle Bartet possède aussi : celui de créer une atmosphère autour d'elle. Le génie qui l'anime est si vibrant, qu'il rayonne sur tout ce qui l'entoure. Le comte Primoli contait qu'elle cherche en général à entrer en scène inaperçue, à n'être vue que lorsqu'elle commence à jouer. Cela est vrai. Mais, dès qu'elle a dit une phrase, tout disparaît à côté d'elle. Jamais je n'ai mieux compris, je ne dis pas l'inutilité, mais l'insuffisance du décor. Ceux dans lesquels elle jouait à la *Renaissance* étaient effroyables; on ne les voyait que lorsqu'elle n'était pas là...

Et maintenant, faut-il établir un parallèle entre Mme Duse et ses rivales françaises? Ce serait une besogne un peu puérile. On l'a comparée à Mme Sarah Bernhardt: elle est précisément le contraire; à Mme Réjane : elles ont ceci de commun qu'elles peuvent jouer la comédie et le drame; mais, en face du jeu direct et simple de Mme Duse, celui de Mme Réjane paraît le comble de l'artifice. Je ne vois guère que Mme Bartet qui, — par des moyens tout à fait différents, et avec des dons tout autres, — puisse donner des émotions analogues, sinon tout à fait semblables.

J'ai à peine la place de vous parler de la dernière représentation donnée par Mme Duse. Avec infiniment de tact, elle a échappé au petit ridicule où l'on n'eût peut-être pas été fâché de la voir tomber. Son succès a été prodigieux. Jamais public plus « artiste » n'a fait plus beau succès à une comédienne. On lui a crié : « Au revoir! » Elle reviendra. Si elle pouvait revenir avec un répertoire un peu renouvelé, un peu plus moderne, notre joie serait plus grande encore. C'est une artiste incomparable par la vérité, par la puissance et par le charme. Je le répète, je n'ai jamais vu jouer la comédie comme cela.

JACQUES DU TILLET.

P.-S. — Au moment où je corrige les épreuves de cet article, j'apprends la mort de Meilhac. Je puis dire seulement aujourd'hui la peine que nous donne cette mort. Je tâcherai de dire la semaine prochaine quelle perte c'est pour notre art dramatique. Il en a été un des représentants les plus éclatants. Nul peut-être n'a rendu avec plus de vérité et plus d'esprit les mœurs contemporaines. Il a été un peu pour notre époque ce que Marivaux a été pour la sienne. C'est un grand, un très grand vide qu'il laisse après lui.

J. T.

CHOSES ET AUTRES

Eh quoi ? vous que j'ai connu d'un esprit si libre, si personnel, ennemi de toute contrainte d'état, et qui avez porté si loin vos investigations dans les forêts vierges de la science, grâce à cette liberté même, c'est vous qui avez doté le pouvoir central d'un nouvel instrument de tyrannie? Votre « lorgnette humaine », mon cher Séguy, mais c'est la lorgnette du diable, que vous voulez dire! Quand je vous ai vu dans votre atelier de la rue Monsieur-le-Prince, au milieu de vos mécaniques bizarres et inquiétantes, c'est donc un appareil de trahison et de scélératesse que vous fabriquiez sournoisement! J'aurais dû m'en douter.

Vous avez commis froidement ce crime : vous avez rendu la fraude désormais impraticable, avec votre infernale lorgnette, que vous appelez « humaine ». Vous ajoutez l'ironie à la perversité, et c'est par là surtout que se fait connaître le diable.

Car le diable est, par excellence, un moqueur ; il ne se contente pas de faire le mal, il rit du mal qu'il fait, et c'est par ce mauvais rire, ou plutôt ricanement, qui brave les puissances de la nature et nous donne froid dans le dos, que le diable révèle la spécialité de son génie.

Nous n'aurons plus à préparer un petit nid entre les chemises et les pantalons, dans nos sacs de voyage, pour y déposer les cigares de la Havane, le petit bout de dentelles de Malines ou la simple petite boîte d'allumettes réellement combustibles, que nous offre la consciencieuse Belgique. Malles et valises, revêtues de peau de phoque, de cuir de rhinocéros, votre lorgnette perce tout, d'outre en outre. La rapidité des voyages à la vapeur et la quantité des voyageurs étaient deux obstacles tous les jours plus insurmontables à l'inspection de la douane internationale. Il devenait impossible d'ouvrir et de visiter efficacement, entre l'arrivée et le départ de deux trains express, le nombre effrayant des colis. Les gares de chemins de fer, au milieu du fouillis des paquets défaits et des hardes dispersées, ressemblaient aux rues de Larissa dévastées par les Turcs.

Les cadenas, les serrures, rouillés par l'air salin des plages, ne s'ouvraient qu'après un long travail, les petites clefs se perdaient dans la cohue : l'agitation d'une multitude de névrosés, les appels des chefs, les coups de sifflet des locomotives, les cris et les réclamations en toute langue, mettaient les bons douaniers ahuris en un tel état qu'ils n'y voyaient plus clair. Vous les avez gratifiés d'une clairvoyance artificielle et miraculeuse. Vous avez doublé leur œil, heureusement borné par la nature, d'un second œil qui voit à travers le bois des chapelières et le cuir des valises. Inutile désormais d'ouvrir les serrures grinçantes, de soulever les couches superposées des jaquettes et des robes. Le douanier passe majestueux et serein, devant la ligne des bagages, comme un prestidigitateur de théâtre : il a tout vu en un moment, sans toucher à rien.

Mais vous n'avez pas vu, vous, combien de crimes vous avez faits en un seul. D'abord vous avez supprimé de la vie moderne, toujours plus décolorée et plus pauvre en imprévu, les surprises de la fraude. Ce serait peu : vous avez assuré un avenir illimité à la politique protectionniste et douanière. Vous rajeunissez les octrois sur leur déclin et leur rendez l'espérance. L'État pourra hausser, en toute tranquillité, ses tarifs, je ne sais jusqu'à quel niveau.

Un principe de la philosophie fiscale conseillait à l'Etat de ne pas augmenter les droits de douane à l'excès, mais plutôt de les tenir dans une certaine mesure, pour ne point aiguillonner l'instinct de la fraude. Cette barrière naturelle aux débordements d'une fiscalité en délire, vous l'avez abattue.

L'État se souciera bien maintenant de perfectionner ses cigares : nous sommes condamnés irrévocablement au tabac infumable, au londrès infect, aux havanes de contrebande, c'est-à-dire aux faux havanes, car l'État a aussi sa fraude, souveraine et incoercible supercherie, qu'il exerce à nos dépens. Les essais de réforme des allumettes sont abandonnés : vivent le phosphore et la nécrose ! Voilà votre œuvre, ô Séguy ! y avez-vous pensé ?

Et pouvez-vous au moins nous dire où s'arrêtera l'application insolente de votre lorgnette inhumaine ? Le secret des lettres, les intimités de la correspondance sont abolis, il n'y faut plus songer. Un de ces jours par une combinaison diabolique des rayons X, de la photographie et de la lorgnette, vous nous donnerez un instrument supérieur à tous les autres, par lequel sera réalisé l'idéal du sage, la vie sans mystère et sans voiles, dans une maison de verre.

Tout sera verre et transparence et limpidité dans la société qui s'annonce. Les matériaux de nos maisons, les tissus de nos vêtements d'hiver ou d'été resteront les mêmes ; hommes et femmes s'envelopperont de fourrures épaisses ou de draps fins et de soies légères, il n'importe, cette société sera comme celle des dieux et des déesses dans l'Olympe antique, moins la pureté des lignes, et de là une foule d'avantages et d'inconvénients, dont il serait difficile de prévoir les conséquences multiples ; mais ce qui est sûr, c'est qu'une grande partie des fraudes mondaines et de la diplomatie de salon sera bannie de chez nous, et la vérité commencera à régner sur la terre éclairée par la science.

Voici comment la lorgnette diabolique se retourne contre le diable ; elle devient la plus redoutable ennemie de l'individualisme, elle augmente dans des proportions infinies l'action du pouvoir central, la force de police et la discipline d'État : elle poursuit dans ses derniers retranchements l'initiative vaincue, elle rétrécit d'une manière effrayante les domaines de la liberté, du déguisement et de la mode ; c'est en quoi le diable a eu la vue courte ; pour la satisfaction d'une curiosité passagère et la gloriole de faire voir jusqu'où peut aller son génie d'invention, le diable détruit tout ce qui faisait le charme et la solidité de son empire. O Séguy, Séguy, vous tuez le diable, c'est presque un suicide, et qu'allons-nous devenir nous-mêmes sans le diable ?

* * *

Il nous reste, heureusement, l'illusion et l'esprit de ruse : l'illusion, modiste prestigieuse, qui revêt les corps et les âmes du contour des plus belles formes et du chatoiement des couleurs, et l'esprit de ruse, qui fait que l'homme se trompe lui-même avant de tromper les autres.

Aussi longtemps que ces biens ne nous auront pas été arrachés, l'homme le plus pauvre ou le plus riche, le plus ignorant ou le plus savant, trouvera dans son cœur, impénétrable à tous les télescopes, les ressources nécessaires à sa vie morale.

* * *

Chateaubriand, rentré en France après Brumaire, tout saturé d'anglicanisme, retraçait ainsi ses impressions :

Je nourrissais toujours au fond du cœur les regrets et les souvenirs de l'Angleterre ; j'avais vécu si longtemps dans ce pays que j'en avais pris les habitudes. Je ne pouvais me faire à la saleté de nos maisons, de nos escaliers, de nos tables, à notre malpropreté, à notre bruit, à notre familiarité, à l'indiscrétion de notre bavardage.

Mais peu à peu je goûtai la sociabilité qui nous distingue, ce commerce charmant, facile et rapide des intelligences, cette absence de toute morgue et de tout préjugé, cette inattention à la fortune et aux noms, ce nivellement naturel de tous les rangs, cette égalité des esprits qui rend la société française incomparable et qui rachète nos défauts : après quelques mois d'établissement au milieu de nous, on sent qu'on ne peut plus vivre qu'à Paris.

Il n'est pas bien sûr que quatre-vingt-dix-sept ans après cette date, et au milieu de la démocratie débordante, un écrivain attentif se permît encore de dire que « le nivellement naturel de tous les rangs et l'inattention à la fortune » rendent la société française incomparable à toute autre.

La morgue des situations et l'orgueil de l'argent ont relevé des barrières que l'on croyait tombées pour toujours et en ont construit de nouvelles.

JEAN-LOUIS.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

La crise allemande.

« L'Empereur me reverra. » Elle se réalise la prophétie de M. de Bismarck ; l'Empereur revient à lui, ou du moins à son système. Bismarck, avant de mourir, assistera à une résurrection du bismarckisme. Guillaume II repentant revient à ses anciennes amours et la semaine derrière, M. de Bulow, revenant de Kiel, avec, en poche, sa nomination de secrétaire d'État aux Affaires étrangères, s'arrêtait en compagnie du prince de Hohenlohe à Friedrichsruhe pour recevoir l'investiture et les conseils du vieil ermite, qui, le voulût-il, est désormais condamné par l'âge et la maladie au rôle de conseiller.

Quel chemin fait depuis sept ans! Que nous sommes loin du temps où épris de liberté, féru de socialisme, il convoquait à Berlin les philanthropes de tous les pays pour rechercher avec eux la solution de la question sociale.

Ce ne fut qu'un rêve, un des nombreux rêves de ce souverain ondoyant et divers qui fait à lui tout seul une plus forte consommation de ministres que les parlements les plus inconstants et qui depuis la démission du prince de Bismarck n'a pas disgracié moins de vingt ministres parce que tel était son bon plaisir et sans même que ses parlements, celui de son empire et celui de son royaume, l'y aient seulement encouragé.

L'Allemagne entre maintenant en pleine réaction. Le parti des agrariens et des hobereaux triomphe sur toute la ligne, et le prince de Hohenlohe se trouve, sans qu'il y soit pour rien, à la tête d'un ministère parfaitement homogène.

La première victime de cette dernière hécatombe a été le baron de Marschall. Le procès Tausch l'avait marqué du signe fatal. Ce Badois téméraire avait eu l'imprudence de s'attaquer à l'une des institutions fondamentales de l'Allemagne bismarckienne. Il avait voulu épurer la police politique, cette incomparable pépinière de bandits de plume où le vieux chancelier recrutait ses fidèles reptiles. M. de Caprivi eut la naïveté, lui aussi, de trouver que la fréquentation de cette engence était répugnante. Il lui en coûta cher. Son ancien collaborateur ne sut pas profiter de la leçon. Le même venin a mis fin à sa carrière ministérielle qui ne fut pas sans quelque éclat. Il quitta Berlin le jour où la partialité du président chargé de juger les policiers Tausch et Lutzow laissa prévoir l'acquittement certain du protégé des comtes Eulenbourg, favoris de l'empereur. Personne ne se trompa sur la signification de ce départ. On comprit que le congé n'était qu'un prétexte. La démission se fit attendre seulement le temps nécessaire pour remanier le cabinet, déjà sensiblement modifié depuis que le prince de Hohenlohe avait été appelé à le présider.

On lui avait enlevé son ministre de la guerre, le général Bronsart de Schellendorff, avec lequel il était pourtant parfaitement d'accord sur la nécessité de réformer la code pénal militaire. Il avait vu partir son ministre de la marine, l'amiral Hollmann, qui n'avait pas su imposer au Reichstag le vote des crédits exigés par l'empereur pour l'augmentation de sa flotte.

L'amiral qui avait préparé les projets que l'amiral Hollmann avait défendus avec trop de mollesse fut appelé à prendre le portefeuille et à préparer le branle-bas pour la rentrée.

Entre temps, M. Miquel, ministre des finances, qui était en vacances, avait été précipitamment rappelé à Berlin. L'empereur avait longuement conféré avec

lui à Potsdam avant de partir. Ce n'était évidemment pas pour rien. Personne ne songea à trouver extraordinaire que Guillaume II pût avoir l'idée de faire entrer plus avant dans sa confiance, à cette heure de réaction, l'ancien bourgmestre libéral de Hambourg, l'ancien socialiste, — Guillaume II le fut bien lui-même et Bismarck ne fut-il pas l'ami de Lasalle ! — l'ancien disciple de Karl Marx : on savait que Guillaume II ne s'était pas trompé le jour où, à Hambourg, il mit familièrement la main sur l'épaule de M. Miquel en lui disant : « Vous êtes mon homme. » Depuis que la faveur impériale l'avait appelé au ministère des finances, il avait donné des gages de sa souplesse. Il était prêt à en donner encore, et tant qu'on voudrait et jusqu'où l'on voudrait. Il était disposé à contresigner tous les crédits que demanderait l'Empereur pour sa flotte.

Le nouveau ministre de la marine avait conféré avec lui avant d'entrer en fonction. Il était décidément l'homme de l'Empereur. Pendant quelques jours il put se croire chancelier.

Mais il fallut déchanter. Il n'eut même pas la vice-chancellerie dont on annonçait la création à son profit, qui a été effectivement créée, mais dont un autre a été le bénéficiaire, un comparse quelconque, M. Powabolsky, ministre du trésor, que l'on faisait en même temps, ministre de l'intérieur, en remplacement de M. de Bœtticher, qui n'était plus dans le mouvement. Quant à M. Miquel, il ne recevait que la vice-présidence du conseil des ministres de Prusse.

Il fallait pourvoir aussi au remplacement du directeur général des postes, M. de Stephan, l'organisateur des postes allemandes. L'empereur fit choix d'un général retraité, M. Podbielski, dont les journaux libéraux allemands ont dit que ses connaissances techniques se bornaient à l'expérience qu'il avait pu acquérir en expédiant des lettres à ses amis. Ces journaux se trompaient évidemment. Le général Podbielski n'est pas ministre depuis une semaine — car on en a fait un ministre — et il a déjà fait une réforme. Il a donné des uniformes et des sabres aux facteurs ruraux.

Restait à trouver un successeur à M. de Marshall. A la surprise générale, ce n'est pas un général sur lequel s'est portée la faveur impériale. C'est un diplomate de carrière qui a été choisi. Comme l'empereur d'Autriche, comme le tsar, Guillaume II s'est adressé à un jeune ambassadeur, M. de Bulow, qui représentait l'Allemagne à Rome depuis deux ans à peine, venant de Bucharest où il fut le collègue du comte Goluchowski. M. de Bulow avait un autre titre. Il était le fils de l'ancien collaborateur du prince de Bismarck à ce même office des affaires étrangères. Il avait les traditions et il avait conservé des relations à Friedrichsruhe. Il fut mandé à Kiel, où l'Empereur — soignons la flotte — assistait à des régates. Il ne s'agit plus maintenant que de trouver un ambassadeur à envoyer à Rome.

Et l'Empereur, satisfait de la besogne accomplie, est parti pour aller faire son voyage annuel sur les côtes de Norvège.

A-t-il lieu d'être vraiment satisfait? S'il lit les journaux allemands, son bonheur ne sera pas sans mélange. Il verra que des organes qui ne sont pourtant pas révolutionnaires, comme la *Gazette de Cologne*, mènent une campagne d'une violence extrême contre la politique nouvelle dont ces remaniements ministériels sont le signal. Il verra qu'un homme comme M. de Bennigsen, l'ex-leader de ces nationaux-libéraux qui ont jusqu'ici constitué le noyau de toutes les majorités ministérielles, est décidé à donner sa démission de président supérieur de la province de Hanovre, pour ne pas servir un gouvernement carrément agrarien et réactionnaire. Il verra que le prince Hohenlohe lui-même, le chef nominal de ce ministère, que l'on a tellement retapé et raccommodé, qu'il ne peut plus en reconnaître les morceaux, fait aussi ses réserves et laisse prévoir qu'il se retirera si la réforme du code militaire ne se réalise pas conformément aux engagements qu'il a pris devant le Reichstag.

Tout cela n'est pas très rassurant pour l'automne. Mais Guillaume II aime la lutte. Il n'hésitera pas, au contraire, et foncera avec d'autant plus d'ardeur que la résistance sera plus vive. Il ne voit dans les adversaires de sa politique nouvelle que des ennemis de l'empire. Il ne reculera devant rien. Si le Reichstag refuse ses crédits maritimes, le Reichstag sera dissous. Si la Chambre des députés de Prusse repousse encore une fois la loi sur les associations dont le texte intégral a été rétabli par la Chambre des seigneurs, le Landtag sera dissous. Si les électeurs persistent, il fera comme l'a fait jadis Bismarck, il se passera du Reichstag et du Landtag et gouvernera tout seul avec ses ministres.

C'est très simple, ou plutôt c'était très simple en Prusse il y a près d'un quart de siècle et avec M. de Bismarck, sous le vieux Guillaume qui laissait faire son ministre. Ce sera beaucoup plus compliqué sous Guillaume II, opérant lui-même, dans l'Allemagne actuelle, surtout avec la marée montante, et combien vite ! du socialisme.

Mais Guillaume II ira-t-il jusqu'au bout ? Ce ne serait pas la première fois qu'il s'arrêterait en route pour changer son fusil d'épaule.

CHARLES GIRAUDEAU.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

VERS LE POLE, par *M. F. Nansen*, traduction de M. Ch. Rabot (Flammarion). — Le nom de Nansen a « volé par la bouche des hommes » il y a quelques mois. Pensez donc : détenir le record du monde dans la marche vers le nord! par ce temps de sport et de littérature polaire à outrance un pareil titre suffirait à lui seul pour hausser un homme à la gloire. Gloire éphémère, dira-t-on, puisque demain Andrée, ou quelque autre casse-cou, peut atteindre le pôle même. Aussi Nansen a-t-il visé un but plus élevé, et, en organisant une expédition qui pouvait avoir le sort de celle de la *Jeannette* et devait en tout cas être longue et périlleuse il avait en vue plutôt les progrès qu'il pourrait ainsi faire faire à la science que la satisfaction un peu puérile d'avoir atteint un certain point mathématique en somme sans grande importance. Et puis il tenait son système, sa théorie de l'existence d'un courant qui, partant de l'Océan glacial de Sibérie, aboutit à la côte orientale du Grönland en passant par le bassin polaire; or, pour l'amour de son système, quel est le vrai savant qui ne risquerait cent fois sa peau et ses os? Le hardi Norvégien a rendu en outre un service à l'humanité en général en lui montrant ce que sa frêle enveloppe pouvait endurer de fatigues et supporter de privations quand elle est animée par le feu sacré, composé étrange, et fort rare du reste, fait d'enthousiasme, de gaîté et de résignation. Rien qu'à ce point de vue le livre mériterait une lecture attentive, mais le grand public amoureux d'aventures fantastiques et de récits palpitants y trouvera également son compte; l'assaut des glaces contre le *Fram* à la date du 3 janvier 1895 est vraiment terrifiant... « A cinq heures du matin Sverdrup m'annonce que le toross s'est avancé tout contre le *Fram* et va crouler sur le pont... le fracas est épouvantable. » Il semble, à certains moments, qu'on soit en proie à ce cauchemar particulier où un point noir, gros d'abord comme la tête d'une épingle se transforme peu à peu en une montagne qui va infailliblement vous écraser... Je recommanderai aussi certaine chasse au morse où le burlesque se mêle au tragique et de nombreuses chasses à l'ours, très drôles mais où l'on trouve presque toujours la petite note sensible donnée généralement par les oursons pleurant leur mère tuée par les barbares. Car quant à moi, ce qui m'a le plus frappé dans la relation de Nansen, c'est que ce savant, cet explorateur héroïque, ce philosophe, ce grand chasseur devant le Seigneur est avant tout un poète ou mieux encore un *sensible*, dans le sens qu'on donnait à ce mot au XVIII[e] siècle. Il est telles pages où l'on croit entendre un Rousseau égaré vers le 85° latitude nord et s'attendrissant au cliquetis de ses périodes sonores : « Solennelles forêts, vous avez été les confidentes de mon enfance. Au milieu de vous, j'ai appris à sentir les grandes impressions de la nature, sa sauvage majesté et sa mélancolie. Pour la vie, vous avez donné à mon âme une impression indélébile. Seul, au milieu des grands bois, assis devant un feu, sur les bords d'une mare solitaire, sous le ciel étoilé, combien j'étais heureux dans cette magnifique harmonie de la nature! » Rhétorique curieuse, mais plus froide que la banquise où le *Fram* est retenu prisonnier. Ces simples mots qui reparaissent périodiquement dans le journal de voyage : Ma petite Liv a aujourd'hui un an... deux ans... C'est l'anniversaire de la naissance de ma femme, celui de notre mariage, etc. nous vont au cœur par une voie cent fois plus courte que les solennelles forêts et les grandes impressions de la nature. Toutefois, chez Nansen, la sensibilité ne fleurit pas aux dépens de la gaîté et d'une gaîté de fort bon aloi. Il a compris l'influence bienfaisante que cette magicienne était seule capable d'exercer dans une vie condamnée à l'inaction au milieu des mornes solitudes. Aussi multiplie-t-il les fêtes à bord; le moindre anniversaire devient le prétexte de réjouissances originales où un entrain endiablé « est de rigueur » pour faire concurrence au froid de — 40°. Il faut lire notamment la description du 17 mai, fête nationale norvégienne.

Les manifestations politiques ne sont pas interdites et même le médecin s'est transformé pour la circonstance en socialiste intransigeant, réclamant la journée de travail normale... Il ne fut jamais accablé de besogne pourtant, le brave docteur, et même, ô ironie! en une certaine occasion il se trouva être le seul malade de tout l'équipage. A partir du moment où Nansen quitte le *Fram* en compagnie de son fidèle Johansen pour marcher vers le Nord, la lutte contre la nature devient pour ainsi dire un corps à corps incessant. Sous une vignette où l'on voit un kayak traîné sur la banquise par un homme et un chien — tels les miséreux de nos grandes routes — on lit ces simples mots, d'une éloquence lapidaire : « Nos progrès sont extrêmement lents. » Enfin il faut hiverner sur la terre François-Joseph, dans une hutte abominable, vivant de graisse de morse et de bouillon d'ours, au milieu d'une saleté telle que la seule perspective d'un nettoyage à fond dans quelques mois fait courir un frisson de plaisir entre la peau et l'épaisse couche de crasse qui la recouvre. Eh bien, même alors la gaîté ne perd point tous ses droits. Ensevelis côte à côte vingt heures sur vingt-quatre dans leur sac de couchage, les deux compagnons font des gorges chaudes sur leur chevelure broussailleuse, leur barbe hirsute, leur face de ramoneurs. Jamais ils ne se disputent : « seulement, dit Johansen, j'ai la mauvaise habitude de ronfler, et lorsque j'étais trop bruyant Nansen me donnait des coups de pied dans le dos... » Que dire du retour et du triomphe final? les moindres détails sont connus de tous. Mais arrivé à la fin du volume une question se pose : Nansen renouvellera-t-il sa tentative? Certaines allusions peuvent d'abord le faire supposer; plus tard, quand, au moment où il va quitter le *Fram*, Sverdrup, le capitaine, lui adresse cette requête naïve et touchante : « J'ai une faveur à vous demander; si vous revenez avant nous en Norvège et que vous songiez à partir pour le pôle sud, soyez assez bon pour m'attendre; je tiens à vous accompagner là-bas... » Nansen ne répond rien et sans doute il songe à sa femme, à la petite Liv, aux douceurs du foyer familial.

G. ART.

Paris — Chamerot et Renouard Imp. les *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 35317. *Le Directeur-gérant :* HENRI FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 3. 4e SÉRIE. — TOME VIII 17 JUILLET 1897.

LA POLITIQUE

La Chambre a entendu deux beaux discours, l'un de M. Jaurès, l'autre de M. Deschanel. Je sais des esprits chagrins qui trouvent que c'est trop d'éloquence : « Il ne faudrait pas, disent-ils, qu'on fît tous les jours des discours comme ceux-là. » Eh ! Messieurs, rassurez-vous ; on n'en fera pas tous les jours, et pour cause.

J'estime, pour moi, que l'éloquence a sa place nécessaire dans la vie politique : toute question de parti mise de côté, des orateurs comme M. Jaurès et M. Deschanel font grand honneur à une assemblée.

Avez-vous remarqué que, soutenant deux thèses contraires, ils se sont rencontrés pour signaler dans la spéculation un des plus grands maux dont souffre l'agriculture ?

Si les prix montent, la différence n'entre pas dans la poche du cultivateur ; s'ils baissent, nous ne payons pas notre pain et notre viande moins cher : entre celui qui produit et celui qui consomme, il y a celui qui spécule.

Nous avons reçu sur ce sujet d'intéressantes communications. Un fidèle lecteur de la *Revue*, M. Victor Locquin, nous adressait dernièrement une étude sur l'organisation du crédit agricole par l'État. Nous n'allons pas si loin, et nous croyons que l'intervention de l'État doit être seulement un contrôle, un encouragement et au besoin une subvention.

Mais dites-vous que, quoi que vous fassiez, vous n'aurez pas fait grand'chose si le cultivateur ne se défend pas lui-même.

Son instrument de défense, c'est l'association. Les syndicats agricoles sont dans l'enfance : un jour, ils pourront jouer un rôle décisif comme agents de production et comme agents de crédit.

De même pour le consommateur : s'il paye trop cher son pain et sa viande, il doit s'en prendre avant tout à lui-même. Pourquoi, dans les villes, ne fondons-nous pas des sociétés coopératives? pourquoi ne défendons-nous pas nos intérêts nous-mêmes?

L'association n'est pas tout. M. Deschanel a indiqué un certain nombre de réformes utiles, pratiques : il serait d'autant plus urgent de s'occuper de ces réformes que peu à peu les campagnes se dépeuplent.

D'après M. Jaurès, il n'y aura bientôt plus que des « paysans provisoires ». Hélas! le mot est juste. Demain ce paysan, fils de paysan, las des lourds impôts, des intérêts usuraires et des frais de toute sorte qui écrasent la propriété foncière, vendra son lopin de terre pour un morceau de pain et s'en ira à la ville voisine. Hier, il était « quelqu'un » sur son champ; qui sait ce qu'il sera dans six mois? peut-être « un numéro » au chantier ou à l'hôpital.

Souhaitons qu'en allégeant les charges qui pèsent sur lui on retienne le paysan aux champs. Souhaitons aussi qu'un plus grand nombre de bourgeois aillent vivre sur la terre, non pour mener l'existence du gentilhomme campagnard, mais pour employer leurs capitaux à améliorer le sol, pour donner l'exemple d'une culture perfectionnée, pour se rapprocher de ceux qui travaillent et pour travailler eux-mêmes. Des jeunes gens intelligents, ayant quelque fortune, trouveraient là une vie honorable et utile.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

LETTRES INÉDITES DE NAPOLÉON Ier [1]

La légende s'en va et le temps est loin où Napoléon Ier nous apparaissait à travers les Entretiens de Sainte-Hélène et la Correspondance officielle publiée pendant le second Empire sous les auspices du prince Napoléon. On sait que, pour éviter des « abus incontestables », la commission que présidait le fils du roi Jérôme avait éliminé toutes les pièces qui ne présentaient pas l'empereur à la postérité « comme il aurait voulu s'y montrer lui-même » Les documents mis au jour en ces dernières années, l'ouvrage que publie M. Lecestre et dont nous donnons ci-dessous quelques extraits, nous font voir de plus près *le monstre*. On apprendra comment Napoléon Ier traitait les questions de presse, de police, de discipline et aussi quelle était son opinion sur les membres de sa famille, et l'on ne s'étonnera plus si certaines de ses lettres ont été, après lecture, prudemment réintégrées dans les cartons des archives. On raconte que sous le second Empire le roi de Westphalie ayant eu une vive discussion avec son neveu Napoléon III à propos d'une de ses incessantes demandes d'argent, termina ses plaintes en s'écriant : « Vous n'avez rien du grand homme ! — Pardon, répliqua Napoléon III, j'ai sa famille. » Les lettres inédites publiées par M. Lecestre confirmeront ce jugement.

Presse.

A M. Fouché.

22 mai 1805.

La *Gazette de France* est le journal qui me semble le mieux rédigé, dans le meilleur esprit. Il a d'ailleurs l'adresse de se procurer de très bonne heure des nouvelles de Londres. Il est animé d'un bon esprit national. Son titre d'ailleurs se trouve très heureux pour être conservé; il ne rappelle aucun fâcheux souvenir de la Révolution. Protégez-le le plus que vous pourrez, en lui envoyant tous les renseignements qui viendraient à votre connaissance.

Je vous ai déjà fait connaître l'intention où je suis de nommer un censeur auprès du *Journal des Débats*. Ce journal me paraît d'ailleurs tout à fait déchoir; il ne donne plus que des nouvelles de vieille date de l'étranger. Il serait peut-être bon de réunir le feuilleton de ce journal à la *Gazette de France;* mais il faudrait que les rédacteurs de la *Gazette de France* ne changeassent pas, et que M. Geoffroy continuât à rédiger le feuilleton. Mais le titre de lois du pouvoir législatif, actes du gouvernement, etc., ne convient plus. Il sera d'ailleurs fort heureux d'arracher ce journal des mains de Bertin, agent d'intrigues et de trahison. Si la chose ne se fait pas de gré à gré, préparez-la toujours; car, au premier mauvais article des *Débats*, je le supprime.

Faites faire des articles contre la princesse D***, qui se répand à Rome en propos indécents et ridicules. Vous savez qu'elle a vécu longtemps avec un chanteur; que ses diamants, dont elle fait tant de bruit, sont de Potemkin, et sont le fruit de son déshonneur. Il vous sera possible de vous procurer des renseignements sur elle, et de la tourner en ridicule. Elle veut passer pour une femme d'esprit; elle est liée avec la reine de Naples, et, ce qui est aussi étonnant, avec Mme de Staël.

A M. Fouché, ministre de la police générale.

Fontainebleau, 26 messidor an XIII
(15 juillet 1805).

La *Gazette de France* me parait marcher fort mal. Je ne sais pourquoi elle débite la sotte nouvelle du mariage du prince Eugène avec la reine d'Étrurie. Il y a beaucoup d'autres articles inconvenants. Recommandez au rédacteur d'être plus sensé.

A M. de Lavallette, conseiller d'État.

Saint-Cloud, 14 août 1807.

J'approuve beaucoup que M. Bertin-Devaux cesse toute influence, directe ou non, sur le *Journal de l'Empire*. Je suis trop bien instruit des relations qu'il a eues à l'étranger dans d'autres temps pour que je ne sois pas satisfait du parti qu'il prend. En effet son existence ne peut être sûre, et à l'abri de tout retour dans des circonstances imprévues, qu'en ne se mêlant plus d'aucune manière d'influence politique. Quand cela ne serait pas vrai, j'en ai tellement le préjugé, qu'il est un des hommes de France qui a le plus besoin de se conduire avec prudence et d'éviter tout ce qui tendrait à l'impliquer dans des affaires politiques. Car il est temps enfin que ceux qui ont, directement ou indirectement, pris part aux affaires des Bourbons, se souviennent de l'Histoire sainte et de ce qu'a fait David contre la race d'Achab. Cette observation est bonne aussi pour M. de Chateaubriand et pour sa clique. Ils se mettront, par la moindre conduite suspecte, hors de ma protection.

Quant à la place d'agent de change, je m'en ferai rendre compte. Si M. Bertin est bien famé sous les rapports d'argent, ce que je crois, je le nommerai et verrai avec plaisir que M. Fiévée acquière à son profit ces deux douzièmes du journal. Je suppose qu'il connaît bien maintenant l'esprit dans lequel je veux qu'il soit rédigé, et qu'il est bien convaincu que celui qui reçoit mes bienfaits et dont les écrits influent directement sur l'opinion, doit suivre une marche droite et franche, sans réaction, agir et parler enfin comme aurait parlé un bon serviteur de David aux partisans de la dynastie précédente.

1. Ces lettres sont extraites de l'ouvrage en deux volumes que publie aujourd'hui la librairie Plon et Cie.

A M. Fouché, ministre de la police générale.

Paris, 10 mars 1808.

Témoignez mon mécontentement au rédacteur du *Journal des Débats*, qui n'imprime dans cette feuille que des bêtises. Il faut être bien niais pour dire, dans un article de Hambourg, que le roi de Suède peut mettre, avec le secours de l'Angleterre, une armée de 100 000 hommes sur pied. Faites-lui faire un article dans son numéro de demain pour se moquer de ces 100 000 hommes. Le roi de Suède n'en peut pas mettre sur pied plus de quinze mille; les Anglais ne lui en fourniront point, si ce n'est quelques régiments de déserteurs. Il est donc ridicule d'attirer l'attention sur une lutte pareille. La Suède peut perdre la Finlande : voilà ce qu'il y a de plus clair. Nos journaux sont en vérité bien bêtes, et cette bêtise a de l'inconvénient, parce que cela donne une importance morale à des princes qui ne sont rien.

Secret des lettres.

Au prince Eugène Napoléon, vice-roi d'Italie.

Fontainebleau, 9 novembre 1807.

Faites arrêter toutes les malles venant de Suisse, de Vienne et même celles de France, et faites saisir toutes lettres venant d'Angleterre ou y allant, et écrites en anglais. Vous les ferez jeter au feu, après en avoir extrait ce qu'elles pourront contenir d'intéressant.

A M. de Lavallette, directeur général des postes.

Fontainebleau, 14 novembre 1807.

Je reçois votre lettre sans date. Les mesures que vous avez prises ne sont pas suffisantes. Vous n'avez arrêté que 12 000 lettres; c'est bien peu de chose. Si vous les aviez fait arrêter à Bayonne, à Bordeaux, etc., vous en auriez bien davantage. Toutes les fois qu'il arrivera sur les côtes un bâtiment venant d'Angleterre, prenez soin que toutes les lettres soient saisies et vous soient envoyées. Prenez de nouvelles mesures, et apprenez-moi que vous avez une grande quantité de ces lettres.

A M. de Lavallette, directeur général des postes.

Saint-Cloud, 29 mars 1808.

Il est nécessaire d'arrêter à la poste toutes les lettres des ministres étrangers qui résident à Madrid. Il faut les retenir une quinzaine de jours; on les laissera passer après ce délai.

Le déchiffrement des dépêches du sieur Henry, chargé des affaires de Prusse à Madrid, serait très essentiel dans les circonstances actuelles.

Il est nécessaire aussi de retarder toutes les lettres venant d'Espagne et adressées à la division espagnole qui est sous les ordres du prince de Ponte-Corvo. Prenez des mesures pour cela ; vous me ferez connaître ce que vous aurez fait. Il faut apporter une vingtaine de jours de retard dans le passage de ces lettres, et les faire visiter attentivement pour en ôter toutes celles d'un mauvais esprit.

Police et discipline.

A M. Fouché, ministre de la police générale.

Camp de Boulogne, 11 fructidor an XIII
(29 août 1805).

Permettez-moi de vous le dire, je ne comprends rien à votre conduite. Ou vous avez une grande ignorance des hommes, ou vous cherchez à m'occuper de choses qui ne doivent point me regarder. Lecourbe est à Paris ; il ne doit pas y être : il n'y a point d'homme plus faux et plus profondément scélérat. Que dans douze heures il soit hors de Paris, et n'y revienne jamais. Quand on a les premières idées de gouvernement, on doit sentir que Lecourbe ne doit jamais rester qu'à cent lieues de Paris. Vous n'auriez jamais dû lui conseiller de [venir].

Un autre objet est Mme de Staël. Elle prétend que je lui ai permis de venir à Paris, et elle veut y rester. Qu'elle se rende à Coppet ; vous sentez que je ne suis pas assez imbécile pour la vouloir à Paris plutôt qu'à vingt lieues. Elle ne se mêle que des affaires de la France, à Genève, qui est le pays du monde... Faites connaître à ses amis qu'elle s'arrêtera à quarante lieues. Tous les éléments de discorde, il faut les éloigner de Paris. Il n'est pas possible que, quand je serai à deux mille lieues, à l'extrémité de l'Europe, je laisse aux mauvais citoyens le champ libre d'agiter ma capitale.

Donnez ordre que le sieur Kuhn, consul d'Amérique à Gênes, soit mis en état d'arrestation comme porteur d'une croix de Malte donnée par les Anglais, et comme agent des Anglais. Ses papiers seront saisis ; le dépouillement en sera fait, et il sera maintenu au secret jusqu'à ce que vous m'en ayez rendu compte. Cet individu, ayant reçu une décoration étrangère, n'est plus Américain. Du reste, je suis fâché que vous ayez communiqué avec l'ambassadeur des États-Unis. Ma police ne connaît pas d'ambassadeur. Je suis le maître chez moi. Quand un homme m'est suspect, je le fais arrêter. Je ferais même arrêter l'ambassadeur d'Autriche, s'il tramait quelque chose contre l'Etat.

Faites-moi un rapport sur les pénitents blancs, bleus, etc., et sur les lieux où il y en a en France,

afin que je voie s'il est convenable de prendre des mesures à leur égard.

Je vois, dans votre bulletin du 26, un rapport du commissaire de police à Bordeaux annonçant que la noblesse n'a pas été au bal de M. le sénateur Lamartinière. Je désire des détails à ce sujet, et connaître, famille par famille, les personnes que cet article concerne, et savoir si elles étaient à Bordeaux; car il se pourrait que, à cause de la belle saison, elles fussent à la campagne, et, dans ce cas, ce serait mal, au commissaire général, de leur en faire un crime. Si, au contraire, quelques-uns de ces gentillâtres s'étaient permis de manquer aux égards dus au sénateur, il est bon que je connaisse les trois ou quatre chefs de file, afin que la police les éloigne de Bordeaux.

A M. de Champagny, ministre des relations extérieures.

Rambouillet, 7 septembre 1807.

Vous trouverez ci-joint une lettre de M. Daru. Répondez-lui que j'ai été indigné du fait dont il est question dans sa lettre; que je lui ordonne de passer une note pour demander justice exemplaire des officiers qui ont commis cette insulte ; que je me refuserai à toute évacuation, jusqu'à ce que les deux principaux soient fusillés: que, si le roi de Prusse veut ainsi me faire insulter, il est inutile qu'il pense à venir à Berlin, parce qu'il n'y resterait pas longtemps. De votre côté, faites appeler les deux envoyés prussiens qui sont à Paris ; faites-leur connaître toute l'indignation que je ressens de cette injure des Prussiens, dont je connais l'impertinence ; que je demande que les deux principaux soient fusillés ; que cette affaire n'est pas de peu d'importance ; qu'elle m'importe plus encore que la rentrée des contributions; que la faiblesse du roi a déjà été cause de la guerre qui vient de finir, et que, si des polissons, aussi lâches sur le champ de bataille qu'arrogants dans les coulisses, continuent à se comporter ainsi, la monarchie prussienne aura une courte destinée. Vous vous exprimerez avec la plus grande énergie; vous ne dissimulerez pas que le pays ne sera pas évacué, si je ne suis pas satisfait, et que, si cela tarde, je déclarerai la guerre à la Prusse.

Au prince Murat, grand-duc de Berg, lieutenant de l'empereur en Espagne.

Bayonne, 26 avril 1808.

Je vous ai écrit cette nuit. Il est temps de montrer l'énergie convenable. Je suppose que vous n'épargnerez pas la canaille de Madrid, si elle remue, et que, immédiatement après, vous la ferez désarmer. Je vous laisse le maître de faire arrêter les gardes du corps et de les désarmer. Toutefois, s'il y a une émeute, il est nécessaire que vous fassiez arrêter et fusiller 10 des plus coupables.

Je reçois votre lettre du 23 à minuit. Vous avez commué la peine d'un soldat condamné à mort en celle de cinq ans de fers ; vous n'avez pas ce droit. Ne vous permettez plus à l'avenir de pareils écarts. Vous pouvez vous permettre ces actes dans les troupes de Berg, mais non dans les troupes françaises. Tenez ce soldat en prison jusqu'à ce que le conseil privé ait fait connaître son opinion. J'ai envoyé sa demande au grand juge.

Au général Clarke, ministre de la guerre.

Bayonne, 8 mai 1808.

Je suis mécontent de la conduite des élèves de l'École d'artillerie de Metz et de la faiblesse du commandant. Ces jeunes gens font des scènes au théâtre qui indignent tous les honnêtes gens. Vous ferez mettre à l'ordre de ma part qu'ils garderont les arrêts pendant un mois, sans sortir de l'enceinte, et qu'ils seront privés de la comédie pendant un an. Ceux qui y seront trouvés seront punis comme ayant contrevenu à un ordre donné. Témoignez mon mécontentement au colonel et au commandant d'armes; ils montrent la plus extrême faiblesse. Comme militaires les élèves sont sous l'obéissance du commandant d'armes, lorsqu'ils sont hors de l'École.

Que je n'en entende plus parler! Je ne souffrirai pas qu'une poignée de morveux inquiète toute une ville. Tolérer ces excès aurait pour résultat de les élever dans l'indiscipline. Qu'on vous envoie la liste des six plus mutins; vous les ferez mettre dans la prison de l'École pendant deux mois.

Le colonel sera désormais responsable de l'indiscipline qu'il y aurait dans cette école. Vous écrirez à la police de Metz, pour que ceux qui, d'ici à un an, iraient au spectacle, soient arrêtés, déguisés ou non.

A M. Fouché, ministre de la police générale.

Bayonne, 21 mai 1808.

Tous les propos sur le divorce font un mal affreux; ils sont aussi indécents que nuisibles. La police a mille moyens de les empêcher de circuler; je ne sais pas comment on ne les emploie pas. Il serait cependant bien nécessaire que cela finît. Tous les hommes bien pensants en France en gémissent; cela m'afflige beaucoup moi-même, et tout autant la cour de Russie, qui ne sait ce que veulent dire ces bavardages.

A M. Fouché, ministre de la police générale.

Bayonne, 17 juin 1808.

Je reçois votre lettre du 13 juin. Les interrogatoires de Jacquemont et de Florent-Guyot m'ont fort

surpris. Je suis loin de n'y voir comme vous rien de nouveau : j'y vois évidemment un complot, dont l'un et l'autre sont. Quelle est la société que fréquentent ces individus? Benjamin Constant doit être là dedans. Cette canaille sera-t-elle toujours protégée à Paris?

Dans vos derniers numéros, vous me parliez encore de divorce. Ce sont ces conversations qui alarment l'opinion et font naître le trouble dans le pays le plus tranquille du monde. Si chacun donnait l'exemple de faire son devoir et ne faisait que cela, beaucoup de choses n'arriveraient pas.

A Joseph Napoléon, roi d'Espagne.

Valladolid, 12 janvier 1809.

L'opération qu'a faite Belliard est excellente. Il faut faire pendre une vingtaine de mauvais sujets. Demain j'en fais pendre ici sept, connus pour avoir commis tous les excès et dont la présence affligeait tous les honnêtes gens, qui les ont secrètement dénoncés, et qui reprennent courage depuis qu'ils s'en voient débarrassés. Il faut faire de même à Madrid. Si l'on ne se débarrasse pas d'une centaine de boute-feux et brigands, on n'a rien fait. Sur ces cent faites-en fusiller ou pendre douze ou quinze, et envoyez les autres en France aux galères. Je n'ai eu de tranquillité en France qu'en faisant arrêter 200 boute-feux, assassins de Septembre et bandits que j'ai envoyés aux colonies. Depuis ce temps, l'esprit de la capitale a changé comme par un coup de sifflet.

A M. Fouché, duc d'Otrante, ministre de la police générale.

Paris, 25 janvier 1810.

Il y a dans le *Publiciste* un article qui paraît fait en faveur des moines espagnols. Faites sentir au rédacteur l'inconvenance de pareils articles, et le risque qu'il court de faire supprimer son journal. Faites faire des articles qui peignent la férocité de ces moines, leur ignorance et leur profonde bêtise; car les moines d'Espagne sont de vrais garçons bouchers.

Au général Savary, duc de Rovigo, ministre de la police générale.

Compiègne, 12 septembre 1811.

Faites arrêter la femme du pilote Gallet, qui est au service des Anglais, et faites écrire à ce marin que, s'il ne revient pas en France ou s'il ne se rend pas dans un pays neutre, de sorte qu'on soit sûr qu'il n'est pas au service des Anglais, elle et ses enfants seront mis en prison, au cachot, au pain et à l'eau. Étendez cette mesure aux femmes et enfants des pilotes qui sont au service anglais. Présentez-moi un décret là-dessus, et faites faire une enquête sur les pilotes qui sont à bord des bâtiments ennemis.

Fausse monnaie.

Au comte Fouché, ministre de la police générale.

Schonbrunn, 6 septembre 1808.

Maret vous enverra une collection de toutes les différentes espèces de billets de banque. Vous trouverez ci-joint une ordonnance relative à cet objet.

Je désire que vous montiez une fabrication de ces billets de toutes les valeurs, jusqu'à la concurrence de 100 millions. Il faudrait monter une machine qui pût en fabriquer 10 millions par mois. C'est avec le papier-monnaie que la maison d'Autriche a pu me faire la guerre; c'est avec le papier-monnaie qu'elle pourra encore me la faire. Cela étant, il est de ma politique, en temps de paix comme en temps de guerre, de détruire ce papier-monnaie et d'obliger l'Autriche à revenir au système du numéraire, qui, par sa nature, la mettra dans la nécessité de réduire son armée et les dépenses folles par lesquelles elle a compromis la sûreté de mes États. Mon intention est que cette opération se fasse avec secret et mystère. Cependant le but que je me propose est bien plutôt le but politique qu'un avantage de spéculation et de gain. Cet objet est extrêmement important. Il n'y a pas de tranquillité à espérer en Europe, tant que la maison d'Autriche pourra se donner des avances de 3 à 400 millions par le crédit de son papier-monnaie.

Envoyez un agent intelligent et adroit, qui vienne prendre ici, tandis que nous y sommes, tous les renseignements nécessaires pour donner à cette affaire l'étendue que je veux lui donner et qui aura une si grande influence.

Au comte Fouché, ministre de la police générale.

Schonbrunn, [illegible] septembre 1809.

Je vous avais, dans le temps, prescrit différentes dispositions relatives aux billets de la Banque de Vienne. Je n'en ai plus entendu parler. Je suppose que vous avez suivi cet objet. Je désire que vous m'envoyiez ici tous ceux qui existent, et que vous suiviez avec la plus grande activité toutes les dispositions que j'ai ordonnées.

Jérôme Bonaparte.

A Madame Mère.

Château de Stupinigi, 2 floréal an XIII (22 avril 1805).

M. Jérôme Bonaparte est arrivé à Lisbonne avec la femme avec laquelle il vit. J'ai fait donner l'ordre à cet enfant prodigue de se rendre à Milan, en pas-

sant par Perpignan, Toulouse, Grenoble et Turin. Je lui ai fait connaître que, s'il s'éloignait de cette route, il serait arrêté. Mlle Patterson, qui vit avec lui, a pris la précaution de se faire accompagner par son frère. J'ai donné ordre qu'elle fût renvoyée en Amérique. Si elle se soustrayait aux ordres que j'ai donnés, et qu'elle vînt à Bordeaux ou à Paris, elle sera reconduite à Amsterdam pour y être embarquée sur le premier vaisseau américain. Je traiterai ce jeune homme sévèrement si, dans la seule entrevue que je lui accorderai, il se montre peu digne du nom qu'il porte, et s'il persiste à vouloir continuer sa liaison. S'il n'est point disposé à laver le déshonneur qu'il a imprimé à mon nom en abandonnant ses drapeaux et son pavillon pour une misérable femme, je l'abandonnerai à jamais, et peut-être ferai-je un exemple qui apprenne aux jeunes militaires à quel point leurs devoirs sont sacrés et l'énormité du crime qu'ils commettent, lorsqu'ils abandonnent leurs drapeaux pour une femme. Dans la supposition qu'il se rende à Milan, écrivez-lui; dites-lui que j'ai été pour lui un père, que ses devoirs envers moi sont sacrés, et qu'il ne lui reste plus d'autre salut que de suivre mes instructions. Parlez à ses sœurs pour qu'elles lui écrivent aussi; car, quand j'aurai prononcé sa sentence, je serai inflexible, et sa vie flétrie à jamais.

Au prince Joseph Napoléon.

Schönbrunn, 22 frimaire an XIV
(13 décembre 1805).

J'ai lieu d'être surpris que vous ayez tiré des mandats sur un préposé de ma liste civile. Je ne veux rien donner à Jérôme au delà de sa pension; elle lui est plus que suffisante, et plus considérable que celle d'aucun prince de l'Europe. Mon intention bien positive est de le laisser emprisonner pour dettes, si cette pension ne lui suffit pas. Qu'ai-je besoin des folies qu'on fait pour lui à Brest? C'est de la gloire qu'il lui faut et non des honneurs. Il est inconcevable ce que me coûte ce jeune homme, pour ne me donner que des désagréments et n'être bon à rien à mon système.

A Jérôme Napoléon, roi de Westphalie.

Paris, 16 février 1808.

Je voulais me taire sur toutes vos démarches; mais mon ambassadeur à Vienne me mande que vous avez fait sonder le ministère pour savoir si vous ne pourriez pas envoyer comme votre ministre dans cette cour l'abbé de Meerfeldt, frère du ministre autrichien à Saint-Pétersbourg. En vérité, vous avez perdu la tête. Il n'y a pas d'exemple d'une pareille inconséquence. La France et moi n'avons pas de plus grands ennemis que Meerfeldt, et votre démarche a été faite à Vienne au moment où je demandais son rappel de Saint-Pétersbourg. Votre insinuation a produit un grand étonnement à Vienne. Si vous aviez nommé M. de Meerfeldt, je désire que vous le rappeliez sur-le-champ. Vous pourriez bien me consulter sur le choix de vos agents diplomatiques. Que diable, avez-vous besoin d'un ministre à Vienne? Pour dépenser de l'argent? Je vous ai déjà écrit pour le frère de M. de Hardenberg.

Vous faites faire aussi des notifications à Vienne par le ministre de Hollande. J'ai besoin que vous m'assuriez cela pour le croire; c'est par trop absurde.

A Jérôme Napoléon, roi de Westphalie.

Paris, 1er mars 1808.

Je reçois votre lettre du 23. Je ne vous écris pas, parce que je ne puis avoir rien à vous dire, à vous qui, au second mois de votre règne, vous adressez à un Hollandais pour faire des insinuations à Vienne. Est-ce malveillance et ingratitude? Est-ce légèreté, inconséquence? Tout ce que je sais, c'est que je n'ai pas de langue pour parler dans de telles circonstances.

A Jérôme Napoléon, roi de Westphalie.

Paris, 6 mars 1808.

J'ai lu la lettre que vous écrivez à Beugnot. Il me semble que je vous avais dit que vous pouviez garder Beugnot et Siméon pendant tout le temps que vous en aviez besoin; mais l'idée de leur faire prêter serment est une idée absurde. Il n'y a que des Français inconséquents, et indifférents sur les suites d'une pareille démarche, qui peuvent l'avoir prêté, et je le leur pardonne, parce que je crois que ce n'est pas dans leur cœur. Si c'est un serment de fidélité à votre personne, il est contenu dans le serment que tout Français m'a prêté. Si c'est un serment comme sujet westphalien, vous exigez une chose que le dernier tambour de mon armée ne voudrait pas faire. D'ailleurs les sénateurs et les conseillers d'État qui sont employés à Naples n'en ont pas prêté; les Français employés dans la maison du roi lui ont prêté serment comme prince français. Et quand ces raisons ne seraient pas bonnes, ce n'est pas quand vous êtes entouré d'ennemis, d'étrangers, que vous devez exiger d'hommes qui peuvent vous être utiles, de renoncer à leur patrie et de se rendre criminels. J'ai vu peu d'hommes qui aient si peu de mesure que vous. Vous ignorez tout, et vous ne vous conduisez que d'après votre tête; rien chez vous ne se décide par la raison, mais tout par l'impétuosité et la passion. Je désire n'avoir avec vous que la correspondance indispensable pour les affaires relatives aux cours étrangères, parce qu'elles vous font faire des

faux pas et mettre votre désaccord à découvert aux yeux de l'Europe : ce que je ne suis point d'humeur à vous laisser faire. Quant à vos affaires intérieures et de finances, je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, rien de ce que vous faites n'est dans mon opinion et dans mon expérience, et avec cette manière d'agir vous ne ferez pas grand'chose. Vous m'obligeriez cependant si, dans les démarches dont vous n'appréciez pas les conséquences, vous mettiez moins de pompe et d'ostentation. Rien n'est ridicule comme votre audience aux juifs ; rien n'est mauvais comme votre singerie du *Moniteur* de France. J'ai entrepris l'œuvre de corriger les juifs ; mais je n'ai pas cherché à en attirer de nouveaux dans mes États. Loin de là, j'ai évité de faire rien de ce qui peut montrer de l'estime aux plus méprisables des hommes.

P.-S. (*de la main de l'Empereur*). — Mon ami, je vous aime ; mais vous êtes furieusement jeune. Gardez Siméon et Beugnot sans serment, au moins encore un an. Alors comme alors !

A Jérôme Napoléon, roi de Westphalie.

Rambouillet, 15 mars 1809.

Je reçois votre lettre du 7. Je n'ai pu la lire qu'avec étonnement. Personne en France ne parle de vous. J'ignore ce qu'a pu vous faire écrire Madame. Vous croyez que je suis mécontent de votre luxe, et en cela vous ne vous trompez pas. Mais, puisque vous me parlez de votre luxe et que vous me mettez à même de vous dire là-dessus ma façon de penser, je ne vous cache pas que je le trouve impolitique et ruineux pour vos États.

Je ne vous connais pas de dettes envers moi à moins que ce ne soit celle de la caisse d'amortissement. Je croyais que vous l'aviez payée ; car elle vous l'a faite à terme. Il faut être scrupuleux, et il vaut mieux tenir ses engagements que de faire des présents. Un nommé Morio est venu ici ; je ne l'ai pas vu. Il vous a fait du tort par ses propos indiscrets...

Ne faites point de folles dépenses. Vous dites que vous implorez mon indulgence] ; je ne puis juger que par vos actions. Réformez donc vos dépenses de manière à avoir sur votre liste civile de grosses économies. Le roi de Prusse, dans sa plus grande prospérité, n'a jamais mangé plus de trois millions. Vienne a encore un état de maison qui ne va pas à la moitié du vôtre. De fausses idées de grandeur, une générosité peu réfléchie vous ont fait donner une baronnie à Morio... Si cela est, je puis penser que vous êtes peu désireux de me plaire, et que, faisant peu de cas de mes conseils, je ne dois plus vous en donner.

Je vous ai demandé de me faire connaître l'état exact de vos troupes, afin de faire mes calculs en conséquence.

Je suis fâché que votre santé est mauvaise. Couchez-vous de bonne heure, et ayez un peu de régime.

Captivité de Pie VII.

A Joachim Napoléon, roi de Naples.

Schœnbrunn, 20 juin 1809.

Je reçois à l'instant la nouvelle que le Pape nous a tous excommuniés. C'est une excommunication qu'il a portée contre lui-même. Plus de ménagements ; c'est un fou furieux qu'il faut renfermer. Faites arrêter le cardinal Pacca et autres adhérents du Pape.

Au comte Fouché, ministre de la police générale.

Schœnbrunn, 22 juin 1809.

Je vous ai écrit hier pour vous faire connaître que je donnerai des ordres définitifs sur le Pape, lorsque je serai sûr du lieu où il se trouve, et pour vous dire de bien veiller sur le cardinal Pacca, qui est un coquin et un intrigant, et de le recommander à Fénestrelle. Quant à la demeure définitive du Pape, quel inconvénient y aurait-il à le faire rapprocher de Paris et à le placer, par exemple, dans un de mes appartements de Fontainebleau ? Je ferais venir les cardinaux qui sont mes sujets d'Italie et de France à Paris, où je les laisserais en liberté. Il serait avantageux d'avoir le chef de l'Église à Paris, où il ne peut être d'aucun inconvénient. S'il fait sensation, ce sera de nouveauté. A Fontainebleau, je le ferai servir et traiter par mes gens. Son fanatisme insensiblement aura là une fin. Faites-moi connaître votre opinion sur ces idées.

Au comte Fouché, ministre de la police générale.

Schœnbrunn, 6 août 1809.

Vous me demandez comment on doit se conduire à Savone à l'égard du Pape. Donnez ordre qu'on le laisse jouir de toute liberté ; qu'il donne des bénédictions et dise des messes tant qu'il voudra ; qu'on empêche la trop grande affluence du peuple de se porter vers lui ; qu'on exerce une surveillance sur tous ceux qui arrivent, et qu'on ne laisse partir ni arriver aucune lettre venant de lui ou de personnes de sa suite. Concertez-vous pour cela avec M. de Lavallette et le ministre des finances. Voyez M. Aldini pour qu'on prenne en Italie les mesures convenables. Défendez qu'on laisse venir à Savone aucun cardinal, hormis celui de Gênes, qui, étant dans le voisinage, peut venir sans inconvénient ; mais qu'aucun autre n'ait cette permission. Faites arrêter à Rome l'ancien confesseur du Pape, qui est un scélérat, et faites-le enfermer à Fénestrelle. J'ai donné ordre au prince Borghèse d'envoyer à Savone un colonel de gendarmerie et de tenir dans la citadelle une

garnison de 5 à 600 hommes. Moyennant ces précautions, le Pape sera à l'abri de tout événement. Je le fais loger à l'évêché, où il sera très bien. Écrivez au préfet de ne le laisser manquer de rien de ce qu'il pourra désirer.

P.-S. — Écrivez partout, pour que l'on n'en parle pas dans les gazettes.

Au prince Borghèse, gouverneur général des départements au delà des Alpes.

Fontainebleau, 26 octobre 1809.

Je reçois votre lettre du 12 octobre. Il faut écrire à Salmatoris de ne pas faire de folies pour le Pape; que je désire au contraire qu'il soit fait de fortes économies sur les 1 200 000 francs destinés à son entretien, afin que, dans le cas où le Pape devrait voyager, on eût un fonds de réserve pour cette dépense extraordinaire, soit qu'il dût se rendre à Paris, soit qu'il dût aller vers tout autre point de la France.

PORTRAITS CONTEMPORAINS

Henri Meilhac.

Nul n'a ressenti plus que moi la perte que vient de faire la comédie-française. Mon chagrin est vif... et pourtant, je sens que cet article ne sera pas triste. Je m'en excuse par avance. Le souvenir de tant de chefs-d'œuvre ramène, malgré qu'on en ait, le sourire sur vos lèvres. J'ai besoin de me rappeler que la gaîté de Meilhac n'était pas la gaîté assurée de Labiche, et que son rire était un peu attendri parfois. La pensée émue qu'on lui garde peut s'accommoder à son tour d'un peu de la gaîté qu'on trouve dans son œuvre. Et le meilleur moyen de dire ce qu'il était est de rappeler les joies qu'il nous a données.

Je veux aussi m'excuser de ne nommer aucun de ses collaborateurs. Il en est un, au moins, dont le nom ne devrait pas être omis : M. Ludovic Halévy. Mais c'est Meilhac dont je dois parler aujourd'hui. Puis l'histoire de cette collaboration reste mystérieuse. Il est certain que, depuis qu'elle a cessé, nous retrouvons encore dans les pièces de Meilhac seul ce qui nous faisait chérir celles de Meilhac et Halévy. Mais, en revanche, nous ne le trouvons guère dans le Meilhac d'avant Halévy... Tout ce que je veux, c'est de ne pas être accusé d'un oubli qui serait une injustice.

Ce qui caractérise tout d'abord le théâtre de Meilhac, c'est l'abondance des types de femmes. Hélène, Métella, la Périchole, Boulotte, la Cigale, Frou-Frou, la Petite Marquise, l'héroïne de *Décoré*, celle de *Brevet supérieur*, autant de personnages divers, étonnants de vie et de vérité. Et cela est exceptionnel chez un auteur comique : exceptionnel au moins chez nos contemporains. Dans les vingt volumes de Labiche on ne trouverait pas une femme ; chez Dumas fils, dont le théâtre entier est cependant consacré aux femmes, les types féminins sont parfois touchants ; mais ils sont le plus souvent subordonnés à la thèse : je veux dire que, si Denise est touchante, par exemple, c'est moins par elle-même que par la situation qui lui est faite par les lois, les mœurs et les préjugés ; il faut faire exception pour Mme Guichard : encore est-ce une exception. Chez Augier, où les types d'hommes reposent si solidement sur la réalité, la femme est souvent conventionnelle : c'est la jeune fille de Scribe, parlant un français plus correct (*le Fils de Giboyer*) ; c'est la mère sublime (*Maître Guérin*), ou le monstre sans atténuations et sans nuances (*les Lionnes pauvres, le Mariage d'Olympe*). Chez Meilhac, au contraire, c'est la femme pour la femme, avec ses grâces et ses faiblesses, sa force aussi : c'est la femme qui est le principal, le seul sujet de son théâtre. Il ne cherche pas, comme Dumas, ce qui peut arriver aux femmes, dans notre société, et si cela est bon ou mauvais ; il voit la femme, il l'adore, et il trouve son plaisir à la peindre, quelle qu'elle soit, dans quelque situation qu'elle se trouve. Vous vous rappelez le mot si beau de Théodore Rousseau : « Il n'y a qu'une manière de remercier Dieu d'avoir fait les arbres si beaux, c'est de les copier religieusement... » Otez un peu de gravité à la phrase remplacez *beau* par *joli;* il semble que le mot, appliqué à la femme, résume toute la carrière, tout le talent de Meilhac.

Pour lui, la femme est un être unique et adorable. Elle est jolie, et surtout élégante ; elle a la beauté du diable, un peu diable elle-même ; plus de nerfs que de muscles, plus de charme que de vraie beauté. Il lui arrive d'être vertueuse, mais sans parti pris, parce qu'il lui est plus commode d'être ainsi, et Meilhac ne lui en veut pas trop : il aime tout d'elle, même l'excentricité. En général, elle est d'une galanterie élégante et sans remords. Elle n'est pas « rosse » ; elle accomplit sans perversité sa fonction, qui est de donner de la joie aux yeux et au cœur de l'homme. Elle est fidèle tant qu'elle aime, fidèle parfois avec une certaine ténacité. Et si elle est infidèle, ce peut être sans cesser d'aimer. En somme, Meilhac lui demande surtout d'être gentille. Je crois même qu'il ne lui demande que cela. En faveur de sa gentillesse, il lui pardonne tout le reste. Mieux encore, il ne le verrait pas.

Naturellement, pour ce petit être élégant et fantasque, l'amour est tout : ou, plutôt, l'attrait voluptueusement sentimental qu'une galanterie élégante

inspire réciproquement aux sexes ennemis. Ce qu'il peut y avoir de tragique dans le duel de ces deux sexes, Meilhac le voit, sans doute; mais il ne veut pas le dire. En véritable ami, il refuse d'avouer les faiblesses de celles qu'il aime. Il a peur de leur faire de la peine. Il ne les prend pas trop au sérieux; mais c'est pour qu'on ne leur fasse pas de trop sérieux reproches. Une des causes de son éloignement (sans parti pris) pour le théâtre « nouveau » était, j'en suis convaincu, la brutalité des jeunes auteurs à l'endroit des femmes. Cette brutalité lui paraissait coupable. Bousculer ces petits êtres si gentils lui semblait presque criminel.

Il s'efforce de voiler leurs faiblesses. Il ouate leur existence, si j'ose dire. Quand elles trompent, c'est en vérité qu'elles ne peuvent pas faire autrement, que le mari est trop ridicule, ou l'amant trop insupportable. Quand elles font du mal, elles n'en sont pas responsables, mais ceux qui ont pris au sérieux les délicieux petits animaux qu'elles sont, et qui se sont obstinés à exiger d'elles plus que ce qu'elles ont mission de nous donner : de la gentillesse, et un petit grain de tendresse pour assaisonner le plaisir.

Depuis quelques années, cette adoration un peu méprisante semblait se transformer. Meilhac s'attendrissait. Il *voulait* qu'on aimât les femmes. Et, comme nul assurément ne les connaissait davantage, quand il voulait les excuser, il écrivait un chef-d'œuvre, comme le second acte de *Brevet supérieur*, d'une hardiesse et d'une franchise sans égales. Un de ses personnages disait naguère : « Je sais bien que je suis bête d'être malheureux comme ça, mais je suis malheureux tout de même!... » Il commençait à trouver qu'être malheureux, même d'une « bêtise », était plus triste encore que bête. On eût dit qu'à mesure que venait la vieillesse, il avait plus de reconnaissance, et plus attendrie, pour celles qui lui donnaient, — même un peu frelatées, — les seules joies auxquelles il attachât du prix. Ses derniers ouvrages, inférieurs aux autres, sans contredit, montraient cependant un don nouveau, le seul dont il semblait dépourvu, celui de l'émotion. Les journaux ont conté que, quelques jours avant sa mort, il s'informait avec anxiété si certaine jolie femme était venue demander de ses nouvelles; et, comme on cherchait à changer la conversation, il reprit, avec un sourire de finesse indulgente : « J'en ai mis, des vieux comme ça, dans mes pièces!... » Tout Meilhac est là, avec sa sentimentalité foncière voilée d'ironie.

Nul plus que Meilhac ne peut faire comprendre l'espèce aujourd'hui disparue des viveurs mûrs et sympathiques. Par certains côtés, il était un peu le comte de la Rivonnière : un *Père prodigue*, qui n'avait pas d'enfants.

J'ai insisté longuement sur la place que tient la femme dans l'œuvre de Meilhac. Mais c'est sa présence qui donne surtout à cette œuvre son signalement. Et, par un juste retour, à lui qui l'avait tant aimée, la femme a rendu ce qu'elle avait reçu. Il lui doit le meilleur, le plus rare et le plus précieux de son talent.

* * *

Il lui doit son esprit, d'abord; ce qu'on a appelé et ce qu'on appellera longtemps encore l'esprit de Meilhac. Laissons de côté la question de savoir si cet esprit était, ou non, trop exclusivement parisien. Il est possible que les comédies de Meilhac perdent un peu de leur saveur la frontière passée. Cela prouverait peut-être simplement qu'il est un véritable auteur comique... Quoi qu'il en soit, cet esprit fait de fantaisie, de grâce et de vérité, ce mélange unique d'ironie et de sentimentalité, de légèreté et d'observation (une qualité féminine), cet art de tout dire d'un mot, de tout exprimer dans un sourire ou dans un geste, et de tout dire avec décence, cette manière de mettre les choses en valeur, sans appuyer, et par le seul relief d'une forme piquante, ce style, enfin, ou plutôt cette conversation si pleine de suc et si allègre... n'est-ce pas l'esprit « de femme », et le charme qui en émane n'est-il pas un peu celui que nous recherchons dans la société des femmes, — des femmes spirituelles?... Et cette gentillesse dont les ouvrages de Meilhac sont remplis, n'est-ce pas aux femmes qu'il la doit, et ne dirait-on pas que, pour leur plaire, il s'est appliqué à acquérir lui-même ce qu'il prisait le plus en elles? Et n'est-il pas aussi féminin, son procédé de composition un peu flottant, ces sujets volontairement simplifiés et qu'on dirait parfois (*la Cigale* par exemple) tirés des *Contes de ma mère l'Oie*, ces pièces de dessin un peu incertain, mais toutes pleines de choses, de choses précieuses qui semblent jetées là comme au hasard?...

Enfin il doit encore et surtout aux femmes la conception même de ses pièces.

La femme a toujours le beau rôle, c'est toujours elle qui a raison. On a souvent remarqué que la plupart de ses héroïnes s'arrêtaient au bord de la chute; quand elles tombent, je le disais tout à l'heure, c'est qu'on les y force, comme la *Petite Marquise*. Même s'il s'agit de femmes galantes, quand elles cèdent, elles cèdent élégamment, gentiment, et souvent elles accomplissent, en observant leurs rites, quelque besogne morale : disons salutaire. De ce beau rôle de la femme, en amour, il suit naturellement que l'homme est insuffisant ou ridicule, parfois les deux ensemble.

Marignan et Boisgommeux, pour ne citer que deux noms sur cent, sont admirables de niaiserie, de fai-

blesse sentimentale, et de ridicule : l'un parce qu'il aime trop aveuglément, l'autre parce qu'il aime seulement « en homme du monde ». Et, comme Meilhac a peine à admettre (ici je crois que j'exagère un peu) que les femmes soient naturellement dupes de pareils fantoches, il a voulu qu'en aimant elles obéissent à une force invincible et surnaturelle. Nul n'a si fortement exprimé la « fatalité » de l'amour. C'est le mot d'une de ses premières héroïnes, la Belle Hélène ; et ce mot pourrait servir d'épigraphe à tout son théâtre. Cette fatalité, cette possession de tout l'être par une force invincible, il l'a rendue nombre de fois, avec une verve incroyable, une vérité sans égale.

Mais, par éloignement pour tout ce qui est lourd, et « gros », il s'est gardé de tomber dans le drame, — remarquez que cette fatalité a servi de thème à presque tout le théâtre romantique, — et il a tourné vers la fantaisie une observation qui pouvait aisément verser dans le tragique. Cette fantaisie est aussi une des caractéristiques de Meilhac. La sentir est plus facile que la démontrer. C'est une façon d'exagérer insensiblement la réalité : sans qu'on s'en aperçoive, on est transporté hors de l'existence coutumière, juste assez pour ne pas être choqué par l'extraordinaire générosité des personnages ou par leur simplicité : et cependant ces personnages mêmes restent si près de nous que nous nous retrouvons en eux. Et la transition est presque impossible à saisir ; il y suffit parfois d'une réplique ou d'un jeu de scène. Ce n'est plus la réalité. Mais c'est la vérité vraie, la vérité qui a des chances pour être éternelle, puisqu'elle est la vérité morale... De cette manière de dire les choses, de cette fantaisie à peine exagérée, je ne veux donner qu'un exemple ; et je le prends au hasard, dans une opérette, dans *Barbe-Bleue*. Le roi Bobèche est férocement jaloux de la reine : il a déjà fait massacrer cinq hommes, cependant que la reine continue à faire le bonheur d'un amant que Bobèche ne soupçonne pas : et un sixième innocent vient d'être réduit en miettes.

BOBÈCHE. — Une femme, à cause de qui j'ai été obligé de faire tuer un homme, il n'y a pas un quart d'heure !

LA REINE (avec déchirement). — Un homme tué à cause de moi !... Et qui ça ?...

BOBÈCHE (terrible). — Alvarez, Madame !

LA REINE (se remettant tout à coup). — Alvarez !... Ah ! *Vous m'avez fait une peur !...*

Vous voyez ici le procédé, ou, pour mieux dire, le don. Un mot de « fantaisie », infiniment comique, qui force le rire, et qui vous pénètre peu à peu, vous donnant le choc des choses profondes. Par un mot spirituel, Meilhac exprime, — à donner le frisson, quand on y songe ! — l'égoïsme naturel et inconscient qui accompagne l'amour.

Cette force fatale et fantaisiste qui rapproche les êtres risque fort d'amener des résultats déplorables. L'amour qu'elle produit a des chances pour être ridicule. Ne nous désolons pas trop. L'amour, le vrai, est impossible ; il ne peut exister ni se développer, arrêté sans cesse par les nécessités matérielles de l'existence. Et, pour exprimer cette vérité, — désolante ou consolante, selon le point de vue, — il suffit à Meilhac d'un geste. Voici Boisgommeux ; il revient de la chasse et trouve la petite marquise qui l'attend ; il court à elle.

BOISGOMMEUX. — Tout ce qu'une poitrine humaine peut enfermer de... (*Il tire un perdreau de sa poche et le dépose sur la table ; reprenant.*) Tout ce qu'une poitrine humaine peut enfermer de bonheur...

Est-il rien de plus comique, de plus significatif, et de plus éloquent que ce geste naturel de Boisgommeux ? Et voyez-vous comme ce geste, interrompant la phrase, nous rend sensible la brusque « coupure » du sentiment qu'exprime et que Boisgommeux ressent un moment ?...

Mais, alors, pour un cœur tendre et sincère, ce serait la peine éternelle ? Non, il n'est pas de peine éternelle ; ici aussi la vie fait son œuvre : et, de même que tout à l'heure elle empêchait l'amour de se développer, de même elle l'empêchera de nous faire souffrir trop longtemps. Écoutez la Cigale ; Marignan vient de partir avec Adèle : « Allons, ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'essayer de me débarrasser de mon amour... Ce ne sera peut-être pas facile, mais avec le temps !... *Aujourd'hui, j'en oublierai un peu, demain encore un peu... après-demain la même chose... jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien... plus rien du tout...* » Admirez encore ici l'art incomparable de Meilhac, et comme il sait nous émouvoir par la seule vérité. Les déclamations d'Antony sont plus tragiques. Elles nous touchent moins : nous y soupçonnons de l'exagération : les mots de la Cigale nous « vont à l'âme » parce qu'ils sont vrais, parce qu'il est très triste en somme d'oublier et que l'oubli n'est qu'une médiocre consolation... Et c'en est une, pourtant, car c'est un bien relatif que de ne plus souffrir... Si bien que l'impression que nous avons est à la fois vraie, un peu mélancolique, et cependant consolante. Remarquez que presque toutes les pièces de Meilhac se terminent par une déception ; et cependant l'impression générale de son théâtre n'est point attristante ; elle serait consolante plutôt. Et cela tient sans doute à la verve spirituelle qui y coule à pleins bords. Mais il y a aussi une raison morale ; pas un de ses personnages n'est réellement méchant : ils sont peu passionnés et peu énergiques, mais incapables de faire le mal. Et, s'ils sont médiocres, ridicules et incapables, nous avons le

sentiment que ce n'est pas de leur faute. C'est la fatalité, — ou les mœurs, et l'habitude de la vie matérielle, — qui les a créés tels qu'ils sont; c'est elle qui est coupable et non pas eux, car c'est elle qui les empêche d'être autres... Et la puissance d'illusion est si forte, en amour! Marignan est comique. Mais la Cigale l'aime tant qu'elle sera peut-être heureuse avec lui; et peut-être arrivera-t-elle à faire naître en lui les vertus qu'elle lui prête de par la volonté de la bonne nature ?... Tout n'est pas bien; non, certes. Mais tout n'est pas mal. Et, en fin de compte, on arrive à faire des petits bonheurs très présentables avec les morceaux du bonheur rêvé.

Ainsi, Meilhac a résumé admirablement la moyenne humanité de ses contemporains. Le mot que je citais tout à l'heure : « Je suis bête d'être malheureux comme ça... Mais ça ne m'empêche pas d'être malheureux », a été dit ou pensé par tous les hommes de notre époque. Et, même chez les plus comiques de ses personnages, la naïveté se complique, pourrait-on dire, d'une naturelle roublardise, d'une sorte d'expérience héritée. L'homme (ou la femme) n'est pas précisément dupe, ou, s'il l'est, il l'est de lui-même. Devant un mensonge trop apparent, il voit bien le mensonge, mais il réfléchit combien sont incertains les jugements des hommes, et il se dit que malgré l'apparence « cela peut être vrai ». Et, si cela n'est pas vrai, ça peut l'être tout de même. Et enfin que, fût-ce faux, il sera plus heureux en feignant de croire qu'en sachant la vérité. C'est du calcul, j'y consens, et un calcul pas très relevé. Mais c'est aussi de la résignation, et la résignation est une belle vertu!

De cette résignation nous vient, en somme, notre indulgence, que de mauvaises gens qualifient de veulerie. Et, de cette indulgence, nul n'a été plus abondamment doué que Meilhac. Il est indulgent pour la « petite femme » qui, dans le *Roi Candaule*, joue si joliment de « Monsieur Bouscarin », car Bouscarin, tourné comme il est, a bien de la prétention de vouloir être aimé seul. Et il excuse aussi Bouscarin, car après tout c'est un sentiment naturel que de ne pas vouloir être trompé, comme c'est une aventure ordinaire de l'être et de ne pas vouloir en être sûr. Considérez enfin que, si c'est de la résignation, c'est aussi de la sagesse, autre belle vertu. Notre ironie, aimable, tout compte fait, s'arrête volontiers à l'extérieur des choses. Nous nous contentons de savoir qu'elles ne sont pas toujours telles qu'elles paraissent; une partie, la plus vraie peut-être, nous en échappera toujours; et nous ne nous donnons pas trop de mal pour la connaître.

C'est là, je le veux, un peu de veulerie. Mais c'est autre chose aussi; comme le personnage de Daudet, « nous n'avons pas confiance ». La sainte paresse se joint à la prudence pour nous détourner de l'arbre de la science. Nous nous arrêtons à l'ironie, qui est amusante, et qui nous garantit d'avance, croyons-nous, contre le ridicule d'être dupé... En cela, au moins, nous sommes un peu des personnages de Meilhac. Et c'est pour cela que nous les aimons tant. Je parlais tout à l'heure, à propos de « Monsieur Bouscarin », de calculs pas très relevés. Faut-il s'étonner que ce Bouscarin, averti sans doute de l'impossibilité de l'amour, se soit acharné d'autant plus à ce qui lui en donne l'illusion? Au fond, les personnages de Meilhac aiment l'illusion. Ils savent qu'ils n'iront pas jusqu'au bout de leurs sentiments, mais ils commencent; c'est donc que leur mérite est double; et, s'ils nous ressemblent, c'est donc en mieux. Faut-il ajouter, pour en revenir à ma thèse, que cette crainte est encore un hommage, le plus flatteur peut-être, que Meilhac ait pu rendre au « sexe faible »?...

* * *

Vous aurai-je communiqué un peu de ma fervente admiration pour Meilhac? Dans ses études sur les *Époques du théâtre français*, M. Brunetière a montré quel lien unissait les comédies de Musset à celles de Meilhac. Je ne me hasarderai pas à le prouver après lui; où une démonstration de M. Brunetière a passé, les preuves ne repoussent plus. Ce que je voudrais dire, au moins, c'est que la joie que donne Meilhac et celle que donne Musset, ne sont pas sans analogie. Chez tous deux c'est la même sincérité, la même simplicité, et une fantaisie égale. Je crois que ceux qui aiment Musset et Meilhac leur doivent à tous deux des plaisirs presque pareils, des plaisirs de même qualité.

Quoi qu'il en soit, la gloire de Meilhac va grandissant de jour en jour, et je ne suis pas bien sûr qu'elle ait atteint son apogée. Plus nous irons, plus nous goûterons cette sagesse souriante et avisée, cette observation sincère et hardie. Si, plus tard, on cherche un tableau exact de nos mœurs dans la seconde moitié de ce siècle, il est très possible qu'on le trouve dans les ouvrages de Meilhac. Il est certain que nul, — parmi les plus grands, — n'a mieux montré comment nous aimons. C'est cela surtout, avec sa grâce et son esprit, qui fera durer le théâtre de Meilhac. Il marque, avec une clairvoyance sans égale, un « moment » de l'amour au XIXe siècle...

Il y a quelques années, je me trouvais avec un membre de l'Académie française; il était alors question de la candidature de Meilhac, et nous étions là quelques-uns qui poussions de tout notre cœur à cette candidature. L'académicien nous écoutait avec

tranquillité, et, quand nous eûmes fini il dit : « Mais nous avons déjà nommé quelqu'un *pour cela.* » « Cela », c'était le théâtre de Meilhac... Les temps sont changés. Hier l'Académie pleurait officiellement l'auteur de la *Petite Marquise.* Son délégué a fort dignement rendu hommage à celui que pleurent les lettres françaises, et je crois bien que cet académicien était le même qui jadis parlait un peu légèrement de « cela ».

Jacques du Tillet.

L'ÉDUCATION NATIONALE

Je ne crois pas à la pédagogie.

Je ne crois pas plus à la pédagogie qu'à un livre qui serait intitulé sérieusement l'*Art d'aimer* ou l'*Art de se faire aimer;* car c'est exactement la même chose. On a de l'influence sur un enfant quand il y a entre son caractère et le vôtre des points de contact et d'attache.

> Il est des nœuds secrets, il est des sympathies
> Dont, par le doux accord, les âmes assorties
> Se prennent l'une à l'autre et se laissent piquer
> A ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

Et toute la pédagogie est dans ces je ne sais quoi.

Donc la pédagogie est une chose essentiellement individuelle. Les parents ne s'y trompent pas. Vous entendez une mère dire : « D'Ernest je fais tout ce que je veux. Quant à Paul, c'est son père qui fait de lui tout ce qu'il veut. Et pour Virginie, dame, c'est nous qui faisons tout ce qui lui plaît. »

On acquiert donc de l'influence sur un enfant, quand on a de quoi se faire aimer de lui et non d'un autre, et quand, de plus, on s'y applique avec tact et avec constance. Dès lors où sont les règles et méthodes pour se faire aimer d'un ou deux milliers d'enfants pendant sa vie? Où peuvent-elles être?

Je sais bien qu'on dit : « Mais, Monsieur, il y a une psychologie de l'Enfant! C'est cette psychologie qu'il faut connaître. L'Enfant est ceci, l'Enfant est cela. Quand vous le saurez, vous aurez la clef. Étudiez la psychologie de l'Enfant. »

C'est ce dont je ne suis pas aussi sûr que je le voudrais. Il n'est pas aussi absolument certain que cela qu'il y ait une psychologie de l'Enfant, c'est-à-dire, pour ne pas nous payer de mots vagues, que tous les enfants se ressemblent. Il y a beaucoup moins sûrement une psychologie de l'enfant qu'une psychologie de l'homme. La nécessité de vivre en commun, le coudoiement, le frottement, et, hélas! l'usure, finissent par tant faire que les hommes se ressemblent à partir de trente ans, terriblement, horriblement. Alors ils ont une psychologie commune, ou à peu près. Cela veut dire qu'ils ont déteint les uns sur les autres. Alors on peut étudier et décrire leurs caractères par psychologie-de-peuples ou par psychologie-de-groupes. Il y a une science des caractères des hommes faits. Cela revient un peu à dire que l'on peut connaître scientifiquement le caractère des hommes quand ils n'en ont plus.

Pour l'enfant, c'est autre chose. L'enfant et fruste encore. Il n'est pas poli; je veux dire qu'il n'est pas usé. Il a ses reliefs propres. Il n'a pas déteint. On n'a pas déteint sur lui. Rappelez-vous le mot célèbre : « Les hommes naissent originaux et meurent copies. » Combien juste! Mais alors, il y a une psychologie de l'homme, et il n'y a pas de psychologie de l'enfant. Ce n'est pas loin d'être mon avis.

A-t-on assez reproché aux grands pédagogues d'autrefois de toujours nous présenter *un* enfant en proie à *un* maître, et de ne nous avoir jamais parlé de l'éducation en commun! Tous ont procédé ainsi : Rabelais, Montaigne, Fénelon, Rousseau. Eh! mon Dieu, ils pourraient répondre. S'ils n'ont point parlé d'éducation en commun, c'est peut-être que l'éducation en commun n'existe pas. L'instruction se donne en commun; l'éducation se donne de seul à seul. L'éducation c'est l'empire que prend sur une âme une autre âme faite pour celle-là. Si c'est chose individuelle? Je le pense! C'est chose intime. Quelle intimité réelle voulez-vous qui existe entre un professeur et soixante élèves, entre un proviseur et douze cents enfants?

Il y a bien dans la didascalie en commun une manière d'éducation. C'est l'éducation de l'estime et du respect. On peut être estimé et respecté de soixante, de douze cents, de dix mille enfants. Oui, cette éducation-là existe dans la didascalie en commun, et par parenthèse, elle est excellente. Que mille enfants disent d'un homme : « Voilà un laborieux, un vigilant et un juste », c'est excellent, et cela donne à leur caractère, *à tous leurs caractères*, un pli salutaire au plus haut degré. Ceci, je n'en disconviens pas; mais là, à bien peu près, s'arrête le profit moral de l'éducation en commun. D'éducation proprement dite en communauté je n'en vois pas qui soit possible. Voilà pourquoi je ne crois pas à la pédagogie.

Maintenant, de quelque chose à quoi il croyait, par hasard, Renan disait : « J'y crois, comme on croit à tout ce que l'on croit : on n'en est pas sûr. » Inversement je dirai de la pédagogie : « Je n'y crois pas; mais je me refuse à y croire comme on se refuse à croire à toutes les choses qu'on nie : on y croit un peu. » Il y a bien quelques conseils très généraux que l'on peut donner à tous les éducateurs et qui, sans leur assurer le moins du monde l'ascendant sur

leurs disciples, seront pourtant les indications précieuses à prendre.

Dites par exemple : Il ne faut jamais se mettre en colère avec les enfants. C'est un précepte très général et qui pourtant s'applique parfaitement à tous et exactement à chacun d'eux. Quelque différents caractères qu'ils aient, et que la colère de l'éducateur les rende malades (je connais cela) ou les fasse rire (je connais cela aussi), il est évident qu'elle est toujours détestable. Bien ! Soit ! Voilà un précepte d'éducation.

Dites, comme les bonnes femmes : « Il ne faut jamais raisonner avec les enfants », vous aurez tort ; car l'enfant, comme la femme, sans être sensible au raisonnement, aime que l'homme raisonne. Il sent qu'il est fait pour cela, que c'est sa nature ; et de le voir raisonner cela lui inspire cette estime et ce respect dont je parlais tout à l'heure. Mais les bonnes femmes ont raison tout de même parce que par « raisonner » elles entendent : « discuter », et en effet il ne faut jamais discuter avec les enfants. Le commandement, la raison du commandement clairement expliquée, et puis c'est tout. De discussion, point. C'est où la discussion commence que l'estime cesse. — Il est évident que voilà un conseil excellent et qui s'applique certainement à tous les enfants, quels qu'ils soient.

On en trouverait quelques autres encore. Mais, je crois, on s'apercevrait très vite, d'abord qu'ils ne sont pas nombreux, ensuite qu'ils ont tous un caractère négatif. La pédagogie générale indique assez bien un certain nombre de choses qu'il ne faut pas faire ; elle n'est pas capable, ou j'en ai bien peur, d'indiquer ce qu'il y a à faire. C'est là que commence l'art, la chose qui, par définition, est absolument individuelle et qui consiste à savoir engrener avec une âme qui n'est pas la nôtre ; et avec plusieurs, ce qui est difficile ; et avec cent, ce me paraît être une chimère.

Si j'aime assez le petit livre pédagogique de M. Maurice Wolff (1), c'est que précisément il ne donne que des conseils très généraux de pédagogie. Avant tout, et vous vous y attendiez, il recommande avec instance « de ne pas négliger l'éducation ».

C'est à cette observation, du reste incontestablement excellente, que je répondais d'avance tout à l'heure. C'est bien dit s'il le peut. Si vous saviez ce que nos amis les jésuites se donnent de mal pour « soigner l'éducation » ! Lisez l'*Empreinte* d'Estaunié, qui est un livre admirable et en même temps très bien informé. Et ce que je sais d'eux par ma petite police, d'abord concorde avec l'*Empreinte*, et va plus loin. S'il vous plaît, les jésuites, pour poursuivre leur œuvre éducatrice sans qu'elle soit troublée, dérobent presque l'enfant à la famille ! Ils souffrent le moins possible qu'il se mêle à elle et s'y attarde ! Ils le tiennent en vase clos et tiède. Ils le calfeutrent. Leur perpétuel effort est de pétrir le caractère à leur guise, et toute leur éducation est dirigée vers le dressage moral !

Eh bien, réussissent-ils ?

Tout franc, recueillez vos souvenirs, regardez autour de vous ? Réussissent-ils tant que cela ? Distinguez-vous, à première vue, un ancien élève des jésuites d'un autre homme ? Moi, pas du tout. Il faut qu'on me prévienne. Quand on m'a prévenu, je m'écrie : « Je l'avais deviné ! » Mais cela ne compte peut-être pas.

C'est ici que l'*Empreinte*, si elle prétendait être autre chose qu'une monographie ; si elle prétendait être une thèse, aurait tort.

Non, l'éducation la plus ardemment morale, la plus ardemment ambitieuse de façonner des caractères, n'y réussit point. Pourquoi ? parce qu'elle est une éducation en commun. Il n'y a qu'un Mentor face à face avec son Télémaque qui puisse un peu modeler un caractère. Il n'y a qu'un père, faisant l'éducation de son fils, qui puisse faire de son fils un portrait de lui-même ; et encore, s'il y réussit, c'est qu'il y a de l'hérédité là dedans et que son fils lui ressemblait par avance.

Je ne vois qu'un moyen, de très faible efficacité encore, mais sérieux, que M. Wolff préconise, du reste, en cet ordre d'idées. Si un professeur n'a aucune influence morale sur soixante élèves qu'il voit cinq cents heures dans toute leur vie, un professeur qui suivrait soixante élèves (et plutôt trente) pendant cinq ou six ans, depuis la « septième » jusqu'à la « seconde » inclusivement, n'aurait-il pas une réelle influence sur eux ?

Oui, voilà un moyen qui n'est pas une phrase. C'est une méthode qui (ne songeons pas aux inconvénients, pour le quart d'heure) a d'énormes avantages au point de vue de la discipline morale. Je l'ai souvent recommandée. Un ancien ministre, qui m'est très cher, malgré des divergences politiques, avait songé à en essayer. Il n'a pas eu le temps. Les ministres n'ont jamais le temps. Mais c'est un essai qu'il faudra faire. Je ne vois absolument que ceci qui soit pratique. Le profit ne sera pas énorme, je crois ; mais je ne doute pas qu'il ne soit réel.

Quant à tenir aux élèves des discours empreints de la plus pure morale, du civisme le plus ferme et du patriotisme le plus ardent ; il va de soi que je n'y vois aucun inconvénient, et que je félicite M. Wolff de soutenir avec énergie une opinion si raisonnable.

M. Wolff insiste très vivement sur deux points. Il faut tâcher de développer plus qu'on ne fait chez les

(1) *L'Éducation nationale*, 1 vol. in-12. Giard et Brière, Paris, 1897.

enfants l'*imagination* et la *sensibilité*. Il a raison; surtout sur cette dernière affaire. Notre enseignement, surtout notre enseignement secondaire est trop sec. On ne m'accusera pas de plaider pour ma maison : je trouve qu'on l'a surchargé de critique; et nous avons eu beau « changer tout cela », et la critique moderne a beau se targuer d'être la critique des beautés et non plus la critique des défauts, elle est toujours sèche, il n'y a pas à dire.

Nos pères avaient parfaitement raison de donner à leurs élèves des devoirs, des exercices où « c'est le cœur qui parle au cœur ». C'est ridicule, je sais bien; c'est la vérité tout de même. L'enfant était tout content d'avoir exposé avec candeur et vivacité un beau lieu commun de morale, ou d'avoir énergiquement dissuadé Charles IX de tirer des coups de fusil sur les protestants. Et de ce plaisir, eh bien, il lui restait quelque chose, tout compte fait, au fond du cœur. Ce n'était pas mauvais du tout.

Le devoir de pure imagination, il faut s'en défier, je crois, plus que ne fait M. Wolff. Il incline trop l'enfant au pire défaut, à l'imagination artificielle. Vous vous rappelez l'*Hymne au soleil* donné comme sujet de « style » dans une pension de demoiselles. C'est dans le délicieux *Graindorge* de Taine : « Et comment avez vous fait, mes enfants? Diable! Un hymne au soleil! — D'abord, ça n'allait pas du tout; mais nous nous sommes souvenues que le professeur nous avait dit qu'il fallait s'exciter, exciter son imagination. Alors nous nous sommes promenées, Jeanne et moi, dans notre chambre, en faisant les grands bras, en roulant les yeux, comme au théâtre; et c'est venu tout de suite. Et le professeur a dit que c'était tout à fait ça. »

Voilà l'inconvénient. Tous les enfants ne sont pas des Lamartine. Là-bas, à Belley, on lui avait donné, à lui et à ses petits camarades, à peindre « les charmes de la campagne ». Lui, *qui n'avait pas d'imagination*, tout simplement décrivit *sa* campagne: « J'étais sorti de Milly, vers six heures du matin... » Son « devoir », qu'on a conservé, est un chef-d'œuvre. Mais il faut se défier de l'*Hymne au soleil*.

Quant à s'adresser à la sensibilité, chez les enfants beaucoup plus qu'on ne fait, j'en suis d'avis. Car enfin, c'est terrible. La Fontaine, qui semble s'y être connu, nous a dit, et même plus d'une fois, en parlant des enfants : « Cet âge est sans pitié », et il nous dit aussi : « La vieillesse est impitoyable. » Et quand on songe que le milieu de la vie est bien occupé par les affaires, on se demande quel âge de son existence l'homme peut bien donner à la pitié. C'est précisément pour cela qu'il faut la cultiver avec soin chez les enfants.

Or, si l'on n'y prend pas garde, et si on se laisse trop exclusivement guider par la préoccupation du « beau » dans le choix des livres à recommander aux enfants, songez-y bien, vous verrez que leur sensibilité, au cours de dix ans d'études, risque de ne pas être cultivée du tout.

Ni les sciences, ni la géographie, ni même l'histoire, ne développent beaucoup la sensibilité chez les enfants, n'est-ce pas? L'histoire, en particulier, il faut la savoir, ah! certes! seulement elle est à peu près horrible. Reste la littérature. Eh bien, les littératures classiques ne sont pas tendres. Cinq pages d'Homère et trois pages de Virgile retranchées, toute la littérature antique est propre à développer la sensibilité, à peu près comme Vauban.

Chez nous?... Tendre, Boileau? Tendre, Corneille? Tendre, La Fontaine? Tendre, Molière? Tendre, Voltaire? Tendre, Montesquieu? Tendre, Buffon? Tendre, Beaumarchais? Tendre Racine? Oui, mais pas tout à fait comme il faut l'être avec des enfants. Non, mais rien pour le cœur dans tout cela! Rien, c'est trop peu. Quelque ennemi qu'on puisse me croire d'une fade sensiblerie; rien, cependant, oui, c'est trop peu.

Je proclame de toute ma force que l'instruction, et même l'éducation, sont pour dresser la raison et pour constituer un cerveau bien fait. C'est là leur rôle essentiel. Mais encore qu'il n'y ait rien du tout qui parle au cœur dans tout le cours d'une éducation d'homme, il faut certainement prendre garde à cela.

Donc M. Wolff a raison. Il faut avec grand soin, dans les « textes » recommandés aux sollicitudes enfantines, souligner et encadrer tous les passages, trop rares, qui peuvent donner, non seulement au sentiment esthétique, ici on n'est pas embarrassé, mais au sentiment proprement dit, un bon et salubre aliment.

Il y en a dans Homère; il y en a, dans Virgile; il y en a, quelque peu, dans les tragiques grecs; il y en a dans Montaigne; il y en a dans Rabelais; il y en a dans Corneille; il y en a dans les sermonnaires, qu'on néglige trop... Vous craignez d'être suspectés de cléricalisme? Vous avez raison! Le soupçon même en est horrible. Eh bien! mêlez des sermons protestants aux sermons catholiques! Il y a des sermons protestants qui sont admirables. Il y a toujours moyen de s'arranger.

Et je n'ai point besoin d'ajouter qu'il faut puiser largement dans cet admirable XIX[e] siècle, qui a eu ses poètes de la sensibilité, quelquefois sublimes, et qui a jeté par le monde *le Crucifix, la Cloche du village, la Vigne et la Maison, la Prière pour tous, les Pauvres gens* et *l'Espoir en Dieu*, — à quoi vous pouvez ajouter M[me] Desbordes-Valmore, si vous y tenez absolument.

Oui, ici, il n'y a rien à changer précisément, mais

il y a à s'imposer une certaine préoccupation dans le choix des textes, préoccupation à laquelle on ne fait pas peut-être une assez large part.

Vous voyez qu'il y a beaucoup de choses, non seulement à louer, mais à prendre, dans le petit livre de M. Wolff. J'ajoute qu'il n'est pas tout didactique. Pour donner des exemples à l'appui de ses théories et préceptes, M. Maurice Wolff a fait une étude très diligente et très intelligente de quelques pédagogues importants. Comment ne pas le féliciter — d'abord de ne pas avoir parlé de Pestalozzi, — ensuite d'avoir étudié de très près et *originalement* Fénelon, J.-J. Rousseau, Lepelletier de Saint-Fargeau, Condorcet, Lakanal, et enfin Michelet (*Nos fils*). A tous les égards cette étude est tout à fait digne d'intérêt de la part de ceux qui s'occupent de pédagogie, et de la part de ceux qui n'y croient pas et qui s'en occupent tout de même.

ÉMILE FAGUET.

LE SOUVENIR [1]

Nouvelle.

Daniel fut jeté dans une profonde stupeur. La brusquerie de l'événement le déconcertait. Il lui donna les soins qu'on donne aux morts. Il fit les démarches indispensables et pénibles sans en avoir nettement conscience, comme un homme endormi, comme un somnambule. Pendant la première journée, il ne se rendit pas compte de son malheur. Il sentait confusément que quelque chose l'avait frappé, mais il n'avait pas eu le temps encore de faire le tour de sa douleur. Le soir, il voulut rester seul à veiller Hélène. Son visage était doux et calme, apaisé maintenant et résigné. Il y avait des fleurs sur son lit, tout autour d'elle. La chambre, éclairée seulement des deux bougies consacrées, silencieuse, semblait un asile de recueillement et de paix. Daniel s'assit auprès du lit. Après la fatigue de la journée, c'était son premier repos. Il regardait Hélène. Insensiblement son âme redevint calme et consciente. Il comprit. Alors seulement, il pleura. Il pleura longuement, sans fin, comme les petits enfants malades. Aucune idée n'était encore bien nette dans son esprit, mais il se sentait malheureux et pleurait. Puis, les larmes se tarirent, les nerfs se détendirent, et la douloureuse songerie des veillées funèbres commença. Il se souvint en la regardant, morte maintenant, des premiers temps de leur amour. Ses yeux et ses cheveux étaient exactement de la même couleur châtain clair, et lors de leur première rencontre, elle portait une robe de la même couleur aussi. Il l'avait vue sourire et parler gaiement, mais il avait deviné sous ses dehors joyeux une âme de mélancolie et de tristesse, une âme tendre et douce et trop aisée à meurtrir. Il l'avait aimée longtemps sans le savoir. Il se rappela le jour où l'amour était entré vraiment dans son cœur...

« Je m'en souviens. Je traînais dans les rues, au soir tombant, avec, dans l'âme, la mélancolie vague des commencements d'amour. J'ai senti cet amour prendre mon âme, y pénétrer plus avant, plus avant, jusqu'au fond, la prendre tout entière. Comme l'huile qui s'étend sur une étoffe d'une marche lente et que rien n'arrête, cet amour imprégnait mon âme et gagnait... Et j'eus l'impression qu'elle en était tant imprégnée bientôt qu'il faudrait pour la laver qu'on la déchirât, qu'on en fît une loque... Oui, je croyais cela, sincèrement. Illusion, illusion ! L'amour s'est évanoui, lentement et malgré moi, comme il était venu !... Oh ! les premiers mois ! Elle comprenait si finement et si complètement. Ses impressions étaient si délicates, elle les exprimait si discrètement, à demi-mot, avec la délicieuse pudeur des choses de l'âme... » Il la revit, dans l'atelier, se promenant sans bruit, trouvant devant chacun de ses tableaux un mot poétique et profond pour en résumer l'impression, — et toujours avec tant de justesse ! Elle savait si bien se mettre en harmonie avec les choses ; son âme infiniment sensible se nuançait des couleurs ambiantes ! Elle avait pris sa manière de penser et de sentir, et lui, bientôt, s'était accoutumé à la voir autour de lui, comme son âme à lui, réalisée et visible. « Pauvre petite Hélène, je ne t'ai pas aimée assez simplement. C'était trop compliqué cet amour-là pour n'être pas fragile. Alors, voilà, je ne t'ai plus aimée et tu en es morte. J'ai tâché pourtant de te bien cacher le triste changement. Mais tu t'en es aperçue. J'ai donc été maladroit. Je n'ai même pas su, quand tu me le demandais, être franc avec toi... « Les paroles qu'on dit aux mourants sont graves et « définitives » ; et que t'ai-je dit ? je ne le sais plus, je ne le sais plus. Je n'ai pourtant pas voulu te faire de mal. J'aurais tant voulu te guérir ! Mais j'ai manqué ma vie et la tienne... Pauvre petite Hélène, me pardonnes-tu ? » Il eut l'amère sensation de l'irréparable ; il pensa qu'on emmènerait Hélène, et qu'il resterait seul, sans elle, dans la maison vide. L'idée que des gens allaient l'emporter, qu'elle ne lui appartenait plus, le fit frémir. Il eut une révolte : « Oh ! ton souvenir du moins me restera. Je songerai toujours à toi, j'y songerai tant que je croirai que tu n'es pas partie. J'entretiendrai ton souvenir dans mon âme avec un soin si pieux qu'il n'y pourra pas mourir. Je serai fidèle à ton souvenir, si je n'ai pas

1. Voir la *Revue* du 10 juillet 1897.

su l'être à notre amour... » Et, pour mieux fixer dans son esprit les traits du doux visage mort, il le regarda longuement. Son âme était absorbée dans cette contemplation morne. Sa pensée semblait s'être arrêtée, à bout de fatigue et de souffrance. Il sentit qu'il allait s'assoupir. Il eut honte : il se leva, tisonna le feu, le fit flamber. Mais la clarté gaie de la flamme, les crépitements du bois qui brûlait le choquèrent comme une inconvenance dans la chambre mortuaire. Il jeta de la cendre. Il revint s'asseoir auprès du lit d'Hélène ; une crise de larmes le prit alors... La nuit passa, lente et douloureuse.

Puis, ce fut l'horreur finale, l'horreur d'abandonner le pauvre corps aux mains des employés, la disparition dernière du visage, le cercueil et son transport comme d'un fardeau, la voix brutale des chantres, les bruits de cordes, la terre qui tombe sur les planches, et puis le néant au retour... Daniel était hagard et morne. Il ne comprenait qu'avec peine les paroles qu'on lui disait. Il eut des heures d'accablement pendant lesquelles il sentait ses membres si lourds qu'il renonçait à se lever de son fauteuil. Dans le clair-obscur de sa pensée, il entrevoyait l'image d'Hélène trouble d'abord, puis plus précise. Il la voyait agonisante, secouée de sanglots, les yeux fixes ; il la voyait délirante, avec ses gestes insensés ; il voyait, quand il fallut la porter du lit à la sinistre boîte, sa tête défaillante retomber en arrière et sa bouche s'ouvrir. Il sentait encore sur ses lèvres le contact froid de son front lors du dernier baiser ; ses vêtements étaient encore imprégnés de l'odeur des fleurs et des médicaments, de l'odeur de mort des derniers jours. Ces impressions douloureuses le hantaient, elles émergeaient lentement dans son âme telles que des ombres malfaisantes. Et, comme pour se faire souffrir davantage, quand l'une apparaissait, il semblait vouloir la poursuivre, il la fixait ardemment, il concentrait sur elle toute son attention. Cela se faisait en lui sans qu'il le voulût, sans qu'il s'en rendît compte. L'image prenait alors une telle intensité que Daniel la sentait dans ses yeux, brûlante. Puis les larmes venaient, et Daniel se sentait alors si faible qu'il eût voulu qu'on le soignât comme un tout petit, il eût voulu s'abandonner à des mains fraîches et douces pour le bercer, pour le câliner. Il allait au cimetière, chaque jour, porter des fleurs sur la tombe nouvelle ; il enlevait les couronnes fanées et disposait les autres avec soin. Cette pieuse occupation semblait l'apaiser, mais les cruelles impressions revenaient bientôt ; l'idée que le petit corps était là, dans la terre, étroitement enserré sous les briques le désespérait. Il le voyait qui se corrompait déjà, triste dépouille dont il fallait préserver les vivants. Alors, il tâchait d'écarter l'horrible image, mais il n'y pouvait réussir, tant elle se fixait dans ses yeux. Pour échapper à la hantise, il fit de longues promenades, dans les rues, sans but, marchant vite. Il avait besoin d'être dans la foule, dans le brouhaha ; il lui semblait qu'il était plus seul, au milieu des passants dont la joie heurtait sa tristesse et le faisait rentrer davantage en lui-même. Il évitait ainsi la douloureuse atonie de l'âme, son alanguissement mortel dans la solitude et dans l'abandon.

Et puis, malgré lui, sans qu'il voulût se l'avouer à lui-même, il eut des instants d'apaisement et d'oubli. Un jour de février, dans l'après-midi, un délicieux soleil de fin d'hiver, lumineux et gai, se mit à briller. Il éclairait les vitres, il se jouait dans la longue enfilade des boulevards en reflets étincelants, en traînées éblouissantes, en légère buée rouge. C'était comme un prélude du printemps, plus savoureux et plus doux. Daniel marchait d'un pas alerte dans la belle lumière nouvelle avec une impression de bien-être. Il se sentait allègre, jeune et plein de vie. Des idées de tableaux lui vinrent, l'avenir lui sourit ; il chantonnait gaiement. Mais, brusquement, comme un coup de couteau dans le cœur, le souvenir lui revint. Alors, il eut honte de la joie qu'il avait ressentie, honte de s'être surpris à chanter. Il lui semblait qu'il avait commis une impiété. Il rentra chez lui, lentement, le front bas, plus triste encore. Tout le soir il s'abîma dans son chagrin, hanté par les tristes images dont il avait peur et qu'il ne voulait plus maintenant écarter... « Pauvre petite Hélène, t'oublierais-je déjà ? »

Il voulut se remettre au travail, reprendre sa vie interrompue. Il s'enferma dans son atelier vide, il y passa de longues journées tristes. En face de sa toile, tandis qu'il essayait péniblement de donner une forme à son rêve impalpable, il se souvenait du temps où, d'un seul mot, si facilement, il faisait naître dans l'âme d'Hélène la délicate impression dont lui-même était charmé. Il sentait bien qu'elle l'avait compris, tout à fait compris, et rien ne lui était plus doux. « A quoi bon peindre, se disait-il alors, puisqu'elle m'a compris ?... » Et maintenant encore, à quoi bon peindre, puisqu'elle n'est plus là ? Pour les étrangers, pour le public ?... Oh ! comme alors il sentit douloureusement son absence ! Tout dans l'atelier la lui rappelait ; son souvenir était partout, épars au milieu des tableaux, des meubles et des menus objets. Il la voyait sur le divan, un soir, rêvassant, les yeux au plafond, se parlant tout haut à elle-même tandis qu'il travaillait ; il lui voyait aux mains le petit éventail ancien, déposé maintenant sur une coupe ; il entendait le frôlement de sa robe ; il reconnaissait son parfum ; il croyait deviner son approche ; il attendait sur son bras le contact du sien : elle venait ainsi jadis, elle appuyait sa tête sur son épaule et regardait longuement son travail !

Il entendait sa voix. Il se rappelait à propos d'insignifiantes choses les réflexions qu'elle avait faites. Il vivait familièrement avec le cher souvenir. Insensiblement, les images funèbres avaient disparu : Hélène revenait, dégagée de la mort, telle qu'elle était jadis, telle que Daniel l'avait aimée. Daniel lui parlait, tout haut, sans y songer, et lorsqu'il entendait alors le son de sa voix dans l'atelier vide, il se troublait et pleurait de ce doux enfantillage. Au printemps, lorsque apparurent les premiers bourgeons, aux premières matinées de soleil, il sentit plus cruellement sa solitude définitive. C'était le renouveau pour la nature, pour les êtres et pour les arbres, pour les choses aussi que la bonne chaleur anime. Dans l'épanouissement universel, l'âme de Daniel se contractait, seule et délaissée, à l'écart désormais du bonheur. « Pauvre petite Hélène que je ne verrai plus, je t'aimais donc plus que je ne pensais? Puisque ton absence m'est si cruelle, puisque la vie sans toi me paraît vide, hélas! hélas! je t'aimais donc? Et tu es morte d'avoir cru que je ne t'aimais plus, comme je l'ai cru moi-même! Hélas! j'ai gâché ton bonheur et le mien. Nous nous sommes trompés, Hélène... Mais il est trop tard : j'ai manqué l'œuvre délicate de mon bonheur et du tien ! »

Les jours passèrent. Les images d'Hélène devinrent moins variées et plus rares. Il ne la vit plus dans sa vie familière de toutes les heures, errante autour de lui, l'entourant de sa douce présence. Elle ne lui apparaissait plus que dans certaines attitudes particulières, assise au piano, ou bien debout à la porte de l'atelier, ou bien les bras tombants et les mains jointes, ou bien déjà malade, au lit, les yeux clos... Et surtout, ces images avaient maintenant une raideur, une immobilité singulières. Elles perdirent leur souplesse et leur légèreté; elles ne se combinaient plus de manière à donner par leur jeu rapide et varié l'impression de l'existence. Le souvenir, d'abord complexe et vivant, se désorganisait; les éléments épars prenaient la sécheresse et la rigidité des choses mortes. Au lieu d'aller et de venir au milieu des meubles, à travers la maison, l'image semblait fixée aux objets d'une manière indélébile. Daniel s'en aperçut avec tristesse. Il essaya de la dégager des impressions étrangères auxquelles elle se trouvait associée dans son esprit. Il était agacé de la voir toujours au piano, ou bien jouant avec un éventail. Il mit tout l'effort de son imagination à la voir toute seule, libre, allant et venant, variant ses mouvements suivant les circonstances, vivant enfin. Des images voluptueuses de sa beauté, de sa jeunesse, de son abandon lui revinrent : il en frémit, il les chassa de sa mémoire, car elles lui semblaient profaner le chaste souvenir. Hélas! que voulait-il? La voir idéalement, reconstituer dans son esprit l'image digne du souvenir. Il aurait voulu la transfigurer, la rendre pareille aux anges, la couronner de fleurs spirituelles et l'aimer pieusement, Hélas! il ne réussit qu'à la rendre plus pâle et plus obscure; quelle forme donner au pur esprit? et que deviennent nos impressions quand une fois nous les avons privées de ce qui fait leur complexité et leur vie? L'image s'atténua, devint vague et chimérique comme une ombre.

Un jour, Daniel se rendit compte qu'il avait peine maintenant à voir d'une manière précise le visage d'Hélène. Il l'entrevoyait bien, mais effacée déjà comme un pastel ancien. Il rassembla tous les portraits qu'il avait d'elle. La voilà toute petite fille, en robe courte à volants, avec une poupée dans les bras : c'était déjà son air doux et fin, son regard d'intelligence et de résignation. Puis la voilà jeune fille, à l'âge des premiers bals; ses traits se sont affinés, elle a pris la grâce délicate et souple qu'elle a toujours conservée depuis. Enfin la voilà, quelques jours avant leur mariage, telle qu'elle l'avait charmé jadis, naguère. Ah! maintenant, il se la rappelait, elle était là. « Ne t'en va pas, douce image, reste avec moi pour me consoler, pour être ma compagne... » Il fermait les yeux; elle allait et venait dans son imagination, d'abord nette et précise, puis elle s'évanouissait, puis elle revenait, mais toujours plus vague et plus incertaine. Daniel alors voulait reconstituer son visage, recomposer ses traits, son délicat profil, ses cheveux blonds à bandeaux, ses longs cils, son nez légèrement aquilin, sa bouche si fine, à la fois mélancolique et gaie. Il essayait de faire son portrait en imagination comme il l'aurait fait sur la toile; et tous les traits y étaient exactement, mais cela ne ressemblait pas. Alors, il voulait corriger, mais l'image se désorganisait, s'évanouissait, insaisissable, impalpable... Il faisait des efforts désespérés pour la retrouver, pour ne plus la laisser échapper. Il concentrait sur elle toute son attention; il croyait la voir, mais elle fuyait. Ou bien, elle devenait laide et grotesque. Daniel alors souffrait cruellement. Il se torturait et sa pauvre tête, fatiguée, épuisée de tant d'efforts, était brûlante de fièvre. « Hélas ! hélas! douce image, tu vas m'abandonner comme elle, et je vais rester seul!... »

Vint la belle saison, les longues journées de lumière : à travers les stores de toile blanche la clarté se répandait dans l'atelier, douce et pure, baignant les objets, leur donnant la vie. « C'est la fête de la lumière, c'est la fête des choses, vivifiées par elle! » Daniel se mit à l'œuvre. Il entreprit un grand tableau qu'il rêvait depuis longtemps : dans la forêt, chaude et parfumée, sous les acacias en fleurs étendue sur l'herbe touffue, la Nymphe du bois, pensive et les yeux lourds, joyeuse et lasse, vivant

sous une apparence de morne accablement d'une vie intense et féconde comme l'immobile et frémissante nature sous le flamboiement du soleil d'été... Daniel travaillait dans une fièvre ardente; hanté par le symbole, il sentait bouillonner en lui la sève des arbres et des êtres, l'universelle vie. Ce furent des journées joyeuses de création large et belle. Parfois, aux heures de lassitude, le souvenir revenait, comme un remords. Daniel alors, par scrupule, interrompait son travail : attentif à l'image, il la contemplait, il la regardait passer silencieusement dans l'ombre de sa mémoire. Mais cela durait peu; l'œuvre bientôt reprenait son imagination tout entière, l'accaparait, le faisait frémir et vibrer pour elle seule. Un jour, il décida qu'il irait au cimetière. « Pauvre petite Hélène, je t'abandonne... » Mais il peignait, sous le frémissement des feuilles, le corps de la nymphe noyé dans les végétations luxuriantes, baigné comme elles de chaude lumière miroitante, d'ombres verdoyantes et douces. La journée passa. Le lendemain, dans la matinée, il fallut que Daniel s'arrachât à sa besogne enivrante. Et, pendant qu'il se dirigeait vers la pauvre délaissée, son imagination était pleine de la nymphe du bois. Il arriva machinalement à la tombe. Il s'arrêta et resta quelque temps immobile devant elle sans comprendre qu'il était là, hanté toujours par le rêve. Puis, il revint à lui, mais il vit pour la première fois sans trouble la terre où dormait Hélène; aucune impression ne lui vint, et, devant ce néant, il s'étonna d'être là. Quelques minutes passèrent, vides et longues. Daniel regarda sa montre : « Onze heures, ma matinée perdue. » Cela se dit en lui-même, presque à son insu, puis se présenta bientôt si nettement à son esprit qu'il eut un frémissement de honte. Il s'aperçut que son pieux pèlerinage de naguère n'était plus maintenant pour lui qu'une corvée; pour se remettre au travail, il avait hâte de partir, d'abandonner Hélène. L'idée de « l'abandon d'Hélène », du petit corps laissé là, seul dans la terre, le pénétra si tristement que des larmes lui vinrent aux yeux, des larmes de honte et de chagrin, amères et brûlantes. « Voilà que je t'abandonne. Je ne peux plus penser à toi; ton image s'obscurcit et s'efface. Hélas! je n'ai pas su jouir de ta douce présence, et voilà que maintenant je ne peux plus même garder ton souvenir. Je ne le peux plus, je ne le peux plus. Oh! quelle est la faiblesse de mon âme si je ne peux même plus me souvenir de toi, si toute ma pauvre vie m'échappe ainsi, hélas! Si tout meurt à toute minute en moi, et si je ne puis même faire de mon triste cœur la pieuse et fidèle nécropole de mes heures défuntes! Oh! quelle est la vanité de vivre et d'aimer si cela passe ainsi, pauvre âme... » Daniel se mit en route pour le retour, triste et las; il avait un tel dégoût de l'âme humaine, un tel dégoût mêlé d'horreur et de pitié qu'il rêva de mourir, d'entrer dans le néant final plutôt que d'être cette misérable loque emportée par le vent, traînée partout, jouet déplorable de la vie... En chemin, un ami l'aborda. Daniel aurait voulu fuir; toute compagnie, même d'un ami qu'il aimait, lui était odieuse. Il dut lui donner de ses nouvelles, répondre à ses questions en faire d'autres, converser. Ils cheminèrent ensemble. Daniel avait le cœur si plein de sa tristesse qu'il y fit sans le vouloir des allusions, et, sans le vouloir encore, il en vint insensiblement à confier à son ami sa détresse et le dégoût qu'il éprouvait...

— Ne dis pas de mal de l'oubli, Daniel, car seul il guérit.

— Mais je souffre mille fois plus de l'oubli que du souvenir!

— ...Seul il guérit, seul il nous permet de vivre; il est la loi de la vie. Si notre âme gardait la vive cicatrice de toutes les blessures qu'elle reçoit, Daniel, elle serait bientôt si souffrante et si pantelante que rien n'interromprait son douloureux gémissement. Mais il y a dans l'âme une force d'oubli comme dans le corps une force de guérison qui répare les incessantes meurtrissures de la vie. Il faut vivre pour l'heure présente; ainsi vivent les forts. Laissons dormir le passé, jonché des tombes drues dans la plaine de nos espérances et de nos amours morts!

— Mais ne vois-tu point la vanité de vivre, si nous ne travaillons en vivant qu'à faire du passé, qu'à faire des morts vite oubliés?...

— Il faut vivre. La vie est toujours présente. Arrière, les morts! Il faut marcher vers l'avenir sans se retourner, sans écouter l'appel désespéré des morts. Il faut vivre, et l'oubli, Daniel, est la condition de la vie.

Ces paroles blessèrent intimement Daniel; il les trouva grossières et brutales. « Oh! fi de l'avenir, s'il faut pour y marcher écraser les morts. Oh! plutôt vivre avec les morts! Pauvre petite Hélène, je ne veux pas t'oublier. Je ne t'oublierai pas; et tu ne seras pas tout à fait morte puisque au moins tu vivras en moi... » Il se jura de garder son souvenir et de l'entretenir dans son âme, pieusement, comme un petit jardin de tombe.

Mais enfin, la vie le reprit, forte et triomphante, la vie et le travail incessant et la création. L'habitude, lentement, sans bruit, fit son œuvre de destruction. Et ce fut, après la mort de l'amour, plus triste encore, la mort du souvenir.

JEAN RÉMI.

VARIÉTÉS

Cantates pour prix de Rome.

Chaque année, le matin même du jour de leur entrée en loge, on lit aux jeunes compositeurs qui vont se disputer le prix de Rome à coups de dièses et de bémols, d'accords de neuvième et de septième diminuée, la cantate, spécialement écrite pour la circonstance, sur laquelle doit s'exercer leur inspiration. Or, le premier de ces concours datant de l'an XII (1803), on voit combien de cantates ont été rimées depuis, exactement quatre-vingt-dix, certaines ayant servi deux fois.

Il y a donc là toute une littérature particulière, méritant plus d'attention qu'on ne lui en accorde d'habitude. En effet, avec les poèmes couronnés tous les deux ans par l'Académie française, les cantates pour prix de Rome constituent exclusivement chez nous ce qu'on peut appeler la poésie officielle, la poésie d'État.

Au début, ces cantates furent servilement imitées de celles de Jean-Baptiste Rousseau, notamment de cette *Circé*, proclamée par La Harpe un des chefs-d'œuvre de notre poésie. Assurément, il y a dans cette pièce un mouvement, une variété favorable à la musique comme on la comprenait au siècle précédent. On sait comment elle est composée : d'abord une brève exposition en manière de récit : *Sur un rocher désert, l'effroi de la nature*... puis la plainte de Circé, désespérée du départ d'Ulysse : *Cruel auteur des troubles de mon âme*... Ensuite, nouveau récit où l'on montre la magicienne recourant aux plus terribles incantations, *pour rappeler l'objet de ses tristes amours*. Ici se place la fameuse strophe : *Sa voix redoutable trouble les enfers*. Enfin, après un dernier récit disant l'inutilité des efforts de Circé, *dont les fureurs ne feront pas ce que ses attraits n'ont pu faire*, la pièce se termine par une sorte de romance philosophique, où le poète rend un humble et fervent hommage à la toute-puissance de l'amour.

Les premières cantates pour prix de Rome furent coulées dans ce moule. Seulement, on crut qu'il était nécessaire d'y faire toujours parler l'unique personnage de la cantate, dans la bouche duquel on mit pêle-mêle et les récits d'action et les passages de sentiment. De plus, comme on jugea les cantates-modèles de J.-B. Rousseau un peu courtes, on les allongea de manière à aligner environ cent cinquante vers.

Les sujets furent d'abord choisis dans la mythologie. Puis vinrent certaines incursions dans la Bible et dans l'Histoire. Et l'on arrive ainsi jusqu'à 1830. Alors, c'est le romantisme échevelé qui triomphe, jusqu'à ce que 1845 amène certaines manifestations de l'école du bon sens. Mais, en somme, rien n'a pu ébranler le Romantisme, dont l'emphase, la grandiloquence, la préoccupation de la couleur locale, l'accumulation des comparaisons et des qualificatifs, la fréquence de l'antithèse, sont autant de qualités musicales. Joignez que le romantisme a le vers naturellement sonore, de coupes différentes en son uniformité, de rimes parfois imprévues. Rien ne pouvait mieux convenir au genre cantate. Banville l'avait d'ailleurs bien compris, qui répétait sans cesse que la poésie devait être chantée.

Il suffit d'examiner avec un peu d'attention la liste des cantates pour se rendre compte que la plupart des sujets ne sont pas originaux, mais simplement empruntés à la fable ou au roman, dont ils développent des scènes connues. Enfin la plupart des cantates sont conçues dans la manière héroïque ; à peine si quelques-unes sacrifient à la grâce, tout en renfermant toujours des passages dramatiques. Quel que soit le sujet, jamais l'auteur n'y oublie de tendre aux situations les plus violentes, et c'est là une cause de monotonie dont on est frappé à la lecture de toutes ces cantates, de titres pourtant si divers.

Mais au moins la forme y est-elle adéquate au fond ? Le pathétique des situations, l'émotion des personnages, leurs passions, y sont-ils exprimés dans un langage en harmonie avec leur intensité ? Le poète vibre-t-il ? Trouve-t-il de ces élans capables d'élever le musicien aux régions les plus sublimes de son art ? Ici, répondre soi-même ne prouverait rien. Mieux vaut montrer ce qu'il en est par des exemples significatifs.

La première cantate, *Alcyone*, est l'œuvre d'Arnault, l'un des quarante. L'argument en est simple : Un songe, envoyé par Junon, instruit Alcyone du naufrage de Céix, son époux. Elle se réveille éperdue et court sur le rivage, dès avant le lever du jour. Et là, anxieuse, elle s'écrie :

> Ombre en pleurs, gémissante voix,
> Quel sort annoncez-vous à la triste Alcyone ?
> Céix ! est-ce un avis que le Destin me donne ?
> Céix ! t'ai-je embrassé pour la dernière fois ?

Les pressentiments l'assiègent, et quand paraît l'aurore, elle adresse une invocation à l'astre propice... Mais les flots jettent sur la plage un corps inanimé. C'est Céix, c'est son époux ! il ne respire plus, il est mort. Alors éclate le désespoir d'Alcyone, qui exhale en ces vers ses derniers gémissements :

> O mer, insatiable abîme,
> C'est toi que je veux implorer :
> Il te faut encore dévorer
> L'autre moitié de ta victime !

Dès cette première cantate, on a conscience du défaut inhérent au genre : l'abus du faux sublime, qui amène des choses aussi drôles que le dernier vers de la strophe précédente. De ces choses cocasses, grotesques, imprévues, il y en a à l'infini. Il semble que les auteurs aient concouru sur ce point avec une conviction jamais lassée. Tous, ou presque tous, ont marché sur les traces d'Arnault.

Jusqu'en 1809, les cantates ne furent en réalité que des monologues lyriques. 1809 marque la date du premier essai de dialogue qui se produisit dans le genre, avec *Agar au désert*, « scènes lyriques » de M. Dejouy, l'un des quarante. Il en faut citer quelques extraits.

Chassée par Abraham, Agar s'est perdue dans le désert, épuisée, harassée, elle est tombée... Ismaël, son enfant, repose auprès d'elle... Et elle gémit :

> Solitude immense et profonde !...
> Partout le silence et l'effroi...
> Plus d'espoir... Je suis seule au monde
> Que dis-je, hélas ! mon fils est avec moi !...

Mais Ismaël s'éveille.

ISMAËL

Ma mère!

AGAR

Il s'éveille!

ISMAËL

J'expire

Si tu n'éteins le feu qui brûle dans mon flanc..
Une goutte d'eau peut suffire!..

De l'eau! où en trouver? La malheureuse mère se désespère...

Ensemble.

ISMAËL

Hélas! sur ma faible paupière
S'étend le voile du trépas!
Heureux, à mon heure dernière,
D'entrevoir, d'embrasser ma mère,
Et de mourir entre ses bras!

AGAR

Déjà, sur sa faible paupière
S'étend le voile du trépas!
Témoin de ton heure dernière,
Du moins ta malheureuse mère,
Mon fils, ne te survivra pas!

Mais l'ange apparaît, fait jaillir une source, Agar et Ismaël sont sauvés, et la scène se termine par un cantique d'actions de grâces, chanté par les trois personnages.

Il faut croire que cet essai ne fut pas jugé heureux, car on revint à la scène monologuée. Mais Dejouy y était également à l'aise, et dans la *Mort du Tasse* (1816), il eut quelques accents de sa façon. Tout le monde sait qu'après une vie de misère et de vicissitudes, le Tasse fut appelé à Rome par le Pape Clément VII, et qu'il y mourut le 15 avril 1596, dans la matinée du jour où l'on devait lui décerner les honneurs du triomphe. Dejouy le peint donc affaibli, expirant, entendant les acclamations du peuple... Et le Tasse s'écrie, en reportant sa pensée à celle qui fut son inspiratrice :

O toi, ma lumière, ma vie,
Toi l'arbitre de mon destin,
Qui de l'amour et du génie
Allumas la flamme en mon sein,
Auguste et tendre Éléonore,
Souris à ce glorieux jour;
Le triomphe dont on m'honore
Me rend digne de ton amour.

Il se sent mourir, il murmure :

Il est beau de finir ses jours
Sur les degrés du Capitole!

Et le peuple, quand le héros a rendu l'âme, chante en chœur laudatif :

Chantez, muses! pleurez, amours!
Le Tasse est tombé sur sa lyre!

Un autre cantatier, Vinaty, aimait à préciser le moment de son action. Dans sa *Jeanne d'Arc* (1818), il faisait dire à la noble Pucelle :

L'astre des nuits a terminé son cours :
D'une faible lueur ma prison se colore.
Le jour qui va suivre l'aurore
Sera le dernier de mes jours.

Dans *Herminie* (1819), il débute comme suit :

Le jour frappe nos yeux de son dernier rayon.
Hâtons nos pas, Vafrin. Bientôt la nuit plus sombre
Couvrira de son ombre
Les tentes des chrétiens et les tours de Sion.

A remarquer ce nom de Vafrin, aussi laid que peu euphonique. D'ailleurs, souvent, les personnages de cantate ont des noms parfaitement grotesques. Exemples pris dans la *Sophonisbe* de Vieillard (1820) :

Ce jour de Sophonisbe a donc comblé les vœux :
A « Massinisse » elle est unie!

Ce qui amène le mouvement pathétique ci-dessous :

Dieux! dont j'implore la justice,
Dieux! dont j'éprouvai la rigueur,
Donnez la gloire à Massinisse,
Et chargez-moi de son bonheur!

Arrivons à la période romantique... Le *Contrebandier espagnol* (1833) de Pastoret est une merveille! Alvar, le contrebandier, attend sa bien-aimée Claire. Il murmure :

Ma Claire est si jolie!
Je l'aime tant!
Je veux toute ma vie
En dire autant...

Claire se montre. Elle soliloque de son côté, elle s'adresse à sa Patronne, lui dit qu'elle doit lui donner Alvar pour époux...

Je l'aime bien plus que moi-même,
Et dans les cieux vous savez bien
Qu'on est sauvé lorsque l'on aime,
Tant l'amour est vraiment un bien!

Enfin Alvar et Claire sont réunis. Et celle-ci demande à Alvar s'il veut lui faire entendre « quelqu'un des airs de son pays », à quoi Alvar répond :

Je le veux bien; mais, jeune fille,
Ma voix à tes accents ne peut s'associer.
Je n'ai pas ta voix fraîche et ta façon gentille,...
Et ne suis qu'un contrebandier!...

Une cantate étonnante, c'est l'*Entrée en loge* (1834), de Gail. L'auteur a eu l'originale idée de mettre en scène l'un des concurrents au prix de Rome, et de lui faire exprimer les idées et les sentiments qui le soutiennent dans son épreuve.

On a dû voir là une tentative de rajeunissement du genre digne du plus vif intérêt. Malheureusement, le sujet est traité dans une forme d'une platitude désespérante, dans un style essentiellement « pompier ». Quelques extraits suffiront à l'établir. Le commencement d'abord :

Je suis sous les verrous, moi captif, moi vainqueur;
Je veux l'être!... Remplis ma retraite profonde
De ces divins accents qui pénètrent le cœur,
Apollon!... Apollon? Il n'est plus de ce monde!...

Le concurrent raconte sa vie. Toujours pauvre et joyeux, il a couru le cachet, se consolant dans la pratique de son art : il sait fort bien comment l'on traite un sujet, quand saura-t-il comment on est riche et vanté? Et il soupire, dans l'*air cantabile :*

Rêves charmants qui soutenez ma vie,
En m'inspirant, venez combler mes vœux :
Oui, ce n'est que pour toi, ma divine Amélie,
Que la gloire en ce jour a du prix à mes yeux.
Sa mère a dit : Triomphe, ami, je te la donne!...

Et il travaille. Il s'exalte à son sujet : *Le templier Front-de-Bœuf aux pieds de Rébecca!...* Il cherche l'air de bravoure :

Vive, vive le temps des preux,
Siècle d'amour et de vaillance;
Le guerrier fort et courageux
Obtenait tout avec sa lance...

Telle est cette cantate, la plus originale de toutes en ce qui concerne le fond, l'une des plus banales au point de vue de la forme.

Cependant, quelques-unes de ces cantates ne sont pas sans mérite, surtout celles de Camille Doucet : *Velasquez* et *Antonio* (1846 et 1849). Ces deux-là ont une très grande qualité : elles sont scéniques.

La première cantate vraiment poétique qui se soit produite est celle intitulée *Acis et Galatée* et signée Camille du Locle (1855). Elle débute par ce couplet de Galatée :

L'astre aux rayons d'argent sur les mers luit encore :
Cependant le zéphir matinal a frémi ;
Les portes d'Orient s'entr'ouvrent à demi
Sous les doigts rosés de l'aurore...
A mon char, ô flots bleus, ouvrez un doux chemin !
Je vais au bord des eaux cueillir les fleurs que j'aime.
Tandis que Polyphème
Est encore enfermé dans son antre lointain...

L'ancien genre reparaît dans *Ivanhoë* en 1864, où le cantatier a mis en action cet épisode du roman de Walter Scott, dans lequel la juive Rébecca, condamnée, sur la dénonciation du templier Bois-Guilbert, à être brûlée vive, est sauvée par Ivanhoë, qu'elle a précédemment guéri d'une blessure reçue en combattant.

Rébecca est dans sa prison. Elle appelle Ivanhoë à son secours. Mais à quoi bon, quand il combattrait pour elle, tout ne les sépare-t-il pas ? Or, Bois-Guilbert vient trouver sa victime dans sa cellule. Il lui propose de la sauver, mais à quel prix!

BOIS-GUILBERT

[illegible]

RÉBECCA

De grâce ! à ces desseins je ne saurais souscrire !...

BOIS-GUILBERT

Mais tes jours sont les miens !

RÉBECCA

Persistance odieuse!...

BOIS-GUILBERT

Je t'en supplie !...

RÉBECCA

O ciel!...

BOIS-GUILBERT

Tu m'appartiens!...

RÉBECCA

Qui?... Moi!...

BOIS-GUILBERT

Viens! viens!...

RÉBECCA

Oh! non. jamais!...

BOIS-GUILBERT, *voulant l'enlacer malgré elle.*

Eh! bien...

RÉBECCA, *levant le bras et le menaçant de sa chaîne.*

Malheur à toi!... (*Ivanhoë paraît.*

BOIS-GUILBERT, *l'apercevant.*

Se peut-il?... lui naguère aux portes du trépas!
D'un coup de lance atteint!...

IVANHOE *ironique et terrible.*

Tu ne m'attendais pas!...

Cela est suffisant, sauf erreur. De même, dans *Francesca de Rimini* (1869), l'expression des sentiments les plus dramatiques est telle que ces sentiments en prennent une couleur étrangement burlesque. Francesca, réfléchissant sur sa situation, s'écrie d'un ton pathétique :

Cruels remords! femme adultère.
J'ose à peine songer à mes tristes amours :
De mon époux mon amant est le frère;
Je voudrais le haïr et je l'aime toujours.
Prions!...
Mais non! Dieu reste sourd à mes cris de détresse;
Son oreille est fermée aux coupables douleurs!...
A toi je m'abandonne, ô volupté traîtresse!
Peut-être sauras-tu mieux essuyer mes pleurs!...

La fin est digne de l'exorde. Malatesta surprend Paolo et Francesca enlacés.

PAOLO

Epargnez-la, je suis prêt à mourir.

FRANCESCA

Il frappera mon cœur avant le tien! Je t'aime!

MALATESTA

Non, vous vivrez pour prier et gémir.

FRANC

Lui survivre? ah! jamais! Notre crime est le même :
Nous devons être unis jusqu'au sein de la mort.

MALATESTA, *conciliant.*

Vous le voulez? Eh bien! partagez donc son sort
Il les tue tous les deux.

Le *Jugement de Dieu* n'est pas moins cocasse. Ici, la comtesse de Cerdagne est accusée par Gontran, son parent, d'avoir parjuré sa foi, — sujet qui présente quelque analogie avec celui du *Lohengrin* de Wagner. Et Gontran dit, terrible :

De l'époux qu'en habits de deuil
Au caveau sépulcral sa douleur accompagne,
Sa criminelle main a creusé le cercueil!...
En sa tourelle,
Un vieil époux
D'un œil jaloux
Veillait sur elle.
Jeune, charmant,
Survint un page,
Et la volage
Eut un amant

Le page surgissant

Tu mens! tu mens! félon!...

A côté de ces naïvetés et de ces boursouflures, il y a des pages vraiment jolies. Tel ce début du *Dernier des Abencerages* (1867), où le jeune Aben-Hamet dit si mélancoli-

quement, en entrant à Grenade, dans l'ancien château de ses pères :

Murs sacrés, fiers palais où régnaient mes aïeux,
Tours où flottait jadis l'étendard du Prophète,
Bocages odorants, jardins mystérieux,
Échos des chants d'amour, de victoire et de fête :
De vos débris abandonnés,
Ma voix seule, aujourd'hui, vient troubler le silence,
Et le fils de vos rois, sans haine et sans vaillance,
Foule à ses pieds leurs tombeaux profanés.

Avant de conclure, peut-être serait-il bon de montrer comment sont écrites les cantates actuelles. Voici un extrait de *Clarisse Harlowe* (1895).

Clarisse Harlowe a pour épigraphe cette pensée de M. Max Nordau : « Richard Wagner est chargé à lui seul d'une plus grande quantité de dégénérescence que tous les dégénérés ensemble. » Mais écoutons Lovelace qui, lorsque Clarisse l'a quitté, vient vers elle, dans l'intention de la reprendre. Il arrive au milieu de la nuit, sous les fenêtres du pavillon où Clarisse s'est réfugiée :

C'est bien ici... Dans ces lieux qui m'amène?
Est-ce l'amour ou le remords?
Par ton charme enivrant et qui vers toi m'entraîne,
Clarisse, au nom du Ciel, prends pitié de mon sort!
Enfant dont le divin sourire
Égara mes sens radieux,
O toi que j'offensai, dont la vertu m'attire,
Es-tu l'ange échappé des cieux?
Belle Clarisse, écoute-moi, je t'aime!
Pardonne à l'ingrat repentant.
Je reviens près de toi, pour que le Ciel lui-même
Bénisse nos vœux à l'instant.
La nuit étend sur nous ses voiles;
Les cieux énamourés se remplissent d'étoiles.
Mon cœur est plein d'un amoureux désir...
Cruels parents!... Voulez-vous donc me la ravir?...

J'effeuille du pied les roses nouvelles,
Traçant mon chemin dans l'air embaumé!
O vents qui passez, prêtez-moi vos ailes
Pour voler plus vite au bras de l'aimé!

Toutes ces cantates ont entre elles de très grandes ressemblances, — sûrement un air de famille. La fausse poésie, la boursouflure des sentiments, le forcé des situations sont les caractères généraux du genre. Peut-être serait-il bon de trouver quelque chose de nouveau, de chercher la simplicité, la vérité des sentiments, à une époque où l'on semble vouloir, dans tous les arts, se débarrasser du clinquant et du mauvais goût.

Il faudrait seulement que le concours ouvert chaque année pour la cantate du prix de Rome fût plus sincère, — mettons plus sérieux. D'ordinaire, les jurés savent très bien d'avance quelle est la meilleure œuvre présentée, de quel nom elle est signée, et quels sont les répondants, les amis, la situation de son auteur. Le talent ne vient qu'après ces considérations plus importantes. Toutefois, il semblerait que, cette année, les choses ont marché différemment, puisqu'on ignorait jusqu'à l'adresse de M. Charles Morel, l'auteur de *Frédégonde*, la dernière cantate choisie par le jury. Nous verrons bientôt ce qu'est cette cantate.

Après tout, on a bien le droit d'être un peu exigeant. Un prix de cinq cents francs est attribué au « texte » de la cantate, ce qui met le vers à deux francs cinquante au moins. Or, Musset, un jour qu'il faisait ses comptes, constata qu'il avait été payé, en moyenne, à raison de « douze sous » le vers. Il eût gagné davantage à faire des cantates.

Théodore Massiac.

LA PERSONNE DE JÉSUS [1]

Depuis la *Vie de Jésus* (1863), l'orientation de l'histoire évangélique a singulièrement changé. Le sentiment public qui poussait à la démolition et favorisait une critique radicale, incline désormais vers la reconstruction. Devant la rigoureuse et imperturbable dialectique de Strauss, le personnage historique de Jésus s'était en quelque sorte volatilisé : il ne restait d'un côté que le mythe, et de l'autre qu'une mince individualité, impalpable, réduite en poudre. C'est sur cette poussière que Renan a soufflé, essayant de la ranimer, de la réchauffer. Au mythe, il a substitué l'histoire. L'individualité, il s'est appliqué non seulement à la reconstituer, mais à la replacer dans des conditions normales, dans son cadre de société et de nature.

On a pu trouver que la tentative laisse à désirer, que la part faite au décor est trop considérable, enfin que la psychologie de Jésus, telle que la présente son biographe, est trop confuse et trop hésitante. Il y a du vrai dans ces reproches, que Proudhon a formulés avec sa rudesse habituelle. Mais n'était-ce rien que d'avoir soumis à l'analyse morale ce personnage dont Strauss avait fait un fantôme et de lui avoir rendu une existence telle quelle? On oublie trop d'ailleurs que l'ouvrage entrepris par Renan ne se borne pas à un épisode, si important qu'il soit. Il embrasse, et son titre le dit suffisamment, les *Origines du Christianisme*, et pour qui prend l'œuvre dans son ensemble, il est impossible de n'en pas admirer la force et l'éclat.

Le malheur est qu'au fond l'historien est trop détaché de son sujet. Il aime trop Marc-Aurèle et n'aime pas assez Jésus. Ce délicieux païen semble déroger quelque peu en s'occupant du prophète juif.

* *

Le problème d'une restitution intégrale, c'est-à-dire d'une pénétration plus intime du sujet restait donc intact. L'ouvrage posthume de Proudhon (2) jetait bien çà et là quelques vives lueurs, mais la science du publiciste était trop courte, de trop fraîche

1 *Jésus de Nazareth*, par Albert Réville. — Deux volumes (chez Fischbacher).

2 *Jésus et les origines du christianisme* (chez Havard).

date, et l'on se trouvait en présence d'une simple ébauche. Tout au contraire les deux volumes que M. Albert Réville vient de publier sur Jésus de Nazareth, répondent dans la mesure du possible aux exigences de la curiosité contemporaine et à la grandeur des questions posées. On sait avec quelle distinction M. Réville professe au Collège de France l'histoire des religions. Érudit sérieux, théologien expert, écrivain de rare mérite, il a de plus en cette matière une qualité indispensable, c'est d'obéir aux habitudes d'un esprit essentiellement religieux; il est croyant de cœur et d'intelligence, tout en respectant les droits et en suivant les procédés de la méthode rationnelle. Nul n'était plus à même que lui de pousser à fond une interprétation de nature à remettre dans sa véritable voie la science évangélique.

*
* *

Car, remarquez-le bien, il ne peut s'agir ici que d'interprétation, et d'une interprétation s'exerçant dans un champ très nettement délimité. En effet, les témoignages profanes sont muets ou falsifiés. L'enseignement ecclésiastique s'autorise exclusivement du surnaturel et par conséquent est inacceptable pour l'historien. Il ne subsiste plus alors que la tradition populaire, recueillie et fixée dans les évangiles canoniques. Or qui nous garantit l'authenticité de ces évangiles, et pour serrer la difficulté de plus près, en quoi les faits relatés dans les évangiles sont-ils authentiques? Affaire d'interprétation et rien autre. Nous n'avons par devers nous aucun moyen de contrôle puisque nous ne connaissons ni la provenance des évangiles, ni leurs auteurs, ni la date de leur composition. C'est en s'appuyant sur des indices bien légers, bien insuffisants, sur des vraisemblances de sens plutôt que de chronologie ou d'histoire, qu'on peut arriver à faire un premier choix, dans lequel il entrera toujours nécessairement de l'incertitude ou de l'arbitraire. Quand on a écarté l'évangile de Jean, trop philosophique et quasi mythologique, quand les prétentions littéraires de Luc l'ont fait mettre en suspicion, nous ne pouvons plus tabler que sur Marc et Matthieu, et encore fautil se reporter à un premier évangile, aujourd'hui perdu, auquel l'un et l'autre auraient puisé.

Toutefois, à quelque choix que l'on s'arrête, quelles que soient les probabilités plus ou moins grandes, on rencontre toujours trois éléments qui s'imposent: 1° ce que j'appellerai le *plaqué*, par exemple les deux généalogies et les rappels de prophéties anciennes; cela c'est de l'après coup et de l'ajouté ; 2° le *légendaire*, le miracle, grossissement amené par le temps et qui n'adhère pas au fond aussi solidement que l'ont cru les orthodoxes; 3° l'élément traditionnel, celui-là précieux et auquel il faut s'attacher fortement; mais combien difficile à distinguer, à dégager des inventions qu'il voile et des exagérations qui le dénaturent! Il faut prendre un grand parti, et c'est ce que M. Réville a su faire. On ne pactise pas avec le surnaturel; on lui accorde tout ou on ne lui laisse rien. Le nouvel historien de Jésus n'hésite pas. Il se débarrasse du *plaqué* et il écarte le *légendaire.* Le voilà face à face avec le Jésus humain. Il croit le saisir, mais le personnage échappe, se dérobe, ne se laisse voir qu'incomplètement, ou, ce qui est encore plus extraordinaire, se transfigure et se complique d'un élément qu'on ne peut plus appeler humain, qu'on n'ose appeler divin, que l'on ne sait comment définir. A quoi cela tient-il?

*
* *

Rappelons quelques points essentiels :

Jésus n'a rien écrit.

Les Apôtres n'ont rien écrit (l'évangile de Jean et l'Apocalypse étant d'origine plus que douteuse).

Paul, qui a écrit le premier, du moins avant les synoptiques, ne connaissait pas personnellement Jésus, et n'a eu avec les Apôtres que des rapports tardifs, intermittents et orageux.

Ainsi les évangiles n'émanent point de Jésus directement; ils ne sont point d'origine apostolique. Les indications pauliniennes (importantes cependant) sont très brèves, très sèches et l'on ne sait de quelle autorité elles pourraient se recommander comme source authentique. D'où vient donc ce courant de lumière, de chaleur et, disons le vrai mot, de vie qui circule d'un bout à l'autre du Nouveau Testament, qui constitue quelque chose d'à part, d'émouvant, d'impérissable entre le plaqué, qu'on néglige, et le miraculeux, qu'on rejette? D'une source évidemment populaire et à laquelle il n'est pas impossible de remonter.

On se figure toujours Jésus ne conversant qu'avec les Apôtres, ne se confiant qu'à eux, comme un pape à son collège de cardinaux. Cela n'est pas du tout exact. A côté des Apôtres il y avait les disciples, très nombreux et dont il est souvent fait mention dans le récit évangélique. Il y avait les enthousiastes, les enivrés, les éperdus, les Zachée, les Marie-Madeleine. Il y avait les foules qui suivaient le prophète dans les sentiers et le long des lacs de Galilée, qui l'attendaient au seuil du désert, qui, le matin, guettaient son réveil, qui, à Jérusalem, jonchaient de palmes la voie de la lutte et de l'épreuve. Sur ceux-là tombait la parole prophétique comme une rosée fécondante. Cette parole, avidement écoutée, jamais oubliée, qu'ils buvaient comme le plus doux, le plus fort des élixirs, ils l'emportaient dans leur cœur, ils la redisaient à ceux qui ne l'avaient pas entendue, et à leur tour, ces seconds auditeurs, lorsque Jésus eut

disparu et que la catastrophe fut arrivée, la redirent à leurs enfants. C'est alors qu'on commença d'écrire et que l'élément vivace, cordial, entra dans l'évangile pour n'en plus sortir.

Vivace, ai-je dit, inaltérable, indestructible, mais non pas strictement réel, positivement historique. Voilà où se rencontre la complexité dont je parlais plus haut. A Dieu ne plaise que je triomphe des inadvertances matérielles, des erreurs de date ou des contradictions apparentes, si fréquentes chez les synoptiques! Tout cela m'est au contraire une garantie de véracité, une preuve qu'il n'y a pas eu parti pris d'arrangement ou de concordance. Chacun a rapporté fidèlement ce que d'autres avaient vu, entendu, et s'il y a divergence de témoignages, l'unité d'accent subsiste et domine. Mais c'est cet accent même qu'il convient de considérer, et c'est de lui que provient ce trouble dans lequel, depuis tant d'années, flottent les consciences religieuses.

Quoi de plus simple à première vue? Voilà des hommes dont les pères, les grands-pères ont vu Jésus, l'ont entendu, l'ont touché, l'ont hébergé peut-être. Ils devraient être bien assurés de son humanité, et ils ne nous en apprennent rien ou presque rien. Les trente ans de jeunesse, de préparation, ils les ignorent; les années de prédication, ils n'en ont retenu que la fleur, l'esprit, le souffle, à peine une allusion à la vie pratique. Et savez-vous pourquoi ils nous renseignent si peu sur l'homme? c'est qu'ils ne l'ont ni vu ni compris comme homme. Ils ont reçu de lui, une impression purement divine, et c'est cette sensation qu'ils nous ont transmise à travers les siècles. Que leur importait à ces déshérités, à ces pauvres, à ces malades, à ces pécheurs, à ces affamés de pitié et de justice, que leur importait que Jésus portât tel vêtement, logeât dans telle maison, mangeât telle nourriture! Ils ne nous en ont rien dit, et ils ont bien fait. Seulement ils ont imposé à la postérité la divinité qu'ils ont vue en lui qu'ils l'avaient forcé d'accepter, et qui nous lie encore aujourd'hui d'un nœud si souple et si serré à la fois.

* * *

Ici encore, à quelques nuances près, je suis d'accord avec tous ceux qui ont bien parlé de Jésus, avec Jean-Jacques, avec Parker, avec Proudhon, avec Renan, malgré ses indécisions et particulièrement avec Albert Réville! Ce n'est point Jésus qui s'est proclamé Messie, c'est la foule des disciples qui l'a voulu ainsi. C'est le consentement du peuple qui l'a sacré et consacré Dieu! Lui ne s'en est prévalu qu'au moment de la mort, et non pas certes pour échapper au supplice. Qui n'a présente à la mémoire l'admirable scène de Césarée de Philippe! quand Jésus demande aux Apôtres : « Et moi, qui dit-on que je suis » ? et que Pierre lui répond : « Tu es le Messie. » Un brave homme que ce Pierre, malgré ses inconséquences et ses reniements! C'est de lui aussi cette profession de foi si spontanée, lorsque le Maître disait à ses Apôtres : « Et vous aussi, ne voulez-vous pas vous en aller? — Où irions-nous? tu as les paroles de vérité; tu es la vie! » Et Céphas n'était en parlant ainsi que l'interprète et l'écho du peuple. Partout, des corps misérables, des âmes endolories, des cœurs ulcérés et désolés s'échappait ce cri qui retentit encore à nos oreilles « Tu es le Messie! » Et Jésus passait rêveur, taciturne, sondant sa conscience, réprimant un vain orgueil, recommandant à tous de se taire et pressentant que la glorification d'aujourd'hui annonçait pour demain la couronne d'épines, la croix, le Golgotha!

* * *

Ce qu'était au juste cet enseignement de Jésus les synoptiques ne nous en donnent qu'une bien faible idée; cependant il faut nous en contenter; il faut évoquer à la fois devant soi l'orateur et l'auditoire. Il faut prendre chaque parabole, non comme une dissertation pédantesque, non comme une leçon abstraite, mais la rattacher à tel fait précis, à telle anecdote dont elle forme en quelque manière l'illustration. Ce travail si indispensable et si délicat, M. Réville s'en est acquitté avec une dextérité merveilleuse et une incontestable supériorité.

Je recommande expressément cette partie de son ouvrage aux esprits larges et libres qui ne croient pas que l'édification morale soit incompatible avec la précision scientifique. L'historien, en distribuant avec art, en étageant selon la vraisemblance les paraboles essentielles, a retrouvé parfois l'accent de Jésus, nous a aidés à en comprendre le charme et l'efficacité. La nature a sa part dans cet enseignement. Elle en fournit l'élément réel tout ensemble et symbolique. Le grain de sénevé, le lys des champs, le passereau des toits sont invoqués en témoignage; mais ce qui prime et ce qui déborde, c'est le sentiment d'humanité. Personne n'a aimé comme Jésus et personne n'a été aimé comme lui : c'est ce que fait très bien sentir M. Réville. Il importe toutefois d'insister davantage et de voir quelles étaient les racines profondes de cette popularité surhumaine.

* * *

Il entre dans la destinée des êtres d'élite qui sont très aimés de soulever pareillement autour d'eux des haines presque égales en intensité aux affections qu'ils inspirent. La nature humaine, avec son fonds d'envie et sa fausse notion d'égalité est ainsi faite. Jésus ne devait pas échapper à ces cruelles révoltes d'opinion. S'il ne fut pas aimé à demi, il ne fut pas

non plus médiocrement détesté. L'anecdote du séjour à Nazareth, qui se rencontre, avec de légères variantes, chez les synoptiques, est déjà très significative. Ses compatriotes ne se bornèrent point à médire de lui et à le railler, ils se saisirent de sa personne, voulurent le précipiter du haut d'une colline : il s'échappa difficilement de leurs mains et ne tenta plus pareille aventure.

C'est à Jérusalem qu'il devait se heurter aux oppositions froidement voulues, aux antipathies irréductibles. M. Réville a consacré une grande partie de son premier volume à exposer les antécédents de la période évangélique, à nous faire connaître les diverses nuances, les éléments souvent hostiles de la société judaïque d'alors. Cette exposition, que l'on serait tenté d'abord de trouver un peu longue, est cependant fort utile, car elle nous renseigne parfaitement sur les difficultés que le jeune Rabbi de Galilée devait rencontrer dans ce monde hiérosolymite si différent du sien, entre les sadducéens, politiques sans croyance, et les pharisiens, croyants sans largeur.

« Qui plaît est roi, a dit Joubert, qui ne plaît plus n'est rien. » Certains personnages historiques sont tout quand la faveur les porte. Ils ont essentiellement besoin de la sympathie. Je ne dis pas que celle-ci fit complètement défaut à Jésus dans la capitale de la Judée. Au contraire, il obtint en peu de temps des résultats appréciables; assez pour exaspérer le pharisaïsme officiel, pas assez pour s'imposer et briser les obstacles.

Du reste, je l'avoue sincèrement, après toutes les études que j'ai faites sur ce sujet pendant de longues années, après vingt lectures des évangiles, après Renan et Réville, cette partie de l'histoire évangélique qui s'étend du départ de Galilée aux prodromes de la Passion m'a toujours paru obscure et d'une interprétation difficile. Pourquoi Jésus, qui n'avait pas l'humeur agressive, ne s'était-il point contenté de son glorieux et pacifique apostolat en Galilée ? Probablement cette messianité que lui avaient conférée l'attente nationale et le sentiment populaire l'obligeait à préciser son action et à en élargir le cadre. « Noblesse oblige », selon la sagesse des nations, et l'on pourrait ajouter : succès oblige, même quand on voudrait s'arrêter et limiter le succès. Il en fut ainsi pour Jeanne d'Arc après le sacre de Reims. Jésus fit évidemment cette campagne de Jérusalem à contre-cœur, assailli des plus sombres pressentiments. Mais ne se devait-il pas à ce peuple désolé auquel il avait rendu l'espoir ? ne se devait-il pas à la réalisation des prophéties et à l'accomplissement de sa mystérieuse destinée ? Si l'on en excepte l'incartade peu expliquée, maladroite et assez invraisemblable contre les marchands du Temple, tout en lui, pendant cet unique et suprême séjour à Jérusalem, porte, au lieu de la belle confiance antérieure, un caractère de résignation, de détachement, qui ne le quittera plus.

Nous nous retrouvons sur un terrain plus ferme et mieux éclairé à dater de l'arrestation au mont des Oliviers. En dépit des lacunes, des anachronismes et d'une absence trop sensible de témoignages oculaires, la Passion constitue une action parfaitement suivie, très bien enchaînée, où chacun, juges, bourreaux et victime, reste dans son naturel. Ce qu'on n'a peut-être pas assez remarqué c'est la sobriété du langage de Jésus. Socrate pérore, Jeanne d'Arc discute, Jésus se contente de deux ou trois affirmations souverainement hautes et nettes. Le suffrage populaire a fait de lui un messie; il sent que la douleur et le sacrifice vont en faire un Christ; il meurt en communion avec le divin.

* *

Cette histoire, où tout est extraordinaire, a cela de particulier qu'elle ne finit pas avec la mort. Bien loin de là, elle commence ou recommence. Un être si aimé ne pouvait pas mourir, du moins dans le cœur et dans l'imagination des siens. Le dernier fruit et le plus magnifique résultat de la prédication galiléenne, c'est la Résurrection : un miracle de l'amour.

Il faut quelque courage pour soumettre au contrôle scientifique cet épilogue du plus sublime des drames, et pour en parler avec sang-froid. Cela est nécessaire pourtant, puisque de cette croyance est parti le mouvement chrétien, puisque là-dessus se sont appuyés les Apôtres dès qu'ils ont pu se ressaisir, puisque de cette assertion légendaire, corroborée, il est vrai, par une hallucination, s'est inspirée toute la prédication paulinienne. Jésus est ressuscité; donc nous ressusciterons tous. Fragile raisonnement, généralisation téméraire, comme le fait judicieusement observer l'historien. Et si Jésus n'est pas ressuscité !

Le problème n'est pas simple. Il n'est pas de ceux qui se résolvent par oui ou par non; il comporte au contraire plusieurs subdivisions. Ainsi l'on est en droit de se demander si Jésus, qui n'avait prévu sa mort que tardivement, a pu annoncer sa résurrection à brève échéance, et, en étendant la question, quelle idée le Rabbi se faisait de l'avenir terrestre et de l'avenir céleste qui devait suivre ? La deuxième question se pose à propos de la matérialité du fait. Ici la Foi répond : *c'est arrivé* et la Science déclare : *c'est impossible*. Il y a bien une échappatoire. Admettons que Jésus ne soit pas mort sur la croix, qu'il ait été détaché à temps, enlevé, caché, soigné, guéri; qu'il ait passé cette période clandestine de sa vie dans cette chère Galilée où il avait donné rendez-vous à

ses Apôtres. Nous n'avons plus besoin de fiction ni de miracle. C'est la solution de Proudhon. Nous y reviendrons tout à l'heure. En dernier lieu, et question décisive celle-là, les Apôtres ont-ils eu la certitude matérielle de la Résurrection, ont-ils simplement subi une impression imaginative, ont-ils de parti pris, et pour le besoin de leur cause, inventé, affirmé un fait qu'ils savaient impossible et faux ?

* * *

Jésus s'attendait à une double catastrophe : l'une devant atteindre son pays, son peuple ; l'autre devant frapper l'univers entier, le monde visible et vivant, aussi bien les Gentils que les Juifs. Il est possible et même très probable que, pendant les journées laborieuses et inquiétantes de Jérusalem, ses conversations intimes aient roulé de préférence sur ces inéluctables éventualités ; la ruine du Temple, la fin et la renaissance du monde. Ce qu'on distingue très bien à travers les réticences et les flottements du récit évangélique, c'est qu'il ne portait dans ces deux ordres de prédictions ni la même assurance ni la même précision. Quant à la destruction de la nationalité juive, il n'y avait pas besoin d'être un prophète pour en avoir mieux que le pressentiment, la quasi-certitude.

L'autre conception est plus compliquée. Elle repose je ne dirai pas sur une équivoque, mais sur une double entente, sur un double sens de l'expression, *royaume de Dieu*. Ce royaume sera évidemment l'établissement définitif qui couronnera l'œuvre divine et clora le drame de l'humanité. Cela n'empêche pas qu'il doive être auparavant préparé et, si possible, réalisé dans l'âme humaine. Perfectionnement moral, révolution cosmique : voilà le royaume de Dieu. Seulement, que le perfectionnement s'opère ou non, la révolution s'accomplira infailliblement. Tant pis pour ceux qui, à cette époque solennelle, ne se seront pas convertis ! La cité des heureux et des justes s'édifiera sans eux ! Et quand cela se passera-t-il ? — Avant que la génération actuelle ait disparu, voilà tout ce qu'on en peut dire : « quant au jour et à l'heure, nul ne les connaît, pas même les anges du ciel, mais le Père seul, « c'est alors qu'on verra paraître le Fils de l'homme sur les nuées, revêtu de puissance et de gloire. Et il enverra ses anges rassembler ses élus des quatre coins du ciel. »

Ceci, notez-le bien, n'est pas du tout l'annonce d'une résurrection. Il s'agit d'une apparition surnaturelle, d'un retour glorieux, d'une apothéose, les temps étant accomplis et le monde nouveau inauguré. Que ces idées de retour triomphal et de réapparition fulgurante se soient un peu brouillées dans la tête des Apôtres, cela n'est pas impossible. Quant à l'annonce d'une résurrection immédiate, il n'y en a trace nulle part.

En ce qui touche l'hypothèse d'une vie réelle, persistante après le supplice, et d'une existence mystérieuse en Galilée pendant une période de temps indéfinie, je ne puis que renvoyer le lecteur au livre de M. Réville. Dans une discussion d'une ampleur magistrale, il démontre que rien dans les faits connus et prouvés n'autorise cette supposition, et il conclut par ces fortes paroles :

Quand on a étudié d'un peu près le caractère de Jésus, quand on a pu apprécier sa droiture, sa candeur, son courage, le don complet qu'il a fait de lui-même à sa grande mission, quand on envisage l'impossibilité morale de la situation à laquelle il se serait condamné en se confinant dans le silence et l'inactivité pendant que les siens bravaient la persécution et la mort, est-il un instant permis de se représenter Jésus laissant ses disciples croire qu'il est ressucité quand lui-même sait qu'il n'en est rien, et les abandonnant aux rudes épreuves qui les attendent pour se retirer dans une obscurité oisive, égoïste, si prudente qu'elle ressemble à une désertion ? Il y a là une série d'impossibilités psychologiques, et il faut chercher autre chose.

C'est cette autre chose qu'il n'est pas facile de déterminer, surtout si l'on écarte d'une part le surnaturel, et si de l'autre on répugne à prêter aux Apôtres toute idée d'imposture et toute pratique de supercherie. Les rudes pêcheurs de Galilée, Jacques, Pierre ou Jean n'avaient pas appris à l'école de leur Maître le charlatanisme. Dans cette courte intimité de trois ans, où ils l'avaient vu toujours irréprochable et où de son extrême pureté la croyance en sa messianité était née en eux, ils s'étaient comme imprégnés de lui, et l'on peut dire, au sens presque charnel du mot qu'ils lui étaient adhérents. Nous touchons ici au fond même du mystère et cela nous ramène à la pensée qui a inspiré cet article sur la personne de Jésus.

C'est sa personne en effet et non son enseignement qui a fondé sa religion. Quand Socrate fut mort, je ne sache pas qu'il ait apparu à ses disciples. Ceux-ci n'avaient besoin de voir ni son spectre ni sa personne ; ils possédaient ses instructions, sa doctrine, cela leur suffisait. A la rigueur cela aurait pu et dû suffire aux Apôtres. N'avaient-ils pas par devers eux, selon le mot de Céphas, les paroles de vie et de vérité ? N'avaient-ils pas mission de les transmettre ? Mais ce qu'il leur faut, ce n'est ni enseignement, ni doctrine, ni dogme, c'est lui ! lui l'Aimé, le Maître, qui ne peut pas être mort, qu'on reverra, qu'on veut revoir, et que l'on revoit. Je disais plus haut que la croyance à la Résurrection fut le miracle de l'Amour. Remarquez en effet que ce furent les femmes qui reçurent les premières l'impression du Ressuscité. Le

fait incontestable de la disparition du corps, la manière étrange dont cette disparition avait eu lieu, le souvenir encore vivant des paroles prononcées au mont des Oliviers et à la dernière Cène, tout cela constituait un ensemble qui, s'adressant à des cœurs meurtris, à des esprits ardents, était bien de nature à exalter les imaginations jusqu'à la vision et à l'extase. N'épiloguons pas sur le nombre ou la nature des apparitions. Ce qui prouve la sincérité des Apôtres, c'est que personnellement, sauf Paul, ils se prévalurent très peu de ces communications, et ce qui atteste combien ces apparitions furent réelles pour eux — réalité subjective et non objective tant que vous voudrez — c'est qu'elles coupèrent court à toutes les incertitudes ; que d'hommes effrayés elles firent des hommes d'action, et que les tremblants de la veille devinrent les héros, les martyrs du lendemain. Jésus ressuscité fut pour eux irrévocablement le Christ.

Peut-être, dit très bien M. Réville, que si la vie de Jésus s'était prolongée, il eût, avec l'extrême modestie qui le caractérisait, mis ses disciples en garde contre la confusion qu'ils étaient entraînés à faire. Sa mort prématurée ne lui en laissa pas le temps. On peut résumer ce changement dans ces quatre mots: La foi de Jésus devint la foi en Jésus. Pendant toute la période apostolique, reconnaître que « Jésus était le Christ » passa pour la condition primordiale, essentielle, de l'entrée dans la communauté de ses adhérents, et c'est le premier des dogmes qui engendra les autres.

Parole profonde et sur laquelle il convient de s'arrêter. Oui, la foi en Jésus a primé et prime encore la foi de Jésus et, ce qu'il y a de curieux, plus la réalité de ce Jésus auréolé s'imposa, plus le Jésus réel, le fils du charpentier, Jésus de Nazareth enfin, échappa à ses contemporains comme il échappe à la postérité. Nous avons beau savoir qu'il fut homme, nous ne pouvons l'apercevoir qu'à travers la nuée miraculeuse.

Certes les premiers conciles firent preuve de courage et de sagesse en maintenant la double nature, non pas tant contre les Ariens, qui voulaient voir exclusivement le personnage humain, que contre les Docètes, qui faisaient de Jésus un fantôme, un personnage spectral. Ils voulurent, dans la déification croissante, sauver quelque peu de l'élément humain qui en avait été le point de départ et le principe. La curiosité moderne, non pas assurément dans des vues théologiques, s'est évertuée à retrouver cet élément humain. Je ne crois pas que dans la voie scientifique on puisse aller plus loin ni plus haut que M. Albert Réville. Il a cet honneur d'avoir approfondi le sujet en nous faisant sentir qu'il y a des limites qu'on ne franchit pas, de les avoir nettement indiquées et de n'avoir rien sacrifié du sentiment religieux aux exigences, souvent redoutables, de la dialectique. Il a, bien plus et bien mieux que Renan, conscience de ce que « la foi de Jésus » renfermait de solide, de durable et de bienfaisant. Je n'en veux d'autre preuve que ces quelques lignes, détachées du chapitre sur l'Évangile, et qui serviront de conclusion à cet article comme elles pourraient servir de conclusion au livre :

Ce qui est étonnant, ce n'est pas que Jésus ait cru prochain le triomphe de la bonne cause, c'est que, tout en le croyant prochain, il ait laissé un enseignement qui s'est prêté, se prête encore et, nous l'ajoutons sans crainte, se prêtera toujours à l'orientation de la vie religieuse la plus intense et du sentiment religieux le plus pur. C'est là, et non dans les formes transitoires de sa première apparition, que résident l'originalité et la perpétuité de l'*Évangile* de Jésus.

Voilà une belle déclaration de philosophie religieuse. Les penseurs ne peuvent que l'approuver, et si les croyants ne s'en trouvaient pas satisfaits, ils auraient tort.

JULES LEVALLOIS.

CHOSES ET AUTRES

L'heure venue des congés d'été a plus d'influence que tous les grands intérêts de l'Europe et les appels de la Grèce blessée pour faire sortir nos diplomates de leur inertie asiatique.

Il est indéniable que la politique européenne, à l'école de Constantinople, apprend à devenir orientale ; le contact prolongé de la religion de Mahomet et les douceurs de la Corne d'Or changent peu à peu les hommes du Nord en de bons Turcs. Byzance nous subjugue tout tranquillement par l'intermédiaire des ambassadeurs que nous lui envoyons, et l'on ne peut pas dire encore si nous devons finir un jour par vaincre l'Asie, ou l'Asie, nous.

Mais, pour le moment, on s'est réveillé dans les kiosques du Bosphore ; les ambassadeurs et les secrétaires et leurs familles et les domestiques d'Europe, tous voudraient revoir les campagnes et les plages de nos pays, selon la coutume : avant de s'en aller, ils ont le vif désir de bâcler l'affaire turco-grecque.

De même, au parlement, quand la date des vacances s'approche, ou, à chaque séance, quand sept heures vont sonner, les questions les plus abstruses s'éclaircissent soudain. Les hommes sont ambassadeurs, députés, ministres, mais ils sont d'abord des hommes, et on admire avec quelle facilité ils trouvent les solutions générales ou particulières, chaque fois qu'il s'agit d'aller en vacances ou d'aller dîner.

Un témoin de la guerre turco-grecque, qui fut à Larissa et à Domokhos, raconte comment les officiers du diadoque, au milieu de la panique, cherchaient, qui leur chat, qui la cage de leur serin... D'autres empêchaient les femmes et les enfants de monter dans les wagons « parce que les moules à pudding de Son Altesse n'étaient pas encore emballés »... Sur la route, il fallut interrompre la marche des soldats pour laisser passer la voiture vide du prince, et le cocher en bottes molles à revers jaunes attendait avec impatience, en claquant du fouet, que le chemin lui fût ouvert. Devant et derrière la voiture, les fourgons de vivres et les caisses de champagne, timbrées de la couronne royale.

Ces détails rappellent de point en point ceux que l'on vit à Sedan ; mais on les retrouverait sous des formes diverses, selon les temps et les lieux, dans le tableau des défaites de toutes les armées anciennes ou modernes, depuis les Xerxès et les Darius jusqu'aux deux Napoléon, en passant par Annibal et Pompée, comme aussi dans le tableau des victoires.

Les hommes, parmi les occasions les plus redoutables, où ils jouent leur destinée et celle des empires, conservent une certaine légèreté d'âme et d'alacrité d'humeur qui leur permet de penser à leur animal favori, à leur tabac, à leur opium ou à leur liqueur préférée, pendant que le monde croule autour d'eux et sur leur tête. Cette disposition de la nature humaine fait que nous sommes capables de surmonter presque tous les coups du sort. Napoléon III avait perdu sa couronne, mais il tenait sa cigarette, et cet objet, en apparence, puéril, avec le petit flocon de fumée qui s'en échappait, lui donnait une contenance et le sauvait de la mort. Il n'était déjà plus empereur, mais il était toujours homme.

C'est ainsi que nous pouvons faire le départ entre ce qui est constant et universel dans l'homme et ce qui n'est qu'emprunté. Nous voyons que le fond de la vie est le même pour un empereur et pour un maçon ; leurs vraies peines comme leurs vrais plaisirs sont égaux, leurs jeux sont tout pareils, et les inégalités n'affectent que la surface changeante des uns et des autres.

* * *

L'empereur Nicolas II voudrait bien aussi terminer les affaires de Constantinople pour le jour prochain où il recevra à Péterhof notre Président. Le triste succès de la politique européenne a sensiblement refroidi l'enthousiasme que l'alliance franco-russe avait inspiré, on doit s'en douter à Saint-Pétersbourg et on ne peut pas ne pas reconnaître que nos raisons sont bonnes et justes, car, en vérité, c'est une chose difficile à digérer que cette grande et magnifique alliance, faite pour la paix et pour l'équilibre du monde, ait été non seulement la spectatrice impuissante de la ruine d'un petit peuple, au génie libre et noble, qu'il nous fallait garder comme la prunelle de nos yeux ; mais qu'elle ait contribué par toute son attitude à cet immérité désastre de l'hellénisme.

Nous avons été les alliés du Turc, contre la Grèce, qui est à la fois notre mère et notre fille, et nous avons aidé Edhem-Pacha à la poignarder, étrange aventure ! Maintenant on essaie de guérir et de relever la Grèce et de mettre la Turquie à la raison, comme s'il n'eût pas été plus simple de commencer par là, mais on ne s'avise jamais de ce qui est simple qu'après avoir cherché l'impossible à travers mille sottises et mille folies.

* * *

Les artistes du Protocole s'étaient mis la cervelle à l'envers pour trouver un uniforme digne de notre président et de la cour brillante où il va paraître ; ils ne trouvaient rien et ils n'en dormaient plus ! A la fin quelqu'un dit : « Mais l'uniforme, le vrai, c'est l'habit noir ! Impossible d'en concevoir un qui soit plus distingué et plus distinct au milieu des costumes de gala dont M. Félix Faure sera entouré. » Ce fut le trait de génie ; chacun reconnut que cet homme simple avait raison et les autres se demandent encore comment ils n'y ont pas pensé tout de suite au lieu de perdre en vains croquis des papiers de toutes les couleurs.

La reine Victoria, revêtue d'une simple robe noire, et, sur la tête, sa modeste petite capote de bourgeoise, apparaît la plus grande dame de l'univers et la plus haute personne souveraine qu'il y ait sous le soleil ; elle n'a jamais songé à s'habiller en princesse d'opéra pour se rendre plus digne de ce rang où elle est seule.

La mort d'Henri Meilhac a réveillé en moi l'agréable souvenir de certain passage des mémoires de Gœthe sur son voyage en Italie. Gœthe nous a dépeint des plus vives couleurs comment se font les enterrements sous le ciel bleu et pur de Naples. Point de sombre et noir cortège qui puisse troubler la gaieté perpétuelle de ce paradis. S'agit-il d'un enfant ? Le brancard est couvert d'un tapis de velours rouge brodé d'or et, sur ce tapis, une petite boîte dorée et argentée, dans laquelle on a couché l'enfant, vêtu d'une robe blanche ornée de rubans roses... A chaque coin de la petite boîte, un ange de deux pieds de haut étend un bouquet de fleurs au-dessus de l'enfant. Comme ils ne sont soutenus que par des fils de fer, les quatre anges suivent tous les mouvements du brancard qui va très vite, courant plutôt que mar-

chant, et ils se balancent de droite et de gauche avec leurs bouquets.

L'Italie d'aujourd'hui commence à être un peu moins gaie, si je ne me trompe ; beaucoup d'armées et de révolutions y ont passé à tort et à travers et elles ont fait l'unité rêvée ; mais l'unité n'est pas absolument favorable à la gaieté, qui vit surtout de variété. Et puis les grands chemins de fer internationaux tendent à porter partout une humeur assez uniforme qui est d'une teinte grise.

N'importe, l'agréable peinture des enterrements de Naples en 1787 m'a fait penser qu'il eût été facile d'ordonner sur ce modèle les funérailles de notre Meilhac. De pimpants simulacres en carton-pâte, de fines poupées à la Grévin, portant dans leurs mains des guirlandes de roses, se seraient balancés aux quatre coins d'une voiture fleurie. Par derrière, un cortège dans le genre de celui qui a fait récemment la joie de Montmartre, aurait représenté les principales scènes de la *Vie parisienne* et des autres ouvrages du maître ; on en aurait écarté sévèrement tout ce qui aurait pu assombrir, par une allusion aux combats de ce monde, la sérénité pleine et parfaite d'une joie sans nuages, et c'eût été comme une « angealcade ».

Il y a bien eu quelque idée de cela chez certaines personnes qui ont le sens naturel des vrais rapports des choses, mais une idée incomplète, l'ombre de l'idée plutôt que l'idée elle-même ; or, l'ombre est toujours triste, fût-elle l'ombre de la gaieté.

Les orateurs, au Père-Lachaise, ont eu des paroles extraordinaires en ce lieu ; elles témoignaient visiblement d'un effort méritoire pour égayer la tombe d'un homme qui, toute sa vie, sema le rire à pleines mains sur ses pas. On a évoqué devant nous « ces héroïnes amoureuses, curieuses, changeantes, froufroutantes », — on ajoutait : « avec leur grain de vice, le vice aimable qui sied si bien à la femme d'aujourd'hui... » On disait que Meilhac « avait eu la popularité élégante, la popularité du Tout-Paris... » Ce style était vraiment neuf et nouveau pour une oraison funèbre ; l'évocation des « froufroutantes », principalement, nous a fait comprendre qu'on avait eu la volonté décidée d'amuser l'assistance ; mais alors il aurait fallu nous présenter le cortège lui-même, vivant et lumineux, tandis que, se bornant à ces discours, on a réussi surtout à être triste et déplorable.

La grande ironie de Meilhac n'a été, je pense, indiquée par personne comme il faut : c'est que la *vie parisienne*, telle qu'il l'a dépeinte, n'a jamais existé, mais elle a servi de piège à la province et à l'Europe ; une foule d'écervelés et de snobs des deux sexes se sont précipités sur ce miroir de tous les points de l'horizon. La vie parisienne, ainsi conçue, fut pour Paris et pour Meilhac un filon d'or, plus sûr que ceux du Transvaal. D'ailleurs il était, disent ses amis, bon et généreux, il avait « le chèque facile » et ses chèques étaient bien à lui.

JEAN-LOUIS.

BULLETIN

A propos de la famille bourgeoise.

RÉPONSE DE M. JACQUES PORCHER

Monsieur le Directeur,

En écrivant « Pères et fils » je m'attendais à des protestations. Je dirai plus : je les espérais. J'aurais été heureux qu'on me convainquît d'avoir mal vu et de m'être trompé. Et c'est pourquoi j'ai ouvert avec la plus sympathique curiosité la réponse de M. Léon Grandet. Mais, il faut bien l'avouer, ma déception a été grande, car sa lettre, loin de me réfuter, me donne raison sur tous les points.

Je ne reprendrai pas un à un les arguments qu'il m'oppose. Il ne faut point lasser la patience de vos lecteurs. Je me bornerai aux trois idées principales que j'avais tenté de mettre en lumière et sur lesquelles d'ailleurs M. Grandet a lui aussi particulièrement insisté.

Et d'abord je m'étais plaint de la mollesse de tant de jeunes gens. — Comment ! s'écrie M. Grandet, les routes sont sillonnées de vélos et d'automobiles, les pelouses du Bois et de Bécon-les-Bruyères voient rivaliser des équipes sans nombre au lawn-tennis, au foot-ball, à la course à pied, et vous nous accusez d'être mous ! — Je ne pense pas que M. Grandet parle sérieusement. Faire de la bicyclette ou du canotage, sauf pour les quelques professionnels qui établissent des records, est une preuve d'énergie médiocre, et les plus mous, les plus paresseux de ses condisciples, il le sait fort bien, sont parfois ceux qui y réussissent le mieux.

Au reste, je déplorais la mollesse des âmes et non celle des corps. M. Grandet me répond par les innombrables candidats à Saint-Cyr, Polytechnique, Centrale, aux diplômes des Facultés de lettres et de sciences, de droit et de médecine. Voyez, ajoute-t-il, toutes les carrières sont encombrées, et nous ne nous décourageons pas. Toutes les portes sont fermées, cadenassées, verrouillées, et nous y frappons toujours sans nous lasser. Sommes-nous assez énergiques ! Mon Dieu, que nous sommes donc énergiques !

— C'est une affaire d'appréciation. Ce que vous appelez énergie me semble seulement une obsti-

nation à suivre avec docilité des routes tracées d'avance, une incapacité de chercher des voies nouvelles, une complète absence, en un mot, de personnalité et d'initiative. Se bourrer la mémoire de toutes les connaissances exigées pour les divers concours, refaire vingt fois le même problème jusqu'à ce qu'on soit sûr de le résoudre mécaniquement, c'est prouver, j'en conviens, de la patience, beaucoup de patience et même aussi une grande force de travail, mais de l'initiative, non pas! Ce que j'appellerais faire preuve d'énergie, ce serait tout au contraire regarder les choses bien en face et se dire : la France a trop d'ingénieurs, d'avocats, de médecins, de professeurs et de gratte-papiers. Si je parviens, ce qui n'est pas sûr, à en grossir le nombre, je dois m'attendre à une petite vie médiocre et gênée. J'ai de l'intelligence et de la volonté : je peux faire plus et mieux. Je chercherai donc ailleurs, dans le commerce, dans l'industrie, dans l'exploitation de tous ces territoires neufs qui relèvent maintenant de la France. — Eh bien! soit, répond M. Grandet, « s'il le faut absolument, nous serons bien forcés d'y aller à ces colonies. Et nous coloniserons, nous attraperons les fièvres, beaucoup y resteront... » Trouvez-vous en vérité que ce ton triste, soit celui d'hommes vigoureux, énergiques et entreprenants?

De là l'horreur que professent pour le régiment tant de jeunes gens de la classe bourgeoise. « Je ferai remarquer, dit M. Grandet, que, de très bonne grâce pour la plupart, nous payons tous personnellement à l'État une dette dont nos devanciers pouvaient s'acquitter plus commodément à l'aide d'un remplaçant. » Des devanciers bien anciens, car voilà vingt-six ans que tous les Français sont soldats, et il faut avoir plus de cinquante ans pour n'avoir jamais porté le sac. Écartons donc ce trait sans portée, *telum imbelle sine ictu*, pour ne retenir que le « de très bonne grâce ».

Si M. Grandet a déjà passé par le régiment, il a dû pourtant voir ce que j'y ai vu moi-même il y a quelque dix ans, ce que j'y revois tous les deux ans à mes périodes d'instruction : une certaine catégorie de soldats munis de brosseurs, abonnés à la cantine, intimes avec leurs *sous-off*, dispensés de toute corvée, souhaitant ardemment de ne jamais porter les galons de caporal qui entraînent tant de responsabilités, n'ayant pas assez de mépris pour ceux de leurs camarades qui cherchent à devenir officiers de réserve, et comptant les jours avec plus d'impatience encore qu'on ne le faisait à l'époque où l'on attendait la *classe* pendant cinq ans. C'est d'une « bonne grâce » que les officiers n'apprécient point.

Reste un dernier reproche, le plus grave de tous, le manque de respect. M. Grandet trouve fort anodin qu'on parle à ses parents sur un certain ton : il y a temps pour tout, dit-il, et l'argot est tout naturel « aux minutes de détente ». Je crois fermement qu'on peut être très gai, très aimable et très affectueux et s'exprimer pourtant en termes convenables; qu'il n'est point nécessaire de taper sur le ventre aux gens pour leur prouver sa bonne humeur, et même que si l'on prend ces habitudes familières, on ne saura pas « se tenir aux heures graves ». Il faut cependant, assure M. Grandet, que le père tolère ces manières, qu'il cause avec son fils en camarade, car celui-ci « crierait au secours » si son père abordait des sujets plus sérieux et plus élevés. J'entendais, quand j'avais seize ans, mes parents et leurs amis parler musique, peinture et lettres, citer les Offices, le Prado et le Louvre, discuter avec passion la *Vie de Jésus* ou l'*Antéchrist* ou les *Origines de la France contemporaine*, se prononcer, qui pour Wagner, qui pour Gounod, et j'écoutais ces conversations avec un profond intérêt. Autre temps, autres idées. Gardez-vous, pères de famille, d'agir ainsi avec vos fils. Ils diraient avec M. Grandet que vous êtes le « raseur le plus complet ».

Ergo je n'avais pas si tort. Et c'est tant pis.

Veuillez agréer...

JACQUES PORCHER.

Un opuscule de Littré.

Tout le monde connaît le Dictionnaire de Littré. Mais dans la génération nouvelle, peu de personnes connaissent le morceau où Littré raconte « comment il a fait son dictionnaire ». Notre collaborateur, M. Michel Bréal, toujours préoccupé de ce qui peut servir à l'éducation morale de la jeunesse, a demandé à Mme Littré la permission de rééditer ce récit, dont il vient d'être fait une brochure (Delagrave).

Nous publions l'avant-propos de M. Michel Bréal.

Parmi les opuscules qui sont sortis de la plume de Littré durant les dernières années de sa vie, il n'en est pas de plus intéressant, de plus touchant, ni d'un plus grand exemple que la « Causerie » intitulée : *Comment j'ai fait mon Dictionnaire*. Tous ceux qui l'ont lue en ont gardé un vif souvenir. Ce morceau, traduit en allemand, est devenu classique dans le monde pédagogique d'outre-Rhin. Il est moins connu des jeunes générations françaises, parce qu'il fait partie d'un recueil devenu rare (1). Aussi souhaitais-je depuis longtemps de le voir remettre en lumière. Ayant, l'an dernier, fait part de ce désir à Mme Littré, et lui ayant rappelé le succès d'une publication antérieure du même genre (2), j'ai obtenu d'elle

(1) *Études et Glanures*, 1 vol., chez Didier, 1880.

(2) *Comment les mots changent de sens*, par E. Littré, avec un Avant-propos de Michel Bréal, fascicule [illegible] des *Mémoires et Documents scolaires du Musée pédagogique*.

son consentement à une réédition : en être chargé moi-même, comme elle me le proposa, ne pouvait être pour moi qu'un honneur et un plaisir. Il y a quelque chose de réconfortant à vivre, ne fût-ce qu'un petit nombre d'heures, en communion avec cette austère et noble intelligence.

En lisant ce récit, on a l'exemple de ce que peut le travail porté à sa plus haute puissance. Je ne connais pas de second spécimen d'un pareil labeur. Si l'on songe que la même vie a suffi à la publication des œuvres d'Hippocrate, d'un dictionnaire de médecine, de la traduction de Pline, sans compter quantité d'autres écrits non moins graves, d'une portée non moins élevée, on se rappelle et on se redit le mot d'Horace : *Labor improbus* — « un travail de fer ».

Mais ce qui n'est pas moins digne d'admiration, c'est la parfaite et vraie modestie, c'est l'extrême bonne grâce avec laquelle Littré, déjà malade, pour faire passer plus vite les heures de souffrance, raconte ce chapitre de sa vie. Il tient d'abord à faire la part de ses collaborateurs : il les énumère tous, depuis ceux des deux derniers siècles, qui lui ont montré le chemin, comme Henri Estienne, Forcellini, Ducange surtout, — à qui il est reconnaissant, « comme s'il était là me prêtant l'oreille », — jusqu'à ces collaborateurs du jour, qui l'ont préservé « de fautes dont la pensée me fait encore frémir ». Il n'oublie personne, ni Hachette, son éditeur et son ami, ni l'imprimeur, ni l'équipe de compositeurs qui travailla pour lui sans interruption pendant douze ans.

Comment est-il venu à bout de cette œuvre immense ? — Le secret, dit-il, est bien simple : c'est de ne pas perdre une minute. Il faut posséder l'art de répartir son temps. La préface qui se trouve en tête du *Dictionnaire*, et qui, pour le dire en passant, est une page magistrale d'histoire de la langue, il l'a composée à la campagne, durant quelques moments de ses matinées, pendant qu'il était au rez-de-chaussée, attendant « qu'on ait fait sa chambre ». Il faut ajouter que cette chambre, à la fois chambre à coucher et cabinet de travail, l'avait vu prolonger ses veilles jusqu'à trois heures du matin.

Toute sa journée et une partie de ses nuits étant déjà prises, M[me] Auguste Comte est venue tout à coup lui demander d'écrire un livre sur la vie et la philosophie du fondateur de l'école positiviste. Littré, d'abord désolé, crut cependant ne pas pouvoir refuser : et il est arrivé, par quelques remaniements dans la disposition de son temps, à composer ce livre sans arrêter en rien la marche du *Dictionnaire*. Tel est le pouvoir de l'ordre...

Il y a fallu encore autre chose : l'art de définir et de limiter son œuvre. Des dictionnaires du même genre ont été entrepris ailleurs : chaque grand nation veut avoir le sien. Mais jusqu'à présent aucun n'est terminé. Conçus sur un plan trop vaste, ils s'étendent à tel point que l'achèvement s'en fait attendre outre mesure. Littré, avec une sévérité dont le grand public ne peut apprécier le mérite, s'est imposé des bornes qu'il ne dépasse jamais. Pour l'histoire du mot, deux exemples par siècle. Pour l'étymologie, une brève indication des opinions émises, une conclusion courte et claire. Grâce à cette sobriété, il a de la place pour toutes sortes de renseignements qui ailleurs sont oubliés ou négligés : la prononciation, l'orthographe, les synonymes, les règles de syntaxe. Ce côté pratique achève de caractériser son œuvre. Littré est un érudit de premier ordre ; mais il est en même temps un philosophe utilitaire, un fils de la Révolution, un ami de tout ce qui peut éclairer et guider les masses. Grâce à ce mélange, le *Dictionnaire historique de la langue française* a, entre toutes les œuvres de même sorte, son rang à part. Il est pratique, il est scientifique, et il est terminé. Or, comme il le dit, « c'est le tout qui est le juge suprême des parties. »

Voilà ce que Littré tantôt nous expose et tantôt nous laisse entrevoir.

Je n'ai encore rien dit de ce qui fait le principal charme de ce morceau : la délicatesse morale, les continuels examens de conscience, la sincérité avec lui-même, le tendre attachement pour sa femme et sa fille, ses aides et ses soutiens de tous les moments, le souvenir ému à sa maison du Ménil, sa studieuse retraite, un moment menacée par la guerre et par l'invasion. Nous avons ici une sorte de post-scriptum du *Dictionnaire* qui rend cet ouvrage admirable encore plus cher à tous ses lecteurs.

Bien différent des malades qui accusent les fatigues et les peines de leur vie, Littré, après avoir examiné en médecin les infirmités dont il souffre, déclare que le *Dictionnaire* n'y est pour rien, et il l'innocente « de toutes les perversions organiques qui l'affligent ».

Pour cette perfection morale encore plus que pour l'intérêt philologique et historique, j'ai cru qu'il était bon de remettre cette causerie aux mains de la jeunesse.

MICHEL BRÉAL.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

LA QUESTION DE LA LANGUE INTERNATIONALE, par *G. Moch* (Giard et Brière). — Rassurez-vous, il ne s'agit pas de supprimer les langues existant actuellement pour les remplacer du jour au lendemain par un idiome universel ; il est question tout simplement d'une langue artificielle, internationale, qui servirait aux gens instruits, aux savants, industriels, commerçants, etc., à communiquer entre eux, soit de vive voix, soit par écrit. Cette langue serait l'*Esperanto*. Une variante du volapuk ! s'écrieront les sceptiques. M. Moch, dans sa brochure, explique fort bien l'insuccès de ce qu'on a appelé irrespectueusement « un appareil à rincer les bouteilles », et il montre la supériorité incontestable de l'*Esperanto* « formé des racines les plus répandues dans les vocabulaires européens, et qui a ce caractère remarquablement pratique d'être une langue agglutinante, où chaque syllabe, si elle n'est pas un radical, représente une flexion grammaticale définie ». J'avoue qu'il me restait encore quelques doutes, joints à une certaine défiance, à l'égard du nouveau véhicule international. J'ai lu avec attention et sans parti pris la brochure de M. Samenhof, l'inventeur et le propagateur zélé de l'*Esperanto*, et je me suis

dit : En somme, pourquoi non ? Hier encore la bicyclette nous paraissait une sotte invention et l'automobile presque un attentat de lèse-esthétique. Aujourd'hui nous pédalons, nous chauffons. Qui dit que demain nous n'espéranterons pas ?

SILLONS ET VAGUES, par *M. E. Dupont*. — J'ai trouvé dans ce volume de minuscules nouvelles un parfum sain et fort, parfois même un peu grisant, de la plaine normande et de la grève bretonne avec, çà et là, comme une arrière-senteur gauloise, point désagréable du tout (*Une bonne journée, la Veillée du mort*). En général cependant ces petits contes se distinguent par leur poésie simple, leur émotion communicative au récit des chagrins et des misères des pauvres gens : c'est le père André qui ne peut survivre à Petiote, sa vieille barque de pêche, c'est le petit bleu mourant à l'hôpital serrant sur son cœur le bouquet de bruyère de sa promise, ce sont les adieux de Rose-Thé, la jeune actrice poitrinaire, adieux à la scène, adieux à la vie. Parfois aussi apparaissent de bons types de paysans, finassiers et retors à rendre des points à toute la basoche normande. Du reste, comme le dit M. Jacques Normand dans sa préface, l'auteur a manifestement plus de tendresse pour les *Vagues* que pour les *Sillons*.

EN TYROL, par *M. Robinet de Cléry* (Ollendorff). — La lutte épique soutenue par une poignée de paysans contre l'armée bavaroise et les trois divisions du maréchal Lefebvre méritait de trouver un chantre enthousiaste tel que H. de Gilm, le poète tyrolien, et un historien impartial comme M. Robinet de Cléry. On lira avec intérêt certaines relations portant le cachet de l'époque, notamment celle de l'étudiant racontant le retour du maréchal à Innsbrück : « Tandis que nous subissions nos examens sur l'histoire du monde, on entendit de sourdes détonations venant du mont Isel. Les étudiants et le professeur en furent très émus et l'examen fut interrompu. Le maréchal battu fit son entrée avec son corps d'armée très maltraité, etc. » Et l'étudiant philosophe et moraliste conclut : « Dans la salle, l'examen sur l'histoire du monde et dans la rue le maréchal Lefebvre fugitif, peut-on se représenter une plus piquante ironie ? » Pour qui connaît la fin du drame, il y a même là un peu plus que de l'ironie.

HISTOIRE DE PHILIPPE LE LONG, par *M. Lehugeur* (Hachette). — Le règne de ce roi de France n'a guère attiré l'attention jusqu'ici, parce qu'il a été fort court (ô cruauté du sort de s'appeler le Long quand on a été aussi bref, 1316-1322) et surtout parce que, pris entre la révolution bruyante de Philippe le Bel et les orages de la guerre de Cent Ans, il n'a pu élever suffisamment la voix pour se faire entendre de l'historien. M. Lehugeur a prêté l'oreille plus attentivement, ou, si vous voulez, il a secoué la poussière des archives, et il s'est convaincu que l'histoire de cette courte période mérite d'être étudiée en détail parce qu'elle marque non ce qu'on appelle en général avec dédain une période de transition, mais au contraire une sorte d'apogée et de développement prématuré, les mœurs étant à cette époque en retard sur les institutions.

POUR ET CONTRE LE SOCIALISME, par *S. Merlino* (Treves, Milan). — D'ordinaire, la vie des agitateurs politiques forme un parfait contraste avec leurs doctrines, et tel anarchiste farouche qui parle de bouleverser la société bourgeoise possède de solides rentes sur l'État et, selon la judicieuse prescription du Code, mène sa barque en bon père de famille. Le citoyen Merlino à ce point de vue ne ressemble pas à ses coreligionnaires : son existence est celle d'un héros de roman, genre Ponson du Terrail, ses théories sont celles d'un sage ; certes, il ne renie pas sa foi socialiste, mais avec une sérénité philosophique il montre le pour et le contre des divers systèmes de gouvernement et quand le socialisme passe par ce critérium aux mailles étroites, c'est tout juste si le contre ne l'emporte pas sur le pour. Il discute, il critique, il ergote presque avec une rigueur de dialectique qu'on ne s'attendait guère à trouver chez ce soi-disant anarchiste, qui, on se le rappelle, a eu à ses trousses toute la police de l'Europe, a pris pour lui échapper mille et un déguisements jusqu'à celui de prêtre, et à tout moment encore est traduit en justice et va passer à l'ombre quelques mois de villégiature forcée.

LES NOUVELLES SOCIÉTÉS ANGLO-SAXONNES, par *M. Pierre Leroy-Beaulieu* (Colin). — Livre compact, bourré de citations de toute espèce et qui pourtant se lit sans fatigue de la première à la dernière ligne, parce que l'information, fortement documentée, y est toujours claire, précise, vécue, pourrait-on dire. L'auteur nous conduit des États-Unis en Australie en passant par la Nouvelle-Zélande. Puis d'un bond prodigieux nous voici dans l'Afrique australe en proie pour le moment à la fièvre de l'or et du diamant, ainsi qu'à la peste bovine sans parler de la rapacité anglaise. Bien curieux les détails du *raid* Jameson, plus édifiante encore peut-être serait la révélation des dessous de l'affaire. Nos lecteurs ont certes conservé le souvenir des articles pittoresques et instructifs sur le Transvaal publiés ici même par M. de Launay ; ils compareront avec intérêt les pages consacrées au même sujet par M. P. Leroy-Beaulieu. A ceux que passionnent les brûlantes questions partout à l'ordre du jour, je recommanderai les chapitres intitulés : *le Socialisme, le Féminisme*, où l'on verra ce qu'ont produit, et ce que devaient fatalement produire ces mouvements arrivés prématurément dans les pays neufs à la période de crise aiguë. Enfin, au lendemain du jubilé ce sera une surprise de constater que la fière Albion n'a plus en elle-même une foi inébranlable. Le colosse britannique songe à chausser les grandes bottes du fédéralisme. Se serait-il aperçu qu'il a des pieds d'argile?

G. Art.

La Macédoine, par *M. V. Bérard*. — La Colonisation du Sénégal, par *M. J. de Sorbiers de la Tourrasse*. — Les Plantes dans l'Antiquité et au Moyen Age, par *M. Ch. Joret*. — Sur les pointes, par *M. P. d'Alheim*. — Responsable, par *Mme Cantacuzène-Altieri*. — Histoires sur tous les tons, par *M. D. Fruche*. — Les Conséquences de l'antisémitisme en Russie, par *M. N. Chmerkine*.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 35318.

Le Directeur-gérant : HENRI FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 4. 4e SÉRIE. — TOME VIII 24 JUILLET 1897.

LA POLITIQUE

J'ai lu l'autre jour, dans le journal *le Temps*, un article très intéressant sur un essai de referendum qui a été fait dans la petite ville de Fougères.

La question était de savoir si l'on devait demander à l'administration de la guerre que la garnison fût augmentée. Le conseil municipal hésitait. Il s'est décidé à consulter les habitants inscrits aux quatre contributions directes ; et comme la femme, en tant que contribuable, est l'égale de l'homme, les femmes payant l'impôt ont été admises à voter.

Il semble que rien ne soit plus simple : si vous avez un nouveau bataillon, c'est tout bénéfice pour le commerce, mais en même temps il faudra amortir les dépenses de casernement et payer quelques centimes de plus. D'un côté, augmentation des recettes ; de l'autre, augmentation des dépenses. Faites la balance, et choisissez !

Pas aussi simple que cela ; car, tout d'abord, si l'on admet que payer l'impôt donne le droit de décider des affaires municipales, il paraît, en bonne logique, que toutes les voix n'aient pas la même valeur et que le contribuable qui paye cinq cents francs d'impôt devrait peser dans la balance dix fois plus que celui qui paye cinquante francs.

Voilà une première objection. Il en est une plus grave : c'est que, dans une question d'intérêt général, il ne faut pas se décider d'après des intérêts particuliers. Je ne parle pas de Fougères, et je crois que chacun a voté pour ce qu'il jugeait être l'intérêt de la commune ; mais si vous faites du referendum un instrument habituel de consultation soit municipale, soit politique, vous devez craindre que le contribuable ne soit tenté de répondre oui ou non, suivant qu'il aura personnellement plus à perdre ou plus à gagner.

C'est là, à mon sens, où se trompent les partisans de la démocratie directe : ils raisonnent sur l'intérêt général comme si c'était la somme d'intérêts particuliers.

Remarquez que je ne blâme point les conseillers municipaux de Fougères : loin de là ; ils ont obéi à un scrupule honorable, et je leur en sais gré.

S'ils avaient été bien sûrs de représenter la moyenne des intérêts et des opinions du corps électoral, il y a apparence qu'ils n'auraient point fait de referendum : à quoi bon consulter les gens quand on est certain de penser comme eux ?

Mais il en est sans doute à Fougères comme ailleurs : avec notre système électoral, qui donne tout à la « moitié plus un » et rien à la « moitié moins un », où est l'assemblée dont on peut dire qu'elle représente l'opinion moyenne ?

Faites le compte des minorités non représentées, ajoutez-y le chiffre des abstentions : vous verrez que les conseils municipaux ne sont pas plus l'image exacte de la commune que le parlement n'est l'image exacte du pays.

Il en sera ainsi tant que les assemblées, grandes ou petites, ne représenteront pas toutes les opinions en proportion de leur importance.

A l'heure qu'il est, il faut choisir : *referendum* ou *représentation proportionnelle ;* — pour moi, ce n'est pas le referendum que je choisirais.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

CHOSES DE MADAGASCAR

Le 21 mai dernier, MM. Escande et Minault tombaient, dans le massif de l'Ankaratra, sous les coups d'une bande d'assassins. Dans le télégramme annonçant leur meurtre, le général Gallieni les saluait comme des « soldats morts victimes de leur dévouement ». Leur dévouement avait consisté à aller affirmer à Madagascar le respect de notre patrie pour toutes les consciences et le droit, qu'a tout sujet de la France, de professer en liberté la religion de son choix. On n'a guère l'air de se douter parmi nous à quel point il était et demeure nécessaire de proclamer là-bas les principes essentiels de notre démocratie.

I

Les protagonistes du drame qui se joue dans la grande île sont connus, — moins pourtant qu'on ne se l'imagine. On tient chez nous les jésuites pour les protecteurs passionnés de l'influence française. Mais on se contente, sur ce sujet comme sur beaucoup d'autres, de phrases vagues, d'assertions hâtives et superficielles, d'informations sans critique. Surtout on ne se demande pas ce que la Compagnie prétend faire de cette influence.

Il est étrange que l'on parle avec tant d'insistance du patriotisme des jésuites. L'obéissance absolue qu'impose l'ordre ne saurait se concevoir sans une rupture complète de tous les liens de famille, de patrie, de nationalité. Là donc où ils paraissent servir la France, il y a des chances qu'ils songent principalement à se servir d'elle. Ils aiment en elle — et l'on comprend que cet amour soit sincère et fervent — la puissance appelée, par un décret d'en haut, à protéger le catholicisme romain, à le propager, à le faire craindre. Ils acclament en elle une mystérieuse destinée que le dernier historien des efforts apostoliques de l'Église définissait ainsi : « Qu'elle le veuille ou non, la France est encore le soldat de Dieu et la protectrice des Missions. Même aux mains de la Franc-Maçonnerie, son épée est toujours l'épée de l'Église qui combat le bon combat... La France du XXe siècle, redevenue chrétienne, continuera d'écrire à la pointe de sa noble épée les gestes de Dieu, *gesta Dei per Francos* (1). »

Et par suite l'éloignement qu'ils éprouvent pour d'autres nations a sa vraie cause dans les rapports compromettants que celles-ci entretiennent avec l'hérésie. Fidèles à la foi de Rome, ces nations leur seraient chères ; ils en défendraient les intérêts aussi bien que ceux de la France. L'on a cité ici même (2) des déclarations du P. de la Vayssière, qu'on fera bien de relire et de méditer. Ce n'est pas cet ancien directeur de la mission catholique à Madagascar qui aurait demandé l'expulsion pure et simple de tous les Anglais. Il savait bien qu'il y a eu, là-bas, des hommes de cette nationalité au service de sa mission (1). La Grande-Bretagne ne lui est antipathique que par son obstination dans l'erreur protestante ; et si elle voulait venir à résipiscence, elle n'aurait pas un plus enthousiaste apologiste. De là des rêves extraordinaires :

> Puissent l'Angleterre et la France, s'écriait-il naguère, répudier à jamais, l'une son trop long attachement au protestantisme, l'autre son goût effréné des révolutions, deux esprits essentiellement mauvais et reconnaissant tous les deux également pour père l'esprit de mensonge et d'orgueil... Quelle moisson d'âmes pour les futurs missionnaires, si jamais l'entente cordiale s'opérait entre la France et l'Angleterre sur les bases que nous venons d'indiquer ! Que de gloire pour l'Église, que d'avantages même temporels pour les deux pays, que de bien pour le monde et de gloire pour Dieu (2) !

Ce ne sont pas là des développements en l'air. En 1878, le crédit de 15 000 francs accordé par notre gouvernement à la mission catholique de Madagascar avait été supprimé. Le P. de la Vayssière remit à M. de Mahy une note qui a été portée plusieurs fois à la tribune de la Chambre des députés (3) et qui est étrangement significative :

> Le gouvernement républicain de la France, y lit-on, a trouvé inutile de nous donner 15 000 francs pour nos écoles. Il veut sans doute laisser tomber Madagascar sous le joug de l'Angleterre... La mission catholique n'y perdra pas. L'Angleterre, alors, l'aidera comme elle nous aide à Maurice à bâtir nos églises, nos écoles, etc. Mais la France aura une haine de plus à enregistrer et j'en gémis pour mon pays... Si vous ne soutenez pas la mission catholique à Madagascar, vous faites une mauvaise économie, plus nuisible qu'utile. Vous poussez les missionnaires catholiques au désespoir et vous les obligez à se déclarer sujets anglais, pour recevoir appui et secours dans leur œuvre et pour leurs néophytes persécutés.

On répète volontiers qu'à Madagascar les Français doivent oublier ce qui les sépare pour ne se souvenir que de ce qui les unit. Mais ceux qui donnent généreusement ce conseil l'entendent à leur manière. Ils exigent pour eux les égards qu'ils refusent aux autres : ne représentent-ils pas les droits de Dieu ? Deux Français libres penseurs émirent, en 1891, à Tananarive, l'inouïe prétention d'ouvrir une loge

(1) *Les missions catholiques au XIXe siècle*, par M. Louvet, de la Société des Missions étrangères, appendice, p. 42.
(2) Voir la *Revue* du 15 mars 1897.

(1) *Histoire de Madagascar*, par le P. de la Vayssière, t. II, p. 426, 427, 438.
(2) *Ibid.*, p. 420.
(3) *Journal Officiel*, 1881, 28 juin, p. 1403 ; 1884, 29 mars, p. 940.

maçonnique, une loge fort pacifique, sorte de cercle laïque, lieu de réunion pour des hommes sans attaches avec les diverses églises chrétiennes. Mgr Cazet s'empressa de dénoncer cette abominable tentative et lut en chaire le bref pontifical qui excommunie les francs-maçons. Les deux Français répondirent par un petit placard. Immédiatement les jésuites publièrent une brochure dans laquelle ils énuméraient tous les crimes imputés à la maçonnerie; surtout ils insistaient sur trois ou quatre accusations dont l'effet certain devait être d'inquiéter et d'irriter les Malgaches. Dans toutes les églises, les prédicateurs multipliaient insinuations et anathèmes. En peu de temps, l'opinion indigène était soulevée contre les deux Français et leur prêtait les projets politiques les plus invraisemblables et les plus monstrueux; et nos compatriotes étaient contraints de demander justice aux tribunaux (1).

Guizot a dit : « Le catholicisme au dehors, c'est la France. » Il entendait par là que les populations catholiques sont les clientes naturelles de la France et qu'en les protégeant contre l'oppression notre patrie augmente son prestige et s'assure dans le monde un tribut précieux et toujours renouvelé de reconnaissance. Mais on a le tort de retourner la formule et de dire : « La France au dehors, c'est le catholicisme. » L'on signifie par là qu'en dehors de l'église romaine on ne saurait être Français.

Il s'ensuit que, pour les tenants de ce nouveau dogme, tout triomphe de la France est incomplet, s'il n'aboutit à un triomphe du catholicisme. Avec les jésuites, cette politique conduirait loin. On a parfois écrit que leur rêve est de recommencer l'expérience du Paraguay. Il est certain que la Compagnie n'a jamais répudié cette expérience. Les plus distingués de ses membres n'ont jamais cessé d'en présenter l'éloge. Vers le milieu de ce siècle, le P. de Smet en rééditait les vieux plans à l'usage des Peaux-Rouges de l'Orégon; et les Pères ont essayé de les appliquer dans la république de l'Équateur. La revue *les Missions catholiques* soutenait récemment (2) que « sous une forme ou sous une autre, il faut, si l'on veut faire œuvre sérieuse et durable, en revenir plus ou moins au système des jésuites, et grouper les Indiens en Réductions, sous la surveillance d'un missionnaire, qui est tout à la fois le père spirituel et temporel de la tribu ». Or, à la date du 6 juillet 1896, on pouvait lire dans cette même revue, sous la rubrique *Madagascar :*

> A Amboasary, avec un ingénieur, nous sommes en train de fonder une Réduction dans le genre de celles du Paraguay.

(1) Cf. Martineau, *Madagascar en 1894*, p. [illegible]

(2) 7 octobre 1892, p. [illegible].

En attendant le jour où l'expérience pourra être tentée, les jésuites proclament ouvertement, dans notre nouvelle colonie, les droits de la vérité, les droits de Dieu; et l'on sait ce que cela signifie. A peine la France avait-elle établi son autorité à Madagascar que l'évêque a réclamé l'abrogation de la loi 296, interdisant aux enfants de changer d'école. Il avait raison, et le Résident général a eu raison de faire droit à sa demande. Mais la réforme a eu des suites dont on trouverait les traces dans les rapports conservés au ministère des colonies.

> Quelques enfants des écoles protestantes, pourrait-on lire dans un de ces rapports, sont alors allés chez les catholiques; mais quelques enfants des écoles catholiques de Fianarantsoa ont, de leur côté, passé chez les protestants. Aussitôt le Père est venu exprimer son indignation au résident le Dr Besson : « Nous avons plaidé pour avoir la liberté de la vérité, mais nous protestons contre la liberté de l'erreur. »

Enfin le général Gallieni pourrait raconter à quelle résistance il s'est heurté, quand il a décidé la fondation de l'école Le Myre de Vilers, flétrie du nom d'école sans Dieu, quoique le général en ouvrît largement les portes aux ministres de la religion. La liberté que d'aucuns exigent n'est que la liberté de dominer les consciences.

II

Le malheur est que ces prétentions intolérantes n'ont pas été et ne sont pas sans écho chez nous. Il est impossible de croire que nos évêques aient toujours compris toute la portée de ce qu'ils ont écrit dans certains documents. Mais qu'ils l'aient voulu ou non, un fait est certain : ils ont prêché la croisade.

Rien de curieux et d'inquiétant comme la lecture des mandements dont la campagne de Madagascar a été l'occasion. Au moment où l'expédition allait commencer, beaucoup de prélats ont écrit aux fidèles de leurs diocèses et les ont invités à prier pour le succès de nos soldats. C'était leur devoir de chrétiens et de patriotes, on ne songe pas à les en blâmer. Mais on ne peut s'empêcher de relever des assertions qui reviennent comme un refrain dans ces mandements.

L'évêque de Saint-Brieuc s'écrie :

> Par quelle contradiction, la France, si travaillée au dedans par les passions antireligieuses, reprend-elle fièrement, à la fin de ce siècle, une politique inspirée par la religion (1)?

L'archevêque de Paris interprète à sa manière les sentiments du public :

(1) [illegible] 10 mai, p. [illegible]

Cette sympathie, qui ne s'était pas révélée à l'occasion d'autres expéditions militaires, du moins sous des formes aussi complètes, ne nous indique-t-elle pas que la France, en allant à Madagascar, accomplit un des actes de la mission providentielle qui lui a été donnée le jour de son baptême, d'être dans le monde la propagatrice de la civilisation chrétienne?... Si les intérêts de la politique nationale réclament notre protectorat sur la grande île africaine, on sent que la Providence nous y appelle à servir les intérêts supérieurs encore de l'humanité régénérée par Jésus-Christ (1).

Quelques mois plus tard, il tient un langage analogue en prescrivant un *Te Deum* d'actions de grâces après la prise de Tananarive.

Nous sommes convaincu que la France, en défendant son honneur et les intérêts de sa politique nationale, a servi aussi les intérêts supérieurs de l'humanité et du christianisme. Les sympathies constantes dont elle a entouré nos soldats... nous ont de plus en plus affermi dans cette persuasion que nous accomplissions une œuvre providentielle dans l'expédition de Madagascar (2).

Mgr Renou, évêque d'Amiens, est, dans la même circonstance, encore plus explicite :

Remercions le Seigneur : sa puissante bonté vient de donner à nos armes une victoire qui assure dans ces contrées le succès de notre mission civilisatrice et chrétienne... Une fois de plus, la France aura été le champion de la vérité et le soldat de Dieu (3).

Ce qu'il y a sous ces phrases édifiantes, Mgr Fava, évêque de Grenoble, l'avait exprimé, avec sa fougue ordinaire, dans une *interview* avec un rédacteur du *Gaulois* (4) :

La question doit se poser là-bas sur un terrain spécial. Il faut, en Orient, poser un principe, un principe absolu, résultant de notre politique séculaire. Il faut bien se dire ici : les Orientaux sont simplistes, fatalistes, et, en cela d'ailleurs, la philosophie de l'histoire leur donne pleinement raison.

Pour eux, vous êtes catholique, donc vous êtes Français ; vous êtes Français, donc vous êtes catholique. Vous êtes protestant, donc vous êtes Anglais ; vous êtes Anglais, donc vous êtes protestant.

Les deux points demeurent inséparables. Vous n'aurez l'influence française que par l'influence catholique. Nos missionnaires sont les porte-drapeau de la France, tout comme les protestants représentent, *ipso facto*, l'Angleterre et son influence.

Sortons maintenant des milieux un peu spéciaux où l'on lit les *Semaines religieuses*, et nous verrons que ces paroles, elles aussi, en sont sorties. C'est sur les lèvres et sous la plume de soldats que nous retrouvons les mêmes pensées, revêtues d'expressions identiques.

En avril 1895, à Cherbourg, après la revue du bataillon du 13e d'infanterie de marine désigné pour Madagascar, l'amiral Cavelier de Cuverville adresse un discours aux « officiers, sous-officiers et soldats » ; il leur dit :

La France aura les yeux fixés sur vous : ainsi que le disait naguère un illustre évêque, l'expédition laborieuse à laquelle vous allez prendre part se rattache étroitement à l'histoire de notre passé ; nous devons l'envisager comme un nouvel épisode de la glorieuse et féconde mission que la Providence a confiée à notre pays. Notre drapeau est bien celui de la civilisation chrétienne (1).

Commentant les résultats de la guerre, le commandant Grandin, dans un livre loué par les *Missions catholiques* (2), dit les choses avec plus de précision et de brutalité :

La France est allée à Madagascar pour y faire l'œuvre de Dieu. Séparer ses intérêts de ceux de Dieu, ce serait faire fausse route. Les résultats des guerres lointaines qui, de temps à autre, ensanglantent les territoires barbares tournent à la gloire du christianisme et à l'expansion de la vérité ; et si nous sommes allés, en 1895, combattre les Hovas à Madagascar, c'est aussi pour établir le règne des catholiques (3).

Est-on bien sûr que nos Chambres, en décidant l'expédition, aient eu d'aussi pieux projets?

III

La croisade n'a pas immédiatement commencé par des actes de violence. Les jésuites ont eu pour première tactique d'occuper dans l'armée une situation bien en vue, d'apparaître aux Malgaches avec le prestige des honneurs officiels. Y avait-il un moyen plus simple de confirmer pour tous la vérité de ce qui avait été si souvent annoncé : la France est la fille docile de l'Église catholique?

Le gouvernement avait besoin d'aumôniers pour le corps expéditionnaire. Pourquoi n'aurait-il pas accepté et même sollicité les services d'hommes qui connaissaient le pays, qui parlaient la langue des indigènes, qui pouvaient fournir, à l'occasion, de précieux renseignements, dont nul ne saurait suspecter l'abnégation et le courage? L'idée était naturelle ; on n'en fait pas un grief à ceux qui l'ont eue.

Les Pères ont tiré de la situation un merveilleux parti. Ils ont multiplié les manifestations extérieures

(1) *Semaine religieuse du diocèse de Paris*, 27 avril 1895, p. 605.
(2) *Ibid.*, [illegible], 19 oct., p. 560.
(3) *Semaine religieuse du diocèse d'Amiens*, 20 octobre 1895, p. [illegible].
(4) *Le Gaulois*, 14 décembre 1894.

(1) *Semaine religieuse du diocèse de Rouen*, du 20 avril 1895.
(2) 14 décembre 1895, p. 600.
(3) *Les Français à Madagascar*, introduction, p. xxxi.

qui devaient frapper l'imagination des Malgaches. Ils ont su associer à ces manifestations officiers et soldats ; et si les assistants étaient émus par les pompes du culte, ils l'étaient encore plus par le concours prêté par les soldats aux prêtres officiants. Ce spectacle n'avait d'autre but que de symboliser à leurs yeux l'union de la force matérielle et de la prédication religieuse. De là le soin mis à insister sur des usages que les règlements interdisent en France et que la tradition respecte aux colonies :

Nous avons eu une fête de Noël assez originale, écrit le P. Victor Fontanié. Le résident, les officiers et soldats, le gouverneur et sa suite ont assisté à la messe, que je n'ai pu dire à minuit à cause des événements. Un piquet de douze soldats rendait les honneurs au divin Jésus de la crèche. A l'élévation, les Malgaches ébahis ont entendu le fameux « Portez armes ! Présentez armes ! Genou terre ! » déjà si oublié en France, et la voix retentissante du clairon (1).

On laissait parfois aux Malgaches le soin de commenter ces leçons de choses ; on veillait aussi à la diffusion des commentaires, et nous savons ce que ceux-ci devaient mettre en lumière. Le jeudi 5 novembre 1896, un service solennel est célébré à Tananarive pour les soldats français morts à Madagascar. Comme il est naturel, le général Gallieni, les officiers, les fonctionnaires de tous ordres se font un devoir d'y assister. Les intéressés s'empressent d'en tirer la conclusion qui leur convient :

A la sortie, tous les abords de la cathédrale étaient couverts d'une foule immense de Malgaches, qui n'avaient pu pénétrer dans l'église et dont l'attitude témoignait à la fois d'un grand étonnement et d'une vive sympathie. Ils ont pu constater une fois de plus dans cette circonstance que « catholique » et « Français » signifient bien toujours la même chose (2).

D'ailleurs, on s'enhardissait peu à peu. On en venait à s'attribuer un mandat de ces autorités françaises dont on voulait sembler inséparable. J'ai raconté ici même comment le P. Gardes s'était mis, en mars 1896, à lever des taxes dans le district d'Arivonimamo. Un peu plus tard, le P. Labaste en faisait autant dans la région d'Ambohidratrimo ; il indiquait, en les exagérant, les valeurs des immeubles détruits, tant protestants que catholiques, et percevait le total, dont jamais un centime n'a été restitué aux protestants ni employé en leur faveur. Vers les premiers jours d'août, le jésuite de Fenoarivo entreprenait à son tour d'imiter ses confrères. Et ces faits sont si bien avérés que le résident de France dut adresser aux gouverneurs généraux indigènes une circulaire dont le sens et les instructions se retrouvent dans l'avis suivant, qui a été inséré, en malgache et en français, dans la *Gazette officielle* du 21 août 1896, en tête de la partie officielle :

Les contributions demandées par le gouvernement sont annoncées aux populations par les gouverneurs et sous-gouverneurs. Aucune autre personne n'est autorisée à annoncer ni à lever des impôts.

Quand d'autres personnes réclament de l'argent aux populations, celles-ci peuvent satisfaire à cette demande, si cela leur convient ; mais elles ont parfaitement le droit de refuser, car la demande ne vient pas du gouvernement.

Mais ce n'étaient là que des préludes, de menus exercices pour se faire la main. Il fallait en arriver à des mesures plus radicales et ressusciter les vieilles méthodes qui ont eu leurs beaux jours lors de la révocation de l'édit de Nantes. On voudrait pouvoir dire que les jésuites en ont été pour leurs rêves ; on ne le peut pas. Mais c'est une joie de constater que l'homme qui commande là-bas au nom de la France a toujours refusé de prêter la main à ces menées coupables. On affecte, à la moindre attaque contre les jésuites, de prétendre que le général Gallieni est visé. C'est une manœuvre commode et qui ne devrait tromper personne ; on a le regret de reconnaître que le public en est aisément dupe. Le général Gallieni ne cesse de multiplier des prescriptions ayant pour but d'assurer la liberté de conscience. Il envoie continuellement à ses subordonnés des instructions dans ce sens. Il ne laisse pas échapper une occasion d'affirmer les principes de respect et de tolérance réciproques. Il publie dans le *Journal Officiel* et fait afficher dans les moindres villages les proclamations les plus sages. Quand la liberté de conscience est compromise, c'est en violation de ses ordres les plus formels.

Et il ne serait pas moins injuste de rendre l'armée française en bloc solidaire de ces persécutions. Il n'est pas vrai qu'elle soit au service des forces cléricales. Beaucoup d'officiers, de naissance catholique, ont été, grâce à leur esprit de justice, parmi les meilleurs agents de la pacification. Les cercles d'Ambohid... et de Bab..., que le colonel G... a successivement commandés, sont parmi les moins troublés : c'est que cet officier a su empêcher les gouverneurs et sous-gouverneurs d'intervenir dans les affaires de la religion. Le capitaine F..., le commandant M... et son chef du bureau des renseignements, le capitaine S..., se sont attaché les populations par leur équité, leur bienveillance ; ils ont répandu tout autour d'eux la persuasion que la France respecte partout toutes les convictions et que, sous son drapeau, toutes les

(1) *Études religieuses publiées par les Pères de la Société de Jésus*, 15 mars 1896, p. 820.

(2) *Semaine religieuse du diocèse de Rouen*, du 29 décembre 1896. Cf. *les Missions catholiques* du 18 décembre 1896, p. 603. Voir aussi dans cette dernière revue 17 juillet 1896, p. 338 le récit de la Procession de la Fête-Dieu.

croyances peuvent s'abriter. Et combien y en a-t-il, de ces hommes de cœur et de conscience dont on ignorera toujours les noms précisément parce qu'ils ont fait leur devoir? Aussi bien si l'on cherche sur une carte les localités signalées pour des actes d'intolérance, on s'aperçoit vite qu'elles se groupent autour de quatre ou cinq points principaux. Elles sont toutes dans un certain nombre de districts où, pour une raison ou pour une autre, les jésuites ont trouvé, auprès d'un résident civil ou d'un officier, de déplorables complaisances.

IV

Dans la région d'Ambatom... commandait jusqu'à ces derniers jours un officier, M. B..., qui semblait s'être donné pour tâche de « convertir » les populations. Il protégeait ouvertement toutes les menées du P. Gardes, dont on a lu ici les exactions commises à Arivonimamo en mars 1896 et dont le zèle était redoublé par cet appui semi-officiel. Les deux hommes avaient pour exécuteur de leurs volontés Razaf..., un ancien élève des Pères, nommé gouverneur indigène.

Au chef-lieu du district, M. B... ne s'est pas contenté de prendre le temple protestant et d'y installer ses troupes; dans ce village qui naguère ne comptait pas un seul catholique, il a fait venir le Père et lui a donné pour chapelle un des meilleurs bâtiments de l'endroit. En revanche, les protestants devaient s'assembler en plein air; c'est sous la pluie que M. Escande a dû célébrer le culte et rassurer ces pauvres gens. Quand le même officier transporta sa résidence à Ankér..., le P. Gardes l'imita. En janvier, M. Escande, prenant au nom des protestants français la charge des écoles protestantes de l'Émyrne, avait remis à l'instituteur de ce village une carte l'accréditant auprès des autorités. Le 25 mars cet indigène était dépouillé de sa carte et envoyé d'office, pour enseigner le français, à l'école catholique d'Antan...

Quand les ordres de ce genre n'étaient pas promptement obéis, la répression était terrible. On en pourrait accumuler des exemples. A Imér..., le jésuite a trouvé en face de lui un évangéliste, Rainis..., capable de lui tenir tête. Il venait de conclure un discours en s'écriant : « Je suis Français! Que ceux qui veulent être Français me suivent! » Rainis... de répliquer : « Et moi aussi je suis Français! Toi, tu es Français blanc; moi, je suis Français malgache. » Cette réponse devait lui coûter cher. Un samedi soir, le gouverneur indigène Razaf... le mande auprès de lui. On le ligotte, on le jette en prison, sous prétexte de fahavalisme. Pendant plusieurs semaines, il est retenu dans une étable où il enfonce dans la boue jusqu'aux genoux. Il est frappé si fréquemment sur la tête par des tirailleurs sénégalais qu'il en devient sourd. Pendant ce temps, les prêtres sont autorisés à le visiter, lui promettent sa grâce s'il consent à se « réunir », lui affirment qu'il sera fusillé s'il ne devient pas catholique. Il tient bon et finit par être relâché, mais il est infirme pour le reste de ses jours.

Tous ne s'en tirent pas à si bon compte. Le bruit s'est répandu dans ces pauvres églises que les protestants de France étaient émus de leurs souffrances, allaient leur envoyer des secours, des consolateurs, des missionnaires. Pourquoi un pasteur indigène ne l'annoncerait-il pas à son troupeau? Mais qui parle de « protestants » parle d' « Anglais », à en croire les jésuites; et l'on entrevoit immédiatement les équivoques épouvantables qui vont surgir. L'infortuné a dit : « Les protestants vont venir à votre aide. » Il est accusé d'avoir proclamé la prochaine arrivée des Anglais. Il a neuf chances sur dix d'être fusillé. C'est ce qui est arrivé aux pasteurs ou évangélistes de B..., de Ran..., d'Ambohim..., etc. Devant ces faits, les populations sont atterrées, affolées. Elles promettent de passer au catholicisme. Mais on devine leurs sentiments intimes : « Nous ne désirons pas changer de religion, disait récemment un de ces Malgaches à un témoin oculaire, mais nos pasteurs ont été fusillés et la vie est douce (*mamy ny aina*). »

D'ailleurs on ne se contentait pas de frapper les populations dans les personnes de leurs conducteurs spirituels. On leur adressait des appels directs. A Ambohij..., M. B... convoque un *kabary* sur la place publique et déclare ceci en substance : « Je suis catholique et je suis votre maître. Donc vous devez me suivre. Que ceux qui veulent devenir catholiques lèvent la main. » Beaucoup la lèvent : « Que ceux qui veulent rester protestants le disent! » L'instituteur et deux ou trois hommes s'approchent : « Quoi! vous me résistez? — Non, mais nous savons que la France nous permet de servir Dieu selon notre conscience. » M. B... les regarde fixement et leur dit : « Je vous punirai. » Chacun sait, dans le pays, qu'il tient ses promesses. A Ambohib..., les habitants, en suite de la pression exercée par le Père, avaient consenti à devenir catholiques. M... B. leur écrit pour les en féliciter. Cette lettre est lue par le Père en public, un jour de marché; les commentaires dont le jésuite l'accompagne tendent à montrer que le seul moyen de plaire à la France est d'embrasser le catholicisme.

Est-ce bien pour apporter ce message aux Malgaches que nous avons envoyé nos troupes à Madagascar?

V

Il n'y a que certains coins du pays des Betsiléos qui puissent être comparés, pour les persécutions

dont ils sont le théâtre, à la région d'Ambatom... Ici c'est un administrateur civil qui est au travail.

Le 10 février dernier, le général Gallieni signait à Tananarive une circulaire qui lui fait honneur et qui avait pour but le règlement des conflits entre les différentes confessions. Il n'y a pas de document qui prouve mieux la réalité des abus dénoncés ici :

Enfreignant mes prescriptions maintes fois renouvelées, dit-il, certains, sortant des limites du domaine spirituel, dont ils ne doivent pas s'écarter, ont cru pouvoir tenter de faire acte d'autorité sur les populations, dans le but d'augmenter le nombre de leurs adeptes au détriment de la confession adverse. Ces procédés ont eu pour résultat d'exciter les esprits et pourraient, s'ils se répétaient, amener des désordres que j'ai le droit de réprimer avec sévérité. Ils sont de plus contraires aux principes de liberté que j'entends voir respecter par tous. Je tiens à bien établir, une dernière fois, que chacun est absolument libre de pratiquer telle religion qui lui convient et que les autorités, françaises comme indigènes, ne doivent dans aucun cas intervenir dans la direction des consciences, leur rôle se bornant à maintenir l'ordre et à réprimer tout acte tendant à le troubler.

Cette circulaire fixait la procédure à suivre dans tout conflit qui éclaterait au sujet de la possession ou de l'affectation d'un édifice religieux. Le 26, elle était portée à la connaissance des populations dans le Betsiléo. Immédiatement, violant l'esprit général et les détails de cette proclamation, les jésuites réclamaient 62 temples; quelques jours plus tard, ils portaient ce chiffre à 81 et, peu après, à 91. Tout était illégal dans l'affaire, la forme de la demande, la procédure engagée. Aux protestations qui lui sont adressées, le résident de F... affecte de ne pas répondre. Les victimes ne se laissent pas spolier, s'abritent derrière les prescriptions du général Gallieni. Ordre est alors donné de fermer ces temples dont on ne parvient pas à s'emparer par une parodie de la légalité. Les protestants sont privés pendant plus de deux mois de leurs lieux de culte; et il ne faut pas moins qu'une lettre du général pour leur ouvrir des édifices qu'ils avaient, pour la plupart, construits de leurs mains et payés de leurs deniers.

Ces réclamations de temples ont toujours pour prétexte qu'une partie des populations est passée au catholicisme. Il convient de dire par quels procédés on s'efforce de ramener au bercail les brebis égarées.

On a commencé par « épurer » le corps des fonctionnaires. Le seul moyen d'obtenir la confiance de la France, disait-on, est de se rallier au catholicisme. Le gouverneur général Rafanoliarana, ayant osé protester, a été remplacé sans retard par un homme absolument indigne de cette place. Les Malgaches comprenaient aussitôt à quel prix doivent s'acheter les faveurs gouvernementales. Ceux qui ne se laissent pas « réunir » reçoivent des avertissements significatifs. J'ai sous les yeux des lettres qui sont d'une clarté terrifiante. L'une d'elles était adressée, en janvier dernier, par le P. Talazac à un instituteur indigène :

Je ne te dis qu'un seul mot. Est-ce que tu viendras de bon gré ou veux-tu attendre la fournaise ardente pour te faire connaître la vérité? N'hésite plus; viens ici, si tu veux recevoir de nous la moindre miséricorde.

Il y en a qui ne se laissent point persuader; ils sont accusés et emprisonnés. A Ambal..., ces malheureux étaient jugés en présence du P. Delmont. Quand ils voulaient se défendre, le Père les interrompait en criant : « Celui-ci est une canaille; il mériterait d'être fusillé », ou encore : « Celui-ci est pire. » Condamnés, ces gens étaient obsédés par les visites du jésuite, qui leur promettait leur grâce en échange d'une conversion publique.

Plusieurs des instituteurs protestants du Betsiléo étaient hovas. Il y avait là un moyen excellent de désorganiser les écoles évangéliques. Les Hovas au service de ces écoles ont reçu l'ordre de rentrer dans l'Émyrne. Mais ceux qui étaient catholiques ont été autorisés à rester; ceux qui ont consenti à abandonner le protestantisme ont été l'objet de la même faveur.

Les habitants des environs d'Ambohim... ont été convoqués, et on leur a commandé de répondre à cette simple question : « A quelle religion appartient la majorité dans vos villages? » Ceux qui ne pouvaient répondre nettement étaient menacés par les fonctionnaires indigènes. Inutile, dans des cas pareils, d'en appeler au résident de F... La plupart du temps, il ne répond pas. Le bruit court dans le pays que, de son propre aveu, il a proclamé des lèvres seulement la liberté religieuse et qu'il n'en veut pas. Mettons que ce soit une calomnie et que le propos n'ait jamais été tenu. Le fait est qu'il est colporté par ceux-là mêmes qui invoquent, à l'appui de leurs abus, le nom du résident et que lui-même n'a rien fait pour le démentir. A Ir..., quand les élèves de l'école évangélique vinrent chanter devant lui, ne s'est-il pas étonné qu'ils eussent entre les mains des livres de cantiques protestants? Dans plusieurs temples n'a-t-il pas laissé, sans les punir, des fonctionnaires du gouvernement lire une proclamation du P. Fontanié qui avait les allures d'un document officiel et qui accusait les élèves de rester « chez les Fahavalos afin de ne pas être instruits et de pouvoir se prostituer »?

VI

Le Vakinankaratra est entre le Betsiléo et l'Émyrne. Les Anglais n'y ont jamais établi ni essayé d'établir

une mission. Les Norvégiens sont les seuls protestants à l'œuvre dans cette contrée. Il n'y a pas un de nos fonctionnaires qui ne rende hommage à la correction de leur attitude. Il n'y a entre leur patrie et la nôtre aucun de ces conflits qui, sans justifier l'aveuglement de la haine, expliquent de puissantes antipathies. Néanmoins contre ces hommes auxquels nous ne pouvons rien reprocher, qui sont parmi les meilleurs auxiliaires de notre tâche civilisatrice, les jésuites et leurs partisans se croient tout permis et agissent en conséquence.

Le 13 mars dernier, on pouvait lire ici même les plaintes respectueuses et pressantes de l'honorable M. Gulbrandsen. Huit jours après, il mourait de la fièvre typhoïde. Il était exténué quand la maladie l'a attaqué. Depuis le départ du résident Alby qui avait su faire respecter les droits de toutes les consciences, la vie de ce missionnaire n'avait plus été qu'une longue souffrance. Il assistait, impuissant, à toutes les persécutions que subissaient, pour leur attachement à leur foi, les membres de son Église. Il était mis lui-même en quarantaine. A tous ceux de ses paroissiens qui étaient employés du gouvernement, défense formelle était faite d'avoir avec lui le moindre rapport. Sa mort n'a pas apaisé ses adversaires, et l'on a fait à sa veuve un grief des manifestations de sympathie dont elle a été spontanément entourée.

Il va sans dire que les collaborateurs indigènes des missionnaires norvégiens ne sont pas mieux traités. Les instituteurs et les pasteurs sont en butte aux pires vexations. L'un d'eux, issu de la plus haute noblesse du pays, intelligent, instruit, passe un jour à côté d'un officier. Il le salue. L'officier lui ordonne de ne pas remettre son chapeau sur la tête, mais de le remplir de sable, et de le suivre respectueusement courbé. Et l'indigène est contraint d'obéir, sachant bien que, s'il refuse, il sera accusé de fahavalisme. Y a-t-il de la naïveté à penser que ces procédés ne sont peut-être pas les meilleurs pour gagner à notre pays la confiance, le respect et l'amour des Malgaches?

D'autres pasteurs ou instituteurs indigènes sont emprisonnés et forcés sans jugement de travailler sur les grands chemins. D'autres sont frappés ou à moitié tués, s'ils font mine de s'opposer à la violation des temples. Partout les fonctionnaires protestants sont destitués, quelques services qu'ils aient pu rendre à la France. Parfois, on se contente de les déplacer; mais où qu'ils aillent, ordre leur est intimé de ne jamais voir les missionnaires norvégiens. Ils sont en revanche encouragés à visiter les Pères et prévenus que l'assistance à la messe leur vaudra d'être bien notés en haut lieu. Ce disant, les jésuites et ceux qui parlent en leur nom travestissent la pensée du général Gallieni et des vrais représentants de la France; mais que leur importe, si l'effet est produit?

Il est impossible qu'à Madagascar comme ailleurs les persécuteurs échappent aux séductions du ridicule. Une indigène a été vertement blâmée pour s'être habillée « à la norvégienne ». On lui a déclaré qu'elle devait désormais s'habiller « à la française ». Au grand marché de S..., on a fait un *kabary* ordonnant aux hommes de se couper la barbe, parce que, disait-on, ils la portaient « à l'anglaise ». On ne raconte pas si ces tyranneaux obligent les gens à confesser que les Français sont le peuple le plus spirituel de la terre. Mais qui peut avoir la force de sourire, quand de pareils abus n'ont d'autre fin que d'inquiéter les consciences et d'autre résultat que de compromettre le bon renom de notre patrie?

VII

Ces abus sont intolérables. Il faut qu'ils cessent. Il y va des intérêts supérieurs de la France. Ce ne serait point la première fois que la persécution religieuse aurait pour effet de supprimer une partie de l'élite morale d'un peuple. Comme elle frappe les hommes qui ne veulent pas se laisser réduire par l'intimidation, qui attachent du prix à leurs convictions, qui estiment qu'après tout la vie ne vaut pas la peine d'être vécue sans le respect de soi, — elle est une sélection à rebours; elle assure la disparition des plus aptes à la vie supérieure. Il y aurait plus de vraie gloire pour notre patrie à conquérir là-bas à son génie sympathique et juste les hommes de conscience droite et de volonté saine qu'à régner un jour ou l'autre sur une tourbe d'hypocrites et de lâches.

Ce n'est pas une simple question de gloire et d'équité. Un lâche est toujours prêt à trahir. A la moindre difficulté qui pourrait surgir à Madagascar, la France n'aurait aucun appui à chercher en des hommes sans ressort, sans sincérité morale, sans liberté intérieure. Heureuse serait-elle, si elle ne les voyait pas alors se dresser devant elle avec le souvenir des humiliations inutilement reçues, avec la rancune des sentiments outragés et la perfidie des consciences opprimées et déformées. Nos pires ennemis seraient dans les foules qu'on mène à l'église comme des troupeaux et en qui l'on risque de faire naître — l'histoire dit que cela s'est vu — l'attente apocalyptique d'un coup de foudre libérateur. Les jésuites prétendent propager l'influence française; ils répandent surtout la haine de la France qu'ils ne représentent pas et qu'ils calomnient. Il y a là une œuvre néfaste que le patriotisme commande d'empêcher.

Mais il ne s'agit pas de demander contre l'intolérance des mesures d'exception. A l'ouïe de ce qui se passe à Madagascar, des esprits simplistes ont parlé d'expulser les jésuites de la grande île. Ce serait une

erreur et une faute. On proteste contre l'injustice ; il ne faut pas l'imiter. Il y a des Malgaches qui sont attachés aux Pères ; on n'aurait pas le droit de les frapper dans leurs affections. Aussi bien, c'est l'esprit qui importe, et non pas les hommes. C'est l'esprit d'intolérance qu'il faut enrayer là-bas : certains hommes partis et remplacés, il pourrait rester et continuer son travail mauvais. Enfin les faits actuels montrent que, partout où commande un homme énergique et droit, la paix religieuse n'est pas troublée, les consciences sont en repos, les populations se mettent à aimer la France qui leur apporte l'ordre, la civilisation et la liberté. C'est rassurant, pourvu que nous sachions lire dans les faits notre devoir. Ce qu'il faut demander — et obtenir — là-bas comme partout, c'est le règne du droit commun.

Raoul Allier.

DEUX CONTES ESPAGNOLS

Piña la Cubaine.

Fille du soleil, habituée aux ardentes caresses de l'astre resplendissant, Piña la Cubaine se mourait de langueur et de froid sous le ciel brumeux du nord-ouest où l'avaient jetée les hasards de la fortune.

Pourtant nous ne négligions rien pour adoucir le sort de la pauvre exilée et lui rendre la vie supportable. Quand elle arriva, grelottante, abattue, à la suite de la longue traversée, nous nous hâtâmes de lui commander un bel habit de velours orange à galons d'or auquel elle fit assez mauvais accueil, habituée qu'elle était à la libre nudité dans ses bois de cocotiers. L'habit une fois endossé, elle se montra assez satisfaite de la tiédeur qu'il procurait à ses membres grêles ; mais l'habitude, incorrigible chez elle, de se servir de ses cinq doigts à l'exclusion de cuiller et de fourchette eurent bientôt réduit le somptueux vêtement à l'état de souquenille. Ajoutons qu'elle le portait avec tant de grâce que nous renonçâmes dorénavant à lui en confectionner d'autres d'une étoffe aussi coûteuse.

Car la taille exiguë de Piña lui donnait cet avantage qu'une petite aune de toile suffisait pour lui faire un complet et qu'une pièce de coton était pour elle un édredon délicieux. Elle éprouvait une volupté singulière à se recroqueviller sous ce tiède abri où le cours plus rapide de son sang et la respiration de sa poitrine délicate formaient une douce atmosphère qui évoquait les souvenirs du climat natal.

La nuit elle se prélassait ainsi dans son petit lit, mais pendant le jour sa vivacité naturelle ne lui permettait pas de rester dans cette position et on la voyait sans cesse occupée à bondir, à s'accrocher à une corde fixée par un anneau au toit de la cage, à se balancer, à tourner sur elle-même en nous montrant les dents et en poussant des cris aigus. Si nous lui présentions une amande, un morceau de carotte, une grappe de raisin, elle tendait sa main noire et glacée, aux doigts agiles, saisissait vivement la friandise et tandis que, goulûment, elle la savourait en la faisant glisser dans les deux petites poches derrière les joues, elle nous regardait gentiment, non sans malice, de ses yeux d'or que voilait une indicible mélancolie.

Nous souffrions beaucoup de devoir la tenir captive derrière de solides barreaux, mais le diable n'est pas pire qu'une telle créature rendue à la liberté ! Un jour que, trompant notre surveillance sévère, elle parvint à s'échapper, en moins d'une heure elle causa plus de dégâts qu'un cyclone. Elle renversa deux pots de fleurs et les réduisit en miettes ; elle arracha les pages de trois ou quatre volumes ; elle traîna par toute la maison la houppelande du cocher et finit par la jeter dans le feu ; elle brisa une lampe et en but le pétrole ; enfin on la trouva à demi étranglée entre les fils d'une sonnerie électrique. Ce fut miracle d'avoir pu l'en retirer vivante et son escapade nous démontra une fois de plus que la liberté ne convient pas à tout le monde, mais seulement à qui sait en user avec discrétion.

Un fait est certain : la malheureuse Piña, en se voyant libre et maîtresse d'elle-même, s'était crue transportée dans ses forêts des tropiques où personne ne cherche jamais querelle à personne pour une branche cassée de plus ou de moins. La première ivresse passée, Piña tomba dans un abattement profond, par suite d'une réaction nerveuse à la suite de l'activité fébrile dépensée en ces quelques heures, ou peut-être par l'effet fatal du pétrole absorbé. Elle faisait peine à voir à travers le grillage, si abattue, si pâle, la peau autour de la bouche ridée comme une vieille pomme et tout le poil hérissé. Son immobilité attristait la cage et ses gémissements sourds avaient une certaine ressemblance avec les plaintes d'un enfant malade. Nous comprîmes qu'il était temps d'appliquer un remède héroïque et au premier capitaine de vaisseau qui fit voile vers les Antilles nous commandâmes un mari pour Piña.

Ni plus ni moins qu'un mari !

Car il faut savoir que Piña était une demoiselle et qu'elle conservait intactes la candeur, l'innocence, l'honnêteté et tout ce qui assure aux demoiselles la bonne opinion des dignes bourgeois. Et quoique rien n'indiquât que la pauvrette eût besoin d'un mari pour parfaire sa destinée en ce monde, l'idée ne nous sortait pas de la tête : il fallait à Piña les distractions de

l'amour et du foyer, sous peine de succomber aux accès de noire mélancolie. Au bout de quelques mois arriva le fiancé, le pelage reluisant de santé, leste, vif, égrillard, et aussitôt le drôle entra dans la cage comme en pays conquis.

Ce galant était-il imbu des théories de Luis Vives, du frère Luis de Léon et autres profonds philosophes qui croient la femelle créée exclusivement pour le plus grand bien-être, la vanité, l'ornement, la puissance, la satisfaction suprême du mâle? Ou bien, était-il guidé par un esprit de vengeance hargneuse, au souvenir de l'accueil plus que tiède que lui avait fait d'abord sa fiancée? Toujours est-il que dès l'abord l'époux de Piña (auquel nous avions donné le nom significatif de Coco) se conduisit comme un véritable tyran. Je ne sais s'il y eut jamais entre eux quelque chose qui ressemblât à des caresses conjugales. Excès de pudeur peut-être, bien rare chez des êtres de cette race! En tout cas, voici les seules relations dont il me fut permis de constater l'existence entre Coco et Piña. Blottie en un coin de la cage au milieu de branchages, de poires écrasées et de carottes à demi rongées, Piña voyait arriver vers elle son mari qui, bonnement, lui grimpait sur le dos, posait les deux pattes sur ses hanches et se cramponnait des deux mains à son cou au risque de l'étrangler. Dans cette position incommode Coco se tenait en équilibre, s'amusant à réveiller l'attention de sa victime tantôt par une cruelle morsure, tantôt par un coup de griffe ou un coup de poing sur les yeux. Elle, tremblante, l'échine courbée, restait immobile parce que la moindre tentative faite pour s'esquiver lui valait des morsures plus cruelles suivies d'une grêle de coups. Il était peu compréhensible que le bourreau ne se fatiguât pas de rester ainsi en l'air sur son piédestal vivant; mais non, il ne montrait aucun signe de fatigue et semblait un de ces satrapes orientaux dont le suprême plaisir consiste à avoir au pied de son trône un tapis de corps humains. Si nous offrions au couple à travers les barreaux des bonbons ou des fruits, c'était la patte de Coco qui se tendait aussitôt, c'était dans ses abajoues que la friandise allait se loger. Parfois, poussée par l'instinct de la gourmandise, Piña tendait, elle aussi, sa petite main et dans ses yeux résignés, aux paupières ridées et soyeuses, brillait un éclair de convoitise; mais aussitôt les dents aiguës du mari s'enfonçaient dans ses oreilles, les gifles pleuvaient, et tout vestige de sensualité disparaissait sous l'empire de la douleur et de la crainte.

La crainte? Et pourquoi? C'était le problème qui me préoccupait quand je réfléchissais au sort de la pauvre Cubaine. Son mari, ou plus exactement, son brutal, était de la même taille qu'elle-même, il n'avait pas plus de vigueur, d'agilité, ses dents n'étaient pas plus tranchantes, son despotisme, en un mot, ne se basait sur aucune supériorité physique. Quel était donc le mot de l'énigme? Quel ascendant possède le sexe mâle sur le sexe femelle qui réduise ce dernier sans résistance au rôle de martyr obéissant et résigné?

Les premiers jours, dans une lutte corps à corps il eût été impossible de prédire qui aurait remporté la victoire, le mâle ou la femelle, Piña ou Coco. La femelle n'essaya même pas de se défendre : elle courba la tête et accepta le joug. Ce n'était pas l'amour qui la subjuguait, car son maître ne lui prodigua jamais que des coups, des rebuffades et de terribles morsures. C'était uniquement le prestige de la masculinité, la tradition d'obéissance absurde du féminin, esclave depuis les temps préhistoriques...

Et Piña se mourait. Chaque jour elle était plus pâle, plus maigre, plus indifférente à tout. Déjà elle ne se grattait plus, elle ne faisait plus de grimaces, elle ne grimpait plus le long de la corde. Son frêle organisme de créature des contrées tropicales se désagrégeait, le manque d'aliments causait l'anémie qui à son tour préparait la phtisie. Jusqu'ici nous avions rempli le rôle de la société, qui ne se soucie pas de se mêler des questions domestiques et laisse le mari assommer sa femme si tel est son bon plaisir, puisqu'en somme l'esclave est la chose du maître. Mais, vu la gravité de la situation, nous prîmes le parti de nous transformer en Providence et ayant divisé la cage en deux parties nous mîmes d'un côté le bourreau de l'autre sa victime.

Décrire la rage de Coco serait impossible. Quand il nous voyait offrir à Piña le moindre morceau de sucre il poussait des cris à nous briser le tympan. Et Piña tout d'abord... ô habitude de la crainte et de la résignation!... Piña n'osait pas toucher à la friandise, comme si le despote, mis dans l'impossibilité de lui faire aucun mal, lui imposait encore sa volonté à travers le grillage. Toutefois au bout de quelques jours, la confiance revint à Piña, en même temps que sur sa nuque dénudée les poils repoussèrent. Sa santé s'améliora; elle engraissait, ses yeux d'agate recouvraient leur éclat, ses dents paraissaient plus blanches, sa queue prenante était plus flexible et sa main espiègle s'étendait hors de la cage, s'amusant à accrocher et parfois à déchirer, en manière de caresse, tout ce qui passait à sa portée. Ajoutez à cela l'approche du printemps, la douceur de la température, les fréquentes visites du soleil à la galerie vitrée où se trouvait la cage et vous comprendrez le bonheur de l'épouse de Coco, sa joie et sa nouvelle jeunesse se révélant par le lustre du pelage, la vivacité de ses mouvements et de ses gestes.

Ce qui mit le comble à la félicité de Piña ce fut notre départ pour la campagne, l'été. Là le jardin fut son domaine et elle put se suspendre aux

arbres sur toute la longueur d'une chaîne légère. Elle se balançait parmi les rameaux des acacias, rêvant sans doute que le ciel était, non pas azur pâle mais bleu indigo, que le bosquet chétif se changeait en forêt tropicale impénétrable et que dans l'étang nageait, au lieu de cyprins dorés, de gros caïmans gris laissant dans leur sillage une forte odeur de musc.

Nous ne la faisions même plus rentrer dans la cage; nous nous contentions d'attacher sa chaîne, la nuit, à un anneau. Or un matin, nous trouvâmes l'anneau et un bout de chaîne, mais plus de Piña. Après de longues recherches nous la découvrîmes sous un auvent, grelottante et à demi morte. Ivre de liberté et de lumière elle avait confondu les nuits de la Galice avec celles de son pays, les lumineuses et tièdes nuits des Antilles, et la rosée, le brouillard, la fraîcheur du matin lui donnèrent le coup mortel.

Elle expira comme un être humain, ou plus exactement encore comme un petit enfant : elle toussait, gémissait doucement, respirait de plus en plus péniblement tandis que ses yeux devenaient vitreux et que l'agonie crispait ses membres chétifs. Mes petites filles lui firent un enterrement solennel. On creusa la fosse au pied d'un oranger, on l'y descendit, enveloppée d'un blanc linceul, et quand la terre eut recouvert les restes mortels de la jeune Cubaine on répandit pieusement des fleurs et des larmes sur sa tombe. Mes deux aînées du moins pleuraient comme des Madeleines, mais la plus petite, moins sentimentale, se chargea pour sa part de prononcer l'oraison funèbre de Piña :

— Moi aussi je l'aimais bien... moi aussi je devrais pleurer... Bin non... j'peux pas. Après tout, elle était trop bête!

Sedano.

Il y avait deux ans que nous travaillions l'un en face de l'autre dans le même bureau et je n'avais pu découvrir encore que peu de détails sur l'existence du bon Sedano, petit vieillard débile, ratatiné, à la lèvre pendante, aux yeux toujours humides et troubles, mais si méticuleux, si assidu au travail, si poli avec le dernier surnuméraire, — avec le public cela passait presque les bornes, — qu'il provoquait le rire autant que la pitié, le pauvre bonhomme. C'était, à n'en pas douter, un humilié ou un vaincu; un être qui, en conscience, se juge inférieur aux autres et demande comme une aumône qu'on lui conserve sa place au banquet de la vie où le destin ne lui a jamais servi qu'une pitance indigeste ou insuffisante.

Ayant un faible pour les pauvres d'esprit, qui en compensation des couleuvres avalées ici-bas posséderont le royaume des cieux, je me liai d'étroite amitié avec Sedano. La journée finie je l'accompagnais jusqu'à sa porte, je lui donnais des conseils et des cigares et parfois l'invitais à prendre une tasse de café avec un petit verre de liqueur de dames, car Sedano aimait les douceurs. Ces attentions m'attirèrent une reconnaissance si peu proportionnée à leur importance et à leur valeur qu'en vérité elle me confondait et même m'importunait, tout en me flattant au fond. Il existe, la chose est certaine, une pudeur d'âme qui répugne à une sensation trop agréable; peut-être aussi trop de bonté et trop de modestie nous blessent-elles par la comparaison avec l'égoïsme et l'orgueil féroce que nous sommes bien forcés de constater en nous.

— Sedano, dis-je un jour pour détourner la conversation de son cours ordinaire, Sedano, vous êtes énervant! Voulez-vous réellement me faire plaisir? contez-moi par le menu votre existence et ses merveilles. Êtes-vous célibataire, marié, veuf? On m'a dit que vous aviez une fille, je ne sais où. Allons, Sedano, une confession générale!

— Bah! répondit-il avec une étincelle d'ironie dans ses yeux noyés, j'ai eu une existence, oui, mais quant aux merveilles!.... Mon histoire n'a rien que de vulgaire : Né à Zamora, je fus élevé par une tante assez riche qui me servit de mère. Elle me laissa quelques petites rentes. Je vins à Madrid pour chercher un emploi et j'en trouvai un bientôt, grâce à l'appui de señor Don Luis Gonzalez Brabo, le grand banquier, camarade d'enfance de mon père que Dieu ait en sa sainte garde!

— Et ces petites rentes apportées de Zamora, vous les avez sans doute placées à fonds perdus? demandai-je, soupçonnant que c'était là le fil qu'il fallait tirer pour faire marcher le bonhomme.

— Les rentes! répéta-t-il tandis qu'une rougeur colorait un instant ses pommettes jaunies. Vous savez qu'à la révolution elles dégringolèrent dans le troisième dessous...

— Vous avez tout perdu...

— Au contraire; j'ai été averti à temps par un *ad latere* de Don Luis Gonzalez Brabo et j'ai pu réaliser mes titres à d'excellentes conditions. Cent mille francs, chiffre rond.

Il rêvait ou il se moquait de moi, le brave Sedano! Son accoutrement, son modique emploi, ses allures même étaient aussi peu en rapport que possible avec une fortune aussi rondelette.

— Et qu'avez-vous fait de tout cet argent, enfant prodigue?

— L'argent est un oiseau qu'il est difficile de tenir en cage, répondit-il d'une voix un peu enrouée en se renfonçant dans le coin obscur.

— Est-ce que par hasard nous n'aurions pas aidé le bel oiseau à s'envoler? Ah! le gaillard de Sedano! Parbleu! nous avons tous été jeunes... Les belles petites, hein?

— Quant à ça, non, je le jure ! J'ai toujours été réservé, extrêmement réservé vis-à-vis des femmes. Je les aime, oui, je les aime toutes, mais si vous saviez comme mon amour pour elles est respectueux !... Quand je vins à Madrid je fis la connaissance d'une dame bien charmante, une veuve, cousine par alliance d'un parent. Elle était si bonne... je veux dire .. elle était si affectueuse à mon égard que j'aurais été le dernier des ingrats si je ne m'étais pas efforcé de lui rendre la pareille... Mais voilà-t-il pas que les mauvaises langues se mettent à jaser et qu'un jour un ami me conseille, en confidence, de me tenir sur mes gardes, ajoutant que cette femme était des plus compromettantes. Je me fâchai tout rouge et lui répliquai qu'il calomniait bassement un ange du bon Dieu ! A quelque temps de là la dame quitta brusquement Madrid et je me trouvai si seul, si désolé que j'en faillis mourir. Imaginez ma surprise quand un matin je vis entrer chez moi une femme vêtue de noir, portant une petite fille qu'elle mit entre mes bras : « Recueillez-la, Sedano ; elle n'a pas de père, elle n'a personne au monde : mon honneur ne me permet pas de la garder auprès de moi ! » Quelle désillusion ! Je me rappelle que je pleurai comme un imbécile.

— C'était la veuve ? Celle que vous aimiez ?

— Elle-même. Mais je vous assure que, quant à moi, jamais, même en pensée...

— Je le crois... Et la petite ?

Le visage fané de Sedano se transforma comme par enchantement et ses yeux troubles s'illuminèrent un instant d'un rayon de pur et saint amour. C'est somme toute une belle chose que la physionomie humaine quand viennent s'y refléter les exquises tendresses d'une âme innocente.

— La petite resta avec moi vingt et un ans. Jamais plus gentille fillette... Mais si j'entame ce sujet j'en aurai jusqu'à demain. Quand elle sortait avec sa robe de velours bleu, tout le monde nous regardait, je veux dire : la regardait. Tour à tour, pendant ces vingt et un ans, je fus transporté au septième ciel et je souffris le martyre. Vous ne savez pas ce que c'est que d'élever une gamine comme ça ; après la dentition, c'est la crainte de la diphtérie et plus tard la crainte des mauvais garnements : il y a toujours tant de loups à rôder autour de la bergerie ! Je dus, vous le comprenez, faire de nombreux emprunts au capital déposé chez Gonzalez Brabo. Le vieillard me faisait souvent des représentations, fort sages, j'en conviens, mais il fallait pourtant, n'est-ce pas ? que ma petite fée reçût une bonne éducation, qu'elle fût bien mise et qu'elle jouît des plaisirs de son âge...

— Et qu'est-elle devenue ? demandai-je avec un intérêt croissant.

— Mariée... Partie pour les Philippines depuis trois ans déjà...

La voix de Sedano s'enroua de nouveau : Oui, elle a épousé un officier... Enfin à un ami tel que vous je puis tout dire. Elle s'éprit follement d'un tout jeune homme, joli garçon, tapageur, dépensier, très mauvais sujet... Vous savez, elles les aiment ainsi. Quand je la vis énamourée à ce point, je n'eus plus qu'à la marier au plus vite. Dieu ! que la maison me sembla vide alors ! Le toit me tombait sur la tête, les murailles m'étouffaient et sans cesse je me réfugiais au jeune nid d'amour plein de gazouillements. Un jour je trouvai mon Enriqueta seule, versant un torrent de larmes : — Mon enfant... qu'as-tu ? — O petit père... (elle m'appelait ainsi) Pepe a joué... de l'argent qui ne lui appartenait pas... la honte... le déshonneur... Hier il a acheté un revolver... S'il se tue, je me tuerai aussi... Qu'auriez-vous fait à ma place ?

— Je ne sais... mais je comprends maintenant la disparition des petites rentes de la tante de Zamora.

— Non, non, cette fois, je ne lui donnai que dix mille francs. Mais depuis lors... Ah ! le bandit ! et chaque fois il jure de se corriger... et je crois qu'au fond il est sincère...

— Si bien qu'en fin de compte il ne vous reste que votre place...

— Et l'amitié d'un homme vraiment supérieur ! s'écria le petit vieillard dans un de ces accès d'enthousiasme et de gratitude qui, plus que jamais, me mit ce soir-là fort mal à l'aise.

Mme E. Pardo Bazan.
Traduit par G. Art.

LE SIFFLET ET LA CLAQUE

On applaudit encore au théâtre, mais on ne siffle plus, du moins à Paris. Le sifflet s'est réfugié en province où il a établi ses derniers retranchements ; mais là il perd de sa valeur sinon de sa force, car il ne vise plus les idées mais les acteurs, il n'est plus littéraire mais personnel. A défaut de législation bien établie sur son compte, il ne relève pas des tribunaux, mais de la police.

Au moyen âge et pendant la Renaissance les représentations théâtrales étant organisées par l'Église, leur caractère sacré les mettait à l'abri de toute critique. Le sifflet fut comme une nouveauté pour Racine ; il en attribue la naissance à une comédie de Fontenelle, l'*Aspar*, qui fut jouée en 1680 :

> Ces jours passés, chez un vieil histrion,
> Un chroniqueur émit la question
> Quand dans Paris commença la méthode
> De ces sifflets qui sont tant à la mode.
> Ce fut, dit l'un, aux pièces de Boyer ;
> Gens, pour Pradon, voulurent parier.
> — Non, dit l'acteur, je sais toute l'histoire,

Qu'en peu de mots je vais vous débrouiller.
Boyer apprit au parterre à bâiller;
Quant à Pradon, si j'ai bonne mémoire,
Pommes sur lui volèrent largement;
Mais quand sifflets prirent commencement,
C'est (j'y jouais, j'en suis témoin fidelle)
C'est à l'*Aspar* du sieur de Fontenelle.

Or Racine revient incidemment une autre fois sur son idée. Il termine ainsi un sonnet sur la *Troade* de Pradon :

En vain Baron attend le brouhaha,
Point n'oserait reprendre la cabale,
Un chacun bâille, ou s'endort, ou s'en va.

Il voulait dire que si les spectateurs avaient eu d'autres manières de protester contre l'ennui, ils s'en seraient servis. C'est donc à la fin du XVIIe siècle que le sifflet reparut; c'est aussi à partir de cette époque que commence à poindre le « cabotinage », cette plante dont les rameaux ont si bien prospéré. Les acteurs prennent au XVIIIe siècle une prépondérance journellement plus grande. Être acteur ne signifie plus jouer des rôles, mais avoir du talent. Or le talent se mesure aux applaudissements. Faites-vous donc applaudir et vous aurez du talent. Toute l'existence de la claque est basée sur cette vérité. Mais ces applaudissements qui en imposent au vulgaire n'ont aucune prise sur les connaisseurs, et déjà la guerre est déclarée aux applaudisseurs à gages.

Il existait un journal de théâtre (le premier de ce genre qui ait paru), *le Journal des Théâtres* ou le *Nouveau Spectateur*, qui paraissait tous les mois. C'était Levacher de Charnois et le spirituel Grimod de la Reynière qui en étaient les rédacteurs en chef. Dans le n° 8 du 15 juillet 1777, page 354, se trouve une « Lettre au rédacteur sur les abus qui se multiplient au théâtre ». En voici un extrait :

Aux applaudissements accordés aux vrais talens, aux encouragemens donnés aux talens naissans par un parterre instruit et éclairé nous avons vu succéder des *bravo*, *bravo*, *bravissimo* qu'une troupe d'enthousiastes ignorans a prodigués indifféremment à tous les sujets que l'esprit de parti a prônés ; et les connaisseurs ont gémi en voyant la cabale des nuls leur porter avec une audace impudente le même tribut d'hommages qu'on accordait au vrai mérite.

Plus loin dans le n° 12 du 15 septembre de la même année, un M. Girard écrit plaisamment à l'éditeur du *Journal des Théâtres*, M. Esprit, libraire de M. le duc de Chartres au Palais-Royal, pour lui demander le poste de critique parce que le rédacteur, « rebuté de dire la vérité aux comédiens, renonçait à l'emploi ». Ce Girard (ô ironie!) était un simple chef de claque ou même un vulgaire claqueur. Écoutons plutôt ses propositions (page 205) :

En vérité je ne serai pas cher. Je gagne déjà fort honnêtement ma vie : 1° par le commerce des Billets de Parterre que je reçois de la première main à vingt sols et que je revends jusqu'à six livres :

Il est vrai qu'à Monsieur j'en rends bien quelque chose.
(*Les Plaideurs*.)

2° Par les applaudissemens, les bravo, les etc., que je vends aux premières représentations et aux débuts, quelquefois même, suivant l'exigence des cas, aux représentations ordinaires.

L'usage des applaudisseurs à gages se multiplie. Le feuilleton du *Journal des Débats*, du 1er ventôse an IX de la République, rend ainsi compte d'une représentation du *Bourgeois gentilhomme :*

La réception du Mamamouchi est une véritable farce, qui n'a d'autre mérite que de rassembler sous les yeux du public tous les acteurs du théâtre. C'est alors que le parterre fait pour ainsi dire sa revue : l'accueil que chaque acteur reçoit de lui, en passant, est à peu près mesuré sur son mérite. Cependant, les comédiens se défient de cette justice; ils prennent soin de l'aider, et ils ont toujours de bons amis au parterre qui sollicitent efficacement pour eux.

C'est vers cette époque que la guerre se déclare ouvertement entre le public qui paie et les « Romains » qui sont payés. On ne peut se faire une idée de cette lutte que par la quantité de brochures qui virent le jour à ce propos. La bibliothèque de l'Opéra en possède plusieurs ; une d'elles, notamment, est intitulée : « *Monsieur Cothurne*, ami de M. Botte, ou la *Débutomanie*, histoire véritable, théâtrale et tragique, dédiée à Mlles Volnais, Gros, Bourgoing, Duchesnois et Georges (1). » Ce libelle est attribué à Pigault-Lebrun. L'auteur nous raconte l'histoire d'un artiste nommé Fleury dont l'engagement à l'Odéon avait été résilié dans la journée et qui fut applaudi en la personne de son remplaçant :

Pour seconder l'enthousiasme public, on distribue des billets à des gens qui ont les mains meilleures que le goût. Perruquier, bottier, portier, tailleur, etc., reçoivent ce jour-là des billets *ad hoc*, c'est-à-dire uniquement pour applaudir, que l'acteur soit bon ou mauvais, que la pièce soit excellente ou détestable... Devinerais-tu ce qu'ont fait ces étourdis? Comme l'acteur qui me remplaçait était à peu près de ma taille et comme ils ignoraient ma disgrâce et n'avaient pas lu l'affiche, ils crurent me reconnaître en lui et se mirent à le couvrir d'applaudissements... Dis-moi s'il n'y avait pas de quoi rire aux éclats de voir ce malheureux applaudi à chaque entrée, à chaque sortie et à tous les vers qu'il prononçait en criant. Quelques amis qui m'entouraient et qui étaient, ainsi que moi, témoins du zèle indiscret de mes souteneurs, faisaient leur possible pour contenir leur joie turbulente. Mais ils ne purent y parvenir et alors la scène devint encore plus plaisante. Le public qui m'avait déjà

(1) *Bibl. de l'Opéra*, n° 5782. — A Paris, chez tous les marchands de nouveautés, an XI (1803).

crié vingt fois : Silence ! silence ! se fâcha pour tout de bon et se levant en masse vers moi me cria : A la porte ! à la porte ! Je voulus parler, les cris : A la porte ! à la porte ! recommencèrent et deux grenadiers de la garde vinrent me prendre au collet et me faire sortir... Je n'eus pas de peine à me faire reconnaître aux gentilshommes de la Chambre qui ordonnèrent ma mise en liberté et rirent avec moi de cette aventure.

Les brochures ne suffisent plus pour lutter contre la tourbe des claqueurs. On les flétrit dans un roman, d'une nullité parfaite du reste comme style, mais très curieux dans ses détails sur les choses de théâtre. Cela s'appelle l'*Enfant de la Courtille* (1), « ou le chef de cabales, par Asinus Baudet, du Mont-Parnasse, mur mitoyen de la Chaumière, auteur de 3 pièces sifflées, de 15 romans non imprimés, d'un poème sur l'Ennui, couronné par la Société littéraire d'Asnières, etc., etc. » Cet ouvrage a deux volumes. Victor, le héros du roman en question, a quitté sa famille. Il se lie à Paris avec un nommé Darius, qui joue *Zaïre* à la foire de Brie-Comte-Robert. Victor émerveillé du spectacle applaudit à tout rompre ; le chef de claque remarque cet enthousiaste et l'enrégimente. L'auteur intervient avec les réflexions suivantes sur la claque :

L'homme sensé qui va au spectacle une ou deux fois la semaine et qui ne cherche qu'un délassement des travaux qui l'occupent journellement, ignore les grands moyens qu'emploient les petits auteurs pour faire réussir leurs très petites œuvres ; il est seulement surpris de voir les applaudissements que l'on donne à des ouvrages qui par leur nature méritent à peine l'honneur d'être tirés de l'oubli dans lequel le goût les avait plongés.

D'après cette donnée il est aisé de voir qu'un succès d'aujourd'hui ne coûte... qu'un peu d'argent.

Plus loin, Victor est reçu membre de la Société des applaudisseurs. La réception est solennelle. Le grand chef des claqueurs parle en ces vers d'une délicate ironie :

Invincible soutien de nos petits grands hommes,
O toi qui nous as fait ce qu'à présent nous sommes,
Invincible Tapin, fabricant de succès ;
Toi qui par un bravo fis taire vingt sifflets.

. . . .

Le public ennuyé de nous voir applaudir
Des pièces que nos mains seules font réussir
Contre nous chaque jour et tempête et s'emporte
Avec tant de fureur qu'on nous crie : *A la porte !*

Et cette conclusion par un calembour (les mots sont en italique sur la brochure) :

Soyons fermes, *vains*, *francs*, et par un tour d'adresse,
Mettons, en cabalant, de la délicatesse.

Suivent des détails techniques sur les diverses façons d'applaudir, « la martine, l'ordinaire, le renforté et l'explosion ».

Le volume se termine par le « chant des applaudisseurs », une sorte de *Marseillaise* du claqueur :

Six heures sonnent, mes amis,
Marchons, c'est l'heure des attaques ;
Que du parterre au paradis
On n'entende rien que des claques.
Claquons les acteurs,
Claquons les auteurs,
Claquons bien chaque actrice :
Par nos claquemens,
Prouvons en tous tems
Notre ardeur au service.

Puis deux couplets où se trouve indiquée la façon de traiter les siffleurs comme ils le méritent ; ce traitement consistait en horions, expulsions ; et la victoire restait finalement aux applaudisseurs ainsi qu'en témoigne ce couplet apothéotique :

Mais la fortune nous sourit,
Rien ne résiste à notre audace ;
La cohorte sifflante fuit,
Nous restons maîtres de la place.
Auteurs, écrivez ;
Par nous vous pouvez
Espérer la victoire,
Puisque dans ce jour
Nous sommes là pour
Soutenir votre gloire.

Le roman se termine comme doit finir le roman d'un claqueur : Victor a été nommé chef de claque ; mais il aperçoit un jour dans la salle une jeune fille dont il est éperdument amoureux : il ne claque point, la pièce tombe et Victor perd sa place et meurt de misère.

En 1809, 1810 et 1811, il y eut de fortes cabales dans plusieurs théâtres de Paris. Il existait naguère sur ces troubles un rapport aux archives de la Préfecture de Police. L'incendie de ces archives pendant la Commune a détruit l'original de cette pièce ; mais une copie en est encore conservée à la bibliothèque de l'Opéra.

Ce fut surtout en 1809, à la première représentation du *Christophe Colomb* de Népomucène Lemercier, que l'autorité fut obligée de sévir contre les « cabaleurs, cette bande noire des théâtres comme il y a la bande noire des adjudications », dit le rapport. Plus de cent billets avaient été distribués par Dumaniant, alors directeur de l'Odéon, pour soutenir la pièce. On arrêta le chef de claque, un nommé Leblond, coiffeur, ainsi que ses affiliés au nombre de quarante. Toutes les positions sociales sont représentées parmi ces cabaleurs : un graveur nommé Féchot, un apothicaire Hauchecorne, Moreau employé aux douanes, etc., etc.

Des détails maintenant sur le prix des services de Leblond. La taxe des auteurs était de 30 à 40 billets pour les premières représentations, de 20 pour les

(1) *Bibl. de l'Opéra*, 7702. — A Paris, chez les marchands de nouveautés, MDCCCX.

suivantes; les acteurs et actrices en donnaient autant qu'ils en avaient. « Leblond recevait aussi des bijoux, de l'argent, et même des pensions. » Certains auteurs donnaient en outre des sommes variables : Dupaty dix louis pour faire soutenir sa pièce *Mademoiselle de Guise* et un louis par mois pour applaudir Mlle Belmont; M. Riboutté vingt-cinq louis pour l'*Assemblée de famille*, plus quinze louis à un autre chef de claque nommé Ledoux. « Saint-Just, auteur du *Nègre par amour*, s'est contenté de promettre trois louis. » Il avait cela de commun avec Sollier, qui « promettait mais ne donnait pas ».

Mais c'est au sujet des actrices que notre policier se complaît à instruire ses chefs hiérarchiques : « Mlle Georges qui avait eu besoin de Leblond lui avait fait cadeau d'une épingle à diamants et de quelques louis. » Elle y ajouta même l'offrande de ce que la plus jolie fille du monde peut donner quand elle n'a rien. Laissons la parole au rapporteur qui nous édifiera sur la moralité du chef de claque :

Ce chef des cabaleurs était au surplus très reconnaissant des bontés de Mlle Georges; car, à sa sollicitation, il en est convenu de bonne foi, toute sa cabale a été dirigée par trois fois différentes contre Mlle Duchesnois aux représentations d'*Athalie*.

Il est vrai que dans d'autres circonstances il faisait applaudir cette même actrice pour ses billets. M. Chazet à cet égard démontre dans une lettre qu'il écrivait à son cher Leblond après le départ de Mlle Georges que le seul motif qui pouvait l'empêcher d'appuyer Mlle Duchesnois n'existant plus, il ne pouvait se refuser à la servir. Il lui annonce en même temps, et en lui faisant mille compliments, qu'on lui donnera le nombre de billets convenable.

Mlle Émilie Leverd ne montrait pas moins d'ardeur à récompenser les talents de Leblond. De même Mlle Bourgoin qui fit cadeau d'une montre au cabaleur. Nourrit payait 7 livres 4 sous à Leblond chaque fois qu'il chantait à l'Opéra. On voit que le métier était assez lucratif.

Le 24 mars 1809 intervint une décision au sujet des chefs de cabale : Leblond, Ledoux et autres furent détenus pendant huit jours à Sainte-Pélagie; on leur enjoignit en outre de ne paraître dans aucun théâtre sous peine d'être expulsés de Paris. Cet avertissement ne leur suffit point puisque, à la suite d'un nouveau rapport du 16 septembre 1811, Leblond et ses affiliés furent compromis dans de nouvelles cabales et durent quitter Paris.

Les cabales en ce temps-là étaient terribles : au théâtre des Jeunes-Artistes (édifié au coin de la rue de Lancry et du boulevard Saint-Martin), un coup de pistolet chargé à balle fut tiré dans la salle le soir de la première représentation d'un vaudeville (!), *le Concert de la rue Feydeau*. C'était à propos de ce couplet :

On peut analyser le crime,
Car tyran, voleur, assassin,
Par un seul mot cela s'exprime,
Et ce mot-là, c'est : « jacobin! »

Brazier (1), qui raconte le fait, a soin de nous rassurer sur le coup de pistolet : « Par bonheur, il n'atteignit personne. » Il est probable que le narrateur a dramatisé l'affaire et que le pistolet n'était chargé qu'à poudre. Ce théâtre des Jeunes-Artistes était du reste célèbre par le vacarme qu'on y faisait. Brazier nous raconte une « aventure unique » qui arriva le jour de la première de la *Nonne de Lindemberg*, épisode de la *Nonne sanglante :*

Des malveillants commencèrent à répandre dans la salle des odeurs infectes; toutes les femmes s'évanouissaient; une cabale affreuse s'était formée contre la pièce; des sifflets on en vint aux cris, des cris aux mains, le tumulte prit un caractère si effrayant, que l'autorité, pour éviter de plus grands malheurs, se vit dans la nécessité de faire évacuer la salle. Mme Vautrin était garrottée à un arbre, et des voleurs la gardaient à vue. La panique fut telle, que les voleurs s'enfuirent épouvantés; Mme Vautrin se sauva aussi; mais le châssis auquel elle était attachée ne voulant point la quitter, elle emporta l'arbre avec elle et courut jusque sur le boulevard, où, par bonheur, il se trouva un nouveau Milon de Crotone, qui fendit l'arbre sans y laisser son poignet.

C'était encore la claque qui était la grande coupable, car elle avait reçu de quoi applaudir ce drame et le public n'entendait pas se laisser dicter ses appréciations. Il commençait à être édifié sur les procédés usités pour l'organisation d'un succès.

Voici une première brochure, *l'Art de cabaler dans les spectacles* (2), « poème didactique, en prose et en trois chants », qui nous initie aux mystères du chef de claque.

C'est à Feydeau qu'il faut arriver avant que la foule y ait pénétré : on entre et le premier vous voyez s'avancer un petit homme gros et court; il s'empare du parterre, avec l'œil satisfait et rayonnant d'un seigneur de village qui met les pieds sur ses terres; ses dignes vassaux le suivent et l'entourent prêts à le servir au moindre signe. Il reçoit avant le lever du rideau les remerciements des amis qui grâce à lui verront le spectacle gratis; il distribue les instructions à ses aides de camp, leur indique les acteurs et les morceaux qu'ils doivent trouver bons ou mauvais.

Une autre brochure (3), sans nom d'éditeur, *l'Art de la Claque*, « ou réflexions d'un claqueur émérite sur son institution, son utilité, sa théorie et sa tactique, ouvrage entièrement neuf, rendu classique

(1) *Histoire des petits théâtres de Paris*, t. I.

(2) A Paris, chez Adrien Garnier, imprimeur, rue de la Harpe, 35. — 1811.

(3) *Bibl. de l'Opéra*, 6072.

pour la clique de la claque », nous apprend que « pour écrire sur la guerre, il faut l'avoir faite ; pour écrire sur la claque, il faut avoir claqué ». Ce claqueur émérite, qui manie du reste assez bien l'ironie, est, à part cela, un vrai amateur de théâtre ; il est loin de contester l'importance des applaudissements :

Grâce à la claque on fait à présent une comédie comme on faisait jadis une opération de commerce ; et l'on se mettra bientôt auteur, comme on se met banquier, libraire ou marchand de draps.

Et il termine par de sages conseils aux claqueurs et leur conseille (p. 16) la retraite « en ayant soin d'esquiver le plus de coups de canne qu'il sera possible ».

Le Claqueur, lettre sur les spectacles de Paris (1829), nous donne les noms des principaux chefs de claque de l'époque. C'était Sauton, Caretti, Bastique, Kennier, Paradis, Porché. Ce Porché fut, paraît-il, un fort honnête homme, un peu naïf même. Il est mort il y a quelques années seulement. Voici, extraite de la collection d'autographes de F. Herold, préfet de la Seine, et fils de l'auteur de *Zampa*, une lettre inédite recommandant ce Porché. Elle est signée de Persuis, compositeur qui fit une *Jérusalem délivrée*, puis avec Spontini les *Dieux rivaux*, et plusieurs ballets ; Persuis fut en outre nommé directeur de l'Opéra en 1817 et sa direction fut on ne peut plus fructueuse :

A M. Benelli, régisseur du Théâtre-Royal italien, rue de Hanovre, n° 1, à Paris.

Le 1er février 1819.

Mon cher monsieur Benelli,

La personne qui vous remettra cette lettre est mon peruquier (*sic*) ; vous pouvez mettre votre confiance en lui pour tel nombre que vous jugerez convenable de le charger de Billets.

Il a seulement Besoin d'être guidé par un italien pour applaudir à propos.

Tout à vous de cœur.

Persuis.

Les perruquiers (Leblond, liu-même était du métier) déviaient souvent, on le voit, du côté de la claque. En 1824, le chef de claque de l'Opéra, Auguste, était lui aussi un ancien coiffeur. Vacher, celui du Théâtre-Français, était un ancien élève du Conservatoire ; il était célèbre pour son tact et sa finesse.

Quant à Henri, relieur qui exploite l'Odéon, c'est le plus maladroit de tous les claqueurs de la capitale. Il faut convenir aussi que son poste est le plus difficile. La turbulence et l'indocilité des élèves en droit et en médecine qui peuplent son parterre l'exposent, tous les soirs, à des périls sans fin dont il ne sort qu'en prenant la fuite. Cent fois il a été foulé aux pieds, cent fois il a roulé sous les banquettes (1).

Les haines s'accumulaient contre la claque de plus en plus violentes. Dans *A bas la claque!* brochure, Émile Segaud souhaitait :

Voir le dernier Romain à son dernier soupir.

Il formulait même ses imprécations d'une façon très radicale et très impérieuse :

... Je demande l'abolition de la claque, sa suppression prompte, sa dissolution complète. La claque me produit l'effet d'un État dans l'État. Parodiant le mot de Louis XIV elle semble dire : « Le public c'est moi ! » et minorité infime et turbulente elle se substitue à la majorité calme et digne, en prétendant lui faire la loi.

Il fut effectivement question de supprimer la claque, en 1824, et l'autorité fit une enquête. Les conclusions du rapport, conservé aux Archives nationales, ne furent pas pourtant tout à fait favorables à ce projet :

Mais déjà on voit que l'institution a fait des progrès. De différents côtés on demande le maintien de la claque. Il serait à redouter, dit-on, que le public accoutumé au brouhaha des applaudissements ne prît le silence qui succéderait tout à coup en mauvaise part. A l'Opéra-Comique les membres du comité craignent que la mesure ne soit désastreuse. Ils n'ont pas, par la nature de leur genre, les moyens d'exciter l'enthousiasme général soit par de grands effets comme à l'Opéra, soit par des beautés poétiques comme aux Français ; ils redoutent la froideur qui régnerait dans leurs représentations.

Le docteur Véron, qui dirigea l'Opéra de 1831 à 1835, fut lui aussi très affirmatif, dans ses *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, quand on lui demanda son avis sur la suppression de la claque ; il fut le défenseur officieux des claqueurs à gages et ne craignait même pas, il l'avoue, d'aider et de diriger en personne Auguste dans l'exercice de ses délicates fonctions.

On connaît le mot du célèbre chef de claque David quand on voulut sous l'Empire supprimer la claque : « Et qui donc applaudirait l'Empereur à son entrée ? » Le hasard m'a fait découvrir une histoire analogue racontée par M. Francisque Sarcey (2). C'était à propos de la reprise de *Marion Delorme* en février 1873. M. Sarcey exhume ces intéressants souvenirs :

La pièce était au répertoire en 1851 et se trouva naturellement supprimée par la proscription de Victor Hugo au coup d'Etat. On agit toutefois pour la faire rendre au répertoire. Le prince président consentit à ce qu'on la rejouât et ajouta même qu'il irait la voir ; ce qu'il fit.

(1) *Illustration*, 15 février 1873, article de M. Ch. Nuitter. (Extrait d'un rapport de police cité plus haut.)

(2) *Opinion nationale*, 17 février 1873.

Arrivée à ce vers si applaudi lundi dernier, — disons-le à l'éloge du public :

Sire, le sang n'est pas une bonne rosée,

une partie de la salle se souleva littéralement et des poings fermés s'élevèrent dans la direction de la loge où se trouvait le proscripteur du 2 Décembre. La pièce fut définitivement redéfendue.

Puisque j'ai ouvert cette parenthèse, j'ajouterai que j'étais à l'Opéra la première fois que parut dans une salle de spectacle le prince-président après le coup d'Etat.

Un silence général l'accueillit dans cette vaste enceinte à moitié vide. Seul le fonctionnaire subalterne chargé de *conduire* le succès des opéras et des ballets, hasarda quelques applaudissements timides qui devinrent un peu plus audacieux, nulle opposition n'osant là se produire.

On complimenta officieusement « Auguste » (c'était son nom) de l'accueil qu'il avait fait à César.

— Oh! reprit-il négligemment et modestement, les mains dans ses poches, cela ira mieux une autre fois, avec l'habitude. Mais vous comprenez, c'est la première fois que je *conduisais* un prétendant.

Les gens de théâtre sont en somme presque unanimes à reconnaître l'utilité de la claque et il faut avouer que le dernier assaut qui lui fut donné en 1877 ne l'a pas tuée. En vain elle fut abolie au Théâtre-Français ; en vain une affiche du Théâtre-Historique que j'ai eue sous les yeux : « Ce soir mercredi 30 mai 1877. — *La Duchesse de la Vaubalière.* — Avis : La claque est entièrement supprimée »; en vain, cette affiche sonna-t-elle le glas : le Théâtre-Historique est mort et la claque vit encore. A l'étranger même, à Vienne l'année passée, il y eut une campagne terrible menée par MM. Stoll et Schrödter. Les chanteurs et les chanteuses de l'Opéra impérial menacèrent de faire grève, si on les privait de leurs applaudisseurs à gages. Mieux que cela : on vient, il y a quelques mois, de fêter le jubilé de Schœntag, chef de claque au théâtre de l'Opéra de Vienne depuis vingt-cinq ans. Schœntag est célèbre par la « partition des bravos » qu'il a établie. Prenons par exemple la partition de *Faust;* voici la notation des applaudissements :

1er acte. — Fin du monologue, à la troisième exclamation de Faust : *Dieu!* — petite salve.

2e acte. — A la sortie de Faust et de Méphistophélès après leur duo, — grande salve.

3e acte. — A la fin de la cavatine, — bravo *déchaîné.*

4e acte. — Duo de Faust et de Marguerite, — petite salve.

Après chaque acte : rappels.

Marguerite : 2e acte. — Bravo *déchaîné* après son grand air.

3e acte. — A la valse, après le trille, — grande salve.

3e acte. — Après la romance aux étoiles, — grande salve.

4e acte. — Après la scène de l'église, — salve.

Après les 3e, 4e et 5e actes, — rappels.

Schœntag a à Vienne l'autorité d'un critique et tous les grands artistes le consultent et ne manquent point de suivre ses avis ; car nul ne connaît mieux que lui le public.

Si la claque trouve grâce devant le monde des artistes, les tribunaux ne lui ménagent guère leurs rigueurs et leurs sévères appréciations. Au mois d'août dernier le tribunal de commerce de la Seine a décrété que les amateurs qui entrent dans les théâtres au service de la claque accomplissent une œuvre de « mensonge » et de « corruption », qu'ils peuvent troubler la « sécurité des théâtres » et manquent gravement « à l'ordre public et aux bonnes mœurs ».

Les transactions et les traités de claque sont regardés comme non valables par la justice et entachés de nullité complète ; il y eut à ce sujet des considérants très catégoriques dans un jugement du 31 août 1838 entre Cès-Caupenne, directeur de l'Ambigu, et Mennecier, son chef de claque. Plus tard, même interprétation de la Cour de Paris, le 4 avril 1840, dans l'affaire du théâtre du Vaudeville contre Cochet et Letulle, chargés du service de la claque ; le 14 novembre 1851, le tribunal de commerce de la Seine annule les traités de claque du théâtre des Variétés, le 8 novembre 1865 ceux de la Porte-Saint-Martin.

Il faut croire que l'institution est inébranlable, et que si les théâtres ne peuvent se passer de la claque, le public, la morale et les tribunaux voudraient bien se passer des claqueurs. Qui de nous, en somme, peut se vanter de n'être pas un claqueur? Nous avons un ami, acteur ou auteur, nous applaudissons ; nous avons une artiste qui nous plaît, nous applaudissons ; nous avons une bonne digestion, nous applaudissons. Notre voisin nous trouve trop zélés dans la manifestation de notre contentement ; il siffle.

Or, peut-on siffler au théâtre ? Boileau dit oui :

C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.

Les tribunaux disent non. Cette question du sifflet au théâtre est, au point de vue juridique, la plus grande chinoiserie qu'il soit possible de rêver.

Le sifflet est puni par l'article 479, paragraphe 8, du Code pénal, qui frappe d'une amende de onze à quinze francs « les auteurs de bruits ou tapages injurieux ou nocturnes troublant la tranquillité des habitants. » Mais pour troubler la tranquillité des habitants, il faut être sur la voie publique et non dans cet endroit clos appelé théâtre. Voilà pourquoi le sifflet qui devrait avoir l'impunité aussi bien que l'applaudissement, cet autre tapage nocturne, est régi par des lois municipales. L'article 3, no 1, du titre XI de la loi du 16-24 août 1790, investit le maire

du droit de faire régner le bon ordre dans les lieux publics. Aussi l'autorité municipale est-elle chaque fois chargée de prendre des arrêtés quand il s'agit de réprimer les cabales au théâtre. Le titre XI de la loi du 16-24 août 1790, depuis remplacé par la loi du 5 avril 1884, nous aura valu l'arrêté récent du maire de Cherbourg et le néologisme par lequel il se recommande à l'attention des philologues :

« Article 1er. — Le *sifflage* et toutes autres manifestations bruyantes de nature à influer fâcheusement sur le moral des artistes et par suite sur la valeur de l'exécution de leurs rôles, sont formellement interdits au théâtre. »

L'autorité de Boileau en ressort amoindrie ; car la seule chose que le spectateur achète en entrant dans un théâtre, c'est le droit d'écouter en silence la représentation, bonne ou mauvaise, et la claque, bonne et douce à l'oreille et au cœur de ceux et celles qui en sont les objets.

LOUIS SCHNEIDER.

VARIÉTÉS

Le courage militaire [1].

On sera peut-être étonné que, dans une réunion dévouée à la cause de la paix, un des partisans les plus résolus et les plus intransigeants de cette sainte cause vienne entreprendre l'apologie du courage militaire. Mais cet étonnement serait mal justifié, puisque aussi bien les prédications passionnées que dans d'autres milieux on a entreprises contre l'armée n'ont jamais trouvé le plus faible écho parmi nous.

Un des plus grands penseurs contemporains, l'illustre Léon Tolstoï, a même, à cause de notre modération, essayé de jeter quelque ridicule sur les Sociétés de la paix. Il croit que nos idées, qui sont les siennes, sont destinées à être de pures chimères si nous n'osons pas nous appuyer sur un principe tout à fait différent. « Il faut, dit-il, résolument refuser le service militaire. Quand le jeune conscrit est appelé sous les drapeaux, son devoir, comme homme et comme chrétien, est de repousser le fusil et le sabre qu'on veut l'obliger à prendre. Qu'il invoque l'Évangile, et qu'il se fasse mettre au cachot plutôt que de devenir l'instrument de la violence et de l'iniquité. Si vingt mille conscrits osaient prendre ce parti, la cause de la paix serait gagnée. »

Telle n'est pas notre opinion ; et je me permets sur ce point de préjuger de la pensée de mes collègues, maîtres et amis, de la Société d'arbitrage international. Nous estimons qu'il faut avant tout se soumettre aux lois de son pays ; nous croyons qu'il y a une patrie, à laquelle il faut se dévouer, en temps de paix comme en temps de guerre ; nous regardons comme un devoir sacré, auquel on ne peut se dérober sans forfaiture, le secours à apporter, en cas de danger, à la patrie menacée. « Vous verriez, disait un jour Jules Simon, que, si la guerre, une guerre nationale et défensive, venait par malheur à éclater, les amis de la paix ne seraient pas parmi les derniers à prendre les armes. » Ils donnent, en prêchant la paix, l'exemple du courage civil : ils donneraient, en temps de guerre, l'exemple du courage militaire.

Allons plus loin encore. Non seulement nous pensons que notre devoir, dans les conditions actuelles, est de faire à l'occasion le métier de soldats, mais nous proclamons que le courage militaire est une des plus brillantes qualités de l'homme. Jamais il ne nous est échappé un mot de blâme ou de réserve envers les vaillants qui ont sacrifié leur vie sur le champ de bataille ou ceux qui sont prêts à le faire.

Le mépris du danger, de la mort, des fatigues, de la faim, du froid, et de tous les maux que la guerre traîne après elle, c'est un si noble sentiment qu'il faudrait être dénué de toute grandeur d'âme pour ne pas le comprendre. L'idéal du soldat est l'amour de son chef et de son drapeau ; car le chef et le drapeau représentent sous une forme bien vivante, par un symbole que les plus incultes peuvent facilement saisir, la patrie, la patrie attaquée, qu'il faut défendre. L'esprit de discipline, d'abnégation, de sacrifice qu'entraîne l'amour du drapeau, c'est l'apogée des vertus humaines.

Nous voudrions que les grands traits d'héroïsme militaire fussent fréquemment enseignés dans les écoles, car il n'est pas de leçon plus salutaire. Prêcher le devoir militaire, c'est prêcher l'honneur et la vertu. Assurément les glorieux exemples ne feraient pas défaut. Depuis Léonidas jusqu'à la guerre franco-allemande, que de traits de courage, que de hauts faits à citer !

La vie de Jeanne d'Arc et les guerres de la première République fourniraient à elles seules de quoi émouvoir les plus rebelles. Quel beau livre que celui où seraient remémorés les actes de bravoure qu'a enregistrés l'histoire ! Il faut que tous ces témoignages d'héroïsme, racontés et commentés, soient le livre d'or de notre jeunesse.

On ne pourra donc pas nous reprocher de faire bon marché des devoirs militaires qui à l'heure présente pèsent si lourdement sur chaque citoyen de l'Europe.

Mais cette admiration sans réserve que nous

1. Discours prononcé à l'assemblée générale de la *Société française pour l'arbitrage entre nations.*

professons pour le courage militaire n'entraîne aucunement l'admiration pour la guerre.

La plus pure vertu peut être employée à la plus exécrable cause. Des efforts généreux peuvent être tentés pour une œuvre inutile et funeste. Et c'est malheureusement le cas de la guerre, avec tous les dévouements stériles qu'elle provoque.

Je suppose qu'on ait construit une immense machine élévatoire qui va puiser l'eau de la mer pour faire écouler, à quelque cent mètres de là, sur le sable de la plage, cette eau à grand'peine élevée. Il me sera permis de m'extasier sur la force de la machine, ses magnifiques proportions, la puissance de ses chaudières et la résistance de ses bielles; mais il ne me sera pas permis de dire : « Continuez ce dur travail »; car ce travail est franchement idiot, et, plus la machine sera belle et puissante, plus j'aurai le droit de m'indigner que toute cette force soit si mal employée.

Encore l'inepte travail accompli, qui consiste à élever de l'eau pour la faire retomber ensuite dans la mer, n'est-il pas nuisible. C'est de la force perdue, c'est de l'intelligence et du travail en pure perte dépensés. Au moins personne n'en pâtit. Mais que sera-ce si cette merveilleuse machine, au lieu d'un travail stérile, exécute un travail funeste. Par exemple, supposons qu'au lieu de rejeter l'eau de mer dans la mer, notre machine aille la répandre dans la campagne, pour l'inonder, détruire les prairies, les moissons, les blés, ou dans une ville, pour noyer les bibliothèques, les tableaux, les œuvres d'art, ruiner l'industrie de toute une région, faire périr de misère quelques centaines de paisibles citoyens. Alors je m'indignerai à bon droit, et je dirai à l'admirable machine et aux savants ingénieurs qui l'ont construite :

« Arrêtez... Quoique votre œuvre soit habile et puissante, elle est pernicieuse : employez votre talent et votre force à un autre usage... »

A vrai dire, une semblable machine n'existe pas. Est-ce parce qu'elle serait absurde? Franchement je ne le crois pas; car les hommes ont imaginé quelque chose de plus absurde encore : c'est la guerre. Si puissante que nous supposions cette machine élévatoire, elle ne pourra jamais coûter vingt milliards de francs; il lui sera interdit de dévaster trente déparments, et, malgré tout le charbon qu'elle va brûler et toute la puissance qu'elle pourra employer, elle ne pourra noyer dans les flots qu'elle lance deux cent mille personnes. Eh bien! ce que cette machine ne peut pas faire, la guerre le fait sans peine en quelques jours. Ce n'est pas la vapeur qu'on emploie, mais la force explosive de la poudre, ce qui est à peu près la même chose : et des merveilles d'industrie sont adaptées à la destruction et à la mort.

Je n'ai pas besoin de dire ici quels sont les résultats de la guerre. On les connaît. Ils sont infâmes, et c'est la honte de notre civilisation.

Par conséquent la puissance, la vertu, l'énergie, le talent, le sacrifice peuvent servir à des causes détestables. Nous ne nions ni la puissance, ni la vertu, ni l'énergie, ni le talent, ni le courage, ni le sacrifice qui sont déployés dans une bataille; nous disons seulement qu'ils sont employés à quelque chose d'absurde.

A quoi ont servi les guerres de Napoléon? On m'excusera d'y revenir; car cet homme a été vraiment le fléau du genre humain, et de la France en particulier. Certes, les soldats de Napoléon ont fait preuve des plus mâles vertus; mais la cause pour laquelle ils mouraient, et pour laquelle ils tuaient, était d'une scandaleuse iniquité. L'histoire a parlé, et son jugement est sans appel. Peut-il encore se trouver un seul homme de cœur et de sens qui ose défendre ce gigantesque brigandage qui s'appelle la guerre d'Espagne? Nos pauvres enfants allaient mourir là, parce qu'on leur disait de marcher, et, dans cette odieuse entreprise, ils sacrifiaient héroïquement leur vie. Assurément j'admire leur vaillance; mais, plus est grande mon admiration pour eux, plus grandit mon indignation pour le bandit couronné, qui a ordonné ces massacres. Pendant quinze ans son néfaste génie s'est déchaîné sur l'Europe; des flots de sang ont coulé, pour que des pleutres, tels qu'un Jérôme, un Louis, un Joseph eussent le droit de porter un diadème. Folie criminelle, inouïe, qui pèse encore aujourd'hui si durement sur les destinées de notre pays.

En lisant l'histoire des guerres de religion, on est stupéfait des miracles d'héroïsme et d'abnégation qui ont été accomplis de part et d'autre. Parmi les assassins de la Saint-Barthélemy, il s'est trouvé peut-être des héros, remarquables par une insigne bravoure, et probablement convaincus de la sainteté de leur cause. Je veux bien de tout mon cœur admirer et respecter leur courage, mais je crois bien que je me refuserai toujours à vénérer le crime qui a mis en jeu leur vertu.

Il est vrai que les défenseurs de la guerre n'osent plus soutenir le principe des guerres offensives, mais seulement de celles qui représentent la résistance à un injuste agresseur. Soit. Mais on oublie que, dans ce cas, il y a un agresseur, et que, si la défense de la patrie est sainte et légitime, et glorieuse, c'est qu'elle est menacée par un conquérant odieux. Or notre tâche est précisément d'empêcher cette injuste agression; et il est clair que, s'il n'y a pas d'agresseur, il n'y a pas lieu de penser à une guerre de défense.

Oui, nous avons la prétention de supprimer les

guerres de conquêtes, et alors, par cela même, nous supprimerons les guerres défensives. Or, si cette chimère d'hier, devenue presque une réalité aujourd'hui, venait à triompher, nous aurions du même coup supprimé le courage militaire.

Pour ma part je n'y vois aucun inconvénient : mais quelquefois on nous reproche de supprimer ce qui est une vertu.

Le reproche est grave, et il faut là-dessus nous expliquer franchement.

D'abord, quand nous avons parlé du courage militaire, nous l'avons envisagé théoriquement, plutôt qu'à un point de vue réaliste. De fait le courage militaire n'est pas sans quelques inconvénients. Le soldat, même lorsqu'il sacrifie son existence, n'est pas un saint; tant s'en faut. Il perd à peu près la notion de la propriété des autres. Une armée en marche est sans scrupules pour la maison, les pendules, les moutons, la cave ou même la femme des civils, amis ou ennemis, qu'elle rencontre sur son passage. Les grands chefs lèvent des contributions de guerre, ce qui est assurément une des plus hautes formes du vol. Quant aux simples soldats, imitant l'exemple des chefs, ils font main basse sur ce qu'ils trouvent à leur portée. Ils pillent avant la bataille, et ils pillent après. Même ce ne sont pas les plus braves soldats qui sont les moins pillards.

Ils sacrifient volontiers leur vie, mais ils font bon marché de la vie des autres. Si on voulait raconter dans le détail les actes de cruauté commis par les armées les plus vaillantes, on entendrait des récits peu édifiants, d'exécutions, de fusillades, de tortures et d'exactions de toutes sortes. Le courage militaire coïncide souvent — le plus souvent — avec d'autres qualités, militaires aussi, dit-on à tort, mais qui ne sont pas faites pour exciter beaucoup notre admiration, l'esprit de rapine et de cruauté.

Pourtant laissons cela, et supposons que tous les héros de la guerre sont toujours humains, en même temps que généreux, justes et scrupuleusement respectueux du bien d'autrui. Est-ce à dire que, si la guerre est abolie, l'héroïsme ne trouvera plus d'occasion pour s'exercer? Autrement dit, n'y a-t-il de courage que lorsqu'on porte un uniforme et un sabre? et ne peut-on faire preuve d'héroïsme que devant les balles et les obus?

Si vraiment il en est ainsi, il ne faudrait parler du courage que sur le champ de bataille, et je crois bien que ce serait faire grand tort aux braves gens qui composent notre armée que de leur refuser le courage parce qu'il n'y a pas eu de grande guerre depuis vingt-sept ans. Non, assurément, en temps de paix, le soldat et l'officier peuvent encore faire preuve de courage, et se dévouer à la patrie.

Quoi! il faut un champ de bataille avec des morts, des blessés, des incendies, le deuil et le massacre partout, pour que le courage de l'homme puisse s'exercer! Il n'y aurait de vaillance que celle du soldat, et on ne pourrait être brave que lorsqu'on essaye de tuer!

Si d'ailleurs le courage consiste seulement à exposer sa vie, nous en trouvons des exemples nombreux autour de nous.

Les chimistes, qui étudient les substances explosives; les ingénieurs, qui construisent des machines nouvelles; les géographes et les marins, qui s'aventurent dans les régions inexplorées; les aéronautes, qui vont par delà les limites connues chercher les secrets des abîmes de l'air; les physiologistes, qui étudient les virus et les venins, ont, tout autant que les professionnels militaires, à faire preuve d'une certaine vaillance. N'applaudissait-on pas hier un des plus grands conquérants pacifiques de notre époque, cet héroïque Nansen, qui, sans sacrifier une seule vie humaine, a donné des marques d'une intrépidité et d'une énergie que les plus fiers généraux de tous les temps ne pourraient pas égaler?

N'est-ce pas singulièrement rétrécir la notion du mot courage que de l'attribuer seulement à ceux qui portent un uniforme? Notez bien qu'il n'y a pas seulement les chefs; il y a encore les simples ouvriers, qui ont à chaque instant des marques d'héroïsme à donner. Le capitaine de vaisseau qui conduit son navire à travers l'Océan, commande à une quarantaine de braves gens, qui ont les plus difficiles vertus à déployer. Patience, discipline, adresse, que ne leur faut-il pas, quand il s'agit de lutter dans une coquille de noix contre l'ouragan déchaîné? Le médecin qui soigne des tuberculeux ou des varioleux a sous ses ordres des infirmiers, humbles auxiliaires, qui, à chaque minute, affrontent les plus redoutables contagions; l'ingénieur, qui va chercher de la houille au fond d'une mine, fait travailler des centaines de mineurs qu'un coup de grisou ou un éboulement peuvent faire disparaître comme un souffle. Est-ce que la vie des pêcheurs n'est pas une lutte perpétuelle? Le paysan lui-même doit faire preuve à sa manière de quelque héroïsme, et il faut une constance d'âme peu commune pour travailler, travailler sans relâche, pendant des années entières et pour un dérisoire salaire, malgré les intempéries, les obstacles, les difficultés et les dangers de toute sorte.

Ces actes de bravoure ont sur le courage militaire le désavantage d'être moins poétiques; mais ils ont cet avantage incontestable qu'ils sont utiles, au lieu d'être stériles. Le résultat d'une grande guerre, malgré toute la valeur qu'ont déployée les soldats, de part et d'autre, est en définitive au moins stérile. La guerre de Crimée a eu pour point de départ des

motifs tellement futiles qu'il faut faire des fouilles dans les archives diplomatiques pour les connaître. Et encore les érudits ne sont-ils pas d'accord. Quatre cent mille hommes sont morts en Crimée. Pour quoi faire? On aura beau recueillir les traits de vaillance inoubliable amassés autour du long siège de Sébastopol, je ne pourrai jamais m'empêcher de penser que toute cette vaillance a été terriblement mal employée : et j'ai l'audace de préférer à ce sanglant fracas les actes que la bravoure, moins brillante, mais parfois aussi méritoire, des ouvriers de la paix accumule pour le plus grand bien de l'humanité.

Qu'il me soit permis de citer à ce propos un trait de courage aussi beau que les plus beaux traits d'héroïsme célébrés par les anciens. Il s'agit de la conduite tenue il y a quelques mois par la femme du consul français d'une petite ville d'Arménie. Une bande de soldats turcs avaient déjà, suivant leur coutume, massacré quelques Arméniens; le pacha aurait bien voulu faire de même avec ceux qui restaient encore. Mais le consul français s'y oppose, et il obtient qu'on conduise les malheureux dans un port européen; cependant il ne peut les accompagner, car il doit rester à son poste. Comment faire alors? s'il les laisse partir seuls, le sort de ces infortunés n'est pas douteux, ils seront à coup sûr égorgés en route. Eh bien, c'est la femme du consul, Mme Meynier, qui se décide à faire escorte aux trois cents expulsés. Son titre de femme du consul et de Française suffira peut-être à les protéger. Elle a deux enfants en bas âge, dont un qu'elle allaite encore. N'importe, elle partira. Les deux petits enfants tiennent la tête de la colonne, elle reste en arrière pour garantir la vie de ceux qu'elle est décidée à défendre; pendant quinze jours de marche à travers un pays hostile, pas une fois elle ne manque à ce qu'elle considère comme son strict devoir. A un moment le gouverneur d'une des provinces qu'elle parcourt veut empêcher le passage de la troupe des bannis. Alors elle fait traverser la rivière à ses deux enfants, et déclare qu'ils mourront de faim peut-être, mais qu'elle ne passera pas avant que tout le convoi d'Arméniens n'ait passé avant elle. Le pacha, intimidé, est forcé de céder, et voilà comment trois cents existences humaines ont été sauvées par le courage d'une femme. Si ce n'est pas du courage militaire, on avouera qu'il est à la hauteur des plus beaux faits d'armes.

La bravoure du soldat sur le champ de bataille est un noble exemple; mais cette bravoure ne peut s'exercer qu'au milieu du sang et des larmes, parmi le pillage, la ruine, l'incendie. Il a peut-être été nécessaire jadis; mais nous espérons qu'il sera bientôt inutile.

Pourrons-nous le remplacer? Pour ma part, je n'en doute pas.

Il y a quelques années, je me trouvais en Allemagne, dans un petit village de Saxe. Là je fis connaissance avec quelques ouvriers tisseurs qui travaillaient encore à la main, non avec des machines à vapeur. Un jour, comme je me promenais avec un de ces braves gens dans les environs, j'avise une sorte de croix élevée au-dessus d'un tertre avec une inscription : « Ici sont morts deux cents citoyens saxons tués par les Français pour avoir voulu défendre leur pays (1813). » — « Vous devez bien nous détester! » ne pus-je m'empêcher de dire. Alors, pour toute réponse, le tisserand prit une petite médaille qu'il portait à son cou, — c'était le portrait de Jacquard, de ce grand Français, qui, en inventant la machine à tissage, a sauvé tant d'existences : — « Voilà, me dit-il, ce que nous portons tous sur notre cœur. » Qui donc m'a paru; ce jour-là, être le grand patriote, Jacquard ou Napoléon?

Non, mille fois non, quand nous aurons aboli la guerre, — car nous l'abolirons, soyez-en sûrs; — non, la source du courage et de l'honneur ne sera pas tarie. Il restera de nobles choses à faire. Mais, au lieu d'employer les mâles vertus, dont la guerre a besoin, à des œuvres de mort, nous les emploierons à des œuvres de paix. La matière qui nous entoure est profondément inconnue, nous essayerons d'en pénétrer les secrets. Mais, pour arracher à la jalouse Nature les mystères qu'elle cherche à nous dissimuler, des trésors d'énergie, de courage et d'intelligence devront de toutes parts être dépensés! Nous n'aurons pas trop du concours de tous les efforts pour réussir dans notre immense œuvre. Il y aura place pour le dévouement des plus grands, comme pour le zèle des plus humbles.

Nous vous en faisons ici le serment solennel, jamais nous n'essaierons d'arracher du cœur de nos enfants l'amour de la patrie. Au contraire nous tâcherons de développer en eux ce noble sentiment, la plus pure des émotions humaines; mais nous ne ferons pas consister l'amour de notre patrie en la haine de la patrie des autres.

Nous montrerons aux jeunes gens qu'il y a un idéal; le courage individuel, qui n'a peur ni du danger ni de la mort; l'esprit de sacrifice, de générosité, de justice. Notre idéal ne sera pas celui qu'on vante sans cesse dans les livres d'histoire : un aventurier, monté sur un cheval noir ou sur un cheval blanc, avec un petit chapeau ou un grand panache, de grandes bottes, des éperons bien reluisants et un sabre bien retentissant, héros redoutable, qui, pour l'amour de lui et de lui seul, force de braves gens, faits pour s'aimer, à se déchirer comme des bêtes fauves.

C'est un autre modèle que nous proposerons aux jeunes hommes. Nous leur apprendrons que le mépris de la mort est l'idéal auquel il faut tendre, mais à la condition qu'il puisse alléger quelques-unes des misères humaines. Et, puisque les guerres de conquêtes ont un irrésistible attrait, nous leur enseignerons qu'il y a encore des guerres de conquêtes à faire; non plus contre les hommes, mais contre les choses. Oui, il faut que l'esprit de l'homme dompte la matière, et l'indépendance des êtres humains, nos frères, sera le prix de cette lutte laborieuse qu'il faut entreprendre avec toute l'énergie et le courage que les hommes ont mis jusqu'à présent à s'entre-déchirer.

Ce seront vraiment là les temps nouveaux. Le jour où cette colossale somme de forces, de vertus, et de talents que l'humanité emploie à se détruire sera employée au progrès moral et au progrès matériel, ce jour-là marquera l'avènement d'un monde meilleur que le nôtre. Encore un effort, et nous pourrons saluer sa venue. Elle est prochaine, et nous devons partir d'ici le cœur plein d'espérance.

CHARLES RICHET.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Poètes d'Auvergne.

A l'exemple de la Gascogne et de la Provence, voici que l'Auvergne entreprend la conquête de Paris. Après ses charbonniers, ses chaudrons et ses prospectus d'eaux thermales, elle nous envoie ses poètes : de vrais poètes, ma foi, qui, au milieu de nos cénacles décadents, jettent un parfum de chaude et saine poésie. Le 9 décembre 1894 fut un grand jour : un banquet parisien de la « Ligue auvergnate », où l'on dit de beaux vers, apprenait aux profanes qu'il existait une « École félibréenne d'Auvergne ».

Un vrai tour de force, que la création de cette école *félibréenne*. Songez qu'il s'agissait, à proprement parler, de faire une perdrix aux choux sans perdrix, je veux dire du félibrige sans félibres. Le *Capiscol* d'Aurillac a beau se répéter en vers pour se convaincre :

Nous autres, qui sommes le Haut-Midi, — Cantal, Aveyron et Lozère, — nous parlons aussi la langue fière — des antiques cours d'amour, — la langue d'oc, la langue-mère; — et, sur ce point, Lintilhac, — et Farges, deux enfants d'Aurillac, — ont déjà fait luire la lumière.

Je ne puis m'empêcher de croire qu'il y a là un malentendu. Il est bien vrai, que les vieux troubadours d'Auvergne ont écrit en provençal, ou plutôt en limousin; mais c'était pour eux une langue *littéraire*, celle de tout le Midi en ces temps-là. Quant aux patois d'Auvergne, les linguistes compétents s'accordent à les considérer comme intermédiaires entre la langue d'oïl et la langue d'oc : ils ne sont pas plus loin du Nord que du Midi. Nos amis d'Aurillac auront beau faire : ils ne seront jamais que des demi-félibres, des félibres à côté.

En fait, la plupart de ces prétendus félibres se servent uniquement, et très joliment, du français de Paris. Je m'en tiens là-dessus au témoignage du poète d'Aurillac, dans son hymne *Aux Auvergnats de Paris*. Il y salue :

Ajalbert, de Brezons, — fin Parisien, sorti du giron du Plomb, — qui célèbre si bien, dans une œuvre superbe, — la montagne maternelle haussée jusqu'au ciel, — la montagne couverte ou de glace ou de neige, — quand elle ne l'est pas de soleil, d'oiseaux, de fleurs et de gazon; — puis Gabriel Marc, puis François Fabié, — ce bon Rouergat qui aime si fort son clocher, — et son rude pays, religieux, fier et pauvre, — aussi bien le Ségalas, la gloire des étés, — cachette de fleurs sauvages et de nids, — que le Causse nu et rouge, sans un arbre.

Même les poètes locaux semblent un peu surpris de se trouver enrôlés parmi « les félibres de la plume et du crayon ». Presque malgré eux, ils sont amenés à se séparer de leurs alliés sur bien des points, jusque dans leur système orthographique. Le *Capiscol* lui-même déclarait un jour à un banquet :

Tenez, je vous le dis aujourd'hui : — nous nous sommes longtemps gratté la tête, — avant d'être du félibrige, — et bien longtemps nous avons hésité.

Tout compte fait, il ne découvre parmi ses compatriotes qu'un seul vrai félibre :

Mon brave ami, Eugène Lintilhac, — un fils (et nous en sommes fiers) de la ville d'Aurillac, — ce félibre à l'ardent cerveau, — toujours prêt à jeter de la flamme et du feu, — comme ont fait les volcans de l'Auvergne plus d'une fois.

Au fond, si l'Auvergne littéraire d'aujourd'hui tend la main à la Provence, c'est surtout pour des raisons stratégiques. Car elle a sa physionomie bien à part, restée originale. Elle réclame simplement sa place au soleil de France qui brille pour tous; et les vrais amis des lettres sont tout disposés à la lui faire large, car elle donne déjà plus que des promesses. L'imagination française ne peut que gagner à cette décentralisation littéraire. Notre poésie parisienne se meurt d'habileté technique et d'anémie. Poètes, mes amis, qui accusez et méprisez votre siècle, écoutez l'appel qui vient d'Auvergne. Cessez de jongler avec les mots, les symboles et les rythmes; fuyez les salons et les amours faisandées. Souvenez-vous que la vraie poésie est toujours sortie du sol natal. Allez par les bois et les champs qui ont éveillé votre cœur

d'enfant; et vous trouverez les choses qui parlent à l'âme, même de la foule indifférente.

Donc, les poètes d'Auvergne ont juré de nous faire admirer leur pays, que beaucoup d'entre nous admiraient dès longtemps. Ils mènent une double campagne, à Aurillac et à Paris. Nous sommes déjà presque conquis; car ils nous apportent de beaux livres.

C'est d'abord l'*Auvergne* de M. Ajalbert (1). Vous le lirez tous; car l'ouvrage séduit au premier coup d'œil, charme au second, et l'auteur écrit modestement en français. Comme tant de ses compatriotes, il est venu, dès la prime jeunesse, tenter fortune à Paris. Mais il a débuté comme s'il fût né à Montmartre : un roman parisien et triste, d'un style un peu compliqué, des vers très impressionnistes, souvenirs de flirt et de bagatelles (2). Dans la première griserie des boulevards, le poète de Brezons me semble avoir quelque peu oublié son clocher. Peut-être estimait-il qu'il faut chanter l'Auvergne en patois auvergnat. Mais il s'est souvenu à temps. Naguère il nous conta, en bonne prose française, alerte et pittoresque, ses excursions *En Auvergne* (3). Aujourd'hui l'ambition grandit, peut-être aussi le regret du pays. D'où ce magnifique ouvrage sur *l'Auvergne*, édité avec luxe, enrichi par Montader d'innombrables gravures très soignées, écrit avec entrain par un poète tout plein de son sujet : véritable monument où se dresse, originale et vivante, la figure complexe de la vieille Auvergne.

Il n'est pas très difficile de savoir ce que M. Ajalbert pense de l'Auvergne. Dès ses premiers mots, il nous prévient galamment : « Mon pays est mon pays, c'est-à-dire le plus beau de tous les pays : voilà ce que je pense de l'Auvergne, tout de suite... » Au fond, c'est ainsi que nous raisonnons tous, quand nous disputons des mérites. Mais, à quoi bon comparer? Il n'est pas toujours nécessaire de préférer, pour aimer; on peut se plaire dans le voisinage du pôle, après avoir vécu sous les tropiques. Reste que l'Auvergne est un pays fort curieux, que l'on n'oublie pas aisément. M. Ajalbert, qui a voulu se justifier à lui-même son admiration et son amour, nous explique surabondamment d'où vient cet attrait. Il nous montre que, dans cette contrée, à chaque pas, la nature, les mœurs, l'art ou l'histoire, nous ménagent quelque surprise. Il nous dit la poésie des monts et des lacs, la désolation des causses et des *cheyres*, les volcans, les torrents et les cascades de neige, les longs hivers et les étés fleuris, le mystère des dolmens et de l'art roman auvergnat, les églises, les châteaux forts, les vieilles maisons sculptées, les ruelles escarpées ou sinueuses des villes, les fêtes au village et les foires, les franches lippées et le goût des vins du terroir, les processions rustiques en l'honneur des vierges noires, l'ennui des stations thermales et les grâces de la bourrée, l'histoire et la légende, que sais-je encore? Il montre comment tout cela s'encadre dans une nature merveilleuse, et il s'élève presque au ton de l'épopée pour chanter « la carrure des cimes auvergnates, de ces monts, doyens du globe, patriarches de la création, survivants des époques héroïques de feu ou de glace ». Il a jeté sur tout son pays un regard d'amoureux et de poète. Avant de le lire, nous savions que l'Auvergne est une fort belle contrée; quand on l'a lu, on n'ose plus douter que ce ne soit la plus belle contrée du monde.

Au milieu du volume, pour le mieux mettre en lumière, M. Ajalbert a caché un intéressant chapitre sur les patois d'Auvergne. Ce n'est pas à cela qu'il tient le moins. Il nous avait parlé déjà des poètes locaux (1). Il a fait mieux, tout récemment, que de vanter ses confrères de là-bas. Il nous a rapporté d'Aurillac l'œuvre de Vermenouze, qui, de l'aveu de tous ses compatriotes, mène aujourd'hui le chœur des poètes d'Auvergne.

Il n'y a pas bien longtemps qu'il existe, à proprement parler, des poètes auvergnats. Sans doute, au moyen âge, le pays avait eu ses troubadours, dont quelques-uns furent célèbres : Pierre d'Auvergne, bourgeois de Clermont; Pierre Rogier, qui fut chanoine à Clermont, puis jongleur à Narbonne, où il chanta la vicomtesse Ermengarde, en Espagne et à Toulouse, et qui enfin mourut moine; Robert, comte d'Auvergne, connu sous le nom de « Dauphin d'Auvergne », qui attaqua dans ses vers Richard Cœur de Lion et son propre cousin l'évêque de Clermont; le pauvre chevalier Peirol, qui se fit jongleur et dit la beauté de la dame de Mercœur; Pierre Cardinal, du Puy, qui fouailla les vices des mauvais prêtres; le moine de Montaudon, un ancêtre du frère Jean de Rabelais. Mais tous ces poètes avaient dédaigné le parler local pour le limousin, comme leurs successeurs le dédaignèrent pour le français. Cependant le patois d'Auvergne continua de vivre obscurément, sur les lèvres des ouvriers et des pâtres, ennobli aux jours de fête dans les chants des *bourrées* et des *regrets*.

C'est dans notre siècle seulement, siècle des résurrections, que ce pauvre patois indigent et rocail-

(1) Ajalbert, *L'Auvergne*, illustrations de A. Montader, Paris, Librairies-Imprimeries réunies, 1897.

(2) Ajalbert, *En Amour*, 1890; *Femmes et Paysages*, 1891; *Notes sur Berlin*, 1894.

(3) Ajalbert, *En Auvergne*, Paris, Dentu, 1893.

(1) *Revue Bleue* du 16 juillet 1892, p. [illegible]. — Voyez aussi dans la *Revue* [illegible] du 29 août 18[illegible], l'article de M. [illegible], *Les Poètes* [illegible].

leux a connu l'ambition littéraire, a tenté de s'assouplir et de se régler, de se créer une orthographe, de parler aux yeux. Quelques amateurs, des magistrats ou fonctionnaires en retraite, des prêtres, s'en servirent pour noter leurs impressions ou leurs souvenirs. Les poètes vinrent ensuite : Brayat, Géraud, Fau, Bouquier, Courchinoux, et le journaliste Bancharel, infatigable dans sa propagande (1). Dans le nombre, un homme d'un véritable talent, fabuliste narquois et conteur réaliste, au coup d'œil juste, avec du mordant et de l'ironie : Jean-Baptiste Veyre, qui, dans les *Piaoulats d'un roitelet*, dit les joies âpres de la vie de montagne et les sottises de ses voisins (2).

Nous aurons notre Mistral. — Nous ne voulons pas être moins que Provence et Gascogne, — et quand dans notre tête une idée se fiche, — c'est comme un coin de fer dans la racine d'une souche. — A cette heure peut-être, vêtu de vieille bure, — un petit berger, qui sera le Mistral du Cantal, — rêve, sur quelque puy, au milieu de son bétail, — de chanter les Zani d'Auvergne et ses Mireille. — O langue nôtre, langue antique, langue belle, — langue du berceau, tu l'auras ton poète, il viendra, — et pour t'en couronner, c'est lui qui cueillera — les sept rayons d'or luisant, les sept rayons de l'étoile. — Et toi, que nous appelons, toi, que nous voulons, que nous désirons, — allons, félibre, ouvre ton aile puissante, — et va-t'en la cueillir, l'étoile lumineuse, — que notre langue aura sur le front.

Ainsi chante le *Capiscol*. Ce poète qu'il appelle d'un si beau mouvement lyrique, je crois bien qu'il est venu déjà. Et c'est le *Capiscol* lui-même.

Vermenouze est aujourd'hui distillateur à Aurillac. Il « fait les liquides », comme on dit là-bas. C'est un homme sec, bronzé, un peu grisonnant, qui a dépassé la quarantaine : un visage anguleux, un nez menaçant, à la don Quichotte, de petits yeux brillants et fixes, des yeux d'inquisiteur. Émigrant par nécessité, il a passé une bonne partie de sa jeunesse en Espagne, dans une des colonies auvergnates. Dans son exil, il se sentait l'âme absente : « La guitare espagnole, dit-il, n'a pas la voix aussi raide ; — mais c'est égal, elle ne vaut pas notre brave *cabrette*. » S'il amassait des *douros*, c'était avec l'idée fixe de les changer vite en bonne monnaie française d'Aurillac. Maintenant il vit heureux au milieu de ses tonneaux, de ses panoplies et de ses oiseaux empaillés. Pourtant, il aime la bataille et le mouvement. Catholique intransigeant, il fait la petite guerre des couplets et des rimes contre ses voisins républicains ; le préfet et la municipalité en savent quelque chose. Tout à coup, il décroche son fusil, siffle son chien, disparaît dans les châtaigneraies, les rochers ou les landes. Quelques jours après, on le voit revenir, la gibecière pleine, le calepin bourré de poésie. Voilà « comment fait ses vers le *Capiscol* ».

Ces vers, les abonnés des journaux d'Aurillac et les *patoisants* de profession étaient seuls à les connaître jusqu'ici. Enfin, les amis du poète ont vaincu sa modestie. Et comme ils ont eu raison d'avoir foi au succès ! Il n'est pas besoin d'être Auvergnat pour admirer cette *Fleur de bruyère*, si haute en couleur et si drue, si finement nuancée par places, si imprégnée du parfum des montagnes et des odeurs rustiques, capable de ravir les délicats et de rassasier les autres (1). Le *Capiscol* n'a pas tort de croire à la vigueur de la langue d'où est sortie cette œuvre robuste et charmante :

Un patois, cela ! ils me font rire. — Qui le dit n'est qu'un vantard, — une espèce de Franciman bavard, — qui jase sans rien savoir. — Langue détrônée peut-être ; — je ne dis pas non, mais langue vivante, — et qui, sous les pieds qui l'ont foulée, — relève le front vers le ciel ! — Non ! parce qu'il est allé au peuple, — ce langage n'est pas mort ; — le peuple qui le parle est fort, — et il est, lui, d'un sang fier et noble.

Voici que se réalise le souhait du poète :

Il faut que cette rude Auvergnate — jusqu'à Paris se fasse entendre.

Le fond de cette poésie, c'est un franc réalisme, sinon inconscient, du moins sans apprêt ni tapage, sans aucune de ces théories et de ces partis pris qui rendaient si agaçant, et si sot, le prétendu naturalisme d'il y a quinze ans. En dehors de ses exploits cynégétiques et de ses pêches miraculeuses, Vermenouze nous dit tout simplement ce qu'il a vu autour de lui :

Nous chanterons les mâles velus, — qui fauchent, rangés en bataille, — et font fuir devant leurs faux — les couleuvres et les oiseaux peureux. — Nous chanterons le château, la ferme, — le buron, comme un jeune coq, — dressé là-haut, rouge et petit, — au milieu du ciel bleu, dans la gloire. — Nous chanterons tout, jusqu'à la cruche, — où l'eau se maintient si fraîche, — jusqu'à la ruche toute pleine de rayons de miel, — jusqu'à la souche de Noël. — Tout, jusqu'à l'âpre confiture.

Et bien d'autres choses encore, le dur labeur quotidien, les veillées, les grosses gaietés des jours de fête, toute la vie de la montagne et du village. Ce que le poète nous annonce là, c'est tout bonnement le réalisme des chansons populaires et des bourrées ; et, dans toute son œuvre, nous trouvons aussi

(1) Bancharel, *Poètes d'Auvergne*, avec préface de Louis Farges.

(2) Veyre, *les Piaoulats d'un reipetit*, recueil de poésies patoises ; Aurillac, 1860.

(1) A. Vermenouze, *Flour de Brousso* (Fleur de Bruyère), avec *préface* de J. Ajalbert ; Aurillac, Imprimerie moderne, 1896.

l'optimiste têtu et le bon rire de l'Auvergnat, qui prend les choses comme elles sont.

Ce réalisme est relevé souvent de grasses plaisanteries et d'une pointe de gauloiserie. Par exemple, dans *Un grand veau*, une amusante scène d'un conseil de revision. Ou le *Jambon* du curé : un malin ramoneur vient chercher ce jambon par la cheminée, est pris pour un diable, et emporte tranquillement son butin, au milieu des exorcismes. Ou encore, *les Deux Menettes*, où un ivrogne force deux nonnettes à danser sur un pont. Même saint Joseph n'est pas épargné : Vermenouze est trop bon catholique pour ne pas se permettre avec les saints des familiarités.

Tout cela nous reporte plusieurs siècles en arrière. Ces petits récits, au fond, ce sont des fabliaux comme les aimaient nos pères. Et voici de vraies fables : *le Gland et le Cochon*, *le Médecin chasseur*, *l'Ane et la Fleur*, *la Rivière et le Menteur*. Vermenouze doit adorer La Fontaine. Lui aussi connaît et comprend les animaux ; volontiers il leur prête un rôle dans ses petits drames.

Comme le fabuliste, il a toujours l'œil aux aguets, il devine son homme dans un geste, le peint d'un mot, trouve le trait qui résume une physionomie. Parmi ses vachers et ses pâtres, ses mendiants, ses pêcheurs et ses chasseurs toujours traqués par le garde, il a des types originaux, bien vivants : Jean Pel, le museteur, toujours prêt à rire, à boire, ou à faire danser la bourrée ; Géraudet du Mont, l'éternel braconnier, qui un jour voit son fusil lui éclater entre les mains, et ses trois doigts partir avec, et qui pourtant abat son gibier d'un second coup, puis l'emporte à la barbe du garde ; ou encore le Bourru, qui, atteint de la variole et abandonné du médecin, s'échappe de l'hôpital et s'enfuit dans sa montagne, où il guérit. Ailleurs, ce sont de vigoureux tableaux de vie populaire, empâtés et de haute graisse, à la Rabelais : par exemple cette *Noce de Gomot*, avec ses goinfres gonflés comme des outres, et son terrible menu qui fait reculer jusqu'aux chiens. Plus loin, une petite épopée rustique, *Pierrou, l'enfant d'Ytrac :* des défis homériques entre Auvergnats, pour savoir qui abattra le plus d'ouvrage, la faux à la main.

Avec cela, un sentiment exquis de la nature ; des paysages enlevés d'un trait, en vrai poète.

Je voudrais, dit Vermenouze, que mes vers gardassent la senteur — sauvage de la bruyère et du genêt en fleurs ; — je voudrais leur faire chanter la chanson de la clochette, — qui tinte, le soleil couché, au fond du pacage, et remplit la campagne endormie et tranquille.

Nul n'a chanté, comme lui, les châtaigneraies, les solitudes de bruyères, les vastes horizons d'Auvergne. Voyez cette strophe :

Un grand ciel bleu, où l'or du soleil s'éparpille, — couvre le large vallon ; — et loin, bien loin, au fond de l'horizon, se dresse — la crête argentée du Plomb. — Seul, quelque meuglement ou quelque bruit de clochettes — monte dans l'air ; plus rien ne s'entend. — Quelle jolie couleur, quelles lignes tranquilles — ont les prés verts sous le grand ciel bleu.

Il admire les rochers de son pays, en même temps qu'il se moque de leur grimace :

J'aime les rochers : ce sont les os de la terre, — os durs et pointus, qui lui percent la peau. — La pluie, le soleil, la neige, leur font la guerre ; — parfois, seulement, quelque maigre arbrisseau — leur couvre le chef et leur sert de chapeau. — Quand ils ne sont pas tout nus, ils n'ont qu'une limousine de mousse ; — et plus d'un ressemble à un vieux mendiant en haillons.

Il ne se lasse pas de chanter les aspects si variés des montagnes natales :

Comme une antique ville forte, — la Haute-Auvergne à son front porte — une couronne de bastions, — et ce sont les puys et les plombs. — Ces énormes verrues — l'hiver se vêtent de blanc, — et l'été, vues de loin, — sont, comme la mer, toutes bleues. — Et, plus tard, quand le grand soleil — a flétri la fleur du tilleul — et rôti toute l'herbe, — la montagne, fière et superbe, — avec la majesté du lion, — et, comme lui, ou rousse ou fauve, — car alors elle a changé de robe, — lève la tête à l'horizon. — Quand dans la brume qui la cache, — le feu du ciel laboure son crâne, — et y ouvre de larges sillons, — c'est chose terrible, au milieu des orages, — d'entendre puys et plombs sauvages — mugir comme un troupeau de taureaux ; — et de voir, sous les éclairs, — leurs crêtes et leurs rocailles — coiffées de serpents de feu, — comme des bêtes cornues, — se dresser sanglantes et nues, — et heurter le ciel tout à coup.

Cette nature, sauvage ou riante, Vermenouze la mêle à tous ses récits, aux contes de Noël comme aux scènes de la vie populaire. Dans son *Sabbat*, il unit curieusement le fantastique au réalisme. Il a des allures lyriques jusque dans ses chansons à boire. Il dégage la poésie des choses les plus vulgaires :

Mais déjà les vaches marchent vers la *fumado*. — Un rayon doré vient caresser leur poil, — et toutes, l'œil luisant, la tête levée vers le ciel, — saluent le soleil d'un large meuglement.

Il s'attendrit jusque devant les grâces de la bourrée :

Toi, bourrée, tu as notre amour, — ô bourrée gente et belle, — qui, si crâne et si dégourdie, — antan, dansais à la cour. — Tu n'y danses plus : la vie est perfide ! — Mais, n'aie peur, petite, aujourd'hui, — du moment que nous n'avons plus de roi, — c'est toi qui seras la reine. — Allons ! que le joli sabot, — que chausse si bien ton pied leste, — pomponné de rubans, s'apprête — à faire entendre son *clic, cloc*.

Voyez enfin cette admirable description de l'*Angelus :*

C'est l'Angelus du soir qui sonne. — Et dans ce moment plus d'un rude paysan, — pendant que, rouge comme du sang, le soleil, — derrière les puys, sombre fièrement dans sa gloire, — salue pieusement, sur l'herbe agenouillé, — la mère de ce Dieu qui fait germer le blé, — et garde de tout mal le fermier et la ferme.

Ajoutez à cela que de grands sentiments dominent toute l'œuvre de Vermenouze. La passion amoureuse en est absente ; mais on y trouve la religion, l'amour du travail, surtout la famille. La famille patriarcale d'autrefois, où tous, de près ou de loin, restent groupés autour du chef. Rien de plus beau que le *Rêve de l'Aïeul*. Il revoit dans une songerie de crépuscule toute sa vie passée, une vie de travail et d'honneur :

Son œuvre achevée, — il peut dire sans vantardise, — qu'il a été une fière tête de maison. — Et quand l'heure du grand mystère — tout à coup sonnera pour lui, — il n'aura pas peur du cimetière, — tout plein de fleurs et de soleil. — Côte à côte, avec sa Marguerite, — qui déjà est dans l'autre vie, — il s'endormira sous le tertre vert, — dans la bonne terre de France, — avec la foi vive et l'espérance — du chrétien qui a fait son devoir.

La « bonne terre de France », Vermenouze l'a chantée souvent en beaux vers. Son amour pour l'Auvergne n'est qu'une des formes de son patriotisme ; il ne sépare point la grande patrie de la petite. Même il trouve dans celle-ci des raisons nouvelles d'aimer celle-là.

O montagnes de mon pays, — mon cœur vous aime et bénit — le Dieu qui, pour notre espérance, — vous mit au milieu de la France — comme un solide et fort rempart. — Si jamais quelqu'un nous menace, — nous nous y abriterons en masse, — de même qu'au temps de César.

Dans *l'Aigle et le Coq*, il évoque en termes magnifiques les souvenirs héroïques de l'Auvergne : César reculant devant Vercingétorix. C'est que la Gaule de ce temps-là, pour le poète, est déjà la France. En 1870, Vermenouze, alors tout jeune, accourut d'Espagne avec son frère pour s'engager dans les hussards. Depuis les mutilations de l'année terrible, il porte une plaie au cœur. A son deuil et à ses saintes rancunes, il associe jusqu'aux rochers d'Auvergne. Et il saisit l'occasion d'un banquet offert aux amis de Provence, pour chanter :

Dans la terre entière, — en bons Français que nous sommes, nous avons, — sous les plis de la même bannière, — mêlé plus d'une fois notre sang. — Et quand l'heure sera venue — de nous trouver vous savez où, — au son de la trompette rude, — à la voix rauque du canon, — nous mêlerons, par delà l'Alsace, — dans quelque combat triomphal, — votre : *Tron de l'air de bagasse!* — et notre crâne : *Nom d'un coq!*

Vous voyez combien est virile à l'occasion, combien riche et variée, cette poésie de Vermenouze : un mélange original de crudités réalistes, d'ironie, d'émotion contenue, et de lyrisme. Aussi le *Capiscol* est-il devenu vite populaire en Auvergne : on chante ses vers aux veillées de paysans. Qu'y manque-t-il donc, à ces vers ? Un peu, sans doute, de ce qu'ont en trop nos poètes parisiens : cette habileté professionnelle, ce *métier*, qui prétend parfois tenir lieu du talent, et qui trop souvent nous en donne l'illusion, mais qui pourtant le complète, le met en valeur, en tire les vrais chefs-d'œuvre. Il y a, chez Vermenouze, des longueurs, — lui-même s'en accuse, — des inégalités, des contrastes trop violents, parfois des fautes de goût. Mais ce serait injustice que d'insister là-dessus. C'est merveille, au contraire, que dans tant de strophes superbes il ait su si bien dompter son patois rebelle. L'Auvergne a désormais son poète : entre Vermenouze et Mistral, il y a surtout la distance de l'auvergnat au provençal. — Mais voyez l'ironie des choses : ce poète apparaît au moment où la langue qu'il façonne et met en honneur va disparaître. Les patois se meurent en Auvergne ; c'est un malheur, peut-être, mais c'est un fait, et l'on en convient à Aurillac. L'auvergnat serait-il donc destiné à survivre comme langue littéraire ?

PAUL MONCEAUX.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *la Vassale*, comédie en quatre actes, en prose, de M. Jules Case.

Le « beau sexe » a lieu d'être satisfait. Il lui est né, récemment, des défenseurs ardents et innombrables. A la scène et dans le roman, on plaide sa cause avec chaleur ; et vous savez qu'un théâtre nouveau vient d'être fondé pour sa gloire, un théâtre dont le nom, comme on dit, est tout un programme : le théâtre féministe. Et voici que M. Jules Case, à son tour, prend en mains la cause des femmes, et nous montre à quel degré de « vassalité » elles sont réduites par les mœurs et par les lois.

J'ai dit les lois et les mœurs. A vrai dire, il s'agit presque uniquement des mœurs. Ce qui distingue la *Vassale* de ses devancières, c'est que l'auteur ne s'attaque pas à un article du code pour en montrer l'injustice et en réclamer l'abrogation. Ainsi avait fait Dumas fils, dans le *Fils naturel;* ainsi avait fait M. Hervieu dans les *Tenailles* et dans la *Loi de l'homme*. De là, sans doute, pour la *Vassale*, une portée plus générale, puisque l'auteur vise, non plus une loi, dont l'essence est d'être révocable ou modi-

fiable, mais les sentiments généraux qui animent l'homme et la femme unis par le mariage. De là, peut-être, nous le verrons, sa faiblesse relative.

Le mot de « pièce à thèse » étant assez mal réputé aujourd'hui, je ne veux pas m'en servir. Parlons simplement des pièces qui prétendent démontrer une vérité. C'est bien cela, j'imagine, qu'a voulu faire M. Jules Case. Il a cherché à montrer que la femme est l'esclave de l'homme, qu'elle n'est son égale en rien, qu'elle reste l'éternelle mineure, éternellement soumise à un guide, qui peut devenir un tyran. Et voici l'intrigue imaginée par lui.

Henri et Louise Deschamps sont mariés depuis cinq ans, et leur ménage va fort mal. Ils ont l'un contre l'autre des griefs fort nombreux et assez vagues. On y démêle tout d'abord une sorte de « rancune de chair » ; ils s'aimaient avant les noces : ils se haïssent depuis. J'entends bien que M. Jules Case était un peu embarrassé d'exposer congrûment ces griefs sur la scène. Il a dû en ajouter d'autres, et c'est ceux-là qui me paraissent un peu vagues. En somme, Henri reproche à Louise un besoin d'indépendance qui lui paraît excessif ; elle ne tient nul compte des désirs ou des volontés de son mari. Naturellement, la mésintelligence entre les époux s'est traduite, pour la femme, par une coquetterie, qui, de l'aveu même de l'auteur, a dépassé les bornes permises. Nouveau grief. Et il en est quelques autres, d'ordre plus matériel. Par exemple, Louise n'a jamais pu parvenir à « tenir le ménage » ; incapacité ou mauvaise volonté, elle y a complètement échoué : si bien qu'Henri a dû appeler sa mère près de lui... Je me hâte de dire que cette « belle-mère » est exquise, et qu'elle vit en bonne intelligence avec sa bru.

Pour Louise, elle reproche surtout à son mari de la dédaigner ; il n'a qu'une confiance médiocre en ses facultés ; il rit quand elle lui expose ses « idées », et il veut imposer ses volontés au risque de froisser les délicatesses d'âme de sa femme. O terreur ! c'est la femme incomprise !... Et, de même que cette mésintelligence avait poussé Louise vers la coquetterie, de même elle incline Henri vers la brutalité. Si M. Jules Case, comme il le fallait, a voulu présenter un cas moyen, j'avoue que la grossièreté d'Henri me paraît un peu exagérée : sotte, idiote, imbécile, sont les qualificatifs usuels à l'égard de Louise. Et ce n'est pas, ce me semble, la caractéristique d'un mauvais ménage : ce serait plutôt celle d'un homme mal élevé.

Ce qui précède nous est révélé dans deux scènes parallèles, résolument conventionnelles. Un ami, Chabonnas, est venu voir le ménage ; Henri le prend pour confident de ses peines : après quoi c'est le tour de Louise... Je confesse que cette « naïveté » ne me déplaît pas. Saturés d'adresse, nous aimons assez qu'on paraisse dédaigner l'habileté. Puisqu'il faut que nous sachions certaines choses, nous préférons qu'on nous les apprenne par le moyen le meilleur, c'est-à-dire le plus court : et ce moyen, c'est le « confident » tant décrié. Ici, je loue M. Case de sa simplicité ; ma satisfaction serait plus complète si, à côté de cette convention presque hardie, on ne trouvait pas dans sa pièce des scènes d'une convention vraiment déplaisante, par exemple celle entre Louise et Mme Gerboy...

La situation posée, je résume rapidement la fin de la pièce. Parmi les soupirants de Louise sont Larcena, un poète mondain qui, depuis cinq mois, attend Louise chez lui, tous les jours de cinq à sept : personnage et moyen de vaudeville. Un autre, Maubret, assez bien posé au début, et qui est présenté comme un type accompli de séducteur, commet à son point de vue une lourde bévue en avertissant Louise de la trahison de son mari. Louise découvre (dans la scène à laquelle je faisais allusion tout à l'heure) que cette maîtresse est Mme Gerboy ; elle la chasse. Puis, forte de l'autorité qu'elle pense avoir acquise par cette découverte, elle cherche à obtenir de son mari qu'il lui laisse appliquer ses idées. Il se défend, ou plutôt il explique sa « trahison » par des raisons qui me paraissent assez fortes ; et quant aux « idées » de Louise, il hausse les épaules. Humiliée et furieuse, elle court chez Larcena (de cinq à sept). Elle en revient toute meurtrie de honte et de dégoût, mais vengée, après qu'elle a conté la chose à Henri. Cependant (et tout cela est d'une rapidité surprenante) celui-ci s'est aperçu qu'il n'aimait plus Mme Gerboy ; il aime Louise, décidément. La confidence qu'elle lui fait l'atteint donc cruellement. Et pourtant il pardonnerait... Mais ce mot de pardon révolte Louise ; point de pardon : adultère de la femme, adultère du mari, faute égale, et oubli pareil. Et, comme Henri se révolte à son tour, elle part, — telle Nora, — avec cette différence que Nora va cultiver son « moi », tandis que Louise, j'imagine, va simplement retrouver Maubret.

La *Vassale* a des défauts qui lui sont communs avec toutes les œuvres du même genre. A faire d'une thèse, ou d'une théorie, l'élément principal d'une pièce, on court grand risque d'en bannir la vie. On ne peut, au théâtre, donner l'illusion de la réalité que par la vie intérieure des personnages ; je veux dire qu'un personnage ne nous paraît réel que si nous comprenons, si nous voyons, pourrait-on dire, les conflits moraux d'où sortent ses actions. Dumas fils lui-même n'y a pas toujours réussi ; au moins, à défaut de leur vie propre, savait-il animer ses héros de sa vie à lui, si pleine d'action. Je ne reproche pas à M. Jules Case de n'être pas Dumas ; il le regrette encore plus que moi, je suppose. Mais si jamais le mot célèbre, — et susceptible de plusieurs interprétations, — « le théâtre est l'art des prépara-

tions », est strictement vrai, c'est assurément pour les pièces à thèse. Il s'agit d'abord de nous faire croire à la réalité des personnages; et c'est seulement après avoir été convaincus de leur existence, que nous pourrons nous intéresser au conflit, — moral ou légal, — où ils se trouvent jetés. Je parlais du *Fils naturel;* rappelez-vous avec quel soin, avec quelle insistance Dumas a expliqué Clara Vignot. Dans la *Vassale*, les personnages nous sont inconnus. Je néglige Chabonnas, Maubret, Larcena, Mme Gerboy, qui ne sont que des moyens, qui entrent, qui sortent, et qu'on ne revoit plus. Les deux héros eux-mêmes, Henri et Louise, restent enveloppés de mystère. Je signalais l'incertitude où nous sommes sur ce qui les a désunis. Nous ne sommes pas mieux renseignés sur le reste. Pour ne citer qu'un exemple, comment Henri, en une heure, s'est-il aperçu qu'il n'aimait plus Mme Gerboy? Il l'adorait à six heures : à sept heures, elle lui est indifférente ! J'entends bien que l'amour n'est pas éternel; mais cet aphorisme ne saurait nous suffire : c'est le pourquoi que nous demandons, et c'est lui que nous doit l'auteur de toute œuvre littéraire, pièce ou roman.

M. Jules Case, je suppose, a pensé que la thèse se suffirait à elle-même. Je crains qu'il ne se soit trompé. Pour que les raisonnements d'Henri et de Louise pussent nous toucher il faudrait que ces raisonnements nous parussent résumer directement les sentiments qui agitent leurs âmes. Et comment pourrait-il en être ainsi, puisque nous ignorons tout de leurs âmes, et presque tout de leurs sentiments? Les « faits » mêmes nous sont cachés; où va Louise? Va-t-elle vivre ses « idées », ou va-t-elle simplement chez Maubret? La chose est d'importance, au point de vue de sa valeur morale. On ne nous en dit rien. Il se produit, ainsi, un effet assez singulier : les discussions entre Henri et Louise paraissent presque étrangères au drame; elles n'y participent que par leur violence. C'est la thèse, puis l'antithèse, puis la thèse derechef, et de nouveau l'antithèse. Les tirades des personnages ont je ne sais quoi d'impersonnel : « Une jeune fille se marie... » etc. Je comprends bien qu'ainsi l'auteur a voulu, comme on dit, élever le débat. Mais il l'a élevé si fort qu'il ne tient plus aux personnages, et qu'il se poursuit, pour ainsi dire, au-dessus ou à côté d'eux. Au lieu d'un drame, c'est une série de conférences alternées: et ce n'est pas tout à fait cela qu'on demande à l'art dramatique.

J'arrive enfin aux objections que je faisais pressentir au début de cet article, et qui se rapportent au sujet même choisi par M. Case.

Combattre une loi, en montrer l'injustice et l'absurdité, cela se conçoit, dramatiquement parlant; il y a quelque chose à quoi se prendre, quelque chose contre quoi lutter. C'est ce qu'a fait M. Paul Hervieu, on sait avec quelle vigueur. Ce n'est pas ce qu'a voulu M. Jules Case : la loi n'intervient pas dans le drame conjugal qu'il a mis à la scène. — Démontrer la légitimité de certaines aspirations, de certains droits, cela est possible encore, quoique plus difficile. C'est en somme ce qu'a fait Ibsen; si l'action de Nora nous surprend, au moins comprenons-nous comment elle y a été amenée; elle part pour « remplir ses devoirs envers soi-même »; et cela est « norvégien », peut-être : cela est assurément « protestant » de plus, la formule qu'elle emploie a quelque chose d'imprécis, et par cela même d'impressionnant. Mais Louise est une latine, une catholique (au moins de tradition); il lui faut préciser ses aspirations... Et, alors, on reste confondu par ce qu'elles ont de puéril et de niais. Si l'on s'en rapporte à sa conversation avec Chabonnas, elle veut sa liberté : c'est-à-dire ne plus dépendre de son mari : et, comme cette dépendance semble se manifester surtout par la question d'argent (Henri était riche et elle était pauvre), elle veut gagner sa vie en donnant des leçons ou en travaillant à des ouvrages de couture!...

Vous voyez que la lutte se circonscrit entre des aspirations assez vagues, et des devoirs très nets et très impérieux. Louise a une fille, — et si je n'en ai pas parlé jusqu'ici, c'est qu'elle ne tient aucune place dans le drame; — son devoir, très simple, est de se consacrer à l'enfant. Passe pour le mari, puisqu'il est entendu qu'on ne lui doit rien. Mais l'enfant reste, l'enfant toujours absent, mais auquel nous pensons toujours, et que nous sommes étonnés de ne pas voir près de sa mère. En regard de ce devoir, si clair, les aspirations de Louise nous touchent fort peu. Dramatiquement parlant, une chose nette l'emportera toujours sur une chose vague; nous sommes, nous public, avec l'enfant, c'est-à-dire contre la mère. Et c'est, je pense, le contraire de ce que voulait M. Jules Case.

J'insiste sur ce point, que l'auteur n'a pas semblé voir. Dans les plaintes de Louise, dans ses doléances, pas une fois il n'est question de l'enfant. Il faut, à la fin, qu'on le lui rappelle pour qu'elle y pense; et elle part sans le revoir. Bien plus, les autres personnages, Chabonnas, Mme Deschamps, n'y pensent pas plus qu'elle. Le premier plaisante les idées de Louise; la seconde, — dans une scène joliment touchante, — ne lui parle que de sacrifice : « Sacrifiez-vous... Je me suis sacrifiée... La destinée des femmes est le sacrifice... » Mais il ne s'agit nullement de sacrifice! Il ne s'agit même pas d'un devoir imposé, contrairement à la nature, par les mœurs et les lois. Il s'agit du plus naturel, du plus instinctif des *besoins*. Et personne n'y songe! Personne ne montre à Louise qu'elle « oublie le principal »!... En

vérité, nous sommes avec Henri, si brutal, qu'il puisse être. Et comme nous comprenons son irritation! Les leçons de piano!... Les ouvrages de couture!... Ces devoirs, sans doute, semblent à Louise plus distingués que les autres. Le malheur, c'est que nous ne voyons pas en quoi. Louise nous paraît représenter la prétention, et la sottise son ordinaire compagne. Une fois de plus, nous voyons que la femme incomprise c'est celle qui ne comprend pas...

Ce qui m'inquiète un peu, c'est que M. Jules Case, qui est un moraliste, n'a pas l'air d'avoir vu tout cela. A moins que ce féministe ne soit un traître, et qu'il n'ait voulu montrer à quel degré de sottise et de bassesse peuvent en venir certaines femmes? Alors, tous les défauts que j'ai signalés se tourneraient en qualités? Mais je voudrais en être sûr!

La *Vassale*, quelle que doive être sa destinée, a été bien jouée; j'ai plaisir à constater le vif succès de Mlle Brandès.

JACQUES DU TILLET.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

La question d'Orient.

M. Mavrocordato, ministre de Grèce à Constantinople, a reçu ses passeports le 17 avril. Le 8 mai, M. Skouloudis, ministre des affaires étrangères de la Grèce, remettait aux représentants des six grandes puissances une note sollicitant leur médiation, qui, le 11 mai était offerte à la Porte. La guerre avait commencée et s'était terminée entre ces deux dates. Elle n'avait pas duré plus de trois semaines. Il y a plus de deux mois que les négociations pour la paix ont été entamées. Elles n'ont pas encore abouti. On dit que nous touchons enfin au dénouement, le sultan, ayant usé et abusé de toutes les formules et de tous les procédés dilatoires, se serait enfin décidé à céder. On ne chercherait plus qu'à lui faire quelques concessions de détail pour reconnaître sa complaisance. Songez qu'il a failli forcer l'Europe à se montrer énergique! Il ne la mettra pas à cette cruelle épreuve. Cela vaut bien une récompense.

On va donc traiter. On nous le promet du moins, mais il faut toujours s'attendre à des surprises avec le Grand Turc. On en a déjà eu une samedi dernier. Sa parole est du métal le moins pur. S'il trouve un moyen quelconque de la reprendre, soyez sûrs qu'il n'y manquera pas. Il s'y essaie depuis quelques jours. Après avoir berné les ambassadeurs à un point tel que son ministre des affaires étrangères, Tewfick-Pacha, ne sachant plus quel prétexte invoquer pour retarder les négociations, s'était vu forcé de leur faire des excuses, — il avait eu l'idée de s'adresser directement aux chefs d'État des six grandes puissances. Il avait évidemment, en ce faisant, une arrière-pensée. Il comptait que le concert européen ne résisterait pas à cette épreuve. Son ami Guillaume II lui rendrait bien le service de prendre une attitude tout à fait personnelle. Ses espérances ne se réalisèrent qu'à demi. L'empereur d'Allemagne n'osa pas lui conseiller, comme il le demandait, de garder la Thessalie. Il se borna à lui dire qu'il regrettait d'être obligé de ne pas se séparer du reste de l'Europe. Abdul-Amid crut qu'il fallait comprendre à demi-mot et persister dans ses exigences territoriales. La semaine dernière, il n'y avait encore rien de fait, même en paroles. Les ambassadeurs attendaient toujours une convocation pour reprendre les conférences de l'arsenal de Tophané, interrompues depuis plus de quinze jours.

Vendredi dernier, changement de front subit. Tewfick-Pacha se rendait chez le baron Calice, doyen du corps diplomatique et ambassadeur d'Autriche-Hongrie, chez lequel ses collègues se trouvaient précisément réunis et annonçait que le sultan voulait bien se contenter de la rectification stratégique, arrêtée par la commission technique militaire instituée par la diplomatie européenne. Que s'était-il donc passé? Le sultan venait de recevoir M. Cambon, notre ambassadeur, en visite d'adieu, — M. Cambon est parti en congé et retournera à Constantinople le 2 août. — La réception n'avait pas duré moins d'une heure et demie. Est-ce que M. Cambon avait réussi à vaincre les dernières résistances d'Abdul-Hamid? Mais il paraît que l'influence déterminante est venue de plus loin, de Norvège où se trouve Guillaume II. Celui-ci, apprenant le déplorable effet de sa réponse, aurait adressé au sultan une dépêche de sa bonne encre. Cette dépêche serait arrivée précisément vendredi et, sans tarder, Tewfick-Pacha avait couru immédiatement avertir le baron Calice que son maître n'insisterait plus sur la rétrocession de tout ou partie de la Thessalie.

Les conférences de Tophané étaient reprises dès le lendemain samedi. Pour ne pas en perdre l'habitude, Tewfick-Pacha y arrivait avec une heure de retard, venant sans doute d'Yldiz-Kiosk où il avait dû chercher avec Abdul-Hamid un moyen de faire traîner encore les négociations. Ils n'avaient pas cherché en vain. Le ministre des affaires étrangères ottoman demanda l'adjonction de deux délégués turcs à la commission militaire des frontières. Pourquoi, puisque cette commission avait terminé ses travaux, qu'elle était revenue à Constantinople et avait présenté son rapport? Sa prétention fut du reste repoussée à l'unanimité. Mais aucune décision ne fut prise tout de même samedi, et lundi soir on n'était pas plus avancé. On dit même que le sultan insiste

de nouveau sur la ligne du Penée à laquelle il avait renoncé vendredi dernier. On espère toujours pourtant. Le sultan a peur. « Il y a du bon. »

De quoi a-t-il peur? Ce n'est pas de Guillaume II qui ne lui veut aucun mal, le cher homme, mais des autres puissances. Il s'était passé, dans la dernière quinzaine, un fait si fréquent en Orient que l'on n'y avait presque pas pris garde. Les ambassadeurs avaient adressé un ultimatum au sultan. Ils l'avaient averti que, si la paix n'était pas signée dans un délai déterminé, les escadres internationales, y compris peut-être l'unique cuirassé que l'Allemagne envoya dans les eaux crétoises, franchiraient les détroits et viendraient s'embosser devant Constantinople, à côté des stationnaires dont la vue trouble déjà ses digestions. Abdul-Hamid n'aime pas ce genre de plaisanterie, bien qu'elle ait été jusqu'ici assez inoffensive. Mais il se dit que cela pourrait mal finir. Un coup de canon est si vite tiré, et c'est si désagréable de recevoir un obus dans son palais. On prétend même qu'il avait reçu, moins officiellement, d'autres avertissements. On lui avait fait savoir que la Russie commençait à perdre patience et qu'il ne faudrait pas s'étonner si, un beau matin, on lui annonçait que les Russes avaient pénétré dans ses provinces d'Asie; que, d'autre part les Serbes, les Bulgares et les Monténégrins se disposaient à tenter un coup quelque chose du côté de la Macédoine, ce qui lui rappelait des choses encore plus désagréables.

Cette terreur salutaire fit plus pour précipiter les négociations que tous les conseils et tous les arguments savamment déduits depuis deux mois, et il y a longtemps que la paix serait conclue si la diplomatie européenne avait pu déclarer, dès le début, au sultan que ses conditions n'étaient pas discutables, que, sous une forme polie, c'était un ordre qu'on lui donnait, et que, si cet ordre n'était pas obéi, l'Europe agirait. Mais, pour parler ainsi, il aurait fallu que l'Europe fût réellement d'accord; et elle ne l'était qu'en apparence. Les efforts ont consisté beaucoup plus à ne pas se diviser qu'à faire quelque chose.

Les deux *Livres Jaunes* qui viennent d'être distribués aux Chambres françaises sont une éclatante démonstration de cette impuissance presque forcée, contre laquelle aurait seule pu réagir une initiative hardie qui ne s'est malheureusement pas rencontrée au cours de ces longues et lamentables négociations. Les dépêches contenues dans ces deux volumes constituent la longue préface des conférences qui se poursuivent encore à Constantinople. Elles ont trait spécialement à la question crétoise et au conflit gréco-turc, et elles prouvent d'une manière irréfutable que la crise aurait pu être évitée, si, au début de l'insurrection crétoise, l'Europe avait su ce qu'elle voulait et avait fait ce qu'elle devait.

Le 9 février, M. Geoffray, chargé d'affaires de France à Londres, — M. de Courcel, alors démissionnaire sans l'être, passait plus de temps en France qu'en Angleterre, — annonçait que son collègue de Grèce demandait l'adoption par les puissances de mesures propres « à porter remède à la situation de la Crète », situation que les puissances elles-mêmes avaient reconnue intolérable, puisque l'année précédente elles avaient imposé à la Turquie des réformes dont l'inexécution était la cause de la nouvelle insurrection. Si, à ce moment, l'Europe avait nettement déclaré qu'elle entendait arracher la Crète au joug du sultan et lui donner son autonomie, les Crétois, qui s'étaient déclarés satisfaits quelques mois auparavant de concessions beaucoup moins radicales, qui ne réclamaient encore que l'exécution du pacte d'Halepa, — on n'a parlé de réunion à la Grèce que beaucoup plus tard, — n'auraient pas demandé davantage, et la Grèce n'aurait probablement pas bougé. Les navires qu'elle avait envoyés dans les eaux crétoises seraient rentrés au Pirée, sans ultimatum, sans notes comminatoires, et l'on n'aurait eu à s'occuper que du sultan, qui, à ce moment, était beaucoup plus maniable que depuis les victoires de son armée en Thessalie.

Mais l'Europe ne proposait rien, et, à la date du 12 février, les ambassadeurs à Constantinople estimaient, — douce candeur! — « que les mesures suivantes suffiraient à ramener le calme en Crète » :

1° L'abstention des troupes turques;

2° Le rappel des forces navales grecques;

3° L'occupation provisoire des villes par des forces étrangères mixtes;

4° L'organisation immédiate de la gendarmerie étrangère et *la mise en application des réformes.*

Il n'était, on le voit, nullement question alors de l'autonomie.

Le même jour, M. Skouzès, alors ministre des affaires étrangères du cabinet Delyannis, lançait sa circulaire sur la question crétoise, la Grèce envoyait le colonel Vassos en Crète et, le 14 février, les choses en étaient arrivées à ce point que M. Hanotaux télégraphiait aux ambassadeurs de la République ce mélancolique aveu d'impuissance :

J'ai fait connaître brièvement aux ambassadeurs les nouveaux envois de troupes helléniques, soit pour la Crète, soit pour la Thessalie: la conclusion de nos entretiens a été : « Si nous ne pouvons plus empêcher le mal, localisons-le. »

Et pendant trois mois, tandis qu'on « localisait le mal », sans trop de peine du reste, les États Balkaniques n'étant pas fâchés de laisser la Grèce s'embourber toute seule, son malheur devant augmenter leurs chances en Macédoine, l'Europe se surveilla

autant et même plus qu'elle ne surveilla la Turquie et la Grèce. L'Allemagne, particulièrement, avait pris très rapidement une attitude inquiétante que l'on attribua d'abord à sa qualité de créancière de la Grèce, mais dont on découvrit plus tard les véritables motifs. Guillaume II proposait, sans succès d'ailleurs, des mesures violentes contre la Grèce auprès de laquelle il avait interdit à son ministre de faire aucune démarche amicale. On se méfiait aussi de l'Angleterre que l'on soupçonnait, à tort du reste, on l'a vu plus tard, d'encourager secrètement et même de subventionner la Grèce et les insurgés crétois. Personne n'osait prendre une initiative. C'est timidement que, le 20 février, M. Hanotaux lance l'idée que les puissances « pourraient peut-être se mettre utilement d'accord sur une organisation particulière de la Crète qui réserverait les droits souverains de la Turquie ». C'était l'idée d'autonomie qui germait. Elle se précisa tout de suite. L'Angleterre avait déjà demandé que l'on se mît d'accord sur le régime définitif de la Crète, avant de procéder à une action contre la Grèce. Le 21 février, M. de Mohrenheim communiquait à M. Hanotaux la réponse de la Russie qui formulait ainsi les bases de l'accord :

1° La Crète ne pourra en aucun cas être annexée à la Grèce dans les conjonctures présentes; 2° la Turquie ayant tardé à appliquer les réformes convenues, celles-ci ne répondent plus à la situation actuelle, et les puissances sont résolues, tout en maintenant l'intégrité de l'empire ottoman, à doter la Crète d'un régime autonome.

C'est donc seulement le 21 février qu'il fut pour la première fois question de l'autonomie de la Crète, un mois après l'intervention des flottes internationales à la Canée, huit jours après le débarquement des troupes du colonel Vassos dans l'île, où on laissait les troupes ottomanes, tout en interdisant aux Turcs d'y envoyer des renforts. Ce que serait cette autonomie, on ne le disait pas, pour la raison bien simple qu'on ne le savait pas et qu'on ne le sait pas encore après cinq mois. On demandait néanmoins aux Crétois et aux Grecs de l'accepter, et comme ils s'y refusaient on ne songea plus qu'à la leur imposer. Quant aux Turcs on ne s'en préoccupait pas. Le sultan avait tout de suite acquiescé au projet d'autonomie crétoise, surtout parce que, le refus des Crétois et des Grecs en rendait l'application immédiate impossible. Abdul-Hamid était devenu le chérubin de l'Europe. On le laissait s'armer tranquillement. Cela n'avait aucune importance, puisqu'il déclarait qu'il ne voulait pas la guerre et que, s'il la faisait, contraint et forcé, il n'entendait en retirer aucun avantage.

On sait le reste; tandis qu'on ergotait sur les moyens à employer pour imposer à la Grèce l'évacuation de la Crète, la guerre éclatait en Thessalie et les Turcs vainqueurs poussaient en quelques jours jusqu'à Domokos. La Grèce vaincue acceptait enfin la médiation qui lui était offerte et en même temps rappelait ses troupes de Crète, où, entre parenthèses, on n'a pas pour cela réussi à rétablir l'ordre ni à appliquer encore le fameux régime autonome. Le sultan, qui ne voulait pas la guerre, qui était si désintéressé, réclame maintenant le paiement de ses victoires et la Grèce attend toujours la paix, qu'on lui a promise, pour mettre fin à une mobilisation ruineuse.

Et lorsque la paix sera signée, il restera à obtenir l'exécution de ses conditions, l'évacuation de la Thessalie surtout. On s'attend à quelque tirage et M. Hanotaux lui-même n'est pas sans quelque appréhension à ce sujet. Samedi dernier, il répondait à M. Denys Cochin qui avait dit : « Il faut qu'on sache quel jour sera évacuée la Thessalie », — « Quant à la Thessalie, les gouvernements européens *s'efforceront*, le jour où la paix sera conclue, de prévoir les éventualités dont a parlé M. Denys Cochin. »

Et M. Hanotaux, on le sait, n'est pas pessimiste.

CHARLES GIRAUDEAU.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

CONTES HÉROIQUES, par *M. A. Lichtenberger* (Fischbacher). — Ce sont deux ressorts délicats à manier que l'émotion et la terreur : il faut une main à la fois légère et vigoureuse pour faire vibrer ainsi à point nommé les fibres de l'âme humaine, tout en évitant de fausser l'instrument. M. Lichtenberger y a réussi, j'aime à le proclamer tout d'abord; perdu dans le fatras littéraire, je salue toujours avec reconnaissance un beau livre de vaillance et de jeunesse, des pages où se trouve autre chose que du noir sur du blanc. Il y a bien par-ci par-là quelques phrases que je ne comprends pas parfaitement, entre autres celle qui termine le premier conte : *Tous héros*, mais peut-être le typographe a-t-il joué quelques mauvais tours à l'auteur; ces choses-là se voient. Peu importe, du reste : en général le style, d'une limpidité parfaite, unit très habilement la rhétorique musquée du *ci-devant* au rude jargon révolutionnaire. Je mettrai hors de pair : *La Croix de Saint-Louis*, morceau qui m'a rappelé avec force cet admirable passage des *Mémoires d'outre-tombe* où le royaliste, le proscrit, l'ennemi irréductible de *Buonaparte*, entendant au loin gronder le canon de Waterloo, tombe à genoux et, comme ici le vieux marquis, prie Dieu de bénir les armes de la France et de faire de lui-même ce qu'il lui plaira. *Le Défilé*, ce cortège de « dix-neuf jambes, vingt bras, six capotes et trois souliers au-dessus duquel flotte le ballon formidable », est d'un comique grandiose et farouche, tandis que dans *Amour suprême* et *le Devoir* la grâce mutine côtoie à tout moment le tragique. Jamais la forêt n'a été plus « verte de printemps, plus fraîche d'aurore, plus poudrée de rosée et de soleil naissant » qu'au matin où Jean-Marc

Bouthillier, le sans-culotte, s'y cache pour envoyer une balle dans la tête de Crucy, son ami d'enfance, porteur d'un message à l'armée de Condé. Avec *Les dernières cartouches* nous touchons au paroxysme de l'horrible, et le volume aurait dû, à mon avis, se fermer sur ce tableau de lutte diabolique, où passe comme un vent de folie. Après cela, *Les vieux lions* paraissent bien vieux et leurs discussions politiques bien longues et bien froides.

MORTES AU CHAMP D'HONNEUR, par *M. P. Fesch* (Flammarion). — On pourra épiloguer sur le titre même de l'ouvrage, on ne discutera pas son mérite de document exact et complet au sujet de la fameuse catastrophe du Bazar de la Charité. Parmi les aperçus biographiques, un seul, je l'avouerai, m'a particulièrement intéressé : c'est celui de M[lle] Blonska, la petite vieille tolstoïsante qui, sans un sou vaillant, trouvait le moyen de faire du bien à son prochain. Honneur à la petite Blonska. Je demanderais volontiers une explication au sujet de trois photographies : l'incendie (4 h. 35), les progrès du feu (4 h. 40), la chute de la toiture (4 h. 44), qui ont tous les caractères des instantanés, y compris la gaucherie mécanique du dessin. Il se trouvait donc, là exactement à quatre heures quarante-quatre, un appareil muni d'un photographe? Ces kodaks ont toutes les audaces!

SUR LA COTE, par *M. Ch. Le Goffic* (Colin). — Il serait superflu de faire l'éloge de ce volume, dont les diverses parties, sous le titre de *Gens de Mer*, ont obtenu auprès de nos lecteurs un si légitime succès. Ce qu'il importe de noter, c'est que certaines réformes signalées par l'auteur comme les plus urgentes ont été tentées ou vont l'être à bref délai. Bordeaux et Marseille ont fondé, sur le plan proposé par notre collaborateur, des « maisons de marins »; le Congrès des Sables-d'Olonne s'est prononcé sur l'opportunité d'une extension des droits de l'inventeur d'une épave et au Havre on parle d'une restauration de l'armement baleinier. Faisons des vœux pour qu'on songe bientôt à améliorer le sort des Terreneuvas et des Islandais, ces parias de la marine marchande.

ÉTUDES RUSSES ET EUROPÉENNES, par *M. Anatole Leroy-Beaulieu.* — Les études réunies dans ce volume, et dont quelques-unes ont paru dans la *Revue*, sont consacrées à l'étranger, et la question des alliances germano-austro-italienne et franco-russe y est longuement exposée et discutée. L'auteur montre ce qu'il y a d'artificiel dans la première, d'un peu chimérique dans la seconde, avec le résultat surprenant que, pour ne pas jouer faux, le concert doit se résoudre à ne pas jouer du tout. M. Leroy-Beaulieu ne manque pas une occasion de dire son fait à notre démocratie dont les faiblesses et les fautes ont, à l'entendre, causé le revirement dans le sens vieux-russe qui s'est manifesté dans l'empire depuis l'assassinat d'Alexandre II : « Nos libertés, trop souvent oppressives pour les faibles et notre licence destructrice de tout respect et de toute tradition; notre démocratie, avide de pouvoir qui, dans sa soif de nouveautés et son appétit de bien-être, montre, inconsciemment, un naïf et grossier matérialisme; notre agitation incessante, pareille au remous stérile des vagues de la mer; toute notre instabilité, réelle ou supposée, ont effrayé la Russie et le tsar... » etc. Je trouve à la fin de l'ouvrage de curieux portraits de Crispi, de Léon XIII et de Gladstone.

LE ROMAN DU PRINCE OTHON, par *R. L. Stevenson*, traduit par M. E. Castle (Perrin). — Les romans de Stevenson en général et tout particulièrement ses histoires de prince de Grunewald avec son ministre Gondremark, de roi de Bohême ou de grand-duc de Gerolstein n'ont évidemment ni queue ni tête et rappellent par certains côtés les plus abracadabrantes folies de la *Vie parisienne;* et pourtant elles possèdent le secret de nous tenir sous le charme et de nous faire rêver; c'est le secret du véritable artiste. Que direz-vous par exemple de ce passage : « Il est un refrain de la nature que personne n'a mis encore ni en paroles humaines ni en musique : on pourrait l'appeler l'*Invitation du Grand Chemin*, c'est cet air qui résonne sans cesse à l'oreille du bohémien, c'est sous son inspiration que nos ancêtres nomades errèrent tout le cours de leur vie. » Simple, harmonieux et vrai. Quant à moi, je conserve pour Stevenson quelque chose qui ressemble fort à de la reconnaissance : c'est avec un de ses romans que je suis entré dans la carrière de traducteur : j'ai de jeunesse là l'humble coin illuminée aujourd'hui encore d'un rayon du souvenir. Mes très sincères félicitations à M. Egerton Castle : une traduction française par un auteur anglais, voilà qui n'est pas banal. Parti en chasse d'anglicismes outrageants, à ma grande honte je suis rentré bredouille.

LE GÉNÉRAL ALEXANDRE DUMAS, par *M. E. d'Hauterive* (Ollendorff). — Le soldat de la Révolution, le vrai *Père* dans la trinité Dumas, est une figure un peu effacée aujourd'hui et il n'était que juste d'essayer de lui donner un nouveau relief. Mais fallait-il pour cela faire des emprunts aux gasconnades dont sont émaillés les *Mémoires?* L'histoire du fusil notamment, du fameux fusil au canon troué par une balle de pistolet, me paraît dépasser les bornes de l'invraisemblance. Je préfère de beaucoup les documents authentiques, les lettres dont le style tour à tour héroïco-sentimental et franchement naturaliste : « jamais je ne serai en arrière pour marcher de front avec le génie précurseur de la liberté... etc. » « j'apprends que le jean-foutre... etc. » peint à la fois l'homme et l'époque. Ferais-je observer à M. d'Hauterive qu'il donne à l'expression : « descendance créole » une signification erronée? La confusion est voulue sans doute, mais pourquoi?

G. Art.

Histoire et politique, par *M. le duc de Broglie.* — L'Avenir de la race blanche, par *M. J. Novicow.* — L'Éducation de la démocratie française, par *M. L. Bourgeois.* — Trois milliards de Français, par *M. F. Appy.* — Crépuscules, par *M. A. Fontainas.* — Coups de désir, par *M. Paul Mathier.* — Histoire financière de l'Assemblée constituante, par *M. Ch. Gomel.* — Les Vendeuses d'amour, par *M. Ed. Ducret.* — Abandonnées, par *M. P. Sales.* — Aventures, par *M. Ed. Ducoté.* — Les Lauriers sont coupés, par *M. Ed. Dujardin.*

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 35360.
Le Directeur-gérant : HENRI FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 5. 4e SÉRIE. — TOME VIII 31 JUILLET 1897.

LA POLITIQUE

On a beaucoup discuté, depuis quelque temps, sur les intérêts de l'agriculture. Le parlement, avant de se séparer, a voté un dégrèvement de 25 millions sur l'impôt foncier. L'intention est excellente, mais le cadeau est maigre ; — sans compter qu'en faisant un trou dans le budget on ne s'est pas demandé avec quoi on le boucherait.

Si l'on veut vraiment faire des réformes dans notre système d'impôts, qui en a besoin, il faudrait l'essayer d'une allure plus libre et plus hardie.

Voyons, une bonne fois, les choses comme elles sont. On a devant soi des réformateurs qui demandent l'impôt sur le revenu. Voilà une idée concrète, tangible. Va-t-on, pour toute réponse, gratter quelques chiffres du budget et faire passer quelques millions d'un chapitre dans un autre ?

Pourquoi ne voulons-nous pas de l'impôt sur le revenu ? Parce que, avec la déclaration, les gens scrupuleux payeraient pour les autres, — et parce que, avec la taxation, nous serions à la merci de quelques politiciens de village.

Fort bien ; mais, si nous ne voulons pas de l'impôt sur le revenu, encore faudrait-il dire ce que nous proposons à la place.

Il y a deux réformes justes, pratiques, et qui ont été des centaines de fois indiquées : l'une de ces réformes porterait sur la contribution personnelle-mobilière, l'autre sur les impôts de consommation.

En réalité, la contribution personnelle-mobilière est un impôt sur le revenu, sans les inconvénients de la déclaration et de la taxation ; mais cette contribution, telle qu'elle est établie, prête trop souvent à la critique.

Il est évident que si l'on admet le prix du loyer comme signe des ressources du contribuable, ce signe n'a pas la même valeur pour une famille nombreuse ou un ménage sans enfants ; — évident aussi que, à égalité de loyer, il faudrait taxer différemment le contribuable qui a un seul domestique et celui qui en a plusieurs.

D'où, cette première réforme, si souvent réclamée, d'une taxe d'habitation qui irait croissant avec le nombre des domestiques et décroissant avec le nombre des enfants.

Une autre réforme serait de reviser les contributions indirectes et de supprimer celles qui portent sur les choses nécessaires à la vie.

On a dit souvent que l'impôt indirect se paye sans qu'on y pense : raison de plus pour établir cet impôt avec équité.

Si, après dîner, nous buvons un verre de liqueur et nous fumons un cigare, nous ne pensons peut-être pas que c'est payer l'impôt ; mais, quand même, voilà un impôt qui nous paraîtrait parfaitement légitime.

Il n'en est pas de même de l'impôt sur la viande, sur le vin, sur le combustible, sur les choses nécessaires ; car cet impôt, par une sorte de progression à rebours, pèse sur le pauvre plus que sur le riche.

Voilà deux réformes sérieuses : taxe d'habitation, suppression des octrois.

On me dit : Il n'y aurait pas, dans cette Chambre, une majorité pour les voter. — C'est possible ; mais cette Chambre n'est pas éternelle.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

LES CAPITULATIONS

I. — LES ORIGINES

C'est par l'Afrique et plus particulièrement par l'Égypte que le système des Capitulations s'est introduit dans les relations des États chrétiens avec les souverains musulmans.

Depuis 1270 et 1447 ces relations existaient avec les soudans d'Égypte et très probablement depuis la croisade de saint Louis. Les établissements des Vénitiens datent aussi de fort loin. Non seulement la conquête de l'Égypte par les Turcs ne mit pas de fin à l'état des choses; mais elle fut l'occasion d'une confirmation expresse : « Longtems avant le roy François, dit un document ancien, mesme du règne des Mameluczs soldans d'Égypte, les marchans françois navigoient et trafficquoient seulement en Alexandrye, au Cayre, et par tout le dit Egypte, et y avoient ung consul pour eulx et les Cathelans. Despuys Sultan Sélim, père du dit sultan Soliman, après avoir subjugué à soy toute l'Egypte, leur confirma ce privilège et seurté de trafficq audit pays, tout ainsin qu'ils avaient et usoient du temps des soldans, avec amplication d'articles concédés au dit consul ainsin qu'il s'ensuit : *Le royal et très haut commandement de l'ordre libéral.* » Suivent 24 paragraphes contenant le détail des *privilèges et sûretés de trafic.* Cette confirmation par le sultan Soliman porte la date de 1528 (1).

La *confirmation* par Soliman en 1528 n'est pas une convention, mais un octroi.

Une communication de François Ier, qui ne nous est pas parvenue, aurait pu, à la rigueur, avoir pour conséquence un acte bilatéral, mais elle n'a pas abouti sous cette forme.

Soliman, en effet, adressait au roi de France, dans cette même année 1528, une lettre, dont nous extrayons ce qui suit : « Toi qui es François, bey du pays de France, vous avez envoyé au palais des Sultans et à ma Porte de félicité qui, etc., etc., etc., dans laquelle vous avez parlé d'une église appartenant jadis aux chrétiens de Jérusalem qui fait partie de mon empire bien gardé et devenue ensuite une mosquée... Les lieux autres que la mosquée (d'Omar ?) continueront à rester entre les mains des chrétiens; personne ne molestera, sous notre équitable règne, ceux qui y demeurent. Ils vivront tranquillement sous l'aile de notre protection; il leur sera permis de réparer leurs portes et leurs fenêtres; ils conserveront en toute sûreté leurs oratoires et les établissements qu'ils occupent actuellement, sans que personne puisse les opprimer et les tourmenter d'aucune manière. Qu'on le sache ainsi. » (Cherrier, I, p. 130.)

Avec la déclaration que nous citions en commençant, nous constatons les privilèges des commerçants. Avec cette lettre du même Soliman, voici la protection des religieux et de leurs établissements, autrement dit *la question* des Lieux saints, c'est-à-dire les deux objets de ce qu'on a appelé les Capitulations.

Nous avons tenu à reproduire ces deux actes intégralement pour bien montrer que les privilèges y énumérés émanent de la libre volonté du souverain ottoman. Ils furent à l'origine un octroi. La Porte ne sera donc pas fondée à prétendre que ces privilèges auraient été imposés. Elle le sera d'autant moins que les privilèges ont été octroyés au moment de la grande puissance de l'empire musulman, et longtemps avant qu'elle reculât. C'est cent cinquante ans après que les Turcs mettaient encore le siège devant Vienne et leur force expansive ne fut arrêtée qu'au commencement du XVIIIe siècle par les victoires du prince Eugène et la prise de Belgrade.

Il n'y a rien de conventionnel dans les actes de 1528. A peine pouvait-on prétendre que François Ier aurait été fondé à réclamer de Soliman l'exécution de l'assurance annoncée dans sa lettre sur Jérusalem, et que la signature d'un souverain absolu constitue un engagement; mais il n'y a pas là l'accord de deux parties, lequel est nécessaire pour constituer un contrat. C'est seulement quelques années après qu'il fut dressé, entre deux souverains, un instrument bicontractuel et que les Capitulations entrèrent dans le domaine diplomatique.

Je dis *Capitulations* pour me conformer à un usage séculaire. D'après ce qui précède, on voit qu'il ne s'agit pas de l'acte par lequel une partie abandonne une portion de ses droits ou livre soit une place de guerre, soit une position stratégique. Le mot *capitulation* signifie l'énumération des articles. On devrait dire *capitulaires*, si l'usage n'avait réservé cette appellation aux actes unilatéraux des souverains carolingiens. Passons condamnation sur le mot; mais gardons-nous d'en conclure que la Sublime-Porte ait *capitulé*, en 1528 ou plus tard : elle a *capitularisé.*

II. — DE LA JURIDICTION ÉTRANGÈRE

Avant d'aller plus loin, nous présenterons quelques considérations sur le fait qui consiste à attribuer certains privilèges, certaines particularités, soit par octroi, soit conventionnellement.

---

1 Cherrier, *Négociations de la France dans le Levant*, t. I, p. 121.

Pour tout ce qui concerne les Capitulations au point de vue juridique, et même historique, il est indispensable de consulter la publication d'un éminent magistrat, M. Féraud-Giraud. La deuxième édition en 2 volumes paraissait en 1866 chez Durand. Elle est intitulée : *Juridiction française dans les échelles du Levant et de Barbarie.*

Constatons d'abord que la chose est ancienne : elle se perd dans la nuit de l'histoire pour des peuples bien différents, ainsi que M. Féraud-Giraud a pris soin de le rappeler. Cinq cents ans avant l'ère chrétienne, un puissant roi d'Égypte concédait à des Grecs une magistrature grecque pour juger, d'après les lois grecques. Au VIe siècle, les Visigoths, que l'on s'obstine encore chez nous à appeler des *barbares*, autorisaient les trafiquants étrangers à porter leurs différends devant des juges étrangers. La Chine avait un juge musulman pour les négociants turcs (I, p. 30). Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que Sélim et Soliman, à qui personne n'a jamais rien imposé, aient confirmé, élargi les privilèges des étrangers dans les États ottomans et que leurs successeurs aient fait de même.

La spécialisation des juridictions est un principe salutaire, si bien que nous l'appliquons à nos nationaux d'après leurs professions : les militaires sont jugés par des militaires, les affaires commerciales sont portées devant des commerçants. Indépendamment et au-dessus de la profession, il y a dans les limites de certains États des variétés d'origine, de langue, de religion. Les conquérants turcs, qui étaient des hommes très forts, ont fait pour les différentes catégories de leurs propres sujets ce qu'ils avaient trouvé et maintenu pour les étrangers. En 1453, Mahomet II entre dans Constantinople. Il reconnaît que ses sujets chrétiens sont en très grande majorité de la communion dite orthodoxe. Son premier soin est de faire élire un patriarche en la forme accoutumée. Naturellement ce hiérarque devient-il, comme ses prédécesseurs, le chef religieux des orthodoxes de la circonscription constantinopolitaine ; mais ce n'est pas tout. Le conquérant reconnaît au patriarche de Constantinople la juridiction civile, non pas seulement sur les fidèles de son patriarcat propre, mais sur les orthodoxes qui relèvent religieusement des patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem.

Mahomet II avait aussi reconnu que tous les chrétiens de son empire n'étaient pas des orthodoxes ; qu'il y avait des Arméniens, des Nestoriens, des Chaldéens, des Monophysites. Comment placer sous un orthodoxe ces religionnaires, qui excommunient l'orthodoxie et s'excommunient entre eux? Le conquérant ne pouvait guère entrer dans les dissentiments nés des hérésies de Nestorius ou d'Eutychès. Il fourra tous les chrétiens non orthodoxes dans le même sac sous la juridiction d'un *patrik* arménien, un personnage avec lequel il s'était lié d'amitié à Brousse (1). Cette juridiction, tant de l'orthodoxe que de l'autre, s'étend à toutes les affaires de famille, les successions, les mariages, les procès. Le patrik en Turquie est, pour ses ouailles, ce qu'est le consul pour les étrangers. C'est le même système d'administration. L'état de choses inauguré en 1453 dure encore avec une différence qu'il est superflu de développer ici, et qui consiste en ce que les communions non arméniennes, uniates et séparées, ont été, au commencement de ce siècle, soustraites à la juridiction du patrik arménien pour être organisées chacune à part, mais d'après le même système, qu'on pourrait appeler *Capitulations à l'intérieur*.

Il est temps de revenir aux Capitulations concernant les étrangers ; mais il n'était pas sans intérêt de spécifier que la séparation administrative et judiciaire par *nations* (*mileti*), comme on dit officiellement, des non-musulmans, n'est pas une anomalie, mais la règle sur le territoire ottoman, la condition normale de son pouvoir, en même temps qu'elle sert de soupape aux aspirations séparatrices. L'uniformité et la centralisation précipiteraient la décadence finale ou le démembrement à brève échéance. *Quos vult perdere Jupiter, dementat.*

Non seulement en Turquie, mais ailleurs, on est encore trop enclin à considérer l'uniformité et la centralisation comme le dernier mot de la civilisation et de la liberté.

III. — LES CAPITULATIONS FRANÇAISES

« Au nom de Dieu tout-puissant soit manifeste à ung chascun, comme en l'an de Jésus-Christ mil Ve trente et cinq (1535), au mois de febvrier et de Mahomet neuf cens quarante un de la lune de... se retrouvant en l'inclite cité de Constantinople, le sieur Jehan de La Forest, secrétaire et ambassadeur de très excellent et très puyssant prince Françoys, par la grâce de Dieu, roy de France très chrestien, mandé au très puyssant et invisible G. S. (Grand-Seigneur) Soltan Soliman, empereur des Turqs, et raysonnant avec le puissant et magnifique seigneur Ibrahim, etc., etc. » (Cherrier, I, p. 285.)

Voilà bien un acte synallagmatique. Il n'y est plus fait mention des Catalans, comme dans la déclaration ci-dessus rappelée du même Soliman, mais seulement des « marchans et autres subgetz du roy ». Par contre :

« Le roy de France a nommé la sainteté du pape, le roy d'Angleterre, son frère et perpétuel confédéré, et le roy d'Escosse, aus quels se laisse en eulx d'entrer au présent traité de paix si bon leur semble... » (*Ibidem.*)

Par ce premier traité, la France et « l'Excelse Porte » arrêtaient les engagements réciproques et autres que nous allons retrouver dans les actes ul-

(1) Voir le bérat y relatif, dans *Recueil des traités de la Porte ottomane*, par le baron Testa, t. V, p. 155, Paris, Leroux.

térieurs. Ces actes sont tantôt bilatéraux, tantôt émanant du sultan et, dans ce cas, ils ne sont que le développement — ou l'application des engagements synallagmatiques. Il serait oiseux d'énumérer ici les actes bi ou unilatéraux qui sont intervenus entre la France et la Turquie. M. Féraud-Giraud a publié cette liste (I, p. 88). Il attache avec raison une importance capitale au renouvellement de 1740, d'autant plus que les actes ultérieurs s'y réfèrent généralement, sous la désignation d'*anciennes Capitulations.* Dans tout ce qui n'aurait pas été modifié d'un commun accord ou par l'usage, les Capitulations de 1740 sont toujours en vigueur. Aussi l'ingénieux magistrat en reproduit-il le texte éclairci par de nombreuses références (I, p. 92). Bornons-nous à une analyse qui est indispensable, puisque cet acte sert de base à toutes les transactions conclues avec la Porte par d'autres puissances. Cet acte est le type de ce qu'on appelle les *Capitulations.*

Les Français qui visiteront Jérusalem et les religieux sans distinction de nationalité, qui sont dans l'église du Saint-Sépulcre, ne seront pas inquiétés (art. 1, 33, 34). L'article 2 prescrit la liberté du commerce pour les marchands français. Leurs interprètes (indigènes) ne paieront pas le haratch. — « S'il arrivait quelque meurtre ou quelque désordre entre les Français, leurs ambassadeurs et leurs consuls en décideront selon leurs us et coutumes, sans qu'aucun de nos officiers puisse les inquiéter à cet égard (art. 15). » Les ambassadeurs et consuls de France auront le pas et la préséance sur les autres (art. 17 et 48). Cette prérogative est tombée en désuétude. — Les successions des Français décédés seront réglées par les exécuteurs testamentaires ou par les consuls sans droit d'aubaine ni intervention des officiers du fisc (art. 22). Les Français ne paieront pas le haratch (art. 24 et 67).

Les différends entre Français et Turcs ne pourront être jugés qu'en présence du drogman. Les différends entre Français seront jugés par les ambassadeurs et consuls (art. 26). Les Capitulations accordées aux Vénitiens (depuis 1569) seront applicables aux Français (art. 29). « Que les nations chrétiennes et ennemies, qui sont en paix avec l'empereur de France, et qui désireront visiter Jérusalem, puissent y aller et venir dans les bornes de leur état en leur manière accoutumée, en toute liberté et sûreté, sans que personne leur cause aucun trouble. Et si, dans la suite, il convient d'accorder auxdites nations la liberté de commerce dans nos États, elles iront et viendront pour lors sous la bannière de l'empereur (de France) *comme auparavant*, sans qu'il leur soit permis d'aller et venir sous aucune autre bannière (art. 32). » Les articles 35 et 36 assurent liberté du culte aux ordres religieux français. Les marchands français et les étrangers qui viendront sous la bannière de France, paieront 3 p. 100 de douane au lieu de 5 (art. 37 et 38, 55 à 57). Les drogmans véritablement français ne pourront être ni réprimandés ni emprisonnés; ils seront jugés par leurs ambassadeurs ou consuls (art. 46). Les consuls pourront arborer leur pavillon là où ils ont la coutume d'habiter depuis longtemps. Ils se choisiront des janissaires (art. 49 et 50). Les consuls et négociants étrangers pourront porter leurs contestations devant leurs ambassadeurs (art. 52). Liberté de transit (art. 59). L'article 60 est relatif à la protection des censaux (courtiers) raïas, juifs ou autres. Faculté de voyager (art. 63). On ne pourra juger criminellement un Français ou protégé français qu'en présence des ambassadeurs ou consuls (art. 65). Nul juge ou militaire ne pourra entrer dans la maison d'un Français, sauf en cas de nécessité et après avoir averti l'ambassadeur ou consul (art. 70). L'article 82 est relatif à la réparation des édifices dont les religieux dépendants de la France ont la possession et jouissance à Jérusalem.

IV. — LES AUTRES PUISSANCES

Les titres les plus magnifiques sont attribués au roi de France dans ces actes : il est « le plus grand des plus grands princes chrétiens (1560), le médiateur des différends de l'universelle nation des Nazaréens (1740). Son ambassadeur a la préséance. A mesure que les autres États furent représentés à Constantinople, ils aspirèrent à obtenir les mêmes avantages pour leurs ressortissants et ils y réussirent, après avoir profité d'abord de la protection générale par la France. Il y eut des allées et des reculs pour les Anglais entre 1587 et 1607. Les privilèges des marchands vénitiens remontent très haut, avons-nous dit. La Pologne eut aussi ses traités particuliers (Carlowitz, art. 7). Finalement, il arriva que chaque puissance représentée à Constantinople eut une action indépendante.

Que devint alors la protection spécialement accordée dès le principe à la France sur les Lieux saints de Jérusalem et ailleurs ? Voici venir la maison d'Autriche. L'article XI de Passarowitz, confirmant l'article XIII de Carlowitz (1699) et des précédents qui remontent certainement à 1615, dit : *Augustissimi et potentissimi Romanorum Imperatori solemni ad Portam ottomanam legati licitum sit commissa circa religionem et loca christiana visitationis in sancta civitate Jerusalem aliisque locis ubi ecclesias habuerint, exponere atque instantia facere...* » Cet article est répété dans le traité de Belgrade (art. 9), conclu par la médiation et sous la garantie de la France, ainsi que dans l'article 12 du traité de Szistow (1791).

En vertu de ses traités, notamment en 1809, l'Autriche intervenait auprès de la Porte, et les établissements catholiques d'Europe en Bosnie, Albanie, etc., passaient, ou restaient sous la protection de la maison d'Autriche, ainsi que ceux de la Moldo-Valachie et de la Serbie jusqu'à l'affranchissement, sans qu'aucune autre puissance vînt s'y interposer. En outre, pour avoir été pendant un demi-siècle héritière des droits de la république de Venise, l'Autriche s'attribue, en fait, le protectorat des coptes unis en Égypte. Dans les autres contrées de l'empire ottoman, il ne fut rien altéré en ce qui concerne la protection par la France des religieux, cette protection que le protocole de Londres, du 5 février 1830, appelle « un patronage spécial », et qui, dans ce protocole, fut alors reconnue explicitement par la Grande-Bretagne et par la Russie.

Entrons dans quelques détails sur les applications.

V. — QUELQUES APPLICATIONS

Il n'y a pas dans l'empire ottoman et particulièrement en Palestine que des catholiques. On y compte des religionnaires que l'Église catholique considère comme hérétiques ou schismatiques. Les plus nombreux, de race grecque ou arabe, forment la communion dite *orthodoxe*. Ces acatholiques ne sont pas placés sous la protection de la France. Ils possèdent certains sanctuaires soit à eux seuls, soit en communauté avec les catholiques. Enfin la propriété de certains sanctuaires est contestée. De ces trois chefs, il naissait et il naîtra toujours des conflits.

Pour la solution de ces conflits, les acatholiques ont comme défenseurs soit l'autorité territoriale ottomane, soit une puissance étrangère (ce n'est pas le lieu de discuter de quel droit et à quel titre). Les catholiques ont pour défenseur de leurs droits le protecteur officiel, c'est-à-dire la France. Rappelons seulement quelques exemples significatifs de son intervention.

En 1840 et en 1852, deux religieux furent assassinés, le P. Thomas à Damas, le P. Basile à Alep. Le gouvernement français poursuivit seul la punition des coupables. Les documents publiés et mes propres archives ont omis de parler de la nationalité des victimes. Cette omission seule ne prouve-t-elle pas que la qualité de religieux a été la *cause* de l'intervention?

Voici venir, non plus les personnes, mais les établissements. La grande coupole du saint Sépulcre couvre des sanctuaires communs aux différentes communions chrétiennes. En 1808, le feu prit, ou fut mis à cette coupole. En 1811, les orthodoxes seuls la reconstruisirent : ils substituèrent des peintures et des inscriptions grecques à celles qui y étaient latines avant l'incendie. En outre, les Latins se plaignaient que plusieurs sanctuaires leur appartenant *ab antiquo* eussent été usurpés par les autres communions. En 1851, le gouvernement de la République française, en sa qualité de protecteur, entama, à Constantinople, une négociation à l'effet d'obtenir le rétablissement de l'état existant *ab antiquo*. La Porte ne pouvait rien objecter à l'intervention de la puissance protectrice, dont les droits ne furent alors contestés par aucune puissance...

Cette affaire eut un grand retentissement, et inspira des publications innombrables. L'une des plus curieuses, absolument introuvable aujourd'hui, *La Vérité sur la question des Lieux saints par quelqu'un qui la sait* (imprimé à Malte? *absque diei indicatione*), est de Fuad-Pacha, grand vizir. La situation diplomatique y est nettement précisée : « Ce n'est pas la première fois que la France a fait de cette question une affaire diplomatique. La première république défendait aussi chaleureusement les intérêts des Latins que les rois très chrétiens. Cette même république qui... réclamait, par son représentant à Constantinople, en faveur des jésuites et des privilèges des Lieux saints... La Turquie n'avait ni traité ni tout autre acte qui pût donner à la Russie le droit d'une prétention légitime à une ingérence directe dans l'affaire de Jérusalem... La situation où se trouvait la Turquie entre deux puissances, l'une armée d'un traité, l'autre de son influence sur la population grecque de la Turquie... »

Le gouvernement français obtint alors des satisfactions qui, sans aller jusqu'au bout du droit, avaient une grande valeur, ne fût-ce que pour arrêter le cours d'un envahissement séculaire.

Cependant la coupole, réédifiée hâtivement par les Grecs après l'incendie de 1808, menaçait ruine. Comme il a été déjà indiqué, la coupole couvre des sanctuaires dont des sujets ottomans ont la jouissance. Il serait très ardu et assurément oiseux de spécifier à quel titre la Russie intervint. Ce n'était pas toutefois en vertu de l'article VII de Kutchuk-Kainargi, qui est devenu caduc (1). Ce qui a créé ici le droit, c'est l'accord de trois puissances indépendantes, lequel ne lésait les droits d'aucun autre État. Le 5 septembre 1862, il fut signé à Constantinople entre la France, la Russie et la Porte un protocole par lequel les trois États pourvoiront à la reconstruction de la coupole à *frais communs* et à parts égales. Il est prescrit aux architectes, l'un français, l'autre russe, d'éviter toute inscription ou emblème de nature à provoquer les susceptibilités d'aucune des communions chrétiennes. Ainsi fut-il fait.

(1) Voir l'introduction aux *Négociations relatives au traité de Berlin*. Paris, Leroux, p. 29.

Cet arrangement a été conclu et exécuté aux frais des seuls contractants, sans l'intervention d'aucune autre puissance catholique que la France. C'est en principe la consécration des Capitulations françaises. En fait, il y a eu concession sur l'état de 1740 et progrès sur l'état qui a suivi l'incendie de 1808; mais le principe de l'intervention de la France seule, comme puissance catholique, a été sauvegardé.

Une querelle survenue à Bethléem en 1873 fut terminée favorablement à la suite d'une négociation entre le comte de Vogüé, ambassadeur à Constantinople et la Porte.

L'idée de nationalité — ou comme on dit, en Orient, le phylétisme — est en train de prendre partout le pas sur tout le reste, non seulement parmi les populations de l'empire ottoman, mais en Europe. Il s'est établi peu à peu, sans que la chose ait été écrite, que, si le religieux latin relève de la France en qualité de religieux, il relève, comme personnalité humaine, de l'ambassade de son pays. Au commencement de l'année 1880, un moine latin est battu et dévalisé entre Jérusalem et Bethléem. Le supérieur réclame l'intervention du consul de France, intervention qui est contestée par le consul d'Italie, le moine étant italien. Le conflit est porté devant les ambassades respectives. L'ambassadeur d'Italie décida que l'affaire relevait du consulat de France, protecteur des religieux latins. Le consul d'Italie était seulement invité à assister au jugement.

Vers la fin de 1888, on a beaucoup parlé d'une circulaire adressée par la congrégation de la Propagande aux missions du Levant pour leur recommander la soumission au protectorat de la France, surtout en ce qui concerne les écoles.

Le 17 novembre 1896, entre Marasch et Zeitoun, les soldats turcs, commandés par un officier, Mahzar-Bey, assassinent un religieux franciscain, le P. Salvatore. L'ambassadeur qui représentait et qui représente encore la France à Constantinople, n'est pas homme à laisser péricliter les droits séculaires et les devoirs incombant à la France depuis quatre siècles : il réclame la punition du coupable... « L'ambassadeur italien, écrit M. Cambon (n° 183), a également remis une note à la Porte au sujet du P. Salvatore, sujet italien ; mais M. Pansa m'a, dès le premier jour, témoigné le désir d'agir dans cette triste affaire complètement d'accord avec moi. » Dans une communication ultérieure, M. Cambon précise correctement le rôle de chacune des ambassades (n° 185). « Il reste à notre agent à Zeitoun le devoir d'établir d'une manière positive les conditions dans lesquelles a été accompli le meurtre du P. Salvatore et la nature exacte des pertes subies par les Pères franciscains. Ceci ne concerne que nous, puisqu'il s'agit d'intérêts religieux, dont nous avons seuls la défense. M. Barthélemy d'après mes instructions, doit se livrer à une enquête minutieuse. Le consul d'Italie participera à cette enquête en raison de la nationalité de la victime, mais uniquement comme représentant les intérêts de la famille. »

« J'ai profité d'une audience que m'accordait aujourd'hui le Sultan pour l'entretenir du meurtre du P. Salvatore. Sa Majesté, très impressionnée par mes observations sur l'effet produit en France par cette atrocité, a désigné l'un de ses aides de camp pour faire une enquête en présence de notre agent et m'a promis justice (n° 194). »

Sur la demande du sultan, M. Cambon désigne le commandant Vialar pour le représenter à cette enquête (n° 195). La commission d'enquête s'est réunie. Le procès-verbal turc ayant mentionné la présence *officieuse* de l'officier français, M. Cambon enjoignit à M. de Vialar de faire rayer le mot. Finalement le principal coupable fut jugé et condamné (1).

VI. — LES CONGRÈS EUROPÉENS

Il nous reste à dire quelques mots de la façon dont les Capitulations ont été traitées, dans les deux derniers congrès européens. Pour éviter toute erreur, répétons que les Capitulations concernent les étrangers résidant ou voyageant en Turquie et leurs établissements. Le protectorat des raïas ou sujets du Sultan est une tout autre question à ne pas confondre avec celle des Capitulations.

Au congrès de Paris en 1856, Aali-Pacha donna communication du Hatti-Humayoun de 1856 (p. XIII).

A la XIVe séance, le premier plénipotentiaire « Aali-Pacha attribue toutes les difficultés qui entravent les relations commerciales de la Turquie et l'action du gouvernement ottoman à des stipulations qui ont fait leur temps. Il entre dans des détails tendant à établir que les privilèges acquis par les Capitulations aux Européens nuisent à leur propre sécurité (!) et au développement de leurs transactions en limitant l'intervention de l'autorité locale; que la juridiction dont les agents étrangers couvrent leurs nationaux constitue une multiplicité de gouvernements dans le gouvernement et, par conséquent, un obstacle à toutes les améliorations. »

Soit par inconscience, soit qu'ils fussent encore éblouis par la « haute valeur » qu'ils venaient d'attribuer eux-mêmes, non au Hatti-Humayoun, mais à la communication qui leur en était faite, les plénipotentiaires reconnurent la nécessité de reviser les Capitulations (voir l'article XXXII du traité).

(1) Les pièces citées sont tirées du Livre jaune, 1893-1897; Affaires d'Arménie.

Cet accès de candeur ne fut pas de longue durée. Loin de s'être améliorée, la situation intérieure devint pire sous tous les rapports, tandis que l'invasion des Tcherkesses émigrant de Russie multipliait les violences. En 1860, le grand vizir fut chargé d'une mission intérieure qui ne produisit aucun résultat. Enfin, dans les années 1866 et 1867, il fut ouvert une sorte d'enquête ou plutôt une consultation de médecins sur la manière de réformer la Turquie. L'espace ne permet pas d'insister ici sur ce curieux épisode que nous avons exposé ailleurs (1). Disons seulement que le marquis de Moustier réclamait l'application du Hatti-Humayoun, tandis que la Russie demandait la décentralisation et la diversité, opinion qui n'est pas à laisser de côté, car il est difficile, dans un pays si diversifié, d'appliquer les mêmes remèdes depuis le Kurdistan jusqu'à Bengazy et depuis Hodeidah jusqu'à Seraïevo. Le cabinet de Vienne, présidé alors par Beust, se prononça très catégoriquement pour la décentralisation. Cette consultation des trois puissances n'a rien perdu de son intérêt pratique; les mêmes questions sont encore à l'ordre du jour.

Transportons-nous maintenant au congrès de Berlin. Dans la sixième séance, lord Beaconsfield, avec sa légèreté légendaire, déclare que son impression est « que les Capitulations sont destinées à disparaître». Le congrès n'a pas suivi cette piste. Non seulement, les Capitulations ne furent ni modifiées ni abolies dans les contrées qui demeuraient sous l'administration directe du sultan; mais les articles 8 et 20 en prescrivirent le maintien dans les provinces devenues semi-indépendantes de Bulgarie et de Roumélie orientale. Par les articles 37 et 38, elles furent maintenues provisoirement dans la Serbie qui devenait indépendante et par les articles 48 et 49 dans la Roumanie également affranchie, bien qu'il puisse être soutenu que les Capitulations n'ont jamais été applicables dans les contrées qui avaient capitulé (2).

Notons en passant que, dans la discussion relative à la Bulgarie, le comte Chouvalov a demandé qu'on ne mît pas le mot *usages* à la suite du mot *Capitulations*. M. Desprez a montré avec beaucoup d'à-propos la nécessité de maintenir le mot incriminé. Où irions-nous, grands dieux! dans les pays même les plus *légiférés*, si l'on ne pouvait recourir judiciairement aux usages, surtout dans la campagne (VIe protocole)!

Arrivons, pour en finir, au traité de Berlin.

(1) Dans l'introduction aux *Négociations relatives au traité de Berlin*, p. 71 et suivantes.

(2) C'est là une opinion toute personnelle. Le prince Couza, qui avait beaucoup d'esprit, répondit à un agent qui le sommait de répondre *oui* ou *non* sur la reconnaissance des Capitulations : « Je ne puis pas dire si je *reconnais* les Capitulations ; je ne *les connais pas*. »

L'article 62 a consacré les libertés religieuses des raïas, ce qui est étranger à ce qui nous occupe : ce ne sont pas là des Capitulations. Le paragraphe suivant vise, au contraire, les étrangers :

« Les ecclésiastiques, les pèlerins et les moines *de toutes les nationalités* voyageant dans la Turquie d'Europe ou la Turquie d'Asie jouiront des mêmes droits, avantages et privilèges. »

Le paragraphe relatif au mont Athos suscitera une observation : « Les moines du mont Athos, *quel que soit leur pays d'origine*, seront maintenus dans leurs possessions et avantages antérieurs et jouiront, *sans aucune exception*, d'une entière égalité de droits et prérogatives. » Or, parmi ces moines, il y a un grand nombre et, je crois, une majorité de sujets ottomans. Les mots soulignés démontrent qu'ils sont assimilés ici aux moines russes, serbes, roumains, bulgares. Chacune des puissances signataires pourra réclamer l'exécution de cet article pour les raïas comme pour les étrangers. C'est un accroissement des Capitulations au profit des raïas.

Les paragraphes que nous avons réservés sont les plus importants pour le sujet qui nous occupe : « Le droit de protection *officielle* est reconnu aux agents diplomatiques et consulaires des puissances en Turquie (même non contractantes à Berlin) tant à l'égard des personnes sus mentionnées que de leurs établissements religieux, de bienfaisance et autres dans les Lieux saints et ailleurs. »

C'est la confirmation officielle des Capitulations.

Enfin l'article 62 ajoute :

« Les droits acquis à la France sont expressément réservés, et il est bien entendu qu'aucune atteinte ne saurait être portée au *statu quo* dans les Lieux saints. »

C'est la confirmation officielle, par la Turquie et par les grandes puissances, de la situation privilégiée que la France occupe *ab antiquo* pour la protection officielle des *religieux* latins et de leurs *établissements*.

A. d'Avril.

L'ÉPOUSE

Nouvelle.

Jusque-là, dans le destin de Robert-Charles, rien que l'amour, rien que l'éternelle angoisse suivie de l'éternel apaisement, le doux échange où l'on fait le sacrifice de tout orgueil à un être de grâce et de volupté. Mais, vers la quarantaine, un tournant brusque, une maîtresse perdue sans qu'il y eût humiliation, ni forte souffrance, et l'homme libre, fatigué de donner son être entier à la dissolvante passion,

se prenant à la fièvre d'une brûlante, d'une ambitieuse activité. Des mois exquis alors, une chance merveilleuse qui, presque toujours, accompagne le début des fortes entreprises, et Robert occupant une situation enviée dans le monde particulier des sociétés savantes qu'il a choisi comme théâtre, où d'ailleurs on l'attendait avec quelque découragement, depuis des longues années.

Il s'y délecta. Le travail, la forte réalité matérielle des expériences après la langueur pâmée des rendez-vous, ce lui furent des sensations de virilité et de robustesse. On lui connut le sourire tranquille des occupations innocentes, et il eut les distractions, les absorptions infinies de ceux qui jonglent avec des mouvements d'atomes ou avec des groupements de chiffres. La passion tourna ses lourdes vagues vers des efforts de pensée, la femme parut lointaine à cet amoureux raffiné, auquel jadis nulle grâce d'elle ne demeurait indifférente. Deux années ainsi. Les mille attaches de l'habitude et le miel de la gloire, le charme des travaux qui réussissent, la chaude intimité d'une maison tenue par sa mère, tout semblait devoir rendre définitive à Robert cette phase de sa vie. Il songeait même à un paisible mariage, et il laissait, sans hâte, les complaisantes marieuses lui chercher une femme.

Un soir de janvier, il se livrait à ces expériences sur les corps phosphorescents qui occupent la pensée de presque tous nos grands physiciens actuels, et il passait alternativement de la chambre noire où se trouvaient ses appareils à son cabinet de travail, où il notait à mesure les observations faites, afin de les confronter avec ses hypothèses, quand le timbre de l'antichambre vibra. Robert, l'œil fixé sur un point de lumière violette, se crispa à l'ennui d'une visite. Cependant la bonne ouvrit. Deux voix de femmes alternèrent. Robert s'enfiévra davantage, tout entier à son expérience. Il espéra que sa mère saurait éconduire la visiteuse. Cet espoir parut d'abord se réaliser, les voix se firent confuses en un lointain salon; mais enfin la mère parut dans le cabinet de travail, car elle ne permettait point à la bonne d'y entrer.

— Robert!

Il vint morose, mais avec le vague sourire qu'il avait toujours pour elle et où son ennui s'attendrissait. Elle dit :

— Il y a là une dame que je ne connais point, qui voudrait te parler.

— Jeune?

— Non.

— Charité?

— Je le crois.

— Tu pourrais lui donner, mère.

— Elle a tellement insisté pour te voir.

— Est-ce qu'elle me connaît?

— Elle dit qu'elle te connaît.

— J'y vais.

Il ôta sa veste de laboratoire, mit un veston de ville.

Un je ne sais quoi l'émouvait dans cet incident banal peut-être, parce qu'il se produisait à une heure inaccoutumée, ou encore parce que la dame avait jeté quelque émoi dans le cœur de la mère et que cela se reflétait sur sa physionomie. Au salon, son regard enveloppa curieusement l'étrangère. Il s'expliqua tout de suite l'impression qu'il avait ressentie à travers sa mère, car il flottait sur la figure de la dame comme un réseau d'inquiétudes, — des inquiétudes jamais fixes, inopinées, ainsi qu'on les concevrait de gens habitués à d'éternelles surprises. Elle se leva avec quelque agitation, et d'abord, Robert crut qu'elle était folle. Mais il s'aperçut tôt qu'elle ne l'était pas. Elle parla en effet de la manière la plus lucide et la plus calme, encore que sa demande semblât extraordinaire; elle priait Robert de l'accompagner chez elle.

— Je suis venue vous demander cela sur la prière de ma fille *malade*... Elle s'occupe, Monsieur, des mêmes travaux que vous, elle désire votre visite, et moi je vous supplie d'avoir cette charité... Votre présence la sauvera d'une crise affreuse... Je ne sais vraiment ce qui arrivera si vous refusez!

— Mais, Madame, dit Robert, songez à la folie d'une pareille requête.

« Il est neuf heures du soir!

— Je sais que c'est fou, Monsieur, dit la dame avec un triste sourire, mais aucun retard n'est possible. La crise aurait lieu cette nuit même.

Elle s'arrêta. Elle eut un geste d'aliénée, mais ce paraissait un geste acquis, car elle exprima de nouveau des pensées très saines dans leur ferveur:

— Ah! Monsieur, certes, je suis confuse de vous déranger ainsi; mais laissez-vous persuader. Je vous assure que vous sauverez ma fille d'une crise. Elle s'est mis en tête de vous voir, de vous voir tout de suite. J'ai vainement essayé de lui faire comprendre... Quand j'ai vu qu'elle s'obstinait, qu'elle devenait sombre, que la *chose* allait venir, cette *chose* qui lui fait tant de mal et qui me torture, je me suis décidée, je suis venue, je me suis dit que vous étiez un homme, que vous auriez du courage, que vous feriez cette aumône de votre présence à une pauvre *malade*.

Robert, quoique embarrassé, gardait trop au fond de lui sa vie de passion pour ne pas prendre goût à cette aventure.

— Si je vous comprends bien, dit-il, il s'agit de satisfaire une lubie de malade?

— C'est cela même, Monsieur. Voulez-vous que je vous donne mon adresse ou préférez-vous m'accompagner?

— Je vais avec vous, dit le savant. Attendez-moi deux minutes!

Le temps de prendre congé de sa mère et Robert revint. De son trajet avec l'étrangère, dans le petit omnibus de Montmartre où il se laissa mener par distraction, il conserva un souvenir très romanesque, à cause sans doute du violent contraste entre le début et la fin de sa soirée. Une humanité pleine d'agitation allait sur les trottoirs, entrait dans la lumière, plongeait dans l'ombre. Certains débits, dans le pâle et éblouissant étain et le reflet des glaces, ruisselaient de clarté; et les hommes s'y pressaient ainsi que des mouettes tourbillonnant autour d'un phare. Ce semblait à Robert une foule passionnée, sauvage, en route pour de fanatiques prières ou pour des révoltes. Quelque faces blanches où la confuse extase de l'absinthe s'immobilisait en un lourd sourire, quelques visages abandonnés de femmes amoureuses attiraient invinciblement le rêve et l'émotion. Tous, jeunes et vieux, s'embarquaient sur le fleuve sentimental, dérivaient vers le plaisir, vers l'ivresse, vers la colère, ainsi que s'embarquent des nomades sur une rivière, dans l'éternel espoir de l'aventure. Que de fois lui aussi, Robert, s'était confié au grand flot. L'amour ou la jalousie tenait son âme entière. Ah! divinité de la femme, petits pieds de la maîtresse, robe flottante sur des hanches merveilleuses... Et soudain tout parut vide à Robert en dehors de cela. La paix noble du travail ne peut fermement orienter un destin comme le fait l'amour.

A mesure que l'omnibus entrait dans des quartiers plus populaires, la passion surgissait davantage. Robert avait peine à contenir son cœur. Il lui vint des caprices, comme de manger une crêpe ou d'avaler une douzaine d'huîtres. Il eut envie de marcher avec les autres, le long du trottoir, ou de se mêler à des groupes au coin de la rue.

— C'est la vie, la vie, murmurait-il. Et ce mot résonnait en étranges douceurs, en voluptés fraîches comme le goût des fruits ou délicatement raffiné comme le contact de molles étoffes. Au haut de la rue Clignancourt, quand la voiture s'arrêta, Robert se vit à des lieues de son laboratoire, de son cabinet de travail. Il marcha avec une sorte de fièvre à la suite de l'étrangère, séduit de plus en plus par l'imprévu de cette histoire, ne songeant même pas, dans sa tranquille bravoure, à la possibilité du guet-apens. Cependant l'haleine du soir fraîchissait à mesure. Il survint un coin émouvant de ciel sur un coin émouvant de Paris. La sensation d'espace ainsi qu'au bord de la mer venait par-dessus la ville confusément phosphorescente. Au delà du papillon lumineux des lanternes, on ne sait quelle voie lubréfiée, et qu'on sentait limpide à travers l'obscurité, menait au firmament. Or, c'est de cela, de l'ombre, des lueurs, de l'étendue, du mystère et de l'infini que nos passions sont grandes. Robert en soupira d'angoisse. Il eut le violent contraste sentimental qui seul à ces heures satisfait l'âme, il mêla l'ardeur de vivre à l'acceptation désespérée de la mort. Il goûta, proche de l'extase inassouvie, l'épouvante lourde du sépulcre. Arrêté involontairement une minute par ce singulier revif de tant d'exaltations anciennes, il fallut, pour le sortir de sa rêverie, la main de la vieille dame.

— Oh! venez, Monsieur. *Elle* nous attend.

Il la regarda à la lumière d'un bec de gaz. Elle avait encore plus que tantôt, à cause du vent qui lui ébouriffait les cheveux, une expression d'inquiétude et de folie. Mais ses paroles démentaient l'apparence: elles étaient toujours parfaitement coordonnées. D'ailleurs, folie ou non, rien ne pouvait plus le faire reculer. Il monta donc jusqu'au cinquième étage d'une maison modeste. La vieille dame sonna. Une voix jeune, mais trop vibrante, trop tendue, demanda de l'intérieur.

— Est-ce toi, mère? Le ramènes-tu?

— Oui.

La porte fut débarricadée, des verrous tirés, une chaîne défaite et, tenant à la hauteur du visage une grande lampe à abat-jour, il parut une prodigieuse apparition de grâce étrange, une fille très blonde, les cheveux flottants, en une robe d'étamine écrue, avec seulement un nœud d'un bleu vif soulignant, mollissant, purifiant l'éclatant visage, la bouche finement entourée du sourire, les yeux purs ruisselants de lueurs d'ardeur, d'extase.

— Oh! vous voilà, dit-elle.

Passionnément elle regarda Charles, devenue presque farouche dans cette attention. Et il eut le pressentiment de la crise dont parlait la dame; il découvrit dans le durcissement de cette figure, dans les beaux traits altérés, quelque chose de semblable à un ouragan qui s'avance en automne par-dessus les blés mûrs et qu'on voit venir de loin. Autour d'elle une atmosphère de fièvre, mais si brillante, si émouvante de beauté qu'on oubliait la pitié pour l'admiration. Charles n'échangea qu'un regard avec la vieille dame, et cela suffit. Il s'expliqua le frisson qu'il avait éprouvé, le pressentiment de la folie mêlée à cette aventure, et aussi comprit-il le secret gardé sur le genre de la maladie. S'il fut mal à l'aise d'abord, bientôt il se reprit, mais nulle curiosité savante ne profana cette minute. Il ne connut que la sympathie. Il est peut-être étrange de dire que ce fut lui, le lucide, qui s'humilia en pensée devant la fille. Désordonnée, tremblante, frémissante, la vie s'échappait d'elle ainsi que les grandes flammes délirantes qui s'élèvent d'un feu de bois, mais que d'abondance, que de grâce mystique, de force impulsive! Avec cela nul mal physique, un air de santé parfaite, le

teint frais, les mouvements sûrs et d'une souplesse entière.

— Je l'ai gardée près de moi, Monsieur, ma Claire chérie, murmura la mère ; mais je crains les crises, quoiqu'elle ne les ait qu'à de rares intervalles. C'est qu'on pourrait me l'enlever, si on savait !

Robert écoutait ces paroles dans un grand malaise, car la fille avait l'air de les comprendre. Toutefois, elle ne s'en émut pas, ainsi qu'il est habituel dans cet état ; elle les interpréta sans doute d'une façon qui les justifiait au regard de sa démence. Pour le moment, il était visible que la crise s'éloignait. Sans perdre son sublime égarement, sa physionomie tendait plus vers l'extase heureuse que vers l'incohérence tragique. Elle fit asseoir le visiteur près d'elle, elle lui parla longuement. La forme caractérisée de son délire était de se croire savante, mais il faut reconnaître que tout n'était pas illusoire dans cette prétention. Robert, qui n'avait pas le dédain facile, admirait qu'elle pût s'exprimer avec tant de soudaine profondeur. Elle émit même sur l'aimantation des données si nettes qu'il en tressauta de surprise. Ce ne furent que des éclairs ; en général le fond manquait, la pensée flottait. Une chose demeura cependant, d'un charme inépuisable, c'est que la science servait à la jeune fille de motif à une poésie délicieuse du sentiment. En elle, cette tendance obscure, et que tout inventeur connaît, à chercher des équivalents moraux aux phénomènes physiques, trouvait quasi sa perfection. La tendresse de la femme pénétrait, réchauffait délicieusement la froideur du phénomène. Une bonté raffinée, des mots de caresse et de grâce remplaçaient l'habituel vocabulaire.

Robert subit le charme, très vivement surpris de voir éclater cette imprévue démonstration du *tout est en tout*. Il laissa la jeune fille répandre ces fleurs du désert, sans hâte. Il ne lui fit point d'objection. Ce fut elle qui, à la longue, désira des réponses. Le savant les sut donner avec une bonne grâce et un sérieux qui rassurèrent la pauvre fille. Et alors une douceur singulière leur vint à tous deux. Lui ne se lassa point de l'entendre. Les mots n'étaient plus ici que des lueurs, des reflets posés sur un fond de rêve ; ils ouvraient au hasard les fenêtres de la mémoire, et, par échappées confuses, laissaient voir le vaste monde ; si rien n'était lié, cependant il demeurait une impression persistante de poésie, de noblesse, qui pouvait passer pour une orientation. Jamais Robert, esprit d'ordre et d'étroite coordination, mais passionné et imaginatif, ne comprit mieux qu'il peut se trouver une élégance, une harmonie dans le délire. Sans aucun doute cette folle avait une âme délicieuse et cette âme triomphait du chaos, fleurissait sauvagement comme la nature aux premières époques. Il s'y ajoutait une sympathie brûlante d'elle à lui, un effort passionné de plaire, un *bouleversement* infiniment touchant, dans cet esprit déjà bouleversé.

Quand il la quitta vers minuit, elle était pleine d'éclatante fièvre, mais de fièvre salutaire, qui conjurait toute crise. La mère, humble et ravie, se perdait en une gratitude presque servile.

— C'est la première fois, Monsieur, la première fois qu'on la rend aussi heureuse. Ah ! que vous êtes bon, Monsieur... que vous l'avez bien comprise !

Comprise ! Il y songeait en descendant à tâtons l'escalier. Le mot était juste, pourtant. Il l'avait comprise, il avait été fou : car comprendre c'est partager l'état d'un autre être. Et ma foi, que neuve et charmante cette compréhension ! N'avait-il point vécu en des contrées où la terre est ainsi folle et plus adorable mille fois qu'aux paysages d'ordre ou de majesté ? Il y pensa en regagnant à pied la rive gauche, et le vent tiède, plein de caprice, la ville midormante, mi-éveillée, tout lui parut participer du gracieux désordre de la folle. Il s'endormit, après avoir rassuré sa mère, mais durant son avant-sommeil, cette molle période où la volonté faiblit doucement avant de s'abandonner, il revit Claire, ses yeux magnifiés, ses ruisselants cheveux, et elle se trouvait entourée de son atmosphère de délire comme de lueurs, comme de reflets, comme de pétales versicolores. Il prenait tant de plaisir à cette vision qu'il se sentit à regret entraîner dans l'inconscience.

* * *

Le calme du cabinet de travail, le lendemain, ces notes fraîches, ces dispositifs prêts à servir, l'étonnèrent d'abord comme des choses déjà lointaines, et il fallut quelques heures avant qu'il retrouvât son ardeur. Par exemple, alors, il l'eut bien. Et à mesure que la science régulière rentrait en lui, il voyait disparaître l'étrange état d'esprit de la veille. Il regoûtait la joie sereine de la claire raison, la satisfaction infinie de mener sa pensée par les grandes voies de la logique, de la conduire, en pleine possession de soi, vers un but affirmé. Avec les jours, cette disposition se fortifia en lui. Justement, la piste qu'il suivait s'annonçait merveilleuse, et il réussit si bien deux expériences fondamentales que du coup il adora son labeur, s'éprit de la science, se railla des vaines émotions de la soirée de Montmartre, comme il l'appelait, et même oublia tout à fait qu'il existait des sensations désordonnées et des démentes gracieuses capables de troubler un savant. Deux articles publiés dans une revue spéciale lui valurent les félicitations unanimes de ses confrères, et il dut s'engager à donner une conférence publique en l'hôtel des Sociétés savantes. Ce fut un mercredi soir ; le temps était beau ; il partit de chez lui en donnant le

bras à sa mère, ne voulant laisser à personne le soin de la placer, et sachant d'ailleurs que ces petites prévenances la comblaient de joie, il entra dans la salle, se mit en quête d'un bon fauteuil. Une exclamation les arrêta. La mère de la folle se tenait devant eux, et, un peu en arrière, la folle elle-même, dans une toilette adorable.

Robert fut tellement ému de la voir belle et toute vibrante d'une exaltation intérieure, qu'il en perdit un instant le souffle. Elle le regardait, avec des yeux de mystère, plus frais que des pétales lavés d'une subite averse. Mais elle ne parla point. *Elle savait* que ses paroles seraient discordantes avec le milieu. Robert en conçut le plus singulier plaisir, le même qu'il eût éprouvé devant le silence complice d'une amoureuse, une sorte de fierté à être ici le confident. Et l'attitude de la folle ne démentait pas cette interprétation, dans son dédain de tous autres que l'unique ami.

Robert obtint que les deux dames fussent placées auprès de sa mère. Il eut quelque distraction au début de sa causerie, mais en somme il s'en tira bien. Un mouvement involontaire le tournait sans cesse vers la folle. Elle l'écoutait dans l'extase, elle le suivait avec une émotion concentrée que beaucoup de personnes remarquèrent et quelques-unes non sans jalousie. Nulle félicitation ne fit autant de plaisir à Robert que le compliment qu'elle lui adressa quand il rejoignit ces dames après la séance.

— C'était bien, dit-elle, et vous étiez beau!

Naïveté fervente où il sentit passer tout à coup le souffle de l'amour, si bien que, rentré chez lui, il ne put trouver la grâce du sommeil. Il demeura la nuit entière dans cet état d'angoisse où jette l'approche de la passion à ceux qui connaissent son empire. Mais en vérité, pouvait-il aimer une folle? Pouvait-il croire qu'elle aimerait jamais, qu'elle aurait vers un homme une préférence assez obstinée, assez consciente pour légitimer la possession? Et d'ailleurs, on n'épouse pas une folle. La loi les met en interdit. Ce serait une sorte d'abus, une sorte de crime. De ce point de vue la chose paraissait si redoutable à Robert qu'il se sentait prêt au renoncement. Puis la jolie figure revenait, l'être infiniment adorable et qui, sans doute, avait droit aussi à l'amour.

« Mais aime-t-elle, aime-t-elle? Sait-elle seulement ce que c'est que s'aimer? » Il demeura des jours dans cette incertitude angoissée, puis, ainsi qu'il est ordinaire, son âme, sous une impulsion irrésistible, se familiarisa avec le danger. Le désir de revoir l'admirable folle domina toute contradiction. Il fut chez elle. C'était le soir encore, mais sous une grande lune d'argent. Paris au pied de la butte semblait trempé par une ruisselante averse. Une mélancolie passionnée le reprit devant la Ville où son pauvre rêve lui parut effroyablement éphémère parmi les milliers de rêves qui, à cette heure même, jaillissaient du cerveau des tristes humains. L'espace est poignant pour l'amant de la créature et le frileux amour est fait pour le nid.

Cette contemplation d'une minute, la majesté du ciel, les limpides glaces de la clarté, rendirent à Robert la folle plus douce. Elle lui apparut un bijou délicat où la turquoise se mariait tendrement avec l'or. Bien que la visite fût imprévue, Claire était mise avec un soin délicat. Une robe lâche, de velours noir, ornée de sobres dentelles blanches, paratt son corps sans le raidir, et rien n'avait plus de grâce que ce visage exalté, d'une captivante pâleur, que ces grands yeux un peu farouches, d'un bleu avivé par le deuil des cils et des sourcils, que cette bouche mobile comme une bouche d'enfant qui sanglote et cette beauté des attitudes, ces jolis reploiements, ces jolis redressements d'un corps sain, chaste et libre. Il s'oublia de longues heures avec elle. Ils parlaient tous deux avec incohérence, dans le même usage des mots que la première fois, rien que des mots reflets, des mots nuances, des mots corolles fugitives, nuage qui passe, souffle de tempête... Mais une poésie réelle, profonde, sourdait du chaos. La folle, livrant ses traits au charme de cette heure, arrivait ainsi à une sorte d'unité.

Quand il se retira, grisé, tout étourdi, Robert sentit que son destin était prononcé. Claire tenait son âme entière. Il dut abandonner ses travaux. Le magnifique effroi de la passion troublait toute analyse. D'ailleurs, il traversait la phase où l'on essaie encore de lutter, et alors l'abandon à la science, loin de l'aider, le mettait sans force à la merci de l'amour. Il lui fallait regarder en face le danger, ne l'oublier jamais, y tendre toutes ses énergies : ainsi il parvenait à s'empêcher de courir auprès de l'impossible aimée. Car il la jugeait d'autant plus impossible qu'il s'était plus approché de la réalité. Comment obtenir, sans croire à une supercherie, l'aveu d'une pauvre folle? Claire d'ailleurs ne montrait qu'une ardente et chaste sympathie. Jamais son beau regard de fleur ne se perdait même à de pudiques tendresses féminines. N'y aurait-il pas crime à éveiller des sens assoupis dans l'innocent désordre de l'intelligence? Porter un trouble passionnel dans une âme démente n'était-ce pas offrir la délicate folle en holocauste à de cruelles voluptés?

Où s'arrêterait ce trouble une fois né? Qui le réglerait, qui le dominerait?

Et Robert se rongeait là-dessus, pris, saisi dans les rets d'une polémique violente où son amour luttait en casuiste contre la vertu, contre le bon sens. A de certains jours, il croyait triompher, projetait quelque voyage, quelque aventure, mais il survint

un sentiment inattendu qui déconcerta définitivement le pauvre garçon. A sa troisième visite chez Claire, il trouva un cousin, jeune, et qui se montra à Robert dénué de scrupules. Rien n'empêcha la fauve morsure de la jalousie. Il eut beau se dire que la folle paraissait détester ce cousin, l'argument ne tenait point, devant ce doute que la jeune fille pût nettement marquer sa préférence, ni surtout lui garder le caractère qui convient à une amoureuse. Dès lors plus de raisonnements, plus d'hésitations. Robert alla voir chaque jour la chère enfant et, soi-disant, pour la *protéger*. Afin de mieux se garantir contre toute perversité, il invita les deux dames à venir voir sa mère. Ce fut là qu'il eut pour la première fois comme une révélation du singulier état d'esprit vers lequel marchait Claire. En effet, la folle se montrait avec Mme Charles d'une condescendance si affectueuse, d'une tendresse timide et implorante si marquée, qu'il devenait impossible de n'y pas découvrir les sentiments d'une jeune fille pour une future belle-mère. Cette découverte ravit Robert, mais, en renforçant sa passion, grandit encore ses angoisses. Car nulle marque extérieure ne montrait que Claire se fût éveillée à l'amour. Ses yeux gardaient leur flamme pure, leur extase tranquille et impersonnelle. Seulement, avec le temps, elle devenait plus humble en présence du savant, elle aimait à le servir, elle prenait quelques-uns de ses gestes, employait ses mots, participait avec ardeur à sa vie. Quand il n'était pas là, il arrivait qu'elle interrogeait sa propre mère ou la mère de son ami, et toujours ses interrogations portaient sur Robert. Ainsi, petit à petit, il lui vint une singulière amitié, elle apprit, en tâtonnant, à se retrouver dans sa propre âme, parce qu'elle y retrouvait toujours la même image et que toutes ses sensations, toutes ses idées se liaient maintenant à cette image. Elle subissait, d'autre part, la forte orientation sentimentale qui ne permet pas une grande complexité; de sorte qu'elle se simplifiait en même temps qu'elle se recueillait. Ces transformations échappaient à son entourage. Si Robert en avait la prescience, il l'attribuait à des yeux prévenus par l'amour. Il ne pouvait s'empêcher, toutefois, de reconnaître que la forme première de la folie, l'appétit immodéré de la science, passant au second plan, Claire ne lisait plus les Revues, avec une hâte gloutonne. Là encore elle semblait vouloir se rattacher entièrement à Robert, ne plus même satisfaire son orgueil de démente qu'à travers lui.

Lui tremblait chaque jour davantage au moindre pas de cette radieuse beauté. L'espoir et le découragement se remplaçaient si vite dans son âme qu'elle en demeurait désorganisée. Avec une attention anxieuse, il regardait ces traits éclatants, ces lèvres pures. Il épiait les moindres frissons et les paroles, comme les silences. Les yeux souvent se fermaient, geste nouveau chez elle, et qui annonçait on ne sait quel sommeil de l'exaltation. Enfin survinrent de longs mutismes, et certains regards de tristesse, de révolte, d'impuissance qui troublèrent Robert jusqu'au fond du cœur. Cependant les mois coulèrent sans apporter de changements notables. En réalité, Claire, de plus en plus lucide, se cachait de cette lucidité, comme d'une honte. Elle était demeurée très enfant, et en elle les pudeurs se levaient comme des fleurettes discrètes parmi les broussailles, la rendaient timide. Elle se voyait dans une sorte de nudité morale; ainsi Ève se vit après la pomme de science. Mais sa mère s'inquiéta; à la voir pâlir et se tenir coite, pleine de peureuse réserve, elle la crut malade. Elle le dit à Robert un soir qu'il était venu. Il voulut prendre le délicat poignet de la jeune fille, reconnaître la fièvre. Or, d'un geste elle retira sa main et tout de suite après se mit à rougir. La poitrine de Robert s'emplit d'un espoir.

Les semaines qui suivirent furent particulièrement troubles pour l'amant. La jeune fille se taisait, se concentrait, pleurait parfois. Ce pouvait être une nouvelle forme de démence, une forme mélancolique, mais alors l'attention qu'elle apportait à tout ce que disait Robert ne se serait point expliquée. Elle l'écoutait avec une passion recueillie de sa bouche, avec un balbutiement muet comme l'enfant qui se récite une leçon de mémoire. Robert n'osait entamer le sujet qui lui tenait au cœur, n'osait parler d'amour. Enfin l'excès des sensations amena la résolution de ce petit drame. L'été était venu; Claire et Robert regardaient ensemble les étoiles au balcon de l'habitation, sur la butte. Elle apparaissait divine, toute sa chair éclose, au printemps de l'amour, n'attendait plus que le baiser, si tentante en sa robe d'étamine écrue où il l'avait vue à leur première rencontre, si femme dans son attitude, avec un visage de vierge amoureuse, que Robert oublia la démence. Sanglotant, palpitant, en proie à la surhumaine volupté d'une passion qu'il contenait depuis si longtemps, il se jeta aux pieds de la chère fille et cria:

— Claire, que j'en doive vivre ou mourir, fais-moi sortir de l'affreux doute, dis-moi si je puis t'aimer?

Elle eut un frisson délicieux des épaules, elle regarda l'homme qui levait vers elle un visage suppliant, et tout à coup sa langue se délia.

— O bien-aimé, dit-elle, tu n'as donc pas vu que depuis des mois tu es ma lumière et mon ravissement... Mon maître, j'existe grâce à toi; ton seul esprit me guide. Sans toi, demain, je serais de nouveau une misérable folle, car c'est de m'être donnée à toi que la sagesse m'est venue.

Robert la prit dans ses bras; il eut tout à la fois la félicité de voir sur lui les yeux lucides, la honte charmante de l'enfant et l'idéale satisfaction de s'être créé à lui-même une épouse adorable, d'avoir triomphé des pesantes ténèbres par le divin amour.

J.-H. Rosny.

LE CONFLIT CONSTITUTIONNEL EN PRUSSE
de 1860 à 1866.

Un conflit des plus sérieux a éclaté en Prusse, entre la couronne et la Chambre des seigneurs d'une part et le Landtag de l'autre. Les ministres prussiens avaient présenté à cette dernière assemblée, il y a quelques semaines, un projet de loi dirigé contre le droit d'association et destiné à placer le droit de réunion sous l'arbitraire de la police. On sait que l'empereur d'Allemagne est aussi résolu à terrasser la révolution et le socialisme qu'à doter son empire d'une flotte de guerre formidable.

Le Landtag avait repoussé le projet de loi sur le droit d'association, ou, plus exactement, ne l'avait adopté que réduit à quelques clauses insignifiantes, ce qui revient au même. Ainsi mutilée, l'œuvre ministérielle fut portée à la Chambre des seigneurs qui la vota, mais après lui avoir restitué sa forme primitive. La loi est donc revenue devant le Landtag qui n'en a pas voulu plus que la première fois et l'a rejetée le 24 courant par 209 voix contre 205.

L'empereur Guillaume II, en prévision de cet échec, avait cru prudent, avant son départ pour les eaux norvégiennes, de renouveler son personnel ministériel un peu usé, et surtout d'y mettre en vedette l'homme sur lequel il compte pour livrer à l'opposition le bon combat, M. Miquel, ex-radical devenu l'homme de l'empereur. L'influence de l'ancien chancelier de fer dans ce remaniement ministériel a été si évidente que cette crise intérieure allemande a pu être qualifiée, sans trop d'inexactitude, de « retour au bismarckisme », ce qui, dans l'espèce, signifie surtout « retour à la politique de lutte des prérogatives de la couronne contre la représentation nationale ».

La crise n'était jusqu'ici qu'entr'ouverte. Le vote du Landtag l'ouvre entièrement dès aujourd'hui. On ne devra pas oublier que Guillaume II *veut* les crédits pour l'augmentation de la flotte de guerre que les représentants de la nation allemande lui ont refusés cet été, et *veut* aussi les moyens de dompter le socialisme, que les représentants de la Prusse viennent de lui refuser pour la seconde fois.

Il nous a paru, à la veille des développements que peut prendre cet antagonisme entre la couronne et le rouage populaire de l'organisme constitutionnel, de rappeler ce qui s'est passé en Prusse de 1860 à 1866, alors que M. de Bismarck mena pour Guillaume Ier, contre une assemblée récalcitrante, la campagne que semble devoir bientôt engager M. Miquel pour Guillaume II.

I

Le grand-père de l'empereur Guillaume II était depuis trois ans régent du royaume de Prusse lorsqu'il prit la couronne le 2 janvier 1861, à la mort de son frère Frédéric-Guillaume IV.

Assumant, en 1858, les pleins pouvoirs de la régence, il s'était séparé du cabinet conservateur et réactionnaire présidé par le baron de Manteuffel et avait choisi des ministres dont le caractère et les opinions semblaient devoir s'accorder sans peine avec les tendances libérales de la majorité des députés.

Deux politiques se trouvaient alors en présence : la politique conservatrice et la politique libérale. La première avait son centre et son point d'appui dans la Chambre des seigneurs, l'autre dans la Chambre des députés. La *Nouvelle Gazette de Prusse*, organe du parti de la Croix et de la majorité de la Chambre des seigneurs, exprimait l'inquiétude que la constitution du nouveau ministère n'indiquât une tendance à subordonner désormais le choix des ministres aux désirs de la majorité de la Diète.

C'est alors que le prince-régent crut devoir formuler ses principes politiques dans une allocution, restée célèbre, qu'il adressa à ses ministres le 8 novembre 1858 :

« Il ne s'agit, dit-il, que d'opérer des améliorations dans ce qui est arbitraire ou contraire aux besoins de l'époque. Reconnaître exactement ces besoins, les apprécier et les réaliser, c'est le secret de la sagesse politique, dans laquelle il importe essentiellement de se garder de tout ce qui est extrême... Ce qui a été promis doit être tenu fidèlement, sans repousser les réformes utiles; mais *il faut empêcher courageusement ce qui n'a pas été promis*. Avant tout, je vous exhorte à vous garder de cette phrase stéréotypée : *que le gouvernement doit se laisser peu à peu entraîner à développer des idées libérales, parce que sans cela elles se fraieraient une voie d'elles-mêmes*... Si dans tous les actes d'un gouvernement la vérité, la légalité et la logique se manifestent, ce gouvernement est fort, parce qu'il a la conscience pure, et avec une telle conscience *on a le droit de résister à tout ce qui est mauvais*. »

Il y avait dans ces paroles un engagement assez précis du prince-régent à l'égard du parti conservateur, auquel il appartenait lui-même d'instinct et

d'origine, bien qu'il eût semblé s'éloigner de lui par l'esprit qui avait présidé à la constitution du nouveau cabinet.

Tout alla assez bien jusqu'en 1860, quoique à l'occasion de chaque nouveau projet de loi déposé par le gouvernement, éclatât avec plus de vivacité le dissentiment entre les tendances conservatrices de la Chambre des seigneurs et les aspirations progressives des députés.

A cette époque, le 10 février, fut déposé le fameux projet de réorganisation de l'armée d'où le conflit, longtemps latent, allait éclater.

Aux quarante régiments d'infanterie déjà existants ce projet en ajoutait trente-deux et doublait l'effectif de la garde. L'ancien premier ban de landwehr devenait la réserve de l'armée active, le deuxième ban formait la landwehr nouvelle. L'armée, sur le pied de paix, devait avoir désormais un effectif aussi élevé que l'ancienne armée sur le pied de guerre.

La majorité de la Chambre ayant témoigné à l'égard de ce projet les dispositions les plus hostiles, rien ne put être terminé dans le cours de la session de 1860. Les Chambres une fois séparées, le cabinet, cédant à la pression de plus en plus vive du prince-régent qui se sentait soutenu par le sentiment national et patriotique de toute l'Allemagne, se résolut à décréter, en dehors de toute sanction parlementaire, les mesures nécessaires à la réorganisation de l'armée.

Ainsi, une des questions de législation les plus importantes, une de celles qui touchaient de plus près à l'existence et à la prospérité de la nation, se trouvait tranchée par un arrêt dictatorial et soustraite à l'action de la représentation nationale. Désormais on se contenterait de demander aux Chambres les ressources nécessaires pour solder sur le budget ordinaire les dépenses qu'entraînerait la nouvelle organisation de l'armée.

II

L'année suivante, au mois d'octobre 1861, des élections générales eurent lieu pour le renouvellement du Landtag. Dans l'intervalle, le prince-régent était devenu roi de Prusse. La Chambre des seigneurs lui avait rappelé à cette occasion ses engagements de 1858 et avait elle-même accentué l'esprit de résistance dont elle était animée en repoussant plusieurs lois progressives votées par la Chambre des députés. La question du budget militaire était restée en suspens, et pendant les deux mois qui précédèrent les élections d'octobre 1861, les organes du ministère ne cessèrent de répéter que le résultat du scrutin équivaudrait au jugement du pays sur la question de ce budget.

Les élections furent très mauvaises pour la couronne et pour la Chambre des seigneurs. Presque partout les conservateurs et les féodaux furent battus et les libéraux l'emportèrent. A Berlin, une majorité écrasante était acquise aux progressistes dans la plupart des circonscriptions.

Quand s'ouvrit la session, le 14 janvier 1862, tous les symptômes annonçaient des débats orageux dans la nouvelle Chambre. La majorité très inexpérimentée allait en peu de temps accumuler les imprudences et fournir au gouvernement le moyen d'échapper par une dissolution aux dangers immédiats d'une crise.

Les progressistes s'étant montrés intraitables sur la question du budget militaire, et la commission du budget ayant formulé la prétention d'exercer désormais un contrôle plus minutieux sur les dépenses publiques en supprimant la faculté des virements opérés dans la limite de chacun des titres du budget, le ministère donna sa démission. Mais le roi répondit en assurant le cabinet de sa haute confiance et en exprimant la conviction que l'administration jouissait également de l'estime et de la confiance *de la partie bien pensante du pays*. La dissolution de la Chambre suivit naturellement cette déclaration royale.

Le ministère se reconstitua aussitôt dans le sens conservateur, avec le prince de Hohenlohe, président du conseil, M. von der Heydt, ministre des finances, le général de Roon, ministre de la guerre, et le comte de Bernstorff, ministre des affaires étrangères.

Les élections eurent lieu en avril 1862. Partout les résultats en furent favorables au parti libéral avancé. A Berlin, la victoire des progressistes était éclatante. Ils avaient non seulement conservé les positions acquises, mais réussi même à obtenir la majorité dans la circonscription qui comprend les quartiers aristocratiques, où jusqu'alors le libéralisme modéré et l'élément conservateur avaient prédominé.

Le ministre des finances, à l'ouverture de la Chambre, en mai, voulant définir la situation du cabinet, dit : « Le ministère a été, il est vrai, en opposition avec ceux qui voulaient déplacer le centre de gravité gouvernemental, mais il est resté fidèle à la Constitution. »

Le ministère fut naturellement attaqué avec une grande violence, sur son attitude pendant les élections, sur les causes de la dissolution de la Chambre précédente, enfin sur les modifications ministérielles auxquelles il devait sa composition actuelle.

En réponse à l'adresse votée par la majorité, adresse hostile au cabinet, le roi répondit le 7 juin par ces paroles significatives :

« En déclarant de nouveau que je me tiens inva-

riablement sur le terrain de la Constitution jurée, *ainsi que de mon programme du mois de novembre 1858, et que sur ce point je me trouve en parfait accord avec mon ministère,* j'attends fermement que vous manifesterez par des actes les sentiments que vous venez d'exprimer, et, *puisque vous avez cité un passage de mon programme de 1858, veuillez, Messieurs, vous en pénétrer dans son entier, ligne par ligne;* alors vous connaîtrez bien mes intentions. »

C'est en ces termes que le roi Guillaume reçut les remontrances qui lui étaient présentées sous forme d'adresse par M. de Grabow, président de la Chambre des députés.

Il était manifeste que le souverain, ses ministres et la Chambre des seigneurs d'un côté, et la seconde Chambre, de l'autre, n'interprétaient pas de la même façon les droits et les devoirs réciproques des grands corps de l'État.

Auparavant la Chambre des seigneurs cessait de siéger dès que les députés se séparaient. Cette fois, pendant l'intervalle qui s'était écoulé entre la dissolution de la Chambre précédente et la convocation de la nouvelle, l'assemblée des seigneurs avait continué ses travaux, comme si la session n'avait pas été interrompue. Les députés jugeant que la Chambre haute avait outrepassé les limites de sa compétence, refusèrent de discuter les projets de loi adoptés pendant cette période.

On marchait rapidement à une crise. En septembre 1862, quand vint la discussion du budget militaire, les propositions du gouvernement furent rejetées à une forte majorité.

Les ministres offrirent aussitôt leur démission. H. von der Heydt, ministre des finances, déclara ne pouvoir se passer du concours législatif en matière de budget. Quant au général de Roon, il pensait qu'on pourrait triompher, par une résistance énergique, des refus de l'opposition.

Le roi, convaincu que l'honneur de la couronne était attaché au succès de la réorganisation de l'armée, penchait du côté de l'avis du général de Roon. D'autre part, la situation semblait grave. Le conflit était engagé directement entre la couronne et la seconde Chambre. *Un ministère pris dans la majorité aurait exigé du roi des engagements qu'il ne voulait point prendre*, et, d'autre part, un ministère conservateur n'avait d'autre ressource pour dénouer la crise qu'une dissolution nouvelle, suivie peut-être, en cas de nouvel échec, d'un coup d'État.

C'est dans ces conditions, que, le 23 septembre, M. de Bismarck-Schonhausen, après une entrevue avec le roi, fut appelé à la présidence du conseil. M. de Roon était maintenu au ministère de la guerre; le cabinet gardait la couleur conservatrice. L'esprit de résistance l'emportait.

III

Ce résultat surprit quelque peu l'opinion. La presse se montra d'abord très réservée. L'opposition parlementaire, loin de désarmer, poursuivit ses attaques avec la plus vive énergie. La commission du budget répondit à une ordonnance royale retirant le projet de budget de 1863, en adoptant, par 26 voix contre 3, une résolution concluant en ces termes :

« La Chambre considère comme un acte inconstitutionnel de la part du gouvernement de pourvoir à des dépenses qui ont été expressément et définitivement repoussées. »

Dans le même temps, la Chambre des seigneurs rejetait, à la majorité de 144 voix contre 44, toutes les modifications apportées par la Chambre au budget de 1862 et adoptait le projet présenté en premier lieu par le gouvernement.

C'est avec ce budget que le gouvernement fonctionnait déjà depuis le début de l'exercice. Le pouvoir exécutif avait pris nettement son parti de percevoir les impôts et de parer aux dépenses publiques, sans se préoccuper du *veto* de la représentation nationale, en s'appuyant uniquement sur la majorité de la haute Chambre.

Aussitôt, la session parlementaire fut close par un message royal, exposant la nécessité où le roi se trouvait de gouverner sans budget ou plutôt avec un budget non pourvu de la sanction des députés.

La Chambre, avant de se séparer, adopta une résolution déclarant le vote de la Chambre des seigneurs sur le budget contraire à l'article 62 de la Constitution, et, comme tel, nul et non avenu. La Chambre des seigneurs accueillit la résolution des députés par l'ordre du jour pur et simple.

IV

A l'ouverture de la session de 1863 en janvier, M. de Bismarck précisa la situation respective dans laquelle se trouvaient à l'égard les uns des autres les trois grands pouvoirs de l'État, la couronne, la haute Chambre et la Chambre des députés.

M. de Waldeck, un des chefs principaux de l'opposition ayant accusé M. de Bismarck de se retrancher inconstitutionnellement derrière la volonté du monarque, le président du conseil répondit :

« Le projet d'adresse de votre commission a le mérite incontestable de rendre nos situations plus nettes. L'année passée, aux dernières élections, on a

contesté que le parlement eût l'intention d'entrer en lutte avec la couronne pour s'assurer la domination dans le pays. Quand vous aurez adopté cette adresse, vous ne pourrez plus le nier. Si vous aviez le droit de fixer à vous seuls le budget, si vous aviez le droit de régler le chiffre et l'organisation de l'armée, si vous aviez en outre le droit, auquel vous prétendez dans votre adresse, de contrôler souverainement les rapports du pouvoir exécutif avec les fonctionnaires, vous seriez de fait les maîtres dans le pays. Donc, si votre adresse a un sens, elle ne signifie pas autre chose que ceci : La Chambre demande à la maison de Hohenzollern de transférer ses droits constitutionnels de souveraineté à la majorité de cette Chambre.

« Vainement soutient-on, pour dissimuler cette prétention, que le reproche d'avoir violé la Constitution s'adresse au ministère et non à la couronne. Les ministres, en Prusse, n'agissent qu'au nom et sur l'ordre du roi, ils sont les ministres du roi et non point, comme en Angleterre, les ministres de la majorité parlementaire.

« D'ailleurs, sur quels fondements reposent les critiques dirigées contre le ministère? On invoque l'article 99 de la Constitution qui est ainsi conçu : « Toutes les recettes et les dépenses de l'État doi« vent être calculées d'avance pour chaque année et portées au budget. » Mais qu'ajoute cet article? « Le budget est fixé annuellement par une loi. » Et comment se fait la loi? L'article 62 ne laisse aucun doute à cet égard : pour qu'un projet de loi quelconque devienne loi, il faut l'accord de la couronne et des deux Chambres. De plus, cet article réserve expressément à la Chambre des seigneurs le droit de rejeter un budget adopté par la Chambre des députés.

« En cas de désaccord entre les trois pouvoirs qui concourent à la confection des lois, la Constitution ne dit pas lequel d'entre eux doit céder. Loin de reconnaître la suprématie de la Chambre des députés, elle proclame au contraire l'égalité absolue des trois pouvoirs, leur reconnaît les mêmes droits illimités en théorie et ne laisse ouverte, pour arriver à une entente, que la voie des compromis. C'est, d'ailleurs, le caractère distinctif du régime constitutionnel de se composer d'une série de transactions. Le gouvernement a donné l'exemple des concessions : il a réduit le budget de plusieurs millions, il a consenti à spécialiser les chapitres du budget, il a renoncé volontairement à une taxe additionnelle; il s'est rallié à l'amendement de Vincke. Ces avances, comment la Chambre les a-t-elle accueillies? En déclarant inconstitutionnel l'emploi des sommes affectées aux dépenses rejetées par elle; déclaration qui ne pouvait être suivie d'aucun effet pratique puisqu'elle s'appliquait à des faits accomplis et aurait eu pour conséquence, si le ministère en avait tenu compte, la désorganisation de l'armée. Le gouvernement ne saurait aller plus loin dans la voie des concessions; c'est à la Chambre maintenant à prendre l'initiative.

« Le budget n'est pas établi ; cet état de choses est irrégulier, sans doute, mais la Constitution n'indique point de solution. Non que l'éventualité du conflit qui divise aujourd'hui le gouvernement et les Chambres n'ait été prévue ; seulement, on n'a pu se mettre d'accord sur les moyens de terminer le différend. Bien des théories ont été émises pour combler cette lacune : suivant les uns, le budget précédent serait de plein droit en vigueur; suivant d'autres, il faudrait se référer aux principes de l'ancien droit, lesquels consacrent l'autorité du roi. Mais qu'importe la théorie, quand la nécessité commande? L'État existe ; dès lors, il faut assurer la marche régulière des services publics. »

La conclusion de M. de Bismarck était de nature à fixer l'opinion publique sur les résolutions du gouvernement :

« Messieurs, dit-il, on tiendra compte de vos droits. mais on ne fera rien de plus. *La dynastie prussienne n'a pas encore accompli sa mission*, et il ne saurait lui convenir de figurer comme un vain ornement dans l'édifice parlementaire que vous songez à fonder. »

La Chambre répondit en votant par 255 voix contre 68 une adresse hostile au ministère.

A mesure que la session se prolongeait, le dissentiment devenait plus vif et plus profond, et les incidents fâcheux se multipliaient. En mai, pendant que l'on discutait l'éternel projet de réorganisation de l'armée, M. de Roon, ministre de la guerre, interrompu avec vivacité par le président de la Chambre, déclara qu'il conservait la parole, se fondant sur l'article de la Charte qui accorde aux membres du conseil le droit d'être écouté toutes les fois qu'ils le demandent. Interrompu de nouveau par le président, accueilli par des cris « à l'ordre » éclatant de toutes parts, M. de Roon s'écria que le pouvoir disciplinaire du bureau expirait au banc des ministres. La séance fut levée, et les ministres prirent la résolution de ne plus participer aux débats, si on ne leur donnait officiellement l'assurance que dorénavant « le président ne s'arrogerait pas le droit de les interrompre ou de limiter d'une façon quelconque leur privilège de se faire entendre quand ils le jugeraient à propos ».

La Chambre, malgré un message royal l'invitant à mettre un terme à un état de choses si préjudiciable

aux intérêts du pays, refusa, par 239 voix contre 61, de se soumettre aux exigences des ministres; après quoi la clôture de la session fut inopinément prononcée.

Ainsi non seulement le conflit n'avait rien perdu de son acuité, mais il s'était encore aggravé en se compliquant de questions personnelles. Il y avait un tel désaccord entre la majorité parlementaire et les ministres que ceux-ci ne voulaient plus paraître devant la Chambre.

M. de Bismarck n'était pas homme à s'arrêter en chemin. Le 1er juin parut une ordonnance restreignant les libertés de la presse. Des protestations s'élevèrent de toutes parts, mais le puissant ministre n'en tint aucun compte. De plus, il décida son souverain à recourir de nouveau à l'arme de la dissolution, et le 4 septembre 1863 parut l'ordonnance royale annonçant que la Chambre élue en mai 1862 avait vécu.

V

La Chambre nouvelle issue des élections d'octobre 1863 fut encore plus hostile au ministère que la précédente. La majorité opposante s'était accrue en nombre, et le petit groupe des libéraux-constitutionnels qui s'était rallié à la politique ministérielle se voyait réduit de 40 membres à 11. M. de Grabow, un des chefs du parti progressiste, fut élu président; l'un des vice-présidents fut M. d'Unruh, ancien président de la Constituante qui avait siégé à Berlin en 1848. La majorité nouvelle exclut rigoureusement les conservateurs de toutes les commissions, et poussa l'intolérance jusqu'à refuser l'accès de la commission du budget à M. von der Heydt, ancien ministre des finances.

A ce moment, l'affaire du Sleswig-Holstein passionnait au plus haut degré l'opinion. La Chambre n'était pas plus d'accord sur ce point que sur les autres avec le gouvernement. Le 16 janvier 1864, la majorité vota une résolution par laquelle elle condamnait en termes formels la politique suivie en cette affaire par le cabinet. Cette résolution était ainsi formulée :

« Considérant... que la Prusse, par la déclaration faite à la Diète de Francfort, abandonne la cause de l'Allemagne et abuse du rôle de grande puissance;

« Que la politique austro-prussienne ne saurait avoir d'autre résultat que de livrer une seconde fois les duchés au Danemark;

« Que la violence dont les deux grandes puissances menacent les autres États allemands provoque de la part de ces derniers une légitime résistance et partant la guerre civile en Allemagne;

« La Chambre déclare qu'elle s'opposera à cette politique par tous les moyens légaux dont elle dispose. »

Dans la même séance, la Chambre rejetait à une forte majorité un projet d'emprunt de 12 millions de thalers proposé par le gouvernement pour subvenir aux dépenses occasionnées par les armements contre le Danemark.

M. de Bismarck répondit à ces votes hostiles par les paroles suivantes :

« Si le peuple pensait et sentait comme vous, c'en serait fait de la Prusse; mais heureusement il n'en est rien... La souveraineté royale est encore le rocher de bronze dont parlait Frédéric-Guillaume Ier. Elle forme la base de l'histoire, de la gloire, de la puissance, de la constitution de la Prusse. *Vous ne l'ébranlerez pas* par votre *Nationalverein*, par vos résolutions, par votre *liberum veto.* »

Le roi et son ministre poursuivaient en effet des desseins secrets pour l'exécution desquels ils se souciaient peu de ce que pensait la Chambre. Il s'agissait de préparer la réalisation du programme de conquêtes dont on a vu depuis le plein accomplissement, et de l'appuyer par une organisation militaire hors de toute proportion avec les nécessités d'une guerre comme celle du Danemark.

Quoi qu'il en fût, le souverain et M. de Bismarck avaient hâte de se débarrasser de l'importun contrôle des délibérations parlementaires; le 25 janvier 1864, au moment où les troupes allaient entrer en campagne, la session fut close. Comme à la fin de 1862, la Chambre des seigneurs avait rejeté le budget tel qu'il était sorti des travaux de la Chambre des députés, et avait adopté le projet de budget présenté par le gouvernement. La Chambre des députés, au moment de se séparer, adopta une déclaration portant en substance :

1° Que le vote de la Chambre des seigneurs, contraire à l'article 62 de la Constitution, était nul et non avenu;

2° Que ce vote, en même temps qu'il portait atteinte à la prérogative la plus essentielle de la Chambre des députés, privait le gouvernement du droit de faire les dépenses autorisées par cette dernière;

3° Que le gouvernement se rendrait coupable d'une violation flagrante de la Charte en disposant arbitrairement des deniers publics sans l'assentiment de la Chambre;

4° Que tout emprunt contracté sans le concours de la représentation nationale, sous quelque forme que ce fût, serait inconstitutionnel, et, partant, n'obligerait pas l'État envers les prêteurs qui y souscriraient.

Le vote de cette résolution ne produisit aucun effet sur l'opinion. Depuis deux ans déjà le pli était pris. On gouvernait sans budget voté par les députés, et nul en Prusse ne s'avisait de penser que cette situation lui donnât le droit de se refuser au paiement de l'impôt.

VI

L'année 1864, remplie du bruit des armes, s'écoula sans que la représentation nationale eût repris ses séances; mais en janvier 1865 le conflit surgit de nouveau entre un ministère fier des succès de sa politique extérieure, et une majorité opposante qui se sentait de moins en moins soutenue par l'opinion.

Le discours du roi n'était pas conçu de manière à rendre possible un rapprochement. Il était clair que le gouvernement ne céderait rien sur la question de l'armée.

Aussi le 12 juin 1865, M. Jacoby, chef de la fraction radicale de la gauche, proposait-il le rejet total du budget. M. Twesten, progressiste plus modéré, proclama, comme M. Jacoby, le droit de la Chambre de rejeter le budget *in globo*, mais insista sur les motifs politiques qui devaient l'éloigner d'une pareille mesure. *On fournirait par là au gouvernement une arme dangereuse, et on enlèverait aux ministres et à la Chambre des seigneurs la responsabilité du régime sans budget pour la faire peser d'autant plus lourdement sur la Chambre des députés.* Cet avis prévalut et le budget amendé fut voté par 212 voix contre 50. La Chambre savait d'ailleurs que l'assemblée des seigneurs anéantirait en totalité l'œuvre budgétaire des députés.

Peu de temps après, la majorité rejeta le projet de loi relatif au règlement des frais de la guerre de 1864, et vota une déclaration portant que « les ministres demeureraient personnellement responsables des sommes qu'ils avaient puisées dans la réserve du Trésor ». Sur ce, la session fut close le 16 juin, et les choses en restèrent au point où elles étaient depuis quatre années.

La Chambre des seigneurs ne manqua pas d'ailleurs de rejeter le budget remanié par la seconde Chambre, et invita officiellement le ministère à publier sous forme d'ordonnance royale le règlement financier d'après lequel il entendait disposer des deniers de l'État.

En effet, le 5 juillet 1865, *parut l'ordonnance qui fixait le budget et suppléait, en vertu de la volonté royale,* à la loi financière que la Chambre des députés s'était refusée à voter.

Au début de 1866, la situation parlementaire n'était pas encore modifiée. D'un côté, une Chambre décidée à repousser les crédits demandés et à condamner la réorganisation militaire; de l'autre une haute Chambre non moins décidée à contredire les résolutions des représentants du pays et un gouvernement résolu à maintenir ses mesures militaires et à administrer d'après les lois de finances votées avant le conflit. Le discours du roi, le 15 janvier, à l'ouverture de la session, écartait les deux questions débattues de l'armée et du budget, tendant ainsi à clore un débat oiseux. M. de Grabow, élu président, déplora le fait que le conflit fût devenu chronique. Son discours, un peu ambigu, résumait assez exactement le sentiment général : grande irritation au sein du parlement, mais une satisfaction encore hésitante en face des résultats acquis et des tendances visibles de la politique extérieure.

Divers incidents amenèrent presque une rupture de relations entre le cabinet et la Chambre. M. de Bismarck renvoya au président de la seconde Chambre des résolutions qui venaient de lui être communiquées, déclarant qu'elles constituaient un excès de pouvoir et une violation de la Constitution. « La Chambre, dit-il, n'a le droit ni d'invalider un acte international conclu par le roi (réunion du Lauenbourg à la couronne), ni d'attaquer une décision judiciaire (affaire des députés Twesten et Frentzel), ni de faire la leçon aux agents du pouvoir exécutif. Le gouvernement ne saurait recevoir officiellement communication de décisions illégales. » La clôture de la session suivit de près la lecture de cette lettre de M. de Bismarck. Cette session était la dernière de la législature. Le budget n'était pas consenti, aucune loi n'avait été votée, mais le départ de la Chambre laissait les mains libres au ministère pour les événements qui allaient s'accomplir et qui devaient aboutir à Sadowa et au traité de Prague.

Les élections pour la seconde Chambre se firent sous l'influence des succès presque incroyables obtenus en quelques jours; elles tournèrent à l'avantage des conservateurs et les progressistes furent vaincus. Le 5 août, la session fut ouverte. Les faits avaient donné gain de cause au gouvernement, le désir de la réconciliation était dans tous les esprits; un bill d'indemnité fut voté pour les dépenses faites depuis 1862 sans budget régulier, et M. de Bismarck, inaugurant son nouveau rôle, devint le ministre constitutionnel, gouvernant avec la majorité dévouée que l'on a vue à l'œuvre depuis 1866.

AUGUSTE MOIREAU.

VARIÉTÉS

Jean-Jacques Rousseau lisant ses « Confessions ».

SOUVENIRS ET DOCUMENTS

Après un séjour de vingt mois dans le Dauphiné, Jean-Jacques Rousseau, âgé de 58 ans, revint à Paris à la fin de juin 1770 : il l'avait quitté en 1756. A ce retour, il était à l'apogée de sa gloire. Ses livres étaient lus, dévorés par toutes les classes de la société, et les idées nouvelles qu'ils renfermaient agitaient les esprits et les cœurs, et déterminaient un mouvement réformateur inconnu jusque-là.

Aussi, sa présence dans la grande ville excita une curiosité extraordinaire. Chacun voulait voir le penseur illustre, l'entendre, lui parler, lui serrer la main, lui témoigner son admiration.

Mentionnant cette rentrée, Bachaumont écrit à la date du 1er juillet :

Jean-Jacques Rousseau s'est présenté, il y a quelques jours, au café de la Régence, où il s'est bientôt attroupé un monde considérable. Il n'a pas paru effarouché de la multitude des spectateurs, et a mis beaucoup d'aménité dans sa conversation. Il n'est plus habillé en Arménien ; il est vêtu comme tout le monde, proprement, mais simplement.

Le but du philosophe, en rentrant à Paris, était de découvrir la conspiration qu'il croyait ourdie contre lui, d'arracher leur masque à ses ennemis qu'il englobait sous la dénomination de « coterie holbachique », et de défendre énergiquement son honneur et sa mémoire. Son ouvrage fameux, les *Confessions*, était achevé, il y mettait la dernière main. Ne voulant pas le faire imprimer de son vivant, il désirait du moins le faire connaître à quelques intimes et dans certaines sociétés, de façon que l'opinion fût instruite et saisie de sa défense.

Le bruit qu'il avait terminé ce livre s'était répandu rapidement, et, dans la société éclairée, c'était à qui aurait connaissance du manuscrit. De grands personnages, des femmes de la cour et du monde, des princes, des rois même s'en inquiétèrent. Les uns, alarmés, voulaient savoir comment ils étaient traités dans ces pages : les autres s'en préoccupaient par intérêt pour Jean-Jacques ; le plus grand nombre était poussé par la curiosité. Le roi de Suède obtint communication du précieux travail, mais ce ne fut pas sans peine, et il fallut l'intervention pressante de Rulhière.

Parmi les personnes qui eurent le manuscrit, ou une partie du manuscrit entre leurs mains, il faut citer encore Mme de Nadaillac, abbesse de Gomerfontaine, près Trye-Chateau (Oise). En effet, le 20 septembre 1770, Rousseau lui écrivait, en la priant de lui faire parvenir « par une voie sûre le cahier des *Confessions* », dont, dit-il, « vous avez bien voulu être le dépositaire et que j'ai besoin de revoir en ce moment ».

Quand l'ouvrage fut tout à fait au point, le grand écrivain songea à mettre son plan à exécution, à en donner quelques lectures. Ces lectures des *Confessions* par l'auteur lui-même eurent beaucoup de retentissement, et, sous ce rapport, le but de Rousseau fut atteint. En elles-mêmes, d'ailleurs, elles constituent un événement littéraire et philosophique d'une importance et d'un intérêt exceptionnels, aussi nous tenons à faire connaître ici les documents qui s'y rapportent, et que nous croyons grouper pour la première fois.

I

Trois lectures des *Confessions* sont connues : elles eurent lieu pendant l'hiver de 1770 à 1771, et avant le 9 février de cette dernière année.

La première fut faite chez le comte d'Egmont, qui y assista, ainsi que la comtesse sa femme, le prince de Pignatelli, la marquise de Mesme, et le marquis de Juigné. Rousseau consacre à cette lecture les dernières lignes de son immortel un ouvrage. « J'achevai ainsi ma lecture, dit-il, et tout le monde se tut. Mme d'Egmont fut la seule qui me parut émue : elle tressaillit visiblement, mais elle se remit bien vite, et garda le silence, ainsi que toute le compagnie. Tel fut le fruit que je tirai de cette lecture et de ma déclaration. »

La comtesse d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu, était une femme d'une beauté merveilleuse : Mme du Deffand, dont la plume est si cruelle d'habitude, ne peut s'empêcher de lui rendre hommage. Elle ne perdit rien, en manifestant son émotion devant Jean-Jacques. Il a suffi d'une ligne au philosophe pour immortaliser son souvenir.

« Tel fut le fruit que je tirai de cette lecture, et de *ma déclaration.* » Quelle était cette déclaration dont Rousseau parle ici ? C'était une sorte de petit discours préliminaire qu'il avait préparé, et qu'il lut tout d'abord à son aristocratique auditoire. Le texte de ce discours, longtemps inconnu, a été retrouvé, et nous en devons la découverte à M. Streickeisen-Moulton. Jean-Jacques expose là les motifs qui l'ont engagé à faire connaître ses Mémoires. Un curieux passage est celui où il prie les dames présentes de ne point se scandaliser de certaines pages scabreuses du récit de son orageuse existence.

Voici cette intéressante déclaration, presque ignorée du grand public ; à notre avis, elle devrait figurer en tête de toutes les éditions des *Confessions :*

Il m'importe que les détails de ma vie soient connus

de quelqu'un qui aime la justice et la vérité, et qui soit assez jeune pour devoir naturellement me survivre. Après de longues incertitudes, je me détermine à verser les secrets de mon cœur dans le nombre petit, mais choisi, d'hommes de bien qui m'écoutent. Je leur ferai mes confessions, je les prie d'en recevoir le dépôt dans leur mémoire sans autre condition que d'en user durant ma vie pour vérifier, dans les occasions, ce que je leur aurai dit, et pour rendre, après ma mort, la justice qu'ils croiront devoir à ma mémoire, sans faveur et sans partialité.

J'entrepris, il y a dix ans, d'écrire mes confessions, dans toute la rigueur du terme. Après avoir poussé l'exécution de cette entreprise assez loin, je me suis vu forcé d'y renoncer ou du moins de la suspendre; mais ce qui est fait suffit pour qu'on puisse porter un jugement éclairé et de moi et des gens à qui j'ai eu affaire, car, malheureusement, avec mes confessions, je suis forcé de faire celles d'autrui, sans quoi on n'entendrait pas les miennes : cet inconvénient m'avait fait prendre des mesures pour que mes mémoires ne fussent vus que longtemps après ma mort et après celle des gens qui peuvent y prendre intérêt. Mes malheurs ont rendu ces mesures insuffisantes, et il ne reste d'autres moyens sûrs pour conserver mon dépôt que de le placer dans des cœurs vertueux et honnêtes qui en conservent le souvenir.

Il serait important, pour bien juger de ma conduite, de connaître à fond mon tempérament, mon naturel, mon caractère, qui, par une singularité de la nature, ne ressemblent point à ceux des autres hommes, en s'obstinant à juger de tous mes motifs par ceux qui les auraient déterminés eux-mêmes; en pareil cas, ils se sont toujours trompés dans l'interprétation de mes vues. Mais ces détails, qu'il faudrait reprendre depuis ma première enfance, sont trop étendus pour pouvoir être faits en un jour. Et il m'importe de commencer par ce que j'ai à dire de plus essentiel, afin que s'il survenait des obstacles à d'autres séances, le fruit de celle-ci ne fût pas perdu. Je me bornerai donc, Messieurs, à vous faire aujourd'hui le narré fidèle de tout ce qui m'est arrivé et, si j'ose ainsi parler, l'histoire de mon âme depuis mon entrée en France jusqu'à mon départ de Montmorency, lors du décret rendu contre moi, sauf à revenir dans l'occasion à la partie que je suis forcé d'omettre si vous n'êtes pas trop ennuyés de celle-ci.

Je vous conjure, Messieurs, de vouloir m'écouter avec une attention digne, non de l'importance des choses que j'ai à vous dire et qui par elles-mêmes n'en méritent guère, mais de l'emploi dont j'ose vous charger; emploi le plus noble que des mortels puissent remplir sur la terre, puisqu'il s'agit de décider, pour toute la postérité, si mon nom, qui doit vivre, y doit passer avec opprobre ou avec gloire. On a pris les mesures les plus étonnantes pour me cacher à jamais et mes vils accusateurs et leurs sourdes impostures, qu'ils rendront publiques sitôt que je ne vivrai plus. Sentant leurs secrètes atteintes sans voir ni l'instrument ni la main qui les porte, quel moyen de me défendre, ne sachant ni par qui ni de quoi je suis accusé? Un seul, c'est d'exposer naïvement et fidèlement le bien, le mal et tous les détails de ma vie, et de laisser ensuite comparer et juger. Vous êtes les premiers, vous serez probablement les seuls à qui j'aurai fait ce récit, les seuls par conséquent qui, ayant entendu les deux parties, serez juges compétents de la vérité.

Je prie les dames qui ont la bonté de m'écouter de vouloir bien songer qu'on ne peut se charger de la fonction de confesseur sans s'exposer aux inconvénients qui en sont inséparables, et que, dans cet austère et sublime emploi, c'est au cœur à purifier les oreilles. Pour moi, je me suis mis dans la nécessité de remplir fidèlement le mien, qui n'est pas seulement d'être toujours fidèle et vrai, mais encore de vaincre la honte et de la sacrifier à la vérité.

Il est à présumer que plusieurs séances (à cause des dames surtout) furent consacrées à la lecture qui fut faite chez le comte d'Egmont. Nous ne possédons pas d'indications à cet égard. Peut-être en trouverait-on dans les papiers des familles d'Egmont, Pignatelli, de Mesme et de Juigné? Quant aux autres lectures, elles eurent lieu en une seule séance, comme nous le verrons plus loin.

II

Ce fut chez le marquis de Pezay, auteur de poésies légères qui ne sont point tout à fait oubliées, que Rousseau fit la seconde lecture. Une société d'hommes de lettres seulement y assistait. Outre le maître de la maison, elle comprenait Dusaulx, Dorat, Barbier de Neuville et Le Mierre.

Nous possédons trois relations à ce propos, l'une de Dusaulx, l'autre du poète Dorat, la troisième enfin du comte de Barruel-Beauvert qui, probablement, tenait les détails de la bouche de Le Mierre. Nous allons passer en revue ces trois documents. Il existe une quatrième relation, due à Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, mais elle ne fait guère que reproduire celle de Barruel-Beauvert, c'est pourquoi nous nous contentons de la mentionner.

Commençons par les souvenirs de Dusaulx, qui présentent un vif intérêt.

Ce n'était pas, dit-il, une petite affaire que d'arrêter la liste de ceux que Rousseau consentirait à admettre.

— Vous le voulez, me dit-il, eh bien, faisons cette liste, et mettez votre nom le premier.

Je lui proposai plusieurs noms de personnages très célèbres; il les rejeta.

— Je vous avertis que je n'entends pas qu'il y ait à cette lecture plus de huit personnes, moi compris...

La liste fut enfin arrêtée : Dorat, Pezay, Barbier de Neuville, Le Mierre, y furent inscrits. A six heures du matin, tous les élus se trouvèrent au rendez-vous, chez M. de Pezay. Rousseau y était arrivé le premier. Cette séance, la plus longue peut-être qu'offrent les fastes littéraires de

tous les temps, dura dix-sept heures, et ne fut interrompue que par deux repas fort courts.

Pendant cette lecture, la voix de Rousseau ne faiblit pas un seul instant : c'est que son plus grand intérêt, celui de sa gloire, l'animait et renouvelait ses forces. Ce qui n'est pas moins remarquable, l'attention des visiteurs, par une cause différente, se soutint jusqu'à la fin ; et cette cause, dont ils ne convinrent pas, c'était l'amour-propre flatté d'une telle préférence.

Nous étions en effet si contents d'être là, au vu et au su de tous les aspirants, que nous ne voulions pas perdre un seul mot, pour avoir le plaisir d'en parler. On était tout yeux, tout oreilles ; on s'extasiait, on se pâmait à chaque ligne. Il en faut convenir, ces *Confessions*, plus qu'indiscrètes, nous offraient néanmoins par intervalles des pages ravissantes.

Quand il en fut à l'article du sacrifice de ses enfants, le pas était difficile à franchir. Il s'arrêta, nous regarda d'un air interrogateur... Tout le monde baissa les yeux.

— N'avez-vous rien à m'objecter?

On ne lui répondit que par un morne silence.

Rousseau, qui avait vu notre détresse, et la douleur empreinte sur nos visages, avant d'aller dîner, et après s'être un moment recueilli, nous apostropha en ces termes :

— Hommes justes! Vous ne devez pas me juger sans m'avoir entendu : Écoutez donc, sur ce qui concerne ma conduite à l'égard de mes enfants, une défense consciencieuse, et que j'ai déposée dans le sein d'un homme vertueux.

Il parle : de moments en moments nos fronts s'éclaircissent. Nous regrettions presque de l'avoir affligé ; tant il est vrai que l'éloquence, quand elle est transcendante comme la sienne, est un glaive à double tranchant, et qui vient à bout de tout, du vrai comme du faux!

Il eut lieu d'être content de sa défense. Quelques-uns de nous lui prirent les mains, les baisèrent, et tâchèrent de le consoler. Il pleura ; nous pleurâmes tous à chaudes larmes.

Qui ne comprendrait cette émotion, en présence d'un homme qui révèle ses faiblesses, ses fautes, et se frappe la poitrine avec repentir! Quand on se rappelle certaines pages des *Confessions*, la scène dut plus d'une fois être attendrissante, et nous nous expliquons l'admirable lettre que Dorat écrivit à une femme qu'il aimait, aussitôt après cette lecture. Nous la donnerons plus loin. Revenons à Dusaulx.

Rien, poursuit-il, n'est à négliger dans un pareil récit. J'ai oublié de vous dire que Rousseau, avant de commencer la lecture, tira de sa poche deux ou trois pages qu'il avait écrites pour se concilier notre bienveillance et capter notre attention. Précaution dont il se serait dispensé, s'il avait mieux connu notre faible : n'importe, elle produisit son effet.

— Un tempérament timide, nous dit-il, ne peut se refondre. Dans toutes les situations de ma vie, le mien me subjugua toujours : soit forcé de parler au milieu d'un cercle, soit tête à tête agacé par une femme railleuse, soit avili dans la confrontation d'un impudent, mon trouble est toujours le même, et le courage que je sens au fond de mon cœur refuse de se montrer sur ma contenance ; je ne sais ni parler, ni répondre ; je n'ai jamais su trouver qu'après coup la chose que j'avais à dire, et le mot qu'il fallait employer. Urbain Grandier, dans le même cas que moi, avait l'assurance et la facilité qui me manquent, et il périt. J'aurais tort d'espérer une meilleure destinée.

Dusaulx achève le passage consacré à la lecture des *Confessions* par ces lignes :

M. de Malesherbes, qui me croyait plus de crédit que je n'en avais, vint me prier d'engager Jean-Jacques à supprimer quelques anecdotes capables de déshonorer des familles entières.

— Ce qui est écrit, me répondit-il, est écrit ; je ne supprimerai rien. Qu'on se rassure, néanmoins, mes *Confessions* ne paraîtront qu'après ma mort, et même après celle du dernier de ceux que j'y ai mentionnés ; mais elles paraîtront un jour, ce mot est irrévocable!

Nous rappellerons, à la fin de cette étude, dans quelles circonstances le livre fameux fut publié.

Voici maintenant la relation du poète Dorat. En rentrant chez lui, à trois heures du matin, l'auteur des *Baisers*, sous le charme de l'œuvre puissante de Rousseau, écrivit à son amie la lettre suivante, qui ne fut connue qu'en 1778, et ne fut guère publiée depuis. C'est une pièce documentaire de première importance.

A 3 heures après minuit.

Je rentre chez moi, Madame, ivre de plaisir et d'admiration. Je comptais sur une séance de huit heures, elle en a duré quatorze ou quinze : nous nous sommes assemblés à cinq heures du matin, et nous nous séparons à l'instant, sans qu'il y ait eu d'intervalle à la lecture que ceux du repas, dont les instants, quoique rapides, nous ont paru trop longs.

Ce sont les Mémoires de sa vie que Rousseau nous a lus. Quel ouvrage! Comme il s'y peint, et comme on aime à l'y reconnaître! Il y avoue ses bonnes qualités avec un orgueil bien noble, et ses défauts avec une franchise plus noble encore. Il nous a arraché des larmes par le tableau pathétique de ses malheurs et de ses faiblesses, de sa confiance payée d'ingratitude, de tous les orages de son cœur sensible, tant de fois blessé par la main caressante de l'hypocrisie, surtout de ces passions si douces qui plaisent encore à l'âme qu'elles rendent infortunée.

J'ai pleuré de bon cœur ; je me faisais une volupté secrète de vous offrir ces larmes d'attendrissement auxquelles ma situation actuelle a peut-être autant de part que ce que j'entendais. Le bon Jean-Jacques, dans ces Mémoires divins, fait d'une femme qu'il a adorée (1) un portrait si enchanteur, si aimable, d'un coloris si frais et si tendre, que j'ai cru vous y reconnaître. Je jouissais

1. Madame d'Houdetot.

de cette délicieuse ressemblance, et ce plaisir était pour moi seul. Quand on aime, on a mille jouissances que les indifférents ne soupçonnent même pas, et pour lesquelles les témoins disparaissent.

Mais ne mêlons rien de moi à tout cela, afin de vous intéresser davantage. L'écrit, dont je vous parle, est vraiment un chef-d'œuvre de génie, de simplicité, de candeur et de courage. Que de géants changés en nains! Que d'hommes obscurs et vertueux rétablis dans tous leurs droits, et vengés à jamais des méchants par le seul suffrage d'un honnête homme!

Tout le monde y est nommé. *On n'a pas fait le moindre bien à l'auteur, qui ne soit consacré dans son livre;* mais aussi démasque-t-il avec la même verité tous les charlatans dont ce siècle abonde.

Je m'étends sur tout cela, Madame, parce que j'ai lu dans votre âme bienfaisante, délicate et noble; parce que vous aimez Rousseau; parce que vous êtes digne de l'admirer; enfin, parce que je me reprocherais de vous cacher une seule des impressions douces et honnêtes que mon cœur éprouve.

Trois heures sonnent, et je ne m'arrache qu'avec peine au plaisir de m'entretenir avec vous : mais je vous ai offert ma première et ma dernière pensée, j'ai entendu la confession d'un sage; ma journée n'est point perdue.

Je suis, etc.

DORAT.

A en juger par cette lettre, Rousseau avait fait un heureux choix d'auditeurs pour ses *Confessions*, et il ne dut pas regretter d'avoir inscrit Dorat sur sa liste.

La troisième relation est celle du comte de Barruel-Beauvert, qui la publia en 1789, d'après la tradition orale du monde des lettres, et, comme nous l'avons dit, d'après les renseignements de Le Mierre.

Le bon Rousseau étant vivement pressé, sollicité par différentes personnes de sa connaissance de leur faire la lecture de la seconde partie de ses Mémoires, que le public attend avec un empressement égal à l'intérêt que ce philosophe inspire, il prit jour avec M. Dorat, connu par sa prose et par ses vers; M. Barbier de Neuville, auteur de *Ciaxard*, mauvaise tragédie; M. Du Saulx, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; M. Le Mierre, de l'Académie française; et M. le marquis de Pezay, espèce de sous-ministre, qui avait une correspondance secrète avec le feu roi, et qui a eu le crédit de mettre un homme de mérite à la tête des affaires de l'État (Necker).

Il fut convenu qu'on se rendrait, à sept heures du matin, chez le marquis de Pezay, barrière de Vaugirard. Jean-Jacques, qui était l'homme du monde le plus ponctuel, s'y trouva à six heures et demie, et il commença bientôt sa lecture, qui dura jusqu'à deux heures après minuit de la même journée. Elle ne fut interrompue que par le dîner et le souper, qui ne furent pas longs.

Une chose qui semble tenir du prodige, c'est que Jean-Jacques, malgré sa complexion faible et délicate, lut pendant ces dix-sept ou dix-huit heures, avec une voix sonore, ferme, égale, et qui parut ne subir aucune altération, au grand étonnement de ses auditeurs, dont deux sont vivants (MM. Le Mierre et Du Saulx).

Lorsqu'il fut à l'article des enfants trouvés, un silence morne régna dans l'assemblée; il vit toutes les figures allongées et portant l'empreinte de l'improbation... « J'entends votre silence, Messieurs », dit le grand homme en s'interrompant lui-même, et posant son manuscrit sur une table, il en déchira sur-le-champ quatre pages, qui contenaient sa justification.

Ce trait me paraît sublime. Il me semble voir le Misanthrope aimer mieux perdre son procès que d'aller solliciter ses juges de lui rendre justice.

La troisième et dernière lecture eut lieu chez le poète Dorat, devant un auditoire assez nombreux, composé surtout de jeunes gens de lettres, avides de voir et d'entendre le citoyen de Genève.

III

Ces lectures, comme on a pu en juger par les documents que nous venons de donner, impressionnèrent vivement ceux qui les entendirent. Chacun se fit gloire d'en parler, et, à la ville comme à la cour, ce fut le bruit du moment.

Les ennemis de Rousseau s'alarmèrent et résolurent de le forcer au silence. Ils mirent en avant Mme d'Épinay, qui, au fond, aimait toujours Jean-Jacques, mais qui n'était qu'un jouet entre les mains de Grimm, du haineux, du jaloux, du perfide, du médiocre Grimm. Elle alla voir le lieutenant de police, M. de Sartine, et lui écrivit pour le prier d'intervenir, et de faire taire Rousseau. La lettre, qui a été retrouvée, est bien peu digne d'une femme d'esprit, on peut dire qu'elle constitue une lâcheté sans nom. Elle sentait bien, d'ailleurs, en l'écrivant, qu'elle commettait une mauvaise action, et elle en avait tellement honte qu'elle prie le lieutenant de police d'agir comme s'il n'avait reçu d'elle aucune lettre, mais bien comme s'il marchait de lui-même.

Voici, du reste, cette épître, qui doit être conservée à l'histoire de notre littérature :

Vendredi 10.

Il n'y a rien de si insupportable pour les personnes surchargées d'affaires, Monsieur, que ceux qui n'en ont qu'une. C'est le rôle que je meurs de peur de jouer avec vous; mais, comptant, comme je le fais, sur votre amitié et sur votre indulgence; je dois vous dire encore que la personne dont je vous ai parlé hier matin a lu son ouvrage aussi à M. Dorat, à M. De Pezay, et à M. Dusaulx : c'est une des premières lectures qui en ont été faites. Lorsqu'on prend ces messieurs pour confidents d'un libelle, vous avez bien le droit d'en dire votre avis, sans qu'on soit censé vous en avoir porté des plaintes.

J'ignore cependant s'il a nommé les personnages à ces messieurs. Après y avoir réfléchi, je pense qu'il faut que

vous parliez à lui-même avec assez de bonté pour qu'il ne puisse s'en plaindre, mais avec assez de fermeté cependant pour qu'il n'y retourne pas. Si vous lui faites donner sa parole, je crois qu'il la tiendra.

Pardon mille fois, mais il y va de mon repos, et c'est le repos de quelqu'un que vous honorez de votre estime et de votre amitié, et qui, quoi qu'en dise Jean-Jacques, se flatte de la mériter.

J'irai vous faire mes excuses et mes remercîments, à la fin de cette semaine. Ne vous donnez pas la peine de me répondre ; cela n'en demande pas ; je compte sur vos bontés, cela me suffit.

Cette lettre est des plus suggestives, pour me servir d'une expression moderne. Elle prouve jusqu'où peut aller, dans certains cas, la ruse et la perfidie d'une femme, elle révèle en même temps une conscience fortement troublée, et par surcroît elle est écrite dans un français bien digne de l'Allemand Frédéric Melchior Grimm, qui apparemment l'avait dictée. Mme d'Épinay avait d'habitude la phrase plus alerte, et moins entortillée.

On sent cependant que le souvenir de l'ancienne amitié pour Rousseau est venu se placer entre elle et sa mauvaise action, car elle ne peut s'empêcher de rendre hommage à celui qui, elle le sait, a le respect de sa parole.

M. de Sartine eut un entretien avec l'écrivain. Nous ignorons ce qui s'y passa : peut-être lui montra-t-il la lettre de Mme d'Épinay. Quoi qu'il en soit, Rousseau cessa ses lectures. L'aventure n'était pas faite pour le guérir de sa misanthropie, et pour le réconcilier avec ses amis de jadis. Il avait toutefois réussi dans le coup qu'il voulait porter, celui de faire comprendre que ses *Confessions* étaient une œuvre de justicier, et de jeter la terreur dans l'âme de ses adversaires et de ses ennemis.

IV

Jusqu'à la fin de sa vie, le philosophe fut préoccupé d'assurer, après sa mort, la publication de son livre, qui, à ses yeux, constituait la sauvegarde de son honneur et le secret de son génie.

Il en possédait deux manuscrits complets, mis au net par lui avec un soin méticuleux, plus des manuscrits fragmentaires, des cahiers, plus enfin les rédactions premières, ce que nous appelons aujourd'hui des *brouillons*. En tout il y a donc eu quatre rédactions des *Confessions*, un texte brouillon, un texte au net partiel, deux textes au net complets. Elles subsistent toutes quatre intégralement, et renferment chacune des variantes assez importantes. Nous espérons qu'un éditeur consciencieux se trouvera pour nous donner une édition critique et définitive de l'immortel ouvrage, comprenant les variantes des quatre rédactions de Rousseau. L'histoire de l'esprit humain exige que l'érudition moderne élève ce monument à la gloire du sublime penseur.

On sait que les *Confessions* parurent bien avant le terme indiqué d'abord par l'auteur lui-même. Au mois de mai 1776, il avait confié solennellement à son ami Paul Moulton de Genève la dernière rédaction intégrale, le dernier texte complet.

Cela, écrit le savant M. Jansen, se fit en grande cérémonie. Rousseau, ayant prié Pierre Moulton de le laisser un moment seul avec son père, s'entendit d'abord avec celui-ci et lui remit son dépôt entre les mains ; puis, faisant rentrer le fils, il reprit le dépôt des mains de son ami, le mit dans celles de Pierre Moulton, en disant d'un ton solennel qu'il avait confié à l'amitié de Paul Moulton le plus grand trésor, et qu'il s'était fait donner la promesse de publier ces écrits après sa mort.

Pour le cas malheureux, continua Rousseau, que votre père mourût avant moi, je demande maintenant votre parole d'honneur de le remplacer et d'accomplir à sa place fidèlement la promesse. Pierre Moulton ayant donné sa parole d'honneur, Rousseau remit de nouveau les manuscrits entre les mains de son ami.

Le jeune Moulton a décrit deux fois cette scène touchante, et déclaré finalement que Rousseau avait laissé au dépositaire le soin de juger quel moment après sa mort serait propre à la publication des manuscrits en cause.

En 1781, trois ans après la mort de Rousseau, le fidèle Paul Moulton, voyant la mémoire de Jean-Jacques attaquée, prit conseil de Du Peyrou, un ami fidèle aussi, et fit paraître à Genève les six premiers livres des *Confessions*. Il mourut en 1787. Son fils, Pierre Moulton, dépositaire à son tour des manuscrits du grand homme, publia, en 1788, et à Genève également, la seconde partie de l'ouvrage. Le fils, comme le père, n'avait indiqué les noms propres que par des initiales, et avait supprimé certains passages scabreux.

En 1796, à Paris, l'œuvre de Jean-Jacques fut imprimée sur le second manuscrit intégral, trouvé dans les papiers du philosophe, après sa mort à Ermenonville, longtemps conservé par le marquis de Girardin son hôte, repris à ce dernier par Thérèse Levasseur, sa veuve, et offert par elle à la Convention Nationale. En 1798, nouvelle édition, collationnée avec soin sur l'original, et complète : cette fois, plus d'initiales obscures, plus de passages supprimés, mais l'œuvre dans son intégralité. Rousseau pouvait dormir tranquille au fond de sa tombe.

Les éditions depuis se sont succédé, innombrables, dans tous les pays, dans toutes les langues. Que d'intelligences, que d'âmes ces *Confessions* célèbres ont éclairées, consolées, et charmées! Quel livre a remué davantage le cœur en ses désirs et ses ivresses, l'esprit dans ses tourments, ses ambitions

et ses rêves, tout l'être, en un mot, dans ses replis les plus intimes, dans ses profondeurs les plus insondables? Le temps n'a fait que consacrer la réputation de cette œuvre unique, qui n'a point vieilli et ne vieillira jamais, car, en écrivant son histoire, Jean-Jacques a raconté celle de l'homme des temps nouveaux, de l'homme tel qu'il est, et tel qu'il pense depuis l'avènement de la Révolution.

Hippolyte Buffenoir.

LE « MALHERBE » DE M. DE BROGLIE

Entre deux études d'histoire sociologique, ou d'histoire diplomatique, ou d'histoire religieuse, M. le duc de Broglie s'est amusé à écrire une étude sur Malherbe, persuadé que si, comme l'assurent les princes de la critique contemporaine, il doit rester plus de vers de M. Mallarmé que de Malherbe, cependant, pour le moment, il en reste plus de Malherbe que de M. Mallarmé dans la mémoire des hommes, et que par conséquent il faut s'en expliquer, avant que leur règne, qui a duré à peine trois cents ans, n'ait passé comme un météore.

M. le duc de Broglie, en son étude sur Malherbe, est parti d'une jolie formule. Les hommes d'État en ont comme cela, que leurs habitudes d'esprit transposent de la langue politique à la langue littéraire et qui prennent dans celle-ci physionomie piquante. Guizot dans *Corneille et son temps* écrivait : « Les Révolutions littéraires, comme les autres, sont reniées surtout par ceux qui en profitent. » Rémusat disait de Bossuet, « Mon Dieu, Bossuet c'est un conseiller d'État. » Tout de même, M. de Broglie commence par dire à peu près ceci :

« Malherbe, c'est un conservateur. Il l'était en politique, fermement; il l'était en religion; sa plus belle ode est sur la paix, à moins que ce ne soit celle-ci très belliqueuse, où il félicite le roi d'aller écraser une révolte politique et une hérésie religieuse. Il le fut en littérature. La Pléiade fut pour lui une insurrection littéraire. Ronsard s'était révolté contre la langue française, Du Bartas contre le bon sens français, et Desportes, quoique bien pacifique, était le chef d'une invasion italienne. Tous ces gens-là sont des séditieux. — Mais contre quoi, bien précisément, se révoltaient-ils, puisque avant eux la littérature française n'était pas établie, n'avait pas de constitution? — Eh bien, ils se révoltaient contre M. de Malherbe qu'ils auraient dû prévoir, comme la Ligue se révoltait contre Henri IV devant qu'il fût roi. Ceux qui représentent le génie d'une race doivent être respectés préalablement. Le tort de Ronsard a été de ne pas être le saint Jean précurseur de M. de Malherbe. »

Et c'est très vrai ; Malherbe est un réformiste qui a eu le génie conservateur. Sa réforme a consisté à démêler admirablement ce qu'il y a eu de durable dans la révolution littéraire qui l'a précédé.

Toute révolution profonde a des causes et des auteurs. Les causes ne s'expliquent pas sur elle, et les auteurs, en général, n'y comprennent rien ; de sorte qu'elle se fait tout de travers.

Vient ensuite un homme qui en démêle les causes et les accepte ; qui en méprise les auteurs et les écarte; et c'est lui qui consacre la révolution et la consolide en la rectifiant. C'est le génie conservateur. Il n'eût pas fait la Révolution lui-même, probablement; il est merveilleux pour voir, quand elle est faite, en quoi elle a été mal faite, en quoi elle était légitime, en quoi, et surtout en qui, il faut la proscrire, en quoi elle s'impose et doit être respectée, en qui désormais elle doit être personnifiée, c'est-à-dire en lui-même. Voilà Malherbe.

Réagit-il jusque par delà 1550, jusqu'à Marot et Saint-Gelais? Point du tout. Il est conservateur; il n'est pas réactionnaire. Il continue parfaitement Ronsard. Il ne se vante pas de le continuer, non, mais, sans le dire, il le continue. Tout autant que lui, plus peut-être, il est pour une littérature très élevée, très noble et un peu guindée, pour les « grands sujets » et pour les « grands genres »; tout autant que lui, il méprise le petit, le mesquin, le trivial et le frivole ; tout autant que lui, il est fondateur de la littérature classique ; — mais les qualités fondamentales de la littérature française, mais la clarté, la pureté, la limpidité, l'aisance du tour, l'ordre des idées, la sobriété forte, la concision, la belle nudité d'une langue saine, ah ! cela, Messieurs, c'est le patrimoine ; il ne faut pas que cela périsse dans le tumulte d'une insurrection, ni dans les clameurs d'un triomphe; cela, Messieurs, qui peut parfaitement s'allier à la noblesse, à l'élévation, même au transport lyrique, et à la profonde émotion et à la grandeur ; cela, Messieurs, sera conservé.

Voilà le grand conservateur.

Notez que cette réforme conservatrice, il en a bien l'instinct profond, puisqu'il commence par la faire sur lui-même. Il avait commencé par être « romantique » (je mets ce mot pour abréger, et, du reste, il est presque juste) dans ces admirables, ou du moins étonnantes *Larmes de saint Pierre* qu'il avait imitées de l'italien ; c'est là qu'il y avait des vers comme ceux-ci qui feraient honneur non seulement à Desportes mais à Ronsard, et, du reste, à n'importe qui :

A peine la parole avait quitté sa bouche,
Qu'un regret aussi prompt en son ame le touche ;
Et, mesurant sa faute à la peine d'autrui,
Voulant faire beaucoup, il ne peut davantage
Que soupirer tout bas, et se mettre au visage
Sur le feu de sa honte une cendre d'ennui.

Et encore comme ceux-ci :

On voit par ta rigueur tant de blondes jeunesses,
Tant de riches grandeurs, tant d'heureuses vieillesses
En fuyant le trépas, au trépas arriver ;
Et celui qui, chétif, aux misères succombe,
Sans vouloir autre bien que le bien de la tombe.
N'ayant qu'un jour à vivre il ne peut l'achever.

Et encore cette paraphrase exquise du *Salvete flores martyrum :*

Que je porte d'envie à la troupe innocente
De ceux qui, massacrés d'une main violente,
Virent dès le matin leur beau jour accourci !
Le fer qui les tua leur donna cette grâce,
Que, si de faire bien ils n'eurent pas l'espace
Ils n'eurent pas le temps de faire mal aussi !

De ces jeunes guerriers la flotte vagabonde
Allait courre fortune aux orages du monde,
Et déjà pour voguer abandonnait le bord,
Quand l'aguet d'un pirate arrêta leur voyage ;
Mais leur sort fut si bon que, d'un même naufrage
Ils se virent sous l'onde et se virent au port.

Ce furent de beaux lis, qui mieux que la nature
Mêlant à leur blancheur l'incarnate peinture,
Que tira de leur sang le couteau criminel,
Devant que d'un hiver la tempête et l'orage
A leur teint délicat pussent faire dommage
S'en allèrent fleurir au printemps éternel.

Voilà les *juvenilia* de Malherbe ; voilà comme il écrivait en vers à vingt-cinq ans. Ce sont ces vers-là qu'il a méprisés, qu'il a reniés. Il y avait une gloire à continuer d'écrire comme cela ; il en a voulu une plus haute ou, pour mieux dire, plus difficile. Il n'est permis de démolir que, non seulement quand on remplace ce qu'on démolit, mais quand on dépasse ce qu'on remplace. Malherbe a eu cette coquetterie. « Je n'aime pas Ronsard. — Ils sont trop verts ! — Ce n'est pas cela ; à preuve que je suis Ronsard quand je veux. Voyez : je le suis. Et maintenant je veux être Malherbe et je le serai. » Malherbe, qui du reste était un fin renard, pouvait se retourner, quand il recommandait aux autres de se couper la queue ; car il en avait une, que, s'il l'avait voulu, il aurait pu porter par-dessus sa tête, comme les écureuils. Dans ces conditions on peut être un réformiste sévère. La sévérité n'est ridicule que quand elle est à base d'impuissance.

Non seulement Malherbe fut un conservateur ; mais il fut un opportuniste. Encore une chose qui a été très bien vue par M. le duc de Broglie. Le conservateur, c'est l'homme que je viens de définir, concurremment avec M. de Broglie ; c'est celui qui à travers les brusqueries et saccades de l'évolution littéraire, sait distinguer l'élément permanent, vivace et durable qui doit subsister. L'opportuniste, c'est celui qui distingue dans quelle mesure cet élément permanent s'accommode aux goûts, et aux dispositions du moment. Eh bien, Malherbe l'a vu au plus juste. Les contemporains s'en sont avisés et ont reconnu que ce que Malherbe avait apporté c'était bien ce qui était secrètement désiré au moment où « il vint ». Godeau, dans un discours prononcé au lendemain de la mort de Malherbe, dit textuellement, et c'est un bon morceau d'histoire littéraire : « Les noms de Ronsard et de Du Bellay ne doivent jamais être prononcés sans imprimer dans l'esprit de ceux qui les écoutent une secrète révérence ; mais la passion qu'ils avaient pour les anciens étaient cause qu'ils pillaient leurs pensées plus qu'ils ne les choisissaient, et que mesurant la suffisance de l'érudition des autres par celle qu'ils avaient acquise, ils employaient leurs épithètes sans se donner la peine de les déguiser pour les adoucir et leurs fables sans les expliquer agréablement, et considérer d'assez près la nature des matières auxquelles ils les faisaient servir... MALHERBE CONNUT LE GOUT DU SIÈCLE POUR LEQUEL IL ÉCRIVAIT. »

Conservateur, réformiste, avec le sens de l'opportunité, bref un conservateur-progressiste-opportuniste (on dirait une affiche électorale), voilà ce que fut le très avisé, très équilibré et très entêté aussi, M. de Malherbe.

Mais aussi comme il s'entendait bien aux choses d'évolution littéraire ! Sans y toucher, M. de Broglie relève, ou nous suggère de relever une véritable erreur de Sainte-Beuve à cet égard. Sainte-Beuve, dans son article, exquis du reste, ai-je besoin de le dire ? sur Malherbe, dans la *Revue Européenne*, avait exprimé cette idée que l'œuvre de Malherbe était une œuvre artificielle, et très joliment il avait tourné contre elle un passage de la « harangue de d'Aubray » dans la Ménippée : « Nous demandons un roi et un chef naturel, non artificiel, un roi déjà fait et non à faire... Le roi que nous demandons est déjà fait par nature, né au vrai parterre des fleurs de lys de France, jeton droit et verdoyant du tige de Saint Loys. Ceux qui parlent d'en faire un autre n'en sauraient venir à bout. On peut faire des sceptres et des couronnes, non des rois à les porter. On peut faire une maison, non un arbre et un rameau vert ; il faut que nature le produise, par essence de temps, du suc et de la moelle de la terre, qui entretient le tige en sa sève et vigueur. »

Sans citer Sainte-Beuve, ni d'Aubray, mais très certainement en y songeant, c'est à la tentative de Ronsard et du Bellay que M. de Broglie applique, et très justement, cette idée si juste. Que dit Joachim ? « Les langues ne sont nées d'elles-mêmes, en façon d'herbes, racines et arbres, les unes infinies et débiles dans leur espèce, les autres saines et robustes, plus aptes à porter le faix des conceptions humaines ; *mais toute leur vertu est née au monde du pouvoir et arbitre des mortels.* »

— Ah bien oui ! s'écrie M. de Broglie. « C'est le contraire même qui est la vérité. Aucune langue n'a jamais été formée arbitrairement par l'industrie et

avec la préméditation de ceux qui l'ont pensée et écrite. Toutes, au contraire, se développent, croissent et déclinent par l'effet du temps et des circonstances, comme les végétations organiques par la nature du sol et les accidents de la température. Le vouloir humain y est à peu près étranger. » Et voilà les fortes paroles de d'Aubray qui nous reviennent en mémoire : « On peut faire une maison, non un arbre ou un rameau vert ; il faut que nature le produise par essence du temps, du suc et de la moelle de la terre »; et ces paroles ne s'appliquent point à Malherbe ; mais précisément à l'école, à l'atelier de fabrication artificielle qu'il attaquait.

Qu'il ait été trop loin dans sa réforme conservatrice, sans doute, j'en suis d'avis. On peut consulter là-dessus le remarquable livre de M. Ferdinand Brunot, qui n'est pas un ami très chaud de Malherbe : *La doctrine de Malherbe dans son Commentaire sur Desportes*. Deux points surtout, assez secondaires, du reste, m'irritent dans l'enseignement de Malherbe et me paraissent de véritables erreurs : la proscription des diminutifs et la proscription de l'hiatus. Le diminutif est une grâce de la langue, dont le XVIe siècle avait abusé, je le sais bien, mais c'est une grâce de la langue, dont la langue française est très capable, et qu'il ne fallait pas laisser comme un privilège à l'italien. Elle y fait merveille, je le reconnais ; mais elle ne fait pas si mauvaise mine dans la nôtre. J'ajoute que le diminutif est si nécessaire, que, depuis qu'il est plus ou moins proscrit, on est bien forcé de multiplier dans le discours le mot « petit » qui n'est pas joli du tout, qui est niais, qui est bête, qui est lourd qui est absolument désagréable. Je voudrais bien pouvoir dire la « placette » comme à Tarascon, au lieu de « la petite place ». C'est sot, « la petite place ».

Mais voyez comme, néanmoins, Malherbe a, même ici, le sentiment du goût français et de ses tendances ! Mlle de Gournay attaque Malherbe sur ce point. Elle lui fait remarquer que *jupon*, *bosquet*, *fillette*, *amourette* sont des mots charmants. Elle a raison. Mais elle ajoute : « Quelqu'un fait-il la bouche sucrée pour dire qu'une telle est accouchée d'un bel enfançon et qu'il aime bien son petit frérot et sa petite sœurette ? » Ainsi elle emploie des diminutifs, et, tout en les employant, elle met tout de même le mot *petit*, tant il semble que de ce mot *petit* nous ayons besoin, à ne pouvoir nous en passer !

C'est la vérité. En vieille terre de France nous n'avons pas le sens du diminutif. Nous n'en sentons pas la vertu et la grâce ; nous ne le sentons que quand il est nouveau, de récente création. Nous sentons *Passionnette*, de Gyp. Mais dès que le diminutif est usité, nous ne le sentons plus comme diminutif, nous le prenons comme synonyme du mot qu'il diminue. Jupon ou jupe c'est à peu près même chose pour nous. Et alors, naturellement, nous flanquons le diminutif lui-même du mot *petit*, et nous disons *petit jupon*, *petit frérot*, *petite sœurette*, *petit bosquet*, *petite cachette*, *petite clochette*, *petite trompette*, *petit coffret*, *petit marmouset*, ce qui n'a pas le sens commun. Au fond Malherbe a quelque raison.

Le diminutif n'en a pas moins sa joliesse, au moins comme sonorité, et il est heureux que Malherbe n'ait réussi qu'à en réprimer l'excès.

Quant à l'hiatus, comme le lui a prouvé, sans aucune réplique possible, Mlle de Gournay, il avait tout à fait tort, et il est malheureux que sa prescription ou proscription sur ce point ait eu gain de cause. Comme toutes les choses possibles l'hiatus peut avoir son abus ; mais en soi il est un charme, il n'est pas autre chose qu'une chose excellente, comme le « concours des voyelles » cher à l'Ionien. Il donne du ressaut et du relief au vers. Il l'empêche d'être « coulant », et les vers français sont facilement trop coulants, et ce n'est pas beau. Je viens de lire beaucoup des deux Régnier, — j'entends celui qui s'appelle Mathurin et celui qui a la particule ; — tous les deux admettent l'hiatus. *Presque* aucun hiatus ni de l'un ni de l'autre ne m'a choqué, et pourtant j'ai fait l'éducation de mon oreille avec La Fontaine, Lamartine et Hugo, les seuls poètes que j'ai lus assidûment avant la vingtième année, et, après tout, les seuls poètes que je sache par cœur. Il faut ne pas craindre l'hiatus ; il ne faut pas courir après ; mais il ne faut pas le fuir : « Ah ! folle que tu es ! » est charmant ;

Et l'ombre, hélas ! dit vrai à l'homme qui lui ment.

(ceci est de Régnier II) n'est pas mauvais du tout. Non, ici Malherbe eut tort...

Le livre de M. de Broglie est d'un sens littéraire très fin et d'un goût très sûr. J'aurais voulu que M. de Broglie, parlant de Malherbe, s'occupât autant du poète que du professeur. Le professeur déborde un peu dans le livre de M. de Broglie. Ce ne serait pas à moi de m'en plaindre. Eh ! eh ! « le professeur Malherbe », cela flatte la corporation. Cependant, encore qu'il n'ait laissé que cinq cents bons vers, le nombre, non plus que le temps, ne faisant rien à l'affaire, Malherbe est un si grand poète dans les cinq cents bons vers qu'il a laissés, si grand poète, qu'un peu plus de commentaire sur son œuvre poétique, que, du reste, M. de Broglie sent si bien, ne m'eût pas été désagréable. M. de Broglie s'est tenu un peu trop sur la réserve à cet égard, attiré par les grandes questions de littérature générale qu'une étude sur Malherbe entraîne avec elle.

J'aurais souhaité, dans l'*excellent* chapitre final sur « l'Influence » de Malherbe, la discussion de cette question : pourquoi Malherbe a-t-il eu plus d'influence

comme réformateur de la langue, comme grammairien, que comme poète? Car le « tout reconnut ses lois » de Boileau est parfaitement juste de Malherbe professeur de langue, et parfaitement faux de Malherbe poète. Comme professeur de langue Malherbe a eu une influence énorme et immédiate. Quant à l'influence de Malherbe comme poète, Malherbe n'a pas eu d'influence du tout. Personne après Malherbe n'a fait des vers dans le goût de Malherbe. Personne?... Colombi, si vous voulez. Enfin personne.— Ni Racan, ni Maynard, pour commencer par ses disciples, qui ne l'imitent pas du tout, ni Théophile, ni Saint-Amant, ni les précieux. Enfin personne.

Pourquoi? C'est drôle. J'en risque une raison. L'homme de génie qui s'empare d'un genre, le transforme, le transfigure, quelquefois l'altère et le déforme, et toujours l'épuise. Molière a épuisé la comédie pour quarante ans, au moins; Racine la tragédie pour un siècle; La Fontaine la fable pour toujours. (Personne ne fait de fables en ce moment-ci? Je ne voudrais chagriner personne.) Et c'est ainsi que Malherbe a épuisé le lyrisme pour un temps très considérable. C'est ainsi que M. Brunetière a pu dire qu'il avait tué le lyrisme pour deux cents ans. C'est presque vrai. D'autres causes que je crois connaître et que M. Brunetière connaît mieux que moi y ont contribué; mais il y a contribué aussi. Cela lui fait honneur.

Oui, l'homme de génie qui s'empare d'un genre littéraire l'épuise.— Le penseur, c'est tout différent: les idées qu'il conçoit, il les féconde, et il est le point de départ de tout un mouvement intellectuel, et c'est pour cela que, comme penseur, c'est-à-dire, dans l'espèce, comme critique, Malherbe a eu une influence immédiate et considérable, qu'a parfaitement marquée M. de Broglie.

Donc, me dira-t-on, il faut mesurer la grandeur d'un penseur à son influence — et la grandeur d'un artiste à l'influence qu'il n'a pas eue? Monsieur, vous croyez dire une sottise pour me l'attribuer; mais, pour une fois, je crois que ce n'est pas une sottise que vous avez dite.

ÉMILE FAGUET.

TROIS ÉPISODES DE LA GUERRE DE 1870

I

2 août 1870.

Je me réveille: il est six heures! De larges rayons d'une blancheur encore mate parsèment ma tente et envahissent mon âme qu'ils rendent toute joyeuse. Et je comprends et je me souviens en quittant ce néant qui vient de m'engloutir quelques heures! Je suis avec mon régiment devant l'ennemi héréditaire, au pied de ces collines de Saarbruck que nous devons franchir d'un moment à l'autre, et depuis quinze jours j'attends ce moment désiré. Sera-ce aujourd'hui? Vais-je enfin connaître ces émotions grandioses de la guerre? Et le soir, serais-je encore de ce monde, ne connaîtrais-je pas à tout jamais le grand mystère, l'énigme peut-être de notre vie?

* * *

Depuis quelques années je suis sorti de Saint-Cyr, de cette dure école où se gagne l'épaulette d'or, et j'ai vécu de cette vie morne, monotone de régiment, de garnison. J'aime les lettres, les arts, la musique, — mais c'est en vain: je dois vivre d'une vie toute contraire, d'une vie toute d'obéissance, d'abnégation, d'une vie où mon âme n'a pas la moindre part. En suis-je moins heureux? Dois-je regretter mon sort, le regarder comme inférieur à ce qu'il aurait dû être? Je ne le crois pas, maintenant que les années ont blanchi mes cheveux, et se sont appesanties de leur dur poids sur tout mon être. Mais à ce moment je le croyais sincèrement, et je regrettais vivement, bien vivement même! C'est dans de pareilles dispositions que la déclaration de guerre de 1870 vint me surprendre et me rendre presque joyeux, car j'allais enfin connaître cette vie, si différente dans mon imagination de celle que je menais, j'allais surtout affronter l'inconnu, ce charme de toute jeunesse. Et je partis, la tête haute et fière, plein d'illusions sur le présent et sur l'avenir, ainsi qu'il convenait à mes vingt-deux ans, et à la belle épaulette d'or que j'avais mis toute ma jeunesse à conquérir.

* * *

Sur les hauteurs de Saarbruck.

Le spectacle est sublime, grandiose: une large vallée, — une ville qui semble importante, — une belle route se perdant au loin dans de grands bois mystérieux; — enfin, sur la crête, en face quelques batteries ennemies qui luttent avec les nôtres, et dont on aperçoit par moments les lueurs fugitives. J'entends pour la première fois la grande voix du canon, et j'en suis ému, mais d'une émotion inconsciente, qui ne dure pas, car elle ne peut que difficilement prendre corps, se fixer. Elle s'envole avec les mille autres sensations que j'éprouve, et presque calme j'examine cette fois la bataille qui me semble à moi une épopée.

Les bataillons ennemis évacuent la ville, et se dirigent par la route vers les bois du versant opposé au nôtre: leur retraite est fière, parfaitement en ordre. Et je remarque un officier monté sur un cheval blanc qui galope de la tête à la queue de la colonne, et

semble commander toutes ces troupes. Notre artillerie les accable d'obus, les chassepots mêmes — malgré la grande distance — leur lancent des balles. Ils ne répondent pas, ils continuent crânement leur retraite : ils ont compris qu'ils ne pouvaient résister, qu'ils ont toute une armée devant eux!

* * *

Grand mouvement tout à coup autour de moi. Je me retourne et je vois l'Empereur à cheval, suivi du jeune prince impérial et d'une suite nombreuse. Le souverain est triste et répond à peine aux saluts; le jeune prince, lui, est gai, riant, et semble tout heureux d'assister à un combat. L'Empereur ordonne de faire jouer la *Marseillaise* qui retentit fièrement, et fait bon effet au milieu de la canonnade et des décharges de mousqueterie. Puis commence le tir des « mitrailleuses » sur les colonnes ennemies, ce tir sur lequel on a conçu tant d'espérances, et qui doit même dans l'esprit de beaucoup nous amener la victoire. Avec ma jumelle, je suis curieusement la gerbe des projectiles. Plusieurs balaient les rangs ennemis, mais sans compromettre leur ordre parfait. Et toujours le cheval blanc va, vient, semble être la vie de toute cette colonne. Je tremble presque pour lui, car j'admire fort sa bravoure, et je suis comme soulagé quand je le vois enfin gagner les bois qu'il a comme objectif. Les bataillons y entrent à sa suite, diminuent progressivement sur la route, puis enfin disparaissent. Les grands bois ont repris leur air mystérieux!

* * *

Ce premier combat me donne, mieux que tous les cours auxquels j'ai assisté, mieux que toutes les lectures que j'ai pu faire, l'idée de la bravoure du soldat, du mépris de la mort. — Deux sensations vives s'en dégagent pour moi ; la grande voix du canon, qui ne peut être rendue par des mots, qui est inoubliable pour qui l'a entendue dans les conditions mêmes de la bataille ; — la crânerie de l'officier « au cheval blanc », crânerie qui défraie toutes nos conversations d'officiers pendant les trois ou quatre jours que nous restons sur les hauteurs de Saarbruck.

* * *

Mais un spectacle navrant vient bientôt corriger tout cet enthousiasme, le réduire à des proportions plus raisonnables, plus humaines surtout : ma rencontre avec le premier mort, ma rencontre avec le premier blessé.

Ah! cela est affreux et toute l'idée de bravoure ne tient que difficilement devant cette horreur du cadavre que l'on se représente en vie quelques moments auparavant. Celui qui gît devant moi est celui d'un jeune lieutenant d'un régiment voisin du mien : il est étendu sur le dos, les bras en croix, tenant encore dans sa main crispée et finement gantée son sabre de commandement. Sa figure est atrocement pâle, et sa poitrine trouée est couverte d'une écume rougeâtre qui indique là où il a été frappé. Je le regarde longuement, avec âme. Et, je ne puis le dissimuler, cela me cause une sensation, — non point de crainte ni de frayeur, — mais une sensation vague de désespérance que je n'ai certes pas prévue en assistant à mon premier combat.

Plus loin, trois pauvres blessés ennemis que le chirurgien va opérer en plein champ. L'un d'eux, d'une pâleur de cire, a le cou traversé par une balle : sa figure exprime une telle horreur, une telle souffrance qu'il m'intéresse. Et à chaque effort du chirurgien pour extraire la balle, ses traits se crispent et sa pâleur augmente...

* * *

Et sur toutes ces horreurs, cadavres et blessés, un ciel superbe d'août semble vouloir apporter la joie. Et pourquoi ne l'apporterait-il pas? La nature est-elle responsable des folies des hommes, de leurs passions tout au moins? Non, certes, elle y est indifférente, je ne l'ai jamais mieux compris que ce jour-là. Et les rayons brillants de l'astre béni éclairent toute cette scène d'une lumière énorme, lui donnant encore plus de ton, plus de valeur, et accentuant mille détails qui resteraient sans elle complètement invisibles.

Au fond de moi-même, au plus profond de mon être je m'interroge, et je me demande avec anxiété si l'impression de ce premier combat n'a pas entamé mon enthousiasme, n'a pas introduit peut-être une première note discordante. Mais non, la franche causerie avec les camarades dissipe ce qui me paraît un léger nuage, et je me couche le soir en plein champ, enveloppé dans mon grand manteau, et souriant aux étoiles qui couvrent les hauteurs, et ne m'ont jamais semblé aussi brillantes et aussi belles!

II

Sur les hauteurs de Forbach, 6 août.

Le crépuscule tombe, et mon régiment arrive en haut de la côte qui a été assignée par le général en chef pour le ralliement de tous les corps qui ont combattu pendant cette funeste journée. Avant de quitter à tout jamais le champ de bataille, je jette un dernier coup d'œil pour le bien fixer dans ma mémoire. Et sur la route de Saarbruck que nous venons de quitter il n'y a que quelques instants, je vois des dragons en bataille et à pied, cherchant à la disputer — cette route — aux troupes ennemies qui les

accablent de leurs feux. Je les vois surtout criblés par les obus de l'artillerie, qui a envahi les deux côtés et je me demande avec angoisse si leurs feux à eux seront suffisants pour continuer cette lutte si inégale, si disproportionnée et en même temps si héroïque !

* * *

Et la nuit remplace peu à peu le crépuscule, inondant tout, charmantes vallées aux bois tout verts, tout gracieux, — petite ville coquettement assise dans dans la vallée, — et cette plaine funeste où la première défaite nous a été révélée et que nous avons franchie si allégrement quelques jours auparavant pour escalader les hauteurs de Saarbruck.

Et l'air est divinement doux, et le ciel va se parsemer d'étoiles : toujours cette même indifférence de la nature que j'ai constatée il y a quelques jours, et que je constate encore aujourd'hui !... malheureusement cette fois dans nos malheurs !

* * *

Les ténèbres ont maintenant tout envahi et la lutte se continue. Mais les feux de l'armée ennemie deviennent énormes, et l'artillerie crible de ses projectiles les malheureux escadrons dont on voit les feux se ralentir progressivement, puis cesser tout à fait. Et vraisemblablement ils doivent être anéantis ; car les hourrahs de la victoire s'élèvent dans le lointain, et remplissent mon cœur d'une tristesse navrante, d'une tristesse que je n'ai pas encore éprouvée jusqu'ici...

* * *

Je rejoins mon régiment qui se forme en ligne de bataille, en bon ordre, — bien que fort éprouvé pendant cette journée, — et nous attendons les ordres. La position choisie par le général en chef est solide : c'est une des collines qui s'élèvent derrière la gracieuse petite ville de Forbach, et sur laquelle court la route de la retraite. Peu à peu les bataillons, les escadrons les batteries arrivent, puis les généraux, et des ordres sont bientôt envoyés à voix basse à tous les corps. Un immense carré est formé de toutes les troupes d'infanterie, et l'artillerie, les bagages les plus indispensables, se placent au centre avec l'état-major. Je le constate avec plaisir, cette formation se fait rapidement, sans le moindre désordre, et cependant la nuit est bien obscure et les lointains qui nous entourent bien mystérieux !

* * *

Le colonel de mon régiment rassemble ses officiers et nous formons cercle autour de lui. C'est un homme froid, sec, mais bon, et il est aimé. Surtout il a su inspirer la confiance à tous, ce qui n'est pas peu dire. Son discours prononcé à voix basse, est bref et saccadé :

« Messieurs, nous dit-il, l'ennemi est victorieux et va peut-être nous attaquer cette nuit. Je compte sur vous tous, sur votre courage, pour le recevoir comme il convient. Le régiment restera en ligne et chacun à sa place stricte de bataille. A tout à l'heure peut-être, Messieurs, et je le répète, chacun à sa place « sur « son honneur. »

* * *

« L'ennemi va peut-être nous attaquer cette nuit. » Voilà surtout ce que je retiens de ce discours, et quand ces mots sont prononcés, ils me glacent, je ne puis le dissimuler. Comment, après cette sanglante bataille, nous allons peut-être encore être attaqués la nuit, en pleines ténèbres ! Mais je me raidis vigoureusement et je rejoins mon poste, fort peu rassuré peut-être sur les éventualités qui vont se produire, mais fermement décidé à ne pas faillir — quoi qu'il arrive — à la confiance que nous a témoignée le colonel.

* * *

Nous sommes chacun à notre place stricte de bataille derrière nos troupes. Les hommes se couchent à terre, le sac à leur côté — les officiers s'enveloppent de leurs manteaux, et le carré, l'immense carré si visible il n'y a encore que quelques instants, semble s'évanouir dans l'espace. Je cherche le sommeil, l'assoupissement, devrais-je dire, mais en vain : je préfère rêver, et en effet je rêve.

Ah ! la rêverie de cette nuit, que son souvenir est encore près de moi, bien qu'à plus de vingt-cinq ans de distance ! Je suis accroupi à terre, et je vois à peine les hommes de ma section qui dorment devant moi anéantis, accablés. De temps à autre un mouvement, une parole dite, puis le grand silence qui plane sur 20 000 hommes ; et qui oppresse mon âme. Un air doux, un peu frais, venant des grands bois qui nous entourent, et le silence presque absolu de ces lignes d'horizon si diffuses et en même temps si mystérieuses, je pourrais presque dire, si menaçantes...

* * *

Tout à coup une sonnerie de clairons ! Faible d'abord, et comme amortie, elle est répétée lugubrement par tous les échos d'alentour, puis une autre sonnerie lui répond, et ce sont pendant quelques moments une succession de sonneries qui semblent tantôt se rapprocher, tantôt s'éloigner. Aucun doute n'est permis : ce sont les appels de quelques-uns de nos bataillons qui n'ont pu — étant en toute première ligne —

effectuer à temps leur retraite et qui sont perdus dans les grands bois. — Ils nous demandent leur route, et après quelque hésitation ordre est donné par le général en chef de répondre du carré.

Ah! ces sonneries — elles aussi — sont encore toutes présentes à mon souvenir, et je crois les entendre au moment même où j'écris ces lignes. — Pourquoi me paraissent-elles si tristes et si mélancoliques? Est-ce l'influence de ces ténèbres qui nous entourent? Est-ce plutôt l'influence de mes propres pensées, forcément et bien naturellement tristes et mélancoliques elles-mêmes? N'y entre-t-il pas aussi un peu de pitié pour ces pauvres bataillons qui, après avoir combattu toute la journée au premier rang, sont encore si exposés à ce moment à être cernés, entourés et détruits à jamais?

* * *

Enfin un bruit de pas se fait entendre, d'abord peu sensible, presque une faible rumeur — puis se rapprochant à mesure — et le carré s'ouvre pour laisser rentrer l'un des bataillons attardés. C'est justement un de ceux de mon régiment, et j'y ai un excellent camarade, le lieutenant C..., auquel je serre la main avec une joie extrême. Je dis : joie extrême, car les sensations dans ces moments sont tout autres : elles ont acquis une force, une acuité extraordinaire qui n'existent certainement pas dans le courant de la vie ordinaire!

* * *

C... me raconte en quelques mots rapides la lutte de son bataillon, puis sa retraite du champ de bataille, puis enfin comment il s'est égaré dans ces grands bois inconnus qui nous entourent. Et je ne puis que l'admirer, car il est aussi gai, aussi vaillant, aussi ironique que d'habitude. Couvert de boue et de poussière, la figure et les mains noircies, il n'a en rien perdu son calme, son énergie, son scepticisme même de paroles. Dans cette grande débâcle si peu prévue, si peu soupçonnée, si terrible par suite, il est resté le même, et son exemple me réconforte, me réchauffe le cœur, me donne surtout plus de confiance dans l'issue de la lutte engagée, malgré la sanglante défaite que nous venons de subir.

* * *

Que dirai-je de plus? Les heures s'écoulent lentes, solennelles presque. Le ciel est maintenant parsemé de points brillants qui semblent nous fixer, et mes regards s'arrêtent comme malgré moi sur l'un d'eux, plus scintillant, plus palpitant, si j'ose dire. Et le grand mystère de l'au delà se présente à ma pensée, en voyant tous ces mondes si pleins de majesté à cette heure de la nuit... Et ma rêverie devient grandiose, absolument éthérée : je quitte un moment cette terre pour planer à des hauteurs idéales, que je n'ai pas encore connues et que je ne connaîtrai vraisemblablement plus jamais...

* * *

Mais le grand silence fait place à quelques bruits, quelques chuchotements, quelques allées et venues même. Sans que je puisse m'expliquer ni comment, ni pourquoi, l'immense carré se redresse en quelque sorte, sort de son vague et redevient vivant, palpable. Puis il se désagrège lentement, et ses faces disparaissent l'une après l'autre. Bientôt je n'entrevois plus que mon seul régiment, qui lui-même fait silencieusement par le flanc et s'engage sur une petite route de côté. C'en est fait, la « retraite » est commencée, cette retraite funeste qui à elle seule serait un palpitant épisode, un drame aussi poignant que tous ceux de cette si malheureuse campagne!

Comm[t] Ch. Henrionnet.

(*A suivre.*)

CHOSES ET AUTRES

Sur la plage de Dunkerque.

Les Dunkerquois sont en fête depuis qu'ils savent que M. Félix Faure s'embarquera chez eux pour la Russie. C'est dans leur port que le tsar Pierre a débarqué, quand il est venu rendre visite au petit roi Louis XV.

Avez-vous l'esprit tant soit peu imaginatif? Faites abstraction de quelques années, supprimez deux ou trois événements qui auraient pu ne jamais se produire, et vous verrez sur la plage de Dunkerque Pierre et Félix s'avançant au-devant l'un de l'autre.

Pierre tient son chapeau à la main comme toujours, sa rude perruque brune flotte au vent du nord, elle est toute semée du sable des mers en guise de poudre.

« Je suis bien enchanté de vous rencontrer, Monsieur le Président. J'aime à venir rôder encore quelquefois sur cette bonne plage de Dunkerque. On croit que je ne suis plus de ce monde, mais on se trompe, comme vous le voyez. Je suis toujours le même, je ne porte ni gants ni manchettes. Ne faites pas le dégoûté : tapez-moi là dedans ! C'est une main sûre et qui pourra vous servir. Je vous aime bien, et je n'ai jamais jugé des hommes par leur habit. Même je dois vous dire que j'ai toujours considéré le soin

trop attentif de la toilette comme un signe de la médiocrité du génie. Excusez-nous : nous sommes un peu des sauvages, nous autres, mais nous créons des empires... »

Pierre roule ses prunelles avec ce tic épouvantable qui semblait lui démonter les yeux, mais reprenant aussitôt son air de bonhomie et de douceur habituelle :

« Ne craignez rien, je ne vais pas vous manger : c'est un geste atavique qui me vient du Grand Ours et du Mammouth. Vous autres, Français, vous attachez trop de prix aux formes, vous êtes des gens de luxe, c'est ce qui vous a perdus. Je le disais l'autre jour au Régent et à Villeroy. Quand je suis arrivé à Paris, ils m'ont conduit dans un appartement du Louvre, tout resplendissant de glaces et de dorures.

« Je leur dis carrément que je ne voulais pas de ça et qu'ils me conduisissent ailleurs, et, sans m'asseoir, toujours mon chapeau sous le bras, je suis parti devant : ils me suivaient, passablement ahuris, et je riais en dedans. Ils m'ont conduit alors à l'hôtel de Lesdiguières : je retrouve les salons, les tapis, les lustres, les miroirs du Louvre, en plus petit. — Enfin, leur dis-je, si vous n'avez pas mieux, je m'en contenterai, il ne faut pas être difficile en voyage. Mais, par exemple, je ne coucherai jamais dans ce lit-là : vous me tendrez un lit de camp dans la garde-robe. Et maintenant, bonsoir, je vous remercie de toutes les bontés que vous avez pour moi ! Demain et les jours suivants, j'entends visiter Paris à ma façon et m'instruire de toutes choses, selon mon habitude.

« Figurez-vous qu'ils voulaient mettre des gardes à cheval devant et derrière un carrosse dans lequel j'aurais été voituré comme une momie ! Je bouillais, je commençais à me demander sérieusement s'ils me prenaient pour un imbécile. Je roulais mes gros yeux, comme vous l'avez vu tout à l'heure, et je leur tournais le dos. Alors ils m'ont laissé en paix et nous avons été les meilleurs amis du monde. Je prenais des fiacres et je parcourais tout Paris comme il me semblait bon, sans déranger les autres et sans être dérangé par eux. J'ai ainsi appris beaucoup de choses que j'ai pu faire éviter à ma nation.

« Cependant, quand je suis retourné en Russie, j'ai fait construire un palais sur le modèle de Versailles pour t'y recevoir ; je savais que tu viendrais un jour et je voulais te loger suivant tes goûts et à la manière des Français. J'espère que tu seras bien. La vue est plus grandiose qu'à Versailles ; tu auras, outre les splendeurs, dont les rois, tes prédécesseurs, aimaient à s'entourer, le spectacle de la vaste mer pour horizon.

« Tu aimes la mer comme moi, nous sommes des marins tous les deux. C'est par là surtout que nous nous ressemblons. Mais toi, avais-tu pensé que tu viendrais chez moi et que quelqu'un se promènerait un jour sur la terrasse de Péterhof, embrassant de son regard le panorama de la Finlande, l'île de Kronstadt et Pétersbourg la Blanche, étendue à ses pieds, et que ce quelqu'un serait Félix Faure ? Dis, avais-tu pensé à cela ? Que l'histoire est amusante, mon ami, et combien sont impénétrables les mystères de la Providence !

« Mais je te dis ce que j'ai dit au Régent : méfie-toi des colifichets et de l'amour désordonné des grandeurs ! C'est toujours ce qui vous a perdus tous, depuis Louis XIV en passant par Napoléon ! Tel que tu me vois, je ne t'ai pas l'air d'un être sentimental, je n'ai pas une figure à pleurer, n'est-ce pas ? — Et Pierre eut de nouveau ce roulement d'yeux extraordinaire qui ferait trembler des rochers. — Eh bien ! j'ai pleuré sur le sort des Français victimes de la frivolité. J'avais prévu tout ce qui leur est arrivé. Je te le dis franchement : si tu devais sur les hauteurs de Péterhof sentir se gonfler ton cœur, il vaudrait mieux pour toi n'avoir jamais fait ce voyage. Quand tu seras là-haut, presque dans le ciel, avec le monde à tes pieds, il faut rire, rire de moi, homme simple, qui ai construit ce palais par une singulière contradiction avec ma nature intime, rire de toi, rire de l'univers, c'est ce qui te sauvera. Il te faut rire à la façon de Rabelais, si tu le sais ; j'ai appris mes auteurs, depuis le temps que je vis, et, plus je vis, plus je progresse dans la grande et universelle science du rire. Ris donc, mon cher, de toi, de moi, de tout le monde, car, avoue que le monde est bien risible.

« Et puis je t'engagerai à descendre de ces hauteurs dans la plaine aux promenades ombragées et à aller visiter le cottage où j'aimais à me retirer avec l'impératrice Catherine, ma femme.

« C'est là que nous étions heureux ; elle faisait très bien la cuisine et nous mangions dans de la vaisselle d'étain. Mais cela ne pouvait pas durer toujours : il fallait bien redevenir empereur. Tandis que toi, mon cher, qui t'empêcherait ? Mais déjà tu as fait, je pense, presque la moitié de ta peine ; je vois fuir la vie des autres avec une rapidité étonnante, moi qui suis l'ancien des jours : tu arriveras bientôt au terme fixé pour ta libération ; surtout ne recommence pas après : c'est le conseil d'un homme d'expérience et qui t'aime bien... »

JEAN-LOUIS.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

LA PROIE, par *M. H. Béranger* (Colin). — Raoul Rozel est un ambitieux dans toute la force du terme ; non pas un ambitieux vulgaire, car outre de *l'estomac*, il a un véritable talent oratoire, une certaine grandeur d'âme et même un tout petit peu de cœur, et s'il aspire au pouvoir c'est pour tirer la foule du bourbier où elle croupit actuellement. Mais enfin c'est un homme de proie, qui, sans scrupules, sacrifiera à ses instincts ce qui ennoblit l'existence, purifie les désirs et fait absoudre bien des fautes, c'est-à-dire sa foi en ses principes de loyauté, de propreté morale. Au moment où il transige et par là croit s'assurer la victoire, on devine qu'il est perdu et que le triomphateur de la veille sera demain traîné aux gémonies ; celui qui de la société voulait faire sa proie deviendra la proie de la société. C'est un drame de notre temps où s'agitent des personnages que vous reconnaîtrez sans peine : le sénateur Guermantes, habile manieur de consciences, Coutances, l'homme à poigne ; et le fameux général sur qui cette poigne s'exerça Fournier, l'académicien ; Louis Weyl, le brasseur d'affaires israélite ; combien d'autres encore ! Et M. d'Hortensioux, dont il est cité de si jolis vers, inodores comme des hortensias bleus, me direz-vous qui est M. d'Hortensioux? Mais tout ce monde élégant, raffiné, doré sur toutes les coutures m'effraye et je me réfugie avec joie chez le petit fonctionnaire retraité, philosophe stoïcien et breton endurci. Je trouve ici un petit tableau familial d'une simplicité extrême et d'une grande vérité, sans ombre d'affectation sentimentale, mais sans réalisme méticuleux et agaçant. Une observation : l'ouvrage contient deux discours de Rozel : le premier est un tour de force, car on sait combien il est dangereux de dire aux gens : Oyez une merveille ! et le *maiden speech* est vraiment empoignant ; et puis il y a la lutte, dont l'issue est longtemps incertaine, il y a le brouhaha de la Chambre, la foule qui hurle au dehors, la visite aux dames Guermantes, sorte de salut sous les armes avant le duel, tout cela forme une exposition d'un grand effet scénique. Le second discours est un hors-d'œuvre ayant le tort de venir à la fin du repas, alors que le palais, délicat à l'extrême, n'admet plus que des friandises.

L'ACCUSATEUR, par *M. J. Claretie* (Fasquelle). — Un roman à rendre jaloux Conan Doyle lui-même ! Le père Bernardet domine de cent coudées tous les détectives du Royaume-Uni, parce que chez lui, à l'habileté professionnelle se joint la conviction et, bien entendu, l'opiniâtreté du savant. L'œil accusateur, l'œil témoin, l'œil révélateur du crime, l'œil photographe en un mot, quel rêve aujourd'hui, quelle réalité demain ! s'écrie le petit inspecteur de la sûreté dont l'enthousiasme est si communicatif qu'il gagne même M. Ginory, le sceptique chef d'instruction. Et l'œil accuse, révèle ; par malheur, il accuse un innocent dont, au moment suprême, il a photographié le portrait... vous entendez, rien que le portrait ! Quelle confiance accorder après cela au nouvel auxiliaire de la justice? M. Bernardet est atterré. Lisez cette histoire à minuit, l'heure des crimes, quand au dehors le vent mugit, etc., pour avoir la sensation d'un filet d'eau froide vous dégringolant le long de l'échine.

DEUX MONDES, par *Jeanne Mairet* (*Mme Ch. Bigot*) (Ollendorff). — Un peu languissante au point de vue de l'action, cette œuvre se recommande par une étude très piquante, et que je crois très exacte, des deux mondes, celui qui vieillit tout doucement de ce côté de l'Atlantique et celui qui se développe si rapidement là-bas. Huit jours à peine de navigation nous séparent de ce là-bas et pourtant quelle différence profonde entre les mœurs, les idées, les sentiments, les goûts ! Seuls les préjugés ont une certaine analogie en ce sens qu'ils sont de part et d'autre également injustes : tandis que l'éducation à l'américaine signifie pour nous la liberté poussée jusqu'à la licence et tout ce qu'un féminisme exaspéré a de ridicule et d'odieux, les Américains nous jugent uniquement d'après notre littérature contemporaine et l'on conçoit dès lors quelle jolie idée ils se font de nous !

LES COMMUNES MIXTES ET LE GOUVERNEMENT DES INDIGÈNES EN ALGÉRIE (Challamel). — Cette brochure soulève à nouveau une question qui a fait verser des flots d'encre, surtout dans la colonie algérienne, la question de l'assimilation. L'auteur anonyme ne répond ni par un oui ni par un non formel, mais par un peut-être qui invite à tenter l'expérience. « Si l'on dépensait pour l'amélioration des races soi-disant inférieures la moitié de l'argent et des efforts que l'on dépense pour l'amélioration de la race chevaline, on arriverait peut-être à un résultat. » Mais quels moyens employer dans l'œuvre de régénération et d'apaisement ? L'éducation, d'abord, une éducation commune aux Européens et aux indigènes ; mais à ce premier facteur, il faudrait joindre le progrès économique, une justice plus prompte et moins coûteuse, et enfin une organisation politique plus souple. Ici surtout une réforme s'impose. Après avoir expliqué ce que c'est que la commune mixte, l'auteur montre que l'organisation actuelle en est défectueuse et propose une réforme que de plus compétents que nous jugeront. En tout cas les troubles dont la province d'Oran vient d'être le théâtre prêtent à une étude de ce genre un intérêt de brûlante actualité.

ÉCRIVAINS ÉTRANGERS, par *M. T. de Wyzewa* (Perrin). — M. de Wyzewa pourrait être appelé le critique-protée. Quelle souplesse, quelle habileté prestigieuse, quelle facilité à entrer dans la peau des personnages les plus divers ! Il est Allemand avec Fontane, Russe avec Gogol, Goncharof et Tolstoï, Anglais décadent avec Stevenson, cosmopolite avec Heine et, Dieu me pardonne si je dis une bêtise, il me semble qu'il devient femme pour parler d'Émily Brontë ! De l'exactitude il se préoccupe peu. A-t-il tort? Si l'on a pu dire qu'en fait d'histoire il n'y a de vrai que la légende, pourquoi M. de Wyzewa ne pourrait-il pas prétendre qu'en matière de critique il n'y a d'exact que la fantaisie?

G. Art.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 35381. *Le Directeur-gérant :* HENRI FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 6. 4e SÉRIE. — TOME VIII 7 AOUT 1897.

DISCOURS DE DISTRIBUTIONS DE PRIX

Les républicains de 1848 croyaient très sincèrement à la vertu bienfaisante de l'instruction en soi : nous tous, venus plus tard, nous avons plus ou moins hérité de ce préjugé optimiste. Reportez-vous seulement de dix ans en arrière; rappelez-vous avec quel enthousiasme joyeux on ouvrait des écoles et des lycées, des cours, des conférences, des laboratoires. Il apparaît aujourd'hui qu'où l'on a fait fausse route, c'est quand on a cru voir dans l'instruction un but, tandis qu'elle n'est qu'un moyen. Distribuons l'instruction aussi libéralement que possible; mais disons-nous bien que, ce faisant, nous mettons dans la main des enfants, des jeunes gens, un outil et rien de plus. Si, de cet outil, ils devaient faire un usage mauvais, c'est qu'on aurait négligé de leur apprendre à s'en servir; c'est que, faisant beaucoup pour l'instruction, on n'aurait pas fait assez pour l'éducation.

Ces réflexions me venaient en lisant quelques discours de distributions de prix : il en est de tout à fait remarquables, non seulement par le talent et l'éloquence, mais par l'état d'esprit qu'ils mettent en évidence.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est à quel point une même idée se retrouve chez tous les orateurs universitaires, à savoir de fortifier les volontés, de tremper les caractères. Il y a quelque vingt ans, l'élève qui avait obtenu des prix, s'il jugeait de l'avenir par les harangues tombées du haut de l'estrade, avait le droit de concevoir un certain orgueil et pouvait s'imaginer que son succès le suivrait dans l'existence. Maintenant, tout est bien changé : on loue, comme il convient, les triomphateurs du jour, mais on les avertit discrètement qu'il y a autre chose dans la vie que des versions latines et des thèmes grecs. Et s'ils écoutent avec attention, s'ils comprennent quelquefois à demi-mot, il me semble qu'ils doivent entendre quelque chose comme ceci : « Mes amis, soyez bacheliers si vous pouvez, et licenciés, et docteurs; mais, avant tout, soyez des hommes, soyez des citoyens. »

En quoi, direz-vous peut-être, ceci est-il nouveau? La vieille Université ne formait-elle pas des citoyens et des hommes? Il semble qu'elle eût le sentiment très net de ce qu'il faut faire, quoiqu'elle en parlât moins souvent dans des discours officiels. — Rien de plus vrai. La vieille Université avait résolu le problème de l'éducation à sa manière, par une culture essentiellement littéraire. Quand l'écolier était maintenu de huit ans à dix-huit dans le commerce des classiques, quand on avait le temps de s'attarder sur un auteur, chaque page d'éloquence ou d'histoire était, pour le maître, l'occasion d'une leçon sur la conduite de la vie. Cicéron et Tacite étaient des professeurs de morale pour ceux qui vivaient avec eux, rien qu'avec eux. On peut dire que l'éducation classique suffit à peu près à tout, tant qu'elle fut maîtresse des programmes; mais peu à peu, par les progrès de l'esprit critique, par le besoin de faire aux sciences une place dans l'enseignement, par l'idée enfin qu'il faut donner aux écoliers une instruction « réelle » et que le collège doit être une sorte de préparation à la vie, on sait comment la part de l'éducation classique a été réduite.

Je ne critique pas le changement, car j'estime qu'il était inévitable ; mais avouons que la physique, la chimie, l'histoire naturelle, et bien d'autres choses encore, qui sont très bonnes pour instruire l'enfant, sont tout à fait nulles pour l'éduquer. Il faut s'entendre : la science d'un Pasteur ou d'un Berthelot a une vertu éducatrice ; je suis convaincu que le savant trouve dans ses études un principe de soumission à la vie, un motif de désintéressement, une règle, une discipline. Mais, pour l'écolier, tout se borne nécessairement à des faits qui s'accumulent les uns sur les autres; la science, pour lui, c'est de feuilleter quelques manuels. En même temps, au nom de l'esprit scientifique qui n'a rien à faire ici, on introduit la critique dans les livres de collège ; on discute, où l'on se contentait jadis d'admirer ; on apprend à l'enfant le raisonnement précoce, quand il n'a pas la force de raisonner; on surcharge les programmes, et l'on est tout surpris un beau jour qu'il n'y reste plus de place pour l'idée directrice.

Pendant vingt ans, on a tout fait pour l'instruction; on a multiplié examens et concours, certificats et diplômes; on a paru croire que la valeur de l'homme se mesure uniquement à son degré de savoir. Tout à coup on s'aperçoit qu'on allait choir dans l'intellectualisme, et on s'écrie : « L'instruction n'est pas tout. L'éducation, voilà dorénavant notre grande affaire! » C'est un signe des temps, et un signe heureux. L'éducation est à l'ordre du jour; mais, dans cette éducation, quelle sera la part de l'État, la part de la famille?

* * *

La même préoccupation du problème de l'éducation, qui est au fond de toutes les harangues universitaires, se retrouve dans le discours du ministre de l'instruction publique. M. Rambaud a parlé en historien et en philosophe : il a montré comment chacun de nous est héritier pour une part de tout l'effort des générations passées, et que c'est là pour nous la source de devoirs impératifs ; il a dégagé, d'un ensemble de considérations très justes et très élevées, l'idée de la solidarité humaine. Cette idée de la solidarité, M. Rambaud croit qu'elle peut jouer un grand rôle dans l'éducation publique, et je le crois comme lui; mais voici où il m'est difficile de le suivre : « On s'est demandé, a-t-il dit, si l'État, qui pratique la neutralité en matière de religion, a *une morale*. Comment pourrions-nous en douter? » J'applaudis encore l'orateur, mais je voudrais faire certaines réserves sur la thèse du ministre.

Quand nous parlons de l'éducation, quand nous la voulons mettre au-dessus de l'instruction, il va de soi qu'il s'agit de l'éducation morale, et l'épithète ici est presque un pléonasme. Nous croyons tous que l'État peut et doit enseigner la morale, c'est-à-dire un ensemble de règles, de prescriptions communes à tous les honnêtes gens; mais remarquez que *la* morale, ainsi définie, n'est pas *une* morale. Si, quand vous aurez parlé à l'enfant de ses devoirs d'écolier, de fils, d'homme, de citoyen, vous lui expliquez quels liens étroits le rattachent aux générations passées et si vous réussissez à faire pénétrer dans son esprit l'idée de la solidarité humaine, rien de mieux ; mais c'est encore la morale dans le sens général du mot, — et j'estime que ce sens est le seul qui convienne quand il s'agit d'éducation publique.

Ne souriez pas, et ne dites pas que je discute sur un mot : non, ce n'est pas sur un mot; c'est sur une idée, et sur une idée qui fait précisément toute la difficulté du problème de l'éducation. Si, par une morale, nous entendons — et il me paraîtrait malaisé de faire autrement — non plus seulement quelques maximes de conduite commune, mais une règle intérieure, une hiérarchie des devoirs, une conception de la vie, en un mot un idéal, il est clair que cette morale devra varier en certains points suivant la religion ou la philosophie à laquelle nous nous rattachons. Ainsi, un moraliste chrétien et un moraliste de l'école de l'intérêt bien entendu pourront s'accorder dans les circonstances ordinaires de la vie; mais il y aura toujours un moment où l'accord cessera, car les deux morales sont fondées sur deux doctrines différentes. Qui dit *une morale*, dit *une doctrine :* or, dans la conception moderne de la société politique, il ne peut pas plus y avoir une doctrine d'État qu'il n'y a une religion d'État.

Étant incompétent pour avoir une doctrine, l'État est incompétent pour enseigner *une* morale. Il n'y a donc de place dans l'éducation publique que pour *la* morale commune à toutes les écoles et à toutes les églises, pour la morale qui vise simplement à faire des honnêtes gens. La tâche est déjà assez belle, et les maîtres de la jeunesse s'y dévouent chaque jour, depuis le plus modeste instituteur jusqu'au plus brillant professeur de faculté.

Quant à une morale, c'est-à-dire à ce complément de toute éducation qui fait l'homme intime, l'État ne saurait y prétendre : la neutralité, qui lui impose de respecter toutes les doctrines, lui interdit de se rattacher à aucune. Le domaine des opinions et des croyances n'est pas de l'État : il est de la famille. Regardons la réalité en face, alors même qu'elle nous paraîtrait inquiétante par certains côtés; ayons le courage de dire tout haut que le problème moral ne sera pas résolu, qu'il ne peut pas l'être, à moins que l'éducation de la famille ne complète et n'achève l'éducation de l'Université.

Jean-Paul Laffitte.

LA DEMOISELLE DU POITOU

Aïeule du Grand Frédéric et ancêtre de la reine Victoria (1).

Écrivant à l'une de ses demi-sœurs, c'est-à-dire à l'une des filles que son père avait eues de son épouse morganatique dont il a été question dans l'article précédent, Madame lui avouait le plaisir qu'elle éprouvait toujours à entendre parler de l'Allemagne. « Je suis, disait-elle, comme ces vieux voituriers qui prennent plaisir à entendre claquer le fouet, quand ils ne peuvent plus rouler sur les grandes routes. » Mais si la Palatine aimait à entendre parler de l'Allemagne en général, elle s'intéressait surtout à ce qui se passait dans l'entourage et dans la famille de sa tante. Ses lettres sont pleines d'allusions concernant les membres de la famille ducale de Brunswick-Lünebourg (2) dans laquelle la princesse Sophie était entrée par son mariage.

La maison ducale de Brunswick, à laquelle Madame s'intéressait principalement à cause de sa tante, était bien déchue de ce qu'elle avait été jadis ; cependant elle était encore assez puissante en Allemagne, car ses ducs venaient immédiatement après l'Empereur, et après les deux électeurs de Bavière et de Brandebourg. Elle se divisait en deux branches : Brunswick-Wolfenbüttel et Brunswick-Lünebourg. Celle-ci, la branche cadette, est la seule qui nous importe et dont nous parlerons.

I

La branche de Brunswick-Lünebourg était à cette époque représentée par quatre frères, dont deux doivent attirer plus particulièrement notre attention : l'un que nous connaissons déjà, Ernest-Auguste, mari de la princesse Sophie, par conséquent oncle de Madame ; l'autre, George-Guillaume, dont Madame était filleule. Ce dernier, prince frivole, léger, n'aimait que le plaisir, ce qui ne l'empêchait pas d'être très dévoué à sa famille et très soucieux des intérêts et de la grandeur de la maison de Brunswick. Les États de son duché — il gouvernait alors le Hanovre, qu'il échangea ensuite contre le duché de Zell — lui ayant fait entendre qu'on lui supprimerait tout subside, s'il continuait à vivre comme par le passé, force lui fut de chercher une femme ; il jeta son dévolu sur la princesse Sophie, Palatine par son père, Stuart par sa mère, fille de roi, mais d'un roi détrôné et sans argent. Cependant, quand vint le moment psychologique, il recula ; effrayé à l'idée d'enchaîner à jamais sa liberté, il proposa à son frère d'épouser en son lieu et place. Ernest-Auguste, cadet de la famille et dont le patrimoine était mince, accepta sans hésiter les avantages qu'on lui offrait et qui consistaient en ceci : George-Guillaume promettait 1° de ne se marier jamais, et il s'y engageait par écrit ; 2° de laisser sa succession à celui qui le délivrait des soucis du mariage. Le marché fut donc conclu sur cette base. Outre la perspective d'un riche avenir, Ernest-Auguste y gagnait une femme, aussi bien douée au point de vue de l'intelligence, de l'esprit et du caractère que sous le rapport du physique. Ce qu'il y a de piquant, c'est que le troisième frère que nous n'avons pas nommé, Jean-Frédéric, se brouilla presque avec son aîné George-Guillaume, parce que ce dernier avait offert sa fiancée à leur cadet plutôt qu'à lui.

Pendant ce temps George-Guillaume retournait à sa vie de dissipation et de plaisir. Il était d'humeur voyageuse ; pendant un séjour en Hollande, il rencontra une Française dont les charmes et l'humeur vive, enjouée, le séduisirent. M[lle] Éléonore d'Esmier d'Olbreuse, appartenant à une famille protestante du Poitou, d'assez bonne noblesse ou du moins de noblesse moyenne, servait, en qualité de demoiselle de compagnie, auprès de la princesse de Tarente. Celle-ci était une princesse allemande, tante de Madame (1). Mariée à Charles-Henri de la Trémoille, prince de Tarente, elle était venue en France, et comme son mari avait des terres en Bretagne, dans le voisinage des Rochers, elle s'était trouvée en relation avec M[me] de Sévigné qui parle souvent d'elle dans sa correspondance. On sait qu'elle communiquait à la marquise quelques-unes des lettres qu'elle recevait de sa nièce et qui contenaient des nouvelles de la Cour, nouvelles dont M[me] de Sévigné, à son tour, faisait profiter sa fille.

La princesse de Tarente se rendait souvent en Allemagne, son pays natal. Là, George-Guillaume eut occasion de revoir M[lle] d'Olbreuse dont il s'éprit de plus en plus. Il s'ouvrit à son frère de la passion qu'il ressentait pour elle et du désir qu'il avait de la

(1) Voyez les numéros des 18 juillet et 12 septembre 1896 ; 2 et 9 janvier 1897.

(2) Les portraits de ces personnages avec ceux des princes de sa propre famille devaient se trouver dans le cabinet où, suivant Saint-Simon, la duchesse d'Orléans passait son temps à écrire les lettres qui nous occupent.

Le portrait de cette tante figurait-il dans la galerie d'ancêtres, de parents et d'alliés ? C'est infiniment probable. Une des lettres de la correspondance actuelle nous apprend qu'en 1706, la duchesse d'Orléans reçut un portrait de sa tante, « bienheureux portrait, que j'attends, dit-elle, depuis si longtemps avec impatience et qui jamais n'ornera le cabinet où se trouve ma chaise de nuit » (12 déc. 1706.) Ce n'est pas dans un tel endroit qu'elle comptait mettre sa bien-aimée tante ; mais, au contraire, dans ce qu'elle appelait sa « chambre aux parfums ».

(1) En effet, la princesse de Tarente et la mère de Madame étaient sœurs, filles toutes deux d'un landgrave de Hesse-Cassel.

« posséder » ; c'est l'expression que sa belle-sœur Sophie emploie dans ses *Mémoires*. Ernest-Auguste lui répondit qu'avec de l'argent on pouvait tout se procurer, et il conseilla à sa femme d'attirer auprès d'eux Éléonore afin que leur frère pût la voir plus commodément et lui faire sa cour. Bien entendu, dans cette liaison, il n'était nullement question de mariage, le prince étant trop pénétré des idées qui avaient cours parmi la noblesse allemande, relativement aux mésalliances. Madame était fortement imbue des mêmes idées. Ernest-Auguste ayant un jour annoncé à son frère qu'Éléonore prétendait se faire épouser : « Si elle veut cela, avait répondu le duc, qu'elle retourne dans l'endroit d'où elle est venue. Je ne ferai jamais une si grande sottise ; mais si elle veut vivre avec moi, je l'entretiendrai bien, et lui donnerai une bonne pension durant ma vie, et aussi après ma mort... »

A la Cour de France où elle avait paru un moment et où elle avait été fort remarquée pour sa grâce et pour son esprit, Mlle d'Olbreuse avait montré une vertu rigide, une vertu de huguenote, comme on disait ; les petits-maîtres qui l'avaient courtisée, en ayant été pour leurs frais, s'étaient vengés d'elle par des épigrammes. Il est probable que Mlle d'Olbreuse rêvait alors un mariage brillant, mais en bonne forme ; n'ayant pu parvenir à son but, elle finit, après avoir longtemps résisté, par accepter les propositions de George-Guillaume. D'ailleurs, le prince lui avait plu dès l'abord, et elle avait dit que si jamais elle était capable de faire une folie, ce serait pour celui-là. Un contrat fut dressé comme pour un mariage régulier. Ernest-Auguste et son épouse, les honnêtes courtiers, y apposèrent leur signature et dès lors le prince et Mlle d'Olbreuse vécurent ensemble.

George-Guillaume n'eut qu'à se féliciter du choix qu'il avait fait. « L'amour désintéressé que lui témoignait Éléonore, sincèrement éprise, on n'en saurait douter, de celui qui lui donnait tant de preuves d'affection, profondément reconnaissante et discrète malgré son empire, firent de lui un homme nouveau. L'incorrigible viveur, le prince insouciant et débauché, disparurent (1). »

Dans les premiers temps, Mlle d'Olbreuse n'eut pas à se plaindre des procédés de la duchesse de Brunswick à son égard : d'ailleurs, sentant ce que sa position avait de délicat, elle se tenait discrètement dans l'ombre, ne faisant point parler d'elle, n'ambitionnant d'autre titre que celui de dame de Harbourg, qui avait été autrefois porté par quelques membres de la famille de Brunswick. La duchesse reconnaissait alors combien l'attitude d'Éléonore était correcte :

(1) *Une mésalliance dans la maison de Brunswick*, par le vicomte Horric de Beaucaire (Paris, 1884, p. 48-49, in-8°).

Je pense, — écrit-elle à son frère, qui, lui aussi, avait sa maîtresse, comme nous avons dit et qui craignait sans doute que le train de la signora de Zell n'inspirât des idées d'envie à la signora de Heidelberg, — je pense qu'on a fait des contes, à votre cour, de Mme de Harbourg, pour faire rebeller votre signora, car jusques à cette heure, je ne lui ai point vu le train dont vous parlez. Elle n'a pour toute demoiselle que sa sœur avec elle (1) et trois femmes de chambre dont l'une est femme d'un valet de chambre de George-Guillaume et les deux autres, les maîtresses de tous les courtisans de la cour.

Quand la dite dame sort seule, elle n'a qu'un carrosse à six chevaux, mais en voyage deux, dont l'un sert aux femmes de chambre. Aussi vont-elles quelquefois en carrosse avec elle, quand George-Guillaume n'y est pas ou que sa sœur n'a pas envie de sortir avec elle.

Je n'ai jamais mangé en cérémonie avec elle ; mais seulement à une table ronde où elle a été assise quelquefois à mon côté..., à ma gauche, et George-Guillaume, à ma droite ; elle ne se met jamais pourtant sur une chaise [elle écrit : chair] à bras, et vit avec moi, comme elle doit faire, car elle est fort bien élevée et sait fort bien vivre avec les personnes de condition.

Sa sœur est fort désagréable et n'a rien qui lui ressemble.

Je ne lui ai vu qu'un laquais ; je ne sais si elle en a deux et un valet de chambre, et un page, mais je n'ai pas remarqué grande pompe. Elle ne se *lave* (2) aussi jamais devant les princes ni comme elle étoit à Hanovre, ni devant moi, et j'aurois tort si je trouvois à redire à sa conduite ; car elle se gouverne fort bien avec George-Guillaume, et envers tout le monde. Elle a de l'esprit et beaucoup de souplesse... (8 juin 1667).

Mais avec le temps, les choses changèrent, et l'harmonie cessa de régner entre la princesse et la « demoiselle du Poitou », ainsi qu'on appelait Éléonore par dérision et pour marquer son infériorité de naissance.

Sa fille Sophie-Dorothée, née en 1666, avait à peine six ans que déjà l'on recherchait son alliance à cause du riche héritage paternel qu'elle devait recueillir un jour. Cependant, pour qu'elle pût épouser un prince de grande maison et porter les armes de Brunswick sans la barre, signe de bâtardise, il fallait qu'elle fût légitimée. Elle aurait pu l'être par un mariage régulier de ses parents ; mais c'était trop demander à un prince de cette Allemagne, où les mésalliances, avons-nous dit, passaient pour un déshonneur. En

(1) Cette sœur, nommée Angélique d'Olbreuse, était l'aînée. Éléonore l'appela auprès d'elle et la maria à un comte de Reuss, de la famille des princes de ce nom.

(2) Je me suis demandé si l'éditeur allemand de ces lettres de la duchesse Sophie à son frère, lettres écrites en français, n'avait pas commis une erreur et s'il ne fallait pas lire ici : « Elle ne se *lève* aussi jamais devant les princes... » au lieu de : « Elle ne se *lave*... » Mais, réflexion faite, j'ai conservé le mot du texte. En France, les princesses ne recevaient-elles pas à leur toilette? Il faut entendre évidemment « pendant une partie de leur toilette », sans doute pendant qu'on les coiffait.

vertu de son pouvoir souverain, l'Empereur légitima la fille, reconnaissant ainsi les services que le père avait rendus à la cause de l'Empire. Il fit plus; à la mère il conféra le titre de comtesse de Wilhelmsbourg, titre transmissible aux enfants qu'elle pourrait avoir. Enfin, après cette victoire de Consarbrück où les princes de Brunswick s'étaient distingués, il donna son approbation au mariage morganatique que le duc de Zell conclut avec sa maîtresse et qui fut célébré le 2 avril 1676.

Sophie et son mari signèrent encore à ce contrat, mais en maugréant. « De deux maux, il a bien fallu choisir le moindre, écrivait Sophie à son frère (30 janvier 1675); c'est tout ce qu'on peut dire là-dessus; mais George-Guillaume ne se rend guère estimé par là. » On eut bien du mal à faire comprendre à la duchesse qu'un mariage de ce genre — mariage *ad morganaticam*, ainsi que le nommait la loi — garantirait bien plus sûrement à son mari les avantages que George-Guillaume lui avait jadis concédés; car, « après cela, il n'y avoit plus à craindre que M. le duc de Zell épouseroit Mme de Harbourg d'une autre manière ». Les anciennes garanties données à Ernest-Auguste par son frère venaient en effet d'être renouvelées et solennellement confirmées par l'Empereur; Sophie et son mari étaient donc sûrs d'hériter un jour du duché de Zell.

Malgré ce surcroît de garanties, Sophie n'était pas encore rassurée. Mais, à qui la faute? Elle et son mari n'avaient-ils pas favorisé les amours du duc de Zell? N'était-ce pas eux qui avaient, par intérêt, jeté Éléonore dans les bras de George-Guillaume? En répondant à sa sœur qui le prenait pour confident de ses craintes, l'Électeur palatin ne lui rappelle point précisément cette circonstance; mais il lui dit qu'elle aurait mieux fait d'avancer à ce poste d'honneur une autre moins séduisante et d'un caractère plus maniable. Toutefois, ce changement de personne aurait-il, demanderons-nous, rendu plus honnête et plus morale l'action de l'entremetteuse?

Je n'ai garde, dit l'Electeur Palatin, de publier ce que vous me mandez du mariage de George-Guillaume (1). Je m'en ébahis, l'en ayant ouï parler en certaine occasion (c'est-à-dire lui ayant entendu dire à lui-même) que c'étoit une chose fort indifférente d'être marié avec ce qu'on aime ou de ne l'être pas...

P. S. [Il faut sans doute lire ici, comme le propose le commentateur allemand] *Princesse Sophie* auroit mieux fait d'avancer la Biegle à ce poste, lorsque George-Guillaume en avoit envie; elle en auroit été plus la maîtresse que d'une autre plus belle et plus adroite; mais ce moment est passé et le destin gouverne plus que la sagesse des hommes contre la devise ordinaire: *Mens dominat astris.* Il y a remède pour tout, hors pour la mort... (6/16 mai 1676).

(1) La lettre qui provoquait cette réponse portait ces mots : « Je vous prie très humblement de brûler cette lettre... » Mais, comme il arrive si souvent en pareille circonstance, la recommandation n'a pas été suivie.

II

Ici, nous retrouvons Madame (car ce long détour n'a été fait que pour revenir à elle; mais des explications étaient nécessaires pour l'intelligence des lettres dont il va être question); — nous retrouvons Madame avec son esprit horriblement partial, son dévouement aveugle aux intérêts de sa tante, ses préjugés de race sur la noblesse et la naissance. Elle-même n'a et ne peut avoir aucun grief contre Éléonore qu'elle ne connaît pas, qu'elle n'a jamais vue, qu'elle n'aura jamais occasion de rencontrer, qui ne lui a fait aucun mal; néanmoins elle entre dans toutes les antipathies et les rancunes de sa tante, contre l'ancienne maîtresse, maintenant la femme du duc de Zell. On pourrait croire qu'elle a épuisé contre Mme de Maintenon son vocabulaire d'injures. Nullement : il lui en reste encore en réserve pour Éléonore d'Olbreuse. La haine qu'elle porte à ces deux femmes part, chez elle, du même principe : toutes deux sont cause d'une mésalliance, ici royale, là princière; aussi, tandis que dans ses lettres elle traite couramment d'« ordure » Mme de Maintenon, elle applique à l'épouse morganatique du duc de Zell et à sa fille, l'épithète d' « excrément », de « crotte de souris ». « Ce sont, dit-elle, crottes de souris mélangées dans le poivre »; le poivre, épice encore rare et précieuse à cette époque, représente, en cette circonstance, la noble et illustre maison de Brunswick, dans laquelle Éléonore d'Olbreuse était entrée, au grand scandale des deux duchesses de Brunswick et d'Orléans. Cependant, si Madame eût été logique, ce n'est pas à Éléonore non plus qu'à la veuve Scarron qu'elle aurait dû s'en prendre, mais bien au duc de Brunswick-Zell et à Louis XIV qui les avaient épousées.

Les maisons d'Angleterre et de Prusse actuellement régnantes descendent de cette « demoiselle du Poitou », de « cette crotte de souris » si méprisée, si honnie à cause de son origine, par nos deux princesses, fières de leur rang et de leur naissance!

Le fils de la fille d'Éléonore a régné en Angleterre, sous le nom de George II, second souverain de la dynastie de Hanovre; par sa petite-fille, Éléonore est l'aïeule de Frédéric II de Prusse, le grand Frédéric (1). Tandis que la postérité d'Éléonore et de Sophie-Dorothée occupe aujourd'hui les deux trônes que nous venons de nommer, qu'est devenu, je vous

(1) « Victoria, reine d'Angleterre et impératrice des Indes, Guillaume, empereur d'Allemagne sont ses descendants directs » (*Archives historiques du Poitou*, tome IV, 1875). Art. de M. L. de La Rochebrochard, avec fac-simile de l'écriture d'Éléonore.

le demande, le Hanovre, où la princesse Sophie fut duchesse régnante? Et le Palatinat, patrie de Madame? Et le trône de Louis XIV dont la Palatine avait épousé le frère?

Mais, en ce temps-là, Louis XIV était dans toute sa splendeur; à sa cour, on tournait en ridicule, — c'est du moins une lettre de Sophie à son frère qui nous l'apprend (4 juin 1676) et la duchesse de Brunswick ne pouvait savoir ce détail que par sa nièce, — on tournait en ridicule ce prince allemand, le duc de Zell, mari d'« une créature qui a fait tout ce qu'elle pouvait pour épouser le père du premier valet de chambre de Monsieur, nommé Colin ». La famille d'Éléonore ne faisait pas assurément partie de la haute noblesse; mais elle n'était pas non plus d'humble extraction; n'importe, Madame n'était pas fâchée de répandre — fût-il faux — un bruit de ce genre, qui rabaissait Éléonore, bruit qu'à son tour la duchesse de Brunswick s'empressait de propager en Allemagne. Cette histoire, la Palatine s'excusait, bien des années après, de la conter encore.

... D'où la duchesse de Zell prendrait-elle des airs princiers? Si vous saviez ce que sont ici les « demoiselles suivantes », vous seriez encore étonnée que celle-ci puisse un seul instant se comporter en princesse; ce qui est un peu propre ici n'aurait pas consenti à servir ma tante de Tarente, car on ne sait pas ici ce que c'est qu'une princesse de Hesse, et les vraies personnes de « condition » ne serviraient pas dans la maison de la Trémoille, à moins que ce ne soit de pauvres gens, qui sans cela seraient obligés d'aller mendier; tous les autres ne sont que des « gentillâtres » (1). C'était donc un misérable mariage que parrain a fait là. Quand je pense que toute son ambition (c'est-à-dire l'ambition d'Eléonore) était d'épouser le père de mon premier majordome (*Haushoffmeister*), qui alors était « premier valet de chambre » de feu Monsieur; Colin (tel était son nom) ne voulut pas d'elle. Mais c'est une bien vieille histoire que je vous aurai, je le crains, maintes fois racontée... (22 novembre 1711).

A l'époque où cette lettre fut écrite, Éléonore portait depuis longtemps le titre de duchesse de Zell qu'elle avait fini par prendre et qui ne lui était plus contesté; mais dans les premiers temps de son mariage qui avait été tenu secret, on ne l'appelait officiellement, d'après les conventions, que dame de Harbourg, comtesse de Wilhelmsbourg. Sophie et par suite Madame s'indignaient qu'on lui donnât d'autre titre, qu'on la traitât en princesse, qu'on l'appelât duchesse de Zell.

La princesse de Tarente, ayant un jour parlé à Madame d'une adresse de lettre émanant d'une princesse allemande et où celle-ci traitait Éléonore de duchesse de Zell et l'appelait Altesse, la Palatine mande à sa tante de quelle nature a été sa réponse :

J'ai répondu à la princesse de Tarente que j'espérais bien qu'elle ne suivrait pas cet exemple, et cela pour deux raisons : la première, c'est que Mme de Harbourg ne pouvait jamais être duchesse de Zell, et que par conséquent ce titre ne lui appartenait pas; la seconde, c'est qu'il me paraissait tout à fait ridicule que la princesse donnât le titre d'Altesse à une personne qui avait été sa demoiselle d'honneur et avait toujours servi dans la maison de son mari...

Si elle a ajouté quelque chose d'autre, si elle a dit que j'avais prononcé votre nom, c'est, sauf votre respect, un mensonge; ce qui est vrai, c'est que je n'ai pas voulu qu'elle la traitât de duchesse, comme vous le voyez par ce récit.

Lorsque parrain verra une fois clair, il reconnaîtra lui-même, j'en suis sûre, que j'ai eu raison, car, pour ce qui est de sa personne, je l'honore et l'aime autant que par le passé, ce qui ne m'empêche pas de voir qu'il a commis là une faute qui l'a rendu plus ridicule que je ne le suis quand je ne reconnais pas l'ordure (*die Zotte*) pour une duchesse de bon aloi... (14 déc. 1676).

Je ne puis croire, dit-elle encore quelques mois après, que parrain ait assez perdu la raison pour manquer, en faveur de la Dame de Zell, à sa parole écrite. Elle a dû mander ici que ses enfants hériteraient, car pas plus tard qu'avant-hier, j'ai encore eu une discussion avec une dame nommée de Brégie [lisez : de Brégis]; je lui ai dit que cela ne pouvait être, qu'elle et ses enfants ne sont rien autre chose que comtes de Wilhelmsbourg (27 mars 1677).

Le manque de parole que Madame reprochait à George-Guillaume, c'était d'abord son mariage qui mettait en péril les avantages dynastiques que le duc de Zell avait consentis à Ernest-Auguste : puisqu'une première fois il n'avait pas tenu sa parole, s'étant solennellement et par écrit engagé à ne jamais se marier, ne pourrait-il pas y manquer une seconde fois sans plus de scrupule? En outre, ne violait-il pas sa promesse, en permettant qu'on saluât sa femme de titres qui ne lui appartenaient pas? Au reste, l'Empereur était le premier à en donner l'exemple, car à la Cour impériale on la traitait invariablement de duchesse.

Un autre grief dont les deux princesses s'emparèrent contre Éléonore, fut la publication en Allemagne d'une généalogie où l'on attribuait à la « demoiselle du Poitou » une haute origine. Cette généalogie, dont la tante se hâta d'envoyer un exemplaire à sa nièce, avait été payée à l'auteur 2000 écus. « Il faut, — écrit Sophie à son frère (4 juin 1676) en même temps, sans doute, qu'elle prévient sa nièce de l'incident, — que vous sachiez qu'on a trouvé à cette heure qu'il n'y a pas de plus grande maison en France que celle de Madame de Harbourg, et qu'elle est de nais-

(1) Elle écrit le mot en français, et de cette façon : *Schantilliatres*.

sance pour le moins comtesse, et George-Guillaume est si innocent qu'il croit tout ce qu'on lui dit sur ce chapitre... » Et encore : « On a imprimé une généalogie en allemand, depuis peu, de Madame de Harbourg, qui la rend parente ou soi-disant des Rois de France. On dit que l'original lui a coûté 2 000 écus à le faire faire en France. Un autre l'auroit eu à meilleur marché ; si je n'étois chiche [le texte porte « siche »], j'en ferois faire une pour ma femme de chambre et la ferois descendre de Philippe le Hardi, roi de France. J'envoy(e)rai la susdite à Madame, pour la faire rire. Elle me fait l'honneur de m'écrire les plus plaisantes lettres du monde, ce qui marque bien qu'elle est fort contente : elle va à la chasse et à la comédie avec autant de plaisir que la feue Reine notre mère le faisoit autrefois (21 oct. 1677). »

Après avoir pris connaissance de l'ouvrage, la duchesse d'Orléans écrivait à sa tante :

Je ne vois pas bien la preuve qu'elle soit issue de race royale et princière. Je veux faire confectionner la généalogie véritable et vous l'envoyer. Elle ne me coûtera pas 2000 thalers et sera certes aussi véridique que celle-ci. Il est facile de croire que sa mère a été une bourgeoise, car, parmi tous les ducs et duchesses qui sont ici, l'on n'en trouve pas trois qui n'aient pas la même chose dans leurs généalogies : tout ici est falsifié. Les gens avouent eux-mêmes qu'il n'y a pas une famille en France qui puisse prouver quatre quartiers du côté paternel et du côté maternel. Aussi, je vous laisse à penser de quelle illustre maison descend ladite dame... (24 novembre 1677).

Madame ne se demande pas, non plus que sa tante, si Éléonore doit être rendue responsable d'une publication qui était peut-être une flatterie spontanée de son auteur ou qui pouvait bien encore avoir été commandée par le duc de Zell à l'insu de sa femme. La Palatine aime mieux laisser croire que la chose est imputable à Éléonore elle-même. Dans une autre lettre, elle revient sur le même sujet, mais en y mêlant des détails étrangers, entre autres, un renseignement assez curieux qu'elle tenait de Louis XIV :

11 janvier 1678. — Comme aujourd'hui l'on célèbre dans toute l'Allemagne la nouvelle année, il n'est pas trop tard, je pense, pour vous la souhaiter bonne et heureuse, suivant l'antique usage allemand qu'on ne saurait trop louer; qu'elle vous apporte la paix et la joie, avec de longues années de vie et de santé. Pour moi je souhaite qu'une bonne paix soit conclue [la paix de Nimègue si ardemment désirée, après une longue période de guerres], afin que je puisse une fois être de nouveau assez heureuse pour vous présenter personnellement mes hommages, car il me paraît tout à fait insensé qu'il y ait déjà six ans que je ne vous ai vue. Si cet heureux temps revenait, je suis sûre que je vous divertirais, au moins une heure durant, à vous raconter comment tout se passe ici, ce qu'on ne peut se figurer, à moins de le voir, de l'entendre et d'y être présente comme je le suis.

Je crois également que, même si je devais passer de nouveau quelques années en Allemagne, je n'oublierais pas cette cour aussi vite que fait Mme de Harbourg. Elle commet une grande erreur quand elle dit qu'à la chasse on monte à cheval à califourchon (bien entendu les dames); ce n'est pas seulement de mon temps que l'on passe la cuisse autour du pommeau de la selle; mais le roi m'a dit lui-même qu'ici personne n'a jamais monté autrement à cheval; en province, il est vrai, toutes les dames montent à califourchon. De là il semble que la dame a plus vécu dans le dernier endroit que dans le premier.

III

Mais, ce qui hantait l'esprit de la duchesse de Brunswick, c'était la crainte qu'Éléonore ne mît au monde un fils, ce qui aurait pu changer les dispositions de George-Guillaume, en dépit de toutes les signatures données, et par conséquent ruiner les espérances que Sophie et son époux fondaient sur la succession du duc de Zell. Ces mêmes craintes, la duchesse de Brunswick les éprouvait à l'égard d'une autre de ses belles-sœurs ; Bénédicte, troisième fille de la fameuse Anne de Gonzague, et qui avait épousé ce Jean-Frédéric, que nous avons nommé plus haut et qui était devenu duc de Hanovre en même temps que George-Guillaume devenait duc de Zell. On prétendait qu'il n'aurait jamais d'enfants ; en ce cas, son duché de Hanovre devait revenir au frère le plus âgé ; or, comme celui-ci, George-Guillaume, avait fait l'abandon de sa succession au profit d'Ernest-Auguste, c'était ce dernier qui devait hériter également du Hanovre si Jean-Frédéric n'avait pas de fils, ou bien encore s'il ne lui naissait que des filles.

Aussi, à chaque nouvelle grossesse, soit d'Éléonore, soit de Bénédicte, la duchesse de Brunswick était dans les transes ; ses lettres à son frère contiennent l'aveu naïf, pour ne pas dire cynique, de ses inquiétudes.

Il faut que je commence ma lettre par une histoire déplorable (« déplorable » est dit ici dans un sens ironique) ; c'est que notre bonne nièce (Bénédicte était en effet à la fois la nièce et la belle-sœur de Sophie) n'a fait qu'une fille, quoique tous les apprêts étoient faits (d') après ceux du Dauphin en France, et que toutes les prières des Capucins invoquoient un prince, et qu'une prophétie avoit assuré le duc que son premier enfant seroit un fils. Celle-ci n'a point menti, s'il est vrai que celui dont une comédienne est accouchée, est à lui...

Et après avoir dit que la mère avait failli succomber, elle ajoute :

Dieu veuille la garder longues années, pourvu qu'elle fasse toujours des filles. On garde cependant des feux d'artifice pour une autre année ; plût à Dieu qu'on attendit aussi longtemps après un fils, comme les Juifs après leur Messie (26 févr. 1670).

Éléonore aussi attendit longtemps son Messie, c'est-à-dire un fils ; elle l'attendit vainement.

C'est comme dans le *Conte du pot au lait*, écrit Madame à sa tante 30 août 1676 ; une femme, portant un pot au lait sur la tête, formait mille projets pour le cas où son lait serait vendu et voilà qu'elle tombe dans l'ordure [*dreck* que la Palatine écrit *treck*] ; il en est arrivé de même à Mme de Harbourg.

Il semblait donc que le ciel voulût favoriser les vues ambitieuses de Sophie et de son époux puisqu'il n'accorda de fils ni à Bénédicte, ni à Sophie : la première donna le jour à trois filles ; la seconde n'en eut qu'une, que nous avons déjà nommée Sophie-Dorothée. En outre, dans les derniers jours de l'année 1679, Dieu rappelait à lui Jean-Frédéric dont le duché passa aux mains d'Ernest-Auguste. Le duc mourut en digne enfant de la Germanie : « on le trouva expiré dans son lit après... avoir vidé un grand verre de vieux vin qu'il avoit fait chercher partout, écrit Sophie ; sur quoi il but encore un grand verre de bière, trouvant que l'autre l'avoit trop échauffé... (11 janv. 1680) ».

Sophie triomphait ; cette mort la rendait duchesse de Hanovre, en attendant qu'elle devînt Électrice de ce même duché. Elle écrivait alors à son frère : « Mme de Harbourg pleure de tendresse pour moi... On a bien des amis quand on est heureux ! » — « Mme de Harbourg n'est plus en pouvoir de nous faire du mal, quand même elle feroit des fils. George-Guillaume et elle filent fort doux présentement. Voilà comme le monde va (11 et 18 janv. 1680) ! »

Tout entière à la joie que lui fait éprouver la réalisation de ses rêves, la nouvelle duchesse de Hanovre, en écrivant à l'Électeur palatin, n'oublie pas de lui parler, comme toujours, de sa fille ; parmi les nouvelles qu'elle lui donne d'après les lettres mêmes de Madame nous avons noté le passage suivant :

... Liselotte n'est pas trop capable de faire du bien à ses amis ; elle se contente des bonnes grâces du Roi pour pouvoir aller avec S. M. à la chasse et craindroit lui déplaire, si elle lui demandoit aucune faveur, quoiqu'il me semble que, si elle se pouvoit servir de l'avantage qu'elle a d'être toujours avec lui, qu'elle feroit mieux de s'y appliquer qu'à courir et à se gâter le teint qui naturellement est fort beau. Elle est aussi fort engraissée et est plus belle que vous ne l'avez vue ; avec cela, une vivacité d'esprit admirable. *Elle écrit mieux en françois qu'aucune femme de France* (1er février 1690).

Voilà certes, glissé dans la dernière phrase, un éloge auquel on ne s'attendait pas.

Pendant ce temps Sophie-Dorothée avait grandi, et l'âge arrivait de la marier. Le fiancé à qui depuis longtemps elle était promise étant venu à mourir, il fut question pour elle du fils de la reine de Danemark. Le bruit en courut dans les gazettes de Hollande.

Certaine de plaire à sa tante, en disant du mal de la fille d'Éléonore, Madame écrivait (1er juillet 1678) :

Tant mieux si la Reine, mère du prince George de Danemark, a trouvé mauvais qu'à Zell, on ait eu des visées sur son fils, car l'orgueil de cette ordure (Éléonore) est si grand qu'elle voudrait d'un fils et frère de roi pour sa petite bâtarde. Qu'on la prenne pour maîtresse, soit, mais pour femme, non, ce serait trop monstrueux ; ma filleule ferait mieux l'affaire.

Madame montre ici le bout de l'oreille, car sa filleule que nous connaissons déjà, c'était Sophie-Charlotte, fille de la duchesse Sophie, et qui dans la suite épousa Frédéric Ier de Prusse. La Palatine ne se doutait pas alors que ce serait le frère de Sophie-Charlotte, qui allait, quelques années après, épouser « la petite bâtarde ».

Elle avait pourtant fait allusion précédemment à cette éventualité, mais sans y attacher d'importance, et comme une idée en l'air qu'elle lançait : c'était à propos de cette généalogie d'Éléonore dont nous avons parlé plus haut : « Je vous laisse à penser, écrivait-elle à sa tante (24 nov. 1677), de quelle illustre race doit descendre la dame et ce serait pécher contre l'Esprit Saint si une telle créature (*stück fleisch*, mot-à-mot : « morceau de viande ») devait faire du tort à un aussi brave prince que votre fils aîné... » La Palatine voulait parler du tort qui résulterait d'un mariage alors purement hypothétique entre le fils aîné de sa tante, George-Louis, et Sophie-Dorothée. Or, cette conjecture devenait maintenant une réalité.

Comment la fière duchesse de Brunswick s'abaissa-t-elle jusqu'à donner son consentement à ce mariage ? Comment, après tout ce qu'elle avait dit et fait, laissa-t-elle une « crotte de souris » entrer dans sa famille et gâter le « poivre » de la maison de Brunswick ? L'impartialité nous force à dire que l'initiative de ce projet ne vint pas d'elle, mais du père de la jeune fille ; car dans le principe Sophie n'y était guère disposée, non plus que son fils. Mais l'ambition et l'intérêt font taire bien des scrupules. Avec la main de sa fille le duc de Zell offrait une rente de 50 000 thalers, plus 100 000 thalers d'argent comptant ; or, Ernest-Auguste et Sophie n'avaient pas encore posé sur leur tête la couronne ducale de Hanovre, Jean-Frédéric n'étant pas encore mort. Que George-Guillaume portât la rente annuelle à 80 000 thalers au lieu de 50 000, on pourrait voir à s'entendre ; si par hasard il allait jusqu'à 100 000, oh ! alors, il n'y aurait plus à hésiter ; la pilule serait sans doute amère, mais enfin on l'avalerait en fermant les yeux. Ma foi ! les aïeux en penseraient ce qu'ils voudraient, mais, à ce prix-là,

l'on peut bien ternir son blason, et laisser la longue kyrielle de ses ancêtres se voiler la face de désespoir! C'est l'aveu que fait presque en ces termes la duchesse Sophie dans sa correspondance avec son frère, l'Électeur Palatin. Ces princes allemands pouvaient bien se vanter de la noblesse de leur race, mais il y avait une noblesse qui leur manquait : celle des sentiments!

IV

Le mariage eut donc lieu et, le 2 décembre 1682, Sophie-Dorothée unissait son sort à celui de son cousin, George-Louis, « ce brave prince », comme l'appelait tout à l'heure Madame qui n'en parlera pas toujours aussi avantageusement, même quand elle s'adressera à la mère. Pour Éléonore, ce mariage ne lui souriait aucunement, on le conçoit, et elle s'y serait volontiers opposée, car elle prévoyait que sa fille ne pourrait être que malheureuse avec un mari sournois, brutal, débauché; mais sa situation dans la maison de Brunswick, bien qu'elle fût maintenant reconnue, même par Ernest-Auguste et Sophie, duchesse de Zell et par conséquent princesse régnante, ne lui permettait pas de faire prévaloir son avis.

A la veille du mariage, Madame, qui connaît les sentiments de sa tante, se garde bien de lui faire de longues phrases; ayant à lui écrire (24 nov. 1682), elle se contente de ces simples mots, et encore à la fin d'une lettre où elle l'a entretenue de tout autre sujet :

Cependant, j'ai encore à vous parler de quelque chose, à savoir du mariage de votre prince aîné. Je sais bien quelle sera votre inquiétude; vous vous imaginez que je vais articuler un tas de sottes plaisanteries; eh bien, non, Je vois, par votre exemple, que les événements une fois accomplis, il n'y a plus qu'à en parler de la manière la plus favorable; aussi, sur ce sujet, je me bornerai à dire que je souhaite à Sa Dilection le prince beaucoup de plaisir et de bonheur, et cela pour une longue durée; à vous et à l'oncle un contentement éternel, et pour le reste, je suivrai le proverbe français : « Comme le perroquet de M. de Savoye, il ne disoit mot, mais il n'en pensoit pas moins. »

On verra dans l'article suivant par quelle catastrophe se termina le mariage conclu sous d'aussi tristes auspices, quelles en furent les conséquences, et ce que contient à ce sujet la correspondance de Madame, qui avait alors retrouvé la parole et n'était plus comme le perroquet de M. de Savoye.

GUILLAUME DEPPING.

LE CHIEN DU PASTEUR

Nouvelle.

Le pasteur restait là, solitaire dans la demi-obscurité d'une fin d'après-midi d'hiver, point noir sur la longue et blanche étendue de la jetée. Devant lui, à l'endroit où, trois mois auparavant, à son entrée en fonctions, les grosses eaux l'avaient salué si fièrement, s'étendait maintenant une surface rigide et glacée, grise et silencieuse, couverte d'un suaire gris, silencieux et rigide, gris sur gris, silencieux dans le morne silence, auprès de la jetée, brillante, sous son moelleux manteau de neige.

Le pasteur soupira; aussitôt il toussota avec embarras comme s'il avait honte de ce soupir. Le pasteur était très jeune. La terre et le ciel s'étendaient, vastes et déserts, devant ses yeux.

A pas lents et comme à regret, il revenait de l'embarcadère du bateau à vapeur où il avait conduit sa mère. Celle-ci, veuve d'un pasteur, demeure là-bas, à Amsterdam, et au milieu des criailleries de cinq petits enfants, cherche, vainement toujours, le moyen de venir à bout de sa besogne.

Après avoir, au logis, fait pour les petits un arbre de Noël pas bien riche, mais orné et illuminé avec amour, elle était partie en toute hâte pour aller passer le dernier jour de fête auprès de son fils aîné, le chéri de son cœur. Elle lui avait apporté un gâteau et sa tendresse, le tout formant une masse compacte.

Il était pasteur depuis trois mois seulement, et déjà ses illusions commençaient à se dissiper. Sa mère avait patiemment écouté ses plaintes, puis lui avait répété qu'il était jeune et devait apprendre.

— Je suis chargée de t'annoncer un cadeau de la part des enfants, dit la petite femme maigre et pâle, tout occupée à remettre en état la garde-robe plus que modeste du pasteur. Le cadeau arrivera ce soir et te dédommagera un peu de mon départ.

Le pasteur murmura quelque chose où il était question « d'extravagances » et s'informa de la santé d'Adrien, le plus jeune frère, qui avait une coxalgie et dont le cadeau de Noël avait consisté, l'année précédente, en une consultation coûteuse d'un professeur de Leyde et en un sondage douloureux de la blessure.

— Le docteur prétend que le petit va on ne peut mieux, expliqua la mère dont le visage rayonnait; dans un ou deux ans il boitera un peu, voilà tout.

— Il ne pourra jamais lutter de vitesse avec Néron, dit le pasteur.

— Il n'aura pas non plus l'occasion de le faire, dit la mère d'un ton un peu mystérieux.

Néron était un chien de chasse noir ; lorsqu'il était âgé de quelques semaines seulement, le pasteur, — alors étudiant, — l'avait sauvé d'une noyade certaine en se jetant lui-même bravement à l'eau.

* *

Après le départ de sa mère le jeune ecclésiastique se promena quelque temps le long de la jetée. Il avait ce matin même fait sa première prédication de Noël ; il avait parlé de paix et de concorde. Et à présent, pendant cette promenade, il songeait aux divisions, aux haines farouches qui déchiraient ce petit village. Il y a trois mois encore il aurait cru impossible que dans une agglomération de douze cents individus, y compris les femmes et les enfants, l'envie, la jalousie, la malveillance pussent sévir avec une pareille intensité.

Y compris les femmes, oh, oui ! Il se perdait dans d'amères réflexions, tandis que lentement il poursuivait son chemin et que la neige grinçait sous ses pas. Il y avait par exemple les Doyerfield, gros bonnets de l'endroit, pénétrés de leur importance sociale, eh bien ! les deux familles n'échangeaient plus une parole depuis que, voilà vingt-cinq ans déjà, John Doyerfield, par bravade, avait eu l'idée de rosser son neveu. Ces gens étaient d'une piété admirable et fréquentaient assidûment l'église. Les cheveux d'argent de Peter Doyerfield faisaient pendant, aux jours de communion, aux cheveux de neige de John Doyerfield. Leur querelle était l'essence même et l'orgueil de leur vie.

Et puis il y avait le boulanger Jan Blass, qu'on soupçonnait de vendre à faux poids et qui, en conséquence, était toujours en bisbille avec la justice de son pays ; les Hockmann, qui détestaient seulement leurs voisins (dont le nombre se montait à quatre) et les Bartel, qui étendaient leur haine à tout le monde sans exception. Beaucoup de membres de la communauté avaient la douce habitude de transformer en affaire d'État une question d'une valeur d'au moins deux sous. Et puis il y avait le receveur de contributions, près de l'église, qui bornait sa haine à ceux qui fréquentaient l'église, à cause d'un droit de barrière obstinément contesté par eux.

Le pasteur s'était aveuglément mêlé à toutes ces querelles, prenant parti tantôt pour celui-ci, tantôt pour celui-là, tant qu'enfin il dut bien se rendre compte qu'il était en guerre ouverte avec la paroisse tout entière.

Jan Blass avait déclaré qu'il ne mettrait plus les pieds à l'église parce que le nouveau pasteur avait parlé avec mépris de « l'origine ». Teerling, le contrebandier en gros, avait refusé de souscrire pour le fonds des pauvres, parce qu'on avait élu pour diacre un des Doyerfield et non son propre fils, et la veuve de Nicolas Hockmann, la plus venimeuse de toutes les vieilles femmes, avait tancé vertement et publiquement le prédicateur qui osait dire en chaire « que tous les hommes pouvaient être sauvés », faisant ainsi du Tout-Puissant une marionnette dont le pécheur n'avait plus qu'à tirer le fil.

Le pasteur soupira derechef, mais cette fois il oublia de toussoter. Il passait en ce moment devant une petite maison blanche aux volets verts, située à la limite extrême du village.

— Il faut oser, il le faut aujourd'hui, se dit-il à mi-voix. Quel poltron je suis ! Ils ne peuvent, après tout, me rendre plus malheureux que je ne le suis déjà.

Il s'avança par un étroit sentier bordé de rhododendrons desséchés et tira la sonnette dont le drelin criard et inhospitalier eut pour résultat de faire paraître une créature tout angles et lignes droites, vivante image d'une cruche de vinaigre.

— Mademoiselle Kezia Vandonderboom ? demanda le pasteur.

— C'est mon nom, répondit la vieille fille d'un ton pincé ; je le trouve, ne vous en déplaise, tout aussi bon qu'un autre.

— Puis-je entrer ? reprit le pasteur.

— Si vous voulez !...

Dans la chambre, près du poêle, était assise Mlle Jemina. Elle ressemblait étonnamment à Mlle Kezia ; la seule différence entre les deux sœurs était que Jemina était toujours assise, par la bonne raison qu'elle était paralysée, tandis que Kezia était toujours en mouvement, parce qu'elle avait le diable au corps.

— Je voudrais m'entretenir avec vous au sujet de cette chaise à l'église, dit le jeune pasteur après les politesses d'usage.

Mlle Kezia, d'un geste impérieux, lui enjoignit de ne pas dire un mot de plus.

— Inutile d'insister... Peine perdue... Nous conserverons nos deux chaises tant que nous vivrons.

— Vous connaissez pourtant la situation, plaida le pasteur. Isaac Bartel et sa femme n'ont plus paru au service divin depuis Pâques parce que leurs deux enfants qui ont été confirmés à cette époque n'avaient pas de chaise à eux. Il ne reste plus dans toute l'église une seule place libre et depuis des années les vôtres demeurent inoccupées.

Le pasteur se tut ; ce qu'il disait là était si simple, si logique !

— Nous conserverons ces places tant que nous vivrons, répéta Mlle Kezia, et Mlle Jemina approuva d'un signe de tête.

— Et vous ne viendrez plus jamais à l'église ? demanda le pasteur d'une voix déjà moins assurée.

— Ma sœur Jemina ne peut pas y aller, puisqu'elle

est paralysée, répliqua aigrement Kezia; et moi, je n'irai pas, parce que vous prêchez des doctrines arminiennes. Jemina irait volontiers, si elle pouvait, car elle est arminienne.

— Vous convenez donc vous-même... balbutia le pasteur.

— Je conviens d'une seule chose, s'écria Kezia d'une voix qui passa de l'aigu au suraigu; c'est que nous payons six gulden par an et qu'en janvier prochain nous les paierons ponctuellement pour la dix-septième fois. Cela fait cent deux gulden. Et pour tant d'argent nous n'aurions pas droit à deux malheureuses chaises! nous devrions les céder à ces Bartel dont vous prenez le parti en toute occasion.

Alors le pasteur, lui aussi, haussa le ton, car il était exaspéré : — Je ne prends pas le parti des Bartel; je dis que votre opiniâtreté va sans doute susciter des conflits nouveaux et que « malheur à celui par qui le scandale arrive »!

— Oui, mais ces paroles sont adressées au berger et non aux brebis, glapit M[lle] Kezia en poussant presque le jeune homme à la porte. C'est là un avertissement sévère pour tous les pasteurs. Vous êtes jeune, très jeune, trop jeune, mais un jour, Dieu le voulant, vous répéterez avec une contrition profonde : « Malheur à celui par qui est arrivé le scandale! »

Un brouillard glacé enveloppait le paysage crépusculaire tandis que le pasteur reprenait à grands pas le chemin du logis. Il eut un frisson en passant devant la masure de Bran Stass le savetier (surnommé la terreur du village), d'où sortaient des jurons, des refrains avinés, des exclamations obscènes. Et lorsqu'il passa devant la respectable demeure du respectable John Doyerfield aux cheveux de neige, il frissonna de nouveau.

Dans le village, conformément à une antique coutume, la cloche de l'église sonnait presque sans interruption pendant la fête de Noël. Le jeune homme prêta l'oreille à ces sons mélancoliques.

— La paix et la concorde, murmura-t-il. Enfin, la faute n'est pas à moi...

Au loin, le presbytère se détachait sur le fond neigeux. Pauvreté, tristesse, solitude!

A la porte, se trouvait sa servante, épiant son retour avec anxiété. Sa mère avait tout récemment engagé cette femme pour lui. Le rôle d'une telle personne est d'être vieille, laide, opiniâtre et revêche; celle-ci remplissait son rôle dans la perfection.

— Monsieur le pasteur! cria-t-elle de sa voix de crécelle sitôt qu'elle l'aperçut, monsieur le pasteur, il est arrivé pour vous une horrible bête, dans un panier. Et si c'est vrai, ce que l'homme disait, que c'est votre mère qui vous a envoyé cette histoire, eh bien, vrai, je n'aurais pas cru ça d'une femme qui me semblait à première vue avoir du bon sens.

Le pasteur l'écarta du geste et passa dans la maison.

— Je suis presque morte de froid, continua la vieille en le suivant. Je n'osais pas rester dans la maison avec cette créature; pensez : si elle était sortie de son panier! mais, rien que les hurlements et les gémissements, ça suffit pour vous glacer le sang dans les veines. Ah! il y a aussi une lettre...

L'écriture lourde et maladroite du petit frère Adrien était aisément reconnaissable :

« Cher frère, nous t'envoyons « Néron ». Nous nous passerons de lui, car la famille est déjà assez nombreuse. Et puis nous ne pouvons pas le garder car, à partir de l'année prochaine, il y aura un nouvel impôt de cinq gulden sur les chiens et alors, dit maman, nous devrions en tout cas le vendre. »

Cette lettre, écrite par le petit garçon paralysé, était contresignée par toute la famille.

— Donnez-moi un couteau, Mina!

— Attendez que je me sois enfermée dans la cuisine! s'écria la vieille épouvantée en voyant que son maître se disposait à couper la ficelle.

Ses craintes étaient justifiées, car à peine le couvercle du panier eut-il été soulevé, que le grand chien noir se faufila par l'ouverture à peine assez large pour lui livrer passage, bondit sur le pasteur, le renversa et, dans l'excès de sa joie lui lécha frénétiquement les mains puis le visage.

— Néron! s'écria le jeune homme, Néron, Néron, Néron!

Ce fut tout ce qu'il put dire en ce moment.

II

L'année nouvelle était déjà vieille de quatre mois. Elle avait secoué son linceul de neige et souriait à la vie.

Le cabinet de travail du pasteur avec ses rideaux rouges et son feu clair avait un aspect de confort et d'intimité presque familiale. Sur le tapis était étendu Néron, le nez entre les pattes de devant. Devant le bureau, la tête appuyée sur la main, le pasteur était assis et songeait.

A plus d'un point de vue la vie était devenue pour lui plus facile. Non pas qu'il lui fût plus facile de s'entendre avec les gens ou qu'il eût trouvé le moyen de les mater dans une certaine mesure, mais il croyait les mieux comprendre et cette idée lui faisait grand bien. En toute humilité il travaillait pour le Seigneur, et Néron l'aidait dans cette tâche en lui tenant fidèlement compagnie.

A ce moment le chien ouvrit la gueule en un bâillement formidable; le pasteur leva la tête et, saisi d'un accès de gaminerie trop longtemps comprimé,

il se jeta à quatre pattes sur le tapis et commença avec Néron une bataille en règle.

Un coup frappé à la porte arrêta net leur élan juvénile. Le pasteur s'arracha vivement aux embrassades du chien et remit un peu d'ordre dans sa toilette. Il aurait donné gros pour savoir si sa chevelure ne ressemblait pas trop à un buisson d'épines, lorsqu'il cria : Entrez !

— John Doyerfield demande si vous êtes visible pour lui? s'informa Mina qui, par principe, n'accordait à personne le titre de « monsieur ». Mais il ne passera pas le seuil s'il n'est assuré que le chien est enfermé à clef.

Et là-dessus elle jeta un regard venimeux à Néron qu'elle haïssait du fond du cœur. Le chien rampa servilement sous le bureau.

— Va dans la chambre à coucher, Néron, et ferme la porte derrière toi, ordonna le maître. L'animal obéit.

L'entretien fut court, mais, selon toute apparence, il fut très, très orageux car lorsque le respectable John Doyerfield quitta le presbytère, son noble visage, sous ses cheveux de neige, avait le coloris plutôt vif du coquelicot, et quand le pasteur alla rendre la liberté à sa bête, il était blanc comme son col.

— Néron, vieux frère, je crois qu'ils t'en veulent autant qu'à moi-même, dit-il en secouant la tête à son compagnon qui le regardait fixement de ses grands yeux noirs et doux. Tu as un vilain nom, Néron, ça ne t'empêche pourtant pas d'être une bonne pâte de chien!

Après ce discours il offrit à Néron son souper devant lequel la bête fit la petite bouche, comme d'ailleurs depuis quelque temps devant tous ses repas, si délicats qu'ils fussent.

Tout à coup le pasteur se sentit pris d'une inquiétude indéfinissable. Néron n'avait plus ses allures d'autrefois : il était abattu, parfois grognon. Le maître étudia avec plus d'attention l'expression démoralisée de la physionomie du serviteur qui était couché là les membres sans ressort, les yeux éteints, les oreilles pendantes.

— Je voudrais bien savoir s'il a le mal du pays, s'il regrette les autres, se dit le pasteur. Je n'en serais du reste pas trop étonné... Impossible pourtant de le renvoyer là-bas : une bouche inutile à nourrir et puis... la fatale contribution !

Ses pensées soucieuses l'oppressaient au point qu'il sentit le besoin d'aller respirer le grand air.

— Viens! s'écria-t-il en se précipitant au dehors et courant à qui mieux mieux avec le chien dans la direction du village jusqu'à ce qu'enfin il se souvint qu'il était pasteur!

Il s'engagea dans une ruelle latérale et arriva à la maison du docteur, une mauvaise bicoque jaune safran. Le docteur était un vieux garçon jovial, au nez bourgeonné, un sceptique, du reste et le seul être humain avec qui le pasteur pût échanger une parole amicale.

— Bon Dieu, ce n'est que vous? s'écria le bonhomme qui, assis devant un grog, se leva lentement dans sa robe de chambre usée pour saluer le pasteur qui était entré comme un ouragan. Je croyais déjà qu'il y avait une jambe cassée ou une indigestion chez les Doyerfield, — une affaire d'au moins dix gulden...

— Docteur, pouvez-vous voir si le chien est malade? demanda laconiquement le pasteur.

— Non pas! nous autres médecins nous n'entendons rien aux animaux. La bête n'est pas comme l'homme, faite à l'image de Dieu; ce n'est pas vous, théologien, qui prétendrez le contraire?

— Examinez pourtant Néron, je suis très inquiet.

Aussitôt le docteur redevint sérieux et avec l'aide du pasteur il tâta le pouls du patient, examina le blanc des yeux et la langue.

— Rien de grave, dit-il; le moral un peu attaqué; je vais lui prescrire une potion qui remettra tout en ordre. Mais... voulez-vous qu'en un mot je vous dise la vraie vérité. Le chien devient vieux et hargneux comme la plupart d'entre nous. C'est là une maladie contre laquelle on n'a pas encore découvert de remède.

— Vieux? hargneux? répliqua le pasteur avec une nuance d'irritation dans la voix. Il est tout jeune et a un caractère angélique : il n'a même pas encore mordu Mina!

Le docteur considéra l'homme puis l'animal, de ses petits yeux clignotants et railleurs.

— Mon ordonnance est bientôt formulée, dit-il: changement d'air.

— Que voulez-vous dire? s'écria le pasteur qui sentait la moutarde lui monter au nez.

— Changement d'air, oui, parce que je crois que le climat marin ne lui vaut rien du tout. Envoyez-le... hé, ma foi, envoyez-le où vous voudrez!

Le pasteur allait se mettre en colère, mais songeant que la colère est tout à fait déplacée chez un homme de paix et de douceur évangélique, il sortit vivement. Le docteur se rassit devant son grog :

— Jamais on ne devrait donner de conseils, grommela-t-il; et pourtant, c'est là le métier du médecin. Pauvre pasteur, il a des oreilles et il n'entend point; il faudra bien pourtant qu'il finisse par entendre.

Le pasteur, le lendemain matin, s'éveilla de fort méchante humeur. L'esprit plein de sombres pensées il arpentait son petit jardin quand soudain une ombre s'interposa entre lui et le pâle soleil d'avril. Il leva les yeux et aperçut Mlle Kezia Vandonderboom.

— Excusez! je voudrais me faire payer le prix de

ces poulets, dit Mlle Kezia d'une voix qui cingla le pasteur comme d'un coup de cravache.

— C'est ma femme de ménage qui s'occupe de ces choses, répondit la ministre avec une certaine hauteur. Mais depuis que je suis ici je n'ai pas encore eu de volaille.

Mlle Kezia devint verte de colère.

— Vous me prenez donc pour une marchande de comestibles? Dieu merci, nous n'avons pas besoin, Jemina et moi, de vendre de poulets. Ce qui ne veut pas dire que je suis disposée à laisser étrangler mes poulets par votre sale bête, sans exiger de dédommagements.

— Néron? s'écria le pasteur, troublé; Néron étrangle vos poulets?

— Votre chien, enfin; sais-je, moi, comment s'appelle cet ignoble réprouvé? Pourtant je m'étonne que vous, un ministre du Seigneur, donniez à votre chien le nom de ce tyran de Babylone...

— Je paierai le dommage, dit le pasteur en soupirant. La vue d'une pièce jaune apaisa comme par enchantement Mlle Kezia :

— Ah! Monsieur le pasteur, dit-elle, secouant la tête; je vous avais averti pourtant de vous garder de cette pierre d'achoppement et de scandale. Si vous vouliez m'écouter, vous lui mettriez une balle dans la tête à votre... Hérode.

Il la conduisit poliment jusqu'à la porte du jardin. Puis il siffla Néron. L'abord fut assez peu cordial. Le maître regardait le chien, le chien examinait le sable de l'allée.

— Néron! dit le pasteur, je voudrais savoir ce que tu as vraiment sur la conscience en fait de poulets. Les choses iraient mieux si je t'appelais... saint Paul par exemple? Mais alors si tu ne faisais pas honneur à ton nom, j'en serais, moi, pour ma courte honte.

Néron remua la queue d'un air gêné et contrit. Alors le juge sentit sa sévérité fondre en lui comme une giboulée de neige sous une éclaircie de soleil. Il se pencha vers le criminel et embrassa sa grosse tête noire aux poils ras.

III

Il y avait de l'orage dans l'air. Une force irrésistible poussait le pasteur vers le village où l'attendaient les conjurés. Il prit le chien avec lui, fermement résolu, pour l'avenir, à l'enfermer ou à le surveiller de près.

Quand il passa dans la grande rue, les gens le suivirent d'un regard malveillant, et du doigt se montrèrent le chien en se chuchotant toute sorte d'horreurs à l'oreille. Donc il était désormais mis au ban du village parce qu'il avait l'audace de vouloir, dans sa solitude, conserver un ami ; donc on lui posait un ultimatum : le sacrifice de sa tranquillité ou de sa dignité? Eh bien, l'on verrait; il était pasteur, oui, mais il était homme aussi, et l'on verrait!

Soudain des cris perçants et d'effroyables blasphèmes le tirèrent de sa rêverie. Où était Néron? Le chien avait disparu...

Il retourna vivement sur ses pas. Devant une des masures était rassemblée une foule très excitée au milieu de laquelle le pasteur pénétra. Une créature aux vêtements en désordre, aux cheveux ébouriffés, les joues malpropres sillonnées de larmes, était à genoux par terre et serrait contre sa poitrine un marmot en haillons et noir comme un ramoneur. Un chœur de voix stridentes servait d'accompagnement aux vociférations de la mégère.

Le pasteur reconnut Mie Stass, la femme du savetier ivrogne, au moment même où celui-ci s'avançait en écartant brutalement la cohue féminine.

— Il a mordu l'enfant? s'écria le savetier ne se possédant plus de fureur. Laissez-moi passer, que je règle son compte à cette rosse de chien ou à son maître. Ah! ah! vous voilà, vous! poursuivit-il d'un ton un peu moins violent en apercevant l'habit noir du pasteur; votre chien a mordu mon enfant; pour un peu il l'aurait tué! Eh bien, je vous le dis : la première fois que je le trouve sur mon chemin, je l'écrabouille!

— Vous ne ferez pas cela, répondit le pasteur avec une douceur tranquille. Laissez-moi voir ce que je puis faire pour l'enfant.

Le gamin était blessé, mais pas grièvement. Il avait poursuivi le chien à coups de pierres et le chien l'avait mordu.

Le flegme du pasteur, qui pouvait passer pour de la crainte, avait rendu au braillard toute son audace.

— Je le tue... comme un chien, après vous avoir cassé mon bâton sur les reins, pasteur de mon cœur, rugit-il.

— Silence, ivrogne! s'écria le pasteur d'un ton hautain en croisant les bras sur la poitrine. Ne vous avisez pas de toucher du bout du doigt à moi-même ou à mon chien!

— Ah! ah! vous n'avez pas peur quand vous avez votre démon de chien derrière vous! Sans lui vous n'oseriez pas seulement ouvrir le bec!

Tandis que l'homme parlait, le pasteur sentait Néron se presser tout tremblant contre lui. Il conduisit la bête dans un réduit inoccupé, non loin de là, l'y enferma et revint à son poste.

— Voilà, dit-il, et maintenant à nous deux, Bram Stass.

Le ton froid et l'allure résolue du pasteur mirent cette fois une sourdine à l'ardeur belliqueuse du savetier :

— Faites excuse, monsieur le pasteur; c'était pas

dans l'intention de vous causer de la peine, mais quand un homme aime ses enfants comme je les aime...

— Alors il boit tout ce qu'il gagne, interrompit brusquement le pasteur et complétant la phrase à sa façon. Il réfléchit une minute qui sembla longue à la foule écoutant avec un recueillement profond, curieuse de connaître le dénouement de l'affaire. Il reprit enfin avec un regard de défi à l'adresse de son adversaire qui semblait représenter le village tout entier :

— Si j'éloigne mon chien, c'est que je le veux ainsi ; par les menaces on n'obtient rien de moi. Et pour que cela soit bien entendu, je vais vous poser mes conditions, Bram Stass. Le chien partira avant la fin de la semaine, mais vous prendrez l'engagement de venir dimanche prochain à l'église sans avoir bu. Ça va-t-il ?

— Ça va, ça va, répondit le savetier d'un air bougon ; mais quelle assurance aurez-vous que je tiendrai parole une fois que vous vous serez débarrassé du chien ?

— On peut être un fanfaron et un ivrogne sans cesser d'être un homme d'honneur ; et vous me prouverez que vous l'êtes, j'en ai la conviction.

Il alla vers le réduit et rendit la liberté au chien. Arrivé au presbytère, il s'enferma dans son cabinet de travail et resta là longtemps, la main sur la tête luisante de Néron, sans faire attention aux appels désespérés de sa servante, lui criant à travers la porte que le dîner était servi.

Le soir, quand au bord de l'eau solitaire les ombres se firent de plus en plus longues, le pasteur se dirigea avec Néron à travers le village vers le quai d'embarquement.

Les gens accouraient sur le seuil de leur porte pour les voir passer. Le pasteur ne regardait ni à droite ni à gauche, évitant de saluer ; le chien trottinait la tête basse, la queue entre les jambes.

— Tu as fameusement parlé, tout de même, dit à Bram Stass un de ses compagnons de cabaret. J'ai bien vu qu'il avait une peur de tous les diables... et du reste ce n'est pas étonnant.

Le savetier se tourna avec un juron terrible vers son interlocuteur :

— Ferme ça, Jan Bock, ou je t'enfonce ta langue dans la gorge !

Le petit bateau accosté au quai était déjà sous vapeur. Le pasteur parcourut la jetée contre laquelle les vagues venaient lentement se briser. Il avait télégraphié en Frise, à un ami qui désirait se procurer un chien de garde. Il mena Néron à bord, mais n'eut pas le courage de lui faire ses adieux. Il savait que le chien avait tout compris.

Là-bas, dans le lointain immense, le bateau poursuivait son invariable course. Le ciel lourd, gris comme du plomb, semblait s'abaisser toujours davantage sur l'eau morne et plombée.

Le pasteur restait là, immobile sur la digue.

Et tout à coup dans le grand silence du soir éclata un hurlement sinistre, lamentable, qui n'en finissait plus...

Maarten Maartens.

Traduit de l'anglais, par André Noël.

LIVRES NOUVEAUX

M. Marcel Prévost : *Dernières Lettres de femmes.*

M. Marcel Prévost est un écrivain dont on entend dire : « Celui-là connaît les femmes ! » Et ce sont des femmes qui disent cela : d'où, sans plus ample examen, les uns concluent que M. Marcel Prévost connaît vraiment très bien les femmes et les autres qu'il ne les connaît pas du tout. C'est aller trop vite en besogne, et il serait bon de substituer à ces jugements *a priori* une opinion motivée.

Seulement, ces temps-ci, M. Prévost nous a fourni les pièces et documents, le dossier le plus complet que nous pussions souhaiter, en publiant ses *Lettres de femmes :* la troisième et dernière série vient de paraître (elle a atteint, en un mois, sa trente-cinquième édition).

L'écrivain a voulu, cette fois, que les femmes nous parlassent directement, sans que nulle pensée étrangère vînt s'interposer entre elles et nous ; en des pages arrachées à leur journal intime, en des lettres adressées à l'idéale amie à qui on ne cache rien, elles nous livrent, sans réticences, les plus secrets mouvements de leur âme. Quelle forme littéraire serait plus digne de tenter un auteur féministe, et sur quelle autre sorte d'ouvrage pourrait-on le juger mieux ?

Rare bonne fortune, et dont il faut au moins tenter de profiter.

* * *

M. Marcel Prévost ne nie point qu'il existe des êtres de loyauté et de pure tendresse parmi les femmes. Il nous en présente de telles — quatre ou cinq — en ce dernier livre. Mais ici comme en ses autres œuvres, les honnêtes femmes font un peu l'effet de parentes pauvres. Elles errent, gênées, presque furtives, avec la peur de faire tache, dans la foule brillante des « femmes coupables ». A celles-ci l'écrivain consacre le meilleur de son attention et l'on pourrait, d'un seul coup, classifier ses héroïnes, en plaçant à sa droite celles qu'il excuse et à sa gauche celles qu'il accuse.

Les premières se ramènent au type de l'honnête femme coupable, — si l'on peut s'exprimer ainsi. C'est une femme qui n'a eu qu'un amant : elle l'a gardé toute sa vie ou bien a renoncé, en le quittant, à l'adultère qui l'a déçue. Elle a des remords : non pas au sujet de son mari, grand Dieu! mais à cause de son enfant, soit qu'elle redoute qu'il ne découvre un jour la honte de sa mère (*Premier remords*), soit qu'elle trouve vraiment désobligeant de ne pouvoir lui assigner, avec certitude, une paternité authentique (*Fernand*).

Il est banal d'entendre un avocat invoquer le repentir et la bonne conduite « subséquente » de son client; comme il sera plus sûr d'adoucir la sentence des juges, s'il peut tirer, de la faute même et de ses motifs, des circonstances atténuantes ou une justification! Là précisément triomphe M. Marcel Prévost: l'honnête femme coupable est surtout honnête par la façon dont elle est devenue coupable. Donner des torts au mari serait trop facile, et qu'y aurait-il là de piquant? Madame veuve Ambrus soutient une thèse autrement ingénieuse, en implorant de son fils le pardon de la femme qui l'a trahi (*Expérience*).

Elle explique comment, au bout de quelques années de mariage, vers la trentaine, la femme se sent émue par un renouveau de tendresse, et comment devant l'indifférence du mari, qui est en lutte avec la vie, obligé de penser à bien autre chose, le pauvre homme! elle va demander à l'étranger les caresses désirées.

Vous ne saisissez pas en cela l'honnêteté? Écoutez Mme Ambrus :

Oui, c'est toujours ainsi que j'ai vu, autour de moi, ces malheureuses devenir coupables, par un désir sincère de recommencer les joies des fiançailles et du mariage : *il y a de l'honnêteté même dans leur défaillance*... Ne crois pas que Léonie aimât ce Letixier... non... Il y a eu un jour de printemps trop brillant, trop gai, où ta femme est sortie de chez elle toute palpitante du désir d'être caressée, embrassée, ressaisie par toi, oui, par toi... Un jour où décidément sa vie calme, son bonheur tempéré ne lui suffisaient plus... Et l'homme qui la guettait en a profité. Il t'a volé un désir, un émoi qui allaient à toi...

En d'autres termes, l'adultère est un hommage rendu par la femme à son mari...

Un peu étonnés tout d'abord, nous avons vite reconnu la casuistique amoureuse familière à M. Marcel Prévost, et nous voilà en garde. Nous savons, — depuis Pascal, — à quel moment il faut regarder les mains du casuiste pour le voir subtiliser la muscade des grands principes : au moment où il arrive, en expliquant, à excuser. Qu'une femme égare sur un autre les sentiments qu'elle destinait, une heure auparavant, à son mari, cela n'a rien d'impossible, mais à condition qu'elle ait juste le sens moral d'une Hottentote, ou plus simplement d'une femme qui n'en a pas du tout. En son acte m'apparaît bien la défaillance, mais je désespère d'y découvrir la moindre parcelle d'honnêteté.

Notez que le sophisme patent se double ici d'une idée de vaudeville. Combien « petite femme » la petite femme qui sort pour aller embrasser son mari et qui se passe sa fantaisie avec le monsieur d'en face! On pense à la femme du réserviste et à son excuse éplorée : « J'avais tant de chagrin d'être séparée de toi et il te ressemblait tant! » C'est très bouffon, il en faut rire, mais ne faites pas écrire par une mère, sur un ton attendri, en une lettre qui doit aller au cœur de son fils et en arracher le pardon :

Que veux-tu? nous autres femmes, si parfaitement dénuées de volonté, de cœur et de raison, nous sommes à tel point impulsives et livrées au pur instinct, déséquilibrées, malades et folles, que si notre mari n'est pas là, quand nous prend notre crise amoureuse, nous le remplaçons, au petit bonheur, par un Letixier quelconque, que nous n'aimons même pas! Il ne faut pas nous en vouloir

L'amusant est que l'excellente Mme Ambrus ajoute solennellement :

Je me porte garante de l'avenir. Je te promets que Léonie te sera fidèle et que tu seras associé à une honnête femme, si tu consens à oublier, à une femme digne de ta tendresse, digne de ton respect!

Cette affirmation inattendue s'appuie, il est vrai, sur une loi générale, aussitôt énoncée : dans la bourgeoisie, ces choses-là ne se font qu'une fois, il n'y a que les grandes dames qui recommencent. La science sociologique intervient ainsi comme caution de la pitoyable Léonie, de Léonie que tout à l'heure, je l'avoue, je n'aurais pas aimé à laisser seule avec l'employé du gaz.

Et savez-vous enfin sur quoi la mère étaie tous ses arguments? Sur son expérience personnelle. Elle en a fait autant que sa belle-fille. Elle ne le dit pas formellement, mais c'est si clair! Vous auriez cru, peut-être, cet aveu capable d'affaiblir l'autorité de ses paroles. Il paraît, au contraire, qu'il donne au plaidoyer sa valeur.

... Voilà, je crois, un exemple où se peut saisir une des « manières » de M. Marcel Prévost. Il a vu et noté sans hésitation les côtés faibles de l'âme féminine, ou plutôt de l'âme humaine chez la femme (ce n'est pas tout à fait la même chose). Mais l'observateur impitoyable qui constate la vilenie se double chez lui d'un casuiste onctueux, empressé à discuter, à expliquer et à donner l'absolution.

Ce procédé a quelque chose d'ambigu qui déconcerte et irrite l'esprit masculin. Les hommes s'accommodent également d'un âpre sarcasme, flétrissant ce qui leur apparaît odieux, et d'une franche malice, égayée de ce qu'on leur donne pour risible. Ils ne chicaneront ni M. Paul Hervieu sur son amertume ni un Meilhac sur son insouciance. Mais ils parleront sans sympathie de M. Marcel Prévost. Et avec eux seront, j'imagine, non seulement les femmes irréprochables, — admettons un instant qu'il y en ait si peu que cela ne compte guère, — mais les femmes assez fières pour se sentir rabaissées au-dessous de leur faute par certaines excuses.

Cependant ce ne sont pas toutes les femmes. Beaucoup n'iront pas chercher si loin. D'autres s'accommodent fort bien d'un confesseur qui commence par faire rougir sa pénitente, en lui montrant la laideur de son péché, puis la rassure, en lui suggérant les plus ingénieuses et les plus délicates excuses. La main qui se levait pour rudoyer caresse. Le geste plaît à bon nombre de femmes. M. Marcel Prévost écrit parfois pour celles-là. Il sait ou pratique sans le savoir la manière de traiter comme elles le méritent les femmes qui méritent d'être traitées comme cela. Et nous pouvons déjà concéder qu'il est un grand féministe, — en cette spécialité.

* * *

Je crois bien que je viens d'être la dupe de M. Marcel Prévost. Car, au fond, il ne se soucie pas tant que cela de justifier ses demi-femmes honnêtes. Il a défendu Léonie par pure bonté d'âme et pour ne point paraître trop méchant. A part lui, il la range froidement parmi les instinctives, inconscientes et irresponsables dont le lamentable troupeau se presse dans ses romans d'hier et d'aujourd'hui. Laissons donc là son indécise Léonie et venons-en au type beaucoup plus franc où son esprit pessimiste a défini, sans ménagement, la femme moderne.

Le pur instinct... Ces femmes-là aiment les jolis garçons comme nous aimons les jolies femmes et de la même façon. Elles louent leurs amis de leur fine moustache, de leurs dents blanches et de leurs beaux yeux noirs. Une femme du monde écrit à un jeune homme qu'elle voudrait séduire : « Gentiment tourné comme vous l'êtes... vous êtes gentiment tourné, le savez-vous ? » (Ce que je voudrais voir, par exemple, c'est la tête d'un monsieur à qui on parle ainsi de ses charmes et qui n'est pas quatorze fois sous-lieutenant.) Miss Ethel Briggs, la *vierge étrangère*, déclare avec décision : « J'aime les hommes qui ont les yeux noirs et les sourcils bien fournis. » Elle ne s'arrête pas au visage et son intérêt s'étend à toute notre anatomie : « Je vous ai vu faire votre toilette, le soir, dans votre chambre, et je vous ai trouvé très bien, au moins aussi bien que M. Derwent, et je me suis beaucoup plu à vous regarder ainsi. » Compliment d'autant plus flatteur que M. Derwent est « ce jeune Anglais qui est si bien quand il se baigne. Mais il a deux gros yeux bleus de bébé qui me donnent envie de rire. Je n'ai plaisir à le regarder qu'à l'heure du bain. »

Donc ces femmes « amateurs » nous distinguent pour notre beau physique. Mme Hautmont n'hésite pas à le proclamer, en raillant le romancier Pierre Delestang qui s'était flatté de lui plaire par des qualités moins plastiques : « Nous faisons spontanément, lui dit-elle, le départ entre vos mérites et... vos charmes. » Et elle lui explique congrûment pourquoi elle lui préfère le capitaine Lartigues, qui « n'est pas un grand homme ni même un homme intelligent », dont « la dominante n'est pas la perspicacité, le cher garçon ! » mais qui a le physique, voilà !

Il est un peu humiliant de se voir apprécier ainsi, et, pour échapper à l'étrange condition où M. Marcel Prévost veut réduire ceux de mon sexe, j'ai grande envie de déprécier sa psychologie féminine. Je pourrais en appeler au philosophe qui écrivit : « En amour, il faut aux hommes des formes et des couleurs ; ils veulent des images. Les femmes ne veulent que des sensations. Elles aiment mieux que nous, elles sont aveugles... Si elles avaient des yeux, comment parviendrait-on à s'expliquer leurs amours ? » Et Shakespeare, en effet, a rendu Hermia amoureuse de Bottom à la tête d'âne, et la fable nous fait le conte de l'Amour et Psyché, et les bonnes gens répètent que l'amour est aveugle. Vais-je, contre M. Prévost, ranger en bataille Shakespeare, la sagesse des nations, les mythes de la Grèce et M. Anatole France ? Ce serait de la mauvaise foi : les uns nous parlent des femmes capables d'amour et de passion, tandis que l'autre songe aux « petites femmes ».

Car ces créatures falotes n'acceptent même pas l'intégralité de l'amour physique. De peur d'être inconvenant, j'en arrive à écrire en style parlementaire. — Certaines ont du « tempérament » : telles Mme Hautmont et la jeune femme que son capitaine a quittée, au bout de deux mois de mariage, pour aller battre les Prussiens. Mais celles-là sont peu nombreuses et leur santé physique doit être honorée comme une rare vertu. La plupart se contentent de rôder autour de l'amour. Ce sont des demi-femmes, comme les autres étaient des demi-vierges.

Mme Laroche-Thiébault, jeune veuve de Bourges, courtisée par le beau capitaine d'Exiles, — ils sont ordinairement capitaines, lieutenants ou attachés d'ambassade, — lui a accordé chez elle un rendez-vous définitif. Mais la veille, le cœur lui manquant, elle

file sur Paris. Elle s'y distrait en se faisant conduire par son frère à un souper de demi-mondaines, où elle scandalise les convives par ses propos trop vifs. Cela la calme, retrempe sa vertu et lui plaît d'ailleurs mieux que « le reste » : « Moi, dit-elle, ces choses-là, de loin, ça me paraît gentil et amusant comme tout; mais, le moment venu de s'exécuter, est-ce drôle? plus personne... J'aimerais mieux aller au sermon. Nous sommes toutes un peu comme cela, je crois. » Le fait est que Mme Dutheil se sent aussi « comme cela », après son *Rendez-vous blanc;* et beaucoup d'autres.

Ne voyez pas en ce recul autre chose que de l'impuissance. Ça ne leur chante pas, voilà tout : mais de scrupules, pas l'ombre! Elles n'attachent à l'acte devant quoi elles se dérobent ni la moindre idée de faute ni même la moindre importance. Ça leur semblait plutôt divertissant. Mme Dutheil commence ainsi le récit de son aventure manquée : « Tu as ouvert cette lettre, ma Clo, en te disant *joyeusement :* Tiens, c'est fait... Car j'avais promis de t'écrire dès que... ce serait fait. » Et, elle conclut en constatant « cette désolante vérité qu'elle n'est pas faite pour l'adultère ».

Vraiment cela est à leurs yeux une chose sans nulle conséquence. C'est un péché aimable et seyant comme un brin de gourmandise. Elles l'accommodent gentiment avec les pratiques religieuses, qui sont de leur monde (*les Pratiques*). Leur seul regret est que les usages sociaux compliquent tellement une chose aussi simple. Aussi leur maîtresse à toutes est-elle Mme de Villebon, qui a inventé l'adultère purement moral, le plus commode, le seul qu'on ait toujours sous la main et qui soit sans inconvénient : elle en est très fière et donne sa recette (*les Pensées*).

*
* *

Voilà notre compagne. Elle n'est pas tentante. On nous la donne pour ce qu'elle est. Si sa froide dépravation vous indigne et vous dégoûte, sachez que M. Marcel Prévost n'est ni moins dégoûté ni moins indigné que vous. Ce serait une erreur de croire que la perversité qu'il décrit lui agrée. Il constate et condamne. Seul un lecteur inattentif pourrait l'accuser d'une complicité sensuelle ou d'une complaisance de snob à l'égard du vice raffiné et élégant. Il est vrai qu'il ne tonne point à tout propos, comme un paysan du Danube. Mais s'il sort un instant de sa réserve mondaine, il réprouve sans ambages « les froides saletés de pareilles marionnettes ».

Rappelez-vous qu'il est un moraliste. Rappelez-vous surtout qu'il a reçu l'investiture d'Alexandre Dumas. La femme qu'il nous fait voir, il l'a vue d'abord dans la préface de la *Femme de Claude*. Vision apocalyptique : « Cette bête était semblable à un léopard, ses pieds étaient comme des pieds d'ours, sa gueule comme la gueule d'un lion et le dragon lui donnait sa force... Elle avait sept têtes et dix cornes et sur ses cornes dix diadèmes, etc. » Et c'est encore « la guenon du pays de Nod ». La guenon de Nod a émigré du toit du maître chez le disciple. Il l'a un peu apprivoisée. Elle sort de ses mains moins formidable. Les badauds, s'ils ne sont point avertis, la pourront juger gentille. Elle reste infiniment redoutable.

... Quel féministe est cet homme-là et ne risque-t-il point d'être renié par les femmes? Pas plus que son maître et pour les mêmes raisons.

Remarquez que cette conception de la femme est beaucoup plus religieuse que laïque. Il serait déplacé de relever que M. Marcel Prévost a reçu une éducation plus purement catholique que la plupart d'entre nous. Le maître dont il procède n'avait pas été élevé rue des Postes. Il avait tout simplement jugé que les Écritures sont un livre aussi instructif que *Manon Lescaut*. Il les avait lues, les connaissait très bien, aimait à les citer. Il y avait puisé sa conception *biblique* de la femme.

Or les femmes ne se déplaisent point à cette image d'elles-mêmes. Pour vous le prouver, je recourrai encore à M. Anatole France, dont j'ai eu tort, décidément, de relire le *Jardin d'Épicure :*

> Le christianisme a fait beaucoup pour l'amour en en faisant un péché. Il exclut la femme du sacerdoce. Il la redoute. Il montre combien elle est dangereuse. Il répète avec l'Ecclésiaste : « Les bras de la femme sont semblables aux filets des chasseurs, *laqueis venatorum.* » Il nous avertit de ne point mettre notre espoir en elle : « Ne vous appuyez point sur un roseau qu'agite le vent et n'y mettez pas votre confiance, car toute chair est comme l'herbe et sa gloire passe comme la fleur des champs. » Il craint les ruses de celle qui perdit le genre humain : « Toute malice est petite, comparée à la malice de la femme. *Brevis omnis malitia super malitiam mulieris.* » Mais par la crainte qu'il en fait paraître, il la rend puissante et redoutable.
>
> ... En considération de leur beauté, l'Église fit d'Aspasie, de Laïs et de Cléopâtre des démons, des dames de l'Enfer. Quelle gloire! Une sainte même n'y serait pas insensible. La femme la plus modeste et la plus austère, qui ne veut ôter le repos à aucun homme, voudrait pouvoir l'ôter à tous les hommes. Son orgueil s'accommode des précautions que l'Église prend contre elle. Quand le pauvre saint Antoine lui crie : « Va-t'en, bête! » cet effroi la flatte. Elle est ravie d'être plus dangereuse qu'elle ne l'eût soupçonné.

M. Marcel Prévost a poussé le cri de saint Antoine et il n'est brave petite bourgeoise qui n'ait accueilli, avec délices, l'hommage de cette insulte terrifiée.

J'entends bien ce que l'on me dit : « Vous prenez trop au sérieux des bagatelles. » Bah ! il faut bien tâcher de comprendre, au risque de faire l'effet d'un lourdaud. Cependant j'admets volontiers que la plupart des femmes ne reconnaîtront pas « la guenon de Nod » dans l'exquise Aline de Mougin ou dans Mme de Villebon, si délicieuse. Il faudra bien, en tout cas, qu'elles se sentent, en la personne de ces deux aimables créatures, traitées un peu lestement.

Mais cela non plus ne les irritera pas. Encore une fois, nous jugeons M. Marcel Prévost avec nos idées d'hommes et nous le jugeons mal. La plupart des hommes sont plus chatouilleux que les femmes sur l'honneur féminin. Nous sommes un peu comme ces maris jaloux qui passent leur temps à remontrer à leur femme qu'elle se laisse manquer de respect. La femme répond : « Croyez-vous?... mais non... vous exagérez. » Et elle a envie de rire. Elle demande avant tout que l'on s'occupe d'elle. A qui paraît lui sacrifier son attention tout entière elle est prête à pardonner quelque irrévérence. Nos mères avaient un joli mot pour désigner l'homme selon leur cœur : elles l'appelaient « un attentif ». M. Prévost est un attentif. Il est mieux que cela : un directeur de conscience. Les femmes ont le goût du directeur de conscience. Quelque pédanterie ne leur déplaît pas chez qui a pris ce côté avec elles. Témoin l'*Ami des femmes*. Si Mme de Simerose avait un frère et qu'il entendît la moitié des impertinences que débite à la pauvre femme l'odieux de Rions, de Rions passerait un mauvais quart d'heure. Elle, au contraire, accepte ces sottises et finit par admirer celui qui l'en gratifie. Elle lira avec la même componction les *Lettres de femmes*.

Que conclure? M. Marcel Prévost est assurément un féministe en ce sens qu'il sait parfaitement comment il faut parler d'elles aux femmes. Le type qu'il leur présente et qui les amuse peut être radicalement faux. Cela s'est vu. Tous les pleurs versés sur Claire de Beaulieu n'égaleront point celle-ci à Eugénie Grandet. Je crois pour ma part que la femme perverse de M. Marcel Prévost est un être de raison, une construction arbitraire. Mais pour l'en convaincre il faudrait toute une discussion nouvelle, et dame ! j'aime mieux m'incliner devant son habileté que de me mettre maintenant à lui chercher chicane sur la valeur de son observation psychologique.

GABRIEL SYVETON.

VARIÉTÉS

Madame la duchesse d'Uzès.

Depuis trente ans qu'il se répète, ce nom de grande dame traîne maintenant après lui une renommée bruyante, à la fois « aristocratique et populaire », comme, au temps de la Fronde, celui d'une autre duchesse. Et les manifestations d'une activité exceptionnelle, qui ont créé cette célébrité, sont aisément, et non sans quelque apparence de raison, considérées comme des caprices de désœuvrée exubérante ou des procédés de réclame.

La duchesse d'Uzès n'a cependant ni ce goût d'excentricité, ni cette puérile ostentation. Son « action » découle d'un rêve unique obstinément poursuivi : soutenir dignement l'illustration d'un grand nom. L'incohérence des moyens d'exécution est le fait d'un caractère malheureusement partagé par les conditions de la naissance et de l'éducation, chevaleresque jusqu'au panache et bourgeois jusqu'à la timidité.

Des lettres intimes que, depuis douze ans, Mme Jeanne Schmahl, de qui nous avons eu à nous occuper ici même, reçoit de la duchesse d'Uzès, justifient cette observation. Nous en citerons seulement quelque traits à l'appui de l'impression que nous venons d'indiquer.

* * *

Mme la duchesse d'Uzès fait à de nouveaux visiteurs les honneurs de ses salons des Champs-Élysées.

Et c'est l'étonnement du premier abord que son attitude effarée. A cette héroïne des fêtes mondaines, de la politique et de l'art, qui chasse avec la passion d'un baron féodal, écrit des drames, sculpte des statues colossales, qui a trempé dans une tentative de coup d'État et versé sur mille causes et cent mille individus l'or d'une caisse prodigieuse, on imaginerait volontiers une allure brillante, hardie et folle, de précieuse, d'amazone et de Parisienne prodigue. Mme d'Uzès a bien toujours, à 50 ans, la taille mince et droite et le pas sûr d'une chasseresse. Mais, sous la douceur des cheveux gris, l'œil très bleu est d'une indécision caressante, la bouche a les lignes molles d'une moue d'enfant craintif, le geste est menu, le son grêle de la voix se brise en des inflexions hésitantes.

Tout au bout de l'enfilade des pièces luxueuses on est arrivé devant deux tableaux de maîtres, des portraits de Rigaud et de Léon Coignet. La duchesse nomme les modèles : la bourgeoise aux atours simples, au visage solide et malicieux dans ses *repentirs* blancs.

— Ma grand'mère Clicquot... la fameuse.

Et deux bambins très pomponnés blottis contre une gouvernante en grand costume.

— Les enfants d'Athénaïs de Mortemart, marquise de Montespan, et Mme de Maintenon.

On croit voir, dans l'ironie du rapprochement, le symbole de la personnalité complexe d'Anne de Mortemart, duchesse d'Uzès, arrière-petite-fille de Mme veuve Clicquot.

Son éducation a cultivé en elle ces instincts contradictoires. Dernière et seule survivante des enfants du comte et de la comtesse de Mortemart, elle a grandi entre le milieu de ses parents, à Paris, où elle était née, et celui de Mme Clicquot, retirée en son domaine de Boursault. L'aïeule s'était promis d'arracher à la mort l'enfant, aussi délicate que ses aînés. Et sans scrupules, elle l'enlevait aux études et aux élégances mondaines, l'empaysannant à dessein, combattant l'affinement exagéré et les préjugés orgueilleux de l'hérédité paternelle, par de rudes exercices et de rudes fréquentations.

Quand Mlle de Mortemart eut vingt ans, et qu'elle fut ainsi élevée un peu en bergère, on la maria à un grand seigneur, Jacques-Emmanuel de Crussol, bientôt 12e duc d'Uzès.

En recevant, elle, la descendante d'une vieille race, ce vieux nom historique d'Uzès, elle se crut appelée à lui refaire, en dépit des temps, sa place dans l'histoire. Tout de suite, naquit son rêve de ressusciter la gloire passée, dont les héritiers autour d'elle drapaient leur inutilité avec des mots héroïques. Mais elle s'imprégnait en même temps de théories libérales.

Et grâce à cette contradiction de son caractère et de son esprit, toutes ses démarches, au service de son idée fixe, prendront l'apparence de la légèreté, « le grand mal humain », selon Guizot.

Les entreprises pour perpétuer par elle-même ou par les siens la gloire de son nom sont de tout ordre : politiques, humanitaires ou simplement charitables, purement mondaines, littéraires et artistiques.

* *

La politique est la partie la plus importante de son œuvre, si l'on peut appeler ainsi l'ensemble de ses tentatives. Dès la première année de son mariage, elle tenta d'arracher le duc Emmanuel, lieutenant au 3e hussards, à l'obscurité de la carrière militaire moderne, où s'éteignent les anciens noms français, fidèles à l'idéal exclusif du métier des armes. Et tout de suite elle fit prendre à cette ambition, née du culte du passé, une orientation extrême.

Deux routes s'ouvraient en effet : celle du passé, ou l'opposition conservatrice aux institutions nouvelles ; celle de l'avenir ou le ralliement au gouvernement du pays, quel qu'il fût. Mme d'Uzès, c'était fatal, choisit la seconde pour son mari. La petite-fille des Clicquot, poussée à la conquête des honneurs par l'instinct de « classe dirigeante » du sang des Mortemart, les recherchait naturellement dans la seule voie où son bon sens bourgeois lui montrât qu'il pût y en avoir désormais. Une pensée noble, cependant, la guidait aussi vers les concessions. Elle jugeait que la révolte aux institutions établies était antipatriotique, et qu'il fallait s'abstenir ou agir dans le même sens que le pays. Mais fatalement aussi elle essaya de renouer avec le présent sans rien briser dans le passé. Sous l'Empire ou la République les ducs d'Uzès offrirent leurs services au gouvernement sans cesser de se déclarer royalistes et sans comprendre que, par ce titre justement suspect, ils se fermaient d'eux-mêmes la carrière qu'ils ambitionnaient.

Le duc Emmanuel parvint pourtant à la députation. Il se porta en 1868 aux élections pour la Chambre, prêt au serment de fidélité qu'il devrait à l'Empire. Mais il échoua, et ce fut seulement après la guerre que le département du Gard l'envoya à l'Assemblée nationale. Il ne dépassa point ce siège de député qui, dans la pensée de sa femme, n'aurait dû être qu'une étape vers un poste brillant. Il siégea jusqu'à l'année de sa mort, en 1878.

Mme d'Uzès ne tarda pas à se reprendre, à mesure que ses fils grandissaient, de sa fièvre d'ambition ; mais avec l'inquiétude acquise par l'expérience des difficultés qu'elle rencontrerait pour eux. Il allait falloir de nouveau compter avec cette République auprès de laquelle les avances premières avaient si mal réussi. Ne jugeant point, comme Montaigne, « que la curiosité est vicieuse partout », elle saisissait avec une vivacité rageuse toutes les occasions de pénétrer dans le secret de cette société exclusive, irritante comme une énigme pour ses conceptions incomplètes, qui met à son drapeau la devise : égalité, et s'obstine pourtant à s'appeler « une démocratie », paraissant ainsi « compter pour rien les nobles, le clergé, l'armée et les tranquilles rentiers eux-mêmes.

Elle s'ingéniait à l'étudier dans l'esprit de ses prosélytes et même de ses révoltés que le hasard lui faisait connaître. Elle s'intéressa un moment à Louise Michel dont les théories radicales séduisirent son goût de justice absolue. Leurs relations cependant demeurèrent superficielles.

Le même sentiment de curiosité l'entraîna vers Mme Schmahl. Mais cette fois, l'esprit incertain et avide de vérité de la duchesse Anne se prit au contact du ferme et libre esprit de sa nouvelle amie, tandis que son humeur chevaleresque se félicitait d'une intimité entre adversaires. Et elle s'efforçait

de l'attirer dans son milieu, comme un modèle à offrir en justification de ses concessions à la démocratie, blâmées par son entourage :

Vous vous effrayez à tort de ma société ; vous n'y serez pas froissée et n'y froisserez point. Les grands seigneurs français, les vrais, ne regardent personne du haut de leur grandeur passée. La démocratie ne leur fait pas peur quand il s'agit de gens honnêtes, réclamant l'égalité devant la loi, la liberté de conscience et tout le système libéral le plus large. Venez donc me voir sans crainte.

Voilà bien une belle profession de foi collective et une courageuse invitation ; mais voyez ensuite la petite note inquiète déjà du démenti des responsabilités qu'elle engage :

Bien entendu, nous ne parlerons pas de ces choses devant mes enfants. Ils ont bien le temps d'avoir des passions politiques.

Les avertissements clairvoyants de Mme Schmahl malgré la confiance que son amie avait en elle, ne réussirent point à préserver la duchesse de l'entraînement boulangiste.

Sa déception fut immense ; enragée, d'abord, de dépit contre le gouvernement à la chute de Boulanger ; d'une humilité contrite après ce qu'elle appelle la *trahison* du général.

Hantée toujours par son rêve de gloire, et la carrière politique se trouvant, après le scandale, plus que jamais fermée à ses enfants, la duchesse d'Uzès encouragea son fils aîné à cette expédition au Congo où il allait mourir à vingt-trois ans : elle se donna toute au succès de cette entreprise et y employa des sommes considérables. Son espérance, si légitime cette fois, devait lui manquer plus tragiquement que jamais.

Mais tant de catastrophes n'ont point eu raison de l'extraordinaire ressort de son activité. Sa passion pour la polémique l'a portée maintenant vers un terrain neutre. La voici féministe avec Mme Schmahl. Après quelques années de collaboration mystérieuse elle a pris ouvertement sa place dans l'Avant-Courrière.

Elle fait elle-même de la propagande.

Comme ce sera amusant ! écrit-elle. Ah ! l'on dit que je fais du tam-tam ! Eh bien ! attends un peu : il y en aura !

Mais elle n'a point abandonné ses grands projets et elle annonce que son second fils Louis, duc d'Uzès par la mort de l'aîné, se prépare à la vie politique.

* * *

Où la duchesse d'Uzès applique effectivement le libéralisme resté dans sa politique à l'état de velléité, c'est dans sa très large bienfaisance. Avec un cœur de femme infiniment tendre, elle a parfois les allures d'une justicière sociale. On sait qu'elle n'a point reculé devant l'espèce d'extravagance qu'il y avait pour elle à se charger de la petite Sidonie Vaillant, parmi tant d'orphelines qu'elle élève. Un autre épisode, gai celui-là, a prouvé récemment la réalité de son instinct égalitaire.

Un grand seigneur mésallié à qui le monde tenait rigueur, promettait à la charité une somme considérable en échange d'un patronage de haut vol qui lui permît de braver les scrupules des salons. Le marché ne revêtit pas, bien entendu, la forme brutale de l'offre et de la demande. Mais ce fut sciemment que Mme d'Uzès l'accepta, heureuse de faire bénéficier les pauvres de la vanité de ses pairs et d'utiliser la vertu aristocratique de son nom pour une œuvre égalitaire.

Toujours complexe, elle croit cependant au prestige héréditaire de l'adresse aux exercices physiques. Les chasses de Bonnelles, sa demeure favorite, sont depuis longtemps célèbres parce que la vénerie ne compte pas de chef d'équipage « plus savant et plus hardi » que la duchesse. Et son habileté à tenir les guides lui a valu des honneurs européens.

* * *

Mais le libéralisme de la duchesse l'autorisait à ne pas s'en tenir, en fait de talents, aux spécialités de l'aristocratie française. A l'exemple des grands seigneurs anglais du siècle dernier, volontiers professionnels des lettres et des arts, sous le pseudonyme de Manuela, elle a composé des romans et des ouvrages dramatiques. Mais elle n'a pu se faire illusion : le système pédagogique de la grand'mère Clicquot ne lui avait point donné des chances égales pour les « lauriers » et les « nasardes » que Fontenelle prédisait à ceux qui voulaient « courir la vie des lettres ».

L'art donnera-t-il à la duchesse ce que la littérature lui refuse ? Elle avait très sérieusement travaillé la sculpture, cultivant ainsi une autre de ses dispositions naturelles, dont le développement n'exigeait pas le même fonds d'études générales. En 1890 elle fu chargée, sous la direction de l'architecte Formigé, de la reconstitution d'une chapelle du XIIIe siècle, celle de N.-D. de Poissy ; la statue de Jeanne d'Arc placée sur la tour de l'Église de Pont-à-Mousson est son œuvre ; et le bruit fait depuis deux ans, et ces jours-ci encore, autour de son monument d'Émile Augier a rappelé l'attention sur son nom.

* * *

Il faut, pour conclure, reconnaître que si la duchesse d'Uzès a justifié la remarque d'une danseuse philosophe en ce XVIIIe siècle où tout le monde

l'était : « la faiblesse des femmes les fait ou trop tenir aux préjugés ou trop s'y soustraire », ses erreurs ne lui sont en quelque sorte point imputables : elles résultent des fatalités de l'atavisme et du milieu.

Peut-être sa bonne volonté malheureuse deviendra-t-elle efficace le jour où elle comprendra qu'on ne fait point d'actions complètes avec des demi-mesures. Et alors aussi elle échappera à l'isolement qui est le sien entre le parti du passé dont elle n'a plus toutes les opinions et celui du présent dont elle n'accepte pas toutes les nécessités. Artiste, millionnaire bienfaisante, femme politique reconnue sérieuse, elle aurait réalisé son rêve.

JANE MISME.

LA LANGUE ET LE THÉATRE POPULAIRE A NAPLES

I

On pense, assez généralement, que le peuple napolitain parle un affreux langage, idiome corrompu, où l'on rencontre des mots grecs, latins, lombards, normands, souabes, provençaux et espagnols, c'est-à-dire des mots légués par les divers conquérants qui s'installèrent, à titre précaire, dans le midi de l'Italie.

Nous avons dit, dans un précédent article (1), que les Napolitains avaient gardé avec soin leur race ; nous pouvons affirmer, preuves en main, qu'ils ont conservé leur langue propre avec ténacité et amour, et que, loin d'être un patois, la langue napolitaine est un véritable idiome qui diffère de l'italien comme le provençal diffère du français.

Giacomo Castelli soutenait, il y a plus d'un siècle, la thèse que la langue napolitaine dérive de l'osque. Raffaele Liberatore a prouvé, il y a une cinquantaine d'années, que c'est, à coup sûr, le plus ancien dialecte de l'Italie. En effet, dans l'archive du Mont-Cassin, il existe une donation remontant au mois de mars 960 ; et cette donation est écrite en napolitain très facile à comprendre encore aujourd'hui. De plus, dans la bibliothèque du même couvent, on trouve, aux premières pages du Codex 552, un dialogue versifié entre saint Benoît et saint Basile, dialogue écrit en 1070 ; et c'est du napolitain très pur qui ne laisse aucun doute d'interprétation.

Quand on songe aux modifications de la langue française depuis le xie siècle jusqu'à nos jours, quand on voit que notre poésie du xvie siècle n'est pas comprise par tout le monde maintenant, on s'étonne de la stabilité si longue du dialecte des provinces méridionales de l'Italie.

Le plus antique document en idiome vulgaire du centre de l'Italie (dialecte toscan) a été recueilli par Crescimbeni, dans son *Histoire littéraire ;* ce document est daté de 1184. Le « toscan » du xiie siècle paraît fort étrange ; on comprend qu'il n'était guère fixé à une époque où le « napolitain » était employé par des hommes illustres et des poètes féconds, où le « napolitain », en un mot, avait déjà une grammaire, des règles établies et des modèles indiscutés.

La fin du xiie siècle est une période glorieuse pour les lettres napolitaines. La postérité n'a pas oublié les noms de deux gentilshommes trouvères, le Sicilien Ciullo d'Alcamo et le Campanien Renaud d'Aquino, dont les œuvres sont écrites, en tout ou en partie, en napolitain. Le style alambiqué et les pensées trop recherchées rendent la lecture pénible et le sens obscur. Nous ne possédons, au reste, que des fragments de ces poètes. L'empereur Frédéric II, au xiiie siècle, à Naples, ne parlait que napolitain ; ses fils, Mainfroy et Anse, écrivirent en napolitain des sirventes ; et le grave chancelier de l'Empire, Pierre des Vignes, lui-même, se plaignit en strophes napolitaines du mal d'amour par suite de la cruauté des honnêtes et belles dames.

A l'époque où Frédéric II habitait Naples, couvrait cette ville de monuments et fondait l'Université, Florence était une assez petite ville qui ne pouvait savoir qu'elle produirait bientôt Dante et Giotto. Les beaux esprits accouraient à Naples, près d'un César fastueux, et laissaient Florence se débattre dans la guerre civile. Le dialecte napolitain fut, à cette époque, par cela même, plus cultivé que le toscan.

Le premier ouvrage napolitain en prose est la chronique de Matteo Spinelli de Giovinazzo. Cet auteur raconte ce qu'il a vu dans la période historique qui s'étend de 1247 à 1268. La langue est le dialecte actuel, presque sans modification.

Le Dante, — bon connaisseur, je suppose, — dans son ouvrage sur l'idiome vulgaire, juge le dialecte pouillais beau et riche ; et, par dialecte pouillais, le grand poète ne pouvait entendre que le napolitain. Boccace, — un fin lettré, si je ne me trompe, — en 1349, à Naples, écrivait à ses amis des lettres en napolitain.

Toutefois, au xive siècle, sous la dynastie angevine, il faut le reconnaître, la langue napolitaine fut peu cultivée. Le seul ouvrage de cette époque, qui soit parvenu jusqu'à nous, est le journal du notaire Pappansogna. Encore est-il déplorablement écrit. Sous Charles Ier de Sicile, sous Jeanne Ire, on parlait, à la cour, le provençal et même le français.

(1) Voyez la *Revue Bleue* du 29 février 1896, n° 9.

Alphonse d'Aragon, le Magnanime, en prenant possession de la couronne de Sicile, au XVe siècle, feignit, par calcul politique, de prendre grand intérêt à la langue usuelle de ses nouveaux sujets. Le français et le provençal furent proscrits ; le catalan fut simplement toléré. Une loi déclara que la langue vulgaire serait seule acceptée dans la rédaction des édits royaux et dans les arrêts des tribunaux.

Nous possédons un recueil très complet des documents d'État et des sentences judiciaires promulgués sous le règne du grand Alphonse. Ce recueil a été fait par Giovanni Albino et a été imprimé en 1589. Les lois, les diplômes, les privilèges, les prestations de serment, les ordonnances urbaines, les procès contre les barons révoltés, tout est en dialecte napolitain, avec force citations latines. Et ce napolitain du XVe siècle est identique à celui qu'on parle aujourd'hui.

Sous les derniers rois aragonais, cependant, le toscan devint envahissant. C'est en toscan qu'écrivaient, à Naples même, les poètes Sannazar et Tebaldeo, l'historien Angelo di Costanzo et le jurisconsulte Pontano. Dans les sujets héroïques, le toscan était obligatoire ; et, dans la comédie ou la poésie légère, on était tenu d'employer le napolitain. Ainsi, le célèbre Sannazar, après avoir composé : — en latin, *le Part de la Vierge,* — en toscan, son chef-d'œuvre, *l'Arcadie,* — se servit du napolitain pour sa pièce du *Gliuommero* (la Bobine).

Les quelques littérateurs exclusivement napolitains de la fin du XVe siècle et du commencement du XVIe, Antonio Ferrari, Giuliano Passero, Francesco Tuppo, sont tombés dans le plus profond oubli, sauf Antonio Carraciolo, poète de cour, auteur de sirventes et de pastorales chantées et jouées par les princesses et les grandes dames. Carraciolo toutefois nous semble aujourd'hui si affecté, si mièvre et si ridicule, que nous ne saurions le lire.

La langue napolitaine, ou, pour mieux dire, sa culture, subit un arrêt lorsque Ferdinand le Catholique s'empara de Naples. Ferdinand ordonna que les lois, même celles relatives au royaume de Sicile, ne pourraient être publiées qu'en espagnol. De plus, le nouveau souverain ne tenait guère les littérateurs en haute estime ; on sait combien il fut implacable envers le Sannazar.

Il faut constater également que, dans les premières années du XVIe siècle, le dialecte toscan était devenu, à juste titre, d'un bout à l'autre de l'Italie, la langue de la noblesse. Les gentilshommes avaient besoin, Napolitains, Romains, Génois, Florentins, Vénitiens, d'un idiome unique qui leur permît de poursuivre leurs multiples négociations religieuses, politiques, guerrières et commerciales. La suprématie de Florence ne pouvait être discutée, à ce moment-là, au point de vue littéraire. Le toscan fournissait une admirable langue, sublime avec Dante, souple et imagée avec Boccace, harmonieuse et passionnée avec Pétrarque, folle et drôle avec Boiardo, grivoise et même ignoble avec les conteurs... toutes les cordes de la lyre !... Le napolitain devait succomber, à la fin, dans un duel poétique avec le toscan... Le dialecte toscan a donc fixé la langue italienne.

On ne cite, en dialecte napolitain, dans la première partie du XVIe siècle, que le *Triunfo,* stances de Britonio da Sicignano, relatives à la bataille de Pavie et dédiées au marquis de Pescaire. Il est vrai, d'autre part, qu'Antonio Scandello, compositeur célèbre, préférait pour ses mélodies les vers napolitains aux vers toscans, à l'époque de la Renaissance.

Le Tasse, né à Sorrente, n'écrivit en napolitain que le rôle d'une sorte de bouffon, « Gialluise », dans la comédie héroïque : *Triomphe de l'Amour.*

Au milieu du XVIIe siècle, tout à coup, lorsque la mode du réalisme se généralisa, lorsque la peinture présenta, sous le nom d'apôtres, des portraits de galériens, lorsque la sculpture ne fut plus que le moulage des gueux et des mendiants, lorsque la poésie tomba dans le burlesque et le macaronique, les Napolitains se prirent d'une belle passion pour leur dialecte, non par sentiment patriotique, mais par goût pour le trivial. Ce dialecte, qui n'était plus parlé que par le bas peuple, se prêtait admirablement à dire grossièrement les grossièretés.

C'est le moment des contes selon la formule de l'Arétin.

Cependant, en dehors des pornographes, ses contemporains, il faut citer Giovan-Battista Basile, qui écrivit, en prose harmonieuse, des contes de fées. C'était un lettré et un poète. Son *Cunte de li Cunte* nous offre un pentaméron à l'usage des jeunes filles ; et si, dans les récits, quelques mots ne semblent pas à leur place, le ton général est toujours chaste. Ce *Conte des Contes*, est une mine où ont puisé, — en France Perraut, — en Italie Gozzi. Et Perraut et Gozzi, à mon avis, n'ont fait qu'affaiblir le mérite de l'original.

C'est presque à l'époque de Basile que vécut Cesare Cortese, celui que les Napolitains regardent comme leur plus grand écrivain. Les ouvrages de Cortese sont *Micco Passero innamorato,* la *Vaiasseide*, le *Viaggio di Parnaso*, le *Cerriglio incantato*, et son chef-d'œuvre pastoral la *Rosa*.

Puis, bien au-dessous de Basile et de Cortese, une armée compacte de médiocres versificateurs : Fiorillo, poète prétentieux, avec la *Ghirlanda* et l'*Amor giusto ;* Brigliano, auteur de *Penosi affetti ;* Domenico Basile (qu'il ne faut pas confondre avec Gian-Battista), traducteur du *Pastor Fido* de Guarini ; Bernardo Cosentino, traducteur du quatrième livre de l'*Énéide ;*

Francesco Balzano, traducteur de l'*Odyssée;* Philippo Sgruttendio, qui a parodié Pétrarque...

La révolte de Masaniello, en 1647, n'inspire rien aux poètes napolitains... Granatezza, Bergazzano, Serpico, Garzillo sont à peine intéressants historiquement et sont au-dessous de tout littérairement.

A la fin du XVIIe siècle et au début du XVIIIe, Andrea Ferrucci composa l'*Agnano zeffonato*, et Pompée Sarnelli, la *Posillicheata*... C'est maigre!... Gabriele Fasano traduisit en napolitain la *Jérusalem délivrée*...

Le dernier classique napolitain est Cola Capasso, auteur d'épigrammes mordantes contre les *pétraquistes*, c'est-à-dire contre ceux qui s'abordaient, dans la rue, en se récitant les sonnets à « Madonne Laure ».

Au XVIIIe siècle, saint Alphonse de Liguori publia, en dialecte, de pieuses inepties; et Nunziante Pagano traduisit la *Batrachomyomachie* et écrivit des « gazettes politiques » rimées, où l'on parle de tout excepté de politique.

Pendant ce temps-là, le goût de la comédie était devenu, à Naples, une frénésie. Calliope fut entièrement délaissée pour Thalie. La liste des écrivains qui se consacrèrent au théâtre est infiniment longue; et toutes les pièces sont en dialecte ou avec plusieurs rôles en dialecte, pour permettre au joyeux *Pulcinella* d'amuser les gens.

Lorsqu'on s'est assuré que, pendant deux siècles, quatre ou cinq lieux publics ont donné, chaque jour, à Naples, deux représentations d'ouvrages dramatiques; que, dans tout le siècle passé, des spectacles inédits ont été offerts, en temps de carnaval, soit dans les salons des gens riches soit dans les parloirs des religieuses, cloîtrées ou non; — ainsi, à Venise, dans des circonstances analogues, les nonnes ouvraient le bal; — que chaque village de l'ancien royaume des Deux-Siciles, aujourd'hui encore, à l'occasion de la fête du saint protecteur, monte un mystère-tragédie; que chaque pièce, en moyenne, a été ou est représentée dix fois; on arrive au chiffre effroyable de près de soixante mille œuvres de littérature scénique en dialecte italien méridional, chiffre admis par la plupart des érudits.

Sans doute, il existe des perles dans ce tas de fumier grand comme une cathédrale; mais comment y pratiquer des fouilles?

L'étude du napolitain, complètement abandonnée lors de l'unification de l'Italie, en 1860, est présentement reprise par des écrivains du plus haut mérite, en tête desquels il faut citer MM. Salvator di Giacomo et Ferdinando Russo.

II

Quelques détails relatifs à ce « théâtre napolitain », si abondant, pourront avoir un intérêt.

Le premier homme de théâtre dont les histoires de Naples fassent mention fut un aventurier piémontais nommé Tabarrino. Il vendait des drogues sur un tréteau, à la place « del Castello », en improvisant des monologues, et, aidé par un « compère », des saynètes à deux personnages. Tabarrino parlait le patois génois, fort bien compris à Naples, où la colonie génoise était nombreuse et riche; et l'interlocuteur, si ce dernier prenait part au boniment, s'exprimait en dialecte napolitain. Le bouffon, marchant de thériaque, chercha assez vite la fortune loin du Vésuve. On suppose que des facéties licencieuses avaient alarmé la pudeur ombrageuse des magistrats espagnols. Tabarrino s'établit à Paris; il devint le célèbre Tabarin du Pont-Neuf.

Les troubles du milieu du XVIIe siècle (Masaniello, le duc de Guise), la guerre entre la France et l'Espagne à la fin de ce siècle, la guerre de la succession du roi catholique Charles II, au XVIIIe, la domination des Savoie en Sicile, la prise de possession de Naples par l'Autriche, mille vicissitudes, en un mot, empêchèrent les Napolitains, devenus extrêmement malheureux, de s'occuper d'art et de littérature pendant près d'un siècle, et surtout de littérature théâtrale.

Le théâtre napolitain date de Charles III (1734).

Ce grand souverain, en montant sur le trône des Deux-Siciles, ordonna des amusements de toute sorte. Il disait : « Un peuple qui rit est satisfait et docile. Dans une ville où on compte plusieurs théâtres, aucune sédition n'est à craindre. » (D'ONOFRIO, *Éloge de Charles III.*) Il voulut, dans son palais, construire une salle de spectacle, le « teatrino di Corte »; et les comédiens applaudis durent s'y présenter, on peut le dire, à tour de rôle.

Personne n'ignore que Charles III fit bâtir le théâtre « San Carlo », la plus vaste scène du monde, pour les auditions du grand opéra. On sait moins que Naples, sous le règne de ce grand homme, se couvrit d'édifices destinés aux représentations comiques.

Il y eut bien vite les théâtres de « la Pace » et de « San Carlino », ouverts en 1738; du « Fosso », dit de la Cantine, livré au public en 1740; des « Florentins », où l'on applaudissait le célèbre Polichinelle « di Fiore », le créateur du rôle; de « Porta Capuana », dit le « Giardeniello », tous spéciaux pour la « prose *dialectale* »; et les théâtres fort beaux du « Fondo » et « Nuovo » pour des opéras-comiques, dans lesquels les personnages, selon le rang social, parlaient soit en italien soit en napolitain. Le « San Ferdinando », très vaste, ne fut ouvert qu'en 1790, sous le règne de Ferdinand IV.

A côté des édifices solidement bâtis, le gouvernement tolérait des théâtres en appentis, plus ou moins provisoires, dès qu'il y avait une fête ou une foire. Dans ces hangars, on voyait force marionnettes, et les

boniments, comme ceux de Tabarrino, étaient récités par des acteurs.

Il fallut, dès lors, un joli nombre d'écrivains occupés à donner des « pièces » à tant de troupes musicales, dramatiques et comiques.

La postérité, à Naples, a gardé bon souvenir du « Baron de Liveri », auteur de la *Contessa*, écrite en 1733 et représentée plusieurs fois, en 1734, sur le théâtre de la cour, et jouée ensuite sur toutes les scènes de la ville; de Federici, devenu célèbre avec la *Zita* (la Promise); de Raymond de Sangro, prince de San Severo; de l'abbé Chiari et de Gianbattista Lorenzi, auteurs de comédies et de farces.

Cerlone, écrivain d'une fécondité phénoménale, très apprécié aujourd'hui encore à Naples, mériterait de voir son nom tiré de l'obscurité profonde où il est plongé à l'étranger. Cerlone a du feu, du naturel; son observation des caractères est fine; son dialogue est parfois extrêmement drôle, mais la charpente de ses pièces est plus qu'enfantine, les scènes n'ont aucune liaison, les sujets sont fous!...

Les œuvres *choisies* de Cerlone remplissent quatorze gros volumes! (Edit. Vinaccia, 1778.) Il a écrit plus de cent comédies!...

Un érudit contemporain très compétent, M. di Giacomo (*Cronaca di S. Carlino*), a indiqué, comme suit, les procédés de Cerlone :

Cet homme n'eut qu'un but: surprendre le public!... Pour en arriver là, toute voie lui parut acceptable. Son imagination en délire lui suggérait des péripéties insensées, des coups de théâtre absurdes... Le tout mêlé à une jovialité débordante. Il nous transporte, par exemple, dans les Indes: Vasco de Gama ne fait que d'aborder... Le héros portugais redoute les embûches, les trahisons, l'animosité des sauvages, la fureur des divinités locales avides de sang humain!... A côté de Gama, le Polichinelle napolitain, officier d'ordonnance du conquérant, avec des frayeurs, des ahurissements et des lazzis, fait tordre de rire les spectateurs.

La force comique, la spontanéité du dialogue sont admirables dans Cerlone, dès qu'il s'agit de bouffonneries; les scènes dramatiques, écrites avec un style prétentieux, sont fausses et ridicules... On voit, sans nécessité, de continuelles transformations à vue; les châteaux s'écroulent ou s'élèvent, les oubliettes s'ouvrent, on ne sait pourquoi; les armées se battent, les conspirateurs ou les truands se réunissent, les héros s'empoisonnent et s'entre-tuent sans se donner la peine de fournir un motif plausible.

Ce Cerlone eut, pendant soixante ans, des imitateurs. Son meilleur élève fut Philippe Cammarano, qui exagéra le genre outré du maître. Voici dans quels termes César Malpica, un critique du commencement de notre siècle, rend compte d'une pièce de Cammarano.

Écoutez ce bruit terrible, ces décharges d'artillerie, ces roulements de tambour, ces cris de : « tue! » et « à mort!... » Ecoutez ces sanglots, ces hurlements, ces blasphèmes, ces évocations magiques!... Voyez ces batailles féroces, ces jeux de couteau et de sabre!... Voyez ces hommes poursuivis par des brigands, ce vieillard assommé, ces jeunes filles évanouies, ces enfants éperdus, ces meubles brisés par l'effraction!... Les « pénitents » entrent, en psalmodiant, à pas lents; au milieu d'eux, le condamné à mort, les yeux bandés, les mains liées! Là-bas, la potence!... Dans les groupes, parmi les voleurs et les déesses, à chaque instant, passe un personnage étrange vêtu d'une chemise grossière, à la face noircie, au nez immense, à la grimace narquoise, au bonnet conique!... Ce personnage marche comme personne ne marche, parle comme on ne parle guère! On le croirait bête, et il est astucieux!... Les sbires, Polichinelle, le bandit Angelo del Duca, Psyché et l'Amour, les Grâces de l'Olympe et les gueux du carrefour, le banquet des Dieux et l'échafaud, tout cela c'est la comédie de Philippe Cammarano.

Un mélange de trivial et de dramatique, un bouffon compagnon inséparable des Vasco de Gama, des Psyché, du fils de Thétis et des dieux, un étalage de sentiments épiques et une série de coups de pied dans le dos, un galimatias d'amoureux chevaleresquement timides et les grognements d'un satyre éhonté, la thèse et l'antithèse, les extrêmes confondus, l'exagération violente, illimitée... Voilà le théâtre napolitain!

Dans ce beau pays de Naples, si religieux, la divinité la plus vénérée est traitée avec un certain sans-gêne. Le soir de Noël, chaque année, on représente *la Naissance du Verbe incarné*, deux actes avec prologue, danse et musique. La pièce est donnée « pour l'édification du peuple », dans les théâtres de second ordre et dans des baraques. Les personnages sont: Marie, Joseph, l'archange Gabriel, les démons Pluton, Astaroth et Belphégor, des paysans et Razullo... Ce dernier, c'est Polichinelle sans masque, — le masque (j'ignore pourquoi) semble irrévérencieux. C'est le bouffon hâbleur, bavard, gourmand, paillard et bon catholique.

Il entre en scène, et crie famine. Les diables lui font des niches et l'attachent à un arbre. Saint Joseph le délivre... Puis Razullo chante à la sainte Vierge une barcarolle... Il est jeté à l'eau par Pluton... Tel est le scénario du premier acte.

Au deuxième acte, Razullo a plus d'appétit que jamais. Pluton, travesti en aubergiste, sert au malheureux Napolitain un dîner où les poulets rôtis s'envolent en criant cocorico, où les bouteilles de vin contiennent des fusées, où les pâtés se transforment en crapauds... Cependant Gabriel pourfend un horrible dragon qui voulait avaler la sainte Vierge... Enfin la grotte de Bethléem s'ouvre; Marie annonce qu'elle a

enfanté le Sauveur; les anges chantent l'hosanna, les pasteurs arrivent en dansant au son des fifres et des cornemuses... et, dans les théâtres importants, la figuration montre la splendeur du cortège des rois mages!...

Bousculant les chérubins, les souverains, les satrapes, les guerriers et les paysans, s'avance glorieusement Polichinelle. Il est chez lui; il adore le nouveau-né en débitant une série de calembredaines... Il donne à son divin Maître le conseil d'être sage!...

Endors-toi, petit enfant,
La sainte Madone
Te balance dans ses bras
Et te chante une berceuse...
Dors!... Ne pleure pas!
Ne crie plus!... Beau Jésus,
Dors!... Sois bien sage!

Et Polichinelle, comme mot de la fin, recommande à chacun d'avoir de la ferveur dans les prières, de se montrer charitable, de fréquenter les églises et d'être « aussi bête qu'un âne, aussi encorné qu'un bœuf », puisque ces animaux ont été jugés dignes d'assister au grand mystère de la naissance d'un Dieu.

C'est fou, je n'en disconviens pas! c'est cependant original. Je préfère (et de beaucoup!) les comédies insensées d'autrefois aux traductions de vaudevilles français bâclées par les écrivains napolitains contemporains. Je crois que Cerlone, malgré tout, a laissé plus de réputation que n'en laissera M. Scarpetta, l'acteur-auteur à la mode aujourd'hui. M. Scarpetta, comédien du plus haut mérite, me semble critiquable quand il place une pochade parisienne dans un cadre napolitain.

La comédie française, depuis Molière, a étudié les caractères; la comédie italienne, depuis qu'elle existe, a cherché l'imbroglio scénique; la comédie napolitaine, celle du cru, la vraie, celle qui est passée de mode, est une lanterne magique exhibant des tableaux tirés au hasard. Autrefois, à Naples, l'auteur se bornait, presque toujours, à établir un canevas quelconque, et le dialogue était improvisé par des comédiens pleins de verve. Cela s'appelait *commedia dell'arte*, et donnait un grand naturel au jeu des bouffons. Ceux-ci, absolument « emballés », en arrivaient à ne plus savoir ce qu'ils disaient... Les prodigieux coq-à-l'âne de l'*Œil crevé* d'Hervé sont des phrases pleines de bon sens et de saine raison comparées aux facéties débitées par le sieur Pulcinella ahuri et dément!...

On riait cependant... Aujourd'hui, à Naples, on ne rit plus.

D'Agiout.

THÉATRES

Au Conservatoire.

Les concours de cette année, ont été d'une faiblesse rare (rare, au sens d'extraordinaire). Exceptons les concours d'instruments; les élèves des classes de piano et de violon, tout au moins, ont été remarquables. Mais déjà se montre la surprenante incohérence qui règne rue Bergère. Les élèves instrumentistes, en même temps qu'ils exercent leur mécanisme, apprennent *la musique :* ils travaillent l'harmonie, la composition; il en résulte que, lorsqu'ils jouent un morceau, ils le comprennent, et qu'ils savent « comment il est fait » : ce qui, si je ne me trompe, doit les aider à l'interpréter. Ajoutez que, pour eux, l'épreuve comporte, outre le morceau de concours, une lecture à première vue, souvent fort difficile, et dont presque tous se tirent à merveille.

Entrez dans la salle voisine, celle du chant. Ici, plus d'harmonie, plus de composition; ces choses sont indignes d'un chanteur. Ce que les élèves perdent sous le rapport de la « science », ils le gagnent sans doute en virtuosité? C'est ici qu'il faut admirer. De tous ces élèves, hommes ou femmes, il n'en est pas un qui soit capable d'exécuter convenablement une vocalise un peu rapide : ils donnent les notes extrêmes; le reste est un « savonnage » sans nom, où il est impossible de se reconnaître. Combien d'entre eux ont la voix posée? Combien savent mener une phrase musicale du commencement à la fin?... Combien chantent juste? Et combien en mesure?... Or, c'est le minimum de ce qu'on peut demander à l'enseignement : c'est la grammaire et l'orthographe. Que penserait-on d'une école primaire où l'on n'apprendrait ni l'un ni l'autre? Les élèves suivent, il est vrai, des cours de solfège... Si l'on ne leur demande pas de lire à première vue, croyez qu'il y a à cela d'excellentes raisons. Et vous voyez dans quelles conditions singulières un élève de chant vient aborder la scène!

Il faut insister sur ce point, non parce qu'il échappe aux professeurs, mais au contraire parce qu'ils le voient trop. Ils sont très renseignés sur ce qui manque à leurs élèves. Mais, au lieu de le leur apprendre, ils tâchent à le dissimuler. Professeurs et élèves sont aussi enfants les uns que les autres; ils ne pensent qu'aux « nominations »; peu leur importe le moyen par lequel ils les obtiennent. Le fait est que les trois quarts au moins des airs de concours ne sont que des « trompe-l'œil ». Ils nous laissent dans l'ignorance absolue des véritables moyens des concurrents. On ne respecte même pas le texte : des airs sont défigurés, coupés, ou soudés l'un à l'autre; on ne respecte pas davantage les mou-

vements : on nous a chanté l'autre jour l'air de la *Calomnie* avec une lenteur stupéfiante, et cela, parce que l'élève n'aurait pu, avec le vrai mouvement, donner les notes basses.

Quand il s'agit d'un air « brillant », le jury et le public sont quelquefois dupés. Mais, dès qu'on touche à de la vraie musique, la médiocrité des élèves apparaît avec une évidence offensante. Dans quel état a-t-on mis les morceaux d'*Alceste* et d'*Armide* qui figuraient au programme ! En ceci, on ne saurait trop le répéter, les professeurs sont complices de leurs élèves. Et il faut bien ajouter que leur enseignement, outre qu'il est insuffisant, est le contraire du bon sens. Considérez les morceaux de concours ; ils appartiennent pour la plupart à un genre de musique dont les élèves, si je puis dire, ne trouveront jamais l'emploi. Et quelle musique ! Si c'était du Gluck, du Bach, ou du Beethoven, il n'y aurait certes qu'à approuver. On sait combien sont rares, à Paris, les occasions de se faire entendre dans les chefs-d'œuvre des maîtres. Mais il en est de leur musique comme de la tragédie. M. Sarcey le répétait lundi, c'est la meilleure, la seule bonne éducation. L'élève qui sait dire une phrase de Beethoven ou de Gluck saura dire le Meyerbeer, le Gounod et même le Wagner. Pourquoi tant d'airs infâmes qui ne servent à rien, pas même à avoir du succès, puisque, grâce à Dieu, on ne les chante plus ? Et pendant que j'y suis, je voudrais bien qu'on imposât à ces messieurs un peu de respect pour les œuvres. Qu'on rejoigne ensemble deux actes de *Zampa*, on le peut admettre. Mais chanter le trio de la fenêtre, de *Don Juan*, en supprimant le rôle d'Elvire, voilà ce que M. Porel lui-même, dans ses meilleures heures de tripatouillage, n'aurait jamais osé !... Et ce qui donne enfin une claire idée des convictions de ces messieurs, c'est la disparition complète de ce pauvre Ambroise Thomas ! Beaux jours de la *Tonnelli*, de *Raymond ou le Secret de la Reine*, qu'êtes-vous devenus ? Aujourd'hui, plus même *Hamlet* ; tout juste une pauvre *Mignon*... N'insistons pas. Notons au moins le tact avec lequel M. Théodore Dubois a exigé que ses ouvrages ne servissent point de réclame pour les élèves et les professeurs...

Les classes de « lettres », inférieures aux classes d'instruments, sont supérieures aux classes de chant. Si le style manque trop souvent, au moins sait-on quelque peu l'orthographe, c'est-à-dire la diction. Elle est à peu près nette chez la plupart des concurrents. Et ce n'est pas la faute du jury. Il a récompensé cette année un élève qui s'était borné à jeter, dans *Macbeth*, des cris inarticulés et d'ailleurs déchirants, ainsi que l'une de ses camarades qui, dans *Denise*, s'était livrée à un effroyable « bafouillage ». Ce qu'il faut noter, cette fois, c'est l'absence de concurrents « tragiques » et, en même temps, celle de comédiens comiques. Les premiers nous tenaient jadis jusqu'à midi ; ils nous ont gardé à peine jusqu'à dix heures et demie. Et, sur dix-neuf élèves qui concouraient en *comédie*, j'en trouve UN, un seul, qui ait essayé un personnage comique... Tout de même, cet enseignement du Conservatoire est parfois un peu surprenant.

...Mais bannissons ces graves questions et revenons à ce qu'il y a d'irrésistible au Conservatoire, son Administration.

Je vous avais conté jadis les extraordinaires manœuvres auxquelles il fallait avoir recours pour obtenir un programme. Le garçon de bureau qui les détenait s'éjouissait à les cacher derrière son dos, et ne vous les remettait que si la forme et l'expression de votre visage lui étaient sympathiques. On a protesté pendant dix ans. Aujourd'hui, on nous remet nos programmes à l'entrée. Mais quelles revanches !... Je m'excuse d'entrer dans ces détails, mais ils sont amusants et significatifs.

Vous entrez. Vous montrez votre coupon aux préposés, deux garçons de bureau, et un monsieur barbu, qui vous regardent d'un air hostile et soupçonneux ; car, tout homme qui entre au Conservatoire est l'objet d'une faveur si grande qu'il doit la payer par quelques rebuffades. Notez que les coupons portent le millésime 1897 en chiffres si gros qu'on les peut déchiffrer à dix pas. Enfin les deux garçons et l'homme barbu ont constaté tous trois que notre coupon était valable. Vous entrez !... La salle est vide ; vides les fauteuils, vide la loge du jury. Encore vingt minutes avant le commencement de la séance... Largement le temps de fumer une cigarette en bavardant avec les arrivants. On vous arrête à la porte : « Quand on est entré, on n'a plus le droit de sortir »... Ébahi, vous négligez les garçons de bureau, et vous prenez l'homme à barbe à témoin de la singularité de cette consigne. Il vous toise, et du haut de son pouvoir administratif, prononce : « Ceux qui sortent ne peuvent plus rentrer ! Nous avons nos raisons ! » L'impatience vous prend : vous forcez légèrement les garçons de bureau, vous sortez, et vous fumez tranquillement votre cigarette. L'heure sonnée, vous rentrez, et, — chose admirable ! — ni les garçons ni l'homme à barbe ne font la moindre objection. Alors, pourquoi cette consigne ?...

Voici qui est mieux. Lorsqu'on gagne son fauteuil, le placeur déchire votre coupon et vous remet un des morceaux qui vous servira de « sortie ». Rien de mieux. Mais cette année, après la Tragédie, en plus de ce coupon, on nous donna une contremarque à la porte extérieure, contremarque sans laquelle on ne pouvait rentrer pour le concours de Comédie.

Mon coupon prouvant que j'avais un fauteuil, il prouvait aussi que j'étais entré et que, par suite, j'avais le droit de rentrer. C'est ainsi qu'on en use pour les entr'actes qui coupent d'ordinaire les concours. Un peu de solennité ne messied pas pour la Tragédie-Comédie. Sourions, et prenons patience. Mais ici apparaît la pure beauté de ces consignes. La femme d'un de nos confrères avait jugé dans sa sagesse qu'à neuf heures du matin les terreurs de Caligula et de Macbeth sont un peu prématurées. Elle avait réservé son ardeur pour le concours de comédie. Elle arrive à l'heure fixée, exhibe son coupon : « Votre contremarque ? » Elle allègue avec quelque apparence de raison que, n'étant pas venue le matin, il lui est difficile de posséder le morceau de carton qu'on a seulement distribué à ceux qui avaient entendu rugir Macbeth et Caligula ; son coupon intact montre d'ailleurs qu'elle n'est point venue... On l'empêche d'entrer ; et, si un ami ne s'était trouvé là et n'avait usé d'arguments un peu plus vifs, elle restait à la porte !

Au moins, ces précautions excessives ont-elles leur contre-partie ordinaire, l'assurance contre les erreurs, la sûreté dans la distribution des places ?...

Ce serait mal connaître l'administration du Conservatoire. Cette administration extraordinaire a ceci de particulier qu'elle n'administre pas !... Un ami à moi avait égaré son coupon pour l'un des concours. Il fit ce qu'il aurait fait ailleurs ; il s'en fut trouver le « secrétaire du théâtre », et, lui contant son cas, demanda ingénument le numéro de son fauteuil... On le regarda avec stupeur : « On n'inscrit pas les coupons envoyés », lui fut-il répondu. Et, comme il objectait timidement qu'au moins pour les *services*... il s'attira cette réplique mirobolante : « Ce n'est pas un théâtre, ici, Monsieur. » — Alors, pourquoi convoque-t-on la critique ?...

Saisissez-vous la beauté de cette administration qui n'administre pas, et l'utilité de ce secrétaire qui ne peut même pas « secréter » la liste des coupons qu'il envoie ? Supposez une erreur d'adresse, il vous est impossible de vous faire rendre vos places, égarées par la faute même de cette surprenante administration !

Au fond, ces joyeusetés vous font toucher du doigt, — j'ai peur d'élever démesurément ce réjouissant débat... — la naturelle sottise de l'homme. Ces consignes, d'une niaiserie si amusante, le directeur du Conservatoire n'en est aucunement responsable. Elles appartiennent en propre aux ronds-de-cuir en sous-ordre. Probablement, ils ne sont que d'une bêtise moyenne, mais, ici, ils sont maîtres ; maîtres sans appel, et le résultat est saisissant. Figurez-vous l'âme de l'homme qui imagine les contremarques supplémentaires, et qui donne, — après y avoir réfléchi — la consigne d'empêcher de sortir ceux qui sont entrés ?...

Voyez-vous, la grande force du Conservatoire, ce n'est ni son enseignement, ni ses concours, ni son administration réjouissante et paradoxale. Sa grande, son invincible force, c'est qu'on ne s'occupe de lui qu'une fois par an... Au bout de trois fois, il croulerait sous le rire !...

JACQUES DU TILLET.

VUES DE PARIS [1]

Varoko à M. Nyambé, directeur de la Gazette équatoriale à Kamafra (Afrique).

Mon cher ami,

Vous avez bien voulu me demander pour les lecteurs de la *Revue de Kamafra*, si curieux des nouvelles littéraires de Paris, mon opinion sur la *Rosière de Neufchâtel*, le dernier ouvrage représenté, cette semaine, au théâtre des Folies-Réelles.

Bien que séjournant ici depuis quelque temps déjà, j'avoue n'être pas encore assez familiarisé avec les finesses de la langue française pour me permettre de formuler un jugement personnel sur une œuvre de cette nature ; et le plus sage est de m'en remettre à l'impression d'autrui.

Le soir de la première, on avait, il est vrai, battu des mains chaleureusement, ce qui chez nous est signe d'enthousiasme ; mais comme ceux qui applaudissaient avec le plus de vigueur ne se gênaient pas, dans les couloirs, pour dénigrer la pièce en termes méprisants, il m'était difficile d'attribuer un sens précis à ce genre de manifestation. De plus, l'auteur comptait, paraît-il, un grand nombre d'amis dans la salle, ce qui est de nature ici à détruire toute juste proportion entre le mérite de l'œuvre et l'accueil qu'elle reçoit. Bien entendu, c'est l'auteur qui y perd. Les amis, en effet, de crainte d'être taxés de partialité, se trouvent réduits à un silence absolu, et, rien qu'à leur mine attristée devant chaque mot qui porte, on devine qu'ils souffrent de ne pouvoir le souligner.

Pouvais-je, d'autre part, interroger les gens pour connaître leur opinion ? Non. Car c'eût été leur avouer que je n'étais pas de force à m'en créer une moi-même... Et pour peu qu'on n'ait pas l'air très sûr de soi... on a si vite fait de passer pour un imbécile à Paris !

Dans cette situation, le seul moyen que j'avais à ma disposition pour me renseigner sur la valeur de

1. Voyez la *Revue* des 15 mai et 19 juin 1897.

la pièce et de son interprétation était de lire les journaux du lendemain. Je n'y ai pas manqué, vous pensez bien. Malheureusement, — ce doit être défaut d'intelligence de ma part, — je n'ai pu parvenir, malgré l'aide de ces avis autorisés, à me faire là-dessus une idée bien nette.

Je me résous donc à vous adresser les plus significatifs de ces articles, traduits à votre intention. Je joins à cet envoi toutes mes amitiés et je souhaite que, plus habile que moi, il vous soit possible de tirer une conclusion de cette lecture.

***

L'Après-Midi

Nos auteurs se seraient-ils donc enfin décidés à reconnaître que le public se lasse de toutes ces pièces brumeuses, rosses ou symboliques qu'on lui sert depuis trop longtemps et où il y a de tout, hormis une action intéressante ? Cette fois, on nous parle une langue que nous comprenons et tout se passe devant les yeux du spectateur. La vieille formule, direz-vous? Eh! oui... Et ce n'est pas sans une certaine satisfaction que je constate le succès qu'elle obtient toujours auprès du public. — Non pas que cette pièce soit un chef-d'œuvre, — c'est plein de défauts, — mais, du moins, c'est présenté sous une forme vivante et on ne nous y ménage pas les explications nécessaires, ce dont je suis toujours très reconnaissant à l'auteur.

La belle Oscarine, candidate rosière, aime le jeune Prosper dont elle est aimée également! C'est la prime qu'elle touchera le jour du couronnement, — vous m'entendez bien : ce jour-là seulement, — qui permettra aux jeunes gens de s'établir. Tout est au mieux, allez-vous dire? Oui... Mais attendez... Et c'est ici que l'auteur nous montre bien qu'il est homme de théâtre, — la cérémonie qui devait avoir lieu le lendemain est reculée à trois mois. Représentez-vous ce que doivent être trois mois d'attente pour deux amoureux qui ne peuvent céder à leur passion avant l'heure officielle, sous peine de perdre la prime espérée. L'amour sera-t-il plus fort que l'intérêt? Ce problème posé par l'auteur donne même lieu à un revirement dont l'effet a été énorme. Rien de plus comique que cette scène (une scène de vrai théâtre, celle-là) où les deux jeunes gens, sur le point de s'abandonner à leur tendresse, s'arrêtent net, préoccupés tout à coup de la perte pécuniaire qu'entraînerait pour eux la moindre imprudence. — Ou je me trompe fort, ou cette scène nous fait présager un auteur dramatique de grand avenir.

Bien entendu, comme il arrive toujours avec une bonne pièce, l'interprétation est excellente et Mlle Laure Adely s'est taillé un triomphe personnel dans le rôle d'Oscarine : quant à Mlle Cavalobar, elle est bien jolie... Et l'on pardonne beaucoup aux jolies femmes!

Le Tambour

Pas une des scènes de cette pièce de fantoches que nous ne puissions saluer comme une vieille connaissance! La rosière, puisque rosière il y a, restera-t-elle rosière jusqu'au jour du couronnement? Vous voyez d'ici le genre d'intérêt de cet ouvrage inepte? Quant à la vérité, à la logique, à la vraisemblance... n'en cherchez pas. L'auteur a préféré ne pas s'en soucier.

Jugez-en.

Oscarine et Prosper s'aiment éperdument. Les voici justement enfermés ensemble. Ils sont jeunes, remarquez bien, ardemment épris, je vous ai dit, et désintéressés, du moins on nous les donne pour tels. Vous croyez peut-être que l'auteur va les réunir dans une effusion victorieuse, nous offrant ainsi le spectacle d'un de ces beaux élans où l'humanité affirme les droits imprescriptibles de la passion? N'en croyez rien. Le dramaturge a sacrifié l'art dans ce qu'il a de plus véridique, c'est-à-dire de plus noble, aux effets rebattus d'une technique de théâtre qui a fait son temps, et le cri de nature qu'on attendait s'échappe dans un enrouement de plaisanteries mirlitonesques de bas vaudeville ou de calembredaines qu'un théâtre de foire oserait à peine sortir. Soirée perdue où, par suite de la ladrerie bien connue de la direction, la mise en scène ne nous offrait même pas le plaisir des yeux. Interprétation médiocre. Mlle Laure Adely, autour de laquelle des amis maladroits avaient cru bon de faire une si forte réclame, est franchement mauvaise. Quant à Mlle Cavalobar, elle a défendu de son mieux cette pièce condamnée d'avance. — A une autre.

Les Entretiens du Soir

Les Folies-Réelles nous ont donné hier soir la *Rosière de Neufchâtel*. L'intrigue est simple : un jeune homme aime une jeune fille qui aime un autre jeune homme qui, de son côté, éprouve une passion violente pour une autre femme. — Transposez :

Oreste aime Hermione qui aime Pyrrhus qui aime la veuve d'Hector. Nous voici donc — les auteurs s'en sont-ils doutés? — revenus à *Andromaque* sur laquelle un professeur de grand mérite, M. Joseph Cabourat, vient de publier une étude du plus vif intérêt. Tout est à lire dans cet ouvrage. Je vous recommande notamment l'ingénieux développement sur les causes de l'amitié entre Oreste et Pylade. Oui, il est absolument vrai, comme le fait si

judicieusement remarquer M. Cabourat, que, s'ils eussent aimé la même femme ou même s'ils eussent fait tous les deux de la littérature, l'exemple d'un attachement si rare n'aurait pas été transmis à la postérité. Toutefois, me permettrai-je une légère critique au sujet du caractère prêté par l'auteur au jeune Astyanax. M. Cabourat part du fameux « Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui » pour attribuer à l'enfant une nature d'une tendresse exceptionnelle. Est-ce bien là pourtant une raison suffisante? Andromaque n'a pas encore embrassé Astyanax d'aujourd'hui. C'est donc elle qui a contracté la douce habitude de l'embrasser. Qu'est-ce qui nous prouve qu'Astyanax, lui, soit si friand des baisers de sa mère? Mais la place me manque pour finir cette analyse. Je reviendrai la semaine prochaine sur l'ouvrage de M. Cabourat.

Le Méridien

J'ai hésité un moment, je l'avoue, avant de faire le compte rendu de la *Rosière de Neufchâtel.* Au premier abord, la situation d'un auteur parlant de son propre ouvrage peut paraître fausse. Mais, d'une part, il me répugnerait de charger de cette tâche un ami qui se trouverait probablement gêné pour exprimer en toute liberté son opinion et, d'autre part, mes lecteurs, dont j'ai si souvent reçu des preuves de sympathie, pourraient m'en vouloir d'une réserve vraiment exagérée par le temps qui court.

Je me garderai naturellement de tout éloge comme aussi de toute critique, me bornant à constater, — là, c'est le public qui parle, ce n'est plus moi, — le grand succès de ma pièce. J'ai été particulièrement heureux de cet accueil, car il m'a prouvé que j'avais atteint le but que je poursuivais : enfermer un double problème de psychologie et de morale sociale dans une enveloppe d'ironie et de gaîté.

Qu'il me soit permis d'adresser mes remerciements aux vaillants artistes dont le dévouement m'a facilité la tâche si ingrate des répétitions. Un merci également à M. Bistingue, l'intelligent directeur qui, comme toujours, a répandu l'or à pleines mains pour la mise en scène et les costumes.

Le Mirliton

Courrier des théâtres. — M. Bistingue, le sympathique directeur des Folies-Réelles, fait répéter en triple les rôles de la *Rosière de Neufchâtel*, le gros succès de cette semaine; sept mille huit cents francs de recettes dans la matinée et la soirée d'hier. Le bureau de location est assiégé. Les feuilles sont couvertes pour deux mois d'avance et, selon l'expression consacrée, le caissier se frotte les mains.

La Pincette

Bruit de coulisses. — Nous croyons savoir qu'afin de parer à toute éventualité, M. Bistingue fait répéter en hâte le *Courrier de Lille*, cette éternelle ressource des directions en détresse. Cette reprise aurait lieu dans une dizaine de jours.

Pour traduction et copie conformes,

Julien Berr de Turique.

BULLETIN

L'amour de sa profession.

Notre collaborateur M. Émile Faguet, a prononcé à la distribution des prix du lycée Charlemagne un discours dont voici les passages principaux :

. . . .

On vous a dit comment il fallait choisir une profession; j'essayerai de vous dire, une fois qu'on en a choisi une, ce qu'il faut en faire et comment il convient de se conduire avec elle, de quelque manière qu'on y ait été amené.

Il y a des mariages d'inclination; il y a des mariages où l'inclination vient plutôt un peu après; c'est vocation encore; mais c'est ce que nous appelons une vocation lente. Mais pour tous, pour les uns comme pour les autres, il n'y a qu'une règle qui les fasse bons et qui les fasse agréables. Il en va tout de même des professions. Vous pourrez aimer votre profession avant de la connaître, vous irez à elle d'un mouvement impétueux et l'âme en fête; et tant mieux pour vous; vous aurez ainsi les plus grandes chances de bonheur. Vous pourrez aussi être engagés dans une profession par le concours des circonstances et par une suite d'incidents qui ne seront pas ceux que vous auriez absolument souhaité qui fussent. Dans les deux cas, il n'y a qu'une règle : que vous ayez adopté votre métier ou que vous ayez été adopté par lui, aimez-le de toutes vos forces, sans esprit de retour, sans esprit d'infidélité, sans esprit de divertissement et sans esprit de divorce.

Il y en a, me direz-vous, qui s'y prêtent peu. C'est une erreur. C'est une erreur absolue. Toutes les professions sont aimables, parce que toutes les professions aiment ceux qui les aiment. C'est leur supériorité sur la race humaine. Toutes les professions donnent à ceux qui se donnent à elles des joies incomparables et une merveilleuse santé de l'âme...

... L'amour de sa profession par lui-même est une vertu, et la profession elle-même, quelle qu'elle soit, a des vertus qu'elle finit par vous communiquer.

L'amour de sa profession est une vertu, parce que c'est une conviction, une application de tout l'être humain à quelque chose qui n'est ni un appétit ni un désir; un détachement de soi et un attachement à plus grand que soi; un dévouement. Il faut être attaché à son métier un

peu comme on l'est à sa patrie et à sa religion, pour fuir la grande tentation de ne s'attacher qu'à soi-même. Il n'est pas mauvais, même, d'y mettre un peu d'enthousiasme. « Ne fît-on que des épingles, il faut être enthousiaste de son métier », a dit un moraliste anglais. Il a raison. Molière a une scène comique qui est la plus touchante du monde ; c'est celle où le maître à danser, le maître de musique et le maître d'armes vantent à l'envi leur profession respective et n'en voient aucune au monde qui puisse lui être comparée. Ils sont dans le vrai. Ils sont profondément vénérables. Ils nous donnent une leçon. Je ne sais pas s'ils apprennent bien à danser, à chanter ou à faire le coupé dégagé; mais tous les trois nous enseignent à vivre, et admirablement. Puisqu'il survient, au milieu de leur querelle, un professeur de philosophie, je m'étonne qu'il ne leur dise pas : « Objectivement, vous avez tort; mais, subjectivement, vous avez raison. De soi la danse n'est pas le plus beau des arts; mais pour le maître à danser elle doit l'être. Il y a peut-être des choses plus utiles à l'humanité que de savoir chanter; mais le maître de musique ne doit pas croire un instant qu'il puisse y avoir quelque chose de plus sublime. Et il en est ainsi de tous les arts, quels qu'ils puissent être, excepté de la philosophie, qui elle, objectivement ou subjectivement, et à quelque point de vue qu'on se place, est incomparable à quoi que ce soit. »

Voilà ce que devait dire le professeur de philosophie. Voilà, à peu près, ce que je dis moi-même. Les plus modestes professions sont dignes qu'on se passionne pour elles. Il faut les prendre avec candeur, avec ingénuité, ne jamais les mépriser, ne jamais se croire au-dessus d'elles. On n'est jamais supérieur à ce qu'on ne peut pas remplir, et, quelque mérite qu'on ait, il est toujours plus facile de remplir tout son mérite que tout son devoir. Un prédicateur, le Père Letourneux, vers 1770, faisait courir tout Paris. « Qu'est-ce donc que ce Père Letourneux? demanda Louis XIV à Boileau. — Sire, répondit Boileau avec simplicité, Votre Majesté sait que l'on court toujours à la nouveauté. C'est un prédicateur qui prêche l'Évangile. » Le Père Letourneux avait beaucoup de talent; mais il avait ce premier mérite de faire ingénument son métier, et, tout de suite, rien que par cela, il se distinguait de beaucoup d'autres, il sortait du rang, il éclatait en pleine lumière. Soyons tous, Messieurs, des Pères Letourneux. Nous avons tous notre Évangile à prêcher. Nous avons tous notre œuvre modeste à accomplir et à offrir en hommage à celui qui nous juge; et, tout simplement, sans chercher les airs de bravoure et les grands éclats, prêchons chaque matin l'Évangile du jour.

L'amour de sa profession est une vertu encore parce qu'elle est, non seulement un amour de l'ordre et un dévouement à quelque chose de plus grand que nous, mais encore une modestie. Il y avait, vers la fin du XVIIe siècle, un bon mathématicien qui s'appelait Ozanam, dont Fontenelle nous a donné un portrait charmant. On le pressait, car il se trouve toujours des gens pour cela, d'étendre son horizon, d'élargir son cercle et de sortir de sa sphère, ce sont ici les expressions propres, de se mêler aux discussions théologiques qui passionnaient alors la France et l'Europe. Il s'y refusait : « Non, Messieurs, non! Il appartient aux docteurs en Sorbonne de discuter, au Pape de décider et au mathématicien d'aller au ciel en ligne perpendiculaire. » Il y alla, soyez-en sûrs. Il connaissait trop bien le plus court chemin d'un point à un autre.

Excellente leçon encore, leçon de modestie, de modération, de sagesse, de compétence et de division du travail. La division du travail est la seule qui ne divise pas les hommes.

Et (permettez-moi une minute d'optimisme « par grand éloignement de la mode nouvelle ») voyez comme les choses sont bien ainsi. La modestie est nécessaire à l'homme et l'orgueil ne l'est guère moins. La modestie risque d'amener l'homme à une sorte d'effacement et de nonchalance très préjudiciable à lui-même et aux autres, et, donc, l'orgueil est nécessaire. L'orgueil conduit droit à la folie, et, donc, la modestie est indispensable. Eh bien! l'amour de sa profession concilie tout. Il permet d'être modeste pour soi et il est même une forme de la modestie personnelle; il permet d'être très fier pour le compte de sa corporation, et il est même une forme de patriotisme corporatif, et il donne ainsi à l'orgueil humain une satisfaction suffisante et légitime. L'amour de sa profession exerce toutes nos facultés en les épurant. C'est la plus salutaire de toutes les passions.

Faites donc le ferme propos d'aimer votre profession avec tendresse, avec constance et avec fierté. A travers toutes vos belles fièvres juvéniles, à travers vos illusions généreuses, à travers ces chiffons de pourpre et d'or que la jeunesse suspend à la nudité de la vie, voyez votre profession future comme un devoir et comme une fierté. Dites-vous : « Je ne sais pas encore bien quelle elle sera; mais je l'aimerai fort. Je ne sais pas encore quelle elle sera; mais elle sera belle. Car il en est de la profession comme de la muse, et sa beauté pour nous, c'est notre amour pour elle. »

Vous le voyez bien. Aimer sa profession est une vertu, et une vertu qui en produit ou en entraîne à sa suite beaucoup d'autres; mais de plus, comme je l'ai dit, la profession, quand on l'aime, nous donne des vertus que nous n'avions pas et qu'elle portait, en quelque sorte, avec elle. On s'aperçoit de cela en vieillissant. On n'aime point passionnément, à l'ordinaire, sa profession dans sa jeunesse, même quand on l'a choisie très librement. On a besoin, pour y satisfaire, du sentiment du devoir et d'un certain secours qu'on puise dans sa dignité. Peu à peu, — oh! comme l'habitude est une bonne chose, et comme des deux natures que nous avons à un certain âge, la seconde est la meilleure, à la condition que la première n'ait pas été mauvaise, — peu à peu, la profession devient une passion. C'est un avertissement. A ce moment-là, il faut faire attention à la couleur de ses cheveux. Alors la profession est un besoin. Elle nous manque quand elle fait trêve. Vous verrez un jour que les vacances ne sont pas le bonheur. Je vous concède seulement qu'elles lui ressemblent. Alors la profession nous a doucement, caresseusement (je regrette que le mot ne soit pas français), amoureusement envahi. Nous la portons avec nous. Cela a quelques inconvénients,

sans doute : nous plaidons dans le monde, nous professons en soirée, nous faisons de la clinique aux *five o'clock*, et nous faisons de la critique littéraire en dînant en ville, et le pire, c'est qu'on nous y pousse ; mais, tout en reconnaissant ces périls, pour tâcher de nous en garantir, comme cet empire que la profession a pris sur nous est salutaire ! Car une profession, c'est une patrie. Elle a ses souvenirs, ses traditions, ses lois, ses mœurs, son esprit général, et toutes ces choses sont excellentes, comme tout ce que le temps a respecté, fixé et épuré. Toutes ces choses, malgré leur alliage, sont salutaires pour l'individu, parce qu'elles le dépassent, l'enveloppent et le soutiennent. Toutes ces choses sont ce qu'il y a de meilleur dans l'âme de ceux qui nous ont précédés. Toutes ces choses sont la prise douce et sacrée que les morts ont sur les vivants. Non seulement, comme l'a dit Comte, l'humanité se compose de plus de morts que de vivants, mais elle est meilleure par ce qui lui reste des morts que par ce qu'elle tient des vivants, parce que les morts ne laissent d'eux que le meilleur. Or, la profession, c'est une tradition, donc l'héritage moral de ceux qui ont fait ce que nous faisons. Rien de plus sain pour l'âme que de vivre un peu du meilleur de la vie de ceux qui ont vécu...

... Il y a un personnage d'Ibsen qui a passé sa vie à courir le monde à la recherche des sensations les plus rares, les plus fines, les plus violentes et surtout les plus diverses. Il finit par revenir dans son pays ; et il s'aperçoit qu'il est très vieux, très cassé, et qu'il n'a pas eu une minute de bonheur. Savez-vous, Peer Gynt, ce qui vous a manqué ? C'est d'avoir une profession, de l'aimer, quelle qu'elle fût, et, chaque soir, la tâche quotidienne accomplie, d'avoir écouté avec ravissement l'horloge de votre cuisine et la bûche de votre cheminée. « Notre Père, qui êtes aux cieux, donnez-nous chaque jour notre labeur quotidien. »

Aimez donc votre profession, mes chers enfants, comme une excellente maîtresse de conduite, comme une excellente institutrice de moralité, comme une perpétuelle éducatrice. Ne la méprisez jamais. Ne la considérez jamais, quelle qu'elle soit, comme infime ou seulement comme inférieure. Il n'y a pas de profession inférieure. L'égalité n'existe pas entre les hommes, mais elle existe entre les professions. Toutes les professions sont égales puisqu'elles sont toutes nécessaires, et puisque, quand il y en a une qui ne l'est pas, elle disparaît, et très justement. Si toutes les professions sont nécessaires, il s'ensuit qu'elles sont parfaitement égales aux yeux de la société humaine qui a un égal besoin d'elles toutes, qui les met par conséquent au même rang, et ne met au-dessous d'elles que l'art de ne rien faire. Voilà la démocratie véritable, celle qui mesure chacun selon son utilité au bien commun et qui ne fait de différence qu'entre ceux qui y contribuent et ceux qui n'y contribuent pas.

Ne méprisez donc jamais votre profession ; de plus, chérissez-la. Chérissez-la comme une seconde mère, car je n'exagère point du tout en vous disant qu'elle en est une. Comme une mère elle vous instruit ; comme une mère, elle vous éclaire ; comme une mère, elle vous guide ; comme une mère, elle vous soutient ; comme une mère, elle vous fortifie ; comme une mère, elle vous console ; comme une mère, elle ne vous demande que de l'aimer ; comme une mère, je ne dirai pas, elle vous endort, non, mais elle vous donne le calme, la sérénité et la paix ; et encore, comme une mère, quand elle vous quitte, elle vous donne un peu envie de mourir. — Que voulez-vous de plus d'elle, et ne sont-ce pas les signes où vous reconnaissez qu'il faut avoir pour elle un peu de piété, sinon filiale, du moins domestique ? Aimez-la donc de toute votre âme, de presque toute votre âme, je ne veux désoler personne. Quelle qu'elle soit, voyez, sachez voir ce qui la rattache au travail commun de l'humanité, et sanctifiez-la par cette idée et agrandissez-la par cette vision, et voyez tout en elle parce qu'elle est une partie très importante du grand tout. C'est précisément, cela, le privilège de l'homme. L'homme a la faculté de l'infini. Il fait tenir l'infini dans un atome qui est lui-même, et l'éternité dans un moment qui est sa vie, et il lui suffit pour cela d'un peu d'amour.

ÉMILE FAGUET.

LIVRES DE VOYAGES

Les derniers retardataires bouclent leur valise ; bientôt je vais me trouver tout seul dans Paris, la grand'ville, absolument seul sur l'asphalte torride, sous les marronniers chauves. Ce sera délicieux !

Avant de partir les voyageurs m'envoient le fruit de leurs veilles. « Lisez cela, disent-ils ; le récit de mes pérégrinations de l'année dernière, 300 pages, guère davantage, mais, s'il plaît à Dieu, l'an prochain, je vous en donnerai le double. » — « J'ai longtemps parcouru le monde, ajoute M. Paul Bourget d'un air triomphant : en Provence, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne ; j'ai même redécouvert l'Amérique et partout j'ai rencontré de charmantes *Voyageuses !...* » C'est, ma foi, bien possible, mais je gagerais que les profils esquissés dans ce soi-disant album de voyage n'ont jamais existé que dans l'exquise imagination de M. Bourget. Lisez *Deux ménages*, *Neptunevale*, *Odile*, lisez surtout l'histoire vraiment poignante, *Charité de femme*, et vous vous écrierez comme moi : C'est trop vraisemblable pour être vrai ! L'art est merveilleux, la vie ne palpite pas sous le riche vêtement. Peut-être faudrait-il faire une exception en faveur d'*Antigone*, l'héroïque sœur de Malglaive, le bandit parlementaire. J'ai remarqué, chemin faisant, quelques curieux spécimens du style anglo-français, cher à M. Bourget et un emploi, décidément bizarre, de : réaliser, dans le sens du « realize » anglais : « Il est si rare que dans un certain milieu de luxe, une grande dame *réalise* jamais d'une manière concrète la féroce inégalité du sort. »

M. A. Dayot a été *Le long des routes* (Flammarion), et il nous entraîne avec lui du square Tournon (où le vieux gardien lui raconte la défense héroïque de Noisy-le-Grand) au lac de Scutari (où, je dois le constater, l'auteur « manque son pelican »), de Lannion à Cettinje,

du fameux « meeting de protestation » à « l'holocauste » plus fameux encore, et à tous les détours du chemin il nous ménage des surprises, qui tantôt nous attendrissent et tantôt nous font éclater d'un bon rire franc et sonore. Enfin il nous mène chez messieurs les artistes, et ces voyages-là comptent parmi les plus originaux, certains même pourraient être appelés des ascensions.

M. E. Auzou se confine dans sa *Presqu'île guérandaise* (Plon), encore ne décrit-il que la partie maritime, de Saint-Nazaire à Piriac. « Aucun pays n'est trop petit pour mériter une étude. » C'est parfaitement exact, et quand on parle de son petit pays avec amour, on a toutes les chances de le faire aimer par d'autres, sinon pour sa beauté pittoresque, du moins pour son air bon enfant, sans prétention. C'est le cas pour la plage de Pornichet, pour la Bole, le Pouliguen, Batz, etc.

Voici qui est plus grave : M. J. Bourlier nous transporte dans la *Bohême contemporaine* (1) et veut nous faire connaître ce peuple tchèque qui a tant de sympathie pour la France (sympathie qu'il a manifestée aux jours d'épreuves) et ce pays dont Bismarck a pu dire avec raison « que celui qui le posséderait serait le maître de l'Europe. » J'avoue avoir sauté les chapitres ayant trait aux démêlés de la Bohême et de l'Autriche pour m'attacher à ceux consacrés à la littérature, à la peinture, à la musique. J'ai eu plaisir à retrouver là des noms amis, de vieilles connaissances dont j'ignorais du reste la nationalité.

M. A. Méril est allé chercher de l'or au Bambouk (Haut-Sénégal), il en a rapporté un livre d'impressions de voyages (2) qui se distingue par une grande sincérité; d'un mot, il dit l'incurie de l'administration coloniale et ce mot porte plus droit et plus juste que les déclamations violentes de M. Vigné d'Octon dans son *Journal d'un marin*.

Nous avons publié ici-même un fragment du journal de voyage de M. Vignéras (3) qui faisait partie de la mission Lagarde auprès de Ménélik. Le volume nous donne de nombreux détails sur la cour du Négus, l'administration de la justice et cette armée qui a montré aux petits blancs qu'il ne faisait pas toujours bon s'attaquer aux grands diables noirs. L'accueil fait à la mission a été enthousiaste, en faut-il conclure que les résultats matériels seront considérables? C'est affaires de diplomates, répond M. Vigneras. Je me bornerai donc à faire remarquer que les exploits cynégétiques occupent dans le récit une place peut-être exagérée et que les photographies, semées à profusion, sont beaucoup trop petites. Il en est où l'on ne distinguerait que du noir et du blanc si la légende explicative ne nous venait en aide.

Combien regrettable est la substitution de l'inepte, mécanique et *incorrect* instantané au dessin original et vécu de l'artiste ! Réflexion mélancolique faite en feuilletant la collection de croquis enlevés par M. Regamey (1) au cours de son excursion d'Aix-les-Bains à Aix-la-Chapelle (Savoie, Suisse, Allemagne, Belgique). M. Regamey écrit à la diable, mais il a le coup de crayon alerte en diable, cela rétablit l'équilibre.

M. Georges Noblemaire profite d'un congé pour pousser une pointe en Orient (2), Égypte, Ceylan, sud de l'Inde. Aujourd'hui on fait le tour du monde plus facilement qu'on ne va à Montmorency ou à Bougival un dimanche. Mais tout le monde ne sait pas voyager, ne possède pas le secret de tirer de toutes choses un enseignement, une philosophie, une pépite de gaîté. M. Noblemaire conserve sa bonne humeur même lorsque, devenu la proie d'une caravane Cook, il voyage aux côtés de deux longues Anglaises pointues et acides, même lorsque, à Ceylan, il rate une superbe chasse aux éléphants par la faute d'ineptes douaniers. Bref, ces notes de voyage, sans prétention mais aussi sans sécheresse, spirituelles sans charge, ont un bouquet fort agréable à déguster.

J'en pourrais dire autant de l'ouvrage de notre collaborateur M. de Launay, qui nous conduit *Chez les Grecs de Turquie* (3) : à Smyrne, à Lesbos, au mont Athos, en Macédoine, en Thessalie. Il faut ajouter qu'ici l'art et la science, la fantaisie et l'érudition marchent de compagnie et se prêtent un mutuel appui. Mais quand vient l'heure de la rêverie ou de la réflexion, c'est le philosophe compatissant, un peu pessimiste, qui a le pas sur l'artiste, même sur le savant : « ... Et je pense à ces pauvres moines (du couvent de Météora) dont la soumission passive à la destinée attend la mort, terme commun de tous, dans une existence qui est déjà comme un néant. Quand ils meurent, c'est comme s'ils n'avaient jamais vécu. Et nous, combien dure notre sillon péniblement tracé ! Vivons, puisque notre tempérament nous y pousse... Allons à la mort en bataillant, comme eux en la subissant; ne les méprisons pas pour cela. »

Et maintenant, si vous désirez rentrer en France, M. Ch. Beauquier, l'éminent folkloriste, va vous rapatrier en faisant résonner à votre oreille le *Blason populaire de Franche-Comté* (Lechevalier). Ne vous laissez pas tromper par ce mot de blason : blasonner quelqu'un, c'est, en général, en dire pis que pendre, et vous devinez que la verve gaillarde du paysan franc-comtois ou bourguignon s'est donné carrière dans ces sobriquets, ces brocards qui jadis s'échangeaient de village à village avant qu'on en vînt aux mains. Nous trouvons aussi des dictons drolatiques, et moult devis de haulte graisse (les Savants d'Écot, la Statue de saint Martin, la Visite au curé de Sauget) qui auraient fait rire à gorge déployée un contemporain de Rabelais. Mais plus on voyage et moins on rit Ainsi se vérifie la prophétie de Sophie Gay : « Ces chemins de fer, ces bateaux à vapeur... dans cinquante ans ce sera à périr d'ennui : on ne sera plus loin de personne. »

G. Art.

(1) *Les Tchèques et la Bohême contemporaine* (Alcan).
(2) *Au pays du Soleil et de l'Or* (Didot).
(3) *Une Mission française en Abyssinie* (Colin).

(1) *D'Aix en Aix* (Flammarion).
(2) *En congé* (Hachette).
(3) Ed. Cornély (librairie d'éducation moderne).

Paris — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 35429. *Le Directeur-gérant :* HENRI FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 7. 4e SÉRIE. — TOME VIII 14 AOUT 1897.

LA POLITIQUE

A quel point l'assassinat politique est odieux et stupide, on ne l'a peut-être jamais vu plus clairement que dans le crime d'hier.

Voilà un homme qui a servi son pays avec intelligence et avec courage ; tout le monde, amis ou ennemis, sent qu'on a besoin de lui et qu'il est à sa place là où il est ; l'Espagne, dans une heure critique de son histoire, espère en lui : l'attentat d'une brute détruit l'espoir de tout un peuple, et cette brute a un sang étranger dans les veines !

Pour juger M. Canovas del Castillo, ce qu'il avait fait, ce qu'il pouvait faire encore, il suffit d'avoir causé avec quelques-uns de ses compatriotes. La nation tout entière s'était groupée autour de lui. De ce côté-ci des Pyrénées, nous pouvons nous livrer à des discussions académiques sur le régime imposé à Cuba ou aux Philippines : nous raisonnons en Français ; eux sentent en Espagnols. Il est une chose certaine, c'est que le jour où M. Canovas a dit que l'Espagne sacrifierait sa dernière piécette et son dernier soldat plutôt que de renoncer à ses colonies, il a exprimé le sentiment national dans son âpre énergie. Ce jour-là, il n'y a plus eu ni constitutionnels, ni carlistes, ni libéraux, ni républicains ; il n'y a plus eu que des hommes décidés à jouer, dans une partie suprême, les destinées de la patrie.

M. Canovas a été un noble type de conservateur. On peut dire, je crois, sans exagération aucune, qu'il a sauvé son pays de l'anarchie politique ; il l'a sauvé en respectant les lois. Il a eu à lutter contre des difficultés financières et militaires aussi terribles les unes que les autres : il n'a jamais été au-dessous de sa tâche, ni au-dessous de lui-même. On l'a discuté, critiqué, renversé du pouvoir à plusieurs reprises : on est toujours revenu à lui.

Oui, noble type de conservateur ; mais peut-être incomplet par quelque endroit. Il a toujours été de son pays, et c'est son plus grand titre d'honneur : il n'a pas été toujours de son temps. Se méfiant de la démocratie, combattant les idées nouvelles, il ne semble pas avoir vu la part de nécessité qui s'y trouve ; — inférieur en cela aux conservateurs anglais qui, sans rien renier du passé, savent s'inspirer des besoins du présent, et qui acceptent hardiment toute réforme sociale dès qu'elle leur paraît possible et légitime.

Tel qu'il nous apparaît, M. Canovas aura tenu une grande place parmi les hommes d'État de notre époque. Il avait droit à l'estime et à la reconnaissance de ses compatriotes, par le talent, par le caractère, par le dévouement à son pays, par l'importance et la durée des services rendus. Il a été un homme politique, sans rien du politicien. Canovas ne s'est jamais préoccupé de savoir si Canovas resterait au pouvoir. Il tenait à ses opinions, et il a eu ce mérite assez rare de n'en rien sacrifier.

L'Espagne sentira d'autant plus vivement ce qu'elle a perdu en perdant M. Canovas qu'elle traverse une crise redoutable ; mais cette fière nation fait preuve d'un patriotisme et d'une dignité qui sont d'un bon exemple et d'un heureux augure. Les peuples vivent quand ils ont la ferme volonté de vivre.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

UN AMBASSADEUR FRANÇAIS

M. Paul Cambon.

« Vous pouvez dire à votre vali que sa tête me répond de la vôtre. Je viens de le déclarer au grand vizir. »

La date et la signature. C'est tout.

Ce n'est pas un général qui télégraphie en ces termes à un de ses lieutenants dans une province occupée par l'ennemi. C'est un ambassadeur qui a signé cette dépêche lapidaire, le destinataire était un simple vice-consul, et le pays, dans lequel ils étaient accrédités, n'était ni en état de guerre ni en état d'insurrection.

Lisez la date : « Pera, le 4 novembre 1895, 2 heures du matin ». Nous sommes en Turquie, au plus fort des massacres qui ont dépeuplé de sujets chrétiens les provinces asiatiques de l'empire ottoman. Le signataire est M. Paul Cambon, et le destinataire M. Meyrier, vice-consul de France à Diarbekir. Deux jours avant, le 2 novembre, « fête des Morts », M. Meyrier avait télégraphié à 4 h. 30 du matin — on ne dormait guère alors en Turquie — : « La ville est à feu et à sang », et le 3 : « Je vois de chez moi les soldats, Zaptiés et Kurdes en grand nombre, qui tirent sur les chrétiens ».

Les massacres avaient duré trois jours. Total 1 191 morts, 286 blessés, 4 149 maisons ou boutiques pillées et incendiées. Ils cessèrent sur un ordre envoyé par la Porte, à la suite de la démarche péremptoire de M. Cambon, pour reprendre, il est vrai, à la fin du mois, aux environs de la ville, faisant deux mille autres victimes. Ils recommencèrent ailleurs, ils continuèrent plutôt, dans le vilayet de Trébizonde, dans celui d'Erzeroum, dans celui de Bittis, dans celui de Van, dans celui de Mamouretul-Aziz, dans celui de Sivas, dans celui d'Alep, dans celui d'Adana et dans le mutessarifik d'Ismidt. Partout les victimes se chiffrent par milliers.

Cette lugubre statistique, attestée par les consuls, porte la date du 25 janvier 1896, ce relevé a été, le jour même, transmis par les six ambassades aux ministres des affaires étrangères des six grandes capitales, et il est resté secret pendant plus d'un an : c'est seulement huit mois après, à la suite des massacres de Constantinople, qu'on s'est décidé à faire dire au Sultan qu'on ne répondrait plus de rien, même pas de l'intégrité de l'empire ottoman, si le sang coulait de nouveau !

Et lorsqu'au mois de novembre 1895, Lord Salisbury lançait, au banquet du Lord Maire, à Londres, l'anathème contre le sultan, et prédisait le démembrement de l'empire ottoman, l'opinion publique européenne ignorante dressa l'oreille, croyant qu'il s'agissait seulement d'une de ces explosions de fausse sentimentalité qui précèdent généralement les coups de main de l'Angleterre. Mais Abdul Hamid prit peur. Il dépêcha auprès de M. Cambon, son confident d'alors, Munir Bey, aujourd'hui ambassadeur à Paris, pour lui demander son sentiment sur ce discours.

J'ai dit, écrit M. Cambon à M. Berthelot, qu'il fallait le considérer comme un avertissement que, si l'ordre était promptement rétabli et les réformes loyalement appliquées, l'Europe entière seconderait Sa Majesté ; que si, au contraire, l'anarchie durait et les promesses faites aux puissances n'étaient pas tenues, il serait impossible d'empêcher les gouvernements de chercher ensemble un remède à une situation menaçante pour la paix générale.

L'anarchie a duré, les promesses faites n'ont pas été tenues, les gouvernements ont cherché un remède, — mais ils ne l'ont pas trouvé.

M. Cambon, lui, ne s'est du moins jamais fait illusion ni sur la valeur des promesses de réformes, ni sur les vrais auteurs responsables des massacres, ni sur la gravité de la situation.

Lisez ses dépêches.

31 octobre 1895 (à M. Hanotaux). — En dépit des communiqués officieux dont la Sublime Porte inonde la presse européenne et des circulaires qu'elle adresse à ses représentants à l'étranger pour nier l'agitation qui gagne aujourd'hui de proche en proche, ou en dénature la cause, la situation va s'empirant dans toutes les parties de l'empire...

L'anarchie est générale et la période révolutionnaire semble ouverte, sans qu'on puisse prévoir les conséquences qui en résulteront pour le sultan, pour la Turquie et pour l'Europe elle-même.

4 novembre 1895 (à Saïd Pacha, ministre des Affaires étrangères du sultan). — L'événement (les massacres de Diarbekir)... prouve péremptoirement combien est fausse la prétention qu'a la Sublime Porte d'imputer aux Arméniens le rôle de provocateurs... Bien que *la Sublime Porte sache mieux que personne combien cette allégation est mensongère*, l'ambassade proteste formellement contre une accusation qui prétend détourner de leurs véritables auteurs la responsabilité des sanglants événements dont la ville de Diarbekir, après tant d'autres, vient d'être le théâtre.

... Il est de mon devoir de protester contre l'*inertie coupable* et la *complicité de la Sublime Porte elle-même dans les massacres prémédités* qui viennent d'avoir lieu.

13 novembre 1895 (à M. Berthelot, après de nouvelles instructions envoyées aux valis). — Tewfik Pacha (il avait remplacé Saïd Pacha depuis une semaine) ne doute pas que ces mesures n'amènent un apaisement, mais il reconnaît qu'elles auraient pu être prises depuis plusieurs semaines.

Si *elles sont efficaces, leur succès même démontrera la culpabilité du gouvernement ottoman.* Si elles n'arrêtent pas le désordre, il deviendra évident qu'il n'y a plus en Turquie d'organisme gouvernemental.

25 janvier 1896 (à M. Berthelot, en transmettant le résumé des rapports des consuls). — De plus, ce document que nous tenions à remettre à la Sublime Porte afin de répondre par avance aux communications fantaisistes qu'elle nous fait...

5 juin 1896 (à M. Hanotaux). — Je fais observer que cette nomination (celle d'un caïmakan chrétien à Zeitoun) est conforme au décret de réformes promulgué par le sultan, qu'elle a été l'une des conditions consenties par la Porte et transmises par nos délégués aux habitants du Zeitoun pour obtenir leur soumission, que, *s'il est dans les habitudes du sultan d'oublier sa parole,* il ne peut nous convenir de dégager la nôtre...

M. Cambon savait donc, dès le premier moment, que c'était du sultan et de ses ministres que venaient les ordres de massacres; il savait en outre que c'était folie que de compter sur les promesses du sultan qui « a l'habitude d'oublier sa parole »; il jugeait à leur juste valeur toute la bande avec laquelle ses fonctions l'obligeaient à négocier, et ne se gênait pour lui dire son mépris. Et cependant il n'a pu rien faire.

C'est qu'il n'était pas libre. A Paris, on avait des idées préconçues. On ménageait Abdul Hamid et l'on traitait son ambassadeur avec des égards et des ménagements. Alors qu'à Constantinople M. Cambon parlait au sultan et à ses ministres un langage énergique et suffisamment clair pour leur faire comprendre qu'il m'était pas leur dupe, au quai d'Orsay, on prenait des détours et l'on usait de circonlocutions presque respectueuses : on se réjouissait des moindres concessions faites par la Porte et l'on se hâtait de lui en adresser des félicitations et presque des remerciements. On croyait, ou du moins on poussait le respect des formules diplomatiques jusqu'à feindre de croire à la parole de gens que notre ambassadeurs traitait de menteurs. (Dépêche du *4 novembre 1895.*)

Et puis, la France n'était pas seule. Au début, en 1895, M. Cambon devait agir de concert avec Sir Philip Currie, ambassadeur d'Angleterre, et M. de Nelidoff, ambassadeur de Russie. Le premier ne l'aurait peut-être pas trop gêné, encore que l'Angleterre n'acceptât qu'en rechignant de marquer le pas à Constantinople où elle avait accoutumé à conduire la marche, mais avec l'ambassadeur russe c'était une autre affaire. Derrière M. de Nelidoff, il y avait le prince Lobanoff, qui ne voulait à aucun prix prendre au tragique l'affaire des massacres arméniens. Dès le 30 octobre 1895, M. de Vauvineux, chargé d'affaires en l'absence de M. de Montebello, télégraphiait de Saint-Pétersbourg à M. Hanotaux : « Le ministre des Affaires étrangères, tout en reconnaissant la gravité d'un état de choses qui mérite de fixer la plus sérieuse attention des puissances, m'a déclaré que, pour sa part, il ne prévoyait, dans un avenir immédiat, aucun incident de nature à les obliger à donner une forme plus énergique à leur intervention en Turquie. »

Le prince Lobanoff reste, envers et contre tout, résolument optimiste ; à la fin de l'année 1895, alors que l'aggravation de la situation a contraint les trois autres puissances jusque-là désintéressées à intervenir, il cherche à tout pallier, à tout atténuer. Le sultan promet toujours et ne donne rien. Il faut cependant faire quelque chose. M. de Nelidoff propose de doubler les stationnaires des ambassades à Constantinople. Tout le monde accepte. Le sultan ne fait pas de résistance ouverte. Pour le ménager, on lui demande d'autoriser par un iradé les six nouveaux stationnaires à franchir les détroits. L'iradé ne paraît pas. On apprend un beau jour qu'il intrigue par-dessous main pour éviter une mise en demeure. Le prince Lobanoff entre immédiatement dans ses vues. Il considère « la mise en demeure comme une mesure susceptible d'amener de graves complications ». (Dépêche de M. de Montebello ; *4 décembre 1895.*)

Vous devinez, dans ces conditions, quelles instructions il pouvait envoyer à M. de Nelidoff, et quelle aide celui-ci pouvait donner à M. Cambon, auquel on recommandait sans cesse de marcher d'accord avec tous ses collègues et surtout avec le russe, alors qu'à Paris on ne faisait rien, on ne décidait rien sans en aviser le prince Lobanoff.

Et lorsque le concert européen au grand complet conduit le bal, le prince Lobanoff n'est pas seul à ralentir les mouvements. L'Allemagne est encore moins pressée. Lorsqu'on lui propose d'envoyer un second stationnaire à Constantinople, elle refuse; lorsqu'on lui demande d'augmenter ses forces navales en Orient, elle refuse encore. Son navire-école le *Moltke*, qui est à Smyrne, est bien suffisant. C'est ce qu'elle répondra plus tard, au moment des affaires de Crète, quand il s'agira de faire une démonstration qui pourrait être mal interprétée à Constantinople, où elle a des intérêts à ménager. On l'a bien vu lorsque la guerre turco-grecque a éclaté.

Paralysé par ceux-là mêmes qui devaient l'aider et le soutenir, contrecarré par l'optimisme systématique des uns et par le mauvais vouloir intéressé des autres, seul ou à peu près à voir clair dans une situation qui ne pouvait être dénouée que par une énergie brutale, et que l'on entretenait par de stériles et vaines négociations, M. Cambon est pourtant sorti considérablement grandi de cette longue crise orientale

contre laquelle se débat encore le concert européen

Lorsque, au mois d'avril dernier, parut le premier *Livre Jaune* sur les massacres d'Arménie, ce fut pour le public — car les initiés et ses amis le connaissaient depuis longtemps — une révélation et un soulagement. Ses dépêches énergiques, claires, catégoriques, sonnaient comme des coups de clairon au milieu de la terne phraséologie du protocole. La France lui fut reconnaissante d'avoir si bien parlé pour elle, de n'avoir pas oublié son passé et ses traditions, d'avoir rappelé aux chrétiens d'Orient et à leur oppresseur que ce passé n'était pas mort, de n'avoir pas attendu une mise en demeure de l'opinion publique tardivement renseignée pour protester contre les massacres et pour démasquer leurs auteurs. Et ce n'est faire tort à aucun des collègues de M. Cambon que de dire que, de l'aveu unanime, aucun ambassadeur de la République ne représente ni mieux ni plus dignement que lui la France à l'étranger.

*

Ce n'est pourtant pas un diplomate de carrière, et c'est à l'annexion de Tunis que le quai d'Orsay doit cette précieuse recrue. M. Cambon était préfet. Il administrait depuis cinq ans le département du Nord lorsqu'il fut appelé, en 1882, à organiser le protectorat de la France en Tunisie, avec le titre de résident général et le grade de ministre plénipotentiaire. On connait son œuvre dans la Régence, où, sans tâtonnements, du premier coup, il jeta les bases d'une administration que ses successeurs n'ont eu qu'à développer, et qu'il suffit, pour l'apprécier à sa juste valeur, de comparer aux résultats obtenus ailleurs, dans des conditions analogues.

Au bout de quatre ans, le gouvernement comprit que M. Cambon avait mieux à faire qu'à rester à Tunis, où d'autres pouvaient désormais le suppléer, et il fut nommé ambassadeur à Madrid. Il y resta jusqu'en 1890, pour aller, de là, remplacer à Constantinople le comte de Montebello appelé à Saint-Pétersbourg. Il vient, après un court séjour à Paris, de rejoindre ce poste qu'il occupe depuis sept ans, et qu'il n'occupera plus longtemps, dit-on. L'ambassade de Londres, que M. de Courcel, démissionnaire depuis sept mois, abandonnera bientôt, lui serait réservée. Il y trouvera peut-être un plus utile emploi de ses éminentes qualités qu'à Constantinople, en ces derniers temps du moins.

Car les premières années de son ambassade furent très brillantes. Il possède au plus haut point les plus précieuses qualités qui font aussi bien les grands généraux que les grands diplomates : la clairvoyance, le tact, la décision et l'énergie. Il gagna tout de suite la confiance de ce timoré, de ce maniaque que la terreur a rendu cruel et sanguinaire, de cet Oriental fuyant et fourbe qu'est Abdul Hamid. Les Turcs intelligents comprirent que, si la Turquie pouvait être encore réformée sous le patronage de l'Europe, nul mieux que M. Cambon ne pouvait aider à cette œuvre de rénovation et de salut. Le sultan le consultait, le divan l'écoutait, ses collègues du corps diplomatique prisaient ses avis. La France avait, grâce à lui, conquis à Constantinople une situation comparable à celle que l'Angleterre y avait occupée pendant de longues années — depuis le traité de Paris, depuis la guerre de Crimée que nous avons faite avec elle et pour elle — et dont, un moment, la Russie semblait devoir recueillir l'héritage. Ce n'est certes pas sa faute si le terrain gagné a été en partie perdu depuis longtemps. S'il avait eu les mains libres, si on ne l'avait constamment entravé, si on lui avait permis d'avoir une politique franche, virile, persévérante, au lieu de le contraindre à un énervant piétinement sur place, les massacres de Trébizonde n'auraient probablement pas eu de lendemain ; il aurait pu arrêter les poignards des massacreurs comme il a pu le faire, à Diarbekir, en exigeant impérativement de la Sublime Porte l'ordre de mettre fin au carnage. J'entends bien qu'il y avait la Russie à ménager et le concert européen, l'accord des puissances à préserver. Mais est-on bien sûr que la Russie, même avec le prince Lobanoff, ne nous aurait pas suivis si notre politique avait été résolument conforme à l'attitude prise par M. Cambon dès le début de la crise orientale ? Croit-on que l'Europe elle-même aurait refusé de marcher dans cette voie de l'humanité, du progrès et de la civilisation ? Si l'Angleterre avait eu à Constantinople un ambassadeur comme M. Cambon, soyez sûrs qu'elle ne se serait pas contentée du rôle secondaire, effacé qui a été le nôtre. Nous pouvions, nous devions diriger la solution de la crise. Nous avions dans notre jeu un gros atout qui pouvait décider du sort de la partie. Nous avons seulement tenu les cartes, et « joué le mort ». Nous pouvions remplir le premier rôle ; un modeste emploi d'utilité nous a suffi. Il n'y a pas de quoi être fiers.

M. Cambon prendra sa revanche. Il n'a que cinquante-quatre ans et la France peut encore compter sur lui, soit à Constantinople même où il restera sans doute jusqu'à la conclusion apparente de la paix avec la Grèce, soit à Londres, puisque c'est, dit-on, sa destination. Les Anglais, qui respectent les forts, lui feront bon accueil.

Charles Giraudeau.

DE PARIS A BRISACH

Lettres inédites de Vauban

Par le traité de Ryswick, conclu en 1697 entre la France, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Espagne, il fut stipulé que la grand Rhin formerait désormais la frontière entre la France et l'Allemagne.

En conséquence Louis XIV rendit à l'Empereur les places de Philipsbourg, de Brisach et de Fribourg; il resta en possession du Fort-Louis, bâti en 1687 dans une île du Rhin, et du fort du Mortier, situé sur la rive gauche du fleuve vis-à-vis de Brisach. La ville neuve de Brisach, située dans une île entre le grand Rhin et un bras du fleuve appartenant à la rive gauche, fut comprise dans les possessions françaises à condition qu'elle serait démolie, ainsi que le fort des Cadets qui en dépendait.

En 1698, le Roi résolut de faire construire dans les environs de cette ville une place forte destinée à protéger l'Alsace en s'opposant au passage du fleuve par les troupes allemandes sous la protection de Vieux-Brisach.

M. Le Peletier de Souzy, commissaire général des fortifications depuis la mort de Louvois en 1690, envoya Vauban sur les lieux pour étudier la question.

Vauban partit de Paris le 9 avril et arriva à Colmar le 13 mai, en passant par Provins, Langres, Belfort et Huningue. Il fit à M. Le Peletier le récit de son voyage, dans une série de lettres encore inédites dont voici les quatre premières. On pourra par elles juger de l'intérêt que présenterait la publication de la correspondance de l'illustre ingénieur pour la connaissance de l'état de la France à la fin du XVIIe siècle.

ALBERT DE ROCHAS.

I

A Soyes (1), le 13 avril 1698.

Je ne crois pas, Monsieur que vous prétendiez que je vous rende compte des fortifications de Provins, de Troye ni de Bar sur Seine : je ne suis point chargé de la fortiffication de ces places et ma mission n'en dit pas un mot; je vous dirai cependant quelque chose de mon voïage, ne fût-ce que pour prévenir les soubçons que vous pourriez avoir que je n'ai fait fausse route.

Depuis Paris jusqu'à deux ou trois lieues de Provins, la Brie est le plus beau païs du monde, non moins peuplé que la Chatellenie de l'Ille, presqu'aussi fertile, et le serait du moins autant si elle estoit aussi bien cultivée. La quantité de maisons de noblesse accompagnées de parcs et de bocteaux (2) qu'on y voit partout la rendent sans contredit plus belle et plus agréable à la vue : à deux ou trois lieues au delà de Provins cela commence à diminuer.

Provins est une ville séparée en haute et basse. La haute est fort petite : c'estoit jadis le séjour et la capitale des comtes de Brie où il y a presqu'autant d'églises que de maisons. Son enceinte est fort ancienne mais bien entière, fort élevée, ayant le sommet brétessé (1) à l'antique avec un bon fossé. On voit bien qu'elle a été faite ainsi pour servir de forteresse à ses comtes.

Cette enceinte est rompue du costé de la basse ville qui n'estoit qu'un faux bourg. Il y a environ cinq cents ans que celle-ci a esté fermée de murailles qui ne sont ni si belles ni si élevées que celles de la haute.

La ville haute n'est point commandée (2); la basse l'est beaucoup; les rues en sont bien pavées et les maisons assez bien basties.

Il y a dans ces deux villes trois collégiales, six paroisses, quatorze à quinze cents maisons et quelques six à sept mil habitants de tous ages et de tous sexes, une abbaye, plusieurs couvents, et pour le moins une douzaine d'églises grandes et petites parmi lesquelles il y en a de fort belles et bien ornées. Cette ville seroit fort propre à faire le siège d'un Evesché.

La basse ville est traversée d'une petite rivière à qui on pourroit faire porter bateau jusqu'à la Seine qui n'en est qu'à quatre lieues, ce qui seroit très utile pour ceste ville et pour le païs.

Depuis Provins jusqu'à *Nogent* le païs est meslé. A Nogent, il est très bon à une lieue en deça et au dela de la rivière; mais, depuis là jusqu'à Troïe, le pays est chauve, bossillé, mauvais et peu peuplé, si on excepte les bords de la Seine; il est encore très différent du précédent.

La ville de *Troïe* est capitale du comté de Champagne, grande et bonne ville; mais les maisons sont toutes baties en bois, les rues serrées et mal alignées et le pavé très mauvais.

Elle a un assez bon fossé; sa closture ne seroit pas mauvaise si ses portes pouvoient fermer et qu'il n'y ait pas autant de brèche à ses murailles qu'il y a de semaines en l'année.

Cette ville estoit autrefois fort marchande et l'est encore, mais non pas tant. Son grand commerce sont les toiles, les draps et les almanacs, parmi lesquels ceux de M. Lavinet excellent en mauvaises prédictions sur le pluie et le beau temps.

(1) *Essoyes*, petit chef-lieu de canton du département de l'Aube.

(2) *Bocteau* pour boqueteau, bouquet de bois.

(1) *Bretessé*, c'est-à-dire crénelé.

(2) *Commandée*, c'est-à-dire dominée par des hauteurs voisines.

On m'a dit qu'il y a près de quatre mil maisons et dix-huit mil cinq cens personnes, petits et grands, décompte fait dans la ville et dans les parties des fauxbourgs qui en dépendent. Avant l'année de famine, il y en avoit plus de vingt deux mil cinq cens; il y en a eu autrefois plus de deux cinquièmes du tout; et cela est presque partout de mesme.

Les environs de cette ville, à une lieue à la ronde sont assez bons et bien cultivés. En remontant de là à Bar-sur-Seine, les bords de la rivière, sur la largeur de demi-lieue de part et d'autre de son cours, ne sont pas moins bons, mais ils sont mal deseichez il y manque des fossés bien entretenus et des digues de part et d'autre de la rivière pour en contenir les desbordements qui, de temps en temps gastent et font grand dommage aux belles prairies qui en accompagnent le cours. C'est une grande honte pour l'Estat qu'une telle rivière ne porte bateau que jusqu'à Nogent; on pourroit aisément la faire porter jusqu'à Chatillon sur Seine qui est à vingt lieues plus haut.

Bar sur Seine est une petite ville de trois à quatre cens feux dans laquelle je présume qu'il peut y avoir quinze à seize cens personnes; elle est fermée de murailles assez bonnes pour la campagne si elles n'estoient point ébreschées comme elles le sont.

Elle avoit un petit chateau, sur la hauteur où est montée une partie de son enceinte, qui est démoli; ses portes ne scauroient fermer. Elle estoit autrefois pavée; au lieu de quoi il n'y a que de profondes ornières, le long des rues, qui sont très incommodes. Au reste toutes les maisons sont vieilles, mal basties et ne sont que de bois et fort en désordre.

Ces villes ne scauroient s'entretenir sans leurs revenus et on a mal fait de leur oster leurs octrois; rien ne donne plus mauvaise opinion aux estrangers de notre gouvernement que l'estat où l'on voit nos villes.

Depuis Provins jusqu'à Troïe, les chemins ne sont pas bons; et depuis Troïe jusqu'à Bar sur Seine, très mauvais. Depuis Bar jusqu'à Soïes, qui en est à trois lieues en deça, les chemins commencent à se bonnifier à mesure que le païs devient pierreux et mauvais.

Demain je continuerai ma route par Longus où vous aurez de mes nouvelles.

Le jour que je suis parti de Paris a esté beau; les deux suivants, froids et pluvieux, ce qui a réveillé mon rheume et m'a rendu, ces deux nuits-là, incommodé. Pourvu que je puisse arriver à Colmar je me moquerai de lui car j'y remédierai. Au surplus, si tout ce que je viens de vous dire n'a pas l'air d'une méchante relation, il ne s'en faut guère.

II

Du 16 avril 1698.

La très ancienne ville de *Langres*, chef-lieu d'une des vieilles pairies du royaume, est située sur la croupe d'une montagne dans la partie méridionale de la Champagne, à quatre lieues du comté de Bourgogne, six de Lorraine, douze de Dijon, quinze de Bar sur Seine, dix-sept de Besançon, dix de Gray, douze de Vezou, six de Chaumont, vingt-six de Betford, et de Neufchasteau en Lorraine autant, quatorze de Port sur Saône et six de Bourbon-les-Bains.

Sa figure est une espèce de quarré long qui a environ quinze cents toises de circuit; elle est partout revestue de maçonnerie à parement de pierre de taille de très ancienne fabrique; elle a cinq pieds d'épaisseur, mesurée par haut, élevée à plomb par le dehors et partout adossée à l'escarpement des terres et du roc, ce qui fait que son terre-plain n'est pas plus élevé que le plan même des rues de la ville.

La muraille n'a pas grande élévation, mais l'escarpement du roc qui est au bas supplée presque partout au défaut, avec six ou sept tours considérables attachées au corps de cette place. Les plus belles ont esté basties sous le règne de Louis XII et de François I[er], avant l'invention des bastions. J'estime que les autres ont esté faites par la ville dans le temps qu'elle avoit des octrois; elles sont belles, très solides et toutes revestues à parement de pierre de taille à bossage et fort élevées, ce qui leur donne un très bon air.

Les portes en sont assez bonnes, du moins il seroit aizé de les rendre telles; les avenues en sont mauvaises parce qu'elles ne sont pas pavées; les dedans de la ville sont très mal aussi et partout le pavé est rompu. Les corps de garde de mesme.

Il n'y a pour magazin que les tours dont on ne fait aucun usage parce qu'il y pleut et que la pluspart ne ferment pas. Pour arsenal une grange de huit toises de long sur six de large qui sert d'écurie; elle n'a que la toiture et quatre murs. Il y a un assez beau jeu de paume appartenant à un particulier qui le laisse périr; on en pourroit faire un assez bon couvert s'il estoit au Roi. Sa Majesté peut l'acheter à peu de frais; il y a mesme des bastiments attenants qui pourroient servir à quelque chose.

Il y a plus de cent puits dans cette ville, qui tous sont bons, mais fort profonds et pénibles.

Il y a trois paroisses, outre la cathédrale, dans lesquelles il y a soixante prébendes qu'on dit valoir huit, neuf cents à mille livres chacune, beaucoup de dignités, et par dessus cela un bon et ancien évesché qui est duché et pairie, un grand séminaire, douze cent quarante-deux feux, et cinq à six mille

âmes, dont deux cent trente et un exempts qui sont ceux qui ont tout le bien. Les trois quarts du reste sont misérables et il y a plus de trois cents mendiants.

Huit couvents, savoir quatre d'hommes et autant de filles, deux hôpitaux dont un appartient au chapitre contenant quinze à vingt lits, qui n'est que pour eux; et un à la ville qui en peut contenir cinquante à ce qu'on m'a dit, où les hommes et les femmes sont également receües.

Le pays des environs de Langres est meslé de costeaux et de grandes plaines; les hauts ne valent pas grand chose, mais le bas de la plaine est un bon pays à bled. Il croist assez de vin dans ces costeaux, dont ils ne scavent que faire, non plus que de leur bled, quand les années sont abondantes.

La Marne, qui prend sa source assez près de là, passe à petite portée de canon de Langres et roule assez d'eau pour lui pouvoir faire porter bateau jusqu'à trois quarts de lieue de cette ville, si elle estoit aidée et judicieusement employée, ce qui feroit un bien infini à tous les pays qui l'approchent à quatre ou cinq lieues près de son cours.

Conflandey. — Ce lieu n'est qu'un meschant village de cinquante feux, situé sur un costeau élevé qui borde la Saône. Il y a un vieux chasteau dans la fourche de ladite Saone et de la Lanterne, presqu'isolé tout autour. Il estoit autrefois assez bon, avant l'usage du canon. Il le seroit encore si les murs n'estoient en partie à bas et le reste tout ébresché. Ils ont si peu d'espaisseur qu'une pièce de huit les perceroit du premier coup. D'ailleurs il est commandé et plongé à portée de pistolet et n'a que fort peu de bastiments au dedans et pas un qui soit en estat d'en pouvoir rien faire. Ce lieu appartient à M. le comte de Gramont qui a une forge auprès; il n'est bon à rien.

La Saône est déjà fort bonne là et, pour peu qu'elle fut accomodée, les bateaux pourroient fort bien monter quatre ou cinq lieues plus haut, cinq ou six mois de l'année.

Il y a ici un très mauvais pont de pierre. La Lanterne est assez grosse aussi et pourroit porter bateau jusqu'à deux ou trois lieues au dessus si elle estoit aidée par des écluses.

Le commerce du haut de la Saône peut estre de bled, pois et fèves, et de chanvre, de fer et de bois carré et en planches et merrain de toutes espèces, d'échalas, etc., et même de bois courbé pour la marine. On dit que la Lanterne en donneroit beaucoup et mesme du sapin. Au surplus, le Bassigny, les environs de Jussey et de Vezou sont très fertiles en bleds. C'est la meilleure contrée du comté et son commerce pourroit très bien convenir a Lyon et à la Provence qui manquent presque toujours de bled et de bois et n'en ont jamais ce qui leur en faut.

Pont sur Saone. — C'estoit autres fois un bourg de trois cent cinquante feux, situé sur le bord de la Saone, à une lieue au-dessous de Conflans, avec un fort chasteau isolé par la Saone, que Louis XI fit à demi démolir; il se pourroit raccomoder. Ce bourg fut aussi ruiné par Gallas et le duc de Lorraine (en 1636), si bien qu'il a esté, cinq ou six ans, abandonné. Il y a présentement plus de six vingt feux de rebastis et sept à huit maisons qui se rebastissent actuellement.

Il y avait autres fois un pont de pierre très utile à la province et très nécessaire au commerce pour tout ce qui passe de Langres en Comté ou en Alsace; c'en est là le vrai chemin. Faute de ce pont quand la rivière est grosse, ce qui lui arrive souvent, les charriots attendent quelquefois longtemps. On le raccomoderoit pour peu de chose, car les fondements paroissent encore.

On peut faire un assez bon établissement là, quoique un peu commandé; mais on peut corriger le commandement. Tous les matériaux s'y trouveroient abondamment et à fort bon marché.

Ce lieu est à quatre lieues de france, de la Lorraine; dix lieues de Bezançon; sept de Gray; douze de Betford, justement sur le chemin entre les deux et par conséquent bien posté pour fermer ce grand intervalle entre Langres et Betfort et former une ligne de places par Betfort, Pont sur Saone, Langres et Chaumont, supposé que cela fut jugé nécessaire pour la plus grande seureté de nos frontieres dans ce pays-cy, eu esgard à la domination du Roy qui y est encore nouvelle, et à l'estat où nous a mis la paix de Ryswick. Je ne trouverois point cela mal; mais ce sont de nouvelles charges pour le Roy qui méritent réflexion.

Au surplus la Saone porte bateau depuis ce lieu jusqu'à Lyon, de son cru et sans aide, et traverse d'excellents pays médiocrement peuplés.

Lure. — Ce lieu est une petite villotte ruinée qui a présentement quelque cent cinquante feux et quelque cinq à six cents personnes, petits et grands.

Elle est formée d'une petite muraille avec un fossé au devant; la muraille est presque toute tombée ou prête à tomber, et le fossé plus d'à demi comblé.

Sur l'une de ses extrémités, il y a une abbaye de Bénédictins, appartenant à M. l'abbé de Morbachk, qui a esté fortifiée cy-devant et servoit de citadelle à la ville. Sa fortification a été revestue et terrassée.

Ce lieu qui est à moitié chemin de Pont-sur-Saone à Betfort seroit excellent pour servir d'entrepot aux convois et pour renouveler l'escorte s'il y avoit lieu

de craindre en ce pays-ci; mais cela ne peut arriver qu'après que l'ennemi auroit passé le Rhin.

Il faudra que celui qui sera envoyé pour lever les places de Langres et Pont sur Saone lève aussi un griffon (1) de celui-ci et de Conflandey pour joindre à ces mémoires.

III

A Huningue, le 28 avril 1698.

Je ne me suis aperçu qu'ici, Monsieur, qu'on avoit oublié de vous envoyer ma relation depuis Langres juqu'à Betfort dont je suis très fasché, mais il n'y aura rien de perdu puisqu'enfin la voicy et que rien ne presse.

Betfort m'a tenu plus longtemps que je n'avois espéré; j'y ai trouvé beaucoup de choses à voir et à examiner qui, joint au mauvais temps qu'il a fait, m'a empesché de faire plus de diligence...

Ne vous impatientez donc pas, s'il vous plaist; vous en aurez incessamment l'estat, sitôt que les estimations en seront achevées, aussi bien que celui de *Landscron* que j'ai visité, d'un bout à autre, par un froid qui a pensé ramener tout mon rheume.

A propos de Landscron, le chasteau a une merveilleuse propriété : cette qu'on n'y voit jamais de mouches; vraisemblablement parce qu'il n'y fait jamais assez chaud pour qu'elles y puissent vivre. Il y en a une autre dont les couvertures se trouvent souvent mal : c'est qu'il ne s'y passe jamais de jour sans vent. La nuit que j'y ai passée, il en faisoit à faire craquer les toits quoiqu'il en fit fort peu à la campagne...

C'est un bon gros chasteau basti, non pour estre une maison de plaisance et de commodité, mais bien pour servir de forteresse propre à faire la nique aux Suisses. C'est pourquoi je suis bien estonné qu'ils ne l'aient pas culbuté, il y a longtemps. C'est une bonne grosse masse de pierre et de mortier, batie selon le caprice de plusieurs siècles; ce que nous y avons ajouté de meilleur est le *cornichon* (2) avec un petit chemin couvert bas; mais il est si petit et si mince que le gros canon l'auroit bientôt pulvérisé.

Les redoutes des deux croupes occupent assez à propos les testes de rocher sur lesquelles elles sont scituées; mais elles ont aussi le défaut de la petitesse et de la fragilité par rapport au gros canon.

La conséquence de ce chasteau a bien du pour et du contre; mais, au fond, je le crois là très utile; ne fût-ce que pour contenir les partis de Rhinfeld qui peuvent en se dérobant prendre un rendez-vous dans la forest de la Hart et traverser le pays de Suisse, déguisés un à un comme ils ont fait autrefois et comme ils le firent, il n'y a pas longtemps, quand ils pensèrent prendre Messieurs de la Grange et Tarade qui ne furent manqués que pour s'estre trop tot descouverts.

(1) Un croquis griffonné.
(2) Nom d'une espèce de fortification.

IV

A Villeneuve de Brisac, le 17 mai 1698.

Le pays y est si mauvais qu'on ne peut avoir les choses nécessaires à la vie qu'avec beaucoup de peine à *Brisac*, où tout vient de Breisgau et très peu d'Alzace; la raison en est que tout le pays entre la Hart et la rivière Dille et le Rhin est mauvais et produit peu de chose, ce qui fait qu'il n'y a aucun commerce; et depuis soixante ans que Brisac est au Roi il n'y a pas un chapelier. Ce n'est que depuis peu qu'il y a quelques taillandiers, point de drapier ni, je crois, pas un tanneur. On tire tout ordinairement de Strasbourg, Basle, Fribourg et Colmar; et c'est le défaut général de toutes sortes de commerces qui fait que Brisac, qui devroit estre la plus riche et la plus peuplée ville du Royaume eû esgard à l'argent que le Roy y a dépensé, est encore l'un des plus pauvres de la Province.

On n'y voit enfin des manufactures que d'échaudés, de biscuits et de petits pastés, force meschants cabarets, quelques bouchers et boulangers et quantité de mauvaises auberges où il fait fort cher; le surplus vit comme il peut et ne vaut pas la peine d'estre nommé...

HISTOIRE D'ÉTÉ

Nouvelle.

I

Un peu après Mouchard, le fracas des tunnels, les brusques alternatives de jour et d'ombre et le halètement de la machine qui gravit les premières rampes du plateau jurassien tirent les voyageurs de la ligne Paris-Berne de la somnolence où les plonge jusque-là l'insignifiance du paysage.

Comme les autres, je m'étais penché à la portière de droite et j'aperçus par de vertigineuses échappées, entre les tranchées encore noires d'humidité glaciale, une vallée verdoyante, inondée de lumière par le soleil levant. Ce paysage radieux et tendre, légèrement bleuté par la buée matinale, avait quelque chose de féerique. La vallée de la Cuisance — selon ce que m'apprit mon Guide — me tenta vivement : à mon retour de Suisse, je descendis à la petite gare de Mesnay-Arbois, je poussai une reconnaissance et je fus charmé par ce coin de montagne si frais et si vert, plein d'eaux jaillissantes... et de motifs à croquis, voire même à larges et savoureux tableaux.

Et depuis lors le mois de juillet me ramène sûre-

ment avec mon attirail de brosses et de toiles aux Planches d'Arbois, le village groupant au fond du Creux, au pied du rocher de la Châtelaine, ses maisons aux toits de chaume et de tuiles moussues qui se reflètent gaiement dans l'eau claire de la Cuisance.

Or — il y a déjà longtemps de cela — j'avais travaillé toute la matinée au fond du Creux, une quinzaine de jours après mon arrivée, et je rentrais nonchalamment vers les midi, humant l'air chargé d'aromes agrestes, et m'emplissant les yeux et le cœur de la tranquille gaîté des scènes rustiques que je traversais. Près du pont, des lessiveuses battaient leur linge dans un reflet de verdures que le courant glaçait de frissons bleuissants; un cheval buvait à l'abreuvoir tout en s'émouchant de sa queue, des chiens jouaient devant l'église, des poules picoraient au soleil et une réjouissante odeur de pain chaud s'échappait des portes entr'ouvertes. En passant devant la maison du père Rivoine, je m'entendis appeler joyeusement :

— Eh! monsieur Verdellain! venez donc déjeuner avec nous?...

Le bonhomme s'était approché, sa face ridée de vieux paysan éclairée, de plaisir et d'orgueil, malgré ses prudentes habitudes d'impassibilité, et m'expliqua :

— C'est mon fils Aimé qui est arrivé. Il a passé son baccalauréat, son « bachot », comme il dit; ah! c'est qu'il en connaît, des mots! et ma foi! c'est bien le moment de trinquer, hein?

Tout en le félicitant, je le suivis dans la salle obscure et fraîche où une dizaine de personnes étaient déjà attablées, et l'on me présenta le héros du jour, un garçon trapu, la charpente solide, la mine fraîche et honnête, qui me parut plutôt embarrassé de se voir ainsi exhibé à l'admiration publique. Sur une table voisine, j'aperçus une canne, un chapeau melon et des gants rouges qui devaient lui appartenir et qui détonaient un peu dans ce milieu, presque pauvre, quoique le père Rivoine fût un des bons propriétaires de l'endroit.

Les frères aînés étaient là, les bras nus, bruns et cordés sous la manche retroussée. Je ne pus démêler sur leurs visages fermés leurs sentiments à l'égard de ce frère que l'on destinait évidemment à être un « monsieur », tandis qu'eux-mêmes continueraient à travailler la terre.

La mère, très effacée, au visage parcheminé et fouillé comme un bois de Saint-Claude, n'avait pas non plus l'air de s'intéresser vivement à cet événement qui ne devait représenter rien de bien précis à son imagination racornie de pauvre vieille bête de somme. Mais les petits yeux bleus du père Rivoine luisaient, et les convives, que le vin de Pupillin mettait en gaîté, trinquaient bruyamment et prédisaient avec de gros rires qu'Aimé serait « pt'être sous-préfet, pt'être député! qui sait »?...

La figure honnête et rose de ce jouvenceau me revenait et je l'invitai à venir me voir et à m'accompagner dans mes excursions. Bien qu'il fût incapable de jouir pleinement du poème rustique que les choses chantent à l'oreille fermée des paysans, la joie fraîche de cette vallée herbeuse et boisée, pleine d'eaux murmurantes, scintillant sous une filtrée de soleil à travers les branches, la bonne odeur des regains qui poussent drus et plantureux dans ce sol humide, les souvenirs d'enfance qu'il retrouvait à chaque coin de ce paysage familier le changeaient heureusement des salles moroses du vieux couvent transformé en collège où il avait été se préparer à la carrière bourgeoise que son père rêvait pour lui. S'ennuyant à la maison, ne se souciant guère de suivre aux champs ses frères ou ses anciens camarades qu'il n'aurait probablement plus su aider et qui se seraient moqués de lui, le pauvre garçon ne demanda pas mieux que de m'accompagner par monts et par vaux.

Nous partions souvent pour toute la journée, lui, portant le carnier aux provisions, et moi, mon attirail de campagne.

Petit à petit la confiance s'établit entre nous : il en vint à me raconter sa vie de collège, et tout en brossant mes toiles sous l'ombre dansante des feuillées traversées de soleil, je voyais se dérouler, comique et lamentable, la scène en partie double : d'un côté, la maison pauvrement tenue des Planches, les parents s'ôtant presque le pain de la bouche pour envoyer le plus d'argent possible au fils destiné à être la gloire de la famille, et de l'autre, Aimé se laissant vider les poches par une bande de jeunes aigrefins, payant des liqueurs et des cigares aux pions et aux « chics types », et la bonne du collège, sorte de gouge effrontée qui déniaisait les élèves, lui prenant son portemonnaie et lui disant avec tranquillité : « Mon petit Aimé, j'ai besoin d'un chapeau... »

— Alors vous ne voulez pas faire comme votre père? exploiter vous-même votre propriété? lui disje un jour.

Il rougit un peu, offensé de la question; mais sa bonne nature reprit le dessus et il me répliqua en riant :

— Ben! ce ne serait pas la peine d'avoir appris le grec et le latin, alors! Pour ce que ç'a m'a amusé!

Je ne pus m'empêcher de sourire. Le brave garçon était de ceux qui n'ont jamais vu transparaître à travers leur tâche aride la splendeur de la « mer de pourpre » ou le sourire des « immortelles aux bras blancs ».

— Bref, vous en tenez pour l'enregistrement, car... c'est bien à l'enregistrement que vous vous destinez, je crois?

— Oh! je n'y tiens pas plus qu'à autre chose, répondit-il d'un air pensif. Assurément... j'aurais autant aimé rester à la campagne... Cela sent bon, la terre fraîche labourée, trouvez-vous pas? Et j'ai passé de bonnes après-midi couché dans l'herbe tandis que mes bêtes paissaient; elles étaient tranquilles comme Baptiste, et ma foi! tant du vent que de la chaleur, je m'endormais tout doucement... sans compter que les sources et les cascades qui bourdonnent toujours au fond de la vallée y aident bien...

— Vous savez, mon garçon, repris-je après un silence... cela ne me regarde pas... mais si j'étais à votre place, avec du bien au soleil dans ce joli pays, je resterais mon maître au lieu de m'aller mettre la corde au cou, et j'aimerais mieux rentrer mes foins, battre mon blé et gauler mes noyers au grand air que de paperasser du matin au soir dans une petite pièce obscure et triste, et avec un public qui n'est pas toujours drôle...

— C'est bien possible, me répondit-il nonchalamment. Et il laissa tomber la conversation.

II

J'avais commencé dans les bois de la Châtelaine une étude qui me plaisait beaucoup — une échappée bleuissante sur la vallée entre les arbres — et un matin je me rendais au travail, gravissant allègrement en compagnie d'Aimé le chemin raide et caillouteux qui serpentait dans le taillis. Nous étions d'ailleurs baignés d'une fraîcheur pénétrante dans l'ombre où jusqu'à midi presque dort le Creux de la Cuisance, dont nous apercevions par moments la gigantesque paroi de roc, et l'herbe des talus, où çà et là nous ramassions une fraise, était encore trempée de rosée.

Au-dessus de nous, sur le plateau que l'on devinait inondé de lumière rose par les rayons obliques du soleil levant, gazouillaient éperdument les alouettes, tandis que d'en bas, de la profondeur bleuâtre des gorges, montaient le murmure berceur et la froide haleine des eaux qui y sourdent, filtrent et jaillissent de toutes parts, encore glacées de la nuit souterraine dont elles s'échappent...

Le chemin tournait. Les Planches disparurent derrière un éperon de rocher, mais toujours montant, nous aperçûmes, déjà touchés par le soleil, les toits bruns du long village de Mesnay à demi caché dans les plantureuses frondaisons de ses vergers. Dans l'air silencieux s'égrena un angelus; la petite église de la Châtelaine y répondit, puis tintèrent les cloches lointaines et plus graves d'Arbois et, très faibles et très douces, passèrent sur nos têtes les sonneries des villages du plateau...

A ce moment, un bruit de pas se fit entendre au-dessus de nous dans le sentier, et bientôt nous vîmes apparaître une jeune fille portant sur la tête une cruche d'étain qu'elle retenait d'une main. Je la reconnus aussitôt. Sa mère était la gardienne d'une maison inhabitée qu'on appelait dans le pays le château de la Châtelaine et dont le propriétaire possédait également les ruines du vrai château, perdues dans l'exubérante poussée du bois. La mère Paret montrait aux rares visiteurs quelques vieux tableaux qui moisissaient dans l'ombre de ces pièces toujours closes. Un petit champ, une douzaine de poules lâchées dans l'ancien jardin où des bengaliers s'obstinaient à fleurir parmi les folles herbes, la cueillette des fraises, des noisettes et des champignons de la forêt voisine achevaient de constituer les moyens d'existence de la pauvre femme qui était veuve depuis plusieurs années. Aussi Florence Paret n'avait-elle guère le moyen de s'endimancher. Et c'était vraiment fort heureux pour l'esthétique, car elle était charmante, avec sa grosse chemise de toile écrue et son jupon d'indienne bleue, le joli mouvement de son bras nu, un peu maigre, mais de lignes très pures, ses grands yeux sérieux, sa bouche fière et sombre d'un rouge de framboise et la pâleur mate de son teint qui paraissait encore plus pâle sur le fond de verdures presque noires d'où elle émergeait.

Aimé la connaissait aussi. Je crus même voir un nuage rose passer rapidement sur les joues de la fillette, peut-être dépitée de se voir surprise en un déshabillé aussi matinal.

— Tiens, Florence! s'était exclamé le jeune Rivoine. Vous allez chercher de l'eau? Mais on en monte une voiture tous les soirs?...

La sécheresse terrible de cet été avait effectivement tari les citernes et les mares du plateau, et les malheureux habitants de la Châtelaine avaient dû organiser un service de tombereaux pour venir à plus d'une lieue par le chemin carrossable et à cent cinquante mètres en contre-bas puiser à la Cuisance l'eau nécessaire à leurs besoins et à leurs bêtes.

— Notre provision est finie, répondit-elle. Maman m'a dit d'aller en chercher. Tandis que je me penchais instinctivement sur la gorge au fond de laquelle chantaient les sources invisibles, en pensant que c'était rude de descendre jusque-là et surtout d'en remonter avec la cruche pleine un sifflet déchira l'air. L'express filait le long de la côte et s'engouffra dans un tunnel. Florence avait tressailli; ses yeux s'étaient faits plus sombres.

— Le train de Paris! dit-elle, le regard fixé sur les roches où s'évaporait lentement une fumée bleuâtre.

Le train de Paris! c'est-à-dire, pour cette jolie fille menant une vie misérable en ce pays perdu, le passage de la vie heureuse et insouciante... Elle avait dû apercevoir à la halte d'Andelot — un peu plus

loin sur le plateau — les coquettes voyageuses voilées, parfumées et froufroutantes dans leurs costumes clairs et leurs soyeux cache-poussière, et en rêver tristement dans la lande où elle menait paître leur unique vache...

— Cela vous fait envie? lui demandai-je en souriant.

— Oh non! répondit-elle prudemment. Mais faut que je m'en aille, j'ai pas de temps de reste. Bonjour, m'sieu Verdellain, bonjour Aimé.

Ses yeux changeants jetèrent une lueur d'adieu au jeune homme et elle disparut bientôt dans les buissons.

— La pauvre fille! elle n'est guère habillée, me dit le jeune Rivoine, mi-goguenard, mi-compatissant.

— Elle n'en est pas plus laide; loin de là, répondis-je. J'aime cent fois mieux la voir ainsi que ridiculement attifée.

— Nous avons bien joué ensemble autrefois, reprit-il. Mais les autres filles l'ont toujours jalousée; toute petite, c'était déjà elle la mieux. Maintenant ça doit être bien autre chose!... Comme ça, vous la trouvez jolie aussi, monsieur Verdellain? ajouta-t-il avec un peu d'hésitation, comme pour s'étayer d'une opinion faisant autorité.

— Assurément! Elle a beaucoup d'élégance naturelle, les traits remarquablement réguliers; et ses yeux sont profonds et changeants comme l'eau des sources.

— Vous avez raison! dit-il vivement. C'est bien ça : tour à tour noirs, verts, bleus... c'est comme l'eau qui change selon l'heure du jour ou selon le ciel. Le trou devant la cascade, vous savez?... il est noir le matin dans l'ombre, que cela fait froid de le regarder. Vienne le midi, il est vert... à quatre heures ou par là, le voilà bleu, mais bleu sombre... on ne voit jamais le fond; on ne sait pas non plus ce qu'il y a au fond des yeux de Florence...

— Vous avez donc eu la curiosité d'y regarder, mon garçon?

— Dame... et vous?

— Bien riposté : pour trancher la question, savez-vous ce que nous allons faire? nous allons passer au village et dire à sa mère de nous l'envoyer porter vers les midi de la crème et des fraises; nous la retiendrons à déjeuner par la même occasion et je crois que cela ne fera pas de mal à la pauvre petite de boire une gorgée de bon vin. Elle était bien pâlotte tout à l'heure.

III

Il était midi. Dans le silence de cette solitude forestière, nous avions entendu les douze coups tinter frêlement à la Châtelaine. L'air était chaud et rempli d'abeilles. Je pliai bagage et nous fûmes nous installer dans une clairière où se trouve une citerne comblée, dépendant de l'ancien château dont quelques pans de murs se dressent encore parmi les arbres. La margelle nous servirait de table.

— Je crois bien que la voilà, me dit Aimé, qui avait l'air de faire le guet.

Et de fait nous vîmes déboucher de la futaie Florence chargée d'un panier.

La chaleur, le petit plaisir de ce déjeuner impromptu et qui devait être un événement dans sa vie monotone, lui avaient rosé le teint, et ses jolis yeux brillaient comme une eau traversée de soleil.

Aussitôt arrivée, elle déballa ses provisions : une jatte de crème, un bol de fraises, deux assiettes de faïence et une serviette qui embaumait la lavande.

— J'ai pensé que vous seriez bien aises d'avoir des assiettes pour manger la crème, et une serviette en guise de napperon? dit-elle.

— Vous avez pensé en fille d'esprit que vous êtes, ma chère enfant; et maintenant, installez-vous. Votre mère est prévenue.

Elle hésita un peu, puis finit par s'asseoir et se mit à croquer une des sandwiches dont ma bonne avait garni le carnier.

— Y a longtemps que vous êtes revenu, Aimé? fit-elle après un silence, s'enhardissant un peu.

— Une douzaine de jours à peu près.

Les yeux subitement foncés, elle répéta :

— Douze jours!... on ne vous a guère vu par ici?...

Le jeune garçon la regarda avec une sorte de plaisir surpris, comme s'il réentendait un air autrefois aimé et depuis oublié. L'image de la petite compagne rustique avait été probablement effacée par d'autres qui s'effaçaient à leur tour...

— On m'y verra, je vous assure, répondit-il. Et puisque M. Verdellain aime les fraises, vous pourriez bien venir quelquefois nous en porter. Il a encore de quoi travailler ici quelque temps... Savais pas si vous aimiez toujours les anciens amis? ajouta-t-il malicieusement.

— Pourquoi cela? répliqua-t-elle avec une sorte de hauteur. C'est plutôt vous, je crois, qui auriez la mémoire courte!

— Avec ça, Mademoiselle! Je me rappelle très bien que nous avons gravé nos initiales sur un des vieux chênes au Bief-de-Corne!... un joli endroit, monsieur Verdellain!

— C'est pas la peine de parler à M. Verdellain de ces bêtises-là, interrompit-elle en rougissant.

— Ces bêtises-là! vous entendez, Monsieur?... Si j'en avais dit autant! Ah! les femmes, les femmes!

— Je connais très bien la fontaine du Bief-de-Corne, lui dis-je; j'y ai même pris un croquis, un dessin.

— Ah! reprit-elle intéressée, mais toujours un peu rose d'embarras. J'aime bien ce coin-là... Autrefois, du temps des seigneurs, on disait qu'il y avait des fées... là... Et quand j'étais petite, j'y croyais et j'aurais bien voulu les voir...

— Ben! nous en verrons toujours une, fit Aimé.

— Et qui ça?

— Eh! vous donc!

— Oh! c'est mal de se moquer des gens comme cela? C'est au collège qu'on vous l'apprend? fit-elle, essayant de plaisanter, mais visiblement blessée et les larmes aux yeux.

Pareille sensibilité est toujours rare, mais chez les filles de campagne encore plus qu'ailleurs, et m'intéressa à cette jolie créature. Aussi allais-je la rassurer, quand Aimé me prévint avec une chaleur que je n'eusse guère attendue de son habituelle placidité.

— Je ne me moque pas, Florence! Vous êtes une gentille petite fée, une bonne petite fée : n'est-ce pas, monsieur Verdellain?... Chez elle, c'est propre comme un sou neuf, et au lieu de sentir le lait aigre ou le renfermé comme chez les autres, ça sent la marjolaine et la lavande, et ce n'est pas la mère Paret qui tient la maison, puisqu'elle est toujours dehors...

— Y a pas grand miracle, fit-elle un peu rougissante. Le jardin est plein de lavande, et quant à la marjolaine, ce n'est pas ce qui manque ici — elle cassait une tige de l'aromatique labiée et la lui tendait après l'avoir respirée — et ce matin, avant de remonter de la source, j'ai rempli mes poches de menthe. Quand on n'est pas riche, on prend ses parfums où on les trouve... Mais il y a une odeur que j'aime bien et que je ne peux pas avoir, c'est l'odeur de tout cela, ajouta-t-elle, lente et pensive, en embrassant d'un geste la clairière où bourdonnaient les abeilles, la futaie au demi-jour verdâtre où dormaient les ruines effondrées sous les mousses, et le moutonnement des gorges boisées que le soleil veloutait de lumière et des profondeurs desquelles s'exhalait toujours jusqu'à nous un bruit frais et lointain d'eaux écumantes.

Je l'écoutais avec une agréable surprise. C'était là une impression délicate et que je n'attendais guère de cette fillette presque inculte. Assurément, il était d'une richesse rare, le parfum de sèves et de pollens qui s'exhalait de ce paysage forestier sous la puissante versée du soleil de midi, et où se mêlaient la senteur résineuse des sapins et la senteur amère des buis roussis par la chaleur, la verdeur odorante des feuilles caduques, l'haleine fraîche qui montait des prés humides d'en bas et de leur plantureuse floraison de menthes et de mélilots, l'arome puissant des serpolets qui tapissaient les roches et la bonne odeur de la terre pure et chaude. Mais du diable si les habitants de la Châtelaine s'en avisaient!

Cette senteur agreste se mariait d'ailleurs délicieusement avec la saveur de la crème et des fraises que j'avais battues ensemble, selon une vieille habitude, de façon à en faire une épaisse mousse rose; et la douceur d'une aube d'amour, répandant son charme subtil sur la scène, achevait de me ravigoter le cœur, comme si je buvais à l'éternelle source de vie et de jeunesse.

Car, il n'y avait pas à dire, mes jeunes gens fleuretaient, à la paysanne, lentement, avec de prudents silences entre chaque phrase, se cherchant du regard, se guettant, puis se repliant soudain sur eux-mêmes. Florence avait dû consentir à se servir de la même assiette que son ancien camarade, et y picorait quelques fraises avec la grâce timide et hautaine tout ensemble qui caractérisait ses mouvements. A travers ses cils baissés, filtraient de furtives lueurs, semblables aux reflets d'eau mystérieuse qui luisent çà et là dans l'ombre des rocs tourmentés au pied du Creux, et je regardais curieusement, dans la façon un peu farouche et méfiante dont ces enfants jouaient ce joli jeu, transparaître l'âme de ce sol âpre et rocheux, si singulièrement crevassé et fouillé, et se dérobant parfois à l'improviste en gouffres d'où monte l'haleine glaciale des eaux souterraines.

IV

Je suppose que Florence avait le goût des arts, car elle suivit avec beaucoup d'assiduité les progrès de mon étude. Il était bien rare qu'elle ne vînt nous rejoindre dans le courant de l'après-midi, et Aimé, l'oreille au guet, me paraissait attendre avec impatience le moment où les branches écartées laisseraient surgir l'élégante silhouette de la jeune fille. Je me hâte d'ajouter qu'elle avait toujours de quoi motiver son apparition; elle venait ramasser de l'herbe pour ses lapins ou cueillir des fraises qu'on trouve jusqu'en automne dans ces gorges si profondes et si boisées.

Ils ne se parlaient guère d'ailleurs, heureux d'être ensemble et engourdis par la torpeur sereine de ces journées d'août. Seulement, quand je me détournais pour prendre un tube ou une brosse dans la boîte ouverte par terre, je voyais Florence adossée au rocher, les mains molles, l'arc hautain de sa bouche détendu en un vague sourire et ses beaux yeux tournés vers Aimé scintillant doucement dans la pénombre de la futaie. L'amour semblait l'embellir; sa pâleur excessive avait fait place à une blancheur crémeuse et savoureuse à l'œil comme les tons du muguet, le modelé presque maladif de ses traits s'était arrondi sans rien perdre de sa finesse et les

reflets du demi-jour verdissant qui se jouaient sur son visage n'accusaient plus qu'un relief d'une harmonie presque antique.

Je laissais aller les choses, prenant plaisir à cette idylle simple et gracieuse, confiant en l'honnêteté placide du jeune Rivoine aussi bien qu'en la fierté instinctive qui me paraissait avoir préservé Florence des vulgaires aventures de village. Puis je voyais le bonheur de ces deux enfants dans leur amour. La fillette avec ses instincts délicats ne pourrait que souffrir auprès du rustre qui serait probablement son lot, à moins qu'elle n'épousât son ami d'enfance. Et d'un autre côté, par sympathie comme par principe, j'aurais voulu soustraire Aimé à la vie mesquine et malsaine que lui préparait l'ambition paternelle, aussi bien qu'à la prétentieuse pécore qu'on devait lui réserver dans quelque coin.

Cependant, ma conscience finit par s'inquiéter. La mère Paret s'aviserait peut-être de me reprocher d'avoir laissé compromettre sa fille et un incident vint me déterminer à mettre le jeune homme en demeure de s'expliquer nettement.

Une soirée se trouva si merveilleuse que j'eus la fantaisie de monter jusqu'à mi-côte en fumant ma pipe pour jouir du coup d'œil de la vallée dormant au clair de lune. Je pris un raccourci coupant droit à travers le taillis, noyé, comme le village, dans l'ombre gigantesque des falaises boisées qui dressaient devant moi leurs masses enténébrées, çà et là ourlées d'argent à l'extrême crête. Mais cette nuit était si lumineuse que les recoins les plus obscurs s'éclairaient de vagues reflets. Je n'eus aucune peine à trouver mon chemin et j'allais déboucher sur une sorte de terrasse rocheuse d'où l'on découvre la vallée quand j'y aperçus deux silhouettes ressemblant à ne s'y point tromper à mes jeunes gens. Intrigué et désireux de savoir où ils en étaient afin d'agir en conséquence, je restai immobile en prenant la précaution d'éteindre ma pipe dont l'odeur eût pu me trahir.

La mousse avait dû étouffer mes pas, car ils ne bougèrent point; debout, côte à côte et silencieux, baignés d'une molle clarté par la lune qui, au-dessus de nous, commençait à apparaître au bord du plateau, ils avaient l'air d'être envahis par la voluptueuse poésie de cette nuit sereine et de ce paysage féeriquement éclairé...

Nul bruit, sauf en bas, dans les noires profondeurs de la gorge, l'éternel murmure des sources qui faisait paraître le silence encore plus profond... Dans le ciel de l'occident, au-dessus de l'infini bleuâtre de la plaine entrevue largement par l'échancrure de la vallée, tremblait la lueur précieuse d'une seule étoile, singulièrement brillante...

— Je crois bien que c'est l'étoile du berger, Vénus, murmura notre bachelier ; et ils demeurèrent pensifs à la contempler.

Je ne suis point clerc en astronomie et ne saurais dire si Aimé se trompait ou non, mais je ne pus m'empêcher de penser que peut-être, à ce moment unique de leurs vies, des profondeurs du Passé, glissait jusqu'à eux — comme à travers l'espace nous parvient le rayon d'un astre éteint depuis des milliers d'années — un reflet de l'extase qui par les nuits de Grèce et d'Orient berça jadis sous les colonnades harmonieuses les amoureux enlacés invoquant la lointaine et étincelante déesse... Je vis Florence détourner mollement en pleine lumière son beau visage noyé de bonheur et incliner la tête sur l'épaule d'Aimé avec cette grâce souveraine, cette grâce initiale des attitudes qui expriment une émotion assez profonde pour nous rendre à la nature et dissiper les contraintes habituelles. Le jeune homme l'étreignit vivement et leurs lèvres s'unirent...

Puis soudain, comme blessée, elle se dégagea et bondit en arrière. L'autre voulut la reprendre, mais elle refusa obstinément, la tête baissée, butée dans une sorte de honte farouche, balbutiant qu'il était tard, qu'elle devait s'en aller, déchiquetant avec embarras un brin de chèvrefeuille qui jaillissait des broussailles; puis finalement, comme Cendrillon sur le coup de minuit, elle s'enfuit si rapidement qu'Aimé renonça à la poursuivre.

Tout cela était charmant, mais dangereux. Nulle vocation ne me pousse, assurément, à me faire le terre-neuve des vertus en péril : je ne me reconnais pas du tout l'envergure d'un de Ryons et d'un Olivier de Jalin, et je trouve même que ces « amis des femmes » se mêlent un peu de ce qui ne les regarde pas. Mais, en cette histoire, j'avais pour ainsi dire poussé à la roue et je me considérais comme tenu de veiller à ce que le char ne versât point.

Le lendemain, j'abordai nettement la question.

— Dites donc, mon garçon, vous me disiez, me semble-t-il, que vous voudriez bien savoir ce qu'il y a au fond de certains yeux ?... des yeux qui ressemblent à l'eau des sources... Eh bien ! je crois que vous y pouvez lire facilement, et des choses agréables, hein ?

Il parut déconcerté de mon attaque et resta silencieux, l'air ennuyé.

— Ah çà ! je ne peux pourtant pas continuer à vous servir de... chaperon, si ce n'est pas sérieux. Elle est gentille, cette fillette, elle vaut mieux que sa position et je ne veux pas contribuer à lui causer une grosse déception. Voyons, l'aimez-vous ?

— Mais certainement ! s'écria-t-il avec une explosion de mauvaise humeur et de découragement. Et puis, après ?... Où ça me mènera-t-il ?

Je le regardai. Il était évidemment troublé, tiré

d'un côté par l'instinct, l'amour, l'honnêteté native, et de l'autre par la vanité et la sotte ambition qu'on lui enseignait depuis l'enfance.

— Mais ça vous mènera à avoir une charmante femme !

— Vous croyez que mon père me la laisserait épouser ? s'exclama-t-il en levant les sourcils comme devant une énormité. Mais elle n'a pas le sou, et puis... puis enfin c'est une paysanne !

Je restai interloqué, partagé entre le rire et l'impatience, et me tenant à quatre pour ne lui pas crier : Ah çà ! et qu'êtes-vous donc, vous ?

— Des sous, repris-je, vous en avez pour deux. Puis, croyez-moi, mon garçon, l'homme est fait pour soutenir la femme et non pour vivre à ses crochets. Et quant à être une paysanne, les rois épousaient bien des bergères, et vous n'êtes pas un porte-sceptre, que je sache ! Je croyais en outre qu'on vous prêchait l'égalité au collège ?...

Il ne répondait rien, l'air boudeur et soucieux.

— Écoutez-moi, lui dis-je. Sans vanité, je ne suis pas le premier venu, et je connais mieux la vie que votre père avec son étroite expérience de clocher. Voici ce que je ferais à votre place ; je m'accorderais avec Florence, puis j'irais passer un an ou deux dans une école d'agriculture, je ferais ensuite mon temps de service, et au retour j'épouserais. Sapristi ! vous avez tout sous la main pour être heureux, et vous hésitez, vous faites la grimace ! Plantez-moi donc là les paperasses et restez au grand air !

— Je ne demanderais pas mieux, soupira-t-il pensif, couché à plat ventre dans l'herbe et cassant machinalement les tiges d'une touffe de marjolaines dont la senteur dut lui rappeler son amie, car ses traits se détendirent peu à peu et il sourit malgré lui comme à une gracieuse vision.

— Et je crois bien que vous avez raison... Seulement, ça sera dur de faire comprendre au père... Faudrait lui parler vous-même ; ça lui imposera davantage. Ah ! s'il voulait bien, c'est pas moi qui irais contre !

J'y consentis volontiers, et le lendemain, je m'acheminai vers la maison Rivoine, où le vieux me reçut comme de coutume. Après nous être lamentés de concert sur la sécheresse, il y eut un temps de silence. Le paysan m'attendait, tapi dans une réserve prudente. J'attaquai bravement mon sujet et, arrivé au bout de mon éloquence, ne sachant plus qu'ajouter, je me tus. L'autre se décida à parler, après un moment de réflexion.

— Si les emplois du gouvernement ne sont pas de bonnes places, pourquoi qu'y en a tant qui les recherchent ?

— Parce qu'elles ont été bonnes, et qu'on les croit toujours de même. Mais les appointements ont diminué de moitié presque de ce qu'ils étaient autrefois, et pour ce qui reste vous n'avez pas de sécurité...

— Oh ! interrompit-il narquoisement, vous êtes sûr ?

— Oui ! parce que les Chambres peuvent rogner le budget à leur fantaisie ; et si vous étiez au courant, vous verriez qu'elles ne s'en font pas faute. Dès qu'on veut faire des économies, on les prend sur les fonctionnaires, parce qu'ils ne peuvent pas réclamer. Puis, cela ne serait pas, que je vous dirais encore : Rien n'est bon comme d'être libre !

Le vieux souriait dans sa barbe grise qu'il caressait de la main, et ses yeux pétillaient de malice.

— Je dis pas... oh ! je dis pas ! Mais vous comprenez, maintenant que j'ai fait les frais, je vais pas m'amuser à garder Aimé au village, n'est-ce pas ? Quand le vin est tiré, faut le boire, voilà mon avis ; il sera un bourgeois, un monsieur tout comme vous ; qu'est-ce que vous voulez !... Quant à la Florence Paret, je ne veux point qu'il lui cause. C'est une rien du tout ; pas le sou et des airs de princesse, que c'est à en crever de rire. Aimé serait pas mon fils s'il songeait tout de bon à l'épouser ! Faut pas lui mettre ces idées-là en tête, m'sieu Verdellain, et faut pas vous laisser enjôler.. Qu'est-ce que vous lui trouvez donc de si beau, à cette fille ?

— Je ne me laisse pas enjôler, merci du conseil, répondis-je un peu piqué. Avec Mlle Paret, Aimé serait assurément plus heureux qu'avec une bourgeoise qui vous méprisera et qui lui reprochera de sentir le village. Au reste, tout cela m'est fort égal. Votre fils est un gentil garçon auquel je m'intéressais. Vous l'aiguillez dans une mauvaise voie ; je vous ai averti. Maintenant, libre à vous, et bonsoir !

Quelques jours après, Aimé vint me voir à la dérobée et me confia que son père lui avait à peu près interdit de continuer à m'accompagner.

— Je me doutais bien comment il prendrait la chose, pour Florence, soupira-t-il. Cela m'ennuie... elle est si gentille ; mais qu'est-ce que vous voulez ? j'y peux rien... y a pas de ma faute.

— Non : mais il ne faudra plus vous en occuper. Expliquez-lui que vous ne pouvez pas l'épouser, et dites-lui adieu. Autrement, vous lui feriez grand tort ; on ne sera déjà que trop disposé à en dire du mal.

— Eh ! je m'en vais demain ! On m'envoie finir les vacances en Bresse, chez mon oncle de Villerserine !

Je partis moi-même quelque temps après, sans avoir revu, et, je l'avoue, sans avoir cherché à revoir Florence, ne me souciant guère de lui rappeler, même involontairement, des souvenirs désagréables ou peut-être douloureux. En outre, j'étais au fond assez vexé de m'être occupé d'une histoire au dénoue-

ment si plat, et surtout irrité et attristé — en vieil enfant qui s'obstine à fleurir un sol ingrat — de voir encore et toujours trahi et vaincu Celui auquel, malgré les leçons de l'expérience, j'ai la faiblesse de garder une secrète adoration, l'Amour.

L'année suivante, je ne retrouvai plus mes jeunes gens.

Florence, raillée sans pitié, d'après ce que je compris, et peut-être cruellement déçue, était partie pour Paris, par le train que ses yeux sombres suivaient d'un regard si intense. Je n'ai jamais su ce qu'elle y était devenue.

Quant à Aimé, il a suivi la carrière que son père lui rêvait. Il est maintenant receveur d'enregistrement à X***, avec 2000 francs d'appointements — à peu près le tiers de ce que lui rapporteraient ses propriétés si elles étaient bien exploitées — et le plaisir de se voir traiter quotidiennement de « budgétivore » et de « phylloxera » par les journaux. Cette vie sédentaire a fait du blond jouvenceau de jadis un gros homme lourd et rouge que guette l'apoplexie. Après avoir chiffonné sans beaucoup d'entrain les servantes d'auberge, il a épousé la fille d'un notaire de campagne, qui est raide, sèche et qui porte des parterres en guise de chapeaux. Il traîne son ennui d'un bureau sombre et humide au café, où il retrouve chaque jour les mêmes relents de mauvais tabac, de mauvais vin et d'odeurs humaines, le même billard crasseux et les mêmes plaisanteries stupides. Et demain sera tout pareil, et après-demain, et la vie...

Et quand je remonte, seul, et moins légèrement que jadis, hélas! le sentier où, pendant que l'Angelus tintait dans l'air matinal, nous apparut la svelte et fière fillette, semblable, par la grâce antique du geste dont elle retenait ingénument sa cruche, à quelque statuette de Tanagra, et quand je me penche sur la vallée d'où montent toujours les voix berceuses des sources, je ne puis m'empêcher de me sentir gagné par la mélancolie...

C. Heczi.

LES AMOURS D'UNE MYSTIQUE

Mme de Krudner et Alexandre Ier.

Il est des âmes tourmentées d'un incessant besoin d'aimer, plaçant haut leur idéal, si haut qu'elles parent ce qu'elles aiment d'attributs presque divins, promptes à s'éprendre et se déprenant avec la même facilité, pour peu qu'un incident fortuit ou une passion nouvelle les y invitent et les y incitent. Elles passent avec une facilité incompréhensible d'un amour à un autre amour, d'une amitié passionnée à une inexplicable indifférence, acharnées à la poursuite de cet idéal parfait qui les leurre et les fuit. Puis, un jour vient où, lassées de leurs courses vagabondes, et de leurs déboires, de leurs puissants coups d'ailes et de leurs défaillances soudaines, elles se détournent de la créature et vont déposer aux pieds du Créateur des trésors dont elles estiment que le monde est indigne, des adorations qui se sont trompées d'adresse.

Ainsi fit Julie de Nietinghoff, née à Riga en 1764, fille du gouverneur de cette ville et mariée, dès l'âge de quatorze ans, au baron de Krudner, ambassadeur de Russie à Vienne.

Rien, dans ses jeunes années ne prévoyait le rôle qu'elle devait jouer plus tard, ses aventures, et la haute influence qu'elle devait exercer sur l' « Ange blanc », comme elle baptisa Alexandre Ier, empereur de toutes les Russies, à l'heure où il était devenu l'un des arbitres du monde.

Nature vibrante et passionnée à l'excès, elle ne rêvait alors que succès mondains, fêtes et plaisirs, mais si tout chemin mène à Rome, il est nombre de routes qui aboutissent au mysticisme. Celle qu'elle suivit fut semée d'écueils; en fait de passions, Mme de Krudner n'était pas femme à se contenter d'une unique expérience et, avant d'apporter à Dieu un cœur assagi et complètement détaché des amours terrestres, il lui fallut se convaincre qu'un homme ne pouvait remplir le vide de ce cœur et que son ardente sensibilité poursuivait un insaisissable fantôme.

Pareille conviction ne s'acquiert pas sans nombre de mésaventures. A l'âge de dix-neuf ans, délaissée par son mari, elle s'éprend de l'académicien Suard. Le futur secrétaire de l'Académie française avait alors cinquante ans; il n'était pas beau, mais il avait infiniment d'esprit, d'instruction, de savoir-vivre. Un autre homme d'esprit du XVIIIe siècle, fort laid, beaucoup plus laid que ne l'était Suard, répondait un jour à de jeunes fats qui racontaient avec complaisance leurs bonnes fortunes et insinuaient qu'à son âge et avec sa figure il devait être malaisé de réussir auprès des femmes : « Donnez-moi seulement dix minutes d'avance sur le plus bel homme de France. » Il connaissait bien les femmes et savait le pouvoir qu'exercent sur elles la supériorité intellectuelle, les dons de l'esprit et du cœur. Il n'ignorait pas qu'elles sont moins sensibles au désir d'admirer qu'au plaisir d'être admirées et aimées.

M. Suard charma la belle délaissée. Elle s'éprit pour lui d'une violente passion. Préludant à ses ardeurs mystiques, elle s'agenouillait au pied des autels et adressait à Dieu cette étrange action de grâces : « Mon Dieu, qui m'avez donné ma sœur et mon amant, je vous aime et je vous adore ». — Le cœur

académique de Suard ne pouvait longtemps se maintenir à une température aussi élevée que celui de cette jeune femme de dix-neuf ans, qui commençait la vie à l'âge où lui sentait mûrir la sienne. Aussi Mme de Krudner se désole-t-elle de ce qu'elle appelle le calme, puis la froideur de son amant. M. Paul Lacroix, qui a retracé la vie de Mme de Krudner dans un volume plein d'intérêt, emprunte à Garat un bien curieux tableau du déclin de cet amour. M. Suard est las, fatigué; elle s'obstine à aimer et être aimée. « M. Suard, dit-il, lorsque son cœur était interrogé par celui de Mme de Krudner, ne savait que faire des aveux ou garder le silence, ce qui est un aveu encore. Ils mêlaient leurs larmes; ces larmes prolongeaient les peines qu'elles soulageaient un instant. Ils ne pouvaient ni se comprendre, ni se consoler, ni s'éloigner l'un de l'autre. La santé de M. Suard en était profondément altérée. »

Peut-être pour la remettre, à coup sûr pour en finir, il se maria. Mme de Krudner y consentit et fit bien. Encore un peu, ils allaient se haïr. A partir de ce jour, toute correspondance cessa entre eux.

Pour faire taire sans doute « la voix mystérieuse et impérieuse de son cœur », elle se jeta dans les plaisirs et dans la galanterie; elle entama et mena à terme nombre de liaisons qui ne firent que traverser sa vie. Inconstante et déçue, elle s'en lassait vite. Poursuivant sans relâche l'idéal rêvé, elle crut trop souvent le rencontrer; vérification faite, ce n'était pas lui, et elle demandait à une intrigue nouvelle la consolation des déboires des aventures précédentes. Tout cela entremêlé de rêveries politiques, d'accès de piété, d'élans mystiques, d'idéales aspirations qui attiraient et retenaient auprès d'elle des hommes tels que Bernardin de Saint-Pierre, Ducis et Bérenger, l'auteur de la *Morale en actions*.

Rapprochée de son mari, elle inspira une passion violente à un jeune homme attaché à l'ambassade de M. de Krudner en qualité de secrétaire. Éconduit par elle, il se suicida. Pour se consoler de ce drame dont elle est la cause, elle voyage, s'arrête à Lyon et y compose un roman, en partie son histoire : *Valérie*, qui devait avoir plus tard, pour la France, une influence que nul ne prévoyait alors. En 1801, elle revint à Paris. Mme de Krudner avait alors trente-trois ans. « Elle était, écrit Sainte-Beuve, assez jeune d'apparence et belle toujours, délicieuse de grâce, petite, blanche, blonde, de ces cheveux d'un blond cendré qui ne sont qu'à Valérie, avec des yeux d'un bleu sombre, une voix tendre, un parler plein de douceur et de chant, comme c'est le charme des femmes livoniennes; une valse enivrante, une danse admirée. » Il est vraisemblable aussi, bien que Sainte-Beuve n'en dise rien, que ces yeux d'un bleu sombre excellaient, selon le mot de Cherbuliez, à promettre, dans des regards mystiques, des plaisirs qui ne l'étaient pas du tout.

Sainte-Beuve se tait aussi sur la passion qu'inspira alors à Mme de Krudner le chanteur Garat. M. Paul Lacroix la relate tout au long. « Partout, dit-il, où Garat se faisait entendre, Mme de Krudner se trouvait invariablement placée au premier rang, suivant des yeux tous les gestes de l'artiste, se pâmant d'aise, pleurant, sanglotant, s'évanouissant même de plaisir. Plus d'une fois, cédant à une sorte de vertige, en présence de trois ou quatre cents personnes, elle se précipitait dans les bras de cet Orphée ou tombait à ses pieds comme pour l'adorer. »

Organisation musicale, on le voit de reste, nature vibrante et tendre à l'excès, Mme de Krudner, en écoutant cette voix qui lui allait à l'âme, croyait sans doute entendre l'harmonie céleste des chœurs divins; malheureusement pour elle, elle ne bornait pas là ses aspirations. La femme jalouse l'emportait sur la mystique ravie. Garat, ainsi qu'Elleviou, était le favori des dames. Fier de ses innombrables bonnes fortunes, il les étalait avec jactance. De là, des scènes inouïes. Sans nul souci des témoins, Mme de Krudner accablait son infidèle amant des reproches les plus durs, des plaintes les plus tendres. Elle lui écrivait des lettres éplorées et d'une interminable longueur. Garat eut un jour l'imprudence de lui retourner une de ses missives larmoyantes qu'il n'avait pas même lue jusqu'au bout, avec le billet suivant : « Tout cela ferait très bien dans un roman; mais, dans la réalité, c'est beaucoup trop long et beaucoup trop romanesque. Ne m'envoyez donc plus vos manuscrits; faites-les imprimer et j'en accepterai volontiers la dédicace. »

Une fois de plus, elle s'était trompée; le dieu se dérobait; un homme, et un homme infatué de lui-même, restait seul; n'importe, elle l'adorait quand même et serait morte de chagrin si un incident grotesque n'avait clos brusquement cet épisode de sa vie. Un jour, elle vit, à la devanture d'une boutique, une caricature de Garat, célèbre alors, non moins par son talent que par la recherche excessive de sa toilette. Le « roi des *Incroyables* » était représenté affublé d'un habit carré, la tête à moitié ensevelie dans une énorme cravate et les cheveux taillés en oreilles de chien. Le ridicule tue. A cette vue, la sentimentale héroïne recouvra la raison et, de sa meilleure plume, écrivit à Garat, qui n'y comprit jamais rien, le billet suivant : « Ce n'est pas vous que j'aimais, c'est un fantôme que j'avais créé moi-même et qui n'était *même pas fait à votre image*. » Elle avait probablement la caricature sous les yeux. — « Ce fantôme avait un cœur que vous n'eûtes jamais et dont vous seriez sans doute embarrassé. L'illusion s'est évanouie. Je vous vois tel que vous êtes et je suis for

cée de reconnaître que je ne vous ai jamais aimé. »

Il est difficile de s'en tirer avec plus de désinvolture et d'enterrer plus lestement un passé gênant. Bien décidée cette fois à dire pour toujours adieu aux faiblesses du cœur et aux entraînements de la passion, Mme de Krudner résolut de se détacher de la créature pour s'élever vers le Créateur sur les ailes de l'amour mystique, et de consacrer le reste de sa vie à expier ses erreurs de jeunesse. Elle quitta Paris.

Cette ville lui était devenue odieuse. Blessée dans sa dignité de femme, elle y avait subi, comme auteur, un affront auquel sa passion insensée pour Garat la rendit d'abord peu sensible, mais qui lui devint amer quand elle eut le cœur vide. *Valérie*, son roman, avait déplu à Napoléon. Elle tenta de le ramener à une appréciation plus favorable, et lui adressa un exemplaire richement relié que Barbier, bibliothécaire du Conseil d'État, déposa sur la table de travail : Napoléon l'ouvrit, reconnut *Valérie*. « Monsieur, dit-il d'un ton rude à Barbier, il paraît que la baronne de Staël a trouvé son sosie ; après *Delphine*, *Valérie*. L'une vaut l'autre ; même pathos, même bavardage. Les femmes se pâmeront d'aise à lire ces extravagances sentimentales. Conseillez de ma part à cette folle de Mme de Krudner d'écrire dorénavant ses ouvrages en russe ou bien en allemand, afin que nous soyons délivrés de cette insupportable littérature. »

Barbier se garda bien de faire le message, mais il en parla à M. Daru et Mmes de Staël et de Krudner ne tardèrent pas à savoir, indirectement, le peu de cas que le maître faisait de leurs écrits ; Mme de Krudner ne se tint pourtant pas pour battue. Une troisième édition, corrigée et augmentée de son livre paraissait à Hambourg ; elle en fit tenir un exemplaire à Napoléon, toujours par l'intermédiaire du fidèle Barbier. Napoléon, cette fois, jeta les deux volumes au feu. « Monsieur, dit-il à Barbier, vous avez trop d'indulgence pour le papier imprimé. Dorénavant je brûlerai sans pitié tout ce qui ne vaudra pas la peine d'être lu. Les femmes qui écrivent devraient bien m'éviter cette peine en jetant au feu elles-mêmes leurs ouvrages, avec leurs vieilles lettres d'amour. »

L'Empereur devait payer cher cette boutade. Mme de Krudner, quelques années plus tard, amie et confidente du tsar, n'oublia pas l'outrage fait à l'auteur de *Valérie*. Dès 1812, elle proteste hautement contre le fléau vivant de l'Europe, contre le « nouvel Attila ». Elle appelle Alexandre Ier l'*Ange blanc* par opposition à l'*Ange noir*, c'est ainsi qu'elle désigne Napoléon. Elle prophétise, et le tsar la consulte et la croit. Elle lui fait savoir, au nom de Dieu, qu'il a mission de réédifier ce que Napoléon a détruit. Elle l'invite à marcher sur Paris, elle jette les bases de la Sainte-Alliance. C'est elle enfin qui, pesant de tout le poids de son influence sur les indécisions d'Alexandre, fait échouer les négociations de Fontainebleau et décider le rappel des Bourbons.

Elle est toute-puissante sur l'esprit du tsar. L'armée russe défile devant elle comme devant une souveraine ; elle peut tout, dirige tout, puis, brusquement, son empire croule. Alexandre s'éloigne d'elle, laisse ses lettres sans réponse, refuse de la voir. Vainement elle va l'attendre à Bâle ; ils s'étaient donné rendez-vous au milieu des Alpes pour élaborer « loin des hommes et sous le regard de Dieu », la grande réforme religieuse dont ils avaient déjà ébauché le plan et jeté les bases. L'Empereur ne vient pas. Il rentre en Russie et lui interdit de paraître à Saint-Pétersbourg. Écartée de l'Allemagne, exilée de la Suisse, elle se réfugie à Karassow, en Crimée.

Que s'était-il passé ? On ne le sait. En 1824, Mme de Krudner mourait à Karassow. Elle donnait l'ordre qu'on l'enterrât avec un riche bracelet, don de l'empereur Alexandre, auquel était attaché un médaillon représentant un œil ouvert, l'œil gauche du Tsar qui l'avait fait peindre d'après nature, suivant un vieil usage russe qui veut que la pensée d'une personne absente demeure attachée à la représentation de son regard. En 1825, Alexandre partait pour la Crimée. Il voulut voir la tombe de Mme de Krudner et interroger la princesse Anna Galitzine qui avait recueilli ses dernières paroles à son lit de mort. Il se rendit seul, de Taganrog, auprès de la princesse. Seul, il entreprit son mystérieux pèlerinage ; seul, il alla prier sur cette tombe. Il en revint malade, s'alita et mourut le 1er décembre 1825 en murmurant le nom de Mme de Krudner.

C. de Varigny.

VARIÉTÉS

L'honneste femme.

Du pont Saint-Michel au pont Royal ; d'un côté une rangée de platanes, de l'autre la frondaison épaisse des peupliers abritant les boîtes pleines de bouquins... voyage délicieux pour qui aime flâner, rêvasser, fureter, glaner çà et là, respirer la poussière des livres, et n'a pas les moyens ou l'envie de quitter le pavé de bois parisien. Lors de la dernière pérégrination que j'ai entreprise, je me laissai tenter par la couverture dépenaillée et les pages jaunies d'un volume imprimé chez Jean Jost, rue Saint-Jacques, *au Saint-Esprit* en M. DC. XXXII. Avant de lui accorder dans ma bibliothèque quelques années de repos sans doute bien gagné, si nous examinions ensemble ce vénérable volume ?

Titre : L'HONNESTE FEMME, en longues capitales; au-dessous d'une écriture du temps ces mots : PAR LE PÈRE DU BOSC, CORDELIER (1).

Le style onctueux, fleuri, plein de réminiscences des écrivains classiques, et ce mélange enfin de sacré et de mondain a bien un parfum ecclésiastique, monacal reconnaissable entre tous :

Comme la dévotion est inséparable de l'amour, elle emprunte quelquefois ses transports, sans faire garder de mesure aux serviteurs de Dieu, non plus qu'aux Profanes, qui honorent leurs maîtresses jusque dans des cheveux et dans des chiffres. L'Amour divin témoigne bien plus de ferveur dans ses effets que le mondain : et un grand Auteur a bonne grâce de dire que si le Cupidon des poëtes a deux ailes, nos Séraphins en ont six.

Mais, en somme, le caractère de l'auteur importe peu; c'est aux idées que je veux vous conduire, à ces idées qui me permettent de nommer le Père Du Bosc un féministe avant le féminisme. Féministe ! Sans doute, le brave homme eût eu le mot en horreur et la chose en abomination si l'un et l'autre avaient existé de son temps. Pour ne rien exagérer, disons simplement qu'il aime le beau sexe honnête, et que dans ce petit livre il plaide sa cause avec une certaine éloquence et parfois une grande hardiesse.

Montaigne, à la fin du siècle précédent, a doucement philosophé à propos des femmes savantes, et Molière sur le même sujet va bientôt exercer sa mordante verve :

Si les bien-nées me croient, elles se contenteront de faire valoir leurs propres et naturelles richesses. Quand je les vois attachées à la rhétorique, à la judiciaire, à la logique et semblables drogueries si vaines et inutiles à leur besoin, j'entre en crainte que les hommes qui le leur conseillent le fassent pour avoir loi de les régenter sous ce titre.

Que les femmes soient belles et gracieuses, conclut le sceptique épicurien, voilà « qui leur permettra de commander à baguette et régenter les régents de l'école ».

Les propos du bonhomme Chrysale sont corrigés dans une certaine mesure par la théorie « juste milieu » de Clitandre-Molière, le sage de la pièce, l'homme de bon sens dont Chrysale est la parodie :

Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse.

. . . .
Je consens qu'une femme ait des clartés de tout
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante afin d'être savante.

Entre ces deux génies se place notre inconnu qui, sans prétendre même au titre d'homme de talent, a peut-être à nous dire, au sujet si controversé de l'instruction des femmes, quelque chose qui vaut la peine d'être écouté. J'insiste sur la date 1632, pour faire remarquer qu'à cette époque Molière avait dix ans et que par conséquent l'opiniâtre Arnolphe ne s'était pas encore écrié :

... J'aimerais mieux une sotte fort laide,
Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit ;

ce qui lui attirait la verte riposte de Chrysale :

Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
Puisse jamais savoir ce que c'est qu'être honnête?

Maintenant la parole est au père Du Bosc.

Une femme sans *esprit*, lorsqu'elle est belle, est plutôt un objet de pitié que d'ennui, et quand elle est laide, c'est un monstre effroyable qui fait horreur à tout le monde...

Celles qui n'ont pas assez de *jugement* pour connaître le vice, n'en ont pas davantage pour faire choix de la vertu, ou pour savoir préférer selon les occasions la vérité à l'apparence...

Le secours des lettres fortifie cette bonne inclination, et ceux qui se persuadent que la lecture des livres est une école pour apprendre à faire le mal avec adresse auraient meilleure grâce de croire que les dames y trouvent plus d'armes pour se défendre que pour se blesser, et plus de moyens de vaincre que d'être vaincues.

Il est impossible, sans se mettre à la gêne de demeurer longtemps avec celles qui ne vous peuvent entretenir que du nombre de leurs moutons si elles sont de la campagne ou si elles sont de la ville qui ne parlent que de collets et de jupes à la mode. Je ne puis m'empêcher de rire quand je pense à l'erreur de François, duc de Bretagne, qui témoigna une passion extrême pour Isabelle, fille d'Ecosse, quand il apprit qu'elle n'avait jamais étudié, croyant qu'une femme est assez savante quand elle peut mettre différence entre la chemise et le pourpoint de son mari.

Et ne croyez pas que notre auteur se tienne sur le terrain des généralités, comme Clitandre qui permet à la femme « d'avoir des clartés de tout » et encore, à condition de mettre soigneusement ces « clartés » sous le boisseau. Il ne craint pas de préciser et veut que l'esprit, le jugement, les belles-lettres, voire même les sciences, permettent aux femmes « de paraître dans les conversations » et de trouver du bonheur dans la solitude « quand elles s'entretiennent toutes seules ».

Il ne faut donc pas s'imaginer qu'en parlant de cette femme accomplie de qui nous traçons l'image (l'honneste femme) nous entendions de peindre une mère de famille qui sait bien commander à ses servantes et qui a le soin

(1) Une quatrième édition de 1658 a pour titre l'*Honneste femme*, divisée en trois parties, revue, corrigée et augmentée en cette quatrième édition par le R. P. Du Bosc, religieux cordelier, conseiller et prédicateur ordinaire du Roy à Paris, chez Henry le Gras et Michel Bobin, au troisième pillier de la grande salle. (V. *Voyages littéraires sur les quais de Paris*, par A. Fontaine de Resbecq.)

de peigner ses enfants. La musique, l'histoire, les instruments, la philosophie, et d'autres pareils exercices sont plus convenables à notre dessein que ceux d'une bonne ménagère... Véritablement je n'approuve pas celles qui s'étudient trop à passer pour suffisantes, mais hors cet abus, il faut avouer que les dames qui ont quelque science ou quelque lecture, donnent beaucoup d'agrément dans la conversation.

Nous voilà, n'est-ce pas, assez loin de Montaigne : non seulement la femme *peut* être savante, mais elle *doit* l'être. Notre digne cordelier irait-il plus loin encore, et, devançant décidément son époque de deux grands siècles, revendiquerait-il pour son honneste femme l'exercice des droits civils et politiques ? Il ne s'explique pas formellement à ce sujet, mais l'exemple historique auquel il se réfère permet de croire que la chose ne le scandaliserait nullement. Dussé-je fournir un argument aux féministes qui congressent en ce moment, je ne puis, loyalement, omettre ce passage.

Quelle science si malaisée ou si divine peut-on s'imaginer où les femmes n'aient excellé pour le moins autant que les hommes? Nos anciens Gaulois divisaient avec elles la gloire de la paix et de la guerre ne se réservant que les armes et leur laissant l'établissement des lois et la conservation des républiques. Cela ne se devait pas faire par des ignorantes et l'on peut juger en quelle estime nos ancêtres les ont tenues, puisqu'ils ont donné aux hommes pour partage *seulement les exercices du corps* et aux femmes ceux de l'*esprit de la conduite*.

Là-dessus le hardi champion part en guerre contre ceux qui accumulent contre les dames les accusations les plus fausses, les préjugés les plus absurdes et jusqu'aux calomnies les plus noires. Il proclame

... sans vouloir les flatter et sans prétendre par cet artifice l'honneur de leurs bonnes grâces, qu'elles sont capables d'autant de vertus que les hommes, et que si elles en quittent quelquefois la part qu'elles y pourraient prétendre, c'est plutôt par modestie ou par considération que par impuissance.

Et il se met en devoir de le prouver. Pour ce qui regarde le sujet qu'il vient de traiter : les sciences, on a dit que les femmes n'y étaient point propres, eh bien

... il me semble que c'est mal juger de leur tempérament, lequel, selon les médecins, étant plus délicat que le nôtre, y est aussi mieux disposé.

Du reste, il convient volontiers que

... quoique les dames aient l'esprit fort excellent, elles ne laissent pas de l'avoir rempli de mauvaises choses et fort importunes dans l'entretien..

Mais à qui la faute ? à ceux qui leur interdisent l'étude ou les détournent ; aux pères, aux frères, aux maris, aux railleurs, aux galants, bref au sexe masculin presque tout entier.

... Les meilleures terres ne portent que des ronces et des épines quand on n'y sème rien, où néanmoins l'art et le labeur pourraient faire venir des lys et des impériales.

Si nous quittons le domaine de la science, qui après tout n'est que vanité, pour celui de la dévotion, qui nous rapproche de Dieu même et des saints mystères,

on ne me peut désavouer que les femmes ne soient plus fermes et plus véritables dans leur dévotion que les hommes. Puisque dans l'occasion où l'on devait témoigner plus d'affection à Dieu, l'on vit trois Marie sous la Croix où il n'y avait qu'un disciple.

Il est vrai qu'il y a l'affaire du Paradis terrestre que jamais homme d'église ne pardonna complètement à la femme ; la nôtre se contente de faire à l'occasion un rapprochement discret : Ève, le serpent, la pomme (c'était inévitable) et d'insinuer que

les superstitieuses font plus de scrupule d'un petit péché qui d'un grand, ressemblant en cela à notre première mère, qui fit plus de cérémonie et qui témoigna plus de crainte à toucher le fruit défendu qu'à le manger.

Mais l'auteur laisse bientôt ce sujet délicat, où il se sent mal à l'aise, pour celui des vertus, féminines et viriles, où son triomphe et celui de sa cause sont assurés. Il est des vertus presque exclusivement féminines ; il n'est aucune vertu dont la femme ne soit capable, telle est la thèse. Vertus exclusivement féminines ? interrogera un sceptique. Oui, Monsieur, je vous citerai entre autres la chasteté. Qu'en dites-vous? Le sceptique n'en dit rien du tout. Écoutons donc le Père Du Bosc :

Honneur à la chasteté ! Il faut bien qu'elle soit une qualité divine, puisque ses propres ennemis en font état. Apollon amoureux de Daphné ne la pouvant fléchir, ni par ses discours ni par sa poursuite, la changea en laurier duquel lui-même a voulu depuis porter des couronnes; et Jupiter ne l'eût pas sitôt vaincue qu'il la changea en vache.

Rappelant ensuite la fable de la jeune Europe, le bon père conclut sentencieusement :

Voilà ce qui en arrive quand on joue avec les bêtes.

Si les dieux, n'ont guère donné l'exemple de la chasteté, les hommes ne le donnent pas davantage.

Il ne faut pas de longs discours pour prouver que la chasteté n'appartient pas aux hommes ; eux-mêmes en quittent librement leur part, et croient qu'ils entreprendraient quelque chose sur la profession des femmes s'ils pratiquaient les préceptes qu'ils leur donnent, ou s'ils ne violaient les premiers de si belles maximes pour l'honneur et pour la chasteté.

La verge cinglante paraît trop anodine au vaillant et galant redresseur d'abus. Le voici qui saisit à pleins poings le gros bâton de frère Jean des Entommeurs.

N'est-ce pas une coutume bien digne de blâme de voir que des hommes prennent toute sorte de licence sans en donner la moindre? On dirait à voir leur tyrannie qu'on n'a institué le mariage que pour donner des geôliers aux femmes. Il y a en cela bien de l'ingratitude aussi bien que de l'injustice, de prétendre une fidélité qu'on ne veut pas rendre, quand on n'y est pas moins obligé.

Heureusement pour nous que

les femmes ont assez d'*esprit* et de *conscience* pour croire qu'il leur coûterait trop cher à se venger si elles perdaient leur vertu pour tirer satisfaction du vice de leurs maris.

L'*École des femmes* et *Francillon*, surtout *Francillon*, ne sont-elles pas en germe déjà dans cette virulente tirade? Ni Molière ni Dumas n'ont certes connu l'humble volume anonyme, mais au semeur obscur il appartient de répandre les idées dont le moissonneur de génie aura le profit et la gloire quand elles auront grandi et seront arrivées à maturité. La loi du monde est ainsi faite.

Le Père Du Bosc ne se livre pas à ces réflexions philosophiques et mélancoliques; il est tout occupé à parer les coups du sceptique, qu'il a cru un moment avoir bel et bien assommé, mais qui s'est lestement relevé et qui de la défensive a passé à l'offensive. Il y a des vertus féminines, je vous l'accorde, mais il en est de viriles, d'exclusivement viriles : le courage, par exemple. Je le nie, répond avec énergie notre polémiste:

Il semble aux hommes que le courage leur soit une qualité inséparable et par un privilège particulier essentiellement attachée à leur sexe, sans apporter pour cela d'autres fondements ni d'autres titres que leur seule présomption. Ceux qui connaissent le tempérament des femmes avoueront qu'elles ont une grande disposition au vrai courage, n'étant pas si froides qu'elles soient insensibles, ni si chaudes qu'elles soient téméraires.

Et d'abord de quel courage parlez-vous? est-ce du courage dans les souffrances physiques? consultez les médecins et ils vous diront qu'à cet égard l'homme le plus robuste n'est qu'une poule mouillée eu comparaison de la moindre femmelette. Est-ce du courage dans les afflictions morales, les confesseurs vous affirmeront que le cœur de la femme forte selon l'Évangile, contient des trésors de vaillance, de résignation, d'abnégation poussée jusqu'au sacrifice, de dévouement aux persécutés, d'attachement jusqu'à la mort aux causes désespérées. Non, direz-vous, il s'agit du courage militaire. — Bon, quoique cette position n'ait qu'une importance secondaire, je ne vous l'abandonnerai pas non plus :

Les histoires sont pleines de leurs actions généreuses pour la conservation de leur pays, pour l'amour de leurs maris et pour la religion de leurs ancêtres.

C'est Théoxène tuant tous ses enfants et se jetant dans les flots à la vue des soldats de Philippe « qui ne pouvaient s'empêcher de pleurer la perte et d'admirer la résolution de cette dame » ; c'est Iphigénie immolée sur l'autel de Diane pour obtenir une heureuse navigation à la flotte des alliés, Iphigénie « cette jeune beauté qui, au milieu des larmes publiques, mourut aussi doucement que [constamment et ne fit non plus de résistance aux sacrificateurs qu'une rose à celui qui la cueille » ; ce sont les « dames françaises » au siège de Beauvais lorsqu'elles repoussèrent Charles, duc de Bourgogne, qui assiégeait cette ville au temps de Louis XI et les « dames d'Aquilée » qui donnèrent leurs cheveux pour servir de corde aux arcs contre l'empereur Maximin. On n'en finirait pas si l'on voulait citer seulement les actions d'éclat accomplies par le sexe soi-disant faible. Toutefois, ajoute le bonhomme, — et c'est ici un des endroits où le sourire du fin matois apparaît sous le masque enthousiaste ou candide, — toutefois,

les dames doivent aussi prendre garde qu'elles ne soient plus hardies pour leurs passions que pour la vertu. C'est de quoi leurs ennemis les accusent, mais [quoi qu'il en soit je ne puis pas approuver celles qui ressemblent à Theria Corinthienne; elle avait si grand peur des mouches qu'elle ne souffrait jamais de lumière dans sa chambre de peur de les voir et néanmoins elle eut assez de résolution pour tuer son mari. C'est bien abuser de la crainte aussi bien que de la hardiesse, d'avoir peur des mouches et de commettre des meurtres avec tant d'assurance.

Entamerons-nous le chapitre « de la prudence et de la discrétion » ? celui de la « générosité » ? celui « de la constance et de la fidélité » ? Cela nous mènerait un peu loin, et il suffira de dire que partout la dialectique de l'auteur est triomphante, que les preuves produites sont accablantes, enfin que la conclusion s'impose à tous les esprits non prévenus : « l'honneste femme » est égale, sinon supérieure, à « l'honneste homme », le parfait *gentleman* de ce siècle où l'on parlait encore le français.

Tout dans cet ouvrage du R. P. cordelier pourrait être écrit par une femme, tout, sauf un chapitre très mince, qui a grande envie de se faufiler inaperçu entre les autres et qui s'intitule timidement : « de la curiosité et de la *médisance* », ce dernier mot en caractères minuscules. L'auteur étudie soigneuse-

ment le défaut et le vice, il distingue divers degrés dans l'un et dans l'autre :

L'esprit des curieuses ressemble aux tonneaux des Danaïdes qui se vidaient au même temps qu'on les pensait remplir; ce qui entre par les oreilles sort bientôt par la bouche, parce que l'indiscrétion qui ne préside pas moins à écouter qu'à parler, ne refuse non plus la porte aux mensonges pour la sortie que pour l'entrée... Les vertueuses excusent les fautes au lieu de les publier, les vicieuses sont toujours impitoyables envers leurs pareilles afin de témoigner par leur haine que ce crime leur est inconnu... La curiosité pour les niaiseries ou pour les mauvaises choses est une marque de la liberté d'une conscience et du défaut d'un esprit. Celles qui s'amusent à ces petites histoires du quartier et qui s'en servent pour l'entretien des compagnies, veulent orner leur esprit comme les Chinois parent leurs cabinets de vieilles pièces étrangères et de méchantes clinquailles.

Je conseillerais à celles de cette humeur-là, pour donner tout leur temps aux choses inutiles ou mauvaises, de se faire enseigner l'anatomie des mouches ou l'art de compter les atomes de l'air, et pour maltraiter leur corps comme leur esprit, de ne vivre que d'escrevisses, où l'on trouve plus de quoy s'occuper que de quoy se nourrir.

Tout cela est fort bien. Mais où trouverons-nous le mot catégorique qui repousse l'accusation, comme toujours lorsqu'il s'agit de défauts attribués à un sexe plutôt qu'à l'autre ? Ce mot, nous ne le trouvons nulle part. Or, suivez-moi bien, je vous prie ; s'il n'est pas bien certain que l'homme soit moins médisant que la femme et que la femme soit plus curieuse que l'homme, il est du moins incontestable que la femme surtout tient à se défendre de tomber fréquemment dans ces péchés véniels. Donc, écrite par une femme, la plaidoirie *pro domo sua* aurait été ici plus énergique que partout ailleurs...

Ce n'est pas à dire cependant que l'auteur soit un faux frère et qu'il abandonne la cause au moment où elle aurait le plus besoin de son éloquence : pour racheter ce qu'on pourrait appeler un moment de faiblesse il a de beaux accents quand il célèbre la bonté et la beauté souveraine de la femme.

On accuse les belles d'être méprisantes, mais après y avoir bien pensé, on reconnaîtra que leur dédain vient plutôt de la bonté de leur conscience que de leur vanité parce qu'elles ne sauraient souffrir les idolâtres poursuites et les louanges excessives dont les artificieux se servent pour les surprendre... D'autres diront que, ne pouvant faire le bonheur de tous, elles ne veulent faire le bonheur d'aucun.

Ce qu'on pourrait lui reprocher, c'est, ainsi que je l'ai fait remarquer déjà, un grain de malice qui tombe parfois comme une mouche importune dans le lait pur de la louange et des compliments flatteurs. Ainsi dans ce même chapitre de la beauté et de l'amour ne dit-il pas, à quelques pages plus loin :

Les beautés feintes tombent honteusement à la vue de tout le monde, presque de la même façon que ces fausses étoiles, lesquelles, après avoir abusé nos yeux quelque temps, nous montrent par leur chute que ce que nous prenions pour des astres n'était qu'un peu d'eau, ou une vapeur en forme de gelée... Il ne faut pas néanmoins entièrement défendre l'ornement et l'étude pour les visages, puisqu'aussi bien de temps en temps on blanchit les murailles et que tous les matins on noircit ses souliers...

Vous voyez toutefois que le petit grain n'est pas bien caustique non plus qu'à l'endroit où il est question de l'accord de l'adjectif avec deux noms de genres différents. Le masculin l'emporte nécessairement sur le féminin ; après tout ce qu'il vient de dire sur le mérite du sexe qui comporte ce qualificatif, une pareille loi ne paraîtra-t-elle pas bien injuste, bien barbare ?

Je voudrais que dans chaque cas on examinât soigneusement lequel est du nom masculin ou du féminin est plus considérable par sa valeur propre ou, à défaut, par son étendue.

Décidément un peu pince-sans-rire, notre féministe avant le féminisme ! La note placée à la fin de l'errata mérite aussi d'être rapportée :

Je continuerais plus avant à remarquer les fautes de l'impression, si le nombre n'en était trop grand et si d'ailleurs je n'espérais que la quantité de bonnes choses obligera les bons esprits à passer légèrement sur ce qui est de si peu d'importance. L'imprimeur aussi a cru que mon honneste femme ne serait pas du temps si elle était sans mouche, mais je crains qu'il n'y en ait tant mis, qu'au lieu de lui avoir du lustre il ne lui en ait ôté.

C'est égal, en un temps où les dames ne trouvaient pas de défenseurs plus chauds que Montaigne le réservé et Molière l'ironique, le petit volume sorti des presses de Jean Jost, au Saint-Esprit, aurait bien pu prétendre aux honneurs d'une reliure en veau, d'un dos gaufré et d'une tranche dorée, si la reconnaissance était de ce monde.

G. ART.

AU PAYS DES CIGALES

Notes rapides.

Du soleil, de la poussière, des cris, des discours, des toasts, des inaugurations, des vins d'honneur, des fanfares, des déjeuners, des dîners, des banquets, des enthousiasmes, des serrements de main, de petits hommes avec de grands gestes, des drapeaux claquant au vent, des routes blanches, des platanes

verts, des ciels bleus, des collines violettes, un large fleuve jaune, et, au milieu de tout cela, comme motif principal, le vaste amphithéâtre d'Orange avec ses douze mille spectateurs, sa scène blanchie par l'électricité et dominée par la gigantesque et admirable muraille que l'on sait, — tout cela, au retour, me tourbillonne dans la tête, me danse devant les yeux, me bourdonne dans les oreilles.

Et j'éprouve, en jetant sur le papier ces quelques notes rapides, comme un apaisement mental, une véritable joie de faire le tri de ces impressions fugitives ou violentes, de mettre un peu d'ordre dans mon cerveau.

*

31 juillet. — Gare de Lyon. Animation extraordinaire. Songez donc ! départ des cigaliers et félibres, départ du Président, lendemain de distributions de prix... Triple exode. Sans compter que c'est un samedi et que les trains de banlieue sont bondés.

J'observe, tout en dînant au buffet, que « l'éducation du chemin de fer » s'est bien faite chez nous depuis quelques années. Le *Tracassin* du départ n'existe plus guère. On ne voit que rarement des familles éplorées, chargées d'invraisemblables paquets, courir d'un bout à l'autre de la gare sonore, tantôt se bousculant, tantôt se cherchant, se disputant toujours. Cela s'est assagi, calmé. On prend son temps, on va où il faut, quand il faut. Le chemin de fer est définitivement entré dans nos mœurs, pourrait affirmer Joseph Prudhomme. Place à l'automobilisme maintenant, car l'humanité ne se repose jamais.

Le hasard heureux me donne deux aimables compagnons de wagon, deux peintres très connus, dont l'un, cigalier de Toulouse, portraitiste récent d'un prince regretté et d'une personnalité parisienne à barbe d'argent, a su attacher un joli brin de plume à son magistral pinceau. Il veut bien nous donner la primeur des deux charmants discours qu'il prononcera au cours du voyage. Et nous nous endormons littérairement.

* *

1er août. — Arrivée à Valence vers six heures du matin. A Valence, le Midi commence, proclame le dicton. En effet, il fait déjà très chaud.

« Comme nous ne nous connaissons ni l'un ni l'autre, pour ne pas nous manquer, je vous attendrai à l'arrivée du train, devant la statue de Bancel, un journal à la main ». Voilà ce que m'écrivait, deux ou trois jours auparavant, M. Victor Colomb, le très aimable Valentinois qui m'a offert une si gracieuse hospitalité. Donc, au saut du train, je me suis dirigé vers la statue de Bancel... Un monsieur... Un journal à la main de ce monsieur... Pas de doute possible, c'est mon hôte. Et l'on se serre la main, et, côte à côte, on se dirige vers la rue du Jeu-de-Paume. La ville est déjà en l'air, malgré l'heure matinale ; les drapeaux s'agitent gaiement aux fenêtres ; nous croisons un peloton de hussards précédé d'une fanfare éclatante.

A peine entré chez M. Victor Colomb, je m'aperçois que je suis chez un lettré, un bibliophile passionné. Il veut bien me montrer des éditions rares, de précieux autographes. Les poètes surtout sont en honneur chez mon hôte. Comment ne pas nous entendre ? Nous causons, nous causons, l'heure passe, et pour un peu, nous oublierions que dans l'après-midi nous devons assister à l'inauguration de deux statues. Oui, deux, dès le premier jour du voyage : celle d'Émile Augier et celle de Bancel, la littérature et la politique !

M. Félix Faure, arrivé le matin, est naturellement obligé d'assister aux deux inaugurations. Ma modeste personnalité est plus indépendante. Entre Augier et Bancel, je n'hésite pas, et c'est par un soleil tapant que je me dirige vers la place de la République, où se dresse fièrement — et très haut — la statue de l'auteur des *Fourchambault*.

Gustave Droz a écrit jadis un charmant volume : *Autour d'une source*. A propos de ce monument d'Augier, on en pourrait écrire un autre : *Autour d'une statue*. Mais n'entrons point dans le détail de ces petites discussions locales qui ont passionné Valence et divisé la place en deux camps ennemis. Augier a sa statue. Sa grande et noble personnalité a reçu l'honneur qui lui était dû. Le reste importe peu.

Autour du monument, la foule s'est amassée. Aux fenêtres des maisons, les têtes se penchent, curieuses. Avant même qu'il y ait quelque chose à voir, des protestations s'élèvent contre les ombrelles des dames. Tradition populaire en pareilles cérémonies. Le Président arrive enfin, toujours vaillant, toujours souriant. A peine a-t-il pris place sous la tente, que les discours commencent, nombreux. Ceux de Jules Claretie et de Benjamin Constant paraissent réunir tous les suffrages. Contre la tente présidentielle, Mme la duchesse d'Uzès, très simplement et discrètement habillée, écoute les orateurs. En arrivant, elle a, d'un coup de fusain, apposé sa signature sur le socle de la statue, son œuvre. La cérémonie terminée, le Président se lève et s'incline devant elle, en la complimentant. Et à ce moment, — me suis-je trompé ? — il m'a semblé que du haut de sa statue, le visage d'Augier — auteur comique, prompt à saisir les étrangetés des rencontres humaines — souriait discrètement.

Le soir, représentation au théâtre. *Ode à Valence*, d'un style peut-être un peu sévère, mais d'une très savante exécution, de M. Vincent d'Indy. Puis représentation de l'*Aventurière* par la troupe du Théâtre-

Français. Ensemble excellent. Après le couronnement du buste d'Augier, le Président s'éclipse. Est-ce pour aller voir le feu d'artifice que l'on tire sur la place Championnet? Est-ce tout simplement pour aller prendre un repos bien gagné? La journée de demain devant être rude, malgré la force de résistance de M. Félix Faure, cette dernière supposition m'a paru la plus vraisemblable.

*
* *

Lundi 2 août. — La descente du Rhône! Je l'avais faite voilà trois ans, et j'en avais gardé le plus ravissant souvenir. On s'était alors embarqué à Lyon, et ç'avait été jusqu'à Avignon un enchantement perpétuel. Temps splendide, bateau unique où l'on s'entassait quelque peu, mais si joyeusement; déjeuner à Tournon sous les ombrages, arrivée à Orange par un prestigieux coucher de soleil.

Quatre bateaux cette fois : celui de la Présidence, celui de la presse, celui du comité de la statue d'Émile Augier, celui des félibres et cigaliers. Plus de monde, sans doute, mais divisé. Je suis du dernier bateau, celui du félibrige, et nous ne récoltons, sur les bords du fleuve, que des ovations maigres et clairsemées, déjà fatiguées en l'honneur de ceux qui nous précèdent. Le président de la République fait évidemment tort, cette année, à la gloire félibréenne.

Escale à Bourg-Saint-Andéol. Réception municipale, vin d'honneur à la mairie, visite à la fontaine de Tourne, félibrée à l'autel de Mythra, allocution de M. Pierre Laffitte, du Collège de France... Voilà ce que disait le programme. J'ai vu seulement, pour ma part, une foule compacte, grouillante, sous un soleil d'orage, et, pour tout discours, je n'ai entendu que cette exclamation échappée à une vigoureuse Provençale, en extase devant cette poussée humaine : « Boun Dious! il y a de l'homme ici »!

Déjeuner tardif à bord. Paul Mariéton, chancelier du félibrige, Mariéton l'infatigable, Mariéton l'universel, Mariéton l'organisateur des triomphes félibréens, se multiplie, et grâce à lui, grâce à son zèle toujours en éveil, des tables se dressent sur le pont, les victuailles arrivent, les bouchons de champagne sautent... Vive Mariéton!

Mais le pouvoir de Mariéton a des bornes. S'il s'impose aux humains, il s'arrête devant les éléments. L'orage menaçant éclate, le tonnerre gronde, la pluie ruisselle, et c'est assez piteusement que se fait notre entrée en Avignon et que nous arrivons à l'hôtel d'Europe, cette maison excellente où le voyageur a l'illusion douce de se croire *at home*, tant il y est bien traité.

Le soir, représentation des *Érynnies* au théâtre d'Orange. Que de craintes ne devait-on pas concevoir par ce temps troublé! Les dieux ont été avec nous. Ils n'ont pas voulu que tant de braves gens, venus de si loin, se morfondissent sous la pluie en entendant l'œuvre magistrale de Leconte de Lisle. Le ciel s'est rasséréné, et, si ce n'est pas une de ces belles soirées de Provence chantées par les poètes, si les étoiles ne brillent que timidement au ciel, du moins la température est-elle assez clémente et le vent assez faible pour que nous puissions jouir pleinement du spectacle offert.

Pas de description du théâtre d'Orange, n'est-ce pas? On commence à en être rassasié. Mais laissez-moi vous dire que j'ai été quelque peu étonné des restrictions faites sur le succès des *Érynnies*. Il me semble, au contraire, qu'il s'est affirmé éclatant, dès le début de la pièce, et n'a cessé de grandir jusqu'à la fin. Pour ma part, j'ai été profondément impressionné. La tragédie de Leconte de Lisle m'a semblé tout à fait à sa place en ce cadre antique. Et quelle merveilleuse interprétation! Les deux Mounet, M[lle] Dudlay, M[me] Lerou, pour ne citer que les principaux artistes, m'ont paru dignes des plus grands éloges. Et l'orchestre de Colonne exécutant l'admirable musique de Massenet! Un délice.

Pour les *Fêtes d'Apollon*, de Louis Gallet, j'ai constaté aussi des sévérités excessives. Étaient-elles de saison pour un à-propos ingénieux, somme toute, et dont quelques vers m'ont vigoureusement ou gracieusement chanté à l'oreille? Et n'était-ce rien de voir M[me] Worms-Barretta en charmante cigale, M[lles] Moreno en muse, Rachel Boyer en Gauloise, Lara en Arlésienne et M[lle] Bartet, enfin, en France, superbement costumée, une adorable France, qui nous faisait encore plus aimer notre pays?

Qu'on était fier d'être Français
Quand on regardait cette France!

Maintenant, peut-être suis-je trop « bon public ». Ma foi, tant mieux!

*
* *

Mardi 3 août. — Seconde représentation au théâtre d'Orange. Temps superbe et doux, cette fois. Une véritable nuit de Provence. Jouée voilà trois ans, *Antigone* a retrouvé son grand succès, plus grand encore peut-être. Que dire de Bartet, de Mounet-Sully, de tous les admirables artistes de la Comédie-Française, qui n'ait déjà été dit? Et comment les remercier de la grande sensation d'art qu'il nous ont donnée?

Au retour, discussion sur l'avenir du théâtre d'Orange. D'aucuns n'y croient guère. D'autres, et j'en suis, y croient fermement. Certes, il y a « encore à faire », comme on dit. Mais ce sont uniquement des questions matérielles à résoudre. Les bonnes volontés réunies y parviendront. Il serait désolant que ces belles représentations dussent cesser. Ne fût-ce que

par amour-propre national, nous aurons notre Bayreuth français !

***

Mercredi 4 août. — Avignon est la plus délicieuse ville qui soit. Le désir vous prend d'y vivre, et la certitude s'impose qu'on y vivrait heureux. La cité n'est ni trop grande ni trop petite ; les habitants en paraissent polis, doux, peu bruyants. Dans les rues — je parle des rues éloignées du centre — les passants sont rares, un silence délicieux règne, une ombre fraîche sommeille, les vieilles maisons, les aristocratiques hôtels ont des airs distingués et recueillis.

Les campagnes d'alentour ont été justement nommées le jardin de la Provence. C'est tout dire, n'est-ce pas? Quand une ville joint à cela ses anciennes murailles, son château des Papes, l'admirable vue de Villeneuve-lès-Avignon, l'île de la Barthelasse, et, aux environs, la Fontaine de Vaucluse, les Baux, que sais-je encore? elle peut se vanter d'être une jolie ville, et on a le devoir, quand on y passe, de lui faire une petite visite. A cela je n'ai point failli, si connue que me soit la vieille cité des Papes, ou je viens peut-être pour la dixième fois. Et cette promenade en ville m'a fait manquer la fête de Châteauneuf-des-Papes, où a eu lieu l'inauguration du bas-relief consacré à la mémoire du poète provençal Anselme Mathieu.

Avec sa verve et son esprit ordinaires, M. Francisque Sarcey a conté, dans le *Temps*, cette fête, accompagnée d'un déjeuner problématique et joyeux. Vous voilà donc plus et mieux documentés à cet égard que vous n'eussiez pu l'être par moi-même.

***

Jeudi 5 août. — La fête arlésienne promise par le programme du félibrige n'ayant pas lieu, je ne puis, si près de Marseille, résister au désir d'aller voir dans la banlieue de la cité phocéenne une petite maison qui m'est chère et que je n'ai jamais vue que pendant les mois d'hiver. En route donc, dès le matin, par le rapide, qui, entre parenthèses, arrive avec plus d'une heure de retard.

Voyagé avec un jeune officier de spahis, un enfant de Paris, qui va rejoindre au fort Mac-Mahon. Il a déjà fait trois ans là-bas, aux avant-postes, sous la tente, toujours en éveil. Un rude séjour. Des chaleurs torrides, de l'eau magnésienne, et la perspective toujours probable et prochaine d'être tué dans un combat de nuit, à tant de lieues du boulevard. Mais un an encore, et l'on reviendra capitaine avec la croix. Un jeune, celui-là, qui console un peu des autres *Jeunes,* si habilement photographiés par Henri Lavedan.

Me voici, vers midi, dans ma « bastide », entre Marseille et Aix. La maison, si remplie quelques mois auparavant, est close et vide. Le vent, qui s'est élevé, soulève en tourbillons la poussière de la route. Le ciel est gris et la pluie semble menacer. La pluie ! elle serait la bienvenue. Voilà cinq mois qu'il n'est tombé une goutte d'eau. « La grosse chécheresse »! comme disent les paysans de là-bas. Cette fois encore, on en sera pour une espérance vaine, et tout, arbres et plantes, continuera de roussir.

Somme toute, une impression triste. Il ne faut jamais voir, silencieuses et désertes, les maisons où l'on a vécu heureux, en compagnie d'êtres aimés.

***

Vendredi 6 août. — A neuf heures du matin, départ en voiture d'Avignon pour Saint-Rémi où se rendent félibres et cigaliers. Il fait déjà très chaud. Mais c'est la bonne, la sincère chaleur du Midi. Rien de cette chaleur orageuse et perfidement accablante de Paris. Pas de surprise. On a chaud, mais aucun malaise, aucune souffrance. Et l'ombre est si délicieuse !

L'hôtel de ville de Saint-Rémi — coquet petit bâtiment tout blanc — regorge de monde. Dans la grande salle, on prend le vin d'honneur. Quelques discours, naturellement. Mme Maujan, fille de Martel, l'ancien artiste de la Comédie-Française, petite-fille de Caristie Martel, dit superbement quelques vers. Puis tout le monde se groupe sur les marches de l'escalier; une draperie rouge tombe et voici qu'apparaît le médaillon d'Antonius Arena, œuvre très distinguée du sculpteur Demaille.

Connaissiez-vous beaucoup Antonius Arena? Moi, je n'avais sur ce poète macaronique, jadis magistrat à Saint-Rémi, que des notions assez vagues, je l'avoue à ma honte. M. Georges Niel, en un discours charmant, plein d'une fine grâce littéraire, nous donne une esquisse très délicate de cette originale figure. On l'applaudit vigoureusement et l'on va déjeuner chez Teston. Teston est le directeur de l'hôtel de Saint-Rémi. Déjeuner très gai, sous une tente, à l'abri des rayons du soleil. Au dessert, discours en provençal et en français. M. Maurice Faure, le député de la Drôme, félibre convaincu, nous dit magistralement avec une verve ardente, les beaux vers de Joseph Autran, *la Cigale.* Puis, en route pour les monuments antiques!

Sous le soleil, devant les Alpilles mouvementées, ils se dressent en pleine vigueur. Tous, félibres, cigaliers ou simples touristes, nous admirons ces deux merveilles de grâce et d'élégance, dont les années respectueuses n'ont pas altéré la beauté...

Et zou! zou! à Maillane maintenant, Maillane, le joli village provençal où naquit Mistral, où Mistral a passé sa vie et fleurit encore, toujours jeune en sa verte vieillesse. Dès l'entrée du village, nous

sommes accueillis par ce cri : « Vivent les poètes ! » poussé par les paysans assemblés. Cri rare aux temps où nous sommes et qui surprend autant qu'il charme.

En foule, nous pénétrons dans la maison de l'auteur de *Mireille*. Il est là, calme et digne, la figure souriante, nous attendant sur le seuil. On entre dans la maison fraîche, où, après quelques paroles échangées, pleines de cœur et d'émotion, de beaux fruits nous sont servis, avec du miel doré. Puis, dans le petit jardin, près du puits où coule une eau limpide, ce sont de nouveaux discours et de joyeuses libations. On entonne religieusement la *Coupo Santo*, le vigoureux cantique du Félibrige. L'heure presse, le soir vient, Avignon est loin encore. Il faut partir. Pas avant cependant que M. Jean Carrère, parlant au peuple de Maillane, ne nous ait donné l'impression du véritable orateur improvisateur, à la parole chaude et vibrante, aux hardies et éloquentes envolées.

Dernier adieu au grand poète provençal; départ définitif aux accents de la fanfare du pays, aux acclamations de tous ces braves gens qui, jusqu'au dernier moment, crient à pleine voix : « Vivent les poètes ! vivent les poètes ! »

* * *

Samedi 7 août. — Obligé de revenir à Paris, je ne puis aller jusqu'à Sisteron pour l'inauguration du monument de Paul Arène. Mon regret en est très vif. La statue du sculpteur Injalbert est, m'a-t-on dit, une œuvre d'art superbe. Elle sera digne de l'exquis auteur de *Jean des Figues*. Elle consacrera la mémoire du lettré délicat, du Provençal amoureux de la Provence qui trouva, pour la chanter, des accents si justes et si émus; du poète pénétrant qui naquit — comme il nous l'a dit — un matin que les cigales chantaient et que les figues faisaient la perle — et qui mourut là-bas, sur la côte d'azur, devant cette mer bleue qu'il aimait tant !

JACQUES NORMAND.

LIVRES NOUVEAUX

Deux anthologies d'Émile Zola [1].

Voici que l'heure des anthologies a sonné pour M. Zola. Et les anthologies sont les bouquets d'immortelles que l'on cueille sur les tombeaux des grands morts littéraires, ou que l'on prépare pour leurs funérailles, s'ils se survivent. Encore que nous lui souhaitions de longtemps se survivre, et de nous donner, après son *Paris*, d'autres chefs-d'œuvre, M. Émile Zola est mort littérairement avec le naturalisme. La sève qui gonflait son génie ne se renouvellera pas. Elle s'épuisera encore en de puissants fruits peut-être, mais leur saveur et leur aspect n'auront rien de nouveau, rien de fécond pour nous. C'est quand un écrivain ne se renouvelle plus qu'il est réclamé par des embaumeurs anthologiques. Victor Hugo en était là vers 1866; M. Émile Zola y est arrivé en 1896. Coup sur coup, deux « Morceaux choisis » de ses œuvres ont paru, de novembre 1896 à février 1897.

Mais, comme il convenait à un artiste qui a si fort aimé « la chaleur du carnage et ses âcres parfums », ces anthologies gardent encore je ne sais quelle odeur caractéristique de bataille et de violence par quoi se signale l'auteur des *Rougon-Macquart* et des *Trois Villes*. Ni l'une, qui est une satire grossière et perfide, ni l'autre, qui est une apologie lourde et quelque peu naïve, n'ont été composées avec cette justice de critique et cette justesse de goût sans lesquelles il n'y a pas de bon faiseur de florilèges. Bien que les *Morceaux choisis d'Émile Zola* donnent dans leur ensemble une impression assez forte et assez exacte, ils sont précédés d'un fronton si pesant et encadrés de moulures si ternes, que l'on ne peut considérer cette anthologie, du moins sous sa forme actuelle, comme définitive. Mais, en attendant le recueil qui assurera aux belles pages de M. Zola leur immortalité classique, les deux ouvrages dont nous nous occupons ici par leur dissemblance même et leur insuffisance, nous permettent déjà d'examiner, de résoudre peut-être ce problème tant discuté et si obscurci par les passions littéraires : Émile Zola peut-il devenir un auteur d'anthologie ? Et si oui vraiment, l'ensemble de son effort intellectuel y perd-il ou y gagne-t-il ?

* * *

Si l'on voulait savoir quels fragments des œuvres de M. Émile Zola ne devront jamais, à aucun titre, figurer dans une anthologie, il n'y aurait qu'à prendre tous ceux qui ont été empilés avec une haine désordonnée, dans *Zola contre Zola*. Toutes les phrases, toutes les pages qu'une censure rigoureuse eût estimées bonnes pour l'égout, toutes ces erreurs du maître naturaliste sur lesquelles les honnêtes gens voudraient passer l'éponge à défaut du balai ont été ramassées, en une sorte de fumier immonde et nauséeux, dont on ne peut approcher sans le fuir aussitôt.

Mais cette anthologie érotique prouve-t-elle quelque chose contre l'œuvre de M. Zola ? Un écrivain qui s'est proposé de peindre avec une exactitude et des

1. *Zola contre Zola*, par Ant. Laporte, Paris. — *Morceaux choisis d'Émile Zola*, par Georges Meunier; Paris, Armand Colin et Cie.

procédés quasi-scientifiques les passions et les mœurs contemporaines, cet écrivain n'a-t-il pas le droit, j'allais dire le devoir, d'aller jusqu'au bout de sa tâche, et de nous étaler à côté des splendeurs les ulcères, à côté du jardin le cloaque, à côté de la santé les maladies ? Le savant n'a pas de fausse pudeur, et M. Émile Zola s'est dès l'abord posé comme un savant. De même que Paris n'est pas tout entier dans ses égouts ni dans ses prisons ni dans ses hôpitaux, mais qu'il ne serait pas Paris sans ces lieux sinistres, de même l'œuvre de M. Zola n'est pas tout entière dans ses tableaux sales ou obscènes, mais elle ne serait pas complète sans eux. Promenez pendant une nuit quelque voyageur étranger à travers les infamies de Paris : si votre visite est minutieuse, il ressentira plus d'horreur et plus d'écœurement qu'à lire en une fois, *Erotica* de M. Zola. Qu'est-ce que cela prouvera contre Paris et qu'est-ce que cela prouve contre M. Zola?

Si l'on découpait dans Rabelais, si l'on découpait dans Shakespeare, et si l'on découpait dans Saint-Simon toutes les obscénités qui s'y rencontrent, on en ferait des livrets guère moins répugnants que celui dont nous nous occupons. Et si, de nos cathédrales, quelque plaisant anticlérical s'amusait à extraire, pour les rassembler, toutes les sculptures scabreuses du bois ou de la pierre, n'obtiendrait-il pas un succès de scandale aussi peu justifié? Chaque détail veut être vu à la place où l'artiste l'a mis dans l'ensemble, et suivant les intentions de son créateur.

Disons-le cependant : une anthologie pornographique, est toujours le châtiment du grand écrivain qui en a fourni la matière. Ni Rabelais, ni Shakespeare, ni Saint-Simon, ni Zola ne sont plus grands pour avoir décrit des obscénités : ils en sont plutôt diminués. Ce n'est pas par là qu'ils sont classiques ; c'est par là qu'ils s'abaissent jusqu'à l'Arétin, jusqu'à Crébillon fils, jusqu'à Restif de la Bretonne, jusqu'aux crapuleux livres secrets du XVIIIe siècle. En art comme en histoire, tout n'est pas à dire, tout ne peut pas être dit. Un écrivain aurait beau faire : il n'épuiserait jamais les ignominies de la nature et de l'homme, il resterait toujours en deçà, avec son style, de l'imagination et de la réalité. Il y a un cercle de vérité et de beauté hors duquel la nature devient infâme et l'art ignoble : sortir de ce cercle, ce n'est pas sortir de la « convention », comme l'a cru M. Zola, c'est sortir de l'harmonie. Croire qu'on est un plus grand écrivain et un plus grand artiste quand on a peint au grand jour certaines monstruosités, c'est croire qu'on peut aller aussi loin que la vie elle-même, et c'est faux. La preuve en est que dans les scènes les plus osées de son œuvre, celles de la *Terre* et de l'*Argent* par exemple, M. Zola est resté vague et flou en comparaison des réalités qu'il suggère. Il a dû garder une certaine pudeur dans l'obscène, et cela donne à toutes les peintures de ce genre l'aspect gauche et conventionnel des tableaux, comme on dit, « faits de chic ». La preuve en est encore que de tous les morceaux qui composent le pot-pourri de *Zola contre Zola*, aucun ne mérite de survivre par la beauté du style ou la puissance de la création. La preuve en est enfin qu'on pourrait retrancher tous ces morceaux des œuvres mêmes de M. Zola sans altérer sa véritable originalité. Ils forment vraiment bien une anthologie à rebours, la gerbe puante et honteuse des plantes qu'on ne voudrait point voir dans les jardins du maître naturaliste, et qui l'infecteront à jamais s'il n'a pas le courage de les en arracher soi-même avant la nuit.

* * *

L'anthologie universitaire, composée par M. Georges Meunier serait excellente si le bouquetier n'avait commis la maladresse de lier sa gerbe avec des commentaires aussi pompeux que déplacés. L'introduction qui précède ces *Morceaux choisis d'Émile Zola* est un type de la critique littéraire telle que la comprennent les pédants de province. C'est un énorme pavé laudatif appliqué sur la face du « Maître », que, trente ans plus tôt, le même M. Georges Meunier eût sans nul doute, comme tout bon universitaire, traité de « monstre » et « d'égoutier ». Ayant à présenter M. Zola devant un public de jeunes gens et de jeunes filles (ces anthologies sont surtout composées pour eux), il le fait sans restriction, avec un parti pris de louange, d'admiration, de servilité qui étonnerait M. Paul Alexis lui-même. Dans un style qui n'est qu'une pâte de barbarismes abstraits, il loue M. Zola pour sa vie, il le loue pour son caractère, il le loue pour sa philosophie, il le loue pour son style... A l'entendre, le XVIIIe siècle a préparé le naturalisme, et le XIXe l'a promulgué : Zola est donc le centre de toute la littérature contemporaine, et après lui M. Georges Meunier ne prévoit rien. C'est toujours au fond le même système qui consistait à mettre au bas de chaque vers de Corneille ou de Racine un *admirable! étonnant!* etc., et à faire dater toute l'histoire littéraire de l'auteur qu'on étudiait. C'est la critique scolaire, appliquée dans toute sa fadeur informe, sur les œuvres qu'elle prétend éclaircir, et qu'elle ne fait qu'épaissir. L'esprit de M. Zola a-t-il des limites, son talent a-t-il des tares? M. Georges Meunier n'en veut rien savoir : il se gardera bien d'en prévenir ses jeunes lecteurs. Tout, dans les romans de Zola, est beau et bon ; nulle part un mot de blâme ou de répulsion ; si bien qu'après avoir lu en conscience l'anthologie de M. Meunier, telle rhétoricienne ou telle normalienne s'en iront chez le libraire demander *Pot-Bouille* ou *Germinal* le plus naïvement

du monde, croyant avoir affaire à d'honnêtes chefs-d'œuvre. Comme professeur, M. Meunier a commis une grossière bévue pédagogique ; comme critique, il a commis une dissertation insipide autant qu'inexacte. Si les éditeurs tenaient à faire précéder leurs *Morceaux choisis d'Émile Zola* d'une introduction sérieuse, que ne la demandaient-ils à Émile Faguet ou à Jules Lemaître? L'édition y eût gagné en succès, et, disons-le aussi, en moralité. Car enfin, de toutes les anthologies contemporaines, celle-ci était la plus périlleuse à offrir au public novice, et il valait la peine de réfléchir avant de la confier à des mains sans tact et sans expérience.

Mais si le commentaire est mauvais, les morceaux choisis sont bons. A ceux qui n'ont pas lu et ne peuvent encore lire tout Zola, ils donneront l'impression forte, large et durable de ce qu'il y a de meilleur en lui. A ceux qui étaient déjà familiers avec l'œuvre du grand romancier, ils remémoreront d'admirables pages, ils laisseront même un souvenir plus équitable qu'une lecture intégrale. C'est du moins ce que j'ai ressenti au sortir de ces trois cents pages d'anthologie. J'avoue que je les avais abordées avec une crainte nuancée d'ennui. Je me disais, comme beaucoup de gens : « Zola n'est pas, ne peut pas être un auteur d'anthologie. Il ne vaut que par la masse. Le détail chez lui n'a pas plus de valeur qu'une pierre brute dans le mur d'un temple romain. C'est l'accumulation qui fait son style, comme c'est elle qui a fait sa vision. Il ne ciselle pas, il martelle ; il ne fignole pas, il brosse ; il ne sculpte pas, il bâtit ; il n'a ni le trait ni le poinçon, il a le cube et le ciment. Une page de Zola ne vaudra ni plus ni moins qu'une autre page : à quoi bon choisir? Choisit-on dans une maçonnerie cyclopéenne dont les lignes font la seule beauté? » En pensant ainsi, je me trompais, et je me réjouis d'en faire ici mon *meâ culpâ*. J'ai relu bout à bout ces trois cent cinquante pages, choisies parmi plus de vingt mille, et ma prévention est tombée à mesure que je lisais. Des trente-quatre épisodes que M. Meunier a découpés dans les vingt-deux grands romans de M. Zola, il y en a bien une dizaine qui me paraissent assurés de l'immortalité littéraire, et cela est beaucoup pour un seul écrivain.

Il n'est pas vrai en effet que l'art de M. Zola vaille seulement par la masse ; il n'est pas vrai que son style vaille seulement par l'accumulation. La vérité est que, dans chacun de ses romans, la masse est si puissante qu'elle écrase les détails, et le style si pressé qu'on ne songe plus à vérifier la frappe. Mais détachez un épisode, mettez-le en pleine lumière, examinez-en la structure et le grain, vous serez surpris de constater que la matière est durable, et que la mise en œuvre surpasse la matière. L'art de M. Zola gagne à être examiné dans le cercle restreint d'une anthologie, car on y saisit mieux ce qui échappait tout d'abord à cause de l'ensemble. M. Zola sait écrire, il sait composer, et il sait faire vivre : avec ces trois savoirs-là, on est un auteur d'anthologie, on est destiné à travailler pour la postérité. Son idéal du style et de la composition, il l'a très bien défini lui-même dans quelques phrases de sa *Nouvelle campagne* (1) : « Latin dans le cœur et dans le cerveau, amant fou des belles architectures symétriques, constructeur de pyramides sous le brûlant ciel bleu, tel est mon état, je n'en comprends pas d'autre. Je voudrais la phrase de cristal, claire et si simple que les yeux des enfants pussent la pénétrer de part en part, s'en réjouir et la retenir. Je voudrais l'idée si nue, si vraie, qu'elle apparût transparente elle-même, et d'une solidité de diamant dans le cristal de la phrase. » Et cet idéal tout classique est aussi celui de Fénelon dans la *Lettre à l'Académie*.

M. Émile Zola le réalise souvent. Son vocabulaire renferme peu de mots singuliers, jamais de mots nouveaux, c'est le vocabulaire de tout le monde, c'est-à-dire aussi celui des très grands écrivains, Racine, Bossuet, Voltaire, Lamartine. Par l'exacte valeur qu'ils savent attribuer à chaque mot, par la place juste qu'ils lui assignent, les génies littéraires marquent leur puissance verbale. La supériorité n'est point d'encombrer son style avec des mots antiques ou bizarres, mais de l'illustrer avec les mots usuels. Et pareillement, la syntaxe de M. Émile Zola ne se signale ni par des concisions ni par des surcharges hors du commun. Sa phrase souple et résistante garde le rythme logique, le nombre et la mesure que notre langue hérita du latin et qu'elle accrut encore par trois siècles d'effort littéraire vers la clarté et vers la beauté. Un scrupuleux accommodement du mot à la sensation, de la phrase à l'idée, une harmonie simple, mais toute-puissante, née du flot grandissant et ordonné des images, ses qualités intérieures du style de M. Zola l'apparentent aux maîtres classiques. Comme eux encore, il a le souci de choisir les détails d'une scène ou d'un tableau, et de les graduer en une composition dont l'unité aille croissant avec le récit. Sans doute, il n'obtient que très rarement la perfection ; il est trop chargé d'images et de sensations, trop bourré de doctrines et de théories, pour ne pas empâter le plus souvent ses tableaux par des hors-d'œuvre et des crudités. Mais quelquefois il oublie ses procédés, il clarifie sa vision, il sort du naturalisme pour rentrer dans la nature, et alors il compose sobrement, simplement, puissamment, à la romaine et à la française, et il écrit des morceaux d'anthologie pour les siècles. La mort de Coupeau dans *l'Assommoir*, l'émeute dans *Germinal*, l'étude

(1) Page [illegible]

de M. Bailletache dans *la Terre*, la défense de Bazeilles dans *la Débâcle*, la procession dans *Lourdes*, sont des morceaux de cet ordre-là.

***

Pour que les pages choisies d'un écrivain figurent dans l'anthologie d'une race, il ne suffit pas que cet écrivain sache écrire et sache composer, il faut encore qu'il ait su faire vivre. Il ne suffit pas qu'il ait été un artiste, il faut qu'il ait été un homme. M. Émile Zola a-t-il eu ce don de l'émotion qui révèle l'homme aux autres hommes, qui perpétue l'écho de la vie dans le bronze ou le cristal des mots? A-t-il vraiment fait vivre en poète l'époque sociale qu'il prétendait décrire en savant? Quand on lit d'un trait ces trente-cinq épisodes des *Rougon-Macquart* et des *Trois Villes*, on n'en peut douter. Nul, d'entre tous les maîtres romanciers de ce temps, nul, pas même Maupassant, n'aura évoqué, en des fresques plus exactes et plus visionnaires tout ensemble, le tableau bassement tragique d'une nation gâtée dans ses sources nerveuses, rongée par l'alcool, tarée par l'argent, épuisée par le militarisme, et dissoute par la jouissance. *La Curée, l'Assommoir, Germinal, la Terre, la Débâcle* sont les chants les plus émouvants de cette épopée moderne où M. Zola me paraît avoir quelquefois égalé l'horreur poétique de Dante. Dans ces cercles concentriques de la guerre, de la luxure, de l'orgueil, de l'ambition, de l'ivrognerie, de la folie, de l'avarice et de la haine, où il nous a fait descendre, à travers ces évocations sinistres ou hideuses de la douleur physique et de la douleur morale, parmi ce peuple de damnés qui s'appellent Rougon, Saccard, Coupeau, Renée, Gervaise, Nana, Lazare, Étienne, Claude, Pascal, Jacques Lantier, au centre même des monstrueuses forces modernes qui défigurent la démocratie et ressuscitent la « bête humaine » dans l'homme, M. Émile Zola a fait palpiter les grands frissons de la pitié et de la sympathie. Peut-on vraiment lui reprocher de n'avoir peint qu'une France dégénérée, abâtardie, mutilée, gangrenée même dans la plupart de ses sources vitales? Notre politique, nos mœurs, notre vie sociale, nos croyances et nos actions se dressent-elles pour lui donner tort? Au train dont vont les choses, je croirais plutôt qu'elles s'abaissent un peu plus chaque jour pour lui donner raison. Et bien qu'il ait fait luire dans son enfer social quelques adorables figures d'idylle, bien qu'il y ait parfois ouvert sur la nature et sur la vie de grandioses échappées poétiques, ne lui en voulons pas trop d'avoir évoqué plus souvent en nous le souvenir de Dante plutôt que celui d'Homère. Les temps où la beauté et la santé riaient dans des îles d'or parmi la jeunesse divine des races, ces temps-là sont bien évanouis, même en Asie Mineure et en Grèce. Survenu au crépuscule d'une époque et d'une race, M. Zola emprunte à la nuit et au soir des miroirs sombres et sanglants : mais il le sait, il en a souffert comme nous tous, et c'est pour cela qu'en dépit des horreurs et des saletés qui altèrent son œuvre, il est, il restera le poète des modernités tumultueuses et tragiques où nous sommes engagés.

***

La jeunesse idéaliste qui s'est levée dans ce pays depuis quelques années, cette jeunesse dont la noble ambition (je crains de dire la noble illusion) aura été de rallumer dans la vie et dans l'art des foyers d'héroïsme et de beauté pure, la jeunesse idéaliste a pu se montrer parfois sévère, injuste même envers M. Émile Zola. Elle obéissait à la loi des réactions nécessaires. Il était bon qu'elle affirmât sa volonté de penser, d'agir et de créer autrement que les naturalistes. Mais aujourd'hui que cette volonté s'est manifestée par des œuvres et des actes, aujourd'hui que M. Zola est entré tout vivant dans le passé, il serait ridicule de contester à ce rude ouvrier le prix de son effort, et de ne pas lui reconnaître la gloire d'avoir, à son tour, ajouté quelques brins amers d'immortelles à ce bouquet, respiré par les générations, qui s'appelle l'anthologie des grands écrivains français.

Henry Bérenger.

CHOSES ET AUTRES

Cette fin tragique de Canovas semble avoir rendu la vie à sa politique qui expirait; ses adversaires affirmaient qu'elle était usée et finie : elle avait échoué à Cuba, elle était assaillie à l'intérieur par des problèmes nouveaux qu'ils disaient insolubles pour le vieil homme d'État qui, depuis quarante ans, avait eu une part prépondérante dans toutes les grandes affaires de son pays.

Mais le revolver d'un assassin change tout d'un coup sa défaite en une victoire qui va se prolonger dans les siècles. Le destin lui fait une sortie triomphante, lui retranche, à l'âge de soixante-dix ans, la dernière partie d'une existence qui ne pouvait plus être pour lui qu'une série de tristesses et d'infirmités.

Et, en même temps qu'il s'en va par cette porte de gloire, il rentre dans la politique de son pays par ses pensées et par sa doctrine. Il a retrouvé soudain sa majorité, que dis-je? l'unanimité! Tous les partis qui brûlaient la semaine dernière de le renverser se récusent devant son héritage. Ils en sont tous à dire qu'on ne peut pas remplacer Canovas et qu'il

faut continuer le gouvernement de Canovas sans Canovas! Il n'a jamais été plus vivant. Quant à l'assassin, la main du bourreau est déjà sur sa tête. Il va expier son crime par le dernier supplice, comme le veut la justice universelle. Mais, sans nul doute, le bourreau lui ôtera une vie dont il a déjà fait lui-même le sacrifice et qu'il a livrée spontanément et de propos délibéré avant qu'on la lui prenne. Il se forge dans l'exaltation criminelle de son fanatisme son propre rêve de gloire et il se dit que son nom vivra parmi les saints de l'anarchie. Qui oserait prendre l'initiative d'ordonner qu'on ne tuera plus et que précisément on commencera par ne pas tuer l'assassin? Qui supporterait ce paradoxe? Qui admettrait que le gouvernement de l'Espagne eût une seule minute cette pensée folle de faire grâce de la vie à celui qui abattit d'une balle de son revolver, à bout portant, le premier ministre?

Et cependant, le moyen, peut-être, serait unique de venger Canovas, comme il convient, et de faire justice, si on n'acceptait pas de son meurtrier cette vie que déjà il abandonne, qu'il vous a mise dans la main, et dont il fit avec éclat le sacrifice, en présence du monde, avant de braquer son revolver; si on n'acceptait pas de lui cette large offrande de son existence qu'il a faite exprès et systématiquement, n'étant âgé que de trente-cinq ans. Il serait frustré de son rêve de gloire à lui, confondu et renversé dans son calcul. On lui ôterait la seule chose à laquelle il tienne et dont il se fait en imagination la récompense et le prix de son crime, on lui ôterait son auréole de martyr de l'anarchie.

Cette hypothèse ne pourrait pas même être proposée comme un vain sujet de rhétorique et une pure gageure de style. Alphonse Karr ne le permettrait pas et c'est tout dire; Alphonse Karr a résumé la sagesse séculaire des nations dans une parole qui présente la solidité d'un axiome de géométrie, disant que, si l'on veut supprimer les exécutions capitales, ce sont messieurs les assassins qui doivent commencer, et comme ils ne commenceront pas, puisqu'ils sont les assassins, nous sommes évidemment condamnés au sang et à la mort violente jusqu'à la fin des temps.

Ce sont les assassins qui sont nos maîtres et qui décident et décideront souverainement des formes que doivent prendre les mœurs publiques et du cours qu'elles doivent suivre dans les siècles des siècles. Le premier homme qui en a tué un autre a ouvert une série qui ne sera jamais close, puisque tous, les assassins et les autres, déclarent et crient qu'il faut donner la mort à qui la donna: c'est par là que, depuis trente mille ans, nous sommes et continuerons d'être à jamais les esclaves et les victimes du premier meurtrier de la création.

Les dépêches nous ont rapporté que Canovas avait expiré en murmurant: « Vive l'Espagne! »; elles nous ont dit, d'une autre part, que son assassin avait dit la même chose, son crime accompli, et quand on l'arrêta, et cependant il n'est pas Espagnol. Avec tous ces vœux que l'on forme pour son bonheur, la pauvre Espagne est précipitée de plus en plus sur la pente de tous les malheurs et il faut qu'elle ait reçu du ciel une constitution immortelle pour ne pas être perdue tout à fait par tant de sauveurs.

* * *

Le tsar n'a certainement aucune idée de l'effet que doit produire en France ce grade d'amiral de la flotte qu'il a conféré à l'empereur Guillaume. Il ne voudra certainement rien faire de moins, pour honorer M. Félix Faure et la France en même temps, que de nommer aussi amiral notre président.

A propos d'anarchie, on ne peut se défendre de cette réflexion que voilà une flotte bien commandée! L'amiral Avelane a été si aimé chez nous qu'on a donné son nom à une forme de faux-col. C'est le seul genre de distinctions honorifiques que les peuples accordent dans leur enthousiasme, et elles en valent bien d'autres. Mais la flotte russe commandée par l'amiral Avelane, par l'amiral Guillaume et par l'amiral Félix Faure nous représenterait tout de même une flotte passablement anarchique; j'oserais dire que je n'aurais pas confiance dans sa manœuvre.

* * *

Vous aimez à voir filer dans les avenues du Bois les cycles rapides, peut-être aimez-vous à les monter vous-mêmes et à fendre l'air avec la vitesse de l'hirondelle. J'aime encore plus à considérer comment une institution s'introduit dans une société organisée, s'y installe, s'y fait sa place régulière et légale. Que de luttes! que de combats! quelle coalition des instruments et outils consacrés par les siècles, et de tous les vieux clous vénérables, contre le nouveau ressort qui les remplace et les élimine!

Pour la bicyclette, la période de luttes est fort avancée: elle n'est pas finie. Le gentil appareil n'a pas encore conquis le droit de se reposer, quand il est fatigué, de s'appuyer à un arbre, contre une muraille, au rebord d'un trottoir. Sous le méchant prétexte qu'il est articulé divinement, on l'obligerait à courir toujours sans s'arrêter nulle part.

Il a eu maille à partir cette semaine avec le tribunal de simple police, pour s'être appuyé d'aventure, pendant cinq minutes, au tronc d'un platane de l'avenue de la Grande-Armée. Les considérants du jugement rendu par le magistrat pourraient fournir un curieux chapitre à l'histoire des classifications humaines.

« Attendu qu'il ressort de façon nette, des faits établis, que la bicyclette a stationné sur la voie publique, etc... Attendu, et quelle que soit la qualification donnée à la bicylette, qu'il est interdit par l'article 100 de l'ordonnance de 1862 de déposer sans nécessité des meubles, caisses, tonneaux, etc... Attendu que la bicyclette est un objet rentrant dans cette catégorie, etc... » Le magistrat, doué de l'esprit généralisateur, a vu immédiatement les caractères communs de la bicyclette et du tonneau. Le tonneau a des cercles, la bicyclette en a aussi, le tonneau roule, la bicyclette roule, donc la bicyclette appartient à l'ordre ou genre ou classe des tonneaux.

Le lion, d'après les naturalistes, appartient au genre chat. Pourquoi la bicyclette n'appartiendrait-elle pas au genre tonneau? Le juge de paix a feuilleté en vain les ordonnances, il n'a trouvé la bicyclette dans aucune des classifications officielles, dressées si longtemps avant que la bicyclette ne parût dans le monde. Nous aurions dit, nous autres, que, puisqu'elle n'est pas classée, il faut la laisser aller et venir, sans faire de mal à personne, courir ou s'arrêter, et exercer les droits naturels qui ressortent de sa nature et de sa constitution propre! Mais le magistrat, qui ne peut pas prendre la raison pour guide et qui a besoin absolument de ranger choses et gens et bêtes dans les classifications consacrées, décide que la bicyclette, n'étant nommée nulle part, est un tonneau.

Les vélocipèdes d'il y a vingt-cinq ans auraient pu encore, sans trop d'injustice, être classés parmi les tonneaux peut-être; mais la bicyclette contemporaine s'est affranchie, émancipée du genre tonneau, vraiment, et elle a bien mérité d'avoir une réglementation à elle, légère, facile et aérienne comme elle l'est elle-même. Nous nous permettons de recommander cette question à l'esprit analytique de M. le préfet de police.

JEAN-LOUIS.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

France et Canada.

Le siècle que nous achevons en d'épaisses ténèbres, et comme à tâtons, apparaîtra plus tard lumineux dans l'histoire. On l'appellera une seconde Renaissance, la renaissance des âmes des peuples. Sur l'océan de l'Humanité, depuis 1789, combien de nations nouvelles ou rajeunies, combien de vagues ont dressé la tête — Républiques latines du nouveau monde, États boers de l'Afrique australe, Grèce, Belgique, Italie, Allemagne, Magyars de Hongrie et Tchèques de Bohême, Roumains, Serbes et Bulgares et Japon même à l'Extrême-Orient asiatique! Dans cette marée montante qui bat les anciennes falaises ou déborde sur les grèves inoccupées, il est un peuple entre tous dont l'allure, la voix, l'accent nous émeuvent, nous Français de la vieille France, et que nous n'avons ni le devoir ni le cœur de méconnaître — c'est le peuple canadien-français.

On sait l'histoire de ces fils de Jacques Cartier, de Champlain et de Montcalm. Elle est pour nous toute pleine d'avertissements et de leçons.

Il y a de cela cent vingt-cinq ans sonnés, lorsque, en 1760, notre misérable roi Louis XV abandonna au joug de l'Angleterre nos frères d'Amérique, ils étaient 65 000. Mais c'étaient des hommes, et ils avaient devant eux l'immensité vierge de la forêt et de la prairie. Ils n'eurent pas peur d'engendrer des douzaines et des vingtaines d'enfants. Si bien qu'aujourd'hui ils sont devenus *trente fois* plus nombreux, et qu'ils sont au bas mot *deux millions*, tant au Canada même que dans les États-Unis de l'Est.

Prodigieuse fécondité! à pareil taux d'accroissement, il y aurait dans le monde actuel 750 millions de Français (deux fois la population de l'Europe).

Fécondité nécessaire! Elle a été le salut du peuple canadien français. Car le nombre c'est la vie, et la force, et la condition de toute grandeur. Grâce à leur nombre, les familles canadiennes-françaises ont pu *s'emparer du sol* sur les deux rives du Saint-Laurent. Solidement groupées par un clergé patriote autour de leurs églises et de leurs écoles, elles ont conservé leurs usages, leurs mœurs, leur langue; elles ont résisté victorieusement à la pression des colons britanniques et à leur lourde tyrannie. La lutte a duré un siècle, de 1760 à 1867. Au sortir de cette longue épreuve, il s'est trouvé que le peuple canadien-français émancipé avait conquis l'égalité politique, une constitution et toutes les libertés, qu'il faisait partie de la puissante confédération du *Dominion of Canada* à laquelle même il donnait son nom; qu'il était le maître dans sa province de Québec et qu'il pouvait se développer librement dans toutes les autres. Jamais victoire plus éclatante ne récompensa plus héroïque ténacité.

La paix était faite entre les vainqueurs et les vaincus. De cet accord tardif, sorte de mariage de raison, est né le sentiment de *loyalisme* envers l'Angleterre que professe avec sincérité tout Canadien-Français, — bien que son cœur soit toujours pénétré d'un amour filial pour la terre de France, mère de ses ancêtres.

Ainsi s'est fondée la nation canadienne-française. Mais depuis qu'elle n'a plus à lutter pour l'existence, il semble qu'elle se repose et qu'elle se néglige. C'est au moins l'avis d'un Canadien fort distingué, M. de Nevers, qui sait beaucoup, qui a beaucoup voyagé,

observé, réfléchi, et qui peut en connaissance de cause comparer ses compatriotes aux autres peuples grands et petits des deux mondes (1).

Ecoutez ce que dit M. de Nevers sur l'esprit qui anime les classes dirigeantes :

Un instinct de combativité très ardent, très exubérant, s'est perpétué au sein de notre population et a cherché un aliment dans les luttes politiques. D'un autre côté, un esprit d'égoïsme, de lucre et d'avidité se dégage insensiblement dans les couches de notre société où règne le plus de bien-être, et tend à absorber toutes les autres aspirations. De ces deux esprits, combinés ou séparés, se forme, peu à peu, depuis vingt-cinq ans, l'esprit de ce qu'on veut bien appeler les classes dirigeantes. Et c'est ainsi que s'éclipse notre vieille fierté de race.

Et sur les jugements qu'inspire la politique :

Lorsqu'il s'agit de juger les actes d'un homme qui tient à un parti par quelques liens apparents, la politique substitue, dans une grande mesure, son critérium à celui de la conscience. Ce qu'il a fait est bien ou mal, excusable ou inexcusable, selon qu'il appartient ou n'appartient pas à l'opinion politique de celui qui le juge. La politique s'empare de tout ce qu'il y a, dans l'âme de notre jeunesse, d'ardeurs, d'enthousiasmes, de tendances vers le bien. Sa science, qui consiste principalement à connaître la chronique scandaleuse du parti adverse, à savoir les tergiversations, les métamorphoses, et les variations des adversaires les plus influents, ou mieux à connaître dans leur vie privée telle erreur, tel chagrin, telle honte oubliée, cette science satisfait tous les besoins intellectuels de beaucoup de nos jeunes Canadiens.

Mais le courageux écrivain ne se borne pas à la satire : il sait l'inutilité de toute œuvre négative ; il propose des remèdes aux maux qu'il a signalés. Son idée générale est des plus hautes : il veut que le peuple canadien-français conserve à tout prix *sa fierté nationale*, c'est-à-dire qu'il marche les yeux fixés sur un idéal digne de lui. Et d'abord il lui prêche l'amour de sa langue ; il l'adjure de la respecter, de la maintenir dans toute sa pureté originelle, de la nettoyer de tous les anglicismes qui la souillent, — cette langue sacrée de Racine, de Molière, de Hugo, dont Renan a si délicatement loué la clarté bienfaisante, le fier libéralisme, le grâce et l'harmonie.

Le français parlé au Canada s'est fortement altéré en effet au contact de la domination politique, de la suprématie industrielle et commerciale de l'Angleterre. Un poète comme Fréchette, un historien comme l'abbé Casgrain, lauréats tous deux de l'Académie française, d'autres encore, Gaspé, Boucherville, Crémazie, Beaugrand, etc., ont non seulement épuré la langue, ils l'ont enrichie. Vers 1860, un mouvement littéraire avait pris naissance dans la province de Québec. Comment s'est-il arrêté ? Le peuple canadien-français ne vivra pourtant que s'il a une littérature, et aussi un art, et que s'il prend une large part au mouvement scientifique universel. Sa mission est de représenter intellectuellement et moralement la France en Amérique. Qu'il réforme donc au plus vite son système d'éducation ; qu'il crée, à Montréal par exemple, une véritable université française organisée sur le modèle des grandes universités d'Europe ; qu'il encourage ses artistes peintres, sculpteurs et musiciens ; qu'il ait lui aussi son Conservatoire ; tel est, en ses premiers articles, le programme de M. de Nevers.

La seconde partie de son plan de réformes concerne la tâche matérielle des Canadiens-Français. A son avis, leur devise plus que jamais doit être : « Emparons-nous du sol ». L'exemple du grand curé Labelle s'impose à tous. Il faut refaire l'agriculture qui périt d'anémie, en défrichant, en colonisant des terres nouvelles. Là est l'avenir, là est le salut, — là le moyen de survivre glorieusement et de grandir encore dans le tumultueux conflit des races qui assiègent et remplissent à gros bouillons l'Amérique du Nord. Et ne dirait-on pas que c'est à notre jeunesse française que s'adressent ces fortes paroles ?

Si tant de nos jeunes gens qui terminent, à l'heure qu'il est, leurs cours classiques, ou commencent leurs études universitaires, et par conséquent se rendent compte du peu d'avenir que leur offrent les carrières libérales, pouvaient s'élever à une conception noble et grande de la vie et du devoir patriotique, nous verrions, dans quelques années, moins de politiciens besogneux dans la province de Québec, moins de chercheurs d'emplois publics. Mais il y aurait des sociétés de colons à l'œuvre, nous aurions, dans la vallée du lac Saint-Jean, des bacheliers soucieux en même temps du beau et de l'utile, travaillant à créer de nouvelles paroisses, et encourageant par leur exemple, dans les hautes classes de la population rurale, les habitudes d'économie, de prudence, de travail et de simple élégance.

Trop longtemps on a considéré comme incompatibles ces deux choses : le travail manuel et le savoir, le maintien d'un rang social et l'accomplissement de ce devoir : gagner son pain à la sueur de son front.

Que nous sommes donc Canadiens, sans le savoir, et que les exhortations de M. de Nevers s'appliquent donc au mieux à notre cas ! Il est vrai que le Canada possède chez lui-même une réserve immense de terres vacantes et pour ainsi dire de colonies à domicile. Mais les nôtres sont-elles à dédaigner ? N'avons-nous pas l'Algérie, La Tunisie, Madagascar, le Tonkin, la Nouvelle-Calédonie (1) ? Et sans aller si loin, sans même franchir nos frontières, que de vides

(1) M. de Nevers, *L'Avenir du peuple canadien*, Henri Jouve.

(1) Sans parler du Canada lui-même, [illegible] autrement importante que toutes nos colonies réunies par le nombre des familles de race française qui l'habitent.

à remplir, que de champs en friche ou quasi abandonnés à mettre en valeur sur notre seul territoire continental !

Pour finir, notons quelques opinions intéressantes de l'auteur sur les grosses questions qui divisent les esprits au Canada. Il ne croit pas à l'avenir d'une fédération impériale britannique, ni à l'absorption possible du Canada dans une telle masse inorganique. Il n'est pas non plus partisan de l'émancipation complète de la province de Québec — illusoire indépendance qui l'exposerait aux pires dangers. Il souhaite pour de longues années encore le maintien du Dominion, destiné d'ailleurs à prendre place plus tard tout naturellement et sans violence dans la vaste Union américaine au drapeau étoilé. En attendant cette annexion presque fatale, le devoir du Canada français est de grandir sans relâche afin d'acquérir la prépondérance au Nord du Continent, afin aussi de ne point disparaître et fondre comme un grain de sucre dans la grande tasse anglo-saxonne, le jour où il y tombera.

Du reste, la République américaine elle-même n'est-elle pas destinée à se transformer? Déjà, à côté de l'élément yankee pur, se dessinent des nationalités italienne, polonaise, hongroise, irlandaise, espagnole, française et surtout allemande. Ce qui paraît certain c'est la survivance de l'élément espagnol au Sud, appuyé sur le Mexique, et de l'élément germanique compact à l'ouest. Mais pourquoi l'élément français de son côté ne subsisterait-il pas au nord?

Ici intervient un événement d'une haute importance qui a surpris tout d'abord les patriotes canadiens-français, les a désolés et dont ils commencent (le connaissant mieux) à se réjouir aujourd'hui. Nous voulons parler de l'émigration canadienne aux États-Unis ; — émigration commencée vers 1871-72, quelques années après la rupture du traité de commerce de 1854 entre les deux pays ; — émigration de paysans ruinés par la fermeture du marché américain et obligés de se transformer en ouvriers de fabriques dans les villes du Nord-Est (Maine, Massachusetts, New-Hampshire, New-Jersey, Rhode-Island, Connecticut, New-York) ; — émigration si considérable qu'on évalue actuellement à 800 000 le nombre des Canadiens-Français établis dans cette région manufacturière.

Le livre de M. de Nevers reflète curieusement le revirement d'opinion qui est en train de se produire chez nos frères du Saint-Laurent au sujet de cette émigration. Dans ses premiers chapitres, il la considère comme une calamité nationale, comme une sorte de dépopulation. Vers la fin de son ouvrage au contraire, « après avoir visité plusieurs des centres canadiens-français les plus importantes de l'ancienne Nouvelle-Angleterre », il change d'avis (avec raison, croyons-nous) et le dit franchement :

En constatant, dit-il, combien, sous le ciel de l'Union, le patriotisme latent s'est affirmé au cœur d'une foule des nôtres, combien nombre d'indifférents sont devenus des croyants, combien les apathiques se sont jetés dans l'action ; en constatant les progrès accomplis, au cours de ces dernières années, par nos frères devenus citoyens de la grande République, je trouve tant de motifs consolants que je me demande si l'émigration n'a pas été plutôt une circonstance favorable à notre expansion.

Nous connaissons pour notre part quelques-uns de ces Canadiens-Français des États-Unis, nous les avons entendus exprimer avec enthousiasme leurs sentiments français, leur foi éclairée dans l'avenir de leur race et nous partageons l'espoir de M. de Nevers. Non, cette émigration n'a pas été une perte pour la nation canadienne-française ; le jour où l'annexion aux États-Unis serait déclarée, ce groupe des jeunes colons de l'Est serait un précieux supplément de force pour la résistance de la vieille province de Québec.

Tout ce que nous sentions confusément, M. de Nevers l'exprime avec éloquence dès le début comme à la dernière page de son beau livre :

Entretenons dans nos cœurs la foi et la fierté, ne reculons pas devant quelques sacrifices, et avant un demi-siècle nous serons un peuple de sept à huit millions d'âmes. Nous aurons conservé la province de Québec, nous serons en majorité dans plusieurs États de l'Est ; nous aurons dans l'Ouest des districts florissants, brisant la monotonie de la civilisation anglo-saxonne et allemande. De la Nouvelle-Orléans à Montréal, il y aura des villes et des villages français disséminés comme autant d'oasis gracieuses.

Et nous aimerons notre *grande patrie* américaine ; car nous sommes les descendants de ses plus anciens habitants.

Cet espoir, enfermons-le dans nos cœurs, mais ne craignons pas de l'affirmer. Ce n'est pas un espoir de domination ; il ne peut froisser aucune susceptibilité, aucune aspiration légitime ; il est, au contraire, un gage de grandeur et de force pour le continent américain.

Cet espoir n'est pas moins conforme aux sentiments de la vieille France. Elle a depuis longtemps perdu le droit de revendiquer la moindre parcelle de suprématie sur les Canadiens-Français, mais elle les aime toujours ; et lorsque au delà de l'Atlantique se serait constituée comme une seconde Europe, il lui serait infiniment doux d'y retrouver son image, sous les traits jeunes et charmants de la nation canadienne-française.

P. Foncin.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 35157.

Le Directeur-gérant : HENRI FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 8. 4e SÉRIE. — TOME VIII 21 AOUT 1897.

UNE ÉCOLIÈRE

SOUS LA RESTAURATION

Fragments de mémoires inédits.

... J'avais cinq ans, quand on jugea à propos de me mettre en demi-pension, ma mère ne pouvant surveiller elle-même mon éducation. Chaque matin, une de ses ouvrières commença à me conduire, ou plutôt, comme le trajet était long, à me porter dans ses bras jusqu'à la pension.

Nous suivions, à travers ma vieille ville de Rouen, qu'on a tant modernisée depuis lors, cette curieuse petite rue de l'eau de Robec, le long de la rivière, teintée tour à tour de garance et d'indigo et traversée par une série de ponts en arc desservant chacune des maisons de l'autre rive; nous arrivions sur la place Saint-Ouen et nous entrions, en face la cathédrale, dans le vieil hôtel monumental et aristocratique, où se tenait alors l'institution Chevalier.

C'est là que je reçus, à un âge où tout se grave à jamais dans l'esprit et dans la mémoire, un premier enseignement, qui, même pour l'époque, ne manquait pas d'une certaine originalité.

Mlle Chevalier, notre directrice, avait dû être très belle. Elle était âgée alors d'une soixantaine d'années; sa taille, un peu massive, était élevée, droite et imposante; ses traits étaient forts, mais d'une régularité parfaite; ses grands yeux avaient les lourdes paupières des rêveurs. L'image qu'elle a laissée dans mon souvenir ressemble au portrait de Mme de Longueville, gravé par Montcornet.

Mais Mlle Chevalier ne montrait rien des séductions profanes de la célèbre duchesse. C'était l'austérité personnifiée. Son visage avait la blancheur de l'ivoire. Elle n'était ni grondeuse ni caressante : elle était impartiale. Son costume ajoutait encore à la sévérité de son extérieur. Elle portait une simple robe de laine noire sans ornement; un bandeau blanc couvrait à demi son front et était encadré par la bordure, à gros tuyaux, d'un épais bonnet de lingerie; un fichu de mousseline blanche lui tenait lieu de collerette et cachait son cou jusqu'au menton. Un grand châle de mérinos noir, croisé étroitement sur sa poitrine et attaché par de fortes épingles, faisait tous ses efforts pour dissimuler ces formes tentatrices, qui sont une affliction et presque une honte pour les personnes qui raffinent sur la chasteté.

Mlle Chevalier n'avait besoin d'aucune férule pour nous imposer l'obéissance; pas même d'un simple *chut* pour nous faire taire. Dès qu'elle paraissait, nous nous immobilisions. Nous sentions en elle une autorité et un caractère. D'ailleurs une légende l'entourait. Nous nous répétions l'une à l'autre qu'elle avait failli être guillotinée pendant la Révolution. La mort de Robespierre l'avait sauvée.

Savions-nous ce que c'était que Robespierre? Pour les plus petites d'entre nous, Robespierre ne se dégageait peut-être pas très clairement de Croquemitaine. Mais, à mesure que nous grandissions, on nous donnait de si longs détails sur l'emprisonnement et la mort de Louis XVI et de Marie-Antoinette, sur les tortures que le cordonnier Simon infligeait au petit Dauphin, sur les victimes de la Terreur, que nous finissions par avoir une impression très vive, sinon très équitable, des drames de la Révolution. Nous connaissions, au moins de nom, quelques-uns des

personnages qui y jouaient un rôle, soit comme juges, soit comme condamnés.

Je crois que toutes nous voyions, dans Mlle Chevalier, une héroïne des livres saints. C'était tout simplement une fanatique et une ambitieuse d'une singulière espèce. Une fanatique sans méchanceté ni cruauté, prête à se sacrifier en holocauste pour les péchés des autres. Quant à son ambition, elle n'avait que le ciel pour objet. Je suis persuadée, cependant, que le salut éternel, tel qu'il est promis au commun des chrétiens, ne lui suffisait pas. Elle désirait une place réservée dans la hiérarchie céleste, qui la mît un peu plus près de la vierge et des anges que les fidèles faisant juste le nécessaire pour accomplir les commandements de Dieu et de l'Église.

Afin de gagner la place privilégiée qu'elle ambitionnait, Mlle Chevalier avait résolu de fonder une communauté enseignante, dont elle serait l'abbesse. En conséquence, elle attira près d'elle quelques filles de la campagne, auxquelles elle donna la nourriture et le couvert, une nourriture de mortification bien entendu, quelque chose comme un carême perpétuel. Ces apprenties religieuses avaient pris, ou on leur avait donné, le nom de *sœurs de la Retraite.* Mais, pour que ce fussent de vraies religieuses, pour que Mlle Chevalier fût une abbesse de bon aloi, il fallait que leur ordre fût reconnu par le pape, qu'elles reçussent la consécration de leur titre et qu'elles eussent la permission de porter un vêtement distinctif. Ce fut en vain que notre austère directrice fut en instances jusqu'au dernier jour de sa vie auprès de la cour de Rome, elle n'obtint point l'exceptionnelle faveur d'être nommée abbesse; elle et ses filles ne purent se distinguer par un uniforme religieux; il leur fut octroyé seulement par l'autorité ecclésiastique la permission de porter un long voile de crêpe noir sur leur bonnet blanc, comme marque de leur admission dans la voie monastique.

Lorsque j'entrai au pensionnat, ce grand projet n'était encore qu'à son début. Le voile noir ne se montrait que sur la tête de la cuisinière et d'une fille de service, et le dimanche seulement.

Malgré mon âge, je fus, dès le premier jour, patiente et tranquille pendant la classe. Peut-être étais-je intimidée par le silence profond que nous gardions; je n'aurais pas osé jeter, dans cette atmosphère muette, le faible retentissement d'un soupir. Et puis, on m'apprenait à lire, cela m'intéressait. Ce commencement d'études ne m'apporta que du plaisir. Dois-je l'avouer aussi? que le conseil municipal de Paris me le pardonne! je fus ravie — l'expression n'est pas trop forte — la première fois qu'on me fit dire le « Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie », qui fait partie du rituel journalier de tous les catholiques. Je ne sais si c'est parce qu'il est question dans cette prière d'une mère et de son fils, ce qui me faisait penser à ma mère, ou parce que l'élan de cette invocation donna des ailes à ma pensée, qu'elle me causa une impression si pénétrante. Je me sentis dans une atmosphère toute céleste de tendresse et de douceur. Si l'enseignement religieux qu'on nous donnait fût resté dans ce milieu si convenable à la faiblesse de l'enfance, il est probable que bien des révoltes de caractère et d'intelligence, qui ont éclaté trop tôt en moi, m'auraient été épargnées.

Mlle Chevalier ne voyait pas, dans la prière, la douceur d'une caresse entre le ciel et nous, mais l'austérité d'un devoir envers un Dieu tout-puissant et sévère. Aussi les prières allèrent-elles toujours en s'allongeant, quand le pensionnat se transforma de plus en plus en couvent. On y ajouta des oraisons et des méditations, dont nous trouvions la matière dans la *Journée du Chrétien.* Nous disions aussi, chaque jour, autant de chapelets qu'un musulman. Nous ne restions pas assises pendant ces exercices religieux; nous étions à genoux, rangées en deux longues files, auprès des bancs de notre salle de travail.

La durée de cette contrainte et l'incommodité de cette posture occasionnèrent quelques accidents, qui attirèrent enfin l'attention de nos maîtresses. On nous avertit que nous avions la permission de nous asseoir quand nous sentirions que les forces commençaient à nous manquer. Mais cette exemption de la discipline nous était accordée avec un certain dédain pour notre faiblesse, dont nous sentions l'humiliation. A nos propres yeux, nous étions coupables d'avoir laissé nos corps trop fragiles triompher de l'énergie de notre âme.

Donc, malgré ses inconvénients, l'agenouillement n'en continua pas moins d'être considéré, parmi nous, comme une habitude à prendre et à garder, étant la posture chrétienne par excellence. Ceci me rappelle une cérémonie qui fit époque dans ma mémoire et qui eut lieu pendant une des premières années de mon pensionnat.

Un nouvel archevêque venait d'être intronisé à Rouen. Si je ne me trompe, c'était Mgr de Bernis, succédant à Mgr de Cambacérès. Mlle Chevalier obtint du prélat la haute distinction et la grâce insigne d'une visite, pendant laquelle nous serions admises à baiser l'anneau pastoral. La réception eut lieu au second étage de notre maison, où il y avait deux grandes pièces aux larges fenêtres, ouvrant sur la place Saint-Ouen. La première de ces pièces servait de classe et d'ouvroir aux *voiles noirs,* dont le nombre augmentait tous les jours et qui s'exerçaient là à l'enseignement. La seconde était le salon. Une large porte de communication permettait de voir dans l'une ce qui se passait dans l'autre.

Au fond du salon, une estrade fut dressée et Mon-

scigneur y fut installé dans un fauteuil de forme assez majestueuse pour donner l'idée d'un trône. Nous nous avançâmes alors en file, à genoux, à travers les deux pièces, depuis l'escalier jusqu'au pied de l'estrade. Là, toujours agenouillées, nous baisâmes la superbe améthyste qui brillait au doigt de Monseigneur. En continuant notre pieuse gymnastique, nous nous en retournions par une porte de sortie, donnant sur un vestibule. Ce n'est que lorsque l'éloignement nous dérobait aux yeux de Monseigneur que nous reprenions l'attitude privilégiée qui appartient au bimane coureur.

Dans cette petite cérémonie, quelle habile leçon de respect, d'humilité devant la puissance ecclésiastique !

Mais si l'enseignement catholique nous donnait des leçons d'obéissance, d'abnégation, d'humilité pour notre conduite à l'égard de nos supérieurs, l'éducation chrétienne étendait cette doctrine à une application bien plus générale. Ce qu'on nous proposait, en effet, comme la perfection de ces vertus, ce n'était pas leur emploi judicieux, toujours accidentel et relatif, c'était leur usage constant, dans une mesure dépassant toute modération et poussée jusqu'à l'extrême.

Suivant cette règle d'humilité, chacun de nous devait être prête à s'abaisser devant ses compagnes et, même, à se regarder, dans son for intérieur, comme la dernière d'entre elles. Si l'évidence montrait à quelqu'une la fausseté de ce jugement, elle devait vaincre en cela, comme en beaucoup d'autres choses, la révolte de l'orgueilleuse raison. Qui sait, nous disait-on, si les jugements de Dieu s'accordent avec les nôtres ?

Par une singulière inconséquence, en même temps qu'on nous exerçait à nous abaisser dans notre propre estime, on nous apprenait à mépriser le monde, à dédaigner son opinion.

Ces deux doctrines contradictoires devaient produire le même résultat, celui d'énerver notre personnalité et de nous déshabituer de l'emploi de nos forces.

Pour soutenir avec honneur et dignité les luttes de la vie, il est indispensable, en effet, d'avoir une foi clairvoyante en soi-même, de sentir le ressort de l'amour-propre et de tenir en une certaine estime ses rivaux de combat ainsi que les dispensateurs de la victoire.

Ayant appris à lire sans difficulté, on me fit passer de la classe des petites, située au rez-de-chaussée, au premier étage, où les grandes écrivaient sur des rangées de pupitres noirs. Cette pièce, très spacieuse, était située sous l'ouvroir et le salon où l'on avait reçu Mgr de Bernis. Ses larges et hautes fenêtres, protégées par des balcons en fer ouvragé, s'ouvraient, comme celles du second étage, sur la place Saint-Ouen, qui doit son nom à son église abbatiale. Chaque fois que nous levions les yeux, nous apercevions sa tour si majestueuse sous sa couronne aux dentelures fines.

Mais, comme dans les œuvres poétiques du moyen âge, nous avions là le grotesque à côté du sublime. Dans une des anfractuosités de l'église était logé un humble scribe, écrivain public. C'était, pour nous, une distraction des plus intéressantes que d'examiner ses faits et gestes. Il ne pouvait jeter sur sa besogne qu'un regard de travers ; car il était affreusement louche. De plus, il était maigre et haut sur jambes comme les faucheux aux longues pattes. Oh ! ce n'était pas son exemple qui nous encourageait au travail ; il flânait certainement plus des trois quarts de la journée. Mais il nous apprenait à nous contenter de peu : de l'abri d'un mur, d'un rayon de soleil, d'un frugal repas composé d'un morceau de pain, d'un quart de *bondon* rouennais et d'un verre d'eau claire, le tout assaisonné d'une petite parlerie avec un passant, ou d'une de ces rêveries voltigeantes, que la grâce divine déverse sur le front des pauvres d'esprit.

Devant nos fenêtres, entre la place et la chaussée s'étendait une longue rangée de beaux arbres, tilleuls ou marronniers, je ne sais. Ils prêtaient leur ombrage aux chevaux d'une file de fiacres que l'on tenait là tout prêts pour les noces et les baptêmes. C'étaient des fiacres à six places, d'une dimension que l'on ne connaît plus et des chevaux normands, à la croupe puissante, bien nourris. Que j'aimais, tandis que nous faisions nos devoirs, dans ce silence si calme que le souffle de nos poitrines d'enfant y était perceptible, à entendre nos voisins les chevaux mâcher leur foin ou battre le pavé d'un coup de leur sabot, qui nous donnait la note de la sonorité de l'air !

Quand on me mit une plume en main, je crois que j'eus une certaine peine à faire des bâtons régulièrement penchés ; mais mes souvenirs ne sont pas très précis en ce point. Je me rappelle plus exactement que toutes mes facultés observatrices étaient absorbées par mon admiration pour celles de mes compagnes qui occupaient le banc de première classe, et parmi lesquelles il s'en trouvait de dix-sept ou dix-huit ans. Elles me semblaient jolies et bien mises et je m'appliquais beaucoup à les comparer entre elles. Leur élégance ne ressemblait pas à celle des jeunes Parisiennes, surtout à celle des Parisiennes de nos jours. Elle en différait par un point essentiel. La coiffure en cheveux est devenue, pour les femmes de tout âge, d'un usage général et qui ne souffre aucune exception pour les enfants et les jeunes filles. Ce n'était point ainsi que l'enten-

dait Mlle Chevalier. Une règle absolue nous obligeait toutes à porter des bonnets, parce que saint Paul a dit que les femmes doivent être voilées devant les hommes. Et contre quels hommes prenait-on ces chastes précautions? Il ne venait, dans le pensionnat, que deux ou trois pauvres professeurs bien inoffensifs, peu tentateurs, peu tentants, auxquels, comme on le verra, Mlle Chevalier imposait aussi de singulières tortures.

Mais, même en l'absence de tout être d'un autre sexe, la pudeur nous commandait de conserver le bonnet, à cause des anges.

Ne croyez pas que la sévérité du bonnet eût préservé mes jeunes compagnes du péché de coquetterie. Leurs fronts n'étaient pas couronnés des gros tuyautés que portaient les voiles noirs; elles entouraient leurs frais visages de jolies ruches de tulle ou de dentelle et la mousseline du fond était coupée de beaux entre-deux de broderies au plumetis. On raffinait sur cette mode, qui occasionnait de grandes rivalités. Aujourd'hui, ouvrières et femmes de chambre dédaigneraient de semblables coiffures.

Un peu plus tard, le bonnet de lingerie me porta malheur à moi-même. Il fut associé à mes premières tentatives d'insubordination, quand je trouvai que la règle du pensionnat, de plus en plus étroite et sévère, restreignait tous mes élans. C'était à l'époque où l'on s'avisa de remplacer nos jeux de récréation par des chants de cantiques. Je refusai de me joindre aux chanteuses, sous prétexte de devoirs à terminer, et restai, à chaque récréation, assise devant mon pupitre, paraissant lire et écrire. Mais je me livrais à un petit manège qui équivalait à jeter mon bonnet pardessus les moulins. J'en dénouais le nœud, qui serrait les brides sous le menton et, par un mouvement de tête, je le faisais tomber derrière moi. De temps à autre aussi, j'entonnais, en guise de cantiques, quelques romances d'opéra-comique, que m'avait apprises une jeune fille de mon âge, qui, en dehors du pensionnat, était mon amie et la compagne de mes jeux. Je m'entends encore chanter, de ma petite voix de fausset, cet air de l'opéra du *Maçon* :

Bon ouvrier, voici l'aurore
Qui te ramène à tes travaux.

Et mon amie ne portait pas de bonnet, elle, on ne la faisait pas taire quand elle chantait, grands avantages qu'elle avait sur moi, et qui contribuaient à m'exciter à la révolte, en me portant à examiner la raison d'être de ces prescriptions qui me blessaient. Si vous voulez qu'on respecte les vrais devoirs, n'en créez pas d'inutiles et de faux.

Parmi les obligations de conscience qu'on nous imposait à l'institution Chevalier, il en est qui ne se concevraient plus guère avec les habitudes d'aujourd'hui : ainsi la façon dont nous devions procéder à notre toilette du matin.

Je pus l'apprécier, pendant une année où je fus mise en internat. J'étais alors toute petite encore. Dans nos instructions religieuses, on nous parlait souvent de la chasteté comme de la première des vertus, et ces recommandations recevaient une application pratique par l'horreur qu'on nous inspirait pour le nu. Combien de fois ai-je entendu louer certain saint, qui poussait le scrupule jusqu'à s'efforcer de ne pas même apercevoir la nudité de ses pieds! Peut-être n'étions-nous pas assez adroites pour mettre nos bas sans regarder nos petits pieds; mais, comme cela nous l'était ordonné, nous tenions strictement clos, pendant le deshabillé et le lever, le fichu qui couvrait nos épaules et notre cou, et nous savions ne l'entr'ouvrir qu'avec une grande discrétion devant le lavabo. Jean-Jacques Rousseau avait-il en vue de semblables précautions, quand il a dit en parlant de Sophie, la fiancée d'Émile : « Elle n'avait pas cette propreté du corps qui souille l'âme? » Autre temps, autre mœurs. A notre fin de siècle, l'usage, considéré comme le plus salutaire, c'est celui des immersions complètes, propagé par la mode anglaise.

J'étais, dans mon enfance, d'une santé excessivement délicate : peut-être cet essai de pension entière ne m'avait pas été favorable, car je fus remise en demi-pension. Il est vrai que les soins matériels avaient une ennemie persévérante dans la doctrine de la mortification, qui faisait aussi partie de l'enseignement journalier que nous recevions. Ce fut pour me soumettre à cette doctrine, que je voulus, l'année de ma première communion, faire un carême complet, sans jeûner toutefois. Mais, pendant la semaine sainte, je fus prise d'une hémorragie nasale, que le médecin attribua à l'abus du maigre. Je ne pus vérifier, plus tard, si ce diagnostic était juste, n'ayant jamais renouvelé l'excès de mortification qu'on avait jugé au-dessus de mes forces.

Quant au maigre du vendredi et du samedi, aucune de nous ne s'en affranchissait. Une infraction à cette abstinence, à celle du vendredi surtout, nous était dépeinte comme une si grande faute, j'allais dire comme un si grand crime, que la pensée de s'en rendre coupable eût produit, sur notre conscience, une impression aussi terrifiante que si notre esprit eût conçu le désir d'un meurtre. Cependant le régime de la nourriture des autres jours fournissait à notre estomac quelques saines équivalences. Ainsi, quoique mon appétit fût très difficile à éveiller, il est certains mets dont j'ai gardé le goût toute ma vie pour les avoir trouvés si bons à la pension. C'était surtout des gigots rôtis, à la peau dorée, aux tranches succulentes, comme depuis il me semble que je n'en ai pas mangé de tels. Mlle Chevalier les découpait elle-même, avec la gra-

vité imposante qui accompagnait toutes ses actions.

Le récit de nos mortifications ne serait pas complet si je ne disais ce que la dévotion de la cuisinière, Marie, y ajoutait à notre préjudice.

Marie était une excellente rôtisseuse; mais elle ne réussissait pas tout également; à quoi cela tenait-il que la plupart de ses ragoûts étaient brûlés? Je me posais quelquefois cette question; mais il m'était difficile de la résoudre. La cuisine, dont l'entrée était sur la cour, à droite de la porte cochère, était un peu en contre-bas : ce qui la faisait paraître d'autant plus sombre qu'elle n'était éclairée, au fond, que par de petites fenêtres grillées, espèces de soupiraux ouverts sur la place Saint-Ouen. Nous n'entrions jamais dans cet antre ténébreux. Cependant, comme, chaque fois que j'en trouvais l'occasion, j'y jetais un coup d'œil inquisiteur, je finis par découvrir un prie-Dieu, à demi caché dans l'ombre du fourneau. Tout était expliqué. C'était sur ce prie-Dieu que Marie s'agenouillait pour dire d'interminables chapelets, enrichis d'oraisons, et, pendant cela, au lieu de surveiller ses ragoûts, elle les laissait cuire à leur fantaisie. Mais, ce qui devait surtout nous être fatal, c'était l'Angelus de midi, qui était suivi immédiatement de notre dîner : Marie n'aurait jamais renoncé à dire cette prière, quoique ce fût le dernier moment du coup de feu. Aussi, tandis que les *Ave Maria* s'envolaient vers le ciel sur leurs blanches ailes de colombes, les fricassées se transformaient en charbons et en épaisses vapeurs d'enfer.

Malgré l'étroitesse de la doctrine qui nous régissait et les puérilités de son application, quoique aucun enseignement raisonnable et pratique ne nous préparât à surmonter les difficultés de la vie; quoique notre instruction fût sans cesse entravée par les scrupules de Mlle Chevalier, l'éducation que nous recevions auprès d'elle nous apprenait de grandes choses.

Elle avait abandonné à un professeur masculin, aidé de quelques sous-maîtresses, prises parmi les voiles noirs, les leçons de français, de géographie et d'arithmétique et elle s'était réservé l'instruction morale et religieuse. Elle était capable de la donner, au moins par la force de ses convictions et le désintéressement de ses principes. Dans sa doctrine d'une austérité janséniste, aucun accommodement, aucune compromission. Le point principal de son enseignement consistait à nous exercer au soin vigilant de notre conscience et à nous inculquer l'horreur du mal. « Seigneur, délivrez-nous du mal » ; ce n'était point à la légère que l'on nous faisait répéter cette prière de chaque jour. Nous devions craindre le mal, autrement dit le péché, plus que la maladie, plus que la mort, plus que tous les fléaux du monde physique.

Ceux-ci, en effet, sont accidentels, éphémères et limités; mais le mal moral, où s'arrête-t-il dans sa durée et ses conséquences? Mlle Chevalier le voyait infini, comme Dieu qu'il outrageait, éternel comme l'enfer qui en était le châtiment.

Il y avait, aux deux extrémités de la classe, en vis-à-vis des rangées de nos bancs, un haut pupitre noir dressé sur une estrade. A l'heure de l'instruction religieuse, Mlle Chevalier, souvent en retraite dans sa chambre, entrait dans notre classe, se plaçait devant un de ces pupitres. En la voyant apparaître avec son visage grave et marchant de son pas solennel, nous entrions aussitôt dans une sorte d'état de contemplation, on dirait aujourd'hui d'hypnotisme, qui tenait nos oreilles et nos yeux complètement enchaînés. Je ne crois pas qu'aucune de nous, pendant ces longues séances qui duraient environ deux heures, ait jamais mérité une punition, ni même une réprimande, pour distraction ou rupture du silence.

Lorsqu'elle était assise devant le grand pupitre d'où elle nous dominait, elle ouvrait un énorme in-octavo, le *catéchisme de Montpellier*. Chaque semaine, l'instruction ayant lieu le jeudi, elle nous en lisait une leçon en ajoutant de nombreux commentaires aux explications déjà très détaillées.

On pensera peut-être que ces instructions si abstraites nous fatiguaient outre mesure, qu'elles ne laissaient aucune trace dans notre esprit. On oublie que l'enfant est capable d'apprendre même ce qu'il ne comprend pas; la faculté, qui l'initie à tout, c'est la mémoire. Nous répétions de confiance les enseignements de Mlle Chevalier et nous nous croyions, à notre tour, de petits docteurs.

Nous ne lisions pas la Bible; cette lecture était interdite au commun des fidèles et, à plus forte raison, à de jeunes enfants. Cette interdiction, commandée par les arrêts des conciles, ne pouvait être levée que par les confesseurs et les supérieurs ecclésiastiques. Quand on nous disait que Mlle Chevalier, ou tout autre personne avait la permission de lire la Bible, nous la jugions, tout de suite, élevée en sainteté et en intelligence religieuse bien au-dessus des profanes, dont on redoutait les fausses interprétations, et nous la vénérions pour avoir été jugée digne d'être initiée aux secrets de Dieu.

On ne nous laissait pas ignorer, cependant, l'historique de l'Ancien et du Nouveau Testament. Chaque semaine, nous apprenions l'évangile du dimanche. Mlle Chevalier se chargeait de nous enseigner ce qu'on a appelé depuis l'histoire sainte; mais elle n'exigea jamais ce tour de force de notre mémoire de lui réciter la nomenclature des rois d'Israël et des rois de Juda ou, pis encore, des patriarches antédiluviens et post diluviens, comme cela était exigé, encore du temps de l'Empire, des jeunes filles qui

voulaient obtenir le brevet de maîtresse d'école ou celui d'institutrice primaire.

Mlle Chevalier nous faisait faire une intime connaissance avec tous les personnages de la légende biblique, qu'elle avait vus tant de fois dans ses méditations, et qui apparaissaient à l'évocation de sa parole, comme ils se peignaient dans son imagination, avec la naïveté de dessin et l'éclat prestigieux des vitraux coloriés des églises catholiques. Puis, elle insistait surtout dans la démonstration que chacun des faits, chacun des personnages de l'ancienne loi était une figure prophétique de Jésus-Christ et de la loi nouvelle.

Pour compléter notre instruction à cet égard, on mettait, entre nos mains, comme livre de lecture, un abrégé, intitulé *Bible de Royaumont*, du nom du monastère où il avait été rédigé. Je crois que si ce livre tombait aujourd'hui entre les mains des mères de famille qui surveillent l'éducation de leurs jeunes filles, il leur causerait quelque étonnement. Elles trouveraient, sans doute, que les bons Pères ne s'étaient vraiment pas donné assez de peine pour dissimuler certains détails de la légende biblique, dont la connaissance n'est pas absolument nécessaire au salut. Mlle Chevalier et ses voiles noirs ne se scandalisaient pas : la *Bible de Royaumont* n'avait-elle pas l'autorisation de publicité donnée par l'archevêché? Pour nous, cette lecture était un devoir, voilà tout.

Mais, si Mlle Chevalier passait aisément sur les hardiesses de la Bible, elle s'était absolument refusée à ce qu'on nous enseignât la mythologie. Était-ce bien utile, en effet, dira-t-on? Mais à cette époque, c'est-à-dire dans les dernières années de la Restauration, le romantisme n'avait pas encore produit les œuvres par lesquelles il devait s'emparer de toutes les imaginations pendant une période de trente à quarante ans. Tout l'enseignement littéraire était classique, c'est-à-dire reposait sur des sujets empruntés à l'histoire et à la mythologie des Grecs et des Romains. Expulser la mythologie d'une maison d'éducation, c'était donc mettre l'enseignement littéraire à la porte. Un professeur de français, qui avait beaucoup de succès dans les pensionnats de Rouen, le comprit ainsi. C'était M. Barguay. Il nous enseignait depuis peu de temps; mais nous l'aimions beaucoup, parce qu'il nous avait fait abandonner la grammaire de Lhomond, que nous trouvions ennuyeuse, pour celle de Noël et Chapsal, qui, agrémentée de ses exercices, nous semblait claire et amusante. Ce bon M. Barguay était long, maigre de corps et de visage, avec de grandes jambes en compas. Il devait ressembler beaucoup à Don Quichotte.

Mlle Chevalier, qui voyait que la vogue lui échappait, avait demandé à M. Barguay d'ajouter quelques études à nos leçons de français. Il parla de mythologie. Elle fit un effort, je crois, pour accepter son programme; elle ne put pas. Plusieurs fois, je la vis se troubler et pâlir, durant cet entretien, qui avait lieu à voix basse, dans notre classe, mais dont nous connûmes le résultat ensuite. Notre pauvre directrice fut, encore une fois, martyre de ses convictions. Le professeur fut congédié. Alors se ferma le peu d'ouverture d'esprit qu'il avait faite en nous. On nous donna un vieux cuistre, aussi sale et aussi dégoûtant que saint Labre, mais qui n'aurait pas eu à offrir d'autre mérite que cette saleté pour le faire concourir à la béatification.

Un petit fait prouvera encore que cette nécessité de l'étude de la mythologie était prise au sérieux et hantait toutes les cervelles des professeurs.

Je prenais des leçons de dessin et je copiais une petite tête de satyre. Le maître ne s'avisa-t-il pas de me demander ce que c'était qu'un satyre. La question était peut-être un peu indiscrète adressée à mes dix ans. Cependant j'aurais pu y répondre pertinemment. Mon père, sans m'imposer aucune étude, m'entourait de tous les livres qu'il jugeait convenables à mon âge et dont me privait l'enseignement de Mlle Chevalier. De ce nombre était un petit abrégé de mythologie que je savais par cœur. Je compris que j'étais placée sur un terrain dangereux; si, d'un côté, le maître de dessin m'interrogeait, de l'autre, la sœur surveillante attendait ma réponse, prête à se scandaliser de la manifestation d'une science défendue. Je restai immobile et silencieuse comme une statue de l'ignorance. Le professeur se moqua de moi et m'adressa un compliment, qui disait en toutes lettres que j'étais un petit âne. Peut-être qu'il y en avait la moitié pour la sœur surveillante.

Ce ne fut pas la blessure de mon amour-propre froissé qui causa la petite rancune que je gardai à Mlle Chevalier à la suite de cet incident. Pour la première fois, j'avais compris que, pour rester dans la règle du pensionnat, j'allais être contrainte à une sorte de dissimulation et j'avais, à un point inimaginable, le scrupule et l'horreur du mensonge!

Grâce à ces lectures du soir chez mes parents, mon éducation marchait en partie double ; à la maison, je lisais l'histoire grecque et l'histoire romaine de M. de Ségur, un petit Plutarque de la jeunesse, le Télémaque, le théâtre de Corneille et celui de Racine, Boileau, les fables de La Fontaine ; à la pension, outre la bible de Royaumont, on nous donnait la *Vie des Saints*, la *Morale en action* et un livre qui me plaisait bien davantage : les *Paraboles du Père Bonaventure*, où il y avait une jeune fille, la belle Julie, qui était toujours absente, quand le prince, son fiancé, venait pour la visiter.

Dans la *Vie des Saints*, l'histoire des martyrs eut

une réelle influence sur moi : je m'interrogeais souvent pour savoir si j'aurais le courage de supporter la douleur pour confesser ma foi. A cette époque, où ma dentition se renouvelait, on me conduisait quelquefois chez le dentiste. J'y allais sans résistance, presque avec empressement. C'était un apprentissage du martyre, car on ne chloroformait pas alors pour l'extraction des dents. Je m'efforçais de subir cette opération sans pousser un cri, ni un gémissement. Quand j'y réussissais, j'étais contente de moi.

Notre instruction s'étendait donc particulièrement sur ce qu'on appelait nos devoirs envers Dieu. Mais on ne négligeait pas non plus de nous recommander nos devoirs envers le prochain. Le respect et la crainte que l'on nous inspirait pour la justice divine nous conduisaient à considérer la pratique de la justice, dans les relations humaines, comme une vertu essentielle, base de toutes les autres. La charité elle-même n'était-elle pas une conséquence de la justice? Le riche devait aux pauvres le superflu des biens qu'il avait reçus de Dieu. De conséquence en conséquence, nous nous trouvions toutes préparées à une sorte de socialisme théocratique.

Je fis ma première communion très jeune : j'avais à peine onze ans. Je n'ai pas besoin de dire que, si bien stylée par Mlle Chevalier, j'eus les mêmes succès d'instruction religieuse à la paroisse qu'à la pension. Je fus une communiante fervente et scrupuleuse. Nul doute, jusqu'alors, n'était entré dans mon esprit, concernant les vérités de la foi. Comment en aurait-il été autrement ? Nous étions comme les avocats, qui n'examinent une cause qu'au point de vue de la défense ; nous ne cherchions aussi, dans l'examen des dogmes, en suivant les traces de notre directrice, qu'à défendre notre cliente l'Église et à terrasser l'impiété.

Comment se fait-il qu'avec un tel accord dans les principes et les sentiments entre moi et mes maîtresses, je ne continuai point à être l'élève soumise et religieusement enthousiaste que je m'étais toujours montrée? D'où vint cette révolte subite et si fortement accentuée, que la vie de la pension me parut bientôt absolument insupportable ? Éveil de jeunesse, bouillonnement d'imagination, répulsion de mon esprit pour le régime de plus en plus desséchant et rétréci, auquel on nous condamnait ?

J'ai dit comment la prétention qu'on avait eue de remplacer les jeux de notre récréation par le chant des cantiques m'avait provoquée à jeter mon bonnet par-dessus mes épaules et à fredonner aux oreilles des sœurs toutes les chansonnettes que m'apprenait ma petite amie. On me priva de récréation : je continuai à mériter la punition, qui devint habituelle et même journalière.

Ma mère allait très rarement au théâtre ; mais, chaque fois qu'elle y allait, je l'accompagnais. Probablement, j'avais parlé à quelques-unes de mes compagnes des représentations auxquelles j'avais assisté. Au couvent, tout se répète et tout se sait : la délation étant de commandement exprès. Un jour, dans un escalier qui allait d'une classe à l'autre, Mlle Chevalier me saisit au passage et me demanda s'il était vrai que j'allais quelquefois au spectacle. Même embarras pour répondre que lorsque j'avais été interrogée par le professeur de dessin. Mais cet interrogatoire fut bien autrement torturant que l'autre. Pour Mlle Chevalier mon silence fut un aveu ; elle ne me fit grâce d'aucun des anathèmes que j'avais encourus par la fréquentation des spectacles. Il fallut lui promettre que je ne retournerais jamais dans ce lieu de perdition ; mais je savais que si je lui faisais cette promesse, elle serait mensongère. Je sortis toute meurtrie dans ma conscience d'enfant par ce long débat. Le soir, je déclarai à ma mère que je ne voulais plus retourner à la pension. Cela était impossible ; je ne voulais pas mentir en disant que je n'allais pas au théâtre et Mlle Chevalier parviendrait à force de punitions et de menaces, à me faire renoncer à y aller. Ma mère me calma en me disant que les vacances allaient arriver bientôt et qu'on me choisirait un autre pensionnat pour l'année prochaine.

En attendant cette délivrance, j'eus bientôt l'occasion, au couvent même, d'utiliser mes connaissances profanes. Parmi nos *voiles noirs*, il y avait une jeune nièce de Mlle Chevalier, que nous appelions sœur Marie-Louise ; elle eût été jolie sans les fortes couleurs appliquées sur ses joues, qui étaient peut-être les symptômes d'une maladie de poitrine dont je crois qu'elle est morte. Assurément elle avait plus d'étendue d'esprit qu'aucune de ses compagnes. Elle remplaçait avec avantage le disciple de saint Labre, en donnant souvent à la première classe les leçons d'orthographe et de français. Elle se mit un jour en tête de nous faire jouer *Esther;* oui, mais, pour cela, il fallait avoir un exemplaire de cette tragédie et Racine ne pénétrait pas plus dans cette communauté que la mythologie. Sœur Marie-Louise, avec son instinct féminin, devina tout de suite à qui elle devait s'adresser :

— As-tu les tragédies de Racine, me demanda-t-elle ?

Ma réponse fut affirmative, et le lendemain je lui apportai triomphalement un bouquin qui m'appartenait et qui renfermait tout le théâtre de Racine.

Elle l'examina :

— Tu n'as lu que les deux tragédies d'Esther et d'Athalie ? ce sont les seules qui conviennent aux jeunes filles.

J'avais lu mon bouquin tout entier : on n'avait pas

autrefois, il me semble, la même fureur d'expurgation qu'aujourd'hui. Quand j'avais un livre entre les mains, je le lisais depuis la première ligne jusqu'à la dernière.

Mais il ne s'éleva pas de discussion à ce sujet entre sœur Marie-Louise et moi. En retour de la complaisance que j'avais mise à lui prêter Racine, elle me permettait de m'asseoir sur les marches de l'estrade de son pupitre et de lire le livre, dans lequel elle nous faisait faire nos dictées. C'était le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, qui m'intéressait beaucoup, quoiqu'on ne m'eût pas appris à l'admirer.

Mais, un jour que je me relevais après ma lecture, sœur Marie-Louise ouvrit son pupitre. Quel objet frappa ma vue ! mon bouquin, rabattu des deux côtés, était largement ouvert à la tragédie de Phèdre. Je retins mon souffle en m'en allant pour retourner à ma place, afin de ne pas trahir ma pensée qui était celle-ci : « *Phèdre* n'est pas une tragédie à lire pour une religieuse. »

Il ne me vint pas à l'esprit que ce n'était pas peut-être non plus une tragédie à lire pour une petite fille : Phèdre n'avait été, pour moi, que la mise en action d'un chapitre de la mythologie. Toutes mes prédilections, dans le théâtre de Racine, étaient pour *Andromaque* et *Iphigénie*.

Mais des réflexions d'un autre genre venaient encore m'assaillir dans ce monde, à ce moment d'éveil de ma raison. Les voiles noirs ne me semblaient pas unis par cette fraternité pieuse et zélée dont l'histoire des premiers chrétiens m'avait révélé l'idéal. L'égalité n'existait pas entre les sœurs : des groupes dominaient le reste du troupeau ; puis il y avait des préférées et des pas aimées, des malheureuses ! Je croyais entrevoir que quelques-unes de ces sœurs étaient les souffre-douleur des autres. Taquinées, irritées sans cesse, elles devaient endurer journellement un supplice moral pire que le supplice physique qu'un cilice caché infligeait peut-être à leur chair. On n'était pas juste à leur égard et l'on sait comme les dénis de justice révoltent l'enfance.

Une sœur, nouvellement entrée et qui venait d'une autre maison religieuse, avait peut-être été envoyée dans la nôtre comme on envoie les militaires dans les légions d'Afrique, par châtiment disciplinaire. Tout ce que je sais, c'est qu'elle n'avait pas un jour, pas une heure de repos ; elle était, à tout moment, réprimandée pour des riens. Elle se soumettait et s'efforçait de montrer une sainte joie.

Moi je m'indignais pour elle. Mais, ce qui me parut passer toute mesure, c'est qu'on lui avait donné un voile déjà mis au rebut par les autres religieuses. Dans un mouvement qu'elle fit, ce voile se déchira sur toute sa longueur. On la condamna à rejoindre les deux parties par une reprise. Une reprise dans un voile de crêpe ayant au moins un mètre de long ! Je ne sais si c'est parce que je n'étais pas très adroite aux ouvrages d'aiguille que je plaignis tant cette pauvre religieuse et que le premier effet de la punition qu'elle subissait fut d'augmenter ma répulsion pour le couvent.

Je résolus de la venger à ma manière. Dans le temps où j'étais la plus soumise et la plus choyée des élèves, les religieuses s'étaient aperçues que j'avais une grande facilité d'élocution, facilité que je n'ai pas conservée du tout dans le reste de mon existence. Mon éloquence, on n'en doute pas, s'appliquait au genre religieux : je m'exerçais à prêcher. Les sœurs, enchantées, se réunissaient avec les élèves pour m'entendre : on me fit un petit surplis et un bonnet carré et, du haut de la petite chaire du réfectoire, où l'on faisait la lecture, je lançais, sur mon auditoire, encore plus ébahi peut-être qu'édifié, tantôt les effusions pieuses et consolantes et tantôt les objurgations terrifiantes, dont j'empruntais la matière aux nombreux sermons que j'avais entendus.

Ordinairement, c'était à mes compagnes que j'adressais ces réprimandes et ces avertissements de conscience. Mais, quand je fus mécontente des religieuses, je me crus autorisée, par le poste doctoral que j'occupais, à ne pas leur dissimuler ce que je pensais d'elles : leurs manquements de justice et de charité ; comment, suivant leurs prédilections ou leurs antipathies, elles traitaient quelques-unes des leurs en brebis galeuses, tandis qu'elles portaient les autres au pinacle de la sainteté.

Ma hardiesse ne me valut aucune réprimande ; on me fit même prêcher encore une fois devant plusieurs prêtres. Mais ce fut mon feu d'artifice : on ne me demanda plus de sermons ; on remisa à la sacristie mon bonnet carré et mon surplis. Ma mission était finie ; on jugeait que j'en avais assez dit.

Je crois que Mlle Chevalier participait peu à ces mesquines passions, à ces misères intimes de sa communauté ; elle s'en rapportait, en grande partie, pour le gouvernement intérieur, à quelques-unes des religieuses, qui avaient su s'emparer de son esprit. Elle devait avoir, à cette époque, de grandes préoccupations. Elle voyait le nombre de ses élèves diminuer tous les jours et par malheur la qualité ne remplaçait pas chez elle la quantité. Rome ne lui envoyait point la consolation ineffable qu'eût été pour elle le titre d'abbesse. J'eus la preuve évidente de tout ce que j'avance ici quand les vacances arrivèrent. Ma mère, suivant la promesse qu'elle m'avait faite, voulut me changer de pensionnat. Nous allâmes toutes deux pour remercier Mlle Chevalier et retirer mes livres de classe. Notre pauvre directrice, lorsque ma mère lui apprit sa résolution, eut un véritable accès de désespoir. Elle se jeta presque à ses genoux pour la

conjurer de me laisser chez elle encore une année. J'étais l'élève programme qui soutenait encore un peu la renommée du pensionnat.

Ma mère avait le cœur trop tendre pour soutenir cet assaut de prière, accompagné d'une humiliation si navrante; elle accorda l'année qu'on lui demandait. Je ne fis aucune opposition; je comprenais ma mère; au fond du cœur, j'aimais Mlle Chevalier.

Mais, pendant l'année qui suivit, ce lien d'affection se dénoua peu à peu entre nous, en même temps que se dissipaient ces croyances religieuses, dont on m'avait imposé trop sévèrement, trop exclusivement, la sujétion. Élevée dans ce milieu claustral, j'ai gardé, encore quelques années, cette foi du cœur, qui survit à l'incrédulité de l'esprit; puis, en approchant du terme de la vie, j'ai vu cela même s'évanouir et il ne m'est plus resté, à la veille de la mort, que le désir intense, la curiosité insatiable de connaître enfin la vérité entière et certaine, dont nous espérons la révélation au delà du tombeau.

Amélie Bosquet.

L'ANCÊTRE

Nouvelle.

I

Cabrol, le pâtre, ne connaissait que la Séranne, sa montagne des Cévennes, et là-bas, dans la vallée profonde, le village de Brissac, où il descendait une fois par semaine, soit pour vendre quelques bêtes de son troupeau, soit pour porter de l'argent au fermier de son maître. D'une fille de pâtres qu'il avait épousée sur le tard, il avait eu un fils, Joachim. Celui-ci, ayant voulu, par ambition, apprendre la culture des blés et des prairies, monta, à l'âge de vingt ans, sur le plateau désolé du Larzac. Il y acheta un sol labourable et une grange qu'il dut restaurer. Un filet d'eau passait là, dans les prés qui se développèrent. Joachim acheta des moutons, puis des vaches. Ce bonheur lui donna de l'orgueil : il épousa une orpheline, servante en quelque ferme prochaine. Mais, comme s'il fût interdit aux hommes de connaître la joie de vivre sur le plateau désolé, le ruisseau brusquement s'infiltra dans le sol caillouteux et disparut. Le troupeau, privé d'eau et de pâturage, périt en deux mois. Les jeunes époux durent chercher, aux alentours du domaine, une veine d'eau. Or, un soir qu'ils piochaient au faîte d'un versant, un bloc de pierre se détacha sur eux, et les roula au fond d'un trou, parmi des broussailles.

Ils laissaient une enfant de dix mois, Rose, qui était née le même jour que la première fleur était venue sur le rosier de la ferme. Leurs voisins, par une charité dont ils se montraient fiers, s'en allèrent dans la vallée porter l'enfant au vieux pâtre. C'était heureusement jour de marché, à Brissac. Cabrol se trouvait sur la place, au milieu de son troupeau.

Les paysans du Larzac s'inquiétaient de l'accueil que leur ferait le vieux pâtre. Car, farouche et sombre, celui-ci ne manquait pas une occasion de déclarer que, pour durer sur la terre, il ne faut s'embarrasser ni de fatigues ni de peines. A cette heure, il comptait quatre-vingt-cinq ans sonnés. Sa haute taille ne pliait pas encore; ses mains crevassées ne tremblaient guère, lorsqu'il ravaudait sa houppelande aux plis lourds et ses guêtres de cuir; son visage long, à barbiche de bouc, luisait de force et de santé. Autour de lui, la nature restait immuable, sa Séranne inculte, dont le sommet pareil à l'échine pelée d'un monstre resplendissait dans le soleil. Les créatures seules succombaient. Lui, l'ancêtre, durait toujours. On le craignait un peu, à cause peut-être de la vertu fatidique que semblait avoir son être défiant les saisons. Sa vie modeste et contente, dans la solitude, intriguait le pays quelquefois. Aujourd'hui que la fatalité le dérangeait brusquement dans ses habitudes, chacun se réjouissait, non sans malice, qu'il eût, au moins une fois, à sortir de son égoïsme.

Debout au milieu de son troupeau, le bâton de hêtre en main, Cabrol attendait le fermier. Il était seul, dans un coin de la place. Les paysans du Larzac s'avancèrent donc vers lui et racontèrent aussitôt la mort de Joachim.

Cabrol, interloqué d'abord, se tourna vers la Séranne, en maugréant, la Séranne dont les bois bourdonnants et la lumière inspiraient en son âme les moindres résolutions. Après un silence, il frappa le sol de son bâton et cria :

— Ah! je le savais bien, que le fils d'une lignée de pâtres ne peut vivre que dans sa montagne!... Joachim, en me quittant, a commis un péché. Faut-il donc que ce soit moi qui en subisse l'expiation? Pourquoi s'en est-il allé vivre dans la plaine?

— Oui! riposta un rustre velu, qui portait sur son épaule la corbeille où l'enfant sommeillait. Dis!... Joachim n'est-il pas assez puni d'être mort jeune avec une femme qu'il aimait?...

— Ah!... Si, vivant, il était malheureux, je ne le plaindrais pas, je ne m'attarderais pas une minute à discuter avec vous.

Le rustre retira de la corbeille l'enfant emmaillotée dans des langes bien blancs et parfumée des feuilles d'amandiers, sur lesquelles on l'avait couchée. A la vue de l'innocente créature, Cabrol fut remué dans son cœur à l'écorce si rude, et d'instinct il tendit ses bras vers l'enfant de son fils. Il la souleva plus haut

que son front; il s'attendrit un moment à contempler le visage rose et joufflu, les cheveux blonds, les petites mains curieuses qui s'agitaient vers lui, vers son bonnet dont un pan lui tombait sur la nuque. Comme elle s'éveillait, ses yeux étaient humides, ses joues aussi rouges que des pommes. Étonnée, rieuse, elle fit un gazouillis d'oiseau; elle ne voyait plus maintenant que ce pâtre dont les yeux gris avaient des reflets de métal.

— Hé! bien, dit-il, puisqu'elle est à moi, je l'emporte.

Il serra l'enfant contre son cœur, avec un geste d'avarice. Les paysans riaient doucement, enchantés tous ensemble qu'il pût, à son âge, changer de nature, devant une enfant. Mais il les chassa d'un signe de son bâton :

— Vous autres, écartez-vous.

Le fermier du château s'approchait en se dandinant. Cabrol lui donna de l'argent, sans parler. Ensuite, ayant ordonné au chien de rassembler le troupeau, il arrangea l'enfant douillette entre ses bras, parmi des toiles, et reprit le chemin montant de sa hutte.

II

Rose grandit dans la montagne. Le vieux pâtre l'aimait plus que ses bêtes mêmes. Car cette fillette de quinze ans ne ressemblait pas à celles qu'il avait fréquentées en son temps de jeunesse. Elle ne lui rappelait point l'humanité médisante et envieuse, hors de laquelle il s'obstinait à vivre. Elle se nourrissait, comme lui, de lait et de fromages. Depuis quelques années, elle cousait ses jupes de bure et ses corsages de laine, dont il lui rapportait du marché, sous forme de cadeau, la matière simple. Il lui avait appris juste les paroles nécessaires, dans cette existence divine où son âme lentement s'élevait, comme un oiseau vers le ciel. Elle se plaisait avec lui, ne sollicitait jamais de descendre parmi les filles de son âge et de connaître les choses différentes qui peuvent être dans ce monde. Elle s'intéressait passionnément aux bêtes de l'étable, sous les conseils de l'aïeul qu'elle appelait son père. Il l'aimait d'un amour sans mélange, persuadé qu'elle redouterait toujours aussi la destinée des gens de la plaine, plus lucrative sans doute, mais exposée à tant de périls.

Elle grandissait, hardie et souple. Parfois, lorsqu'elle courait deçà delà, escaladant les pierres, sous les chênes tordus, à la poursuite d'une brebis espiègle qui refusait de rentrer à l'étable, ses cheveux tout d'un coup se détachaient, au vent de la course. Alors, elle gagnait un ruisseau, sous des ombrages : là, dans le courant limpide, elle mirait sa chevelure blonde qui s'échappait de ses doigts en jouant, comme un feuillage. Elle regardait se lever et s'abaisser ses bras comme des rameaux frais, ses oreilles polies comme des cailloux sur le sable d'une source, et ses yeux bleus qui, au fond de l'eau, brillaient davantage. Ensuite elle rentrait à la hâte, alerte et animée. Le pâtre s'alarmait de la voir se fatiguer ainsi, craignant peut-être qu'à son tour elle ne mourût.

— D'où viens-tu? lui demanda-t-il un soir. Tu tomberas, et ce sera fini.

— Il faut que je connaisse la Séranne autant que toi.

— Ah! la curieuse!...

— Écoute. Il y a là-haut, vers la droite, des rochers où je ne suis pas encore allée. Il me semble y avoir aperçu un toit plus beau que le nôtre.

— Bah! Ce n'est rien du tout.

Cabrol eut un air de mystère, qui intrigua l'enfant davantage. Le lendemain, elle grimpa entre les rochers convoités. Ses bêtes, fidèles, la suivaient non sans fatigue. Soudain, une toiture de tuiles apparut, surmontée d'un clocheton que vêtissait la mousse. C'était un de ces ermitages délaissés qu'on rencontre de loin en loin dans les Cévennes. Rose examina ses murs troués comme un habit de pauvre, sa façade déchiquetée par les intempéries. Elle poussa la porte, et tandis que les bêtes se couchaient au dehors, sur le gravier, elle s'avança. Le jour froid et voilé, qui tombait de la voûte, lui fit fermer les yeux. Elle les rouvrit peu à peu, avec timidité, et considéra le plâtre écaillé des murailles, que décorait un unique tableau, où elle reconnut, sous des chênes de la Séranne, des moutons énormes qu'un berger conduisait. Au fond de la masure, sur un autel formé de blocs superposés, s'érigeait une croix fruste et flétrie, à l'ombre de laquelle se tenait faiblement sur ses pattes un agneau menu taillé dans quelque racine. Rose souriait devant cette chose d'art ingénu découpée avec tendresse par les doigts d'un berger de sa race. Mais la croix, qu'était-ce, que signifiait cette union de branches au geste fraternel? Elle allait la toucher, lorsque, prise de crainte, en un sentiment de pudeur ineffable, elle demeura immobile, confuse. L'agneau de bois, au contraire, elle osa le toucher, et même se pencha pour l'effleurer de ses lèvres. Puis, elle sortit en courbant le front. Le silence de ces murs, qui avaient à travers les siècles entendu tant de prières, l'impressionnait ardemment. Et, le cœur un peu triste, elle revint à pas lents à la hutte de l'ancêtre.

Le soir était solennel, autour de cette hutte perdue sur la hauteur, parmi les bois et les rochers, dans le rayonnement de la lumière grise qui montait, en mourant, vers les nues profondes. Les moindres

rumeurs devenaient plus sensibles : frémissements de vent, cris d'oiseaux de proie, murmures de ruisseaux sous les haies. L'ancêtre, devant sa porte, contemplait cette fin du jour. Sa centième année était révolue. Ayant vécu simple comme les plantes, il vivrait donc aussi longtemps que les chênes qu'il avait toujours vus vigoureux. La houppelande sur l'épaule, il joignait les mains et levait le front, sans penser peut-être. Au bruit du troupeau, il se détourna. Rose accourait, agile, triomphante d'annoncer à l'aïeul sa découverte.

— Dis-moi, s'écria-t-elle. Ne me gronde pas... Quelle est cette grange là-bas, dans ces rochers?

— Curieuse!... Que vas-tu chercher si loin!... Tu n'es pas bien ici?... Allons, pour que tu ne sois plus tourmentée, je t'expliquerai cela tout à l'heure.

Ils remisèrent les bêtes dans l'étable. Bientôt, tandis qu'ils mangeaient, assis sur un banc, l'ancêtre parla. Jamais, il n'avait révélé à sa fille les émouvantes vérités de la religion qu'on enseigne aux plus petits enfants. Il n'y songeait point. Elle n'avait appris le nom de Dieu que parce qu'il le proférait en ses moments d'ennui. O mon Dieu!... gémissait-il parfois.

Un lumignon éclairait le logis, les pierres trapues soutenant une charpente de branches, les murs enduits de plâtre noirci par la fumée. Cabrol, tout en couvrant un guignon de pain du fromage de ses brebis, parla :

— Ne t'inquiète pas, ma fille, de cette grange. Elle est pour les gens d'en bas. Tous les cinq ou six ans, il y a des cultivateurs de Brissac qui montent dans nos parages pour voir le ciel de plus près et l'implorer.

— L'implorer?

— Oui, ils le connaissent moins que nous. Quelles grâces lui demandent-ils? Ma foi, d'être cléments à leurs cultures, d'embellir leurs épouses ou leurs filles... Car, elles n'ont pas ta santé, va.

Rose se mit à réfléchir, devant ces choses du ciel qui émouvaient sa pensée et lui donnaient le désir de savoir davantage. Et passant une main sur son front, elle regarda, par la porte, l'espace immobile, la clarté blanche qui fuyait la montagne. Le vieux pâtre se taisait, feignant d'ignorer la religion divine que professent les hommes. Il aimait jalousement sa fille : il redoutait que l'idée de la mort, une inquiétude du monde et de l'au-delà ne ternît cette âme plus fraîche qu'une fleur qui ne dure qu'un printemps. L'enfant oublia tout à coup son désir de savoir, et dans un essor de gaieté, demanda :

— Mais l'agnelet de bois, qui donc l'a porté là-haut? Je voudrais bien en avoir un pareil.

— Je t'en donnerai un plus beau, parce qu'il sera vivant et que nous le choisirons dans notre étable.

— Oh! je serai contente! Je l'aimerai beaucoup... toi aussi, mon père.

Elle sautillait sur le banc, paraissait plus jolie, animée du désir de posséder, à son tour, un être de la montagne, une créature du monde qu'elle connaissait tant. Cabrol, le lendemain, tint parole. Rose prit en ses bras l'agneau blanc, à peine sevré de sa mère, et le berça, comme une poupée. L'agneau la regarda de ses yeux roux qui semblaient de cristal, il leva vers ses joues son museau aux oreilles pointues, à l'humide langue rouge. Au jour de l'espace, qu'il n'avait pas vu encore, il ferma les yeux, devant la terre immense peuplée de pierres et d'arbres. Rose le fit marcher : au contact du sol, il tressaillit et se mit à bêler. Rose l'appela, lui fit des gentillesses, et tout frémissant, il suivit docilement ses traces dans le chemin. L'ancêtre riait si fort que ses épaules en étaient secouées.

Désormais, Rose amena son agneau dans la montagne. Elle le soulevait entre ses bras, au passage dangereux de cailloux, sur le bord des abîmes. Il apprit si vite le visage et la voix de Rose qu'il se plaignait dès que, pour lui faire une niche, elle se cachait et le laissait seul, perdu dans les broussailles.

Un jour qu'elle jouait ainsi, un aigle, qui se reposait dans le bois voisin, entendit des bêlements plaintifs. Alors, il s'éleva, lent et superbe : il vit l'agneau égaré, loin du troupeau, plana un moment; puis, tel que la foudre, fondit sur lui et l'emporta dans ses serres terribles.

Rose poussa un cri de détresse :

— O mon Dieu!..

La désolation entra dans son âme, le sens du malheur et de la mort. Ne songeant plus à son troupeau, elle n'eut de pensée que pour la faible bête, sa compagne. Le nid de l'aigle se trouvait très haut, au pied d'une falaise. Elle s'y rendit, escaladant les tertres et les rocs avec célérité, sans conscience des périls. Déjà, elle se penchait au bord de l'aire, soulevait en ses mains robustes l'agneau dont les aiglons avaient dérobé un peu de laine pour se réchauffer, lorsqu'un fracas plus strident qu'un bruit de branches entrechoquées fendit l'air. L'aigle, d'un vol, survenait. Tandis que, tournant trois fois dans le soleil, il agitait ses ailes, Rose saisit une branche et s'apprêta hardiment à se défendre. Il plana, il voulut de nouveau fondre sur la jeune femme dont les yeux brillaient. Mais elle frappa de sa branche les ailes étendues qui retentirent, et l'aigle, blessé, griffant de ses serres le tertre rocheux, s'arrêta.

Rose redescendit vers le troupeau. Jusqu'au soir, elle garda l'agneau serré contre son sein.

Mais l'ancêtre la gronda, dans la hutte.

— Rose, tu n'es plus une enfant pour t'amuser,

voyons. Si je t'ai donné l'agneau, c'est pour que tu le surveilles. Je te surveille bien, moi.

— Oui... Je ne savais pas que le danger du mal fût si proche, quand on aime.

Elle ajouta d'une voix tremblante :

— Là-bas, dans la vallée, si l'on ne vit pas seuls, la vie doit être plus douce.

A ces mots, l'aïeul frémit de colère. Son front se troubla, comme l'horizon qu'empourprait le couchant.

— Tais-toi ! Mon Dieu, tais-toi !...

Rose courba la tête, aussi honteuse que si elle eût blasphémé. Il lui était donc défendu, même à son âge, de penser aux créatures humaines, ses semblables ? Et le tourment de connaître la vie, plus douce peut-être, des gens qui cultivent la terre ensemble, l'agita dans son sommeil, jusqu'à l'aube légère qui, s'ouvrant au ciel de même qu'une fleur, se mouille de rosée.

III

Quelques jours après Pâques, une famille de Brissac monta en pèlerinage au sommet de la Séranne. Là-haut, se dressait une croix de pierre, qui jamais n'avait attiré l'attention de Rose, parce qu'ayant perdu ses bras, elle était droite et nue, sans signification. Les pèlerins s'agenouillaient à son ombre grêle et priaient, le plus souvent pour implorer du ciel la guérison d'un enfant atteint d'un mal mystérieux. Ils allaient aussi, là-haut, oublier les misères du travail, jouir de quelques heures de paresse et de fête.

Aujourd'hui, les paysans cossus qui montaient à la Croix du Suc, riaient, s'amusaient parfois de rouler sur les cailloux. Rose, du milieu de son troupeau, les aperçut, et sans être vue, les observa patiemment, avec un plaisir mêlé de crainte. Ces êtres du monde lui paraissaient vieillis et fatigués, l'un d'eux surtout, un homme à face rasée qui était vêtu d'une robe noire, le prêtre. Rose craignit pour eux quelque chute, d'autant plus qu'ils portaient un enfant dans une de leurs corbeilles. Lorsqu'elle les vit parvenus enfin au sommet des roches, dans le bleu du firmament, elle demeura songeuse, inquiète que des étrangers vinssent troubler la montagne, et pour s'égayer, elle berça l'agneau sur ses genoux, en fredonnant.

Auprès de la Croix du Suc, les paysans mangeaient déjà le pain blanc, le gigot garni d'ail qu'ils avaient, la veille, rôti à la broche. Ils se félicitaient de boire l'eau fraîche de la cime qu'alimente la neige, en hiver, lorsque le chef de la famille trouva la citerne tarie. Chacun se désola, à cause de l'enfant qu'on devait, pour ainsi dire, baptiser une seconde fois, en le baignant de cette eau merveilleuse. Soudain, le prêtre, un brave fils de chevriers né dans la Cévenne et qui ne parlait guère qu'en patois du pays, découvrit Rose dans le voisinage. Il comprit que ce devait être la filleule du pâtre, et l'appela. Rose, abandonnant l'agnelet au milieu du troupeau, tant elle était curieuse, eut bientôt fait de grimper juqu'à la cime.

— Dis-moi, c'est toi qui es l'enfant de Cabrol ?

— Oui.

— Il y a de l'eau sur ta Séranne. Veux-tu nous en donner dans une cruche ?

— Oui...

Les bras ballants, Rose hochait la tête ; elle observait avec émotion ces gens paisibles autour d'une nappe blanche, l'enfant joufflu qui reposait dans une corbeille, surtout le prêtre dont la robe noire l'effarouchait un peu. Elle était si plaisante en sa jupe de bure où se devinait un corps agile, choyé par l'air des montagnes, qu'elle inspirait une sensation de pureté et de joie. Les paysans l'admiraient. Elle s'approcha, afin de mieux voir leurs costumes, leurs chapeaux et leurs bonnets, leurs visages qui n'étaient pas ridés comme celui de son aïeul et qui avaient des dents blanches. Elle eut un frisson de méfiance, lorsque le prêtre, la touchant à l'épaule, la réveilla dans son extase, et elle partit vers le ruisseau. Seulement, elle avait voulu, par gentillesse, baiser la main et les joues de l'enfant aussi adorable que son agneau, et l'enfant s'était remué sous sa caresse : il ouvrait les yeux en souriant, faisait signe vers le soleil qui lui semblait nouveau.

Bientôt, Rose revint, avec la cruche pleine.

— Petite, lui dit le prêtre, tu vas rester avec nous et partager notre fête. Ton troupeau ne risque rien. On le voit d'ici... Tu le surveilleras facilement, va...

— Oh ! non... Père me gronderait.

— Grâce à moi, ton aïeul ne te grondera pas. Tu sais bien qui je suis ?... Ton aïeul t'instruit, je pense, sur les vérités de la religion et de l'Église ?

Rose tressaillit doucement, au fond du cœur. Aussi franche que l'eau qui gazouille en suivant la pente des coteaux, elle répondit :

— Père ne mentionne jamais ces choses.

— Est-ce possible, mon Dieu !... Quel mécréant !.. Le jour du prochain marché, j'irai lui parler.

— Oui...

Rose, distraite, regardait avec un sentiment de volupté la nappe blanche, les ustensiles de cuisine de ces êtres cossus, dont quelques-uns avaient aux doigts et aux oreilles des boucles d'argent et d'or qui scintillaient. Elle mangea de bon appétit, se régala de ces viandes que jamais elle n'avait goûtées, du pain blanc sorti du four avant l'aube, et du vin qui était moins sucré que le sang des mûres.

Ensuite, elle raconta sa vie, auprès de l'ancêtre, sa vie de fée sauvage, dans le pays borné de la Séranne où jamais elle n'avait entendu les noms des Saints et du Maître du Ciel. Enfin, avec l'eau qu'elle avait puisé dans une source, on baigna l'enfant au front et aux lèvres. L'enfant, qui languissait depuis sa naissance, ouvrit les yeux de nouveau, dans les bras de Rose, et il tendit les mains vers le visage blond de la fée bienfaisante, comme pour le baiser et l'aimer le premier au monde. Le prêtre, tout bas, disait les prières. Les paysans étaient prosternés, sous le vaste ciel de la solitude. On vit sourire l'enfant. Ce fut un miracle.

Rose le déposa dans sa corbeille, lui gazouilla ses paroles simples, comme à l'agneau, en le caressant, en lui baisant les mains qu'il avait un peu gourdes. Les paysans, charmés, la remercièrent avec effusion; le prêtre lui dit :

— Je veux que dimanche tu viennes à mon église. Je parlerai au pâtre.

— Je veux bien, moi.

Elle aurait donné toutes les promesses, sans rien comprendre à ces choses, sinon qu'on l'aimait et qu'elle se plaisait avec les êtres de sa race.

— Laissez-moi l'embrasser, reprit-elle.

Elle étreignit l'enfant, le baisa encore, ainsi qu'une sœur, plusieurs fois au visage, puis, d'un saut de gazelle, partit, disparut parmi les pierres, vers son troupeau.

IV

L'ancêtre avait dû céder aux objurgations du prêtre et des villageois de Brissac. Rose chaque dimanche descendait à l'église. Après les offices, elle assistait aux leçons du catéchisme, que le prêtre enseigne quelquefois, dans les campagnes, à des enfants âgés, qui ont été espiègles et se sont attardés. L'ancêtre était fier des amitiés que Rose provoquait partout, au village. Elle devenait toujours plus belle : ne lui avait-il pas acheté, d'ailleurs, une robe bleue, des souliers, une résille blanche qui protégeait la masse abondante de ses cheveux couleur de miel? Au catéchisme, elle avait pour voisin le fils d'un fermier aisé, Roch le brun, qui l'amusait en lui contant ses vagabondages dans la vallée. Bien qu'adolescents tous deux, ils étaient ingénus d'esprit et d'âme, même Roch qui, pourtant, les années précédentes, ne s'était pas soumis aux leçons du prêtre. Elle lui contait aussi sa vie libre, hors des lois du monde, où jamais elle n'avait entendu parler de l'argent. A ce propos, Roch, une fois, osa lui dire :

— Si ton aïeul ne te parle pas de l'argent, ce n'est pas qu'il le dédaigne. Il doit craindre que tu ne le lui dérobes.

— Moi!... Et qu'en ferais-je?

Elle bouda un peu, ennuyée que Roch pût médire de l'aïeul et d'elle-même. Depuis qu'elle apprenait la révélation des péchés, le sentiment de la pudeur, l'appréhension de mal faire lui était venue. Elle se détourna. Mais Roch, attristé aussitôt, s'approcha tout contre elle, sur le banc, et lui saisit la main.

— Ne m'en veuille pas, murmura-t-il. Je te taquinais pour rire.

Elle leva son clair visage, aux reflets du lustre qui dorait çà et là les piliers et les murs, et se sentit émue, heureuse autant que le matin d'été où, sur la cime de la Séranne, elle avait pour la première fois rencontré des créatures humaines. Le prêtre arriva pour les interroger; il les laissait bavarder ainsi, confiant qu'il était en leur volonté d'apprendre. Ils donnaient, pour la sagesse, l'exemple aux autres. Auprès de Rose, le vagabond de naguère éprouvait un apaisement en sa nature ardente. Il tâchait de ressembler à la Fée du Suc, dont le pays louait la modestie. Il travaillait maintenant, la semaine, et ne rôdait plus. Si parfois il s'égarait le long d'un ruisseau ou s'interrompait à l'ouvrage, c'était pour rêver à son amie, avec le désir d'aller la surprendre là-haut, dans la montagne, dont elle lui traçait une si gracieuse image qu'il la confondait un peu avec celle du Paradis, que le prêtre célébrait, à chacune de ses leçons.

Cabrol soupçonna bientôt que sa fille lui échappait. Un soir, en remontant de l'église, il l'interrogea :

— Tu es bien d'accord avec ton camarade, dis-moi? Qu'est-ce qu'il te raconte?

— Je ne me rappelle plus, ma foi.

Elle riait, l'étourdie, pendant que le vieux pâtre maugréait de confusion. Il poursuivit :

— Écoute, on s'imagine toujours que je vais mourir... Toi, te voici à l'âge des fiançailles, tu comprends. On voudrait te séparer de moi, après que tu auras fait ta communion.

— Hé! bien, répliqua-t-elle, quel malheur y aurait-il là, après tout?

— Quelle brigande tu es!...

Le vieux pâtre s'emporta, frappa de son bâton avec une telle fureur qu'il faillit choir sur les cailloux.

— Hé! bien, sais-tu, Rose!... Je ne te donnerai jamais à qui que ce soit! Tu es à moi!

Rose n'osa répondre. Elle regarda le vieux en dessous, avec un ressentiment malicieux, et se sentit aimer davantage le garçon de son âge qui habitait, dans l'opulente vallée, sur la route, une des plus hautes maisons de Brissac. Le vent soufflait avec force, au ras du coteau. Cabrol s'arrêtait souvent pour reprendre haleine. L'ascension de la Séranne lui était pénible, ce soir. C'est que la pensée de l'argent, qu'il avait enfoui dans un coin de sa hutte et dont

les inconnus voulaient s'emparer en lui volant sa fille, fatiguait son corps autant que son âme.

Il se trompait, l'ancêtre. Les parents de Roch ne convoitaient pas son trésor. Si quelque jour ils montaient à la Séranne lui demander les accordailles de Rose, ils croyaient, au contraire, lui faire honneur. Ce qui les séduisait uniquement, c'était la jeunesse robuste et souriante de la femme ; et ils voyaient qu'en songeant à elle, leur fils abandonnait les jeux et la dissipation du dehors. Pendant les mois d'hiver, Rose ne descendant plus au village à cause de la neige qui comblait les chemins, Roch languit dans sa maison.

Mais aux beaux jours, lorsque la Séranne remontra, parmi les pierres grises, son visage paré de fleurs et de feuillées, ce fut une fête pour la famille des paysans cossus dont l'enfant avait commencé de guérir à l'ombre de la Croix du Suc, et surtout pour Roch le brun, de revoir la fille de l'ancêtre, qui parut plus grande, plus femme encore. Ils reprirent ensemble les leçons du catéchisme. Et un dimanche de juin que le peuple entier de Brissac emplissait l'église, dans la clarté des lustres et des cierges, on les vit tous deux, sur les pas l'un de l'autre, s'approcher de la sainte table. L'ancêtre, tout courbé dans sa houppelande, s'était blotti contre un pilier, à l'écart du monde. Les yeux fixes, il épiait sa pastoure, qui apparaissait plus resplendissante qu'une étoile dans sa robe blanche, sous son voile couronné de roses blanches. A la fin de la messe, des gens, sur la place, le complimentèrent :

— Ah ! ce vieux Cabrol !... Il a tout de même la plus jolie fille du pays... Mais lui, il ne mourra donc jamais !

— Je pense bien que non ! ricana-t-il.

Et s'étant redressé dans sa longue taille, il amena, jaloux, sa pastoure adorable, afin que nul ne pût l'offenser d'un regard ou d'une parole. Elle eut une grande douleur de partir si tôt, parce que Roch penserait peut-être qu'elle avait voulu le fuir. De crainte d'être grondée, elle ne se plaignit point.

Ils descendirent désormais à l'église régulièrement. Le vieux pâtre ne quittait pas sa filleule, allait sur ses traces, têtu et farouche. Celle-ci n'apercevait Roch que de loin parmi le peuple : ils se regardaient, échangeaient des sourires avec mélancolie. Les paysans comprenaient que Rose souffrait de la jalousie étrange de l'aïeul. Pourtant, elle avait raison de se soumettre. Il ne pourrait pas toujours empêcher le destin.

Tandis qu'elle croissait définitivement en force et en beauté, ayant déjà, à la pensée de Roch, une coquetterie de demoiselle, et sachant, au miroir des ruisseaux, ordonner ses blonds cheveux sur le front et dans la résille, l'ancêtre se courbait plus bas, succombait à la décrépitude. Les nuits, il ne dormait plus de ses sommeils solides. Assis tout le jour devant sa hutte, son vieux chien à ses pieds, il contemplait la Séranne. Son plaisir suprême était d'observer à travers les arbres les bêtes que Rose conduisait en chantant, pour se distraire.

Une après-midi, il dormait à l'ombre de la hutte, lorsqu'il fut réveillé brusquement. Il eut peur. Roch et son père se dressaient devant lui, dans la solitude, vêtus de dimanche l'un et l'autre. Ils étaient venus, résolus et graves, glorieux de leur richesse de fermiers, demander au vieux pâtre son consentement pour célébrer les fiançailles de Roch et de Rose. Mais l'ancêtre se mit à rire d'un éclat, ainsi qu'un fou, puis leva son bâton, criant avec colère :

— Me prenez-vous donc pour un pauvre ?... Hé ! je me moque de vos richesses !... Rose est à moi, je l'ai élevée, je la garde ! Tant que je vivrai, nul ne la touchera !...

A cause de son âge vénérable, les deux paysans se continrent de lui répliquer avec le même orgueil. Ils essayèrent de l'amadouer, en lui disant leur probité, leurs habitudes de travail, en lui assurant que Rose dans leur maison serait heureuse. Cabrol ne voulut rien entendre. Sa colère augmentait à mesure que les deux hommes insistaient. Alors, ils partirent, tristement, sans courage, souhaitant presque la mort à l'ancêtre de la Séranne, qui n'aimait son enfant que pour lui-même.

Le soir, quand Rose rentra, Cabrol s'en fut avec impatience la rejoindre à l'étable. Là, dans l'ombre laide, au milieu des bêtes étonnées, il l'interpella :

— Dis, tu avais concerté avec Roch tes fiançailles, et je n'en savais rien !... Voilà déjà que tu dissimules tes idées !

— Je ne sais pas mentir, dit-elle en rougissant sous l'injure.

— Allons, ne te trouble pas. Tout ça, vois-tu, nous vivions bien tranquilles, et maintenant, depuis que tu descends au village, on nous tracasse. Le diable emporte tout ce monde !... Est-ce que tu l'aimes, toi, la vallée de Brissac ?

— Mais... oui.

— Ah ! mon Dieu !... Tu n'aimes donc pas la montagne ? Tu voudrais donc me laisser seul ?

— Oh !...

— Oui. Il te tarde que je meure, pour aller te fiancer là-bas. Si tu me quittais, je mourrais. Tu ne le veux pas, je pense ?

— Non, père...

Elle baissa le front avec résignation, honteuse des soupçons du vieux pâtre, à qui pourtant elle se sacrifiait. Son cœur souffrait et lui semblait pesant : elle y porta ses mains, comme pour le soutenir.

Désormais, chaque matin, elle se rendait à la chapelle délaissée, revoir l'agneau de bois, et sous la

croix ancienne, offrir au ciel le vœu que son ami eût, comme elle, la force de croire au destin. Elle dissimulait ses pensées devant l'ancêtre, gardait en elle la douleur délicieuse d'aimer. Le dimanche, à l'église, elle rencontrait Roch. C'était pour eux une joie bien précieuse, de prier ensemble, dans l'ombre que baignait la lumière des lustres pauvres, et de pouvoir se regarder un moment, à la sortie de la messe. Ils s'estimaient, se dévouaient l'un à l'autre, dans l'émotion de leur sacrifice, et ils sentaient autour d'eux l'attention bienveillante du monde.

En décembre, la neige couvrit la montagne d'une croûte épaisse. Ce fut un pays morne et sans écho. Cabrol eût souhaité que l'hiver durât éternellement. Lorsque la neige fondit sous le ciel pluvieux de mars, il ne parla point de redescendre au village. Rose, par fierté, par compassion aussi, n'osa point réclamer. Car elle s'alarmait de voir le vieux maintenant considérer toujours le sol à ses pieds et ne plus sortir de la hutte, indifférent au soleil et aux plantes, aux bêtes tant aimées, à sa fille même.

Alors, un jour, Roch monta là-haut. Dès que Rose l'aperçut dans le sentier, elle déguerpit vers la cime du Suc, en poussant un cri de frayeur. Jusqu'au soir, elle erra par les pierres, sous les bois reverdis.

Roch, qui ne comprenait plus, voulut, dans sa détresse, quitter le pays, aller loin, loin, chercher une fille plus belle. Il parcourut des plaines riches, vit des femmes parées, des filles adroites et rieuses. Aucune ne ressemblait à Rose. A mesure qu'il descendait vers la mer, vers les plaines plus douces et plus hospitalières, son âme s'apaisait, se réconfortait des désirs de son âge. Une fois, pendant l'ouvrage, il se mit à chanter, sans savoir.

A l'automne, les travaux de la campagne étant achevés, il retourna vers sa Cévenne, vers son foyer séculaire. Le matin qu'il reconnut à l'horizon, dans l'aurore étincelante, sa patrie dorée par les soleils d'octobre, cette Séranne où Rose, à son tour, se désolait sans doute de l'avoir perdu, il leva les bras, comme un enfant, avec une joie glorieuse. Et il marcha, robuste et plein d'espérance. Là-haut, dans la solitude, Rose l'attendait. Il avait foi en elle, de même qu'il croyait en Dieu. Quand la nature aurait fait son œuvre, quand la mort, comme l'hiver, aurait passé sur la hutte du pâtre, il prendrait dans son foyer la fée charmante de la Séranne, et il la garderait jalousement, lui aussi. Mais il ne pouvait pas vivre loin d'elle. Ses yeux étaient heureux déjà de regarder la montagne sacrée, où Rose se résignait pieusement à l'ordre de son maître et à la volonté du Ciel.

GEORGES BEAUME.

LIVRES NOUVEAUX

K. Waliszewski : Pierre le Grand (1).

Je vois bien que M. Waliszewski ne suit pas la mode. Après Catherine II, il s'attache à Pierre le Grand. Et pourtant il ne saurait ignorer combien, par le temps qui court, il est mal porté, en histoire, de fréquenter les grands hommes. Grands hommes et époques de crise, personnages et événements « dits historiques » sont frappés de la même disgrâce : les uns et les autres représentent, nous dit-on, des phénomènes anormaux et partant dénués d'intérêt ; ce qu'il nous faut étudier, c'est la vie journalière des foules anonymes, dans son fonctionnement régulier ; ainsi nous pourrons poser des lois et l'histoire deviendra une science exacte, quelque chose d'aussi vrai, d'aussi beau et d'aussi passionnant que l'économie politique !

Ainsi soit-il ! Mais parmi les arguments que l'on emploie pour nous détourner de ces « héros des nations » auxquels jadis allait notre cœur, il en est un, au moins, qui est à double tranchant. Le grand homme, à ce que l'on nous assure, est une pure fiction. C'est une conception vieillie et risible de s'imaginer que, de loin en loin, un être providentiel apparaît, pour faire faire à l'humanité un pas en avant, pour exercer sur le développement naturel d'un peuple une action arbitraire et décisive. Les grands protagonistes de l'histoire sont le simple produit des forces collectives ; ils ne dirigent pas la foule, ils sont portés par elle ; ils synthétisent les aspirations d'une race à un moment donné et voilà tout.

Soit, voilà tout, mais c'est déjà beaucoup ; et il semble d'une excellente méthode de chercher à saisir l'âme d'un peuple dans le phénomène magnifique où elle s'est épanouie, au lieu de la poursuivre dans la série de petits faits infinitésimaux, innombrables et d'ailleurs peu aisément constatables qui constituent l'existence banale de tous les jours. Pour connaître la nation étudions le grand homme !

Et c'est bien ainsi, de fait, que l'entend M. Waliszewski, puisqu'il nous dit : « Pierre n'est pas seulement un très grand homme ; il est encore d'un grand peuple la personnification la plus complète peut-être, la plus compréhensive et la plus diversifiée qui ait jamais paru. Jamais, croirais-je volontiers, une collectivité humaine ne s'est identifiée à ce point, — dans ses qualités comme dans ses défauts, dans les hauts et les bas de son niveau moral, dans tous les traits de sa physionomie, — à une individualité char-

(1) K. Waliszewski, *Pierre le Grand : l'éducation, l'homme, l'œuvre*, d'après des documents nouveaux. Paris, Plon, 1897, 1 vol. in-8.

gée de la représenter dans l'histoire. » Nous voilà rassurés : Pierre le Grand, quoique grand homme, nous apprendra quelque chose sur la nation russe.

* * *

Et d'abord regardons-le grandir et se former.

Petit enfant, il est prisonnier de l'Asie. Il vit enfermé dans le Kreml, étrange entassement de palais, d'églises, de couvents et de casernes, à la fois camp fortifié, sérail, geôle et basilique ; il y entend une rumeur sourde, faite des psalmodies des prêtres, des chants des femmes, des commandements militaires, des cris des accusés qu'on torture ; il y respire un air pesant, emprisonné dans les lourdes tentures d'Orient ; il n'y voit que les rares figures de son entourage intime, et quand il va à l'église ou au bain, il reste isolé du monde extérieur par une double haie de rideaux de taffetas rouge que portent deux files de nains et qui marchent avec lui. Il est menacé de périr là-dedans, étouffé et atrophié. Mais, à dix ans, une révolution de palais l'exile dans un village voisin de Moscou, à Préobrajenskoié, — et le libère.

Sa jeunesse va grandir en plein air, ce qui est bien, et, ce qui est mieux, à deux pas de l'Europe. Car les derniers arbres de Préobrajenskoié touchent aux premières maisons de la Sloboda. La Sloboda est le ghetto des Niemtsy, des *muets*, c'est-à-dire de ceux qui ne parlent pas la langue du pays, des étrangers dont la présence souillerait la ville sainte. Là sont réunis des Écossais, des Anglais, des Hollandais, des Allemands, qui vivent à la mode de leur pays, lisent les livres d'Europe, sont tenus au courant des affaires de l'occident par les résidents anglais, hollandais, danois, suédois, relégués eux aussi dans la Sloboda. Ils ont un théâtre, où ils jouent la comédie et l'opéra. Leurs maisons sont en brique, d'apparence confortable, avec des parterres de fleurs aux abords, des allées plantées d'arbres et des jets d'eau sur les places. C'est l'Europe.

Plus tard, Pierre vivra dans la Sloboda. Pour le moment, il vit à côté d'elle. C'est un enfant de développement tardif, très tardif même : à seize ans, il en est à apprendre les deux premières règles de l'arithmétique. Son système nerveux a été ébranlé, détraqué à tout jamais par les scènes de violence et de meurtre qui l'ont enveloppé de leur épouvante, lors du coup d'État sanglant qui a livré le Kreml et le pouvoir à sa sœur Sophie. Il vit sans règle. Il n'a pas de maître : son précepteur, Zotof, a dû fuir et n'a pas été remplacé. Il s'abandonne librement à son besoin de mouvement, à sa curiosité inquiète, à l'instinct de « touche-à-tout » qui travaille tous les enfants. Il rôde partout, va fourrager les greniers, les hangars où sont entassés les objets hors d'usage. Il y fait des trouvailles mystérieuses, dont le « à quoi ça sert » ne peut lui être dévoilé que par ces gens de la Sloboda qui savent tant de choses. Une astrolabe par exemple ; le hollandais Timmermann vient lui en expliquer l'emploi et devient ainsi son professeur de mathématiques. Une vieille chaloupe anglaise : deux charpentiers hollandais sauront seuls la faire marcher sur l'eau ; mandés près du petit prince, ils opinent pour le transport du bateau sur le lac de Péréiaslavl, et c'est l'origine du chantier de constructions navales de Péréiaslavl et de cette chose bizarre : la marine sans mer. — Il joue aussi au soldat, enrôle les enfants de ses domestiques et les polissons du village, en fait des « régiments de plaisance », bâtit une forteresse où il tire le canon. Peu à peu « le jouet devient presque une arme ». Il en devient une, quand Pierre y incorpore des Streltsy et surtout quand affluent à Préobrajenskoié les nobles mécontents du gouvernement de Sophie. Le village est bientôt le point de ralliement des opposants ; il entre en hostilité avec le Kreml, et un beau jour Pierre, effaré, tremblant, laisse faire en son nom le coup d'État qui renverse Sophie et le met sur le trône.

Il est tsar ; mais, qu'on ne s'y trompe pas, il n'est pas encore le Réformateur. Il y a une bonne raison pour qu'il ne réforme pas, c'est qu'il ne gouverne pas. Ce soin est abandonné aux amis qui l'ont proclamé. Or ce sont des réactionnaires qui en voulaient surtout à Sophie de ses innovations et qui gouvernent *à la russe*. Lui les laisse faire, il a trouvé un endroit où l'on s'amuse et n'en bouge guère. C'est encore la Sloboda. Ce qui l'y attire, c'est la maison du Suisse Lefort : une belle maison, meublée dans le goût français, qui est le rendez-vous favori des habitants du faubourg, où Lefort, viveur de race, organise des parties de plaisir, donne des banquets qui durent trois jours, reçoit des Écossaises, des Allemandes, des Hollandaises qui ont le visage découvert, rient et causent, chantent des chansons et dansent des danses de leur pays. Pierre s'y plaît tant qu'il remplace la maison de bois de Lefort par un vaste palais de brique, avec une salle de danse pour quinze cents personnes, une salle à manger tendue en cuir de Cordoue et même une galerie de tableaux : M. Waliszewski l'appelle le *Casino*, et c'est le nom qui lui convient le mieux. Le grand divertissement du tsar est d'y tirer des feux d'artifice.

Pierre cependant a gardé, à côté, sa modeste résidence de Préobrajenskoié et continue à y faire la petite guerre, avec ses amis de la Sloboda, Lefort et Gordon, maintenant. Il n'abandonne pas non plus le chantier de Péréiaslavl. Mais il finit par s'y trouver à l'étroit et, un beau jour, il part pour Arhangel, où il attend un vaisseau acheté tout équipé en Hollande. Devant la vraie mer et un vrai vaisseau, il se sent

transporté ; il s'habille en capitaine hollandais, boit dans les tavernes avec les matelots, distribue des grades dans sa flottille à ses compagnons, qui ne sont jamais montés sur le pont d'un navire : Lefort réalise la conception chimérique de l'amiral suisse !

Amusements puérils, mêlés aux pires licences, c'est vrai, mais « tout cela a certainement pour effet de le jeter violemment et radicalement en dehors de l'ornière où s'est enlisée la vie de ses ancêtres, en dehors du passé, sur un chemin dont on ne peut deviner encore l'aboutissement, mais qui paraît déjà précipité vers un avenir plein de surprises ».

Pierre a vécu jusqu'ici, jusqu'à vingt-cinq ans, dans la fiction et le jeu : contrefaçon de la guerre et contrefaçon de l'Occident. Il va prendre maintenant contact avec la réalité par la guerre turque et par son premier voyage en Europe.

Pendant que le tsar s'amusait, les affaires ont marché assez mal, et pour redonner quelque prestige au pouvoir on résout de faire la guerre au Turc. Suivant la tradition, l'armée principale va faire campagne contre les Tartares de Crimée. Pierre ne la suit pas ; avec ses « régiments de plaisance » et ses généraux étrangers, il marche sur Azov, la forteresse de l'embouchure du Don. Eh bien, l'armée nouvelle et son créateur rencontrent le plus piteux échec, et les *Te Deum* commandés pour donner le change à l'opinion célèbrent des triomphes imaginaires. Mais alors se révèle le trait essentiel du grand homme et de la race qu'il personnifie : le génie tenace et patient. Il crée une flotte sur le Don, reconstitue une armée, revient sous les murs d'Azov avec des ingénieurs allemands prêtés par l'Empereur et prend la place. Le jeune tsar victorieux peut se montrer maintenant à ses voisins de l'Occident.

Ce premier voyage a quelque chose de comique et de touchant. Pierre le fait incognito et déjà cet incognito est bizarre : le tsar sous le nom de Pierre Mihaïloff se cache dans une ambassade monstrueuse de deux cent cinquante personnes ! A tout moment d'ailleurs, il sort de son incognito et le plus souvent par des extravagances. Les traits réjouissants abondent. A Kœnigsberg Pierre voudrait assister au supplice de la roue et comme l'électeur s'excuse sur ce qu'il n'a pas de condamné sous la main, le jeune sauvage s'étonne : voilà bien des façons ! que ne prend-on une personne de sa suite ! A Hanovre, les Moscovites qui dansent avec les dames allemandes confondent leurs corsets garnis de baleines avec des attributs naturels et se confient entre eux que les femmes de ce pays ont les os durs en diable. A Amsterdam, Pierre apprend, d'un charlatan qui exerce sur la place publique, à arracher les dents ; il va voir le « théâtre anatomique » du célèbre Boerhaave et, comme ses compagnons font les dégoûtés, il les oblige à mordre à pleines dents dans un cadavre en dissection. Il s'agite fébrilement, veut tout voir, court partout, fantasque, extravagant, avec caprice et même avec « un peu de folie ». Mais il a visité des chantiers, des arsenaux, des fabriques, il a enrôlé des ingénieurs et des contremaîtres pour ses mines, ses canaux, ses ports. Il a précisé ses notions, préparé l'exécution de ses plans. L'éducation est finie. Le Réformateur est né.

***

Le trait essentiel de son caractère s'est marqué fortement dès sa jeunesse : c'est le besoin d'agir, produit par une surabondance de force et de vie. Son historien le constate : *The soul's joy lies in doing ;* le plus grand poète du nord a deviné le héros de la grande épopée dont j'essaie d'évoquer l'image, l'a résumé en quelques mots, avec son tempérament, son caractère et presque tout son génie. *In Thatendrange war sein wahres Genie*, a dit aussi Posselt. Oui, ç'a été sa force, sa grandeur et son succès, cette énergie vitale qui a fait de lui, physiquement et moralement, l'homme le plus remuant, le plus dur à la fatigue, le plus sensible à la joie de l'action qu'on ait vu sur la terre ». Et M. Waliszewski compare ce fougueux éveil d'une énergie individuelle dans l'apathique Russie à la violente poussée de sève qui, après un long hiver, couvre instantanément la terre de verdure, dans le brusque printemps moscovite.

Voilà chez le grand homme l'apport de la nature. L'éducation a fourni à cette activité sa règle, son idée directrice, du jour où Pierre s'est convaincu de la nécessité de transformer la Russie, de l'introduire dans le monde occidental, en étendant son territoire vers la mer et en la civilisant. Ainsi une force morale incoercible va se heurter à la masse inerte, mais douée d'un pouvoir formidable de résistance, des vieilles mœurs, des habitudes, des préjugés nationaux.

Dès lors on peut s'expliquer, d'une façon générale, le caractère révolutionnaire et violent de l'œuvre et de l'ouvrier. L'une et l'autre cependant ont des côtés si monstrueux que, pour les bien comprendre, il faut faire entrer en ligne de compte une dernière donnée — qui se réduit à une tare physiologique de l'homme.

Pierre est un déséquilibré. Ses contemporains prétendaient qu'on lui avait fait boire un poison dans sa jeunesse. Explication grossière et superflue. Les émotions terribles de son enfance ont suffi pour détraquer sa machine nerveuse, pour mettre sur lui « un stigmate d'estropié ». Un « tic » effrayant tord ses traits, lui retourne presque la face entre les deux épaules. Il est sujet à des « spasmes cérébraux », à des convulsions qui pendant des heures entières le rendent inabordable. Il ne peut dormir que les deux mains accrochées aux épaules d'un officier d'ordonnance.

Notez que la tare primitive a été cultivée, développée chez lui par deux vices redoutables : il est ivrogne et débauché. Sur ces deux points, pas de doute possible : les faits sont trop nombreux et trop probants. Un diplomate étranger écrit qu'il ne passe pas un jour sans être pris de vin; il baptise une église « avec trois mille bouteilles »; il aime à boire avec les valets, les matelots et, en voyage, passe, avec eux, une partie de son temps à l'auberge ; il force tout le monde à boire autour de lui, et si une femme refuse le verre de vodka qu'il lui tend, elle reçoit un vigoureux soufflet. Sous l'autre rapport, ses mœurs sont encore plus basses; les faits sont impossibles à citer ; c'est la bestialité et le cynisme ; tout lui est bon : « Il faut, — disait un des médecins qui le soignèrent dans sa dernière maladie, — il faut que Sa Majesté ait dans le corps une légion de démons de luxure. »

Comment voulez-vous qu'il y résiste et qu'il ne présente pas tous les traits de l'impulsif? Son activité, bien que féconde et évoluant vers un but fixe, n'en est pas moins désordonnée et brouillonne. Très souvent il agit trop vite, avant d'avoir réfléchi, si bien qu'il est obligé de démolir ce qu'il a construit, ayant fait un cul-de-sac au lieu d'une rue. Il ne distingue pas l'essentiel et se perd dans le détail. Il a appris, dit-on, quatorze métiers; ce chiffe consacré serait à vérifier; ce qui est certain, c'est qu'il a appris au hasard, mal appris souvent et souvent appris des choses inutiles. Ses talents de constructeur de vaisseaux sont des plus contestables : « Si vous voulez faire un vaisseau, — lit-on dans un de ses cahiers d'études, — commencez, ayant pris la largeur superficielle, par faire au bout des angles droits. » Recette mystérieuse et peu efficace sans doute. Il a étudié l'architecture, la mécanique, l'art des fortifications, l'imprimerie, l'anatomie, la gravure; il est aussi maître de danse, pompier, maître d'hôtel, dentiste et médecin : « Les desservants des hôpitaux de Saint-Pétersbourg avaient pour devoir de le prévenir dès qu'il se présentait un malade intéressant à opérer; il assistait alors presque toujours à l'opération et prenait en main le bistouri. Il enlevait un jour vingt litres d'eau à une femme hydropique — qui en mourait le lendemain. La malheureuse s'était défendue, comme elle avait pu, sinon contre l'opération, du moins contre l'opérateur. Il alla à son enterrement. Le musée des Arts à Saint-Pétersbourg conserve un sac plein de dents arrachées par l'auguste élève du praticien ambulant d'Amsterdam. Une des manières les plus appréciées de faire sa cour au souverain était de réclamer ses services pour l'extraction d'une molaire. Il lui arrivait d'en arracher de parfaitement saines. » Quel génie! quel dentiste! était alors quelque chose comme une maxime d'État.

Autre trait : les défaillances de la volonté et du courage. Il est en train d'assiéger Narva, quand il apprend l'approche inopinée de Charles XII. Le voilà qui s'affole et, plantant là son armée, s'enfuit à bride abattue. Avant de partir, on l'a vu consterné, à moitié fou, se lamentant, buvant rasades sur rasades d'eau-de-vie pour se remettre, et le désordre de son esprit se trahit assez par l'instruction qu'il laisse à son général en chef et qui prescrit à celui-ci : 1° d'attendre l'arrivée de l'artillerie pour attaquer la place; 2° de prendre la place avant l'arrivée du roi de Suède, alors à quelques heures de marche du camp russe. Pour justifier ce départ précipité, on ne trouvera rien de mieux que d'invoquer la nécessité d'aller recevoir à Moscou l'envoyé turc — qui devait arriver dans quatre mois. Plus tard, sur le Pruth, Pierre perdra aussi la tête. Et l'on pourrait citer d'autres exemples. La vérité est qu'il ne fait bonne figure devant le danger que lorsqu'il s'y est préparé, s'est fait sa leçon d'avance, comme à Poltava.

Ces défaillances trouvent leur contre-partie inévitable dans les violences et les accès de fureur irraisonnée. Au moindre mécontentement, il frappe, soit de sa *doubina*, du gros rotin à pomme d'ivoire qui ne le quitte guère, soit de son épée. Un jour, à dîner, il saute sur Lefort, le renverse et le piétine; Mentchikoff s'étant avisé de danser avec son épée, est souffleté de si belle façon qu'il saigne du nez; le corps diplomatique lui-même doit s'habituer aux camouflets. D'autres fois, ce sont de véritables scènes de carnage : au monastère des Pères Basiliens de Polock, sur un mot qui lui déplaît, il fonce sur les moines l'épée haute, blesse et tue autour de lui et, ses officiers l'imitant, le couvent est changé en champ de bataille.

Vous jugez de quoi il sera capable, quand on s'attaquera à son œuvre. Il a soumis la Russie à un épouvantable régime de torture et d'espionnage. Ici les faits sont trop connus pour qu'il soit besoin de les rappeler : l'exécution des Streltsy, le procès et la mort du tsaréwitch sont les deux épisodes classiques de cette terreur. Voici un des procédés courants du Réformateur : quand on avait arrêté un « opposant », on le torturait pour lui faire livrer des noms de complices, n'importe lesquels, au hasard; et quand le malheureux ne trouvait plus un nom à dire, on lui mettait sur la tête une sorte de cagoule en toile grossière et on le promenait par les rues, en quête de passants à désigner au bourreau : alors retentissait un cri sinistre, vidant les rues, enfermant les gens chez eux : « La langue! la langue! »

Pierre ne fut pas un dur réformateur comme Richelieu, il fut un terroriste. Du terroriste il a deux traits significatifs qu'il faut encore relever : la méchanceté et l'humeur bouffonne. Ne nous en tenons

pas à ce mot « impitoyable » qui ne dit rien. Visiblement Pierre est *méchant*, se délecte à la souffrance d'autrui. Il fait fréquemment le métier de bourreau, et quand il ne met pas lui-même « la main à la pâte », il assiste à tout le moins aux interrogatoires dans les chambres de torture et aux exécutions sur les places publiques. Dans la vie courante, ce lui est une joie de tourmenter ses familiers. A-t-il appris que quelqu'un de son entourage a de la répugnance pour un mets? il le force à s'en bourrer. L'amiral Golovine s'étant excusé de ne pas manger de salade sur ce que le vinaigre l'incommode, Pierre lui entonne un grand flacon de vinaigre dans la gorge. Ou bien il fait boire la ration d'eau-de-vie d'un grenadier à des jeunes filles délicates.

La mascarade ne lui plaît pas moins. Habiller des vieillards décrépits en saltimbanques et les faire danser dans la rue lui semble un passe-temps délicieux. Il a poussé ce goût du travestissement bouffon à un degré extraordinaire, jusqu'à installer à côté de lui et à imposer à la vénération des Russes un faux tsar. C'est le « roi de Presbourg », le fameux « prince César », qui n'était autre que le boïar Romodanovski, non pas un misérable pitre à gages, mais un descendant de Rurik. Il lui donne un palais, une suite de cinq cents personnes, un luxe de monarque asiatique. On l'appelle Sire et Majesté, on ne franchit son seuil que chapeau bas. Pierre est le premier à lui rendre les devoirs d'un fidèle sujet. Il lui fait humblement hommage des victoires remportées et des villes prises, sollicite de lui un nouveau grade dans l'armée ou la marine, et signe ses lettres : de Votre Majesté le très humble et très obéissant serviteur.

Un jour, en modeste cabriolet, à son ordinaire, il rencontre le *souverain* et le salue du titre impérial, mais en oubliant de se découvrir. Le prince César, en grand équipage, entouré d'une suite nombreuse, précédé d'un courrier qui écarte la foule à coups de fouet et à grands cris : Place! Rangez-vous! passe comme une trombe, en lançant au vrai tsar un regard irrité. Une heure après, il mande chez lui *Pierre Mihaïloff* et, sans se lever ni le faire asseoir, l'interpelle brutalement : Depuis quand s'avise-t-il de ne pas ôter son chapeau en le saluant. — « Je n'ai pas reconnu Votre Majesté sous son costume tatare, » réplique Pierre.

En effet, le prince César a gardé le costume tatare et la longue barbe, proscrits chez tous les autres Russes. Il est l'incarnation dérisoire de la vieille Russie. Et Pierre a de même un faux patriarche, assisté d'un conclave « des plus fous et des plus ivrognes ». Il bafoue ce qu'il détruit, et ce dernier trait complète sa physionomie de réformateur bouffon, terrible et un peu dément.

* * *

« Quel tsar est celui-là? » s'écriait un pauvre Russe mis à la question. Oui, quel tsar est celui-là? Il a accompli une œuvre colossale, que nous ne pouvons nier puisque, aujourd'hui, nous la voyons révolue. Et pourtant il fut un malade, un impulsif, par certains côtés un fou, et assurément un très méchant homme. Comment tout cela se peut-il concilier?

Par ce seul fait que Pierre fut l'incarnation même de la Russie d'il y a deux cents ans, avec ses vieux vices, sa sauvagerie, son trop-plein de force, son irrésistible tendance à une civilisation supérieure, à la puissance, à la grandeur. C'est là ce que je n'ai plus la place de montrer et ce qu'explique très bien le livre de M. Waliszewski, un des livres les plus vivants, les plus sincères et les plus compréhensifs que nous ait donnés, ces derniers temps, l'art historique.

GABRIEL SYVETON.

VARIÉTÉS

Romain Bisson, le réfractaire.

RÉCIT DE LA CÔTE NORMANDE

En 1812, Étretat n'était pas cette élégante station balnéaire à la mode, faisant concurrence aujourd'hui sur la côte normande à Trouville et à Dieppe, pendant la saison estivale. La jolie cité actuelle aux villas fastueuses, aux maisons coquettes, aux chalets artistiques, n'était alors qu'un pauvre village de pêcheurs, perdu au milieu d'une vallée encadrée de falaises majestueuses, pittoresques, qui devaient un jour lui donner une belle vogue.

L'endroit était sévère, presque sauvage; peu d'habitations; des huttes — plutôt que des maisons — à moitié enfoncées en terre, avec des toits de chaume. Sur le versant des falaises, aucune bâtisse, mais de larges espaces boisés, à la verdure sombre, vestiges d'une ancienne forêt qui, au moyen âge, occupait toute la contrée. Sa population se composait de rudes pêcheurs, vivant entre eux, affrontant la mer par tous les temps. Rarement les bruits, les rumeurs du dehors arrivaient jusqu'au pauvre village. La belle route départementale qui va du Havre à Fécamp n'était pas encore faite; on accédait à Étretat par un chemin rocailleux — à peine praticable en hiver — qui dévalait de la côte de Saint-Clair aboutissant à l'église. L'été, quelques rares Anglais venaient, en excursion, admirer les falaises, puis s'en retournaient bien vite.

A l'époque où ces oiseaux voyageurs — appelés

guillemots — déposaient leurs œufs dans les excavations des rochers, des marchands des villes voisines se rendaient dans le pays pour acheter ces œufs, qui constituent un mets recherché par certains gastronomes. Mais jamais un personnage de marque ne venait visiter le pauvre et pittoresque village. Cependant, en 1823, un peintre de marine renommé, Isabey, fit une station à Étretat; et à son retour, il en parla avec éloge à ses amis de Paris.

Ce fut Alphonse Karr, le célèbre auteur des *Guêpes*, qui révéla véritablement ce joli coin de plage normande; il y fit en 1831 un séjour de six mois. La beauté de la campagne, la majesté des falaises charmèrent ses yeux et son imagination.

— Ah! le splendide, décor de théâtre, s'écria-t-il, à son arrivée dans le pays.

Dans plusieurs de ses ouvrages, notamment dans la *France Maritime*, il parla avec enthousiasme du village normand; et ses récits attirèrent graduellement la clientèle parisienne. Ce fut également Alphonse Karr qui mentionna, le premier, l'émouvante aventure de Romain Bisson. Histoire très véridique — dont la contrée est fière — et que nous racontons ici avec quelques détails.

. . . .

A la fin du mois d'août 1812, un avis de la mairie d'Étretat, contresigné par le préfet de la Seine-Inférieure, annonçait l'appel de la classe 1813, par anticipation, et désignait le jour où se ferait l'opération du tirage, à Criquetot-l'Esneval, le chef-lieu de canton.

La circonstance produisit une grande émotion parmi les habitants, et les commentaires allèrent leur train. Quel événement motivait donc l'appel par anticipation des conscrits de 1813?... A cette époque, l'affichage hebdomadaire du *Moniteur* dans les communes n'existait pas encore. Parmi ces pauvres pêcheurs isolés, les mieux renseignés savaient et répétaient à leurs camarades que l'Empereur était parti, au commencement de l'été, avec 600 000 hommes pour envahir et soumettre la Russie. L'armée impériale, après avoir traversé l'Allemagne, pénétré en Pologne, passé le Niémen, était entrée sur le territoire russe, se dirigeant vers Moscou. La ville sainte était-elle déjà prise? Personne n'en savait rien encore sur ce coin de plage. Certainement, l'Empereur prévoyait déjà le besoin de nouveaux combattants, puisque, contre tout usage, la classe de l'année suivante était appelée sous les drapeaux.

Quelques jours plus tard, les gars d'Étretat, désignés par leur âge pour tirer au sort, prenaient la route de Criquetot. En chemin, ils rencontrèrent d'autres gars, venus des villages voisins, qui se rendaient aussi au chef-lieu de canton, pour la même formalité. Tout en déambulant, les futurs troupiers devisaient entre eux : quelques-uns insouciants, expansifs, faisaient des suppositions au sujet des régiments où ils seraient incorporés et des pays où ils allaient être envoyés. Serait-ce en Espagne, en Italie, en Allemagne ou bien en Russie? Alors l'empire français était vaste, avec 130 départements, dont quelques-uns portaient des noms glorieux, tel le département du Tibre qui avait pour chef-lieu : Rome.

Un peu à l'écart de ses camarades, marchait un garçon d'Étretat, robuste, taillé en force, mais de figure rude, presque farouche; lui se taisait et demeurait sombre, comme absorbé dans une laborieuse méditation. Pensait-il à la tristesse du prochain départ et aux périlleuses aventures du métier de soldat? Observant son allure, un camarade lui cria :

— Eh! Romain Bisson, comme tu es sombre! on dirait que la perspective de devenir troupier ne te sourit guère.

Le gars ainsi interpellé, lança un regard irrité au camarade :

— Toi, répliqua-t-il d'une voix rude, mêle-toi de ce qui te regarde; est-ce que je te demande ta pensée du moment?

Et là-dessus il retomba dans son mutisme rageur.

Autour de lui on ne s'étonna pas de la rudesse de la réplique; on savait le compagnon d'humeur peu sociable.

Romain Bisson était fils d'un pêcheur d'Étretat, et avait été accoutumé, dès son enfance, à parcourir les rochers pour prendre du coquillage et arracher du varech, afin d'en faire de la soude, industrie autrefois prospère. Cette habitude des falaises, jointe à la vie sauvage de ses parents, avait donné à Romain une physionomie sombre et un caractère farouche qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il n'avait pas de camarades, et ne connaissait dans le monde d'autres créatures humaines que son père et sa mère, d'autre maison que sa chaumière, d'autre village que son hameau natal. Cet attachement exclusif à sa famille lui rendait pénible l'idée du départ; et dès le jour où l'appel de sa classe fut annoncé, la pensée de se cacher, de se dérober le hanta. On va voir que ce ne fut pas la couardise ou la peur d'être soldat qui poussa le sauvage garçon à cette détermination.

Après le tirage au sort, Romain Bisson, comme les camarades, rentra le soir même à son logis, une pauvre masure placée non loin de la grève. Les parents l'attendaient, anxieux, navrés; ils n'avaient que lui d'enfant, et la perspective de son départ les désolait.

Dès l'entrée de son fils, la mère, une femme pas vieille encore, à la figure rude, tannée par le vent de mer, se précipita au-devant de lui, criant :

— As-tu été reconnu bon pour le service? Vas-tu quitter le pays?

— Certes oui, répondit le gars en se laissant tomber sur un siège, je suis bon pour le service, comme tous les camarades. A la fin de la semaine, nous partons pour Rouen : de là, on nous enverra dans des pays divers; tous les conscrits de 1813 doivent être rendus dans les dépôts pour la mi-septembre. L'Empereur, paraît-il, a besoin d'hommes, tout de suite.

Mais la mère, jetant ses bras autour du cou de son fils, l'embrassa éperdument.

— Nous ne voulons pas, dit-elle, que tu nous quittes; nous n'avons que toi d'enfant. Les gars qui partent, on ne les revoit plus au pays; la guerre mange trop d'hommes aujourd'hui. Nous te cacherons si bien que nul ne pourra te découvrir.

Et le père, resté silencieux, dit à son tour :

— Tu ne partiras pas; tu es notre bien, nous te gardons; nous te *mucherons* dans un endroit secret, où les gendarmes ne sauront te découvrir.

Romain Bisson se leva, les yeux brillants.

— Votre résolution, fit-il, s'accorde avec la mienne, j'étais déjà bien décidé à ne pas partir; le métier de soldat ne me fait pas peur; mais l'idée de vous quitter, d'abandonner le pays m'est insupportable.

Et les trois êtres passèrent le reste de la soirée à combiner tous les détails du projet audacieux auquel ils s'étaient franchement attachés.

Quelques jours plus tard, tous les garçon d'Étretat atteints par la conscription partirent pour Rouen, à l'exception de Romain Bisson : lui seul était absent; subitement il avait disparu. On fouilla tous les recoins du pays; les gendarmes visitèrent soigneusement tous les villages environnants : vaines recherches. On conjectura que le réfractaire s'était enfui nuitamment par mer, et avait réussi à gagner l'Angleterre. Puis on ne parla plus de l'aventure; plusieurs mois se passèrent.

Un jour, un groupe de pêcheurs étaient occupés à raccommoder leurs filets sur le galet, quand l'un d'eux s'avisa de dire :

— Cette nuit, en revenant de la pêche, j'ai observé une chose qui m'a bien surpris : vous savez le grand trou creusé, au milieu de la falaise, derrière la porte d'Amont, eh bien, dans ce trou brillait une lumière très vive.

— Moi, dit un autre pêcheur, il y a quelque temps j'étais en mer pendant la nuit, et j'ai observé pareille chose: le trou de la falaise brillait comme éclairé par le foyer d'un phare.

Un troisième pêcheur déclara aussi avoir vu, par une nuit noire comme de l'encre, une langue de feu dans le trou de la falaise. Ces propos arrivèrent aux oreilles des douaniers; leur brigadier conjectura tout naturellement que l'endroit était devenu un refuge, une cachette de contrebandiers. Il résolut de surveiller le pied de la falaise. Par une nuit étoilée, il s'y rendit, et distingua une longue corde qui, tombant du trou, atteignait le ras de la grève.

— Bon, pensa-t-il, voilà une corde qui attend un prochain chargement.

Le douanier, pour mieux observer, alla se poster derrière un quartier de roche éboulé sur le rivage, non loin de là. Bientôt il vit arriver sur la grève, un homme, un pêcheur avançant avec précaution et portant un panier au bras. Après avoir fait entendre un sifflement, l'homme attacha son panier qui remonta dans la direction du trou creusé au milieu de la falaise. En se retirant, le pêcheur passa devant le quartier de roche, derrière lequel était blotti, en observation, le douanier. Alors, non sans une profonde surprise, celui-ci reconnut, en l'homme mystérieux, le père de Romain Bisson. Il eut aussitôt l'idée que le réfractaire était caché dans ce trou de falaise, placé à deux cents pieds au-dessus du rivage.

La conjecture était fondée.

Avant le départ des conscrits de sa classe, Romain Bisson avait trouvé un refuge dans cet endroit, et avait ainsi réussi à dépister toutes les recherches. La nuit, ses parents lui apportaient des vivres qui étaient montés au moyen d'une corde. La lueur aperçue en mer par les pêcheurs était celle du feu que le réfractaire allumait dans sa caverne pour faire cuire ses aliments. Le douanier fit part à l'autorité de son étrange découverte, laquelle produisit une grande sensation dans tout le pays.

Des soldats vinrent du Havre pour s'emparer du fugitif.

La besogne — on va le voir — n'était pas aisée.

D'abord, à l'aide de porte-voix, on fit à Romain sommation d'avoir à descendre de sa caverne.

Il répondit qu'il ne voulait pas être soldat; on lui dit que, s'il persistait dans son refus, on le prendrait et on le fusillerait; il répliqua qu'il aimait mieux mourir que d'être soldat.

On tenta l'escalade; mais il n'y avait pas moyen d'arriver par des échelles à une hauteur de 200 pieds. Alors quelques soldats tentèrent de descendre avec des cordes du haut de la falaise. Romain secouait les cordes, et les exposait à se rompre les os. On tailla avec la pioche quelques degrés dans la falaise pour pouvoir la gravir: le réfractaire fit tomber sur les travailleurs une grêle de pierres.

On informa le sous-préfet du Havre de la difficulté d'une pareille capture; il répondit qu'il fallait — pour éviter qu'un si dangereux exemple eût des imitateurs — s'emparer de Romain, mort ou vif. On lui tira des coups de fusil; à chaque décharge, le réfractaire s'enfonçait dans sa caverne, puis ripostait par des pierres et des morceaux de roche.

Il soutint ce siège pendant quatre jours. Au bout

de la quatrième journée, il manquait tout à fait d'eau; son palais et sa gorge étaient desséchés, une fièvre ardente l'épuisait. Il songea à la fuite, pour ne pas mourir de faim et de soif dans sa caverne. On était à l'époque de la pleine lune; la mer devait être haute à dix heures du soir. Romain Bisson passa toute la journée à ramasser des pierres; la pensée même d'une évasion dans des conditions semblables était faite pour effrayer les plus intrépides; il y avait presque toutes les chances d'y rencontrer la mort. En cet endroit, la falaise lisse, droite comme un mur, a au moins 300 pieds de hauteur ; puis une roche de 100 pieds d'altitude, appuyée sur cette même falaise, s'avance de 10 ou 15 pieds vers la mer. C'est derrière cette roche que se réfugiaient les soldats pour éviter les pierres de Romain. Quand la mer commença à monter, ce dernier ne permit plus aux assaillants de séjourner au-dessous de sa caverne. Ceux qui s'y risquaient recevaient d'énormes pierres. Bientôt les lames vinrent mouiller la base de la roche ; le réfractaire alors épuisa le reste de son artillerie ; on lui riposta, — sans l'atteindre — par quelques coups de fusil; et les soldats, découragés de tirer au hasard dans l'obscurité, se réfugièrent derrière ce rempart.

La mer, devenue tout à fait haute, battait complètement la roche, et rendait le passage impossible aux assaillants. Ce fut le moment que choisit Romain pour descendre de son refuge, s'aidant des pieds et des mains, profitant de la moindre pointe et de la plus petite anfractuosité. Suspendu à deux cents pieds au-dessus des pointes de rocher, il rampait là où les oiseaux seuls avaient pu s'aventurer avant lui. Pendant cette descente, les soldats aperçurent le réfractaire, mais la mer baignant le rocher ne leur permettait pas d'aller l'attendre au-dessous de la caverne.

Ils lui tirèrent des coups de fusils sans l'atteindre. Avec un incroyable sang-froid, Romain poursuivit son chemin ; après quelques minutes, il disparut derrière la roche ; et les soldats ne le virent plus.

Le lendemain matin, on trouva sur le galet la blouse et les sabots du fugitif que la mer avait rapportés. Quelques recherches que l'on fît dans le pays, on ne put le découvrir; alors on pensa qu'il s'était noyé en mer, supposition très vraisemblable.

Survinrent les événements de 1814, une amnistie fut accordée aux déserteurs, et Romain reparut. Il s'était réfugié en Angleterre; il ne fut ni inquiété ni poursuivi.

Après ces émouvantes aventures, il vécut encore dix ans à Étretat, gardant toujours ses allures farouches; puis il termina ses jours en se précipitant du haut de cette falaise qui lui avait servi d'asile. On le trouva sur le rivage, la tête fracassée, les membres mutilés. Le motif de ce suicide est resté inconnu; quelques-uns l'attribuèrent à un désespoir amoureux; d'autres soutinrent que l'exaltation religieuse avait tourné la tête du pauvre diable.

Aujourd'hui, le *Trou de Romain* est une curiosité de la côte normande entre le Havre et Fécamp; les touristes et les baigneurs ne manquent pas d'aller le visiter pendant leur séjour dans le pays.

GABRIEL FERRY.

TROIS ÉPISODES DE LA GUERRE DE 1870 (1)

La journée du 16 août

III

16 août, 3 heures du matin.

Dans les champs en pleine ligne de bataille entre Mars-la-Tour et Rézonville.

Les faisceaux s'alignent pour se perdre dans le lointain mystérieux, et le tableau de Detaille « le Rêve » est pour moi à cette heure une pleine réalité. Car j'ai dû passer ma nuit tout éveillé, en avant de cette même ligne de bataille, avec ma section qui est de garde.

Peu à peu la grande ligne devient de plus en plus distincte, malgré un fin brouillard matinal qui s'élève. Puis elle s'agite, faiblement d'abord et, par places, devient tourmentée, irrégulière, vivante en un mot. En même temps, une légère rumeur s'élève, s'accentue : quelques cris, quelques interpellations, quelques rires, puis la grosse gaîté du soldat qui s'épanouit à l'aise dans la clarté du matin. Le bivouac vient de se réveiller, et la grande journée du 16 est commencée...

Et d'abord la diane aux sons éclatants, répétée par les clairons et tambours de tous les régiments. Il est impossible, je crois, d'imaginer sonnerie plus gaie et plus charmante. C'est, je le reconnais, un procédé de guerre absurde, sans aucun intérêt militaire, et qui permet à l'ennemi de compter presque à coup sûr tous les corps qu'il a devant lui. Mais son charme me fait passer sur ses conséquences, et je me trouve heureux à ce moment d'avoir été réveillé tant de fois par les refrains de : « C'est la mère Michel qui a perdu son chat... » On sort de ce sommeil de plomb qui est un des bienfaits de la vie de campagne, et la première impression du réveil est une

(1) Voyez la *Revue* du 31 juillet 1897.

impression gaie, vivante. Qui sait si la journée ne se ressent pas de cette impression, et si le soldat ne se trouve pas fortifié, consolé dès l'aurore par ces aubades se propageant de tous côtés? Nos fils ne connaîtront pas ce charmant réveil, car il n'existe plus qu'en temps de paix et dans les camps de rassemblement de troupes. Eh bien! je le regrette pour eux, car c'est en campagne, devant l'ennemi, devant l'inconnu, qu'il faut l'entendre : il n'a sa poésie, son charme que là. Il faut être sous la tente ou en simple bivouac pour en subir l'émotion qui est alors d'une intensité extrême.

* * *

Mon service prend fin, et je rejoins ma compagnie dans un superbe champ labouré où elle vient de passer la nuit.

Grand bruit sur la route qui court à notre droite. L'empereur Napoléon III, escorté de cavalerie et d'un nombreux état-major, quitte l'armée pour se rendre à Verdun. J'en conclus que la route n'est pas interceptée par les avant-gardes ennemies, et que nous allons sous peu pouvoir, nous aussi, continuer notre marche de la veille, et cela me réjouit le cœur, car rien ne me semble plus désagréable que de rester sur place, surtout dans ces champs labourés à terre grasse, qui nous servent de bivouac. Et je contemple à la jumelle le défilé impérial, qui me semble bien luxueux pour les pénibles moments que nous traversons : il y a un état-major qui n'en finit pas, tout chamarré d'or et d'argent. Que peuvent bien faire tous ces généraux, tous ces officiers pendant que nous, nous faisons face à l'ennemi?

* * *

Décidément on ne part pas, et j'en suis navré. Les nouvelles les plus contradictoires circulent du reste dans le bivouac : tantôt on doit continuer la route, tantôt on doit revenir à Metz en arrière. C'est à désespérer et nous commençons à être bien las de ces marches et contremarches qui fatiguent le soldat sans le moindre profit.

* * *

Conversation avec G..., vieux lieutenant d'une quarantaine d'années, sorti de l'armée d'Afrique, et que j'estime tout particulièrement. Il est loin d'être satisfait de tout ce qui se passe sous nos yeux et ne prévoit rien de bon de tout le gâchis où nous paraissons plongés. Mais il a conservé toute sa fermeté, toute sa vaillance, et sait les communiquer à ceux qui l'entourent. Je le quitte pour regagner le campement de ma compagnie, et quand j'y arrive je trouve mon capitaine et les autres officiers déjà installés à table pour prendre le premier repas du matin, en prévision de l'ordre de départ qui peut être donné d'un moment à l'autre : repas frugal s'il en fut, une omelette et de la viande grillée...

* * *

Notre repas est gai, presque joyeux. Le temps est superbe, le soleil inonde de ses rayons les deux ou trois caisses qui nous servent de table. Nous sommes en plein champ. Devant nous les faisceaux, puis les soldats en tenue de repos, les uns astiquant leurs fusils, les autres réparant leur fourniment ; puis, à quelque distance au pied des ondulations, la compagnie de grand'garde; puis enfin, couronnant ces ondulations, les vedettes à cheval dont la ligne prend à mes yeux un caractère particulier de solennité mystérieuse. Je les regarde malgré moi en mangeant, et la ligne d'horizon, coupée par ces cavaliers qui se détachent admirablement, m'intrigue et m'intéresse comme par un secret pressentiment. Mais tout est bien sûr, tout est bien tranquille, car elles semblent des statues.

* * *

Tout à coup cependant, il me semble remarquer parmi elles un léger mouvement, oh! si léger qu'à d'autres moments il passerait inaperçu. Mais en campagne, les sensations devant l'ennemi, devant l'inconnu, devant cet au-delà que l'on connaîtra peut-être le soir, sont d'une acuité, d'une finesse dont on ne peut se faire une idée... Oh! cette fois, il n'y a plus de doute, elles ont bougé, elles bougent encore... Elles semblent même prises de panique et battre en retraite, et des groupes les remplacent aussitôt et couronnent la hauteur... En même temps un éclair sillonne l'espace, un violent coup de canon se fait entendre, et un obus à balles éclate à quelques mètres de nous en pleine terre labourée. C'en est fait, mon pressentiment ne m'a pas trompé : la bataille du 16 commence par une surprise, et une surprise qu'à ce moment où j'écris, je n'ose encore qualifier (1)!...

* * *

C'est une sensation des plus singulières qu'on éprouve quand éclate un obus à balles. Toutes ces

(1) Le lieutenant qui commandait la grand'garde avait envoyé prévenir à trois reprises différentes le général commandant la division qu'il venait d'apprendre par des habitants que l'ennemi se trouvait dans le ravin de Gorze et escaladait ce ravin. La troisième fois, il envoya même un sergent annoncer que lui-même croyait entendre des bruits d'artillerie en marche *sur la gauche*. — Il fut répondu à cet officier qu'il voyait des Prussiens partout et que désormais il eût à s'occuper de ce qui se passait devant lui...

Ce lieutenant, excellent militaire et très énergique, a *lui-même* raconté ce fait à l'auteur, et ce détail confirme pleinement le récit des débuts de la bataille du 16, fait par M. le colonel Patry, dans la *Revue Bleue* du 17 août 1895.

détonations qui résonnent presque à votre oreille ont une dureté, une sécheresse réellement inexprimables, et comme elles se succèdent sans trêve ni repos, il en résulte un certain agacement « qui n'est pas sans charme ». Mais dans une surprise comme celle qui nous survient, la sensation est tout autre, et il ne peut en résulter qu'une affreuse panique. Et c'est en effet ce qui arrive...

En un clin d'œil, les hommes (les réservistes surtout qui composent en partie les compagnies) sont en fuite, tous dans la direction de la route aux grands peupliers à notre droite : et c'est une débandade générale paraissant de prime abord irrémédiable...

Je me précipite sur ma cantine où j'avais, en prévision du départ, placé quelques souvenirs auxquels j'attache un grand prix, je les retire en toute hâte, et, tranquille de ce côté, je m'occupe avec mon capitaine de rassembler ma compagnie dont, je dois le dire, quelques vieux soldats sont restés en place formant un noyau solide. Les obus à balles pleuvent toujours, et mon lieutenant est même blessé au front d'un éclat de pierre. Mais notre artillerie répond à son tour à l'artillerie ennemie et ses projectiles passent au-dessus de nos têtes. C'est là encore une sensation pénétrante et ineffaçable. On se sent protégé en quelque sorte, d'une protection toute morale certainement, mais qui réchauffe, qui réconforte et qui semble donner du cœur pour marcher de l'avant !

Enfin la panique est terminée : les compagnies ont repris leur forme et marchent droit devant elles. D'autres troupes suivent, et j'ai toujours devant les yeux un bataillon qui se dirige obliquement sur notre ligne de bataille et qui est criblé d'obus. Je vois les vides, les trouées... la poussière, la terre que les projectiles font voler de tous côtés, et qui enveloppent, par instants, ce bataillon... et toujours il marche froidement, ne trahissant son émotion que par sa ligne de bataille un peu confuse, et par endroits irrégulière. Un général avec ses aides de camp marche devant lui, semblant le diriger, et je l'admire, ce général dont je ne puis même distinguer les traits ; je l'admire, pour son sang-froid et sa très fière contenance à cheval !

* * *

Enfin nous sommes en tirailleurs en avant de notre ancienne ligne de faisceaux, et les hommes sont couchés dans les sillons. Je cherche alors à déterminer notre position autant que cela peut se faire dans une grande bataille. Malgré les circonstances si défavorables pour nous du début, le combat maintenant bien engagé, semble suivre un cours régulier. Je dois avouer qu'en avant de moi, je vois bien peu de chose, seulement quelques groupes compacts et noirs — des compagnies ennemies en échiquier vraisemblablement — qui ne paraissent avancer et qui sont par moments entourées de fumée blanche les dérobant à tous les regards, puis les ondulations où se trouvaient nos vedettes et qui sont toujours couronnées d'artillerie, mais trop près de nous maintenant pour envoyer des projectiles sur notre ligne de tirailleurs ; puis derrière, toujours des troupes en marche, et le tir imposant de nos canons dont je vois avec joie les éclairs sillonner la ligne d'horizon, et s'étendre de plus en plus sur cette ligne !

* * *

Combien de temps sommes-nous restés dans cette situation ? Deux heures environ, mais sans que je puisse préciser. Les hommes tirent à tout instant, malgré les ordres, et s'enveloppent de fumée comme à plaisir. J'ai près de moi un vieux sergent couvert de médailles, qui donne le plus bel exemple de sang-froid et de courage à la compagnie : c'est réellement un brave qui conserve tout son calme, et cause avec moi aussi froidement qu'il le fait en temps ordinaire. Un soldat près de nous reçoit une balle en plein front, et se retourne désespéré de notre côté. Mon vieux sergent le remonte, lui dit que ce n'est rien, et l'envoie presque consolé dans la direction — de l'ambulance. Il surveille d'une façon réglementaire sa « section », car il est maintenant seul sous-officier pour la diriger, l'autre sergent ayant eu le bras emporté par un obus. Ah ! si l'armée se composait de vieux soldats comme lui, elle serait invincible, même avec les fusils à longue portée et la tactique d'aujourd'hui, qui rendent presque inutile la bravoure personnelle.

* * *

Enfin nous marchons dans une direction oblique vers une ferme que je n'avais pas encore remarquée jusque-là. Ma section est en avant, et les instructions de mon capitaine sont de gagner cette ferme au pas de course. Je pars vivement avec mes hommes qui se rassemblent autour de moi, et dès les premiers pas le vieux R..., le plus vieux soldat de la compagnie, tombe la face en avant comme foudroyé... J'aimais ce brave troupier et sa perte me cause une vive émotion. Mais que faire ? Ne suis-je pas menacé moi-même de tomber dans cette course de deux ou trois cents mètres, qu'il nous faut faire au milieu des projectiles de toute sorte ? Plusieurs autres de mes hommes ont le même sort que R... sans que nous y prenions garde le moins du monde. Seulement la ferme étant trop loin pour y arriver d'une seule traite, je commande : « Halte, à genoux » ! pour reprendre haleine...

*
* *

Ah! cette halte, je ne l'oublierai jamais! C'est certainement, de toutes les émotions que j'ai pu éprouver dans cette campagne, la plus intense et la plus terrible. A genoux comme mes hommes et le sabre à la main, je me dis que jamais je n'atteindrai la ferme, que je serai certainement tué auparavant : et je respire avec angoisse, et les objets qui m'entourent tournent autour de moi dans une danse folle! Et les sifflements des projectiles aussi m'énervent singulièrement, ceux de mousqueterie surtout; car, chose curieuse et inexplicable, je commence presque à ne plus prêter attention aux obus s'enfonçant en terre avec leur bruit terrible, puis éclatant en couvrant de poussière tout ce qui entoure l'endroit où ils sont tombés ; j'y suis déjà comme habitué, et cela m'explique cette bravoure des vieux soldats, qui n'est pas un mérite, puisqu'elle n'est plus à proprement parler qu'une sensation atténuée.

*
* *

Mais nous avons repris haleine, et je commande : « En avant »!Cette seconde partie du trajet est plus aisée à franchir que la première. Nous voyons maintenant bien distinctement la ferme, les jardins qui l'entourent, les défenseurs qui tirent le long des murs : nous nous sentons par suite moins seuls, moins abandonnés... et je ne puis expliquer que de cette façon cette sention d'allégement qui m'envahit à mesure que nous approchons. Plusieurs de mes hommes sont tombés, et il m'en reste bien peu ; mais notre marche n'en est nullement ralentie, et nous arrivons enfin dans un grand verger tout clos de murs, où je ne vois plus l'ombre d'un soldat. Mais les obus tombent sans interruption, on dirait presque que la ferme est bombardée. Je traverse le verger, vert, riant, tout plaqué de rayons lumineux, mais où gisent quelques vaches qui y paissaient, et qui, étendues sur le dos, agitent désespérément leurs membres dans les dernières convulsions de l'agonie. J'arrive à l'étable dont la porte est entr'ouverte, et un spectacle dont nulle parole ne peut exprimer l'horreur s'offre à mes yeux...

*
* *

Sur la litière gisent une vingtaine de blessés et de morts. Ces pauvres blessés, ils sont affreux, la figure couverte de sang, de fumée, les yeux, les pauvres yeux égarés par les affres de la mort... Ils tendent vers moi leurs mains tremblantes, et ils m'implorent... Mais que puis-je faire? Suis-je sensible à leurs souffrances comme je le devrais? N'ai-je pas à penser à mes propres soldats, à moi-même, à mon rôle, si effacé qu'il soit dans cette immense bataille? Mon pauvre « moi » n'est-il pas assiégé de trop de sensations aiguës, pour être resté bien intact? Ne suis-je pas devenu déjà un peu blasé en voyant tant de malheureux blessés autour de moi?... Un seul regard, peut-être, un regard de commisération, de pitié, — et je passe suivi de mes hommes...

*
* *

Je le prévoyais avant d'entrer : nous sommes bombardés et bombardés sans trêve. Les obus tombent dans la ferme, éclatent, avec un fracas épouvantable: c'est une nouvelle sensation... Je monte bien vite dans les greniers pour établir la défense quand même, et en entr'ouvrant la lucarne qui l'éclaire, je constate avec terreur que l'ennemi tourne le petit hameau au milieu duquel est située la ferme, et que je vais bientôt être isolé. Je cherche à voir si ma compagnie me rejoint, comme il est convenu. Mais rien, je ne vois rien que des tirailleurs ennemis, une nuée de tirailleurs qui semblent être sortis de dessous terre. Et en jetant sur ces lignes un regard rapide, je distingue un pauvre diable qui semble hésiter à continuer sa marche en avant, qui se retourne même d'un air craintif, et qui reste enfin sur place comme hypnotisé par le spectacle terrible qui l'entoure. De fait, il est en plein feu, tout environné de fumée, de projectiles de toute sorte et sa position n'est certes rien moins que gaie... Je redescends bien vite rejoindre mes hommes, que je trouve dans la cuisine, tout effrayés, eux aussi, du spectacle qu'ils ont sous les yeux et que je considère à mon tour.

*
* *

La maison qui fait face à la ferme brûle; les obus qui bombardent le petit hameau y ont mis le feu, et comme elle est pleine de fourrage, la flamme est d'une hauteur prodigieuse... En ce moment, plusieurs cavaliers passent au galop de charge sans que je puisse distinguer à quel parti ils appartiennent; mais les derniers, je les reconnais : ce sont des uhlans.

Les malheureux, grièvement blessés sans doute, ont tourné sur leur selle, et les sabots de leurs chevaux emportés frappent leurs crânes comme en cadence. C'est un bruit que je perçois au milieu du bombardement et du crépitement de l'incendie, tant il est particulier, tant sa sonorité est prodigieuse! Cela ne dure qu'une seconde, mais cette seconde me semble un siècle : elle est inoubliable, et j'essaierais en vain d'en rendre l'impression poignante.

*
* *

Mais je continue au plus vite mon inspection de la défense, et j'entr'ouvre une porte donnant sur la cui-

sine... Nouveau spectacle épouvantable... un pauvre soldat français vient à moi en se traînant, et me supplie d'achever ses souffrances, de le tuer d'un coup de mon revolver... Il est blessé à l'épaule, et me montre la plaie qui semble affreuse... Par malheur je ne suis pas médecin, et je ne puis rien faire pour le soulager... Pourtant je le console, je lui remonte un peu le moral par quelques paroles affectueuses, je lui affirme que sa blessure est légère, sans importance aucune — et je me sauve pour prendre mes dernières dispositions.

Il n'y a pas à songer à la retraite : nous sommes cernés de toutes parts, sans que je puisse m'expliquer comment le fait s'est produit... Partout, j'aperçois les lignes ennemies, elles ont même sensiblement dépassé le hameau... Que faire ? Dois-je chercher à opérer une trouée pour rejoindre ma compagnie puisqu'elle ne me rejoint pas, comme il est convenu ? Mais où est-elle, ma compagnie ? je n'ai plus de point de repère pour m'orienter. Dois-je rester dans cette ferme et la défendre quand même ? Mais j'ai à peine une vingtaine d'hommes, et leur moral est bien ébranlé.

Et puis l'incendie en face fait des progrès, et nous allons être brûlés à notre tour... Depuis quelques moments je constate même un phénomène singulier, les obus qui nous bombardent ne viennent plus de la même direction : ils semblent venir de l'endroit où était notre propre armée. Le hameau est donc bien entre les mains de l'ennemi, qui l'a tourné et s'en est emparé sans coup férir. Mais alors nous sommes perdus ?

* * *

Qu'ajouterai-je ? Raconterai-je l'irruption dans la ferme des soldats ennemis, qui nous font prisonniers — moi et mes hommes — avec force cris et menaces, puis notre rapide sortie de cette ferme qui est tout envahie par les flammes, et notre « parquage » à l'extrémité du petit hameau dont les toits crépitent et lancent des milliers d'étincelles...

Il y a là à cet endroit un petit ruisseau d'une grâce charmante, et malgré l'anxiété bien naturelle de ma terrible situation, je l'admire, ce pauvre petit courant d'eau pure et fraîche, dont les rives sont encadrées de verdure et de feuillage. Et je constate une fois de plus cette grande et superbe indifférence de la nature, qui m'a toujours frappé. Où trouver jamais pareil contraste : idylle d'un côté, ruines et massacres de l'autre ?...

Mais ma rêverie cette fois n'est pas de longue durée. Plusieurs obus me rappellent bien vite à la brutale réalité, et deux de mes hommes encore sont atteints et grièvement blessés. Quand nous quittons enfin le hameau (ou plus exactement, ce qui fut le hameau), notre marche s'opère au milieu de cadavres d'hommes et de chevaux, et nous traversons ainsi les lignes successives de l'armée ennemie, rencontrant des régiments affairés, des batteries courant ventre à terre dans les terres labourées, des escadrons de cavalerie de toute sorte, se rendant au feu au grand galop.

Au crépuscule, après bien des marches et des contremarches, j'arrive à un petit village sur la lisière des grands bois qui bornaient mon horizon le matin même, et là je contemple un spectacle sublime : la fin de la grande bataille qui a été si funeste pour moi...

* * *

Un immense cirque de champs, de ravins, de mamelons, au premier plan, — au second une épaisse ligne de fumée blanchâtre tout irrégulière, toute hérissée, et d'où jaillissent çà et là des éclairs extraordinairement rapides. Et par-dessus tout, un ciel pur, azuré, plein de promesses, formant un contraste frappant avec ce qu'il recouvre. Quant aux détails, il est impossible d'en distinguer le moindre à cette distance : mais l'ensemble est si imposant, si grandiose, qu'on ne se préoccupe guère des détails...

Je suis des yeux, avec passion, cette ligne blanchâtre, ce cercle de feu qui signale notre armée. Je la vois faire de sérieux progrès, devenir plus visible, plus nuancée — moins diffuse plutôt — et en même temps j'observe le trouble et l'anxiété sur le visage de ceux qui nous gardent : la victoire semble donc se prononcer en notre faveur (1)...

* * *

C'est à ce moment qu'une division de plusieurs régiments de cavalerie ennemie, que je n'ai pas encore remarquée, bien qu'elle soit presque à mes pieds, s'ébranle et se précipite au galop sur cette ligne victorieuse. En même temps des batteries arrivent ventre à terre, suivent les régiments, et je suis bientôt entouré d'un nuage de fumée tel que je ne vois plus rien, que je ne puis plus surtout suivre la marche vigoureuse des nôtres. Je dois même bientôt quitter le village, et battre encore en retraite, rencontrant de nouveaux régiments, de nouveaux escadrons, de nouvelles batteries... Et ce n'est qu'arrivé dans la grande forêt qui dévale jusqu'au bas, que nous faisons de nouveau halte jusqu'à la nuit tombante, et que l'on m'apprend que notre armée est cernée, qu'elle ne peut continuer sa marche sur Verdun...

(1) Seconde confirmation du récit si exact en tous points de M. le colonel Patry.

* * *

Je termine ici ce troisième épisode de ma première campagne. Il n'y a là ni prodige, ni héroïsme : il n'y a que la simple constatation d'événements. Trop souvent, sous couleur de patriotisme, on trompe le lecteur en représentant le combattant comme un héros « toujours, en tout temps et en tout lieu ». La vérité est moins flatteuse peut-être pour l'amour-propre national et humain, mais qu'importe, si elle reste la vérité! Et où la mieux trouver que chez ceux qui ont réellement combattu — quoique sans héroïsme — simplement parce qu'ils devaient combattre, parce que c'était leur devoir.

COMMt CH. HENRIONNET.

THÉÂTRES

L'Enfant malade, pièce en quatre actes, de M. Romain Coolus.

Lorsque, il y a quelques semaines, nos amis les « Escholiers » donnèrent l'*Enfant malade*, je ne pus en dire que quelques mots. Tout en reconnaissant les qualités de l'auteur, je ne dissimulais pas l'étonnement un peu inquiet que me donnaient et son sujet et la manière dont il l'avait traité. La pièce vient de paraître : je l'ai lue avec la curiosité sympathique qu'on a pour les œuvres nouvelles, même pour celles dont on est le plus éloigné par nature. Et, puisque aussi bien ces mois d'été sont vides de premières, on me permettra peut-être de reparler de l'*Enfant malade*. La pièce représente d'une manière assez significative l'état d'esprit de certains de nos « jeunes ».

Je m'excuse d'avance si je ne montre pas ici toute la sympathie que j'éprouve, — au fond, — pour l'auteur et pour sa pièce. Leurs défauts, à tous deux, sont parmi ceux qui me déplaisent le plus. J'ajoute que, s'ils m'empêchent d'aimer l'*Enfant malade*, ils ne me cachent pas les qualités précieuses dont l'un et l'autre sont abondamment pourvus. Par exemple, c'est un style ferme et net, auquel il ne manque qu'un peu plus d'aisance pour être un très bon style de théâtre; un esprit nerveux et substantiel, un peu volontaire peut-être... ; les « mots » de M. Romain Coolus ne m'enchantent pas tous, mais j'apprécie fort le relief qu'il sait donner à certaines de ses idées ; enfin, il faut louer en lui l'art de composer une scène, en en marquant clairement les étapes nécessaires. Qu'il y ait, çà et là, quelques longueurs, il est possible ; mais elles sont presque indispensables quand il s'agit de personnages un peu singuliers comme ceux de M. Coolus.

En revanche, ce à quoi je ne saurais m'habituer, quoi que je fasse, c'est à la gravité, ou, pour mieux dire, à la suffisance imperturbable de ces personnages. J'insiste sur ce point, parce qu'il est commun à M. R. Coolus et à nombre de ses confrères. Tous les gens qu'ils mettent en scène ont quelque chose de « génial ». On a souri souvent des « un homme comme vous... une femme comme moi », de Dumas fils. Ses héros sont des phénomènes de modestie en regard, de ceux de M. Coolus. Dans l'*Enfant malade*, Jean Georges et Henri parlent tout le temps de leurs idées, de leurs méditations. Et ces mots, ils ne les prononcent qu'avec respect et presque avec crainte ; ces vocables représentent pour eux quelque chose de considérable; ces idées, ces opinions, ces méditations sont l'axe du monde.

Laissons de côté ce qu'il y a de puéril dans ces prétentions à l'intelligence, — à l'intelligence littéraire, qui pis est. Au « point de vue du théâtre », il y a là un péril assez sérieux. Ainsi, au premier acte, Jean et Henri nous parlent de Georges ; selon Jean, « il a un rare talent » de musicien ; selon Henri, c'est un simple pochard ; mettons que c'est un grand musicien et un solide buveur. Le voici en scène ; son talent de musicien nous échappe, et pour cause; mais nous le voyons s'attabler en face d'une fiole de cognac et la vider studieusement. Nous concluons, naturellement, pour le pochard. Et vous voyez, dès le début, le malentendu qui s'établit entre l'auteur et nous.

Pareillement, Jean parle de lui fréquemment, abondamment, et, semblerait-il, avec discernement : « Je suis un homme orgueilleux et méprisant, qui se complaît aux méditations un peu tristes... » Puis c'est l'ironie, la fâcheuse, la desséchante, l'inévitable ironie : « J'ai une disposition fâcheuse pour l'ironie... » L'ironie a tué en lui la tendresse, elle l'empêche d'aimer... — Le drame s'engage, Jean se manifeste : quel singulier ironiste est-ce là ! Il est grave comme un archange, dogmatique comme un Père de l'Église, et redondant comme un « dîneur littéraire » ; et, pour couronner l'œuvre, cet ironiste détaché de tout, cet « homme orgueilleux et méprisant » finit comme un héros de Tolstoï!... J'entends bien qu'entre Sutaiew et M. de Querne, certaines choses se sont passées, qui ont pu incliner celui-ci vers celui-là. Et, de même, j'admets fort bien qu'on cherche à nous montrer des personnages complexes, variables, différents à la fin du drame de ce qu'ils étaient au début. Je demande seulement que les motifs de ces variations soient assez forts et assez clairement indiqués pour nous faire comprendre l'évolution qui s'est opérée.

On nous aurait présenté Jean comme un spécimen d'humanité moyenne, ni plus ni moins clairvoyant et réfléchi que la plupart d'entre nous, nous n'aurions pas protesté ; un peu plus ou un peu moins d'incohérence ne nous aurait pas surpris, venant d'un homme à peu près pareil à nous. Mais Jean est un homme supérieur ; j'ai dit avec quelle gravité convaincue il parle de lui et de ses idées. Il a passé sa vie à « méditer » ; il est « orgueilleux et méprisant » ; il est expérimenté et subtil... Au résumé, il s'ignore complètement lui-même, et dès qu'il agit, il est aussi naïf que les camarades.

J'ai l'air de me réjouir de son erreur. C'est que je ne sais rien de plus agaçant que la suffisance. Les idées sont choses excellentes, et il faut, comme disait l'autre, préférer celles qu'on aime. Mais croire que celles-ci sont les seules bonnes et les seules vraies, qu'en dehors d'elles il n'y a point de salut, cela implique plus de sottise encore que de fatuité. L'assurance est, je crois bien, ce qui m'est le plus antipathique au monde. Parler de son intelligence avec admiration, de ses opinions avec sûreté, faire parade en un mot de son « intellectualité », cela me semble une véritable impudeur, tout aussi choquante que l'impudeur physique.

Cela me paraît une simple niaiserie, quand les idées qu'on cultive et qu'on révère ne sont représentées ou signifiées par rien que par la vanité de ceux qui les proclament. J'ai lu, le plus attentivement du monde, l'*Enfant malade;* j'ai cherché dans chaque scène quelque révélation de ces idées dont Jean, Henri et Georges parlent sans cesse. Voici ce que j'ai trouvé : d'abord, les dangers, et en même temps les agréments, de l'ironie ; ensuite quelques vagues aspirations vers la bonté, ou plutôt la difficulté de voir quelqu'un souffrir par soi et devant soi ; enfin, littérairement, une certaine sympathie pour Jules Laforgue et une grande admiration pour Baudelaire. Mince bagage pour tant d'affaires !...

Cette suffisance, qui me choque si fort, vous en avez vu les inconvénients, au point de vue de la pièce : en effet, comment accepter pour levier d'un drame des idées que nous ignorons et qui nous paraissent, somme toute, assez banales ? Il est des inconvénients plus sérieux encore.

Vous vous rappelez le sujet. Le voici, en deux lignes : Jean se laisse épouser par Germaine, de force, pourrait-on dire ; puis, s'apercevant qu'elle n'est pas heureuse avec lui et qu'elle est près d'en aimer un autre, Henri, il la pousse à aller retrouver cet autre ; enfin, apprenant qu'elle n'est pas plus heureuse avec cet autre qu'elle n'était avec lui, il lui pardonne et il la reprend, Henri faisant pour Jean ce que Jean avait fait pour Henri. — Vous retrouvez ici les deux turlutaines à la mode : le droit au bonheur et le pardon. Mais, pour le moment, laissons le sujet. Ce qu'on peut en dire, au moins, c'est qu'il est dramatique et même pathétique. Le « pardon » est d'un effet à peu près sûr ; il est en passe de remplacer la « reconnaissance » de jadis. Or, lisez le dernier acte, celui du pardon. Vous n'y trouverez pas trace d'émotion ; tout cela est sec comme une trique ; cette pièce où roulent des torrents de passion et qui se termine par le plus mirifique plongeon dans l'abnégation, est la plus sèche qui se puisse voir, et la plus dépourvue d'émotion.

Et cette impression, c'est encore la suffisance des personnages qui nous la donne. Je disais tout à l'heure que leurs idées étaient pour eux l'axe du monde. De même, leur belle intelligence leur paraît la raison d'être de l'univers. Tout est mal qui empêche le développement de cette intelligence ; tout est bien qui contribue à son épanouissement. Je n'insiste pas sur ce que de tels principes ont de périlleux. Ils seraient tout au plus défendables s'il s'agissait d'une intelligence capable d'apporter au monde des vérités nouvelles ou de nouvelles chances de bonheur. Et, cette intelligence-là, il est toujours prudent de croire qu'on ne l'a pas. Jean est convaincu qu'il la possède, et, ingénument, il ramène tout à elle. Comment s'attendrir devant le pardon final, quand Jean, parlant de ses « méditations passionnées » après le départ de Germaine, confesse avec satisfaction qu'il sentait « naître en lui des choses nouvelles et précieuses » !... Ces personnages sont si pleins d'eux-mêmes, si complaisants envers leur intelligence, que la diminution morale de Germaine (remarquez que, pour M. Coolus, Germaine est intéressante !) leur semble amplement rachetée par « les choses nouvelles et précieuses » qu'elle a fait éclore dans l'âme sensible de Jean ! Ils sont si profondément et si inconsciemment égoïstes que, même en donnant des exemples d'abnégation extraordinaire (Henri, Jean), ils n'ont souci que d'eux-mêmes, et du progrès de leur intellectualité. Serait-ce exagéré de dire que, moralement, cela est simplement abominable, et guère plus abominable que niais ?

J'entends bien. Jean, au dernier acte, dit : « J'ai compris » ! Il n'a rien compris du tout : pas plus après la séparation qu'avant ou pendant le mariage. Ce qui est arrivé, c'est que l'absence lui a fait sentir qu'il aimait. Il est si féru d'intellectualité qu'il croit « comprendre », alors qu'il « sent ». Au premier acte, il a des théories supérieures, et spirituelles du reste, sur l'amour : il expose, au plus juste, de quoi est faite la passion : il jongle avec le cœur des femmes, il pastiche M. de Ryons, il se propose et s'admire comme un modèle de science amoureuse, de pénétration et de bonté. Pour la bonté, vous avez vu quelle singulière application il en fait. Pour

la pénétration, il commet toutes les sottises — et un peu plus! — que commettrait un garçon de vingt ans; il ne comprend pas qu'il aime Germaine, et il ne voit pas que Germaine l'aime!... Au fond, ces intellectuels sont des êtres presque rudimentaires. Ils sont si infatués de leur intelligence qu'ils ignorent ce que l'expérience héritée a appris aux plus humbles d'entre nous : comment l'expérience moyenne servirait-elle aux êtres supérieurs qu'ils se flattent d'être?... Ainsi, par leur seule fatuité, — car ils ne sont pas sans doute plus sots que d'autres, — ils se manifestent comme des modèles de sottise, à quoi ils joignent d'être des modèles de vanité. Et ce qui m'inquiète, c'est que l'auteur semble croire leurs prétentions légitimes.

Sur le sujet même de l'*Enfant malade*, sur le droit au bonheur et sur le pardon, j'aurais trop de choses à dire. Je les remets à samedi prochain. M. Romain Coolus m'excusera si je semble m'acharner contre sa pièce. Mon acharnement prouve tout simplement qu'il représente, avec un talent plus sûr et plus conscient que d'autres, des théories qui ne sont pas à lui seul, et qui sont invinciblement antipathiques au Prudhomme qui s'agite en moi.

JACQUES DU TILLET.

LA GALERIE D'UN BOURGEOIS DE PARIS SOUS LOUIS XIV

Le musée de Berlin possède dans sa collection des maîtres français un grand tableau de Le Brun qui peut passer parmi ses plus excellents et qui, au temps où il était encore accroché dans une maison de la rue des Étoiles, à Cologne, excita la vive curiosité d'Anne Schopenhauer et de Gœthe.

On y voit représentée une paisible scène d'intérieur : un homme à la figure pâle et intelligente encadrée de longs cheveux blonds, montrant à une femme élégante et gracieuse entourée de quatre petits enfants un buste de Minerve en bronze doré. Ce jeune père de famille, qui fait ainsi aux siens une leçon d'esthétique, était un fabriquant de buffleteries, originaire de Cologne mais naturalisé Français, qui demeurait à Paris dans la seconde moitié de XVIIe siècle, rue Neuve-Saint-Médéric ; c'est à lui que le musée du Louvre doit une partie et de ses plus précieux dessins et de ses plus belles peintures, dont l'*Antiope* du Corrège, le *Christ porté au tombeau* du Titien, *la Suzanne* de Paul Véronèse, le *Saint Jean* de Léonard de Vinci, le *Concert champêtre* de Giorgione, *le Ravissement de saint Paul* du Poussin, le *portrait d'Érasme* d'Holbein, et bien d'autres œuvres non moins fameuses. Cet homme, qui fut en même temps un négociant habile et un amateur d'art d'un goût très élevé, qui vendait au plus juste prix des harnais, des grenadières et des colletins, et qui n'hésitait pas à pousser jusqu'à 2 000 livres sterling l'enchère de deux tableaux mis en vente à Londres, cet homme singulier dans son temps se nommait Everhard Jabach.

Bien que son nom ait été cité par nombre d'auteurs français, son personnage est resté jusqu'à maintenant fort mystérieux, et Jal lui-même, si curieux de la vie des anciens collectionneurs, ne lui consacre que quelques lignes et se tait sur les dates de sa naissance et de sa mort. Il n'y a — nous semble-t-il — qu'à considérer le tableau de Le Brun pour avoir l'explication de l'obscurité dans laquelle demeura une figure si digne d'intérêt. Jabach avait conservé dans son existence parisienne les mœurs patriarcales de son pays d'origine ; enfermé dans son hôtel somptueux qu'on peut voir encore, fort dégradé, dans la rue Saint-Merry, il donnait à sa femme et à ses enfants tout le temps qu'il ne consacrait pas à ses collections ou à son industrie ; ses intimes étaient de riches bourgeois comme lui, quelques amateurs, parmi lesquels Michel de Marolles, ou des artistes tels que Le Brun, Mignard, Largillière et Van der Meulen.

Il se souciait peu des fastes de la cour et moins encore sans doute des courtisans, dont beaucoup étaient ses débiteurs, soit qu'ils n'eussent point soldé les fournitures qu'il faisait à leurs régiments, soit qu'ils lui eussent emprunté de grosses sommes, comme l'avait fait M. de Grignan, entre autres. Et à cette époque quiconque ne cherchait point à approcher du roi vers qui tout gravitait n'était point considéré : c'est pour cette raison que Jabach, en dépit de sa fortune et des merveilles d'art qu'il amassait chez lui, ne fut pour ses contemporains qu'un simple bourgeois de goûts luxueux, et que personne ne songea à nous écrire le portrait de ce tanneur venu de Cologne qui, plus que bien des grands seigneurs, contribua à l'éclat durable du règne de Louis XIV.

M. le vicomte de Grouchy, qui est, comme on sait, un chercheur sagace et très savant, a retrouvé il y a quelque temps de précieuses pièces sur Jabach et, en s'aidant d'une étude précédemment publiée à Cologne par M. J-J. von Merlo, il a pu reconstituer à peu près complètement la généalogie de l'illustre collectionneur, les incidents divers de sa carrière et surtout, avec une partie de l'inventaire des chefs-d'œuvre accumulés chez lui, donner une idée des trésors qui ont passé de sa maison dans nos musées nationaux. Son travail a le double mérite d'être un monument d'histoire et une œuvre patriotique, car il nous montre la dette de reconnaissance que nous avons con-

tractée envers la mémoire de Jabach, à qui Colbert marchanda un ridicule dédommagement (1).

Cet épisode capital dans l'histoire du développement de nos collections publiques vaut la peine d'être succinctement rapporté. En 1667, Everhard Jabach, qui depuis vingt ans avait obtenu, ainsi que sa femme Anna-Maria de Groote, sa naturalisation, établit à Corbeil, avec privilège du roi, une manufacture de « chamois », où il se mit à fabriquer tous les ouvrages de cuir utiles aux gens de guerre : poires à poudre à 6 livres pièce, grenadières à 40 sols, juste-au-corps de buffle à 30 livres, pulverins, baudriers, ceinturons, gants, etc... Son entreprise prospéra singulièrement grâce à sa rare aptitude des affaires qui était une qualité héréditaire dans sa famille; il étendit son champ d'action : en 1671, il était à la fois directeur de la Compagnie des Indes, propriétaire de la Messagerie de Liège en France et peut-être aussi directeur de la manufacture royale des tapisseries d'Aubusson. Nul doute qu'il n'eût amassé une colossale fortune s'il eût pu modérer son extraordinaire passion pour les belles œuvres d'art ; malheureusement il continua d'acheter à tous prix, et avec plus de fureur encore qu'il ne l'avait fait du temps de Mazarin, alors que ses capitaux n'étaient point engagés. Au début de l'année 1671, il se trouva, comme il l'écrivait lui-même, « entre l'enclume et le marteau », entre de nombreux créanciers et des débiteurs plus nombreux encore qui ne pouvaient le rembourser ou se contentaient de lui servir une rente modique en échange d'anciens prêts considérables. Les créances à recouvrer par la seule manufacture de Corbeil s'élevaient à 278 718 livres 7 deniers.

En cette douloureuse situation, Jabach se vit dans la nécessité de vendre sa collection, et il l'offrit au roi de France qui seul était capable d'en donner un prix suffisant. La correspondance qu'il échangea à ce sujet avec du Metz, trésorier des parties casuelles, se trouve à la Bibliothèque nationale; et l'on se demande en la lisant qui des deux est le plus digne de pitié, du trésorier, ombre de Colbert, qui marchandait âprement les ouvrages, les évaluant d'après leur taille, le temps qu'on avait pu employer à les faire et leur fini, ou du malheureux manufacturier qui, se voyant acculé à la banqueroute, s'effrayait de la lenteur des pourparlers et suppliait qu'on le traitât « en chrestien et non en more ».

Voici la dernière de ses lettres, datée du 10 mars 1671 : elle est d'une simplicité touchante et mérite d'être rapportée tout entière.

« Sur l'espérance que vous me donnastes hyer, Monsieur, de voir bientost mon malheureux affaire des dessins et tableaux terminé, je vous envoie cy-joint encore un inventaire des 460 dessins qui font partie des 1 516 que j'ay mis sur le mémoire à 25 livres. Je donne au plus fin d'en trouver des pareils à 50 livres. Vous sçavé, Monsieur, qu'il y en a 5 542 en tout, desquels je pourrois facilement mettre 7 à 800 à part, qui, l'un portant l'autre, me reviennent à plus de cent escus pièce et en valent plus de 300 chascun, aussi ne doivent-ils pas passer pour dessins, ains pour des meilleurs et plus friands tableaux de l'Europe, lorsqu'ils seront embordurés, tout homme cognoissant vous le peut dire, et Monsieur Le Brun, mieux que personne, en ayant une cognoissance plus achevée. Vous y ferés telle réflection qu'il vous plaira, pourveu que me sortiez d'affaire, et qu'après tant de remise je puisse finalement sçavoir de quelle mort je doibs mourir, je seray contant. Le seul mal que j'y prévois est qu'ils sont et trop beaux et en trop grand nombre; s'ils estoi[en]t moins bons et en moindre quantité, leur prix aggréeroit d'advantage et feroit ma condition assurément meilleure; mais, comme je vais tousjours le grand chemin, je n'en ay rien voulu séparer, et y ay tout laissé, jusques aux copies que j'avois fait faire avec soin, pour m'en servir un jour au défaut des originaux ; vous les y trouverés aussi, et, voiant de quelle façon j'y vais, vous aurez, j'espère, la bonté de me rendre quelque justice et adoucir mon mal. Je parle à vous, Monsieur, ne cognoissant autre à qui m'addresser; si M. Perrault estoit de mes juges, je le prierois de me traicter en ce rencontre icy en chrestien et non en more, et surtout de contribuer à l'achèvement d'un ouvrage qui a tant tresné et me donne continuellement et m'a donné tant de pene par là. Considérés, au nom de Dieu, que je me trouve entre le marteau et l'enclume, et que j'ay affaire à des gens avec qui il n'y a aucun quartier. Je vous en conjure derechef du fond du cœur, estant, Monsieur, etc. »

L'issue de cette affaire était fatale : Jabach dut abandonner 5 542 dessins des plus illustres maîtres et 101 tableaux pour 220 000 livres : ils lui avaient coûté trois ou quatre fois davantage et leur valeur était infinie. Sept seulement des peintures qu'il avait acquises à Londres à la vente des biens de Charles Ier pour 2 091 livres sterling représentaient bien plus de la moitié des sommes que donna le roi pour la suite entière des 101 tableaux.

Hâtons-nous de dire que ce prix, tout médiocre qu'il fût, permit au collectionneur non seulement d'échapper à la ruine, mais de refaire sa fortune de telle manière qu'il recommença à acheter des œuvres d'art, dont l'important inventaire a été retrouvé par M. de Grouchy chez un notaire de Paris.

Jabach mourut le 6 mars 1695, c'est-à-dire il y a

1. *Everhard Jabach, collectionneur parisien (1695)*, par M. le vicomte de Grouchy.

un peu plus de deux siècles. Il y a deux ans cet anniversaire a passé inaperçu, mais il n'est point trop tard pour honorer la mémoire de cet amateur éclairé, à qui nous sommes redevables de plusieurs des plus purs chefs-d'œuvre de notre Louvre. On pourrait, ou donner son nom à quelque salle du musée, ou bien y placer une inscription pour perpétuer le souvenir de celui qui contribua tant à l'enrichir.

André Saglio.

BULLETIN

Politique extérieure.

Les morts vont vite en Espagne, au propre plus encore qu'au figuré, car dix jours après l'assassinat de M. Canovas del Castillo, son meurtrier était jugé, condamné et exécuté — par une procédure sommaire légitimée par l'évidence du flagrant délit et par les procédés également sommaires de « polémique » de la secte à laquelle appartenait Angiolillo. La victime n'est pas encore oubliée. Elle ne le sera probablement pas même de sitôt, non seulement à cause de la place considérable qu'elle a tenue pendant plus de trente ans dans les affaires de son pays, mais aussi à cause des difficultés que présente la liquidation de sa succession politique.

Au lendemain de la tragédie de Santa-Agueda, la reine régente est allée au plus pressé. On pouvait, dans la situation critique où se trouve l'Espagne, redouter que la commotion ne produisît quelques lézardes dangereuses dans un édifice encore bien étayé sans doute, mais dont la solidité n'est plus à toute épreuve. Il fallait pourvoir immédiatement à la vacance du pouvoir et un général était tout indiqué. La reine eut même la chance de ne pas être obligée de chercher longtemps. Elle avait sous la main un des collaborateurs de M. Canovas, son ministre de la guerre, le général Azcarragua, qui présentait le triple avantage d'être sympathique à tous les partis, d'être énergique, et d'avoir fait preuve, dans la préparation de l'expédition cubaine, de très remarquables qualités d'organisateur. Mais ce n'était là qu'un expédient, destiné seulement à permettre à la régente de se recueillir et aux partis de se reconnaître. La solution définitive était renvoyée après les funérailles de M. Canovas.

On commence à croire maintenant que ce provisoire sera aussi définitif que le peut être une combinaison ministérielle quelconque, et le ministère Azcarragua a autant de chances de durée que pouvait en avoir le ministère Canovas.

La question parlementaire n'est ici pour rien. Les Chambres actuelles sont, il est vrai, en grande majorité conservatrices, puisque c'est M. Canovas qui a présidé à leur élection et que les élections sont pratiquées de telle façon en Espagne qu'un ministère, quel qu'il soit, est toujours assuré de l'emporter. Cela n'a aucune importance. Lorsque le dernier ministère Sagasta est tombé, la majorité parlementaire était libérale. Cela n'a pas empêché la reine de confier le pouvoir à M. Canovas et celui-ci a attendu plus de six mois pour convoquer les électeurs, sans réunir les Cortès existantes qui lui étaient hostiles. S'il ne s'agissait que du troupeau parlementaire, la situation serait donc vite réglée. C'est dans l'état-major politique qu'il y a impossibilité de s'entendre.

Parmi les conservateurs d'abord, la scission qui date déjà de quelques années et dont la rupture entre M. Canovas et M. Silvela a donné le signal, loin de s'apaiser, sous le coup qui a presque désarmé l'opposition libérale elle-même, n'a fait que s'accentuer. Sous d'apparentes protestations de dévouement à la couronne et de désintéressement personnel, aussi bien du côté des amis du ministre défunt que parmi ceux de M. Silvela, on n'a pas tardé à voir percer une irréconciliable antipathie, et en présence des déclarations de M. Romero Robledo, qui ont au moins le mérite de la franchise, l'on a dû renoncer à tout espoir de fusion avec un ministère présidé soit par M. Pidal, le clérical président de la Chambre, soit par le maréchal Martinez Campos.

Quant à M. Sagasta et aux libéraux, au concours desquels la reine n'a du reste pas fait appel, ils se tiennent sur une réserve qui a tout l'air d'une reculade. Il est bien entendu que les libéraux ne veulent pas avoir l'air de profiter, pour s'emparer du pouvoir, d'une catastrophe qui a privé leurs adversaires de leur chefs. Mais ces sentiments, pour nobles qu'ils soient, devraient cependant s'effacer devant l'intérêt supérieur du pays au nom duquel ils réclamaient le pouvoir il y a quelques semaines seulement, au moment de l'incident dont le duc de Tetuan fut le peu enviable héros. La situation ne s'est pas améliorée depuis, pas plus en Espagne qu'à Cuba, et les remèdes que M. Sagasta prétendait alors avoir en portefeuille n'ont pas dû perdre si rapidement leur efficacité. Le Trésor est toujours vide et les Cubains toujours insurgés; si la politique de répression à outrance que poursuit le général Weyler était néfaste il y a deux mois, alors que M. Canovas était vivant, elle ne s'est certainement pas améliorée du seul fait de la disparition de cet homme d'État.

M. Sagasta s'est trop avancé lorsqu'il s'agissait seulement de supplanter son rival, il a fait trop de confidences aux *interviewers* pour pouvoir se retirer aujourd'hui sous sa tente sans qu'on se demande s'il

était bien sincère et s'il croyait lui-même aux vertus de son programme.

***

Il n'est pas seul à se repentir de l'indiscrétion des *interviewers*. L'*interview* vient de jouer un fort vilain tour à un autre homme politique et a même provoqué presque une rupture entre deux États. Le gouvernement autrichien a rappelé son ministre à Sofia, M. Call de Kulmbach, parce que M. Stoïloff, premier ministre du prince Ferdinand, avait médit de l'Autriche et évoqué des souvenirs désagréables à la famille impériale, dans une conversation avec un reporter du *Lokal Anzeiger* de Berlin.

En pareille occasion, les choses ne sont généralement pas poussées au tragique. Les reporters ont bon dos. S'ils sont indiscrets, ils empochent assez facilement les démentis. Ils protestent généralement de leur bonne foi, mais le dernier mot reste toujours à l'interviewé protestataire. M. Stoïloff n'avait qu'à adresser au journal allemand un démenti catégorique et tout était dit. Mais, loin d'en prendre lui-même l'initiative, il s'est refusé à le faire directement lorsqu'il en fut prié d'abord, sollicité ensuite et requis enfin par le gouvernement autrichien. Il se borna à faire déclarer indirectement, dans une note anonyme publiée par une agence officieuse, que le rédacteur du journal allemand avait inexactement traduit ses déclarations et faussement interprété ses sentiments.

L'incident n'aura évidemment pas de suite grave. M. Stoïloff tend lui-même déjà la perche, toujours par l'intermédiaire d'un reporter. Il a fait de nouvelles confidences à un journaliste, hongrois celui-ci, auquel il a affirmé que le ciel n'était pas plus pur que le fond de son cœur, et qu'il n'y a pas dans toute la Bulgarie de Bulgare plus austrophile que lui — depuis la mort de M. Stambouloff, s'entend. Le prince Ferdinand interviendra s'il le faut pour aplanir les voies. Son ministre plénipotentiaire est toujours à Vienne. C'est bon signe. La question d'Orient, toujours pendante à Constantinople, — où l'on continue la négociation des interminables préliminaires de la paix turco-grecque, — ne risque pas, croyons-nous, de se rouvrir à Sofia.

Le prince Ferdinand qui vient de rendre hommage à Constantinople à son suzerain de droit, le sultan, ne doit pas ignorer que son suzerain de fait, le Tsar, a en ce moment un commerce d'amitié assez étroite avec l'Autriche, et il est trop fin diplomate pour brouiller les cartes sans s'être préalablement assuré de l'agrément de ses patrons. On peut compter sur lui. Voyez plutôt le chemin qu'il a parcouru depuis dix ans qu'il est sur le trône bulgare. Quel petit sire il était lorsqu'il est arrivé à Sofia pour remplacer ce pauvre prince Alexandre de Battenberg! On trouvait sa prétention presque ridicule, et sa situation l'était vraiment, situation de prince régnant qu'aucune puissance ne voulait reconnaître. Il était la risée de l'Europe et la joie des caricaturistes. Il a laissé dire, rire et dessiner, et tout tranquillement il a attendu les événements, louvoyant avec une dextérité de vieux pilote à travers les plus dangereux écueils. Petit à petit, on s'est aperçu que ce prince était quelqu'un, et que, puisqu'il était installé à Sofia, on ferait aussi bien de l'y laisser. On lui faisait moins grise mine, et à Saint-Pétersbourg on ne le boudait presque plus. L'Autriche, qui l'avait inventé, l'avait déjà fait accepter officiellement par ses alliés. L'Angleterre lui souriait, le sultan agréait ses hommages et Stambouloff se chargeait de l'imposer aux Bulgares. Ce fut sa première phase. La seconde fut plus intéressante encore. L'abandon de Stambouloff, le rapprochement avec la Russie, la conversion du prince Boris, son fils aîné, la réconciliation définitive avec le Tsar et sa reconnaissance officielle par la Russie d'abord, par la France ensuite, et enfin le tour joué à l'Autriche.

Tout cela est assurément l'indice d'une certaine indépendance de principes qui, dans la vie privée, ne constituerait pas un caractère très noble, mais on ne demande pas à un homme d'État, et à un chef d'État surtout, de faire preuve de beaucoup de reconnaissance. Ce qu'il lui faut, c'est de l'habileté, du flair, et le prince Ferdinand en a à revendre. Ambitieux avec cela, très Gotha, très jaloux de fonder une dynastie comme les oncles et cousins, comme l'oncle Léopold surtout, le modèle des Gotha, résolu à ne pas laisser échapper la couronne qui lui est tombée inopinément sur la tête, fermement décidé à léguer un royaume à son fils, mais aussi patient que tenace, il ne s'exposera certainement pas à compromettre les résultats de dix années de sagesse par un mouvement de mauvaise humeur et par un entêtement puéril. Il en a vu bien d'autres, il a fait des concessions bien plus pénibles pendant les dures années de ses débuts sur le trône, et il sait bien que la première vertu d'un diplomate est de n'être pas susceptible.

L'Autriche recevra donc les satisfactions nécessaires et le congé illimité qu'a pris M. Call de Kulmbach n'aura vraisemblablement qu'une durée fort limitée.

CHARLES GIRAUDEAU.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 35476.

Le Directeur-gérant : HENRI FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 9. 4e SÉRIE. — TOME VIII 28 AOUT 1897.

LA POLITIQUE

Je lisais l'autre jour un discours de M. le président du conseil sur l'état de l'agriculture en France. M. Méline est compétent dans les questions agricoles ; je ne le suis pas, et je m'abstiens. Ce que je voudrais seulement retenir de son discours, c'est ce qui a trait au mouvement ascendant des caisses d'épargne.

Voici le fait en deux mots : depuis quelque quinze ou vingt ans, le capital placé dans les caisses d'épargne a doublé ; il est aujourd'hui de trois milliards ; quelle conclusion peut-on en tirer?

Si j'ai bien compris la pensée de M. le Président du conseil, c'est là pour lui un signe de prospérité croissante : cet argument tiré du chiffre des caisses d'épargne est un de ceux qui reviennent le plus souvent dans les discussions économiques.

Si, l'année prochaine, les déposants retiraient un demi-million des caisses d'épargne, affirmeriez-vous *a priori* que la situation du pays est moins bonne? Évidemment non; vous voudriez savoir d'abord pourquoi ce demi-million a été retiré, et à quoi il a servi.

Il est clair que si les déposants étaient des cultivateurs qui ont repris leur argent, ceux-là pour acheter un lopin de terre, ceux-ci pour mettre des engrais chimiques dans leur champ, d'autres pour réparer ou agrandir leur ferme, le demi-million d'épargne existerait toujours : il y aurait cette seule différence qu'au lieu d'être représenté par des titres de rente, comme dans les caisses de l'État, il serait représenté par des instruments de travail.

Ce que je veux dire, c'est que les conclusions tirées du mouvement des caisses d'épargne n'ont pas et ne peuvent pas avoir la valeur qu'on leur donne quelquefois.

Voici un canton où de gros versements se font à la caisse d'épargne : si les déposants sont des travailleurs qui ont économisé une part de leurs bénéfices, c'est tant mieux; — mais c'est tant pis si ce sont des paysans qui ont vendu leurs quelques arpents de terre, pour aller chercher une vie incertaine à la ville voisine.

La question des caisses d'épargne est une des plus intéressantes, à quelque point de vue que l'on se place. Il serait à souhaiter qu'on ne perdît jamais de vue ce que doit être une institution si utile, ce pourquoi elle fut créée. « Canaliser la petite épargne », voilà son rôle; elle réunit les petites sommes qui, sans elle, se fussent éparpillées. Le versement à la caisse d'épargne est un « placement d'attente », et non autre chose.

Il est très fâcheux qu'un même déposant puisse faire des versements relativement importants en prenant un livret à son nom, un au nom de sa femme, d'autres au nom de ses enfants et de ses domestiques : pour quelques-uns, la caisse d'épargne devient ainsi une banque de dépôt payant un intérêt plus élevé qu'une autre.

La vraie réforme à faire, à mon sens, serait de ramener à 500 francs le maximum des versements. C'est le vieux jeu, dira-t-on. Je l'accorde; mais le vieux jeu serait peut-être le jeu de la prudence.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

PORTRAITS CONTEMPORAINS

Abdul-Hamid.

Le type achevé du pouvoir absolu; avec toutes ses conséquences ; — un apostème de l'égoïsme humain, un abcès du *Moi*, envenimé à un point que l'on ne croyait pas possible aujourd'hui et dans les climats d'Europe ; — la vie d'un individu absorbant celle d'un empire qui se prolonge sans discontinuité sur trois parties du monde, et, par les diverses branches d'un appareil sans égal, aspirant la substance de cinquante peuples et de trente millions d'hommes : voilà Abdul-Hamid, positivement et à la lettre.

On essayerait en vain de représenter ce phénomène par des figures de style ; aucune analogie empruntée à la médecine ou à la mécanique ne peut en donner une idée approchante. C'est un phénomène absolument unique, et qui ne doit être considéré qu'en soi-même, un prodige contre nature, n'ayant aucun rapport avec rien de ce qui existe aujourd'hui ou de ce qui a existé dans le passé.

Sur les ruines de l'empire des Osmanlis, Abdul-Hamid seul se tient debout, toujours plus solitaire et plus magnifique. Autour de lui, au loin et au large, tant que peut s'étendre la vue, règnent le vide et la putréfaction. Lui seul est vivant et resplendissant de gloire et de richesse. Encore enfant, le second fils d'Abdul-Medjid se distinguait au harem par le goût et l'intelligence précoce de l'argent; il administrait si bien sa bourse que ses frères venaient toujours le solliciter quand ils étaient à court, et il savait leur prêter à gros intérêt. Parvenu au trône par la déposition de son frère aîné, le pauvre Mourad, il fit faire le récolement de tous les biens vacants dans les provinces de l'Asie et de l'Afrique, de toutes les propriétés et fermes des communautés, sur lesquelles l'État pouvait avoir des prétentions, de toutes les terres accordées à titre viager aux guerriers, après la conquête, selon un usage féodal et universel ; et tout ce qu'il fut possible de récupérer ou d'usurper, il le prit, avec une incomparable science de légiste, et il incorpora ces domaines, non pas à l'État, mais à la liste civile, c'est-à-dire à son propre fonds à lui.

Cette razzia de territoires, depuis le golfe Persique jusqu'aux rives du Bosphore, fit d'Abdul-Hamid le plus riche seigneur de l'Orient et de l'Occident et amena dans sa caisse des sources de richesses intarissables.

Il tenait dès lors la force vive qui devait mouvoir et alimenter la machine de sa politique, le réservoir jamais tari où viendrait puiser toute corruption. La Turquie peut périr de sécheresse : il est dans l'abondance. L'État est indigent : il nage dans l'or. Sa fortune, immense par elle-même, est encore augmentée par comparaison avec l'épuisement de l'empire. Au reste, nul banquier, nul ministre des finances ne peut lui être comparé pour la puissance d'organisation et de fécondation des trésors qu'il a dans les mains. Tout afflue à sa caisse personnelle, et, dans sa caisse, tout pullule et s'augmente. Il donne et reprend les concessions de travaux publics, de chemins de fer, ou autres ; il les transporte de celui-ci à celui-là, et c'est autant de profit pour lui. Mais il a en haine tous les moyens de l'industrie moderne, il n'en concède que rarement et à la condition qu'ils aient pour objet sa propre utilité à lui-même, car tous ces moyens de circulation ou d'appropriation des ressources de la terre tendent directement à répandre la vie et à la distribuer dans les diverses contrées ; c'est ce qu'il ne veut pas; le système d'Abdul-Hamid, système formidable, consiste en ceci : que tout soit mort, et lui seul vivant, et vivant de la mort même qu'il répand sous toutes les formes jusqu'aux limites de l'empire : les formes sanglantes sont les moins scélérates, et trop criantes, elles rompent la trame cachée de son système ; il n'y a recours qu'à la dernière extrémité.

C'est là qu'il faut chercher peut-être l'un des motifs profonds de la férocité déployée contre les Arméniens : j'en indiquerai tout à l'heure un autre. Ils étaient riches et, surtout, ils passaient pour l'être. La nation arménienne avait, disait-on, tiré beaucoup d'argent du commerce et de la banque, et aussi de l'agriculture. Cette nation était mûre pour l'extermination et pour la confiscation. Abdul-Hamid ne veut pas d'agriculture, excepté dans ses fermes : qu'elles soient des oasis pour lui seul, dans le désert de l'empire. C'est toujours le système.

Les ministres européens nous font rire avec leurs « fonds secrets », que leur disputent les parlements curieux. Il n'y a qu'un homme en Europe qui ait des « fonds secrets », et qui en connaisse l'usage ; — plus profonds que l'Océan, ces fonds, sans fond, absorbent toutes les ressources de l'État. Le budget public est à sec, les fonctionnaires, du haut en bas de l'échelle, surtout en bas, attendent sans espoir leur arriéré de solde ; les soldats — ces soldats exemplaires de la Turquie — sont réduits à la mendicité, aux rognures que les chiens s'arrachent; le gouverneur de la Crète ne peut pas payer les gendarmes qui sont obligés de s'insurger ou de se faire voleurs ; les ambassades, dans les capitales du continent, en sont à la détresse, presque à la famine, les fournisseurs étant eux-mêmes aux abois. Mais Abdul-Hamid, le plus riche des potentats, possède une mine d'or et de diamants, grâce à laquelle il est capable d'acheter toute la vieille Europe, il peut dis-

tribuer des pluies de cadeaux et de décorations qui tombent indifféremment sur les plus humbles folliculaires ou sur les têtes souveraines et, du fond d'Ildiz-Kiosk, il développe ses trames dorées qui enserrent le monde : au centre de tous ces fils, il se tient, immobile et symbolique, comme une gigantesque araignée d'or, avec des yeux de perles.

L'armée, disions-nous, n'est plus soldée; — hormis sa garde cependant, trente mille hommes superbes et de choix, payés ponctuellement et largement, mais sans excès, encadrés avec art, et divisés en quatre ou cinq nations, Arabes, Kurdes, Circassiens, Albanais ; par ce moyen, ces troupes se tiennent mutuellement en respect, leurs chefs se surveillent les uns les autres, les yeux dans les yeux. Abdul-Hamid se repose sur leur rivalité non moins que sur leur fidélité, — double garantie. Quand il traverse chaque samedi le court espace entre son palais et la Mosquée bâtie exprès à côté du sérail, les trente mille hommes sont rangés à droite et à gauche du trajet à parcourir : dans ce corridor passe le Sultan, le Kalife, invisible et sacré. Il pénètre dans la mosquée, une loge s'ouvre, le reçoit et se referme sur lui. Ainsi, entre le Kalife et son peuple, nulle communication ; Abdul-Hamid porte son isolement autour de lui, comme une ceinture ; il marche dans le vide, ses pieds ne touchent pas la terre et il ne semble plus avoir aucun élément commun avec le reste de l'humanité.

Par ce système, il achève l'anéantissement du kalifat, de même qu'il a consommé la ruine de l'État. Il retranche le principe vital de l'institution religieuse, puisque le kalifat doit vivre en communication immédiate avec le peuple des fidèles. La loi sacrée a voulu que le Pontife se rendit à jour fixé à la mosquée, moins pour remplir un office du culte que pour se mêler à l'assemblée de la nation, se mettre en rapport direct avec ses frères et sujets, entendre leurs plaintes et leur accorder justice, dans un large sentiment de fraternité et d'égalité humaine. Abdul-Hamid a accompli cet acte extraordinaire de confiscation et d'usurpation : il a mis la mosquée dans le Sérail, se l'appropriant à lui seul, la transformant en une annexe de sa personnalité, et, par ce coup d'audace, il a détruit la constitution religieuse, morale et sociale, comme il a détruit la constitution politique. Telle est la puissance d'absorption de ce génie.

Mais voici une autre manifestation du système, non moins caractéristique : il a supprimé dans sa capitale les postes et les télégraphes. Les habitants de Constantinople n'ont plus aucun moyen commun et régulier de se mettre en rapport les uns avec les autres par lettres ou dépêches : cette absence de toute relation sociale, qui nous paraît impossible, qui, chez nous, arrêterait la vie dans son cours, c'est le régime établi à Constantinople. La maxime : diviser pour régner, n'avait jamais été portée à ce comble de perfection. Tous liens d'industrie, de commerce, de sentiment, entre les individus, entre les familles, rompus, hachés, la cité mise en poussière, que reste-t-il? Un assemblage d'atomes, se cherchant les uns les autres sans se rejoindre.

Pour envoyer une lettre à un ami, à un parent, de l'autre côté du quartier, il faut s'adresser à l'un des commissionnaires qui pullulent dans les carrefours, mais ils sont tous de la police. Et qui oserait écrire dans cette ville, sous le regard du tyran qui voit tout, entend tout et sait tout, jusqu'aux plus secrètes pensées?

L'espionnage réciproque, universel, public et privé s'étend des secrets appartements du maître aux limites extrêmes de ses états. Abdul-Hamid a réalisé le rêve de l'ubiquité : il est partout présent, partout aux aguets, jugeant toutes choses par lui-même et rapportant tout à sa personne unique et universelle. Le filet de l'espionnage, ainsi jeté sur un empire, ne laisse rien passer entre ses mailles. Si l'un ne dénonçait pas ce qu'il sait, ou se relâchait une minute de sa surveillance, il serait immédiatement convaincu de sa faute, par les rapports du deuxième ou du troisième. Et il ne s'agit pas d'inventer ou de mentir : il faut dire les faits tels qu'ils sont, tels qu'on les connaît.

Le mensonge serait bientôt relevé et prouvé par le moyen des contre-rapports et de l'espionnage au carré et au cube, comme on dit en mathématiques. Ainsi la vérité règne avec la terreur.

Si les ouvriers réparent un égout dans Byzance, Abdul-Hamid sait à quelle heure, et pourquoi et comment : on en a donné l'ordre et réglé les conditions par un *iradé* souverain. Tant que l'iradé n'a point paru, il faut laisser l'égout crevé et béant. Autrement on pourrait craindre que ces travaux ne fussent un prétexte à quelque coup monté par des conspirateurs. Si des hordes barbares égorgent un peuple sur les bords du lac de Van, c'est qu'Abdul-Hamid l'a directement voulu, car il est impossible de concevoir que quelque chose se passe en dehors de l'impulsion de sa volonté.

Ne dites pas que cet homme doit avoir une étendue d'esprit extraordinaire et une force de génie hors ligne pour embrasser et résoudre toutes les questions, car il est extrêmement simple de tout apprécier par rapport à soi-même. Un esprit borné suffit à cette tâche. La difficulté administrative et politique consiste à juger des questions par rapport aux intérêts d'un vaste empire et pour la distribution d'une équitable justice entre tous les membres de l'État. Mais si on ne connaît que soi, toujours soi, soi par-

tout, et si l'on décide de toutes choses selon ce que l'on croit être son intérêt à soi-même, un niais peut régler à sa guise tout le système. Sa volonté fait loi : c'est assez, puisque la valeur et la qualité de toutes les solutions s'apprécient selon le degré de conformité qu'elles présentent avec cette volonté souveraine. Un idiot, un fou furieux, dans ces conditions, sera l'arbitre du monde. Rien de plus simple que de remplir la fonction immense d'un maître absolu, quand on l'est et aussi longtemps qu'on l'est. Un monstre de frénésie peut tenir ce rôle à merveille. On reconnaît à celui-ci de la finesse et une certaine sagacité.

Pour compléter son système, Abdul-Hamid devait rallumer les feux assoupis des passions religieuses, exciter les unes contre les autres les communautés qui avaient longtemps vécu en paix, faire promener par les montagnes et les villages de l'Asie les torches du fanatisme : c'est ce qu'il a fait depuis dix ans avec une progression savamment calculée. Aujourd'hui l'incendie est partout et, sortant des limites de la Turquie, il menace de gagner tous les empires et les sultanats de la domination islamique, depuis les rivages de l'Océan occidental jusqu'aux bords de l'Indus et du Gange, fédération de sentiments et de rêves sans pareille au monde, solidarité chaotique de 300 millions d'âmes, qui laisse bien loin en arrière notre solidarité ou plutôt notre anarchie européenne.

Le massacre systématique des Arméniens, qui aujourd'hui même a recommencé dans Constantinople, est un simple épisode de ce travail d'excitation et de haine, entrepris par un homme sanguinaire et raffiné. Ses mains blanches, aux longs doigts subtils, touchent de la pointe de leurs ongles roses aux extrémités les plus éloignées et les plus différentes de l'univers. Il n'a pas besoin de se mettre en mouvement, de se relever de ses coussins : une fois que le branle a été donné, il n'a pas à s'occuper de la suite. La vibration va toute seule et gagne de proche en proche, de molécule en molécule. Le contraste de cette immobilité et de cette paix, de cette existence solitaire dans un palais enchanté, et de ces effets lointains et foudroyants ; le massacre et l'incendie qui se manifestent au delà des montagnes et des mers, comme portés par le fluide d'une volonté invisible, cela donne l'idée d'une sorte de toute-puissance céleste à l'envers, qui serait une toute-puissance diabolique.

Reconnaissons que le « diviser pour régner » n'avait jamais été mis en pratique par un pouvoir absolu de cette portée et de ce calibre, et avec cette supériorité tranquille. Les victoires de Thessalie sont un accident qui n'appartient pas au système : elles ont seulement ajouté la ruine de la Grèce à la ruine de la Turquie. C'est un des résultats originaux et spécifiques de la belle diplomatie de nos cabinets. Abdul-Hamid, vainqueur sans effort, et qui, des hauteurs où il trône, méprisait cette guerre inutile et superflue, consomme la destruction de l'empire par le seul effet prolongé de son système, en absorbant en lui seul toute la quantité de vie ambiante. Si l'abcès crève, le pus inondera le monde. Et alors on assistera à ce spectacle plus étonnant que tous les autres, et inénarrable à jamais, l'Europe se dévorant elle-même à cause d'Abdul-Hamid, et pour n'avoir pas eu le bon sens de mettre un fou à la raison.

HECTOR DEPASSE.

SOPHIE-DOROTHÉE

Les lettres du marquis de Lassay [1].

Si la jeune Sophie-Dorothée avait préféré l'éclat d'un titre à la paix et au bonheur domestiques, elle aurait eu de quoi s'estimer heureuse, car elle était maintenant « Princesse Électorale », le Hanovre venant (1692) d'être érigé par l'Empereur en un Électorat, le IXe du Saint-Empire germanique. C'était le couronnement de l'habile politique suivie par Ernest-Auguste, intelligemment secondé, dans ses projets ambitieux, par sa femme, Sophie, qui recevait du reste sa récompense, puisqu'elle devenait Électrice de Hanovre. Il ne lui restait plus, pour épuiser les faveurs de la fortune, et pour accomplir son entière destinée, qu'à monter sur le trône de la Grande-Bretagne, et, si la Providence avait prolongé sa vie de quelques mois, elle y serait parvenue. En effet, un acte du Parlement l'appela (juin 1701) à succéder à la reine Anne, comme représentant la branche protestante des Stuarts. A son défaut, ce fut son fils George-Louis, qui vint (1714) inaugurer en Angleterre, sous le nom de George Ier, la dynastie de Hanovre actuellement régnante.

A l'époque où se place notre récit, la maison d'Orange occupait encore le trône d'Angleterre en la personne de Guillaume III, et la tante de Madame n'était encore qu'Électrice de Hanovre et seulement depuis peu. On pense bien que Madame n'avait pas laissé passer cet événement sans dire son mot comme elle le disait sur toute chose. A cette occasion elle avait écrit à sa tante :

Paris, 8 juin 1692. — L'ambassadeur de Venise a dit à l'armée du Roi que mon oncle avait donné un million à

---

1 Voir les numeros des 18 juillet et 12 septembre 1896. 2 et 9 janvier et 7 août 1897.

l'Empereur pour devenir Électeur. Il me semble qu'il aurait pu avoir la chose à meilleur marché; à dire vrai, je n'y ai pas cru.

Versailles, 22 novembre. — J'aurai, je l'avoue, une véritable joie quand j'apprendrai que l'investiture de l'Électorat aura eu lieu, car j'ai été très mécontente de voir, dans la *Gazette de France* d'aujourd'hui, qu'ici l'on en doute; aussi je compte bien, quand la chose sera faite, confondre quelques-uns de ces gens-là.

Ibid., 17 décembre. — Je crois, sans blâmer mon oncle, pouvoir exprimer ma façon de penser. J'avoue donc que si j'avais été à sa place, je n'aurais pas cherché à devenir Electeur, car il était assez grand seigneur pour se contenter de son État; cette dignité ne le rehausse pas beaucoup. En second lieu, j'aurais mieux aimé conserver mon argent et m'amuser avec, que de le donner à un tas de noircisseurs de papier qui n'en finissent pas...; mais peut-être n'ai-je pas assez d'intelligence pour bien comprendre la matière.

Ibid., 1er janvier 1693. — Hier, avant mon départ de Paris, la comtesse de Beuvron m'a envoyé une lettre où je vois que l'investiture pour l'Electorat est maintenant terminée (en dépit du Pape et des Barberins, comme M. de Créqui avait coutume de dire). Je vous en témoigne ma joie et vous prie d'en faire compliment à mon oncle.

I

Mais si l'ambition de la belle-mère était satisfaite, le cœur de la belle-fille l'était moins. Sophie-Dorothée se trouvait en butte aux dédains méprisants, aux froideurs et même aux mauvais traitements de son époux. George-Louis partageait les idées et les préjugés de sa mère. La jeune femme n'avait pas été longtemps à s'apercevoir que son mari n'avait pour elle que de l'aversion, à cause de son origine et de sa naissance; elle s'était vite rendu compte qu'elle n'obtiendrait de lui ni amour ni affection.

Leibnitz, qui était, comme on sait, au service des ducs de Brunswick, et à cette époque, à celui du duc de Hanovre, a laissé un extrait d'une relation anonyme, qui fut envoyée par la duchesse d'Orléans à sa tante en 1695, un an après le drame qui allait séparer à jamais les deux époux. Ce mémoire avait été communiqué à Madame par son amie et confidente, Mlle Théobon, qu'on avait naguère éloignée d'auprès d'elle lors des démêlés du duc d'Orléans avec sa femme et dont celle-ci parle souvent dans sa correspondance. Mlle Théobon tenait le document de M. Meyercron, envoyé de Danemark, qui en était peut-être l'auteur. Madame en avait fait de sa propre main une copie qu'elle avait aussitôt expédiée à sa tante, en y joignant ses remarques. Dans l'extrait dû à Leibnitz, les observations marginales sont présentées comme provenant en partie de la duchesse d'Orléans.

Or, d'après ce document, c'était surtout le chiffre de la dot qui avait séduit le duc de Hanovre; nous le savions déjà par les termes mêmes des lettres de la duchesse à son frère. Un beau matin, Sophie s'était rendue à Zell, auprès du duc, son ancien fiancé, qu'elle avait trouvé au lit, et elle n'était sortie qu'en emportant le consentement du père au mariage. On en tirait la conclusion, que nous avons faite également, que ce n'était point l'affection mais l'intérêt seul qui avait déterminé cette union.

Le document ajoute que le prince avait commencé par témoigner de la froideur à sa jeune femme, puis qu'il l'avait indignement traitée. Il la regardait comme d'une naissance inférieure, et, comme il était vif, il était allé jusqu'aux voies de fait (le texte porte : « il n'épargnait pas ses mains »). Ses gardes l'avaient même vu tirer l'épée contre son épouse. Mais il ne se contentait pas de penser que sa femme était d'une naissance inférieure, il lui en faisait de fréquents reproches à elle-même. Sophie-Dorothée s'en était plainte à son père et à sa mère. Mais celle-ci, dit le document, ne pouvait que « prêcher la patience », ce qui nous éclaire sur la part d'influence qu'on laissait à Éléonore d'Olbreuse dans les questions intéressant l'auguste famille de Brunswick. Quant au père, il avait répondu « qu'une femme devait s'accommoder avec son mari ».

A ces allégations, voici la réponse qui se trouve dans l'extrait donné par Leibnitz et où les observations, avons-nous dit, émanent en grande partie de Madame :

Il était faux de prétendre que Mme de Brunswick, (Sophie) eût contribué à ce mariage qu'elle n'approuvait pas. George-Louis non seulement aimait sa femme, mais il avait encore pour elle tous les égards imaginables; surtout il n'avait garde de la battre. « Ceux qui croient ou écrivent ces choses ne connoissent point le prince ou plutôt ne connoissent pas la manière dont vivent les personnes de qualité. » Comme la Princesse Électorale « faisoit bien des choses irrégulières », son mari lui aura dit quelques mots piquants, voilà tout; là ont dû se borner les dissentiments survenus entre les époux. La princesse, en effet, se plaignait quelquefois à son père et à sa mère « en leur faisant accroire des faussetés », mais « il y avait bien de la malice dans son fait ». Quant aux nombreuses infidélités du mari et à ses maîtresses, il n'en était aucunement question.

Sur ces entrefaites, un brillant cavalier, le comte Philippe de Kœnigsmarck vint prendre du service dans l'armée de l'Électeur de Hanovre. Jadis, à la Cour de Zell, il avait connu Sophie-Dorothée, quand elle et lui étaient encore enfants; il avait partagé ses jeux; il la retrouvait ici, malheureuse, persécutée, abandonnée. Il eut pitié d'elle. De son côté, la princesse ne

fut pas indifférente à ses soins et lui témoigna beaucoup d'amitié; elle fut assurément inconséquente et légère, mais non aussi coupable que ses ennemis l'ont prétendu. Le commentaire du document dont nous parlions tout à l'heure dit que les parents de Sophie-Dorothée ne l'auraient jamais crue aussi coupable « si ses lettres n'auroient (*sic*) pas été produites ». Quelles lettres? Celles qu'a publiées le professeur suédois Palmblad, dans un ouvrage curieux, mais tenant du roman plutôt que de l'histoire, lettres qui sont aujourd'hui reconnues comme apocryphes?

Quoi qu'il en soit, ne pouvant plus supporter la vie qui lui était faite, Sophie-Dorothée résolut de fuir. Kœnigsmarck devait l'accompagner dans sa fuite. Le soir du jour où le projet devait être mis à exécution, le comte, sortant de chez la princesse, fut assailli par quatre trabans; il se défendit vigoureusement, mais son arme s'étant brisée dans ses mains, on le traîna dans une pièce voisine et on l'acheva en le plongeant sous l'eau... Son corps fut ensuite brûlé, et pour qu'on ne pût reconnaître l'endroit où la tragédie avait eu lieu, on en mura les issues.

Cette scène qui se passa au château de Herrenhausen, le Versailles hanovrien, dans la nuit du 1er au 2 juillet 1694, a été racontée de bien des manières. On en trouvera les différentes versions dans le livre de Blaze de Bury, *les Kœnigsmarck*, où l'auteur a eu, lui aussi, le tort de mêler la fiction à l'histoire, comme si les faits n'étaient point par eux-mêmes assez dramatiques. Saint-Simon dit que le comte fut arrêté par ordre du mari — ce dernier n'était pas alors à Hanovre, mais à Berlin — et « tout de suite jeté dans un four chaud ».

La disparition d'un personnage appartenant à une famille noble, aussi connue que celle des Kœnigsmarck, fit grand bruit en Europe. Sa sœur, la belle Aurore, la mère du fameux Maurice de Saxe, poussa les hauts cris, redemanda son frère à tous les échos, et pressa son royal amant, Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, de réclamer des explications de la cour de Hanovre. A cette sommation il fut répondu qu'on ferait les recherches nécessaires, mais qu'on n'était pas responsable des faits et gestes de Kœnigsmarck; que, cette nuit-là, le comte s'était absenté de son logis comme il lui arrivait quelquefois; que ses domestiques ne l'avaient pas revu depuis lors, et qu'on ignorait ce qu'il était devenu. Le gouvernement de l'Électorat avait eu soin de faire disparaître tout ce qui pouvait mettre sur la trace de la vérité, de même qu'il avait détruit le corps de la victime et qu'il détruisit plus tard toutes les pièces de l'instruction dirigée contre la princesse. Celle-ci fut séparée de son époux; le divorce fut prononcé contre elle; défense lui fut faite de se remarier, tandis que le prince pouvait le faire; enfin, elle fut enfermée au château d'Ahlden, où elle resta trente-deux ans prisonnière, sans avoir jamais revu son époux ni ses deux enfants, ayant perdu jusqu'à son nom; car, à partir de ce moment, elle n'est plus appelée que « la princesse d'Ahlden ».

II

Madame devait savoir la vérité sur ce qui s'était passé pendant cette nuit sanglante du 1-2 juillet 1694, dont l'histoire n'a pu encore percer le mystère. Mais, à cet endroit de la correspondance de la Palatine avec sa tante, il existe une lacune allant du 8 juillet au 18 novembre. Les lettres intermédiaires auront été anéanties, comme toutes les autres pièces se rattachant à ce drame. Il est probable que l'Électrice de Hanovre aura mis sa nièce au courant, ou du moins lui aura conté l'événement comme elle désirait que sa nièce le présentât à la cour de Versailles; dans des lettres écrites entre les deux dates indiquées, la duchesse d'Orléans aura rendu compte de ce qu'elle avait fait, et ces réponses l'Électrice de Hanovre les aura détruites. La même lacune existe dans une série d'extraits que Leibnitz a faits des lettres de Madame à sa tante.

Quand, pour nous, la correspondance, reprend (lettre du 18 novembre 1694), Madame déclare combien elle est peu désireuse de voir arriver « la crotte de souris » (ce qui nous apprend qu'il était alors question de la venue en France de la malheureuse Sophie-Dorothée); car cela ne pourrait lui procurer (à elle, Madame) que de la honte. Il semble qu'aussitôt l'affaire ébruitée, Madame s'était livrée à une espèce d'enquête et avait interrogé quelques personnages de la cour, notamment ceux qui avaient connu Sophie-Dorothée pendant un voyage qu'elle avait fait en Italie vers 1685.

> Je ne puis comprendre, écrit-elle à sa tante (28 novembre 1694), qu'après le voyage d'Italie, mon oncle ne l'ait pas fait enfermer; car elle l'avait alors déjà suffisamment mérité, à cause de la vie extravagante qu'elle avait menée.
>
> La princesse était, ce me semble, trop jeune pour aller seule en Italie, livrée à sa propre inspiration. On eût mieux fait de la laisser auprès de vous que de l'envoyer en Italie (6 février 1695).

Mariée à seize ans, la jeune femme n'avait, à l'époque de ce voyage, que dix-neuf ou vingt ans. Son mari ne l'avait pas accompagnée; il avait pris les devants, et était parti avec l'Électeur, son père. Sophie-Dorothée était partie ensuite sous la conduite d'un conseiller intime de la cour de Hanovre et de la femme de celui-ci. A Venise, elle logea au palais Foscari; là, pendant des fêtes qui furent très brillantes, « pro-

fitant de la liberté italienne, elle affecta, raconte le biographe d'Éléonore d'Olbreuse, d'accepter en public les marques d'attention de deux ou trois princes. Tout son entourage en était frappé : toute sa famille en fut informée, et, quelques années plus tard, la duchesse d'Orléans s'indignera encore au souvenir de ces audacieuses coquetteries. George-Louis, au lieu de se rapprocher de sa femme et de prévenir le danger, la quitta pour être seul à ses plaisirs, et se rendit en compagnie d'Ilten — le conseiller intime, mentionné tout à l'heure — à Florence et à Naples. Pendant ce temps, sa femme visitait Rome avec son beau-père (1). »

Quels étaient les deux ou trois galants princiers dont il est question dans ce passage? Nous l'ignorons, mais ce que nous savons, c'est que, pendant ce voyage, Sophie-Dorothée fit la connaissance de deux jeunes gentilshommes français, dont l'un tomba amoureux d'elle à première vue et ne tarda pas à lui déclarer sa passion, tandis que l'autre se montra plus réservé, du moins à l'en croire. C'est ce dernier, que Madame appelle en témoignage quand elle dit (21 nov. 1694) : « Blanchefort avoue lui-même que, quand il se trouvait à Venise avec cette créature, il ne s'est rien passé de mal, si ce n'est qu'elle l'a fait venir la nuit et en secret par la porte de derrière. » Blanchefort, second fils du maréchal de Créqui, était le marquis de ce nom, dont M[me] de Sévigné a tracé un si séduisant portrait et fait un si bel éloge dans une de ses lettres, lettre d'autant plus précieuse que c'est la dernière qui soit sortie de sa plume ; elle y déplore la fin prématurée du jeune homme enlevé dans sa vingtième année à la tendresse d'une mère qui l'adorait ; Blanchefort disparu en un moment « comme une fleur que le vent emporte », dit-elle.

L'autre Français qui avait connu la princesse en Italie et qui lui avait déclaré sa passion était Armand Madaillan de Lesparre, marquis de Lassay (Madame écrit *Lassé*) qui se vantait d'être « assez connu dans le monde par sa naissance, son esprit, ses mariages, ses procès et plus encore par une suite non interrompue d'intrigues galantes qui remplirent la meilleure partie d'une carrière extrêmement longue ». Si l'on désire connaître plus en détail le personnage dont nous allons parler, on n'a qu'à lire l'intéressante notice que Sainte-Beuve lui a consacrée dans ses *Causeries du Lundi* sous le titre de : « Un Figurant du grand siècle ».

Sur ses vieux jours, Lassay tira de ses portefeuilles différents écrits et lettres de lui, qu'il avait jusque-là tenus sous clé, et les fit imprimer sous ses yeux, sans doute à très peu d'exemplaires (2). C'est une espèce d'autobiographie, composée de morceaux détachés : on y trouve les choses les plus disparates jetées là pêle-mêle ; par exemple, des considérations sur la philosophie, sur la morale, côte à côte avec des lettres d'amour. A cette dernière catégorie appartient une série de lettres sans date, sans indication de lieu, sans autre désignation de personne que celle-ci : *A Madame* ***. Ce sont les lettres ou peut-être seulement une partie des lettres écrites par Lassay à la jeune princesse, après qu'il l'eût rencontrée en Italie.

Je voudrais examiner de plus près qu'on ne l'a fait encore cette correspondance en prenant comme objectif, non pas Lassay, mais bien la princesse. Ce n'est pas Lassay, l'homme à bonnes fortunes, qui nous intéresse ; au point de vue historique, c'est uniquement Sophie-Dorothée, jugée et condamnée sur des griefs dont la postérité ne connaît pas le détail. Puisque les documents produits lors de son procès à huis-clos ont été détruits à dessein, — puisque d'autres, mis au jour dans la suite, sont apocryphes, essayons au moins, pour connaître l'accusée, je ne dis pas pour la juger, chose impossible aujourd'hui dans l'état de la question, d'arracher leur secret aux éléments d'appréciation qui existent.

Les preuves seront encore bien insuffisantes. Quant à Madame, elle n'avait pas besoin de preuves ; elle déclarait purement et simplement que Sophie-Dorothée était la dernière des créatures, une dévergondée, qui eût été beaucoup mieux à sa place à Venise comme courtisane, car elle était faite pour ce métier, d'après le proverbe : « Bon chien chasse de race ». Étant fille d'une mère comme la sienne, elle ne faisait que marcher sur les traces maternelles (10 janvier 1697 et 26 août 1700). La Palatine avait vite fait d'exécuter les gens.

Au début de son intrigue avec la princesse et quand il lui écrit pour la première fois, Lassay se montre effrayé lui-même de son audace ; comment ose-t-il élever ses vues aussi haut?

Il n'y a qu'une seule personne si fort au-dessus des autres, qu'il n'est pas permis aux hommes de lever ses yeux jusqu'à elle, et c'est cette personne que mon cœur choisit pour aimer. J'en serai bientôt puni, Madame, car il est impossible que je résiste à l'extrême agitation que je sens. Tous mes sentiments se combattent : je veux et je crains en même temps que vous voyiez la passion qui m'entraîne malgré moi et malgré la raison. Je ne saurois vivre un moment sans vous. Cependant je n'oserois quasi aller dans les lieux où vous êtes ; quand j'y suis, je n'oserois vous parler, je tremble en vous regardant ; je détourne sans cesse mes yeux de dessus vous et je les

(1) *Une Mésalliance*..., par M. Horric de Beaucaire, *op. c.*, p. 126-127.

(2) *Recueil de différentes choses*, Lausanne, 1756, 4 vol. in-4°.

y retrouve toujours; je crains toute la cour et je vous crains plus que tous les autres ensemble. Je voudrois parler sans cesse de vous.

Ah! Madame, si j'osois, que de choses j'aurois à vous dire!... Mon extravagance va quelquefois jusqu'à me faire penser que je ne vous suis pas tout à fait indifférent; quand vous dites quelque chose que je m'imagine qui a rapport à moi, quand vos beaux yeux me regardent, quand vous me donnez vos jolies mains à baiser, je ne sçai quasi ce que je deviens, et je suis si transporté que j'ai peur que tout le monde ne s'en aperçoive. Hélas! je me flatte : toutes vos bontés ne sont peut-être fondées que sur ce que vous ne pouvez pas imaginer ma folie et vous rougirez de dépit en lisant cette lettre, si vous daignez la lire... »

Mais Lassay a bientôt repris courage et confiance; il a tout lieu de croire qu'il n'est pas en présence d'une vertu trop farouche, puisque, le connaissant encore si peu, la princesse lui donne déjà « ses jolies mains à baiser ». Donc, il devient plus hardi; celle à qui ses hommages sont adressés, il ne l'appelle plus « Madame, » mais « ma belle princesse ».

Je ne peux plus vivre un seul moment sans vous voir, lui dit-il (et c'est la seconde fois seulement qu'il lui écrit); je sens un trouble et une agitation dans mon cœur que je ne comprends pas moi-même : quel changement dans ma vie! Je suis bien éloigné de l'ennuyeuse indifférence dans laquelle je vivois depuis si longtems; hier au soir, vous étiez jolie comme un ange, et je m'enyvrois du plaisir de vous voir, mais il me sembloit que vous n'étiez point assez occupée de moi. Quelle folie de m'abandonner, comme je fais, à tous les sentimens que vous m'inspirez, sans savoir seulement si vous sçavez bien aimer!... Vous faites-vous une idée aussi charmante du plaisir d'aimer et d'être aimée que celle que je m'en fais? Songez qu'il y a un homme dans le monde qui ne vit que pour vous et qui se trouveroit heureux au bout du monde avec vous...

L'amoureux qui se déclarait prêt à partir au bout du monde, n'eut pas à faire un aussi long voyage. On le pria seulement, par mesure de prudence, de s'éloigner, au moins momentanément, mais l'exil n'était pas bien sévère, puisque Lassay n'alla que jusqu'à Tivoli, ce qui nous apprend que les deux personnages se trouvaient alors à Rome. L'amoureux y gagna de recevoir une lettre de la princesse.

Si vous sçaviez, lui répond-il, combien j'ai relu de fois l'endroit de votre lettre, où vous me dites que je ne trouverai jamais personne qui m'aime de si bonne foi que vous, et tout ce que ces paroles charmantes m'ont fait sentir, vous verriez bien que j'ai dit vrai, en vous disant que je suis plus sensible qu'un autre au plaisir d'être aimé. Quoi! je suis donc aimé bien tendrement de vous, et je puis croire qu'une personne que j'aime plus que ma vie n'est occupée que de moi? Je brûle d'impatience de vous revoir; j'espère que ce sera demain, mes yeux seront les premiers qui vous feront voir l'amour qui est dans mon cœur. Adieu, charmante princesse...

Il fallait que celle-ci eût écrit en des termes bien tendres ou que la familiarité fût déjà bien grande entre eux pour que Lassay se permît une fin de lettre comme celle-ci :

Je voudrois bien dans ce moment être à la place de Mlle Cunisbec, ou plutôt à celle de Lisette (?) car je ne voudrois plus faire autre chose que vous voir, vous parler et vous... Je laisse le soin à votre imagination d'achever.

Mlle de Knesebeck — et non de Cunisbec — était la demoiselle d'honneur de Sophie-Dorothée; après l'affaire de Kœnigsmarck, elle fut arrêtée et emprisonnée en même temps que sa maîtresse; mais, plus heureuse que Sophie-Dorothée, elle parvint à s'échapper au bout de trois ans. Elle nia toujours que la princesse fût coupable.

A peine revenu de son exil de Tivoli où il « s'était ennuyé à mourir », Lassay apprend que la princesse est malade; aussitôt, il vole au palais, puis il écrit :

Quel effet cette nouvelle a fait sur moi!... J'ai couru tout tremblant au palais, j'ai été à votre appartement, et j'ai gratté à votre porte (1); l'huissier m'a dit que personne ne vous voyoit. J'ai monté à la chambre de Mlle de Cunisbec; je ne l'ai pu voir, elle étoit auprès de vous. Je suis revenu chez moi plus inquiet et plus malheureux qu'on ne peut l'imaginer, et je n'ai respiré que depuis qu'elle m'a mandé que vous vous portiez mieux. J'envie bien sa condition; elle est auprès de vous, et elle vous voit sans cesse. Pourquoi ne m'est-il pas permis d'être toujours au pied de votre lit? Les autres ne vous servent point comme je vous servirois. Ma chère princesse, conservez votre vie; que ne puis-je donner de mes jours pour augmenter les vôtres?

Cependant, tandis qu'ils vivaient ainsi dans une sécurité parfaite, on les épiait; un billet qui dut être écrit à la hâte, trahit les inquiétudes de Lassay qui n'a encore que des soupçons.

Je ne sçai si j'oseroi aller chez vous aujourd'hui, ma belle princesse, et je sçai encore bien moins si je pourrai m'en empêcher. Il faut de toute nécessité que je vous voie chez Mlle de Cunisbec; ce sera bientôt si vous en avez autant d'envie que moi. J'ai bien des choses à vous dire... La cour est un étrange pays; on y marche toujours entre des précipices. Je commence à avoir beaucoup d'inquiétude; vous devriez en avoir une pareille et vous me paraissez trop tranquille...

Ces craintes n'étaient point chimériques. Un espion surveillait leurs démarches; ils en acquirent la

(1) Il faut croire qu'à cette époque on grattait à la porte pour se faire ouvrir, car nous avons trouvé la même expression dans plusieurs lettres du temps.

preuve. Au premier moment, la princesse crut que cet espion agissait pour le compte de quelque maîtresse jalouse.

Je voudrois bien, répond Lassay, qu'il fût à quelqu'une de mes maîtresses, comme vous me le mandez, et je suis fâché à l'heure qu'il est de n'en avoir pas une qui prenne assez d'intérêt à moi, pour que je puisse croire qu'il vient d'elle : mais malheureusement, je ne sçaurois m'en flatter.

Le danger était donc réel ; ce que Lassay craignait surtout, c'était que l'agent secret ne s'aperçût qu'on l'avait découvert, et qu'il ne fût plus « si familier », car, « il en sera, disait-il, plus dangereux ».

Pour ce qui est de moi, pour ce qui regarde ma vie et ma fortune, « j'ai toujours été tranquille », disait-il dans la même lettre, mais sur ce qui vous regarde, je ne sçaurois me rassurer: hélas! c'est que vous m'êtes plus chère que ma vie et ma fortune...

Il la prévenait que, pour ne point éveiller les soupçons, il ne la verrait pas en particulier le lendemain, jour où l'on devait faire une excursion à la *Vigne-Pamphile :*

Parce que vous avez part à cette promenade, je la fais avec plaisir; votre lettre m'en a bien donné davantage aujourd'hui; j'espère que M[lle] de Cunisbec m'en apportera une demain au soir. Je la verrai chez la princesse de Belmont. Je parlerai bien longtemps de vous avec elle et elle me dira comme il faudra que je fasse pour entrer après demain...

Il demandait à voir la princesse ce jour-là de bonne heure « et que je sois, bien longtemps avec vous ». Mais il sera prudent, ajoutait-il, d'envoyer en reconnaissance « comme on fait à la guerre, pour voir s'il ne paroîtra rien ».

Dans cette entrevue, on décida sans doute que la position n'était plus tenable pour Lassay et qu'il lui fallait s'éloigner de nouveau, et cette fois plus sérieusement que naguère.

Il faut donc que je vous quitte... Je vous laisse avec un mari jaloux et avec une cour qui, pour lui plaire, va mettre tout en usage, afin d'effacer de votre cœur les impressions que j'ai pu y faire. Je crois qu'on ne vous persuadera pas tout le mal qu'on vous dira de moi; mais on remplira votre esprit de nuages, et c'en est assez pour me rendre malheureux. Je n'aurois pas beaucoup de peur si je demeurois ici, mon amour vous rassureroit et tous les discours qu'on pourroit vous faire n'auroient pas grand pouvoir; mais je parts (*sic*) dans un jour; avant que je vous quitte, écrivez-moi que vous m'aimerez toujours; remplissez six feuilles de papier de ces paroles charmantes.

Avant son départ, il avait revu Sophie-Dorothée, mais sans pouvoir s'entretenir avec elle :

Ce que j'ai souffert dans le moment que je vous ai quittée, ne se peut imaginer que par vous qui me parûtes souffrir le même mal. On examinoit tous nos regards; je n'osois demeurer; je n'osois vous parler; j'avois cent choses à vous dire et il fallut m'arracher à ce que j'aime plus que ma vie... Puis-je espérer qu'une jeune princesse aura assez de constance pour résister à une si longue absence et aux mauvais offices qu'on me rendra de tous côtés?... M'aimerez-vous toujours? je n'en doute point, mais dites-le-moi pourtant, et que toutes vos lettres m'en assurent sans cesse. Il n'y a rien de bon ici-bas que d'aimer et d'être aimé; les autres passions peuvent remplir la tête, mais l'amour seul rend le cœur heureux.

Chemin faisant, il écrivit à Sophie-Dorothée de veiller aux embûches qu'on lui tendrait:

... Vous êtes encore trop jeune pour les éviter; avec quelle impatience et quel battement de cœur j'attends de vos nouvelles, et que vous m'appreniez quelle aura été la destinée de mes lettres!...

N'ayant pas reçu de réponse aux deux lettres précédentes, il était dans une inquiétude mortelle, ne sachant s'il devait s'en prendre à la poste, ou s'il y avait une autre cause.

Je crains que l'homme à qui vous avez voulu que j'adressasse mes lettres, ne vous trompe et qu'il ne les donne au prince au lieu de vous les donner. Ce n'est ici que la troisième que je vous écris, car je n'écris qu'en tremblant. J'attends toujours que vous me mandiez que vous en avez reçu quelqu'une, et vous ne me le mandez point. Je n'aurai pas de repos que je n'aie reçu de vos nouvelles, et je n'écrirai plus par cette voie. Il n'y a rien qui ne me passe par l'esprit; je m'en prends à tout, hors à vous; je vous aime trop pour que vous m'ayez oublié...

Ce qu'on pouvait prévoir, ce que Lassay redoutait, finit par arriver ; leur commerce fut découvert. Le trouble où cette nouvelle jette le marquis est exprimé dans la lettre suivante:

L'état où je suis, depuis le moment que j'ai reçu la lettre par laquelle vous m'apprenez tout le désordre qui est arrivé, ne se peut exprimer. Je ne comprends pas comment j'y puis résister, et je suis un exemple, qu'on ne meurt pas de douleur, puisque je n'en suis pas mort. Je ne sçaurois songer à ce que vous souffrez pour l'amour de moi, sans avoir le cœur pénétré de douleur. Quoi! je suis cause que vous êtes malheureuse, et j'ai empoisonné la vie d'une personne que j'aime mille fois plus que moi-même! C'est le malheur qui me poursuit depuis que je suis né, qui a fait tout découvrir et qui vous a empêchée de voir qu'il fallait prendre plus de précautions. Si on vous a donné ma lettre du 13 [la lettre précédente], vous aurez vu que j'avois prévu ce qui est arrivé. Mais tout cela est inutile; le mal est fait, il n'y a plus de remède. Est-ce sérieusement que vous me proposez de cesser de vous aimer? Parlez-moi plutôt de cesser de vivre; ma vie et mon amour finiront en même jour...

... Après tout, continuait-il, il peut arriver bien des

changements, et nous pouvons encore espérer de beaux jours ; assurez-moi seulement qu'une longue absence et l'envie de retrouver de la tranquillité dans votre Maison, ne vous feront pas changer, et répondez-moi que vous m'aimerez toujours...

A la suite de cet incident, la princesse était tombée malade :

Mon ami me mande, lui écrit Lassay, combien vous êtes malheureuse, et tout ce que M[lle] de Cunisbec lui a dit de votre part pour me dire, mais il ne m'envoye pas de lettre de vous. N'est-ce point que vous êtes trop malade pour pouvoir m'écrire? Il me promet de me mander encore de vos nouvelles ; avec quelle impatience et quelle émotion je les attends ! Si vous pouviez seulement m'écrire quatre mots ; ne vous accablez point ; ce qu'on me dit de votre santé me fait mourir de peur. Vous avez été saisie dans un tems où il est si dangereux de l'être, et peut-être que dans ce moment vous êtes bien malade. Pour moi, je sens que je me meurs ; je voudrois bien mourir tout seul et qu'il n'y eût que moi à souffrir

Cependant, ne voulant pas que la princesse soit malheureuse par sa faute, le marquis se décide à cesser toutes relations :

Je ne veux point que vous hasardiez à vous perdre en continuant un commerce avec moi. Il vaut mieux que je meure et que vous viviez moins malheureuse. Cessez donc d'écrire à un homme qui traîne tous les malheurs après lui, et dont l'étoile est empoisonnée. J'ai presque perdu l'usage de dormir, et j'ai à peine la force de me soutenir. Pourquoi suis-je né avec un cœur si sensible puisque j'étois destiné à être toujours malheureux? Il semble que je ne sois dans le monde que pour y souffrir ; la vie m'est à charge et je voudrois, en mourant, pouvoir vous rendre votre repos et votre bonheur. Adieu, ma chère princesse, je ne peux plus supporter l'excès de douleur que je souffre.

III

Il faut croire que les propos tenus sur son compte à la cour de France, ou du moins chez la duchesse d'Orléans, furent rapportés à Sophie-Dorothée dont on était en train d'instruire le procès, et qui, en ce moment où son sort n'était pas encore fixé, vivait enfermée au château de Lauenau. Aux accusations portées contre elle, — la correspondance ci-dessus n'était pas alors connue, puisqu'elle ne le fut qu'au XVIII[e] siècle, lors de la publication du Recueil de Lassay, — la princesse dut répondre que le marquis était un fou ; car, Madame écrit à sa tante :

Lassay n'est pas un fou. Je ne sais pourquoi la dame de Lauenau a voulu le faire passer pour tel, à moins que ce ne soit comme dans la comédie : *Le Fou de qualité*, où la dame, après avoir causé en secret avec Jean, costumé en fou et qui se donne pour être Alexandre le Grand, dit à son père : « Laissez-moy parler ; j'aime ce fou. » Ce que Lassay et Blanchefort ont dit n'a pas été inventé à plaisir, mais est venu tout naturellement. La dame de Lauenau, elle, fait bien de nier ; car, ainsi qu'il est dit dans *Bertrand de Cigarral :* « Tous méchants cas sont reniables (1). » (23 décembre 1694.)

Lassay est un des Français les plus distingués qui soient ici à la cour. Je ne conçois pas que la dame de Lauenau veuille se justifier en invoquant de fausses raisons, car tous ceux qui connaissent Lassay voient bien que ce n'est pas un fat (6 février 1695).

Bien des années après, Madame écrivait encore : « Lassay m'a souvent entretenue de la princesse, en disant que c'était l'être le plus charmant, mais aussi le plus perfide du monde » (26 août 1700), ce qui ne concorde guère avec cette autre assertion énoncée par elle antérieurement (26 décembre 1694) : « Lassay est très réservé quand il parle de la princesse ; je crois que l'exemple de Kœnigsmarck lui fait peur », comme si le bras des assassins du comte de Kœnigsmarck pouvait atteindre Lassay jusqu'en pleine cour de Versailles !

D'ailleurs, en cette circonstance, la princesse fut-elle coupable, du moins coupable d'autre chose que d'imprudences et de légèreté? Graves imprudences, légèreté sans excuse, soit, mais de là à la condamner, comme fait Madame, il y a loin.

Dans une des lettres citées ,plus haut, dans celle que Lassay écrivit à la princesse après s'être séparée d'elle, se trouve cette phrase que nous avons réservée pour la fin : « Je vous quitte, sans pouvoir vous parler et sans sçavoir quand je pourrai vous revoir. Je ne sçai pas même si vous sçavez bien aimer... » Ce dernier membre de phrase assez transparent n'est-il pas la justification, jusqu'à un certain degré, de Sophie-Dorothée dans ses rapports avec le marquis de Lassay ?

Cependant Sainte-Beuve, dans le très court passage de sa notice où il parle de cet épisode de la vie de Lassay, considère que le personnage « malgré les contrariétés, les obstacles et les jalousies qui vinrent à la traverse de cette liaison, ne s'en trouva pas trop malheureux ». Assurément, s'il ne cherchait rien au delà. En tout cas, Lassay n'en mourut pas, car il vécut jusqu'à l'âge de 86 ans. Il eut donc le

(1) *Le Fou raisonnable* et non *le Fou de qualité*, 1664, est une pièce du comédien Raymond Poisson. Il n'y est pas question de Jean, mais d'Alexandre, nom sous lequel Don Pèdre, amoureux d'Isabelle, se présente en feignant d'être fou et de se croire Alexandre le Grand. Quant à *Bertrand de Cigarral*, 1650, c'est une pièce de Thomas Corneille. Le vers (acte V, scène IV) doit être ainsi rétabli :

Tout vilain cas, dit-on, fut toujours reniable.

Je dois ce renseignement à M. Monval, l'obligeant bibliothécaire archiviste de la Comédie-Française, à l'érudition de qui l'on ne s'adresse jamais en vain.

temps d'en conter à beaucoup d'autres femmes, notamment à celle que, dans son Recueil, il désigne également par ce signe ***, et que Sainte-Beuve croit être la marquise de Nesle, née de Coligny, morte à 26 ans. Voici ce que Lassay écrivait un jour à cette marquise :

« ... Je voudrois que vous puissiez voir ce que je pense au moment où je vous écris: ne soyez plus jalouse de la princesse d'Hanovre: *je n'ai jamais rien senti pour elle qui approche de ce que je sens pour vous.* Je crois n'avoir jamais rien aimé avant vous, etc., etc. »

Lorsque l'âge des amours se fut envolé, Lassay, que le destin avait plutôt traité, toute sa vie, en enfant gâté, tourna-t-il à l'humeur noire et à la misanthropie? On le croirait, d'après le mot dont Champfort lui attribue la paternité : « Tous les matins, il faudrait, disait-il, avaler un crapaud, pour ne trouver plus rien de dégoûtant, le reste de la journée, quand on devait la passer dans le monde. »

Guillaume Depping.

NIETTE

Nouvelle.

I

Dans un coin de la place, faisant face à l'entrée du quartier de cavalerie, la vieille maison présentait son pignon pointu.

Au rez-de-chaussée, une porte basse dont le vitrage avait pour fond un rideau de cotonnade rouge, allait et venait dans sa baie cintrée, sans cesse ouverte et refermée par les officiers et les cavaliers du 22e chasseurs qui s'approvisionnaient de cigares, de tabac et de pipes chez le père Laurent.

Le père Laurent était un ancien brigadier-trompette de hussards. Il avait eu une jambe fracassée par un éclat d'obus dans la charge de Sedan : on avait dû faire l'amputation. Cette mutilation lui avait valu d'abord la médaille militaire; plus tard on lui donnait un bureau de tabac pour grossir un peu sa pension de retraite. Il avait apporté dans la vie civile ses habitudes et ses qualités de bon soldat : c'était un homme sobre, propre, exact, en règle avec les lois de l'honnêteté comme il l'avait été avec les prescriptions des règlements militaires.

Mme Laurent était une ancienne cantinière; elle aussi avait des campagnes inscrites sur ses états de services, et s'était trouvée dans l'effroyable tourbillonnement des désastres de 1870. Avec ses manières brusques et vulgaires, son visage rébarbatif, basané, moustachu, c'était une bonne créature, pitoyable aux pauvres gens, presque maternelle pour l'humble troupier depuis qu'elle l'avait vu aux jours d'épreuves; rude aux sous-officiers qui voulaient « le faire à la pose »; très discrètement familière avec les officiers.

Il était dix heures du matin ; le rapport venait de finir. Le colonel de la Tremblaye entra chez le père Laurent pour renouveler sa provision de londrès.

— Eh bien, madame Laurent, demanda-t-il en coupant le bout d'un cigare, qu'avez-vous donc fait de ma petite amie Niette?

— Elle est dans sa chambre, mon colonel.

— Encore au lit?

— Y ne manquerait pus que ça! L'enfant n'est pas si feignante. Elle est en train de se faire une robe qu'elle étrennera dimanche.

— A la bonne heure! Vous direz à Mlle Niette que son vieux « colo » lui baise les mains, et qu'il espère être le premier à la voir avec sa robe neuve.

— On lui dira tout ça, mon colonel.

Le père Laurent et Mme Laurent avaient une fille qui s'appelait Henriette, mot que sa bouche d'enfant prononçait « Niette » ; le nom lui en était resté.

Dans son métier de cantinière, Mme Laurent avait mis de côté assez d'écus pour pouvoir faire à l'enfant une vie très douce. C'était dans le plus douillet des nids que Niette avait été choyée.

Lorsque la petite avait atteint l'âge auquel les enfants voient, avec un triste étonnement, les premiers livres de la science se glisser entre leurs jouets, le père Laurent avait déclaré fermement que « c'était fini de rire ». Et l'éducation de Niette avait été confiée au meilleur pensionnat de la ville. Pendant huit ans, Niette avait eu pour émules et pour amies des filles de bourgeois, de fonctionnaires, d'officiers, de riches commerçants, vivant dans un milieu où l'avenir ne semblait pas devoir lui réserver de place.

Ainsi élevée, elle aurait pu rapporter au foyer paternel du dédain pour ses vulgaires parents, du dégoût pour leur existence de petits boutiquiers.

Niette leur épargna l'épreuve à laquelle les avait exposés leur imprudente affection. Elle se retrouva à sa place entre eux, comme elle s'y était trouvée au milieu de ses camarades de pension : son amour filial avait un tact, des délicatesses qui pouvaient étonner chez la fille du trompette et de la cantinière. L'éducation et l'instruction qu'elle avait reçues avaient affiné son intelligence et ses goûts, sans lui faire oublier ce qu'elle était et ce qu'elle devait être.

C'était une fine et tendre créature faite pour vivre dans une chaude atmosphère d'amour. Sous leurs cils blonds, ses yeux bleus brillaient d'un regard

humide et franc qui se voilait parfois d'une fugitive mélancolie. Sa voix avait des douceurs d'intonation qui captivaient l'oreille : et les idées moroses s'enfuyaient au bruit harmonieux du rire qui mettait une fossette au coin de ses lèvres. Les reflets cendrés de sa chevelure faisaient une lumineuse auréole aux mates pâleurs de son visage et ondulaient sur son cou un peu long, dont les souples mouvements avaient une coquetterie native. Ses gestes, ses attitudes se paraient d'une élégance de pure race. Et lorsqu'elle maniait les menus objets de maroquinerie ou de métal exposés dans les vitrines, au milieu des paquets de cigares et de cigarettes, Niette rougissait, parfois, en surprenant les yeux de quelque beau lieutenant complaisamment fixés sur ses doigts aux ongles roses.

Le colonel de la Tremblaye qui commandait le régiment depuis plusieurs années avait connu Niette alors qu'elle n'était encore qu'une fillette sans autres attraits que sa gentillesse enfantine. Maintenant qu'elle s'était, sous ses yeux, transformée en femme, son affection quasi paternelle subissait un charme nouveau ; il éprouvait un plus doux plaisir à voir Niette, à l'entendre, à attirer vers lui ses regards souriants. Mais si son amitié, mélangée d'une nuance de galanterie, tenait une assez large place dans son cœur de vieux garçon, il avait trop de bon sens pour permettre qu'une affection aussi sincère qu'aimable devînt une passion ridicule.

D'ailleurs, bien rares étaient les officiers du 22e chasseurs qui n'avaient pas un « béguin » plus ou moins sérieux pour la fille du père Laurent.

Il n'en était pas un dont Niette ne sût le nom, et n'eût appris à connaître les habitudes : curiosité d'enfant, de femme, de provinciale. Aux heures où leur service les appelait au quartier, Niette, embusquée derrière les vitrines, les regardait aller et venir et faisait part à sa mère de ses observations.

Mais de tous les officiers qui défilaient devant elle, il en était un dont elle ne parlait pas, bien qu'elle l'observât au moins autant que les autres ; c'était le lieutenant Lebreuil.

Il y avait environ un an que le lieutenant Lebreuil était arrivé au régiment. Fils d'un médecin de campagne, il avait, de très bonne heure, perdu ses parents qui le laissaient sans fortune. Un oncle l'avait élevé. Boursier au lycée et à Saint-Cyr, il venait d'être nommé sous-lieutenant, lorsqu'il recueillit le très modeste héritage de son oncle. Le maigre revenu qu'il en tirait, joint à sa solde, lui permettait de vivre sans être obligé de faire des dettes.

C'était un bon officier, aimant son métier, beau cavalier, aimable camarade, bien que son enfance et sa jeunesse assez dures l'eussent rendu légèrement égoïste.

Niette n'en avait jamais entendu dire que du bien : elle avait laissé prendre une grande place dans ses pensées par le jeune homme dont elle plaignait l'isolement en ce monde.

Le lieutenant Lebreuil était assez joli garçon pour qu'une jeune fille, si peu romanesque qu'elle fût, prît goût à avoir pitié de lui : il n'était pas lui-même assez indifférent aux charmes de la belle apitoyée, pour ne pas s'apercevoir de la sympathie qu'elle lui accordait. De là à préméditer une séduction, il y avait un pas que l'officier ne songeait pas à franchir.

Il ne lui plaisait ni de charger sa conscience ni d'encombrer sa vie des conséquences possibles d'une semblable folie.

Niette se défendait moins que le lieutenant contre le sentiment qui grandissait en elle : elle songeait moins à elle-même ; elle ne calculait pas ce que pourrait devenir et lui coûter cette amitié compatissante. Les journées lui paraissaient longues et tristes quand elle n'avait pas vu l'officier : ses joues devenaient roses et ses yeux s'illuminaient quand son ami passait à cheval sur le flanc de son peloton, tournait ses regards vers la fenêtre où il devinait la présence de Niette, et, inclinant légèrement la pointe du sabre, lui adressait un salut vu d'elle seule. Elle l'aimait pour tous les avantages et toutes les qualités dont elle le parait, poursuivant son roman dangereux, sans se demander quel en serait le dénouement.

Le père Laurent n'était pas sans s'apercevoir que le lieutenant Lebreuil partageait avec le colonel de la Tremblaye les préférences de Niette. Le colonel ne l'inquiétait guère : mais avec le jeune officier, il pensait qu'il serait prudent « d'avoir l'œil ». Quand il chercha à mettre sa femme sur le qui-vive, celle-ci haussa les épaules :

— Tu crois donc que je t'ai attendu, dit-elle, pour voir que le petit lieutenant tourne autour de notre fille. Sois tranquille ; je l'observe de près. Mais ça m'a l'air d'un brave garçon qui ne ferait pas de vilaines choses pour s'amuser. Et puis, notre Niette n'est pas fille à perdre la tête parce qu'un officier porte bien un dolman. Elle aime le soldat : c'est pas étonnant pour l'enfant de vieux troupiers comme nous.

II

La chambre de Niette occupait le rez-de-chaussée d'un petit pavillon faisant suite au corps de logis principal : une pièce la séparait de la chambre de ses parents. La chambre de la jeune fille était éclairée par une porte vitrée donnant sur un jardinet par lequel on sortait dans une étroite ruelle aboutissant à la place.

Souvent, après une chaude journée d'été, Niette, avant de se coucher, descendait dans le jardin, et

s'asseyait rêveuse sur un banc adossé à un massif de lilas. A quoi rêvait-elle pendant cette veillée sous les étoiles? Était-ce au bel officier qui portait si fièrement son dolman couleur du ciel?

Un soir que Niette rêvait ainsi, près des lilas, un bruit la fit tressaillir. Elle se leva brusquement, et vit que le vent remuait la porte du jardin qu'on avait oublié de fermer. Comme elle mettait la main sur la clef pour réparer cette imprudence, elle entendit des pas résonner sur les cailloux de la ruelle. Son premier mouvement fut de fermer rapidement la porte ; puis, tout à coup il lui sembla qu'un pouvoir, plus fort que sa volonté, la poussait à faire le contraire ; elle ouvrit la porte, et resta sur le seuil.

Le passant était le lieutenant Lebreuil qui revenait de faire une ronde.

En apercevant la porte ouverte, l'officier s'arrêta : à la lueur d'un bec de gaz, il reconnut, dans l'entrebaillement, la silhouette de Niette.

— Vous! dit-il profondément surpris par cette apparition, que faites-vous donc là à pareille heure, mademoiselle Niette?

— J'étais venue fermer cette porte, répondit-elle d'une voix tremblante.

— On croirait plutôt que vous êtes venue l'ouvrir, reprit le lieutenant chez qui l'embarras de Niette éveillait des soupçons qu'il n'osait laisser voir.

Mais Niette avait compris l'insinuation contenue dans les paroles de l'officier.

— Que pensez-vous donc de moi? demanda-t-elle.

Et il y avait dans cette question un accent de reproche si sincère et si attristé, que le lieutenant se repentit de sa mauvaise pensée.

— Vous avez mal interprété mes paroles, mademoiselle Niette, dit-il. Personne n'a de vous meilleure opinion que moi, et ne serait plus désolé de vous causer le moindre chagrin.

— Alors, monsieur Lebreuil, répondit Niette, d'un ton suppliant, passez votre chemin : que dirait mon père s'il vous surprenait auprès de moi à cette heure ; et, s'il passait quelqu'un, si l'on nous voyait ensemble, comment jugerait-on ma conduite?

— Vous avez raison, mademoiselle Niette : mais comme ceci, personne ne pourra nous voir.

Et, ce disant, le lieutenant franchit lestement le seuil de la porte.

Niette étouffa un cri de frayeur.

— Partez! dit-elle. C'est mal ce que vous faites là. Je vous en prie, partez!

Lebreuil allait peut-être obéir à la prière de la jeune fille ; mais il entendit, dans la ruelle, un cliquetis de sabres trainant sur le sol et des propos bruyants : c'était un groupe de sous-officiers rentrant au quartier.

— Je ne puis partir maintenant, dit-il, mais calmez-vous, mademoiselle Niette ; je vais me retirer, quoique je sois bien heureux de me trouver seul auprès de vous. Il y a si longtemps que j'ai un secret à vous confier, un cher secret que je n'ai jamais osé vous laisser deviner.

Le trouble de Niette, son silence, indiquaient clairement que le secret était deviné, partagé, et que, de part et d'autre, il n'était plus besoin d'aveu.

Une délicieuse angoisse étreignait le cœur de la jeune fille qui, tout alanguie, se laissa tomber sur le banc où l'officier vint s'asseoir auprès d'elle.

Ils restaient là, les mains dans les mains, parlant, à voix basse, cet éternel langage des amoureux, fait de mille riens qui disent tant de choses.

En pénétrant dans le jardin, Lebreuil avait cédé à un mouvement irréfléchi, mais non à un élan de passion. Et si, à ce moment, la pauvre Niette avait pu lire dans son cœur, elle eût éprouvé une amère déception, en voyant combien les sentiments de l'officier étaient peu à l'unisson des siens, et combien léger était encore le lien dont elle l'avait enchaîné.

Mais l'aventure dans laquelle Lebreuil venait de se lancer un peu follement, tournait tout autrement qu'il ne l'avait cru d'abord. C'était la première fois qu'il se trouvait en présence d'un amour aussi pur, d'une enfant si chastement éprise, tremblante d'une émotion si naïve et si attirante. Il comprenait que s'il aimait Niette, ce n'était réellement qu'à partir de l'heure qu'il passait près d'elle dans cet entretien si doucement murmuré. Et plus il sentait s'éveiller en lui un amour presque semblable à celui que Niette lui avouait, plus il était pris de respect pour la tendre créature qui se confiait à lui.

L'heure, sonnant longuement à l'horloge du quartier, arracha Niette à son enivrante langueur.

— Comme il est tard! dit-elle avec une surprise effrayée. Partez, Monsieur, et oubliez la folie que j'ai faite en restant ainsi auprès de vous.

— Non, ma chère Niette, je n'oublierai pas, et vous n'oublierez pas non plus. Demain, si je repasse devant cette porte, serez-vous encore là pour me l'ouvrir?

— Non, non! n'y comptez pas.

Avant de disparaître, l'officier s'empara de la main de Niette et lui baisa le bout des doigts.

Le lendemain soir, Lebreuil passa dans la ruelle. Devant la porte du jardin il s'arrêta. Niette était là, bien décidée à ne pas se montrer. Mais quand elle entendit que le bruit des pas se taisait, et que la main de l'officier frôlait la porte, elle n'eut plus le courage de tenir la promesse qu'elle s'était faite. Elle ouvrit, et Lebreuil, frémissant de joie, se glissa dans le jardin.

Il revint encore le surlendemain, et Niette ne fut pas plus forte contre lui et contre elle-même.

Chaque fois, l'officier lui devenait plus cher. Elle lui savait gré de ne pas abuser de la confiance qu'elle mettait en lui, de ne rien tenter qui pût lui laisser un ineffaçable remords de son imprudence.

Quant à Lebreuil, il était au moins aussi surpris que charmé de ce qu'il éprouvait, de cet amour qui se contentait de sentimentales causeries, dont les audaces ne dépassaient pas celles d'un naïf écolier. Aucune pensée coupable, moins désintéressée, ne venait l'assaillir, lui souffler le désir de mettre à profit l'ascendant qu'il pouvait prendre sur une faible enfant à sa merci. Combien de temps cela durerait-il ainsi? Le cas lui semblait étrange, non sans charmes, mais peut-être ridicule. Et s'il gardait strictement le secret de ses nocturnes rendez-vous, ce n'était pas seulement parce qu'il eût trouvé lâche de trahir la confiance de Niette, mais aussi parce qu'il eût craint d'être raillé par l'ami qui eût reçu ses confidences.

Pour la troisième fois, Lebreuil et Niette jouaient ainsi avec le danger, lorsque leur entretien fut interrompu par un bruit de pas qui se faisait entendre dans l'intérieur de la maison, en même temps que des rayons de lumière passaient sous la porte du corridor. Tout à coup, cette porte s'ouvrit, et le père Laurent parut sur le seuil, tenant en main une lanterne dont il promenait la clarté dans l'obscurité du jardin.

— Qui est-là? demanda-t-il.

Personne ne répondit.

— Qui est là? demanda-t-il encore. Est-ce toi, Niette?

Il s'avança. L'officier tenta de se glisser vers la porte du jardin. Mais la lumière de la lanterne était dirigée de ce côté : impossible de fuir sans être vu. De l'autre côté, dans la pénombre, il aperçut la porte de la chambre de Niette que la jeune fille avait laissée entr'ouverte. Se cachant derrière une corbeille de fleurs, presque rampant, Lebreuil put arriver jusqu'à cette porte, et entra dans la chambre sans être aperçu.

Le père Laurent était auprès du banc, en face de sa fille qui, terrifiée, ne pouvait ni faire un mouvement ni prononcer une parole.

— Que fais-tu là au milieu de la nuit? dit-il. Es-tu malade?

Niette gardait le silence.

Un soupçon traversa l'esprit de son père.

— Tu étais seule? demanda-t-il.

Niette baissa la tête.

— Tu n'étais pas seule! Et qui donc était là? reprit le père Laurent dont la voix vibra d'inquiétude et de colère naissante.

Puis, sans attendre la réponse de sa fille, il s'élança vers le fond du jardin, fouillant tous les recoins avec les rayons de sa lanterne. En passant devant la chambre de Niette, il vit la porte entr'ouverte, la poussa violemment d'un coup de poing, et se trouva en présence de Lebreuil.

— Vous, mon lieutenant! s'écria-t-il, vous! Oh! je vous tuerai!

Il tomba assis sur une chaise, en sanglotant.

— La malheureuse! la malheureuse! répétait-il à travers ses sanglots.

Profitant de cet instant de répit, l'officier s'était échappé. Niette vint se jeter aux genoux de son père.

— Pardon! disait-elle. Ne dis rien à maman. C'est moi qui lui avouerai demain la folie que j'ai faite.

— Elle en mourra de chagrin la pauvre femme! O Niette, je n'aurais jamais cru que ce serait par ta faute que le malheur s'abattrait sur nous!

— Je vous jure, mon père, que je ne suis pas aussi coupable que vous le croyez. Nous avons agi comme deux enfants, sans penser à mal.

— Toi peut-être, ma pauvre petite. Mais lui savait bien ce qu'il faisait. C'est un misérable; nous réglerons ensemble ce compte-là.

— Ne lui faites pas de mal, je vous en supplie.

— Ça c'est mon affaire, et je te défends de t'en mêler. Je veux bien ne rien dire à ta mère : je lui raconterai que c'était le vent qui faisait du bruit dans le jardin; demain tu t'arrangeras avec elle. Quant au mauvais drôle qui s'est introduit chez nous pour nous prendre plus que la vie, c'est moi qui m'arrangerai avec lui de façon qu'il ne soit pas tenté de se moquer de nous après nous avoir fait tant de mal.

Le lendemain matin, le lieutenant Lebreuil se présenta chez le colonel qui l'avait fait demander.

— Le père Laurent est venu me voir ce matin, dit le colonel. Vous savez de quoi il avait à m'entretenir, n'est-ce pas?

— Mon colonel, je suppose qu'il vous a parlé de ce qui s'est passé hier soir...

— Précisément, Monsieur, il m'a parlé de ce qui s'est passé hier soir, et les soirs précédents, très probablement.

Le lieutenant attendait respectueusement le « savon » qui semblait devoir lui être infligé assez durement, car le colonel était très ému; il allait et venait d'un bout à l'autre de la pièce, les mains derrière le dos, faisant claquer rageusement ses doigts et sonner ses éperons sur le tapis.

Il s'arrêta devant le lieutenant.

— Ce n'est pas bien ce que vous avez fait là, monsieur Lebreuil. Je ne vous en fais pas mon compliment. Ah! fichtre non!... Je ne suis pas votre directeur de conscience; ça m'est égal que vous vous amusiez, pourvu que le service n'en souffre pas, et

qu'il n'y ait pas d'histoire embêtante... Mais vous attaquer à cette enfant, montrer le mauvais chemin à cette pauvre petite, aller chercher une bonne fortune au foyer de braves gens dont vous perdez la fille, et dont vous faites le désespoir... si c'est de cette façon-là que vous entendez vous amuser, permettez-moi de vous dire que vos divertissements sont malpropres!

Le mot fit monter une vive rougeur au visage de Lebreuil.

— Mon colonel, dit-il, je crains que vous n'ayez été mal renseigné.

— Oui ou non, est-ce vous que le père Laurent a trouvé cette nuit dans la chambre de sa fille?

— C'était moi.

— Eh bien, alors, j'ai été exactement renseigné.

— Mon colonel, je conviens que les apparences...

— Comment, les apparences!...

— Je veux dire, mon colonel, qu'en cette affaire, je n'ai pas joué le rôle de séducteur que vous me reprochez.

— Voyons, monsieur Lebreuil, vous ne voulez pas me faire croire que c'est la petite Niette qui a cherché à vous séduire?

Après quelques instants de silence, le colonel dit brusquement :

— Que comptez-vous faire, maintenant?

Surpris par la question, Lebreuil cherchait une réponse.

— Savez-vous ce que vous devriez faire? reprit le colonel. Il faudrait épouser cette enfant-là.

— L'épouser! s'écria Lebreuil en sursautant.

— Et pourquoi pas, Monsieur? Jusqu'à l'heure où il vous a plu de troubler son repos, la petite Niette ne s'est jamais écartée du droit chemin, et n'a rien eu à cacher. Dans le régiment, il n'y a pas un soldat et pas un officier qui se serait permis de lui manquer de respect. Il faut que vous l'ayez rendue folle de vous, pour qu'elle ait consenti à vous écouter. Je suppose, d'un autre côté, que vous n'êtes pas sans avoir quelque affection pour elle; c'est la meilleure excuse de votre conduite. L'enfant a reçu une éducation et une instruction qui l'ont élevée à votre niveau. Ses parents ne sont pas riches; mais ils sont en situation de lui donner la dot réglementaire. Quels obstacles insurmontables voyez-vous à ce mariage?

— Son père! mon colonel... Et sa mère!... répondit Lebreuil dont le ton exprimait une invincible répugnance.

— Ah oui!... son père un vieux « trompion »... Sa mère, une ancienne cantinière... Je conviens que s'ils sont de braves gens, ils ne feront jamais des beaux-parents dont vous puissiez tirer vanité. Mais rien ne vous oblige à rester auprès d'eux. Vous pouvez changer de régiment, emmener votre femme dans une garnison éloignée. Et puis, vous avez commis une faute... oui, Monsieur, une faute; c'est ainsi que je qualifie votre conduite sans avoir la prétention d'être un moraliste sévère. Eh bien, cette faute, j'estime que vous êtes tenu de la réparer, dût-il vous en coûter un peu.

—Mais, mon colonel, je vous affirme que ma conduite... que ma faute n'a pas la gravité que vous lui attribuez, et qu'elle ne comporte pas une réparation qui engagerait toute ma vie.

— Soit, Monsieur. C'est votre appréciation : la mienne reste entière. Mais vous devez comprendre que votre situation au régiment et dans la ville va être difficile : il est à craindre que si vous vous rencontrez avec le père Laurent, il ne se produise une scène très désagréable, un scandale public dont la cause s'ébruitera forcément. J'ai peur que, votre aventure étant connue, vous ne trouviez plus autant que par le passé, chez vos supérieurs, vos camarades et vos subordonnés, cette estime et ce respect qui sont nécessaires à un bon officier pour faire utilement son devoir. Quant à moi, je ne vous cache pas qu'à partir d'aujourd'hui, il me serait impossible de vous voir aussi favorablement que vous m'aviez habitué à le faire.

— Il suffit, mon colonel, que vous me retiriez votre bienveillance, pour je ne m'obstine pas à rester sous vos ordres. Je me prêterai à toutes les démarches que vous croirez devoir faire pour ma permutation.

— C'est bien, Monsieur. Je m'arrangerai de façon que cette mesure ne soit pas interprétée trop défavorablement contre vous. Vous pouvez vous retirer.

GEORGES MOUSSOIR.

(*A suivre.*)

LA PSYCHOLOGIE DES FOULES [1]

Mesdames, Messieurs,

Il existe bien déjà sur cette question de la psychologie des foules des travaux intéressants comme ceux de M. Gustave Lebon ou ceux d'un avocat italien, M. Scipio Sighele; on connaît surtout les belles études de M. Gabriel Tarde, qui doit être considéré comme le créateur et le principal représentant de la science psychologique en ce qui regarde les collectivités humaines. Et pourtant, à proprement parler, cette science, dont je voudrais aujourd'hui vous exposer quelques-uns des principes essentiels, est une

1 Conférence faite à l'Institut Rudy.

science en enfance, née d'hier, informe encore, à peine vagissante; j'ajoute qu'elle ne pourra probablement pas de sitôt passer au rang qu'elle mériterait, si l'on considère les conditions défavorables qui lui sont faites et qui lui seront probablement toujours faites, d'une manière inévitable et fatale.

L'expérimentation y est en effet impossible. L'observation personnelle et directe se trouve forcément restreinte, malaisée et douteuse. Quant à l'observation historique, c'est sans doute la seule base un peu large sur laquelle on puisse essayer d'établir une doctrine. Mais encore, combien cette base reste-t-elle souvent inconsistante et fragile? En somme, traiter de la psychologie des foules, dès qu'on s'écarte de certaines règles très simples et presque incontestables, — quoique d'ailleurs elles aient été contestées, — c'est se lancer en pleine aventure, risquer de prendre de pures hypothèses pour des vérités précises et s'exposer à bâtir des systèmes sur le plus mouvant des terrains.

Car, d'abord, qu'est-ce qu'une foule? Il y a foule aux Champs-Élysées le dimanche, et il y a foule dans les églises aux heures où se célèbre l'office divin, et il y a foule au théâtre les soirs de représentations. Un parlement, un régiment, un jury de cour d'assises sont des foules. Et toutes les collectivités en général tiennent plus ou moins de cette entité vague et mal définie que nous appelons une foule. Vous-même, qui me faites l'honneur de m'écouter, vous êtes une foule. Et ce que je prétends immédiatement, c'est que vos sentiments, vos idées, vos pensées, votre manière d'être habituelle, votre âme individuelle en un mot, se trouvent très profondément modifiés par le fait seul que vous êtes réunis dans une même pièce, pour un but qui vous est commun, et que vous écoutez les mêmes paroles. Autrement dit, l'âme de la foule que vous êtes n'est aucunement le total et la moyenne de chacune des âmes qui vous appartiennent en particulier : elle est quelque chose de nouveau et de spécial, créé par de mystérieuses combinaisons morales, assez analogues à ces combinaisons chimiques, grâce auxquelles plusieurs substances diverses arrivent à former une substance nouvelle, radicalement différente des éléments dont elle se compose.

Vous êtes donc, en tant que collectivité, tout autres que ce que vous êtes en tant qu'individus. Et ne croyez pas que j'avance ici une proposition paradoxale pour le simple plaisir du paradoxe. Dès l'abord, nous allons noter un exemple qui nous est commun à tous, que nous pouvons chaque jour vérifier, et qui établit immédiatement les modifications que subit notre être selon que nous sommes seuls ou que nous sommes groupés.

Nous allons tous au théâtre; et nous applaudissons. Or, l'applaudissement, manifestation extérieure et spontanée du plaisir que nous procure une émotion poignante ou joyeuse, est essentiellement un phénomène collectif. Supposez-vous seuls, face à face dans une chambre close, avec l'artiste le plus génial et le plus acclamé de notre époque, admettez que cet artiste vous récite ou vous chante le plus célèbre morceau de son répertoire, vous éprouverez peut-être des joies très intenses, mais jamais, au grand jamais, vous ne sentirez le besoin d'exprimer votre bonheur en frappant l'une contre l'autre les paumes de vos deux mains. Il faut que vous soyez en nombre pour subir, à divers degrés, cette ivresse du bruit qui est l'accompagnement obligatoire du plaisir dans toutes les agglomérations humaines, et qui s'affirme par des battements de main, par des trépignements, par des cris, voire par des explosions de pétards le jour du 14 juillet.

Cela est si vrai que, dans les théâtres où l'on estime que les bravos du public interrompent fâcheusement le spectacle, à Bayreuth par exemple, on s'efforce d'isoler autant que possible les uns des autres les spectateurs; et l'on n'a rien trouvé de mieux pour les isoler que de les plonger dans une obscurité presque absolue. Au milieu de la nuit répandue sur la salle, le contact se perd en partie, s'il n'arrive pas à s'abolir complètement. A des hommes qui ont la conscience de leur groupement, sans en avoir la sensation nette et matérielle, l'idée ne s'impose pas avec violence d'applaudir les artistes. Elle ne leur vient guère plus qu'elle ne viendrait à une série de spectateurs solitaires.

Si l'on analysait les multiples règles dont l'ensemble constitue ce qu'on appelle les conventions théâtrales, on n'aurait pas de peine, là aussi, à démêler le rôle primordial que jouent en ces matières les sentiments collectifs. Des milliers de lecteurs ont lu et se sont plu à lire les romans dialogués de Gyp ou d'Henri Lavedan. Ces dialogues, semble-t-il, devraient pouvoir se transporter directement sur les planches, où l'interprétation des artistes, le luxe des décors et la somptuosité des toilettes pourraient devenir autant d'attraction nouvelles. Personne cependant n'a jamais sérieusement songé à pareille entreprise, parce que tout le monde, d'instinct, comprend que ces œuvres charmantes, pleines d'esprit et d'observation ironique, « ça n'est pas du théâtre ». Et ne souriez pas de cette expression. Dans sa forme ultra-familière, elle exprime une idée parfaitement juste. Le *Petit Bob* ou le *Vieux Marcheur*, ça n'est pas du théâtre; en d'autres termes, ça a été conçu et écrit pour des gens seuls. Prenez ces mêmes gens en groupe, faites réciter devant eux, par des acteurs, ce même *Petit Bob* ou ce même *Vieux Marcheur* qu'ils ont lu avec allégresse : le résultat est trop

certain pour que je juge nécessaire d'y insister.

Alexandre Dumas fils, qui n'était pas seulement un très puissant moraliste, mais encore un auteur dramatique extrêmement avisé, avait profondément étudié la technique de son art ; la nature parfois scabreuse des sujets qu'il traitait l'avait poussé souvent à examiner les conditions particulières qui se trouvent imposées à lui et à ses émules par le fait que leur profession les place non pas en présence d'individus, mais en présence de foules. Il n'ignorait pas combien farouche devient ordinairement la pruderie des mille ou douze cents personnes qui composent une salle de théâtre à partir du moment où le rideau se lève, — sauf le cas, cela va de soi, où ces personnes ont pris leurs coupons de loges ou de fauteuils avec l'intention bien arrêtée « d'en entendre de *raides* ». Et pourtant, malgré son extrême habileté, le maître du *Demi-Monde* avait connu, par sa propre expérience, que ce que l'on peut dire à mille interlocuteurs interpellés chacun à part, on ne peut plus le dire devant le même millier d'interlocuteurs réunis. Et la représentation de l'*Ami des femmes* lui avait été un enseignement non moins précieux que cuisant.

Il existe, au quatrième acte de cette comédie, une scène célèbre où Mme de Simerose raconte à M. de Ryons les premières désillusions de sa vie conjugale. Je sais bien que si je vous déclare que cette confidence est faite dans les termes les plus mesurés, et que si je marque quelque étonnement qu'elle ait soulevé en 1864 tant de tapage, vous me répondrez que, depuis trente-trois ans, nous avons beaucoup avancé dans les voies du progrès et de l'émancipation, et que nous nous sommes accoutumés à bien d'autres audaces. Ceci n'empêche que, en l'an de grâce et de vertu 1864, je suis convaincu qu'il n'y avait pas un spectateur, parmi ceux qui sifflèrent avec le plus d'acharnement, qui n'eût été susceptible d'écouter individuellement sans embarras le récit de Jane de Simerose ; une fois groupés, presque tous se cabrèrent.

Un monsieur de l'orchestre, nous raconte Dumas fils, s'écria une fois à voix haute : « C'est dégoûtant ! » — Une autre fois, une dame, que son existence antérieure ne qualifiait pas pour protester au nom des convenances outragées, déclara que « cette pièce choquait les pudeurs les plus délicates de la femme ». C'était risible, nous dit l'auteur ; et pourtant, ajoute-t-il avec beaucoup de justesse, nous avons tout lieu de croire que cette demoiselle était parfaitement sincère : car si, en tant que personne privée, elle exerçait une profession qui, à la longue, avait dû tout de même quelque peu émousser la délicatesse de ses pudeurs, en tant que spectatrice elle se fondait dans la collectivité ambiante, elle faisait partie intégrante d'une foule, elle ne subissait plus que les impressions de cette foule, et, du moment où cette foule avait été choquée, elle n'avait pas elle-même éprouvé une moindre sensation de gêne que le monsieur de l'orchestre ou tel autre de ses voisins pris au hasard.

Le théâtre pourrait ainsi nous fournir à volonté des preuves de la transformation que subit notre être, selon qu'il est isolé ou qu'il fait partie d'un tout. L'observation historique, de son côté, n'est pas moins féconde ni moins instructive, et les documents que nous lui devons, s'ils restent, cela va sans dire, assez malaisément vérifiables, semblent peut-être encore plus catégoriques.

Quand on évoque certains événements du passé où la foule a joué le premier rôle, on sent bien que la théorie est véritablement difficile à admettre qui consiste à ne considérer une agglomération humaine que comme une addition des éléments agglomérés et confondus, et qui se refuse à accepter l'idée d'une âme nouvelle et spéciale au groupement.

Car, s'il était exact que l'âme d'une collectivité ne soit que le total et la moyenne des âmes individuelles dont elle est faite, les diverses qualités et les divers défauts de chaque individu devraient se neutraliser réciproquement et aboutir à un ensemble uniforme de nuance assez grise et de caractère assez peu tranché ; une foule ne serait peut-être jamais ni foncièrement honnête, ni extrêmement sensée, ni particulièrement spirituelle, ni animée d'une très grande mansuétude ; elle ne serait en revanche ni très infâme, ni très déraisonnable, ni très stupide, ni très cruelle ; sa caractéristique consisterait à se maintenir également à distance de toute exagération. Or, je crois n'être démenti par personne, si je pose en principe que la caractéristique essentielle et permanente d'une foule consiste à se montrer partout et toujours exagérée, — dans le bien comme dans le mal, parfois dans les deux presque en même temps.

Les spécimens de foules enthousiastes et héroïques ne se comptent plus. C'est la foule des Croisades, c'est la foule des volontaires en 1792, c'est l'armée dans toutes les occasions où elle risque sa vie. Les marins du *Vengeur*, le dernier carré de Waterloo, les chasseurs du général Margueritte qui, par trois fois, à la bataille de Sedan, ramenèrent leurs chevaux à la charge sur les lignes allemandes, tous ceux-là et bien d'autres surent mourir en masse avec un héroïsme qui n'est pas inférieur au courage du légendaire chevalier d'Assas. Nous savons bien pourtant que tous ces héros anonymes n'avaient pas été choisis au préalable, et qu'on n'avait pas composé l'équipage du *Vengeur*, la garde impériale ou les régiments de Margueritte avec des marins et des soldats spécialement désignés comme des émules des personnages de Plu-

tarque. Considérés chacun à part, c'étaient vraisemblablement des hommes comme nous tous; considérés en masse, et parce qu'ils étaient en masse, leurs vertus s'exagéraient brusquement; ils obéissaient à une seconde nature, qui n'avait sans doute avec leur nature personnelle et réelle que de lointains rapports.

De même, nous verrons des foules criminelles qui, parce qu'elles ont commis les plus abominables forfaits, ne furent pourtant pas composées de repris de justice ou de futures pensionnaires du bagne.

Des abominations collectives, comme la Commune de Paris en 1871 ou les massacres de septembre en 1792, ont été en somme accomplies par la population parisienne, ou au moins par cette fraction considérable de la population parisienne qu'on appelle « la populace », quand ses impulsions l'entraînent à de graves excès, mais qu'on appelle en revanche « le Peuple », quand elle se contente d'aller voir passer le bœuf gras ou les cavalcades de la Mi-Carême.

Si l'on s'en rapporte à l'autorité de Taine, les massacreurs de septembre n'étaient nullement des professionnels du crime, et leurs antécédents ne les désignaient en aucune façon pour accomplir, non pas seulement des actes d'assassin, mais des besognes de tortionnaires. C'étaient, pour la plupart, des employés, des petits boutiquiers, de modestes artisans appartenant aux divers corps d'État, tout ce que l'on voudra, excepté des bourreaux. Et cependant, sous l'impression absurde d'une conspiration ourdie dans les prisons mêmes pour ouvrir aux armées de l'étranger les portes de la France, dans l'atmosphère chargée d'angoisse qui les enveloppe, on voit ces petits bourgeois devenir féroces, d'autant plus féroces que, dans leur intelligence grossière et simpliste de foule, ils se figurent accomplir une œuvre de défense nationale et de justice.

Dès les premiers coups portés aux victimes, l'odeur du sang grise les assassins d'une griserie à la fois joyeuse et macabre qui transforme cette boucherie en une sorte de fête. On dispose des bancs pour que *les dames* puissent mieux voir. On danse et on chante autour des cadavres. On échange des plaisanteries atroces. Comme plusieurs spectateurs se plaignent qu'on égorge trop vite les prisonniers et qu'on n'ait pas le temps d'assister à leur supplice, ordre est donné de ne frapper qu'avec le dos des sabres pour prolonger l'agonie. Après cinq ou six jours de tueries, les prisons où l'on avait incarcéré les aristocrates sont vides. Mais la foule n'est pas satisfaite encore, sa soif de meurtre n'est pas apaisée. On émet l'idée que, dans les prisons où sont détenus les mendiants, les voleurs et les vagabonds, il doit y avoir « des ennemis du peuple ». Un des bourreaux y connaît une empoisonneuse qui doit être exaspérée de son incarcération. Si elle pouvait, elle mettrait sans doute le feu à Paris. Elle l'y mettrait sûrement. Elle est capable de l'avoir dit. Elle l'a dit. Chacun connaît au moins quelqu'un qui le lui a entendu dire. Et la foule, affolée de sang, se précipite vers de nouvelles prisons pour y accomplir de nouveaux massacres. On tua jusqu'à des enfants: car ceux-là, s'ils n'étaient pas encore des ennemis du peuple, auraient pu le devenir.

Et ne croyons pas que des abominations de ce genre constituent des faits extraordinaires, exceptionnels, ni qu'ils résultent d'une époque où l'adoucissement des mœurs n'avait pas atteint le degré de perfection dont nous sommes très fiers aujourd'hui. La foule, à partir du moment où elle est déchaînée, est toujours la foule, que ce soit la foule du moyen âge, la foule de la Renaissance, la foule du XVIII[e] siècle ou celle du XIX[e]

En 1871, pendant la Commune, on a noyé longuement dans le canal un agent de police, qu'on repoussait du bord chaque fois que le malheureux essayait de s'y accrocher et qui ne succomba qu'à la fatigue.

Plus près de nous encore, en 1886, pendant la grève de Decazeville, l'assassinat de M. Watrin révèle, dans l'âme des foules, des abîmes de férocité qui disent assez combien la sauvagerie primitive est restée chez nous vivante et redoutable. — M. Watrin, poursuivi par dix-huit cents ouvriers qui hurlaient des cris de mort, s'était réfugié au premier étage d'une maison. Or, en ce temps-là, le citoyen qui occupait à Decazeville les fonctions de maire était imbu de cette idée que la police ne sert qu'à occasionner des troubles, que la présence des gendarmes constitue une pure provocation à l'émeute et que la foule reste toujours inoffensive tant qu'on la laisse livrée à elle-même: en conséquence, il avait refusé les secours que lui proposait le préfet. Les grévistes purent donc librement donner l'assaut à la maison où se trouvait M. Watrin. Et alors eut lieu une scène horrible. D'un coup de barre de fer, un des premiers assaillants découvrit l'os frontal du malheureux; trois autres le saisirent dans leurs bras, et le lancèrent par la fenêtre sur le pavé où il se brisa le crâne: la foule se précipita sur l'agonisant, lui arracha les cheveux, lui déchira des lambeaux de chair, l'écrasa à coups de talons de bottes. Quand on le dégagea, il n'était pas encore mort; il n'expira que dans la nuit, à l'hôpital.

Je sais bien que ceux des assassins que l'on arrêta ensuite apparurent comme des ouvriers d'une mauvaise réputation, brutaux, ivrognes, plusieurs déjà condamnés antérieurement. Il n'en est pas moins vrai que leurs dix-huit cents complices n'étaient évidemment pas tous des hommes foncièrement cruels; pour avoir pris part à ce crime odieux, on est forcé d'admettre qu'ils avaient subi, comme foule, une excitation sanguinaire dont ils

eussent été les premiers à répudier l'infamie, comme individus. — Ils manifestaient une fois de plus que, pour former une agglomération monstrueuse, il n'est nullement nécessaire d'agglomérer des monstres.

Cette nécessité s'impose si peu que nous pourrons trouver dans le même groupement, à quelques minutes d'intervalle, les sentiments les plus contradictoires. Des foules héroïques deviendront brusquement lâches et céderont aux plus lamentables paniques. Des foules criminelles seront prises d'une sensibilité subite, et on verra, comme en septembre 1792, menacer de châtiments exemplaires des geôliers qui avaient failli laisser mourir de soif quelques-uns de leurs prisonniers. Affaire d'hyperesthésie nerveuse, dans un cas comme dans l'autre. Et nous ne devons pas ignorer que la question des nerfs est prépondérante en matière de psychologie collective. Les physiologistes ne l'ont pas négligée ; ils nous fournissent même, sur l'âme des foules, divers arguments dont il convient de tenir compte.

De continuels accès de folie épidémique sévissent sur tout le moyen âge. La moitié des procès de sorcellerie a pour base d'effrayants phénomènes d'hallucination qui atteignent en même temps des séries de malheureuses hystériques et qui les vouent à la torture et à la mort. Le mal du reste se prolonge bien au delà de la période médiévale. — Au début du XVIIe siècle, c'est la fameuse histoire des Ursulines de Loudun et d'Urbain Grandier ; l'accès démoniaque ne frappa pas seulement les pensionnaires du couvent, et, malgré tous les supplices par le feu qui constituaient alors le fond du traitement curatif des maladies nerveuses, il se répandit par la ville et y persista durant près de neuf années. Plus tard, au XVIIIe siècle, c'est la non moins fameuse histoire des convulsionnaires du cimetière Saint-Médard sur la tombe du diacre Pâris. — Plus près de nous enfin, dans l'Amérique contemporaine, les meetings religieux convoqués par certaines sectes, dont l'armée du Salut qui travaille en Europe n'est qu'un pâle reflet, arrivent à déterminer dans les villes où se tiennent les réunions, des perversions générales maladives nettement caractérisées. Aussitôt après les exhortations des prédicateurs et le chant des psaumes, des énergumènes commencent à pousser de pieuses acclamations ; dès les premières clameurs, un vent d'épilepsie passe sur ces foules déjà surexcitées par les prédications et par les cantiques : les cris se transforment en hurlements inarticulés ; des extases se produisent, mais entendez par extases des crises de grande hystérie, avec toutes leurs manifestations connues. Et parfois, pendant des jours et des semaines, à la suite de ces singulières fêtes, toute une région, où l'on ne s'était jamais aperçu que l'aliénation mentale sévit avec une intensité particulière, reste secouée par des phénomènes de folie qui ont éclaté au sein de la foule et qui ne se dissipent qu'à mesure que la foule se disperse et que les séances des meetings ont elle-mêmes cessé...

Si je voulais pousser plus avant mon étude, j'aurais à examiner maintenant comment s'établit ce lien intellectuel, moral et même physiologique dans les agglomérations d'individus, par quelle sorte de mécanisme se créent les âmes collectives des groupes. Y a-t-il simple imitation ? Y a-t-il suggestion extrêmement rapide et inconsciente entre tous les membres d'une même collectivité ? Ceci nous entraînerait loin, d'autant plus que nous touchons ici à ce terrain mouvant des hypothèses dont je vous parlais au début de ma conférence.

J'aurais voulu aussi aborder la question — essentielle au point de vue moral — de l'organisation ou de la non-organisation des foules. Il est notoire en effet que la moralité d'une foule s'élève ou s'abaisse selon que celle-ci est organique ; il est certain qu'une foule vaut mieux ou vaut moins que chacun des êtres qui en font partie selon qu'elle a subi une discipline ou qu'elle n'en a subi aucune. Pour reprendre les exemples cités par M. Tarde, l'émeutier vaut mieux que l'émeute, l'ouvrier gréviste vaut mieux que la grève, ce qui nous explique comment, au lendemain des révolutions, on trouve à juger et à condamner tant de gens dont la vie ne fut point mésestimable et qu'on s'étonne de voir souvent complices des pires forfaits ; en revanche, l'armée, collectivité organique, vaut mieux que le soldat, la magistrature vaut mieux que le magistrat, la gendarmerie est supérieure au gendarme.

Ceci étant admis également que les collectivités constituent des êtres existant d'une vie propre et spéciale en dehors des multiples éléments qui les composent, je ne veux pas insister davantage ; et d'ailleurs, des quelques faits que je viens d'exposer, il me semble dès à présent possible de tirer une conclusion d'ordre général.

On a dit, — et M. Gustave Lebon est un de ceux qui le disent, et je sais que son opinion est assez communément répandue, — on a dit que les foules avaient pris à notre époque une influence morale et sociale qu'elles n'avaient pas jadis, et que nous étions actuellement dans « l'ère des foules ». En ce qui me concerne, je n'en crois rien, et j'imagine que cette affirmation ne repose que sur un examen extrêmement superficiel des choses.

En réalité, je ne m'aperçois pas du tout que les sentiments collectifs soient plus intenses à notre époque qu'aux époques antérieures. En littérature et en art, il est visible que chaque individualité cultive plus étroitement que jamais son jardin, et qu'aucun vaste courant littéraire ou artistique, analogue

à celui qui créa au moyen âge les chansons de geste ou qui assembla les pierres des cathédrales, ne se produit ni ne paraît près de se produire. Nous voyons bien quelques maîtres avec, parfois, quelques disciples qui officient dans la même chapelle ; à parler franc, nous ne voyons pas de véritables écoles. Et le romantisme, si on l'étudie avec un peu d'attention scrupuleuse, ne fut en somme que l'alliance momentanée de quelques grands hommes luttant pendant quelques années les uns à côté des autres pour imposer leur génie, mais dont l'alliance n'était fondée ni sur des sentiments communs, ni sur une pensée commune, ni sur la préoccupation d'un but qui fut visé par tous.

En philosophie et en morale, ce triomphe des individualités au détriment des collectivités n'est ni moins évident ni moins absolu. Le culte du *moi* qui, voici quelques années, amena notre dilettantisme, ne fut que l'expression d'un état d'esprit qui consiste à ne considérer jamais que l'individu, le bonheur de l'individu, et à oublier, à négliger ou à méconnaître les collectivités, comme si l'individu était, selon les vœux de la nature, autre chose que la parcelle d'un tout, dont sa volonté même ne peut arriver à le dégager complètement.

Si nous établissons des comparaisons entre notre siècle et les siècles antérieurs, nous sommes au contraire amenés à constater que les principaux sentiments collectifs se sont ou affaiblis ou abolis. Le sentiment de la caste a naturellement disparu avec les castes ; le sentiment religieux est devenu affaire de conviction personnelle beaucoup plus que par le passé, et je pense ne froisser aucune croyance en soutenant que, même entre les âmes les plus fidèles, l'unité de culte n'établit plus cette communion morale qui fut autrefois un des puissants ressorts de l'activité humaine. Il n'est jusqu'au sentiment de la famille qui ne se soit individualisé, où le souvenir des ancêtres, le respect du nom, le souci de la solidarité avec les aïeux et de la continuité d'une tradition, n'aient fait place à des préoccupations beaucoup plus circonscrites et à des sentiments affectifs beaucoup plus étroits.

Je prononçais à l'instant le mot de « tradition ». Or, qu'est-ce que la tradition, sinon l'expression même de l'âme des foules, reliant non seulement les uns aux autres les individus d'une même époque, mais les rattachant encore au passé ? Une bonne partie de notre vie intellectuelle et morale est donc faite à notre insu de sentiments traditionnels. Et fort heureusement ; car je suis convaincu qu'un peuple sans traditions ne serait qu'une agglomération amorphe et stérile, ou plutôt je suis convaincu qu'un peuple sans traditions n'existerait même pas en tant que peuple. Mais, par un phénomène bizarre, que j'attribuerais à la préoccupation constante d'exalter l'individu et volontiers de ne limiter par rien son expansion, nous voyons notre effort tendre régulièrement depuis un siècle à briser chez nous tout lien entre le présent et le passé. En littérature et en art, tandis que l'instinct d'un débutant le portait jadis à *suivre les maîtres* et à *imiter les modèles*, nous assistons aujourd'hui à un phénomène exactement inverse, qui se traduit par une recherche folle de l'originalité à outrance. En morale, en législation, en politique surtout, ne sommes-nous pas arrivés à donner comme caractéristique essentielle de l'idée de progrès la négation *a priori* de tout ce qui est et de tout ce qui fut?

En résumé, l'âme collective, loin de tendre à se renforcer dans notre société moderne, paraît tendre plutôt à se morceler en autant de fractions que nous sommes d'individus. Si nous vivons dans « l'ère des foules », nous vivons alors dans l'ère des foules inorganiques : je ne pense pas que nous ayons particulièrement lieu d'en être fiers et de nous en féliciter.

Et pourtant, si la plupart des grands sentiments collectifs sur lesquels, jusqu'à nous, avait vécu l'humanité semblent en train de s'affaiblir ou de s'abolir, il en est un qui, au contraire, naquit voici cent ans à peine, qui a joué un rôle formidable dans l'histoire de ce siècle, et qui peut-être pourra servir à cette organisation des foules, sans laquelle il n'y a rien : je veux parler du sentiment de la nationalité.

Ce sentiment n'est, d'une manière exacte, ni le culte de la cité tel que l'avait compris l'antiquité gréco-romaine, ni ce genre de patriotisme provincial et municipal qui fut, avec la religion, une des grandes forces du moyen âge. Le nationalisme, au moins chez nous, s'indique chez Henri IV ; il ne s'affirme d'une manière éclatante que pendant la Révolution française, d'où les guerres de l'Empire le répandent à travers l'Europe, et le font éclore chez les peuples où il n'existait encore qu'à l'état virtuel et latent. Depuis, sa fortune fut immense, et il joua un rôle prépondérant dans la politique et dans l'histoire générales de notre siècle : on peut dire que, depuis vingt-cinq ou trente ans, il n'a guère joué un rôle moindre dans l'histoire intérieure de chaque peuple européen. Chez nous, il a été la seule base sérieuse. durable et unanimement acceptée, sur laquelle aient pris un point d'appui ceux à qui incombait la tâche de nous gouverner ; et l'on devrait presque affirmer que tout ce qui a été fait de passable en France depuis un quart de siècle eut pour origine la notion abstraite et collective de la nationalité à maintenir, à défendre et à développer.

On a pu faire la critique du nationalisme, en signaler les erreurs, en démontrer les faiblesses, en blâmer les excès. Seulement, je me demande s'il est un grand sentiment humain qui, soumis aux ana-

lyses de la critique, résisterait à cet examen, et n'apparaîtrait souvent indigne du respect dont notre instinct l'entoure. S'il est vrai que nous ne saurions vivre en dehors de la collectivité, et s'il est vrai que le sentiment national soit actuellement le plus puissant lien collectif qui puisse faire agir les grandes masses d'hommes, gardons-nous de toutes les subtilités vaines qui ne nous conduiront jamais qu'à une universelle négation. D'ailleurs, et ce sera mon dernier mot, je prétends que le nationalisme, en dépit de ses tares relatives, possède en soi une incomparable beauté absolue, et contient le germe, non seulement de toute vertu collective, mais aussi de toute vertu individuelle, si l'on songe qu'il a pu inspirer à des millions d'hommes l'idée d'un devoir, le respect d'un idéal et l'esprit du sacrifice de la personne à autre chose que des intérêts étroitement personnels.

MAURICE SPRONCK.

L'ÉVOLUTION DES IDÉES GÉNÉRALES [1]

C'est une sorte de monographie de l'abstraction que M. Th. Ribot vient d'écrire avec son soin accoutumé, la clarté souveraine qu'il met dans toutes les choses qu'il touche, la science et l'information multipliée qu'il porte partout avec lui et l'agrément de style sobre et aisé qui est chez lui une véritable distinction.

Il a traité de l'abstraction comme un entomologiste traiterait d'un insecte à métamorphoses. Il l'a étudiée à l'état de larve, l'a suivie à l'état de nymphe et l'a poursuivie à l'état de papillon. Il l'a accompagnée pas à pas dans tout le cours de son évolution, qu'on prenne le mot dans le sens que l'on voudra; car suivre l'abstraction depuis ses formes inférieures chez les animaux et les enfants pour arriver à la contempler dans les idées générales d'un Platon, c'est considérer son évolution idéale; mais en même temps c'est considérer son évolution historique, l'homme ayant probablement commencé par abstraire à la façon toute rudimentaire d'un animal supérieur et s'étant élevé peu à peu jusqu'aux procédés définitifs de généralisation philosophique.

Sur quoi M. Ribot a insisté le plus fortement, c'est précisément sur ces formes incunabulaires de l'abstraction auxquelles nous ne songeons pas assez, et le préjugé contre lequel il a jugé bon de nous prémunir, c'est cette idée très répandue que l'abstraction est une opération très difficile et ultra pénible de l'esprit arrivé à son complet développement.

Si vous vous livrez au jeu scientifique très intéressant où M. Ribot s'est appliqué de longues heures, et qui consiste à demander à quelqu'un quelle image, instantanément évoque en lui tel mot pris au hasard : *chien, sculpture, infini;* et si vous abordez un ami dans la rue en lui demandant : « *Abstraction;* que voyez-vous? » je gage qu'il vous répondra : « Descartes » ou « Hegel » ou *Chimœra bombinam in vacuo* et jamais : « pie, chien, poule d'eau ». Et cependant chien, pie et poule d'eau sont bêtes qui abstraient parfaitement, ou plutôt imparfaitement, mais qui sont parfaitement capables d'une abstraction rudimentaire, comme les exemples que vous trouverez dans le livre de M. Ribot vous le prouveront sans réplique.

Sachons bien que l'abstraction est à la racine même de tout organisme intellectuel. La raison en est simple. L'abstraction c'est l'attention; pas autre chose. On n'abstrait point sans être attentif, bien entendu; mais on n'est pas attentif sans abstraire, voilà ce qu'il faut entendre aussi. Comme l'oubli est la condition essentielle du souvenir, et il faut oublier beaucoup de choses pour se souvenir de quelques-unes; tout de même la soustraction est la condition de la connaissance, et à travers l'afflux énorme et trouble de nos impressions, faire attention c'est en refouler, repousser, annihiler un certain nombre pour permettre aux autres de vivre en nous; c'est déjà abstraire.

Astraire, et déjà, en même temps, généraliser, c'est encore saisir un caractère particulier d'un objet, observer ce même caractère dans un autre objet et établir entre ces deux objets un rapport, ne pas songer à l'un sans songer un peu à l'autre, les envelopper en quelque sorte sous la même image. Cette image, bien vague, qui n'est même pas définie, désignée par un mot, qui est comme une sensation composite, comme une sensation-accolade, c'est une abstraction rudimentaire; mais c'est bien une abstraction.

Les animaux en font de la sorte, continuellement. Une fourmi qui creuse un tunnel obéit à son instinct, soit; mais que, entre la fourmilière et certains arbres où les fourmis vont moissonner tous les jours, on construise un tramway; que ce tramway écrase les fourmis pendant quelques jours, et qu'au bout de quelques jours il n'en écrase plus une seule parce que les fourmis ont creusé des tunnels sous chaque rail; qu'un observateur bouche ces tunnels, et que les fourmis creusent des tunnels nouveaux plutôt que de passer sur les rails; ceci révèle tout un raisonnement à la base duquel est une abstraction, une idée générale : « rail = instrument de mort ; » car l'instinct antique des fourmis n'a pas prévu les tramways.

Que les chiens dans les pays secs se précipitent vers les sillons qu'ils rencontrent, en explorent une cinquantaine en descendant, espérant toujours que

(1) 1 vol., Félix Alcan, éditeur.

cette rigole desséchée les conduira à un abreuvoir, c'est une erreur très intelligente. Ils ne sont pas guidés par l'odeur de l'eau, puisqu'il n'y en a pas. Ils sont guidés par cette idée abstraite qui n'est pas si simple : « rigole, en descendant, au bout, eau, d'ordinaire ».

Les animaux supérieurs — et que d'autres observations : l'éléphant qui se fait un éventail avec une branche d'arbre, ou un *gratte-dos* proportionné à sa taille avec un bambou bien choisi et bien cassé, c'est-à-dire qui *invente un instrument*, comme l'homme, qui est au point de départ du machinisme et qui le franchit — les animaux supérieurs ont une faculté d'abstraction. Ils ont, pour tâcher d'être précis, et maintenir les degrés, des *images* abstraites, comme nous avons des idées abstraites ; ils ont des images de plusieurs objets à la fois, c'est-à-dire des *images génériques;* et ils ont toute une *logique des images*, comme nous avons une logique des idées.

L'abstraction n'a donc pas besoin du mot pour s'exercer, pour agir, pour faire ses premières opérations rudimentaires. Une association et une dissociation des images lui suffit. Elle n'irait pas loin sans le langage, sans le mot, sans le signe, si commode, si portatif, si souple, ramassant tant de notions comme en un point; mais elle existe sans le mot, et déjà très vigoureuse.

Elle est la même chez l'enfant qui ne parle pas encore que chez l'animal. L'enfant à qui vous faites entendre la « petite bête » d'une montre, et qui, après l'avoir écoutée avec une attention profonde, se tourne vers la pendule et lui tend les bras, vient de faire une abstraction. Il a, de l'objet qui est une montre, et qui ne ressemble pas à une pendule, détaché l'idée, la notion — c'est trop dire? mettons l'image auditive — de son rythmé ; et se rappelant que pareil son rythmé sort de la pendule, entre la pendule et la montre il a établi un rapport — c'est trop dire? il a associé les deux images auditives qui lui viennent de la pendule et de la montre en une seule image complexe. Il a fait l'accolade. Tout franc, par images, ou autrement, il a fait une abstraction d'abord et une généralisation ensuite.

Et telle est ce qu'on pourrait appeler, ce que M. Ribot appelle fort bien « la période prélinguistique » de l'évolution de l'abstraction. A un degré supérieur, avec le secours du mot, naît l'idée abstraite précise, nette, délimitée, l'idée abstraite qui est une définition. C'est ici que l'étude des langues, où s'est appliqué M. Ribot avec beaucoup de conscience et de zèle, est d'un secours très grand et donne des éclaircissements singuliers. C'est au plus ou moins grand nombre de mots qui sont signes d'idées abstraites que l'on peut reconnaître comme d'une première vue le degré de civilisation où un peuple est parvenu. Chez beaucoup de peuplades barbares l'absence ou le petit nombre de termes collectifs est significatif au plus haut point. Tel peuple a vingt mots pour dire cheval blanc, cheval noir, cheval bai, cheval pie, cheval attelé, cheval monté, cheval qui s'échappe, et n'en a pas pour dire cheval.

Symptôme très frappant. Qu'est-ce à dire? Que ces gens-là ont un langage et n'ont pas une langue. Ils ont un langage analogue à celui des fourmis, des abeilles, des hirondelles et (peut-être) de tous les animaux qui vivent en société. Ils n'ont pas une langue vraiment humaine, encore qu'elle soit articulée. Le mot chez eux est un cri. C'est-à-dire qu'il est la représentation d'une image. Cheval qui s'échappe est une image, une image d'ensemble, non analysée. Elle a suggéré d'abord un cri. Ce cri, par habitude, par répétition, par convention sociale ensuite, est devenu un signe, destiné à se prévenir les uns les autres qu'un cheval s'échappe; mais il est resté le signe d'une image, d'une image complexe, non d'un des éléments détachés par abstraction de cette image ; il est resté le signe d'une sensation non d'une idée ; il est le signe répété d'une sensation qui se répète.

S'il existait une peuplade (mais je crois qu'il n'en existe pas) où tous les mots de la langue eussent ce caractère, cette peuplade ne serait pas supérieure aux animaux supérieurs. Elle aurait à sa disposition la forme d'abstraction des chiens et des éléphants, « l'image générique »; elle raisonnerait par la « logique des images » et rien de plus. Certaines tribus, sans en être là, en sont presque là, peu au-dessus. Eh ! mon Dieu, nous avons passé par là, n'en doutons point. La nature est continuité.

Un peu plus haut... et ainsi de suite; car j'aurais plaisir à analyser tout le livre de M. Ribot; mais l'espace me manquerait; et c'est ainsi que M. Ribot arrive de degré en degré, pas à pas, aux formes supérieures de l'abstraction et de la généralisation chez les peuples très civilisés.

A ce degré, l'abstraction est une espèce d'algèbre des idées, qui a son utilité, ses charmes, ses séductions et ses dangers. Elle consiste, ou elle peut consister, non plus en une logique des images, non plus en une logique des concepts, mais en une logique des signes, où l'on ne raisonne plus que sur des signes détachés des choses signifiées et ne les rappelant plus à l'esprit. Les constructions d'idées ne sont plus alors que des constructions de mots; un système n'est plus qu'une langue bien faite, et le raisonnement risque de n'être plus qu'une symétrie. Le signe s'est vidé de la chose, pour s'alléger; et il en devient plus commode, plus maniable, plus élastique, plus trompeur aussi, dupeur et pipeur, et, à force de n'être plus que l'écorce de quelque chose,

très susceptible de devenir l'apparence d'un rien.

Rien ne le montre mieux que ce beau jeu philosophique auquel je vous disais plus haut que M. Ribot s'était longtemps livré, que cette enquête qu'il a poursuivie avec beaucoup de patience, et qui consistait, comme je vous ai dit, à interroger le premier venu de la façon suivante : « Voici un mot. Sous ce mot, au moment où je le prononce, que voyez-vous ou entendez-vous? Quelle image éveille-t-il en vous? » Consultez les tables sommaires que M. Ribot a dressées. Les mots concrets éveillent toujours quelque chose : « *Chien?* = Deux oreilles dressées d'un animal qui court ». — « Un certain chien qui a mordu un des parents de l'interrogé ». Mais les mots abstraits, très souvent, n'éveillent rien, ou n'éveillent que des allégories, c'est-à-dire non pas l'image d'où est sortie peu à peu l'idée abstraite ; mais l'image dont les hommes se sont amusés après coup à revêtir l'idée abstraite : « *Temps?* = Saturne avec sa faux ». — « *Infini?* = Un trou noir ». — « *Loi?* = Un juge en robe rouge ». — « *Infini* = Rien ». Ce *Rien* revient souvent, et nous-mêmes, nous y reviendrons.

Très souvent, à ce point que M. Ribot fait de ceux qui lui ont répondu ainsi un groupe, une classe de sensitifs particuliers, en quoi j'hésite à être de son avis ; les interrogés répondent : « Je vois le mot imprimé ». Ce sont les « visuels typographiques » comme les autres sont des « visuels concrets » ou ceux qui, à propos du mot, *entendent* quelque chose des « auditifs ». Je crois bien que ceux qui, sur le mot prononcé, le voient imprimé, doivent être tout simplement rangés avec ceux qui répondent : « rien ». Le mot prononcé n'évoque en eux aucune image, aucun objet réel. Il est un mot. Ils le voient, soit, mais comme un mot. Ils le voient comme dans un dictionnaire. Il n'est donc qu'un mot pour eux. Ils le voient à la place où résident souvent les mots, sur du papier. Il n'est donc qu'un mot pour eux. Ils disent : « Je le *vois* imprimé », comme ils diraient : « Je l'*entends* prononcé par vous ». *Id est* un mot, rien de plus ; égal rien. Entre eux et ceux qui répondent : « rien », la différence me semble insensible.

On voit comme les idées abstraites, à force de se détacher de la tige réelle où on les a primitivement cueillies, ont fini par flotter en l'air comme une poudre impalpable et ne peuvent plus revenir se rattacher à leur premier support ; désormais, donc, pâture vaine et trompeuse de l'esprit.

Cependant n'allons pas si vite. Ce *rien* de tout à l'heure est encore quelque chose. Oui, sans doute, à jeter à la figure d'un passant le mot *infini*, on pourra bien avoir pour réponse : « Un trou noir » ou : « rien » ; mais si le mot n'a pas de sens dans le « conscient » de notre homme il en a un dans son « inconscient ». Le travail prolongé par lequel l'humanité est arrivée à l'idée abstraite de *cause*, de *force*, de *but*, d'*infini* réside à l'état latent, réside enveloppé et sourd, dans l'intellect de cet homme que vous interrogez et sans qu'il sache (voilà le conscient) ce que c'est qu'une cause, une force, une cause finale, l'infini ; sans, surtout, qu'il puisse le dire (voilà le conscient réfléchi et analytique) ; cependant il raisonne et agit sans cesse d'après ces notions, très fidèle à ces notions, invinciblement attaché à ces notions, et absolument incapable d'en être détaché. Il ne verra rien sans le rattacher à une cause ; il supposera une force à l'origine de tout mouvement ; il lui sera impossible de comprendre un mouvement sans but ; et impossible d'imaginer, au delà de tout ce qu'il voit, ou suppose, un je ne sais quoi qui soit rien. Toutes les idées les plus formidablement abstraites, il les a comme à la racine de toutes ses pensées les plus ordinaires, les plus quotidiennes, si je puis dire ainsi, et il est un prodigieux métaphysicien sans le savoir.

Voilà le rôle de l'inconscient dans la faculté abstractive et généralisante, et ce n'est pas le plus mince service rendu par le nouveau livre de M. Ribot d'avoir mis ce rôle en sa vraie et pleine lumière. Il s'en rend compte et dit très bien : « Une grande partie de l'obscurité et des dissentiments qui règnent sur la nature des concepts, vient de ce que le rôle de l'activité inconsciente a été, pendant des siècles, méconnu et oublié, et tandis que son influence est universellement admise aujourd'hui par toutes les autres manifestations de la vie de l'esprit : instincts, perceptions, sentiments, volitions, etc., elle reste encore exclue du domaine des concepts. Tout ce qui précède est un essai pour l'y réintégrer. »

Il n'en reste pas moins qu'on voit assez de quel péril peut être pour la vie intellectuelle un signe qui n'est plus qu'un signe et qui n'a communication lointaine avec la chose signifiée que dans les limbes au fond desquels notre conscience intellectuelle ne pénètre plus. Le jeu des abstractions est dangereux parce qu'il est facile et parce qu'il est délicieux. Il finit par être cette « conversation entre les différents lobes d'un cerveau » dont parlait Renan, en supposant des lobes qui ne contiendraient plus rien. Il finit par être un jeu de l'esprit avec lui-même. Plus de réalité là-dedans et plus de vie, ou une vie factice. « Tout savant sent le cadavre », a dit joliment quelqu'un dont M. Ribot a oublié le nom. « L'abstrait aussi est un cadavre, un squelette, la charpente osseuse des phénomènes ». Prenons toujours garde de jouer aux osselets avec les débris du squelette.

De « l'image générique » qui est sa première ébauche, l'abstraction, en se subtilisant toujours davantage, devient un simple signe qui ne contient

plus de réalité ou qui ne rappelle plus à l'esprit assez de réalité, ou qui ne lui rappelle plus suffisamment la réalité. Il en est de son évolution comme de celle de l'*échange* dans l'ordre économique : « Au plus bas degré, toute transaction commerciale se réduit au troc, à l'échange en nature. On donne du concret; c'est le procédé des peuples primitifs. A ce procédé élémentaire succéda l'emploi des métaux précieux... Puis à l'or et à l'argent se substituent la lettre de change, le billet de banque, etc.; en sorte qu'une feuille de papier devient le signe, le symbole de millions et de milliards. Simplification toujours croissante, substitutions à degrés ascendants. Et de même que le papier-symbole, s'il n'est finalement convertible en objets de consommation, est un pur néant qu'on peut entasser dans sa caisse, sans rien posséder que des apparences; de même, si les plus hauts symboles de l'abstraction ne sont pas réductibles aux données de l'expérience, on peut entasser, échafauder des concepts et être en état de banqueroute intellectuelle permanente. »

Et ce n'est pas pour écrire une bien jolie page, et ce n'est pas par nous suggérer que Law était un métaphysicien intempéré, et qu'il y a en métaphysique plus d'un système de Law, que M. Ribot nous dit cela; c'est pour justifier son livre, s'il avait besoin d'être justifié. Précisément pour nous prémunir contre les dangers de l'abstraction, il est bon de nous en donner la genèse, de nous montrer d'où elle est partie, de nous faire mesurer combien elle est loin de son point de départ, et de nous inviter par là, non pas, certes, à l'y ramener, mais à la comparer sans cesse à ses origines, pour la contraindre doucement à conserver sa communication avec la réalité qu'elle représente en la simplifiant.

Mais je n'ai esquissé en vague raccourci qu'une partie du livre si substantiel de M. Ribot. S'il a saisi l'évolution de l'abstraction considérée en sa généralité, l'évolution de la faculté abstractive, il a fait plus, plus intéressant peut-être encore. A titre d'exemples, il a pris quatre ou cinq idées générales très répandues, universelles, l'idée de nombre, l'idée d'espace, l'idée de temps, l'idée de cause, l'idée de loi, l'idée d'espèce, et de chacune il a tracé l'origine, le développement, l'évolution dans l'esprit des hommes, et même des animaux. Rien de plus curieux. Savez-vous par exemple que le chien a l'idée de cause? Sans aucun doute. Le chien de M. Romanes avait peur du tonnerre. On déchargeait des pommes dans un cellier voisin. Signes d'effroi du chien qui croit à un orage lointain. On le mène au cellier. Il réfléchit; toute terreur l'abandonne presque aussitôt et il écoute ensuite le grondement avec une parfaite quiétude. Ce chien a certainement une idée rudimentaire de cause et effet. — Je voudrais savoir si, inversement, à partir de ce moment, il n'a plus eu peur du tonnerre. C'est très probable.

Et ainsi, pour chaque grande idée générale, M. Ribot va de son premier balbutiement à son développement le plus audacieux...

Mais je n'en finirais point. Je n'ai voulu, bien entendu, que vous donner l'envie de lire M. Ribot. Mais, vous l'aviez déjà. Encore un article inutile. Mettons que je l'aie écrit surtout par gratitude envers un des philosophes les plus instructifs et les plus limpides que nous possédons. On ne saurait avoir et montrer trop de reconnaissance pour ces philosophes-là.

Émile Faguet.

LE DROIT DES PAUVRES

Le droit des pauvres est né de cette idée — qui paraît toute naturelle au premier examen — que la marchandise théâtrale n'a jamais valu intrinsèquement le prix qu'elle coûte. Les frais d'une entreprise dramatique étant toujours demeurés secrets, aussi bien il y a quatre siècles que de nos jours, on a constamment pensé que ces entreprises gagnaient énormément d'argent, — ce qui est est vrai en partie, d'ailleurs.

De là à puiser dans leur bourse quand cela a semblé nécessaire, il n'y avait qu'un pas. Car notez qu'en matière de droit fiscal les directeurs paient la patente, et des impôts commerciaux de toute sorte; ils sont obligés de s'assurer contre l'incendie à des taux exorbitants; ils sont contraints à avoir un service de pompiers plus nuisible qu'utile, — ceci soit dit sans nier le courage et l'habileté manœuvrière desdits pompiers; — bref, même si le droit des pauvres n'existait plus, l'industrie théâtrale serait encore l'une des plus imposées de toutes les industries de notre pays.

Mais cette considération n'a rien à voir avec la question, — du moins pour ceux qui sont partisans du maintien du droit des pauvres et de son mode de perception actuel.

Qu'est-ce donc que ce droit des pauvres?... A quelle catégorie d'impôts appartient-il? qui frappe-t-il? Depuis près de deux cents ans qu'il a été établi d'une manière tout à fait légale, on n'a jamais pu s'entendre à cet égard. Pour le fisc, c'est un impôt somptuaire, frappant le public qui va au théâtre, et nullement les entrepreneurs de spectacles; pour ceux-ci, au contraire, le droit des pauvres est un impôt prélevé exclusivement sur eux, et non point sur leurs spectateurs...

Le droit des pauvres a été établi à Paris dès la

première moitié du XVI[e] siècle. Il était perçu chez les *Confrères de la Passion*, compagnie de comédiens alors en très grande vogue. On a même, à ce sujet, un arrêt tout à fait typique du Parlement, en date du 27 janvier 1541. Les *Confrères de la Passion* avaient demandé à reculer l'heure de leur spectacle, de une heure de l'après-midi à deux heures, même deux heures et demie. Le Parlement le leur accorda, mais considérant que « le peuple sera distrait du service divin et que cela *diminuera les aumônes* », l'arrêt établissait que les Confrères de la Passion devraient bailler par an, aux pauvres, mille livres tournois. L'arrêt d'ailleurs ne stipulait ni la manière dont serait perçue la somme, ni si elle serait prise sur la recette brute ou sur les bénéfices seulement. Les Confrères de la Passion avaient à payer aux pauvres mille livres tournois chaque année, voilà tout.

Mais aussitôt surgit l'objection qui fait encore aujourd'hui tout le litige. Les Confrères de la Passion firent observer « respectueusement » que lorsqu'ils seraient en perte, il leur serait bien difficile, sinon impossible de s'acquitter. Et ils obtinrent du Parlement, moins d'un an après l'arrêt cité ci-dessus, le 10 décembre 1541, une déclaration aux termes de laquelle, le « droit dû aux pauvres », devait être pris sur les bénéfices des acteurs.

Cette redevance se perçut régulièrement, puisqu'en 1588 les Confrères de la Passion, grâce à elle, plaidèrent victorieusement contre le curé de Saint-Eustache, leur paroisse. Le pasteur leur avait fait donner l'ordre de ne commencer leurs représentations qu'après vêpres, — c'est-à-dire à trois heures au plus tôt. Ils firent valoir pour leur défense qu'ils « païoient cent escus de rente à la recette du roy, pour le logement, et trois cens livres tournois aux enfans de la Trinité, pour le service divin et l'entretien des pauvres ». Ils gagnèrent leur procès.

De 1588 nous sautons à 1699. Dans l'intervalle bien des changements s'étaient produits. Aux Confrères de la Passion avaient succédé, dans la salle même des Confrères, les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, où s'illustrèrent Turlupin, Gros-Guillaume et Gaultier-Garguille; puis une troupe s'était installée, en 1600, à l'hôtel d'Argent de la rue de la Poterie, sous le nom de troupe du Marais; puis en 1658 était arrivé Molière, établi d'abord au Petit-Bourbon, près du Louvre, ensuite au Palais-Royal. En 1680, sept ans après sa mort, Louis XIV avait fondé la Comédie-Française en ordonnant la fusion des trois troupes.

Aucune de ces troupes n'avait eu à s'inquiéter d'un droit des pauvres. La Comédie-Française, à ses débuts, n'eut pas à s'en inquiéter davantage. Si elle acquit certaines redevances annuelles en faveur de quelques ordres religieux dans le besoin, elle le fit volontairement. A ce sujet, il existe deux lettres des plus significatives, qui méritent d'être citées.

Ayant eu connaissance des libéralités de la Comédie envers les Capucins, les Cordeliers présentèrent aux comédiens, le 11 juin 1696, un placet ainsi conçu :

« Messieurs,

« Les Pères Cordeliers vous supplient très humblement d'avoir la bonté de les mettre au nombre des pauvres religieux à qui vous faites la charité. Il n'y a pas de communauté de Paris qui en ait plus besoin, eu égard à leur grand nombre et à l'extrême pauvreté de leur maison, qui le plus souvent manque de pain. L'honneur qu'ils ont d'être vos voisins leur fait espérer que vous leur accorderez l'effet de leurs prières, qu'ils redoubleront envers le Seigneur pour la prospériété de votre chère Compagnie. »

La Comédie accorda aux Cordeliers 36 livres par an à raison de 3 livres par mois, qu'un religieux venait régulièrement toucher à la caisse. Si bien que les Augustins, alléchés, vinrent à la rescousse, comme l'indique la lettre suivante :

« A Messieurs de l'illustre Compagnie de la Comédie du Roi,

« Les Religieux Augustins réformés du Faux-bourg Saint-Germain vous supplient très humblement de leur faire part des aumônes et charités que vous distribuez aux pauvres maisons religieuses de cette ville de Paris, dont ils sont du nombre. Ils prient Dieu pour vous. »

Les Augustins réformés obtinrent la même somme que les Cordeliers.

Donc, nous sommes en 1699. Louis XIV est entouré d'une cour dévote à l'excès, animée de haine pour les théâtres et tous les jeux de la scène, notoirement contre la mémoire de l'auteur du *Tartufe*. D'autre part, le roi a institué une sorte d'asile pour les malheureux, sous le nom d'Hôpital-Général. (La maison de Nanterre actuelle peut donner une idée de ce qu'était l'Hôpital-Général fondé par Louis XIV.) Mais, pour cet Hôpital-Général, il faut des ressources, et, le 25 février 1699, le roi rend l'ordonnance suivante :

« Sa Majesté voulant, autant qu'il est possible, contribuer au soulagement des pauvres dont l'Hôpital-Général est chargé, et ayant pour cet effet employé jusques à présent tous les moyens que sa charité lui a suggérés, Elle a cru devoir encore leur donner quelque part *aux profits considérables* qui reviennent des opéra (*sic*) de musique et des comédies qui se jouent à Paris par sa permission; c'est pourquoi Sa Majesté a ordonné et ordonne qu'à l'avenir, à commencer du premier mars prochain, il sera levé et reçu au profit dudit Hôpital-Général *un sixième* EN

SUS des sommes qu'on reçoit à présent et que l'on recevra à l'avenir, *pour l'entrée* auxdits opéra et comédies, lequel sixième sera remis au receveur dudit hôpital pour servir à la subsistance des pauvres. »

Telle est, en sa teneur, la charte du droit des pauvres. On y a souligné les deux passages qui, depuis sa mise en vigueur, ont fourni matière à des contestations sans nombre.

Dès son application, l'ordonnance produisit un effet auquel on n'avait peut-être pas songé : l'augmentation du prix des places. Voici comment :

Les comédiens, et aussi le directeur de l'Opéra, voyant percevoir auprès d'eux ce sixième *en sus*, tournèrent vers lui des yeux pleins de convoitise. Le parterre de la Comédie était à quinze sous. Le receveur de l'hôpital percevait donc dix liards (deux sous et demi en sus). Les comédiens songèrent à s'approprier ces dix liards. Ils commencèrent par faire représenter à M. de Pontchartrain, ministre et administrateur de l'Hôpital-Général, que le mode de perception imposé n'était pas pratique, qu'il causait des ennuis, qu'on s'en moquait dans Paris. Un rimeur malicieux avait imprimé ces couplets :

On ne pouvoit voir autrefois
Les théâtres en conscience;
Depuis que l'on y met des droits
Les dévôts font tourner la chance.
C'est en faveur de l'Hospital
Que l'on n'y trouve plus de mal.

Admirons tous ce grand agent :
L'intérêt, qui de tout dispose!
Courage, enfans, pour de l'argent
Nous ferons bientôt autre chose,
Et sans crainte, en d'autres endroits,
Nous irons en payant des droits.

Bref, Pontchartrain reconnut les inconvénients du système, et écrivit bientôt au président Du Harlay :

« Sa Majesté m'ordonne de vous dire qu'il lui paroit qu'il seroit bien plus commode, pour l'hospital mesme, pour Francine (directeur de l'Opéra) et pour tout le monde, que ce fust Francine lui mesme pour l'Opéra et les comédiens pour la Comédie, qui s'abonnassent à une certaine somme plutost que d'y mettre ou un receveur particulier ou un controlleur, ce qui seroit sujet à mille et mille inconveniens. »

En conséquence, l'Opéra fut taxé à quarante mille livres, et la Comédie-Française à vingt-cinq mille livres par an, et l'augmentation du prix des places resta acquise. A la Comédie, le parterre coûta désormais dix-huit sous, au lieu de dix-sept sous et demi.

Mais l'administration de l'Hôpital-Général s'aperçut vite qu'elle n'était nullement favorisée par ce mode de perception. Aussi, dès le 30 août 1701, une nouvelle ordonnance supprima l'abonnement et rétablit les choses comme au début, en attribuant à l'Hôpital-Général *le sixième du nouveau prix des places*. Exemple : pour le parterre, sur dix-huit sols, on en prélevait trois, de sorte qu'il restait au théâtre les quinze sols d'avant le droit des pauvres. En outre, il était bien spécifié que ce sixième serait payé « sans aucune diminution ni retranchement, sous prétexte de frais ou autrement. »

Cette dernière phrase répondait aux réclamations des tributaires, qui lorsqu'on supprima l'abonnement affirmèrent que le droit ne devait être perçu qu'après déduction de leurs frais de représentation. En vain leur objectait-on qu'on ne percevait pas ce droit *sur* leurs recettes, mais *à côté* desdites recettes; comme c'étaient eux qui encaissaient d'abord toute la somme, quittes à être comptables de la part des pauvres, ils se considéraient comme propriétaires légitimes de cette somme entière, et par conséquent comme payant de leurs deniers un impôt dont ils n'étaient que les percepteurs momentanés.

Ce fut bien pis lorsqu'au sixième de l'Hôpital-Général s'ajouta, le 5 février 1716, le neuvième de l'Hôtel-Dieu. Mentionnons en passant une ordonnance de 1713, étendant le droit des pauvres aux spectacles de la foire Saint-Germain et de la foire Saint-Laurent, ainsi qu'à tous autres spectacles populaires. L'impôt était devenu général.

Donc, en 1716, un fait nouveau se produisit. Il y avait à Paris un commissaire de police nommé Delamarre, qui, sous le titre de *Traité de la Police*, avait écrit un gros ouvrage d'érudition ne comportant pas moins de cinq énormes volumes in-folio. Il publia le premier à ses frais, comptant bien qu'on allait se l'arracher (l'ouvrage est d'ailleurs excellent). Mais un *Traité de la Police* n'aura jamais qu'un nombre restreint de lecteurs, et le malheureux Delamarre en fut pour une somme relativement importante. Continuer la publication dans de telles conditions eût été courir volontairement à la ruine.

Or, Delamarre était le propre frère de Mme la sœur prieure de l'Hôtel-Dieu. Sous son inspiration, la religieuse fit faire d'actives démarches afin d'obtenir, sur les théâtres, une redevance qui devait être affectée à la construction d'une nouvelle salle de malades à l'Hôtel-Dieu, et, grâce aux démarches de son frère, elle réussit, le 5 février 1716, à faire attribuer à son hôpital un neuvième sur les recettes. Quinze jours plus tard, un acte intervint entre Delamarre et l'Hôtel-Dieu, établissant que, sur le produit de ce neuvième, Delamarre prélèverait trois cent mille livres, moyennant quoi il s'engageait à terminer la publication du *Traité de la Police*. Pendant vingt ans, la propriété de l'ouvrage devait rester indivise entre Delamarre et l'Hôtel-Dieu, puis l'Hôtel-

Dieu deviendrait ensuite seul propriétaire... C'est une des jolies histoires de la Régence.

Détail curieux de la requête présentée au Régent à l'effet d'obtenir la création de ce neuvième : le document donne le prix des places à la Comédie-Française, à cette époque :

« On paye par exemple à la comédie, compris le droit de l'Hospital-Général, au parterre, dix-huit sols ; à l'amphithéâtre et aux secondes loges, trente-six sols ; sur le téâtre (*sic* ; — ce sont les banquettes des petits marquis) et aux premières loges, trois livres douze sols. On porteroit (ce qui fut fait) les entrées de la Comédie à vingt sols, au lieu de dix-huit sols, pour le parterre ; à quarante sols, au lieu de trente-six sols, pour l'amphitéâtre (*sic*) et les secondes loges ; à quatre livres, au lieu de trois livres douze sols, pour le téâtre et premières loges. A l'Opéra et aux autres spectacles : à proportion.

« Ce don ne seroit point à charge au Roy ; il ne le seroit pas mesme aux acteurs ni aux intéressez aux spectacles, puisqu'il ne se prendroit point sur eux, mais hors les parts qui leur appartiennent. »

De 1716 à la Révolution, rien ne varia plus dans les ordonnances. On essaya bien de les tourner, mais on ne parvint pas à les supprimer. Il y eut des retards constants dans le paiement des redevances, parfois des ordonnances temporaires allégèrent les charges. Ainsi, de Pâques 1720 au 30 novembre suivant, l'Opéra s'étant trouvé en perte (dépenses 299 691 livres 1 sol 9 deniers, recettes 296 597 livres 15 sols 8 deniers), une ordonnance du 10 août 1721 autorisa les directeurs à prélever une somme pour leurs frais à chaque représentation avant de payer le *quart des pauvres* (on appelait ainsi l'ensemble du sixième de l'Hôpital-Général et du neuvième de l'Hôtel-Dieu). De même, une ordonnance du 6 octobre 1736 portait que le droit des pauvres ne serait perçu qu'après que les troupes des comédiens français et italiens auraient prélevé trois cents livres sur le produit de chaque représentation. En 1749, le lieutenant général de la police, M. d'Argenson, au moyen de râfles réitérées et impitoyables, prétendit expulser de Paris tous les pauvres, qu'il voulait exporter à Tabago. Plus de pauvres, plus de droit des pauvres. Pendant deux mois, la Comédie ne paya plus un sou. Mais les pauvres ayant reparu, il fallut verser à M. Dutartre, receveur charitable de l'Hôtel-Dieu, les deniers de ce quart des pauvres qui étaient en séquestre au théâtre depuis plus de soixante jours. L'Hôtel-Dieu avait eu la prévoyance de faire ses réserves.

Nous l'avons dit : de tout temps on se montra récalcitrant à l'égard du droit des pauvres. Il y eut des retards perpétuels dans le paiement des redevances. Le 5 décembre 1720, après signification adressée au directeur Duchêne, la recette de l'Opéra fut saisie entre les mains du sieur Dupuis et de la demoiselle Berthelin, caissiers et receveurs de ce théâtre.

Le 3 mai 1760, un arrêt du Parlement condamna la Comédie-Française et l'Italienne à payer leurs débets, à fournir l'état des locations des petites loges qu'elles avaient établies dans leurs salles et dont elles recevaient les loyers sans en faire part aux pauvres, ainsi que des actes d'abonnements personnels qu'elles dissimulaient également. Le même arrêt autorisait les hôpitaux à établir un receveur ou un préposé aux portes des comédies française et italienne pour toucher chaque jour le droit des pauvres (origine des contrôleurs actuels).

En 1762, on revint à l'abonnement ; puis on reprit la perception directe, en rencontrant toujours les mêmes difficultés et les mêmes mauvaises volontés.

Enfin, un décret du 4 août 1789 supprime le droit des pauvres ; mais les 16 et 24 août 1790, la taxe des pauvres est mise à la charge des municipalités, qui se rejettent sur les théâtres. En 1791, la dîme des pauvres est de nouveau supprimée, mais le 11 nivôse an IV, on ordonne que les théâtres donneront une représentation par mois dont la recette entière sera attribuée aux pauvres, et, le 7 frimaire an V (27 novembre 1797), paraît un décret du Directoire portant pour principal article : « Il sera perçu un décime par franc (deux sous par livre, vx st.) *en sus* du prix de chaque billet d'entrée. »

Cette taxe, instituée à titre d'essai pour six mois, est celle qui se perçoit encore aujourd'hui. Elle n'a pas varié. Au début, elle fut perçue sur place, à un guichet spécial, de sorte que le spectateur payait d'abord sa place au théâtre, puis allait ensuite payer le décime *en sus*. On raconte à cet égard l'anecdote suivante. Quand on installa les deux bureaux à la Gaîté, on y jouait les *Ruines de Babylone*, un drame de Guilbert de Pixerécourt, qui avait une vogue extraordinaire. On était à la quarantième, et il y avait un garçon boulanger qui n'avait pas manqué une seule représentation. Mais quand, après qu'il eut payé ses vingt-quatre sous pour son billet de parterre, on lui dit d'aller acquitter le décime au bureau des pauvres, il répondit : « Deux sous de plus? Excusez du peu! J'aime mieux acheter du tabac. » Il redemanda ses vingt-quatre sous, on les lui rendit, et jamais plus on ne le revit au théâtre. La même anecdote avait servi au moment du *Siège de Calais*, la célèbre tragédie de de Belloy.

C'est pourquoi les directeurs furent chargés eux-mêmes, sur leur demande, de percevoir le décime. En 1850, le prix des places dans certains théâtres indiquait parfaitement encore le départ à faire entre la somme revenant au théâtre et le décime de l'Assistance publique. Exemples : Théâtre Français : pre-

mières loges, 6 fr. 60 (6 francs pour le théâtre, 60 centimes pour le droit des pauvres); parterre, 2 fr. 20 (2 francs pour le théâtre, 20 centimes pour le droit des pauvres); Gymnase : parterre, 1 fr. 65 (1 fr. 50 pour le théâtre, 15 centimes pour le droit des pauvres). Actuellement, l'Assistance publique perçoit toujours son décime du franc, soit 9,09 p. 100, ou le onzième de la recette brute. Elle est inattaquable sur ce point.

Maintenant, on voit clairement ce qu'est le droit des pauvres : un impôt somptuaire, pas autre chose. En droit, il n'est justifié par rien. Un impôt ordinaire est une sorte d'assurance. En échange du paiement de cet impôt, l'État donne quelque chose à l'imposé, une protection efficace (armée, gendarmerie, police), la garantie de l'exercice de son commerce ou de son industrie (patentes), etc. Les autres impôts n'ont de raison d'être que le rendement insuffisant des premiers. Ainsi, l'État ne saurait arguer, en faveur de l'impôt exorbitant qui pèse sur le tabac, que cet impôt assure l'excellence du produit, puisque certainement la fabrication n'en a jamais été plus imparfaite que depuis que le kilogramme de tabac a été porté de 10 francs à 12 fr. 50. A certains égards, l'impôt somptuaire, s'il n'est pas plus fondé en droit que l'impôt indirect, est cependant plus compréhensible, puisqu'il porte sur le goût du contribuable pour le plaisir ou pour le faste.

D'ailleurs, depuis deux siècles qu'il existe, réglementé administrativement, le droit des pauvres est tellement entré dans nos mœurs qu'il ne saurait être question de le supprimer. Et puis, allez donc lutter contre cette dénomination admirable : droit des pauvres!

Seulement...

Hé! mon Dieu, seulement les directeurs sont tellement accoutumés à recevoir *toute* la recette du spectacle, *recette et décime des pauvres*, qu'ils se figurent, quand ils versent ce droit des pauvres, qu'ils donnent une partie de leurs deniers. Ils ne se considèrent nullement comme percepteurs de l'Assistance publique, et, de fait, dans le prix de leurs places, il n'est plus trace du décime. Ils ont arrondi les sommes. Ainsi, de 2 fr. 20, le parterre de la Comédie-Française est monté à 2 fr. 50. De 1 fr. 65 le parterre du Gymnase est monté à 2 francs, par suite de sa transformation en fauteuils d'orchestre. L'Assistance publique ne s'est nullement préoccupée de ces « améliorations »; intelligente à l'extrême, elle n'a pas varié, et elle perçoit toujours 9,09 p. 100, soit le onzième de la recette totale, lequel onzième est bien *son décime* à elle.

Il existe encore une preuve que c'est bien *son décime* que perçoit l'Assistance publique. C'est que les droits d'auteur ne sont nullement calculés sur la recette totale, mais sur ce qui reste, défalcation faite du droit des pauvres. C'est même pour cela que jamais ce droit des pauvres ne trouvera parmi les auteurs un défenseur convaincu. Ils lui en veulent de ce qu'ils considèrent comme une perte sensible. Qu'on y songe, sur un million de recettes « totales », l'Assistance publique perçoit 90 900 francs; reste donc 909 100 francs sur lesquels la société des auteurs et compositeurs dramatiques perçoit (à 12 p. 100, taux des théâtres d'ordre) 109 092 francs, au lieu de 120 000, soit 10 908 francs de différence. Pour 10 millions, la différence est donc de 109 080 francs, et pour 30 millions, moyenne actuelle des recettes totales, cette différence s'élève à 327 240 francs.

Donc, directeurs d'un côté, auteurs de l'autre ne seraient pas fâchés de se débarrasser de ce droit des pauvres, tout en ne touchant pas au prix des places. Les directeurs surtout sont intraitables sur ce dernier point, arguant de leurs frais énormes, sans cesse croissants, des appointements considérables qu'ils sont obligés de donner à leurs principaux artistes, etc., etc.

Dernièrement, ils ont essayé de tourner la difficulté en proposant de calculer le droit des pauvres uniquement sur leurs bénéfices. Bien entendu, ils offraient une augmentation considérable du tant pour cent. Mais comment aurait-on constaté le chiffre réel de leurs bénéfices? Ils parlaient de fixer celui de leurs frais dès le commencement de chaque saison et pour toute la saison, après quoi la production de leurs livres permettrait d'établir facilement les bénéfices qu'ils auraient réalisés. Mais, chose étrange, c'étaient les meilleurs administrateurs qui refusaient le plus énergiquement de produire leurs livres de comptabilité. L'Assistance publique employa son ordinaire moyen de résistance : la force d'inertie, et la tactique des directeurs échoua.

Tout récemment, il fut question d'un nouveau mode de perception qu'exposa M. Francisque Sarcey avec sa compétence et sa lucidité habituelles. Pratiqué avec succès en Russie, ce mode de perception consiste dans l'apposition d'un timbre spécial (dans le genre des timbres-poste et des timbres-quittances) sur chacun des billets pris par les spectateurs, soit aux bureaux, soit en location, Tout billet non timbré est impitoyablement refusé au contrôle. Cela paraît simple et commode, en Russie, où les théâtres n'ont presque pas d'autres spectateurs que les payants. Mais chez nous!

Comme ce timbre augmentera encore le prix des places, on a compris qu'on ne pouvait le faire payer très cher. On propose donc qu'il soit taxé à dix, quinze et vingt-cinq centimes, selon l'importance du prix des places. Seulement, l'Assistance publique n'y trouverait plus son compte, si l'on devait s'en

tenir là. Alors, on a imaginé de mettre un timbre de cinquante centimes sur les billets de faveur, et de ce fait on compte tirer plus d'un million. Rien n'est moins sûr. Le billet de faveur n'a chez nous sa raison d'être qu'autant qu'il ne coûte rien. Certains directeurs ont essayé de le taxer eux-mêmes à cinquante centimes par personne, et l'expérience se poursuit encore actuellement dans plusieurs théâtres. Demandez aux directeurs de ces théâtres dans quelle proportion ils ont vu diminuer le nombre des solliciteurs de ces billets. Or, le billet de faveur est d'une utilité incontestable : il remplit une salle et donne aux spectateurs payants l'illusion d'une pièce à succès. Quand le nombre des spectateurs gratuits diminue, celui des spectateurs payants diminue également, et l'on n'a plus que des demi-salles, froides et mélancoliques. Il est des cas où les billets de faveur ont lancé une pièce, languissante à son début, et qui par la suite a fourni une magnifique carrière. Mais, qu'on le sache, le public des billets de faveur est un public gratuit; c'est son privilège, auquel il laissera difficilement porter atteinte.

Notre conclusion est-elle donc en faveur du mode de perception actuel, et de son taux élevé? En ce qui concerne le taux, il est certain que nous n'y insistons pas. S'il est possible de le réduire, tant mieux, tout le monde en profitera. Quant au mode de perception, on aurait tort de le changer.

Nous le croyons d'autant mieux qu'il est pour tous, pour les auteurs, pour les directeurs, pour les sociétés propriétaires de théâtres, l'unique contrôle, et par conséquent l'unique garantie, des recettes encaissées. L'industrie théâtrale n'est point une industrie ordinaire, la marchandise qu'elle vend n'est nullement tangible; un billet de location, un carton pris au bureau n'ont qu'une valeur représentative. Que de fraudes ont été constatées déjà dans les contrôles des théâtres, malgré la surveillance des employés de l'Assistance publique! Quand ces employés ne seront plus là, quand ils ne viseront plus les feuilles de recettes, ce sera la bouteille à l'encre. Que si la Société des auteurs et compositeurs dramatiques émet la prétention de mettre des employés à elle, elle se heurtera souvent aux contrôles à des résistances insurmontables. Quant aux actionnaires des sociétés propriétaires, ils savent parfaitement de quelle utilité leur est l'Assistance publique, et nous ne croyons pas que beaucoup soient partisans d'un changement dans le mode de perception du droit des pauvres.

THÉODORE MASSIAC.

THÉATRES

L'Enfant malade, de M. Romain Coolus (fin).

J'ai dit la semaine dernière certaines des raisons qui me rendent antipathiques les personnages de M. Romain Coolus. A celles-là, il me faut, pour être tout à fait sincère, en ajouter une. Ces personnages, je confesse en toute humilité, — et ce n'est pas de l'humilité orgueilleuse, — je confesse que je ne les comprends pas. Sans doute, j'entends ce qu'ils disent et je vois ce qu'ils font : j'aperçois le sens de leurs paroles et de leurs actions; mais ce qui commande les unes et les autres, l'état d'âme qu'ils manifestent, cela m'échappe presque complètement. Je me trouve en face de Jean à peu près comme je serais devant le représentant d'une race différente, devant un Chinois, par exemple; je suis impénétrable à sa manière de penser et de sentir. Quand Jean parle de sa bonté, et, aussitôt après, se félicite des choses « nouvelles et précieuses » que la douleur et la diminution morale de Germaine ont fait naître en lui, je « demeure stupide », tout comme un héros de tragédie. Pour employer une comparaison musicale qui rendra plus clairement ma pensée, ces personnages chantent dans une *clé* qui m'est inconnue... Et, de penser que M. Coolus et ses héros sont mes contemporains et qu'ils me sont si étrangers, cela m'inquiète et m'agace. Et c'est sans doute ce qui explique pourquoi la pièce me « résiste » si fort.

Cela dit, revenons à l'*Enfant malade*. J'ai parlé samedi des personnages hommes : Jean, Henri et Georges. Il me reste à parler de la femme, Germaine, l'enfant malade.

Il faut ici donner au mot « malade » toute sa force, songer à Michelet et se rappeler le vers de Vigny. Germaine est femme; d'où il suit qu'elle n'est pas responsable : on ne peut rien exiger d'elle, ni raison, ni intelligence, ni fidélité. Je n'ose dire que le personnage soit d'une vérité indiscutable. Il est au moins fortement dessiné, avec netteté, avec ampleur, et non sans férocité; il est comme une mise en action des théories de Dumas fils (surtout dans la préface de l'*Ami des femmes*), avec quelque chose d'âpre et de violent qui est bien à M. Coolus. C'est vraiment un type, qui vaut par sa personnalité et par sa généralité : il ferait honneur à n'importe quel auteur dramatique... Et c'est cela qui m'inquiète. Comment, partant d'un personnage si vivant, M. Coolus en vient-il à des conceptions si singulières?... Poursuivons.

Germaine est une jeune fille. Elle est aimée d'Henri, l'ami de Jean, et c'est Jean qu'elle aime

Elle se manifeste tout d'abord avec l'ardeur instinctive d'un petit être inconscient. Aimant Jean, elle se jette à sa tête et dans ses bras. Si elle n'est pas sa maîtresse, c'est qu'il est de sens calmes et de nature honnête. Il cherche à la calmer, la raisonne, lui montre tout ce qui les sépare et ce qui les désunirait s'ils étaient l'un à l'autre. Elle n'entend rien ; elle aime Jean, elle l'adore, et elle le veut. Ému par cette tendresse flambante, touché surtout par cette douleur, Jean cède ; il épousera Germaine.

Ce qui le décide, ceci est à noter, ce n'est pas l'amour, car il n'aime nullement Germaine. C'est simplement la pitié, ou, comme il le dit, l'impossibilité de voir un être humain souffrir, et par sa faute. Il trouve que Germaine a le droit d'être heureuse, et il fait ce qu'il faut pour qu'elle le soit. Déjà apparaît l'une des deux turlutaines dont je parlais l'autre jour, et qui s'affirmera par la suite : le droit au bonheur.

Négligeons ce que ce droit peut avoir, moralement, d'excessif et parfois de puéril ; négligeons les conséquences qu'il pourrait traîner après lui. Considérons-le seulement en lui-même. Je crains bien qu'il ne soit qu'une formule, plus séduisante, mais aussi vaine que bien d'autres.

Ce qu'elle signifie, on le comprend de reste. Mais, ou elle n'a pas de sens, ou elle a un sens général. C'est-à-dire que tout être humain a le droit de rechercher uniquement le bonheur, sans se préoccuper des conséquences que cette recherche peut avoir. Cela est clair, sinon d'une morale très relevée. Mais la chose devient plus délicate quand un tiers intervient. Ici, par exemple, je comprends fort bien Germaine. Elle croit que son bonheur, c'est Jean, et elle cherche à l'atteindre, sans se soucier de la souffrance que ce bonheur causera à Henri. Et, même saurait-elle que son mariage fera le malheur de Jean, elle est dans son droit en le poursuivant, puisqu'elle ne recherche que son propre bonheur. Jusqu'ici tout est bien. Mais Jean ? Quand Germaine a parlé de son goût, bien naturel, pour le bonheur, il a reconnu au passage une des « tartes à la crème » contemporaines, et a été frappé d'admiration. Le droit de Germaine est hors de doute ; Jean doit le soutenir, même au prix de son bonheur à lui. Elle croit ne pouvoir être heureuse qu'en l'épousant, il sera donc son mari.

C'est à merveille. Mais, d'abord, Jean a des raisons tout à fait excellentes de croire que Germaine ne pourra pas être heureuse avec lui. Il lui cède comme à une enfant malade. Mais je ne suis pas très convaincu, même au point de vue de M. Coolus, que ce soit là son devoir. Admettons cependant qu'il y ait doute ; admettons que, dans l'état d'esprit où est Germaine, Jean ait peine à refuser. Reste toujours Henri : Henri qui aime Germaine, qui souffrira passionnément de ce mariage. Notez que ces deux hommes ont l'un pour l'autre une amitié singulière, fondée sur l'estime et la conformité d'idées ; ils s'aiment et s'apprécient de toutes les forces de leurs cœurs et de leurs esprits. De quel droit, alors, Jean inflige-t-il à son ami une douleur qu'il sait devoir être profonde ? Que ferait-il si Henri, à son tour, venait réclamer son bonheur, sous la forme de Germaine ? Car, enfin, en quoi le bonheur de l'une est-il supérieur au bonheur de l'autre ? Et pourquoi Jean ose-t-il choisir entre les deux ? Si le droit au bonheur est chose sacrée, c'est autant pour Henri que pour Germaine. Comment Jean s'arroge-t-il le droit de sacrifier l'un à l'autre ? M. Coolus nous répondra par le vers de Vigny. Tout de même, si c'est une raison, peut-être n'est-elle pas définitive ? Je n'insiste pas. J'ai seulement voulu montrer que cette formule du droit au bonheur ne signifiait pas grand'chose (lorsque, comme ici, un tiers intervient). Le bonheur de l'un empêchera toujours le bonheur d'un autre ; qu'une des parties choisisse, cela se conçoit ; si c'est un tiers comme Jean, c'est donc qu'il reconnaît lui-même que le « droit » n'existe pas.

Nous retrouvons Germaine mariée avec Jean, et depuis quelques mois. Le portrait qu'a fait d'elle M. Coolus est d'un misogyne exercé et convaincu. Jusqu'ici, nous ne l'avions vue que sous les espèces d'une amoureuse frénétique. La voici femme maintenant : femme-type, réunissant en elle tout ce qu'un écrivain clairvoyant et surtout méprisant a pu réunir sur le « sexe » d'observations féroces. Elle est hostile à tout ce qu'elle ne comprend pas, et elle ne comprend rien. Tout ce qui n'est pas elle ne compte pas ; tout ce qui distrait d'elle est haïssable. Jean « pense » ; elle abhorre ses pensées. Et ce n'est pas qu'elle regrette les conversations ou l'assiduité de Jean. Non, certes. Elle ne l'aime plus, elle le lui dit ; mais elle ne veut pas qu'on s'occupe d'autre chose que d'elle. Une pensée qui n'a pas elle pour sujet lui paraît monstrueuse. Elle a pour les amis de Jean tout juste les mêmes sentiments que pour ses idées (j'ai dit que M. Coolus me paraissait en exagérer l'importance, mais je montre ici ce qu'est Germaine). Henri et Georges ne sont pas elle, les idées de Jean ne sont pas elle. Cela suffit pour qu'elle les déteste. Et, pareillement, elle déteste son mari, qu'elle a pris de force, parce qu'il ne l'aime pas uniquement, c'est-à-dire parce qu'il pense parfois à soi-même, à ses amis ou à ses livres. Inconsciente et vaniteuse, elle trouve stupide ce qu'elle ne comprend pas, et j'ai dit qu'elle ne comprenait rien. Tout lui paraît inutile, qui n'est pas elle ; tout ce que font les autres lui semble vain, puéril et niais. Sa sottise égale sa vanité, et toutes deux sont immenses. C'est une insup-

portable pécore. C'est l'abomination de la désolation!

Mais la chérie n'est pas heureuse!... Aussitôt tous se pâment. Pas heureuse, la chère petite!... Cela ne saurait se concevoir. Et l'on s'empresse, et l'on cherche, et l'on tâche! N'oublions pas surtout qu'elle a droit au bonheur. Elle a été, une première fois, incapable de voir où il était; c'est une preuve qu'elle le discernera justement cette fois. Pas heureuse!... Que lui faut-il? Qu'elle le dise! Est-ce la lune?... La lune ne lui chante pas. Pour le moment, c'est Henri dont elle aurait plutôt envie. Que ne le disait-elle? Le voilà cet Henri, on le lui donne; qu'elle le prenne, qu'elle le serre sur son petit cœur endolori. Qu'elle soit heureuse, surtout!... Mais le sera-t-elle? Jean a tout prévu. Si elle ne trouve pas le bonheur près d'Henri, elle n'a qu'à revenir; la maison de Jean, et son cœur, et ses bras lui restent ouverts; il ne les fermera qu'à son retour. Et, sans doute, si une seconde expérience ne lui suffit pas, on lui en cherchera une troisième. Pauvre petite!... Son bonheur!... Qu'elle ne le retarde pas, surtout! Henri l'attend; elle hésite. Que sont ces vains préjugés? Jean lui rappelle l'heure: « Va, va donc, ma chérie, sœur de mon âme, pauvre enfant malade. Va! sois heureuse!... » (Vous remarquez qu'Henri, toujours en vertu du droit au bonheur, sacrifie à son tour le bonheur de Jean à celui de Germaine.)

Et vous vous rappelez la suite. Germaine se dégoûte d'Henri; ce n'est pas encore cela, le bonheur! Elle veut rentrer chez Jean. Celui-ci, dans l'intervalle, a compris qu'il aimait Germaine; et si cet amour rend la « rentrée » plus facile, il semblerait aussi rendre Jean plus sensible à la liaison de Germaine avec Henri? Basses pensées que tout cela. Le bonheur de Germaine avant tout! Jean l'embrasse, Henri ne fait rien pour la retenir; il doit souffrir, et doublement. Mais que la chère pécore soit heureuse! Jean lui pardonne, Henri lui pardonne, Georges lui-même, jadis hostile, lui pardonne. Elle veut brouiller Jean et Georges, elle interdit à Jean de lire, de travailler, de penser. Qu'importent l'amitié, le travail, les joies intellectuelles! Tout pour qu'elle soit heureuse! Et il apparaît clairement que le bonheur de cette Oie du pays de Nod est la seule raison de vivre de ces trois hommes « intelligents »!...

Et après le droit au bonheur, c'est l'autre turlutaine à la mode, le « pardon ». Mais le pardon n'est pas un dénouement, ou, du moins, ce n'est pas le dénouement qu'on croit. A force de le voir employé comme une panacée, on serait presque tenté de nier son pouvoir. Il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour me faire dire que le mot pardon, tel qu'on l'emploie depuis quelque temps, est un mot vide de sens, ou plutôt il en a deux : il y a l'acte, et il y a le sentiment. En matière d'infidélité, un mari peut reprendre sa femme, pour des raisons nobles ou basses, mais où le vrai pardon n'a rien à voir. Pardonner signifie ne plus en vouloir. Mais, ne plus en vouloir, c'est ne plus souffrir, et c'est ce qui dépend le moins de nous. Dire: « Je te pardonne », c'est comme dire : « Je t'aime »; et ce n'est que l'affirmation d'un fait. L'erreur est de croire que, pour le pardon, ce fait peut être volontaire. Sans doute, si la douleur et la rancune subsistent, une haute intelligence et un cœur généreux peuvent en atténuer ou même en supprimer les manifestations. Mais je vois ici presque autant de mépris que de bonté: disons de l'indulgence; mais l'indulgence est à base de mépris. Voyez l'attitude de celui qui pardonne, et ce qu'elle traduit de satisfaction instinctive et de supériorité! C'est ce que M. Lemaître avait compris sans doute quand il a voulu que la victime devînt coupable à son tour, pour que le pardon fût égal. Mais cette solution était-elle bien une solution? Cela faisait deux souvenirs à chasser au lieu d'un. — De même, peut-on appeler pardon l'acte d'un homme qui aime une femme au point de ne pouvoir vivre sans elle, et qui lui « pardonne » une infidélité? C'est, je crois, le cas le plus fréquent de pardon. Mais c'est de l'amour tout simplement, et par conséquent c'est de l'égoïsme; l'homme, si je puis dire, aime mieux avoir cette femme infidèle que pas du tout. Le vrai pardon, le seul pardon, c'est l'oubli; mais alors ce n'est plus le pardon. Et, s'il peut avoir, en apparence, les mêmes effets, on conviendra que le sentiment est tout autre, l' « action morale » toute différente.

Il entre chez le Jean de M. Coolus un peu de tous les pardons énumérés ci-dessus, sauf l'oubli. Alors, ce serait qu'il ne peut se passer de Germaine? Je l'admets. Au moins ne faudrait-il pas que Jean donnât son action pour héroïque. Et comment, dans ce cas, ne souffre-t-il pas davantage de l'infidélité? Je crains que la psychologie de Jean ne soit, comme on dit, un peu incertaine. Ou, préoccupé des belles choses qu'allait accomplir son héros, peut-être M. Coolus a-t-il négligé de lui donner la réalité qu'il a donnée à Germaine?...

Telle est, à peu près, mon opinion : sur *l'Enfant malade*. J'ai confessé que la pièce me « résistait »... J'ai peur maintenant d'avoir été pour elle comme Antony pour Mme d'Hervey, — avec cette différence toutefois que je n'ai pas assassiné M. Coolus, heureusement pour la littérature dramatique.

JACQUES DU TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

DOUX PAYS, par *Forain* (Plon). — Forain est un terrible homme et qui ne ménage rien. Sous le titre de *Doux Pays*, il a réuni en album une série de dessins, qui, parus au jour le jour, sont une violente satire de la vie politique. Pas un incident, pas un scandale n'y est oublié. C'est l'histoire publique de ces dernières années racontée par un maître ironiste, dont la verve impitoyable ne craint pas de soulever tous les voiles.

Avec acharnement, il flagelle et déchire ceux qui prétendent faussement en imposer, tant il est vrai que des dehors trompeurs semblent irriter sa veine. Grands gestes et belles phrases l'importunent de leur faux éclat et il n'a point de cesse qu'il n'ait découvert le ressort caché au ventre du pantin. Aucune illusion ne saurait le détourner de son œuvre vengeresse, ni obscurcir sa clairvoyante perspicacité. D'un crayon indigné, il se plaît à dénoncer certains, qui devant le pays et à ses frais croient devoir jouer une indigne comédie. Il flétrit de préférence la conduite de ces parlementaires, qui ne respectent pas leur mandat et même vont jusqu'à en trafiquer. Les *panamistes* ne sont pas ses hommes, non plus que ces orateurs qui sous prétexte de concorde s'empressent de tout démolir. Il ne leur ménage pas la leçon. Forain nous fait assister à la mêlée des bas intérêts, qui prennent les couverts du dévouement à une cause sainte. Il démonte sous nos yeux les rouages secrets, qui font échouer bien des réformes et sanctionner bien des injustices. Deux députés, après le vote, s'entretiennent du projet d'impôt sur le revenu.

— *Je vous croyais pour?*

— *Oui, mais que voulez-vous? J'ai besoin pour le 14 juillet de deux croix et de quinze palmes.*

L'intérêt personnel l'emportant sur tous les autres, cela, certes, est humain, comme est administrative cette réponse d'un employé :

— *Voici le décret qui vous nomme chef du service anthropométrique à Madagascar.*

— *Mais... et les malfaiteurs?*

— *L'administration y pourvoira*, riposte le bureaucrate.

Forain est sans pitié pour les abus, fruits de l'ambition ou de l'incurie. Les marquer au fer rouge de ses légendes et de ses dessins est un devoir à ses yeux.

Et il l'accomplit avec la conviction de son efficacité. Il ne raille pas par plaisir, mais pour être utile, et parce qu'il aime son pays. On le voit bien au souci qu'il prend des jugements de l'étranger sur notre compte. Son cœur se serre à la pensée du piteux effet que doivent produire à l'extérieur nos luttes et nos divisions intestines. *Le vent d'Ouest* n'apporte-t-il pas à l'Allemagne étonnée l'essaim de tous ces papiers, que nous ne cessons de nous jeter à la tête les uns des autres sous couleur de révélations? Tout frémissant d'émotion est ce dessin, où *devant la gare de l'Est* il représente un énorme Teuton à peine débarqué, la couverture de voyage encore en mains, et sous le nez duquel un gamin étale la manchette d'un journal tout plein d'accusations mensongères. Forain en effet voudrait pour la France un grand prestige. Il raille avec douleur la compétence de ce vice-roi du Petchili, qui trouve moyen d'en remontrer à un amiral.

— *Il vient de parler de notre marine à un amiral, il l'a épaté.*

— *Parbleu, il vient de Berlin.*

Ces choses indignent Forain, car ce railleur amer est, au fond, un sensitif et un tendre. Sa rudesse de touche cache une sensibilité facilement froissée et vite émue. La sécheresse de son dessin, le mordant de sa légende sont même un effet de cette générosité. Aussi bien la satire ne va pas sans un vif désir de perfection. Forain y ajoute une profonde pitié, qui perce parfois au travers de l'ironie. Volontiers il s'apitoie sur les humbles, les malheureux. Tandis qu'après la distribution des prix des enfants riches sortent chargés de couronnes et dûment harangués par un ministre, deux pauvres gamins, loqueteux à merci, sont empoignés par la police pour je ne sais quel méfait. Il plaint les petits soldats de France envoyés à Madagascar pour y mourir de blessures ou de maladies. On fait *un envoi à Madagascar* et ce sont des béquilles pour les pauvres gas, qui ont perdu leurs jambes à la bataille. Fiévreux émaciés, ils sont couchés là-bas dans des lits d'hôpital, terrassés par le climat. Certes, on les soigne bien, on contente leurs désirs, mais on se garde d'exaucer le plus cher. *Donnez-leur tout ce qu'ils demandent... excepté de quoi écrire*, dit le major à l'infirmier, car la politique est là qui prime tous intérêts et il ne faut pas que de mauvaises nouvelles de l'expédition parviennent en France. Sous ces légendes d'une raideur voulue, il est aisé de deviner un cœur qui s'apitoie.

L'attitude de Forain pendant la dernière guerre en Orient suffirait à le démontrer s'il en était besoin. Nettement et franchement, il prend parti pour la Grèce. Il se met du côté de l'opprimé entre l'oppresseur, qu'il montre lavant ses mains ensanglantées, tandis que l'Europe lui tend une serviette. *Essuie-toi les mains*, dit la matrone, *et allons dîner*. Il n'a pas assez de sarcasmes à l'adresse de cette Europe, qui, par inertie ou sottise, fait le jeu des Barbares; aussi, on ne manque pas d'en rire à Constantinople. Sur la place publique, au reçu des gazettes, on se congratule mutuellement : *Il n'y a plus d'Arméniens; l'Europe se charge des Grecs... elle est bien bonne.* Forain n'en revient pas et cela lui semble odieux. Ceci montre ce que sa rudesse contient de sensibilité et de pitié. Ainsi il ne raille nos mœurs politiques que par amour et pour nous amener à résipiscence sous l'aiguillon de la satire, car son ambition est à coup sûr de faire vraiment un doux pays de la douce France

PAUL GAULTIER.

— MONOGAMIE ET POLYGAMIE, par *Bj. Björnson*. — LA CONVERSION D'ANGÈLE, par *M. C. Berton* (Fasquelle). — LA PASTORALE DANS LE TASSE, par *M. de Bouchaud*. — AU GRÉ DU VENT (poésies), par *M. Seure*. — A L'AMÉRICAINE, par *P. Huguenin*. — LES FRISSONS (poésies), par *M. de Saint-Cyr*. — MÉMOIRES DES AUTRES, souvenirs anecdotiques sur le second empire, par *Mme Dash* (librairie illustrée).

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 35501. *Le Directeur-gérant* : HENRI FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 10. · 4e SÉRIE. — TOME VIII 4 SEPTEMBRE 1897.

LA POLITIQUE

Tout a été dit sans doute, et il est déjà tard pour parler de Saint-Pétersbourg et de Cronstadt. Les amis de la France dans le monde se sont réjouis ; quant aux autres, il leur a bien fallu reconnaître que tout se passait très correctement. Dans le récit des fêtes et des réjouissances que les dépêches nous apportaient au jour le jour, il y a quelque chose de plus rare encore que l'alliance de deux gouvernements : c'est l'amitié de deux peuples.

Amitié déjà vieille, car on la retrouve chez ces philosophes du XVIIIe siècle qui regardaient vers le Nord comme vers une seconde patrie ; amitié qui a résisté aux conflits et aux guerres, puisqu'on voyait, devant Sébastopol, assiégeants et assiégés se serrer la main durant les armistices.

On dirait qu'un instinct secret pousse l'un vers l'autre le Latin et le Slave ; mais est-ce bien un instinct, et n'y a-t-il pas ici quelque raison? La Russie est une puissance asiatique, la France une puissance méditerranéenne. Si l'histoire leur réserve une grandeur nouvelle, c'est à l'orient pour celle-là ; au midi pour celle-ci. Slave et Latin n'ont rien à redouter l'un de l'autre : voilà déjà qui les rapproche.

Il y avait cela dans les toasts de Saint-Pétersbourg et de Cronstadt ; il y avait peut-être quelque chose d'autre, que tout le monde entend sans qu'il soit besoin d'y insister.

Dans ces circonstances solennelles, M. Félix Faure a représenté la France avec une dignité à laquelle tous les Français sans distinction de parti doivent rendre hommage.

On trouve dans le langage du Tsar, comme dans celui du président de la République, une même idée très nette : le désir d'assurer la paix. Les deux chefs d'État ont exprimé le sentiment du peuple français et du peuple russe, le sentiment de l'Europe entière.

La paix, ce mot qui est plus d'une fois revenu dans les harangues officielles, représente certainement, pour ceux qui parlent comme pour ceux qui écoutent, autre chose qu'une idée abstraite : on ne peut pas oublier qu'il y a un coin de l'Europe qui était encore hier à l'état de guerre, qu'il existe quelque part des vaincus qui attendent ce qu'on va décider de leur sort, et qu'enfin la paix ne sera une réalité que le jour où un traité aura été signé à Constantinople.

Il est temps que la diplomatie européenne mette fin à ce déplorable conflit gréco-turc, puisqu'elle n'a pas su l'empêcher.

Relisez le dernier toast du Tsar : « Deux nations amies et alliées, a-t-il dit, également résolues à contribuer par toute leur puissance au maintien de la paix du monde *dans un esprit de droit et d'équité.* »

Nous souhaitons que les ambassadeurs des puissances européennes à Constantinople s'inspirent des paroles de l'empereur de Russie : *le droit et l'équité ;* — c'est ce que nous n'avons cessé de demander pour les chrétiens d'Orient.

Puisse la paix se faire là-bas, une paix honorable pour la civilisation et l'humanité : ce serait, pour les fêtes de Saint-Pétersbourg et de Cronstadt, un beau lendemain.

31 août

JEAN-PAUL LAFFITTE.

PORTRAITS CONTEMPORAINS

M. Brieux.

La première œuvre importante de M. Brieux, *Ménages d'artistes*, d'inspiration saine et franche, se détourne brusquement de la vie normale pour sombrer dans le pessimisme conventionnel du Théâtre-Libre. Catastrophe d'heureux augure. Elle signifiait aux yeux de la critique tout le mal que s'était donné l'auteur pour s'assimiler « le poncif » de son école. De là à s'apercevoir de ses tendances originales et à les lui signaler, il n'y avait qu'un pas. *Ménages d'artistes* est une pièce médiocre et une excellente expérience.

Jacques Tervaux a passé la première partie de sa vie dans le sein de la bourgeoisie la plus ordinaire. Il a épousé une bonne petite femme bien simple qui lui a donné une fille : sa vie domestique est agitée par la présence d'une belle-mère pleine de sens et de rudesse; et il prend ses repas dans une salle à manger Henri II (imitation). Sur le tard, vers la quarantaine, un léger défaut lui est né, comme il sied : il s'est mis à faire des vers innocemment spiritualistes : « La mort est la naissance à la vie éternelle. » En soi, cette petite manie n'aurait rien d'inquiétant et ne troublerait pas ses bonnes habitudes de tranquillité, si la vanité littéraire ne s'en mêlait. Elle le pousse à briguer des suffrages dans les sociétés d'admiration mutuelle qui ne les marchandent pas mais se les font payer très cher. Ces mauvaises fréquentations le perdent. Il s'habitue aux ridicules, aux défauts, aux vices des gens de lettres. Il admire, sans comprendre, pour cette unique raison qu'il est en relations avec l'auteur, ce qu'il « débine » une fois que l'auteur a le dos tourné. Et, ce qui est plus grave, il se fabrique de toutes pièces une moralité appropriée à sa vie littéraire où le soin de son talent et « de toutes choses » pour lui, « pour soi », tient la première place. Naturellement droit et large de cœur, il en vient par un détour à l'égoïsme hypocrite et raffiné. Une femme le retient dans ce milieu où l'a attiré son ambition littéraire, Mlle Emma Vernier, Muse douteuse, Égérie qui a traîné un peu partout à la recherche du Numa sérieux, mi-bas-bleu, mi-courtisane.

Tout de même son honnêteté première, l'indulgence aimante de sa femme, l'indifférence avouée de sa maîtresse le sauveraient et le ramèneraient au foyer conjugal et au culte platonique d'Horace si... si M. Brieux n'avait, après deux actes de ton un peu vulgaire mais de réalité solide, un troisième acte à faire qui soit très Théâtre-Libre.

La comédie tourne soudain au drame brutal et violent. Ce monde des gens de lettres devient une association de malfaiteurs. Mlle Emma Vernier y retrouve un mari qu'elle a oublié dans quelque bagne. Et ils se mettent à deux pour dévaliser promptement et proprement le malheureux raté. Il ne lui reste plus, déshonoré et lamentable, qu'à aller se jeter sous les roues du premier tramway qui passe. Et de son spiritualisme, des bons petits bourgeois tranquilles, de la belle-mère au parler rude, de la salle à manger Henri II, il n'est plus question, ni pas davantage du sujet; car M. Brieux serait le premier à reconnaître qu'il n'a pas classé au nombre des défauts ordinaires de la gendelettrerie, objet primitif de son étude, la malhonnêteté cynique et gouailleuse des sacripants noircis à plaisir pendant le deuxième entr'acte. *Ménages d'artistes*, comédie en deux actes de M. Brieux, drame en un acte de MM. André Antoine et complices.

Avec un pessimisme sans illusion qui paralysait l'élan généreux de son âme, cette collaboration forcée imposait à son talent dont le mouvement, la fougue soudaine et inattendue est peut-être la qualité distinctive, une recette de théâtre qui condamnait l'œuvre à l'immobilité. Il faut croire que le défaut essentiel de *Blanchette* lui ouvrit les yeux sur les inconvénients des procédés qu'il empruntait ou plus exactement sur leur insuffisance.

Les parents de Blanchette, cabaretiers à leur aise, ont eu de l'ambition pour leur fille. Ils l'ont fait élever dans une pension de jeunes filles bourgeoises; elle en sort pourvue du brevet supérieur. Le beau parchemin officiel, timbré de cachets, autorisé de signatures, prend à leurs yeux la valeur d'une quittance. Le gouvernement leur « doit » une place pour leur fille. Naturellement, elle tarde à l'obtenir. En l'attendant, bercée elle aussi d'espérances, — moins précises mais plus ambitieuses, — elle se laisse aller à remarquer les cruelles différences que son éducation lui crée avec sa famille. Elle est heurtée dans toutes ses délicatesses apprises par la rudesse, la grossièreté de manières, l'indéracinable esprit de routine et aussi la façon un peu strictement honnête dont son père conçoit l'honnêteté. Elle se trouve isolée, ne sachant plus à quel monde elle appartient, trop « éduquée » pour les pauvres, trop pauvre pour les riches. Tout cela est très bien marqué. L'expression semble venir naturellement sous la forme dramatique. Pas un instant, pendant ces deux premiers actes, l'auteur n'est obligé de recourir à une phrase générale. Ce sont constamment des petits faits significatifs groupés avec un art et une vraisemblance extrême. Le milieu, le sujet — car, ici, c'est tout un un — est posé d'une façon nette et saisissante.

Mais une fois posé, qu'en sort-il? Rien. L'histoire de Blanchette continue, mais la pièce s'arrête là. Ses récits, guère moins conventionnels que les récits de la tragédie, nous apprennent la suite, toutes les misères subies par l'héroïne avant d'en venir au dénouement prévu. On n'a pu édifier le drame sur ses fondements ; on l'a remplacé tant bien que mal par des trompe-l'œil en toile peinte. L'art du Théâtre-Libre avait appris à M. Brieux à poser un milieu : c'était précisément la moitié de son métier. Essentiellement matérialiste, renonçant à croire à l'énergie et, par suite, à la dépeindre, il ne lui apprenait pas à dramatiser les réactions de l'individu contre le milieu. La pièce-type qu'il lui offrait pour modèle s'immobilisait dès le second acte.

L'*Engrenage* est la première œuvre où M. Brieux a commencé la délivrance de son originalité. Tout en conservant les bonnes habitudes de minutieuse exactitude dans le détail, le même usage, le même abus de petits faits significatifs, il y essaie l'étude d'une évolution d'âme, c'est-à-dire qu'il introduit l'action dans son théâtre.

M. Rémoussin est un très honnête homme. Il a bien fait sa vie et il ne l'a pas faite aux dépens des autres. Devenu patron de l'usine où son père a été ouvrier, il ne se rappelle sa modeste origine que pour s'imposer à l'égard des malheureux les devoirs d'une charité instruite et approfondie par l'expérience de la misère. Sans ambition pour lui, il est naturel qu'il en ait pour ses protégés et qu'il veuille élargir le cercle où s'exerce sa bonne volonté. Aussi accepte-t-il la candidature à la députation qu'on vient lui offrir. M. Rémoussin est un candidat recommandable entre tous.

Comment devient-il un député véreux? Son histoire est celle de beaucoup d'autres. Une fois entré dans le monde des politiciens, l'honnête homme, pour être habile, doit cesser d'être honnête. Il faut faire triompher à tout prix les idées dont il s'est constitué le défenseur ; arriver au but qui est bon, sans se préoccuper des moyens qui peuvent être mauvais ; se résigner à la cuisine électorale pour assurer l'élection. C'est une première décadence. Rémoussin a fait une fois le sacrifice de quelques-uns de ses scrupules. Il est dans « l'engrenage. » Le milieu où il est entré pour lui imposer sa moralité se vengera de lui en le démoralisant. Il se trouve d'abord gêné dans ce monde qu'il ne connaît pas et dont il sent les jugements railleurs peser sur tous ses actes. Il a peur du ridicule : et il remet à plus tard l'exécution de son programme d'assainissement moral ; peur du scandale : et il va voir, pour en éviter un, un ministre dont il se déclarait la veille l'ennemi intransigeant ; peur de l'impopularité : et il se laisse aller à défendre des mesures protectionnistes qu'il voulait d'abord combattre. Cette dernière expérience lui apprend qu'il n'est pas plus difficile de soutenir une idée fausse qu'une idée vraie et que le mensonge, en étant parfois plus habile, a toujours autant d'éloquence que la vérité. Dès lors, moralement, il est perdu. Survienne un besoin d'argent : c'est un vote à vendre. Au début, il y fera bien quelques façons. Il manque d'habitude. Mais dans quelques mois, il sera au rang des politiciens hommes d'affaires à moins qu'une crise, en menaçant toutes les belles conquêtes de son honnête passé, ne réveille sa conscience endormie...

* * *

Les cas de Jacques Tervaux, de Blanchette et de Rémoussin n'ont, remarquez-le, rien d'exceptionnel. Il semble même que tout en spécialisant avec un soin extrême les détails qui les précisent, l'auteur ait toujours fait effort pour ne pas insinuer d'événement rare dans la trame de leur vie.

Une seule fois, il a été tenté par une combinaison de faits romanesque : le demi-échec de *M. de Réboval* l'a détourné de recommencer. La réalité qu'il choisit est ordinaire. Elle est vraie de beaucoup de gens. Pour mieux dire, elle est générale. C'est ainsi que par un détour le patient metteur en scène de particularités significatives a été amené à traiter, à propos de ses personnages, des questions intéressantes pour tout le monde. Ses histoires sont des exemples : Jacques Tervaux démontre la mauvaise influence des mœurs littéraires dans un milieu familial ; Blanchette les dangers de l'éducation ; Rémoussin les vices de notre système de gouvernement. De présenter l'exemple à établir la règle, il n'y a qu'un pas.

Il suffisait, pour en revenir, parti de si loin, à la pièce à thèse, que M. Brieux dégageât son idée personnelle, la discutât dans une scène importante et la poussât en quelque façon en avant et en dehors du drame. C'est ce qu'il a fait dans ses deux dernières œuvres, *les Bienfaiteurs l'Évasion*.

Ce gros public a mal accueilli les *Bienfaiteurs*, tombés à plat après un grand succès de première. L'idée y prend une importance trop évidente : elle met de la symétrie dans la marche de la pièce ; elle fragmente et éparpille la vie qui, seule, devrait conduire et animer l'œuvre.

Voici, d'abord la thèse. Dans nos tentatives philanthropiques pour rapprocher les classes, il entre plus d'ingéniosité sèche que de vraie générosité ; notre orgueil nous empêche de tendre la main aux humbles ; nous n'intervenons pas nous-mêmes dans nos bienfaits ; ils prennent, en se détachant de nous, une forme réglementaire qui leur enlève tout leur prix. Il faut envelopper l'aumône dans une poignée

de main », qu'il s'agisse de secourir la misère ou d'organiser philanthropiquement le travail; docile à cette idée, la pièce a été composée à la façon d'une revue.

Cette pièce à thèse est un groupement de dialogues conclus par une morale commune ; à proprement parler, ce n'est pas une pièce.

Dans l'*Évasion*, au contraire, si l'idée pénètre l'œuvre et fait corps en quelque sorte avec les personnages, en revanche, elle s'abaisse jusqu'à leur médiocrité et perd sa distinction.

Ce n'est point ici la vraie science qu'on attaque, mais l'idée fausse qu'on s'en fait, ce ne sont pas les lois de l'hérédité telles qu'elle les a établies qu'on conteste, mais une conception étroite, mesquine et rigoureuse de ces lois. Il ne faut pas s'y tromper. La poétique de l'auteur en général, et ici, en particulier, ses déclarations, ne laissent point de doute. Soit! mais ces distinctions qui depuis Tartuffe ont toujours paru subtiles au gros public diminueront la portée de la pièce aux yeux du public lettré. La nécessité de concevoir une demi-science, faite de dogmes trop absolus, pour la combattre, de ne pas s'élever au-dessus de la médiocrité intellectuelle pour rester au niveau des intelligences moyennes, imprimera à toute la discussion qui fait le fond de la pièce une marche prudente et vulgaire. Il n'y aura guère de profit à en tirer que pour la foule. Aussi bien c'est à elle seule que M. Brieux veut s'adresser. L'apostolat condamne à des manières un peu communes.

* * *

L'œuvre est incomplète; le perfectionnement même, on le voit, inachevé. Mais à embrasser d'un regard le chemin parcouru, on a confiance que le but sera atteint. L'auteur de l'*Engrenage* et de l'*Évasion* donne l'impression d'être un créateur. Sa force vivante et sa personnalité se dégagent nettement de son théâtre. Les transformations qu'il a fait subir à sa manière ne sont que superficielles; sous ce progrès patient de son esprit, son âme est demeurée la même. Il semble un de ces provinciaux qui gardent, à Paris, avec une inconsciente obstination, leur allure spéciale, leurs préjugés, la saveur de leur province. C'est un homme très mêlé à la vie des autres, mais très vivant par lui-même... « un homme enfin ».

Sa morale est simple, assez résolument sociale. Il ne faut point, sous prétexte de littérature, oublier les devoirs de famille; sous prétexte d'instruction, s'isoler du monde où la naissance vous a placé; sous prétexte de nécessité politique, sacrifier ses scrupules d'honnête homme; sous prétexte de bienfaisance, s'enorgueillir et dessécher son cœur; sous prétexte de science, s'abandonner aux mensongères fatalités du tempérament. En somme, restons humains quel que soit notre métier. Ne nous spécialisons pas. Ayons toujours présent à l'esprit que nous devons être unis, pauvres individualités, comme les membres d'un grand corps. Cette morale, naturelle sans excès, philosophique sans subtilité, chrétienne sans profondeur n'est pas très loin de la morale courante des petits bourgeois probes. Elle est empruntée à la classe la plus ordonnée, la plus intègre, la plus active, mais aussi la moins audacieuse du pays. Elle est surtout traditionnelle, voire même un peu réactionnaire.

Les gens avec qui M. Brieux semble avoir vécu appartiennent en général à ce milieu, mi-artisans, mi-parvenus. On sent qu'il les connaît bien. Il n'hésite pas quand il s'agit d'eux. Il ne se guide pas sur la logique pour les faire vivre. Il ne craint pas, tant il est sûr de la justesse des traits qu'il leur prête, de leur en prêter de contradictoires : la vie réelle se reconnaît à ces contradictions. Le père Taulard, Rousset le cabaretier, Mme Legrand, Ségard, Guernoche le rebouteur, Féchard « le repenti » sont des types excellents, qui existent, qu'il a suffi de transporter tels quels sur la scène. — Les autres personnages de son théâtre, l'ingénieur Landrécy, le docteur Bertry, le poète Alexandre Veule, d'une intellectualité et d'une race plus relevée, ont été construits de toutes pièces; ils se meuvent avec raideur; ils sont sans souplesse, sans finesse, un peu ridicules sans que l'auteur ait voulu bien nettement qu'ils le soient. Ce sont des bonshommes auxquels il n'a guère donné une vie indépendante de lui : on soupçonne qu'il tient la ficelle.

Morale et milieu familiers, il paraît bien que l'âme de l'écrivain les dépasse. Le souci de n'être pas seulement un peintre, mais un éducateur, atteste sa générosité. Et même dans les productions de cet art objectif, cette générosité personnelle n'est pas sans apparaître, à des moments, dans un éclair. Elle ne se confesse pas, étant modeste et réservée; elle se trahit, on devine son intervention à ce que la pièce, jusque-là marchant à pas comptés, prend tout à coup une allure inattendue. Une inspiration nouvelle qui ne vient plus de l'esprit mais du cœur, anime l'œuvre soudain. Et l'émotion qu'elle produit en nous est si sincère, si forte, si impérieuse qu'on ne songe plus que rien ne la préparait, que les personnages grandissent démesurément, que le sujet dévie. — Rémoussin, lassé brusquement de ses concessions à la morale politique, s'enfuit, écrit sa lettre de démission, avoue sa faute, et revient la tête haute. « Je parie qu'il a fait une grosse bêtise, dit Morin son complice. — J'ai fait mon devoir. » Lucienne, écœurée des propositions de Maucourt, n'a d'autre idée que

d'appeler son mari qu'elle commençait à tromper : « Jean ! Jean ! » — Il n'y a rien d'ibsénien dans leur magnifique revirement. L'auteur s'est simplement mis à la place des personnages qu'il aimait : il a vécu pour eux la minute généreuse. Dans leur âme, dans la sienne et dans la nôtre, se lève en même temps la bonté, la bonté commune à tous les cœurs d'homme, inattendue, inexplicable, victorieuse.

Et, à l'heure où j'achève cette étude, la vision de M. Brieux, dans son cabinet de la rue Victor-Massé, se fait pour moi plus nette et plus significative, de M. Brieux aux cheveux roux un peu longs, aux yeux bleus, aux traits peu dessinés écrivant sous le regard du Pensiero de Michel-Ange, statue en plâtre achetée chez quelque mouleur de la « Butte ».

Philippe Malpy.

LA PSYCHOLOGIE

DU NÉGOCIANT FRANÇAIS

Il n'est pas besoin d'être patriote à l'excès pour reconnaître que, par sa situation géographique, l'étendue de ses côtes, l'importance de son domaine d'outre-mer, la France devrait être la première puissance commerciale de l'Europe.

Elle ne vient cependant qu'au troisième rang !

M. Charles-Roux, rapporteur du budget du commerce, pour 1897, s'en attriste.

« Il faudrait, écrit-il, avoir le courage de lever le bandeau dont nous nous couvrons systématiquement les yeux. Notre pays semble désigné par la nature comme le magasin universel, le terrain d'échanges et de transit du genre humain. Profitons-nous de cette situation privilégiée ? Hélas ! non. Pendant que nos concurrents développent leurs échanges, élargissent leurs anciens débouchés, nos ports languissent, notre mouvement extérieur reste stationnaire, — et rester stationnaire quand nos rivaux marchent à pas de géants constitue une véritable décadence. »

« Mon opinion est que nous sommes plongés dans un doux sommeil, s'écrie à son tour M. Bonvalot. Engourdies par le bien-être qu'elles doivent au travail et à l'économie de leurs ascendants, les classes aisées de notre peuple ne font rien. Nos jeunes gens sont somnolents... Est-ce que l'homme d'action serait un monopole anglais ? Est-ce que, par hasard, on ne tiendrait pas cet article-là chez nous ? »

Et M. de Kérohant d'ajouter :

« Nous vivons sur notre fonds, sans chercher de nouveaux horizons. La France est maintenant comme l'ours qui se nourrit en léchant la graisse de ses pattes... C'est là un état de torpeur qui nous mènera à l'anéantissement dans la stérilité. »

A son tour M. Chailley-Bert vient déplorer « le fâcheux *statu quo* commercial, le terrible encombrement qui laisse tant d'intelligences inoccupées » ;

Cependant que M. Paul Leroy-Beaulieu redit les victoires de l'industrie allemande et que M. Yves Guyot, de plus en plus affirmatif, déclare « moribond notre commerce extérieur (1) ».

L'Angleterre avec son prodigieux mouvement commercial de près de six milliards tient l'Australie, l'Inde, le Canada et le Transvaal ; elle pousse ses troupes vers le Soudan égyptien, vers le Tchad — de tous les points marchant à la conquête de l'Afrique.

L'Allemagne, grâce à la masse énorme de sa population habitant l'étranger, et principalement les États-Unis, augmente sans cesse le nombre de ses clients. Sa production industrielle est d'ordre supérieur. Pour la métallurgie, dans les industries chimiques elle est la première.

Par ses entreprises nationales nous la verrons bientôt doubler son transit. Le canal de la mer du Nord à la Baltique est livré à la batellerie ; celui de Lubeck est sur le point d'être achevé, — de même la voie du Rhin au Weser et celle située entre l'Elbe et le Danube, pour drainer les marchandises de l'Orient.

En présence de ces efforts, quels efforts sont les nôtres ? Le canal de Marseille au Rhône attend depuis dix années le vote de la Chambre ; l'amélioration du port du Havre et de la Basse-Seine, néant ; néant le

(1) Les exportations de marchandises propres de l'Allemagne oscillent autour de 4 milliards 100 millions de francs en 1895, celles de la France ne montent qu'à 3 milliards 400 millions soit un écart de 700 millions de francs.

Le mouvement du port de Hambourg s'est élevé, depuis dix ans, de 3704312 tonnes à 6256000 tonnes. Anvers, dans la même période, passe de 3422000 tonnes à 5340000 tonnes ; Rotterdam, de 2120000 à 3038000, et enfin Brême de 1289399 à 2184274 tonnes.

Alors que la France construit 35825 tonneaux, les chantiers de la mer du Nord et de la Baltique construisent 101 [illegible] tonneaux ; les chantiers anglais, 1136000 tonneaux.

Sur une quantité de 16 millions de tonneaux représentant le mouvement maritime, nous n'avons, sous pavillon national, transporté que 4082000 tonnes.

Résumé : Tandis que nous gagnons 142 300 tonneaux, l'Angleterre en gagne 3301800 ; l'Allemagne, 678 [illegible], la Norvège 304600. En d'autres termes, notre marine à vapeur augmente de 19,71 p. 100 ; la marine à vapeur de l'Angleterre augmente de 202 p. 100 ; celle de l'Allemagne de 108 p. 100, et celle de la Norvège de [illegible] p. 100.

Dunkerque, le Havre, Bordeaux, Marseille sont de meilleurs ports que Hambourg, Brême, Rotterdam, Anvers [illegible] faire rien ou presque rien pour les mettre en état de répondre aux exigences de la grande navigation moderne.

Droits trop élevés ; peu ou pas de facilités, douane tracassière à l'excès, l'admission temporaire limitée à un petit nombre d'articles ; des règlements féroces ne permettant, dans les entrepôts, aucune manutention de marchandises, etc., etc.

canal de la Manche à la Méditerranée ; néant Paris port de mer et néant la Loire navigable.

D'où vient cette immobilité? Et qui, décidément, devra-t-on rendre responsable?

Le gouvernement, le protectionnisme, l'administration paperassière, et puis encore la jeunesse que l'on élève mal.

Il y a autre chose.

Il s'agirait, enfin, de s'entendre sur le rôle du gouvernement. S'il doit tout faire, alors nous ne sommes plus rien, suivant l'énergique expression de Spencer « plus rien que des marionnettes entre ses mains ».

Que s'il doit se contenter, au contraire — ce dont nous restons convaincu — de protéger la propriété, de veiller à la stricte exécution des articles du code, pourquoi vient-il se mêler de nos affaires propres?

On se plaint de ce que les grandes entreprises restent abandonnées, les colonies négligées, manquant à la fois de capitaux et de bras... On a raison de se plaindre, — nous venons de le montrer avec chiffres à l'appui.

Mais en est-il encore qui pensent sérieusement que ce soit au gouvernement seul à porter remède à cette triste situation?

Comment en ce cas devrait-il s'y prendre? Aura-t-il des ouvriers d'État qui défricheront les terres, traceront des routes sous sa tutelle? Fera-t-il construire des bateaux dans lesquels il empilera de force à destination de la Cochinchine ou de la Guinée des capitalistes et des paysans?

C'est par l'initiative de chacun que nous arriverons à réveiller les énergies de notre race, à développer en elle l'esprit d'entreprise et le goût de l'action.

Ayez un marché grand ouvert qui pour les produits communs se prête à la plus large division du travail — et vous serez riches.

Cela est élémentaire... Or comment expliquer qu'une chose si élémentaire ne soit pas comprise en France alors qu'elle l'est parfaitement en Allemagne et en Angleterre? Comment expliquer qu'un pays comme le nôtre, on ne saurait trop le redire, merveilleusement situé, fertile, riche, reste stationnaire — près de décroître?

C'est à nos négociants que nous devrons demander la réponse.

Le négociant français doit être tenu pour seul responsable — ou à peu près — de l'état d'infériorité dans lequel se trouve aujourd'hui notre mouvement d'échanges.

Si donc nous voulons nous rendre compte exactement de cet état d'infériorité, il nous faudra examiner avec soin le négociant français, savoir ce qu'il fait, ce qu'il veut faire, ce qu'il a fait.

Qu'est-ce que le négociant français?

Toujours — presque toujours — un fort brave homme, consciencieux, scrupuleux, mettant son honneur à payer régulièrement ses traites aux échéances, produisant peu, mais bien, mais bon, mais de qualité supérieure.

Or produire peu, mais bien, mais bon — et par conséquent à un prix élevé — c'est prouver son ignorance des lois économiques actuelles.

Il faut produire beaucoup — et à bas prix. Et cela est encore élémentaire.

Quelqu'un s'adressant dernièrement à un industriel du Nord lui demandait s'il n'avait point tel outil à bon marché pour exécuter telle opération.

L'industriel répondit dédaigneux : « Je ne tiens pas cela, c'est de l'article anglais. »

Sur la côte occidentale d'Afrique, les cotonnades trouvent une vente assurée. Tous les indigènes usent de la guinée, mauvaise étoffe bleue, déteignant très vite. On pensa que Rouen pourrait approvisionner le marché. Mais Rouen répondit qu'il ne fabriquait pas de « pacotille ». Et la guinée arriva — et arrive encore par milliers de ballots, de Gand et de Manchester.

Autre exemple. La plus grande maison d'articles, dits de Paris, refuse de livrer au Soudan des couteaux, des pipes, des bracelets et des miroirs sous ce prétexte que le débouché est trop éloigné.

Nous voyons donc dès l'abord que le trait de caractère saillant du négociant français est une timidité, une extrême timidité dans le choix des entreprises.

Qui dit entreprises sous-entend : risques à courir. Or le négociant français ne veut agir qu'à coup sûr — et c'est cette même prudence qui lui conseillera d'acheter, quand il se sera retiré des affaires, de bonnes valeurs d'État ou de bons immeubles sur bons terrains bien garantis. On le verra rarement encourager de ses avances une tentative nouvelle.

Un grand nombre d'applications industrielles, que nous croyons d'origine anglaise ou américaine, sont entièrement françaises, mais elles ont été achetées à leur inventeur alors que celui-ci était à bout de ressources, et désespéré de n'avoir pu trouver, dans son pays, l'appui sur lequel il était en droit de compter.

Le négociant français a toujours peur. Il n'a pas voulu sur son grand-livre établir le budget de l'imprévu. Il faut qu'aux fins d'années tous les comptes se *balancent*.

Une « affaire » présentée par des hommes offrant une « surface », une affaire avec de longs rapports, abondamment répandus, des chiffres alignés par des ingénieurs diplômés (car nul plus que le négociant n'a le respect du parchemin), des dessins schématiques, coupes, profils en couleur, une affaire de tout repos, lui fait ouvrir sa caisse, y puiser presque sans contrôle.

Mais l'affaire, deux mois plus tard, est reconnue mauvaise. Ces hommes « offrant une surface » font partie de cet ordre de chevalerie qui n'appartient qu'à l'industrie, les chiffres sont faux, faux les dessins schématiques, les coupes et les profils en couleur. Le bailleur de fonds perd 100 000 francs. Qu'importe, l'affaire était de tout repos!

Demain on lui en proposera une nouvelle — de tout repos — et il reversera 100 000 francs!

Il n'aurait pas donné cent francs à un jeune inventeur.

Vivant dans un pays de centralisation à outrance, de bureaucratie maîtresse qui classe, étiquette, enrégimente, encaserne chaque individu, le négociant a vu se perdre peu à peu ses qualités d'initiative, gloire autrefois du commerce français.

Mais pour le bien comprendre, ce négociant, il faut l'étudier chez lui, à son bureau, à son comptoir, à sa banque, en plein travail.

On frappe à sa porte. Paraît un jeune homme. Mauvaise note. Le négociant n'aime guère les jeunes hommes, « ils n'ont pas de plomb dans la tête ».

Le nouveau venu s'avance :

— Monsieur, je viens vous prier d'examiner une affaire qui pourrait, je crois, donner de fort beaux résultats. Dans le récent voyage que j'ai accompli en Afrique, j'ai pu remarquer que...

— Ah! vous avez voyagé, Monsieur. Vous avez beaucoup voyagé. Ah! ah!

Et ces ah! ah! répétés sont encore de mauvais augure. Ils signifient : « Ce jeune homme ne doit être ni sérieux, ni persévérant. Au lieu de s'assurer une situation sur place, il a préféré courir les mers. Qui sait d'où il vient? ce qu'il a fait? »

— J'ai l'honneur, Monsieur, de demander votre concours pour une entreprise du plus grand avenir.

— Du plus grand avenir! Bien gros mot. Les affaires vont si mal aujourd'hui, reprend le négociant.

— Celle-là est sûre.

— Sûre! on le dit toujours; et puis quand les déboires arrivent...

— Il ne peut y avoir de déboires. Les frais d'installation sont peu élevés et la main-d'œuvre...

— De quel pays s'agit-il?

— Du Congo.

— Du Congo! C'est bien loin!

— Il ne s'agirait pas de sommes importantes...

— Sommes importantes! Sommes importantes! Qu'il s'agisse de 500 francs ou de cinquante mille, là n'est pas la question. La vérité est que je n'ai pas de capitaux disponibles, pas plus pour une autre affaire que pour la vôtre. Aussi bien, c'est un principe, ici, de ne s'occuper que de ce qui intéresse directement notre clientèle de province. J'ai suffisamment de besogne. Et que serait-ce si je devais collaborer à toutes les entreprises qu'on vient me proposer! J'entends bien, la vôtre est sûre. Vous dites qu'elle est neuve. Comment se fait-il alors que personne jusqu'ici n'y ait songé?

« Croyez-vous qu'un Anglais?... Ah! ah! les Anglais sont plus forts que nous! Vous ne sauriez évaluer de combien ils nous dépassent.

« Notre commerce périclite, Monsieur, nous manquons d'initiative. Sur tous les marchés du globe nous sommes en baisse. Je le lisais encore tout à l'heure (montrant son journal) : il y a là des chiffres alarmants. Nous mourons d'inaction. Et pourquoi mourons-nous d'inaction? Pourquoi? Parce que nous ne voyageons pas assez. Voilà la vérité.

« Il faudrait réveiller ce grand pays qui s'endort, il faudrait lui insuffler un sang nouveau! Que diable, le vieil héroïsme de notre race n'est pas éteint! Mais nos gouvernements ne font rien. — Si, ils font des discours, ils parlent, ils font des phrases, — et nos Chambres de commerce se changent en officines pour l'obtention du ruban rouge.

« Le mal est grand. Ah! si mes collègues voulaient m'écouter! — peines perdues, ils n'écoutent pas, ils marchent toujours dans la même ornière, creusent toujours le même sillon — et la fortune de la France sombre.

« Mais il ne s'agit pas de ça. Il s'agit de votre affaire, elle peut être d'un grand exemple. Savez-vous qu'ils ne sont pas nombreux les jeunes gens qui s'expatrient, au risque de compromettre leur santé. Je vous félicite de votre énergie, elle est si rare, aujourd'hui, l'énergie! Si j'avais le bonheur d'avoir un fils, je le voudrais comme vous... Et moi-même avec vingt ans de moins... vous verriez! vous verriez!...

— S'il était dans vos intentions, Monsieur, de vous intéresser à mon projet, je pourrais vous communiquer mes études, mes chiffres, reprend timidement le solliciteur.

— Je veux bien. Êtes-vous ingénieur? — Non. — Ça ne fait rien, je n'ai pas le respect du diplôme. Exposez-moi vos idées très clairement, sans phrases — vous le voyez, je n'aime pas les phrases. Et nous verrons. Au revoir.

Le jeune homme travaille toute la nuit; ses notes sont en ordre, il en forme un dossier qu'il va déposer, sans perdre de temps, au domicile de son futur commanditaire.

Huit jours après, il reçoit une lettre ainsi conçue :

« Monsieur,

« Je ne puis vous donner aucun avis sur le plan d'entreprise que vous m'avez soumis. Ces choses ne sont point de ma compétence. Je ne saurais y coopérer

ni financièrement, ni matériellement. Il m'a été très agréable d'en causer avec vous, mais là se borne mon action. Je ne puis vous promettre aucun concours.

C'est peu, je le sais. Mais vous laisser dans le doute serait vous exposer à de nouvelles démarches. Je tiens à vous les éviter.

« Vous recevrez sous pli séparé les papiers que vous avez bien voulu déposer chez moi.

« Je serai charmé d'apprendre que vous avez réussi et d'enregistrer vos succès.

« Veuillez agréer, etc., etc. »

Repoussé de ce côté, le jeune homme ne perd pas courage. Il sollicite une entrevue du président de la chambre de commerce.

Et le président de la chambre de commerce lui répond que, d'après leurs statuts, lui et ses collègues ne peuvent s'occuper d'affaires commerciales.

Le jeune homme se retire abasourdi. Il ne parvient pas à comprendre qu'on fasse défense à des commerçants de commercer.

Il n'est pas au bout de ses étonnements.

On a pu observer dans cette petite conversation rapportée plus haut que le négociant a menti presque constamment.

Il a dit qu'on lui proposait tous les jours des affaires nouvelles.

Il a dit qu'il n'avait pas de capitaux disponibles. Il a menti. Hier il achetait de la rente et des consolidés anglais.

Il a menti par orgueil, pour bien montrer à son interlocuteur qu'il était un personnage très haut coté sur la place.

Et il a menti encore quand il a déclaré que les jeunes gens qui s'expatriaient donnaient un grand exemple... que s'il lui était accordé de retrouver ses vingt ans, il passerait les mers...

Et il a menti aussi, quand il a fait la promesse d'étudier le dossier que son visiteur lui apporterait. Il n'en a pas lu la première page.

Il a menti, — mais il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il a menti dans une bonne intention.

Il a menti par politesse, par charité, — pour ne point désespérer ce malheureux garçon.

« Je le désespérerai par correspondance, a-t-il réfléchi. Ça m'est égal, je ne serai pas là pour être témoin de sa déconvenue. »

Le négociant français, excellent homme, a toujours peur de vous causer la moindre peine. C'est pour lui une véritable corvée que de devoir vous dire des choses décourageantes.

Il ajourne le moment de prendre une décision. « Revenez, repassez... Nous en recauserons. » Enfin un jour arrive où il faut bien s'exécuter. Et c'est alors qu'il écrit sa lettre.

Mensonge encore, mensonge toujours du bon négociant quand il a affirmé, tout à l'heure, qu'il n'aimait pas les phrases, — les phrases, il n'aime que ça ! Il en a le culte, le respect absolu.

Pour rien ou presque rien, il organise des banquets, des conférences, des punchs d'honneur. Des députés, des ministres président. Et les phrases coulent...

On se plaint de l'insuffisance des débouchés. « La France marche à la ruine, Messieurs. *Sursum corda !* » Le ministre promet un remède prochain, — et la fête finit par une distribution de médailles et de croix.

Cependant les chambres de commerce s'agitent. A leur tour elles veulent donner des preuves de vitalité. Après trois ans d'efforts quelques hommes dévoués, parmi leurs membres, ont enfin réussi à recueillir une cinquantaine de mille francs pour l'organisation de voyages d'études.

Il s'agit d'envoyer aux États-Unis, par exemple, un spécialiste pour examiner les procédés de fabrication de tel ou tel produit.

Le spécialiste part. Il arrive à New-York : au débarcadère quinze gentlemen l'attendent. Ces gentlemen sont des industriels de Brooklyn, gens fort aimables, qui le conduisent partout en pompe, lui font tout visiter, — trop visiter, car il se trouve, à la fin, que le pauvre diable pour avoir vu trop de choses n'a rien vu du tout.

Ses hôtes, avertis de sa venue par la chambre de commerce elle-même et par les journaux, ont eu soin de ne lui montrer que ce qu'ils voulaient bien lui montrer — et encore, si rapidement, qu'il lui aurait fallu pour s'y reconnaître les mille yeux d'Argus.

Et l'on s'étonnera ensuite que nous n'ayons, sur le mouvement de production de nos rivaux, que des notes insignifiantes, des documents erronés.

Dernièrement un groupe d'importateurs se dirigeait vers la Chine. Mission fort intéressante, riche en résultats. Mais combien plus grande eût été l'importance de ces résultats si les organisateurs de la caravane n'avaient eu la fâcheuse idée de communiquer au monde entier — et surtout aux Anglais et aux Allemands — la nouvelle de leur départ.

On pourrait croire d'après ces exemples que le négociant français est, sous des apparences graves, un imprudent, un écervelé, sans principes d'action, sans méthode de travail.

Il n'en est rien. Le négociant français est au contraire plein de bon sens. Il ne s'emballe qu'à bon

escient. Et quand il disait tout à l'heure à notre jeune homme, retour du Congo : « Êtes-vous ingénieur ? » il se révélait tout entier.

Aussi bien, remarquez que, en faisant cette question, il avait raison, après tout. Il exigeait des garanties. Un ingénieur, pour des travaux industriels, vaut mieux qu'un clerc de notaire. Mais alors il serait indispensable que les ingénieurs sortant de *Polytechnique* ou de *Centrale* allassent au Congo. Ils n'y vont point, il faut bien, dans ce cas, que les profanes prennent leur place.

Or si ces profanes, à leur rentrée en France, sont accueillis, par les hommes d'affaires, avec un : « Vous n'êtes pas ingénieur, je ne veux pas vous entendre », ces hommes d'affaires sont à peu près aussi logiques que l'individu malade qui refusait de se laisser poser des sinapismes, sous le prétexte que celui qui le soignait n'était pas médecin. L'histoire raconte qu'il en mourut. Il avait été trop prudent. On peut donc mourir de trop de prudence.

Le négociant français est en train d'en faire la triste constatation.

Il a trop de prudence. Il n'avance le pied droit que lorsqu'il est sûr d'avoir préparé une place au pied gauche. Ce mode de locomotion est un peu lent.

Les Anglais vont plus vite.

Mais alors, dira-t-on, si le négociant français n'est pas un imprudent, comment arrive-t-il qu'il commette si souvent des imprudences ?

Ah ! voilà, c'est qu'il est un peu bavard. Il aime raconter ce qu'il fait, ce qu'il va faire. S'il se déplace il veut qu'on le sache. Il aime la réclame, moins celle répandue autour de ses produits — ce qui serait un bien — que celle répandue autour de sa personne.

Il est un peu vaniteux, notre négociant — et aussi un peu ignorant. Malgré ses lectures qui sont nombreuses, il croit volontiers encore que la France est le nombril du monde ; que les marques de France sont les premières entre les premières ; qu'il n'est guère besoin de connaître les langues étrangères, la langue française étant universellement répandue. Il croit que son pays n'a pas besoin de se préoccuper outre mesure des « grosses fabrications ». Les industries chimiques, la métallurgie sont peu de chose. La France « tient le sceptre du goût ». Elle est la reine de l'art. Quels que soient les efforts tentés par nos voisins, nous garderons toujours la tête du marché, avec nos étoffes du *Louvre*, nos chapeaux du *Printemps* et nos drames de *M. Sardou*.

Et cette ignorance générale est parfois très drôle. En géographie surtout, elle éclate souveraine. Un membre influent d'une chambre de commerce, directeur d'une grande compagnie de transports, demandait un jour ce que c'était que le Contesté brésilien ? Un autre conseillait à un chef de comptoir à Libreville de rentrer en France par Obock. Un troisième s'étonnait d'apprendre qu'on mettait moins d'un mois pour aller à Dakar. Cependant qu'un quatrième tâchait à résoudre cette question : « Pourquoi essayer de nouer des relations avec ce pays de sauvages qu'est l'Abyssinie ? »

Il est encore bien d'autres traits caractéristiques du négociant. Personne n'ignore par exemple qu'il se plaint toujours. Les affaires vont mal, très mal ! Jamais elles ne furent si bas. Pour peu il fermerait ses magasins.

On devine que son fils devant ces jérémiades prend nécessairement, dès l'âge de raison, le commerce paternel en horreur. Il entre à Saint-Cyr ou fait son droit. Et le bon marchand se lamente : « Cet enfant lâche la proie pour l'ombre. Il compromet son avenir. » C'est vrai. Mais à qui la faute ?

Dirai-je aussi en concluant un autre travers des négociants français : ils ne se soutiennent point entre eux.

Il n'est pas au monde de colonies plus troublées, plus travaillées par des influences contraires, que les colonies françaises. Le consul, représentant du gouvernement, est presque toujours l'ennemi. Et la guerre est sans trêve. Les deux camps se traitant tour à tour d'imbéciles et d'incapables.

Et il se trouve, chose curieuse, que le plus souvent ils n'ont pas tort.

Le consul est, à peu d'exceptions près, d'une insuffisance technique et professionnelle stupéfiante. Quant au commerçant nous savons déjà qu'il produit à un trop haut prix, qu'il ne produit jamais ce qu'on lui demande ; qu'il n'a pas d'initiative ; qu'il ne sait pas les langues étrangères, qu'il ne se déplace pas, qu'il n'a pas d'agents.

Nous savons tout cela. Nous savons qu'il y a en ce moment un état singulier d'aveulissement général. Nous savons que chaque jour voit se perdre le goût de l'action. Que si ces symptômes persistent, s'accentuent, c'est la décadence prochaine. Qu'enfin personne ne fait rien — pratiquement — pour trouver un remède !

Le remède est simple pourtant. Il est devant nous, autour de nous, en Allemagne, en Angleterre, en Amérique.

L'Allemagne, masse continentale, au sol âpre, dur, coupé de landes et de marécages, ayant bien juste un peu de jour sur la mer du Nord et la Baltique, réussit à développer son commerce — et cela d'une façon prodigieuse. La première, peut-être, de toutes les puissances elle a su résoudre le problème de la

science appliquée à l'industrie. Ses laboratoires sont hors de pair et son chiffre d'affaires en constructions mécaniques n'est dépassé que par Glasgow et Birmingham.

Ajoutons que si l'Allemand a cette grande qualité comme industriel de faire sans cesse appel « à la science et à la nouveauté, il a comme commerçant d'autres qualités non moins précieuses : il sait se montrer à la fois insinuant, même humble, minutieux, souple, se pliant à tous les usages, à tous les goûts, y compris les mauvais, à tous les préjugés des nations diverses avec lesquelles il trafique. Il ne prétend pas régenter les besoins les habitudes de ses clients (1). »

Voulons-nous rattraper le temps perdu, conquérir sur les marchés une place qui était la nôtre ? imitons, en ce point du moins, l'Angleterre et l'Allemagne. Élargissons nos débouchés, divisons notre travail, affranchissons nos colonies, faisons appel à la science, soyons les serviteurs des goûts de nos clients, produisons beaucoup, de qualité inférieure s'il le faut, mais à bon marché. Le pouvoir de consommer est illimité, quoi qu'on en dise.

Je voudrais voir des habits ne coûtant que cinq francs, la production centuplerait et moins de gens iraient déguenillés.

Et puis il faudrait s'ingénier, se déplacer, essayer, tâtonner, hasarder ses capitaux, tenter ceci, tenter cela. Ma première affaire ne réussit pas ? je ne me retire pas de la lutte, vaincu, timide comme l'escargot dans sa coquille… A la seconde !

La seconde échoue… A la troisième ! Et la troisième me mène à la fortune.

C'est la méthode anglo-saxonne et c'est la seule bonne aujourd'hui.

Mais pour cela, il ne suffit point de dire dans une réunion syndicale, ou dans un banquet : « Je ferai cette besogne. » Il faut la faire.

Nous devrons dépenser beaucoup d'énergie morale et intellectuelle : une modification profonde dans nos habitudes d'individus et de familles s'impose.

Le négociant français est-il capable de pareil effort ?

Nous l'avons montré, tout à l'heure, timide, hésitant, défiant, bavard, plaignard, routinier, sans méthode assurée de travail, désarmé devant toutes entreprises de développement extérieur. Mais à côté de ses défauts qui n'a vu ses qualités ?

Laborieux, ordonné, économe, énergique, enthousiaste quelquefois et disposé aux grandes choses, — enfin, par-dessus tout, patriote.

Avec un pareil homme, la tâche d'initiation est relativement facile. Parler moins pour agir davantage. Que quelques-uns donnent l'exemple. Il finira par comprendre, il finira par agir.

Un peu plus de liberté, beaucoup plus d'initiative et tout péril est écarté.

Mais il importe d'aller vite.

GASTON DONNET.

(1) Paul Leroy-Beaulieu.

MARIVAUX

D'APRÈS UN LIVRE RÉCENT (1)

Ce ne sera point la faute de M. Gaston Deschamps, si la figure de Marivaux ne nous apparaît pas comme une des plus attachantes du XVIIIe siècle. Il en parle avec un sentiment délicat et sûr qui n'a rien d'une sympathie de commande. L'image qu'il nous trace de l'homme, discrète et un peu pâle, comme il convenait, nous montre bien l'originalité très particulière de cette physionomie qui volontiers s'effaçait et se repliait, pour ainsi dire, sur elle-même en une sorte de renoncement attentif. Peu de vies, à regarder du dehors, furent plus insignifiantes. Naître à Paris, émigrer en province le temps d'y devenir une espèce de semi-grand homme et de s'en dégoûter ; de retour dans la « capitale », y jouer de son esprit comme d'un instrument finement accordé à tous les tons du jour, jusqu'à ce que des revers de fortune vous forcent d'en user comme d'un gagne-pain ; terminer un long célibat par un court mariage et n'épouser une femme que pour l'ensevelir presque aussitôt ; rencontrer sur le tard une vieille fille nullement acariâtre avec qui vieillir de conserve, en une calme et mélancolique tendresse d'arrière-saison ; entrer, pour finir, à l'Académie, et y bercer obstinément d'indulgents confrères du fredon sénile d'une veine qui ne se résigne point à tarir, voilà, je pense, une existence assez unie, qui ne compte guère d'aventures et où les événements mêmes font défaut.

Le seul épisode un peu romanesque de la vie de Marivaux fut sa mort. Au temps de sa jeunesse, nous dit M. Gaston Deschamps, se trouvant dans un café, à Lyon, ses yeux s'arrêtèrent sur un étrange petit vieillard, assis à l'une des tables, et en reçurent une fascination subite, au point de ne s'en pouvoir plus déprendre. Il voulut l'aborder, lier conversation ; mais le mystérieux personnage mettait autant de persistance à se dérober que Marivaux à le poursuivre ; et, lorsque enfin il consentit à se laisser joindre, ce fut pour tenir à celui qui le pressait si

(1) Les grands écrivains français. *Marivaux*, par Gaston Deschamps : Hachette, 1897.

fort cet énigmatique langage : « Je vous connais, monsieur de Marivaux ; et tout votre manège, depuis hier, pour tâcher à votre tour de me connaître ne m'est point échappé. Mais c'est à quoi, du moins quant à présent, vous chercheriez en vain de parvenir... Je puis pourtant vous dire que vous m'intéressez et qu'il dépendra de vous d'en avoir de vraies preuves.... Quelque chose qui puisse m'arriver, soyez sûr que vous ne mourrez pas sans m'avoir revu. » Il s'éclipsa là-dessus et, naturellement, ne reparut jamais. Marivaux, qui avait pris sa promesse au sérieux, lui dut de trépasser le plus paisiblement du monde, avec la rassurante certitude que, puisqu'il n'avait pas revu le « fantasque bonhomme », ce n'était point la mort qui venait.

Une pareille anecdote ne semble guère du XVIII[e] siècle, si dégagé de toute superstition, encore qu'il ait eu Mesmer et Cagliostro. Mais n'est-ce pas aussi un des charmes de Marivaux lui-même de n'appartenir presque pas à son temps ? Il fut parmi les gens de son époque quelque chose d'assez unique, sinon de tout à fait paradoxal. M. Gaston Deschamps nous le représente « un peu isolé ». On le comprenait à peine ; les coryphées de la littérature, tout en le jalousant, affectaient de le traiter avec mépris ; ils le jugeaient comme un attardé, un abstracteur de quintessences, un métaphysicien suranné, occupé à de vaines fariboles.

Et il n'eut, en effet, ni leurs passions, ni leurs haines. On ne le vit point dans les chantiers bruyants de la lourde bâtisse encyclopédique. Il y eût été fort mal à son aise, n'étant pas né philosophe, et se contenta d'édifier, à l'écart de la foule, sans se laisser distraire par les clameurs des coteries, une élégante chapelle d'art, aux pierres finement ajourées. La postérité lui a donné raison. Méconnu de son temps, il a obtenu justice du nôtre. Les critiques les plus avisés de ce siècle se sont appliqués à lui rendre son vrai lustre. Il le méritait, par tout ce qu'il y eut de rare et d'exquis aussi bien dans sa personne que dans son œuvre. M. Gaston Deschamps commente ainsi le portrait que nous a laissé Van Loo : « La bouche, à la fois pincée et souriante, est celle d'un causeur bienveillant et averti. Les yeux sont grands, affectueux, un peu voilés de mélancolie. L'ensemble, depuis les cadenettes poudrées jusqu'au jabot de mousseline et aux manchettes de dentelle, atteste un goût très vif de propreté physique et morale, l'habitude de la *tenue*, des instincts de noblesse et de distinction. »

Ce ne fut pas seulement un homme d'esprit, mais encore un honnête homme et, ce qui dit peut-être plus, « un bon homme ». Tout en se piquant volontiers de misanthropie, il avait l'humeur la plus sociable. M[me] de Lambert et M[me] de Tencin, chez lesquelles il fréquentait, trouvèrent en lui un admirateur discret, dont l'indulgence et la fidélité surent demeurer intactes même envers leur mémoire. D'une sûreté à toute épreuve avec ses amis, il poussa souvent l'affection, lui si perspicace, jusqu'à s'aveugler sur leur mérite, jusqu'à leur croire ou du moins leur prêter le génie qu'ils n'avaient pas. L'âge n'éteignit point en lui cette flamme subtile de sentiment, cette délicate faculté d'aimer. Sa liaison avec M[lle] de Saint-Jean, qui fut, semble-t-il, le seul et tardif roman de sa vie, est proprement du Marivaux en action. Rien de plus joli, rien de plus frais en sa grâce vieillotte, que cette aventure presque *in extremis* qui éclaira d'une suprême lueur de tendresse amoureuse le front, incliné vers la tombe, du peintre de l'amour naissant. On ne pouvait souhaiter à Marivaux une meilleure fin, ni qui fût plus conforme à l'idée que, d'après son œuvre, nous avons accoutumé de nous faire de lui. Joignez que, dans un siècle qui pécha surtout par la sécheresse de son cœur, il eut une âme « tiède », capable de larmes, d'intérêt douloureux pour les souffrances humaines, accessible aux mouvements d'une généreuse pitié. M. Gaston Deschamps, après M. Larroumet, en a rassemblé d'éloquents exemples. De même, en un temps qui, sous couleur de tolérance, posait en dogme l'irréligion, Marivaux se montra plus véritablement philosophe que tous ceux qui en usurpaient le titre. D'Alembert le loue de n'avoir jamais affiché la dévotion : il est probable que ses croyances se tempéraient d'un doux scepticisme. Mais les esprits forts n'étaient pas non plus pour lui plaire ; leurs éclats de voix, leurs façons triomphantes le choquaient. L'énigme de l'univers ne lui paraissait sans doute pas d'une solution si simple ni si facile. Aux déclamations des athées il se contentait de hocher la tête, avec un sourire ; et, retranché dans son optimisme naturel, il persistait à pencher vers la foi, comme vers une source enchantée de joies intérieures et de consolations. « Le respect des choses saintes lui semblait indispensable au bonheur de l'humanité. »

Ce sont là, si je ne me trompe, des traits sous lesquels l'auteur de *Marianne* et des *Fausses Confidences* gagne à être connu. L'on ne s'en explique que mieux son œuvre, et il y a quelque plaisir à constater que les qualités qu'il sut y répandre, il les porta réellement en lui. De la grâce et de la raison, un mélange heureux d'observation et de fantaisie, une sentimentalité qui jamais ne s'égare, une candeur sincère, mais qui ne veut pourtant pas être dupe « un goût très vif de la propreté morale », quelque chose de frêle, d'aigu, de léger et, au demeurant, de sain, c'est de quoi fut faite la personnalité de Marivaux, et ce fut aussi l'essence charmante dont il pétrit l'âme de

ses héroïnes. On sait qu'il fit de la femme son étude à peu près unique. Elle remplit ses romans, son théâtre ; il a été comme hanté d'elle ; il n'a vécu, en quelque sorte, que pour la regarder vivre, un peu à distance peut-être, comme quelqu'un qui, par elle, a discrètement souffert, mais en spectateur attentif néanmoins, d'autant plus intéressé qu'il est moins en cause, et d'assez près pour tout voir, de son œil habile à tout démêler, même les rouages les plus imperceptibles et les ressorts les plus secrets. De génie féminin, comme Racine, il eut, comme lui, l'intuition profonde, la clairvoyance réfléchie de ce que le cœur de la femme dissimule jalousement à ceux qui font métier d'y lire sans en avoir reçu le don, la *grâce*, si l'on peut dire, au sens chrétien du mot, le privilège rare, mystérieux et sacré. Il sait la faiblesse de cet organisme fragile, mais il en sait aussi la force et combien il s'y cache, sous des apparences frivoles, de puissante vertu d'aimer. Une psychologie quelque peu singulière et qui se plaît, j'imagine, aux exceptions nous a, depuis Marivaux, gâté la femme. Celles qu'il nous a peintes, jeunes filles ou mères mûrissantes, sont autre chose que des « enfants malades » et, quoique d'humeur moins perverse, pourraient bien être davantage selon la vérité. La plupart, en tout cas, sont exquises. M. Gaston Deschamps les fait défiler à tour de rôle, et c'est une théorie charmante, une délicieuse procession de Françaises en qui se reconnaissent toute la vivacité, toute l'élégance et, comme on dit parfois, toute l'allure de la race. Voici Lucile, « à l'air noble et fin » ; voici Angélique, pleine d'enjouement et « divinement sage », voici Hortense, une provinciale, mais à qui l'on n'en impose pas plus qu'à ses sœurs de Paris ; et puis, c'est Hermiane, c'est Araminte, c'est Silvia, d'autres encore qui, sous des noms de légende ou de rêve, sont bien des êtres de chair et d'os, savent clairement ce qu'elles veulent et où elles vont.

Ce qu'elles veulent, c'est aimer, à la condition d'aimer qui les aime. La naissance de la passion, ses craintes, ses espérances, ses scrupules, son travail subtil dans une âme qui s'ignore, voilà ce que Marivaux s'est ingénié à surprendre, puis à décrire, en des notations d'une infinie délicatesse. Il se penche sur la femme, à l'heure indécise et troublante où son cœur va s'ouvrir sous la première haleine d'amour qui la frôle. Et il la surveille, cette lente et mystérieuse éclosion, jusqu'à l'épanouissement complet. Il ne peint pas seulement, ainsi qu'on l'a dit les « aubes » hésitantes, les commencements incertains de l'amour. Le vrai, c'est qu'il le suit en toutes ses préparations, en toutes ses démarches, jusqu'à ce qu'il se soit installé dans la place et qu'il y règne en maître incontesté. Là, par exemple, il fait halte ; le surplus ne le regarde point. Il a dit l'amour qui germe, il a dit l'amour qui triomphe, et pour lui c'est assez. Tout ce qui est au delà n'est plus de son domaine. Pourquoi, d'ailleurs, s'y intéresserait-il ? Malheureux, l'amour tourne au drame, et au drame, Marivaux n'y est point propre ; satisfait, il en est de lui comme des peuples heureux : il n'a plus d'histoire...

Reste la question du *marivaudage*. M. Gaston Deschamps le définit en un chapitre qui est peut-être un des plus séduisants de son livre. Il a bien vu que, si le mot est relativement récent, la chose, en revanche, est fort ancienne. On a marivaudé, en France, plusieurs siècles avant Marivaux. Que faisait-on d'autre, au moyen âge, autour des Tables rondes du Nord, dans les cours d'amour du Midi ? J'ouvre, au hasard, le *loi de Graelent*. « Tenir les promesses d'amour n'est point une frivolité. Il doit être vertueux, celui qui s'entremet d'aimer... C'est la paresse, la nonchalance, la fausseté qui détruisent l'amour... Il y faut douceur et franchise : nul commerce ne demande une plus entière loyauté. » N'est-ce point la morale même des comédies de Marivaux ? Et n'y sentez-vous pas le même accent, le même timbre d'âme ? M. Gaston Deschamps l'a marqué, en quelques touches fines et légères, d'une singulière justesse de ton. « Sans en avoir l'air, écrit-il, cet homme discret se sépare de ses contemporains, pour capter, en des coins inexplorés, un filet d'idéalisme, venu de ce large flot qui a jailli des profondeurs mêmes de notre conscience nationale et qui, dérivé de ces sources inépuisables que recélait l'âme des vieux Celtes, s'est répandu à travers le monde par la propagande efficace de nos plus grands écrivains. Il a cueilli des fleurs d'automne sur les rejets de nos vieilles épopées. » C'est un éloge auquel Marivaux ne se fût probablement pas attendu de son vivant, mais, dans le paradis des fins lettrés, ses mânes, je pense, s'en sont réjouis.

A. Le Braz.

NIETTE (1)

Nouvelle.

III

Ainsi qu'elle l'avait promis, Niette n'avait pas laissé passer la journée sans avouer à sa mère l'imprudence dont elle s'était rendue coupable. L'ancienne cantinière avait d'abord accueilli cette confidence par un accès de colère au cours duquel elle avait retrouvé dans sa mémoire, en guise d'élo-

1 Voir la *Revue* du 28 août.

quence maternelle, un certain nombre d'expressions soldatesques dont la violence courba la tête de la pauvre Niette comme sous un vent de tempête. Mais la pâleur de l'enfant, ses mains jointes, ses larmes firent succéder l'attendrissement à la colère. Mme Laurent laissa couler ses pleurs qui roulèrent sur ses moustaches, et de là sur la chevelure blonde appuyée à son épaule. Un minutieux et délicat interrogatoire lui donna la conviction que si Niette avait été imprudente, l'officier n'avait que de légers torts à se reprocher.

Elle s'empressa de calmer et de rassurer son mari qui ne demandait qu'à pardonner. Une préoccupation leur restait à tous deux. Ils ne pouvaient se dissimuler que le cœur de leur enfant n'était plus entièrement à eux. Ce qui s'était passé pouvait servir de leçon à la pauvre Niette, la mettre en garde contre une nouvelle imprudence ; mais qui pourrait la guérir de son malencontreux amour pour le lieutenant? Ils savaient bien qu'en pareille matière les remontrances, les raisonnements, les prières ne servent de rien. Étaient-ils donc condamnés à la voir malheureuse sans pouvoir la consoler ?

Leurs craintes n'étaient que trop bien fondées.

Le lieutenant Lebreuil ne reparaissait plus : lorsqu'il passait en vue des fenêtres, il tournait la tête d'un autre côté. Niette s'efforçait en vain de cacher son chagrin. Les parents en voyaient, chaque jour, les traces plus profondes sur son visage pâli, dans ses yeux qui ne riaient plus.

Ces symptômes n'échappaient pas au colonel de la Tremblaye : il cherchait à égayer sa petite amie dont les sourires contraints le désolaient.

— Satané animal ! murmurait-il. Ne pouvait-il laisser cette enfant tranquille. Heureusement qu'il va s'en aller au diable ! Pourvu que ce ne soit pas trop tard, et qu'il ne laisse pas dans ce jeune cœur une blessure incurable !

Niette ne doutait pas qu'elle ne fût aimée autant qu'elle aimait. Elle souffrait non seulement de ne plus revoir son ami, mais aussi de ce qu'il devait souffrir en s'interdisant forcément toute visite. Elle se l'imaginait triste comme elle, poursuivi par la pensée de leur malheur commun, ne pouvant se résigner à leur séparation.

Un matin, pendant que Niette servait le lieutenant de Sonville, un autre officier, le sous-lieutenant Bougeâtre, entra dans le bureau de tabac.

— Vous savez la nouvelle ? dit le sous-lieutenant. Lebreuil nous quitte.

— Comment cela ?

— Il passe aux spahis du Soudan.

— Allons donc ! qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Rien de fâcheux, paraît-il.

— Il doit pourtant y avoir une histoire là-dessous. Si Lebreuil partait de son plein gré, pourquoi nous l'aurait-il caché ? Est-ce lui qui vous a appris sa permutation ?

— Non ; mais, tout à l'heure, au quartier, le colonel l'a annoncée, devant nous, au commandant Soudière. Il a ajouté que c'était Lebreuil qui demandait instamment à partir pour l'Afrique, dans l'espoir d'y attraper la troisième ficelle plus rapidement qu'en France. Le colonel exprimait ses regrets de voir le régiment privé d'un bon officier.

De Sonville et Bougeâtre sortirent en continuant leur conversation.

— Qu'as-tu donc, Niette? demanda Mme Laurent qui entrait à ce moment. Te voilà toute pâle, et tremblante comme une feuille.

Et craignant que « l'ennemi » n'eût fait une nouvelle apparition, elle ajouta :

— Qui est-ce qui sort d'ici ?

— M. de Sonville et M. Bougeâtre.

— Qu'ont-ils dit, qu'ont-ils fait pour te mettre dans un pareil état ?

— Je suis un peu souffrante, mais ces messieurs n'y sont pour rien. Je vais me reposer dans ma chambre, et ce petit malaise aura bientôt disparu.

Sitôt qu'elle fut seule, Niette donna libre cours à ses larmes et à ses sanglots. Ce n'était pas sur elle-même qu'elle pleurait, mais sur le malheur de son ami. Elle ne doutait pas que son père n'eût porté plainte auprès du colonel de la Tremblaye ; et c'était un ordre cruel qui exilait l'officier.

L'imagination de Niette s'exaltant avec son chagrin, lui faisait voir l'officier se préparant à tout quitter comme le condamné qui s'apprête pour le supplice, s'arrachant à tout ce qui lui était cher, sa patrie, son amour, ses amis, ses soldats, cherchant, à l'instant des derniers adieux, celle qu'il n'oublierait qu'au moment de mourir si loin d'elle.

Elle voulait agir, tenter, elle ne savait quoi d'impossible, d'insensé, se jeter éperdument au-devant du malheur menaçant, le conjurer par quelque effort désespéré.

Elle épiait les moindres paroles prononcées autour d'elle, pour y surprendre quelques renseignements relatifs au départ du lieutenant Lebreuil, voulant connaître le jour, l'heure qui consommerait leur séparation, compter les minutes qui emporteraient son ami loin d'elle.

Des lambeaux de conversations tenues devant elles par des soldats et par des officiers lui apprirent enfin ce qu'elle désirait savoir. Le lieutenant avait une permission d'un mois avant de rejoindre son nouveau corps : il comptait passer ce mois à Paris où il compléterait son équipement de campagne, et dirait adieu aux douceurs de la vie européenne. Il devai

partir pour Paris, le surlendemain, par le train qui passait en gare à dix heures du soir.

L'abattement de Niette fit place à une agitation tout aussi douloureuse. La gorge oppressée, les lèvres tremblantes prêtes à crier sa souffrance, elle semblait se heurter aux murs du vieux logis, comme un oiseau effarouché aux barreaux de sa cage.

— Pour sûr, l'enfant sait de quoi il retourne, disait le père Laurent. C'est ce soir qu'on emballe le lieutenant : et depuis hier, Niette ne tient plus en place. Elle a une pauvre figure qui me fait autant de peur que de chagrin.

— On aura trop causé devant elle, répliquait Mme Laurent. D'ailleurs, il vaut mieux qu'elle soit au courant : une fois l'autre parti, elle comprendra que tout doit être fini. Ce sera un vilain quart d'heure à passer, et nous nous mangerons les sangs de la voir souffrir : il n'y a que le temps qui peut la guérir. Et quand le lieutenant reviendra...

— S'il ne revenait pas, ça n'en serait que mieux. C'est un bon officier, je ne dis pas non. Mais, tout de même, je donnerais un fameux pourboire au mal blanchi de là-bas qui lui réglerait son compte pour l'éternité.

IV

Le lieutenant Lebreuil était installé dans son wagon. Ses amis l'avaient escorté jusqu'à la gare. On avait sincèrement souhaité bonne fortune à l'excellent camarade qui s'en allait bravement au-devant des pires dangers du métier, prêt à payer, au prix de son sang et de durs services, le galon qu'il n'avait pas la patience d'attendre dans la cour du quartier ni sur le champ de manœuvres.

C'était pourtant à contre-cœur que le lieutenant Lebreuil échangait sa vie de garnison contre une existence plus active.

Mais puisque, privé désormais du bienveillant appui du colonel de la Tremblaye, il était mis en demeure de quitter le 22e chasseurs, son départ pour l'Afrique lui permettait de faire accepter comme la décision hardie d'un esprit aventureux, les conséquences de sa sotte mésaventure.

Quant à la fillette dont la faiblesse l'avait ainsi jeté hors de la route qu'il s'était tracée, non seulement il ne lui en gardait pas une injuste rancune, mais il emportait d'elle un souvenir très doux, et cette amourette brisée n'était pas le moindre de ses regrets.

Déjà les portières se fermaient le long du train, lorsqu'une voyageuse entra précipitamment dans le wagon où Lebreuil était seul, et alla s'asseoir à l'autre extrémité du compartiment. C'était une femme toute jeune, à en juger par la vivacité et la souplesse de ses mouvements : son corps un peu grêle était enveloppé dans un long manteau; un voile épais cachait son visage.

Lebreuil se redressa, tout ému par cette subite apparition. N'était-ce pas Niette qui était auprès de lui? Ce ne fut qu'une très courte hésitation. L'officier haussa les épaules et sourit de son émotion. A cette heure, la petite Niette était dans son lit : peut-être, avant de s'endormir, songeait-elle encore au joli roman qu'ils avaient ébauché, et confiait-elle à son oreiller les gros chagrins d'un premier amour.

La voyageuse si soigneusement voilée était probablement quelque petite bougeoise du voisinage qui regagnait la station prochaine; elle n'avait avec elle ni valise, ni sac, ni rien de ce menu attirail que les femmes emportent en voyage. Pelotonnée dans son coin, elle paraissait décidée à garder strictement l'incognito. Quand l'officier fut convaincu que sa compagne de route était inabordable, il s'installa de façon à passer le plus confortablement possible les deux heures qui le séparaient de Paris : et bientôt il s'endormit.

C'était pourtant Niette qui se cachait sous ce manteau et ce voile. Jusqu'à la dernière minute, la jeune fille avait résisté à la tentation qui l'obsédait : mais, le soir venu, quand elle avait vu l'heure du départ près de sonner, elle n'avait plus été maîtresse d'elle-même : elle s'était enfuie, la tête perdue, ne sachant point jusqu'où elle irait, ni même si elle pourrait voir son ami : elle avait couru vers la gare : dans la cour elle s'était heurtée aux officiers qui venaient de dire adieu à leur camarade.

Elle passait et repassait, effarée, devant les portes des salles d'attente; lorsqu'un employé lui avait demandé ce qu'elle voulait, elle n'avait pu répondre qu'un seul mot : « Paris. » L'employé la conduisit jusqu'au guichet : elle prit un billet, se laissa guider jusque sur le quai, et apercevant le lieutenant, elle s'élança dans le compartiment au moment où retentissait le signal du départ.

Elle était tombée sur la banquette, anéantie, se demandant si tout ceci n'était pas un cauchemar qui allait s'évanouir. Et le train courait déjà, avec sa trépidation précipitée et ses bruits d'ouragan, l'entraînant vers l'inconnu, vers l'irrémédiable. N'ayant presque plus conscience de sa volonté, il lui semblait qu'on l'emmenait malgré elle; elle se retenait pour ne point crier : « Grâce! Arrêtez! Je ne veux pas! Je ne veux pas! » Qu'était-elle donc venue faire là! Celui qu'elle cherchait était auprès d'elle, et il lui faisait peur : s'il avait paru la reconnaître, elle se serait jetée par la portière.

Quand le désordre de ses pensées se fut un peu calmé, elle résolut de descendre à la première station et de retourner le plus promptement possible sous le

toit qu'elle avait déserté dans un moment d'égarement.

Dès que le ralentissement du train annonça un premier arrêt, Niette se prépara à descendre. On approchait de la station, une maisonnette isolée, loin de la bourgade qu'elle desservait. Elle eut peur à la pensée de rester seule avec les deux ou trois employés de cette petite gare.

N'allait-on pas la surveiller, l'interroger, l'arrêter? Sa fuite était peut-être déjà signalée. En proie à de cruelles hésitations, tantôt elle se penchait vers la portière pour l'ouvrir, tantôt elle reculait comme pour se dérober à toutes recherches. Au moment où le train repartait, elle fit une dernière tentative pour descendre : quand elle vit qu'il était trop tard, elle laissa échapper une exclamation de désespoir.

L'officier s'était réveillé pendant l'arrêt du train : l'agitation, les hésitations de la voyageuse ne lui avaient pas échappé : il n'avait osé intervenir. Mais, au cri de douleur qu'elle poussa, il se rapprocha d'elle.

— Êtes-vous souffrante, Madame? demanda-t-il. Puis-je vous être utile?

Elle ne répondit pas; il insista :

— Ne craignez rien. Je suis un galant homme à qui une honnête femme peut demander aide et assistance.

— Sauvez-moi! sauvez-moi! s'écria Niette, en tendant vers l'officier ses mains suppliantes.

En reconnaissant cette voix, Lebreuil éprouva la plus émouvante des surprises.

— Niette! dit-il. Est-ce vraiment vous que j'entends? Vous me demandez de vous sauver? Quel danger courez-vous donc? Devant quel malheur fuyez-vous? Où allez-vous?

— J'ai été folle, et je suis perdue! répondit Niette au milieu de ses sanglots.

L'officier s'était assis en face de la jeune fille : il tenait les mains tremblantes qui s'étaient tendues vers lui.

— Niette, demanda-t-il doucement, suis-je pour quelque chose dans cette terreur et dans ce chagrin? Dois-je croire que vous n'êtes ici, que parce que j'y suis moi-même?

— J'ai su que vous partiez... dit Niette d'une voix entrecoupée par les sanglots. J'ai su que vous alliez loin, très loin... que vous auriez à affronter de grands dangers... et cela à cause de moi...

— Et c'est pour cela que je vous retrouve ici; c'est bien moi que vous suiviez?

— J'ai pensé que vous étiez malheureux de partir ainsi... que cela vous consolerait peut-être un peu, et vous donnerait du courage, de revoir encore une fois toutes les personnes qui vous... qui s'intéressent à vous... Alors je n'ai plus su ce que je faisais. C'est à peine si je me rappelle comment je suis venue...

Lebreuil couvrait de baisers les mains que Niette lui abandonnait.

— Chère enfant, disait-il, je n'espérais pas être si tendrement aimé. Oui, c'est bien un peu comme un exilé que je pars; il m'en coûte de me séparer si brusquement de mes amis, de mon pays où il ne me sera peut-être pas donné de revenir. Je m'en allais, le cœur gros de ne vous avoir point encore revue. Mais cette tristesse s'est envolée. Vous voici près de moi : il me semble que nous en sommes encore à ces bienheureuses soirées que vous me permettiez de passer à vos côtés et dont, malheureusement, nous n'avons pas su défendre le secret...

Tous deux commençaient à oublier les circonstances qui les réunissaient, la rapidité avec laquelle approchait le terme de leur voyage, la situation pleine d'embarras et de dangers en face de laquelle ils se trouveraient lorsqu'ils arriveraient à Paris.

Mais, peu à peu, leurs sentiments secrets cessaient d'être d'accord. Ingénument confiante, et forte de la pureté de son affection, Niette se donnait, sans crainte et sans remords, à la joie d'être auprès de son ami, et de retrouver en lui toutes les délicates générosités de sa tendresse. Cette délicatesse, cette générosité n'étaient déjà plus que des scrupules à moitié vaincus, qui allaient cesser de protéger le chaste amour de Niette. Les innocents abandons de la jeune fille jetaient dans les sens de l'officier un trouble dangereux : chaque minute le rendait moins maître de lui-même, plus incapable de calculer les conséquences d'un instant d'oubli.

Ce fut Niette qui, inconsciemment, le rappela à la raison.

— Sommes-nous encore loin de Paris? demanda-t-elle.

Paris! Ce seul mot suffit à refréner les désirs de Lebreuil, à lui rendre le sentiment de sa responsabilité. Quelques instants encore, et ce tête-à-tête, aussi imprévoyant qu'imprévu, se continuerait sur le quai de la gare d'arrivée. Que ferait-il de Niette, alors? Elle serait aussi affolée en arrivant à Paris, qu'elle l'était au moment de son départ; il serait obligé de penser et d'agir pour elle, d'être son guide et son protecteur. Cette perspective n'était pas sans l'inquiéter sérieusement. Il avait recouvré assez complètement son sang-froid pour apercevoir les périls de la mission qui allait lui incomber et dont il ne pouvait s'affranchir sans lâcheté. Décidément son amourette lui portait malheur. Niette était une charmante petite créature qu'il eût été délicieux d'aimer : mais, pour l'instant, il eût préféré ne pas l'avoir sur les bras.

— Nous arriverons bientôt, Niette. Qu'allez-vous devenir?

Comme tirée d'un rêve par cette question, Niette frissonna.

— Je ne sais pas, répondit-elle.

— Il faut pourtant prendre un parti. Vous ne pouvez rester seule à Paris, reprit Lebreuil avec un geste d'impatience.

Niette fixa ses yeux effrayés sur le visage assombri du lieutenant : et, dans les traces de ses larmes séchées, des larmes brûlantes coulèrent.

— Ne m'abandonnez pas, je vous en conjure, dit-elle.

L'irritation de Lebreuil ne tint pas devant cette détresse suppliante.

— Non, je ne vous abandonnerai pas, pauvre mignonne. Mais vous comprenez bien que je ne puis vous garder auprès de moi. Je vous aime assez pour ne pas vouloir vous condamner aux conséquences d'une pareille folie. Je vais vous chercher un abri convenable pour le reste de la nuit. Demain matin, le plus tôt possible, vous retournerez chez vous.

— Je n'oserai jamais.

— C'est pourtant le seul parti que vous puissiez prendre. Vous direz à vos parents toute la vérité. Et vos explications devront les convaincre qu'ils n'ont pas de nouveaux torts à me reprocher.

Niette courbait la tête, résignée à suivre les conseils dont le ton impérieux de Lebreuil faisait presque des ordres.

En descendant du wagon, elle suivit l'officier avec une docilité épeurée.

Lebreuil, lui donnant le bras, la conduisit jusqu'à un hôtel voisin de la gare, où il demanda deux chambres pour sa sœur et pour lui.

Quand il se retrouva seul, l'officier songea avec effroi à l'imprudence qu'il avait été sur le point de commettre. Mais, Dieu merci, dans quelques heures l'innocente Niette serait en route vers le nid abandonné, et ce serait fini à jamais d'une aventure dont il était pressé de sortir sans encombre.

En attendant, son rôle de protecteur si opportunément substitué à celui de séducteur ne laissait pas d'être original.. Comme les camarades du régiment « se paieraient sa tête » s'ils apprenaient jamais les détails de cette singulière entrée en campagne.

V

Les émotions par lesquelles Lebreuil venait de passer l'agitaient encore trop fortement pour qu'il pût s'endormir. Il attendit avec impatience la fin de cette nuit. Dès que la lumière du jour éclaira sa chambre, il se leva et sortit, comptant sur la fraicheur et le mouvement d'une promenade matinale pour lui rendre toute la présence d'esprit dont il avait encore besoin.

— Ma sœur est-elle réveillée? demanda-t-il en rentrant.

— Oui, Monsieur, répondit une femme de chambre avec un sourire plein de moquerie impertinente. Mademoiselle votre sœur est réveillée : elle est même partie... avec tous ses bagages!

Avant que Lebreuil stupéfait eût eu le temps de demander de plus amples explications, le patron de l'hôtel intervint.

— Oui, Monsieur, dit-il en prenant un air de majesté outragée, la personne que vous avez fait passer cette nuit pour votre sœur, vient de quitter l'hôtel : elle a été emmenée par son père, ou du moins par un vieux monsieur qui a dit être son père : c'est un ancien soldat qui a une jambe de bois, ce qui ne l'a pas empêché de courir comme un fou dans les escaliers et les corridors, en faisant un tel tapage qu'il a mis tout le monde sens dessus dessous. C'est la première fois qu'un pareil scandale se produit chez moi, Monsieur. Je regrette que vous ayez choisi ma maison, une honnête maison, Monsieur, pour y amener les jeunes filles que vous débauchez. Je vous serai infiniment obligé de ne pas rester plus longtemps chez moi, car vous comprenez que...

— C'est bien, interrompit l'officier. Faites-moi grâce de vos observations.

Quelques heures plus tard, alors que Lebreuil se disposait à quitter l'hôtel, un domestique frappa à la porte de sa chambre, et lui remit une lettre que venait d'apporter un gardien de la paix.

La lettre émanait du parquet du tribunal de la Seine : on priait Lebreuil d'y passer sans retard, pour affaire urgente le concernant.

Le papier trembla dans les mains de l'officier qui laissa échapper un juron.

— Le diable emporte cet imbécile de père Laurent, se disait-il. Il n'a rien eu de plus pressé que d'ébruiter cette sotte histoire. Me voilà obligé, maintenant, d'aller narrer à un monsieur quelconque mon aventure de Joseph. On me renverra avec tous les honneurs dus à ma vertu! La sauvegarde des rosières, ce bon Lebreuil! Ce qu'on en rirait au 22e!

Et, moins inquiet que contrarié de la tournure que prenait l'équipée de la petite Niette, l'officier se rendit au Palais de justice.

Les parents de Niette s'étaient aperçus du départ de leur fille quelques minutes après qu'elle se fût enfuie. Devinant immédiatement le chemin qu'elle avait pris, le père Laurent avait couru jusqu'à la gare : le train venait de partir. Il s'était alors mis à la recherche du colonel de la Tremblaye qu'il avait rejoint au cercle militaire.

— Mon colonel, lui avait-il dit, le lieutenant

Lebreuil est un gredin : il a enlevé notre Niette.

— Vous êtes fou, mon brave père Laurent.

— Je suis sûr de ce que je vous dis, mon colonel. Je partirai pour Paris, par le train qui passe demain matin. Le lieutenant a dû laisser ici l'adresse de l'hôtel où il descendra ; dites-moi où je la trouverai.

— Venez avec moi.

Ils étaient allés au quartier; le colonel avait fait demander, à la salle des rapports, l'adresse que Lebreuil y avait donnée avant de partir.

— Si Lebreuil a réellement enlevé votre fille, avait-il dit au père Laurent, il faut lui faire sentir l'éperon et la cravache. Écoutez-moi bien. Dès que vous aurez arraché Niette de ses mains, allez déposer une plainte au parquet de la Seine.

— Mais, mon colonel, c'est publier le déshonneur de notre pauvre enfant!

— Faites ce que je vous dis. Ce sera la meilleure manière de démontrer à Lebreuil que lorsque le vin est tiré il faut le boire.

Le père Laurent avait suivi les instructions du colonel de la Tremblaye. Malgré les supplications de Niette, il l'avait conduite au Palais de justice. Un substitut avait recueilli leurs déclarations et fait mander l'officier. Il avait recommandé au père Laurent de se tenir à sa disposition, ainsi que sa fille, dans un hôtel voisin.

Lorsque Lebreuil se présenta et eut décliné son nom, le magistrat donna l'ordre d'aller chercher M. et Mlle Laurent.

En calculant les désagréments de la situation qui lui était faite, l'officier n'avait pas pensé à cette confrontation avec la fille éplorée et le père irrité!

Sans lui laisser le temps de se remettre, le magistrat commença à l'interroger.

— Monsieur, dit-il, vous avez quitté votre garnison hier soir par le train de dix heures qui arrive à Paris vers minuit. Vous veniez passer à Paris le mois de congé qui vous a été accordé avant votre départ pour le Soudan.

— C'est parfaitement exact.

— Vous n'êtes pas parti seul : vous emmeniez avec vous une jeune fille appartenant à une honorable famille de la ville où vous teniez garnison. Arrivé à Paris, vous avez conduit cette jeune fille dans un hôtel voisin de la gare où vous avez passé la nuit. Reconnaissez-vous ces faits?

— Je vous demande la permission de les rectifier.

Lebreuil raconta très exactement ce qui s'était passé.

— Cette version est conforme au récit de Mlle Laurent, dit le magistrat. Et bien qu'elle soit quelque peu invraisemblable, peut-être pourrait-on l'accepter, s'il n'y avait un autre fait rendant plus vraisemblable l'accusation portée contre vous par le père de la jeune fille. Quelques semaines avant votre départ, M. Laurent vous a surpris, la nuit, dans la chambre de sa fille : et ce n'était pas la première fois que vous aviez avec elle des rendez-vous nocturnes.

— J'avoue avoir agi, en cette circonstance, avec une légèreté que je regrette : j'ai commis là une imprudence...

— Une imprudence grave, Monsieur; car elle constitue aujourd'hui une charge contre vous. Vous prenez sur une jeune fille, dont la conduite a été jusqu'alors à l'abri de tout reproche, assez d'empire pour qu'elle consente à vous recevoir, la nuit, dans sa chambre. Son père vous surprend, dépose une plainte entre les mains de votre colonel, et, à la suite de cette plainte, votre permutation est jugée nécessaire. Cela aurait dû vous rendre plus circonspect. Or, quelques semaines plus tard, Mlle Laurent quitte la ville, par le même train que vous, dans le même compartiment, et passe la nuit dans le même hôtel où vous reconnaissez l'avoir conduite. Il y a entre ces deux faits un rapprochement qui s'impose, et vous comprenez combien graves contre vous sont les présomptions à en tirer.

— Mais ces présomptions sont détruites par les déclarations de Mlle Laurent.

Le magistrat sourit, secoua la tête, et haussa légèrement les épaules.

— Il est permis, dit-il, de mettre en doute la sincérité de ses déclarations. Le sentiment sous l'influence duquel elle n'a pas craint de se compromettre si complètement, la pousse naturellement à écarter tout ce qui pourrait établir ou aggraver votre responsabilité.

— Mais vous oubliez mes propres déclarations!

— Oh! vous, Monsieur, vous avez à vous défendre.

— Et vous en concluez que cela me donne le droit de mentir?

— Ceci est affaire entre vous, votre conscience et vos juges.

— Mes juges! s'écria Lebreuil. Suis-je donc déjà un accusé?... Voyons, Monsieur, cela n'est pas sérieux.

— Je vois avec regret que vous ne comprenez pas toute la gravité de votre situation. Le fait qui vous est reproché constitue le crime de détournement de mineure...

— Mais je vous jure que je n'ai pas détourné Mlle Laurent... Que faut-il donc pour vous convaincre?

— Ce n'est pas moi qui dois vous juger : ce n'est donc pas moi qu'il faut convaincre, mais le juge d'instruction auquel l'affaire sera renvoyée, la chambre des mises en accusation, les jurés...

— Les jurés!... Comment! je passerais en Cour d'assises pour cette stupide aventure. Je ne suis pas

un malfaiteur! Je n'ai pas déshonoré mon uniforme! C'est un affreux rêve que je fais, éveillé.

La situation devenait tellement différente de celle que Lebreuil avait prévue, le coup qui le frappait était si rude, que le malheureux officier sentait sa tête s'égarer.

— Vous ne rêvez pas, Monsieur, reprit le magistrat. C'est bien en face de la réalité que vous vous trouvez. Si cette réalité vous effraye, il vous reste un moyen de vous y soustraire. Aucune poursuite ne sera exercée contre vous si M. Laurent retire sa plainte : il la retirera si vous consentez à épouser sa fille.

— Ah! encore!... fit Lebreuil.

— Il est vrai que votre colonel vous a déjà donné ce conseil. Mais c'était dans une circonstance où vous couriez moins de risques qu'aujourd'hui, en ne le suivant pas.

— Je préfère courir ces risques. Il n'est pas possible qu'un jury me condamne.

— Et quand même vous seriez acquitté, ce qui est possible, croyez-vous que votre conduite ne sera pas sévèrement jugée, que l'opinion publique ne se révoltera pas devant votre refus de réparer vos torts envers une jeune fille qui n'a été coupable que par vous et pour vous? Vous aurez perdu l'estime des honnêtes gens. Ce sera votre carrière militaire brisée, votre vie entière bouleversée.

— Mais ce serait inique! s'écria Lebreuil.

— Croyez-moi, vous ne serez pas de force à lutter victorieusement contre cette réprobation. Un mariage arrangerait tout.

Lebreuil resta silencieux pendant quelques instants.

— Donnez-moi quelques jours pour réfléchir, demanda-t-il enfin.

— Je préférerais que vous prissiez une décision immédiatement, répondit le magistrat. Et cela dans votre intérêt, car je crains que les quelques jours de réflexion que vous me demandez ne soient très pénibles pour vous.

— Pourquoi?

— Parce que je me verrais obligé de prendre une précaution que je voudrais vous épargner... J'aurais le regret de m'assurer de votre personne...

—Vous me feriez arrêter! dit Lebreuil atterré. Mais je serais perdu!

— N'hésitez donc pas à faire ce qui peut vous sauver.

Le magistrat fit sonner un timbre : une porte du cabinet s'ouvrit : le père Laurent et Niette entrèrent.

Les poings crispés, les lèvres serrées, le père Laurent maîtrisait sa colère ; mais il lançait à l'officier des regards chargés de haine. La pauvre Niette n'osait relever la tête.

— Voyons, monsieur Lebreuil, demanda le magistrat, dois-je dire à M. Laurent qu'il peut retirer sa plainte?

— Je suis pris! dit Lebreuil entre ses dents.

Alors Niette, éclatant en sanglots, vint se jeter aux genoux de l'officier.

— Pardon! pardon! disait-elle. Je voudrais mourir pour vous sauver!

Lebreuil la releva immédiatement, la pressa dans ses bras, et lui mit un long baiser sur le front.

— Monsieur Laurent, dit le substitut, vous retirez votre plainte, n'est-ce pas?

— J'ai votre parole, mon lieutenant? demanda le vieux soldat.

— Sur mon honneur, Niette sera ma femme, répondit Lebreuil.

. . . .

Les formalités nécessaires avaient été remplies à la hâte. Lebreuil n'avait plus que peu de jours à rester en France, lorsque son mariage avec Niette fut célébré dans une petite chapelle de l'église paroissiale, de très grand matin, presque en cachette. L'assistance était peu nombreuse. Du côté de Niette, son père et sa mère, soucieux, tristes, comme s'ils avaient eu le pressentiment que le mariage de leur fille, en sauvant sa réputation, n'assurait pas son bonheur. Du côté de Lebreuil, quelques officiers du 22[e] chasseurs, à leur tête le colonel de la Tremblaye. Les camarades de Lebreuil n'étaient pas encore revenus de l'étonnement causé par la nouvelle de ce mariage ; le colonel fronçait les sourcils et mordillait ses moustaches : ses yeux se mouillaient lorsqu'il contemplait sa petite Niette courbée sur son prie-Dieu, dans une attitude humble et suppliante, semblant porter sa robe blanche comme un cilice.

Lebreuil, raide, impassible, ne laissait rien deviner de ses sentiments : il n'avait pas un mot, pas un geste, pas un regard qui décelât une pensée d'amour, de haine ou de pitié pour la tendre et craintive créature qui, agenouillée à ses côtés, n'osait lever les yeux vers lui.

Depuis le jour où il avait promis au père Laurent d'épouser sa fille, Lebreuil n'avait revu Niette qu'à de longs intervalles, et dans de courtes entrevues. Les préparatifs de son départ le retenaient la plupart du temps à Paris. Il était, d'ailleurs, peu tenté de multiplier ses visites. Une irritation croissante avait bientôt succédé à l'émotion très sincère et très douce dont il n'avait pas été le maître, lorsque, tenant Niette dans ses bras, il avait pris l'engagement de l'épouser. Délivré de l'odieux cauchemar de la Cour d'assises, il avait oublié les dangers auxquels il venait d'échapper, pour ne plus penser qu'au prix mis à sa délivrance. Il avait la conviction d'être tombé dans un piège tendu par les parents de

Niette. Chaque jour grandissait sa rancune contre l'ancien trompette et l'ancienne cantinière : en leur présence, il ressentait plus vivement l'humiliation d'avoir été joué par ces deux vieux « roublards » dont il allait être le gendre, outre que leur vulgarité froissait son amour-propre, ses instincts d'homme élevé pour vivre dans un autre monde. Pour ce qui concernait Niette, plus le jour approchait où il devait lui être enchaîné, plus il était porté à voir en elle la complice intéressée, sinon l'instigatrice de la machination tramée contre lui; en tout cas, elle s'y était prêtée avec une soumission qui en avait assuré le succès : il lui devait d'avoir été pris dans ce traquenard. C'était une rouée ou une sotte.

Niette devinait les pensées de son fiancé : elle lui eût rendu sa parole, si elle n'avait craint pour lui la colère de son père, et si un secret espoir d'être aimée, un jour, comme elle aimait, n'était resté vivace au fond de son cœur. Tremblante et muette devant l'officier, n'osant même pas laisser voir la douleur qu'elle ressentait de leur séparation prochaine, rendue maladroite par ses craintes, elle paraissait prendre à tâche de justifier l'opinion que Lebreuil s'était faite, ou de son hypocrisie ou de sa faiblesse niaise...

Quelques instants après être revenue de l'église, Niette, retirée dans sa chambre, pleurait sur sa robe blanche qui n'était pour elle qu'un symbole de malheur, lorsqu'on frappa à sa porte.

Lebreuil entra.

— Madame, dit-il, je viens prendre congé de vous. Vous avez obtenu de moi ce que vous et vos parents désiriez : ma présence ici n'est plus nécessaire. Puisse le droit de porter mon nom suffire à votre bonheur. C'est tout ce qu'il y aura de commun entre nous. Je désire ignorer toujours ce que vous ferez de ce nom. Il est bien entendu qu'à partir d'aujourd'hui nous sommes absolument étrangers l'un à l'autre, il est donc inutile que vous m'écriviez : non seulement je ne répondrais pas à vos lettres, mais je m'abstiendrais de les lire. Adieu.

GEORGES MOUSSOIR.

A suivre.

LE CONGRÈS DE ZURICH

POUR LA PROTECTION OUVRIÈRE

Zurich, 28 août 1897.

Le Congrès pour la protection ouvrière s'est ouvert le 23 août dans la grande salle de la Tonhalle, — magnifique salle de concert appartenant à la ville de Zurich. Dès l'entrée on s'aperçoit que l'élément catholique sera largement représenté, on rencontre des quantités de prêtres vêtus de la soutane ou de la petite lévite allemande, coiffés de chapeaux de paille blanche ou de demi-forme. — Au milieu des groupes, on remarque l'organisateur du congrès, allant, venant, empressé et digne, M. Greulich, secrétaire général du Parti ouvrier helvétique. Sa large figure encadrée de longs cheveux gris et d'une barbe inculte s'éclaire parfois d'un gros rire, on le sent heureux de voir une aussi nombreuse assistance à cette réunion qu'il a lui-même préparée, on le voit aussi préoccupé de conserver un grand air de dignité au milieu des réclamations qui l'assaillent. Plus loin, voici les deux députés marxistes du Reichstag, le vieux Liebknecht encore vert malgré le poids des ans, et Bebel sanglé dans son éternelle veste de chasse. Vollmar dépasse la foule grouillante de sa haute stature, il a l'apparence d'un officier français.

La députation belge est particulièrement nombreuse. MM. Vandervelde, Destrée, de Brouckère, Fl. Wauters, Zéo; M. Anseele en voyage de noce fait défaut, après avoir laissé espérer sa présence.

Par contre, la France socialiste n'est pas représentée; MM. Guesde, Lafargue et Chauvin avaient seuls promis leur concours. Lorsqu'ils ont vu qu'ils seraient seuls de tous les socialistes français, ils se sont abstenus. M. Édouard Vaillant a envoyé son adhésion, par amitié pour M. Greulich, et pour ses amis d'Autriche et d'Allemagne, mais il n'a pas voulu se trouver en compagnie d'abbés et de religieux d'habit ou d'idée. M. Allemane n'a même pas envoyé son adhésion. La Bourse du Travail, qui devait être représentée par dix délégués, a répondu qu'elle n'espérait plus rien de la légalité et que la présence des députés du Reichstag lui rappelait trop vivement les aventures du congrès de Londres.

L'Autriche socialiste s'est fait représenter par le docteur Viktor Adler, le docteur Karpelès, M. Pernerstorfer et M. Emil Reich.

De la Suisse nous voyons tous les représentants des revendications socialistes : MM. Paul Brandt de Saint-Gall, Karl Bürkli, Aloïs Fauquez de l'Union ouvrière de Lausanne, le docteur Gehrig de Berne, Louis Héritier, O. Lang, G. Reimann, Henri Scherrer, Jean Sigg, député de Genève, Th. Sourbeck le grand organisateur de la grève des *cheminots*.

Les représentants du catholicisme social sont nombreux et disciplinés. Avant les séances ils tiennent des réunions où leur ligne de conduite est fixée.

On remarque M. Decurtins, le grand tribun catholique, l'abbé Beck, professeur à l'Université de Fribourg, le docteur Abt, le docteur Erb; M. Carton de Wiart, l'abbé Daens, députés de Belgique, le docteur Hillebrand de Mayence, M. H. Thomine, de l'Union démocratique chrétienne de la région de Paris.

M. Axmann, le célèbre antisémite autrichien, M. Langhammer, le docteur Scheicher et la baronne Marie von Vogelsang d'Autriche.

Une petite vieille coiffée d'un chapeau pointu prend part aux travaux du congrès, sous un nom d'emprunt. C'est la fameuse Vera Sassoulitch qui tua d'un coup de pistolet le chef de la police de Saint-Pétersbourg.

* * *

Il est intéressant de savoir comment un congrès aussi disparate a pu être réuni.

Ce congrès n'est en fait que l'*internationalisation* des Congrès que tient depuis sa fondation, tous les deux ans, l'*Arbeiterbund*, qui est la fédération de toutes les associations ouvrières, catholiques, protestantes, libérales, démocratiques, ou même socialistes, bien que le socialisme helvétique soit d'essence particulière et paraisse beaucoup plus réformiste que révolutionnaire. C'est une fédération unique dans l'histoire de notre mouvement ouvrier, qui a pour chefs des catholiques comme M. Decurtins, M. Feingenwinter, le brillant avocat de Bâle, et l'abbé Beck, professeur de morale à l'Université de Fribourg, des socialistes comme MM. Scherrer et Greulich.

La chose ne s'est pas faite facilement.

Lorsque le mouvement de 1848 eut centralisé la Suisse fédéraliste, les catholiques s'étaient retirés du mouvement. Ils élevaient bien parfois quelques timides protestations, ils risquaient une stérile opposition ; mais leur activité ne se manifestait pas dans le domaine social. Le vote de la loi des fabriques fut la première occasion que saisirent quelques jeunes prêtres venus de Mayence et élevés à l'école de Mgr Retteler pour manifester leurs opinions. Ce fut alors que le grand tribun populaire Decurtins entra au Conseil national. Aussitôt il demande l'extension de la loi des fabriques à la construction, aux chemins, à toutes les grandes entreprises. Il obtient cette extension de la loi, et cela ne lui suffit pas encore, il veut que cette loi, dont la Suisse est fière à juste titre, devienne une loi internationale. Et c'est cette volonté inflexible, cette ténacité violente qui a suscité le Congrès d'aujourd'hui.

Mais les catholiques seuls ne pouvaient rien, ils songent à s'allier à tous ceux que préoccupe la solution de la question ouvrière. Les ouvriers suisses tiennent un Congrès à Aarau en 1887 pour organiser un secrétariat des ouvriers, M. Decurtins et ses amis s'y présentent et demandent à faire partie de la Fédération. En vain M. Steck, avocat à Berne, repousse cette proposition, en disant qu'il ne saurait être question de créer « un être hybride, aux cent mille têtes, qui aura la tête rouge du socialiste démocrate, le corps blanc de l'opportuniste économique et la longue queue noire ». M. Decurtins fait appel à la solidarité des intérêts qui doit engager tous les ouvriers à entrer dans la fédération et il obtient gain de cause à une immense majorité.

« Je suis ultramontain de cœur et d'âme, disait-il, mais dans les questions sociales, dans les questions de pain quotidien, je suis avec vous. Avec moi sont aussi les ouvriers catholiques ; ils agiront de concert avec vous, chaque fois qu'il s'agira d'améliorer les conditions économiques de la classe ouvrière, car la faim n'est ni catholique, ni protestante... Les paysans bernois et lucernois lors de la guerre des paysans s'étaient unis pour mettre un terme à leur misère, mais pour leur malheur leur alliance fut détruite par des conflits religieux. Ne nous séparons donc pas froidement et fièrement comme au temps des réformateurs Luther et Zwingle. Les ouvriers vous tendent une main loyale ; ne la repoussez pas ! »

Au congrès de Bienne, en 1893, il fut décidé qu'on ferait appel aux étrangers pour tenir des congrès internationaux ; mais les Allemands s'obstinèrent et les Autrichiens répondirent que les questions ouvrières devaient être réglées internationalement par les congrès socialistes internationaux.

* * *

Je ne sais ce qui a décidé les socialistes étrangers à prendre part enfin cette année à un congrès où l'élément clérical était largement représenté. Seuls les Français ont continué à bouder, M. Vaillant a adhéré au Congrès de Zurich, pour donner une preuve de solidarité à ses amis, mais il n'y est pas venu. Les syndicaux révolutionnaires se sont également abstenus et la fraction socialiste, dont M. Guesde est le chef, s'est dérobé au dernier moment.

La rencontre des troupes socialistes et de l'armée des démocrates chrétiens était attendue avec impatience. Certains prédisaient une violente rupture ; d'autres connaissaient assez les liens de sympathie, qui unissent les catholiques et les socialistes suisses sur le terrain social, pour présager une entente féconde.

Sur bien des points, en effet, les deux camps furent unanimes, qu'il s'agît du repos du dimanche ou de l'interdiction du travail de nuit et des travaux insalubres. Il n'en a pas été de même pour ce qui concerne la femme.

Ici deux opinions bien tranchées se faisaient jour. Les catholiques voulaient la reconstitution de la famille suivant le mode chrétien, c'est-à-dire la femme soumise à l'homme et occupée exclusivement des soins du ménage.

Les socialistes, et surtout les femmes socialistes

— celles-ci, ardentes et violentes — souhaitaient l'émancipation de la femme par le travail.

La bataille s'est livrée sur un texte proposé au Congrès par M. Carton de Wiart, catholique, membre de la Chambre des représentants de Belgique. Cette proposition ne tend à rien moins qu'à l'interdiction graduelle du travail de la femme dans la grande industrie, les mines et les carrières.

M. Carton de Wiart a lui-même défendu son texte avec une ardente éloquence.

« Nous proposons, a-t-il dit en substance, d'interdire à la femme les travaux des mines, des carrières et de la grande industrie, parce que la constitution physique de la femme lui interdit des travaux aussi pénibles.

« Si l'ossature de la femme pèse 2 p. 100 de moins que celle de l'homme, si sa capacité pulmonaire est d'un tiers inférieure à celle de l'homme, cela signifie que la femme doit être soustraite à la grande industrie, dont elle ne saurait affronter impunément même les occupations en apparence les moins pénibles. Si vous en doutez, assistez à la sortie des fabriques et dites si ce sont ces ouvrières étiolées que vous souhaitez pour mères aux citoyens de l'avenir. Le capitalisme a créé la monstruosité du travail industriel de la femme, dans le but d'avilir les salaires. Ugolin mangeait ses enfants pour leur conserver un père ; l'industrie capitaliste dévore, pour s'enrichir, l'ouvrière et ses enfants.

« Précisément parce que sa femme travaille à la fabrique, le mari peut se contenter du salaire inférieur que lui offre l'industriel. »

Mme Lily Braun a répondu à M. de Wiart. C'est une jeune et jolie femme, blonde, distinguée, qui dit des choses énormes avec candeur et dignité. « Nous sommes adversaires du travail de la femme, a-t-elle dit, parce que nous voulons l'indépendance économique de la femme. Qu'on la protège contre un travail excessif en tenant compte de sa faiblesse physique, nous le voulons bien, mais qu'on ne lui rende pas le mariage inabordable. C'est l'homme qui s'apitoie le plus sur le sort de la femme, mais cette pitié n'est pas désintéressée, ce n'est pas sa situation qu'il a en vue d'améliorer, c'est sa concurrence qu'il veut annihiler. La femme est un être humain au même titre que l'homme, comme lui elle a le droit de s'affranchir par le travail.

« Et croit-on vraiment rétablir la famille, en chassant la femme de la fabrique? On arrivera uniquement à faire de son *home* un atelier nauséabond!

« Qui donc est mieux placé que la femme pour parler au nom de la femme? La femme socialiste surtout, qui est convaincue que la prostitution est non un état naturel, mais bien la conséquence du capitalisme. Le jour où le capitalisme sera terrassé, sonnera le glas de la prostitution. »

Mme Zetkin a succédé à Mme Lily Braun. Là où Mme Braun avait été correcte et simple, Mme Zetkin, qu'on a qualifiée dans de précédents congrès de « perruche en délire » à cause de son costume invariablement vert et de sa fougue invariablement impétueuse, a été violente et acariâtre. Le traducteur français a dû prévenir l'Assemblée que « ces feux d'artifice étaient intraduisibles », et en effet sa traduction n'a été qu'un pâle reflet de l'éloquence de ce tribun féminin.

« Nous avons aussi notre idéal, a dit en substance Mme Zetkin, tout comme M. Carton de Wiart. Comme lui, nous voulons l'alliance de l'homme et de la femme, mais alliance ne signifie pas subordination. Nous voulons l'homme et la femme placés sur le même pied d'égalité morale, intellectuelle, professionnelle. La femme ne doit pas être une compagne asservie, suivant l'idéal chrétien, mais le meilleur ami de l'homme, son conseil, sa moitié, et, ajoute-t-elle avec modestie, sa meilleure moitié. Grâce à elle existera ce foyer intellectuel qui évitera à l'homme d'aller chercher ses distractions au cercle ou au café. Unis l'homme et la femme formeront une individualité complète et intégrale. »

Toujours, comme on le voit, la même note : émancipation totale de la femme et destruction de la famille patriarcale.

Une troisième représentation du sexe faible est montée à la tribune, celle-là pour défendre la thèse catholique de la famille coordonnée, où une autorité directrice et unique règle la conduite de tous les autres membres. Mais combien différente cette oratrice de celles qui l'ont précédée à la tribune, et surtout de Mme Zetkin avec laquelle elle forme le plus complet contraste. La jeune *baronesse* von Vogelsang baisse les yeux en parlant et tous les assistants sont obligés de s'approcher de la tribune pour entendre les paroles qui s'échappent avec peine de sa gorge serrée par l'émotion. Jolie, vêtue d'une modeste robe brune, elle produit sur l'assistance la plus heureuse impression. Elle a un argument typique à opposer à ceux qui veulent laisser la femme à l'atelier : « Je vous comprendrais, leur dit-elle, s'il y avait pénurie de main-d'œuvre; mais vous savez bien qu'il en est tout autrement. » Elle a encore une ironie charmante en disant que les femmes vraiment égales aux hommes, c'est-à-dire semblables à Mme Zetkin, sont des exceptions.

La thèse catholique a encore été défendue par M. Scheicher, professeur à Vienne, qui a soutenu que la femme n'avait rien à gagner à s'égaler à l'homme et que la société avait tout à y perdre. Le christianisme, si on suivait ses prescriptions, résoudrait la

difficulté, car le pape a proclamé que la société devait procurer au chef de famille les moyens d'entretenir les siens. Dans la famille, comme dans le gouvernement, il faut un ministre de l'intérieur, qui ne doit pas demander à s'occuper des affaires extérieures, sous prétexte de ne pas être inférieur à son collègue. Mon meilleur souvenir, a-t-il ajouté, est celui des années que j'ai passées sous la protection de ma pauvre mère, et je veux assurer un semblable souvenir aux enfants du prolétaire. A quoi M. Pernerstorfer, délégué des employés de commerce socialistes de Vienne, a répliqué avec furie : « Et moi aussi, je me souviens des années passées auprès de ma mère, mais c'est pour maudire la société qui avait fait ma mère si misérable... »

* * *

Le débat aurait longtemps duré sur ce ton, il était une heure de l'après-midi, et on siégeait depuis huit heures et demie. Le Congrès décida alors de désigner un champion pour chacune des deux opinions contestées. Ces deux champions furent MM. Decurtins et Bebel.

M. Decurtins a parlé avec l'emballement qui le caractérise et a soutenu que la famille chrétienne était la plus sûre sauvegarde de la perpétuité d'une nation. « Tant que vivra une mère polonaise, la nation polonaise n'aura pas disparu. »

Plus calme a été M. Bebel, mais quelle précision et quelle force de logique !

« Que ferez-vous, a-t-il demandé à M. Decurtins, des 750 000 ouvrières allemandes et des quatre millions d'ouvrières anglaises que vous allez jeter sur le pavé ?

« Eh quoi ! votre école objecte des considérations pratiques pour tenir l'agriculture en dehors du mouvement social et, d'un trait de plume, elle prétend modifier la face du monde industriel. Elle ne voit donc pas que le travail des femmes fait partie de l'ordre actuel des choses, aussi bien que les chemins de fer et le téléphone ? Ce que vous voulez en réalité, c'est revenir en arrière, rétablir la société de petits bourgeois antérieure à l'avènement de la grande industrie. Comme nous, sans doute, les socialistes chrétiens condamnent la société capitaliste et en poursuivent l'abolition, mais celle-ci obtenue, leur chemin se sépare du nôtre. Il remonte vers le passé, tandis que nous allons vers l'avenir. Cette divergence irréductible ne nous empêchera pas d'accomplir ensemble dans une amicale entente la partie urgente et commune de notre programme. Mais, de grâce, aujourd'hui, rendez-vous à l'argument de l'impossibilité pratique de réaliser votre vœu, et ne vous exposez pas à être désavoués par vos propres mandants, stupéfaits de vous entendre soutenir de pareilles absurdités. »

* * *

Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce déluge d'éloquence n'a convaincu ni les uns ni les autres. Socialistes et catholiques sont restés fermes comme des rocs, et la motion Carton de Wiart a été votée par les 98 catholiques et rejetée par les 165 socialistes du Congrès.

C'était la grande bataille, et si j'ai autant insisté là-dessus, c'est que ce sera toujours le point faible de cette alliance si curieuse de deux partis que l'on croyait peu faits pour s'entendre.

Il ne serait d'ailleurs pas juste de croire que ce congrès n'aura pas de lendemain. Catholiques et socialistes étaient ravis les uns et les autres du succès qu'ils avaient obtenu et de la concorde qui n'avait cessé de régner entre des éléments si divers.

Liebknecht, le vétéran du socialisme marxiste, n'a pas manqué de le dire à la séance de clôture. Il a remercié tous les congressistes, et en particulier ses adversaires catholiques, de leur correction et de leur courtoisie envers ses amis. Cette union, a-t-il ajouté, est le présage de celle qui régnera bientôt entre tous les hommes, de même que cette Suisse si hospitalière est le type des États-Unis d'Europe, dont nous verrons la fondation dans un avenir prochain.

J'ai trouvé quelques sceptiques qui mettaient en doute qu'un pareil congrès pût être de nouveau réuni, je n'ai pas vu un seul congressiste qui ne fût ravi de la façon dont tout s'était passé. Il n'est pas douteux, me disait M. Raoul Jay, professeur à la faculté de droit de Paris, qu'on puisse former un parti progressiste, comprenant des catholiques, des socialistes, des hommes d'ordre et même des collectivistes, car bien rares sont les collectivistes qui croient au rapide succès de leurs idées. Ce parti étudierait sérieusement les lois sages qui peuvent venir en aide aux travailleurs. Bien des socialistes sont purement réformistes, à l'image des socialistes suisses. Et croyez bien qu'un prudent mais énergique parti de réformes couperait l'herbe sous le pied aux révolutionnaires et amènerait la paix sociale que nous désirons tous.

Je dois ajouter, pour être juste, que M. Vandervelde me tenait un tout autre langage et me disait que les catholiques sociaux étaient les meilleurs recruteurs du parti révolutionnaire.

Qui a tort ? qui a raison ? Il faut, pour être fixé, attendre les événements. Ce que je puis dire, c'est que bien des révolutionnaires français ne partagent pas l'optimisme de M. Vandervelde et voient dans le

« cléricalisme » l'ennemi né de leur propagande, l'écueil sur lequel échouera leur barque, s'ils ne parviennent d'abord à débarrasser leur voie de cet écueil.

Léon de Seilhac.



VARIÉTÉS

Mon Camarade.

Nous voici de nouveau réunis, cher ami. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus ! Tu m'abandonnes dans les heures sombres et troublées, tu ne veux partager avec moi que le soleil et les heures sereines. Oui, oui, d'autres en font de même, je le sais, je ne t'en veux pas ; dis-moi plutôt ce que tu as fait durant ce long hiver ? Tu as dormi ? Cela te ressemble. Tu prétends que tu es resté près de moi le soir quand je travaillais à la lueur de ma lampe ? Cela se peut, je n'ai jamais tourné la tête. Ta présence ne me dérange pas, je te confie tous mes secrets, tu sais garder le silence !

Nous devons être du même âge, je pense, car tu es mon plus vieil ami. Tu m'accompagnais déjà, en courant après moi, lorsque je jouais à cache-cache dans la rue, lorsque j'allais cueillir des fleurs dans la prairie. Te souvient-il que nous tombions parfois sur le gazon comme si l'un avait avancé la jambe pour faire tomber l'autre ? Mais nous restions toujours bons amis, et j'avoue volontiers que je n'ai jamais eu de camarade plus fidèle.

Tu ne peux nier, il est vrai, que tu ne saurais te passer de moi. Même pour te reposer mollement au soleil tu as besoin de ma compagnie.

Eh bien, tant que je vivrai, je te le promets, tu ne manqueras de rien. Pourtant, je doute fort que tu deviennes jamais gros et gras. Les gens ont raison en disant que tu marches près de moi frêle comme une ombre ; mais laisse-les faire, ils ont dit moins vrai que cela !

Oh, te voilà disparu ! Pourquoi toujours me surprendre ainsi ? Dès que le soleil se cache, tu te sauves. Es-tu malade que tu ne puisses vivre sans soleil ?

Bon, le nuage a passé et le voilà de nouveau ! Quel drôle de bonhomme, pourtant ! Depuis quarante ans il me suit pas à pas, imite tous mes mouvements, me singe et ne sait faire aucun geste de sa propre initiative ! Sans prétendre qu'il soit doué d'une haute intelligence, il me témoigne une fidélité touchante. L'autre jour, quand je suis tombé du haut de mon cerisier, il s'est précipité après moi et, quoiqu'il se soit fait moins mal que moi, il s'est frotté le dos et m'a suivi en traînant la jambe.

Un jour, t'en souvient-il, — oh ! qu'il y a longtemps ! — j'accompagnai le prêtre à la Fête-Dieu. Je portais une aube blanche, tu me suivis noir comme le diable. Comme tu me gênais ! Que de mal n'a-t-on dit alors de notre camaraderie ! Ce Jean qui fraie avec le diable ne fera rien de bon de toute sa vie !

Plus tard, tu ne peux avoir oublié la nuit où nous allions pour la première fois chez Marguerite. Il faisait un clair de lune superbe, tu courus devant moi, enveloppé dans ton manteau et tu arrivas chez elle avant qu'elle eût ouvert sa fenêtre. Il est vrai qu'elle ne s'occupa guère de toi et te laissa adossé au mur pendant qu'elle s'entretenait avec moi.

— Jeannot, me dit-elle tout bas, à quoi penses-tu, les braves gens dorment pendant la nuit.

— Laisse-les dormir, répondis-je, il faut bien qu'il y en ait de moins braves, sans cela le bon Dieu aurait allumé sa veilleuse inutilement !

— Le bon Dieu, une veilleuse, que dis-tu ?

— Mais oui, regarde ce beau clair de lune, il me donne chaud et me brûle la figure, laisse-moi entrer, chère Marguerite, pour que je sois à l'ombre.

— Oh ! que non, Jean, répondit-elle.

Elle laissa sa fenêtre toute grande ouverte, mais ne me permit pas d'entrer. Quand je fus las d'attendre, je lui dis : — Bonne nuit, Marguerite, — et je m'en retournai mélancoliquement. Tu avais sauté par la fenêtre et tu me suivis tout petit, trottinant derrière mes talons. Je me demandais pourquoi elle n'avait pas voulu me laisser entrer puisque les autres garçons allaient tous voir leur bien-aimée. Mon camarade noir y a été, lui, me disais-je, et il s'est bien gardé de demander la permission.

La fois suivante, je voulus être plus avisé, agir plus et parler moins. Je rencontrai deux voisins qui me demandèrent :

— Où vas-tu, Jean ?

— Chez Marguerite, répondis-je.

— Non, mon ami, tu n'iras pas chez Marguerite, nous allons te montrer une autre route, dirent-ils en faisant jouer sur mon dos leurs bâtons noueux.

Je les remerciai de leur renseignement, et toi, mon ami, tu m'aidas de tes poings, mais si doucement que tu ne leur arrachas pas un cheveu tandis qu'ils me meurtrirent tout le corps. Ah, mon camarade, quels beaux temps que ceux-là !

Un an après, Marguerite mourut. On dit que l'air de la nuit avait ruiné sa santé, la pauvrette ! Elle avait donné le jour à un bébé et elle l'avait envoyé à l'église pour que le baptême le délivrât de ses péchés. Oh ! mon ami, comme je me suis estimé heureux que ces bâtons m'aient indiqué à temps la bonne route tandis que les voisins se gardaient bien de la

prendre! Et comme j'ai pleuré en accompagnant son corps au cimetière. Tu marchais près de moi sur la neige, la tête penchée, le chapeau à la main. Non, tu ne m'as jamais abandonné dans mes peines!

Peu à peu, on se reprend à la vie. Tu l'as fait aussi. Encore un souvenir? C'était par une belle nuit de mai, quand tu as fait ta cour à l'ombre de la belle Agathe! D'abord une révérence, puis une danse, puis un baise-main, puis un baise-bouche, et ensuite, là où toi et l'ombre d'Agathe vous aviez folâtré il n'y eut plus qu'un seul point noir! Tout doucement tu t'es dégagé et tu as repris ta place près de moi, et cependant, longtemps après je pensais que tu n'étais plus mon ombre, mais celle d'Agathe, car toutes les fois que je t'apercevais je ne pouvais m'empêcher de penser à elle.

Et puis, un jour, j'ai vu marcher une autre ombre près de la sienne. Un gros brasseur, la poitrine chargée de chaînettes d'argent et de médailles; quelle ombre compacte! Je me suis avancé pour la féliciter, je n'éprouvai pas la moindre rancune.

Nous deux, toi et moi, nous avons repris notre chemin, errant à travers le monde. Dans une plaine du nord, tu t'en souviens, nous avons rencontré le vieux Schlemihl, l'homme qui a perdu son ombre. Il s'arrêta, et nous voyant marcher paisiblement l'un près de l'autre, il vint me demander si je ne voulais pas consentir à vendre mon ombre?

— Vendre son ombre, dis-je avec colère, ce serait aussi mal que de vendre sa lumière! Malheur à l'homme qui n'a ni l'un ni l'autre!

— Je suis malheureusement dans ce cas, me répondit Schlemihl et, s'adressant à toi, il te fit toutes sortes de propositions flatteuses d'abandonner ton ami et de venir près de lui. Il promit de t'entretenir mieux qu'un poète allemand ne pourrait jamais le faire, il ferait de toi l'ombre d'un Crésus! La moitié du monde se prosternerait devant toi, car les femmes les plus belles s'inclinaient toujours devant l'ombre d'un homme riche. — Tu hésitais, déjà je craignais de t'avoir perdue et de me trouver seul dans la plaine baignée de soleil; mais en continuant mon chemin je t'aperçus, marchant fidèlement à mes côtés!

On m'a raconté depuis que Schlemihl avait tué un homme sur la grande route pour s'emparer de son ombre; et que l'ombre s'étendit près du corps et resta là comme un chien fidèle.

Une seule fois, ma vie a été sans ombre comme celle de Schlemihl, mais pour bien peu de temps. D'un côté de moi, je voyais briller les yeux d'une compagne chérie, de l'autre ceux de mon premier-né, et je nageais baigné de lumière comme un esprit transfiguré. Comme il y a longtemps de cela! Puis est venu le temps où je ne voyais plus que des ombres de tous les côtés, et où je sombrais dans les ténèbres. Cependant le soleil reparut, et tu revins prendre ta place à mes côtés, mon bon vieux camarade, qui m'as aidé à supporter bien des peines et fus témoin de plus d'une espièglerie.

Je me souviens de ton appui dans cette nuit funeste où la foudre, tombant du ciel, détruisit tout mon bien. Ma maison et mon foyer furent dévorés par les flammes, je me trouvai seul, n'ayant personne pour me secourir, me consoler, que toi, que j'aperçus tremblant derrière moi. Tu me dis pour me rendre courage : « Laisse là tout ce qui a péri, ne t'attriste point, tout n'est qu'ombre dans ce monde, tout être change, l'idée seule est immuable, ne cherche pas ton bonheur dans les biens périssables; ton propre corps n'est qu'une ombre, l'ombre de la terre ; ton âme aussi est une ombre, l'ombre de Dieu. Le Seigneur éternel marche à travers le temps et l'espace, que ton âme marche derrière lui en silence et humilité. Il est ton créateur et ton modèle, tu n'es qu'une partie de son être. Cette maison, que tu as élevée avec peine, s'est écroulée; mais si tu vis en Lui qui est le ciel et la terre, tu vivras éternellement. Ombre humaine, tu as un camarade, bon et fort, et tu possèdes tout ce qui est à Dieu! »

Ainsi tu me parlas, ombre silencieuse. Je taillai un bâton dans les bois de mon jardin et je me dirigeai vers l'aurore. Quand le soleil monta au ciel, tu marchas derrière moi comme un page fidèle.

Le temps passa.

Quand mon cher premier-né, dont je parlais tout à l'heure, fut devenu un beau petit garçon, et que je me trouvai un jour avec lui sur la route poudreuse, il s'aperçut, mon ami, que tu avais une drôle de tournure. Il disait non sans raison que puisque Dieu avait créé l'homme selon son image, l'homme à son tour devrait créer et former son ombre selon son image. Il avait raison, au fond. Alors, prenant un charbon il te fit, mon ombre, des yeux, un nez, une bouche et, en guise d'oreilles, il traça deux cornes sur ta tête. C'était un portrait superbe tout à fait ressemblant, mais nous ne pouvions dire au juste à qui. Et comme mon fils fut étonné lorsque tu t'en allas avec moi laissant sur la route tes yeux, ton nez, ta bouche barbue et tes deux cornes!

J'ai mes idées maintenant, je suis devenu difficile, et de même que je ne plais pas à tous, je ne puis aimer tout le monde. Plus le cercle de mes relations s'est étendu, plus je suis devenu solitaire. La solitude est mon amie, ma confidente, ma bien-aimée, et toi, le nègre, l'ami le plus fidèle de la maison. Il a peut-être ses caprices, il se rapetisse humblement quand le soleil est à son point culminant, mais il prend sa revanche et s'allonge librement lorsque le soleil décline; il avance son corps immense à tra-

vers les champs, et s'il pouvait se lever, sa taille gigantesque monterait jusqu'au ciel!

J'ai un seul reproche à t'adresser, mon fidèle camarade; je suis bien décidé à ne plus t'emmener à notre Académie. Tu m'as trop fait souffrir à cette fête où « mes contemporains reconnaissants » ont déposé cette couronne de lauriers sur ma tête. Comme tu t'es joliment moqué de moi! Tu te tenais derrière moi, faisant sortir de ces lauriers, aux yeux de tout le monde, deux belles oreilles d'âne. Je t'ai pardonné, car un poète qui, de son vivant, se laisse couronner de lauriers, ne mérite pas d'autre ombre. Il devrait s'asseoir sur l'estrade publique pour que les bœufs et les boucs vinssent lui arracher ses feuilles l'une après l'autre, pour la plus grande joie des badauds. Bientôt, il n'aurait plus qu'un balai autour du front, ressemblant à une couronne d'épines plutôt qu'à une couronne de lauriers. La tête du mort est mieux faite pour porter une couronne que celle de l'homme vivant dont les joues peuvent encore rougir, et les yeux verser des larmes!

Si dans mes vieux jours, — ce que je ne crois pas, — je devais une fois encore orner mes cheveux argentés d'une couronne nuptiale, je t'inviterai à la fête, mon bon ami! Tu dessineras sur le mur de l'église ma tête ornée de branches vertes et de roses, mais prends garde de les bien dessiner afin que ces arabesques ne ressemblent pas à des cornes; si jamais tu me faisais cette injure, je te renierais pour la vie!

Te renier? Aucun mariage, aucune union n'est aussi indissoluble que celle de l'homme et de son ombre; la mort seule peut la briser! Et je crois, mon brave camarade, que la mort même ne saurait nous séparer. Le jour où l'on me portera au cimetière, ton cercueil suivra le mien, et nous entrerons ensemble dans le silence des ombres éternelles!

P. Rosegger.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

L'alliance franco-russe.

« J'ai la conviction profonde que la France et la Russie sont destinées à s'entendre parce qu'elles ont des intérêts communs. » Ces paroles de M. Jules Ferry que M. Jules Hansen cite, dans la très intéressante brochure qu'il vient de consacrer à l'alliance franco-russe (1), ont été dites il y a plus de dix ans. M. Hansen les invoque pour prouver que l'accusation si souvent portée contre M. Jules Ferry d'avoir cherché à amener un rapprochement entre la France et l'Allemagne était injuste. Elle établit également de la part de nos hommes d'État une unité de vues, une continuité d'action bien faite pour nous rassurer, au point de vue extérieur contre les dangers de l'instabilité ministérielle. On peut dire en effet que le grand acte qui vient de s'accomplir est l'œuvre commune de tous les hommes d'État, de tous les diplomates, combien nombreux, qui ont eu une part quelconque dans la direction des affaires publiques depuis une dizaine d'années, poussés et encouragés du reste par un courant d'opinion qu'il leur eût été presque impossible de remonter. Il est juste néanmoins de mettre hors de pair les deux ministres dont les noms resteront attachés aux deux grandes manifestations de Cronstadt, M. Ribot et M. Hanotaux, et les deux ambassadeurs qui ont été leurs auxiliaires directs, M. de Laboulaye et M. de Montebello.

L'alliance franco-russe que prévoyait M. Jules Ferry, que M. de Bismarck lui-même jugeait inéluctable dès 1856, est devenue possible, presque fatale depuis le congrès de Berlin d'où la Russie sortait meurtrie et froissée de l'ingratitude de l'Allemagne. M. de Bismarck, grisé par le succès, s'y était fait un ennemi irréconciliable dans la personne du chancelier russe, qui eut le temps, avant sa mort, malgré le culte que son maître Alexandre II avait voué à l'empereur Guillaume, de rompre les liens qui unissaient les deux empires et de préparer les voies à Alexandre III. Celui-ci n'eut pas besoin d'être encouragé. Sa volonté fut évidente dès les premières années de son règne. Il marcha constamment vers un but immuable sans se laisser jamais détourner ni par les efforts de M. de Bismarck, effrayé lui-même de ce qu'il avait fait, ni par les menus incidents de la politique intérieure de la France, bien faits pourtant pour rendre hésitant un autocrate naturellement prévenu contre une République qui se vantait, par l'organe de certains de ses hommes politiques les plus en vue, d'une sorte d'apostolat révolutionnaire. C'était écrit. Il est inutile de rappeler cette histoire des six dernières années dont les étapes s'appellent Cronstadt, Toulon, Cherbourg, Paris, Châlons, Péterhoff, Saint-Pétersbourg et Cronstadt. Tout le monde la connaît. Ce qui est plus intéressant, c'est de chercher à dégager la portée et les conséquences de cette alliance.

*

Et d'abord à quand remonte-t-elle? On a raconté, et M. Hansen, dans le livre que j'ai déjà cité, le rappelle avec une précision à peu près définitive, que dès 1891, M. Ribot et M. de Mohrenheim signèrent une convention qui prémunissait les deux pays contre cer-

(1) *L'Alliance franco-russe*, Flammarion, éditeur.

taines éventualités, et que cet accord avait dès lors à peu près les effets d'une alliance véritable. Elle fut complétée l'année suivante par une convention militaire dont les signataires furent M. de Freycinet et le général Vannosky, tous deux ministres de la guerre, et confirmée en 1893, après la visite des marins russes, par un document d'allure plus significative, dont le signataire fut, pour la France, M. Casimir-Perier, alors président du conseil et ministre des affaires étrangères. L'alliance était faite dès lors. Le 26 janvier 1895, M. Hanotaux, répondant à la Chambre à une interpellation sur le rôle de la France dans les négociations qui suivirent la guerre sino-japonaise et qui aboutirent à la revision du traité de Simonosaki, donnait lecture d'une dépêche qu'il avait adressée à notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg et qui débutait ainsi :

« La France met au premier rang de ses préoccupations la considération de ses *alliances.* » A la même séance, M. Ribot, président du conseil, confirmait cette déclaration : « La France a associé ses intérêts à ceux d'une autre nation dans l'intérêt de la paix et de l'équilibre européen. Cette *alliance* ratifiée par le sentiment universel du pays... » Les deux discours furent reproduits en Russie, sans commentaires et sans protestation. Mais le *mot* ne fut plus prononcé. Le voyage du Tsar en France, tout caractéristique qu'il fût, laissa même par ce fait une impression presque pénible que l'on ne manqua pas d'exploiter, à l'étranger surtout. On nous prévenait charitablement que nous faisions métier de dupes, que la Russie se servait de nous parce qu'elle avait besoin de nous, mais qu'elle n'avait pris aucun engagement et qu'elle se déroberait le jour où nous aurions à faire appel à elle. On faisait ressortir la série ininterrompue des emprunts russes émis sur le marché de Paris, auquel le Trésor russe n'avait eu recours qu'après s'être vu fermer le marché de Berlin. On nous montrait la situation prépondérante que s'était faite la Russie, devenue grâce à nous l'arbitre de la paix européenne et on nous demandait ce que nous avions obtenu en retour.

Les événements semblaient donner raison à ces critiques. La diplomatie française s'était contentée dans les affaires d'Orient, malgré les instances de son ambassadeur à Constantinople, d'un rôle effacé, presque tributaire de la diplomatie russe. Il semblait inadmissible que nous fussions liés par une véritable alliance, que l'on n'osait pas avouer du reste, puisque nous nous déclarions satisfaits de démonstrations platoniques et de protestations d'amitié, dont on se montrait à peine moins prodigue envers l'empereur d'Autriche et l'empereur d'Allemagne, en échange d'un concours sans réserve de tous les instants.

Et les débuts du voyage de M. Félix Faure en Russie venaient confirmer ces impressions. Nicolas II était affable, l'impératrice aimable, les Russes enthousiastes, autant et même plus emballés que nous. Mais on ne disait toujours rien. Les optimistes avaient beau vanter l'accolade donnée par l'empereur au président de la République à bord de son yacht, c'était presque un échec. Les Allemands étaient au comble de la joie.

*

Un mot a changé tout cela. Au moment de la séparation, l'alliance a été proclamée.

La veille, M. Hanotaux avait conféré une longue heure avec le Tsar en présence de son ministre des affaires étrangères, le comte Mouraview. En sortant de cette conférence, les deux ministres avaient eu un entretien prolongé avec M. Félix Faure. Était-ce simplement pour arrêter les termes des deux toasts? C'est possible, mais il est également présumable que de nouveaux accords ont été pris, plus décisifs, plus concluants encore que les premiers, après lesquels il fut jugé, de part et d'autre, qu'il n'y avait plus aucune raison de faire mystère d'une liaison à laquelle il y avait au contraire de sérieux motifs de ne pas conserver plus longtemps un caractère en quelque sorte morganatique.

Enfin quelle que soit la nature des décisions arrêtées à Peterhoff, on y a fait certainement de bonne et sérieuse besogne, et M. Hanotaux mérite de justes éloges pour la part qui lui en revient.

Notre jeune ministre des affaires étrangères est un homme heureux. Tout lui a souri depuis quelques années, mais il est juste de reconnaître que ce bonheur n'est pas immérité. M. Hanotaux est doué, entre autres, d'une qualité inappréciable chez un homme politique. Il sait vouloir. Il poursuivait un but, il l'a atteint. On a pu trouver, et nous sommes de ceux-là, qu'il avait un peu trop subordonné la direction de nos affaires extérieures à la réalisation de ce but, et nous persistons à croire que le cours des événements n'eût pas été modifié si une impulsion plus vigoureuse avait été donnée à l'action de la diplomatie française en Orient. Nous estimons que le principe de l'intégrité de l'empire ottoman n'est pas indissolublement lié à la personne d'Abdul-Hamid, ni à l'organisation actuelle de cet empire et que les idées françaises, les traditions françaises auraient pu prévaloir un peu plus dans les négociations sans résultat qui se poursuivent depuis deux ans à Constantinople. M. Hanotaux ne l'a pas pensé et il peut faire valoir à sa décharge que les deux ministres qui l'ont, pendant quelque temps, remplacé au quai d'Orsay ne l'ont pas pensé plus que lui. Il peut aujourd'hui faire mieux. Il peut prouver que sa politique n'a pas été inféconde et répondre que l'alliance russe,

qui n'est assurément pas uniquement son œuvre personnelle, mais dont il a du moins été l'habile ouvrier de la dernière heure, vaut bien quelques sacrifices.

Assurément, et l'effet seul que la proclamation de cette alliance a produit dans toute l'Europe prouve surabondamment que cette proclamation était nécessaire.

* * *

On dit bien qu'elle est essentiellement pacifique et par conséquent strictement défensive. C'est possible ; c'est même probable. Mais la triple alliance aussi n'est qu'un traité défensif. Elle n'en a pas moins permis à M. de Bismarck de mener l'Europe. Relisons du reste les passages des deux discours de Cronstadt, par lesquels M. Félix Faure d'abord et Nicolas II ensuite ont caractérisé cette alliance dans des termes aussi heureux que significatifs. « Elles ont permis à deux nations unies et alliées, guidées par un idéal commun de civilisation, de droit et de justice, de s'unir fraternellement dans la plus sincère et la plus loyale des étreintes », a dit le président de la République. « Je suis heureux de voir que votre séjour parmi nous crée un nouveau lien entre nos deux nations amies et alliées, également résolues à contribuer par toute leur puissance au maintien de la paix du monde dans un esprit de droit et d'équité », a répondu le Tsar.

« Pacifique et défensive », oui, mais cela n'implique pas l'acceptation quand même et de parti pris d'un *statu quo* qui ne répond ni à « l'idéal commun de civilisation de droit et de justice » dont parle le Président de la République, ni à « l'esprit de droit et d'équité » dont le Tsar a fait dépendre le maintien de la paix du monde. Qui pourrait soutenir que la situation actuelle de l'empire ottoman est conforme à cet idéal de civilisation, et que la fermeture des détroits, l'emprisonnement de la flotte russe dans la mer Noire est basée, au point de vue russe, sur le « droit et l'équité » ? Est-ce que les Alsaciens et les Lorrains acceptent, comme fondée en « droit et en justice », la clause du traité de Francfort qui les a faits Allemands ? Est-ce que l'occupation de l'Égypte par l'Angleterre, est juste, légale et équitable ?

On a du reste compris, aussi bien à Londres qu'à Berlin, le sens et la portée des paroles impériales et présidentielles, et à peine remis d'une émotion d'autant plus violente qu'ils s'étaient plus ardemment acharnés à vouloir prouver qu'il ne sortirait rien, que des manifestations stériles, du voyage de M. Félix Faure et de M. Hanotaux, Anglais et Allemands s'efforcent à qui mieux mieux de démontrer qu'ils ne sont pas visés par les accords de Peterhoff. L'Allemagne seule est menacée, affirme-t-on, à Londres. Tout cela n'intéresse que les Anglais, déclare-t-on, à Berlin. A Vienne les journaux qui ont gardé les traditions de l'époque bismarckienne affectent le désintéressement. Il n'y a rien de changé, disent-ils, nous savions que l'alliance existait, — tout le monde le savait — et du reste le Tsar a repris d'une main ce qu'il donnait de l'autre, puisqu'en même temps qu'il proclamait l'alliance il affirmait ses intentions pacifiques. En Italie, on ne dit rien. On réfléchit, et on regrette, et l'on voit partir le roi Humbert pour Hambourg sans enthousiasme et comme avec résignation.

Ici, nous en sommes encore à l'explosion de notre joie et la rue s'en est naturellement mêlée. Ces manifestations ont un caractère un peu puéril, mais il ne faut pas en rire tout de même. A Saint-Pétersbourg aussi la rue a manifesté et avec un enthousiasme au moins égal au nôtre. C'est peut-être même là le côté le plus intéressant de cette alliance qui ne ressemble en rien aux combinaisons ordinaires de la diplomatie. Cette fois ce sont bien les deux peuples qui se sont alliés, guidés par un instinct que les diplomates ont eu à peine besoin d'encourager et qui les a même souvent dirigés. C'est ce qui a fait la force et la solidité de cette union puisqu'elle ne dépend pas du caprice ou de la fantaisie de tel ou tel homme d'État, et c'est pour cela qu'elle aura tous ses effets, même dans les circonstances imprévues par ses stipulations écrites.

C'est aussi pour cela que nous pouvons peut-être demander, maintenant que nos sécurités sont prises et qu'il n'y a plus à discuter sur la réalité de notre alliance, qu'elle se manifeste un peu moins timidement. Nous ne demandons certes pas que l'on nous fasse perdre le fruit d'un quart de siècle de patience et de sagesse, alors que, cette sagesse et cette patience, nous avons eu le courage de nous les imposer aux heures les plus dures, où nos souvenirs étaient plus vivaces et nos plaies encore saignantes. Mais nous pouvons, non pas relever la tête, que nous n'avons jamais baissée, mais aller de l'avant avec un peu plus de confiance en nous-mêmes et marcher du même pas que notre alliée au lieu de nous contenter de la suivre. Nous le pouvons d'autant mieux que ses intérêts sont les mêmes que les nôtres et que, à nous deux, nous avons tout ce qu'il faut pour nous faire écouter, en ce moment surtout, où l'on nous sent d'autant plus forts que la révélation de cette force était plus inattendue. Allons résolument de l'avant « pour le droit et l'équité », et nous serons suivis, peut-être pas précisément par qui nous aimera, mais assurément par qui nous redoutera. Le résultat sera le même.

Charles Giraudeau.

LETTRES D'UNE FEMME

Monsieur le Directeur,

Je me débarrasse des soucis du préambule; l'accueil que vous avez bien voulu faire à mes précédentes lettres autorise, je pense, cette liberté, et je suis maintenant comme un peu des vôtres à la *Revue*. Je viens de lire un des livres le plus à la mode de ce temps-ci. Lequel? Il n'importe. Sachez seulement qu'il y est beaucoup question des femmes et qu'elles se racontent toutes leurs histoires devant le public, les vilaines comme les jolies, et plus souvent celles-là. Elles se font des confidences de corps de garde, dans des billets parfumés, avec des façons de saintes Nitouches et une crudité élégante qui s'exerce à retrouver les chemins de la naïveté par le cynisme.

Ce n'est point que je me pique particulièrement de littérature ni d'« intellectualité », comme nous disons à présent, mais le procédé de cet ouvrage est très ancien, si je ne me trompe : j'y découvre comme une sorte de transposition des *Pastorales*, à l'usage d'une grande ville cosmopolite et d'un temps qui possède les chemins de fer, la bicyclette et la poste restante.

Vous ne manquerez pas de reconnaître à ces quelques traits une série assez nombreuse de volumes qui ont fait prime dans ces dernières années : c'est ceux-là qui s'étalent le plus en vue aux étalages de nos libraires et qui portent sur leur couverture des chiffres ensorcelants : « vingt-cinquième mille, soixante-quinzième mille », etc. Les littérateurs en herbe qui rôdent autour des boutiques éprouvent à cet aspect quelque chose de la sensation de nos jeunes « toquées » devant les vitrines de joaillerie. Ce qualificatif entre guillemets m'est venu du livre en question, où il est employé généralement pour désigner les femmes d'aujourd'hui, c'est-à-dire celles que l'auteur nous dépeint avec un art que j'appellerais inimitable, s'il n'était devenu si vite commun et d'une facture courante.

Donc, ce sont des « toquées », et même des... vous devinez l'autre expression choisie de ce vocabulaire de salon d'un nouveau genre, — et elles sont « très lancées ». Par ces diverses expressions notre écrivain entend caractériser ses types comme des phénomènes psychologiques et pathologiques exceptionnels; mais, s'étant mis par là en repos avec sa conscience, il n'a plus à se gêner pour représenter tout le monde féminin et toute la société de Paris sous cette même et unique figure d'écervelées impudentes et naïves à force d'être impudentes. Duchesses, femmes d'artistes, petites bourgeoises, elles sont toutes pareilles. La piperie est bonne.

Il me semble que les ouvrages ainsi composés doivent avoir un fort débit en province et qu'ils peuvent fournir une excellente matière d'exportation pour l'Amérique du Sud. Je ne serais pas étonnée d'apprendre que les modistes de Langres en raffolent et que les femmes des fonctionnaires de Montévideo en ont commandé un stock; quant à nos petites pensionnaires, plus d'une doit cacher le livre sous l'oreiller : il est si bon de rêver, dans la sagesse d'une vie médiocre, qu'il y a quelque part un Paris de toquées, d'énervées et de neurasthéniques, toutes étincelantes de fantaisie vicieuse et habillées à la dernière mode, et de vivre un moment par l'imagination dans cette compagnie hétéroclite! On prend de ce jargon et aussi un peu de ces mœurs, autant qu'on en peut prendre, selon sa situation, et on se croit devenue une Parisienne.

C'est une suite de petits tableaux, dont chacun ne comprend que quelques pages, sous la forme de lettres et de dialogues : rien de mieux fait pour être lu sans fatigue et au hasard. Nous ne savons plus aborder ces grands romans où l'on se passionne, auxquels on s'attache pendant des journées et des nuits consécutives et qui vous prennent tout entière : ces romans-là obligent à un travail de lecture considérable, ils demandent une force de tempérament et de tête qui devient de plus en plus rare, à ce qu'il paraît, chez les lecteurs d'aujourd'hui. Aussi ont-ils trouvé des écrivains, faits exprès pour eux, qui les dispensent autant que possible de lire : ces auteurs savent mettre l'essence des choses dans de petits récits, de petits paragraphes et de petites lignes, comme nos confiseurs enferment dans des dragées les élixirs les plus montants; un ou deux de ces bonbons, c'est assez pour tourner la tête de nos toquées, elles n'en pourraient pas supporter davantage et les voilà à point.

Je vous ai dit que je ne parle pas d'un écrivain en particulier; ils sont bien une demi-douzaine qui ont ce talent superfin et comparable, — pardonnez-moi de poursuivre ma comparaison, il n'en est pas de plus juste pour exprimer ma pensée, et puis, si l'on veut bien m'accorder un certain bon sens, je n'ai pas appris à diversifier mes tours de phrase par les charmes d'une imagination multicolore, — ce talent superfin, disais-je, et comparable aux produits les plus raffinés de la confiserie contemporaine. Je me garderai bien de le nier, le talent brille à chaque ligne et il est d'une qualité délicieuse; mais ne pensez-vous pas qu'il appartient surtout aux arts de la confiserie et de la pâtisserie de Paris réputés dans le monde entier? Trois ou quatre recettes sont nécessaires pour composer ces ouvrages et il me semble que je les ai très nettement découvertes dans celui-ci en particulier, mais les recettes sont de peu

d'efficacité si l'on n'y ajoute le tour de main.

D'abord la question des noms et des prénoms; c'est très important : Guy, Saint-Rémi, Gontran, à la rigueur Fernand, mais vous touchez à la limite de la circonférence d'où il vous est absolument interdit de sortir. Pour les femmes : la brune comtesse de Breuilly, la brune Mme Ambrus ou la brune petite d'Éprun. Il importe beaucoup qu'elles soient brunes et que vous leur donniez des noms en quelque sorte bruns, c'est-à-dire en rapport avec la nuance de leurs cheveux, par une consonance où vous avez le soin de multiplier les *m*, les *b* ou les *p* avec les *r* ou les *u*. Cela produit un effet sûr. Les quelques spécimens blonds que l'on place encore çà et là, avec des cheveux en coup de vent, ne servent qu'à mettre les bruns plus en relief et ils sont d'avance sacrifiés.

Ensuite la question de la qualité des personnages : j'entends leur qualité sociale ou leur situation dans la société.

Des femmes « du monde », bien entendu, puisque c'est elles qu'il s'agit de faire connaître à la foule, puis un ou deux prêtres, généralement de Saint-Sulpice, qui seront leurs confesseurs et leurs conseillers. — Oh! parfaitement irréprochables. Le contraste est ainsi plus saisissant de ces hommes purs au milieu de ces envolées et de ces déhanchées. Si l'un d'eux, avant d'être prêtre, « a fait la fête pendant dix ans », vous avez réalisé les conditions les plus heureuses pour un dialogue large, pittoresque et de bon ton. Puis les militaires : un colonel, un sous-lieutenant, ou plus simplement un adjudant. Le colonel est sur le point de passer de mode — ne parlons plus de général, il est tout à fait *rococo;* — mais l'adjudant est exquis et puis il ne tire pas à conséquence : avec lui on peut tout risquer. Une bourgeoise brune et veuve, une divorcée, un petit « trottin »; quelques vieilles femmes, pour « faire de la morale » aux jeunes : voilà à peu près le plat complet.

Vous n'avez plus qu'à imaginer maintenant une série quelconque de lettres, de conversations et de confidences que ces femmes vont avoir les unes avec les autres. Elles ne manquent pas de dire toujours dans leurs lettres à leurs amies les plus familières et dont elles sont depuis si longtemps connues, où elles habitent : c'est un rez-de-chaussée merveilleux, rue des Écuries-d'Artois, un hôtel à Bourges, rue Coursarlon, un rez-de-chaussée encore, rue Boccador, un gracieux hôtel, rue Rembrandt, proche du parc Monceau. Les correspondants ne peuvent pas l'ignorer, mais il est toujours bon de le redire, pour relever la phrase par un nom de rue distingué. Vous comprenez que si la scène à faire se passe, par exemple, rue Boccador, entre le jeune Letixier et la belle Mme d'Emprun, ces noms et ces syllabes produisent déjà un effet merveilleux par leur rencontre et permettent immédiatement bien des choses.

Elles recopient dans leurs lettres de longs passages des lettres qu'elles ont reçues et auxquelles elles répondent : ainsi elles n'ont pas besoin de se mettre en grands frais pour remplir leurs petits feuillets. « Vous m'avez écrit... » Suit tout le détail le plus scabreux de l'autre lettre. Cela aussi me paraît faire essentiellement partie de la recette de ces petits pâtés. Elles indiquent avec exactitude quelle toilette elles portaient ce jour-là, quel chapeau, quel corset, quel pantalon; quant à la robe, c'est généralement « une robe-tailleur »... La robe-tailleur sans doute est l'un des rêves des petites bourgeoises de la province et l'on sait que le livre est fait spécialement à leur intention. Pour le fond même des conversations et des correspondances, on le connaît dès longtemps et je n'en dirai rien, sauf une remarque : c'est que les vieilles femmes et les sages mamans, les plus respectées, des « saintes », quand elles s'efforcent de sauver les jeunes, voire leur propre fille, d'une faute imminente n'ont pas de plus fort argument que de leur dire qu'elles aussi, en leur jeunesse, ont péché et qu'elles en ont eu le plus cuisant repentir. Bien certainement ce n'est pas vrai, mais elles le disent dans la passion de leur amour maternel inquiet, afin de se donner une grande force de persuasion; après quoi, la jeune vole en coup de vent à la rue des Écuries-d'Artois.

Et ce sont là les femmes et la société française de ce temps? Je ne veux pas continuer cette analyse, monsieur le Directeur, mais j'ose dire que cette mode littéraire touche à sa fin, qu'elle est mourante, qu'elle est morte. Nous attendons des écrivains qui nous replaceront les femmes dans leur vrai cadre et dans les conditions naturelles et raisonnables de leur existence, mères, filles, sœurs, avec leurs vrais sentiments, leurs vraies passions, leurs vraies amours, leurs vraies joies, leurs vraies peines, et ce sera la variété même de la vie, infiniment plus intéressante et plus touchante que ces calembredaines d'écervelées, qui sont toutes pareilles, sortent toutes du même magasin, avec la même robe, et courent toutes d'un même pas et d'un même cœur au petit hôtel, oublier mari et enfants dans les bras de cet imbécile de Gontran, qui, lui aussi, est toujours le même, qu'il soit Hervé ou d'Exiles.

Des héroïnes, des vraies, on en trouvera parmi les Françaises de ce temps, si on désire en avoir. N'est-ce pas la *Revue Bleue* qui a rapporté récemment la conduite admirable de la femme de ce consul en Asie Mineure, conduisant jusqu'au navire où elles s'embarqueront une troupe de pauvres Arméniennes avec leurs enfants? Elle-même a les siens, dont un qu'elle allaite encore; elle les emmène dans

ce périlleux voyage, elle traverse les camps ennemis, les bandes de brigands, impose à tous par la fermeté de son caractère et par le nom de la France, et elle ne revient à son foyer qu'après avoir mis ses protégés en sûreté. Je n'ai pas appris que nos ministres aient décoré Mme Meynier de la croix de la Légion d'honneur.

Je ne sais si vous trouverez que cette observation est en dehors de mon sujet : il est vrai qu'en commençant je n'avais pas pensé finir par là. Mais toutes les fois que j'ai eu l'occasion de jeter les yeux sur des listes de récompenses officielles, je suis restée confondue par la fantaisie et le sans-gêne qui semblent présider à ces distributions. Les croix semblent tomber au petit bonheur, tantôt bien, tantôt mal, sur ceux-ci ou sur ceux-là, et sans ombre de discernement. N'êtes-vous point d'avis que Mme Meynier a mérité d'être décorée dix fois ? mais nos ministres sont trop occupés sans doute par les intrigues de leurs antichambres ; ils n'ont pas assez de présence d'esprit pour récompenser spontanément une vaillante femme qui ne demande pas de faveur et qui est loin. Si seulement Mme Meynier, au lieu de sauver des mains des brigands les femmes d'Asie Mineure, nous chantait quelque couplet à moitié décent sur une scène à la mode ?...

LAURE X.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Lectures de jeunes filles.

L'*Almanach Hachette* a mis au concours, cette année, la composition d'une bibliothèque pour jeune fille de dix-huit ans (1). La question des bibliothèques vint, en ces derniers temps à la mode, Si l'on était condamné à passer avec cinquante ouvrages le reste de sa vie, lesquels choisirait-on? Ce fut un problème étudié, d'autres, analogues, sont survenus. Il n'y a pas là un inutile divertissement. Ce qu'on cherche ainsi et ce qu'on propose ce n'est pas seulement un choix de bouquins, c'est, au fond, une conception de l'homme et de la vie, quelque chose comme une philosophie implicite et pratique. Il va de soi que selon vos opinions sur les choses de ce monde, selon vos goûts et vos idées, selon les goûts et les idées que vous supposez ou que vous souhaitez aux autres, votre choix variera, et qu'un choix à peu près criminel correspond à un courant très puissant d'opinion et de besoin.

En ce moment où la recherche de ce qui convient pour former l'esprit féminin s'impose de plus en plus, il est intéressant de voir quelle liste de livres a chance de représenter l'opinion moyenne sur ce point. Si l'on en juge par la liste couronnée, les timides peuvent se rassurer. Cette liste — signée d'un nom de femme — est à peu près ce qu'on pouvait prévoir. On ne peut la déclarer mauvaise, elle est peut-être pire.

Sans être très largement comprise, elle ne manque pas de variété. Le premier ouvrage inscrit est l'*Imitation de Jésus-Christ*, le dernier la collection des *Almanachs Hachette*. Dans l'intervalle, qui est large, se pressent les auteurs connus, de Shakespeare et Corneille à Loti, Lemaître, Malot et Margueritte. On ne peut contester que certains choix ne soient très bons.

Mais je ne saurais les examiner l'un après l'autre ; et il me suffira d'adresser surtout à l'ensemble de la liste deux critiques qui toutes deux visent le même défaut : une idée un peu rapetissée peut-être et volontairement mesquine de l'intelligence féminine. Je reprocherai donc à la liste consacrée, d'une part d'être trop exclusivement littéraire, de l'autre d'être un peu fade et légèrement convenue.

Fade, une liste où l'on trouve les noms de Shakes-

(1) De quels ouvrages composer la bibliothèque d'une jeune fille de dix-huit ans :

L'Imitation de Jésus-Christ. — *Les Mille et une Nuits*. — *Don Quichotte*. — *Roméo et Juliette*. — *Hamlet*. — Théâtre de Corneille. — Fables de La Fontaine. — Théâtre choisi de Molière. — Lettres de Mme de Sévigné. — Oraisons funèbres de Bossuet. — Contes de fées de Perrault. — Théâtre de Racine. — Lettres de Mme de Maintenon. — *De l'Education des Filles*. — *Télémaque*. — Extraits de Saint-Simon. — *Robinson Crusoé*. — *Voyages de Gulliver*. — Extraits choisis de Rousseau. — *Paul et Virginie*. — Choix de poésies de Chénier. — Extraits de Mme de Staël. — *Les Martyrs*. — *Le Génie du Christianisme*. — *Ivanhoe*. — *Rob-Roy*. — *Waverley*. — Œuvres de Lamartine. — *Ma jeunesse; Révolution française*, de Michelet. — *Eugénie Grandet*. — *Causeries du lundi*. — Œuvres de Xavier de Maistre. — *Nouvelles genevoises*. — *David Copperfield*. — *Le Livre des Mères*. — *Quatre-vingt-treize*. — *L'Art d'être grand-père*. — *Les Trois Mousquetaires*. — Morceaux choisis de Musset. — *La Mare au Diable; Pages choisies*, de G. Sand. — *La Roche aux Mouettes*, de J. Sandeau. — *Voyage aux Pyrénées; Voyage en Italie*, de Taine. — Extraits des *Récits des Temps mérovingiens*, de A. Thierry. — *Le Dernier des Mohicans*. — *Picciola*. — *Nos Filles et nos Fils; Une élève de seize ans; Lectures en famille*, de Legouvé. — *La Case de l'oncle Tom*. — *L'Abbé Constantin*, de Halévy. — *Mireille; les Iles d'or*, de Mistral. — *Jean des Figues; La Chèvre d'or*, de P. Arène. — *Maroussia; les Patins d'argent*, de Stahl. — *Les Américaines chez elles*, de Bentzon. — *Michel Strogoff; l'Ile mystérieuse; 20000 lieues sous les mers; César Cascabel*, de J. Verne. — *Mme Thérèse; le Fou Yégof; l'Invasion*, de Erckmann-Chatrian. — *L'Anneau de César*, de A. Rambaud. — *L'Homme à l'oreille cassée; le Nez d'un Notaire; le Roi des Montagnes*, de About. — Poésies; *Jardin d'automne; la Vie rustique*, de Theuriet. — *Contes du lundi; le Petit Chose; Tartarin de Tarascon; Lettres de mon Moulin*, de Daudet. — Poésies; Théâtre, de Coppée. — *Le Maître de Forges; Serge Panine*, de Ohnet. — *Pêcheur d'Islande; Jérusalem; la Galilée; le Désert*, de Loti. — Poésies, de Bourget. — *Nos Contemporains*, de Lemaître. — *Sans Famille*, de Malot. — *Ma Grande*, de Margueritte. — *La Mode pratique*. — Collection des Almanachs Hachette. (*Lecture pour tous*, juin 1897.)

peare, de Corneille, de Hugo, de Musset et de Taine? convenue une bibliothèque, — pour jeunes filles, — où s'étalent *les Trois Mousquetaires* et *le Maître de Forges?* Eh bien, oui. Je reconnaîtrai tant qu'on voudra que le récit des amours variées de d'Artagnan était peu recommandé, jusqu'ici, pour distraire des innocences de dix-huit ans, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Je veux dire que ce qui dépasse la vie sentimentale moyenne, — non pas la vie sentimentale vraie, mais la vie sentimentale qu'on rêve d'une façon qui reste trop souvent un peu niaise, — tout ce qui suggère des idées un peu hautes et un peu fortes qui ne sont pas les idées couramment reçues, tout cela a été beaucoup trop éliminé.

Sans doute il y a Shakespeare et Corneille, mais ce sont là des anciens, des classiques. Les raisons qui les ont fait choisir presque exclusivement ne sont pas toutes mauvaises. Il n'empêche que les classiques sont un peu éteints. Ce n'est pas leur faute, mais on les lit avec un verre fumé formé de tous les commentaires entendus ou lus, quand ce n'est pas de pensums subis et de leçons ânonnées. Et puis ils sont un peu loin de nous et l'on ne peut guère sympathiser d'emblée avec eux comme avec un moderne. L'émotion se refroidit, la vibration s'amortit, et cela est fâcheux, à moins d'une culture intense et d'habitudes de pensée très développées que l'on ne peut exiger de tous ceux qui liront Corneille ou Shakespeare. Je crains que le plus souvent l'impression *réelle* qu'ils produisent ne soit très effacée. Affaire de mode, de milieu, de convention pour la plupart. Un contemporain parle plus directement à l'esprit. Qu'on lise donc les grands classiques, mais qu'on ne les lise pas seuls. Et que l'on complète cette lecture autrement que la liste consacrée ne l'indique, qui s'applique à ne prendre que des auteurs doux et inoffensifs et à ne choisir, en général, dans l'œuvre des autres que les parties les moins saillantes, et les moins fortes.

Tenez-vous beaucoup à *Picciola?* Je m'en méfie un peu, mais ne l'ayant jamais lu, je n'ose insister. Et Xavier de Maistre? Il est gentil, mais je préférerais quelque chose du grand frère. Étonnerai-je beaucoup en disant que les *Soirées de Saint-Pétersbourg* me paraîtraient infiniment préférables au *Voyage autour de ma chambre?* Pour toutes sortes de raisons, Alfred de Vigny, qui n'est pas nommé, remplacerait Lamartine avec avantage. Victor Hugo est représenté par ces mots un peu vagues : *Poésies. Le livre des mères. Quatrevingt-treize, l'Art d'être grand-père.* J'ai peur que sous le nom de « poésies » on ne désigne les *Odes et ballades*. Eliminons-les sans regret et mettons en tête de la liste la *Légende des siècles*, tout au moins la première série.

Beaucoup de romans sur la liste. Walter Scott, Dickens, Fenimore Cooper, George Sand, Balzac, Mme Beecher-Stowe, Jules Verne, Erckmann-Chatrian, Theuriet, Daudet, Coppée, Saintine, Georges Ohnet, Pierre Loti, Hector Malot, Paul Arène, Stahl y fraternisent, sans grand enthousiasme peut-être. J'y joindrais Paul Bourget s'il n'était cité uniquement pour ses vers (pourquoi donc?) Et là-dessus, je veux faire une remarque.

La lecture des romans n'est pas, en soi, chose pernicieuse. J'en ai lu, jadis, des montagnes, je ne crois pas en avoir pâti. Mais c'est une chose de lire un livre, c'en est une tout autre de le faire figurer dans une bibliothèque *très restreinte*. Il y a un choix à faire entre ceux qui ne sont que pour le divertissement et ceux qui visent plus haut. Ce choix n'est nullement indiqué dans la liste. On s'en rend compte par le pêle-mêle des noms que j'ai cités, et dont je rayerais plusieurs volontiers. Il est tel roman qu'on lit quand on a le cerveau un peu fatigué ou vide mais qu'on ne place pas, — pour ne citer que les morts, — à côté de Balzac ou de Flaubert.

Si donc une jeune fille peut lire avec plaisir et sans inconvénient la plupart des romans désignés, il en est beaucoup que je ne ferais pas figurer dans sa bibliothèque et que je remplacerais par d'autres. *Colomba* et quelques autres nouvelles de Mérimée sont injustement oubliées; il ne m'eût pas déplu de trouver sur la liste les noms de Flaubert et de Zola, au moins pour des extraits (puisqu'on nous en offre de George Sand) ou pour *Un cœur simple* et quelques nouvelles. Il faut un peu de vin à côté du sirop. J'y ajouterais même sans trop de remords le nom de Villiers de l'Isle-Adam (pour *Axel*, par exemple, qui d'ailleurs n'est pas un roman). Et si nous admettons des choix de poésies, je regretterais l'absence de Leconte de Lisle et de Verlaine. *Hypathie*, l'*Agonie d'un saint*, quelques pièces de *Sagesse*, et aussi la *Beauté* de Baudelaire, cela compléterait bien Hugo et Vigny, Musset — et Lamartine, si l'on en garde quelque chose, — et donnerait aux lectrices quelque notion de ce que devient la poésie française.

Mais la littérature n'est pas tout, sans doute elle résume dans quelque mesure l'ensemble de notre savoir et de nos idées mais ils s'y reflètent comme dans un miroir un peu trompeur et trop étroit. Assurément on ne peut recommander ici, puisqu'il s'agit d'une bibliothèque destinée à la jeune fille abstraite et générale, des spécialités qui conviendraient sans doute à quelques-unes. Ne parlons donc pas de manuel de chimie ou d'étude sur les crustacés décapodes. Mais il est certains livres qui ont mis à la portée de tous un ensemble d'idées générales se rapportant à tout ce qui est comme à tout ce qui fut, comme à ce qui sera, et que chacun devrait au moins

entrevoir. Je ne parle pas ici des ouvrages de vulgarisation, pour lesquels, au reste, je n'affecterai aucun dédain. Au contraire j'en recommande volontiers la lecture, mais je ne voudrais pour une bibliothèque choisie que des œuvres supérieures. Heureusement les vrais maîtres ont su parfois écrire pour tous. En histoire, je rencontre sur la liste Saint-Simon et Michelet, cela est bien; Aug. Thierry, cela n'est pas mauvais; j'y joindrais Fustel de Coulanges au moins pour la *Cité antique*. Taine n'est cité que pour ses voyages. Pourquoi ne pas signaler avant tout la *Philosophie de l'art* et l'*Intelligence?* On y recueillera quelques erreurs et l'on peut s'y embarrasser d'opinions démodées ou qui vont l'être. Encore vaut-il mieux après tout penser mal sur certains sujets que de ne point penser, et je ne connais pas de livres plus capables d'exciter l'esprit et de faire comprendre, de révéler la joie de penser, le plaisir intellectuel sous sa forme la plus haute. Pour de semblables raisons, je mettrais peut-être sur la liste quelque livre de science, la *Chaleur*, de Tyndall par exemple, quoique remontant un peu loin déjà, non pas tant pour ce qu'on y pourrait apprendre de science que pour ce qu'on y trouve l'occasion de s'élargir l'esprit, de voir comment on peut chercher à comprendre le monde extérieur et ce que c'est qu'une théorie scientifique. Et je voudrais que pour les sciences naturelles, mais surtout pour les sciences morales, pour la philosophie, pour la morale, pour la science sociale, pour l'économie politique même on donnât ainsi quelque ouvrage, fortement pensé et bien écrit si possible, qui pût, sans imposer des recherches trop spéciales, non pas apprendre à une jeune fille la science dont il traite, — il ne saurait être question de cela ici, — mais lui indiquer un peu ce qu'elle est et quelques-unes des grandes idées qu'elle suggéra à l'humanité. Cela n'est nullement impossible, et s'il fallait faire quelques sacrifices pour ne pas surcharger la liste, je supprimerais sans trop de regrets *Télémaque* et le *Traité de l'éducation des filles*, — que je n'ai pu parvenir à admirer quoique je n'en aie entendu dire, — je ne sais pourquoi, — que du bien. Et peut-être même les Contes de Perrault — beaucoup moins séduisants que Fénelon. On a tellement dit que ces contes étaient délicieux qu'on a fini par le faire croire. Je ne méconnais ni leur charme propre ni l'intérêt qu'ils peuvent exciter à divers points de vue, — mais si l'on est porté à me croire, à tort, quelque mauvais vouloir à l'endroit du XVII[e] siècle, qu'on les remplace donc par la *Princesse de Clèves*.

Je ne veux pas au reste composer une liste nouvelle. J'y mettrais volontiers quelque « littérature personnelle » quand ce ne serait que pour y placer les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de Renan, mais seulement indiquer dans quel esprit je souhaiterais qu'on la fît. Ainsi comprise, elle n'est plus, je le sais bien, ce qu'on entend généralement par une bibliothèque de jeune fille. C'est aussi ce que j'ai voulu. C'est un tort de trop encourager, pour être plus aisément accepté, les défauts des gens à qui on s'adresse et cela réussit souvent mal. Il ne faut être ni trop puéril avec les enfants, ni trop... virginal avec les jeunes filles. Je pense, en outre, qu'on s'exagère la faiblesse mentale de la jeune fille de dix-huit ans, elle est capable de supporter une nourriture plus forte que celle qu'on lui souhaite. J'en ai eu assez d'exemples pour n'avoir guère de doutes là-dessus. Assurément cela n'est pas vrai de toutes, mais quand je cherche quels livres peuvent convenir aux jeunes filles, si je commence par supposer qu'elles savent lire, je suppose encore qu'elles ne sont pas sans quelque intelligence. Il est bien des garçons aussi qui ne seront jamais capables de lire sérieusement Fustel de Coulanges ou Leconte de Lisle, mais je ne m'inquiète pas de leurs lectures. De même les jeunes filles qui ne se délecteraient qu'aux Contes de Perrault ou aux *Trois Mousquetaires* peuvent être pleines de grâce et de sérieux; mais il n'est guère utile de composer à leur intention une bibliothèque. Qu'elles lisent par surcroît la *Roche aux Mouettes* et *Picciola*, elles le méritent. Pour les autres il me semble qu'il faut élever autant que possible — tout en laissant une assez grande liberté pour les lectures courantes — le niveau des ouvrages qui doivent laisser sur l'esprit une empreinte durable et composer la bibliothèque que l'on relit. Cela n'importe pas seulement à l'éducation de l'esprit, mais à celle du caractère, — à condition qu'on ne compte pas trop sur la vertu propre du livre, quel qu'il soit.

ÉRIC HAN.

—

— GUIGNOL, par *M. A. Mimartz* (Fasquelle). — REBELLES ET SOUMISES, par *M*[me] *Damaud*. — D'OCÉAN A OCÉAN, par *M. Bonnaud*. — LES MARTYRS DE L'ÉPISCOPAT, par *M. de Pierrefeu* (Flammarion). — LA PRÉFACE DE « CROMWELL », par *M. Souriau*. — CROQUIS RUSSES, par *M*[me] *Cantacuzène* (Fischbacher). — LETTRES A RÉPONDRE, par *Ludana* (Fasquelle). — LE MARIAGE DE GABRIELLE, par *Daniel Lesueur*. — LE PETIT ART D'AIMER, par *M. A. Silvestre* (Ollendorff). — LA SORCELLERIE AMUSANTE, par *Brigognan* (Chaix). — LES CONSÉQUENCES DE L'ANTISÉMITISME EN RUSSIE, par *M. Chmerkine*. — AMOUREUSE TRINITÉ, par *M. P. Guédy*. — L'ÂME FRANÇAISE, par *M*[r] *W. Mitchell*. — LES NOURRITURES TERRESTRES, par *M. A. Gide*. — POÉSIES, par *M. R. de Planhol*. — LE JOURNAL DE LIHANI, par *M. le comte A. Wodzinski*. — LE SPHINX DES GLACES, par *M. J. Verne*. — NOUVELLES ARCHIVES DES MISSIONS SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES (Imprimerie Nationale).

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 35513. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 11. 4e SÉRIE. — TOME VIII 11 SEPTEMBRE 1897.

LA POLITIQUE

On causait l'autre jour de l'alcoolisme; vous entendez d'ici ce que l'on disait : « Ce n'est pas au législateur d'agir, mais à nous-mêmes; fondons des associations et des ligues contre l'abus de l'alcool, faisons appel à la presse, suscitons un grand mouvement d'opinion comme cela s'est vu dans d'autres pays! »

Ainsi parlaient mes amis, persuadés qu'il faut compter sur les mœurs plus que sur les lois, et ils exécutaient des variantes plus ou moins brillantes sur un thème connu : *quid leges sine moribus?*

Je les écoutais sans rien dire : je pensais que sans doute les lois peuvent peu de chose là où les mœurs font défaut, mais aussi qu'il faut une certaine dose d'optimisme pour rêver un progrès des mœurs si tout, dans la loi, s'y oppose.

N'est-ce pas ici le cas? D'honnêtes gens se réunissent pour combattre le fléau de l'alcoolisme ; ils y mettent leur temps, leur argent, et, ce qui vaut mieux, leur cœur; après beaucoup d'efforts, ils ont réussi à corriger un certain nombre d'individus; ils sont contents de ce qu'ils ont fait, et ils ont le droit de l'être. Mais quoi! tandis qu'ils travaillaient à diminuer la consommation de l'alcool, des cabarets ouvraient leurs portes autour d'eux. Pour un ivrogne qu'ils auront guéri, le mastroquet d'en face aura fait dix ivrognes nouveaux.

Je crois qu'ici les lois sont plus fortes que les mœurs, lois mauvaises, funestes, immorales, absurdes, et auxquelles il semble que personne n'ose toucher.

Au nom de la liberté de l'agriculture, les bouilleurs de cru distillent n'importe quoi dans leur alambic; au nom de la liberté de l'industrie, les fabricants de liqueurs sophistiquent impunément leurs produits; au nom de la liberté du commerce, les cabaretiers débitent des drogues qui tueraient un chien sur le coup et qui tuent un homme lentement. En réalité, ce qui est inscrit dans les lois, ce n'est ni la liberté de l'agriculture, ni la liberté de l'industrie, ni la liberté du commerce : c'est la liberté de l'empoisonnement.

Pour enrayer l'alcoolisme, il faudrait avant tout une réforme des lois, et une réforme radicale.

Je me figure un candidat qui, aux prochaines élections, inscrirait en tête de son programme la suppression du privilège des bouilleurs de cru comme constituant un danger public.

Il demanderait ensuite que, soit par le monopole, soit par tout autre procédé, on ne laissât circuler que des alcools rectifiés et contrôlés.

Enfin, mon candidat pousserait la hardiesse jusqu'à proposer que le nombre des cabarets fût réduit, immédiatement réduit, et qu'à l'avenir les débits de boissons fussent réglementés au nom de l'hygiène et de la morale.

Ce candidat-là, me direz-vous, aurait peu de chances d'être élu. Peut-être ; mais, tout au moins, il aurait fait entendre quelques vérités utiles.

Ce n'est pas demain qu'il faut agir, c'est aujourd'hui : si l'on ne s'attaque pas hardiment à la liberté des cabarets, dans dix ans l'alcoolisme sera maître de la République.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

ESSAI SUR LE DÉVELOPPEMENT DES LITTÉRATURES MODERNES[1]

LE MOYEN AGE ET LA RENAISSANCE

I

Si l'on considère dans ses grandes lignes l'histoire des littératures modernes, on reconnaîtra bientôt qu'elle nous retrace les phases d'un long conflit entre deux éléments qui tantôt se combattent et tantôt se confondent : le premier, l'élément antique ou classique, se trouve constitué par le fond des idées et des formes que les civilisations de la Grèce et de Rome nous ont léguées ; le second, qu'on a appelé romantique, qu'on pourrait aussi, du moins à son origine, appeler « barbare », est formé par l'apport des races nouvelles qui sont venues greffer leur civilisation naissante sur le vieil arbre des civilisations antiques, et par celui de la religion qui, au moment même où ces races envahissaient l'empire romain, commençait à supplanter le paganisme de la décadence.

Au début de la période moderne, le premier de ces deux éléments semble absorbé ou détruit par l'autre : la culture antique a disparu. Vers le commencement du VII[e] siècle, le goût même en paraît éteint. Pourtant, quelques-uns des auteurs latins subsistent, si mal connus et compris qu'ils soient : Virgile, dont on fait tour à tour un saint, un magicien ou un nécromant ; certains écrits de Cicéron, de Sénèque, de Boèce surtout, de Tite-Live, de Salluste, d'Horace, d'Ovide, de Pline, de Lucain. On les lit dans les cloîtres, on les cite dans les ouvrages scolastiques et dans les chroniques, on les commente, on les paraphrase sans aucune espèce de sens critique, mais avec une bonne volonté souvent touchante. Quant aux Grecs, il serait à peine excessif de dire qu'ils sont complètement ignorés : Aristote, qui jouit d'une autorité considérable et dont les théologiens prétendent s'inspirer, n'est cependant connu que par des fragments d'authenticité douteuse et par des commentaires fantaisistes. Les textes sont égarés. Les docteurs qui savent le grec, — leur nombre est des plus restreint, — ne peuvent, faute de documents, tirer qu'un parti très modique de leur savoir. Jean Scot, par exemple, en est réduit à traduire le livre des *Noms* attribué au faux Denys l'Aréopagite. De vagues notions circulent seules sur certains mythes antiques, les déforment gauchement, leur empruntent parfois des traits pour les prêter aux héros du christianisme : c'est ainsi que des ressouvenirs de la légende thébaine viennent s'ajouter soit à celle de Judas, soit à celle du pape saint Grégoire. De fabuleuses généalogies font remonter aux héros de la guerre de Troie l'origine de certaines races illustres, la fondation de certaines villes. On se transmet comme on peut les rares notions qu'on possède sur ces événements lointains et obscurs : c'est à travers Benoît de Sainte-More qu'Henri de Veldecke compose son *Énéide*, Herbort de Fritzlar sa *Guerre de Troie*, et l'on sait de quelles sources invraisemblables, de quels mystérieux Dictys de Crète et Darès le Phrygien, le poète normand tient lui-même ses renseignements. En pleine période humaniste, la connaissance du grec passe pour une science presque occulte, prodigieusement difficile et dangereuse : Boccace se désespère de ne pas le posséder, et supporte avec une inaltérable patience les mauvaises humeurs de Léonce Pilate, parce que ce Grec, maussade, insupportable et savant, lui promet une traduction latine des poèmes d'Homère.

Il faut dire que la grande force civilisatrice de l'époque, l'Église, est plutôt hostile que sympathique à la culture antique ; elle la juge périlleuse pour la foi, à laquelle convient mieux la simple ignorance, et, sans écouter certains docteurs qui, comme saint Basile ou saint Augustin, se montrent indulgents aux lettres païennes, elle s'efforce de les maintenir dans l'oubli où elles sont tombées : Grégoire le Grand s'indigne contre un ecclésiastique qui s'était avisé d'enseigner la grammaire, « une science, dit-il, que les laïques eux-mêmes devraient ignorer » ; Alcuin reproche à l'archevêque de Trèves son amour exagéré pour Virgile, qui pourrait, pense-t-il, l'éloigner des Évangiles ; un patient collectionneur des œuvres de Cicéron, l'abbé de Corvey, se croit obligé de se défendre d'être plus « cicéronien » que chrétien, et de protester que, s'il poursuit ses études antiques, ce n'est qu'en éclaireur dans un camp ennemi ; en 1209, nous voyons un concile provincial, réuni à Paris, interdire de lire ou d'expliquer, dans les écoles publiques ou privées de la ville, la *Physique* d'Aristote ou les commentaires de ce traité. — Cette hostilité de l'Église explique en partie la lenteur des progrès de l'humanisme, du VII[e] au XIV[e] siècle : Dante, qui fut un des hommes les plus érudits de l'époque, et que sa curiosité divinatrice attirait vers l'antiquité, en connut tout ce qu'on en pouvait connaître ; et c'était bien peu de chose, si l'on en juge par la liste incomplète et disparate des poètes païens qu'il rencontre dans l'autre monde.

Cependant, les races nouvelles, si lentes à pénétrer dans le trésor littéraire du vieux monde, avaient des sensations, des sentiments, des idées qu'elles éprou-

---

1. Cet Essai doit servir de préface à un recueil de *Mor-[illegible] des littératures étrangères* dont la publication est prochaine.

vaient le besoin d'exprimer. Elles n'étaient point dépourvues de goûts poétiques, et possédaient à un haut degré le don de créer des images et des symboles : leurs chants étonnaient déjà les premiers historiens romains qui tentèrent de décrire leurs mœurs.

Aussi, tandis que les docteurs, les moines, les clercs tâtonnaient à travers les vestiges des littératures antiques, en subissaient l'ascendant et tâchaient de couler leur pensée dans les moules revêches d'un latin à demi barbare, une littérature très différente de ces modèles entrevus se formait peu à peu en dehors des centres de la culture officielle : ce furent des chants dont la fruste inspiration s'harmonisait assez bien avec les rudesses et les gaucheries de la langue vulgaire aux formes maladroites, à la syntaxe incertaine ; ce furent des récits, des « histoires » comme les aiment les simples : les uns, interminables, racontant avec une prolixité qui souvent confine au bavardage les exploits des héros populaires ou légendaires ; les autres, brefs, volontiers facétieux, fixant un épisode de la vie bourgeoise, ou moins que cela, une plaisanterie, un bon mot ; ce furent des sermons, prêchés en plein vent aux foules qu'il fallait pousser dans les églises ou lancer contre les Infidèles ; ce furent encore les vastes « mystères » qui représentaient les épisodes principaux de la légende sacrée, les « miracles » où l'on mettait en scène les saints préférés du peuple, la Vierge bienveillante, le Diable bafoué et vaincu, les « farces » qui raillaient la vanité des clercs, la corruption des moines, la ruse matoise des bourgeois, les « sotties » qui taquinaient le pouvoir et, parfois, osaient même s'attaquer à l'Église. Une littérature complète apparut ainsi, d'année en année : littérature énorme et maladroite, puissante et fastidieuse, dont l'art est d'une lourde gaucherie, qu'anime pourtant la sève de la jeunesse, qui rappelle les constructions capricieuses auxquelles se complaît le génie des petits enfants.

On a trop répété que les hommes du moyen âge n'avaient pas le sens de la beauté : ils l'eurent autrement que les anciens, autrement que nous, mais ils l'eurent à leur manière, ils la cherchèrent en tâtonnant. S'ils ne la rencontrèrent pas toujours au bout de leurs efforts, du moins leurs artistes et leurs poètes trouvèrent-ils des moyens appropriés pour parler au cœur et à l'imagination de leur temps. Le chevalier normand partant pour l'île des Angles écoutait avec autant de plaisir le bon trouvère Taillefer chanter les exploits de Roland, que les Grecs leurs aèdes narrer en vers ciselés les fines histoires d'Odysseus ; une foule frémissait au spectacle du drame éternel de la Passion, comme une autre foule avait frémi jadis à celui des souffrances de Prométhée ou des catastrophes où la Fatalité précipitait les Atrides ; devant la douloureuse figure d'un Christ en croix, couronné d'épines, pleurant des larmes de sang, le dévot éprouvait des extases qui valaient bien, sans doute, l'intelligente admiration d'un spirituel Athénien devant les chefs-d'œuvre de Phidias ; et que dire de leur grande trouvaille, de la suprême œuvre d'art à laquelle travaillaient des villes entières, de la cathédrale qui exprime avec tant de force, tant de grandeur, tant de grâce, l'ensemble de leurs rêves et de leurs aspirations ?

Aujourd'hui, la littérature de cette époque si lointaine nous intéresse avant tout comme un document instructif sur les mœurs, les idées, les sentiments, les croyances de nos ancêtres. Mais elle peut encore nous intéresser autrement, elle peut encore nous offrir une source d'admiration. Pour la goûter, il suffit de renoncer à notre conception gréco-latine de la rhétorique, et de chercher, dans ces œuvres dont l'immensité nous effraye, dont le désordre nous déplaît, l'âme profonde qui les anime. L'Europe informe du moyen âge, ces États hétérogènes formés comme au hasard par des heurts de nations ou par des traités que dictait la fantaisie des princes, cette Europe désordonnée comme une chanson de geste, que la diplomatie et les guerres de plusieurs siècles n'ont point réussi à partager selon des lois normales, cette Europe marchait, travaillait, progressait sous la poussée d'un grand sentiment qui, malgré les apparences, faisait la force et l'unité de la pensée : la foi religieuse. Or, s'il est vrai que l'art ait pour but de manifester les caractères saillants de ses objets, et que la qualité de l'art dépende de l'importance du caractère et de la convergence des effets, il faut saluer ces arts et cette littérature : les cathédrales énormes et dentelées, comme les drames aux proportions monstrueuses, la sculpture maladroite et souffreteuse, comme la scolastique angoissée et subtile, les élans passionnés de la poésie mystique, comme les représentations et les visions tantôt sublimes, tantôt grotesques du monde surnaturel ; car ces arts et cette littérature traduisent, avec une puissance d'expression qui n'a jamais été surpassée, les aspirations de l'âme vers l'au-delà, les tortures de la Raison aux prises avec les insolubles problèmes de la Foi, le mépris du corps transitoire, la passion de l'Infini. L'humanité a vécu plusieurs siècles du sentiment qui les inspire et les soutient : leur connaissance demeure donc indispensable à la formation d'un esprit largement cultivé, qui doit reproduire les phases du développement de son pays et de sa race.

II

Vers la fin du XIIIe siècle, les institutions et les idées qui avaient servi de bases à la nouvelle société

féodale et cléricale dont on trouve l'expression dans les œuvres les plus marquantes de la première période de l'âge moderne (épopées nationales, chansons de geste, poésie lyrique des troubadours avec ses dérivés, la *Divine Comédie*, les poèmes allégoriques, etc.), commencent à entrer dans l'ère de la décadence : l'Empire féodal des Hohenstauffen et la papauté se sont affaiblis dans leur lutte interminable ; les Communes élèvent la voix et appuient leurs réclamations de leurs forces croissantes ; la croisade contre les Albigeois arrête dans son essor la belle civilisation naissante du Midi ; partout, les vassaux entrent en guerre contre leurs suzerains, Jacques Bonhomme prélude violemment à ces révoltes futures.

La voix des derniers troubadours s'est éteinte dans le sang du siège de Toulouse ; aux vastes épopées historiques qui racontaient les exploits de Charlemagne ou les glorieuses révoltes de ses grands vassaux, les batailles du *Cid* ou celles des Niebelungen, succèdent les fabliaux railleurs, les contes irrespectueux de l'épopée des animaux, ou de longues œuvres patiemment didactiques. Sous les ruines du vieux monde qui s'effrite, un autre monde apparaît déjà. Mais le mouvement qui se prépare ne ressemblera point à la révolution que les invasions avaient inaugurée, ne sera pas une transformation convulsive de la carte et des mœurs de l'Europe : il ne sera qu'un renouvellement, une rétro-conquête, si l'on peut dire, des races conquérantes, venues du Nord, par les races conquises du Midi. Ce n'est pas l'inconnu des temps futurs qui tressaille dans les œuvres des ouvriers de l'esprit nouveau ; patiemment, avec d'énormes efforts pour conquérir au jour le jour leurs outils et leur science, ils remontent vers ces civilisations antiques si différentes de celle qu'ils ont créée, ils s'en imprègnent, ils les ressuscitent : en sorte que le nom de « Renaissance de l'antiquité » convient justement à ce mouvement qui se prépare dès le XIVe siècle pour éclater à la fin du siècle suivant.

Pour en saisir le caractère complexe, pour en suivre l'évolution, il faut rappeler qu'il n'y eut pas une seule « antiquité », comme l'expression usuelle semble l'affirmer. Il y en eut deux (sans parler des autres, antérieures, auxquelles il n'y a point lieu de remonter) : l'antiquité grecque et l'antiquité latine, la première ayant fécondé la seconde. Or, rien de plus différent que les deux races, les deux peuples, les deux civilisations, les deux littératures que le langage courant englobe imprudemment dans ce terme d'« antiquité ». Le génie grec était avant tout esthétique, sans que le goût prédominant des Hellènes pour les choses de l'art les éloignât de la philosophie ; et la Grèce avait produit, parmi son peuple d'artistes et de poètes, le penseur que le moyen âge avait reconnu pour son maître et celui dont la période nouvelle allait accepter l'initiation. Le génie latin, au contraire, fut avant tout conquérant, belliqueux, pratique, organisateur. Les Romains, dont l'ambition collective était de reculer leurs frontières, ne possédaient que peu d'imagination, peu de sens esthétique, peu de goûts spéculatifs. Pendant la période la plus brillante de leur vie nationale, ils essayèrent, sous l'influence de la Grèce qu'ils avaient conquise, de se créer un art et une littérature. Ils y réussirent jusqu'à un certain point : mais leur art et leur littérature ne furent jamais qu'un effort, un acte de volonté et d'imitation. De ces deux antiquités, comme nous l'avons vu, le moyen âge, malgré l'énorme influence indirecte d'Aristote, ne connut guère que la seconde : il fut latin d'un bout à l'autre. Jusqu'aux premiers temps de la Renaissance, jusqu'à la fin du XIVe siècle, les Latins règnent sans conteste : c'est encore à Cicéron que Pétrarque voue un culte ; il s'applique à écrire en latin et n'attache d'importance qu'à son œuvre latine ; si curieux qu'il soit du grec, Boccace ne pénètre pas encore dans ses jardins réservés, et demeure latin jusque dans l'agencement des longues périodes cadencées de sa « langue vulgaire ». Mais au cours du XIVe siècle, cet équilibre inégal se déplace peu à peu. Des événements historiques rapprochent les Occidentaux, descendants des Barbares et des Romains, des Byzantins, descendants des Grecs : un peuple en pleine décadence, dont les mœurs et la politique étaient celles des peuples vieillis, mais qui restait instruit, policé, brillant, qui conservait quelques-unes des fières et nobles aptitudes de la race des Euripide, des Alcibiade, des Xénophon. Sans cesse inquiétés par les Turcs, qui rognaient leurs États et devaient bientôt s'emparer de leur capitale, les empereurs de Constantinople, malgré le fâcheux souvenir qu'ils conservaient du passage des Croisés, se décidèrent à rechercher l'appui de l'Occident. Leurs villes étaient en relations constantes avec les villes commerciales de l'Italie, surtout avec Venise : poussés par la nécessité, ils songent bientôt à transformer ces relations commerciales en relations politiques. Il y avait à toute tentative de rapprochement sérieux un grave obstacle, la séparation des Églises : on s'efforce de l'écarter. A côté des hommes d'État, les savants et les penseurs se mettent à la besogne. Il y a tant de bonne volonté réciproque, les Grecs ont un tel besoin des Occidentaux, ceux-ci ont un tel désir de prouver leur sympathie au peuple qui leur inspire ce respect que les races plus jeunes vouent volontiers aux races anciennes, qu'on peut croire un instant l'entente près de s'établir, car un concile en discute déjà les conditions. Les hommes que les

Empereurs de Constantinople envoient en Occident pour suivre ces négociations sont des lettrés, des savants, des philosophes. Tout en s'acquittant de leur mission diplomatique, ils ouvrent des cours, ils font des conférences, ils étonnent et ravissent leurs hôtes, passionnés du savoir, par les horizons qu'ils leur découvrent, par les trésors d'antique sagesse qu'ils leur apportent : les uns et les autres songent à ressusciter les souvenirs des temps anciens, et pour répondre au désir de Gemisthe Pléthon, Cosme de Médicis s'empresse de fonder une « Académie » platonicienne. Et puis, le moment arrive où les Occidentaux ne se contentent plus d'accueillir et d'écouter les Grecs : ils vont les voir chez eux, apprendre leur langue dans leur pays ; et comme ils sont riches, tandis que les Grecs sont ruinés, ils achètent à gros prix de précieux manuscrits, qu'ils rapportent jalousement, avec des joies juvéniles. La chute définitive de Constantinople précipite encore les événements : les proscrits fuyant Mahomet II, c'est la Grèce qui achève d'envahir l'Occident. L'engouement est tel pour ces vaincus, que l'esprit hellénique, tel qu'ils l'incarnent, paraît sur le point de chasser le vieil esprit latin.

D'abord, c'est le philosophe grec par excellence, c'est Platon, qui devient le maître, le régulateur de la pensée, — repoussant l'Aristote des commentateurs qu'invoquent encore les derniers adeptes de la scolastique. La querelle des Platoniciens et des Aristotéliciens, qui passionne le monde intellectuel de ce temps-là, n'est point une futile dispute de préséance : elle est l'épisode le plus important de la bataille qui se livre entre l'esprit de la veille et celui du lendemain, entre le génie du moyen âge et celui de la Renaissance. Les Aristotéliciens sont les conservateurs, les théologiens, les orthodoxes, les scolastiques ; les Platoniciens sont les novateurs, les révolutionnaires, les artistes, les humanistes. Il est superflu de dire que chaque parti se montre injuste à l'excès pour le maître qui sert d'étendard au parti adverse, et que c'est en vain que des esprits pondérés s'efforcent d'établir un équilibre équitable. La conséquence de ce retour ardent à la philosophie antique, si différente de celle des docteurs de l'Église, et à Platon, père des hérésies, c'est que, parmi les lutteurs, les plus passionnés et les plus intelligents vont jusqu'aux extrêmes limites de leur enthousiasme, s'éprennent du paganisme, caressent le rêve de le mélanger à leur foi. Pléthon, Ficin, Valla et tant d'autres, deviennent à ce jeu de véritables païens, complètement détachés des liens de l'orthodoxie. Ils n'ont garde de l'avouer, ils continuent à se réclamer du christianisme : mais quand ils comparent les deux religions — cette périlleuse comparaison est un de leurs thèmes favoris — s'ils décernent ouvertement l'avantage à celle qu'ils pratiquent c'est en montrant qu'en vérité ils préfèrent celle qu'ils condamnent. Quelques-uns à peine, comme le pape Nicolas II, réussissent à concilier avec leur vaste érudition païenne la connaissance approfondie des saintes Écritures et une sincère piété. Mais tous, de quelque côté que penche leur balance intérieure, croient possible une fusion du christianisme et du paganisme à laquelle ils attachent une bien autre importance qu'au problème insoluble de l'union des deux Églises. Ils ne diffèrent que dans la façon dont ils poursuivent la solution du problème : les uns, qui veulent ramener le christianisme au paganisme, s'efforcent de démontrer que le Christ n'a fait que réaliser l'idée platonicienne ; les autres veulent « convertir » les philosophes païens et transforment Platon en un précurseur de Jésus. Ce double effort, qui pousse aux mêmes fins par des moyens en apparence différents, ne s'accomplit pas sans miner la foi chrétienne. Il réussit d'autant mieux dans cette œuvre destructive, que l'Église, si cruelle jadis aux hérésies, si méfiante des doctrines qui pouvaient, même de très loin, menacer ses dogmes, se montre ici d'une complaisance extrême. La passion de l'humanisme l'a elle-même envahie. Plusieurs de ses chefs sont avant tout des lettrés, qui goûtent autant ou plus les philosophes grecs que les Pères ou les Apôtres, et ne semblent pas se douter qu'il y ait pour eux rien à craindre de la fusion des deux religions. Peut-être qu'eux aussi souhaitent plus sincèrement la fusion des deux religions que celle des deux Églises, dont la chimère a fini par être abandonnée. Si elle eût été possible, elle se fût accomplie : car jamais l'esprit religieux n'a été plus profondément libéral — parce que jamais peut-être il ne fut moins religieux — que dans la Rome de la fin du xve siècle ; jamais l'intelligence humaine n'a été plus largement ouverte à toutes les pensées ; jamais elle n'a été plus près de concilier, dans une heureuse et noble harmonie, l'idéal d'une civilisation morte et celui d'une civilisation naissante. Et pourtant, cette conciliation, rêve de tant de grands esprits, ne se réalisa pas.

III

Des circonstances historiques l'empêchèrent.

Si certains papes de cette période n'avaient été que des lettrés plus ou moins indifférents, plus ou moins sceptiques, plus ou moins dévoués aux doctrines des néo-platoniciens, et d'ailleurs, bien que païens d'esprit, dévoués à la politique traditionnelle de l'Église, il est possible que, sous leurs auspices, l'évolution philosophique de la Renaissance aurait pu se poursuivre normalement, sans secousse violente, sans brusque catastrophe. Par malheur, quel-

ques-uns d'entre eux furent pis que cela : et il arriva que leurs débordements, les excès de leurs ambitions, l'éclat de leurs vices et leurs convoitises, détournant les effets de leur sceptique tolérance, suscitèrent une réaction violente dont l'élection du cardinal Rodrigue Borgia marque le point de départ. Comme tous les grands événements, le règne de ce pape fut à la fois effet et cause : ce ne fut pas lui qui corrompit le haut clergé, car, sans la corruption du haut clergé, jamais Alexandre VI n'aurait ceint la tiare, et l'on connaît les détails scandaleux du conclave de 1492. Mais son élection — chef-d'œuvre de diplomatie et de vénalité — fit éclater au grand jour cette corruption, que les humbles et les petits pouvaient encore ignorer. Les turpitudes de sa cour étalées avec un tranquille cynisme, les intrigues, les crimes, les hontes de sa tragique famille, achevèrent de réveiller les consciences assoupies. Ajoutez à ce fait quelques-uns de ceux qui suivirent : la politique violente, belliqueuse, toute temporelle dans ses moyens, de Jules II, l'athéisme quasi officiel de Léon X, et vous aurez un aperçu des objets de scandale que l'Église offrit alors aux croyants sincères. Un moine allemand, qui vit la cour de Rome et en fut indigné, devait provoquer le grand mouvement qui enraya celui de la Renaissance et en changea la direction.

On a l'habitude de considérer la Renaissance et la Réforme comme deux courants parallèles. Peut-être serait-il plus juste de les considérer comme opposés et à peu près inconciliables : car si, dans certains cas particuliers, ils semblent se prêter un appui mutuel (Erasme, Mélanchthon), ils tendent surtout bien plus évidemment à des fins adverses. Quoi de plus antinomique, en réalité, que l'esprit religieux, moral et social de la Réforme, et l'esprit esthétique et philosophique de la Renaissance? Celui-ci résulte de cette fusion incomplète du christianisme et du paganisme qui ne devait aboutir ni dans l'ordre théologique ni dans l'ordre philosophique, mais qui a porté des fruits si magnifiques dans le domaine des lettres et des arts; celui-là doit son origine à un réveil de la conscience morale qui, profondément indifférente à l'idéal entrevu par les penseurs, les humanistes, les artistes, les poètes, repoussa leurs préoccupations à l'arrière-plan pour introduire d'autres problèmes.

Il ne faut pas croire que les scandales de la cour papale et la corruption de l'Église aient été la seule cause de la Réforme : la littérature aussi contribua à la préparer, puis à la répandre. La littérature est toujours à la fois le reflet des mœurs ambiantes et l'un des facteurs qui contribuent à donner à ces mœurs leur caractère et leur couleur : aussi la littérature de la Renaissance nous apparaît-elle à la fois comme une image exacte de la corruption des mœurs et comme un agent de corruption. Il est à peine besoin de dire que ce jugement ne s'applique point à toutes les œuvres de cette époque; mais il convient sans aucun doute à la plupart d'entre elles. Ainsi le noble livre de Castiglione, *le Courtisan*, qui exprime avec un art si pur un idéal d'homme si complet et si parfait, semble noyé parmi les autres livres, d'un caractère différent, qui, comme ceux de l'Arétin, naissent dans les mêmes milieux, sous les mêmes influences. Les comédies qui réjouissaient les hauts dignitaires de l'Église, *la Calandra*, *la Mandragore*, etc., sont des œuvres dont la licence n'a guère été surpassée. On en peut dire autant du théâtre des prédécesseurs de Shakespeare, bien qu'ici la brutalité remplace la perversion. Le point de vue moral, dans le sens que le christianisme avait déjà donné à ce mot et devait lui donner dans la suite, paraît totalement absent de l'œuvre d'un Machiavel, d'un Arioste ou d'un Rabelais. Enfin, dans l'ordre spéculatif, on sait que les francs défenseurs de l'athéisme ne manquaient pas, et que les doctrines les plus hardies et les plus négatives recrutaient des disciples. — C'est contre de telles tendances, c'est contre les écrits et les œuvres qui s'en inspiraient autant que contre la corruption des papes et de l'Église, que devait protester la conscience morale et religieuse de la Réforme, les esprits régulateurs d'un Luther ou d'un Calvin.

Ici, le penseur qui observe d'un œil impartial la marche parallèle et opposée de la Renaissance et de la Réforme, est amené à conclure que, loin de s'aider réciproquement, ces deux grands mouvements se sont affaiblis l'un l'autre, et que c'est sans doute à leur hostilité qu'il faut attribuer la décroissance de génie qui frappe à partir de la seconde moitié du XVI[e] siècle. Si, d'une part, la Renaissance avait pu se développer sans tomber dans tant d'excès, la Réforme aurait eu moins de raison et moins de chance de se produire : qui sait alors quelle admirable civilisation aurait résulté de cette fusion des deux mondes qui ne put s'accomplir, mais dont le seul essai a suffi à nous doter de quelques-unes des plus belles œuvres et des plus nobles pensées que le génie moderne ait produites? Si, d'autre part, la Réforme n'avait pas été précipitée par le génie tumultueux de ses promoteurs, si elle avait cherché à s'accomplir sans briser avec violence les traditions établies ni recourir aux procédés révolutionnaires, qui sait les fruits admirables qu'elle aurait portés? Mais c'est là une de ces questions oiseuses qu'on doit écarter, — si l'on ne résiste pas toujours à la tentation de les poser. Celle-ci a du moins l'avantage de marquer le regret profond qu'on éprouve à mesurer la disproportion qu'il y a entre le magnifique élan de la pensée moderne au sortir du moyen âge, et l'état où on la trouve un siècle plus tard.

La Réforme est dans son essence une réaction religieuse et morale contre le libre esprit païen de la Renaissance bien plus encore qu'un épisode de l'histoire de l'Église : voilà la vérité dont il importe de se pénétrer pour comprendre le jeu des idées à partir du moment où nous sommes. Réaction justifiée, dirons-nous encore, puisque le besoin d'être guidé dans sa pensée et dans sa vie est inhérent à l'homme, mais qui eut le malheur d'être brutale, révolutionnaire, excessive, injuste et violente.

IV

Nous avons vu à quel point l'Église avait été tolérante envers la libre pensée du xve siècle : c'est que cette libre pensée ne constituait point pour elle, en tant qu'Église, un danger sérieux, — j'oserais presque dire une concurrence. Les papes pouvaient laisser les philosophes allumer des cierges en l'honneur des sages antiques : les autels de leurs basiliques ne s'éteignaient pas pour cela. Ils savaient bien que le besoin religieux, l'éternel amour du mystère qui subsiste au fond de l'âme moderne, leur conserverait leur royauté sur les foules ; et la perte de quelques érudits égarés ne constituait point dans leur actif un déchet qui pût les troubler. Il n'en fut pas de même avec les Réformateurs : ceux-ci, en effet, ne se cantonnaient point, comme les philosophes de l'école de Ficin, dans un domaine indifférent à l'Église, ne se contentaient pas de cueillir quelques fleurs en dehors de ses jardins. Ils pénétraient dans le sanctuaire. Ils menaçaient le dogme avec les abus, la clef de voûte de l'édifice avec ses ornements, et leur robuste effort risquait de le renverser. Alors, on comprit que l'heure de la tolérance était passée, on s'organisa pour la résistance.

Pas plus que l'initiative de la Réforme, celle de la réaction catholique ne fut prise par le haut clergé.

Pendant que le pape et les cardinaux regardaient d'un œil placide Luther saper les bases du catholicisme, un petit gentilhomme basque, converti après une existence picaresque au vrai culte du moyen âge, au culte de la Vierge, préparait, disciplinait, exerçait les premiers Jésuites, dont les troupes grossissantes allaient bientôt former le noyau de la résistance. La fondation de l'ordre nouveau, loin d'être le caprice individuel d'un cerveau exalté, répondait à merveille aux besoins du moment : car elle coïncide avec des tentatives de réformes parmi les ordres existants, franciscains, théatins, barnabites, etc., qui s'agitaient, s'efforçaient de sortir de leur torpeur, essayaient de reprendre leur grand rôle actif d'autrefois. Mais ces ordres, constitués dans d'autres circonstances, en des temps éloignés et bien différents, conservaient certains caractères dont ils ne pouvaient se dégager : à leur origine, ils étaient imprégnés d'un mysticisme spéculatif qui ne convenait plus aux luttes de l'heure actuelle, ayant été pour la plupart fondés par de saints personnages plus préoccupés du salut de l'âme que du gouvernement du monde. Ignace de Loyola comprit qu'à d'autres fins il fallait des moyens nouveaux : là où les fondations des ordres démodés avaient demandé la foi, il demanda l'action ; de plus, ancien soldat, il inspira à ses sectateurs une discipline toute militaire, passive, absolue, engageant jusqu'à l'âme, — outil efficace et redoutable quand une volonté commande.

Les résultats de la fondation de l'ordre des Jésuites furent presque immédiats. Il venait de se constituer en un moment décisif, au moment où le protestantisme, à peine né, se développait déjà avec une effrayante rapidité, conquérait l'Allemagne presque entière, passait le Rhin, se répandait en France, pénétrait en Italie. D'emblée, les papes apprécièrent l'importance du secours qu'ils en pouvaient attendre. Dans le fait, ils sauvèrent l'Église à l'heure même où elle menaçait ruine ; mais en la sauvant, ils transformèrent — bien plutôt qu'ils ne « concentrèrent », selon le mot de Macaulay, — « l'essence du catholicisme ». L' « essence » du catholicisme, d'ailleurs, les préoccupait assez peu : ils songèrent plutôt à l'armer ; ils lui firent une cuirasse, une redoutable cuirasse où il fut enfermé, ankylosé, meurtri, et qui en changea l'âme. La noble religion de Pie II et de Nicolas V, si libérale, si généreuse, si belle, si « chrétienne » dans le sens le plus spirituel du mot, devint la religion dogmatique du concile de Trente, la religion féroce de l'Inquisition. En sorte que, si les soldats de Loyola en sauvèrent la charpente, ils en sacrifièrent l'esprit. Il va sans dire que la faute n'en incombe pas seulement à leur terrible et passionné général, — mais aux iconoclastes qui, sous prétexte de réparer l'édifice, en attaquaient les bases, en précipitaient la démolition.

Le dernier des papes lettrés et libéraux, Léon X, s'était refusé à la lutte. Ses successeurs la comprirent nécessaire. Pour opposer à l'ennemi un front plus solide, l'Église voulut établir d'une façon définitive son corps de doctrines. Ce fut l'œuvre du concile de Trente.

La date de ce concile (1545-1563), qui dura dix-huit ans, eut vingt-deux sessions, vit se succéder deux papes et mourir Luther, est une des dates les plus importantes dans l'histoire de la pensée moderne, une de celles qui marquent avec le plus de précision un de ses tournants.

D'abord, le concile de Trente devait consacrer la rupture entre la philosophie et la théologie, rupture que seule l'extrême tolérance de l'Église pendant la

période précédente avait pu retarder. Pendant tout le moyen âge, la philosophie avait été, selon l'expression consacrée, la « servante de la théologie ». Sortie de ce lourd esclavage, émancipée grâce aux hardis esprits du XVe siècle, elle sera désormais distincte de son ancienne et auguste maîtresse, elle aura sa vie à soi, elle se développera librement dans un domaine à part; et l'on verra échouer toutes les tentatives pour la replacer dans sa dépendance d'autrefois.

En même temps qu'il rend, sans le vouloir, un tel service à la philosophie, le concile de Trente marque la fin de ces aimables discussions spéculatives qui mélangeaient d'une façon si pittoresque, mais si peu orthodoxe, les doctrines de l'Académie et les dogmes de l'Église, et maintenaient l'âme des penseurs dans des hauteurs sereines, loin des fracas des polémiques qu'aigrissent les soucis temporels. L'Église ne se contentera plus, désormais, des vagues déclarations de foi qui suffisaient à couvrir toutes les audaces : au lieu des formules, elle exigera le fait; elle voudra qu'on croie ce qu'elle enseigne, et qu'on ne croie pas autre chose. Elle se chargera de surveiller elle-même les écarts de la pensée, de les enrayer, de les punir. Elle inventera à cet effet toute une administration, compliquée, redoutable, puissante : dès 1559, nous voyons fonctionner une institution dont se fût étonné et indigné le siècle précédent, l'*Index librorum prohibitorum*. L'action répressive et préventive de cette inexorable « censure » s'exerce dans un sens bien caractéristique. C'est, en effet, l'organisation matérielle de l'Église que la Congrégation de l'Église tend à protéger, plus que les dogmes, bien plus que la morale. Il est frappant qu'elle laisse circuler les contes licencieux qui, depuis les fabliaux, pullulaient dans toutes les langues : le seul point qu'elle y corrige, ce sont les attaques contre les moines séducteurs et les nonnes galantes; qu'on les sécularise seulement, elle leur laisse toute liberté d'accomplir leurs tours aux yeux du lecteur, sans se soucier de l'influence corrosive que la description en peut exercer.

En revanche, elle poursuit jusque dans un passé lointain, pour les frapper impitoyablement, les adversaires de ce pouvoir temporel, qu'elle tenait à consolider, et ceux de la politique religieuse qui sera désormais celle du Saint-Siège. On condamne Machiavel, on va chercher jusqu'au traité *De Monarchiâ*, on ne se contente pas d'interdire de nombreux ouvrages, ou de les corriger au point d'en changer entièrement le sens : on défend la lecture de tout livre qui n'est pas muni de l'approbation nécessaire. Plus de soixante imprimeries sont mises en interdit : il devient presque impossible d'écrire et d'imprimer, tant les censeurs se montrent ombrageux. L'Italie avait été jusqu'alors le foyer de la libre intelligence : elle devient le foyer de cette réaction. Rome surtout : là, l'Administration pontificale s'exerce avec les défauts qu'on devait toujours lui reprocher, peu dangereuse pour les voleurs qu'elle laisse opérer à leur aise dans les rues et dans les hôtelleries, terrible pour tout ce qui s'imprime et pour tout ce qui se dit. Du reste, c'est toujours pour les opinions ou les propos qui menacent soit l'organisation matérielle de l'Église soit l'autorité de ses dignitaires, qu'elle est intraitable. Pour le reste, on se montre à l'occasion bon prince : c'est ainsi qu'après avoir examiné les *Essais* de Montaigne, qui n'était point rassuré, on se contenta de lui soumettre quelques objections; puis on lui rendit son livre, en le priant, raconte-t-il, de « ne me servir pouint de la censure de mon livre en laquelle d'autres françois les avoient avertis qu'il y avoit plusieurs sottises; qu'ils honoroient et mon intention et mon affection envers l'Église et ma suffisance, et estimoient tant de ma franchise, et conscience, qu'ils remetoient à moi-mesme de trancher en mon livre, quand je le voudrois réimprimer, ce que j'y trouverois trop licencieux (1) ». Une telle indulgence prouve bien que ce n'était point le pur scepticisme intellectuel que poursuivait la Congrégation.

Ces tendances compressives, cette âpreté dans la lutte pour le pouvoir devaient ramener au premier plan les influences qui avaient contribué, pendant le moyen âge, à assurer et à maintenir la prépondérance de l'Église : aussi abandonna-t-on les Grecs, dont les subtiles pensées favorisaient insidieusement les hérésies, pour revenir à l'esprit ordonné et régulateur des Romains. A partir de la fin du XVIe siècle, quoique les Grecs soient étudiés avec plus d'assiduité et mieux connus qu'autrefois, l'influence des Latins est rétablie : ce sont eux qui vont désormais régner sur les lettres, ce sont eux qui seront, avec Aristote, les « législateurs du Parnasse »; et l'on sait avec quelle docilité l'on acceptera leur joug.

Le concile de Trente inaugure donc une nouvelle époque, dans l'histoire littéraire aussi bien que dans l'histoire ecclésiastique, une époque qui devait durer près de deux siècles : celle qu'on a nommée « classique ». A vrai dire, pareille à ces grands fleuves qui se traînent à travers des marais au sortir de leur source, cette belle époque commence par une période neutre et pénible, où, l'assimilation n'étant point accomplie entre les hommes accoutumés à la liberté antérieure et le milieu nouveau dans lequel ils doivent agir, il y a des résistances, des luttes, des révoltes. Les penseurs et les poètes se débattent dans les liens qui les enchaînent, et dont une main

(1) *Journal de voyage de Montaigne en Italie.*

vigoureuse serre les nœuds. Ils subissent, sans en comprendre le but, l'oppression qui pèse sur eux. Victimes de ses rigueurs, ils ne demandent qu'à lui obéir, et ne savent pas. De tragiques conflits bouleversent parfois leurs âmes : qu'on se rappelle les tracas et les tourments qui conduisirent Tasse du génie à la folie, par le plus douloureux des calvaires. Peu à peu, cependant, cette lente et pénible assimilation s'accomplit : la contrainte passe dans les mœurs, s'impose comme une entrave naturelle, et l'on verra bientôt naître des hommes qui la subiront sans douleur, peut-être même sans la sentir.

Édouard Rod.

(*A suivre.*)

LIVRES NOUVEAUX

La Sémantique [1].

« Je prie le lecteur, dit en commençant M. Bréal, de regarder ce livre comme une simple introduction à la science que j'ai proposé d'appeler la *Sémantique.* »

M. Bréal désigne ainsi la science des significations des mots, par opposition à la *Phonétique* ou science des sons. Mais l'auteur est trop modeste et le travail qu'il nous donne est un véritable traité sur la matière, où il a résumé avec la justesse, la clarté et la précision qui lui sont habituelles, trente années de recherches, d'études, de réflexions, sur les divers idiomes considérés comme expression de la pensée humaine, soumis comme tels aux lois générales de l'esprit humain, et reflétant en outre, dans leur développement, la civilisation propre de chaque peuple.

L'ouvrage est divisé en trois parties : la première a pour objet les lois intellectuelles du langage, la manière dont les peuples forment leurs moyens d'expression ; la seconde, qui constitue proprement la Sémantique, étudie les procédés par lesquels se fixe le sens des mots ; la troisième recherche comment s'est formée la syntaxe. Et chacune de ces parties présente les faits les plus intéressants, les rapprochements les plus féconds, les réflexions les plus instructives sur le mécanisme du langage et justifie pleinement ces paroles de l'auteur donnant, au début, l'idée de son travail : « Pour qui sait l'interroger, le langage est plein de leçons, puisque, depuis tant de siècles, l'humanité y dépose les acquisitions de sa vie matérielle et morale. »

Nous avons dit que la première partie est consacrée aux *lois intellectuelles du langage,* c'est-à-dire aux divers modes de formation des moyens d'expression. L'auteur signale particulièrement les suivantes : 1° la tendance à substituer des exposants indépendants et invariables aux exposants variables et assujettis, par exemple de remplacer les formes diverses et complexes du comparatif et du superlatif latin par un mot unique (*magis*, plus) qui assume la fonction de tous ces comparatifs et superlatifs ; les divers cas des déclinaisons par des prépositions ; les divers temps des conjugaisons par des auxiliaires. C'est ce que l'auteur appelle la *loi de spécialité,* qui n'est qu'une application de la loi du moindre effort, puisque l'esprit y cherche le moyen de se faire comprendre avec le moins de peine possible.

2° La tendance à donner à des mots qui étaient ou devaient être presque synonymes des sens tout à fait différents de façon qu'ils ne puissent plus être employés l'un pour l'autre (*loi de répartition*). Et l'auteur montre à ce propos que, « pour prendre place dans notre esprit, les mots nouveaux ont besoin d'être associés à quelque mot de sens approchant », de la même façon qu'on ne peut définir un objet sans le rapporter au genre dont il fait partie ; que « le peuple a ses synonymes, qu'il dispose et subordonne selon des idées, et qu'à mesure qu'il apprend des mots nouveaux, il les insère parmi les mots qu'il connaît déjà », les synonymes étant en réalité les espèces d'un genre, car un tabouret, une chaise, un fauteuil ne sont que différentes espèces de sièges ; « que rien au fond n'est plus naturel ni plus nécessaire que la répartition, puisque notre intelligence recueille les mots de différents âges, de différents milieux et qu'elle serait livrée à la plus absolue confusion, si elle n'y mettait un certain rangement » ; enfin que, cette *répartition* étant plus ou moins intelligente, selon la culture intellectuelle d'un peuple, « à la synonymie on reconnaît de quels objets la pensée d'une nation s'est surtout préoccupée ».

3° La loi que M. Ludwig appelait l'*adaptation*, et que M. Bréal appelle plus justement l'*irradiation*, par exemple l'action en vertu de laquelle des désinences prennent peu à peu le sens de mots auxquels elles étaient associées, sens qu'elles n'avaient nullement par elles-mêmes ; rien n'est plus curieux à ce sujet que l'histoire du suffixe péjoratif *âtre*, qu'on trouve dans les mots *marâtre*, *bellâtre*, etc. (v. p. 49). De là les étranges méprises de ceux qui veulent à toute force trouver à ces suffixes une étymologie propre qui tire d'eux ce sens qu'ils ont emprunté. C'est ainsi qu'en anglais, par la plus étrange fantaisie étymologique, on a substitué à la forme *sweetard* (doucereux), qui serait formée du même suffixe que *coward* et *niggard*, la forme *sweetheart* (cœur doux).

1 Michel Breal, *Essai de Semantique*. Hachette.

4° Vient ensuite l'*analogie* qui occupe une grande place dans tous les livres de linguistique, comme elle joue, dans toutes les langues, un rôle considérable. « Non sans raison, dit M. Bréal, car l'homme est naturellement imitateur et, s'il y a quelque expression à inventer, il a plus vite fait de la modeler sur un type existant que de s'astreindre à une création originale. » Cet instinct d'imitation, on le voit, est également, dans la plupart des cas, une application de la loi du moindre effort; c'est surtout un moyen de faciliter l'expression, une source de clarté et de fécondité. Mais poussé trop loin, il rendrait une langue trop uniforme et monotone.

En terminant cette première partie, M. Bréal insiste sur l'action de la pensée, de l'intelligence, spontanée ou réfléchie, dans toutes les opérations qu'il vient de décrire, dans les acquisitions qui enrichissent une langue, dans l'extinction des formes inutiles, protestant, ce qui est la pensée dominante de son œuvre, pensée à laquelle nous nous associons pleinement, contre la prétendue fatalité qui, selon certains philologues, assujettirait le développement du langage à la domination absolue des lois phoniques.

La deuxième partie traite plus particulièrement de la signification des mots, c'est-à-dire de l'objet propre de la *Sémantique*.

M. Bréal reconnaît que certaines causes, purement extérieures, peuvent expliquer le sens des mots et ne sauraient être ramenées à des lois. Il va même jusqu'à penser que « dans nos sociétés modernes, le sens des mots se modifie plus vite qu'il n'avait coutume de le faire dans l'antiquité, ou même chez les générations qui nous ont immédiatement précédés ». « Il y faut voir, selon l'auteur, l'effet de la guerre des partis, du mélange des classes, de la lutte des intérêts et des opinions. » Sur ce point, je me séparerais volontiers de M. Bréal, en considérant que la langue de Malherbe, de Balzac, de Descartes, est sensiblement la même que la nôtre, c'est-à-dire que depuis trois siècles, le sens des mots s'est à peine modifié, tandis que la langue des âges précédents subissait de siècle en siècle des modifications profondes, que la langue de Villehardouin n'était pas celle de Joinville, ni la langue de Joinville celle de Montaigne, ou de Rabelais; ce qui tient, je crois, à ce que c'est surtout la langue parlée qui tend sans cesse à altérer la langue écrite, et que depuis l'invention et la diffusion de l'imprimerie, la langue écrite vient constamment redresser la langue parlée et neutraliser cette cause d'altération.

Mais M. Bréal laisse de côté « les fluctuations du dehors » pour étudier les changements qui s'expliquent « par la nature même du langage » et peuvent seuls être l'objet d'une science de la signification des mots.

M. Bréal débute par une observation très profonde qui est véritablement l'un des principes fondamentaux de la sémantique; suivant lui, le fait qui domine la formation du sens, c'est que le langage ne traduisant jamais la pensée que d'une manière imparfaite, « l'expression est tantôt trop large, tantôt trop étroite »; en sorte que, en vertu de cette disproportion entre le mot et la chose, nous sommes naturellement entraînés tantôt à restreindre, tantôt à étendre le sens des mots, selon les cas auxquels nous devons les appliquer.

Pour les faits de *restriction* du sens, que M. Bréal considère comme les plus fréquents, il cite, entre autres exemples curieux, le mot latin *species* (espèce), qui fut d'abord employé par les droguistes du moyen âge pour les quatre espèces d'ingrédients dont ils faisaient commerce (safran, girofle, cannelle, muscade), *épices* dans la langue commune.

Un exemple non moins curieux, que nous avons indiqué dans l'introduction de notre dictionnaire, est celui du mot *couvert* qui, appliqué au service de la table, désigne d'abord tout ce dont on couvre une table pour manger, *mettre, ôter le couvert;* puis une partie de ces objets, *mettre le couvert de quelqu'un*, puis la simple réunion de la cuiller et de la fourchette, un *couvert d'argent*.

Viennent ensuite les cas d'*élargissement* du sens. M. Bréal donne divers exemples très significatifs, comme *pecunia* (de *pecus*, troupeau), qui a d'abord signifié *richesse en bétail*, puis d'une façon générale *richesse*, alors que la fortune du citoyen romain ne consistait plus seulement en troupeaux.

Il cite également, comme nous l'avions fait nous-même, le mot *gain*, qui du sens primitif de récolte (v. regain) « a désigné le produit obtenu par toute espèce de travail ».

Si nous nous permettons de rapprocher ici notre travail de celui de M. Bréal, nous y sommes en quelque sorte autorisé par M. Bréal lui-même qui, à propos du petit livre si original de notre regretté collaborateur Arsène Darmesteter, *la Vie des Mots*, dont les exemples étaient empruntés à notre Dictionnaire, écrivait dans la *Revue des Deux Mondes* en 1887 : « Le jour où ce recueil (le Dictionnaire) aura paru, nous pourrons espérer que la Sémantique, en notre pays, aura une base large et solide. »

Seulement le champ d'action de M. Bréal est plus étendu que le nôtre : il n'opère pas seulement sur la langue française, mais en quelque sorte sur toutes les langues connues.

M. Bréal termine cette seconde partie par l'étude de la *métaphore* qui joue un rôle si considérable dans la formation du langage, « créant des expressions nouvelles, de façon subite », naissant de la vue instantanée d'une similitude entre deux objets (les

sabots d'un cheval, le *bec* d'une plume); puis, à mesure que l'esprit s'habitue à l'image, ne représentant plus guère à l'esprit que l'idée (une feuille de papier).

Vient ensuite la formation des sens nouveaux d'un même mot, que M. Bréal appelle *polysémie*, la création des mots composés, où les idées sont toujours associées par couples, et dans le dernier chapitre, des vues originales sur la question délicate que Platon discutait déjà dans le Cratyle : Y a-t-il pour chaque chose un nom qui tienne à sa nature même, ou la propriété du nom dérive-t-elle simplement du consentement des hommes et de la convention? M. Bréal montre clairement que l'esprit humain ne pouvant faire entrer toutes les notions qu'une chose éveille dans le mot qui la désigne, choisit une seule de ces notions, et crée de la sorte un véritable signe.

Nous ne nous arrêtons pas sur la troisième partie : *Comment s'est formée la syntaxe*, qui n'est ni moins riche, ni moins intéressante que les autres, mais qui se rapporte moins directement à la Sémantique. Nous en avons dit assez pour appeler l'attention des lecteurs sur ce remarquable ouvrage dont chaque chapitre, j'allais dire chaque ligne, invite à la réflexion, renseigne, instruit et intéresse.

AD. HATZFELD.

TROIS ÉDUCATIONS PRINCIÈRES AU XVIIe SIÈCLE [1]

Un cours de Philosophie au collège Louis-le-Grand par le P. Martineau.

I

Je reviens sur l'éducation de Mgr le duc de Bourbon, petit-fils de Condé, pour la suivre dans la classe de philosophie; d'abord parce que le prince nous a laissé des cahiers manuscrits qui renferment en entier les leçons dictées par son maître; et puis parce que, c'est une réfutation en règle de la méthode cartésienne. Dans ce grand débat du XVIIe siècle la philosophie nouvelle accueillie par quelques-uns et combattue par d'autres ne trouva pas d'adversaires plus résolus que les Pères Jésuites. Au collège Louis-le-Grand l'attaque fut vive. Si la discussion n'eut pas le retentissement d'une action publique, elle n'en fut pas moins effective; elle était de tous les jours et les élèves devaient en subir une influence décisive. A la rue Saint-Jacques, ce fut le P. Martineau qui était le *fléau* de Descartes.

II

En 1682, quand il s'agit de faire sa philosophie, les parents du duc de Bourbon demandèrent à la Compagnie un bon maître, homme de capacité, de doctrine éprouvée, digne en tout d'un élève de cette distinction. Louis-le-Grand possédait un professeur de mérite. Les supérieurs avaient la plus grande confiance dans ses lumières. Un scrupule les arrêtait pourtant. Le Père Martineau, c'est ainsi qu'il s'appelait, était, par suite de la petite vérole, d'une laideur excessive, ils craignaient que la difformité de son visage ne rebutât le jeune prince de Bourbon. Condé fut consulté; on présenta le professeur à Chantilly. Le vainqueur de Rocroy ne trouva rien d'offensant dans ce malheureux visage. Il jugea que le P. Martineau n'abusait pas du droit qu'ont les hommes d'être laids. Il le compara à Pellisson. Le régent bénéficia du rapprochement. « Il n'est pas plus laid que Pellisson », aurait dit le prince de Condé. Ces deux laideurs se réhabilitèrent l'une par l'autre. Il fut décidé que le duc de Bourbon ferait sous lui sa classe de philosophie. On ne voit pas en effet que le Père Martineau causât quelque effroi à ses élèves, surtout à celui qu'il importait de ménager le plus et qui n'avait que quatorze ans, âge où l'on est sensible à une figure avenante.

III

La philosophie qu'on allait enseigner au duc de Bourbon n'était guère que la logique accompagnée de notions de morale. C'était toujours cette science épineuse, embarrassée de tout l'attirail que Port-Royal n'avait pas réussi à amoindrir aux yeux des Jésuites; en perdant son traditionnel cortège, elle aurait perdu de son importance. Il fallait apprendre à bien raisonner par les procédés antiques, bien penser par le moyen des universaux, saisir la vérité des choses au moyen d'arguments en *Barbara*. Il n'était pas question de réduire la science à ses éléments essentiels et de la faire apprendre en quatre ou cinq jours, comme Port-Royal l'avait fait pour le jeune duc de Chevreuse. A Louis-le-Grand, les régents ne lâchaient rien de la philosophie scolastique. Ils conservaient avec une foi inébranlable « ses méthodes austères, sa terminologie spéciale, ses arguments en forme ». Le P. Martineau était ferme comme un roc sur les anciens principes. Dans une harangue de rentrée des classes, au moment où il venait de jouir des entretiens de Condé dans sa « chère solitude » de Chantilly, il prit la défense des études philosophi-

[1] Par le P. Henri Cherot, imprimerie Desclée, de Brouwer et Cie.

ques contre certains détracteurs qui blâmaient ces études, qui prétendaient interdire aux jeunes gens de haute naissance une science inutile pour eux et peu digne du nom de libérale. L'esprit nouveau n'était pas pour lui plaire. Cette indulgence pour la jeunesse de haute naissance lui semblait une fâcheuse décadence, et il retenait ses élèves dans de plus fortes traditions.

Le duc de Bourbon répondait aux vues de son maître. Dès le 19 octobre, les définitions à peine exposées, le duc écrit à son grand-père : « J'ai eu l'honneur de vous écrire, Monsieur, pendant votre maladie ; mais je vous écris avec beaucoup de plaisir, parce que vous vous portez mieux. Je souhaiterais être auprès de vous pour vous le marquer moi-même. Les Pères sont assez contents de moy. J'ai argumenté plusieurs fois en classe et le Père Martineau a dit que j'avais bien argumenté. Je vous supplie très humblement de croire que je feray tout mon possible pour mériter votre amitié. » Nous n'oserions pas dire qu'il y eût dans ce billet cet « esprit vif » : *elucet vis ingenii singularis*, que son maître loue avec effusion ; mais nous ne nous refuserons pas à voir dans sa conduite un caractère doux, une politesse exquise : *viget animus honestæ laudis incitatus stimulis, dignitati morum lenitas morum, affabilitasque sermonum suavissima conjuncta est.*

Toutes ces qualités d'une excellente nature n'étaient pas de trop dans un écolier si jeune que ses précepteurs jetaient au milieu des disputes, qui l'y animaient de toutes les façons ; qui stimulaient et piquaient son amour-propre par des luttes en public, en l'encadrant même parmi « de petits frères » scolastiques du noviciat, vétérans dans les études philosophiques passés maîtres dans ce genre d'escrime capiteuse. Ces exercices, si peu profitables par le mécanisme qui les rendait stériles, n'étaient pas sans inconvénients.

La vanité d'un enfant pouvait s'y développer outre mesure. La défaite d'adversaires de choix, la présence de témoins à ces mémorables actions devaient enfler d'orgueil les victorieux ; les vaincus ne laissaient pas de sortir de ces luttes humiliés et aigris. Le P. Martineau y avait pourvu cependant par de sages conseils. « Dans la fièvre de la lutte (*Concertationis æstu*) », ne courait-on pas le danger de se laisser entraîner et de poursuivre la victoire plus que la vérité ? Souvent la recherche de la juste solution le cède au plaisir d'étaler son bel esprit. Le Père Martineau de qui sont ces observations avait mis ses élèves en garde contre ces défauts ; il interdisait, par suite, les raisonnements faits seulement pour éblouir les yeux. Il condamnait l'opiniâtreté à soutenir une proposition démontrée fausse. Il recommandait à l'argumentant et au répondant d'avoir soin de bien connaître le sujet sur quoi ils discutaient. N'avait-il pas vu souvent après un long chamaillis des lutteurs reconnaître qu'ils avaient mal fixé le sujet en question et qu'ils ne s'étaient pas entendus mutuellement. On doit éviter leur disait-il, les cris et les clameurs en pure perte. La philosophie est encore une classe d'humanité, et rien n'est si indigne d'un honnête homme, *homine liberali*, que de chercher à triompher par la violence des invectives plutôt que par le poids des raisons. Celui qui joue le rôle de soutenant doit démonter pièce à pièce l'argument forgé contre lui. Puis il revient à la première proposition et s'il y découvre quelque chose de faux, il le nie ; quelque chose de vrai, il l'accorde ; quelque chose d'obscur et d'équivoque, il le distingue ; quelque chose de pris hors du sujet, il se sert de cette expression d'une latinité douteuse, *transeat*. Les tenants de la lutte doivent ménager leurs ressources ; ne pas se payer de mots ni de formules. Ce n'est pas tout d'avoir répondu par un *nego*, un *concedo*, même un *distinguo*. Heureux celui qui peut rétorquer son adversaire, en découvrant dans le principe invoqué par lui un élément de conclusion qui lui arrache l'aveu de son erreur ou bien le contraint à se retrancher derrière quelque distinction pour l'en déloger ; *l'instance* n'est pas d'un moindre secours.

IV

A la bonne heure ! Voilà de sages règles théoriques. Le P. Martineau a bien vu les dangers de ces *concertationes*. Mais est-ce assez d'avoir mis entre les concurrents ces barrières fragiles ? Les conseils de la prudence, les règles du savoir-vivre devaient-elles être toujours efficaces contre les entraînements inséparables d'une joute ? l'*homo liberalis* que le professeur voulait toujours voir chez ses élèves, pouvait-il prévaloir contre le goût de la victoire ? Le soin qu'on prenait à éloigner ces inconvénients nous prouve bien qu'on y tombait plus souvent que l'on n'aurait voulu. Du Rosel, un des précepteurs du duc de Bourgogne, faisant allusion à quelque petite déconvenue de son élève, écrit à Condé : « Nous espérons que l'exercice et le petit chagrin que lui a donné depuis trois jours quelqu'un des écoliers de logique aideront à entretenir son ardeur. Mgr le duc de Bourbon disputa (lundi 19 octobre) contre le petit Amelot. Celui-ci fut un peu embarrassé et ne laissa pourtant de se vanter au fils de M. de La Motte qu'il avait *mis dans le sac*, comme ils disent, Mgr le duc de Bourbon ». Le P. Martineau n'avait pas apparemment manqué de recommander la modestie et la sincérité. Mais qu'importe ! cela n'empêchait pas que dans sa pensée rien « ne vaut la pratique et l'exercice de l'argumentation ». « Ce choc des opinions aiguise les esprits, comme deux fers s'affi-

lent en se croisant; il habitue à l'exact discernement du vrai et du faux, met sur la voie des arguments pour et contre; enfin il force à élucider des notions enveloppées de vagues ténèbres et d'apparentes confusions. »

V

Depuis plus d'un demi-siècle la philosophie s'éloignait partout de la scolastique; chez les Jésuites, elle y restait encore fidèle. Leurs régents se laissaient moins entamer par le bel air de la mode. Ils auraient volontiers donné leurs signatures pour obtenir la réintégration d'Aristote dans les classes et expulser une intrigante nommée raison qui s'était installée dans les Universités, au mépris des droits anciens, et rétablir à sa place les *Entités*.

Si toutefois le P. Martineau entendait construire son système à l'antique, ce n'est pas qu'il ignorât les procédés nouveaux; mais il ne croyait pas à leur valeur intrinsèque. Le XVIIe siècle finissant allait au cartésianisme; le régent de Louis-le-Grand, fidèle à la tradition de tous ses prédécesseurs depuis Pierre Bourdin, continue à marcher dans la voie des péripatéticiens. Nous allons le voir livrer bataille en règle à Descartes autour duquel il n'avait fait que tourner jusque-là. Il consacre la dernière et la plus importante de ses *disputationes* à détruire l'édifice échafaudé par ce philosophe. Il ne le ménage pas. Il ne croit pas qu'on lui doive des autels, qu'il occupe une place intermédiaire entre Dieu et les autres hommes; il va le traiter sans respect. C'est une levée de boucliers, une campagne d'iconoclaste.

Cette dissertation renferme l'analyse et la réfutation du *Discours de la méthode*. L'analyse est serrée et substantielle. Il expose d'abord « le dessein de Descartes, son origine et ses motifs : dégoût des ouvrages existants, et désespoir d'atteindre par eux la vérité, dédain des préjugés, amour de la raison pure. Il passe ensuite à la division et se contente d'embrasser les parties deuxième, troisième, quatrième et sixième. Les quatre *principes* sont énumérés à leur place, ainsi que les trois règles de morale, et l'*emploi* de la nouvelle méthode comprend la preuve de l'âme humaine par la conscience, de la pensée, et de l'existence de Dieu par l'idée de notre imperfection. Ayant ainsi condensé tout le fameux traité en ces trois paragraphes, il reprend successivement *dessein*, *parties* et *emploi* pour soumettre les doctrines à une critique exacte et précise. »

VI

On ne sera point étonné de voir le P. Martineau appeler l'ironie à son aide pour examiner la genèse du grand projet ». Il feint d'être surpris qu'étant convaincu des ténèbres et de l'ignorance où ont été avant lui tant de grands hommes il entreprenne de s'aventurer seul, sans le secours de personne, dans ces sentiers difficiles et obscurs. Quoi! il sera assez téméraire pour croire qu'il puisse mener à bonne fin une tentative où tant d'autres ont échoué! Assurément ce n'est pas d'un excès de modestie qu'il faut accuser Descartes. Que dire de ses disciples qui, en leur naïve piété, bénissent le ciel d'être nés en « ces temps heureux auxquels était réservé un tel docteur de sagesse »? « Qui pourrait supporter ces gens-là pour qui rien n'est bon dans la philosophie aristotélicienne? Comme si chaque cartésien était un ennemi juré d'Aristote. » Quant aux vils péripatéticiens, aveugles, ils suivent un aveugle. A peine saint Jérôme et saint Augustin trouvent-ils grâce.

Le P. Martineau ne juge pas tout à fait conforme au « bon sens » cette assertion de Descartes : « qu'il est bien plus vraisemblable qu'un homme seul ait rencontré les vérités un peu malaisées à découvrir, que tout un peuple ». Sans doute, dit-il, les sciences relèvent de la raison et non de l'autorité: s'ensuit-il qu'on ne trouve pour les étudier aucune aide dans autrui? *Neque enim omnia possumus omnes.* On épargne sa peine à tirer parti des inventions et des théories des autres; non pas qu'on leur accorde une foi aveugle, mais un assentiment éclairé. Voilà le dilemme d'où ne peut sortir Descartes : ce qu'il dit est vrai ou ne l'est pas. S'il est dans le vrai, il n'apporte rien de neuf, car le critérium de l'adhésion aux assertions des auteurs a toujours été la vérité et non leur parole. S'il apporte du neuf, il est dans le faux, car l'inutilité du recours aux lumières d'autrui, telle qu'il la proclame, n'est point acceptable. Et puis est-il bien sûr que Descartes lui-même n'ait pas emprunté et beaucoup aux philosophes anciens et récents? Les quatre grands principes de la méthode et les trois de la morale cartésienne ne sont pas rejetés en bloc, mais la critique que le P. Martineau en fait dans le détail n'en laisse subsister qu'une bien faible partie. S'il les reconnaît utiles, c'est pour en nier aussitôt l'originalité et la nouveauté. Il lui semble que « quiconque avait jusque-là recherché la vérité avec quelque souci de la logique ne s'était jamais incliné que devant l'évidence ». « Et puis à quoi me sert de savoir maintenant que je ne dois recevoir jamais aucune chose pour vraie, que je ne la reconnaisse évidemment telle », si l'on ne me fournit le moyen de discerner l'évidence vraie et fondée, de l'évidence seulement apparente? Descartes n'est pas plus heureux dans les idées claires et distinctes, elles ne l'ont pas écarté de l'erreur. En effet, sous prétexte qu'il avait l'idée claire et distincte de la matière indéfinie, il a cru l'univers sans limites. « Sa

règle pourrait être vraie en soi, malgré les conséquences de l'abus; à tout le moins elle n'est pas pratique. »

Le principe fondamental : *ego cogito ergo sum*, va-t-il échapper à sa critique ? Pas plus que le reste. N'avais-je pas raison d'appeler le P. Martineau le [illegible] du philosophe ? *Ego cogito ergo sum*, fût-il juste, ne saurait être qualifié de premier principe, ni soutenir toute une philosophie, Descartes a commis là une grosse erreur. Ce principe repose sur un axiome : *prius est esse quam agere*. Cet axiome est évident ; or il préexiste au raisonnement de Descartes ; « ce n'est donc pas celui-ci qui est à la base de nos connaissances méthodiquement ordonnées ».

Le doute érigé en système est contraire à la nature des choses. Peut-on bien en effet tenir pour incertain ou pour faux ce qu'on perçoit comme évidemment vrai, puisque le propre de l'évidence est d'exclure tout soupçon d'erreur ?

Enfin Descartes cherche à mettre l'essence de l'âme dans la pensée; ses raisons, dit le P. Martineau, ne portent pas. Il veut prouver l'existence de Dieu par la conscience de notre imperfection; d'où naît en nous l'idée de l'être parfait ? même impuissance à faire sortir la certitude de ses démonstrations. Ainsi cette preuve si lumineuse de l'existence de Dieu, que les esprits d'élite du XVIIe siècle acceptaient avec empressement, — Arnauld, Pascal, Nicole, Bossuet, — le P. Martineau, d'un tour de main, la renversait de fond en comble. Il minait l'édifice logique et métaphysique de Descartes, il le déclarait caduc. Ses règles morales, la première surtout, qui consacre « la croyance due et gardée par l'éminent penseur à la foi de ses pères », ne reçoivent qu'une part d'éloges assez mesurée. « Bref, il renverse tout ce qu'il y a d'original dans le *Discours de la méthode*, et dès qu'il y rencontre quelque chose de solide « il crie au plagiat d'Aristote ». La révolution cartésienne n'aurait-elle donc été qu'un leurre et une illusion (1) ?

VII

Quoique la morale eût été commencée quinze jours après Pâques, la logique n'avait pas perdu ses droits ; elle figurait encore dans une conférence philosophique que Mgr le duc de Bourbon devait soutenir « en présence de nos Pères ». Le P. Alleaume écrivait à Condé : « Nous avons commencé la morale quinze jours après Pâques (le 18 avril) et nous en sommes à la question : *Si la volonté peut aimer le mal en tant que mal...* nous préparons Mgr le duc de Bourbon pour une conférence de philosophie samedi prochain. » En voici les six positions auxquelles le prince devait satisfaire : 1. *Assignare mentis operationes; earumque tum naturam, tum ordinem explicare.* 2. *Assignare Syllogismorum figuras et earum regulas tum communes tum particulares explicare.* 3. *Assignare modos in qualibet figura legitimos, et methodum eorum inveniendorum explicare.* 4. *Apprehensio simplex non potest esse falsa.* 5. *Gradus metaphysici non distinguuntur realiter.* 6. *Ens est univocum respectu substantiæ et accidentis.* (P. Alleaume à Condé, 13 mai 1683.)

Ce cours de morale dura trois mois. L'histoire de la philosophie y eut sa part, suivant l'usage du P. Martineau d'expliquer et de prouver les systèmes différents. Il réfuta Aristote et Platon ; les tireurs d'horoscope eurent leur tour et aussi les théories de Calvin sur le libre arbitre qui indirectement retombaient sur les jansénistes. « Il est visible, dit le P. Chérot, que Martineau avait hâte d'expédier les questions de théorie abstraite, telles que la fin des actions humaines et l'objet formel de la béatitude, pour s'étendre sur un traité de droit naturel qu'il intitule : *Économie domestique et sociale*. Les devoirs des époux, des parents et des domestiques y sont traités » à la double lumière de la sagesse antique et de la révélation chrétienne, d'Aristote et de saint Paul. « S'il discute les formes de gouvernement, il ne faut point s'étonner qu'il juge la monarchie comme la meilleure étant plus ancienne, plus rationnelle, plus imitée de la nature. »

VIII

Ainsi s'achève ce cours de philosophie ; la physique qui fit l'objet d'une étude pendant une autre année nous fournirait également bien des renseignements curieux. Sur ce terrain le P. Martineau rencontre encore Descartes : il ne l'esquive point, et c'est l'occasion de nouvelles réfutations. Le livre *Des principes* y donne lieu à de nouvelles attaques ; il en fut criblé par le régent. Tout ce qu'il put accorder, c'est qu'il se réjouit que de singuliers progrès aient été faits depuis peu d'années dans la connaissance des choses naturelles, grâce à l'accord de l'expérience et de l'observation avec le raisonnement. « Mais il y a des limites aux hardiesses de la science. Le vrai ne pouvant être opposé au vrai, comme il le rappelle d'après le concile de Latran. » Toute assertion contraire à la révélation doit être tenue pour fausse ou le conflit peu apparent. Aussi ne sait-il pas mauvais gré à Gassendi « qui a tenté d'adapter le système cosmogonique d'Épicure aux découvertes récentes et à la foi chrétienne ».

(1) Le P. Chérot, de qui est cette phrase, semble bien [illegible] compte la faillite de Descartes. Il cite deux [illegible] passées en Sorbonne qui paraissent confirmer cette [illegible] G. Millaud : *Nam Cartesii methodus tantum valeat* [illegible] *ipse senserit*. F. Martin : *De* [illegible] *ad tempus effinxit Ethica*, 1894, in-8°.

Pour Descartes; il veut bien lui accorder le génie des mathématiques et « une brillante imagination en matière d'hypothèses physiques ».

IX

« M[gr] le duc de Bourbon continue de faire son *abrégé* de philosophie; il travaille tous les jours à l'*abrégé* qu'il fait de ses cahiers, 23 octobre 1682 »; c'est ce qu'écrit le P. Alleaume à Condé, or cet abrégé nous fait connaître la philosophie du P. Martineau. Elle était inconnue aux historiens des jésuites Backer et Sommer-Vogel. Le P. Chérot vient d'en découvrir les manuscrits. « Ce cours, revêtu, à l'époque, d'une chemise rouge en maroquin du Levant frappée aux armes de Condé », se trouve aux archives de Chantilly. Il forme quatre volumes, deux de logique, un de morale, un de physique, mentionnés aux anciens registres de comptes, année 1683; année 1684, fol. 75, n° 92 et fol. 76, n° 100. Un cinquième volume a disparu. Il faut remercier le P. Chérot et ne pas oublier non plus M. G. Macon, bibliothécaire de Chantilly, qui a retrouvé ces volumes pour lui.

Ch. Gidel.

PORTRAITS CONTEMPORAINS

Madame Ada Negri.

Si nul n'est prophète dans son pays, comme le veut la parole évangélique, le cas assez curieux de M[me] Ada Negri indiquerait que nul non plus n'y est vraiment poète. Car tandis que les lecteurs étrangers se passionnaient aux funèbres et tragiques accords de la lyre d'airain de celle qui avait osé écrire *Fatalité* et *Tempêtes*, les critiques d'Italie se refusaient, pour la plupart, à applaudir cette nouvelle venue. Méconnaissant à plaisir l'héroïque, la bienfaisante pitié de son inspiration, ils préféraient déplorer l'insuffisance d'un art peut-être sommaire et s'occuper exclusivement d'oiseuses questions de détail.

On a pu voir en quelle mince estime MM. d'Annunzio et Fogazzaro tenaient les œuvres de M[me] Negri. Ce sentiment se retrouve plus ou moins chez tous les écrivains de la péninsule, j'ai eu l'occasion de le constater, et les sept éditions de *Fatalité* ne seraient point pour l'affaiblir, comme bien l'on pense. En regard, je pourrais citer les paroles encourageantes de M. Édouard Rod et de plusieurs, parmi nous, qui n'hésitèrent pas à reconnaître la générosité tolstoïenne de cette âme si fière, de ce cœur débordant de compassion pour toutes les misères de la douleur humaine.

Mais interrogeons plutôt le romancier Paul Heyse qui tient à honneur de présenter M[me] Negri à l'Allemagne littéraire et qui ne craignit point de comparer les strophes enflammées de l'Italienne aux *Iambes* d'Auguste Barbier : « Voici, dit-il, une jeune fille dont l'âme élevée croit à tous les idéals de l'humanité. Et pourtant en elle vibrent aussi les cordes les plus tendres et les plus intimes d'un cœur de femme. C'est une prolétaire de la plus rare, de la plus intellectuelle noblesse, une prophétesse socialiste engageant à la lutte et sachant éviter toute affectation théâtrale. Elle a des regards pour les choses belles et aimables, pour tous les spectacles de la nature, mais elle a aussi la force de pouvoir repousser les illusions des vaines apparences et de préférer, par exemple, à un bellâtre Adonis, un simple ouvrier couvert de suie (1). »

Quoi qu'il en soit, on peut estimer qu'une œuvre qui a suscité des opinions aussi contradictoires ne saurait être indifférente. Mais plus encore que son œuvre écrite, la courte vie de M[me] Ada Negri me paraît intéressante; l'une d'ailleurs explique l'autre même dans ses défaillances. Jamais peut-être la théorie de Sainte-Beuve n'a rencontré exemple plus probant. Jamais il n'a moins convenu de séparer le livre de la femme qui l'avait écrit, et pour les bien comprendre l'un et l'autre, il devient essentiel de connaître le milieu, les circonstances qui les entourèrent d'un étrange décor de misère et d'héroïsme.

I

Née le 3 février 1870, Ada Negri fut dès sa plus tendre enfance aux prises avec les pires difficultés de l'existence. Elle était du peuple, du vrai peuple, de celui qui souffre la faim, le froid, l'angoisse horrible du lendemain. Son père mourut à l'hôpital de Milan quand elle n'avait que deux ans, et sa mère, une courageuse ouvrière, l'éleva péniblement à force de privations. Par bonheur l'enfant était intelligente, s'instruisait vite et bien, lisant tout ce qui lui tombait sous la main. Ainsi le sacrifice admirable de la mère ne devait pas rester inutile; à dix-huit ans la jeune fille obtenait son brevet d'institutrice et, peu après, une place de maîtresse à *la Première élémentaire* de la Motta-Visconti. Ai-je besoin d'ajouter qu'Ada Negri a voué à sa mère un véritable culte de reconnaissance? Aujourd'hui, lasse et brisée, l'ouvrière de Lodi a trouvé un refuge dans la maison de l'institutrice.

A dix-huit ans, Ada Negri quittait donc Lodi et la chambre maternelle. Traversant Milan sans s'y arrêter, elle s'installait, à mi-chemin de Pavie, dans un

(1) *Deutsche Rundschau*, t. LXXXI, p. 113.

village perdu de trois mille cinq cents habitants qu'aucune voie ferrée, qu'aucun tramway ne desservait alors. C'était la Motta-Visconti, bourgade ignorée de la triste Lombardie. Ada Negri était préposée à l'école primaire des garçons. Quatre-vingts élèves de six à sept ans, plus indisciplinés les uns que les autres; deux classes par jour, avec l'obligation de faire répéter jusqu'à l'idiotisme A B C D, — la situation n'était pas précisément une sinécure et ne valait que 700 francs par an. Encore faut-il ajouter que le logis de la jeune maîtresse d'école était situé au fond d'une cour remplie d'oies bruyantes, à côté d'écuries et d'étables nauséabondes. A la fenêtre, en guise de carreaux, des morceaux de papier huilé et, pour tout mobilier, une grande caisse dont l'intérieur servait de bibliothèque, d'armoire et le couvercle de table, de divan et de lit.

Les circonstances ne semblaient point favorables aux travaux poétiques, mais la jeune fille avait en elle la force de surmonter tous les obstacles; la flamme vive de l'inspiration brillait dans la beauté de ses yeux noirs. A ses moments perdus, le soir, sa tâche terminée, les jours de repos, elle rimait des vers courageux et très simples qui racontaient les misères dont sa jeunesse était entourée, les souffrances qu'elle venait d'éprouver, ses rêves de bonheur futur, ses souhaits de réforme sociale. Et les paysages médiocres de la plaine lombarde lui dictaient même de beaux vers descriptifs. Bientôt, elle prenait courage, car elle avait confiance en son intelligence. Quelques-unes de ses poésies étaient soumises à l'*Illustration Populaire*, qui les publiait avec un certain succès. En 1892, enfin, l'éditeur Trèves réunissait ces premiers poèmes et, en peu de temps, les éditions se succédaient, *Fatalité* était partout discuté et traduit. D'un mois à l'autre, Mme Ada Negri devenait célèbre. De nouvelles perspectives s'ouvraient devant la petite maîtresse d'école.

Avec le succès, les ressources plus abondantes, la sympathie effective des amis inconnus, le cercle d'expérience de la jeune poétesse s'élargit un peu. C'est qu'elle avait vécu jusqu'alors dans un milieu extrêmement étroit. A part Lodi et la Motta-Visconti, elle ne connaissait rien, à la lettre rien, n'ayant jamais vu ni une grande ville, car elle ne fit que traverser Milan, ni la mer, ni de vrais paysages, ni même un théâtre. Rares étaient les livres qu'elle avait pu se procurer. Et quand on songe à ces conditions désastreuses, il devient extraordinaire qu'elle ait trouvé en elle de quoi écrire ses premières strophes dont alors on comprend les défaillances plastiques et les banalités parfois singulières. Des amis l'invitèrent à Milan, ce fut le commencement de l'initiation, son entrée dans la vie et la civilisation modernes. Or, cette année-là, il y avait une exposition; c'était aussi la saison des courses, et Mme Bisi Albini, qui raconte l'incident, ajoute que « toute la maigre petite personne d'Ada Negri vibrait, ses grands yeux noirs étincelaient, pris de fièvre, à tel point que ses amis se demandèrent s'ils n'avaient point eu tort de lui découvrir une vie de luxe qu'il n'était point en leurs moyens de pouvoir lui assurer. En effet, il lui fallut bientôt reprendre le harnais et recommencer à faire épeler ses quatre-vingts garçons bruyants et indisciplinés; cependant elle ne savait plus accepter avec résignation son obscur destin. »

Heureusement que les temps meilleurs approchaient. Les succès de l'écrivain aidant, j'imagine, aux mérites du professeur, Ada Negri était appelée à Milan, à l'École normale féminine Gaetana Agnesi, afin d'y enseigner l'histoire de la littérature italienne. Vers la même époque, la femme supérieure que nous retrouvons, en Italie, à la tête de toutes les actions de charité et de bonté, Mme Emilia Peruzzi, la veuve du grand Florentin Ubaldino Perruzzi, s'interposait assez activement auprès du conseil communal et de l'*Académie des Lincei* de Florence pour que la pension d'honneur de 2094 francs qui avait été accordée à la poétesse napolitaine Giannina Milli fût, à la mort de cette dernière, continuée à la pauvre maîtresse d'école de la Motta-Visconti, à celle qui, par ses chants de révolte, venait d'émouvoir toutes les âmes pensantes de la péninsule.

Puis ce furent des années de travail et de solitude. Ada Negri s'occupait moins de jouir des succès passés que d'en préparer de nouveaux. Ne sortant presque jamais en dehors de ses fonctions, elle vivait, avec sa mère, dans une retraite absolue, évitant même de lire les articles dont elle était l'objet.

Un jour, Ada Negri reçut une lettre d'un inconnu, — toutes les jeunes filles qui écrivent des vers m'écoutent, anxieuses, — ce lecteur, amoureux déjà, lui demandait la permission de lui exprimer de vive voix à quel point l'avaient ému les nobles pages de *Fatalité*. Ada Negri finit par consentir. Or, l'inconnu avait belle tournure, la chose n'est point rare en Italie, — c'était un ancien *bersagliere* rentré dans la vie civile et grand industriel à Valle-Mosso. Assez vite, même très vite, ces sentiments d'estime et d'admiration réciproques devinrent de part et d'autre plus intimes et plus tendres. Et comme une heureuse étoile présidait à ces rencontres, l'an dernier, un mariage civil et religieux était célébré à Milan. Après un court voyage à Naples, Mlle Negri égaya de sa jeunesse la tranquille demeure de celui qu'elle avait choisi, et vraiment, cela fait grand honneur à sa délicatesse de femme, de n'avoir voulu tirer des circonstances aucun motif de vanité ou de réclame.

Entre temps, Mme Ada Negri avait publié un second recueil de poèmes intitulé *Tempêtes*, qui témoigne sous

plus d'un rapport de progrès manifestes. Et comme je lui demandais ce que serait son œuvre prochaine, elle m'écrivit ces lignes candides que je regretterais de ne pas traduire :

« Voilà maintenant six mois que je suis unie à l'homme que j'aime et qui m'aime très passionnément, m'ayant donné toute sa vie. Le simple et riant cottage où nous vivons est situé entre les collines et les monts sauvages du Bielesse. Loin de la vie trop bruyante et trop fiévreuse de Milan pour laquelle, certainement, je n'étais point née, ici, dans cette saine et splendide solitude j'espère me préparer à écrire un nouveau livre plus complet, d'idéal plus élevé et tout vibrant d'amour. » Ce qui indiquerait peut-être que, sans abandonner ses revendications sociales, Mme Negri chantera dorénavant, de préférence, les pures joies du foyer domestique.

II

D'une manière générale, les poèmes de Mme Negri peuvent se classer sous deux titres bien définis : poésies sentimentales et poésies socialistes. Les premières, qui sont, je crois, les plus nombreuses, sont aussi les moins originales. D'ailleurs, ce ne sont point celles qui ont valu à la jeune artiste sa gloire cosmopolite. Avec plus de passion que de tendresse, mais avec une passion dont la sincérité est évidente, Mme Negri appelle de toutes ses forces vitales l'action, le bonheur et la joie :

Ce que je veux, c'est le travail qui divinise et gouverne toutes choses souverainement — c'est le rêve et l'harmonie, l'éternelle jeunesse de l'art, le sourire de l'azur, le parfum des fleurs, les astres, les baisers et les apothéoses. Elle passe, la Misère noire, comme passe une ombre funeste sur l'éclatant soleil. Mais l'espérance renaît, dans l'ombre des bosquets sourient de nouveau les violettes, et je chante, hardie, brisant les liens de la pauvreté, je chante un hymne à la vie !

Malheureusement, une certaine emphase affaiblit trop souvent l'envolée de ces cantiques d'espoir. Ne vous semble-t-il pas quelque peu puéril d'entendre Mme Negri s'écrier :

Je veux, je veux vivre et avoir toujours vingt ans, effleurer, dans les espaces, le vol de toutes les ailes et rire et jouir et aimer. Oui, je veux m'enivrer aux rayons de la jeunesse superbe, légère comme une aile, fraîche comme un brin d'herbe, limpide comme l'Océan !... Car je te répudie, ô Mort !

Mais des vers comme ceux-ci, et je choisis bien au hasard, sont vraiment d'un romantisme suranné :

Je rêve les noces des fleurs sauvages à l'ombre séculaire de la forêt, les délirantes amours des bêtes féroces sur les sables des tropiques ; oh ! je veux, je veux errer chantante et victorieuse, dans la folie du soleil, connaissant enfin l'ivresse et l'extase. Je veux la liberté, la liberté ou la mort !

On se croirait à l'Ambigu, la tirade semble extraite des *Pirates de la Savane*.

C'est ici, surtout, qu'on discerne combien fruste est encore l'art de Mme Negri. Dans les pièces socialistes, la nouveauté des sujets, la violence de l'inspiration font négliger les défaillances de la forme, tandis qu'à côté des vers d'amour de M. Gabriel d'Annunzio, par exemple, tout ciselés et dorés, comme d'inestimables cristaux de Venise, les simples pages de Mme Ada Negri procurent l'impression fatigante de pauvres choses archi-connues, imitées de beaucoup d'autres.

Je dois ajouter cependant, pour être tout à fait juste, que dans cette note guitare, Mme Negri a composé cinq ou six romances dont les paroles fort simples se laisseraient, me semble-t-il, délicieusement mettre en musique. Elles rappellent les *Lieds* allemands et j'imagine qu'elles inspireraient des phrases exquises à M. Fauré ou à M. Vidal. Parmi ces poésies, fort nombreuses, je citerai : *Strana*, *la Nuit*, *la Rose mourante*, *Réveil dans les montagnes*, *Baiser mort*, etc. Voici *la Violette pensive* :

Dans cette coupe fragile où, silencieusement, s'épanouissent les pétales de velours, une pâle violette me fixe de ses grands yeux pensifs. J'ai vu, naguère, deux yeux chers me supplier avec ces regards-là. Mais ces yeux, pour toujours, se sont fermés et, avec eux un amour dans le vide s'est envolé. S'il est vrai que les morts ressuscitent dans les bourgeons verts des vieux troncs, dans les brins d'herbe, dans les pollens subtils et les calices frais des fleurs riantes, Violette, qui tristement me fascines avec ce regard suppliant que j'ai vu déjà, je sens qu'en toi ressuscite un lambeau de cette âme exilée qui, dans le passé lointain, m'aima.

Mais quoi qu'on puisse penser du charme intime de pièces semblables, il ne convient guère de s'y arrêter davantage. Aussi bien n'est-ce point à elles que l'artiste lombarde doit sa jeune célébrité. Ada Negri est surtout connue comme poète socialiste.

Ce n'est point à dire que ses poésies contiennent un programme d'idées nettement exposées. La doctrine de Mme Ada Negri a plus d'une solution de continuité. Elles se composent d'aspirations et d'effusions parfois éloquentes bien plus que d'articles de foi. Quelques traits néanmoins y peuvent être aisément discernés.

D'abord, elle ne craint pas d'affirmer combien elle fait peu de cas de notre civilisation moderne : « O société bien repue de bourgeois astucieux, société qui passes ton temps à calculer et à t'engraisser de victuailles, société de millionnaires gloutons et

poupées coquettes... etc. » Ailleurs, s'étant penchée sur le faible berceau du dernier héritier d'une famille ducale, Mme Negri s'est plu à marquer au fer rouge de sa satire la vie de criminelle oisiveté que mènera sans doute le pâle rejeton des races épuisées, — ou bien à un homme de plaisir, qui lui aurait adressé des paroles d'amour elle pose d'une voix menaçante cette question :

As-tu travaillé ? Les viriles insomnies des nuits dédiées aux labeurs austères, dis-moi, les connais-tu? A quelle foi, à quel étendard as-tu voué ta jeunesse en fleur !

En regard de ces tableaux un peu sombres et dont la vérité n'est que très relative, — car ils ne sont pas plus rares en Italie qu'en France ceux qui, nés millionnaires, ne vivent que pour les bonnes et belles choses, s'efforçant de toutes manières de faire participer leurs frères aux largesses de leur destinée, — Mme Negri aime à chanter l'ère de paix et de joie réservée, paraît-il, au nouvel état social :

Aurore de lumière, tu n'es pas, non, tu n'es pas lointaine ! Alors, celui qui est courbé sous le joug cruel du travail sera considéré enfin comme une créature humaine. Alors, la justice, non la charité, inspirera le monde ! Les regards de tous se lèvent déjà vers cet idéal de sainteté et de joie suprêmes ! car en ces temps-là, il y aura de la joie pour les enfants et pour les vieillards !... O fleuve d'amour, descends en flots d'écume, soulage dans les tourbillons de tes ondes bénies les lèvres douloureuses, les lèvres brûlantes d'un peuple de ressuscités ! Déjà resplendit, à l'Orient, le songe d'or de l'avenir : le printemps des rachetés et du travail libre, le ciel qui s'ouvre ! la gloire des rayons, le Mai des ailes et du soleil, le Mai des fleurs, des baisers et des chansons ! Et il n'y aura plus, alors, ni vainqueurs ni vaincus, ni maîtres ni serviteurs !

Comme remède au fâcheux état de nos mœurs présentes, comme moyen de parvenir à cette société idéale, Mme Ada Negri indique la vertu régénératrice du travail :

Place, place pour moi ! Je viens de l'atelier aux voûtes sonores, des champs creusés par les laborieuses charrues, des forges épouvantables où brûle un feu d'enfer, des caves où tout un peuple tisse, carde et s'active, je viens des mines, et dans ma liberté de plébéienne, j'entonne un hymne au travail !

A plus d'une page de *Fatalité* et de *Tempêtes*, Mme Negri reprend aussi la vieille théorie de Rousseau sur les bienfaits de la vie champêtre :

Donnez-moi une pioche, une herse ou un râteau. Que m'importe la chaleur ardente de l'été ? Sous le baiser du soleil puissant et splendide, je veux aller travailler aux champs ! Ainsi, sans corset, les bras nus, les jupes relevées à la ceinture, sais-tu que les fatigues humbles et rudes de la vie campagnarde ne sont point pour m'effrayer ; dis-moi, le sais-tu ?

Sans pouvoir former un système, ces affirmations ont encore le défaut d'être infiniment discutables, car je ne sache point que la statistique établisse que la criminalité ni la maladie soient moindres dans les campagnes que dans les villes, et quoi qu'en dise M. Émile Zola, tant qu'il n'est pas animé d'une idée supérieure qui le dirige en l'ennoblissant, le travail pour le travail n'a jamais suffi à renouveler la vie intérieure des masses. Ici même, je ne saurais m'empêcher de marquer ma surprise à constater que, dans ses heures de pire découragement, lorsque son âme se désespère à la vue des souffrances de l'humanité, jamais Mme Negri n'a une parole ni un souvenir pour celle que le *Bréviaire* appelle justement « la Ressource des Infirmes, la Consolatrice des Affligés, la Reine des Anges », comme elle ne paraît point avoir compris, non plus, que le christianisme contient la formule parfaite du vrai socialisme.

Mais à lire ces poèmes, on oublie pourtant leur manque de logique, leurs théories fallacieuses, leur indifférence chrétienne ; on oublie même leur art rudimentaire, leurs répétitions et leurs hyperboles constantes, car un tel souffle de pitié, une telle puissance de compassion les anime et les magnifie que par la seule vertu de son grand cœur palpitant de femme, Mme Negri, on peut le dire sans exagération, nous incline sur la souffrance humaine aussi violemment que nous inclinèrent, jadis, Dostoïewsky ou Élisabeth Browning. Sur les gamins des rues qui porteront un jour la camisole des forçats ; sur les couvreurs qui, glissant le long des toits, viennent s'écraser aux pierres de la chaussée ; sur les ouvrières dont les engrenages ont broyé les mains pâlies ; sur les acrobates en équilibre, au cintre des hippodromes, et qui tomberont certainement, un soir de fatigue ; sur les mineurs dont les cheveux blanchissent, dont les épaules se courbent aux ténèbres asphyxiantes des galeries ; sur les enfants qui ne connurent pas l'enfance et dont les quinze ans s'étiolent au bagne des fabriques ; — sur tous ces vaincus de la vie qui viennent « de maisons sans feu et de lits sans repos » — elle a pleuré, nouvelle et bienfaisante Sonia, de vraies larmes de désespoir.

Écoutez plutôt ; elle a vu passer un gamin des rues ; sa pitié veut aussitôt deviner le mystère futur de cette existence :

Alors je voudrais descendre dans la rue et serrer *ce garçon* sur mon cœur en un suprême embrassement de douleur, de pitié, de désespoir et d'agonie !... Je voudrais lui donner, en un instant, tous mes baisers sur la bouche, sur la poitrine et sangloter en une effusion d'amour fraternel ces paroles suffoquées et saintes : — Moi aussi, j'ai vécu dans les luttes et dans les peines ; moi aussi, je suis une fleur d'épine ; ma mère aussi a vieilli à

l'atelier et j'ai connu aussi la douleur infinie!... — et c'est pourquoi je t'aime!

Comprenez-vous maintenant pourquoi ils ont été accueillis avec une si rapide et si grande faveur, ces poèmes inférieurs sous tant de rapports? Il y a, certes, par le monde, des milliers de femmes ciselant mieux les vers que Mme Ada Negri; mais il n'y en a guère, s'il y en a, dont l'âme soit plus compatissante, la parole plus généreuse, l'angoisse et la pitié plus sincères et plus communicatives. Lorsqu'elle a imaginé que la grande armée des Misérables lui criait : « Jeune fille, tu es des nôtres et nous te voulons. Dans tes entrailles frémissent et vibrent toutes les douleurs, tous les spasmes, tous les sanglots de cette terre. La souffrance qui torture mystérieusement résonne en toi, parce que tu vis de nous, parce que de ton âme tourmentée, de ton âme en désespoir éclate un chant qui est *nous-même!* » — lorsqu'elle a écrit ces vers, Mme Ada Negri n'a pas fait peut-être œuvre de grande artiste, mais elle a dit, en absolue vérité, la raison d'être de sa vie, la beauté de son âme et le secret de l'extraordinaire prestige de sa poésie.

ERNEST TISSOT.

NIETTE [1]

Nouvelle.

VI

La dernière bataille des grandes manœuvres venait de se livrer à quelques kilomètres de la ville. Toutes les troupes gagnaient les cantonnements où elles devaient prendre un jour de repos avant la revue finale : elles contournaient ou traversaient la ville en longues colonnes. Dans la grande rue, un régiment de dragons avait fait halte pour laisser passer de l'artillerie. La foule se pressait autour des soldats, on leur donnait du tabac, du vin, des fruits; et les dragons, gris de poussière de la pointe des bottes à la visière du casque, un peu affaissés sur leurs chevaux, acceptaient, en souriant, cette fraternelle aubaine.

Une jeune femme descendait le perron de l'église : son léger voile atténuait l'éclat humide de ses yeux bleus, et la pâleur mate de son visage : l'épaisse torsade de ses cheveux blonds retombait sur son cou long et souple. Elle portait, avec une naturelle élégance, un costume très simple de couleur sombre.

— Quelle est cette gentille petite femme? demanda un commandant de dragons à un de ses collègues de la garnison qui venait lui souhaiter la bienvenue.

— C'est l'héroïne d'une aventure qui fit quelque bruit au 22e chasseurs, il y a trois ou quatre ans... La petite, qui est la fille d'un débitant de tabac très voisin du quartier, avait jeté son dévolu sur un lieutenant du régiment, et le papillon s'est maladroitement brûlé les ailes à la flamme... Une nuit, le lieutenant et la jeune marchande de tabac ont pris la poudre d'escampette. Et comme la belle était mineure, on a fait comprendre à l'officier qu'il fallait épouser ou rendre des comptes à la justice des hommes. Le pauvre diable a préféré passer sous les fourches caudines du mariage. Mais il a montré peu d'empressement à jouir de son bonheur : en sortant de l'église, il a cassé le fil qu'on lui avait mis à la patte, et pris son vol vers les rives africaines, sans plus se soucier de sa femme que s'il était marié depuis vingt ans : il doit être encore à guerroyer du côté de Tombouctou ou autres pays aussi mal fréquentés.

— Et sa femme?...

— Elle a eu le bon esprit de se consoler : il paraît même qu'elle se console encore.

— Elle est assez mignonne pour en avoir le droit.

— D'ailleurs, elle y met autant de discrétion que de décence.

— Et sa présence à l'église rentre dans son programme de décence?

— Elle y vient tous les matins, sans doute pour demander pardon des péchés de la veille.

— Quel est le nom du mari?

— Lebreuil.

Le commandant de dragons tressaillit, et porta un doigt à ses lèvres.

Derrière lui se tenait le capitaine Lebreuil à la tête de son escadron. Le commandant tourna lentement la tête, et, par-dessus son épaule, jeta un regard furtif du côté du capitaine. Celui-ci examinait attentivement un détail du harnachement de son cheval. Le commandant poussa un soupir de soulagement, le capitaine n'avait, évidemment, rien entendu.

Depuis près de quatre ans, Lebreuil n'avait aucune nouvelle de Niette ; il n'avait jamais cherché à en avoir, pas plus qu'il n'avait songé à se rapprocher de sa femme : il demeurait ferme dans la résolution qui faisait de leur séparation une mesure définitive, irrévocable. Il n'était pas cependant sans penser à la petite Niette, non pas à l'épousée en robe blanche qui l'avait rivé à sa chaîne, mais à la fillette naïve et tendre avec qui il avait échangé de si doux aveux. Mais le souvenir de Niette évoquait immédiatement celui de ses parents, vieux suppôts de caserne, boutiquiers madrés, qui l'avaient pris au piège comme un niais. Les rêveries se terminaient par un sourd

---

[1] Voyez la *Revue* du 28 août et du 4 septembre 1897.

accès de rage : il frémissait de se sentir au pied le boulet de son mariage forcé.

Après trois années de séjour au Soudan, Lebreuil était rentré en France comme capitaine dans un régiment de dragons. Lorsque les grandes manœuvres le ramenèrent vers son ancienne garnison, il se promit de ne s'y point montrer ; et quand il fut obligé de traverser la ville avec son régiment, il espérait que ce court passage ne le mettrait pas en présence de personnes ou de souvenirs voués à l'oubli. Le hasard en avait disposé autrement. Et bien qu'il se fût, par avance, armé d'indifférence contre des malheurs conjugaux qui ne pouvaient blesser sa tendresse ni porter atteinte à son honneur, il eût cent fois préféré n'être pas si complètement pris au mot. La colère dont il parvenait à dompter l'éclat lui mettait aux lèvres un mot grossièrement flétrissant pour celle qu'on venait de calomnier devant lui.

La cruauté avec laquelle Lebreuil s'était fait un jeu d'annoncer à sa femme son brusque départ et sa résolution de ne jamais la revoir, avait frappé Niette d'un coup terrible. Pendant plusieurs jours, elle avait été près de la mort. Il avait fallu des mois pour que sa santé et sa raison ébranlées fussent hors de danger.

Depuis quatre ans, elle attendait toujours, avec une foi tenace, une énergie aussi inébranlable que son amour. Et, si les jours, les mois, les années lui semblaient passer avec une effrayante lenteur, elle leur pardonnait d'être si lentes, en pensant que chaque heure écoulée devait faire son œuvre d'apaisement, emporter une parcelle des mauvais souvenirs et des injustes colères, mettre au cœur du fugitif un peu de pitié qui pourrait se changer en amour. Non seulement elle s'attachait à la vie, mais elle voulait être toujours la petite Niette, elle voulait que, le jour où son mari reviendrait à elle, il la retrouvât telle qu'il l'avait aimée. Elle imposait silence à sa douleur pour que ses lèvres et ses yeux ne perdissent pas l'habitude de sourire, et que les larmes ne vinssent pas creuser leur sillon sur des traits non encore effacés, sans doute, dans le cœur qu'il fallait reconquérir.

Jamais elle ne parlait de son mari, mais elle ne laissait point passer un jour sans chercher dans les journaux les nouvelles des lointaines et dangereuses contrées où il s'était enfui. Elle avait appris, ainsi, qu'il s'était distingué en plusieurs occasions, qu'il avait été cité à l'ordre du jour, blessé, par bonheur légèrement. Quand elle lut sa nomination comme capitaine dans un régiment de France, une joie immense lui remplit le cœur, elle crut que son supplice allait bientôt finir ; pendant quelques semaines, elle se consuma en de fiévreuses attentes, se demandant, parfois, si elle aurait la force de supporter le bonheur que le lendemain pouvait lui apporter. Puis, il fallut revenir aux longs espoirs : le temps n'avait pas encore vaincu pour elle.

Elle savait que le régiment du capitaine Lebreuil prenait part aux grandes manœuvres, et, le jour où il traversa la ville, elle sut aussi qu'il prendrait ses cantonnements dans un village voisin. Un pressentiment lui disait que cette journée déciderait de son sort. Si le bonheur passait aussi près d'elle sans s'y fixer, il ne reviendrait jamais.

Le régiment arriva, le bruit des armes et du piétinement des chevaux se perdit dans le lointain des routes, la nuit tomba sur la ville. Niette attendait : l'heure n'était pas encore sonnée, l'heure bénie qu'elle espérait avec une superstitieuse confiance.

Quand tout le monde fut couché, Niette descendit dans le jardin, et alla en ouvrir la porte. C'était par là qu'il était venu cet amour si pieusement gardé : sur ce banc il lui avait dit, tout bas, ses plus douces paroles : rien n'était changé ; les mêmes feuillages frissonnaient dans la même nuit étoilée, et c'était la même voix d'airain qui longuement annonçait l'heure, l'heure du bien-aimé.

Sur le pavé de la ruelle sonnait un pas de bottes éperonnées : le capitaine Lebreuil se promenait solitairement dans la ville endormie. Pourquoi venait-il, triste rôdeur, vers ces souvenirs, près de cette maison qu'il avait maudite, de cette femme qu'il n'avait pas voulu aimer et qu'il se croyait, maintenant, le droit de mépriser ? Savait-il ce qui le ramenait à ce passé ? Venait-il, dans une funèbre bravade, narguer son malheur ? Cédait-il à l'irritant désir de tout savoir, de surprendre quelque preuve qui ne lui permît plus de douter ?

Il s'était arrêté, comme autrefois, devant la petite porte du jardin. C'était par là qu'il était entré en vainqueur dans la place, pour en sortir ridicule vaincu. C'était par là sans doute, qu'ils entraient maintenant, « les autres ».

Pour eux, comme pour lui jadis, la porte n'était qu'à demi close ? De la main, il la poussa : il voulait savoir. La porte céda. Il franchit le seuil. Deux bras s'enlacèrent autour de son cou : une tête s'appuya sur son épaule ; et la voix de la petite Niette disait :

— Je savais bien qu'il reviendrait.

Dans cette douce étreinte, au son de cette voix caressante, Lebreuil ne sentait plus que la joie infinie d'être aimé et d'aimer. Rancunes, colères, mépris s'évanouissaient comme les fantômes d'un odieux cauchemar.

Ce ne fut qu'un instant. Ce qui n'était pas un mauvais rêve, mais une accablante réalité, c'était cette porte ouverte derrière laquelle Niette attendait.

Dénouant les bras qui l'étreignaient, Lebreuil interrogea :

— Pourquoi aviez-vous ouvert cette porte ? que faisiez-vous ici ? qui attendiez-vous ?

— Eh ! qui donc pouvais-je attendre si ce n'est vous? répondit Niette effrayée du soupçon qu'elle sentait dans les questions de son mari.

— Comment saviez-vous que je viendrais ?

— Je l'avais deviné. Je me disais que vous ne passeriez pas si près de la petite Niette, sans qu'un instant de pitié vous ramenât vers elle, sans chercher à savoir si sa douleur supportée sans défaillance, si son amour toujours fidèle, n'avaient pas mérité l'oubli du mal qu'elle vous a fait sans le vouloir. J'ai pensé, alors, que vous vous rappelleriez la place et l'heure où je vous attendais autrefois, et que ce souvenir vous conduirait ici, à cette heure. Vous me croyez, n'est-ce pas ?

Il ne la croyait pas, il ne voulait pas la croire, parce que tous ses mauvais souvenirs passaient alors entre Niette et lui ; sa fuite devant la colère du père Laurent ; la verte semonce du colonel de la Tremblaye ; son départ du régiment ; les transes de son interrogatoire ; sa capitulation ; autant de blessures faites à son amour-propre, d'humiliations inoubliables, de soumissions contre lesquelles sa volonté asservie soulevait encore d'inutiles révoltes.

Non, ce n'était pas lui que Niette attendait derrière la porte entr'ouverte : il venait de voler les caresses réservées à un autre.

Il voulait savoir. Traversant le jardin, il entra dans la chambre de Niette pour y chercher celui qui s'y cachait peut-être aujourd'hui, comme il s'y était caché lui-même, pour son malheur.

Niette l'avait suivi. Était-ce donc enfin l'amour qui rentrait au nid abandonné ? Était-ce le maître aimé qui venait enfin lui demander d'être sienne ?

Mais elle vit dans les yeux du capitaine et dans les plis de ses lèvres une ironie méchante. Elle eut peur et trembla.

— Qu'est-ce qui vous trouble ainsi, Madame ? demanda Lebreuil. Pourquoi cette frayeur ? N'avez-vous pas la conscience tranquille ? Ai-je l'air d'un farouche justicier ?

Arrachée à ses rêves, blessée par cette voix moqueuse, Niette s'était affaissée dans un fauteuil.

— Ne craignez rien, Madame, continuait Lebreuil. Remettez-vous de cette alerte. Si mon arrivée a contrarié, ce soir, quelque projet que je veux ignorer, je ne serai plus ici demain pour vous gêner. Je n'ai pas l'intention de vous demander des comptes.

— Pourquoi êtes-vous venu ? murmura Niette, haletante d'une horrible douleur, écrasée sous cet écroulement de son bonheur.

— Ma foi, je n'en sais rien ! répondit Lebreuil que secouait un accès de folle cruauté. C'est une étrange fantaisie, éclose sous mon bonnet de police, pendant que je passais devant votre porte... Mais, au fait, vous m'appartenez : et c'est vous qui l'avez voulu ! Qu'auriez-vous à dire s'il m'avait plu, ce soir, de venir chercher ici les restes des autres ?...

Niette s'était redressée frémissante. Sa bouche s'était ouverte pour un cri que retenait sa gorge contractée ; ses yeux dilatés avaient une effrayante expression de désespoir et d'horreur. Son bras raidi, son doigt tendu montraient la porte.

Devant ce geste qui le chassait, Lebreuil voulut tenter encore la bravade d'un sourire railleur. Mais une rougeur de honte lui montait au visage : il courba la tête, et se retira, poursuivi par l'effrayant regard de Niette.

Et quand il fut dehors, Niette s'abattit sur le sol, avec un gémissement qui semblait un râle d'agonie.

VII

Le lendemain matin, au petit jour, Lebreuil fut réveillé par son ordonnance.

— Mon capitaine, dit le dragon, il y a là un civil qui demande à vous parler. Il paraît que c'est très pressé.

Lebreuil se leva, tout en maugréant contre l'importun qui lui volait une ou deux heures de repos. Il avait passé une mauvaise nuit. Rentré au cantonnement, loin de ce qui avait fait revivre son irritation, il se reprochait l'insultante brutalité de son attitude vis-à-vis de sa femme. L'image de Niette, se dressant révoltée contre l'outrage, le poursuivait.

Il procédait à une toilette sommaire pour recevoir le visiteur matinal qui le dérangeait mal à propos, lorsque celui-ci entra :

— Pardonnez-moi, capitaine, de forcer la consigne, dit-il, la mission dont je suis chargé est d'une extrême urgence. C'est au nom de votre femme que je viens vous chercher, pour vous conduire auprès d'elle le plus promptement possible.

— Que me veut-elle ?

— Vous revoir avant de mourir.

— Mourir ! s'écria Lebreuil terrifié par ce mot. Est-elle donc vraiment en si grand danger ?

— Ses heures sont comptées. Lorsque j'ai été appelé cette nuit pour lui donner mes soins, j'ai cru que tout était fini. Nous l'avons rappelée à la vie ; mais la mort s'approche à grands pas. Dans son délire la pauvre enfant ne parle que de vous. Hâtez-vous, Monsieur, si vous voulez que son dernier vœu soit exaucé.

— Partons vite, dit Lebreuil, et courons la sauver !

Il sauta dans le cabriolet du docteur qui enleva son cheval d'un vigoureux coup de fouet.

— Capitaine, dit le docteur après quelques in-

stants de silence, je n'ai certainement pas à vous apprendre les causes de la crise qui va emporter votre femme?

— J'ai eu hier soir, avec elle, une explication pénible, répondit Lebreuil. Voulez-vous dire que cette entrevue lui a causé une impression assez vive pour compromettre son existence?

— Je veux dire, Monsieur, reprit le docteur d'un ton sévère, que vous avez tué la pauvre enfant.

Lebreuil n'eut pas un mot de protestation. Un long frisson le saisit : il eut peur de ce qu'il avait fait : il tremblait comme un meurtrier mis en face de sa victime.

— Par deux fois vous avez frappé cette femme d'un coup capable de la tuer, continua le docteur. La force de son affection a guéri sa première blessure : mais la seconde lui sera fatale... Et pourtant la chère créature méritait d'être aimée. J'ai été souvent son confident. Elle avait dans le cœur des trésors d'amour : vous n'en avez pas voulu. J'ai appris d'elle tous les détails de ce petit roman dont il vous a plu de faire un drame. Pendant votre longue absence, elle n'a pas cessé, un seul jour, d'être à vous tout entière : vous étiez sa seule raison de vivre, elle ne rêvait pas d'autre joie que celle de votre retour... Vous êtes revenu ; et elle en meurt... Quelques mots prononcés dans son délire m'ont permis de deviner ce qui s'est passé... Vous ne lui avez rapporté que votre colère brutale, des soupçons outrageants nés de vos rancunes injustes et peut-être aussi de quelques ignobles calomnies. Vos insultes l'ont blessée dans ses plus chères espérances, dans sa fidélité, dans sa chasteté... Ah ! vous avez été odieusement cruel !

— J'ai été lâche ! dit Lebreuil. Un sanglot souleva sa poitrine ; il baissa la tête pour cacher ses larmes.

Puis il fut pris d'un accès de désespoir, et, saisissant le bras du docteur :

— Il faut que vous la sauviez ! disait-il. Je veux qu'elle vive ! Dites-moi qu'elle ne mourra pas, et qu'à force d'amour je pourrai lui faire oublier tout ce qu'elle a souffert à cause de moi.

Le docteur secoua la tête.

— Si Dieu le permet, dit-il, elle pourra encore vous reconnaître, et aura le temps de vous pardonner.

. . . .

Il était à genoux près du lit de douleur.

— Pardon ! pardon, ma Niette ! disait-il. Chère petite femme, m'entendez-vous ? Je reviens pour vous aimer, pour vous donner toute ma vie.

Elle l'avait reconnu ; et un sourire d'enfant éclairait son visage.

Ses mains blanches entouraient la tête du bien-aimé, et l'attiraient. Elle le baisa au front et fixa sur lui un long regard, plein d'un immense regret pour ce bonheur qui venait trop tard.

Les mains retombèrent, les yeux se fermèrent. Et, doucement, l'âme de la petite Niette s'envola.

GEORGES MOUSSOIR.

VARIÉTÉS

Les vols de livres.

> Tel est le triste sort de tout livre prêté,
> Souvent il est perdu, toujours il est gâté,

disait Charles Nodier à son ami Pixerécourt.

Le fait est que les emprunteurs ont été de tout temps, et bien plus que les rats ou les mites, bien plus que l'eau et le feu, la terreur des bibliophiles.

Ite ad vendentes! avait fait graver Scaliger sur le fronton de sa bibliothèque. « Que le diable emporte les emprunteurs de livres ! » C'était une des plaisantes devises dont le cynique et savant peintre du Moustier avait, du temps de Louis XIII, orné la porte de son cabinet, sous les combles du Louvre.

Mais il y a autre chose que de l'égoïsme et de la jalousie dans la passion des livres : la manie du vol, on l'a souvent constaté, vient parfois et progressivement s'y glisser ; parfois et inconsciemment, le bibliophile devient voleur. Combien de gens même sont tout disposés à croire, ainsi que Tallemant des Réaux en faisait jadis la remarque, « que voler des livres, ce n'est pas voler, pourvu qu'on ne les vende point après » ?

A l'appui de cet aveu l'indiscret auteur des *Historiettes* conte la curieuse scène qui se passa un jour entre Mgr Pamfilio (ou Panfili), devenu plus tard le pape Innocent X, et le peintre Daniel du Moustier, celui qui envoyait si bien au diable les emprunteurs de livres.

> Le cardinal Barberin estant venu légat en France, durant le pontificat de son oncle, eut la curiosité de voir le cabinet de du Moustier et du Moustier mesme. Innocent X, alors monsignor Pamfilio, estoit en ce temps-là dataire et le premier de la suite du légat ; il l'accompagna chez du Moustier, et, voyant sur la table l'*Histoire du Concile de Trente*, de la belle impression de Londres, dit en luy-mesme : « Vrayment c'est bien à un homme comme cela d'avoir un livre si rare ! » Il le prend et le met sous sa soutane, croyant qu'on ne l'avait point vu ; mais le petit homme (du Moustier), qui avoit l'œil au guet, vit bien ce qu'avoit fait le dataire, et, tout furieux, dit au légat « qu'il luy estoit extresmement obligé de l'honneur que Son Eminence luy faisoit ; mais que c'estoit une honte qu'elle eust des larrons dans sa compagnie » ; et sur l'heure, prenant Pamphile par les espaules, il le jeta dehors... et luy osta son livre.

Depuis, quand Pamphile fut créé pape (15 septembre 1644), on dit à du Moustier que le pape l'excommunierait et qu'il deviendrait noir comme charbon. « Il me fera grand plaisir, respondit-il, car je ne suis que trop blanc » (de barbe et de cheveux).

* * *

Un autre prélat italien, le cardinal Dominique Passionei, qui faillit devenir pape, lui aussi, et dont le président de Brosses nous a tracé, dans ses *Lettres sur l'Italie*, un si vivant et amusant portrait, était parvenu à se former une superbe bibliothèque par des procédés analogues à ceux d'Innocent X.

Envoyé en 1721 à Lucerne en qualité de nonce, Passionei s'était pris, pour les abbayes et couvents de la Suisse, d'une curiosité et d'une admiration singulières. Il les visitait sans relâche, s'arrêtait de longues heures dans les bibliothèques de ces établissements et n'en sortait jamais que le manteau bien garni, amplement gonflé. Il en vint à imaginer un moyen d'appropriation moins compromettant et des plus expéditifs. Il prétexta des études à poursuivre, de longues recherches à effectuer dans ces bibliothèques; il s'y faisait enfermer à clef pour ne pas être dérangé, et jetait par la fenêtre, à un de ses affidés, les plus précieux volumes.

Le plus curieux et le plus dramatique témoignage des folies et des crimes engendrés par la passion des livres nous est fourni par un libraire de Barcelone qui vivait dans la première moitié de ce siècle. Ce libraire, appelé Vincente, ayant vu un de ses confrères l'emporter sur lui dans une vente et acquérir un ouvrage des plus précieux, un exemplaire qui passait pour unique, des *Ordonacions por los gloriosos reys de Aragon*... (1482), en conçut un si profond dépit, une telle rage, qu'il n'hésita pas à s'introduire la nuit suivante chez son rival et vainqueur et à l'assassiner pour s'emparer de l'inestimable trésor. Arrêté le lendemain même, Vincente n'essaya pas de nier. On l'incarcéra, on instruisit son procès, et ce qui alors lui causa le plus vif chagrin et absorba son esprit au point de lui faire oublier ses juges et le sort qui le menaçait, ce fut d'apprendre qu'on venait de découvrir, à Londres, un second exemplaire de ce livre pour la possession duquel il n'avait pas craint de commettre un meurtre. Ce n'est pas tout. L'instruction révéla que ce terrible amateur de livres n'en était pas à son coup d'essai, qu'il avait assassiné déjà *douze* de ses clients, et cela pour leur reprendre des ouvrages rares qu'il leur avait lui-même vendus.

Ce féroce monomane fut condamné à la peine du garrot, et, jusqu'au jour de son exécution, il n'eut qu'un souci en tête, ne demanda qu'une seule grâce, c'est que ses livres particuliers et ses collections ne fussent pas, après lui, mis à l'encan et dispersés, mais qu'on les déposât religieusement et intégralement à la bibliothèque publique de Barcelone.

* * *

Parmi les plus fameux et les moins scrupuleux emprunteurs de livres, on cite le conventionnel Edme Courtois, sur le compte de qui M. Louis Paris, l'ancien bibliothécaire de Reims, nous conte, dans ses Souvenirs, de bien amusantes anecdotes.

L'académicien Villemain, affirme M. Jules Richard dans son traité sur l'*Art de former une Bibliothèque*, « ne rendait jamais les livres empruntés, et il fallait la complicité de son secrétaire pour que le prêteur pût aller reprendre furtivement son bien ».

Un autre immortel, M. Louis de Loménie, était, au dire du même bibliographe, atteint de cette même faiblesse.

Mais ce n'est pas toujours pour les enfouir dans leurs vitrines, les contempler et les savourer, que les amateurs font main basse sur les volumes à leur portée et à leur convenance; c'est aussi pour en trafiquer.

En tête de cette seconde catégorie d'indélicats bibliophiles, un homme au nom prédestiné, le fameux comte Libri, mérite sans conteste de prendre place.

S'il est vrai, comme d'aucuns l'affirment, que c'est dans les bibliothèques d'Italie qu'on dérobe le plus de livres, le comte Libri avait été à bonne école et dû faire là-bas un sérieux apprentissage, avant de franchir les monts et venir travailler en France.

C'était du reste un homme de haute valeur, un mathématicien et un érudit de premier ordre, un enjôleur incomparable.

Arrivé en France à vingt-sept ans et sans un sou vaillant, il était, trois ans plus tard, grâce à la protection d'Arago, nommé membre de l'Institut, en remplacement du géomètre Legendre, puis obtenait la chaire d'analyse à la Faculté des sciences de Paris et recevait, avec la croix de la Légion d'honneur, le titre d'inspecteur général de l'instruction publique.

C'étaient les bibliothèques de province que le comte Libri avait spécialement mission d'inspecter, et sa façon de s'acquitter de cette tâche était vraiment originale : elle consistait à dévaliser ces établissements. Après chacune des tournées de M. l'Inspecteur général, on constatait, dans les dépôts visités, des disparitions d'autographes, de pièces importantes, de livres rares... On estime qu'en cinq ans, de 1842 à 1847, Libri déroba pour 500 000 francs d'imprimés et de manuscrits, et que les ventes qu'il fit, en France et à Londres, ne lui rapportèrent pas moins d'un million.

Avant de mettre en vente les livres volés, il les manipulait, les maquillait, en modifiait la reliure, les

transformait; il était très habile dans ces délicates opérations.

Une première dénonciation, faite en 1846, resta sans effet. L'année suivante, à propos d'un précieux manuscrit dérobé à la bibliothèque de Troyes, une seconde dénonciation se produisit et une instruction fut secrètement commencée contre cet étrange inspecteur général. Mais celui-ci s'était créé nombre de protecteurs : M. Guizot, entre autres.

La plainte, grâce à lui, allait encore être jetée au panier et l'affaire enterrée, lorsque la Révolution de 1848 éclata. Le dossier Libri fut trouvé au ministère des Affaires étrangères et on décida de continuer aussitôt l'enquête. Libri, avisé de cette décision, eut le temps de se sauver, de gagner l'Angleterre, en emportant les 30 000 volumes qu'il possédait et qui, pour la plupart, provenaient de détournements et d'escroqueries.

Réfugié à Londres avec sa femme, Libri, qui fut condamné par contumace à dix années de réclusion, à la dégradation et à la perte de ses emplois publics, ne cessa de protester contre cette sentence. Il s'obstinait à l'attribuer à des vengeances politiques, quoique l'instruction dirigée contre lui fût antérieure à l'avènement de la République.

Tout le public, et notamment le clan des bibliophiles, s'émut de cette affaire. Libri, malgré sa condamnation, conservait de nombreux et éminents partisans tels que Gustave Brunet, Paul Lacroix, Achille Jubinal, Laboulaye, Paulin Paris, Alfred de Wailly, Mérimée surtout.

Lorsqu'en 1861, Mme Mélanie Libri adressa une pétition au Sénat et tenta de mettre en mouvement ses hautes influences pour faire casser le jugement prononcé contre son mari, le procureur Dupin, si enclin à de mordants jeux de mots, ne manqua pas d'en décocher un contre les amis de cet écumeur de bibliothèques :

« Dans cette affaire Libri, il y a des gens qui agissent vraiment avec une légèreté de... colibri! »

M. Léopold Delisle a clairement et péremptoirement démontré la culpabilité de l'ex-inspecteur général. Une partie des volumes dérobés par ce dernier ont été rachetés en 1888 par le gouvernement français.

*

Une autre affaire de vol, qui offre une grande analogie avec la précédente, est l'affaire Harmand, dont les débats se déroulèrent devant la cour d'assises de l'Aube en février 1873.

Auguste Harmand occupait le poste de bibliothécaire de la ville de Troyes depuis 1842.

Les ravages causés par lui dans l'établissement qui lui était confié excèdent toute estimation.

Dénoncé par le concierge de la mairie, qui avait remarqué les enlèvements de livres, Harmand fut condamné à quatre ans de prison. A l'exemple de Libri, il tenta de se faire passer pour une victime de la politique et attribua les poursuites exercées contre lui à des inimitiés personnelles, spécialement à la rancune d'un ancien maire de Troyes.

Harmand avait pris soin de faire disparaître du catalogue l'inscription des livres qu'il dérobait, en sorte que les experts, MM. Ludovic Lalanne et Anatole de Montaiglon, ne trouvaient aucune trace de ces livres, et que leur tâche devenait à peu près impossible. Une découverte, qu'on peut qualifier de providentielle, leur permit de reconstituer une ample partie du catalogue authentique et de constater une partie des soustractions opérées.

Les fiches mobiles qui avaient servi à l'établissement du catalogue avaient été reléguées au grenier. Pendant de longues années les souris, qui abondaient sous ces combles, avaient eu loisir de grignoter ces paperasses ; si bien que des sections entières du catalogue, les « beaux-arts » et les « belles-lettres », par exemple, étaient réduites en miettes. En revanche, d'autres sections, comme la « théologie » et « l'histoire », dont les fiches se trouvaient dans un autre coin du grenier, sous une soupente, étaient demeurées intactes : c'est elles qui permirent aux experts de rétablir, pour ces sections du moins, le catalogue dans son intégralité. Mais qui avait si bien défendu ces deux derniers lots contre les méfaits des souris? Un hibou, qui s'était glissé sous les tuiles de la soupente et y avait depuis longtemps élu domicile, prenant ainsi l' «histoire » et la « théologie » sous sa protection.

Les soustractions commises dans les bibliothèques publiques par ceux qui en ont la garde sont d'ailleurs très difficiles, et, par suite, relativement très rares. Le conservateur a toujours auprès de lui quelque aide, dont il lui faudrait tromper la vigilance ou bien acheter la complicité.

Les larcins opérés par les lecteurs sont aussi des moins aisés et fort peu fréquents, eu égard au nombre de ces lecteurs. Partout les plus minutieuses précautions sont prises pour décourager les voleurs.

Tout ouvrage qui prend place dans une bibliothèque publique, quel qu'il soit et quelle que soit sa provenance, qu'il arrive par voie d'achat, de don ou d'échange, est, aussitôt reçu, inscrit sur le registre d'entrée, marqué du numéro qui résulte de cette inscription et frappé du timbre de l'établissement. Cette dernière empreinte, qui est à l'encre grasse, se fait toujours en plusieurs endroits, en deux au moins, sur le titre d'abord, puis à une page quelconque, mais toujours la même pour chaque bibliothèque. Si des planches sont jointes au volume, il est d'usage

d'estampiller chacune d'elles. Enfin, fort souvent la reliure porte sur les plats l'écusson de cette bibliothèque.

Que de marques presque indestructibles le voleur est tenu de faire disparaître s'il veut trafiquer de son vol !

Mais, en supposant même que les lessivages et grattages de feuillets aient été effectués avec la plus extrême habileté, quel est le bouquiniste ou le libraire qui, au moment de faire l'achat, en feuilletant le livre, n'en surprendra point quelques traces ? Et que de mal, que de soins, de travail, de temps, quels tours de force pour exécuter plus ou moins bien ces lavages et suppressions !

Dernièrement, un malheureux garçon s'est fait prendre par un libraire à qui il venait de proposer l'achat d'un ouvrage dérobé par lui à la bibliothèque Sainte-Geneviève, un *Traité de machines à vapeur*. Il avait effacé, et Dieu sait au prix de quelles peines ! les quatre indices de cet établissement, c'est-à-dire le monogramme de la reliure, le timbrage du titre, de la page 41 et de la dernière page, et il se croyait à l'abri de tout danger. Il ne s'était pas aperçu que ce traité se composait de deux tomes reliés en un ; il n'avait pas effacé, par conséquent, le timbre du titre ni celui de la page 41 du tome deuxième, et ces marques sautant aux yeux du libraire firent aussitôt découvrir le vol.

* * *

Les vols de livres commis chez les éditeurs, brocheurs, libraires et bouquinistes, peuvent se classer en deux catégories : vols commis par le personnel de l'éditeur, du brocheur ou du libraire, ou par les employés des maisons en relation avec ce personnel ; — vols commis par le public, clients habituels ou passants.

Un éditeur s'aperçoit que des volumes disparaissent « en nombre » de chez lui, sans qu'il trouve trace de leur absence dans ses lettres ni sur ses registres. Il flaire une escroquerie organisée. Le coupable a nécessairement besoin de complices pour écouler sa marchandise. Où sont-ils, ces recéleurs ? Comment les découvrir ?

Un moyen, que j'ai vu employer il n'y a pas encore très longtemps, consiste à marquer secrètement d'un léger signe au crayon et à un même endroit (comme on timbre à une même page les livres d'une bibliothèque) les volumes qu'on suppose devoir être pris. Comme les libraires ou commissionnaires chez qui s'effectuent les achats en gros et les réassortiments ne sont relativement pas très nombreux et ont pour la plupart une spécialité, un genre attitré, les soupçons se trouvent vite circonscrits, et le recéleur, avec ses volumes marqués comme il vient d'être dit, ne peut nier sa complicité.

Une dizaine d'employés des principaux éditeurs de musique avaient imaginé, il y a quelque vingt ans, un truc aussi simple qu'ingénieux pour frauder leurs patrons. Ils pratiquaient l'échange entre eux, et supprimaient ainsi ou à peu près cet intermédiaire, toujours si compromettant, le recéleur ; ou plutôt, et selon le mot prononcé à l'audience, ils se faisaient les recéleurs les uns des autres.

Un procès plus récent a réservé une assez désagréable surprise à celui qui l'avait intenté : un des principaux commissionnaires en librairie de Paris.

Depuis quelque temps, il remarquait une baisse insolite dans ses recettes, et, sur ses rayons, des vides non moins inexplicables. On le volait, il n'y avait pas à en douter, et les voleurs étaient ses propres employés. Il finit par en prendre trois la main dans le sac. L'enquête démontra que ces employés ne se contentaient pas de détourner les livres de leur patron ; ils « travaillaient » aussi au dehors : envoyés en course chez d'autres libraires, ils promenaient une main agile dans les bons endroits, et ne s'en revenaient jamais sans un fructueux butin. Et ce qu'il y avait de plus grave, c'est que leur patron, leur accusateur d'aujourd'hui, le leur rachetait à 60 p. 100 de rabais.

Le juge d'instruction ne manqua pas de relever le fait, — qui fut encore rappelé à l'audience. Pour un peu, celui-ci eût pris place sur la sellette, à côté de ses accusés.

* * *

Énumérer tous les procédés employés par les clients indélicats ou les voleurs professionnels pour duper les libraires et bouquinistes, serait interminable. Bornons-nous aux plus usités.

Une dame, qui a fini par acquérir une réputation légendaire parmi les bouquinistes des quais, — *la dame au parapluie*, comme on l'appelait, — avait imaginé de laisser choir, dans un parapluie qu'elle tenait appuyé contre elle, fermé, mais non roulé ni retenu par un caoutchouc, les livres qu'elle choisissait ; et son choix — cruelle énigme ! — tombait presque exclusivement sur les romans de M. Paul Bourget.

Un autre type non moins connu, c'est l'*amateur des premières éditions*, un petit boiteux qui ne marchait jamais qu'en s'aidant d'une canne, d'une belle canne en rotin, à bec d'argent ciselé, et ne se séparait jamais de son épaisse serviette de maroquin. Il parcourait les librairies où il savait trouver des éditions princeps des meilleurs romans modernes, et dès que les volumes demandés par lui, une quinzaine pour le moins, étaient empilés sur le comptoir, au moment de les examiner, il laissait tomber sa canne. Vite, le commis, par courtoisie envers un client,

par égard envers un infirme, se baissait pour la ramasser, et cette demi-seconde suffisait au petit homme pour faire disparaître deux ou trois de ces exemplaires dans la serviette déposée sur le comptoir, à côté d'eux.

Dans un des sonnets qu'il a réunis sous le titre *les Légendes du livre*, un délicat érudit et fervent bibliophile, M. François Fertiault, a chanté les méfaits d'un certain docteur R... chez les libraires de Lyon. Pour obtenir à bon compte des ouvrages de choix formant plusieurs volumes, le docteur R... dérobait un de ces volumes, puis, huit ou quinze jours plus tard, revenait, marchandait l'ouvrage... « qui est incomplet, comme vous voyez! »

> Alors [illegible] prix très bas il tâche qu'on le cède.
> Pour un dépareillé bonne affaire! On accède.

Et voilà le tour joué et l'ouvrage recomplété.

* * *

Les voleurs de livres, particularité à remarquer, appartiennent à toutes les conditions sociales.

Il existe des gamins dressés au vol des livres, qui opèrent sous les yeux d'un chef de bande. L'un d'eux a récemment été arrêté aux alentours de l'Odéon : il se plaçait régulièrement en embuscade dans le jardin du Luxembourg, contre la grille longeant la rue de Médicis, et, de là, surveillait ses élèves, qui allaient rôder sous les galeries et lui apportaient au fur et à mesure le produit de leur chasse. Il connaissait les ouvrages en renom, avait la précaution de se tenir au courant des nouveautés à succès, et il les indiquait à « ses hommes ». Tout ce qu'on raflait était de bonne vente.

Parmi les vols de livres qui ont fait sensation durant ces dernières années, on ne saurait passer sous silence ceux de l'abbé B..., qui était attaché comme professeur à un grand établissement d'instruction de Paris. Il n'est guère de libraires ou de bouquinistes de la rive gauche qui n'aient reçu de cet ecclésiastique des visites fréquentes Des commis, qui avaient fini par épier son manège et le dénoncer à leur patron, faillirent être soupçonnés eux-mêmes et congédiés. Par malheur pour lui, l'abbé B..., — qui d'ailleurs appartient plutôt à la catégorie examinée au début de cet article, la catégorie des voleurs « qui gardent et ne revendent pas », — avait aussi la passion de la géologie : il fut pris en flagrant délit de vol d'échantillons de minéraux à l'École des Mines, on perquisitionna chez lui, et tout fut découvert. Peu après, l'abbé B..., qui s'était enfui de Paris et réfugié en Normandie, a été, dit-on, trouvé mort au pied d'une falaise.

De l'avis de nombre de libraires, c'est aux approches des fins de mois, c'est-à-dire quand le vide est fait ou va se faire dans bien des porte-monnaie, que les vols sont de beaucoup le plus fréquents.

* * *

Les ouvrages de bibliothèque et de référence courante, les livres de fond sont ceux auxquels les voleurs s'attaquent de préférence. Le grand dictionnaire de Larousse notamment est l'objet de leurs convoitises. Le poids de l'ouvrage n'est pas toujours un obstacle à son enlèvement : témoin le monsieur, dit « au macferlane », dont on garde encore souvenance à la maison Hachette. Ce particulier, qui arrivait toujours vêtu d'un ample manteau à pèlerine, et s'était attiré déjà des soupçons probablement mérités, trouva moyen un beau jour d'enfouir dans la doublure de son manteau douze tomes de la *Géographie* de Reclus, — ce qui représente la charge respectable de quarante kilogrammes, et fait l'éloge du tailleur fournisseur d'une étoffe aussi bien cousue et aussi résistante.

Mais le plus joli tour fut celui qui fut joué, il y a des années déjà, à un libraire de la rue Soufflot.

Un passant avise un matin à l'étalage de ce marchand un exemplaire du dictionnaire de Littré, cinq volumes reliés, en parfait état, avec l'étiquette 80 francs. Aucun commis n'est de planton, personne ne surveille, le trottoir est désert... Vite, il s'empare des cinq volumes, les glisse sous son bras, fourre dans sa poche l'étiquette compromettante, et entre chez le libraire même à qui appartient — appartenait plutôt — le Littré. Il lui en propose l'acquisition.

— Un Littré? interrompt ce commerçant. Je n'en ai que faire; j'en ai un en montre, en voilà encore deux autres là-bas...

Cependant, flairant une exceptionnelle bonne affaire, il se ravise. Pour trimballer ainsi à travers les rues ces énormes et pesants in-quarto, il faut vraiment, songe-t-il, que ce pauvre hère soit très gêné! D'autre part, avec le Littré, on ne risque rien, ça se vend toujours...

— Je ne peux pas vous en donner plus de trente francs, fit-il. J'en ai déjà trois, des Littrés... C'est uniquement pour vous obliger...

— Mettons trente-cinq?

— Non, trente, pas davantage.

Le vendeur a très grand besoin d'argent! Il accepte, il empoche la somme et disparaît.

On n'a pas encore oublié, « le coup du Littré » chez les marchands de livres et dans le monde « du papier ».

* * *

Malgré leur fréquence et sauf les cas tout à fait exceptionnels, les vols de livres sont néanmoins, on

peut l'affirmer hardiment, les moins lucratifs de tous les vols.

A part ces gros et grands ouvrages dits de « bibliothèque », dont il vient d'être question; à part quelques nouveautés, et surtout les volumes rares, certains livres à gravures, quelques éditions princeps, les bijoux de bibliophiles, les livres dérobés se vendent à un prix dérisoire.

Ce rabais de 60 p. 100, qu'avouait tout à l'heure un important commissionnaire en librairie, est couramment et de beaucoup dépassé dans les ventes en gros ou dans des ventes d'occasion, comme celles qui peuvent résulter de détournements et de larcins. C'est à 90 p. 100 de rabais qu'une de nos plus célèbres maisons d'édition a soldé, il y a quelques années, quantité d'exemplaires de luxe. C'est à peu près dans les mêmes conditions que l'excellent fonds de M. Jouaust, un des derniers imprimeurs de la vieille école, a été cédé. Pour le livre à 3 fr. 50, le rabais, en dehors de la nouveauté, est bien plus considérable encore. Dans les ventes de fonds d'éditeur effectuées en ces derniers temps, le prix des volumes marqués 3 fr. 50 (sauf pour les auteurs en renom) a varié de 0 fr. 05 à 0 fr. 30, c'est-à-dire a subi un déchet de 98 à 91 p. 100.

Avouez que voler des livres, dans ces conditions, c'est vraiment courir des risques et se donner du mal pour bien peu de chose!

Albert Cim.

CHOSES ET AUTRES

L'état du monde est tel que nous préparons avec une ardente fièvre tout ce qu'il faut pour célébrer magnifiquement les fêtes de la paix ou pour nous entre-tuer : selon que le vent soufflera de droite ou de gauche, nous ferons indifféremment l'un ou l'autre.

Les gens d'Europe sont tout aussi prêts à être demain des fous furieux qui se tailleront en pièces les uns les autres et feront sauter réciproquement leurs maisons avec de la dynamite, ou des amis et des parents qui se reçoivent et s'embrassent, avec toutes les marques de la plus sincère effusion.

Dans leur camp de Malmédy, à quelques kilomètres de la frontière belge, non loin de la ville de Liège, les Allemands se livrent à des exercices de guerre tout à fait intéressants. Ils ont réussi à se représenter l'image de la guerre même avec une ressemblance que l'on n'avait jamais atteinte. Jusqu'à présent, les soldats tiraient sur des cibles quelconques, puis on a peint sur ces surfaces des silhouettes figurant les soldats de l'armée ennemie. Mais voici que ces excellents Allemands ont imaginé de construire des mannequins de grandeur naturelle, revêtus de costumes militaires : on les place de distance en distance, dans les positions qu'ils occuperaient réellement si c'étaient des hommes. Les éclaireurs de l'armée allemande s'avancent, ils creusent avec leur bêche la terre qu'ils rassemblent en forme de monticule pour s'abriter, puis, se dissimulant par derrière, ils exécutent sur ces mannequins un feu roulant. On compte ensuite combien de poitrines percées de part en part, combien de jambes fracassées. Ceux-ci sont tués net, ceux-là survivront peut-être, quand on aura amputé avec soin leur jambe ou leur bras.

S'agit-il de la défense ou de l'attaque d'une rivière, on abandonne au cours de l'eau une bouée qui représente un cavalier sur son cheval. Les tirailleurs rangés derrière les arbres de la rive tirent à qui mieux mieux sur la bouée, quand elle passe devant eux emportée par le flot.

Mais il est bien possible que ces leçons de barbarie ne servent pas, au moins de sitôt, car on prépare pour l'année 1900 les réjouissances internationales les plus extraordinaires que l'on ait encore vues.

Germains et Anglais, Russes et Siamois se proposent d'y participer et d'échanger leurs poignées de main fraternelles, au milieu d'une apothéose féerique, et c'est Paris qui représentera le paradis des nations.

Toutes les capitales du monde auront chacune une allée qui leur sera spécialement réservée et portera leur nom dans la cité universelle. L'allée de Londres, l'allée de Rome, celles de Berlin, de Vienne, de Pétersbourg, de Constantinople, de Bankok, de Pékin, de Calcutta, de New-York, formeront par leur réunion la véritable ville planétaire, où tous les peuples seront frères. Il y aura aussi la rue de Paris, le long du Cours-la-Reine, entre le pont de l'Alma et le pont des Invalides, et, de chaque côté de cette rue, seront disposés des théâtres pour tous les genres de divertissements et de fantaisies parisiennes.

*
* *

Vraiment l'esprit de l'homme moderne, se prête à tous les contrastes avec une admirable facilité.

Une correspondance de la Havane nous faisait dernièrement le tableau le plus animé et le plus pittoresque de cette ville, au milieu des horreurs de la guerre qui l'environne. Les navires entrent dans le port ou en sortent, déchargent leurs marchandises et en prennent de nouvelles; les marins, les commerçants, les ouvriers vont et viennent en tous sens, dans les rues et les cafés se presse une foule de gens de toutes nations qui s'occupent de leurs affaires et comptent leur argent : le reste de l'île est ravagé par une guerre affreuse et sans fin, et les Havanais, du

haut de leurs maisons, voient les sucreries flamber dans les campagnes.

Les hommes ont reçu de la nature une vertu d'abstraction, grâce à laquelle ils s'isolent, sans effort et sans même y penser, de toutes les circonstances extérieures. Ils peuvent, dans une étroite oasis, goûter les charmes de la vie, tandis que l'épouvante et l'horreur se déchaînent tout autour, pourvu que ces fléaux s'arrêtent juste à la limite de leur demeure. L'oasis est aussi bien dans le temps que dans l'espace, c'est-à-dire qu'une heure de paix, entre toutes les extrémités de la misère et de la douleur, retrouve l'homme heureux et content, s'abandonnant à toute la naïveté aimable de la joie de vivre. Sans doute on peut voir là cette part d'égoïsme salutaire, naturelle à tout être vivant, et indispensable ; mais il y faut remarquer aussi une belle humeur inépuisable et une vivacité de génie qui ont permis à l'espèce humaine de surmonter toutes les difficultés et de se faire la grande place qu'elle occupe dans la nature.

* *

La campagne de presse et de réunions, montée il y a quelques jours dans Paris pour l'abolition du « pourboire », ne pouvait pas réussir, puisque j'ai vu hier encore, dans une voiture publique, une ouvrière donner deux sous de supplément au conducteur.

Cette pauvre femme, qui ne prenait certainement pas l'omnibus sans une pressante obligation, gagnait au jour la journée beaucoup moins que le conducteur, sans nul doute : elle lui devait six sous, elle lui en donna huit, avec une générosité plus que princière, car ces deux sous étaient plus pour elle que cent francs ou mille francs pour tel autre voyageur, blotti modestement dans un coin de la banquette et qui a laissé ses chevaux dans l'écurie de son château de Seine-et-Oise.

La gratification vraiment intéressante est celle que fait un pauvre à un moins pauvre que lui : il se relève ainsi au-dessus de son état et se paie l'illusion d'être riche pour un moment, c'est son luxe à lui.

Ceci se remarque sans cesse : il n'y a pas pour laisser couler l'argent entre leurs doigts, comme les gens qui en ont infiniment peu. Le monde vit et le moulin de la civilisation tourne en grande partie par la prodigalité des indigents.

* *

Le pourboire est un des fondements de notre société. Souvenez-vous de Victor Hugo qui tous les ans donnait cinquante francs d'étrennes à partager entre les conducteurs de la ligne qu'il fréquentait. Victor Hugo n'attachait pas ses lions et ses aigles avec des saucisses ; il était aussi exact comptable que poète inspiré, mais il aimait à ajouter au traitement normal des conducteurs publics un cadeau de sa fantaisie.

Dans tous nos ministères les employés touchent des gratifications arbitraires que l'État se fait aussi un caprice d'ajouter au salaire insuffisant. Il vaudrait mieux cependant partager au prorata le montant de toutes ces gratifications pour améliorer les traitements. Mais le « pourboire » est dans nos mœurs.

Jean-Louis.

UN POÈTE

DE L'INDÉPENDANCE GRECQUE

Pierre Lebrun.

Dans cette suite de revers et d'échecs qui récemment ont accablé la nation grecque comme un nouveau témoignage de l'écrasement du droit par la force, nous avons constaté avec tristesse l'indifférence au moins apparente des poètes pour la cause hellénique et nous pensons qu'il n'est pas sans intérêt d'en rapprocher l'enthousiasme et l'élan de leurs devanciers.

Sous la Restauration les gouvernements de l'Europe tardèrent à se déclarer pour la Grèce enfin réveillée après des siècles de servitude et luttant avec une énergie désespérée contre des forces écrasantes. Depuis six ans tous les cœurs généreux battaient à l'appel des chrétiens opprimés par la barbarie musulmane ; tous les pays civilisés avaient envoyé des volontaires à l'héroïque insurrection. Chez nous c'étaient des survivants de l'Empire ou des échappés de révolution militaire, c'était Fabvier, c'était Delon. Le plus illustre de tous était venu d'Angleterre, Byron, impatient d'offrir à l'affranchissement d'un peuple sa jeunesse, son génie, sa gloire, comme si le printemps avait fait d'avance le sacrifice de l'été. Partout on répétait les noms des héros de l'Indépendance, Colocotrini, Mauronichalis, Botzaris, Tyavellas, Canaris. Partout la mort étrange des femmes souliotes, le sublime acharnement de Missolonghi, la ruine de Chio faisaient retentir des plaintes et des imprécations. La presse avait pris parti pour la Grèce, sauf un ou deux journaux fanatiques d'absolutisme, comme l'*Allemagne contemporaine*, et qui soutinrent la légitimité du Sultan ; enfin le gouvernement de Charles X s'honora pour toujours dans l'histoire en faisant voter une expédition qui par la journée de Navarin émancipa le tiers de la Grèce et permit à la malheureuse nation de respirer.

Toutefois, la poésie, interprète de l'émotion publique, n'avait pas attendu la lente intervention des

gouvernements européens. Les *Orientales* éclatèrent et flamboyèrent à leur heure. Mais, avant le prodigieux recueil des *Orientales* qui vint créer en France le lyrisme épique, bien des adjurations poétiques avaient retenti. C'étaient les refrains de Béranger, les strophes harmonieuses de Guiraud et de Soumet, les vibrants alexandrins de Barthélemy et Méry, tous deux Marseillais et par conséquent Phocéens, l'*Héléna* d'Alfred de Vigny, le *Dernier Chant du pèlerinage d'Harold* par Lamartine, les *Nouvelles Messéniennes* de Casimir Delavigne, les plaintes féminines d'Amable Tastu et de Delphine Gay, la *Parga* d'ailleurs médiocre de Viennet, les imitations du grec moderne par Népomucène Lemercier, ce grand novateur trop oublié, les débuts d'Evariste Boulay-Patry, et, le croirait-on, de Jules Barbey d'Aurevilly. C'était enfin la seule œuvre que l'on puisse par certains côtés comparer aux *Orientales* : le *Voyage en Grèce* de Pierre Lebrun.

Pierre Lebrun a été l'un des bons poètes de second ordre du XIXe siècle. Lyrique, il forme un des chaînons intermédiaires entre les derniers Classiques et les Romantiques. Tragique, il a dans sa *Marie Stuart* et son *Cid d'Andalousie* marqué comme un des précurseurs de Victor Hugo. Nous ne prétendons pas l'opposer à un tel maître, mais dans la circonstance le *Voyage en Grèce* exprimait mieux que les *Orientales* l'effort et l'angoisse des Grecs et rendait mieux la couleur de la guerre entre les fils des Osmanlis et les descendants des Hellènes. Pierre Lebrun eut la vision directe qui devait manquer à Victor Hugo. Dans les *Orientales* la lutte des Grecs se trouve au second plan; le premier est occupé par l'évocation de l'Orient, comme le génie de l'auteur est plus oriental qu'hellénique.

Loin de nous la pensée d'en faire un reproche à Victor Hugo. Son livre est tel qu'il l'a conçu, rêvé, voulu, tel que son génie était appelé à le créer. C'eût été du reste un grand malheur si, pour faire vibrer davantage la corde de l'enthousiasme ou celle de l'indignation, le chef du Romantisme avait perdu cette occasion unique de révéler l'Orient et de ressusciter le pittoresque. D'autant plus que la passion de l'indépendance grecque ne fait point défaut à son œuvre, pas plus que l'horreur des bourreaux. Par exemple, Hugo a fort bien saisi la figure de ce défenseur à moitié pirate, pirate pour le bon motif, de ce Canaris qu'il nous peint :

> Sur les vaisseaux qu'il prend ainsi qu'un pavillon
> Arborant l'incendie.

Dans les *Têtes du Sérail*, il rend un juste hommage à ces soldats martyrs ; dans l'*Enthousiasme*, il salue dignement le dévouement de Fabvier et des Philhellènes. Il a des élans lyriques pour célébrer Navarin, bien que le pittoresque commence à prévaloir. En ce qui concerne la Grèce, l'*Enfant* est le chef-d'œuvre des *Orientales*. Victor Hugo a senti et fait sentir la précocité du patriotisme chez les peuples frémissants de leur servitude. Cet enfant qui veut comme jouets de la poudre et des balles, c'est une statuette antique qui se dresse fière et libre dans l'écrasement universel et l'universel esclavage, symbole allègre d'espérance vengeresse dans le désastre de la patrie. C'est une vision ineffaçable, l'âme enfantine de la Grèce moderne, le jeune génie de la race invincible, même dans la défaite.

Mais, il faut le reconnaître, le génie novateur d'Hugo se déploie surtout dans les pièces où il met en scène les Turcs que d'ailleurs il flétrit. Le vrai poète de l'indépendance grecque a été Pierre Lebrun dans son poème qui mériterait un regain de lecture et de renommée : il a la valeur incomparable des *choses vues*. Car seul il a vu et nous a fait voir distinctement les marins d'Hydra chantant la chanson de Rhigas, les pâtres du Ménale soulevés à la voix de leur évêque, les femmes traînant les canons contre Tripolitza, les pallikares bondissant de colline en colline avec des cris cadencés, les montagnes elles-mêmes semblant se précipiter dans la révolte et entraîner les villages qui les peuplent.

En 1820, Pierre Lebrun s'embarquait à Marseille sur le *Thémistocle*, commandé par Tombasis, plus tard navarque de l'insurrection libératrice dont on sentait déjà les signes avant-coureurs. Lebrun a donc eu l'honneur et l'heureuse fortune de parler le premier au nom des Grecs opprimés, de réclamer le premier leur délivrance. Il a rapporté de son itinéraire plus fidèle que celui de Chateaubriand des impressions vives et vraies qui, de 1821 à 1827, se sont fixées dans son recueil avant tout remarquable par la vérité pittoresque et l'émotion sincère. Vinet a pu dire à propos de ce beau poème que le poète était enivré de son sujet.

Le livre commence par le chant de Rhigas, la *Marseillaise* des Grecs, que Lebrun entend pour la première fois en face d'Hydra sur la mer Ionienne :

> La mort aussi donne la gloire
> Et la tombe ou la liberté.

Ce nouveau Tyrtée, cet héroïque Thessalien Rhigas avait été livré aux Turcs par l'Autriche et décapité à Belgrade au mois de mai 1798. L'Autriche fut toujours, du reste, la meilleure amie des Turcs qu'elle fait regretter en Bosnie et en Herzégovine.

Dans les notes en prose jointes à ses beaux vers, Lebrun nous montre, à l'audition de ce chant repris en chœur par l'équipage, tous les matelots grecs s'animant au mot de patrie et frappant du poing sur les tables et les bancs aux refrains de vengeance et

de liberté. Après le premier chant qui se déroule sur les flots, le chant deuxième nous mène en Péloponèse, où le poète nous fait réellement voir la Grèce avec son paysage, ses arbres, son climat :

> Ce jour si lumineux, scintillante rosée,
> Qui descend sur les monts, s'élève de la mer,
> Redescend, remonte dans l'air
> Et pleut encor du ciel sans cesse inépuisée.

Il fait vivre devant nous toute la verdure hellénique, la verdure chantée par Aristophane et célébrée par Platon, l'oranger, le myrte, et les fleurs du glatinier et les méandres de lauriers-roses et les platanes près des sources.

Le chant troisième nous transporte en Attique avec le contraste de l'abaissement et du soulèvement de ces fils indomptés d'un peuple qui avait rempli le monde antique de sa gloire. Le quatrième nous conduit à Constantinople dont la description est devenue classique. Le poète nous y fait une belle peinture du despotisme ottoman.

> Le plus léger murmure arrive à son oreille ;
> Alors le cimeterre, esclave obéissant,
> Marche, suit sa pensée et va verser du sang.

Et il ajoute :

> Qui nommerait révolte un si juste réveil?

L'Insurrection est décrite en traits de feu dans les chants cinquième et sixième, où les énumérations semblent homériques et sont toujours pittoresques.

On aime à contempler avec lui en pensant à la guerre présente :

> Ces fiers armatolis
> Aux rouges brodequins à la blanche tunique.

Le chant septième, *les Montagnes*, est encore plus caractéristique d'énergie et de couleur locale. Mais nous abrégeons ; car nous avons voulu donner une impression plutôt qu'une analyse. Les mêmes beautés éclatent du reste dans les deux derniers chants qui se terminent par un appel au secours de la Grèce, appel qui fut alors entendu. Nous avons voulu surtout ramener l'attention des lettrés sur un ouvrage qui fait honneur à la poésie du romantisme en sa primitive manière et qui témoigne en faveur d'un poète de talent, honnête homme et lettré par excellence, lequel fut, depuis, le protecteur de Pierre Dupont et d'Hégésippe Moreau. Les poètes de nos jours, en présence de la même cause et des mêmes infortunes, n'auraient rien à perdre à suivre le généreux exemple de Pierre Lebrun. En s'assimilant l'âme grecque celui-là montrait au moins qu'il avait l'âme française.

EMMANUEL DES ESSARTS.

BULLETIN

La question du pain.

Le pain devient cher en France.

Le prix du pain, cette base de la nourriture, l'expression de l'alimentation humaine, fut toujours le problème le plus inquiétant pour l'économiste, pour le philosophe, pour les gouvernants, et aussi le plus grave, le plus ardu. On n'entreprendra donc pas ici de le résoudre. On essaiera seulement de donner quelques-uns des éléments de la question, qui semblent trop négligés dans les discussions actuelles. Il ne faut rien exagérer. Nous ne pensons pas que la France soit réduite à la famine — pour le moment du moins — parce qu'il lui faut faire venir de l'étranger quelques millions d'hectolitres de blé de plus que les autres années. Mais nous sommes pris au dépourvu, et cette cherté du pain survenant tout à coup, presque à l'improviste, est faite pour étonner. Si quelques privilégiés de la fortune n'en souffrent pas, ne s'en aperçoivent même pas, c'est beaucoup pour la grande masse de la population de payer le pain un ou deux sous de plus la livre. Aussi de tous côtés l'on s'agite. On cherche la cause du phénomène. S'il n'y a pas assez de blé chez nous — il n'y en a jamais assez — il en existe ailleurs. Est-il donc si difficile de s'approvisionner sans provoquer une hausse phénoménale? Et l'on répond, les uns en accusant les droits de douane, les autres la spéculation. Il y a aussi ceux qui font intervenir, dans une question purement économique, la politique. Ils parlent selon leurs opinions et les circonstances, et nous n'aurons pas à nous occuper de ce point de vue de la question.

* * *

On donnera d'abord quelques chiffres, le tableau, pendant les cinq dernières années, de nos importations et de nos exportations en blé et en farine.

Années		Importations. Quantités.	Importations. Valeurs.	Exportations. Quantités.	Exportations. Valeurs.	Différence en faveur des importations. Quantités.	Différence en faveur des importations. Valeurs.	Différence en faveur des exportations. Quantités.	Différence en faveur des exportations. Valeurs.
		Q	F.	Q.	F.	Q.	F.	Q	F.
92	Grains	[illegible]	[illegible]	8 401	[illegible]	[illegible]	417 592 847		
	Farines	[illegible]	[illegible]	127 640	[illegible]	297 926	[illegible]		
93	Grains	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	10 013 833	[illegible]		
	Farines	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]			[illegible]	[illegible]
94	Grains	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]		
	Farines	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]			[illegible]	3 330 926
95	Grains	[illegible]	[illegible]	20 718	424 719	[illegible]	67 765 284		
	Farines	346 131	8 914 918	132 616	[illegible]	[illegible]	[illegible]		
96	Grains	[illegible]	[illegible]	11 310	[illegible]	1 573 460	30 469 329		
	Farines	[illegible]	[illegible]	180 149	[illegible]	[illegible]	238 671		
Total	Grains	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]				
	Farines	[illegible]		[illegible]					

Si l'on déduit les exportations des importations, il reste comme ayant représenté nos besoins nets pendant ces cinq années : 47 372 152 quintaux de blé et 467 397 quintaux de farine, représentant ensemble une valeur totale de 968 199 309 francs.

La moyenne pour chacune de ces cinq années est facile à établir : 9474430 quintaux de blé (exportations déduites) ; 93480 quintaux de farine (exportations déduites) ou, comme valeur, une somme de 193639862 fr. (exportations déduites).

Que résulte-t-il de cette statistique? D'abord que nous sommes, en fait de blé, tributaires de l'étranger, non seulement dans les années de mauvaise révolte, mais dans les bonnes, dans les meilleures, pour un chiffre considérable. Et il semble assez étrange que l'on grève d'un droit de douane une marchandise dont nous avons si grand besoin. Je sais que l'on répond par la nécessité de protéger l'agriculture nationale. Il s'agirait de savoir si les droits de douane la protègent en réalité. Laissant, pour le moment, cette question de côté, nous demanderons tout simplement : Est-il juste que toute une population pâtisse, manque de pain, ou du moins le paie des prix exagérés (ce qui pour beaucoup est la même chose), sous le prétexte de protéger une production qui ne répond pas, qui ne peut répondre à nos besoins?

* * *

Les protectionnistes rejettent la faute sur la spéculation. D'abord qu'entend-on par spéculation? Est-elle ce fait, provenant de l'offre et de la demande, qui fait monter les prix d'une marchandise rare et dont on a besoin? C'est là un phénomène absolument normal que ni les individus, ni les gouvernements ne parviendront à supprimer. Veut-on désigner ainsi les affaires qui se traitent *à terme*, selon l'expression technique, sur les grands marchés? Je le veux bien. Je ferai seulement observer que la spéculation, puisque spéculation il y a, n'agit pas autrement que le commerce vulgaire, que ses prix d'achat et de vente sont basés sur la rareté ou l'abondance de la marchandise, que là où il y a acheteur, il y a forcément vendeur, et qu'il est absurde de supposer que celui-ci est la dupe de celui-là. Il y a assurément des gens qui ont prévu la hausse, qui en ont profité. L'ont-ils faite? Leur influence sur les marchés, malgré les moyens dont ils disposent, ne va pas jusqu'à provoquer des mouvements de cette importance. Les circonstances les aident beaucoup plus que leurs ressources financières, et nous pouvons dire, s'il est vrai qu'ils aient joué ici un rôle important, que c'était à nous de ne pas les y aider.

On cherche à prouver l'intervention de la spéculation par des chiffres, par les cours cotés depuis cinq mois sur les marchés de Paris, de Londres, de New-York. Voici le tableau d'après le *Journal officiel:*

Dates	Prix du quintal de blé			Différence entre		
	Paris	Londres	New-York	Paris et Londres	Paris et New-York	Londres et New-York
	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	
26 mars	[illegible]	[illegible]	15,35	[illegible]	[illegible]	[illegible]
30 [illegible]	[illegible]	16,05	[illegible]	[illegible]	[illegible]	0,50
14 [illegible]	[illegible]	17,05	15,45	[illegible]	+ 7,05	+ 1,60
4 juin	23,50	16,50	14,25	+ 7,00	+ 9,25	+ 2.25
18 [illegible]	[illegible]	[illegible]	14,45	[illegible]	[illegible]	1,65
2 [illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	1,55
16 juillet	23,75	16,15	14,75	+ 7,60	+ 9,00	+ 1.10
[illegible]	[illegible]	[illegible]	15,10	[illegible]	[illegible]	1,40
13 août	[illegible]	[illegible]	17,20	[illegible]	[illegible]	1,10
26 août	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	0,50

Avec la meilleure volonté du monde, nous ne voyons dans ce tableau, rien de ce que l'on veut lui faire dire. Nous y trouvons même tout le contraire. Les prix ont monté partout, par l'effet de l'offre et de la demande. La différence du 26 août entre le prix du blé à Paris et à New-York, que l'on dit avoir provoqué la crise, est moins grande qu'elle n'était au 26 mars, elle n'est que de 5 fr. 35 au lieu de 6 francs. Est-ce là une preuve de spéculation? Le quintal, au 26 août, est coté à Paris 28 fr. 35 et à New-York 23 francs. La spéculation, si elle avait joué le rôle qu'on lui attribue, ne l'eût-elle pas coté 30 francs chez nous, pour être à la parité de New-York, puisque le droit d'entrée en France est de 7 francs et que les blés récoltés aux États-Unis n'ont à tenir compte chez eux d'aucun droit de cette nature?

Nous ne prenons pas ici, qu'on le croie bien, la défense des mouvements de Bourse provoqués par des syndicats à la hausse. Nous essayons simplement de mettre les choses au point. Or si des spéculateurs ont prévu le renchérissement du blé et en ont profité, c'est possible, mais ce renchérissement a une autre cause, c'est le déficit chez nous de la récolte. On l'avoue, on ne cherche pas à le contester. Pourquoi donc vouloir leurrer le public sur une situation que nous devions forcément subir, à la première année climatériquement mauvaise pour les céréales?

* * *

C'est qu'il s'agit de défendre le tarif douanier. Or, notons encore que la spéculation, dit-on, a voulu jouer un mauvais tour à M. Méline avant les élections. Ceux qu'on appelle les spéculateurs feraient, en ce moment, abstraction de leurs opinions économiques et même de leurs intérêts pour maintenir au pouvoir M. Méline, qu'ils considèrent comme un rempart contre le socialisme. Mais j'ai dit que je ne parlerais pas de politique.

Le blé, le 26 août, était à 22 fr. 50 à Londres, à 23 francs à New-York. Il cotait à Paris 28 fr. 35. Sans le droit de douane, il eût été normalement à 21 fr. 35. Cette différence de 7 francs il faut bien la payer, et qui la paie? ceux qui mangent du pain, c'est-à-dire tout le monde, mais surtout les peu fortunés qui vont plus souvent chez le boulanger que chez le rôtisseur.

Ils paient non seulement le montant du droit, ils paient la hausse occasionnée par ce droit, par le cadenas, par toutes les entraves au commerce. J'ai parlé de la spéculation. Mais la spéculation, sans ces lisières, eût depuis longtemps approvisionné le marché, je ne dis pas sans hausse, mais avec une hausse prudente et modérée. L'acheteur y eût encore gagné la différence. Ces mesures douanières empêchent même la prévoyance la plus vulgaire de produire ses effets. Ne dit-on pas que Paris actuellement n'est pourvu de blé et de farine que pour onze jours? Je veux croire cette assertion trop pessimiste. Ce qu'il y a de certain, c'est que le stock n'est pas considérable. Et l'on trouve étrange que les prix s'élèvent! Il suffirait de quelques années de mauvaise récolte pour que le protectionnisme nous ramenât aux prix de famine.

La protection de l'agriculture nationale nous semble

surtout la protection de l'étranger à qui nous achetons 10 millions de quintaux de blé par an, exigeant, sans compter le prix d'achat, 70 millions de droits de douane. Qui les paie? Est-ce le vendeur? Non seulement ce n'est pas lui, puisque encore il augmente le prix même de la marchandise. C'est donc nous, et l'agriculture elle-même qui n'a rien à vendre et pâtit du renchérissement de toutes choses provoqué par le système.

MAURICE ZABLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

HISTOIRE POLITIQUE DE L'EUROPE CONTEMPORAINE (1814-1896), par *M. Ch. Seignobos* (Colin). — C'est un fait bien et dûment constaté que l'histoire contemporaine est la moins connue de toutes; tel rhétoricien studieux pourra vous citer les événements notables de la guerre de Sept ans ou de celle de la Succession d'Espagne, mais il sera fort embarrassé de dire ce qui se passa au siège de Sébastopol. Si de l'histoire militaire on passe à l'histoire politique, alors c'est la nuit complète, et non plus seulement dans l'esprit du collégien: la plupart des hommes du métier sont logés à la même enseigne. Vous demanderez par exemple à plus d'un politicien ce qu'était le parti des *Abdullamites*, avant de trouver l'Œdipe capable de résoudre une énigme d'apparence aussi archaïque et biblique, mais d'apparence seulement. Ce n'est là qu'un détail insignifiant de l'histoire parlementaire anglaise, objecterez-vous. Peut-être, mais est-il d'aussi minime importance de connaître l'origine et l'évolution des grands partis qui, dans tous les pays de notre Europe, se partagent les esprits, parce qu'ils répondent à de grands courants d'idées, d'opinions, de croyances? Et cet exemple, je le prends entre mille parmi lesquels beaucoup sans doute présentent un intérêt plus considérable encore. L'intérêt? Soyez-en bien persuadé, sur ce point la période contemporaine ne le cède nullement à celles qui l'ont précédée, et si l'indifférence pour elle est presque générale, c'est qu'en réalité elle n'avait pas encore été présentée, en France du moins, dans un ouvrage d'ensemble qui ne fût pas un sec manuel scolaire et n'affectât pas pourtant les stupéfiantes proportions de l'Encyclopédie. M. Seignobos, en s'efforçant de combler cette lacune, ne s'est pas dissimulé les difficultés de la tâche qu'il s'imposait. C'est ici plus que partout ailleurs, que l'*incedo per ignes* sera une vérité terrible pour l'historien. Et puis la masse formidable des documents! Rien que pour leur lecture la vie d'un homme ne suffirait pas; il faut de toute nécessité faire un choix. Beaucoup d'événements ne pourront sans doute être jugés, appréciés à leur juste valeur que par nos arrière-neveux, mais encore est-il bon que nous en ayons une connaissance assez détaillée pour démêler leurs origines et comprendre leurs conséquences immédiates. L'ouvrage se divise en trois parties: la première est remplie par l'histoire de la politique intérieure des États européens: dans la seconde partie sont groupés quelques phénomènes politiques communs à différentes sociétés européennes: les transformations des conditions matérielles de la vie politique et l'action des partis internationaux; la troisième partie est consacrée aux relations extérieures entre les Etats. Il y a là nombre de pages instructives dont toutes ne sont pas d'humeur trop austère, je vous assure. Ainsi les détails de cette parlote de diplomates, de ce fameux Congrès de Vienne *qui ne fut jamais ouvert*, appartiennent à la bonne comédie politique et l'on conçoit que ce fin connaisseur de Talleyrand y dut prendre un plaisir extrême...

AMI DES JEUNES, par *M. Jules Pravieux* (Plon). — Cet ami des jeunes, un vieux prêtre répondant au nom de M. Pergame, d'humeur joviale, fort mondain, un peu sceptique même sans qu'il veuille l'avouer, donne à la jeunesse blasée, pessimiste, ennuyée (et par-dessus tout ennuyeuse) de salutaires conseils en de petits discours piquants qui n'ont aucun parfum de sacristie. L'abbé établit avec une grande sûreté de coup d'œil le diagnostic de la maladie qui afflige les jeunes générations. Quel est ce mal étrange? l'ennui, le dégoût de toute chose, la blague? Non, dans tout cela il y a une bonne part de pose, et de même que nos grands-pères posaient pour la *sensibilité* et nos pères pour la *désespérance*, nous posons pour le *pessimisme exaspéré*. Soit! Mais le manque de volonté, voilà notre cas, douloureux et bien réel. Sachez vouloir, dit l'abbé, et à l'occasion aussi sachez rire, morbleu! et puis, croyez, aimez et mariez-vous, les prêtres sont faits pour marier les gens. Telle est la morale de cet intéressant livre où un seul détail me choque: Est-il vraisemblable que l'abbé, quelle que soit son ardeur écrivassière, s'amuse à recopier dans son journal les longues épîtres de ses protégés? Il suffirait, pour lui-même et pour l'intelligence du récit, qu'il en conservât uniquement les traits les plus saillants.

LE RUSSE SANS GRAMMAIRE, par *M. L. Schmidt-Beauchez* (Flammarion). — Un titre qui a une certaine saveur paradoxale. Apprendre une langue en négligeant la sacro-sainte grammaire, n'est-ce point même une proposition hérétique au premier chef? Pas à notre avis, et toujours, écoutant les avis de notre modeste expérience, nous avons affirmé la supériorité, en la matière, de la méthode empirique ou naturelle, sur la méthode théorique ou artificielle. Nous sommes ravis de voir l'idée, sur laquelle d'ailleurs nous ne revendiquons aucun droit de propriété, faire peu à peu son chemin en Europe comme elle le fait depuis plus de dix ans en Amérique. Nous reviendrons peut-être un jour sur cette question.

G. ART.

SANS FARD, par *M. Crosier* (Ollendorff). — LE JOURNAL DE LILIANE, par *M. Wodzinski*. — VILLEGIATURE IMPÉRIALE, par *M. Perquer* (Ollendorff). — LE BEAU FERNAND, par *Mme de Borel* (Hachette). — LA NOCE SENTIMENTALE, par *M. J. Saint-Cere*. — CHRONIQUES DU PÉCHÉ, par *M. Mirepoix*. — LA BELLE D'AOUT, par *M. N. Marin*. — LES DEMI-SEXES, par *Mme Jane de la Vaudere*.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 35535. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 12. 4e SÉRIE. — TOME VIII 18 SEPTEMBRE 1897.

LA POLITIQUE

Comme les années précédentes, les conseils généraux ont émis, dans la session d'août, un certain nombre de vœux ; il en est un qui a été voté dans plusieurs départements : c'est un vœu tendant à la conversion de la rente 3 pour 100.

La conversion de la rente est possible ; elle est légale ; elle est avantageuse pour le Trésor : sur tous ces points, rien à dire.

Ce que les contribuables ont le droit de demander, si l'on convertit la rente, c'est à quoi servira le produit de la conversion. Il ne serait pas admissible que cet argent que les rentiers toucheront en moins fût employé à augmenter le nombre des fonctionnaires. La conversion ne se comprend que si elle a pour résultat, soit un dégrèvement d'impôt, soit un amortissement de la dette.

Autre chose. Pourquoi ne pas créer un nouveau type de rente, réductible tous les dix ans ou tous les vingt ans, comme on l'a souvent proposé? Le rentier ne serait plus exposé à voir son revenu diminué au moment où il s'y attend le moins : celui qui veut faire un placement de père de famille pourrait calculer exactement le revenu qu'il assure, non seulement à lui-même, mais à ses enfants.

Si l'on se décide à faire la conversion, le 3 pour 100 serait sans doute réduit à 2 et demi, c'est-à-dire que celui qui a aujourd'hui 3 000 francs de rente n'aurait plus que 2 500 francs demain.

C'est une différence de 16 pour 100. Supposez que quelque révolutionnaire propose un impôt de 16 p. 100 sur la rente, et entendez d'ici les cris d'indignation qui s'élèveraient de tous côtés. Cependant il n'y aurait que le mot de changé : qu'on établisse un impôt de 16 p. 100 ou qu'on réduise le revenu de 16 p. 100 par une conversion, c'est toujours 16 p. 100 en moins qui entrent dans la poche du rentier.

Voyez maintenant ce brave homme qui, il y a une vingtaine d'années, a vendu sa terre ou sa maison pour acheter 10 000 francs de rente 5 p. 100. Il a cru faire, comme disent les bonnes gens, un « placement avantageux », et avec ses 10 000 francs de rente s'assurer une vie tranquille. De conversion en conversion, il n'a plus maintenant que 7 000 francs de rente. Sa situation est donc la même que si son revenu avait été frappé d'un impôt de 30 p. 100. Ajoutez qu'il n'est pas au bout de ses peines et qu'un jour plus ou moins prochain il n'aura plus que 6 000 francs de rente.

C'est la conséquence de la baisse du taux de l'intérêt. Rien de plus légitime ; et l'on peut même soutenir qu'au point de vue général il y a lieu de se féliciter. Il n'en reste pas moins vrai qu'au point de vue du rentier, la conversion est en réalité le plus lourd des impôts.

L'an dernier, quand il fut question d'un impôt de 4 p. 100 sur la rente, on eût dit que le crédit public allait sombrer. Cependant, pour le commerçant retiré, pour l'ancien employé, pour le petit rentier, qui finit sa vie au fond d'un village, mieux valait évidemment payer 4 p. 100 d'impôt et être à l'abri des conversions.

Il faut quelquefois savoir faire un sacrifice : c'est la morale de la fable.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

LA FOULE AU THÉATRE

C'est en lisant dans la *Revue Bleue* la charmante conférence de M. Maurice Spronck sur « la psychologie des foules » que l'idée m'est venue de causer avec vous de la foule au théâtre. M. Maurice Spronck, comme vous avez pu le voir, a touché ce point de la question, mais sans trop s'y arrêter, parce que ce n'était pas là l'objet particulier de son étude. Il m'a semblé que je pourrais ajouter aux observations qu'il a faites lui-même sur les diverses façons dont se comporte la foule dans les salles de spectacle quelques renseignements tirés de mon expérience personnelle. Je n'ai pas la prétention d'établir une théorie nouvelle. Mon but est plus modeste. C'est de vous rappeler, au hasard de la conversation, un certain nombre de ces faits que Stendhal appelait des faits probants, de les classer en groupes, et d'en tirer, sinon des lois, il n'y en a point, je crois, en pareille matière, au moins quelques considérations générales.

Dans toute étude sur les foules, il faut partir d'une vérité que les beaux travaux de M. Gustave Le Bon et de M. Gabriel Tarde ont mise hors de doute, et que M. Maurice Spronck a formulée après eux, mais avec une précision si élégante, que je demande la permission de reproduire le passage :

« Qu'est-ce qu'une foule ? Il y a foule aux Champs-Élysées le dimanche, et il y a foule dans les églises aux heures où se célèbre l'office divin, et il y a foule aux théâtres les soirs de représentation. Un parlement, un régiment, un jury de cour d'assises sont des foules. Toutes les collectivités, en général, tiennent plus ou moins de cette entité vague et mal définie que nous appelons une foule. Vous-mêmes, qui me faites l'honneur de m'écouter, vous êtes une foule.

« Et ce que je prétends immédiatement, c'est que vos idées, vos sentiments, vos manières d'être habituelles, votre âme individuelle en un mot, se trouvent profondément modifiés par le fait seul que vous êtes réunis dans une même pièce, pour un but qui vous est commun, et que vous écoutez les mêmes paroles. Autrement dit, l'âme de la foule que vous êtes n'est aucunement le total de la moyenne de chacune des âmes qui vous appartient en particulier ; elle est quelque chose de nouveau et de spécial, créé par de mystérieuses combinaisons morales, assez analogues à ces combinaisons chimiques, grâce auxquelles plusieurs substances diverses arrivent à former une substance nouvelle, radicalement différente des éléments dont elle se compose. Vous êtes donc en tant que collectivité tout autres que vous n'êtes en tant qu'individus. »

C'est là l'idée générale autour de laquelle tourneront toutes nos études. Je la tiens pour admise et hors de doute. Elle est devenue, pour ainsi dire, lieu commun depuis une vingtaine d'années.

Nous n'avons donc pas à la prouver ; on ne prouve pas les axiomes. Il nous reste à analyser les facteurs de ces combinaisons chimiques. Parlons un langage moins scientifique et moins imagé. Vous entrez dans une salle de spectacle ; et peu à peu, sans que vous en ayez conscience, vous perdez quelque chose de votre personnalité, qui se fond dans la foule où vous êtes plongé. Ce changement se fait sous l'influence de causes très multiples ; ce sont précisément ces causes qu'il nous faut examiner, dont il nous faut calculer la force et mesurer l'énergie.

Vous entendrez dire fort souvent par les vieux routiers du théâtre qu'il n'y a rien de plus difficile au monde que de prévoir sur la seule lecture du manuscrit quel sera le succès d'une pièce. Il est certain que les plus habiles s'y trompent ; les erreurs de pronostics sont innombrables, et il y en a de célèbres dans les annales de l'art dramatique. On en donne presque toujours pour raison que l'optique de la scène, en changeant le jeu des lumières et des ombres, déconcerte le jugement. Il faudra voir cela aux chandelles, disaient nos pères. Nous disons aujourd'hui : Il faudra voir cela à la rampe. La rampe éclaire de jours brusques et inattendus des beautés ou des défauts que n'avait soupçonnés personne, pas même quelquefois l'auteur.

Mais encore n'est-ce pas là le seul, ni même le principal obstacle qui se jette à la traverse de l'homme de goût qui lit un manuscrit et cherche loyalement quel pourra bien être son destin, si l'œuvre se produit sur les planches. Il y a une autre difficulté bien plus considérable, bien plus ardue. Il s'agit de pressentir, de deviner quelle âme nouvelle revêtira la foule qui écoutera la pièce. Ah ! si elle ne devait être écoutée qu'au coin d'une cheminée, par deux ou trois personnes du même monde et d'une même éducation. On ne hasarderait guère en préjugeant leur opinion. Mais les deux ou trois lettrés, qui assisteront peut-être à la représentation, se trouveront noyés dans un nombreux public, dans une foule. Ils deviendront foule eux-mêmes, et comment savoir au juste ce qu'ils penseront alors ?

Vous vous rappelez le mot de ce savant qui, faisant une leçon devant un prince, disait cette phrase mémorable :

« Ces deux gaz vont avoir l'honneur de se combiner devant Votre Altesse. » Il était, lui, sûr de son affaire. Les lois qui président à la combinaison des gaz lui étaient connues. Mais où est le chimiste qui dira de quelle façon et sous l'empire de quelles influences se combinent les diverses âmes des indivi-

dus qui composent un public pour former une nouvelle âme?

Essayons pourtant de découvrir quelques-unes de ces influences.

Elles peuvent se résumer sous un petit nombre de rubriques.

Au reste, je n'en fais pas le fier, ces rubriques nous sont données par un vers proverbe, qui nous est resté de nos classes de logique :

Quis? quid? ubi? quibus auxiliis? cur? quomodo? quando?

Une certaine pièce est jouée par de certains acteurs dans un certain théâtre, devant un certain public, dont chacun de ceux qui le composent apporte certaines idées, certains préjugés, modifiables sous l'empire de certaines circonstances.

Nous pourrons donc, pour la commodité de l'exposition, et sans attacher à ces divisions plus d'importance qu'elles n'en ont dans la réalité, passer en revue :

Le lieu (*ubi?*),

Le temps (*quando?*),
La pièce (*quid?*),
Les acteurs (*quibus auxiliis?*),
Le public et ses façons d'être (*quomodo et cur?*).

Pardon de ce pédantisme. Mais je fais comme le Petit Poucet, qui, s'enfonçant dans la forêt immense, marquait chaque étape d'un caillou pour reconnaître son chemin.

LE LIEU.

Au premier abord, il parait étrange que le théâtre, j'entends le bâtiment, la salle où se joue une pièce, exerce quelque influence sur le jugement qu'en portera le public. Rien n'est pourtant plus vrai ni, j'ose le dire, plus naturel. Dans tous les ordres d'idées, il en va de même. Est-ce que dans un bon dîner, entre amis, la forme de la bouteille ne vous dispose pas à mieux goûter le vin qu'elle enferme? Donnez de vieux chambertin dans un litre à quinze, est-ce qu'il sera apprécié, dégusté même par des gourmets comme s'il avait été apporté avec précaution par un sommelier respectueux, dans une bouteille couverte de toiles d'araignée et reposant sur un lit d'osier?

L'aspect seul du théâtre où vous entrez agit sur votre disposition d'esprit. Le Théâtre-Français et le Palais-Royal sont à deux pas l'un de l'autre; un distique célèbre autrefois exprimait cette idée, sous forme d'apophtegme moral.

Toujours le ridicule est voisin du sublime
Et le Palais-Royal du Théâtre-Français.

Imaginez la même pièce jouée sur les planches de l'un et de l'autre théâtre; est-ce que l'effet en sera le même dans les deux salles? Et remarquez-le bien, je vous prie, si l'effet doit être différent, ce ne sera pas seulement parce que l'œuvre, ou trop menue ou trop large, s'accommodera mal aux conditions matérielles de l'un des deux théâtres; c'est que vous-même, vous aurez, en entrant dans la salle, rapporté des dispositions dont vous ne vous serez pas rendu compte, et qui se seront exaspérées en quelque sorte dans le milieu où vous aurez été plongé.

Le Théâtre-Français, que voulez-vous? c'est la maison de Molière et de Corneille; c'est le temple du grand art. Je ne sais quelle solennité tombe des voûtes; des volées d'alexandrins s'envolent en bourdonnant des parois où elles nichent; le peuple marmoréen des bustes à travers lesquels vous avez gagné votre place vous avertit qu'il faut vous attendre à des œuvres sérieuses et magnifiques, si la pièce relève du grand drame; à des œuvres d'un comique large et puissant, si elle appartient à la comédie. Vous êtes, quand vous accomplissez cette fonction pourtant vulgaire de remettre votre paletot aux mains de l'ouvreuse, hypnotisés par la majesté du lieu.

M. Jules Claretie songe en ce moment à annexer au répertoire de la Comédie-Française un ouvrage de Labiche, et il hésite entre le *Voyage de Perrichon* et *Célimare le bien-aimé* qui sont, de l'aveu de tous, les deux chefs-d'œuvre de Labiche. La signature de l'héritier de l'auteur est indispensable pour permettre cette émigration de l'un ou de l'autre de ces deux vaudevilles.

M. Labiche fils est venu en causer avec moi. C'est, comme on le pense bien, un gardien très jaloux de la gloire paternelle. L'argent que pourrait rapporter cette reprise lui est fort indifférent. Il n'a d'autre souci que d'épargner un fiasco à la mémoire de son père.

— Êtes vous bien sûr, m'a-t-il demandé, que le *Voyage de Perrichon* ne paraîtra pas d'une trame bien légère et d'un dialogue bien lâché, quand il aura été transporté à la Comédie-Française? Pourriez vous me répondre que nous n'aurons pas un échec?

— Personne, lui ai-je dit, ne peut sur ce point vous donner de certitude. Ni M. Claretie, ni moi, ni aucun autre amateur de théâtre ne peuvent mesurer la déformation que produira dans l'esprit du public ce grand nom de la Comédie-Française. On ne peut, en ces sortes d'affaires, raisonner que par analogie; mais l'analogie est fort trompeuse. La Comédie-Française a déjà repris, avec un grand succès, les *Petits Oiseaux*, qui étaient un des meilleurs vaudevilles de Labiche.

— Oui, mais les *Petits Oiseaux* avaient été repris sans tambour ni trompette; on ne l'avait presque considéré que comme un lever de rideau plus important ou une fin de représentation dans un spectacle

coupé. Cela ne tirait pas à conséquence. Le *Voyage de Perrichon* ou *Célimare le bien-aimé* emplira la soirée. Invinciblement le public de la Comédie-Française comparera la pièce de mon père à l'*Œdipe* de Sophocle, à l'*Hernani* de Victor Hugo ou au *Cid* de Corneille. Réussirons-nous à chasser ces grandes images, qui flottent dans l'air de la salle?

— Malheureusement, lui dis-je, je ne pourrai vous renseigner là-dessus que le lendemain de la première. Et encore cette première épreuve laissera-t-elle la chose en suspens. Les habitués des premières représentations forment un public qui est infiniment plus sensible à ces influences du lieu, car c'est en général un public de mandarins lettrés. Ceux qui viendront après lui s'en dégageront peut-être plus aisément; mais je ne me hasarderais pas à le prédire.

Au Palais-Royal, c'est une autre affaire. Là, il est de règle qu'on y doit rire à gorge déployée; que toutes les pièces doivent être d'un comique ultra-fantaisiste, violemment outrancier. Au temps de ma jeunesse, la réputation de ce théâtre était si bien faite, qu'une des premières demandes qu'adressait à son mari une jeune femme nouvellement mariée, c'était de la mener au Palais-Royal. Jeune fille, on ne lui avait jamais permis d'y mettre les pieds, car les pièces y étaient volontiers égrillardes. « Nous irons ce soir rire au Palais-Royal », était une phrase consacrée. Supposez que les directeurs du théâtre, trouvant parmi les manuscrits qu'on leur apportait, une très aimable comédie sentimentale, *la Joie de la maison*, et la tenant pour un chef-d'œuvre, eussent commis l'imprudence de la monter; elle n'aurait obtenu aucun succès, parce que le public, subissant l'influence des souvenirs dont la salle était comme imprégnée, se serait mis en garde contre ce nouveau genre :

— Ah! ça, se serait-il écrié, c'est du Gymnase!

— Mais si c'est un chef-d'œuvre, pourquoi ne voulez-vous pas qu'il soit chef-d'œuvre au Palais-Royal tout comme au Gymnase?

— Non, ça, c'est du Gymnase. Je ne sors pas de là.

Et c'est le diable pour en faire sortir le public, c'est le diable pour un théâtre de changer de genre. C'est le cardinal de Retz qui l'a dit : « Le public n'aime pas à se désheurer. » Il n'aime à modifier aucune de ses habitudes; il apporte à chaque théâtre des préventions particulières, que le nom de ce théâtre lui inspire et que son aspect éveille.

Si cette vérité avait jamais pu faire doute pour vous, elle eût été confirmée de la façon la plus éclatante par le succès prodigieux qu'ont obtenu plus d'une fois, avec des œuvres relativement médiocres et parfois même exécrables, ces théâtres que nous nommons aujourd'hui : les théâtres à côté.

Le Théâtre-Libre en a été le prototype.

Le public (un public très particulier d'ailleurs et qui n'a jamais dépassé deux ou trois mille personnes) apportait dans ces salles de hasard, méchants bouis-bouis de la butte Montmartre, théâtres lointains de la rive gauche ou scènes minuscules des boulevards, un état d'esprit qui naissait de l'endroit même où il était réuni.

Imaginez Antoine donnant dans un théâtre régulier, tout plein des enseignements ou, si vous aimez mieux, des préjugés d'un autre art, les élucubrations ou plutôt les improvisations de la nouvelle école. Il y aurait eu peut-être sur le nombre une demi-douzaine d'ouvrages qui auraient triomphé de cette épreuve, ceux précisément qui, sans être jetés dans le moule ancien, ne rompaient pas trop violemment avec les traditions reçues. Mais ces nouveaux théâtres, j'entends nouveaux pour nous et sans passé, nous conseillaient l'insurrection contre les règles établies, contre les usages acceptés. Il se formait sous ces voûtes, vierges encore de souvenirs, un état d'esprit révolutionnaire. On s'asseyait dans les fauteuils immaculés avec l'idée préconçue de bousculer le vieil art dramatique, de faire la nique aux conventions surannées, de lancer une révolution.

Cela est si vrai que quelques-unes de ces pièces ont depuis repassé sous les yeux du public, reprises par des directeurs qu'avait émoustillé le tapage. Les unes, celles qui se rapprochaient des formules séculaires, ont rencontré un succès paisible; les autres sont tombées tout à plat. En changeant de local, elles avaient perdu le meilleur de leur mérite.

Nous avons encore eu, dans les dernières années, un exemple bien sensible de l'influence du lieu sur l'esprit du public.

Nous connaissions tous l'*Œdipe* de Sophocle. Il n'y avait guère de pièce que nous eussions vu jouer plus souvent, et nous y avions admiré, après le sévère Geoffroy qui créa le rôle sous le consulat de M. Édouard Thierry, le merveilleux Mounet-Sully, qui avait empli de ses lugubres lamentations la salle de la Comédie-Française et fait couler de nobles larmes. Il semblait que nous n'eussions plus rien à apprendre sur cette tragédie et sur son interprète. L'un et l'autre nous avaient accablés de sensations, dont nous ne pensions pas que l'intensité pût être dépassée jamais, et nous avions épuisé pour en rendre compte toutes les formes de la louange.

Les Félibres s'avisent de donner dans les ruines du théâtre d'Orange une représentation qui ramène sur le Midi l'attention des Parisiens. Ils choisissent *Œdipe* et Mounet-Sully se prête à cette fantaisie, qui cette fois — la première — n'avait rien d'officiel. Nous bouclons notre valise et nous nous rendons à Orange, par simple curiosité de touriste, sans aucune

idée d'y chercher une impression nouvelle. *Œdipe* par Mounet-Sully, nous le savions à fond. J'en avais dans la mémoire tous les gestes et toutes les attitudes; j'en avais toutes les intonations dans l'oreille.

Nous arrivons donc le soir, par une belle lune, devant le mur prodigieux, d'un aspect si imposant, qui ferme le théâtre. Nous escaladons, à travers des éboulements, ces ruines grandioses, où l'on avait disposé comme on avait pu des bancs pour les privilégiés, les autres devant s'asseoir comme ils pourraient. Cette immense salle ne tarde pas à s'emplir; nous ne voyons, dans la pénombre, à la pâle clarté de la lune, qu'une vague houle de têtes, qui s'étagent jusqu'au faîte, couronné d'une multitude debout. En face, nous avons la scène, à peine éclairée, immense, toute nue, jusqu'au mur du fond, sans autre accessoire qu'un énorme figuier, qui a poussé dans les interstices des pierres disjointes et qui jette sur la gauche ses rameaux d'un vert sombre. Le spectacle a je ne sais quoi de mystérieux dans sa grandeur qui nous emplit d'une émotion religieuse. Il y a là dix mille spectateurs serrés les uns contre les autres, et de cette foule, profondément impressionnée, il s'élève un sourd murmure de chuchotements qui achève d'ébranler les imaginations.

Voilà que tout à coup la porte du palais à gauche s'ouvre, et que Mounet-Sully s'avance... Oh! qu'il m'a paru, ce soir-là, grand et superbe. Il avait dix coudées comme les héros d'Homère... et d'une voix profonde, sur un rythme lent :

Enfants, du vieux Cadmus jeune postérité...

Ces dix mille spectateurs ont tous à la fois été saisis d'une extraordinaire émotion, dont il serait impossible de donner aucune idée à ceux qui n'ont pas été témoins de cette scène inoubliable. La tragédie a continué, et à mesure qu'elle se développait, l'émotion croissait dans tous les cœurs; toute cette foule fondait en larmes. Je ne suis pas bien sûr que tous comprissent la légende et se rendissent un compte bien exact de ce qu'ils entendaient. J'ai des doutes à cet égard, car j'avais derrière moi deux petites couturières qui sanglotaient à fendre l'âme, et en causant avec elles, j'ai pu me convaincre qu'elles n'étaient pas trop au courant du drame. Elles n'en avaient saisi qu'en gros les lignes principales. Elles n'en étaient pas moins touchées. C'était la nouveauté, la majesté du lieu qui agissait sur leurs imaginations, qui tendait leurs nerfs, qui leur tirait les larmes des yeux. Elles pleuraient parce que tout le monde pleurait autour d'elles; elles pleuraient par contagion.

On nous a donné depuis lors deux représentations au théâtre d'Orange. Nous n'avons pas retrouvé les mêmes sensations, ou du moins nous ne les avons pas retrouvées aussi vives. C'est que nous étions venus les y chercher. Nous n'avions plus cette surprise de l'imprévu, dont l'action est si forte sur les âmes. Ces représentations n'en ont pas moins eu un caractère particulier et grandiose, qu'elles doivent à la majestueuse mélancolie de l'édifice.

Les spectacles en plein air impressionnent les foules de tout autre façon que ceux qui sont, comme à l'ordinaire aujourd'hui, donnés à la lumière du gaz ou de l'électricité, dans des édifices couverts et fermés. Je n'ai pu encore assister à ces représentations de Bussang, où l'on convie la population à venir en plein jour à écouter des pièces du cru jouées par des amateurs de l'endroit. Ceux qui en reviennent nous en content des merveilles. A Dieu ne plaise que je m'inscrive en faux contre leur jugement. Mais j'imagine que le plein air agit sur eux. Il doit en être à peu près de ces spectacles comme de ceux qu'en mon enfance on offrait au peuple, les jours de fête nationale, sur les places publiques. La pièce se jouait sur des tréteaux improvisés; elle avait pour interprètes des acteurs de raccroc, et souvent même des soldats qui, enrôlés pour la circonstance, tiraient force coups de fusil; car c'étaient toujours des drames militaires, où nous battions les Arabes. Le public écoutait debout, sur ses jambes, en plein soleil. Il s'amusait beaucoup. Si on lui avait donné la même pièce, jouée de la même façon sur le théâtre de Belleville ou de Montparnasse, il n'eût pas manqué de la siffler.

Voulez-vous encore un argument en faveur de cette thèse?

Vous entendrez dire parfois qu'un théâtre a la guigne. Et le fait est que durant une, deux, trois années, rien n'y réussit, sans qu'on sache précisément pourquoi. On y sert au public de bonnes pièces, des pièces qui reprises plus tard sur une autre scène réussiront à miracle; elles tombent. On y réunit des acteurs de mérite, dont le nom attirerait la foule autre part; le public ne va pas les entendre. Il a pris le théâtre en grippe.

Le théâtre! Qu'entends-je par là? Le directeur? Les auteurs? Les artistes? Non, c'est le théâtre, le lieu. La chose vous semble inouïe, invraisemblable. J'avoue que cela ne s'explique pas; mais cela est. Chacun des spectateurs dont se compose le public parisien rend, en son for intérieur ou même dans la causerie entre amis, justice aux efforts déployés par le personnel, à l'ensemble des œuvres qu'il montre. Mais quand il s'agit pour lui de redevenir public, quand il est public, impossible de le faire entrer, de le pousser même par les épaules, dans ce théâtre qu'il a mis en interdit.

Nous avons vu le Vaudeville, quand il était situé place de la Bourse, en butte à cette mauvaise humeur

du public. Quand je pense qu'à cette époque néfaste il a joué les *Petits Oiseaux* de Labiche, les mêmes *Petits Oiseaux* qui, vingt ans après, ont fourni une si brillante carrière à la Comédie-Française, une pièce qui pouvait être vue en famille, et qui fut montée à ce théâtre comme elle ne l'a jamais été depuis; c'était la perfection même; nous eûmes beau crier au public : Mais vas-y donc! c'est charmant! tu passeras une soirée délicieuse.

— Au Vaudeville? répondait le public, ah! non, je ne vais pas au Vaudeville.

Et il n'y alla pas. Il était buté.

Les fatalistes disaient à cela : Il n'y a rien à faire; c'est la guigne. D'autres faisaient remarquer que le théâtre était situé place de la Bourse, dans une encognure; que, le soir, la place de la Bourse est triste et qu'il n'y passe personne. Il y avait du vrai dans cette observation. Mais il y avait longtemps que le Vaudeville occupait ce lieu, où il avait trouvé de beaux jours. D'où venait cette défaveur? Comment en un plomb vil l'or pur s'était-il changé? Personne n'en a jamais rien su.

Nous avons vu la même déveine s'acharner en ces derniers temps contre les Bouffes-Parisiens, contre les Menus-Plaisirs. Le fait n'est pas rare dans les annales de l'art dramatique : le public, en tant que public, boude l'endroit qu'occupe un théâtre. Il n'y a pas alors mule plus entêtée que lui. Directeur, auteur, acteur ont beau lui crier comme le cuisinier de la fable en adoucissant leur voix : « Petit, petit, viens donc, viens voir l'*Enlèvement de la Toledad;* c'est amusant, très amusant. »

Le public se bouche les oreilles et court ailleurs. Il s'y amusera peut-être moins; mais il s'est fourré dans la tête qu'il n'irait ni passage Choiseul ni boulevard de Strasbourg. Rien ne l'en fera démordre. Influence du lieu; passons à celle de l'heure.

FRANCISQUE SARCEY.

(*A suivre.*)

PAGES DE LA TERRE

Tableaux d'automne.

L'aube blanchissait au bord du ciel, et les étoiles palpitaient, voilées par la brume transparente et fraiche. Entre les murailles de la cour, l'ombre épaisse était noire encore... Le maître, sa lanterne à la main, sortit de l'étable où les bestiaux, couchés sur la litière d'ajoncs, ruminaient pacifiquement un reste de nourriture et de songe, en attendant le labour prochain. Par moments, soufflant des naseaux ou se dressant vers le râtelier, ils agitaient à leurs fanons des sonnailles intermittentes et claires, et mugissaient d'un meuglement doux... Dans la volière, sur les perchoirs, les poules gloussaient, déjà réveillées, et les oies caquetaient aussi, leurs têtes vigilantes dressées, leurs carènes blanches ou grisâtres échouées comme des bateaux dans la vase, autour des chars massifs et des fumiers d'où montait, dans le brouillard du matin, une buée odorante et chaude...

L'homme marcha, ses sabots sonnèrent autour du puits, sur les gros pavés; il étouffa un soupir, s'adossa contre la porte de sa maison et leva d'un air irrésolu sa tête pensive et fatiguée vers le ciel pur et les belles étoiles qui promettaient une journée belle, un temps bon, les sillons faciles à la charrue, les terres favorables à la semence; puis il entra dans la salle où son père, en un lit à baldaquin drapé d'une ample courtine aux plis raides, agonisait depuis plusieurs heures.

Le vieux gisait, les yeux grands ouverts, sans mouvement ni souffrance, sans parole et presque sans pensée. Ses traits tordus et grimaçants le rendaient méconnaissable; un souffle court sortait de sa poitrine, avec un hoquet intermittent; quand on marchait, quand on parlait à côté de lui, il ne semblait ni voir ni entendre; dans son cerveau flottaient peut-être encore des clartés troubles près de s'éteindre, mais ses prunelles figées n'en reflétaient la lueur ni l'ombre, et les lèvres de sa bouche noire, d'où sortait une odeur de mort, ne s'ouvraient plus qu'instinctivement avec un bredouillement inintelligible, quand se penchait, pour lui donner à boire, avec une pieuse compassion, ou pour essuyer doucement la sueur qui découlait de sa tête, la jeune femme attentive qui l'avait veillé toute la nuit.

L'homme vint, regarda le moribond, regarda du même air pensif le jour qui entrait, grandissant et rouge, à travers les vitres des croisées, et dit à sa compagne :

— Comment est-il?

— Il ne passera pas la journée, lui répondit-elle à voix basse.

— C'est malheureux! vois le temps qu'il fait!... tant de travail, et la saison presse!... Une moitié de la terre est encore à labourer... Si les pluies tombent avant huit jours, voilà les semailles manquées.

— Qu'y faire? dit-elle résignée.

— Je ne puis pas perdre toutes mes journées... Ça me fend le cœur, mais la terre est là! Le champ des Arroutis est semé d'hier, il faut que je m'en aille le retourner.

— Non, Jean, cela ne serait pas bien, répondit-elle avec gravité.

— Alors il n'y aura pas de récolte, car toute la semence sera perdue.

— Envoie les valets.

— Je ne m'y fie pas. Quand le maître n'est pas sur leurs talons, tu sais qu'ils ne font jamais rien qui vaille. Voyons, il est possible que tu te trompes... Le père ne mourra pas avant demain.

Il la regarda, elle ne dit rien. Alors, s'approchant du lit, l'homme se pencha sur l'agonisant :

— Hé ! père, ça va mieux ce matin, dites ?... Vous vous en tirerez, cela est sûr. M. le curé l'a dit aux voisins et le médecin l'a dit aussi. Nous serons encore longtemps ensemble... Pour ce matin, je dois vous laisser, il faut que j'aille faire le froment. Vous savez, la terre n'attend pas. Vous savez cela mieux que personne, vous qui avez fait si bonne maison... Allons, père, tout va bien, courage !... J'ai trouvé des métayers pour Embru, et avant-hier j'ai vendu les veaux...

Et il s'arrêta, épiant un signe de satisfaction ou d'intelligence, mais les yeux ternes du mourant ne remuèrent pas dans leur orbite. Alors le paysan dit :

— Il est bien bas ! Il faut qu'il soit tout à fait fini puisqu'il n'a plus affaire de rien. Cependant, il peut aller jusqu'à ce soir et peut-être plus loin encore, qui sait ?... Je ne voudrais pas qu'on me vît dehors, s'il devait mourir dans la journée... — Il réfléchit : — Le champ n'est pas loin, je reviendrai avant midi. Toi, tu restes près de lui, tu veilles... Si tu t'aperçois qu'il va passer, envoie-moi l'enfant de la voisine ; avant que la cloche n'ait sonné, je suis ici et tout va bien.

Et il entra dans la cuisine où le feu flambait, crépitant et clair sous le manteau de la cheminée, projetant jusqu'aux poutres noires des reflets qui pâlissaient au jour. Sa femme, silencieuse et mécontente, n'essaya point de le dissuader. Il s'assit au coin de la table et mangea, sans appétit d'ailleurs, car il avait un chagrin passif : sa hâte de s'en aller provenait moins d'une grossière insensibilité que de ses habitudes laborieuses, et d'un instinct à fuir dans la vie les choses oppressantes de la mort, l'haleine fiévreuse, les hoquets sinistres, le silence des veillées funèbres, les yeux vitreux, les étouffements et les râles, les battements de l'horloge qui scande inexorablement au mourant chaque battement de sa souffrance et chaque seconde de l'agonie, à fuir cela dans la grande vie, libre et rassurante, où l'oiseau vole, où l'animal accomplit sa tâche, où l'homme chante au travail des terres, raidit ses bras et jouit de ses muscles, s'emplit les oreilles de voix joyeuses, le cœur de rires et les poumons d'air. Il se leva, attela ses bœufs, chargea la charrue sur le char et partit anxieux et pressé.

Sur sa route, il croisa des gens qui allaient aussi recouvrir leur blé. Toutes les maisons étaient ouvertes, toutes élevaient au ciel matinal des colonnes de fumée, dont la brise repliait les volutes, et, répandant parmi les feuillages lourds de rosée ces respirations pacifiques, les mêlait aux buées de la terre. Un chasseur de palombes passa, fusil sur l'épaule et carnier aux reins, les appeaux perchés sur la raquette ; il marchait d'un pas rapide, élastique ; il s'en allait guetter jusqu'au soir, dans une cabane aérienne, au faîte de quelque chêne puissant, les volées des pigeons d'automne. Il y avait aussi sur les collines d'autres chasseurs levés avant l'aube, car les aboiements des limiers traquant sangliers, lièvres ou renards, retentissaient au loin sur les pentes, s'étouffaient dans les bas-fonds sourds ; la corne et les cris des piqueurs rappelant leurs bêtes favorites partaient aussi par moments des combes ; et, dans ces abois et ces appels, dans la démarche de l'homme aux palombes qui sifflait en gagnant les arbres, dans le parler gai des jeunes filles qui s'empressaient à demi vêtues sur les seuils ou autour des puits, dans la senteur vineuse des granges où les raisins pétris fermentaient, dans les propos des laboureurs qui s'en allaient sur les chars sonores, dans la fraîcheur piquante de l'air, il y avait un entrain léger qui sollicitait l'insouciance, éclairait un peu l'esprit morne et détendait le front du paysan. Après une demi-heure de marche, il arriva au milieu de la plaine, arrêta ses bœufs et les dételа, assujettit à leur frontail les courroies renouées du joug, les réattela à la charrue et, prenant les mancherons en main, dirigea le soc dans le sillon.

Le soleil se levait là-bas par delà le premier village, au-dessus des pignons d'ardoises, des toits moussus de chaume verdâtre et de tuiles cuites par le temps. Il semblait gravir, en les dorant, les parois des escarpements et se jouer aux feuillées sauvages qui dormaient encore au fond des bois. Les bords du ciel, ainsi que la plaine, demeuraient inondés de brumes, et des coteaux prochains, la campagne apparaissait dans ces vapeurs ainsi qu'un étang sans limites, d'où les versants et les promontoires montaient semblables à de hautes îles. Mais toute la coupole était tendue d'un azur lumineux et doux pour l'ascension triomphale du dieu ; de rares nuées à la dérive y passaient, longues et éblouissantes, pareilles à des bancs d'argent détachés de quelque côte de la mer céleste... Déjà, les saulaies des bords du Gave, secouant au bout de leurs branches une pluie brillante et fraîche, frémissaient trempées de rayons. Déjà, les futaies qui les dominent, massifs édifices bleu sombre, aux formes de temples harmoniques, s'éclairaient aussi aux clartés jeunes qui faisaient beaux les vieux murs des fermes, et, dans leurs ramures sans mouvement, évaporaient des fumées flottantes. Déjà les fûts des peupliers marquaient le vent très léger du sud par la courbure dorée de leur flèche. Déjà, dans la campagne elle-même, étincelait parmi les buissons et

sur les sillons des grands champs le réseau des fils de la Vierge, tendu par les araignées voyageuses ou par les bonnes fées des légendes.

L'homme piqua ses bœufs, enfonça le soc acéré dans la plaine. Alors, de la glèbe remuée, s'exhala une odeur puissante et sa poitrine fut dilatée. Il lui sembla qu'il sortait d'un songe, d'un mauvais songe oppressant et sombre qui avait pesé lourd sur ses épaules, et il respira comme s'il buvait à longs traits de l'eau des fontaines, il se redressa comme s'il jetait dans l'air léger, dans les clairs rayons, dans la grande terre vivifiante, les pensées lugubres de la mort qui chassaient depuis plusieurs jours toute idée de travail paisible. Il crut ressaisir ses habitudes et rentrer dans son existence, en accomplissant envers la terre son devoir d'habile laboureur. Et d'abord il fut content comme il l'était en effet toujours, quand il ouvrait, d'un effort aisé, au pas des animaux lents et graves, les sillons fumés opulemment d'un champ noirâtre, propice au grain.

Autour de lui, d'autres travaillaient, la campagne était couverte d'attelages. Les hommes et les bestiaux commençaient avec un entrain matinal la trame patiente des labours : avec cette gaieté fraîche et jeune de la vie au réveil de l'aube, pareille à la gaieté de l'enfance, et, comme elle, tarie peu à peu ainsi qu'un ruisseau dans les sables au long des heures pesantes et ternes, en sorte que l'une et l'autre aboutissent à des mélancolies identiques de vieillesse et de crépuscule.

L'homme était dispos, la terre était bonne... les bœufs tiraient d'un grand pas tranquille, les naseaux au vent, les cornes droites, et parfois ils mugissaient pour répondre aux mugissements de leurs frères répandus par la plaine antique. Car on était à la fin d'octobre et dans la semaine de la Toussaint. C'est le temps où l'année déroule en son ampleur le poème héréditaire et sacré des champs, ouverture des moissons à naître, épilogue des moissons tombées, scène primordiale du cycle, cycle agraire, page symbolique de la vie... Et tous, ainsi que lui, se hâtaient d'utiliser le beau temps propice... Il marchait gouvernant le soc à une profondeur judicieuse, se réjouissant de trouver la glèbe à point amollie par la rosée, à point essuyée par le soleil, et il ne déviait pas dans le guéret. Le sol odorant et vigoureux se fendait sous sa pesée forte ; les mottes couvraient en se renversant les grains habilement répandus ; il les brisait si elles étaient lourdes ou les retournait sans s'interrompre avec une poussée du sabot, et, quand la charrue avait passé, la glèbe luisait au glacis du fer. Par moments parlant à ses bêtes, plutôt par une habitude instinctive que pour aiguillonner leur indolence ou pour rectifier leur allure, il jetait un mot rude et sonore... Ceux qui travaillaient dans la campagne allaient comme lui, sans hâte ni trêve, pareils à des tisserands qui déroulaient sur leur navette obstinée et lente les fils juxtaposés des labours, les lignes pareilles du livre auguste : ils arrivaient au bout du sillon, retournaient la charrue grinçante et la soulevaient sur leurs poignets, essuyaient sur leurs fronts la sueur du revers de leurs mains calleuses et recommençaient patiemment. Leurs dos étaient courbés sur l'araire, leurs reins raidis, leur âme à sa tâche, leurs yeux suivaient la tranchée filante. Et leur marche était sûre, égale, comme rythmée à leur travail même, à leurs habitudes et au train des heures, au rythme monotone des choses et de toutes les pensées de leur vie, aux chants épars qui montaient des terres, s'enlevaient sur la brise errante, tombaient brusquement brisés de l'espace et y remontaient quand le chanteur reprenait le couplet agreste, mesuré à son effort calme. Car ces chants antiques de la glèbe se sont réglés sur les pas des bœufs : et de même à leur grave allure se règle l'esprit du laboureur ; sa tranquillité s'associe à leur docilité amicale, son obstination à leur force, à leur peine son âpre labeur ; leurs yeux glauques comme l'eau dormante reflètent les formes de la Nature dans la sérénité qui est en elle, et leur songerie ruminante paraît également se réfléchir dans les rêveries taciturnes, sur les visages rugueux des vieux ouvriers de la terre.

C'était ainsi, dans la vaste arène, un spectacle grandiose et animé. C'était une harmonie majestueuse de tous les bruits divers et semblables : le frémissement des feuillages là-bas, sur les bords de la rivière, dans les halliers des Saligues et sur le rideau des peupliers ; la brise qui leur donnait leur langage portait sur son aile ces murmures et les répandait par les campagnes, les roulait aux sillons croisés qui lui rendaient de fumants aromes, puis, traversant la plaine des labours, les dispersait aux bruissements des chênes massifs dans les vallées, des bois étagés sur les collines et des vignes pleines de vendangeurs... C'était les rumeurs des eaux sur les grèves, la voix des troupeaux, le timbre des cloches, les sabots des hommes, les pas des bestiaux, le roulement des roues sur les pierres, le grincement des chaînes et des jougs... c'était les sonnailles cristallines, les corbeaux lourds et croassants, le vent des ailes traversant l'espace et les cris aigus des vanneaux qui battaient l'air d'un vol embrouillé... C'était la puissante voix haute et rauque d'une colonne de grues vers le sud, et la gaieté des alouettes, innombrables, tapies dans les mottes, rasant la terre, s'enlevant au ciel, d'où leurs mélodies vagabondes tombaient comme une pluie lumineuse... C'étaient surtout les appels sonores et les voix des hommes qui se répondaient, leur parler dur et retentissant, apaisant, gourmandant ou grave, selon l'humeur et selon la peine,

selon l'habileté du laboureur ; c'étaient leurs chants proches ou lointains, poussés d'une haleine infatigable ou traînés d'un gosier dolent, aigus et forts, languissants et doux, brisés parfois d'un grand cri sauvage, refrains triviaux venus de la ville, complaintes pastorales autochtones, jaillies comme une eau forestière de l'âme des hommes du temps ancien, épars, interrompus, cahotés, à peine distincts, rustiques et pauvres, parfois obscènes et pourtant beaux. En eux parlait la plaine profonde étendue nue au soleil d'automne, la grande terre des labours et des semences déposées en elle comme l'espérance dans la vie, des germinations silencieuses, des retours sûrs et pacifiques ramenés en leurs harmonies, la terre des traditions et des légendes, des habitudes et des héritages, la nourricière âpre et magnifique qui instruit les peuples aux vertus vivaces, qui donne aux cœurs sa joie religieuse, aux reins la force, à l'esprit le sens, en qui l'histoire antique des hommes est écrite dans un coin de champ...

Le paysan labourait depuis deux heures, sans relâche et sans distraction, les bras tendus, l'échine ployée, les yeux rivés au tranchant du soc, mais l'âme inquiète et l'esprit absent. En vain, s'accomplissait la grande œuvre à laquelle il avait pris part tant de fois, dans une harmonie d'effort si facile que, par moments, elle semblait être intelligente et, répandue dans son cœur en contentements inexprimés, s'y réfléchir en pensées précises. En vain, il y appliquait sa volonté, toute son adresse et tous ses muscles. En vain s'épanchait autour de lui, comme la joie des terres fécondes, ce fleuve puissant de rumeurs, de mouvements, d'activité, où les rires forts répondaient aux appels croisés par-dessus les haies, les chants aux refrains, les mugissements aux voix rudes, respiration des campagnes, langage éclatant et diffus des choses, souffle vivifiant de la vie qui lui remplissait la poitrine sans y porter ni plaisir ni calme... Il lui semblait à chaque instant qu'il allait être rappelé, que tous s'étonnaient de le voir là... Chaque sillon qu'il commençait lui paraissait être le dernier. Quand il arrivait au bout du champ, il regardait par le sentier s'il voyait quelqu'un venir vers lui... Un mécontentement sourd de lui-même oppressait son cœur, et peu à peu se convertissait en remords, comme son inquiétude en angoisse et comme ses regrets en chagrin.

Il songeait : « Combien c'est triste !... La mort est froide !... On ne peut pas savoir ce qu'elle est quand on la voit chez le voisin. Mais quand elle entre dans la maison, la tête s'abaisse et le cœur se ferme, et vous restez transi dans vos os... Nous passons comme l'eau de neige, nous ne sommes rien !... Voilà le père, qui était sain et fort comme pas un : celui qui le voyait il y a deux mois pouvait lui promettre trente ans de vie, et il est tombé comme un chêne déraciné dans un coup de vent. Nous ne sommes pas d'ici !... Pauvre père !... Ce fut un homme entendu et juste, qui donnait de sages conseils. Je ferai comme s'il était là, mais il me manquera en bien des choses, car j'avais encore besoin de lui. »

Il songeait encore : « Il a fait son temps... Personne qui en ait mieux profité. Il savait se faire honneur de son bien, sans dépenser jamais qu'à propos. Il a travaillé, il a épargné. Il a établi sa famille, arrangé toutes les affaires, et, grâce à lui, nous voilà tranquilles. Il m'a mis le couteau en main, le pain sur la table, le verre à côté et m'a dit : « Taille, bois et mange, mais avec mesure, fais comme moi. » C'était un bon père, et un homme sûr, attentif à tout, entendu en tout, à la vente, aux achats et aux grains, au choix du bétail et au soin des terres, au gouvernement de la maison. Aussi la maison qu'il va laisser est estimée au loin pour avoir les greniers riches et les murs solides. Il a connu des temps difficiles et n'a pas dormi toutes les nuits. Mais il en sortit avec courage... Il faudra qu'il se lève bon matin, celui qui prétendra faire mieux que lui. »

Et le paysan continuait toujours, soulevant l'araire et piquant ses bœufs, et il se souvenait qu'il avait fait là, dans ce champ longtemps convoité et acheté non sans quelque gêne, ses premiers essais de labourage sous la direction paternelle.

C'était un beau champ de six arpents, régulier, aplani et clos, jadis négligé et infertile, aujourd'hui assaini et gras, d'humus profond, de terre noirâtre, bon pour le blé, le maïs, les trèfles. Le père l'avait rendu tel à force de soins, de travail, de temps... Mais quand il parla de l'acheter, les voisins, des jaloux, disaient : « Pauvre acquisition ! qu'en veut-il faire ? Ça serait trop cher de moitié, quand il le payerait au même prix que la crotte et la boue des routes... Cet homme est envieux de tout ce qu'il voit : il achète, il achète encore... Avec quel argent ? Payera-t-il ?... Le faix est trop lourd pour son échine, il ne pourra pas le soulever ; le morceau trop gros pour son ventre, il ne pourra pas le digérer. » Lui répondait : « J'en fais à ma tête. Est-ce que je dois à ceux qui parlent ? suis-je allé jamais les prier chez eux ? La terre est maigre ?... Je la rendrai bonne... Le faix est trop lourd ?... Nous verrons bien. J'ai des enfants, il faut qu'ils travaillent : mieux vaut les employer sur mon bien que de les placer valets des autres, comme quelques-uns qui font les grands... »

Et l'homme se rappelait le jour où, devant toute la commune, son père avait acheté le champ, puis qu'il en avait acheté d'autres, payés de même en écus sonnants et en beaux louis d'or, comme le pre-

mier, la déférence que ses envieux lui avaient marquée depuis ce moment, le contentement de son visage, l'autorité calme de son maintien étendus à toute la famille avec l'assurance de la richesse, et comment enfin, dans quel esprit de fierté joyeuse et rassasiée, ils avaient retourné, tous les deux pour la première fois, la terre nouvelle.

C'était aussi un matin d'automne, doux et doré comme celui-ci. Pareille, la campagne s'étendait en son animation de rumeurs, de mouvement et de labourage. Pareils au-dessus des noyers, les toits érigeaient les colonnes des fumées agrestes, et tout le village vivait sous leur buée étendue en dôme qui flottait dans le bleu du ciel. Pareil, le clocher de l'église jetait en l'air sonore et léger des vibrations que le vent portait aux clochers amis ses voisins et, dans son gorgeron d'ardoises, il ressemblait à un pâtre au milieu de son troupeau de logis... Des pâtres passaient aussi par les routes, car déjà la rosée nocturne s'évaporait au soleil et les brebis impatientes bêlaient entre les claies de leur parc. Les chants pareils montaient dans l'espace, emportés par moments si loin qu'ils semblaient errer dans l'étendue sur de vastes ailes tournoyantes, s'y fixer un temps, et lentement descendre sur les plaines par volées, comme de hauts oiseaux sur l'eau calme. Pareille était la gaieté des hommes, la vie des campagnes, la joie de la terre. Et pour lui, en particulier, l'heure était bonne, bienvenu le temps... Il ne regardait pas plus qu'aujourd'hui les formes grandioses du paysage, les harmonies magnifiques ne lui parlaient pas plus qu'aujourd'hui... A lui, à son père, à tous les autres, à ceux d'hier, à ceux de demain, la voix des sons, la magie des eaux, l'éclat des couleurs, la beauté des lignes, le verbe mystérieux de la Nature étaient une langue inentendue qui n'avait point d'âme pour leur âme, ni de sens pour leur esprit. Et ils marchaient sur leur nourricière, ils étaient roulés en ses splendeurs, sans s'en occuper ni les comprendre, comme les atomes dans les rayons, et cependant ils vivaient heureux. Et il était heureux et léger d'aller à seize ans dans la vie claire, de répondre aux rires des jeunes filles, de chanter avec ses compagnons et d'écouter les anciens parler, heureux de son esprit avisé, de ses jeunes forces laborieuses, du soleil qui éblouissait ses yeux, du vent qui lui battait la poitrine, heureux enfin d'entr'ouvrir la bonne terre fumante devant le père qui disait :

« Moins vite !... Laisse le bœuf aller à son pas : il sait ce qu'il doit faire depuis longtemps... Ne pèse pas tant sur la charrue, que l'araire glisse dans le sillon... Va, maintenant, marche droit toujours, prends ce peuplier là-bas pour jalon ; quand tu te seras retourné, tu regarderas le petit chêne... Il n'y a pas à dire, c'est bien ! Tu deviendras un bon laboureur... S'il plaît à Dieu, l'épi sera dru, et en juillet nous verrons des gerbes. »

Ils avaient ainsi tout le jour labouré amicalement, et le soir après le repas, tandis qu'on parlait au coin du feu, ses mains sur les genoux et le front grave, le père avait dit :

« Je suis content. »

CHARLES DE BORDEU.

(*A suivre.*)

LA PRISONNIÈRE D'AHLDEN [1]

Le drame qui s'était passé au château de Herrenhausen près de Hanovre, dans la nuit du 1-2 juillet 1694, était déjà vieux de plusieurs mois qu'on s'en occupait encore à la cour de Versailles, malgré le soin que Madame mettait à faire le silence sur cet événement. Le 28 novembre 1694, elle écrivait à sa tante :

Le Roi m'a demandé à table si ce qu'il avait lu dans quelques lettres était vrai, savoir que la princesse Électorale s'était justifiée et avait demandé à se raccommoder avec son époux, à trois conditions : 1° qu'il serait fait une déclaration publique portant qu'on l'avait accusée injustement ; 2° que son accusatrice, la comtesse Platen, serait chassée ; 3° que le comte Kœnigsmarck serait remis en liberté.

J'ai répondu au Roi que je ne pouvais le croire ; que ce jour-là même, j'avais reçu votre lettre du 19 et que, s'il s'était passé quelque chose d'aussi public que la « justification » de la princesse, vous m'en eussiez fait part sans aucun doute ; que je savais qu'elle avait demandé elle-même à être séparée de son mari et que je n'avais par conséquent aucune raison de croire qu'ils se fussent raccommodés ; — qu'en ce qui touchait la comtesse de Platen, du caractère que je lui connaissais et par ce que j'avais entendu dire de l'ex-princesse, je croyais celle-ci plus méchante que celle-là, que j'avais connue comme étant une bonne personne.

Ce qui m'indispose contre l'ex-princesse et fait que je ne la plains pas, c'est ce que Lassay m'a raconté d'elle dernièrement quand il y avait « appartement » ; il m'a dit qu'elle vous haïssait et n'avait jamais parlé de vous avec le respect qu'elle vous doit. Il faut que ce soit un maudit animal qui mérite tous les malheurs. Cela m'a tellement mise en fureur que Lassay n'a pu s'empêcher de rire.

La comtesse de Platen, une bonne personne ! A qui Madame espérait-elle donner le change ? Par suite du même système, ce n'était pas la princesse Électorale, Sophie-Dorothée, — appelée déjà l'ex-princesse, — ce n'était pas elle que Madame plaignait ; elle plaignait uniquement la comtesse de Platen.

1. Voyez la *Revue* des 18 juillet, 12 septembre 1896, 2 et 9 janvier, 7 et 28 août 1897.

Il n'y a pas d'apparence que la comtesse Platen se soit donnée à un homme aussi jeune que l'était Kœnigsmarck; je crois plutôt, comme vous dites, qu'elle l'a flatté de l'espoir qu'il pourrait épouser sa fille, car il était un bon parti. Mais il peut bien se faire que Kœnigsmarck ait voulu, par vanité, faire croire à l'ex-princesse que toutes les femmes étaient amoureuses de lui, afin qu'elle le trouvât d'autant plus agréable, car tous les jeunes freluquets sont d'ordinaire pleins de vanité; mais quand ensuite la princesse s'est vue trahie (*verrathen*), elle s'est imaginé que la comtesse en était la cause. Celle-ci m'a fait de la peine d'avoir pris l'affaire si à cœur, au point d'en être tombée malade. Les choses qui ne sont pas vraies, il faut les traiter par le dédain et ne faire qu'en rire; mais on n'en tombe pas malade, quoiqu'il soit douloureux de se voir maltraitée par une personne sur l'affection de qui l'on croyait pouvoir compter. Je ne puis donc trouver mauvais que la comtesse en ait été irritée (21 nov. 1694).

A Versailles, Madame soutenait hardiment que la comtesse de Platen n'était pour rien dans l'affaire; elle se vantait de l'avoir dit à Louis XIV lui-même; et elle avait ajouté, sans doute quand on lui avait demandé ce qu'était devenu Kœnigsmarck, « qu'elle croyait qu'il serait un peu difficile de le faire reparaître ». Aussi difficile en effet que de ressusciter un mort! Mais, par cette déclaration, elle laissait supposer qu'on le gardait en captivité. Elle pouvait d'autant plus le faire croire que le roi, dit-elle dans la même lettre, connaissait très mal les nouvelles d'Allemagne :

Il est certain que notre Roi a de mauvais espions en Allemagne, car presque toujours Sa Majesté est mal informée; les meilleurs, on les réserve pour la cour, afin d'apprendre par eux des choses qui ne servent à rien (16 décembre 1694).

Toutes les sévérités de la Palatine sont pour Sophie-Dorothée qui ne pouvait, pensait-elle, échapper à sa destinée, ni se comporter d'une autre manière qu'elle avait fait, son origine et sa nature étant données. N'était-elle pas Française par sa mère?

La princesse d'Ahlden, telle que vous me la dépeignez, écrivait Madame à sa tante (26 août 1700), doit avoir en tout l'humeur française. Mais ce que je trouve de pire en elle, c'est son système de mensonges et son « intention » d'empoisonner; c'est trop violent. Car, pour ce qui est du reste, « bon chien chasse de race », comme dit le proverbe...

Ah! si elle avait été élevée selon la bonne méthode allemande, et non à la française, elle n'aurait pas causé un si grand malheur (25 décembre 1698).

Sophie-Dorothée, née en Allemagne, fille d'un prince allemand, et destinée, selon toute probabilité, à épouser dans la suite un prince de nationalité germanique, avait-elle été élevée à l'allemande ou à la française? C'est ce que nous ignorons, mais le fait est qu'elle avait dû être peu surveillée dans son enfance, si l'on en juge par le fait suivant que nous révèle une lettre de sa future belle-mère, l'Électrice de Hanovre; mais, à l'époque où celle-ci écrivait la lettre qu'on va lire, elle était loin de prévoir que Sophie-Dorothée deviendrait un jour sa bru :

Il s'est fait un amour à Cell entre la jeune *frailen* (1) et le jeune Haxthausen qui est bien d'une autre espèce; il [Haxthausen] a été disgracié pour toute sa vie et il me semble qu'il l'a bien mérité. Une fille, nommée Théange, en étoit la confidente; la Lunin qui ne savoit rien de cette intrigue et qui voulut prendre parti pour sa compagne, ne sachant pas son crime, a été congédiée aussi. Les poulets ont été trouvés dans la poche de l'enfant qui a pourtant, à cette heure, douze ans. C'est commencer des intrigues bien jeune. Lonay et la comtesse de Reuss l'ont découverte...

Le fait est confirmé par un passage de ce mémoire de 1695, dont nous avons parlé précédemment, mémoire qui n'est connu que par l'extrait que Leibnitz en a donné et où les annotations, avons-nous dit, sont en partie de la princesse Palatine.

Dans ce passage, Madame déclare que Sophie-Dorothée est « folle à lier », si elle a refusé de retourner avec son mari et si elle a fait les propositions qu'on lui prête, c'est-à-dire celles qui ont été énoncées plus haut : éloignement de la comtesse de Platen, délivrance de Kœnigsmarck, etc.

D'autant plus qu'elle devoit songer à sa naissance bien inférieure et tenir à grand honneur d'avoir été soufferte, même après d'autres galanteries qui faisoient soupçonner sa conduite, comme lorsque étant encore à Zell, elle força quasi le jeune Haxthausen à recevoir de ses lettres, ce qui fut la perte de ce jeune homme à cette cour-là, pour ne rien dire des... libertés qu'elle se donna à Venise dont certains François, comme le marquis de la Sève [*sic;* lisez : *de Lassay*], je crois (2), Blanchefort et autres firent des contes à la cour de France.

Cette aventure galante de deux enfants dont un jeune page — Christian-Auguste de Haxthausen servait en cette qualité à la cour de Zell — ne prouverait rien contre l'éducation, soit française, soit allemande, donnée à la princesse; elle prouverait seulement qu'il y avait alors dans les cours alle-

(1) *Fräulein* (demoiselle). La lettre, en français, est adressée au ministre hanovrien Philippe de Busche et datée d'Osnabruck, 6 décembre 1678. Nous en avons seulement modifié l'orthographe. Voir *Zeitschrift des historischen Vereins für Niedersachsen*, 1888, p. 151.

(2) Les mots « je crois » paraissent assez singuliers dans la bouche ou plutôt sous la plume de Madame, après ce qu'elle a dit et affirmé du marquis de Lassay. Mais ces mots sont sans doute de Leibnitz, qui a fait l'extrait du mémoire en question, mémoire que la Palatine avait envoyé à sa tante, avec ses propres annotations, qui n'ont été reproduites qu'en partie, ainsi que nous l'avons dit. Leibnitz n'aura peut-être pas pu bien lire le nom du marquis sur le manuscrit de la duchesse d'Orléans; de là l'explication du « je crois ».

mandes deux jeunes princesses bien mal gardées ; et puis, si Sophie-Dorothée avait, en avançant en âge, conservé les instincts de sa première jeunesse, comment l'Électrice de Hanovre en avait-elle fait sa belle-fille ?

Sa belle-fille ! Mais déjà Sophie-Dorothée ne l'était plus. Un conseil formé de ministres des deux cours, celle de Zell et celle de Hanovre, avait rendu son jugement. Sophie-Dorothée était déclarée coupable non d'avoir eu des relations avec Kœnigsmarck (le point le plus important était passé sous silence), mais d'avoir voulu fuir, coupable « de désertion », — c'était le terme employé. Un consistoire, composé d'ecclésiastiques, avait prononcé le divorce : la princesse perdait donc son mari, perte qui n'en était pas une pour elle ; on laissait à ce mari la faculté de pouvoir se remarier, ce qui était interdit à la princesse ; mais en perdant son mari, elle perdait aussi son nom. Dès lors elle ne sera plus désignée que sous celui de l'ex-princesse, ou celui de la dame ou de la princesse d'Ahlden, le château-prison où elle vient d'être enfermée pour le reste de ses jours.

Ce qu'il y a de plus triste, c'est que le duc de Zell se mit dans cette affaire du côté des ennemis de sa fille. Il donna son consentement au divorce dont le projet avait été formé depuis longtemps à son insu, projet qu'on avait ajourné jusqu'alors uniquement par considération pour lui ; pour l'exécution, on n'avait attendu que la première occasion favorable. Mais en attendant, on n'avait cessé d'exciter le père contre la fille ; ainsi l'on avait montré au duc des lettres de Sophie-Dorothée, où celle-ci, fatiguée de s'adresser inutilement à son père au sujet des infidélités de son mari, aurait dit : « Ce vieux radoteur, parce qu'il a été paillard toute sa vie, croit qu'on ne saurait vivre sans l'être. » C'est dans le mémoire analysé par Leibnitz que nous trouvons ce propos irrespectueux, mais, dans les remarques à ce mémoire, il est dit que les termes étaient un peu différents. Sophie-Dorothée, qui semblait se moquer « de la bonté et de la crédulité du duc son père », avait dit simplement : « Il radote ; c'est une preuve qu'il vivra longtemps. »

Quoi qu'il en soit, pour abandonner sa fille qu'il eut la cruauté de ne jamais revoir, le duc de Zell prétexta la raison d'État et l'honneur, disons plutôt l'intérêt de la maison de Brunswick. Éléonore d'Olbreuse, entrée de la façon que l'on sait dans cette famille princière, n'osa pas prendre la défense de sa fille qu'elle ne pouvait suffisamment protéger ; elle aussi dut l'abandonner, mais le désespoir dans l'âme et non avec la dureté de cœur dont fit preuve George-Guillaume ; car elle n'eut cette attitude que dans les premiers temps, alors qu'elle était obligée de céder à l'orage et de courber la tête. Plus tard et surtout après la mort de George-Guillaume (1706), elle entoura sa fille de soins et d'affection, sans pouvoir néanmoins lui faire rendre la liberté.

* * *

Madame approuvait fort l'inflexibilité de George-Guillaume. Dans une lettre écrite vers la fin de 1694, elle dit qu'il est heureux qu'on ait pu faire entendre la vérité aux parents, qui jusqu'alors avaient cru tout ce que racontait leur fille ; maintenant ils ne doutent plus de sa méchanceté (16 déc.). L'année suivante, elle fait l'éloge de la fermeté du duc de Zell, « qui ne veut pas avoir sa fille avec lui, ce qui prouve combien l'honneur de sa maison lui tient à cœur » (3 mars 1695).

Elle trouve singulier que la malheureuse ait l'espoir qu'une fois en prison, à Ahlden, dans le pays de son père, celui-ci « ne sera pas assez dur pour la laisser là longtemps sans la revoir, et qu'alors elle pourra faire sa paix avec lui, rentrer en grâce et être mise en liberté (16 mars 1695) ». Mais le père ne se laissa point attendrir, ce dont Madame se déclare très satisfaite, car si George-Guillaume allait voir sa fille, on pourrait craindre que celle-ci « ne brouillât son père avec l'oncle » Ernest-Auguste, (26 fév. 1696) et que par conséquent les intérêts d'Ernest-Auguste et de ses enfants, héritiers des États de George-Guillaume, ne fussent compromis.

Au mois de juillet 1700, une incursion ennemie ayant eu lieu dans le sud du pays de Lünebourg, le château d'Ahlden fut évacué et la prisonnière dirigée sur Zell, où elle resta quelque temps. Zell était la résidence de ses parents. Le père pourrait-il résister à la tentation de voir sa fille ? Mais qu'auraient dit le nouvel électeur et l'Électrice mère, c'est-à-dire George-Louis et Sophie (George-Louis était devenu Électeur par la mort de son père Ernest-Auguste en 1698) ? Qu'auraient dit les deux personnages dont George-Guillaume avait embrassé le parti et dont il épousait tous les ressentiments ?

La duchesse de Zell n'a pas perdu de temps pour ramener sa fille. Je crois que mon parrain sera très embarrassé de cette affaire, car son cœur paternel aura pitié de renvoyer sa fille sans la voir, et pourtant l'intérêt de la maison ne permet pas que cette créature demeure à Zell ;... en outre, parrain peut craindre que son neveu l'Electeur ne le trouve mauvais... Il me tarde d'apprendre le parti qu'il aura pris (29 juillet 1700).

Et avant même qu'elle eût pu recevoir la réponse elle écrit de nouveau qu'elle voudrait bien savoir « si l'Électeur de Brunswick permettra à la princesse de rester à Zell ou s'il la renverra à Ahlden ».

Quelqu'un de ma connaissance, qui est maintenant

Hambourg, m'écrit que la princesse vit dans un isolement complet, et cependant, elle est magnifiquement vêtue, et, quand elle va se promener à Zell sur le rempart, elle a toujours sa cape devant la figure. Je pense qu'elle veut, en vivant honnêtement, toucher le cœur de son ex-mari pour qu'il la reprenne (8 août).

En vraie fille d'Ève, la recluse aimait encore la toilette et se plaisait devant son miroir. La duchesse d'Orléans le lui pardonnait volontiers :

La coquetterie lui est toute naturelle ; elle n'en est donc point maîtresse ; en outre, elle doit être un peu romanesque ; peut-être espère-t-elle qu'elle rencontrera en forêt quelque chevalier errant pour l'enlever... (8 mai 1710).

Madame aurait même passé condamnation sur l'humeur galante de la princesse, mais ce qu'elle ne lui pardonnait pas, avons-nous dit, « c'était son mensonge et son intention d'empoisonner ». Qui donc la princesse avait-elle eu l'intention d'empoisonner ? Était-ce son mari ? Mais il semble qu'on ait plutôt accusé une de ses femmes, cette Éléonore de Knesebeck, dont il a été question précédemment : elle avait été, on se le rappelle, arrêtée presque en même temps que sa maîtresse et détenue dans une forteresse d'où elle venait, au bout de trois ans, de s'échapper par miracle.

C'est bien généreux à vous, ma très chère tante, écrivait Madame, de vous réjouir de l'évasion de la Knesebeck. Dieu veuille seulement qu'elle soit corrigée de la manie de donner du poison, et puisqu'elle n'y pense plus, tant mieux qu'elle soit libre ! Je suis sûre que, quand l'ex-princesse Électorale saura que sa confidente s'est échappée, ce sera pour elle une grande consolation, car rien de plus douloureux, ce me semble, que de voir les autres souffrir pour vous (24 novembre 1697).

A quoi, du reste, se réduisait cette accusation que Madame admettait si facilement ? De l'interrogatoire subi par un domestique attaché aux femmes de la princesse, il résultait que celui-ci avait reçu de la Knesebeck ordre d'aller acheter de la mort-aux-rats, destinée à détruire quelques-uns de ces animaux.

Mais quand il s'agit des gens qu'elle n'aime pas, Madame n'y regarde pas de si près. D'après elle, tous les torts sont du côté de la princesse.

Des brutalités, des infidélités du mari, elle ne souffle mot, c'est au contraire Kœnigsmarck que Sophie aurait voulu faire passer pour brutal :

Pour ce qui est des amants qui maltraitent leurs maîtresses, on peut dire, comme dans *Polyeucte* : « Ils sont rois à leur tour (1). » Les dames galantes aiment assez que leurs amants soient jaloux d'elles, considérant cela comme une marque de grande passion. Une telle passion, qui consiste à tourmenter les gens et à les maltraiter, ne saurait me plaire si j'étais à leur place. Il faut que la dame d'Ahlden ait été terriblement éprise de Kœnigsmarck pour avoir continué à l'aimer, malgré ses mauvais traitements ; de telles façons feraient haïr son propre mari, à plus forte raison un étranger qu'on peut bien cesser d'aimer ; le devoir du reste vous y oblige. Mais avoir fait croire à son père et à sa mère que son mari la maltraitait, est une atroce méchanceté qui seule suffit à empêcher son mari de la reprendre. Il est très raisonnable qu'elle oublie Kœnigsmarck et cherche à se raccommoder avec son époux : néanmoins il y a quelque inconséquence de sa part à pouvoir oublier celui qui l'a si follement aimée et qui, après tout, est mort pour elle. » (1er mars 1699.)

Il avait été en effet question après la mort d'Ernest-Auguste, que le prince reprendrait sa femme ; le bruit en avait couru à Versailles et c'est à cela que fait allusion Madame dans la lettre suivante :

J'avais bien pensé que la nouvelle qu'on donnait, à savoir que l'Electeur de Brunswick reprendrait sa femme, était fausse. On accompagnait cette nouvelle de détails ; on ajoutait que Kœnigsmarck était encore vivant, qu'il s'était si bien justifié en tout et avait montré si clairement que tout ce qu'on avait dit était une pure méchanceté de la comtesse Platen, qui l'avait aimé et était jalouse de lui, ce qui aurait forcé l'Électeur à reprendre son épouse ; si celle-ci avait vécu librement avec Kœnigsmarck c'était par « simple amitié », vu que, dans leur enfance, ils avaient été élevés ensemble. Voilà comme ici l'on a arrangé cette histoire, d'où j'ai vu sur-le-champ qu'il n'y avait pas dans tout cela un mot de vrai. Je n'aurais jamais supposé de cette dame, qu'après avoir montré tant d'aversion pour son mari, elle prierait celui-ci de la reprendre (27 mars 1698).

J'ai bien pensé, dit-elle encore (7 septembre de la même année), que la démarche du roi Guillaume (Guillaume III), qui devait parler en faveur de la princesse d'Ahlden, ne serait pas d'un grand secours à celle-ci. Je trouve que l'Electeur de Brunswick a raison : l'affaire a eu trop de retentissement dans le monde pour qu'il puisse honnêtement reprendre sa femme avec lui.

Cependant, avec sa curiosité habituelle, elle insistait toujours pour savoir quels étaient les projets de l'Électeur :

... Je voudrais savoir si son mari n'a aucune inclination pour elle et ne désire point la revoir, surtout que l'on dit qu'elle est encore belle (25 juillet 1708).

Mais George-Louis n'avait aucune envie de reprendre sa femme.

Je ne m'étonne pas, écrit Madame (16 janvier 1695), que le mariage soit antipathique au Kurprinz, avec une

(1) Acte Ier, scène III. C'est le passage si connu :

Tant qu'ils ne sont qu'amants nous sommes souveraines,
. . . .
Mais après l'hyménée ils sont rois à leur tour.

Les lettres de Madame sont pleines de citations des pièces qu'elle avait entendues. Elle adorait le théâtre. Molière était son auteur favori. Elle avait, disait-elle, vu cent fois les *Femmes savantes*.

femme comme était la sienne; toutes les femmes doivent lui causer du dégoût, et il serait moins à blâmer que d'autres s'il avait l'inclination dont son ex-épouse l'avait accusé, à ce qu'on racontait ici.

S'il était permis à celle-ci de vivre comme il lui plaît, elle se soucierait peu, je crois, de n'avoir pas la permission de se remarier.

Devenir veuf, sans que votre femme soit morte est quelque chose de rare, avait-elle dit précédemment. Je ne puis blâmer le Kurprinz de ne vouloir entendre parler d'aucun autre mariage, il a été trop attrapé, et il ne serait pas étonnant que l'humeur de son ancienne épouse lui ait inspiré de l'aversion pour toutes les femmes (19 décembre 1694).

Mais aussi, pourquoi avait-on fait ce mariage? C'est la plainte qu'elle ne cesse d'exprimer dans ses lettres; elle y revient à satiété, comme si cela pouvait changer quelque chose à la situation. Elle ne pardonne pas à son parrain d'avoir imprimé cette tache sur la maison de Brunswick, en faisant entrer dans la famille une bâtarde, fille d'une mère méprisable. « Les mésalliances me choqueront toujours, dit-elle. Ce serait malheureux si cette mode devait prendre en Allemagne, car c'est précisément en ceci que les maisons allemandes sont supérieures à celles des autres nations, que le sang y est plus pur et plus noble. » (Jæglé, 2e édit., tome I, p. 194.)

La duchesse de Zell doit être bien ennuyeuse avec ses lamentations continuelles; elle devrait ne jamais parler de sa fille, car c'est une véritable honte pour elle de l'avoir si mal élevée.

... Elle devrait se contenter de s'être débarrassée d'une si mauvaise marchandise, et laisser ensuite les choses aller comme elles vont (14 mars 1700).

La duchesse de Zell fait bien de consoler sa fille; elle le doit d'autant plus que la mauvaise éducation qu'elle lui a donnée est cause de ses infortunes. Le duc George-Guillaume, que sa fille traite avec tant de mépris, a raison de préférer sa vertueuse nièce et ses neveux à cette fille (17 juillet 1698).

Cette vertueuse nièce et ces neveux étaient les enfants de Sophie et d'Ernest-Auguste, par conséquent les préférés de Madame, — la fille surtout, Sophie-Charlotte, qui était sa filleule. Sophie-Charlotte avait épousé (1692) l'Électeur de Brandebourg Frédéric III, qui fut, dans la suite, roi, le premier roi de Prusse, sous le nom de Frédéric Ier. Nous voyons, par le mémoire de Leibnitz, déjà mentionné plusieurs fois, que cette Sophie-Charlotte et Sophie-Dorothée, les deux belles-sœurs, étaient fort mal ensemble. Lors d'un incendie qui avait eu lieu à l'Opéra (on ne dit pas si c'était à Berlin ou à Hanovre) Kœnigsmarck s'était précipité en criant : « Sauvez la princesse Électorale! » (Sophie-Dorothée), et comme personne ne venait à son secours il s'était chargé lui-même de ce soin et avait emporté la princesse. Du moins il avait cru que c'était elle; s'étant aperçu de l'erreur, il avait lâché son fardeau, sans doute pour courir à la recherche de Sophie-Dorothée; l'Électrice de Brandebourg, car c'était elle, était restée sur le carreau. Une autre fois, dans une fête à la cour, Sophie-Dorothée avait abordé sa belle-sœur en lui disant : « Madame a été extraordinairement belle aujourd'hui. — Mais j'ai mon teint ordinaire, avait répondu l'Électrice de Brandebourg. Je ne me farde point comme beaucoup d'autres »; sur quoi, la princesse Électorale, piquée, avait provoqué Sophie-Charlotte à un lavage réciproque. Celle-ci était allée porter plainte à son frère George-Louis et lui en avait conté de toutes les sortes sur sa femme, pour qui le prince n'était déjà que trop mal disposé.

Dans sa captivité au château d'Ahlden, Sophie-Dorothée ne se doutait guère qu'il existait loin, bien loin, en France, à la cour de Versailles, une personne qu'elle ne connaissait pas, et qui s'intéressait assez à son sort pour désirer avoir souvent de ses nouvelles et être mise au courant de ses faits et gestes. Il est vrai que c'était par curiosité beaucoup plus que par commisération. Aux yeux de Madame, Sophie-Dorothée n'était toujours qu'une « crotte de souris »; ce mot, inventé par la Palatine, lui avait même paru si heureux, qu'elle l'appliquait à sa propre belle-fille, Mlle de Blois, fille de Louis XIV et de Mme de Montespan.

Votre « crotte de souris », écrit-elle à sa tante (7 août 1692) n'est pas moitié aussi mauvaise que la nôtre; elle est en outre agréable et bonne, ce que la nôtre n'est pas.

Elle trouvait que la recluse d'Ahlden n'était pas si à plaindre, car la vie que Sophie-Dorothée menait dans sa prison n'était pas, à l'entendre, plus misérable que sa propre vie à elle, duchesse d'Orléans, et que son isolement à la cour de Versailles. « Je la plains, disait-elle, de ne voir jamais ses enfants; mais, d'ailleurs, elle n'est pas si à plaindre. Je ne mène pas, moi, une existence plus divertissante que la sienne. » Puis, elle ajoute : « Kœnigsmarck avait trop d'insolence ; il a bien mérité son châtiment (26 décembre 1709). » C'était un aveu de l'assassinat de Kœnigsmarck; on pense si un pareil souvenir devait être agréable à l'Électrice de Hanovre. Sa nièce lui avait maintes fois promis de ne plus parler de toutes ces histoires; néanmoins, elle y revenait sans cesse. Elle ne pouvait se détacher de tout ce qui concernait Sophie-Dorothée et sa mère. Celle-ci, étant venue visiter sa fille, et étant tombée malade au château d'Ahlden, Madame, informée de ce détail, s'empresse de répondre que la maladie de la duchesse de Zell ayant éclaté en cet endroit est « une maladie purement politique », que c'est une feinte pour y

attirer son mari George-Guillaume, qui vivait encore à cette époque ; car,

Les Françaises sont toujours pleines d'artifices et d'inventions. En cela pourtant, elle n'a pas tout à fait tort ; car, étant le cause du malheur de sa fille par la mauvaise éducation qu'elle lui a donnée, il est juste qu'elle fasse tous ses efforts pour l'assister et l'aider le plus possible. Mais, dès qu'elle verra que son projet ne réussit pas, elle ne tardera pas sans doute à se rétablir (24 février 1701).

Cependant, Madame, par moments, se souvenait qu'elle aussi était mère, et alors, elle plaignait le sort de Sophie-Dorothée privée de ses enfants.

Je crois que la princesse d'Ahlden sera très chagrine de savoir ses enfants si près d'elle et de ne pouvoir les voir ; en ce cas, elle me fait véritablement de la peine.

Ne demande-t-elle jamais à les voir ainsi que ses petits-enfants ? Elle peut croire qu'on ne le lui permettrait pas (25 juillet 1708 et 27 octobre 1709).

Il est pourtant un peu dur que des enfants ne pensent jamais à leur mère. Si celle-ci a fait du tort à autrui, à eux elle a donné la vie, et elle a souffert pour les mettre au monde (14 octobre 1711).

La duchesse d'Orléans s'étonnait que le fils aîné, George-Auguste, n'eût jamais l'idée de voir sa mère ; peut-être en avait-il le désir ? Mais lui en aurait-on laissé la faculté ? Sir Robert Walpole dit, dans ses *Mémoires*, que le prince, qui fut plus tard George II d'Angleterre, gardait secrètement le portrait de sa mère dont l'innocence était pour lui chose certaine ; à la nouvelle de la mort de son père, avec lequel il avait vécu en très mauvais termes, il fit mettre ce portrait en évidence dans ses appartements. Si à l'avènement de George II Sophie-Dorothée avait encore vécu, nul doute que ce prince ne lui eût rendu la liberté et ne l'eût déclarée reine-douairière.

Mais ces bons sentiments ne sont que de courte durée chez Madame et, même quand elle parle avec le plus d'indulgence de la duchesse de Zell et de sa fille Sophie-Dorothée, elle y mêle toujours une pointe d'aigreur et de fiel. Madame éprouvait à l'égard de la duchesse de Zell un singulier sentiment. Ce qui l'exaspérait surtout et provoquait sa jalousie contre Éléonore d'Olbreuse, c'est que celle-ci, par sa position, pouvait voir quand elle voulait et fréquenter l'Électrice de Hanovre, tandis qu'elle-même, qui « aimait, honorait et respectait » sa tante par-dessus tout, était obligée de vivre loin d'elle. Et pourtant cette duchesse de contrebande n'était pas *née* pour un tel honneur ! Lorsque, après la mort de son époux George-Guillaume, qu'elle avait tendrement et fidèlement aimé, la duchesse de Zell, tout entière à sa douleur et à ses souvenirs, se confina dans la retraite, Madame trouva qu'elle rentrait dans sa véritable condition. « La duchesse de Zell est née pour habiter une maison modeste et non un château ; elle veut ainsi revenir à son naturel » (16 mai 1706), et en apprenant qu'elle s'est retirée dans une maisonnette, elle la compare à la chatte de la fable, métamorphosée en femme, qui s'échappe du lit de son mari pour courir après une souris qu'elle venait d'apercevoir (18 nov. 1706).

N'avait-elle pas été élevée bourgeoisement ? Et l'on sent ce que, sous la plume de Madame, ce mot de bourgeois représente de bas et de vulgaire !

Ici, à la cour et à Paris, les femmes n'entendent rien au ménage. Il faut que la duchesse de Zell ait appris cela à la campagne, en province. Je crois qu'elle peut aussi faire la lessive, car elle a été élevée dans la pauvreté (18 nov. 1708).

Nous autres princesses, on ne nous a point appris à conduire un ménage, dit-elle avec orgueil, c'est bon pour les femmes françaises, mais faire du bien aux pauvres, c'est ce que nous savons aussi bien que la duchese de Zell (22 nov. 1711).

Il n'était pas étonnant que, vu son extraction, cette duchesse n'eût pas des airs et des manières conformes à son rang ; où les aurait-elle pris ? Ce qu'il y avait en elle de bien lui venait uniquement, selon Madame, de sa fréquentation à la cour de Zell et à celle de Hanovre : « Je ne m'étonne pas que la duchesse de Zell soit polie, puisqu'elle a passé sa vie près du duc de Zell, près de vous et de mon oncle, où elle a pu apprendre la courtoisie et la politesse (7 oct. 1706). »

Ainsi, Madame trouvait moyen de faire, en n'importe quelle circonstance, l'éloge de sa tante, qui pourtant n'avait jamais cessé de calomnier et de desservir Éléonore d'Olbreuse. Après la mort du duc de Zell, Sophie avait adressé à sa veuve de ces compliments de condoléance comme on en fait en pareille occasion sans que cela tire à conséquence ; aussitôt Madame d'exalter la conduite toute naturelle de sa tante : « C'est généreux à vous de consoler la duchesse de Zell de qui vous avez eu à supporter tant de désagréments ; c'est une action qui vous méritera le ciel (15 juillet 1706). »

Déjà, bien avant la mort de son époux, Éléonore d'Olbreuse avait manifesté des velléités d'abjurer sa religion, le protestantisme, et de se faire catholique, nouvelle raison pour Madame de lui en vouloir. La duchesse d'Orléans avait, elle aussi, abjuré le calvinisme, mais elle ne l'avait fait que contrainte et forcée, et pour se conformer au désir secret de son père, qui avait intérêt à ce qu'elle épousât le frère de Louis XIV ; mais au fond du cœur, elle resta toujours attachée à ses anciennes croyances :

La duchesse de Zell a le plus grand tort de ne pas devenir catholique, puisqu'elle a déjà la foi. Peut-être craint-

elle qu'on ne lui impose de se retirer dans un couvent, ce qui lui conviendrait mieux que le rôle de princesse... mais... elle n'est pas du bois dont on fait les religieuses (4 déc. 1710 et 13 sept. 1705).

Après la révocation de l'Édit de Nantes, les biens qu'Éléonore avait en France furent saisis; cependant ils lui furent rendus, quelques années après, par le roi de France, « qui, sans doute, avait voulu plaire à George-Guillaume ». Mais quels pouvaient être les biens en question? On sent qu'en écrivant ce mot, Madame a dû lever les épaules de pitié, car la valeur de ces biens n'aurait pas été capable, dit-elle dédaigneusement, « de procurer deux robes à leur propriétaire » (1er et 27 mai 1704).

Cette duchesse [de Zell], dit-elle encore à propos des sentiments religieux que manifestait Éléonore, doit être un caractère singulier. Elle imite le roi David qui, dans sa vieillesse, composait des psaumes; quand il était jeune, il faisait tout autre chose, ce qu'elle a fait, elle aussi (4 déc. 1710).

Mais ce n'est pas à un esprit passionné comme l'était la Palatine, qu'il faut demander l'impartialité, soit à l'égard d'Éléonore d'Olbreuse, soit à l'égard de Sophie-Dorothée. Pour cette dernière, Madame admettait sans contestation ses relations coupables avec Kœnigsmarck.

Nous avons dit qu'il est impossible aujourd'hui de connaître la vérité, puisque les pièces à l'aide desquelles on pourrait établir un jugement ont été détruites. Cependant, un document, un seul, existe encore : c'est le protocole des conférences tenues entre les ministres des deux cours de Zell et de Hanovre pour l'instruction du procès en divorce (1) : or, de ce document, il résulte que la princesse nia avoir commis le crime dont on voulait la charger; elle nia que Kœnigsmarck fût jamais venu, la nuit, dans sa chambre. Mais elle avoua que les apparences étaient contre elle et qu'elle avait donné, par son attitude, un scandale qui méritait punition. Ce châtiment, elle l'acceptait, tenant pour un grand bonheur que Dieu, à qui elle était entièrement attachée, eût voulu, par ce malheur, la retirer du monde, et lui donner occasion de penser à son salut « et ayant espoir d'être un exemple de piété, comme elle l'avait été de scandale ». Mais, tout en avouant qu'elle avait eu des rapports trop confidentiels avec un aventurier et un libertin tel que Kœnigsmarck, elle déclara que la faute en était à l'antipathie que son mari avait eue pour elle; la veille de la catastrophe, avant de partir pour Berlin, le prince lui avait dit : « C'est trop nous contraindre; j'écrirai à mon retour à M. votre père pour qu'on nous sépare. »

(1) Voir le travail de M. Kœcher dans l'*Historische Zeitschrift* de Sybel, dont nous avons déjà parlé.

L'origine du malheur de la princesse d'Ahlden doit donc être cherchée dans les sentiments haineux de la cour de Hanovre à son égard, et dans cette cour, la personne la plus acharnée contre Sophie-Dorothée, ce fut sa belle-mère. Au reste, même en ce temps-là, l'opinion publique donna tort à l'Électrice. Le monde n'ignorait point combien elle avait toujours été dure et injuste pour sa bru; on le disait, on l'écrivait; et la correspondance de Madame nous apprend qu'à un certain moment, la duchesse d'Orléans était intervenue, à l'occasion d'un libelle où sa tante était fort attaquée pour ses procédés à l'égard de Sophie-Dorothée et de sa mère.

J'ai fait, lui écrit-elle, rechercher les exemplaires du livre de la femme hollandaise (?), et fait modifier ce qu'elle raconte de vous. Elle dit que vous avez toujours persécuté la duchesse de Zell et sa fille et autres mensonges de ce genre qui m'ont impatientée. Le livre des *Amours de Charles-Louis* (1) m'a également si fort impatientée que je l'ai jeté au feu (29 juin 1710).

Aussi, quelles qu'aient été les fautes de Sophie-Dorothée, l'acharnement qu'on lui témoigna, le secret qui enveloppa l'instruction dirigée contre elle et qui ne fut pas moins mystérieux que l'affaire elle-même, la sévérité du jugement, la captivité de la princesse pendant tant d'années, sa séparation d'avec ses enfants qu'on ne lui permit jamais de revoir, ont plaidé pour elle devant la postérité et lui ont valu son absolution.

GUILLAUME DEPPING.

FERDINAND LASSALLE

Enfin voici un volume d'ensemble sur Ferdinand Lassalle. Je ne l'attendais pas sans impatience. Les études fragmentaires que nous avions pu lire jusqu'aujourd'hui sur la fondation du socialisme en Allemagne ne suffiraient point. Une bonne et complète biographie de ce héros de roman et une analyse claire des idées de ce penseur nous manquaient. Et c'est ce que M. Ernest Seillière vient de nous donner.

Il s'est aidé : du chapitre très exact écrit sur Lassalle par le judicieux Laveleye dans son *Socialisme contemporain;* du *Socialisme en Allemagne* de M. Bourdeau; de l'*Histoire du Socialisme* du vénérable et candide Benoît Malon; de quelques pages bien fines de Mme Arvède Barine sur le *Journal de*

(1) Ce libelle contre le père de Madame, libelle devenu très rare et dont nous possédons un exemplaire, est intitulé : *La vie et les amours de Charles-Louis, électeur palatin;* Cologne, 1692, in-18.

Lassalle; de l'introduction savante et souverainement intelligente que M. Bernstein a mis en tête de son édition des œuvres de Lassalle; des documents sur la vie de Lassalle réunis par M. Bernard Becker; de l'étude de M. Georges Brandès sur Lassalle considéré surtout comme écrivain; des *Mémoires d'Hélène de Rakowitza* sur ses fiançailles tragiques avec Lassalle, contrôlés et rectifiés par des relations moins imaginatives. — Enfin il a lu intelligemment et de très près tous les écrits, considérables en somme, quoique trop peu nombreux, que nous a laissés le penseur, le savant, l'orateur, le poète et le tragédien qui s'appelait Ferdinand Lassalle.

*
* *

Il était né beau, d'une beauté séduisante et attractive de jeune dieu, comme Gœthe, à qui du reste il ne ressemble qu'en cela. Il en était plus fier que de tout ce dont il pouvait légitimement s'enorgueillir. « Qu'est-ce que l'esprit? disait-il. L'esprit n'est rien. Mais être le plus beau des hommes cela me flatte, cela me plaît. Il faudra mettre cette phrase sur mon tombeau. Que j'aie de l'esprit, c'est pour m'en servir, et j'aurai soin que les hommes s'en souviennent. Mais le renom de ma beauté doit aussi passer à la postérité. Qu'on le rappelle donc sur ma tombe. »

Et ceci n'est pas un mot *néroniaque;* ce n'est pas un mot de cabotin. A la vérité Lassalle était un paon; mais il ne l'était pas précisément dans l'instant où il disait cela. Ce qu'il voulait qui fût expliqué ainsi sur son tombeau c'était le secret, un des secrets du moins, de son ascendant sur les foules. Il n'ignorait pas la nécessité de la beauté physique pour l'orateur, et l'extraordinaire ascendant que la beauté physique a sur les hommes, et je ne dis pas sur les femmes, car ce serait une forte erreur. Il voulait faire comprendre à la postérité la sensation qui accueillait Ferdinand Lassalle dans toute la salle de réunion, publique ou privée, où il se présentait, et qui faisait que la moitié de l'auditoire était persuadée, devant qu'il eût ouvert la bouche.

Avec cela il était doué éminemment comme orateur. Je ne vois guère que M. Castelar qui puisse lui être comparé pour cette abondance fastueuse d'idées habillées en images et somptueusement vêtues de métaphores qui leur vont bien. Vous rappelez-vous que Gambetta avait le style peu imagé? Fougue verbale, phrase nombreuse, mouvement magnifique qui emportait tout un immense discours d'un seul élan, et qui donnait cette sensation que tout le discours n'était qu'une seule phrase; et, de temps en temps, une formule heureuse, une maxime ramassée et forte qu'il vous enfonçait comme un clou; oui, Gambetta avait tout cela. L'image, non, très rarement. Au Havre il a trouvé le « ruban d'acier » pour caractériser les rails du chemin de fer; mais cela ne saurait compter comme sublime. Castelar et Lassalle, voilà les orateurs doués, comme a dit Voltaire, « de cette éloquence qui tient un peu de la poésie, dont il faut toujours emprunter quelque chose quand on tend au sublime ». De nos jours c'est M. Jaurès, à qui on s'étonnerait que je n'ajoutasse point M. Eugène Lintilhac, qui rappellent le plus cette grande manière.

En outre très intelligent. De cette intelligence précoce, facile, intuitive, extrêmement souple, quelquefois un peu superficielle, qui caractérise à l'ordinaire la race juive. Son « journal » d'enfant de quinze ans est extraordinaire. Il est d'une *maturité fougueuse* tout à fait anormale. Il est d'un homme de trente ans qui veut gouverner la terre par la pensée et par la parole; et, notez ce point, il est déjà, par-ci par-là, d'un sophiste qui sent le rhéteur ou d'un rhéteur qui sent le sophiste, et en même temps d'un poète qui sent un peu le... Talma.

C'est cet homme qui, après d'assez mauvaises études, devenu avocat en un tour de main, — car, quand il daignait s'appliquer un instant, il n'y avait pas de difficulté pour lui, — perdit douze ans à plaider le procès de Mme de Hatzfeld. Ces années, les perdit-il? Oui; car, pendant ce temps-là, il aurait pu acquérir un fonds de connaissances qui eût été énorme; que, sans avoir eu le temps de travailler, il s'est trouvé à trente-cinq ans singulièrement instruit, à tout prendre, tant sa facilité était grande; donc, s'il avait vraiment travaillé de vingt à trente il eût été une des têtes les mieux garnies, comme il était l'une des plus fortes de l'Europe. Donc il perdit ces douze ans.

Non, il ne les perdit point; car Mme de Hatzfeld, généreuse avant sa mort, ce qui est rare et imprudent, lui constitua une rente de 27 000 livres; ce qui est pour un ambitieux la force vitale elle-même, parce que c'est l'indépendance. Donc il ne les perdit pas.

Mais cette fortune il n'en jouit guère et elle ne lui servit point de marchepied ou de tremplin, tant la mort vint vite traverser son œuvre. Donc il les perdit... Comme vous voudrez. Il y a du pour et du contre.

Toujours est-il que c'est vers trente-cinq ans seulement, et il n'en a vécu que trente-neuf, que Lassalle commença à compter comme écrivain et comme publiciste. Il s'était nourri, rapidement et à la volée, mais avec cette faculté d'assimilation que nous venons d'indiquer, et qui chez lui était prodigieuse, de sociologie française (Buchez, Louis Blanc, Proudhon, peut-être Fourier) et de philosophie allemande (Fichte, Hegel). Cela s'amalgamait, comme dit Saint-Simon. Point trop mal. Au fond du socialisme français il y avait

toujours l'idée plus ou moins chérie, plus ou moins subie, de l'intervention de l'État en économie politique. Dans la philosophie de Hegel Lassalle trouvait, non sans raison, car elle y est, l'idée de l'État personne morale et peut-être seule personne morale. Le socialisme est contenu, je ne dirai pas au fond, mais dans un des plis du vaste manteau philosophique de Hegel. L'État-patron et l'État-Dieu, cela peut s'accorder et s'accommode.

Que dis-je ? Cette idée, un peu césarienne, de l'État personne morale, Lassalle la trouvait dans Héraclite. Je n'en veux pas conclure que c'est une idée lamentable. Héraclite avait pour principe de morale « qu'il faut s'abandonner à la généralité ». Développez, et vous trouverez cette idée, chère à Lassalle, et qui aurait fait frémir d'horreur Proudhon, mais dont pourtant le socialisme s'accommode très bien et où le socialisme ne peut guère s'empêcher de tendre, que le droit, la morale, la raison s'incarnent dans l'Etat. Lassalle retrouvera cette idée plus tard. Au fond il l'a eue depuis son voyage de jeunesse en France jusqu'à sa mort, depuis 1846 jusqu'en 1864.

En attendant il ne dédaignait pas la politique proprement dite, et en 1859 il se révéla homme politique à vue perçante et dont le regard va très loin. A cette époque nous conquérions l'Italie pour le compte de la Sardaigne. C'était une idée biscornue, dont toute la France, sauf quelques ridicules débris des partis rétrogrades, était chaussée, férue et enthousiaste. L'Allemagne s'émut, comme on sait : « Faut-il laisser écraser l'Autriche, puissance allemande, après tout? — Parfaitement! répondit Lassalle. La guerre d'Italie est le commencement de l'unité allemande, que nous voulons tous. Ce qui s'oppose à l'unité allemande, c'est le dualisme. Prusse ici, Autriche là, se contre-balançant, voilà le dualisme, voilà l'obstacle. L'Autriche abaissée, dépouillée de l'Italie, dépossédée des provinces slaves, perdant son autorité, ou la gardant faible, sur la Hongrie, que devient-elle ? *Une simple province allemande*. Le dualisme a vécu, l'unité commence. Quelle sera-t-elle un jour ? Empire ? République fédérative ? On verra; mais elle commence. C'est « Bonaparte » qui prend soin de ce travail préliminaire. Laissez-le faire. Il est très gentil. »

Il l'était en effet; mais s'en apercevoir, en 1859, c'était très gentil aussi. Il n'y avait peut-être que deux hommes qui en eussent une idée nette en Allemagne : Lassalle, et je n'ai pas besoin de nommer l'autre. Lassalle se brouillait avec ses meilleurs amis pour avoir eu cette idée-là. Les hommes n'aiment point qu'on ait raison trop longtemps d'avance.

*
* *

C'est en 1862 seulement que le rôle d'agitateur socialiste commença pour Lassalle. Ce fut bien un peu une improvisation de ce merveilleux improvisateur; je le reconnais. Cependant remarquez qu'il était préparé, comme j'ai eu le soin de l'indiquer plus haut; que la pensée socialiste le hantait depuis 1846; qu'il l'avait retrouvée, en germe, mais puisqu'il la trouvait là où elle n'était qu'en germe, il fallait qu'il l'eût, dans Hegel, dans Fichte et même, Zeus me pardonne, dans Héraclite. Elle couvait en lui. Elle éclata en 1864 avec un fracas de tous les diables; car Lassalle ne savait rien faire avec discrétion.

Il fit trois choses d'importance. Il démontra et proclama la déchéance de la propriété; il inventa la *Loi d'airain;* et il organisa la ligue prolétaire d'Allemagne.

Il proclama et démontra, non pas l'illégitimité de la propriété, remarquez bien; mais sa déchéance. Son procédé fut le procédé historique. Vrai précurseur, à cet égard, des socialistes allemands contemporains, il prétendit prouver, non pas que le socialisme est un droit; mais, ce qui est beaucoup plus important, qu'il est un fait, un fait universel en train de s'accomplir, et dont il ne s'agit que de faciliter et hâter les approches. Il prétendit prouver, non pas que la propriété est un crime, un lèse-droit; mais, ce qui est beaucoup plus considérable, qu'elle est un fait en train de disparaître, et qu'il ne s'agit que de précipiter un peu plus vite dans le néant.

Restriction progressive de la propriété c'est précisément la loi de l'histoire. Dans l'antiquité la propriété s'étendait jusqu'à l'homme même; on était propriétaire absolu d'un homme, de sa vie, de sa race; de plusieurs hommes, de leurs vies, de leurs races. — Au moyen âge on l'était encore (servage, vasselage), mais déjà moins. Un roi disposait d'un peuple dans son testament ou dans le contrat de mariage de sa fille, comme d'un lopin de terre. Cependant le droit de vie ou de mort sur la propriété-homme n'existe plus. Il y a restriction de la propriété. — Nouvelle restriction de la propriété avec la Révolution française. Celle-ci considère si peu la propriété comme une propriété qu'elle biffe le droit de tester. On ne donne plus son bien comme on l'entend à qui on veut. Impossible de dire plus net que votre bien n'est pas votre bien etc., etc. Suivez la ligne, vous verrez qu'au bout, pas bien loin, est l'abolition complète de la propriété.

Ainsi raisonnait Lassalle dans son traité intitulé : *La théorie des droits acquis.*

C'est très joli; c'est d'une très jolie dialectique. Bien entendu, c'est contestable. Comme dit Cydias, « il me semble, encore que je sois entièrement de votre avis, que c'est tout le contraire de ce que vous dites ». Tout porte à croire que c'est par la communauté que les hommes ont commencé et que c'est par

la propriété qu'ils ont continué, de sorte que pour finir par la communauté, il faudrait que la trajectoire de l'humanité fût un cercle et non une ligne droite, ce qui, du reste, est parfaitement possible, mais contraire à la théorie de Lassalle.

On peut faire remarquer, du reste, que, de l'antiquité à nos jours, c'est la liberté qui a augmenté progressivement. Or, qu'est-ce que la liberté ? Mais, s'il vous plaît, c'est la propriété. Quand l'esclave devient serf, triste promotion, mais promotion cependant, qu'est-ce qu'il devient ? Il devient propriétaire de sa vie. Quand le serf devient homme libre, qu'est-ce qu'il devient ? Il devient propriétaire de son travail. Quand les corporations sont détruites, que devient l'ancien ouvrier ? Il devient propriétaire de son talent inventif, de ses idées, de ses entreprises, de l'emploi de ses moyens. Quand la liberté de tester est restreinte, prenez garde : c'est une propriété que vous enlevez au testateur, oui ; mais c'en est une que vous donnez à l'héritier.

A tout prendre, si vous serrez un peu l'argumentation de Lassalle, vous verrez qu'il a prouvé la restriction progressive de la propriété des grands ; mais qu'il n'a pas voulu faire attention à l'extension progressive de la propriété des petits. La propriété des gros s'est restreinte ; les propriétés des maigres se sont augmentées ; mais en conclure que la propriété *en soi* ait fléchi dans le monde, c'est ce qu'on ne peut guère.

On pourrait remarquer encore que ce qui s'est développé dans le monde depuis ce que nous savons d'histoire, c'est la personne humaine, c'est l'individu, autrefois noyé dans l'État, s'en distinguant progressivement de plus en plus. Ceci n'est pas niable. Or le complément nécessaire de la personnalité, de l'individualité, c'est la propriété. L'individu ne prend décidément conscience de sa personne que dans le fait de posséder quelque chose. Voilà encore, qui, historiquement, est contraire à la théorie de Lassalle sur la diminution progressive de la propriété dans le monde.

J'ai de très grandes tendances à croire qu'au fond Lassalle a raison ; mais c'est par d'autres arguments que ce qu'il proclame et espère pourrait se démontrer, approximativement.

La *théorie des droits acquis*, n'en est pas moins l'œuvre d'un très vigoureux penseur et prestigieux dialecticien.

J'ai dit de plus qu'il a inventé la *Loi d'airain* ; car c'est lui qui l'a inventée, avant Marx. Quand je dis qu'il l'a inventée... elle est déjà dans Ricardo ; car, comme on le sait assez, les socialistes sérieux ne sont que des économistes qui ont bien compris, dans toute leur dureté, les lois de l'économie politique, qui leur ont donné des formules encore plus dures, et qui ont argué de la cruauté de ces lois à la nécessité de les briser. C'est ce qu'a fait Lassalle en trouvant la formule de la *Loi d'airain : « Le salaire oscillera, par des variations très faibles, aux environs de la somme qui procure tout juste à l'ouvrier sa subsistance et celle d'une famille moyenne.* »

Elle a eu un succès prodigieux, cette formule, pendant un quart de siècle, et tous les raisonnements, tous les systèmes, comme aussi toutes les déclamations, l'ont prise pour point de départ pendant ce laps de temps. Et puis on l'a abandonnée, à peu près ; et puis voici qu'on y revient. Pour moi, tout en me refusant à la trouver mathématique, — y a-t-il rien de mathématique dans ces choses-là ? — et l'économie politique étant une chose beaucoup plus flottante et ployante, parce qu'elle contient des éléments d'un caractère moral ; tout en croyant qu'il ne faut pas raisonner sur la *Loi d'airain* comme sur un axiome, je la crois juste en son fond, cependant, beaucoup trop juste.

Je crois même qu'elle est plus cruelle que Lassalle ne l'a faite. Il ne faut pas dire que le prix du salaire oscille aux environs de la somme qui procure tout juste sa subsistance à l'ouvrier célibataire. L'ouvrier célibataire ayant moins de besoins que l'ouvrier marié, dans la concurrence pour le travail c'est celui-là qui *fait le prix*, et non celui-ci, et le salaire baisse jusqu'aux environs de la somme nécessaire à l'ouvrier célibataire pour subsister, c'est-à-dire jusqu'au dessous de la somme nécessaire à une famille ouvrière pour vivre.

Heureusement *qu'il n'est pas vrai* que l'ouvrier célibataire ait moins de besoins que l'ouvrier marié. Quelquefois il en a plus ; en moyenne, on peut dire qu'il en a autant. C'est cette frêle et triste digue qui arrête la descente excessive du salaire et qui permet encore à la famille ouvrière de vivre à peu près. Mais en gros, la loi d'airain est exacte. Plus j'y réfléchis, plus j'estime qu'il est même impossible qu'elle ne soit pas exacte.

Quand cela ne servirait à rien de l'avoir trouvée et ne conduirait à l'invention d'aucun remède, que voulez-vous ? Lassalle est un savant : son métier est d'étudier la vérité, de la trouver, de lui donner une formule nette ; et c'est ce qu'il a fait. Il a fait son office.

* * *

Enfin sa troisième œuvre fut l'organisation de la ligue prolétaire en Allemagne. Il se donna, pour cette entreprise, une peine énorme dans les deux dernières années de sa vie. Il fut étonné de ne pas réussir en dix-huit mois ; car il était impatient et présomptueux comme un Bonaparte. Ce qui est extraordinaire, au contraire, c'est combien il réussit

vite, si l'on tient compte et des deux années où il s'occupa de son œuvre et des cinq ou six années qui suivirent. En 1862 c'est à peine si le socialisme existait en Allemagne, en 1870 le parti socialiste allemand était un parti immense et qui allait devenir formidable. Lassalle se trompait bien en mourant, s'il croyait avoir perdu son temps.

Il est remarquable, du reste, comme son socialisme était tempéré. Tout compte fait, Lassalle ne voyait pas plus loin que les sociétés coopératives de consommation et de production, aidées, soutenues et subventionnées par l'État. Cela est discutable, et ce n'est pas dans les limites d'un compte rendu rapide que je puis exposer mes idées là-dessus ; mais cela n'a rien, en tout cas, de très subversif. Et, à tout prendre, cela est bon. L'État est le Dieu de Lassalle ; mais pousser les ouvriers à constituer des sociétés coopératives, et leur promettre l'appui de l'État pour après, c'est leur dire : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Il est impossible que cela ait de sérieux inconvénients ; et cela ne peut avoir que des avantages, sans que, je le sais bien, ce soit une panacée. — Il me semble que Lassalle n'a rien à se reprocher.

Vous savez comme il est mort, et vous le saurez encore mieux, à lire le livre de M. Seillière, dont une moitié est consacrée à cette fin romanesque, et est plus intéressante et passionnante que le meilleur roman. Triste mort et, en définitive, assez sotte. S'éprendre à quarante ans d'une jeune fille de vingt, l'affoler ; — refuser, par un scrupule très honorable, de l'enlever quand elle s'y offre ; — puis après, ne vouloir rien entendre ni aux résistances de la famille ni aux froideurs et refus catégoriques de la jeune fille elle-même, chez qui la girouette a tourné ; — s'obstiner, se buter, s'aheurter, obséder insupportablement père, mère, fille, fiancé en une lutte tragicoburlesque ; — et enfin recevoir une balle, en duel, du fiancé follement insulté : ce n'est pas très digne d'un homme supérieur et révèle un état nerveux qui me semble bien avoir été une diminution. Lassalle a eu encore cette bonne fortune de recevoir la balle au lieu de l'envoyer. S'il eût tué le fiancé, vraiment il eût été bien odieux. Il est mort : cela remet toujours en meilleure posture.

C'était un homme supérieur et incomplet. Il avait de très grands dons et une nature, en somme, généreuse, avec des coins d'ombre qu'il ne faut pas trop fouiller. Sur ce personnage en tous cas très curieux, M. Seillière a fait un volume scrupuleusement lumineux, froid, tranquille et impartial, qu'il faut lire.

Émile Faguet.

VARIÉTÉS

La caricature de mœurs en France (1).

Il est deux sortes de caricatures bien différentes d'aspect et aussi de valeur. Les unes naissent au gré de l'actualité, dont elles commentent les faits au jour le jour et de façon plaisante ; les autres s'attachent à la peinture des mœurs, au travers desquelles transparaît l'humaine nature. Tandis que des qualités d'observation sauvent ces dernières des atteintes du temps, les fantaisies d'actualité passent, aussi éphémères que les modes dont elles s'inspirent.

Du moins elles rachètent l'oubli où elles tombent par la vogue du moment. Elles se rient des faits et des hommes. Inventions, modes, habitudes sont moquées, raillées, tournées en ridicule. Événements politiques ou littéraires, scientifiques ou mondains exercent indifféremment sa verve et défilent pêle-mêle en une prestigieuse revue. C'est ainsi que le crayon de Cham passait tour à tour du coton-poudre à la *Damnation de Faust* de Berlioz, et des coffres-forts Fichet à la descente de la Courtille. Alerte et preste, la caricature d'actualité n'épargne l'épigramme ni au talent ni à la vertu. Au nez des plus graves, elle fait la pirouette et dispense ses drôleries aux plus austères personnages. Plus maligne que méchante sa plaisanterie égratigne à peine, à moins toutefois que la politique ne s'en empare pour l'asservir à son jeu. Entre les mains des partis, elle devient alors une arme de combat d'autant plus dangereuse que, sous le couvert du rire, elle fait œuvre de haine. Au son de ses grelots, elle attise les passions, flétrit les renommées, dresse des réquisitoires et partout répand la calomnie. Des faits du jour, au lieu du mot pour rire, elle tire celui qui tue.

La caricature de mœurs au contraire dédaigne ces menus incidents pour représenter des caractères plus généraux, qui manifestent l'esprit d'une époque. Indifférente aux plaisanteries faciles d'une chronique dessinée, elle s'efforce de peindre ces habitudes, qui, plus durables que la coupe d'un gilet, subsistent sous les variations de la mode, tout en portant la marque de leur temps. Son ambition est de créer des types, qui sur leurs traits résument toute une classe et symbolisent en quelque sorte une période d'histoire. La vérité, en conséquence, importe plus que la raillerie à cette espèce de caricature, dont le but est moins de faire rire que de faire penser. Au

(1) John Grand-Carteret, *les Mœurs et la Caricature en France* (Librairie illustrée), superbe ouvrage très complet. — Forain, Albums (Simonis Empis). — Guillaume, *Mes Campagnes, Y a des dames, Des Bonshommes, Faut voir*, etc. (Simonis Empis). — *Le Journal amusant, le Courrier français, le Chat Noir, le Rire.*

reste, ces tableaux en noir et blanc relèvent quelque peu de la littérature, car, plus d'une fois, ils ont recours à la légende. Même ils suivent si bien l'évolution littéraire que le succès du roman d'observation en explique l'importance actuelle. Les études de mœurs sont devenues en effet le domaine de la caricature, comme aussi celui de la comédie et du roman.

I

Après Daumier et Gavarni, auxquels elle dut le jour en France, la caricature de mœurs perdit quelque peu de son éclat. Durant le second Empire, et pour satisfaire au goût de leur clientèle, le *Journal amusant*, la *Vie parisienne* et le *Charivari* se condamnèrent à de perpétuelles redites. Bertall, Grévin et Randon suivirent la voie déjà tracée plutôt qu'ils ne tentèrent par l'observation directe une rénovation du genre. Celui-ci risquait fort de devenir la proie du cliché, quand aux environs de 1880, une pléiade de jeunes dessinateurs se plut à rompre avec les traditions, afin de n'être empêchée par rien au moment de livrer bataille. Puis sous l'égide du *Chat Noir* et du *Courrier français* ils se jetèrent dans la mêlée et ne tardèrent pas à l'emporter de haute lutte, pour le plus grand bien de la caricature française qui en sortit toute régénérée. Ces vainqueurs sont Forain, Heidbrinck, Legrand et aussi Caran d'Ache avec beaucoup d'autres.

Ils donnèrent un nouvel essor à la caricature de mœurs en lui restituant sa valeur d'observation. Leur mérite est d'avoir rejeté toute convention pour le document vrai et d'être allé le chercher dans la vie même. En cela ils furent fidèles aux tendances de l'esprit moderne, qui ne sont certes pas étrangères à cette évolution. La doctrine réaliste est directement issue de la méthode scientifique, qui a rénové non seulement l'histoire, mais encore le roman et la peinture, en leur infusant pour ainsi dire le souci de l'exactitude et l'amour de l'observation. Tout comme les récits de M. Zola, les toiles de Manet témoignent de cette orientation, qui est celle aussi de la comédie contemporaine. De même que nos caricaturistes délaissent l'exagération pour la peinture franche des mœurs, nos auteurs dramatiques demandent de moins en moins aux complications de l'intrigue, pour nous présenter de simples tranches de vie. Les uns et les autres poursuivent la vérité à l'aide de l'imitation stricte de la réalité, de sorte que Forain peut être considéré comme le Donnay de la caricature.

De notables changements dans les mœurs favorisèrent, il est vrai, cette nouvelle école tant de comédie que de caricature, en lui ouvrant des champs nouveaux. La réaction bourgeoise qui avait eu lieu après 1830 n'avait pas été d'un médiocre secours à Daumier. A ses investigations, elle avait offert un monde de petits rentiers retirés du comptoir, courts de cœur et d'intelligence. De même les nouvelles apparences, dont notre époque a revêtu le fond éternel des sentiments humains, contribuèrent à développer ce goût d'observation. La poursuite acharnée des jouissances, la férocité de l'égoïsme et le manque de scrupules de notre société étaient une riche matière à étudier.

Nos jeunes artistes se gardèrent bien de n'en pas profiter. Partout ils emportèrent leur crayon, au salon et dans la rue. L'œil aux aguets, ils pénétrèrent dans tous les mondes, passant du club au cabaret, de la ville à la campagne, habiles à saisir les propos échangés autour d'une table à thé comme ceux qu'on se renvoie au coin d'un carrefour. Au service de ces études, ils mirent énormément de talent, et dans le public le goût s'en répandit d'autant plus vite qu'il coïncidait avec le mouvement des idées. Alors la caricature de mœurs prit une extension formidable, au détriment de l'actualité qui en mourut.

On peut en effet la tenir pour morte. Malgré les efforts d'Henriot, qui persiste à travestir le fait-divers, personne n'y prend plus intérêt. Éteintes sont les fusées d'esprit, qui sous l'Empire saluaient les moindres événements de la vie parisienne ; finies, les brillantes parodies des œuvres et des hommes. Jusque sous la forme politique, la caricature d'actualité a vécu. En vain Pépin, Moloch et Uzès restent fidèles au genre que Gill illustra et qui nous valut le ventre de Gambetta, la trompe de Ferry, la raideur de Carnot. C'est à peine si à l'étalage du *Triboulet*, du *Grelot* ou du *Pilori*, la foule, indifférente aux luttes de partis, s'arrête un instant. La liberté a enlevé l'attrait du fruit défendu, qui était le plus grand charme de ces images grimaçantes.

En revanche, la caricature de mœurs recueillit toutes les faveurs qui s'étaient détournées de cette imagerie politique. Sans s'inquiéter d'attaquer tel ou tel, sans faire enfin œuvre de polémique, Forain tâcha dans *les Temps difficiles* de dépeindre un milieu, de tracer des caractères. Il appliqua au monde politique les procédés d'observation qu'il aurait employés vis-à-vis de tout autre. Il réussit de cette façon à montrer l'envers de la comédie que devant le pays jouent députés et sénateurs. Triste comédie, qui a pour action la conquête du pouvoir par tous moyens et stratagèmes. Comédie au vrai, où, rentrés dans la coulisse, les plus farouches ennemis s'entendent comme larrons en foire. — *Voulez-vous rendre un grand service au Cabinet ? Dans votre interpellation, appelez-moi voleur*, — recommande un ministre à un député de l'opposition, qui n'en paraît nullement surpris. Il sait bien à quoi s'en tenir, et

que les grands gestes et que les grands mots sont pour la galerie, pour ceux qui ont la naïveté de s'y laisser prendre. — *Votre mari se battant aujourd'hui avec un député, je viens voir si votre dîner de ce soir tient toujours? — Naturellement... puisque c'est au pistolet*, — répond, d'un air assuré, la femme de l'un des adversaires. Bien renseignées d'ailleurs sont ces dames et bien avisées. Aux honneurs elles préfèrent l'argent et n'estiment que le pouvoir qui rapporte. Ne pas trafiquer de son influence est à leurs yeux un signe indéniable de faiblesse intellectuelle : — *Pauvre homme, pendant que tu touchais dix malheureux mille francs, les autres en palpaient des cent mille*, — soupire l'une d'elles avec un haussement d'épaules. — *Tu sais bien que si nous n'avons pas touché, c'est qu'on ne te prenait pas au sérieux*, — dit une autre. Fort pratiques, ces femmes de députés ne veulent pas entendre parler de restitution. Manquer de considération, passe encore, mais d'argent, jamais. — *Je suis de l'avis de ton fils : tu nous a déshonorés en acceptant de l'argent, mais tu nous ruinerais en voulant le rendre.* — Forain fit si bien que l'étude de mœurs prit la place de l'ancienne caricature politique en même temps qu'elle condamnait la caricature d'actualité à disparaître.

Enfin l'étude de mœurs s'insinuait au même moment dans ces histoires comiques sans paroles que Caran d'Ache et Fernand Fau imitèrent de Büsch et d'Oberlander. En ces suites de drolatiques aventures qu'ils composèrent pour la joie des petits et des grands, ils introduisirent un élément réaliste. A la fantaisie de l'invention ils unirent une grande finesse d'observation. Caran d'Ache et Guillaume rendirent ainsi, sans appuyer, le véritable aspect de la vie militaire.

Ils retracèrent l'existence de caserne, à la fois oisive et laborieuse, monotone et accidentée. Du petit soldat, qui ne se reconnaît plus sous la capote et le képi, ils fixèrent la physionomie étonnée. Du troupier ils montrèrent la naïveté pleine d'astuce, la soumission toujours prête à regimber, l'horreur du métier, qu'adoucit la fierté de l'uniforme. Ils rompirent avec ce militaire de convention menaçant sans cesse du sabre et de la voix. Pris sur le vif sont aussi les bons provinciaux, dont M. Le Mouël nous conte les faits et gestes. On sent qu'il est allé les cueillir sur le cours d'une petite ville, tandis qu'ils causaient avec nonchalance. Calmes, l'air réfléchi, ils se promènent tranquillement. Un rien suffit à les distraire : un chien écrasé ou bien une troupe de collégiens, que mène un surveillant râpé. Aussi quel accueil magnifique ils font à Monsieur le préfet, qui entre dans leur ville! Pompiers et fanfare en tête, toutes les autorités en corps, y compris les rosières, s'en vont à sa rencontre. Bien que leur but soit simplement d'amuser, ces histoires intéressent surtout par l'exactitude du trait.

II

La caricature de mœurs précipita la fin de la caricature d'actualité, transforma la caricature politique, et engloba tous les autres genres. En même temps, elle étendait son observation à des milieux jusqu'alors inexplorés.

Aux pauvres de la rue, à ceux qui vivent au jour la journée de la charité des passants ou de quelque gagne-petit, M. Heidbrinck consacra son talent. Marchands de programmes, camelots, hommes-réclames, tous ceux qui ont froid et tous ceux qui ont faim trouvent place dans son œuvre. Le visage tiré, les traits creusés, grelottants de fièvre et d'angoisse, voici les ouvriers sans travail qui se pressent auprès des petites affiches offrant un emploi, et voici de faméliques poètes qui, dans l'attente d'un morceau de pain, s'entretiennent de leurs rêves. Tous ceux-là n'ont ni feu ni gîte. L'été ils couchent sur un banc, l'hiver ils tendent à la flamme d'un brasero leurs mains glacées par la misère. Quand par hasard ils ont un logis, le terme les en a vite chassés. Alors c'est le défilé aux lugubres guichets du Mont-de-piété : meubles estropiés, vaisselles ébréchées, nippes effrangées s'entassent pêle-mêle sous la neige ou la pluie dans une voiture à bras, que l'homme traîne on ne sait où... La mine fiévreuse, la femme suit; tout transis les petits, mal chaussés, pataugent dans la boue.

M. Heidbrinck se plaît à ces oppositions. Il les retrouve dans l'existence du saltimbanque, qui parsème ses haillons de paillettes éblouissantes et cache sous l'emphase du boniment la triste réalité. *C'est la dernière séance. Entrez, entrez, suivez la foule!* proclame avec un geste large un hercule sur le seuil de sa baraque déserte que deux passants à peine regardent du coin de l'œil. Cette légende est pleine de l'ironie des choses tout comme ce court dialogue entre deux miséreux de Tiret-Bognet, un jour de fête publique : — *Pas l'rond pour boulotter, pas l'rond pour se nipper, pas l'rond pour se chauffer. — Mais le Gouvernement te permet de rigoler*, conclut l'autre en guise de consolation.

Dans la caricature moderne, les malheureux ne sont pas des types de convention, empruntés aux vieux clichés de la routine. Ils sont observés et rendus d'un trait vif tout autant que précis. Avec Thomas Vireloque ils n'ont rien de commun. Porte-paroles de Gavarni, ce vieux vagabond au profil de singe songe moins à ses misères qu'aux vices de la société. Misanthrope de profession, il tient un rôle où ne manquent pas les sentences. Il est un

personnage furtif et non un être de chair et de sang. Certes les gueux de M. Heidbrinck ne songent guère à ces tirades de parfaite rhétorique. Ils parlent peu, mais la souffrance est empreinte sur leurs traits.

Aussi bien nos caricaturistes excellent à découvrir, sous des formes trompeuses, cette fatalité de la douleur qui pèse sur les humbles. Ils la saisissent dans les ateliers de modes et les coulisses de l'Opéra. M. Legrand sait faire saillir aux yeux ce qu'il y a d'épuisant dans les exercices de la danse et révèle ce que cache de torture physique l'envolement des ballerines parmi les tourbillons de gaze. Comme en une fidèle monographie, il a retracé la suite de ces dures études qui déforment les membres, étirent les muscles, distendent les jointures.

C'est l'honneur de la caricature de mœurs contemporaine d'avoir pénétré les souffrances des déshérités pour en montrer les tristesses et arrêter nos regards sur des malheurs insoupçonnés de la frivolité mondaine.

III

Il est un autre caractère qui de nos jours distingue la caricature de mœurs de ce qu'elle était autrefois. Bien que son rôle ne soit ni de voir l'humanité en beau, ni de retenir les traits de vertu, elle semble à présent exagérer quelque peu les défauts de la nature humaine. Les caricaturistes d'aujourd'hui ne sont pas exempts d'un certain parti pris de laideur, alors qu'ils étendent à toute une classe les vices d'un individu. Cette tendance de la caricature répond à un changement dans les mœurs et reflète une aggravation croissante de l'égoïsme humain. Mais, dans ce pessimisme il faut aussi faire la part d'une certaine mode qui nous valut le Théâtre-Libre et la littérature naturaliste. A l'exemple des auteurs dramatiques et des romanciers, les caricaturistes portèrent de préférence leur attention sur les plus basses turpitudes de l'animal humain. Ils excellèrent à en dégager le caractère bestial. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer aux bourgeois de Daumier ceux de Forain ou d'Hermann Paul.

Sous la Restauration et le règne de Louis-Philippe, les maîtres de la caricature consacrèrent leur talent à la peinture du bourgeois, qui tenait alors une place prépondérante dans l'État et leur offrait par surcroît une abondante moisson de ridicules. Monnier ouvrit le feu. Du bourgeois, il peignit la vanité, l'amour-propre gonflé de sottise. Majestueux de niaiserie, Joseph Prudhomme n'hésite pas à déclarer que *si Bonaparte était resté sous-lieutenant d'artillerie, il serait encore sur le trône*. Gravement, il émet en manière d'aphorismes des lieux communs de la plus plate banalité. *Otez l'homme de la société, vous l'isolez*, laisse-t-il tomber du haut de son triple menton. Chapeau aux larges bords, lunettes d'or, faux-col évasé ajoutent à l'air important du personnage. Médiocre avant tout est le type de Daumier, médiocre d'esprit, médiocre de sentiments, médiocre en tout. Naïves sont ses joies et vulgaires ses désirs. La face ronde, les yeux doucement étonnés, le corps déformé par le métier, les paisibles bonshommes sont faibles d'esprit et dénués de passions. Malgré tout, ils attirent plus qu'ils ne répugnent. C'est que leur égoïsme est en quelque sorte inconscient et assez semblable à de l'instinct. Et puis ils sont tempérés d'indulgence, même de bonté. Bons époux, bons pères sont ces vaniteux boutiquiers. Parfois de leurs yeux s'échappent des larmes d'attendrissement, ce qui fait croire de leur part à plus de bêtise que de méchanceté.

Combien ces bonshommes ressemblent peu aux *satisfaits* de Forain ou d'Hermann Paul ! Nobles ou roturiers, juifs ou catholiques, juifs surtout, militaires ou civils, ceux-ci ne sont plus seulement des bourgeois. Ils forment une classe sociale opposée à celle des malheureux. Pervertis par l'argent qui est leur unique amour, ils nous sont représentés secs de cœur et de hautaine arrogance. Ils n'estiment rien tant que cet argent, auquel ils mesurent la valeur des hommes et des choses. Ils reconnaissent en lui le talisman qui leur permet de satisfaire leurs passions et de se procurer les jouissances que réclament leurs appétits. Et ces jouissances, ils les recherchent avec avidité. Dénués d'idéal, dépourvus de principes, allégés de scrupules, ils font la chasse au plaisir et traitent leur nourriture comme une importante affaire.

Au surplus les hommes de finance font parade de leur argent tout en se donnant des allures de grands seigneurs, qui ne réussissent pas du reste à cacher leur manque complet d'éducation. Comme on complimente un jeune gommeux sur son épingle de cravate : — *Oui, dit-il, c'est une épingle assez rare en lapis; ç'a été trouvé dans les fouilles de.., — Je sais, je sais, j'ai une cheminée comme ça*, — interrompt le prince de la finance, les mains dans ses poches. Prince véritable de la seule aristocratie qui reste et qui est celle de l'argent, car seul il décide de la distinction et détermine les rangs. Les gens de Forain ont de la fortune ou du moins paraissent en avoir, descendant en droite ligne du héros de Daumier. Ils rendent des points à Robert-Macaire, ce type du brasseur d'affaires, qui médecin, député, avocat ou journaliste, exploite les plus légitimes scrupules et bat monnaie des plus belles convictions. — *Vois tu, Bertrand. nous faisons de la morale en action... en actions de 250 francs bien entendu ; nous soignerons les actionnaires gratis ;*

tu les purgeras, je les saignerai. — Ses neveux ont la mine triste, le geste bref, la parole nette et la dent dure. Ils n'ont plus cette emphase avec laquelle Robert-Macaire célébrait tour à tour la pommade de chameau et l'élevage des chats angoras. Sa joviale bonhomie a disparu de leurs traits moroses, que creuse la soif du gain. D'un coup d'œil sûr, ils calculent les conséquences de leurs actes sans faire entrer en ligne de compte autre chose que leur intérêt personnel. Partout et toujours ils sont hommes d'affaires, sous le tablier du médecin comme sous la robe d'avocat. Chirurgiens, ils n'ont aucune conscience. — *Morte*, *remarque un aide en se penchant sur la patiente. — Ça ne fait rien, continuons l'opération pour la famille,* — réplique le maître sans émotion ni hésitation. A l'hôpital, il n'agit pas avec plus de scrupules. — *Je crains bien qu'elle ne puisse supporter l'opération, fait observer l'interne après examen de la malade. — Oui, je le sais, mais que voulez-vous que j'y fasse ? La femme m'est recommandée.* — Députés, ils vendent leurs voix ; banquiers, ils ruinent les naïfs ; brocanteurs, ils exploitent artistes et amateurs. — *Il me faut dans six jours trois Corot et un Diaz. Faites-le travailler, Madame.* — Pères de famille, ils font passer la fortune avant l'honorabilité. Tels ces parents qui tentent de vaincre les répugnances de leur fille pour un mariage par ce singulier argument : *Il a été à Mazas, c'est vrai... Mais c'était pour banqueroute frauduleuse.* Jeunes hommes, la dot seule a le pouvoir de les séduire. — « Deux millions de dot... » A ces mots, tous se précipitent vers la bienheureuse jeune fille, tandis que le vide se fait autour des autres. Tous ces gens sont tarés, vicieux. L'esprit de lucre semble avoir étouffé en eux tous autres sentiments. Ils n'ont ni esprit, ni cœur, ni charité.

* * *

La caricature contemporaine représente l'égoïsme féroce, l'ambition forcenée des satisfaits. Elle insiste avec dilection sur les vices d'une société qu'elle montre pourrie jusque dans les moelles. Certes il y a du vrai dans cette peinture. La bourgeoisie actuelle est corrompue par la recherche de l'argent et par le désir de jouissance. Le mal même s'est étendu aux autres classes. Chacun pour soi, devrait être la devise d'un temps où tous se ruent sur les richesses, comme à la curée. Or, l'âpreté de la lutte endurcit le cœur, tandis que la possession de cet argent tant convoité corrompt les mœurs et déprime le caractère. Cela est vrai, à condition toutefois de ne pas prétendre à un tableau trop général. La société est un alliage où le cuivre se mêle à l'or en proportions diverses, mais où enfin le métal précieux ne fait jamais défaut. La caricature contemporaine semble n'en pas tenir compte et ne voir que les vilains côtés, de sorte que si le satisfait de Forain est pire en tous points que le bourgeois de Daumier, notre époque n'en est pas entièrement responsable. Elle use en définitive d'un procédé d'observation plus minutieux qu'impartial. Non qu'elle ait recours à l'exagération, mais parce qu'elle déforme la réalité en retenant certains traits aux dépens de l'ensemble.

. . . .

Aux souffrances des miséreux, au triste sort de ceux qui n'ont ni sou ni maille, la caricature contemporaine se plaît à opposer l'opulence des désœuvrés, le faste des parvenus. Des uns, elle représente la résignation attristée et des autres l'égoïsme brutal. Elle s'intéresse aux malheureux et semble faire un reproche aux satisfaits des vices de la pauvreté. Elle le fait toutefois de façon implicite et sans se livrer à ces commentaires personnels, que Gavarni inscrivait volontiers au bas de ses dessins. La cruauté de sa verve en effet réside dans les qualités de son observation plutôt qu'en des épigrammes plus ou moins bien tournées. D'une acuité pénétrante, elle fouille jusqu'au plus profond du cœur pour en exposer au grand jour les pires turpitudes, de même qu'elle pénètre jusqu'au plus douloureux de la misère pour en montrer les agonies.

Paul Gaultier.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

Guillaume II et ses alliés.

Et Guillaume l'infatigable s'est remis en route. L'année sera bonne. Il a revisité à peu près toute l'Allemagne, revu un coin de la Norvège, fait à grand fracas un voyage en Russie, et le voici maintenant, en Hongrie, où le plaisir est double, puisque c'est la première fois qu'il s'y rend et qu'il n'a pas encore eu l'occasion de se déguiser en colonel magyar. Il est vrai qu'il va encore passer des revues et prononcer des toasts et que le jeu doit commencer à devenir bien monotone. Mais il aime ces fêtes militaires et ces joutes oratoires.

Ses dernières productions n'ont pourtant pas été précisément heureuses. La chaleureuse effusion de son discours de Peterhoff, l'invraisemblable serment qui le terminait ont à peine réussi à dégeler le Tsar, dont la glace devait se fondre quelques jours après si naturellement sous l'impression des loyales déclarations d'amitié et d'alliance du président de la République française. La bouillante ardeur de son toast de Hombourg et la grâce amphigourique de ses galanteries ne lui ont valu qu'une réponse très mesurée, pas enthousiaste du tout, du roi d'Italie.

Car sur ces entrefaites, Guillaume II a présidé les grandes manœuvres de son armée; il y avait convoqué, en même temps que le ban et l'arrière-ban des rois et princes allemands, l'allié jadis si soumis qui au delà des Alpes, avec le concours de M. Crispi, servait si bien la mauvaise cause de la triple alliance en général et de l'Allemagne en particulier.

On n'avait qu'un signe à faire, de Berlin, pour que l'Italie nous cherchât une méchante querelle. Il ne se passait pas de semaine sans que, sur la frontière, dans une ville quelconque du royaume, à Tunis ou à Tripoli même au besoin, il ne surgît un incident qui, le hasard aidant, aurait pu devenir le point de départ d'un conflit sérieux. Quand les affaires ne marchaient pas, c'est en France même que l'on transportait les opérations. Une rixe entre ouvriers italiens et français, un coup de couteau opportunément donné, provoquait l'incident nécessaire pour entretenir cet état de surexcitation et de tension qui faisait si bien le jeu de l'Allemagne.

Les temps sont changés. M. Crispi ne gouverne plus l'Italie et ne la gouvernera plus jamais, selon toutes probabilités, alors même qu'il parviendrait à ne pas rendre à la justice de son pays tous les comptes qu'elle veut lui réclamer. Ses successeurs ont renoncé à tous ses errements en diplomatie aussi bien qu'en finance. On peut entretenir des relations avec eux sans avoir à craindre d'être détroussé ou poignardé au propre et au figuré, et ils se sont dit que puisqu'ils étaient Italiens ils pourraient peut-être s'occuper des affaires de l'Italie un peu plus que de celles de l'Allemagne. Ils ont commencé par rétablir avec la France des rapports presque cordiaux qui, s'il ne tenait qu'à eux, deviendraient plus intimes encore. Et si, fidèles à la parole donnée, loyaux exécuteurs des engagements signés, ils ne répudient pas la triple alliance, ils ne considèrent du moins plus comme des traitres ceux de leurs compatriotes qui combattaient, ouvertement pour l'affranchissement de l'Italie.

Dans les premiers mois de son arrivée au pouvoir, M. di Rudini a été plusieurs fois interpellé sur sa politique extérieure. Il a toujours déclaré que s'il entendait maintenir solidement la triple alliance, il voulait en même temps établir des rapports amicaux, affectueux avec la France et la Russie; dans la séance du 25 mai de l'année dernière, avant le remaniement de son ministère qui lui a valu la collaboration de M. Visconti-Venosta, répondant à une interpellation de M. Imbriani, il a déclaré qu'il « avait toujours cru et qu'il croit toujours que la triple alliance est une nécessité ». Il a même ajouté : « Si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer. » Mais Voltaire disait la même chose de Dieu, et ne faisait guère bon ménage avec l'Église, et M. di Rudini faisait, lui, commerce d'amitié avec les pires adversaires de la triplice, tandis que les partisans les plus déterminés de l'alliance allemande, les caudataires de M. Crispi, lui faisaient une opposition acharnée.

Comment s'étonner dans ces conditions que, petit à petit, la triple alliance ait perdu du terrain en Italie, où ceux-là mêmes qui l'acceptent et qui, comme le grand journal libéral de Milan, le *Secolo*, n'en réclament pas la dénonciation, ne la considèrent guère plus que comme un mal nécessaire, avec lequel il faut vivre, et dont il faut s'accommoder au meilleur compte possible? Les Italiens ne sont plus aveugles : ils savent, ils comprennent qu'ils ont été joués, et dupes, et l'opinion générale du pays est assez fidèlement résumée dans cette phrase de la *Nazione* de Florence : « Nous ne demandons pas l'immédiate reprise de notre liberté d'action et d'abstention, mais nous voyons chaque jour plus clairement la possibilité pour l'Italie de prendre une attitude plus strictement limitée à ses intérêts positifs en Europe et hors d'Europe. »

Elle ne peut guère faire plus, puisque, lors de son premier ministère en 1891, M. di Rudini lui-même a renouvelé la triple alliance pour douze ans. Si c'était à refaire, peut-être hésiterait-il à s'engager pour une aussi longue période. Mais il n'est plus possible de revenir sur cet engagement, qui est devenu absolument définitif, jusqu'en 1903, en admettant même que la convention de 1891 eût contenu comme on l'a prétendu une clause résolutoire sexennaire qui serait périmée depuis le mois de mai dernier.

La triple alliance existe donc bien, et Guillaume II a eu raison de dire à Hombourg qu'elle « demeure inébranlable et solide ». Mais après avoir entendu la réponse du roi Humbert à son toast, après avoir lu surtout les commentaires des journaux italiens, il a dû se dire qu'il y avait pourtant quelque chose de changé et que l'enthousiasme avait disparu.

Les Italiens avaient vu partir leur roi presque avec indifférence, ils l'ont vu revenir sans émotion, et M. Visconti-Venosta, qui, ministre des affaires étrangères depuis plus d'un an, voyait l'empereur d'Allemagne pour la première fois, s'est hâté de faire démentir un bruit d'après lequel il serait allé à Hombourg afin d'obtenir une modification à la triplice, pour garantir les droits de l'Italie en vue d'un remaniement éventuel de la carte de l'Orient.

Ce n'est donc plus sur l'Italie que peut compter beaucoup Guillaume II. Dès à présent il sait prévoir l'heure où « l'inébranlable » triple alliance se désagrégera de ce côté; sera-t-il plus heureux en Hongrie, avec son allié autrichien?

Là aussi, il y a des signes inquiétants. Depuis quelque temps l'Autriche se comporte vis-à-vis de la Russie à peu près comme l'Italie vis-à-vis

de la France, et les relations entre Saint-Pétersbourg et Vienne sont devenues plus cordiales encore que celles que MM. di Rudini et Visconti-Venosta ont établies entre Rome et Paris. L'Autriche a en outre en ce moment de plus graves préoccupations. « Charité bien ordonnée commence par soi » ; et les difficultés intérieures avec lesquelles l'empereur François-Joseph est aux prises ne sont pas de celles qui peuvent être écartées ou résolues par des aventures extérieures. Mais les Hongrois sont plus Allemands que jamais par haine et par crainte des Slaves envahissants, et Guillaume II peut compter sur une belle réception qui l'indemnisera un peu de ses derniers déboires.

Et puis il rentrera en Allemagne pour s'occuper des affaires allemandes qui exigent toute sa sollicitude.

* * *

Comme le disait Gambetta de la République, les temps héroïques sont finis pour l'Allemagne : l'ère des difficultés est ouverte, et la situation en face de laquelle se trouve Guillaume II est de celles que le moindre impair peut irrémédiablement compromettre.

L'empereur allemand est allé au plus pressé avant son départ pour la Norvège, et a comblé quelques vides, marquant seulement son intention de revenir à ce que l'on a appelé la politique bismarckienne, politique à laquelle son grand-père, tant glorifié, mériterait aussi d'attacher son nom. En effet, lorsque M. de Bismarck prit le pouvoir en 1862, il ne fit que continuer des errements qui dataient déjà de plus de deux ans. Il est vrai qu'il développa le système avec une maëstria qui est restée légendaire.

L'article qu'a publié ici même M. Auguste Moireau a retracé les péripéties de cette période de lutte entre l'autorité royale et les prérogatives parlementaires, lutte qui ne se termina qu'après le traité de Prague, par un bill d'indemnité imposé au Landtag par des électeurs enivrés de gloire.

Ces souvenirs d'une résistance de six années au parlement, couronnée par un succès foudroyant, hantent Guillaume II, qui cherche évidemment, depuis son avènement, le ministre qui sera son Bismarck. Il avait d'abord à sa disposition le prototype du genre, Bismarck lui-même, mais un Bismarck devenu trop encombrant. Trente années, ou peu s'en faut, de pouvoir ininterrompu, avaient rendu sa tutelle désagréable pour un prince jeune, ardent, autoritaire qui avait grandi sous ses yeux et qu'il pouvait difficilement s'accoutumer à ne plus considérer comme un enfant. Ce Bismarck-là pouvait se faire obéir, mais ne pouvait plus obéir. Or Guillaume II voulait un instrument et non pas un maître d'école, pas même un mentor.

Le colosse démoli, l'empereur avait à sa disposition, pour lui succéder, un de ses généraux les plus en vue, le disciple et le successeur du maréchal de Moltke, son ami, presque son parent par mariage : le général de Waldersee, le mari de cette comtesse de Waldersee, dans le salon de laquelle le prince Guillaume, fils aîné du Kronprinz et la princesse Augusta Victoria, sa femme, écoutaient avec délices les prédications du pasteur Stœcker. Il ne voulut pas du général de Waldersee qui le connaissait trop et que cette intimité ancienne aurait pu rendre gênant. Il choisit M. de Caprivi, un vrai soldat, discipliné, qui avait appris à obéir autant et plus encore qu'à commander. Mais le malheur voulut que le général de Caprivi eût des scrupules. Il voulait bien être docile, mais il entendait respecter ses engagements. Guillaume II s'accommoda mal de ces délicatesses de conscience, dont n'avait que faire un souverain qui cherchait sa voie et qui prenait, à chaque carrefour, un sentier différent.

M. de Caprivi fut renvoyé. Guillaume II pouvait s'adresser à l'un de ses deux favoris, les comtes Eulenbourg, l'un alors vice-président du conseil des ministres de Prusse, l'autre ambassadeur à Vienne. Mais les mêmes raisons qui l'avaient déterminé à écarter le général de Waldersee, l'éloignèrent des deux comtes Eulenbourg et il alla chercher, à Strasbourg, le vieux Statthalter, le prince de Hohenlohe, appelé à la chancellerie uniquement pour tenir la place jusqu'au jour où l'Empereur aurait trouvé « son homme ».

Il croit, dit-on, l'avoir trouvé en M. Miquel, son ministre des finances, assez ambitieux pour accepter toutes les besognes, et qui n'a pas le « défaut » de M. de Caprivi. On verra bien en octobre si les augures ne se trompent pas, et si c'est M. Miquel ou M. de Waldersee, rentré en grâces, ou le général de Bulow, ou le comte de Bulow, remplaçant provisoire de M. de Marschall, qui succédera au prince de Hohenlohe. La retraite de celui-ci paraît, en effet, certaine, car il n'a ni l'énergie ni la vigueur nécessaires pour engager la lutte dans des conditions telles que M. de Bismarck lui-même, — le Bismarck de 1862, — ne serait peut-être pas de taille à la soutenir.

Car la situation n'est plus la même. D'abord, en 1860, « la dynastie prussienne n'avait pas encore accompli sa mission », selon l'expression de M. de Bismarck, et elle l'a accomplie depuis. C'est même parce qu'elle l'a accomplie, parce que l'unification de l'Allemagne est faite, que la situation se trouve aujourd'hui compliquée et que la crise prussienne se double d'une crise allemande.

S'il ne s'agissait que de la Prusse, la difficulté ne

serait pas insoluble; le rejet d'un projet de loi n'est pas en somme une si grosse affaire, même lorsque ce projet de loi touche au principe même de la liberté individuelle. Mais à côté du conflit avec la Chambre prussienne, il y a le conflit avec le parlement allemand qui refuse obstinément les crédits demandés par l'empereur pour augmenter la flotte et qui veut absolument la réforme du code pénal militaire refusé par l'empereur. Par conséquent, si Guillaume II persiste dans la voie où il s'est engagé, s'il ne renonce à aucun de ses projets, si, au contraire, il entend en poursuivre la réalisation envers et contre tous, s'il reste fidèle à sa fameuse devise : *voluntas regis, suprema lex est*, il devra dissoudre et le Landtag prussien et le Reichstag allemand, et si les électeurs s'obstinent à ne pas lui donner des majorités plus dociles, il se verra acculé à gouverner, non seulement la Prusse mais aussi l'Allemagne, sans Parlement.

Or, il existe maintenant dans la vie politique allemande, deux facteurs avec lesquels son grand-père et M. de Bismarck n'avaient pas à compter. D'une part le particularisme des États qui trouvent déjà bien lourde l'hégémonie prussienne et qui la trouveront peut-être trop lourde le jour où l'empereur se sera débarrassé du Reichstag, et d'autre part le socialisme qui s'accommodera difficilement de la suppression radicale du parlementarisme et qui n'attendra probablement pas six ans pour savoir si l'empereur a bien ou mal fait.

CHARLES GIRAUDEAU.

ANECDOTES INÉDITES
SUR LE MARÉCHAL PÉLISSIER
Duc de Malakoff.

Les divers ouvrages publiés sur le règne de Napoléon III et ceux qui l'illustrèrent nous ont donné l'idée de réunir, pour le plaisir du lecteur, les quelques notes inédites que nous possédions, relatives au maréchal Pélissier, « *le dernier des hommes de guerre d'une réelle valeur* », ainsi que le désigne dans ses *Mémoires*, le général comte Fleury.

Le 22 juillet dernier, il y a eu juste quarante et un ans que le vainqueur de Sébastopol reçut le titre de duc de Malakoff, comme suprême glorification du succès de ses armes. Aucune particularité de la vie des gens qui occupèrent le public de leurs noms et de leurs actes n'est indifférent, dit-on, à la postérité. Nous ne savons si l'historien futur trouvera dans nos brèves anecdotes de précieux renseignements. Notre désir est de conter quelques amusants détails, inconnus et véridiques sur un personnage célèbre.

Le père du maréchal était fils illégitime du duc de M..., qui ne voulut point le reconnaître, mais fit prendre soin de son instruction et de son éducation. Après avoir passé par l'École polytechnique, le jeune homme entra dans l'administration des poudres et salpêtres.

Ses quatre fils furent soldats. Deux n'arrivèrent qu'à des grades inférieurs, et, rendus à la vie civile, occupèrent des situations peu importantes. Le troisième, Philippe-Xavier, devint général de division d'artillerie de marine, inspecteur général d'armée, membre du conseil de l'amirauté, grand officier de la Légion d'honneur, et mourut, il y a quelques années seulement, comme questeur au Sénat. Enfin le quatrième fut le duc de Malakoff, qui avait comme prénom Aimable, par ironie sans doute, a-t-on souvent répété dans les salons où il fréquentait.

En 1819, il venait de passer avec succès ses examens pour faire partie du corps de l'état-major. Reçu quotidiennement dans la famille du général du génie L... il faisait une cour assidue et respectueuse à l'une des filles de cet officier supérieur. Nommé lieutenant il demanda timidement la main de M[lle] L... Le général répondit qu'il le trouvait un peu jeune, mais qu'il prenait bonne note de la démarche.

Neuf années se passèrent, Pélissier revint à Paris, raconta la guerre d'intervention en Espagne, qu'il avait faite comme aide de camp du général Grundler, rappela son séjour dans la garde royale, donna des détails sur l'expédition en Morée, où il avait combattu les Turcs aux côtés du général Darien. En terminant, il ajouta : « Me voici capitaine et décoré, aurai-je quelque chance, mon général, de n'être plus maintenant trouvé trop jeune, et M[lle] L... me fera-t-elle l'honneur de m'accepter pour époux ?... » Le général le félicita de sa conduite, mais déclara que « sa fille, quoique très heureuse d'avoir été remarquée et choisie par un jeune homme qui ne lui était pas indifférent, ne pouvait se résoudre à se marier encore ».

Le capitaine partit se faire nommer chef d'escadron, en Algérie, puis fut attaché au dépôt de la guerre, alla rejoindre l'armée d'observation de la Meuse, enfin attendit, comme attaché à la place de Paris, le grade de lieutenant-colonel. Il tenta une nouvelle démarche. Le général L... le reçut avec une bienveillance extrême, mais ne se décida pas encore!

— Je vais en Algérie, mon général.

— Allez, colonel, nous reprendrons cet entretien à votre retour.

Mis à la tête de l'état-major de la province d'Oran, Pélissier se fit remarquer par sa bravoure, son énergie. Il terrifia les Arabes pendant les expéditions

contre Tagdempt et le Cheliff, ainsi qu'au combat d'Oued-Melah. Devenu colonel, il accumula les succès, battit les Flittas, les Sbihh du Dahara, fit merveille en commandant l'aile gauche de l'armée à la bataille d'Isly, dirigea en chef une nouvelle expédition, accula l'ennemi dans les grottes de l'Ouled-Rhir, puis vint déposer aux pieds de Mlle L... son épée de général de brigade.

— Votre gloire me fait peur! Les combats vous appellent! Laissez-moi réfléchir encore un peu!... dit-elle.

Tout en pensant que ce n'était pas le temps de la réflexion qui avait dû manquer, Pélissier s'inclina. S'il eut de la mauvaise humeur, seuls les Ouled-Felloah et les Ouled-Boulkourra en subirent le contrecoup. Patiemment, il laissa passer quatre ans, puis reparut se mettre aux ordres de celle qu'il considérait comme sa fiancée. Il était gouverneur d'Oran.

— Vous n'avez pas voulu de mon épée de brigadier; je vous apporte, Mademoiselle, mes épaulettes de divisionnaire...

La réponse fut une nouvelle excuse, retardant l'union projetée. L'éternel prétendant va gouverner par intérim l'Algérie, puis, remplacé par le général Randon, retourne à Oran, organise la première expédition de Kabylie, s'empare de Laghouat, force les tribus méridionales à la soumission, et, en récompense de ces faits d'armes, reçoit la croix de grand officier de la Légion d'honneur. Sur ces entrefaites, le général L... était mort, et sa fille, toute à son chagrin, ne voulut prendre aucune détermination durant les premiers mois du deuil.

Pélissier remplace le maréchal Canrobert en Crimée, où sa valeur impétueuse le rend définitivement célèbre. Il touche à l'apogée des honneurs!... Alors, une dernière fois, il parle de mariage à Mlle L... Ils étaient devenus excellents camarades. Aucune gêne n'embarrassait leur conversation :

— J'ai actuellement, dit-il, soixante et trois ans, Mademoiselle, et voilà trente-sept années que je sollicite l'honneur d'être votre mari! J'ai commencé comme lieutenant et vous me retrouvez également désireux de vous plaire, aujourd'hui que je suis maréchal de France et duc de Malakoff! Il serait peut-être temps que nous nous décidions! Qu'en pensez-vous? Je vous saurais gré de me dire une bonne fois oui ou non!...

Mlle L... répondit : « Mon cher ami, si vous avez soixante-trois ans, de mon côté je n'ai pas fait ma première communion l'année dernière!... La vie est singulière, parfois!.. Il n'y eut aucune raison sérieuse qui m'empêchât de prendre votre nom, autrefois, et l'on ne peut accuser que le manque de résolution de mon père et le mien, si je ne suis pas depuis longtemps votre femme! Mais il me paraît, malgré l'affectueuse estime dans laquelle je tiens votre caractère et votre personne, il me paraît difficile de me résoudre maintenant à changer mon existence. Je resterai fille... Je vous rends votre parole... »

Deux ans après, le maréchal, non sans avoir au préalable consulté Mlle L..., cédait aux instances de l'empereur, en épousant Mlle Sophia de la Paniéga, fille naturelle de la comtesse de Montijo, sœur de l'impératrice. Le but de Napoléon III était de créer, par cette union, des liens d'intimité entre la cour et le vainqueur de Malakoff, dont la valeur guerrière et l'influence étaient précieuses à exploiter. Le vieux soldat se laissa beaucoup prier, résista longtemps aux multiples avances impériales; en fin de compte il accepta.

*
* *

C'est à tort que certains virent dans le maréchal un impérialiste fervent. Au deux décembre Pélissier, gouverneur général de l'Algérie par intérim, ne remplaçait que depuis six mois le général d'Hautpoul. En mettant la province en état de siège, en écrivant la proclamation où il affirmait qu'il maintiendrait l'ordre « à l'intérieur comme à l'extérieur, par tous moyens en son pouvoir », il n'accomplissait nullement un acte de soumission au nouveau régime, mais il répondait à une mesure de prudence naturelle, dans un pays où n'importe quel trouble eût pu favoriser des révoltes. Durant ses campagnes, il avait été en relation avec les fils de la Maison de France, auxquels il conservait un attachement *ex imo corde*. Il était, et demeura toute sa vie, ce qu'à l'époque on appela un *juste milieu*.

Aux demandes les plus pressantes de l'empereur et de l'impératrice, qui tenaient à lui arracher la promesse de défendre leur trône, si l'occasion s'en présentait, il se contenta de répondre : « Je ferai toujours mon devoir de soldat ! »

Par un détail, on va pouvoir se rendre compte des relations existant entre le maréchal et son souverain. Lors du passage à Paris du grand-duc Constantin de Russie, il y eut une revue très importante par le nombre des troupes mobilisées au Champ-de-Mars, la plus importante du règne, après la cérémonie de la bénédiction des aigles. Napoléon fit appeler Pélissier et lui exprima le désir que ce fût lui, le vainqueur de Malakoff, qui présentât l'armée.

— Si vous l'ordonnez, Sire, je prendrai le commandement, mais je préférerais que ce fût un autre que moi...

— Pourquoi céder un honneur qui vous revient de droit? Je tiens à ce que ce soit vous!...

— Dans l'intérêt de Votre Majesté, il serait bon qu'elle fixât son choix sur quelque autre. Car vous n'ignorez pas, Sire, qu'il est formellement interdit,

par les règlements militaires, de parler ou de crier sous les armes; cependant je vous sais désireux de faire connaître à Son Altesse Impériale le grand-duc Constantin combien vous êtes populaire. Je vous préviens respectueusement que je mettrai aux arrêts tout officier, à la salle de police tout soldat, à qui la fantaisie prendrait de crier : « Vive l'empereur! » Je le regrette pour Votre Majesté, mais les règlements militaires l'exigent, et moi je ne connais que les règlements militaires!... »

A la suite de cette conversation Napoléon manda le maréchal Baraguey d'Hilliers et lui confia le commandement.

Dans ses *Mémoires*, le général Fleury se flatte, à juste titre, d'avoir exercé une influence beaucoup plus considérable sur l'esprit de l'empereur que ne le comportaient ses fonctions de grand écuyer.

Pour justifier cette allégation, il raconte que le général Niel avait obtenu de Napoléon III de remplacer comme commandant suprême, en Crimée, le général Pélissier, qui, plus préoccupé d'assurer le succès que de plaire et de faire sa cour au souverain, s'opposait aux projets qu'il jugeait dangereux, et que c'était lui, général Fleury, qui intervint pour faire annuler l'ordre déjà signé, dépossédant le prochain vainqueur de Sébastopol.

Le renseignement est exact. Ce qu'on ne connaît point, c'est l'énervement de Pélissier à la réception de continuelles dépêches se contredisant l'une l'autre d'heure en heure. Il regardait comme attentatoire à sa dignité qu'on prétendît diriger du Château les opérations militaires s'exécutant devant la ville assiégée, et surtout au moment le plus délicat des opérations, alors qu'il se trouvait sur les lieux, à même de se rendre compte, mieux que personne, de ce qu'il y avait à tenter. Ces ordres et ces contre-ordres perpétuels le gênaient du reste infiniment. Pour avoir la paix, tant avec le palais qu'avec sa conscience, il envoya à plusieurs reprises quelques-uns de ses soldats, à dix ou douze kilomètres du camp, couper eux-mêmes les fils du télégraphe. Grâce à ce moyen radical, ne recevant pas de communications, il n'eut plus à obéir et put agir à sa guise.

*
* *

Le duc était un militaire dans toute l'acception du mot. Avant de commander, il avait su obéir. Devenu chef, il entendait qu'on lui obéît pareillement, exigeait que la discipline fût observée avec un égal respect par l'officier supérieur et par le simple soldat, et n'admettait pas qu'on interprétât mal, ou qu'on cherchât seulement à discuter les ordres. Voilà ce qui lui valut la réputation de ne pas être tendre pour le troupier et d'être dur pour le gradé, car les fautes lui paraissaient d'autant plus graves que celui qui les commettait occupait un rang plus élevé dans la hiérarchie.

Pour bien marquer ce trait de caractère, nous n'aurons qu'à citer l'exemple du général Lavarande, qui fut tué à Sébastopol, à la tête de la brigade qu'il dirigeait avec une vaillante intrépidité. Que de fois Pélissier ne répéta-t-il pas : « J'aimais beaucoup Lavarande, c'était un brave, toutefois je l'eusse fait fusiller, s'il n'était mort devant l'ennemi, pour lui apprendre à donner à tort l'attaque. » Ce qui ne l'empêcha pas, dans l'ordre du jour qu'il signa le 14 juin 1855, de décider que les « Ouvrages Blancs et la redoute du Mamelon-Vert, où étaient tombés le général Lavarande et le colonel de Brancion, porteraient désormais leurs noms ».

Le duc de Malakoff ne fut cruel que quand sa conscience de soldat l'exigea. A maintes reprises, il montra une grande indulgence, soigneusement dissimulée sous des dehors farouches.

Dans les tranchées de Sébastopol, un soir qu'il allait se rendre compte par lui-même de certains travaux accomplis dans la journée par une compagnie de génie, un sergent qui le guettait, caché dans un coin, tira sur lui, à bout portant, on ne sait pourquoi, un coup de revolver. Heureusement la capsule rata. Le général s'arrêta juste le temps nécessaire pour dire à son aide de camp, le lieutenant-colonel Cassaigne : « Faites-moi fourrer ce gaillard à la salle de police, pour lui apprendre à avoir ses armes en mauvais état!... » Jamais plus il ne s'occupa de celui qui avait tenté de le tuer.

*
* *

Le duc de Malakoff avait des goûts simples. Au faîte des honneurs il se contentait d'un seul domestique, son fidèle Fouquet, qui ne le quitta jamais. Celui-ci connaissait le caractère de son maître, ne s'émouvait pas des perpétuelles tempêtes qui éclataient, souvent pour des motifs d'une futilité extrême; paisible, il tenait tête à l'orage, jusqu'au moment où il perdait patience. Alors, il envoyait carrément promener le maréchal.

Une anecdote fera voir les relations existant entre l'officier général et son valet de chambre.

Napoléon avait exigé que Pélissier vînt à la cour pour nous ne savons plus quelle fête, ce qui l'avait mis en de grincheuses dispositions. Il était surchargé de besogne ce jour-là et rien qu'à l'idée de perdre son temps en allant au Château, il pestait en s'interrompant de dicter un rapport à son secrétaire. Fouquet, qui lui avait préparé sur son lit son grand uniforme, lui demanda quelles décorations il mettrait — il en avait soixante-trois. Le duc répondit très vite, puis continua à compulser ses notes en se promenant à grands pas. Tout en parlant, il surveillait son valet

de chambre qui posait un à un les cordons et croix indiqués sur un coussin de velours rouge et qui, le choix fait, se préparait à porter le tout sur une petite table.

— Animal, s'écria subitement Pélissier, où avez-vous vu (jamais il ne tutoya son domestique), où avez-vous vu que Notre-Dame de la Conception fût jaune et blanche! C'est ma cravate d'Isabelle la Catholique que vous me donnez là!...

Et ce disant, d'un coup de pied appliqué sous le coussin, tenu sur le plat des mains, il envoya en l'air tous les ordres si soigneusement rangés. Fouquet, impassible, les ramassa, mais, sitôt que tout fut réuni, le maréchal que cela amusait sans doute, envoya un nouveau coup de pied, en criant :

— Je vous dis, sauvage, que Notre-Dame de la Conception est blanche et bleue!...

Toujours calme, Fouquet se remit à genoux sur le tapis pour courir à quatre pattes après les décorations éparses. Le duc riait et ne put résister à la tentation de donner un troisième coup de pied. Cette fois, le valet de chambre, furieux, laissa les croix là où elles étaient allées tomber et, saisissant les pantoufles de son maître les lui jeta à la tête. Ce fut une chaude lutte, entre eux deux, les pantoufles volaient de l'un à l'autre, et le soldat qui ne baissait pas la tête sous les balles ennemies, se garait du mieux qu'il pouvait des coups de savate.

Le grand chancelier de la Légion d'honneur traitait son entourage avec un sans-gêne inouï. Un matin, Fouquet lui annonce la visite d'un commandant de cuirassiers. Le duc travaillait :

— Je n'y suis pour personne, fit-il.

Le valet de chambre s'incline, sort et revient une minute après :

— Le commandant insiste pour être reçu par monsieur le maréchal!...

Fouquet sort et revient quelques instants après :

— Le commandant ne veut pas partir, il dit avoir une communication importante à faire à...

— Mille tonnerres! Je vous dis de le mettre à la porte!... seriez-vous bête au point de ne pas savoir mettre quelqu'un à la porte!... Alors je vais vous faire voir comment on s'y prend!...

Et Pélissier se lève, traverse en gesticulant son cabinet, puis son salon. Il arrive dans l'antichambre et dit au cuirassier, sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche, et en le poussant vers la sortie de l'appartement :

— Le maréchal n'y est pas!... Vous m'entendez, commandant, il n'y est pas!... Il est mort, le maréchal!... et il ferme lui-même la porte au nez de l'officier qui balbutie :

— Mais, monsieur le maréchal, j'ai des ordres!... j'ai des ordres!...

— Ça m'est égal, puisque je suis mort!... Puis, se tournant vers Fouquet : Voilà, imbécile, comment on met quelqu'un dehors!...

* *

L'empereur rendait justice, nous l'avons déjà dit, à la haute valeur militaire du duc de Malakoff, à son coup d'œil sur les champs de bataille et à sa profonde expérience de l'art de la guerre, mais il était choqué de ses allures de soudard. Chacun sait combien Napoléon III tenait à la pompe extérieure, non seulement pour lui, mais encore pour son entourage. Aussi fit-il appeler Pélissier, et lui expliqua-t-il que sa situation exigeait une vie plus fastueuse.

Le vieux soldat répondit « qu'il serait fait selon le désir de Sa Majesté ». Il acheta des chevaux admirables, engagea une domesticité nombreuse, commanda une livrée terre d'Égypte, chamarrée de passementeries telles qu'en arborent les suisses des basiliques métropolitaines, avec ses armes appliquées dans les galons et peintes, magnifiques, sur les portières d'un somptueux carrosse. L'équipage paraissait à chaque fête, à chaque gala, mais Pélissier, que cette richesse tapageuse agaçait, trouva un excellent moyen de satisfaire ses goûts en même temps que ceux de son souverain. Souvent il faisait monter dans sa voiture son officier d'ordonnance, à destination du Château, et — lui-même — prenait place dans un fiacre derrière, où il mâchonnait tout à son aise son éternel cigare éteint, qu'il ne jetait qu'à la porte des Tuileries. L'empereur en fut informé et lui en fit d'amicaux reproches, mais il ne put que sourire à l'excuse trouvée par le maréchal :

— Sire, j'étais en retard, alors j'ai pensé que mon carosse était suffisamment étincelant pour que, tout le monde l'ayant vu, on ne s'aperçût plus de mon absence!

Le sultan avait offert au duc de Malakoff un sabre d'honneur, dont la poignée d'or, enrichie de pierres précieuses, était surmontée d'un très beau diamant. « Voilà un joli joujou! » s'était dit Pélissier en le recevant, puis il l'avait fait serrer dans son armoire à glace, qui lui servait de coffre-fort, et il ne s'en était plus occupé. Tout le monde avait parlé du présent d'Abdul-Medjid, mais personne ne l'avait vu; aussi Napoléon pria-t-il un jour le grand chancelier de la Légion d'honneur de venir à une fête donnée au palais avec son *yatagan*.

Au jour fixé, il parut dans les salons des Tuileries, avec le fameux sabre turc.

Quand le duc rentra chez lui, assez tard dans la soirée, il se déshabilla seul et quand il se réveilla le lendemain matin, il trouva son valet de chambre atterré. Le diamant avait disparu. Fut-il volé ou

perdu? Jamais en tout cas il ne fut retrouvé, Pélissier ne s'émut point :

— Mon pauvre Fouquet, dit-il à son domestique qui se lamentait, pourquoi geindre ainsi! Mettez sur ce sabre le bouchon d'une carafe cassée, ce sera tout aussi beau.

***

Le duc de Malakoff était religieux. Il choisit avec intention la date du 8 septembre pour ordonner la seconde attaque de Sébastopol parce que c'est le jour de la Nativité de la Vierge et que cela lui devait porter bonheur. Son premier soin, dès qu'il fut entré dans la ville prise, fut de se rendre dans une église d'où il rapporta une image pieuse qu'il trouva dans le chœur. Durant l'armistice, il échangea avec un officier général russe une médaille sainte contre une petite croix de cuivre que possède encore un de nos amis. Toujours, sous son uniforme, il portait une amulette.

***

Dernier détail : Pélissier portait corset.

Henri Teichmann.

NOTES D'ART

Le remaniement du Louvre.

Serait-il vrai que la toute récente Société des *Amis du Louvre* commençât d'exercer sa bienfaisante influence sur les destinées de notre musée national, et du beau programme que nous lui tracions ici même, tenant tout en ces trois points : *éliminer*, *distribuer*, *acquérir*, faut-il admettre qu'elle ait voulu dès l'abord, et comme entrée de jeu, s'attaquer aux deux premiers? Voilà, diront les sceptiques, une hypothèse toute gratuite, et de qui connaît mal les lenteurs administratives! A peine constituée, vous la voudriez voir fonctionner. Ce n'est point ainsi que vont les choses, et quel que soit l'effort tenté, il y faut plus de façons!

Laissons penser et laissons dire. Retenons simplement deux faits dont le rapprochement n'est point indifférent. Voici trois années environ, — c'était, si mes souvenirs sont exacts, vers la fin de 1894, — sous la poussée de l'opinion, et après les réclamations renouvelées des juges les plus compétents, l'administration du Louvre se décida à mettre un peu d'ordre en opérant un premier remaniement dans les galeries. De cet effort, non point considérable à coup sûr, mais intéressant néanmoins, sortit la salle de l'École allemande, telle qu'on peut encore la voir et l'admirer aujourd'hui. Il semblait qu'une telle expérience dût être décisive, et prouver une fois pour toutes chez nous ce qui dans les autres grandes collections est surabondamment démontré depuis des années : la supériorité de la méthode de *groupement* sur toute autre. Hélas! il n'en fut rien. L'effort tenté se limita à cette petite salle, et pendant trois nouvelles années, sauf d'insignifiants déplacements de tableaux isolés, il ne fut tenté aucun remaniement sérieux, — j'entends aucun effort pour rapprocher les unes des autres telles œuvres du même maître, ou du même groupe de maîtres, pouvant prendre par le contact un sens et une portée majeurs! A ce point de vue, et pour ne prendre qu'un exemple, le Louvre demeure toujours le musée du monde qui possède les plus beaux Rembrandt, les plus significatifs et les plus variés... mais pour celui-là seul qui sait les y chercher, qui en a le loisir et fait des galeries son habituelle fréquentation. Encore les musées ne sont-ils point faits pour cette seule classe de personnes, et faut-il songer à faciliter l'effort de tant de gens qui, curieux de s'instruire et n'ayant ni les mêmes loisirs ni la même pratique qu'un fervent d'art, se dirigent avec peine parmi tant de chefs-d'œuvre mal ordonnés...

Voici pourtant qu'au mois de juin dernier se fonde la Société des *Amis du Louvre*, et soudain, après trois années de repos et de douce quiétude, l'administration se ranime, et pour la rentrée d'automne nous offre ce remaniement, qui réjouira tous ceux dont le premier souci, à leur retour, est d'aller rendre visite aux vieux maîtres. Ils verront que les soins des conservateurs se sont appliqués surtout aux peintres de l'école flamande; ils trouveront, rapprochés et mis en bonne place, des morceaux comme le *Saint Sébastien secouru par les anges*, *Vénus chez Vulcain*, et le portrait équestre de Moncade, par Van Dyck; l'*Enfance de Jupiter*, les *Quatre Évangélistes*, les *Rois*, le *Concert après le repas*, par Jordaëns.

Quel que soit l'auteur véritable de ce remaniement, qu'il relève de la seule administration ou des conservateurs incités par la Société nouvelle, — ce qui apparaît plus vraisemblable, — il faut souligner et encourager cet effort. Il conviendrait surtout qu'il ne fût point le seul, une simple tentative isolée comme celle de la salle allemande, mais bien au contraire le prologue d'une série qui peu à peu grouperait et juxtaposerait des œuvres s'appelant de loin et ne demandant qu'à être réunies : préparation toute naturelle et tout indiquée à l'ouverture de la nouvelle *Salle des États*, qui sera prête, il faut bien l'espérer, pour 1900, et qui nous donnera enfin la série des Cabinets où sera seulement dans son vrai jour notre belle collection de petits maîtres hollandais!

Paul Flat.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

LA CRÉATION ET LA PROVIDENCE DEVANT LA SCIENCE MODERNE, par *M. E. Maillet* (Hachette). — «Nous vivons à une époque de croyances faibles », a dit Stuart Mill. C'est bien là en effet le trait caractéristique de notre temps, non seulement en matière religieuse, mais en toutes matières. Chose curieuse et piquante : le scepticisme, après avoir sapé la croyance en Dieu, en la Providence, en la vie future, aux causes finales, à tout ce qui ne pouvait être démontré comme un théorème de géométrie, s'est tourné enfin contre l'associée qui lui avait fourni les outils pour ce travail de démolition et, après l'avoir fait mettre en faillite, il a poussé la cruauté jusqu'à lui refuser un concordat. La science, instruite par le malheur, et bien revenue de son arrogance d'antan, cherche maintenant à faire la paix avec la religion à des conditions qui sauvegarderont l'honneur respectif des belligérantes. Je vous abandonne volontiers les hautes régions de la foi, dit l'une, mais vous ne ferez plus d'incursions dans mon domaine de l'expérience, vous ne mettrez plus d'entraves à mes études des phénomènes sensibles. C'est écrit, c'est signé, répond l'autre, mais en revanche, vous tomberez avec moi à bras raccourcis sur cette philosophie infâme, qui, sous le nom de métaphysique ou de théodicée, est cause de tous les conflits qui ont éclaté entre nous et, par suite, de tous les maux qui ont désolé le monde; car c'est une brouillonne qui se mêle toujours de ce qui ne la regarde pas. C'est ici qu'intervient M. Maillet : Une pareille paix ne peut être qu'un accord bien précaire, assure-t-il avec infiniment de raison. Vous semblez irréconciliables, Mesdames, et cependant vous êtes les trois filles d'une même mère, la nature humaine. L'homme est un animal chercheur et religieux, mais c'est aussi un *animal métaphysique ;* en vain les positivistes prétendront-ils le contraire. C'est-à-dire « que l'homme a le souci, l'inguérissable préoccupation de ce qui se dérobe à lui sous la mobile apparence des phénomènes. Au delà de ce qui frappe ses sens il soupçonne, il affirme quelque chose que ses sens ne peuvent atteindre et que cependant il conçoit comme plus nécessaire, comme plus réel que le sensible; au delà de ce qui passe il se flatte de saisir ce qui demeure, au delà de ce qui est soumis à des conditions, ce qui existe en soi et inconditionnellement. Il veut toucher la base même sur laquelle repose le système entier des choses; il ne se résigne à s'arrêter que devant l'absolu. Et alors, pour comprendre ce qu'est cet absolu, pour en fixer l'essence, pour déterminer les relations qui l'unissent à la nature humaine, il construit ces édifices idéaux qu'on nomme les systèmes de philosophie... » Conduit par l'auteur, j'ai pu parcourir cette route royale bordée de monuments et je suis revenu émerveillé, non pas tant de la grandeur ou de la beauté fort éphémères d'ailleurs des constructions, mais de l'effort patient du constructeur humain pour s'élever par l'intelligence, l'amour, parfois la haine aussi, jusqu'au créateur inconnu, Nature ou Dieu. Pourtant, à la vue de tant d'infructueuses tentatives, de tant d'erreurs, de tant de folies même (car quel autre nom donner aux théories d'un saint Augustin ou d'un Pascal au sujet de la prédestination) ; à la vue de toutes ces ruines en un mot, ne nous arrêterons-nous pas découragés, sceptiques, pessimistes, pour conclure à l'inutilité du travail et de l'effort dans la sphère philosophique ? M. Maillet ne l'entend pas ainsi : dans son beau et consolant chapitre : *Esquisse de philosophie religieuse*, il fait remarquer que toutes les doctrines passées en revue au cours de l'ouvrage, pour diverses qu'elles paraissent, aboutissent toutes à la *conscience*, considérée comme le fond dernier et la fin suprême des choses, et son but est de nous montrer que c'est sur cette base qu'on pourrait reconstituer un système de convictions fortes en matière de philosophie religieuse. Il se déclare résolument l'adversaire de l'école associationniste pour laquelle le moi n'est qu'une apparence, la personnalité un tout créé par un lent processus dont la science reconstitue patiemment toutes les phases. En considérant la conscience à un point de vue *synthétique*, il conclut qu'il y a vraiment en elle « un élément substantiel, une force, une énergie, une puissance enveloppant elle-même une finalité », et retrouvant tout cela aux divers degrés de l'évolution de la conscience, il se croit autorisé à affirmer que « l'évolution graduelle de cette faculté à travers la série des êtres contient comme en dépôt le secret divin de la création ». Ensuite il pénètre, par une étude *analytique*, au sein de la conscience elle-même; au fond de toute conscience il essaie « de découvrir une *nature*, préalablement dessinée dans ses traits essentiels, nature qui n'est pas un simple résidu d'événements psychiques antérieurs transmis par voie de l'hérédité, mais que constitue surtout une certaine finalité intérieure, principe du caractère de chaque individu, de son originalité, de son génie propre, du rôle enfin qu'il est destiné à remplir ». Telle est la base offerte au penseur et au croyant pour une induction ou une série d'inductions théologiques et métaphysiques.

G. Art.

LA CRISE POÉTIQUE, par *Adolphe Boschot*; Perrin, éditeur. — Voici bientôt dix ans que la poésie est en train de muer : c'est l'âge ingrat. Pas d'œuvres, mais des théories, un déluge de thèses et de gloses. M. Adolphe Boschot nous apporte un nouveau traité, mais celui-ci est un *De profundis*. « Le Parnasse est mort, écrit-il, et le vers libriste n'a pas vécu. » Et alors? Alors, il y aura « le poète qui viendra ». Et M. Boschot s'apprête à faire son éducation et à lui ouvrir la carrière. Il réclame pour lui une liberté moyenne, le droit à l'assonance, et la permission de rimer pour les yeux et non pour l'oreille. Ce sont des réclamations modérées. On les accordera sans peine au « poète qui viendra »; mais on lui demande avant tout d'avoir du génie. Malheureusement, la liberté ne suffit pas. Le ciel est libre, mais il faut avoir des ailes.

Ch. Recolin.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 35558. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 13. 4e SÉRIE. — TOME VIII 25 SEPTEMBRE 1897.

LA POLITIQUE

Il est entendu que les grandes réformes sont remises à l'année prochaine : demain, on rasera gratis. En attendant, parlons, si vous voulez, d'une petite réforme qui n'est pas pour passionner l'opinion publique. Il ne s'agit ni de l'impôt, ni du scrutin de liste, ni même de la « corniche » et de la « taupe » que M. le ministre de l'instruction publique veut supprimer : il s'agit simplement des facteurs des postes ; c'est un sujet de vacances.

Hier, nous causions de choses et d'autres, quand quelqu'un s'écria : « L'heure du courrier est passée ; le facteur est en retard ! » Aussitôt, toutes les montres sortirent des goussets ; et voilà mes Parisiens inquiets de leurs lettres.

A ce moment, le facteur apparaissait au tournant de la route. Il venait, de son pas régulier, s'arrêtant à chaque maison ; sa boîte était plus chargée que d'ordinaire. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je le connais, ce brave homme, toujours exact, poli, faisant avec conscience son métier, du 1er janvier à la Saint-Sylvestre.

On courut au-devant de lui, et chacun se mit à dépouiller sa correspondance ; je pensais à part moi : « Qu'y a-t-il donc de si urgent dans leurs lettres, qu'ils ne puissent attendre dix minutes ? »

Je dis tout haut : « La vie des facteurs est dure, surtout à la campagne ; je voudrais être ministre des finances pendant vingt-quatre heures, pour proposer qu'on ne distribue plus de lettres le dimanche. — Vous n'y pensez pas, s'écrièrent en chœur mes amis ; nos lettres ! il nous faut nos lettres ! — Voilà, dis-je, un homme qui a fait une longue tournée : il l'avait déjà faite ce matin ; et c'est ainsi depuis des années, tous les jours, par tous les temps. — Nos lettres ! — J'entends bien : vous voulez recevoir votre correspondance régulièrement pendant la semaine ; vous avez vos affaires comme tout le monde ; mais, le dimanche, vous vous reposez, et vous devez bien admettre que les autres aussi aient besoin de repos. — Nos lettres ! nos lettres ! »

Je n'en pus tirer autre chose, et j'admirai une fois de plus ce besoin de nouvelles qui s'est emparé de nous. La vie ne serait nullement arrêtée parce qu'il n'y aurait pas de distribution le dimanche : qu'on n'invoque pas l'intérêt du commerce et de l'industrie ; y a-t-il une affaire qui ne se puisse remettre au lundi ?

Si vous le voulez absolument, maintenez une distribution du matin dans les villes où le personnel est assez nombreux pour qu'on puisse établir un roulement entre les facteurs ; mais, partout ailleurs, supprimez la distribution du dimanche.

L'homme qui travaille a droit à un jour de repos. Pourquoi le jour de repos sera-t-il le dimanche ? Parce que, le dimanche, les écoles sont fermées et qu'il est naturel que les parents se reposent en même temps que les enfants ; — et aussi pour un autre motif : c'est que la France est un pays composé en immense majorité de catholiques.

D'ailleurs, le repos du dimanche — pour les facteurs des postes et pour d'autres — n'est pas une question de religion : c'est une question d'humanité et de bon sens.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

LA FOULE AU THÉATRE [1]

L'heure.

Au premier abord, il peut paraître assez singulier que l'heure où se joue une pièce ait quelque influence sur le jugement qu'en portera le public? Eh quoi! le même spectacle ne lui fera pas la même impression, s'il est donné dans l'après-midi, ou le soir après dîner, ou, comme la chose a lieu dans les salons et dans les cercles, passé minuit? Les sentiments de la foule subissent les variations de l'aiguille qui suit sa marche sur le cadran de la pendule?

Le fait est bizarre, mais il est certain.

Et encore, est-il si bizarre que cela? Interrogez-vous. Est-ce que dans la vie ordinaire, quand vous êtes seul, ou en famille, ce qui est une autre façon d'être seul, vous ne vous sentez pas plus lucide, plus léger, plus joyeux ou plus sombre et plus triste à certaines heures qu'à d'autres? Eh bien! cette disposition d'esprit est multipliée en quelque sorte et poussée à son plus haut point d'intensité, quand vous êtes plongé dans la foule, quand vous êtes foule vous-même. Seul, au coin de votre feu l'hiver, ou l'été, appuyé au rebord de la fenêtre ouverte, il vous serait facile, possible tout au moins, de réagir contre les sensations dont l'heure vous accable : vous les subissez fatalement, quand elles enveloppent, en même temps que vous, vos voisins et les voisins de vos voisins, qui vous les renvoient plus fortes et plus aiguës.

C'est là une vérité qui a été mise hors de doute par l'expérience de ces trente ou quarante dernières années. Sous l'Empire et la Restauration, et nous pouvons dire même vers la fin du XVIIIe siècle, on ne connaissait guère le spectacle de jour. Le spectacle se commençait et se terminait de meilleure heure qu'il ne fait aujourd'hui; mais il ne se donnait qu'à la nuit tombante, après dîner. Il est vrai que le dîner avait lieu à cinq heures; mais enfin on peut dire qu'en général le spectacle avait lieu de nuit. On s'y rendait après le repas du soir, qui était fort léger le plus souvent. Dans beaucoup de familles on soupait en rentrant du théâtre.

Je crois bien que c'est Ballande qui le premier imagina de donner régulièrement des spectacles dans l'après-midi. Il ne se doutait guère de la révolution qu'il lançait. S'il avait choisi l'après-midi, ce n'était pas de dessein prémédité; c'est que, ne possédant pas de théâtre à lui, il était obligé d'emprunter une salle où l'on jouait déjà tous les soirs, et que le directeur en fonctions ne pouvait la lui livrer qu'aux heures où il n'en avait pas besoin lui-même.

[1] [illegible] *Revue* du 18 septembre 1887.

C'est ainsi que Ballande fut amené, un peu malgré lui, — mais le hasard est souvent plus intelligent et sert mieux nos intérêts que nous-mêmes, — à instituer le dimanche, entre deux heures et cinq heures du soir, ses représentations classiques, dont la vogue fut immédiate et immense. Toutes les mères de famille qui ne savaient que faire de leurs fils et de leurs filles durant ces longues heures de l'après-midi dominicale furent ravies de conduire ou de faire conduire ces enfants à un spectacle, qui se tournait en leçons, grâce à la conférence dont le spectacle était précédé. Ces représentations classiques remplacèrent les vêpres, qui avaient été longtemps la récréation d'une population croyante. C'est moi qui, le premier, baptisai *les matinées de Ballande* du nom de vêpres laïques. Le mot fit fortune et fut répété partout.

C'est alors qu'on s'aperçut que le public de l'après-midi différait sensiblement de celui du soir; qu'il était plus facile et plus complaisant, qu'il arrivait au théâtre armé d'une indulgence à toute épreuve. J'avoue que pour moi je ne m'y étais pas attendu et que l'incroyable longanimité des spectateurs déconcerta d'abord toutes mes prévisions.

Je me souviens que lorsque Ballande, tout fumeux de son grand projet, était venu m'entretenir et me demander mon aide, je lui avais marqué mon appréhension :

— Vous prétendez, lui disais-je, jouer dans l'après-midi l'ancien répertoire, et surtout le répertoire tragique. Mais prenez garde! quand on donne à la Comédie-Française une tragédie de Corneille ou de Racine, on ne fait pas un sou. Et cependant il y a des interprètes dont quelques-uns sont de premier ordre et les autre suffisants. Vous ne disposez que d'une troupe de raccroc, composée d'éléments hétérogènes et, nous le pouvons dire, médiocres. La tragédie sera horriblement massacrée chez vous; à supposer que le public, attiré d'abord par la nouveauté et la singularité de l'entreprise, vienne en foule les premières fois, vous ne tarderez pas à le rebuter. C'est un coup d'épée dans l'eau.

Ballande n'était pas un philosophe; c'était mieux : c'était un croyant, un apôtre. Il avait la foi qui transporte les montagnes. S'il n'eût été qu'un philosophe, il est bien probable qu'il se fût rendu à mes raisons qui étaient de bon sens. Et voyez comme le bon sens a parfois la vue courte. Je pensais raisonner juste. Il y a un point qui m'avait échappé : c'est que le public de l'après-midi ne serait pas le même que celui du soir; ou pour parler plus juste, qu'étant le même, c'est-à-dire composé de Parisiens, il serait impressionné de façon toute différente. Il y avait là un facteur dont je n'avais pas soupçonné la toute-puissante influence, et ce facteur que je négligeais, c'était l'heure.

Le public apporte l'après-midi au théâtre une autre âme que le soir. Il y a bien des raisons à cela. La première et la plus importante n'est pas flatteuse pour notre amour-propre.

Vous vous rappelez ce que disait Bossuet dans l'oraison funèbre du prince de Condé, qu'une grande âme est toujours maîtresse du corps qu'elle anime. Faites bien attention; il parlait d'une grande âme. Mais le commun des mortels n'a pas cette chance de posséder une grande âme. La nôtre, hélas! n'est point maîtresse du corps qu'elle anime. Elle est au contraire dans la dépendance de ce corps; elle est asservie à ses malaises, et elle n'est elle-même toute-puissante que s'il est en bonne santé. Voilà qui rabat notre orgueil; mais nous sommes tous, petits ou grands, forts ou faibles, logés à la même enseigne. Quand notre pauvre machine se détraque et souffre, il nous est impossible de prendre du plaisir à aucun divertissement, et fussions-nous de tempérament assez énergique pour dompter, quand nous sommes seuls, les révoltes de notre corps, nous nous abandonnerions à ce qu'il conseille, quand nous faisons partie d'une foule où les mêmes suggestions émanent de tous les corps.

A Paris, le déjeuner est un repas rapide et généralement peu substantiel. Le Parisien déjeune en hâte de deux œufs sur le plat et d'une côtelette; c'est le plus souvent à onze heures et demie ou midi qu'il se met à table. Il plie sa serviette à une heure au plus tard. Les spectacles de l'après-midi ne commençaient qu'à deux heures. Il avait donc le temps de fumer son cigare et si le temps était beau, de pousser à pied jusqu'au théâtre. Une petite promenade hygiénique, qui lui fouettait le sang et lui débarrassait la tête. Il avait plus qu'à demi achevé la digestion; une digestion qui n'était pénible ni laborieuse. Il était dispos de corps et d'esprit, et par cela même d'humeur bienveillante.

Peut-être l'importance que j'attache à ces détails tout physiques vous étonne et vous offusque-t-elle? Souvenez-vous du conseil célèbre de Voltaire aux apprentis courtisans: quand vous avez une grâce à demander à une illustre princesse, informez-vous d'abord près de sa femme de chambre si elle a fait ses fonctions le matin et si elle a le corps libre. Je vous prie de croire que Voltaire ne ménage point les expressions et qu'il dit crûment la chose, avec le sans façon de Rabelais. Et songez qu'il ne s'agit ici que d'une princesse et encore d'une princesse illustre. Mais imaginez un congrès de reines, illustres ou non, mais qui toutes auraient besoin d'un rafraîchissement, et calculez l'intensité de mauvaise humeur, qui se dégagerait de cette noble compagnie.

Si je vous disais que c'est un axiome chez les directeurs de théâtre qu'une première représentation ne réussit jamais par un temps de neige. C'est que les spectateurs arrivent les pieds mouillés et froids. Le sang se porte à la tête, dans une salle qui est toujours surchauffée; le malaise de chacun s'accroît du malaise de tous; le public devient maussade, irritable; il sent le besoin de passer sa mauvaise humeur sur n'importe quoi. Un homme en colère jette à terre et brise la potiche de la cheminée; le public déchiquette et piétine la malheureuse pièce qui n'en peut mais. Il faut qu'elle soit diantrement robuste pour résister et tenir ferme.

L'exemple donné par Ballande a depuis lors été suivi par tous les directeurs de théâtre. Nous avons à présent des représentations régulières dans tous les théâtres le dimanche et souvent même le jeudi. Vous avez pu vingt fois, cent fois constater sur vous-même, si vous avez l'habitude d'analyser vos sensations, combien le public de l'après-midi était plus indulgent, plus facile aux bravos, moins rétif aux hardiesses que celui du soir. Que de fois il est arrivé à un impresario, lorsque dans un de ces spectacles un acteur faisait faux bond et qu'il fallait le remplacer au pied levé par un bouche-trou qui ne savait pas le rôle, de dire au régisseur effaré:

— Ah! bah! ça ira toujours, c'est un public de jour!

Les directeurs de théâtre ne sont peut-être pas de merveilleux psychologues; mais ce sont de bons observateurs. Ils ont profité de ces indulgences sans en chercher les causes. Il y en a d'autres évidemment que celle de l'heure qui vient d'être analysée ici. C'est la principale. On a pu dire autrefois que si le public témoignait de cette bienveillance dans l'après-midi, c'est qu'il y avait pour lui le piquant de la nouveauté; c'est qu'il venait chercher dans ces représentations une leçon plutôt qu'un plaisir, et qu'il s'armait par avance d'une patience à toute épreuve. Ces raisons ont disparu, puisque l'habitude de ces représentations s'est généralisée et qu'elles ne se distinguent plus à présent des représentations du soir; et cependant le public continue d'y apporter un esprit plus conciliant, des yeux plus frais et plus doux.

C'est l'influence de l'heure.

Regardez ce qui se passe le soir. Le mal croît tous les jours, et les directeurs commencent à être très inquiets. Le dîner, qui en mon enfance avait lieu à cinq heures, a de vingt ans en vingt ans reculé d'une heure, il a maintenant atteint huit heures, et déjà les dîners officiels, les dîners de gala ne réunissent leurs convives qu'à huit heures et demie. Force est bien de commencer le spectacle à neuf heures au plus tard, si l'on veut avoir terminé à minuit.

Le dîner est le fort repas de la population parisienne; qu'arrive-t-il? c'est que le public n'entre dans la salle du théâtre qu'au milieu et souvent même à la fin du premier acte. Il lui faudrait trop se presser

pour être à l'ouverture du spectacle ; il a mangé trop vite, il n'a fumé qu'à demi son cigare, il a l'estomac chargé, il n'est plus capable de l'attention qu'exige une œuvre sérieuse. Il ne sent plus qu'un besoin, celui de s'étirer le corps et l'esprit : un peu de musique légère, un acte de vaudeville bouffe, c'est tout ce qu'il peut supporter. Savez-vous bien que parmi les causes qui ont précipité notre théâtre contemporain vers l'évolution qu'il accomplit en ce moment, l'heure du dîner et l'heure du spectacle est une des plus actives ?

Ah ! vous vous imaginiez que cette petite chose, ce détail infime, l'heure, n'avait pas d'influence, et que ce n'était pas la peine de s'en occuper dans cette étude. Eh bien ! c'est cette petite chose, c'est cet infime détail qui en changeant l'âme du public a chassé de notre théâtre contemporain la comédie de mœurs et de caractère qui s'espace sur cinq grands actes ; c'est lui qui a imprimé à la pièce moderne son allure rapide et sa langue sèche ; c'est lui qui a contraint le vaudeville à ne point exposer le sujet au premier acte, qui est tout entier de papotage, à ramasser ensuite le drame entre deux personnages qui échangent à coups pressés leurs sentiments en une scène unique, à conclure en un tour de main.

Ce serait exagérer de dire qu'au théâtre l'heure est tout ; ce qu'il y a de certain, c'est que son action est énorme. Nous avons l'habitude de nous en aller du théâtre vers minuit. Rappelez-vous l'attitude du public quand cette limite est dépassée ; comme il devient nerveux, quinteux, désagréable. Les directeurs s'en rendent si bien compte, que, passé la première représentation où l'on a affaire à un public tout particulier et plus volontiers noctambule, ils sont obligés, si le spectacle a excédé l'heure réglementaire, de mettre une note dans les journaux, où ils préviennent le public que désormais, grâce à d'intelligentes coupures et en abrégeant la durée des entractes le spectacle finira à minuit moins cinq. C'est qu'à minuit dix l'attention et la bienveillance sont couchées.

Je n'ai pris jusqu'ici ce mot d'*heure* que dans son acception la plus matérielle ; mais il serait facile de lui donner un sens plus large et plus compréhensif, et vous seriez bien plus surpris encore de l'influence prodigieuse que peut exercer l'heure sur l'esprit du public et par cela même sur le destin d'une pièce.

Un exemple fera mieux comprendre ma pensée que toutes les explications du monde.

C'était en 1876, nous l'avions l'âme encore tout endolorie des deuils de l'année terrible. Nous étions sans aucun doute retournés au théâtre comme nous étions revenus à nos autres occupations. La vie ne saurait s'arrêter ; force est bien à une nation comme à un homme de reprendre, quel que soit son chagrin, le train accoutumé de ses travaux et de ses plaisirs. Nous n'avons pas en nous, disait le moraliste, de quoi pleurer toujours. Nous ne pleurions donc plus ; mais la plaie saignait au dedans, silencieuse et cruelle, la plaie de la défaite, la plaie de la patrie démembrée. Aucun des théâtres ne se hasardait à nous présenter quelqu'un de ces tableaux militaires qui jadis nous avaient transportés d'enthousiasme et de joie. Il nous semblait qu'il y aurait eu comme une impiété à mettre jamais des soldats français sur la scène. Les montrer vaincus, l'humiliation eût été trop douloureuse. Personne n'y songeait. On n'osait pas non plus les présenter victorieux, comme aux temps du premier Empire, de la conquête de l'Algérie, ou même de Magenta et de Solférino. On se taisait donc, et la pièce militaire avait disparu de notre théâtre.

Voilà qu'on nous annonce aux Folies-Dramatiques une opérette de M. Alfred Duru et Henri Chivot, celui-là même qui vient de mourir il y a quelques jours. L'opérette s'appelait sur l'affiche : la *Fille du Tambour-Major*. La *Fille du Tambour-Major* ce n'était au fond que la *Fille du Régiment* retapée en forme d'opérette, et agrémentée d'une musique nouvelle, qui, sans valoir celle de Donizetti, avait bien son agrément : elle était de Jacques Offenbach, le merveilleux enchanteur.

On avait écouté la pièce avec faveur : la donnée était de celles qui plaisent toujours au public ; nous aimions tous le maëstro, et le goût que nous sentions pour sa musique s'avivait encore du regret que nous avions de sa mort. Car la *Fille du Tambour-Major* était une œuvre posthume. Le succès n'avait pourtant point dépassé la mesure ordinaire des succès d'estime, et comme le dénouement approchait, il y avait déjà dans le public un frémissement avant-coureur de la sortie. Chacun pliait son journal, serrait sa lorgnette et se disposait à quitter sa place.

Le rideau du fond se lève, et dans un décor charmant de Zarra, nous voyons la place publique de Milan avec la façade de la célèbre cathédrale. Dans le lointain, une porte de la ville par où va déboucher le premier régiment de grenadiers qui vient prendre possession de la ville. Nous apercevons les soldats qui se massent au fond de la scène, et voici que l'orchestre militaire joue en sourdine, comme si les sons nous arrivaient estompés par l'espace, les premières mesures de l'air fameux de Méhul :

La victoire en chantant nous ouvre la barrière.

J'ai vu dans ma longue pratique du théâtre bien des publics emballés. Je n'ai jamais rien vu de pareil à ce qui se passa ce soir-là aux Folies-Dramatiques. Il y eut d'abord à ces premières notes qui semblaient nous être envoyées de si loin, éveillant des souvenirs

de gloire, un moment de stupeur, puis d'hésitation. On eût dit que nous sentions quelque pudeur à être ainsi troublés et charmés ; mais l'émotion fut la plus forte, une émotion profonde, universelle. On cria, on pleura, on battit des mains, on redemanda l'air vainqueur, et une fanfare joyeuse éclata dans tous les cœurs, quand les cuivres reprirent à pleine volée :

La victoire en chantant nous ouvre la barrière.

Et dans les galeries d'en haut, la foule, emportée par le rythme, se mit à chanter en même temps que jouait la fanfare :

La victoire en chantant nous ouvre la barrière.

Qui sait? trois mois auparavant, c'eût été trop tôt. Un an après, c'eût été trop tard. Nous n'aurions pas été jetés ainsi hors de nous-mêmes et soulevés de terre, pour ainsi dire, par un air que nous savions tous par cœur. Mais l'heure était propice. Nous sentions tous un secret besoin de réagir contre la tristesse et la dépression dont nous étions depuis longtemps accablés ; nous avions, sans nous en rendre compte, une furieuse envie de nous rejeter vers le passé et d'y prendre un bain rafraîchissant de gloire. Toutes les fibres de notre âme étaient violemment tendues ; il suffisait de les toucher pour qu'elles frémissent sous la main. Nous apprîmes plus tard que les auteurs, le directeur et même les censeurs avaient longtemps hésité à présenter devant le public de 1876 des soldats triomphants et de leur jeter les premières notes d'une mélodie qui éveillerait dans toutes les imaginations le mot de victoire ; on se décida, après bien des discussions, à ne hasarder que la mise en scène discrète dont je vous ai parlé. Mais cette évocation de gloire, pour être lointaine et estompée par la distance, n'en fut peut-être que plus puissante sur nos âmes.

L'heure avait été bien choisie, ou elle s'était rencontrée à propos. Je n'en dirai pas davantage sur ce point. Il vous sera facile de repasser vos souvenirs de théâtre. Je serais bien étonné si vous n'y retrouviez pas quelque incident analogue à celui que je viens de vous conter. Vous vous rendrez compte ainsi par vous-même de la puissance qu'exerce le moment sur les âmes de la foule au théâtre ; comme il les confond dans un même élan de douleur ou de joie ou d'enthousiasme. Les plus sceptiques mêmes sont entraînés dans le torrent. J'ai vu, le soir de la *Fille du Tambour-Major* une larme tomber des yeux qui pleurent le moins.

Passons maintenant, si vous le voulez bien, à la pièce même, aux acteurs qui la jouent. Ce sera notre troisième chapitre.

FRANCISQUE SARCEY.

(*A suivre.*)

PAGES DE LA TERRE

Tableaux d'automne [1].

Et quinze ans avaient passé. Côte à côte, ils avaient quinze fois dans les mêmes terres retrouvé les mêmes pensées. La vie leur était restée facile. Dans le retour périodique des travaux et des habitudes, il avait semblé qu'elle devait durer éternellement immuable et que le temps ne s'en allait point. Or voilà qu'elle avait passé comme l'eau coule, sans qu'on y prît garde. Quoiqu'elle dût continuer pour lui en de pareils soins, dans les mêmes scènes, la même tranquillité monotone, quelque chose se préparait qui coupait en deux son existence, ce qui avait été ne serait plus.

Et il songeait à son père, à lui-même, aux disparus qui ne manquaient à personne quoique l'on parlât d'eux quelquefois. Il songeait aux années parties, à toutes les heures paisibles sonnées par l'horloge de sa maison ; les figures des vieux parents morts qu'il avait vus pareils à son père, au temps où le vieux était comme lui ; les réunions du foyer le soir, quand on parlait d'hivers légendaires où la neige avait enseveli les campagnes pendant des semaines et où les grands chênes pétrifiés éclataient la nuit dans les bois, avec le fracas du canon ; il se rappelait les retours crépusculaires vers la maison, avec les chars lourds de javelles et les montagnes de foin odorant ; ce que le vieillard disait alors, en regardant rentrer sa récolte, debout sous l'auvent du portail, ou assis sur le banc de pierre, tandis que ses petits-enfants se vautraient en jouant dans la poussière comme son fils l'avait fait jadis, comme il l'avait fait à leur âge, et comme ses parents à lui-même l'avaient fait à la même place. Le paysan songeait encore aux grandes journées de son existence, les fiançailles, le mariage, les arrangements de famille, tombées derrière lui l'une après l'autre. Il revoyait ces choses lointaines : des prévisions ou des confidences qui les avaient occupés longtemps, des affaires qui n'étaient plus rien, des difficultés évanouies ; réalités d'hier et d'autrefois volatilisées en fantômes qu'il regardait tristement passer. Il songeait qu'il avait été tout petit, qu'un jour il serait morne et cassé. Il se disait que peut-être il serait à charge à ses enfants, que l'heure dernière viendrait pour lui comme elle était venue pour le père, et un chagrin lourd, écrasant, plein de compassion et de terreur, s'amoncelait en son âme obscure. Il s'arrêtait comme l'on s'arrête devant ce conte d'éphémères que nous appelons notre existence. Il voyait, comme on voit toujours, dans ces

(1) Voyez la *Revue* du 18 septembre 1897.

clartés quasi sépulcrales, avec la stupeur qui nous prend tous devant les spectres fuyants de nous-même, ce qui avait été positif, devenu fantasmagorique, ce qui avait été ses chagrins, ce qui avait été son bonheur, résolu en un rêve d'ombres.

Alors il se dit : « Quelle misère!... Nous sommes, et nous ne sommes plus tout à coup. Le riche est pareil au pauvre, aucun ne reste, aucun ne revient... Et nous nous faisons la guerre, quelle pitié!... Je me fais grand d'avoir plus qu'un autre, cet autre veut devenir plus que moi, et lorsque j'ai ce que je voulais, voilà qu'il me faut plus encore et jamais je ne suis content... Tu as peur de manquer?... Va! tu auras de reste, il faut partir sans rien dans les poches. Et quant à tes mains qui aimaient à prendre, Dieu seul pourrait te dire ce qu'elles gardent, et ce qu'il faut pardonner à tous... Pauvre père! se reconnaît-il? qu'est-ce qu'il peut penser à présent? a-t-il du regret de laisser tout? car tout ce qu'il a gagné lui est perdu... Il nous aimait, il nous a nourris et il était un honnête homme, c'est sûr... Il ne voulait que ce qui est sien, mais peut-être l'a-t-il trop voulu quelquefois... »

Et il se rappelait, sans grands remords certes, et sans la pensée de les réparer, pourtant avec un certain regret grave et morne, des choses qu'on leur avait reprochées, certaines duretés fâcheuses, des promesses qu'ils n'avaient pas tenues, de trop bons tours dont ils s'étaient réjouis, des marchés par trop réussis qui n'avaient pas pesé sur leur conscience et qui maintenant le troublaient un peu. « Qu'y faire? quand le voisin vous trompe, il faut bien se défendre comme lui. On vous couperait toute la laine, si vous ne saviez pas garder vos droits. Le meilleur devient injuste, c'est vrai, parce qu'on n'est pas juste envers lui. Nous sommes pareils : le misérable qui traite le riche de mange-pauvres serait aussi dur s'il le pouvait. Qu'y faire?... se défendre puisqu'il le faut, et ne pas garder de la haine : en toute guerre chacun a ses torts... » Il rêvait encore : « Tout le mal est là, que nous ne pouvons pas nous contenter... Il voulait trop, il travaillait trop et voilà qu'il s'est usé à la peine, car il n'a pas su se reposer. Qui le forçait? ... Nous n'étions pas comme tant d'autres qui ne savent pas respecter les vieux. Ma femme était pour lui une vraie fille, et moi je lui parlais comme à mon père, même quand je n'étais pas d'accord avec lui. Il y en a de plus vieux que lui, pourquoi Dieu ne le veut-il pas avec nous?... Nous trouverons triste cet hiver le coin du feu où nous l'avons vu... » Puis il se dit : « Il passe peut-être, et moi je ne suis pas près de lui. Comme j'aime à mon tour les miens, il m'aimait aussi, il me l'a prouvé! et s'il me cherche du cœur et des yeux, il ne me voit pas à côté de lui... J'aurais dû rester à la maison... Pour de la terre!... Je l'aurai laissé à son lit de mort pour un peu de terre à labourer et pour deux mesures de semence! J'ai mal fait et je vais rentrer quand j'aurai fini ce bout de champ... Ta terre, tu peux la labourer, demain, après-demain, quand tu voudras, l'ensemencer comme tu voudras. La voilà devenue tienne comme elle fut à lui cinquante ans : si le voisin empiète dessus, le juge de paix te fera justice... Pourtant, dans la terre de l'héritage, tu n'auras pas même une place un jour. Tu n'en as à toi que la surface, l'écorce qui t'est prêtée pour un temps. Après, dans la terre de tout le monde, tu iras manger à ton tour la terre à côté du père qui t'a nourri... »

Alors sur ses joues basanées, deux grosses larmes roulèrent lentement et tombèrent sur la glèbe ensemencée. Il s'arrêta, dételа ses bêtes, laissa la charrue dans le sillon et s'en retourna vers le logis.

Il marchait vite et ceux qu'il rencontrait le regardaient passer d'un air grave. Il allait à travers la plaine, radieuse en sa grandeur automnale, sous le dieu qui avait dispersé, aspiré à lui puissamment et vaporisé en splendeurs les buées de la terre et les nuées du ciel. Au midi, les vallées dormaient. Et les montagnes, dans leur estuaire, par-dessus les escarpements des coteaux, se dressaient aussi, belles et pures. Elles n'étaient pas comme aux temps d'hiver dressées massivement sur l'horizon dans leur majesté granitique et blanche. Les plus hautes cimes portaient seules les premières neiges étincelantes dont le soleil frappait les cristaux et dont l'azur bleuissait l'éclat. Elles semblaient, en leur vaste ligne, avoir reculé dans l'espace et se dérober dans l'étendue. Elles apparaissaient aériennes, comme un rideau lumineux d'azur que l'on croyait par moments voir flotter, si légère en était la grâce et si douce en était l'harmonie, sur les lointains bleus du paysage, les formes sereines de l'horizon...

A l'entrée du village, le paysan rencontra la petite fille de la voisine qui marchait vers lui d'un pas pressé. Alors, saisi d'un grand trouble, il se hâta lui-même et arrivé à la maison, il pénétra dans la chambre à l'instant où le vieux mourait. Muet, la tête penchée, dans une émotion puissante et trouble, il le regarda avec la stupeur que la mort glacée porte au cœur des hommes. Les yeux vitreux du vieillard semblaient voir les choses invisibles et ne voyaient plus les êtres vivants; lui-même fixait, comme rivé à leur regard incompréhensible, ces prunelles ternes et magnétiques avec une curiosité terrifiée et, jusqu'à ce que ce fut fini, il demeura pétrifié d'angoisse. Quand le souffle se fut arrêté, il lui sembla que son être se détendait invinciblement, en un soulagement douloureux. Il s'agenouilla près du lit et murmura une courte prière. Puis il passa dans la cuisine où il

s'assit au coin de son feu. Il y demeura toute la journée, morne, plein de chagrin et d'ennui, mais calme ; et il répondait avec tranquillité aux doléances pareillement calmes des femmes qui venaient prier près du corps, des voisins qui, selon l'usage, accomplissaient dans la maison les rites funéraires de la campagne avec les soins traditionnels...

Le vieux laboureur fut mis en terre. On l'ensevelit près du mur sur lequel de grands noyers roux dressaient leurs branches déjà dénudées, d'où s'envolaient en pépiant les grives et pleuvaient des feuilles tourbillonnantes. Ce champ de repos est tranquille à côté de l'église ancienne. Les bruits qui passent, les voix du village, le marteau de la forge voisine, les roues qui cahotent sur le chemin, les rires, les propos, les cris errants, rumeurs quotidiennes de la vie vaguement entendues d'eux peut-être?... ne dérangent point ceux qui sont là... Les chants monotones bourdonnèrent, les cierges s'éteignirent autour de la fosse ; le prêtre, secouant dessus l'eau bénite, y déposa le grave *Requiem;* et la cloche y laissa tomber, porta aux campagnes indifférentes le glas étrange, si triste et si beau...

2 novembre.

Elle a sonné, hier et aujourd'hui, dans le même air bleu, dans le même air doux, sur les mêmes campagnes harmonieuses au repos pour la grande fête, d'abord les volées retentissantes qui convient les âmes aux triomphes du ciel, puis de nouveau, le glas solennel. Le métal de cette cloche est d'un timbre remarquablement puissant et sonore. Elle rappelle de loin dans les terres, elle avertit de loin dans les bois, selon la distance et selon le vent, le chasseur fatigué qui rentre et les travailleurs affamés. Elle tinte à l'aube, à midi, dans les crépuscules des jours, les heures laborieuses du village, les heures intimes de la maison. Je l'entends plus fort que les autres, l'église étant toute voisine, et je le crois, j'entends mieux aussi... Je l'aime aux soirs d'automne et d'hiver, quand le feu s'allume pour mon retour ou se ranime, les volets clos, les rideaux tirés devant les fenêtres et jette à ses vibrations familières des flammes plus éclatantes qui ondulent sur les solives lustrées du plafond, sur les murailles massives et sur les cadres ternis des portraits, vagues et à peine visibles, dérobés, regardant encore dans la demi-clarté taciturne pareille à la pénombre des temps, à cette heure méditative entre toutes, avant que la lampe soit apportée.

Elle dit alors : « Voici l'heure bonne!... du repos, si ton corps est las, du recueillement et du rêve, si ton cœur, jeune et confiant encore, glisse à ses illusions vivaces et se déçoit en ses propres songes, en ses songes éblouissants jadis, devenus moins brillants et meilleurs, mieux harmoniques à la grande vie... C'est l'heure des livres, des pensers sérieux, de la solitude féconde et du souvenir, si ton âme est triste... C'est l'heure du retour, l'heure d'autrefois, de tout ce qui se lève dans la mémoire, tout ce qui parle dans l'esprit qui écoute, tout ce qui s'abrite au cœur fidèle, c'est l'heure des aimés, l'heure des morts. »

Ainsi, de sa belle voix familière, parle la cloche qu'ils aimaient aussi. Et à mesure que le temps m'échappe, à chaque automne qui passe, à chaque hiver qui succède, ses vibrations de joie ou de deuil se répercutent dans mon être en pensées plus attentives et en émotions mieux recueillies.

Donc elle a tinté, hier, après vêpres, pour la procession accoutumée que l'on fait dans le cimetière. Les hommes ont suivi le curé qui longeait à pas lents le mur, répondait aux voix des chantres par les paroles du rituel, et s'arrêtait au pied de la croix pour dire, d'un ton sourd et monotone, les prières répétées qu'accompagnaient d'un mouvement machinal des lèvres et avec un murmure inintelligible, les faces sérieuses des paysans. Le sacristain promenait à travers les groupes son plat de cuivre où les sous tombaient des doigts calleux. Les femmes en noir étaient à genoux autour des tombes pauvrement parées.

Et c'était, au déclin du jour, le soleil large et sans rayons descendant derrière les collines, une scène infiniment émouvante et d'une austère douceur. Ils venaient prier pour les défunts, comme ceux-ci l'avaient fait jadis, de la même âme héréditaire et du même cœur simple et passif. Leurs visages hâlés réfléchissaient on ne sait quoi d'inaccoutumé en leur soumission d'habitude aux choses de la vie et de la mort. Leurs fronts, ridés comme des murailles, portaient une pensée plus sérieuse, une pensée de confiance qui se levait dans leur esprit comme une lumière humble et auguste... Une veuve droite devant une fosse pleurait, en égrenant son chapelet, des larmes silencieuses et résignées. Près de moi, un vieux pleurait aussi sur lui-même et sur son fils mort, un pauvre vieux desséché, tortu, ployé depuis cinquante ans par toutes les servitudes de la glèbe et toutes les peines de la pauvreté vers la terre si longtemps marâtre et prochainement hospitalière, qui l'attirait chaque jour un peu... L'air était doux, si calme que les cierges ne s'éteignaient pas dans les mains des femmes. Et l'on sentait les fleurs sur les tombes, des roses d'automne, des chrysanthèmes, avec des odeurs d'herbe verte et de feuilles jaunes sur le chemin. Les prières bourdonnaient, les voix des chantres étaient toujours sourdes et traînantes. Deux rouges-gorges perchés sur les branches disaient sans peur près de la muraille

leur chant de cristal mélancolique; et la cloche laissait tomber ses coups à intervalles égaux dans le silence religieux du soir. Par moments, tant elle était grande et tranquille, cette réalité immémoriale semblait sortir de l'heure présente et se projeter dans la durée comme on ne sait quoi de visionnaire regardé à travers le temps.

Le soir, retiré dans ma chambre au bruissement familier du feu, j'entendais encore la cloche dolente. Jusqu'à ces dernières années, c'était l'usage qu'elle tintât son glas pendant toute la nuit de la Toussaint, dans les ténèbres et les vents qui passent, sur les campagnes désertes et sur les villages endormis. L'harmonie lugubre maintenant ne dure que pendant la veillée, jusque vers onze heures, pour reprendre, avec l'Angélus matinal, avant les premières clartés de l'aube. Je ne puis dire combien imposante dans la solitude de l'ombre, sur les plaines et les vallées noires de pluie ou blanches de lune, est cette voix qui tombe et qui monte dans le repos ou le bruit des airs, et qui arrive de chaque église au clocher prochain.

En bas, dans la cuisine enfumée, les servantes de la maison priaient à voix basse autour du vieil âtre. Elles ajoutaient sans relâche, et sans se fatiguer les genoux, les *Pater* aux *De profundis*... Elles priaient pour les défunts de leurs familles éteintes, et aussi pour les maîtres morts. Et moi, dans mon appartement, je songeais, en me promenant de long en large, à tous les êtres aimés ou inconnus qui avaient vécu dans cette demeure près de quatre fois séculaire, à toutes ses générations rangées par groupes successifs dans les strates silencieuses du temps.

Il n'y aurait pas d'histoire plus belle, plus fortifiante pour le cœur, ni meilleure à l'âme; et si on l'écrivait comme il faudrait l'écrire, dans un esprit de vérité simple, il n'y en aurait pas de plus féconde en pensée et en émotion que celle d'une famille, racontée durant un siècle ou deux dans ses habitudes héréditaires circonscrites autour du foyer. Le livre de ces annales domestiques porterait, selon l'ordre naturel, ses pages de joie, ses heures de deuil, pénétrerait de la vie des morts l'existence familière des vivants, et comme je l'ai senti tant de fois, comme je l'éprouve en ce moment, recueillerait au profond de nous, réaliserait en sa force aimante, par la religion de la mémoire, la présence de nos invisibles.

La nature conclut toujours à la vie. Ses instincts, sottement accusés, en sont les affections élémentaires et conservatrices, qui se travaillent dans leurs jeunes désirs et se précisent en se travaillant. La tendresse, la conscience, la grave raison harmonique, la liberté douteuse encore existaient déjà virtuellement dans les premiers essais de l'instinct, et vivent toujours, vont grandissant, éclosent en vertus positives sur ses racines profondes. Et peut-être que la tâche de chaque homme, le travail de l'humanité tout entière consistent à se réaliser dans un consentement réfléchi au cœur et à l'âme universels, à s'adapter aux lois qui nous portent et conséquemment y participer enfin à accomplir avec amour, dans une lumière, d'évidence, tout ce qui est agi aveuglément.

Ainsi tout instinct est infaillible, car le mensonge n'est pas dans la vie. L'élément, la plante et l'animal sont véridiques, l'apparence ne déçoit que par ressemblance; l'insincérité est positive et se dupe plus qu'elle ne trompe, et la ruse simplement retarde.

Combien donc sûr, combien infaillible est l'instinct des humbles créatures! combien certaine la certitude où les générations viennent graviter l'une après l'autre comme en une attraction moléculaire, leur foi éternelle dans la justice, dans la vérité, dans l'indulgence, dans l'innocence native et, par delà le temps et la terre, dans le bonheur de tout ce qui a vie dans la vie! On peut affirmer devant ce grand fait que toute négation est négligeable, et que tout argument qu'on y ajoute n'est qu'un argument de collège aussi futile qu'oiseux. — Rêves?.. Peut-être... Mais, parmi les rêves, les plus beaux sont aussi les vrais : celui qui porte le plus de douceur est également le plus lumineux. Tout le reste n'est que mécanique, probablement mal interprétée.

Donc sages ceux qui se disent : « Patience! Fécondons le labeur quotidien. Nous ne savons pas, mais nous saurons, nous ne voyons pas et nous verrons. Nous vivons peu, mais nous vivrons tous d'une grande vie claire et joyeuse. Ce qui nous a aimés est sûr, ce qui aime en nous ne nous trompe pas. »

Et voyez, dans les heures amicales de mémoire et de mélancolie, quand nous songeons aux disparus, notre pensée ne s'arrête jamais à leur mort. Terreur? — Non. Instinct et foi encore... Nous pensons peu, et cela est naturel, à ce qu'ils sont devenus, car on ne respire pas dans le vide et l'on n'imagine point dans l'inconnu. Notre âme s'arrête à leur vie lointaine, aux choses dans lesquelles ils nous aimèrent, aux habitudes d'eux qui subsistent et à celles qu'ils ont emportées, à des promenades, des causeries, de petits faits de peu d'importance et à des paroles insignifiantes, à tout ce qu'il y a en apparence de plus négligeable dans le réel et de plus futile dans le souvenir. Mais notre âme sait ce qu'elle fait, on peut presque dire, à notre insu. Où il faut qu'elle regarde, elle s'arrête, et elle incline où elle doit pencher. La gratitude s'épand en tendresse, en bienveillance, en sécurité. L'homme se reconnaît en soi-même et le passé fixe le présent. Ainsi se perpétue autour de nous, la présence de ceux qui sont partis, et se compose d'eux une existence mêlée intimement à la

nôtre, que le mystère fait auguste et familière le souvenir.

J'ai songé ainsi, longtemps et doucement, par une nuit calme qui faisait filtrer dans ma chambre ses rayons de lune à travers les vitres, les reflétait dans les campagnes au miroir des eaux et les brisait à des charrues luisantes abandonnées parmi les labours. En cette tranquillité lumineuse, la cloche tintait, quasi sans tristesse, mais d'un sérieux amical et haut. Ses coups pareils, affaiblis et sonores, semblaient tomber des cimes du deuil. La vibration expirante renaissait dans la vibration nouvelle, et le cœur les répercutait. Je pensais à tout ce qui avait été, aux heures et aux veillées d'autrefois, aux réunions quotidiennes et aux simples paroles échangées là, belles d'affections et d'habitude, sous ces vieilles poutres et à ce foyer qui avaient vu se succéder tant de maîtres, et tant de visages vieillir. Toutes ces heures se confondaient dans le vaste tableau du passé que la mémoire déroule et ordonne comme une assemblée d'ombres pensives, afin de ressaisir ce qui passe et de recréer ce qui n'est plus. S'il recréait pleinement en lui, l'homme pourrait défier le temps. Mais peut-être qu'il agirait peu et mal, stérilisé de regrets trop doux : en sorte que l'espérance humaine, la pensée, la mémoire elle-même disparaîtraient dans le vide inerte d'une contemplation sans objet. Et peut-être qu'il aimerait trop la mort, s'il la voyait dénuée de terreur, si elle n'était qu'un évanouissement harmonique et joyeux de l'être, se dissolvant comme avec volupté dans le mystère aérien... La nuit, j'eus un rêve.

C'était dans la maison d'autrefois, en une chambre où l'on ne se réunissait pas d'habitude. Ma mère était là, avec son amie et la fille de cette amie, jeune fille que j'avais aimée toute petite et que je retrouvais grande et pensive... Nous parlions de choses quotidiennes et aussi de vieux souvenirs. Nous en parlions comme l'on échange les nouvelles d'un monde familier d'où l'on s'était éloigné un temps, avec le bonheur calme et profond que l'on éprouve à y revenir, avec la douceur dont l'habitude accueille au foyer le voyageur et lui ramène au cœur ses affections. Ma mère disait :

— Tu vas être content. Nous n'avons rien changé à la maison. Ta chambre d'autrefois est prête, avec les fleurs que tu aimes et le bouquet d'épis de froment qu'il y avait au-dessus de la glace. On a épousseté les vieux livres...

Et moi, je racontais mon voyage avec une gaieté tendre et légère, les incidents, insignifiants d'ailleurs, et qu'elle connaissait, de ce voyage oublié. Elle me dit :

— As-tu vu ton père?

Et je dis avec embarras :

— Non, je n'ai pas cherché. Comment aurais-je pensé à le voir, je ne savais pas qu'il fût de retour...

— Tu as eu tort, mais cela n'y fait rien : tu le verras tous les jours, il est ici.

— Quoi, ici!... Comme autrefois?... Est-ce possible?...

— Oui, comme autrefois. Es-tu content?

Et une joie grave, une joie sainte et candide, une joie d'enfant inonda mon cœur. Alors je dis, me souvenant des heures de tristesse passées :

— Ah! comme on se blesse à la vie!

— Oui, dit-elle... Et elle sourit...

Nous nous tûmes, pour mieux nous parler l'un à l'autre et pour respirer ce bonheur. Je m'aperçus tout à coup qu'il faisait grand jour au dehors. Alors je dis :

— Comme cette nuit a passé vite!... Pourquoi restons-nous dans l'obscurité?... Je puis bien ouvrir les contrevents, à présent que la tempête est passée.

Ma mère me dit :

— Va ouvrir.

Je poussai un cri d'admiration. Une lumière pénétrante, d'une douceur et d'une sérénité jamais vues, enveloppait les arbres du jardin, la cour et l'horizon... Quelquefois, après de longues pluies, par un beau jour de printemps, le ciel éclate en une splendeur de jeunesse, un éblouissement oriental qui clôt les yeux, dilate le cœur, mais ce n'est point cela! La fusion d'un clair de lune d'été dans un matin de mai ou d'avril, donnerait seule quelque idée lointaine de cette lumière intelligente... Et ma mère me dit :

— Tu vois?...

Je m'éveillai... L'aube rouge filtrait par les volets dans la chambre, grandissait le long des murailles et déjà dessinait les poutres. J'allai ouvrir, comme dans mon rêve, et de ce rêve je portai jusqu'au soir à travers champs l'étonnement lumineux.

12 novembre.

Jour brumeux, froid, silencieux et morne... J'ai traversé, pour aller aux Saligues, la plaine des guérets. Le paysan de l'autre jour y était seul avec sa charrue et ses bœufs couverts de toile blanche, allant et revenant à pas tranquilles. Les terres du village, autour de la sienne, s'étendaient toutes en livrée d'hiver ; les champs roux se juxtaposaient en rectangles séparés par un sillon double pour l'écoulement des eaux du ciel. Tous avaient reçu leur semence et la couvaient, élaborant, en leur activité silencieuse, la germination vaste et sûre. Et l'homme

travaillait, pressé de féconder ses sillons, étonné, quasi confus, en soi-même, malgré son excuse légitime, d'être là seul aux travaux du blé.

Je lui parlai ; il était déjà pleinement rentré dans ses habitudes. Il avait, selon le mot du pays, *fait les honneurs*, et grandement : le service, les prières et les messes avaient été réglés à profusion; il avait convié ceux qu'il fallait convier, offert à tous le repas funèbre et donné au mort sa part de regrets, le chagrin usuel, les larmes requises. Maintenant la vie recommençait. Il lui fallait rattraper le temps...

Rien de plus juste. C'est très peu de chose qu'un vieux paysan qui se couche et meurt. Une génération tout entière n'est pas beaucoup plus et s'efface ainsi... Le temps mûrit les blés et les hommes, la mort les fauche, la terre les engrange et les restitue à la nature qui les remêle à la vie mouvante... La terre à son tour est fatiguée : les hommes s'étiolent, les nations s'épuisent; il faut que les campagnes se reposent, et les patries tombent en jachère.

Je laissai l'homme, je traversai la plaine. De longs âges de labeur tenace, de patience et d'énergie féconde dorment encore dans ces mottes brunes, tant de fois ouvertes par le soc et brisées par les dents des herses, qui ont porté des moissons lointaines et nourri et repris tant d'hommes, vu s'élever et crouler ensuite tant de maisons paysannes dans les ronces, depuis le jour où quelque colonie sans histoire bâtit ses huttes d'argile dans la vallée sauvage du Gave, et défricha la forêt celtique.

Le jour était sombre, le brouillard épais. Personne dans les champs, ni sur les chemins. Les paysans fauchaient au loin, sur les collines, l'ajonc épineux et les fougères, ou coupaient du bois dans les forêts. Rien ne troublait cette solitude, qui par moments paraissait être illimitée. Car les brumes qui pesaient sur les terres enveloppaient dans leurs plis douteux les maisons éparses et les villages, et ramenant le vague horizon dont les lointains étaient dérobés, semblaient l'étendre on ne sait jusqu'où... Comme un îlot gris, émergeait un carré de chênes trapus, rangés en bordure dans les terres autour d'une friche de bruyère, et les corbeaux volaient vers leurs cimes comme à un refuge au milieu des eaux. D'autres oiseaux qu'on ne voyait pas promenaient à travers l'espace leur voix errante : c'étaient des courlis et de ces pluviers que l'on appelle ici des flûtiers à cause de leur cri doux et plaintif. Ils tournoyaient en se rappelant, d'un cri fuyant et d'un vol rapide, voyageurs qui cherchaient où s'abattre, dispersés à la découverte. Leur voix était celle de ce jour d'automne où l'homme ne chantait pas dans la campagne et où les fumées ne montaient point, où les haies pleuraient, où les bois rouillés semblaient, dans les grands voiles humides, se recueillir sous leur noire écorce en une pensée rude et morose, où les villages silencieux, devinés sous le ciel opaque, paraissaient être rentrés tout à coup dans une solitude immémoriale et dans une vie de légende.

Charles de Bordeu.

VARIÉTÉS

La Crise du mariage.

Je dis crise et non faillite, d'abord parce que ce dernier mot est beaucoup trop fort et qu'une institution qui a pour base la nature humaine ne peut disparaître ni même, à mon avis, subir d'importante modification; puis parce que le terme est devenu d'une navrante banalité. Depuis la fameuse faillite de la science, Dieu sait combien on a déclaré de faillites, vraies ou supposées, dans le domaine des arts, de la politique, de la diplomatie, de la marine de guerre. Krach avait un parfum trop germanique; faillite est bien plus joli, quoiqu'un peu faible; banqueroute jouissait hier encore de la faveur populaire; je ne sais ce qu'on inventera demain.

Rien de tout cela, je le répète, pour le mariage, mais ici du moins une crise est indéniable; il faut espérer qu'elle sera passagère, sans trop y compter toutefois. On se marie moins qu'il y a cinquante, voire même vingt ans; il suffit pour s'en convaincre de consulter les statistiques. Le fait n'est guère discuté, mais l'appréciation varie extrêmement suivant l'âge de ceux qui prennent la peine de l'examiner, les vétérans criant à l'abomination de la désolation, les jeunes recrues se contentant de sourire d'un air entendu et de dire : où est le grand mal? Les uns et les autres sont d'ailleurs persuadés que la crise ne sévit qu'en France. Elle sévit partout, j'en suis convaincu. Je n'en veux pour preuve qu'une étude minuscule parue récemment dans la *North American Review*, sous une signature féminine, Kate Gannet Wells; si je donne à cet article la préférence sur d'autres qui m'ont passé sous les yeux, c'est qu'il présente la question avec une concision, une netteté, une sécheresse tout américaine et presque brutale, mais qui ne laisse aucune place au doute. Le titre seul est éloquent : *Pourquoi moins d'hommes se marient*. Moins d'hommes? moins de femmes aussi, je suppose? Qu'est-ce à dire sinon : crise du mariage? crise américaine au même titre que crise française et crise européenne.

Oui, européenne, je ne crains pas de l'affirmer. Lors d'un voyage en Allemagne, il y a deux ans, en Allemagne, cette terre classique des unions précoces et des fourmillantes progénitures, j'ai été frappé du

nombre considérable de vieux garçons et de familles peu nombreuses qu'il me fut donné de connaître plus ou moins intimement. Ces vieux garçons et ces pères prudents n'étaient pas choisis, je vous assure, dans un monde spécial; je m'efforçais au contraire de m'introduire dans tous les mondes, aussi bien celui des petits boutiquiers que celui des lettrés, car ce qui m'intéressait avant tout, c'était la langue courante, populaire, qu'on ne trouve dans aucun livre. J'ai même cultivé la connaissance d'un certain marchand de brosses et d'éponges, directeur par surcroît d'une agence matrimoniale et d'un journal matrimonial dont il était l'unique rédacteur. Cet apôtre fervent des justes noces était âgé de quarante-six ans et n'était pas marié! Et vraiment il serait étrange que les autres peuples vivant de la même vie que nous — car les conditions économiques, sociales, intellectuelles, morales se sont sensiblement unifiées dans les divers pays civilisés depuis cinquante ans, sauf en Russie, où la natalité ne tend pas à décroître — il serait plus qu'étrange, il serait anormal, que les résultats fussent absolument différents. Tout au plus puis-je admettre qu'ils ne sont pas identiques. Mêmes causes, mêmes effets et ce sont ces causes que je voudrais passer en revue avec miss Wells.

La plupart sont vraiment les produits de notre civilisation raffinée à l'excès, ce sont les causes générales, les plus importantes, celles qu'il nous faut étudier d'abord. J'indiquerai en passant, pour la curiosité du fait, celles, en petit nombre, qui sont foncièrement américaines et j'examinerai enfin quelques causes qui nous sont, hélas! toutes particulières et qui rendent la crise plus aiguë en France que partout ailleurs.

Il le faut avouer, avec une tristesse traversée d'un pâle rayon consolateur, le bien et le mal absolus n'existent pas en ce monde. Toute médaille a son revers, c'est un commun proverbe, plus digne de foi que beaucoup de ses confrères. Bien-être mis à la portée d'un nombre de plus en plus grand de créatures humaines en attendant qu'il soit le partage de tous, domaine intellectuel ouvert à la multitude, tout membre de la communauté, sans distinction de caste, de religion, ni de sexe, mis à même de gagner honorablement sa vie, est-il sous les cieux idées plus saines et plus grandioses à la fois et le semeur qui a charge de les répandre ne doit-il pas se garder avec un soin jaloux d'en laisser tomber aucune le long du chemin ou dans les endroits pierreux? Confié à une terre fertile chaque grain en produira cent, c'est possible, mais n'oubliez pas que l'ivraie aussi germera : l'égoïsme, la vanité, l'âpreté au gain, la pusillanimité — et la valeur de la superbe moisson s'en trouvera notablement amoindrie.

Le souci du bien-être matériel a gagné toutes les classes; l'ouvrier désire se procurer au moins quelque confort, et ce n'est certes pas moi qui l'en blâmerai; le petit bourgeois aspire à un certain luxe, a-t-il tort? le millionnaire, ou, si vous voulez, le gros bourgeois entend mener la vie à grandes guides; eh bien! ne fait-il pas vivre l'ouvrier et le commerçant? Tout le monde court au plaisir, et le plaisir bien compris n'est pas une mauvaise chose. Mais tout se paie, le confort, le luxe, le train plus ou moins tapageur, le plaisir surtout; il n'est pas jusqu'à la modeste hygiène qui ne soit dispendieuse : depuis qu'on a découvert, dit miss Wells, que chacun a besoin de trente pieds cubes d'air pur par minute, quel est l'être raisonnable qui, de propos délibéré, se confinera dans un logement exigu? quel sera le père assez barbare pour condamner ses enfants à coucher deux ou trois dans la même chambre? Entre parenthèses, je ne sais si en France, à Paris surtout, on est assez convaincu de la nécessité des trente pieds cubes. Mais ceci n'est qu'un des petits côtés de la question; il en est bien d'autres d'aspect formidable et qui fournissent une explication, sinon une excuse à la décision égoïste du célibataire.

Je me marierais volontiers, dit le jeune homme; nul plus que moi ne soupire après le calme du foyer, les douceurs de la vie de famille, etc.; mais... la vie est si chère! — Épousez une personne aux goûts modestes, réplique le père ayant plusieurs filles à marier, et il ne songe pas, ce père excellent conseiller, qu'il a élevé ses enfants de façon à leur inculquer bien plutôt la vanité que la modestie. Ah! la vanité! c'est là le vrai revers de la médaille, l'ivraie dans le bon grain. Car si le raffinement du goût, la science, la culture littéraire ont créé des désirs nouveaux devenus bientôt des besoins véritables, la vanité de son côté n'est pas restée inactive et n'a pas créé moins de besoins factices. Ce père à qui j'ai donné la parole gagne quinze mille francs par an, mais il ne possède — je prends le cas le plus fréquent — aucune fortune personnelle; maigre, bien maigre est la dot qu'il pourra donner à ses fillettes, s'il en donne une toutefois. Eh! qu'importe! direz-vous : toujours cette misérable affaire de dot! — Misérable, en effet, et qu'il faudrait écarter résolument si le père n'avait eu le tort de tenir un train de maison de quinze mille francs. Je crains qu'en comparaison les quatre ou cinq mille francs que gagne le jeune homme ne fassent assez triste figure, c'est aussi une des raisons qu'il se donnera pour ne pas tenter la démarche décisive et pour rester garçon.

Mauvaise raison, j'en conviens encore : la femme qui aime est, je le sais, prête à tous les sacrifices. Encore faut-il qu'elle aime, et sur ce point je me réserve de revenir plus loin. Mais êtes-

vous bien sûr que si la femme se résigne de grand cœur à la perspective d'une déchéance au point de vue mondain, il en sera de même pour l'homme et que volontiers celui-ci fera d'avance bon marché de son orgueil de mari? Ses appointements, pour maigres qu'ils soient, lui ont permis de se donner certaines jouissances; s'il doit s'en priver désormais, il en souffrira et ne pourra se persuader que celle qui partage sa vie n'en souffre pas autant et plus que lui. On a inventé l'hygiène, c'est parfait, mais on a découvert aussi son soi-disant complément : la villégiature, la campagne, les bains de mer, les sports; et quel est aujourd'hui le ménage, aisé ou non, qui avouera sans rougir qu'il a bourgeoisement passé tout l'été entre ses quatre murs? Parlerai-je de la toilette, du théâtre, des concerts, des bals? Que de dépenses, minimes quand on est seul, écrasantes quand l'arithmétique conjugale vous a appris que un et un font bientôt trois, peut-être quatre. Ici jetons un regard curieux sur les mœurs américaines par le petit guichet que nous ouvre miss Wells : l'homme, dit-elle, sait qu'il ne pourrait plus aujourd'hui exiger, en fait de travaux manuels du moins, de celle qu'il se déciderait à épouser (*his possible wife*) ce que son père exigeait de sa mère ; que s'il avait cette audace, sa conduite servirait de thème à discussion dans quelque société féminine. Ces sociétés, s'immisçant dans les affaires domestiques, doivent, j'imagine, contribuer grandement à faire régner la concorde entre époux.

Là-bas comme ici, combien il est facile d'échapper à ces multiples embarras, tout en donnant satisfaction à son égoïsme et en flattant sa vanité! Il suffit d'opposer à ces folies qu'on appelle les sentiments généreux et tendres, une invincible force d'inertie et, Dieu merci, ce n'est pas ce qui fait défaut à l'époque présente. Les raffinements mêmes de la vie moderne nous viendront ici grandement en aide. Si nous n'avons pas le club, comme les Anglais et les Américains, j'entends le club, institution nationale, ouvert à tous, nous avons par contre la chambre ou l'appartement meublés, et le restaurant, accessible à toutes les bourses. Peut-on davantage simplifier les choses? Pour vingt-cinq sous, je mets les choses au pis, vous voilà servi comme un petit prince. La domesticité, cette plaie de la société contemporaine, vous laisse fort indifférent; si le potage est brûlé ou si l'on vous sert de l'herbe baptisée du nom d'épinards, vous pouvez secouer le garçon, sans devoir pour cela le mettre à la porte, et subir le lendemain le désagrément d'un nouveau visage ; que le pain, la viande, le beurre, les légumes viennent à renchérir, tant pis, c'est l'affaire du patron qui ne s'avisera pas de vous réclamer un sou de plus pour cela. Que de raisons pour ne pas écrire une tragédie, disait Théophile Gautier ; que de raisons surtout pour ne pas se marier, et je n'ai pas compté celle de pouvoir toujours lire le journal à son aise ! Raisons médiocres, je le veux, mais ne sont-ce pas précisément celles-là qui ont le plus de poids sur nos résolutions?

Miss Wells mentionne ensuite les *summer-girls* et me jette par là dans un grand embarras. Ce que peut être au juste une *summer-girl* je n'en ai pas la moindre idée, mais d'après la demi-explication qui nous est fournie, je supose qu'il s'agit d'une demoiselle d'un certain âge s'amusant à rendre *rêveurs* les blancs-becs qui lui tombent sous la main. Elle laisse, paraît-il, aller les choses jusqu'à l'offre d'un sachet de bonbons, mais sitôt que surviennent les doux billets et les aveux plus doux encore, elle se retranche dans une inexpugnable froideur, proche parente du dédain, et déclare au jouvenceau qu'elle ne peut être pour lui qu'une sœur. Quelle épreuve, mais aussi quelle leçon! Le hanneton qui s'est brûlé les ailes aux flammes décevantes de deux ou trois *summer-girls* est en passe de devenir à son tour un *summer-boy*, c'est-à-dire de concevoir une sainte horreur pour le mariage. Le ciel nous préserve donc des *summer-girls!*

Montons d'un degré et arrivons au développement de la culture intellectuelle convoité par toutes les classes de la société, ni plus ni moins que le bien-être matériel. L'aspiration est certes plus noble et nous n'aurions pour elle que des louanges si elle était platonique, si elle tendait à une manifestation plus complète de l'être humain sous ses divers aspects : sentiments, intelligence, volonté. Mais c'est là de quoi se préoccupent le moins, et le paysan qui veut faire de son fils un employé et le commerçant qui voit déjà le sien avocat, médecin, ingénieur, qui sait? peut-être député, ministre, ambassadeur! Le développement harmonique de toutes les facultés ayant pour fin dernière une magnifique floraison de la personnalité humaine, dites cela à ces braves gens, au fils comme au père, ils croiront que vous leur parlez chinois; mais prononcez le mot de diplômes et vous les verrez pleurer de tendresse comme le loup de la fable. Pour cette course au diplôme, notre auteur nous l'assure, on s'entraîne dans son pays avec autant d'ardeur que dans le nôtre. Et je m'imaginais que l'Amérique n'était pas, comme la France, le pays d'élection du mandarinat universitaire et des ronds de cuir budgétivores ! Vraiment on serait tenté de croire que plus ça change, plus c'est la même chose, dans tous les mondes sous le soleil, si le nouveau monde n'était décidément en avance sur le nôtre par son mouvement féministe qui vient encore compliquer la question.

Mon Dieu, nous ne manquons pas absolument de

doctoresses, nous aurons peut-être demain une avocate ; mais enfin, abstraction faite des institutrices, le nombre des diplômées chez nous n'est pas légion et ne le deviendra pas sans doute de sitôt. En Amérique la femme monte à l'assaut de toutes les professions et surtout de tous les grades académiques. Pour remédier à la pléthore inquiétante des carrières libérales, on a imaginé, là-bas comme partout ailleurs, de compliquer outre mesure les examens. Supposez que le jeune gentleman échoue dans quelques épreuves, ce qui n'a rien d'improbable si c'est un esprit un peu original, doué de plus de jugement que de mémoire, il atteindra l'âge de vingt-cinq ans avant d'être muni de tous ses parchemins. Il lui reste alors à se débrouiller dans la vie et s'il est pauvre et sans protection il faudra bien, au bas mot, lui accorder dix ans pour cela. Se marier pendant cette période de lutte souvent atroce, bâtir un nid pour y faire éclore des petits auxquels on ne peut même fournir la becquée journalière, ce ne serait pas d'un fou, mais d'un malfaiteur public. Se fiancer même pourrait passer pour une imprudence quasi criminelle, car qui lui assure qu'en fin de compte le succès couronnera ses efforts ? de quel droit enchaînera-t-il une destinée à la sienne par une promesse qu'il peut n'être jamais en état de tenir ? Pour un Bernard Palissy qui brûle ses meubles et triomphe, dit avec raison miss Wells, il y a mille malheureux qui portent leur matelas au mont-de-pitié et meurent sans avoir pu l'en retirer.

Donc, encombrement des carrières libérales et augmentation de ce qu'on a appelé assez justement le prolétariat intellectuel, deux causes nouvelles qui apportent leur tribut à la crise du mariage dans cette classe en général probe, éclairée, intéressante entre toutes. Une conséquence indirecte, et assez inattendue, du développement intellectuel trop intense, vient encore contribuer au même résultat : je parle de l'indécision, qui peut aller jusqu'à la pusillanimité chez certaines natures déséquilibrées et maladives. Nul homme n'est moins pratique, moins hardi, plus lent à prendre une résolution que l'homme d'étude en général : savant ou philosophe. Mon intellectuel célibataire est arrivé à l'âge de trente-cinq ans ; il a enfin surmonté tous les obstacles du début. Il n'a certes pas encore fait fortune, mais la route s'étend droite et large devant lui, l'avenir lui sourit et il peut songer à une union sortable, à un mariage de raison d'où peut-être l'amour ne sera pas définitivement banni. C'est alors qu'intervient la réflexion, implacable raisonneuse. Que d'aléas dans le mariage ! A combien d'accidents est exposé l'accord au début le plus harmonieux ! de quel concours compliqué de circonstances dépend le bonheur conjugal ! Et remarquez que je n'entends me livrer ici à aucune plaisanterie de mauvais goût. Je considère l'union loyale, celle où la fidélité mutuelle est regardée comme un devoir sacré, et celle-là seulement. Mais le choc inévitable des caractères, mais les maladies qu'il faut prévoir, mais le sacrifice des chères habitudes, mais les concessions auxquelles il faudra se résigner, mais l'éducation des enfants qui trop souvent est un trait de désunion entre le père et la mère ! C'est Fontenelle, je crois, ce vieux sceptique, qui disait : « Mariez-vous, ne vous mariez pas, quoi que vous fassiez, vous vous en repentirez. » Cette maxime, sous une forme ou sous une autre, est celle du ver de livres (*bookworm*) qui a dû ou qui a voulu s'attarder dans le célibat jusqu'à l'âge de trente-cinq ans. Il regrettera de demeurer dans le *statu quo*, mais il y demeurera, soyez-en persuadé, quitte à déclarer plus tard qu'il a manqué sa vocation, selon la prédiction du prophète Fontenelle.

Quant à la vieille fille de trente-cinq ans, elle montre pour le mariage une répugnance qui ne subit pas ces fluctuations : surtout si, à force de travail, elle est arrivée à une position, même modeste, même précaire. La répugnance, formelle alors et presque invincible, s'explique et se justifie même jusqu'à un certain point, si l'on songe que le mariage, le mariage fécond qui seul est désirable, entraînerait presque forcément pour elle le sacrifice d'une situation si péniblement acquise. Les doctoresses sont encore assez rares chez nous, mais en revanche les institutrices, les employées de tout genre, les femmes auteurs, les femmes artistes, marchent à rangs serrés à la conquête de la fortune, de la gloire, ou simplement du pain quotidien. La femme apporte, dans les études scientifiques, une application passionnée et une prodigieuse faculté d'assimilation ; dans le domaine de l'art, à défaut d'originalité et de vigueur, elle déploie une énergie, une ténacité, une ardeur vraiment admirables, et ces qualités, il faut l'avouer, suffisent souvent pour assurer le succès. Le succès est bientôt décoré du titre de gloire : brillante chimère ! en tout cas il se traduit souvent en beaux écus sonnants, point chimériques, eux ! Abandonnera-t-elle la rude bataille au moment de la victoire, modifiera-t-elle brusquement et radicalement son existence, affrontera-t-elle les périls et les douleurs de la maternité, se chargera-t-elle d'une tâche ménagère à laquelle son existence précédente ne l'a nullement préparée ? Et pourquoi ? Pour un bonheur qui certes a bien son prix, mais que rien ne peut lui garantir ? Ce serait en vérité exiger d'elle beaucoup d'abnégation. Je ne prétendrai point que cette abnégation soit introuvable, mais elle est rare, et elle confine à l'héroïsme et à la sainteté.

Il me reste à examiner deux facteurs de la crise : l'un essentiellement américain, l'autre que je consi-

dère comme presque exclusivement français, moraux tous deux, mais n'ayant pas moins d'importance que les facteurs matériels et intellectuels.

Devinerez-vous quel est le premier? Non, je vous le donne en mille! C'est... la modestie croissante des jeunes gens! Il paraît que les « boys » américains n'ont plus en eux-mêmes la belle confiance qu'ils avaient autrefois, qu'ils sont moins fats en un mot, parce que (je cite textuellement miss Wells) « la *conscience de soi* a enfin, par voie d'hérédité, accumulé en eux une force de *défiance de soi*, qui les fait craindre d'être éconduits ». Oh! oh! voilà un phénomène héréditaire qui a bien tardé à se manifester dans le monde! « Ils savent qu'ils ne peuvent parler littérature avec la même compétence que les jeunes filles (?), qu'ils sont sujets à de terribles indigestions (!) et que, sous le rapport de la patience et de l'endurance, ils se montrent bien inférieurs aux femmes. » Nous avons notre paquet, Messieurs, qu'en dites-vous? Et ce n'est pas tout; écoutez plutôt : « Mais, comme l'homme est aussi réellement vaniteux qu'il est modeste en apparence, sa vanité le détourne de parler trop tôt; car bien qu'il se condamne sans hésiter au tribunal de sa propre conscience, il est fort jaloux de sa réputation aux yeux du monde, et il préfère continuer à aimer en secret que de s'exposer à un refus qui le rendrait ridicule. Ces amoureux secrets, craintifs et passifs, ne sont pas des marieurs. » Je vous crois sur parole, mon aimable *authoress;* même me voilà persuadé que l'emploi de soupirant n'est pas une sinécure en Amérique et qu'il faut, pour y réussir, une science de la diplomatie féminine rarement à la portée de ce benêt maladroit qu'on appelle un amoureux. Mais n'avais-je pas raison de dire que cette étrange maladie, la *modestite*, est localisée en Amérique? Nous ne craignons point de la voir de sitôt se propager parmi nos éphèbes!

Mais du moins cette révélation d'un état de choses qui nous semble bizarre prouve-t-elle que là-bas il existe encore des amoureux; chez nous au contraire l'espèce se fait de plus en plus rare. C'est le mal que je signale en finissant et qui me paraît le plus grave de tous. En général, le mariage français n'est pas l'accord de deux jeunes cœurs qui s'engagent d'avance à partager les joies et les peines de la vie. C'est une association savamment combinée où les deux futurs conjoints apportent chacun sa quote-part, dot d'un côté, position de l'autre; c'est au meilleur cas un arrangement de famille où les *convenances* sont surtout prises en considération. Bien entendu, le jeune homme et la jeune fille ne se détestent pas : lui n'est *vraiment pas mal*, elle est *ravissante*, ce sont, je crois, les termes consacrés; mais enfin ils ne se connaissent pas, ils ne se sont jamais dit qu'ils s'aimaient, ils ignorent tout de leur caractère, de leur éducation, de leurs goûts, de leurs croyances réciproques; hier encore ils étaient étrangers l'un à l'autre, ce soir on a fait les présentations après entente préalable des parents et demain ils rameront côte à côte dans la galère de l'existence; s'étonnera-t-on dès lors que le mariage, présenté sous cette forme, paraisse une démarche sérieuse, tellement sérieuse qu'il est prudent d'y songer toujours pour ne s'y résoudre jamais?

Et si par convenance, par calcul, ou pour faire une fin, l'on s'y résout, il y a dix chances contre une que les deux matelots improvisés rament bientôt en sens contraire, ou ne rament plus du tout, et que l'esquif vogue à la dérive. Irez-vous alors prêcher l'exemple de ce couple ridicule et profondément à plaindre à la foule des vieux garçons et des vieilles filles assis tranquillement sur le rivage? On a beaucoup parlé du duel des sexes. C'est à mon sens une théorie fausse et abominable, mais il faut avouer que trop souvent dans le mariage mercantile l'hypothèse devient une navrante réalité; la dot, la position sont alors des armes terribles aux mains des deux adversaires; que l'un d'eux, trahi par la fortune, laisse échapper cette arme, et sa perte est certaine.

Et pourtant, on aura beau dire et beau faire, Platon prêchera en vain son amour platonique, Ibsen et les féministes exalteront tant qu'il leur plaira l'âme solitaire, l'individu isolé... le but suprême de la vie est là, le bonheur est là et nulle part ailleurs : dans l'union intime, indissoluble de l'homme et de la femme, dans le mariage fécond créant la famille, perpétuant la race, la nation et l'humanité. Si votre civilisation raffinée met des obstacles insurmontables à cette union, si vos mœurs y introduisent des germes morbides, si vos lois au lieu de protéger les familles nombreuses les écrasent comme à plaisir, c'est que votre civilisation, vos mœurs et vos lois sont mauvaises; modifiez-les. Car pour qu'un peuple vive et prospère, pour qu'il maintienne son rang dans le monde, il faut que chez lui le mariage soit la règle, le célibat l'exception. Cela ne va pas à dire qu'en cette matière j'admets la contrainte, même sous la forme assez anodine de l'impôt; car parmi les citoyens qui se rangeront dans l'exception il y en aura toujours dont les mobiles de conduite seront fort honorables : ceux qui, ayant la charge de vieux parents ou luttant contre des circonstances désespérées, refusent d'augmenter la plèbe indigente de nos grande villes, de créer d'innocents petits êtres pour les jeter en pâture à la misère, ceux qui restent fidèles à un souvenir bien cher, et parfois bien douloureux, ceux qui consacrent leur vie à un sacerdoce religieux, artistique ou humanitaire, ont droit à notre pitié, à notre sympathie, à notre respect. Pourtant ces excep-

tionnels ne se vanteront pas de leur sort, s'ils m'en croient ; leur route est étroite, désolée, semée de pièges, et pour y marcher avec dignité et pureté il leur faudra prendre pour viatique l'austère esprit de sacrifice.

Mais aux égoïstes, aux vaniteux, à tous ceux qui ne recherchent au monde que les jouissances matérielles, aux sceptiques qui s'écrient : Après nous le déluge ! je rappellerai cet aphorisme de Sainte-Beuve autrement vrai et profond que celui du bonhomme Fontenelle : « Si à un certain âge la maison ne se peuple pas d'enfants, elle se remplit de manies et de vices. » A la méditation de celles, trop nombreuses aujourd'hui, qui, sans obéir à une vocation puissante ou à une nécessité inéluctable, méprisent les humbles joies de la famille pour courir après cette fragile bulle de savon, la renommée, je proposerai un mot de Mme de Staël, à même, mieux que personne, de parler ici en connaissance de cause : « La gloire ne saurait être pour une femme qu'un deuil éclatant du bonheur. »

G. ART.

BOSSUET

AURAIT-IL CONDAMNÉ A MORT JÉSUS-CHRIST ?

Dans la pensée de Bossuet, la vérité chrétienne et catholique, l'Église, ayant l'éclatante évidence de la lumière, on n'a pas un mérite extraordinaire à la voir et à la suivre ; mais, à la nier, il y a un aveuglement volontaire, une criminelle révolte. « Le propre de l'hérétique, c'est-à-dire de celui qui a une opinion particulière, est de s'attacher à ses propres pensées ; et le propre du catholique, c'est-à-dire de l'universel, est de préférer à ses sentiments le sentiment commun de toute l'Église (1). » C'est l'égarement, l'orgueil, une curiosité indiscrète et inquiète, c'est « un chagrin superbe », « un esprit de fastueuse singularité », qui emporte les hérétiques hors de la voie commune, et cette outrecuidante présomption est aussi une vanité misérable. « Ne soyons pas des hommes vulgaires que les vues particulières détournent du vrai esprit de l'unité catholique (2). » Telle est, aux yeux de Bossuet, l'évidence de la vérité catholique, que, lorsqu'il entreprend de la prouver, c'est qu'il a, malgré lui, la main forcée par les raisonnements de l'hérésie. S'il pouvait toujours suivre son instinct sûr et sa droite logique, il se contenterait de l'affirmer hautement, sans l'exposer aux risques d'une démonstration périlleuse. Il écrit, en effet, dans son *Discours sur l'Histoire universelle :* « Si on ne découvre pas ici un dessein toujours soutenu et toujours suivi ; si on n'y voit pas un même ordre des conseils de Dieu qui prépare dès l'origine du monde ce qu'il achève à la fin des temps, et qui, sous divers états, mais avec une succession toujours constante, perpétue aux yeux de tout l'univers la sainte société où il veut être servi, on mérite de ne rien voir et d'être livré à son propre endurcissement comme au plus juste et au plus rigoureux de tous les supplices. » Son assurance va jusqu'à défier imprudemment l'adversaire, lorsqu'il écrit, par exemple, dans sa préface de l'*Histoire des Variations :* « S'ils nous montrent la moindre inconstance ou la moindre variation dans les dogmes de l'Église catholique, depuis ses origines jusqu'à nous, c'est-à-dire depuis la fondation du christianisme, je veux bien leur avouer qu'ils ont raison, et moi-même j'effacerai toute mon histoire. »

Bossuet est un très haut esprit ; mais il faut avouer qu'une pareille audace dans l'affirmation n'est pas proprement l'indice d'une vraie largeur de vues, et, bien que ce jugement contredise peut-être l'opinion la plus accréditée sur ce grand homme, j'oserai dire que le génie de Bossuet était moins remarquable par sa vaste étendue en surface que par sa vive pénétration sur certains points. Quand on a lu ses prophétiques *Avertissements aux Protestants*, on ne saurait lui contester ni la justesse ni la profondeur ; ce qui reste contestable, c'est l'ampleur compréhensive d'une intelligence, merveilleuse pour creuser à fond et en droite ligne la portion de vérité qu'elle apercevait, moins capable de découvrir à droite et à gauche toutes les antithèses qu'il faut savoir faire accorder avec la thèse fondamentale pour que celle-ci devienne une vérité large et complètement vraie. Mais peut-être que cette intrépidité rectiligne, cette clarté souveraine dans un horizon net parce qu'il est borné, sont la condition même du génie oratoire, très différent, par sa nature, du génie philosophique.

Bossuet a de certains étonnements qui sont véritablement bien naïfs. Passe encore de s'écrier, dans le sermon sur la *Divinité de Jésus-Christ :* « Que je suis étonné quand j'entends des hommes profanes, qui, dans la nation la plus florissante de la chrétienté, s'élèvent ouvertement contre l'Evangile ! » Mais dans le sermon sur l'*Utilité des souffrances* (1), je note d'étranges sujets de surprise : « Que les disciples n'aient pu concevoir les choses que le Fils de Dieu leur dit en termes si clairs, je vous confesse, mes frères, que j'en suis surpris. » Il s'agit de l'annonce de son supplice et de sa mort. Or, quoi de plus naturel que la tristesse incrédule des disciples à

(1) Préface de l'*Histoire des variations*.
(2) Sermon sur l'*Unité de l'Église*.

(1) Paris, 166[illegible].

l'ouïe de paroles mystérieuses qu'ils ne pouvaient comprendre puisqu'elles renversaient toutes leurs idées et toutes leurs espérances sur le Messie, roi de la terre, qu'Israël attendait? « J'ai même remarqué, ajoute le prédicateur, que la résurrection choque leur esprit. » Ici, l'excès de sa naïveté deviendrait presque comique si un tel mot pouvait convenir dans un sujet si grave. Il est nécessaire de nous bien représenter l'état d'esprit d'un orthodoxe du XVIIe siècle, avant que la diffusion des vues et des connaissances historiques eût rendu familier à tout le monde pensant le sens de la réalité vivante et complexe qui fait rentrer peu à peu les événements de l'histoire dans l'ordre général de tous les faits de nature.

Cet état d'esprit, à jamais disparu, c'est celui de la pure théologie édifiant ses systèmes aériens dans les espaces vides de la spéculation abstraite. Bossuet se faisait de la divinité de Jésus-Christ une idée qui anéantit absolument son humanité; si la foi chrétienne l'oblige d'affirmer aussi cette humanité, ce n'est que pour rendre plus criante la contradiction inconciliable entre ces deux parties de sa doctrine. Il croyait que « ce divin enfant était homme fait dès le premier moment de sa vie, à cause de la maturité de sa connaissance ». Que dis-je? il croyait qu'avant de naître il possédait déjà, dans le sein de sa mère, la conscience de sa nature et de sa mission (1). La surprise que lui cause l'incrédulité des disciples n'est pas atténuée pour nous, elle est bien plutôt aggravée par cette considération qu'ils manquaient de logique à ses yeux, vu, dit-il, qu'ils avaient très bien « entendu le secret de la génération éternelle du Fils de Dieu dans le sein de son Père céleste » (2). Évidemment il y a dans ces affirmations téméraires et dans ces étonnements singuliers un défaut de sens historique et de réflexion. On dirait presque que Bossuet se figurait Jésus-Christ le front déjà ceint de l'auréole d'or que les peintres lui ont prêtée. Dès que le Sauveur a paru, la terre entière doit le reconnaître; c'est un incompréhensible aveuglement que tant de gens s'y soient trompés, et le grand orateur sacré ne fait certainement pas le moindre doute qu'il se serait lui-même de prime abord prosterné devant la crèche dans une profonde et muette adoration.

* * *

Ses exclamations sur le mahométisme procèdent du même manque de vues larges et d'intelligence historique de la réalité : « Mes frères, cet objet lugubre d'un chrétien captif dans les prisons des Mahométans me jette dans une profonde considération des grands et épouvantables progrès de cette religion monstrueuse. O Dieu! que le genre humain est crédule aux impostures de Satan! O que l'esprit de séduction et d'erreur a d'ascendant sur notre raison! Que nous portons en nous-mêmes, au fond de nos cœurs, une étrange opposition à la vérité (1)! » Il y a une question toute simple, mais terrible, que Bossuet ne s'est jamais posée; c'est celle-ci : Quelles auraient été mes croyances, si Dieu m'avait fait naître dans une famille musulmane, à Damas ou à Constantinople? J'entends bien que cette question insidieuse est un piège du Malin, une tentation de l'esprit sceptique et qu'il ne faut pas demander au grand évêque de Meaux d'avoir pu arrêter sa pensée sans horreur sur l'idée que la spirituelle Zaïre du siècle des « lumières » développera plus tard avec tant de complaisance :

La coutume, la loi, plia mes premiers ans
A la religion des heureux Musulmans.
Je le vois trop : les soins qu'on prend de notre enfance
Forment nos sentiments, nos mœurs, notre croyance.
J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

Mais s'il est absurde de reprocher à Bossuet de n'être point Voltaire et s'il faut, au contraire, l'en féliciter, il n'y a rien d'injuste à constater chez lui, avec ou sans regret, l'absence de certaines réflexions qu'avait faites Pascal. Or, ce n'est pas Voltaire, c'est Pascal qui a dit : « La coutume incline l'automate, qui entraîne l'esprit sans qu'il y pense... C'est elle qui fait tant de chrétiens, c'est elle qui fait les Turcs, les païens, etc. (2). » Et, cinquante ans avant Pascal, Pierre Charron, prêtre et prédicateur, avait osé écrire : « La nation, le pays, le lieu donne la religion; elle n'est pas de notre choix et élection (3). » Et, avant Charron, Montaigne ne nous avertissait-il pas que « nous sommes chrétiens au même titre que Périgourdins ou Allemands » (4)?

Ce n'est pas que Bossuet n'ait aperçu, lui aussi, l'énorme et tyrannique empire des circonstances extérieures et de l'éducation, puisqu'il disait dans un sermon prêché à Metz vers 1654 pour la vêture d'une nouvelle catholique : « Certes, je l'avoue, chrétiens, il est bien difficile de se départir de la première doctrine dont on a nourri notre enfance. Tout ce qui nous paraît de contraire nous semble étrange et nous épouvante : notre âme, possédée des premiers objets, ne regarde les autres qu'avec horreur. » Mais le prédicateur applique cette remarque uniquement aux protestants convertis, à l'effort méritoire qu'il leur a fallu faire pour quitter leur première religion,

(1) Sermon pour une vêture : *Aux nouvelles catholiques;* Metz, 1658.

(2) Sermon sur *l'Utilité des souffrances*.

(1) *Panégyrique de saint Pierre Nolasque.*

(2) *Pensées*, article X, § 4 de l'édition Havet.

(3) *De la sagesse*, II, 5.

(4) *Essais*, II, 12.

sans songer une minute qu'elle a infiniment plus de portée et serait applicable à toute espèce de croyance héréditaire, qu'elle soit vraie ou qu'elle soit fausse. Sa pensée, d'une concentration intérieure aussi faible que son rayonnement extérieur était puissant, rencontre ainsi quelques idées dont les conséquences pourraient être extrêmement sérieuses, mais dont il ne tire vraiment rien, parce que sa méditation ne s'y exerce pas, parce qu'il y touche en orateur, comme au vol et du bout de ses grandes ailes, non pour y plonger avec étude et réflexion la sonde attentive du penseur.

Je ne connais pas de texte plus grave, à condition qu'on le détache et l'isole de ce qui l'entoure, que certain passage d'une lettre de Bossuet au maréchal de Bellefonds. C'est la devise même du scepticisme; c'est l'aveu le plus formel qu'on puisse faire que toute notre recherche de la vérité est vaine, étant troublée et souillée dans son principe par les entraînements de notre humeur ou de notre intérêt : « Nous ne cherchons ni la raison ni le vrai en rien ; mais après que nous avons choisi quelque chose par notre humeur ou plutôt que nous nous y sommes laissé entraîner, nous trouvons des raisons pour appuyer notre choix (1). » Eh bien, Bossuet n'a mis dans ces lignes, amèrement pessimistes si elles restent toutes seules, aucun sens inquiétant; lisez le contexte, vous verrez à quelle innocente signification elles se réduisent. Il ne s'y agit que de l'illusion complaisante qui nous fait donner un nom favorable à nos vices, appeler, par exemple, modération ce qui est paresse, courage ce qui est orgueil et présomption, prudence ce qui est lâcheté, etc. C'est ainsi que sa pensée, toujours saine et droite, jaillissant avec impétuosité d'une source pure, mais oratoire éminemment, sans retours intérieurs, sans replis philosophiques sur elle-même, change les thèmes mêmes du désespoir en sonores et joyeux appels à l'action et à la vie.

Pascal pose avec terreur des questions redoutables qui sont une tragique interrogation à l'abîme : « Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses... Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me suit... Quand je considère la petite durée de ma vie, absorbée dans l'éternité précédant et suivant; le petit espace que je remplis et même que je vois, abîmé dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore et qui m'ignorent, je m'effraie, et m'étonne de me voir ici plutôt que là ; car il n'y a point de raison pourquoi ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt que lors. Qui m'y a mis? par l'ordre et la conduite de qui ce lieu et ce temps a-t-il été destiné à moi (1)? »

La foi ferme et sûre de Bossuet est à l'abri d'un pareil doute; sa vive allégresse ne croit guère aux angoisses d'une intelligence honnête qui cherche en gémissant, et l'incrédulité, à ses yeux, n'a jamais été qu'un péché du cœur. Contrairement à Pascal, il avait l'assurance que la place qu'il occupait dans l'espace et dans le temps ne devait rien au hasard, mais lui était prédestinée, dès avant la fondation du monde, par la sagesse du Créateur ; il était absolument certain que Dieu, qui « du centre de son éternité développe tout l'ordre des siècles » (2), avait eu sa raison pour l'avoir fait naître à Dijon dans une famille catholique en 1627 et pour l'avoir élevé au rang de prédicateur de la cour du roi très chrétien. C'était le lieu et c'était le jour fixés par son conseil éternel. Il avait été envoyé, lui, Jacques-Bénigne Bossuet, *the right man in the right place*, pour prêcher les grandes vérités du christianisme, la perpétuité de l'Église, le salut par la foi catholique et le gouvernement providentiel de Dieu dans l'histoire.

Bossuet dit quelque part que Dieu a compté les étoiles et il ajoute assez bizarrement qu'il a borné l'étendue du ciel dans une rondeur finie (3). Cette astronomie à vues restreintes, un peu trop étroitement biblique, est l'image de sa pensée et de son éloquence, qui ont pour caractère une rondeur achevée, une plénitude bien close, tandis que la pensée et l'éloquence de Pascal se résument et se peignent dans ce grand cri d'effroi qu'il jette devant l'immensité : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. »

*
* *

Certaines erreurs de Bossuet ont leur source dans ce dogmatisme intrépide, contraire à toute prudence critique, qu'on serait tenté de qualifier d'étourderie, s'il ne s'agissait pas d'un si grand homme, et que je continuerai à nommer simplement de l'irréflexion.

Je ne range point dans cette classe l'illusion qui lui a fait croire qu'il avait vaincu les protestants en rendant manifestes les diversités de leurs églises et les variations de leurs doctrines, puisque cette erreur était celle de toute la controverse religieuse d'alors, à commencer par les protestants eux-mêmes, et puisque

(1) Lettre du 3 mars 1674.

(1) *Pensées*, article IX et article XXV [illegible].
(2) Sermon sur [illegible], 166[illegible].
(3) Sermon sur *la Providence*, prêché à Dijon en 16[illegible].

l'*Histoire des Variations* a eu cet étrange succès, bien différent, à coup sûr, de celui que l'auteur avait poursuivi, de révéler nettement au protestantisme étonné la loi profonde de sa nature et les conditions de sa vie. Mais comment n'être pas frappé de l'inconscience du grand prédicateur lorsque, par exemple, il condamne l'anthropomorphisme (1), lui qui, plus semblable qu'aucun autre orateur sacré à un prophète farouche de l'Ancien Testament, prête si souvent à son Jéhovah des passions non seulement humaines, mais presque sauvages et peu dignes de la Divinité? Par quelle superstition ou quelle idolâtrie prétend-on aujourd'hui nous faire admirer sa politique enfantine, intéresser nos esprits d'hommes à un système d'une simplicité non moins pauvre, non moins raide, dans son culte de l'autorité divine du roi, que l'est inversement, dans son adoration du fétiche populaire, le système politique de Victor Hugo?

Le prince ou l'État, le *souverain*, pour employer l'expression la plus générale (car Bossuet admet la légitimité de tout gouvernement solide et ancien, quelle qu'en soit la forme) est maître absolu. Le devoir des sujets est d'obéir au souverain, fût-il un tyran, de tout souffrir de sa part sans révolte, sans murmure, jusqu'à la violence et l'injustice. « Et même l'impiété déclarée et même la persécution n'exemptent pas les sujets de l'obéissance qu'ils doivent aux princes (2). » Cela ne veut pas dire que le prince ait le droit de faire tout ce qui lui plaît. Mais il n'a de compte à rendre qu'à l'Éternel. Qu'il tremble, plus que toute autre créature, dans le sentiment de sa responsabilité accablante, devant la terreur des jugements de Dieu! — Fort bien; mais si, comme la chose arrive quelquefois, le prince n'a pas la crainte de Dieu dans son cœur, ou si, comme cela peut aussi arriver, il se trompe de bonne foi sur la meilleure manière de gouverner chrétiennement son peuple, les pauvres sujets sont à plaindre, car ils n'ont aucune protection contre son despotisme dans la forteresse, moins grandiose, mais plus sûre, d'un pouvoir modéré par des lois simplement humaines. L'Église elle-même, dans le système politique et religieux de Bossuet, n'a pas le droit de refuser l'obéissance aux princes. Elle exerce une puissance purement spirituelle. Mais cette habitante du royaume céleste, étrangère et voyageuse sur la terre, offre aux princes par ses enseignements une alliance si utile, que l'intérêt comme le devoir de ceux-ci est de la respecter, de la protéger et de la servir.

L'Église, directement, n'use point de violence et elle aurait horreur de verser elle-même le sang; mais le devoir des rois est de lui prêter son bras armé du glaive, d'exterminer les blasphèmes et d'étouffer l'hérésie pour son service (1).

Rien, comme on voit, n'est moins compliqué que cette politique tirée de l'Écriture sainte. « Jéhu ayant détruit la maison d'Achab, suivant le commandement du Seigneur, fait un sacrifice au Dieu vivant de l'idole de Baal, et de son temple, et de ses prêtres, et de ses prophètes. Il n'en laissa pas, dit l'Écriture, un seul en vie. Voilà une belle action (2). » L'action est belle peut-être; mais vraiment le système est trop simple, et je répète que je ne comprends pas l'insistance de la critique contemporaine à nous détailler les prétendues beautés de la politique de Bossuet. Cela s'expose en dix lignes et se juge d'un mot : c'est *absurde*. Je sais bien que le prince est très éloquemment invité à être bon, à être juste, à craindre le Seigneur; mais c'est précisément dans cette doctrine d'un pouvoir absolu capable de se contenir lui-même, que l'illusion consiste. Un homme qu'on n'accusera pas de sentiments hostiles pour Bossuet, Gandar, avait très suffisamment résumé le jugement du bon sens sur cette partie de la pensée du grand écrivain qui n'est certes point la meilleure, en disant que son rêve honnête mais chimérique d'un roi contenu dans les bornes de la justice chrétienne par Celui qui met un frein à la fureur des flots, d'un roi autorisé d'ailleurs à faire régner Jésus-Christ par de tout autres moyens que la prédication de l'Évangile et la persuasion, provoqua témérairement « les plus grandes fautes de Louis XIV et les plus grands malheurs de son règne (3). »

* * *

Je lisais récemment, dans les *Essais critiques* de M. John Morley, une page bien sévère sur lord Macaulay, le célèbre historien, critique et orateur anglais, qui m'a extrêmement intéressé et frappé, parce qu'il me semblait lire un jugement sur Bossuet lui-même : tant la plupart des expressions appliquées au grand prosateur de l'Angleterre peuvent convenir, à peu de chose près, au plus éloquent de nos prédicateurs et de nos écrivains!

« Le registre de son esprit, dit M. John Morley parlant de son illustre compatriote, était aussi peu étendu que l'était au contraire, avec des notes d'une rare puissance, le registre de sa prose... Nous avons l'intime conviction que si Macaulay avait été citoyen athénien vers la 95e olympiade, il aurait pris place aux côtés d'Anitus et de Mélitus pour décréter la mise en accusation de Socrate... Quelqu'un peut-il se

(1) Sermon sur [illegible] *Dieu*, [illegible].
(2) Sermon sur *les Devoirs des Rois*, 1662. *Panégyrique de* [illegible], 1668. *Politique tirée de l'Écriture Sainte.*

(1) Sermon sur *les Devoirs des Rois.*
(2) Sermon sur *l'Honneur du monde*, 1660.
(3) *Bossuet orateur*, p. 139.

l'imaginer méditant, s'interrogeant, doutant humblement de sa pensée, livré pendant dix minutes seulement à ce génie de l'intime concentration, à cet esprit du dedans, si bien connu de ces rois et de ces princes de l'intelligence avec lesquels il est si bon de s'enfermer et de songer? Il n'aborde pas la vérité, comme on doit l'aborder, avec la piété hésitante du fidèle qui ose à peine effleurer la frange du manteau sacré ; il la saisit aux cheveux et la traîne après lui avec un cri de triomphe : c'est sa prisonnière de guerre, non sa sainte vénérée... Le ton tranchant chez l'orateur ou chez l'écrivain ne manque jamais son effet sur la masse des lecteurs... Quelques-uns seulement songent quelle chose étrange et délicate c'est de peser la vérité dans nos balances, quels gouffres, quels précipices se creusent autour de l'homme qui fait une affirmation absolue... La prose de Macaulay n'est pas pour sa pensée un vêtement flottant, mais une complète armure, souvent étincelante et magnifique. »

Sans doute tout n'est pas applicable à Bossuet dans ce jugement curieux ; et, par exemple, il ne serait pas le plus excellent de tous nos grands écrivains si son style recouvrait seulement sa pensée comme une étincelante et magnifique armure, au lieu d'en suivre exactement chaque pli et repli comme un vêtement à la fois ample et serré, souple et juste, majestueux et simple, toujours beau et toujours vrai. Mais d'autres traits de la critique tombent sur notre superbe affirmateur de vérités toutes faites avec une rigueur saisissante ; la phrase où M. John Morley représente Macaulay comme un de ces pontifes altiers du lieu commun devant lesquels Socrate n'aurait point trouvé grâce, fait mal par la réflexion qu'elle suggère, et je veux me débarrasser tout de suite du poids qui m'oppresse, en posant hardiment une question horrible dont je frémis :

Si l'évêque de Meaux, conservateur religieux de la tradition, colonne de l'Église et de l'État, serviteur respectueux et fidèle de toutes les autorités établies, avait été, au temps de Ponce-Pilate, membre de la Synagogue, est-ce qu'il n'aurait pas jugé avec ceux qui ont condamné à mort ce socialiste, cet hérétique, ce révolutionnaire qu'on nomme Jésus-Christ?

Nous sommes d'autant plus autorisés à faire une semblable question qu'elle a été, sinon posée à Bossuet lui-même, au moins sous-entendue, dans une conférence qu'il eut avec le ministre Claude. Bossuet avait soutenu qu'un particulier ne peut jamais avoir raison contre l'Église. A cela Claude répondit : « Dites-moi, Monsieur, un particulier qui eût cru, quand la Synagogue condamna Jésus-Christ, que Notre-Seigneur était le vrai Christ, n'eût-il pas mieux jugé que tout le reste de la Synagogue ensemble? » L'argument frappa beaucoup l'assistance, comme Bossuet nous l'apprend, et il resta lui-même quelques instants un peu étonné. « Je fus touché qu'un raisonnement si visiblement mauvais fît une telle impression sur les esprits, et je priai Dieu de me faire la grâce de détruire par quelque chose de net la comparaison odieuse qu'on faisait de son Église toujours bien-aimée avec la Synagogue infidèle, dans le moment qu'il avait marqué pour la répudier. »

La réplique de Bossuet à Claude ne nous paraît pas d'abord des plus claires, parce qu'aujourd'hui les croyants eux-mêmes, substituant à leur insu le point de vue de la science et de l'histoire à celui du miracle pur, ont une certaine peine à considérer tous les récits merveilleux de l'Évangile comme vrais d'une vérité *objective*. Ils admettent sans trop de répugnance, sans dommage sérieux pour leur foi, que l'imagination populaire, ébranlée par le plus grand événement des annales de l'humanité, a quelquefois pu, en le racontant, ajouter à la simplicité des faits historiques les embellissements de la légende. Et cela, non seulement sans dommage pour la foi, mais même dans son intérêt bien compris ; car il faut que la foi ait quelque difficulté ; elle ne serait plus méritoire, elle cesserait d'être la foi et deviendrait la vue, si, pour croire, il n'y avait qu'à ouvrir les yeux. Bossuet, lui aussi, comprenait en doctrine générale et comprenait mieux que personne la nécessité de la foi obscure ; cependant il croyait qu'une lumière surnaturelle avait réellement rendu éclatante à tous les yeux la divinité de l'enfant Jésus. Il croyait à l'objectivité du chœur des anges chantant : Gloire à Dieu et paix sur la terre ; il croyait à l'étoile mouvante des rois mages ; il croyait à la colombe descendant des nues sur la tête du Christ et à la voix retentissant du haut des cieux : « C'est ici mon fils bien-aimé. »

Cela bien entendu, on comprendra la force de sa réponse à Claude.

« Mon argument, répondit Bossuet au ministre, consiste à dire qu'en niant l'autorité de l'Église, il n'y a plus de moyens extérieurs dont Dieu se puisse servir pour dissiper les doutes des ignorants et inspirer aux fidèles l'humilité nécessaire. Afin qu'on pût faire un tel argument du temps que Jésus-Christ fut condamné, il faudrait dire qu'il n'y avait alors aucun moyen extérieur, aucune autorité certaine à laquelle on dût nécessairement céder. Or, Monsieur, qui le peut dire, puisque Jésus-Christ était sur la terre, c'est-à-dire la vérité même qui paraissait visiblement aux yeux des hommes, le Fils éternel de Dieu, à qui une voix d'en haut rendit témoignage devant tout le peuple : « C'est ici mon Fils bien-aimé, écoutez-le » ; qui, pour confirmer sa mission, ressuscitait les morts, guérissait les aveugles-nés, et faisait tant de miracles que les Juifs confessaient eux-mêmes que

jamais homme n'en avait tant fait? Il y avait donc, Monsieur, un moyen extérieur, une autorité visible. »

Tous ces signes *visibles*, à la réalité desquels Bossuet croyait d'une foi simple, nous expliquent fort bien comment il a pu ne pas douter un seul instant que, s'il avait été, à la place de Caïphe, grand prêtre du Sanhédrin, il aurait humblement rendu hommage à la divinité du Sauveur, puisque, pour reconnaître l'accomplissement des promesses de l'ancienne alliance, il suffisait d'ouvrir ses yeux et de voir. Si la marque de la vérité religieuse n'avait été pour lui que sa longue durée et son ancienneté seulement, il faut bien avouer que ce critérium serait très faible. C'est celui dont il se contente dans l'ordre politique : les gouvernements légitimes sont ceux qui durent depuis longtemps. Mais depuis combien de temps? La question moqueuse du poète Horace a trop beau jeu ici. Combien de temps faut-il pour que les poèmes deviennent bons comme les vins? Combien de temps faut-il pour que l'usurpation devienne le droit? Combien de temps faut-il pour que l'hérésie d'aujourd'hui devienne l'orthodoxie de demain?

Mais la vérité de l'Église a une bien autre garantie aux yeux de Bossuet que sa simple *ancienneté*, chose toute relative, expression presque dépourvue de sens et qui ne résiste pas à la critique; l'Église est vraie, non pas seulement parce qu'elle est ancienne, mais parce qu'elle est *éternelle*.

« Si la nouveauté clairement marquée est un caractère visible et essentiel de l'erreur, nous avons raison de dire, au contraire, que l'antiquité *dont on ne peut marquer le commencement* est le caractère de la vérité (1). » « Combien de sociétés prennent le titre d'Églises? Pouvez-vous vous y tromper? Ne voyez-vous pas que celle qui a toujours été, celle qui demeure toujours sur sa base, celle qu'on ne peut pas seulement accuser de s'être séparée d'un autre corps, et dont tous les autres membres se sont séparés, portant sur leur front le caractère de leur nouveauté, ne voyez-vous pas, encore un coup, que c'est celle qui est l'Église (2)? » « Cette Église toujours attaquée et jamais vaincue est un miracle perpétuel et un témoignage éclatant de l'immutabilité des conseils de Dieu. Au milieu de l'agitation des choses humaines elle se soutient toujours avec une force invincible, en sorte que par une suite non interrompue depuis près de dix-sept cents ans, nous la voyons remonter jusqu'à Jésus-Christ, dans lequel elle a recueilli la succession de l'ancien peuple et se trouve réunie aux prophètes et aux patriarches... Il y a toujours un fait malheureux pour les hérétiques, que jamais ils n'ont pu couvrir, c'est celui de leur nouveauté... La seule Église catholique remplit tous les siècles par une suite qui ne lui peut être contestée. La loi vient au-devant de l'Évangile; la succession de Moïse et des patriarches ne fait qu'une même suite avec celle de Jésus-Christ... L'Église n'a point d'autre auteur que Celui qui a fondé l'univers, qui tenant tout en sa main a pu seul et commencer et conduire un dessein où tous les siècles sont compris (1). »

(1) *Défense de la Tradition et des Saints Pères.*
(2) *Élévations sur les mystères; IIe élévation.*

Telle est la magnifique idée que Bossuet se faisait de la perpétuité de la vérité religieuse. L'histoire de l'Église est un enchaînement ininterrompu dont l'apparition de Jésus-Christ sur la terre forme le nœud central. Il n'est pas venu pour abolir la loi, mais pour l'accomplir. Le nouvel ordre de choses qui date de Jésus n'est donc une nouveauté, une hérésie, une révolution qu'en apparence; au fond, c'était la fleur régulièrement épanouie, le fruit lent et mûr de tous les germes anciens, la réalisation de promesses éternelles et de prophéties contemporaines de la création du monde.

Seulement, ce qu'on peut toujours objecter à Bossuet, c'est que, pour apercevoir cette « divine tissure », comme il dit, le recul des siècles était nécessaire; en sorte qu'il n'est pas du tout prouvé qu'il eût vu, dix-sept cents ans plus tôt, la majestueuse unité du conseil de Dieu; il n'est pas du tout prouvé que son humeur conservatrice, son attachement à l'autorité et à la tradition, son intrépide assurance d'aigle vainqueur « saisissant aux cheveux la vérité et la traînant après lui avec un cri de triomphe », ne l'eussent point précipité, au temps d'Auguste et de Tibère, dans cet aveugle parti du passé qui, en croyant servir l'ordre et la religion, fit, du charpentier de Nazareth, pour avoir confessé non la doctrine officielle de l'Église, mais celle que son Père céleste lui enseignait secrètement, le martyr le plus illustre de la foi personnelle.

Paul Stapfer.

LES FRANÇAIS DE L'ILE MAURICE

Les fêtes du jubilé de la reine Victoria nous ont valu, il y a quelques mois, par ricochet, la visite du premier ministre canadien qui est venu affirmer à Paris, comme il l'avait fait à Londres, les sentiments de sympathie indéracinable qui unissent les Canadiens français à leur ancienne mère patrie.

Ces sentiments, les Canadiens français ne sont pas seuls à les professer et à les proclamer. On les retrouve, aussi vivants, aussi intenses, dans une autre colonie anglaise, jadis française, l'île Maurice,

(1) *Discours sur l'Histoire universelle.*

où la France n'a jamais été oubliée et qui n'a jamais cessé de lui donner des preuves de son sincère attachement.

L'île Maurice a perdu son joli nom d'Ile de France, elle n'est plus le riant et prospère coin de terre dont tous les voyageurs emportaient jadis un souvenir enchanteur; mais elle est restée, en dépit de quatre-vingts ans de domination anglaise, aussi française par le cœur, par les mœurs et par la langue qu'aux jours néfastes de décembre 1810 où, écrasée par le nombre, sa vaillante garnison, renforcée par des gardes nationaux qui avaient porté à environ *deux mille* hommes les forces défensives dont disposait le général Decaen, capitulait avec les honneurs de la guerre devant *vingt-trois mille* Anglais appuyés par une flotte formidable. Comme le Canada, elle a franchement et loyalement accepté la tutelle de l'Angleterre sous laquelle elle a connu, il faut le dire, tant que la fatalité ne s'est pas appesantie sur elle, une prospérité presque invraisemblable, mais — elle n'a jamais pu devenir anglaise.

*
* *

La population de l'île Maurice est actuellement de 400 000 âmes environ, parmi lesquelles les Hindous figurent pour plus des trois quarts. Le reste se compose d'un mélange très bigarré de colons d'origine française, de race blanche et de sang mêlé, de descendants, sans alliage, des anciens esclaves africains, d'Anglais, d'Arabes et de Parsis, — tous négociants, — de Chinois, — tous épiciers, — et de quelques Européens de différentes nationalités.

Au moment de la conquête de l'île par les Anglais, la population était beaucoup moins dense; elle était exclusivement formée, en dehors de la garnison, de colons français et d'esclaves presque tous africains, — mozambiques, cafres et madécasses; on y trouvait cependant quelques Hindous que l'on qualifiait alors à Maurice de *nègres malabars*. C'est du moins ainsi que je les ai vus dénommés dans le contrat de mariage de mon arrière-grand-père.

Deux langues se parlaient alors dans la colonie : le français et le patois créole, à la formation duquel le français avait seul contribué. Les anciens visiteurs ou possesseurs de l'île n'y avaient laissé aucune trace.

La capitulation de 1810 garantissait aux habitants de l'Ile de France le maintien des lois existantes, l'usage de la langue française et le libre exercice du culte catholique. La première et la troisième de ces clauses ont été respectées jusqu'à nos jours. Le code Napoléon est encore en vigueur dans la colonie. Le conseil législatif y a seulement apporté quelques modifications de détail rendues nécessaires par les besoins locaux et portant principalement sur le code pénal et les codes de procédure. Le culte catholique est le seul dont les frais soient à la charge du budget colonial. Mais il n'en a pas été de même pour la langue, et si les Mauriciens parlent encore le français, c'est qu'il avait jeté dans l'île des racines bien profondes.

Les conquérants s'adressèrent naturellement d'abord aux jeunes générations. L'instruction publique est libre à Maurice; l'État y entretient cependant un collège royal, où l'on peut obtenir les deux premiers grades conférés par l'Université de Londres, et un certain nombre d'écoles primaires où l'instruction est presque gratuite. L'anglais devint obligatoire dans ces maisons d'éducation; dans la première, les professeurs furent tenus, pendant toutes les classes, de ne faire usage que de la langue anglaise. On institua des bourses conférées chaque année, comme couronnement des études, à deux lauréats, leur donnant droit à une pension de 5 000 francs par an, pendant quatre ans, pour aller terminer en Angleterre leurs études universitaires et se perfectionner dans la pratique de la langue anglaise.

On pensait, et selon toute apparence avec raison, que l'appât de cette magnifique récompense stimulerait le zèle des élèves et les pousserait à se familiariser avec la langue officielle dès leurs années de collège. Mais on comptait sur le concours des professeurs, et en cela on se trompait. L'anglais était bien la langue officielle du collège royal; mais le français restait la langue usuelle pour tous, pour les maîtres aussi bien que pour les élèves. Et l'on assistait souvent à ce spectacle bizarre de savants universitaires venus d'Oxford ou de Cambridge, qui, ne parlant pas le français, avaient été forcés d'apprendre le patois créole pour arriver à se faire servir par leurs domestiques, baragouiner ce patois avec leurs élèves, plus désireux sans doute de s'y perfectionner que d'aider à la propagation de la langue anglaise. Et, pendant les récréations, personne ne parlait l'anglais; des fils de fonctionnaires, de vrais *British born*, s'escrimaient après la langue de Molière qu'ils écorchaient abominablement, appelant à leur secours le jargon créole pour ne pas se singulariser en parlant l'anglais et ne pas s'exposer à rester sans compagnons de jeu.

Bien mieux, la perspective de la superbe récompense offerte par le gouvernement ne fut pas suffisante pour dépeupler les collèges particuliers. Des institutions dirigées par des laïques et par des prêtres firent une redoutable concurrence au collège royal, où les fils des plus riches colons n'étaient qu'en infime minorité. Quelques parents faisaient plus : ils envoyaient leurs enfants au lycée de la Réunion, la colonie française voisine, pour leur assurer une éducation et une instruction plus essentiellement française.

*
* *

Vaincu sur le terrain de l'éducation, le gouvernement anglais tenta une mesure radicale pour laquelle il était assuré du concours de la population de sang mêlé.

C'est sous la domination anglaise que l'esclavage a été aboli, c'est sous le drapeau anglais que les mulâtres ont vu disparaître l'humiliante et injuste ligne de démarcation qui les séparait autrefois de la population blanche. Reconnaissants à l'Angleterre d'une réforme appliquée quelques années après dans les colonies restées françaises ils signèrent une pétition réclamant l'adoption de la langue anglaise devant les tribunaux et dans tous les actes de la vie publique. Cette pétition, dont l'initiative revenait au gouverneur, sir William Gomm, avait pour but de couvrir l'Angleterre et d'atténuer le caractère odieux de la mesure projetée, véritable parjure, puisque la capitulation du 3 décembre 1810 garantissait expressément aux habitants le maintien de leur langue maternelle.

Le 13 septembre 1845, un Ordre en Conseil de la reine Victoria déclarait obligatoire devant tous les tribunaux supérieurs l'usage de la langue anglaise à partir du 15 juillet 1847. On donnait deux ans aux colons pour oublier le français.

Déjà, en 1841, on avait en quelque sorte préparé l'application de cette mesure inique en décidant, également par voie d'Ordre en Conseil, — c'est-à-dire par une sorte de décret rendu à Londres sans consulter les représentants de la colonie, — que toutes les lois et ordonnances votées par le conseil législatif de Maurice, et les proclamations du gouverneur, seraient promulguées en anglais et que le texte anglais ferait seul foi devant les tribunaux.

On comprit cependant qu'il serait par trop injuste d'exiger d'une population l'obéissance à des lois dont il lui aurait été impossible de prendre connaissance et l'on continua à publier dans la *Mauritius Government Gazette* une traduction française de tous les textes législatifs qui y étaient promulgués. Cette coutume s'est du reste perpétuée et la *Mauritius Government Gazette* contient encore une partie française, quatre-vingt-sept ans après la conquête. Par contre, on n'a pas encore traduit en anglais le Code civil dont les articles sont à chaque instant cités, en français, au cours des plaidoiries prononcées en anglais. Pas plus que les encouragements aux parents pour faire donner à leurs fils une éducation anglaise, pas plus que les Ordres en conseil de 1841 et de 1845, les tracasseries dont les descendants des colons français ont été victimes n'ont réussi à les angliciser. Ils ne seraient pas fils de Français, les Mauriciens, s'ils n'étaient pas férus de la manie du panache administratif. On les attaqua sur ce point faible. On proscrivit systématiquement des hautes fonctions tout Mauricien qui n'aurait pas donné de véritables gages aux conquérants et l'on réserva tous les emplois grassement rétribués, — et l'on sait si les fonctions publiques sont bien payées dans les colonies anglaises, — à des Anglais de naissance. Les Mauriciens prirent leur malheur en patience ; ils ne cédèrent pas, c'est l'Angleterre qui a capitulé. A l'heure présente, tous les emplois publics sont accessibles aux créoles, et, en fait, presque tous ont pour titulaires des Mauriciens. A la Cour, sur quatre juges, trois sont d'origine française ; les tribunaux de première instance sont, en très grande majorité, occupés par des descendants des anciens colons de l'Ile de France et il en est de même dans toutes les branches de l'administration. Seul le secrétariat colonial, le ministère de l'intérieur des colonies non autonomes, est réservé à un Anglais pur sang, ce qui est, en somme, assez logique.

Ce système, soit dit en passant, pourrait être utilement imité par notre administration coloniale. L'avancement sur place supprimerait les formidables frais de ces déplacements incessants d'un personnel auquel on semble vouloir imposer trois ou quatre fois le tour du monde. Des cadres coloniaux plus stables constitueraient des administrations locales dont le personnel ne se composerait pas perpétuellement de non-valeurs, pendant la période d'apprentissage forcé de tout nouvel arrivant dans une colonie.

Revenons à l'île Maurice, où la victoire remportée depuis quelques années, dans le domaine administratif, aura probablement, et dans un avenir prochain, pour conséquence l'abrogation de l'Ordre en Conseil de 1845 et le retour à l'état de choses garanti par la capitulation de 1810.

Le conseil législatif de la colonie a été en effet, saisi, il y a quelque temps, d'une pétition réclamant le rétablissement de la langue française, à titre facultatif tout au moins, devant la Cour suprême et devant la cour d'assises. Une enquête a été faite, et l'un des hommes les plus éminents de la colonie, le doyen du conseil législatif, l'honorable Célicourt Antelme, en a fait connaître les résultats dans un rapport adressé à ses collègues. Et savez-vous à quelle constatation étonnante est arrivé le rapporteur ? Le nombre des Mauriciens qui comprennent l'anglais, je ne dis pas qui le parlent, diminue sans cesse ; l'on ne trouve plus de jurés, et le rapport de M. Antelme nous apprend que, en considérant tous les Anglais nés hors de l'île Maurice comme ignorant la langue française, le rétablissement de cette langue devant la cour d'assises aurait

pour conséquence de faire rayer seulement 107 noms de la liste des jurés, tandis que l'on obtiendrait 1 176 nouveaux jurés actuellement exclus pour connaissance insuffisante de l'anglais.

Et je relève dans une autre partie du rapport ce passage caractéristique : « L'un des adversaires les plus connus de la langue française, lorsqu'il a été appelé par le comité à désigner une seule famille mauricienne dont les membres avaient adopté la langue anglaise, n'a pu le faire. »

Le rapporteur ne se contente pas du reste d'émettre des opinions, il les appuie par les témoignages des présidents ou secrétaires des différentes sociétés agricoles, commerciales, littéraires, etc. Tous déclarent que l'on fait presque exclusivement usage du français dans leurs réunions et s'il avait pu rester encore quelques doutes à la commission, l'archevêque de Port-Louis les aurait dissipés en venant déclarer que l'on prêche uniquement en français dans les quatre-vingts églises ou chapelles de la colonie. « Nous avons, a-t-il ajouté, une douzaine de prêtres irlandais, ils prêchent aussi en français. »

Le rapport nous apprend que toutes ces dépositions, sauf celle du président de la Chambre de commerce, ont été faites en français et il cite encore les faits suivants comme preuves de la prédominance de notre langue : « Sur 12 journaux et revues publiés dans la colonie, 2 seuls sont mi-partie français et anglais, les 10 autres sont exclusivement rédigés en français ; au théâtre, on ne représente que des pièces françaises, et dans les banquets les discours sont presque toujours prononcés en français. »

Comment s'en étonner puisque, nous l'avons vu plus haut, la population anglaise du sexe masculin compte tout juste cent sept habitants !

Examinant ensuite les désavantages qui résultent de l'usage de la langue anglaise devant la haute Cour de justice, le rapporteur constate que tout le monde à Maurice comprend le français, même les Hindous qui parlent presque tous le patois créole, et il arrive aux conclusions suivantes :

« En ce qui concerne les affaires criminelles, il a été prouvé que les conséquences naturelles de cet usage exclusif sont les suivantes :

« Absence de publicité ; impossibilité pour la grande majorité des accusés de comprendre la procédure ; admission fréquente dans le jury de personnes qui ne connaissent pas l'anglais ou qui ne le comprennent pas suffisamment ; nécessité pour les personnes ayant les qualités requises pour être jurés de faire rayer leurs noms de la liste, en raison de leur connaissance imparfaite de l'anglais ; mécontentement des jurés qui sont trop souvent requis de servir en raison de leur petit nombre ; lenteur de la procédure résultant de l'interprétation des témoignages. »

Et le chef juge lui-même est d'accord avec le rapporteur sur le premier point, car il reconnaît « qu'à l'exception des hommes de loi et de quelques autres personnes, l'auditoire ne comprend pas, pendant que l'affaire se poursuit, ce que disent le juge ou l'avocat. »

Cette situation anormale s'est maintenue sans changement depuis 1847, date à laquelle l'usage de la langue anglaise a été rendu obligatoire devant la Cour ; elle s'est même aggravée depuis quelques années et il n'y a plus aucun espoir de la voir jamais se modifier. C'est pour obvier aux inconvénients qu'elle crée que la majorité du barreau et la presque unanimité des colons réclament aujourd'hui le retour à l'ancien état de choses. Que l'anglais reste la langue officielle, disent-ils, que pour tous les actes officiels on fasse usage de cette langue, puisque c'est celle des maîtres de l'île, mais qu'on nous laisse libres d'employer notre langue maternelle et qu'on ne nous oblige pas, lorsque notre honneur ou notre fortune sont en jeu, à être jugés par des juges, et défendus par des avocats et des avoués que nous ne comprenons pas plus que s'ils parlaient le turc ou le chinois.

* * *

Comment nier la force de résistance de la race française ? comment refuser de rendre hommage à sa puissance colonisatrice lorsque l'on voit ce qu'elle a été et ce qu'elle est restée à Maurice comme au Canada ?

M. Adrien d'Épinay, frère de l'éminent sculpteur Prosper d'Épinay, a publié à Maurice un petit volume qui devrait être entre les mains de tous ceux qui s'occupent en France de questions coloniales. Ce livre n'a pas de prétentions, mais sous son titre modeste de *Renseignements pour servir à l'histoire de l'île Maurice* et dans sa forme forcément un peu aride d'éphémérides, il est intéressant comme un roman.

Savez-vous ce qu'il fallait, au siècle dernier, à nos pères pour faire d'une île déserte une colonie riche et prospère ? Vingt ans, pas davantage. Lisez, pour vous en convaincre, ces deux éphémérides du livre de M. Adrien d'Épinay :

— 20 septembre 1715 : Prise de possession par les Français de l'île Mauritius abandonnée depuis plusieurs années par les Hollandais. Conformément aux ordres reçus, Guillaume Dufresne, capitaine du navire *le Chasseur*, en prend possession et lui donne le nom d'Ile de France.

— 22 janvier 1736 : Au commencement de cette année La Bourdonnais fait construire à Port-Louis,

un brick, le *Créole*, avec du bois du pays. Ce premier succès encourage La Bourdonnais qui met en chantier trois autres bâtiments qui furent : le *Nécessaire*, de 150 tonneaux, l'*Utile* de 250 tonneaux et l'*Insulaire* de 350 tonneaux.

Cet *Insulaire*, armé de 24 canons et monté par 350 hommes, prit part, en 1746, à la glorieuse campagne de La Bourdonnais sur les côtes de l'Inde et participa au bombardement et à la prise de Madras, préludant ainsi à la brillante série de combats et de victoires qui ont illustré la marine française dans la mer des Indes et Port-Louis, son principal port d'attache et de ravitaillement.

C'est en effet à Port-Louis, sur les chantiers de construction créés par La Bourdonnais que se ravitaillaient et se réparaient les flottes de Bouvet, de Hamelin, de Duperré, de Surcouf, qui ont porté si haut le renom de notre marine.

C'est à Port-Louis, devenu un centre commercial important en même temps qu'un port de guerre de premier ordre, que se centralisait tout le commerce de la Compagnie des Indes, et même en 1807, au plus fort de la guerre, malgré les croisières anglaises, il est entré dans le port 195 navires dont 152 français.

Mais ce ne sont pas seulement ces souvenirs de la gloire et de l'activité commerciale d'autrefois, qui rappellent aux Mauriciens d'aujourd'hui leur ancienne mère patrie ; les monuments élevés par les gouverneurs français, les casernes immenses de Port-Louis édifiées par La Bourdonnais et où logeait, il y a quelques années encore, toute la garnison anglaise, y compris les officiers, et même le général commandant en chef; le palais du gouverneur à Port-Louis, sa maison de campagne du Réduit, tout cela est l'œuvre des Français. Et ce magnifique jardin des Pamplemousses que certains voyageurs estiment le plus beau, et qui est certainement le plus vaste du monde, n'est-ce pas sous la domination française aussi qu'il a été créé?

Tout à Maurice parle de la France, et les Mauriciens les premiers. Ce n'est pas uniquement par leur fidélité à conserver intactes les mœurs, les traditions et la langue de leurs pères qu'ils prouvent combien est resté vivace chez eux le sentiment français. Pas un seul d'entre eux, depuis 1810, n'a porté l'uniforme anglais. Quelques-uns, réclamant leur qualité de Français, ont pris du service dans la marine et dans l'armée françaises, — aucun ne s'est prévalu de sa qualité d'Anglais de hasard pour entrer dans l'armée ou dans la marine britanniques et lorsque, dans les premières années de la conquête, on a voulu imposer un uniforme aux fonctionnaires, le seul Mauricien qui s'est soumis à cette injonction fut hué et conspué dans les rues de Port-Louis.

Certes, nous n'en sommes plus au temps où la haine de l'Angleterre était la conséquence naturelle de l'amour de la France, où Hudson Lowe, débarquant à Port-Louis, était accueilli par une grêle de pierres, forcé de se cacher, de se réembarquer la nuit suivante ; où l'apparition du drapeau français sur la scène dans la *Fille du Régiment* était le signal de manifestations tumultueuses ; les angles se sont adoucis, la domination anglaise est maintenant acceptée et les deux races juxtaposées vivent sans tiraillement et sans froissement, mais la France a laissé à Maurice une empreinte ineffaçable : — l'ancienne île de Cerné, l'île Mauritius des Hollandais et des Anglais restera à jamais l'*Ile de France*.

CHARLES GIRAUDEAU.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : reprise de la *Vie de Bohème*. — VAUDEVILLE : reprise des *Jocrisses de l'Amour*.

... Pour commencer, voici deux reprises, l'une au Vaudeville, l'autre à la Comédie-Française. C'est peut-être deux de trop. La saison étant prise d'ordinaire par les pièces à spectacles ou à femmes, on aimerait à voir essayer en septembre quelques ouvrages nouveaux. On s'étonne de la férocité des jeunes vis-à-vis de leurs aînés. C'est qu'au théâtre du moins les premiers ne peuvent guère être joués que grâce à un four des seconds. Il n'est guère étonnant qu'ils le souhaitent de toute leur âme. Ils y mettent parfois plus d'ardeur peut-être qu'il ne faudrait. Ils me paraissent assez excusables.

Ne récriminons pas encore. La Comédie-Française prépare une pièce de M. Richepin qui est jeune, s'il n'est pas tout à fait un débutant. Et le Vaudeville a des projets admirables; le *Figaro* les contait l'autre jour à ses lecteurs : que la moitié seulement en soit réalisée, et nous nous déclarerons satisfaits. Pour le moment, il s'agit de la *Vie de Bohême* et des *Jocrisses de l'Amour*.

Leur valeur est à peu près égale; leur sort a été fort différent. La *Vie de Bohème* a été accueillie avec plaisir; les *Jocrisses de l'Amour* ont été écoutés avec étonnement, puis avec ennui. Ici comme là, l'interprétation réunissait les meilleurs sujets de la troupe. Il a paru que les excellents comédiens du Vaudeville avaient perdu la « tradition » du genre qui a donné son nom à leur théâtre. Et, pareillement, nos comédiens ordinaires ont semblé prêter à Schaunard, à Colline et à Baptiste un peu trop de leur solennité

coutumière. La prose de Barrière est souvent effarante; l'ampleur qu'on lui donne la rend plus effarante encore. A la représentation, on ressent une vague impression de crainte, attendant avec une sorte d'inquiétude l'une de ces phrases dont Barrière avait le secret. Si je ne craignais d'exagérer, je dirais qu'on la reçoit comme une gifle... Et cette soirée passée à attendre des calottes, qu'on ne manque jamais de recevoir, est dépourvue d'agrément. Quoi qu'il en soit l'interprétation des deux pièces, également honorable et également insuffisante sous certains rapports, ne saurait expliquer la chute de l'une et le succès de l'autre. Cette explication, la valeur respective des deux pièces ne saurait non plus la fournir. On la trouverait, j'imagine, dans ce fait qu'il nous est à peu près impossible de juger de la fausseté de l'une, tandis que la fausseté de l'autre s'impose avec évidence.

Voyez, dans les *Jocrisses*, Moulinier, Armand et Théophile. Ils sont jocrisses avec une persistance volontaire et continue. Ils sont *Jocrisses de l'Amour*, parce que leur bêtise naturelle s'applique, si je puis dire, à l'amour. Armand et Théophile, maris d'Emmeline et de Marthe, seront les jocrisses du mariage. Ils seraient, au choix, les jocrisses de la paternité, de l'armée, de la magistrature... Ce sont, tout simplement, des imbéciles, qui resteront imbéciles quoi qu'ils fassent ou quoi qu'ils deviennent. Les personnages « excessifs » ne plaisent que rarement au théâtre. On se lasse vite de les voir figés dans une attitude toujours pareille, et forcément pareille, puisqu'ils sont en dehors de ce qui peut les varier : j'entends en dehors de l'observation moyenne et « contrôlable ». De plus, les moyens imaginés par Barrière sont vraiment d'une grossièreté un peu choquante et qui gâte ce que ses personnages pourraient avoir de vrai, Moulinier, par exemple, est joliment posé au début; ses retours sur soi-même, la satisfaction avec laquelle il compare les maîtresses de ses neveux à « la créature d'élite qu'il a eu le bonheur de rencontrer », tout cela est d'une jolie saveur. Mais, dès que les personnages sont en présence, toute vraisemblance disparaît. Le besoin de l'effet, la rage de faire rire, incitent Barrière à pousser les choses à l'extrême. L'explication entre Moulinier et Blanchette est d'une extravagance laborieuse qui vous fatigue, et vous détache des personnages. Et le seul qui fût à peu près vraisemblable s'en va rejoindre les autres jocrisses et compléter la collection. Chose assez curieuse, à se rappeler de loin les *Jocrisses de l'Amour*, la pièce apparaît amusante, et non sans force; et c'est ce qui explique sans doute les nombreuses reprises qu'on en a tentées. Mais à la représentation on est vite rebuté par l'exagération, par la vulgarité des procédés, par une sorte de grossièreté morale. Chaque audition, chaque lecture apporte une déception nouvelle. Mais il y a le titre de la pièce, ce titre admirable, grâce auquel on espère, en dépit de tout, un tas de choses succulentes et profondes. Il se pourrait que, sur la foi de ce titre, on reprît encore les *Jocrisses de l'Amour*. Et la chute probable de cette reprise n'empêchera pas la suivante. C'est quelque chose qu'un beau sujet même manqué, et qu'un beau titre, même trompeur.

Enfin, notre surprise devant la pièce de Barrière a peut-être aussi une cause morale.

Depuis trente ans, — les *Jocrisses de l'Amour* sont de 1865, — notre curiosité pour les choses de l'amour a plutôt augmenté que diminué. Nous avons consacré le meilleur de nos soins à chercher le mot des « cruelles énigmes » qui nous sont éternellement posées par l'éternel et rancuneux attrait des sexes. L'ingénuité consciencieuse de nos plus délicats psychologues a été saisie de stupeur et d'effroi en apercevant l'inévitable malentendu qui attire et sépare l'amant et la maîtresse. S'aimer et se mentir, cela est-il possible ? On savait déjà que « qui veut faire l'ange, fait la bête ». Mais en amour, dès qu'on n'est plus l'ange, la bête que l'on devient est facilement une bête méchante. Et cette révélation nous désespéra. Nous souffrîmes congrûment de notre clairvoyance; l'impuissance d'aimer était le mal à la mode (vous vous rappelez la si curieuse étude de M. Paul Bourget sur Dumas fils); et nous nous désolâmes de ne plus pouvoir souffrir. Peut-être, en effet, souffrions-nous moins; mais peut-être était-ce — je rougis de la grossièreté de cette explication ! — parce que nous pensions à autre chose. Nous restions hypnotisés devant le mensonge de la femme et la cruauté de l'homme. Nous tenions entre nos mains notre tête bouillonnante et un peu « fumeuse ». Et tout de même, cela nous distrayait un peu de nos peines.

Il nous a fallu tout près de vingt ans pour nous apercevoir que le mot de l'énigme cruelle n'était pas là où nous le cherchions. Il est dans la contradiction qui existe entre notre éducation purement chrétienne et notre vie franchement païenne. Notre existence est semblable à celle que menaient nos ancêtres d'avant l'an un. Nous n'avons renoncé à rien de ce qui en faisait l'agrément. Et, pareillement, nous n'avons voulu — ni pu — renoncer aux préoccupations morales que nous devions au christianisme. Et, au lieu de constater l'antinomie qui existait entre elles, au lieu de choisir résolument l'une ou l'autre, nous avons tâché à les réunir. C'est ainsi que dans l'union de deux êtres, union simple, agréable et naturelle, nous avons introduit coûte que coûte des préoccupations et des exigences morales, assez « étrangères au sujet ». Il ne fallait à ces êtres qu'un peu de beauté, quelque jeunesse et quelque vigueur. Nous

avons voulu — parce qu'ils étaient beaux, jeunes et forts — qu'ils fussent aussi généreux, dévoués et sublimes. Nous aimons, nous désirons, en honnêtes païens. En chrétiens, nous exigeons que l'objet de notre désir ait, avec la beauté, la perfection morale. Et, sans voir que ces choses n'ont absolument rien de commun, nous demeurons stupéfaits devant le mensonge d'une belle créature. Comme un agriculteur naïf qui s'étonnerait de ne point retrouver les lourdes prairies normandes sur un *secadou* de Provence...

Au moins, — je reviens à Barrière et à ses *Jocrisses*, — ces exigences excessives ont-elles eu pour effet de nous faire envisager l'amour avec plus de sérieux. De ce qui n'était hier encore qu'une aventure risible affublée d'un nom comique, nous avons fait une chose grave et considérable, sinon en soi, du moins par ses conséquences. Nous ne nous sommes plus bornés à rire de « l'accident » que vous savez, nous l'avons envisagé, si j'ose dire, sous l'aspect de l'éternité. Nous l'avons étudié avec conscience, et, si nous nous sommes trompés peut-être sur la part qu'y avait la fatalité, nous avons du moins discerné que cette part existait, et que, somme toute, l'aventure, si elle était risible, était aussi douloureuse. Je ne prétends pas que notre clairvoyance ait augmenté : « Tout a été dit, depuis qu'il y a des hommes et qu'ils pensent. » Elle s'est appliquée davantage, en amour comme ailleurs, aux dessous des choses. Ce qui nous « amuse », ce n'est plus de savoir si un personnage sera ou non dupé, mais comment et pourquoi il l'est. Que cet X... se montre parfaitement stupide en amour, c'est un spectacle qui nous réjouit toujours; à condition toutefois qu'on nous montre les raisons de sa stupidité. C'est en cela qu'ont excellé surtout Meilhac et Halévy. Trente ans de succès et de chefs-d'œuvre nous ont rendus difficiles. La vue d'un simple idiot, idiot de naissance et par destination, ne saurait plus nous satisfaire. Nous voyons distinctement ici la part de la volonté de l'auteur. Cela ne nous paraît pas vrai, parce qu'on ne nous en montre pas les causes. Le parti pris « rosse » vaut tout juste le parti pris contraire. Et, comme nous sommes renseignés sur les choses de l'amour, — sur quoi le serions-nous, sinon sur cela ! — le vaudeville grincheux de Barrière nous semble faux et nous ennuie. Nous savons ce que c'est qu'un homme amoureux; nous savons qu'il est souvent bête, mais nous savons qu'il ne l'est pas tout à fait comme cela.

Sur la *Vie de Bohême*, au contraire, nous ne savons rien. Passe pour Mimi et pour Musette. Nous les connaissons; ou, du moins, notre fatuité nous incline à le croire. Il est probable, d'ailleurs, que nous avons prêté à Musette la fidélité gentille de Mimi, et, à d'autres qui en étaient dépourvues, l'affection caressante et joyeuse de Musette. Mais l'essentiel de leur nature est l'amour désintéressé; et aucun homme ne doutera jamais de l'avoir rencontré. Je gagerais que si le Moulinier des *Jocrisses* voyait la *Vie de Bohême*, il reconnaîtrait aussitôt Blanchette dans Mimi. Les dramaturges qui ont créé une amoureuse désintéressée ont chance de survivre. La fatuité des hommes la « reconnaîtra » toujours !

Quant à Rodolphe, Marcel, Colline, Schaunard, ils nous échappent presque complètement. Que la « Bohême » ait ou non disparu, c'est une question que je ne me hasarderai pas à résoudre. Elle a été tranchée depuis trois semaines avec des arguments sans réplique, et dans des sens d'ailleurs opposés; les uns reconnaissaient Colline au Chat-Noir ; les autres — et ils s'appuyaient, chose piquante, sur le témoignage de Mürger lui-même — déclaraient que cette Bohême-là n'avait jamais existé. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous manquons de moyens de comparaison et de contrôle. Il est sûr qu'il y a encore des « Bohêmes », qu'il y en aura toujours, si Bohême signifie artiste qui manque d'argent (et peut-être aussi d'amour du travail?). Mais ici aussi, « la manière » est singulièrement différente. Ce qui rend la question assez difficile, c'est que, pour se documenter, il faut se fier à la littérature, et que la sincérité absolue est presque impossible à un littérateur. Toutefois, comparez le livre de Murger à la *Passade* de M. Henri Gauthier-Villars, qui semble si sincère et si vraie. Le « regretté Clément Jartel » est aussi différent de Marcel, que Monna l'est de Musette. La bonne humeur des héros de Murger est plus franche et plus exubérante. Mais elle vous agace comme tout ce dont on ne comprend pas le motif. Cette gaieté sans cause nous étonne et nous lasserait vite, si on pouvait se lasser de la gaieté. Celle-ci nous paraît bien un peu frelatée, et la morale des Bohêmes d'antan un peu facile. Mais, encore une fois, nous manquons, pour les juger, de points de comparaison. Ce qui veut dire qu'il nous est à peu près impossible de juger de leur vérité.

Et ce n'est pas un mal. La *Vie de Bohême*, en dépit des insupportables « habiletés » de Barrière, garde la saveur d'un récit de voyage, et l'agrément un peu suranné d'un « Conte de ma mère l'Oie ». C'est en somme de quoi plaire au public, et je ne serais pas surpris que cette reprise eût un certain succès. Une grande part en reviendra sans doute à Mlle Lecomte, qui faisait ses débuts rue Richelieu dans le rôle de Mimi, et dont le succès a été considérable.

JACQUES DU TILLET.

CHOSES ET AUTRES

Un journal cite plusieurs exemples de ces grandeurs déchues que l'on rencontre à chaque pas sur le pavé parisien : un ancien banquier, le tablier blanc serré autour des reins, les manches de la chemise retroussées, frotte les baignoires dans un hammam ; il est modestement « garçon de bains ». Peut-être lui arrive-t-il parfois d'apercevoir comme une vague silhouette de coffre-fort dans le cuivre étamé des baignoires qu'il regarde d'un œil distrait.

Un ex-député, qui fit deux rapports et signa trois amendements, aujourd'hui revêtu du costume démocratique d'homme-sandwich, traîne des voitures réclames. Jamais il ne fut plus libre en ses entournures, plus affranchi des soucis du monde et attelé à moins de fastidieuses besognes qu'il ne l'est à cette heure, entre les brancards de sa petite voiture.

Tout le monde le regarde, quand il passe ; il se dit qu'il fait tourner la tête à tout Paris, et les omnibus s'arrêtent poliment pour le laisser circuler, ce qui ne lui arrivait pas autrefois.

Comme il transporte généralement des affiches, il se dit aussi qu'après tout il n'a pas changé de métier autant que le croient des reporters superficiels. Il médite de résumer sa science d'homme-sandwich dans un manuel électoral pour l'instruction des députés de l'avenir.

* * *

Ces humbles exemples des révolutions de la fortune bourgeoise me rappellent que je fus un jour à dîner avec des hommes considérables, ministres et anciens ministres, chefs de partis, littérateurs en vogue ; on devait être quatorze, au dernier moment il manqua quelqu'un.

On décide, à moitié sérieusement, à moitié en plaisantant, qu'il est impossible de dîner treize et qu'il faut à tout prix et sur-le-champ un quatorzième. Le maître d'hôtel se charge d'expliquer ce cas difficile à l'un des cochers qui gardent à la porte du restaurant les voitures de cercle. Le cocher accepte l'invitation sans cérémonie, il dépose son fouet, il entre dans le salon avec l'aisance d'un homme qui se sent à sa place et dans son monde. Il prend le siège qu'on lui indique, laissé vacant par un homme d'État, et il ne fut jamais si bien en situation sur le siège de sa voiture. Ce sont les treize autres qui étaient étonnés.

Pour les mettre à l'aise comme lui-même, il leur dit : « Je vous rappellerai ce mot d'un étranger à qui on faisait fête à la cour de Louis XIV ; comme on lui demandait ce qu'il admirait le plus dans cette illustre assemblée et sur cette scène du monde, il dit : « C'est de m'y voir », et de même moi, Messieurs. » Les autres étaient de plus en plus étonnés, mais le cocher de rencontre leur expliqua comment il était docteur ès lettres et avait enseigné l'histoire dans les lycées de la République. Le dîner fut très gai, on parla beaucoup d'histoire, tant ancienne que moderne, et il parut que le professeur avait des vues justes et profondes pour le gouvernement des nations.

* * *

La troupe du théâtre national de Budapest s'est rendue dernièrement à Grosswardein, sur la lisière de la Transylvanie, pour inaugurer un théâtre construit d'après les modèles que nous a laissés l'antiquité. Ils ont représenté l'*Électre* de Sophocle, au milieu des applaudissements enthousiastes d'une salle comble. Le programme annonçait pour un jour prochain la représentation des *Perses* d'Eschyle. Le moment me paraît venu et les circonstances sont vraiment admirables pour l'exécution de cette seconde partie, surtout si l'empereur Guillaume et l'empereur François-Joseph, poursuivant leur promenade jusqu'à Grosswardein, voulaient honorer le théâtre grec de leur présence.

De quels sentiments dramatiques ne seraient pas saisis les acteurs et les spectateurs en entendant dans la bouche des Perses ces lamentations qui ont traversé les siècles : « Athènes est invincible ! Ses citoyens sont un rempart inexpugnable ! Que de larmes, Athènes, je verse à ton souvenir !... La Perse sait à combien de ses femmes Athènes a déjà ravi leurs époux et leurs fils... » L'imagination supprimerait d'un coup tant de siècles et d'événements écoulés : le contraste se manifesterait dans une intensité de lumière sans pareille.

« O villes de l'Asie, ô Perse, et toi, Suse ! comme un seul coup a flétri tant de splendeur et de puissance ! La fleur de la Perse est moissonnée. Je dois tout découvrir. O Perses, votre armée entière est détruite. » Puis apparaîtrait l'ombre de Darius disant que cette défaite est un avertissement que Jupiter donne aux Perses pour qu'ils se contentent de leur domination en Asie et qu'ils n'aillent plus à l'avenir attaquer les Grecs chez eux.

Toutes les générations lettrées de Germanie, de France et d'Europe ont répété depuis ce temps-là et se sont passé les unes aux autres cette croyance que les Grecs à Salamine avaient sauvé l'Europe et la civilisation du monde. Mais voici que l'Europe des chemins de fer et des navires cuirassés a livré aux Perses les descendants des marins de Salamine et vengé Darius et Xerxès. Ce n'est plus Atossa qui se lamente dans son palais d'Asie, c'est une autre reine et d'autres princesses qui chantent la cantate de deuil dans Athènes. Après deux mille trois cent cinquante-

neuf ans, la revanche est assez piquante, elle doit parler à l'imagination de Guillaume II et de François-Joseph.

Les plus puissants, en face de ce spectacle, dans une ville hongroise, sur la rivière de Szebes-Koros, pourraient songer à leur race et à leur pays et prévoir que leurs descendants deviendront peut-être aussi un jour un objet de pitié et de quolibet.

Darius fut un sage qui conseilla aux hommes de l'Asie de ne plus aller attaquer Athènes et il pourrait bien arriver que leurs victoires actuelles finissent, et avant longtemps, par leur coûter plus cher que des défaites.

*

Les habitants de Wœrth ont chez eux un champ de bataille qui est devenu, à ce qu'il paraît, la principale occasion de leur prospérité et de leur fortune. Les hôteliers de l'endroit ne voudraient pas pour beaucoup que ce champ de malheur n'eût jamais existé. Aussi ai-je trouvé dans une correspondance de Wœrth, adressée au *Journal d'Alsace*, à la date du 15 septembre, ce passage remarquable : « malgré le mauvais temps, le nombre des étrangers qui visitent *notre champ de bataille* est toujours très considérable... »

C'est « leur champ de bataille » à eux, et ils en sont fiers comme s'ils avaient fait et créé là de leurs mains et de leur sang le drame qui a illustré cette terre à jamais. Les paysans de Cannes et de Zama disaient sans doute aussi autrefois : « Voulez-vous voir notre champ de bataille? » aux étrangers qui passaient par ces lieux célèbres. Le pâtre qui menait là ses chèvres pouvait se faire quelque monnaie avec les noms d'Annibal et de Scipion.

* * *

Une revue économique, qui exhorte les Français à avoir beaucoup d'enfants, leur présente en même temps le carnet de dépenses d'un ménage parisien du 20 avril 1872 au 19 avril 1897. Le père, un honnête employé, la mère, une excellente ménagère et parfaitement rangée, ont élevé un fils et une fille. Le fils, demi-pensionnaire dans un collège de Paris, puis deux ans pensionnaire dans un lycée, est entré ensuite à l'École de Saint-Cyr; sa sœur a suivi des cours de jeunes filles jusqu'au moment où elle a reçu ses diplômes. Le carnet des dépenses de la famille, tenu au jour le jour, nous apprend que le jeune homme a coûté quarante-huit mille francs pour arriver à être officier et se mettre en état de défendre convenablement son pays; la jeune fille a coûté vingt-cinq mille cinq cents francs pour passer ses examens et gagner les brevets réglementaires. A ce moment l'un a vingt-quatre ans et l'autre dix-sept. Si l'on admet qu'ils ne coûteront plus rien à leurs père et mère, ils leur ont coûté jusqu'à cette époque plus de 73 000 francs.

Ainsi nous pouvons dire qu'en moyenne un garçon ne s'élève pas à moins de deux mille francs par an, et une fille à moins de quinze cents. On comprend que, dans ces conditions, les employés qui gagnent trois ou quatre mille francs par an, les petits fonctionnaires, les petits patrons, les petits marchands, ont quelque peine à se payer le luxe d'une demi-douzaine d'enfants et le recrutement des classes sociales intermédiaires devient difficile.

* * *

En traversant la place de l'Étoile je vois un arbre qui marche : un pli du terrain me dérobe la vue du chariot et des chevaux.

Je ne vois de l'autre côté de la place que la tête de l'arbre, portant toutes ses feuilles, qui se profile dans le ciel et qui s'avance en se balançant doucement et en saluant à droite et à gauche; elle tourne le monument, elle se dissipe vers l'avenue de la Grande-Armée. C'est un tout petit épisode de notre féerie quotidienne.

JEAN-LOUIS.

LES PEUPLADES DU SÉNÉGAL

ET DU SOUDAN FRANÇAIS

Le Soudan et le Sénégal sont d'actualité. Le voyage projeté du ministre des colonies au Sénégal et au Soudan, les tristes affaires de Rhergo et plus récemment l'attaque d'un de nos détachements par les sofas de Samory de Mamara, ont porté l'attention du public vers nos immenses possessions de l'Afrique occidentale.

Notre vaste colonie Sénégal-Soudan (1) est habitée par un grand nombre de peuplades indigènes différentes les unes des autres par la religion et par la langue. Ces peuplades, très denses sur le bord des fleuves, sont beaucoup plus éparpillées dans l'intérieur.

En débarquant à Dakar, en traversant jusqu'à Saint-Louis la région du Cayor, et en remontant le fleuve rive gauche (2) jusqu'aux environs de Dagana, on rencontre les Yoloffs (que l'on prononce Ouoloffs).

Le Yoloff est un « civilisé » et un électeur. Il connaît ses droits de citoyen, il a conscience de sa dignité, et, à l'occasion, si vous vous laissez aller avec lui à une trop grande familiarité, il ne manque pas de vous rappeler aux règles de la bienséance, en vous disant d'un air hautain : « Je suis électeur comme toi, tu sais. » Il est juste de reconnaître qu'il a toujours vaillamment combattu à nos côtés, prenant part aux plus rudes et aux plus pé-

(1) Le Soudan n'est que la continuation pure et simple du Sénégal.

(2) La rive gauche seule du Sénégal nous appartient. La rive droite est la propriété des races maures.

rilleuses expéditions; il a donc droit de se targuer de son titre de Français.

Le Yoloff, quoique musulman, a su apprécier les bienfaits de la civilisation, les coutumes européenne les tentent, il est heureux de nous imiter. Beaucoup de Yoloffs savent lire, écrire et compter, quelques-uns d'entre eux tiennent d'importants comptoirs à Saint-Louis et dans les postes du fleuve, et tous se tirent fort intelligemment de leur commerce. Les Yoloffs cultivent le mil (1) et le maïs nécessaires à leur nourriture. Quelques-unes de leurs plantations sont assez soignées, et il est fort probable que le jour où ils sauront quel profit ils peuvent tirer de la culture, ils deviendront cultivateurs. Physiquement le Yoloff est noir d'ébène; sa taille est élancée et élégante.

La femme yoloff est de taille moyenne; ses traits sont assez grossiers, elle ne manque cependant ni de grâce ni de gentillesse. Sa coiffure est bizarre : elle consiste en un nombre infini de petites nattes finement tressées, et réduites à l'état de petites ficelles noires.

En remontant le Sénégal au delà de Dagana, et toujours sur la rive gauche, on trouve les Toucouleurs.

Dans notre conquête du Sénégal et du Soudan, les Toucouleurs ont toujours été nos adversaires les plus redoutables. Sous la conduite du fameux prophète El Hadjy Homar, ils combattirent avec acharnement pour la cause sainte du Croissant, et, sans l'énergie de Faidherbe et de ses compagnons, ils auraient à jamais compromis notre situation au Soudan.

Le Toucouleur est un musulman fervent; il garde à notre égard une sorte de méfiance instinctive. Au Soudan on n'est jamais sûr de la fidélité complète d'un Toucouleur, c'est ainsi que les officiers ayant l'expérience du pays, *les vieux Soudanais*, ont toujours conseillé au gouvernement de ne pas employer de Toucouleurs dans nos bataillons indigènes, et les quelques Toucouleurs qu'on avait cru admettre comme tirailleurs soudanais ont été remplacés par des Bambaras.

Le Toucouleur est intelligent, débrouillard, s'assimile rapidement, et il est à même de rendre de grands services aux colons. Commé le Yoloff, il cultive un peu le mil et le maïs. Il récolte l'indigo, et s'en sert pour teindre ses vêtements. Le Toucouleur parle un langage harmonieux qui est celui parlé également par les hommes de race peulh. Il n'a pas la peau noire du Yoloff, son teint est même parfois d'un marron assez clair ; il est généralement grand et maigre.

La femme toucouleur est petite ; sa figure est fine et agréable, elle affecte une certaine coquetterie qui ne lui messied pas. Elle a la tête recouverte d'une sorte de mantille ; elle dessine ainsi une originale petite silhouette d'Andalouse moricaude. Sa coiffure n'a rien de compliqué : quelques breloques seules ornent ses cheveux.

Le pays des Toucouleurs, s'étend sur le Sénégal des environs de Dagana à ceux de Bakel. On trouve également des Toucouleurs dans le Bondou, sur les bords de la Falémé, et dans certaines parties du Fouta-Djallon et du Fouta-Toro, et dans les régions de Nioro et de Ségou.

Les Sarakolets forment encore une peuplade beaucoup moins nombreuse que celle des Toucouleurs. Ils sont musulmans, mais musulmans de fraîche date, à tel point même qu'une partie de la population n'a pas encore subi l'action catéchisante des marabouts. Souhaitons qu'ils ne la subissent jamais. Notre intérêt dans ces régions est d'arrêter le prosélytisme des marabouts, qui établissent leur influence au détriment de la nôtre.

Moins civilisés que les Yoloffs, moins intelligents que les Toucouleurs, les Sarakolets n'en forment pas moins une peuplade dans son ensemble fort assimilable, d'autant plus qu'elle nous est très sympathique.

Le Sarakolet est d'un naturel doux et pacifique ; il est gai, très bruyant, braillard à l'excès. La vente d'un poulet lui suffit pour qu'il crie et gesticule autant qu'un député dans une discussion parlementaire.

Le fameux Samory (1), sur l'origine duquel on ne s'entend guère, serait, nous a affirmé au Soudan un interprète très versé en la chronique locale, un Sarakolet, fils de captif. Si cela est vrai, l'Attila soudanais est loin de personnifier la race des Sarakolets essentiellement pacifique et bon enfant.

Le Sarakolet aime assez le commerce, et il n'est pas rare d'en voir quelques-uns, après avoir ramassé un petit pécule, acheter des armes, de la poudre, de la guinée, et se diriger vers le Soudan, où ils trafiquent à leur compte. Au physique il est de taille moyenne et trapue; leste et vif il fait un excellent laptot ou marinier. Son teint est d'un brun très foncé.

Sur les bords du Sénégal, les Sarakolets se rencontrent nombreux jusqu'aux environs de Kayes, puis disséminés dans le Guoye, le Kaméra et le Guidi-Maka. On a signalé également leur présence sur les rives du Niger dans le Bélédougou.

Mais nous voici maintenant à Kayes, la capitale de notre Soudan français, au centre même de la région indigène du Kasso, chez les Kassonkès.

Les Kassonkès forment une population très restreinte, qui n'est qu'une branche de la race mandingue (2). Ils parlent le bambara.

Ils sont pacifiques, industrieux; leurs goûts ont une tendance marquée à s'affiner, aussi le contact avec l'Européen a-t-il rapidement modifié leurs mœurs. Ils ont un penchant très particulier pour la musique, et dans les cases du Kasso ils organisent souvent de véritables concerts toujours très suivis et très appréciés.

Les Kassonkès sont grands, élancés, robustes, ce qui ne les empêche pas d'avoir une certaine aversion pour les travaux susceptibles de causer la moindre fatigue physique. Les femmes sont, comme les hommes, grandes

(1) Le noir du Sénégal et du Soudan fait son couscous avec du mil pilé. Ce couscous est la base de sa nourriture.

(1) Samory, dont les bandes viennent d'attaquer traîtreusement un de nos petits détachements, est jugé par les noirs du Soudan comme un véritable bandit, et la guerre que nous serons forcés un jour ou l'autre d'entreprendre contre le redoutable almamy sera très bien accueillie par nos populations soudanaises qui voudraient bien être débarrassées d'un ennemi aussi dangereux pour leur propre sécurité.

(2) Malinkés, Soninkés et Bambaras.

et élancées. Elles sont assez coquettes, aiment beaucoup les bijoux, que certains bijoutiers de Kayes façonnent, du reste, avec un art très intéressant.

De Kayes en descendant à l'ouest vers les montagnes du Tambaoura, et vers la grande et importante région du Bambouk, on se trouve en présence des Malinkès.

Les Malinkès sont assurément les plus originaux et les plus primitifs des noirs soudanais. Ils ne sont pas musulmans. Sans cesse, ils ont résisté à l'action envahissante des marabouts qui, dès le xve siècle, infestaient ces régions; ils en mirent à mort quelques-uns, afin d'enlever aux autres l'idée de continuer leurs tentatives de prosélytisme.

Lors de la croisade d'El Hadjy Homar, ils furent les premières victimes de son sauvage fanatisme ; le prophète toucouleur pilla et brûla leurs cases, et mit le Bambouk à sac. Il ne faut donc pas demander si les Malinkès ont de la sympathie pour les musulmans!

Le Bambouk étant un pays aurifère productif, le Malinkès se livre exclusivement à la recherche du précieux métal. Il cultive juste le mil nécessaire à sa nourriture, et ne possède qu'une très petite quantité de bestiaux.

Les Malinkès sont doux, superstitieux et craintifs, et ne demandent qu'à fouiller en paix leurs gisements aurifères, d'où ils tirent leurs moyens de subsistance. Ils parlent le malinkès qui n'est qu'une variété de bambara.

Ils sont de taille élevée et robuste; leur démarche est vive et leur tournure parfois assez élégante. Un grand nombre d'entre eux portent des cheveux longs et nattés.

En descendant le Bambouk plus au sud au delà de la contrée du Diebédougou, l'on pénètre dans le Fouta-Djallon habité en majeure partie par les Peulhs ou Pouls.

D'aucuns prétendent ces indigènes issus de la Libye égyptienne, de laquelle ils auraient autrefois émigré. Du reste, dans son *Essai sur la langue poul*, le général Faidherbe dit :

« Les Pouls, qui devinrent les maîtres du Soudan depuis leur conversion à l'islamisme, c'est-à-dire depuis moins de deux siècles, y sont peut-être anciennement venus de l'Orient amenant avec eux le bœuf à bosse (Zébu), qui est le même que celui de la Haute-Égypte et de la côte orientale d'Afrique. » Le Peulh est sociable, hospitalier, et de rapports faciles. Le Fouta-Djallon est un pays de culture et de pâturage, et ses habitants font produire le sol et s'occupent de garder les nombreux troupeaux existant en ces parages. Les mœurs peulhs sont assez policées ; ils vivent avec une certaine recherche du bien-être : c'est ainsi que leurs cases sont vastes, bien faites et garnies d'un mobilier rudimentaire.

Les Peulhs, avaient autrefois la peau de teinte cuivrée, mais aujourd'hui, grâce à leurs fréquents croisements avec les hommes de race noire, ils ont perdu leur teint cuivré. A l'heure actuellement le pur Peulh est un type fort rare. Ils ont cependant gardé leurs traits réguliers, ce qui fait dire aux noirs qu'ils ne sont que des blanc noircis par le grand soleil du Soudan. Leurs femmes sont belles, et se remarquent par l'étrangeté de leur coiffure, consistant en une sorte de casque, orné d'ambre et de corail.

Au delà de Kita jusqu'au Niger, sur les bords du Niger, et dans presque tous les territoires avoisinant le grand fleuve habite la grande peuplade bambara.

Les Bambaras sont nos amis par excellence ; sans conteste, ils ont accepté notre domination. Nos bataillons indigènes sont recrutés parmi eux, et ils forment une troupe dont le courage, la fidélité et l'endurance sont à toute épreuve. Dernièrement encore à Rhergo et à Momara ils ont combattu à nos côtés avec une admirable bravoure; beaucoup ont été tués en défendant le drapeau français.

Le Bambara n'est pas musulman. Il nourrit même une haine féroce à l'égard des musulmans, contre qui ils ont eu souvent à se défendre, et si demain les Toucouleurs venaient à se révolter contre notre autorité, nous n'aurions qu'à faire battre le tam-tam de guerre chez les tribus bambaras, pour les faire toutes marcher contre les révoltés.

Le Bambara est fidèle et dévoué ; il exécute scrupuleusement les ordres qu'on lui transmet, c'est pour cette raison qu'au Soudan on l'emploie très souvent comme courrier. Il travaille les métaux, cultive le mil, et en certains endroits s'adonne à l'élevage du bétail et au dressage des chevaux. Il se distingue des autres noirs par ses joues marquées de trois profondes cicatrices.

La femme bambara est vive et rieuse; sa tête est cerclée d'un collier de verroterie blanche.

La rive droite du Sénégal est occupée par les tribus maures, qui ne sont pas soumises à notre domination. Ces Maures sont des musulmans fanatiques et farouches formant trois grandes tribus : les Trarza, les Brackna, et les Douaich. Ils viennent dans les différentes escales françaises du fleuve, afin d'y échanger la gomme. Ils se montreraient dangereux à notre égard s'ils exerçaient une influence effective sur les noirs musulmans, dont ils pourraient aviver le fanatisme religieux, et aussi favoriser et soutenir les entreprises guerrières. Heureusement qu'il existe entre la race maure et la race noire un antagonisme terrible. Le Maure considère le noir comme un être vil, tout juste digne de figurer auprès de lui, à titre de captif entre ses moutons et ses méharis. Fréquemment les Maures passent le fleuve, emmènent en captivité les malheureux noirs qu'ils parviennent à saisir, et impudemment s'emparent des troupeaux qu'ils rencontrent. C'est alors que les noirs viennent réclamer auprès de nous aide et protection, qui ne leur sont jamais refuséss. En ce cas, le commandant de cercle fait battre le tam-tam de guerre, les noirs armés de leurs fusils accoururent en foule au poste, et on se met en route à la poursuite des pillards. Très souvent on a la chance de les rencontrer, de les châtier, et de leur reprendre leur butin. C'est là de notre part une politique excellente pour nous faire aimer et respecter, car une des qualités dominantes du noir est de se souvenir des bienfaits rendus. Nous mentionnons à titre documentaire les peuplades kitankès, sarinkès, qui ne sont, en somme, que des tribus de Yoloffs, de Malinkès et de Bambaras. Il existe également dans une partie de la région du Cayor ou plus précisément du Baol, une petite peuplade appelée serère; elle parle un idiome spécial. Les Serères ont comme chefs de tribus des Yoloffs, et ils

ont tellement l'habitude d'être gouvernés par des hommes parlant le yoloff, que lorsque l'un d'entre eux, par hasard, devient chef, il est d'usage qu'il adopte à son tour la langue yoloff.

Telles sont les diverses peuplades habitant notre Sénégal et notre Soudan. Comme on a pu le voir en cette rapide étude, ces peuplades sont actuellement soumises et pacifiées. Seules les hordes de Samory, que nous avons repoussées au delà du Niger, aux environs de Kong, sont capables de nous inquiéter encore. Notre établissement s'affermissant de jour en jour là-bas, et notre influence civilisatrice se faisant sentir de plus en plus, il n'est pas douteux que ces peuplades ne tarderont pas à marcher rapidement dans la voie de la civilisation.

En Afrique occidentale, l'ennemi pour l'Européen n'est pas l'homme, c'est le soleil. Malheureusement la férocité de cet ennemi-là est indomptable, et il faut la subir dans toute sa rigueur.

La légende du noir tueur de blanc tend à disparaître; nous espérons qu'elle disparaîtra complètement lorsqu'on aura proclamé qu'en certaines parties de l'Afrique — au Soudan notamment — on y court moins de dangers qu'en certains quartiers de Paris pendant la nuit. Il n'est pas douteux, en effet, que l'on risque beaucoup moins d'être assommé en allant de Kayes au Niger, qu'en allant vers les deux heures du matin de la Villette à la place Moncey.

L'intrépide Monteil n'a-t-il pas dit qu'il se chargeait de parcourir l'Afrique accompagné seulement de quatre tirailleurs? Le tout est de savoir s'y prendre.

André Mevil.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

CONGRÈS UNIVERSEL DES RELIGIONS EN 1900. — *Histoire d'une idée*, par M. l'abbé *Victor Charbonnel* (Armand Colin et Cie. Paris, 1897). — Il faut se féliciter de l'apparition de ce livre documentaire. Séparées, les parties qui le composent avaient, chacune en son temps, présenté quelque intérêt. Mais le temps va si vite et la mémoire devient si courte! Dispersées dans les revues et les feuilles quotidiennes ces pages risquaient de contracter ce long sommeil dont on se réveille difficilement. Que beaucoup de gens leur eussent souhaité la paix des papiers jaunis, lentement ensevelis sous de fines poussières, cela n'est pas douteux. On leur eût volontiers chanté des berceuses, voire des *requiem*.

Certaines idées sont comme les enfants vivaces et robustes : réveillés, ils vous troublent et quelquefois vous effraient. On les préfère endormis, jamais ils ne sont plus sages ni plus commodes. Quelle aimable et géniale idée que celle du Congrès universel des religions! Parions que, paisiblement endormie, elle eût arraché à beaucoup de nos contemporains des cris d'admiration. Oh! la belle enfant que voilà. Un peu américaine de type. Ce qu'elle doit avoir les yeux bleus et profonds! Mais de grâce, ne la réveillez pas! C'est trop turbulent, ces jeunesses-là! laissez-la dormir ainsi longtemps! toujours!...

Pourquoi a-t-il fallu la réveiller? on est tenté de dire : *inimicus homo id fecit.* Irrité on se retourne vers l'enfant terrible : on le menace du fouet, du pain sec, du cabinet noir!

Et voilà que si jeune encore elle a déjà une histoire!

Cette histoire n'est pas finie; elle ne fait que commencer. Je la souhaite longue et glorieuse : il va sans dire qu'elle sera mouvementée. Le premier chapitre donne le ton. La suite y sera pareille. Rien de noble ne se fait sans peine.

Les idées ont l'enfance difficile. Depuis que celle du Congrès a passé l'Océan, elle a déjà fait plusieurs maladies, sans compter les dangers qu'elle a courus en voyage. De malicieux diplomates lui ont dressé des embûches, de hauts seigneurs lui ont fait des gros yeux. Mais elle a eu ailleurs un accueil chaleureux. Reçue comme l'enfant de la maison, comme une chère et vieille connaissance par des gens qui la voyaient pour la première fois, elle a été amplement dédommagée des amertumes par les sympathies. Et surtout elle a trouvé, ce qui est indispensable à toute idée, quelque belle et puissante qu'elle soit, elle a trouvé un défenseur et un champion, prêt à frapper des coups et à en recevoir, un chevalier enfin au cœur détaché et loyal qui n'a peur de personne.

On ne séparera plus la cause du Congrès du livre de l'abbé Victor Charbonnel.

Il faut lire son livre pour voir quelle existence il mène, depuis qu'il s'est consacré à la bataille pour son idée.

On y remarque d'abord, et rien n'est plus intéressant ni plus touchant, le rêve et l'aspiration indécise précéder la clarté d'une conviction faite. Avec quelques amis de séminaire, il entrevoit une église plus large d'esprit, moins méfiante des conquêtes de la pensée moderne, plus soucieuse de vie que d'immuabilité, plus fidèle enfin à la ligne initiale du simple et populaire évangile. Cette église de leurs rêves ils la voient incarnée dans les grands évêques de la libre Amérique. Séminaristes français, issus d'un vieux monde que leur vie intérieure fait craquer, ils se sentent les fils spirituels d'un Ireland, d'un Keane, d'un Gibbons, enhardis dans cette voie par le pape Léon XIII lui-même, ouvertement favorable à ces prélats. Que peuvent avoir à redouter ces jeunes gens? Ils aiment leur vieille Église d'un amour ardent et lui souhaitent de nouvelles et grandes destinées, par une sincère adaptation aux besoins, aux souffrances comme aux indiscutables conquêtes de ce temps.

Cette Église, qui a tant de fois prouvé sa vitalité en se conformant aux exigences de situations nouvelles, ne peut pas avoir perdu sa souplesse, ni oublié son devoir de se faire toute à tous. Il faut qu'elle soit de toutes les bonnes et saintes causes, désintéressée comme son fondateur et son chef, amie des lumières; qu'elle sache apprendre et qu'elle sache oublier; qu'elle vive d'amour et de justice et non d'exclusion et de fanatisme. Penser ainsi, est-ce mauvais? Le peuple catholique risquerait-il d'être moins bien éduqué, conseillé, gardé, si beaucoup de ses guides futurs se formaient un pareil idéal de leur

sacerdoce? Aurions-nous une France moins chrétienne, moins cultivée, moins morale, moins unie et moins forte si cet esprit-là pénétrait dans les jeunes générations de prêtres pour monter avec eux, lentement, jusque sur les sièges de l'épiscopat? Évidemment, ces jeunes lévites occupaient leurs pensées de choses fort utiles et ils étaient dans le meilleur chemin possible.

Au bout de leurs rêves ils voyaient non seulement la réconciliation de l'Église et de la société, mais le retour à l'unité des croyants de dénominations diverses. Quand la nouvelle du Congrès des Religions à Chicago parvint jusqu'à eux, ils en furent comme grisés. Ils virent, face à face avec une vieille institution jalouse et méfiante, barricadée dans ses retranchements et en lutte avec presque toutes les forces vives des nations modernes, une Église lumineuse, souriante, étendant ses mains même sur des hérétiques et des païens, prenant le bien et le reconnaissant partout où il se trouve et s'unissant à des croyants de toute origine pour dire comme d'un seul cœur la prière sublime : « Notre Père qui êtes aux cieux!... »

Eh bien, ils avaient tort. Et avec eux tous les amis que l'Église compte en dehors de son sein, parmi les croyants libres, ou dans son sein même parmi ceux qui veulent rester chrétiens sans renier leur temps. Ils avaient tort, malgré le témoignage de leur conscience, malgré les voix autorisées d'Amérique, malgré la sympathie du pape.

Quand ces jeunes gens manifestèrent leurs ambitions devant les chefs du catholicisme français, ils virent toutes sortes de mines, mais peu de bonnes. Les unes se rembrunissaient, les autres raillaient, les autres se faisaient froides et impénétrables. Jamais jeunesse ardente, sans fiel ni malice, ne fut reçue par des vieillards plus grondeurs, plus sceptiques, plus craintifs ou plus rusés. — Après un tel accueil les timides et les prudents se tinrent pour avertis. — D'autres persistèrent. A leur tête l'abbé Victor Charbonnel.

Il fit appel à l'opinion publique, écrivit des articles, organisa des consultations en France et ailleurs ; tâta le pouls à tous les milieux; voulut s'entendre dire tout ce que les plus sérieux, comme les plus frivoles, les plus optimistes comme les plus pessimistes, avaient dans le ventre. Il fit des conférences en Suisse, en Belgique, en Hollande, provoqua chez les uns un mouvement de franche adhésion et de généreuse espérance ; excita chez les autres des animosités violentes, s'attira des inimitiés, vit sa cause et son nom en proie aux sentiments et aux passions les plus opposés. Chemin faisant, plus il souffrait pour son idée, plus il s'y attachait.

Tout cela est dans son livre. Il y a là toute une philosophie des hommes et des choses d'aujourd'hui au point de vue religieux. Comme sous le rayon vif et puissant d'un feu électrique dardé en pleine ombre, on voit à la lumière de l'Idée les groupes remuer, se dessiner, fuir, approcher.

En dehors des milieux religieux, de vives aspirations, de grands besoins d'âme se constatent. Des germes d'avenir dorment là qui ne demandent qu'à lever. Dans les milieux religieux, on s'est nettement partagé en deux camps. Les hommes de sacristie, d'intolérance, les autoritaires enfin et les sectaires de toute confession, sont hostiles. Les croyants qui sont plus chrétiens que confessionnels, plus humains qu'ecclésiastiques, sont favorables.

Où est la force qui pourrait empêcher les germes d'éclore? Il est au fond des choses une loi tranquille et sûre qui va son chemin et suit son cours. Les prudentes lenteurs des sages, les tergiversations calculées des diplomates, les anathèmes des fanatiques, les railleries des sceptiques, les impatiences brouillonnes de ceux qui demandent tout à la fois, ne sauraient l'entraver. Quand les temps sont mûrs il se trouve que tout le monde, amis et adversaires, a servi cette loi et préparé son triomphe, sans le savoir.

Depuis le Christ, depuis les vieux prophètes, à travers les fluctuations des passions humaines et des institutions changeantes, un mystérieux pouvoir pousse les hommes religieux à vivre dans ce qui les unit. Le temps des divinités locales et jalouses, quelque tenaces qu'elles soient, est mesuré. Par l'esprit qui marque et prépare les routes de l'avenir tous les provincialismes et tous les particularismes sont jugés. La pensée moderne dans ce qu'elle a de meilleur est engagée sur cette voie, irrévocablement. Malgré nos misères et nos étroitesses, nous nous sentons de plus en plus tributaires les uns des autres. Nous avons beau sortir d'écoles différentes, être éloignés entre nous par des questions de méthode, d'intérêt, des rivalités de doctrine et d'influence, nous n'en sommes pas moins frères, par des nécessités communes de vie et de pensée, et à nous observer de près, nous opérons sur les points essentiels avec des données identiques.

Pourquoi nier les faits, vivre dans la fiction, faire semblant de n'avoir ni vu passer les siècles, ni entendu sonner les heures?

L'opposition rencontrée par l'idée d'un Congrès des Religions, aura eu sa grande utilité. Elle nous aura empêchés de tenter, dans un cadre tout différent, une simple répétition de la manifestation américaine. Et par son obstination elle aura poussé l'idée à se chercher une autre issue. Cette issue, dès à présent, est trouvée. Mais le moment n'est pas venu d'en parler. Qu'il nous suffise de dire en substance : Nous aurons notre Congrès. Ce sera tout autre chose que celui de Chicago ; non une reproduction, mais un pendant, nouveau, original sur le terrain intangible où tous les hommes de bonne volonté peuvent opérer leur concentration.

C. Wagner.

Promenade littéraire, par *M. Stanislas Millet*. — La Pastorale dans le Tasse, par *M. P. de Bouchaud*. — Le Drame de Rochegrise, par *M. Louis Létang*. — Toujours plus haut, par *M. Alanic*. — Poèmes apaisés, par *M. Ch. de Guerrois*. — Vainqueurs et vaincus du métier militaire, par *M. Georges Bayard* (Perrin). — La République démocratique, par *M. J.-L. Lanessan* (Colin). — Zeitoun depuis les origines jusqu'à l'insurrection de 1895, par *Aghassi*, traduit par *Archag Tchobanian*, préface par *M. Victor Bérard* (Mercure de France).

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 35571. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 14. 4e SÉRIE. — TOME VIII 2 OCTOBRE 1897.

LA POLITIQUE

On lira dans ce numéro de la *Revue* une adresse du Comité franco-arménien. Appel aux sentiments d'humanité et de justice, signé d'hommes éminents de tous les partis. Nous souhaitons sincèrement que cet appel soit entendu du gouvernement, des Chambres, du pays tout entier.

A plusieurs reprises, nous avons exprimé ici notre sympathie pour les Arméniens massacrés, pour les Grecs vaincus. On nous a fait entendre, de divers côtés, que nous étions en désaccord avec l'opinion de la majorité. S'il en est ainsi, nous le regrettons; mais nous ne pouvons pas aujourd'hui penser autrement que nous pensions hier.

Voici la paix signée. Quelles garanties donnera-t-on aux sujets chrétiens du Sultan? que vont faire les nations civilisées pour empêcher le retour de massacres qui déshonorent notre époque? C'est la préoccupation des rédacteurs du document que nous publions; c'est aussi la nôtre.

Il ne s'agit point de partir en guerre : il s'agit, une bonne fois, de parler haut et ferme. C'est le droit des grandes puissances; c'est aussi leur devoir, et nous voulons croire qu'aucune n'y manquera. Il est temps de montrer que le « concert européen » est une réalité et que ses représentants savent imposer leur volonté.

Nous ignorons les secrets des chancelleries : nous jugeons les choses de loin, d'après ce que tout le monde voit, et nous nous demandons quelquefois si deux graves fautes n'auraient pas été commises dans ces dernières années.

La première, dans l'extrême Orient, quand on a laissé s'engager la lutte du Japon et de la Chine. Le résultat a été qu'une grande puissance se forme là-bas, puissance à la fois militaire et économique, à laquelle nous autres Européens nous nous heurterons un jour ou l'autre.

La seconde faute est plus près de nous; on la touche du doigt : c'est d'avoir permis à la Turquie d'écraser la Grèce. On s'inquiétait de « l'homme malade » et de la façon de liquider son héritage; le voilà qui se porte bien, mieux peut-être qu'il ne s'était jamais porté, et sa santé est pour nous inquiéter plus que sa maladie.

Il n'y a pas ombre de critique dans ce qui précède. Si l'on voulait tirer une leçon quelconque des événements dont nous sommes témoins, ce serait que de grands changements se préparent dans les rapports des nations entre elles, et que les sociologues comme Auguste Comte se trompent singulièrement quand ils s'imaginent qu'on peut prévoir l'avenir d'après le passé. En réalité, nous ne savons rien, absolument rien, de ce que le monde sera dans dix ans : on eût ri au nez de celui qui eût annoncé, il y a six mois, la renaissance de panislamisme.

Le voilà cependant qui se dresse devant la civilisation chrétienne. Aujourd'hui, il menace la puissance britannique dans l'Inde. J'ai rencontré des anglophobes qui se frottaient les mains. Prenons garde d'être menacés à notre tour : pour une nation qui a autant de sujets musulmans que la France, il semble qu'il y ait de quoi se préoccuper quand on voit ce qui se passe en Orient.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

JEAN-JACQUES WEISS

Pages intimes.

Naguère en cette revue même où J.-J. Weiss avait, pendant quelques années, prodigué, sous l'anonyme, des flots d'esprit, de verve et de fine ironie, il nous était donné de rappeler la mémoire du brillant polémiste et d'une partie de son œuvre. Le meilleur accueil a salué les quelques feuillets inédits détachés par nous du livre de ses souvenirs.

C'est assez dire que des sympathies fondées et durables ont préservé de l'oubli le nom de cet écrivain, qui sut porter à travers les improvisations quotidiennes du journalisme les qualités d'un maître. Faveur peu commune dans une époque de dispersion comme la nôtre, où les talents les plus comblés en apparence émiettent leurs espérances de gloire en des jours sans lendemain !

Cette fois, nous irons chercher auprès de lui des notes plus intimes, moins vives peut-être, mais plus touchantes ; car elles se rapportent à la période extrême de sa vie, lorsque, vieilli, souffrant, retiré de la société des hommes et des femmes dans la solitude pompeuse du palais de Fontainebleau, les impressions de nature, et surtout les douceurs d'une amitié délicate vinrent orner, récréer et rafraîchir ses derniers jours.

J.-J. Weiss avait beaucoup écrit, sous l'impérieuse poussée de la vocation, ou simplement, comme la plupart de ceux que gouvernent, aujourd'hui, les besoins de la publicité... pour vivre.

« Mon trafic est de feuilles volantes », a dit un personnage de Shakespeare. Que Weiss en avait dû remplir de ces feuilles, bon gré mal gré, durant les années fécondes où le hasard de la commande et l'imprévu de l'actualité le trouvaient toujours dispos à entrer en exercice de style, toujours prêt à subir l'entraînement de cette sorte d'inspiration factice, faite d'habitude et de souplesse, qui trompe les auteurs les moins crédules et leur fait illusion sur leur propre sincérité ! Maintes fois, la pensée indépendante et l'art pur le réclamèrent comme un des leurs. C'eût été le contentement de son intelligence d'y venir et de s'y maintenir. Loin du Paris tumultueux où il dilapidait au jour le jour les trésors d'une veine généreuse, il se serait fixé, pour une halte plus ou moins prolongée, dans quelque sphère inaccessible aux bruits de la ville ; et librement, à loisir, il aurait donné corps à des rêves d'historien, de littérateur, d'érudit. Mais il était engrené dans la fatale machine où devait passer l'existence entière. Il lui avait fallu derechef céder au courant qui, malgré nous, emporte nos idées et nos sensations, et broder, amplifier, retramer sans cesse la matière à écrire, la matière à ouvrer et à vendre.

Le Sénat ni l'Académie n'avaient été le prix de ce labeur. Qu'avait-il en définitive moissonné pour ce qu'il avait semé ? Plus de déceptions que de joies, plus de murmures que d'applaudissements, plus d'amertumes que de louanges, et la certitude enfin de n'avoir pu remplir, comme il l'aurait ambitionné, la tâche pour laquelle il se sentait élu. La politique, dont il avait su refléter si habilement dans le clair miroir de sa prose ondoyante et sceptique les incessantes variations, ne l'avait payé ni récompensé à la mesure de sa peine. D'éphémères succès, de tardives élévations suivies de chutes d'autant plus promptes, de hauts postes enlevés à son atteinte au moment où il venait à peine de les toucher ; et, pour finir, quand avait sonné l'heure de la retraite, que la plume s'était arrêtée lasse entre les doigts affaiblis, rien autre ne lui était advenu que la consolation d'une sinécure à distance offerte au lettré, au délicat critique d'art et de littérature : le refuge d'une bibliothèque sans lecteurs, dans le vieux palais de Fontainebleau.

Il trouvait là, du moins, le calme et l'apaisement. Aussi bien les ambitions d'autrefois s'étaient évanouies. L'âge avait amorti les anciennes ardeurs. Il n'aspirait plus qu'au repos. Écrire par nécessité d'état, tenir compte, à chaque minute, de ses sentiments et de ses impressions pour en faire ensuite métier et marchandise, saisir l'idée avant qu'elle soit éclose et l'étirer ou la rogner à la taille d'un article, il en avait fini, bien fini ; rien ne l'y obligeait plus désormais. Penser et vivre suffisaient au cours de ses journées. Il l'espérait, du moins. La maladie lui laissait encore quelque répit... C'est le point même, le moment où nous allons recevoir ses confidences.

Confidences cueillies indiscrètement peut-être (car il ne songeait pas à nous les faire), mais d'autant plus piquantes à cause de cela. A vrai dire, les lettres datées de Fontainebleau, que nous avons sous les yeux, n'auront pas le sort d'une révélation littéraire. Elles ne sont pas de ces épîtres soigneusement stylées, écrites avec infiniment de prudence et de scrupule par lesquelles un auteur vise de loin aux publicités posthumes. Elles sont courtes et simples, pleines de franchise et dénuées de toute prétention. On n'y sent flotter nulle part la vague odeur dénonciatrice de l'encre d'imprimerie. Mais avec leur caractère d'abandon, leur laisser aller tout naturel, elles dégagent un parfum de douce intimité, qui nous plaît bien davantage. Elles éclairent d'une lueur paisible les impressions de sa vieillesse, le genre d'existence qu'il menait là-bas, ses occupations faciles et ses heureux loisirs, ses tristesses et ses joies; de plus, elles nous découvrent, sous la neige de ses

dernières années, l'éclosion d'un sentiment, qui en fut l'ornement et la fleur.

Les premiers temps du séjour de J.-J. Weiss à Fontainebleau lui laissèrent à l'âme comme une vague sensation d'exil. Parmi les splendeurs mortes du palais, devant les aspects enchanteurs du jardin, à quelques pas de la forêt superbe, il ne pouvait s'empêcher de se dire que s'il rencontrait dans ce cadre nouveau des séductions tout autres pour ses regards, ce n'était plus pour son esprit la même atmosphère d'action morale et de contacts intellectuels. On n'a pas impunément bataillé, usé ses forces et son cerveau dans la fournaise parisienne. Le souvenir obstiné vous tient et vous hante. Il s'en ouvrait franchement à ses amis et ne se gênait pas, à l'occasion, d'effleurer d'un trait d'épigramme les gens en titre et en fonction qu'il avait à fréquenter dans cet admirable chef-lieu d'arrondissement. Un jour qu'il venait de recevoir d'une charmante femme arrivée, la veille, de Paris, une invitation à laquelle il était impatient de se rendre, des contretemps l'en avaient empêché :

Fontainebleau, lui répond-il, sous une impression contenue de mauvaise humeur, est ma résidence officielle ; il a le droit d'exiger de moi que je m'y montre quelquefois aux soirées de Mme la Baillive et de Mme l'Elue ; mais comme j'aspire à me dédommager bientôt de cette contrainte en allant déposer à vos pieds mes excuses et mes regrets ! Puissent, du moins, ces lignes hâtives préparer à ma visite de demain des sentiments apaisés et propices !

Mais les compensations abondent autour de lui. Et la forêt est si proche ! Que faire, à moins qu'on ne s'y promène, en la saison heureuse où les germes se réjouissent dans les entrailles de la terre !

Il s'en allait, sans livres, seul ou accompagné de sa sœur, rêvassant sous la solennité des grands arbres, goûtant la satisfaction de saisir la nature à son réveil ; parfois laissant derrière lui l'immensité des hautes futaies, poussant ses pas jusque dans la riante vallée du Loing, s'arrêtant, dans une de ces nombreuses auberges de la forêt ; faisant honneur par son appétit au repas rustique ; puis, revenant par le chemin de fer du village à la ville ; et trouvant que la journée avait été assez remplie pour le contentement de l'âme et du corps.

Le lendemain, il se souvenait à propos de ses attributions officielles, venait jeter un coup d'œil sur l'alignement des volumes dormant tranquilles dans les rayons, feuilletait un livre ou deux et savourait pleinement l'ineffable jouissance de penser sans écrire. Ainsi s'écoulait alors sa paisible destinée ; elle eût été parfaite à son gré, sans une certaine dépendance de situation, qui faisait de J.-J. Weiss, pour ses visiteurs, le cicerone obligé du palais.

Vous me demandez, écrit-il à un ami, ce que je fais, imagine, suppose ou crois, et de vous le dire comme cela me viendra. C'est le langage d'une véritable affection qui s'intéresse et en s'intéressant me touche. Malheureusement mes confidences seront vite achevées. Je ne fais rien ; je n'écris rien ; je ne sais pas encore quelle pourrait être la capacité de mon cerveau à soutenir un travail quelconque de concentration et de condensation. Je lis beaucoup (c'est le plus clair de ma vie), livres et journaux. Les livres, histoire ou poésie, me plaisent et m'amusent toujours. La politique et les journaux me rendent noir ; ils me font philosopher de la façon la moins agréable sur l'avenir et sur le présent. Quelquefois, je reçois une visite de Paris. Mon rôle alors est tout désigné. Le fâcheux est qu'il se répète plus que je ne voudrais. Ça devient crispant. Les appartements de Napoléon Ier, *item* de Marie-Antoinette, *item* de Louis-Philippe, quand ils ne vous fournissent pas l'occasion et l'attrait d'un entretien plus digressif, sont d'une monotonie telle qu'on finirait par casser de fureur le lit de Napoléon et même celui de Marie-Antoinette par-dessus le marché !

Mais ce n'est là qu'une petite misère attachée à ses fonctions et dont il ne s'offusque pas outre mesure.

J'aurais à Fontainebleau une vie enchantée, dit-il à une autre personne, si j'y recevais souvent des visites comme la vôtre. J'y mène une existence tranquille et assez riante qui me repose de tout, de la tension du cerveau et des troubles de l'âme, lesquels sont de plus d'une sorte. Ma matinée se passe à lire et à travailler jusque vers midi. Après le repas, je vais à ma bibliothèque. J'y tourne et retourne des livres sans regarder au delà des titres et des couvertures, ce qui est amusant sans fatigue ; vers la fin de l'après-midi, je fais des visites ou j'en reçois, et la journée s'écoule sans que j'aie trop pensé, sans même que j'aie du tout songé à ce qui était, au printemps, l'objet de mes peines. Deux fois par semaine, je fais une longue promenade ; je vais, à travers bois, à Moret, à Marlotte, à Barbizon, dans les villages sur le bord de la Seine ; et, ces jours-là, sous les grands bois sourds, seul et libre, je rêve de plus en plus à ce qui fait et peut faire, chaque jour davantage, l'objet de mes délices.

Quelle était cette pensée secrète, *l'objet de ses délices?* Nous le saurons tout à l'heure. Donc les minutes et les heures se succédaient, pour lui, sans trouble. C'était le soir d'un beau jour. Hélas ! le chagrin et la maladie allaient rompre le cours de cette période de calme. Une crise pénible vint à la traverse. Souffrances physiques, afflictions morales plus cruelles, abattement de l'être et de la pensée ; puis ce furent les trop sensibles atteintes de la paralysie. L'imagination n'avait rien perdu de son ordinaire activité ; mais les organes se refusaient à la servir. Des mois passèrent sans qu'il retrouvât l'usage de cette main auparavant si active et si écrivante, et où il avait d'abord été frappé.

Ma main est toujours physiquement paresseuse à écrire; c'est à la main que j'ai été frappé par le mal; et, quoique les muscles aient repris leurs mouvements, elle est restée languissante et lourde. Elle ne suit pas la vivacité de mon imagination et de mon cœur. Le papier blanc que je lui présente à noircir la fait reculer avec un instinct d'aversion et d'effroi, même quand c'est pour écrire ce qu'il m'est le plus doux de penser et de sentir.

Éteint, affaissé plus que ne le comportait son âge réel (il n'avait guère dépassé la soixantième année), il n'attendait plus rien de cette fugitive existence humaine, dont la course est plus prompte encore que celle des nuages qui l'attristent. Mais voilà qu'un jour avait passé sous ses yeux une vision exquise de grâce et d'esprit. Elle lui était apparue dans une de ses heures nébuleuses, semblable au papillon qui s'égare dans un bois du cyprès. Et comme une soudaine reprise de sentiment et de vie se produisit en tout son être. Sa main retrouva des forces pour écrire. Un roman épistolaire s'ébaucha. Des idées fraîches émaillèrent son cerveau rajeuni. Ce fut le rayonnement d'une nouvelle phase, toute d'illusion et de consolation.

Je serais bien difficile si je n'étais pas content de ma nouvelle année au delà de tout ce qui peut se dire. Quelle idée heureuse j'ai eue d'entrer au cirque, le dernier jour de l'abonnement! Je m'admire de l'avoir eue; c'était de la divination. Depuis que vous êtes venue à Fontainebleau, savez-vous que ce n'est plus la même ville! Le souvenir de la *belle journée* l'illumine et la remplit de douceur. M'avez-vous trouvé si contemplatif! C'est que, ce jour-là, sous la forêt enveloppante et à travers la petite ville pittoresque, je regardais toutes choses à travers l'amitié que je sentais naître en moi pour vous; je voyais des perspectives de lieu et de temps que j'embellissais à mon gré en y mettant votre personne si sincère et si aimable; et c'était vraiment une contemplation de rêve. Je me suis beaucoup promené depuis votre départ. J'ai fait des promenades à pied, qu'il me plairait bien de recommencer avec vous. Nous nous arrêterions sur de hauts rochers, d'où l'on aperçoit, au loin, un océan de feuillages. Vous regarderiez; et moi, en vous regardant, je n'aurais pas grand'peine à me figurer que vous êtes un sylphe de la forêt, et que vous allez vous élancer, de votre pied rapide et éthéré, sur les pointes des feuilles, à la cime des arbres.

Simple attachement platonique d'un homme d'esprit pour une femme mariée, vertueuse et charmante. Il n'y avait, en cela, rien qui ressemblât à de l'amour combattu, à du désir réprimé. Pour lui, c'était le charme d'une amitié fidèle et délicieuse; c'était l'effusion douce de sentiments qui réchauffent le cœur sans le brûler. Quant à elle, fermant les yeux sur la distance des ans, sur l'infériorité de certaines apparences, sur le négligé de certains dehors (là fut toujours le côté faible de J.-J. Weiss), elle se plaisait à ce commerce affectueusement intellectuel.

Il aimait particulièrement à revenir sur le détail de l'heureuse rencontre.

La vie, lui dit-il, est une boîte à surprises perpétuelle. Votre ami Alphonse Karr l'a éprouvé d'une façon bien charmante. Qui lui aurait dit que c'est dans l'extrême vieillesse qu'une fée inattendue viendrait lui faire goûter plus vivement que jamais le charme de vivre? Et à moi, qui m'aurait dit que j'entrerais au cirque, où je ne vais jamais, juste le dernier samedi de l'abonnement et que, parmi les heures les plus noires, j'y rencontrerais tout à coup l'apaisement et la douceur? Je crois qu'il y a des divinités mystérieuses qui agencent les événements aux êtres créés, tantôt pour s'en amuser et se bien moquer de nous et tantôt aussi, en des heures rares de bon vouloir, pour laisser s'ouvrir, dans le tohubohu plat de l'existence, des perspectives inespérées au fond desquelles le regard prend plaisir à s'abîmer. Je ne sais pas s'il faut dire : Heureux Weiss! Les petites divinités agitatrices de l'existence peuvent encore me jouer bien des tours sinistres. Je sais seulement que trois fois en cette saison j'ai connu des heures exquises, dont les moments lugubres, s'ils reviennent, ne sauraient m'enlever le radieux souvenir.

Weiss vient de nommer Alphonse Karr. Singulière coïncidence! Vers la même époque, la comtesse de L*** recevait de cet homme de talent, jadis très célébré, très fêté, et dont la venue dans le roman avait été saluée comme l'aurore d'un Sterne français, maintenant fort âgé, retiré de la littérature et du monde, uniquement soucieux désormais d'éloigner de lui toute solidarité d'entourage et de voisinage; elle recevait aussi d'Alphonse Karr des protestations réitérées du plus vif attachement. Pendant un voyage à la Riviera, tout en longeant la chaîne de l'Estérel, tout en contournant les collines boisées qui abritent, à l'est de Saint-Raphaël, tant de ravissantes villas, un désir curieux l'avait prise d'entrer chez l'auteur des *Guêpes*, de connaître sa *Maison close*, une assez pauvre bastide, effritée et sans caractère, mais embellie, poétisée par la magique nature de Provence; à demi cachée dans les lianes et aboutissant à la mer par une route verdoyante. Il l'avait vue, reçue et ne l'avait plus oubliée. Des yeux bleus à la couleur changeante, parfois à demi voilés par la langueur, en d'autres instants les plus vifs du monde; une bouche spirituelle, une taille élégante et souple, un composé parfait de grâce, d'esprit et de bonté, il en aurait fallu moins pour séduire le solitaire de ce coin de paradis... terrestre. Certes, il avait beaucoup perdu de ses avantages, le romancier que tant de femmes, aux alentours de 1832, aimèrent idéalement dans les amours de Stephen et de Madeleine. Il avait de longue date abdiqué toute prétention à l'élégance, avec son accoutrement de pêcheur, de canotier ou

de jardinier, sa chemise ouverte sur la poitrine et son large chapeau déchiqueté par le vent. Mais, comme il avait banni de sa demeure les glaces et les miroirs, comme il ignorait depuis bien des années son propre visage, rien ne l'empêchait de s'illusionner sur lui-même, et il en usait largement, parlant encore avec feu le langage de la jeunesse.

Je vous ai dit, je crois, que, depuis sept ou huit ans, j'ai proscrit les miroirs de ma maison. Ennuyé de voir ma figure plus vieille que moi, je n'ai plus voulu m'y retrouver. Il y a des mois infinis que je me suis vu et je ne connais pas ma figure actuelle. Et voilà que, au moment de ma vie où j'aurais le plus désiré d'être jeune et charmant, vous me présentez ce miroir que j'avais proscrit. Vous me dites : « Vous devez avoir été jaloux. Vous devez avoir été aimable. Vous devez avoir eu de l'esprit. Vous devez avoir été séduisant. » Enfin, toute une oraison funèbre... Ce que j'ai pu être autrefois, je le serai encore pour vous et par vous. Je sens une nouvelle jeunesse, qui n'attend pour s'épanouir qu'un regard du soleil de vos yeux.

Séduite par la splendeur de l'horizon, par la magnificence des jardins plantés d'arbres exotiques, par les points de vue superbes, qui, de la route du littoral, s'ouvrent sur le golfe de Fréjus et sur les montagnes des Maures, la visiteuse avait, un moment, songé à se bâtir là une demeure de repos et de bien-être, un nid de saison. Et d'enthousiasme il était entré dans cette idée. Il eût acquis, à son intention, le terrain où se serait élevé le gracieux refuge. Il se promettait d'avance les plaisirs de l'initier aux secrets du monde végétal, d'être son jardinier, son « fidèle jardinier ». Aussi quels tableaux enchanteurs il aimait à lui tracer de Saint-Raphaël pour l'y attirer et l'y retenir !

J.-J. Weiss, lui, moins exalté, plus conscient de la valeur des temps et de la proportion exacte des choses, ne célébrait pas avec tant de lyrisme Fontainebleau et ses abords. Que la belle voyageuse vînt y planter sa tente, pour une saison, son amitié n'en réclamait pas davantage. Elle pourrait à la rigueur n'y pas venir seule ; elle pourrait s'y faire accompagner de son jeune fils sans qu'il en prît de l'ombrage :

Je ne me plaindrai pas de votre garde du corps, comme Alphonse Karr, lui dit-il finement. Je ne suis pas, comme lui, impétueux et insatiable.

Est-elle absente, il se montre moins exclusif encore. Il applaudit à ses succès de monde, si frivoles qu'ils doivent au fond lui paraître, et veut en savoir tout le détail :

Vous ne me dites pas comme vous employez vos journées à Arcachon. Recevez-vous beaucoup de visites ? Avez-vous à la villa Augustine des hôtes de Paris ? Y a-t-il un Casino où vous allez, le soir ? Y êtes-vous aussi admirée que vous devez l'être ? Sait-on reconnaître en vous la déesse ?

Comme est différente de style la lettre suivante d'Alphonse Karr, s'abandonnant sans feinte à de brusques accès de mauvaise humeur et presque de jalousie :

Ma belle comtesse, quand je vous vois dans mon jardin sauvage, sur un banc rustique, oubliant, dédaignant même les feux brillants d'un luxe absurde, rêvant d'ombrages, de calme, de fleurs, de parfums, vous êtes la nymphe de ces lieux, la nymphe que j'adore. Mais quand je vous vois dans mon esprit, entourée d'une cour et livrée aux plaisirs mondains, alors je vous désaime et je me dis que je ne suis pas propre à être un des perroquets de votre ménagerie.

En littérature, Alphonse Karr avait poussé très loin l'amour de soi. Sur le chapitre amitié et sentiment, exclusif, intolérant, emporté comme au bel âge, il ne se résignait pas non plus facilement au partage. Témoin ce billet écourté, aussi expressif que laconique :

J'ai mis sur la liste de vos crimes votre idée d'écrire à Adolphe Belot de venir me voir. Il n'est pas venu et j'en suis content. Je n'aurais pu recevoir que très froidement une visite faite par ordre.

A peine s'il faisait exception pour J.-J. Weiss, qu'il avait connu à Paris, chez le prince George Stirbey :

Certes, auprès de vous, je préférerai toujours mille et mille fois être seul, mais s'il faut subir un tiers, parfois, j'aime mieux qu'un autre M. Weiss, qui a beaucoup d'esprit.

Curieuse à lire cette correspondance en partie double, curieuse surtout par les comparaisons qu'elle fait faire. Alphonse Karr passe le temps à se désoler d'avoir perdu la jeunesse et surtout de ne plus paraître jeune. J.-J. Weiss à qui nous allons revenir, Weiss, plus philosophe et au fond plus sensible, glisse délicatement sur les détails qui le touchent en personne, sur les regrets dont son âme est aussi visitée, sur ses malaises et ne sent jamais mieux le prix de la santé perdue qu'en songeant à la mondaine trop mondaine, qui risque de perdre aussi le plus précieux des biens dans le surmenage des réceptions, des soirées et des fêtes :

Une femme comme vous, lui écrit-il paternellement, recherchée et sollicitée par tous les appâts du monde, mène à Paris une vie encore plus fatigante qu'un homme d'études et de travail comme moi. Et par conséquent vous êtes dès maintenant obligée, si vous voulez durer, de prendre de vous tout le soin que j'aurais dû prendre de moi.

Son amitié, sans doute, ne serait pas moins pressante, s'il la laissait aller et dire. Ce ne serait pas trop

pour en combler les désirs que d'attirer vers elle, d'accaparer presque exclusivement tant de minutes qui lui échappent et se distribuent à d'autres, loin de cette affection

Mais il est, lui dit-il avec beaucoup de charme, une consolation au regret de ne pas vous avoir tout entière. C'est le plaisir que donne le peu qu'on a de vous et le prix infini qu'a ce peu; et c'est aussi de vous suivre là où vous êtes, de voltiger libre et insaisissable dans votre atmosphère de bonheur, de glisser entre ciel et terre avec l'indépendance et la sveltesse d'un rayon de soleil qui traverse l'azur.

Et, sous l'influence du même sentiment de réserve et de détachement de soi :

Jugez, continue-t-il, quel plaisir ce m'est de vous écrire et de m'occuper à penser que, libre des soucis de Paris et loin du tumulte, vous employez votre temps à jouir de la vie et à en faire jouir les autres. C'est encore la meilleure des occupations, quand on peut s'y livrer.

Fontainebleau, depuis qu'il la sait en d'autres lieux, lui paraît sans intérêt, lourd et morne, et sa solitude lui est à charge. Mais de douces imaginations ne pouvaient-elles, à défaut de plus réels plaisirs, remplir les vides de l'absence? « Ferme les yeux, et tu verras », a dit Joubert. Une lettre reçue charmait sa pensée pour une journée entière. Il acceptait comme une bénédiction tout ce qui venait occuper agréablement son esprit et surtout son cœur. Ou, quand la nature un peu plus clémente cessait pour quelques instants de persécuter le valétudinaire, il reprenait la plume des bons jours, laissait courir sa fantaisie, ou, dans une courte page, insérait quelque douce fleur de galanterie, au parfum discret :

Je m'éveille, ce matin, avec le besoin de penser à vous et de vous écrire. C'est un bien mauvais signe. Vous m'avez délivré de ma préoccupation. Si j'allais, maintenant, retomber sous un autre joug, ce serait une cure manquée! L'heure que j'ai passée près de vous, hier, était délicieuse. Elle s'est envolée bien vite; et cependant, je ne l'ai pas trouvée courte, tant elle était emplie du bonheur qui se dégage de vous et de vos regards. Elle eût été parfaite, si j'avais pu vous quitter sans trop de regret. Mais je n'ai point de sagesse, et le plaisir que j'ai m'est toujours assombri par le plaisir que je cesse d'avoir. Je repars ce soir, à quatre heures, pour ma forêt. Goûtez tous les plaisirs de Paris et tout le plaisir de gloire pour lequel vous êtes si bien faite... mais n'oubliez pas trop.

Hélas! ces instants d'aimable songerie et de conversation tendre n'avaient été qu'une trêve bien passagère dans le déclin de son existence. La maladie s'appesantissait toujours davantage sur lui. Celle qui, par la force du souvenir, était devenue comme l'étoile de ses pensées, n'avait pu fixer l'azur qu'elle apporta dans les jours sombres. Les dernières lettres de Weiss trahissent cet accablement de la nature physique, sous lequel fléchissent les ressources de l'esprit le mieux trempé. C'est une phrase interrompue... un détail pénible... une plainte touchante :

Merci mille fois de vos fleurs de Cannes. Elles me tiennent compagnie. Le voyage les avait un peu chagrinées. L'eau les a ranimées. Je suis une plante brisée. L'amitié de même me ranime un peu.

Souvent, il dictait. Mais il ne laissait alors percer qu'une impression très affaiblie de ses sentiments à travers ces lignes qu'une autre main que la sienne, la main d'une sœur chérie cependant, traçait sous ses yeux; et, avant de les abandonner à leur sort, il s'efforçait au moins d'y ajouter quelques mots où passât une partie de son âme et de ses regrets :

C'est si triste d'être réduit à dicter! Il ne me reste plus que le crayon pour écrire moi-même, et l'imagination pour sentir! Que ne suis-je avec vous sur les lacs! Voulez-vous avancer un peu votre joli pied? Je le prends et le baise avec... imagination.

C'est une de ses dernières lettres; ensuite la correspondance languit. Mais elle ne s'arrêta, pour ainsi dire, qu'avec l'existence même du célèbre écrivain...

Nous n'avons pu citer que de courts fragments de cette correspondance amicale et sentimentale de J.-J. Weiss, dont le caractère délicat nous rappelle en de certains passages les liens exquis de Joubert et de Mme de Beaumont. On y trouve, en effet, des détails pleins d'agrément, avec un air de raison, de politesse et de bonté, qui surprend chez ce railleur. Elle n'a pas, au reste, de plus grande importance que son intérêt propre et personnel. C'est une page d'intimité, c'est un simple épisode, cueilli sympathiquement dans la vie de l'homme public et de l'écrivain. Nous l'avons voulu signaler, néanmoins, d'abord par attachenent sincère pour le nom et le souvenir de J.-J. Weiss, et aussi parce que cet épisode de sa vieillesse répond à l'un des sentiments les plus profonds qui soient en chacun de nous : la permanence des impressions de cœur, survivant aux métamorphoses de l'âge et demeurant notre dernière consolation, notre suprême refuge. C'est l'image du poète : quand la vie a jeté tous ses frimas sur nous, l'amour, comme un feu mystérieux, brûle encore sous la neige des ans.

Frédéric Loliée.

ESSAI SUR LE DÉVELOPPEMENT
DES LITTÉRATURES MODERNES (1)

LA PÉRIODE CLASSIQUE ET LA RENAISSANCE ROMANTIQUE

V

Faut-il définir l'esprit de cette longue période? Il mûrit lentement, au milieu des derniers orages soulevés par la Réforme, dans un monde qui semblait s'arranger pour ménager sa floraison. Les deux pays restés jusqu'alors les plus indépendants de la tradition latine, l'Allemagne et l'Angleterre, étaient: la première, ruinée et dévastée par la guerre de Trente Ans; la seconde travaillée par les sectes dévotes qui préparaient sourdement le mouvement puritain et la Révolution. Gouvernée par une dynastie en décadence à laquelle devait succéder bientôt une dynastie étrangère, en proie à des aventuriers rapaces, l'Espagne voyait s'épuiser, avec sa puissance politique, le beau filon d'art et de littérature dramatique qui, pendant un demi-siècle, avait fait sa grandeur. L'Italie, bien que morcelée et ruinée par les guerres, conservait son prestige: mais son dernier grand poète étant mort misérablement, usé par les tracasseries du Saint-Office, elle ne rayonnait sur les pays voisins qu'à l'aide d'aventuriers comme Concini ou de charlatans comme Marini. L'Europe était donc une scène vide, quand le génie de Richelieu vint la remplir, en préparant la prépondérance de la France. Il mourut avant d'avoir conduit à bonne fin son œuvre, qui s'acheva pour ainsi dire d'elle-même; quand son successeur à son tour disparut (1661), la place était prête pour les magnificences du règne de Louis XIV: un spectacle somptueux et calme allait succéder aux agitations d'un long lever de rideau.

Les efforts de Richelieu et de Mazarin avaient constitué, en France, la royauté, victorieuse enfin de l'ancienne noblesse féodale: une royauté toute-puissante, absolue, qui devait attirer à soi les forces du pays, les absorber, les marquer de son empreinte et jeter l'éclat de tous les feux condensés en elle.

Avec son triomphe coïncide aussi l'avènement de la vie de cour qui, pendant les XV[e] et XVI[e] siècles, s'était préparée dans les résidences des tyranneaux italiens despotes, cruels et lettrés, et qui devient en quelque sorte la vie normale, ou du moins l'idéal de vie du nouveau régime. Ce sera donc à la cour, et au roi qui en est le centre, que s'adressera la littérature de l'époque, qui d'ailleurs en sort presque entière. C'est pour la cour que Racine compose ses tragédies, que Bossuet prononce ses discours, que La Bruyère écrit ses *Caractères*, qui la maltraitent, et Molière ses comédies, même celles qui la raillent. Comme un organisme régulièrement constitué, la cour a ses qualités et ses défauts, ses avantages et ses inconvénients. Les bons observateurs du temps n'ont point manqué d'en établir le bilan. Vous le trouverez dans La Bruyère, auquel nous nous contenterons d'emprunter ce trait qu'il nous importe de souligner: « Un homme qui sait sa cour est maître de son geste, de ses yeux et de son visage; il est profond, impénétrable; il dissimule les mauvais offices, sourit à ses ennemis, contraint son humeur, déguise ses passions, dément son cœur, parle, agit contre ses sentiments. Tout ce grand raffinement n'est qu'une voie que l'on appelle fausseté. » Retenons de cette gradation sévère que la cour impose aux paroles comme aux gestes une retenue qui peut gêner l'expression directe des passions, sans atténuer pour cela leur violence: et cette réserve, qu'il plaît à La Bruyère, et non sans raison, d'appeler « fausseté », donnera le ton aux poètes, aux moralistes, aux prédicateurs eux-mêmes.

Au moment même où la société du XVII[e] siècle achève de se constituer, l'esprit classique trouve en la personne de René Descartes le théoricien qui lui fournit les procédés de pensée et de style dont il usera pendant tout son développement. Logicien et mathématicien, Descartes commence par proclamer la toute-puissance de la raison, qui lui paraît la première de nos facultés, « la seule chose qui nous rend hommes et nous distingue des bêtes »; puis il la munit d'un outil, le raisonnement, en lequel il place sa confiance absolue, au point de s'« imaginer que toutes les choses qui peuvent tomber sous la connaissance des hommes s'entre-suivent » comme dans la géométrie, et que « pourvu seulement qu'on s'abstienne d'en recevoir aucune pour vraie qui ne le soit, et qu'on garde toujours l'ordre qu'il faut pour les déduire les unes des autres, il n'y en peut avoir de si éloignées auxquelles enfin on ne parvienne, ni de si cachées qu'on ne découvre ». On sait l'ensemble de vérités qu'il découvrit par cet ingénieux moyen, et qu'acceptèrent ses contemporains d'abord, puis leurs successeurs pendant plusieurs générations. Sans nous attarder à exposer sa philosophie, dégageons-en pourtant l'idée essentielle, qui se retrouve au fond de toute la littérature de cette période, celle du rigoureux dualisme de l'âme et du corps: l'âme et le corps devinrent deux éléments distincts, cohabitant à peine — puisque l'âme avait sa résidence spéciale dans la « glande pinéale », — en lutte continuelle l'un contre l'autre. Or, le spectacle de cette lutte, dont la doctrine de Descartes réglait les phases, devint le thème principal des orateurs et des poètes élevés à son école. Ils dé-

1. Voir la *Revue* du 11 septembre.

ployèrent pour la décrire un génie admirable : ils ne trouvèrent rien que leur maître n'eût indiqué avant eux dans le *Traité des passions*. Si leur littérature fut toute de pensée et de raisonnement, c'est qu'ils admirent, comme le « traité » l'enseigne, que l'homme est « une substance dont toute l'essence et la nature n'est que de penser, et qui, pour être, n'a besoin d'aucun lien ni ne dépend d'aucune chose matérielle ». Aussi les personnages qu'ils créèrent furent-ils des êtres abstraits, dépourvus des particularités qui font l'individu, dégagés des mille contradictions auxquelles l'homme nous paraît soumis et de l'imprévu qui nous semble volontiers la grande affaire de la vie, des êtres aux caractères réguliers, dont les actions se déduisent comme des corollaires, pour aboutir à des catastrophes pareilles à la conclusion d'un théorème ; des genres qu'ils cultivèrent, la tragédie fut le type, avec ses trois unités, ses alexandrins symétriques, ses cinq actes qui conduisent en cinq pas de l'exposition au dénouement, ses héros illustres, son ordonnance magnifique, son dessin sec et serré, et son motif immuable : le conflit des passions et de la raison ; la langue qu'ils créèrent fut abstraite, atténuée, pauvre d'images toujours puisées aux magasins classiques, mais d'un tissu merveilleusement solide, d'une clarté parfaite, et, si l'on peut dire, d'une vraie beauté de lignes. Quant au caractère général de leur littérature, ce fut, comme M. Brunetière l'a montré, la sociabilité, qui est aussi le trait dominant et permanent de la nation française. De telles tendances — il est à peine besoin de le marquer — devaient renouer la chaîne de la tradition latine : car elles se rapprochent de celles qui ont prédominé dans la littérature latine, dont l'outil préféré avait été l'éloquence, laquelle fournit à la fois la forme la plus parfaite du raisonnement et le ton idéalisé de la conversation. Comme au moyen âge, bien que pour des causes différentes, les Grecs ne furent plus connus qu'à travers leurs imitateurs : Homère passa pour un barbare, parce qu'il se servait de mots propres ; Sophocle fut éclipsé par Sénèque ; Molière railla les pédants qui osaient encore connaître le grec.

Pendant un siècle et demi, la littérature de la France, telle que nous venons de la définir sommairement, servit de modèle à celles des autres pays, comme la cour de Louis XIV, où elle s'épanouit, servait de modèle aux autres cours. Et les autres cours et les autres littératures ne furent que de pâles reflets, de gauches imitations. Il n'y eut pas de petit prince allemand ou italien qui ne rêvât son Versailles, n'entreprît quelques constructions dont on peut encore admirer les prétentions et les maladresses, n'essayât de copier la cour du grand roi jusque dans ses mœurs.

La langue française qui, pendant les âges précédents, avait subi tant d'infiltrations espagnoles et italiennes, envahit à son tour les langues étrangères, l'allemand surtout, qui devait en rester « dénationalisé » pour longtemps. L'idée ne venait à personne qu'on pût faire mieux, ni même autrement, qu'à Versailles : Frédéric II demeure l'exemple le plus frappant de la force et de la persistance de ce préjugé, et l'on sait le méprisant accueil qu'il fit à la vieille épopée des *Nibelungen*, bien qu'il fût à d'autres égards le centre du réveil du sentiment national dans son pays. — Aussi la période classique est-elle, en dehors de la France, la plus pauvre qui soit dans l'histoire des lettres modernes : en Allemagne, c'est à peine si l'on trouve quelques poètes dont le charabia n'est plus même de l'allemand :

> Reverierte dame
> Phenix meiner ame
> Gibt mir audienz...

en Espagne, la belle sève du théâtre national sera bientôt épuisée, et le trésor du *romancero* cessera de s'enrichir ; en Italie, on ne rencontrera que des compilateurs et des faiseurs de vocabulaires, cantonnés dans des académies où l'on discute d'oiseuses questions de mots. Seule l'Angleterre n'est point stérile, bien qu'après le grand poète issu du mouvement puritain, les hommes de talent qui poussent de son sol, les Pope, les Addison, soient aussi des imitateurs. Une teinte uniforme enveloppe toutes les œuvres de l'esprit. Rousseau, qui est en toutes choses d'un bon siècle en avant sur son époque, prit cela pour l'avènement d'une sorte de cosmopolitisme, et put écrire : « Il n'y a plus aujourd'hui de Français, d'Allemands, d'Espagnols, d'Anglais même, quoi que l'on dise ; il n'y a plus que des Européens ; tous ont les mêmes goûts, les mêmes passions, les mêmes mœurs, parce qu'aucun n'a reçu de forme nationale par une éducation particulière (1). » En réalité, ces « Européens » avaient mieux conservé leurs caractères nationaux que ne le croyait le philosophe genevois : on ne tarda pas à s'en apercevoir ; mais ces caractères disparaissaient sous un vernis français, qui pouvait faire et qui fit illusion.

VI

Dans le pays même où il avait produit une si magnifique récolte, l'esprit classique finit par se corrompre en s'exagérant, selon la destinée commune à toutes les doctrines, à toutes les esthétiques, à toutes les formules : les procédés survivent, de plus en plus factices, et malgré qu'ils soient en flagrant désaccord avec les tendances et les be-

(1) *Sur le gouvernement de Pologne*

soins nouveaux de la pensée et de la société. C'est ainsi que le sensualisme, qui se développe avec Cabanis et Condillac, s'efforce de se plier encore à la méthode idéaliste de Descartes, n'en possédant pas d'autre. C'est ainsi que Rousseau lui-même reste attaché au cartésianisme par tant de liens qu'il ne sait pas rompre. Est-ce qu'il ne continue pas à croire — pour l'avoir lu dans le *Discours de la Méthode* — qu' « il y a une chaîne de vérités générales par laquelle toutes les sciences tombent à des principes communs et se développent successivement (1)? » Est-ce qu'il ne persévère pas à affirmer que le seul homme qui importe et qu'il faille considérer, c'est « l'homme abstrait »? Seulement, tandis que pour Descartes cet « homme abstrait » ne dépendait « d'aucune chose matérielle », Rousseau le voit « exposé à tous les accidents de la vie humaine » (2). C'est le vin nouveau qui bouillonne dans le vieux vase, qu'il va faire éclater. Mais le vieux vase résiste : la langue devient toujours plus abstraite, pauvre et sèche ; les personnages de théâtre ne sont plus que des mannequins à conversations ; les poèmes didactiques, épiques, lyriques ou descriptifs, sont de vains exercices de rhétorique ; les romans, des dissertations monotones, à l'exception, bien entendu, de ceux qu'anime déjà l'esprit des temps futurs. Ce n'est point par la littérature, ou du moins par les formes extérieures de la littérature que le rajeunissement latent s'accomplira : la matière est prête avant les moules, l'expression ralentit la pensée.

La métamorphose devait aboutir lentement, à travers des recherches complexes, des efforts souvent éloignés, en apparence, de leur but.

Voici d'abord que, derrière les formules abstraites qui l'ont si longtemps voilée, on va retrouver la nature : on apprend à goûter le charme méconnu de sa simplicité, on admire ses aspects dont des yeux mal exercés sont inhabiles à saisir les aspects ; on comprend, ou l'on tâche à comprendre, le sens profond de ses leçons muettes. Ce sont les poètes anglais qui commencent, et qui, les premiers, osent employer, pour traduire leurs impressions familières, un langage pittoresque et précis. L'un d'entre eux, par exemple (3), prendra plaisir à « l'odeur de la laiterie » ; il s'intéressera à « la feuille qui se recroqueville », aux oiseaux qui lissent leurs plumes, à la beauté plantureuse et tranquille des paysages anglais. Par une liaison d'idées facile à saisir, il tire de la contemplation des choses extérieures une série de conséquences morales qui tendent à modifier la conception générale de la vie que professent les hommes de son temps : il oppose l'âge d'or et la simplicité primitive à la corruption mondaine ; il célèbre la pureté des joies domestiques, le patriotisme, la vertu ; il s'abandonne à des rêveries religieuses qui l'attendrissent.

Son contemporain Richardson précise dans ses romans ce qui reste de vague, d'insaisissable dans cette poésie : son héros préféré, Grandisson, le « modèle des gentlemen chrétiens », s'applique à suivre en toutes choses les instructions de la nature et s'émeut en songeant à la fraternité des hommes : « Douce humanité, charmante sensibilité!... » Ce sont déjà les idées et les sentiments que Rousseau reprendra trente ans plus tard avec une bien autre puissance, et qui, charriés par ses œuvres retentissantes, feront le tour du monde restreint de ce temps-là. Entraîné par sa logique, le terrible homme ira jusqu'au bout de leurs plus extrêmes conséquences, en sorte qu'on verra ses impressions de rêveur se condenser en système et lui fournir les axiomes spécieux, aux conséquences lointaines, dont ses ouvrages ne sont que de brillantes démonstrations : « Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme (1) » ; ou bien : « Il n'y a de caractères ineffaçables que ceux qu'imprime la nature, et la nature ne fait ni princes, ni riches, ni grands seigneurs (2). » A la veille de la Révolution, ces idées et ces sentiments sont universels : ils éclatent dans le doux livre des *Études de la Nature ;* ils sont si chers, si caressants, si sincères, qu'ils imprègnent quelquefois de tendresse et de grâce les auteurs les plus secs, les plus conventionnels. On en trouve des traces jusque dans les discours académiques de Thomas ; Herder les explique au jeune Gœthe, qui d'ailleurs les aurait devinés sans son aide, sous les voûtes de la cathédrale de Strasbourg.

Le « goût de la nature » prépare à la fois « l'homme sensible », facilement attendri, volontiers déclamateur et fade, qui tombera bientôt dans les excès opposés à ceux de « l'homme de raison », et le révolutionnaire. Celui-ci, avant d'inventer la guillotine par philanthropie, nous apparaît en des aspects divers : tantôt modéré, discuteur, sceptique, mais conservant à défaut d'autre respect celui des traditions, comme Voltaire et les philosophes ; ou plus hardi, comme Diderot, d'Holbach et les Encyclopédistes, mais enveloppant ses audaces d'une bonhomie qui les désarme ou d'un esprit qui les rend à peu près inoffensives ; ou tout à fait utopiste et révolté, comme Rousseau ou Condorcet, et prêchant avec une dangereuse éloquence l'Évangile des temps fu-

(1) *Emile*, livre III.
(2) *Emile*, livre I.
(3) Thompson.

(1) *Emile*, I.
(2) *Id.* III.

turs : « Il arrivera donc, ce moment où le soleil n'éclairera plus sur la terre que des hommes libres, ne reconnaissant pour maître que leur raison ; où les tyrans et les esclaves, les prêtres et leurs stupides et hypocrites instruments n'existeront plus que dans l'histoire ou sur les théâtres ; où l'on ne s'en occupera plus que pour plaindre leurs victimes et leurs dupes, pour s'entretenir par l'horreur de leurs excès dans une utile vigilance, pour savoir reconnaître et étouffer sous le poids de la raison les premiers germes de la superstition et de la tyrannie, si jamais ils osaient reparaître (1)... »

L'homme sensible, qui devient le héros des temps nouveaux, tend à « s'individualiser », je veux dire à dégager son moi, à l'affirmer, à le développer, à l'étaler : c'est ainsi qu'au type abstrait et général dont la littérature classique avait tracé le modèle, se substituent peu à peu des personnages plus différenciés, plus singuliers, plus personnels. Un fragment de la *Nouvelle Héloïse* marque en quelques traits bien nets le sens de cette transformation : celui où Saint-Preux, qui vient de découvrir le « monde », le juge en ces termes : « Ce qui m'a le plus frappé dans ces sociétés d'élite, c'est de voir six personnes choisies exprès pour s'entretenir ensemble, et parmi lesquelles règnent même le plus souvent des liaisons secrètes, ne pouvoir rester une heure entre elles six, sans y faire intervenir la moitié de Paris ; comme si leurs cœurs n'avaient rien à se dire et qu'il n'y eût là personne qui méritât de les intéresser. Te souvient-il, ma Julie, comment, chez ta cousine, ou chez toi, nous savions, en dépit de la contrainte et du mystère, faire tomber l'entretien sur des sujets qui eussent du rapport à nous... » Est-ce qu'on ne sent pas éclater, dans ce petit morceau, toute la différence entre la société de la veille et celle du lendemain ? Il y faut voir bien autre chose qu'une boutade échappée à l'ennui d'un plébéien que les hasards de sa vie ont conduit dans une compagnie trop polie et trop raffinée pour ses habitudes : l'homme nouveau, que Saint-Preux représente ici, jugera comme lui, où qu'il se trouve, s'abstiendra de dissimuler, puis de contenir son Moi, le jettera au premier plan des conversations comme des affaires, en fera l'axe du monde et la mesure des choses. En France, pays par excellence de la sociabilité, il y mettra encore quelque retenue (à l'exception de Jean-Jacques, qui n'avait ni l'éducation, ni les coutumes, ni les traditions françaises). Mais ailleurs, cette retenue disparaîtra entièrement : quoiqu'il raconte lui-même sa propre histoire, Werther, par exemple, se fera connaître par le menu, nous confiera ses opinions les plus intimes, se glorifiera de ses faiblesses, décrira, avec une complaisance qui confine à la fatuité, sa propre figure et jusqu'à la coupe de son habit bleu barbeau. Dépassant bientôt Gœthe dans cette même voie, Schiller se plaira à montrer l'individu en révolte ouverte contre la société, dressant au-dessus des lois son orgueilleuse personnalité, fier d'oser substituer, dans tous ses jugements, son sens propre au sens commun, et d'humilier les opinions traditionnelles devant celles de sa conscience, telle que l'ont formée les circonstances particulières de sa vie, ses passions ou ses intérêts. Cependant, derrière les silhouettes embrumées de Werther, de Carl Moor, de don Carlos, voici surgir les héroïques et puissantes figures des héros byroniens, secouant tous les jougs, brisant toutes les chaînes, promenant dans les mépris du monde le triomphe de leur énergie, ou s'enfuyant dans les vastes solitudes pour y laisser gronder à l'aise les débordements de leur âme : « Si les créatures de l'espèce dont j'étais avec dégoût d'en être me croisaient dans mon sentier, je me sentais dégradé et retombé jusqu'à elles et je n'étais plus qu'argile (1). » Pareillement, René, parlant presque la même langue, allait regretter parmi les sauvages le temps perdu « à rapetisser sa vie pour la mettre au niveau de la société ».

Parmi cette abondance de traits nouveaux qui préparent l'avènement d'une autre société et d'une autre littérature, un des plus importants, surtout au point de vue qui nous occupe, c'est ce que je voudrais appeler la renaissance du moyen âge. Malgré la vogue dont jouissent, dans le monde des philosophes, les républicains de Rome et de Sparte, on voit partout des érudits ou des poètes remonter avec ardeur aux sources de la vie nationale. En France, la publication de l'*Histoire littéraire de la France* (1728-1794), à laquelle viennent s'ajouter les travaux de Barbazan, de Sainte-Palaye, de Legrand d'Aussy, retrouve ou découvre le trésor des « siècles grossiers » qu'ignorait Boileau ; en même temps, sur la scène jusqu'alors réservée aux anciens, apparaissent des chevaliers et des Français (2). En Angleterre, la poésie accomplit plus vite un travail analogue : il suffit du petit livre de Macpherson (3) pour mettre à la mode des bardes et des barbares d'une époque oubliée. La qualité, comme l'authenticité, importent peu : « On saluait avec joie tout ce qui pouvait rompre n'importe comment la triste monotonie de l'école correcte », dit Macaulay dans ce bel *Essai sur Byron* qui fait comprendre tant de choses. D'ailleurs, derrière le faux barde écossais, surgissait déjà un vrai poète, le paysan Robert Burns, et Walter

(1) [illegible] *de l'esprit humain.*

(1) *Manfred.*

(2) *Le Siège de Calais*, de Belloy, est de 1765.

(3) 1760.

Scott allait bientôt remplir les imaginations des spectacles du monde oublié qu'il sut évoquer avec tant de magie. En Allemagne, le même mouvement prend un caractère à la fois agressif et doctrinaire qu'expliquent les nécessités de la lutte contre cette poésie classique dont on avait si longtemps, sans réussir à se l'assimiler, subi l'ascendant : « oiseau de paradis, bariolé, charmant, tout en ailes, mais qui n'a pas pied sur le sol allemand (1) ». Ce fut l'œuvre de la brillante génération qu'inaugura Klopstock, qui eut Lessing pour théoricien, que Gœthe incarna avec un éclat incomparable. L'Espagne seule, endormie dans une longue léthargie, reste en dehors de ce réveil : l'Italie elle-même, malgré son abaissement politique et son morcellement, secoue sa torpeur à la voix des nobles poètes — Parini, Alfieri, Foscolo — qui lui rappellent ses anciennes gloires.

Quelques différences qu'il y ait entre leurs origines, leurs moyens et leurs instruments, ces tentatives, que chacun des peuples civilisés poursuit selon son caractère et selon les impulsions de son instinct national, se prêtent un appui mutuel, se pénètrent et se communiquent leurs forces.

Pendant la période classique, la France ne connut d'autres littératures que la sienne et celles des deux antiquités ; de leur côté, les autres pays s'ignoraient respectivement, soit à cause de leur décadence momentanée ou de l'absorption de toute culture par la culture française. Dès la première moitié du XVIIIe siècle, cette situation tend à se modifier : en 1725, un écrivain bernois, nommé Béat de Muralt, dans ses *Lettres sur les Anglais et sur les Français*, attire pour la première fois l'attention de ceux-ci sur ceux-là. Neuf ans plus tard, Voltaire publie à son tour ses *Lettres sur les Anglais*. Un arrêt du Parlement suffit à mettre à la mode le livre et l'Angleterre, et cette mode devient bientôt un engouement. Les poètes et les écrivains anglais, jusqu'alors inconnus, trouvent des adaptateurs, des traducteurs, des admirateurs, des enthousiastes. Avec une timidité qui le rend infidèle, Ducis arrange les œuvres principales de Shakespeare ; Letourneur les reprend avec plus de franchise et traduit aussi Hervey, Yung, Sterne, Richardson. Les romans de ce dernier passionnent le public : on sait de quel ton Diderot les loue dans son « panégyrique ». Ceux de Fielding obtiennent un accueil presque égal : *Tom Jones* se voit réduit en vaudeville. La vogue des Anglais balance et parfois surpasse celle des écrivains nationaux les plus favorisés : l'abbé Prévost dut autant de renommée et plus d'argent à ses traductions de romans anglais qu'à ses romans originaux.

L'introduction en France des œuvres et des idées allemandes fut plus tardive, et l'assimilation plus lente : La Harpe confondait encore les doctrines de Kant avec celles de Swedenborg, et appelait l'auteur de la *Critique de la raison pure* « l'opprobre du genre humain ». Pourtant, on traduisit de bonne heure et l'on goûta les *Idylles* de Gessner, la *Louise* de Voss. *Werther*, dont le succès eut bientôt franchi le Rhin, fit éclore sur le vieux sol gaulois toute une littérature de mélancolie. Les drames de Schiller, surtout *Jeanne d'Arc*, eurent aussi quelques imitateurs. Le livre fameux de Mme de Staël, en arrivant à son heure, devait donc trouver le terrain bien préparé.

Tout en s'ouvrant ainsi aux idées du dehors, la France continue à rayonner : non plus, à vrai dire, par ses œuvres classiques, que l'étranger avait si longtemps admirées et qui tombent dans le discrédit, mais par les écrits de ses précurseurs même les plus audacieux. L'action de Rousseau, par exemple, fut universelle et décisive. Partout il soulevait, à côté des mêmes colères, les mêmes enthousiasmes, loué et invectivé dans toutes les langues. Samuel Johnson l'appelait « un des pires hommes qu'il y ait, un coquin qui mérite d'être chassé de toute société » ; mais Lessing le vénérait, Kant manquait pour lui l'heure de sa promenade, Herder l'invoquait pour son guide, Schiller consacrait à sa louange une de ses premières poésies, et le mot « rousseauiste » entrait dans l'usage courant de la langue allemande. La seule œuvre dont l'influence, pendant cette période, ait été aussi active et générale, c'est celle de Shakespeare, qui fut l'initiateur des classiques allemands, comme il devait l'être plus tard des romantiques français. Si différents par la race, l'époque, le génie, le philosophe genevois et le poète du siècle d'Elisabeth ont ensemble gouverné les courants littéraires de l'époque qui nous occupe, comme deux forces parallèles.

VII

Le romantisme, qui inaugure le XIXe siècle, se développe pendant la période de réaction politique et religieuse qui succède à la Révolution et semble être lui-même, à certains égards, une réaction du spiritualisme contre l'esprit « philosophique » du XVIIIe siècle. En France, il est royaliste, et même, volontiers, « ultra » : Chateaubriand, qui avait débuté par l'*Essai sur les Révolutions*, aboutit au *Génie du Christianisme*, et la distance qu'il y a de l'une à l'autre de ces œuvres marque assez le chemin parcouru ; Victor Hugo, à ses débuts, chante les « Vierges de Verdun », se rencontre avec Lamartine pour célébrer le sacre de Charles X, avec Musset pour invectiver Voltaire. Partout le romantisme est chrétien

(1) Herder, *[illegible] und Kunst*, [illegible] 17.

et, de préférence, catholique : Manzoni se réclame de l'Église, et repousse de toute son énergie les tentations de libre pensée dont il est parfois assailli; l'Angleterre prépare le Réveil d'Oxford, qui achève d'écarter le satanisme un peu artificiel de Byron; l'Allemagne se jette à la suite de Hegel dans les grandes rêveries métaphysiques. Mais le romantisme, que pendant un quart de siècle on put prendre pour une grande école, ne suffit point à remplir ce siècle mobile et fécond. De bonne heure, en effet, le levain démocratique, déposé dans le vieux monde par la Révolution, gonfle, fermente, prépare les soulèvements populaires qui éclatent sur tant de points à la fois vers 1848, minant la restauration politique dont les peuples, après les rudes secousses qu'ils avaient subies, attendaient plus de stabilité; en même temps, l'esprit « philosophique », refoulé un instant par les exigences de la foi, se réveille, se transforme, devient l'esprit « scientifique » dont nous n'avons oublié ni les espérances ni les excès. Le romantisme ne pouvait être le moule littéraire d'une génération démocratique et positiviste : il fut donc abandonné, ou dévia de sa direction première, et, avant d'avoir épuisé sa sève, avant d'être arrivé à sa pleine maturité, il dut céder la place à la littérature réaliste ou naturaliste qui partout choisit le roman pour son outil de prédilection. Cette littérature, d'ailleurs, n'a point réussi à fonder un règne aussi durable que le romantisme lui-même, qui, cependant, n'avait jeté qu'un éclat passager : l'école et les sectes qu'elle a produites, violemment agressives pendant un temps, n'ont pas tardé à être attaquées à leur tour par d'autres écoles, aux programmes vagues ou incohérents, mais ambitieux et révolutionnaires. Nous ne saurions nous y arrêter : l'époque à laquelle nous appartenons échappe en grande partie à notre analyse. Nous ne pouvons l'embrasser, par cela même qu'elle nous entraîne. Elle est pour nous ce qu'est la montagne au touriste qui la gravit : il n'en voit pas la forme, que lui cachent les arbres qui bordent son chemin, et c'est à peine si, de place en place, il aperçoit par des trouées des morceaux de paysage.

Au cours de ce siècle, les idées se sont répandues avec une extrême rapidité. Plus nous avançons, plus cette rapidité s'accélère. Elle est d'ailleurs d'autant plus nécessaire que le règne d'une idée, d'une école, d'une formule littéraire, dure moins longtemps : le monde s'est contenté pendant un siècle et demi des formules classiques; il a usé le romantisme en deux générations; le naturalisme n'aura guère duré plus de quinze ans; les petites écoles qui se sont partagé sa succession se bousculent avec une croissante instabilité. Cette rapidité d'expansion, la facilité avec laquelle chacun des pays civilisés peut s'assimiler les produits intellectuels des pays voisins, le goût des voyages, la curiosité de l'étranger, tous ces traits nouveaux tendent à réduire l'importance des caractères nationaux dans chacune de nos littératures d'aujourd'hui. Notre siècle devient « cosmopolite », malgré l'âpreté des haines et des souvenirs laissés par les batailles passées, malgré la politique et la diplomatie. Il le devient, du moins, dans le sens large et bienveillant du mot, dans un sens qui n'est point incompatible avec l'amour légitime de la patrie. Il le devient, parce que, malgré le chiffre effrayant des baïonnettes hérissées derrière elles, les frontières ne sauraient arrêter le vol des idées : celles-ci passent entre les forteresses; que leur origine soit française ou allemande, latine ou slave, elles ont bientôt fait de devenir « européennes », ou comme on commence à dire, « mondiales ». Les grandes œuvres des siècles précédents restaient longtemps confinées dans leur pays d'origine ; puis, mal comprises, mal traduites, elles n'étaient accueillies dans les pays voisins, à de rares exceptions près, qu'à titre de curiosité : en sorte qu'elles n'y exerçaient qu'une action faible et incertaine. Celles de ce siècle-ci, qu'il s'agisse d'œuvres d'imagination, de systèmes philosophiques ou d'utopies sociales, se transportent à peine nées partout où s'ouvrent des yeux pour les lire, pareilles à des plantes inconnues dont la croissance serait soudaine, que des boutures s'empresseraient de multiplier, et qui porteraient sous tous les cieux à la fois leurs fleurs et leurs fruits.

Ajoutez que de nouveaux éléments, avec lesquels on ne comptait pas précédemment, sont maintenant entrés en jeu. Les frontières de la littérature, comme celles de la civilisation, ont reculé. La jeune Amérique, quoiqu'elle absorbe encore plus qu'elle ne rend et reçoive de nous plus qu'elle ne nous donne, nous a cependant envoyé quelques œuvres qu'une histoire de la pensée au XIXe siècle, même sommaire, ne pourrait négliger. Séparées jusqu'en ces derniers temps de notre monde, la Russie et la Scandinavie l'ont en quelque sorte envahi, avec une puissance dont on peut contester la qualité ou les avantages, mais qu'on ne peut méconnaître. Si l'étendue de l'influence qu'exercent les œuvres est un critère de leur valeur, celles d'Ibsen et de Tolstoï doivent prendre place au premier rang. Or, avec des romans comme *la Guerre et la Paix*, avec des drames comme *Brand*, ce sont bien des races nouvelles qui nous apportent leur appoint : une conception générale de la vie différente de la nôtre, une sensibilité que nous ne connaissions pas, une autre façon d'attaquer les insolubles problèmes dont la poursuite occupe notre pensée et notre imagination depuis qu'elles s'exercent, peut-être même je ne sais quelles subtiles différences dans les lois inconnues qui gouvernent l'enchaînement des idées et celui des sentiments. Labo-

rieusement conquise par la culture latine et tenue en sujétion pendant plusieurs siècles, l'âme barbare reprend, avec des moyens pacifiques, l'œuvre des grandes invasions : elle nous enveloppe, elle nous pénètre. Quelques-uns prétendent qu'elle nous subjugue et nous rajeunit, et s'en réjouissent; d'autres, au contraire, lui reprochent de nous corrompre et déplorent cet élargissement trop brusque d'un domaine dont on change à la hâte les procédés de culture. Quelle que soit l'opinion qu'on professe ou le sentiment qu'on a sur cette transformation, elle constitue un des faits les plus caractéristiques de l'heure actuelle, un de ceux aussi dont il est encore impossible de prévoir les conséquences.

L'importance des littératures modernes a crû à mesure que s'en élargissait le cercle, à mesure que s'en augmentait le trésor. Leur ensemble, — c'est-à-dire le recueil des œuvres que le temps a choisies pour les consacrer et qu'éclairent ou expliquent les écrits de moindre importance dont il incombe aux historiens d'extraire le sens ou de caractériser la portée, — leur ensemble constitue le capital intellectuel des peuples qui se sont partagé l'héritage des civilisations antiques. Les civilisations antiques elles-mêmes ne sont point exclues de ce capital commun, car ce n'est pas en pure perte que les humanistes de la Renaissance et les classiques du XVIIe siècle se sont imprégnés de l'hellénisme et de la latinité : ils en ont retenu le meilleur, ou, plus exactement, ils s'en sont assimilé les parties qui convenaient le mieux à leur temps et à leur génie, qu'ils nous ont transmises avec leurs autres legs. Les grands courants qui gouvernent la pensée semblent parfois se contrarier ou s'entre-détruire : pourtant ce qu'apporte chacun d'eux nous demeure acquis. C'est dans les mêmes eaux que se jettent la Seine, la Tamise et le Rhin, et l'Océan qui les confond ne sait rien de la diversité de leurs cours. Pareillement, nous bénéficions des lents acquêts des siècles, sans toujours savoir d'où ils viennent : c'est pour nous qu'ont travaillé les penseurs et les artistes, quelle que soit leur origine, qui, dans toutes les langues que nous pouvons comprendre, ont exprimé leur rêve de la vie, traduit leurs notions du monde, chanté leurs joies humaines ou pleuré leur souffrance. Leur œuvre collective est pour nous l'héritage le plus précieux du passé. Plus loin, elle est nous-mêmes, et nous sommes elle : c'est d'elle que nous tenons nos idées, et, jusqu'à un certain point, notre sensibilité, toute notre conformation intellectuelle et morale. Nous devons donc nous appliquer à la connaître et à la comprendre. Or, les exigences de cette étude se développent d'année en année, à mesure que le champ s'en élargit : il serait donc temps qu'on lui fît la place à laquelle elle a droit.

Une des raisons qui empêchent de la lui accorder, c'est certainement le préjugé que l'étude des littératures modernes est incompatible avec celle des littératures classiques, laquelle est depuis si longtemps la base de notre culture que le fait d'y renoncer semblerait la brusque rupture de la chaîne de nos traditions. Mais ce préjugé serait facile à réfuter : le développement des littératures modernes — nous croyons l'avoir démontré dans les pages qui précèdent — est trop intimement lié au souvenir des civilisations antiques pour qu'il soit possible de les abandonner. D'autre part, si l'on redoute le « surmenage », qu'on revise les programmes d'études : on trouvera bientôt que l'esprit d'étroite analyse et le « réalisme » qui prévalent en tout pays, depuis une vingtaine d'années, dans la direction de l'enseignement, les a surchargés de « branches » qu'on pourrait sacrifier sans le moindre inconvénient. Mais c'est là une question d'ordre pratique que nous n'avons point à discuter ici. L'heure viendra où il faudra la résoudre : la solution qu'elle recevra, quelle qu'elle soit, n'empêchera pas le cadre de l'histoire littéraire de s'élargir d'année en année. Déjà, au point où nous sommes, il est difficile de la circonscrire aux frontières d'un seul pays. Le monde intellectuel auquel nous appartenons s'est formé par un travail collectif qu'ont principalement accompli quatre grandes nations, que partagent maintenant des nations nouvelles. On ne peut demander à un homme cultivé de connaître les langues de ces nations diverses : du moins doit-il posséder des notions suffisantes sur le mouvement général dont sa culture est le fruit.

ÉDOUARD ROD.

APOLLON CHEZ LES BÉOTIENS

Nouvelle.

I. — L'ARRIVÉE EN BÉOTIE

C'était une auberge fort ordinaire. L'enseigne était jadis d'un bleu sombre magnifique sur lequel se détachait un soleil vraiment éclatant. Mais le temps ayant passé là comme partout ailleurs, le soleil d'or était devenu un soleil de cuivre qui semblait toujours sur le point de se coucher. Par mesure de précaution on avait donc écrit sous l'astre blafard :

AU SOLEIL

puis pour renseigner le voyageur :

Veuve F. C. van der Zwaan
Loge à pied et à cheval

Le logis n'avait qu'un étage, avec une sorte de mansarde au-dessus de la porte cochère. Pourtant c'était une grande maison avec de vastes chambres, des écuries et un beau jardin. En outre, le *Soleil* était la seule auberge convenable d'Oosterwolde, petite, toute petite ville au nord de notre pays.

Devant la porte de cette auberge, par un âpre soir de novembre de l'année dernière, s'arrêta un voyageur escorté d'une montagne de bagages. Une charrette, traînée par quatre gaillards suant, soufflant et jurant, portait notamment une caisse énorme, maintenue en équilibre par deux respectables malles. Une élégante valise, une chaude couverture, et d'autres menus objets révélaient chez le voyageur un homme très cossu... peut-être un haut personnage ?... En tout cas ce fut avec une certaine impatience qu'il tira la sonnette de la porte vitrée. Une longue et maigre personne ouvrit aussitôt.

— Peut-on faire entrer cela chez vous? demanda le voyageur avec un fort accent étranger.

— Quelle grande caisse! s'écria la longue personne. Vous la mettrez dans le vestibule.

Ces dernières paroles étaient adressées aux portefaix qui avec une sage lenteur transportèrent les bagages dans la maison et enfin, sous la surveillance du voyageur lui-même, s'attaquèrent à la fameuse caisse. A diverses reprises, tandis qu'on la faisait glisser de la voiture, il prêta l'aide de son épaule et cria quelque chose dans sa langue. Enfin le colis se trouva placé dans l'entrée et les quatre hommes, le bonnet à la main, entourèrent l'inconnu et la longue personne qui sur ses entrefaites avait allumé une lanterne de cuivre. Le voyageur fouilla dans son gousset et en tira un florin, mais voyant que les quatre malotrus faisaient la grimace, vivement il remit la main à la poche et joignit un second florin au premier. Les malotrus se retirèrent tandis que la longue personne, hochant la tête, conduisait le nouveau venu dans la salle commune.

Dans la cheminée brûlait un joyeux feu de tourbe. Le voyageur alla vivement vers le foyer et tendit à la flamme ses pieds qui semblaient engourdis par le froid, bien que les hautes bottes de voyage fussent garnies de fourrures. La compagnie réunie dans la chambre commune lorgnait l'inconnu avec une curiosité ardente et timide à la fois. C'était d'abord l'hôtesse, grande et forte matrone, toute de noir habillée, puis deux femmes plus jeunes, l'une en robe grise, l'autre en robe brune. Toutes trois portaient une coiffure en or sur laquelle était jeté un fin bonnet de dentelles dont les plis tombant jusque sur les épaules encadraient la figure osseuse de la matrone et les deux visages ronds, frais et roses des jeunes filles. A une petite table à côté du foyer étaient assis trois hommes en jaquette, gilet noir, cravate noire, sans col, de vrais corbeaux. Ils faisaient monter tous trois des nuages de fumée de leur longue pipe de Gouda et devant eux avaient un broc de bière et des verres que de temps à autre ils remplissaient.

Tous tenaient le regard fixé sur le voyageur. Nul ne parlait. Quant à l'objet de cette contemplation extatique il semblait n'y prêter qu'une médiocre attention. Il se chauffa les pieds, puis les mains ; il bâilla très haut deux ou trois fois, et se frotta les mains avec énergie. A la lueur du feu de tourbe on voyait à ses doigts étinceler une quantité de bagues. Enfin il tourna le dos au feu et promena négligemment à la ronde un regard qui se fixa sur les femmes, sur les jeunes. Il écarta sa pelisse de fourrure grise et l'on put voir que sa cravate était fixée par une épingle d'or surmontée d'un gros diamant. S'adressant alors à l'hôtesse :

— Madame van der Zwaag, n'est-ce pas? Avez-vous une bonne chambre à me donner?

— Mais, certes... monsieur n'a qu'à commander... Monsieur veut-il voir?... Hillegie, allumez la chandelle !

Hillegie, une des deux jeunesses rondelettes, fit observer que peut-être il serait bon d'abord d'allumer le poêle dans la chambre de monsieur. A quoi l'étranger répondit aussitôt :

— *Ja schön, etwas heitzen !*

Ni l'hôtesse ni Hillegie ne comprirent le sens de ces paroles étranges que par le mouvement de tête affirmatif qui les accompagna et la jeune fille sortit aussitôt. L'homme à la pelisse se tourna alors vers l'autre visage frais et rose et, tout en lui adressant un sourire flatteur, il étendit un des doigts chargés de bagues chatoyantes vers la superbe chevelure brune bouclée. Il essaya de lire dans les yeux veloutés, mais ceux-ci se tinrent obstinément fixés sur le sable blanc et fin épandu sur le plancher. Alors d'une voix aussi tendre que le permettait son accent baroque il demanda :

— N'auriez-vous pas du cognac?

La petite regarda sa mère, qui prit sur le buffet une carafe de cristal aux flancs de laquelle se lisaient en lettres dorées le mot : « Cognac. » Lorsqu'elle eut rempli un tout petit verre, Hillegie porta ce nectar à l'hôte de distinction qui la remercia d'un sourire vraiment enchanteur et d'un regard divin de ses yeux bleus profonds.

Hillegie rentra. Le poêle brûlait, annonça-t-elle. La veuve prit alors le chandelier et se mit en devoir de conduire l'étranger à sa chambre. L'auberge en réalité n'avait qu'une chambre d'apparat, mais c'était, sans jeu de mots, une chambre unique en son genre et l'hôtesse tenait à en faire elle-même les honneurs. A peine furent-ils sortis que les trois habitués

se regardèrent fixement d'un air fatal pendant au moins cinq minutes. Le plus gros fit monter vers le plafond de longues spirales de fumée et murmura enfin :

— Du foin dans ses bottes, dirait-on.

Le second vida son verre et dit après un second silence :

— Peut-être de la paille seulement !

Le troisième, qui n'était ni gros ni maigre posa sa pipe sur la table et affirma d'un ton sentencieux :

— Il faudra ouvrir l'œil, Hillegie !

— Oh ! monsieur Jellemoa, répliqua la petite, indignée, il a donné deux florins aux hommes pour décharger ses malles !

— Et maintenant, Monsieur demande une carafe de cognac avec de l'eau et du sucre. Allons, vite ! s'écria la veuve qui rentrait tout agitée.

II. — APOLLON ET LE MENU PEUPLE DE BÉOTIE

Dix heures et demie du matin. L'étranger distingué, qui la veille est arrivé au *Soleil*, a sonné vigoureusement. Mme van der Zwaag, dans son costume du matin, n'est pas encore présentable, mais sa plus jeune fille Gesina est déjà parée de sa coiffure et de son bonnet. Avec une curiosité bien excusable elle monte l'escalier qui conduit à la chambre d'apparat. Après un léger coup frappé à la porte, elle entre prestement et demande :

— Monsieur a sonné ?

Le voyageur répond par un signe de tête amical. Il est déjà vêtu avec autant de recherche que la veille. Quittant la table où l'on voit les restes de son déjeuner :

— J'ai quelque chose à vous demander, ma chère enfant, dit-il. Trouve-t-on dans la localité une grande salle, où se rassemblent les dames et les messieurs ? Une salle pour concerts, comédies, bals...

— Pour un bal ? Oui, monsieur ! Chez nous !

— Chez vous ! Vraiment ? Ah ! c'est parfait !

— L'hiver nous avons trois bals de la grande société et deux des bourgeois de la ville. L'été, deux aussi au moment de la foire aux chevaux.

Le noble étranger arpente la chambre à grands pas, toujours souriant d'un air affable ; il s'arrête enfin près de la table dans une pose pittoresque. Gesina continue à vanter les solennités qui sont célébrées au *Soleil*. Outre les bals, l'harmonie donne parfois un concert et monsieur ne doutera pas que la salle soit vaste quand il saura que l'hiver dernier les comédiens du chef-lieu de la province y ont donné une représentation, « mais, ajoute-t-elle, assurément monsieur n'est pas un comédien.

— Non, certes, ma chère enfant. Mais... quel est votre nom ?

— Gesina !

— C'est-à-dire Gretchen ! Un nom délicieux ! Toutes les plus jolies filles chez nous s'appellent Gretchen. Eh bien, Gretchen...

L'étranger fait deux pas en avant et touche doucement le bout des doigts roses de « Gretchen », puis de ses grands yeux tombe un regard si pénétrant que la jeune fille, rouge comme une pivoine, cherche en vain à cacher son embarras. Monsieur désire voir la salle. Gesina ouvre vivement la porte, se précipite dans l'escalier suivie par Monsieur et bientôt tous deux se trouvent dans une vaste pièce, un peu basse pour une salle de concert ou de bal.

Gesina s'appuie contre le billard couvert d'une housse, tandis que Monsieur, plongé dans ses pensées, parcourt la salle en long et en large. Il regarde par une fenêtre les clochers bizarres aux ardoises bleues qui passent pour une des beautés d'Oosterwolde et dit enfin :

— C'est très bien, Gretchen, c'est parfait. Avez-vous quelques hommes pour m'aider à transporter ici ma grande caisse ?

Gesina hésite. Transporter une caisse dans une salle où la « grande société » donne ses bals et « l'harmonie » ses concerts ? Et qu'y a-t-il dans cette caisse ? Non, décidément la première chose à faire est de consulter maman.

— Si Monsieur veut bien attendre. Dans une minute...

L'étranger resté seul s'approche de nouveau de la fenêtre. Une large rue plutôt de village que de ville, des maisons à un étage, bourgeoises de la base au faîte, quelques tilleuls dominant un mur de jardin, les clochers d'ardoises, quelques gamins barbotant dans le ruisseau, quelques paysans chassant devant eux leurs bœufs, quelques poules cherchant leur vie entre les pavés, tel est le tableau qui s'offre aux regards de l'étranger.

— Un tas de marchand de chandelles et de cassonade, murmure-t-il.

Cependant des pas rapides se font entendre sur l'escalier et l'on voit paraître Mme van der Zwaag, Hillegie et Gesina, toutes trois dans leurs plus beaux atours.

— Monsieur veut faire monter sa caisse ? ici ? demande l'hôtesse.

— Oui, ma bonne dame. Appelez vos hommes.

Mais la *bonne dame* ne se prêta pas sans résistance à l'envahissement de sa salle. Avec une éloquence copieuse elle rappela que la société, et les Messieurs de la ville, et patati, et patata, et cette caisse très encombrante... Et puis, en somme qu'y avait-il dans cette caisse ?

— Mon piano, répondit l'étranger d'un ton grave.

La mère et les filles se regardèrent, ne comprenant

qu'à demi. L'hôtesse avait souvent entendu dire que des étrangers de distinction, des Anglais notamment, ne pouvaient vivre sans certains objets, une ombrelle, une baignoire... peut-être aussi un piano. Elle tint à voix basse un conciliabule avec ses filles, et il fut résolu qu'on appellerait le palefrenier, le jardinier et les deux filles de cuisine. Ainsi fut fait. Le noble étranger ne dédaigna pas de prêter son concours, outre les ordres qu'il donna dans une langue bizarre et que personne ne comprit, et un quart d'heure plus tard la caisse était posée près d'une des fenêtres. En un clin d'œil les planches furent enlevées et aux yeux ébahis des habitants du *Soleil* apparut un piano de toute beauté. Alors l'inconnu ouvrit l'instrument et fit retentir la salle d'accords brillants, bruyants et fantastiques.

L'hôtesse, ses filles, les deux servantes, le palefrenier et le jardinier restaient là immobiles, sous l'empire d'une admiration mêlée d'un certain ahurissement. Peut-être n'y avait-il dans tout Oosterwolde qu'un piano qui pût rivaliser avec celui-ci : le piano du bourgmestre, et cette merveille, la plupart des individus présents ne l'avaient jamais vue. Sans daigner octroyer un regard à ses auditeurs, dont la présence n'était pas toutefois pour lui déplaire, le virtuose entonna un lied allemand d'une voix de ténor assez mince, mais claire et agréable. L'hôtesse et ses gens écoutaient, retenant leur haleine, les deux jeunes filles dévoraient des yeux le chanteur. Jamais ils n'avaient entendu chose pareille ; même Mlle Martha, la fille du bourgmestre, ne jouait, ne chantait pas ainsi. Écoutez : un point d'orgue, deux brefs accords, c'est tout. Monsieur se lève et ferme le piano. Le public sort de son extase et chacun court où l'appellent ses occupations ordinaires.

III. — APOLLON ET L'ARISTOCRATIE DU PAYS

Oosterwolde est une petite ville de quelque trois mille habitants, avec une justice de paix, un marché de bestiaux très fréquenté, peu d'industrie mais beaucoup de jeunes filles à marier. Elle est située à une heure de tout centre un peu considérable. Les relations avec les localités voisines sont assurées par un service de bateaux de halage qui vont tout doucement leur petit bonhomme de train. On a obtenu, il y a une vingtaine d'années, un bureau télégraphique, mais personne n'a jamais imaginé une station de chemin de fer, même dans ses rêves les plus ambitieux. L'arrivée d'un joueur d'orgue de barbarie ou d'une troupe ambulante de musiciens allemands est à Oosterwolde un événement de première importance.

Au bout de la large rue dont le *Soleil* est le plus bel ornement, s'élève la maison du bourgmestre, bâtisse massive, solidement maçonnée mais où le bon goût de l'architecte ne s'affirme pas d'une façon indiscutable ; le goût est du reste une denrée très rare à Oosterwolde. Deux marronniers, gigantesques sentinelles, gardent la porte de monsieur le bourgmestre.

M. Willem Snyders, de son état avocat et notaire, remplit depuis de longues années cette haute magistrature à la satisfaction générale autant qu'à la sienne propre. Au moment où en est arrivée notre très véridique histoire nous le trouvons dans la salle à manger claire et meublée avec un luxe bourgeois, occupé à prendre le café en famille. C'est un petit homme chauve, aux petits yeux vifs, aux petits favoris grisonnants, très content de la vie, très content de son sort, très content de tout, ce qui est assez rare pour être noté. Il est assez riche pour habiter Amsterdam ou la Haye et y mener un certain train, mais sa famille et celle de sa femme appartiennent au patriciat d'Oosterwolde et il est de ceux qui préfèrent être le premier dans une bourgade que le second à Rome. En face de lui, assise, est Mme Synders, bourgeoise replète, encore très agréable à l'œil du connaisseur malgré ses quarante-huit ans bien sonnés ; à sa droite et à sa gauche, nous apercevons deux jeunes personnes, Martha et Mina, qui méritent toute notre attention. La première est une véritable beauté, Mina a un trop long nez pour qu'on puisse la dire vraiment jolie. Martha est une blonde, svelte et gracieuse, qui rit volontiers, dans le monde du moins, pour montrer de blanches dents. Mina, avec moins d'avantages physiques, éveille peut-être plus de sympathies. Elle est le bras droit de sa mère pour toutes les affaires importantes du département de l'intérieur et l'idole de sa ribambelle de petits frères et de petites sœurs, dont une partie seulement est admise à la table des grands : une fillette joufflue au long tablier blanc, deux bonshommes à la chevelure blonde bouclée et de l'encre à tous les doigts.

Midi vient de sonner. Mme Snyders verse le café bouillant, Mina découpe le gâteau pour la petite classe, qui doit être bien sage, c'est-à-dire aussi tranquille et silencieuse que possible, car papa lit la *Gazette de Harlem*. La belle Martha a posé près de sa tasse un livre où elle jette de temps en temps un regard furtif. C'est un roman traduit de l'anglais plein d'aventures extraordinaires et de personnages héroïques.

Le bourgmestre dépose enfin la feuille et dit :

— Rien de bien neuf aujourd'hui. On fait grand tapage à Amsterdam...

— Oh ! oui, là-bas, ils ont de beaux concerts, soupire Martha qui a passé trois ans dans un pensionnat « chic » de la capitale, où elle a appris à parler avec affectation et à mépriser son pays natal. Ici, dans ce trou d'Oosterwolde il n'y a jamais rien, ajoute-t-elle en faisant la moue.

M. Snyders fronce les sourcils; il lui déplaît d'entendre parler ainsi d'une commune où il exerce avec droiture et fermeté les hautes fonctions que lui a confiées le souverain :

— Martha, dans votre bouche ces paroles sont de la dernière inconvenance, dit-il sévèrement. Vous êtes la fille du bourgmestre, n'oubliez pas cela. Et pour ce qui est des concerts...

En ce moment la porte s'ouvre et le valet de chambre apporte au bourgmestre une carte sur un plateau; M. Snyders y jette un regard distrait, mais tout à coup il fait un mouvement de surprise :

— Voilà qui est au moins curieux, s'écrie-t-il. Devinez quel est le visiteur qui nous tombe des nues ? « Le professeur Maximilien Brandt von Hohenbourg, pianiste de S. A. le prince de Lichtenstein-Vadötz et directeur du théâtre princier. »

— Faites entrer au salon, Adolphe. Moi, continue-t-il en s'adressant à sa femme, je cours mettre ma cravate et endosser mon habit...

— Pianiste d'une Altesse... directeur... d'un théâtre princier... Voilà, je crois qu'ainsi je ne ferai pas trop mauvaise figure devant ce dignitaire.

Le professeur Maximilien von Hohenbourg, chevalier de Lichtenstein, résidant actuellement au *Soleil*, admis à l'honneur de présenter ses devoirs à M. le bourgmestre, tenait à lui expliquer sans retard le motif de sa visite. S. A. le prince de Lichtenstein l'avait chargé de faire un voyage artistique dans tout l'ouest de l'Europe et de lui rendre compte du développement de l'art musical dans les différents pays. Le prince Jean II était un Mécène éclairé, son humble serviteur M. von Hohenbourg se plaisait à le proclamer.

Mais M. von Hohenbourg prétendait aussi au titre de virtuose (oh ! bien modeste). Il était professeur au Conservatoire princier, pianiste de S. A., chef d'orchestre et directeur de l'Opéra de Lichtenstein-Vadötz. Son intention est de donner un concert dans toutes les villes importantes qu'il visite. Si monsieur le bourgmestre croit qu'un concert récital aurait quelque chance de succès...

M. von Hohenbourg a dit tout cela en un allemand très pur et très fleuri. Le bourgmestre d'Oosterwolde ne bronche pas, mais il n'est pas fort à son aise. Un homme de son mérite ne doit pas s'exposer à faire sotte figure devant un artiste-diplomate comme le sieur de Hohenbourg, qui assurément est gentilhomme et en outre porte quelque chose de rouge et de vert à sa boutonnière.

— Permettez-moi, monsieur le professeur, de répondre dans ma langue maternelle...

— Je vous en prie, mon cher monsieur.

Et la conversation continue ainsi de façon panachée :

— Je crois que vous trouverez chez nous un public intelligent et sympathique et nous avons une bonne salle au *Soleil*, chez la veuve van der Zwaag...

— Je le sais.

— Je conseillerai donc à monsieur le professeur de faire circuler tout d'abord une liste de souscription parmi les notables de l'endroit. On a si rarement l'occasion d'entendre quelque chose de bon !

— Ah ! je vous demande mille pardons, mon cher monsieur ! J'oubliais un détail qui a son importance. Je n'appartiens pas à cette catégorie d'artistes qui jouent pour de l'argent. Mon art a un but plus élevé. Je fais payer une entrée pour que, tous frais déduits, la recette nette aille aux pauvres de la ville.

Cette fois ce n'est plus seulement de l'admiration mais presque du respect que le bourgmestre ressent pour le noble étranger. Il assure monsieur le professeur que son arrivée dans la ville met le comble à ses vœux, et comme dilettante et comme administrateur du bureau de bienfaisance.

M. von Hohenbourg s'est incliné en souriant, puis il promène un regard par la chambre. Découvrant un piano, comme poussé par un instinct invincible, il va vers l'instrument et distraitement fait retentir quelques accords. Soudain il revient vers son interlocuteur et s'écrie.

— Mille pardons ! dix mille pardons ! J'ai la détestable habitude, sitôt que je vois un piano...

— Point d'excuses, mon cher professeur, j'espérais déjà que vous alliez nous jouer quelque chose et je me préparais à appeler Mme Snyders et ses filles aînées, ce que je vais faire si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Le bourgmestre a sonné, donné un ordre à un domestique et bientôt les trois dames font leur apparition.

Bien qu'à l'aspect des trois Béotiennes Apollon se soit aussitôt incliné bien bas, d'un coup d'œil rapide il a vu, analysé, et sa décision est aussitôt prise : c'est sur la belle Martha qu'il jettera son dévolu. Suivent les présentations, les compliments, les demandes pressantes, les protestations de modestie, bref c'est, croyez-le bien, après une résistance désespérée que M. von Hohenbourg consent enfin à s'asseoir au piano.

Il joua; son œil génial s'illumina, ses traits prirent une expression tour à tour douloureuse, héroïque et tendre; il chanta ou, pour mieux dire, il enchanta; en particulier le regard en coulisse qu'il jeta à Martha la blonde, fit naître dans l'âme de la romanesque enfant une indicible émotion. Tout se serait passé le mieux du monde si le bourgmestre n'avait eu la malencontreuse idée de dire qu'il n'aurait jamais osé imaginer dans son piano se trouvaient de pareils trésors d'harmonie.

— En effet, l'instrument est plutôt médiocre, répondit le professeur d'un ton dégagé. Fabrication hollandaise sans doute. Nous avons mieux que cela en Allemagne.

— Mais je suis très satisfaite de mon piano, s'écria Martha d'un ton piqué. On ne se montre pas si difficile que cela dans notre petite ville...

— Vous êtes artiste, ma chère demoiselle, et un véritable artiste sait tirer de l'objet le plus vulgaire des merveilles de beauté et de grâce... Je vous demande encore mille fois pardon... Madame... Monsieur le bourgmestre... Mesdemoiselles...

M. von Hohenbourg s'incline avec une politesse cette fois un peu hautaine et se retire accompagné jusqu'au bas de l'escalier par M. Snyders qui, absolument subjugué, lorsqu'il revient auprès de sa femme et de ses filles, s'écrie en se frottant les mains :

— Et vous ne me direz pas que c'est un charlatan, celui-là! Un chevalier! et qui donne des concerts au profit des pauvres. Des manières exquises! Un talent supérieur! Il a raison : notre piano ne vaut pas le diable!

J. TEN BRINK.

Traduit du hollandais par André Noel.

A suivre.

VARIÉTÉS

La bicyclette et la cavalerie dans la guerre moderne.

I

C'est une présomption, admise maintenant d'une façon à peu près générale, acceptée même par la plupart des officiers de nos troupes à cheval, que le rôle de la cavalerie sur le champ de bataille tend de plus en plus à s'effacer, que l'adoption du petit calibre et de la poudre sans fumée lui a porté le dernier coup et qu'il y aurait aujourd'hui folie à vouloir renouveler les charges légendaires qui ont immortalisé un Lasalle ou un Murat.

On cherche à consoler les cavaliers de cet amoindrissement de leur rôle primitif en leur montrant dans l'exploration en avant des armées un rôle nouveau, on s'efforce de « faire pénétrer dans leur esprit, dût leur amour-propre en souffrir, qu'à partir du moment où les troupes de cavalerie cesseront leur service d'exploration... elles ne seront pour ainsi dire que les satellites de l'infanterie, recevant d'elle toutes leurs impulsions et se conformant à ses mouvements »; et l'on ajoute « que c'est encore là un rôle assez vaste pour satisfaire les ambitions de gloire et de dévouement les plus insatiables (1) ».

Cette opinion sur le nouveau rôle qu'aura désormais à remplir la cavalerie à la guerre, rôle qui en ferait surtout les yeux de l'armée, son investigateur par excellence, nous semble avoir été dictée bien plutôt par le désir d'attribuer à une arme glorieuse un restant d'importance, que par une appréciation logique et exacte des faits. Or, en dépit de ce que peuvent dire et soutenir les partisans de la cavalerie, il est incontestable que la guerre tend de plus en plus à se matérialiser et que la date est proche où elle sera réduite à deux facteurs : l'homme, la machine. La cavalerie n'est pas destinée à avoir dans la technique moderne un rôle nouveau; elle est condamnée à disparaître totalement des armées. En attendant, et contrairement à ce qui est admis par les théoriciens modernes, nous estimons que le service de l'exploration par la cavalerie est désormais impossible et que si cette arme peut encore prétendre à se rendre utile, ce ne peut plus être que sur le champ de bataille, à certains instants de la lutte, en particulier à l'issue du combat.

Tous ceux qui ont étudié d'un peu près la guerre de 1870 savent l'insuffisance dont témoigna la cavalerie allemande à cette époque. Déjà à cette date la puissance de l'arme qui était aux mains de notre infanterie fut une des causes prépondérantes de cette infériorité, mais que seraient devenues ces erreurs ou plutôt que deviendront ces erreurs quand elles seront multipliées par la différence immense qui sépare le chassepot du fusil Lebel, aujourd'hui que notre soldat possède cette arme redoutable qui à trois mille deux cents mètres, en dehors de la portée du son, sans se déceler par la moindre fumée, choisit à coup sûr son but et couche à terre sa victime sans que celle-ci puisse se douter du point d'où la vise l'adversaire.

Comme il importe plus que jamais, avec les effectifs considérables que possèdent aujourd'hui nos armées, que le commandement soit renseigné sur la force de l'adversaire, sur ses mouvements, ses desseins, il est de toute nécessité de trouver un nouvel élément d'investigation et de découverte, un élément qui réponde aux conditions de la tactique contemporaine, qui soit en concordance avec ses exigences.

Cet élément, l'industrie moderne vient de nous le donner : nous avons nommé la bicyclette. Grâce à l'initiative d'hommes de progrès, elle a fait hardiment son entrée dans l'armée et voilà qu'aux grandes manœuvres de ces deux dernières années elle est apparue sur nos champs de bataille du temps de paix, dépassant tous les espoirs qu'avaient fondés sur elle ses ardents promoteurs. Des raids parcourus sur des

---

1. *Notre cavalerie*, par le capitaine Chatterbox, breveté d'état-major, p. 7.

distances invraisemblables, la cavalerie surprise et anéantie avant qu'elle eût le temps de monter à cheval, des points d'appui saisis et occupés avant que l'ennemi eût songé à s'en emparer, un service de renseignements exécuté dans des conditions jusqu'ici inconnues d'exactitude, d'étendue et de rapidité, tels sont les services rendus par les compagnies de cyclistes militaires organisées aux dernières grandes manœuvres, malgré un manque absolu de préparation et d'entraînement.

Il n'y a donc pas à douter que l'avenir du service d'exploration et de sûreté ne soit là. En effet, que d'avantages le cycliste n'a-t-il pas sur le cavalier! Armé comme le fantassin, doué d'une vitesse quintuple au moins, d'une puissance de résistance infinie, disposant d'un moyen de locomotion qui n'a besoin ni d'avoine, ni d'eau, ni de repos, se dissimulant derrière une haie, un buisson, la moindre cépée, n'ayant point à craindre qu'un hennissement intempestif décèle sa présence, l'éclaireur cycliste est incomparablement un merveilleux instrument de reconnaissance et d'investigation, tout en demeurant un redoutable champion de combat.

Nous n'hésitons pas à penser qu'un régiment d'éclaireurs cyclistes bien commandés, convenablement instruits et entraînés remplaceront avantageusement toute une division de cavalerie indépendante, sans compter qu'il tiendrait moins de place, serait par conséquent plus maniable et coûterait infiniment moins cher.

Il suffit ici de poser dès aujourd'hui en principe que la cavalerie a vécu en tant que troupe d'exploration, de renseignement et même de couverture. Si elle a encore un rôle à jouer dans les armées, ce ne peut plus être que sur le champ de bataille.

II

Il pourra paraître singulier, extravagant à quelques-uns, qu'après avoir déclaré que la cavalerie était impuissante, désormais, à exécuter les services d'exploration et de reconnaissance, nous prétendions qu'elle pourra être utilisée dans la bataille. Nous espérons cependant expliquer d'une façon satisfaisante une proposition au premier abord contradictoire.

Il adviendra, et souvent, au cours d'un engagement que l'infanterie sera harassée, énervée par les pertes, par l'attente, par la lutte, obligée de cheminer sur des terrains découverts, difficiles, dans des conditions de fatigue corporelle qui influeront d'une façon fâcheuse sur son moral. C'est sur de telles troupes non pas même démoralisées, mais simplement indolentes ou molles que la cavalerie trouve prise, si elle est conduite avec tact et lancée à propos. Également dans la poursuite après la bataille, la cavalerie pourra être utile aux armées et contribuer par la seule puissance du choc, nous dirions volontiers par sa seule apparition, à changer en déroute, en panique une retraite qui d'abord n'était pas le moins du monde désordonnée.

* * *

A l'appui de la thèse que nous venons d'émettre, aucun exemple n'est plus frappant que celui que nous présente la bataille de Custoza avec la charge des lanciers de Sicile. Il est fameux, et à bon droit, dans l'armée autrichienne, mais bien que connu en France il n'a jamais été rapporté avec les détails qu'une circonstance récente et fortuite nous a permis de recueillir.

Le 24 juin 1866, vers onze heures du matin, à l'extrême gauche de la ligne italienne, la brigade autrichienne Benko qui occupait les villages ou fermes de Fericle, la Mongabia et les pentes méridionales du mont Cricol, était obligée de reculer devant deux brigades des divisions italiennes Sirtori et Cerale (5e et 1re divisions du 1er corps).

Le général Cerale commandant la 1re division avait lancé sa première brigade à l'attaque de la Mongabia et, après avoir donné l'ordre à deux pièces de se porter jusqu'au pied du Cricol, il s'avançait sur la route de Valeggio à Castelnovo, à la tête de sa seconde brigade, prêt à soutenir la première.

Cette 2e brigade, la brigade Forli, aux ordres du général Dho, marchait sur la route par quatre ou par demi-escouade, comme une troupe qui va se déployer, ne songeant pas qu'elle eût besoin d'être couverte en avant, cheminant par à-coups, faisant dix pas et s'arrêtant, pliant sa marche aux arrêts et aux à-coups de la ligne de combat.

En cet instant, le colonel autrichien de Berres, qui avait été placé avec son régiment des uhlans de Sicile en soutien de l'artillerie de réserve du 5e corps, à Corte, et qui de là apercevait l'attaque commencée avec succès sur la Mongabia par la 1re brigade de la division Cerale, jugea à propos d'envoyer un détachement reconnaître les troupes ennemies qui le menaçaient sur sa gauche, et spécialement les pentes sud-est du mont Cricol que la configuration du terrain l'empêchait d'apercevoir.

Mais il avait eu l'occasion de détacher à droite et à gauche, par petits paquets, les deux tiers de son régiment; il ne lui restait plus que six pelotons du 5e escadron et le 6e escadron en entier. Il désigna donc trois pelotons pour cette reconnaissance — environ cent chevaux — et en donna le commandement au capitaine de Bechtolsheim.

Cet officier partit aussitôt de Corte et, s'avançant à travers champs, déboucha entre Palazzo-Alzarea et la ferme de Fenile sur le ruiseau de Tione, qui

était à sec mais dont les berges escarpées rendaient le passage difficile. Il parvint cependant à le franchir, gravit les pentes septentrionales du mont Cricol et arrêta sa petite troupe en arrière de la crête nord du plateau. Lui-même, continuant à s'avancer en compagnie de son lieutenant en premier, se porta jusqu'à Valeggio.

Là, le capitaine Bechtolsheim descend de cheval, prend sa jumelle — c'est de lui que je tiens ces détails — et regarde.

Il voit à ses pieds, — au bas des pentes, — une section d'artillerie en batterie sur la route, et qui a l'air de chercher une position pour tirer dans la direction de la Mongabia. A trois ou quatre cents mètres en arrière de l'artillerie, il aperçoit encore, toujours sur la route, un bataillon et tout auprès un nombreux groupes d'officiers d'état-major dans lequel la vue de deux fanions lui fait supposer la présence d'officiers généraux. Enfin, à deux cents mètres plus loin que ce premier groupe, il voit, sur la route encore et sur une profondeur de près de deux kilomètres, une longue colonne en marche, l'arme à la bretelle, cheminant sans grand ordre, la brigade du général Dho.

Alors, il vient au capitaine Bechtolsheim une idée extravagante, téméraire, insensée, celle de charger avec six cents chevaux cette artillerie, ce groupe d'officiers généraux, cette colonne, énorme pour son effectif à lui.

Il oublie que son colonel l'a envoyé là simplement pour voir et non pas pour combattre; il n'a qu'une pensée : charger, et le plan aussitôt conçu, est aussitôt exécuté.

Il remonte à cheval, galope vers ses trois pelotons et les met en marche. « Sabre à la main! Au trot! Allongez l'allure! Au galop! » et quand il arrive à la crête du côté de Valeggio : « Chargez! »

Cet ouragan, qui fait plus de bruit qu'il n'est gros, fond à bride abattue sur la section d'artillerie qui pour son malheur venait d'amener ses avant-trains. Devant cette avalanche qui leur tombe ils ne savent d'où, les canonniers italiens fouettent leurs chevaux et filent à fond de train dans la direction de la brigade Dho. Derrière eux galope Bechtolsheim. Il bouscule d'abord un bataillon du 44e qui a juste le temps de se jeter dans les fossés de la route, en tirant quelques coups de fusil en l'air, tombe au milieu de l'état-major de la 5e division où se trouvaient le général Cerale, son chef d'état-major, le général Dho, leur officier d'état-major et d'ordonnance, continue sa route et arrive sur la tête de la brigade Dho dans laquelle la section d'artillerie, lancée à une allure affolée, a déjà jeté un désordre indicible.

Une immense clameur, le cri de la panique sort de toutes ces bouches et Bechtolsheim, tout en lardant à plaisir les retardataires, a la joie de voir cette immense masse de 4 à 5000 hommes jeter ses fusils, ses sacs pour mieux courir, se répandre à travers champs ou prendre la fuite, une fuite irrésistible dans la direction de Valeggio.

Ce fut l'affaire de dix minutes.

Seulement il fallait revenir. Ce fut pour Bechtolsheim le revers de la médaille. Au retour, le bataillon du 44e qui avait pu se jeter à droite et à gauche de la route et qui déjà s'était remis de son affolement, fit payer cher aux Autrichiens leur coup d'audace. Fusillés à bout portant des deux côtés de la route, les uhlans laissèrent sur le terrain, tués ou blessés, deux officiers, 84 hommes et 79 chevaux!

Mais qu'était cette perte en comparaison de celles de l'adversaire! en comparaison du résultat atteint!

Le général de division, le général Cerale, avait été tué d'un coup de feu tiré dans la bagarre, très probablement par un soldat du 44e; le général Dho était frappé de trois coups de lance; gravement blessé le chef d'état-major de la 5e division, tué le major Stopini, du 44e. Ce fut sur le cheval de cet officier supérieur, que Bechtolsheim revint à Corte, le sien ayant été tué; tué aussi le lieutenant Rionero, commandant la section d'artillerie; quant au chiffre des officiers et des soldats de la brigade Dho qui avaient été tués à coups de lance ou qui s'étaient fusillés eux-mêmes en essayant un semblant de défense, les statistiques italiennes n'ont jamais osé l'avouer.

Les premiers hommes de la brigade débandée qui prirent haleine, s'arrêtèrent à Valeggio... à 14 kilomètres de là; inutile de dire qu'il fut impossible de la rallier du reste de la journée : du même coup la première brigade dut abandonner la Mongabia dont elle était déjà maîtresse et la brigade Benko put réoccuper toutes ses positions.

Cette charge célèbre, une des plus mémorables dont il soit fait mention dans les annales de la cavalerie, nous avait toujours frappé et quand, au mois d'août 189., nous eûmes l'occasion de visiter l'Autriche, nous songeâmes à réaliser un désir depuis longtemps conçu, celui de faire la connaissance du capitaine de Bechtolsheim.

De toutes manières elle lui avait été fructueuse, cette fameuse charge. En 189., nous le trouvions aide de camp de l'empereur, lieutenant général et commandant du corps d'armée de Presbourg.

Prévenu de notre désir de lui être présenté, il voulut bien nous accueillir et quand nous le mîmes tout naturellement sur le chapitre de Custoza, nous eûmes la satisfaction d'entendre de sa bouche les détails que nous venons de donner.

Nous lui demandâmes : — Mon général, une charge pareille pourrait-elle avoir lieu encore, avec l'armement dont dispose aujourd'hui l'infanterie?

— Oui, croyez-moi, des charges comme celle du mont Cricol se verront encore et leur possibilité comme leur réussite n'ont rien à voir avec l'armement de l'infanterie. Les officiers d'infanterie apprennent à leurs hommes qu'ils n'ont rien à craindre de la cavalerie et nous enseignons à nos cavaliers que tactiquement nous sommes supérieurs aux fantassins ; voyez-vous, nous avons raison les uns et les autres.

« Tenez, ici dans mon corps d'armée, j'assiste souvent aux manœuvres. Sur le terrain d'exercices je vois mes colonels d'infanterie qui exercent leur régiment à repousser des charges inopinées ; ils font sonner : cavalerie sur le flanc gauche, cavalerie en avant et, instantanément, les carrés se forment, les salves partent : évidemment, dans ces conditions, aucune charge n'arrivera. A la guerre les choses ne se passeront pas toujours ainsi. Avez-vous fait la guerre ?

— Oui, mon général. — Où cela ? — En 1870, à l'armée de Châlons. — Eh bien, alors, vous pourrez me comprendre. Sur les places d'exercice les troupes sont fraîches, alertes : les officiers et les sous-officiers sont vigilants ; le corps est sain, dispos, l'esprit éveillé. En campagne, il n'en est pas toujours de même.

« Un jour de bataille, quand une infanterie a drogué toute une journée à travers champs, n'ayant souvent dans le ventre qu'une tasse de mauvais café, quand elle erre depuis des heures, sans savoir où elle va, tantôt marchant, tantôt s'arrêtant, s'avançant par saccades, elle se fatigue rapidement au physique et au moral. Les nerfs sont agacés, la lassitude s'empare des hommes et des officiers, on s'habitue à l'idée du danger et l'on s'en... fiche.

« Tenez, la division Cerale au mont Cricol ; elle était partie de Monzambano à trois heures du matin et il en était onze quand je l'ai culbutée ; elle avait marché sans repos pendant huit heures et non point de ce pas ordinaire auquel la troupe est habituée, mais de cette marche énervante, mortelle du champ de bataille, par à-coups, par accident, s'attendant sans cesse à donner et ne donnant pas. Quand une troupe en est là, elle ne se garde plus, elle n'y songe même pas. Les précautions, on les oublie ; les dispositifs de sûreté, on n'y prête plus d'importance et l'on aboutit ainsi à des imprudences fatales.

« C'est alors que nous apparaîtrons, nous, cavaliers, qu'on aura amenés loin de la lutte frais et dispos, et à qui la rapidité de nos chevaux permettra de se rapprocher rapidement du point où l'on aura besoin de nous.

« Et en faisant bien notre métier, en vous surveillant, en vous espionnant avec à-propos et intelligence, nous trouverons certainement plus d'une fois l'occasion de montrer que la cavalerie est encore bonne à quelque chose sur le champ de bataille. »

C'est sur cette phrase du général de Bechtolsheim que nous terminons ce court aperçu, et pour mettre une conclusion nette aux diverses idées éparses dans les pages qui précèdent, nous dirons :

La cavalerie indépendante telle que nous la possédons et l'entretenons aujourd'hui dans notre armée est coûteuse et inutile ; elle ne remplira pas le rôle qui lui a été attribué, elle ne peut le remplir par suite de causes indépendantes de sa volonté ; elle doit être supprimée et remplacée par un certain nombre de compagnies cyclistes, d'une organisation à déterminer.

Quand la guerre devient chaque jour davantage un phénomène pratique, scientifique, les questions d'amour-propre doivent céder le pas à celles qui intéressent le salut du pays, la sécurité de la patrie, et si quelques-uns hochaient ici la tête, trouvant téméraire ou erronée notre proposition, nous leur répondrions par l'axiome célèbre que nous aurions pu inscrire en tête de ces lignes : Les paradoxes de la veille sont le plus souvent les vérités du lendemain.

ARTHUR DE GANNIERS.

LIVRES NOUVEAUX

Histoire générale du IVe siècle à nos jours.

L'*Histoire générale*, rédigée sous la direction de MM. Lavisse et Rambaud, poursuit sa publication avec une remarquable régularité. Le tome IX vient de paraître à la librairie Armand Colin et Cie. L'ouvrage complet aura, comme on sait, douze volumes (1) ; les deux tiers sont donc achevés, et l'on peut sans témérité en apprécier dès à présent l'économie générale.

I

Il existe deux manières de présenter l'histoire universelle : par récit continu ou par monographies coordonnées.

La célèbre *Weltgeschichte* de Schlosser, dont la première édition date de 1817, et qui est encore en librairie aujourd'hui, la *Storia universale* de Cantu (1838) et l'*Allgemeine Weltgeschichte* de Weber (1857) sont les histoires universelles par récit continu les plus utiles qui aient été composées au XIXe siècle. Aucune n'est française. L'ouvrage de Weber, notamment, grâce à sa sûreté d'informations et à sa

(1) De 12 fascicules chacun en moyenne. Il paraît deux fascicules par mois, et deux volumes par an.

clarté d'exposition, méritait, il y a une vingtaine d'années, de figurer dans toutes les bibliothèques d'histoire (1). Comme Schlosser et Cantu, Weber a travaillé seul : il semble que les histoires générales par récit continu soient essentiellement des œuvres individuelles.

Au contraire, les histoires générales par monographies coordonnées sont *toutes* des œuvres collectives. Elles sont établies par pays ou par périodes.

En Allemagne la *Geschichte der europaeischen Staaten* publiée chez Perthes, à Gotha, sous la direction successive de Heeren, Ukert, Giesebrecht et Lamprecht, depuis 1826, compte aujourd'hui 111 volumes in-8°; la *Staatengeschichte der neuesten Zeit*, qu'édite depuis 1858 la librairie Hirzel, de Leipzig, en constitue comme la suite naturelle : elle est spécialement consacrée à l'histoire moderne et contemporaine (2). — Une collection analogue, mais moins volumineuse, est publiée à Londres depuis 1886, sous le titre de *The story of the nations*. — En France la *Collection Duruy*, *l'Histoire universelle*, chez Hachette, et la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*, chez Alcan, — quel que soit le mérite des ouvrages qui y ont été édités — ne soutiennent pas la comparaison avec les monumentales publications de Perthes et de Hirzel, ou du moins elles n'ont pas été rédigées comme celles-ci sur un plan méthodique, et la laborieuse compilation de Scholl (*Cours d'histoire des États européens*, en 46 volumes, 1830-1836) est aujourd'hui surannée.

Les monographies coordonnées par époques peuvent, lorsque le plan en est bien dressé, tenir lieu des histoires universelles par récit continu. La petite collection des *Epochs of History*, publiée à Londres de 1875 à 1880 en 28 volumes in-12, est conçue trop exclusivement au point de vue nationaliste : sur 18 « époques » de l'histoire générale depuis la chute de l'Empire romain, 12 seraient « anglaises ». — Il n'en est pas de même de la belle *Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen* publiée par la librairie Grote, à Berlin, sous la direction du professeur Oncken, de 1879 à 1893. Divisée en quatre sections munies chacune d'une table analytique, pour l'histoire ancienne, du moyen âge, moderne et contemporaine, elle compte 44 volumes grand in-8°, dont plusieurs sont de premier ordre (3). En France, il n'existait même pas un essai d'histoire générale par périodes.

On voit, par ce trop rapide exposé, combien nous étions en retard, et quels importants services doit rendre à l'historiographie française la publication dirigée par MM. Lavisse et Rambaud.

L'*Histoire générale* est, à proprement parler, la première histoire universelle digne de ce nom qui ait été publiée en France dans tout le courant du XIXe siècle. Commencée en 1892, au moment même où se terminait la collection Oncken, elle se trouve en même temps la dernière en date de toutes les entreprises analogues. Elle est, par conséquent, celle qu'on doit consulter de préférence, même à l'étranger; car elle a pu mettre à profit les ouvrages spéciaux les plus récents. Éditée rapidement (on prévoit son achèvement pour 1898-1899), elle représentera avec exactitude l'état de la science historique dans les dix dernières années de ce siècle. Elle n'aura pas, comme la collection Perthes, le début caduc avant même que la fin ait paru : elle constituera un tout homogène. Enfin, et ce n'est pas là son moindre mérite, elle se présente sous une forme dont on n'avait pas encore d'exemple dans la « littérature » de l'histoire universelle. Elle a été écrite par collaboration; chaque volume est consacré à une période nettement définie, et dans chaque volume, les chapitres sont agencés de manière à constituer un récit d'ensemble. L'*Histoire générale* participe à la fois des deux types qui conviennent le mieux à l'histoire universelle : comme le Weber, elle donne un récit continu; comme la collection Oncken, elle est œuvre collective. Au lieu de se partager le travail par volumes, les collaborateurs se sont assigné chacun leurs chapitres et la coordination de leurs monographies a pu être établie sur un plan qui semblait jusqu'à présent réservé à des ouvrages individuels par leur nature même.

II

Ainsi l'*Histoire générale* est d'abord une œuvre de synthèse. Si nous ne nous trompons, il y a là un symptôme réjouissant. Depuis bientôt un siècle la science historique française est tout analytique. Chacun travaille de son côté, sans se soucier des autres. L'espace défriché s'est étendu, au point qu'on en ignore les limites exactes; il était temps d'en établir le cadastre. C'est une chose curieuse, dans l'histoire de la philologie et de l'historiographie, en France comme en Allemagne, que les périodes de synthèse et d'analyse se succèdent avec une sorte de régularité rythmique depuis le XVIe siècle. Bien des faits tendent à prouver qu'une synthèse provisoire est désirable aujourd'hui. La vogue extraordinaire de la sociologie, dans ces dernières années, est due en grande partie au besoin inconscient d'une synthèse historique. Plus scientifiquement, l'*Histoire générale* donne

(1) Il en existe une adaptation française.

(2) C'est dans cette collection qu'a paru la *Deutsche Geschichte* de Treitschke.

(3) Telle est, par exemple, l'*Histoire de la Réforme* par Bezold, qui littérairement vaut le chef-d'œuvre de Ranke, et, objectivement, est bien supérieure à l'œuvre passionnée de Janssen.

la synthèse des faits les mieux prouvés de la vie politique dans les pays civilisés, depuis la fin de l'empire romain.

Cette synthèse est œuvre collective : autre symptôme non moins important. Les périodes analytiques de l'historiographie sont toutes individualistes, et, comme telles, désordonnées dans leur ensemble. On ne sait vraiment ce dont il faut le plus s'étonner : de la somme de travail dépensé ou du temps perdu. Le gaspillage est à peine inférieur au gain. Désormais il faudra, bon gré mal gré, qu'on travaille collectivement, avec ordre ; qu'on en revienne à la tradition des bénédictins français chez qui le supérieur hiérarchique était en quelque sorte l'historien en chef, ou qu'on suive l'exemple déjà fameux de l'Américain Bancroft, qui, transposant dans son cabinet de travail les procédés du commerce, faisait dépouiller ses documents par des commis, comme il leur aurait fait dépouiller son courrier, et a pu achever ainsi, en vingt ans, une *History of the Pacific States* en 39 volumes (1891), dont il n'aurait même pas osé concevoir le plan s'il avait travaillé seul. L'ère individualiste de l'historiographie se clôt, parce que toute organisation est collective, et l'*Histoire générale* restera, en France, le premier monument de la manière nouvelle — et nécessaire — d'écrire l'histoire.

Enfin, — et c'est peut-être ici le symptôme le plus digne d'attention, — l'organisation dont est issue l'*Histoire générale* est, par nature, universitaire. On ne se doute pas de ce que coûtent, officiellement, les études historiques en France. Le publiciste qui en dresserait le budget ferait œuvre utile, et aurait bien des abus à signaler. Depuis que la Révolution est interrompue, et que les réformes ont cessé, nous avons repris les habitudes politiques de l'ancien régime : au lieu de supprimer une institution, quand elle est devenue sénile, nous l'avons conservée par traditionalisme et respect des sinécures. Rien que pour l'organisation du travail historique en France, on ne compte pas moins de trois institutions qui toutes trois prétendent également à un rôle directeur.

Ce sont, par ordre chronologique, les Académies, le Ministère et les Universités : — les Académies ont joué un rôle glorieux au XVIIIe siècle ; de nos jours, elles sont lasses. Elles ne travaillent plus guère, elles distribuent des prix : fonction utile assurément, encore que fort contestable dans son principe, — mais qui ne rappelle plus que de très loin la direction effective des travaux à laquelle les corps savants auraient pu prétendre. — Cette direction en déshérence, le ministère de l'instruction publique a voulu s'en emparer. Guizot et quelques-uns de ses successeurs ont beaucoup fait pour l'organisation des études historiques ; mais, dès à présent, plusieurs des organes ainsi créés sont hors d'usage et le Comité des études historiques a lui-même perdu de son ancienne importance. — Enfin un troisième rouage vient d'apparaître, sans d'ailleurs supprimer les deux autres : on a restauré les Universités. Sans manifeste retentissant, sans discussion de principes, mais, ce qui vaut mieux, par les faits, MM. Lavisse et Rambaud viennent de prouver que les Universités sont capables aujourd'hui de réaliser l'organisation collective du travail historique.

III

Les neuf tomes de l'*Histoire générale* semblent au premier abord très inégalement répartis d'après leur extension chronologique. Le point de départ est fixé à l'an 395 après J.-C. : toute l'antiquité est omise. Le tome Ier, intitulé *les Origines*, s'étend sur une durée de 700 ans, de 395 à 1095 ; les tomes II et III : *l'Europe féodale* et *la Formation des grands États*, achèvent l'histoire du moyen âge. Puis avec les temps modernes, le récit s'allonge : le tome III résumait encore 222 ans d'histoire (1270-1492) ; le tome IV (1453-1559) n'en comprend plus que 67 : peut-être l'opposition est-elle marquée trop brusquement. Car, après tout, la séparation entre le moyen âge et les temps modernes est toute conventionnelle ; elle a été inventée, il y a un siècle à peine, par un professeur à l'Université prussienne de Halle, nommé Cellarius ou Keller, et pour des motifs d'ordre théologique, afin de distinguer nettement l'ère luthérienne de l'abomination papiste. L'*Histoire générale* consacre quatre volumes aux temps modernes. *Renaissance et Réforme*, *les Guerres de religion* (1559-1648) ; *Louis XIV* (1648-1715), *le XVIIIe Siècle* (1715-1788). L'époque révolutionnaire comprend enfin deux volumes : le tome VIII (*Révolution française*, 1789-1799) et le tome IX (*Napoléon*, 1799-1815). L'*Histoire générale* devient donc d'autant plus complète qu'elle se rapproche du temps présent.

S'imaginer qu'une pareille disposition correspond à la réalité des choses serait commettre une grave erreur. Les siècles passés ne nous paraissent vides que parce que nous ne les connaissons pas, faute de documents ou de recherches suffisantes. L'ignorant ne comprend pas l'infinie complexité des choses ; il simplifie tout ; en quoi il ressemble aux plus grands philosophes, dont les vastes synthèses sont aussi des simplifications. Inversement, il est porté à s'exagérer la complexité de ce qu'il doit connaître, car il manque de perspective et n'a pas de point de comparaison. De là ce préjugé si répandu que jamais les transformations politiques ou sociales n'ont été plus nombreuses ou plus rapides que de notre temps. Au vrai, le processus historique est toujours égal à lui-même.

Il se précipite en temps de révolution, pendant les crises anormales qui sont toujours courtes; mais il se ralentit ensuite, et dans chaque siècle, la somme est constante. Que si vous niez la régularité du mouvement, cherchez l'accélération, non dans la fin des sociétés, aux époques très civilisées comme la nôtre, mais aux origines ancestrales, au temps de la barbarie primitive. Les courants historiques sont d'autant moins nombreux chez une nation, que cette nation a par devers elle un plus long passé d'histoire. De sorte que si l'*Histoire générale* avait voulu calquer la nation historique, elle aurait dû suivre un plan exactement contraire à celui qu'elle a adopté : décrire en détail les institutions mobiles et variées de l'antiquité, — qu'elle omet; insister sur le moyen âge, — qu'elle résume, et passer rapidement sur les temps modernes et contemporains, qu'elle développe longuement.

Mais tel n'a pas été le but de MM. Lavisse et Rambaud. Ils ont prétendu faire non un travail d'érudition scientifique, destiné à quelques lecteurs isolés, mais une œuvre vulgarisatrice. A la science pour l'art, telle que la concevaient les romantiques, à la science pour la science, telle que la conçoivent encore les documentaires, ils veulent substituer la science pour la vie. On disait autrefois que l'histoire était « la leçon des princes », on a dit ensuite qu'elle devait être « l'expérience des peuples » : formules vraies, quoique banales, mais trop souvent oubliées. L'histoire doit, d'abord et avant tout, tenir à faire comprendre l'époque où nous vivons; elle n'est pas une étude désintéressée; elle est au contraire la plus pratique des disciplines, car de la conception que nous nous faisons du temps présent dépend l'action que nous y exercerons. Des siècles passés, ne retenons donc que ce qui a survécu. Le reste est mort : on peut en laisser l'étude aux érudits. Le bronze que façonnait l'artiste égyptien, il y a trois mille ans, ne garde plus aujourd'hui qu'une parcelle de chaleur, si infiniment petite, qu'elle est négligeable. Nous vivons de l'héritage de tous les siècles qui ont précédé le nôtre; mais en règle générale, plus un siècle est lointain, moins il nous en laisse. Nous devons beaucoup au XVIIIe siècle et presque rien au XIe, beaucoup à la Révolution française et presque rien à la révolution carolingienne. Étudions le passé en proportion de ce qu'il en subsiste : c'est le vrai moyen de nous mieux comprendre, et, nous comprenant mieux, de mieux agir.

C'est là, si je ne me trompe, le point de vue de l'école historique dont MM. Lavisse et Rambaud sont, à Paris, les maîtres éminents, et dont l'*Histoire générale* résume les tendances dans son plan général et jusque dans les détails de son exécution matérielle.

IV

Ces séries sont au nombre d'une vingtaine. Elles peuvent être classées systématiquement en quatre classes, dont l'énumération achèvera de faire comprendre l'économie d'ensemble de l'*Histoire générale*. Ce sont les chapitres relatifs d'abord à la France (histoire politique intérieure, littéraire, économique : 40 chap. env.); puis aux autres pays d'Europe (Allemagne, Italie, Angleterre, Espagne, Scandinavie, Slavie, pays balkaniques et petits États : 90 chap. env.); ensuite aux faits d'ordre européen (de politique générale; guerre et diplomatie, église, arts, sciences : 50 chap. env.) et enfin aux pays d'Asie, Afrique et Amérique (20 chap. env.).

Très heureusement, chaque série est introduite à son heure d'importance dans l'*Histoire générale* : c'est ainsi que l'Amérique et l'Indoustan apparaissent pour la première fois au tome IV, l'Extrême-Orient au tome V. — Presque toutes les séries sont fort bien venues; quelques-unes sont excellentes.

L'espace manque pour les apprécier en détail; mais à ne signaler que les pays limitrophes de la France, on peut affirmer que les histoires d'Angleterre (MM. Bémont, Ch.-V. Langlois, Augustin Filon et Sayous), d'Allemagne (MM. Blondel et Denis) et d'Italie (MM. Orsi, Gebhart, et A. Pingaud) constituent actuellement les meilleurs résumés que nous ayons en français. Plusieurs séries sont tout à fait nouvelles : citons l'histoire de l'Indoustan, par M. Rambaud (qui a rédigé aussi l'histoire de la Russie et des pays balkaniques); de la Mongolie, par M. Cahun; de l'Extrême-Orient, par M. Cordier; des sciences en Europe par M. Tannery; de la Hongrie, par M. Sayous; de la Scandinavie, par MM. Hannant et Schefer. L'*Histoire générale* n'a pas seulement résumé l'état actuel de nos connaissances : elle a élargi l'horizon de l'historiographie française.

Tout n'est pas complet encore, à la vérité. La série des chapitres sur l'histoire littéraire de la France donne l'impression d'un de ces « manuels » scolaires comme on en trouve des exemplaires en librairie. Il aurait fallu écrire, à la place, une histoire *comparée* des littératures classiques européennes, d'autant plus que les chapitres consacrés à l'histoire politique des pays d'Europe sont généralement beaucoup trop abrégés en ce qui concerne la vie littéraire. De même, il semble que les études sur l'histoire économique ont été trop spécialement réservées à la France; ce n'est pas au moment où Lamprecht en Allemagne, Thorold Rogers en Angleterre, viennent en quelque sorte de renouveler l'histoire de leur pays, en y introduisant méthodiquement les faits d'ordre économique, qu'il conve-

nait de négliger ce point de vue dans l'*Histoire générale*. Ce sont là deux séries incomplètes.

En voici une qui manque totalement, et dont l'absence est des plus regrettables : pas un seul chapitre n'a été réservé spécialement à l'histoire des doctrines politiques et sociales. Cette lacune est visible surtout au tome IV où les théories théologiques de la Réforme ne sont nulle part exposées d'ensemble. Pourtant, ne comportent-elles pas toute l'éthique d'alors? Au XVIe siècle, l'esprit public, populaire ou savant, paraissait de forme et de fond essentiellement théologique, mais, en réalité, les problèmes en discussion étaient les mêmes qu'aujourd'hui. La théorie de la justification ne contient-elle pas en germe tout un système sur la valeur morale du travail? La théologie appartient à l'histoire. Plus loin, au tome VII, il est étrange que personne n'ait été chargé de résumer à grands traits la « philosophie » du temps : le lecteur est obligé de chercher en cinq ou six chapitres des renseignements fragmentaires et incomplets. Même lacune au tome VIII où deux lignes en tout sont consacrées à la « déclaration des droits de l'homme et du citoyen » de 1789! Elle a cependant, j'imagine, quelque importance historique.

Une série a été commencée qui est restée inachevée. Au tome III, deux remarquables chapitres, dus à MM. Seignobos et Ch.-V. Langlois, sont consacrés au *Régime féodal* et à la *Civilisation occidentale* aux XIIe et XIIIe siècles. A partir du tome IV, l'histoire des institutions privées, des mœurs, des croyances, des costumes, en un mot de tout ce qui rentre sous la rubrique *civilisation* disparaît, ou n'est plus exposé que fragmentairement.

Et peut-être touchons-nous ici au principal défaut du plan de l'*Histoire générale*, qui est, à mon sens, trop exclusivement politique. Mais, pour être juste, il n'en faut rendre responsable ni M. Lavisse, qui a tant fait pour extirper de notre enseignement classique la vieille conception de l'*Histoire-bataille*, ni M. Rambaud, dont on connaît la belle *Histoire de la Civilisation en France*, ni leurs collaborateurs. L'*Histoire générale* a résumé l'état actuel de la science historique, et, si les faits politiques ont aujourd'hui été pour la plupart étudiés d'une manière approfondie, au point que souvent le dernier mot semble avoir été dit (dans l'état actuel des documents, s'entend), par contre, l'histoire de la civilisation en France et en Europe est à peine commencée, et l'on n'est même pas d'accord sur la liste des questions de détail qu'elle comporte.

V

Au reste, ces critiques n'infirment en rien notre conclusion. Nous tenons que l'*Histoire générale* constitue une des entreprises les plus importantes et les plus nouvelles de la « littérature » historique à notre époque. Elle est nouvelle en France, où elle apparaît sans antécédents, puisque nous n'avions pas encore d'histoire universelle ; elle est nouvelle par sa conception même, puisqu'elle procède simultanément du récit continu et du système des monographies coordonnées, ce dont on n'avait pas encore d'exemple ; elle est nouvelle par son mode de rédaction, puisqu'elle est la première œuvre collective universitaire qui ait été menée à bonne fin parmi nous ; elle est nouvelle par tous les faits qu'elle met pour la première fois à la portée du public et des gens d'étude ; elle est nouvelle enfin par l'esprit dont elle est issue et auquel elle doit son unité puisqu'elle est à la fois une synthèse objective, après tant d'études de détail, et qu'elle prétend être vulgarisatrice, au sens le plus élevé du mot : car la science du passé n'est qu'une forme de la préoccupation du présent, et MM. Lavisse et Rambaud ont prouvé par la manière dont ils ont dessiné le plan de l'*Histoire générale* que, au lieu de s'abstraire de son temps pour observer le passé, l'historien doit au contraire observer le passé pour être de son temps.

G. PARISET.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

Points noirs.

Lorsque le prince de Metternich, le vieux, celui du congrès de Vienne et de la Sainte Alliance a dit de l'Italie que ce n'était qu'une expression géographique, se doutait-il que son mot n'aurait qu'une fortune éphémère, que l'Italie s'unifierait, aux dépens surtout de l'Autriche elle-même, de sa puissance territoriale et de sa puissance morale, et que l'« expression géographique » de la fin du XIXe siècle serait précisément cet empire autrichien dont il avait cru asseoir à jamais la prépondérance en Europe et en Allemagne en lui faisant attribuer la présidence à perpétuité (?) de la Confédération germanique?

Le comte Badeni essaye bien de resouder les morceaux épars de cet empire dont les éléments disparates se disloquent d'eux-mêmes, mais tout ce que ses efforts lui ont rapporté jusqu'ici, c'est un coup de pistolet reçu la semaine dernière dans un duel avec un député qui l'avait traité de canaille en pleine séance de la Chambre. Cette blessure, qui selon toute apparence n'aura pas de suites graves, consolidera peut-être sa situation personnelle, mais elle n'avancera en rien ses projets politiques qui, pour réussir, exigeraient la collaboration désintéressée de tous

les peuples réunis sous la double couronne dont le poids devient vraiment trop lourd pour la vieille et respectable tête de François-Joseph.

Deux de ces peuples sont intéressés au maintien de l'état de choses actuel, à ce dualisme que M. de Beust a créé et non inventé il y a trente ans, dont l'idée lui fut suggérée par un Hongrois, naturellement, François Deak, et dont le renouvellement n'est pas une des moindres difficultés de la crise actuelle : ces deux peuples sont les Allemands et les Magyars au bénéfice desquels ce régime a fonctionné. Les Magyars ont protesté lorsqu'on leur a demandé de participer dans une proportion plus équitable aux charges communes du pays et, par le fait de leur résistance, le renouvellement du compromis est encore retardé. Les Allemands à leur tour crient comme de beaux diables, se démènent et menacent de rendre impossible le fonctionnement de la machine constitutionnelle parce que, pour trouver une majorité, le comte Badeni veut faire des concessions aux autres nationalités de la Cisleithanie. Et comme, au bout de ces concessions, dont les Tchèques seraient appelés à profiter les premiers, ils entrevoient forcément la constitution d'un empire fédératif; comme, après avoir accordé à toutes les provinces de l'Autriche une autonomie plus ou moins complète, il faudrait bien accorder les mêmes faveurs aux provinces de la Hongrie, les Magyars dressent déjà l'oreille et sympathisent de cœur avec les Allemands protestataires.

Et la question qui se pose est celle-ci : le comte Badeni aura-t-il l'autorité nécessaire, sera-t-il suffisamment appuyé par ce vieil empereur pour venir à bout de ces deux minorités privilégiées?

L'Autriche-Hongrie compte 42 680 000 habitants ou plutôt 41 330 000 en défalquant la population de la Bosnie, de l'Herzégovine et du Sandjak de Novibazar qu'elle a été chargée d'occuper et d'administrer depuis le congrès de Berlin, mais qui continuent à faire théoriquement partie de l'empire ottoman.

Cette population est formée par six races qui y contribuent chacune dans les proportions suivantes : Slaves 44 p. 100, Allemands 27 p. 100, Magyars 17 p. 100, Roumains 7 p. 100, Italiens 2 p. 100 et Juifs 3 p. 100.

La race dominante est donc la race slave, dont la supériorité est aussi écrasante en Cisleithanie que dans le royaume de Saint-Étienne avec les Slovaques de la Bohême (Tchèques), de la Moravie et des Petites Karpathes, les Polonais, les Ruthènes, les Slovènes, les Croates, les Esclavons et les Dalmates.

Elle n'en est pas moins aussi complètement sacrifiée aux Allemands en Autriche et aux Magyars en Hongrie, que la minorité roumaine dans celle-ci et la minorité italienne dans celle-là. Les Slaves protestèrent, mais leurs doléances restèrent vaines tant que le pouvoir est demeuré en Autriche entre les mains d'hommes d'État de race allemande, ou que les affaires communes ont été laissées à des ministres de race magyare. La situation a changé avec l'arrivée au pouvoir, aux deux plus hautes charges de l'Empire, de deux Polonais, le comte Badeni, président du conseil des ministres autrichiens, et le comte Goluchowski, ministre commun des affaires étrangères. Allemands et Magyars ont dû en rabattre; aux premiers, le comte Badeni demande le sacrifice de leur hégémonie en Bohême, des seconds il exige une participation, dans les charges communes, proportionnelle à la population attribuée à la Hongrie dans le partage fictif des deux parties de la monarchie. Ces exigences sont fort équitables, mais ce n'est pas une raison pour qu'elles soient acceptées, et les Allemands surtout crient d'autant plus fort que, noyés un peu partout au milieu de populations diverses, à peine maîtres de la haute et basse Autriche, les deux archiduchés dont la superficie n'égale même pas celle de la Bohême, et que les affinités de race et de religion rapprochent beaucoup plus de la Bavière que du reste de l'empire austro-hongrois, ils sentent bien que les tendances socialistes du comte Badeni doivent aboutir, dans un avenir peut-être lointain, mais inéluctable, à la constitution d'un empire où ne domineront ni les Allemands ni les Magyars.

Et ce n'est certes pas parce que les Hongrois ont acclamé Guillaume II à Budapesth, et parce que le roi Carol de Roumanie est allé saluer dans la capitale hongroise son allié longtemps inavoué, le roi de Hongrie, souverain des frères irrédentés de ses sujets, de ces Roumains de Transylvanie qui sont à la Hongrie ce que les Italiens de Trieste et du Trentin sont à l'Autriche, que la lourde tâche du comte Badeni sera allégée et que seront atténués les pénibles soucis d'une fin de règne qui prend de plus en plus la tournure d'une fin d'empire.

Les géographes nous ont appris que c'est le Danube qui a fait l'Autriche. Mais ce grand fleuve lui-même n'est-il pas plus slave qu'allemand, n'arrose-t-il pas des pays slaves qu'il sépare de la Hongrie et de la Roumanie, et son embouchure ne baigne-t-elle pas une province russe, la Bessarabie, avant qu'il se jette dans la mer Noire, une mer presque slave?

* * *

Mais en dépit des difficultés de l'heure présente, les périls qui peuvent menacer l'empire austro-hongrois sinon dans son existence, du moins dans son organisation, ne le menacent pas immédiatement. L'Espagne voudrait en dire autant. Il est à craindre malheureusement pour elle que l'échéance ne se

fasse pas longtemps attendre. Les ides d'octobre pourraient bien lui être fatales.

C'est toujours de Cuba qu'il s'agit, de Cuba et des États-Unis. Le général Woodford, le nouveau ministre des États-Unis, est arrivé, il a présenté à la reine régente ses lettres de créance, et il a pris langue avec le duc de Tetuan. La première impression est mauvaise et des bruits sinistres ont couru que ne sont pas parvenus à apaiser les démentis et les protestations.

Le président Mac Kinley et son étrange ministre des affaires étrangères, M. Sherman, cet innovateur en diplomatie, ont commencé par dorer la pilule. Ils ont chargé le général Woodford de remettre à la régente une lettre dans laquelle ils lui apprenaient qu'ils lui envoyaient un de leurs plus distingués concitoyens pour s'entretenir avec elle de leurs affaires et de leurs intérêts communs, parce que lesdits intérêts lui étaient particulièrement familiers.

Et, en effet, à peine arrivé à Madrid, le général Woodford a déclaré au duc de Tetuan qu'il fallait en finir immédiatement avec l'insurrection cubaine, que son gouvernement était à bout de patience, et que si l'île n'était pas pacifiée à la fin d'octobre, le gouvernement américain aviserait aux moyens nécessaires pour sauvegarder les intérêts de ses nationaux.

Dans tous les pays du monde et dans toutes les diplomaties, cela s'appelle un ultimatum. Les Espagnols affirment pourtant qu'il n'en est rien et ils en donnent pour preuve que la guerre n'est pas encore déclarée. Le fait est qu'une déclaration de guerre ou tout au moins le rappel immédiat du ministre d'Espagne à Washington se fussent imposés si les réclamations du ministre américain avaient eu cette forme de mise en demeure. Mais on peut tenir pour certain que si, rompant avec les traditions de M. Sherman, le général Woodford a arrondi les angles, le fond reste à peu près le même et que dans quelques semaines les États-Unis auront, pour commencer, reconnu la qualité de belligérants aux insurgés cubains, en attendant qu'ils reconnaissent l'indépendance de l'île et qu'ils aident les Cubains, plus ouvertement qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici, à la conquérir.

Voyez du reste à quel point la fatalité s'appesantit sur l'Espagne. Les insurgés, qui n'avaient pu jusqu'ici parvenir à s'emparer d'une ville, sont maintenant maîtres de Victoria de Tunas et même d'autres villes, disent-ils. La première a été enlevée d'assaut, après un siège en règle, et le général Weyler n'a pas réussi encore à la reprendre, bien qu'il en ait reçu l'ordre formel depuis plus de quinze jours. Ce n'est pas seulement un échec, c'est un vrai désastre, surtout au moment où le gouvernement américain devient plus pressant. Le seul argument qu'il ait pu, à ses heures de modération, opposer aux instances des jingoïstes yankees qui réclamaient la reconnaissance de la république proclamée par les Cubains, c'était précisément que le gouvernement n'était pas parvenu à s'établir dans une ville. Que pourrait-il répondre maintenant, alors même qu'il voudrait encore temporiser, et il n'en a nulle envie, selon toute apparence.

Il n'y a plus pour l'Espagne qu'un seul moyen d'empêcher l'intervention des États-Unis, car personne même à Madrid ne peut plus croire aux forfanteries du général Weyler et à la possibilité d'une défaite prochaine de l'insurrection; ce serait le rappel du général funeste dont l'inutile cruauté et la présomptueuse impuissance ont acculé son pays à cette extrémité, et la proclamation immédiate non plus seulement de réformes partielles mais de l'autonomie administrative et politique de l'île.

A cette condition peut-être obtiendrait-on du patriotisme des insurgés une soumission d'autant plus acceptable que cette solution serait la plus avantageuse pour eux. L'indépendance complète ne serait qu'un trompe-l'œil. Cuba libre serait marquée d'avance d'une étoile américaine, et cette étoile-là ne luirait guère pour le bonheur des Cubains. Mais le général Azcarragua, inféodé au programme hérité de M. Canovas, le duc de Tetuan et le tronçon du parti conservateur qui détient le pouvoir peuvent-ils et oseront-ils prendre cette initiative hardie? Et M. Sagasta lui-même, si la Régente se décide à rappeler les libéraux, aura-t-il l'énergie d'aller jusque-là?

L'heure est grave pourtant: l'Espagne se meurt. Le ministre des finances en est réduit aux expédients. Il fait argent de tout, pour trouver chaque jour le million que coûte la guerre cubaine. Les ressources des impôts sont épuisées. Celles des emprunts, même à des taux usuraires, se sont évanouies. On vend tout. On a mis à l'encan des prairies, des forêts, des terrains de toute espèce, et, les biens séculiers liquidés, on a mis la main sur les biens religieux, ceux du sanctuaire de Liuch, notamment, dans les Baléares, dont l'évêque, par représailles, a sur-le-champ lancé contre le coupable, M. Reverter, une bulle d'excommunication.

C'est une très grosse affaire dans la très catholique Espagne, si grave même que l'on se demande si M. Reverter ne sera pas obligé d'abandonner son portefeuille, et si cette agitation religieuse, venant se greffer sur l'agitation politique, ne donnera pas aux carlistes, qui recommencent à se remuer, l'idée de précipiter les événements.

La reine régente ferait bien de se méfier des ides d'octobre si elle tient à conserver à son fils, pour le jour où il sera en âge de s'y asseoir tout seul, un trône qui ne soit pas trop vermoulu.

CHARLES GIRAUDEAU.

LETTRES D'UNE FEMME

28 septembre 1897.

A propos de mes récentes observations sur certains livres à la mode, j'ai reçu plusieurs lettres et même des manuscrits que l'on me fait l'honneur de présenter à mon jugement. Me voilà déjà accablée de tous les soucis d'un critique professionnel!

Mes correspondantes ou correspondants ne me ménagent pas les compliments sur ce qu'ils ont lu de moi, et jusque-là tout va bien, mais ils me posent ensuite des questions extrêmement embarrassantes. Je me suis fourrée dans un guêpier.

L'un me dit en quatre pages que je résume: « Je suis jeune, et j'ai l'ambition d'écrire, mais je ne veux écrire que des livres très moraux. Cependant je désire être lu, car, vous me l'avouerez, à quoi servirait-il d'écrire pour n'être pas lu? Vous qui êtes si compétente, comment pourrait-on faire lire des romans vertueux par une société raffinée? »

A cette question si grave posée par une jeune âme, ma « compétence » s'enfuit et bat la campagne. Si je savais le secret de faire de tels livres et de les porter au vingt-cinquième mille, comme les livres en vogue dont je parlais l'autre jour, je les ferais au lieu de critiquer ceux d'autrui.

Un autre me dit, en m'envoyant un manuscrit tout inspiré par les plus excellentes intentions: « Qu'en pensez-vous? dites-le-moi franchement, je vous en supplie. » Je viens de dire ce que j'en pense : il est plein de bonnes intentions, ce manuscrit; j'ajoute même que le talent n'y manque pas; mais si vous l'imprimez, avec l'espoir de le faire lire à nos élégantes désœuvrées, pour les ramener au culte du devoir et de la vertu, je crains que vous ne soyez bientôt désillusionné, votre livre n'ira pas à son adresse.

Cette question, à la vérité, est fort ancienne. Elle est proche parente de cette autre question: « Comment pourrait-on faire un théâtre vertueux? » Il s'agit de savoir si c'est là l'objet du théâtre et du roman.

Je ne veux pas dire que leur objet soit tout le contraire de cela, mais il est autre. Les grands auteurs de la scène tragique et comique ont résolu le problème autant qu'il peut l'être en développant les grandes situations de la vie humaine et sociale, en ridiculisant les travers et les vices de leur époque, et surtout en élevant, pour un moment, l'âme des spectateurs au-dessus des petitesses de la vie de tous les jours par les grands sentiments et les péripéties émouvantes qu'ils exposent devant eux.

Au reste, je ne voudrais pas renouveler une discussion qui a été faite bien des fois. Je dirai seulement que mes correspondantes ou correspondants, et les autres personnes qui pensent comme eux — car j'ai vu souvent la même préoccupation se traduire autour de moi — ne me semblent pas bien poser la question. Ils ont en effet ce désir, très louable, j'en conviens, d'opposer aux ouvrages de mauvais ton, dont nous ne voulons pas, des ouvrages conçus d'après le même modèle, mais de meilleure qualité morale. Eh bien, ils sont certains d'avoir le dessous dans une lutte ainsi engagée, et je les comparerais volontiers à des généraux d'armée qui iraient attaquer l'ennemi sur le terrain même que l'ennemi aurait choisi.

Et tenez : voulez-vous un exemple? J'ai là sur ma table un livre qui fut remarqué à son apparition, il y a quelques mois. L'auteur peut s'en féliciter comme d'un succès : ce sont les *Lettres d'honnêtes femmes* de Claude Sénéchal. J'ai lu ces lettres avec un vif intérêt, j'y ai trouvé du naturel et de la vérité avec beaucoup de bonne grâce. Le titre seul marque une opposition immédiatement évidente avec d'autres lettres de femmes qui ne se parent point de la même épithète. L'auteur, femme ou homme, — femme plutôt, je crois m'en apercevoir à chaque ligne, — a commis cet acte de témérité : il est allé offrir la bataille à nos adversaires sur le terrain où ils ont remporté leurs plus éclatants succès.

C'est la même forme de correspondances, la même coupe, si je puis ainsi parler, d'entretiens et de confidences sur les incidents journaliers de la vie, les brouilles et les raccommodements, les petits soucis du cœur; c'est une marraine qui adresse des recommandations à sa filleule, une amie plus âgée qui avertit une plus jeune du regret qu'elle aura d'avoir commis une de ces fautes qui ne se réparent point; et même elle ajoute cet argument, que j'ai déjà relevé l'autre jour dans un livre moins pur : « Ma chère Marcelle, pour que tu ne m'accuses pas d'insensibilité parfaite, de raisonner en aveugle sur la lumière, peut-être te ferai-je confidence de certains événements bien enfouis dans le plus profond de mon cœur. Tu comprendrais alors que si l'on peut aimer, il y a cependant quelque douceur à se dire que l'on n'a point failli, etc. »

Vous voyez que le thème est tout pareil, et les situations et les personnages; excepté que la vérité de la vie est ici observée avec un sentiment de loyauté littéraire et une conscience que je ne trouve pas de l'autre côté. Il y a même plus de variété réelle, quoique le style soit moins diapré; tel tableau de l'existence villageoise est pris sur le vif; les jeunes filles de la bourgeoisie et les jeunes femmes du monde parlent dans les cas de passion désespérée avec une éloquence naturelle qui vient du cœur. J'approuve beaucoup tout cela, j'en ressens le charme, et je trouve plus de vie et plus de psychologie — puisque c'est le mot, — dans une personne

naturelle, habillée sans recherche, que dans ces poupées extravagantes, aux gestes épileptiques, vêtues de leur robe tailleur. Mais il ne s'agit pas de savoir ce que je préfère. Le chatoiement du style, les mœurs de cabaret et le débraillé d'une vie élégante, dans ce cadre étroit et artificiel où vous vous confinez, auront toujours le prix. Quel talent! quel génie! Voilà ce que l'on dit de cette littérature, d'ailleurs usée et qui touche à sa fin; tandis qu'on passe auprès de votre livre sans le remarquer ou pour lui accorder seulement un témoignage d'estime.

Si vous vous sentez dans le cœur la foi de l'écrivain, avec les ressources d'énergie nécessaires pour la soutenir au grand jour, abordez donc les problèmes de la vie humaine et de la solidarité des êtres dans l'univers par leurs plus larges côtés; inspirez-vous des vrais maîtres, anciens et modernes, qui nous ont représenté le drame éternel des passions, la lutte de la vertu contre le destin et de la pensée contre la matière, — car, au fond tout est là, voyez-vous, depuis Prométhée et Psyché! — qui ont fait pleurer, rire et frissonner l'âme humaine, tout de long des siècles jusqu'à nous; faites cela, c'est-à-dire, faites-le selon vos forces, en prenant votre sujet dans le temps et la société où vous vivez. C'est ainsi que vous enseignerez la vertu en relevant les âmes; mais ne dites pas dans votre préface que vous allez enseigner la vertu et ne prenez pas cet enseignement pour objectif immédiat de votre effort littéraire, car vous seriez sûre de votre échec.

Ces observations m'amènent à répondre aussi à la jeune dame ou demoiselle russe, d'Odessa, dont le directeur de la *Revue Bleue* m'a communiqué la lettre tout enflammée d'un noble enthousiasme et d'une aspiration ardente vers l'idéal. Cette lectrice inconnue, qui fait, en passant, une allusion aimable à mon dernier article, se plaint de la timidité et de la parcimonie avec lesquelles un de nos collaborateurs qui cache sous le pseudonyme d'Eric Han le nom d'un philosophe très connu, a composé ici dernièrement un modèle de bibliothèque à l'usage des femmes. Sans doute on ne peut dresser un catalogue de ce genre que pour une moyenne d'esprits, et toutes les femmes n'ont pas cette belle *furia* intellectuelle de notre correspondante d'Odessa. Il me semble aussi que le collaborateur autorisé de la *Revue* a eu le soin de ne pas présenter sa bibliothèque féminine comme définitive et invariable. Cependant me permettra-t-on de dire que je suis un peu de l'avis de Mlle R...? Il faut avoir confiance dans la raison des femmes et se persuader qu'il n'y a aucun grand sujet des sciences et des lettres au-dessus du niveau de leur intelligence et de leur cœur. Je crois qu'il importe grandement de prendre les femmes au sérieux et par le sérieux, aussi bien en France qu'en Russie; et c'est en les considérant sous ce point de vue qu'on leur préparera l'éducation et l'instruction qui leur deviennent de plus en plus nécessaires. Je vous assure que la nature des femmes est très sérieuse, plus sérieuse souvent que celle des hommes; ce sont les hommes qui leur apprennent la frivolité. Mais ces observations me conduiraient trop loin pour aujourd'hui; on me permettra d'y revenir une autre fois.

LAURE X.

NOTES D'ART

La réimpression des « Salons » de Théophile Gautier.

L'an passé, quelques lettrés s'en souviennent, l'idée fut soulevée par M. Francisque Sarcey d'une réimpression éventuelle des pages de critique dramatique signées par Théophile Gautier et demeurées enfouies dans les journaux de l'époque. A ce propos, un échange de correspondances eut lieu entre le critique du *Temps* et M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, l'éminent érudit qui s'est fait une spécialité des recherches précises concernant les écrivains les plus fameux de cette première moitié du siècle : Balzac, George Sand, Musset et Théophile Gautier. Le thème de cette courtoise discussion, vous vous en souvenez, ou du moins vous l'imaginez aisément : — de quel puissant intérêt pourrait être, aux yeux des lettrés, et pour l'histoire de l'art dramatique en France, la reconstitution en volumes d'une telle série!...

Pour ma part, et sans avoir la moindre idée de contester la valeur d'une semblable réimpression, je verrais avec une satisfaction plus vive encore cette faveur attribuée à la série des *Salons et Études d'art*, signés du même nom glorieux dans l'histoire des lettres, et que l'on peut à juste titre qualifier d'*inédits*, puisqu'ils demeurent ensevelis dans les feuilles périodiques. Certes, si j'avais à choisir, — et c'est à quoi il faut bien se résoudre, puisque l'on ne peut tout prendre — entre le critique dramatique et le critique d'art, je n'hésiterais pas un instant, et je m'en tiendrais au dernier. Ce serait ajouter à la série des œuvres une note d'intérêt puissant et incontestable, en même temps que placer sous les yeux des curieux une véritable encyclopédie de l'art contemporain, puisque tous les Salons s'y trouvent étudiés de 1833 à 1872, c'est-à-dire pendant une période de quarante années.

Il est possible aujourd'hui, grâce au recul, de juger l'ensemble de son œuvre et de lui assigner un rang, en précisant ce qui demeure vraiment durable

dans l'effort de ce maître écrivain. Sans doute on pourra dire — et ce n'est pas moi qui m'inscrirai là contre — que telle de ses conceptions purement imaginatives a vieilli, et répond à une esthétique ne trouvant plus d'écho sonore en nous. Mais c'est bien plutôt, répondrons-nous, par la tournure et l'orientation générale de son esprit qu'il marqua son influence. Pour lequel d'entre nous ne fut-il pas un éducateur, un initiateur fécond, à cet âge où l'esprit, non encore libéré de ses premières entraves, se tourne avide et curieux vers ceux dont il attend la parole révélatrice! Déjà, sur les bancs du collège, quand lassés, pour ne pas dire écœurés de cette instruction sèche et littérale qui demeurait impuissante à vivifier pour nous la poésie des littératures mortes, nous détournions instinctivement nos regards vers des éducateurs moins incompétents, il parla l'un des premiers à nos jeunes imaginations, et nous fit entendre d'inoubliables enseignements. Il fut un de ceux qui le plus efficacement contribuèrent à nous *révéler la Beauté*, que des méthodes routinières et pédantes ne nous laissaient même pas soupçonner, un de ceux aussi qui nous dévoilèrent le monde des formes et des couleurs, en nous faisant comprendre qu'une éducation complète ne saurait se restreindre au culte des signes écrits.

Il me paraît bien qu'entre les bénéfices intellectuels dont nous lui sommes redevables, celui-là demeure en somme le plus précieux et le plus évident, d'avoir fixé notre attention sur la part *esthétique* de la vie, et vivifié pour nous cette notion si nouvelle alors, que dans le développement de l'esprit humain, l'art remplit une fonction au moins équivalente à celle des littératures. Pour tout dire, il fut sans doute le premier à les confondre aussi intimement, et à préparer cette pénétration réciproque ou *correspondance*, comme il le dit lui-même, dont la seconde moitié de ce siècle allait bénéficier.

Voilà pour la portée générale de son enseignement. Si maintenant nous voulons nous attacher de façon plus particulière à ce qui est notre sujet même, à son œuvre de critique d'art, faut-il rappeler qu'avec Baudelaire, Théophile Gautier fut le plus subtil et le plus pénétrant de nos maîtres? Baudelaire sans doute fut plus philosophe que lui, plus observateur aussi et plus psychologue, doué de cette vision étrange et puissante qui ne se tenait point aux dehors des choses, et fouillait encore jusqu'à leur intimité. Mais la perfection même de son œuvre et la méthode de travail à laquelle il s'astreignit toute sa vie limitèrent son effort qui ne saurait se comparer à celui de Théophile Gautier. Encore convient-il pourtant d'unir leurs noms dans cette rénovation de la critique française appliquée aux choses d'art, puisque aussi bien, parmi tant de sujets qui diversement les intéressèrent, ils unirent pareillement leurs talents pour faire comprendre et aimer les deux plus hautes manifestations de notre art contemporain : je veux dire la glorieuse phalange de nos paysagistes de 1840, et cette puissante individualité de la peinture, Eugène Delacroix.

Puisque ce grand nom vient sous ma plume, il ne paraîtra pas déplacé de le mettre en cause lui-même et de l'appeler à se prononcer dans la question qui nous occupe. Lui qui, en plus d'une page de son *Journal*, se montre sévère et parfois injuste pour le critique qui aux jours de lutte l'avait si vaillamment soutenu, note ceci à la date du 25 février 1856 : « Feuilleton admirable de Gautier sur la mort de Heine dans le *Moniteur* de ce jour. Je lui écris : — Mon cher Gautier, votre oraison funèbre de Heine est un vrai chef-d'œuvre dont je ne puis m'empêcher de vous complimenter. Son impression me suit toujours et il ira rejoindre ma collection d'*excerptæ celebres*. Eh quoi, votre art, qui a tant de ressources que le nôtre n'a pas, est-il donc cependant, dans de certaines conditions, plus éphémère que la fragile peinture ? Que deviendront quatre pages charmantes écrites dans un feuilleton, entre le catalogue des actions vertueuses des 86 départements, et le narré d'un vaudeville d'avant-hier ! » Celui qui formulait un tel regret eût sans doute applaudi d'enthousiasme à la réimpression de ces pages critiques, et certes, il ne nous déplaît pas, pour conclure, de placer sous l'autorité d'un tel nom un projet qui de lui-même se défend d'ailleurs suffisamment.

PAUL FLAT.

BULLETIN

ADRESSE ENVOYÉE PAR LES SOINS DU COMITÉ FRANCO-ARMÉNIEN A M. LE PRÉSIDENT DU CONSEIL DES MINISTRES, LE 23 AOUT 1897.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DU CONSEIL,

C'est une constante et glorieuse tradition de la France d'avoir toujours étendu sa protection sur les chrétiens d'Orient. Le devoir, conforme à ses intérêts comme à son honneur, d'intervenir auprès du Gouvernement Ottoman pour assurer leur sécurité n'a jamais été pour elle plus impérieux.

L'ère des massacres n'est pas close en Arménie, et le retour prochain en Asie Mineure d'une partie des troupes de l'armée de Thessalie, qui vont être licenciées, accroîtra encore les périls qui menacent les populations chrétiennes d'Anatolie. Ces soldats, exaltés par la victoire, et dont la haine et le fanatisme ont grandi au cours de la guerre contre la Grèce, retourneront dans leurs foyers, avides de pillage et de sang ; ce que les

Arméniens ont à redouter d'eux, le passé nous le fait trop sûrement prévoir.

On tuait des Arméniens depuis plusieurs années déjà dans l'empire turc, lorsque ont eu lieu les massacres du Sassoun en 1894, puis en 1895 et 1896 ces effrayantes hécatombes où près de 200 000 chrétiens ont été mis à mort et la grande tuerie qui a ensanglanté Constantinople en août 1896 n'a pas marqué la fin des massacres : on a massacré à Eghin au mois de septembre, à Everek au mois de novembre, et, en mars dernier, à Tokat.

Dans les intervalles qui séparent ces tueries en masse, les tueries partielles se continuent : les meurtres, les viols, les incendies, les actes de pillage, se sont multipliés dans tous les vilayets d'Asie Mineure, et ce ne sont plus seulement les Arméniens qui en sont les victimes, mais tous les chrétiens, sujets ottomans ; bientôt peut-être tous les chrétiens, quelles que soient leur race et leur nationalité, seront à leur tour en péril.

Les fonctionnaires, pour la plupart, laissent, sans intervenir, s'accomplir sous leurs yeux ces actes criminels. Souvent ils les encouragent ; d'ordinaire ils soustraient à tous les châtiments ceux qui les ont commis.

Des conversions, en dépit de formelles promesses, sont chaque jour imposées par la force, et les enlèvements de femmes et de jeunes filles continuent comme aux pires jours de ces dernières années.

Les exactions des Kurdes encouragées par les autorités ; les exigences fiscales sans cesse croissantes ; la brutalité avec laquelle sont levés les impôts sur une population décimée et ruinée, qui doit acquitter avec ses propres taxes celles des absents et des morts, achèvent de réduire les Arméniens à la dernière misère ; la famine menace, elle terminera, si l'on n'y met bon ordre, l'œuvre commencée par les massacreurs.

Le commerce et l'industrie sont, en fait, interdits à la population arménienne, dans les vilayets éloignés du moins, et elle ne peut plus reprendre qu'au milieu de difficultés sans nombre la culture de ses champs désertés.

Il est cependant défendu aux Arméniens de quitter le territoire ottoman, où ils ne peuvent pas vivre de leur travail ni faire vivre leurs familles, où leurs vies ne sont pas en sûreté, non plus que l'honneur de leurs filles et de leurs femmes.

Il semble qu'il y ait là un plan concerté d'avance pour l'extermination de toute une race.

C'est cette situation déjà si grave que va aggraver encore le retour dans leurs foyers des troupes de Thessalie.

Si des mesures efficaces pour la protection des chrétiens ne sont pas prises sans délai, de grands massacres, pareils à ceux de 1895, vont de nouveau ensanglanter l'Arménie.

Il appartient à l'Europe, d'après l'article 61 du traité de Berlin, il appartient surtout à la France d'exiger du gouvernement ottoman les garanties nécessaires à la sécurité personnelle et à la liberté de conscience de ses sujets arméniens.

Si ces garanties protectrices ne leur étaient pas données assez rapidement pour prévenir les malheurs qui se préparent, la responsabilité du sang versé incomberait à la fois au gouvernement ottoman qui n'aurait pas su ou voulu prendre les mesures nécessaires, et aux cabinets européens qui ne l'y auraient pas contraint.

Il importe à l'honneur de la France de dégager sa responsabilité en intervenant énergiquement auprès du gouvernement de la Turquie.

Notre conscience ne nous a pas permis, en présence d'une situation aussi grave, de garder le silence, et nous avons tenu, Monsieur le Président du Conseil, par cette protestation publique, à apporter à l'œuvre nécessaire que fera le gouvernement de la France, l'appui de nos ardentes sympathies pour la cause nationale de l'humanité et de la justice.

Veuillez agréer, Monsieur le Président du Conseil, l'expression de notre profond respect.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, depuis ses origines jusqu'à la fin du XIXe siècle, par *M. A. Henry* (Belin). — Ne vous laissez pas effrayer comme moi par l'étiquette quelque peu rébarbative et fort surannée ; elle couvre une denrée à la fois nutritive, savoureuse, et d'une digestion facile. Tant de manuels, de précis, d'abrégés, d'aperçus sur la littérature française ont torturé mon enfance et ma prime jeunesse que j'hésitais à pénétrer dans l'épaisse forêt de 692 pages petit texte qui s'offrait à mes yeux. Mais je n'étais pas au bout de l'introduction (histoire résumée de la langue romane) que mes préventions avaient disparu, et l'intérêt allant *crescendo* avec les cycles épiques, les romans de chevalerie, Ronsard, Rabelais, Corneille, Voltaire, Hugo, Balzac, l'excursion fantaisiste commencée avec lassitude et humeur s'acheva le plus gaîment du monde. Je n'exagère pas en disant que l'auteur a su prêter à un sujet didactique au suprême degré l'intérêt d'un roman vécu ; et cela tout simplement en faisant appel à la critique de tous les temps, mais surtout à la critique contemporaine. Longtemps j'avais pris la gloire pour un jugement en dernier ressort prononcé par je ne sais quels juges décorés collectivement du nom de « postérité » ; aujourd'hui, grâce à M. Henry, je commence à me rendre compte qu'il n'y a là, comme dans toutes les choses naturelles, qu'une incessante évolution, qu'un perpétuel devenir, qu'un procès sans cesse soumis à revision et par cela même troublant et passionnant. Le temps est loin où un annotateur patenté nous conduisait gravement à travers ses morceaux choisis, comme un guide Cook promène un Anglais dans un musée, en disant de temps à autre : Sublime ! modèle de concision, d'élégance, de ceci et encore de cela... et surtout pas d'observation, contentez-vous d'admirer ! Aujourd'hui on se contente de nous soumettre les pièces du débat auquel toute question, toute œuvre, tout talent supérieur donne lieu, on nous fait entendre les réquisitoires et les plaidoiries et l'on conclut : Décidez maintenant par vous-mêmes et pour vous-mêmes. A ce point de vue je recommanderai tout particulièrement les joutes oratoires à propos de la

Chanson de Roland (Léon Gautier, M. Brunetière), du *Roman de la Rose* (Christine de Pisan, Gerson, Jean de Montreuil, Sibilet, Pasquier, Nisard), des *Fables de La Fontaine* (Rousseau, Lessing, Taine), de la querelle à propos du quiétisme, des anciens et des modernes, du romantisme chevelu et des perruques classiques, etc., etc.

PORTRAITS INTIMES, par *M. Ad. Brisson* (Colin). — Beaucoup de gens, dit l'auteur dans son avant-propos, répugnent à considérer l'interview comme un genre littéraire. Je n'ai pas cette répugnance et je conviendrai volontiers que les interviews qu'on nous présente ici sont très littéraires et très spirituelles, mais je n'en ai pas moins pour cela l'horreur profonde et du mot, et de la chose. Le diable soit des mots anglais, de celui-ci surtout qui vous déchire la bouche! Interview! comme si l'on ne pouvait conserver le mot *entrevue*, en lui accordant, dans un cas spécial, un sens spécial! Quant à la chose même, elle me semble un des symptômes les plus déplorables de la fièvre de cabotinage qui dévore notre époque. Je voudrais qu'entre l'œuvre et l'homme intime il existât un rideau de fer qu'on baisserait sitôt la représentation terminée. Qu'importe que M. Maeterlinck mange à son déjeuner des pousses de houblon et que Mme Pognon reçoive ses *interviewers* (horrible!) « coquettement vêtue d'une robe de dentelles, ayant autour du cou des flots de ruban qui avivent l'éclat de son teint »? Par bonheur, plusieurs de ces courts chapitres n'ont de l'interview que le nom, et telle scène, comme la séance de spiritisme chez le tailleur Corcole, aurait pu fournir l'idée première d'une pièce autrement intéressante que celle de M. Sardou.

CHANSONS CHIMÉRIQUES, par *M. Xavier Privas* (Ollendorff). — J'ignore si les chansons de M. Privas sont chimériques, ce que je sais, c'est qu'elles respirent une tristesse noire, noire, noire! Parcourez ce recueil de cinquante chimères, vous en trouverez d'un sentiment délicat comme *Épiphanie*, *Chanson galante;* d'autres, d'une envolée vraiment lyrique : *Noël du gueux*, *les Résignés;* je vous mets au défi d'en trouver une franchement gaie. Ici vous verrez que tout est *fumée*, là que tout est *grimaces*, et qu'en ce siècle *abject de servilité* tout sombre dans la *banalité* et *l'ennui*. Est-ce bien la peine d'accorder ta guitare, mon ami Pierrot, pour nous chanter dans tous les tons d'aussi lugubres lieux communs? Quant à la facture, elle a son charme et son originalité. Je relèverai seulement çà et là certains chocs de mots bien désagréables à l'oreille : l'*oasis joie; Quand cœur;* l'*astral dieu*; j'en *sais* de *sans* pareilles... dissonances d'autant plus choquantes qu'en général M. Privas se montre harmoniste impeccable et poète respectueux de l'ancienne prosodie.

G. Art.

LA CONQUÊTE DU BONHEUR, par *M. Champol* (Plon). — L'action de ce roman est un duel « logique », comme dirait M. Tarde, entre deux êtres qu'un malentendu sépare. Ce malentendu est une exagération de franchise. En se mariant, Catherine de Larche et Roland du Pas se sont dit l'un à l'autre qu'ils faisaient un marché pour reconquérir leur indépendance; mais ils ne se sont pas avoué qu'ils s'aimaient. De l'entêtement du côté du mari, de la fierté du côté de la femme, beaucoup de délicatesse de part et d'autre, et voilà des époux qui seraient malheureux toute leur vie, avec tous les éléments du bonheur, si la crise, la crise inévitable, ne venait leur arracher l'aveu de leur amour et les jeter dans les bras l'un de l'autre. De cette situation dramatique, M. Champol a tiré un roman fort intéressant, d'un style très personnel, et qui est de bon augure pour la carrière de ce nouveau romancier.

DE L'ERREUR, par *M. Victor Brochard* (Félix Alcan). — Qu'est-ce que l'erreur? C'est, nous apprend M. Brochard, une synthèse fausse qui est pensée comme vraie. Et l'on commet des synthèses fausses en *généralisant*. C'est le caractère d'universalité attribué à une synthèse mentale qui constitue l'erreur. Or l'homme est très porté à généraliser. Dès qu'il peut parler, l'enfant généralise : il commencera par appeler *papa* le premier monsieur venu. L'éducation doit avoir pour but de corriger cette manie de généralisation hâtive. Par conséquent, pour éviter le faux, il faut beaucoup d'attention, un effort constant. De là le rôle de la volonté dans la recherche de la vérité. Ce n'est pas à la vérité à se déranger : nous devons aller vers elle et la vouloir, et s'il ne suffit pas de vouloir pour pouvoir, on ne peut que si on veut. « Il faut vouloir longtemps pour nous assurer par la méditation et par l'expérience que les synthèses auxquelles notre esprit s'arrête ne sont pas des jeux de l'imagination, mais représentent cette vérité qui ne dépend pas de nous et qui est la même pour tous les esprits. » Cette psychologie contient toute une morale. En effet, le principe de l'erreur, c'est la liberté : l'homme ne se trompe que parce qu'il est libre. Il y a donc un droit à l'erreur. Nous devons respecter dans l'erreur la liberté qui ne la produit que parce qu'elle est appelée à produire la connaissance du vrai. Et, comme ce n'est qu'après beaucoup de tâtonnements, d'essais malheureux, de fausses synthèses, et par conséquent d'erreurs, que l'homme peut arriver à la vérité, nous devons être pleins de sollicitude, mais aussi de tolérance pour ceux qui ne l'ont pas encore trouvée.

La théorie de l'erreur entraînait une théorie de la vérité. M. Brochard en a cherché le critérium, qui est l'impossibilité où nous sommes de modifier certaines synthèses mentales, si nous voulons faire usage de notre pensée d'après ses lois essentielles. Mais y a-t-il une vérité extérieure à la pensée? Ne peut-on concevoir un esprit différent du nôtre, et par suite une vérité différente? M. Brochard répond qu'il est contraire aux lois de notre esprit de concevoir un esprit autre que le nôtre, et surtout contraire au nôtre, et qu'ainsi l'hypothèse du scepticisme est inacceptable.

Ce livre remarquable, inspiré par la foi dans la vérité, est une belle et haute leçon de tolérance.

Ch. Recolin.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 35596.   *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 15. 4e SÉRIE. — TOME VIII 9 OCTOBRE 1897.

LA POLITIQUE

J'ai écrit, pendant les vacances, un article qui m'a valu plusieurs lettres intéressantes. Vous pourriez supposer qu'il s'agit d'une de ces questions qui semblent faites pour passionner le public, comme les massacres d'Orient, ou, dans un autre ordre d'idées, la réforme de l'impôt. Vous vous tromperiez : le sujet est moins grave ; c'est tout simplement le repos du dimanche pour les facteurs des postes.

Je suis toujours très reconnaissant aux personnes qui me font l'honneur de m'écrire, soit qu'elles approuvent mes idées, soit qu'elles les critiquent ; mais dans ce cas particulier, je ne m'attendais pas, je l'avoue, à l'émotion que mon article paraît avoir produite chez quelques-uns de nos lecteurs.

Une lettre très courtoise, dont le signataire est, si je ne me trompe, un négociant, débute ainsi : « Que je vous trouve heureux de pouvoir être assez dégagé des biens de ce monde pour désirer ne pas voir arriver vos lettres le dimanche ! »

Suis-je donc si dégagé des biens de ce monde ? Je n'en sais trop rien, et il est peut-être telle lettre que j'aimerais mieux recevoir aujourd'hui que demain. Ce qui m'a fait prendre la plume l'autre jour, ce qui fait que je reviens sur le même sujet, c'est cette idée très simple que lorsqu'un facteur a marché du matin au soir pendant les six jours de la semaine, il a le droit de se reposer le dimanche.

Mon honorable correspondant habite une ville où la distribution des lettres a été supprimée le dimanche soir : il fait prendre son courrier au bureau de poste ; sans doute d'autres négociants de la même ville font comme lui. Que de fois ai-je entendu dire à des hommes d'affaires qu'ils avaient besoin de recevoir leurs lettres le dimanche, pour répondre immédiatement à une demande de renseignement, pour donner un ordre urgent ! D'accord, dans l'état actuel des choses : il est clair que si vos concurrents reçoivent leurs lettres, vous devez recevoir les vôtres ; mais s'il était une fois bien entendu qu'on ne fait pas d'affaires le dimanche, je m'imagine que le commerce français ne s'en trouverait pas plus mal que le commerce anglais.

Un autre correspondant — celui-ci est un ami qui habite la campagne — fait appel au sentiment : « Eh quoi ! sous prétexte du dimanche, vous resteriez vingt-quatre heures sans nouvelles des vôtres ! » Un peu plus, il m'accuserait de manquer de cœur. Je répondrai à mon ami que c'est un bonheur pour moi de recevoir ses lettres et que je n'entends nullement m'en priver ; mais, le jour où il saurait qu'elles ne sont plus distribuées le dimanche, il m'écrirait pour le courrier du samedi ou du lundi, et nous ne nous en aimerions pas moins pour cela.

Pourquoi, en attendant mieux, n'imiterions-nous pas ce qui se fait en Belgique ? Au bas des timbres-poste, on lit la formule suivante : « Ne pas livrer le dimanche. » Si l'on veut que la lettre soit distribuée quand même, on n'a qu'à couper la formule.

Je propose à mes correspondants de se joindre à moi pour demander l'adoption du timbre belge : ce serait un moyen d'alléger le travail des facteurs ; — un moyen aussi de savoir ce que le public pense du repos du dimanche.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

LA FRANCE EN 89[1]

I

Enfin voilà un homme qui sait ce que la France voulait en 1789.

Je crois bien qu'il est le premier, tout simplement. Tout le monde a parlé de l'esprit de la Révolution française, les uns parce qu'ils avaient lu le *Moniteur*, les autres parce qu'ils avaient lu les comptes rendus du club des Jacobins, les autres parce qu'ils avaient lu les mémoires de Baudot, et *les autres* parce qu'*ils étaient* la fille de Necker. Ce n'est pas mauvais d'être dans une de ces conditions-là, non; mais enfin c'est peut-être encore meilleur de se parler ainsi à soi-même : « Ce que la France voulait en 1789, l'a-t-elle dit? Oui, elle l'a dit dans les *Cahiers* de 89. Lisons les Cahiers. C'est probablement le moyen de savoir ce qu'elle voulait. »

Or les Cahiers, qui, à la vérité, sont d'une lecture difficile, personne ne les a jamais lus. Tocqueville y a jeté les yeux; mais il s'est arrêté beaucoup plus sur les papiers administratifs de la Touraine et du Languedoc. Taine a promené ses regards sur les Cahiers; mais, comme M. Champion l'a irréfutablement prouvé, il ne s'y est pas appesanti beaucoup : il faut l'avouer. M. Champion a lu tout ce qu'on en peut lire en France; avec sa conscience et sa diligence infinie, il les a dépouillés complètement; avec sa modestie bien connue il déclare encore que le travail auquel il s'est livré ne suffit pas ; qu'il faut déterrer, et réunir et compulser d'autres cahiers encore, qui existent et qu'il n'a point vus; mais enfin il a fait sur les véritables et réels vœux de la France en 1789 l'enquête la plus sérieuse qui puisse être faite, et l'enquête qui n'avait été faite par personne.

Ce travail, mené à bien par l'homme le plus impartial du monde, est de tout premier intérêt ; cette « leçon de choses » est la plus solide leçon qui ait jamais été donnée sur la Révolution française. Enfin — je le dis très sérieusement — nous allons savoir ce que c'est que la Révolution française.

— Eh bien, quoi? dit le lecteur pressé, vous n'avez pas lu les Cahiers; mais vous venez de lire le livre de M. Champion. Qu'est-ce que c'est que la Révolution française?

— Oh! oh! En trois lignes! Eh bien, tout de même, mon impression en trois lignes, quitte à la rectifier, redresser et compléter plus tard, elle est celle que j'ai depuis bien longtemps, et si elle avait été changée par le livre de M. Champion, je le dirais bien, allez, en toute candeur; mais elle est celle que j'ai depuis longtemps et que j'ai exprimée bien des fois. La Révolution française, dans les vœux des hommes qui l'ont commencée, aussi bien que dans les résultats par où elle a fini, c'est une révolution purement économique et administrative.

Elle n'a rien d'idéaliste, rien de philosophique, rien de religieux, rien de sublime, rien *in excelsis*. Elle est très terre à terre. Les hommes qui l'ont commencée sont très réalistes. Ils n'avaient pas de *principes*. Les principes de 1789? Il n'y en a pas. Les hommes qui ont commencé et voulu la Révolution de 1789 n'avaient pas lu la *Révolution* d'Edgar Quinet. Ils étaient aussi loin que possible de l'avoir lue et de l'écrire. Tout simplement ils mouraient de faim et désiraient cesser de mourir. Il n'y a pas autre chose dans les Cahiers de 1789.

* * *

Ont-ils désiré, comme on l'a beaucoup dit, l'Égalité, ce rêve de tous les Français? — Point du tout. Les cahiers du Tiers ne la réclament *jamais*. Ils reconnaissent souvent qu'il ne faut point songer à abolir les distinctions et privilèges anciens qui font partie de la constitution du royaume et qui la consolident. Les beaux esprits, là-bas, à Paris, disent que le tiers état c'est toute la nation; mais le tiers état ne le dit pas. Il ne songe à l'abolition ni de la noblesse ni du clergé comme ordres à part dans l'État. L'idée d'une Révolution politique ou l'idée d'une guerre de classes lui est totalement étrangère. Il ne songe qu'à vivre en bonne harmonie avec les autres ordres; mais il veut vivre; il demande les moyens de vivre. Il ne demande pas davantage.

Ont-ils désiré la Liberté? Le mot liberté est si vague qu'ici il faut préciser. La liberté politique c'est le *self government*. Un peuple est libre quand le gouvernement est son délégué. Il est libre encore quand le gouvernement, sans être son délégué, est son subordonné. Il est libre donc quand il peut contrôler et ne pas ratifier les actes de son gouvernement; il est libre quand le gouvernement ne peut pas lever sur le peuple un impôt non consenti par le peuple. Et en dernier analyse, ce dernier point suffit. Dès que le peuple a la clef de la caisse, le gouvernement, par cela seul, sera contrôlé, donc subordonné, et ce sera à peu près la même chose que s'il était délégué. Un peuple libre est un peuple qui vote son budget.

Un conseil des finances, nommé par le peuple et votant le budget, ce conseil ne fût-il pas législatif, voilà, l'*organe de liberté* nécessaire à un peuple. Un peuple est libre quand il nomme une Chambre qui vote le budget.

Or le peuple de 1789 a-t-il demandé cela? — *Pas le moins du monde*. Et ceci est tout à fait curieux. Je

1. *La France d'après les cahiers de 1789*, par Edme Champion.

n'ai pas vu, dans tout ce que M. Champion a cité des Cahiers, une seule allusion au système parlementaire. La Révolution a créé le système parlementaire en France ; mais la France de 1789 ne l'avait pas demandé. On me dira qu'il était contenu implicitement dans les vœux exprimés par la France en 1789. C'est mon avis. Quand les Cahiers demandent qu'il ne soit pas permis *« à qui que ce soit, s'autorisât-il du nom du roi et même d'un ordre surpris à Sa Majesté, de percevoir aucun impôt qui n'aurait pas été accordé par les états généraux, ou de prolonger la perception d'iceux au delà du temps pour lequel il l'aurait accordé »*, il est clair que cela mène à tout. Il est clair que si ce vœu est réalisé, il ne pourra l'être que par la perpétuité, au moins par la périodicité des états généraux votant l'impôt ; et les états généraux continus ou périodiques votant l'impôt, c'est le système parlementaire à bref délai, « dans toute sa beauté », comme disait Beulé.

D'accord ; mais enfin ce système parlementaire, même à l'état rudimentaire, les Cahiers ne le demandent pas ; ils n'y songent pas ; ils ne semblent pas en avoir la moindre idée. Disons la vérité : *ils n'en ont pas* la moindre idée. Leur pensée, c'est d'avoir une loi fixe, en finances comme en autre chose, obligeant le roi, lui traçant une limite, et que cette loi soit établie par les états généraux qu'ils sont en train de nommer.

— Et ensuite ?

— Eh bien, ils ne songent pas à ensuite. Ensuite, beaucoup plus tard, s'il y a de nouvelles infortunes, on réclamera des états généraux, comme on le fait aujourd'hui, on les nommera, et ils remédieront. La périodicité des États faisant la loi des finances et en contrôlant l'exécution, c'est-à-dire le système parlementaire, c'est-à-dire la liberté politique, est une idée qui n'existe pas dans les Cahiers. Les hommes de 89 n'ont pas plus songé à la *liberté* qu'à l'égalité.

Cela veut dire qu'ils étaient des monarchistes. L'idée qu'un Français de l'ancien régime se faisait de la monarchie était celle-ci : « Le roi gouverne. Il gouverne conformément à la loi ; car nous ne sommes pas des Turcs, nous avons des lois. Quand il ne gouverne pas conformément à la loi, c'est que la loi est mal faite ou qu'il n'y a pas de loi. Dans ce cas-là, il faut en faire une. Les états généraux sont institués pour faire ou suggérer une loi précise et conforme aux nécessités nouvelles que le temps apporte. Quand ils ont rempli cet office, ils s'en vont ; et le roi gouverne conformément à la loi nouvelle. — Ne faut-il pas qu'il soit surveillé et contrôlé dans l'exercice de son pouvoir, dans la manière dont il exécute la loi ? — Mais alors il ne gouvernerait pas ! Mais alors, vous n'avez donc pas confiance en lui ? Vous n'êtes donc pas monarchistes ? »

Tout le monde en 1789 était monarchiste et personne ne voulait du pouvoir arbitraire ; et tout le monde, plus ou moins confusément, croyait qu'il suffisait d'une loi précise pour que le pouvoir ne fût pas arbitraire. Quant au gouvernement du pays par le pays, quant au système parlementaire continu, personne, presque, ne me semble y avoir songé, parce que cela, c'est, au fond, le républicanisme, et qu'il n'y avait pas de républicains en 1789.

Les Cahiers n'ont donc, en vérité, demandé ni l'égalité ni la liberté.

Ont-ils songé, d'autre part, à une grande régénération morale de la nation ; se sont-ils dit que toute révolution profonde est une révolution religieuse ou ayant le caractère d'une révolution religieuse ? — Encore moins. C'est la grande faute de la Révolution française, selon Quinet, de n'avoir pas voulu, osé ou daigné être une révolution religieuse. Quinet raisonne ainsi : « Si la Révolution française était une révolution purement économique et administrative, elle était finie le 4 août 1789. La preuve qu'elle était autre chose, dans les vœux, dans les désirs, dans les volontés, dans la conscience de la nation, c'est qu'elle n'a nullement été finie le 4 août. Elle a continué ; parce que la révolution économique n'était rien du tout, et que, à travers les tempêtes révolutionnaires, c'était la révolution religieuse que les Français poursuivaient. Seulement, mal servis par leurs commettants, ils n'ont pas réussi à la faire. Et elle n'est pas faite encore. Le progrès matériel, qu'est-ce que cela ? La révolution était autrement idéaliste. Une grande révolution religieuse qui voulait se faire, qui ne s'est pas faite, et qu'il faut accomplir, voilà la Révolution française. »

— Il est possible ; mais les Cahiers de 1789 n'éclairent pas sur ce point, ou s'ils éclairent, ce n'est nullement pour nous guider vers l'idée chère à Edgar Quinet. Il n'y a pas un mot de révolution religieuse, de révolution morale, de révolution de conscience dans les *Cahiers de 89*. Les Cahiers de 89 ne sont nullement philosophiques. La plupart veulent que la religion catholique demeure religion d'État : « La France, dit M. Champion, demeure si foncièrement catholique qu'elle a beaucoup de peine à se défaire de sa vieille intolérance. Ce n'est pas seulement l'Église, qui, plus de dix ans après la mort de Voltaire, se résigne difficilement à l'édit en faveur des protestants et veut que la « religion nationale » conserve tous les privilèges d'une religion d'État ; c'est aussi une grande partie du Tiers. En général, quand il admet l'état civil des non-catholiques et leur participation à certains emplois, il leur refuse toute place dans l'administration judiciaire, dans l'enseignement, dans la police ; ils n'auront ni temples, ni assemblées, ni cérémonies publiques,

seront tenus de garder le silence sur les questions religieuses. A Auxerre, le Tiers supplie le roi de défendre la foi contre les atteintes de la nouvelle philosophie ; à Paris, il sait que « tout citoyen doit jouir de sa liberté de conscience; mais l'ordre public ne souffre qu'une religion dominante, etc., etc. » — Lisez M. Champion. Au point de vue de la « révolution religieuse » les Cahiers de 1789 sont tout simplement réactionnaires.

Si les chefs révolutionnaires avaient voulu faire une révolution religieuse, ils auraient été directement contre le vœu de la nation. Aussi n'ont-ils pas cru pouvoir la faire. Et c'est ici que nous rencontrons l'idée très juste au fond (quoique poussée un peu trop loin, à mon avis) de M. Aulard, que toutes les mesures antireligieuses des révolutionnaires les plus ardents ont été des mesures de circonstance et des démarches de combat, nullement des efforts pour accomplir en France une vraie et profonde régénération morale.

Le peuple de 1789 est religieux et fidèle à l'Église catholique en immense majorité. Il la veut moins riche, oui; il veut l'appauvrir, oui; il veut l'abolition de la mainmorte et autres abus inouïs dont vous trouverez le détail dans M. Champion; il veut que des richesses colossales qui ont été données au clergé *pour servir au bien public*, et qui, depuis longtemps, n'y servent plus du tout, soient enlevées à l'Église. Mais ici nous rentrons dans ce que j'appelle la révolution économique; et il ne s'agit plus de révolution religieuse.

* * *

Liberté, égalité, transformation religieuse et morale; voilà ce que les Cahiers de 1789 n'ont pas demandé du tout. Voilà quels *n'étaient pas* les vœux de la France en 1789? — Mais quels étaient donc ses vœux? Voici.

Ce peuple mourait de faim, et il ne pouvait faire d'enfants, pour cause de misère; à preuve que vingt ans après 89 la population de la France, malgré l'empire, était passée de 28 millions à 38. Ça, c'est une preuve.

Il mourait de faim. Les Cahiers sont une longue doléance d'un peuple qui voudrait manger un peu. « La misère extrême du peuple », voilà le refrain des Cahiers *de la noblesse et du clergé*. Quant au peuple il ne dit pas autre chose, et pour cause :

« Je ne sais quoi demander, dit naïvement quelqu'un de Rocquencourt, la misère est si grande qu'on ne peut pas avoir de pain. »

Les gens de Pontcarré : « Réduits à la plus affreuse indigence nous n'entendons que les cris d'une famille affamée à laquelle nous regrettons presque d'avoir donné le jour. »

A Suresne, où il y a cinq cents familles, *cent cinq* ont besoin de secours.

A Châtellerault les paysans n'ont jamais mangé que du pain noir; et maintenant, ils n'en ont plus.

En Touraine (en Touraine!) « la moitié des ménages font réponse qu'ils n'ont pas de pain, versant des larmes, se désirant hors de ce monde ».

La mendicité, à cette époque, c'est purement le brigandage en permanence. Les hordes de mendiants campent dans les paroisses et prélèvent leur impôt, après tant d'autres, par la terreur. « Nous, pauvres laboureurs, disaient les paysans du Boulonnais, sommes bien exposés à bien des peines, de faire l'aumône le jour et même la nuit, aussi bien ceux qui ne le peuvent pas que ceux qui le peuvent, crainte de mauvaises suites, à cause de la grande misère et autres choses. »

Il faudrait des hôpitaux, des asiles, des refuges pour canaliser toute cette misère onéreuse et redoutable. Encore (voici la note pessimiste et désespérée, qui est bien curieuse), encore on ne sait trop s'il le faut bien désirer, « ces établissements multipliant les débauches et les excès; et l'on entend dire là où il y en a : « Nous ne risquons rien de boire et de nous divertir : nous irons à l'hôpital. » Quand un peuple en est là!...

Voilà le tableau vrai. Savez-vous qui a fait le résumé le plus précis des *Cahiers* de 1789? C'est La Fontaine dans sa fable du *Paysan du Danube*.

Quelles sont pour les rédacteurs des Cahiers de 89 les causes de tant de maux affreux? 1° L'absence de constitution fixe; 2° l'absence de lois précises et les mêmes pour tous; 3° une administration déplorable; 4° l'existence et le maintien des droits féodaux. Voilà les maux que les Cahiers de 1789 ont dénoncés. Ils ont voulu une révolution administrative et une révolution économique, pas autre chose. Ils ont voulu que le domaine national eût son règlement, sa loi précise et fixe, une exploitation intelligente et sans gaspillage, et qu'ainsi tout le monde pût y trouver à peu près sa subsistance. Ils ont voulu exterminer du patrimoine le caprice, l'arbitraire, le temps perdu, l'argent perdu, le travail perdu, pour qu'il rendît au profit de tous et de chacun tout ce qu'il pouvait rendre. C'étaient des paysans qui trouvaient que la grande ferme n'avait ni bon règlement de travail, ni bons régisseurs et qui voulaient qu'on leur accordât ces deux biens très précieux. Leurs vœux n'allaient pas au delà.

Premier point, sur lequel ils sont tous d'accord : donner une constitution à la France, ne pas voter un sou de subsides avant d'avoir donné une constitution à la France. Ils se sont parfaitement aperçus que la France n'en avait pas. Elle en avait une, mais si ancienne, si surannée et si oubliée que c'était comme

si elle n'eût pas existé. La faire revivre eût été lui en donner une vraiment nouvelle. Comme disait très bien Mme de Staël un peu plus tard, c'eût été faire une constitution que de « faire marcher une constition qui n'avait jamais été qu'enfreinte ».

Ils avaient parfaitement raison. Ce qui manquait le plus à la France, c'était de savoir comment elle vivait. Elle n'en savait rien du tout. Le roi ne le savait pas; les ministres ne le savaient pas; les parlementaires n'en savaient rien, et les sociologues en ignoraient comme les autres. On allait absolument au hasard, c'est-à-dire en plein arbitraire, mais dans un arbitraire qui sentait qu'il n'était pas légitime, et qu'il aurait dû ne pas être. C'est la pire des situations. Le roi savait qu'il devait obéir à quelque chose, et ne savait pas à quoi obéir; de sorte qu'il y avait dans ce gouvernement un mélange de témérité et de timidité, qui aboutissait à une perpétuelle inquiétude. L'inquiétude est le mal de la France depuis le XVIe siècle jusqu'au XIXe. C'est un état qui n'a pas de base. Savoir ce qu'on est, pour savoir un peu ce qu'on devient, c'est le souhait modeste des Cahiers de 1789, dans l'ordre sociologique.

Car, remarquez, tous demandent que l'on fasse une constitution, aucun ne dit laquelle il faut faire. Nulle indication là-dessus. Sont-ils pour l'ancienne constitution redevenue une vérité, comme la Charte de 1830? Sont-ils pour un essai du système anglais? Sont-ils américains, et veulent-ils cette « démocratie royale » qui fut une idée à la mode parmi les beaux esprits de Paris de 1789 à 1791 environ? Ils ne le disent pas. Ils ne disent ni ceci ni cela. Le mot le plus net que je trouve sur ce point dans différents cahiers, entre autres dans celui du clergé de Provins, est celui-ci : « Les abus contre lesquels la nation réclame ont une source commune, le pouvoir arbitraire. Ce n'est qu'en le resserrant dans de justes limites qu'on peut espérer de rétablir l'ordre dans diverses parties de l'administration. »

Resserrer les limites de l'arbitraire, soit; mais cela, encore, n'est pas dire qu'il faut une constitution. Il y a l'arbitraire, c'est-à-dire le chaos; il faut sortir du chaos; il faut qu'il y ait quelque chose. C'est tout ce qu'ils demandent. Une constitution, rien de plus. Ils semblent dire : « N'importe laquelle, mais une constitution. »

Au fond c'est bien leur état d'esprit. En 1789, on veut que le gouvernement gouverne d'une façon régulière. Voilà tout. Il est vrai que c'est quelque chose.

II

Le second vœu des hommes de 89, vœu presque aussi unanime, est l'établissement de lois nettes et qui soient les mêmes pour toute l'étendue du royaume. Un peu moins d'unanimité ici. Certaine attache à des franchises ou privilèges locaux dans quelques cahiers. On souhaite bien l'immense avantage d'une législation unique: mais on voudrait quelquefois le combiner avec les profits d'une situation privilégiée. C'est très humain. Reconnaissons cependant qu'en général, l'unité et la netteté de législation sont le souhait ardent des hommes de 1789.

J'en suis enchanté. Mon *décentralisationnisme* (pardon!) n'en gémit nullement. La pire décentralisation, c'est la décentralisation législative. La décentralisation, c'est une série de mesures, individuelles, locales, provinciales, nationales, pour favoriser le développement, ailleurs qu'au centre, de la vie intellectuelle, commerciale, industrielle. Cela n'a presque aucun rapport avec l'unité de législation. Sous une loi unique, mais bien faite, une immense activité locale peut être permise, encouragée, protégée, et même provoquée.

Du reste nos vénérables pères de 1789 n'entraient point dans ces considérations de haute sociologie. Comme en tous leurs vœux, ici comme ailleurs, leur idée politique était une forme de l'honnête désir de ne pas mourir de faim. Ils désirent la refonte des lois et l'unification de la loi parce que la Picardie n'a pas le droit de faire de l'eau-de-vie avec son cidre, tandis que la Normandie a le droit d'en faire avec le sien; — parce que tel parlement permet de couper le blé comme on l'entendra, ce qui paraît naturel, tandis que tel autre interdit de le couper avec une faux; — parce que le royaume est zébré de douanes intérieures qui rendent tout commerce presque impossible, font la pléthore ici et la famine quatre lieues plus loin; — parce qu'une marchandise expédiée de Guienne en Provence acquitte *sept* droits; — parce que sur la route de Paris en Normandie par Pontoise, dans l'espace de *quatre lieues*, il y droit de barrage à Saint-Denis, droit de passage à Épinay, droit de travers à Franconville; et cela peut s'appeler les droits réunis; — parce que les gens de Toul ne peuvent littéralement pas sortir de chez eux sans rencontrer toutes les lieues des gardes, bureaux, etc.; — parce que l'Alsace et la Lorraine, « provinces à l'instar de l'étranger », commercent librement partout, *excepté avec la France et la Franche-Comté*; — parce qu'on ne peut avoir dans les petites villes avoisinant Paris ni un marché ni un marchand ambulant, crainte qu'ainsi Paris ne soit affamé, et que, pour cette cause, on doit vivre sans manger quand on habite Nanterre; — parce que les routes, sauf quelques-unes, ne sont pas entretenues du tout, les fonds perçus pour leur entretien étant employés à tout autre chose; — parce que tout semble concerté pour rendre impossible la communication entre eux des différents membres du corps territorial.

Si la législation est absurde, l'administration est déplorable. Que voulez-vous que nous fassions de nos enfants ? — Des commerçants ? on vient de voir comme le commerce est facile et rémunérateur. — Des agriculteurs ? L'agriculture, sans un commerce facile prompt et libre, est stérilisée, quand il n'y aurait pas dans la mauvaise répartition des impôts et dans les droits féodaux d'autres causes de stérilité que nous verrons ci-après. — Des soldats ? Grâce aux nouvelles mesures (car ici le gouvernement de Louis XVI est moins libéral que celui de Louis XIV) ils ne pourront jamais, sinon par des procédés qui sont des fraudes et qui sont dangereux, devenir officiers. Ici la *noblesse* elle-même est presque aussi desservie que le tiers. La carrière militaire devient financière tout comme la carrière judiciaire. Un noble pauvre peut tout au plus devenir lieutenant-colonel. Un enfant dont le père est noble, mais surtout riche, « à peine échappé du collège vient avec un étalage de luxe humiliant pour les autres apprendre à un capitaine de grenadiers ce que ce dernier avait enseigné à son père... Les larmes aux yeux, la noblesse supplie Sa Majesté de laisser les grades supérieurs ouverts au mérite... »

J'abrège.

La justice n'est pas meilleure que la législation, que l'administration. Avec un grand bon sens à mon avis, les Cahiers sont presque d'accord à ne pas poursuivre véhémentement la vénalité des charges. Les uns la dénoncent, les autres n'en parlent pas, les autres l'approuvent. Il n'y a pas une campagne sur ce point. Il est très probable que nos pères de 89 se rendent compte que la vénalité était une fort bonne garantie d'indépendance. Quelques-uns le disent, signalent « les avantages qu'elle présente lorsque le despotisme corrompt tout », et la préfèrent « aux abus que produit l'influence d'un favori ». Ce n'est pas si sot. Mais ce qu'ils veulent (à la bonne heure !), c'est que l'achat de la charge ne soit pas le seul mérite du juge ; c'est que les juges aient fait leur droit, j'entends l'aient fait sérieusement, et non de la façon absolument dérisoire dont il était fait à cette époque ; et c'est aussi que, par les présents qu'il est d'usage de faire aux juges, aux greffiers, aux secrétaires, la justice ne soit pas un « commerce » absolument ruineux pour les plaideurs.

Ainsi de tout. L'argent ! l'argent ! c'est le mot sinistre qui retentit d'un bout à l'autre des Cahiers. L'argent qu'on ne peut pas gagner, l'argent qui est dilapidé, l'argent qu'on vous vole, l'argent qu'on soutire, l'argent qu'il faut donner à tous, depuis les mendiants jusqu'au gouvernement, en passant par les prêtres, les justiciards et les seigneurs ; voilà ce qui est à chaque ligne des Cahiers.

Encore une fois, mille fois, c'est un peuple qui meurt de faim et qui ne veut pas mourir. Il n'y a pas autre chose dans l'explosion de 1789.

« Et si encore tout cela avait le sens commun ! » disait une victime de la Terreur en montant sur l'échafaud. Et si encore tout cela servait à quelque chose ! se disaient les bonnes gens mourant de faim de 1789. Mais la répartition des impôts est si folle et la perception des impôts est si désordonnée que le pays est saigné à blanc sans que l'État en soit plus riche. Petit calcul du clergé du haut Limousin : « Il est prouvé que dans notre généralité les subsides enlèvent à peu près *la moitié* du prix de la production des biens ; tandis que, dans les provinces qui nous avoisinent, ils n'excèdent guère le quart. » Ainsi les pauvres gens à qui l'impôt enlève *plus du quart* de leur revenu sont les heureux de ce monde. Ils sont enviés. Leurs voisins les jalousent fort. Leurs voisins les dénoncent comme des ploutocrates.

Et pendant ce temps-là, pendant que le petit clergé est absolument misérable, les bénéficiers possèdent peut-être le cinquième du territoire, qu'ils administrent d'une façon déplorable, et qui peut être considéré comme une source de revenus presque tarie. Tous les moyens connus pour qu'un peuple meure de faim sont en usage et de plus en plus florissants en 1789.

Est-ce tout ? Et les droits féodaux ? On a beaucoup dit que les droits féodaux en 1789 étaient beaucoup plus injurieux qu'onéreux, et que le grand éclat fait à ce propos était bien plutôt la révolte de l'amour-propre que le cri de la misère. Ce sont encore les beaux esprits qui ont dit cela. Les droits féodaux qui restent encore en 1789 sont vexatoires ; mais ils sont ruineux aussi. Figurez-vous un paysan des environs de Franconville, en 1789, petit propriétaire (il y en avait beaucoup). Il n'a en réalité que la nue propriété de son bien. « Les cerfs, les biches et sangliers et autres bêtes en sont les usufruitiers » sacro-saints et intangibles. Le gibier a le droit de dévaster ses récoltes sans que, lui, ait le moindre droit sur le gibier. Il ne peut aller cultiver son champ sans encourir quelque amende s'il dérange les bêtes privilégiées. Il ne doit pas labourer, sarcler, faucher en temps utile, pour ne pas déranger un nid de perdrix. Il ne doit pas tuer les loups. Il ne doit avoir *ni un fusil, ni un chien, ni un chat,* sinon par grande tolérance du seigneur, et beaucoup de seigneurs tuent chien et chat pour protéger leur cher gibier contre ses ennemis naturels. Il doit *détériorer lui-même* son bien, « épiner », c'est-à-dire planter des haies au milieu de sa terre pour servir de remise au gibier. Si, malgré ces tous obstacles, il réussit à faire produire à sa terre quelques boisseaux de blé, le seigneur « a la prétention de l'empêcher de vendre ses denrées avant qu'il ait vendu les siennes ». En vertu du droit de

« banvin » son seigneur l'empêche encore de vendre son vin pendant une certaine partie de l'année, délimitée par la coutume du lieu. Et enfin mon bonhomme proche de Franconville, s'il met en route six sacs de grain échappés à tant de traverses, trouve à Franconville « le droit de travers » au profit du seigneur, lequel l'exige en double à certaines époques, et, du reste, le touche simplement « *quia nominor leo* »; car il a été déchargé par l'État de l'entretien de la route.

Voilà. C'est complet. Il n'y a pas moyen dans ce pays-ci de manger du pain.

Et voilà les abus, voilà les misères que les Cahiers ont signalés. C'est contre tout cela que la France s'est dressée tout entière en 1789. — 1789 a été la révolte de la misère et de la faim. Dans l'intention de ceux qui l'ont commencée, la Révolution française a été une révolution économique et administrative, la plus *réaliste* des révolutions, pas autre chose.

Voilà ce qu'il faut savoir; voilà ce que la lecture des Cahiers nous rend l'immense service de nous apprendre.

Et cela redresse certaines erreurs et explique certaines choses. Je crois que, désormais, il en faut finir avec cette fameuse vérité, incontestable, éclatante et évidente que la Révolution française a été faite par les philosophes du XVIIIe siècle. C'est évident; mais, comme beaucoup de choses évidentes, c'est faux. Il est impossible pour qui croit aux idées forces (et pour moi je n'y crois pas, c'est-à-dire que j'y crois peu) que les Montesquieu, les Diderot, les Voltaire et les Rousseau n'aient pas eu quelque influence sur les hommes de la Révolution. Soit. Mais d'abord comme ils ont dit les choses les plus absolument contradictoires, il est probable que, tout de même, ils se sont un peu neutralisés; et ensuite il y a un fait: c'est qu'il n'y a pas un écho de Montesquieu, de Diderot, de Voltaire et de Rousseau dans les Cahiers de 1789.

C'est bien pour cela que Taine leur a accordé si peu d'importance. Je disais plus haut qu'il ne les a pas lus. Allons donc! Taine ne pas lire les documents! Il les a lus tous. Il en a lu plus que M. Champion. Seulement, comme ils contrariaient son système, il les a, avec raison, tenus pour nuls, comme nous faisons tous de ce qui nous gêne. C'est l'honneur de l'homme que chez lui jamais cent mille faits ne prévaudront contre une idée.

Toutefois il faudra désormais continuer de dire que la Révolution française a été faite par la philosophie du XVIIIe siècle; mais il faudra le dire sans en croire un mot. Voilà vingt ans que M. Champion assure que les philosophes n'ont été pour rien dans la Révolution française. Il a toujours eu tort de le dire; mais il avait quelque raison de le croire.

J'ajoute que la lecture des Cahiers explique certaines choses. Elle explique peut-être toute la Révolution et l'Empire. Pourquoi la nation française a-t-elle donné ce scandale au monde d'inventer la liberté en 1789 et d'accepter le despotisme en 1800 avec enthousiasme? Tout simplement parce qu'elle n'avait pas inventé la liberté en 1789 et n'y avait pas songé le moins du monde. Il n'y a pas eu réaction; il n'y a pas eu inconstance. Il y a eu que les hommes de 1800 se sont retrouvés exactement ce qu'ils étaient en 1789. En 1789, ils ne voulaient pas autre chose *qu'un gouvernement régulier*. Ils l'ont eu en 1800; ils ont été enchantés. Voilà.

— Mais ils criaient en 1789 contre le despotisme!

— Pas du tout! Ils criaient contre l'arbitraire, ce qui est très différent. Ils criaient contre le chaos. Il est évident qu'un gouvernement très dur, mais régulier, précis et nettement délimité leur eût convenu à merveille. La Révolution de 1789 a été une révolution pour avoir de l'ordre. La Révolution de 1789 a été une révolution contre l'anarchie. Elle a réussi en 1800. Voilà son histoire.

— Mais, en attendant, ces mêmes hommes des Cahiers de 1789 ont soutenu les révolutionnaires proprement dits! Il est probable que les membres de la Législative et de la Convention ont été nommés par les rédacteurs des Cahiers de 1789!

— Je le crois bien! Après la nuit du 4 août et le 24 février 1790, après l'abolition des droits féodaux, et l'égalité du partage des successions, la France avait ce qu'elle voulait. Mais ces conquêtes, il fallait les conserver; elles étaient attaquées, et les Français ont nommé avec décision et soutenu avec énergie ceux qui étaient le plus animés contre ceux qui les attaquaient. Toute la Révolution est dans la défense contre les réactionnaires et contre l'Europe des conquêtes économiques de 1789 et 1790. Les Français n'ont pas connu d'autres ennemis que ceux qui étaient ou qu'ils supposaient être les ennemis de l'œuvre civile de la Constituante.

Et quand ils ont trouvé un gouvernement qui, à la fois, maintenait ces conquêtes économiques, les garantissait, et était assez fort pour écraser ceux qui pouvaient les attaquer encore, et qui maintenait l'ordre à l'intérieur, ils ont donné leur âme à ce gouvernement-là. Il réalisait absolument tous leurs vœux de 89. L'Empire c'est parfaitement la Révolution réalisée, si l'on entend par la Révolution les Cahiers de 89. L'Empire c'est les Cahiers de 89 avec l'épée de Napoléon dessus.

— Mais ce gouvernement, c'était le despotisme!

— Les hommes de 89 avaient-ils réclamé la liberté?

— Mais ce gouvernement c'était une nouvelle no-

blesse, sans compter que c'était beaucoup de faveurs pour l'ancienne!

— Les hommes de 89 avaient-ils réclamé l'égalité?

— Mais ce gouvernement, c'était la religion catholique restaurée!

— Les hommes de 1789 avaient-ils réclamé l'abolition de la religion catholique!

— Mais ce gouvernement c'était une effroyable centralisation!

— Les hommes de 1789 avaient-ils réclamé la décentralisation? Plutôt, par leur vœu ardent d'unité législative et administrative, ils en avaient manifesté l'horreur.

— Mais ce gouvernement était une caserne!

— Oh! vous savez! quand on est dans la fondrière, on souhaite la caserne.

Non, plus j'examine, plus il me semble que l'idéal confus qui flottait dans les âmes des hommes 1789 c'était quelque chose de très analogue au Consulat ou à l'Empire. Ils n'ont pas été du tout illogiques en 1800.

* *

La lecture des Cahiers de 89 éclaire donc fort bien, ce me semble, l'histoire de la dernière fin de siècle et l'histoire du dernier commencement de siècle. L'erreur — fort naturelle — dans laquelle on est souvent tombé en écrivant l'histoire de la Révolution française a été *d'attribuer à la France, en 1789, les sentiments et les idées qu'elle eut plus tard.* La France a été passionnée de liberté; il est vrai; mais c'est en 1830. La France a été passionnée d'égalité; il est vrai; mais c'est en 1830. La France a été violemment anticléricale; il est vrai; mais c'est en 1830. La France a été férue du principe des nationalités et de l'indépendance du monde; mais c'est en approchant de 1848. Le France a été idéaliste effrénée et prête à mourir pour tous les « principes »; mais c'est de 1830 à 1850. La France s'est fait un dogme des principes de 89; il est vrai; mais les principes de 89 sont de 1830. Il ne s'agit que de s'entendre.

La France de 1789, elle, la vraie, me paraît avoir été très positive. Elle avait faim et ne connaissait pas encore le mouvement romantique. Seulement, en écrivant l'histoire de 89, la France qui n'avait plus faim et qui était romantique a jeté sur la France de 89 le manteau brillant de l'idéalisme et de la haute philosophie politique. Elle a habillé un fait en idée. J'ai toujours pensé que, dans les temps modernes au moins, les révolutions ne sont que des faits qui deviennent des idées plus tard. C'est ainsi que le monde est gouverné par les idées, comme disent les philosophes. Il l'est, en ce sens que le fait arrive d'abord, que l'idée arrive ensuite et l'absorbe, et a l'air d'avoir de la force, parce qu'elle contient quelque chose qui est substantiel; mais il ne faut pas s'y tromper.

Quoi qu'il en soit, 89 me paraît avoir été un grand fait économique qui a eu toutes ses conséquences nécessaires, sur lequel on s'est beaucoup trompé et que la lecture des Cahiers de 89 remet au point.

ÉMILE FAGUET.

LA PAIX TURQUE

Nous avons annoncé, il y a quelques mois, « la banqueroute de la diplomatie » dans les affaires gréco-turques: cette banqueroute s'accuse aujourd'hui par les preuves les plus manifestes et qui dépassent de bien loin tout ce que nous avions pu penser.

Le roi Georges, après trente-quatre ans de bons et loyaux services rendus à la cause conservatrice et constitutionnelle en Europe, dépouillé de ses prérogatives nécessaires, littéralement *suspendu* de ses droits, en restant sur le trône; la Grèce retranchée du nombre des États qui se gouvernent par leurs lois, biffée, par un trait de plume, de la liste des nations libres: tel est le fait.

Fait si étrange, si en dehors de toute conception d'ordre diplomatique et politique, que nous ne pouvons pas y reconnaître l'œuvre d'une diplomatie maîtresse de ses arrêts. N'avions-nous pas dit au mois de mai que la diplomatie européenne avait été réduite au rôle d'une pure fiction, couvrant les exigences d'une volonté unique et personnelle? Non, ce n'est pas la diplomatie qui a fait cette œuvre en contradiction avec tout droit et toute tradition, qui renverse toutes les notions établies, qui altère toutes les définitions de la grammaire et du code. Elle a donné son aval à une œuvre dictée de bien plus haut qu'elle par un souverain artiste qui ne s'inquiète pas des principes constitutifs des États et de l'Europe et ne compte qu'avec ses fantaisies.

Nous comprenons maintenant pourquoi cette brusque conclusion après ces interminables pourparlers. On nous avait dit la veille de prendre patience: dans huit jours au plus tout serait terminé. Et, tout d'un coup, c'est fait, et les ambassadeurs se dispersent aux quatre points cardinaux! Impatients de la main qui pesait sur eux, ils se sont soustraits à une situation intolérable: ils ont signé et ils ont fui la vue d'un si bel ouvrage.

Le texte des préliminaires, tel qu'on le connaît, contient dans ses trois premières lignes une confusion extraordinaire: les puissances ne veulent pas dire qu'elles sont médiatrices entre la Grèce et la

Turquie. Elles sont médiatrices et cependant elles ne le sont pas. Si elles l'étaient, en effet, elles devraient s'appliquer scrupuleusement à ménager les intérêts et les droits des deux parties, surtout ceux de la partie la plus faible, et qui, dans son désastre, a fait appel à leur équité. Mais elles ne peuvent pas ménager la Grèce : elles doivent lui imposer des conditions rigoureusement obligatoires, des décrets édictés par une volonté qui ne souffre ni observation ni amendement.

On saisit la difficulté de ce problème : problème double, — de droit et de grammaire. Les maîtres et docteurs en droit international nous ont toujours enseigné que la *médiation* ne doit pas être confondue avec l'*arbitrage*. La décision des arbitres est obligatoire : celle des médiateurs ne l'est pas. « Le but de la médiation est de concilier les droits divergents et de suggérer les bases d'une entente amiable, en laissant toute liberté aux parties directement en cause pour se rallier ou non à la transaction proposée. »

Vous entendez bien : conciliation, entente amiable, toute liberté laissée aux parties! Telle est la doctrine, constante, universelle de droit comme de raison. Cette doctrine est ici même exposée en plein relief par l'article 9 du document, où il est spécifié que toute divergence qui viendrait à se produire dans les détails de l'exécution ultérieure des conditions de paix, serait résolue par des arbitres, dont les décisions seront *obligatoires*. Ainsi l'arbitrage a ce caractère d'obligation, mais la médiation ne l'a pas, et c'est là leur différence essentielle, fondamentale.

Or le problème posé à la diplomatie par ce souverain artiste qui a conçu contre Athènes une incroyable jalousie est celui-ci : une médiation impitoyable et... obligatoire! Il ne s'agit pas d'arbitrage : l'arbitrage ne pourra être invoqué que plus tard, après la paix faite, et sur les questions secondaires. Il s'agit de médiation, mais la médiation a pour caractère propre la conciliation, l'équité, la modération, la liberté! Et la médiation entre la Turquie et la Grèce doit être le contraire de tout cela! Telle est la question qu'une fantaisie transcendante et sans bornes a imposée aux ambassadeurs des États. Ils ont cru tourner la difficulté en rédigeant ainsi le préambule de leurs préliminaires :

« La Grèce ayant confié aux grandes puissances le souci de ses intérêts, en vue du rétablissement de la paix avec la Turquie, et *la Sublime-Porte ayant accepté leur médiation*, les conditions suivantes ont été arrêtées... »

Admirez cette merveille : les puissances sont médiatrices, seulement pour la Sublime-Porte, qui a accepté leur médiation : elles ne sont pas médiatrices pour la Grèce qui leur a confié le soin de ses intérêts. On pensait que le rôle de la *médiation* était de se placer *entre* les deux adversaires, *au milieu* des parties l'une à l'autre opposées. Ici le médiateur supprime l'une des deux parties, l'absorbe, l'escamote; il prend la place de la Grèce, la fait absolument disparaître : il parle et agit comme s'il était lui-même la Grèce. Mais ce n'est pas pour la protéger, c'est pour la sacrifier. Ce médiateur phénoménal, unilatéral et turc, dicte alors son avis, le déclarant *obligatoire* et *exécutoire* sur l'heure, sans observation ni retouche! Si on a jamais rencontré dans les annales de la diplomatie, pourtant fécondes en surprises, un pareil casse-tête chinois, je veux l'aller dire à Pékin.

La question étant ainsi parfaitement posée, tout le reste en découle. La Grèce n'a plus ni voix, ni droit, ni rien de ce qui constitue l'existence. Les conditions arrêtées, le sont « entre les représentants de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Italie, de la Russie, d'une part, et Son Excellence le Ministre des Affaires étrangères de Sa Majesté Impériale le Sultan, de l'autre ». La Grèce n'est point partie au débat. Notez qu'elle eût accepté toutes les conditions : sa faiblesse était la garantie de son assentiment. Mais on ne demande pas si elle accepte. Elle n'est pas consultée : elle n'existe plus, vous dis-je! biffée, abolie, envolée!

L'article 12 et final dit : « Aussitôt que le présent acte aura reçu l'approbation de Sa Majesté Impériale, etc., les clauses qu'il contient seront portées par les représentants des grandes puissances à la connaissance du cabinet d'Athènes et deviendront *exécutoires*. » L'État grec semble revivre ici, mais pour *exécuter* sur lui-même la sentence que le médiateur a dictée sans le consulter. Il importerait de savoir si un État, république ou monarchie, surtout si une monarchie, si un roi peut espérer de vivre moralement et politiquement dans ces conditions.

Devons-nous maintenant analyser un à un les articles de ce grimoire, qu'on désigne, en un certain jargon, du nom d' « instrument » diplomatique? Instrument, en effet, de torture, contre la raison publique et contre tous les principes constitutifs des États et de l'Europe elle-même. Dirons-nous que l'article 2, concernant le fonctionnement de la commission européenne et le paiement de la dette est encore un comble de chinoiseries invraisemblables? Qu'est-ce que cette loi votée par les Chambres et agréée par les puissances? cette loi qui réglera le mode de procéder d'une Commission souveraine, ayant sous son contrôle non seulement le paiement de l'indemnité de guerre, mais celui de toutes les autres dettes nationales, et la perception comme l'emploi de tous les revenus publics, sans être elle-même sous le contrôle de personne? Quelle

Chambre, quel gouvernement, quel roi constitutionnel pourrait se faire l'illusion d'être autre chose qu'une ombre vaine sous ce régime qui défie le bon sens? Parlerons-nous des Capitulations affaiblies imprudemment, au milieu de l'anarchie de l'Asie, sanction inattendue pour le massacre du peuple arménien? Et la nouvelle délimitation de frontière, la fameuse rectification stratégique, qui est tracée à l'encontre des nécessités stratégiques de la Grèce, formellement reconnues par le Congrès de Berlin? L'œuvre de ce Congrès, vaille que vaille, est elle-même atteinte. Il faudrait avoir sous les yeux les cartes des ambassadeurs pour juger de la ligne qu'ils ont décrite de leurs vagues crayons. On sait que le bassin du Pénée, en tout cas, est sacrifié. Et sur cette question encore, quelle est la doctrine constante de l'Europe? « C'est un axiome fondamental que le Croissant ne peut pas recouvrer un seul pouce de territoire libéré et passé au domaine de la Croix. »

On en fait un joli massacre de nos axiomes fondamentaux : ce sont sans doute des Arméniens. Les apologistes de la diplomatie avaient essayé de nous persuader que le territoire rendu au Croissant n'avait pas d'habitants : or l'article 4 porte que le traité définitif « contiendra des clauses pour l'échange des prisonniers de guerre, pour l'amnistie et pour *la libre émigration des habitants des territoires retrocédés...* » Ces territoires avec un *s* sont, par leurs sommets, la défense naturelle de l'Hellade et, par leurs vallées, son jardin et sa parure.

Quant à l'autonomie de la Crète, on pense bien que le Sultan vainqueur qui négocie avec l'Europe, ne veut plus en entendre parler. Le commodore Reineck fut joliment bien avisé quand il refusa de porter aux Crétois les papiers leur annonçant, il y a six mois, comme décrétée et promulguée, cette autonomie qu'on est encore maintenant et plus que jamais incapable de leur accorder. On a failli le pendre du chef de rébellion et de trahison envers les puissances! La parole des gouvernements avait été, en effet, donnée aux Crétois et aux Grecs, avec toutes les formes de l'authenticité et de la solennité parlementaire. M. Hanotaux, ministre des affaires étrangères de la République, avait dit au Sénat, dans la séance du 16 mars, succédant à celle de la Chambre :

« Un seul obstacle sérieux s'oppose à la réalisation de l'autonomie crétoise qui, *à l'heure même où je parle, doit être proclamée solennellement par les amiraux*, c'est l'attitude prise par la Grèce et la présence dans l'île des troupes du colonel Vassos. »

Le ministre continuait : « Il s'agit de savoir si, dans les circonstances actuelles, la France se séparera du concert européen, et si elle refusera de collaborer à son rang, dans un accord unanime avec les autres puissances, à l'œuvre dont le succès assurera aux populations de l'île *le bienfait de l'autonomie.* »

Le colonel Vassos est parti, « le seul obstacle sérieux » a été écarté : les Turcs sont aussitôt rentrés dans l'île, et cette autonomie que vous annonciez à l'Hellade, comme déjà proclamée, c'est-à-dire faite évidemment, au mois de mars, et qui n'était que chimère et fiction, plane plus loin que jamais dans la région des nuages! C'est pourtant sur cette affirmation de l'autonomie que la Chambre et le Sénat ont donné leurs votes. Cette autonomie insaisissable, le gouvernement de la République l'a présentée aux Hellènes comme un gage déjà certain et réalisé de leur soumission aux puissances.

Notre ministre de l'instruction publique ne voudra pas que l'on flatte l'ingénuité des enfants des écoles par des utopies comme un ministre des affaires étrangères peut flatter la crédulité des Hellènes. L'enseignement public, à l'encontre de la diplomatie, ne doit vivre, je suppose, que de vérité. M. Rambaud fera loyalement d'avertir les instituteurs, quand ils arriveront à la géographie de la Grèce, de dire à tous les petits Français que la Grèce, cette grande et illustre patrie, est encore sur la carte, mais qu'en principe elle a cessé d'exister et que le concert européen l'a tuée !

Nos instituteurs trouveront aisément dans les fables de La Fontaine plus d'une leçon à rapprocher de l'histoire des Grecs d'aujourd'hui et ils montreront par là à leurs jeunes élèves que les faibles sont toujours imprudents de remettre leur destinée entre les mains des forts :

> Petits princes, videz vos débats entre vous :
> De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
> Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
> Ni les faire entrer sur vos terres.

La diplomatie européenne a fait plus de mal à la Grèce que ne lui en aurait jamais fait le Turc vainqueur : il aurait mieux valu pour Athènes et pour son roi recevoir l'armée ottomane dans leurs murs après une défense opiniâtre, que d'y recevoir les messieurs de la commission européenne. La Grèce, en allant en guerre, dans les conditions que l'on a vues, a commis une moindre faute que celle qu'elle fit ensuite en appelant à son secours ces extraordinaires médiateurs. Mais la Turquie, dans ses succès présents, n'a pas moins à redouter que la Grèce elle-même les effets et les suites d'un système d'intervention qui peut lui devenir aussi funeste qu'il lui a été propice. Ils nous représentent l'un et l'autre ces petits princes à qui la sagesse a dit : « Videz vos débats entre vous ! »

Pour l'heure, on se demande comment la patrie hellénique et la monarchie parlementaire d'Athènes pourront reprendre vie et se relever de l'état d'abdication où elles sont tombées. Le régime actuel est

déjà caduc, avant d'avoir commencé à fonctionner. C'est « la bouteille à l'encre », disent les diplomates, riant de leur ouvrage ; pourvu qu'il n'y ait que de l'encre ! Jamais entreprise plus sophistique, plus essentiellement anarchique, ne fut faite, sous forme d'ordre et de paix, contre une monarchie constitutionnelle, par les grands gouvernements constitués d'Europe. La question est de savoir quel gouvernement Athènes pourra se donner dans l'avenir, si une monarchie peut recouvrer sa vertu propre après un tel outrage, inouï et innomé, et si l'Europe s'est bien servie elle-même en bouleversant ses définitions et ses dogmes !

HECTOR DEPASSE.

LA JEUNESSE DE HOCHE

On parle beaucoup de la mort de Hoche depuis quelques jours. Le centenaire de cette mort funeste pour les armées de la République nous y conviait alors même que n'eût pas pris naissance le beau drame de M. Déroulède. Il n'est pas à croire que la *Mort de Hoche* représentée à la Porte-Saint-Martin, mérite littéraire à part, éclaire d'une lumière nouvelle les historiens avides de reconstitution *vraie* du passé. En face de cette mort très opportune qui pouvait faire le jeu de Barras ou des autres concurrents au pouvoir suprême, les contemporains, Thibaudeau en tête, n'ont nullement hésité à proclamer l'empoisonnement comme cause certaine de la mort du glorieux général de vingt-neuf ans. Il était tout simple d'en accuser Barras et Pitt qui pouvaient avoir grand intérêt à se débarrasser de Hoche; quelques-uns, entraînés par la passion politique, allèrent jusqu'à prononcer le nom de Bonaparte, hypothèse qui ne saurait être discutée; enfin Lebois, dans l'*Ami du peuple*, ne manquait pas d'incriminer l'ennemi éternel : les prêtres.

Je n'ai pas à discuter la thèse du suicide adoptée par M. Déroulède. A lui-même, auteur dramatique, la fiction paraissait un peu forte et il a cru devoir l'expliquer. C'était là son droit absolu de poète et je ne sache pas que ce dénoûment fasse tort au succès de son drame puissamment conçu et noblement rendu. On est *à peu près* certain aujourd'hui que Hoche est mort d'une congestion pulmonaire survenue sur un corps épuisé où cœur et nerfs ne fonctionnaient plus régulièrement : la preuve, on la trouverait dans un rapport de Poussielgue, chirurgien-major adjoint de l'armé de Sambre-et-Meuse, jadis publié dans les *Mémoires de la Société des sciences morales de Seine-et-Oise* et que connaissent bien les lettrés versaillais si jaloux de la mémoire de leur grand concitoyen. Et cependant la lice est toujours ouverte et longtemps encore le nom de Hoche demeurera sur la liste des morts mystérieuses.

C'est de l'enfance et de la jeunesse du héros que je voudrais dire quelques mots, rectifiant, chemin faisant, quelques erreurs à l'aide de documents nouveaux.

Tous les biographes s'accordent pour dire que le futur général naquit à Montreuil, faubourg de Versailles, le 24 juin 1768, de Louis Hoche, palefrenier ou garde-chenil à la Vénerie du Roi, et d'Anne Merlière. Il aurait perdu sa mère de bonne heure et aurait été élevé mi-partie par une tante, mi-partie par son oncle Merlière, curé de Saint-Germain-en-Laye. Les historiens s'accordent d'autant mieux qu'ils ont suivi, dans le vrai comme dans le faux, le récit d'Alexandre Rousselin (1).

Sa mère serait morte en lui donnant le jour ; la situation modeste du père ne permettait pas à celui-ci de donner à Lazare l'éducation qui pût faire valoir les bonnes dispositions de sa nature, une de ses tantes, *marchande de légumes à Montreuil*, le prit chez elle ; elle témoignait de la tendresse à l'enfant, veilla sur ses jeunes années et l'envoyait tous les jours à l'école. Batailleur et studieux tout à la fois, Lazare apprit vite à lire et à écrire ; il était à la tête de sa classe comme il était le plus fort dans les rixes. L'enfant un peu babillard, questionneur, mais curieux de savoir et ingénieux dans ses reparties, s'était conquis des affections par sa gentillesse et son intelligence. Le curé de Saint-Germain-en-Laye l'avait fait enfant de chœur et lui apprenait un peu de latin.

Aux approches de l'adolescence un grand changement s'opéra en Lazare. Il commença à parler moins, bientôt il ne parla presque plus du tout. Silencieux, rêveur, désireux d'étudier, voilà l'enfant à quatorze ans ; mais il est fort et bien portant, il se sent à charge à sa tante, il veut gagner sa vie par lui-même et ne trouvant pas un sot métier celui qui lui fait gagner son pain, il prend l'exemple de son père et entre comme surnuméraire aux écuries de Versailles. Mais son caractère ardent s'accommode mal de cet état de dépendance. Un jour il s'échappe et se trouve, à seize ans, engagé par subterfuge aux gardes françaises. Par la suite il ne rougit pas de la médiocrité de sa fortune ; il aimait à parler de ses premières années et témoignait le plus tendre attachement à sa bonne tante ; il ne manquait pas l'occasion de la mon-

(1) *Vie de Lazare Hoche, général des armées de la République française*, par Alexandre Rousselin, Paris, an VI, 2 vol. in-8°. Rousselin, connu depuis sous le nom de Rousselin de Saint-Albin, a été le dépositaire et un peu... l'auteur des *Mémoires de Barras* récemment publiés par M. George Duruy.

trer à ses amis. Lors d'un de ses derniers voyages, il les mena chez elle dans sa petite boutique sur le marché de Versailles; et l'embrassant en leur présence, il la couvrit de ses larmes.

Voilà l'analyse du récit de Rousselin qu'ont suivi pas à pas les biographes, les récents comme les anciens (1), sans chercher à démêler ce qu'il y avait de faux à côté du vrai. D'aucuns renchérissent et nous citent les lectures que choisissait l'humble surnuméraire des écuries royales : beaucoup de romans et surtout Jean-Jacques Rousseau puis Tacite, Tite-Live, Plutarque. On conçoit qu'il n'ait pas tardé à prendre en dégoût le modeste état que la nécessité lui avait fait embrasser. Dans tous les récits on retrouve la bonne tante et l'oncle Merlière, curé de Saint-Germain-en-Laye. Chez l'un d'eux (2) la tante est devenue « la vieille tante », or il est prouvé qu'une des protectrices de Hoche qui était bien la belle-sœur de sa mère avait quarante-trois ans quand mourut le général. Une monographie plus moderne (3) prétend rectifier quelques erreurs : Hoche n'est plus né à Montreuil, faubourg de Versailles; mais 18, rue Satory (4); Anne Merlière, sa mère, n'est pas morte en lui donnant le jour, mais deux ans et demi après, en donnant naissance à un autre enfant; c'est toujours la tante, fruitière à Montreuil, et son oncle, desservant la paroisse de Saint-Germain-en-Laye qui veillent sur l'enfance de Hoche et lui font donner la première instruction. Le reste du récit est semblable à celui de Rousselin : à quatorze ans, Hoche cherche un état pour cesser d'être une charge à sa tante, et, avec l'appui de son père il entre comme aide-palefrenier aux écuries du roi. Son goût de l'étude ne l'a pas abandonné, et sur sa modique paye, il économise de quoi acheter des livres.

Les historiens plus récents (5) se bornent à répéter ce qu'avaient dit leurs devanciers et n'apportent pas sur ce point particulier de la vie de Hoche de documents inédits.

Aux archives de Seine-et-Oise, il existe tout un dossier qui éclaire d'un jour nouveau la jeunesse de Hoche. Ce dossier semble avoir échappé à tous les historiens. C'est là pour tant que Rousselin a pris les quelques détails vrais donnés dans sa biographie, détails qu'il encadre si mal à propos de broderies prolifiques et erronées dans le style ampoulé de l'époque; à la Société des sciences morales de Versailles, M. E. Couard, l'érudit archiviste du département, a donné lecture d'une partie de ces pièces. Il m'excusera de puiser aux mêmes sources que lui, et m'appuyant sur la même argumentation, de suivre son sillage. Pour la plupart, ces détails sont inédits et, encore que ce ne soient que des détails, cette légère contribution à l'histoire de Lazare Hoche n'est pas sans intérêt, tout ce qui a trait à l'histoire des très grands hommes ayant droit à la lumière.

Dès le lendemain de la mort de Hoche, survenue le 19 septembre 1797 (3e jour complémentaire de l'an V), le président de l'administration centrale de Seine-et-Oise recevait du général Chérin (1), chef de l'état-major général de l'armée d'Allemagne un rapport où il était dit :

... Un écrivain patriote (2), occupé de composer la vie du général Hoche, vient d'arriver à notre armée. Il vient recueillir dans la mémoire de ceux qui ont approché ce général vertueux les souvenirs qu'il leur a laissés. Notre dernier devoir est d'aider cet ouvrage de tous nos moyens et de l'éclairer de toutes nos lumières... Personne n'a plus le droit que vous, citoyens, d'apporter votre part à cette contribution de souvenirs honorables et chers à tous les amis de la liberté. Je vous invite à vous recueillir quelques moments et fixer aussitôt sur le papier les faits intéressants pour la vie du général Hoche qui peuvent revenir à votre pensée. Vous l'avez connu d'une manière intime, et vous avez été à portée de l'observer de près. Rien n'est minutieux de ce qui a rapport à un grand homme : ses paroles, ses habitudes domestiques, ses gestes même, tout l'indique, tout le montre. Les détails qui paraîtraient les plus indifférents au premier coup d'œil sont souvent ceux qui servent le mieux à prononcer le caractère de l'homme. J'espère que vous ne laisserez échapper aucun de ces traits précieux pour l'historien. Vous prendrez Hoche depuis l'époque où vous avez commencé à le connaître jusqu'à celle où vous l'aurez perdu de vue, depuis sa jeunesse, son enfance même, jusqu'aux derniers moments de sa vie.

. . . .

Salut et fraternité.

Chérin.

P.-S. — Je vous invite particulièrement à faire la recherche des détails qu'on pourrait obtenir sur les premières années de la vie de Hoche dans sa famille, qui demeure encore à Versailles. Vous voudrez bien m'en-

(1) Hippolyte Durand, *le Général Hoche, Souvenirs et Correspondance*. — Privat, *Notes historiques sur la vie... du général Hoche*, Strasbourg, 1798. — P. de Champrobert, *Notice historique sur L. Hoche pacificateur de la Vendée*, Nevers, 1840. — Henri Douville, *Histoire du général Hoche*, Paris, 1844. — Bergounioux, *Essai sur la vie de Lazare Hoche*, 1852.

(2) H. Douville, *op. cit.*

(3) G. Renaud, *Éloge de Hoche*, Versailles, 1862.

(4) Ceci a été reconnu vrai. Sur la façade de la maison où est né Lazare Hoche, une plaque a été apposée portant cette suscription : Louis Lazare Hoche est né dans cette maison le 24 juin 1768. — Cf. Digard, *Centième anniversaire du général Hoche*, et Le Roi, *Histoire de Versailles*, t. II.

(5) Hippolyte Maze, *Hoche*, 1887. — E. Cuneo d'Ornano, *Hoche, sa vie et sa correspondance*, 1892. — Arthur Chuquet, *Hoche et la lutte pour l'Alsace*, 1893. — Étienne Charavay, *le général Hoche*, 1893.

(1) Fils du généalogiste dont il est beaucoup question dans le drame de M. Déroulède.

(2) Il s'agit de Rousselin.

voyer en même temps les procès-verbaux des fêtes funèbres célébrées et les discours prononcés.

L'administration centrale, au reçu de cette lettre, s'adressa à l'administration municipale, qui fit des recherches et envoya, le 26 nivôse an IV, toutes les pièces qu'elle avait pu réunir et qui n'étaient pas nombreuses.

Ces pièces se composaient : 1° d'un résumé concernant l'enfance du général Hoche, écrit par l'un de ses oncles maternels, qui l'a en partie élevé, le seul auquel on ait pu s'adresser à Versailles ; 2° de la copie d'un discours qui avait été prononcé à la cérémonie funèbre célébrée dans cette ville ; 3° d'un discours imprimé qui avait fait l'objet d'une lecture dans le temple des théophilanthropes.

Laissant de côté les pièces qui ont rapport aux funérailles de Hoche, nous ne nous occuperons que de ce récit de famille qui va nous fixer sur bien des points obscurs. L'écrivain est humble de condition, naïf en fait de narration, de style plus que médiocre, d'orthographe invraisemblable. Son petit résumé n'en a que plus de saveur et porterait avec lui son cachet absolu de sincérité, lors bien même que nous ne nous trouverions pas en face d'un original certifié.

Tout en laissant à la pièce signée par Merlière son sens et sa tournure, je suis obligé d'en rétablir l'orthographe.

VIE ET MŒURS

DU GÉNÉRAL HOCHE PENDANT SA JEUNESSE

Il a perdu sa mère décédée à Saint-Germain-en-Laye à l'âge de quatre ans et demi. Celle-ci en mourant recommanda son enfant à la citoyenne Godron, qui en prit soin et le mit à l'école des Frères. Son père, qui était employé à le Vénerie du roi, donna douze livres par mois à cette femme. Pendant ce temps l'enfant était venu à grandir.

Le curé de Saint-Germain voyant que cet enfant avait envie d'étudier et qu'il promettait de bien faire, en fit un enfant de chœur. Après un certain temps son père le retira et le prit avec lui à la Vénerie où il resta quelques mois ; puis il fut placé chez la ci-devant reine pour être surnuméraire. Alors son père l'amena chez nous Merlière où il resta deux années ; nous avons alors remarqué qu'il lisait jour et nuit de grands auteurs, comme Voltaire, Jean-Jacques Rousseau et autres. S'ennuyant bientôt d'être « dans les chevaux », il s'est engagé à seize ans dans les gardes françaises. Tout de suite il a monté en grade ; il est devenu grenadier, ensuite sergent et maître d'armes, et fut chargé d'un service au Théâtre-Français. Il s'est trouvé à la prise de la Bastille et pendant ce temps il demeurait à l'estrapade. Ensuite il a été aide de camp de Lafayette et de Dumouriez. Quand ces deux généraux ont quitté la France, il est revenu au sein de la Convention qui l'a fait général des armées de la Moselle et il a continué jusqu'à sa mort. Il a eu bien des peines et des traverses pour devenir ce qu'il était, mais moi Merlière nous lui avons toujours donné des secours tant que nous avons pu jusqu'au temps où il n'a plus eu besoin de nous.

Salut et fraternité.

MERLIÈRE.

Avec ce document il devient aisé de redresser les erreurs que Rousselin a commises et fait commettre à ceux qui l'on suivi. Ce n'est pas complet et l'on peut regretter avec le président de l'administration centrale « que la jeunesse de ce héros n'ait pas été mieux observée par ses parents ». Mais la manière dont sont écrits ces renseignements leur donne un caractère de véracité indiscutable.

L'enfant perdit bien sa mère à quatre ans et demi. Anne Merlière mourut en effet à Saint-Germain, où son mari était employé à la Vénerie, le 22 février 1773, en donnant le jour à une fille qui ne vécut point (1).

Lazare passa plusieurs années à Saint-Germain, où le curé desservant, qui n'était nullement son oncle (2), s'intéressa à sa jeunesse intelligente et lui donna des notions de latin. Le goût des auteurs anciens ne vint que plus tard au jeune travailleur.

En 1782, il entra comme surnuméraire aux écuries royales. Deux ans après, il fut enrôlé par erreur aux gardes-françaises. Grenadier en novembre 1785, caporal en mai 1789 (le premier échelon fut un peu long à atteindre !) il fut chargé d'un service au Théâtre-Français et fit même un soir arrêter « le célèbre boucher conventionnel Legendre qui refusait de se découvrir pendant l'entr'acte selon la consigne ».

Moins d'exactitude en ce qui concerne la prise de la Bastille. Hoche n'a pu y assister puisqu'il était de service à la caserne verte ; mais Lazare a bien été en rapport avec Lafayette et Dumouriez, dont il est devenu l'aide de camp. L'ensemble de ces premiers renseignements étant exact, on peut conclure que les autres méritent également toute confiance.

Résumons : son père ne pouvant s'occuper de lui confia l'enfant aux soins de la femme Godron, à laquelle Anne Merlière l'avait recommandé en mourant.

Lazare Hoche fut élevé à Saint-Germain, fréquenta l'école des Frères, fut enfant de chœur et reçut quelques leçons de latin du curé, qui ne *s'appelait pas Merlière* et n'était nullement son oncle.

A quatorze ans, il entra aux écuries et pendant deux années reçut les soins affectueux de son oncle et de sa tante Merlière.

Ici donc seulement apparait la *bonne* tante à laquelle Hoche était resté si tendrement attaché.

(1) Conard, *Mémoire de la Société des Sciences morales... de Seine-et-Oise. Registres paroissiaux.*

(2) *Registres paroissiaux, op. cit.*

Ce Merlière, brave homme, peu lettré, était simple compagnon paveur et avait quatre enfants de son mariage avec Louise Dupré, née à Montreuil. Il avait donc un certain mérite à prendre à sa charge l'enfant de sa sœur.

La légende de l'oncle-curé disparue, d'où vient la légende de la marchande de légumes de Montreuil? Les Merlière, depuis leur mariage en 1771, habitaient rue de la Geôle à côté des Halles. Quand son mari, de compagnon fut devenu maître paveur, la femme put-elle louer une petite boutique et y vendre fruits et légumes pour augmenter les ressources du ménage? C'est possible, mais non prouvé. De ce qu'elle était née à Montreuil, les biographes ont argué qu'elle y était marchande, tout le monde l'a répété et sous le nom du *Neveu de la fruitière* Hégésippe Moreau a, dans une nouvelle charmante, enchâssé la légende.

Ceci ne détruit pas le rôle quasi paternel des Merlière et l'affection touchante que Lazare porta toujours à sa tante. Fruitière ou petite rentière, il ne rougit jamais d'elle et put parfaitement lui donner l'accolade en public.

Voilà bien des minuties, dira-t-on, pour savoir de qui Hoche avait reçu les premiers soins, à qui il devait son éducation et les principes d'instruction. Encore un coup, quand il s'agit d'un grand homme on ne saurait trop dégager la vérité de la légende et tous les détails ont leur intérêt. A ceux qui dans l'histoire n'aiment que le roman, il sera toujours loisible de croire au *Dernier Banquet des Girondins* inventé par Charles Nodier, ou aux *Vierges de Verdun* « dont l'aînée n'avait pas dix-huit ans », suivant la version fort erronée de Lamartine.

M. Fleury.

PORTRAITS CONTEMPORAINS

Paul Stapfer.

Une intelligence ouverte à plusieurs genres de beauté, douée au plus haut point de l'esprit de finesse, ennemie de tout pédantisme professionnel, un homme de goût, modéré par caractère, bienveillant par principe, plein d'*humour* et de bon sens égayé, curieux avec malice des petits problèmes insolubles de la morale et de l'art, enclin au scepticisme, mais retenu par le respect des opinions moyennes et des croyances traditionnelles, — telle est à peu près l'idée que se sont fait de M. Stapfer ses lecteurs occasionnels. C'est dire que M. Stapfer mérite d'être étudié de plus près, dans un examen d'ensemble de son œuvre critique. Cet examen, je désire le tenter, ne serait-ce que pour confirmer en le précisant le premier jugement porté sur la personne de l'écrivain par ceux qui l'ont lu ici ou là, et principalement dans cette *Revue* dont il est un des plus anciens collaborateurs.

I

Que faut-il penser de M. Stapfer critique? Et d'abord à quelle école, dogmatique, historique ou autre se rattache-t-il? Nous rechercherons ensuite quelle est, avec sa méthode personnelle, sa tendance propre.

Dès le début de sa carrière, il a été amené à se rendre compte des divers systèmes de critique, et, sans grands tâtonnements, comme le prouvent ses premiers ouvrages, il a fait son choix. C'est l'étude de Schlegel qui l'a dégoûté du dogmatisme. On sait comment le critique allemand, après avoir déterminé *a priori* l'idéal de la comédie (en partant de ce principe que la comédie doit offrir avec la tragédie un contraste parfait), osa placer Aristophane au-dessus de Molière et préférer le *Roi de Cocagne*, farce inepte d'un poète obscur, au *Misanthrope* et à *Tartufe*. M. Stapfer n'a pas eu de peine à comprendre qu'il n'y a pas d'idée *a priori* d'un genre littéraire quelconque, et, dans son livre sur Molière et Shakespeare, où il réfute Schlegel avec beaucoup de verve, il en donna de très convaincantes raisons.

Le dogmatisme est une pure illusion dont on est dupe. M. Stapfer avait trop de finesse pour s'y laisser prendre. Il l'a résolument écarté de son programme.

Il n'a pas beaucoup plus de sympathie pour la critique historique.

Elle se trompe quand elle croit que l'histoire est toute la critique littéraire; elle se trompe encore en voulant enlever à la critique ce qui en fait l'âme même, c'est-à-dire la sensibilité, et remplacer le jugement avec toutes ses chances d'erreur par de lumineuses mais froides analyses.

Cette critique, qui triomphe aujourd'hui, est purement subjective. Avec elle, il ne s'agit plus d'examiner si une sauce est bonne sur les préceptes du *Cuisinier français*, comme le faisait l'ancienne critique dogmatique dont se moquait le Dorante de Molière, ni de connaître exactement la provenance des ingrédients qui la compose, comme l'entend la critique historique. La critique esthétique vous conseille de « mettre le mets sur la langue » pour employer l'expression de Kant, et de remettre le jugement en dernier ressort à l'impression du goût personnel.

Le goût peut être comparé à l'expérience du voyageur qui a fait le tour du monde. Il ne faut pourtant

pas toujours voyager, et le goût s'émousse à vouloir embrasser trop de points de comparaison. Il faut qu'il s'épure tout en s'élargissant, ce qui est contradictoire, mais nécessaire. Il s'épurera par la connaissance et l'admiration des classiques, non point des anciens seulement, mais de tout écrivain, qui, selon la définition de Sainte-Beuve, « a enrichi l'esprit humain, qui a découvert quelque vérité morale non équivoque ou ressaisi quelque passion éternelle dans ce cœur où tout semblait connu et exploré ». Qu'on ne s'étonne pas d'ailleurs de la difficulté que présente cette conciliation de l'intelligence avec la sensibilité, de la largeur avec l'affinement dans la formation du goût. Si cette conciliation pouvait se faire absolument, comme une combinaison chimique bien dosée, la critique littéraire serait une science, et elle est à peine un art. Il faut s'y résigner.

II

Si maintenant, me reportant aux principes de critique professés par M. Stapfer, je me demande dans quelle mesure il les a réalisés lui-même, je ne ferai aucune difficulté pour reconnaître qu'il ne manque certes pas de cette ouverture d'esprit, de cette largeur d'intelligence, qui constitue un des éléments du goût. M. Stapfer a fait son tour du monde et même son tour d'Allemagne. Il ne s'est pas contenté de fréquenter chez Racine ou Bossuet. Il a parcouru beaucoup de pays, au gré de ses préférences ou de ses curiosités. Il a l'humeur vagabonde et ne butine pas sur une seule espèce de fleurs dans le paradis terrestre des beautés littéraires. Tour à tour, Gœthe et Shakespeare, Racine et Victor Hugo, Rabelais et Montaigne ont attiré ses recherches ou retenu son admiration. Il a beaucoup voyagé à la manière des humoristes, en zigzag, et je connais peu d'œuvres critiques qui présentent autant de variété et d'imprévu que la sienne. Cette mobilité l'a préservé du pédantisme. Personne n'est moins « le professeur en soi » que M. Stapfer. Il comprend qu'il y a autre chose au monde que la littérature. D'après lui, elle n'affranchit que l'esprit de l'homme, mais non l'homme lui-même. Aussi n'est-il pas indifférent ni étranger aux questions philosophiques et religieuses, et nous verrons tout à l'heure de quel intérêt elles sont pour lui, dans les pages curieuses qu'il a consacrées à un petit problème littéraire. M. Stapfer est très intelligent.

La sensibilité est-elle chez lui égale à l'intelligence? Pas toujours. En plusieurs endroits de son œuvre, celle-ci l'emporte fâcheusement sur celle-là. Or l'intelligence, et M. Stapfer ne me contredira pas, est une lumière sans flamme; elle éclaire indifféremment le vrai et le faux.

Je sais bien que la sensibilité, elle aussi, n'échappe pas toujours à la contradiction; mais, si elle s'y résigne, du moins elle ne la recherche pas, et son excuse est dans sa bonne foi. Je sais enfin que M. Stapfer, en préconisant cette méthode de balancement sans fin entre le pour et le contre, a d'excellentes intentions professionnelles : il veut par là provoquer la réflexion du lecteur. Il dit quelque part qu'il s'est proposé d'être « un excitateur d'idées, en surprenant, piquant et irritant même un peu les esprits ». Je ne doute pas qu'il ait souvent réussi à piquer, et peut-être à irriter les esprits, mais je continue à croire que, pour les exciter à penser, rien ne vaut une opinion ferme, voire même une erreur énorme soutenue avec conviction.

On pourrait appliquer à M. Stapfer ce qu'un jour Eckermann disait à Gœthe de Lessing : « Il est curieux de voir comment Lessing ne marche jamais droit vers un résultat, mais nous fait faire une sorte de course philosophique à travers deux opinions contraires, puis à travers le doute. Nous assistons au travail de la pensée et de la découverte plutôt que nous ne recueillons de larges vues et des vérités propres à exciter notre propre méditation. Distinguer, voilà son affaire. »

Mais j'aurais tort d'insister. Ce n'est que par moments, par crises, dirai-je, que M. Stapfer se livre au jeu stérile de la balançoire (1). Quand il veut bien renoncer à ce divertissement élégant, sous lequel il cache plus d'indécision que de liberté d'esprit; quand, dans sa critique, la sensibilité égale l'intelligence et tend à la dépasser, M. Stapfer est purement exquis. C'est alors qu'il a écrit ses meilleures pages, et le mieux compris le but et la tâche de la critique. Montrer les beautés d'une œuvre plutôt que ses imperfections, se rendre compte que les défauts de l'écrivain sont parfois les conditions mêmes de ses qualités, et placé entre le génie et la foule, être auprès des hommes le messager des dieux, tels sont les devoirs et la noble mission que M. Stapfer, en ces heures de sensibilité, assigne à la critique, et tels sont aussi les principes dont il s'est inspiré dans l'étude des écrivains qu'il a vraiment aimés.

Ces écrivains, ce n'est pas Victor Hugo au sujet duquel il n'a pu se débarrasser complètement des réserves qui gênaient son adhésion; ce n'est même pas Racine dont il n'a pas hésité à livrer l'œuvre aux coups de raquette de la critique dialoguée. Ce sont des humoristes, tels que Sterne et Rabelais, des philosophes de naturel doux et tolérant, tels que Montaigne, des poètes bien équilibrés, tels que Gœthe dans *Hermann et Dorothée*. Les livres de M. Stapfer sur Rabelais et sur Montaigne resteront. De Rabelais, il a profondément senti et remarquable-

(1) Voir *Racine et Victor Hugo*.

ment caractérisé l'archaïque saveur d'un comique en partie fondé sur l'*humour*, la philosophie contradictoire « qui proclame à la fois la grandeur de l'âme et la souveraineté de la matière, le règne de Dieu et celui de la nature » et qui associe, par un paradoxe étonnant, « le vaillant optimisme de la plus belle humeur qu'on ait jamais vue avec cette indifférence sceptique pour le triomphe du vrai et du bien qui constitue le fond désespéré des idées pessimistes ». Il en a aimé la satire sans amertume, la gaieté énorme et saine « confite en mespris des choses fortuites », la bonté virile, la richesse verbale, — et son admiration, sa sympathie pour l'auteur de *Gargantua* a donné à sa critique une fermeté, une abondance et un éclat qu'elle n'avait point montrés au même degré en d'autres études.

Cette veine excellente, M. Stapfer l'a retrouvée en abordant Montaigne en faveur duquel il a entrepris un véritable plaidoyer. Il a voulu prouver, à l'encontre de la légende, que Montaigne, suivant le mot de M. Faguet, était « très sérieux ». Il n'admet pas qu'il fût sceptique, égoïste et paresseux, comme on le croit généralement. Il est à ses yeux le sage, tel qu'il le conçoit, l'honnête homme « qui ne se pique de rien, qui s'acquitte de ses fonctions en serviteur correct de la chose publique, mais avec l'élégance d'un certain détachement, et sans croire remplir un sacerdoce ». Pour lui enfin, le prétendu scepticisme de Montaigne, c'est l'ignorance à la mode socratique qui commence par le doute de l'examen et finit par celui de l'espérance; c'est la liberté d'un esprit pondéré, doux et tolérant qui, s'il n'affirme rien avec ardeur, ne nie rien non plus avec emportement, comprend la beauté, la vérité relatives des croyances qu'il ne partage pas, et respecte toutes les nobles convictions, parce qu'il pense que l'homme a besoin d'un aliment idéal et qu'il ne vit pas seulement des biens de la terre.

C'est ainsi que M. Stapfer a plaidé pour Montaigne et pour M. Stapfer. En faisant le portrait du grand écrivain, il nous a donné le sien sans s'en douter, et c'est fort heureux, car nous n'aurions pas eu celui-ci autrement. M. Stapfer n'aime pas à se livrer, par timidité plutôt que par dédain, peut-être aussi à cause de la difficulté que présenterait la confession de son état d'âme, un état d'âme conplexe, troublé, où se heurtent de délicates contradictions, où se croisent de fines pointes de doutes et de croyances qui se briseraient au moindre contact. Mais rien ne trahit un homme comme ses admirations. On n'admire que les qualités ou les défauts dont on porte en soi les commencements. Juger, préférer, c'est se souvenir de soi-même. M. Stapfer s'est souvenu de lui-même à propos de Montaigne. Et voilà pourquoi sa critique de Montaigne a été singulièrement pénétrante. C'est de la belle et bonne critique, faite de clairvoyance et d'intelligence émue, réchauffée par une sensibilité toujours en éveil, bien propre à justifier le mot de Vauvenargues : « Pour avoir du goût », c'est-à-dire pour être, nous l'avons vu, un excellent critique, « il faut avoir de l'âme ».

III

Pour être complet, il faudrait étudier l'esthétique de M. Stapfer et se demander comment elle dirige ou pénètre sa critique, mais cet examen nous mènerait trop loin.

Pour me conformer à ses propres principes de critique, je ne veux étudier M. Stapfer que dans les ouvrages où il déploie ses meilleures qualités, c'est-à-dire quand il se décide à rendre la main à sa sensibilité, ce qui lui arrive notamment chaque fois qu'il s'élève, à propos de littérature, à des sujets de philosophie religieuse ou de morale. C'est ce qu'il a fait, presque continuellement, dans un livre curieux, un livre que j'appellerais volontiers *consubstantiel* à son auteur, car il y est lui-même à peu près tout entier, sans toutes les réserves et les prudences dont il se sert ailleurs pour nous dérouter en se dérobant.

Ce livre, qui achèvera de nous le faire connaître, est celui qu'il a intitulé *Des réputations littéraires*.

Après trente ans de quotidienne écriture, un jour M. Stapfer se prit la main droite, au moment où elle s'envolait vers l'encrier fidèle, et, brisant son élan superbe, lui tint à peu près ce langage : « O main, infatigable main, pourquoi écris-tu, et où vas-tu? » Et la main répondit : « J'écris pour la gloire et je vais à l'immortalité. » Alors M. Stapfer se recueillit, hocha la tête, et condamna l'orgueilleuse main à compter sur ses doigts toutes les raisons qu'elle avait d'avoir tort. Que d'obstacles en effet à la réalisation de nos rêves d'immortalité livresque! Et combien peu de chances favorables! Il faut naître à son heure et ne pas se tromper de siècle, mais il n'est pas mauvais quelquefois de devancer son temps, comme Stendhal et Balzac; il faut savoir mourir jeune, comme Pascal et André Chénier, et n'écrire qu'un seul livre, celui qui vous rendra célèbre, mais il est plus prudent d'en écrire beaucoup, comme l'abbé Prevost, car on ne sait jamais quel sera l'élu, et de vivre jusqu'à ce qu'on l'ait écrit. Il faut être assez clair, pour être compris de ses contemporains, et assez obscur, pour que la postérité admire en vos œuvres, à la faveur de cette obscurité, ce qu'elle vous aura prêté elle-même, comme il est arrivé à l'*Hamlet* de Shakespeare ou au *Faust* de Gœthe, qui ne sont inépuisables que parce qu'ils sont inachevés, et durables que parce qu'ils sont plastiques. Enfin, il faut avoir du style, et

aussi avoir du génie, et c'est même peut-être par là qu'il est bon de commencer.

Et encore, je ne parle pas des agents destructeurs de l'œuvre matérielle : les vers, le feu, les dents qui rongent, les catastrophes, la mauvaise encre et le mauvais papier modernes qui ne permettent pas à un livre de vivre plus de cinquante ans! Et cependant la main, l'infatigable main, du papier blanc à l'encrier noir, continue à tisser dans les airs sa chimérique toile! Pourquoi? Et quel est ce mystère? Et, de plus en plus, M. Stapfer se recueille et se replie sur lui-même, mais toujours il aboutit à la même conclusion : la littérature est un moyen de vivre dans la mémoire des hommes, on fait des livres, comme on fait des enfants, pour se perpétuer, et le démon qui nous pousse à écrire est le besoin de l'immortalité. Et là-dessus, M. Stapfer compose les plus jolies pages de son œuvre, de plaintives méditations, une confession hardie, originale, émue, très sincère, où il dit enfin tout ce qu'il sent, son horreur du néant, ses regrets de la foi perdue, son égoïsme, ou plutôt son indéracinable individualisme qu'il attribue à son éducation religieuse et à sa culture classique, et aussi son respect pour ce qu'il ne croit plus, et ses espérances malgré les raisons de ne plus espérer, le tout, un peu en désordre, mais avec un accent de bonne foi et de vérité qui fait de ce livre quelque chose de très vivant, malgré l'erreur fondamentale qui l'a inspiré.

Car enfin, le point de départ est-il admissible? Écrit-on vraiment par besoin d'immortalité, et M. Stapfer est-il autorisé à gémir sur les déceptions réservées à ce besoin aussi profond qu'insensé? Un plébiscite, sur ce sujet, serait fort curieux. Mais je crois bien qu'il donnerait tort à la thèse et aux lamentations de M. Stapfer. Tout au plus pourrait-on dire que le démon qui nous pousse à écrire n'est pas très différent de celui de l'amour, et qu'on est écrivain comme on est amoureux, pour vivre en autrui dans le moment présent.

Mais à quoi bon discuter? M. Stapfer a des raisons personnelles de rester de son avis, et son livre nous donne l'occasion d'achever son portrait. Chrétien plutôt que croyant, si M. Stapfer a rejeté les dogmes et jugé les églises, il n'a pu se débarrasser de ce goût de la foi qu'il a gardé du lait maternel, et cette foi, dont il ne jouit plus, le fait encore souffrir, comme le membre perdu de l'amputé; il a eu beau vouloir dessécher en lui le sentiment religieux, il n'a réussi qu'à le détourner de sa pente naturelle, et voici qu'il s'est déversé dans son œuvre littéraire, pour lui donner un caractère très inattendu, y faire lever des idées et des espérances qui ne sont pas habituelles à la critique, et qui semblent parfois toutes dépaysées.

De là la teinte spéciale de son pessimisme; de là son rêve d'immortalité transposée, et l'ironie triste et un peu lourde dont il l'accable; de là ses indécisions et ses répugnances qu'il essaie de dissimuler sous la désinvolture quelquefois trop étudiée de son *humour*, de là cet assombrissement graduel des saillies de son esprit, saillies qui, dans les derniers livres, sont comme des pointes de clous qui auraient perdu leurs têtes brillantes, ornements des premiers ouvrages; de là, en un mot, ce mélange, à dose insaisissable, de scepticisme retenu et de sentimentalité refoulée, cette mobilité et cette dualité de nature qui font de M. Stapfer une physionomie essentiellement complexe et, par cela même, très sympathique.

Oui, très sympathique, car, par son impuissance *à rester d'accord*, M. Stapfer rentre dans la grande famille des esprits troublés et un peu anarchistes de notre temps. Il se rattache seulement à la branche aînée, à la génération de ceux dont les révoltes n'ont pas encore gâté le goût, et qui sont restés hommes de bonne compagnie et de bonne culture. Voilà ses affinités. Si donc, pour achever de le définir, j'employais le moyen détourné dont il s'est servi lui-même à l'égard de Montaigne, je dirais, en lui rapportant ses propres paroles : Les amis de M. Stapfer, ce sont les gens d'expérience, tolérants pour les erreurs et indulgents pour les faiblesses humaines, parce qu'ils savent qu'ils se sont souvent trompés, et surtout parce qu'ils comprennent que tout est relatif, que notre vérité est une erreur moindre, et que nos chairs pétries du limon de la terre ne sauraient avoir la pureté des anges. Les amis de M. Stapfer, ce sont les ignorants à la mode socratique, pour qui le dernier comme le premier mot de la sagesse est qu'ils ne savent rien, mais qu'il faut espérer en Dieu. Les amis de M. Stapfer, ce sont les esprits libres qui ont perdu la foi mais qui la regrettent, et qui la retrouvent en partie, puisqu'ils la cherchent toujours. Les amis de M. Stapfer, ce sont les esprits délicats qui jugent grossières les solutions tranchées, aiment les idées pour elles-mêmes, mais ne croient pas que la littérature puisse absorber toute la vie, et ouvrent leur intelligence à tout ce qui est beau, poésie, peinture, divine musique. Tels sont les amis de M. Stapfer. Ils ne sont pas innombrables, mais ils sont d'élite. Ils ne lui feront pas de bruyantes réclames, mais ils lui seront fidèles. Ils critiqueront ses livres, mais ils les liront, et, s'il ne leur appartient pas de lui conférer la grande gloire et de le pousser à l'immortalité, ils ne cesseront pas du moins de lui témoigner cette estime particulière qui s'attache au vrai mérite et qui est sa meilleure récompense.

Charles Recolin.

APOLLON CHEZ LES BÉOTIENS [1]

Nouvelle.

IV. — APOLLON TOURNE LA TÊTE A TOUS LES BÉOTIENS

Cinq jours plus tard la petite ville d'Oosterwolde, d'ordinaire si calme, était littéralement sens dessus dessous. Du bourgmestre au moindre gamin de rue, tout le monde n'est occupé que de l'étranger distingué qui loge au *Soleil*. La Renommée fait courir sur sa personne les bruits les plus divers. Toutefois l'avis presque général est que Oosterwolde possède entre ses murs un prince allemand colossalement riche qui fait de l'art pour l'art et court le monde au gré de son caprice. Le bourgmestre l'a présenté à la société où il a été successivement le centre de la curiosité, de l'intérêt, de l'admiration unanimes. Car les habitants d'Oosterwolde ont ceci de particulier qu'ils sont de glace pour leurs concitoyens et de feu pour les étrangers. M. von Hohenbourg en faisait journellement l'expérience. Le lendemain de son arrivée il avait passé la soirée familièrement dans la famille du bourgmestre, le surlendemain il avait dîné chez le juge de paix avec toute la jeunesse dorée du pays. Et ainsi de suite : c'était à qui recevrait le favori du prince de Lichtenstein-Vadötz ou peut-être le prince lui-même qui tenait à garder le plus strict incognito. La liste de souscription pour le concert, qui devait avoir lieu dans cinq jours, se couvrit rapidement de noms notables. Le prix des places était pourtant fort élevé, pour Oosterwolde : cinq francs, alors que les comédiens, l'an dernier, s'étaient exhibés pour un franc cinquante. Mais en tête de la liste brillaient ces mots : *Au profit des pauvres de la Ville*, qui, joints à l'attrait du mystère enveloppant le personnage et à l'esprit de rivalité animant les gros bonnets oosterwoldois, firent délier les cordons de toutes les bourses.

Pourtant il y avait à Oosterwolde quelqu'un qui ne s'était pas laissé gagner par l'enthousiasme général, un homme à la vérité sans grande influence mais compté cependant au nombre des notables. Vous saurez qu'il existe dans la petite ville un établissement que personne n'omet dans la liste des curiosités locales : une école latine. Le directeur de cette école était depuis quelques années un jeune homme, frais émoulu de l'école normale, étranger à la ville, mais heureux en somme de pouvoir commencer là sa carrière professorale. Il constituait à lui seul tout le personnel enseignant parce que le nombre des élèves variait entre cinq et sept. Il s'appelait M. Hermann Warmenhuizen, doct. phil. Deux grandes qualités distinguaient le jeune directeur : il était garçon et jouait assez agréablement du piano. Les dames, jeunes et vieilles, le voyaient d'assez bon œil, les messieurs ne l'aimaient point : il était trop sage et trop tranquille, ne jouait pas au billard, ne fumait pas de pipes de Gouda et ne buvait que de l'eau. Cependant il était reçu chez le pasteur, chez le bourgmestre et chez le juge de paix, ce qui lui assurait une certaine considération.

Nous disons donc que le Dr Hermann n'avait pas été gagné par la fièvre pourtant fort contagieuse qui sévissait à Oosterwolde depuis l'arrivée du professeur von Hohenbourg. Il avait vu l'homme célèbre au cercle et lui avait parlé. Il déclara qu'il n'avait jamais entendu vanter le théâtre de Vadötz et qu'il doutait que le prince de Lichtenstein menât un train fort princier. Mais aussitôt ce fut un *tolle* général contre ce petit magister qui se permettait de pareilles observations. Même dans la famille Snyders où il était reçu avec une faveur particulière, — on parlait d'un tendre engagement entre lui et Mina, — là même il dut se taire devant les discours dithyrambiques du bourgmestre, les exclamations passionnées de Mme Snyders et les remarques énamourées de Mlle Mina.

Dans ces conditions il n'était guère douteux que le concert n'obtînt un succès colossal. M. Warmenhuizen prévit la chose et le soir fixé, à sept heures moins le quart, il dirigea ses pas vers le local de la veuve van der Zwaag. Une activité inaccoutumée régnait dans le *Soleil* tout entier. Le garde champêtre en grande tenue se tenait à la porte cochère, remplissant à la fois ses propres fonctions et celles de contrôleur. L'hôtesse et ses filles en robe de soie, bonnet de dentelles, pendants d'oreilles en spirale, collier de corail et bracelets d'or, allaient incessamment de la chambre commune à la salle de concert. Celle-ci avait pris son aspect des grands jours. Toutes les lampes de cuivre, suspendues au plafond, brillaient comme autant de soleils. Le billard avait été enlevé et dans tout l'espace resté libre on avait placé des chaises et des tables. Sur une petite estrade on voyait le piano fermé, éclairé par des bougies ; à droite et à gauche deux tables garnies d'un tapis vert étalaient un vrai luxe de bougies et de lampes. Il fallait que l'artiste fût bien en lumière !

A sept heures moins cinq le public était déjà presque au complet, car il n'est pas encore de bon ton à Oosterwolde d'arriver en retard. Là se voyait la fleur des jeunes filles à marier avec leur maman formant un groupe, tandis qu'un autre groupe, au fond de la salle, était formé par les papas et les jeunes gens.

Cependant le héros de la fête attendait dans la cham-

(1) Voyez la *Revue* du 2 octobre.

bre commune alors déserte le moment de faire son entrée. Il portait un superbe habit bleu à larges boutons d'or, deux ordres de chevalerie brillaient sur sa poitrine; sa cravate blanche, son gilet blanc étaient immaculés comme la blanche hermine. Il se plaça devant le miroir pour examiner si la disposition de sa brillante chevelure noire était toujours irréprochable. Un pas furtif se fit entendre derrière lui :

— Ah! c'est vous, Gretchen! dit-il. La salle est-elle bien garnie, mon enfant?

— Pleine comme un œuf, Monsieur!

— Allons, tout va bien, tout va bien!

M. von Hohenbourg sourit tendrement à la jeune fille, lui passe un bras autour de la taille et dépose sur sa bouche un furtif baiser. Puis, rapide comme l'éclair, il disparaît par une sorte de corridor qui mène directement à l'estrade de la salle : c'est l'entrée des artistes. Le bruit des acclamations lointaines tire Gesina de sa rêverie; il s'agit de se hâter pour ne pas manquer le commencement du concert.

Apparition d'Apollon, applaudissements frénétiques des Béotiens. Apollon s'incline, ouvre le piano, jette les yeux à droite, à gauche, ôte lentement ses gants blancs et les place sur une des tables aux cent lumières. Puis, assis droit comme une chandelle et se sentant la cible de tous les regards il commence son premier morceau. En tête du programme imprimé — une rareté à Oosterwolde — on peut lire : SOUVENIR DE L'OPÉRA. LE TROUVÈRE DE VERDI. L'auteur de ce souvenir? M. von Hohenbourg lui-même.

Comment donner une idée du succès éclatant, écrasant, pyramidal du professeur allemand? Nous renonçons à cette tâche trop ardue et dirons simplement que le *Soleil* faillit crouler sous les applaudissements, quand après plusieurs nocturnes, fantaisies, berceuses, le concert se termina, comme il avait commencé, par un *Rondo capricioso* dû à la veine fertile du chevalier de Lichtenstein-Vadötz. Mais le virtuose compositeur, s'arrachant aux ovations enthousiastes, se réfugia dans sa chambre — tel Apollon, à la fin d'un beau jour, dérobe aux yeux mortels son radieux éclat — cependant que dans la salle les dames se réunissaient autour des tables pour prendre le café et que les messieurs remplissaient la salle d'auberge d'un nuage de fumée, quelques-uns, il faut le reconnaître, dédaignant ce plaisir de cheminée d'usine, préféraient aller rendre visite aux dames. Mme Snyders et ses filles étaient particulièrement entourées.

— C'est merveilleux! faisait sentencieusement le juge de paix.

— Admirable! ajoutait le percepteur en scandant les syllabes.

— J'avoue n'avoir jamais entendu rien de semblable et pourtant je crois m'y connaître, conclut Martha avec une modestie charmante.

— Ces dames me pardonneront-elles d'apporter une note discordante, mais sincère, dans ce concert de louanges? dit M. Warmenhuizen, le magister latinus. La musique du « Souvenir » est au-dessous de tout et quant au rondo, le plagiat est tellement évident...

La face allongée des assistants, les signes désespérés de Mina derrière son éventail, lui prouvèrent avec tant d'évidence qu'il faisait fausse route, qu'il rougit, se mordit les lèvres et ne tarda pas à disparaître, après s'être juré tout bas qu'il saurait bientôt toute la vérité sur cet intrigant.

Cependant là-haut le triomphateur ayant appelé Gretchen se faisait servir par elle une coupe de champagne.

— A vos succès, Monsieur!

— A nos amours, Gretchen.

— Oh! Monsieur...

— Comment, vous êtes fâchée? Écoutez, je vais vous le dire tout bas, Gretchen, c'est vous que...

Soudain on frappa vigoureusement au dehors. Gesina se hâta de gagner une porte dérobée et à peine avait-elle disparu que le garde champêtre entra, porteur d'un sac contenant cent cinquante-huit écus qu'il remit respectueusement à M. von Hohenbourg.

V. — APOLLON REPARAIT DANS TOUTE SA SPLENDEUR

Dans le « monde » d'Oosterwolde régnait une surexcitation inaccoutumée. Le concert avait eu un tel succès que tous les échos de la petite ville en retentissaient encore et Jean racontait à Jacques et Jeanne à Jacqueline que le bourgmestre donnait le lendemain une soirée suivie de bal en l'honneur du chevalier de Lichtenstein, — du prince, chuchotaient quelques politiciens avisés.

La bourgeoise demeure du bourgmestre a du reste fait un suprême effort pour se hausser au niveau princier de son hôte. Partout des fleurs, des plantes vertes, des candélabres brillamment illuminés. On a enlevé les battants de la porte du salon pour qu'il formât une suite avec la salle à manger. La soirée ne devant commencer qu'à dix heures et demie, personne n'est là encore. Les dames de la maison sont occupées à faire grande toilette. Le crépitement joyeux de deux grands feux de bois et le tic tac monotone de deux pendules dorées, riches mais de mauvais goût, interrompent seuls le silence. Mais la porte de la salle à manger s'ouvre doucement et Mlle Martha s'avance dans le frou-frou de sa robe de soie vert d'eau. Elle pense à lui... au grand artiste... à Maximilien. Quel joli nom, Maxi-

milien, avec son diminutif Max ! Elle veut lui plaire ce soir et être la reine de la fête ! car au-dessus du bonheur d'être aimée une femme mettra toujours le plaisir de briller et d'être admirée...

Ici le cours de ses pensées dévie brusquement par suite d'une circonstance extérieure. Elle remarque qu'il y a un piano dans la salle à manger et un autre dans le salon. Le premier, elle le connaît bien, mais l'autre, ce superbe instrument tout battant neuf ? Martha se perd en conjectures lorsque la porte s'ouvre pour la seconde fois.

— Eh bien, ma chère enfant, — c'est la voix du bourgmestre, — que penses-tu de la surprise ?

— Ce nouveau piano ?

— Nouveau ? dis unique, dis incomparable ! C'est à grand'peine que j'ai pu l'obtenir d'Hohenbourg. Tu sais que notre Schulz n'est pas une vermeille, celui-ci est de Gaveau, une des meilleures maisons de Paris. Il nous fallait un instrument supérieur, Martha ! Je parlais hier de la chose avec le chevalier. Il est fort délicat, me disait-il, de faire un bon choix ; il faut s'y connaître. Il avait donné douze cents francs pour le sien, mais ne voudrait pas le céder pour quatorze cents. Pourtant, quand je lui eus dit mon désir de l'acquérir, il fut assez généreux pour me l'offrir, au prix coûtant, uniquement pour me rendre service. — Mais alors, m'écriai-je, pour le reste du voyage vous voilà privé de piano ? — Soyez sans inquiétude, répondit-il avec bonté, il me sera plus facile qu'à vous d'en avoir un autre, je suis du métier. Alors sans tarder j'ai fait transporter l'instrument ici. Et vois-tu, mon enfant, de retour dans son pays notre hôte ne pourra que vanter l'accueil qui lui a été fait à Oosterwolde, et cela n'est pas pour nous nuire.

En ce moment tous les petits Snyders se précipitèrent dans la chambre et mirent le nouveau piano à une telle épreuve que Martha dut fermer l'instrument presque sur leurs doigts pour faire cesser la cacophonie. Mme Snyders fit son entrée, étincelante de diamants, suivie de près par le pasteur et sa femme, puis successivement arrivèrent toutes les notabilités, en fait une grande partie du public de l'avant-veille ; même M. Warmenhuizen, malgré la sortie intempestive que l'on sait, n'avait pas été rayé de la liste des invités.

Le grand homme se fit un peu attendre, l'étiquette l'exigeait. Quand il parut, un silence de quelques secondes régna dans le salon. Adroitement, il profita de ce moment où l'attention était concentrée sur sa personne pour offrir au bourgmestre son portrait avec dédicace flatteuse et paraphe magistral. Tout le monde se pressa autour de l'heureux donataire et ce fut longtemps une pluie d'exclamations. Si l'on avait soupçonné que le bourgmestre n'était ici que le second dans la hiérarchie, on se serait sans doute contenté de points d'interrogation. Quel était l'autre ? Allez le demander à la petite Gretchen.

La soirée musicale s'ouvrit par un quatremains ; exécuté par deux virtuoses en herbe, filles de l'amphitryon. Les conversations allèrent leur train, les petites se hâtèrent d'arriver à la fin du morceau, alors éclatèrent quelques applaudissements décernés par acquit de conscience. Puis M[lle] Martha s'avança un morceau de musique à la main : *Fleuve du Tage*, encore à la mode à Oosterwolde ; elle fut accompagnée par M. von Hohenbourg, dont le finale, une brillante improvisation, fut salué de bravos unanimes. Unanimes ? Non, pourtant, car le directeur Warmenhuizen boudait plus que jamais à un engouement qu'il jugeait absolument insensé. Tandis que le valet de chambre et le garde champêtre, transformé en serveur, présentaient les rafraîchissements, il trouva le moyen de s'approcher de la seconde fille de la maison et de lui dire à voix basse :

— Écoutez, Mina, les choses prennent mauvaise tournure. Ce charlatan a jeté de la poudre aux yeux de tout le monde, et si on le laisse faire, il tournera la tête à votre sœur.

— Pour Dieu, ne parlez pas ainsi, Hermann ; songez donc que mon père a acheté au professeur pour douze cents francs un piano...

— Qui lui revient sans doute à cinq cents ! Le bandit ! Je m'en doutais, d'ailleurs, et il n'est qu'au début de ses exploits. Mina, il faut que je parle à votre père...

— Hermann, vous allez déchaîner l'orage : papa et maman nagent dans l'azur, Martha est au septième ciel...

— Raison de plus pour les faire descendre doucement de ces hauteurs : une chute brusque serait fatale. J'ai ce drôle-là dans la main. Écoutez, voici mon plan...

A l'autre bout du salon avait lieu alors un entretien bien différent. Martha cherchait un air de la *Flûte enchantée* dans un cahier de musique. M. von Hohenbourg se tenait derrière sa chaise et se penchait vers la jeune fille au point que sa noire chevelure touchait ses boucles blondes. Ils parlaient allemand.

— Il vient un moment dans la vie, murmurait-il, où tout à coup nos yeux s'ouvrent. L'idéal jusque-là confus se transforme alors en resplendissante réalité. Lorsque, il y a quelques jours à peine, je franchis pour la première fois le seuil de cette maison, je me demandais encore ce que pouvait bien être l'amour. J'ai vécu jusqu'ici dans un rêve ; je m'éveille, et la clarté m'éblouit et m'enivre !

Martha ramena vers elle le cahier de musique pour cacher sa rougeur.

— L'amour est la vraie mélodie de l'existence, une

mélodie telle que le plus grand maître n'en composa jamais. Mais c'est un duo où les deux cœurs aimants doivent s'entendre pour battre la même mesure. Mon cœur bat *allegro*; je crains que le vôtre, ô Martha, ne soit encore qu'à l'*andante*.

Martha balbutie :

— Je ne puis vous répondre, Monsieur.

— Nommez-moi Max, cela sonne si doucement à l'oreille. Et pourquoi, pourquoi ne pas me répondre?

— Dans quelques jours vous quitterez cette ville et je ne vous reverrai jamais. Vous m'oublierez...

— Jamais, Martha. Je reste, mon destin est désormais fixé. Mais nous ne pouvons chuchoter plus longtemps. Le grand imbécile, là-bas, celui que vous appelez le directeur, nous épie. Puis-je demain matin vous parler un moment sans témoins?

— Venez à neuf heures, papa est alors à son bureau et maman à sa toilette. Vous faites une visite, simplement. Vous savez, dans une petite ville...

Martha ayant renoncé à trouver la *Flûte enchantée*, le chevalier de Lichtenstein attaqua bravement un air de la *Fausse Magie*.

VI. — APOLLON SUBIT UNE ÉCLIPSE TOTALE QUI N'EST INDIQUÉE DANS AUCUN ALMANACH

Le matin qui suivit la soirée chez le bourgmestre, il y eut dans la petite ville plusieurs personnes dont le moral se trouva fâcheusement impressionné par le remue-ménage des huit derniers jours. Les filles du receveur trouvèrent que la conduite de Martha vis-à-vis du professeur avait été inconvenante; la femme du juge de paix jugeait sévèrement Mme la bourgmestre, qui n'avait pas daigné lui adresser la parole pendant cette fameuse soirée; chaque notabilité féminine enfin avait ses griefs à présenter. Chez les Snyders la mère souffrait d'un horrible mal à la tête, le père était accablé de besogne, Mina était soucieuse, seule Martha rayonnait. Au *Soleil*, il était évident qu'un drame de famille se préparait; l'hôtesse avait dépouillé Gesina de ses fonctions auprès du virtuose, sous prétexte qu'une fois là-haut on ne la voyait plus descendre, et la pauvre enfant ne s'interrompait de verser des torrents de larmes que pour quereller sa remplaçante, la petite sœur Hillegie. Enfin le directeur qui, aujourd'hui samedi, n'avait pas de cours à donner, s'était enfermé avec un paquet de lettres dans son bureau où régnait une atmosphère de ténébreuse conspiration.

Dix heures venaient de sonner, lorsque le valet de chambre vint annoncer à M. le bourgmestre que « le monsieur étranger d'hier soir » attendait dans l'antichambre. Personne n'était prêt à le recevoir que Martha, mais elle saurait assurément le retenir par un bout de causerie jusqu'à ce que les affaires urgentes fussent expédiées...

Lorsque la porte du salon se fut refermée derrière elle, Martha sentit son cœur battre avec violence. Max s'avança vers elle à pas précipités, la pressa sur son cœur avant qu'elle pût s'en défendre, et quand, enfin dégagée de l'étreinte passionnée, elle eut pris place sur le sofa, il s'agenouilla dévotement à ses pieds.

— Que le temps m'a paru long, mon adorée, murmura-t-il. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Toutes sortes de noires pensées me traversaient l'esprit, une anxiété indicible m'oppressait.

— Mais... pourquoi? interrogea la jeune fille tremblante.

— O Martha! vos parents consentiront-ils jamais à notre union? Je suis un étranger. Il faudra tôt ou tard que je retourne dans mon pays où me rappellent mes hautes fonctions. Et vous... quitterez-vous vos parents, vos frères, vos sœurs, pour suivre un étranger?

Martha demeura muette, mais deux larmes coulèrent sur ses joues qui avaient tout à coup perdu leur frais incarnat.

— Vous pleurez! s'écria Max en portant amoureusement la main mignonne à ses lèvres. J'ai conçu un plan hardi, téméraire même, mais l'amour est plus fort que la mort et brave tout!

Vos parents se mettront à la traverse de nos projets, mais nous vaincrons ou mourrons ensemble. Demain, à la tombée de la nuit, une voiture se tiendra prête à la porte de l'auberge le *Cornet de Poste*, à l'extrémité de la ville. Si vous pouvez m'y rejoindre, aucune puissance au monde ne saurait désormais nous séparer...

Martha se leva d'un bond :

— Jamais! s'écria-t-elle; tromper mes parents, les faire mourir de chagrin peut-être...

— J'avais cru que vous m'aimiez, repartit froidement le chevalier. Mon propre amour est cause sans doute de ce mirage décevant.

Martha leva vers Max ses yeux remplis de larmes et, lui jetant brusquement les bras autour du cou, elle sanglota à fendre l'âme...

A ce moment la porte s'ouvre avec fracas pour livrer passage au bourgmestre Snyders et au directeur Warmenhuizen. Martha se laisse choir sur le sofa, le chevalier examine avec une attention extrême les photographies de l'album placé sur le guéridon.

— Monsieur Henri Brandt, il y a quelque temps déjà que je vous cherche, dit d'un ton calme le plus jeune des deux inquisiteurs. Le commissaire de police de Zwolle demande votre adresse.

L'homme interpellé sous le nom plébéien de Brandt se rapetisse à vue d'œil. Il saisit son chapeau et fait mine de gagner la porte.

— Arrêtez, scélérat! s'écrie l'autre inquisiteur d'une voix tonnante. Je sais tout... tout... tout!... Je sais d'abord que vous n'êtes ni professeur, ni directeur de théâtre, ni chevalier, sinon chevalier d'industrie portant de fausses décorations...

Henri Brandt reboutonne vivement sa pelisse.

— Que vous voyagez sous un faux nom; vendant à droite et à gauche de vieux pianos pour le triple de leur valeur. Je sais... que ce n'est pas seulement à la bourse des gens que vous vous attaquez, mais à leur honneur, à la paix de leur foyer. Misérable!... après avoir fait la cour à la petite van der Zwaag, après lui avoir donné votre portrait, après avoir enfin tourné la tête à l'innocente enfant, vous osez...

Martha s'est levée, et pâle comme une morte, les yeux égarés, elle a jeté un cri déchirant qui attire vers elle l'attention de chacun. M. Snyders se précipite de ce côté et arrive à temps pour recevoir dans ses bras sa fille défaillante. Le jeune directeur s'empresse d'aller chercher Mme Snyders et Mina, qui accourent et prodiguent leurs soins à la pauvre amante trompée. Elle ouvre enfin les yeux et pleure... pleure... tout le monde pleure avec elle.

— Où est le bandit? s'écrie tout à coup le bourgmestre. Mais le pseudo-professeur et pseudo-chevalier n'avait pas perdu une si belle occasion de « filer à l'anglaise », comme on dit dans le monde — non le monde d'Oosterwolde.

A midi, au déjeuner, les Snyders étaient un peu remis du terrible choc éprouvé le matin. Martha était pâle et triste, mais déjà elle relevait la tête et sa fierté naturelle commençait à reprendre son empire sur les sentiments de honte et de douleur qui pourtant devaient la troubler longtemps encore.

— Mon cher Herman, dit le bourgmestre, j'ai envers vous des obligations infinies, mais heureusement je sais un moyen de les acquitter toutes à la fois. N'est-ce pas, Mina?

Les deux jeunes gens sourirent et se tendirent la main, sans embarras, car ils savaient bien que depuis longtemps leur mutuelle entente n'était plus un secret pour personne.

Martha quitta silencieusement la chambre.

— Je demanderai seulement de remettre le mariage à l'année prochaine, dit Mme Snyders. C'est pour notre pauvre Martha, voyez-vous; elle part ce soir et passera l'hiver à Leeuwarden, chez une amie.

— Hermann avait eu la même pensée délicate, répondit Mina avec quelque fierté.

Le soir même de ce jour mémorable Apollon passait la frontière allemande et plus jamais ne reparut en Béotie.

J. TEN BRINK.

Traduit du hollandais par André NOEL.

LA MENDIANTE DE SATRUSTEGUY

(Pays basque)

A Satrusteguy, qui est comme le cœur du mystérieux pays basque, Dominica était née.

Son enfance s'était écoulée sous les tonnelles de platanes qui avancent leurs porches de verdure devant toutes les maisons, même les plus pauvres de ce village; — elle avait joué sous chacune, s'était abritée du soleil sous leurs feuilles, de la pluie, sous les vieilles arcades de pierre, ressouvenir d'Orient; couru le long des gradins de la « place de pelote » qui dresse son mur en coupole au pied de la montagne, comme un rempart.

Elle était bien un peu l'enfant du village, Dominica! Sa mère était morte en la mettant au monde, et son père, assez piètre sujet, l'avait abandonnée aux soins d'une belle-sœur pauvre, déjà chargée de famille, et était parti pour « les Amériques » avec une compagnie de joueurs de pelote, mais il n'était jamais revenu...

Et la petite avait poussé un peu étrangère, au milieu de ses frères et sœurs de hasard; elle avait entendu, dès ses premières années, qu'elle était une enfant sans parents, laissée à la charité des autres; — et cette inexprimable tristesse des orphelins, cette sorte de halo de mélancolie l'enveloppaient, comme ses cheveux blonds brûlés de soleil auréolaient son visage!

. . . .

Il existe, à quelque distance de Satrusteguy, une grotte curieuse aux infinis détours, et qu'on ne peut visiter que sous la conduite de quelqu'un du pays.

C'est la grotte d'Elizaberry.

C'était là le très rare et unique salaire que Dominica recueillait, quand le hasard amenait un curieux dans ces parages, et qu'elle se trouvait elle-même auprès de la grotte, dont elle connaissait les innombrables couloirs.

Mais ce n'était pas un gagne-pain,... c'était plutôt un prétexte à être un peu plus abandonnée que les autres, parce qu'on se souciait moins d'elle.

Depuis ces derniers mois du reste, elle n'avait, pour ainsi dire, rien gagné, et sa tante lui avait déclaré qu'il était temps de chercher une condition, et comme, au village, il n'était pas d'espoir de trouver un emploi, elle lui parlait maintenant de partir pour la ville!

Cela avait été pour Dominica une révélation terrible!

Oh! non pas qu'elle fût bien heureuse, en son délaissement de petite intruse, tourmentée un peu par tout le monde, comme les êtres qui sont seuls; mais

quitter son pays, quitter sa grande montagne bleue qui devenait toute rose le soir, ne plus voir la lune d'argent monter doucement au-dessus de la coupole de la « place de pelote »...

La belle lune, tantôt ronde, et tantôt comme une mince faucille, et d'où tombait la lumière douce qui diaprait les vieilles dalles de granit et leur donnait des transparences d'agate... « *Hilarguia* » en basque, la « lumière des morts »...

Le soir, après le souper, tandis que les autres filles se rassemblaient en groupes, et parcouraient le village en se tenant par le bras, que de fois, pour fuir leurs taquineries, s'était-elle réfugiée tout au fond de cette place de pelote, toujours déserte à cette heure, et là, dans la paix de la nuit, avait-elle confié sa prière et sa plainte à cette immensité secourable qui s'ouvrait à elle comme un abri.

Étrange attachement des êtres simples au sol où ils sont nés. Dans notre conception plus savante, et trop souvent moins vraie, notre première idée est de fuir les endroits où nous avons été malheureux; alors que, presque toujours, un instinct plus fort nous ramène vers ces mêmes lieux de souffrance, dont nous n'aurions jamais dû nous écarter.

Certes, elle se trouvait bien malheureuse, Dominica, mais elle pensait que son malheur serait définitif et irréparable le jour où elle aurait à quitter son pays.

Elle avait dix-huit ans : le grand air de la montagne avait fait de son corps celui d'une statue, le soleil avait versé ses rayons dans ses yeux, son or dans ses cheveux, et donné à son visage la belle couleur chaude des fruits!

Les garçons du village l'avaient beaucoup recherchée d'abord, pensant qu'aussi peu surveillée, elle serait plus facile, — et tout au contraire, ils l'avaient trouvée plus sévère et plus inaccessible, protégée par cette sorte de vague méfiance de tout, qui est souvent la seule défense des abandonnés...

Et puis, aussi peu que son âme se fût encore ouverte aux choses de l'amour, elle avait pourtant comme une idée arrêtée de celui qu'elle pourrait aimer, et son rêve d'enfant s'était bercé parfois de l'image d'un beau jeune homme, comme elle en avait vu sur des images, et qui viendrait la chercher un jour, pour lui donner miraculeusement tous les bonheurs...

Pourtant, elle commençait à craindre que ce joli rêve ne restât tel, sans jamais se réaliser...

*
* *

Un jour qu'elle avait beaucoup pleuré, parce que le moment de son départ approchait; — vers le soir, elle s'était assise à l'entrée de la grotte où ses pas l'avaient amenée presque inconsciemment.

C'était une soirée de juin, au temps où les verdures sont encore de cette couleur foncée que le soleil n'a pas eu le temps d'atténuer, et sous la lumière déjà moins intense, les contrastes de la nature commençaient à se fondre en une harmonie toute rose qui caressait la cime des grands bois...

La montagne, semblable à quelque monstre antédiluvien couché, paraissait s'endormir dans l'or de l'occident, et, des hameaux parsemés dans la vallée, montait comme un murmure vague, avec le bruit de lointaines sonnailles et le chant à demi perdu des bergers...

On eût dit que la nature se fût faite plus belle et plus charmeuse, pour ces derniers jours que l'enfant avait à la contempler, et cette intraduisible émotion, qui nous prend malgré nous, en face de la grande paix vespérale, envahissait plus profondément l'âme de Dominica!...

Le silence était absolu, et un recueillement planait dans l'air, avec les hirondelles immobiles...

Le bruit très léger d'un pas sur les mousses arracha soudain la jeune fille à la torpeur délicieuse qui la gagnait de plus en plus.

Elle se leva pour contourner le rocher, et dans cet instant, un étranger s'arrêta devant elle. Il était seul, son visage et sa tenue indiquaient un artiste, écrivain ou peintre, un curieux, chercheur d'impressions.

Peut-on visiter la grotte, ma petite? interrogea-t-il non sans avoir, un instant, considéré la jeune fille, dont la beauté éclairée de cette lumière de crépuscule, l'avait frappé...

Encore tout engourdie de son rêve, Dominica fit un signe de tête; et retirant d'une anfractuosité de roc une torche de résine qu'elle y cachait, elle la présenta au voyageur et elle en prit une autre elle-même.

Ils entrèrent :

En quelques minutes, ils avaient traversé plus de dix couloirs entre-croisés, inextricable labyrinthe qui aboutissait à une sorte de rotonde où de prodigieuses stalactites descendaient de la voûte.

La jeune fille s'arrêta comme de coutume, à cet endroit le plus intéressant de la grotte.

Elle se tenait debout, le bras élevé, éclairant de sa torche la paroi merveilleuse, où des cristallisations étranges scintillaient; et dans cette position inclinée de son corps, sa taille exquise se renversait, faisant ressortir les hanches rondes et la gorge charmante; les yeux levés et la bouche entr'ouverte, elle semblait être quelque statue de « jeunesse éternelle » éclairant la vie.

Et à ce moment, le voyageur ne voyait plus qu'elle seule, hanté, dans son imagination d'artiste, par une adorable vision de fée!

L'enfant le regardait presque avec crainte, tant la

fixité de ses yeux la fascinait, mais sa pensée n'avait pas encore pu traduire la raison de cette immobilité du jeune homme.

Insensiblement, Dominica avait abaissé son bras, et elle demeurait là, debout, dans « l'hypnose » que lui avait jetée ce regard d'homme...

Quelques secondes encore, ce fut ainsi.

La grotte s'éclaira d'une clarté plus sinistre et plus folle : les deux torches, tombées à terre, avaient mêlé leurs flammes...

Ce fut comme une gerbe de lumière qui éclaboussa les murailles, où des gemmes inouïes fulguraient dans la gamme la plus fantastique de couleurs...

Dominica, à demi anéantie par cette sensation inconnue qui l'enveloppait, revoyait confusément, à travers la déroute de son esprit, le souvenir de son rêve miraculeux qui passait.

Quand ils sortirent de la grotte, il faisait nuit noire.

Des étoiles incertaines brillaient au ciel, semblant se mouvoir, mais la lune tardive n'apparaissait pas encore : c'était seulement la chanson nocturne du vent dans les branches, le sommeil de la vie, la voix du silence.

Une frayeur s'emparait de la jeune fille, à mesure que la réalité se faisait pour elle : — Rentrer à cette heure! Expliquer son retard!

Cela était bien impossible. — Elle leva les yeux vers l'étranger, comme pour implorer son secours.

Sous la pâle clarté stellaire, il la trouva plus belle encore, et son cœur d'idéaliste la lui fit chère en cet instant :

— Partons, dit-il.

Vers la vallée perdue dans la nuit, Dominica tourna une dernière fois la tête : en un sombre chaos, tout était confondu, à peine la route qui mène au village semblait-elle serpenter un peu plus blanche entre les haies et les grands arbres.

La parole de l'inconnu lui fit croire plus sûrement à la réalisation de son rêve, et sans regret, elle le suivit.

* *

Il est, auprès des grottes d'Elizaberry, une mendiante au regard étrange, presque inquiétant, au visage brûlé de soleil.

Sous le masque de souffrance et de privations de toutes sortes, on devine encore des traits qui furent admirables : c'est Dominica.

Dans le pays où on a oublié son histoire, car elle est ancienne maintenant, on l'appelle plutôt la « Bohémienne ». Elle a perdu la raison, — cependant, ce nom seul a le don de faire passer dans ses yeux une expression de colère.

Elle veut qu'on l'appelle encore Dominica.

Il y a vingt ans qu'elle est revenue, qu'elle rôde par les chemins, et que le soir elle retourne à la grotte. C'est son gagne-pain; celle qui l'a livrée, et celle qui la recueille!

Mais jamais, comme autrefois, elle ne s'arrête pour laisser admirer la crypte aux cristallisations merveilleuses : Elle semble hâter le pas, quand elle y arrive, et presque aussitôt, elle traverse dans un autre couloir...

Par les beaux soirs d'été, quand la nuit est sans lune, on voit parfois s'élever une grande flamme auprès de la grotte, et Dominica se tient debout auprès de cette flamme dont la clarté lui rappelle, sans doute, celle des deux torches qui brûlèrent ensemble!

Les vieux de la contrée racontent qu'elle attend toujours celui qu'elle avait suivi autrefois, et qu'elle allume ce feu pour le faire venir.

On l'appelle le « feu d'amour de la Bohémienne ».

Arthur Chassériau.

LIVRES NOUVEAUX

R. L. Stevenson : le Roman du prince Otto (1).

Prenez que le prince Otto est un prince charmant, « un prince en porcelaine de Saxe », beau, gracieux et spirituel, adoré des dames de la cour, de ses piqueurs et de ses chiens; que sa femme, la princesse Séraphine, est une belle dédaigneuse de vingt ans; que la principauté de Grunewald est un État minuscule et chimérique, accidenté de montagnes, vêtu de forêts de pins, égayé de cascades, sentant bon la résine, empli, d'une frontière à l'autre, du son des cors sonnant les abois; — et qu'avec tout cela Otto est le plus infortuné des princes.

C'est que sa princesse ne l'aime pas. Elle est ambitieuse et fière. Elle méprise la faiblesse de son mari. Elle se consacre au gouvernement de l'État qu'il lui abandonne sans regret. Elle veut être *une reine*. Elle se livre aveuglément aux conseils d'un aventurier, le baron de Gondremark, qui la pousse aux grands projets, prépare avec elle la conquête du duché voisin de Gérolstein et rêve, au fond, d'une révolution qui le fasse président de la république de Grunewald.

Or il arrive que le prince Otto se met en tête de reconquérir sa femme et le pouvoir. Il s'y prend si bien que Séraphine et Gondremark l'expédient sous bonne escorte à la prison de Velsenburg. Le voilà

1 Traduit de l'anglais par Egerton Castle; Paris, Perrin, 1897, 1 vol. in 16 à 3 fr. 50.

battu, direz-vous. Pas le moins du monde, il triomphe, car Séraphine apprend que, bien qu'averti à temps, il s'est laissé arrêter par amour pour elle ; elle apprend que Gondremark est un coquin et qu'elle fut une dupe ; elle apprend bien d'autres choses et surtout que la politique ne vaut pas qu'on la mette en balance avec l'amour d'un homme. Elle court délivrer Otto et ils chantent leur premier duo d'amour sur le grand chemin, pendant que les Grunewaldiens proclament la République. Ils ont perdu leur royaume et trouvé le bonheur.

* * *

Si cette imparfaite analyse évoque chez vous des souvenirs d'opérette, je le déplore. Car le *Roman du prince Otto* n'a, de près ni de loin, aucun rapport avec la *Grande-Duchesse* ni la *Vie parisienne*. Ces noms de Gérolstein et de Gondremark sont ici pure ironie. Il faut se souvenir que ce livre, qui fut un des premiers de Stevenson, resta son œuvre préférée et que les vrais stevensoniens la chérissent par-dessus toute autre, — comme font les Stendhaliens de la *Chartreuse de Parme*. Stevenson en écrivait à un de ses amis : « J'y ai mis bien du travail et par conséquent je ne m'attends pas à lui voir trouver grande faveur auprès du public. » De fait, ses récits d'aventures et ses histoires fantaisistes, tels que *Suicide-Club* ou *le Cas étrange du Dr Ickyll*, furent goûtés du public européen avant que l'on connût le *Prince Otto* qui pourtant les avait précédés ; et c'est certainement la traduction de M. Egerton Castle qui révélera l'œuvre à la plupart des lecteurs français. Un badinage littéraire eût eu une fortune plus rapide. En vérité, c'est un roman philosophique que nous avons là.

J'ai fait une belle découverte. Il me faut la compléter, en marquant qu'il ne s'agit pas, comme on pourrait le croire encore, d'un paradoxe sur la politique. L'auteur ne jette aucune clarté imprévue sur l'art de gouverner les peuples. Il ne s'arrête pas à analyser le fort et le faible du régime autoritaire ou du libéralisme. Il englobe toute politique et tous politiciens dans le même dédain paisible. Du savant licencié Rœderer qui publia un traité de droit public, du perspicace sir John Craftie qui, rédigeant au cours de ses voyages ses curieux *Mémoires sur diverses cours de l'Europe*, il ne donnerait pas un fétu de plus que du paysan Fritz, politique simpliste et candide admirateur des idées modernes. Au vrai, il les tient pour des nigauds et leurs raisonnements pour les plus vains du monde.

S'il a choisi une cour comme lieu de la scène, des princes et des ministres comme personnages, c'est qu'il a pensé, j'imagine, que la passion de gouverner et de dominer est une de celles qui excitent le plus violemment l'âme humaine et qui, par conséquent, se peuvent avec le plus de force opposer à l'amour. Il a mis l'amour aux prises avec la politique, comme il l'eût mis aux prises avec l'avarice ou l'instinct individualiste, par exemple. La grande affaire était de ménager à l'amour un éclatant triomphe. Le *Roman du prince Otto* est une apologie de l'amour et une théorie sur l'amour. Tout au moins nous pouvons, s'il nous plaît, le lire de ce point de vue-là.

* * *

Le prince Otto, après avoir constaté qu'il n'est pas plus prince que mari, dit à son cousin, le sage Gotthold, qui lui sert de confident : « A quoi tient tout ceci ?... Qu'en dois-je dire, est-ce manque de confiance, crainte du ridicule, vanité à l'envers ? Bah ! qu'importe le mot puisque j'en suis là ! Je n'ai jamais pu souffrir de me montrer affairé à propos de rien. Dès le commencement j'ai eu honte de ce petit royaume pour rire ; la pensée que l'on pût croire que je prenais au sérieux une chose si manifestement absurde m'était insupportable. Je ne voulais donc rien faire qu'il ne fût possible de faire en souriant... Que diable, j'ai le sens du ridicule !... Et ce fut de même dans mon mariage, — ajouta-t-il d'une voix plus voilée. Je ne pouvais croire que cette jeune fille pût m'aimer : je ne voulais pas être de trop ; il me fallait sauvegarder la fatuité de mon indifférence. Quel tableau de faiblesses ! » Et voilà pourquoi il a commencé par abandonner à la princesse Séraphine sa principauté de Grunewald, sa « boîte de jouets », voilà pourquoi, quand il a vu qu'il n'était pas aimé, il s'est, discrètement, retiré d'auprès d'elle.

Aveu qu'il faut retenir et contrôler ! Altesse, vous n'avez pas l'âme d'un gouvernant. En vain vous essayez de vous en faire accroire et vous dites : « Ce n'eût pas été la même chose, si j'avais eu un véritable État à gouverner : entre le trône d'Autriche et la chasse je n'aurais pas hésité. » Piètre sophisme. La différence du petit au grand ne fait rien ici. On peut être le Napoléon d'un champ ou d'une vigne. Voyez à Parme le comte Mosca ! La vérité est que, par nature, vous n'avez nul souci de dominer. Ce qui fait le bonheur des âmes un peu basses : imposer sa volonté, agir sur autrui, soumettre à sa personnalité d'autres personnalités, cela ne vous touche point et à cela vous êtes inapte. Ce que vous dénommez sens du ridicule est la consience obscure que vous n'avez qu'une valeur sentimentale.

Lorsque, prince errant, nouvel Haroun-al-Raschid, vous faisiez parler les paysans et les scieurs de bois sur ce prince Otto que vous prétendiez ne pas connaître, vous avez entendu de dures vérités. Quand ils vous disaient que vous étiez un prince sans autorité, occupé à des niaiseries et supplanté par un vi-

zir, vous vous sentiez bien un peu gêné et mal à l'aise, mais n'en éprouviez pas de colère ; et pour secouer votre torpeur, il a fallu que l'on calomniât la vertu de votre femme. Vous admettiez sans révolte que votre ministre Gondremark vous eût volé le pouvoir, mais vous ne souffrez point qu'il vous dérobe le cœur de la princesse Séraphine. Ce cœur-là est la seule chose qui vous importe.

Et comment aimez-vous ? Vous êtes un homme très tendre qui dites et qui croyez que « l'amour se mesure à la bonté du cœur ». En amour non plus vous ne voulez rien tenir de la contrainte. Ce que vous auriez sollicité un peu vivement vous semblerait n'avoir nul prix. Vous n'avez souci que de l'amour qui vient librement et spontanément à vous. Par là vous approchez de la perfection. Vous ne désirez que des joies infiniment délicates et rares. Les natures plus fortes et plus grossières vous traiteraient sottement de niais : vous êtes un raffiné.

... Mais cela, tout de même, c'est un peu une maladie et nous ne sommes pas sans inquiétude sur votre compte.

*
* *

Il faut avouer que, dans sa tentative de *self restoration* princière et conjugale, le prince Otto s'y prend d'abord sans habileté. Il commet l'impardonnable contresens de vouloir sortir de sa nature et vaincre par les qualités qu'il n'a pas. Pour ramener à lui sa jeune femme, il s'accuse d'avoir négligé ses devoirs envers elle et envers l'État, annonçant l'intention de les remplir désormais. Sur quoi, elle lui rit au nez : « Devoirs ! sur vos lèvres, à vous, ce mot ! Vous me faites rire. Qu'est-ce que cette billevesée ? Allez, allez conter fleurette aux filles et soyez toujours le prince en porcelaine de Saxe dont vous avez si bien l'air. Amusez-vous, mon enfant, et laissez-nous les plaisirs et les affaires. »

Premier échec et comme il l'aggrave à plaisir ! Dépité, il va faire une scène au conseil, dicte des ordres, met son *veto* à la guerre contre le Gérolstein, au grand projet ! Alors la princesse éclate en propos véhéments : eh quoi ! pendant qu'il chassait, elle a lutté, elle a tenu conseil avec les plus sages, dressé des plans avec prévoyance, et maintenant que tout est mûr pour l'action, il revient pour une matinée, il revient pour tout ruiner ; demain il retournera à ses plaisirs et il sera de nouveau permis aux autres de penser et de travailler pour lui ; puis il reviendra encore une fois mettre le désarroi ! Ah ! il devrait être plus modeste, ne pas lancer ses ordres avec tant d'assurance et ne pas trop présumer d'un rang qu'il ne sait pas soutenir !... Otto en est réduit à menacer la princesse de lui retirer la signature et Gondremark de le faire arrêter.

Il est alors très fier de son énergie et se flatte de s'être imposé en maître. Le sage Gotthold, chez qui il va chercher des compliments, le désillusionne sans pitié : « Vois-tu, tu t'es placé sur un mauvais terrain. Tu as voulu commander et tu t'es heurté à plus fort que toi. Tu n'es pas fait pour la vie d'action, tu manques de fond. Tu n'as pas l'habitude, le contrôle de soi, la patience nécessaire. En cela ta femme vaut mieux, beaucoup mieux et elle a fait preuve d'une aptitude bien différente. Ma foi, j'avoue que je l'ai admirée au conseil. Quand elle était assise là, frappant du pied, je l'admirais comme j'admirerais un ouragan. — Mais, rétorque le malheureux Otto, j'ai agi par amour pour elle. — Parbleu ! je le sais bien, mais tu es étrangement pris... La rancune, les querelles, les récriminations, voilà ce que tu appelles l'amour, toi ! Tu peux la contrecarrer ouvertement, l'insulter et en public ! Tu te proposes de lui retirer la signature. Crois-tu qu'elle te pardonne jamais cela, elle femme, jeune, ambitieuse, ayant conscience de talents supérieurs aux tiens ? Jamais de la vie, Otto ! »

Et Gotthold a si bien raison que, au moment même où il parle, la princesse se laisse arracher par l'affreux Gondremark l'ordre d'expédier Otto, sous bonne escorte, à la prison de Velsenburg. Voilà comment elle met à profit son dernier jour de signature.

*
* *

Heureuse infortune ! dirons-nous avec l'auteur, car elle rend le héros à sa fonction naturelle qui n'est pas de dominer, mais d'aimer.

Le coup d'État de Séraphine et de Gondremark est révélé au prince assez tôt pour qu'il puisse le déjouer. On lui montre l'ordre d'arrestation, on l'invite à combattre. Il s'y refuse : « Pourquoi résister ? je n'ai presque rien à gagner et maintenant que j'ai lu ce papier et que le dernier coin de mon paradis imaginaire est bouleversé, ce ne serait qu'hyperbole de parler d'Otto de Grunewald comme de quelqu'un qui ait encore quelque chose à perdre. En vue de quel gain, en vertu de quel principe humain voulez-vous que je combatte ? On a écrit et répété sur tous les tons qu'on doit mourir pour l'amour de sa dame, pourquoi n'irait-on pas en prison ? Si ma femme ne m'aime plus, j'irai en prison, puisqu'elle le veut. »

Ce discours d'un amant parfait, il le tient à la comtesse de Rosen. C'est justement celle qui a dérobé « le mandat d'arrêt » et le lui a apporté. Intrigante passionnée, elle est très amoureuse de l'amour et quelque peu éprise du prince. Elle va encore servir à faire connaître à la princesse l'abnégation d'Otto et à la faire valoir à son prix. En sortant de chez Otto elle va trouver Séraphine. La scène entre les deux

femmes a fort belle allure. La comtesse commence en raillant :

J'ai laissé mon pauvre prince charmant pleurant à chaudes larmes pour sa poupée de cire. J'ai le cœur tendre, moi. J'aime mon joli prince. Vous, jamais vous ne comprendrez cela, mais je meurs d'envie de lui rendre sa poupée, à mon prince, d'essuyer ses pauvres yeux et de le renvoyer heureux.

Puis elle s'emporte :

Oh ! petite sotte que vous êtes ! s'écria la comtesse en se levant et en étendant vers la princesse l'éventail fermé qui commençait à trembler dans sa main. O poupée de cire ! N'avez-vous donc ni cœur, ni sang, ni nature quelconque ? C'est un homme, enfant, un homme qui vous aime ! Oh ! cela ne vous arrivera pas deux fois, ce n'est pas chose commune, allez. Que de femmes belles et spirituelles recherchent cela en vain ! Et vous, misérable petite pensonnaire, vous foulez pareil trésor aux pieds ! Vous, stupéfiée par votre vanité ! Avant d'essayer de gouverner des royaumes, tâchez donc de savoir vous conduire à votre foyer. Le foyer, voilà le royaume de la femme !

En vain Séraphine se réfugie dans la raison d'État et en appelle à la nécessité de sacrifier ses propres sentiments au bonheur des peuples : Mme de Rosen ne la laisse pas respirer et précipite de plus en plus son attaque. Peut-être, pourtant, la comtesse ne l'emporterait-elle pas, si elle ne pouvait montrer, en même temps que le spectacle touchant de l'amour qui s'immole, la basse trahison de la politique : un jeu de petits papiers convainc Gondremark de duplicité ; la souveraine qui voulait faire grand n'était qu'une dupe, préparant à son insu les voies à un aventurier. Séraphine, enfin vaincue, signe l'ordre de remettre Otto en liberté, égratigne d'un poignard de panoplie Gondremark devenu trop entreprenant et d'ailleurs démasqué, voit les Grunewaldiens se soulever contre elle à la nouvelle de cet « attentat » et finalement plante tout là pour courir à la Velsenburg, où déjà Otto fut transporté.

C'est le triomphe d'Otto et de l'amour absolu. Mais une inquiétude subsiste : ce triomphe n'est-il pas trop tardif ? deux êtres qui se sont porté de si cruelles blessures pourront-ils s'aimer encore ? L'auteur pose et résout la question en un chapitre qui est un des plus curieux de son livre et *où il est traité d'une vertu chrétienne*.

Otto, le sage Gotthold, entraîné dans sa disgrâce, et leur geôlier, le colonel Gardon, roulent en berline vers la Velsenburg. Le colonel est un joyeux compagnon, il met le verre en main à ses prisonniers et l'on se prend à philosopher.

— Eh bien ! Messieurs, dit le prince, qu'en pensez-vous ? puis-je pardonner à ma femme ? Je le puis, il est vrai, et je le fais. Mais de quelle façon ? Certes, je ne m'abaisserai jamais jusqu'à la vengeance, mais certes aussi la princesse ne sera jamais plus la même à mes yeux.

— Un instant, Altesse, répliqua le colonel. Vous me permettrez de croire, j'espère, que j'ai affaire à des chrétiens. Nous reconnaissons bien, j'imagine, que nous ne sommes tous que de misérables pécheurs.

Après discussion, on lui accorde ce point important et il continue :

Pour en revenir à cette question du pardon, tout cela, Messieurs, ne tient qu'à des notions mal digérées et aussi, ce qui est peut-être plus pernicieux encore, à une trop grande régularité d'existence. Dogme pur, mauvaise morale, voilà la clef de la sagesse ! Vous, Messieurs, vous avez tous deux trop de mérite pour être gens à pardonner... Quand on a appris à connaître tous les défauts de son caractère, quand on en est venu à ne plus se considérer que comme un simple toton titubant au travers de la vie, on commence, voyez-vous, à se faire de nouvelles idées au sujet du pardon. Le jour où j'aurai réussi à me pardonner à moi-même, je me sentirai capable de ne plus pardonner aux autres, pas avant. Mais en vérité, Monseigneur, ce jour me paraît encore fort éloigné. Alex. Gordon, ministre de l'Évangile, mon père, fut homme de bien... et dur en diable à son prochain. Moi, je suis mauvais, voilà toute la différence, et je maintiens que quiconque est incapable de pardonner une offense, quelle qu'elle soit, ne sera jamais qu'un blanc-bec en ce monde.

Et sur ce, le colonel s'endort. Mais il a dit le dernier mot de la sagesse. Ses compagnons n'ont qu'à faire leur examen de conscience pour reconnaître qu'ils sont bien « de misérables pécheurs, placés pour un instant en ce monde, connaissant le bien, choisissant le mal, nus et honteux sous le regard de Dieu ». Le sage Gotthold avoue qu'il est ivrogne et que si, l'autre jour, il a découragé Otto de sa grande entreprise, c'est qu'il était de méchante humeur, ayant trop bu la veille. Et alors le prince :

— Remplis ton verre, Gotthold, buvons à ce qu'il reste de bon dans cette mauvaise vie. Buvons à notre vieille amitié. Et ensuite oublie tes causes de courroux, quelque justes qu'elles puissent être, et bois avec moi à ma femme, ma femme envers qui j'ai si mal agi, qui a si mal agi envers moi ; que j'ai abandonnée, abandonnée, je le crains, je ne le crains que trop, au danger. Qu'importe que nous soyons bons ou mauvais, tant que nous pouvons aimer, être aimés.

— Voilà, s'écria Gotthold, qui est bien parlé ! Voilà la vraie réplique au pessimisme ! Voilà le grand miracle de l'humanité ! Ainsi tu m'aimes encore ? Tu peux pardonner à ta femme ? Maintenant alors nous pouvons crier à la conscience : « Bas là ! » comme à un chien mal dressé qui jappe aux ombres.

Et voilà la clef du livre ! L'amour, c'est la raison de vivre, la justification de la vie. Et comme nous

sommes d'imparfaites et méchantes créatures, nous ne pouvons aimer et être aimés que grâce au pardon. Et l'essence du pardon, c'est l'humilité.

O prince Otto, vous résumez donc la sagesse humaine, vous qui fûtes si vraiment humble en un rang élevé et par l'humilité parvîntes à l'amour absolu. Ainsi vous êtes vainqueur. Demain, délivré par la Rosen, vous sortirez de votre prison et, devant la porte, vous trouverez votre princesse, accourue vers vous en déchirant ses pieds aux cailloux et ses beaux bras aux ronces. Et tous les deux, Altesses de grand chemin, vous louerez, en phrases exaltées, l'oubli qui permet à l'amour de renaître ou plutôt de naître entre deux amants qui se sont méconnus : « Laissez-moi, dit le prince, laissez-moi, comme un étranger, tout recommencer. »

***

Tel est le *Roman du prince Otto*. Peut-être les quelques citations que j'ai transcrites feront-elles comprendre combien ce livre est rare et singulier. La façon dont il nous est présenté constitue, à elle seule, une curiosité littéraire : une traduction française par un auteur anglais ! C'était une gageure et elle a été gagnée. En serrant l'original de très près, en s'efforçant à rendre son caractère national, le fini, les préciosités et les excentricités même du style de Stevenson, M. Egerton Castle a fait lui aussi œuvre d'art. Il a la modestie de craindre que son style ne nous paraisse parfois « un peu exotique ». C'est à peine si l'on pourrait relever çà et là quelque locution malhabile ; et par la souplesse de la syntaxe, par la variété du vocabulaire, cette traduction ferait honneur à un excellent écrivain français.

Et puis la publication vient à son heure, Robert Louis Stevenson bénéficie en ce moment, chez ses compatriotes, d'une recrudescence de popularité. On a entrepris à Édimbourg une édition complète de ses œuvres. Vingt-quatre volumes, je crois, ont paru. Ç'a été l'occasion pour les revues anglaises de publier sur lui des études d'ensemble, dont l'écho nous reviendra quelque jour. Et le public français lui-même n'a pas été indifférent jusqu'ici ni à l'œuvre ni à la vie, également étranges, du romancier écossais qui s'éteignit prématurément, il y a quelques années, sur cette île des mers du Sud où l'avaient amené, en une lointaine villégiature, son humeur vagabonde et sa fantaisie de malade.

GABRIEL SYVETON.

VUES DE PARIS

Varoko à M. Nyambé, directeur de la « Gazette équatoriale » à Kamafra (Afrique) (1).

Mon cher ami,

Je vous envoie, en guise de lettre, ces petites notes prises au fur et à mesure des impressions recueillies pendant ma saison d'été. Peut-être jugerez vous qu'elles sont, malgré leur décousu, de nature à intéresser les lecteurs de la Revue de Kamafra?

6 août. — Je remarque que, depuis le commencement du mois, des centaines de voitures surchargées de nombreux bagages et de bicyclettes se dirigent vers les gares? Qu'est-ce qui se passe? Se trouverait-on en présence d'une épidémie dangereuse? Ou bien le gouvernement, désireux de venir au secours des Grecs en détresse, aurait-il décrété la mobilisation générale? Une telle résolution généreuse serait conforme aux traditions de ce peuple chevaleresque. A éclaircir le plus promptement possible.

8 août. — Rencontré justement l'aimable compagnon qui, lors de mon arrivée, guida mes premiers pas dans la capitale. Il me donne la raison véritable de tous ces départs. Elle est fort simple. Mais encore fallait-il être moins nègre que moi pour la trouver. Dès qu'arrive l'été, m'a-t-il dit, les Parisiens pourvus de quelque aisance ont la nausée de Paris. C'est un dégoût qui vient chez eux à époque fixe, comme, pour certains, les douleurs rhumatismales. On est écœuré de voir les mêmes pièces, de lire les mêmes journaux, de faire la même partie au cercle, de rencontrer sur les boulevards les mêmes figures. On éprouve un impérieux besoin d'isolement, de repos et de grand air.

12 août. — Je me suis promené ce matin dans le quartier des Champs-Élysées. Volets clos partout. C'est à se demander si je ne suis pas resté seul à Paris. Je me fais l'effet du spectateur qui demeurerait vissé sur son fauteuil, pendant l'entr'acte, alors que tout le public s'est répandu au foyer et dans les couloirs.

18 août. — Depuis quelques jours, c'est une invasion d'Anglais à Paris. Ils ont l'air de vainqueurs parcourant une ville conquise, abandonnée par ses habitants. Je manifeste mon étonnement. Je croyais que ces gens-là n'aimaient pas les Français ? — Très juste, me répond-on. Mais cela ne les empêche pas d'adorer la France.

(1) Voir les numéros des 15 mai, 19 juin et 7 août.

22 août. — Comme la France est belle, rien qu'à en juger par les grandes affiches coloriées qui sont collées dans les gares! Toutes les plages me tentent.

24 août. (ÉCRIT AU CRAYON DANS LE TRAIN DE TROUVILLE). — Le matériel des Compagnies françaises ne ressemble nullement au nôtre. On vous enferme dans d'élégantes petites bonbonnières capitonnées où l'on peut tenir jusqu'à huit. Généralement toutes les places sont occupées. Les coudes se serrent, les jambes se touchent. Ne sont-ce point là des conditions d'intimité toute cordiale? On est pour ainsi dire forcé de lier conversation. A Kamafra, ce sont nos wagons qui communiquent les uns avec les autres. Ici, ce sont les voyageurs. Comme c'est mieux compris!

Je vois un petit anneau suspendu au-dessus de ma tête. Je demande à quoi il sert. On me répond avec empressement. C'est très ingénieux. Si l'on se trouve par hasard incommodé par quelque voisin désagréable, rien de plus simple : on n'a qu'à tirer. Le train est immédiatement arrêté et le plaignant également. Mais pour peu qu'à l'aide de témoins dignes de foi et décorés de préférence il puisse justifier de la nécessité de son appel, il y a toute chance pour que la compagnie ne le fasse pas condamner à une trop forte indemnité.

24 août. — Trouville! Mon premier mouvement est d'aller voir la mer. Elle n'est pas là pour l'instant. Il faudrait faire plus de trois kilomètres à pied pour la trouver. J'attendrai.

Je me promène par la ville. Les rues sont plus étroites que celles de Paris, mais les maisons presque aussi hautes.

Je rencontre mon ami qui m'avait donné rendez-vous là-bas. Il est superbe. Casquette de yachtsman, complet de flanelle blanche, cravate rouge, souliers jaunes.

Il me regarde avec surprise :

— Comme vous êtes mis!

— Mais j'ai ma tenue de tous les jours... comme à Paris. Pourtant j'ai emporté avec moi quelques vieux effets plus résistants... Vareuse, capuchon imperméable... Si vous pensez que je doive les mettre?

— Au contraire! Malheureux!

Et il m'entraîne dans une maison anglaise où l'on m'équipe à neuf des pieds à la tête.

Mais dame, la note est salée! Ce doit être le voisinage de la mer qui veut ça.

25 août. — J'ai passé toute ma journée dans une petite salle élégante, bien décorée, à jouer au jeu des petits chevaux, au milieu d'une centaine de personnes pressées les unes contre les autres. C'est un jeu charmant, bien que n'intéressant en rien l'amélioration de la race chevaline. Je perds tout ce que je veux. J'ai chaud. Je m'excite. Je me sens vivre. Décidément, rien ne vaut l'air de la mer!

26 août. — Je n'ai pas de chance avec la mer à qui je fais inutilement des avances. Voilà qu'elle s'est retirée encore. On la dirait au Havre. Mon ami prétend qu'elle est attirée là-bas par la présence du Président de la République.

27 août. — Mon concierge me fait parvenir régulièrement ici toutes les lettres qui arrivent pour moi à Paris. Je tiens à lui envoyer un souvenir pour le remercier de sa ponctualité. Une idée! Si je lui expédiais un beau poisson! — Je me dirige vers le marché.

— Plus rien aujourd'hui, me dit la vendeuse... Il faut attendre à demain.

— Le retour de la pêche?

— Non... l'arrivée du train de Paris.

Cette réponse est pour moi toute une révélation. J'en conclus naturellement que la question de Paris-Port de mer est bien plus avancée que je ne le supposais.

28 août (MATIN, NEUF HEURES). — Rencontré une petite dame blonde au nez retroussé, qui m'a paru charmante. Elle porte une toilette rose pâle qui lui sied à ravir.

Même jour (DEUX HEURES). — Rencontré encore ma petite dame blonde au nez retroussé. Sans doute il a dû arriver un malheur à sa robe rose? La voici en bleu maintenant.

Même jour (NEUF HEURES DU SOIR). — En allant au Casino, croisé derechef ma petite dame blonde. Non... Je me trompe... Ce ne doit pas être la même... — Elle est en jaune.

30 août. — Je me promène avec mon ami sur les planches qui courent tout le long de la plage, de la jetée aux Roches. Excellente idée de la municipalité. Au moins peut-on marcher là-dessus avec autant de facilité que sur le macadam, sans risquer de salir ses souliers vernis.

Mon ami serre la main à un monsieur qui passe.

— C'est la dixième fois, depuis ce matin, me dit-il, que je rencontre des gens de connaissance. C'est à se croire sur le boulevard.

Il est très en train.

31 août. — Des hommes sandwiches se promènent par la ville en portant de grandes affiches.

CE SOIR

REPRÉSENTATION EXTRAORDINAIRE DE LA TROUPE DU GYMNASE

On doit jouer le succès centenaire de la dernière saison. Pas un de nous qui n'ait vu la pièce déjà.

Toutes les places sont louées d'avance. C'est à peine si je peux trouver un strapontin.

J'ai un petit regret pourtant. On a annoncé que la mer serait phosphorescente ce soir et c'est un spectacle unique.

— Bah ! fait mon ami, il ne vaut pas l'autre !

1er septembre. — Hier, sur les deux heures du matin, orage effrayant. La mer gronde, déchaînée avec fracas.

— Si j'allais voir ça sur la jetée.

Devant ma porte, je rencontre mon ami qui sortait seulement du cercle.

— Comment cela va-t-il ?

— Heu ! heu ! à moitié bien... Très fatigué. J'en suis à me demander si l'air de la mer me convient vraiment...

2 septembre. — Je remarque que les habitués de la plage ont l'air dépaysé, ce matin. La conversation languit. Tout le monde est taciturne. Serait-ce parce qu'on vient d'apprendre qu'il s'est produit un déraillement sur la ligne ? Non, c'est improbable, puisqu'il n'y a pas eu mort d'homme à déplorer et que la seule conséquence de cet accident n'est qu'un retard de trois heures dans l'envoi des journaux de Paris.

3 septembre. — Voilà huit jours que j'ai une envie folle d'aller à la pêche à la crevette sur les Roches-Noires. Il me faudrait longer les planches devant tout Trouville assemblé, avec, sur le dos, les vieux vêtements que j'avais apportés dans cette intention. Mais je n'ose pas, simple nègre que je suis, braver le ridicule.

4 septembre. — Je suis émerveillé de l'aimable aisance de ces Parisiennes qui ne craignent pas de se plonger dans l'onde sous les regards approbateurs d'une foule de messieurs. Je songe que, sur nos plages africaines, les femmes attendent la fin de la journée pour s'ébattre ainsi. De la sorte, leurs formes noires se confondant avec la nuit qui les enveloppe, elles peuvent échapper à la curiosité du sexe masculin.

Je cherche de quel côté se trouvent la morale et la vérité et j'interroge là-dessus la petite dame blonde au nez retroussé avec laquelle j'ai eu la chance de faire connaissance.

— Avant que je puisse vous répondre, fait-elle, en se mettant à rire, j'ai besoin de savoir une chose... Ces dames de Kamafra sont-elles bien faites ?

6 septembre. — Mes relations avec la petite dame blonde, commencées devant les tables des petits chevaux, prennent une tournure amusante. Vraiment, quoique nègre, je ne crois pas trop lui déplaire. Elle est gaie avec moi, enjouée, causeuse, et parfois même d'une expansion toute... coloniale. J'ai cru comprendre qu'elle n'avait pas toujours été heureuse, en ayant vu, comme elle m'a dit, de toutes les couleurs. C'est d'ailleurs sans doute pour cette raison qu'elle s'est si facilement habituée à mon visage.

Mais la question est celle-ci : « Ai-je affaire à une femme du monde ou à une professionnelle ? « Elle change de toilettes trois fois par jour, il est vrai... Mais ici, toutes les grandes dames authentiques mettent jusqu'à cinq costumes différents dans les vingt-quatre heures. Ses robes sont un peu voyantes, je le reconnais... Mais n'ai-je pas croisé à tout instant sur la plage des femmes habillées avec la discrétion la plus minutieuse et dont les mœurs sont réputées déplorables !... Alors ?.. — Ah ! chez nous, comme c'est plus simple ! Les honnêtes femmes portent sur leur corsage une couronne fermée... et les autres une couronne ouverte... Pas moyen de se tromper.

J'ai cru devoir prendre conseil de mon ami.

— Dites-moi. Comment savoir si l'on a affaire à une femme du monde ou à une personne légère ?

— Ah ! dame... pas commode... généralement ça ne se voit qu'après...

Je suis perplexe.

8 septembre. — Ciel admirable. Grandes marées. La mer vient enfin de se montrer à nous dans toute sa majesté. Rien de beau comme ces entrées et sorties de bateaux dans le port. Mon ami est triste. Les hôtels commencent à se vider.

10 septembre (DANS LE TRAIN). — Mon ami est tout joyeux.

— Comme ça va être bon, fait-il, de retrouver Paris ! Les théâtres, les journaux, le cercle, les camarades, les petites femmes élégantes... Vrai... depuis le temps... Tout cela commençait à me manquer !

Pour traduction conforme :

JULIEN BERR DE TURIQUE.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

NOTICE SUR LE THÉATRE DU PEUPLE DE BUSSANG, par *Un Spectateur*. — On sait que ce théâtre, fondé en 1896 par M. Pottecher au milieu des montagnes des Vosges, a pour objet « de donner à un public jusqu'ici étranger à l'art, la puissante distraction et l'enseignement moral qui sortent de toute œuvre dramatique sincère et élevée ». Certes, le but est noble, et comme il est également désintéressé et que dans l'esprit même de l'œuvre plus encore que sur la façade de la scène on peut lire : « par l'art, pour l'humanité », et non « par la réclame, pour l'argent et la gloriole », l'idée en fut saluée dès l'abord d'une sympathie presque générale. Toutefois, même après la

première *saison*, la vitalité de l'entreprise laissait encore beaucoup de sceptiques, et j'avoue que j'étais du nombre. N'ayant pas eu le plaisir d'assister aux représentations de Bussang que je connaissais uniquement par des comptes rendus plus ou moins vagues, je me demandais comment il serait possible, une fois l'attrait de la première curiosité disparu, d'intéresser des âmes simples de paysans et d'ouvriers de fabrique sans tomber dans la vulgarité ou la grivoiserie. Et que de difficultés matérielles d'exécution ! Ainsi l'on me parlait d'un spectacle en plein air; par les étés moroses qui depuis deux ans nous sont octroyés, ces spectacles devaient être plutôt frais. La petite brochure anonyme que je tiens entre les mains répond à toutes mes objections, d'abord par sa notice d'une simplicité mais aussi d'une clarté extrêmes, et mieux encore par les nombreuses photographies venant à l'appui du texte. On y verra : le panorama général du village, le col de Bussang, l'extérieur et l'intérieur du théâtre, la scène, le portrait des principaux acteurs, etc. Quant aux pièces elles-mêmes, ce fut pour moi une délicieuse surprise. Une naïveté de bon aloi, sans afféterie ni sentimentalisme larmoyant, une action dont les plus humbles peuvent saisir les grandes lignes et qui peut satisfaire les plus cultivés, enfin un véritable souffle artistique animant une œuvre de foi forte et de bonne foi. Mes préférences vont au *Diable marchand de goutte ;* le drame *Morteville* me semble un peu compliqué pour le public auquel il s'adresse ; il est vrai que les jeux de scène simplifient souvent la trame qui à la lecture semble la plus inextricable et qu'il s'agit d'ailleurs d'une légende bien connue dans le pays. Souhaitons que cette tentative de retour au théâtre antique ait une influence sur l'art en général et qu'elle rende un peu de véritable grandeur et de simplicité à la littérature dramatique qui verse de plus en plus au mélodrame ou à la farce, l'un et l'autre taillés sur un patron presque invariable. Si ce vœu est trop ambitieux, espérons du moins, avec les fondateurs du Théâtre du peuple, que l'idée sera reprise et exécutée par d'autres sur d'autres points de la France, et que, comme la bonne Marianne, elle disputera victorieusement Cyrille au démon de l'alcool.

DENYS D'AURILLAC, *a story of french life*, par *Hannah Lynch* (Macqueen, Londres). — L'auteur qui depuis de longues années habite la France a étudié, avec l'œil d'un peintre épris de lumière et de vie et la conscience d'un psychologue délicat et scrupuleux, ce pays qui l'a charmée et qu'elle n'hésiterait pas, sans doute, à nommer sa patrie d'adoption. Elle ne lui adresse qu'un reproche à cette terre « de France qui mult est dulz pays », comme dit la vieille chanson : c'est de se calomnier de gaîté de cœur aux yeux de l'étranger par ses romans, par sa littérature dramatique, par presque tout son art enfin et par sa fanfaronnade du vice. Il y a là une faiblesse, évidemment, faiblesse plus grave qu'on ne se l'imagine ou que ne veulent l'avouer ceux qui habilement l'exploitent. Dans *Denys d'Aurillac*, miss Lynch nous présente un tableau de la vie française telle qu'elle a eu l'occasion de l'observer et met en scène des gens propres, au physique et au moral, des gens qui savent ce qu'ils veulent aussi, à la différence de la plupart des veules personnages de nos romans contemporains. C'est donc ce que volontiers j'appellerais une œuvre hardie.

JUGEMENTS DE HENRI HEINE sur la littérature française, recueillis par *Louis Betz* (W. Gronau, Berlin). — Voici encore un étranger jugeant les hommes et les choses de France, mais avec quels sarcasmes diaboliques, avec quelle amertume et souvent quel parti pris de dénigrement ! Heine n'a jamais aimé son pays d'adoption, la chose est bien évidente ; il est vrai qu'il aimait peut-être moins encore son pays d'origine. Grand artiste, mais caractère déséquilibré, Heine nous fait songer, plus encore que Chamisso, à ce Peter Schlemihl qui a perdu son ombre et consume ses plus beaux jours à la recherche de la fugitive ; la ressemblance serait parfaite si la fin du malheureux poète n'était autrement tragique que celle de son prototype dans le conte allemand. Les remarques qui nous occupent sont éparses dans ses œuvres et ont été recueillies par M. L. Betz et disposées de façon à former un ensemble critique qui va de Voltaire, Rousseau et les encyclopédistes jusqu'à Aug. Thierry, Louis Blanc, Michelet, Mignet, Victor Hugo. C'est pour l'Académie française que Heine se montre particulièrement dur. Ses traits contre la vénérable institution, « trop vénérable » à son avis, sont trempés dans un venin dans lequel est jetée, il faut le dire, une forte dose de vérité et de bon sens.

LE MUSÉE DE LA CONVERSATION (Paris, Émile Bouillon éditeur, 3e édition). — M. Roger Alexandre publie la troisième édition du *Musée de la conversation* dont nous avons parlé ici en son temps.

On rencontre journellement dans les lectures ou dans la conversation des citations dont la source est supposée connue de tous et aussi certaines phrases qui ont reçu un sens spécial des faits ou des ouvrages qui les ont rendues proverbiales. Sans doute, tant que ces vestiges de toutes sortes appartiennent encore à l'actualité immédiate, ils peuvent dans bien des cas se passer de commentaires ; mais à mesure qu'on s'éloigne de l'époque de leur apparition, le souvenir de leur origine s'efface graduellement, tandis qu'ils continuent à circuler, dépourvus de ce qu'on peut appeler leur *état civil*.

M. Roger Alexandre a entrepris de reconstituer cet état civil avec une patience qui confond lorsqu'on s'aperçoit que son ouvrage contient plus de six cents expressions. Citons-en quelques-unes :

Voilà les bêtises qui recommencent ! — *Les Pilules du diable*, féerie en trois actes et 20 tableaux, de MM. Ferdinand Laloue, Anicet Bourgeois et Laurent. Théâtre du Cirque-Olympique, 16 février 1839. Nombreuses reprises.

Au IIIe acte (2e tableau, scène II) Magloire et l'apothicaire Seringuinos, depuis longtemps persécutés par les maléfices d'une fée puissante, cherchent en vain à allumer leurs cigares à une chandelle qui se met à tournoyer. C'est alors que Magloire s'écrie : « Voilà les bêtises qui recommencent ! » En 1869, MM. Blondeau et Monréal donnèrent aux Délassements-Comiques une revue intituler : *V'là les bêtises qui recommencent.*

Abuser de la permission d'être laid. — Pélisson Fonta-

nier était d'une laideur proverbiale. Voici à ce propos comment Mme de Sévigné terminait une lettre à sa fille : « Guilleragés disait hier que Pellisson *abuse de la permission qu'ont les hommes d'être laids*.

Labadens. — Expression qu'on emploie familièrement pour désigner un ancien camarade de pension ou de collège, depuis le succès de l'*Affaire de la rue de Lourcine*, comédie de MM. Labiche, Monnier et Martin, représentée au Palais-Royal le 26 mars 1857. Lenglumé nous apprend (scène II) que la veille il a fait ses farces : il est allé au banquet annuel de l'institution *Labadens*... Inutile d'ajouter que l'institution Labadens n'a jamais existé que dans l'imagination des auteurs.

L'organisateur de la victoire. — Dans la séance de la Convention du 9 prairial an III (27 mai 1795), le député Henri Larivière demanda la mise en accusation des membres survivants de l'ancien Comité de salut public.

Carnot, compris dans cette dénonciation, se défendit en affirmant qu'il n'avait jamais cessé de combattre Robespierre.

Le même jour l'assemblée décréta l'arrestation de Jean Bon Saint-André et de plusieurs membres du comité de sûreté générale, Jagot, Elie Lacoste, le peintre David, etc.

Quand vint le tour de Carnot, il dit : « J'observe à l'assemblée que les membres qui m'ont attaqué ne m'ont accusé que sur mes opinions ! »

A ce moment, une voix restée inconnue s'écria :

« Carnot a organisé la victoire. »

Ce mot décida du vote de l'assemblée qui passa à l'ordre du jour.

Voici comment M. Hippolyte Carnot raconte l'incident sur le témoignage du conventionnel Jorrand (de la Creuse), présent à cette séance :

« Au nom de Carnot une vive émotion s'était emparée de l'assemblée.

« Tout à coup, une voix partie des bancs supérieurs du centre, voix dans laquelle les uns ont voulu reconnaître celle de Lanjuinais, d'autres celle de Bourdon (de l'Oise), s'écria : « Oseriez-vous porter la main sur celui qui a organisé la victoire dans les armées françaises? » Ces mots heureux circulèrent de bouche en bouche avec un frémissement d'enthousiasme. » (*Mémoires sur Carnot par son fils*, tome I, 1861, p. 585.)

Le cléricalisme, voilà l'ennemi! — Le 4 mai 1877, à l'occasion d'une interpellation de MM. Leblond, Laussedat et de Marcère « sur les mesures prises par le gouvernement pour réprimer les menées ultramontaines », Gambetta terminait ainsi son discours :

... Je ne fais que traduire les sentiments intimes du peuple de France en disant du cléricalisme ce qu'en disait un jour mon ami Peyrat : *Le cléricalisme !* voilà l'ennemi ! (Acclamations et applaudissements prolongés à gauche et au centre.) [*Journal officiel* du 6 mai 1878, p. 384, col. 2.]

M. Alphonse Peyrat, journaliste, fondateur de l'*Avenir National* de 1865, est l'auteur de plusieurs ouvrages sur les questions religieuses. Il devint sénateur de la Seine et mourut dans les premiers jours de 1891.

C'est bien, mais il y a des longueurs. — Réponse de Rivarol à quelqu'un qui lui demandait un jour son avis sur un distique.

Le même mot a été mis sur le compte de Turgot.

La démocratie coule à pleins bords. — Le 3 décembre 1821, le comte de Serre, garde des sceaux, communiqua à la Chambre des députés un projet de loi destiné à rendre plus sévère la répression des délits de presse. Dans son exposé des motifs, il démontrait la nécessité de réprimer les excès de la démocratie dont le flot, disait-il, « a renversé le trône et ses appuis naturels ».

Il se résumait ainsi : « La question, ramenée à sa dernière et plus simple expression, est donc celle-ci : si le principe démocratique languit chez nous..., déchaînons les journaux; si au contraire la démocratie est partout pleine de sève et d'énergie... Si le torrent *coule à pleins bords* dans de faibles digues qui le contiennent à peine, ne soyons pas assez imprudents pour ajouter à sa force et à son impétuosité ». (*Moniteur* du 4 déc., p. 1634 col. 2.)

Et ces deux grands débris se consolaient entre eux. Delille. *Les Jardins* à la moitié environ du chant IV. — L'auteur parle des vieux monuments qui sont d'un aspect instructif et consolant.

Telle jadis Carthage
Vit sur ses murs détruits Marius malheureux;
Et ces deux grands débris se consolaient entre eux.

Peu de temps après l'apparition du poème des *Jardins* (1782) ce vers fut l'objet d'une assez piquante application.

Le jeune Grimod de la Reynière, qui commençait à se faire remarquer par ses excentricités, donna une nuit une grande fête dans la maison de ses parents, qu'il avait éloignés pour un moment. Grande fut leur stupéfaction quand, en rentrant le matin chez eux, ceux-ci trouvèrent leur appartement envahi par une société des plus bigarrées. « Mme de La Reynière, écrit Grimm (avril 1783) se montra un moment dans la salle du festin. M. le marquis de Breteuil, qui passe pour lui rendre les soins les plus assidus, lui donnait la main, comme elle, il est fort grand et fort maigre; notre jeune fou dit en les regardant de côté: *Et ces deux grands débris se consolent entre eux*. Chamfort, dans ses *Caractères et Anecdotes* rapporte le même trait en l'attribuant à la maréchale de Luxembourg.

— —

ERRATUM. — Dans notre article du 2 octobre dernier, *la Bicyclette et la Cavalerie dans la guerre moderne*, une faute d'imprimerie donnerait à penser que la fameuse charge des lanciers de Sicile à Custoza a été faite par *600 chevaux*, c'est-à-dire par près de 2 régiments, quand elle fut fournie seulement par 3 pelotons, exactement 96 cavaliers. — Page 436, 1re col., l. 25, au lieu de :

Alors il vient au capitaine Bechtolsheim une idée extravagante, — celle de charger avec six cents chevaux.

Il faut lire

Avec ses cent chevaux.

A. DE GANNIERS.

—

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 35617. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 16. 4e SÉRIE. — TOME VIII **16 OCTOBRE 1897.**

LA RENTRÉE DES CHAMBRES

J'ai lu dans les journaux d'éloquents discours : c'est comme une préface aux débats parlementaires qui vont s'ouvrir la semaine prochaine; j'ai lu, et je me suis demandé si certains orateurs n'étaient pas un peu optimistes.

Qu'entendez-vous reprocher tous les jours au régime parlementaire? Son impuissance. Les réformes les plus simples sont remises de session en session. Deux exemples pris au hasard : la loi sur les accidents du travail fait la navette, depuis des années, entre le Luxembourg et le Palais-Bourbon; la loi qui donne à la femme la libre disposition des fruits de son travail, votée à la Chambre, ne l'est pas encore au Sénat, alors que la discussion en demanderait une heure ou deux tout au plus. Si le parlement n'aboutit pas pour ces modestes réformes, comment voulez-vous qu'il aboutisse quand il s'agit de grandes questions comme le remaniement de la contribution mobilière ou les retraites pour la vieillesse?

Il faudrait, dit-on, organiser autrement le travail parlementaire, modifier le règlement de la Chambre : quelques hommes politiques le pensent; c'est aussi une opinion répandue dans le public.

Nous reconnaissons ici la confiance qui nous est habituelle, à nous Français, dans le pouvoir des règles et des principes. Si certains modérés veulent changer le règlement de la Chambre, c'est à peu près comme les radicaux qui voudraient changer la Constitution. Eh! Messieurs, croyez-vous qu'en changeant un texte vous changerez nos mœurs politiques? Au fond, le règlement de la Chambre est suffisant, la Constitution n'est pas plus mauvaise qu'une autre : le tout est qu'on les applique.

On abuse des interpellations, cela n'est que trop certain; mais qu'y peut faire le règlement? Exigerez-vous qu'une demande d'interpellation soit signée de 40 ou 50 membres? Vous ne pouvez pas affirmer qu'il ne se trouvera jamais 40 ou 50 députés pour soutenir une interpellation inutile, et vous vous exposez à ce qu'un jour telle interpellation, que vous écarterez faute du nombre réglementaire de signatures, soit précisément la plus juste, la plus nécessaire.

La Chambre est toujours maîtresse de son ordre du jour : elle peut, quand elle le juge à propos, ajourner une interpellation; elle peut prononcer la clôture de la discussion. Ce n'est donc pas au règlement de la Chambre qu'on doit s'en prendre si le régime parlementaire ne fonctionne pas comme on le souhaiterait. La cause du mal est ailleurs, et elle est autrement grave.

Beaucoup le sentent; je ne sais pourquoi, il semble qu'on hésite à le dire tout haut : la vérité est qu'il y a contradiction absolue entre le régime parlementaire et la centralisation administrative.

Logiquement, la centralisation française, telle que l'ont faite Louis XIV, la Convention et le Consulat, suppose un pouvoir absolu : la première chose à faire, pour fonder la république parlementaire, c'eût été, en maintenant avec énergie la centralisation politique, d'entrer hardiment dans la voie de la décentralisation administrative.

C'est un paradoxe de vouloir concilier le gouvernement représentatif et la centralisation à outrance : ce paradoxe est le nôtre depuis vingt ans.

Si l'administration était décentralisée, si les affaires locales étaient réglées par les assemblées communales ou départementales, le rôle d'un député serait purement législatif : on aurait alors le régime parlementaire fonctionnant d'une manière normale.

Au contraire, tout se faisant, tout se décidant à Paris, ce même député défend les intérêts de son arrondissement auprès des ministres; il intervient dans les affaires locales : dès lors, le régime parlementaire est faussé, et l'administration l'est aussi.

La conséquence est qu'il serait temps de décentraliser. On l'a dit de divers côtés. C'est M. le ministre de l'intérieur, si je ne me trompe, qui indiquait l'autre jour la décentralisation comme une des questions à mettre à l'ordre du jour de la Chambre qui sera élue au printemps prochain. Mais encore, quand on parle de décentralisation, faudrait-il être bien sûr que ce qu'on entend par ce mot c'est une seule et même chose.

Vous vous souvenez qu'une commission a été nommée pour étudier la décentralisation administrative. Cette commission était composée d'hommes très compétents. A quoi a-t-elle abouti? A proposer qu'on supprime certaines formalités, qu'on étende un peu les attributions des corps élus, qu'on simplifie les rouages administratifs : est-ce là ce qu'entend M. le ministre quand il parle de décentralisation? Pour nous, c'est le système tout entier qu'il faudrait changer, avec des précautions, avec du temps, mais avec le ferme propos, le jour où l'on entreprendrait la réforme, de la mener jusqu'au bout.

La vraie décentralisation, ce serait de ressusciter en France la vie locale, la vie régionale; ce serait d'organiser un certain nombre de grands centres universitaires, militaires, judiciaires, économiques, qui fussent capables de faire contrepoids à Paris; ce serait enfin d'instituer des assemblées régionales, comme Prevost-Paradol le demandait il y a trente ans, où se réuniraient les conseillers généraux de plusieurs départements.

C'est ainsi que nous concevons la France décentralisée : dans cette France-là, on aurait peut-être la réalité du régime parlementaire, tandis qu'il faut bien avouer que nous n'en avons guère eu jusqu'ici que l'apparence.

Il semble que, pour des libéraux de tout parti et de toute école, la décentralisation, entendue dans le sens le plus large du mot, devrait être le premier article de leur programme : le second serait la liberté d'association.

Car, veuillez y réfléchir, nous nous plaignons constamment qu'on fasse appel à l'État pour bien des choses où il semble que l'État n'ait que faire; mais à qui voulons-nous donc qu'on s'adresse? qu'y a-t-il entre l'individu et l'État? Depuis la Révolution française, il n'y a rien, absolument rien.

A tort ou à raison, — ce n'est pas ici le lieu de le discuter, — la Révolution française a supprimé les institutions locales, les groupes de forces, les associations : on fait ainsi un peuple de fonctionnaires.

Nous avons, à l'heure qu'il est, toutes les libertés, comme de penser, d'écrire, d'imprimer, d'aller à la messe ou même de n'y point aller; mais, en réalité, toutes ces libertés sont peu de chose sans la liberté d'association. Pourquoi? Parce qu'elles laissent l'individu isolé, désarmé devant l'État, et que l'association seule donne à l'individu ce refuge, ce support, qui le fait vraiment libre.

Dites ces choses autour de vous, et vous vous heurterez à des objections qui depuis longtemps me sont connues. L'un s'écriera : « Prenez garde! vous allez faire le jeu des cléricaux. » L'autre vous dira : « Vos idées sont dangereuses; sans le vouloir, vous travaillez pour les socialistes. » — Pauvre politique, bien vieillie, bien impuissante, et dont nous aurons cependant peine à nous débarrasser. Demandons une bonne fois la liberté d'association, parce qu'elle est juste, légitime, nécessaire, sans nous inquiéter à qui elle profitera.

Et nous devons la demander aussi dans l'intérêt du régime parlementaire; car l'association, comme la décentralisation, est une école de liberté pour les citoyens.

* * *

Pourquoi ces réflexions quand la Chambre des députés va rentrer? Ai-je l'illusion qu'elle nous donnera, avant de se séparer, la décentralisation administrative et la liberté d'association? Non certes. La Chambre ne peut plus faire ces choses : il est trop tard; mais il en est une encore qu'elle pourrait tenter.

Ce serait la réforme électorale; ce serait d'inscrire dans la loi le principe de la représentation proportionnelle, qui seul nous donnerait une assemblée à l'image du pays et capable de faire les réformes que l'opinion demande.

On parle toujours de majorité ministérielle; il y a quelque chose qui importe davantage : c'est une majorité dont on puisse dire qu'elle représente vraiment le pays.

Le vote de la représentation proportionnelle, ce serait le testament de la Chambre : mais c'est un testament qui lui ferait honneur.

JEAN-PAUL LAFFITTE.



LA FOULE AU THÉATRE [1]

III. — LA PIÈCE ET L'ACTEUR

C'est une des erreurs les plus répandues de croire qu'une pièce de théâtre, par cela seul qu'elle est un chef-d'œuvre, doive soulever du premier coup les applaudissements du public et qu'en revanche il est impossible, si elle est franchement exécrable, qu'elle ne tombe pas sous les sifflets.

J'ai connu un vieux directeur, homme de beaucoup d'esprit et qui maniait très spirituellement le paradoxe. Au fait, pourquoi ne le nommerais-je pas? C'était Nestor Roqueplan, célèbre comme directeur, pour avoir eu deux ou trois théâtres brillamment tués sous lui. — Il n'y a pas, disait-il, de bonnes ou de mauvaises pièces. Il y a des pièces qui plaisent au public et d'autres qui ne lui plaisent point. C'est le succès authentique qui fait les bonnes pièces; c'est la déroute qui marque les batailles perdues. Tant qu'une pièce n'est pas jouée, personne ne peut certainement dire si elle est un chef-d'œuvre ou une ordure. — Il blaguait sur ce thème avec une verve très amusante. C'était au fond la variante du mot célèbre : Il faudra voir cela aux chandelles.

Il va sans dire qu'il y a quelque exagération dans cette façon d'expliquer les choses. Une belle œuvre porte en soi des énergies qui agissent presque toujours sur la foule. J'ai beau fouiller mes souvenirs, je ne vois pas de véritable chef-d'œuvre qui n'ait conquis le public de prime-saut. Corneille donne le *Cid*, et, malgré les beaux esprits,

Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

Molière apporte de province les *Précieuses ridicules*, et du parterre, qui bat des mains, se lève le vieillard symbolique de la légende : Courage, Molière! voilà la bonne comédie! Racine, presque inconnu la veille, jette sur la scène les douleurs d'Andromaque et les fureurs d'Hermione et voilà qu'aussitôt il tourne toutes les têtes.

Mais sans remonter si loin dans le passé, est-ce que le *Gendre de M. Poirier*, *Mercadet*, le *Demi-Monde*, *Célimare le bien-aimé* et tant d'autres pièces, dont nous n'avons pas dit qu'elles sont des chefs-d'œuvre, car les chefs-d'œuvre, c'est le temps qui les achève en leur imprimant sa patine, n'ont pas été tout de suite applaudies, acclamées par une foule enthousiaste?

On cite toujours le *Misanthrope* et *Athalie*, qui auraient dû longtemps attendre qu'on leur rendît justice. On se trompe. Le *Misanthrope* a eu dès l'abord tout le succès que pouvait loyalement espérer cette sévère étude; *Athalie* n'avait pas été donnée sur un vrai théâtre : on ne la connaissait que par le livre et elle était estimée à son juste prix par les amateurs. Le jour où elle parut sur la scène, elle emporta tous les suffrages, en dépit des préventions auxquelles elle était sûre de se heurter.

Il est permis d'affirmer qu'au moins en matière théâtrale une œuvre supérieure a toujours eu sur le public une action indéniable. Il émane d'elle une vertu qui remue la foule, qui force son admiration.

Et cependant il est vrai de dire que ce ne sont pas les œuvres les plus certainement belles qui ont immédiatement le plus de succès, mais celles qui répondent le mieux au goût du public, celles qui flattent le plus adroitement sa passion du jour.

Je vous parlais tout à l'heure du *Cid*, qui fit révolution au théâtre et qui fut suivi de tant d'œuvres admirables signées de ce même nom : Pierre Corneille. Vous savez que ce nom fut porté par un frère, qui, lui aussi, composait des tragédies : Thomas Corneille. La postérité les a mis chacun à leur place, Pierre au premier rang, Thomas à l'un des derniers échelons.

On a cent fois conté le mot charmant d'Alexandre Dumas père à un jeune homme très prétentieux, Adolphe Dumas, dont la pièce, *le Camp des croisés*, allait aux nues : « — Maître, dit Adolphe à Alexandre, il y aura maintenant deux Dumas, comme il y a deux Corneille.

— Merci, Thomas », repartit Alexandre en lui tendant la main.

Eh bien! savez-vous qui des deux, de Pierre ou de Thomas, obtint en son temps le plus de succès effectifs, dont les tragédies furent le plus souvent jouées et devant des publics plus nombreux et plus enthousiastes? Ce fut Thomas. Cette vérité singulière a été mise hors de doute par un de nos professeurs, qui, dans une thèse des plus étudiées, a relevé le nombre des représentations et le taux des recettes qu'obtinrent les pièces des deux frères. *Ariane* l'emporta de beaucoup sur les *Horaces* et sur *Cinna*. Au théâtre, l'homme de talent bat plus d'une fois l'homme de génie, en attendant que les siècles remettent les choses en leur vraie place, qu'ils plongent *Ariane* dans l'oubli qu'elle mérite et ravivent la lumière qui brûlera éternellement devant les *Horaces*.

L'action d'un ouvrage sur la foule est en raison directe, non de son mérite intrinsèque (bien que ce mérite ne soit pas une quantité négligeable), mais de sa conformité avec le tour d'esprit, le sentiment et le goût que cette foule apporte au théâtre.

C'est un axiome que j'ai formulé, je crois, l'un des premiers, et dont la vérité n'est pas contestable : quand un genre est à la mode, il protège les pièces les plus faibles; tandis que les œuvres les plus fortes, quand elles se produisent dans un genre

1. Voyez la *Revue* des 18 et 2[illegible] septembre 18[illegible].

démodé ou qui n'est pas alors en faveur, ont une peine infinie à se faire applaudir.

En voulez-vous des exemples?

La tragédie, — j'entends la tragédie telle que l'avaient constituée Corneille, Racine, et même après ces deux hommes de génie, Voltaire, — s'était si bien imposée au public, que, sous l'Empire et la Restauration, tous les ouvrages jetés dans ce moule étaient. malgré leur déplorable faiblesse, en dépit des railleries dont les criblaient d'irrévérencieux gamins de lettres, appréciés et applaudis d'un public délicat, qu'hypnotisait cette forme, une des plus magnifiques assurément qu'ait jamais conçues l'esprit humain. On s'ennuyait peut-être, mais le respect inclinait les âmes à l'admiration, et l'on battait des mains par tradition. Notez, s'il vous plaît, que cette adoration de la forme tragique se prolongea durant un siècle et demi et que pendant ces cent cinquante années, ce fut comme un torrent ininterrompu d'œuvres faibles que poussaient des œuvres plus faibles encore, mais toujours applaudies.

Mais à quoi bon fouiller si avant dans le passé? n'avons-nous pas vu de nos jours la fortune d'un genre prendre les mêmes proportions, si elle n'a pas eu la même durée? L'opérette tourna toutes les têtes. Elle débuta par des chefs-d'œuvre, — vous entendez bien dans quel sens je prends ici le mot de chef-d'œuvre. Ce furent des chefs-d'œuvre du genre, un genre quelque peu inférieur. Puis vinrent les opérettes de pacotille. Elles réussirent comme les autres. Il n'y eut pendant une trentaine d'années, si mince opérette, de livret insignifiant et de musique quelconque, qui ne s'acheminât, à travers les applaudissements de la foule, jusqu'à la centième représentation.

On lui donnait sur d'autres théâtres des vaudevilles excellents, des comédies de genre spirituelles et charmantes. Il ne les goûtait pas. Il ressemblait à cet amateur dont parle La Bruyère qui ne cultivait et n'aimait que les prunes, et encore parmi les prunes, que les prunes d'une seule espèce. Il les cueillait dévotement à l'arbre, en détachait une moitié qu'il mangeait avec extase, et présentait l'autre :

— Goûtez-moi cela! quel parfum! quelle chair, quelle saveur! Voilà une prune! une vraie prune!

C'est une opérette! disait le public, et il y courait comme au feu. J'enrageais tout bas, car le cœur me saignait de voir la comédie de genre si négligée et dans un tel décri. Mais comment lutter? Je savais de longue date que la critique ne peut rien contre les engouements.

— Je suis leur chef, disait le colonel qui courait le long de sa colonne tournant le dos à l'ennemi, il faut bien que je les suive.

Eh! mon Dieu! il les suivait, pour diriger tout au moins leur fuite et pour les avertir, puisqu'il lui était impossible de les arrêter. Ainsi fait le journaliste qui voit le public se jeter avec fureur dans une voie qu'il estime mauvaise ou fâcheuse. Il court le long de la colonne en criant de temps à autre casse-cou; il attend l'heure où la foule s'arrêtera d'elle-même et se retournera.

Car il y a des retours, et des retours subits, imprévus, terribles.

Le public se déprend tout à coup, sans qu'on sache trop pourquoi, d'une forme qui s'était longtemps imposée à lui; il en secoue le joug et la jette par terre et la piétine et la brise.

Comment se font les révolutions du théâtre? qui pourrait le dire? Ce ne sont jamais les théoriciens de l'art qui les accomplissent; il est même fort rare qu'ils les aient prévues et préparées. Ce n'est pas même toujours un homme de génie qui les lance; c'est parfois un homme de talent, ou moins que cela, un homme heureux qui, sans trop savoir ce qu'il faisait, a composé un ouvrage où le public a retrouvé ses aspirations secrètes, je ne sais quelle inquiétude de goût nouveau qui s'agitait obscurément en lui; les connaisseurs, les professionnels s'accordaient pour dire : « Ça, ça ne ressemble à rien! Ça n'ira pas au troisième acte. » Et puis il se trouve que ça — bon, médiocre ou mauvais, peu importe! — c'est justement ce que désirait la foule, ce qui répondait à ses besoins latents.

Et la pièce va aux nues!

Ai-je besoin de vous rappeler l'histoire, récente encore, de la *Dame aux Camélias*, qui fut colportée de théâtre en théâtre, refusée partout, que les acteurs répétèrent sans conviction, en qui l'homme qui la patronnait avait lui-même si peu de confiance qu'il vendit, avant la première représentation, pour un billet de mille francs sa part de droits d'auteur qui a rapporté peut-être un million à l'acquéreur. Le règne de la courtisane allait commencer; le public tout entier fit fête à l'œuvre et fut heureux d'applaudir à Marguerite se réhabilitant par l'amour.

Un jour Labiche — Dieu sait si le bon et charmant Labiche était révolutionnaire — apporte aux directeurs du Palais-Royal une pièce qui était bâtie sur un patron tout nouveau. Au lieu d'une action se développant d'une façon régulière avec une exposition, un nœud et un dénouement, à la façon de Scribe et de son école, c'était une succession d'épisodes bouffons tournant autour d'un petit incident de rien du tout : un chapeau de paille accroché sur un buisson et dévoré par un cheval.

Quand ces messieurs lurent le vaudeville, ils levèrent les bras au ciel. C'était l'abomination de la désolation. « On cassera les banquettes! » s'écriait douloureusement le directeur. Mais il n'y avait pas moyen

de refuser un ouvrage de Labiche. Il monta la pièce et, le soir de la première représentation, il partit pour la campagne, afin de ne pas voir de ses yeux s'accomplir le sacrilège et les horreurs qui devaient le suivre.

C'était le *Chapeau de paille d'Italie*.

La foule, — personne ne s'en doutait alors, et pas un de ceux qui la composaient n'aurait pu formuler en termes précis cette aspiration vague et flottante ; — la foule souhaitait autre chose que le vaudeville bien fait, au bout duquel Edgar épousait Caroline. Elle tressaillit d'aise à voir se dérouler les scènes bouffonnes de cette comédie nouvelle, dont les incidents n'étaient reliés entre eux que par la noce qui les traversait. Le *Chapeau de paille d'Italie* donna une nouvelle orientation au vaudeville, qui s'achemina dans cette voie vers la *Cagnotte*, l'immortel chef-d'œuvre.

Voyez ce qui se passe sous vos yeux.

Le théâtre rosse est d'hier; c'est d'hier aussi que date l'invasion de l'ibsénisme. Il n'est pas dans mon cadre de vous refaire cette histoire. Tout ce que je veux en retenir, c'est que la foule se passionne pour les pièces qui répondent à ses goûts, quelle que soit la valeur de l'œuvre, valeur dont elle n'a que peu de souci, à vrai dire.

Il s'est formé, comme dans presque toutes les époques de bataille littéraire, deux camps très tranchés, deux foules, si vous aimez mieux, d'âme différente et même opposée.

L'une est composée d'un petit nombre de novateurs ardents qui ont su infiltrer leur goût personnel à un grand nombre de fidèles, et qui sont suivis d'un nombre plus grand encore et plus bruyant de snobs. Il n'y avait qu'à entrer dans l'une des salles où elle se rassemblait, pour y sentir que l'atmosphère y était surchauffée, que tout le monde, les imbéciles comme les poètes, les sots comme les gens d'esprit, se confondraient à la première scène dans un même enthousiasme, pousseraient les mêmes cris de joie, s'emporteraient aux mêmes fureurs d'applaudissements. La fièvre, réelle ou voulue de chacun d'eux, s'augmentait de la fièvre de tous, et le pouls général battait à coups plus pressés et plus violents.

L'autre foule, c'était celle des bonnes gens, à qui ne plaisaient ni les rosseries du réalisme, ni les nébulosités de l'ibsénisme, et qui avaient pieusement conservé la tradition du goût français. C'est ce public qui en ce moment emplit la salle tous les soirs quand on joue la *Vie de Bohême* rue de Richelieu, et qui l'applaudit avec transport.

Est-ce que vous croyez que c'est uniquement parce que la pièce de Barrière et de Murger lui paraît bonne ? Eh non ! il en sait le faible et le faux. Mais c'est pour faire niche aux novateurs qui n'ont pas entamé son robuste bon sens, et qui l'ont agacé par leurs prétentions, par leurs exagérations, par leurs criailleries. Il est ravi de faire un succès à une pièce où il retrouve la clarté française, la gaieté française, avec cette petite pointe d'attendrissement qui est si bien dans le goût français. C'est la foule qui s'applaudit en l'applaudissant, et de là son succès, dont se sont étonnés et scandalisés tant de critiques de profession.

Je pourrais varier en cent façons cette analyse. Il me semble que le peu que je vous ai dit suffit à montrer que si le mérite intrinsèque d'une pièce contribue à son succès immédiat, il y a à côté une foule de considérations qui pèsent dans la balance d'un poids plus fort ; qui n'auraient aucune action sur un lecteur isolé, mais qui déterminent dans une foule d'invincibles courants, qui lancent une œuvre ou la plongent dans l'abîme, au gré des fluctuations imprévues, et impossibles à prévoir, de la foule.

Ces réflexions s'appliquent à la façon dont une pièce est jouée. Oui, sans doute, il faut, pour qu'une œuvre de théâtre réussisse, qu'elle rencontre des interprètes capables de la soutenir et de la faire valoir. C'est là une vérité incontestable, et il serait ridicule de ne pas l'admettre ; mais ici encore, l'effet que produira l'artiste sur la foule dépend moins du talent avec lequel il joue son rôle que des dispositions dans lesquelles cette foule l'écoute.

Un des plus habiles impresarios parisiens, le père Dormeuil, qui gouverna durant tant d'années et avec un bonheur si constant le théâtre du Palais-Royal, me disait un jour : — Il faut dix ans chez nous à un acteur pour faire rire le public.

— Vous entendez par là, lui dis-je, qu'il a besoin de dix ans de travail et d'études pour apprendre son métier de comique?

— Mais point du tout. La plupart des artistes, que la nature a formés pour être comiques, le sont dès le premier jour. C'est le public dont il leur faut faire l'éducation. Et sauf des cas exceptionnels, qui sont assez rares, cette éducation est très longue. Le public est une bête d'habitude. Il ne rit que lorsque c'est une tradition bien établie qu'il doit rire. Est-ce que vous imaginez que Grassot et Gil-Pérès ont obtenu tout de suite ces succès étourdissants d'hilarité dont vous avez été si souvent témoin ? Ils étaient tout aussi plaisants à leurs débuts. Seulement le public ne le savait pas, il n'y prenait pas garde, leur réputation s'est faite peu à peu. Ils n'ont plus aujourd'hui qu'à paraître en scène pour provoquer d'inextinguibles éclats de rire.

Je me suis, plus d'une fois depuis, rappelé ce que m'avait dit le vieux Dormeuil, et plus d'une fois aussi j'ai eu l'occasion de vérifier l'exactitude de ses assertions. Vous connaissez tous à cette heure Baron et Germain. Ils ne peuvent plus ouvrir la bouche ni faire un geste que la salle tout entière ne se pâme et ne se torde.

Vous imaginez-vous par hasard qu'il en ait toujours été ainsi. Baron a été très long, très long, non à se former, mais à former le public parisien. Pendant combien d'années n'avons-nous pas dit, nous autres critiques : Mais il est très drôle, ce garçon ! nous parlions dans le désert. J'ai vu Baron près de renoncer à son art, dirigeant rue de la Tour-d'Auvergne un petit boui-boui, où il essayait de gagner sa vie, jouant sur ces humbles planches avec des acteurs de raccroc.

Je me souviens, comme si c'était d'hier, du soir où le public eut pour la première fois la sensation de ce comique, qui devait plus tard le secouer de tant de façons. C'était dans une opérette d'Offenbach ; à un moment, quatre carabiniers traversaient la scène, et le caporal qui les commandait n'avait à dire que ces vers :

Nous sommes les carabiniers,
La sécurité des foyers,
Mais par un malheureux hasard
Au secours des particuliers
Nous arrivons toujours trop tard.

Le caporal, c'était Baron, ce même Baron si dédaigné jusque-là, et à qui l'on avait par grâce confié cette panne. Il était de tournure si fantaisiste, et de sa voix de chaudron fêlé, il donna une accentuation si comique à ce couplet, souligné par la musique, que ce fut un délire dans toute la salle. On cria *bis* avec transport ; on fit repasser les carabiniers de droite à gauche, puis de gauche à droite, on ne s'en lassait point, et c'étaient à chaque fois de nouvelles poussées de rire.

Le lendemain Baron était Baron, et dans quelque rôle qu'il parût la foule riait de confiance.

Cette histoire est celle de Germain. Combien de temps avons-nous vu aux Variétés sa face simiesque et ses gestes de macaque sans y goûter qu'un plaisir médiocre ? Quand je dis : nous, je parle du public. Car certains critiques avaient pressenti qu'il deviendrait l'un des maîtres du rire contemporain. C'est aux Nouveautés que s'est opéré le miracle. Il n'a plus qu'à exhiber sa bouche largement fendue, à agiter des bras désordonnés, à se mouvoir éperdument dans sa peau de singe, la foule rit, un peu parce qu'il est drôle, beaucoup parce qu'elle a apporté au théâtre la ferme intention de rire, dès qu'elle le verrait paraître.

Prenons des exemples plus reluisants..

Est-ce que dans l'ardeur avec laquelle on écoute et l'on applaudit Sarah Bernhardt, il ne faut pas tenir compte de la suggestion de la foule ? Oui, assurément, son talent y est pour beaucoup. Mais notez que ses triomphes les plus retentissants, les plus prodigieux ont été remportés par elle devant des salles, où les trois quarts du public ne comprennent pas un mot de la langue qu'elle parle.

Est-ce pur snobisme chez ceux qui, sans entendre le français, lui battent des mains et l'acclament ? Non c'est que le public, attiré par sa réputation, arrive au théâtre avec une disposition secrète à céder à son ascendant. Il se sent pénétré du rayonnement de sa gloire ; il est ébloui de son prestige.

Vous connaissez l'histoire des apôtres de l'Évangile qui avaient le don des langues. Il y a une part de vérité dans la légende. Les apôtres évidemment ne parlaient que la langue qu'ils connaissaient, mais c'étaient des hommes de foi, et les effluves qui émanaient d'eux se répandaient sur la foule cosmopolite qui les écoutait, et qui croyait les comprendre, qui les comprenait même. Car c'était elle qui tirait de son propre cœur les discours qu'elle s'imaginait entendre.

Ce phénomène se reproduit sans cesse au théâtre, quand un comédien célèbre se rend dans un pays étranger qu'a longuement et adroitement travaillé la réclame. Et même quand le comédien nous parle à nous-même, dans la langue que nous connaissons, est-ce que notre émotion naît des paroles que l'auteur lui met dans la bouche ? Écoutez Mounet-Sully lorsque au dernier acte d'*Œdipe roi* il apparaît, les yeux sanglants et qu'il jette des cris de douleur. Est-ce que vous entendez un mot de son discours ? Son aspect seul et les plaintes lugubres qu'il prolonge vous émeuvent, vous serrent la poitrine et font jaillir les larmes de vos yeux. Êtes-vous bien sûr que si c'était un autre que Mounet-Sully qui offrît ce même spectacle et qui poussât les mêmes gémissements, vous ne le trouveriez pas un peu ridicule ; qu'un rire irrévérencieux ne plisserait pas vos lèvres ? Eh ! eh ! je n'en répondrais pas.

Mounet-Sully est, comme Sarah Bernhardt, en possession de faire trembler et pleurer, comme Baron et Germain ont le privilège de faire rire.

Au bout de chacun de ces articles, nous avons retrouvé l'action prédominante du public. Il nous reste donc à examiner ce public en soi, et c'est par là que nous terminerons cette étude.

FRANCISQUE SARCEY.

DOGMATISME ET IMPRESSIONNISME

I

L'impressionnisme procède de trois tendances essentielles, qui sont également contraires au génie classique : le modernisme, le relativisme, l'individualisme sentimental. Pourtant le XVIIe siècle lui-même nous offre déjà maints indices d'un esprit nouveau. C'est du dogmatisme vers l'impressionnisme que, depuis Boileau jusqu'à nous, la critique a fait son évolution.

Opposée au relativisme et à l'individualisme sen-

timental, la philosophie cartésienne ne l'est pas moins à la superstition de l'antiquité. Sans doute le modernisme, chez un Bussy, chez un Méré, a quelque chose de mondain : dans l'admiration dévote des œuvres antiques, les gens de leur air sont portés à ne voir que ce qu'elle peut dénoter de candeur ou de pédanterie. Mais, chez eux-mêmes et chez les Fontenelle, les Perrault, les Lamotte, il dérive surtout du cartésianisme. A l'autorité des anciens, Descartes a substitué celle de la raison, et Pascal, qui est sur ce point son disciple, revendique avec une vigoureuse éloquence la liberté de l'esprit humain. Si, pour Pascal et pour Descartes, il ne s'agit que de la science, les « modernes », remarquons-le, sont justement ceux dont le rationalisme, échappant à l'influence de l'art ancien, se fait de la littérature une conception toute scientifique. Cette théorie du progrès que leur a transmise le cartésianisme, ils l'appliquent donc aux lettres comme aux sciences. L'esprit mondain et l'esprit cartésien s'unissent en eux pour combattre la superstition de l'antiquité.

La philosophie cartésienne, favorisant le modernisme, ne peut empêcher le relativisme de se faire jour. Nous en trouvons la trace chez Saint-Evremond par exemple dans les premiers temps du grand règne, et, dans les derniers, chez Fénelon. Lui-même historien, un de ces historiens qui « distinguent », Saint-Evremond reproche à l'histoire classique de tout confondre. Critique littéraire, il blâme dans les tragédies de Racine le manque de couleur locale. Il remarque que les hommes des autres siècles diffèrent des contemporains non seulement par les traits du visage, mais encore par « une diversité de raison ». Moderniste d'ailleurs aussi bien que relativiste, c'est de son relativisme que dérive son modernisme. « Tout a changé, dit-il, les dieux, la nature, les mœurs, le goût, les manières ; tant de changements n'en produiront-ils pas dans nos ouvrages ? » Plus homme de goût que Perrault, que Lamotte, il admire les « exemplaires » grecs et romains ; mais, reconnaissant qu'Homère et Sophocle ont fait des chefs-d'œuvre, il n'admet pas que ces chefs-d'œuvre soient encore des modèles. Quant à Fénelon, son admiration pour les Grecs, ceux d'Athènes et ceux de Rome, se concilie fort bien avec une intelligence délicate des diversités historiques. Peut-être même l'expliquerait-on par là : il saisit dans le génie hellénique un caractère particulier, inimitable ; il se rend compte que la civilisation de la Grèce primitive était plus propice à un genre de perfection où les modernes ne sauraient prétendre, à certaines qualités de naturel, d'aisance, de fraîcheur, de grâce ingénue, que lui-même apprécie par-dessus toutes les autres. Ce qui est certain, c'est qu'il a le sens de la relativité. Dans sa *Lettre à l'Académie*, il veut qu'on peigne diversement soit les différents peuples, soit un même peuple aux différentes époques de son histoire ; il recommande sous le nom de « costume » la couleur des temps, il conseille de joindre à la vérité matérielle celle des mœurs et des figures. Chaque race en chaque âge a son génie propre, voilà la notion qui s'introduit peu à peu dans l'esprit français, que les philosophes du XVIIIe siècle vont bientôt répandre autour d'eux. Appliqué à la critique littéraire, le relativisme finira nécessairement par admettre d'autres conceptions de l'art que la conception classique, par justifier toutes les formes de l'idéal dans lesquelles s'est manifesté le génie des diverses races et des divers âges.

En même temps, la sensibilité cherche à s'affranchir du rationalisme cartésien. Tandis que Descartes fondait sa philosophie sur l'évidence, sur une évidence purement intellectuelle, Pascal met le cœur au-dessus de l'entendement, y trouve des raisons supérieures que la raison ne connaît pas. Chez Fénelon, l'individualisme sentimental s'allie au relativisme : si Louis XIV et Bossuet le traitent d'esprit chimérique, c'est parce qu'il ne veut pas sacrifier le sens propre au sens commun. Comme sa religion, sa poétique est toute de sentiment. Il apprécie les œuvres en se référant non pas aux règles, mais à ses impressions ; la critique, chez lui, émane du goût. On peut en dire autant de La Bruyère. Lui-même se donne pour un de ces écrivains qui écrivent par humeur, que le cœur fait parler. Ni ses maximes ni ses jugements ne sont toujours en accord, et peut-être n'a-t-il pas plus de doctrine comme critique littéraire que de système comme moraliste. C'est que les systèmes et les doctrines oppriment « l'humeur ». Il ne veut pas réduire la diversité libre et fertile de la nature à l'unité fallacieuse d'une discipline préconçue. Avoir bon goût, sentir dans l'art un certain « point de perfection », là est pour lui le secret de la critique. Si du XVIIe siècle nous passons au XVIIIe, voici d'abord Vauvenargues, qui, réagissant contre l'intellectualisme classique, ramène toute philosophie à l'intuition du cœur et toute esthétique à la sympathie. Voici Diderot, génie impressionnable et primesautier, dont le positivisme même est sentimental, dont le matérialisme respire je ne sais quelle ferveur, et qui, s'il lui arrive de se faire à l'occasion critique littéraire ou critique d'art, apprécie livres et tableaux par ses émotions. Voici enfin Jean-Jacques, précurseur du XIXe siècle, qui, dans l'individu, c'est-à-dire dans le Moi affectif et personnel, voit la mesure unique de toute chose, qui assigne pour but à l'éducation non point d'amender chaque naturel en le rapprochant autant que possible d'un type uniforme, mais d'en favoriser, d'en seconder l'originalité native, qui fait prévaloir le sentiment sur l'analyse, la conscience sur les règles des philo-

sophes, et le goût individuel sur les formules des théoriciens.

II

A mesure que nous avançons dans l'histoire de notre temps, les tendances dont procède l'impressionnisme s'accusent de plus en plus. Après les philosophes du XVIIIe siècle et surtout Rousseau, après Mme de Staël et Chateaubriand, qui inaugurent une littérature nouvelle, le dogmatisme ne paraît plus possible. Il comporte un ensemble de vues, et, pour ainsi dire, un tempérament moral qui répugnent à l'esprit de notre époque. Du temps de Boileau, on était naturellement dogmatique; nous naissons impressionnistes.

Le dogmatisme n'a pourtant pas cessé d'avoir ses représentants. Dans la première partie du siècle, je ne vois guère que Nisard; dans la seconde, c'est M. Brunetière.

Certes, la doctrine de M. Brunetière dénote sur maints points l'influence des idées modernes. Nous n'en retrouvons pas moins chez lui, et il le faut bien, les principes fondamentaux du dogmatisme classique. « Ancien », s'il ne l'est point dans le même sens que Boileau, le respect que Boileau professait pour les écrivains de la Grèce et de Rome, M. Brunetière le professe pour ceux de notre XVIIe siècle, à l'exemple desquels il a toujours rappelé la littérature contemporaine. Ennemi du relativisme, il élargit la tradition non pas en l'accommodant aux diversités personnelles mais en la généralisant, en la débarrassant de tout caractère exclusivement national; il redoute dans l'individualité ce qu'elle a d'anarchique, il répète sans cesse que le Moi est haïssable, et ne reconnaît en l'homme d'autre valeur que cette « humanité » par laquelle chacun de nous se confond avec tous les autres hommes. Enfin, c'est peu de dire qu'il assujettit le sentiment à la raison. Tout plaisir lui paraît suspect, qui n'est pas purement intellectuel. Juger contre son goût, voilà, pour lui, le triomphe de la critique.

Entre M. Brunetière et les impressionnistes, la querelle remonte à une dizaine d'années. L'un y a porté sa vigueur d'affirmation, sa puissance de dialectique, son exclusivisme impérieux et cru; les autres, leur délicatesse fuyante, leur sinueuse ironie, l'élégance et la grâce de leur désinvolture. Elle dure encore, et, après une courte trêve, M. Brunetière la ranimait tout récemment (1).

De part et d'autre, quoi qu'il en dise, les raisons subsistent; et si, comme nous le verrons tout à l'heure, on pourrait, sur le fond même du débat, se mettre à peu près d'accord, il y a entre les adversaires quelque chose de plus irréductible que la dissidence de leurs principes, je veux dire celle de leur caractère et de leur tour d'esprit. L'auteur de la *Vie littéraire* n'est point venu à résipiscence, et celui des *Impressions de théâtre* écrit dans la *Revue des Deux Mondes*, mais sans avoir modifié sa manière.

III

En laissant de côté pour le moment ce qui pourrait compliquer et embrouiller la question, voici, je crois, de quelle façon l'on peut la poser. Qui dit un critique dogmatique, fait par là même entendre un critique jugeant avec autorité, décidant en vertu d'un critérium. Dès qu'une contestation s'élève sur le mérite de tel auteur ou de tel ouvrage, le critique dogmatique doit être en mesure de trancher le différend. Il lui faut quelque chose comme cette montre dont parle Pascal (1).

Si les dogmatistes trouvent leur critérium dans la raison, et si, d'autre part, cette raison est, comme ils le prétendent, la même chez tous les hommes, aucun désaccord ne semble possible. Je puis bien, moi impressionniste, qui ne consulte que ma sensibilité, me trouver en désaccord avec un dogmatiste; mais, quand ce dogmatiste a tiré sa montre, force m'est de reconnaître mon erreur.

Aussi ceux qui font profession de dogmatisme voudraient-ils nier les variations de la critique. M. Brunetière commence par déclarer, avec sa décision coutumière, qu'il n'y a pas tant de divergences ni de si graves. Pour l'établir, ces trois articles lui suffisent : 1° Tels écrivains sont universellement considérés comme des écrivains qui *existent*, Racine et Voltaire par exemple, et tels autres comme n'existant pas, Campistron, si vous voulez, et M. de Jouy. 2° Entre les tragédies de Racine et celles de Voltaire, nous faisons tous une différence, nous préférons tous *Andromaque* à *Mérope* et *Bajazet* à *Zaïre*. 3° Ce sont les mêmes choses que les uns aiment dans les écrivains, que d'autres aiment moins, que d'autres enfin critiquent, mais que chacun reconnaît.

Ne discutons pas les deux premières assertions. Le plus intraitable des impressionnistes n'a aucun intérêt à les nier. On remarquera seulement que les points sur lesquels il y a accord sont trop insignifiants pour donner au dogmatisme le moindre avantage, et d'ailleurs que la véritable question revient à

(1) Dans la préface d'un livre de M. Ricardou, *la Critique littéraire*.

(1) A supposer que la raison, comme on le dit, tienne lieu de montre à Pascal. Mais Pascal se délecte à accuser, à exagérer la faiblesse et l'inconstance de la raison. Toute sa morale, toute sa théologie, aussi bien que toute sa critique littéraire, ont pour principe essentiel la prédominance du sentiment.

savoir, non s'il y a accord sur certains points, mais si, sur la plupart, dès qu'on ne se borne point à constater l'existence et la supériorité d'un Racine, il n'y a pas immédiatement désaccord ; ou plutôt, car les dogmatistes seront bien obligés d'en convenir, si, lorsqu'il y a désaccord, le dogmatisme est en possession d'une règle qui lui permette de prononcer.

La troisième proposition de M. Brunetière fait sans doute une part à la critique objective, une part d'ailleurs très mince; mais voyons aussi qu'elle met le dogmatisme en demeure de décider entre ceux qui *aiment* et ceux qui *critiquent* les *mêmes choses*. Pour que le dogmatisme pût se prévaloir du consentement universel, il faudrait que ce consentement portât sur des qualités ou sur des défauts appréciés comme tels. Mais si les uns critiquent ce qu'aiment les autres, peu importe que tous reconnaissent les mêmes choses. Ces choses paraissant aux uns bonnes, aux autres mauvaises, nous sommes ramenés à la question du début. Il y a division, entre juges de culture à peu près égale, sinon sur l'*existence* de Voltaire et de Racine, du moins, pour emprunter à M. Brunetière un nouvel exemple, sur la valeur comparative de la *Cousine Bette* et de *Valentine*. Vous, dogmatiste, je vous dénie le droit d'intervenir à ce titre dans le débat, si vous n'avez pas une montre.

IV

Quelle est donc la montre du dogmatisme? Comment le critique dogmatique imposera-t-il son critérium?

A deux juges d'avis contraire, M. Brunetière dira : Vous vous trompez également l'un et l'autre, jugeant par fantaisie. Ce que vous appelez jugement n'a aucune valeur, comme n'exprimant que votre sensibilité; car la sensibilité est tout individuelle, et, chez le même individu, varie suivant l'humeur du moment. Moi, dogmatiste, je suis seul en état de juger, me déterminant non d'après mes sens, mais d'après ma raison. Il n'y a pas deux heures, il n'y a pas trois quarts d'heure; il y a une heure et demie. Voilà ce que marque ma montre, ou plutôt ce que ma raison affirme. Or, ma raison n'est pas, comme votre sensibilité, quelque chose de personnel et de relatif; ma raison représente la raison humaine, la même chez tous, entière chez un chacun, dont elle revêt par suite l'universelle, l'indiscutable autorité.

Peut-on s'abstraire de son Moi sensible? C'est la première question. Et la seconde, qui en dépend, c'est si la raison ne varie pas, elle aussi, d'individu à individu. Je suis d'accord avec M. Brunetière quand il s'agit de raison pure. Mais ne brouillons pas les choses. Il s'agit d'apprécier les œuvres d'art, et non pas de s'accorder sur une vérité scientifique. L'argumentation de M. Brunetière confond deux formes de la raison bien distinctes, l'une toute logique, l'autre, si je peux dire, toute morale. Oui sans doute, les vérités de la géométrie sont absolues. Et pourquoi? Parce qu'elles relèvent d'une sorte de raison qui, en effet, ne subit pas les influences de la sensibilité, qui, par suite, demeure la même chez tous les hommes. Mais ce n'est pas de géométrie, c'est d'art qu'il est ici question, et l'on se demande vraiment de quel secours nous serait, quand nous apprécions une œuvre littéraire, cette raison universelle dont s'autorise le dogmatisme. Comment l'appliquera-t-on à la poésie d'un Racine, ou même d'un Boileau? Et que resterait-il de Bossuet, si, pour nous mettre d'accord sur la valeur de son éloquence, nous commencions par la réduire à ce qui est exclusivement logique, en supprimant ce qui émane de la sensibilité, ce qui traduit l'imagination? Le rationalisme de M. Brunetière, comme, il y a deux siècles, celui de Lamotte et de Fontenelle, aboutirait à la négation même de l'art; ce n'est qu'en méconnaissant l'art, je veux dire la part du Moi imaginatif et sensible, soit dans l'exercice de la critique, soit dans la production des œuvres, que l'on donne pour fondement au dogmatisme la constance et l'universalité d'une raison purement mathématique.

Nous retrouvons partout chez M. Brunetière cette confusion de l'art et de la science. Il se défend de croire que la critique puisse être vraiment scientifique. Mais qui ne voit la contradiction? Elle apparaît déjà quand il attribue à la raison, considérée comme juge des œuvres littéraires, une valeur objective et absolue. Elle est encore plus manifeste lorsque, transportant dans la littérature la méthode de l'histoire naturelle, ce qui n'a rien de nouveau, ce qu'avait fait tout d'abord un impressionniste tel que Sainte-Beuve, il se persuade que l'usage de cette méthode donne à la critique la même certitude qu'à la zoologie. D'après lui, la critique a pour objet de juger, et, par suite, de classer. Rien de mieux. Mais il prétend que les jugements et les classifications aient autant de valeur en matière de critique qu'en matière d'histoire naturelle. C'est là que se trahit de nouveau le vice fondamental de sa doctrine. En histoire naturelle, il y a des faits positifs, des caractères incontestables; en littérature, les caractères d'après lesquels on voudrait constituer une hiérarchie sont tout justement l'objet même de la discussion. Le naturaliste me montre ceux qui font que le chat se classe au-dessus de l'ornithorynque, et je ne saurais les nier. Vous, critique doctrinaire, montrez-moi donc ceux dont vous vous autorisez pour mettre Balzac au-dessus de George Sand, ou — les avis sont partagés — George Sand au-dessus de Balzac. Pas un

seul, je le crains, qui ne prêtât à de longues, à d'interminables contestations.

Ce que M. Brunetière semble oublier, c'est qu'à côté des vérités scientifiques, qui, en histoire naturelle, se constatent, ou, en géométrie, se démontrent, il y a des vérités d'un autre ordre, qui ne peuvent ni se démontrer ni se constater, qui n'ont rien d'absolu, rien de fixe, qui relèvent du sentiment et du goût. Si ces vérités relatives font la matière de la critique, comment veut-il donner pour fondement à son dogmatisme l'objectivité d'une raison tout abstraite qui n'a sur elles aucune prise?

V

Le dogmatisme trouvera-t-il dans la tradition un critérium que la raison ne peut lui fournir? M. Brunetière emprunte à la tradition ce qui fait la force et l'unité de sa doctrine. Mais cette doctrine imposante n'a, dès qu'on veut en tirer des règles, aucune valeur pratique.

Nous pourrions d'abord, ici comme plus haut, dénoncer les variations, les contradictions fréquentes de la critique littéraire. C'est un lieu commun que je crois inutile de développer encore une fois. Nous pourrions ensuite nous demander si, quant aux points sur lesquels on s'accorde, cet accord ne s'explique pas souvent par l'esprit de routine. Mais voici le vice essentiel d'un dogmatisme fondé sur la tradition : cette tradition sera forcément ou trop étroite pour ne pas se formuler en règles tyranniques, ou trop large pour encadrer fortement une discipline.

De quelle tradition vous réclamez-vous? Nisard, lui, se réclamait de la tradition nationale, ou plutôt de la tradition purement classique, et sa doctrine excluait non seulement ce qu'un esprit libre admire chez d'autres peuples, mais aussi ce que le génie français avait produit sous ses yeux de plus puissant et de plus beau. M. Brunetière, qui ramène tout à la raison et qui déclare que la raison est partout la même, devait nécessairement se réclamer de la tradition humaine. On ne peut accuser son dogmatisme d'étroitesse. Il faut même reconnaître l'autorité des principes sur lesquels ce dogmatisme s'établit, puisqu'ils ont pour eux la raison universelle du genre humain.

Seulement, ce que la discipline de M. Brunetière gagne de la sorte en largeur et en solidité, elle le perd en précision, en vertu dogmatique. Plus vous élargissez le cadre de la tradition, plus il vous faut abandonner de maximes; quand vous n'en voulez pas d'autres que celles où se reconnaît l'expression, non pas de tel ou tel génie particulier à une race, mais du génie humain, vos maximes sont tellement générales qu'elles n'ont plus aucune application. Et ainsi, la doctrine que vous en tirez se réduit à une idéologie stérile.

VI

Si la critique est sans règles, faut-il en gémir? Ce qui, dans la critique, nous intéresse et nous charme, c'est justement ce qu'elle a de personnel, ce que chacun y met de sa sensibilité. Supposez des règles fixes : elle ne consiste plus qu'à les appliquer. Elle devient un manuel, une table de formules. Voici les auteurs définitivement jugés et casés : nous n'avons qu'à savoir une bonne fois leur classification, comme, en histoire naturelle, celle des animaux; à apprendre pour combien de raisons chacun est inférieur à celui qui le précède dans son groupe et supérieur à celui qui le suit. Les livres nouveaux vont d'eux-mêmes se ranger sous leur étiquette. Plus de divergences, plus de contestations. L'ordre règne à jamais dans la république des lettres.

C'est le triomphe du dogmatisme. Mais c'est aussi la ruine de toute critique. Plus il y a de règles, moins il est besoin de goût. Si la critique était réellement une science, si elle se bornait à constater ce que chacun doit voir, à démontrer ce que chacun est obligé de reconnaître, elle serait dispensée par là même de toutes les qualités qui ont fait jusqu'ici son attrait et sa valeur. Le tact, la délicatesse, la pénétration n'auraient plus à s'y exercer. Purement objective et scientifique, elle substituerait aux fines analyses des opérations toutes machinales, au talent la technique, au goût un catéchisme.

Mais on peut se rassurer. Pour que la critique fût une science, il faudrait que la littérature elle-même cessât d'être un art. Nous n'en sommes pas encore là. Quelques progrès qu'ait faits de nos jours la psychologie scientifique, je ne puis croire que le temps vienne jamais où Racine perde sa réputation de grand psychologue. Entre la science et l'art, aucune assimilation n'est possible. Si l'art se distingue de la science, c'est justement par ce que notre Moi y introduit, Moi essentiellement variable, dont la complexité échappe à toute formule et dont la mobilité défie toute loi. La critique n'est pas une science, elle est un art. En expulser le Moi, ce serait la dépouiller de toutes les qualités qui ont égalé le nom de Sainte-Beuve à ceux des plus illustres écrivains. Le Moi doit avoir sa part dans la critique aussi bien que dans tous les autres arts. Elle est, à sa manière, création et poésie. Ce qui en fait le mérite comme le charme, ne le cherchons pas dans je ne sais quelle objectivité d'ailleurs impossible, mais dans la grâce de l'imagination, dans l'élégance du goût, dans la ferveur du sentiment.

VII

Est-ce à dire qu'elle n'aura pas d'autorité ? M. Brunetière refuse toute valeur à la critique impressionniste sous prétexte qu'elle ne juge ni ne classe. Tel est pour lui l'office même de la critique, en dehors duquel il n'y a que baladinage d'un amuseur plus ou moins ingénieux. A la bonne heure ; sur ce point, M. Brunetière peut avoir raison. Mais où démontre-t-il que la critique impressionniste ne peut en effet ni classer ni même juger ? Voilà ce qu'il aurait dû tout d'abord établir. Or, non seulement il ne l'établit pas, mais encore les nécessités de sa polémique le réduisent à soutenir tout le contraire ; en voulant convaincre ses adversaires d'inconséquence, lui-même se charge de prouver qu'ils jugent et qu'ils classent, et ainsi de réfuter sa propre thèse.

Comme les impressionnistes l'accusaient d'exprimer sous une forme objective des préférences individuelles, M. Brunetière répondit en leur montrant ce que leur scepticisme et leur dilettantisme, quelque détachement dont ils se piquent, recèle de dogmatisme plus ou moins inconscient. M. Anatole France et M. Jules Lemaître ont beau s'en défendre : jugeurs très résolus, ils rendent des arrêts, ils donnent des rangs, ils distribuent des prix. « Quelle est cette affectation, déclare M. Brunetière, de prétendre ne pas juger, quand en effet on juge ? de nous donner pour des impressions des jugements que l'on entend bien dans le fond de son cœur qui soient pris pour tels ? et, quand on fait une chose, de prétendre qu'on en ferait une autre ? » L'argument est sans doute de bonne guerre. Mais, en reprochant aux impressionnistes de se contredire, pourquoi faut-il que M. Brunetière tombe lui-même dans la plus étrange contradiction ? Et si réellement les impressionnistes jugent et classent, comment a-t-il pu tout à l'heure leur dénier l'autorité que valent aux dogmatistes leurs jugements et leurs classifications ?

La différence entre dogmatistes et impressionnistes n'est, à vrai dire, que dans le ton. Ceux-ci affectent une assurance catégorique ; ceux-là, se piquant de ne traduire que leur sensibilité, sont tenus d'être plus modestes. Non seulement ils abominent tout pédantisme, mais encore la bienséance leur fait une loi de ne pas imposer aux autres des impressions toutes personnelles. Autant vaudrait affirmer soi-même la supériorité de son goût. Du reste, ils ont dans leurs impressions une confiance égale à celle que les dogmatistes peuvent avoir dans leurs jugements. « Je suis sûr des impressions que j'éprouve, dit M. Jules Lemaître ; en pouvez-vous dire autant des jugements que vous portez ? » On voit d'ailleurs le sophisme. Nous sommes sûrs de nos jugements au même titre que de nos impressions : nous sommes aussi peu sûrs de la vérité absolue des uns que de celle des autres.

Quelle autorité ont les impressionnistes ? Celle qui s'attache à la qualité de leurs impressions. S'il est vrai que la critique, comme M. Brunetière aime à le dire, empêche la littérature d'être envahie par la médiocrité et dévorée par l'industrie, quelle raison peut-il avoir de refuser aux impressionnistes leur part dans cette tâche salutaire ? Eux aussi, ils préviennent les erreurs de la foule, ou bien les corrigent : et l'on a vu plus d'une fois que, pour établir le vrai mérite des ouvrages, leur jugement, quoiqu'ils ne le rendent pas en forme, quoiqu'ils en écartent tout appareil, n'en a pas moins autant de crédit qu'il peut avoir de valeur. M. Brunetière lui-même, dans l'article où il fonde l'autorité de la critique sur un dogmatisme objectif, rappelle, sans y prendre garde, le cas de M. George Ohnet. Au temps où M. Ohnet écrivait ses romans pour la *Revue des Deux Mondes*, n'est-ce pas M. Jules Lemaître et, avec lui, M. Anatole France, l'un et l'autre impressionnistes, l'un et l'autre subjectifs, qui ruinèrent dans le public la réputation de ce galant homme ? Et ils n'eurent besoin pour cela d'invoquer ni la raison éternelle ni la tradition du genre humain.

VIII

Au lieu d'opposer entre elles les deux critiques, comme le fait M. Brunetière, je voudrais plutôt les concilier, s'il se peut, en montrant ce qui leur est commun.

D'abord, nous l'avons déjà vu, elles jugent l'une aussi bien que l'autre, et peu importe, après tout, que les jugements de l'impressionniste ne se fixent pas en sentences, car ils sont en réalité non moins décisifs.

En second lieu, c'est une erreur de penser que, si le dogmatisme se donne comme objectif, l'impressionniste oppose son Moi à celui de tous les autres. M. Jules Lemaître et M. Anatole France déclarent, le premier que les critiques impressionnistes sont « les interprètes des sensibilités pareilles à la leur », le second, que « chacun reconnaît dans les aventures de leur esprit ses propres aventures ». Faut-il insister sur ce point ? M. Brunetière, après l'avoir jusqu'ici nié, finit maintenant par en convenir. Dans la préface dont j'ai parlé plus haut, il assure que nos goûts, nos impressions ne nous sont pas exclusivement propres. Laissons-lui la parole. « Il n'y a pas, dit-il, tant d'esprits singuliers ni si divers en ce bas monde, et ce n'est pas nous, en nous, qui aimons ou qui n'aimons pas les drames d'Alexandre Dumas ou les

romans de M. Émile Zola, c'est toute une famille d'esprits, toute une espèce d'hommes... Nous ne pouvons juger qu'en groupe et sentir surtout qu'en troupe. » Jusqu'ici, M. Brunetière condamnait l'impressionniste en l'isolant dans son individualité, en opposant ce que le jugement a de général à ce que le sentiment a de personnel. Il prétend aujourd'hui que, jugeant en groupe, nous sentons en troupe. Et certes, si les impressionnistes se piquaient d'impressions uniques en leur genre, il serait bon de rabattre leur vanité. Mais quoi? nous venons de le voir, M. France et M. Lemaître déclarent tout le contraire. Du reste, où M. Brunetière veut-il en venir? On peut bien effacer les différences d'un individu à un autre individu; les retrouvant d'une « troupe » à une autre « troupe », on ne fait que reculer la question, qui se pose entre deux troupes au lieu de se poser entre deux individus. Ce que je remarque, c'est, du moins, qu'il y a là un terrain de conciliation. D'après les impressionnistes, nous ne pouvons jamais sortir de nous-mêmes; d'après les dogmatistes, « la vie ne s'emploie qu'à cela ». En admettant que nous fussions « enfermés dans notre Moi comme dans une prison perpétuelle », il resterait que chaque Moi représente une famille d'esprits. C'est un moyen terme entre le sens propre, dont l'impressionniste se réclame, et le sens commun sur lequel le dogmatiste établit sa discipline.

En troisième lieu, si la critique impressionniste ne peut avoir de valeur que par la qualité des impressions, il ne faut pas sans doute, pour juger de ce qu'elle vaut, la personnifier dans n'importe qui. Un Lemaître, un France, et, avant eux, un Sainte-Beuve, ont une culture littéraire qui les préserve contre les singularités ou les surprises du goût. M. Brunetière le fait observer, « parmi leurs préférences personnelles, ou qu'ils prennent pour telles, il y a toute une part de dogmatisme qui n'est point d'eux ni à eux ». On ne pourrait mieux dire. Ce qu'il craint, c'est que de moins lettrés ne viennent, qui ne sauront rien et ne s'en constitueront pas moins, du droit de leurs impressions, les juges des choses de l'esprit. Mais, s'il s'agit de les en empêcher, on ne voit pas comment le dogmatisme y réussirait mieux que l'impressionnisme; et, quant à ce droit prétendu, où voit-on que l'impressionnisme le leur reconnaisse? Croire que nos jugements expriment notre sensibilité ce n'est pas dire que le premier venu puisse trancher du critique. Autre chose est de juger, autre chose d'être un bon juge, et c'est surtout au critique impressionniste qu'il faut de l'art et du goût. Après cela, retenons l'aveu de M. Brunetière. Oui certes, dans l'impressionnisme de M. Jules Lemaître, de M. Anatole France, de Sainte-Beuve, il y a tout ce qu'y font entrer de général et d'humain l'éducation et la discipline héréditaire, il y a un fond commun que la sensibilité propre de chacun peut diversifier, mais non pas abolir.

Enfin, quel est cet antagonisme factice que l'on suppose, dans l'appréciation des œuvres littéraires, entre le sentiment et la raison? Ma sensibilité, je le veux bien, prend à tel méchant livre un plaisir que ma raison condamne. Mais ce plaisir n'est point le même qu'un beau livre me procure. Il y a diverses sortes de plaisir. Nul besoin qu'on me démontre la supériorité du *Misanthrope* sur un vaudeville de Labiche; elle se fait sentir par la différence du plaisir que j'éprouve. C'est que le sentiment et la raison ne sont pas deux facultés opposées, comme on veut le dire, ni incommunicables l'une à l'autre. La raison ne peut se cultiver sans que le sentiment s'affine, et, de même, la sensibilité ne peut s'affiner sans que la raison ait acquis plus de délicatesse. A vrai dire, on ne juge point contre son goût. Bon ou mauvais, c'est d'après son goût que l'on juge, et le goût n'exprime pas seulement notre sensibilité, mais aussi notre raison. Si la raison et la sensibilité étaient nécessairement en désaccord, ou si même elles avaient chacune son existence propre et distincte, l'impressionnisme et le dogmatisme pourraient demeurer inconciliables. Mais nous ne les séparons que par artifice; elles se mêlent l'une à l'autre, elles se pénètrent, et, dans le jugement d'une œuvre littéraire, il est impossible de reconnaître ce qui vient de l'une et ce qui appartient à l'autre.

Entre l'impressionniste et le dogmatiste, il y a surtout, je le disais tout à l'heure, la différence du tempérament, de l'humeur, du tour d'esprit. Là sans doute aucune conciliation n'est possible. M. Brunetière continuera toujours à dogmatiser, et toute la dialectique de M. Brunetière n'empêchera pas M. Anatole France et M. Jules Lemaître de se jouer autour des œuvres. Mais on peut croire, encore une fois, que les deux critiques n'ont rien d'incompatible. Le conflit ne porte pas sur le fond des choses, et si le dogmatisme, au sens rigoureux du mot, nous apparaît comme illusoire, on en retrouve dans l'impressionnisme, sous une forme plus aisée et plus libre, tout ce dont les dogmatistes eux-mêmes peuvent se réclamer justement pour établir la valeur et l'autorité de la critique.

Georges Pellissier.

MA NORMANDIE

Deuxième série.

Le veuvage de Madame Brière.

A la mort de son mari, Mme Brière pleura tout juste ce qu'il fallait, pour que les convenances fussent sauvegardées. A parler juste, elle ne fut pas atteinte par cette catastrophe. M. Brière passait pour être très despotique. Bien qu'elle eût apporté une dot convenable, Mme Brière « n'avait rien à elle ».

Elle se rattrapa le lendemain de son veuvage, en abusant du pronom possessif. C'étaient des : « mes fermes, ma fortune, mes bijoux, mes chevaux » à n'en plus finir.

Sevrée de toilettes du temps de M. Brière, qui prétendait que l'honnête femme doit avoir une mise simple, elle arbora un deuil des plus cossus, où même elle n'attendit pas que fût révolue la première année, pour substituer peu à peu la soie et les dentelles, au crêpe et à la laine.

Elle releva de deuil définitivement un dimanche de Pâques, les deux ans d'usage étaient tout juste écoulés. Son entrée à l'église, à la grand'messe, fut un événement et causa une sensation dont on parle encore.

Énorme, la figure couperosée, de gros brillants aux oreilles, ses doigts courts et grassouillets étincelants de bagues, un binocle d'or sur son gros nez à boule, une longue chaîne d'or étalée sur sa poitrine volumineuse, elle s'avança lentement dans la grand'nef, ballonnée de manches extravagantes, plastronnée de soie, caparaçonnée de failles, damasquinée de brocarts chatoyants, chapée de malines et de point d'Angleterre, si aveuglante, chantant si haut de toutes ses soies et de toutes ses moires, si flamboyante de rouge, de bleu, de jaune et de vert, si fulgurante de toutes les couleurs de sa toilette arc-en-ciel, que toutes les têtes se retournèrent, que le prêtre, interloqué, arrêta l'envolée de son *Dominus vobiscum*, et que le suisse, hypnotisé, lui présenta les armes avec sa hallebarde.

— Qu'est-ce que c'est que cette superbe dame? demanda tout bas à Derbot quelqu'un qui n'était pas du pays.

— Cette superbe dame, riposta Derbot avec un sourire, c'est Mme Brière qui fait ses relevailles!

Madame Pataquès.

Depuis qu'elle est relevée de deuil, Mme Brière n'est plus la même. Elle a ouvert son salon à la haute bourgeoisie de Montué. Elle donne, l'hiver, des dîners de Gamache où l'on met les petits plats dans les grands; elle organise, l'été, des parties de campagne qui durent trois jours, comme une noce normande; elle jouit de *sa* fortune, mange *ses* revenus jusqu'au dernier centime avec une maëstria, un brio, une désinvolture qui font la joie de quelques-uns et l'admiration des autres.

Les gazettes locales parlent de ses réceptions, publient les menus de ses « grands dîners » et s'extasient sur ses fêtes et ses *garden-parties*. Mme Brière est célèbre de Pervenchères à Regmalard et du Melleraud à Nogent-le-Rotrou.

Et pourtant, dans la rose épanouie de cette gloire, une chenille dévorante est logée.

Mme Brière n'est pas heureuse, Mme Brière garde un souci.

Mme Brière a des aspirations vers le beau langage. Elle bée d'admiration devant les privilégiés qui savent sertir en leurs phrases galamment balancées, les *éussiez*, les *âtes* et les *assions*. Mme Brière regrette de n'avoir point d'instruction. Pour elle, l'instruction c'est le subjonctif.

Mais Mme Brière n'a point d'instruction et sa conversation le trahit. Elle dit : « marcher de ses propres ailes ». Elle prend *chorus* pour une injure et, le confondant avec *haro*, elle dit : « crier chorus sur quelqu'un ». Elle dit encore : « ça lui remettra du baume dans les épinards ».

Quand on parle devant elle d'Aurélien, le fils de M. Haberton, elle s'apitoie :

— C'est-y pas malheureux! un homme si riche! n'avoir que ce garçon-là comme fils unique!

Elle risque des comparaisons imprévues :

— Ça lui pend au bout du nez comme une épée de Damoclès.

Ou bien encore :

— Il me suit comme un chien dans un jeu de quilles.

Si bien que cette mauvaise gale de Derbot l'a surnommée : Mme Pataquès!

Monsieur Denis, jugeux d'iaux.

Le petit père Denis, l'officier de santé, a été longtemps le seul médecin de Montué et des environs. Aujourd'hui qu'un docteur authentique est venu s'installer dans le pays, les bourgeois ont lâché le vieil empirique à cause de sa façon peu décente de parler aux dames; mais il est tout de même resté le médecin de la campagne, qui n'a confiance qu'en lui. Les paysans tiennent ses brutalités pour de la franchise et son cynisme pour de l'esprit; et puis on lui sait gré de ne pas aller chercher « midi à quatorze heures », et de dire honnêtement à la famille : « Y a ren à y donner à c't'homme-là! Il est f...ichu! »

Que si, parfois, le client dément ce pronostic par

une survie imprévue, le père Denis se borne à constater, de son ton nasillard qui ajoute du pittoresque à sa goguenardise :

— Ouiais! te v'là guéri! tai, gas! Comment donc qu't'as fait ton compte!... J'te créyais ben crevé!

Le père Denis ne connaît comme moyens d'investigation médicale que le pouls et la langue. Il traite l'auscultation de « pose », ricane et hausse les épaules devant le thermomètre, ce « joujou » qu'il remplace en tâtant du dos de la main la peau du malade.

Le père Denis a d'ailleurs une spécialité à laquelle il ramène tout : il est *jugeux d'iaux*.

Tous les jeudis, jour de marché, c'est, dans sa cuisine (cabinet de consultation, à la fois, et salle à manger), un long défilé de paysannes, empêtrées de paniers où s'allongent, sous le couvercle, des cous de poules effarées et cocaillantes. Les campagnardes arrivent avec leur petite bouteille que le malade a rempli à jeun... De ses petits yeux vifs, qui louchent un peu, le bonhomme mire le liquide jaune, tantôt trouble et tantôt trop clair; un coup d'œil suffit à sa vieille expérience; et son ordonnance est bâclée : coût, dix sous.

La réputation de M. Denis comme « jugeux d'iaux » s'étend d'un bout à l'autre du département. Modeste toutefois, comme un vrai sage, il ne passe jamais devant le cimetière sans murmurer, avec un hochement de tête :

— J'en ai t'y envoyé là dedans!

Un jour que le curé semblait malignement lui attribuer un décès, survenu un peu bien inopinément, le vieil officier de santé lui répondit :

— Dites donc, curé, c'est toujours pas à vous de vous en plaindre.

— Pourquoi ça? fit le curé.

— Dame! si j'me trompais jamais, vous n'auriez point de casuel.

Le bésigue de Monsieur Guillaumot.

La grande, la seule passion de M. Guillaumot, le pharmacien de Montué, est le bésigue. C'est presque autant pour le bésigue que pour l'absinthe qu'il vient passer deux heures chaque jour au café Gassot.

Son partenaire habituel a été longtemps le vieux clerc d'huissier Cathelin, mais aujourd'hui ils sont brouillés à mort.

Et c'est le bésigue qui en est cause!

M. Guillaumot a l'habitude, — une vieille habitude, elle date de 48, comme sa foi républicaine, son chapeau et sa redingote, — d'annoncer à sa façon le quatre-vingts de rois. Il crie de sa voix formidable, avec un ricanement vengeur, et un coup de poing sur la table :

— Quatre-vingts de tyrans!

Un jour, Cathelin, pour lui faire une blague, abattit quarante de valets et lança, en singeant la voix du vieux démagogue :

— Quarante de républicains!

M. Guillaumot se leva lentement, à moitié suffoqué d'indignation, et dans le silence qui s'était fait tout à coup, il laissa tomber, d'une voix rauque :

— Vous m'insultez, Monsieur!

Il y a plus de vingt ans de cela, il n'a pas encore pardonné à Cathelin.

L'ancien sergent.

Pendant la guerre — vieux souvenir — un vent de bravoure souffla à Montué. Pour faire comme les autres, on essaya d'organiser un corps franc où s'enrôlèrent tous les hommes valides que la guerre n'avait pas appelés sous les drapeaux et dont l'instruction et le commandement furent confiés au vieux Pelleray, un ancien sergent des bataillons d'Afrique, loustic, cynique et gouapeur, à qui, l'avant-veille, pas un de ses apprentis soldats n'aurait daigné tirer son chapeau.

Le châtelain du pays, le comte Richard de Vorèze, un peu pour donner le bon exemple, un peu par crainte de représailles possibles en ces temps de trouble, s'enrôla dans la troupe de Pelleray.

Les dames de Montué venaient se distraire chaque après-dînée à voir ces hommes âgés, patauds et mornes, piétiner maladroitement sur la place, dans un grouillement de paletots, de vestons et de redingotes de toutes les couleurs et de toutes les coupes.

Très digne en sa redingote fine qui bombait un peu au ventre, le sourcil contracté sur son monocle d'écaille, le comte Richard s'alignait de son mieux, attentif aux commandements que jetait l'ancien sergent de bat' d'Aff', d'une voix rauque, cassée par l'absinthe.

Parfois, abusant du tutoiement républicain que les « rouges » avaient pour quelques jours remis en honneur, le vieux Pelleray, avec un clignement d'yeux du côté des dames, graillonnait de sa voix rogommeuse :

— Richard! rentre ton ventre, ou je te f... dedans!

Madame Jousset

Mme Jousset est une petite femme sèche, plate, au teint jaune, aux joues creuses, au front bas, tout craquelé de rides grises. Elle est très connue sur le marché de Montué où ses habitudes de marchandage sont le thème des gloses ironiques depuis bientôt vingt ans.

Sitôt qu'elle paraît, sur les huit heures, toutes les paysannes se la signalent, et il passe sur le marché comme un coup de vent qui ferme les couvercles des paniers.

Elle se glisse dans les groupes, son petit couteau pointu tout ouvert dans la main droite, un quignon de pain dans la main gauche.

Et la voilà qui picore de-ci, de-là, de la pointe de son couteau aigu, vorace comme un bec, dans les mottes de beurre. Elle étale sur une bouchée de pain la parcelle écorniflée; et mastique, doucement, avec un gros pli de dédain qui balafre sa joue creuse, et une *lippe* de dégoût qui allonge ses lèvres minces, pour bien faire comprendre à la paysanne que ce n'est pas encore ce beurre-là qui sera jugé digne de figurer sur la table des Jousset.

Tout le marché paie la dîme.

— Elle déjeune à nos crochets! maugréent les campagnardes.

— Faut bien goûter le beurre avant de l'acheter, dit Mme Jousset, qui explique le morceau de pain à sa façon :

— Moi, je ne peux pas manger du beurre sans pain, ça me « fige » sur le cœur.

Et, vers les neuf heures, après avoir picoté toutes les mottes, elle se décide à acheter un quart de beurre de cinq sous qui lui fera la semaine.

Les charitons.

A Montué-sur-Huisnes, les inhumations se font par les soins des frères de la charité, les « charitons », comme on les appelle, par une abréviation un peu irrespectueuse. Les membres de cette confrérie se recrutent dans le bas peuple.

La confrérie, où l'on ne fait pas vœu de tempérance, n'est point sans dignitaires. Il y a le prévôt, l'échevin, le greffier « frère de mémoire ». L'ancien prévôt, après un an de service, devient le « grand-père ». Leur costume, robe, chaperon, rabat doctoral, est un bariolage de couleurs où le rouge domine, un rouge que les averses, le hâle et le soleil ont fait d'une teinte indéfinissable.

Quand la maison mortuaire est loin de l'église, le prêtre ne les accompagne pas. Ils s'en vont en troupe, sous la conduite du prévôt ou de l'échevin, chercher le défunt à travers la campagne, la bannière claquant au vent des chemins, la croix sur l'épaule, la robe maculée de poussière ou de boue, le bonnet en casseur, éveillant l'idée d'une étrange descente de la Courtille.

Au retour, ils se forment en cortège, le cercueil au milieu d'eux, porté par deux frères qui se relaient de temps à autre, le clocheteur en tête, accompagnant du glas de ses tintenelles le nasillement des psaumes et des *libera*. Derrière, piétinent la famille qui se lamente, et les amis qui songent à autre chose, et les indifférents qui causent entre eux de leurs petites affaires.

Pour passer le temps, le prévôt croque des noisettes happées au vol, le long des haies. Et là-bas, tout en tête, derrière le clocheteur, le porte-croix « gaule » en passant des pommes avec le bâton de la croix.

Pour peu que le trajet soit long, ils font des stations. Ils plantent là tout à coup le cercueil sur la route, lâchent le cortège qui s'immobilise en petits groupes à l'ombre de la haie ; et, la bannière et la croix étayées aux branches d'un pommier, ils s'en vont à la ferme voisine boire un coup de cidre pour se « rachalir » et se redonner des forces. Puis ils reprennent leurs psaumes, leur bannière et leur défunt. Les *libera* sortent, plus éclatants, des gorges désaltérées ; l'allure des frères s'active, car les haltes ont été fréquentes, et le pommé est sans eau : ils « ont du vent dans les voiles ».

Le bracelet.

Bien qu'il ait, depuis quelque temps déjà, doublé le cap de la soixantaine, M. Avignon est resté très vert. L'estomac est bon, il dort comme un enfant, il a la jambe leste, le teint frais, l'œil vif et émerillonné. Longtemps, sa femme a dû choisir ses bonnes d'un âge très canonique, mais peu à peu, elle s'est relâchée de sa rigueur.

Un jour qu'elle venait d'engager une nouvelle bonne, elle vit tout à coup une lueur briller au poignet de la fille, comme celle-ci déposait un plat sur la table. Et Mme Avignon dut reconnaître que cet éclat inusité provenait d'un bracelet en or.

M. Avignon surprit le regard de sa femme. Il gloussa un petit rire goguenard et prit l'air satisfait d'un homme en bonne fortune.

— Comment! à ton âge! maugréa Mme Avignon, dès que la bonne fut sortie, — à soixante-dix ans!

— Hé ! hé ! se contenta de répondre le bonhomme.

— Grand bourrit! s'exclama Mme Avignon, faire des cadeaux pareils à une fille comme ça! Un bracelet en or.

On allait voir de quel bois elle se chauffait. Encore une qui n'allait pas traîner à la maison. Un bracelet en or ! Et elle sortit en claquant la porte.

Mais elle rentra presque tout de suite, l'air rasséréné, la figure éclairée d'un sourire placide.

Comme son mari tendait la main pour attraper un biscuit dans l'assiette, en coulant de son côté un regard sournois, elle lui donna amicalement un petit coup du manche de son couteau sur les doigts.

— Mauvais sujet! murmura-t-elle avec une indulgence de grand'maman.

Elle venait de constater que le bracelet était en doublé.

LÉO TRÉZENIK.

UN TESTAMENT LITTÉRAIRE

DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

M. O. Schultz-Gora, professeur à l'Université de Berlin, vient de publier un curieux opuscule, sous ce titre : *Un Testament de Jean-Jacques Rousseau*. L'auteur a découvert, à la Bibliothèque royale de Berlin, un imprimé en langue française de 62 pages, sous forme de brochure in-8, sans nom de lieu d'origine, sans nom d'imprimeur et d'éditeur, et portant ce titre : *Testament de Jean-Jacques Rousseau*, avec la date 1771, et cette citation latine : *Qui notus nimis omnibus, ignotus moritur sibi*, ce qui veut dire : « Celui qui est trop connu de tous meurt inconnu à lui-même.

Ce Testament, purement philosophique et littéraire, est-il l'œuvre du citoyen de Genève ? Ou bien émane-t-il d'un inconnu, ami, ennemi, ou simple fantaisiste, qui voulut pasticher Jean-Jacques ? Telle est la question à résoudre. Elle a une importance spéciale, car ce Testament ne figure dans aucune édition de Rousseau, ni en France, ni à l'étranger, du moins à notre connaissance, et M. Schultz-Gora est le premier à en donner le texte intégral à nos contemporains.

Un autre savant allemand, M. Albert Jansen, qui s'est beaucoup occupé de l'auteur d'*Émile*, avait déjà signalé l'existence de l'opuscule qui nous occupe. Il l'avait eu entre les mains à la Bibliothèque de Berlin, et il en parle comme d'un ouvrage sorti certainement de la plume de Rousseau, sans d'ailleurs entrer dans les détails d'une discussion utile. D'après lui, il ne se trouverait ni dans les bibliothèques de Paris, ni dans celles de Londres.

M. Schultz-Gora, lui, serre la question de près. Depuis longtemps elle le préoccupe ; en 1895, il fit un rapport à ce sujet à la Société des Philologues allemands réunis à Cologne. Il espère aujourd'hui, grâce à son étude, provoquer des recherches et arriver à la découverte de la vérité. Il prend toutefois position et, après un examen approfondi, il croit à l'authenticité du Testament.

* * *

Oui ou non, sommes-nous devant une œuvre perdue de Jean-Jacques, subitement remise en lumière ? Deux savants professeurs allemands affirment. Nous, nous penchons pour la négative.

Il y a d'abord contre l'authenticité certains petits côtés de l'affaire : en premier lieu, l'ignorance où furent les amis de Rousseau au sujet du Testament, notamment Paul Moulton, et Pierre Moulton, son fils, à qui le philosophe remit le dépôt sacré des *Confessions*, avec mission de les publier après sa mort. Ceux-là, ainsi que le fidèle Du Peyrou, savaient tout.

En second lieu, l'opuscule de Berlin est enveloppé d'un nuage épais d'anonymat : pas de nom d'imprimeur, pas de nom d'éditeur, pas de nom de ville d'origine ; un nombre effrayant de fautes d'impression, de *coquilles*, qui indiquent que l'ouvrage a été imprimé à l'étranger, par des typographes étrangers, et que les épreuves n'ont point été corrigées par l'auteur. Or, Rousseau était l'homme le plus ordonné du monde, surtout quand il s'agissait de ses travaux d'écrivain.

D'autre part, dans les conditions où il se présente, le Testament — il faut bien le supposer — aurait été confié directement par Rousseau à un imprimeur habitant l'étranger, la Suisse, la Hollande, la Belgique, l'Angleterre, ou l'Allemagne, lequel imprimeur l'eût lancé ensuite dans la circulation. Dans ce cas, une correspondance se serait établie entre l'écrivain et cet imprimeur qui n'eût pas manqué d'en parler tôt ou tard, et d'en tirer honneur et peut-être profit, ainsi que du manuscrit, étant donnée la renommée européenne de Rousseau.

Enfin, comment admettre que le philosophe, suivant son habitude, n'eût pas fait plusieurs copies de ce travail, capital pour sa mémoire, et ne les eût répandues, puis données, ou laissées dans ses papiers ?

* * *

Mais, ces objections, qui ont leur valeur, et plusieurs autres analogues que nous négligeons, sont peu de chose en comparaison de l'objection principale que nous ferons au Testament, à savoir qu'il ne rappelle Jean-Jacques Rousseau ni par les idées, ni par le style.

L'écrivain des *Confessions* a une phrase, une prose, un style à lui. Le lecteur français en reconnaît bien vite la cadence et l'harmonie. Toute page écrite par ce puissant génie est marquée de sa griffe, même les lettres peu importantes. Mêlant avec un art consommé la chaleur du sentiment à la force de l'argumentation morale, il s'adresse à la fois à notre cœur et à notre esprit, et s'il lui arrive parfois de ne point nous convaincre, par contre il nous émeut toujours. C'est là son prestige et sa gloire.

Or, le Testament n'a rien de cet attrait, qui est la marque caractéristique de Jean-Jacques. Que le lecteur en juge par les citations que nous allons faire. Voici le début :

« Il est temps de mettre fin à mes longues écritures : elles ont intéressé un grand nombre de lecteurs, qui souhaitent sans doute que, par un dernier écrit, j'exprime mes derniers sentiments. Je dois les satisfaire. Je vais jeter un coup d'œil rapide sur

mes principaux ouvrages, et avant de rompre ma plume, j'adoucirai peut-être ce que j'ai avancé de peu agréable à plusieurs, le tout autant que ma mémoire altérée par la vieillesse pourra me le permettre...

« Mon mémoire contre les Arts et les Sciences est le premier ouvrage qui m'a attiré une célébrité que je n'ambitionnais pas. L'Académie de Dijon couronna cet écrit, je la félicite d'avoir eu cette noble hardiesse. Le peu de vérité que nous connaissons dans nos sciences, ou plutôt nos demi-sciences, ne mérite pas d'être fort estimé, et il n'est pas facile de prouver qu'elles fassent plus de bien que de mal, car malgré tout ce qu'on a produit sur cette matière, le procès n'est pas encore en état d'être jugé. A l'égard des arts, ceux du luxe ne procurent aucun bien solide, et sont manifestement nuisibles. Cependant, ils sont les plus cultivés et les plus honorés, tandis que les arts essentiellement utiles sont négligés et méprisés. Tant les hommes connaissent bien leurs vrais intérêts! En témoignant peu d'estime pour tous ces objets frivoles, l'Académie de Dijon a porté un jugement très philosophique, et elle a fait sagement de dédaigner les railleries qui ne sont autre chose que les arguments des ignorants et des sots.

« Je déclare au grand poète (Voltaire) qui a tant plaisanté sur le livre de l'Inégalité des conditions et autres sujets, que ses plaisanteries ne peuvent manquer d'être bonnes, puisqu'il a cent mille livres de rentes, raison suffisante pour railler finement. Quant aux autres censeurs de ce livre, j'approuve fort que ceux d'entre eux qui sont courbés sous le poids de l'infortune, demeurent contents de leur état. Je leur permets volontiers de croire que tout est sagement disposé dans la société, et que les passions humaines ont très bien arrangé toutes choses... »

Est-ce là du Rousseau? Je le demande à tous les critiques. Le Testament est daté de 1771, et, d'après M. Albert Jansen, il parut seulement en 1772. A cette époque, le grand écrivain avait publié ses immortels ouvrages, il était arrivé au point culminant de sa renommée, et bien qu'il eût soixante ans, il n'avait rien perdu de sa fierté. Les *Confessions* étaient achevées, il en avait fait plusieurs lectures, et son intention formelle était qu'elles fussent publiées : c'était ce livre fameux qui constituait son véritable Testament devant la postérité. Loin de vouloir « adoucir ce qu'il avait avancé de peu agréable à plusieurs », il avait répondu à Dusaulx qui venait le prier, au nom de M. de Malesherbes, d'atténuer quelques passages visant certaines familles : « Ce qui est écrit, est écrit ; je ne supprimerai rien... Mes *Confessions* paraîtront un jour, ce mot est irrévocable. »

C'était au commencement de l'année 1771 qu'il faisait à Dusaulx cette réponse énergique. Comment admettre que, vers le même temps, il eût composé, puis publié clandestinement un second Testament édulcoré, où ne se trouve ni la vigueur de sa pensée ni le noble orgueil de son âme, ni le rythme enchanteur de sa prose étincelante?

Dans ce Testament de Berlin, Rousseau passe en revue ses ouvrages, le *Discours sur les Sciences et les Arts*, couronné par l'Académie de Dijon, le *Discours sur l'Inégalité*, le *Contrat social*, la *Nouvelle Héloïse*, l'*Émile*, les *Lettres de la Montagne*. Chose étrange, il ne dit rien des *Confessions*. Elles n'avaient point paru, il est vrai, mais le philosophe y attachait un prix sans égal; cet ouvrage même était devenu sa plus grande préoccupation, car, comme nous l'avons écrit ailleurs, il renfermait la sauvegarde de son honneur, et expliquait le secret de son génie.

S'il était vraiment l'auteur du Testament, Jean-Jacques aurait-il oublié d'y mentionner celle de ses œuvres qu'il considérait alors comme la plus importante de sa carrière? Cette omission devient la condamnation irrémissible de l'opuscule de la Bibliothèque de Berlin. Celui qui l'a composé et publié, et que nous supposons être un auteur étranger écrivant assez mal la langue française, ne pouvait parler que des ouvrages de Rousseau parus en librairie. Il ignorait les *Confessions*, encore à l'état de manuscrit. Mais Rousseau les connaissait, lui, puisqu'il venait de les achever, et qu'il était dans toute la fièvre des destinées de son ouvrage.

* *

M. Schultz-Gora écrit dans son intéressante introduction : « En parcourant le Testament, on est frappé par les passages qui traitent du *Contrat social*. Les assertions qu'on y trouve sont d'une clarté et d'une précision vraiment remarquables, et témoignent d'une connaissance si profonde de l'ouvrage en question que, selon moi, Rousseau seul a été capable de l'écrire. »

Les passages mentionnés ici sont, en effet, les plus clairs et les mieux présentés de l'opuscule ; mais de là à conclure que Jean-Jacques est l'auteur de ce dernier, il y a un abîme. L'écrivain anonyme, quand il a rédigé les passages que signale spécialement M. Schultz-Gora, avait évidemment le *Contrat social* sous les yeux; il en a résumé avec assez d'habileté quelques chapitres. Il suffit de relire le livre premier du célèbre ouvrage pour s'en convaincre.

Voici comment Rousseau, dans le Testament, s'exprime au sujet de la *Nouvelle Héloïse* :

« Les censeurs de la *Nouvelle Héloïse* feront bien de parcourir de nouveau cet ouvrage; ils comprendront sans doute qu'ils ne s'y sont pas pris comme il fallait : Au lieu de s'appesantir sur les amours de l'héroïne, il eût été mieux de montrer que Julie, quoiqu'elle fût une jolie fille, ne laissait pas d'être

une petite prêcheuse, trop savante pour son âge et son sexe, et de plus un peu pédante; — que ce dernier défaut est plus ou moins propre à tous les personnages de l'*Héloïse*; — qu'à la vérité cette tache est presque naturelle dans le pays de Julie, et autres pays adjacents, tous les hommes et la plupart des femmes y étant un peu ou beaucoup affectés de pédantisme, mais que l'auteur en se conformant trop exactement au vrai, a nui à l'agrément de son ouvrage; — que le héros trop ressemblant de caractère à l'héroïne, déplaît parfois également; — que le sieur de Volmar, en épousant une fille non vierge pour la rendre sage, raisonne comme un hyperboréen; — que mylord Edouard agit en Suisse comme un grand homme, et en Italie comme un enfant... »

Jean-Jacques Rousseau a-t-il écrit cette interminable tirade, dont nous abrégeons la longueur? Où sont ici la grâce et la clarté, le nombre et la cadence du philosophe, ses comparaisons, ses images, sa finesse, son ironie, enfin son éloquence?

* * *

Après les *Confessions*, tout à fait à la fin de son orageuse destinée, presque en face de la mort, il écrivit un ouvrage qui peut être considéré comme un codicille ajouté à ce vaste et vrai Testament, ce sont les *Rêveries du Promeneur solitaire*, pages admirables dans leur résignation, chant du cygne de ce grand homme. Que le savant M. Schultz-Gora les ouvre à l'endroit qui lui plaira, qu'il lise, et qu'il compare avec l'opuscule de Berlin, et il conclura avec nous que celui-ci ne saurait être l'œuvre de Rousseau.

Voici les *Rêveries*, je tombe sur la troisième Promenade, écoutez :

« Nous entrons en lice à notre naissance, nous en sortons à la mort. Que sert d'apprendre à mieux conduire son char, quand on est au bout de la carrière? Il ne reste plus à penser alors que comment on en sortira. L'étude d'un vieillard, s'il lui en reste encore à faire, est uniquement d'apprendre à mourir; et c'est précisément celle qu'on fait le moins à mon âge; on y pense à tout, hormis cela. Tous les vieillards tiennent plus à la vie que les enfants, et en sortent de plus mauvaise grâce que les jeunes gens. C'est que, tous leurs travaux ayant été pour cette vie, ils voient à sa fin qu'ils ont perdu leurs peines. »

Citons encore la dixième Promenade, qui est restée inachevée. Jean-Jacques évoque sa jeunesse lointaine, aux Charmettes :

« Le goût de la solitude et de la contemplation naquit dans mon cœur avec les sentiments expansifs et tendres faits pour être son aliment. Le tumulte et le bruit les resserrent et les étouffent; le calme et la paix les raniment et les exaltent. J'ai besoin de me recueillir pour aimer. J'engageai *maman* à vivre à la campagne. Une maison isolée, au penchant d'un vallon, fut notre asile, et c'est là que, dans l'espace de quatre ou cinq ans, j'ai joui d'un siècle de vie et d'un bonheur pur et plein, qui couvre de son charme tout ce que mon sort présent a d'affreux. »

Voilà comment Rousseau écrivait à la fin de sa vie. On peut dire que, jusqu'au dernier jour, il conserva la flamme active de son génie. Je regrette de contrister M. Schultz-Gora, mais qu'il soit bien convaincu que le Testament de Berlin est l'œuvre d'un auteur de dixième ordre. Nous n'en félicitons pas moins l'éminent professeur d'avoir saisi le monde littéraire d'une question intéressante, puisqu'il s'agit d'un des plus grands écrivains et des plus illustres penseurs, non seulement de la France, mais du monde entier, et, nous le savons, particulièrement goûté en Allemagne.

HIPPOLYTE BUFFENOIR.

VARIÉTÉS

Impressions d'été sur Athènes.

Paraîtra-t-il singulier que des Parisiens se soient rendus en Grèce en plein mois d'août, alors que le thermomètre marquait quotidiennement à Athènes 38 et 39°? On pensera sans doute que si c'est raison, en la saison chaude, de porter ses pas parmi les prairies, ou dans les forêts bruissantes, ou sur les monts boisés de pins qui se balancent, ou près de la mer aux souffles rafraîchissants, c'est folie d'aller fouler le sol brûlant de l'Attique.

Et cependant, il devra visiter ce pays dans toute l'ardeur de l'été, celui qui en veut saisir le caractère vraiment personnel. Car, grâce à l'inaltérable lumière, les moindres détails du paysage prennent la netteté et la précision des lignes géométriques: que le soleil disparaisse, que le crépuscule s'épande, que la lune verse son lait transparent, ces lignes demeurent; seule change la coloration des choses, et quelle riche et délicate coloration! Ainsi s'explique tout de suite, dans sa beauté impeccable et simple, l'art de la Grèce antique.

* * *

Trois paysages qui resteront ineffaçables dans le souvenir sont ceux que l'on découvre du sommet de l'Acropole à des heures différentes: à midi, vers six heures du soir, et entre dix heures et minuit quand la lune se montre dans sa plénitude.

A midi, tout est blanc.

Il faut même quelques instants pour que les yeux

distinguent les multiples nuances de cette blancheur : le Parthénon, les Propylées, l'Erechthéion, les ruines et débris qui jonchent le sol, sont neige éblouissante ; à droite, si l'on regarde vers l'ouest du côté d'Eleusis, c'est la ville qui s'étend telle qu'une mosaïque dont le fond serait blanc et les détails roux ou rosés à peine ; à gauche, vers Phalère et le Pirée, la plaine est d'étain ; plus loin, la mer agite mollement une nappe d'argent ; au delà, les îles d'Egine et de Salamine se profilent dans le bleu argenté ; ramenant les regards vers la droite, vous voyez le Parnès, le Pentélique et l'Hymette costumés en gris perle. Et telle est la limpidité de l'atmosphère que les objets les plus lointains sont proches, presque à portée de la main ! Si les yeux se lèvent vers le ciel, ils l'aperçoivent d'un bleu éclatant. Le regardent-ils entre deux colonnes du Parthénon ? Devant eux se tend un rideau du plus pur azur.

L'impression que donne un paysage pareil se résume dans une joie de vivre fine et glorieuse !

Le soir, un peu avant que le soleil descende derrière Salamine, nous sommes parmi des décors de féerie. Ville, monts, maisons, monuments, prennent d'abord la patine des vieux ivoires. Puis, tout à coup, l'Hymette se vêt de soie mauve, violette, bleu tendre. Ici, là ; proche, au loin ; sur la ville, dans la plaine, vers la mer, mille nuances ont passé, rapides, insaisissables, mais magiques et enchanteresses, cependant que le soleil se débat dans des pourpres pompeuses et changeantes !

Ces décors tombés, la patine des vieux ivoires recouvre les colonnes du Parthénon et des Propylées, et vous sentez descendre en vous-même une mélancolie infiniment subtile.

Entre dix heures et minuit, grâce à une autorisation spéciale, vous aurez du sommet de l'Acropole un paysage autre, et combien mémorable si la lune laisse couler sa pâle clarté ! Regardez hâtivement alentour : Athènes s'offre comme un vaste parterre étoilé de points jaunes ; la mer est une plaine de nacre ; les monts, habillés de bleu sombre, se reposent ainsi que de fidèles gardiens de l'Attique. Il convient surtout de limiter la vue à la contemplation des ruines de l'Acropole. Nous sommes dans une blanche nécropole : chaque pierre est une tombe, l'aile des Cariatides, le temple de la Victoire de Marathon, les Propylées, le Parthénon lui-même sont des monuments funéraires. Mais tout cela semble irréel, tout cela paraît fragile et délicat comme des choses de neige. On se croirait dans la fantasmagorie ; on s'épeurerait presque... Soudain, on se souvient que ces pierres sont d'énormes blocs de marbre que trois hommes enlaceraient à peine ; on se rappelle que ces blocs, sculptés avec un art sans pareil et disposés selon des lois géométriques, forment le monument le plus vigoureux et le plus esthétique qui se puisse édifier ; on pense soudain à l'énergie qu'il fallut, en ces temps dénués de machines, pour hisser ces blocs formidables au sommet de ce rocher, à la patience et au goût qu'il fallut pour les tailler si finement, à l'esprit de beauté qu'il fallut pour constituer un si parfait ensemble : et alors naît une irrésistible admiration pour ce petit peuple qui le laissa comme le témoignage de sa piété, comme la marque de son génie, et aussi comme la preuve de son énergie et de sa volonté !

* * *

Dans le jour, jusque vers quatre heures, les rues et places d'Athènes sont à peu près désertes, car la chaleur impose aux habitants le besoin insurmontable de prendre du sommeil : dans les hôtels, les domestiques eux-mêmes sont autorisés à y succomber.

Mais dès que le soleil va se coucher, les Athéniens se lèvent, les rues s'animent, les places fourmillent de promeneurs ou sont émaillées de gens assis devant des tables et occupés à boire des verres d'eau, à aspirer par des pailles des « granits », à savourer des glaces, à mâcher l'olive qui met le palais en disposition d'apprécier le « mastic » ou le « houso », sortes d'absinthes très légères. Hommes, femmes, jeunes filles, enfants, — chacun se rafraîchit ou se promène. Et comme les femmes et les jeunes filles portent robes blanches ou roses et franfreluches claires, la place de la Constitution évoque une terrasse de Casino dans une ville balnéaire, — mais sans les rires ni les musiques que la guerre douloureuse interdit.

Femmes et jeunes filles sont coquettes : riches ou pauvres, toutes savent se parer. Presque toutes sont jolies : chevelures noires opulentes, yeux aux éclats du jais, dents blanches, bouches vives, poitrines bombées, hanches accentuées en même temps que les tailles sont minces et souples. Toutes marchent avec une certaine majesté mêlée de grâce, — comme si elles se souvenaient des anciennes déesses de leur pays. Elles sont intelligentes et fines. La plupart portent des prénoms antiques : Pénélope, Sapho, Melpomène, Nausicaa. Sur le paquebot, je rencontrai une famille grecque qui venait de voir l'Attique pour la première fois ; les jeunes filles étaient nées à l'étranger ; pourtant, l'une avait doux nom Pénélope, et l'autre celui plus lyrique de Sapho. Ce détail révèle le sentiment profond que les Grecs gardent de leur patrie d'origine.

* * *

Si les journées sont ardentes, les nuits offrent de telles délices qu'on n'y renonce qu'avec regret. Aussi, chacun s'attarde dehors le plus longtemps. [illegible]

tramway à vapeur, toutes les demi-heures, transporte à Phalère nombreux wagons de promeneurs. Sur cette plage où souffle toujours une brise légère, les Athéniens ne se lassent point d'aller et de venir. Si la marche les a enfin fatigués, ils peuvent s'asseoir et se prélasser sur des chaises tout en absorbant des boissons glacées. A minuit, le dernier tramway ramène les flâneurs qui ont peine à se détacher du frais rivage de Phalère.

* * *

Tous les Athéniens sont assidus à Phalère. Mais il est un autre endroit où les membres de la société mondaine préfèrent plus spécialement frayer entre eux : c'est Képhissia, sis au pied du Pentélique. Un chemin de fer y conduit en moins d'une heure.

Le voyage repose les yeux, car, après un quart d'heure, de la verdure s'éploie à droite et à gauche : oliviers et figuiers, pins et eucalyptus, vignes et lauriers-roses.

Des villas composent surtout Képhissia, dont la plus belle, en forme de château fort, appartient à M. Limpritis, le plus brillant avocat d'Alexandrie, ami du grand bienfaiteur de la Grèce, M. Avéroff. La plus modeste est celle de M. Delyannis, l'ancien président du conseil. Cet homme d'État, qui a dirigé les affaires de son pays pendant tant d'années et les dirigera encore, n'a pas puisé la richesse dans le pouvoir. Il est même si pauvre que sa petite maison et son jardin sont des cadeaux de son frère.

M. Delyannis vit à Athènes. Mais chaque jour de l'année il va à Képhissia pour y respirer l'air et prendre un légitime repos durant trois ou quatre heures. Son grand plaisir consiste à se promener dans son jardin en compagnie de son chien, bête espiègle et caressante, mâtinée de chien de chasse et de danois, pourvue d'un œil brun et d'un œil bleu.

C'est le jeudi et le dimanche surtout qu'il y a foule mondaine à Képhissia. On dîne sous les bosquets du grand hôtel et, le dîner fini, on cause beaucoup et on « flirte » un peu sur le perron ou dans le salon de l'hôtel.

En temps ordinaire, on a coutume de faire un peu de musique. Mais la guerre partout a jeté son deuil : nul ne songe à chanter et à s'amuser. Les théâtres sont fermés à Athènes et à Phalère. Tant il y a de tristesse dans les cœurs et les esprits, qu'il semble qu'on parle bas dans les rues de la ville et sur la place de la Constitution où pourtant, en les bons jours, on aimait plutôt à pérorer de façon vive et bruyante.

Un soir, à la gare de Képhissia, j'assistai à une scène caractéristique. Un ouvrier, gai sans doute pour une raison personnelle, commença une romance. Il n'eut pas le loisir d'entamer le second couplet : le gendre du colonel Vassos s'était approché de lui et lui avait fait remarquer l'inconvenance de sa conduite. L'ouvrier, s'étant ressouvenu tout à coup, manifesta sans tarder des regrets et fit nombreux gestes d'excuse.

Pour édifier certains esprits facilement enclins à dénigrer les Grecs sans les bien connaître, je rapporterai encore une brève histoire.

A la gare de Kallithea, entre Athènes et Phalère, un vieillard pauvrement vêtu puisait de l'eau à un puits. Un député, M. Philarétos, le salua avec un amical sourire.

— Cet homme, raconta-t-il, avait deux fils qui le soutenaient, ce qui lui permettait de vivre dans une certaine aisance. Il est aujourd'hui domestique dans une maison voisine. Ce vieillard cependant n'est pas le premier venu : c'est un homme cultivé, auteur d'une intéressante *Histoire du Magne.* La guerre ayant éclaté, il supplia ses deux fils de partir. Et voilà comment il gagne son pain en servant chez les autres. On pourrait citer cent autres exemples d'héroïsme pareils à celui-là.

* * *

Rentré en France, combien de gens n'ai-je pas rencontrés qui s'en vont répétant que la Grèce est finie, que l'hellénisme est mort, qu'il est temps de passer à d'autres sujets !

Sans doute, la guerre gréco-turque a été désastreuse pour la Grèce ; sans doute, des fautes graves furent commises. Mais s'il est permis de critiquer dans une certaine mesure, il est essentiel de ne pas oublier deux choses importantes.

D'abord, le résultat le plus clair de la politique du concert européen, celui qui crève les yeux du voyageur, c'est le brusque et considérable développement de l'influence allemande dans tout l'Orient. On m'a raconté que, il y a encore six mois, on ne voyait point d'Allemands à Athènes : aujourd'hui ils sont foule. A l'hôtel où j'étais descendu, nous pouvions en compter tous les jours trente ou quarante qui venaient déjeuner ou dîner dans le restaurant : on les distinguait sans peine à leur physique aussi bien qu'à leurs allures de vainqueurs !

Les Allemands ambitionnent, paraît-il, de supplanter les Grecs comme courtiers commerciaux entre l'Orient et l'Occident : ils sont en train de réussir brillamment dans cette entreprise.

Pour cela, d'ailleurs, ils emploient les bons moyens. Je tiens d'un personnage tout à fait bien informé, *et qui n'est pas Grec*, des révélations intéressantes : tout jeune Allemand qui s'établit en

Orient avant son service militaire est dispensé de ce service. En outre, des sociétés existent en Allemagne qui font des avances d'argent aux familles disposées à émigrer vers l'Orient.

C'est ainsi que l'Allemagne a arrêté peu à peu son mouvement d'expansion en Amérique pour le diriger du côté des Balkans et de la Turquie.

En faisant partie du concert européen, la France a coopéré à cette œuvre exclusivement allemande!

Le peuple grec a résisté pendant des siècles à la domination turque, qui est la pire de toutes; il a conservé ses idées, ses traditions, sa langue, ses mœurs, sa personnalité en un mot : se peut-il qu'il ait péri définitivement parce qu'il a été malheureux dans la dernière guerre? Quand on connaîtra un jour les dessous de cette guerre, et les diplomates qui, aujourd'hui, paraissent grands et sont acclamés par l'opinion mal renseignée encourront le jugement sévère de l'histoire.

JACQUES DAURELLE.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

La Rochefoucauld,

A PROPOS DE DEUX OUVRAGES RÉCENTS (1).

Les classiques ont ceci de commun avec les symbolistes, qu'on n'est jamais sûr de les comprendre tout à fait. Ce n'est peut-être pas pour la même raison. Chaque génération aime les classiques à sa façon, qui est ordinairement inintelligible pour les attardés de la génération précédente; et la gloire littéraire pourrait bien n'être qu'une série chronologique de contresens. On n'a jamais été d'accord sur le sens des types créés par Molière, et nous admirons Montaigne, Racine ou Bossuet pour des raisons qui sans doute les auraient bien surpris. Et les *Pensées* de Pascal ? On a si souvent essayé de les classer ou d'en reconstituer le plan, qu'on s'y oriente de moins en moins : on vient de se résoudre à nous les donner avec le désordre pittoresque du manuscrit original, en distinguant avec soin les diverses leçons et les interpolations, dans une édition critique qui est un chef-d'œuvre de patience et de loyauté, mais qui, après tout, nous ramène au point de départ (2). Même entre contemporains, il est bien rare qu'on s'entende sur les motifs qu'on croit avoir d'admirer les maîtres. Les classiques sont les classiques, parce que la matière est chez eux trop riche, la pensée trop profonde ou trop subtile, et que chacun y peut trouver ce qu'il y cherche.

Je ne sais si vous condamnez ou si vous approuvez le pessimisme de La Rochefoucauld; mais assurément l'on nous étonnerait fort, si l'on nous disait que nous en connaissons mal la véritable signification. C'est pourtant ce que nous démontre M. Hémon, dans un petit livre plein de choses. Les *Maximes*, par bien des côtés, restent une énigme. M. Hémon, qui est un délicat et un modeste, ne se pique pas de la débrouiller tout entière. Mais je crois bien qu'il nous met sur la voie d'une explication simple et séduisante. En tout cas, il pose avec une précision très nouvelle la question de l'origine des *Maximes* et de leur portée morale.

Tout d'abord, il est certain qu'on a beaucoup exagéré l'influence des salons sur La Rochefoucauld. Je ne parle même pas de la théorie de Cousin, qui voyait dans les *Maximes* un jeu de société. Mais on n'est pas plus fondé à les rattacher, de près ou de loin, à Port-Royal : malgré l'analogie des conclusions, La Rochefoucauld fut tout le contraire d'un janséniste, il fut presque un *libertin*. A coup sûr, sa personnalité était nettement dessinée, et sa conception du monde arrêtée dans les grandes lignes, bien avant qu'il ne connût Mme de Sablé.

Je crains pourtant que M. Hémon n'ait exagéré un peu en sens inverse. Après tout, c'est bien dans le salon de Mme de Sablé que sont nées les *Maximes;* et la part des amis est belle encore dans l'œuvre du moraliste. C'est La Rochefoucauld qui l'a dit : « La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés cachées que le hasard fait découvrir. » Or c'est chez Mme de Sablé qu'il a découvert son génie de moraliste. On adorait les maximes et les portraits dans ce monde-là : si plus tard des habitués du salon, Jacques Esprit, Plassac de Méré, Mme de Sablé elle-même, ont publié des recueils à la suite de La Rochefoucauld, celui-ci avait commencé par moraliser à la suite, ou, si vous voulez, en compagnie de ses amis. De plus, c'est dans ce monde de jansénistes qu'il a précisé ses idées et s'est enhardi. Il s'aperçut qu'il était arrivé, par un tout autre chemin, aux mêmes conclusions que Port-Royal : de là, une raison nouvelle d'avoir foi en son système, de là, aussi, son succès. Je ne dis rien des améliorations de forme dont il dut, tout au moins, l'idée aux conseils de ses amis. Mais il est toute une classe de maximes où l'on ne peut méconnaître l'influence directe du salon de Mme de Sablé : ce sont les innombrables remarques sur la vie de société, qui ne trahissent guère l'esprit

(1) Félix Hémon, *La Rochefoucauld;* Paris, Lecène et Oudin 1896. — Voir aussi le *La Rochefoucauld* de M. Bourdeau (Hachette).

(2) G. Michaut, *les Pensées de Pascal*, disposées suivant l'ordre du cahier autographe, 1 vol. in-4 ; Fribourg en Suisse, 1896.

de système, mais qui ne comptent pas parmi les moins délicates.

Sur les origines mêmes du pessimisme de La Rochefoucauld, M. Hémon a pleinement raison. Port-Royal n'y est pour rien. Le fond des *Maximes* est déjà tout entier dans les *Mémoires*, c'est-à-dire dans l'histoire de la Fronde et la biographie de l'auteur. On l'avait insinué déjà, ou dit en passant, mais sans en tirer toutes les conséquences. M. Hémon l'a prouvé en détail, et c'est là, je crois, la grande nouveauté de son livre. Même au temps de l'action, La Rochefoucauld est déjà un observateur morose, qui ramène tout à l'égoïsme. Bien avant d'écrire ses *Maximes*, il « les porte en lui; l'homme d'action et l'historien expliquent d'avance le moraliste ». Toutes les idées familières aux *Maximes*, le rôle de l'intérêt, de l'amour-propre, du hasard, apparaissent à toutes les pages des *Mémoires*. On y trouve déjà beaucoup de maximes toutes faites, dont quelques-unes ont passé dans le recueil de 1665.

Le rapport est si évident, que M. Hémon a pu le rendre sensible même aux yeux : à tous les moments de la vie de La Rochefoucauld, il éclaire la conduite de l'homme ou les jugements de l'historien par les réflexions du moraliste, il tire des Maximes, imprimées en italiques, un commentaire perpétuel à la biographie. Après cette patiente démonstration, il est fondé à conclure : « Les *Mémoires* sont donc la préface nécessaire des *Maximes*. Faute de les avoir lus d'abord, on s'indigne mal à propos de lire telle maxime sur l'amitié ou la reconnaissance. L'indignation tombe, lorsque ces maximes apparaissent, non comme des affirmations *a priori*, mais, comme des conclusions logiques d'une série de faits précis, observés et recueillis avec soin. »

Voilà qui nous met fort à l'aise pour juger de la portée morale des *Maximes*. Il faut se garder de les examiner d'abord en elles-mêmes pour les flétrir éloquemment ou les justifier par d'ingénieuses subtilités. Je sais bien que, si d'ordinaire on pose mal la question, c'est la faute de La Rochefoucauld, qui s'est trop hâté de généraliser. Mais nous ne sommes pas forcés de prendre ses généralisations pour argent comptant. Au fond, il n'y a pas plus une morale de La Rochefoucauld qu'une morale de La Fontaine. Tout ce qu'il nous donne, ce sont les Confessions de son expérience individuelle, confessions d'un grand seigneur ambitieux et désabusé, d'un frondeur rancunier et goutteux. Ce n'est point notre faute s'il a fait mauvaise mine à la vie, ou s'il s'est égaré dans un vilain monde. Nous pouvons nous donner le plaisir de recueillir ses aveux et en faire notre profit pour l'histoire du temps; mais nous serions bien naïfs d'en rien conclure contre la nature humaine.

Puisque les *Maximes* sont avant tout l'histoire morale d'un temps et d'un homme, c'est donc surtout en historien qu'il faut les lire. Et alors nous les trouverons d'une vérité frappante, nous les admirerons sans restriction. L'intérêt, l'amour-propre, le hasard, la chasse aux places, l'inconséquence et l'hypocrisie, y a-t-il autre chose dans cette piteuse équipée de la Fronde des princes, dans cette aristocratie qui s'en va, qui demain sera domestiquée, mais qui, dans son inconscience égoïste, tente un dernier coup de fortune pour reconquérir ses privilèges, au milieu du désordre, avec l'appui de l'étranger? Quand on lit certaines pages de Retz, on trouve La Rochefoucauld presque indulgent.

Malheureusement pour La Rochefoucauld, les *Maximes* sont tout aussi bien l'histoire morale de sa vie d'action. Il portait un des plus beaux noms de France, semblait avoir reçu tous les dons de la nature, être à la hauteur de toutes les fortunes. Il fut ambitieux, et personne ne lui en fait un crime; mais il le fut sans grandeur, sans rien de ce qui relève ou justifie l'ambition. Dans ces conflits d'intérêts où faillit sombrer la France, il ne vit jamais que l'intérêt de la Rochefoucauld. S'il combattit Richelieu, ce fut uniquement pour défendre les privilèges de sa caste, surtout de sa maison. S'il parut dévoué à la reine et à Mme de Chevreuse, c'est qu'il voyait en elles des ennemies de son ennemi, trouvait la satisfaction de son orgueil dans ce rôle de confident ou de martyr de la reine, et comptait d'ailleurs tirer profit de son dévouement. Il restait prudent jusque dans ses aventures et se dégageait à temps des impasses où l'avait poussé son amour-propre.

A la mort de Louis XIII, il crut toucher au but : l'ingratitude de la reine le rejeta dans l'intrigue. En 1649, dans son *Apologie du prince de Marcillac*, il proclame cyniquement la seule cause de son hostilité contre Mazarin : « Il m'a frustré de la récompense due à mes services. » Il dira dans ses *Maximes* : « La haine pour les favoris n'est autre chose que l'amour de la faveur. » Il porta cet égoïsme cynique jusque dans la galanterie. Il déclare en propres termes qu'il s'attacha d'abord à Mme de Longueville par intérêt. Il la suivit par amour-propre, tout en maudissant la nécessité où il s'était mis de la suivre. Il est vrai qu'il commença de l'aimer, à mesure qu'elle devint pour lui moins aimable; il l'aima sérieusement, quelques heures, quand elle lui eut donné son congé. Il se jeta donc dans la Fronde « pour plaire à ses beaux yeux », c'est-à-dire (d'après son propre témoignage) par ambition, et aussi par désir de vengeance contre la reine et le cardinal. Mais il s'y jeta sans sincérité, en se ménageant des retours. Quand ses alliés n'étaient pas disposés à traiter, il traitait tout seul. Tous l'ont accusé de trahison; on l'avait surnommé l'*ami la Franchise*.

Un beau nom, une insolente bravoure, une impatience d'arriver, aucun scrupule, de l'entregent, une véritable habileté de diplomate : et au bout de tout cela, toujours, de piteux échecs. C'est que La Rochefoucauld était incapable de desseins suivis. C'était un homme d'activité brouillonne et intermittente. Il ne sut jamais choisir entre ses instincts de courtisan et ses ambitions de conspirateur. « Il n'a jamais été par lui-même bon courtisan, dit Retz, quoiqu'il ait eu toujours bonne envie de l'être. » Il y avait en ce grand seigneur de si belle allure quelque chose qui déplaisait. Il l'avoue lui-même : « J'ai quelque chose de chagrin et de fier dans la mine. » Il n'était pas plus heureux dans son rôle de frondeur. Très habile, il s'empêtrait aisément dans ses habiletés. Au moment des négociations décisives, il hésitait, sacrifiait parfois son intérêt à sa vanité. Car il n'avait pas seulement l'orgueil du nom ; il avait encore, quoi qu'on ait dit, des accès de vanité puérile, qui par exemple lui faisaient prendre pour bon argent les compliments d'Anne d'Autriche. Il écrit dans son *Apologie* de 1649 : « Je lui paraissais au-dessus de tout ce qu'il y avait de charges et de dignités, et on eût dit qu'elle ne souhaitait une extraordinaire puissance que pour m'élever à une extraordinaire grandeur. » Le pauvre homme, qui se redresse encore pour dire : « On me refuse jusqu'à un tabouret ! »

Puis, La Rochefoucauld avait trop d'esprit. Il ne pouvait s'empêcher de railler même ses alliés. Il était trop clairvoyant, apercevait tout d'abord le danger de ce qu'il entreprenait, et l'entreprenait sans conviction. Désabusé dès le temps de la mort de Richelieu, il vit tout de suite le ridicule et l'odieux de la Fronde des princes, la disproportion entre l'effort et le but, entre la guerre civile à déchaîner et les places à gagner. Il disait un jour : « Il est impossible qu'un homme qui a tâté de la guerre civile comme moi veuille s'y remettre. » Malgré ses écœurements, il s'y était remis bien des fois, par la fatalité de son ambition, et aussi par faiblesse.

Nous touchons ici au fond du caractère de La Rochefoucauld, à la raison décisive de ses échecs. Cet homme si pénétrant, si avisé, avait une singulière paresse d'esprit, qui le rendait incapable d'un long effort en aucun genre. Sans initiative personnelle malgré ses ambitions, il se traîna toujours à la remorque de quelqu'un : des Importants dont il voulait, dit-il, « éviter la critique », du prince de Condé, surtout des femmes, Mme de Chevreuse ou Mme de Longueville. Très enthousiaste au début des entreprises où on l'engageait, très brave aux jours d'action, quand il ne s'agissait que de risquer sa vie, très emporté parfois, comme dans cette séance du Parlement où il faillit étrangler Retz entre deux portes, mais vite dégoûté, irrésolu, sujet à ces défaillances qui semblaient des trahisons, il manqua toutes les occasions et lassa la fortune.

En bonne logique, il n'aurait dû s'en prendre qu'à lui. Mais l'homme, quand ses intérêts sont en jeu, est naturellement ennemi de la logique. La Rochefoucauld ne sut point pardonner à la société d'avoir forcé son ambition à la retraite ; et il garda jusqu'au bout un reste d'ambition, puisque nous le voyons, bien plus tard, briguer la charge de gouverneur du dauphin. Les *Maximes* sont et ne pouvaient être qu'un « livre de rancune ».

Livre d'autant plus sincère. Nous n'avons que deux moyens de connaître l'homme : c'est de regarder autour de nous ou en nous. Autour de lui, La Rochefoucauld n'apercevait que des épaves de la Fronde ; en lui-même, un frondeur aigri. Il a donc écrit la psychologie de la Fronde. Puisque rien de grand ne s'était mêlé à ces luttes égoïstes, il ne pouvait chercher que dans les petites raisons et les petits calculs l'explication de ses échecs répétés et du succès des autres. Il n'avait vu partout qu'intérêt, amour-propre, inconséquence et frivolité : il en conclut que l'égoïsme et le hasard mènent le monde. De son pessimisme il tira toute une philosophie, franchement épicurienne et fataliste. Il y fut amené d'autant plus facilement, que rien en lui ne corrigeait les cruelles leçons de l'expérience. On ne peut guère douter qu'il n'ait été plus ou moins un *libertin*, et certaines de ses maximes annoncent déjà la philosophie du XVIIIe siècle. Il n'a jamais combattu la religion, même il la respectait chez les autres, mais il s'en passait. Sa mort, « malgré le dénouement obligé et décent, fut moins celle d'un croyant que celle d'un philosophe ». Bossuet, qui l'avait assisté à ses derniers moments, répondait durement en 1701 à Mme de Maisonfort au sujet de La Rochefoucauld : « Vous citez en ce fait *un mauvais auteur.* » Sans foi religieuse, et d'ailleurs assez ignorant, il ne put avoir que la philosophie de son expérience. Et si l'on va tout au fond de cette philosophie, on y trouve quelque chose d'assez vulgaire : les réflexions d'un ambitieux en retraite d'office, qui a été le plus pénétrant des observateurs, et qui se console en classant ses observations.

C'est bien ainsi que l'ont compris les contemporains. Dans les *Maximes* ils n'hésitèrent pas un instant à reconnaître le portrait de l'auteur. Par exemple, la princesse de Guéméné déclara « les *Maximes* fondées sur l'humeur d'un auteur qui juge tout le monde d'après lui-même ». Le reproche fut si souvent répété, et La Rochefoucauld le sentait si juste, qu'il tenta plusieurs fois d'y répondre, assez faiblement. Il va sans dire qu'aucun lecteur ne s'est reconnu lui-même dans le livre ; mais souvent ses voisins l'y reconnaissaient. Il y a eu des *clefs* des *Maximes*, comme des *Caractères*. La Rochefoucauld n'eut point,

au début, de système ; il se souvenait seulement, et chacune de ses épigrammes était un portrait en raccourci. Il céda peu à peu au goût du temps, qui toujours cherchait l'homme dans l'individu. Il généralisa de plus en plus, ce qui donne à ses réflexions l'allure d'un système. Mais ces tendances à la généralisation n'empêchent pas que sa philosophie n'ait pour point de départ une expérience tout individuelle, forcément très incomplète à cause des circonstances et du milieu très spécial où il a vécu.

Nous avons d'ailleurs la preuve qu'il s'agit ici d'un pessimisme accidentel, non de raison, ni même de nature. Chose essentielle à noter, La Rochefoucauld n'était, au fond, nullement misanthrope. S'il croit que la vertu, la reconnaissance et l'amitié sont rares, il croit qu'elles existent. Il croit même à la bonté des mouvements naturels chez l'homme : c'est la vie en société qui gâte tout. Par là, il tourne le dos au jansénisme, et annonce Rousseau. On peut dire sans paradoxe que l'une des sources de son apparente misanthropie est dans son amour inquiet de l'humanité. En fait, il n'était pas si sceptique, ni si dégoûté qu'il a voulu le paraître. La preuve qu'il était bon, ce sont ces amitiés dévouées qui ont adouci ses dernières années. Ses fines réflexions sur la vie de société sont d'un homme qui s'y plaisait. Et vous savez s'il aimait la bonne chère ! On connaît ses charmants billets à Mme de Sablé sur ses confitures et ses potages : « Si je pouvais espérer deux assiettes de ces confitures, dont je ne méritais pas de manger autrefois, je croirais vous être redevable toute ma vie. » Voyez-vous un misanthrope aimant les confitures ?

Sa malheureuse ambition avait refoulé longtemps ce fond de bonté qui était en lui, et qui apparut dans les vingt dernières années de sa vie. Dès qu'il eut renoncé à la politique pour vivre dans la société d'honnêtes gens, on le vit tel qu'il était réellement. Les lettres de Mme de Sévigné nous le montrent ami délicat, prompt à l'émotion, pleurant la mort de Turenne, désespéré par la mort de sa mère ou de son fils : « Le cœur de M. de La Rochefoucauld pour sa famille est une chose incomparable. » A mesure que s'affaiblissent en lui les souvenirs de la Fronde et les causes de rancune, le faux misanthrope voit la vie moins en noir. D'une édition à l'autre, il atténue l'âpreté des *Maximes*, y introduit des correctifs, des *souvent*, des *quelquefois*, admet des exceptions pour les âmes d'élite et des actions désintéressées. Il adoucit peu à peu son système, si bien qu'en fin de compte il le détruit lui-même. Il avait bien fait de publier ses *Maximes* en 1665 ; car il les aurait brûlées dix ans plus tard. — Si l'on peut tirer une morale, sinon des *Maximes*, du moins de l'histoire psychologique des *Maximes*, ce serait tout bonnement ceci : « Tâchez d'avoir pour amis d'honnêtes gens qui ne soient pas des sots. »

Est-ce à dire qu'il n'y ait pas dans les *Maximes* une part de vérité générale ? Assurément non. Elles portent surtout contre La Rochefoucauld et les ambitieux brouillons de son temps ; mais elles nous atteignent aussi par ricochet. Si les gens de la Fronde n'étaient pas de beaux exemplaires de l'humanité, c'étaient pourtant des hommes : ils ressemblent beaucoup aux révolutionnaires, aux courtisans, et à la gent moutonnière de tous les temps. Les *Maximes* restent tout à fait vraies dans les cours et dans les clubs, elles le sont presque dans les salons, elles ne le sont qu'à moitié partout ailleurs. C'est que la vérité a tout au moins deux faces : La Rochefoucauld n'a vu ordinairement que l'envers, mais il y a aussi l'endroit. Il est bien vrai que, sous une forme grossière ou subtile, l'égoïsme se mêle à tout ; mais il n'est pas vrai que tout se ramène à l'égoïsme. Vous savez d'ailleurs que La Rochefoucauld se contredit assez souvent. Il en est parfois de ses maximes comme des proverbes, qui vont deux par deux pour se mieux moquer l'un de l'autre. Amusons-nous donc à regarder avec lui par le petit bout de la lorgnette ; mais n'oublions pas aussi de regarder par l'autre bout. On a dit de La Rochefoucauld : « Sa vue n'était pas assez étendue, et il ne voyait pas même tout ensemble ce qui était à sa portée. » C'est Retz qui l'a dit ; et Retz avait de bons yeux.

PAUL MONCEAUX.

THÉATRES

GYMNASE : *Les Trois Filles de M. Dupont*, comédie en quatre actes de M. Brieux.

Il y a, dans la belle comédie de M. Brieux, que vient de représenter le Gymnase, je ne dirai pas deux pièces, ce qui serait injuste et faux d'ailleurs, mais deux motifs d'intérêt. Et c'est de quoi le public ne se plaindra pas, j'imagine.

C'est d'abord un tableau de mœurs provinciales, très bien vu, rendu avec sobriété et avec esprit. C'est ensuite... je n'ose écrire le mot thèse, assez mal réputé en ce moment. C'est, si vous vous voulez, une « idée générale » servant, comme il convient, d'appui à la comédie. En d'autres termes, une comédie *à idées*, qui se développe dans un milieu de province l'idée et le milieu formant les deux motifs d'intérêt que j'ai dits.

Voyons d'abord le milieu. Une petite ville située n'importe où, peut-être en Normandie : un chef-lieu de département, mais resté très provincial. Un monde

de petits bourgeois, petits banquiers et petits industriels. Parmi ceux-ci, M. Dupont d'abord. Il est imprimeur; son imprimerie est modeste; il se sert encore de la presse à bras qui lui vient de son père.

Il sent bien qu'un outillage plus perfectionné est indispensable, mais l'argent lui manque, et peut-être aussi la volonté. Il se contente, — entendez qu'il n'a pas autre chose, — de quelques commandes de clients fidèles, lettres de faire-part, cartes de visite, ou minces brochures; à ces travaux, il joint la reliure. Et il vit petitement, comptant vaguement sur un heureux hasard qui lui permettra d'améliorer sa situation : et restant imprimeur, moins peut-être pour des bénéfices à peu près nuls, que pour garder sa « situation » dans la bourgeoisie de sa ville. Tout cela, indiqué en passant par M. Brieux, me semble juste et vrai. Mais l'intrigue se développe et M. Dupont va se manifester avec ampleur. C'est un type excellent d'égoïsme, de roublardise et de vanité.

M. Dupont a trois filles : deux de son premier mariage, une du second. L'aînée, Caroline, ne s'est pas mariée; d'âme ardente, mais comprimée par la vie de province, elle dédaignait un peu, sans doute, les médiocres épouseurs qui se présentaient; elle attendait un fiancé plus sortable; puis les années sont venues, et, un beau matin, elle s'est réveillée vieille fille; elle s'est tournée vers Dieu. Et, peu à peu, moitié par inclination naturelle, moitié par désir de laisser à sa sœur Julie tout l'argent dont pouvait disposer la famille, elle s'est enlizée dans la dévotion. Elle gagne sa vie par de petits travaux de peinture; et elle passe le reste de son temps à chercher, pour le ménage, des fournisseurs pratiquants...

Le rêve, dit Mlle Dupont, ce serait de trouver un fournisseur bien pensant et qui vendrait de bonnes marchandises. « Malheureusement, il n'y en a pas dans la ville », avoue Caroline avec mélancolie. Excellente fille, au demeurant : née sacrifiée, si l'on peut dire, et résignée, sinon sans amertume, du moins sans récriminations, jusqu'au jour où une déception nouvelle et plus douloureuse ravivera son chagrin.

La seconde fille, Angèle, est la honte de la famille : « A dix-sept ans, dit M. Dupont, elle a commis une faute *qui devenait impossible à cacher...* Je l'ai chassée... » Et, depuis, elle s'est « mise cocotte » à Paris. Elle paraîtra tout à l'heure, mais moins pour servir à l'intrigue que pour représenter une des faces de l'idée développée par l'auteur.

Enfin, la troisième fille, Julie, est la préférée, celle sur qui l'on compte pour relever, par un beau mariage, les affaires de la maison. Elle est « romanesque »; elle dévore tous les livres qui tombent sous sa main, depuis des romans jusqu'à des livres d'économie politique. Nullement bas-bleu, du reste : elle serait, avec un bon mari, une femme parfaite. Pour le moment, elle adore les enfants des autres, courant aux quatre coins de la ville pour soigner ceux qui sont malades et pomponner ceux qui se portent bien. Elle a déjà refusé plusieurs partis. Mais l'exemple de Caroline la rend prudente; elle n'entend pas rester fille : le mariage, c'est les enfants; elle ne se montrera pas trop difficile pour le mari. Justement, un prétendant se présente : Antonin Mairaut, fils d'un banquier de la ville.

Les scènes où sont discutées les conditions du mariage sont d'excellente comédie. La cupidité et la fausseté des Dupont et des Mairaut, leurs tromperies réciproques, leurs calculs tout pareils, et leurs malices pour se faire imposer le « régime » qu'ils souhaitent : en même temps, leur hâte de conclure un mariage d'où chacun espère son propre salut, tout cela est rendu à merveille, avec une force comique d'autant plus savoureuse que les personnages, tout compte fait, sont à peine plus canailles que la moyenne des gens dans leur situation. Dupont a des mots admirables pour convertir sa femme au mariage qu'il désire ; celui-ci entre autres. Comme elle allègue les défauts d'Antonin Mairaut, il se fâche : « Ses défauts... ses défauts... D'abord nous ne les connaissons pas ! » Les scènes d' « affaires » sont excellentes ; celle qui suit est supérieure encore.

Après nous avoir montré les mensonges des parents, M. Brieux nous fait voir ceux des fiancés. Julie affecte d'avoir les goûts d'Antonin, et Antonin ceux de Julie ; ils feignent tous deux un amour qu'ils ne ressentent pas; Antonin veut embrasser Julie ; celle-ci a un instinctif mouvement de recul. Puis, craignant d'avoir froissé Antonin, elle se rapproche, et se laisse caresser par lui... Ici, le mensonge est plaisant : et les deux fiancés mentent par intérêt. Mais ce qui rend cette scène supérieure, c'est sa vérité générale.

Transposez-la légèrement : au lieu de Julie et d'Antonin, prenez des fiancés quelconques, la moyenne des « fiancés de raison »; la scène restera presque identique à ce qu'elle est; et j'ajoute que, si les parents, tout à l'heure, ne dépassaient pas l'ordinaire rouerie, les fiancés, ici, seraient pareils à la grande majorité des fiancés. Ils affectent des goûts qu'ils n'ont pas ? ils feignent un amour qu'ils ne ressentent pas? Mais n'est-ce pas un axiome que l'amour vient après les noces? Et, quant à leur désir de se montrer sous un aspect avantageux, quel est celui de nous qui pourrait le leur reprocher? C'est le mensonge éternel, indispensable toutes les fois que deux êtres humains se trouvent en présence; le mensonge sans lequel le mariage moyen et la société même ne sauraient subsister. M. Brieux a touché ici à la grande comédie

Comme il fallait s'y attendre, le ménage de Julie et d'Antonin s'est rapidement détraqué. Dans une scène vigoureuse, qui est comme le développement de celle que je viens d'analyser, les époux se reprochent les mensonges dont ils ont été complices, ceux qu'ils ont commis eux-mêmes. La scène est fort belle; Julie, au début, semble un peu touchée par « le mal du siècle », c'est le féminisme que je veux dire; mais, bien vite, elle n'est plus qu'une femme malheureuse, d'autant plus malheureuse qu'elle se sent en partie responsable de son malheur.

Et la scène est belle encore, parce qu'Antonin, — au rebours de ce qui se passe d'ordinaire dans les pièces féministes où le mari est un « mufle » obstiné, — parce qu'Antonin répond à Julie par des arguments qui valent tout à fait ceux dont elle use elle-même. Julie le comprend, et qu'ils sont tous deux pareillement coupables; elle se laisse fléchir : elle restera près de son mari, espérant une consolation dans la maternité. Mais Antonin ne veut pas d'enfants; il le déclare à Julie, qui, stupéfaite et dégoûtée, prend la résolution de divorcer.

J'ai vu qu'on avait reproché ici à M. Brieux certaines hardiesses. Antonin est un mari fougueux, et quoique Julie ne l'aime en aucune façon, sa fougue ne la laisse pas indifférente : ce pourquoi Julie le méprise. J'avoue, en effet, que je n'aime guère cette habitude récente de mettre sur le théâtre l'alcôve des « victimes du mariage ». C'est, je crois bien, Dumas fils qui a commencé, avec les nuits de noces de ses héroïnes, où se passaient toujours des choses abominables et singulières. En ces dernières années, les avocats de la femme n'ont jamais manqué de mettre cette question au premier plan. Si bien que leurs clientes semblaient avoir pour principal, sinon pour seul grief, le manque d'ingéniosité de leurs maris. Tout cela était assez peu ragoûtant.

Ces choses ont évidemment leur importance; mais c'est, si je puis dire, une importance « à la suite »; elles unissent plus étroitement deux êtres qui s'aiment, et elles désunissent à peu près sûrement deux époux qui ne s'aiment pas. Mais elles ne feront pas qu'on s'aime ou qu'on cesse de s'aimer. M. Brieux semble être de mon avis puisqu'il nous montre Julie sensible aux caresses de son mari, sans qu'elle l'aime pour cela. Et c'est ce qui fait que je n'ai pas le courage de lui en vouloir; j'espère que son ménage Mairaut marquera la fin du cycle, puisqu'il nous montre un mari adroit et une femme malheureuse... C'est de quoi il faudra être très reconnaissant à M. Brieux.

... Je suis forcé d'abréger pour arriver à la grande scène où est présentée « l'idée » de l'auteur. Angèle, la cocotte, a dû, à cause d'un héritage, revenir pour un jour auprès de ses parents. Que les scènes où Dupont se prépare à la recevoir sont d'une jolie observation! Mais voici les trois sœurs en présence. Julie, vous le savez, veut divorcer; elle crie sa peine à ses sœurs : elle envie à Caroline son célibat, à Angèle sa liberté... Et chacune d'elles lui répond à son tour. « Tu te plains d'être trop brutalement aimée, dit Caroline; si tu savais ce que c'est que de vieillir sans avoir été jamais serrée dans les bras de personne. » Et Angèle : « Tu envies ma liberté? Hélas! si tu savais ce que c'est que de n'avoir pas le droit de choisir!... »

Ainsi les trois filles de M. Dupont, la femme galante, la vieille fille, et l'épouse, représentent les trois aspects du malheur féminin. C'est dire que, dans la situation où le sort les a placées, elles ne peuvent échapper au malheur. Et, comme cette situation est celle de presque toutes les filles de la petite bourgeoisie, — disons plus nettement : de toutes les filles pauvres, — vous voyez ce qu'a de désolant la conclusion de M. Brieux.

Est-ce à dire qu'elle soit exagérée? Non, sans doute, s'il s'agit uniquement des filles pauvres. Pauvres, les trois sœurs le sont. Mais j'aurais voulu que M. Brieux nous dît plus expressément que là est la cause, — injuste et irrémédiable, — de leur malheur. Pour Julie, au moins, la fortune ne changerait pas les choses. Il est vrai que, riche, elle eût pu choisir, et qu'ainsi ses mensonges et leurs conséquences auraient disparu.

Et puis, nous sommes si las des théories sur le droit au bonheur que, dès que quelque chose paraît, qui y ressemble, nous sommes pris d'inquiétude. Tenons-nous-en au texte même, et la conclusion, si amère qu'elle soit, ne pourra que paraître juste. Le mérite de M. Brieux est de l'avoir trouvée, et de l'avoir exposée dans une superbe scène de tragédie. Son tort, peut-être, est d'avoir fait précéder cette scène de tragédie par une comédie bourgeoise excellente, mais qui ne « préparait » guère une discussion de cette importance. J'ai assez montré mon admiration pour me permettre cette légère objection. Je ne suis pas sûr que cela enlève quelque chose à la valeur même de la pièce. Et, si cela ôte quelque chose à la satisfaction qu'elle me donne, j'avoue que je n'ai pas le courage de le regretter.

J'ai dû, pressé de dire le principal, laisser bien des choses dans l'ombre. M. Dupont mériterait une analyse détaillée; et Caroline, si vraie dans son désespoir, quand, lassée de la dévotion, elle sacrifie une partie de sa fortune en faveur d'un homme dont elle espère être aimée, et qui n'est pas libre!... Et le revirement si comique où M. Mairaut, jadis dominé par sa femme, se révolte enfin devant les vilenies qu'elle lui fait commettre... Et tout ce que je n'ai pas dit, ce que, décidément, je n'ai pas le temps de dire.

La comédie de M. Brieux a remporté un très vif succès. Ce succès se prolongera sans doute. Je ne puis que vous engager à aller voir sa pièce. J'ai pour le talent de M. Brieux une estime très particulière. Peut-être lui manque-t-il encore quelque chose, et peut-être sais-je ce qui lui manque... Ce que je sais aussi, c'est que chacun de ses ouvrages, depuis *Blanchette* jusqu'aux *Trois Filles de M. Dupont,* nous a forcés de réfléchir. Et je crois que c'est de quoi assurer la réputation grandissante de M. Brieux.

Jacques du Tillet.

CHOSES ET AUTRES

Nos écoliers ont réintégré leurs pensions, lycées et collèges, gais et dispos, l'âme encore tout ensoleillée de leurs vacances. Il se fait bien un petit déchirement quand on quitte la maison et la libre vie pour rentrer sous le joug de l'existence en commun et que l'on va reprendre sa place dans l'alignement de la classe, du réfectoire et du dortoir. Mais ce déchirement est vite cicatrisé, à cet âge, par l'afflux des sensations, les camarades que l'on retrouve, les poignées de main que l'on échange ; le mouvement et l'animation de la foule ont une singulière puissance de distraction. Quelquefois on était bien seul à la maison. Le désœuvrement est aussi une servitude.

La rentrée, d'une manière générale, se fait dans les meilleures conditions du corps et de l'esprit. Les plumes vont toutes seules, les leçons s'apprennent d'elles-mêmes... Je ne partage pas du tout l'opinion du journal qui nous a dépeint des plus sombres couleurs les pénibles impressions du retour. « Ces premiers jours de la *Boîte*, comme on dit en argot lycéen, sont terribles, ce dépaysement brusque, cette rentrée dans la vie sérieuse, uniforme, réglée, maussade, après deux mois qui paraissaient éternels et déjà envolés... »

La facilité, la souplesse des jeunes cerveaux, la belle humeur se trouvent tout au contraire parfaites dans ces premiers jours. J'ai consulté des professeurs sur ce problème de psychologie scolaire; ils ont confirmé de point en point les observations que j'avais faites autour de moi sur les enfants de mon voisinage. La vivacité, l'entrain, l'amabilité des jeunes intelligences, toutes sortes d'excellentes qualités morales se révèlent à ce début de l'année d'études. Si elle pouvait marcher ainsi jusqu'au bout, ce serait une fête perpétuelle, on n'aurait que des motifs de satisfaction et d'espérance dans la conduite et dans les progrès de la plupart de nos jeunes gens.

Mais c'est la suite qui ne va plus : c'est après quelques semaines, quelques mois que les fronts se rembrunissent, que les humeurs deviennent rétives et maussades. Les leçons prennent des aspérités qu'elles n'avaient pas les premiers jours, et les caractères aussi. Plus l'année s'avance, plus cette fâcheuse transformation s'accuse. Les maîtres d'études sont agacés, les professeurs moroses, les enfants récalcitrants. Les *pensums* pleuvent. Les consignes découlent les unes des autres et se développent en replis tortueux, d'où les enfants ne peuvent plus se tirer, une fois qu'ils y ont été pris. Toutes les belles espérances du début se sont évanouies. Les paresseux et les « cancres » abondent et s'entêtent dans leur marais. On ne fait plus aucun progrès. L'année si heureusement commencée finit par une débâcle générale.

Voilà l'histoire vraie de l'année scolaire. Si les hommes étaient toute leur vie comme ils sont enfants, je veux dire s'ils gardaient leur vivacité, leur grâce, la fraîcheur de leurs sentiments, leur ouverture d'intelligence et de cœur, nous n'aurions que des hommes de génie, des inventeurs, des artistes, des poètes et de vaillants esprits en tout genre. L'humanité serait à mille coudées au-dessus de ce qu'elle est et de ce que nous la voyons. A quinze ans, à dix-sept, nous ne reconnaissons déjà plus l'enfant si alerte, si prompt à comprendre et à inventer, que nous avions connu à cinq ou six ans. On remarque en lui des déchets surprenants. Les désillusions sont commencées et elles ne s'arrêtent plus.

En petit, ce phénomène d'une vie entière est juste le phénomène d'une année de lycée. L'année s'avançait d'une marche brillante et victorieuse, elle aboutit à la défaite et à la déroute. Les éducateurs philosophes trouveraient là un sujet d'importantes réflexions, ils y verraient peut-être que les modifications perpétuelles de programmes où l'on s'évertue ne servent à rien, mais que toute la discipline et le mode entier de l'éducation seraient à changer. Mais comment faire? C'est d'abord toutes les grandes personnes qui seraient à changer, à corriger et à transformer, maîtres d'études, professeurs, parents; il faudrait que tous fussent doués d'une bonne humeur inaltérable, d'une gaieté douce, tranquille et sans nuages; qu'ils fussent restés eux-mêmes petits enfants dans leur cœur, pour être dignes et capables d'élever des enfants, sans les déformer. Le moindre des surveillants devrait être au moins un Socrate, un Platon ou un Vincent de Paul. Nous ne sommes pas tout à fait de compte, comme on le voit, et je demande des choses impossibles; nous continuerons à appauvrir avec beaucoup d'art et de science les excellentes natures que nous nous flattons de cultiver.

* * *

Les Américains ne cessent de nous divertir par leur

façon ingénieuse de résoudre les problèmes de la politique. Le Guatemala est en révolution comme toujours : le Président de la République assiégé par les rebelles a fait publier qu'il paierait cent mille dollars à qui lui livrerait, morts ou vifs, les deux adversaires les plus acharnés à sa perte. En Europe, les gouvernements ont une méthode différente : ils achètent assez souvent leurs adversaires redoutables en leur offrant de bonnes places, à celui-ci l'administration d'une colonie, à celui-là une recette ou une perception dans la métropole.

Le Honduras, voisin du Guatemala, a fait mieux : cette république pratique vient de traiter à forfait avec un syndicat new-yorkais, qui la débarrasse de tous les soins du gouvernement et de la police, moyennant quelques monopoles et la cession des revenus de l'État. On ne saurait trop recommander cet exemple à nos concitoyens.

Avec un bon syndicat new-yorkais, qui se chargerait de notre administration, comme nous serions tranquilles ! New-York n'est pas si loin aujourd'hui, on y va en sept jours, et certainement nos offres ne seraient pas repoussées. Nous abandonnerions le monopole du tabac et des allumettes, une partie à débattre du revenu des douanes : le syndicat américain nous administrerait parfaitement à ce prix, il y ferait encore des bénéfices : le plus gros bénéfice serait pour nous.

C'est une idée à creuser et nous la donnons telle quelle. Mais on comprend tout de suite combien elle serait féconde en avantages de divers genres ! Nos ministres n'auraient plus à disputer avec les partis pour le choix des fonctionnaires. C'est le syndicat qui nommerait les préfets, les directeurs, les receveurs, les commissaires, et il ne choisirait que les hommes les plus aptes à chaque fonction. Enfin, pour la première fois, nous aurions des administrateurs sachant chacun son métier. Nous serions débarrassés de l'insupportable tyrannie des hommes en place et on commencerait à connaître en France ce que c'est qu'un gouvernement économique et vraiment républicain.

* * *

Par exemple, lorsqu'un roi de Siam quelconque viendrait à Paris, le syndicat ne lui ferait pas servir les dîners dont nous trouvons le menu dans les journaux. Dimanche 12 septembre : 10 plats ; 13 septembre : 16 plats ; 14 septembre : 18 plats. Cette progression est remarquable : si S. M. Chulalongkorn nous faisait l'honneur de rester en France quatre semaines, nous arriverions à 500 plats : quant au détail des mets, nous en ferons grâce à nos lecteurs. Toutes les merveilles des cuisines de l'univers, glacées, rôties, grillées, braisées, à la brésilienne, à la siamoise, à la danoise, à l'américaine, à la romaine, à la russe, sans compter les sauces de chez nous, bordelaise, béarnaise, normande, dieppoise, ont été rassemblées pour le plaisir des yeux et du goût de notre hôte aimable, et principalement pour le triomphe du snobisme officiel.

Ces énumérations succulentes se lisent à la première page de nos journaux, mais si on passe à la troisième, on voit parmi les faits divers que des ménages se sont asphyxiés avec leurs enfants, parce que depuis trois jours il n'y avait plus de pain dans la mansarde : il est vrai que ce ne sont pas des Siamois, ni des Persans, ni des princes nègres d'Afrique ; ce ne sont que des Français de France.

Jamais Paris n'hébergea tant de rois ; s'ils nous coûtent tous aussi cher à entretenir que celui de Siam, ce n'était pas la peine de nous retrancher le luxe d'en avoir un bien à nous et pour nous. Il faut compter aussi ceux que nous pensionnons dans nos colonies : cette pauvre reine Ranavalo, dépossédée de son royaume, vit à nos dépens à la Réunion ; Béhanzin est à la Martinique ; Dinah-Salifou, ce roi de la tribu des Nalous, est à Saint-Louis du Sénégal, M. Lebon pourra lui serrer la main. Ham-N'Ghi, l'ancien roi d'Annam, habite une jolie villa, que nous avons achetée pour lui à Mustapha en Algérie ; nous avons élevé les fils de Samory dans un de nos lycées. Le prince Abdoulaye, fils du roi de Ségou, a été aussi amené en France avec tous les égards dus à son rang et à ses malheurs.

Il est vrai qu'on néglige quelquefois de leur payer leur pension et ces infortunés connaissent alors les derniers degrés de la misère humaine. L'illustre Dinah-Salifou, entre autres, qui fut le point de mire de tout Paris à l'Exposition de 1889, qui reçut les honneurs d'une soirée de gala à l'Opéra, renversé soudain de son trône et transporté à Saint-Louis, reçut d'abord une large pension, réduite peu à peu à 100 francs par mois, qu'on oublia de lui payer. Il s'adressa au Sénat français, lui demandant un morceau de pain. Le Sénat renvoya la pétition au ministre des colonies avec un avis favorable. Pauvre Dinah-Salifou ! Je ne sais ce qu'il est devenu.

* * *

Un de nos reporters les plus fureteurs vient de nous apprendre qu'il existe une garde, relevant du ministère de l'intérieur, dite « la garde des rois ». Elle est toujours prête, dit-il, pour la sûreté comme pour le plaisir de tous les rois qui sont à Paris.

Voilà comment nous pouvons, étant quittes du souci de nos princes, nous consacrer au soin de tous les princes de l'univers.

Jean-Louis.

BULLETIN

Politique extérieure.

L'ESPAGNE ET CUBA

L'attitude presque comminatoire que les États-Unis ont prise vis-à-vis de l'Espagne à propos des affaires cubaines, et qui paraissait si grosse de dangers, aura peut-être au contraire ce résultat inattendu de sauver ce malheureux pays du désastre vers lequel le précipitait la funeste politique de M. Canovas del Castillo, politique aussi funeste à l'intérieur que dans les colonies.

On a raconté, et le récit, non démenti, paraît être d'une authenticité indiscutable, qu'à son retour à Madrid, la Régente reçut le général Azcarraga, le ministre de la guerre auquel, au lendemain de l'assassinat de M. Canovas, elle avait confié la présidence du conseil, et lui adressa, après avoir entendu l'apologie obligatoire de la politique conservatrice et l'exposé de la situation à Cuba, un petit sermon en trois points qui fit perdre les arçons à cet intrépide militaire.

Le discours royal pouvait se résumer ainsi : « J'en ai assez ; vous m'avez trompé, et vous menez l'Espagne à sa ruine. Votre système de gouvernement je le connais : c'est la terreur. A Cuba, malgré vos prétendus renseignements et vos bulletins de victoire, nous savons à quoi ont abouti les procédés du général Weyler. Dans la péninsule, sous prétexte de maintenir l'ordre, vous préparez tout simplement la révolution et, par surcroît, vous nous mettez au ban des nations civilisées. Lisez plutôt ce que l'on dit de nous à propos des atrocités de Monjuich. »

Et comme le général Azcarraga voulait s'expliquer : « Allez, répondit la Reine, je réfléchirai. »

Le premier ministre comprit. Il envoya sa démission. Ceci se passait le 30 septembre. Pour la forme, et pour se conformer aux traditions parlementaires, la Régente manda au palais quelques personnages d'importance qu'il est d'usage de consulter en pareille occurrence. Elle conféra avec des conservateurs orthodoxes et avec des conservateurs dissidents, voire même avec des libéraux. M. Cosgayon, M. Eldugayen, le maréchal Martinez Campos, M. Pidal, M. Silvela défilèrent dans son salon. Ce dernier ne manqua pas d'offrir ses services ; il eut toutefois la délicatesse de ne pas se proposer lui-même. Il recommanda la formation d'un ministère Martinez Campos qui permettrait de tenter une fusion de tout le parti conservateur et d'éviter le gros danger d'une dissolution et d'une convocation des électeurs dans la situation troublée où se trouve le pays.

La reine les écouta et fit appeler M. Sagasta. Trois jours après, le ministère libéral était constitué. Il l'était en fait dès le jour où le général Azcarraga avait été si clairement invité à laisser à d'autres le soin de faire le bonheur de l'Espagne et de consolider le trône du jeune Alphonse XIII.

Que M. Sagasta eût préféré attendre encore quelque temps pour revenir au pouvoir, cela n'est pas douteux. Le rôle de liquidateur n'est jamais bien agréable, surtout lorsque l'on a conscience de n'avoir pas été tout à fait étranger aux causes qui ont rendu cette liquidation nécessaire. M. Sagasta, qui avait la direction des affaires lorsque l'insurrection cubaine a éclaté, et qui aujourd'hui se voit contraint d'admettre que la concession de l'autonomie peut seule permettre, comme je le disais ici il y a quinze jours, à l'Espagne l'espoir de maintenir sa souveraineté du moins nominale à Cuba, peut et doit se demander si, il y a deux ans, les Cubains ne se seraient pas contentés de beaucoup moins.

Les abus administratifs qu'il proclame aujourd'hui ne datent pas seulement du dernier ministère conservateur, et les réformes que M. Canovas et le général Azcarraga s'étaient tardivement décidés à promulguer, il en avait lui-même ajourné la réalisation.

Mais M. Sagasta a fait comme la Reine régente, il a réfléchi. Dans l'opposition il a vu, il a compris tout ce qu'il n'avait pas compris lorsqu'il avait la responsabilité du pouvoir, lorsque, disposant d'une majorité docile, il pouvait d'un mot, par un simple décret, couper dans sa racine le mouvement séparatiste. Et il est permis de croire que c'est aussi le bienfaisant général Woodford, avec son ultimatum à peine déguisé, qui lui a ouvert les yeux et l'intelligence.

Il se montre de bonne composition du reste, cet excellent général Woodford, et ses chefs aussi, le président Mac Kinley et le secrétaire d'État Sherman. Il accorde terme et délai au nouveau ministère pour payer la traite qu'il a tirée sur l'Espagne. L'échéance de fin octobre est reculée *sine die*. Le cabinet de Washington daigne attendre avant d'agir les résultats de la nouvelle politique de M. Sagasta, politique dont le premier acte a été, bien entendu, le rappel du général Weyler, qu'il a fallu bel et bien révoquer, car ce terrible proconsul n'avait nulle envie de s'en aller.

On s'attendait, à Madrid, à recevoir sa démission. Au lieu de cela, il a répondu à la dépêche lui annonçant la constitution du ministère libéral, par l'offre de ses services et il a fait appuyer cette séduisante proposition par des manifestations auxquelles se sont docilement prêtés à la Havane les fournisseurs militaires dont il fait la fortune en ruinant Cuba. M. Sagasta lui a sur-le-champ répliqué par l'ordre de remettre ses pouvoirs à l'un de ses lieutenants et de prendre le premier paquebot pour rentrer en Espagne

avec sa loyale épée et ses couperets, et son successeur le maréchal Blanco fait déjà ses malles.

Et les Cubains? Car il faudra bien compter avec eux aussi. Il y a deux ans, les réformes leur auraient suffi sans rien changer au statut politique de l'île. Il y a six ou huit mois, la proclamation de l'autonomie, d'un *home rule* leur assurant le droit de se gouverner eux-mêmes tout en restant Espagnols, aurait été acclamée presque unanimement dans toute l'île. Mais maintenant? Ne voudront-ils pas tenter la chance jusqu'au bout et n'exigeront-ils pas la reconnaissance pleine et entière de leur indépendance? Les chefs de l'insurrection et les membres de leur gouvernement provisoire ont déjà formellement déclaré qu'ils ne déposeraient pas les armes tant que Cuba ne serait pas libre. Et si l'insurrection continue, que vont faire les États-Unis? Le brave général Woodford ne reparaîtra-t-il pas dans quelques mois avec un petit papier bien senti pour renouveler sa mise en demeure? Il a bien dit qu'il consentait à attendre, mais il n'a rien retiré de ses réclamations.

Je sais bien que M. Sagasta a confié le portefeuille des colonies à l'une des fortes têtes du parti libéral, à un libéral de gauche, à M. Moret, qui, avec ses états de service, aurait pu prétendre au portefeuille des affaires étrangères, à défaut du marquis Vega de Armijo, réservé pour la présidence d'une des deux Chambres. Je n'ignore pas que M. Moret a des antécédents presque républicains et qu'il ira dans la voie des concessions aussi loin qu'il sera possible. Mais il est Espagnol, et si le problème se pose nettement entre la continuation de la guerre et l'acceptation de l'indépendance de Cuba, il n'osera encourir la responsabilité de ce douloureux sacrifice. Et cependant qui sait si ce ne serait pas là le véritable salut? Est-ce que l'Angleterre n'a pas passé par une épreuve analogue il y a un siècle? Est-ce que les États-Unis ne furent pas une colonie anglaise? Est-ce que les Américains anglo-saxons n'ont pas conquis eux aussi leur indépendance? Est-ce que l'Angleterre s'en porte vraiment plus mal? Et l'Espagne elle-même, n'a-t-elle pas dû déjà faire le sacrifice de toutes ses colonies de l'Amérique continentale?

Tout le monde souhaite en Europe que l'Espagne ne soit pas forcée d'en arriver à subir cette pénible épreuve. Sa vaillance, l'admirable énergie qu'elle a déployée, l'incomparable abnégation avec laquelle elle s'est imposé les plus lourdes privations pour faire face aux charges écrasantes de cette guerre civile, méritent de la lui épargner. Mais tous ses amis pensent aussi que si les Cubains persistent à réclamer leur indépendance, l'Espagne aurait tort de s'entêter, et qu'il vaudrait mieux encore accepter cette amputation que de laisser la gangrène gagner tout le corps.

Sans parler des Philippines où l'insurrection est loin d'être domptée et où le Japon pourrait bien quelque jour avoir la fantaisie de jouer le rôle des États-Unis à Cuba, ne serait-ce que pour prendre sa revanche de son échec à Hawaï, il y a l'Espagne elle-même dont il serait temps de s'occuper.

On lui a demandé son argent et ses enfants, elle les a donnés sans compter et sans marchander. Et tandis que les pesetas s'engloutissaient dans un gouffre sans fond, tandis que les conscrits mouraient de la fièvre dans les hôpitaux de Cuba, l'Espagne était gouvernée comme si l'état de siège avait été proclamé dans toute la Péninsule.

Lorsque, il y a quelques mois, un réfugié espagnol, M. Tarrida del Marmol, commença dans la *Revue Blanche* à dénoncer les « atrocités de Monjuich », on cria à l'invraisemblance. On ne pouvait admettre qu'à la fin du XIXe siècle, en pays civilisé, de tels actes de barbarie eussent pu être commis. Ses amis disaient bien qu'il était incapable d'avancer un fait qui ne fût pas strictement exact. Il avait à Barcelone une brillante situation. Ingénieur distingué, professeur de mathématiques, il gagnait largement sa vie, lorsqu'il fut un beau jour arrêté, jeté en prison, ruiné, torturé, sous prétexte de complicité avec les anarchistes au lendemain de l'attentat du Lyceo. Son seul crime était d'être charitable. Les affamés trouvaient toujours un morceau de pain chez lui. Quant aux anarchistes, il ne les connut que dans « l'enfer » de Monjuich, où l'on arrachait les ongles aux suspects pour leur arracher des aveux. M. del Marmol avait heureusement des amis puissants. Ils obtinrent son élargissement et il passa la frontière. Mais lorsque ses *complices* qu'il savait innocents furent exécutés, à la suite de leurs aveux, il parla, il dénonça avec passion, avec rage, et cria que ces juges n'étaient que des bourreaux.

Or, la reine régente elle-même reconnaît aujourd'hui que ces accusations étaient fondées. Il y a encore des prisonniers à Barcelone; elle ordonne que leurs dossiers soient étudiés avec soin; elle exige que les familles des victimes soient secourues; elle entend que toutes ces horreurs prennent fin.

Mais quoi! A-t-il fallu que l'Amérique menaçante la force à congédier ses anciens conseillers pour que cette femme, cette mère, se décide à exiger que ses sujets ne soient pas traités comme si Torquemada était encore grand inquisiteur!

Et dans ce pays mécontent, indigné, ruiné, deux partis politiques s'agitent qui, on le sait par expérience, ne reculent devant rien, ni devant la révolution, ni devant la guerre civile, pour qui un trône renversé n'est qu'un incident presque banal. Les Carlistes relèvent la tête et leur chef se dit prêt; les républicains, désemparés par la mort de M. Ruiz

Zorilla et par le ralliement de M. Emilio Castelar à l'alphonsisme, se reprennent à espérer. Et le général Weyler va revenir de Cuba tout prêt à mettre son épée encore rougie de sang au service du premier *pronunciamiento* qui voudra bien s'offrir à ses rancunes et à ses haines.

Il n'est que temps de songer à l'Espagne; elle est assez malade pour que l'on ne recule devant rien pour la sauver.

CHARLES GIRAUDEAU.

NOTES D'ART

La troisième « Vierge aux Rochers ».

Il est donc bien entendu que désormais les plus belles choses, les plus rares et les plus significatives, passeront sous les yeux des conservateurs de nos musées nationaux, et, sans la moindre lutte de leur part, sans le moindre effort, sans qu'ils témoignent même la plus mince intention de prendre part aux enchères, iront enrichir les trésors des collections particulières, laissant ainsi la partie belle aux amateurs, plus avisés mille fois que tous les spécialistes, et bénéficiant à juste titre d'une extraordinaire insouciance. Plus d'une fois déjà, au cours de ces dernières années, il nous a été donné d'assister à ce spectacle regrettable : l'État se trouvant en posture d'infériorité, et ne pouvant participer honorablement à des enchères publiques, soit à raison de l'insuffisance de son budget, soit à cause de l'impéritie de ses représentants, prévenus trop tard ou n'ayant pas su ouvrir les yeux. Cette situation, soulignée à maintes reprises par tel de nos confrères plus combatif et plus polémiste que nous, nous nous étions réservé d'y insister : jamais en vérité l'occasion n'aura été plus favorable qu'aujourd'hui.

Peut-être vous rappelez-vous de nom la vente de Plessis-Bellière, qui eut lieu l'été dernier, qui ne fut point sans faire quelque bruit, et où passèrent sans aucun doute plusieurs milliers de curieux et d'amateurs. Sans aucun doute aussi — du moins je le veux croire — les fonctionnaires et représentants officiels des Beaux-Arts y vinrent exercer leur contrôle, puisque telle est leur mission et qu'ils sont payés pour ce faire! Mais constatons ici encore, une fois de plus après tant d'autres, l'énorme distance qui sépare tel homme examinant des œuvres d'art par amour et pour son compte personnel, de tel autre agissant pour le compte de cette vague entité : *l'État*, et remplissant une mission en quelque sorte bureaucratique. Admirons au surplus comme ce dernier se trouve par le fait même, et supposé par ailleurs que leur compétence soit égale, dans une situation d'infériorité. Tous deux regardent, il n'y en a qu'un qui voie!

Donc, à la vente de Plessis-Bellière, MM. les fonctionnaires regardèrent et ne virent pas. Il n'en fut pas de même d'un simple amateur, collectionneur passionné il est vrai, et possédant une des plus belles galeries qui soient à Paris, M. Chéramy, l'avoué bien connu. Sous un voile épais de fumée qui recouvrait une toile de l'école italienne, il sut pressentir un chef-d'œuvre, n'en souffla mot à personne bien entendu, comme c'était son droit, et pour une somme tout à fait modique, devint l'heureux possesseur d'un tableau qui ne nous retient pas seulement par son exceptionnelle qualité d'art, mais encore par l'intérêt du problème historique qu'il soulève.

Ainsi, pour une somme que l'on peut à juste titre qualifier de *dérisoire* (6 300 francs), ce subtil et avisé collectionneur vient de joindre à ses autres trésors d'art une peinture de la plus saisissante beauté, réplique de la célèbre *Vierge aux Rochers* du Louvre, et qui, si elle n'est point de Léonard, — problème que l'on ne pourra jamais trancher définitivement, — est du moins, selon toute vraisemblance, sortie de son atelier, exécutée par un de ses élèves : très supérieure, sans conteste, à la composition analogue de la galerie nationale de Londres, qui fut payée, je crois bien, 250 000 francs, par les Anglais. Cette troisième *Vierge aux Rochers* doit être rangée immédiatement après celle du Louvre, comme valeur d'art, très au-dessus, je le répète, de celle de Londres : voilà pourquoi il eût été d'un intérêt supérieur autant qu'évident qu'elle prît place en face ou à côté de la toile du Louvre.

Nous ne nous arrêterons point à une description qui serait superflue, puisque chacun connaît cette composition fameuse. La réplique de la vente de Plessis-Bellière ne diffère point en ses grandes lignes de ses deux illustres aînées; mais c'est dans le détail, dans le caractère expressif des figures, dans les nuances des colorations qu'il faut chercher les variantes. Identique à celui du Louvre est le groupement des personnages. L'arabesque d'ensemble du paysage est pareille également; et nous connaissons tous ces fonds suaves et mystérieux où le divin génie de Léonard se plaisait à enfermer ses personnages.

Ici, dans la réplique nouvelle, les perspectives sont plus lumineuses, surtout dans les rochers qui forment la partie droite du paysage, d'autant mieux que la toile, au lieu de se trouver enserrée comme celle de notre musée dans un cadre cintré qui vraisemblablement recouvre des parties peintes, a été complètement dégagée et placée dans un encadrement rectangulaire. Une très curieuse variante doit être signalée dans la partie gauche du paysage : la présence d'un dôme et d'un campanile qui sont sans doute le dôme

et le campanile de Florence. J'ai parlé du caractère de l'expression physionomique, et c'est à quoi, ce me semble, il faut attacher le plus d'importance. Le merveilleux ange de droite qui, de son geste symbolique, désigne l'enfant, présente une intensité d'expression, une acuité de regard, dont ne saurait approcher le même personnage dans la Vierge de Londres, et qu'égale à peine celui du Louvre. Le dessin de la main est plus énergique aussi, plus *écrit*, plus accentué, et précise une conception plus aiguë, plus volontaire, si j'ose dire. Enfin nous nous arrêterons à la beauté des colorations. Il faut bien reconnaître que rien n'égale la richesse de ces deux tons associés : le vert et le rouge de la robe, complètement éteints dans l'œuvre du Louvre, et qui conservèrent ici, grâce au voile protecteur que le temps et les circonstances disposèrent sur cette précieuse toile, une fraîcheur et un éclat qu'on ne saurait imaginer.

PAUL FLAT.

LIVRES NOUVEAUX

ALFRED DE VIGNY EN BÉARN, par *M. Paul Lafond*. — A. de Vigny n'est pas, dans la constellation romantique, l'astre qui jette les feux les plus éblouissants et s'impose à l'attention de la foule; mais pour les initiés au culte mystérieux de poésie, pour les penseurs et les poètes, il reste l'étoile élue, vers laquelle aux jours de souffrance montent instinctivement le regard et la pensée. M. Lafond n'a pas entrepris d'écrire un panégyrique, « son but a été simplement de faire œuvre de chroniqueur en racontant le séjour du poète dans ce beau pays de Béarn où il a vécu quatre des plus belles et des plus fécondes années de sa jeunesse ». Je remarque deux curieuses lettres écrites par Mme Sophie Gay à une amie et montrant que le bel Alfred, aimé par la belle Delphine, a peut-être passé alors à portée de ce bonheur qu'il a cherché, sans croire jamais fermement à son existence, dans la gloire d'abord, puis dans le mariage, enfin dans un farouche isolement.

GALAFIEU, par *M. Henry Fèvre*. — Le sujet était tentant : la bohème, la vraie, la poignante et souvent sinistre lutte de l'artiste sans le sou contre les difficultés matérielles de l'existence et contre le désir fou d'indépendance, compliqué d'un levain de révolte contre les compromis, les infamies sociales. Nos lecteurs savent mieux que personne quel talent délicat et souple, sentimental dans le meilleur sens du mot, M. Fèvre, l'auteur de plus d'une nouvelle publiée ici même et fort appréciée, pouvait mettre au service d'un pareil sujet. Eh bien, je regrette de le dire, M. Fèvre a gâté le sujet, parce qu'il a méconnu son talent. Ne s'est-il pas rendu compte qu'en faisant de Galafieu un goinfre, un fainéant, un ignoble parasite, il le privait de l'intérêt que nous aurions pu prendre à sa misère? Pourquoi, dans la tourbe humaine qui s'agite autour de ce coryphée, n'a-t-il pas placé un être, un seul, avec lequel nous puissions sympathiser, que, du moins, nous puissions plaindre du fond du cœur!

PERRETTE, par *M. Georges Beaume* (Guillaume). — Jean, le vigneron, aime Perrette, la fille du vieux marin Carel. Mais l'amour des deux jeunes promis est traversé par l'opiniâtreté des parents. Carel ne veut pas donner sa fillette à un « terrien », et Fadoune, la mère de Jean, qui a perdu son homme dans une tempête au large, n'entend pas que son gars aille s'offrir en pâture à la grande mangeuse d'hommes. Un combat terrible s'engage dans le cœur de Jean; mais bientôt l'amour filial est vaincu par l'autre amour : Jean abandonne la bêche et la houe pour la barque de pêcheur. Un jour que l'apprenti matelot est en mer, l'orage gronde et la tempête se déchaîne. L'anxiété de tous est affreuse; pourtant Jean rentre au port sain et sauf au moment où l'on annonce à Fadoune que l'homme engagé par elle pour travailler sa terre a été frappé par la foudre sous un olivier. Alors la vieille paysanne baisse le front, déconcertée par la volonté de Dieu.

C'est tout, une naïve idylle, mais d'un charme enveloppant et où l'on respire à pleins poumons la forte odeur des flots mêlée aux senteurs plus fines des tamaris et des genêts. Je sais qu'on pourrait relever çà et là une nuance de préciosité et qu'il est peu probable que la brave femme d'un gardien de phare émette jamais des truismes comme celui-ci : « Si tu savais combien peu valent les serments de la jeunesse! » Mais on est si heureux d'avoir passé quelques heures avec des humbles qui ne sont ni grossiers ni féroces, que volontiers on leur pardonnera leur rhétorique un peu trop enrubannée.

MÉMOIRES D'UN GRENADIER ANGLAIS, traduits par *H. Gauthier-Villars*. — C'est un soudard dans toute la force du terme, ce brave sergent Lawrence, disons même crûment la chose : c'est une brute; le chapitre où il raconte le châtiment sauvage qu'il fit infliger à un malheureux conscrit ne laisse à cet égard aucun doute. Et pourtant il nous intéresse parce que nous trouvons en lui l'être proche de l'animalité primitive, tout d'instinct, d'impulsion, de fanfaronnade enfantine, de courage irraisonné et d'indifférence aux souffrances physiques; quant aux souffrances morales, du diable s'il a jamais su ce que c'était! Il va sans dire que le bonhomme écrit à la diable et que si trois quarts de siècle à l'avance il a montré la voie à l'école naturaliste, ce n'est vraiment pas sa faute. Notre grenadier a assisté à toutes les guerres de la péninsule ainsi qu'à la bataille de Waterloo et il faut l'entendre donner son opinion sur les hommes et la politique avec une gravité, un flegme dont seul est capable un sujet britannique, qu'il soit Wellington ou Lawrence. La traduction est calquée sur le texte et ferait honneur à un traducteur de profession, me disait mon confrère André Noël qui a eu sous les yeux l'original anglais.

G. ART.

Paris. — [illegible]merot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 3[illegible]

Le Directeur-gérant : HENRY FERRARI

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 17. 4e SÉRIE. — TOME VIII 23 OCTOBRE 1897.

LA POLITIQUE

La Chambre s'est occupée hier de son ordre du jour. Elle veut employer utilement les quelques semaines qui lui restent. Intention excellente, mais où il entre peut-être une part d'illusion.

Le projet de loi sur les accidents du travail est certainement un des plus sérieux, un des plus urgents qui aient été déposés au parlement. Il y a longtemps qu'il devrait être voté. On en peut dire autant de l'impôt des boissons, et d'autres réformes aussi. Est-il encore temps de discuter ces grandes questions avec toute l'attention qu'elles méritent? Nous le souhaiterions de tout notre cœur, mais nous ne pouvons nous défendre d'un certain scepticisme.

Novembre et décembre, ce n'est pas trop pour le budget : prenez garde que si ce budget — le dernier de la législature — n'était pas voté à la fin de l'année et s'il fallait recourir aux douzièmes provisoires, c'est alors qu'on aurait beau jeu pour critiquer l'impuissance parlementaire.

Dira-t-on qu'après tout la Chambre, reprenant ses travaux en janvier, aura encore du temps devant elle? Alors, la période électorale sera ouverte en fait, sinon en droit. On peut dire qu'elle l'est déjà, et que la question qui l'emporte sur toutes c'est de savoir si les élections d'avril prochain se feront encore au scrutin d'arrondissement.

Divers projets de réforme électorale ont été déposés à la Chambre : c'est d'abord le projet de M. Goblet sur le rétablissement du scrutin de liste, puis ceux de M. Lemire et de M. Dansette sur la représentation proportionnelle. Nous comprenons qu'on diffère d'avis sur les mérites respectifs du scrutin d'arrondissement et du scrutin de liste; de même, qu'on soit pour ou contre la représentation des minorités. Ce que nous ne comprendrions pas, c'est qu'une question où l'avenir du gouvernement représentatif est engagé ne fût pas l'objet d'un grand débat public.

Il semble, à en juger par quelques paroles de M. le président du conseil dans un discours récent, que le gouvernement incline vers le maintien du scrutin d'arrondissement : s'il en est ainsi, il dira ses raisons; ceux qui pensent autrement diront les leurs.

D'après ce que nous avons vu jusqu'ici, le scrutin de liste se prête mieux que le scrutin d'arrondissement à ces grands mouvements d'opinion sans lesquels le régime parlementaire n'est qu'un mot.

Cependant, pas plus avec un système qu'avec l'autre on n'a des assemblées qui soient l'image exacte du corps électoral : c'est 43 à 45 pour 100 des électeurs qui sont représentés ; ce n'est pas même la moitié du pays.

Si l'on croit que la politique est autre chose que de gagner quelques sièges ou de les perdre, si l'on croit que le régime parlementaire ne sera une réalité que le jour où la majorité des Chambres représentera vraiment la majorité du pays, c'est assez pour qu'on demande une réforme électorale.

La représentation proportionnelle a été souvent discutée dans la presse, dans les académies, dans les parlements étrangers : il serait temps qu'elle fût discutée sérieusement à la tribune française.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

LA FOULE AU THÉATRE [1]

IV. — Le public.

C'est M. Gustave Lebon qui, je crois, a le premier, dans ses études sur la physiologie des foules, fait cette remarque qu'il y a des foules qui sont, pour ainsi dire, permanentes ; et d'autres qui sont des foules d'occasion, de hasard. Un grand événement politique ou une manifestation religieuse attire à la fois sur le boulevard ou autour d'une église une affluence considérable, énorme, de personnes qui ne se connaissent pas, qui ne sont ni de même condition, ni de même âge, ni de même éducation, ni de même aspect ; c'est une foule d'occasion, dont les éléments, une fois dispersés, ne se réuniront plus guère. Les individus qui composent cette foule pourront s'entendre, et il est même vraisemblable qu'ils s'entendront sous l'empire d'une même idée, sous la pression d'un même sentiment, pour une action commune, qui sera ou abominable ou héroïque, selon les circonstances ; mais une fois rendus à eux-mêmes, redevenus de simples particuliers, isolés les uns des autres, ils ne se connaîtront plus ; ils seront même étonnés, s'ils y réfléchissent, qu'ils aient, à un moment donné, obéi à une même poussée de passion, eux qui étaient si différents de mœurs, d'allures, de pensée, de cœur, de tout.

Les foules permanentes, cela s'entend de reste, c'est comme qui dirait le Corps législatif, un congrès, un conclave : c'est, en un mot, une assemblée de gens qui sont destinés à se voir et à se revoir presque tous les jours, qu'un même intérêt rassemble à des jours fixes en un même lieu, et qui ont nécessairement, étant tous à peu près *du bâtiment*, comme on dit, un certain nombre d'idées communes.

Dans ces foules permanentes la suggestion joue son rôle comme dans les foules d'occasion. Son action est moins désordonnée et moins violente peut-être ; elle est tout aussi puissante. Vous n'avez, pour vous en convaincre, qu'à repasser dans votre esprit l'histoire de notre Chambre des députés. Combien de fois n'avez-vous pas vu l'une de nos assemblées renverser un ministère et contempler ensuite avec stupéfaction les morceaux du joug qu'elle avait brisé sans se rendre compte de ce qu'elle faisait? Elle se demandait avec effarement comment elle avait été amenée à commettre cette sottise. Eh quoi ! ce ministère qu'elle aimait, dont elle sentait le besoin, elle l'avait jeté à bas sans y prendre garde? Où avait-elle eu la tête?

Une fois hors de la Chambre, où ils s'étaient si étourdiment emballés, chacun pouvant reprendre possession de lui-même, les députés s'ingéniaient à découvrir un biais pour revenir sur le vote, pour réparer l'erreur et recoller les fragments du ministère piétiné par eux.

Qu'était-il arrivé? Eh ! mon Dieu, une chose bien simple. C'est que les huit cents députés, qui étaient arrivés ce jour-là, comme les autres jours, à la Chambre avec leur siège fait en poche, très décidés à soutenir un ministère qui représentait leurs idées, s'étaient laissé émouvoir par une phrase tombée de la tribune, par un détail de discussion, par n'importe quoi, une simple vétille bien souvent, et ils avaient perdu la tête, le désarroi de chacun s'augmentant du désordre de tous.

Il est bien probable que vous autres Parisiens vous n'avez jamais vu une foire aux bestiaux. Je suis originaire d'un petit pays où se tiennent deux fois par an de grands marchés de chevaux, de bœufs, de vaches et de moutons. Tous les animaux sont parqués dans des enclos de palissades à claire-voie, et occupent une vaste espace de terrain. Bêtes et gens, sans parler des chiens, somnolent sous le soleil de midi. Voilà que tout à coup, sans qu'on sache ni pourquoi ni comment, les chevaux, les bœufs, les vaches et les moutons cassant leurs licols, renversent les palissades, s'échappent en tous sens, bousculent d'un galop furieux tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage ; les hommes de garde crient et se précipitent le fouet à la main, les chiens aboient, tout le monde se sauve, affolé. Dix minutes après, toutes les bêtes s'arrêtent immobiles, stupides, leurs gros yeux écarquillés ; elles se laissent docilement reprendre, ramener au bercail, et les ventes recommencent, comme s'il ne s'était rien passé.

On n'a jamais l'explication de ces émois subits. Est-ce un taon, dont le bourdonnement a effrayé une vache ; il lui a suffi de pousser un mugissement de terreur pour que tout le troupeau s'affolât à la fois? C'est évidemment quelque chose comme cela ; mais on ne se donne pas la peine de chercher la cause de ces algarades. On s'y attend, et je crois même qu'elles ont un nom dans l'argot des paysans. Je l'ai oublié.

Les Chambres me font parfois l'effet d'un champ de foire de chez nous. Je me souviens qu'un jour, sous l'ordre légal, un orateur de l'opposition s'avisa de dire à la tribune qu'un ministre n'avait pour tout *bagage*... A ce mot de bagage, qui est pourtant d'une très bonne langue, toute la droite de la Chambre se souleva dans un même mouvement d'indignation. On hurlait, on tendait les poings, on demandait au président de rappeler l'orateur à l'ordre. L'orateur, lui, regardait d'un air ahuri cette foule de bestiaux

---

1. Voyez la *Revue Bleue* des 18 et 25 septembre et 16 octobre 1897.

déchaînés, et ne sachant à qui ils en avaient. Le président se crut obligé de leur expliquer, ce que chacun d'eux savait fort bien, ce qu'ils avaient oublié sous une poussée d'indignation commune, que le mot de bagage n'avait jamais été considéré comme une insulte, qu'il appartenait à la langue des honnêtes gens. La révolte s'apaisa d'elle-même, et le lendemain vous pensez si dans la presse on cribla d'épigrammes ces malheureux, qui avaient commis, tout gens d'esprit qu'ils étaient, chacun pris à part, l'énorme sottise de s'affoler à propos d'un mot comme des bœufs dans un champ de foire.

La chose n'eut pas cette fois d'autre conséquence. Mais rappelez-vous le ministère Ferry renversé, sur une dépêche inexacte, par une Chambre en délire, qui ne reprit son sang-froid que lorsqu'il n'était plus temps de revenir sur le fait accompli.

Les foules permanentes sont donc, par cela seul que ce sont des foules, sujettes aux mêmes emballements que les foules d'occasion. Il faut pourtant reconnaître qu'en général elles cèdent moins aisément que les autres aux pressions des événements, aux excitations des orateurs. Elles ont la plupart du temps des idées arrêtées; elles reconnaissent des chefs; elles se conforment à des mots d'ordre. Elles se composent presque toujours d'hommes que l'éducation et l'habitude des affaires ont rendus plus sensés et plus froids. Elles ne sont pas soumises, comme les autres, à des fluctuations soudaines et énormes; elles ne s'emportent que très rarement à de violents coups de tête. Le travail latent des coteries exerce plus d'action sur elles que les tempêtes de passion.

Eh bien! le public des théâtres tient à la fois de ces foules, et il faut le considérer sous ces deux aspects.

LE PUBLIC, FOULE PERMANENTE.

Le public à Paris a été, durant deux siècles environ, une foule permanente. Paris était, à vrai dire, une assez petite ville. Il ne s'agit ici, bien entendu, que d'art dramatique. Le nombre de ceux qui fréquentaient le théâtre était relativement peu considérable. Les gens de cour, les riches financiers, les beaux esprits formaient une élite. Puis venait la bonne bourgeoisie, qui fermait, à la nuit tombante, les volets de la boutique, et qui s'en allait, souvent même avant qu'eût sonné l'heure du repas, se divertir avec les compères à écouter la pièce nouvelle. A combien pouvait se monter ce public d'habitués? Je ne sais trop; mais on l'épuisait assez vite. Vous savez qu'aux deux siècles précédents une comédie ou une tragédie qui poussait jusqu'à la quinzième représentation passait pour avoir eu un succès très notable. Beaucoup n'étaient jouées que huit ou dix fois, et les auteurs ne s'en faisaient pas moins un nom. C'est que les amateurs qui avaient le loisir de suivre le mouvement dramatique étaient peu nombreux. Il fallait, pour qu'une pièce figurât plus longtemps sur l'affiche, qu'elle pénétrât dans des couches plus profondes, que la curiosité qu'elle excitait se répandît dans toute la population et la mît en l'air. Ce n'était que par exception que le cas pouvait se produire.

Il est permis d'affirmer que le théâtre avait une clientèle flottante et fidèle tout ensemble de quelques milliers de spectateurs, qui se piquaient de voir toutes les nouveautés, qui étaient tous également passionnés pour le théâtre, qui se connaissaient tous, et qui, pour me servir d'une expression usitée dans l'argot dramatique, se sentaient les coudes, quand ils se rencontraient au théâtre.

J'imagine qu'ils ne savaient pas le nom les uns des autres; mais chacun d'eux, quand il entrait dans la salle, y retrouvait presque aux mêmes places des visages familiers. Ils se saluaient d'un geste de la main ou d'un sourire. Ils apportaient un certain nombre d'idées communes, car ils avaient été nourris des mêmes lettres; ils étaient plongés dans le même air de civilisation.

C'étaient des foules permanentes, bien que le public se renouvelât tous les soirs. J'ai vu encore, dans ma prime jeunesse, quelque reste de ces vieilles habitudes. La Comédie-Française n'attirait pas tous les soirs, comme elle fait aujourd'hui, une affluence extraordinaire. Les recettes, bien que la troupe fût merveilleuse d'ensemble et comptât beaucoup de grands noms, étaient misérables.

— Aujourd'hui, disaient les comédiens ravis, nous avons passé les quatre chiffres.

Les quatre chiffres! Cela voulait dire qu'ils avaient fait mille francs. On ne passait guère, sauf les coups d'éclat, huit ou neuf cents francs; les recettes de vingt-cinq louis n'étaient pas rares. On trouvait donc aisément de la place tous les jours, et l'orchestre était en partie occupé par de bons vieux amateurs, qui avaient leur fauteuil marqué, et qui venaient chaque soir y causer de Talma et de Mlle Mars, qu'ils avaient tous applaudis. J'ai eu le plaisir d'être admis à ces conversations; et c'est là que j'ai commencé à apprendre le théâtre. Ces habitués, qui ne payaient point, imposaient leur goût aux comédiens et à la foule, si l'on peut appeler foule quelques centaines de spectateurs disséminés dans la salle.

Ah! c'étaient des juges sévères! ils n'applaudissaient qu'à bon escient et ne rappelaient les acteurs qu'après un éclatant triomphe.

Je me souviens qu'un jour le père Provost, jouant le Chrysale des *Femmes savantes*, dit le grand couplet

du bonhomme à ses sœurs avec une si magistrale perfection que nous en fûmes tous enchantés. On rappela l'artiste après l'acte, ce qui était en ce temps-là un honneur extraordinaire. Il ne reparut point, ce n'était point l'usage, et les comédiens mettaient une certaine coquetterie à se tenir sur la réserve. On n'insista pas; mais lorsque, à l'acte suivant, il reparut, l'orchestre lui battit des mains, avant qu'il eût pris la parole; oh! ce fut une approbation discrète, spirituelle, celle de gens qui n'ont pas besoin de forcer la note pour être compris et goûtés.

Le lendemain je vis Provost dans le cabinet de ce bon Verteuil, qui était alors secrétaire général du théâtre. Et comme je lui faisais compliment :

— Oui, me dit-il, ce sera là un des beaux jours de ma vie.

Et il me cita, avec une pointe d'orgueil satisfait, les noms de quelques-uns de ceux qui avaient pris part à cette manifestation. Ils étaient pour lui tout le public.

Ils étaient en effet le public; c'était une foule permanente.

Peu d'emballements chez ces publics-là; ou du moins pas d'emballements sans cause. Il ne suffisait pas d'un taon bourdonnant pour les effarer. On n'est pas des bœufs, comme dit l'ami Alphonse Allais. En revanche les coteries avaient une action prépondérante sur les fluctuations de cette foule. Comme ils étaient tous passionnés pour le théâtre, comme ils s'y connaissaient tous, chacun d'eux avait son opinion, qu'il cherchait à faire prévaloir. Il se formait des partis soit pour ou contre une pièce, soit pour ou contre un acteur; on se disputait, on s'invectivait, on se battait.

Là est le point. Dans les foules d'occasion, on est à la merci d'une mouche qui vole. Dans ces foules permanentes, même quand les querelles éclatent, — et il faut bien qu'il y ait des querelles : où avez-vous vu, s'il vous plaît, que dans une assemblée tout le monde fût toujours du même avis et marchât d'accord? — l'habitude d'échanger des idées et des impressions dont beaucoup sont communes, le bon sens général qui s'affine à poursuivre ensemble la même culture, fait que l'on sait ce dont on parle et pour quelle raison on se fâche. On y a des partis pris, et ces partis pris se heurtent parfois du parterre à l'orchestre et de l'orchestre aux loges; mais il n'y a pas dans les publics ainsi composés de ces suggestions instantanées, et souvent absurdes, de ces décharges d'électricité dont toute une salle est secouée et comme éperdue.

A mesure que Paris s'est agrandi, et que les chemins de fer ont versé tous les jours dans les hôtels des multitudes plus épaisses, ce public homogène des deux derniers siècles s'est retiré, ou tout au moins il s'est perdu, noyé dans le flot toujours montant des barbares. Entrez dans n'importe quel théâtre à cette heure : vous n'y trouverez plus (sauf exceptions, bien entendu) qu'un public cosmopolite, composé de gens qui ne se connaissent pas, qui ne se sentent aucun point d'attache, qui n'ont ni en littérature, ni en art de principe commun, qui n'ont pas reçu le même degré d'instruction, indifférents même pour la plupart à la pièce qu'ils viennent voir ; ce sont des foules d'occasion, et s'ils restent froids, quoique formant une foule, c'est que pour tirer une foule de sa paisible et nonchalante badauderie, il faut qu'il y ait en elle un ferment quelconque de passion qui dorme, et dont le moindre incident pourra réveiller et développer l'énergie. Ce ferment n'existe pas, ou il dort d'un si bon somme que c'est le diable pour l'exciter.

J'ai tort quand je dis qu'il n'y a plus au théâtre de foule permanente. C'est une remarque à faire. De notre temps, il y a en effet deux publics, l'un qui a toutes les qualités et tous les défauts des foules permanentes, c'est le public des premières représentations et des répétitions générales; et en de certains cas même le public des théâtres à côté.

Ce public-là est composé d'un assez petit nombre de personnes qui se connaissent, qui ont toutes, ou à peu près, une même instruction, une même compétence du métier, qui sentiraient de même, n'était les divergences des opinions littéraires, mais qui s'entendent même sur la nature et l'étendue de ces divergences.

Le snobisme est si puissant à Paris, que nombre de gens qui se soucient du théâtre, comme le poisson d'une pomme, ont voulu assister à ces représentations et qu'ils se sont mêlés aux professionnels et aux amateurs. Mais ceux-là mêmes, s'ils ne sont pas *du bâtiment,* se sont frottés de littérature dramatique; ce sont des Parisiens ou des dévots de Paris, on peut donc dire de ce public qu'il est homogène, et comme il se retrouve au moins deux ou trois fois par semaine, on est en droit de le qualifier de foule permanente.

Il ne date guère que de vingt ans. Ce sont deux petits faits de la vie parisienne qui ont déterminé sa formation.

Le jour où l'habitude s'est introduite dans les journaux de rendre compte d'une pièce le lendemain même de la première représentation, il a bien fallu admettre les critiques de profession, les soiristes et les reporters à la répétition générale qui, peu à peu, est devenue une sorte de première représentation avant la lettre. Comme à présent les journaux, revues et feuilles de toutes sortes sont fort nombreuses, et que toutes s'occupent peu ou prou de théâtre, le personnel qu'on fut obligé d'inviter à ces soirées ex-

ceptionnelles emplit une partie de la salle; le reste fut donné aux artistes amis de la maison, aux costumiers, aux coiffeurs, aux habilleuses, aux fournisseurs, tous gens de théâtre. A ce stock déjà considérable se joignirent quelques personnalités mondaines, friandes de tous les spectacles où n'entre pas le commun des mortels, son argent à la main. De tous ces éléments il se composa un public très particulier, qui eut des façons de sentir à lui. C'étaient tous ou presque tous des professionnels, qui avaient tous également pour caractéristique d'être saturés de théâtre, jusqu'à en avoir le dégoût.

Qu'arriva-t-il? C'est que, blasés depuis de longues années, par l'exercice du métier, sur les moyens, sur les trucs employés depuis des siècles par les auteurs dramatiques pour émouvoir les spectateurs, pour les faire rire ou leur tirer des larmes des yeux, ils ne prirent plus garde à ce qui faisait le fond même de l'art dramatique, car c'était le déjà vu, l'insipide, l'ennuyeux. En revanche, une scène scabreuse, un mot fin et spirituel, un détail pittoresque de costume, un quelque chose enfin qui les tirait du drame ordinaire, de la comédie établie selon les us coutumiers, les ravissait, les jetait dans des accès d'admiration, sur lesquels enchérissait encore la gent des snobs.

Il en est ainsi de toutes les coteries à toutes les époques. Qu'était-ce que le salon des Précieuses, sinon une réunion de beaux esprits, dont chacun avait son mérite personnel, dont quelques-uns, rentrés dans leur cabinet, étaient des écrivains doctes et graves, mais qui une fois sous l'œil de la belle Julie d'Angennes s'imprégnaient de l'air qu'on respirait autour d'elle, ne goûtaient plus que ce qui était raffiné dans le sentiment, subtil et délicat dans l'expression; ils perdaient le sens du beau tranquille et vrai pour s'extasier sur des mièvreries, qu'ils ont fini par pousser à un tel excès de ridicule que Molière, ce représentant du bon sens et du bon goût français, a dû les fouailler en pleine scène, aux applaudissements de la foule et de la postérité.

Le particulier, le précieux, c'est le mal des coteries. Ce public spécial des professionnels du théâtre n'y échappe pas. Il s'emballe volontiers sur tel bout de dialogue qui le lendemain passera inaperçu devant le public véritable. Il est enchanté d'une donnée excentrique devant laquelle ce public reculera effrayé ou choqué.

Ce divorce entre le public des répétitions générales et le grand public, entre la foule permanente et la foule d'occasion ira, je le crains, s'accentuant tous les jours davantage. C'est que les premiers vont au théâtre par métier, pour y chercher un autre plaisir que celui du théâtre, tandis que les seconds s'y rendent tout bonnement pour goûter, au spectacle, la sorte de divertissement que promet le spectacle.

L'autre fait qui a contribué à former à Paris un public spécial, c'est le pullulement de tous ces théâtres que nous nommons aujourd'hui les théâtres à côté.

C'est à Antoine que revient l'honneur d'avoir le premier donné le branle à ce mouvement. Il est arrivé avec quelques idées nouvelles, parmi lesquelles il y en avait de justes; il était accompagné d'un petit nombre de jeunes écrivains, très ardents, qui bouillaient du désir de lancer une révolution dans l'esthétique du théâtre. Il se forma autour d'eux un public... puis-je appeler cela un public? C'était une phalange de jeunes gens, les uns convaincus, les autres snobs, qui entrait dans la salle avec l'idée préconçue de se pâmer d'enthousiasme, de trépigner de joie, de hurler de colère, s'il se rencontrait un profane qui marquât timidement par un silence désapprobateur qu'il n'était pas de leur avis.

Il va sans dire qu'ici je n'ai pas à conter l'histoire du Théâtre-Libre, ni de l'Œuvre, ni des Escholiers, ni de tant d'autres théâtres qu'un Marseillais appellerait des *instars*. Ce n'est pas mon dessein. Je ne veux que caractériser par ces exemples la physionomie particulière des foules permanentes. La plupart du temps, dans l'ordre des lettres, elles sont envahies par l'esprit de coterie; leurs emballements sont plus voulus, plus prémédités; la violence n'en est pas moindre.

Je me souviendrai toujours de l'extraordinaire émotion dont tout ce public fut saisi le soir où l'on joua pour la première fois une pièce scandinave, dans laquelle l'écrivain nous avait montré un pasteur, homme de foi, réclamant un miracle. Il est vrai que le drame est animé d'un beau souffle. Mais vous n'imaginez pas la furie d'applaudissements qui éclata dans la salle surchauffée d'enthousiasme.

En sortant, un jeune homme m'aborda, les yeux brillants de fièvre :

— J'espère, me dit-il, d'un ton de menace, que maintenant on ne nous parlera plus de *Polyeucte*.

Je le regardai dans les deux yeux. Il était de bonne foi.

Peut-être à l'heure où j'écris relit-il *Polyeucte* et y trouve-t-il tout de même quelques beautés.

Mais c'est assez parler des publics spéciaux, des foules permanentes : revenons au grand public, qui est le vrai; à ce public qui est une série de foules d'occasion; et voyons ensemble les diverses façons dont il se comporte. Le sujet est inépuisable, mais nous saurons nous borner.

FRANCISQUE SARCEY.

QUESTIONS D'ESTHÉTIQUE [1]

I

Le problème du tragique.

Le plaisir que nous procure la représentation d'une tragédie paraît au premier abord une jouissance barbare : nous regardons la souffrance avec avidité, au lieu de détourner les yeux. Ce plaisir serait donc de même nature que celui que certains individus éprouvent à voir abattre un animal ou à assister à une rixe sanglante?

On ne peut tout à fait nier qu'il entre un peu de ce plaisir-là dans l'intérêt que les gens grossiers prennent au tragique. Cependant ce ne sont pas les personnes sensibles ou les gens du meilleur goût qui assistent volontiers aux scènes que nous venons de nommer, et ce sont eux au contraire qui composent le public de la tragédie. Il est vrai que nombre de bons bourgeois n'aiment pas à voir une scène tragique; ils disent : Je vais au théâtre pour m'amuser, et non pour pleurer. Mais ce ne sont pas les plus cultivés. Nous sommes donc en présence d'un double problème :

1° Comment un homme peut-il prendre plaisir à la souffrance d'autrui?

2° Comment celui qui en est affecté péniblement, qui en pleure, peut-il aimer cette émotion?

Le premier phénomène, le plaisir réel qu'on prend à voir la souffrance, me paraît résulter des dispositions cruelles engendrées dans la race par la guerre, autrefois nécessité et souvent état habituel des tribus et peuplades. Cette nécessité de se défendre et d'infliger des injures a fait naître le plaisir et quelquefois le besoin de les infliger, besoin qui paraît maladif aussitôt l'état de guerre perpétuelle passé, et que nous punissons aujourd'hui dans les individus appelés criminels. Chez le plus grand nombre, l'instinct féroce s'est affaibli, mais il en faut chercher les vestiges dans le goût des spectacles sanglants, ou des récits de scènes atroces. Un aliment lui est fourni chaque jour par les feuilletons et les faits divers des journaux.

Les esprits cultivés sont ordinairement de disposition plus pacifique. Ils n'aiment ni les scènes atroces elles-mêmes, ni leur reproduction, excepté — et c'est là le point mystérieux — quand cette reproduction est très habilement faite, sans vulgarité, dans un beau style plein de noblesse. Il paraît qu'alors le plaisir est même plus profond ou plus aigu que devant le spectacle le plus amusant.

Il va sans dire que ce n'est pas la noblesse du style et la beauté des scènes toute seule que nous recherchons dans la tragédie ; car un sujet gai ou ayant une fin heureuse peut être traité avec le même art, la même noblesse ; et il est évident que l'agrément que nous prenons à tout cela serait diminué par toute émotion contraire. La seule supposition qui nous reste, c'est qu'en voyant une tragédie nous éprouvons *tour à tour* des émotions agréables et désagréables, et que le plaisir des moments agréables est rehaussé par le contraste des moments de peine. — Mais quoi? Le déplaisir n'est-il pas intensifié par le même contraste? — Sans doute, mais il y a d'autres causes qui tendent à le diminuer. En premier lieu, il y a la conscience que tout n'est que fiction. Ce sentiment nous quitte rarement tout à fait. Pour ceux qui sont peu cultivés mais très sensibles, nous comprenons maintenant qu'ils n'aiment pas la tragédie. Ils oublient trop que les scènes qui se passent devant leurs yeux ne sont pas réelles et les moments de peine deviennent trop nombreux et trop durables. En voici un curieux exemple : dans une petite ville au fond du Brabant hollandais, on représentait un drame sanglant. Plusieurs meurtres étaient perpétrés. Après en avoir contemplé en silence deux ou trois, les bons bourgeois pacifiques ne purent plus se contenir, ils montèrent en foule sur la scène et mirent fin au spectacle en s'écriant : C'est assez versé de sang! Le fait m'a été raconté par un témoin oculaire.

Les auteurs dramatiques, de leur côté, s'efforcent d'adoucir les scènes trop violentes, en les faisant raconter par des messagers, ou en les faisant se passer dans les coulisses. Puis nous savons que le sublime est intimement lié au tragique et que les personnages ne donneront « toute leur mesure » qu'à condition de souffrir ou de périr, et nous nous résignons. Enfin, les héros de la tragédie sont quelquefois un peu loin de nous, ou par le temps, ou par les sentiments, et nous inspirent plus d'admiration que de pitié. Somme toute, nous éprouvons un petit surplus de plaisir et nous sortons édifiés.

Les races dont le caractère est plus agressif ou plus blasé pourront supporter une plus forte dose d'émotions violentes que les nations dont un climat généreux ou une longue habitude de paix et de prospérité ont adouci les mœurs. Le théâtre en Angleterre ou en Amérique, où la lutte pour la vie est plus âpre et plus impitoyable qu'en France, renferme des scènes bien plus violentes, d'une crudité bien plus choquante qu'on n'en supporte à Paris. Il faut pourtant tenir compte de ce fait que beaucoup d'œuvres d'art sont conçues sous l'influence de certaines théo-

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement à la librairie Alcan sous ce titre : *Problèmes d'esthétique et de morale*, par M. C. R. C. Herckenrath, professeur au lycée de Groningue.

ries que d'autres n'ont pas subies, ou bien que le caractère de l'individu ou d'un milieu tout spécial les explique. Racine, le poète de la cour de Louis XIV, était plus disposé par son éducation à l'harmonie et à la mesure que Shakespeare ou même que Corneille. Ce dernier était gêné par les règles. Une fois la tradition établie, — et c'est souvent le fait d'un ou de deux écrivains de génie, — l'exemple à suivre s'impose. Voltaire subissait la fascination du génie de Racine, et toute l'école pseudo-classique avec lui. Hugo était hanté par son système du laid et du sublime et par la grande image de Shakespeare.

Le tragique n'est pas le seul exemple de ce conflit de sensations agréables et douloureuses. Ceux qui se connaissent un peu en musique préfèrent presque tous la musique triste à la musique gaie. Et un célèbre poète a pu dire des poésies :

Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

L'impression que nous fait un paysage d'automne, et en général toute impression mélancolique, a pour bien des esprits un charme plus pénétrant que le spectacle de la vie plantureuse et satisfaite. Il semble que la note cruelle ou déplaisante doive toujours être là pour aviver le plaisir qui, sans elle, s'émousserait trop rapidement. C'est ainsi que le triomphateur romain était accompagné d'un personnage bouffon qui le dénigrait sans cesse. Le charme du véritable humour (« un rire et une larme », ainsi le définit un poète hollandais) provient du même mélange.

Les névropathes connaissent bon nombre de gens pour qui une douleur physique infligée par la personne aimée est un plaisir plus vif que n'importe quelle autre satisfaction. Il me semble que la douleur ici est parfaitement sentie comme douleur, mais cette sensation est noyée par le plaisir (qu'éprouve tout amoureux) de pouvoir montrer son affection et peut-être aussi par la sensation de contact agréable. C'est ainsi qu'on nous dit que les femmes russes ne s'estiment pas aimées avant d'avoir été battues par leur mari.

L'attrait du fruit défendu et celui du danger se rattachent probablement au même ordre de phénomènes. L'espèce d'inquiétude qui nous saisit de temps en temps rend plus savoureux le plaisir qui nous vient d'autres sources. Je ne crois pas qu'il y ait des gens qui aiment le danger pour lui-même, il ne fait que rehausser la valeur de l'exercice, comme dans les ascensions de montagnes, ou de la gloire, comme dans les expéditions militaires, ou de la curiosité satisfaite.

S'il est donc essentiellement humain d'estimer le plaisir davantage quand une certaine dose de déplaisir y est mêlée, ce phénomène se présente surtout chez des gens à sensibilité raffinée, cultivée à l'excès. Un grand chagrin même peut leur paraître précieux, parce qu'il est mélangé de souvenirs qui ont leur douceur, et on ne leur rend pas toujours service en voulant les distraire. Dépouillez-le de son attrait romantique, substituez aux réminiscences d'un bonheur évanoui la brûlure d'une disgrâce ou d'une infamie, et vous les verrez chercher l'oubli à tout prix.

Or, ces mêmes personnes qui aiment le « plaisir cruel » — qu'on me permette de le baptiser ainsi — ne sont pas du tout celles qui aiment le plaisir barbare. Ces dernières sont au contraire les insensibles, les obtus, à qui pour être remués il faut une jouissance brutale. Moi-même — s'il est permis de me mettre ici en scène — qui comprends très bien le premier, je ne comprends pas du tout le second. Je puis assurer que les combats de taureaux que j'ai vus à Paris, lors de l'Exposition de 1889, ne m'ont nullement charmé. Cependant les taureaux avaient été mis dans l'impossibilité de nuire, par des boules de caoutchouc entourant la pointe des cornes. Mais c'était à mes yeux rabaisser un combat loyal à une persécution ignoble et inutile. Il est possible qu'en Espagne le spectacle m'intéresserait davantage : le soleil du Midi, l'éclat des costumes, le cachet du pays d'origine sont des accessoires importants ; mais, d'après mon sentiment, ils ne peuvent compenser ce que le spectacle a de révoltant. Et, à Paris, un grand nombre d'Espagnols y assistaient et criaient de tous leurs poumons : *Matalo, matalo !* Je n'ai jamais compris le plaisir du chasseur, ni le plaisir malin qui vient de la souffrance d'autrui (très commun chez les enfants) ; je n'ai jamais ri en voyant quelqu'un tomber, accident qui paraît éminemment propre à exciter l'hilarité du grand public. Ajoutez que j'ai les instincts aussi pacifiques que possible. Le peuple espagnol, au contraire, est belliqueux et cruel. Ces penchants lui sont venus d'une lutte de près de huit siècles contre ses oppresseurs, et il les a cultivés en opprimant et en persécutant à son tour. Cela explique pourquoi ces jeux sanglants fleurissent surtout en Espagne, comme autrefois ils florissaient surtout à Rome. Car les Romains aussi étaient un peuple belliqueux et barbare. La tragédie ne les a jamais charmés comme les jeux du cirque. Arrivée à sa plus grande perfection chez les Grecs, elle a été singulièrement pauvre à Rome.

Ce n'est pas non plus la conclusion tragique elle-même qui forme le principal attrait de la tragédie ou du roman tragique, c'est plutôt le mélange de l'admirable et du poignant *dans toute la pièce*. Les vrais dévoreurs de romans préfèrent même une fin satisfaisante. Et jamais une telle fin ne paraît par elle-même un défaut. Bien au contraire, si la conclusion

tragique n'est pas suffisamment motivée, elle fait un effet particulièrement pénible. Il n'y a que la logique des faits et des caractères qui puisse nous la faire accepter.

Le plaisir du tragique nous paraît donc un cas spécial de toute une catégorie de phénomènes qu'il serait intéressant d'étudier plus en détail, mais cette étude dépasserait le cadre de cette étude.

II

Le Comique et le Rire.

On a plusieurs fois tenté d'expliquer cette sensation brusque et cette légère secousse qui font le rire, et le procès intellectuel qui le précède, mais jamais, à mon sens, on n'y a pleinement réussi.

Remarquons d'abord qu'il y a des circonstances qui disposent au rire. On rit plus facilement en compagnie nombreuse que seul. Le rire est contagieux. Quand un acteur sur la scène sait bien rire, il fait éclater toute la salle. Et quand on se figure l'effet que fera une bonne plaisanterie, on éclate aussi tout seul. Quand on est gai, la face prend une expression souriante, c'est-à-dire esquisse un éclat de rire. Mais il faut que la cause de la gaîté soit très puissante ou très subite pour nous faire rire tout à fait.

Notons aussi que la joie aime à se traduire par des cris, des chants, des éclats de voix, et le « grognement de satisfaction » est aux cris de joie ce que le sourire ou le « hum, hum ! » est aux éclats de rire.

Toutefois — hors quelques cas très rares (1) — la joie seule ne suffit pas pour nous faire rire. Il faut une *surprise*. Le chatouillement provoque peut-être le rire par là même que les attouchements sont inattendus, et il est assez connu qu'on ne peut pas se chatouiller soi-même.

Nous arrivons donc à cette formule que le rire est causé par *une surprise agréable*. Mais qu'est-ce qu'il y a dans le comique qui puisse nous la procurer ?

Observons d'abord qu'il y a deux genres de comiques : le ridicule et le spirituel, et analysons ce qui se passe en nous à la rencontre de l'un et de l'autre.

Pour ce qui est spirituel, cette analyse a été très bien faite par M. Camille Mélinand, dans un article de la *Revue des Deux Mondes* (*Pourquoi rit-on?* 1er février 1895) ; il est seulement à regretter que cet auteur se soit occupé trop exclusivement du comique voulu. Voici la conclusion de cette intéressante étude : Quand un objet d'un côté est absurde, et de l'autre trouve une place toute marquée dans une catégorie familière, la pensée éprouve comme une secousse spasmodique : c'est le rire.

Je voudrais montrer que cette théorie s'applique aussi à plusieurs cas de comique involontaire, mais qu'elle doit être formulée plus largement pour les expliquer tous.

Fechner raconte le cas d'une femme qui cherchait dans toutes les chambres l'enfant qu'elle avait sur le bras. Qu'apercevons-nous d'abord, si nous assistons à un tel fait ? Une action absurde. Nous sommes tentés de nous écrier : Mais voyons, ma bonne femme, vous êtes donc aveugle ? Vous avez l'enfant sur le bras ! Ensuite, nous comprenons que la femme cherche machinalement, qu'elle pense à autre chose, qu'elle est profondément distraite. Chacun en soi, ces deux aspects de l'action ne sont nullement comiques. Le comique est dans leur réunion, et aussitôt que cette réunion a lieu dans notre esprit, nous rions. Cela devient très clair quand nous supposons un moment que la femme n'est pas distraite, mais folle. Alors son action a quelque chose d'effrayant et nous n'avons pas envie de rire.

Le même auteur cite encore le cas d'un monsieur qui avant de se baigner plonge sa canne dans l'eau pour s'assurer si la température est convenable. Dans le premier instant, nous n'y comprenons rien. Celui qui n'aurait jamais pris un bain pourrait penser qu'on accomplit une formalité nécessaire dont le but lui serait inconnu. Ce n'est que quand nous comprenons que le monsieur veut se servir de sa canne comme d'un prolongement de son bras ou de son doigt, que le côté risible apparaît.

Il est vrai que ces deux phases de la réflexion sont tellement rapprochées que nous ne les distinguons plus. Mais l'analyse psychologique est obligée de les séparer.

Un psychologue allemand, le professeur Th. Lipps, est parti du comique involontaire du ridicule, et l'a expliqué assez ingénieusement ; mais ensuite il a eu quelque peine à faire rentrer dans sa théorie, une fois formulée, les autres cas de rire (1).

Dans son grand ouvrage, *Grundthatsachen des Seelenlebens*, M. Lipps dit à la page 87 :

> Nous avons le sentiment du comique quand une conception met l'âme dans un état d'attente, de tension, et qu'au lieu de la chose attendue, il nous est présenté un rien qui est propre à détruire la tension, — quand la montagne en travail crie et promet de grandes choses pour n'enfanter enfin qu'une petite souris. Nous sommes, au contraire, saisis d'admiration, quand d'un principe insignifiant ou peu remarqué à cause de sa banalité naît quelque chose de grand ou de plus important que l'expérience ne le faisait attendre.

Cette opposition de deux alternatives a quelque chose de si concluant qu'elle semble prouver la

(1) Les enfants rient quelquefois de joie toute pure.

(1) Aussi ce point de la théorie a-t-il été rectifié par le professeur G. Heymans *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, Bd XI, p. 31 et p. 333).

théorie. En effet, disons-nous, dans le premier cas nous rions, dans le second nous ne rions pas. Mais regardons la preuve de plus près. Dans le premier cas, l'attente anxieuse pour une bagatelle paraît à première vue avoir quelque chose de très absurde; pourtant elle s'explique quand nous nous rappelons le motif. Si, au contraire, nous nous apercevons que notre attente n'avait point de fondement, nous n'éprouvons pas envie de rire, mais déception ou étonnement. De même, quand nous cherchons quelque chose de considérable et que nous trouvons quelque chose de moindre valeur, nous sommes désappointé. On pourrait dire : c'est parce que le sentiment de déception étouffe l'envie de rire. Mais ne se passe-t-il pas quelque chose d'analogue dans le second cas?

L'objet considérable qui suit l'attente d'un rien s'empare aussitôt de toute notre pensée. D'ailleurs, l'événement qui surpasse nos prévisions nous montre le plus souvent que nous nous sommes trompés. Dès lors, un des côtés du comique disparaît. La faible idée que nous nous étions faite de la chose ne paraît plus justifiée : nous nous trouvons stupide. Ou, ce qui est encore plus simple, nous ne nous souvenons pas : il y a tant de choses auxquelles nous ne faisons pas attention. D'ailleurs, si réellement nous sommes préparés à quelque chose de peu important, et que ce soit avec raison, l'objet plus considérable nous fait rire également. Supposez que vous entendiez de petits cris dans un placard. Vous croyez avoir enfermé par mégarde le petit chat, et vous ouvrez l'armoire pour le délivrer. Quelle est votre surprise, quand au lieu du chat vous voyez en sortir un membre de votre famille, votre respectable tante, par exemple, ou votre beau-père! La politesse vous empêchera peut-être de rire, mais vous avez envie, quoique la personne en question soit la moins ridicule du monde, et les assistants riront certainement.

J'ai fait récemment une expérience qui m'a confirmé dans cette opinion. Je faisais à ma classe de petits une leçon sur la montre, et je demandais à un élève : Que dois-je faire si la montre est arrêtée? Il me répond : Il faut prendre une clef. Aussitôt je tire d'une poche de mon veston, non pas une clef de montre, mais une clef énorme, celle de ma maison. Toute la classe s'est mise à rire. Pourquoi? Parce qu'il paraissait absurde de remonter une montre avec une clef de porte cochère, et que pourtant sa production était motivée par la réponse de l'élève.

Voyons un autre cas d'attente déjouée. Supposons qu'une réunion de personnes attendent anxieusement l'arrivée d'un personnage important. La porte de la salle, qui était entre-bâillée, s'ouvre lentement et livre passage... à un petit chien. On se mettra à rire. Pourquoi? M. Lipps répond : Parce que l'âme était préparée à s'occuper d'un fait important et que toute son énergie ne trouve qu'un objet très insignifiant qui peut « s'y étendre à l'aise ». Ainsi se produirait une détente qui est agréable. M. Mélinand dira : L'attention respectueuse de tous ces graves personnages paraît avoir pour objet un petit chien, ce qui est absurde, mais un moment de réflexion nous convainc qu'en réalité elle a pour objet le grand seigneur qui se fait attendre.

A la page 670 de son ouvrage, M. Lipps dit encore :

Le petit homme vu au milieu de colosses, la maisonnette à côté de bâtiments gigantesques, peuvent faire un effet ridicule. Considérés en soi, ou en présence d'objets qu'on ne serait pas forcé aussitôt de leur comparer, ils ne feraient pas cette impression. Celle-ci naît, quand d'un côté l'aspect de ce qui est grand et important prépare l'âme à de grandes choses et que, d'autre part, la similitude du grand et du petit objet amène leur comparaison.

Ici encore le psychologue allemand paraît avoir raison contre nous. Le marmot qui prend les allures de son père sera infiniment plus comique que l'homme qui fait l'enfant. Pourtant, nous parlons encore de ridicule dans ce dernier, et nous nous moquons de lui. Je me rappelle sous ce rapport un fait très caractéristique. Un musicien, qui faisait partie d'un orchestre, était toujours exposé aux railleries de ses camarades. Un jour, il prétendait pouvoir jouer une certaine partie. — Ah bah! dit quelqu'un, toi, tu sais à peine jouer *oumtata, oumtata*. — Là-dessus, le pauvre diable s'approche du chef d'orchestre et dit d'un ton pleurnicheur : — X... dit de moi que je sais à peine jouer *oumtata, oumtata*. — On comprend l'explosion d'hilarité qui suivit cette réclamation.

En général pourtant, un homme adulte qui fait l'enfant nous irritera et excitera notre mépris plutôt qu'une émotion agréable. C'est que le côté *plausible* du comique fait défaut. Il est très naturel que les petits aiment à prendre les allures des grands, mais il paraît contre nature que le grand veuille imiter le petit. Pourquoi donc la maisonnette paraît-elle ridicule à côté des monuments énormes? Parce que nous lui attribuons la prétention de vouloir faire figure à côté. Nous avons toujours plus d'anthropomorphisme dans nos idées que nous ne le savons nous-mêmes. Aussi n'y a-t-il plus d'effet comique là où une telle prétention est inconcevable. La loge du chien à côté du manoir, la maison du conservateur à côté d'un musée n'ont rien de ridicule.

La prétention dépasse-t-elle les bornes du naturel, elle perdra aussi de son effet exhilarant. Un petit garçon qui voudrait faire le savant, ou un nain chétif provoquant un hercule au combat nous feront hausser les épaules.

Il y a cependant des cas de rire qui à première vue ne rentrent pas dans la théorie de M. Mélinand. Il arrive très souvent que nous rions d'un changement dans l'apparence d'une personne qui nous est bien connue. Nous avons toujours connu notre ami sans lunettes, tout à coup il nous arrive avec une paire de lunettes. Cela nous paraît drôle. Un inconnu portant bésicles ne nous fait pas rire et, au bout de deux jours, nous trouvons que notre ami a l'air très ordinaire. Or, qu'est-ce qui se passe dans notre esprit à la vue de l'objet nouveau? D'abord la surprise: un moment nous ne le reconnaissons pas. Mais aussitôt nous nous disons: Eh! oui, c'est A...! Au fond, le mécanisme est donc le même, et pour faire rentrer ces cas (1) dans le cadre de la théorie, on n'a qu'à remplacer le mot *absurde* par *insolite*, que M. Mélinand lui-même emploie plusieurs fois dans le cours de son étude.

Je crois même que tout acte de reconnaissance subite aura la tendance de nous faire rire; on n'a qu'à imiter parfaitement le ton et les manières d'une personne bien connue, ou à jeter tout à coup un déguisement réussi pour provoquer aussitôt la gaîté.

Dans les cas que nous avons considérés, nous avons toujours trouvé que l'éclat de rire résultait de la réunion de deux aspects d'une chose, d'une compréhension ou d'une reconnaissance subite. Pourquoi cet acte de l'intelligence a-t-il cet effet particulier? Nous avons remarqué d'autre part qu'une joie subite avait souvent le même effet. La conclusion est toute trouvée: l'acte de compréhension est un plaisir, parce que tout exercice de nos facultés est un plaisir, et comme il est de très courte durée, ce plaisir a assez d'intensité pour produire le même effet qu'une joie subite (2).

Il y a des éclats de rire qui viennent d'autres causes, c'est-à-dire d'une réaction soudaine après une émotion, surtout quand l'une et l'autre ne durent qu'un instant. Une des manières d'amuser les enfants, c'est de les effrayer légèrement pour les rassurer aussitôt, et en faisant des courses à bicyclette, j'ai vu des femmes du peuple éclater de rire quand, à l'improviste, je les dépassais de fort près. Mais ce ne sont plus des cas de comique. Je définirais ce dernier: la réunion soudaine de deux aspects qui paraissaient incompatibles.

G. R. C. Herckenrath.

(1) Ils sont assez nombreux, et forment ce qu'on appelle le grotesque: les animaux habillés comme des personnes, les difformités qui font rire, les modes extravagantes, les caricatures, etc.

(2) J'ai un petit élève qui rit comme d'un bon mot quand une chose lui est bien expliquée, et si la clarté se fait tout à coup dans notre esprit, nous rions peut-être tous. Par ce côté intellectuel, le comique se rattache au beau, car dans les deux cas, il y a un travail de classification.

QUATRE JOURS

Épisode de la guerre de Turquie en 1877 (1).

Je me rappelle que nous marchions dans la forêt, que les balles sifflaient, que les branches arrachées tombaient sur nous, que nous passions à travers des buissons d'aubépine. La fusillade devenait plus nourrie. Près de la lisière du bois on voyait quelque chose de rouge qui brillait çà et là. Sidorov, un jeune soldat de la première compagnie (comment était-il venu dans nos rangs, je me le demandais), se blottit tout à coup par terre et sans rien dire me regarda avec de grands yeux effrayés. De sa bouche coulait un flot de sang, je me le rappelle très bien. Je me souviens aussi que je l'aperçus presque à la lisière du bois dans l'épaisseur des buissons... *lui*. C'était un Turc gros et grand, je courus de suite vers lui, bien que je fusse faible et maigre. Quelque chose résonna, quelque chose d'énorme, à ce qu'il me parut, passa rapidement près de moi et bourdonna à mes oreilles. — C'est lui qui tire sur moi, pensai-je. Mais lui avec des cris d'effroi s'adossa à un épais buisson d'aubépine. Il aurait pu en faire le tour, mais la peur lui en enleva l'idée et il se glissa dans les branches épineuses. D'un seul coup je fis tomber son fusil, puis je le traversai de ma baïonnette. Il poussa un grand cri et se mit à gémir, alors je m'enfuis plus loin. Nos soldats poussaient des hurrahs, tombaient et continuaient la fusillade. Je m'en souviens bien, moi aussi je tirai quelques coups de fusil en sortant de la forêt. Tout à coup un hurrah résonna plus fortement et nous avançâmes tous à la fois, c'est-à-dire les nôtres, mais non pas moi, car je dus m'arrêter. Cela me semblait étonnant. Ce qui fut plus étrange, c'est que subitement tout disparut à mes yeux; tous les cris et tous les coups de fusil parurent cesser. Je n'entendais plus rien et je voyais seulement quelque chose de bleu, c'était sans doute le ciel, puis tout s'évanouit.

Je ne m'étais jamais trouvé dans une situation si extraordinaire. Je suis couché sur le ventre et je ne vois devant moi qu'une petite portion de terrain. Quelques brins d'herbe, une fourmi qui se traîne sur l'un d'eux et qui tombe la tête la première, des morceaux de bois de l'an passé, voilà tout mon horizon. Et je ne vois tout cela que d'un œil parce que l'autre est fermé par quelque chose de dur, sans doute par une branche sur laquelle ma tête est appuyée. C'est horriblement incommode et je voudrais changer de position, mais décidément je ne comprends pas pour-

(1) Garchine, écrivain russe (1855-1888), fit comme volontaire la guerre de Turquie en 1877.

quoi cela m'est impossible. Et le temps passe ainsi. J'entends le chant des grillons, le bourdonnement des abeilles et rien de plus. Enfin je fais un effort, je retire la main droite engagée sous moi et m'appuyant de mes deux mains sur la terre je cherche à me mettre à genoux.

Quelque chose d'aigu et de pénétrant comme la foudre me traverse tout le corps des genoux à la poitrine et à la tête, et je tombe de nouveau. Encore les ténèbres, puis rien.

Je viens de me réveiller. Pourquoi est-ce que je vois des étoiles qui brillent si vivement sur le ciel bleu foncé de la Bulgarie? Est-ce que je ne suis pas sous la tente? Pourquoi en suis-je sorti? Je fais un mouvement et je sens une douleur poignante aux jambes.

Oui, j'ai été blessé dans la bataille. Est-ce dangereusement ou non? Je tâte mes jambes à l'endroit où je souffre, elles sont couvertes de sang desséché. Quand je les touche, la douleur est plus forte encore, c'est comme le mal de dents, elle est continuelle et me porte au cœur. Mes oreilles bourdonnent, ma tête est accablée. Je commence à comprendre que je suis blessé aux deux jambes. Eh quoi? Pourquoi ne m'a-t-on pas emporté? Est-ce que la Turcs nous auraient battus? Peu à peu je me souviens de ce qui m'est arrivé. D'abord c'était confus dans mon esprit, c'est devenu plus clair et j'arrive à conclure que nous n'avons pas été repoussés. Pourquoi donc suis-je tombé (cela du reste je ne me le rappelle pas, mais je me souviens que toute la troupe s'est portée en avant, que je n'ai pu la suivre et que quelque chose de bleu m'a passé devant les yeux) — et je suis tombé dans le champ en haut de la colline. C'est ce champ que notre petit chef de bataillon nous montrait. « Mes enfants, c'est là qu'il faut aller ! » nous criait-il d'une voix éclatante. Et nous y sommes allés, ce qui prouve que nous n'avons pas été battus. Pourquoi ne m'ont-ils pas ramassé ? Pourtant ici ce champ est découvert, on peut voir de tous les côtés. Certainement je ne suis pas seul ici, la fusillade a duré si longtemps. Il faut que je soulève la tête et que je regarde. Maintenant cela sera plus facile, tout à l'heure, en revenant à moi, je voyais les herbes et les fourmis qui marchaient sous ma tête; en essayant de me relever, j'ai changé de position et je suis tombé maintenant sur le dos. C'est pour cela que je vois à présent les étoiles.

Je vais me soulever et m'asseoir; ce sera difficile avec mes deux jambes blessées. Parfois il m'arrive de me désespérer, enfin malgré les larmes que m'arrache la douleur je parviens à m'asseoir.

Au-dessus de moi je vois un petit coin du ciel d'un bleu sombre dans lequel brille une grande étoile et quelques autres plus petites qui entourent quelque chose de sombre et d'élevé. Ce sont des arbrisseaux; et dans ce bois ils ne m'ont pas trouvé.

Il me semble que mes cheveux tressaillent jusque dans leurs racines.

Mais comment puis-je me trouver dans les broussailles puisque j'ai été blessé dans la plaine? Sans doute je me serai glissé jusqu'ici sans en avoir conscience à cause de la douleur. Il est étonnant pourtant que je ne puisse pas remuer maintenant, puisque j'ai réussi à gagner ces buissons.

Peut-être n'avais-je alors qu'une blessure, une autre balle m'aura frappé ici.

Des taches d'un blanc rosé se sont étendues autour de moi. La grande étoile a un peu pâli et quelques autres plus petites ont disparu. Voici la lune qui se lève. Comme il doit faire beau aujourd'hui à la maison !

Quels bruits étranges arrivent jusqu'à moi. On dirait que quelqu'un pousse des gémissements. Oui, c'est cela, c'est un soupir. Est-ce quelque blessé oublié qui serait étendu près de moi avec les jambes fracassées ou bien avec une balle dans le ventre? Non... des gémissements si près de moi, — il me semble qu'il n'y a personne... Mon Dieu, mais c'est moi-même... Ces gémissements sont faibles et lugubres; serait-il donc possible que mes douleurs fussent si aiguës? Cela doit être. — Mais je ne comprends pas cette douleur, parce que j'ai dans la tête comme un brouillard, comme du plomb. Il vaut mieux que je m'endorme. Dormir, dormir. Mais me réveillerai-je bien un jour? Cela m'est égal.

Au moment où je me disposais à dormir, une grande traînée brillante de lumière projetée par la lune éclaire distinctement l'endroit où je suis couché et j'aperçois quelque chose de grand et de sombre étendu à cinq pas de moi. Par ici, par là, les rayons de la lune font briller quelque objet sur lui. Ce sont des boutons ou des objets d'équipement. C'est un cadavre ou un blessé.

Cela m'est égal, je me couche.

Non, c'est impossible, les nôtres ne se sont pas retirés, ils sont là, ils ont refoulé les Turcs et occupé leurs positions. Pourquoi est-ce que je n'entends ni les conversations ni le craquement des broussailles? C'est certainement la faiblesse qui m'empêche de les distinguer. Bien sûr ils sont là.

Au secours, au secours !

Des cris sauvages et rauques s'échappent de ma poitrine et rien ne leur répond. Ils se perdent bruyamment dans l'air de la nuit. Tout reste silencieux autour de moi; seuls les grillons chantent sans cesse comme d'habitude. La lune me regarde d'un air lugubre de sa face arrondie.

Si c'était un blessé, de tels cris l'auraient fait reve-

nir à lui. C'est un cadavre. Un des nôtres ou un Turc? Ah! grand Dieu! mais cela m'est bien égal, et le sommeil descend sur mes yeux enflammés.

Je suis couché, les yeux fermés, quoique je sois éveillé depuis longtemps déjà. Je ne veux pas les ouvrir parce que je vois la lumière du soleil au travers de mes paupières closes; si je les ouvrais elle m'aveuglerait. Il vaut mieux ne pas bouger... C'est hier (je crois bien que c'est hier) que j'ai été blessé. Vingt-quatre heures se sont écoulées, d'autres passeront et je mourrai. Cela m'est égal. Il vaut mieux ne pas bouger. Restons immobile. Comme il serait bon d'arrêter le travail du cerveau, mais malheureusement on ne peut y parvenir. Les idées, les souvenirs se pressent dans ma tête. Mais du reste tout cela ne sera pas long, la fin viendra bientôt. Et dans les journaux on trouvera quelques lignes disant que nos pertes sont insignifiantes: tant de blessés, un soldat des volontaires, Ivanov, est mort. Ils ne mettront même pas mon nom de famille. On dira simplement: un tel est mort, un soldat, comme on dirait un petit chien.

Ce tableau enflamme mon imagination. Il y a longtemps de cela; du reste tout, toute ma vie, cette vie que je menais quand je n'étais pas encore étendu ici avec les jambes brisées, cette vie est déjà loin. Je marchais dans la rue, un groupe de gens m'arrêta. La foule était assemblée et regardait en silence quelque chose de blanchâtre et d'ensanglanté qui poussait des cris perçants. C'était un joli petit chien. Une voiture de tramway l'avait écrasé. Il mourait comme moi aujourd'hui. Une espèce de portier écarta la foule, prit le chien par son collier et l'emporta. Les gens se dispersèrent.

Quelqu'un m'emportera-t-il? Non, reste là et meurs. Ah! que la vie est bonne... A cette époque, quand le malheur arriva au chien, j'étais heureux. Je marchais alors dans une espèce d'enivrement et il y avait de quoi. Oh! mes souvenirs! ne me tourmentez pas, laissez-moi. Bonheur passé, tourments actuels. puisse mon supplice être seul à me faire souffrir. Oh! mes souvenirs! ne me torturez pas, vous qui me forcez à comparer le passé au présent. Ah! quelles angoisses. C'est plus pénible que ma blessure.

Mais il commence à faire chaud, le soleil brûle. J'ouvre les yeux, je vois les mêmes buissons, le même ciel avec la même clarté du jour. Et voici également mon compagnon. Oui, c'est un Turc, un cadavre. Qu'il est énorme! je le reconnais, c'est le même.

A côté de moi est l'homme que j'ai tué. Pourquoi l'ai-je tué?

Il est étendu là, mort, ensanglanté. Pourquoi le destin l'a-t-il conduit ici? Qui est-il? Peut-être comme moi a-t-il une vieille mère? Pendant longtemps, le soir, elle s'assoira à la porte de sa pauvre chaumière et elle regardera au loin vers le nord pour voir si son enfant chéri, son fils qui travaille pour elle et la nourrit, ne revient pas.

Et moi? et moi aussi... Je changerais bien mon sort contre le sien. Comme il est heureux, il n'entend rien, il ne sent ni la douleur de sa blessure ni les angoisses mortelles, ni la soif. La baïonnette l'a atteint droit au cœur... A son uniforme il y a un grand trou noir et du sang tout autour. Cela, je ne le voulais pas. Je ne voulais de mal à personne quand j'allai me battre. L'idée qu'il m'arriverait de tuer des hommes ne m'était pas venue. Je m'imaginais seulement que j'exposais ma poitrine aux balles. Et je suis parti et je l'ai exposée.

Eh bien, qu'y a-t-il, pauvre niais? Et ce malheureux fellah (il a un uniforme égyptien), il est encore moins coupable. Tout d'abord on les a emmenés entassés comme des harengs sur des navires à vapeur et conduits à Constantinople. Lui, qui ne savait ni le russe ni le bulgare, on lui a ordonné d'aller et il est venu. S'il ne s'était pas mis en route, on l'aurait battu à coups de bâton et peut-être aussi que quelque pacha lui aurait logé dans la poitrine une balle de son revolver. Il est venu à marches forcées, parcourant de longues étapes de Stamboul à Routschouk. Nous avons combattu et il s'est défendu, mais voyant que nous étions des ennemis redoutables et que nous n'avions pas peur de leurs carabines anglaises patentées Peabody et Martini, que nous marchions tous et que nous avancions, il commença à avoir peur. Quand il voulut fuir, un certain petit homme qu'il aurait pu abattre d'un seul coup de son poing noir se précipita sur lui à l'improviste et lui enfonça sa baïonnette dans le cœur.

De quoi était-il coupable?

Et de quoi étais-je coupable, moi aussi, quand je l'ai tué? De quoi étais-je coupable? Et maintenant la soif me tourmente. La soif? Qui sait bien ce que veut dire ce mot? Pourtant, quand nous traversâmes la Roumanie par une chaleur épouvantable de 40 degrés, avec des étapes de 50 verstes, je ne souffrais pas de la chaleur comme aujourd'hui. Ah! si quelqu'un arrivait!

Grand Dieu! dans ce gros baril qu'il a sur lui, à coup sûr il y a de l'eau. Il me faut aller jusqu'à lui. Comme cela sera difficile! Cela m'est égal, j'arriverai à mon but.

Je vais me traîner. Mes jambes me soutiennent à peine, mes mains affaiblies mettent difficilement mon corps en mouvement. Jusqu'à ce cadavre il n'y a que deux sagènes, mais pour moi il y a bien plus... non, pas plus, mais c'est plus difficile à parcourir que dix verstes. Malgré tout, il faut que je me glisse. La gorge me brûle, elle est en feu... et je mourrai plus vite si je n'ai pas d'eau... Malgré tout, peut-être...

Et j'avance, mes jambes se traînent sur la terre, et chaque mouvement me cause une douleur intolérable. Je vais crier, pousser des gémissements, mais néanmoins j'avance. Enfin m'y voilà. Voici le baril, il contient de l'eau et beaucoup. Il semble plus grand qu'un bidon. Oh! j'ai de l'eau pour longtemps... jusqu'à ma mort.

Tu me sauveras la vie, ma pauvre victime.

Je commençais à détacher le baril, appuyé sur un seul bras, quand tout à coup, perdant l'équilibre, je tombai le visage sur le corps de mon sauveur.

Je me mis à boire; l'eau était chaude mais non pas corrompue, et il y en avait beaucoup. J'en aurai encore pour quelques jours. Je me souviens que dans l'ouvrage *Physiologie de la vie de tous les jours*, on lit que sans nourriture l'homme peut vivre plusieurs semaines pourvu qu'il ait de l'eau à boire. On y voit aussi l'histoire d'un homme qui s'est laissé mourir de faim, mais qui avait vécu assez longtemps parce qu'il buvait.

Eh bien, alors! Si j'en ai pour cinq ou six jours encore, qu'arrivera-t-il? Les nôtres se sont retirés, les Bulgares sont dispersés. Il n'y a pas de chemins près d'ici. Eh bien, il faut mourir; mais au lieu de trois jours d'agonie, je souffrirai huit jours. Ne vaudrait-il pas mieux en finir? Mon compagnon a son fusil près de lui, une arme anglaise très soignée. Il n'y aurait qu'à allonger la main, l'affaire d'un clin d'œil et ce serait fini. Les cartouches ont roulé là en tas, il n'a pas eu le temps de s'en servir.

Finir ainsi ou bien attendre? Quoi? du secours, la mort?

Attendre que les Turcs arrivent et se mettent à arracher la peau de mes jambes blessées? Il vaut mieux que moi-même...

Non, il ne faut pas perdre courage, je lutterai jusqu'à la fin, tant que mes forces le permettront. Pourtant, si les miens me trouvaient, je serais sauvé. Peut-être les os ne sont-ils pas brisés, on me soignera. Je reverrai mon pays, ma mère et Macha.

Mon Dieu! qu'ils ne connaissent pas toute la vérité. Il vaut mieux qu'ils croient que l'on m'a tué raide. Que deviendraient-ils s'ils apprenaient que j'ai souffert deux, trois, quatre jours?

La tête me tourne, le chemin que j'ai fait pour joindre mon compagnon m'a accablé de fatigue ainsi que cette odeur effroyable. Comme il est devenu noir... dans quel état sera-t-il demain ou après-demain. Et maintenant il faut que je reste là parce que je n'ai pas la force de m'éloigner. Je vais me reposer et, en rampant, je regagnerai ma place; le vent souffle de là-bas, il éloignera de moi la mauvaise odeur.

Il m'est impossible de faire un mouvement. Le soleil me brûle le visage et les mains. Je n'ai rien pour me couvrir. Si la nuit pouvait venir plus vite. Ce sera la deuxième.

Mes idées s'embrouillent et je perds la mémoire.

* * *

J'ai dormi longtemps, car lorsque je me suis réveillé, il faisait déjà nuit. C'est toujours la même chose, mes blessures me font souffrir, mon compagnon est toujours étendu immobile et horrible.

Je ne peux m'empêcher de penser à lui. Est-il possible que j'aie quitté tout ce qui m'était cher, que je sois venu ici après avoir parcouru mille verstes, souffert la faim, le froid, la grande chaleur, est-il possible enfin que je sois couché ici dans les souffrances, et tout cela pour que ce malheureux ait cessé de vivre? Vraiment ai-je fait quelque chose d'utile au point de vue de la guerre, à part ce meurtre?

Ce meurtre... meurtrier... Et qui? Moi.

Quand je me disposais à aller combattre, ma mère et Macha ne m'en ont pas dissuadé, bien qu'elles aient versé des pleurs en pensant à moi. Absorbé par mes idées, je ne voyais pas ces larmes, je ne comprenais pas alors, mais je comprends aujourd'hui la peine que je faisais à des êtres qui m'étaient si chers.

Faut-il m'en souvenir? Le passé ne peut pas revenir.

Quelles préventions bizarres se sont manifestées à mon départ chez beaucoup de mes connaissances. « Eh bien, quel fou! Il se fourre je ne sais où. » Comment ont-ils pu dire cela? Comment accorder ces paroles avec leurs idées sur l'héroïsme, l'amour de la patrie et leur sympathie pour tant d'autres choses? Certainement à leurs yeux je possédais toutes les vertus. Et pourtant à leurs yeux j'étais fou.

Et voilà que je pars pour Kichinev, on m'affuble du havresac et de tout l'attirail militaire, et j'arrive avec des milliers d'hommes dont quelques-uns comme moi marchaient de leur plein gré. Les autres seraient restés chez eux si on le leur eût permis, mais ils partaient comme nous en connaissance de cause. Ils ont fait mille verstes et se battront tout aussi bien que nous, peut-être mieux encore. Ils remplissent leurs devoirs, mais ils s'en iraient bien volontiers si on leur en donnait la permission.

Un vent aigre s'est élevé ce matin. Les buissons commencent à s'agiter, un petit oiseau à moitié endormi s'est envolé. Les étoiles disparaissent; le ciel d'un bleu foncé a pris une nuance grise, il s'est couvert de petits nuages bas et disposés en filaments, une demi-obscurité s'étend sur la terre. C'est le commencement du troisième jour de mon... Comment dire? Existence? agonie?

Le troisième... Combien m'en reste-t-il? En tout

cas, pas beaucoup. Je suis très affaibli, à ce qu'il me semble, je n'ai pas la force de m'éloigner de ce cadavre. Bientôt nous serons dans le même état l'un et l'autre.

Il faut que je me désaltère. Je boirai trois fois par jour, le matin, à midi et le soir.

Le soleil s'est levé, son disque énorme tout découpé par les branches noires des buissons est rouge comme du sang. Aujourd'hui il fera chaud, je crois, Mon compagnon, que deviendras-tu? Tu es déjà affreux.

Oui, il était effroyable. Ses cheveux commençaient à tomber, sa peau noire dans son enfance avait un peu blanchi et jauni. Les jambes serrées dans les guêtres étaient enflées et le corps tout entier était énormément gonflé. Que va-t-il arriver aujourd'hui quand le soleil paraîtra?

. . . .

* * *

C'est insupportable d'être couché près de lui. Il faut à tout prix que je m'éloigne en rampant; mais le pourrai-je? Je peux encore lever la main, déboucher la gourde, me désaltérer, mais mouvoir mon corps si lourd et si difficile à déplacer! Malgré tout, je changerai de place, quand ce ne serait que peu à peu, quand ce ne serait qu'un demi-pas par heure.

J'ai employé toute la matinée à me déplacer; la la douleur est vive, mais qu'importe. Je ne m'en souviens déjà plus, je ne peux pas m'imaginer ce qu'éprouverait un homme bien portant, car pour moi je suis presque habitué à la douleur. Ce matin, en rampant, j'ai fait environ deux sagènes et je suis revenu à l'endroit où j'étais précédemment, mais je n'ai pas pu profiter de l'air pur, si tant est qu'il puisse y en avoir près d'un cadavre. Le vent a changé et il apporte de nouveau de mon côté une odeur infecte si forte qu'elle me cause des nausées. Mon estomac vide se rétrécit dans des convulsions douloureuses, mes organes intérieurs se contractent; un souffle empesté passe sur moi.

Je m'abandonne au désespoir et je pleure.

J'étais tout à fait brisé, abattu, presque en défaillance. Tout à coup... est-ce une erreur de mon imagination égarée? Il me semble que... mais non, c'est un bruit de voix. J'entends des chevaux, des hommes qui parlent. J'avais à peine poussé un cri, je m'arrêtai. Si c'étaient des Turcs? Eh bien, alors? A mes souffrances s'en ajouteraient encore d'autres plus horribles, qui font dresser les cheveux sur la tête, comme l'on dit dans les journaux. Ils m'arracheront la peau, ils brûleront mes pauvres jambes blessées... Ce serait bien, si ce n'était encore que cela, mais peut-être qu'ils inventeront d'autres supplices. Est-ce qu'il ne vaut pas mieux périr de leurs mains que mourir ici? Mais si c'étaient les nôtres? O maudits buissons! Pourquoi formez-vous autour de moi un enclos si touffu? Ils m'empêchent de voir. Un seul endroit dans les branches forme une légère ouverture qui me permet d'apercevoir au loin une petite vallée. Là, à ce qu'il me semble, il y a un petit ruisseau où nous nous sommes désaltérés avant la bataille. Oui, je vois une grande pierre de grès placée au travers du ruisseau comme un pont. A coup sûr, ils le traverseront. Les voix cessent de se faire entendre; je ne puis distinguer la langue que l'on parle; mon oreille a perdu de sa force. Grand Dieu! si c'étaient les nôtres. Je les appellerais par mes cris, ils m'entendraient même au loin.

Cela vaut mieux que de risquer de tomber dans les mains des bachi-bouzouks. Mais pourquoi mettent-ils donc si longtemps à s'approcher? L'impatience me fait souffrir, je ne m'aperçois plus de l'odeur du cadavre.

* * *

Tout à coup, au passage du ruisseau, des Cosaques apparaissent, des uniformes bleus, des bandes rouges, des lances. C'est une demi-compagnie. En avant, sur un cheval, est un officier à barbe noire. A peine la compagnie a-t-elle traversé le ruisseau qu'il se retourne sur sa selle et crie :

— Au trot, marche!

— Arrêtez, arrêtez, au nom de Dieu! Aidez-moi, secourez-moi, mes frères! m'écriai-je. Mais le bruit des chevaux, le cliquetis des sabres et les cris bruyants des Cosaques dominèrent mon faible appel, — ils ne m'ont pas entendu.

Oh! malédiction! Dans mon impuissance, je tombe la face contre terre et je me mets à sangloter. L'eau s'écoule de ma gourde renversée, ma vie, ma délivrance, ce qui retardait ma mort; mais je ne m'en aperçois que lorsqu'il ne reste plus qu'un demi-verre d'eau et cette eau a coulé sur la terre.

Puis-je me souvenir de cet engourdissement qui s'est emparé de moi après ce terrible accident? Je demeurai immobile, les yeux à demi fermés. Le vent changeait constamment de direction; tantôt il m'apportait un air pur et vif, tantôt une odeur infecte. Mon compagnon ce jour-là était décomposé plus qu'on ne peut le dire. Une fois, j'ouvris les yeux pour le regarder, je fus effrayé, il n'avait plus de visage, il ne lui restait que les os. Leur rictus horrible, leur sourire continuel me paraissait si hideux, si effroyable que je n'ai rien vu de pareil, bien qu'il me soit arrivé plus d'une fois de tenir un crâne dans mes mains et de préparer des têtes entières. Ce squelette en uniforme avec ses boutons brillants me donnait le frisson. Voilà la guerre, pensais-je, voilà son image!

Le soleil est ardent comme d'habitude, il y a longtemps que mes mains et mon visage sont brûlés. J'ai bu toute l'eau qui me restait. La soif me tourmentait si fort que, bien que j'eusse résolu de ne boire qu'une gorgée, j'ai bu tout d'un seul coup. Ah! pourquoi n'ai-je pu me faire entendre des Cosaques lorsqu'ils étaient si près de moi. Quand bien même j'aurais eu affaire à des Turcs, cela aurait mieux valu que de rester ainsi. On m'aurait tourmenté une heure, deux heures, tandis que je ne sais pas encore combien de temps j'ai à rester couché ici et à souffrir. Ma mère, ma mère chérie, tu arracheras tes cheveux blancs, tu te frapperas la tête contre les murs, tu maudiras le jour où tu m'as enfanté, tu maudiras le monde entier qui a inventé la guerre pour faire souffrir les hommes, mais il faut que toi et Marie vous n'appreniez pas mes souffrances. Adieu, ma mère; adieu, ma fiancée, mon amour. Ah! que je souffre, quelle souffrance aiguë je sens au cœur!

Encore cette chienne blanche! Le concierge ne l'a pas ménagée, il lui a frappé la tête contre le mur et l'a jetée dans le trou où l'on jette les ordures et l'eau sale; pourtant elle vivait encore et elle a souffert tout un jour. Moi, je suis plus malheureux qu'elle et j'ai déjà souffert trois jours. Demain sera le quatrième, puis viendront le cinquième, le sixième... Oh! mort, où es-tu? Viens, viens, prends-moi.

Mais la mort ne vient point et ne me prend pas, et je suis couché sous ce soleil brûlant, je n'ai pas une gorgée d'eau pour rafraîchir mon gosier enflammé, et ce cadavre m'empoisonne. Il est tout décomposé, des myriades de vers le dévorent. Quand il sera dévoré et qu'il ne restera plus de lui que ses os et son uniforme, alors ce sera mon tour, et je serai comme lui.

* * *

Le jour vient, la nuit approche, c'est toujours la même chose. Le matin arrive. C'est toujours de même et voici encore le jour...

Les buissons s'agitent et font entendre un léger bruit, on dirait qu'ils parlent tout bas. « Voilà, tu vas mourir, tu vas mourir, tu vas mourir », murmurent-ils. « Tu ne les verras pas, tu ne les verras pas, tu ne les verras pas », répondent les buissons de l'autre côté.

— Mais on ne peut pas les trouver, dit une voix forte autour de moi.

Je frissonne, et tout d'un coup je reprends mes sens. Dans les buissons, notre caporal, le bon Iakovlev, fixe sur moi ses grands yeux bleus.

— Des pelles! crie-t-il. Ils sont deux, un des nôtres et un Turc.

Il n'y a pas besoin de pelles, il ne faut pas m'enterrer, je suis vivant, ai-je envie de leur crier, mais ce n'est qu'un faible gémissement qui sort de mes lèvres desséchées.

— Grand Dieu! il paraît qu'il est vivant, M. Ivanov, enfants.

— Venez ici, notre Monsieur vit encore. Appelez le docteur.

Au bout d'une demi-minute, ils me versent de l'eau dans la bouche, de l'eau-de-vie et quelque chose encore, puis je ne vois plus rien.

En me portant en cadence, les infirmiers m'enlèvent. Ce mouvement régulier m'endort. Tantôt je me réveille et tantôt j'oublie ma situation. Mes blessures pansées ne me font pas souffrir, un sentiment de consolation inexprimable parcourt tout mon être.

— Halte, à terre! Infirmiers, quatrième escouade, marche! Aux brancards, enlevez!

— C'est Pierre Ivanitch qui commande, notre officier de santé, un homme de haute taille, maigre et très bon. Il est si grand qu'en tournant les yeux de son côté, je vois continuellement sa tête avec sa longue barbe clairsemée, quoique le brancard soit porté sur les épaules de quatre soldats de grande taille.

— Pierre Ivanitch, dis-je en murmurant.

— Qu'y a-t-il, mon petit pigeon?

Pierre Ivanitch s'inclina vers moi.

— Pierre Ivanitch, que vous a dit le docteur? Ai-je peu de temps à vivre?

— Que dites-vous, Ivanov? taisez-vous. Vous ne mourrez pas. Certainement tous vos membres sont intacts. Quelle chance! Ni les artères ni les os ne sont attaqués. Mais comment avez-vous passé ces trois jours et demi? Qu'avez-vous mangé?

— Rien.

— Et qu'avez-vous bu?

— J'ai pris la gourde du Turc. Pierre Ivanitch, je ne peux pas parler à présent... plus tard.

— Bien; que Dieu soit avec vous, mon petit pigeon, endormez-vous.

Et de nouveau le sommeil et l'oubli...

Je me réveillai à l'infirmerie de la division. Près de moi se tiennent le docteur, les sœurs de la Miséricorde, je vois en outre le visage bien connu d'un célèbre professeur de Saint-Pétersbourg penché sur mes jambes. Ses mains sont pleines de sang, il s'occupe un instant de mes jambes et se tourne vers moi.

— Eh bien! Dieu vous a protégé, jeune homme. Vous vivrez. Nous vous avons coupé une jambe, mais, bah! c'est une bagatelle. Pouvez-vous parler?

Je peux parler, et je lui racontai tout ce qui est écrit ici.

V. GARCHINE.

Traduit du russe par I. [illegible].

PSYCHOLOGIE DU JURY

Le jury vient encore de faire parler de lui. Il a acquitté, la semaine dernière, un couple qu'on croyait destiné aux galères ; ce verdict a fait renaître les polémiques autour de l'institution la plus critiquée tour à tour et la plus vantée de nos lois. Je n'ai pas l'intention, quant à moi, d'énumérer ici les avantages et les inconvénients de cette institution, bien moins encore de proposer des moyens de développer les uns et de corriger les autres. J'applaudirai à l'entreprise d'une telle œuvre ; mais je voudrais seulement à cette place étudier le jury tel qu'il fonctionne aujourd'hui, et rechercher les raisons qui déterminent son jugement dans les affaires dont la loi lui confie le soin de trouver la solution. Ces raisons sont toujours à peu près les mêmes.

L'an dernier, M. Cruppi, dans les remarquables études qu'il a publiées dans la *Revue des Deux Mondes*, sur la « Cour d'assises de la Seine », a indiqué l'influence qu'exerce sur le jury la pratique actuelle de la loi : il a, si je puis dire, donné les raisons *objectives* du verdict.

Je voudrais en donner ici les raisons *subjectives*.

Je voudrais montrer les sentiments qu'apporte chaque juré en venant remplir sa mission ; rechercher d'où ils lui viennent, en suivre l'évolution pendant l'accomplissement de cette mission, et en ressaisir l'influence jusque dans la décision finale.

Qu'est-ce donc que le jury ?

Théoriquement, le jury, c'est la société elle-même, la société qui délègue à quelques-uns de ses membres l'honneur et la charge de juger un autre de ses membres, qui s'est mis en contravention avec une des règles qu'elle a édictées.

En réalité, le jury, c'est le public.

Le public avec ses qualités de franchise, mais aussi son manque de réflexion et son peu d'élévation dans les idées, avec sa logique particulière, qui consiste à mettre ses opinions d'accord avec ses impressions, et non pas ses impressions d'accord avec la raison.

La preuve en est que si l'on veut savoir quelle sera, dans une affaire, la décision du jury, ce n'est point à ceux qui ne sont pas ce public qu'on devra le demander ; il ne faut interroger ni le magistrat qui siège, ni l'avocat qui plaide, ni même celui que l'exercice de sa profession retient dans la salle d'audience pendant toute la durée des débats : greffier, huissiers, journalistes ; les uns et les autres ont subi la déformation qu'apporte avec elle la carrière suivie : ils ont chacun une optique spéciale, qui n'est pas la même que celle du jury. Mais il faut s'adresser au premier venu, qui ne sait de l'affaire que ce qu'il en a lu dans les journaux — avant l'audience. Il dira ce qu'il ferait, et ce qu'il ferait, le jury le fera.

Ce qui revient à dire que si les circonstances font que le public soit amené, dès la première heure, à se préoccuper d'une affaire et à se faire un sentiment sur elle, ce sentiment s'imprime avec tant de force chez ceux de ses membres dont le hasard fera plus tard les juges de cette affaire, qu'on en retrouvera, je ne dis pas l'influence, mais l'expression même dans la décision qu'ils rendront. L'instruction, l'audience, les témoignages, le réquisitoire, les plaidoiries passeront sans laisser de trace sur des esprits inconsciemment, mais irrévocablement déterminés depuis longtemps. A quoi bon alors toutes ces formalités, puisque ce ne sont que des formalités ? C'est que le public ne se fait une opinion que si on lui fournit les éléments de cette opinion ; or, à beaucoup près, toutes les affaires soumises au jury n'ont pas attiré, en tout cas n'ont pas retenu l'attention du public : toutes les affaires ne sont pas de *grandes affaires ;* le jury n'apprend le nom de la plupart des accusés qu'en lisant le rôle de la session. Alors plus d'impression préalable, mais des esprits neufs, désireux de bien faire, et prêts à tirer tout ce qu'ils pourront de ce qu'on va leur faire voir et entendre : interrogatoire, réquisitoire, plaidoirie prennent ici une influence considérable.

Ce n'est plus — et pour cause — d'après les racontars des journaux et les mouvements de l'opinion que le jury des *petites affaires* prend son parti, mais d'après ce qu'il voit et entend à l'audience, c'est-à-dire d'après les seuls renseignements qu'on lui fournit. Ce qu'il est juste d'ajouter et ce qu'il est indispensable de dire — c'est qu'il reste toujours le public, et qu'il prend le parti que prendrait le public, si le public assistait aux débats.

Mais, il y a public et public ; et chacun a ses goûts, ses respects, ses mépris, — ses préjugés en un mot. Tous les théâtres, par exemple, n'ont pas la même clientèle : ce qui plaît aux abonnés de la Comédie Française, intéresse médiocrement les habitués de l'Ambigu, et tel drame que porte aux nues une assistance d'industriels et de bourgeois, tomberait lourdement devant une salle de snobs et de gens de lettres.

Pour comprendre les décisions du jury, il faut donc connaître ses sentiments et ses préjugés ; il faut déterminer dans quelle fraction du grand public il se recrute.

M. Cruppi a fort exactement fixé la composition habituelle du jury : « *Un rentier, un architecte, un homme connu, un médecin, un capitaine retraité, et sept négociants, — voilà le jury de jugement.* »

Si l'on admet que le rentier est un ancien négociant, on voit que les deux tiers des membres du

jury appartiennent à la petite industrie ; la raison en est que, d'une part, certains emplois publics et certaines situations exonérant ceux qui les occupent de la charge d'être juré ; d'autre part, les listes du jury ne comprenant pas forcément tout le monde, et la confection de ces listes laissant ainsi place au choix et à la faveur, la majorité doit appartenir à la classe d'individus que ni leur profession, ni des influences n'écartent de la fonction de juré.

C'est donc devant un public de commerçants que vont se dérouler les péripéties de l'audience.

Je suppose cette audience consacrée au jugement d'une petite affaire : le jury n'a jamais entendu prononcer le nom de l'accusé ; il apporte donc aux débats l'esprit neuf et désireux de bien faire, dont je parlais tout à l'heure. Mais n'y a-t-il, dans cet esprit, rien d'autre que cette bonne volonté et cette indépendance ? Hélas ! il y a aussi les sentiments et les préjugés de la classe à laquelle appartient le jury et qui ne le quittent point lorsqu'il abandonne son comptoir pour le fauteuil du juge.

Il ne faut attendre de lui aucune idée élevée ; il ne faut surtout pas compter qu'il s'inspirera, dans ses décisions, d'une idée générale.

C'est le sentiment de l'intérêt qui le guidera. Et quand je dis l'intérêt, je ne parle point de l'intérêt social, qui devrait être ici cependant le seul qu'on eût en vue, mais de l'intérêt du jury, c'est-à-dire du public, et, plus spécialement, de la classe du public formée par les négociants.

A quels crimes va donc aller la sévérité, à quels crimes l'indulgence ?

Le peuple anglais, utilitaire et commerçant, a inscrit dans sa loi la peine de mort contre le crime de faux, parce que le crime de faux apporte la perturbation dans les relations commerciales.

C'est à des préoccupations de cet ordre qu'obéit le jury : il réserve ses pires rigueurs à ceux qui attentent, par leurs actes ou par leur exemple, à sa sécurité de commerçant : les employés infidèles sont les plus maltraités des accusés. Ce qu'on appelle le vol *par employé* ou *par salarié* est le crime frappé le plus souvent et le plus sévèrement.

Peu importe que les pauvres diables qui l'ont commis aient agi sous l'empire d'une passion dominante : passion du jeu — passion des femmes — passion pour une femme — l'intérêt du commerce est là. Il le faut, avant tout, défendre et sauvegarder.

Mais que l'intérêt du commerce ne soit plus en jeu, qu'il s'agisse seulement de l'intérêt moral et social, le jury aussitôt trouve des indulgences imprévues pour les actes qui lèsent le plus gravement cet intérêt ; il admet au meurtre des causes d'atténuation qu'il juge insuffisantes à expliquer le faux ou le détournement : un caissier qui vole parce que sa maîtresse menace de le quitter, s'il ne la fait plus riche et plus élégante, est condamné ; mais ce même caissier est acquitté qui répond à la menace de sa maîtresse par un coup de revolver. On trouvera peut-être étrange que je consigne ces remarques au lendemain de l'affaire Chaléon qui semble les démentir : c'est précisément un caissier infidèle et sa complice, qui sont, l'autre jour, sortis absous du Palais de justice.

Le démenti n'est qu'apparent. Je dirai aussitôt l'importance d'un mot en cour d'assises.

Dans cette affaire Chaléon, le mot important, le *mot* a été prononcé.

Lorsque le président, interrogeant le plaignant, cherchait à lui faire préciser la profession qu'il exerce, il en vint à lui poser cette question : « Vous êtes banquier, n'est-ce pas ? *Payez-vous patente ?* »

— *Non*, répondit M. O... Le charme était rompu. La confraternité qui avait uni d'avance la victime et les juges s'évanouissait. Au lieu d'un commerçant, il n'y avait plus à la barre qu'un amateur. Avec cette circonstance aggravante que son *art d'agrément* constituait une concurrence au vrai commerce.

Après la défense de la classe, la défense personnelle ; après les crimes contre le commerce, les crimes le plus durement punis par le jury sont ceux qui peuvent atteindre chacun de ses membres en particulier : les vols qualifiés, c'est-à-dire les vols commis avec effraction, à l'aide de fausses clefs, etc. Il est extrêmement rare de voir un acquittement terminer une affaire de ce genre. Les membres du jury songent que, en rentrant chez eux, leur mission terminée, ils vont peut-être trouver leur porte fracturée, leur secrétaire forcé, leurs tiroirs sens dessus dessous, et ils frappent unanimement et sans merci l'auteur d'un crime pareil au crime qui les menace.

En un mot, les attentats contre la propriété, voilà les fautes que le jury ne pardonne pas.

En revanche, il se montre d'une faiblesse extraordinaire dans la répression des actes qui, par leur nature particulière et exceptionnelle, ne présentent pas un danger habituel pour la petite bourgeoisie : la poursuite des crimes passionnels est généralement couronnée par l'acquittement de l'accusé. Le jury estime-t-il donc que la passion, en rompant l'équilibre des facultés, ne laisse point subsister la responsabilité du sujet ? Je ne le crois pas. S'il en était ainsi, de quelque manière qu'elle se manifestât, la passion serait excusable à ses yeux, et nous avons vu que la passion qui pousse au vol ne trouve pas grâce devant lui.

Il me semble plutôt que le crime passionnel apparaît au jury comme quelque chose de très lointain, sans danger pour lui, et qui se passerait presque dans un autre monde.

Il ne s'en émeut guère plus que nous ne faisons

des abominables pratiques de peuplades sauvages, chez lesquelles nous avons bien des chances de ne jamais fréquenter.

Le sentiment de sa propre sécurité rend l'homme indulgent pour ce qui ne menace que les autres.

Mais, à côté des crimes qui le touchent, et de ceux qui ne le touchent pas d'une manière absolue, il y a les crimes qui peuvent, suivant les circonstances, intéresser le jury ou ne pas l'intéresser. On peut dire alors que la sévérité de son verdict est en raison directe du danger que le crime lui fait courir.

Dans les affaires d'attentats à la pudeur, les condamnations interviennent surtout lorsque les faits ont eu pour théâtre une maison occupée par un grand nombre d'ouvriers et de petits commerçants ou rentiers. Les jurés sentent alors la menace qui pèse sur leurs enfants aux tournants des corridors et sur les paliers des escaliers du grand immeuble qu'ils habitent, et ils sont sans pitié.

Dans les affaires d'assassinat, — je parle, bien entendu, toujours des petites affaires, — le quartier où s'est passé le drame a de l'influence, et les avocats d'assises savent bien qu'il vaut mieux faire juger un « voyou » de la Villette par des gens du centre que par des commerçants de son quartier.

Le sentiment de l'intérêt est au fond de l'âme du jury, lorsque s'ouvre l'audience ; c'est à travers lui qu'il apercevra tout ce qui va se dérouler sous ses yeux ; mais, ne l'oublions pas, si le jury est commerçant, il est aussi, il est, avant tout, public et, comme tel, accessible à toutes les influences qui ont prise sur le public.

Or, le public, quel qu'il soit, est toujours sensible à ce qui le frappe facilement et vite : il s'attache immédiatement à l'extérieur. La *tête* de l'accusé a donc une importance énorme pour le « jury public ». Un mauvais physique, une attitude embarrassée pèsent lourd dans le plateau de condamnation de la balance.

Presque autant qu'à l'apparence, tout public est sensible aux formules : un mot qu'on jette à propos, qui se peut retenir aisément et répéter avec exactitude, fait plus, pour l'entraîner, qu'un long raisonnement.

Après la guerre de 1870, il suffisait de dire d'un mendiant autour duquel un cercle s'était formé dans la rue, et qui avait un accent de l'Est : « C'est un Allemand, c'est un espion », pour que cinquante poings s'abattissent sur ses épaules ; mais il suffisait de dire : « C'est un Alsacien », pour voir les cinquante mains s'ouvrir et laisser tomber des pièces blanches. L'homme, d'ailleurs, était souvent un Suisse.

Il suffit ainsi bien souvent d'éveiller un des sentiments chers au jury et de l'exploiter habilement ensuite pour faire perdre de vue aux douze braves gens qui sont réunis dans la salle des assises le motif pour lequel on les y a précisément réunis.

Sans même faire appel à ces sentiments, c'est assez, la plupart du temps, pour détourner l'attention du jury, de frapper un coup imprévu, de soulever un incident.

L'incident ! M. Cruppi l'a signalé, et il a dit toute son importance. Ce n'est pas d'hier qu'elle date, et je crois bien que Phryné n'avait pas été sans la comprendre.

Savoir profiter des incidents, les faire naître au besoin, cela me semble le vrai talent de l'avocat d'assises.

Prononcer une belle plaidoirie, c'est fort bien ; mais, pour que cela soit utile, il faut que les oreilles qui l'entendent aient subi une préparation convenable.

N'oublions pas que le jury est entré dans la salle des assises, ne sachant rien de l'affaire, et n'ayant jamais entendu parler de l'accusé ; il y apporte un esprit neuf sur lequel s'imprimeront les événements qui vont se dérouler comme font, sur la plaque sensible, les objets placés devant l'appareil photographique.

Dès la première question que le président pose à l'accusé, l'avocat doit se tenir prêt à intervenir, et se jeter dans le débat au moment opportun. C'est ainsi, dit-on, que Lachaud comprenait son rôle : il jugeait si important de se concilier les esprits avant de tâcher à les convaincre qu'aucun moyen ne lui paraissait trop petit pour atteindre ce but.

On raconte qu'ayant, un jour, remarqué qu'un juré très chauve levait constamment les yeux vers une fenêtre ouverte au-dessus de sa tête, et par où l'air frais pénétrait, Lachaud appela l'huissier et lui donna l'ordre de fermer la fenêtre. Sans rien exagérer, j'affirme que le juré, débarrassé par l'attention de l'avocat de la crainte d'un rhume de cerveau, écouta la suite de l'affaire dans des dispositions beaucoup plus bienveillantes.

L'importance de l'audience est donc énorme.

Pour reprendre une comparaison, dont je me suis — et non point, hélas ! le premier — déjà servi, je dirai qu'elle est comme une première représentation : le succès du drame dépend autant peut-être du jeu des acteurs, de l'agencement des trucs, des mille détails imprévus de l'exécution, surtout de l'état d'esprit des spectateurs, que de la valeur absolue de l'œuvre.

Cela n'est vrai pourtant que pour les représentations ordinaires : s'il s'agit non plus d'une pièce quelconque, et sur laquelle les gens du métier seuls sont un peu renseignés, mais bien d'une pièce dont le public, pour une raison ou pour une autre, — mettons que ce soit pour une raison politique, — se

soit préoccupé, sur laquelle il ait discuté, pris un parti et porté un jugement d'avance, les choses ne se passeraient pas de la même manière.

Inconsciemment le petit public de la salle est alors le mandataire et le porte-parole du grand public qui est resté chez lui.

Je n'ai qu'à rappeler *Gaëtana*, *Henriette Maréchal*, *les Rois en exil* pour justifier ce que j'avance. Ainsi pour les drames à succès, les *grandes affaires*, en cour d'assises.

Tout a été dit avant l'audience sur la personne de l'accusé, sur ses antécédents, sur le crime lui-même; il n'y a pas un Français, lisant un journal, qui ne soit minutieusement renseigné : les péripéties de l'arrestation, les phases de l'instruction, les confrontations émouvantes, en un mot, tous les détails de l'affaire, chacun les connaît sur le bout du doigt.

Comment être surpris alors que le public, à qui toutes les pièces du dossier ont été soumises, se soit cru en mesure de bien juger, et qu'il ait jugé? Souvent, il est vrai, les pièces du dossier sont altérées dans le trajet qu'une indiscrétion leur fait accomplir depuis le cabinet du juge d'instruction jusqu'aux colonnes d'un journal, mais le public ne se préoccupe guère de cela. Curieux et léger, il accueille avidement ce qu'on lui révèle, et l'enregistre sans contrôle. Il en reçoit une impression qui se fixe dans sa mémoire, d'où elle ressortira intacte, quand le moment en sera venu, sous le nom de jugement.

Le phénomène est identique à celui que nous avons observé dans l'esprit du jury, à l'occasion des petites affaires.

Seulement, ici, l'audience est inutile. Bien avant qu'elle fût ouverte, le verdict était rendu par le public tout entier. Or les hommes dont le hasard fera les juges de l'affaire sont une partie de ce public. Ils jugent avec lui, et comme lui. Lors donc qu'ils seront appelés, sur leur honneur et leur conscience, devant Dieu et devant les hommes à rendre leur sentence, en admettant même qu'au cours des débats l'impression qu'ils avaient comme apportée en venant ait pu être passagèrement modifiée, ils retrouveront cette impression qu'ils traduiront dans le verdict.

Il me suffirait de prendre dans ces dernières années, l'une après l'autre, toutes les grandes affaires qui se sont déroulées en cour d'assises pour démontrer que le verdict a toujours rendu cette impression, la première que le public ait ressentie dans les huit jours qui ont suivi l'arrestation, et non pas celle qu'ont produite les débats sur les gens du métier, avocats, magistrats, journalistes, qui y assistaient, et qui ne sont point, eux, le vrai public.

Pour ne pas remonter bien haut, je citerai trois affaires qui se sont terminées, deux par une condamnation, une par un acquittement, l'affaire des médecins, l'affaire Marie Michel et l'affaire Cauvin, et pour lesquelles, après une première impression conforme à ce résultat, l'audience avait fait prévoir une solution différente. On se rappelle l'émotion que produisirent dans le public la mort de Mlle Thomson et le suicide de M. Mansuy. Ceux-là étaient coupables, mais ils étaient déjà punis. Les médecins qui les avaient aidés dans l'accomplissement de leur forfait, étaient-ils coupables aussi? Avaient-ils prêté cette aide en connaissance de cause? Le public n'en douta plus lorsque fut mis sous les yeux le télégramme par lequel Mansuy annonçait à un de ses amis sa résolution de mourir et la raison de cette résolution : télégramme qui contenait ces mots *: le crime est découvert.* Il faut ajouter à cela que les journaux publièrent bientôt d'interminables listes de victimes des deux docteurs; que les plaintes arrivèrent en grand nombre au parquet, que des exhumations s'ensuivirent, et l'on comprend, dès lors, facilement, quelle impression fut celle du public.

Lorsque le jury vint à l'audience, il apporta cette impression : les premiers jours, devant les interrogatoires et les dépositions des témoins à charge, il faut avouer que tout le monde la partagea. Mais voici qu'apparaissent à la barre des femmes qui viennent dire leur reconnaissance aux accusés qui les ont sauvées, et le défilé en est si long et l'accord est si unanime dans la louange, que ceux qui ne sont pas le public sentent ébranlée d'abord, puis détruite, la conviction de culpabilité qu'ils s'étaient faite. Reportez-vous aux journaux; vous y verrez qu'après avoir déclaré que Boileux, pendant son interrogatoire, était écrasé sous le poids de l'accusation, les chroniqueurs expliquent cet écrasement apparent par la timidité extrême de l'accusé; puis viennent les plaidoiries : c'est un souffle puissant qui passe emportant les derniers doutes, le jury se retire : au bout d'un quart d'heure, les deux coups de timbre qui annoncent sa rentrée retentissent. Assurément, c'est l'heure de la délivrance qui vient de sonner pour les deux martyrs. « *Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, la réponse du jury sur toutes les questions et pour les deux accusés est oui, à la majorité. A la majorité, il existe des circonstances atténuantes en faveur des accusés.* » On a peine à comprendre! Ils sont condamnés? on murmure, on proteste; à la sortie, des groupes se forment :

« Est-ce possible? Après les dernières journées, malgré les plaidoiries, malgré les témoins à décharge? »

Eh! oui, c'est possible, c'est même très naturel. Que peuvent des plaidoiries, si belles soient-elles, que servent des témoignages, si favorables qu'on les estime, contre une conviction vieille de quatre mois, d'autant plus forte qu'elle est une impression irrai-

sonnée, produite d'ailleurs par un télégramme qui n'a jamais été écrit?

. . . .

Quoique moins récentes que l'affaire des médecins, l'affaire Marie Michel et l'affaire Cauvin sont encore dans beaucoup de mémoires.

M. Cauvin avait été, il y a quelques années, condamné une première fois, pour assassinat sur la déclaration de sa coaccusée Marie Michel, à qui cette attitude même, peut-être, avait valu un verdict d'acquittement. L'arrêt ayant été cassé, et l'affaire renvoyée devant une nouvelle cour d'assises, M. Cauvin seul comparaît comme accusé, la loi voulant par un sentiment d'humanité si haut qu'il fait oublier ce qu'en peut souffrir l'intérêt de la pure justice, que, quoi qu'il arrive, l'accusé acquitté n'ait plus à subir les angoisses d'un second procès. Marie Michel, cette fois, renouvela ses accusations à la barre des témoins — sous la foi du serment, — et M. Cauvin fut, de nouveau, déclaré coupable.

Les années passèrent; une campagne de presse, les efforts incessants, les paroles éloquentes de Me Decori, dont rien ne put lasser le dévoûment, amenèrent un revirement de l'opinion, et décidèrent le gouvernement, après interpellation au Sénat, à ordonner la revision du procès.

Mais avant d'acquitter M. Cauvin, il fallait condamner Marie Michel, non pour avoir commis ce crime d'assassinat, — elle avait été acquittée de ce chef, — mais pour avoir commis un autre crime : le crime de faux témoignage.

La loi exige, en effet, avant de laisser la justice reconnaître son erreur, que le coupable mensonge de celui qui a fait tomber la justice dans cette erreur soit officiellement constaté et puni. .

Voilà donc, pour la troisième fois, Marie Michel en cour d'assises. Elle est maintenant au banc des accusés. On peut dire que le sentiment général l'y a poussée. Bien avant l'audience, le public, pour les raisons que j'ai signalées, avait rendu son verdict. Hanté par cette idée de l'erreur judiciaire, cherchant une occasion de découvrir, de dénoncer et de réparer une erreur judiciaire, voyant enfin en M. Cauvin la victime rêvée d'une erreur judiciaire, le public avait, depuis longtemps, acquitté M. Cauvin, et, partant, condamné Marie Michel. Lisez les journaux : vous y saluerez la venue de l'audience comme l'aurore du jour de la grande réparation! Mais continuez votre lecture, et parcourez le compte rendu des débats : tout change! Marie Michel n'est plus la malheureuse à qui le repentir de sa faute abominable a arraché un cri de vérité : c'est une visionnaire en qui la folie religieuse a produit la monomanie du sacrifice. M. Cauvin n'est plus le martyr dont un nimbe d'or encadre le front : c'est un privilégié, disent les uns, auquel la chance a donné de bons et puissants amis; — c'est un clérical, disent les autres, un protégé de ces hommes noirs dont la funeste influence a touché le cerveau d'une pauvre fille pour arracher un des leurs aux fers qu'il avait bien mérités. En un mot, à l'audience, l'affaire avait très mal tourné, et, pourtant, Marie Michel fut condamnée. Cette condamnation entraînait presque nécessairement l'acquittement de M. Cauvin, qui fut prononcé peu après. Dieu me garde de prétendre que ce fût mal jugé! Je crois à l'innocence de M. Cauvin, puisqu'elle a été proclamée, et je suis persuadé que le grand public qui n'avait pas suivi les débats avait vu plus juste que le public spécial qui y avait assisté.

Ce que je constate seulement à l'appui de ma thèse c'est que, de ces deux opinions différentes, c'est l'opinion du grand public qu'exprima le jury dans son verdict.

Je pourrais multiplier les exemples. A quoi bon?

J'aime mieux déterminer les causes productrices de l'opinion du public, et démontrer qu'elles sont identiques à celles d'où naît, dans les petites affaires — que le public ignore — l'opinion du jury.

Tout comme pour le jury, ces causes résident dans ce double sentiment qui remplit l'âme du public : le souci de son intérêt d'abord, et une vague sensiblerie pour ce dont il n'a rien à craindre ensuite.

Certaines affaires mises à part, qui tirent leur importance de circonstances particulières, on peut dire que, d'une façon générale, les grandes affaires sont ou des assassinats, ou des crimes passionnels; et cela vient précisément de ce que le public n'est habituellement tiré de sa quiétude que par la menace qu'il sent pour lui dans la mort violente d'un de ses membres, ou la douce émotion qu'il éprouve à répandre des larmes sur un roman d'amour.

Plus la menace sera directe, plus l'émotion sera intense, partant plus l'impression du public sera vive, et plus l'affaire sera une *grande affaire*.

On se tromperait étrangement si l'on s'imaginait que les crimes les plus célèbres sont les crimes les plus horribles. Les habitués de la cour d'assises diraient les raffinements qu'apportent quelquefois dans l'accomplissement de leurs forfaits les auteurs inconnus de meurtres obscurs. Rien de plus banal, au contraire, que la plupart des grands crimes : Campi forçant la porte de deux vieillards et les poignardant; Anastay, Gamahut, Géomay pénétrant chez de vieilles femmes et les tuant d'un coup de couteau; Marchandon, caché dans l'appartement de Mme Cornet, au service de laquelle il venait d'entrer comme valet de chambre, et la frappant à mort; Prado et Pranzini, profitant de l'hospitalité passagère qui leur est donnée pour couper la gorge de leurs victimes, — tout cela ne dépasse pas le degré

d'atrocité inhérent au crime d'assassinat. Qu'est-ce donc qui a valu à ces misérables de figurer en bonnes places au musée des grands criminels?

En général, des circonstances étrangères à leur acte abominable. Le mystère dont, jusqu'à la fin, s'entoura Campi, la qualité d'officier et de soldat français d'Anastay et de Géomay, le long temps pendant lequel réussirent à se cacher Marchandon, Pranzini et Prado, ainsi que les vies romanesques de ces derniers, leur donnèrent, plus que l'acte même qu'ils avaient commis, la triste notoriété qu'ils ont conquise. Par contre, cette notoriété, ils la payèrent de leur tête.

Car ce qui détermine le public dans ses jugements c'est bien moins, je le répète, le sentiment de la justice que l'impression qu'il a ressentie du crime luimême.

Un cadavre, percé de coups, est découvert. L'assassin s'est enfui. Qui est-ce ? Le public se pose cette première question. Puis, par certains indices, on apprend le nom de l'assassin. Mais où est-il ? se demande encore le public, — et il suit dans les journaux le récit des démarches que tentent de tous côtés les policiers pour retrouver l'assassin. Il est à Paris ! — on en a la certitude. Le public, à la terreur qu'il a éprouvée en apprenant ce crime, ajoute cette autre terreur de la rencontre journalière possible avec l'assassin. Cette pensée qu'un homme qui a commis un crime circule librement, engendre cette autre pensée que cet homme est à même de commettre un second crime, et le public, tout le public se sent menacé. Dès lors, le compte est bon de l'assassin, si on le retrouve : il paiera chèrement toutes les angoisses qu'il a causées. Si je m'intéressais à un assassin, je lui souhaiterais d'abord de n'être pas pris, mais, s'il devait l'être, de l'être tout de suite, et sans bruit, car, au temps qu'on mettrait à le rechercher, au tapage que ferait son arrestation, il gagnerait d'exciter la curiosité du public ; à cette curiosité, il gagnerait la célébrité, et à sa célébrité, il devrait l'échafaud. La peine de mort est si terrible que le jury ne la prononce guère que quand il se fait l'interprète du public tout entier. Or le public ne s'occupant pas de tout le monde, les coupables ont intérêt à ne pas attirer son attention. Si grand, pourtant, est le cabotinage de certains, qu'ils préfèrent jouer les premiers sujets, et payer les frais du rôle.

Donc, je le répète, malheur à ceux qui ont éveillé dans l'âme du public le sentiment du danger ! N'eussent-ils commis que le plus vulgaire des crimes, ils sont perdus.

Honneur, au contraire, à ceux et surtout à celles qui ont distrait le public, sans l'effrayer !

Les vitrioleuses, celles qui, s'étant données pour s'assurer une vie facile, se voient trompées dans leur dessein et, pour se venger, défigurent ou tuent l'amant qu'elles prétendaient aimer, trouveront dans le public mille sympathies, et quelques-unes même un riche mari. Vienne le jour de l'audience, on verra les douze mandataires du grand public se rendre dans la salle des assises avec une sentence depuis longtemps prête, sévère pour la brute sans principes, sans sou ni maille, qui a tué pour manger, — et qui a fait peur ; — indulgente et triomphale pour la fille perverse et lâche, — qui a fait pleurer.

Et maintenant, je crains qu'on ne me croie l'ennemi du jury. J'en serais désolé. Je n'ai pas voulu faire une critique amère. J'ai entendu souvent d'honnêtes gens trouver mauvais certains verdicts et s'étonner qu'on les eût rendus. J'ai partagé leur opinion sans partager leur surprise. Je viens d'essayer de dire pourquoi.

Mais qu'on ne me demande pas de conclure. Je ne suis pas partisan de la suppression du jury, et si je suis, comme tout le monde, partisan de son amélioration, je le suis, à vrai dire, d'une façon toute platonique, car aux maux que j'ai signalés, je ne vois guère de remède. Si quelqu'un détient la panacée que nous désirons tous, qu'il se montre, et qu'il la montre. Pour moi, j'estime que si les jurés se trompent souvent, c'est qu'ils sont des hommes, et cette raison de leurs erreurs explique suffisamment, j'imagine, pourquoi je ne me mêle point de vouloir les corriger.

HENRY AUBÉPIN.

VARIÉTÉS

Les romans de M. Albert Sorel.

Il y a bien longtemps que M. Albert Sorel a publié ces deux romans : *le Docteur Egra* et *la Grande Falaise*. Il y a si longtemps, que l'on ne réussit plus à en découvrir un seul exemplaire sur les parapets des quais, du pont Saint-Michel au Pont-Royal. Je suis sûr que M. Sorel m'excusera de réveiller de leur sommeil ces deux œuvres de jeunesse, même si le souvenir d'un sort immérité lui suggère quelques pensées un peu mélancoliques.

Ses beaux livres d'histoire ont écrasé sous leur poids le *Docteur Egra* et la *Grande Falaise*. Sans doute l'historien est digne de notre admiration, mais je vous assure que le romancier promettait. Cependant quand on dresse la liste des nombreux ouvrages de M. Sorel, les deux romans sont toujours omis. Le jour de la réception du successeur de Taine à l'Académie française, M. le duc de Broglie ne daigna pas leur accorder un seul mot. Il ne les jugea

pas même dignes d'une légère épigramme. Infortunés romans! On les traite comme des œuvres inavouables, imprimées à Bruxelles!

Cependant ce ne sont pas des romans immoraux que le *Docteur Egra* et la *Grande Falaise*. Ce sont deux histoires dramatiques et sentimentales qui s'échappèrent, il y a vingt-cinq ans, de l'imagination fougueuse de M. Sorel. Il peut avouer allégrement ces péchés de jeunesse : ils sont innocents et tendres. Montesquieu, à qui M. Sorel a consacré une si remarquable étude, en avait de plus lourds à se reprocher. Il est vrai que M. Sorel ne les lui pardonne pas sans quelques phrases de morale.

Aujourd'hui, où le roman-feuilleton est très demandé et, paraît-il, peu offert, où l'on institue des concours pour primer la prose mélodramatique, on pourrait prédire un retentissant succès au *Docteur Egra*. J'ai frissonné à deux ou trois reprises en lisant ce terrible roman. Comment lire sans frémir une histoire aussi tragique? Tous les ingrédients explosifs ont fourni leur contribution émotionnelle. Il y a là un pistolet qui joue son rôle dramatique. Il y a une cassette de bijoux et — circonstance aggravante! — ces bijoux sont faux. Il y a un médaillon qui renferme un secret et un puits où l'on précipite la cassette.

L'affabulation est un peu compliquée, car M. Sorel a une imagination très féconde, mais un ordre minutieux règle ces diverses péripéties, car M. Sorel a une imagination rectiligne ; même lorsqu'il la chevauche à franc étrier, — et c'est ici le cas, — elle ne s'écarte jamais d'un chemin droit, large et sûr. Il en résulte que l'échafaudage est trop bien fait. Les pièces en sont trop minutieusement et trop rigoureusement ajustées. L'auteur reste classique jusque dans ses emportements les plus fougueux.

De temps en temps, entre deux frissons, j'éprouvais le besoin de crier aux personnages : « Échauffez-vous donc, morbleu ! confondez les scélérats et vengez l'innocence, même aux dépens de la logique et de la vraisemblance ! » Les mélodrames ne sont pas des traités de logique. Nous voulons, en les lisant, frissonner sans relâche. Il ne faut pas nous laisser le temps de nous ressaisir, autrement nous allons chicaner l'auteur à toutes les pages. Un mélodrame compassé ne valut jamais rien.

Je ne doute pas que M. Sorel n'ait beaucoup lu et beaucoup admiré jadis les contes truculents et rutilants de Dumas père. Ces contes lui avaient donné la fièvre qui nous a valu le *Docteur Egra*. Seulement ce bon cyclope de Dumas avait un souffle immense et chaud. Rien ne disciplinait son imagination frénétique. Le souffle de M. Sorel est vigoureux, mais il est froid. Ce doit être le voisinage d'une trop sage raison qui le refroidit ainsi.

Malgré ces réserves, ce roman m'a intéressé. C'est une histoire tragique qui se déroule dans de vieux châteaux de Normandie. Les gentilshommes y sont maltraités. Ils sont brutaux, prétentieux, intrigants et même scélérats. En face de cette noblesse décrépite et corrompue, le romancier nous présente un fils de la bourgeoisie, qui est un amoureux idyllique en même temps qu'un excellent élève de l'École des Chartes ; une vieille servante qui symbolise le dévoûment, et enfin l'admirable, le subtil, le sublime docteur Egra, qui n'est autre que le fils d'un de ces méchants gentilshommes normands, rudoyé, dès son enfance, par un père sans entrailles, impliqué plus tard, quoique innocent, dans un procès qui se termine par une condamnation à mort et qui, ayant échappé à cette condamnation par la fuite et s'étant fait dans l'exil une âme de bonté et de dévoûment, revient au château de son père sous le nom du docteur Egra et finit, après de nombreuses et palpitantes vicissitudes, par faire triompher la vertu et venger ainsi l'innocence en sa personne. Voilà une dramatique aventure, n'est-ce pas? Aurait-on soupçonné M. Sorel capable de nous conter d'aussi terribles histoires!

***

La *Grande Falaise*, c'est encore un récit d'aventures dramatiques. La grande falaise dont il est ici question se trouve aux bords de la Manche, près du cap de la Hague. Tout le long du récit, M. Sorel s'applique à nous décrire cette région mélancolique, imposante, presque sauvage. A ce moment-là, il n'avait pas encore acquis la vigueur et la sobriété de style où il excelle aujourd'hui. Ces descriptions sont un peu minutieuses et trop chargées de vieilles métaphores.

C'est au pied de cette grande falaise que le jeune Robert Marnier, fils d'un « gabelou », risque sa vie pour arracher à un pressant danger Charlotte de Treynières, qui est la fille d'un gentilhomme du voisinage. Bien entendu, Robert n'accepte aucune récompense de sa courageuse action. Il est pauvre, mais il est fier. Ce sauvetage a lieu avant la Révolution et c'est un prologue.

La Révolution a éclaté, Robert s'est illustré dans les armées républicaines. Nous le retrouvons général au moment où, chargé de pacifier la Normandie, il arrive à Avranches. Précisément c'est là que le comte de Treynières, le père de Charlotte, est prisonnier. Son exécution est imminente. Mais Charlotte veille. Elle a reconnu le petit Robert sous l'uniforme du général de la République. Elle va lui demander la grâce de son père que Robert lui accorde, car il est toujours amoureux de Charlotte. Il est même furieusement amoureux. Il en fournit une preuve brutale, ce brave général. Charlotte doit payer

la grâce de son père. Général, voilà qui est indigne de votre grande âme!

Que va devenir la pauvre Charlotte? D'abord elle pleure, puis, après avoir pleuré, elle réfléchit que le mariage peut réparer son malheur. Elle a des principes, et ces principes exigent qu'elle soit mariée tout de suite à son fougueux général. Et une nuit, dans une chambre dérobée, un vieux prêtre réfractaire bénit l'union de Charlotte et de Robert. M. et Mme Robert se séparent après la cérémonie. Le général repart pour l'armée.

Ici commence un assaut de délicatesse et de grandeur d'âme entre Robert et Charlotte. En dépit de tous les obstacles, de la colère de M. de Treynières et de l'amour d'un charmant cousin qui, lui, est un excellent gentilhomme, Charlotte veut demeurer fidèle jusqu'au bout à la parole donnée. Le général Robert offre à toute rencontre de la lui rendre; sans doute il aime toujours Charlotte et éperdument, mais il ne veut plus la posséder malgré elle. Il répare le passé par une délicatesse de sentiments tout à fait admirable. En attendant, il continue de se couvrir de gloire aux côtés du général Bonaparte.

Il faut tout de même que le roman finisse. Aussi Robert revient-il au cap de la Hague, près de la grande falaise, où Charlotte s'est réfugiée. Il trouve auprès d'elle le joli cousin, gentilhomme et amoureux. Que fait-il? Il sauve la vie de ce jeune homme, aux pieds de la même grande falaise où il avait jadis commencé ses exploits. Et, par la même occasion, il réussit à déjouer un complot où le comte de Treynières, opiniâtre conspirateur, allait tomber. Ainsi, en récapitulant, Robert a sauvé Charlotte, il a sauvé le cousin, son rival, il a sauvé le comte deux fois et, par-dessus le marché, il a un peu sauvé la France et la République.

S'est-il assez ennobli, ce petit Robert Marnier, fils d'un « gabelou »? Est-il devenu digne de Charlotte? Aimé d'elle maintenant il est accepté comme gendre par le comte de Treynières. La vertu obtient à la fin sa juste récompense.

Les personnages de ce roman s'exagèrent, peut-être, l'honneur et le devoir. Ils sont trop édifiants. Ils abusent un peu des sentiments nobles. Ce général Robert, quel héros! Et la vertu de Charlotte s'élève plus haut, je le jure, que la plus grande falaise! Mais il est bon d'avoir rêvé, ne fût-ce qu'un jour, au début de sa vie. Hélas! si M. Sorel était tenté maintenant d'écrire une histoire de courage et d'amour, je devine que les hommes y seraient moins généreux que Robert et les jeunes filles moins candides que Charlotte. Aussi ne l'écrira-t-il pas s'il souhaite demeurer fidèle à ces deux créatures idéales: Mlle de Rofosse et Mlle de Treynières.

Dans ces récits un peu trop mélodramatiques à mon goût, M. Albert Sorel a soulagé sa féconde imagination. Il l'a soulagée, sans l'épuiser, car on la sent bouillonner encore sous tel ou tel chapitre de *l'Europe et la Révolution*. Mais elle est endiguée aujourd'hui et vient se briser contre de formidables assises de documents. Cela prouve que si M. Sorel ne manque pas d'imagination, il ne manque pas non plus de volonté. Il a pensé que l'histoire ne devait plus être un roman, que les sources d'investigation étant devenues plus nombreuses et plus sûres, le jour de la certitude scientifique avait commencé de luire pour elle. Et il s'est mis en garde contre les caprices de son imagination.

Nous y avons gagné de très consciencieuses et de très solides études. Il ne convient pas de se plaindre. Songez donc que nous sommes très vieux et qu'il devient presque inavouable de prendre plaisir à entendre conter des fables! Nous sommes en âge de connaître la vérité, toute la vérité et la dernière vérité. Que l'histoire cesse donc d'être un art comme au temps d'Hérodote pour se hausser à l'austère vérité scientifique.

Je sais bien qu'une telle prétention fait sourire les bons philosophes. Eux qui, comme les mathématiciens, inventent leur vérité, si j'ose dire, et s'amusent au noble jeu du raisonnement, raillent amèrement l'historien qui va poursuivre la vérité dans l'obscur labyrinthe des faits. Sans doute la certitude où vise l'histoire ne procède pas par syllogisme. Elle est malaisée à atteindre. Il reste que si on ne la saisit peut-être jamais, on s'efforce de s'en rapprocher. Les philosophes devraient convenir que la Muse de l'histoire mentait, jadis, par plaisir et sans aucun scrupule, tandis que maintenant elle ne ment plus que par force et à regret.

Voilà pourquoi trop d'imagination risque de gêner un historien consciencieux. Aussi M. Albert Sorel fut-il avisé, avant de se mettre à son grand œuvre, de soulager son imagination en nous contant de mélodramatiques aventures.

MARCEL THÉAUX.

LIVRES NOUVEAUX

M. Anatole France : *le Mannequin d'Osier* [1].

Les livres de M. Anatole France sont des livres délicieux. Ils charment. Et l'art en est si fin qu'il échappe à l'analyse. Il faut se contenter de dire qu'on le goûte, attestant ainsi qu'on est sensible à la beauté. Après s'être à soi-même décerné cet éloge, on n'a

(1) Un vol. in-18 jésus, 3 fr. 50; Paris, 1897.

nulle envie d'écrire plus avant. En vérité, on est devant ces pages parfaites comme M. Bergeret devant Mme de Gromance ; il lui trouvait tant de grâce qu'il ne songeait pas que rien en elle pût être repris, aussi regarda-t-il avec admiration l'inspecteur des beaux-arts Frémont, quand celui-ci, à première vue, jugea froidement et avec sévérité la forme désirable de cette jeune femme. Je ne sentirais pas moins de respect pour le critique qui me révélerait les défauts du *Mannequin d'Osier*. Mais ce critique n'existe point.

... Le *Mannequin d'Osier* fait suite à l'*Orme du Mail*. Nous y retrouvons, en sa ville provinciale, M. Bergeret, humaniste et maître de conférences à la Faculté des lettres. M. Bergeret poursuit son existence mélancolique, attristé par l'inélégante médiocrité de son logis étroit, oppressé de la tyrannie bruyante et vulgaire de sa femme, l'altière Amélie, en butte à la méfiance et à l'inimitié de ses chefs ; et il s'efforce à conserver la paix et le contentement de l'âme, en vivant de la vie intérieure et en « cultivant en lui-même un riche domaine ».

Mais une circonstance change le cours de sa destinée. Rentré trop tôt chez lui, au retour de ses visites du jour de l'an, il acquiert, de ses yeux, la certitude que Mme Bergeret trahit ses devoirs d'épouse chrétienne au profit de M. Roux. De ce moment, il entrevoit la délivrance, la liberté, une vie nouvelle. Tirant avantage de la faute de Mme Bergeret, il entreprend de forcer celle-ci à quitter le toit conjugal. Et il choisit, à cet effet, une règle de conduite qui dénote chez lui une saine psychologie, une connaissance exacte du caractère de sa femme et du sien propre ; car, éloignée de toute violence et réduite à une série de procédés purement négatifs, elle se trouve telle qu'il puisse, sans effort, y rester fidèle indéfiniment et que sa femme n'en puisse supporter les effets qu'un temps très court :

Il ne fit pas de reproches à Mme Bergeret. Il ne lui dit pas un mot, il ne lui donna pas un regard. A table, assis devant elle, il avait le génie de ne pas la voir. Et s'il se rencontrait un moment par hasard avec elle dans une des pièces de l'appartement, il donnait à cette pauvre femme l'impression qu'elle était invisible. Il l'ignora, il la tint pour étrangère et non avenue. Il la supprima de sa conscience externe et de sa conscience interne. Il l'anéantit. Dans la maison, parmi les soins innombrables de la vie commune, il ne la vit point, ne l'entendit point, ne perçut rien d'elle. Mme Bergeret était une créature injurieuse et grossière. Mais elle était une créature domestique et morale ; elle était une créature humaine et vivante. Elle souffrit de ne pouvoir se répandre en propos vulgaires, en gestes menaçants, en cris aigus. Elle souffrit de ne plus se sentir la maîtresse du logis, l'âme de la cuisine, la mère de famille, la matrone. Elle souffrit d'être comme si elle n'était pas et de ne plus compter pour une personne, pas même pour une chose... M. Bergeret, en la tenant pour un néant absolu, lui donnait à elle-même l'impression qu'elle venait d'exister. Elle sentait le vide se faire en elle. Elle s'abîmait dans la tristesse et dans l'effroi de cet état nouveau, inconnu, sans nom, qui participait de la solitude et de la mort.

M. Bergeret applique cette méthode avec une prudence et une constance admirables. Il déploie une énergie qui étonne chez un homme naturellement doux, faible et incertain. C'est qu'il est conduit dans son entreprise par le désir, plus fort que la volonté, vainqueur du monde, par l'invincible Eros, « l'Eros de ne plus voir Mme Bergeret ». Mme Bergeret finit par se réfugier chez sa mère, en une cité lointaine. Et avec elle disparaît de la maison le mannequin d'osier où elle drapait ses robes et qui jadis, « image conjugale », se dressait orgueilleusement dans le cabinet du maître de conférences.

Ces événements fournissent à M. Bergeret l'occasion de se considérer en des situations nouvelles et d'exercer sur lui-même les facultés d'analyse et de critique dont il est si heureusement doué. Mais il ne cesse pas, pour cela, de méditer sur les opinions courantes, l'incident du jour, notre état social et le régime présent. Il dispute encore, sur le mail, avec M. l'abbé Lantaigne, supérieur du grand séminaire ; il retrouve chaque jour M. de Terremondre, M. Mazure et le docteur Fornerol, dans le coin des bouquins de la librairie Paillot : en ces doctes entretiens sont pesés à leur poids les maximes de ce temps-ci, les codes et les constitutions. Du reste, le préfet Worms-Clavelin est toujours là pour nous livrer, avec bonhomie, le secret mesquin de nos gouvernants, et l'abbé Guitrel continue à rôder autour de l'évêché de Tourcoing. Et ainsi le *Mannequin d'Osier* peut comme l'*Orme du Mail* s'inscrire sous la rubrique : *Histoire contemporaine*.

***

Avant de chercher à définir, à peu près, la beauté littéraire d'un livre de M. Anatole France, il faudrait, j'imagine, se représenter par quelles qualités particulières les êtres et les choses donnent le plus vivement à cet écrivain la sensation de la beauté.

Les objets beaux n'abondent point dans le *Mannequin d'Osier*. Il en est pourtant quelques-uns, pour mettre de la joie dans la vie de M. Bergeret. Nous savons que l'humaniste pauvre se récréait à admirer au passage l'élégante et jolie Mme de Gromance qui « laissait voir dans son allure une taille souple et des reins agiles ». Il trouva plaisir aussi, un jour, à regarder un petit acacia dépouillé par le froid : « Les arbres, pensa-t-il, prennent, l'hiver, une beauté intime qu'ils n'ont pas dans la gloire du feuillage et des fleurs. Ils découvrent la délicatesse de leur structure. L'abondance de leur fin corail noir est char-

mante... » Et les qualités différentes qu'il prisait, séparément, en cette jeune femme et dans cet arbre, M. Bergeret les trouvait réunies dans la fille du concierge de la Faculté : car il vanta au commandeur Aspertini « la délicate couleur, la forme mince et souple, la vénusté gracile » de cette enfant.

Finesse et souplesse, voilà, ce semble, les deux termes essentiels où se décompose, pour M. Anatole France, le concept de beauté. Ces deux mots et celui de délicatesse, qui double le premier en l'enrichissant de sens nouveaux, sont les mots qu'il choisit de préférence pour exprimer la beauté qui le touche. Cette beauté-là ressemble beaucoup à la grâce. Aussi, M. France, s'il veut excommunier esthétiquement un être humain, dit-il qu'il est « sans grâce ».

Or, si nous tentions d'apprécier les mérites littéraires de l'écrivain, ne serions-nous pas contraints d'emprunter ces mêmes mots : souple, fin, délicat? Seuls ils pourraient rendre ce que nous pensons de l'allure générale de la pensée, de la recherche des idées, de la qualité de l'expression. Et ce serait une image ingénieuse de parler du « fin corail noir » que forment, en s'agençant et en s'entre-croisant, les phrases nettes, légères et ténues. Ainsi M. Anatole France réalise littérairement son concept de la beauté naturelle. Cela revient à dire qu'il est un artiste, et quel artiste!

Il est aussi un homme extrêmement cultivé. Songez que ce romancier est un philologue, un humaniste nourri de toutes les littératures classiques, un érudit, un théologien, un philosophe, un curieux de science, intéressé aux grandes hypothèses cosmiques. Cette culture si vaste lui confère un don nouveau par quoi il charme ceux-mêmes que ne toucherait pas son art : le don de l'ironie supérieure.

L'ironie supérieure constitue un vrai système philosophique, à tel point que l'on a éprouvé le besoin de l'appeler l'ironisme. C'est une façon particulière d'envisager la vie et le monde. M. Bergeret contemple sa femme et son dictionnaire latin, côte à côte, et il se dit « que ces deux groupes de substance, si différenciés qu'ils fussent à l'heure actuelle et si divers quant à l'aspect, la nature et l'usage, avaient présenté une similitude originelle et l'avaient longtemps gardée, lorsque l'un et l'autre, le dictionnaire et la dame, flottaient encore à l'état gazeux dans la nébuleuse primitive ». Un pareil rapprochement nous étonne et le développement qui s'ensuit nous amuse. Nous ne sommes pas moins contents que M. Bergeret se demande, à propos du sergent Bridoux, « si Marc-Aurèle, sous-officier, n'aurait pas tyrannisé les bleus », — ou qu'une inscription barbouillée sur un banc du mail, en commémoration des faveurs accordées à Narcisse par Ernestine, lui rappelle que « Phidias traça un nom aimé sur l'orteil de Jupiter Olympien ». Et c'est un plaisir du même genre que M. France nous procure encore en semant gravement ses déductions les plus subtiles de braves sentences morales empruntées à la sagesse antique ou chrétienne, sonnant comme du Sénèque ou du Bossuet : « Car toujours la sagesse fait défaut par quelque endroit; tant il est vrai que nos misères véritables sont intérieures et causées par nous-mêmes! »

Ces rapprochements entre des époques de l'histoire ou même de la création si éloignées les unes des autres dans le temps, entre des idées si éloignées les unes des autres dans la série des idées, nous surprennent — tout en nous divertissant — parce que nous sommes de culture restreinte et superficielle. Nous avons peu d'idées sur ce qui n'est pas nous. Nous ne concevons point, par nous-mêmes, que Mme Bergeret et le dictionnaire de Freund puissent se présenter sous l'aspect de deux atomes de la nébuleuse primitive : car, d'abord, nous songeons rarement à la nébuleuse et, ensuite, nous sommes habitués à tenir sagement séparées, en notre esprit, les choses de notre vie journalière et les hypothèses cosmogoniques. Il n'en est pas de même d'un esprit qui vit ses idées et où les idées sont nombreuses. Pour celui-là une phase de la création et une femme acariâtre ont la même réalité, la même intensité d'existence. Il les met tout naturellement sur le même plan, de même que le sergent Bridoux et Marc-Aurèle, qu'un sophisme de ce temps-ci et une vérité du temps des Pharaons. Il établit ainsi entre les âges écoulés et notre époque, entre les façons de sentir et de penser d'autrefois et d'aujourd'hui, des rapports inattendus. Et, par suite, sa conception générale du monde, sa philosophie est dominée par l'idée de relativité qui mène forcément à celle d'inanité. Par le : Vérité en deçà, erreur au delà de Pascal, il aboutit au : Qu'est-ce que cela fait à Sirius? de M. Renan. Il est un ironiste.

M. Anatole France est un artiste et un ironiste.

* * *

Dans le *Mannequin d'Osier*, l'artiste s'affirme — comme dans tous les livres de M. France — par la perfection de la forme; mais sûrement l'ironiste y domine. Le génie critique de l'auteur s'attaque, cette fois, aux idées sociales et politiques sur lesquelles nous vivons ou végétons. A prendre le sujet même du roman, l'institution du mariage — qui a, j'imagine, son importance — est assez maltraitée. Et que d'autres notions communément acceptées et d'institutions regardées comme essentielles sont aussi peu respectées! « Par bonheur, dit M. Bergeret à M. Mazure, je ne suis pas réduit à cette extrémité de me

mettre d'un parti et ne suis nullement tenté de me rogner l'esprit pour entrer dans un compartiment politique. A vrai dire, je demeure indifférent à vos disputes parce que j'en sens l'inanité. »

On s'en aperçoit, et tous les partis ont leur compte. — Le conservatisme raccroché avec résignation au régime républicain est raillé en la personne de M. de Terremondre; le radicalisme anticlérical est bafoué en celle de M. Mazure; le socialisme est accusé de vouloir ramener la France à l'ancien régime qui donnait au roi, c'est-à-dire à l'État, la possession de tous les biens; et quant aux doctrines officielles, leur égoïsme, leur petitesse, leur inclairvoyance et leurs contradictions se décèlent assez chez le préfet Worms-Clavelin. — Que si vous croyez vous reprendre à l'Église, vous serez forcés de reconnaître que les prêtres imbus de la vraie doctrine, comme l'abbé Lantaigne et le Père Ollivier, apparaissent comme des hommes d'un autre âge, tandis que le prêtre moderne, l'abbé Guitrel, est par trop désireux d'être évêque. — L'armée? Mais le service militaire est une servitude que les gouvernements entretiennent pour tenir plus facilement les peuples dans l'obéissance et que les peuples souffrent volontiers, parce qu'elle répond aux instincts primitifs de brutalité et de destruction, et qu'elle satisfait au désir ingénu de se parer de couleurs vives et d'ornements de métal. — La justice? Mais les juges d'instruction en prennent bien à leur aise avec les pauvres diables qu'ils arrêtent et retiennent sans preuves, comme l'éprouva le chemineau Pied-d'Alouette; notre système pénitentiaire, qui mure le coupable dans une cellule et le condamne à la folie par l'isolement absolu, est une surenchère à toutes les barbaries des vieux âges; la peine de mort est une inutile atrocité que ne saurait pallier le droit de grâce, prérogative absurde d'un chef d'État qui ne représente plus Dieu sur la terre; enfin notre code militaire applique stupidement à de jeunes soldats dociles et ahuris des châtiments inventés pour les anciennes bandes de routiers et de mauvais garçons. — Le parlementarisme? Il est représenté d'une façon plutôt fâcheuse par le sénateur et non-lieu Laprat-Teulet; il se réduit à un régime de générale et mesquine corruption; il livre, en trahison, le pays à la haute banque internationale; il ne saurait être supporté que par un peuple « devenu tout à coup incapable de haine, d'amour, d'admiration et de mépris » et oublieux de sa gloire passée au point d'abandonner au Sultan assassin trois cents mille chrétiens dont son histoire le faisait le protecteur auguste...

Voici les idées de M. Bergeret, et M. Anatole France les partage. M. le recteur Leterrier, « qui possédait les certitudes officielles », tenait M. Bergeret « pour un homme pervers et dangereux ». Nous faut-il, à notre tour, flétrir l'anarchisme, le nihilisme de M. France?

Ce sont là de bien gros mots à écrire et il faut prendre garde de dire des bêtises. D'abord, les opinions de M. Bergeret ne se présentent pas sous la forme tranchante où j'ai dû les résumer. Elles sont accompagnées d'explications et de correctifs. Sans doute, M. Bergeret méprise nos institutions, mais il les méprise, la plupart du temps, avec indulgence et douceur. Il n'a vraiment de colère que pour celles qui vont à l'encontre de son humanité; son génie pitoyable se révolte contre toute justification hypocrite de la barbarie et du meurtre; mais il se contente de sourire, s'il ne s'agit que d'incohérence et de faiblesse même. De la faiblesse il connaît et prise les avantages. Il avoue, sans qu'on l'y force, qu'un régime sans gloire peut nous procurer les estimables jouissances de la liberté et de la paix. Enfin il querelle moins ses contemporains sur la valeur pratique de leurs conceptions politiques et sociales que sur leur justesse théorique. Il semble nous dire que sans doute tout cela est absurde, mais que ç'a toujours été ainsi et qu'il n'y a pas de raisons pour qu'il en soit autrement.

Ainsi nous sommes amenés à une redite. Le prétendu nihilisme de M. France n'est qu'une ironie supérieure. Il ne suppose nul esprit de rébellion. Il procède non de la malveillance, mais du détachement, du sentiment de l'inanité, de la connaissance des formidables démentis que les générations se donnent les unes aux autres. Et pour me mieux faire comprendre, je demande la permission de prendre un exemple.

M. de Terremondre et M. Mazure s'accordent à blâmer les paroles prononcées à Notre-Dame par le Père Ollivier, dans une circonstance fameuse. M. Mazure les déclare abominables et M. de Terremondre les trouve malheureuses. M. Mazure pense ainsi, parce qu'il est anticlérical et qu'il juge « les curés » au nom de la raison philosophique. M. de Terremondre pense de même, parce qu'il est conservateur et catholique, parce qu'il fallait, à son avis, « tenir un langage plus conciliant dans un jour de deuil qui semblait sceller la réconciliation des classes, parce que la présence du chef de l'État imposait au prédicateur une certaine réserve, et parce qu'il lui paraît impossible que Dieu ait voulu frapper des personnes honnêtes et charitables comme sa cousine Courtray, comme ses nièces Laneux et Pelissay qui furent horriblement brûlées dans l'incendie ». Il s'indigne que le Père Ollivier ait « prêté pour ainsi dire à Dieu l'idée et l'inspiration de la catastrophe » : Il semblerait « que le bon Dieu a mis le feu lui-même au bazar » ! Bref, M. de Terremondre fait l'article qui parut, ce soir-là, dans une vingtaine

de journaux bien pensants. Mais M. Bergeret lui répond : « Vous eussiez préféré, Monsieur, que ce moine excusât le Dieu bon d'un malheur arrivé par hasard, sur un point mal surveillé de sa création, et prêtât au Seigneur, après la catastrophe, l'attitude attristée, modeste et décente de M. le préfet de police. » Et ce disant, M. Bergeret prouve que, s'il n'est pas religieux, « il est théologien ». Tout catholique devait proclamer avec lui que le P. Ollivier ne pouvait pas parler autrement qu'il le fit. Et si M. de Terremondre s'y refuse c'est qu'il n'a sur lui qu'une religion fruste, émoussée, roulée et polie par les âges, comme un galet.

Nous avons là un excellent exemple de haute ironie. M. Bergeret, qui connaît la doctrine catholique, ne saurait blâmer un prêtre d'en conserver le dépôt intact, et les fidèles qui réprouvent chez ce prêtre un dogme trop pur lui prêtent à rire. Il juge d'une façon supérieure et détachée, là où les autres s'embarrassent dans les idées accessoires et actuelles de convenances, d'humanité, etc. Il constate que notre religion facile est une religion dégénérée. Il en sourit et voilà tout — non pas tout, pourtant, car il se félicite que cette décadence adoucisse nos mœurs et les fasse plus tolérantes. Ici, comme en bien d'autres cas, il attribue à une absurdité théorique la valeur pratique d'un gain.

Vous me direz, et il est vrai, que son indulgence est plus courte quand il s'agit de politique. Je n'irai pas jusqu'à soutenir que M. Anatole France aime ce régime. Je crois même qu'on lui découvrirait aisément une préférence, sentimentale tout au moins, pour un régime déchu et fort différent. Mais quoi ! ce n'est pas là un cas particulier à M. France. Il semble bien qu'il y ait aujourd'hui chez ceux qui pensent de l'hostilité contre le régime. Il y en a, et terriblement dans *les Déracinés*. Et iriez-vous demander à M. Bourget de la sympathie pour les maximes et pour le personnel de la république parlementaire ? Or M. France, M. Barrès et M. Bourget représentent éminemment aujourd'hui, avec des tempéraments divers, la pensée moderne telle que la leur a léguée le génie de Taine et de Renan. Il se peut que cette scission entre les écrivains et les gouvernants ait des causes profondes. Je n'en sais rien. Je sais qu'elle existe. Je sais qu'elle existait au siècle dernier et qu'elle eut de mauvais effets pour l'ancienne monarchie. Nos maîtres devraient se méfier du « parti des philosophes » — ou d'eux-mêmes. *Caveant consules!* dirait M. Mazure, entendant par là qu'il faut chasser M. France de la République, après l'avoir couronné de fleurs.

Mais je ne suis point de l'avis de M. Mazure.

GABRIEL SYVETON.

UNE COMÉDIE DE M. PEREZ GALDOS

Le théâtre de la Comédie à Madrid a repris une pièce en trois actes et en prose de M. Perez Galdos, *la de San Quintin*, jouée l'hiver dernier avec beaucoup de succès. Les débuts du célèbre romancier dans le genre dramatique (1) ne sauraient laisser indifférent le public français. On nous permettra donc d'en dire ici quelques mots.

* * *

Le sujet de sa comédie paraîtra tout d'actualité. Comme les *Deux Noblesses* de M. Lavedan, *la de San Quintin* préconise l'alliance de l'ancienne aristocratie que l'oisiveté mène à sa ruine, avec la classe démocratique, jeune, active, entreprenante. Mais elle va plus loin encore que la pièce française. Ce n'est pas le fils d'un riche industriel, noble d'ailleurs de naissance, qu'épouse la duchesse de Saint-Quentin. Librement, par réflexion autant que par amour, elle choisit pour mari un simple ouvrier, enfant naturel, naguère condamné à six mois de prison pour avoir professé des idées politiques trop avancées. Cette donnée hardie provoquera peut-être quelque surprise. Voici comment l'auteur l'a présentée.

D. José de Buendia est un riche industriel des environs de Santander. L'existence lui a été bonne : il a fait honnêtement une grosse fortune, il est resté vigoureux malgré son grand âge, ses concitoyens le respectent et l'admirent. Mais il y a une ombre à son bonheur. Son fils, D. César, avec lequel il habite, a un enfant naturel, nommé Victor, qu'il a fait élever en Belgique. Esprit exalté, ce jeune homme s'est compromis dans des agitations socialistes : on l'a rappelé en Espagne, et il vit maintenant parmi les ouvriers de son grand-père, soumis aux mêmes travaux, nourri et vêtu comme eux. On espère que cette rude existence assouplira son caractère, mais la conversion est lente, et D. José en souffre.

Tandis qu'il songe ainsi à l'avenir avec une certaine inquiétude, il reçoit la visite d'une de ses parentes éloignées, Rosario de Transtamare, duchesse de Saint-Quentin. Jadis fort riche, elle a perdu sa fortune et sait qu'un des principaux artisans de sa ruine est précisément D. César. Elle vient s'en plaindre à D. José, qui, pour réparer en partie les torts de son fils, lui offre l'hospitalité. Elle hésite à se trouver sous le même toit que son persécuteur ; mais il n'y a pas pour elle d'autre refuge, elle restera donc.

(1) Du moins, avec une comédie originale. Il avait en effet donné déjà deux autres pièces tirées de ses romans *Réalité* et *la Folle du logis*. Il vient en outre de faire jouer tout nouvellement *les Condamnés*.

La voilà installée chez D. José : mais elle ne veut point être une parasite et elle se rend utile en s'occupant de certains détails relatifs à la fabrique. Elle a ainsi l'occasion de voir Victor. Sa franchise, sa générosité, son courage l'émeuvent et la charment. Elle éprouve pour lui une vive sympathie, qui, peu à peu, et à mesure qu'elle le connaît mieux, se change en un sentiment plus tendre. De son côté, Victor l'aime ardemment. Mais un obstacle invincible les sépare : jamais Rosario n'épousera le fils de D. César.

Une révélation inattendue vient changer les choses. Un cousin de la duchesse, le marquis de Falfan, autre victime des tripotages de D. César, a en sa possession des lettres qui prouvent que Victor n'est point son fils. Rosario y voit un moyen de se venger tous deux de leur ennemi : elle les remet à César, qui renie Victor et le chasse. Mais elle, alors, l'arrête d'un geste, et se tournant vers les Buendia : « J'ai privé cet homme de tous les biens de la terre, s'écrie-t-elle. Il n'a plus rien, ni nom, ni fortune, ni famille. Je lui dois une compensation : je lui donne mon âme et ma vie. » Tous deux partiront pour l'Amérique, où Victor saura par son travail se créer une situation.

— Hélas! s'écrie D. César, c'est un monde qui meurt!

— Non, répond D. José, c'est un monde qui naît!

* * *

A lire cette dernière phrase, on sent que l'auteur ne s'est pas seulement proposé d'étudier un caractère féminin, comme le faisait penser le titre de sa pièce; il a voulu aussi exposer une théorie sociale. Cette théorie semble à peu près la suivante.

Trois classes composent aujourd'hui la société : l'aristocratie, à laquelle appartiennent Rosario et Falfan; la bourgeoisie, représentée par les Buendia; le peuple, dont Victor fait partie. L'aristocratie ne compte plus : ruinée par ses prodigalités et les emprunts usuraires qu'elle a contractés, n'ayant gardé de sa grandeur passée que beaucoup d'orgueil et le mépris de tout ce qui n'est pas noble, d'ailleurs toujours frivole et amie du plaisir, elle est appelée sans doute à disparaître. — La bourgeoisie a pris la place perdue par la noblesse : grâce au travail et à l'économie, elle a su acquérir la fortune, et avec elle la considération et l'influence. D. José de Buendia qui occupe des centaines d'ouvriers, qui arme des navires, qui donne des fêtes, est, dans la ville qu'il habite, une manière de souverain. Mais la bourgeoisie n'a pas l'avenir pour elle. Les fils ne sauront pas conserver ce que les pères ont gagné : D. César, paresseux, débauché, est incapable de diriger les industries créées par D. José. Lui-même n'a pas d'héritier. — En face de ces deux classes, dont l'une est trop vieille et l'autre est trop fragile, s'en dresse une troisième, jeune, robuste, vivante. Le peuple sent que son heure est proche. Trop longtemps il n'a eu en partage que les souffrances et la misère : il veut à son tour posséder et jouir de la vie. Des doctrines nouvelles, qu'il accueille avec transport, lui enseignent qu'il a le droit de revendiquer sa part des biens de ce monde. Mais, pour les obtenir, se contentera-t-il des voies pacifiques? Il est à craindre que non, et que, dans son impatience, il fasse appel à la force. Pour conjurer le péril socialiste il n'est qu'un moyen : c'est la suppression des classes. Le jour où la noblesse aura renoncé à ses préjugés et à son isolement, pour se rapprocher du peuple, le jour où elle aura infusé dans son sang vieilli un sang plus jeune, ce jour-là « un monde nouveau sera né » et une ère de justice et de bonheur s'ouvrira pour l'humanité.

Telle est la thèse de M. Perez Galdos. Elle est séduisante, mais chimérique. On aimerait à croire que la question sociale pourra se résoudre aussi simplement et que les privilégiés, reconnaissant tout ce qu'il y a de légitime dans les revendications des misérables, comprendront que leur intérêt est de s'unir à eux, non de les combattre. Mais c'est là en vérité un pure utopie. Trop de malentendus séparent les adversaires : le dédain des uns, la défiance des autres s'opposeront toujours à un rapprochement. L'idée de M. Perez Galdos n'en est pas moins noble et généreuse, et elle fait honneur à celui qui l'a conçue.

Au reste, son principal défaut n'est point du tout d'être irréalisable. Une doctrine, au théâtre, vaut beaucoup moins par elle-même que par la manière dont elle est présentée. Un auteur peut soutenir telle théorie qu'il voudra : s'il l'expose avec clarté, s'il l'appuie d'arguments et d'exemples convaincants, nous l'admettrons volontiers, quitte à faire nos réserves sur sa valeur intrinsèque. Mais M. Perez Galdos nous paraît avoir manqué à ces deux conditions. Sa pièce n'a pas toute la netteté désirable. Puisqu'elle voulait avoir une portée sociale, il semble que les problèmes sociaux y devaient tenir la première place. Or ils ne sont touchés qu'en passant : on fait bien çà et là allusion à la lutte des classes, aux dangers qui en résulteront, aux remèdes qu'on y devra apporter. Mais en définitive le vrai sujet, celui qui forme le fond même du drame, celui qui absorbe toute l'attention du spectateur, c'est l'amour de Rosario et de Victor. L'auteur n'a donc pas réalisé son projet : au lieu d'une étude sociale, il nous a donné une analyse de sentiments.

D'autre part, le personnage auquel il a confié le soin de représenter les idées nouvelles n'est point animé d'une conviction assez ardente pour gagner

nos sympathies. Victor est socialiste par occasion et en attendant mieux. Le jour où il cessera de mener la vie pénible qu'on lui impose, le jour où son père, le légitimant, lui fera part de sa fortune, il oubliera ses idées égalitaires pour se rappeler qu'il est maintenant un capitaliste. En veut-on la preuve? Quand il croit avoir compris que Rosario l'aime, il va trouver son grand-père et lui dit avec véhémence : « Vénérable aïeul, père de mon père, je veux être un autre homme; je le suis déjà. Je me déclare transformé, corrigé. Vous en doutez? Disposez de mes actes et aussi de mes pensées. J'abjure toutes les idées auxquelles vous répugniez; je me soumets, je m'identifie avec la famille qui me recevra dans son sein... » (Acte II, sc. 6.) Ce n'est point là le langage d'un apôtre, et nous ne pouvons guère prendre au sérieux les doctrines d'un réformateur si prompt à les renier.

Faible comme étude sociale, la pièce de M. Perez Galdos nous paraît au contraire de premier ordre si on voit en elle ce qu'elle est réellement, une comédie de caractères. Chaque personnage est peint d'un trait juste et ferme : le marquis, spirituel, élégant, plein de courtoisie, mais cachant sous ces dehors un cœur qui n'oublie rien et ne pardonne pas; D. José, le commerçant enrichi, travailleur et probe, économe d'un argent dont il sait le prix et regardant à un morceau de sucre, bon d'ailleurs, hospitalier, généreux même à l'occasion, mais trop satisfait de sa richesse qu'il se sait bon gré d'avoir acquise; Victor, jeune homme intelligent, brave, exalté, et dont le manque de conviction, critiquable en un certain sens, s'explique par la violence de son amour; D. César, âme fausse et basse, usé par le plaisir et l'oisiveté, plus vieux à 55 ans que D. José à 88. Mais le personnage que l'auteur s'est plu tout particulièrement à analyser, c'est celui qui a donné son nom à la pièce, Rosario de Transtamare, duchesse de Saint-Quentin.

On l'a dit avec raison, un personnage doit demeurer tel à la fin d'une comédie qu'il s'est montré au commencement : son caractère ne doit pas changer. Molière s'est bien gardé de corriger Harpagon de son avarice ou Célimène de sa coquetterie. Cette règle souffre cependant une exception. Tout homme sans doute possède un ensemble de qualités et de défauts qui constituent son caractère. Mais il est un moment de sa vie où soit jeunesse, soit manque d'occasion, il n'a pas encore manifesté ces qualités et ces défauts : il les a seulement en puissance. L'auteur dramatique peut choisir ce moment comme point de départ et peindre la crise d'où son personnage sortira formé. C'est ce qu'a fait Racine dans *Britannicus*. Néron, au premier acte, n'est encore ni bon ni mauvais, il hésite sur la voie à suivre. Mais ses mauvais instincts, encouragés par de perfides conseils, prennent peu à peu le dessus, et quand s'achève la tragédie, « le monstre est né ».

M. Perez Galdos a conçu de la même manière le caractère de son héroïne. Quand Rosario entre en scène, escortée de vingt-six caisses contenant ses toilettes d'été, elle nous fait l'effet d'une femme frivole et coquette. Mais notre opinion ne tarde pas à se modifier. Dès sa première conversation avec Victor nous sentons qu'elle a le cœur haut placé : elle est sensible aux belles choses, le courage du jeune homme touche son âme généreuse. Sa frivolité n'était qu'une apparence, et il a suffi, pour la faire disparaître, de quelques fières paroles dites sur le ton de la franchise. Ce n'est pas en effet une impression passagère que son admiration pour Victor : elle demeure en elle, s'accroît, et fait naître l'amour. Rosario est maintenant transformée. Toutes les qualités qui dormaient en son cœur s'éveillent à la fois : le désintéressement, la constance, la soif de se dévouer. Victor est pauvre : elle le préfère à César, qui est riche. Il est forcé de s'éloigner : elle lui demeure fidèlement attachée et attend son retour avec confiance. Il part sans amis, sans ressources, pour des pays inconnus : elle renonce à sa famille afin de le suivre, de lui consacrer sa vie, de lui donner le bonheur qu'il n'a jamais connu.

Ce personnage est donc l'une des figures les plus séduisantes que l'on puisse rencontrer sur le théâtre. Il a un autre mérite plus précieux encore, il est vrai.

Par sa noblesse de cœur, par cette exaltation de sentiments qui l'entraîne vers Victor, Rosario réalise bien le type de la femme espagnole. Pour dédommager Victor de la fortune qu'elle lui a fait perdre, elle lui donne son amour sans hésiter un instant, ni se demander si elle ne regrettera pas quelque jour cette union avec un homme d'une naissance et d'un monde si différents du sien. Action généreuse, mais imprudente, qui ne peut sembler naturelle que dans la patrie du chevaleresque et extravagant hidalgo de la Manche.

Mais Rosario n'appartient pas qu'à l'Espagne : elle réalise en même temps un type d'une vérité plus générale, un type vraiment humain, et l'auteur qui a su analyser avec tant de finesse et de vérité les sentiments de son cœur a montré qu'il était un observateur sagace et un habile peintre de portraits. C'est dans cette étude de caractères que réside à notre avis le principal mérite de sa pièce, et c'est là sans doute ce qui a assuré son succès.

JACQUES PORCHER.

NOTES ET IMPRESSIONS

Retour à Paris.

Les montagnes et les océans, les landes et les sauvages solitudes fatiguent à la longue. Il faut prendre garde : on deviendrait aisément rêveur et mélancolique dans les bois frémissants, au bord des rives charmantes. C'est très dangereux !... Plutôt, revenons à Paris, avec la volonté bien arrêtée de trouver de l'agrément à la conversation des hommes. La misanthropie dénote un esprit d'orgueil tout à fait condamnable ; aimons notre prochain : c'est le seul moyen de réussir à le supporter.

Cependant, il convient de faire sa rentrée de bonne heure, dès octobre, quand il n'y a pas encore beaucoup de monde, quand « l'esprit du boulevard » ne sévit pas trop, alangui qu'il est par la paresse des vacances. On s'habitue ainsi peu à peu, tout doucement, aux agitations d'une vie « bien parisienne ». Les temps sont doux : les snobs jugent élégant de rester à la campagne où ils s'ennuient (bénissons-les, s'ils n'ennuient qu'eux-mêmes !) On les aperçoit qui viennent, entre deux trains, faire un petit tour dans les rues, en souliers jaunes et chemises molles, — car il importe qu'on voie bien qu'ils ne sont pas encore « réinstallés ». Parfois, vous rencontrez un ami qui n'a pas du tout quitté Paris et qui ne manifeste aucune joie de votre retour : « Alors, vous nous revenez, les gens de Province ? » Apparemment, on était plus tranquille ici sans nous : on nous considère à présent comme des intrus.

En somme, Paris n'a pas beaucoup changé ; nous nous y retrouvons tout à fait chez nous. L'Arc de Triomphe a perdu quelques-uns des magnifiques échafaudages qui s'appuyaient à son flanc comme la vigne mariée à l'ormeau. C'est dommage : ils n'avaient plus, depuis longtemps, à nos yeux cet air construction provisoire qui nous choquait au début, — « car l'habitude est tout au pauvre cœur humain ! » Mais le pont Alexandre III continue à manifester plus amplement sa présence sur les quais que sur la Seine. Les pierres descellées de Saint-Eustache et de Saint-Germain l'Auxerrois menacent encore les passants. Le Palais de l'Industrie, réduit à sa plus simple expression, persiste à graver dans notre mémoire le fâcheux souvenir de sa Porte centrale ; elle est bouchée maintenant de planches et de vitres, elle est devenue un local administratif à plusieurs étages, — car il convient que les Administrations aient plusieurs étages...

Paris ressemble, pendant ces préparatifs de l'Exposition, à ces appartements bourgeois où, trois semaines durant, on organise tout en vue d'une « réception » : les tapis sont enlevés, les suspensions sont dépendues, les gros meubles sont entassés dans les chambres, l'accordeur de piano fait son tintamarre avec les frotteurs et les menuisiers... On tâche d'économiser sur la nourriture afin de pouvoir dépenser davantage pour le cotillon !... Mais quelle jolie soirée on prépare ! Les plaisirs ici-bas s'achètent, et ce n'est pas trop les payer que d'accepter de bon cœur quelques contrariétés !... Tout de même, il faudra trois semaines encore après la fête pour remettre tout en ordre !... Cela n'est pas gai.

Et puis, si les artistes s'en mêlent, nous sommes perdus. Pour « s'exposer », il n'est rien qu'ils ne fassent. Ils vont construire, mais il faut pour cela d'abord qu'ils démolissent : ils démoliront, ils démoliront. On leur préparait aux Champs-Élysées un immense palais qui pût contenir les kilomètres de peinture et les quintaux de sculpture qu'ils produisent annuellement. Il ne leur suffit pas ! Voilà maintenant qu'ils vont en édifier un autre au Bois de Boulogne : le besoin s'en faisait-il bien sentir ? — En tous cas, soyez tranquilles, gens de Paris, on n'abattra pas un arbre, on n'écornera pas un taillis. Tout au plus sacrifiera-t-on le Pavillon Chinois. Mais que vous importe et de quoi vous mêlez-vous ? C'est affaire aux artistes. N'allez pas protester : c'est au nom de l'art qu'ils agissent, et si vous entravez leur œuvre, vous allez passer pour un barbare. Rien ne saurait être plus désobligeant !

*
* *

Au lieu pourtant de ces grands déballages que constituent nos Salons annuels, nos peintres et nos sculpteurs feraient bien mieux de nous convier de temps en temps à de petites exhibitions individuelles et peu fréquentes d'œuvres faites à loisir, sans hâte, sans aucune préoccupation de périodicité. Le danger serait alors, sans doute, de multiplier à l'infini ces petites fêtes artistiques, — car nous avons beaucoup trop d'artistes !

L'exposition d'André Sinet chez Georges Petit est celle d'un peintre délicat qui nous console de tant de regrettables fabricants de tableaux. Des paysages. De simples impressions, mais si aiguës, si subtiles et si intelligentes surtout, qu'elles nous sont de véritables révélations de la vérité qui nous environne — et qui généralement nous échappe. Elle nous échappe en effet quand nous ne savons pas la regarder avec ingénuité, quand nous interposons entre elle et nous, comme un voile, nos préoccupations personnelles et nos souvenirs, nos habitudes et nos manies et cette sorte de préjugé, de vision préconçue qu'ont imposée insensiblement à notre esprit les peintres et les poètes qui l'ont représentée à leur façon, conventionnelle bientôt et im-

muable. Il est bon que parfois un artiste sincère et sans prévention, rompe résolument avec le poncif des écoles et nous rapprenne à voir la nature même, telle que nos yeux la contempleraient s'ils s'ouvraient pour la première fois à sa divine magnificence.

André Sinet s'est fait campagnard, plusieurs années durant il a voulu connaître par lui-même le travail de la terre. Ses paysans font le geste qu'il faut : son semeur n'a pas, comme tant d'autres, l'air d'un discobole acharné ; cette femme inclinée vers le sol où ses doigts cherchent les herbes folles et les menus cailloux et tracent de petites rigoles pour que l'eau s'écoule, a cette immobilité des reins ployés et de tout le corps ossifié dans sa courbure immuable et fatigante, qui laisse les bras libres et les mains bien remuantes pour leur incessante et multiple activité.

Les personnages font bien partie du paysage ; leur travail est bien celui que réclame le sol sur lequel ils s'agitent à l'heure et dans l'atmosphère où il nous est montré. On ne saurait les confondre avec les petits bonshommes que les paysagistes se plaisent d'ordinaire à mettre dans leurs tableaux pour les égayer ; mais on pourrait en les prenant à part, en ne regardant qu'eux, reconstituer le paysage qui les environne, qui doit les environner.

La lumière qui les inonde est infiniment variée et changeante, les lueurs pâles de l'aube dans le ciel brouillé de nuées lourdes ou dans la brume bleue des lacs, le pur éclairage des journées tranquilles également répandu sur toutes choses en nappes transparentes, le clair-obscur des crépuscules enveloppant et doux, les jeux incessants du soleil et des nuages qui le voilent et le dissimulent et qui brisent sans les éteindre ses rayons aigus et fragiles.

André Sinet sait nous donner avec sa peinture les impressions complexes que nous éprouvons en présence de la nature même, et non des impressions visuelles seulement, des lignes et des taches de couleur, — mais tous nos sens et tout notre être sont diversement émus par le souvenir qu'il nous suggère. L'humidité des taillis et des chemins creux nous gagne et nous pénètre. Le quai de Naples en plein midi, toutes maisons fermées, presque désert, avec ses marchands d'oranges et ses passants rares, n'est pas moins écrasé de chaleur que de lumière. Florence, avec ses maisons jaunes au bord de l'Arno, nous charme par sa douceur ; et dans ce petit coin de Piccadilly qu'emplit la brume du soir percée des étincelles jaunes des becs de gaz, rouges et vertes des cabs et des omnibus, il nous semble que nous sentons cette odeur de fumée et de brouillard si caractéristique de l'atmosphère londonnienne et que nous entendons la grêle, sautillante et mélancolique musiquette de pianos mécaniques...

Voici le Forum romain, les pierres écroulées, les ruines mornes et pensives, les dernières colonnes du temple de Castor. Le jour tombant les éclaire de longs reflets somptueux et de majestueuse lumière, — car à toi seule, ô nature, il est permis de toucher aux ruines et de donner aux très anciens travaux des hommes, que tu reprends pour les ensevelir, la vie des choses naturelles dans l'éternel enchantement de ta lumière toujours jeune...

Sur un petit chemin de campagne, sous la pluie fine et pénétrante qui tombe des gros cumulus noirs tendus au ciel comme une draperie lourde, un cortège s'en va, sombre et lent, vers le cimetière : à l'horizon, dans une déchirure des nuages, apparaît une ligne blanche et lumineuse, — car toi seule, ô nature, sais te mettre à l'unisson de nos pensées, de nos tristesses et de nos espoirs et les illustrer d'allégories touchantes !

... Me pardonnera-t-on ces invocations ? Il est beau par le temps qui court de hasarder une prosopopée.

* * *

Hélas ! tout cela n'est guère « parisien », et c'est mal débuter pour mon retour sur le boulevard. Mais vous, mon ami, qui n'arrivez pas de province, dites-moi les nouvelles. — Les rois sont partis. — Quels rois ?... — Mais, tous les rois, le roi des Belges, le roi de Siam, le roi de Serbie, nos « hôtes royaux » enfin... — Vraiment... et puis ? — Les frères de Reszké viennent d'être anoblis par un ukase impérial ! — Très bien, et puis ? — Il est question de faire construire des automobiles de guerre... — Pour écraser les ennemis, excellente idée ! Puisse-t-on consacrer à cette œuvre patriotique tous nos automobiles « d'agrément » : ils sont déjà bien exercés à cette besogne... Et puis ? — Dame, c'est tout... Il y a aussi le « bateau rouleur » ; on dit que ça va réussir. — Ça réussira certainement : le « dernier bateau » sera le « bateau rouleur... » Et puis ? — Et puis, j'oubliais, la grosse affaire du moment : les kiosques à journaux... — Quoi ? — On les retourne ; voyez, ils ne donnent plus sur le trottoir, mais sur la chaussée. Il est dorénavant méritoire et presque héroïque de se manifester à soi-même son opinion politique en achetant un journal : on risque fort d'être accroché par les voitures... Les marchandes se plaignent ; ce sont « de très humbles et très honnêtes femmes », comme vous savez ! Les journalistes sont furieux : ils se vendent moins... Tout cela, disent-ils, pour les cafés dont les terrasses emplissent les trottoirs du boulevard. — Mais à qui la faute ? — Un peu la leur, c'est vrai... La question est très compliquée !...

Délicieuse vie de Paris, toutes les petites préoccupations que tu nous donnes intéressent agréablement notre esprit sans le fatiguer. Tu nous distrais de l'angoisse de notre destinée, tu nous offres un « divertissement » facile des songeries mornes et tristes auxquelles nous invitent la solitude et les vastes horizons. Comme j'ai bien fait de ne pas rester à la campagne!

André Beaunier.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

LA VOLONTÉ DE VIVRE, par *M. V. Charbonnel* (Colin). — Nos lecteurs se rappellent le compte rendu du *Congrès des religions* qui a paru récemment dans la *Revue* sous la signature de M. Ch. Wagner. L'idée de l'ouvrage était hardie et belle et le critique en appelait de tous ses vœux la réalisation. Le livre que j'ai sous les yeux est pour ainsi dire le manifeste, hardi, lui aussi, surtout à l'heure actuelle, des opinions de l'auteur en religion et en morale. Je lis dès les premières pages cette affirmation qui scandalisera certains philosophes par sa netteté hautaine : « Il y a un bien et un mal; un bien qu'il faut rechercher et un mal qu'il faut fuir », et plus loin ces paroles qui feront frémir bien des âmes timorées: « Quelques-uns ont dit: il n'est qu'un ami vrai de notre pensée, de notre vouloir, de nos âmes: c'est le directeur de conscience... Étrange illusion! Rien ne vaut que notre propre idéal, sincèrement aimé, quelles que soient d'ailleurs ses limites, ou même sa vulgarité naïve, pour nous élever au-dessus de nous-mêmes et nous faire monter les degrés de la vie morale. » Pour accomplir cette ascension, toujours ardue, souvent périlleuse il faut vivre en nous, éveiller le Dieu intérieur dans le silence, le recueillement, la solitude : une solitude « au milieu du monde » et pleine d'activité morale qui aboutit à la formation du caractère par l'effort constant de la volonté. Et ici, comme au cours de l'ouvrage entier, je trouve la courageuse revendication d'une large part de liberté pour l'être humain en face des forces aveugles de la nature; une conception féconde de la souffrance, viatique indispensable au cours du long voyage vers la perfection et condition même du bonheur; enfin une fière affirmation des droits de la foi vis-à-vis de la raison et de la science. Ce qui me plaît moins, c'est la description de la vie intérieure d'après le *Trésor des Humbles*. D'abord parce que ce chapitre de pure critique détonne au milieu d'une œuvre originale; puis parce que le livre de M. Maeterlinck, admirable sans doute au point du vue poétique, l'est beaucoup moins au point de vue moral où se place M. Charbonnel, puisqu'il conclut en somme à la *volonté de ne pas vivre*, ou de vivre le moins possible. L'auteur est mieux inspiré dans ses citations fréquentes d'Emerson: le grand penseur américain est un guide autrement sûr vers les cimes où nous convie le moraliste épris de saine, de robuste activité.

LA SOCIÉTÉ ET LA MORALE, par *M. H. T. Secrétan* (Alcan). — La question des origines premières est inaccessible, affirme l'auteur en débutant, mais comme les besoins et les passions de l'homme sont toujours les mêmes, on peut se représenter les règles de conduite qui ont dû s'établir dans les sociétés dont la culture et l'expérience étaient encore rudimentaires, et suivre leur développement. L'étude de la formation du milieu social nous conduit à examiner le rôle de l'individu dans ce milieu, le jeu des intérêts, les mobiles sociaux, et de là, par une pente insensible, nous passons aux jugements moraux. Puis devant nous se dresse la grande question du devoir, si débattue aujourd'hui comme beaucoup d'autres. Comment faut-il envisager l'idée de sacrifice? nous voici dans le domaine des questions métaphysiques. Le devoir de conserver et de protéger la vie est le devoir général qui contient tous les autres, il ne peut être accompli que par la solidarité et celle-ci exige impérieusement la bonne volonté de chacun : volonté de conservation et de protection. Et voilà que, sans nous en douter, nous abordons le problème de la civilisation et de la natalité. Quand j'écrivis la « Crise du mariage » je n'avais pas lu l'ouvrage de M. Secrétan, mais je suis presque effrayé de voir à quel point ses statistiques et les déductions qu'il en tire me donnent raison. Je dirais volontiers: Intellectuels, lisez et réfléchissez, si l'on ne nous prouvait précisément ici que l'abus, la réflexion est le plus grave de tous les maux dont nous souffrons aujourd'hui.

SALE JUIF! par *M. Louis Dollivet* (Colin). — Est-il vrai que les mots : races, peuples, religions, ne sont plus que des étiquettes dont la seule valeur réelle aujourd'hui est de grouper les intérêts matériels et de permettre aux divers champions de se reconnaître dans la mêlée? La preuve que M. Dollivet en doute encore un peu, du moins en ce qui concerne la race, c'est qu'il se contredit lui-même à certain endroit par l'organe de son héros René Lewy. Comment expliquez-vous, demande le docteur Morette à son collègue israélite, que presque tous vos coreligionnaires s'assimilent si vite les langues étrangères? — Lewy répond que cela provient selon lui de deux causes : l'étude de l'hébreu, de tradition chez ses ancêtres, la nécessité pour ces derniers, ballottés sans cesse d'Orient en Occident, d'apprendre sans cesse de nouveaux idiomes. D'où un goût et des aptitudes spéciales pour les études linguistiques chez les générations actuelles. Mais qu'est-ce là sinon l'atavisme, l'héritage de la race? Cette restriction faite, je ne puis qu'approuver hautement l'idée qui a dicté la thèse du roman. Au plus digne la palme, c'est-à-dire au plus intelligent, au plus laborieux, au plus honnête, telle devrait être, mais telle n'est pas la devise de nos civilisations soi-disant éclairées. Parfois, comme l'auteur, on se demande avec tristesse combien de siècles s'écouleront encore avant que les hommes, et en particulier les prêcheurs patentés de charité et de morale, se décident à pratiquer la formule du juif Jésus : « Aimez-vous les uns les autres. »

G. Art.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 35676.

Le Directeur-gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 18. 4e SÉRIE. — TOME VIII 30 OCTOBRE 1897.

LA POLITIQUE

Les Chambres ont supprimé 25 millions sur le principal de l'impôt foncier : c'est un trou de 25 millions dans le budget : il s'agit de le combler.

Comment? En augmentant l'impôt sur les valeurs mobilières. On ne peut pas faire autrement. Voilà qui est entendu ; mais encore peut-on discuter, non la mesure en elle-même, mais la meilleure façon de l'appliquer.

Les valeurs étrangères seront les premières frappées. Sur ce point, rien à dire. On objecte, je le sais, que le résultat sera peut-être de diminuer l'importance des opérations qui se font sur le marché de Paris : l'argument me touche médiocrement.

Tout d'abord, je doute que de payer un droit qui n'a rien d'excessif, ce soit assez pour empêcher personne d'acheter ou de vendre à la Bourse telle valeur étrangère que bon lui semblera. Mais quand même l'impôt aurait ce résultat, serait-ce un motif d'hésiter? Voyez, dans le dernier numéro de la *Réforme économique*, le tableau des émissions de valeurs étrangères faites à Paris depuis dix ans : vous direz avec moi que l'épargne française n'a pas de quoi se réjouir, et que ceux qui avaient des capitaux disponibles auraient aussi bien fait de les employer à commanditer l'industrie ou à acheter de la terre.

Après les valeurs étrangères, les valeurs françaises. Ici, il existe une tendance à augmenter l'impôt pour les titres nominatifs, plutôt que pour les titres au porteur ; — tendance fâcheuse, à mon sens, et contre laquelle le public devrait protester.

On dit que les titres nominatifs sont favorisés par rapport aux titres aux porteurs : oui, les titres nominatifs sont favorisés, et il est juste qu'ils le soient, et il faut souhaiter qu'ils continuent à l'être dans l'avenir comme ils l'ont été jusqu'ici.

La valeur nominative a ceci pour elle d'être une valeur de placement, non de spéculation ; elle représente quelque chose d'intéressant au point de vue général : c'est la stabilité de l'épargne.

J'ai entendu des hommes d'expérience exprimer cette opinion que toutes les valeurs mobilières devraient être nominatives. Sans aller si loin, on peut demander, pour les valeurs nominatives, un traitement de faveur.

Et si l'on me reproche, comme cela est arrivé quelquefois, de faire de la politique idéaliste, j'invoquerai un intérêt tout matériel : l'intérêt du fisc.

Avez-vous jamais songé combien de valeurs au porteur doivent être dissimulées dans un pays comme le nôtre, où de braves gens s'imaginent que ce n'est point frauder que de frauder le fisc? Je me suis laissé dire que, depuis quelque temps, des maisons de banque étrangères distribuent des circulaires où elles proposent un moyen très simple de ne pas payer les droits de succession : c'est d'ouvrir un compte à deux personnes, par exemple au mari et à la femme ; si l'un des deux meurt, l'autre retire les valeurs sur sa seule signature, sans avoir à payer un sou au fisc.

Voilà une manière de fraude. Il en est d'autres sans doute. Les valeurs au porteur échappent à tout contrôle, et c'est pourquoi il faut favoriser les valeurs nominatives. Je me permets de soumettre ces réflexions à la Commission du budget.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR LA CRIMINALITÉ ET LE SOCIALISME

Rien n'est plus antipathique à l'école de Marx que le fameux adage : La question sociale est une question morale. Pourtant c'est là une vérité, mais qui, selon nous, n'exclut nullement l'autre vérité complémentaire : La question morale est une question sociale. Si on veut saisir, en un exemple concret, cette mutuelle implication du moral et du social, on n'a qu'à considérer l'inquiétant problème de la criminalité aujourd'hui croissante dans tous les pays civilisés, mais surtout en France. Il s'agit de savoir s'il est juste, avec les socialistes de l'école matérialiste, de rejeter toute la faute sur la société et particulièrement sur notre régime économique.

***

Nous avons déjà essayé ailleurs de montrer comment les causes intellectuelles et morales influent sur la forme la plus lamentable de la criminalité, celle des enfants et des jeunes gens. L'étude que nous avons publiée dans la *Revue des Deux Mondes* sous ce titre : *Les jeunes criminels, l'école et la presse*, a provoqué, soit dans la presse française et étrangère. soit au Sénat, d'utiles discussions. Outre les oppositions de points de vue que nos journaux ont manifestées, sous l'influence de passions purement politiques ou religieuses, nous avons été frappé de la discordance d'appréciations causée par les doctrines sociales. C'est sur ce terrain, à vrai dire, que la question a fini par se reporter ; c'est là que nous devons la suivre. On peut examiner le problème sans avoir ici à rechercher si le socialisme, en lui-même, est vrai ou faux. Nous nous bornerons d'ailleurs à quelques réflexions générales.

Les criminologistes de l'école dite « positive » ont cherché les raisons du crime, tantôt dans l'anthropologie et la physiologie, tantôt dans le milieu climatérique et tellurique, tantôt dans le milieu social. Selon nous, toutes ces causes agissent, et il est certain que l'influence du milieu social va croissant. Mais ce milieu est-il lui-même en entier réductible aux relations économiques? Selon le marxisme, tout s'explique dans la société par les besoins de la vie et, conséquemment, par le régime de la production, de la distribution et de la consommation. Marx oublie les idées et surtout les croyances, ou, s'il en tient compte, c'est pour en faire de simples expressions de nos appétits fondamentaux. Selon les disciples de Marx, l'histoire nous montre toujours des classes dominantes et des classes dominées, et les lois pénales ne sont que « la défense des intérêts des classes dominantes ». Dès lors le criminel n'est plus qu'un individu n'ayant pu s'adapter à ces lois ; il se révolte, ou bien, condamné à une vie inférieure, il dégénère, — Comme si, dans toutes les classes de la société, dominantes aussi bien que dominées, il n'y avait point de crimes à déplorer ! et comme si les lois pénales ne protégeaient pas, par exemple, la vie de l'ouvrier en même temps que celle du bourgeois!

Moins chimériques, d'autres socialistes croient cependant, avec M. Enrico Ferri, que le crime vient de ce qu'on n'a pas encore réalisé dans notre société capitaliste « l'assurance à tout homme du nécessaire pour vivre en homme et non pas en bête de somme, avec la socialisation de la terre et des moyens de production ». Cette solution « simpliste » du problème paraîtra à tout psychologue et à tout moraliste d'un extraordinaire optimisme. D'abord il faut faire la part, et elle est grande, des causes physiologiques et pathologiques. On sait que Lombroso et son école vont même jusqu'à considérer le crime comme l'inévitable produit du « type criminel », qui lui-même est une « forme régressive » du combat pour la vie.

A notre avis, le prétendu « atavisme » de Lombroso, là où il semble se manifester, est un phénomène de dégénérescence qui fait perdre, selon une loi bien connue, les qualités morales les dernières acquises par la race, parce qu'elles sont les plus fragiles et les moins profondément enracinées. La dégénérescence a un rôle considérable dans la production de la criminalité, surtout infantile et juvénile. Le matérialisme marxiste, en faisant tout dépendre des conditions économiques et du régime de la propriété, oublie ou méconnaît trop les causes physiologiques du crime, tout comme il en oublie les causes psychologiques. Après avoir admis — ce qui est loin d'être prouvé — que la socialisation des moyens de production ferait disparaître la misère, il soutient que la misère elle-même est, sinon la cause unique et exclusive, « du moins la cause principale de la dégénérescence humaine ». C'est même là, à en croire M. Ferri, « un fait incontestable et incontesté » (1). Certes, il faut combattre la misère par tous les moyens possibles, individuels et collectifs. Outre qu'elle tient souvent à des causes sociales, que la société, par conséquent, a le devoir de rechercher et d'atténuer, elle est elle-même une cause active d'affaiblissement et de « dénutrition », qui finit par retentir sur la race. Nous sommes donc tous ici solidaires.

Mais l'école de Marx oublie trop les autres causes de la criminalité ou en méconnaît la vraie nature en les rangeant presque toutes dans la catégorie de la

(1) *Socialisme et science positive*, p. 198.

misère. A moins de jouer sur le sens de ce mot, il faut entendre par là, pour être fidèle à la pensée de Marx, la misère économique ; sans quoi tout rentrera dans la misère : misère physiologique des gens mal portants, misère intellectuelle des sots, misère morale des vicieux. Or ces dernières formes de misère, qui ne proviennent pas de la première, c'est-à-dire de la pauvreté, qui n'en proviennent qu'accidentellement et indirectement, jouent un rôle énorme dans la dégénérescence. La débauche et l'alcoolisme sont parmi les causes les plus manifestes de décadence physique et morale ; ces causes expliquent aussi, avec la passion, la majeure partie des crimes.

Or, quels sont les secrets du marxisme pour supprimer, par des moyens purement économiques et matériels (comme il convient au matérialisme historique) : 1° la débauche, 2° l'alcoolisme, 3° la passion sous toutes ses formes ? Autrement dit, comment les « péchés capitaux » de la morale, — luxure, gourmandise et intempérance, orgueil, envie, paresse, — vont-ils s'évanouir avec la propriété individuelle ?

Le seul qui ait un rapport direct avec le régime de la propriété, c'est l' « avarice » ; mais, à moins d'une complète et chimérique égalité de distribution, qui assurerait au paresseux la même rémunération qu'au laborieux et supprimerait toute épargne, quelle qu'elle soit, l'avarice trouverait encore le moyen de se glisser dans l'Éden socialiste. Et en même temps les six autres péchés y éliraient leur domicile habituel, qui est le cœur même de l'homme. Par quel miracle supprimerez-vous, entre autres choses, les « passions de l'amour » ? Et la jalousie, et la vengeance ? Les animaux sont jaloux les uns des autres ; si vous avez deux chiens, caressez l'un, vous verrez l'autre envieux jusqu'à souvent mordre de colère le premier. Entre les enfants, la jalousie est analogue. Est-il un prodige d'organisation sociale qui puisse extirper l'envie ? La jalousie par amour, particulièrement, comment la déraciner ? Par la promiscuité absolue ? Quel progrès à reculons ! Et d'ailleurs, cela ne suffirait pas : les luttes n'en seraient que plus brutales. Quant à l'instinct d'appropriation, déjà manifeste chez les animaux et les enfants, il n'est pas de communisme qui le puisse extirper radicalement. Le vol, direz-vous, disparaîtrait, n'ayant plus rien à prendre ? — En êtes-vous sûr ? N'y aurait-il pas toujours des objets mobiliers dont l'individu aurait la possession, ne fût-ce que pour un jour, pour deux ou pour trois ? Est-il certain que ces objets seraient toujours respectés du voisin ? Supprimer toute propriété pour supprimer tout délit contre la propriété, pure utopie.

Et il resterait, nous l'avons vu, tous les délits ou crimes contre les personnes, qui sont loin d'être une quantité négligeable. M. Ferri, cependant, n'admet comme devant subsister dans le paradis marxiste que « les formes de criminalité rendues aiguës par quelque influence pathologique personnelle, par le délire momentané, par le traumatisme, etc. » ; comme s'il y avait du traumatisme chez l'amoureux exaspéré, ou comme si son « délire » n'était pas d'ordre psychologique et moral, non pathologique ! Ne soyons pas dupes des antiques métaphores qui font de la passion une « folie ». Est-ce pour des raisons économiques, ou même pathologiques, que le meurtre est, en Italie, plus fréquent que partout ailleurs ? Est-ce même pour des raisons purement ethniques et de tempérament ? Non ; c'est surtout pour des motifs tenant aux mœurs, aux maximes collectives, aux préjugés, à l'éducation : la *vendetta* n'a rien à voir avec le régime économique. « Les hommes, dit Aristote, ne commettent pas seulement des injustices pour se procurer les nécessités de la vie ; souvent aussi l'avidité des jouissances et l'impétuosité de leurs passions les rendent injustes ». Vous aurez beau accroître cette richesse, « ce qui manque, dit Platon, va bien au delà de ce qu'on possède ».

Les crimes contre la propriété attribuables à la détresse proprement dite ne forment aujourd'hui que le quart environ ; le goût du vol, la paresse, le vice expliquent le reste. Les crimes contre la propriété ont été plus nombreux en Angleterre pendant les années grasses de 1870-1874 que dans les années maigres 1884-1888. L'Inde fournit quatre ou cinq fois moins de ces crimes que l'Angleterre. Grave erreur de croire qu'il suffit d'accroître le bien-être, *sans plus*, pour abaisser le chiffre du crime, surtout chez les jeunes gens.

« Il ne faut pas tant viser à accroître les fortunes qu'à discipliner les caractères » ; ainsi parle un des plus éminents criminalistes d'Angleterre, M. Morrison, qui a passé sa vie comme aumônier dans les prisons. Certes, les conditions économiques ont une importance que nous sommes loin de méconnaître, et il faut tout faire pour les améliorer ; mais les conditions morales sont prépondérantes. Le crime est si loin d'être *lié* à la misère qu'il est au contraire moins fréquent dans les pays pauvres. L'Hérault et la Normandie, les plus riches régions du territoire, sont aussi les plus délictueuses et nous présentent une jeunesse qui ne leur fait pas honneur. MM. Joly et Tarde ont montré que la cause en est dans la rapidité avec laquelle les gens se sont enrichis ; la cupidité y a crû encore plus vite que la richesse ; la facilité même de satisfaire tous les vices a entraîné parents et enfants à tous les vices. Les causes économiques recouvrent donc ici les causes morales. Au contraire, les départements bretons qui souffraient de la misère, ont beau entrer peu à peu dans la voie enrichissante des progrès agricoles, ils voient s'éclaircir leurs teintes sur les cartes de la criminalité. C'est que

l'aisance lentement et laborieusement acquise, solide et générale, est, dit M. Tarde, une excellente chose, moralisatrice au plus haut degré. « La Bretagne, dit aussi M. Bournet, a une moyenne de moralité vraiment exceptionnelle; là s'est conservé pur le sentiment de la vie de famille, pure aussi la croyance au but idéal de la vie. » Ajoutez qu'en Bretagne l'influence favorable de la foi religieuse s'exerce tout d'abord chez les enfants.

Dans notre population agricole, la criminalité est de 8 accusés par an pour 100 000 personnes; dans les professions libérales, elle est de 9 accusés; dans les populations industrielles et commerçantes des villes, elle est de 14 et 18 (1). Pourquoi les professions libérales et l'agriculture fournissent-elles le moindre contingent de crimes et de délits? c'est d'abord que, des deux côtés, nous trouvons un travail régulier sans spéculations aventureuses; de plus, il existe une certaine fixité des esprits et des consciences : là c'est une sphère élevée d'idées et de sentiments, sur les hauteurs de la pensée; ici, c'est une région humble et terre à terre, mais sûre et saine. « Si un homme, a dit Nietzsche, n'a pas à l'horizon de sa vie des lignes fermes et tranquilles, comme la campagne a ses lignes de collines et de forêts, sa volonté intime demeure inquiète, distraite et agitée par le désir au même point que celle du citadin; il ne connaît pas le bonheur et ne le donne pas. »

Ce ne sont pas toujours les croyances religieuses qui soutiennent les esprits éclairés; mais le sentiment moral et social, le sentiment esthétique, littéraire, scientifique produisent une élévation de niveau et une sorte de noblesse d'où l'on ne peut déchoir. Aux champs, la foi est fréquente et, là où elle n'est guère profonde, la tradition séculaire et l'opinion la suppléent. Tout ce milieu agit sur la jeunesse comme sur l'âge mûr. Au contraire, pourquoi les commerçants et industriels, patrons, ouvriers, employés, surtout dans les villes, fournissent-ils un si fort contingent? Pourquoi ici les jeunes criminels surabondent-ils? C'est parce que toutes les causes d'agitation, de fermentation, de tentation sont réunies dans un milieu qui lui-même est provocateur, chez des esprits qui le plus souvent n'ont eux-mêmes rien d'assis. Ajoutez les contrastes du luxe et de la misère, que les socialistes ne sont pas seuls à déplorer et à vouloir guérir; ajoutez la contagion des exemples, celle des idées révolutionnaires chez les travailleurs, la haine des classes érigée aujourd'hui en principe de morale par les marxistes eux-mêmes, et tous les conflits d'opinions et d'intérêts dont la jeunesse finit par recevoir le contre-coup.

Une des plus importantes causes sociales du crime, chez la jeunesse comme chez l'âge mûr, est la concentration croissante de la population, produite surtout par la centralisation de l'industrie; et c'est un mal que le socialisme a raison de dénoncer, mais pour lequel il n'a pas trouvé de remède. Dans toutes les nations où les villes croissent aux dépens de la campagne, le crime s'accroît rapidement. Dans les grands centres, les conditions matérielles et industrielles de l'existence sont si défectueuses, que la dégénérescence cérébrale et nerveuse y est rapide et que les classes pauvres deviennent peu aptes aux occupations industrielles. Ajoutez-y un champ meilleur pour le crime avec une plus grande facilité pour échapper à la police. Même à Londres, plus de la moitié des criminels lui échappent. Londres contient moins du cinquième de la population de l'Angleterre et produit plus du tiers des crimes. L'opinion est un milieu social (et non plus économique) dont l'action peut être bienfaisante ou malfaisante; dans les campagnes elle constitue une sanction assez sûre et presque inévitable, chacun vivant sous les yeux de tous.

Dans les villes l'individu échappe à la surveillance d'autrui; il est d'autant plus isolé qu'il y a plus d'hommes autour de lui. Aussi, de nos jours, la criminalité violente, tout en se maintenant, tend à se localiser dans les bas-fonds des villes, dans ce que M. Tarde appelle la cale infecte du vaisseau négrier de notre civilisation. Au reste, M. Ferri lui-même finit par reconnaître que, si le facteur économique, « en tant que misère, dénutrition avec dégénérescence consécutive, excitant à la chasse fiévreuse de l'argent » — a une grande influence sur les délits *occasionnels*, « il n'agirait pas, à lui seul, sans les conditions individuelles ; car, de cent individus misérables dans le même milieu, une petite minorité seulement s'adonne au crime, la plupart contre les propriétés, quelques-uns seulement contre les personnes ». De même, la tuberculose et le typhus ont beau être favorisés par les conditions misérables du milieu et se transmettre par contagion, « ce sont des maladies individuelles ». Et les vraies causes individuelles du crime, ajouterons-nous, sont physiologiques ou plus souvent morales.

Un exemple de l'impuissance qu'ont les arrangements extérieurs, comme ceux que rêvent les marxistes, pour la moralisation des individus, c'est le célèbre pénitencier d'Elmire, aux États-Unis. Il fut fondé par un homme énergique et sévère, M. Brockway. Le principe psychologique qui a dominé cette institution est que, comme la répétition continue de certains mouvements modifie la structure physique, ainsi de nouvelles habitudes, d'abord produites par coercition, peuvent transformer la structure mentale. D'abord viennent les moyens empruntés à

(1) Pareillement dans le tableau des divorces, les cultivateurs figurent pour 4,8 sur 100000; les ouvriers pour 58,18, c'est-à-dire douze fois plus.

l'hygiène, — qualité de l'alimentation, bains, massage, gymnastique, hydrothérapie; puis exercices militaires, laboratoire, école, discipline rigoureuse, passage incessant d'une exercice intellectuel à un exercice physique, « une roue qui tourne sans cesse ». Par malheur, la régénération de l'homme, disait lord Stanley au parlement, ne peut jamais être l'effet d'un procédé mécanique. Il est vrai qu'à Elmire on enseigne aussi les professions; on enseigne l'histoire, la littérature, les mathématiques, la physique; nous aimerions mieux moins de gymnastique ou de sciences, et plus de morale. Cette école modèle ou prétendue telle coûte des millions par an, qui seraient peut-être mieux employés à l'éducation des enfants honnêtes. En vertu de la « sentence indéterminée » on ne laisse sortir de la maison que les jeunes gens qui paraissent enfin rompus à la vie saine et régulière. Or, d'après la statistique, le cinquième des prisonniers libérés retombe dans le délit dès les premiers six mois, durant lesquels cependant s'exerce la « surveillance ». Après cela, on les perd de vue, et qui sait ce qui arrive? Généralisez, sous un régime collectiviste, le régime d'Elmire; perfectionnez aussi les écoles sous le rapport matériel et intellectuel, mais en oubliant le côté moral ou en le rejetant après les questions économiques, vous verrez que toutes les plus ingénieuses organisations sociales viendront échouer contre le vice. .

En réalité, comme nous l'avons expliqué ailleurs, l'effroyable montée de la criminalité juvénile n'est que l'indice d'une crise morale, dont elle nous montre grossis les résultats chez les êtres qui ont le moins de responsabilité personnelle et le plus de facilité aux suggestions du milieu. Par l'effet de causes en partie économiques sans doute, mais aussi en partie intellectuelles, le milieu moral est aujourd'hui vicié sous une foule de rapports pour tous les enfants, surtout pour ceux des classes ouvrières. La principale raison du fâcheux excédent de la criminalité, surtout chez les jeunes, est l'insuffisance de l'éducation dans la famille. Que de fois l'enfant est enveloppé d'une atmosphère impure : promiscuité familiale, immoralité des habitudes, contact de turpitudes incessantes, souvent même l'initiation forcée et systématique par les parents aux pratiques de la mendicité, de la prostitution, du vol et de l'escroquerie!

Ce qu'il faut concéder aux critiques socialistes, c'est que les progrès de la grande industrie, la centralisation croissante des capitaux, le développement des immenses usines aux machines toutes-puissantes, la division du travail dans de multiples ateliers, « tout cet énorme mécanisme réglementé et impitoyable qui forme notre monde moderne » a contribué à désorganiser la famille, à dénouer les liens du foyer chez ceux qui ne possèdent rien que leurs bras contre la misère (1). C'est avec raison qu'on nous représente le père partant le matin à l'usine; la mère, après avoir lavé le visage des petits, se rendant elle aussi au travail, ne rentrant que le soir à la nuit et bien lasse. « On se partage un peu de charcuterie, une maigre soupe chauffée à la hâte, et chacun s'endort en songeant aux fatigues du lendemain qui seront celles de la veille (2). »

C'est avec raison qu'on trouve insuffisant pour les enfants d'aller à l'école (quand ils y vont), de savoir lire et de connaître la généalogie des rois de France; « l'instituteur leur parle quelquefois vaguement de morale et, pour en faire de bons citoyens, s'efforce de leur inspirer la crainte du gendarme et l'amour du drapeau; mais tout cela n'emplit point la journée; « à quatre heures, ils sont libres, et jusqu'à la nuit courent par les rues, cahiers et livres sous le bras; ils sont les maîtres des jardins, des places et des avenues, bousculent les passants et tirent les sonnettes; ils chantent aux coins de rues avec les musiciens ambulants, s'arrêtent aux devantures où s'étalent les journaux illustrés. Ils sont bien loin des sermons du maître d'école ces petits, quand ils rentrent le soir au logis, où les parents harassés et maussades leur donnent la becquée qui précède le sommeil. » Qu'un jour un camarade vicieux leur indique quelque mauvais tour, ils écouteront, seront tentés « et peut-être, par bravade, pour se montrer plus hardis que les autres, feront inconsciemment leur premier pas sur une voie dont la pente est rapide ». Et qu'auraient-ils pour se défendre? Sur eux l'action de l'instituteur est bien faible, nulle celle de la famille. « Si le père, à lui seul, pouvait subvenir aux besoins de la famille, les enfants ne resteraient point le soir dans les rues exposés aux tristes conseils du hasard, Ils trouveraient de la joie et de la douceur dans un logis qu'éclairererait le sourire de la mère. Si les longues heures de travail ne l'accablaient point, l'ouvrier, lui aussi, pourrait prétendre à être un chef de famille qui surveille et dirige les siens... Transformer l'éducation, c'est transformer entièrement les conditions de notre vie, c'est permettre à l'homme d'être autre chose qu'un rouage dans une usine, c'est rendre la femme à son rôle de mère, c'est reconstituer enfin la famille en détruisant le servage industriel... Quel est donc ici l'élément démoralisateur, si ce n'est la mauvaise organisation du travail (3)? »

Nous reconnaissons ce qu'il y a de vrai dans ces reproches éloquents faits au régime industriel de notre époque par le socialisme idéaliste, bien supé-

(1) M. Renard, dans la *Revue [illegible]* de mars 18[illegible]

(2) M. Renard, *ibid.*

(3) M. Renard, *ibid.*

rieur au socialisme matérialiste. Le mal qu'on décrit est visible, et tout le monde doit s'entendre pour vouloir le guérir. Ce qui est sujet à caution, c'est précisément le remède collectiviste, que d'ailleurs nous n'avons pas ici à examiner. Sans socialiser les moyens de production, on peut et on doit se préoccuper davantage de l'éducation et de la protection des enfants pauvres.

En France, tout considéré, les conditions économiques et le régime de la propriété sont supérieurs à ce qu'ils sont dans les autres pays, la misère est moins grande, l'aisance plus générale, la propriété plus divisée et plus répandue. Comment se fait-il donc que, dans l'augmentation universelle de la criminalité, surtout juvénile, nous ayons en France un surplus par rapport aux autres nations, et surtout que la criminalité contre les personnes, la criminalité violente et barbare aille chez nous en augmentant?

Il faut bien qu'il y ait ici en jeu des causes particulières, qui ne sont plus de l'ordre économique. Et parmi ces causes, il est difficile de nier, en premier lieu, l'impuissance où se trouve l'enseignement moral de l'école, soit laïque, soit congréganiste, à compenser la démoralisation des familles; 2° la toute-puissance de l'enseignement immoral dans la presse française. Autrefois, la presse se considérait comme ayant la mission de « vulgariser les idées », souvent généreuses; aujourd'hui, ce sont des passions qu'elle prend à tâche de répandre. En fait de nourriture intellectuelle, elle a le reportage à outrance, « la littérature chez la portière », les personnalités et les diffamations, la reproduction complaisante de tous les « événements sensationnels », crimes, scandales, faits de la vie privée, faits et gestes du demi-monde; quant aux jouissances « d'art » qu'elle propose ou impose, ce sont trop souvent des récits ou des gravures pornographiques. Les sophismes antisociaux et les sophismes passionnels alimentent notre presse quotidienne et nos romans. Vengeance, jalousie et colère, voilà les passions mères de l'homicide, là où il ne résulte pas de la cupidité; la conduite vindicative et le banditisme rencontrent dans les mœurs de certains pays encore à demi barbares une complicité latente : et ce sont alors, comme on l'a dit excellemment, non des traits de race, mais des « maximes de la conduite collective »; or, une certaine presse, la plus répandue, est chez nous l'apologie journalière de la vengeance, de la jalousie et de la colère. Elle les érige en maximes de la conduite collective. Quant aux crimes contre la propriété, la presse les favorise directement toutes les fois qu'elle attaque la propriété même et représente notre régime actuel comme une violation des droits du peuple; elle les favorise indirectement quand elle ébranle toutes les croyances morales et inspire le scepticisme. Une autre action funeste des journaux, qui ne tient nullement à notre régime de propriété et qui subsisterait sans doute sous un gouvernement de socialisme populaire, c'est la publication, si recherchée par le peuple, des détails et des photographies du crime.

Selon M. Mac Donald, qui a réuni là-dessus nombre de documents, « il y a là un grand mal pour la société, eu égard à la tendance de l'homme à l'imitation ». De plus, le criminel en tire orgueil. Enfin, ces publications satisfont chez le peuple une curiosité maladive et dangereuse. « Les faibles moralement et intellectuellement en sont les plus affectés »; il leur manque le « pouvoir d'inhibition », et c'est précisément l'absence de ce pouvoir qui est un des traits ordinaires du criminel. Si, de plus, ce sont des enfants ou jeunes gens qui subissent cette action démoralisatrice, les effets en sont encore grossis, dans un âge où l'imitation prévaut davantage et où la responsabilité personnelle est moindre. Avant les débats judiciaires, nos journaux font des récits circonstanciés du « drame », qui est bien, en effet, une pièce de théâtre servie à l'avidité malsaine de la foule. Les journalistes assiègent les prétoires pour obtenir des détails; ils en inventent au besoin. Une femme a été coupée en morceaux; combien y en avait-il? par quels adroits procédés l'opération a-t-elle pu être accomplie? Un homme vient d'être étranglé; comment? combien y avait-il de nœuds au ligotage? Un autre est empoisonné? de quel poison? préparé par quelle recette? comment versé à la victime? Il n'est pas de détail, si hideux soit-il, qui ne doive être servi au lecteur; il faut que ce dernier, fût-il un adolescent, conçoive et ressente par le menu ce qu'a conçu et ressenti le meurtrier; il faut qu'en imagination, depuis le premier acte jusqu'au dernier, il accomplisse le crime, dissèque, étrangle, empoisonne. Telle est l'éducation du peuple par la presse.

Récemment, en Angleterre, les journaux rendaient compte en quelques lignes discrètes du procès fait à une sorte d'ogresse qui avait maltraité des enfants et qui fut condamnée à la pendaison. Pendant ce temps, en France, un des plus répandus parmi les journaux populaires publiait trois colonnes de détails horribles sur ce procès, sans qu'on pût savoir comment il les avait connus et s'il ne les avait pas tout simplement inventés. En Angleterre, pas de publicité détaillée des crimes, dit M. Rostand, aucun magistrat, aucun greffier ne confie une instruction au reportage; les comptes rendus judiciaires sont sobres. Dans le procès d'Oscar Wilde, par exemple, la réserve la plus stricte fut observée. Il est donc certain que la démocratie française, oublieuse de ses vrais intérêts, au lieu de lutter par tous les moyens contre la marée du crime, laisse rompre toutes les

digues sous prétexte de « liberté! » (Voir la note à la fin de l'article.)

Un meilleur régime de la famille, de l'école, de l'atelier n'entraîne pas nécessairement le collectivisme. Il en est de même pour un meilleur régime de la presse. On a proposé à la presse française de prendre, par ses syndicats, la résolution de fermer ses colonnes aux récits de crimes. Elle a fait jusqu'ici la sourde oreille. Elle donne d'ailleurs au peuple ce que le peuple cherche, et nous nous demandons avec inquiétude comment la démocratisation croissante, qui, sous le régime socialiste, serait encore plus radicale, pourra trouver en elle-même son propre frein. Un exemple de la pression exercée par la foule sur les gouvernements qui en dépendent trop — et comment un socialisme ultra-démocratique y échapperait-il? — c'est l'actuelle diffusion des courses de taureaux, qui ont pénétré jusqu'à Roubaix. Si les députés du Midi ou du Nord avaient dépensé la même activité au profit de la moralisation populaire qu'ils en ont déployée pour rétablir des jeux barbares, pour faire ainsi échec à la loi et au gouvernement par intérêt électoral, nous croyons qu'ils auraient fait preuve de plus de patriotisme : ils eussent été un peu moins Espagnols et plus Français. Ici, ce n'est pas le régime « capitaliste », ni le régime « bourgeois » qu'il faut accuser, mais bien plutôt, semble-t-il, le régime populaire. Le marxisme le plus subtil aurait peine à ramener ce phénomène à des causes économiques (1).

En somme, la criminologie socialiste met bien en lumière un côté des choses, sur lequel elle attire à bon droit l'attention; mais elle a le tort de ne voir que ce côté. Moralité et immoralité ont des causes principalement morales. Cette loi se vérifie de plus en plus à mesure que la civilisation avance, par cela même que, dans les nations les plus civilisées, les facteurs d'ordre intellectuel et sentimental vont l'emportant sur le milieu physique, géographique, ethnique et même, quoi qu'en dise Marx, économique. Certes, les réformes sociales peuvent énormément pour diminuer la criminalité, et elles sont urgentes; mais il importe de ne pas confondre réforme sociale avec socialisme, surtout avec collectivisme. Ce n'est pas sur le régime même de la propriété, ce n'est pas même sur la « question d'estomac », quelle qu'en soit la valeur, que les réformes doivent porter exclusivement ni même principalement : plus importante encore est la question du « cœur »; plus que les fortunes valent les consciences.

ALFRED FOUILLÉE,
de l'Institut.

(1) De même, la question des cafés-concerts est-elle d'ordre économique ou d'ordre moral? Est-ce la propriété collective qui supprimera ces facteurs de débauche et de criminalité?

NOTE

En discutant les conclusions de notre étude sur les jeunes criminels, l'école et la presse, par quelle sorte d'entente tacite nos journaux ont-ils fait le silence, sauf quelques rares exceptions, sur la part de responsabilité que nous leur avions imputée dans la perturbation générale des consciences? En revanche, ils ont tous parlé de l'école, tantôt pour lui attribuer la pire influence, tantôt pour la disculper. Une sorte de légende tend ainsi à se former selon laquelle nous aurions attribué les maux actuels à l'école « laïque »; un journaliste a même prétendu que, selon nous, si la criminalité des enfants augmente, cela tient à ce qu'on ne leur fait pas lire tous les jours une page de la Bible; et là-dessus : « Vous n'avez donc pas lu la Bible vous-même, pour lui prêter ainsi une vertu moralisatrice! » Bref c'est surtout la presse que nous avions mise en cause, et, au lieu de se défendre, au lieu même de laisser croire qu'elle pût être attaquée, le presse a défendu ou attaqué l'école!

Quelques journaux ont cru pouvoir nous opposer le remarquable travail publié par M. Tarde à cette occasion dans la *Revue de pédagogie*. Or, M. Tarde, aussi éminent comme sociologue criminaliste que comme statisticien, déclare que, dans l'ensemble, « nos conclusions ne sauraient être contestées »; et si l'on passe aux détails, on voit que nous sommes tous deux, en définitive, presque toujours du même avis. « Dans l'ensemble de la population enfantine, dit M. Tarde, y a-t-il lieu de penser que l'école est un frein et un ressort moral d'une certaine force? Hélas! non. Elle n'est guère qu'un stimulant intellectuel, un apéritif mental, et ce n'est pas assez. » Voilà pour l'école. Nous l'avons jugée nous-même moins sévèrement; car nous lui attribuons une influence patriotique et morale, quoique insuffisante et inférieure aux espérances exagérées que l'on avait conçues. Voici maintenant pour ce qui concerne l'influence de la presse : « Par une coïncidence déplorable signalée par M. Fouillée, les lois scolaires ont été contemporaines de la loi de 1881 sur la liberté de la presse et de celle de 1880 sur la liberté des débits de boisson. Contre le gré de leurs auteurs, assurément, celles-ci ont rompu les derniers obstacles au déchaînement du journalisme et de l'alcoolisme. En 1880, la France consommait 18000 hectolitres d'absinthe; en 1893, 108000, en 1896, 125000. » Non moins rapide, non moins effrayante, selon M. Tarde comme selon nous, a été la double progression de la pornographie et de la diffamation, « devenues les deux mamelles du journal ». Quant à la « chronique judiciaire », à elle seule, M. Tarde le dit à son tour, elle a fait commettre plus de crimes, par la contagion du meurtre et du vol, que l'école n'a jamais pu en empêcher. « Car il ne se commet pas un assassinat que la presse ne s'en émeuve, — sauf quand il s'agit de 300000 assassinats d'Arméniens, qu'elle nous laisse ignorer, on sait pourquoi et pour quel *prix*. Et quand, parallèlement à ce débordement grandissant d'excitations au vice et à la haine, à la luxure et au meurtre, la criminalité générale, la criminalité juvénile surtout, déborde à son tour, et déborde, chose frappante, sous des formes ata-

ristiques de violence plus encore que de cupidité (1), qui lui donnent la couleur d'une rétrogradation sociale, on s'en étonne, on s'exclame et on s'en prend à qui? Aux journalistes? Aux marchands de vin? Aux meneurs et falsificateurs de l'opinion et aux empoisonneurs publics? Non, aux maîtres d'école! Cette plaisanterie a vraiment trop duré! » M. Tarde reconnaît d'ailleurs, que les maîtres d'école eux-mêmes, si injustement devenus ici les « boucs émissaires », n'ont pas fait tout le bien qu'ils auraient pu faire. Mais pourquoi? M. Tarde répond, avec nous, que la politique a faussé le rôle de l'instituteur, comme celui du juge de paix. « Tant que le juge de paix ne sera pas inamovible et indépendant du député, tant que l'instituteur dépendra du préfet ou du député plus que du recteur, l'un et l'autre ne répondront que très imparfaitement à la mission qui leur incombe. »

Nous avions exprimé le regret que, loin de chercher à faire prévaloir dans l'enseignement populaire les grandes idées et les grands sentiments communs à tous les systèmes et à toutes les religions, on eût lancé l'école dans les luttes religieuses ou plutôt antireligieuses. Or, à son tour, M. Tarde nous montre « le puissant bélier scientifique ou philosophique qui, en haut, fait brèche aux croyances, aux principes chrétiens de la morale traditionnelle et travaille, en déchristianisant les fils après les pères, même les plus religieusement élevés, à les démoraliser plus ou moins momentanément ». Par là même M. Tarde est d'avis que le travail critique et destructeur, s'il doit se faire librement « en haut », ne devrait pas prendre « en bas » la forme d'une lutte violente contre les croyances, mais, au contraire, réclamer le respect des croyances, et le réclamer d'autant plus que le travail positif de reconstitution n'est pas encore fait. Dès lors, sur tous les points, l'accord est entier entre le sociologue criminaliste et le philosophe moraliste qui avait fait incursion sur le domaine de la criminologie.

Les journaux étrangers, plus impartiaux que les nôtres, ont déclaré que le tableau fait par nous de la criminalité croissante chez les jeunes s'appliquait aussi, mais *moins noir*, à l'Allemagne, à l'Angleterre, aux États-Unis. En nous demandant de traduire notre travail en allemand, on nous a affirmé que nos réflexions étaient en grande partie applicables à l'Allemagne, mais non *au même degré* que chez nous. Un journal américain a soutenu que la presse parisienne ne saurait être pire que celle de New-York. Mais, sauf cette exception en faveur de New-York, on s'est accordé à reconnaître que les journaux anglais et allemands se respectaient beaucoup plus que les nôtres et ne se livraient de la même manière ni à la pornographie ni à la diffamation. La *Review of reviews* de M. Stead a déclaré que, en ce qui concerne l'Angleterre, plusieurs de nos éloges devaient « faire monter la rougeur aux joues anglaises ». « Mais M. Fouillée, ajoute M. Stead, reste sur un terrain plus solide quand il dit que nous, en Angleterre, nous avons toujours compris la profonde différence entre liberté et licence, et toujours vu que licence est un autre nom de tyrannie. Cela est vrai, à parler *grosso modo*, de la situation de la presse en Angleterre. Quant à la presse pornographique, *particulière à la France*, il est hors de doute que beaucoup de feuilles ont une large circulation en France qu'un gouvernement de quelque prudence supprimerait sans hésitation. Mais ce qu'on appelle la liberté de la presse est en France un tel fétiche, que nous ne pouvons nous attendre à voir, d'ici longtemps, prendre des mesures réellement efficaces... D'autres nations se protègent contre de telles publications; un jour viendra où la France sera forcée de suivre leur exemple. » Dans deux voyages en Allemagne, nous avons suivi avec attention les publications quotidiennes ou périodiques du pays; nous n'y avons pas trouvé de pornographie ni même de licence. Il est donc incontestable que la démocratie française se défend mal contre un certain nombre de vices ou d'abus qui, directement ou indirectement, deviennent générateurs de criminalité. Il serait temps de se souvenir que la plus importante des questions politiques est celle de la moralité nationale.

A. F.

(1) Par conséquent, ajouterons-nous, étrangères à la question économique.

NAPOLÉON A BRIENNE (1)

On a dit que les camarades de Napoléon, riches pour la plupart, humilièrent sa fierté; qu'en se payant des douceurs, ils le regardaient avec arrogance et le mettaient au défi d'en faire autant; qu'il rougissait d'être pauvre et que, dans un transport de douleur, il pria son père de le rappeler sur-le-champ en Corse, de lui donner au besoin un état mécanique. Cette lettre, où Napoléon se déclare « las d'afficher l'indigence » et d'être « le plastron de quelques paltoquets », serait du 5 avril 1781. Elle n'est pas authentique. Non seulement un enfant de douze ans ne parle pas ainsi; mais le faussaire se trahit par un simple détail : les élèves du roi, ne recevant pas du dehors de l'argent pour leurs menus plaisirs, n'avaient pas des « amusements dispendieux ». Vaublanc raconte qu'il n'a jamais possédé, durant neuf années d'École militaire, qu'un écu de trois livres, — que son oncle lui glissa dans la main, — qu'il en était fort embarrassé et finit par en gratifier un domestique.

On a dit encore que les camarades de Napoléon lançaient des quolibets soit contre sa mère Letizia, qu'ils nommaient Mme La Joie, soit contre son père, qu'ils qualifiaient d'huissier ou de sergent. A la suite d'une querelle avec un condisciple, Pougin des Ilets et d'une provocation en duel, Napoléon aurait été mis à la chambre de discipline; mais il aurait écrit à M. de Marbeuf, qui se trouvait près de là, en congé,

(1) Extrait d'un volume in-8° à 7 fr. 50, qui va paraître chez Armand Colin et Cie.

avouant qu'il avait été vif et violent, mais ajoutant qu'il était déterminé par un motif sacré, qu'il ne pouvait laisser traîner dans la boue son respectable père, qu'il aimait mieux quitter Brienne que de souffrir de tels outrages sans les punir. Cette lettre, datée du 8 octobre 1783, est aussi fausse que la précédente. De même que la précédente, elle a été fabriquée par un libelliste obscur qui s'intitule tantôt le comte Charles d'Og., tantôt le baron de B..., et qui n'a fait dans ses élucubrations, comme les *Mémoires sur la vie de Bonaparte* et l'*Écolier de Brienne*, qu'entasser à plaisir les erreurs et les mensonges.

La vérité, c'est que Napoléon eut, surtout au commencement de son séjour à Brienne, des accès de nostalgie. Ne reconnaissait-il pas dans les années suivantes, lorsqu'il s'ouvrait sur son caractère, qu'il avait toujours été mélancolique? Il regrettait la Corse, la beauté de son ciel, la douce chaleur de son climat. Dépaysé, déporté dans la triste et rude Champagne, il songeait avec douleur qu'il avait quitté pour six années au moins cette chère Corse qui restait gravée dans son cœur. Il se disait désespérément qu'il n'avait plus de patrie : « Être privé de sa chambre natale et du jardin qu'on a parcouru dans son enfance, n'avoir pas l'habitation paternelle, c'est n'avoir point de patrie! » Il comprenait que des Groenlandais, transplantés en Danemark, se fussent consumés de langueur : « On leur prodigue en vain tout ce que la cour de Copenhague peut offrir; l'anxiété de la patrie, de la famille les conduit à la mélancolie et de là à la mort. » Il lut avec attendrissement dans les *Jardins* de Delille le célèbre passage où le poète représente un Taïtien qui reconnaît un arbre de son île et croit pour un instant retrouver Taïti : « Potaveri, écrit-il dans le *Discours* de Lyon, est arraché à Taïti; conduit en Europe, il est accablé de soins; l'on n'oublie rien pour le distraire; un seul objet le frappe, lui arrache les larmes de la douleur, c'est le mûrier à papier; il l'embrasse avec transport en s'écriant : « Arbre de mon pays, arbre « de mon pays! »

Il eut aussi des mortifications d'amour-propre. Joseph de Montfort raconte qu'à son entrée à l'École royale militaire de Tournon, quelques-uns de ses camarades se plurent à le railler et à le tourmenter. Comme Montfort, comme tous les nouveaux, Napoléon fut d'abord en butte à des sarcasmes. Il prononçait son prénom *Napollione;* ses condisciples l'appelèrent *la paille au nez*, et, au lieu de rire de ce sobriquet et de dédaigner les taquineries, Napoléon bouda, se fâcha, se prit à détester ses compagnons d'études.

Mais élèves et professeurs le qualifiaient-ils de Français? Ses maîtres de géographie faisaient de son île une dépendance de l'Italie, et ne parlaient d'elle qu'après avoir décrit la péninsule, après avoir énuméré successivement les États de la maison de Savoie et de la maison d'Autriche, les seigneuries de Gênes et de Venise, les duchés de Parme et de Modène, le grand-duché de Toscane, l'État de l'Église, le royaume de Naples, la Sicile, la Sardaigne : les Minimes enseignaient, après la conquête de 1769, que la Corse était, non pas terre française, mais pays étranger!

Si parfois des camarades traitaient Napoléon de compatriote, c'était pour le plaisanter, et ils disaient en le narguant qu'il était sujet, non pas de la République de Gênes, mais du roi de France. Lorsque, au mois de juin 1782, Balathier de Bragelonne, fils du commandant de Bastia, fut admis à l'École des Minimes, des malins imaginèrent, pour faire pièce à Napoléon, de lui présenter le nouveau venu comme un Génois. On endoctrine Balathier. On le mène à Bonaparte. Au seul mot de Génois, Napoléon, furieux, s'écrie en italien : « Serais-tu de cette nation maudite? » Et Balathier avait à peine eu le temps de répondre *Si, signor*, que l'Ajaccien le saisissait par les cheveux : on parvint à lui arracher sa victime, mais il fallut plus de quinze jours pour lui persuader que Balathier de Bragelonne était Bastiais.

Ces niches et moqueries de son entourage ne faisaient qu'affermir et enfoncer dans son cœur ses sentiments de patriotisme corse. Il prit l'attitude d'un vaincu qui ne désarme pas et ne cesse de penser à la revanche. A-t-il proféré la menace que lui prêtent les *Mémoires* de Bourrienne : « Je ferai à tes Français tout le mal que je pourrai »? Le mot, venant d'une semblable compilation, ne peut être regardé comme authentique, Mais il louait l'intrépidité des Corses, assurait qu'ils n'avaient été soumis que par des « forces majeures », et lorsqu'on lui disait que sa patrie était esclave : « J'espère, répliquait-il sur le ton de l'indignation, j'espère la rendre un jour à la liberté! Que sait-on? Le destin d'un empire tient souvent à un homme! »

Si l'on parlait de Paoli, il s'échauffait, s'enflammait. Que de fois ce nom avait frappé ses oreilles dans ses premières années! Que de fois, et avec quel frémissement, il avait écouté des vétérans de la guerre de l'indépendance regrettant de ne plus porter le fusil, contant avec fierté leurs aventures, leurs marches sourdes à travers la montagne, leurs soudaines attaques, leurs fuites prudentes, leurs retours, leurs volte-faces, et mêlant à ces dramatiques récits l'éloge de leur chef et de son inébranlable énergie! Que de fois il avait entendu dans la maison d'Ajaccio Charles et Letizia rappeler avec émotion leur liaison avec le grand Pasquale! Ces discours avaient exalté l'imagination de l'enfant. Il aspirait à la gloire de Paoli. Il ne souffrait pas qu'un maître, un camarade

fît la moindre critique, le moindre reproche à son idole. « Pourquoi, lui disait à Autun l'abbé Chardon, avez-vous été battus? Vous aviez Paoli, et Paoli passait pour un bon général. — Oui, Monsieur, répondait Napoléon, et je voudrais lui ressembler! » Il s'exprimait à Brienne avec la même chaleur sur le compte du vaincu de Ponte-Novo. « Paoli reviendra, s'écriait-il un jour, et s'il ne peut rompre nos chaînes, j'irai l'aider sitôt que j'aurai assez de force, et peut-être à nous deux saurons-nous délivrer la Corse du joug odieux qu'elle supporte! » Paoli, dit un élève, était son dieu. Un autre écrit, en 1797, que Paoli est parrain de Bonaparte, lui a donné sur les fonts baptismaux le nom de Napoléon — et, ce qui paraîtra singulier, Lucien reproduit cette erreur dans ses *Mémoires* et assure sérieusement que son frère est filleul de Paoli!

Il resta donc à l'écart, et ceux qui le connurent alors le représentent sombre, farouche, renfermé en lui-même, semblable à l'homme qui sort d'une forêt et qui, jusque-là, soustrait aux regards d'autrui, ressent pour la première fois les impressions de la surprise et de la méfiance. Le principal avait distribué entre les élèves une grande étendue de terrain qu'ils pouvaient remuer et cultiver à leur guise. Bonaparte décida, força deux de ses camarades à lui céder leur part, et, du sol dont il était maître, il fit un jardin. Il employa l'argent qu'il recevait pour ses menues dépenses à l'achat de piquets, et une forte palissade défendit l'accès de son petit domaine. Il planta des arbrisseaux, les entoura de soins extrêmes et ils donnèrent au bout de deux ans à son enclos l'aspect d'un cabinet de verdure, d'une tonnelle ou, comme on disait, d'un ermitage. Là Bonaparte passait le temps de ses récréations à lire ou à rêver, et malheur, raconte un élève, malheur à ceux qui par curiosité ou par malveillance, ou par badinage, osaient le troubler dans son repos! Il s'élançait furieux de sa retraite pour les repousser, sans s'effrayer de leur nombre. Il ne prenait aucune part aux amusements. On ne le voyait ni rire ni manifester cette joie bruyante que font éclater les écoliers lâchés dans une cour. S'il s'entretenait avec ses condisciples, c'était pour les gronder ou les désapprouver par des paroles aigres et piquantes. Ceux qu'il tançait ainsi se fâchaient, se jetaient sur lui à coups de poing; il les attendait de pied ferme et ripostait à tous avec le plus grand sang-froid.

Aussi était-il détesté. « Mes camarades ne m'aimaient guère », avouait-il plus tard. Deux élèves, élus par leurs pairs, étaient chargés de l'administration de la bibliothèque et du prêt des ouvrages. L'un d'eux ne pouvait souffrir Bonaparte. Il l'accueillait avec rudesse, et, à diverses reprises, remarqua sur un ton de mauvaise humeur que Napoléon n'avait d'autre but, en lui demandant des livres, que de l'ennuyer et de l'importuner. Mais, dit-il, « Bonaparte n'était ni plus patient ni moins entêté que depuis, et il me fit fréquemment sentir que c'était toujours dangereux de le provoquer ».

Dans ces querelles avec ses compagnons Napoléon eut quelquefois le dessous. Il ne se plaignait jamais aux Minimes. A ses yeux, le maître, c'était l'ennemi. Il haïssait, assure un élève, le despotisme des moines. Quand Berton fut envoyé à Brienne pour remplacer Lélue, Napoléon fut un de ceux qui, le soir, allèrent chanter des chansons sous la fenêtre du nouveau principal; Berton les surprit, saisit le « petit Corse » au collet et le mit aux arrêts pour trois jours. Mais le « petit Corse » ne s'amenda pas. Lorsque éclataient des révoltes contre les régents, il était à la tête des mécontents et les haranguait. La crainte de la férule ramenait bientôt les mutins au devoir, et Napoléon était le premier châtié. Mais il supportait la correction sans se plaindre et traitait de lâches les camarades auxquels la douleur arrachait des cris ou des larmes. Une seule fois, il fit preuve d'une très vive sensibilité. Puni pour une faute légère par le maître de quartier, il dut dîner à genoux devant la porte du réfectoire, endosser l'habit de bure, chausser de rudes et informes souliers. Il eut une violente attaque de nerfs et rendit tout ce qu'il avait pris. Le supérieur, averti, leva la punition.

Maîtres et élèves finirent par avoir la même antipathie pour cet enfant bizarre qui vivait dans une sorte d'isolement sauvage et répondait aux remontrances et aux railleries par un silence méprisant ou par des bourrades. On résolut de l'humilier, de le blesser au vif dans son orgueil. Le principal avait imaginé d'organiser militairement l'École et de former de tout son monde un bataillon à plusieurs compagnies.

Cette imitation de la vie de régiment amusait les élèves, les habituait à l'obéissance et à la subordination, les accoutumait à prendre leurs rangs et à s'aligner en un clin d'œil, à se rendre aux différents exercices sans tumulte ni confusion. Il y avait, comme à l'École militaire de Paris et comme dans les troupes du roi, des grades et des marques de distinction. Napoléon était capitaine d'une de ces compagnies. Un conseil de guerre, tenu selon les règles par l'état-major des élèves, déclara que Bonaparte était indigne de commander ses camarades, dont il dédaignait l'affection. On lui lut la sentence qui le dégradait, on le dépouilla de ses insignes, et il fut renvoyé au dernier rang du bataillon. Mais il parut insensible à l'affront, et la fermeté qu'il montra lui conquit l'amitié de l'École. Comme dans un mouvement de repentir et par un revirement naturel à cet âge qui n'est pas sans pitié, boursiers et pension-

naires lui prodiguèrent les témoignages de bienveillance qu'ils lui refusaient naguère. Bien qu'il ne crût pas avoir besoin de consolation, Bonaparte fut touché de leur généreux retour. Il devint plus sociable, il se mêla parfois à leurs parties, il dirigea leurs jeux.

Les divertissements qu'il mit en train répondaient à son caractère, et, selon le mot d'un de ses condisciples, joignaient l'utilité au plaisir. Il proposa d'imiter les courses d'Olympie ou des luttes du cirque romain. Il fit livrer des batailles où les uns représentaient les Grecs ou les Romains, les autres, les Perses ou les Carthaginois. Mais les combattants se jetaient des pierres; quelques-uns furent blessés; le supérieur défendit ces périlleuses distractions et réprimanda sévèrement Bonaparte. L'enfant rentra dans son jardin et reprit pendant les récréations le genre de vie qu'il avait auparavant.

Vint l'hiver mémorable de 1783, où la neige s'amoncela dans la cour de l'École. Les élèves recevaient alors des leçons sommaires de fortification, et un professeur leur enseignait comment on trace une enceinte, ce que c'est que le rempart, le parapet, le fossé, le chemin couvert, la place d'armes, le glacis, et ce qu'on nomme une demi-lune, une lunette, une contre-garde, un ouvrage à corne ou à couronne. Napoléon ouvrit, dit un de ses compagnons, une seconde campagne, engagea des hostilités d'autre sorte, fit succéder la guerre moderne à la guerre antique. Il proposa d'élever un petit fort en neige suivant les principes de l'art. Il traça d'abord l'enceinte.

Le lendemain, il dut la recommencer parce que la neige tombée pendant la nuit l'avait effacée. Mais, pour reconnaître ses lignes, il planta des jalons. Ses camarades le secondèrent activement. Ils se servirent des brouettes, des bêches, des pioches qu'ils employaient pour cultiver leurs jardinets. Bonaparte conduisait les travaux et réussit à former un carré parfait, flanqué de quatre bastions et pourvu d'un rempart de trois pieds et demi de longueur. Ce carré fut attaqué et défendu à coups de boules de neige. Napoléon dictait les mouvements. Il menait tantôt l'un, tantôt l'autre des deux partis. Les Minimes encourageaient ces simulacres de combats et applaudissaient les élèves qui se distinguaient par leur ardeur, leur adresse ou l'invention de quelque stratagème. Bonaparte était le plus fécond en expédients et trouvait constamment le moyen d'éveiller l'intérêt des spectateurs en imaginant chaque jour une manœuvre nouvelle. D'avance, disait plus tard un de ceux qui jouaient en 1783 dans la cour de Brienne,

D'avance nous savions très bien
Qu'il serait quelque jour l'émule d'Alexandre,
Dans les combats les plus fameux
S'il fixe toujours la victoire.
Tel il s'offrit dans tous nos jeux
Il sut nous présager sa gloire
Sans peine il nous fit deviner
Par les plaisirs de son enfance
Qu'il était né pour étonner
Et captiver le monde au gré de sa puissance.

Le soleil de mars mit fin à ces amusements, et l'administration n'en fut pas fâchée, à cause des rhumes que les élèves attrapaient en piétinant dans la neige. Mais le renom de la forteresse construite par Bonaparte avait franchi les murs de l'École, et les habitants de Brienne, qui venaient la voir par curiosité, admiraient l'intelligence de l'ingénieur.

Un dernier épisode de la période briennoise de Napoléon se place au 25 août 1784. C'était le jour de la Saint-Louis, jour marqué d'une pierre blanche par tous les élèves de France, et regardé comme le plus heureux de la vie scolaire, célébré dans les Écoles militaires de province par des réjouissances et à l'École militaire de Paris par un feu d'artifice qui coûtait 400 livres. A Brienne, la jeunesse s'abandonnait impunément aux démonstrations de joie les plus bruyantes. Quiconque avait quatorze ans pouvait acheter de la poudre, et les Minimes autorisaient l'usage de petites pièces de canon, de fusils, de pistolets.

Durant les quinze jours qui précédaient le 25 août, on ne parlait d'autre chose que de la fête, on nettoyait les armes, on fabriquait des pétards en mettant de la poudre dans une carte qu'on nouait ensuite avec une ficelle fortement enduite de gomme, et le 25, tandis qu'au-dessus de la grande porte du collège, sur la façade qui regardait la ville, un transparent façonné par un élève et revêtu de l'inscription : *A Louis XVI, notre Père*, représentait le roi appuyé sur la Justice et la Vérité, ce n'était au dedans de l'École, dans les corridors et les cours, que cris, que chants et que détonations. Bonaparte ne prit aucune part à la Saint-Louis de 1784. Assis dans son jardin, il semblait indifférent à l'allégresse commune et insensible à tout ce beau bruit d'artillerie. Mais au soir, à neuf heures, le propriétaire d'un jardin adjacent réunit une vingtaine de ses amis pour tirer un feu d'artifice. Des étincelles tombèrent sur une boite qui contenait quelques livres de poudre. Il y eut une explosion. Les élèves, épouvantés, s'enfuirent dans le jardin de Bonaparte, renversèrent les palissades, foulèrent aux pieds les arbustes. Napoléon voyait détruit son berceau de verdure. Outré, pensant au dégât que faisaient ses camarades, et non au danger qu'ils couraient, il se jette au-devant d'eux et les repousse à coups de pioche : il était *enraged*, dit l'un de ses condisciples, émigré plus tard en Angleterre. On le traita d'égoïste et de brutal; on lui reprocha sa dureté de cœur. Mais peut-être était-il encore exaspéré par les éclats d'une joie qu'il ne partageait

pas. « Nos réjouissances en l'honneur du roi, ajoute l'émigré, avaient sans doute excité la mauvaise humeur du républicain. »

C'est ainsi que Napoléon se formait à l'école des Minimes. Il restait court de taille. Son inaction physique dans les premières années de son séjour à Brienne et l'application soutenue de son esprit avaient retardé le développement de ses organes. Bien qu'il fût naturellement vigoureux et dur à la fatigue, et qu'il eût les épaules larges, il semblait de santé faible et délicate, à cause de sa mince stature et de son teint olivâtre que le climat de la France n'avait pas encore altéré. Mais pour qui l'observait de près, il était quelqu'un. Son regard vif, perçant et investigateur, son front large et proéminent, ses lèvres fines et nerveusement contractées, sa physionomie entière, tout en lui trahissait l'ardeur et l'énergie. Son éducation n'avait presque rien adouci de sa rudesse native ; le sauvage corse ne s'était pas apprivoisé ; il demeurait fougueux, passionné, et il eut à Brienne des accès de colère, des transports de fureur. Ses camarades le trouvaient si différent d'eux-mêmes qu'ils ressentaient en sa présence une sorte de crainte. Son frère Lucien, qui passa quatre mois avec lui dans l'établissement des Minimes, affirme qu'il était très sérieux de son naturel et n'avait rien d'aimable dans les manières.

« Il m'accueillit, écrit Lucien, sans la moindre démonstration de tendresse, et je dois à ces premières impressions la répugnance que j'ai toujours éprouvée à fléchir devant lui. »

Mais, comme Rousseau disait à Boswell en parlant des Corses, ce sont là des caractères où il y a de l'étoffe. La culture française que Napoléon reçut à Brienne n'a pas fait de lui un être passif ; en réagissant contre elle, il a gardé sa trempe, et il est de ces rares élèves des Écoles militaires qui, selon le mot de Vaublanc, se formèrent eux-mêmes, puisèrent leurs pensées en eux-mêmes sans être esclaves des pensées d'autrui, et déployèrent dans la Révolution décision et fermeté. Une fois que Napoléon regimbait sous le coup d'une injuste réprimande, le professeur lui dit d'un ton piqué : « Qui êtes-vous donc, Monsieur, pour me répondre ainsi ? — Un homme », répliqua Bonaparte.

Il était déjà homme. Il avait conscience de ses aptitudes guerrières, déclarait sa vocation irrésistible, assurait que « l'état militaire est le plus beau de tous les corps », remerciait Dieu, « le grand moteur des choses humaines », de lui avoir donné une inclination manifeste pour le métier des armes. Des grades élevés, de grands commandements, le gouvernement de la Corse, voilà ce qu'il entrevoyait dans l'avenir. Il se sentait fait pour entraîner et mener ses semblables. Lorsqu'il rappelait plus tard comment il gardait et défendait son coin de terre, « j'avais l'instinct, disait-il, que ma volonté devait l'emporter sur celle des autres et que ce qui me plaisait devait m'appartenir ».

Nous connaissons moins les études de Bonaparte et ses progrès scolaires que le développement de son caractère. Il vit, de 1779 à 1784, six de ces distributions de prix éclatantes et pompeuses que la bourgeoisie de Brienne et la noblesse des environs honoraient de leur présence ; six de ces cérémonies qui, selon le mot du bon Keralio, excitaient les vainqueurs à poursuivre leurs succès et les vaincus à prendre leur revanche. Il entendit ces messes solennelles qu'on chantait le lendemain de la distribution et ce *Te Deum* après lequel les triomphateurs déposaient leurs couronnes, comme un hommage de gratitude, entre les mains du célébrant. Il prit part à ces exercices publics où, durant plusieurs jours, pour l'édification des familles, les assistants, munis de programmes imprimés, interrogeaient les élèves sur les matières enseignées dans l'année. Ces exercices furent présidés en 1780 par l'évêque de Troyes et abbé-comte d'Aurillac, Barral, en 1781 par le duc d'Orléans, qui venait souvent passer quelques jours chez le comte de Brienne, en 1782 par le duc du Châtelet, en 1783 par l'intendant de Champagne, Rouillé d'Orfeuil.

Le nom de Barral dut, en 1781, frapper le jeune insulaire. Il y avait en Corse un Barral, inspecteur des ponts et chaussées qui, selon Marbeuf, joignait à l'entente de son métier beaucoup de connaissances particulières sur différents objets, et ce Barral est le même que Bonaparte chargeait en 1796 de construire des ponts sur le Pô et l'Adige, le même qu'il nommait, à la fin de 1797, chef de brigade du génie et commandant du corps des ingénieurs des ponts et chaussées à l'armée d'Italie, le Barral qui lui communiquait, en 1801, d'importantes observations sur l'avantage que la France pouvait tirer des bois de la Corse et des mines de fer de l'île d'Elbe, le Barral à qui le premier Consul offrait une préfecture.

Cet homme de savoir et de talent appartient d'ailleurs à la famille de l'évêque de Troyes qui présidait, en 1780, les exercices publics de Brienne, et trois neveux du prélat furent plus tard au service de Napoléon : l'aîné, président de la cour impériale de Grenoble ; le cadet, préfet du Cher ; le plus jeune, sénateur, comte de l'Empire, premier aumônier de l'impératrice et archevêque de Tours. Mais ces trois Barral ne durent pas leur fortune au souvenir de leur oncle. Le mariage du cadet, Horace de Barral, avec une fille de Fanny de Beauharnais, leur valait la protection de Joséphine. Avant d'administrer un département, Horace de Barral avait aisément obtenu sa radiation de la liste des émigrés ainsi que le trai-

tement de réforme affecté à son grade de général, et dans une lettre au premier Consul, il rappelait à la fois ses campagnes et « la détresse à laquelle étaient réduits ses enfants, neveux de Mme Bonaparte ».

La légende s'est attachée aux distributions de prix des années 1781 et 1783. Mme de Montesson aurait, en 1781, couronné Napoléon en lui disant : « Puisse cette couronne vous porter bonheur! » De là viendraient les grâces qu'il fit pleuvoir sur elle et les siens. On oublie que Mme de Montesson tenait à Paris un salon dont Bonaparte appréciait l'influence, qu'elle connaissait les usages et l'étiquette de l'ancienne cour, et qu'elle fut ainsi, suivant l'expression de Lucien, un oracle du génie. « Songez, avait-elle dit à Joséphine, qui répéta cette flatterie délicate à son mari, songez que vous êtes la femme d'un grand homme. »

On prétend encore qu'en 1783, Napoléon, chargé de faire un compliment à Rouillé d'Orfeuil, l'aurait harangué avec violence; que Rouillé, furieux, aurait essayé d'empêcher l'admission du hardi discoureur à l'École militaire de Paris; que le Père Berton aurait dû courir à Versailles et présenter Bonaparte au roi. Comme si Bonaparte avait été reçu en 1783 à l'École militaire de Paris! Comme s'il avait pu jouer ce personnage d'orateur qui revenait évidemment au premier du collège et que Berton n'aurait eu garde de confier à un Corse, à un étranger! Comme si le pauvre Minime eût obtenu si facilement une audience du monarque! Du reste, Napoléon a été bienveillant pour Rouillé d'Orfeuil; il le fit baron de l'Empire en 1810; il maria l'une de ses filles à un Tascher; il nomma son fils aîné préfet d'Eure-et-Loir, de l'Eure, un autre fils, chef d'escadron, deux autres, capitaines d'infanterie.

Eut-il des accessits et des prix? Eut-il un prix de mathématiques que partagea Bourrienne? Reçut-il un de ces volumes uniformément reliés en veau fauve dont la couverture portait l'écusson royal entouré des insignes de l'ordre du Saint-Esprit et surmonté de la couronne de France avec la légende circulaire : *Præmium et incitamentum laboris?* Non, sans doute, car lui-même dans ses conversations et ses camarades dans le banquet qu'ils donnèrent en son honneur, n'auraient pas manqué de faire allusion à ses succès scolaires. On a dit que le futur roi de Bavière, alors duc de Deux-Ponts, avait, dans une visite à l'école de Brienne, demandé quels étaient les meilleurs élèves; que Berton lui présenta le jeune Bonaparte comme le plus distingué de tous, et que le prince donna sa montre à Napoléon, qui la conserva longtemps et qui fit plus tard de la Bavière un royaume : l'anecdote ne mérite pas créance.

Soit par insouciance, soit par dégoût, Bonaparte, dit un de ses camarades, ne s'appliqua pas à l'étude du latin. Les Exercices publics, où il eut son bout de rôle, prouvent en effet que le latin était sa partie faible. En 1780, il doit réciter des fables du premier livre de Phèdre. Mais dans les années suivantes il n'est plus examiné sur le latin. En 1782, des élèves entrés à Brienne soit un an après lui, comme Cominges, soit en même temps que lui, comme La Colombière et Frasans, répondent, ainsi que lui, sur l'histoire ancienne; mais Bonaparte n'explique pas, comme Cominges, La Colombière et Frasans, les deux premiers livres de Phèdre, l'histoire de David dans la seconde partie du *Selectæ* et les Colloques choisis d'Érasme.

C'est que Bonaparte, étranger et traité d'abord en étranger, moins strictement assujetti que les autres aux devoirs de la classe, préfère apprendre le français, et ses progrès dans cette langue sont assez marqués pour qu'il soit, aux exercices publics de 1780, interrogé sur la syntaxe et la petite grammaire de Wailly. Ses condisciples n'assurent-ils pas qu'il avait un peu de difficulté à s'exprimer, mais qu'il parlait avec feu, que tout ce qu'il disait était concis et vigoureux, que son nouvel idiome n'avait pas assez d'énergie pour rendre ce que son esprit sentait vivement?

C'est que Bonaparte a été à Brienne, comme Vaublanc à la Flèche, rebuté par les règles de la grammaire et par ces classifications de verbes qu'il fallait apprendre par cœur et réciter niaisement. « Que m'importait, raconte Vaublanc, que *amare* fût de la première ou de la seconde conjugaison? Mon bon sens me disait que tout cela avait été imaginé par des pédagogues qui ne voyaient que les mots, et non la beauté des pensées. » Napoléon refuse de se plier à des exercices qui lui paraissent stériles, et il regimbe lorsque les Minimes lui commandent de « rendre la raison grammaticale des mots ». Il ne comprend pas qu'on écrive dans une langue morte et qu'on abaisse les classiques de l'ancienne Rome à n'être plus, comme disent les moines de Brienne, que des « sources d'élégance pour la diction latine ». S'il lit les Latins, il se contente de traductions. Pourquoi expliquer, déchiffrer longuement un auteur dans l'original? Le latin sert-il à un homme d'épée? N'est-il pas exclu des cours de l'École militaire de Paris? Quelques pensionnaires des écoles provinciales n'en sont-ils pas dispensés, sur le désir des parents, malgré les supérieurs qui prient Reynaud de Monts d'obtenir un ordre du ministre et d'obliger tous les élèves à l'étude du latin jusqu'à la fin de la seconde? Dans le règlement de son Prytanée, Napoléon distingue avec soin entre ceux qui seront soldats et ceux qui se destinent à la carrière civile; ces derniers seuls « apprendront particulièrement le latin ».

Et de la sorte, quoique élevé dans un collège,

Napoléon n'a pas reçu l'éducation du collège. Il n'a pas fait, à proprement parler, ses études classiques, et il s'est trouvé libre de toute tradition, garanti contre toute imitation. Il écrira comme de source, et n'aura pas à s'inspirer des auteurs, sinon, dans ses années de garnison, de Rousseau et de Raynal. La netteté, la résolution de son esprit et sa précision tranchante se marqueront dans son style, car, bien qu'il ne sente pas, de son aveu, ce qu'on nomme le style, il aura un style, sans y songer, un style qui est à lui, un style au tour bref, vif, impérieux; il ne sentait, dit-il encore, que la force de pensée, et la force de sa pensée s'empreint dans sa parole.

Son génie, rapporte un disciple des Minimes, s'était tourné vers les branches des connaissances humaines qui devaient être les instruments de sa gloire. Il saisissait avidement les vérités des sciences exactes. Les élèves de Brienne ne commençaient l'étude des mathématiques que lorsqu'ils approchaient de leur douzième année. Mais ceux qui, comme Bonaparte, annonçaient des dispositions prématurées, avaient la permission de suivre le cours malgré leur âge. Il se fit aussitôt remarquer dans cette matière par son intelligence et son assiduité. Tout le monde disait de lui : « C'est un enfant qui ne sera propre qu'à la géométrie. » Le Père Patrauld faisait son éloge. D'année en année, il avance et progresse en mathématiques : il répond aux exercices publics d'abord sur l'arithmétique, puis sur la géométrie et l'algèbre, puis sur l'application de l'algèbre à l'arithmétique et à la géométrie, sur la trigonométrie, sur les sections coniques.

La géographie attirait également Napoléon. Il a la mémoire topographique, la mémoire des localités comme celle des faits. Avec quel dédain superbe, en 1809, il parle de ces messieurs de la cour d'Autriche qui n'ont aucune notion de géographie ! Aux Exercices publics, il est interrogé, en 1780, sur la mappemonde et les divisions des quatre parties du monde, en 1792 sur la géographie ancienne et sur la nomenclature de la France, des Pays-Bas, de l'Allemagne, de l'Espagne, du Portugal et de l'Italie.

Mais son étude favorite, c'est l'histoire. Il passait pour le plus infatigable liseur de l'École, empruntait livres sur livres, et l'on disait qu'il eût été plus apte qu'aucun autre à l'emploi de bibliothécaire, mais qu'il était trop avare de son temps et qu'il aurait cru ravir à sa propre instruction les instants qui seraient consacrés aux minutieux détails de cette fonction.

Or, les ouvrages qu'il lit sans relâche sont des livres d'histoire, surtout des biographies d'hommes illustres, et ces *Vies* que le ministre Saint-Germain avait chaleureusement recommandées aux supérieurs des Écoles militaires, ces *Vies* de Plutarque qui firent une si profonde impression au XVIII[e] siècle, qui tournaient la tête au marquis d'Argenson, tiraient à Vauvenargues des larmes de joie, guérissaient Rousseau des romans. Bonaparte dévora Plutarque avec enthousiasme. Il y prit ou mieux y fortifia cet esprit républicain, ce caractère indépendant qu'il déployait au début de sa carrière. Ce fut en lisant Plutarque qu'il sentit croître et se développer l'ambition qu'il avait reçue de la nature, le désir de faire grand, l'envie d'avoir un nom et de fixer sur lui les regards de ses contemporains. Le bibliothécaire de l'École des Minimes ne dit-il pas que Napoléon se proposait déjà pour modèles les généraux célèbres de l'antiquité ? Le jeune Corse s'engoua donc à Brienne des Léonidas et des Dion, des Curtius et des Decius, des Caton et des Brutus, qui ont « émerveillé le monde ».

Né dans un pays qui venait d'être une république, aimant son île natale avec passion, brûlant de se dévouer pour elle, il comprend et admire les généreuses actions que l'amour de la patrie inspirait aux citoyens des vieilles républiques. Oui, c'est alors que « les sentiments se sont agrandis, alors que l'âme, dégagée des entraves de l'égoïsme, a pris son essor ». Le courage, la vigueur, l'héroïsme des anciens le frappent et l'attachent.

Ses camarades le surnommaient le Spartiate. Il méritait l'épithète non seulement parce qu'il était taciturne et monosyllabique, mais parce qu'il adorait Lacédémone. Les palpitations d'un Spartiate, disait-il peu de temps après, étaient celles de l'homme fort, et il rappelait que les femmes de Sparte se montraient triomphantes et couronnées de myrte dans les temples et sur les places lorsque leurs proches étaient tombés pour la patrie, que les trois cents Spartiates des Thermopyles, « premier soutien de la liberté, avaient affronté les forces réunies de l'Orient et couru à la mort »; il rappelait Argileonis, la mère de Brasidas, s'écriant, lorsqu'elle sait le trépas de son fils, que Sparte compte encore 70 citoyens plus dignes d'elle ; il rappelait Pædaretos exclu du Conseil des Trois Cents et félicitant Sparte d'avoir 300 citoyens meilleurs que lui ; il assurait que chaque trait, chaque mot des Spartiates peint le sublime patriotisme qui les embrasait. Lorsqu'il écrivait ces lignes, il était encore sous l'influence des lectures de Brienne, et le levain de fière énergie et d'ardeur martiale que la Révolution fit fermenter dans son cœur y avait été déposé par le Plutarque qu'il feuilletait avec émotion à l'école champenoise.

Arthur Chuquet.

LA RELIGION DE LA SCIENCE [1]

M. Hœckel s'est converti. M. Hœckel, naturaliste de premier ordre, d'une haute conscience morale, et d'une élévation d'esprit parfaitement incomparable, était, comme on sait, un pur matérialiste. Il s'est converti. Il a une religion. Cette religion c'est le « monisme ».

Toujours des mots nouveaux. Qu'est-ce cela, le monisme? C'est une façon particulière de prononcer panthéisme, voilà tout. Il n'y a qu'une seule chose, c'est tout. Il y a un être qui est esprit, force et matière, et esprit, force et matière ne se distribuant pas en une dualité ou en une trinité. Ils sont ensemble, inséparables, dans le grand Tout qui est le grand Un. Nous en faisons partie, comme le ciron et comme Betelgheuse, et si le ciron est notre frère, ce qui est humiliant, Betelgheuse est notre sœur, ce qui nous peut flatter.

Chaque chose est organe de Dieu. Chaque être est expression de Dieu. Il a des expressions imparfaites; à qui le dites-vous? Il y en a de distinguées; l'ensemble n'est pas mal, et sera mieux; Dieu évoluant vers le parfait, c'est-à-dire vers lui-même, et tout aspirant à être tout d'une façon, si j'ose dire, plus totale.

La morale qui découle de là, c'est qu'il faut tout aimer, puisque tout est divin, comme nous-mêmes, puisque nous le sommes. Le christianisme avait déjà dit cela; mais en le fondant sur une métaphysique moins profonde, et même en ne le fondant sur aucune métaphysique, à mon avis; car c'était un assez pauvre métaphysicien que Jésus; donc le monisme est un peu plus satisfaisant pour l'esprit et pour le cœur que ce vieux christianisme; et il faut voir de quelle hauteur de dédain et de quel recul d'horreur M. de Lapouge, traducteur de M. Hœckel, jette un regard à la fois contempteur et irrité sur la religion de Jésus. C'est un de ces regards qui haussent les épaules, si j'ose m'exprimer ainsi.

Voilà qui est bien. M. Hœckel a cherché une fois de plus à fonder une religion sur la science. Tout en croyant jusqu'à présent que c'est impossible, je ne demande, très sincèrement, pas mieux. Je n'ai plus qu'une passion, c'est la soif de changer d'opinion, le délire palinodique. Il me semble que changer d'opinion ce serait recommencer une nouvelle vie. Palinodie c'est palingénésie. Oh si!... Examinons donc.

A quoi M. Hœckel en veut le plus véhémentement, c'est au monothéisme traditionnel depuis le IVe siècle après Jésus-Christ jusqu'au XIXe siècle. Il lui préférerait le manichéisme. Le manichéisme est une hypothèse, mais très satisfaisante pour l'esprit. Il y a du bien dans le monde et du mal. Eh bien, il y a deux causes, deux dieux, un dieu du mal et un dieu du bien; et ils se combattent, et cela explique tout. Sans compter que cela permet d'aimer Dieu et sollicite à l'aimer. S'il ne peut pas faire tout le bien qu'il veut, il est sympathique; s'il lutte et souffre pour arriver à la réalisation complète du bien et à l'extermination du mal, il est adorable et il faut l'aider. Au fond, vous savez, à « *Délivrez-nous du mal* » et surtout à « *Que votre règne arrive* », j'ai toujours trouvé une petite saveur manichéenne. J'ai quelque faible à l'endroit de Manès. M. Hœckel me fait plaisir en lui disant quelques petites choses aimables.

Le monothéisme, au contraire, suivant M. Hœckel, ne tient pas debout. L'objection du mal sur la terre le renverse d'un seul coup. Vous pouvez tout le bien, et il y a du mal : le déisme ne tient pas contre cette objection, quelque sophisme multiplié qu'on ait cherché pour la résoudre ou l'atténuer. Le Dieu personnel, distinct du monde, et qui l'a créé tel qu'il est, est une pure et simple impossibilité.

Je veux bien, pour faire court; mais quel est le vôtre, puisque vous en annoncez un, et voyons s'il sera à l'abri de l'objection. Eh! eh! s'il l'était en effet, il faudrait voir. Une religion que l'objection de l'existence du mal dans le monde n'embarrasserait nullement, ce serait une religion qui mériterait qu'on la considérât avec complaisance.

Eh bien, mais, cette religion, c'est le monisme, nous répond M. Hœckel. Du moment que Dieu est, non pas le Dieu personnel et cependant pur esprit, non pas le *vertébré gazeux* (le mot est joli, il faut l'avouer) des chrétiens et des déistes, mais *la somme infinie de toutes les forces naturelles, la somme infinie de toutes les forces atomiques et de toutes les vibrations de l'éther, la loi suprême du monde, et l'œuvre de l'espace général;* il ne saurait nullement être accusé de la présence du mal dans le monde; le mal dans le monde ne lui doit point être imputé; et l'on n'a besoin d'aucun tour de reins dialectique pour *justifier* Dieu de l'existence du mal.

Pourquoi? Mais parce que le mal n'existe pas! Le mal est une apparence des détails qui disparaît dans l'ensemble. Le mal est vrai pour un être fini qui ne peut voir que des choses isolées, séparées, détaillées, circonscrites. Il est une disproportion ou une distance, un hiatus, entre ce qu'on voit et ce qu'on rêve. Il existe pour l'homme. Pour le tout il n'existe pas. Pour qui verrait tout il n'existerait pas. Pour tout se contemplant soi-même il n'existe pas. — Et remarquez que par « tout », il faut entendre tout, c'est-à-dire, non seulement l'infini, mais l'éternel. Le

(1) *Le Monisme, lien entre la religion et la science, profession de foi d'un naturaliste*, par Ernest Hœckel. Traduction de V. de Lapouge.

monde évolue. Il va d'un primitif qui n'a jamais commencé à un définitif qui ne finira jamais. Il plonge par le passé dans l'éternel et dans l'éternité par l'avenir. Quand il se contemple dans l'infini de son extension et dans l'infini de son évolution, il est rassasié d'une plénitude de bien. Il n'aperçoit aucun mal. La notion du mal, c'est tout simplement la notion du partiel.

C'est évident. A une certaine hauteur métaphysique toutes les objections tombent, et dans une certaine vaste ampleur métaphysique toutes les objections s'évanouissent. — Mais il s'agit de savoir, quand il est question d'une religion nouvelle, si cette religion est telle qu'elle aura sur les esprits une forte prise et une salutaire influence. — Préoccupations vulgaires ! — Il ne semble pas, puisque M. Hœckel, dans la brochure que nous examinons, étudie, non sans soin et non sans bon sens, quelle a été l'influence (qu'il déclare très grande) du christianisme sur la civilisation, quelles ont été les causes de la diminution de cette influence, quelle est la part du progrès de la civilisation qui ne doit pas être attribuée au christianisme et qui s'est constituée soit en dehors de lui, soit contre lui. Si M. Hœckel descend à ces considérations terre à terre, à la fois pour rendre aux anciennes religions ce qui leur est dû et pour en montrer les imperfections, il reconnaîtra qu'il est juste qu'on s'y abaisse pour estimer la valeur de la religion nouvelle.

Or il ne s'aperçoit pas — et en vérité cela m'étonne si fort que je ne puis m'empêcher de le soupçonner de ne point vouloir s'en apercevoir — que toutes les objections qui, selon lui, ruinent radicalement le monothéisme, battent en ruine exactement aussi fort, et peut-être plus, son monisme panthéistique.

M. Hœckel nous dit : « Le pur monothéisme ne peut donner aucune explication rationnelle des maux et des défauts de ce monde. Si son Dieu unique est véritablement la bonté absolue, l'être parfait, il aurait dû faire son univers parfait. Un monde organique plein de défauts ne devrait pas se rencontrer. »

D'accord. Mais parce que vous aurez mis votre Dieu *dans* le monde au lieu de le mettre *par-dessus*, le voilà justifié d'avoir fait un univers plein de défauts ? — Parce que vous aurez disséminé Dieu dans l'univers, au lieu de l'isoler sur un Olympe solitaire, il n'est plus incompréhensible que son œuvre soit imparfaite ? — Parce que je le vois plus près de son œuvre et mêlé à elle au lieu d'en être éloigné et distinct, il devient tout naturel que son œuvre soit mauvaise ? — Parce qu'il est *dans* le mal permanent de l'univers, il en est moins responsable que quand il le domine ? — Parce qu'il n'a pas créé l'univers une fois pour toutes, mais parce qu'il le crée perpétuellement, le mal qu'il crée perpétuellement lui est moins imputable que s'il l'avait, une fois pour toutes, établi; et il n'est plus incriminable, parce que, au lieu d'avoir fait le mal une fois, il le fait toujours ?

C'est vraiment se contenter à peu de frais, et c'est être bien entêté de son opinion que de croire que, par le fait d'une transposition si parfaitement insignifiante, le créateur va être justifié aux yeux de la conscience humaine.

Je raisonne vulgairement ; mais c'est exprès. Encore un coup, il s'agit de savoir si la religion nouvelle aura, au regard de la foule, un caractère plus religieux que l'ancienne, si le scandale du mal dans le monde sera moins grand avec la conception nouvelle qu'avec l'ancienne hypothèse. Il me semble, tout simplement qu'*au contraire* la religion nouvelle sera moins religieuse, et le scandale sera plus grand.

Car enfin M. Hœckel, absolument loyal, ne dissimule rien du mal profond qui existe dans l'univers. Il ne dit pas seulement qu'*il y a du mal*, mais en vérité, et il a raison, qu'il n'y a que du mal dans l'univers. *L'Univers, c'est le mal.* Écoutez-le :

« M. Darwin, par sa doctrine de la lutte pour l'existence et par la théorie de la sélection, fondée sur elle, nous a ouvert les yeux depuis trente-trois ans. (M. Hœckel écrivait cela en 1892.) Nous savons depuis lors que toute la nature organique de notre planète ne subsiste que par une lutte sans merci de chacun contre tous. Des milliers d'animaux et de plantes doivent succomber tous les jours sur chaque point de la terre pour que les quelques individus élus puissent subsister et jouir de la vie. L'existence elle-même de ces quelques privilégiés est une lutte perpétuelle contre les périls qui les menacent de toutes parts. Des milliers de germes pleins d'espérance doivent inutilement périr à chaque minute. La lutte féroce des intérêts dans la société humaine n'est qu'une faible image du combat, incessant et cruel, qui règne dans le monde vivant... Tous ces faits désespérants et incommutables demeurent incompréhensibles pour le monothéisme pur, qui reconnaît un Dieu unique, un être seul, de suprême perfection. Si avec cela on continue à avoir à la bouche *la perfection morale de l'Univers*, c'est que l'on ferme les yeux sur les faits indiscutables de l'histoire universelle et de l'histoire de la nature. »

Eh bien, alors ! Oui, l'univers c'est le mal, puisque l'univers c'est l'injustice ; oui, l'univers c'est le mal, encore mieux, parce qu'il ne connaît pas la charité. Et c'est cet univers, qui est le mal, dont vous faites Dieu, pour qu'on adore Dieu plus dévotement, avec moins de scrupule et en plus complète sécurité de conscience ! La conclusion a quelque chose de miraculeux.

Cette lutte pour la vie, c'est Dieu ; cette effroyable oppression du faible par le fort, c'est Dieu ; cet égor-

gement cosmique, cette tuerie à la *Frédégonde*, cette terreur universelle, ce 93 éternel, c'est Dieu ; la « perfection morale de l'univers » est une ineptie, et l'Univers c'est Dieu. C'est du moins le mien. Voyez comme il est préférable à tous ceux que l'humanité a inventés jusqu'ici, et adorez-le et aimez-le de tout votre cœur ! Non, je suis confondu de cette sérénité dans l'imprévision de l'objection inévitable.

La vérité, c'est que, jusqu'à nouvel ordre, on ne fondera point une religion sur la science... Un mot cependant encore avant d'arriver à ma conclusion générale, une note en marge. Je remarque une chose chez tous les hommes de science qui font un peu de généralisation philosophique, aussi bien chez ceux qui concluent à une conception irréligieuse que chez ceux qui essaient de conclure à l'établissement d'une religion nouvelle. Ils ne prennent leur point de départ que dans la biologie ; ils ne s'occupent que de biologie. De ce que la *Vie* est le règne de la lutte, et de l'injustice et du mal, ou ils concluent qu'il n'y a point de « perfection morale de l'univers », ou ils essaient d'établir comme ils peuvent une religion de la nature qui ne soit pas la religion de la force. Mais la *Vie* n'est pas l'Univers. Elle n'en est qu'une partie insignifiante. La Vie est une chose, et toute petite, et l'Univers en est une autre, et immense. La vie est une moisissure que l'on a observée sur certains points imperceptibles de quelques cantons de l'Univers. Ce n'est pas de la considération d'une telle futilité qu'il faut partir pour s'élever à une conception générale de la création. Quelques cirons sur un tas de boue, absolument invisible d'un être qui serait seulement sur Bételgheuse, se font beaucoup de mal pour essayer de vivre. Donc Dieu n'existe pas... Donc Dieu existe d'une certaine façon... En voilà une généralisation précipitée, en voilà une généralisation abusive ; en voilà une manière de raisonner !

Dites donc ! Quand nous croyons échapper à l'anthropomorphisme et à l'anthropocentrisme, y sommes-nous encore assez ! Parce que nous sommes des vivants, parce que nous faisons partie de ce petit phénomène parfaitement négligeable, de ce petit accident un peu ridicule, de cette bavure de l'Univers qu'on appelle la vie ; il faut que l'explication de l'univers s'appuie tout entière sur la conception que nous nous faisons de la vie ; il faut que le monde, je dis le monde, « le monde, l'univers, tout, la nature entière », soit déclaré mauvais si la vie nous apparaît mauvaise, et bon si la vie nous apparaît bonne, et que nous résolvions sur lui comme nous résolvons sur elle, et d'après ce que sur elle nous avons résolu. Est-ce que ce n'est pas un peu ridicule ?

Et l'on raille le bon Fénelon qui prouvait Dieu en montrant comme la terre, ni trop dure, ni trop molle, était bien faite pour porter l'homme ! Mais nos naturalistes qui de la lutte pour la vie concluent pour Dieu, contre Dieu, ou pour Dieu tourné d'autre façon, raisonnent exactement de la même manière. De l'anthropomorphisme nous ne nous dégagerons jamais ; dans l'anthropocentrisme nous sommes enchaînés pour toujours, parce qu'il y a une prison d'où l'homme ne s'évadera jamais, c'est à savoir de lui-même.

Au demeurant, si vous voulez fonder une religion à base biologique, je crois bien que vous n'y arriverez guère. La biologie c'est précisément la science du mal sur la terre, de sorte que c'est la science de l'objection à Dieu ; et que ce Dieu soit plongé dans l'univers ou distingué de lui, l'objection reste la même, sauf que, en supposant Dieu plongé dans le monde, elle est plus forte. Un bon moyen de songer à Dieu, c'est précisément de ne pas trop songer à la vie. Est-ce pas Kant qui a dit : « Deux preuves de Dieu : la contemplation du ciel étoilé et la contemplation de la loi du devoir dans le cœur de l'homme » ? Cela a le tort d'avoir l'air d'être une phrase ; mais voyez cependant : cela veut dire qu'on peut fonder une religion, d'une part sur la considération de l'Univers *inanimé*, d'autre part sur la morale. Entre ces deux pôles, si éloignés l'un de l'autre, il y a la vie, la vie proprement dite, la vie qui est la vie, mais qui n'est pas encore la vie morale. C'est ceci que Kant semble nous conseiller de ne pas trop considérer. — Et de fait, il faut bien reconnaître que contempler ceci inspire difficilement une pensée vraiment religieuse. Non, ceci n'engendre pas précisément une religion. Hélas ! ça n'engendre que la mélancolie. Je doute que la religion de la nature devienne jamais la religion de l'humanité.

ÉMILE FAGUET.

TONINO L'ERMITE

Nouvelle.

Comment se tenait debout la maison de Tonino et pourquoi on l'appelait une maison alors que ce n'était qu'une méchante masure au toit délabré, voilà ce que j'ignore et ignorerai sans doute toujours. Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai vu de mes propres yeux la susdite cabane avec son mobilier bizarre et dont le meuble le plus bizarre était sans contredit son propriétaire.

En entrant, on l'apercevait aussitôt, assis à son établi de savetier, ayant à côté de lui ses béquilles qui ne lui servaient guère à marcher, mais dont il

frottait volontiers les épaules des vagabonds qui venaient l'importuner.

Tonino était un petit homme, haut d'un mètre environ, laid comme un gnome, avec le sourire sarcastique particulier aux bossus et les yeux limpides et à fleur de tête des gens affligés d'une maladie de cœur.

Il n'était pas méchant. Il indiquait gratis les bons numéros de la loterie et le remède pour guérir les panaris; il arrachait les dents de lait aux enfants, il soignait les cors, et parfois même des dames dans une position intéressante venaient le consulter.

Il était l'ami de tout le monde; des prêtres, bien qu'il n'allât jamais à l'église; des libres penseurs, bien que les murs de sa chambrette fussent tapissés d'images de saintes et de madones et qu'il eût sous un globe de verre la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ. Les enfants accouraient à sa cabane comme à la fête : elle était si curieuse, la maison de l'*ermite!* On l'appelait l'ermite parce qu'il vivait absolument seul dans sa masure au milieu d'un petit jardin qu'on lui cultivait un peu par charité et par sympathie et aussi parce qu'il produisait les plus belles pêches des environs. Quand Tonino régalait quelqu'un de ses pêches, c'était un régal de roi, mais cela arrivait rarement, et il était si jaloux de son trésor qu'au mois de juillet il dormait la fenêtre ouverte et un pistolet de cavalerie sous l'oreiller, prêt à faire feu le cas échéant sur les voleurs nocturnes.

Pendant le jour, le terrible pistolet était acroché à la muraille entre les images de saint Ermolaus et de sainte Priscille, vierge et martyre. Au-dessous s'élevait un monceau de bottes pêle-mêle avec des épis de blé de Turquie qu'il donnait au jour le jour au boulanger en échange de pain; un grand coffre lui servait à serrer ses habits et les quelques effets à son usage; le couvercle en était orné d'une gravure de modes de Paris de l'année 1821. Le lit de l'ermite complétait le mobilier, un lit vraiment digne des moines de la Thébaïde, si ce n'est qu'au-dessous se trouvaient la batterie de cuisine, un broc, un chaudron et le reste du potage de la veille. Les objets les plus intéressants étaient rangés sur son établi : un moine de carton qui annonçait le mauvais temps en ramenant son capuchon, une noix à trois quartiers, un livre de magie blanche, une dent de sainte Apolline, la baïonnette d'un soldat de Napoléon Ier, un navire taillé dans un noyau de cerise et quantité d'autres merveilles.

Les malins du pays venaient souvent le faire jaser pour rire ensuite à ses dépens. Il se donnait un air ingénu et niais, feignait de s'étonner de tout et assurait être innocent comme l'enfant qui vient de naître. Parfois ils proposaient de le marier; alors il riait, ne disant ni oui ni non.

Sa belle-sœur lui faisait son lit tous les dimanches et l'un de ses dix neveux ou nièces renouvelait sa provision d'eau pendant la semaine. Toute cette bande demeurait non loin de là et était si pauvre, si pauvre, qu'à ses yeux l'oncle Tonino passait pour un Crésus.

De son côté, Tonino faisait du bien à sa famille, raccommodant pour rien les souliers de la mère et des enfants; il est vrai que ni l'une ni l'autre n'en portaient presque jamais.

* *

L'été où régna le choléra fut terrible pour Tonino; il avait une peur atroce et se tâtait le ventre toute la journée. Il alluma un cierge devant saint Ermolaus et promit à sainte Priscille un cadre neuf si elle le garantissait contre le fléau; bien entendu, dès l'instant où il se crut obligé envers sainte Priscille il éteignit le cierge devant saint Ermolaus.

Il n'avait même plus souci de ses pêches. La nuit il tenait la fenêtre fermée par crainte de l'humidité, et le jour, tout en travaillant à son établi, il jetait de temps en temps un regard dans le jardin et apostrophait le pauvre arbre : Tu as beau me faire les doux yeux! tes fruits peuvent être succulents, je n'y toucherai pas; je ne veux pas me faire crever pour plaire à mes héritiers! Il y aura encore des pêches quand il n'y aura plus de choléra! Il défendait à ses neveux de manger des fruits et leur examinait la langue pour voir s'ils n'avaient pas une gastrite.

— O Tonino! vous avez peur de la mort parce que vous ne voulez pas nous laisser vos écus, lui disait sa belle-sœur.

— Certainement! Vous laisser mes écus! Pour que vous preniez un second mari, n'est-ce pas?

— Si j'en trouvais un, où serait le mal?

— Alors prenez-moi, je suis votre parent, je vous ferai dix autres marmots et les vingt seront cousins.

— Merci! je préfère rester votre belle-sœur, tout simplement.

Elle caressait véritablement une vague espérance d'héritage. Personne n'avait jamais vu le fond du coffre de l'ermite et il se pouvait qu'il possédât un bon magot. C'était un avare. Il disait souvent que, lui mort, ses parents rouleraient carrosse et que si l'on offrait la dent de sainte Apolline à une personne pieuse elle en donnerait mille livres au bas mot.

Mais cette épidémie de choléra, — que Dieu confonde les riches, se disait la belle-sœur, ils ont toujours quelque invention pour tourmenter les pauvres gens, — cette épidémie de choléra saignait à blanc la bourse de Tonino. Il avait commencé par faire cadeau au pharmacien d'une paire de souliers tout flambant neufs; puis il s'était inscrit sur la liste des fidèles pour faire chanter une messe spéciale tous les premiers vendredis du mois; il avait des parfums

dans sa chambre comme un seigneur et il recevait la monnaie dans un plat rempli de vinaigre.

— Tonino, vous craignez trop pour votre peau, disait encore la belle-sœur.

— Par malheur, ma mère ne m'en a fait qu'une, je n'en ai pas de rechange.

— A force de jouer au malade, on le devient vraiment.

— Le seigneur a dit : Aide-toi et je t'aiderai...

— Vous autres hommes, quand il s'agit de maladie, vous êtes tous des poules mouillées. Voyez, moi, j'ai eu dix enfants, et dix enfants ce ne sont pas des pilules...

— Heureusement ! si c'étaient des pilules vous en auriez fait trois fois autant...

La belle-sœur se disait que Tonino ne mourrait jamais ; il avait trop mauvaise langue.

Pourtant vers la fin de l'été quand la chaleur commençait à diminuer et que Tonino regrettait déjà d'avoir donné une paire de souliers au pharmacien et d'avoir tenu si longtemps un cierge allumé devant saint Ermolaus, une nuit il fut pris de douleurs si fortes qu'il mourut en moins de temps qu'on ne dit : Jésus !

La belle-sœur pleura un peu, parce qu'enfin Tonino était le frère de son défunt mari ; puis elle se consola, songeant qu'il était allé dans un monde meilleur et qu'au fond du coffre il devait bien y avoir quelque chose pour lui faire dire des messes.

Elle jeta des cris de paon en voyant qu'on brûlait tout, le lit, le matelas et les couvertures, par mesure d'hygiène, comme ils disaient. Elle eut beau assurer qu'elle ne craignait pas la contagion, ils laissèrent la maison nue comme la main, Et quand elle ouvrit le coffre, il était vide.

— Ah ! Tonino, m'avoir ainsi trompée ! gémissait-elle assise sur le tas de bottes ; vous saviez bien pourtant que j'ai dix enfants à nourrir. Vous aviez bien besoin aussi de mourir en temps de choléra pour qu'on enlève tout de la maison !

La bicoque de l'ermite vide et misérable, imbibée de chlore jusqu'au toit, accueillit la pauvre famille de la veuve qui continuait à pleurer et à se lamenter.

L'aîné des fils avait treize ans ; il gagnait quatre sous par jour et les autres ne gagnaient rien. La misère était épouvantable.

A la chute des feuilles le jardin devint la chose la plus vilaine qu'on puisse imaginer ; personne ne le soignait ; les enfants grimpaient sur le pêcher et en cassaient les branches ; quand il pleuvait il se formait çà et là des mares où les marmots barbotaient comme des canards. Quand vint la gelée les petits drôles y firent des glissoires.

Assise auprès de la fenêtre où était autrefois l'établi de Tonino, la veuve raccommodait ses hardes, regardant d'un air désespéré cette bande de démons dont elle ne venait pas à bout. Son aîné, un petit homme déjà, cherchait à la consoler en promettant de l'aider quand il serait grand, mais elle avait de bonnes raisons pour ne plus s'abandonner à l'espérance.

— Quand tu seras grand, disait-elle, moi je serai morte.

L'hiver, l'ennemi des pauvres gens (et qui du reste est leur ami?) accrut encore cette noire misère. Les petits, amaigris et malades, pleuraient toute la journée, blottis deux ou trois ensemble dans un berceau de bois. La mère toussait à se déchirer la poitrine ; l'aîné eut une tumeur au pied et ne put plus aller gagner ses quatre sous.

Un ouragan furieux avait brisé les vitres de la chambrette où le vent entrait comme chez lui ; il n'y avait plus un coin où l'on pût se mettre à l'abri ; du toit délabré l'eau tombait en ruisselets et le berceau des petits était tout trempé.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! gémissait la pauvre femme, nous sommes de trop en ce monde ; il n'y a pas de pain pour toutes les créatures. Reprenez-nous, Seigneur, moi et mes enfants !

A la fin de novembre l'un d'eux fut repris en effet, Quand on l'emporta dans le petit cercueil couvert d'un drap blanc, la mère se sentit une folle envie de le suivre. Pauvre petit ange ! lui, du moins, avait fini de souffrir !

Il n'avait pas encore neigé cet hiver-là. Après des pluies torrentielles le temps s'était mis brusquement à la gelée, — un temps superbe pour se promener avec des bottes à semelles de liège et une pelisse montant jusqu'aux oreilles. Mais dans la maison de Tonino on était aussi chaudement que sur la place publique. Des deux jupes qu'elle possédait le veuve avait dû en tailler une pour faire une robe à ses fillettes et tous, mère et enfants grelottaient de froid que c'était pitié de les voir.

La faim aussi les torturait de son mieux ; ils mangeaient en moyenne de deux jours l'un.

De l'aube au crépuscule et du crépuscule à l'aube il y avait toujours quelqu'un qui pleurait sous le toit de l'ermite.

* * *

Le matin de l'Épiphanie, Tonino, l'aîné (l'ermite avait été son parrain), se leva de dessus la paillasse qui lui servait de lit et s'écria :

— Que mangerons-nous aujourd'hui, maman ?

— Les messieurs et les dames, ajouta la petite Luigina, mangent aujourd'hui tant de bonnes choses, et à leurs enfants la Sainte Vierge apporte tant de

beaux cadeaux ! Pourquoi n'en apporte-t-elle pas plutôt à nous qui sommes pauvres ?

— La Sainte Vierge ne sait pas que nous sommes pauvres, crut devoir répondre Tonino.

— Mais la Sainte Vierge sait tout, riposta Luigina.

— Priez, dit la mère. Dieu aura compassion de vous.

Ils allèrent tous à la messe sous un beau soleil pâle, un soleil de luxe qui ne chauffait pas. Ils retournèrent au logis tristes et transis.

— Si nous avions seulement une brassée de bois pour faire un peu de feu ! soupira Tonino.

Le pauvre garçon sortit et resta sur le seuil de la porte les mains dans les poches du pantalon. Alors vint une brave femme du voisinage apportant du riz et du pain pour les enfants de la veuve. C'était une ouvrière et elle ne pouvait faire davantage ; la veuve la bénit.

— Si nous avions seulement une brassée de bois ! répéta comme un perroquet Luigina ; nous ferions cuire le riz, n'est-ce pas, maman ?

— Du bois, il y en a ! s'écria Tonino du seuil de la porte ; ne voyez-vous pas que le pêcher est mort ?

— Est-il vraiment mort ? demanda la mère avec indifférence, insensible à ce léger surcroît de malheur.

— Oui, il est mort, et si sec que quand on touche une branche elle se casse.

— Ah ! les belles pêches de l'oncle Tonino ! gémit la veuve.

— Ce qui est passé est passé. L'oncle est mort et son pêcher aussi. Allons l'abattre, maman, pour que du moins nous puissions faire du feu et nous chauffer.

— C'est aujourd'hui l'Epiphanie, mon fils ; on ne travaille pas.

— Ceux qui ne travaillent pas sont assis au coin du feu, maman.

— Et puis, personne ne peut voir dans notre jardin, ajouta Luigina.

— Nous avons froid et faim, maman. Avec le bois du pêcher nous ferons cuire le riz et puis nous couvrirons le feu de cendres et nous aurons longtemps chaud.

Sans plus tarder, Tonino décrocha une vieille faucille rouillée pendue à un clou.

— Tu te feras du mal ! s'écria la mère.

— Non, non, tu verras ; nous lierons une corde à l'arbre et je le déchausserai doucement, tout doucement, tant qu'il tombera lentement de lui-même comme s'il se mettait au lit.

Cette comparaison fit beaucoup rire Luigina qui, s'emparant de la corde, ouvrit la marche d'un pas triomphant. La mère, Tonino et tous les petits suivirent. Le pauvre vieil arbre ne présenta guère de résistance et Tonino n'eut pas besoin de déployer toute son habileté ; dès les premiers coups le tronc gémit et se mit à tituber comme un ivrogne.

— Uh ! uh ! uh ! criait Luigina frappant l'une contre l'autre ses petites mains. Elle semblait la mouche de la fable, faisant avancer le coche. Tout à coup la faucille heurta contre quelque chose de dur. Tonino écarta la terre et tandis que l'arbre tombait d'un côté en mettant en l'air toutes ses racines, on vit apparaître une petite cassette de bois brun vieille et mangée par l'humidité, que Tonino saisit vivement... La veuve devint pâle d'émotion.

— Allons !... allons à la maison, mes enfants, dit-elle. Tous étaient agités et curieux. Les petits espéraient que la boîte contenait une belle poupée ou des bonbons dans du papier d'or comme ils en avaient vu parfois aux enfants des riches. Ils furent bien surpris quand Tonino, soulevant le cercle, tira de la cassette des poignées de monnaie blanche et jaune qu'il jeta dans le giron de la mère en criant comme un fou :

— Le trésor ! le trésor !

C'était le trésor de Tonino l'ermite. La veuve épancha d'un coup toutes les larmes qu'elle tenait encore en réserve et les bambins qui se pressaient autour d'elle riaient, pleuraient sans savoir pourquoi. Peu s'en fallut qu'on n'oubliât d'allumer le feu et de faire cuire le riz. Mais Tonino y pensa ; et ce ne fut pas seulement du riz dont on se régala en ce jour mémorable : une belle saucisse, un morceau de fromage et une bouteille de vin complétèrent le repas improvisé.

— Maman, demanda Luigina, est-ce la Sainte Vierge qui nous a envoyé le trésor ?

— Oui, certes ! répondit la mère.

Mais dans son for intérieur elle se disait :

— Je savais qu'il n'était pas méchant, le beau-frère Tonino ! Repos éternel à son âme !

Neera.

Traduit de l'italien par André Noel.

LES MINES D'OR DU KLONDYKE

d'après des documents anglais et américains.

Le numéro du 9 octobre du *Graphic* contient une grande composition de M. J. Oulich représentant une compagnie de mineurs en route vers les placers du Klondyke. A certains détails il est aisé de reconnaître que nous avons sous les yeux ce qu'on appelle un dessin fait de chic, mais du moins la conception en est dramatique et éveille le désir de recourir à des documents sérieux, capables de donner une idée à peu près exacte de ce pays étrange vers lequel se

produit en ce moment un de ces « rushes » si fréquents en notre siècle.

A qui demanderons-nous ces documents? Le Klondyke étant situé dans la région polaire, au nord-ouest de l'Amérique septentrionale, il semble que les Anglais et les Américains soient mieux que personne à même de nous renseigner exactement sur le nouvel Eldorado : les Anglais, parce que le Dominion est une de leurs colonies ; les Américins, parce qu'ils ont acheté à la Russie le territoire baigné par la mer de Behring et qui forme de ce côté la limite naturelle du Canada.

Mais dès l'abord la chose se complique par la vertu de l'*auri sacra fames* qui de tout temps a su troubler le jugement des faibles mortels. Prenez un journal américain il vous dira : Les mines d'or du Klondyke sont situées dans l'Alaska, donc elles appartiennent aux États-Unis ; consultez une revue anglaise, elle vous répondra avec la même assurance : Le Klondyke est une rivière de la Colombie anglaise qui se jette dans le fleuve Yukon à Dawson City; donc le Klondyke et ses mines sont canadiens, c'est-à-dire anglais. Il semble qu'il y ait sous roche une assez grave question de délimitation de frontières. Quoi qu'il en soit, John Bull vient de prendre, pour protéger ce qu'il considère comme son bien, des mesures énergiques qui exaspèrent l'oncle Sam et comme les querelles de famille ont, plus que toutes les autres, une fâcheuse tendance à s'envenimer, on entend, depuis quelque temps déjà, un beau vacarme de l'autre côté de l'Atlantique.

Le débat n'a rien de passionnant pour nous ; ce qui peut nous intéresser davantage c'est la description du coin de terre où certainement bien des malheureux, partis en quête de la fortune, trouveront la mort comme salaire de leurs fatigues et de leurs souffrances. M. Mark S. Wade, correspondant de la *Fortnightly Review*, a été là-bas et il nous fait de la contrée un tableau peu enchanteur. Pendant l'hiver très long et qui sévit déjà à l'heure actuelle, le thermomètre marque souvent 20° sous zéro ; pendant les quelques mois d'été règnent une température brûlante et un jour continuel qui n'est pas moins déprimant que l'obscurité hivernale. Les moustiques sont alors aussi nombreux et aussi cruels que sous les tropiques. Le travail d'extraction doit être terminé quand vient l'été, car à peine a-t-on le temps de procéder au lavage des alluvions, praticable seulement à l'époque où la rivière est débarrassée de ses glaces. On imagine au prix de quel labeur exténuant on parvient à fouiller ce sol dur comme la pierre ! Il faut allumer un grand feu qui dégèle la terre à environ 6 pouces de profondeur, creuser, rallumer le feu et répéter l'opération jusqu'à ce qu'on atteigne la couche aurifère. Alors le foyer est placé contre cette couche et de cette façon on peut pratiquer la galerie horizontale.

Les travaux des premiers « prospectors » ont été richement rémunérés. Quelques-uns ont rapporté de leur courte campagne une véritable fortune. Les appareils avec lesquels on procède au lavage (sluice boxes) réservaient chaque jour des surprises auprès desquels pâlissent les merveilles de la cave d'Aladdin et du château de Monte-Cristo. On parle d'un mineur qui au bout d'un mois se voyant possesseur d'une somme de 250 000 francs, tous frais payés — et nous verrons bientôt si la vie est chère au Klondyke — se hâta de céder son placer à un prix fabuleux, trop heureux de fuir cet enfer doré et renonçant à empocher le million, ce qui est l'idéal de tout bon Américain. Mais les terrains aurifères sont féconds surtout en surprises désagréables. Aujourd'hui riches comme Crésus, les voilà demain pauvres comme Job. M. Chapman dans l'*Overland Monthly* de San Francisco se demande si l'opulence du Klondyke ne sera pas aussi éphémère qu'elle est brillante. Et d'abord il s'agirait de se poser cette question : Quelles sont l'étendue et la profondeur de la couche contenant le précieux métal ?

Il est certain, que le plus grand nombre de ceux qui se livreront aux recherches trouveront de l'or dont le sol de l'Alaska (ou de la Colombie) presque tout entier est pourvu ; mais en recueilleront-ils en quantité suffisante pour que, frais d'extraction et frais d'existence une fois soldés, il reste à l'actif de l'entreprise une somme suffisante pour payer les risques de toutes sortes que l'on court sous ce rude climat? Si chaque repas coûte une dizaine de francs, si la journée d'un ouvrier revient à 15, 20 et parfois même 75 francs, il est évident qu'il faudra recueillir chaque jour au minimum 100 francs d'or pour que, comme on dit, le jeu en vaille les chandelles. Or tout fait supposer que les quelques endroits d'une richesse exceptionnelle exploités jusqu'à présent ne sont que des poches dont l'épuisement sera rapide et qu'il n'existe pas une ligne continue d'alluvion aurifère du nord au sud.

Voulez-vous des détails plus précis sur les conditions spéciales dans lesquels se trouvent les émigrants du Klondyke ? C'est encore la *Fortnightly* qui va nous les fournir. Il y a deux ans le pays était un désert. En août 1896, la nouvelle de quelques trouvailles extraordinaires se répandit dans le monde entier comme la flamme le long d'une traînée de poudre, et aujourd'hui, au confluent du Klondyke et du Yukon est sortie de terre comme par enchantement une ville, Dawson City, qui compte plus de 4 000 habitants. Une telle invasion d'êtres humains dans une contrée absolument dénuée de ressources naturelles a donné beau jeu à la spéculation, et les vivres, le

logement, le vêtement, la main-d'œuvre ont atteint des prix fabuleux au cours de la dernière campagne. La farine se vendait couramment 60 francs les 100 livres anglaises, le sucre 1 fr. 50 la livre, la boîte de conserve, viande ou fruits, 10 francs; le lard 5 francs la livre, le verre de bière coûtait 2 fr. 50 et les cabarets que là-bas on appelle des *salons* ont fait à certains jours des recettes de 10 000 à 15 000 francs. Un spéculateur a eu l'idée ingénieuse de transporter au Klondyke 400 douzaines d'œufs ; il s'en est défait facilement au prix de 20 francs la douzaine.

On peut prévoir pourtant que ces prix exorbitants ne tarderont pas à baisser dans une forte mesure grâce à la concurrence. L'été dernier déjà, les bateaux-transports de deux compagnies américaines ont fait cinq voyages doubles de la mer de Behring au Klondyke avec un chargement de 9 000 tonnes de marchandises chacun. Il est probable que bientôt des compagnies canadiennes vont tenter de supplanter leurs rivales yankees, et comme elles disposeront de la voie de terre qui est de beaucoup la plus courte, elles auront de grandes chances de succès, mais à condition qu'elles se contentent d'un profit moins usuraire.

Voici au sujet des routes conduisant aux mines d'or quelques renseignements fournis par M. Harold Goodrich, dans l'*Engineering Magazine* de New York.

Il n'existe quant à présent que deux voies vraiment praticables : celle du Yukon, libre seulement jusqu'en octobre, et celle qui partant de Dyea, au sud, s'avance au nord en suivant le lac Lindermann, le lac Bennet et aboutissant enfin à Dawson City. Cette dernière route est préférée par les mineurs parce qu'elle est la plus directe ; mais l'autre, plus agréable, est celle que l'auteur conseille aux touristes. Il y a donc déjà des touristes au Klondyke? pourquoi pas? Il y en aura aux pôles arctique et antarctique, dès que Nansen, Andrée, de Gerlache, ou quelque autre hardi pionnier, auront montré le chemin. D'ailleurs si les mines d'or tiennent leurs promesses, un chemin de fer ne tardera pas à être construit; déjà M. Mark Wade propose un tracé le long d'une troisième route, qui à ses yeux d'Anglais a l'immense avantage d'être tout entière sur le territoire canadien.

En attendant que ce beau projet se réalise, les braves touristes feront bien de ne pas s'attarder dans le prétendu Eldorado sitôt que la bise sera venue. Cette année surtout la situation est particulièrement critique, nous dit le correspondant de l'*American Monthly*. Des pluies torrentielles ont, pendant les mois d'août et septembre, transformé les chemins en marécages impraticables, de sorte que les transports par voie de terre ont été interrompus et qu'on attend avec impatience l'arrivée de la saison glacée qui permettra d'approvisionner à nouveau le pays. On songe à utiliser les rennes qui seraient transformés en bêtes de somme comme cela se pratique déjà en Laponie, à en croire un dessin que nous trouvons aussi dans un numéro récent du *Graphic*. Quoi qu'il en soit, les malheureux travailleurs restés au Klondyke risquent fort de mourir de faim au milieu de leurs richesses, si les deux gouvernements ne s'entendent pour prendre des mesures énergiques. Mesures d'approvisionnement et mesures sanitaires, car il paraît que, dernière ombre au tableau, la fièvre typhoïde a fait cet été d'assez nombreuses victimes à Dawson City et que l'arrivée de la saison hivernale, loin d'enrayer l'épidémie, semble coïncider avec une recrudescence du nombre des malades.

Malgré les prudents avis des gens les mieux informés, voulez-vous partir sans retard pour le Klondyke ? Je vais vous dire ce qu'il faudra emporter pour tenter l'aventure avec quelque chance de succès.

D'abord une santé à toute épreuve, c'est le point essentiel. Puis un capital encore s'élevant à 2 500 francs (au moins) quand vous arriverez à Dyea ou à l'embouchure du Yukon. Tâchez même que ce capital ne soit pas trop ébréché quand vous atteindrez votre « claim » car les frais de premier établissement sont toujours considérables.

Mais ce n'est pas tout : si vous n'avez pas l'intention bénévole d'être la proie des exploiteurs, vous serez muni, pour un an, de provisions dont voici l'énumération sommaire : farine, 400 livres; lard, 150; haricots, 150; thé, 15; café, 10; sel, 15; pommes de terre séchées (*dried potatoes*), 30; fruits secs, 75.

N'oubliez pas non plus d'emporter des allumettes, du savon, du poivre; une pioche, une bêche, une hache, une scie, une batterie de cuisine, de l'étoupe et de la poix (pour calfater le bateau), un couteau, un marteau, des clous, une lime, cinquante mètres de grosse corde. A cette liste déjà longue, si vous êtes sybarite, vous ajouterez du tabac; si vous êtes prudent, quelques remèdes, tout au moins une bonne provision de quinine.

Enfin ayez des bottes à triple semelle, des habits de flanelle pour l'été sénégalien, des vêtements très épais et imperméables pour la saison des pluies et l'hiver polaire. Buvez de l'huile de foie de morue si vous pouvez vous en procurer; en tout cas, absorbez de la graisse à force. Hors de là, point de salut.

M. Wade — à qui il faut toujours revenir pour pousser jusqu'à la minutie la précision des renseignements — vous apprendra en outre qu'on peut se procurer un équipement complet dans tous les ports de la Colombie britannique pour une somme variant entre 800 et 1 200 francs.

La force publique locale est entre les mains du Resident Gold Commissionner, et cette force est représentée par un détachement de la police à cheval

(*mounted police*) du nord-ouest auquel le gouvernement canadien vient d'adjoindre un corps de douaniers avec mission de s'opposer énergiquement à tout empiétement du trop gourmand voisin. La *Fortnightly* fait remarquer avec orgueil que, malgré le mélange fort hétéroclite de nationalités et de conditions sociales que présentent aujourd'hui les territoires du Klondyke, l'ordre le plus parfait règne dans les camps placés sous l'autorité du Canada, tandis que dans ceux de l'Alaska la licence et le vice se donnent libre carrière (*there lawlessness and vice are rampant*).

Sur ce point les revues américaines sont muettes; elles réservent toutes les foudres de leur éloquence pour battre en brèche les odieuses, les illégales, les tyranniques prétentions du Dominion qui entend se réserver à l'avenir certains claims partout où des concessions seront faites et prélever une sorte d'impôt sur l'or extrait. Ces prétentions me semblent pourtant n'avoir rien d'excessif, mais... on dit que qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son; ici l'on entend tant de cloches que le diable même n'y entendrait plus goutte et s'enfuirait en se bouchant les oreilles.

Outre les périodiques que nous avons cités on consultera avec profit l'article du *Midland Monthly*, celui du *Mac Clure's Magazine*, ce dernier illustré de très curieux dessins d'après photographies, et celui du *Forum* qui se distingue de tous les autres par son ton optimiste. A en croire le professeur Dall, du service géologique, on a calomnié à plaisir ce pauvre Klondyke. Les fortes pluies y sont rares; le climat peut être comparé à celui du Minnesota; la température moyenne de l'hiver est de 4 ou 5 degrés sous zéro, sauf dans l'extrême nord; ce n'est qu'en certaines nuits, et par des hivers exceptionnellement rigoureux, qu'on a enregistré des froids de 20 degrés. En été il fait très chaud au soleil mais toujours très frais à l'ombre...

Ce qui prouve une fois de plus qu'il sera toujours bien difficile d'écrire l'histoire.

G. Art.

AUTEURS ET ÉDITEURS EN ITALIE

Les rapports qui s'établissent entre les auteurs et leurs éditeurs forment un curieux chapitre d'histoire littéraire dont notre siècle s'est montré particulièrement friand. Mémoires et procès retentissants sont venus tour à tour faire passer devant nos yeux les figures les plus aimées et les plus célèbres: Musset, George Sand, Balzac, André Chénier, etc., sans parler d'auteurs plus modernes, et la curiosité est toujours prête à s'attacher à de nouveaux noms. On n'a pas oublié l'étude importante que M. Albert Cim consacrait ici même aux auteurs et aux éditeurs en France. L'Italie nous apporte à son tour quelques documents à verser dans l'enquête. La vie littéraire s'est brillamment relevée chez nos voisins de l'autre côté des Alpes; Milan, Florence et Rome sont redevenus des centres de production considérables, et les complications qu'amène la vie n'y font pas défaut plus que chez nous.

Un aimable et spirituel éditeur, M. Piero Barbera, entretenait récemment les membres du cercle philologique de Florence de cette question des Auteurs et Éditeurs. Sa conférence n'est pas un traité *ex professo*, c'est plutôt une série d'anecdotes contées avec bonne humeur et bonne grâce; la morale et la conclusion à tirer sont laissées à la sagacité de l'auditeur. Nous voudrions faire un peu comme lui, et recueillir dans cette causerie quelques traits caractéristiques.

Voici d'abord quelques silhouettes d'originaux : le premier qui se présente est un excellent homme, Prati, l'auteur d'un roman *l'Armando*, qu'il publia chez le père de notre conférencier. Les honoraires de l'auteur étaient fixés à la somme de 500 lires, et il est vraisemblable que l'œuvre ne méritait guère davantage. Mais 500 lires, est-ce le prix auquel doit se coter l'amour-propre d'un écrivain? Honneur ou vanité, une légère tricherie sauvera tout. On porta sur le reçu une somme de 5 000 lires.

D'autres écrivains se montrent moins sensibles à l'honneur, beaucoup plus à l'argent. Telle fut cette « célébrité littéraire », dont l'habileté indélicate valut à M. Barbera un procès et de nombreux ennuis.

Le manuscrit lu et accepté, le prix payé, le livre imprimé, l'éditeur découvre dans le *Giornale della Libreria* une annonce du même ouvrage par le même auteur! Stupéfaction, envoi de télégrammes, de lettres, mise en mouvement des avocats, de la justice! Hélas! il était trop tard de quinze jours; et la célébrité en question « avait vendu deux fois le fruit de ses veilles ». L'éditeur en fut pour ses frais et sa peine.

Une autre amusante anecdote se rapporte au héros d'un roman publié par une Revue en vogue. On y mettait en scène un aventurier, venu à Rome au temps des spéculations sur les terrains, et de ce tourbillon financier qui fit et défit tant de fortunes en peu de mois. Le héros, dépourvu de scrupules, faisait flèche de tout bois, gagnait richesse, honneurs, situation officielle et même l'amour d'une belle dame dont l'honnête fiancé finissait par se noyer dans le Tibre. Le roman touchait à sa fin quand arrive une réclamation pressante d'un vieil abonné, d'un ami

dévoué de la Revue qui se plaint qu'on ait usurpé son nom, son prénom, et même son titre pour en affubler le triste héros de l'aventure. Il menace de réclamations judiciaires, de demandes en indemnité et déclare que par ses relations et ses amis il peut causer un tort considérable à la Revue. Que faire dans ces pénibles circonstances? Changer le nom, changer le caractère du personnage, risquer le mécontentement du public ou le ressentiment du véritable propriétaire du nom? Dilemme épineux, problème redoutable. En France des situations semblables se sont dénouées par des procès dont le bruit n'est pas encore complètement éteint. L'éditeur, d'esprit fin et subtil, imagina le détour suivant: il donna la parole au romancier qui, dans le feuilleton suivant, s'exprima ainsi : « Je n'ai pas dit encore le vrai nom du héros de notre roman. Notre aventurier ne s'appelait pas le baron Vincenzio de Roberti. Ce nom il l'avait usurpé depuis longtemps à la mort du véritable baron, cet homme d'une honorabilité si parfaite qui avait su mériter l'estime de tous par ses éminentes vertus. » Ce panégyrique bien senti consola sans doute le réclamant de la mort anticipée qu'on lui infligeait.

Une des questions les plus délicates qui surgissent entre les auteurs et leurs éditeurs est celle des honoraires. Certains écrivains ont cru la résoudre au mieux de leurs intérêts en cumulant les deux qualités, et en éditant eux-mêmes leurs œuvres. Le succès n'a pas souvent répondu à leurs espérances, et malgré la juste renommée qu'ils avaient acquise, Walter Scott, Balzac et Lamartine ont recueilli dans leurs entreprises des déboires amers. Le cas inverse est le plus fréquent, et, certainement, le plus favorable ; si l'on peut citer un certain nombre d'éditeurs auxquels l'exercice de leur profession a assuré une belle fortune, on peut mettre en regard les sommes considérables gagnées par Victor Hugo, Émile Zola, les Dumas, Bourget, Thiers, etc. C'est qu'en réalité chacune des deux parties a son rôle, et que la profession de l'éditeur exige de lui des qualités d'instruction, d'intelligence, d'application et de tact qui ne le rendent pas trop inférieur aux esprits distingués qu'il fréquente.

Quelques-uns se font assister dans la lecture des manuscrits par des littérateurs gagés qui donnent leur avis sur la convenance qu'il y aurait à accepter telle ou telle publication. Mais les erreurs de ces derniers ne sont pas rares : M. Barbera cite l'exemple d'un éditeur français qui consulta trois littérateurs italiens pour savoir s'il devait publier une traduction des *Fiancés* de Manzoni ; tous trois furent d'avis contraire, par suite d'animosité religieuse, semble-t-il; mais l'éditeur n'en risquait pas moins de s'égarer. Et sur quelle masse d'œuvres diverses ne faut-il pas faire un choix! Macmillan, dans un dîner d'éditeurs, racontait que sur 315 manuscrits il en acceptait 22, et un autre éditeur affirmait qu'il n'en prenait que 13 sur 500. Ainsi l'éditeur se trouve être un critique placé en première ligne qui rend au public le double service de publier les bons ouvrages et de lui épargner la lecture de bien des mauvais. Ajoutez à cela des qualités particulièrement commerciales, la connaissance du genre de lecteurs auxquels il peut s'adresser, l'entente de la publicité ou de la réclame si puissante aujourd'hui, etc. L'éditeur ne fait pas le bon livre, cela est certain ; mais il le fait connaître, et il est peut-être le principal artisan du succès. La preuve en est que tous ne sont pas indifféremment capables de réussir le même genre de publications. « Il est des livres en effet, dit M. Barbera, à qui, moi, je puis garantir un succès honorable, et qui dans les mains d'un autre auraient fait fiasco ; le contraire est également possible. Exemple : jamais un roman ou un volume de nouvelles, fussent-ils de Gabriele d'Annunzio, de Verga ou de Serao, n'est arrivé à bien dans la maison Barbera; et nous avons fini par renoncer à ce genre de publications. » Fait bizarre ; mais il ne sert à rien de s'irriter contre les faits, car, disait un philosophe, cela leur est bien indifférent.

La rémunération du travail de l'auteur peut revêtir diverses formes. S'il s'agit d'une compilation, comme un dictionnaire, le commentaire d'un texte, une traduction, l'auteur sera généralement payé par une somme une fois donnée. S'il s'agit d'un ouvrage original, il est rare que l'auteur en abandonne la propriété absolue, soit parce qu'il craint de n'être pas suffisamment rétribué, soit parce qu'il veut se réserver le droit de corriger ou de modifier plus tard ses écrits. Par contre, à la mort de l'auteur, les héritiers généralement ne demandent pas mieux que de faire une cession complète et absolue. Il en est de même pour la publication d'œuvres posthumes, comme le furent les *Miei Ricordi* de Massimo d'Azeglio.

A quelle forme de contrat faut-il donner la préférence ? Il y a là, semble-t-il, plutôt une affaire de convenance qu'un calcul facile à résoudre. Les apparences mêmes peuvent être trompeuses ; et notre conférencier nous en cite un exemple qui se rapporte précisément aux Mémoires d'Azeglio que nous venons de citer. Le père de M. Barbera paya la propriété absolue de cet ouvrage le prix de 10 000 lires. « Si au lieu d'une vente pure et simple les héritiers de Massimo d'Azeglio avaient stipulé un droit de 10 pour 100 sur chaque exemplaire vendu, comme le portent les conventions habituelles, ils auraient recueilli actuellement une somme de 23 000 lires; et cependant ils furent bien avisés de préférer un paiement immédiat, car au bout de trente ans, les

10 000 lires placés à intérêts composés ont pû rapporter plus de 40 000. »

Le tant pour cent par exemplaire est la forme la plus satisfaisante et celle qui doit prévaloir dans l'avenir. Sans doute, la préférence qu'on lui donne implique que l'auteur a confiance dans la bonté de son œuvre et dans la probité de l'éditeur. Est-il exagéré de croire que ces deux conditions peuvent se rencontrer?

Cependant en Italie les auteurs préfèrent généralement recevoir immédiatement une somme déterminée soit pour le prix d'une édition à 1 000, 1 500, 2 000 exemplaires, soit en échange du droit d'exploitation pendant trois, cinq ou dix ans. Ce dernier mode de cession peut être assez dangereux pour l'auteur, si l'éditeur, avant l'expiration du délai, fait imprimer un nombre d'exemplaires qu'il jettera sur le marché à un prix assez bas pour que nul ne soit tenté de lui faire concurrence.

Pour remédier à tous ces abus et à d'autres qui peuvent se produire, on s'est occupé en Italie de rédiger un contrat normal, adopté par tous les éditeurs, qui prévoie tous les cas et pare à tous les inconvénients. L'expérience l'améliorera et le corrigera sans doute, et s'il se présente des cas particuliers, ils ne seront plus aussi nombreux. Ils n'en seront peut-être que plus piquants.

PAUL BAILLIÈRE.

THÉATRES

NOUVEAUTÉS : *Petites Folles*, pièce en trois actes, de M. Alfred Capus.

C'est une très jolie comédie que le vaudeville de M. Capus, joué avec un si vif succès aux Nouveautés. Vaudeville par ce qu'il y a de « parallèle » et de concerté dans l'intrigue et aussi par certains moyens qui ne sont pas ce que je préfère ; comédie par les personnages qui, tous ou presque tous, donnent l'impression d'êtres réels, et à peu près semblables à nous. Ce mérite-là n'est pas fréquent; il est plus rare encore dans des pièces dont une partie assez considérable est forcément consacrée à exposer et à développer un sujet touffu, et dont une autre partie doit être remplie par des scènes de vaudeville. Ajoutez que M. Alfred Capus a trop de finesse pour appuyer jamais sur un trait de caractère. Il se borne à l'indiquer en passant; mais le trait est si bien choisi, l'esprit donne à l'observation tant de relief que dix répliques suffisent à faire vivre le personnage. J'oublierais sans doute quelque détail si j'entreprenais de vous conter *Petites Folles*. Je serais à peu près sûr d'être exact en vous parlant des personnages : je me les rappelle et je les vois. Peut-être n'ont-ils pas tous la saveur de l'étonnant bourgeois de *Rosine* ou le relief inquiétant de Brignol. Mais ils ont cette qualité essentielle de vivre. On sent que l'auteur s'est donné la peine de penser pour eux, ou, si le mot vous paraît trop fort, disons que l'auteur leur a prêté assez de vie « intérieure » pour nous donner à nous l'illusion qu'ils existent.

Les deux « petites folles » de la comédie sont Lucienne Bridel et Estelle Leverquin, toutes deux filles de M. et Mme Varinois : et Mme Varinois, elle aussi, est une « petite folle ». Sa folie l'a prise sur le tard; elle se manifeste par un besoin singulier de « faire quelque chose »; la chose elle-même semble lui être indifférente; elle est la proie d'une sorte de « tracassin » qui la pousse à s'agiter dans le vide : elle dévore tous les romans qui paraissent, elle est possédée du désir de s'entourer de « gens élégants qui n'auraient rien à faire que de parler d'amour et de s'habiller à la dernière mode ». Le fond de tout cela, c'est une vanité assurée, la conviction qu'elle est apte à tout. Pour le moment, elle mène de front les affaires et le monde; elle joue à la Bourse et espère avoir à dîner le célèbre baron d'Encolure, l'arbitre actuel des élégances, un homme qui « adore les arts, et tous les sports en général ». Mme Varinois, d'ailleurs, est une fort honnête femme, à qui l'idée de tromper son mari ne serait jamais venue, mais qui ne serait pas fâchée de laisser croire que jadis elle eut certaines aventures. Elle est presque honteuse, sinon d'être restée honnête, du moins de la manière bourgeoise dont elle l'a été. C'est une victime, non de la littérature, la pauvre femme! mais de la « chronique mondaine » des journaux. Elle meurt de ne pas « en » être.

Au moins s'est-elle juré que ses filles en seraient. Elles sont mariées : Lucienne à un industriel, Estelle à un avoué. C'est la vie bourgeoise qui recommence; et Mme Varinois en a assez. Elle cherche à « lancer » ses filles; sans vouloir leur perte, elle ne serait pas fâchée qu'un flirt reluisant les mît en évidence. Elle déteste leurs maris, comme gendres et comme bourgeois; et elle serait contente qu'il leur arrivât quelque désagrément. En un mot, elle a souffert, — ou elle le croit, — du vide de son existence, et elle voudrait que ses filles pussent faire tout ce qui lui a été interdit à elle. Bonne toquée, comme vous le voyez.

Cependant Varinois contemple avec stupeur la nouvelle incarnation de Mme Varinois. Il attend paisiblement qu'elle se calme, et il se soumet à ses fantaisies, aimant mieux faire des choses qui l'ennuient un peu, qu'engager une lutte qui l'ennuierait bien davantage et où il serait battu. Il a un mot délicieux quand Bridel le pousse à emmener Mme Varinois loin

de ses filles : « Installez-la à la campagne. Si elle ne veut pas, obligez-la à partir. » Et Varinois, résigné : « J'aurais beau l'obliger, elle ne partirait pas ! »

Lucienne et Estelle, si elles n'avaient pas été affolées par leur mère, auraient passé près de leurs maris une existence tranquille et bourgeoise. Mais Mme Varinois leur a inspiré le mépris de leurs maris et l'assurance en leur propre supériorité. Naturellement, ces trois folles, dont deux sont jeunes et jolies, ont attiré quelques-uns de ces jeunes gens dont Mme Varinois parlait tout à l'heure. Deux d'entre eux font la cour aux deux sœurs : Edmond Toury à Lucienne Bridel, et Albert de Hupont à Estelle Leverquin. J'imagine que, de sens calmes et de nature bourgeoise, Estelle et Lucienne ne sont qu'à demi entraînées vers le flirt. Mais, — chose délicieuse et très bien vue par M. Capus, — ce goût tout artificiel se transforme peu à peu en habitude et devient obstiné comme toutes les habitudes. Il faut qu'elles flirtent; le flirt fait partie de leur existence. Estelle n'aime pas Hupont, ni Lucienne, Toury; mais celle-là se compromet, et celle-ci est à deux pas de la chute. Et il faut qu'un événement sérieux les secoue pour qu'elles retrouvent leur équilibre et s'aperçoivent que, si elles n'ont pas pour leurs maris une de ces passions ardentes qui tiennent lieu de tout, c'est encore eux qu'elles préfèrent. Un des personnages les définit ainsi : « Vous êtes comme la plupart de vos contemporains ; vous cherchez quelque chose et vous ne savez pas quoi. » Et cela est d'une justesse amusante — et incontestable.

Et voici les maris de nos petites folles : Leverquin, pour Estelle, et Bridel pour Lucienne. Le premier est avoué, le second industriel : c'est dire qu'au théâtre ils auront des âmes rassises, si je puis m'exprimer ainsi, et qu'ils seront amoureux avant tout de leur tranquillité. Les fantaisies de Mme Varinois les exaspèrent; les allures de leurs femmes les inquiètent. Mais ici se marque la différence de leurs natures. Leverquin, calme, raisonne ainsi : il est pénible d'être trompé, mais moins encore pour le fait lui-même que pour les conséquences qu'il traîne après soi, à savoir : le chagrin, l'humiliation, le choc que la découverte de la chose donne à la victime; et Leverquin, qui connaît les hommes, de par son état d'homme de loi, estime que tous ces états d'âme se résument en fin de compte dans la surprise : ce qui frappe surtout un mari trompé, c'est d'apprendre une chose qu'il ignorait, et que, par grâce d'état, il croyait impossible. Il faut donc supprimer la surprise, c'est-à-dire s'habituer à l'idée d'être trompé. Et Leverquin consacre quelques heures chaque jour à envisager la perspective que vous savez; il évoque l' « image », la fameuse image que nos psychologues contemporains ont découverte, après Spinoza, et il se sent désormais assuré contre l'adultère. Quant à la vérité, il veut l'ignorer; se sachant trompé, il serait forcé sans doute de se fâcher, de commettre un tas d'actes dont le moindre inconvénient serait de déranger sa vie; il préfère ne rien savoir. Lorsque Estelle rentre, il songe qu'elle vient peut-être de chez Albert de Hupont; et il savoure sa propre indifférence, tout en jouissant, avec une perversité calme, des terreurs dont sa femme, si c'était vrai, serait victime. Il trompe d'ailleurs Estelle, sans acharnement; ils s'entendent tous deux à merveille : « Ils ne sont séparés que par le mariage. »

Bridel, au contraire, est jaloux : ou plutôt, comme il rectifie lui-même, il est énervé. Au début, il ne songeait pas qu'une femme pouvait tromper son mari. Un beau jour, il a surpris un regard échangé entre Lucienne et Toury, et, de ce jour, il a perdu « la foi ». Il a beau se raisonner, se dire que Lucienne est honnête, malgré ses allures évaporées : il a beau se réconforter par mille raisonnements ingénieux, il n'a pas confiance. Il est des femmes qui trompent, et la sienne est peut-être de celles-là. Il la surveille, il la guette, il la suit; tantôt il croit être sûr de son fait, tantôt il doute : il n'est jamais complètement rassuré. Et cette incertitude lui est insupportable : cette attente l'énerve; il aimerait mieux, en vérité, être trompé une bonne fois et complètement, que de l'être chaque jour « en détail », ou de croire qu'il l'est, ce qui, pour lui, revient au même.

Comment les choses s'arrangent, comment les galants sont définitivement évincés, avant la faute, comment Lucienne et Estelle reviennent à leurs maris, comment Mme Varinois se décide à se retirer à la campagne, et comment aussi Bridel se conduit en héros... voilà ce que vous saurez en allant voir *Petites Folles*. Je regrette de ne pouvoir vous donner le récit admirable que Bridel fait de son duel, vous conter le réjouissant épisode de Louisette, la femme de chambre de Lucienne.

Mais j'ai voulu surtout vous montrer tout ce que les personnages de M. Capus ont de réel et d'humain. On sent qu'ils pensent, et l'on sent qu'ils ne disent pas tout ce qu'ils pensent : on devine en eux comme un prolongement de sentiments et d'idées : et cela nous rassure quand nous les voyons accomplir des actions purement vaudevillesques. Nous savons que, s'ils agissent ainsi, c'est par condescendance, et que nous les retrouverions s'il en était besoin. Et j'espère vous avoir montré ainsi en quoi *Petites Folles* est, en partie, une charmante comédie. Mais ce que je n'ai pas assez dit, c'est la grâce légère du dialogue : cela est vraiment délicieux d'esprit, d'observation et de finesse avertie. Peut-être gardé-je une préférence secrète pour *Rosine* et surtout pour *Brignol et sa fille*, mais la forme, dans *Petites Folles*,

est infiniment supérieure. C'est un modèle de dialogue alerte et spirituel. Vous voyez que le succès a été extrêmement vif. Nos lecteurs ont gardé un trop bon souvenir de M. Alfred Capus pour ne pas s'en réjouir comme je m'en réjouis.

JACQUES DU TILLET.

LETTRES D'UNE FEMME

Un journal qui s'adresse particulièrement aux femmes nous a posé une question qui m'a paru intéressante. Il s'agit de savoir comment une femme doit organiser sa journée. Les jours étant les fils de la trame dont la vie est faite, je dirai que bien organiser sa journée, c'est bien organiser sa vie.

Il n'est donc rien de plus important pour chacun de nous, homme ou femme : c'est là que se trouve en grande partie le secret du bonheur, dans toutes les conditions sociales. Que l'on ait à conduire de grandes affaires, ou que l'on jouisse de paisibles loisirs, dans la médiocrité ou dans l'opulence, une bonne organisation de la vie est la première des questions et celle qui renferme toutes les autres.

C'est là le secret du bonheur, c'est aussi le secret du travail. Les uns n'ont jamais assez de temps dans la journée ou dans la semaine pour faire les choses et remplir les tâches qu'ils se sont proposés : les autres accomplissent des besognes formidables. Mais pour ceux-là comme pour ceux-ci, les journées ont le même nombre d'heures et les heures le même nombre de minutes. Les uns savent employer leur temps, les autres ne le savent pas. L'emploi du temps, quel art et quelle science !

N'avez-vous pas eu l'occasion d'observer des personnes et particulièrement des femmes qui vont se mettre en voyage et qui préparent leurs malles ? Il y a des gens pour qui les malles sont toujours trop petites : les plus vastes, les plus profondes, de véritables monuments, paraissent remplies en un clin d'œil, et la moitié des objets qu'on espérait y mettre traînent encore en désordre sur les tapis.

On en perd la tête : jamais tout cela n'entrera ! Mais vient une autre personne qui dispose les objets avec art et méthode, profitant de la moindre place, ne laissant aucun coin ni recoin qui ne soit occupé par la chose dont la forme, le poids et la matière conviennent le mieux à cet endroit-là ! Cette personne fera entrer dans la malle le double de ce que l'autre y pouvait mettre, et rien n'est chiffonné, et tout se trouve en sûreté !

Il en est de même des journées et de la vie. Ceux-ci n'ont le temps de rien faire et ceux-là accomplissent des travaux surprenants dans une même quantité d'heures et de jours. On croit que les aiguilles des pendules marchent d'un mouvement égal pour tous les humains : quelle erreur ! Pour les uns, elles se précipitent follement, ne leur accordant jamais la trêve qu'ils sollicitent pour terminer leur ouvrage ; elles marchent pour les autres avec une complaisante lenteur, elles leur offrent tout le temps nécessaire à leurs travaux et encore des loisirs par surcroît.

Il me semble que le journal auquel je faisais allusion n'a pas formulé convenablement la question si intéressante qu'il nous a posée. « Combien, dit-il, une femme doit-elle passer d'heures chez soi et hors de chez soi pour que ses journées soient bien organisées, pour qu'elle puisse bien élever ses enfants, être agréable à son mari, bien tenir sa maison, entretenir ses relations, se bien porter ? » Sans doute la nomenclature n'est point mal tracée : les enfants, le mari, la maison, les relations et la santé, tout cela se tient et mérite de se partager la sollicitude d'une femme qui sait le prix de la vie.

Sa santé est précieuse, elle doit y songer sérieusement, car rien n'est si ennuyeux qu'une femme malade, qui a des migraines, des vapeurs, et qui ne se trouve jamais dans des conditions satisfaisantes pour remplir avec suite et régularité les devoirs que chaque jour apporte à chacune de nous. La santé d'une femme est la joie et souvent la santé de toute la maison.

Mais si l'on nous demande combien d'heures elle doit passer chez soi et combien d'heures hors de chez soi pour remplir ces obligations diverses, envers elle-même ou envers les êtres qui lui sont chers, et pour entretenir les relations de la vie, la question me paraît insoluble. Il faudrait savoir quel est l'état de fortune de la personne à qui on essaierait de proposer un tel règlement de vie, combien elle a d'enfants, de quel âge, si elle a un nombreux domestique, gouvernantes, institutrices, femmes de chambre, ou si elle est presque seule pour le soin matériel et moral du petit monde qui l'entoure ; quelle est la position du mari ; quelle est l'étendue des relations ; si on a une voiture, si on n'en a pas ; et mille autres détails plus intimes et plus particuliers que ceux que j'indique à la hâte et en gros.

La saison et les dispositions du ciel devront aussi être consultées : a-t-on été sevré de promenade pendant huit jours, on aura le droit de se rattraper par une promenade double ou triple, au premier beau jour. Que vous dirai-je ? A tous les points de vue, je trouve que la question de mon journal ne peut pas recevoir une réponse formelle : il s'agirait d'examiner chaque cas et chaque condition. Les règlements de vie varient à l'infini, dans une société

comme la nôtre et dans cette ville de Paris, où les nuances sociales et professionnelles varient elles-mêmes infiniment. Sur les principes de la morale domestique, nous sommes tous d'accord; mais il appartient à chacune et à chacun de régler l'emploi de ses heures de manière à en tirer le meilleur profit.

***

J'en étais là de mes réflexions, lorsque je reçus la visite d'une de mes amies, accompagnée de sa jeune fille. Nos familles sont intimement liées depuis de longues années. On s'informe de la santé de celle-ci, de celle-là, de la tante, de la cousine, comment on a passé ces dernières vacances, enfin tout ce bavardage affectueux qui est une des joies de notre âme, après les absences.

« — Et cette pauvre Henriette, comment est-elle? Toujours vaillante? Ah! elle a bien du mérite avec ses quatre enfants. Songez donc! Quatre enfants en cinq ans. Enfin!... » Je vais protester quand mon amie rompant la conversation, me dit : « Figurez-vous que je vois arriver avant hier ces deux petites folles de B... Elles se jettent à mon cou : « Oh! ma « chère, comme nous nous sommes amusées mer- « credi! Quelle journée! Quelle soirée! Non, c'est « impossible à dire. J'en suis encore toute rompue; « voulez-vous le savoir? Eh bien! imaginez-vous « qu'en se levant on ne savait que faire de sa « journée. Aucun plan, aucune idée, pas la moindre « idée! Mais c'est toujours alors qu'on fait les plus « étonnantes trouvailles. Jules déclare qu'on ne « restera pas une heure de plus à la maison par ce « beau temps; il faut profiter du dernier sourire de « l'automne. Il nous donne un demi-quart d'heure « pour nous habiller. Et voilà le mail-coach! et « voilà la trompette! Clic! clac! Ta ta ta ta ra ra! On « court chercher Pauline et son mari, puis l'oncle « Antoine, toujours prêt. Nous étions une demi- « douzaine avant dix heures. »

Mon aimable et charmante toquée disait tout cela à la fois, avec les gestes de circonstance.

Enfin elle nous raconte qu'elles ont fait un tour immense par Saint-Germain et Versailles, qu'elles ont déjeuné en route, qu'elles sont rentrées à Paris à six heures, qu'elles ont été dîner au cabaret, qu'elles ont visité trois salles de concert et de bal après le dîner, qu'elles ont été souper à une heure du matin je ne sais où, qu'elles sont rentrées à la maison quand le soleil allait se lever... Ah! quelle partie!...

La fille de mon amie avait écouté attentivement ce récit, elle ouvre la bouche à son tour, et de ses lèvres ingénues sortent ces paroles redoutables : « Eh bien, moi, je ne me marierai pas pour être comme Henriette, je veux pouvoir aussi m'amuser... » Nous avons souri : ce n'était pas risible au fond. La mère a changé de ton et notre conversation a roulé alors sur les devoirs de la famille et sur l'emploi sérieux de la vie. Mais la vie sérieuse, qui fait penser à cette « pauvre Henriette », manque d'attraits bien certainement pour la petite imagination de quinze ans. Aussi, pourquoi disons-nous : « la pauvre Henriette »? D'abord elle n'est pas pauvre, mais nous entendons par là qu'elle est appliquée aux soins de ses enfants, qu'elle est dévouée, modeste, rangée, qu'elle a le sentiment de ses responsabilités morales, et c'est pourquoi nous disons : « la pauvre Henriette!... » Ne nous étonnons pas si notre jeune fille ne veut pas être cette pauvre-là.

***

Je reviens à la question de mon journal : il est évident que nous ne pouvons pas donner une formule générale du nombre d'heures qu'une femme doit passer dans sa maison et du nombre qu'elle peut passer dehors. Mais ce que l'on peut dire aux femmes, c'est qu'une existence décousue, débraillée, comme nous en voyons, devient vite le plus lourd des fardeaux et une source de tracas, de peines, d'ennuis, de fatigues, enfin de tous les maux que l'on se proposait d'éviter par la dissipation.

Portez vos regards au delà de ce petit cercle bruyant, qui se prend pour le monde, vous reconnaîtrez que les femmes ont naturellement l'intelligence de l'ordre; ne sont-elles pas, la plupart du temps, à la campagne comme à la ville, les organisatrices de la famille et du ménage?

Mais on présente surtout comme types les femmes de « la société » ou « du monde », comme le disent nos expressions prétentieuses; c'est à cette partie plus ou moins raffinée de la bourgeoisie qu'il faudrait donner une meilleure intelligence de l'emploi du temps et de la vie. Il est bien désirable que nous nous appliquions à mettre du sérieux dans la tête de nos jeunes filles. Elles en auront besoin, et nul ne saurait dire à quelles épreuves peuvent être destinées, dans l'avenir, celles qui nous paraissent aujourd'hui destinées à une vie de loisir et de luxe. Au fond, je résumerais volontiers toute la règle de vie pour nos filles et toute l'éducation à leur inculquer dans ces simples mots : « avoir de l'ordre ».

Avoir de l'ordre c'est-à-dire savoir commencer les choses par un bout et les finir par l'autre. On croit que c'est là une méthode banale et qui s'impose d'elle-même, à laquelle nul ne peut échapper; erreur! les personnes à la vie décousue, dont nous parlons, sont incapables de commencer la plus pe-

tite chose par le commencement et de la suivre avec régularité jusqu'à la fin.

Efforçons-nous donc d'inculquer aux jeunes filles le sens de l'ordre, nous leur donnerons ainsi, et sans qu'elles y pensent, la vraie règle de la vie féminine.

LAURE X.

POLITIQUE COLONIALE

La boucle du Niger.

Le Niger prend sa source ou plutôt ses sources vers le dixième degré de latitude nord et entre les 14e et 11e degrés de longitude ouest, dans l'arrière-pays de la Guinée française, du Sierra-Leone anglais, et de la République indépendante de Liberia. Il remonte vers le nord-est, jusqu'à Tombouctou, par 5° et demi de longitude ouest et 17° et demi de latitude nord pour redescendre ensuite jusqu'à la mer, dans la direction sud-est et se noie dans l'Atlantique, entre le golfe de Benin et le golfe de Guinée, par 4° de latitude sud et 4° de longitude est (méridien de Paris).

Depuis la Liberia jusqu'à l'embouchure du Niger, la côte est sectionnée en tranches inégales que trois nations européennes se sont adjugées. La France a la Côte-d'Or, avec Grand-Bassam pour chef-lieu; l'Angleterre la *Gold Coast*, dont la capitale est *Cape-Coast Castle ;* l'Allemagne possède le Togo. Nous retrouvons la France à Porto-Novo (Dahomey), et enfin l'Angleterre tient le bon bout, à Lagos. Il y a quelques années, tout l'intérieur de cette immense boucle n'était à personne.

Lorsque la grande poussée européenne en Afrique rendit nécessaire une première entente pour empêcher des conflits dont la répercussion pouvait être grave, il fut entendu que chacune des colonies côtières aurait l'entière faculté de s'étendre dans l'intérieur jusqu'au neuvième degré de latitude nord. C'est ainsi que nous avons conquis le Dahomey et que les Anglais se sont installés dans le pays des Ashantis. Mais les explorateurs ne se laissèrent pas arrêter par cette frontière conventionnelle ; ils allèrent bien au delà, et signèrent à tort et à travers des traités avec tous les chefs indigènes qu'ils rencontraient en cours de route. Ces conventions n'avaient, bien entendu, ni la solennité ni la valeur d'un acte diplomatique passé entre deux États civilisés. Les négociations duraient moins longtemps qu'à Constantinople. Un litre de tafia savamment offert, quelques pièces de cotonnades, tenaient généralement lieu de pourparlers et les arguments devenaient irrésistibles lorsqu'ils étaient appuyés par l'offre de fusils et de cartouches. Les rois nègres, qui ne savaient pas signer, apposaient leur croix sur tous les papiers qu'on leur présentait, et comme ils se hâtaient généralement d'oublier la valeur des engagements qu'ils avaient pris sans avoir l'intention de les tenir, ils n'hésitaient pas à en conclure d'autres sans se préoccuper de savoir si cette distribution de croix ne pourrait pas provoquer des conflits graves.

La diplomatie européenne eut heureusement la sagesse de comprendre qu'il ne fallait donner à ces trophées écrits des explorateurs qu'une valeur toute relative et il fut bientôt entendu, d'un commun accord, que les conventions, cessions de territoires et reconnaissances de protectorat, ne compteraient qu'autant qu'elles seraient appuyées par l'occupation effective d'un point au moins du pays. C'est en vertu de ces principes et en se faisant des concessions mutuelles que la France et l'Allemagne viennent de régler les limites de leur action respective dans l'Hinterland du Togo et du Dahomey. Le traité du 23 juillet dernier reporte les frontières intérieures de la colonie allemande du neuvième au onzième degré de latitude nord environ, dans le Mampoursi, à Gambakha et fixe la ligne de partage du territoire entre le Togo et le Dahomey.

* * *

C'est à une opération analogue que nous sommes conviés à nous livrer avec l'Angleterre. Mais cette puissance n'y met guère de diligence. La question est en suspens depuis plus de deux ans. Des négociations avaient été entamées sans succès en 1895; elles furent renouées l'année dernière en vertu d'un engagement pris par le *Foreign Office*, dans la convention siamoise signée par M. Berthelot, et aussitôt rompues. Des commissaires ont été récemment nommés de nouveau à la demande du cabinet anglais, mais ils ne se sont pas encore rencontrés, bien que la convocation ait été fixée à jeudi dernier. Les Anglais ont certainement une arrière-pensée. C'est encore une machination de leur ministre des colonies, M. Joseph Chamberlain, qui ne peut se résoudre à cette idée que la convention à intervenir doit avoir pour effet nécessaire de consacrer la prédominance de la France dans la boucle du Niger, de reconnaître la jonction de nos deux colonies de cette partie de la côte d'Afrique avec le Soudan, et d'affirmer que le Niger dans son cours supérieur ne coule que sur territoire français, qu'il reste français dans son cours moyen, avant de redevenir anglais dans son cours inférieur.

Car, pour une fois, nous avons fait de bonne et rapide besogne. Tandis que nos rivaux avançaient timidement en remontant vers le Nord, nous opérions un double mouvement. De nombreuses expéditions partaient du Soudan et se répandaient dans

la boucle du Niger. Le Massina, le Yatahgha, le Mossi, le Gourma, le Gourounsi étaient successivement soumis, annexés et occupés, et tout le pays compris entre le cours supérieur du fleuve et le onzième degré de latitude est définitivement et irrévocablement français.

Ce qui exaspère le plus les Anglais, c'est qu'ils sont victimes de leurs propres ruses. Si, en 1895, ils s'étaient prêtés de meilleure grâce à une entente avec nous, si, l'année dernière même, ils avaient montré des prétentions moins exagérées, ils auraient peut-être pu tirer un meilleur parti de la situation, et, par des concessions raisonnables, s'assurer des avantages auxquels il leur faut maintenant renoncer. C'est en effet pendant les douze derniers mois surtout que les annexions, les plus importantes pour nous et les plus gênantes pour eux, ont été faites.

C'est en février dernier seulement que le lieutenant Voulet, arrivé dans le Gourma, après avoir donné le Mossi à la France, se rencontrait à Tibga avec le capitaine Baud, parti du Dahomey pour établir une ligne de postes depuis Carnotville jusqu'au Niger.

Cette mission, le capitaine Baud l'a remplie avec un plein succès et le drapeau français est désormais gardé à Parakou, Bori, Saoré, Bouay, Kandi, Ilo et Gomba, station fluviale entre Say et Boussa.

Avant la mission Baud, notre dernier poste était installé à Chori, au nord-est de Carnotville, un peu à l'est de Bori, par 9 degrés et demi de latitude, sur la route qui conduit à Boussa, en passant par Nikki. Boussa est le dernier poste français sur le Niger, un peu au-dessus du dixième degré de latitude. On comprend aisément l'importance qu'il y avait à ne pas laisser cette station ainsi isolée; et une colonne est partie récemment de Porto-Novo pour occuper Nikki, qui nous appartient depuis longtemps déjà, y laisser garnison et pousser jusqu'à Boussa.

C'est ce qui a mis le feu aux poudres en Angleterre. Lord Salisbury venait de demander la reprise des négociations, lorsque M. Chamberlain apprit que notre colonne était en route pour Nikki et Boussa. C'était pour les Anglais la perte irrévocable du Bornou; c'était l'emprisonnement à perpétuité dans leur territoire actuel, sans autre issue que sur la rive gauche du Niger, où ils sont encore gênés par nous d'abord, qui prétendons les empêcher d'aller jusqu'au Tchad, et par les Allemands du Kameroon qui eux aussi marchent vite.

L'irritation se traduisit par des menaces, non pas directes, bien entendu, mais indirectes. Des ordres furent immédiatement donnés pour l'expédition de renforts destinés à aller affirmer là-bas les droits de l'Angleterre. Des troupes furent embarquées et l'on commença l'envoi de canonnières qui doivent, les unes remonter le Niger et patrouiller le fleuve de Boussa à Say, et les autres gagner en toute hâte le Tchad, par la Bénoué, le grand affluent du Niger. Malheureusement pour eux, ces menaces n'eurent pas d'effet. On connaît en France, assez bien, la géographie de ces régions : nous savons que des rapides rendent impossible la navigation des fameuses canonnières de Boussa à Say, et nous n'ignorons pas non plus que celles qui sont destinées au lac Tchad, si elles remontent la Bénoué qui ne prend pas sa source dans le grand lac, vont aller se perdre dans l'Adamaoua où les Allemands leur demanderont des explications.

Et voyez jusqu'à quel point la fatalité s'acharne contre les Anglais. Tandis qu'ils prétendaient qu'en allant installer une garnison à Nikki, nous allions violer un territoire britannique, un détachement anglais était attaqué à Flecha, dans le pays de Yarouba, par des indigènes « qui, dit la dépêche anglaise, croyaient avoir affaire à des Français ».

Or, quand on consulte la carte, on s'aperçoit que Nikki est vers 10° de latitude nord : au-dessus, par conséquent, de la limite de l'Hinterland anglais, fixée au neuvième degré, tandis que Flecha est par le septième degré, en plein territoire anglais, dans une région que nous ne leur avons jamais contestée, où nous n'avons jamais mis les pieds, et où les indigènes n'ont jamais pu avoir l'idée d'avoir à lutter contre nous.

La vérité, que l'on sait à Londres, aussi bien qu'à Paris, c'est que le dernier poste des Anglais sur le Niger est à Léaba, un peu au-dessus du neuvième degré de latitude nord, qu'ils n'occupent même pas le pays environnant, et qu'ils n'ont à prétendre à rien au delà, ni sur le fleuve ni dans l'intérieur, sur la rive droite du Niger. La rive gauche n'est pas en question pour le moment : nous en parlerons plus tard, et ce jour là il faudra voir si la Bénoué est une rivière aussi complètement anglaise qu'ils le prétendent et si le Tchad n'est pas un lac français.

Voilà pour la partie orientale de la boucle du Niger.

* * *

Mais nous avons d'autres difficultés à régler avec les Anglais, dans l'arrière-pays de notre Côte d'Or et de leur *Gold Coast*, où la question se complique d'un facteur très important. Nous n'y avons pas affaire aux Anglais seulement. C'est là que nous rencontrons notre vieil ennemi Samory et son fils Sara-N'Keny-Mory, qui a récemment surpris une de nos colonnes et massacré ou fait prisonnier un officier français.

Samory, conquérant nomade, lutte contre nous depuis que nous avons commencé la conquête du Soudan. Nous l'avons trouvé d'abord à l'est du Fouta

Djallon, dans un immense pays qu'il avait réussi à subjuguer. Vaincu par nous, il s'est replié vers l'est et le sud, et occupe maintenant le pays de Kong, qui avait reconnu notre protectorat avant son arrivée. Il entretient avec les Anglais des rapports assez indécis. Officiellement, les autorités du Gold Coast le considèrent comme un ennemi; mais Samory est un bon client et un gros consommateur de poudre et de munitions, et elles restent officieusement en assez bons termes avec lui. Nous avons nous-mêmes essayé plusieurs fois d'entrer en relations avec lui; il nous a offert son amitié, mais toujours avec l'arrière-pensée de nous tendre des pièges.

C'est un adversaire irréconciliable dont nous ne viendrons à bout qu'en le supprimant. Il est puissant, il a une forte armée, ses sofas sont aguerris et bien disciplinés, mais l'opération n'est pas impossible. Nous sommes maintenant assez solidement installés dans le pays pour pouvoir diriger contre lui trois colonnes appuyées sur de bonnes bases d'opérations. Il ne s'agit que de proportionner l'effort à l'importance du résultat et d'y consacrer les hommes et l'argent qu'il faudra. C'est pour cela que l'on hésite, mais l'hésitation cessera probablement au retour de M. André Lebon de son voyage au Sénégal. Le ministre des colonies qui ne devait aller que jusqu'à Podor, a poussé jusqu'à Kayes, la capitale de notre Soudan. Il a conféré avec tous les gouverneurs de la région; il reviendra complètement documenté, et il retrouvera, à Paris, deux de ses collaborateurs immédiats, le colonel de Trentinian et le capitaine Binger, le premier lieutenant-gouverneur titulaire du Soudan et le second directeur des affaires africaines; Les Chambres ne lui refuseront certainement pas les moyens d'action nécessaires pour en finir avec Samory et pour anéantir sa dynastie.

Nous aurons accompli alors la première partie de notre programme africain, nous aurons assis solidement les bases occidentales de ce grand empire qui prend jour sur la mer en Algérie et en Tunisie, au Sénégal, dans la Gambie française, dans la Guinée française, à la Côte d'Or, au Dahomey et au Congo, qui comprend ou comprendra tout le centre de l'Afrique et qui s'étendra jusqu'aux sources du Nil. M. Liotard et M. Marchand tendent déjà la main à M. de Bonchamps : à travers l'Abyssinie amie, ils atteindront bientôt notre petite colonie de Djibouti qui deviendra peut-être un jour l'une des têtes de ligne du grand chemin de fer transafricain français.

CHARLES GIRAUDEAU.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Livres parus dans la semaine, d'après la Bibliographie de la France :

Pages choisies d'ALEXANDRE DUMAS (Colin). — *Mémoires de M. Goron*; *l'Obstacle*, de A. DAUDET; *Abrégé des œuvres de Proudhon* (Flammarion). — *Comédie sociale*, par YVES GUYOT (Fasquelle). — *Étude sur la littérature française*, par RENÉ DOUMIC (Perrin). — *L'Imagination fait le reste*, par JEAN DE LA BRÈTE; *Un peu de ma vie*, par HENRY GRÉVILLE (Plon). — *Sur la pente*, par JEAN BERTHEROY (Ollendorff). — *Marie-Adélaïde de Savoie*, par GAGNIÈRE (Ollendorff). — *Les Déracinés*, par BARRÈS (Fasquelle). — 6e vol. des *Mémoires des autres*, par la comtesse DASH (Librairie illustrée). — *Une Rupture*, par J. H. ROSNY (Plon). — *Le Monde slave*, par LOUIS LÉGER (Hachette).

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'AU XVIIe SIÈCLE par *M. Pierre Robert*. — Les histoires résumées de la littérature française abondent et foisonnent en cette fin de siècle de manière à se faire un peu tort les unes aux autres. En vérité toutes sont bonnes. Toutes profitent des immenses travaux de fouilles et déblaiements qui ont été pratiqués par le XVIIIe siècle et le XIXe siècle, toutes profitent des suggestives généralisations de Nisard et de Taine; toutes profitent de l'infinie sagacité et pénétration de Sainte-Beuve; et toutes sont faites par des hommes fort renseignés et fort judicieux.

Rappellerai-je les manuels, ou excellemment nourris, ou d'une magistrale précision, ou d'une alerte vivacité méridionale de M. Lanson, de M. Doumic, de M. Lintilhac? Et voici maintenant que je feuillette avec une approbation continue et souvent avec un intérêt qui fait que je ne feuillette plus, mais que je lis de très près, l'excellent volume de M. Pierre Robert sur la littérature française depuis les origines jusqu'au XVIIe siècle, suivi d'un second volume poussant les choses jusqu'en 1900.

On ne peut pas être plus exact, plus précis, plus clair, ni plus méthodique que M. Pierre Robert. Toute chose est ici en son lieu juste et dans les justes proportions qui lui conviennent; et vous ne sauriez croire, quand on a à s'occuper de quelque chose comme quinze cents auteurs d'envergure très diverse, comme c'est un éloge que de pouvoir dire d'un recueil de ce genre que chaque écrivain y a la niche juste mesurée à sa taille et où il reste distinct sans qu'on perde de vue l'ensemble.

— Comme rien n'est oublié dans les ouvrages de M. Un tel, me disait un jour un administrateur éminent; comme tout détail s'y trouve juste à la place où il est naturel qu'on l'y cherche et où l'on serait déçu de ne l'y trouver point!

— Oui, répondis-je entre les dents, envieux (j'étais jeune) M. Un tel a montré dans ses œuvres littéraires d'admirables qualités administratives.

— Monsieur, répliqua l'homme grave, sachez bien que la moitié des incomparables mérites littéraires des Français sont des qualités administratives.

Il avait parfaitement raison, et tout ce qu'on a dit de notre esprit classique et de son influence, qui fut énorme, sur le monde, peut se résumer dans cette formule si bien trouvée, dont j'ai fait grand usage depuis.

Qu'elle soit plus ou moins juste ou fausse, en tous cas on conviendra que dans les ouvrages de concentration historique les premières qualités sont bien en effet celles du *lucidus ordo*, de l'ordre lumineux, de la disposition ingénieuse, de la distribution exacte et mesurée de la lumière sur les différentes et innombrables parties de l'immense tout. Ces qualités, M. Pierre Robert les possède au plus haut point, et il n'y a ni marche plus assurée que la sienne, ni sûreté plus ferme de main distributrice. Si j'ajoute que ses courtes appréciations et conclusions, résumées de longues réflexions qui se dissimulent, sont toutes extrêmement judicieuses et marquées au coin d'un esprit juste et clair, peu dupe des apparences et aussi détaché des préjugés que respectueux des saines traditions, on saura toute ma pensée sur cet excellent instrument de travail qui est en même temps un livre « à lire » ; et qui fait honneur autant au mérite pédagogique qu'à l'esprit littéraire de l'excellent professeur, mon bon successeur à Condorcet.

Il manque un *index* au premier volume. Il ne doit pas y avoir en librairie un volume de ce genre sans un *index*. Le temps est trop précieux pour qu'on ne s'ingénie pas de toutes les manières à permettre au travailleur de trouver en une minute tout renseignement dont il a besoin. Que ceci soit un avertissement pour la seconde édition, qui ne saurait tarder.

ÉMILE FAGUET.

ONZE MOIS AU MEXIQUE ET AU CENTRE-AMÉRIQUE, par *M. Lambert de Sainte-Croix* (Plon). — Il est curieux de constater dans ce journal de voyage, intéressant d'ailleurs, avec quelle répugnance le Français quitte le petit coin de terre qui l'a vu naître et les préventions qu'il apporte dans ses études sur les lois, les mœurs, les goûts, les costumes même de l'étranger. On sent que la tradition fait défaut depuis plusieurs générations : le moineau casanier ne se transforme pas du jour au lendemain en hirondelle vagabonde. Au moment de mettre le pied sur le sol du nouveau monde, l'auteur prend sa plume la plus élégiaque et son encre la plus nostalgique : « Nous saluons la *Normandie* d'une bordée de hourras. Mon cœur est gros à la pensée que je viens de quitter le sol français pour un long temps, peut-être pour toujours... » Ne dirait-on pas qu'il s'agit d'une expédition au pôle Nord ou au centre de l'Afrique? La laideur du chapeau mexicain a tellement frappé M. de Sainte-Croix qu'il revient par trois fois sur ce sujet. Chose autrement grave : soyez assurés que les femmes mexicaines sont les plus malheureuses des créatures : elles ignorent tous les plaisirs de nos mondaines, les *five o'clock*, la danse, le flirt, la bicyclette, et notre mouvement féministe les laisse encore fort indifférentes. Que font-elles donc? Elles soignent leur ménage, élèvent leurs enfants, et tâchent de rendre l'intérieur agréable à « un mari qui aime beaucoup sa femme et en est aimé », ce qui, aux yeux de bien des Européens, ne paraîtra pas cependant si méprisable.

L'IMPOSSIBLE BONHEUR, par *M. P. de Champeville* (Plon). — Oui, commandant, voilà bien ce qu'il fallait faire en présence du problème insoluble, de l'impossible bonheur; mais il fallait le faire beaucoup plus tôt, vous vous seriez ainsi épargné beaucoup de souffrances et vous n'auriez pas brisé le cœur de la femme que vous aimez. Tel est le reproche que nous sommes tentés d'adresser à M. de Tréven, à qui cependant nous ne tiendrons pas rigueur de s'être soustrait trop longtemps à la loi suprême de sa vie : celle du Devoir. Dans les romans, comme au théâtre, on passe tant de choses aux marins : ce sont tous des héros, au moins à l'état latent, presque des demi-dieux! Et puis une promenade sentimentale au bord de l'abîme des passions aura toujours pour nous un charme invincible. C'est le charme de l'*Impossible Bonheur* comme ce fut celui de la *Nouvelle Héloïse* et de *Werther*, mais il eût été sans doute préférable qu'on ne nous rappelât pas à tout propos l'étroite parenté entre Charlotte et Paule, Albert et M. Martens, Werther et Pierre. Je suis tenté aussi de chercher noise au titre : depuis l'*Impérieuse Bonté* on a vraiment abusé de ces expressions torturées où l'adjectif, cet éternel ennemi du substantif, vole au frère aîné son droit de préséance.

LA PEINTURE FRANÇAISE, du IXe siècle à la fin du XVIe, par *Paul Mantz*, avec une introduction par Olivier Merson (Société française d'éditions d'art). — Ce volume fait partie de cette « Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts » dont on ne saurait qu'approuver *le but* qui est de faire passer sous les yeux du grand public les productions artistiques de l'antiquité, du moyen âge, de la renaissance et des temps modernes, en un mot de faire, pénétrer dans les masses l'idée du beau. Ce but est-il atteint par la présente collection? Les éditeurs me permettront d'en douter. Passe encore pour le texte qui, s'il n'est pas très brillant, offre du moins un intérêt soutenu; mais le texte n'est en somme ici que l'accessoire; ce qui importe avant tout, ce sont les gravures. Or celles-ci sont médiocres, et ce volume laisse au lecteur une impression d'inélégance et d'à peu près. A mon sens il fallait ou ne pas tenter une entreprise de ce genre, ou être décidé à la mener à la perfection, au prix de tous les sacrifices.

THE ESSAYES OF MICHAEL LORD OF MONTAIGNE (J. M. Dent et Co, Londres). — Voici une collection de livres minuscules que je recommande aux bibliophiles à qui la lecture de l'anglais est familière. La première édition des Essais date de 1580, et cette traduction, œuvre de John Florio, a été publiée pour la première fois en 1603. Je citerai le début si connu de l'adresse au lecteur pour permettre d'apprécier jusqu'à quel point la saveur du vieux texte original est conservée dans la vieille traduction : « *Reader, loe here a well-meaning Book. It doth at the first entrance forewarne thee, that in contriving the same, I have proposed unto my selfe no other than a familiar and private end : I have no respect or consideration at all, either to thy service, or to my glory : my forces are not capable of any such desseigne,...* »

G. ARI.

Paris — Lamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 35700.

Le Directeur-gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 19. 4e SÉRIE. — TOME VIII 6 NOVEMBRE 1897.

LA FOULE AU THÉATRE[1]

Les foules d'occasion.

Nous voici amenés, après de longs détours, à examiner cette sorte de foule dont on entend parler, lorsque dans l'argot du théâtre on se sert de ce mot élastique et à multiple face, le public. Le public — sauf exceptions et en tenant compte de nos observations précédentes — se compose de gens que le renom d'une pièce attire un soir dans une salle de spectacle, qui viennent des quatre points de l'horizon, qui ne se connaissent pas, qui ne se reverront peut-être jamais.

C'est ce que nous avons appelé une foule d'occasion.

La caractéristique de ce public, c'est qu'il est presque toujours très lent à s'émouvoir. Les personnes qui le forment n'ont pas de point d'attache les unes avec les autres ; ce sont des unités solitaires que le hasard a groupées ce soir-là ; il ne s'établit que très malaisément entre elles une communication électrique, qui les fait sursauter et vibrer à l'unisson. Allez voir la trentième d'une pièce en vogue : vous serez étonnés de l'attitude passive du public. Il est secoué parfois d'un universel gros rire, à quelque énorme plaisanterie ; ou il se mouche et pleure bruyamment à une situation extraordinairement pathétique. Mais sauf ces cas, qui d'ailleurs ne sont pas rares, il écoute patient et résigné. Il laisse la claque faire son office et ponctuer d'applaudissements des « effets » marqués d'avance par l'administration.

C'est, pour le dire en passant, ce qui fait que l'institution de la claque, qui en soi est absurde et immorale, a toujours résisté et résistera toujours à toutes les critiques. La claque est inutile dans un théâtre d'abonnés, dans un théâtre de province. On ne saurait s'en passer dans une ville immense comme Paris. C'est qu'ici le public n'est qu'une poussière d'êtres humains qui ne formeront jamais un tout compact. Comme personne n'y connaît ses voisins, comme personne ne sait au juste si les voisins sont affectés de la même façon, personne n'ose prendre l'initiative d'un applaudissement, qui pourrait rester solitaire, et par cela même devenir ridicule ; personne ne se hasarderait à une manifestation, où il ne serait peut-être pas suivi. C'est la claque qui tantôt donne le signal, tantôt suit et appuie les manifestations individuelles. Je sais tous les inconvénients de la claque. Je la crois pourtant très utile, je dirais même indispensable dans nos théâtres parisiens. Elle y est un centre, autour duquel se peuvent réunir des bonnes volontés éparses. Et c'est précisément ce centre qui manque aux foules d'occasion.

Est-ce à dire qu'elles ne soient jamais traversées d'un courant qui les galvanise? Il y a un phénomène que tous les habitués de théâtre et, plus que tous les autres, les comédiens connaissent parfaitement, pour en avoir été, cent fois, les témoins et les victimes.

L'acteur a regardé, par le trou du rideau, la foule qui grouille dans la salle.

— Bon ! se dit-il, ça ira ce soir. Ils me font l'effet d'être en train.

Le rideau se lève ; ce même acteur sent monter de ce public une nappe d'air glacé. Il a beau s'évertuer,

1. Voir la *Revue* des 18 et 25 septembre, 16 et 23 octobre 1897.

il n'arrive pas à dégeler les spectateurs. Il rentre dans la coulisse, il prévient ses camarades :

— Ils sont en bois, méfiez-vous.

Quelquefois le public s'échauffe vers le troisième acte ; plus souvent, il s'obstine dans sa froideur. Il est jusqu'au bout morose, hérissé, grognon. Pourquoi ? D'où vient cette mauvaise humeur ? il n'en sait rien, les artistes n'en savent rien, personne n'en sait rien. C'est ainsi parce que c'est ainsi. Il n'y a pas d'autre raison à donner. Est-ce que vous n'avez pas vu parfois dans une soirée, dans une partie de campagne, où chacun s'était promis beaucoup de plaisir, les visages rester mornes, et les plaisanteries, si quelqu'un s'efforçait de lancer la gaieté, tomber dans un froid silence ou n'exciter qu'un rire contraint ? Chacun a beau y mettre du sien et se battre les flancs ; on ne s'amuse pas. Une méchante influence pèse sur l'assemblée.

Il en va de même au théâtre. Dieu vous garde de ces représentations ! J'ai vu en ces soirs néfastes se dégager des pièces à grand succès un ennui prodigieux ; j'ai vu des bourgeois exaspérés rentrer chez eux en disant : Voilà pourtant ce qu'ils admirent !... Voilà ce qu'ils nous ont dit d'aller voir ! Si on nous y reprend !... Que de lettres j'ai reçues, des lettres irritées, furibondes, qui me chargeaient de malédictions. C'était moi qui les avais induits en erreur !

Hélas ! non ; c'étaient eux-mêmes qui avaient sans le savoir apporté au théâtre cette fumée d'ennui qui, s'élevant à la fois de tous les coins de la salle, avait formé un nuage opaque autour de leurs têtes. En revanche, il y a des jours où le public arrive de bonne humeur, souriant et les mains prêtes à l'applaudissement : l'acteur en scène se sent fouetté au visage d'un chaud effluve de sympathie. Il peut tout hasarder ; il est sûr du succès.

Et la raison ?

La raison ! mon Dieu, que voulez-vous ? il n'y en a pas, ou tout au moins je n'en ai pas à vous servir. Voilà quarante ans que je constate ce fait, que bien d'autres avant moi avaient mis en lumière, et je n'en ai jamais, non plus que personne, trouvé l'explication. Il faut se référer à cette idée générale que la foule, uniquement parce qu'elle est foule, se laisse aller à des mouvements que détermine à son insu, à l'insu de tous, une impression commune. Il a suffi peut-être d'un monsieur à large et souriante figure, étalé à l'orchestre, pour que la joie qui se dégage de lui aille se propageant de l'orchestre au balcon et du balcon aux loges. Ce qu'il y a de certain, c'est que le public n'est jamais le même : il y a de bons publics, il y en a de mauvais ; et ce qui paraîtra sans doute plus extraordinaire encore : il y en a d'intelligents, il y en a de stupides ; il y en a de prudes, il y en a de complaisants et de larges. Remarquez, je vous prie, que je ne parle ici que des foules d'occasion ; j'ai mis à part dans les précédents articles les publics de première, dont j'ai dit qu'ils étaient des foules permanentes, et par cela même se sentaient les coudes.

Les comédiens, qui par nécessité de métier sont de grands observateurs du public, ont sans cesse à la bouche un mot qui marque bien cette instabilité d'impressions et de jugements chez les foules d'occasion qui se succèdent soir à soir en face d'une même œuvre :

— Les effets se déplacent, disent-ils.

Ils entendent par là que tel mot qui un soir a excité un fou rire ou telle scène qui a fait tressaillir le public, est accueilli le lendemain avec indifférence, par un public qui en revanche découvre des prétextes à rire ou à frémir dont on ne s'était pas avisé la veille. Quelquefois ces dissentiments s'expliquent. Supposez un mot qui demande pour être compris et goûté une certaine vivacité d'esprit. Il y a des publics plus ou moins alertes.

Permettez-moi de prendre un exemple bien humble, bien infime, mais qui n'en fera que plus aisément comprendre ce que je veux dire.

Dans un vaudeville, une opérette dont le nom m'échappe, le gros Dailly contait les tourments que sa femme lui faisait éprouver.

— C'est que moi, disait-il d'un air sombre, je suis jaloux comme un pied.

Je me souviens qu'à la première représentation nous fûmes une demi-douzaine qui partîmes d'un rire instantané.

— Comme un pied ? demanda l'interlocuteur de Dailly.

Et tout l'orchestre à son tour s'ébranla.

— Dame ! oui, reprit Dailly, comme un piège à loup.

Et ce fut dans la salle un éclat de rire universel.

Chez les uns le rire avait été instantané ; chez d'autres il avait éclaté une seconde après ; chez tous au bout d'un quart de minute. S'il y avait eu un Allemand dans la salle, il aurait ri le lendemain.

Mais il ne s'agit là que d'un calembour assez vulgaire. Prenons des exemples plus relevés :

Je me souviens que dans un drame d'Émile Augier, *Paul Forestier*, Got qui jouait le père se trouvait embarrassé dans une situation, d'où il lui était presque impossible de sortir. A ce moment, la jeune fille qu'il destinait pour fiancée à son fils, proposait, illuminée par son amour, une de ces solutions hardies qui ne sont pas rares dans le théâtre du maître. Got la regardait avec une admiration attendrie et disait d'un ton pénétré :

Comme le cœur va droit ! que ses chemins sont courts !

A ce vers charmant, qui résumait sous une forme ramassée et vive l'opinion de tous les spectateurs, il s'éleva une acclamation, suivie de larges battements de mains. Got resta un instant étourdi; il ne s'y attendait point. Personne au théâtre ne se doutait que ce vers si simple enlèverait la foule.

Vous savez que la claque, outre les passages qu'elle a marqués d'avance aux répétitions pour les signaler par des applaudissements, note ceux que le public de la première a découverts lui-même afin de les appuyer près des autres publics. Eh bien! ce fut une étude curieuse de suivre les phases de dégradation successive par lesquelles passa le vers. Vers la troisième, il fallut le soutenir; car le public n'y prenait pas garde. Huit jours après, on *supprima l'effet*, c'est-à-dire que la claque s'abstint de l'applaudir, ayant remarqué que l'applaudissement excitait dans la salle une sorte d'étonnement.

Je pourrais multiplier ces exemples, car l'histoire du théâtre en abonde. Ceux que j'ai donnés suffisent pour montrer que si chaque soir le public change, chaque soir aussi, sous l'empire de causes inconnues, il rassemble, il ramasse en un même état d'âmes les idées et les sentiments de ceux qui le composent.

Il faut pourtant bien admettre que, malgré les divergences de soir à soir, lesquelles ne portent que sur des détails, il s'établit au théâtre de longs succès qui se perpétuent à travers des nombres infinis de publics. Si l'on ne peut aisément découvrir les raisons pour lesquelles le public du jour se sépare sur certains points dans une certaine mesure de celui de la veille, on doit pouvoir démêler les causes générales et par cela même très puissantes qui prolongent ou qui raccourcissent la vie d'une pièce.

Essayons cette analyse.

Nous partons naturellement de cette idée, qui a circulé à travers toute cette étude, que l'entente ne peut s'établir au théâtre, dans les foules d'occasion, que sur des points qui sont communs à tous. Il n'y a donc qu'à chercher ces points communs et à les mettre en lumière.

Voici une pièce; mettons, si vous voulez, que c'est la *Grâce de Dieu*, qui a eu dans son temps des centaines de représentations et qui a fait couler des torrents de larmes. Il y est question d'une jeune fille, poursuivie par un gredin d'homme du monde, qui veut attenter à son innocence, et qui est déçu dans ses projets pervers. Car la jeune fille aime Pierrot le joueur de vielle, et son pays natal où l'attendent ses bons parents qui finissent par bénir son union.

Prenez n'importe lequel des publics qui ont fondu en pleurs et qui ont de tout leur cœur applaudi à cette idylle. Faites par la pensée le décompte de ceux qui connaissent la pièce. Vous y trouverez sans aucun doute des jeunes gens très libertins, qui, dans la vie, n'eussent pas mieux demandé que de mettre à mal la pauvre Marie et qui s'en fussent fait un jeu; des jeunes filles qui se laissent courtiser, des femmes que l'adultère n'effraie point; des gens du monde qui, dans l'exercice de la vie, sacrifient les beaux sentiments à la satisfaction d'un plaisir ou d'une ambition quelconque; des ouvriers à qui ne suffiraient point chez eux les cinq sous de la petite montagnarde et qui se moqueraient sans doute, en buvant un litre, des scrupules de Pierrot.

Et cependant tous ces gens, une fois au théâtre, en face de la pièce de d'Ennery, deviennent bons, honnêtes, généreux; ils applaudissent aux tirades sur la pauvreté et sur l'honneur; ils prennent parti pour Pierrot contre le grand seigneur; ils souhaitent que Pierrot soit récompensé de sa constance et Marie de son amour pudique.

D'où vient cette anomalie?

C'est que chacun d'eux est fils d'une civilisation qui a imprégné son âme de respect et de goût pour la vertu ; goût et respect platoniques, je le veux bien, dont il se débarrasse volontiers, comme d'un bagage gênant, quand il est seul, luttant pour la vie, obligé à toutes sortes de compromissions fâcheuses. Mais quand il se retrouve en nombreuse compagnie, ne songeant plus à ses intérêts particuliers, devant une œuvre d'art qui l'enlève pour un moment aux soucis de l'existence pratique, le fond commun de l'éducation première remonte alors à la surface.

— Faites, disait Alexandre Dumas, une rafle d'escrocs et de filles perdues dans un cabaret mal famé; réunissez-les dans un théâtre, et jouez devant eux un mélodrame : vous aurez un public d'honnêtes gens, de bons et de grands cœurs. Ils montreront le poing à la ténébreuse canaille qui fait office de traître, et ils battront des mains au gendarme qui à la fin du cinquième acte viendra lui mettre la main dessus et le conduire au poste.

Qu'est-ce à dire? sinon que chaque spectateur, jeté dans une foule, revêt pour quelques heures l'âme commune, qu'il avait reçue dans son éducation première, qu'il avait respirée dans l'atmosphère de civilisation ambiante, mais qu'il ne se soupçonnait pas, l'ayant pour la pratique de la vie ordinaire reléguée dans un coin, comme un vieux meuble.

C'est là ce qui explique le succès persistant de tant d'œuvres qui paraissent, aux lettrés et aux délicats, médiocres et même ennuyeuses. *L'Honneur et l'Argent* n'est pas un chef-d'œuvre assurément; mais l'auteur y exprime en vers solides et clairs, qui ont parfois une allure cornélienne, de beaux et nobles sentiments, ou, si vous aimez mieux, des lieux communs de morale généreuse. Il n'en a pas fallu davantage. *L'Honneur et l'Argent* a passé de l'Odéon, où elle avait obtenu un succès immense, à la Comédie-

Française où l'empressement du public ne fut pas moins vif. Elle resta longtemps au répertoire, et tous les dimanches, quand le théâtre voulait faire recette, il la mettait sur l'affiche ; et il était sûr d'avoir salle comble. Tous les yeux se mouillaient au cri de désespoir poussé par le pauvre Rodolphe

Qui n'avait pas dîné pour acheter des gants.

L'Odéon la reprit à la Comédie-Française, et elle fournit là une nouvelle carrière. Ce n'est qu'en ces dernières années qu'elle a disparu de l'affiche ; mais c'est le goût des directeurs qui a changé ; le public est resté le même, et le jour où on lui servira *l'Honneur et l'Argent*, on retrouvera les larmes d'autrefois pour pleurer sur l'infortune de ce bon, de ce loyal, de cet héroïque Rodolphe

Qui n'avait pas dîné pour acheter des gants.

Je me souviens qu'un jour Porel, qui était en ce temps-là le directeur de l'Odéon, se trouva pris de court. La pièce qu'il venait d'offrir au public était tombée d'une lourde chute ; celle qu'il avait médité de donner ensuite exigeait de longues études et des répétitions nombreuses. Il y avait là un vide à combler ; mais avec quoi ? On n'avait rien de prêt sous la main. Marck, qui succéda à Porel dans le gouvernement de l'Odéon, était alors son premier lieutenant, son bras droit.

— Si nous montions *Le Lion amoureux* de Ponsard, insinua Marck à son chef ? Tous les rôles sont sus ; il suffirait de quelques jours, en se hâtant, pour mettre la pièce sur pied.

— *Le Lion amoureux!* s'écria Porel d'un air de mépris, vous n'y pensez pas ! un drame vieux jeu ! un drame *bibi!* un drame de Ponsard.

— Un drame, répondit Marck, où sonnent en fanfare toutes les idées généreuses qui ont animé les hommes de la Révolution. L'œuvre a toujours enlevé le public ; elle l'enlèvera encore. Laissez-moi faire ; je réponds de tout.

— Faites ! dit Porel. Je ne m'en mêlerai pas.

Le public donna raison à Marck. Il est clair que les beaux esprits, les esthètes et tous ceux qu'inquiète le goût du nouveau ne vinrent pas à l'Odéon ; mais s'ils y fussent venus, non en masses serrées et compactes, mais individuellement, un jour l'un, un jour l'autre, je gagerais presque à coup sûr, qu'une fois mêlés à la foule, ils auraient pensé et senti comme elle ; comme elle, ils auraient battu des mains aux tirades patriotiques ; comme elle, ils auraient applaudi au « vive le roi ! » du jeune marquis que l'on mène à la mort. C'est que leur goût personnel n'était qu'un goût d'applique ; cette couche mince d'idées particulières devait craquer au premier bruit des bravos ; les vieux instincts de libéralisme faire irruption, et l'esthète se retrouver pur fils de 89 dans une foule qui avait sucé le lait de la Révolution.

Les nouvelles écoles prétendent ne plus nous étaler que le tableau du vice heureux, et ils haussent les épaules, quand on leur parle de le punir au dénouement ou de récompenser la vertu et de marier les gens qui s'aiment.

Ils trouvent dans le public une résistance dont ils s'irritent.

Ils devaient pourtant bien s'y attendre. C'est que tout homme porte au fond du cœur un idéal de justice et de bonheur, qui n'est sans doute pas toujours réalisé dans le monde, qui ne l'est même pas souvent, mais dont il rêve, mais qu'il souhaite ardemment de voir triompher dans les images qu'on lui présente de la vie. Aussi l'entente s'établit-elle aisément dans la foule, lorsqu'elle a sous les yeux un traître démasqué et châtié, des jeunes gens qui s'aimant finissent, après bien des traverses, par se posséder, un héros qui lance de belles paroles ou fait de belles actions, quand elle retrouve, en un mot, dans la pièce ce qui est le fond de ses aspirations et de ses désirs. Mais si la pièce contrarie ces instincts primordiaux, il y a comme un malaise dans la foule qui l'écoute ; tandis que quelques-uns se récrient : « Comme c'est ça ! la voilà la vérité vraie ! » la plupart se révoltent tout bas, les uns se disant : « Mais après tout, ce n'est pas tant la vérité qu'on veut bien le dire ; car enfin il y a aussi d'honnêtes gens qui réussissent, des amoureux qui se marient ! » les autres ne se disant rien, mais souffrant d'un chagrin obscur, le chagrin d'un idéal bousculé et mis en morceaux. Il n'y a plus de communication électrique ; il n'y a plus de succès.

L'histoire de Brieux est d'hier et elle est absolument topique. Il avait cherché à prouver dans *Blanchette* quel danger c'est pour des ouvriers ou des paysans de donner à leur fille une éducation au-dessus de la condition que vraisemblablement lui réservait l'avenir. Il avait au premier acte ramené sa Blanchette, fière de ses prix et de son diplôme, dans l'humble logis paternel, et grâce à un certain nombre de traits heureusement choisis, il avait dans ce premier acte et dans celui qui l'avait suivi montré le désaccord douloureux de ce ménage, où la fille se croyait supérieure à ses parents, pauvres et modestes aubergistes, où elle se rongeait d'impatience et d'ennui, à vivre dans ce milieu, tandis qu'eux de leur côté s'irritaient des prétentions et des vanités de cette demoiselle qui rêvassait tout le jour et ne faisait rien de ses dix doigts, attendant que l'alouette — une place lucrative — lui tombât dans la bouche. Au troisième acte, il avait poussé les choses au pire : Blanchette, après une scène violente de récriminations et de que-

relle avec son père, s'était enfuie de la maison, en faisant claquer les portes derrière elle. Elle s'en était allée courir les aventures. Elle revenait, en grand tralala de toilette; riche à présent, elle offrait à son père, ruiné et tombé en faillite, de quoi racheter son auberge, et le bonhomme, après quelques manières, acceptait.

C'était le dénouement « rosse ». Il fut chez Antoine applaudi de tous les jeunes gens, qui s'entendaient pour conspuer les vieux us de la comédie antique. Mais le public, le vrai public n'en voulut point, et lorsque Antoine colporta la pièce en province, de ville en ville, ne pouvant changer, sans l'agrément de l'auteur, ce fâcheux dénouement, il trouva plus simple de le supprimer et joua la pièce en deux actes.

Antoine vient de reprendre la pièce sur un théâtre régulier. L'auteur avait eu le temps de réfléchir aux inconvénients de l'intransigeance. Il a refait un troisième acte, où il nous ramène Blanchette, traînant l'aile et tirant le pied, comme le pigeon de la fable. Elle est, après quelques cérémonies, accueillie par son père et sa mère, qui se reprochent d'avoir été la première cause de son infortune et elle se marie avec un brave garçon, qui l'avait jadis demandée en mariage, et qui, sans être rebuté de ses dédains passés, avait gardé pour elle, au fond de son cœur, une petite fleur bleue, toujours fraîche, de sentiment.

Ce dénouement a charmé le public, et les journalistes, ceux mêmes qui étaient les plus ardents pour les idées nouvelles, les plus enfoncés dans cette polémique, pardonnèrent à l'auteur. Ils avaient, malgré eux, subi l'ascendant de la foule. Ils s'étaient fait foule pour un instant.

Il n'y aurait donc qu'à passer en revue les sentiments généraux de l'humanité civilisée, les lieux communs de philosophie et de morale sur lesquels repose notre société tout entière pour bien connaître les points d'attache par où se joindront, se fondront et communieront ensemble toutes les unités individuelles qui composent une foule de théâtre. On s'expliquerait alors pourquoi le bon curé est toujours à la scène un personnage sympathique; pourquoi l'officier, qui est fier et généreux, ramasse tous les suffrages, pourquoi le commerçant qui, à l'heure de la faillite, repousse un compromis honteux ne manque jamais d'exciter d'unanimes applaudissements, pourquoi... mais je n'en finirais pas, et il me faudrait la *vox ferrea* dont parle Virgile pour mener jusqu'au bout cette énumération.

C'est ainsi que se justifie encore le goût de la foule pour la *situation* au théâtre. L'école nouvelle ne veut plus en entendre parler : elle sert au public ce qu'elle appelle des tranches de vie. Mais la tranche de vie (puisque c'est son nom) n'est pas un terrain sur lequel toutes les âmes de la foule se puissent fondre en une seule. Ce qu'on appelle une situation au contraire est perçu à la fois, et compris et senti par les douze cents spectateurs qui composent un public.

Orgon, dans le *Tartuffe*, sort de dessous la table où il a écouté la déclaration que le traître faisait à Elmire sa femme. C'est une situation. Y a-t-il dans un public une seule personne qui puisse y rester indifférente? Il s'élève de l'orchestre aux loges un *ah* de vengeance satisfaite.

Dans l'*Avare*, Harpagon reproche à Valère de lui avoir volé sa cassette. Valère s'imagine qu'on lui parle d'Élise, qu'il se propose d'enlever. C'est un quiproquo, le modèle des quiproquos. Regardez le public; tout le monde comprend, tout le monde rit; il y a là une situation.

Prétendre qu'on pourra faire des pièces sans y mettre de situation, c'est ne rien connaître à la psychologie des foules. La situation a cela d'admirable, c'est qu'elle produit le même effet sur tous les publics, à quelque nation qu'ils appartiennent. Le nom de Scribe n'a jadis été si européen, et celui de Sardou n'est aujourd'hui si populaire que parce que l'un et l'autre se préoccupent avant tout de la situation, et qu'ils y courent d'un élan rapide après l'avoir préparée. Ces deux noms, je le vois bien, vous font sourire de pitié. Prenez les plus grands parmi les grands; prenez Shakespeare et Molière. Vous verrez que les chefs-d'œuvre, et dans ces chefs-d'œuvre les scènes qui ont soulevé les foules, les ont prises avant tout par la situation.

Un monsieur croit s'asseoir sur un fauteuil; on a retiré le siège : il tombe par terre. Cela en soi n'est pourtant pas très plaisant; cela même est fort triste; car le monsieur s'est apparemment fait mal et il pouvait se casser la colonne vertébrale. Tout le monde rit pourtant; telle est la puissance de la situation. Elle éclate à tous les yeux à la fois, elle unit dans un commun sentiment de pitié ou de moquerie toutes les personnes qui composent la foule, et qui deviennent foule, en riant ou en pleurant ensemble.

On a souvent dit qu'il serait possible de refaire l'histoire d'un peuple en étudiant les pièces qui ont été jouées sur ses théâtres aux diverses époques de son existence. Sous cette forme la pensée n'est pas très juste. Ce qui est vrai, c'est que l'on pourrait passer en revue tous les états d'âme qu'il a traversés en compulsant les recettes de ses théâtres, je veux dire, en constatant les succès qu'ont obtenus les pièces jouées devant lui. Comme il est évident que tout drame, sur qui la foule s'est entendue, répondait aux besoins, aux idées, aux sentiments, aux préjugés, aux turlutaines de cette foule, il est loisible d'inférer de tout succès, en dehors du mérite intrin-

sèque de l'ouvrage, que le sujet qui s'y trouvait traité était de ceux qui passionnaient les esprits, qui les secouaient d'une même étincelle électrique.

Nous en examinerons quelques-uns, et c'est par là que nous terminerons cette trop copieuse étude.

Francisque Sarcey.

PROFILS AMÉRICAINS

Phil Arlington.

Un beau jour, il y a assez longtemps, la vieille Université de Harvard était en liesse. Les études grecques, dirigées par un maître éminent et passionné pour la plus belle des langues, étaient en ce moment particulièrement fortes. Les élèves apprirent les rôles d'*Œdipe roi* et lancèrent des invitations pour une représentation dont on parle encore dans la docte société. Les plus jolies femmes de Boston, qui ne savaient pas un traître mot de grec, intriguaient pour se faire inviter. A Cambridge, depuis des mois, on ne parlait que de cette représentation unique et extraordinaire. On vantait le talent rare de l'étudiant transformé pour l'occasion en Œdipe, les charmes pudiques de l'adolescent qui devait revêtir les longs voiles de Jocaste, la voix juste et forte du beau garçon qui menait les chœurs, et aussi la splendeur des décors et de la mise en scène.

Il ne s'agissait nullement d'un exercice scolaire quelconque. Les étudiants des Universités américaines sont très libres; la plupart appartiennent à des familles riches ou aisées. Dès qu'ils ont passé les examens qui leur ouvrent la porte de Harvard, ces jeunes gens se regardent comme des hommes faits. Ils ont presque tous la vingtaine, ou peu s'en faut. Stimulés par l'intérêt qu'excitait leur entreprise, les acteurs improvisés firent les choses très grandement.

Le soir venu, une des plus grandes salles de conférence, transformée en théâtre, se trouva bondée. Les femmes en toilette de bal, les hommes irréprochables de tenue regardaient impatiemment le rideau qui tardait à se lever. Enfin la scène se découvrit, les suppliantes, — ce qu'il y avait de plus jeune et de plus frais parmi les élèves, — se prosternaient devant le temple et levaient leurs mains, chargées de branches vertes. Le chœur se tenait au fond, grave et recueilli. Le spectacle, très bien ordonné, fut vivement applaudi. Lorsque Œdipe, admirablement drapé dans un long manteau écarlate brodé d'or, parut sous le portique du temple, il y eut un murmure d'admiration dans la nombreuse assemblée.

Et, de fait, il eût été difficile de voir un plus beau garçon. Très grand, la tête noble et fière, au profil bien nettement dessiné et que n'eût pas méprisé le ciseau de Phidias, les membres nerveux et fortement musclés, comme ceux d'un joueur de cricket émérite, l'Américain s'était si bien incarné dans son rôle, qu'il ne regardait pas au delà du groupe des suppliantes. Il n'était pas un amateur quelconque, disant comme il le pouvait des vers immortels; il était pour le moment Œdipe lui-même, l'homme triomphant et fier, sur qui se projetait déjà l'ombre de l'horrible et injuste malédiction.

Dès les premiers mots, prononcés d'une voix singulièrement grave, douce et pénétrante, il était maître de son public. Il se sentait si bien pris lui-même par la poésie sauvage de son auteur favori, et si profondément remué, à mesure que la tragédie arrivait vers sa fin terrible, que les auditeurs frissonnaient, émus, tremblants, absolument oublieux de tout ce qui n'était pas Œdipe.

Les applaudissements qui saluèrent la fin de la représentation ne finissaient pas; les jeunes amateurs durent revenir à plusieurs reprises, tous excepté l'acteur principal. On disait qu'il s'était presque trouvé mal à la fin de la dernière scène. L'intérêt n'en fut que plus vif.

Une jeune fille, la plus jolie certes des nombreuses *belles* de la soirée, dit à son voisin :

— Qui est-il? Je veux savoir comment se nomme notre adorable Œdipe !

— Quant à son nom — rien de plus facile, miss Allan. Vous n'avez donc pas de programme? Il se nomme Philip Arlington. De son histoire, je sais peu de chose. Un de mes amis m'a raconté qu'il se destine au barreau et qu'il appartient à une famille assez modeste; celle-ci fait tous les sacrifices possibles pour lui laisser terminer ses trois années de Harvard.

Miss Allan, dont la famille, au contraire, se classait parmi les *upper ten* (les dix mille qui comptent dans la société américaine), fit une petite moue. Cependant, les applaudissements, les cris de « Arlington ! Arlington ! » qui se firent entendre, ranimèrent son enthousiasme. Elle s'écria avec ce manque de mesure dont son sexe et sa race font quelquefois preuve :

— *He's just lovely!*

Un peu plus tard, miss Bella Allan se trouva non loin du jeune Arlington, encore affublé de sa perruque aux longs cheveux noirs et de ses belles draperies. Il était très entouré, la foule se pressait autour de lui et de ses camarades. Miss Allan, n'étant pas timide, donna quelques légers coups de ses jolis coudes à fossettes et arriva au premier rang.

— Ah ! monsieur Arlington, ce que vous m'avez fait pleurer !

Le jeune homme, un peu surpris, car il ne connaissait en aucune façon miss Allan, salua et, à part

lui, se demanda si les yeux bleus qui cherchaient les siens pouvaient être plus beaux, voilés de larmes, qu'ils ne l'étaient en ce moment où ils brillaient d'admiration. Miss Allan continua, d'un air moitié enfantin, moitié malicieux :

— Est-ce bien vrai que vous vous êtes évanoui, après cette horrible scène où, aveugle, vous cherchiez votre chemin ?

— J'étais seulement fatigué, Mademoiselle... Le rôle est écrasant.

— Je m'appelle miss Bella Allan et... si je ne me trompe... mon père a été camarade du vôtre... sans cela, je n'aurais pas osé vous parler...

Oh ! miss Bella... Et le mensonge, flétri par votre pays, qu'en faites-vous ?

Phil Arlington s'inclina de nouveau. Mais, en ce moment, il fut obligé de répondre à d'autres admirateurs et admiratrices. Lorsqu'il chercha des yeux la ravissante miss Allan, dont les façons câlines et les regards qui semblaient éternellement demander aide et protection l'avaient vivement intéressé, elle s'en allait au bras d'un monsieur un peu gros et lourd, son père, sans doute. Arlington, très novice en pareille matière, car il était né dans une petite ville du Massachusetts, loin de ce qu'on appelle le monde, eût voulu entendre de nouveau la voix bien modulée de la jeune fille et plonger ses regards dans les candides yeux bleus, si pleins de naïve admiration. Mais il était trop tard.

Pendant ce temps, miss Bella disait à son père :

— Papa, il faut absolument trouver moyen d'inviter M. Arlington à notre prochaine soirée. Ce serait une *great attraction*, car il a eu un succès fou. Je lui ai dit que son père et vous aviez été camarades...

— Bah ! je ne le connais même pas de nom.

— Qu'importe. Vous auriez pu être son camarade, n'est-ce pas ? Les hommes ont trente-six façons de se rencontrer. Il a peut-être oublié votre amitié d'autrefois, — mais vous vous en souvenez. Nous l'inviterons. J'en parlerai à maman.

Miss Bella, comme beaucoup de ses semblables, lorsqu'elles sont jolies et gâtées, gouvernait la maison paternelle d'une main de fer. Aussi l'invitation fut-elle envoyée, sous couvert d'un autre élève de Harvard. Celui-ci répondit que le jeune Arlington avait été subitement rappelé auprès des siens ; son père était mort, laissant malheureusement, ajoutait le jeune homme, une situation fort embarrassée. Tous les camarades de Phil Arlington se désolaient de voir ainsi interrompue une carrière qui promettait d'être fort brillante. Arlington était universellement aimé.

Le bal des Allan eut lieu sans le merveilleux Œdipe. Miss Bella se consola comme elle put. Bientôt, elle songea à d'autres conquêtes et le souvenir de la représentation à Harvard devint de plus en plus vague. Phil était bien, selon son expression, *just lovely*, seulement il avait eu le tort de disparaître et le tort, plus grand encore, d'être ruiné.

Plus d'une année s'écoula. Les journaux qui, en Amérique, sont essentiellement indiscrets et s'occupent d'une foule de choses qui ne les regardent en aucune façon, avaient plus d'une fois décrit les splendeurs du palais habité par M. et Mme Allan, et s'étaient aussi longuement étendus sur la beauté, le charme, les toilettes, les visées matrimoniales de miss Bella Allan. Une fois, on la mariait à un duc anglais au nom fort retentissant ; une autre fois, pendant un séjour à Paris, c'était un marquis de vieille souche française qui devait transplanter la rose du nouveau monde dans un parterre de l'ancien. Plus tard, il était question d'un Américain, prodigieusement millionnaire. Bref, les journaux s'occupaient beaucoup de la jolie débutante qui trouvait cela fort naturel et, en somme, nullement désagréable. Elle s'était fort amusée pendant son voyage en Europe ; mais elle s'amusait encore davantage au milieu de son monde américain. Elle prenait, avec le temps, des airs de reine. Comme elle était un peu petite et fort mignonne, ces airs-là lui seyaient moins que les façons d'enfant gâtée qui lui avaient été jadis naturels.

Tout est réglé dans une vie ultra-mondaine. Après la saison, il est de rigueur d'aller à la campagne et les Allan possédaient une superbe installation dans les montagnes. Mais la mer étant déclarée indispensable à la santé de miss Bella, un peu éprouvée par trop de bals, M. Allan télégraphia à un joli endroit nommé Magnolia pour retenir un vaste appartement au principal hôtel. L'hôtel étant déjà fort plein, la famille dut se contenter de quelques chambres, ce qui mit Bella de mauvaise humeur. Enfin, on pouvait toujours essayer, et si l'installation était par trop modeste, on verrait ailleurs. Comme la saison était déjà un peu avancée, Newport et les autres séjours à la mode se trouvaient également encombrés. Les archi-millionnaires eux-mêmes, lorsqu'ils ne sont pas prévoyants, doivent se résigner à n'être pas mieux traités que de pauvres gens qui ne possèdent qu'un seul million de dollars, ou même moins.

Magnolia, à une petite distance de Boston, est adorablement situé, sur une côte dentelée, déchiquetée, rocheuse, si boisée aussi que les arbres descendent jusqu'au bord de la mer. L'hôtel, honoré de la présence des Allan, haut perché sur un grand rocher, dominait l'eau, tandis que, de l'autre côté, la campagne, très verte, très accidentée, s'étalait au loin. Les vastes portiques, les énormes salons, le hall où se trouvait le bureau de l'hôtel et qui servait de rendez-vous plus encore que les salons, tout était

grouillant de monde. Les parties de bateau, de cheval, de bicyclette, s'organisaient parmi les jeunes gens et les jeunes filles, lorsqu'ils ne jouaient pas ensemble au tennis ou au golf. Un va-et-vient perpétuel donnait beaucoup d'animation au tableau. Miss Allan, déjà le point de mire de tous les baigneurs, se tenait sur la réserve. Elle avait bonne envie de s'amuser comme les autres; mais la société d'un caravansérail pareil est forcément mêlée et, comme sa mère le lui disait sagement, il est plus facile de ne pas faire de connaissances encombrantes que de s'en débarrasser une fois qu'elles sont faites. Du reste, miss Bella aurait pu en remontrer à sa mère sur de pareils sujets.

On mangeait dans une salle, aux proportions colossales, toute remplie de petites tables à six ou huit couverts. Le service, fait par une nuée de jeunes filles, vêtues de blanc, était dirigé par deux jeunes gens, qui n'avaient nullement les façons de maîtres d'hôtel ordinaires. Ils se tenaient à la porte d'entrée, comme s'il se fût agi de recevoir des invités, conduisaient les nouveaux arrivants, leur assignaient leur table et d'un signe les confiaient à la *waitress*. Ils étaient correctement vêtus, ne portant l'habit que le soir, comme la plupart des baigneurs.

Lorsque l'imposante famille Allan parut à la porte de la salle à manger, un de ces jeunes gens s'avança et salua. Le jeune homme rougit et pâlit, ce qui attira l'attention de miss Allan qui, au premier abord, n'avait pas plus remarqué l'insignifiant personnage qu'elle n'avait vu les tables et les chaises. Elle le regarda bien en face. Certes, elle devait se tromper. Le jeune homme, malgré sa pâleur, était absolument impassible. Elle prit la chaise qu'il lui offrait et murmura doucement un gentil « merci », elle qui, d'ordinaire, se montrait hautaine pour ses inférieurs. Sa douceur s'étendit même à la jeune fille qui lui apportait son déjeuner. A la fin du repas, elle lui dit :

— Savez-vous le nom de ce... ce maître d'hôtel, qui nous a donné nos places?

— Le grand brun? Il s'appelle M. Alfred Smith, Mademoiselle.

— Il a toujours été... garçon d'hôtel?

La jeune fille sourit.

— On ne l'appelle pas garçon; il est surveillant, comme son camarade, M. Seymour. Il est étudiant en droit et M. Seymour est étudiant en médecine. Ils sont pauvres et gagnent pendant l'été de quoi poursuivre leurs études le reste de l'année.

Voyant que la jolie mondaine écoutait avec intérêt, elle ajouta :

— C'est le cas de plusieurs d'entre nous, aussi. Je suis maîtresse d'école dans un village, et comme nous sommes en vacances j'ai demandé cette place de *waitress*. J'ai cinq petites sœurs.

Mais l'intérêt de miss Allan ne s'était pas soutenu et la maîtresse d'école s'en aperçut. Elle ne s'en formalisa pas et continua tranquillement son service. Elle avait parlé comme d'égale à égale, quoique sans la moindre familiarité et redevenait *waitress* avec une parfaite aisance. Le sentiment de la dignité personnelle est extraordinairement vif dans toutes les classes de la société en Amérique.

Seule dans sa chambre, miss Allan se dit : « Sûrement, j'ai la berlue. D'abord, mon Œdipe ne s'appelait pas Smith; j'ai oublié son nom, — mais sûrement ce n'était pas Smith. Puis, je ne l'ai vu qu'avec sa perruque. Cela change un homme. La ressemblance est certainement frappante; ces yeux noirs, si grands, si veloutés, ces yeux-là, on ne les oublie pas... Après tout, qu'est-ce que cela peut bien me faire que le garçon de salle à manger ait été jadis à Harvard ou qu'il sorte d'une écurie? C'est tout un. »

Et, cependant, miss Bella tournait et retournait ce mystère dans sa petite cervelle, n'ayant rien de mieux à faire pour l'instant. Au prochain repas, ce fut M. Seymour qui lui offrit sa chaise. M. Alfred Smith, fort occupé de son côté, ne la vit pas, ou fit semblant de ne pas la voir.

Décidément, elle s'était trompée. Ce jeune homme était certes plus âgé, plus maigre, plus triste d'aspect que... Phil Arlington. Elle sourit, le nom qu'elle avait longtemps cherché lui était subitement revenu.

Plusieurs jours passèrent sans amener de changement. Le jeune Smith, toujours correct, grave et silencieux, faisait son service en conscience, s'occupait des nouveaux arrivants et se contentait de saluer lorsque le famille Allan entrait. Les yeux noirs, appréciés de miss Bella, évitaient de croiser leurs regards avec les regards candides des yeux bleus de la jeune fille.

Les yeux bleus eurent bientôt une occupation digne de leur beauté. Le jeune archi-millionnaire américain, dont le nom se trouvait parfois accouplé au sien par d'indiscrets reporters, Reginald Curtis, arriva sur son yacht. A cette occasion, une scène pénible eut lieu entre M. Allan et M. Alfred Smith.

M. Allan, un assez grossier personnage, enrichi vingt ans auparavant dans les huiles, suait l'importance par tous ses pores, comme si l'huile enrichissante se fût introduite dans ses tissus. Il était rouge et luisant, très gros et parlant haut.

Le premier jour où M. Reginald Curtis se présenta à la salle à manger en compagnie des Allan, il se trouva que leur table était au complet.

— Qu'est-ce que cela signifie? hurla l'homme huileux. J'ai dit et j'ai répété que j'entends garder ma table pour ma famille et pour moi...

Les voyageurs, déjà installés aux places demeurées jusqu'alors vides, regardèrent ce monsieur en

colère, et, avec beaucoup de calme continuèrent à chercher leur nourriture dans la constellation de plats minuscules entourant leurs assiettes.

Alfred Smith, directement interpellé, se dirigea vers M. Allan, qui vociférait toujours, au grand ennui de sa femme et de sa fille, mais au grand amusement du public en général.

— Que puis-je pour votre service, Monsieur? dit le jeune homme avec une extrême et glaciale politesse.

— Pour mon service!... Vous vous occupez bien de me servir, n'est-ce pas? Ne vous ai-je pas donné des ordres formels à propos de ma table?

— Monsieur, je n'ai d'ordres à recevoir que du maître de cet hôtel. Je vous ai déjà expliqué que si la maison devenait pleine, je serais forcé d'utiliser les places restées libres à votre table. Notez que ces tables sont destinées à huit convives et que vous n'êtes que trois.

— Quatre! hurla M. Allan, exaspéré par le calme de ce « domestique ». Vous n'allez pas me forcer à renvoyer un ami, je pense!

— Vous auriez dû nous avertir à l'avance, Monsieur. Veuillez attendre cinq minutes au salon. La première table qui deviendra libre vous sera réservée.

La colère du millionnaire allait éclater de nouveau lorsqu'un des voyageurs se leva.

— Inutile de vous faire attendre. J'ai fini et je vous cède ma place. Je ne l'aurais pas cédée plus tôt, je m'amusais trop.

La jeune *waitress*, intimidée par tout ce tapage, se hâta de remettre un couvert à l'usage de M. Reginald Curtis qui, le monocle à l'œil, avait dédaigneusement assisté à la discussion.

Cette scène avait été observée par d'autres encore. Dans un coin de la salle, le propriétaire de l'hôtel prenait son repas en famille. Il se leva brusquement, se faufila à travers les tables et alla droit à son employé. Il lui prit la main et la secoua à la façon de son pays.

— Monsieur Smith, dit-il d'une voix nette et claire, je vous remercie d'être resté aussi complètement maître de votre naturelle indignation. Cela vous fait honneur et prouve à tous que vous, — il appuya légèrement sur le pronom, — êtes un *gentleman*.

Sur quoi, le propriétaire s'en retourna comme il était venu et continua tranquillement à manger comme si de rien n'était.

Alfred Smith rougit et pendant un court instant les yeux noirs recherchèrent les yeux bleus. Mais miss Bella, très humiliée de la grossièreté de son père, regardait son assiette avec obstination. Il fallut l'esprit éblouissant de M. Reginald Curtis pour attirer son attention :

— Non, vraiment, miss Bella, vous craignez la mer? Venez donc essayer le yacht. Je l'ai fait bâtir...

Une énumération des qualités remarquables du bateau, avec maint détail palpitant d'intérêt sur l'ameublement des cabines et le coût de chaque article s'ensuivit. Miss Bella leva ses yeux candides, où se lisait une admiration passionnée pour le yacht et même pour le propriétaire du yacht.

A partir de ce moment, miss Allan eut peu de loisir à consacrer aux problèmes irritants. Elle visita le fameux bateau, fit même quelques excursions en mer, malgré un estomac récalcitrant, joua au tennis, monta à cheval avec le propriétaire du yacht, bref se montra sous un jour qui justifiait plus ou moins les prédictions des journaux mondains. Il est vrai qu'en Amérique le fait qu'un jeune homme s'occupe beaucoup d'une jeune fille et que celle-ci accepte ses attentions ne signifie pas toujours grand'chose. Mais ici, il y avait certes plus qu'une *flirtation* ordinaire.

M. Curtis appartenait à ce qu'il est convenu d'appeler en Amérique une ancienne famille; c'est-à-dire que le nom se trouvait dans l'histoire coloniale. Il avait hérité d'une fortune colossale et n'avait jamais fait œuvre de ses dix doigts; de son cerveau — tel qu'il était — bien moins encore. Il appartenait au petit clan, plus important, hélas! d'année en année, des inutiles. Il avait distingué miss Allan, parce que cette petite personne était la plus en vue des beautés de son année et que tout le monde lui faisait plus ou moins la cour. Il la trouvait *stunning* pour nous servir de son mot favori, qu'il parlât d'un cheval, d'un bateau ou d'une femme.

Toutes les quinzaines, un bal était organisé à l'hôtel. Il se donnait dans la salle à manger, ce qui nécessitait un véritable remue-ménage, une fois le repas du soir terminé. Toutes les tables acculées au mur du fond, les chaises rangées tout autour de l'énorme pièce, laissaient un grand espace libre pour les danseurs. On venait des autres hôtels, des villas du voisinage; c'était tout un petit événement.

Naturellement, Alfred Smith et son camarade se trouvaient, dans ces occasions, surchargés de besogne.

Le bal étant bien en train, le jeune Smith, très fatigué, jeta un dernier coup d'œil à la salle avant d'aller un peu respirer l'air délicieux de cette soirée d'été. Les valseurs se trouvaient en minorité, ce qui arrive presque toujours aux stations d'été, et les jeunes filles dansaient souvent ensemble. Miss Allan n'eût jamais dérogé de la sorte. Vêtue de mousseline blanche, rendue plus vaporeuse encore par une quantité de fines dentelles, elle était adorablement jolie. Elle dansait naturellement avec M. Reginald

Curtis. Smith examina ce spécimen de l' « aristocratie » américaine attentivement, cherchant à deviner ce qu'une femme pourrait aimer en lui. Le front fuyant, le manque de menton, la tête étroite et têtue n'annonçaient pas de grandes qualités intellectuelles, tandis que la bouche, aux lèvres minces et pincées, ne promettait ni bonté ni générosité. Mais, cet être nul, nuisible peut-être, s'appelait Reginald Curtis et son nom se lisait dans les journaux à côté des Vanderbilt et autres potentats du magique dollar. Tandis que...

Décidément, le jeune homme se sentait par trop las. Sa présence n'était plus nécessaire et il pouvait bien s'octroyer une demi-heure de répit.

La profonde véranda, contournant trois côtés de l'hôtel, encombrée de fauteuils et de chaises, était à peu près déserte. Un couple, par-ci par-là, venait respirer l'air si doux de la nuit, puis s'en retournait. Personne ne le verrait, ne le remarquerait. D'ordinaire, il se tenait tout à fait en dehors des endroits fréquentés par les baigneurs. En ce moment, il n'avait rien à craindre.

S'accoudant à la balustrade, il regarda au loin, suivant des yeux la traînée lumineuse du clair de lune sur l'eau. Chaque mouvement des vagues causait un scintillement ressemblant à l'éclat des diamants. L'air était si pur, la lune si brillante que l'on voyait au loin, presque comme en plein jour. Les rochers de la côte, aux formes tourmentées, prenaient des aspects étranges, comme de choses irréelles et très belles. La verdure profonde des bois, les espaces libres baignés de lumière blanche ajoutaient au caractère de rêve qu'empruntait tout ce pays adorable à la lumière de la lune.

Dieu merci! la beauté de la nature, le calme exquis des nuits d'été ne sont pas choses que peuvent acheter les millions aux dépens des pauvres diables. A vrai dire, les pauvres diables, étant privés des biens qui coûtent cher, savent mieux que d'autres apprécier ceux que le ciel envoie à tous, aux pauvres comme aux riches, aux malheureux comme aux heureux...

Insensiblement, les pensées du jeune homme se reportèrent au passé. Il était si profondément absorbé, qu'il ne voyait et n'entendait rien du monde extérieur.

— Monsieur Arlington... dit une voix très douce à côté de lui.

Le jeune homme sursauta si violemment qu'il se trouva en dehors de l'ombre protectrice de la colonne contre laquelle il s'était appuyé, en pleine lumière blanche, ce qui expliquait peut-être la pâleur de son visage bouleversé. L'attaque avait été si subite qu'il ne songea même pas à se défendre.

— J'étais bien sûre de ne pas me tromper, continua la voix douce et harmonieuse de miss Bella Allan.

— Vous avez mon secret, Mademoiselle. Je compte sur votre générosité; vous me le garderez.

— Je vous le garderai, à une condition. Vous m'expliquerez ce que signifie votre déguisement. J'aime mieux vous voir jouer la tragédie que la comédie. Vous êtes plus fait pour les draperies nobles d'Œdipe que pour...

Elle hésita et le regarda. C'était plus fort qu'elle. Lorsque miss Bella levait ses yeux candides, ils semblaient toujours dire beaucoup plus que miss Bella ne pensait réellement.

— Que pour la serviette d'un garçon d'hôtel. — Oh! vous n'êtes pas cela. Nous le savons tous...

— J'en fais le métier, j'en reçois les gages et — ajouta-t-il avec un rire un peu forcé — et les pourboires. C'est encore cela qui est le plus dur. Je ne fais pourtant pas le fier, croyez-moi; je prends l'argent qu'on me donne et je me dis : « Cela me fera quelques journées de plus à l'école de droit. »

— Racontez-moi votre histoire.

— Pardon, Mademoiselle, elle ne vous intéresserait guère, et vous devez être attendue.

— Non, j'ai congé pendant un quart d'heure. Je suis lasse et j'ai envoyé M. Curtis danser avec une de mes amies. C'est mal de l'accaparer, lorsque les jeunes gens sont si peu nombreux et — entre nous — je ne suis pas aussi compétente que je devrais l'être en matière d'écurie. Le yacht a fait son temps. Nous en sommes aux chevaux.

Elle disait ces mots, avec le plus doux sourire du monde, sans la moindre amertume. Se pelotonnant dans son grand fauteuil d'osier, elle fit signe au jeune homme de s'asseoir à côté d'elle. Malgré lui, il obéit.

— J'écoute...

— Que vous dire, miss Allan? Mon histoire est celle de beaucoup. Nous n'étions pas riches, mais mon père, banquier dans une petite ville, faisait assez bien ses affaires. La banqueroute d'une maison importante entraîna la ruine de la nôtre. Mon père mourut du coup. Nous étions sans ressources, ma mère, ma jeune sœur et moi. Mes études universitaires étaient à peu près terminées; j'allais entrer à l'École de droit. Je me sentais plein de volonté, de courage et, — pourquoi ne pas le dire? — plus doué que la plupart de mes camarades. Tout m'avait été facile, dans la vie. J'étais arrivé, en chantant, jusqu'au bord du précipice. Je n'ai pas voulu rouler jusqu'au fond; je me suis cramponné comme j'ai pu. J'arriverai plus lentement que je ne l'avais espéré, mais j'arriverai. Je le veux; je me le suis juré.

— Sans argent?

— Sans argent, sauf celui que je gagne. Pendant la durée des cours, je donne quelques répétitions; je fais, pour un éditeur, des corrections de textes grecs

et latins, — mais tout cela rapporte bien peu. Mon ami Seymour, étudiant en médecine et qui, grâce à son bel enjouement, ne souffre pas de ce qui me torture, me proposa de l'accompagner — et me voici. Vous voyez comme c'est simple — et vulgaire.

— Pas tant que cela, fit la jeune fille rêveuse. Et votre mère, et votre sœur?

— Ah! elles... Si vous saviez, miss Allan, tout le courage de ces deux femmes! Dès le premier moment du terrible désastre, elles n'ont eu qu'une pensée : ne pas m'être à charge, me pousser vers mon but. Elles sont à New-York, se privant de tout. Lily gagne sa vie avec sa machine à écrire ; elle est dans un bureau. Elle a dix-huit ans et elle est jolie... jolie comme vous, miss Allan. Ma mère brode comme une fée et vend ses petits travaux, pas trop mal. Nous nous aimons beaucoup...

La voix du jeune homme, un peu âpre et dure au début de la conversation, s'était singulièrement radoucie. La mondaine le regarda de nouveau.

— Votre jeune sœur n'est pas à plaindre. Si j'avais eu un grand frère comme vous, je crois que...

Elle s'interrompit brusquement, puis reprit :

— Et l'avenir?

— Oh! l'avenir s'ouvre merveilleusement devant moi. L'ami intime de mon père, un célèbre avocat de New-York, s'intéresse à moi; il est convaincu, le brave homme, qu'il y a en moi l'étoffe d'un futur avocat et doit me prendre dans son étude dès que j'aurai passé mes examens. Seulement, il faut les passer. Je n'y manquerai pas.

— Merci de m'avoir dit tout cela, monsieur Arlington...

— Je n'aurais pas dû me rendre à votre désir, Mademoiselle; je n'aurais pas dû oublier la position que j'occupe ici. J'ai changé de nom par une sorte de fausse honte dont je rougis presque... Voici votre cavalier, miss Allan. Je vous quitte, et... et, je ne suis plus qu'Alfred Smith.

Elle lui tendit la main et il ne put se défendre de la tenir un instant dans la sienne :

— Pour moi, vous êtes et vous serez toujours M. Arlington.

Il s'inclina profondément et disparut.

Le jeune homme au monocle le regarda partir.

— Puis-je vous demander, miss Bella, qui se permettait ainsi de causer avec vous?

— Certainement, cher monsieur. C'est un ami, non, plutôt une connaissance de jadis.

— C'est étrange. Il ressemble à ce... ce garçon qui s'est montré si impertinent envers votre père.

— C'est mon père qui était dans son tort, et non pas ce... jeune homme. Mais vous avez raison. Il y a certainement une légère ressemblance. Malheureusement, nous ne pourrons les comparer. Mon ami, de passage seulement à Magnolia, part demain matin.

— Et il se nomme?

— Phil Arlington. Je ne sais si vous vous souvenez de la tragédie grecque donnée à Harvard. Il jouait Œdipe. C'était le plus fort helléniste de sa classe.

— Ah?... Voulez-vous rentrer? On part et je serais heureux de faire encore un tour de valse avec vous.

M. Reginald Curtis, qui se méfiait des jeunes gens pour qui le grec n'a pas de mystères — ce n'était pas son cas — se réjouit du prochain départ de M. Phil Arlington.

Quelques mois plus tard, les journaux mondains, à l'affût des nouvelles intéressantes, annoncèrent les fiançailles, puis le mariage de la charmante miss Bella Allan avec M. Reginald Curtis, bien connu des amateurs de sport en Europe comme en Amérique. Les merveilles du trousseau, la longue liste des cadeaux, puis les détails de la touchante cérémonie remplirent plusieurs colonnes de texte serré, agrémenté d'illustrations, portraits de l'heureuse mariée, de son époux, plus heureux encore, et des six demoiselles d'honneur, toutes plus jolies les unes que les autres, moins belles pourtant que miss Allan elle-même.

Un jeune étudiant lut cet article et délaissa pendant quelque temps ses arides livres de droit. Que lui importait, après tout, et qu'avait-il à voir avec les joies et les triomphes de personnes aussi loin de lui que s'ils eussent habité différentes planètes? Malgré lui, il écoutait une voix douce et pure, et le décor féerique de la mer et des rochers, baignés d'une lumière blanche, surgit de nouveau devant lui. Phil Arlington travaillait avec trop d'acharnement pour se permettre la moindre distraction, le plus petit roman, et le souvenir de ses deux rencontres, des quelques mots échangés avec cette jolie mondaine lui tenait lieu de poésie. « Il me semble, se dit-il, qu'elle méritait mieux que cela. » En quoi, probablement, il se trompait. Alors, résolument, il jeta le journal à terre et se mit à travailler de tout son cœur.

— Monsieur, dit un jeune gratte-papier, ouvrant timidement la porte de son patron, monsieur Philip Arlington, une dame insiste pour vous voir.

— Je n'y suis pour personne; j'ai des affaires trop importantes en main.

— C'est bien ce que je lui ai dit, Monsieur, mais elle n'a rien voulu écouter et m'a fait promettre de vous donner sa carte. Cette dame est bien belle... ajouta ce diplomate en herbe.

Le célèbre avocat prit la carte qui portait le nom de Mrs Reginald Curtis. Tout le passé lui revint en un instant, quoique ce passé fût vieux de seize années. Involontairement, il jeta un regard vers son miroir. Quelques fils blancs se mêlaient à ses cheveux

noirs, mais, à près de quarante ans, il paraissait un jeune homme.

— Faites entrer, dit-il d'une voix brève.

Lorsque Mrs Curtis parut sur le seuil de la porte, l'avocat avait repris son aspect d'impassibilité professionnelle. Il salua, et d'un signe montra un fauteuil à sa nouvelle cliente. Celle-ci le regardait à travers sa voilette, un demi-sourire errant autour de ses lèvres légèrement peintes, ses beaux yeux pleins de ce candide appel à la protection masculine que ses admirateurs trouvaient irrésistible. Elle avait peu changé. Elle était même peut-être plus belle que jadis, si elle était un peu moins jolie. Une femme qui sait se défendre contre le temps, qui garde la sveltesse et la grâce de sa taille, qui s'habille merveilleusement, n'a presque rien perdu de sa beauté à trente-cinq ou trente-six ans.

— Vous m'avez donc complètement oubliée, monsieur Arlington?

— Nullement, Madame. Votre nom de jeune fille, si je ne me trompe, était Allan.

— Oui, Bella Allan...

Mrs Curtis avait espéré que ce nom produirait une certaine émotion chez l'avocat. Celui-ci, poli et froid, n'en montrait aucune. Un peu démontée, Mrs Reginald Curtis baissa ses beaux yeux et resta silencieuse.

— Puis-je quelque chose pour votre service, Madame?

Le ton s'était un peu radouci et la jeune femme se hasarda à le regarder de nouveau.

— Oui... c'est-à-dire que vous pourriez me rendre le plus signalé des services, si vous vouliez bien vous rappeler... je veux dire, si vous me laissiez espérer que l'avocat serait à l'occasion un ami.

— Un ami?... Je ne comprends pas très bien.

— Vous ne comprenez pas que les choses que je suis venue vous dire sont horriblement pénibles, délicates, humiliantes aussi et que, pour les dire, j'aie besoin d'un peu d'encouragement, d'un semblant d'intérêt? Je suis si horriblement malheureuse!

Et, subitement, Mrs Reginald Curtis, la femme enviée entre beaucoup, une des reines incontestées de la meilleure société, l'archi-millionnaire, éclata en sanglots, comme la première petite bourgeoise venue.

Phil Arlington n'avait jamais pu voir pleurer une femme sans être ému et celle-ci avait, une fois, touché son imagination, sinon son cœur. Il la soupçonnait d'être une parfaite comédienne, mais ces larmes-là, au moins, étaient sincères.

— Chère madame, dit-il, calmez-vous, je vous en supplie. Ce ne sera plus l'avocat qui vous écoutera, mais le pauvre diable d'Alfred Smith à qui, un soir, vous avez tendu la main. Je vous prie de me la donner de nouveau, en toute confiance et — comme à un ami — puisque vous voulez bien me donner ce titre.

Mrs Curtis se calma peu à peu. Bientôt, elle put sourire à travers ses larmes. Il est rare qu'une femme pleure sans nuire à sa beauté. Mrs Curtis possédait ce don inappréciable.

Lorsque M. Arlington eut pris un siège à côté du sien et l'eût encouragée doucement à parler, elle s'écria avec une violence qui étonnait chez cette douce et frêle blonde:

— Ce que je vous demande? C'est d'obtenir mon divorce, de me séparer pour toujours d'un être abominable, cruel, ignoble! La seule chose étonnante c'est que j'aie pu vivre tant d'années à côté d'un homme pareil. J'aurais dû le quitter dès la première année. La peur du scandale, la crainte de perdre une position sociale à laquelle j'avais tout sacrifié, les triomphes mondains qui me faisaient oublier mes chagrins domestiques, tout cela m'empêchait d'agir, me fermait la bouche. Mais, maintenant, ma patience est à bout; il a mis le comble à ses méfaits.

Alors, sans ordre, entraînée par la plus violente des passions, la haine, Mrs Reginald Curtis fit contre son mari un réquisitoire qui ne laissait rien à désirer. Puis, elle se tourna vers l'avocat et ajouta:

— Lorsque la résolution d'en finir m'est venue, j'ai pensé à vous. J'ai suivi de loin votre carrière; chaque fois que je voyais votre nom dans les journaux j'en j'étais fière, car je vous avais deviné. Mes amis me poussaient à m'adresser à des hommes plus âgés, plus connus que vous. Mais j'étais persuadée que vous me défendriez mieux que n'importe qui. D'un coup d'œil, vous aviez jugé celui que, dans ma folie, dans ma vanité, j'avais choisi. J'ai vu ce regard. J'ai été, ce jour-là, sur le point de rompre avec lui. Que ne l'ai-je fait! — que ne l'ai-je fait!... Je ne serais pas la malheureuse femme que vous voyez devant vous!

— Je vous défendrai, Madame, et si nous pouvons prouver le quart des faits que vous alléguez contre votre mari, le succès n'est pas douteux. Avez-vous des enfants?

— Dieu merci, non! Mes enfants n'auraient eu qu'à lui ressembler, — je les aurais détestés.

— Il serait difficile de haïr ses enfants.

Un sourire d'une grande tendresse erra autour de la bouche de Phil Arlington. Mrs Curtis comprit ce sourire. Elle dit, un peu tristement:

— Vous êtes père?

— Oui, Madame. J'ai épousé, lorsque j'étais encore très pauvre, une jeune fille de mon village, plus pauvre encore. Elle avait foi en moi et m'avait, paraît-il, aimé depuis notre enfance. C'est ma sœur qui me l'a fait comprendre.

— Ah!... cette sœur de dix-huit ans et qui était jolie... comme...

Avec un peu de son ancienne coquetterie, Mrs Curtis s'arrêta en souriant.

— Comme vous, oui. Elle est maintenant la femme de mon ami Seymour qui, vous vous en souvenez peut-être, partageait mon humiliante position à Magnolia. Lily supporte très vaillamment ce triste souvenir. Seymour commence à se faire une jolie clientèle.

Mrs Reginald Curtis resta silencieuse pendant quelques instants. Elle comparait sa vie de luxe, de frivolité, de déboires et de chagrins à ces vies humbles, commencées dans ce qui lui semblait la pire des misères, pour arriver enfin au succès. Un vague regret la fit soupirer. Elle se leva et dit très doucement :

— Alors, vous êtes heureux?

— Parfaitement heureux.

De nouveau, elle lui tendit la main, sans coquetterie cette fois.

— J'en suis bien contente, croyez-moi. Vous ne vous en doutez pas, sans doute, mais j'ai souvent pensé à vous et à votre grand courage. Vous méritez le bonheur que vous avez conquis.

L'avocat dit à sa cliente, en prenant congé d'elle :

— Et maintenant, Madame, voulez-vous un conseil qui n'a rien à voir avec ma profession? Si, plus tard, votre liberté assurée, vous songiez jamais à vous remarier, croyez-moi, choisissez un travailleur pour mari. Vous n'aurez pas, au moins, à rougir de lui.

Jeanne Mairet.

LA MARINE FRANÇAISE EN 1810

Le combat de l'île de la Passe.

Le 22 octobre les Anglais ont célébré l'anniversaire de la bataille de Trafalgar. C'est leur droit. Ils auraient pourtant tort de croire que leur marine n'a compté que des victoires dans cette lutte d'un siècle, pour la suprématie des mers.

Dans cet Océan Indien, aujourd'hui mer anglaise, où nos deux marines se sont si souvent rencontrées, la balance pencherait peut-être en notre faveur si nous faisions sérieusement le décompte des succès et des revers. Et le résultat eût sans doute été tout autre si, par deux fois, la France n'avait trop complètement sacrifié sa puissance maritime et coloniale à ses intérêts européens. Que serait-il advenu de la puissance anglaise dans l'Inde si la paix de 1783 n'était venue brusquement anéantir l'œuvre du bailli de Suffren, et comment aurait fini l'épopée napoléonienne si les héros qui luttaient contre l'Angleterre, au delà du cap de Bonne-Espérance, n'avaient pas été abandonnés par la mère patrie?

Que n'auraient-ils pas fait s'ils avaient été soutenus, encouragés et aidés, puisque, livrés à eux-mêmes, ils ont, sur un seul point, à l'île de France, tenu tête pendant seize ans à l'Angleterre?

J'ai rappelé — dans une récente étude sur la persistance de la langue française — que le général Decaen, après avoir vainement réclamé des renforts pendant sept ans, fut enfin contraint, en 1810, de livrer l'île de France aux Anglais qui, depuis 1748, où l'amiral Boscawen y fit une première tentative, avaient reconnu que de sa possession dépendait la sécurité de l'empire de l'Inde. Cette résistance de sept années est marquée à chaque jour par une page glorieuse de notre histoire navale. Je n'en veux pour l'instant retenir qu'une seule, le combat de l'île de la Passe.

***

Les Anglais s'étaient emparés le 8 juillet 1810 de l'île Bonaparte (la Réunion), où des transports avaient débarqué sous la protection de l'escadre du commodore Rowley, une petite armée commandée par le colonel Keating. Ils avaient depuis longtemps établi à Rodrigue le centre de leurs opérations. C'est de cette petite île que partit l'expédition du colonel Keating. C'est là que s'opérait également la concentration d'une armée de 20 000 hommes et de la flotte énorme que lord Minto, gouverneur général de l'Inde, destinait à s'emparer de l'île de France.

Depuis plusieurs mois déjà les navires anglais croisaient autour de l'île de France, et s'enhardissaient à des tentatives de descente. Le 2 mai, le commodore Willoughby avait débarqué dans la baie de Jacotet, dans le quartier de la Savane, au sud-ouest de l'île, et avait été repoussé par les habitants, non sans avoir fait prisonnier le commandant du quartier, M. Étienne Bolgerd. Le 25 mai, nouvelle alerte sur la côte du Mapou, au nord-est, non loin de la plage où devait débarquer quelques mois plus tard l'armée du général Abercromby. Le 2 juin, la *Néréide*, commandée par Willoughby, pénètre dans la baie du cap, à la Savane, et fait, le 2 juillet, une nouvelle tentative infructueuse.

L'expédition contre la Réunion éloigne les Anglais pendant quelque temps de l'île de France. Ils y reparaissent en août. M. Farquhar, gouverneur anglais de la Réunion, qui devait prendre ensuite le gouvernement de Maurice, savait que l'île n'était pas gardée. Le commandant Duperré, commandant la *Bellone*, chef de la station, venait de partir pour une croisière, dans le canal de Mozambique. Il n'y avait pas une frégate, pas une corvette dans le port Napo-

léon (Port-Louis). Le Grand-Port, alors le Port Impérial, n'était gardé que par une flûte, la *Diligente*, commandée par le corsaire Ripaud de Montaudevert, en partie désarmée et mouillée au fond de la baie. Fargabar y envoie Willoughby avec deux grosses frégates, la *Néréide* et le *Syrius*, et avec un corps de débarquement pour s'emparer de l'île de la Passe qui commande l'entrée du Grand-Port.

Les deux frégates anglaises arrivent devant l'île de la Passe dans la nuit du 14 au 15 août, pendant que la petite garnison française, dit M. Adrien d'Épinay, dans ses inépuisables *Renseignements pour servir à l'histoire de l'île de France*, composée de 38 hommes, célébrait la fête de l'empereur. Deux cent cinquante hommes débarquent et se rendent maîtres du fort dont la garnison surprise est faite prisonnière.

Maîtres de l'île de la Passe, les Anglais étaient maîtres du Grand-Port, immense baie fermée, n'ayant pour ouverture qu'un étroit chenal commandé par cet îlot. Dans la nuit ils y envoient des chaloupes pour s'emparer de la *Diligente*. Mais Ripaud de Montaudevert a encore des canons à bord. Les vigies lui signalent l'ennemi. Il coule une des chaloupes et les autres prennent la fuite. La *Néréide* mouille dans l'île de la Passe et le *Syrius* dans le port où il est rejoint par deux autres frégates, l'*Iphigénie* et la *Magicienne*.

Elles n'y restèrent pas longtemps.

Je cède ici la plume au commandant Duperré (1).

COMBAT DU GRAND-PORT A L'ILE DE FRANCE.

Journal de Victor Duperré, capitaine de vaisseau.

20 août 1810.

A onze heures. — Le Grand-Port est reconnu. Un bâtiment à trois mâts était au mouillage sous l'île de la Passe.

A midi. — Ce bâtiment avait le pavillon français, l'île de la Passe l'avait aussi, ainsi que le signal : « L'ennemi croise du Coin de Mire au Port N.-O. » Après avoir communiqué avec le capitaine de la *Minerve*, j'ai résolu d'aller prendre langue avec l'île de la Passe. Je lui ai ordonné de prendre la tête, tandis que je conserverai la queue, et j'ai signalé l'ordre de marcher sur une ligne.

A midi un quart. — Le Port-Impérial était parfaitement reconnu. L'île de la Passe avait pavillon national, et le signal : « L'ennemi croise au Coin de Mire. » Un bâtiment à trois mâts était mouillé sous le fort avec pavillon national. Je me décidai à y toucher ou du moins à y prendre langue. La division, d'après mon signal, se rallia à l'ordre de marche du convoi sur une ligne, la *Minerve* en tête, la *Bellone* prit la queue et le *Victor* marchant en avant de la ligne.

A midi et demi. — Un soldat de la garnison du bord de la *Bellone* tombe à la mer; je manœuvre pour le sauver, mais inutilement; cet événement dérange un peu l'ordre de la ligne et le *Windham* quitte son poste.

A une heure. — Le *Victor*, en doublant le fort de l'île de la Passe, est accueilli à coups de canon par lui et par un bâtiment mouillé; aussitôt l'un et l'autre arborent le pavillon anglais. Ma première idée fut de croire que toute cette partie du vent était au pouvoir de l'ennemi. Je fis signal à la division, qui était encore sous voile, de ralliement général et ordre de serrer le vent. Il était trop tard pour la *Minerve;* elle était déjà engagée dans la passe avec le *Ceylan*. Un instant après, elle donne dedans, combattant le fort et la frégate ennemie. Je n'avais plus à hésiter. Il fallait pour le passage rallier ma division et aviser aux moyens d'opérer avec elle une diversion utile à la colonie. Je fis route faisant le signal d'imiter ma manœuvre, larguant la misaine et les perroquets et courant vent arrière dans la passe. Le *Windham*, affalé alors près des récifs dans l'est de l'île de la Passe, fit de la voile pour s'élever. Lorsqu'il fut par le travers de la Passe, il pouvait — d'après mon signal, mon intention bien marquée par ma manœuvre et celle de la *Minerve*, du *Victor* et du *Ceylan*, — il pouvait, dis-je, entrer de suite ou mettre en panne un instant pour me laisser passer et prendre poste derrière moi. Il continua de courir, mais la proximité des brisants ne lui permit pas d'arriver pour me rallier (la mer était trop grosse pour virer vent devant) il continua de serrer le vent pour s'élever des brisants. Je donnai alors dans les passes sous la misaine et les huniers. Le feu du fort était mal servi; je prolongeai la frégate à portée de voix, et reçus sa volée sans vouloir y riposter. En passant à poupe, je lui envoyai toute la mienne et continuai ma route. Je ne tardai pas à reconnaître le pavillon français flottant sur tous les points. Je rejoignis ma division et lui donnai l'ordre d'aller prendre un mouillage plus avancé dans le fond de la baie. En doublant l'île de la Passe j'avais fait signal au *Windham* de rentrer dans le port le plus à portée, ce signal joint à tous les autres me portait à croire qu'aussitôt qu'il se serait élevé des brisants pour virer vent arrière, il reviendrait sur l'autre bord chercher l'entrée, et, à l'exemple de tous les bâtiments, affronter le feu du fort et de la frégate; il avait d'ailleurs mon pilote. Je vis avec peine le vaisseau continuer à courir dans le sud sans tenir compte de mes signaux.

Dans la soirée, la division mouilla au fond de la baie. Les communications avec la terre m'apprirent que le 14, l'ennemi s'était emparé, par surprise, de l'île de la Passe, qu'il en était en possession depuis cette époque, et qu'il harcelait les bords de la baie par de petits débarquements partiels.

21 août. — Pendant cette journée, j'ai fait embosser ma division, acculée au récif qui borde la baie et la tête appuyée à un banc de corail. La *Minerve* et le *Ceylan* qui y avaient touché ont travaillé à se remettre à flot.

Le capitaine Willoughby, de la frégate anglaise que j'ai su être la *Néréide*, m'a envoyé un canot en parlementaire pour me remettre une lettre dont le but est une demande

(1) Le commandant de la *Bellone*, devenu amiral, commanda en 1830 l'escadre française qui prit Alger, et mourut en 1846 après avoir été deux fois ministre de la Marine. Il fut le père du vice-amiral Victor Duperré.

aussi extraordinaire que mal fondée. Je lui ai répondu que je remettrai sa lettre au capitaine général, avec lequel seulement il pouvait correspondre.

22 août. — Dans la matinée, la *Minerve* et le *Ceylan* prirent leur poste, et la ligne d'embossage fut rectifiée de manière à ne pouvoir être contournée ni par la tête ni par la queue, en opposant au front de la ligne un banc de corail.

Dans l'après-midi, une frégate ennemie parut au large; elle rallia la *Néréide* et toutes deux se dirigèrent pour venir m'attaquer.

Le capitaine général, qui venait d'arriver, m'envoya un détachement de soixante marins de la frégate la *Manche* que je répartis dans la division pour remplacer le déficit des équipages.

Le projet d'attaque des deux frégates fut contrarié par l'échouage de l'une d'elles, le *Syrius*, qui fut arrêté toute la nuit sur un banc de corail et qui parvint cependant à se mettre à flot.

23 août. — Dans la matinée, la division, en branle-bas, prit toutes les dispositions pour répondre à l'attaque dont elle était menacée.

Dans l'après-midi, deux autres frégates parurent.

A 4 heures, elles rallièrent au mouillage les deux premières et toutes préparèrent leurs dispositions d'attaque.

Je parcourus aussitôt les divers bâtiments de ma division; partout je trouvai le dévouement et l'enthousiasme portés au dernier point. Au milieu des cris de « vive l'Empereur! » nous jurâmes de nous défendre, nous jurâmes même de vaincre!

A 5 heures, les quatre frégates ennemies avancent sous le petit foc et la brigantine; une se dirige vers la *Minerve*, une sur le *Ceylan* et deux sur la *Bellone*, annonçant l'intention de s'embosser pour nous combattre.

A 5 heures et demie, le feu commence. Les premières volées coupent les embossures de la *Minerve* et du *Ceylan*. Ces deux bâtiments sont jetés en dérive vers le récif. La frégate la *Néréide* vient s'embosser par ma joue et me force de larguer mes amarres de devant pour ne pas lui laisser une position avantageuse. Je suis bientôt également forcé de filer mes amarres de l'arrière. La *Minerve* et le *Ceylan* ne pouvant gouverner viennent s'échouer bord à bord de la *Bellone* et en terre. Leur feu, par ce mouvement, se trouve entièrement masqué; une frégate seule prête le travers à l'ennemi. Trois des frégates ennemies étaient embossées par notre travers, une d'elles cependant avait des feux un peu masqués. La quatrième ayant touché, nous présentait l'avant et ne pouvait jouer que de ses canons de chasse.

Dans cette position, le combat s'échauffe avec une ardeur indicible. La supériorité de notre feu se fait promptement sentir.

A 8 heures, la frégate la *Néréide* est réduite au silence; bientôt après, le feu des autres frégates se ralentit d'une manière sensible et annonce leur désavantage. Le nôtre n'en devient que plus vif; il est alimenté par des secours d'hommes, d'apprêts et de munitions, que le capitaine de la *Minerve* nous fait passer sans relâche. Ce bâtiment était parvenu à jouer d'une pièce de l'arrière et le *Ceylan* avait aussi ses quatre dernières qui jouaient sur l'ennemi.

A 10 heures et demie, je suis frappé à la tête par une mitraille et renversé de dessus le pont dans la batterie. Je suis enlevé sans connaissance. Le capitaine Bouvet est prévenu et passe aussitôt sur la *Bellone*. Je puis à peine lui faire connaître mes intentions, mais ce brave officier m'avait deviné. Jamais on ne montra volonté plus prononcée de vaincre; les officiers de la division la partageaient tous et la manifestèrent au même instant.

A 11 heures, l'ennemi cessa le feu. On cessa aussi le nôtre pour prendre un peu de repos. On le rouvrit à 11 heures et demie.

Dans la nuit, un aide de camp du général vient donner avis qu'un homme échappé de la *Néréide* avait annoncé qu'elle avait amené depuis le soir. On résolut d'attendre le jour pour continuer le combat. Le feu, néanmoins, continuait par intervalles sur les autres bâtiments qui y répondaient peu.

24 août. — Au lever du soleil, un jack anglais flottait encore sur la *Néréide*. La *Magicienne* présentait le travers; le *Syrius* l'avant et échoué; et l'*Iphigénie* par le travers de la *Néréide*. Peu après son pavillon tomba. Il fallait attendre pour en prendre possession que la *Magicienne* fût réduite, les feux, se croisant, exposaient trop les embarcations.

La canonnade dura jusqu'à 2 heures, mais de notre côté seulement, la *Magicienne* tirant de temps à autre quelques coups de canon jetés au hasard et qui paraissaient être les derniers efforts du désespoir. Les embarcations communiquaient fréquemment avec les autres frégates et dès lors plus de doute que l'ennemi ne voulût l'abandonner.

M. le lieutenant de vaisseau Roussin fut envoyé amariner la *Néréide*. Il la trouva dans un état impossible à décrire : 150 morts ou mourants étaient sur les ponts; son capitaine, M. Willoughby, était blessé.

Sur le soir, le feu se manifesta à bord de la *Magicienne*. La nuit se passa à se tenir en garde contre l'incendie, à veiller les mouvements de l'ennemi, à déblayer la *Néréide* et à faire inhumer ses morts.

25 août. — Dès le point du jour, le feu fut dirigé sur le *Syrius*. Il riposta de ses canons de l'avant; mais sa position rendait la lutte trop inégale pour qu'elle fût longue. Bientôt l'évacuation commença, comme la veille, à bord de la frégate la *Magicienne*, sur l'*Iphigénie*, et le feu se manifesta également sur divers points.

Le capitaine Bouvet désirait sauver la frégate dans l'espoir que l'ennemi tenterait peut-être d'éteindre l'incendie; mais cet espoir fut bientôt perdu; à 11 heures l'explosion des poudres dispersa ce qui restait encore du *Syrius*.

Des quatre frégates qui nous avaient attaqués, l'*Iphigénie* restait seule dans l'après-midi; elle se trouvait hors de portée du canon.

Le surlendemain, la *Bellone* se préparait à donner la chasse à l'*Iphigénie* qui s'était refugiée sous l'île de la Passe, lorsque la division Hamelin parut en vue du Grand-Port. Le commandant de l'*Iphigénie* amenait son pavillon, et le 28 août le pavillon français flottait de nouveau sur l'île de la Passe.

Ainsi, quatre navires français étaient entrés dans un port fermé sous le feu de l'ennemi, et avaient détruit ou pris quatre frégates ennemies. Et qu'étaient ces quatre navires français? Un seul était réellement nôtre, la frégate la *Bellone*. Les trois autres étaient des prises. La *Minerve* était une ancienne corvette portugaise et le *Victor* une corvette anglaise dont Duperré s'était emparé dans une de ses dernières croisières. Le *Ceylan*, comme le *Wyndham*, qui n'était pas entré dans le port, venaient d'être pris dans le canal de Mozambique. Et Duperré n'avait que des équipages réduits puisqu'il lui avait fallu prélever sur eux le personnel de ses prises et pourvoir en outre à la garde de ses prisonniers : il y avait un régiment anglais à bord du *Ceylan*.

Cette brillante victoire n'empêcha pas, hélas! le désastre final. Les Anglais voulaient conquérir l'île de France et ils y parvinrent. Bouvet, après le combat de l'île de la Passe, désirait les attaquer à Rodrigue, mais le général Decaen l'envoya croiser autour de Bourbon et la concentration de la flotte de l'amiral Bertie et de l'armée du général Abercromby put s'effectuer sans contretemps, tandis que nous épuisions nos faibles ressources en brillantes mais inutiles escarmouches. Les victoires des Duperré, des Bouvet, des Hamelin, des Lhermitte (ce dernier inspirait une telle terreur aux Anglais qu'ils avaient formé une escadre spéciale pour s'emparer de sa frégate la *Preneuse*) furent aussi inutiles que l'avaient été celles de leurs illustres prédécesseurs, que le furent les légendaires croisières de ces hardis corsaires, Lemème, Malroux, Dutertre, Hodoul, Surcouf : Surcouf surtout, qui, en onze ans avec son petit brick, la *Confiance*, s'empara de quarante-trois navires anglais, dont le *Kent* qui avait 1200 tonneaux, 437 combattants et 39 canons!

Et si vous voulez savoir pourquoi tous ces efforts, toute cette gloire furent inutiles, pourquoi l'île de France s'appelle aujourd'hui l'île Maurice, et pourquoi dans ce Grand-Port où, dans mon enfance mon père m'a fait voir les épaves du *Syrius* et de la *Magicienne*, coulés par nos boulets, le drapeau britannique flotte aujourd'hui, lisez cet extrait de l'enquête de la capitulation du général Decaen :

« On ne doit pas oublier que le capitaine général, *privé depuis plusieurs années des secours de la métropole*, avait porté tous ses soins à soutenir la marine et à l'accroître, parce que les prises qu'elle faisait pouvaient *seules lui fournir les moyens d'alimenter et de soutenir la colonie.* »

CHARLES GIRAUDEAU.

LA JEUNESSE DE DANTE (1)

Toute l'histoire de Dante tient entre trois dates précises. Il naquit à Florence en 1265. Il fut élevé au Priorat, la plus haute magistrature de son pays, en 1300. Il mourut à Ravenne en 1321, âgé de 56 ans.

Après avoir pris part, pendant un temps bien court, au gouvernement de la République florentine, il fut soudain précipité du pouvoir par le jeu mortel des factions et, victime d'accusations infâmes, condamné en 1301 à la confiscation de sa modeste fortune, à l'exil, et au bûcher s'il reparaissait dans sa patrie.

Son existence pendant ces longues années d'exil est demeurée fort obscure. On sait qu'il erra d'hospitalités en hospitalités, de châteaux en châteaux, de couvents en couvents, « montant les escaliers des autres et mangeant le pain d'autrui ». On suit sa trace à Vérone, à Padoue, à Sienne, à Bologne, à Crémone, près de tels ou tels personnages, de ces tyrans qui se partageaient les provinces, les villes, les châteaux, découpant chacun à leur tour cette malheureuse Italie dont le sort lui arrachait de si éloquentes objurgations. On le suit encore à Paris, où son séjour a été sans aucun doute contesté à tort.

Devenu Gibelin après son exil (2), il s'était uni d'abord à quelques efforts pour rouvrir leur patrie à ses compagnons d'exil. C'est ainsi qu'il aurait pris part en 1304 à une tentative armée des Gibelins exilés contre la Florence Guelfe, et que plus tard il aurait voulu entraîner contre Florence Henri VII, Arrigo, descendu en Italie pour y rétablir l'autorité de l'Empire. Mais il ne tarda pas à se séparer d'un parti qui ne lui offrait que des sujets de dégoût ou des témoignages d'impuissance.

Son existence se manifestait alors de temps à autre par des lettres, dont un bien petit nombre sont parvenues jusqu'à nous, par des protestations hautaines, par quelques interventions diplomatiques, par des proclamations empreintes du plus ardent patriotisme envers cette Italie qui existait encore à peine, mais dont les tronçons épars semblaient se réunir dans son cœur par une secrète divination. Pendant ce temps, les premiers fragments de son grand poème commençaient à se répandre dans la foule.

La vie qu'il menait alors se révèle à nous aujourd'hui par les œuvres que lui dictaient ce qu'on peut appeler ses idées fixes, c'est-à-dire la constitution monarchique de la Société civile sous le sceptre de

(1) Cette étude sert d'introduction à l'ouvrage que M. Max. Durand-Fardel va publier chez Fasquelle sous ce titre : la *Vita Nuova* de Dante.

(2) Les Guelfes représentaient les franchises communales, et les Gibelins les privilèges féodaux (Ozanam).

l'Empire, à côté de la Société théocratique sous le pallium de la Papauté, l'ennoblissement de la langue vulgaire de son pays, le redressement d'une société confuse et dépravée, enfin la contemplation de la mort, à laquelle nous devons la *Divine Comédie*.

De la première partie de sa vie, il ne nous reste à peu près aucune trace qu'ait pu marquer l'attention ou le souvenir de ses contemporains. Il ne nous reste que la *Vita nuova* que l'on pense avoir été composée en 1291 ou 1292, peut-être plus tard, mais certainement avant 1300.

On ne peut y ajouter que quelques poésies légères, et les études opiniâtres dont *Il Convito* nous fait la confidence. Celles-ci doivent avoir rempli surtout le temps écoulé entre la mort de Béatrice et son accession au pouvoir.

C'est encore à cette époque de sa vie qu'appartient son mariage. Il s'est toujours tu sur la place que cette union avait tenue dans son cœur ou prise à la direction de sa vie. Et le nom de Gemma Donati ne se rattache plus au nom glorieux de Dante que par la progéniture qu'elle lui a donnée.

* * *

J'ai pensé qu'il était à propos de rappeler les traits principaux de l'existence du Poète de la *Vita nuova*. Ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur ce sujet. Quant à ses différentes œuvres comme *de Vulgari eloquio* ou *de Monarchia*, il paraît assez difficile de leur assigner une date, relativement en particulier à la *Vita nuova*. Pour ce qui est de *Il Convito*, c'est une œuvre de longue haleine que M. Whitehead pense avoir été commencée avant son priorat (1300), et continuée plus tard dans les jours d'exil (1). D'après ce que son auteur annonçait, on doit croire qu'il n'a pas été terminé.

Je voudrais seulement essayer de reconstituer un peu la personnalité du Poète durant la période qui correspond à sa passion pour Béatrice et celle qui a suivi la mort de la *Donna gentile*. Nous ne possédons sur ce sujet qu'un bien petit nombre de notions. Cependant il me semble possible de s'en faire quelque idée qui ne soit pas trop éloignée de la réalité.

La famille de Dante, dont il se plaît à faire remonter l'origine à des temps très lointains, ne paraît avoir eu à Florence qu'une situation très modeste.

Il perdit son père à l'âge de dix ans. Les Alighieri étaient sans doute dans l'aisance. Dante possédait lui-même, lors de son priorat, plusieurs propriétés, tant à Florence que dans les environs, dont nous ne connaissons pas l'importance, et dont la confiscation accompagna sa condamnation à l'exil. Et l'on pourrait dire, si cette expression était de mise ici, qu'il appartenait à une bourgeoisie aisée.

Quant à la personne de son père, on n'en connaît rien. Et ce silence absolu dans les souvenirs conservés de cette époque, comme dans l'œuvre de son fils, donne à penser qu'il ne tenait pas une grande place dans le monde de Florence. Il n'est fait mention de lui que dans le commentaire de Boccace, à propos de l'invitation qui lui fut adressée par le signor Folco Portinari, et à laquelle il amena son fils Dante, encore enfant.

Dante avait perdu sa mère (*Bella*) de bonne heure, et son père s'était remarié. Nous ne savons pas la part que sa belle-mère (*matrigna*) a pu prendre aux premières années de sa vie et à son éducation. Quoi qu'il en soit, celle-ci paraît avoir été très soignée, et l'on ne peut s'empêcher de remarquer que tout, dans ses habitudes d'extrême politesse, dans la délicatesse et le raffinement de son langage, semblerait porter l'empreinte d'une éducation féminine.

Boccace affirme qu'il montra une aptitude précoce aux études théologiques et philosophiques. C'était là du reste le champ où s'exerçait à peu près exclusivement la scolastique d'alors. Dante nous apprend lui-même que ce ne fut qu'après la mort de Béatrice, par conséquent entre vingt-cinq et trente ans, qu'il se mit à suivre les écoles des religieux et des philosophes, s'en étant sans doute tenu jusque-là à des études élémentaires, et que, « grâce à ce qu'il savait de grammaire et à sa propre intelligence, il se mit en état au bout de trente mois d'étude de venir chercher des consolations dans les écrits de Boece et de Tullius » (c'est ainsi qu'il appelle toujours Cicéron). Il ne paraît guère avoir su le grec, qui du reste n'était encore que peu répandu à cette époque. Mais il acquit de bonne heure des notions de tout. Il était familier avec la cosmographie et avec l'astrologie de ce temps-là.

Il avait beaucoup de goût pour les arts, la musique surtout, et il avait étudié le dessin auprès de son ami Giotto et de Cimabue. Quant à la poésie, bien « qu'il se fût de bonne heure exercé à rimer », c'est à son amour pour Béatrice, morte en 1290, qu'il rapporte lui-même le développement de ses instincts poétiques.

On paraît assez incertain au sujet de la part qu'a pu prendre à son éducation Brunetto Latini, dont il parle dans la *Comédie* avec des expressions d'une reconnaissance attendrie.

Brunetto Latini était né à Florence en 1210 ; il y est mort en 1284. Il était en 1263 à Paris, et il a fait un long séjour en France. Il ne rentra à Florence qu'en 1266, avec les autres exilés Guelfes. Ce n'est donc qu'après l'âge de dix-neuf ans que Dante a pu

(1) Whitehead, édition italienne de la *Vita nuova*, London, 189[illegible].

s'entretenir avec lui, car il ne s'est agi peut-être que d'un commerce intellectuel et affectueux plutôt que d'un enseignement proprement dit.

On ne peut pas prendre à la lettre les témoignages excessifs que nous trouvons dans la *Vita nuova* de la passion de Dante pour Béatrice. Il ne faudrait pas nous le représenter, comme on pourrait être tenté de le faire, passant son temps à courir les rues à la recherche de cette beauté dont son cœur ne pouvait se détacher. Ce serait, dit M. Del Lungo, en faire un Dante ridicule.

S'il a pu concevoir dès son enfance une passion qui ne devait jamais s'éteindre (en dépit d'éclipses passagères), on doit croire que, dans cette âme extraordinaire, la pensée et l'imagination n'ont pas dû montrer une moindre précocité.

Le désordre où vivait la société d'alors, les révolutions incessantes que subissait le gouvernement de son pays, le spectacle humiliant et scandaleux qu'offrait le gouvernement de l'Église, depuis le trône de saint Pierre jusqu'aux dernières ramifications du monde ecclésiastique, ont dû faire éclore de bonne heure, dans cette tête puissante et dans ce cœur d'une merveilleuse sensibilité, bien des rêves étranges et des conceptions extraordinaires, s'agiter bien des doutes cuisants, peut-être même se former déjà des fantasmagories délirantes.

Dante menait pendant cette première jeunesse une vie assez retirée, et ne paraît pas avoir précisément vécu dans le monde, comme nous entendons ce mot, où peut-être sa situation personnelle ne l'appelait pas, et dont son propre caractère pouvait l'éloigner. Cependant il avait des amis parmi les jeunes gens de son âge, et il paraît les avoir choisis parmi les jeunes littérateurs les plus distingués, les rimeurs, comme on les appelait alors, et il était lui-même un rimeur.

Du reste, il ne nous éclaire pas lui-même sur son genre de vie et ses habitudes. On peut remarquer que, soit dans les récits en prose de la *Vita nuova*, soit dans les vers qu'ils encadrent, il ne s'écarte pas un instant de ce qui touche à Béatrice, qu'il s'agisse d'incidents quelconques ou de sa propre pensée.

Les mœurs étaient sans doute très relâchées à Florence. Boccace nous dit que c'est un sujet d'étonnement (*una piccola maraviglia*) qu'alors qu'on fuyait tout plaisir honnête, et qu'on ne songeait qu'à se procurer des plaisirs conformes *alla propria lascivia*, Dante ait pu aimer autrement. Du reste, le poète a exprimé lui-même l'étonnement que pourrait causer l'empire que « tant de jeunesse avait pu exercer sur ses passions et ses impulsions ».

Cependant, si la pureté de sa passion pour Béatrice n'a subi aucune tache, il ne paraît pas que l'on puisse en dire autant pour ce qui concerne d'autres périodes de son existence.

La virulente admonestation qu'il se fait adresser par l'Ombre de Béatrice au sommet du Purgatoire est une confession touchante des écarts dont il témoigne un repentir si poignant.

A quelle époque peut-on faire remonter ces allusions à certains incidents dont on a cru retrouver quelques indices dans l'œuvre du Poète, et qu'a rassemblés la légende, dirons-nous la malignité?

Ce n'est sans doute pas dans les années qui ont suivi la mort de Béatrice. Ce n'est pas alors que nous les savons remplies par les études auxquelles il se livrait avec un tel entraînement, et par les préoccupations de la vie politique où il entrait, que nous pouvons lui attribuer avec quelque vraisemblance des habitudes de dissipation (1).

Lorsque la Béatrice du Purgatoire lui reprochait, sous le voile de l'allégorie, de s'être abandonné aux vanités du plaisir, alors qu'il n'avait plus l'excuse de la jeunesse et de l'inexpérience (2), Dante nous laisse clairement deviner que c'est au temps de sa maturité, c'est-à-dire de sa vie errante d'exilé, que doivent être rapportés ses faiblesses et ses remords.

Il est encore un point que je voudrais toucher.

On s'est plu à voir dans la *Divine Comédie* une *construction architecturale* (Giuliani) dont le plan aurait été arrêté par le Poète de temps en quelque sorte immémorial, et dont la conception remonterait aux époques mêmes de sa jeunesse ; et l'on s'appuie sur maint passage de la *Vita nuova*, dont l'interprétation est en effet assez problématique.

Je ne crois pas qu'il en soit ainsi.

La *Vita nuova* est une œuvre qui déborde de jeunesse et d'illusion ; c'est au bord de clairs ruisseaux ou dans des milieux mondains que la scène se déroule, et les douleurs les plus poignantes y revêtent une douceur infinie ; et, si le cœur se révolte, ce n'est que contre la nature et ses décrets impitoyables ; et l'âme du Poète ne semble atteinte que par les blessures que ceux-ci lui ont infligées.

La *Divine Comédie* est l'œuvre d'un âge mûri, et qui a traversé les expériences les plus terribles et les épreuves les plus cruelles de la vie. Elle est l'expression des amertumes, des rancunes, des indignations que laissent les déceptions, les iniquités et les

(1) Ozanam croit que le séjour de Dante à Paris doit être reporté entre 1294 et 1299, c'est-à-dire entre la mort de Béatrice et l'accession du poète au Priorat, et que c'est à cette époque qu'eurent lieu les désordres dont il s'accuse lui-même (*Œuvres complètes*, t. VI, p. 416). Ceci me paraît difficilement acceptable. Voir l'*Épilogue*.

(2) « Un petit oiseau, encore sans expérience, peut s'exposer deux ou trois fois aux coups du chasseur. Mais, pour ceux qui ont déjà fatigué leurs ailes, c'est en vain qu'on tend les rets et qu'on lance la flèche. » (Chant XXXI du Purgatoire.)

trahisons. Elle est le cri d'un cœur torturé par la méchanceté des hommes.

Je ne pense donc pas que le poète de la *Vita nuova*, quand il la composa, ait eu une intuition précise de la *Divine Comédie*. Quant aux passages auxquels je viens de faire allusion, et sur lesquels j'aurai à revenir dans mes *Commentaires*, il faut croire qu'ils y auront été introduits par de tardives interpolations.

MAX DURAND-FARDEL.

LE CATHOLICISME SOCIAL [1]

d'après Yves Le Querdec.

Il y avait longtemps qu'un écrivain catholique n'avait eu le don d'émouvoir le monde clérical tout en intéressant le grand public. Cette double fortune est échue à Yves Le Querdec. Elle lui a valu beaucoup d'éloges et quelques injures. Les appréciations passionnées, dans un sens ou dans l'autre, venaient en général de personnes appartenant à sa confession. Il a rencontré ailleurs des critiques plus mesurés. Il n'a laissé personne indifférent.

En ranimant sinon les croyances, au moins les préoccupations religieuses, il a rendu à l'Église un service dont on devrait, semble-t-il, lui savoir gré. Voyez l'ingratitude! Chacun connaît aujourd'hui le nom du publiciste et du penseur qui se cache sous ce pseudonyme bretonnant. Dès que le mystère fut percé et que fut révélé le caractère laïque de l'auteur des *Lettres* et du *Journal*, pensez-vous qu'une telle recrue fut bien accueillie de ceux pour qui elle paraissait si précieuse? Oui, de quelques-uns. Mais combien ne se récrièrent pas que Gros-Jean voulait en remontrer à son curé? Le trait est assez bouffon. Il se trouve donc encore des gens pour ignorer que la répartition des biens intellectuels a singulièrement changé depuis quelques siècles et que dans nombre de paroisses, vis-à-vis de certains paroissiens, à ce point de vue, c'est le curé qui n'est qu'un simple Gros-Jean. Mais la thèse d'Yves Le Querdec lui-même est-elle toujours parfaitement exempte du soupçon d'anachronisme?

Elle n'est exposée *more didactico* à aucun endroit des quatre volumes. Yves Le Querdec est un romancier. C'est un agréable état pour un philosophe. Il lui permet de philosopher tout à son aise. Dans une préface, Yves Le Querdec proteste très haut qu'il n'a point de système. Le vrai est qu'il n'a point de pédantisme et que l'intérêt purement romanesque de ses récits est très vif. Mais Champfleury n'est pas son modèle ; il a des préférences, des tendances, un « esprit ». La différence n'est que d'ordre littéraire ; nous n'y perdons pas une idée et nous y gagnons trois jolis romans.

Des trois, c'est peut-être le premier qui est le plus joli. On y trouve un tableau de mœurs villageoises tout à fait achevé. Le marquis de Saint-Julien, homme excellent mais dépaysé, impopulaire par maladresse inconsciente et malheureux de l'être, conservant quelques préjugés, mais qui ne font de tort qu'à lui-même ; le comte de Beauregard, réactionnaire étourdi, en qui revit l'aveugle légèreté des émigrés de Coblentz, content de lui, mécontent du Pape, et ne donnant plus que cinquante centimes pour le denier de Saint-Pierre depuis l'Encyclique ; le maire, paysan finaud, tout fier d'avoir évincé un marquis de la mairie, mais privé d'illusions sur la qualité morale de ses électeurs ; puis le sabotier-buraliste anticlérical, qui déverse sa bile dans la feuille de l'arrondissement, le sacristain bavard, l'instituteur anéanti par la terreur de se compromettre : tout ce petit monde vit et s'agite, de manière très divertissante, dans les *Lettres d'un curé de campagne*. Le chœur des paysans fait fond de tableau derrière les protagonistes. « Je comprends, écrit notre héros, pourquoi le paysan est plus modeste, plus religieux que l'artisan. L'artisan n'a affaire qu'à une matière docile qu'il transforme à sa volonté... Sa vue bornée le dispose à ne croire qu'en lui-même... Dieu est au contraire tout rapproché du paysan... Il est comme le marin en communion incessante avec le mystère dont il dépend. » Pourtant notre curé ne se dissimule pas que cette instinctive religiosité du paysan, due à l'intimité avec les forces de la nature, est encore aujourd'hui moins voisine du christianisme que du paganisme originel. Ce curé est bon observateur.

Il l'est encore, dans la seconde série de ses *Lettres*, datées du presbytère de Saint-Maximin, chef-lieu de canton. Le pharmacien franc-maçon Hortais, proche parent de l'illustre Homais, l'usinier Rambaud, personnage actif et probe, mais entêté de son droit, l'économie politique faite homme, le vicaire Firmin, âme naïve de fonctionnaire effrayé par l'absolu renoncement que son doyen lui prêche, et d'aimables dévotes, et des bourgeois et des ouvriers de toute espèce ; voilà une pittoresque galerie de types de petite ville. Déjà les exposés théoriques prennent une place plus grande. Ils prendront presque toute la place dans le *Journal d'un évêque*, où ne manquent pourtant pas les piquantes silhouettes, comme celle de ce professeur de philosophie du grand séminaire qui réfute Descartes en un latin fleuri : *Refellitur*

1. *Lettres d'un curé de campagne*, 1 vol. — *Lettres d'un curé de canton*, 1 vol. — *Journal d'un évêque*, 2 vol., publiés par Yves Le Querdec, librairie Victor Lecoffre.

Cartesius!) mais se voit contraint d'avouer à son évêque, sans aucune confusion d'ailleurs, qu'il n'a jamais lu une ligne de ce philosophe. En avançant dans sa tâche, Yves Le Querdec ne cède plus au désir d'égayer son ouvrage que dans la stricte mesure où le piquant peut servir ses idées.

Lorsqu'il débarque à Saint-Julien, notre curé de campagne commence par faire successivement visite à chacun de ses paroissiens. Quelques-uns s'en étonnent; néanmoins il est en général assez bien reçu. C'est au château qu'il trouve l'accueil le plus froid. Ni sa première, ni sa seconde visite, n'ont été pour le marquis de Saint-Julien. Il l'a fait sans penser à mal, et lorsque le marquis lui reproche ce manque d'égards, il s'excuse, mais déclare très nettement que tous ses paroissiens sont égaux à ses yeux. C'est un abbé démocrate. Il ne se soucie pas de relations brillantes, mais politiquement suspectes, qui lui aliéneraient le paysan. Il illumine le presbytère au 14 juillet. C'est un rallié.

Mais c'est aussi un apôtre, comme l'a montré son empressement à frayer avec ses ouailles. Il n'est point de ces ralliés qui ne voient dans le ralliement qu'un tranquille et confortable abri, ni de ces démocrates courtisans qui se tournent vers le maître du jour parce qu'il est le maître et sollicitent du roi Dêmos un siège de député comme ils auraient jadis à Versailles intrigué pour avoir une abbaye. Le curé de Saint-Julien est possédé par un sincère amour du peuple et de la gloire de Dieu. C'est une âme délicate et passionnée, que ceux-là mêmes qui n'approuvent pas sa méthode ne peuvent se défendre d'admirer.

Le problème qu'il s'efforce de résoudre est, il faut l'avouer, des plus complexes. Le prêtre peut borner ses soins à la célébration des offices, à la prédication et à l'administration des sacrements. Ce système est celui du vicaire Firmin, du pharmacien Hortais, — et, au fond, de tous les gouvernements qui se sont succédé en France depuis Philippe le Bel. Yves Le Querdec ne remonte qu'à Louis XIV et cite un article de la *Déclaration du Clergé* de 1682, ainsi conçu : « Le prêtre ne s'occupe à l'église et hors de l'église que de choses religieuses. » Pareillement Napoléon, signataire du Concordat encore en vigueur, définissait le prêtre un « officier du culte ». Yves Le Querdec voit dans cette conception « l'origine de l'humiliation et de l'avilissement du sacerdoce ».

En outre elle lui paraît être devenue une cause de mort pour le catholicisme. Tant qu'il fut religion d'État et que tous les Français furent catholiques, le mal ne fut pas grand. A présent les trois quarts au moins des hommes, quoique baptisés, n'entrent à l'église que les jours de mariage ou d'enterrement. Le curé est donc privé de tout moyen de communiquer avec eux. Faut-il qu'il se résigne à ne rien tenter pour ramener les brebis égarées de son troupeau ? L'apostolat n'est-il pas un des devoirs du prêtre? et la liberté de propagande n'est-elle pas un des droits du citoyen ?

Le curé de Saint-Julien ne se résigne pas et il décide de se mêler le plus possible à la vie de ses paroissiens. C'est ici qu'apparaît la grosse difficulté. Yves Le Querdec reconnaît que l'horreur de ce qu'on appelle en langue parlementaire « l'ingérence cléricale » est universelle en France; bien plus, il la proclame légitime. Alors?

Toute sa théorie repose sur la distinction qu'il établit entre les affaires politiques et les choses sociales.

Non, dit-il, le clergé ne doit sous aucun prétexte s'occuper de politique. Il ne doit point intervenir dans les élections ni prétendre à régenter les fonctionnaires. Mais il y a d'innombrables questions d'ordre temporel et d'intérêt général, qui ne touchent en rien aux luttes des partis. Pourquoi le prêtre ne pourrait-il pas, comme n'importe quel citoyen ami de ses semblables, diriger ou seconder la création de syndicats agricoles, de caisses de crédit populaire, d'associations coopératives, de sociétés de tempérance, de secrétariats du peuple, etc.? N'est-on pas habitué déjà à voir le clergé présider ou protéger des œuvres de bienfaisance proprement dite? Et la même charité qui ordonne de secourir les pauvres et les malades ne prescrit-elle point aussi de travailler à en diminuer le nombre? Combattre l'alcoolisme ou l'usure, prêcher la justice aux patrons, détourner les ouvriers de la violence, et cela par pur dévouement, sans aucune arrière-pensée d'ambition, n'est-ce pas un moyen de gagner les sympathies en même temps qu'un devoir de bon chrétien et de bon pasteur ?

Telle est la méthode pratiquée, tant à Saint-Julien qu'à Saint-Maximin, par le curé d'Yves Le Querdec. Elle est séduisante. Défie-t-elle toute objection?

Et d'abord, quelle sera exactement l'attitude du prêtre dans ces comités et ces conférences? Y viendra-t-il comme prêtre ou comme simple particulier? Se permettra-t-il ou s'interdira-t-il les tentatives de prosélytisme?

M. Léopold Mabilleau, dans une très instructive étude, nous expliquait récemment que beaucoup de châtelains de province, dépossédés depuis longtemps de toutes fonctions électives, avaient reconquis le respect et l'amitié des paysans grâce aux services qu'ils leur rendaient dans les syndicats agricoles. Mais il est indispensable qu'ils renoncent à toute espèce de visées politiques. Tout syndicat agricole

dont on a voulu faire un instrument politique est mort de cette erreur. Yves Le Querdec ne l'ignore pas. Il nous montre le marquis de Saint-Julien fondant un syndicat et se réconciliant avec ses électeurs infidèles, — parce qu'il avait fait savoir qu'il ne briguerait plus leurs suffrages.

La position du curé est plus compliquée que celle du châtelain. Ce dernier est suffisamment désintéressé s'il n'a pas d'ambitions immédiates et personnelles. Pour l'autre ce n'est pas assez. Il n'est pas un individu ordinaire, mais le ministre officiel d'une Église? Qu'importe qu'il s'oublie lui-même? S'il n'oublie pas sa religion, toutes les défiances subsisteront. Et s'il l'oublie, il la trahit, car il y a assez de laïques pour organiser des syndicats, tandis que le prêtre, c'est le curé de Saint-Julien qui le proclame, doit tous ses instants et tous ses efforts au service de Dieu.

D'autre part, les honnêtes gens risquent d'être fort embarrassés par la participation du prêtre à ces institutions d'utilité profane. Les ouvriers de la papeterie de Saint-Maximin ne sont pas si malavisés lorsque, pressentis au sujet de la création d'une caisse de crédit mutuel sous les auspices de leur curé, ils répondent : « Ce ne serait pas si bête, mais est-ce que ce ne serait pas un moyen que veut prendre le curé pour nous mettre le grappin dessus? » En d'autres termes, celui-ci avoue : « Pourquoi, dit-il, ne me ferais-je pas banquier, si en faisant de la banque je rends service à mes paroissiens et si je puis espérer par là les mener à Dieu? » Le prêtre banquier pourra parler de liberté, affirmer aux emprunteurs qu'un emprunt ne les engage à rien.

L'intention propagandiste est inévitable, et d'ailleurs seule digne du caractère sacerdotal. Malgré tout son tact, le curé d'Yves Le Querdec n'en sort pas. Lorsqu'il prête trois cents francs à un ouvrier pour acheter des meubles, il l'assure qu'il ne s'en prévaudra point; mais il ne peut s'empêcher de lui glisser une invitation à venir plus souvent aux vêpres. Au moment de se marier, ce jeune homme voudrait bien échapper à la confession. « Pourtant, êtes-vous catholique? » lui demande le curé. A la réponse : « Sans cela, je n'aurais pas accepté... », il se récrie, proteste que cela n'a aucun rapport, etc. Ce curé est un homme exquis; mais c'est le jeune ouvrier qui a raison. Accepter les bienfaits d'un prêtre et l'éconduire dès qu'il dit un mot de religion, voilà qui répugnera toujours aux gens délicats. Ils se tiendront à l'écart. Il ne restera aux prêtres « sociaux » que deux catégories de clients : les fidèles, — et c'est parfait, mais ce n'est plus de l'apostolat : et puis les individus dépourvus de scrupules qui subiront le sermon sans l'ombre de conviction. Yves Le Querdec accorde que la religion d'État avait le grave inconvénient de faire des tartuffes. Le catholicisme social en ferait tout autant.

Éviterez-vous même le reproche d'ingérence dans les affaires politiques? Il est à prévoir que non. Vous vous désintéressez des formes constitutionnelles. Mais vous n'avez pas abandonné la conception de l'État chrétien, et vous réservez à votre influence « sociale » le soin de la restaurer. Vous consentez que le gouvernement soit indépendant vis-à-vis des dignitaires de l'Église, mais à la condition de se soumettre à son esprit. Vous vous révoltez contre l'exil de la religion dans le domaine de la conscience individuelle et de la vie privée; vous revendiquez pour le christianisme le droit de régir la conscience sociale. Mais alors, au nom de quel principe humain repousserez-vous la prétention semblable des jacobins? Dans un pays où il n'y a point d'unanimité religieuse, le choix est entre cette neutralité de l'État que vous qualifiez d' « athéisme social », et les guerres de religion renouvelées du XVIe siècle.

Malgré toutes les précautions qu'on pourra prendre, le catholicisme social, en dehors peut-être de certains milieux exceptionnellement favorables, risquera de passer, par la force des choses et la logique des idées, pour une simple transformation de ce vieux cléricalisme qu'Yves Le Querdec condamne en termes exprès.

Cependant, n'y a-t-il point de solution au problème de l'apostolat? — On en entrevoit une autre, — partielle, moins hardie, mais moins dangereuse, — dans le *Journal d'un évêque*. Mgr Péchanval se préoccupe surtout de réformer le plan d'études des grands séminaires et d'y introduire la haute culture. C'est la tradition intellectualiste du thomisme. Mais tant de philosophie et d'exégèse n'auraient pas leur placement dans les coopératives ou les conférences ouvrières. On lit donc, dans le *Journal*, que « le prêtre ne doit pas tant viser à atteindre par lui-même tous les fidèles, que chercher à former en quelques âmes choisies un christianisme intérieur de toute solidarité », et qu' « il faut agir sur une élite, qui à son tour agit individuellement sur les autres ». Jusque dans les *Lettres d'un curé de canton*, on rencontrait cette phrase : « L'apostolat désormais se fera par le livre et par le journal tout autant que par la chaire. » Yves Le Querdec a su profiter de la liberté du romancier pour nuancer et retoucher sa pensée. Il n'est pas un représentant absolument orthodoxe du catholicisme social.

Cela se devine moins encore par ce qu'il dit que par ce qu'il ne dit pas. Il est un mot auquel ses lecteurs ne peuvent manquer de songer continuellement, qu'on attend à chaque page, et qu'il n'a pas prononcé. C'est le mot de moyen âge.

Le catholicisme social, c'est le catholicisme du moyen âge. D'autres, plus théoriciens qu'Yves Le Querdec, le déclarent sans ambages, y insistent et s'en vantent (1). Le prêtre dépositaire de tous les secrets de vie, civilisateur et seul apte à remplir cette mission : c'est l'histoire du moyen âge, et c'est le rêve de nos catholiques sociaux. Ils consentent que le prêtre reste dans la coulisse, que le clergé s'abstienne de la politique à ciel ouvert. Et ils ne veulent point être appelés cléricaux. Mais ils réclament pour le catholicisme l'hégémonie que sacrifieraient individuellement ses ministres. Ce serait, si l'on peut dire, une théocratie impersonnelle ou au second degré. Les simples laïques conserveraient la possession des fonctions officielles; ils n'en redeviendraient pas moins de très chétifs Gros-Jean. Mais est-il vrai que les États chrétiens soient seuls capables de prospérer? Comment ont vécu les Grecs et les Romains? Et sans doute les historiens contemporains nous ont débarrassés des vieux préjugés contre les ténèbres du moyen âge. Il est entendu que ce fut une grande époque. Mais l'histoire se recommence-t-elle?

Le christianisme primitif fut purement évangélique et point du tout social. Pour qu'il le devînt, bien que les derniers Césars eussent courbé le front, il a fallu la chute de l'Empire. Pendant les siècles qui suivirent cet événement, le catholicisme social rendit d'inappréciables services à l'Église et à l'humanité. Mais l'adaptation aux milieux n'est-elle pas la première condition du succès? Le monde moderne ne ressemble ni au temps des Césars ni au moyen âge; mais il diffère encore plus de la seconde de ces périodes que de la première. Et il est douteux que des procédés qui firent merveille avec des barbares conviennent également aux peuples civilisés.

PAUL SOUDAY.

VARIÉTÉS

Le marin au théâtre.

Ne vous semble-t-il pas que le marin soit, à première vue, un personnage bien précieux pour le dramaturge? Sans doute, son métier ne le laisse se mêler que par échappées à la vie de famille ou de société dans laquelle naissent les incidents dont le théâtre s'alimente; mais ses départs, quelquefois si brusques, ses retours, quelquefois si imprévus, sont ou peuvent être matière à crise dramatique; comme l'opérette ou le mélodrame aux aventures extraordinaires dont il est le héros, le vaudeville ou la comédie peut trouver son compte aux façons singulières, aux habitudes nouvelles, à *l'état d'âme* original qu'il acquiert au jour le jour d'une existence différente de la nôtre. Aussi bien notre scène aujourd'hui cherche-t-elle plus souvent l'intérêt dans l'agitation des acteurs que dans l'analyse des sentiments.

Une raison primordiale — à défaut d'autres qui sont plus délicates à déterminer — nous paraît expliquer que, pour toute une théorie d'ingénieurs, de médecins ou d'avocats, un si petit nombre de marins soient montés sur les planches. Que voulez-vous? Paris n'est pas encore un port de mer, on y fréquente peu la marine, et il est téméraire de vouloir intéresser les spectateurs à des gens qu'ils ne voient pas, qu'ils ne coudoient pas habituellement. Sous quels traits, lorsqu'on s'y risque, leur présente-t-on des hommes de mer? Y a-t-il au théâtre un type consacré du marin? Ce type est-il la peinture exacte de la réalité? Et s'il est, je ne dis pas faux, mais du moins d'une psychologie rudimentaire, quelles excuses les auteurs dramatiques ont-ils à faire valoir? L'examen de quelques rôles fournit à ces questions des réponses inattendues.

Première observation à noter tout de suite : vous pourriez croire que tous ces rôles sont issus d'une inspiration unique, tant leur analogie à un certain égard est frappante. Au contraire de ce que nous montrait naguère, pour un autre serviteur de la patrie, un spirituel dessin de Caran d'Ache, le marin est toujours respecté. Comme au gendarme, on lui fait une figure de convention (il est vrai que l'on choisit ordinairement le premier sans grade, le second avec plusieurs galons); mais, tandis que l'un, au cirque, chez Guignol, sur la scène, est régulièrement ridiculisé par l'ampleur de ses bottes, par l'ingénuité prétentieuse qu'il oppose aux roueries des malandrins, par l'assaut que donnent parfois en lui les passions humaines au sentiment du devoir, toujours l'autre est d'une correction irréprochable, d'une tenue élégante, d'une rigidité, d'une vertu qui n'admet point de défaillance. En un mot, si Pandore, même sous les armes, eut quelquefois, dit-on, des regards tendres pour Javotte, l'histoire impartiale rapporte que Mme Chrysanthème ne triompha de Pierre Loti que dans les intervalles du service.

Voici d'abord ceux que l'on pourrait appeler de faux marins : le marquis de Cadillac par exemple (dans les *Jurons de Cadillac*, de Pierre Berton), un de ces officiers sans doute auxquels l'émigration a procuré un avancement rapide, un hardi capitaine, mais tout à fait « ignorant du langage des cours ». Il s'est épris sur le tard de la comtesse de Meyran; et, galantin maladroit, il accepte par amour, avec une folle imprudence, la gageure de contenir une

(1) Cf. Goyau, *Autour du catholicisme social.*

heure les jurons qui jaillissent trop volontiers de ses lèvres : les jurons l'étranglent, le loup de mer reparaît, la figure comme encadrée dans ses « mille millions de sabords ».

Aristocrate aimable comme tous les personnages de Feuillet, mais boutonné dans son respect du devoir, l'amiral comte de Chelles ne plaisante pas : s'il surprenait autour de lui une faute grave, aussi facilement que Cadillac lâche un gros mot, il lâcherait fort bien une balle; on raconte même que la comtesse... Mais ce n'est pas lui le *Sphinx*, il ne devine rien; et, sous ses yeux, sa belle-fille, momentanément confiée à ses soins, peut être de la dernière légèreté dans ses relations avec les officiers d'ordonnance, elle peut se préparer à un enlèvement, il s'aperçoit à peine qu'elle est « un peu nerveuse ». C'est l'homme des partis extrêmes, bienveillant, paterne et cordial — jusqu'au revolver.

« J'agis sans façon : nous autres marins nous sommes connus pour notre franchise. » Ainsi s'annonce lui-même dans le *Mari à la campagne* (1844), de Bayard et de Wailly, César Poligny tombant, au grand effroi de chacun, chez un ami de jeunesse qu'il retrouve marié, marguillier, ennuyé et déprimé dans le calme édifiant d'un intérieur où le reversi est, avec les œuvres pieuses, l'unique distraction. Comme Ariste pour Chrysale dans les *Femmes savantes*, il ranime si bien le courage de Colombet tremblant devant la terrible Philaminte qui s'appelle ici Mme d'Aigueperse que sa généreuse intervention rend tout à la fois une femme à son mari, un mari à sa femme, la timide Pauline à son fiancé et l'acariâtre belle-mère à Dieu, sinon au diable.

Supposons les industriel, négociant et carabin : en quoi Cadillac, de Chelles, Poligny agiraient-ils d'autre façon? De plus, s'ils font des gestes, ces gestes sont sobres; ils dépendent, Poligny comme les autres, de ce qui se passe autour d'eux. Voici au contraire des hommes dont la volonté, consciente d'elle-même, agit sur les événements. Dans *Smilis*, un drame qui ne reçut pas en 1884 au Théâtre-Français l'accueil qu'il méritait, M. Jean Aicard nous fait assister aux scrupules de l'amiral Kerguen. En dépit de son âge, il a épousé, pour ne pas se séparer d'elle, la pauvre enfant qu'il avait élevée auprès de lui, l'ayant jadis recueillie en pleurs au milieu des ruines d'une ville grecque bombardée. Il est heureux, rajeuni, son cœur éclate. Smilis n'est pas moins épanouie : mais sa candeur est si naïve et si fraîche que l'amiral comprend — trop tard! — l'impossibilité de faire sa femme de celle qui fut jusque-là sa fille. Honteux « d'avoir par égoïsme poussé sur elle les verrous et les grilles d'un odieux mariage », il abdique volontairement et lance sa victime dans les distractions du monde. Alors l'aide de camp ne tarde pas à être séduit par les grands yeux mélancoliques de Smilis ; mais loyalement il en fait aussitôt l'aveu à Kerguen lui-même. Celui-ci réprime et douleur et colère ; sa résolution est prise. Le temps de reconnaître que Smilis de son côté a très innocemment ouvert son cœur à quelque tendresse pour Richard, et il disparaît sans éclat, « il meurt pour qu'elle vive ». Bel exemple de grandeur d'âme vraiment, si l'on consent à admettre le point de départ, la transformation d'un amour quasi paternel.

Tout le monde a été ému par la scène capitale de *Monsieur Alphonse*. Il suffit de rappeler comment Dumas a placé le nœud de son drame dans le conflit des dispositions particulièrement indulgentes et généreuses, qui sont si naturelles à la veille d'un embarquement peut-être sans retour, et de l'angoisse la plus poignante dont un homme puisse être soudainement étreint. Cette Adrienne, fille illégitime d'Octave et que Mme de Montaiglin devait garder auprès d'elle pour tromper l'ennui de sa solitude, un mot révèle au commandant de qui elle est née. « Raymonde, c'est ta fille. » Raymonde se jette dans les bras de son mari avec un cri d'aveu, de repentir et de confiance. Et lui, simplement, après un silence : « C'est bien, nous la garderons. » Superbe, sublime dans sa générosité, il a, en une minute, triomphé de toute lutte intérieure ; à sa femme lui demandant avec effroi : « Tu me méprises ? » il répond par un mot de pitié suprême qui justifie bien sa conduite : « Je te plains. »

Là-dessus on se révolte ; et il est bien vrai que, pris en lui-même, en dehors des circonstances habilement ménagées qui l'expliquent, ce pardon paraît dépasser les forces humaines. Mais, en ces sortes d'affaires, nous estimons qu'on n'a pas le droit de se substituer aux autres et qu'il n'appartient à personne de prêcher la sévérité au mépris de conséquences parfois terribles, non plus que de rire du pardon sans prendre en pitié ce qu'il coûte de torture à qui l'accorde et à qui le subit. Dès lors, y a-t-il *a priori* plus de raisons pour crier à l'invraisemblance que pour applaudir à la magnanimité de Montaiglin? D'ailleurs, loin de vouloir reprendre une cause qui a déjà été défendue, nous n'avons ici qu'une constatation à faire : c'est que Dumas, s'ingéniant à rendre acceptable un mouvement d'énergie superbe, a cru devoir choisir, pour héros de la scène, un marin.

Avec *la Joie fait peur*, on entre dans le cycle des pièces qui mettent en œuvre les suites d'un retour inespéré. Adrien Désaubiers ne nous est pas présenté directement : il se recommande à nous d'abord par les regrets que cause sa perte supposée, ensuite par les délicatesses de sa piété filiale. Dans les *Héritiers* d'Al. Duval (1796), les Kerlebon ne nous seront pas de plus d'instruction. Jacques cependant représente

l'homme de mer bruyant, bourru et expéditif : il a trois jours pour épouser une jeune fille qu'il n'a jamais vue ; vite « qu'il se débarrasse de cette corvée-là », et que personne ne fasse : ouf ! « Il tordrait le cou à toute la famille. » Au premier conseil de bon sens, ce fantoche, battant en retraite, donne Sophie à son neveu, et l'engage avec cordialité « à bien gouverner cette petite frégate ». C'était bien la peine de mener grand tapage !

Mais quand le marin, qui rentre au pays après plusieurs années passées sur mer, se trouve supplanté dans le cœur de sa fiancée, vous plaît-il de voir quelle contenance il garde : le grade ne fait rien à la chose : l'âme du simple matelot est capable d'autant d'abnégation que tout à l'heure celle du commandant ou de l'amiral.

Le *Marin de la Garde*, imaginé par M. de Saint-Yves, librettiste, arrive après le mariage de Jeanuette ; mais il a des raisons de croire à sa constance et lui-même, entreprenant de guérir l'amour qu'elle lui a conservé, se livre dans ce but à toutes sortes d'extravagances et de brutalités simulées. Cela sent un peu trop l'opéra-comique. Passons.

Le *Jean-Marie* de M. Theuriet n'avait pas besoin, pour nous toucher, du charme des beaux vers que le poète a mis dans sa bouche. Pauvre Jean-Marie ! Il revenait, le cœur plein de courage, grave comme on le devient à aimer avec obstination des absents dont on ignore tout ; las de ses courses aventureuses, il se croyait au port, et voilà que la vérité éclate : Thérèse est mariée !

> Ma Thérèse, aux yeux bleus comme les lins en fleurs !. .

Il reste anéanti, cependant que, pour reprendre sur lui un peu de l'autorité dont elle sent poindre le besoin, celle-ci laisse entrevoir discrètement qu'elle n'a pas tout à fait oublié l'émotion d'autrefois. Alors, il veut fuir avec elle ; elle résiste, elle le repousse : toute à son devoir, elle obtient qu'il se rembarque sur le bateau qui l'amenait. Il demande un suprême baiser :

> La route de l'exil est douloureuse à suivre ;
> Qu'au moins ce souvenir du passé m'aide à vivre.
> — Non ! non !
> Alors, adieu pour la dernière fois !

Quelle séparation ! Pourtant il a été aimé, il l'est encore, son sacrifice aura cette récompense enviable de lui valoir dans le « jardin secret » de Thérèse les plus belles roses du souvenir : ne plaignez point Jean-Marie.

Sa conduite n'est-elle pas plus sage en effet que celle du Pierre de M. Jean Richepin, dans le *Flibustier?* Il trouve installé dans le cœur de sa cousine Janik, quittée il y a quinze ans, Jacquemin, son meilleur ami, son compagnon de flibuste, qui, de bonne foi le croyant mort, n'a eu d'autre tort que de se prêter à une pieuse supercherie : pour ne pas tuer du coup le vieux Legoëz, on lui a caché le trépas de son petit-fils, on a fait passer à ses yeux pour ce petit-fils Jacquemin, qui aussi bien doit se rembarquer sous peu. Mais Janik, non prévenue, a pris le change aussi ; or, elle est toute prête à aimer le fiancé qu'on lui promet depuis son enfance. Son épouvante est grande lorsque, au moment où elle vient d'apprendre la vérité de Jacquemin lui-même qui se révolte à l'idée d'être aimé sous un faux nom, elle voit surgir Pierre en personne, le cousin authentique, miraculeusement ressuscité et réclamant sa place au foyer. Une querelle des plus violentes entre les deux hommes manque de se terminer en bataille ; mais Jacquemin arrache de son cœur l'amour naissant et s'apprête à partir :

> Non, tu n'as pas le droit de m'insulter autant.
> Car je suis aimé, j'aime, et je m'en vais pourtant.

Il faut l'intervention et les préférences de Legoëz, d'accord avec les désirs de Janik, pour que Pierre, dans un effort de volonté virile, sente que les absents ont toujours tort, et qu'il est trop tard pour rien reprendre : il s'excuse d'avoir outragé son ami, il lui pardonne, il le retient.

> Reste en cette maison
> Où ton départ ferait répandre trop de larmes.
> Restes-y près de moi, ton vieux compagnon d'armes.

Ce serait à merveille, n'était l'imprudence que traduit le dernier vers. Comment ! au lieu de se résigner et de céder la place, Pierre s'établira entre Janik et Jacquemin ! Se condamner à voir chaque jour un autre homme aimé par la femme qu'on aime, c'est vraiment tenter la folie. Seul, un marin, un marin de théâtre peut se placer dans une position si fausse et si dangereuse.

Eh oui ! sous la diversité des circonstances auxquelles nous les avons vus mêlés, Cadillac, Poligny et Kerguen, et Montaiglin, et Jean-Marie, tous semblent avoir ce caractère commun de ne douter jamais d'eux-mêmes, d'être fermes en toute occasion, et, entre plusieurs partis, de choisir régulièrement celui qui exige le plus d'efforts. Le marin aime, pour ainsi dire, à *jouer la difficulté :* comme sa bravoure est à la hauteur de toutes les entreprises et de tous les périls, son énergie morale ne recule devant aucune œuvre de sacrifice et de dévouement. L'art dramatique ne se contente pas de le respecter, il l'exalte : j'entends qu'il produit sur la scène une figure toujours belle, qu'on la voie de face ou de profil, mais qu'il sollicite trop uniformément en sa faveur les applaudissements ou l'admiration pour que le caractère ne soit pas un peu conventionnel, comme le sont par exemple les portraits de La Bruyère comparés aux

créations si vivantes de Molière. En réalité la psychologie du marin est plus complexe. Si au théâtre les littérateurs ne l'exposent pas avec une exactitude plus satisfaisante, c'est que, à moins d'être marins eux-mêmes, ils ne la connaissent point; c'est aussi qu'ils ont à compter avec certaines exigences du public qui les écoute.

Le monde maritime, monde très spécial, est aussi très fermé : « il vit d'une vie particulière, isolé dans ses traditions comme sur ses navires, absorbé, selon les expressions de M. Lockroy, par la préoccupation de la mer, et, tournant le dos à l'humanité, il est inattentif à tout ce qui l'entoure sans le toucher, il éprouve pour tout ce qui ne partage pas sa vie aventureuse un dédain mal dissimulé ». Dans ce monde, comme dans tous les cercles bien gardés, les profanes tiennent d'autant plus à pénétrer qu'on les écarte avec plus de soin. Ils sont consignés à la porte : qu'à cela ne tienne, et l'imagination supplée à ce qu'elle ignore. De quels éléments compose-t-elle le type du marin? En lui elle soupçonne, croyons-nous, instinctivement un dualisme très rare, la coexistence d'un homme d'action et d'un homme de rêve : l'un qui a fait du sacrifice personnel la loi de sa conduite, qui est habitué au danger, qui est à toute heure prêt à tout événement, qui ne s'effraie d'aucune responsabilité; l'autre, qui s'est recueilli devant les plus beaux spectacles de la nature, « qui a eu charge d'âme, qui s'est senti grand à côté de ceux qui lui étaient confiés, qui s'est senti petit dans les immensités qu'il parcourait, qui a vu Dieu pour ainsi dire face à face, qui s'est prosterné, qui s'est dégagé des contingences sociales (préface de *Monsieur Alphonse*). Au premier va notre admiration; au second notre sympathie émue, et la foule ne conçoit pas que l'homme qui participe de ces deux natures différentes soit un homme comme les autres. Comment le dépouiller de sa tunique, sous laquelle il apparaît si grand, pour percer le mystère de ce cœur, pour entrevoir les angoisses de ce mari, de ce père, pour suivre sa pensée lorsque, aux rares heures de repos où il peut se reprendre et vivre avec lui-même, il songe aux êtres chers laissés là-bas, qui grandissent, qui vieillissent ou qui meurent, loin de ses yeux, loin de ses soins, loin de ses tendresses? Sans doute, le sentiment individuel glisse parfois à des réflexions de cet ordre, mais non le sentiment collectif du public : pour lui le marin est, d'une seule pièce, le défenseur de la collectivité, avec les vertus qu'on lui sait, avec celles que l'on désire qu'il ait. Si l'on permet l'expression, le marin étouffe l'homme. A mettre à nu ses faiblesses humaines, on encourrait le reproche de le vouloir rapetisser à notre taille, qui n'est pas grande, de le vouloir peindre à notre image, qui n'est pas belle; et de la sorte est proscrite la variété d'aspects d'où seulement pourrait naître l'illusion de la vie. Cette conception, l'auteur dramatique la fait sienne, et il simplifie la complexité naturelle du type, en appuyant de préférence sur les traits que le public demande à bien voir. On a toujours l'air de nous dire : « Voici Pierre, par exemple, un matelot enragé d'amour : vous pourriez croire à une défaillance de son cœur? Nenni, voilà de quel héroïsme il est tout aussitôt capable. »

Saint-Marc Girardin l'a écrit, il y a cinquante ans déjà : la littérature exprime souvent l'état de l'imagination d'un peuple plutôt que l'état de la société.

ACHILLE LAURENT.

VUES DE PARIS

Varoko à M. Nyambé, directeur de la « Gazette équatoriale » à Kamafra (Afrique).

Mon cher ami,

J'ai tardé à vous écrire depuis mon retour de Trouville, mais j'ai été horriblement malade d'un vilain bobo à la jambe. J'ai dû mander la Faculté.

C'était la première fois depuis mon séjour ici que je me trouvais dans cette nécessité. Aussi, sans les douleurs lancinantes que je ressentais, n'aurais-je pas été autrement fâché de connaître par expérience cette admirable école de praticiens français dont la réputation universelle est parvenue jusque dans nos pays.

Le médecin que j'avais envoyé quérir au petit bonheur était un homme jeune encore, à la figure sérieuse et un peu attristée. Les plis marqués sur son large front attestaient de longues nuits de veilles. Sa redingote noire, de deuxième fraîcheur, indiquait aussi que ce n'était pas là un des favoris de la fortune.

Sans doute, pensais-je, ce savant est de ceux qui passent leur vie, penchés sur de gros livres, à tenter d'arracher à la nature son secret. Mieux encore que les artistes, les écrivains, les grands capitaines même, ces hommes-là ont droit au respect des foules. Ils font plus qu'illustrer leur patrie; ils honorent l'humanité.

— Merci, docteur, d'avoir bien voulu vous rendre à mon appel, lui dis-je, dès qu'il arriva.

— Mais c'est mon strict devoir, Monsieur... Heureux s'il m'est permis de vous soulager.

Il prononça ces quelques mots d'un ton doux, affectueux presque. J'eus l'impression que j'avais

affaire à un homme sensible et bon. Instantanément il gagna ma confiance, et tout de suite, d'un geste sympathique, je lui tendis ma jambe.

Il la prit et la garda quelques instants dans sa main.

— Curieux, fit-il, tout en examinant l'endroit malade ; curieux... Cette petite plaie rouge qui tranche sur la peau noire... On dirait une décoration étrangère...

— Alors, docteur... Vous ne voyez pas ce que cela peut être ?

— Je pencherais pour un petit abcès.

— Vraiment?

— Oui, tous les symptômes... C'est un abcès. Il n'y a pas à sortir de là.

— Précisément, docteur... C'est ce que je voudrais... le faire sortir de là.

— Ça s'en ira tout seul, Monsieur, dans une douzaine de jours...

Je demeurai surpris, je l'avoue.

Chez nous, à Kamafra, on nous guérit un abcès en un rien de temps. Un simple coup de lancette et tout est dit. Comment se pouvait-il faire, qu'en France, ce pays des Pasteur, des Roux, où l'on a su trouver tant d'admirables remèdes contre des maladies qui ne pardonnaient pas, on en fût encore à ignorer la manière d'ouvrir un abcès ?

Ces réflexions, bien entendu, je ne me permis pas de les formuler. Cependant, avec ménagement, de façon à ne pas blesser la susceptibilité de mon interlocuteur, je hasardai un timide : « Mais... Est-ce qu'un léger coup de bistouri ? »

Il fronça le sourcil d'un air contrarié.

— Opération chirurgicale... hum!... Toujours à éviter le plus possible, ça, Monsieur...

Je crus qu'il doutait de mon courage à supporter la douleur et, tenant à lui montrer que, bien que nègre ou plutôt parce que nègre, je n'étais pas homme à reculer pour si peu : « Allez, docteur, répondis-je, ma jambe vous attend de pied ferme ! » et je détournai mon regard afin d'éviter la vue toujours impressionnante du blanc de l'acier.

Quelques secondes passèrent. Le temps normal pour l'incision.

— Admirable, docteur, admirable! Quand je songe aux cris de paon que m'aurait arrachés un de nos médecins ordinaires de Kamafra... Grâce à votre adresse extraordinaire, je n'ai rien senti...

— Cela ne me surprend pas, Monsieur... puisque je ne vous ai pas touché.

— Mais pourquoi donc?

— Je vous l'ai dit... J'éprouve quelques scrupules à vous opérer...

— Diable, fis-je, à part moi, c'est peut-être plus grave qu'il ne veut me le laisser voir!...

Et je lui demandai, non sans une certaine appréhension :

— Alors, vous craignez que les suites ne puissent être dangereuses ?

— Au temps où nous sommes, me répondit-il, d'un air grave, les suites de la maladie d'un client peuvent toujours être dangereuses pour son médecin...

— Mais... Vous ne me condamnez pas encore?...

— Aujourd'hui, Monsieur, ajouta-t-il sur le même ton, ce n'est malheureusement plus le médecin qui condamne!

J'avais peur, positivement.

— Enfin, docteur, je ne peux pourtant pas toujours rester dans cet état-là!

— Évidemment, ce ne serait pas à souhaiter pour vous.

— Alors... Qu'est-ce qui peut vous arrêter?

— Mais le gendarme, Monsieur, tout simplement !

— Comment, le gendarme? En France, il est donc défendu au médecin d'opérer un malade?

— Non, Monsieur... Ça ne lui est pas défendu... Mais ça ne lui est plus recommandé.

— Cependant, docteur, sans parler de ma jambe, il doit y avoir des cas où l'opération, même périlleuse, s'impose pour un malade?

— Dès qu'il s'agit d'une opération, Monsieur, ce n'est plus le patient qui devient intéressant, c'est l'opérateur.

Il s'était levé et marchait avec agitation dans la pièce.

Il s'arrêta au bout de quelques minutes, se planta devant moi et saisissant le bouton de ma vareuse :

— Dans votre pays, Monsieur, là-bas, à... comment appelez-vous ça?...

— Kamafra, docteur.

— Oui... à Kamafra, quand un malade meurt des suites d'une opération, qu'est-ce qui arrive?

— Les héritiers.

— Vous ne me comprenez pas. Je veux dire : Comment cela se passe-t-il?

— Mal.

— Sans doute... pour le malade. Mais ce n'est pas lui qui m'occupe, je parle du médecin.

— Ah! c'est différent. Toujours très bien. Pourquoi voudriez-vous qu'il en fût autrement? Nous aimons nos médecins, nous les admirons. S'ils sauvent la vie à l'un de nos parents notre reconnaissance est pour eux sans bornes, et s'ils ne parviennent pas à la conserver, c'est encore de la gratitude que nous leur devons, car tout porte à croire qu'ils l'ont prolongée jusqu'au dernier terme possible.

Il sourit d'un sourire amer.

— Dire que ce sont ces gens-là qu'on appelle des

barbares! Et nous passons, nous, pour un peuple civilisé!

Que pouvaient signifier ces paroles?

— Mais, docteur, je ne comprends pas... N'êtes-vous donc pas tous ici, tant que vous êtes, entourés de la même vénération? N'ai-je pas déjà vu des statues élevées à la gloire des plus illustres d'entre vous? En justice même, chaque fois que l'occasion s'en présente, ne fait-on pas appel au témoignage de vos spécialistes les plus autorisés? Et leur déposition n'a-t-elle pas toujours pour effet d'entraîner le verdict du jury?

Son sourire se changea en ricanement.

— Oui, Monsieur, autrefois... Nous avions une situation enviable, en effet, et les plaisanteries qu'on nous décochait ne provenaient que des jalousies que nous inspirions. Nous étions fiers d'avoir servi de thème aux farces géniales de Molière. Hier encore même, nous tenions le haut du pavé, et les attaques de M. Brieux dans l'*Évasion* venaient se briser contre notre puissance.

— Pièce spirituelle et mordante, interrompis-je, désireux de montrer ma connaissance des choses de la littérature dramatique contemporaine.

— Oui, Monsieur, pièce mordante, mais qui serait simplement cruelle aujourd'hui, si l'auteur l'avait composée depuis que nous sommes sans défense! Plus de docteur Bertry, désormais! Plus de Thomas Diafoirus! Plus de faux savants ni de fantoches à seringues sur les planches! Le médecin est subitement devenu pour le public un objet de profonde pitié. — Poncives à l'avenir les scènes où l'on nous traitera de pédants et de cuistres, où l'on nous accusera de manquer de jugement! Qu'on s'adresse au Parquet, on verra si nous en manquons... de jugements! — On nous a appelés bourreaux. On se rendra compte que nous ne sommes que des victimes! La vie du médecin est intimement liée à celle de son client. La prescription qu'il rédige en tremblant devient son propre arrêt et s'il pique une ligne trop bas l'épiderme de son malade, c'est son propre suicide qu'il accomplit!

C'était presque une conférence. J'avais envie de lui offrir un verre d'eau sucrée.

— Tenez, continua-t-il, pas plus tard que ce matin, un des plus éminents sociétaires de la Comédie-Française que j'ai l'honneur de soigner me le disait justement : « Aujourd'hui, docteur, l'art dramatique se trouve renouvelé de fond en comble. »

Qu'est-ce que venait faire l'art dramatique à propos de mon abcès?

— « Le voyez-vous, docteur, le drame, le voyez-vous? — Où donc ça, mon cher sociétaire? — Mais partout... presque à chaque visite, dès que vous vous trouvez en présence d'un cas grave. Tenez, le patient est là, gisant, l'œil mi-clos. Il est perdu. Une seule chance de le tirer de là... une chance sur mille... c'est de pratiquer l'opération... opération hasardeuse, ne l'oubliez pas, docteur. La tenteriez-vous? »

— Mais oui, ce serait mon devoir, répliquai-je ingénument, comme si la question m'avait été directement adressée.

— Parfaitement, Monsieur. C'est aussi ce que j'ai répondu à l'éminent sociétaire. Mais c'est là où il m'a arrêté net : « Réfléchissez bien, docteur. Si vous ratez l'opération... prison préventive, cour d'assises, condamnation... enfin, de toute façon, ruine complète pour vous et les vôtres. Or, songez que vous êtes marié, docteur, vous avez des enfants, et votre ambition est de leur laisser un nom sans tache. »

— Bigre!

— N'est-ce pas? C'est la réflexion que j'ai faite.

— Et mon sociétaire de déclamer, en jouant la scène : « Ouvrirai-je? N'ouvrirai-je pas? Si je laisse mourir mon malade sans rien faire pour le sauver, je suis indemne vis-à-vis de la justice... Mais ma conscience! D'autre part si, après avoir tout tenté pour le sauver, je le laisse mourir...me voici perdu de considération! — Et pendant ce temps-là, docteur, l'épouse du moribond prie, implore, sanglote! Représentez-vous l'effet d'un acte pareil écrit par un Hervieu ou un Lavedan, avec Mlle Bartet dans le rôle de la femme et notre camarade Le Bargy dans celui du médecin? »

— Oui, ce serait très beau, répondis-je, emporté par la situation.

Il s'était calmé subitement.

— Mais voilà, Monsieur, des digressions bien inutiles et je vous prie d'excuser la mauvaise humeur que j'ai laissée percer...

— Ah! docteur, puissé-je en dire autant de mon abcès!

— Oui, c'est juste, votre abcès... Si nous en recausions?...

Ma foi, cher ami, faut-il vous l'avouer? les phrases incohérentes de ce praticien m'avaient enlevé un peu de ma première confiance en lui... et j'hésitais à présent à lui prêter ma jambe. S'il ne me l'avait pas rendue!

— Mon Dieu, docteur, la crainte de souffrir... Je ne suis pas, à proprement parler, un friand de la lame... et si, en traitant ça par des émollients?...

— Ce sera comme vous voudrez, Monsieur... quoique pour un abcès, à vrai dire, je ne coure pas grands risques...

— J'avais sur les lèvres : « C'est moi qui ai peur d'en courir! » Mais je me contentai de lui glisser une pièce de vingt francs dans la main : « Si vous voulez bien me permettre, docteur... pour votre précieuse consultation... »

Il prit l'argent :

— Je vous remercie, Monsieur, et au plaisir...

Il s'était déjà dirigé vers la porte, mais se ravisant : « Qu'au moins, je vous fasse mon ordonnance... » Et il ajouta, avec une expression bizarre : « de non-lieu. »

— Drôle d'individu, dis-je le lendemain à mon ami, en lui narrant cette entrevue. Je crois que je suis mal tombé... et je ferais bien de m'adresser à un autre...

— Inutile, mon cher. Maintenant, à peu de chose près, ils seront tous comme cela.

Pour traduction conforme :
JULIEN BERR DE TURIQUE.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

L'anarchie de l'Europe.

Le voyage du comte Goluchowski à Monza « doit démontrer, à ce que l'on nous dit, le caractère immuable de la triple alliance et l'indissoluble amitié de l'Autriche et de l'Italie ». Nous n'y voyons aucun inconvénient; ces amitiés paradoxales qui jurent avec tous les faits les plus essentiels de l'histoire passée et présente sont devenues la base de la paix du monde. Le chef de la très catholique maison de Habsbourg, le vénérable François-Joseph, n'a pu encore se résigner à rendre au roi Humbert, dans Rome, la visite qu'il en a reçue. Il irait bien à Turin ou ailleurs, mais c'est à la face du Vatican que le roi d'Italie veut tenir et embrasser son hôte auguste, et c'est là que François-Joseph ne consent pas à paraître. Tel est l'accord moral des couronnes.

Quant à cet aimable voyageur, comte Goluchowski, qui s'est multiplié à Saint-Pétersbourg, à Berlin, et même à Paris, il peut, sans trop de conséquence, franchir les monts : le roi Humbert lui donne audience à Monza.

Il s'y rencontrera avec les principales têtes dirigeantes de l'Italie, le marquis di Rudini, M. Visconti-Venosta, M. Nigra, ambassadeur à Vienne, dont les lumières sont précieuses. Les journaux de la péninsule sont pleins de combinaisons. « Il s'agirait, dit l'un, d'étudier une rectification de frontières du côté du Trentin et même de Trieste; l'Autriche aurait alors ses coudées franches en Orient, en Albanie et même jusqu'à Salonique ! » On a bien du mal à se guérir de la « mégalomanie », quand une fois on s'y est laissé prendre.

Si l'Italie et l'Autriche regardent chacune chez elle, le spectacle qui s'offre à leur regard n'est pas fait pour les récréer. Le comte Goluchowski, qui se pose volontiers en arbitre européen et en inventeur de solutions ingénieuses, voltige plus qu'il ne plane au-dessus de ces situations intérieures qui l'occupent peu. L'édifice des amitiés immuables aurait cependant besoin, pour être réputé tel, de reposer de part et d'autre sur un état de choses bien équilibré. La crise austro-hongroise est dans son plein, et l'on n'en voit pas le terme. Elle est double : du côté des Allemands, du côté des Hongrois. Si la grave affaire du compromis s'arrange, les obstructionnistes ne manqueront pas d'autres sujets de bataille, quand ce ne serait que la question des langues.

Après des séances de vingt-sept heures consécutives, marquées par d'extraordinaires violences, le comte Badeni, président du conseil de l'empire, s'est encore trouvé les mains vides : il ne tient pas son compromis. L'aura-t-il avant le 31 décembre, date fatale, ce pauvre compromis provisoire d'une année, lien constitutionnel des deux parties de la monarchie et fondement de l'État impérial? Il avait compté pouvoir le remettre, tout délibéré et voté, à son souverain revenant de Budapest : il a éprouvé cette humiliation profonde de n'avoir à lui exposer que ses consciencieux efforts et sa défaite.

Les gauches allemandes ont poussé jusqu'aux dernières limites leur inlassable opposition : elles ont témoigné d'une endurance de tempérament qui gonfle leur âme d'un légitime orgueil. « Nous avons tenu vingt-sept heures, mais nous avions encore une force de vingt-sept autres heures à dépenser, si on avait voulu en faire l'épreuve... Les crânes germaniques se sont montrés plus durs que les crânes tchèques et les crânes polonais!... » C'est qu'elles ont des arguments assez spécieux à faire valoir, ces gauches allemandes, pour justifier leur irréductible opposition.

Elles représentent, disent-elles, le progrès scientifique, économique et social, en face des ultramontains et des agrariens, elles représentent l'esprit moderne, le fameux esprit moderne en face de l'esprit féodal ! Ce n'est pas tout : les gauches allemandes rendent le plus signalé service à l'État impérial, car les bases de l'Autriche sont allemandes et quiconque s'attaque à l'élément allemand ébranle les bases mêmes de l'empire. Que voulez-vous répondre à cela?

A Budapest le baron Banffy a pris une attitude de grand protecteur de l'Autriche qui est vraiment originale. La Chambre hongroise, qui a tant fait pour rendre impossible le renouvellement intégral du compromis de 1867, a voté d'enthousiasme le compromis provisoire d'un an. Et maintenant elle attend avec sérénité le dénouement de la tragi-comédie du Reichsrath. Si le parlement viennois ne peut pas aboutir, l'empereur François-Joseph aurait une suprême ressource : celle de promulguer par décret,

et en vertu d'une clause spéciale de la constitution, le compromis pour ce qui concerne l'Autriche. On aurait alors cette œuvre hétérogène : une charte essentielle de l'État en deux fragments disparates et mal soudés, ici le fragment d'or pur, adopté solennellement par la Chambre et revêtu de tous les sacrements du parlementarisme ; là le fragment de plomb posé par la main d'une autorité personnelle et arbitraire, libéralisme et césarisme amalgamés. Et voilà le lien d'un illustre empire dans cette Europe d'anarchie que la Prusse nous a faite !

Les casuistes magyars avaient commencé par faire entendre qu'une combinaison aussi hétéroclite ne leur paraissait pas acceptable. Mais le baron Banffy, au nom de la Hongrie, avec une parfaite condescendance de grand seigneur indulgent, rassure la monarchie des Habsbourg. Il prie François-Joseph de ne pas prendre souci plus qu'il ne faut de ce qui se passe dans ce Reichsrath tumultueux et démonté. La Hongrie pourvoira à tout. Elle remplira ses obligations avec un loyalisme à toute épreuve, ni plus ni moins que si le compromis était voté et sanctionné, quand bien même il ne le serait pas. La Hongrie fixera elle-même généreusement sa part contributive dans les frais communs de la monarchie. Budapest se charge du destin de l'empire. C'est à Budapest qu'on décrétera le nombre des recrues à incorporer dans l'armée, qu'on prononcera souverainement sur la politique étrangère du double État impérial, sur la politique douanière, sur l'impôt du sucre, sur le régime de la bière, de l'alcool et du pétrole, en un mot sur toutes les questions quelconques qui intéressent les pays cis et transleithans ! Qui serait capable de montrer cette grâce, cette élégance, cette haute désinvolture excepté les hommes d'État de Budapest ? Voilà donc François-Joseph tiré de peine ! Il peut s'en fier au baron Banffy, grand électeur et maire de l'Empire ! Entre ces Hongrois si faciles et ces Allemands inexorables, il n'y a que l'Autriche qui s'évanouit et disparaît.

* * *

La situation de l'Italie est autre, c'est-à-dire autrement précaire et tourmentée dans son unité. Au moins a-t-elle son unité, à peu près, sauf la République de Saint-Marin. La presse d'opposition se félicite qu'il reste encore une république, un État libre, dans la péninsule, où l'on peut trouver un refuge contre les persécutions d'un ministère à qui les difficultés font perdre le sang-froid et l'esprit d'équité. Saint-Marin, dernier asile de liberté, c'est maigre, cependant c'est trop, et il importe que le gouvernement du roi Humbert ait bientôt conclu avec cet État un traité d'extradition !

Sans rire, car il n'y a pas de quoi, la politique de M. di Rudini, animé d'excellentes intentions, devient difficile et tendue à vue d'œil, entre les partis qui tirent leurs plus dangereux arguments des progrès de la misère intérieure. Il a fait entrevoir des lois de décentralisation, avec des gouvernements provinciaux qui ramèneraient peut-être l'ordre, l'économie et l'intégrité dans les services de l'État, mais cette grande entreprise n'est pas même ébauchée.

Il a promis, — comme chez nous, — des institutions protectrices du travail, des caisses de retraites ou de secours pour les maladies, la vieillesse, les accidents du travail : il en est toujours aux promesses et l'argent lui manque pour les remplir, — comme chez nous. Il éprouve certainement une sollicitude très sincère pour les populations agricoles ; mais des milliers de petites fermes sont journellement mises à l'encan pour satisfaire aux exigences du fisc. Les émigrés qui affluent dans le port de Gênes sont décimés par la maladie avant d'avoir pu trouver un bateau et, à la vérité, c'est un allégement, car les navires manquent pour embarquer tant de malheureux qui pensent ne pouvoir sauver leur vie qu'en abandonnant la patrie.

Les dernières statistiques de la *Gazzetta Ufficiale* nous donnent, pour le premier semestre de 1887, le nombre de 82 350 personnes parties avec l'intention déclarée d'une émigration définitive, et 108 245 avec l'espérance de revenir un jour : ce sont « les émigrés temporaires ». Au total : 190 595. On enregistre ces chiffres avec une certaine satisfaction : ils avaient été notablement dépassés par ceux du semestre correspondant de l'année dernière.

Mais on prévoit qu'ils augmenteront, pour le second semestre, l'insuffisance des récoltes ayant chassé beaucoup d'habitants de leurs fermes. Ainsi plus de 282 000 émigrants pour l'année, et, d'année en année, cette fuite, cet exode se continuent ; 34 000 pour la Campanie, 25 000 pour la Vénétie, 20 000 pour la Calabre, etc. Sous le plus beau ciel de l'univers, l'administration des hommes fait ces ravages.

Telle est la situation de deux grands pays, dont les ministres, réunis à Monza, vont démontrer par leur rencontre que l'amitié est inébranlable à jamais ; amitié inébranlable de deux malades qui pourrait se comparer à celle de l'Aveugle et du Paralytique. L'Allemagne au moins, troisième alliée, est plus forte que le roc ; nous ne parlerons pas d'elle aujourd'hui, mais les mouvements particularistes des Allemands du Sud sont si sensibles et la Bavière supporte avec tant de déplaisir la prépondérance exclusive et la lourde infatuation de Potsdam, qu'un journal prussien demandait « si on se proposait de déchirer en lambeau le traité de Versailles », ce compromis de l'empire allemand !

Ce n'est qu'une boutade de journaliste berlinois et nous la citons à ce titre. L'empereur Guillaume qui va faire son voyage de Jérusalem, comme le Salomon moderne de l'Occident allant rendre visite à l'Orient, ordonne de recruter une troupe de marins musiciens, pour égayer de leurs sérénades les flots bleus de la Méditerranée. Il reviendra par Constantinople, il serrera la main fine et subtile d'Abdul-Hamid, vainqueur des Grecs; et il apparaîtra ainsi, dans l'éclipse de l'Europe entière, comme le dieu de l'Europe et de l'Asie.

Entre les divers traits du tableau que nous présente cette anarchique Europe, le plus fort et celui qui se verra de plus loin dans l'histoire, est toujours cette victoire du Turc, cet écrasement d'Athènes, avec le consentement des cabinets. Cela domine le reste et frappe immédiatement la vue, comme le signe caractéristique de notre état européen en l'an de civilisation 1897. On dira que dans ce temps-là l'Europe entretenait des millions d'hommes armés et que le pain manquait, que les peuples de l'Occident, malgré les efforts prodigieux de leur industrie, succombaient au poids des impôts et des dettes, pour combler le gouffre toujours plus vaste des dépenses de guerre annuelles; et que, avec ce déploiement le plus extraordinaire que jamais l'on ait vu de forces matérielles, l'Europe fut moralement si faible qu'elle laissa prendre la Thessalie au Sultan et briser l'ouvrage de notre politique séculaire. Le risible est que les ministres européens montent tous les jours au Capitole pour rendre grâces aux dieux et se féliciter d'être le sujet de leurs persévérantes faveurs; la bassesse de cette politique n'a d'égale, en effet, que son infatuation.

HECTOR DEPASSE.

BULLETIN

Notes d'art.

LA « LIBERTÉ » DU PANTHÉON.

Voici qui passe en étrangeté, j'allais dire en audace, les exemplaires les plus tranchés — et Dieu sait si nous en vîmes d'inattendus — de notre statuaire contemporaine. Le spectacle vaut qu'on se dérange et chacun y trouvera son compte : les artistes d'abord, qui y verront, suivant la méthode dont usaient les anciens avec leurs ilotes, une confirmation nouvelle et salutaire des règles essentielles qui régissent la beauté; ceux qui ne le sont point aussi, qui du moins y pourront concevoir d'eux-mêmes une satisfaisante opinion à se dire qu'eux profanes ils ressentent vivement une impression de gêne en face d'un tel morceau. Point n'est besoin d'ailleurs de grande démarche pour en jouir: au fond du Panthéon, sous le dôme, et comme si ce dôme eût été fait pour l'abriter, une gigantesque gaillarde, robuste et commune, — a-t-elle quinze ou vingt mètres ? on ne sait au juste, — se dresse, tenant dans sa main droite un arbre grandeur nature qu'elle brandit, tandis que derrière elle une vieille accroupie découvre ses gencives édentées.

L'œuvre est de M. Falguière — excusez du peu! et l'on ne sait vraiment, en présence d'une si encombrante et despotique invention, quel est l'éditeur responsable, et si l'on doit s'en prendre à l'inconscience trop manifeste d'un artiste, ayant par ailleurs donné des preuves de savoir-faire et de talent, ou bien plutôt à l'impéritie d'une administration des Beaux-Arts qui se contente d'un nom, et accepte sans discuter, pourvu que la signature soit au bas, les choses les plus énormes. Eh! nous le savons tous, parbleu, que le *nom* est la grande affaire, le pavillon qui couvre la marchandise, ce sans quoi nul ne s'impose et qui peut tout imposer! Combien en avons-nous vu, parmi ceux qui font profession de continuer les traditions du beau, combien en voyons-nous encore, qui, s'étant une fois, d'un énergique tour de main, cramponnés à la monture de la Renommée, s'y tiennent solidement accrochés, et vivent dix ou quinze années sur une réputation acquise. Il n'y faut qu'une certaine souplesse de reins qui s'acquiert vite dans le manège parisien. Encore convient-il de ne point trop violenter l'opinion par des coups d'audace qui passent la mesure. C'est là chose indispensable, et pour dire le fond de notre pensée, M. Falguière a failli cette fois à la règle essentielle. La *Liberté* du Panthéon lui sera néfaste.

. Quels souvenirs ce nom évoque-t-il en votre pensée ? Quelles sont les catégories d'images associées qui surgissent dans votre cerveau, quand vous prononcez ce nom : M. Falguière ? Vous revoyez, n'est-ce pas, avec une netteté particulière, d'autant plus nettement qu'elles occupaient toujours la place d'honneur, d'opulentes nudités féminines, un peu courtes parfois et ramassées, de structure souvent vulgaire et n'ayant jamais cette exquise sveltesse de corps en qui réside toute élégance et toute distinction, mais d'une incontestable perfection de matière et modelées avec un souci de la forme qu'il serait injuste de ne pas reconnaître.

Oui, certes, si l'art du sculpteur tenait tout en ceci: se camper avec ses instruments d'artiste devant un modèle le plus parfait possible, et dans la matière la plus riche aussi, fixer amoureusement la douceur et la fermeté d'une gorge, la voluptueuse rondeur d'une hanche, la finesse d'une souple attache; si tel était l'idéal suprême — Dieu merci, il en est un autre,

par où cet art admirable échappe à un si brutal réalisme, — M. Falguière représenterait assez exactement avec telle de ses œuvres célèbres, la *Junon*, la *Diane*, le parfait sculpteur. Mais préciser ainsi les qualités proprement techniques de cet artiste, c'est souligner du même coup et d'autant plus vivement ses insuffisances. Faut-il rappeler cette pauvreté d'invention qui limita son effort créateur à n'être que la brutale copie du modèle vivant et conserva à ses déesses indistinctement la physionomie vulgaire des filles d'atelier?

Voilà ce que nous retrouvons ici, mais alors grandi et amplifié jusqu'aux proportions géantes d'un colosse de quinze mètres. Une telle œuvre, maintenue à la place qu'elle occupe, et définitivement exécutée, demeurera le plus saisissant exemple, pour ceux qui viendront lui demander un enseignement, de ce qu'a d'*antiplastique*, d'anti-esthétique et de déplaisant cette *disproportion des volumes* dont on abuse tant depuis quelques années et que nous eûmes à constater maintes fois déjà dans les œuvres peintes des derniers Salons. Faut-il rappeler ces immenses toiles qui couvraient des panneaux entiers, ces paysages gigantesques, ces tableaux de genre qui semblaient vouloir se hausser jusqu'à l'importance d'une scène historique et qui n'atteignaient qu'à rendre plus saillante encore la puérilité d'invention de qui les avait imaginés!

Il y a beaucoup de cela dans l'œuvre nouvelle, si énorme et si pauvre à la fois, qui emplit à elle seule la coupole du Panthéon. Pour avoir voulu s'élever jusqu'à une prétendue imitation de la statuaire antique, en exagérant les dimensions, elle n'aboutit qu'à un contresens esthétique, par sa signification, par l'emplacement qu'elle occupe, en nous faisant sentir, avec quelle cruelle évidence, qu'il ne saurait subsister le moindre trait commun entre la sculpture des temps héroïques et l'industrie contemporaine qui encombre nos rues et nos places publiques de ses produits fabriqués hâtivement. Encore, lorsqu'ils ne dépassent pas les habituelles mesures, peut-on s'y résigner; mais quand ils atteignent à de pareilles dimensions et sont destinés à un monument, il appartient à l'administration des Beaux-Arts d'exercer un contrôle plus actif, de ne pas se contenter du *nom* de l'artiste à qui elle confie l'exécution d'un travail, et, puisqu'il en est temps encore, d'arrêter les frais en épargnant les cent ou cent cinquante mille francs que pourra bien coûter l'exécution définitive de cette incroyable erreur!

PAUL FLAT.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Nouveautés de la semaine, d'après la Bibliographie de la France :

Maximes de guerre de Napoléon Ier (Baudoin). — *La Douloureuse*, par MAURICE DONNAY. — *Petites Amoureuses*, par CH. FOLEY (Ollendorff). — *Mémoires de M. Goron*, 2e vol. (Flammarion). — *Terres mortes*, par ANDRÉ CHEVRILLON. — *Morts et Vivants*, par MÉZIÈRES (Hachette). — *Les Déracinés*, par MAURICE BARRÈS. — *Tristan de Léonois*, par A. SILVESTRE (Fasquelle). — *Œuvre posthume de Stendhal. Napoléon* (Revue Blanche). — *La Boucle du Niger*, par MARCEL MONNIER (Plon). — *Pages choisies* d'A. FRANCE. — *La Jeunesse de Napoléon*, par A. CHUQUET (Colin). — *Les Sergents de la Rochelle*, par Paul Mahalin (Librairie Illustrée). — *La Société des Jacobins*, par AULARD (Cerf). — *Figures et Choses qui passaient*, par P. LOTI. — *La Cour d'Assises*, par JEAN CRUPPI (Leroy). — *Éducation des princes dans la maison des Bourbons*, par Druon (Lethielleux).

Les mois de septembre et d'octobre ont été extrêmement féconds en ouvrages historiques. Ceux que j'ai pu lire, je les rangerai par ordre chronologique eu égard au sujet traité : biographie d'un personnage illustre, événement mémorable, tableau ou mise en scène d'une époque sur laquelle des documents inédits viennent jeter une lumière nouvelle. Notre excursion se bornera du reste au domaine de l'histoire moderne et contemporaine.

Voici d'abord la sombre figure de *Philippe II* que nous présente M. Hume dans la collection des *Hommes d'État étrangers* (Macmillan) et pour faire pendant et contraste la figure plus sympathique de *Guillaume le Taciturne* nous est dépeinte dans la même collection par M. Harrison. Qu'on ne s'imagine pas pourtant que le contraste existe dans tous les traits. Certes, ces deux hommes sont partis de deux pôles différents et le résultat de leur activité a déçu toutes les conjectures; l'un disposant de ressources immenses s'est brisé contre la ténacité d'un petit prince sans sou ni maille qui tant de fois battu, proscrit, souvent traqué comme un fauve et toujours environné d'assassins, n'a jamais désespéré d'une cause dont il prépara mais ne vit pas le triomphe définitif. Mais tous deux ont suivi sans broncher le chemin que leur indiquaient les prescriptions suprêmes de la conscience. Aussi Philippe mourant couvert d'ulcères et rongé de vermine sur son royal grabat nous inspire la même admiration mêlée de pitié que le Taciturne tombant en pleine gloire sous les balles de Balthazar Gérard. Ce sont les martyrs des deux principes qui lutteront aussi longtemps qu'en ce monde subsisteront les passions humaines : principe d'autorité, principe de liberté. Je remarque dans le livre de M. Hume une légère inexactitude: il fait du Taciturne un prince de souche bourguignonne; l'arbre généalogique placé à la fin du volume de M. Harrison prouve à toute évidence l'origine allemande de Guillaume.

Faisons maintenant avec M. de Broglie une formidable enjambée du XVIe au XVIIIe siècle; l'Espagne et les Pays-Bas ont été relégués à l'arrière-plan; c'est à présent la France, l'Angleterre, l'Autriche, la Russie et un

royaume né d'hier, la Prusse, qui occupent la scène du monde et s'y disputent le premier rôle. La question qui prime alors toutes les autres est celle des alliances dont l'une connue sous le nom d'*Alliance autrichienne* (c'est aussi le titre du volume de M. E. de Broglie) marque un point tournant dans les destinées de l'Europe. L'auteur montre par le rapprochement des documents nouvellement acquis à l'histoire « que la déviation imprimée par le traité de 1756 au cours qu'avait suivi jusque-là la politique française ne fut pas l'œuvre d'un coup de tête ou d'une intrigue menée dans l'ombre ; qu'elle fut l'effet inévitable des conditions d'existence et d'équilibre de la société européenne, amenant entre les États des rapports nouveaux ».

Ce qui longtemps avait fait admettre la première hypothèse, c'étaient les affirmations réitérées de Frédéric II dans ses Mémoires et dans ses Lettres, mais M. de Heidenstam a recueilli sous le titre de *Une sœur du grand Frédéric* (Plon) la correspondance privée du roi de Prusse avec sa sœur Louise-Ulrique, reine de Suède, et ces lettres, écrites sans arrière-pensée de publicité ultérieure, montrant sans ménagement toute la complication, toute la fourberie de la diplomatie de l'époque, viennent appuyer et parfois compléter les documents présentés par M. de Broglie. L'ouvrage offre encore un autre intérêt, on pourrait presque dire un intérêt d'actualité, en montrant les conséquences désastreuses de l'abus du parlementarisme sous un gouvernement faible.

La *R.·. L.·. les neuf Sœurs* de Louis Amiable (Alcan) nous conduit à la veille de 1789 ; quelques maçons zélés n'ont-ils pas vu dans cette loge fameuse le premier germe de la Révolution? Ce serait, à l'encontre de la fable, la souris accouchant d'une montagne. Quoi qu'il en soit, l'œuvre devait, dès sa fondation, passionner les esprits d'élite puisqu'elle compta parmi ses adeptes Voltaire (le patriarche fut reçu quelques années avant sa mort), Franklin, Condorcet, Lacépède, Lalande, Delille, Chamfort, Lemierre, Florian, Joseph Vernet, Houdon, de Sèze, bref presque tous les hommes dont les idées, les théories ou les actes eurent une influence profonde sur l'évolution philosophique autant que politique qui termine le XVIII[e] siècle. Beaucoup d'ecclésiastiques tinrent même à se ranger sous la bannière des neuf Sœurs (ou des neuf Muses). La loge était à la vérité la fille d'Helvétius, mais si elle imposait comme obligation essentielle « d'être toujours prêt à voler au secours de l'humanité », elle exigeait aussi de ses candidats la promesse « de ne jamais rien dire, écrire, ou faire, en loge, — cette petite restriction passait peut-être inaperçue, — contre la religion, contre les mœurs et contre l'Etat ».

Avec les *Mémoires de Choudieu* publiés par M. V. Barrucand et le *Carrier à Nantes*, de M. le comte Fleury (Plon) nous voici en pleine période révolutionnaire. Choudieu est le vrai grognard avant la lettre. Toujours disputant, ergotant, pestant contre les hommes, les événements, luttant contre la destinée, il reste, jusque dans le dur exil, l'adorateur de sa sublime déesse, la Révolution. Il n'a rien des bavards fougueux et emphatiques de la Convention, ses collègues ; c'est un honnête homme, au bon sens un peu étroit mais animé d'un véritable esprit de justice. Il est convaincu que « la force de la raison et la force du peuple c'est la même chose » et, ajoute M. Barrucand, « au nom de la loi il était prêt à envoyer ses contemporains à l'échafaud et à y monter lui-même avec respect ». Quand il vit sa chimère broyée sous le talon du despote il s'en alla en Hollande où il vécut en paysan jusqu'à la fin de l'Empire, puis à Bruxelles où il se fit fabricant de vinaigre pour ne rentrer à Paris qu'après la Révolution de 1830. *Beatus ille qui procul negotiis*, écrit-il en tête de ses Mémoires, Pourtant jusqu'au bout il combattit le bon combat et garda la foi. Bien différente de cette figure austère et un peu effacée est celle du héros des noyades de Nantes, l'abominable Carrier. Qu'on se rassure : l'auteur ne cherche nullement à réhabiliter le « tigre de l'Ouest », mais il démontre par les faits que Carrier ne doit pas supporter seul la responsabilité des excès commis à Nantes. Il nous amène aussi à nous demander si nous ne nous trouvons pas en présence d'un de ces cas pathologiques qui rendent perplexe la justice contemporaine, prise soudain de scrupules de conscience. Carrier fut un frénétique et il apporta dans sa terrible besogne, avec son ardeur de démagogue, l'exaltation d'un cerveau malade que l'abus des jouissances de toutes sortes poussait à la pure démence. Il faut louer M. Fleury de l'exactitude minutieuse qu'il a apportée dans son travail. Rude besogne que celle de l'historien à une époque où l'on ne se contente plus d'anecdotes plus ou moins bien troussées, mais où l'on exige que tous les points soient mis sur tous les *i*. On frémit en songeant au nombre de documents qu'il faut compulser pour clouer un monstre sanguinaire au pilori de la postérité !

Notre excellent collaborateur, M. J. Durandeau, est, lui aussi, convaincu que le lecteur, revenu des théories *a priori* et des déclamations creuses, ne s'intéresse plus, moderne saint Thomas, qu'aux menus détails qu'il peut voir de ses yeux et pour ainsi dire toucher du doigt. C'est pourquoi il n'hésite pas à nous donner les *Annales révolutionnaires de deux villages bourguignons* (Villy et Massingy). En ce moment où la décentralisation est à l'ordre du jour, on lira avec une curiosité sympathique les fastes de ces deux obscurs landerneaux assoiffés d'élections, de délibérations, de revendications, d'adjudications, de procès, de tout ce qui constituait la mise en pratique des droits nouveaux. Je recommande aux historiens psychologues un type bien curieux en qui se résume la révolution de Villy : le citoyen Lefort, curé constitutionnel, orateur révolutionnaire, maire en 1795, notaire royal en 1814, prêtre orthodoxe quand il fut devenu veuf et eut établi ses enfants. Il connut, dit M. Durandeau, les heures de bel héroïsme et de chute profonde.

G. Art.

(*A suivre*.)

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères — 35732. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 20. 4e SÉRIE. — TOME VIII 13 NOVEMBRE 1897.

LA POLITIQUE

La Chambre a voté, par 518 voix contre 12, la loi sur les accidents du travail. Voyons dans cette loi ce qu'elle est réellement : une transaction. C'est dire que personne ne sera tout à fait content; mais, les esprits étant divisés comme ils le sont, il était peut-être difficile de faire mieux qu'on a fait.

Avec la loi sur les accidents du travail, une idée nouvelle entre dans nos codes: le « risque professionnel ». Tout ouvrier blessé dans le travail a droit à une indemnité fixée d'après son salaire, et cette indemnité est à la charge de la fabrique où il travaillait ; si l'ouvrier meurt, sa veuve aura une rente viagère, et, à défaut de veuve, les orphelins toucheront une pension jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Voilà, en deux mots, le « risque professionnel ». L'Angleterre, l'Allemagne ont admis aisément ce qui nous paraît une grande nouveauté.

C'est, dit-on, une « intervention de l'État ». L'objection a été faite à la Chambre ; elle sera faite au Sénat. M. le ministre du commerce y a répondu l'autre jour avec une crânerie dont il faut le louer : « Pourquoi reculerais-je devant cette accusation d'interventionnisme ? Qu'est-ce donc que l'État, si ce n'est l'intervention sagement organisée ? » — Voilà qui me semble fort juste, et fort bien dit ; car enfin la liberté, dont on parle toujours sans la définir jamais, ne consiste pas à empêcher l'État d'intervenir, mais à faire qu'il intervienne à propos et dans la mesure de ce qui est juste et nécessaire.

Par exemple l'assurance obligatoire, l'assurance d'État, eût été une intervention exagérée : si j'emploie des ouvriers, je dois subir le « risque professionnel », mais ce risque, comme tous les autres risques de l'industrie, j'entends y faire face par les moyens qu'il me convient.

La Chambre l'a compris ainsi. Les chefs d'industrie seront libres, tout à fait libres : ils pourront être leurs propres assureurs, ou s'adresser à des compagnies privées, ou constituer des assurances mutuelles par département. Tout ce qu'on exige d'eux, c'est de verser, après chaque accident, la somme nécessaire pour constituer la rente viagère ou la pension prévue par la loi.

Il y avait cependant une difficulté : si un patron est insolvable, où sera la garantie de l'ouvrier? Voici comment on s'y est pris : la loi prévoit un fonds de réserve pour les cas d'insolvabilité; ce fonds de réserve sera alimenté par un supplément de 4 centimes sur le principal des patentes industrielles A première vue, cette disposition peut paraître un peu choquante. Eh quoi ! l'industriel qui remplit ses engagements payera pour son voisin insolvable. Voilà ce qu'on peut dire, et je l'ai dit moi-même au premier moment ; mais j'avoue qu'en cherchant une autre solution, je n'ai pas trouvé mieux. Somme toute, l'ouvrier est certain de recevoir dans tous les cas l'indemnité qui lui est due et l'intervention de l'État est réduite au minimum.

Quel sera le sort de la loi au Luxembourg? Il ne nous appartient pas de le prévoir, mais nous nous permettons d'exprimer un vœu : c'est que le Sénat vote une loi juste, nécessaire, humaine, et qui sera un gage de paix sociale.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

CONFÉRENCES A L'ODÉON

Œdipe à Colone [1].

Mesdames, Messieurs,

On était au printemps de l'année 401, à la veille des Grandes Dionysies. Athènes, qu'avait trahie la fortune des armes et qui venait de subir la tyrannie des Trente, était déchue de sa puissance; mais elle avait gardé intact le trésor de son génie. Depuis trois ans que la paix était signée avec Sparte, depuis dix-huit mois qu'un gouvernement sage régnait à l'intérieur, la cité chérie de Pallas reconquérait l'hégémonie sur le monde pensant. Et, à l'approche des fêtes solennisées jadis avec tant d'éclat, elle voyait affluer de nouveau dans ses murs les habitants des dèmes de l'Attique. Sur la mer pacifiée s'avançaient des navires qui apportaient au Pirée la foule des voyageurs venus de l'Archipel ou de l'Asie Mineure. C'était comme une résurrection, c'était un retour aux jours heureux qu'avait chantés Pindare : « Toute brillante la fête appelle le poète lorsque les saisons au voile de pourpre rouvrent leur demeure fermée, lorsque le printemps embaumé ranime la fraîcheur divine des plantes. Alors c'est la vie qui renaît; alors sur la terre immortelle, les fleurs charmantes, violettes et roses, se mêlent pour couronner nos fronts. Chantez en modulant vos voix au son des flûtes; chantez, ô chœurs! la gracieuse Sémélé. »

Selon la coutume, les Grandes Dionysies commencèrent par la fête des Asclepies. On chanta un péan et l'on offrit un sacrifice à Esculape en le priant de répandre ses bénédictions sur les assistants.

Le lendemain eut lieu la présentation des acteurs et des choreutes désireux de se concilier par avance la bienveillance du public.

Le troisième jour fut consacré à la procession de Dionysos. On alla chercher sa statue d'or et d'ivoire — chef-d'œuvre d'Alcamène — au temple de Limnae. Puis, à travers la ville parée, jonchée de fleurs, la longue théorie déroula lentement ses anneaux. Après des stations nombreuses, la statue arriva devant l'autel du feu. On immola des victimes, l'on chanta des hymnes, et le soir, à la lumière des torches, les éphèbes transportèrent le dieu au théâtre afin qu'il présidât, le lendemain, à la représentation donnée en son honneur.

La nuit s'écoula. Quand vint l'heure si longtemps désirée, les Athéniens et leurs hôtes, le front ceint de couronnes, assiégèrent les portes du théâtre. On les leur ouvrit et la foule se précipita, disposée à l'émotion, impatiente d'écouter *Œdipe à Colone*, l'œuvre suprême de Sophocle, mort quatre années auparavant.

On ignore les motifs qui avaient déterminé ce choix et nous sommes réduits aux conjectures. Sans doute la beauté de la tragédie et le souvenir du poète dont Athènes se glorifiait militaient en sa faveur.

Pour ma part, je considère qu'il existe entre l'état politique du pays et les péripéties du drame un accord qui obligeait à différer la représentation tant que les hoplites de Lacédémone foulaient le sol de l'Attique et que les Trente étaient au pouvoir. En revanche, ce même accord faisait un devoir de jouer cette œuvre à l'heure où se manifestait un effort vers le relèvement et où il importait de donner au peuple une grande leçon.

A mon sens, *Œdipe à Colone* serait donc, comme *les Perses* d'Eschyle, une pièce de circonstance, pleine d'allusions, débordante de patriotisme, mais composée dans un autre esprit, répondant à une situation politique bien différente. Eschyle avait assisté à des victoires qui asseyaient la puissance d'Athènes sur des bases en apparence inébranlables; Sophocle parvenu au terme d'une longue carrière, arrivé à l'âge où les illusions s'évanouissent devant l'approche de la mort, voyait son pays vaincu, déchiré par les factions et, en effet, si près de la ruine, qu'à sa mort, les ennemis campés sous les murs d'Athènes durent ouvrir leurs rangs devant le cortège qui accompagnait le grand tragique au tombeau de ses pères.

Tandis qu'Eschyle avait exalté sa patrie dans le désastre des *Perses*, Sophocle, en reliant après tant d'années son *Antigone* à *Œdipe Roi*, eut pour dessein de montrer les conséquences des fautes dont on n'est même pas responsable, de raffermir la foi dans les destinées d'Athènes, et de faire luire à l'horizon chargé d'orages l'aurore d'un jour meilleur. Ses intentions ne se dissimulent pas sous des paroles obscures; ses enseignements ne tombent pas du haut d'un trépied fatidique; ils sont aussi clairs que resteront éternels dans leur vérité sublime les préceptes de morale qui les appuient ou les traduisent.

La scène se passe à Colone, un bourg voisin d'Athènes, où Sophocle avait vu le jour. D'antiques traditions s'attachent à ce lieu qu'ombragent le laurier et l'olivier, où prospèrent la vigne et les arbres à fruits, qu'embaument des fleurs, qu'égayent les chants des rossignols à la voix harmonieuse. C'est là que l'homme apprit du fils de Kronos, de Poséidon, l'art de dompter le cheval et de lancer des barques sur la mer.

Œdipe aveugle, majestueux comme Priam, s'avance appuyé sur Antigone qui guide ses pas chan-

(1) Conférence faite par Mme Jane Dieulafoy au théâtre de l'Odéon, le 11 novembre 1897.

celants. Peu d'années se sont écoulées, dix, douze ans peut-être, depuis ce jour néfaste où le roi de Thèbes s'arracha les yeux en punition de crimes où sa volonté n'avait eu aucune part. Mais elles ont été si remplies de souffrances, si prodigues de misère que les boucles qui, semblables à des grappes de raisins noirs, couronnaient la tête d'Œdipe sont devenues blanches et flottent éparses au souffle du vent. Le fils de Laïus n'a pas connu de transition entre la maturité et la vieillesse, la force et la débilité. De sa pourpre royale, il ne reste que des haillons. Banni de Thèbes, il erre à l'aventure, mendiant son pain.

Le vieillard interroge la jeune fille. Où sont-ils? Au loin elle aperçoit les remparts d'une ville : Athènes sans doute. Tandis qu'Œdipe se repose assis sur une roche, un passant, puis le chœur, s'avancent et lui ordonnent de quitter cette place consacrée aux filles de l'Érèbe et de la Nuit.

Un oracle d'Apollon a prédit à Œdipe qu'il trouverait la fin de ses malheurs quand il serait accueilli par les Euménides. Confiant dans cette promesse, il se déclare le suppliant des déesses et refuse de quitter l'asile où la volonté d'un dieu l'a conduit. Il y attendra le terme de ses jours.

Les Coloniates n'ont point comme les héros d'Homère cette compassion discrète qui empêche de s'enquérir trop vite du nom, de la patrie et des projets d'un étranger, de crainte qu'un bon accueil ne semble le prix de confidences souvent pénibles. D'abord Œdipe se tait. Enfin, pressé de questions, encouragé par Antigone, il parle, il se fait connaître.

A cet aveu, le chœur est saisi d'effroi ; il redouble d'instances auprès de l'aveugle et lui ordonne de fuir. En vain, Antigone l'implore au nom d'un père infortuné ; le chœur ne se laisse point attendrir. Alors Œdipe proteste contre la violence qui lui est faite, il en appelle au roi d'Athènes.

Durant cette scène, Antigone aperçoit dans la plaine une femme montée sur un coursier de Sicile. Elle reconnaît sa sœur. Déjà Ismène est dans les bras d'Œdipe. La jeune fille apporte des nouvelles graves. A Thèbes, la discorde s'est élevée entre Étéocle et Polynice, ces fils dénaturés qui ont permis le bannissement d'Œdipe. Le plus jeune, Étéocle, a détrôné l'aîné. Polynice s'est assuré l'alliance d'Argos et va combattre contre sa patrie. Mais l'oracle de Delphes a prédit que la victoire serait fidèle à celui qui posséderait Œdipe mort ou vivant, et l'une et l'autre faction chercheront à s'emparer de l'exilé.

Comme Ismène achève ces paroles, paraît le roi d'Athènes. Touché par tant de maux, Thésée couvrira Œdipe de sa protection souveraine. Que le vieillard demeure à Colone ou qu'il vienne habiter Athènes, il sera préservé de toute insulte.

Tandis que le chœur, désormais rassuré, chante en des strophes admirables Colone chérie de Dionysos et d'Aphrodite, pendant qu'il loue la cité glorieuse aimée de Zeus, de Poséidon et de la déesse aux yeux glauques, Créon s'avance, chargé par Étéocle de ramener Œdipe sur la terre de Cadmus.

L'indignation, le courroux gonflent le cœur de l'exilé. Aucun de ses fils n'aura la protection de son corps ou de sa cendre. Il la promet au roi d'Athènes en reconnaissance de sa générosité.

Créon reste sourd à ces protestations. Il ravira Ismène et Antigone, les uniques soutiens d'Œdipe, plutôt que d'abandonner à d'autres un gage assuré de victoire. L'intervention des soldats de Thésée déjoue heureusement ce projet.

A l'envoyé d'Étéocle, succède Polynice. Il se présente en suppliant. Œdipe demeure inflexible et prononce des imprécations terribles contre l'enfant qui l'a laissé proscrire et condamné à vivre misérable. Aux fils pervers, il oppose les filles qui le conduisent, le nourrissent et partagent ses maux avec un courage surhumain. Puisse Polynice périr de la main d'un frère en immolant le frère qui lui a ravi le trône.

Cette malédiction, la crainte d'un double fratricide, n'arrêtent point Polynice. Il ne peut tromper l'espoir de ses alliés et s'enfuit après avoir obtenu de ses sœurs la promesse qu'elles lui donneront une tombe et lui rendront les honneurs funèbres.

Mais voici que le destin d'Œdipe va s'accomplir. Il a loué ses filles dévouées et maudit ses fils coupables, il a reçu l'hospitalité des Euménides. Les prédictions de l'oracle se sont vérifiées, le tonnerre gronde, il doit mourir.

Après s'être purifié et avoir offert les libations, il s'éloigne accompagné de Thésée. Seul le monarque connaîtra le secret d'une sépulture qui sera pour Athènes un rempart plus assuré que les boucliers et les lances de mille combattants. Et le vieillard quitte la vie, sans élever une plainte contre les dieux, sans effroi, sans douleur. Le meurtrier de Laïus, l'époux de Jocaste, le descendant d'un père maudit, purifié par son sacrifice, ses souffrances et sa résignation aux décrets du ciel, a fléchi la colère d'Apollon.

Les dernières scènes de la tragédie sont consacrées à exalter encore les vertus d'Antigone. La jeune fille, dont le dévouement et la tendresse ne s'emploieraient plus à Colone, obtient de Thésée la permission de retourner auprès de ses frères ; elle y parviendra peut-être assez tôt pour conjurer le sort qui les menace.

On a dit, pour caractériser le génie de Sophocle, que la volonté humaine était le véritable ressort de ses

tragédies et qu'en cela il différait de celui d'Eschyle. A ce point de vue, la distance est-elle donc si grande entre Clytemnestre, Prométhée et Ajax ou Électre? Il s'agit plutôt d'une question de mesure. L'exception chez Eschyle devient la règle chez Sophocle. Et encore, chez ce dernier, si l'homme reste libre de choisir son chemin, le but lui est toujours désigné.

Œdipe connaît par un oracle dans quelles circonstances il doit périr. Confiant dans la parole d'Apollon, il ne cherche point à se dérober à son sort, ce qui serait puéril, et marche sans trembler vers une mort libératrice. Quand il la rencontrera, il croira revoir la lumière, et, aveugle, il guidera lui-même les pas de ses filles et de Thésée. Mais il sait aussi que la possession de sa dépouille mortelle rendra victorieux et prospère le pays auquel il la léguera et, dans ce domaine, ni les dieux ni les hommes n'empiéteront.

Dans l'ensemble de la trilogie, le développement dramatique n'est que la manifestation de cette volonté ferme, sans défaillance, inexorable. Et néanmoins, sous ce rapport, il existe une différence remarquable entre *Œdipe à Colone* et les œuvres plus anciennes qui l'encadrent. Au monarque inflexible devant le malheur, ulcéré par l'injustice, au maudit qui expire le cœur gonflé de haine et la tête chargée d'opprobe, succède un Œdipe toujours violent envers les hommes, mais résigné à la volonté mystérieuse des dieux, un vieillard qui s'éteint pardonné. A la vanité du sacrifice volontaire d'Œdipe Roi, à la désolation et à l'inutilité de la fin d'Antigone consacrant l'usage que les protagonistes font de leur libre arbitre, Sophocle oppose la consolante pensée que son héros, dans la plénitude de ses droits, fera bénéficier Athènes des épreuves qu'il a subies. Pour l'avoir accueilli dans sa détresse, la cité hospitalière sera récompensée.

Cette modification du caractère d'Œdipe et de sa destinée ne saurait être fortuite. Sans de graves raisons, le poète n'aurait pas abandonné une version consacrée par Eschyle et adoptée par lui-même dans *Œdipe Roi* et *Antigone;* sans d'impérieux motifs il n'aurait point altéré ainsi l'unité morale de la trilogie. Je n'insisterai pas sur ce point, me réservant d'y revenir plus tard.

A s'en tenir aux apparences, il semble que la détermination que prend Œdipe de priver ses fils du bénéfice inestimable attaché à la possession de son corps soit disproportionnée avec ses griefs. Étéocle et Polynice n'ont point été les auteurs de son exil, ils l'ont seulement souffert; et cependant il ne se contente pas de leur refuser son aide, il les accable de malédictions et les dévoue à s'entre-tuer.

Je sais bien que l'antiquité accordait au père des droits souverains sur sa famille et que, pour expliquer cette explosion de haine, on a prétexté un soi-disant procès intenté à Sophocle par ses fils. Je n'ignore pas que la fureur de cette malédiction est d'un effet grandiose et terrible; mais il n'empêche que si elle s'appliquait au fait même du drame, elle diminuerait la valeur morale du personnage que le poète place parmi les divins protecteurs d'Athènes.

Et que dire de la préférence accordée à une ville étrangère sur la patrie en détresse? Que penser de cette prédiction faite à Thésée :

« Si Thèbes en ce moment est en paix et bien disposée envers toi, le long cours du temps enfante une longue suite de jours et de nuits après lesquels *ils* rompront sous un prétexte vain les traités d'alliance, et mon corps endormi et enseveli boira un jour leur sang chaud, si Jupiter est encore Jupiter et si le fils de Jupiter, Phébus, est véridique. »

Pourquoi ces imprécations excessives puisque l'exil dont il tire grief, Œdipe lui-même l'a réclamé? Pourquoi ces vœux impies dont l'expression contredit une fois encore la légende dont Sophocle s'est fait l'interprète puisque, dans la tragédie d'*Antigone*, Thèbes renoue le cours de ses glorieuses destinées dès la mort du dernier des Labdacides? Est-il admissible qu'Œdipe, à qui l'Olympe, cet Olympe implacable, vient de faire miséricorde, méconnaisse par esprit de rancune et de vengeance les devoirs envers la patrie tels que la Grèce les concevait déjà?

On peut refuser le pardon à des enfants ingrats parce qu'il s'agit de liens individuels que chacun resserre ou distend sans dommage pour la société; mais on doit tout accepter de la patrie. Elle est la poussière des pères disparus. En elle se manifesteront toujours les efforts et les gloires de ceux qui ont été, de ceux qui seront et dont elle portera les travaux à travers les âges. Ce ne sont pas des os réduits en cendres que ses fils voudraient lui donner, mais leur chair, leur sang, leur vie qu'ils lui offriraient en holocauste.

En vérité, Sophocle place aussi haut que le vieil Eschyle le culte de la patrie et il n'entend pas qu'il existe de doute à ce sujet. Avec quel enthousiasme, avec quelle tendresse il chante cette Athènes dont l'éloge déborde sans cesse le cadre de la tragédie? Il se plaît à vanter la plus religieuse des cités, la terre chérie des immortels, la ville puissante, le berceau des arts et des premières industries. Il trace d'elle et de Colone un tableau merveilleux, et, pour les peindre, il compose les plus belles strophes qu'ait produites la poésie lyrique. Vous entendrez Antigone, dont il aime à faire son interprète, dire à Polynice :

> Et pourquoi céder encore à ta haine!... Que te sert de renverser ta patrie!...

Puis la jeune fille suppliera Polynice d'abandonner

ses projets sanguinaires, de ramener l'armée dans Argos et d'épargner Thèbes, leur patrie, dût-il lui en coûter le trône qu'Étéocle lui a ravi.

Pour concilier les fureurs d'Œdipe avec les sentiments si connus de Sophocle, on a prétendu que, dans l'antiquité, la patrie se personnifiait dans les hommes qui la gouvernaient. On ajoute qu'à cette époque les écrivains se plaisaient à ces plaidoyers où sont exposés et défendues tour à tour les deux faces opposées d'une question. Il faut chercher d'autres motifs à la conduite d'Œdipe.

Si l'ancien roi de Thèbes rassuré par la certitude d'un pardon final, maître de son destin, libre dans sa volonté, se conduit avec une rudesse et une violence qui le rendraient presque odieux, c'est que Sophocle, en même temps que la chaîne de sa tragédie, déroule d'un mouvement égal et parallèle les conseils et les espérances qu'il veut donner aux Athéniens. La diatribe contre l'exil est une allusion directe à cet ostracisme dont Athènes faisait un si déplorable usage et dont les tyrans d'un jour abusaient pour anémier la république et se débarrasser de leurs ennemis, quitte à chasser les meilleurs citoyens. Quant à la ville de Thèbes, si elle subit le courroux d'Œdipe, si elle est enveloppée dans la malédiction qui accable Étéocle et Polynice, si elle est dévolue aux pires calamités, c'est que durant la guerre du Péloponèse elle a trompé l'amitié d'Athènes et accepté l'alliance de Lacédémone.

A cette lumière s'éclairent et s'expliquent les contradictions, les invraisemblances et les violences du caractère d'Œdipe. Ce n'est pas le prince thébain qui parle à Thésée, qui maudit Créon, Polynice, Étéocle et ses anciens sujets; c'est Sophocle, un Athénien qui s'adresse à des Athéniens. Il est excessif, injuste, violent? Qu'importe, s'il reflète les passions du peuple assemblé, s'il est l'écho de ses vœux, l'interprète de sa rancune et de sa haine contre l'étranger!

J'ai montré la part faite aux dieux et la part faite aux hommes par Sophocle dans *Œdipe à Colone*. La ligne de démarcation s'établit à la mort du protagoniste, en ce sens que le ciel se réserve d'en déterminer le moment et qu'il attribue à la dépouille mortelle d'un infortuné des vertus protectrices, quasi divines. Désormais ce corps qui enveloppait une âme souillée, ce corps qui appelait sur Thèbes les pires calamités, deviendra le palladium de la terre hospitalière où il aura trouvé le dernier asile.

Ici, le poète s'élève aux plus hautes conceptions de la philosophie religieuse et, dans son essor vers les régions pures, il se dégage non plus de l'esprit mais du fait même de la légende.

« Vole donc, vole poussée par la tourmente sur les flots du Cocyte; vole, la race maudite par Apollon, la race de Laïus! » avait dit Eschyle et répété Sophocle.

Au contraire, dans *Œdipe à Colone*, les Euménides, ces divinités terribles aux criminels, gardiennes de l'ordre, protectrices primordiales du monde moral et du monde physique, suivant l'expression d'Hésiode, les Euménides compatissent aux souffrances d'Œdipe, se laissent toucher par ses malheurs, fléchir par ses regrets. Elles oublient les griefs d'Apollon qui devaient peser sur tous les descendants de Laïus. Elles agréent un sacrifice qu'elles n'avaient point ordonné. Leur aveugle et inévitable poursuite, d'abord tempérée, s'arrête devant le tombeau où le meurtrier de son père, l'époux de sa mère, le père de ses sœurs, pénètre enfin purifié, sanctifié, sanctifiant.

C'est la justification par la soumission à la volonté des dieux, c'est le rachat de la faute par les mérites de l'expiation.

Et voici le point essentiel où Sophocle diffère d'Eschyle. Dans aucune œuvre précédente on ne trouverait aussi nettement exprimée cette théorie consolante à laquelle Platon se ralliera plus tard.

Or ce développement, si supérieur au plaidoyer divin en faveur d'Oreste fournit encore une preuve des sentiments que la déchéance de sa patrie inspirait au poète. Dans les années prospères qui avaient suivi les guerres médiques et qui s'étaient prolongées sous le gouvernement de Périclès, les Athéniens enorgueillis avaient oublié leurs dieux et négligé les autels. Par degré, ils avaient abandonné les traditions qui les avaient élevés si haut et avaient accepté l'Oligarchie.

Comme Apollon dont Laïus a méconnu les ordres, Zeus et sa fille divine ne veulent pas qu'on les brave. Mais qu'Athènes regarde vers l'Olympe, qu'elle retourne à la démocratie modérée qu'avait établie Solon, qu'elle cesse de persécuter ses grands hommes, qu'elle les honore, les prenne pour guide, et les immortels, pleins de miséricorde, lui rendront leurs faveurs, et les effets du palladium se feront sentir de nouveau.

Athènes subit une crise. Qu'elle expie ses fautes avec le courage d'Œdipe, et elle verra la fin de ses maux et l'humiliation de ses ennemis.

Il eût été dangereux d'insister davantage, j'en ai dit la raison. Ni l'âge, ni la renommée, ni le talent ne désarmaient les factions au pouvoir.

Maintenant, nous comprenons les contradictions signalées entre les diverses parties de la trilogie et nous louerons Sophocle d'avoir fait plier la légende d'Œdipe Roi et d'Antigone devant les intérêts sacrés de la patrie.

A côté d'Œdipe vieilli, accablé, Sophocle a placé Antigone, ce modèle accompli de la piété filiale, de

la tendresse fraternelle, du courage simple, de la perfection qui s'ignore, On connaissait les ancêtres des héros empruntés aux légendes des Pélopides et des Labdacides; Antigone est née de l'âme du poète comme la sagesse de la tête d'un dieu. Pour l'apprécier à sa grandeur, traversons à la hâte le milieu où se meuvent les personnages de l'épopée ou du drame, et voyons quel était l'état moral de la femme dans la société grecque. Ainsi, je ne m'écarterai pas de mon sujet; le contraste entre la réalité et l'idéal rêvé par Sophocle appuiera d'arguments nouveaux l'idée que je me fais d'*Œdipe à Colone.*

Dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, si l'on en excepte les déesses, les portraits de femme sont rares.

Andromaque apparaît comme une épouse passionnée et une mère tendre; mais n'écoutant que ses alarmes, elle méconnaît son devoir quand elle supplie Hector d'abandonner les défenseurs de Troie et de se dérober au péril.

Hécube, femme de Priam, mère de tant de princes belliqueux, ne montre pas une âme plus haute que sa belle-fille. Elle aussi conjure Hector de combattre du haut des remparts et de fuir les coups d'Achille.

S'agit-il d'Hélène dont la beauté alluma la guerre de Troie? Il faut le génie d'Homère pour transformer l'épouse de Ménélas en un personnage épique. Je sais bien, que touchée de repentir, elle gémit sur les maux qu'elle a causés. Plus tard, réconciliée avec un mari débonnaire, elle reprend sa place au foyer domestique et l'occupe avec tant de charme que Ménélas se déclare satisfait de son sort et rejette sur les dieux les fautes de sa femme. On pourrait sans mauvaise grâce se montrer moins royaliste que le roi. D'autant qu'Hélène a longtemps bercé ses remords en songeant que la ruine de Troie lui assurerait l'immortalité parmi les hommes.

A Nausicaa, la charmante fille du roi des Phéaciens, les Muses ont donné une voix harmonieuse; ses mains délicates savent guider un char sur la route poudreuse et modérer l'ardeur des coursiers rapides. Nulle ne blanchit mieux à la fontaine les beaux vêtements que son père et ses frères porteront aux grandes assemblées. Elle est la grâce naïve, la simplicité ingénue, et pourtant, quand elle aperçoit Ulysse sortant des flots, elle l'attend calme, en fille de roi, tandis que ses compagnes fuient épouvantées. Mais n'est-elle pas un peu dissimulée avec son père, un peu pressée d'épouser l'étranger s'il consent à devenir le gendre d'Alcinoüs, un peu étourdie comme il convient à son âge? Les années y remédieront.

Tout autre, en effet, apparaît sa mère, Areté, la femme honorée de son mari, respectée de ses enfants, de ses serviteurs, de son peuple, celle qu'on salue à haute voix quand elle sort dans la ville, celle à qui le chef de la famille reconnaît le droit d'accorder ou de refuser l'hospitalité :

« Dès que tu auras franchi le seuil du vestibule, dit Nausicaa, s'adressant à Ulysse, traverse d'un pas rapide la grande salle et va trouver ma mère assise auprès de l'âtre, à l'ardeur du feu; elle tourne le fuseau de laine pourprée d'un aspect merveilleux; elle s'appuie sur une colonne, ses femmes l'entourent et à ses côtés s'assoit mon père pour boire du vin comme un immortel. Sans t'arrêter devant lui, étends les bras et embrasse les genoux de ma mère afin que tu goûtes promptement et plein d'allégresse l'instant désiré du retour. Si loin que tu doives aller, si ma mère en son âme t'est favorable, tu peux espérer revoir les tiens, ta superbe demeure et les champs de ta patrie. »

Enfin voici Pénélope, l'épouse prudente, fidèle, réfléchie. Pendant vingt ans elle espère Ulysse, elle pleure son absence. Elle est vraiment grande lorsqu'elle défend Télémaque contre les prétendants. Avec quelle fermeté elle leur dispute l'héritage de l'orphelin! Mais pourquoi grossir le trésor de la famille avec les présents sollicités de chacun d'eux? Ulysse a fait une trop bonne élève.

Une princesse craintive, une souveraine accablée par le malheur, une épouse coupable, une vierge belle comme Diane, une mère de famille modèle, une femme fidèle mais indélicate et rusée, telles sont les mortelles peintes par Homère. Si, à leurs côtés, on place les héroïnes tragiques : Clytemnestre, Atossa, Cassandre, si l'on ouvre même les portes mal closes des gynécées divins, on rencontre le même mélange de vertus passives et de qualités sans relief, mêlées à des défauts et même à des vices. Et pourtant, toutes ces femmes sont choisies dans un monde d'exception, dans le monde des princes et des dieux modelés à l'image des princes. Toutes occupent dans la famille une situation considérable, s'assoient à la table du maître, assistent aux assemblées, prennent part aux délibérations.

Combien était différente la condition des femmes, à l'époque homérique, dans les classes inférieures? Que pèsent les captives aux mains des chefs de guerre, fussent-elles de race souveraine ou sacerdotale? Ballottées entre Achille et Agamemnon, elles leur sont moins précieuses que le butin amoncelé au fond des navires.

En effet, plus on se rapproche de la barbarie, plus on constate que la femme de condition moyenne souffre de son infériorité physique. Les seules exceptions se produisent au cours des périodes critiques, quand la tribu, la famille ou la nation en danger font appel à toutes les forces, ne négligent aucun moyen de salut. Alors apparaissent quelques météores. Vienne une période plus calme, plus policée, et il se

produit un état d'équilibre. Les faibles, quelle que soit leur condition, sont protégés par les lois, mais l'organisme social, complet, règlé, repousse les rouages d'exception? Sapho oublie ses chants, Corinne distend les cordes de sa lyre, Myrtis et Praxilla délaissent les Muses, Télésilla elle-même dédaigne les travaux d'Arès. Artémise, reine de Carie, est la dernière héroïne dont fassent mention les annales de la Grèce. Désormais tout s'efface dans l'ombre du gynécée propice au repos. Il ne s'en évade que des courtisanes à la triste renommée auprès de laquelle l'oubli est une gloire et un bienfait.

Le gynécée, cette prison déguisée où les Athéniennes trouvaient le bien-être et l'aisance de la vie, transforma bientôt leur état moral comme se modifie, sous l'influence de l'obscurité, l'état physique des plantes nées au soleil. La faiblesse de la femme s'accrut, se généralisa. La recluse perdit ses qualités natives, son intelligence se borna comme son horizon. Il n'y eut plus entre elle et son époux un échange d'idées; l'homme déserta son foyer pour la maison de la courtisane. Alors, sentant décliner ses forces, jalouse de sa rivale, l'Athénienne — c'est toujours d'elle que je parle — lui emprunta ses armes de combat, tour à tour louées ou détestées : le désir exagéré de plaire, l'habitude de ruser, l'art de farder la vérité, l'étalage d'une certaine lâcheté. Je n'insisterai pas davantage, craignant de dévoiler les tableaux laissés par les contemporains. A ce régime, la famille grecque périt et, la famille morte, l'État ne dura guère. Faut-il faire un crime à l'Athénienne de cette ruine? Ce serait une injustice. Faible elle avait subi la loi des forts.

« Les dieux, a dit Homère, enlèvent à la créature la moitié de sa vertu le jour où ils la font esclave. »

Puis, il s'agit d'une transformation qui se produit également chez l'homme, avec le désœuvrement, l'inactivité, le goût excessif de la parure, l'habitude du luxe et des moyens plus factices encore.

Rappelez-vous cette conversation rapportée par Hérodote où Cyrus, s'adressant à Crésus devenu son ami, se plaint des difficultés qu'il éprouve à dompter les Lydiens toujours en révolte.

« Donne-leur de l'or, des bijoux, de longues robes, et de ces hommes tu auras bientôt fait des femmes », répond Crésus.

« Le conseil fut suivi, ajoute l'historien, et désormais les Lydiens ne furent plus renommés que pour leur mollesse et leur poltronnerie. »

Préférez-vous un exemple moins ancien ? Je l'emprunterai à Plutarque. Si on l'en croit, les acteurs qui jouaient dans la tragédie les rôles de femmes, à ne songer qu'à leur coiffure et à leurs bijoux, à ne s'occuper que de leurs toilettes devenaient aussi futiles et aussi vains que leurs modèles et faisaient par leurs caprices le désespoir de l'auteur et du chorège.

Cet abaissement moral de la femme grecque eut pour contre-partie le mépris parfois bienveillant, parfois brutal des hommes que l'on constate, à cette époque, dans la Hellade entière, sauf à Sparte pourtant où régnaient d'autres mœurs.

Déjà en 693, Simonide d'Amorgos avait choisi ses contemporaines comme objets de ses satires et les avait classées en dix espèces différentes représentées par autant d'animaux. Pour une femme qui tient de l'abeille, il en est neuf qui procèdent de bêtes ignobles ou nuisibles, dit-il.

Eschyle, le grand Eschyle, j'ai beaucoup de peine à en convenir, enchérit encore sur Simonide. Non content de dénigrer les Thébaines par la bouche d'Étéocle et de les déclarer des êtres néfastes, il prétend prouver que la femme nuit à la propagation de l'espèce humaine et que si elle ne s'en mêlait point, les choses n'en iraient que mieux.

« Voyez plutôt cette fille de l'Olympien Zeus, s'écrie-t-il triomphant, elle n'a pas été portée dans le sein ténébreux d'une mère... Néanmoins, quelle déesse eût pu donner un pareil enfant! »

Euripide, dont les œuvres sont antérieures à *Œdipe à Colone*, est encore plus insultant.

Enfin, qu'on lise dans l'*Économique* la description de cette jeune épouse qu'un mari modèle se contente d'élever au rôle de ménagère sans songer que la femme a un esprit capable de culture et curieux de plaisirs délicats, et l'on aura la juste idée que les hommes les mieux intentionnés se faisaient de leur compagne.

Au milieu de ce concert de malédictions quelques plaintes s'élevaient pourtant, bientôt étouffées ou perdues.

Quelle tristesse dans cet aveu de Térée :

« Souvent, quand j'ai pensé à notre destinée, à nous, femmes, j'ai senti le peu que nous sommes. Dans notre enfance nous vivons, il est vrai, une vie douce, n'est-ce pas un charme que d'ignorer?... Mais quand une nuit a serré le lien de notre vie, il faut louer notre sort et dire qu'il est bon. »

« Je sais trop bien que la vie de la femme n'est que douleur et infortune. Je sais que je dois souffrir... » ajoute Déjanire au début d'une longue lamentation.

Cette plainte dénote un esprit bien nouveau chez l'auteur des *Trachiniennes*.

Assez de héros ont été célébrés par la muse épique ou la lyre de Pindare et d'Eschyle. Sophocle à qui tout sourit dans la vie, Sophocle qui est beau, riche, honoré, aimé des hommes, protégé des dieux, dont chacun loue la douceur et l'aménité, Sophocle s'élève au-dessus des préjugés de son temps et prend la dé-

fense des faibles, de la femme dont la condition détonne au milieu de la Grèce artistique et littéraire.

Ainsi du reste le comprit l'antiquité.

Une épigramme de Dioscoride place sur le tombeau de Sophocle une statue de Dionysos tenant un masque de femme à la main.

— Quelle est cette femme? demande un passant.

— Électre ou Antigone, tu peux choisir, répond le dieu. Toutes deux sont les chefs-d'œuvre de leur auteur.

Cette tendance générale à réhabiliter les faibles se manifeste dans la tragédie d'*Antigone*. Elle s'accuse dans *Philoctète* composé en 409, la date est à retenir, c'est-à-dire peu d'années avant *Œdipe à Colone* et sous l'impression que faisaient éprouver à une âme noble la désastreuse campagne de Sicile et l'occupation du territoire par les troupes lacédémoniennes.

Auprès d'Ulysse fourbe, astucieux, mandataire des chefs de guerre assemblés sous les murs de Troie, Sophocle place Néoptolème, encore dans la verte saison, mais loyal et courageux comme il convient au fils d'Achille. En vain le roi d'Ithaque essaye de représenter à son jeune compagnon qu'il est beau de réussir, qu'ensuite on redevient juste; en vain il essaye de l'intimider faute de le convaincre. L'enfant, éclairé par sa conscience, brave le représentant de la Grèce et, en dépit de sa faiblesse physique, sans autre appui que sa droiture, déjoue une entreprise odieuse.

« Quand il s'agit de la justice, le faible l'emporte sur le fort. » Cette maxime qui est la raison et la morale de *Philoctète*, Sophocle la proclame dans *Œdipe à Colone*, par la bouche des protagonistes.

Mais je me ferai mieux comprendre si je montre tour à tour Antigone dans le drame qui a pris son nom, ensuite dans *Œdipe à Colone*, et si j'indique les traits communs et les caractères différents qu'offre cette admirable figure suivant qu'on la considère sous l'un ou l'autre aspect.

La première et la plus ancienne de ces tragédies nous présente la fille d'Œdipe destinée aux joies de ce monde, à la gloire de régner sur Thèbes auprès d'un époux chéri, et préférant braver les ordres de Créon et risquer sa vie qu'abandonner aux vautours et aux chiens le corps de Polynice. Par deux fois, elle lui rend ces honneurs funèbres qui assurent le repos de l'âme. En face de Créon, elle ne craint pas de revendiquer la responsabilité de son acte et de proclamer hautement que les lois non écrites, mais imprescriptibles émanées des dieux, ne doivent pas fléchir devant les volontés d'un mortel. L'héroïne a parlé ; la femme apparaît. Au moment d'entrer dans la tombe où l'on va l'enfermer vivante, elle tremble, elle implore la pitié à défaut de la justice. Elle aussi doute des dieux. Quel secours attendre du ciel lorsque sa piété lui vaut le châtiment des impies ? Cette défaillance prouve l'immensité de l'effort accompli par un être faible et jeune. Cette concession faite à la nature, Antigone s'en remet au maître de sa destinée et marche sans hésiter vers la tombe béante.

L'Antigone d'*Œdipe à Colone* a partagé l'exil de son père. Depuis que l'âge a fortifié son corps elle a erré tristement avec lui, n'a cessé de le conduire, marchant pieds nus à travers la lande sauvage, exposée aux intempéries, demandant peu, obtenant moins qu'elle ne demande, toujours vaillante, toujours charitable au vieillard. Malgré ses souffrances, elle préfère à la vie paisible qu'elle trouverait dans le palais de Thèbes, le soin de veiller sur son père. Elle est le bras sur lequel s'appuie la misère de l'aveugle. Elle le guide, l'assiste, le défend contre les Coloniates qui prétendent le chasser, contre lui-même si elle prévoit une explosion de sa colère. Comme elle sait joindre les raisonnements aux prières quand elle veut le décider à recevoir Polynice !

« Ne lui rends pas le mal pour le mal, dit-elle, ce serait te frapper toi-même. »

Admirable précepte qu'Athènes déchirée par les factions ne pratiquait guère !

L'héroïque sœur de Polynice, la vierge au cœur viril, à l'âme inflexible et hautaine, s'est adoucie sans perdre aucune de ses vertus et apparaît maternelle à l'égard de ce père que l'infirmité a rendu son enfant. Ainsi s'explique l'infinie tendresse du vieillard pour cette fille devenue l'objet de ses prédilections, ainsi se préparent les justes louanges qui contrastent avec les malédictions dont il accable ses fils ingrats.

Et maintenant que nous avons atteint la cime où Sophocle place la radieuse figure d'Antigone, mesurez l'espace immense qui sépare l'Athénienne que je vous ai dépeinte de cette fille d'Œdipe qui égale les héros par le courage et les surpasse par le dévouement ! Mais en gravissant le sommet où nous conduit le poète, gardons-nous du vertige. Ne croyez pas qu'en opposant sans cesse les vertus des filles aux crimes des fils, il ait voulu élever la femme au-dessus de l'homme.

Certes, son cœur le porte à compatir à toutes les souffrances, il déteste l'injustice, il maudit l'oppression. Mais y eut-il jamais objet plus digne de sa pitié que la patrie gémissante, meurtrie ! Alors il offre aux méditations des Athéniens l'exemple d'Œdipe pardonné et d'Antigone en qui s'incarnent la sagesse et la charité. Sous le voile transparent de la fiction tragique il convie les Athéniens à l'oubli de leurs torts réciproques, il les adjure de cesser les persécutions, il leur montre le salut dans l'expiation de leurs fautes et leur promet en échange l'aide des dieux protecteurs. Puis, il exalte Antigone, — une

femme, — auprès d'Étéocle et de Polynice, Œdipe, — un vieillard, — en face de Créon, comme il a exalté Néoptolème, — un enfant — devant Ulysse. Parce que la glorification de ces faibles, c'est la glorification de la patrie affaiblie, blessée dans son orgueil, meurtrie dans sa chair en face de l'ennemi hautain et triomphant, enivré de son succès. Elle est une consolation après les enseignements et les promesses, elle est le cantique des faibles, elle consacre la supériorité de l'âme sur la force brutale.

Ce dessein s'accentue encore à propos du rapt d'Antigone et d'Ismène et d'une poursuite qui ne devrait donner lieu à aucune crainte. Le chœur interprète fidèle du sentiment du poète, exagère l'anxiété que lui cause la lutte engagée entre la garde nombreuse de Thésée et la petite escorte de Créon. Il la prévoit terrible, il redoute une issue fatale. Alors il élève ses regards vers les dieux et lui recommande les faibles et les opprimés.

Dans cet appel désespéré à la justice du ciel, dans ces prières suprêmes en faveur d'Antigone et d'Ismène, entendez toujours la prière en faveur d'Athènes vaincue. Le cri de la mère au chevet de son fils en péril de mort n'est pas plus déchirant.

Pour ses intentions, pour les pensées de miséricorde et les préceptes de morale contenus dans la dernière œuvre de Sophocle, j'aime à placer *Œdipe à Colonne* parmi ces manifestations de l'esprit humain qui permettent de croire que l'ange déchu se souvient d'une autre patrie.

Athènes rendit un culte à Sophocle, lui éleva un sanctuaire où elle lui offrait des sacrifices annuels comme aux plus grands des héros. Athènes savait qu'ils viennent de haut les cœurs fidèles à l'heure de l'orage, les cœurs ouverts à la pitié et débordants d'espérance quand la tourmente est déchaînée.

Jane Dieulafoy.

LA MAIRIE DE NEW-YORK

La lutte électorale pour la mairie de New-York s'est terminée le 2 novembre par la victoire du candidat tammaniste, le juge Van Wyck, sur ses deux concurrents, le républicain Tracy et le réformiste Low. Le quatrième champion, Henry George junior, ne comptait pas. Il avait remplacé à la dernière heure son père, Henry George, enlevé par une attaque d'apoplexie dans le feu de la campagne électorale. Le contingent d'électeurs que le nom du célèbre apôtre de la nationalisation du sol aurait pu grouper sous le drapeau des revendications sociales, s'est dispersé entre les trois autres camps.

L'élection du juge Van Wyck est avant tout une victoire du « bossisme » démocrate-tammaniste sur le « bossisme » républicain. Le « boss » Croker a battu le « boss » Platt par 235 000 voix contre 102 000. Quant au troisième candidat, M. Seth Low, qui représentait la Citizens' Union, autrement dit le parti réformiste, il a obtenu 150 000 voix, c'est-à-dire beaucoup plus que le candidat républicain; mais son intervention, ou plutôt celle de son parti, n'a eu d'autre résultat que de diviser la résistance contre la redoutable et toujours puissante organisation de Tammany.

* * *

Qu'est-ce que Tammany ? Que signifient ces termes barbares, un « boss », le « bossisme » ?

Tammany est le nom d'un chef indien, des temps, déjà si anciens, où il y avait encore des Peaux-Rouges sur les bords de l'Hudson, où les légendes sur les exploits des Iroquois et des Hurons occupaient les longues veillées d'hiver à Albany et dans les villages de la vallée. En 1783, un philanthrope, qui habitait l'ancien port hollandais devenu la ville de New-York, fonda une humble société de secours mutuels dont l'objet principal était de subvenir aux frais de sépulture de chacun de ses membres. La société obtint en 1805 une charte qui l'autorisait à posséder des biens jusqu'à concurrence d'une somme déterminée, quelques milliers de dollars.

Le fondateur de cette œuvre de bienfaisance avait imaginé de donner à sa création si modeste les allures d'une association secrète, d'un ordre mystérieux. Hanté de souvenirs indiens, il l'appela Tammany ; le lieu où elle se réunissait fut un « wigwam », ses chefs furent des « sachems », etc. L'association prit avec les années une certaine importance, surtout lorsque les politiciens eurent aperçu qu'il y avait là une organisation toute prête, et excellente pour l'enrôlement des suffrages populaires.

Des deux partis qui depuis le commencement du siècle se disputent le pouvoir et se partagent la population du pays, le parti républicain et le parti démocratique, ce fut celui-ci qui eut l'habileté de mettre la main sur Tammany, et de transformer l'ancienne société de secours mutuels en une « machine » à élection, des plus solidement constituées.

Vingt-quatre assemblées primaires, et une sorte de Conseil central dont les membres sont inconnus des directeurs mêmes des « primaries », et qui édictent dans l'ombre des ordres aveuglément suivis par toute l'armée des votants, telle est l'ossature fondamentale de la « machine ». La salle où se réunit le Conseil, c'est le wigwam ou Tammany Hall. L'homme qui, présent ou absent, de près ou de loin, fait jouer les ressorts essentiels du mécanisme, donne les mots

d'ordre, choisit ou accepte les candidatures, répartit les fonds, sans lesquels la « machine » grincerait et fonctionnerait mal, le grand chef enfin, c'est le *boss*, et l'on a créé naturellement le mot grotesque de « bossisme » pour désigner le système particulier d'organisation politique, où l'exercice de la fameuse liberté individuelle américaine aboutit au despotisme le plus absolu d'un homme, qui s'est constitué lui-même *boss* et n'est responsable devant aucune juridiction.

Le parti républicain dans l'État de New-York a aussi sa « machine » électorale, faite à l'image de la machine démocratique ou tammaniste, et il a aussi son « boss » qui est M. Thomas Platt, l'un des personnages les plus considérables et les plus influents du parti qui a porté, l'an dernier, M. Mac-Kinley au pouvoir.

Quant à Tammany, il a eu, dans le cours de son histoire, des chefs d'une illustration fâcheuse, dont le plus illustre, Tweed, avait fait de l'administration de la ville de New-York un exemple extraordinaire de dilapidation et de corruption. La société de Tammany, en effet, a été, de tout temps, si l'on excepte de très courts intervalles, en possession du gouvernement municipal de la grande cité-empire, et comme les fonds municipaux étaient pour la plus forte partie employés à récompenser le zèle des bons et loyaux garçons qui faisaient fonctionner la machine, au lieu d'être appliqués à l'entretien et à la propreté des voies publiques, New-York a toujours eu la réputation, très méritée, il paraît, d'être une des villes les plus mal tenues du monde entier.

La conduite de la bande tammaniste sous le « boss » Tweed devint si scandaleuse, — c'était il y a un quart de siècle, — le gaspillage de la caisse municipale si impudent, les vols si éhontés, la corruption si dégoûtante, qu'un sursaut d'indignation débarrassa pour quelque temps New-York du joug des démocrates tammanistes. Mais l'organisation subsistait. Sous des chefs nouveaux, moins brûlés devant l'opinion, elle ressaisit son empire sur la ville, et le défend avec une extrême énergie contre un parti réformiste qui s'est formé pour purger New-York du « bossisme » sans épithète, qu'il soit républicain ou démocrate.

C'est ce parti réformiste qui avait pris pour candidat M. Seth Low, et qui vient de se faire battre. Il fait toutefois bonne figure dans l'arène politique avec ses 150 000 voix et compte triompher en 1901.

***

Depuis nombre d'années déjà, le « bossisme » subit une crise dans le sein de Tammany. L'autorité du chef est discutée ; de temps à autre, des bruits de dissidence, de schisme, circulent, traversant l'épaisseur des voiles mystérieux qui couvrent tout ce qui se passe dans Tammany Hall.

Le *boss* actuel est un M. Croker, qui possède une belle fortune et vit le plus souvent en Angleterre, en gentleman passionné pour les courses. Lorsque l'agitation électorale pour la mairie de la ville de New York, dont des annexions de localités voisines venaient de grossir démesurément l'importance, commença à devenir assez vive, M. Croker se décida à passer l'Atlantique et à prendre en personne la direction des opérations.

Le « tigre » de Tammany, sobriquet populaire du grand chef, entrait en scène. Lorsqu'il arriva sur le théâtre des hostilités, la campagne était commencée.

Comme Tammany, après avoir été argentiste et bryaniste, l'an dernier, croyait prudent, cette année, de taire ses préférences monétaires, et que le comité exécutif avait décidé d'ignorer la question à propos de l'élection pour la mairie, les démocrates argentistes, se séparant du gros du parti, venaient de prendre (27 septembre) pour candidat M. Henry George, le célèbre socialiste, auteur de *Progress and Poverty*.

Le surlendemain 29, les républicains, dirigés par M. Platt, adoptaient la candidature du général Tracy, ex-secrétaire de la marine sous la présidence de M. Harrison, ancien brigadier général des volontaires à la fin de la guerre civile, puis attorney de district, et avocat des plus distingués à Brooklyn. C'était un excellent choix ; M. Platt avait eu la main heureuse.

Avant les démocrates dissidents, et avant les républicains, le parti de la réforme, constitué depuis quelques années sous le nom de Citizen's Union, avait également fait pour sa candidature un choix des plus recommandables, en la personne de M. Seth Low, président du collège Columbia à New-York.

L'Union des Citoyens est née d'un effort, un peu plus vigoureux et persévérant que les précédents, des habitants respectables, de ce que l'on pourrait appeler la haute bourgeoisie de New-York, contre les habitudes invétérées de négligence, de gaspillage et de corruption dans l'administration de la ville.

Malheureusement, cette organisation nouvelle, en possession de la municipalité depuis 1894, a poussé trop loin le zèle réformiste, et mécontenté, par une sévérité excessive dans l'application des lois contre la vente des spiritueux et même de la bière, une grande partie de la population. Les lois puritaines de la Citizen's Union (*puritan blue laws*) ont exaspéré notamment le groupe énorme des Allemands, partisans de l'épuration des mœurs administratives, mais encore plus amis de la bière. Quelle imprudence de vouloir appliquer strictement une loi dont le résul-

tat était d'empêcher les Allemands de goûter à leur boisson favorite le dimanche !

Entre les républicains, cependant, et la Citizen's Union, quelle était exactement la nuance distinctive? On peut dire que les membres de la Citizen's Union sont d'honnêtes gens qui mettent l'honnêteté au-dessus de la politique, tandis que les républicains sont d'honnêtes gens qui mettent sur le même rang la politique et l'honnêteté.

La Citizen'sUnion en voulut violemment à M. Platt et aux républicains d'avoir tué la réforme en venant opposer un candidat à M. Low. Quant à M. Platt, dès le début de la lutte, il laissa comprendre qu'il préférerait même le succès de Tammany au triomphe de M. Low.

Ainsi les honnêtes gens étaient divisés et le parti républicain affaibli par une scission. La partie se présentait belle pour les démocrates ralliés autour de Tammany et de son chef, M. Richard Croker.

Arrivé à New-York, M. Croker s'entendit rapidement avec son second, M. Sheehan, pour l'établissement du ticket démocratique, c'est-à-dire de la liste des emplois et fonctions auxquels il devait être pourvu par l'élection, maire, *comptroller*, attorney de district, président du conseil, juge de la cour suprême de l'État, etc.

Le 31 septembre, la Convention démocratique de la ville ratifia le choix de MM. Croker et Sheehan. Le candidat pour la mairie était le juge Van Wyck.

Ici encore l'homme choisi était digne de la fonction. M. Van Wyck appartient à une des plus vieilles familles hollandaises de l'ancienne New-York. Comme M. Tracy, il est avocat, et jouit, dans sa profession, d'une très solide considération. On ajoute qu'il n'est pas du tout l'homme de paille que l'on prétendait avoir été pris par M. Crooker comme une sorte de pantin dont il manierait les fils; que, démocrate très décidé et ancien tammaniste, il a, en plus d'une occasion, tenu tête à des « bosses », et même, durant quelques années, boudé Tammany, où il ne serait rentré qu'assez récemment. Tout cela n'est point trop mauvais et fait honneur à M. Croker autant qu'à M. Van Wyck.

* * *

On avait espéré dans le camp républicain que M. Tracy ou M. Low, soit l'un, soit l'autre, se retirerait pour qu'un seul candidat restât opposé à Tammany. Si on ne voulait céder d'aucun côté, il restait la ressource du retrait simultané des deux candidats et de l'entente sur une nouvelle candidature, commune cette fois.

Mais, le 2 octobre, la Citizen's Union décida de dresser un ticket municipal complet, c'est-à-dire de présenter, avec M. Low, des candidats distincts pour les autres postes à remplir. En même temps, le dépit des démocrates argentistes persistant, la candidature Henry George prenait corps, attirant les populistes, et menaçant de devenir formidable. M. Platt, voyant que l'élection se dessinait en partie carrée, renonça à l'idée de la fusion avec les réformistes, et fit savoir nettement que la candidature Tracy ne serait pas retirée.

M. Henry George comptait avant tout sur les ouvriers et sur les socialistes. Ses théories étaient sans valeur aux yeux des économistes qui en avaient démontré le vide, le faux et le charlatanesque, mais elles séduisaient encore les masses, qui raisonnent mal et se paient surtout de mots. Il était donc une force et qu'il eût été impolitique de dédaigner.

Il entraînait, derrière lui, tous les mécontents, les masses profondes d'électeurs entassés par l'immigration dans cette ville de New-York, où l'élément vraiment américain ne représente plus, paraît-il, que le quart de la population.

Si Henry George eût vécu jusqu'au jour du scrutin, on aurait peut-être vu se produire un résultat étrange. Qui sait si une majorité, — une pluralité, ce qui est là-bas l'expression technique, — ne se serait pas faite sur son nom, composée d'Italiens, d'Irlandais, de Polonais, de Hongrois, d'Allemands, de Russes, le rebut de la société européenne projeté à travers l'Atlantique sur la côte américaine?

Henry George avait déjà été candidat une fois, — en 1886, — et il avait eu 60 000 voix. Il annonçait qu'il se présentait avec son ancien programme. La question argentiste ne l'occupait guère, bien que les argentistes fussent décidés à voter pour lui. Son objet était de soulager les travailleurs de tous impôts en reportant ceux-ci sur la terre, d'abolir l'esclavage industriel, de supprimer la police qu'il remplaçait par la persuasion morale, de fixer par arrêté les salaires, les prix du gaz et ceux des transports en chemins de fer. Plus de tribunaux, plus de contrainte, plus de monopoles capitalistes, etc. : toutes les excentricités du programme bryaniste de Chicago.

Malheureusement, en face de ce mouvement populaire, il y avait peu de vraisemblance que le sentiment du patriotisme civique l'emportât sur l'esprit de parti chez les conservateurs. M. Platt déclarait hautement que l'union était possible en soi, mais impossible sur M. Low.

Le 6 octobre, à Cooper Union, celui-ci développa cette thèse qu'un bon gouvernement de la cité ne serait possible que par l'élection de fonctionnaires directement responsables devant le peuple et non devant un parti, surtout devant un parti contrôlé par un chef unique. Ce langage explique l'énergie avec laquelle M. Platt déclara qu'il préférerait le triomphe de Tammany à celui de la Citizens' Union.

Le système de gouvernement municipal que M. Low attaquait était en effet celui de M. Platt aussi bien que celui de M. Croker. Ce que les réformistes combattaient avant tout, c'était le « bossisme ». C'était là le fléau dont ils voulaient délivrer New-York.

La situation se prolongea ainsi le reste du mois et paraissait ne plus pouvoir se modifier avant le scrutin.

Toup à coup Henry George mourut. Ses partisans prirent en vain la décision immédiate de présenter le fils à la place du père. C'était une affaire perdue, une organisation brisée. Ses adhérents se dispersèrent dans toutes les directions. L'occasion était favorable, pour M. Tracy ou pour M. Low, de se retirer pour faire l'union contre Tammany. Ni l'un ni l'autre ne la saisit. Elle ne se représenta plus.

On a vu plus haut quel fut le résultat du scrutin.

* * *

A juger de haut les intérêts et les principes engagés dans cette grande lutte, à laquelle ont pris part plus de 500 000 électeurs, on reconnaît que l'issue n'en devait pas avoir un caractère uniquement local.

Des élections ont eu lieu simultanément, d'ailleurs, dans plusieurs États, et presque partout les démocrates l'ont emporté sur les républicains. Là même où ceux-ci ont été vainqueurs, ils ont perdu les belles majorités qu'ils obtenaient, il y a un an, lors de l'élection présidentielle.

Le succès des tammanistes à New-York est donc un épisode partiel du grand événement de la réaction démocratique contre le triomphe remporté l'an dernier par le parti républicain. Il a par là une importance nationale. Il va donner une force considérable au bryanisme qui, loin d'avoir accepté avec résignation sa défaite, prépare dès maintenant sa revanche pour 1900.

L'élection d'un tammaniste à la mairie de New-York a une portée plus haute encore et ce n'est pas trop de dire que le résultat du scrutin du 2 novembre a une signification internationale. Il causera une impression profonde partout où existe une forme de *self government*. La question impliquée dans le choix du maire de New-York était celle même de l'autonomie municipale d'une cité de trois millions d'habitants.

Nous avons vu ci-dessus quels étaient les joueurs dans cette partie. Examinons maintenant quel était l'enjeu.

* * *

La ville de New-York fait partie de l'État du même nom. C'est une charte de l'État qui a réuni à l'ancienne cité, bâtie dans l'île de Manhattan, la ville de Brooklyn (Long-Island), l'île Staten et plusieurs localités au nord de la rivière de Harlem.

Cette agglomération urbaine compte plus de trois millions d'habitants. La charte municipale qui lui a été concédée est très précaire. La législature de l'État a pu la donner ; elle peut la retirer, ou du moins l'altérer ; elle peut élargir ou restreindre les pouvoirs du maire, soustraire telle ou telle matière, même d'importance capitale, comme l'excise et la vente des spiritueux, au contrôle de la cité sur ses propres affaires. Aux termes de la loi Raines, votée récemment par la législature d'Albany, la ville de New-York n'a aucune autorité pour réglementer la vente de la bière, du vin, des liqueurs fortes. Ces matières sont régies directement par les lois que vote une législature où dominent les représentants de la population rurale de l'État. Ces lois peuvent être par conséquent, et sont en fait, en opposition avec les désirs les plus manifestes de la majorité de la population.

Le *leader*, l'oracle, le souverain maître de la législature d'Albany, c'est le grand *boss* républicain, M. Platt ; c'est lui qui a fait voter, non sans de grandes résistances, l'amalgamation d'où est sortie la nouvelle et « plus grande » cité de New-York. Il croyait pouvoir ainsi plus aisément l'arracher au joug des tammanistes.

M. Morton était alors gouverneur de l'État. Il nomma une commission chargée de rédiger la charte de la future municipalité. La commission termina ses travaux vers la fin de 1896, et la loi qui sanctionna la charte fut signée au commencement de 1897 par le nouveau gouverneur, M. Black.

La cité nouvelle est formée des cinq bourgs fusionnés de Manhattan, Bronx, Queens, Richmond et Brooklyn. L'ancienne comprenait le bourg de Manhattan et une faible partie de celui de Bronx. Le montant de la population annexée est d'environ un million et demi, et la « plus grande » New-York d'aujourd'hui a plus d'habitants qu'aucune autre ville du monde, Londres exceptée, plus d'habitants que n'en avaient les États-Unis, lorsqu'ils déclarèrent leur indépendance et firent la guerre à la mère patrie pour se détacher d'elle. Le budget fédéral de 1860, le budget de l'Union d'il y a moins de quarante ans, était moins élevé que ne sera le premier budget de la nouvelle municipalité.

L'existence légale de la « plus grande » New-York ne commencera que le 1er janvier prochain. Le maire qui vient d'être élu, le juge Van Wyck, sera, durant quatre années, le chef du pouvoir exécutif d'une population de 3 250 000 habitants. Son traitement est fixé à 75 000 francs par année. C'est maigre. Et cependant c'est encore un beau salaire si on le compare à celui du président de l'Union qui n'est que de 250 000 francs.

Le maire de New-York aura beaucoup plus de pouvoir que le gouverneur de n'importe quel État de l'Union. Il peut prendre le commandement direct des forces de la police, dont il nomme tous les chefs et fonctionnaires ; il peut en cas d'émeute requérir l'aide de la milice de l'État. Il a un droit de *veto* sur les décisions du Conseil municipal, il peut obliger la législature de l'État à un second examen lorsqu'il s'agit de lois intéressant la cité. Il aura, pendant les six premiers mois de sa magistrature, le droit absolu de révocation et de nomination pour tous les emplois de la ville, sauf pour celui de *comptroller* et pour la présidence du Conseil municipal. Ces deux magistrats, dont l'un est chargé directement de la direction des finances et l'autre doit remplacer le maire en cas de maladie ou lui succéder en cas de mort, sont élus directement, comme le maire, par le suffrage populaire.

Parmi les emplois qui sont à la discrétion du maire, il en est, en nombre très respectable, auxquels sont affectés des traitements alléchants, un de 15 000 dollars, un de 12 000, cinq de 9 000, une douzaine de 7 à 8 000, beaucoup de 6 000 et 5 000.

Quel patronage! Quelle curée de places, si le nouveau maire agit comme la créature du parti sur le drapeau duquel est inscrite en lettres gigantesques la fameuse maxime jacksonnienne : *To the victors the spoils!* Aux vainqueurs les dépouilles!

Or, voilà Tammany victorieux, Tammany, la machine politique idéale, l'organisation type des politiciens et des budgétivores. Toute la bande des amis — 250 000 votants pour Van Wyck et son cornac Croker — va se ruer sur la splendide proie. Le monde va assister à une réédition de ces orgies de pillage des deniers publics dont l'ancienne New-York a donné le spectacle si édifiant au temps du trop célèbre Tweed.

Qui sait? *Tempora mutantur.* Le boss Croker ne ressemble pas au boss Tweed. Il a plus de tenue, plus de dignité professionnelle ; Tammany s'est modernisé ; ses sachems d'aujourd'hui ont plus de respectabilité que les ruffians qui faisaient jadis son plus bel ornement. Tammany a de belles relations, et les chefs les plus haut cotés de la démocratie ne dédaignent pas de le fréquenter. Le juge Van Wyck, lui-même, le nouveau maire, est un homme du meilleur monde et de la plus intègre réputation ; son « record » est excellent, et il est possible que, très supérieur à la majorité des partisans qui ont le plus contribué à son succès, il les oblige à le suivre, au lieu de se laisser dicter des lois par eux.

* * *

La législature de la ville comprend, sous le nom d'Assemblée municipale, un conseil de 28 membres et un corps de 60 aldermen, tous élus directement par le peuple dans des circonscriptions spéciales.

Un des rouages les plus essentiels de l'administration de la cité est le *board* ou bureau.

Il y a, par exemple, le *board* des travaux publics, dont la juridiction est très étendue comme sa dénomination l'indique, et qui a dans cette juridiction tous les pouvoirs exécutifs, notamment celui de passer les marchés avec les entrepreneurs. Il se compose du maire, d'un président nommé par le maire, du *comptroller*, de l'avocat-conseil, des présidents des cinq bourgs, des commissaires de l'eau, des voies publiques, de la voirie, des égouts, des bâtiments, de l'éclairage et des ponts. De tous ces membres, seuls le *comptroller* et les présidents des cinq bourgs sont issus de l'élection. Tous les autres sont à la nomination directe du maire.

Un autre *board* important est celui des finances. Il se compose de cinq membres, dont le maire et deux autres nommés par lui, ce qui lui assure la majorité, le cas échéant, contre les deux derniers membres, qui sont le *comptroller* et le président du conseil. L'Assemblée municipale peut réduire, mais non augmenter les prévisions de recettes et de dépenses établies par le *board* des finances. En fait, le maire partage avec le *comptroller* le pouvoir et la responsabilité touchant les finances de la ville, mais décide en maître en cas de conflit.

Cette organisation ne tient aucun compte du fameux principe de la séparation des trois pouvoirs, législatif, exécutif et judiciaire. Les *veto* du maire sur les décisions de l'Assemblée ne peuvent être annulés que par un vote des cinq sixièmes des législateurs municipaux. Il nomme 30 juges pour les cinq bourgs et 10 autres juges pour le tribunal *of special sessions.* Tous ces postes judiciaires sont à sa dévotion.

Ni les progressistes à Londres, ni les radicaux à Paris n'ont encore réussi à obtenir le transfert de la police du contrôle de l'autorité nationale à celui de l'autorité municipale. A New-York, c'est le maire qui nomme les chefs de la police et qui est responsable du maintien de l'ordre dans la cité. Si Henry George eût vécu, qu'un caprice populaire l'eût porté à la mairie, et que, premier magistrat de la grande ville, il eût voulu appliquer ses théories d'économiste ennemi de la force et respectueux de l'instinct populaire, rien n'aurait pu légalement l'empêcher de livrer les rues à la populace. Plus d'un riche New-Yorkais a dû songer à cette éventualité, si invraisemblable qu'elle fût.

Avec le juge Van Wyck on n'a pas à craindre un péril de ce genre. Un autre péril est à redouter, malgré les qualités de l'élu. C'est la curée des places, la mise en coupe réglée d'un budget de 300 millions de

francs. Ce sera là, selon toute vraisemblance, la caractéristique de la nouvelle administration.

*
* *

On dira ce que l'on voudra des causes qui ont produit un tel résultat, fautes de tactique de la part du parti républicain, mort dramatique de M. Henry George, nombre considérable des teneurs de débits de boissons (*saloon keepers*), tous dévoués au parti démocrate; le fait brutal est que 235 000 électeurs ont signifié qu'ils ne voulaient pas du gouvernement honnête présenté par M. Low et soutenu par 140 000 adhérents. Comme, d'ailleurs, tout le monde avoue que le *bossism* républicain, que représente M. Platt, ne vaut pas beaucoup mieux que le *bossism* démocrate de Tammany, il reste avéré que la majorité des électeurs new-yorkais a exprimé son goût pour un gouvernement corrompu. Or la majorité, après le scrutin, c'est toute la communauté, et si Tammany donne en effet le gouvernement corrompu dont on parle tant, la population de New-York aura, après tout, le gouvernement qu'elle mérite, celui qu'elle a voulu.

La législature d'Albany avait assurément espéré un autre résultat des modifications si importantes qu'elle venait d'effectuer dans le régime municipal de New-York. En décidant de fondre dans la ville, par l'annexion des localités voisines, un million de plus d'habitants, elle avait pensé que Tammany et son pouvoir funeste seraient submergés sous l'afflux des nouveaux citoyens. Brooklyn n'a pas submergé Tammany; la puissante machine, au contraire, a capturé les multitudes de Brooklyn, et sa clientèle est plus nombreuse qu'elle n'a jamais été.

On avait encore imaginé à Albany qu'en faisant du maire de New-York un personnage tout-puissant, en concentrant entre ses mains des pouvoirs dont ne dispose pas un souverain en Europe, autre que le tsar, on obligerait les New-Yorkais à se montrer beaucoup plus difficiles que par le passé sur le choix du personnage.

On n'est arrivé qu'à exciter les appétits des « sachems » de Tammany, qui ont tout mis en œuvre pour entrer en possession d'un butin aussi précieux.

Enfin, tandis que naguère le maire était élu pour un an, les sages d'Albany ont fixé à quatre années la durée des pouvoirs du potentat. Il est clair qu'ils avaient eu l'idée qu'ils travaillaient au profit du parti républicain et en faveur d'un homme comme M. Tracy. C'est à M. Van Wyck, le représentant taciturne de Tammany, l'homme choisi par M. Croker, que cette ingénieuse idée a profité. *Sic vos non vobis.*

Auguste Moireau.

ANNIVERSAIRE DE MARIAGE

Fragment d'un journal intime.

6 novembre 1890.

... Il me semble qu'après de longues années, je t'aime de nouveau. Aujourd'hui au bal j'ai senti quelque chose qui bouillonnait dans mon cœur et maintenant encore il est plus plein que de coutume. Que je serais heureux si de semblables moments devaient durer, s'ils pouvaient, tout au moins, revenir de temps en temps...

Il y a cinq ans que nous sommes mariés. Notre union est devenue banale, notre vie commune est terne et ennuyeuse. Jamais nous ne nous sommes dit une parole discordante, mais depuis longtemps nous n'avons plus échangé un mot de tendresse. Pas de pluie, pas d'orage mais pas un rayon de soleil qui perce le nuage gris de notre horizon. Rien ne nous sépare, ni querelles ni opinions différentes, mais rien ne nous rattache l'un à l'autre.

Quand je ne suis pas au dehors, je travaille dans ma chambre et tu restes assise dans la tienne à coudre ou à lire un roman. Seulement, quelques instants avant le souper j'entre d'ordinaire chez toi et souvent je te surprends bâillant. Cela me tourmente, je souffre de voir que tu t'ennuies et que tu restes seule, mais que faire pour te distraire! — Je me jette sur le canapé de l'autre côté de la pièce et je cherche quelque chose à dire. — Tu t'arrêtes de travailler, tu regardes autour de toi, mais pas plus que moi tu ne trouves un sujet de conversation; nous restons silencieux tous les deux, et nous en souffrons.

Je ne puis entamer aucun sujet parce que l'effort que tu fais pour paraître t'intéresser à ce que je dis m'est insupportable. Et là, en ta présence, je rêve souvent d'une femme qui me comprendrait tout à fait et qui saurait donner un nouvel essor à ma pensée...

Quelquefois, pour varier, je voudrais oublier mes affaires, me mettre à ta portée, parler de ce qui te concerne, mais il est maintenant impossible de rien extraire de plus de ta pensée, de rien dire de nouveau sur tes occupations. — Je connais d'avance tes opinions, ta manière de penser, et les limites de ton expérience. Pour paraître intéressé à ce que tu me dirais, je serais à mon tour forcé de dissimuler. Il n'y a rien en toi qui puisse m'inspirer, donner l'envolée à mon imagination, mettre des ailes à mes pensées, et c'est pourquoi je sens auprès de toi mon âme si aride et si desséchée.

De ta place, tu désires sans doute que je commence à parler, mais tu cherches à le cacher, et, avec ta

finesse féminine tu prends une attitude pensive, absorbée, comme si tu étais préoccupée d'autre chose.

Quand tu vois que décidément la conversation ne s'engagera pas, tu reprends ton travail ou ton livre, et tous deux nous écoutons le pétillement du feu, le tic tac de la pendule, le roulement des voitures dans la rue, et nous attendons que le repas vienne interrompre ce silence qui nous pèse.

— Le dîner est servi!

A table le malaise diminue, quelques bagatelles fournissent toujours une matière à la causerie. Mais cette façon, toujours la même, dont tu m'offres le thé et dont tu tiens la tasse en la portant à tes lèvres m'irrite. Ta beauté régulière et tes traits placides m'exaspèrent parfois à tel point que j'évite de te regarder. Je te connais de la tête aux pieds, je sais par cœur tes traits et les moindres de tes mouvements, et ce n'est que bien rarement qu'ils peuvent éveiller un désir dans mon cœur.

Après avoir mangé, tu commences à desservir la table. Je profite de ce moment pour disparaître dans mon cabinet. J'y travaille une partie de la nuit et je t'oublie tout à fait. Quand j'entre dans notre chambre, tu es déjà couchée et tu dors, tournée vers le mur.

. . . .

Aujourd'hui c'est l'anniversaire de notre mariage. Te rappelles-tu ce jour il y a cinq ans? — Il se dresse si clair dans ma mémoire! Depuis ce matin, il n'a cessé de flotter devant mes yeux.

Dès le matin nous fûmes affairés, chacun de notre côté. Tu t'occupais de ta toilette et je décorais l'appartement de fleurs. De temps à autre tu sortais en courant de ta chambre et venais me trouver, jeter tes bras autour de mon cou, m'embrasser, ou seulement me regarder pour t'enfuir de nouveau. A ton air ému, à la manière dont tu pressais ma main, je comprenais ce que tu pensais, ce que tu sentais, ce que tu attendais. Il y avait dans ton regard voilé quelque chose de nouveau, de mystérieux qui me fascinait.

Il m'était interdit d'entrer dans la pièce où tu t'habillais; — notre future chambre, — quand la porte s'ouvrait, il en débordait des nuages de soie et de tulle vaporeux. Tu murmurais seulement, faisant une légère allusion à ce que nous pensions tous deux : « Attends ! pas encore! » et tu cachais ton visage contre mon épaule. Puis tu mis la robe de mariée et les invités commencèrent à arriver. Avant la cérémonie tu me fis appeler, tu voulais me dire adieu pour le reste de la soirée, me répéter que tu m'aimais, bien que tu voulusses éviter de le laisser voir; et nous résolûmes de n'échanger ni un regard ni une pression de mains que d'autres pussent surprendre. Quel charme dans cette entente! combien il était exquis de n'exprimer nos sentiments que par d'imperceptibles signes, intelligibles pour nous seuls, comme le font ceux qui sont secrètement fiancés, et cela juste au moment où nous allions appartenir l'un à l'autre tout à fait!

Oui, je t'aimais d'un amour infini, j'aimais tes paroles, tes moindres attraits, ta taille souple de vierge!

Je me rappelle souvent ce temps; mais avec quel regret et quelle douce mélancolie je compare mes sentiments d'alors à ceux de maintenant! Peut-être en fais-tu autant?

Il m'a semblé comprendre au déjeuner que tu pensais, toi aussi, à notre jour de noces quand tu m'as demandé tout d'un coup : « Quel jour est-ce aujourd'hui ? J'ai répondu : « Le 6 novembre », et tu as répété lentement: « Le 6 novembre! » Et si tu y pensais alors, ce souvenir t'a poursuivie sans doute toute la journée et tu as songé en frémissant peut-être à la soirée triste et monotone que nous allions passer... Au dîner tu as parlé d'une soirée de charité, et nous avons décidé d'y aller « pour la bonne cause ». Mais est-ce « pour la bonne cause » que tu as remis ta robe blanche de mariée et que tu as attaché à ton corsage une rose pareille à celle que tu portais il y a cinq ans? J'ai senti alors une pitié indicible pour toi, pour nous deux, et je me suis dit: « Peut-être est-ce de ma faute, à moi aussi? »

En route nous avons causé d'un ton plus facile déjà ; nous nous sentions bien en train, et c'est dans une disposition d'esprit presque enjouée que nous sommes entrés, bras dessus bras dessous, dans la salle illuminée. On nous a regardés et j'ai entendu que l'on disait : « Voilà un beau couple! » Cela m'a mis de bonne humeur et nous avons passé d'un salon à l'autre.

Je t'ai comparée à d'autres femmes ; ton air et ta mise avaient plus d'élégance et de distinction que les leurs. Tu semblais joyeuse et contente, toi aussi. Pendant que les musiciens jouaient, nous avons dû, pour nous entendre, nous pencher l'un vers l'autre. Nous ne disions rien de bien important, mais ta voix vibrait de tendresse, et ton regard était chaud et coloré.

On nous regardait toujours, on croyait sans doute que nous étions heureux, et ne l'étions-nous pas? Nous ne prononcions pas le mot d'anniversaire, mais nous le sentions tous deux; chacun de nous savait que l'autre y pensait, cela soulignait nos paroles. — Je t'ai invitée à danser et tu as accepté en disant : Merci. Nous avons observé les couples de danseurs, cherchant à deviner s'il y avait des fiancés parmi eux, cela nous intéressait; et après le quadrille, nous sommes allés au buffet comme « les jeunes gens ». Je t'ai demandé ce que tu désirais, tu m'as répondu d'apporter ce que je voudrais. J'ai fait servir du

champagne, et semblait que nous en étions à notre premier toast de noces; quand nous avons choqué nos verres, nous avons retrouvé dans nos regards une flamme que nous croyions depuis longtemps étouffée sous les cendres.

Ce n'était donc pas tout à fait éteint encore! Nous sommes chez nous maintenant. J'entends tes mouvements dans la chambre voisine. Tout à l'heure tu as entr'ouvert la porte et tu m'as demandé si je ne viendrais pas bientôt. — Oui! J'y vais à l'instant!

Je crois presque, en vérité, que je t'aime comme autrefois.

Traduit du finnois de JUHANI AHO.

LA FOULE AU THÉATRE [1]

Je vous disais, en terminant mon dernier article, qu'il était possible, en étudiant les pièces qui ont été jouées successivement sur nos théâtres, non pas précisément de refaire, comme on l'a prétendu, notre histoire, mais de passer en revue les états d'âme que nous avons traversés depuis trois siècles. Comme il est évident que toute œuvre, sur qui la foule s'est entendue pour l'applaudir, répondait aux idées, aux sentiments, aux aspirations, aux préjugés, aux turlutaines même de cette foule, il est loisible, quand on rencontre un succès qui s'est prolongé outre mesure, d'en inférer qu'en dehors du mérite intrinsèque de l'œuvre, le sujet qui s'y trouvait traité et la manière dont il l'avait été par l'écrivain, avaient à l'époque passionné les esprits, et les avaient secoués d'une même étincelle électrique.

Laissez-moi vous mettre sous les yeux quelques exemples, qui concluront cette longue étude. Je les choisirai de préférence, bien entendu, dans le théâtre contemporain.

Quand Dumas hasarda au théâtre la réhabilitation des courtisanes, s'il le fit avec l'approbation du public, c'est que depuis longtemps les Parisiens s'étaient familiarisés avec cette idée qu'en excluant de la société les filles qui vivaient mal, on était trop dur avec elles; qu'après tout, c'étaient de braves créatures qui apportaient au monde un peu de joie, et qu'une femme pouvait être en dehors du mariage une honnête femme, une femme aimable et distinguée. Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé: cette phrase avait déjà pénétré les esprits de la foule, quand Dumas lui donna une forme dramatique et la porta au théâtre.

[1] Voir la *Revue* des 18 et 25 septembre, 16 et 23 octobre et 6 novembre 1897.

Si vous suivez le théâtre depuis la *Dame aux Camélias*, qui a été le premier coup de cloche d'une révolution dans les idées et dans les mœurs, il vous sera facile de vous assurer que toutes les pièces qui ont réussi depuis tantôt un demi-siècle ont été dirigées contre l'institution du mariage et l'ont battue en brèche. Ce ne sont pas les auteurs dramatiques qui ont fait l'opinion publique sur ce chapitre; ils n'ont réussi que parce qu'ils la suivaient, parce qu'ils lui fournissaient un prétexte à se reconnaître et à s'affirmer.

Laissons de côté les comédies qui ont été des plaidoyers en faveur du divorce, puisque aussi bien aujourd'hui la cause est gagnée. Mais voyez, dans un ordre d'idées analogue, la marche en avant (à moins que ce ne soit le progrès à rebours) de l'esprit de la foule, et ses étapes successives marquées au théâtre par des comédies au succès retentissant.

Alexandre Dumas se chausse la cervelle de cette turlutaine que si une jeune fille fait un faux pas, c'est toujours la faute de son séducteur, et que si ce séducteur l'abandonne, il faut, comme tous les hommes sont solidaires, qu'un autre prenne sa place et répare le tort fait par l'un d'eux à la femme; il faut qu'il l'épouse, s'il l'aime, bien entendu, car l'amour est plus fort que tout, excuse tout, et le monde n'a qu'à applaudir cette détermination, qu'à témoigner de son estime pour celui qui l'a prise.

C'est la thèse des *Idées de Madame Aubray*.

Alexandre Dumas n'était pas, en ce temps-là, sûr du public; il craignait de heurter de front ses préjugés. Aussi que de précautions a-t-il prises! Comme il a orné sa Jeannie de toutes les vertus qui la pouvaient faire, malgré sa faute et l'enfant qui en était le résultat, honorer et estimer! Comme il a eu soin de donner à la mère du jeune homme qui devait accepter l'héritage du premier séducteur, un tour d'esprit mystique et des aspirations romanesques!... avec quel soin il a accumulé tous les petits faits qui devaient peu à peu pousser ses personnages au dénouement qu'il méditait! Il sentait bien que le public n'était pas encore mûr, et lui-même, allant au-devant des répulsions qu'il prévoyait, il mettait dans la bouche d'un de ses personnages, à l'heure où Mme Aubray accordait son consentement, le mot qui s'échappait de toutes les âmes:

— C'est tout de même raide!

C'est un chef-d'œuvre d'ingéniosité et de logique que *les Idées de Madame Aubray*. La pièce était, de plus, admirablement défendue par Mme Pasca, et par Arnal et par Mlle Delaporte. Elle eut pourtant quelque peine à vaincre les résistances intimes du public qui vingt ans auparavant eût, en regimbant, mis la pièce en morceaux; qui à cette heure frémissait dans le brancard.

Quelques années après, Alexandre Dumas donnait *Denise* à la Comédie-Française. Denise, c'était encore Jeannie, c'est-à-dire une jeune fille qui avait eu un amant et dont l'amant vivait encore. Elle était aimée d'un très honnête homme, qui savait la faute antérieure, qui en souffrait dans son cœur et dans sa chair, et qui balançait à épouser plus par chagrin de sentir souillée celle qu'il aimait que par déférence pour l'opinion du monde. Ah! cette fois Dumas n'y a pas pris tant de précautions; le public avait, dans l'intervalle, accompli son évolution; il s'était dépouillé du respect qu'il professait jadis pour l'intégrité de la femme dans le mariage; il avait été peu à peu amené à penser que l'amour était la fin du mariage comme il en était le prélude; il pleura sur les malheurs de Mlle Bartet, et il applaudit furieusement à Worms qui lui ouvrait ses bras. Il n'y eut plus besoin que le moraliste de la pièce, Thouvenin, sauvât cette dérogation aux préjugés mondains en faisant remarquer qu'elle était « raide ». Elle n'était plus raide. Le public l'approuvait. Il est probable que si l'on avait pris à part chacun de ceux qui le composaient, aucun d'eux n'eût épousé la maîtresse d'un homme qu'il tutoyait. Mais une fois rassemblés dans une salle de spectacle et formant une foule, ils revêtaient une âme nouvelle, celle qui flottait en quelque sorte dans l'atmosphère des idées ambiantes et trouvaient ce mariage tout naturel, que dis-je? souhaitable, respectable.

L'antique mariage subit en ce moment des assauts redoutables. C'est le féminisme qui les lui porte.

La loi a voulu que dans cette association l'un des deux fût le maître et que ce maître fût le mari. Tant que cette idée (ou ce préjugé, peu importe!) a été la règle des unions, jamais vous n'avez vu sur une scène une femme mariée revendiquant le droit de faire tout ce qui lui plaisait, et se plaignant de sa servitude, ou, si elle le faisait, elle avait tout le monde contre elle; on se moquait de cette évaporée, de cette folle qui n'acceptait pas les nécessités auxquelles s'étaient pliées toutes les femmes avant elle.

Regardez toutes les pièces qu'on nous donne. Vous n'y voyez que des femmes enragées contre la toute-puissance de leur mari, se lamentant de n'être pas comprises, criant qu'elles ont le droit d'être heureuses, qu'elles ne le sont pas, que c'est la faute de l'homme à qui elles sont accouplées, et s'insurgeant contre ce joug qu'elles secouent de toutes leurs forces. Il n'y a qu'une chose dont elles ne parlent point, et qui n'existe plus pour elles : c'est le devoir. Car enfin, le mariage, s'il crée des droits au bonheur, crée aussi des obligations, dont quelques-unes sont pénibles à la femme, je le veux bien. Mais n'y en a-t-il pas, en revanche, de douloureuses pour le mari?

On s'était habitué à cette idée que le mariage était une chaîne, de fleurs souvent, de fer parfois, qu'il était toujours plus facile de porter à deux, et il arrive, disait Dumas en ses jours de scepticisme, qu'on se met trois pour en rendre le poids moins lourd. Vous imaginez-vous qu'il y a seulement trente ans une pièce comme *les Tenailles*, comme *la Loi de l'homme*, comme *les Menottes* et tant d'autres que nous avons vues coup sur coup se produire sur nos théâtres eussent trouvé un public sympathique? On ne les eût pas, à coup sûr, écoutées jusqu'au bout.

Je me souviens de mon étonnement quand je vis à la Comédie-Française se prolonger le succès des *Tenailles* de M. Paul Hervieu. Ce n'est pas du tout que je ne sentisse le mérite de la pièce. M. Hervieu est un écrivain rare; son œuvre est ramassée et rapide. Je pensais qu'elle serait appréciée du petit nombre des dilettantes qui ne s'embarrassent point des préjugés bourgeois et ne cherchent dans un ouvrage de théâtre que les qualités de forme et de style.

Point du tout ; elle prit le vrai, le grand public, et elle le prit justement par les idées qu'elle exposait et qui se trouvaient, sans que je m'en fusse douté, en accord avec celles de la foule. Je ne m'y attendais pas. Vous ne sauriez croire le nombre de femmes à qui j'ai entendu dire, à la sortie des pièces d'Hervieu : « Comme c'est ça! comme il a bien vu ce dont nous souffrions! comme il a plaidé éloquemment pour nous contre les monstrueuses prétentions de l'homme! »

Je n'en revenais pas.

Chose bizarre! Vous vous rappelez que dans *les Tenailles*, la femme s'éloignait de son mari, le trompait avec un amant, rapportait au foyer conjugal un enfant né de l'adultère, et que, pour éviter que cette lettre de change tirée sur la crédulité de son mari ne fût protestée, elle avait été obligée de l'attirer dans ses bras. S'il y a quelque chose au monde de vilain et d'ignoble, c'est bien cela, n'est-ce pas? Car le mensonge se double ici de l'abandon de toute la personne.

Eh bien! pas une femme au théâtre ne s'est révoltée. Ce que chacune d'elles en a pensé à part soi, je l'ignore, mais réunies dans une salle de spectacle, elles ont toutes jugé que ce mari était un monstre de contrecarrer quelques-unes des aspirations de Madame à l'indépendance et que le mariage, en la soumettant à l'observance de certains rites, qui portaient jadis le nom de devoirs, était la plus lourde et la plus insupportable des tyrannies.

Comment cet état d'âme était-il né et s'était-il développé? Je n'ai pas à le rechercher ici. Tout ce que je veux démontrer, c'est que la foule n'applaudit au théâtre que les idées et les sentiments dont elle

est imprégnée elle-même, et c'est ce qui explique, pour le dire en passant, pourquoi les œuvres dramatiques qui ont été le plus acclamées dans leur temps paraissent froides et ridicules lorsqu'on les reprend un demi-siècle plus tard. Le vent a changé. Vous ne pourriez plus écouter aujourd'hui *Madame Caverlet*, bien que ce soit une des pièces les plus fortes d'Émile Augier. C'est que *Madame Caverlet* est un plaidoyer en faveur du divorce. La cause est gagnée aujourd'hui, et, si je ne me trompe, il s'opère en ce moment dans l'opinion publique un revirement contre le divorce, que l'on a tant désiré, mais dont on commence à sentir les inconvénients.

Si *la Vie de Bohême*, après cinquante ans, attire encore la foule à la Comédie-Française, malgré les railleries et les indignations des beaux esprits, ce n'est pas uniquement parce que l'œuvre a des qualités dramatiques qui sont incontestables. C'est qu'elle met en scène un moment de la vie par lequel tout le monde a passé peu ou prou, et dont tout le monde a emporté un charmant souvenir ; car ce moment est celui de la vingtième année. On a fait des bêtises, on a ri au nez de la misère, on s'est moqué de tout, on a flâné, on a travaillé, on a espéré, on a ri ; on s'est amusé et l'on a souffert, mais ces souffrances sont de celles dont le poète a dit :

Forsan et hæc olim meminisse juvabit.

On retrouve un peu de tout cela dans la pièce de Murger et de Barrière, et quels que soient les dissentiments particuliers de chacun sur le mérite de l'œuvre, ils se fondent en public dans l'aimable souvenir commun des joies que Béranger a résumées en un vers devenu classique :

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Il y a une querelle qui depuis fort longtemps divise les faiseurs d'esthétique. C'est celle de la vérité dans l'histoire, quand elle est portée par un dramaturge au théâtre. Les uns se soucient assez peu de l'exactitude historique ; les autres la voudraient minutieuse. Ils la demandent non seulement dans le caractère et la physionomie des personnages mis en scène, mais encore dans la suite des faits où le poète les mêle, et dans la reproduction du milieu où il les fait évoluer.

Ce sont ces derniers qui pour le moment tiennent la corde. Rappelez-vous ; est-ce que vous ne lisez pas dans tous les journaux, quand on annonce un grand drame historique, des détails à l'infini sur les études auxquelles se sont livrés et l'auteur et le metteur en scène pour reconstituer avec une implacable fidélité et les personnages et les événements, et le milieu ? Le milieu surtout ! oh ! quelle importance a prise cette question parmi les lettrés ou soi-disant tels, et à leur suite parmi les snobs ! Avec quel soin on cherche des accessoires qui soient bien du temps ! Vous vous souvenez des terribles batailles qui se livrèrent à propos de la *Théodora* de Sardou, autour d'une cuiller et d'une fourchette, que l'auteur avait mises aux mains de Mme Marie Laurent. Les matagraboliseurs d'archéologie prétendaient qu'on ne se servait pas de fourchette à l'époque de Justinien ; Sardou riposta de la bonne encre ; il était sûr de son fait. J'ai oublié les circonstances de cette querelle et comment elle finit. J'avoue qu'elle ne m'intéressait pas : par l'excellente raison que si dans le journal elle intéressait les badauds, qui lisaient chacun de leur côté l'article au coin de leur feu, la foule au théâtre ne se préoccupait point de ce détail, non plus que d'un tas de choses que ces messieurs croient très essentielles et qui lui sont parfaitement indifférentes.

Voulez-vous que je vous dise ce que c'est au théâtre que la vérité historique ?

C'est ce que le public, pris en son ensemble, croit être la vérité. Un historien, après avoir fouillé dans les bibliothèques des tas de documents poudreux, a le droit de vous apporter, s'il en a les preuves en main, une Marie Stuart revêche et respirant le crime ou un don Carlos abominable fou furieux. Il persuadera une centaine de lecteurs. Au théâtre, c'est une autre affaire.

Quand j'y entre, je ne puis pas, avec mon paletot et ma canne, déposer mes préjugés au vestiaire. J'y apporte cette idée que Marie Stuart fut une reine très intéressante à qui sa cousine Élisabeth fit très vilainement couper le cou ; que don Carlos fut un prince idéal, qui périt misérablement victime de la jalousie de son père. Eh bien ! moi, une fois assis dans ma stalle, je n'aime pas qu'on me dérange dans mes opinions préconçues. Et mes voisins sont comme moi, et les voisins de mes voisins. Si l'on nous présente, sans crier gare, un héros autre que nous ne nous l'étions formé, nous nous révoltons. L'auteur aura beau dire : « Mais j'ai compulsé les archives. » Les archives ! qu'est-ce que cela nous fait, vos archives ! L'histoire vraie, c'est celle que nous avons apprise n'importe où, à l'école, dans les conversations, dans l'air ambiant, et elle est vraie parce que nous voulons qu'elle soit vraie.

La vérité au théâtre, c'est un miroir où se reflète non la réalité des faits et des personnages, mais l'image de notre croyance.

Vous m'allez dire que cette vérité change tous les cinquante ans. Eh ! oui, parbleu. Mais c'est précisément ce que je ne cesse de vous dire ; tout change au théâtre, parce qu'au théâtre le public est foule, et qu'il change à chaque demi-siècle d'idées, de sentiments, de croyances, de préjugés, de turlutaine, de tout.

Supposez un poète dont la main soit assez puissante pour imposer au public de son temps le Néron de M. Ernest Renan, il se formera dans la foule une nouvelle image de Néron, et il faudra que ceux qui après lui mettront Néron à la scène comptent avec le nouvel état des esprits.

Il y a une trentaine d'années, M. Louis Bouilhet porta à la scène un Condé, qui, au témoignage des annalistes du temps, était bossu. Des échappés de l'École des chartes lui firent une grosse querelle de n'avoir point exigé que l'acteur, par respect pour la vérité historique, parût avec une épaule plus haute que l'autre.

Ces doctes rats de bibliothèque n'avaient pas le sens commun, ou tout au moins ils n'avaient pas le sens du théâtre. Est-ce que le public savait, est-ce qu'il pouvait même se douter que le prince de Condé fût bossu? est-ce que le héros d'un drame de guerre et d'amour peut être bossu? J'ouvre un livre d'histoire ou tout bonnement je consulte le Larousse, j'y lis que ce héros était affligé d'une bosse. Je me dis: C'est dommage, et je passe. Mais au théâtre, je suis foule et je partage les sentiments de la foule. Je n'admets pas qu'un amoureux héroïque soit bossu, à moins qu'il ne le soit à la façon de Mélingue qui s'est mis une fausse bosse, pour surveiller les ennemis de sa pupille. Si l'histoire l'a dit, tant pis pour l'histoire.

L'histoire, c'est moi, public, qui la fais dans une salle de spectacle, comme j'y fais la morale, la philosophie, la science même... oui, la science.

On cherche en ce moment à introduire au théâtre les procédés du spiritisme; on n'y réussit point et Sardou lui-même, malgré son habileté incomparable, y a échoué. C'est que le nombre des gens convaincus est encore peu considérable, et il ne peut s'établir encore sur ces questions de courant électrique dans la foule.

En revanche, il flotte en ce moment dans la bonne compagnie, et même dans les couches inférieures de la société, je ne sais quel goût de mysticisme vague, de religiosité nuageuse. Le mal (si c'est un mal) sévit particulièrement sur les âmes féminines.

Voyez ce qui est arrivé.

La Comédie-Française donne la *Griselidis* de M. Armand Silvestre. C'était assurément une pièce de second ordre; si le succès eût répondu à son mérite intrinsèque, il eût été (autant que je puis croire) assez médiocre. Mais cette *Griselidis* mettait en œuvre un vieux fabliau, elle montrait une sainte illuminée, dans son tabernacle, d'un rayon divin et faisant rentrer sous terre le diable déconfit; elle amusait les imaginations éprises du merveilleux chrétien et amoureuses des antiques légendes; la foule se pressa à ce spectacle et elle y prit un plaisir extrême.

Je n'en finirais pas, si je me laissais aller. Mais ces exemples suffisent, ce me semble, à mettre dans tout son jour l'idée primordiale de ce travail. Vous pourrez, à votre fantaisie, en chercher d'autres soit dans le théâtre contemporain, soit dans ce que nous savons du théâtre ancien. Ils ne feront que confirmer la théorie que nous avons exposée sur la foule. N'oublions pas de répéter que cette théorie nous vient de M. Lebon, qui l'a fouillée en tous sens, et qui l'a en quelque sorte codifiée.

FRANCISQUE SARCEY.

VARIÉTÉS

Le port de la barbe chez les avocats.

Le barreau est, depuis cinq ou six semaines, fort à la mode. Il a le bonheur de figurer ce qu'on est convenu d'appeler « une actualité » très parisienne. Il est assuré d'avoir son couplet dans toutes les revues de fin d'année. N'est pas chansonné qui veut et voilà un honneur dont il sera légitimement fier. Une femme a conçu le dessein d'en forcer l'entrée.

La loi n'avait point prévu pareille audace. Les auteurs de l'ordonnance de 1822, hommes simples et droits, n'imaginaient pas ce progrès ; si l'idée en fut émise au cours de leurs austères délibérations, elle fut accueillie en pure facétie ; un sourire de bonne compagnie, furtif, à peine allumé de la rapide vision de quelque gentille « toquée » aux frisures blondes ou brunes, erra sur les lèvres graves ; le plaisant craignit d'être allé trop loin et rougit comme un bambin pris en faute. Aujourd'hui c'est chose sérieuse. Ce sera bientôt chose faite. Il y aura, légalement, un féminin de plus au dictionnaire français. Et les caravanes d'Anglais, que l'on croise, attentives et disciplinées, dans les couloirs du Palais, ajouteront un article à leur programme : la Sainte-Chapelle, la Grand'Chambre de la Cour de Cassation et Mlle Chauvin. Du moins, cette docte aspirante aux luttes de la barre, si son admission peut prêter à de certaines critiques et donner le vol, parfois, à de galantes et anodines railleries, fera revivre l'une des vieilles traditions de l'Ordre, qui proscrivait le port de la barbe. C'est une règle, — abolie depuis peu d'années, — que la jeune candidate eût été incapable d'enfreindre. Tant il est vrai qu'il existe de ces incapacités naturelles, contre lesquelles on peut protester au nom de l'égalité, mais que nulle volonté humaine ne saurait modifier!

Il y eut, en 1844, un bizarre débat juridique, qui obtint l'insigne honneur d'être tranché, en chambre des requêtes, par la cour de cassation. Il fut unique.

Il n'avait point de précédents et ne s'est pas, depuis cette époque, à nouveau soulevé. Il était délicat et grave. Il exigeait, pour une solution sage, les ressources les plus subtiles de l'esprit d'analyse le plus délié... Un avocat peut-il, sans manquer de respect aux magistrats devant lesquels il est admis à plaider, garder ses moustaches?

La question fait aujourd'hui sourire. Nous avons toutes les libertés et nous y sommes si bien habitués, qu'il nous semble tyrannique, puéril, invraisemblable, qu'on ait pu, il y a cinquante ans seulement, contester la plus évidente, la moins contestable. La barbe est un des droits inaliénables de l'homme.

Telle ne fut pas cependant l'opinion du tribunal d'Ambert, en Puy-de-Dôme. On est au 17 avril 1844. La sonnette d'appel retentit. L'huissier ouvre à deux battants la porte et annonce : « Le tribunal! »

On se lève et on se découvre. Le président et les juges s'assoient à leurs sièges. A la barre, sont, en robe, la plupart des avocats, — le tableau en comprend dix-neuf. Trois d'entre eux portent leur barbe tout entière. Le président, avant d'en venir aux affaires courantes, leur fait observer que cela n'est point convenable, que les moustaches constituent une tenue négligée, qui n'est point en rapport avec les habitudes de l'Ordre, et qu'elles font, avec la toge, un mélange contradictoire, une sorte de travestissement, qui lui paraît, envers la justice, un manque de respect. Il faut couper ces moustaches. L'on pourra avoir le visage complètement rasé, ou les favoris, ou la barbe en collier, à son choix; mais la lèvre supérieure devra, en tout cas, être nue. Sinon, le tribunal usera des moyens de rigueur que la loi met à sa disposition... C'était clair et précis.

Il n'était point allégué que la barbe d'aucun des avocats incriminés fût inculte. Elle *était*, — et cela suffisait : elle ne devait pas *être*. L'un des trois céda. Les deux autres, dont les Recueils de Dalloz et de Sirey ont conservé les noms, tinrent bon. Ils n'admettaient point l'observation du président. Ils repoussaient l'interprétation donnée au port des moustaches. Ils ne voulaient point, par esprit d'indépendance, se soumettre à l'injonction qui leur avait été faite.

Toujours est-il que, lorsqu'ils se présentèrent à l'audience du 30 avril, l'ornement litigieux n'avait point disparu. Un procès-verbal est immédiatement rédigé, constatant leur obstination, et le tribunal rend un jugement, aux termes duquel il leur interdit « de se présenter à l'avenir dans les bancs de la défense en moustaches, et, pour l'avoir fait, malgré les avertissements réitérés de son président, les condamne à la censure simple ». Ils se pourvoient en cassation. M. Zangiacomi préside; M. le conseiller de Gaujal est chargé du rapport; M. l'avocat général Delangle occupe le siège du ministère public. Le pourvoi est rejeté.

Ainsi finit le débat. Et nous n'avons point le dénouement suprême. Les recueils de jurisprudence, qui nous donnent ces détails, sont si peu soucieux de la curiosité de leurs lecteurs, qu'ils ne disent point si les deux avocats persistèrent dans leur refus, s'ils quittèrent la barre plutôt que de se soumettre. Il nous faut rester sur ce vague, sur cette fin en dégradé.

Qui eut tort? Qui eut raison?

Peut-être le tribunal d'Ambert se montra trop rigoureux. Surtout ne fut-il pas arbitraire? Il ne dit pas en quoi étaient outrageantes ces moustaches. Il ne donne point de motifs. Était-il impossible d'en trouver? La scolastique eût été une mine de précieux enseignements. La barbe fut, au XVIe siècle, un sujet de graves disputes. Et le docteur Gentien Hervet composa, en 1536, un discours où il prouvait, par le mécanisme d'arguments aussi syllogistiques que concluants, que les hommes devaient raser complètement leur visage. Ce discours, il est vrai, était suivi d'un second, où il était démontré, avec une force de logique non moins irréfutable, que tous les hommes sont obligés de laisser croître leur barbe, et d'un troisième d'où résultait nettement qu'il était libre à tout homme, sur l'un et l'autre article, de faire ce qu'il voulait.

La dispute n'était pas seulement théorique. Peu d'années après, il y eut un conflit violent à propos de l'installation de Charles d'Angennes comme évêque du Mans : les chanoines refusèrent de le recevoir, parce qu'il ne se rasait pas. D'Angennes mit sa barbe sous la protection d'Henri II. Le roi écrivit aux chanoines, le 22 juillet 1559, « pour les engager et néanmoins leur mander de recevoir leur nouveau prélat à son entrée, sans le requérir, ni admonester, de faire raser sa barbe, comme étant chose qui ne la peut, ni doit empêcher ». Le cardinal-archevêque écrivit lui-même le 4 août. Vains efforts! Une « conclusion capitulaire » du 10 août suppliait très humblement Sa Majesté « que son bon plaisir fût de conserver et maintenir les chanoines du Mans en l'observance des constitutions canoniques, saints décrets, anciens statuts et louables coutumes de tous temps observées en son Église du Mans, comme protecteur d'icelle ». En même temps, une lettre persuasive était envoyée à d'Angennes. On lui montrait la route; on vantait la manière si simple qu'il avait en son pouvoir de mettre fin au conflit; la paix ne dépendait que de lui. D'Angennes fut intraitable. Il avait du crédit à la Cour et s'en servit. Le 17 août, le chapitre récalcitrant recevait une lettre de jussion

d'Henri II lui enjoignant de recevoir l'évêque avec sa barbe.

Décision plus justifiée que celle des magistrats d'Ambert! La barbe apparaît, à travers les siècles, non seulement comme tenant un degré éminent dans ce que les encyclopédistes dénommaient les droits inaliénables et imprescriptibles de l'humanité, mais aussi comme un attribut fort envié et tout à fait enviable. Un médecin de Tarascon, quelque peu paradoxal, qui écrivait à l'auteur du *Mercure Galant* en 1678, allait même jusqu'à soutenir que c'était la seule chose qui manquât à la perfection de la femme. Et il ajoutait, après une longue apologie de la barbe : « En un mot, je ne suis point surpris que ceux de Cypres aient fait le portrait de Vénus avec de la barbe, puisqu'ils ont voulu ajouter à la mère de l'Amour un ornement que le beau sexe n'a pas obtenu des dieux, de peur d'attirer notre culte et notre encens. »

Quelques hommes penseront sans doute que les dieux ont agi sagement en refusant cet ornement à la plupart des femmes et en empêchant ainsi qu'elles ne fussent tout à fait parfaites. Ce fragment était néanmoins intéressant à citer, pour prouver que la barbe n'est point un de ces biens qu'on puisse se laisser enlever sans résistance. Et l'histoire multiplie les témoignages. Que dire de ce capitulaire de 680 punissant d'amende quiconque osera couper la barbe d'un homme libre sans son consentement? Qu'ajouter aux éloges décernés à la barbe, au rôle important joué par elle? C'est Sénèque, Diogène, Phérécyde glorifiant leurs barbes fluviales. C'est Brantôme qui dépeint le chancelier de L'Hospital ayant, avec sa grande barbe blanche, l'air de Caton le Censeur. C'est Eginhard décrivant les longues barbes des monarques francs du VIIIe siècle. C'est le roi Robert, concurrent de Charles le Simple, mettant sa barbe « neigeuse » hors de son armure, pour être mieux reconnu de ses soldats et leur servir de ralliement dans la mêlée. C'est encore Childéric envoyant des ambassadeurs à Alaric pour le prier de lui toucher la barbe et devenir par ce moyen son allié. Et, le roi des Wisigoths ayant refusé, les Francs lui déclarent la guerre en jurant de ne point se faire la barbe qu'ils n'aient vengé leur prince et ses ambassadeurs. C'est aussi les avocats au Parlement de Paris, dignes ancêtres de ceux d'Ambert, refusant d'obtempérer à l'ordonnance de 1540, qui leur interdisait le port de la barbe, et c'est le maître des requêtes François Olivier, depuis chancelier, refusant « d'abdiquer sa barbe », malgré les avertissements des gens du roi. C'est enfin l'auteur de l'*Histoire des modes françaises* lui-même, l'avocat Molé, donnant philosophiquement la raison de ce faible qu'ont les hommes pour la barbe : « Les femmes ont naturellement les cheveux plus longs, plus beaux que ceux des hommes; mais leur barbe n'a pas grande apparence; communément elles en sont dépourvues. Il y avait donc de la fierté à mépriser les cheveux, à préconiser les barbes. Quiconque approfondit les préjugés des mortels les trouve presque toujours frappés au coin de l'orgueil et de la partialité. »

HENRY BUTEAU.

LES ŒUVRES POSTHUMES DE STENDHAL [1]

Encore du Stendhal! Des inépuisables manuscrits de l'inextinguible bibliothèque de Grenoble quelqu'un vient d'extraire encore un volume de Stendhal qui ne sera pas l'avant-dernier.

Mon Dieu, que cet homme était graphomane et que de fois dans sa vie il a écrit la même chose! Je ne vois guère qu'Edmond de Goncourt qui ait eu à ce point la manie du noir sur blanc. On dit qu'un professeur, qui est en même temps un écrivain célèbre, fut appelé un jour chez son proviseur, qui lui dit avec douceur : « Vous avez un nègre parmi vos élèves. Pourquoi est-ce toujours lui que vous faites aller au tableau? — Mon Dieu! monsieur le proviseur, ce n'est point que j'aie de préférences. Je cherche à cultiver la justice. Mais vous ne paraissez pas vous douter du plaisir qu'il y a à voir un nègre jeter des lignes blanches sur un tableau noir. Quand il n'y est pas, quelque chose me manque, et quand il y est, — je ne puis pas m'empêcher de lui dire : Continuez! — O coloriste! » répondit le proviseur en songeant à sa jeunesse.

Stendhal était quelque chose comme un être qui eût été à la fois ce professeur et le nègre lui-même, et il continuait toujours. Il est déjà un peu ridicule d'écrire ses mémoires, pour peu qu'on ne soit pas Napoléon. Stendhal, lui, a écrit les siens quatre-vingts fois. Quand il les avait finis en se donnant son propre nom, il les recommençait en se donnant le nom de Brulard, et quand il les avait terminés sous ce masque, il les recommençait en se donnant le nom de Champignol : et la mort seule l'arrêta, qui est plus forte que l'amour et même que l'amour de soi.

Pardonnons-lui, puisqu'il a eu du génie deux ou trois fois. Et puis, il a tant amusé Mérimée! C'est quelque chose que d'avoir déridé Mérimée, d'avoir diverti Mérimée. Boisrobert en mourant a dû se dire : « Tout cela n'empêche pas que M. le Cardinal m'a trouvé prodigieusement ridicule et ne s'est pas lassé de me trouver tel. C'est une gloire. »

Le volume posthume de Stendhal a quelque inté-

(1) *Napoléon*, avec notes et introduction de M. Jean de Mitty.

rêt précisément parce qu'il est fait de rognures très disparates. Il est formé d'un peu de Stendhal historien, d'un peu de Stendhal moraliste, d'un peu de Stendhal voyageur, et d'un peu de Stendhal *culte-du-moi*. Il en résulte, qu'ennuyeux pour quelqu'un qui n'aurait jamais lu de Stendhal, il est amusant et même utile, un peu, pour celui qui a lu beaucoup de Stendhal, faisant faire à ce lecteur-ci une petite revision de Stendhal, une petite promenade de plus autour de Stendhal tout entier, avec nouveau regard jeté sur tous ses aspects.

Ainsi, sous le titre de *Méditations*, le commentateur, M. de Mitty, a rangé un certain nombre de « lignes de carnet » où Stendhal s'adresse à lui-même des conseils intimes, et nous voyons, avec un bon sourire, reparaître ce Stendhal que nous connaissons si bien, qui passe sa vie à se composer à lui-même le personnage qu'il doit jouer, à écrire son rôle et à se donner des coups de poing dans la poitrine en se criant : « Tu joueras comme cela. Tu te tiendras comme cela. Tu entreras en scène de cette façon et non pas d'une autre. Il ne s'agit pas de s'abandonner. De la tenue, Monpavon, de la tenue ! Ne lâchons pas le texte. » — Et ce qu'il y a de piquant, c'est que ce qu'il s'ordonne ainsi, impérieusement, et avec une contraction musculaire d'une furieuse violence, c'est... d'être naturel. « Sois naturel, Stendhal ! N'oublie jamais d'être naturel. Sois toi-même, rien que toi-même. Fais des efforts surhumains pour être naturel. Mets toute ta « volonté » à être toi-même. Concentre toute ton « énergie » à avoir un aimable abandon. Ainsi, par exemple, marche comme Fleury de la Comédie-Française. »

Toute cette éducation de soi-même, tout ce dressage en chambre de M. de Stendhal, si accoutumés que nous y soyons, est toujours à mourir de rire. Et, ma foi, nous en devrions pleurer. Ce pauvre jeune homme, timide, gauche, et qui se sentait spirituel, avec tout cela, et qui était gêné par la peur d'avoir l'air gauche, et plus gêné encore par l'effort qu'il faisait pour jouer le personnage qu'il s'était tracé et par la peur qu'on ne vît qu'il s'efforçait de jouer un rôle, — ah ! que c'est compliqué ! — ce pauvre jeune homme a bien dû souffrir.

Et comme il le sait, le pauvre petit diable ! « J'ai caché ma timidité à Amélie pendant un an. Si je la lui avais laissé voir, elle m'eût aimé pour ma timidité. »

— Parfaitement ! ou, du moins, il est possible. Et le pis, mon cher ami, c'est qu'elle l'a très bien vue, votre timidité. Seulement elle l'a vue, mêlée sans cesse d'un effort furibond pour la cacher sous une froideur cavalière, et c'est ce mélange qui l'a agacée prodigieusement. Mon Dieu, oui. Soyons nous-mêmes ; mais ne nous disons jamais : Soyons nous-mêmes.

Mais que voulez-vous ? C'était encore du naturel chez Stendhal de n'aimer point le naturel. C'était dans sa nature d'aimer le factice. Il était né mi-partie La Bruyère mi-partie Baron. Les traces du naturel cabotin se retrouvent là où on s'attendrait le moins à le rencontrer dans ses écrits. Il passe à Rouen, et voit la maison de Corneille :

« C'est une petite maison blanche de trois étages, bien simple ou plutôt bien laide. Corneille est né au second. Ces provinciaux n'y ont pas mis d'inscription pompeuse. Dans une bonne solitude sauvage, cette maison et l'inscription : « ICI EST NÉ CORNEILLE LE 9 JUIN 1606 » feraient un bien grand effet. Mais au milieu des teinturiers de Rouen, cela ne produit rien sur le cœur d'un brave homme. »

Voyez-vous ! autour de la maison de Corneille il voudrait un décor romantique, une « bonne solitude sauvage ». La beauté suprême de cette pauvre petite maison « où est né Corneille » entre un épicier et un apothicaire, et où il a fait ses rêves de surhumaine grandeur humaine, lui échappe complètement, « ne produit rien sur son cœur » parce qu'elle ne fait pas « d'effet ». C'est bien curieux. Et cependant Stendhal n'est pas romantique. Mais il est cabotin ; il lui faut un décor, une toile de fond, grèves et rochers, ravins, une arche de pont ruiné. Au premier plan une masure : « Ici est né Corneille. » A la bonne heure ! M. X***, de l'Odéon, doit avoir de ces idées-là !

Et cela n'empêche pas que cet homme, au tournant d'une page, vous saisit et vous étreint et vous « occupe » tout entier, en véritable grand maître qu'il est. Vous pensez bien qu'en ce volume j'ai couru tout de suite au Stendhal voyageur. Après *Rouge et Noir* je vous prie de croire que mon opinion est que le chef-d'œuvre de Stendhal, c'est les *Mémoires d'un Touriste*. J'ai eu, à la vérité, un peu de déception : le *Voyage à Brunswick*, que nous révèle le présent volume, ne vaut rien du tout. Pas une ligne à en citer. Mais telle partie de plaisir de Gênes à Recco, est, sinon un chef-d'œuvre, du moins une petite chose exquise.

Nous sommes en 1817. Stendhal a 34 ans. Il part de Gênes, en caravane, avec dix jeunes gens et jeunes femmes, tous montés sur des ânes. « Gaieté folle, à l'italienne, sans nulle affectation. » Commencement de *flirt* avec une jeune belle *sposa*, que Stendhal ne connaissait pas la veille et qui lui fait mille agaceries. Sur quoi, — vous reconnaissez notre Stendhal et ses *sautes* d'humeur, — grande mélancolie un peu avant d'arriver à Recco, et Stendhal quitte la troupe pour suivre à pied le rivage de la mer. Besoin de s'isoler quand on commence à aimer une femme, pour l'*isoler*, elle, et mieux la voir. Il va sur la route en corniche en songeant à sa jeunesse qui fuit, à « ce court passage de vingt à trente ans

qui est tout pour lui », à ces bons Italiens si enfants, grands sages en cela, et dont toutes les pensées sont tournées vers le moment présent et le bonheur d'aimer.

« Ces pensées m'ont conduit à plus d'une lieue au delà de Recco, au pied de montagnes solitaires. Le soleil venait de se coucher. Je me suis assis tout à fait au bord de la mer. L'écume des vagues venait mourir à mes pieds. Un pas de plus, je n'étais plus. J'étais au bord de l'éternité. L'occident est devenu plus sombre, la lune s'est levée, l'âpreté de mes chagrins s'est calmée et j'ai trouvé deux heures d'un bonheur plus sombre, sans doute, mais peut-être plus occupant, absorbant plus l'âme tout entière, que celui de nos jeunes Italiens... Et puis, me disais-je, je me suis trompé dans le chemin de la vie. Ce sera bientôt fait. Encore quelques années et ce bonheur que je regrette de ne pas suivre sera à jamais impossible pour moi. Qui songe à aimer à quarante ans?... Les plus beaux souvenirs de l'espèce humaine et ses regrets les plus profonds se lient aux rivages que j'ai sous les yeux. Tout ce que le genre humain possède de liberté (?), de bonheur, de science, de pouvoir sur le reste de la nature, nous ramène, si nous en cherchons l'origine, à ces rivages enchanteurs de la Méditerranée... Il est dix heures. Le spectacle devient plus sublime à chaque instant. La lune plus claire au milieu d'un ciel étincelant. Les paysans revenant de la fête de Recco, trouvant un signor en si belle position, n'hésiteraient pas à me jeter à la mer. Je m'en vais... Aujourd'hui j'ai presque honte de ce que j'écrivais hier au soir au crayon et encore plus des sentiments qui m'agitaient et que je ne savais comment exprimer. En revenant de ces extases de mélancolie, je suis gauche et timide. »

Je connais peu de choses plus *distinguées* et plus vraies en même temps, cette fois sans aucune pose ni attitude, que cette anecdote d'un incurable Septentrional (quoi qu'il en ait dit) égaré parmi des Méridionaux ; et que cette rêverie sans suite, si simple et si profonde, nonchalamment profonde, au bord de la mer, dans le mélancolique adieu du jour, dans le mélancolique adieu à la jeunesse, à deux pas d'une femme qu'on aime tant, déjà, qu'on n'ose pas l'aimer... Et voilà que c'est moi qui fais des phrases! Imbécile! Ces dix pages de Stendhal sont merveilleuses.

Le volume est intitulé *Napoléon*, parce qu'un tiers en est fait de certaines pages des *Mémoires sur Napoléon* que Colomb n'avait pas cru devoir publier, et parce que Napoléon est à la mode.

Il est certain que Colomb, qui n'avait pas découvert l'Amérique, s'est trompé en retranchant ces pages-là. Elles ne sont pas d'ordre supérieur, mais elles sont intéressantes. Stendhal explique très bien, par exemple, pourquoi Napoléon, qui détestait d'être entouré d'une cour, ce qui fit que la sienne fut toujours d'un ennui mortel, cependant voulut en avoir une et se donna beaucoup de mal pour ce dessein.

« Bonaparte comprit que, s'il voulait être roi, il fallait une cour pour séduire ce faible peuple français sur lequel ce mot est tout-puissant. Il se vit dans la main des militaires. Une conspiration de prétoriens pouvait le jeter du trône à la mort, — se rappeler l'admirable conspiration de Mallet. — Un entourage de préfets, de dames du palais, de chambellans, d'écuyers imposait aux généraux qui, eux aussi, étaient Français et avaient un respect inné de la cour. »

Il me semble que voilà qui est très bien vu.

Stendhal touche encore, et de près, un point très juste. Où fut, — en dehors de Lui, — la force de l'Empire? Dans le Conseil d'État, on n'y songe pas assez, et je crois que tous les historiens seront ravis de cette observation de Stendhal ; dans ce Conseil d'État formé « de vieux jacobins qui avaient vendu leur conscience à l'empereur pour vingt-cinq mille francs », mais qui étaient bonnes têtes, durs au travail, solides et précis, les survivants de la génération de 89, les produits directs de la Révolution, les hommes de la petite bourgeoisie française, encore neuve et forte, triés sur le volet par les élections successives (à deux degrés) de 1789 à 1800. Jusqu'en 1810, ce fut une usine excellente, obscure et laborieuse, qui fit patiemment un travail énorme, qui soutint tout le poids de l'Empire, sans donner ombrage à l'Empereur.

Il l'aimait, il la fréquentait, s'y trouvait bien, à califourchon sur un angle du bureau, jetant brusquement l'expression brève de ses intuitions foudroyantes, et étonnant les Treilhard et les Boulay de la Meurthe par sa facilité miraculeuse d'assimilation...

Et Stendhal voit fort bien aussi les grands défauts de la cuirasse. Nonobstant ce qui précède, Napoléon avait le défaut de beaucoup d'hommes supérieurs : *il n'aimait pas les hommes de talent*. Ceux du Conseil d'État, à l'écart et dans la pénombre, ne l'offusquaient pas. Partout ailleurs il ne pouvait pas les souffrir. Il prit des sots pour ministres, avec obstination et ténacité. Ce n'était pas qu'il crût les pouvoir former, comme Louis XIV Chamillard. Il croyait que, quelle que fût leur ineptie, puisqu'il décidait, il importait peu. Seulement, avec cette façon d'aller, il était mal informé.

Prodigieux pour s'informer lui-même, encore est-il qu'il ne pouvait pas tout savoir ; et de fait ce qu'il fallait qu'il vît à travers les lunettes de ses ministres il le voyait mal. Peut-être jamais il ne se trompa ; mais très souvent il fut trompé. Alors, et trop tard, quand il s'en apercevait, c'étaient des colères folles et des trépignements et des coups de poing par le

travers d'un grand cordon rouge, qui renversaient le grand dignitaire sur un canapé, et le lendemain deux mille louis au battu comme indemnité; mais cela ne réparait rien du tout.

C'est une chose bizarre; mais, chez nous du moins, il en fut toujours ainsi. Guizot n'aimait pas de talents autour de lui. Thiers non plus. Sauf Jules Simon et Dufaure, parce qu'il ne voulait s'occuper ni de la justice ni de l'instruction, Thiers aimait autour de lui des médiocrités. Il y a là du « moi seul et c'est assez », sans doute; mais je crois qu'il y a autre chose. Il est très rare que les hommes supérieurs se connaissent en hommes. C'est à cause de leur supériorité. D'une certaine hauteur, collines, plaine et marais, c'est tout un. De même pour l'homme de génie la différence, immense au point de vue pratique, incomparablement précieuse pour la besogne à faire, entre un simple homme de talent et un imbécile, doit disparaître complètement. Dès lors, quoi d'étonnant à ce qu'ils prennent souvent l'imbécile? Il n'y a pour eux entre l'homme de mérite et l'homme nul aucune différence, sinon que pour eux l'homme de mérite a quelques difficultés de caractère et l'homme nul n'en a aucune. C'est le second qui est choisi, sans qu'il y ait vraiment aucune raison pour eux de choisir l'autre. Un simple homme d'esprit, comme Louis XVIII, a beaucoup mieux choisi ses ministres que Napoléon. Pour se connaître en hommes il faut être intelligent, mais de moyen ordre. Cela peut donner à tous ceux qui se sont trompés sur les hommes l'opinion qu'ils sont eux-mêmes hommes de génie. C'est une vérité réconfortante.

Je signalerai, de plus, des réflexions très justes de Stendhal sur la centralisation folle du premier Empire qui fut encore un des grands défauts du régime. Le but était, en supprimant toute initiative provinciale, d'éteindre jusqu'à la dernière étincelle d'esprit public, toujours suspect de libéralisme, jacobinisme et autres choses exécrables. Mais voici ce qui résultait de ce beau dessein.

« Une petite commune de campagne voulut en 1811 employer pour 60 francs de mauvais pavés rejetés par l'ingénieur chargé de la grande route. Il fallut 14 décisions de l'ingénieur, du sous-préfet, du préfet et du ministre. Après des peines incroyables et une extrême activité, l'autorisation nécessaire arriva onze mois après la demande des mauvais pavés... Un commis nécessairement ignorant, entretenu à grands frais dans un coin du ministère, décidait à Paris, à deux cents lieues de la commune, une affaire que trois délégués du village auraient arrangée en deux heures... Mais la première affaire était d'abaisser le citoyen et de l'empêcher de délibérer, habitude abominable que les Français avaient contractée du temps du jacobinisme. »

Il est trop vrai. Il y a beaucoup d'observations de ce genre dans ce volume. Stendhal, familier de Daru, a très bien connu l'Empire, beaucoup mieux que la Restauration, qu'il a vue de plus loin et à travers les bourdes des journaux libéraux. Ce volume peut être très utile à l'historien, comme il est, naturellement, une petite bonne fortune pour le psychologue. Les commentaires dont M. de Mitty l'a traversé ne sont pas très bons, et quelquefois sont d'un ton un peu désobligeant. Il est incroyable comme M. de Mitty se juge supérieur à M. Édouard Rod, et comme il met de l'insistance à nous en avertir. Ce n'est pas prouvé. Du moins le commentaire continu dont les pages de Stendhal sont accompagnées ici ne le prouve point.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

OPÉRA : *les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, de Richard Wagner, traduction de M. Alfred Ernst.

Vous vous rappelez ce mot de Champfort. Il reprochait à un académicien un choix malheureux fait récemment par l'illustre compagnie : « Il n'est si bon cheval qui ne bronche », alléguait l'immortel. Et Champfort : « Un cheval, soit; mais quand c'est toute une écurie! » Le mot s'appliquerait, non sans quelque raison, à la Comédie-Française. Elle bronche avec un peu de persistance, depuis quelque temps. *Frédégonde* et *Tristan*, c'est trop pour une seule année. Il est singulier autant que regrettable que nul ne se soit aperçu que le drame de M. Armand Silvestre était aussi vide que faussement lyrique, et écrit dans un charabia sans nom. Je n'ai ni le goût ni l'envie d'insister sur une erreur regrettable à tous égards.

Au contraire, j'aimerais à vous parler des *Corbeaux*, la pièce vigoureuse et solide de M. Becque, qui vient de sortir triomphante de la plus cruelle des épreuves : une interprétation à contresens. Il serait intéressant de chercher tout ce que cet ouvrage apportait de « nouveautés » lors de sa représentation. Et, comme presque en même temps le Théâtre-Libre donnait une pièce intéressante de M. Émile Fabre, dont le sujet a quelque ressemblance avec celui qu'avait traité M. Becque, il eût été curieux peut-être d'examiner en quoi le *Bien d'autrui* ressemblait aux *Corbeaux* ou en différait, et comment ceci avait produit cela. J'espère pouvoir le faire un de ces jours. Mais on me permettra de passer rapidement de ce grand événement de la semaine à la représentation des *Maîtres Chanteurs de Nuremberg*.

***

Lorsqu'il fut question, il y a quelques années, de monter les *Maîtres Chanteurs* à l'Opéra, je crois bien avoir protesté contre un projet que je considérais comme assez périlleux. Le drame est pareil chez tous les peuples et sous toutes les latitudes; j'entends que des Celtes, des Germains et des Latins sont touchés par les mêmes conflits dramatiques : la mort de Juliette ou d'Ophélie émeut pareillement, et pour des raisons identiques, les Espagnols et les Turcs, les Italiens et les Suisses. Il en est tout différemment pour la comédie : je n'en veux pour preuve que l'embarras où nous sommes devant les comédies de Shakespeare, et la difficulté qu'ont les étrangers à goûter celles de Molière. Sans démontrer avec excès une vérité presque évidente, on peut du moins en trouver la cause en ceci que le comique est uniquement le contraste entre notre conception abstraite des choses et leur réalisation dans la vie; disons, pour préciser : le contraste entre la vérité morale et la vérité telle qu'elle se présente à travers nos mœurs et nos conventions. Il suit de là que, pour pénétrer parfaitement une comédie, il faut connaître parfaitement les mœurs des personnages. Cela est toujours difficile d'un peuple à un autre; et cela est plus difficile encore lorsque, au lieu de mœurs générales si l'on peut dire, il s'agit de mœurs particulières, et en quelque sorte locales. Et c'est un peu le cas des *Maîtres Chanteurs*. Non seulement nous sommes assez réfractaires à la gaîté allemande, mais les coutumes mêmes des *Meistersinger*, familières encore à l'Allemagne contemporaine, nous sont à peu près étrangères. On pouvait donc craindre l'indifférence du public pour une « action » dont les ressorts principaux lui sont peu connus. A cette époque, l'échec d'un ouvrage de Wagner eût risqué d'arrêter le courant, hésitant encore, qui se dessinait vers ses drames. Et c'eût été infiniment regrettable, sinon pour la gloire du maître, au moins pour l'influence qu'il pouvait exercer sur notre théâtre musical.

Après *Lohengrin*, on monta la *Walkyrie;* puis ce fut *Tannhäuser*. On revient maintenant aux *Maîtres Chanteurs;* le péril n'est plus le même. L'avenir nous apprendra si les objections qui précèdent sont toutes dénuées de fondement. Au moins un échec n'est-il plus à craindre, et n'aurait-il plus de fâcheuses conséquences. Je persiste à croire pour ma part que *Tristan* eût été plus accessible à notre public, ou *Siegfried*, ou même le *Crépuscule des Dieux*. Mais l'Opéra a tenu aux *Maîtres*. Le succès a été éclatant. J'ai un vif plaisir à reconnaître que les conditions où s'est donnée la représentation ont été excellentes et souvent supérieures. La plupart des critiques adressées aux versions françaises des drames wagnériens n'auraient ici plus d'objet. La représentation des *Maîtres* est infiniment supérieure aux précédentes représentations wagnériennes, supérieure de tous points et sans contredit. Et c'est avec une très vive satisfaction que je le déclare.

Il faut, en premier lieu, en savoir gré à M. Alfred Ernst. Nos lecteurs savent l'estime particulière que j'ai pour lui; son érudition, pour tout ce qui touche le wagnérisme, est extraordinaire. Il sait tout, sur les drames de Wagner; il les connaît comme Wagner les connaissait lui-même, — peut-être mieux!... Il m'est arrivé, et il m'arrivera peut-être encore, d'être en désaccord avec lui sur certaines interprétations des textes; mais, tant qu'il n'aura pas reconnu qu'il a tort, je ne serai jamais tout à fait sûr d'avoir raison. Où nous serons d'accord, j'imagine, c'est sur les mérites de sa traduction. On sait avec quelle ténacité M. Ernst a poursuivi sa tâche : elle est achevée, et elle me remplit d'admiration. Il n'existe pas, il ne saurait exister de traduction française parfaite des drames de Wagner. Le génie des deux langues est trop opposé, à peu près contraire. Où deux mots suffisent, en allemand, pour exprimer une idée précise, il faut en français une phrase entière, avec son sujet, son verbe et son régime. Ailleurs c'est un « mot composé » qui ne se peut rendre que par une périphrase : un « radical » qui évoque un sens, et cela n'a pas d'équivalent chez nous; des mots presque semblables et de sens pareil n'ont pas le même accent tonique dans les deux langues. Ajoutez le droit d'élision, l'assonance, dont Wagner fait un fréquent et heureux usage, et qui sont impossibles en français. Considérez surtout que l'un des mérites des drames de Wagner, c'est la liaison prodigieusement étroite du langage et de la musique : mieux encore, du mot, de la syllabe même, avec la note. Assez souvent, dans deux phrases différentes, un même mot revient, important pour le discours et « déclamé » de même : il faut non seulement scander la phrase comme la phrase allemande, mais garder la place du mot important, et le placer sur les notes employées par le mot allemand! Et il arrive qu'un seul mot français puisse traduire le mot allemand, et qu'il ait deux ou trois syllabes, alors que l'allemand n'en avait qu'une! Et une syllabe ajoutée change un rythme souvent essentiel!... On perd la tête à énumérer seulement les principales difficultés où devait se heurter M. Ernst. Qu'il les ait presque partout surmontées, cela est incroyable, et cela témoigne d'un acharnement et d'une conscience singulières. J'insiste, pour répondre par avance aux plaisanteries faciles qu'on ne manquera pas de faire sur certaines phrases un peu tortillées. A la lire, la traduction de M. Ernst n'est pas sans doute un modèle de prose

harmonieuse et coulante. Il faut l'entendre chanter pour comprendre ce qu'elle vaut, avec quelle fidélité et quelle intelligence elle traduit et suit le texte et la musique du maître.

Cela dit, et je tenais à le dire, il faut louer, et presque sans restrictions, la direction de l'Opéra.

Aux objections faites plus haut à la représentation des *Maîtres Chanteurs*, il faut en joindre une qui tient au caractère même de l'œuvre. Les chœurs et les ensembles y tiennent une place importante, et sont très étroitement mêlés à l'action : plus étroitement, plus « scéniquement » surtout, que dans aucun drame de Wagner. Les Maîtres et le Peuple, les Apprentis aussi, sont vraiment des personnages : ils font partie du drame, ils y interviennent, et leur intervention est indispensable. Ce n'était pas sans appréhension que nous attendions la réalisation de ces conditions scéniques sur la scène de l'Opéra. Ç'a été une surprise et une joie de voir les choristes se remuer enfin, s'intéresser à l'action, y prendre part, traduire leurs sentiments par des gestes, — et pas tous par le même !... Je n'ose dire qu'il y ait ici une révolution. Déjà pour *Lohengrin* et surtout pour *Tannhäuser* des efforts avaient été faits dans ce sens. Ils étaient bien timides ; et, facilement, nos choristes reprenaient l'attitude indifférente qui leur est coutumière. Ils la reprendront, j'en ai peur, avant peu. Ils l'auront du moins quittée, et ils auront, — imprudemment ! — montré ce qu'on peut attendre et exiger d'eux.

Si les chœurs-acteurs sont en progrès, les chœurs-chanteurs sont dignes de tous les éloges. Leurs mouvements, leur tumulte, leurs gestes n'ont pas encore atteint ce naturel et cette aisance qu'on leur voit à Bayreuth. Mais nulle part, je l'affirme, les parties vocales ne ressortent plus nettes et plus assurées qu'à l'Opéra. Le finale du second acte, ce prodigieux « fouillis » musical, a été chanté avec une fougue et une précision sans pareilles. C'est un enchantement que d'entendre chaque partie se détachant de l'ensemble, s'ajustant, s'emboîtant dans les autres, formant un ensemble à la fois compliqué et clair... Peut-être voudrais-je un peu plus de furie, — de furie lourde, — à l'explosion de la fin : et surtout un son plus strident, sortant de la corne du Veilleur. Mais ne soyons pas trop exigeants. Le finale est chanté à merveille. Je ne sais qui a été chargé, à l'Opéra, de faire répéter les chœurs. Celui-là est un vrai musicien.

Dirons-nous que les douze Maîtres sont tous supérieurs ? Il y aurait quelque exagération. Au moins sont ils tous convenables, et un peu plus. Et ils jouent !... La séance du premier acte, joliment mise en scène, est très agréablement rendue, avec du mouvement et de la bonhomie. C'était encore là une difficulté à surmonter. La bonhomie de Pogner, de Nachtigall et des autres n'est pas tout à fait notre bonhomie à nous, malicieuse à la fois et cordiale ; elle est, je ne dis pas plus franche, mais plus dépourvue d'ironie, plus pesante aussi, et plus assurée. Et, de même, l'admirable sottise de Kothner, avec son respect béat de la forme, n'est pas la sottise agressive de Brid'Oison, par exemple. On sent chez celui-ci d'abord la rancune trépidante de Beaumarchais, et aussi quelque chose de préventif, si l'on peut dire ; Brid'Oison prévoit des objections, il suppose au moins qu'on peut lui en faire, et l'on dirait qu'il se défend d'avance contre elles en proclamant l'excellence unique et sans réplique de la forme. Il est probable qu'en créant Kothner, Wagner songeait à certains critiques comme Beaumarchais à certains juges. Mais la sottise de Kothner est moins encore de la sottise que de la vraie bêtise, profonde et tranquille comme un beau lac. Quand il interrompt Walther à deux reprises pour lui demander chez quel maître il apprit la musique, on sent que c'est pour lui la plus importante, la seule importante des choses. Et quand Walther, entraîné par l'inspiration, se lève au second couplet de son chant d'épreuve, la façon dont Kothner s'écrie : « Il a quitté la chaire ! » nous renseigne abondamment sur son âme. Manifestement le fait de s'être levé constitue pour lui une sorte de sacrilège, quelque chose de monstrueux et d'incroyable. Il est dit dans les statuts de la guilde qu'on doit chanter assis : cela suffit pour Kothner ; il n'a ni doute ni scrupule : il ne suppose même pas qu'on puisse impunément accomplir une pareille offense à la forme.

C'est, d'une part cette bonhomie, d'autre part cette bêtise, toutes deux rassises et sans nuances, qu'il était assez difficile de rendre. Les interprètes de l'Opéra y ont suffisamment réussi. M. Bartet a donné à Kothner un bon caractère de bêtise ample et tranquille. J'avoue que la pesanteur de M. Gresse ne me déplaît pas dans Pogner ; il est un peu cordial et très lourd : il eût évidemment mieux valu que les proportions fussent renversées ; mais Pogner est lourd, il est cordial : M. Gresse l'est aussi. Ce n'est plus qu'une question de nuances.

J'arrive aux personnages principaux. Et, puisque je n'ai plus le temps ni la place aujourd'hui de parler de l'ouvrage comme il conviendrait, on me permettra d'insister un peu sur l'interprétation. Aussi bien les personnages de Wagner sont si vivants que les analyser c'est résumer l'action.

J'ai quelque scrupule à parler de Mlle Bréval en Éva. Lui confier le rôle semblait une gageure. Elle n'a pas perdu toutes les rares qualités qui firent d'elle la superbe Brunhild dont on se souvient. Mais ces qualités sont précisément le contraire de celles

qu'il faudrait ici. Il fallait dans la *Walkyrie* une noblesse rude et sauvage, une grandeur un peu farouche; il fallait donner l'impression d'une force naturelle. Éva, au contraire, c'est une bonne petite fille fraîche et rose, aux yeux bleus et aux tresses blondes, passive plutôt qu'active, passive même en amour, et prête aux pires folies, moins par révolte et par passion, que par docilité, et par soumission instinctive et héritée pour l'homme qu'elle aime : un peu de malice, avec cela, mais de malice voilée ; un bon estomac, une bonne conscience, et presque pas de personnalité ; mais, surtout un cœur tout plein de tendresse dévouée, plus de tendresse peut-être que d'intelligence... Ajoutez que le rôle est écrit pour une voix toute différente de celle de Mlle Bréval. Il y avait quasi certitude qu'elle y serait exécrable. Elle ne l'a pas été. Elle n'est certes pas bonne, elle ne pouvait pas l'être. Elle est, comme on dit, le contraire du rôle. Mais je ne sais quel génie bienfaisant à soufflé le zèle de l'enthousiasme à toute notre Académie nationale de musique : Mlle Bréval est arrivée à force de travail à être plus que convenable. Elle m'a charmé et surpris par la manière dont elle a dit, au second acte, l'adorable scène avec Sachs. La voix sans doute est un peu trop dure, le geste d'une ampleur trop conventionnelle ; mais ses défauts tiennent à sa nature et à son organe, et je me sens disposé à l'applaudir, en songeant à tout ce qu'elle a fait pour les soumettre.

En revanche, j'ose dire à M. Alvarez qu'il n'a pas été une fois son personnage. Quand il s'agit de chanter seulement, c'est un délice : la manière dont il a dit la première strophe du *Preislied*, dans sa scène avec Sachs, aurait ravi un aveugle, qui n'aurait pas été sourd. Mais quelles attitudes et quels gestes ! Cela est de la convention la plus offensante, la plus désagréable, ici surtout, avec l'effort de tous pour en atténuer la traditionnelle puissance. Je ne dis point que M. Alvarez n'ait pas « tâché », lui aussi. Il pioche la simplicité, il daigne être simple... Mais à quoi bon discuter une interprétation qui est le contraire de ce qu'elle devrait être ? Consolons-nous en écoutant la voix vraiment délicieuse de ce ténor, — qui n'est qu'un ténor, hélas !

M. Vaguet est charmant dans le joli rôle de David. Il a donné du mordant et de l'expression à sa jolie voix d'ordinaire un peu froide. Il est « gamin » des pieds à la tête, avec sa bonne figure joufflue et sa grande bouche prête à engouffrer les copieuses friandises de Dame Lène. Il a de la légèreté et de l'aisance ; il a dit avec infiniment de verve la terrible explication du premier acte ; il m'a paru supérieur encore au troisième dans la scène avec Sachs ; il y a mis une gentillesse et une bonne grâce qui lui ont valu un très vif succès.

On a épuisé en faveur de M. Renaud les épithètes louangeuses. Il les mérite toutes. Beckmesser est une énorme et admirable caricature ; il résume en lui la sottise complète, avec ses accompagnements ordinaires, la suffisance et l'horreur pour tout ce qui est original. Wagner l'a dessiné avec amour, comme pour une revanche. Bien des mots de Beckmesser ont été dits à propos de Wagner lui-même. Il n'y a pas si longtemps que le « pas trace de mélodie ! » du premier acte servait de « tarte à la crème » à tous les Beckmesser de la musique. M. Renaud a bravement, et comme il fallait, tourné le rôle à la caricature. Il l'a joué avec infiniment de drôlerie, ne reculant devant aucune des farces énormes voulues par Wagner, mais sans jamais être vulgaire. Tout le rôle est remarquablement composé : dès l'entrée, le personnage est posé avec une parfaite netteté, avec sa mauvaise humeur soupçonneuse, et sa mauvaise foi ; il est, durant les trois actes, excellent de comique dru et savoureux. Et quand on pense qu'un « beau chanteur » comme M. Renaud a porté tout son zèle à un rôle où ni son physique ni sa voix ne trouvent leur emploi, la sincère admiration qu'il inspire se double d'un certain étonnement... Cela fait plaisir tout de même d'avoir affaire à un artiste.

J'ai gardé Hans Sachs pour la fin. C'est qu'il est à lui seul l'action tout entière. Son intelligence, sa générosité, sa noblesse familière, si j'ose dire, son indulgence et sa sagesse, son ardeur pour l'Art et sa conscience, en font l'un des plus beaux personnages qui soient sortis du cerveau d'un poète. Je vous parlerai longuement de lui la semaine prochaine. Encore une fois, c'est le meilleur moyen de parler de l'ouvrage. Tout ce que je veux dire aujourd'hui, c'est que M. Delmas a été à la hauteur du personnage. Il a dépassé notre espérance, à nous tous qui comptions sur lui. Il est, — et de beaucoup, — le meilleur Hans Sachs que j'aie entendu. Je vous expliquerai samedi avec quel art sûr et discret il a rendu les divers aspects du personnage. Il y a été, je le répète, tout à fait supérieur.

JACQUES DU TILLET.

POLITIQUE COLONIALE

Les compagnies de colonisation.

On commence à comprendre qu'il ne suffit pas d'annexer des territoires et de les proclamer colonies françaises pour que, d'une année à l'autre, notre commerce d'exportation puisse augmenter. On s'est étonné d'abord de ce que ces débouchés nouveaux ne consommaient presque rien. On a réfléchi ensuite,

et on a compris que, pour qu'une colonie puisse acheter des produits français, il faut qu'elle puisse les payer, et, pour les payer, qu'elle produise elle-même. Autrement dit, que l'agriculture doit précéder l'industrie et le commerce dans une colonie nouvelle. C'est ce que M. Chailley-Bert appelle l'âge de l'agriculture des colonies.

Mais comment les faire produire? M. Étienne a une panacée : les grandes compagnies privilégiées. Il la propose depuis six ans déjà. Alors qu'il était sous-secrétaire d'État aux colonies pour la seconde fois, il a saisi le Sénat d'un projet de loi qui a dormi dans les cartons d'une commission. On l'en a exhumé il y a quelques mois et son auteur est immédiatement venu à la rescousse par des lettres au *Temps* d'abord et maintenant avec une brochure. M. Étienne est une autorité coloniale et jouit d'une popularité et d'une influence méritées. Non seulement il préside à la Chambre le groupe colonial, mais il connaît et il aime les colonies, c'est principalement à lui que nous devons notre empire africain. C'est lui qui prit l'initiative de ces explorations hardies dont ses successeurs n'ont eu qu'à recueillir les fruits et à enregistrer les résultats. Il y eut d'autant plus de mérite qu'il risquait beaucoup. Les vrais coloniaux se comptaient alors sur les doigts des deux mains. Mais il avait la foi, il comptait sur le succès et l'événement lui a donné raison.

Je crois pourtant que cette fois il se trompe et l'exemple de l'Angleterre et de l'Allemagne qu'il invoque en faveur des grandes compagnies à charte suffit d'autant moins à me convaincre que la première de ces deux puissances tout au moins paraît plutôt portée en ce moment à renoncer au système. Les jours de la *Royal Niger Company* sont comptés et si la *South African* n'a pas encore été rachetée, c'est qu'elle n'a pas encore achevé son œuvre politique. M. Cecil Rhodes est un anexionniste trop précieux pour que l'on se hâte de se priver de son concours.

M. Étienne lui-même le déclare, ce n'est pas un concours politique qu'il attend des grandes compagnies privilégiées. Il leur demande seulement de faire œuvre économique et je crains que si par hasard ses conseils étaient suivis il n'y ait des mécomptes.

Si les compagnies privilégiées ou à charte ne sont investies d'aucune autorité politique, pourquoi le privilège et la charte? Je ne comprends plus.

Les grandes compagnies des XVIIe et XVIIIe siècles, qui n'ont du reste pas toutes réussi, — je crois même que l'on pourrait presque dire le contraire, — avaient pourtant alors leur raison d'être, — on leur concédait des îles à peine découvertes et des territoires complètement inexplorés et on les laissait libres d'y faire ce qu'elles voudraient, — les directeurs n'y allaient généralement pas voir eux-mêmes. L'opération réussissait quand on tombait sur un gouverneur de génie, mais dans ce cas cela finissait généralement fort mal pour les gouverneurs, — à preuve Dupleix et La Bourdonnais. Et puis les grandes compagnies avaient à leur disposition l'esclavage qui supprimait la question de la main-d'œuvre et ils avaient affaire à des compatriotes qui n'avaient pas entendu parler des droits de l'homme.

Vous savez tous, n'est-ce pas, quel tyranneau devient le Français de condition moyenne et d'intelligence modérée, quand il se trouve investi d'une parcelle de pouvoir : dans un bureau, l'employé timide et bon garçon, devient une bête féroce aussitôt qu'il prend place derrière son grillage. Dans les colonies, il n'y pas de grillage, mais la bête féroce persiste. Que deviendra ce Français si, au lieu de représenter le gouvernement et des chefs désintéressés, il reçoit son investissement d'une compagnie commerciale dont le seul et légitime but sera de gagner de l'argent? Essayez de vous imaginer ce que pourrait être l'existence d'un Français libre et celle d'un indigène moins libre qu'un esclave dans cet enfer, et demandez-vous en quelle posture se trouverait le gouvernement pour défendre la concession lorsque la presse fera campagne sur la plainte d'un colon contre un abus d'autorité quelconque? Voyez ce qui s'est passé de nos jours pour les grandes compagnies anglaises. L'Anglais a pourtant un tout autre respect que nous pour la liberté individuelle. Il l'exige pour lui-même et il l'admet pour les autres. Cela a-t-il empêché M. Cecil Rhodes et ses agents de se livrer dans le Bechuanaland et dans le Matabeleland à toutes les exactions et à tous les dénis de justice? Rappelez-vous les abus d'autorité de la Royal Niger Company, abus dont nos compatriotes n'ont pas été les seules victimes, puisque le retrait de la charte est instamment réclamé par les plus gros négociants de Liverpool. Et les Allemands? A-t-on oublié les procédés des Peters et consorts? Voudrait-on faire l'expérience des mêmes scandales pour notre propre compte?

Sans doute, on limitera les pouvoirs des compagnies et les droits qui leur seront conférés seront soumis au contrôle d'un agent du gouvernement : M. Étienne reproduit à la fin de sa brochure le projet préparé en 1891 par une commission extra-parlementaire dont le ministre du Commerce avait la présidence et où tout cela nous est expliqué en plusieurs articles. Les compagnies auront le droit de prélever des impôts sur les colons et sur les indigènes, de négocier des traités avec les chefs indigènes et d'avoir une police; la justice sera rendue par un commissaire du gouvernement, investi d'attributions analogues à celles de nos consuls dans les pays à capitulations et

rétribué par la compagnie (!). Que sera cette police? au bout de combien de temps deviendra-t-elle une véritable armée comme l'est devenue la police de la *Chartered* qui a envahi le Transvaal sous les ordres du docteur Jameson? Fera-t-elle la guerre aux chefs indigènes avec lesquels on aura conclu ou refusé de conclure des traités, comme M. Rhodes?

Et savez-vous ce que la commission de 1891 avait trouvé comme atténuation? Elle proposait de ne donner aux compagnies à charte que des concessions trentenaires, et de leur imposer par contre la construction des routes et des chemins de fer, c'est-à-dire que l'on aurait ainsi rendu presque inévitables les exactions et les abus d'autorité puisque la compagnie de laquelle on exigerait des sacrifices considérables aurait à peine le temps, pendant la durée de son privilège, de rentrer dans ses débours.

Mais M. Étienne lui-même n'a pas grande confiance dans le succès de sa campagne; il se demande mélancoliquement à la fin de sa brochure s'il n'est pas trop tard et si, en attendant six ans pour voter le projet de loi qu'il lui a présenté en 1891, le Sénat n'a pas rendu inutile la création des grandes compagnies.

Son but, il y a dix ans, était surtout politique; il voulait empêcher que la France ne fût distancée par ses rivales et il visait principalement cet Hinterland africain où nous nous sommes fait, sans les compagnies, une part assez belle qu'il ne s'agit plus que de mettre en valeur.

Il n'est besoin pour cela ni de charte ni de privilèges. Un bon titre de propriété, une concession définitive vaut encore mieux. C'est ce que le général Gallieni est en train de faire à Madagascar, où il transforme les concessions plus ou moins précaires accordées par le gouvernement hova. D'immenses territoires vont être mis à la disposition des capitalistes et de la colonisation. La même chose peut se faire et s'est déjà faite dans la Guinée française et au Congo. Les concessionnaires seront maîtres chez eux au même titre qu'un paysan dans son lopin de terre, mais, aussi, ils seront soumis à la loi commune, ils n'auront ni pouvoirs administratifs, ni privilèges politiques, ni attributions judiciaires.

Ils seront libres de constituer des compagnies pour l'exploitation des territoires concédés, sans qu'il soit besoin de créer un droit noueau. Ces compagnies auront par compensation la pleine et entière propriété des établissements qu'elles créeront; elles pourront en disposer à leur guise, les vendre ou les transmettre à qui bon leur semblera, et j'imagine que cela vaudra mieux pour leurs actionnaires qu'une charte ou des privilèges dont la durée sera limitée à une période de trente ans.

Cela n'empêchera pas le développement des colonies. J'estime avec M. Étienne que ce développement peut et doit être rapide. Et puisque l'exemple des Anglais a été mis en avant pour préconiser la création des compagnies à charte, il me sera permis de dire que nous avons autre chose et mieux à leur emprunter en matière coloniale. Leur système administratif d'abord, essentiellement décentralisateur, qui laisse à chaque colonie sa vie propre et son autonomie, et qui fait une large part à l'initiative individuelle; leur tolérance et leur libéralisme aussi qui leur font accueillir toutes les énergies et tous les concours sans être arrêtés par les susceptibilités et les jalousies d'un soi-disant patriotisme étroit et mesquin : leur sage scepticisme enfin qui leur permet de fermer les yeux sur certaines erreurs, certaines fautes que la morale condamne assurément, mais que l'intérêt commande souvent de ne pas signaler, et dont la répression (?) à grand fracas nous fait la réputation d'un peuple de forbans et de concussionnaires.

Français, M. Cecil Rhodes eût été depuis longtemps condamné aux travaux forcés à perpétuité.

CHARLES GIRAUDEAU.

BULLETIN

L'emplacement des Salons.

Cette question des *Salons*, qui est le souci actuel des artistes, vient d'entrer dans une phase nouvelle. On se rappelle les péripéties qu'elle traversa ces temps derniers : l'idée qu'on eut d'abord d'une installation au Palais-Royal, auquel cette printanière exhibition eût restitué, pensait-on, quelque chose de son antique splendeur; puis le projet de concéder aux artistes la place du Carrousel avec des baraquements adossés au vieux Louvre, et comment à cette nouvelle un *tolle* général se produisit — tous ceux qui ont quelque amour au cœur pour notre cher et vieux Paris s'indignant à cette pensée qu'on allait déshonorer une de ses plus attirantes perspectives, masquer une de nos plus belles architectures, et, chose plus grave que tout, réunir auprès de ce glorieux palais toutes chances d'imminent incendie. Et dans quel but? Pour permettre au public d'examiner plus commodément les deux ou trois mille produits d'exécution hâtive que chaque printemps voit sortir des ateliers! Le projet fut de nouveau abandonné, et les deux sociétés rivales, de plus en plus hostiles, furent menacées de se trouver réunies ensemble, au milieu des démolitions du Champ-de-Mars.

Il ne pouvait en être ainsi : l'une des deux devait céder la place à l'autre. La *Société nationale des Beaux-Arts* vient de tirer sa révérence, et songe maintenant à s'installer chez elle. A cet effet elle fait étudier un projet de construction d'un palais qui lui appartiendrait et serait édifié à l'entrée du Bois de Boulogne, avec autorisation de la ville de Paris. Ce palais serait en même temps une sorte de vaste club, avec salles de concert et de lecture, quelque chose comme un *Atheneum*. Nous n'avons pas à examiner le côté financier de l'entreprise, ses chances de succès ou d'insuccès, mais simplement la philosophie qui s'en dégage. Pour nous, partisan convaincu de l'inutilité des Salons annuels au point de vue des progrès de l'art, nous aurions vu sans déplaisir un chômage de deux années. Bien mieux, nous sommes convaincu que c'eût été le seul moyen de restituer un peu d'intérêt artistique à ces solennités. — « Est-ce à dire que notre public serait heureux de se reposer de nous! écrivait récemment dans un grand journal l'un des membres les plus en vue de la Société des artistes? Je le crois plus juste, plus généreux, plus curieux de choses d'art, plus français! »

Curieux de choses d'art?... notre public? Allons donc! qui pourrait s'abuser sur ce point! Oui, sans doute, parmi cette foule énorme, quelques-uns ont souci de Beauté, et c'est précisément parce qu'ils ne trouvent aucune édification spirituelle dans ces vastes exhibitions qu'ils sont en quête d'un remède ou d'une amélioration.

Qui ne voit au surplus que ce sont là pures questions de boutique, où les intérêts de l'art sainement entendus n'ont pas la moindre part! C'est le fait de gens s'inquiétant bien plus de la *présentation* de l'œuvre que de sa production! Avoir des salles bien éclairées, vastes, d'accès commode, où le public puisse aisément venir, voilà l'important pour eux. Mais produire quelque chose qui vaille, une œuvre un peu mûrie et méditée quelque temps, qu'est-ce donc cela, sinon l'accessoire! Depuis tant d'années ils vivent d'une même et identique routine, par où ces deux catégories, artiste et public, exercent l'une sur l'autre leur détestable influence, qu'ils frémissent à cette seule pensée d'un changement dans leurs rapports!...

Y aurait-il dans cette question un autre intérêt qu'un intérêt purement psychologique où la vanité des artistes et leur irritabilité légendaire tiennent le principal rôle?

Paul Flat.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Nouveautés de la semaine.

D'après la Bibliographie de la France :

La Guerre de 1870-1871 : Paris, par Alfred Duquet (Fasquelle). — *L'Affaire Dreyfus*, par Bernard Lazare. — *Les Corbeaux*, par Henry Becque. — *Blanchette*, par Brieux (Stock). — *Le Sphinx des glaces* (2e partie), par Jules Verne (Hetzel). — *Impressions cellulaires*, par Ch. Babault; — *Mémoires turcs*, par Godard d'Aucour; — *Le Midi bouge*, par Paul Arène; — *Les Idées d'Odette*, par Berthe Flammarion (Flammarion). — *Les Modes de Paris*, par Octave Uzanne; — *L'Œuvre des peintres émailleurs de Limoges: Léonard Limosin* (May). — *L'Allemagne religieuse: le Protestantisme*, par Georges Goyau. — *La Crise morale*, par Maurice Pujo (Perrin). — *Les Annales du concours général, 1897*; — *le Livret de l'étudiant de Paris* (Delalain). — *Les Procès célèbres, 1896-1897* (Pedone). — *Études d'histoire de la Philosophie*, par Émile Boutroux; — *Problèmes d'esthétique et de morale*, par [illegible]; — *La Personne humaine*, par l'abbé Piat (Alcan). — *Œuvres de Paul Bonnetain*; — *l'Inutile Amour*, par G. Harris (Lemerre). — *Histoires pénales*, par Henri Allais; — *De Paris à Édimbourg*, par Mme Edgar Quinet; — *Profils et Grimaces*, par Auguste Vacquerie (C. Lévy). — *Pascal*, par Maurice Souriau (Lecène). — *L'Alcoolisme et ses remèdes*, par Maurice Vanlaer; — *Le Problème de la dépopulation*, par le Dr Jacques Bertillon; — *Pages choisies* d'Anatole France (Colin). — *Guillaume II intime*, par Maurice Leudet (Juven). — *L'Âge incertain*, par Pierre Gauthiez (Ollendorff).

La réforme électorale.

Notre collaborateur, M. J.-P. Laffitte va faire paraître à la librairie Calmann Lévy une série de lettres sur la *Représentation proportionnelle* (brochure in-12, de XVI-123 pages). En tête de cette étude est un très intéressant avant-propos de M. Jules Domergue, dont nous donnons ici quelques extraits :

Les plus hardis novateurs parlementaires ne trouvent pas autre chose à nous proposer que la substitution du scrutin de liste au scrutin d'arrondissement. A quoi bon cette substitution, si elle n'est accompagnée des réformes nécessaires pour assurer et l'universalité du vote et la représentation des minorités? Sans cela, ce n'est qu'une machine de guerre mise au service des coalitions les plus disparates et parfois les plus immorales; c'est, en même temps, un énervement du parti de la défense sociale. Cela suffit pour qu'on écarte toute modification de ce genre à la loi électorale, du moment qu'elle ne sera point complétée par les réformes que nous indiquons comme nécessaires.

Ce n'est pas dans la substitution du scrutin de liste au scrutin d'arrondissement, que se trouve la solution d'une situation qui ne saurait se prolonger sans péril.

Malheureusement, si tout le monde est d'accord sur les inconvénients du manque d'organisation du suffrage universel, on a l'air d'attendre qu'il se réforme tout seul.

Il semble que nous vivions au pied d'une digue lézardée. Tout le monde constate l'existence des fissures et les voit chaque jour s'accentuer. On a le sentiment que la résistance opposée à la pression du torrent ne pourra se

prolonger longtemps. La digue va se rompre et nous serons engloutis. On le voit, on le sait, et on lève les bras au ciel, sans que personne ait l'initiative et le courage nécessaires pour essayer de parer au danger.

N'y a-t-il donc rien à faire? Certains le croient. Ils se trompent. Dans le pays de clair bon sens qu'est la France, il ne faut jamais désespérer du triomphe de la vérité. Mais il faut préparer ce triomphe et le rendre possible. Il faut démontrer à ce pays qui s'anémie, que ce n'est pas le principe du suffrage universel qui est mauvais; mais au contraire le mépris dans lequel on le tient dans la pratique, et que tout peut être sauvé le jour où l'on aura, non pas supprimé, mais organisé le suffrage universel.

C'est mû par cette pensée que, dans la *Réforme Économique* du 18 avril dernier, j'ai cru devoir instituer un grand débat, ouvrir une ample et loyale enquête sur la façon rationnelle de procéder à notre réorganisation électorale. Je faisais appel à toutes les opinions sérieuses et autorisées, à toutes les bonnes volontés.

Cet appel a été entendu. De toutes parts sont venues des communications du plus haut intérêt. Ce qui caractérise bien le mouvement d'opinion ainsi provoqué, c'est qu'on n'y voit point apparaître d'exclusives préoccupations de parti. Des contributions à l'enquête sont venues de royalistes comme M. de Mars, de modérés comme M. Bernard Lavergne, de radicaux comme M. Alfred Guibert, de philosophes comme M. Naville, de théoriciens comme M. Charles Benoist, de catholiques comme M. Severin de la Chapelle, de conservateurs comme M. Daniel Lamy, d'écrivains politiques comme M. Jean-Paul Laffitte. Tous, divisés sur d'autres points, se sont trouvés d'accord sur celui-ci : le suffrage universel, tel qu'il est pratiqué, est un mensonge et perd le pays. Pour qu'il soit une vérité et un moyen de salut, il importe de l'organiser et, pour cela, il faut obtenir des Pouvoirs publics des lois assurant et le vote obligatoire et la représentation proportionnelle.

De toutes les communications reçues au cours de l'enquête ouverte par la *Réforme Économique*, et quel que fût le mérite intrinsèque de chacune d'entre elles, aucune n'a traité le sujet plus à fond et d'une façon plus démonstrative que celle dont nous a honoré M. Jean-Paul Laffitte. Il nous a semblé que la réimpression de ses lettres à la *Réforme Économique* et leur publication sous forme de brochure serait de nature à rendre un signalé service à une cause si vitale pour la France.

Ceci, nous le répétons, n'est pas une œuvre de parti, parce que tous les partis sont également intéressés à ce que les élus représentent véritablement la majorité du pays. C'est avant tout une œuvre de véritable conservation sociale; parce que le jour où l'on ne pourra plus avoir de sérieux motifs de nourrir des doutes sur la sincérité du verdict électoral, le patriotisme ne permettra plus à la véritable minorité de faire appel à autre chose qu'à la propagande légale pour essayer de conquérir la majorité. Ainsi seulement pourra être réalisée cette paix sociale qui est dans les désirs de tous les honnêtes gens et sans laquelle la France est exposée à périr par les dissensions intestines.

JULES DOMERGUE.

Guillaume d'Orange.

POÈME DRAMATIQUE

En quête d'un sujet de drame qui ne fût pas de *rosserie*, M. Georges Gourdon s'est tourné vers les sources de notre vieille poésie. Il a choisi avec sagacité un de nos anciens poèmes de *geste* et son choix s'est arrêté sur le très célèbre chevalier Guillaume d'Orange. Des chansons diverses, qui composent sa légende, très variées, très compliquées de détails, il a fait un ensemble sobre, qui débarrasse la figure de ses héros et leur donne un air moins archaïque, sans leur faire rien perdre de leur hauteur originale.

C'était une œuvre difficile, car Guillaume d'Orange fait partie d'une famille qui a fourni aux trouvères du XIIe siècle des chansons d'un inexprimable intérêt. Il s'agit des compagnons de Charlemagne et de Roland dont les chanteurs ont rajeuni *la geste* pendant un siècle, en les accommodant aux idées des générations nouvelles.

Le drame de M. G. Gourdon est simple et plein de grandeur, comme il convenait. Il n'est pas riche des imaginations qui plaisent aujourd'hui au public. Point d'imbroglios forcés qui se dénouent suivant un procédé fixé, point de scènes qui chatouillent le spectateur. A ce point de vue, il n'aurait pas la vogue. C'est un ensemble tout chaste, tout patriotique, qui devrait nous convenir et provoquer nos réflexions sur nous-mêmes. Voici le sujet.

Nous sommes au temps de Charlemagne, dans le palais d'Aix-la-Chapelle. Le grand Empereur fatigué veut abdiquer son trône en faveur de son fils. Ce fils, qui s'appellera Louis le Débonnaire, n'est encore qu'un enfant, mais déjà il fait sentir ce qu'il sera plus tard, incapable de supporter une si lourde tâche. Son père s'en émeut. Il est plein des tristes pressentiments que la faiblesse de ce successeur lui inspire. Il faut lui donner un tuteur. Parmi les courtisans il y a un Guy de Mayence, margrave saxon, du sang du traître Ganelon, à qui la tutelle de Louis plairait assez et qui la convoite dans son propre intérêt. Charlemagne est sur le point de lui confier son fils et son empire. Mais Guillaume réclame pour lui cette charge et démasque les desseins du traître. Charlemagne se ravise, il choisit Guillaume. Pour récompense, celui-ci demande Orange et le fief de Provence qu'il faudra conquérir sur les Sarrasins. En attendant, il en est fait le comte. Après bien des années et des exploits, le comte d'Orange vit en paix dans son palais, avec Guibour son épouse; il fait chevalier son neveu Vivien. Mais les Sarrasins le surprennent conduits par Guy de Mayence qui veut se venger de son échec. La plaine d'Aliscans voit une grande bataille où Vivien trouve la mort. Guillaume ne peut rentrer dans Orange où Guibour est attaquée. Dans sa détresse il va réclamer le secours de Louis. Il survient à la cour au milieu d'une fête somptueuse. Louis insensible à l'honneur refuse d'abord le secours, il ne cède que devant le courage et la hauteur insolente de son vassal: les Français volent à la délivrance d'Orange. Ils arrivent au moment où Mayence s'est introduit près de la comtesse pour satisfaire sa passion. Guillaume arrive à temps pour sauver dame Guibour et punir le traître Guy de Mayence.

On peut se figurer la trempe des vers de ce drame. On est en plein héroïsme, il s'y mêle des passages touchants que les trouvères ont eu la gloire d'inventer et que le poète a recueillis avec goût.

Tout le passage de la mort du neveu de Guillaume est d'une beauté mâle que M. Gourdon n'a eu garde de négliger.

La scène est reproduite avec fidélité dans ce drame, elle n'en fait pas une des moindres beautés. Nous ne pouvons la citer tout entière, elle le mériterait ; on y retrouve les sentiments chrétiens unis à la bravoure du chevalier. En voici la fin aussi neuve que sublime. Vivien reçoit des mains de Guillaume l'hostie qu'il porte dans son aumônière.

Guillaume à genoux et élevant l'hostie solennellement :

... Toi qui mourus sur un gibet infâme
Pour le salut du monde, en léguant à nostre âme,
Comme seul reconfort et remède au péché,
Ce froment des Élus où Tu revis caché,
Roi de miséricorde, écoute qui t'implore :
Dans les yeux pleins de nuit fais renaître l'aurore ;
Que l'âme, oiseau du Ciel, monte où tu resplendis,
Daigne, ô Christ, recevoir en ton saint Paradis
Tous les bons chevaliers qui sont morts pour ta cause,
Et que le plus vaillant à tes côtés repose !...

Il lui donne la communion.

VIVIEN.

Maintenant me voici prêt pour le grand départ.
Saluez bien Guibour la belle de ma part :
Dites-lui que je suis mort en chrétien fidèle
Et que mon seul regret est d'expirer loin d'elle.
Mais ne me pleurez pas... car... je suis bien heureux
Et des anges... portant des palmes deux par deux...

(*Il expire et Guillaume se jette sur lui en sanglotant, pendant que le rideau tombe.*)

Maintenant, pour récompenser M. G. Gourdon de son long et beau travail, il faudrait à ce drame un amphithéâtre digne de lui. Il s'offre à l'esprit une pensée qui ferait à ce drame un sort vraiment beau. Puisque, chaque année, les *félibres* montent dans le cirque d'Orange une représentation des œuvres puissantes empruntées à tous les âges, ne conviendrait-il pas de songer à Guillaume. Il serait bien là à sa place. Son nom n'est sans doute point oublié dans les contrées de Narbonne, d'Aix et d'Orange même. Les exploits de ce vaillant qui s'appela Guillaume fièrebrace, Guillaume au court nez, réveilleraient peut-être les échos de la plaine d'Aliscans et feraient monter au cœur de nos Français un peu de cette vaillance dont nous avons plus que jamais grand besoin.

C. Gidel.

Ouvrages historiques (*suite*).

Voilà la Révolution au point de vue intime, presque familial ; une correspondance de Mallet du Pan, publiée par M. F. Descostes (Mame) élargit brusquement notre horizon en nous transportant au haut de l'observatoire d'un politicien philosophe et nous donne la *Révolution française vue de l'étranger* (1789-1799). Mallet du Pan est aussi un grognard, mais combien différent du bonhomme Choudieu ! Il hait la France et les nouvelles institutions ; il passe son temps à donner des conseils qui jamais ne sont écoutés ; malgré les démentis continuels que lui inflige le sort bizarre, il s'obstine à se poser en prophète politique, semblable à ces météorologistes qui ne peuvent jamais se résoudre à enregistrer tout simplement le temps qu'il a fait la veille. Pourtant, ne l'oublions pas, il y a un beau courage à se consacrer au rôle ingrat de Cassandre ; ajoutez à cela que Mallet fut un grand caractère, un philosophe prêchant, — vainement du reste, — une superbe sagesse politique, enfin et surtout un écrivain de tout premier ordre, et vous comprendrez l'intérêt soutenu que présente la lecture de ce gros volume, bourré de renseignements de toutes sortes sur une des périodes les plus touffues de l'histoire.

Nous franchissons le seuil de l'Empire et dès l'abord M. Philibert Audebrand nous pose cette question embarrassante : *Napoléon a-t-il été un homme heureux?* Mon Dieu ! cela dépend de l'idée qu'on se fait du bonheur ici-bas. Il est certain que le petit grillon caché dans l'herbe fleurie se serait senti fort mal à l'aise dans les régions effroyablement tourmentées où planait et souvent se débattait le vautour corse, mais que, d'autre part, le vainqueur d'Austerlitz se trouvât fort bien sur « la jument sauvage à la croupe rustique », cela non plus ne peut guère être sérieusement mis en doute. Son supplice ne commença, — me permettra-t-on une troisième image? — qu'au moment où, nouveau Prométhée, il fut dévoré par l'ennui et la maladie sur le rocher diabolique. Quant aux remords, aux scrupules délicats, à la tendresse efféminée, à la poétique mélancolie, au doute philosophique, je crois fermement que tout cela était tellement étranger à la nature de l'impérial parvenu qu'il ne s'est même jamais aperçu de la lacune existant à cet égard dans son âme géniale et monstrueuse. Monstrueuse, oui ; car le prétendu grand homme ne fut qu'une brute de génie ; après la lecture de la correspondance publiée par M. Lecestre et de ce livre, sorte de synthèse de tous les faits avérés, de tous les documents authentiques versés en ces derniers temps dans le débat qui se perpétue depuis soixante-quinze ans, le jugement s'impose désormais sans appel. Si je ne puis qu'applaudir à la vigoureuse campagne de M. Ph. Audebrand contre la légende napoléonienne, inepte et démoralisatrice, par contre je ne goûte guère la forme dialoguée de l'ouvrage, qui me paraît vieillotte outre qu'elle manque de piquant à cause de l'imprécision des personnages présentés. Qu'est-ce que cette chanoinesse, ce marquis, ce Parménide, ce Cœlio et cette beauté peu sévère répondant au nom de Cordélia ? De simples fantoches dont la présence importune encombre la scène et détourne l'attention du sujet principal : comédie ou drame. Le croirait-on ? le comique et même le burlesque tient une place presque prépondérante dans la vie du héros telle que la présente le livre de M. Audebrand. Voyez à ce sujet les scènes de famille à propos du cérémonial du sacre et les confidences de la maman Lætitia à *Monsiou de Zirardin.*

G. Art.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères . — 35760. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 21. 4e SÉRIE. — TOME VIII 20 NOVEMBRE 1897.

LA POLITIQUE

J'apprends qu'il est question d'une réforme électorale; on me dit qu'un projet de loi va être déposé — s'il ne l'est déjà — d'après lequel le nombre des députés serait en rapport avec le nombre des électeurs.

Me voilà content; je m'imagine qu'on va nous donner la représentation proportionnelle.

Mais on m'arrête : « Vous nous fatiguez avec votre représentation proportionnelle, et c'est bien de cela qu'il s'agit ! Ce que nous entendons, c'est tout simplement que le nombre des députés, qui est calculé aujourd'hui d'après le chiffre de la population, soit calculé dorénavant d'après le chiffre des électeurs inscrits. »

Eh quoi ! c'est là ce changement dont on fait tant de bruit ! Au lieu que chaque arrondissement ait un député par 100 000 habitants ou fraction de 100 000 habitants, il aura un député par 20 ou 25 000 électeurs. On sent de tous côtés combien notre régime électoral est vicieux, et voilà la réforme qu'on nous offre !

Prendre pour base de la représentation le nombre des électeurs au lieu du nombre des habitants, ce serait un moyen d'éliminer du calcul les étrangers qui n'ont aucun droit d'être représentés. Je comprendrais très bien, si l'on voulait remanier tout notre régime électoral, que ce fût là un des articles de la loi nouvelle. Ce qui m'étonne, c'est qu'étant décidé, comme on paraît l'être, à maintenir le scrutin d'arrondissement avec tous ses défauts et toutes ses absurdités, on aille discuter s'il y aura un député pour tant d'électeurs ou pour tant d'habitants.

Qu'y aurait-il donc de changé ? Que les grandes villes, où il y a beaucoup d'étrangers, auraient quelques députés du moins, et les campagnes quelques députés de plus ; que Paris, par exemple, perdrait une dizaine de représentants.

Voyons les choses de plus haut : demandons-nous en quoi le suffrage universel fonctionnerait mieux, en quoi le parlement serait une image plus exacte du pays, si l'on prenait pour base de la représentation le nombre des électeurs au lieu du nombre des habitants.

Empêcherez-vous ainsi qu'il n'y ait aucune égalité entre les diverses circonscriptions électorales et qu'une circonscription compte à peine 4 000 électeurs alors qu'une autre en compte 25 000 ?

Empêcherez-vous que tel député ne représente que le tiers, le quart des électeurs inscrits ?

Empêcherez-vous que le chiffre des abstentions soit de 25 p. 100, de 30 p. 100 du corps électoral ?

Empêcherez-vous enfin que le parlement tout entier, qu'il soit élu au scrutin d'arrondissement ou au scrutin de liste, représente tout au plus 45 p. 100 des électeurs inscrits, c'est-à-dire pas même la moitié du pays?

Ce n'est point par des chinoiseries électorales qu'on assurera la sincérité et la dignité du suffrage universel : c'est par le vote obligatoire et la représentation proportionnelle.

Il faut que chacun, dans le parlement et dans le pays, ait le courage de son opinion : ou une réforme électorale sérieuse, ou rien.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

LES ORIGINES DU SOCIALISME D'ÉTAT

EN ALLEMAGNE

En limitant comme il fait (1) l'objet de son beau livre sur les origines du socialisme d'État en Allemagne à n'être que l'exposé critique des doctrines dont l'influence a préparé, peut-être même déterminé, l'avènement chez nos voisins d'une monarchie sociale, M. Andler a fait preuve d'une modestie excessive et son lecteur aurait grand tort de l'en croire sur parole. Cet exposé emprunte son point de départ à la métaphysique de Hegel et aux théories juridiques de Savigny ; il atteint son terme avec le Congrès d'Eisenach en 1872, date où les conceptions étatistes de Rodbertus seront parvenues à leur faîte, et vont désormais être battues en brèche par le parti dont Marx fut l'apôtre. Mais la trame historique du livre supporte une discussion dont la subtile diversité ne saurait faire illusion sur le dogmatisme très résolu qui en anime les conclusions latentes. D'un tel dogmatisme, qui donc aussi bien s'aviserait de faire un grief à l'auteur ? Qui lui reprocherait de garder, devant cette succession de thèses plus agissantes que jamais, mouvantes et combattantes chez tous les grands peuples modernes, une autre attitude que celle que l'on observe devant des pensées mortes, vestiges inertes de mondes qui ne renaîtront plus ? De la lutte entre les systèmes, confuse parfois jusqu'à paraître une mêlée, M. Andler n'est pas simplement le narrateur curieux, attentif à démêler les causes, à distinguer les péripéties. Il a lui-même pris parti et l'on connaît quel serait son drapeau. Sans doute le volume se clôt sans lui avoir laissé l'espace nécessaire pour dresser à son tour l'assemblage de ses idées propres ; le système nous en est promis pour un tome prochain. Mais si le mode de leur agencement nous est dérobé comme un secret, il est aisé de prévoir conformément à quel idéal le philosophe les disposera.

I

Oui, M. Andler s'est proposé plus et mieux que d'éclairer les antécédents théoriques de ce fait considérable : une monarchie puissante convertie au socialisme d'État, et cela non point par jeu, par caprice, platoniquement, mais de par une intention réfléchie, activement, efficacement, témoin les profondes réformes agraires opérées dans la vieille Prusse. L'importance d'un pareil fait ne saurait sans doute être exagérée. Il prête une physionomie singulière à l'histoire de la moderne Allemagne. Toutefois, il y aurait trop de hâte à le juger définitif et plus encore à le tenir pour amené par une conviction philosophique impérieuse. Les spéculations juridiques ou économiques dont le Rodbertisme marque l'apogée, n'agirent pas sur l'esprit des souverains et de leurs ministres par un attrait désintéressé. Elles se pliaient à la tendance unitaire qui, par un travail diplomatique souterrain, puis à ciel ouvert par le fer et le sang, devait aboutir à l'hégémonie de la Prusse et à la réalisation du rêve des Hohenzollern : l'héritier des Frédéric proclame l'empereur allemand. Le socialisme, par la force niveleuse, centralisatrice, antiféodale et antifédérative qui lui est essentielle, apparut comme l'auxiliaire mystique de la politique positive inaugurée par un Bismarck. Unitarisme des docteurs et unitarisme des conquérants semblaient s'appeler. Toutefois les deux alliés n'avaient nullement noué une amitié d'inclination ; bien plutôt ne visaient-ils qu'à s'exploiter l'un l'autre, bien pénétrés de la devise défiante : Traite ton ami d'aujourd'hui comme ton ennemi de demain. Or, précisément depuis que le livre de M. Andler est écrit, ce demain a sonné. La rupture s'est consommée, éclatante. L'impérial ami s'est détaché bruyamment, avec la feinte persuasion d'avoir été de cet accord le mauvais marchand. Un vent de réaction le pousse, dont on ne sait jusqu'où il le portera ni s'il finira par tomber devant les oppositions parlementaires. Et le prince, en cela, n'obéit nullement à un coup de tête. Sa politique régressive est, par miracle, en conformité entière avec les vues présentes du glorieux et grondeur conseiller de sa maison. « M. de Bismarck, nous dit M. Andler, quand il eut abjuré la doctrine manchestérienne, vint à Rodbertus. » C'est bien certainement vers un autre oracle que se tournerait, à l'heure actuelle, le grand homme d'État. Maintenant qu'il a tiré du socialisme tout ce qu'il en pouvait attendre, il se dit *in petto* le mot du grand Frédéric : « Le jus de l'orange exprimé, il n'y a plus qu'à jeter l'écorce. » Et, sans distinguer entre un bon et un mauvais socialisme, entre une doctrine réformatrice acceptable et une propagande révolutionnaire à refouler, c'est sur tout le parti, pris en bloc, qu'il appelle les foudres, selon lui trop paresseuses, de la puissance militaire (1).

C'est ainsi que la collaboration de la monarchie et du socialisme pourrait bien ne constituer, dans le

(1) *Les Origines du socialisme d'État en Allemagne*, par Charles Andler (Félix Alcan, 1897).

(1) Voir les déclarations faites, il y a deux mois, par l'ancien chancelier à un rédacteur de la *Tribuna* de Rome : « La question sociale ! Elle fait frissonner tous les gouvernements. Autrefois on l'aurait peut-être réduite au silence par la force de la police ; maintenant elle devra être étouffée à l'aide de la force militaire. »

cours de la politique allemande, qu'un remarquable accident. Cette page de l'histoire contemporaine est peut-être déjà tournée. Par contre, c'est en des régions très imprévues qu'il faudrait, au moment précis où nous sommes, observer une coopération de ce genre : en Angleterre, où le ministère tory (un ministère, il est vrai, dont fait partie M. Chamberlain) vient, qu'on nous passe le mot, de souffler aux radicaux leur programme réformateur et d'étonner le pays avec sa législation ouvrière (1). La nation où le socialisme d'État poursuit avec le plus de continuité sa marche ascendante est précisément celle dont le sens individualiste est proverbial et l'on comprend qu'un Herbert Spencer, ce libéral obstiné, ait dès longtemps jeté le cri d'alarme, au spectacle des conservateurs s'appropriant le programme des jacobins anglais (2). A l'autre bout de l'Europe, si nous en croyons un publiciste très informé, dans un pays qui n'est pas seulement l'antagoniste de l'Angleterre, mais qui, par ses institutions, par son esprit, par ses mœurs, offre avec elle un absolu contraste, le socialisme gouvernemental aurait fait son apparition, nous voulons parler de l'autocratique Russie (3) ! Celui donc qui voudrait étudier la doctrine, non pas du point de vue de la logique et de l'histoire, mais de celui des faits actuels et en tant qu'elle oriente l'action présente des gouvernements, n'aurait plus beau jeu à l'observer en Allemagne, où elle subit, à cet égard, un inquiétant recul. Vainement aussi chercherait-il à la surprendre en France, où elle n'exerce guère qu'un rôle négatif, ici comme un thème bruyant d'opposition, là comme un précieux épouvantail manié par les conservateurs de toute provenance. On sait du reste que le seul cabinet qui n'ait pas jugé que rien de cette doctrine ne fût à prendre au sérieux succomba bientôt sous un prétexte de procédure (1). Aussi notre curieux la devrait-il contempler, naissante, dans l'empire des Romanof ; en plein épanouissement, dans la patrie de Cobden ! — Est-ce dire que la philosophique histoire écrite par M. Andler ait perdu sa raison de naître ? Tout au contraire et les considérations qui précèdent ne visent qu'à montrer de combien la portée d'un tel ouvrage dépasse telle ou telle période de la politique contemporaine. Ce n'est pas pour la seule Allemagne que les Gans, les List, les Thuenen, les Lassalle et les Rodbertus spéculèrent. Ce n'est pas en vue de mieux connaître le seul socialisme d'État allemand que le philosophe se mettra à leur école, mais afin de se former des convictions à lui-même sur l'essence et les conditions du socialisme en général, sur ce qu'il promet et ce qu'il apporte, sur ce que l'on en peut attendre et ce qu'il est interdit d'en espérer.

Le socialisme, disons-nous, et non point simplement le socialisme d'État. Bien qu'il soit entré dans l'usage d'instituer une distinction entre ces deux termes, le second désignant une des espèces comprises dans le genre que dénommerait le premier, il faut bien avouer qu'une semblable différence est, en droit comme en fait, on ne peut plus artificielle. Et M. Andler semble bien partager cet avis, car, autant il a pris soin, par des déterminations progressives qui vont se superposant l'une à l'autre (2), de développer le contenu renfermé dans le concept général de socialisme, autant devient-il muet sur le sens spécifique de cette notion nouvelle : le socialisme d'État. Ce silence lui a, nous dit-on, été imputé à blâme, comme une omission qui laisserait se perdre dans la brume le but exact de son enquête. La critique est justifiée, si l'on s'en tient au point de vue de l'histoire : car il s'agit d'un concept qui fait date, qui a ses traditions, ses vicissitudes propres (3). A prendre les choses en elles-mêmes, il en irait tout autrement : en effet, pourquoi diviser par des habiletés d'analyse ce qui est, en son essence, indécomposable ? Si, par le mot État on n'a garde de désigner une entité mystérieuse, et que l'on entende

(1) On peut lire l'article plein d'amertume publié dans le *Nineteenth Century* de septembre dernier sur le « *Conservative* » *Compensation workmen's bill* de 1897 par la marquise de Londonderry, article dont l'auteur s'étonne que, sans y avoir été invité par des députations ou des pétitions, bénévolement, par pure déférence pour les vœux de M. Chamberlain, lord Salisbury ait renié son passé en menant à son tour la politique dont s'inspirait, en 1894, le *Compensation Bill* de M. Asquith, qu'il avait lui-même fait échouer à la Chambre des lords. — Déjà lord Londonderry, ex vice-roi d'Irlande, avait bruyamment blâmé « l'influence radicale exercée par M. Chamberlain sur la politique sociale du présent gouvernement ». L'union des associations conservatrices du Nord vient de le réélire comme son président.

(2) V. la *Contemporary Review* d'avril 1884. Cet article forme le premier chapitre (*Nouveau Torysme*) du petit volume *l'Individu contre l'État*. — Depuis, les épreuves ont redoublé pour le libéralisme de Herbert Spencer. En ce moment même, n'est-ce pas un défi lancé à sa philosophie du laissez faire que l'essai d'immixtion du President *of Board of Trade* dans la grève des mécaniciens, immixtion acceptée par les ouvriers, applaudie par Burns, mais rendue inefficace par la résistance du patronat. La grande majorité de l'Angleterre est, dans cette crise, avec M. Ritchie.

(3) V. ce que M. Anatole Leroy Beaulieu nous rapporte des artels de moujiks, véritables noyaux de futures *trade-unions*. L'auteur de *l'Empire des Tsars* voit déjà la Russie rejoignant ou dépassant, un jour, les États les plus démocratiques de l'Europe dans les voies aventureuses du socialisme d'État. (*Revue des Deux Mondes*, 1er août 1897 : *les Transformations de la Russie*.)

(1) Dans son mémorable discours prononcé en mars 1896 en faveur de l'impôt sur le revenu global, M. Léon Bourgeois, président du Conseil, exprima la conviction qu'une des fins du budget devait être de compenser dans la mesure du possible les inégalités des naissances. [illegible] on peut dire que le ministère dont il était le chef avait vécu.

(2) Andler, [illegible].

(3) M. G. Sorel, en quelques traits précis, détermine les différences essentielles qui séparent le socialisme d'État d'avec le Marxisme. (V. *Revue philosophique*, novembre 1897, *Analyses et Comptes rendus*.)

simplement le système d'institutions permanentes auxquelles une collectivité se soumet en vue de garantir au mieux la sécurité, la subsistance et la liberté de tous, en quoi pourrait bien consister un socialisme qui n'aurait pas pour pivot la toute-puissante intervention de l'État? L'étymologie elle-même, dans sa simplicité lumineuse, emporte ici le concept. Qui dit régime social signifie évidemment régime d'union, de compagnonnage, comme il convient entre *alliés*, que rassemble, sous une unité supérieure aux individualités respectives qui la composent, une loi de mutuelle bienveillance et d'active solidarité. Le socialisme est, *in genere*, un mode de vivre en commun, dans lequel le plus grand bien de tous se subordonne le bien de chacun : subordination qui ne saurait être assurée que par l'action de tous ou par une action équivalente à celle de tous. Or, qu'est-ce que cette action, sinon la fonction même de l'État, qui se traduira juridiquement par telle ou telle détermination des droits, économiquement par telle ou telle forme de la répartition des richesses, politiquement par telle ou telle direction de la puissance gouvernementale ? Cette traduction est susceptible de variations indéfinies, de modalités sans nombre. Un point demeure constant : à l'État seul est dévolue l'autorité, comme à lui seul est départie la force indispensable pour faire prévaloir la supériorité du point de vue total sur les points de vue particuliers. Car, de s'en fier à l'excellence native de la nature humaine, pour avoir raison des résistances de l'égoïsme, c'est là que serait l'utopie. Contrairement à une objection reçue, le socialisme n'est nullement tenu de postuler une humanité d'ascètes et de saints ; il s'en remet, autant et plus que les doctrines adverses, à un pouvoir effectif pour triompher des mauvais vouloirs. Ce pouvoir n'est autre que celui de la collectivité elle-même, ou, en d'autres termes, l'énergie de l'État. Un socialisme qui se défendrait d'être un socialisme d'État s'avouerait par là même une combinaison non viable laissée à la merci de l'erreur, de l'obstination, de la routine, de la méchanceté.

Les définitions d'abord étagées par M. Andler ne seraient assurément pas pour nous démentir. Juridiques premièrement, elles se réclament du fait de la misère (1) et dénomment *socialistes* « les doctrines qui estiment pouvoir abolir la misère par une réforme du droit » ; économiques en second lieu, elles désignent comme *socialistes* les systèmes, « au regard de qui le *besoin social* doit être envisagé avant tout et qui adaptent l'organisation productive à ce besoin », de même aussi « les doctrines qui à la répartition présente des revenus opposent un *idéal* de répartition, dont elles se promettent qu'il abolira la misère ». Les définitions enfin se fusionnent dans cette compréhensive formule : « Nous appellerons *socialistes* les doctrines qui jugent que la solidarité sociale peut se réaliser non pas en vertu d'une certaine « harmo- « nie des intérêts », préétablie entre les hommes, mais dans un certain milieu qui s'appelle l'*État*, et par l'intervention d'une volonté collective, délibérante. » Qu'est-ce à dire sinon que le socialisme n'est et ne peut être que d'*État?*

En vain nous opposerait-on l'enseignement marxiste, aux termes duquel le recours à l'État constitue une méthode archaïque, comprimante, inquisitoriale dont l'emploi serait un pire fléau que les fléaux dont elle prétend délivrer. Mais, d'une part, la philosophie sociale de Marx, se donnant surtout comme une physique, en possession de décrire les grandes lois qui portent irrésistiblement le monde économique vers des types réparateurs, a bien moins ambitionné d'être une théorie de *ce que l'on doit faire* qu'une théorie de *ce qui se fera*. D'autre part, lorsque Marx, délaissant enfin la tâche purement scientifique à laquelle il affectait de se borner, consent à dogmatiser et à définir expressément le terme du devenir social ; lorsque avec un grand appareil démonstratif il établit que ce terme ne sera touché que le jour où cessera cette antinomie : caractère individuel de l'appropriation, caractère social de la production des richesses ; lorsque enfin, descendant à un plus grand détail, il stipule que, dans la société collectiviste, part et qualité de travail, part et qualité de jouissances seront scientifiquement réparties entre les individus, à qui s'en remet-il enfin du soin de prévoir et de pourvoir, de distribuer, d'imposer et de rémunérer? Marx et son disciple Engels ont beau accabler l'*État* de leurs mépris, annoncer, dans leur système, « la destruction de l'État comme État », il leur faut, selon la très judicieuse observation d'un écrivain politique, en venir à mettre l'État en scène, sous un faux nom. Une administration omnipotente, personnifiant aux yeux de chacun les intérêts et les vouloirs de tous, s'acquittera impérativement de cette complexe fonction. « L'organe, quel qu'il soit, dit M. Henry Michel, individu ou groupe d'individus, qui réglera le sort de chacun dans la société collectiviste, jouera à l'égard des administrés un rôle sensiblement analogue à celui que l'État joue actuellement à l'égard des citoyens (1). »

Enfin, l'on alléguera cette dernière forme du socialisme dont Bakounine (2) fut le protagoniste le

(1) Il y aurait à objecter sur cette notion de *misère*, en tant du moins qu'on la fait entrer dans une définition scientifique, où ne devraient pas trouver accès des termes aussi flottants.

(1) V. Henry Michel, *l'Idée de l'État* et le très solide chapitre qu'il consacre au *Socialisme scientifique*.

(2) V. Michel Bakounine, *Œuvres*, parues dans la *Biblio*

plus célèbre et qui n'accepte que l'anarchie pour cadre, ce qui revient à réclamer la dissolution de ces organisations centralistes décorées du nom de gouvernements et l'émiettement indéfini de tout pouvoir coactif, de toute autorité restrictive des droits individuels. Il est trop clair qu'un pareil programme, rempli à la lettre, consommerait le divorce entre le socialisme d'État et le socialisme proprement dit. Mais ce programme lui-même (dans lequel il est piquant de constater que l'école libérale devrait saluer sa doctrine propre, portée à l'absolu et rebelle à toute concession), il est plus facile de l'annoncer que de le formuler dans son irréductible exigence. Le régime communaliste n'en saurait être présenté comme une application même approximative : car enfin, quand ce qui était une nation se sera éparpillé en autant d'unités que l'on comptera de groupes communaux, il restera que chaque commune sera devenue la dépositaire des pouvoirs afférents aux individus qu'elle unit; qu'elle endiguera dans ses règlements les volontés particulières : bref, elle composera un État au petit pied. Encore ne parlons-nous pas du lien fédératif général dont on voit difficilement de quelle manière, dans les conditions que nous crée la civilisation économique, les ensembles de ces communes parviendraient à se passer. On peut, il est vrai, imaginer un groupe d'hommes résolus à pousser jusqu'au bout l'exécution d'un plan de socialisme anarchique. Que disons-nous? Une fiction de ce genre est présentement en voie de se réaliser de l'autre côté du détroit et, s'il en faut croire les nouvellistes, la belle expérience agricole, dirigée par le compagnon Kapr dans la ferme de Clousden Hill, aux environs de Newcastle-on-Tyne, obtient un éclatant succès. Or cette tentative est suspendue au principe d'« une liberté illimitée » et son auteur déclarait, il y a peu, s'être juré que, dans sa colonie, jamais aucune autorité ne s'établirait et que, s'il venait à s'y en établir une, il serait le premier à quitter Clousden-Hill (1). Mais que prouve une expérience tentée dans des proportions aussi réduites? Rien autre chose, sinon qu'au sein de nos sociétés bourgeoises peuvent se fonder des associations égalitaires, recrutées par cooptation, où règne la fraternité; des colonies toutes semblables aux communautés religieuses, mais allégées de tout rite comme de toute discipline. Et des agrégats de ce genre, volontairement formés, véritables académies du travail, ne se maintiennent et ne prospèrent sous ce type patriarcal que parce qu'elles baignent dans un milieu économique plus vaste, la société nationale, qui les alimente de sa richesse, produite et répartie à l'ombre des lois, sous la tutelle des gouvernements. Encore soupçonnerons-nous, par ce que l'on nous apprend de la ferme de Clousden Hill, qu'en cette colonie anarchiste une prérogative est respectée, une autorité règne, tellement persuasive et douce qu'elle en est devenue insensible : c'est, en dépit de Kapr, la prérogative, l'autorité de l'anarchiste Kapr lui-même, détenteur de tous les droits de propriété (1). Qu'il le veuille ou non, le mot de Louis XIV lui est applicable : dans la colonie prétendue anarchiste, l'État, c'est lui.

II

La méthode adoptée par M. Andler est des plus originales. Il l'a lui-même définie : « une suite de monographies d'idées ». Mais ces monographies ne se succèdent point suivant un ordre discret, comme des compositions indépendantes, formant chacune un tout qui se suffirait. Une filiation logique mène de l'une à l'autre, de celle-ci à la suivante, comme par autant d'étapes nécessaires d'une même dialectique. C'est ainsi que la conception socialiste du droit, examinée la première, permet de poser et de résoudre le problème de la propriété dans le sens de la possession publique d'une richesse, après tout, publiquement engendrée. Cette solution risquerait de demeurer un pur possible, si les théoriciens ne se décidaient pas à abandonner le terrain juridique pour le domaine des faits, de façon à « pénétrer jusqu'aux sources mêmes de la production des richesses et à connaître les moyens matériels qui en permettent l'échange et la répartition » (2). C'est dire que la doctrine du droit a pour suite naturelle une doctrine de l'économie. L'analyse de la notion de valeur conduit au principe du travail social, dont il faudra bien découvrir, sous peine d'un irrémédiable échec, les procédés d'organisation. Voilà pour ce qui concerne l'économie socialiste de la production; mais cette dernière a pour contre-partie une économie de la répartition. Qu'est-ce que le revenu social? Telle est la première question qui se pose. La seconde sera : comment répartir ce revenu entre les travailleurs proportionnellement au travail qu'ils auront fourni? Or l'École ne saurait répondre sans s'expliquer sur la nature de la rente, sur le rôle réservé au capital, et sans apporter une évaluation satisfaisante de la part à prélever sur le revenu social pour rémunérer le travail. En d'autres termes, l'économie socialiste

thèque sociologique, 2e édit., 189[illegible]). La conception théorique opposée par Bakounine à « la politique d'État » est celle du fédéralisme.

(1) Voir *le Temps* du 28 septembre 1897 : *Une Colonie anarchiste en Angleterre*.

(1) Tout, à Clousden Hill, appartient à M. William Key. Mais ce dernier a donné au compagnon Kapr une lettre lui conférant « tous les droits d'un propriétaire ».

(2) Andler, *les Origines*, etc., p. 136.

aura dans une théorie du salaire son point culminant (1).

Ce sont là comme les époques principales d'un mouvement de pensée qui de la métaphysique du droit aboutit aux théorèmes précis de l'économie politique. A l'intérieur de chacune d'elles, nous pourrions noter les moments que traverse l'idée, par un même processus de génération des concepts. Or il n'est pas une de ces périodes, pas un de ces instants logiques où ne surgisse comme à point nommé telle ou telle d'entre les solutions tenues par les maîtres allemands. Ce sont bien les pensées de ces maîtres qui, devant nous, se continuent, tantôt se complétant, tantôt s'amendant les unes les autres; mais le fil dialectique qui assure à ces débats renaissants une continuité sans brisures, M. Andler l'a tissé de sa seule méditation. De la sorte, l'histoire vient spontanément s'inscrire dans la doctrine. On reconnaît en ce mode d'allier la spéculation *a priori* au déroulement chronologique des thèses une inspiration hautement hégélienne. Les écoles sociologiques d'Allemagne sont, comme l'on sait, depuis longtemps partagées entre deux directions : celle du rationalisme, popularisée en ce pays par une inclination naturelle vers la philosophie de la raison pure; celle de l'historisme, favorisée et par le renouvellement des sciences critiques et par le succès grandissant de l'hypothèse transformiste. Or la dialectique hégélienne sembla marier à souhait l'une et l'autre tendance : purement logique dans sa forme, évolutive dans son contenu, on comprend que, tour à tour ou simultanément, les deux méthodes adverses se soient données pour ses héritières. Adverses, le mot est-il juste? Il est permis d'en douter. M. Andler apporte tant d'art à les réfléchir l'une dans l'autre, à les substituer l'une à l'autre, à les identifier l'une avec l'autre, à la minute même de leurs plus saisissantes oppositions ; souvent la ligne qui limite est si ténue, la nuance qui distingue si subtile, que ce rationalisme, au moindre détour, se change en historisme et qu'au moindre détour aussi cet historisme se transforme en rationalisme. Il en est comme de ces fines différences instituées, selon Pascal, par les casuistes de la grâce : si légère était la distinction du sens juste au sens mensonger que, pour peu que l'on s'écartât de la vérité, on versait dans l'erreur et, si peu que l'on quittât l'erreur, on retombait dans la vérité.

M. Andler fait mieux que poursuivre, jusqu'au bout de son histoire, la conciliation de l'un et l'autre esprit. Cette conciliation, il a commencé par l'accomplir en lui-même, par en pénétrer sa pensée propre et sa méthode en devient la fidèle expression. Est-ce à dire qu'en cet accord il ait fait la part égale entre les deux termes? Il semble que non. Le point de vue historique se subordonne à l'excès au point de vue logique; il lui est même sacrifié. Les divers systèmes que l'on nous développe ne nous sont pas, à tour de rôle, présentés, chacun dans son unité, ses proportions, sa masse imposante. Ils se morcellent, au contraire; les multiples articulations en sont séparées et nous avons, au lieu de vues d'ensemble, de partiels étalages où tantôt tel membre tantôt tel autre, détaché de ces organismes idéaux, est proposé à notre examen et soumis à nos comparaisons. Mais le tout vivant dont on nous a présenté, en divers temps, les organes divers, comment le reconstituer dans son individualité harmonieuse? Comment avec ces fragments empruntés, à plusieurs reprises, à Hegel, Savigny, Gans, List, Thuenen, Rodbertus et Lassalle, reformer la philosophie de l'État, originale, entière, qu'ils ont successivement élevée? Tel est, sans nul doute, l'écueil de cette méthode génétique. L'écueil ne peut être évité qu'à une condition : que le lecteur ait pris déjà connaissance, suivant l'ordre chronologique, des doctrines totales qu'on ne produit à ses yeux, disjointes et démembrées, que pour lui en mieux démontrer l'étiologie secrète.

Aussi le lecteur qui désirerait se replacer au point de vue strictement historique trouverait-il grand profit, dès qu'il se serait rendu maître de ce livre si substantiel, à le reprendre, si l'on peut dire, suivant une dimension nouvelle. Il se rétablirait à lui-même, une et complète, en descendant l'ordre du temps, chacune des doctrines juridiques et économiques dont il possède, grâce à son initiateur français, les plus considérables fragments. M. Andler lui a préparé tous les éléments essentiels de cette recomposition. L'entreprise, il est vrai, ne serait ni très rapide, ni tout aisée. L'auteur, à l'étroit dans les limites qu'il s'était tracées, a condensé à l'excès son exposition, rendue souvent obscure par trop d'enveloppement. Il n'en serait que plus fructueux de déployer les pensées qu'il a délibérément resserrées, ramassées sur elles-mêmes. La philosophie du droit de Hegel par exemple, les spéculations de Savigny sur le droit romain et les leçons que ce juriste en déduit pour les modernes, toute cette économie politique de List qui gravite autour du concept de l'*utilité sociale*, demanderaient à être replacées à leur heure, rendues à leur indépendance. De ces théories, la moins instructive ne serait pas celle de Thuenen, à laquelle sert de cadre une élégante fiction dans le goût des philosophes du XVIIIe siècle : celle de l'*État isolé*. On suppose une grande ville placée au centre

(1) M. Bouglé a donné de ces contrastes théoriques un remarquable exposé dans l'Introduction de son livre : *les Sciences sociales en Allemagne* (Félix Alcan, 1896).

d'un pays indéfiniment étendu, très fertile et très également fertile, bien que dénué de toute voie navigable, méthodiquement cultivé jusqu'à la ligne où, le travail de culture cessant d'être rémunérateur, la terre ne serait plus rentable. Comment déterminer cette ligne et la distance qui la sépare de la capitale située au centre de la région? Tel est le problème à la solution duquel Thuenen a consacré les plus ingénieuses études et dont la donnée abstraite lui a permis le recours aux méthodes du calcul. La donnée initiale se complète par cette donnée seconde : que l'écart entre le taux de vente au grand marché central et la totalité du coût de la production déterminera la ligne extrême où cesse la rentabilité du sol. Par delà cette périphérie, la terre, bien que de fertilité égale à celle de la zone enclose, n'en demeurera pas moins inculte et formera un désert isolant (1). Cette hypothèse, dont l'idée première, ce nous semble, a dans la théorie de la rente selon Ricardo son origine, se charge-t-elle de facteurs nouveaux qui en compliquent la trop artificielle simplicité; fait-elle, par exemple, entrer en ligne de compte une inégale fertilité des terrains, des facultés de transport inégales, une population inégalement répartie, elle donne naissance à des règles précises tendant « à réaliser l'organisation rationnelle du travail humain » (2). Il y aurait lieu enfin de la suivre, dans les déductions qui en découlent et qui composeront une très neuve théorie du revenu et du salaire, théorie dont M. Andler montre finement combien, en dépit du déterminisme agraire auquel elle vise à enchaîner l'activité sociale, elle dépasse les préjugés et les intentions de son auteur, puisque ce partisan de l'intérêt capitaliste se trouve avoir prêté aux adversaires du capital quelques-unes de leurs meilleures armes.

Si la doctrine de Thuenen occupe à bon droit dans le livre de M. Andler un rang d'honneur, ce n'est pas à elle cependant que revient la première, la plus éminente place. Un autre nom, en effet, domine cette histoire, un nom peu connu chez nous, recouvert qu'il a été par tout le bruit fait autour de Karl Marx, mais un nom qui ira grandissant à mesure que l'évolution des idées socialistes sera de mieux en mieux connue : celui de Rodbertus. Si la philosophie de Hegel éclaire le point de départ où a commencé ce long parcours, la sociologie de Rodbertus brille au point d'arrivée. En elle se consomme l'union de l'historisme et du rationalisme; en elle un observateur attentif reconnaîtrait, en dépit des Marxistes euxmêmes, ce que le Marxisme renferme de meilleur. Chez elle, le paradoxe revêt les formes les plus sages, l'utopie devient pratique, conciliante, modérée en ses voies et moyens, ennemie des violences, anxieuse de se pacifiquement réaliser, éprise des méthodes de persuasion, habile aux ménagements, appliquée à faire accepter presque de bon cœur aux victimes du nouvel état de choses l'irrévocable ruine de leur condition privilégiée. Sur elle, comme sur un riche canevas, le beau talent de Lassalle a plus d'une fois brodé (1). Avec elle, provisoirement tout au moins, l'étatisme spéculatif allemand a terminé sa courbe de révolution et désormais, en face de lui, c'est le socialisme démocratique qui se lèvera.

Nous n'aurons qu'à relier l'exposition disjointe que M. Andler, s'aidant des publications éparses où elle s'est comme disséminée, a faite de cette remarquable doctrine, pour la repenser à notre tour, une et systématisée. Il ne peut s'agir ici de la reconstituer sinon très en raccourci. Le résumé si dense que son interprète français en élabore ne saurait luimême prétendre qu'à en offrir une réduction et de cette réduction qu'allons-nous faire sinon de présenter une miniature?

G. LYON.

(*A suivre.*)

PARIS AU LENDEMAIN DU 9 THERMIDOR

Quelle impression la chute de Robespierre produisit-elle sur l'esprit des Parisiens? Comment se sentirent-ils affectés par un événement si grave, si peu prévu d'eux, et dont les conséquences furent si importantes pour la France en général et pour Paris en particulier? Voilà ce qui serait plus intéressant à connaître que tant de détails anecdotiques sur les péripéties mêmes du coup d'État du 9 thermidor, et c'est cependant ce que nous savons le moins, faute d'authentiques et sincères témoignages. Les contemporains, intimidés, n'osèrent pas confier au papier leurs impressions véritables, et nous n'avons, pour ce moment si décisif de notre histoire, ni mémoires écrits au jour le jour, ni correspondances, ni presque aucune confidence libre. On craignait les perquisitions, on brûlait ses papiers, on ne confiait à la poste aucune appréciation écrite sur les choses de la politique. Il y a aux Archives des quantités de lettres interceptées : je n'ai rien pu ou rien su y trouver sur l'esprit public à Paris au lendemain de thermidor. Quant aux mémorialistes, la plupart ont écrit sous la Restauration, et, à cette époque, leurs souvenirs s'étaient dénaturés si bien que l'historien n'en peut tenir qu'un compte médiocre. Il nous faut des impressions toutes con-

(1) Andler, *Les Origines*, etc., p. 154.
(2) *Id.*, l. II, ch. III, § 4.

(1) Voir notamment ce qui concerne la *loi d'airain*. *Id.*

temporaines, et nous ne pouvons guère en trouver la trace que dans les gazettes et dans les rapports de police, deux sources suspectes, mais non pas négligeables, et dont je vais tâcher de donner une idée.

*
* *

A la veille du 9 thermidor, la presse périodique n'était libre qu'en théorie. Dans ce vaste camp retranché qu'était devenue la France en guerre avec l'Europe, on avait cru devoir établir une rigoureuse et terrible discipline militaire pour le succès de la défense nationale, discipline à laquelle tous les Français de tout âge et de tout sexe avaient été soumis, avec la prison ou la guillotine pour sanction. Les journaux subsistaient, conformément aux principes de 1789, mais les journalistes se trouvaient individuellement responsables, comme les autres Français, de tout ce qu'ils pouvaient faire, dire ou écrire contre le gouvernement révolutionnaire, c'est-à-dire contre le commandement suprême de la France en armes et luttant pour l'existence. Depuis l'exécution des journalistes Hébert et Camille Desmoulins, c'est-à-dire depuis que l'expédient gouvernemental appelé *la Terreur* avait paru devenir un système au profit d'un homme, il n'y avait plus en fait aucune liberté de la presse, et les journaux, s'abstenant de presque toute polémique, se bornaient en général à donner, sèchement et sans commentaires, des nouvelles de l'intérieur ou de l'extérieur, avec une prudente insignifiance. Au fond, ils étaient peut-être presque unanimes contre la dictature robespierriste, et ceux qui soutenaient Robespierre portaient si ouvertement l'attache gouvernementale qu'ils semblaient exprimer moins la pensée de leurs lecteurs que celle du pouvoir. Ne croyez pas cependant que ces feuilles fussent annulées ou domestiquées comme elles le seront sous l'Empire : par le choix et la disposition des nouvelles et des comptes rendus, elles laissaient voir parfois les véritables sentiments de leurs rédacteurs. Le Comité de salut public sentait, et avouait même à la tribune, que la presse lui était généralement hostile, surtout depuis que les victoires de nos armées ne justifiaient plus la prolongation de l'état de dictature. A bien lire ces journaux, si nombreux et en apparence si semblables, on s'aperçoit que l'opinion ne soutenait plus la politique montagnarde, en juillet 1794, alors que l'indépendance de la France était assurée par la victoire de Fleurus, comme elle l'avait soutenue à la fin de l'année 1793, quand le territoire était envahi et quand la patrie était compromise. Cette leçon intéressante se dégage donc d'une lecture attentive de l'ensemble des journaux comparés entre eux; mais si on les lit isolément, chacun d'eux n'offre presque qu'une sèche chronique, sans autre intérêt que celui qui s'attache aux événements relatés. La crainte de la guillotine empêche toute discussion politique et écarte des journaux tout un genre de littérature qui y avait tenu une si grande et si brillante place de 1789 à 1793.

C'est sur l'esprit public que cette presse parisienne est surtout muette (car je ne parle pas ici de la presse départementale, encore plus timide et vide). On y chercherait en vain la moindre esquisse un peu précise des vicissitudes de l'opinion, ou ces faits divers si instructifs sur les mœurs et les sentiments, comme la *Gazette de France* en publiera en l'an VIII. Comptes rendus de la Convention, du club des Jacobins, de la Commune, avec quelques nouvelles de l'intérieur ou de l'extérieur et des armées, — nouvelles d'origine officielle, — le programme des spectacles, voilà à quoi se borne en général la presse non gouvernementale, et la presse gouvernementale n'y ajoute que quelques apologies du gouvernement, sans polémique avec les autres journaux. C'est là l'ordinaire : il y eut des exceptions, quelques hardiesses isolées, et çà et là quelques articles colorés d'opinions qui se devinent plus qu'elles ne s'expriment, et qu'un historien de l'esprit public recherchera curieusement. Mais la presse, à la veille du 9 thermidor, n'est à aucun degré l'image de la société ou l'interprète de l'opinion. Elle a peur, et elle évite tout ce qui peut ressembler à une appréciation personnelle des hommes et des événements. Le plus sûr, pour les journaux non gouvernementaux, c'est de copier les autres, c'est de reproduire, plus ou moins servilement, les mêmes nouvelles, c'est de ne parler que pour ne rien dire. A cette condition, la presse périodique vit, et même les journaux pullulent.

Après le 9 thermidor, quoique le « tyran » soit abattu, c'est la même peur de la tyrannie, la même peur de l'échafaud. Les vainqueurs affirment qu'ils maintiendront le gouvernement révolutionnaire, et la presse a les mêmes timidités que par le passé. Comme au lendemain des autres journées de la Terreur, elle insulte, elle calomnie les vaincus, avec un excès voulu d'injures, et, les yeux fixés sur les nouveaux dictateurs, ou plutôt sur les hommes qu'elle croit tels, elle continue sa marche timide et insignifiante. Les feuilles les plus lues sont le *Moniteur*, apologiste discret du plus fort, qui raconte plus qu'il ne juge, le *Journal de Perlet*, banal, gouvernemental, aimé des badauds et instructif à ce titre, et le *Journal des Débats et des Décrets*, qui se borne aux comptes rendus de la Convention. L'antique *Gazette de France* et le vieux *Journal de Paris* subsistent, mais se bornent à résumer les nouvelles données par les autres journaux. Les *Annales de la République française*, assez lues, se gardent par prudence de toute originalité d'appréciation ou d'information. L'*Abréviateur*

universel tente un premier essai de renseignements impartiaux sous la forme d'un résumé des autres feuilles. La *Gazette française* est incolore. Aucun de ces journaux, dans les jours qui suivent le 9 thermidor, ne fait une opposition quelconque au gouvernement, et il est impossible, à cette époque, de les classer par opinions. Ainsi, il n'y a pas encore de journaux royalistes, quand tant de gazetiers sont royalistes. Il n'y a que des journaux modérantistes, comme on disait alors : *le Messager du soir, la Correspondance politique de Paris et des départements, la Gazette historique et politique de la France et de l'Europe.* Tous se proclament attachés à la République, à la Convention. Il n'y a plus de journaux robespierristes, mais il y a des journaux qui interprètent les idées de ceux des vainqueurs de Robespierre qui se disaient démocrates avancés et qu'on pourrait appeler les thermidoriens de gauche. Au premier rang de ces feuilles jacobines se place le *Journal des hommes libres*, rédigé par le conventionnel Charles Duval. Viennent ensuite des feuilles moins lues, mais de même couleur : *le Courrier républicain*, *le Sans-Culotte*, *les Nouvelles politiques nationales et étrangères.* Et encore est-ce plus tard, en fructidor, que ces journaux se différencient et laissent paraître leurs préférences intimes. En thermidor, ils ont tous le même ton, la même allure, presque le même style.

Ces journaux continuent à se copier les uns les autres, ou, comme nous disons, à se démarquer, non par supercherie littéraire ou par indigence d'esprit, mais par prudence. Tel renseignement ou tel article qui a passé sans encombre dans *Perlet* est reproduit, quelques jours plus tard, par la *Gazette française.*

Toutes les nouvelles que donne la presse, en thermidor, sont rédigés *tendancieusement*, c'est-à-dire dans le sens de la politique triomphante et avec anathèmes à la mémoire de Robespierre. Rares d'abord et uniformes, ces nouvelles se multiplient peu à peu, une fois les journalistes rassurés, et se diversifient.

Mais les journalistes sont longs à se rassurer. Même quand ils voient que la guillotine ne frappe que des têtes robespierristes, ils tremblent encore et gardent leur bâillon. Enfin l'un d'eux s'enhardit, et c'est un royaliste masqué, J.-J. Dussault, le futur rédacteur des *Débats* qui, dans la *Correspondance politique de Paris et des départements* du 2 fructidor an II, sonne bruyamment le réveil de la presse :

« Dites-moi, mes chers confrères, pourquoi vos feuilles sont toujours aussi insignifiantes que celles de l'ancienne *Gazette de France.* La liberté de la presse est-elle pour vous un présent inutile, ou comme une de ces grâces d'en haut qui ne fructifient point dans les âmes pécheresses? Est-ce la honte qui vous retient, et craignez-vous de vous démentir d'une manière trop tranchante? Car, entre nous, soyons de bonne foi, il nous est arrivé d'encenser le tyran. Eh bien, consolons-nous par l'exemple de Brutus, qui fit l'imbécile; disons-nous que nous avons contrefait les niais : nos feuilles ne nous démentiront point, et ceux qui les ont lues trouveront peut-être qu'on ne pouvait mieux imiter Brutus. Mais, au nom de Dieu, mes chers confrères, c'est pousser le rôle un peu trop loin, et il n'est plus permis d'être bête, quand Tarquin est démasqué. Courage donc... »

Cet appel fut entendu. La presse se réveilla. On se remit à écrire pour dire quelque chose. Fréron reprit son *Orateur du peuple*, et, avec une fougue de renégat joyeux, il en fit une feuille rétrograde, de maratiste qu'elle était naguère. Une bataille de plume s'engage entre les Jacobins et les modérés. La presse reconquiert pour un temps sa liberté, sa franchise, et redevient une arme de combat. C'est l'époque où les thermidoriens de droite s'attaquent aux thermidoriens de gauche, où les muscadins bâtonnent les patriotes, dans le journal comme dans la rue.

Ainsi la presse, au lendemain de thermidor, est timide et insignifiante; en fructidor, elle devient hardie et batailleuse, aussi loquace qu'en 1789 ou en 1792. Dans la première période, elle ne nous offre que de rares indices, et comme à regret, sur l'esprit public, sur l'opinion de Paris; dans la seconde période, elle renseigne sur cet esprit public par le tour même de sa polémique et par des nouvelles qui sont plutôt des épigrammes ou des arguments de lutte. En fructidor comme en thermidor, c'est indirectement et assez mal qu'elle instruit l'historien, qui serait presque incapable de dire ce que pensaient les Parisiens, s'il n'avait à sa disposition une autre source, impure d'origine, mais qui contrôle les journaux, je veux parler des rapports de police.

* * *

Ces rapports de police émanent d'administrateurs nommés par le pouvoir central, c'est-à-dire par le Comité de salut public en thermidor, puis par la Convention en fructidor, pour remplacer, quant à une partie de la police, la commune, dont presque tous les membres avaient été guillotinés comme robespierristes (1). Leurs fonctions étaient surtout d'observer et de renseigner. Ils adressaient tous les jours au gouvernement un rapport d'ensemble, dont les éléments leur étaient fournis par des notes d'inspecteurs de police. Je n'ai pas retrouvé ces notes, mais nous avons un très grand nombre des rapports généraux et quotidiens. Le professeur allemand A. Schmidt

(1) J'ai indiqué comment fonctionna cette administration thermidorienne de la police municipale, dans la *Révolution française* du 14 septembre 1897.

a publié (et assez mal publié) des extraits ou plutôt des bribes de ces rapports dans le tome III de ses *Tableaux de la Révolution*. Il faut recourir aux originaux inédits, qui sont conservés aux Archives nationales, et que je me propose de publier bientôt. Ces rapports sont un peu trop sommaires à notre gré, et on dirait que ceux qui les rédigèrent prirent à tâche d'en bannir les anecdotes, le pittoresque, pour se guinder au ton officiel. Mais il faut dire aussi qu'ils évitent de tomber dans le vice policier de la médisance, de la calomnie. Peu ou point de cancans, de racontars sur les ennemis du gouvernement. Les administrateurs de police sont d'honnêtes gens, un peu médiocres, et bien intentionnés, qui tâchent d'être véridiques, de donner la note juste, sans plaider une thèse, sans faire de zèle. On les voudrait moins discrets ou plus perspicaces, mais non plus sincères. Et comme ils écrivent au jour le jour, c'est bien là un témoignage contemporain, qui au besoin se rectifie lui-même, et où il n'entre, si vous prenez la peine de lire ces textes jusqu'au bout, presque aucune passion politique, même pas de fanatisme anti-robespierriste. Si un sentiment altère la clairvoyance ou la véracité de ces administrateurs, c'est seulement celui de la satisfaction béate que leur cause un état de choses où ils sont en place.

Aussi pèchent-ils un peu par optimisme : « L'esprit public tend toujours à la perfection... L'esprit public est toujours excellent. » Voilà la phrase par laquelle ils aiment à commencer leurs rapports. Ils veulent dire par là qu'il n'y a point à craindre de revanche de robespierristes, et ils avaient d'ailleurs raison d'avoir cette confiance optimiste dans le succès du récent coup d'État, puisqu'en effet les robespierristes ne se relevèrent pas de leur défaite. Ils ont seulement tort de caractériser si vaguement l'esprit public. Mais, ces affirmations générales une fois exprimées, ils passent en revue les principaux objets de leur surveillance, la rue, les lieux publics, les théâtres, les marchés, les prisons, et disent en somme ce qu'il nous importe de savoir, constatant les faits certains sans les dramatiser, si bien que nous voyons par leurs yeux, en gros, superficiellement, mais d'une manière assez directe, quelle était l'attitude des Parisiens au début du régime de thermidor.

On trouve donc dans leurs rapports la réalité, la matérialité des faits propres à faire connaître les vicissitudes de l'esprit public. C'est là une base un peu sommaire, mais assez solide, et en tout cas unique, dont l'historien peut et doit se servir, pour contrôler les assertions des journaux, comme il usera des journaux pour vivifier d'un peu des passions du temps les assertions si sèches et si froides des administrateurs de police. Journaux et rapports, témoignages publics et passionnés, témoignages secrets et relativement impartiaux, ceux-là trop brûlants des passions du temps, ceux-ci trop étrangers à ces passions, voilà les éléments qui nous restent pour savoir ce que les Parisiens pensèrent du coup d'État de 9 thermidor et comment ils furent impressionnés par la chute de Robespierre.

* * *

Voici quelques exemples du genre d'informations que l'on peut tirer, en les contrôlant l'une par l'autre, de ces deux sources si diverses.

A en croire les journaux, il y aurait eu dans tout Paris une explosion de joie, quand Robespierre et ses amis furent guillotinés. « La foule était innombrable, dit Perlet; les accents d'allégresse, les applaudissements, les cris de : *A bas le tyran!* de : *Vive la République!* les imprécations de toute espèce ont retenti de toutes parts le long du chemin. Le peuple se vengeait ainsi des éloges commandés par la terreur, ou des hommages usurpés par une longue hypocrisie. » « Le supplice d'un tyran est vraiment une fête pour tout le monde, lit-on dans le *Journal des hommes libres*. Les Français en ont fait une fête décadaire, et la joie a prouvé hier combien avait été longue et forte l'oppression sous laquelle avaient gémi toutes les âmes, tous les cœurs, tous les esprits. Oui, la joie publique s'est développée hier dans toute sa plénitude. » Le *Courrier républicain* assure que, pendant tout le trajet de ces « infâmes conspirateurs » depuis le Palais de justice jusqu'à l'échafaud, le peuple « leur a témoigné de la manière la plus énergique toute son indignation et toute son horreur ». On lit dans le *Sans-Culotte :* « Dans toutes les rues par où passèrent les conjurés, dans toute l'étendue de la place de la Révolution, partout ce n'était qu'un cri unanime : *Ah! les scélérats! Vive la République! Vive la Convention!* et tous les chapeaux étaient en l'air en signe de satisfaction. » Je laisse de côté les injures prodiguées à Robespierre dans ces feuilles, où on le traite de traître, de tigre, de moderne Catilina, de moderne Cromwell, de Tibère, de Néron, etc. C'est ainsi que Robespierre et ses amis avaient naguère traité Danton, et ces injures étaient des injures de style et d'usage contre les vaincus. Il y a cependant dans l'unanimité, je ne dis pas de ces injures, mais de cette joie un accent de sincérité qu'on n'avait pas senti au lendemain de la mort de Danton. Il est certain que les journaux se réjouirent de la chute d'un homme en qui ils personnifiaient le régime qui leur ôtait toute liberté. La plupart des Parisiens s'en réjouirent aussi, espérant voir la fin de la Terreur, rendue inutile par nos victoires militaires. Mais montrèrent-ils cette joie unanime que leur prêtent

les journaux? Le premier rapport de police que nous ayons est du 13 thermidor, et on y lit : « Les groupes étaient très bons, même avant-hier au soir ; on n'y traitait que de la grande crise et du salut de la république qui en est la suite. On blâmait l'idolâtrie des Parisiens, en citant Robespierre, que l'on ne connaissait pas assez. Il semble que les événements du 9 au 10 ont donné un nouveau degré d'énergie à tous les vrais républicains, qui se rapprochent pour se réunir à la cause de la patrie. La joie pour la punition des scélérats est à son comble et toutes les dispositions des Parisiens sont rassurantes. » Mais le rapport ajoute aussitôt : « Un chanteur, sur la place Égalité, avait des couplets contre le tyran Robespierre ; il fut apostrophé par trois particuliers, qui dirent : *A bas le chanteur!* Ces trois particuliers furent apostrophés par le public et conduits chez le commissaire. » Il y eut donc des Parisiens qui, au lendemain de la chute de Robespierre, manifestèrent en faveur du vaincu. Les rapports citent d'autres traits de persistance de l'opinion robespierriste. On y lit, à la date du 15 thermidor : « Le nommé Monclair, graveur, travaillant aux assignats, s'est donné un coup de pistolet, et, s'étant manqué, a pris son rasoir et s'est coupé le cou. Il est mort en entrant à l'hospice ; ses adieux finissaient par ces mots : « *La liberté est perdue, je meurs pour elle ; mes deux pistolets viennent de rater, je recommence.* » On voit aussi que le conventionnel Jullien (de la Drôme) fut malade de douleur, et que même le bruit de son suicide courut dans Paris. Le 13 fructidor, un citoyen, au café de Foy, arracha des mains d'un colporteur un pamphlet contre Robespierre et le déchira en disant que, dans trois jours, ceux qui criaient ne crieraient pas si fort. Il n'est donc pas vrai de dire que la joie, à Paris, au lendemain de la chute de Robespierre, fut unanime. Il y eut encore des robespierristes, mais en petit nombre, désespérés ou épouvantés, et aucun courant d'opinion ne se manifesta en leur faveur.

*
* *

Et cependant personne à Paris n'avait été aussi populaire que Robespierre, surtout parmi les ouvriers. Ceux-ci ne tentèrent que peu de chose pour le sauver, quand il en était encore temps, ou, ensuite, pour réhabiliter sa mémoire ou faire revivre ses idées. Crurent-ils à la fable grossière, imaginée par les thermidoriens, d'un Robespierre conspirateur, vendu à Pitt? Il est bien possible qu'ils y aient cru. En tout cas, les rapports de police, qui s'occupent beaucoup de l'attitude des ouvriers, ne signalent en eux aucun geste, aucune parole qui puissent être suspects de robespierrisme. Ils avaient été irrités par les mesures qu'avait prises, le 5 thermidor, la ci-devant Commune de Paris relativement à la taxation du *maximum* des journées de travail. Les thermidoriens rapportèrent ou atténuèrent ces mesures : voilà les ouvriers *dérobespierrisés*. Dans les ateliers où ils travaillent, dans les guinguettes où ils se répandent le dimanche, les inspecteurs de police ne peuvent pas saisir un seul propos favorable aux défunts « triumvirs », et les ouvriers semblent avoir oublié jusqu'au nom de Robespierre, de Saint-Just et de Couthon.

Ils ne s'émurent un peu que quand ils surent que la Convention était décidée à supprimer toute élection populaire et l'exercice du droit de suffrage dans Paris, quand ils virent qu'on ne rétablirait pas la municipalité, que Paris ne serait plus une commune. Le rapport du 10 fructidor relate ainsi leurs plaintes à ce sujet : « Dans le faubourg Antoine, les citoyens se plaignent de ce que la Convention nationale ne laisse pas au peuple le droit de nommer ses magistrats ; ils disent que le gouvernement révolutionnaire ne doit pas empêcher ce droit, émané de la nature. » Mais ils ne songent pas à s'insurger, et c'est en vain que les robespierristes essaient de produire un mouvement d'opinion pour rétablir les élections par une adresse de la section du Muséum. Paris reste indifférent, et le gouvernement continue à administrer par ses fonctionnaires la ville dont l'exemple, en municipalisant la France, avait effectué la Révolution française.

Ce qui inquiète désormais les ouvriers parisiens, ce n'est plus la question politique, c'est la question des subsistances. Les femmes surtout se plaignent : elles font queue pendant des journées et des nuits à la porte des bouchers, des boulangers et sur le quai, au port au charbon. Les distributions sont inégales. On vend au-dessus du maximum. On accapare. On fait sortir les denrées de Paris. Les œufs et le beurre ou manquent ou ne sont vendus qu'au-dessus du taux légal. Cela ne va pas mieux, disent-elles, qu'au temps de Robespierre, temps qu'elles ne regrettent cependant pas. Elle se lamentent, pérorent dans les groupes, et, quand la misère deviendra intolérable, ce sont elles qui armeront les hommes pour les insurrections de germinal et de prairial an III, c'est-à-dire pour les insurrections de la faim. Mais, pour l'instant, les gênes et privations sont tolérables. Il n'y a que des plaintes, des propos un peu vifs, point de sédition, point d'opposition combinée.

D'ailleurs les ouvriers ont été habitués à être traités par la Révolution, même dans sa période la plus démocratique, même pendant le règne de la Commune, comme des subordonnés de la bourgeoisie, comme des frères inférieurs et dangereux. Les lois leur interdisent toute coalition pour défendre leurs intérêts, et la dictature montagnarde n'avait permis

aucune grève. Au lendemain de thermidor, les rapports ne signalent que trois tentatives pour faire élever les salaires : l'une des cochers de fiacre, dont quelques-uns refusent de marcher (20 thermidor); une autre des garçons boulangers, qui demandent que leur salaire soit porté à 10 écus par décade (10-22 fructidor). La police force aussitôt et sans peine les cochers à marcher. Les garçons boulangers lui donnent plus de mal : ils se cachent; mais la police va les chercher un à un dans leurs cachettes et les ramène chez les boulangers. Au même moment (22 fructidor), « les ouvriers travaillant au bois flotté, port du Jardin-National, se sont soulevés et ne voulaient plus travailler, demandant une augmentation de paie. Le commissaire de police de la section des Tuileries s'y est transporté, et a ramené l'ordre ». Ainsi partout les essais de grève sont déjoués sans trop de peine par la seule intervention de la police. Les rapports de police peuvent affirmer à plusieurs reprises que le gouvernement n'a rien à craindre des ouvriers.

* * *

La rue cependant est animée, grouillante de promeneurs, encombrée de groupes. Mais il en était ainsi avant la chute de Robespierre, et c'est la continuation d'une habitude, aussi ancienne que la Révolution, et qui avait transformé la place publique en forum. « On lit tout haut les journaux dans les places publiques. Beaucoup de citoyens se rassemblent autour du lecteur, et ensuite s'entretiennent de ce qu'ils ont entendu. On se rallie plus que jamais autour de la Convention. » (Rapport du 25 thermidor.) Ces groupes sont d'abord paisibles et prudents. Mais l'aspect de la rue change à la fin de fructidor, quand le journal de Fréron a sonné le tocsin contre les Jacobins, quand apparaît la jeunesse dorée : alors ce ne sont que querelles et batailles à coups de canne, jusqu'après la fermeture du célèbre club. Des placards manuscrits ou imprimés tapissent les murs. Des caricatures grossières s'étalent aux vitrines. Les colporteurs crient d'innombrables pamphlets. Ils sont tous, sauf un ou deux, anti-robespierristes, anti-jacobins, comme *la Queue de Robespierre, Voilà les Jacobins démasqués,* et cent autres, aujourd'hui vides et froids, alors tout ardents de haine et lus avec délices.

Querelle entre les Jacobins et les modérés, qu'excitent les royalistes masqués, voilà toute la vie politique au lendemain, ou plutôt au surlendemain de thermidor. Mais cette vie politique ne s'organise point, il ne se forme pas de partis bien tranchés ni classés, et si les anciens cadres de l'agitation démocratique reparaissent un instant, club des Cordeliers, Sociétés sectionnaires, tout cela disparaît avec la Société jacobine elle-même, et, au commencement de l'an III, il n'y a plus guère d'autre tribune publique à Paris que celle de la Convention.

A bien lire ces rapports et ces gazettes, on voit qu'en thermidor, quoi qu'ils eussent le sentiment que le régime de la Terreur avait vécu, c'est la peur qui donne aux Parisiens cette attitude presque uniforme. Qui triomphera dans la Convention, de la Montagne ou de la Plaine, de la réaction ou de la démocratie? C'est décidément la réaction qui triomphe, et alors on se rue sur les Jacobins, qui font piteuse mine, et s'enfuient peureusement, bâtonnés par les muscadins de Fréron. Une nouvelle terreur commence, mais elle diffère de l'ancienne en ce que celle-là empêchait les montagnards de dormir aussi bien que les modérés, *terrebant pavebantque,* tandis que celle-ci n'épouvante que les montagnards. Les modérés triomphent odieusement, mais avec gaîté et verve. Ils apportent à terroriser toute l'insousiance folle des aristocrates de l'ancien régime.

C'est surtout au théâtre que se manifeste avec exubérance cette nouvelle politique. On jette sur la scène des vers impromptus et anti-jacobins, que l'on force les acteurs à lire. On expulse quiconque proteste. On applaudit avec transport toutes les allusions réactionnaires. Dans la *Virginie* de La Harpe, quoique philosophique de tendances, les thermidoriens découvrent et saluent la condamnation de Robespierre. La *Gazette française* du 27 thermidor nous apprend que La Harpe y avait ajouté quelques vers de circonstance. « Appius, qui parle de vertu, de patriotisme, de conspiration, de raison comme Robespierre, menace aussi, comme Robespierre, d'employer la force contre ses ennemis. Icilius répond avec fierté :

> La force! Hé! qui t'a dit que tu l'auras toujours?
>
> . . . .
>
> Un tyran démasqué n'est plus qu'un vil coupable;
> Il invoque la force, et la force l'accable.
>
> . . . .
>
> La vengeance publique insulte à son trépas;
> Il mourra dans la fange, on ne le plaindra pas.

Les ci-devant comédiens français, sortis de prison, reçoivent des ovations sur la scène du théâtre de la Nation, et deviennent les interprètes et les idoles de la réaction antidémocratique. Dans tous les spectacles se produisent des agressions contre l'idée républicaine, agressions anonymes et sans danger pour leurs auteurs, mais qui montrent combien il y avait alors de royalistes à Paris, quoique ni dans les journaux, ni dans la rue, ni à la tribune de la Convention personne n'osât s'abstenir de protester de son républicanisme.

La police ne semble pas s'apercevoir du caractère royaliste de ces manifestations, que déguise le cri de

Vive la Convention! Elle ne signale que ce qu'elle voit et ce qu'elle entend. Elle répète imperturbablement que l'esprit public est bon. Cependant, au bout de quelques semaines, il y a des signes si visibles de réaction qu'on lit dans le rapport du 25 fructidor : « ... On s'aperçoit, dans les objets de commerce, de spectacle, de plaisir, que le plus petit détail contribue à ralentir l'énergie de l'esprit public. Par exemple, on se soucie peu de porter sur les bijoux les emblèmes de la liberté et autres. Au spectacle, on applaudit aux allégories qui flattent le modérantisme. Les muscadins fourmillent partout. » Le lendemain, « on remarque que certaines femmes, plus que galantes, ont adopté l'usage ridicule de porter des cocardes imperceptibles derrière la tête. D'autres la cachent derrière leur ruban. » La police constate qu'on se dégoûte des emblèmes républicains. Elle constate aussi que la chute de la commune robespierriste a amené des conséquences imprévues quant aux mœurs. « 18 thermidor. — Les femmes publiques reparaissent avec leur audace ordinaire; elles se fient sur ce qu'il n'existe plus de Commune. » « 3 fructidor. — Les femmes publiques se multiplient à la maison Égalité. Elles font plus que jamais publiquement commerce de leurs charmes en invitant les passants à venir acheter leur marchandise. Elles paraissent se fonder sur ce qu'elles sont marchandes et domiciliées, et sur ce que la municipalité n'existe plus. »

Paris reprend l'aspect frivole qu'il avait sous l'ancien régime. Ce n'est plus la capitale bien ordonnée et sévèrement disciplinée d'une nation en armes contre l'étranger. Les trottoirs s'obstruent de boutiques, de tréteaux de baladins. On ne peut plus circuler que sur la chaussée. Il n'y a plus dans les rues d'ordre matériel, depuis que la Commune a disparu. Une puérile insouciance remplace l'agitation passionnée et noble. Dans les cafés, les jeunes gens jouent toute la journée au loto.

*

Voilà quelques-uns des faits et des traits que l'on peut tirer des documents vraiment contemporains que j'ai signalés. J'avoue qu'ils sont un peu incohérents, contradictoires, et qu'ils ne forment pas un tableau d'ensemble qui satisfasse notre raison et toute notre curiosité, comme certaines pages fantaisistes d'écrivains célèbres. Mais j'ai noté l'essentiel de ce que nous savons de certain d'après les sources les plus authentiques. Voilà tout ce que nous pouvons entrevoir sur l'état de l'esprit public à Paris, à un de ces *tournants* de notre histoire qui nous ont fait dévier de la voie ouverte en 1789.

Ainsi Paris laissa périr avec insouciance les citoyens remarquables qui avaient sauvé la France de l'invasion étrangère et tenté d'établir une république démocratique.

Ainsi les ouvriers parisiens se détachèrent, dès qu'il fut vaincu, de l'homme qui avait été leur idole, dont ils avaient admiré l'éloquence compassée et la belle tenue civique.

Ainsi la jeunesse bâtonna les patriotes, sous la conduite d'un démocrate renégat, et s'amusa follement à conspuer les fondateurs de la patrie.

Ainsi la ville, dont la politique avait unifié la France et vaincu l'Europe, abdiqua son rôle de capitale, et ne fut plus occupée que de savoir comment elle mangerait, comment elle s'amuserait.

Comment expliquer ce brusque changement? Il n'y a certes aucune philosophie de l'histoire ni dans les gazettes d'alors, ni dans les rapports de police. Cependant on y démêle sans peine la cause véritable pour laquelle la ville du 10 août et du 31 mai laissa périr et calomnier les chefs de la démocratie française. C'est qu'à l'origine, cette démocratie républicaine n'avait été organisée et acceptée que comme un moyen de guerre (puisque le roi se dérobait) contre l'étranger envahisseur. Voilà l'étranger vaincu, chassé et envahi à son tour. La nécessité du gouvernement démocratique, dans sa forme montagnarde et révolutionnaire, n'apparaît plus aussi clairement à la grosse opinion. Les victoires continuent après le 9 thermidor. Le 26, les rapports constatent que, dans les groupes, « on est occupé des succès de nos armées et de la prise de Trèves ». Le 28, c'est l'admission de l'envoyé des États-Unis à la Convention qui fait l'objet de tous les propos. Le 11 fructidor, on ne parle que de la reprise de Valenciennes. Ainsi les ennemis du dehors et du dedans sont vaincus, le retour de l'ancien régime n'est plus à craindre. Cette discipline militaire imposée à toute la France pour assurer son indépendance n'est donc plus utile. Avait-elle été jamais utile? Les hommes qui l'assurèrent n'étaient-ils pas de simples tyrans? Ne voudraient-ils pas la rétablir? L'idée d'un retour de la « tyrannie décemvirale », du rétablissement du système montagnard apparaît comme monstrueuse, et, sottement, on confond la démocratie avec la Terreur, les démocrates avec les terroristes, à la grande joie et au grand profit des royalistes masqués. Et puis Paris est privé de ses citoyens les plus actifs, les plus valides, les plus hommes : ils sont aux armées. Paris se laisse donc aller à la fois à une colère ingrate contre ceux qui l'ont sauvé par de durs moyens et au goût du repos, du plaisir, après tant d'efforts. On est fatigué du sublime. Ce n'est plus la peine de se raidir ainsi contre l'ennemi du dehors, puisque cet ennemi est en fuite. Quant à l'ennemi du dedans, on ne le voit plus, on ne le craint plus. Il n'y a désormais qu'à vivre et à se distraire, et les jeunes gens qui

ont échappé aux diverses réquisitions passent leur journée à jouer au loto. C'est ainsi que les victoires militaires, si elles sauvèrent l'indépendance de la France, firent tomber dans le discrédit, et pour longtemps, cette république démocratique qui paraissait n'avoir été instituée que pour une action militaire. Ceux qui avaient voulu, au milieu du bruit des armes, en préparer l'organisation pour l'avenir, n'avaient pu qu'ébaucher une œuvre informe et qui ne fut pas comprise. Quand, l'ennemi vaincu, ils voulurent reprendre cette œuvre pour l'achever, Paris et la France ne les suivirent pas, et ils disparurent au milieu des injures et des calomnies.

F.-A. AULARD.

TRIPTYQUE

La chambre heureuse.

La forêt s'éveillait à peine... ouvrant lentement les rideaux verts de ses feuilles à l'insistant sourire du soleil...

Sur les troncs d'argent des bouleaux, encore tout luisants de l'eau de la tempête, la lumière d'or laissait tomber sa caresse ; donnant aux feuilles des transparences de verre ; aux mousses mouillées des scintillements de pierres précieuses ; aux fonds d'ombre, de lumineux rayons... C'était le calme, après le déchaînement de la nuit...

De leur petite maison, au bord du lac que défendait ce merveilleux labyrinthe d'arbres, Gérard et Noëlle voyaient se lever le jour... dans l'extase de leurs premières heures de paix heureuse !

Et l'aube silencieuse et magique, comme née du bouleversement nocturne, semblait être en sublime harmonie avec ce jour béni de leur réunion né, lui aussi, de déchirements et d'angoisses accumulés depuis des années...

Ce jour très jeune encore qui descendait du ciel, et montait du miroir de l'eau, était aussi comme leur jeune bonheur. Il était resplendissant comme lui, pur et profond comme lui... majestueux, limpide...

Maintenant, ils n'avaient plus à se cacher, ils allaient vivre à la vue des autres, tant que Dieu les laisserait sur la terre ; rêve réalisé qui leur semblait encore un rêve, éclairé de la splendeur du levant !

Une lueur rose, incertaine, se glissait dans leur « chambre heureuse », donnant aux choses quelque irréelle couleur irisée... la couleur des mirages qui s'enfuient à mesure que nous les approchons ; — telle leur joie, qu'ils contemplaient silencieusement comme de crainte de la voir s'évanouir en une vision d'outre-terre, enfuie avec le jour, après un rêve de ciel !

Leurs cœurs, encore endoloris par les angoisses de la trop longue attente, se serraient aux souvenirs cruels du passé ; — et les mains unies, les yeux rivés, ils laissaient se mêler leurs âmes, s'exaspérer leur tendresse, à se tenir l'un l'autre, — en songeant à tous les matins d'autrefois où leurs lèvres s'étaient cherchées, où leurs bras s'étaient tendus...

Ils s'étaient aimés, comme on aime peu sur notre terre.

Ils s'étaient donné cet attachement que notre philosophie condamne, et que ne peut admettre notre vie.

Ils avaient eu la foi : un mot qui n'a guère plus de sens...

Et pourtant, la fin était venue... lentement : elle s'était fait attendre, comme seulement ce qui est bon, ici-bas.

... Le jour croît plus radieux !

La durée humaine se fait devant leurs yeux plus précise ; l'avarice des heures qui passent, plus extrême...

Oh ! pourquoi ne pas se hâter, dans la moisson des joies de l'âme !

Quand la première grande émotion nous a grisés, nous attendons les autres sans plus les chercher ; — et le temps, dompteur d'enthousiasmes, alanguit notre force, dans une sorte de satisfaction fausse d'un idéal rabaissé. Les ailes, un instant empruntées au génie d'ambition glorieuse, nous laissent insensiblement retomber parmi ceux qui subissent ou qui acceptent, quand nous avons vécu avec ceux qui osent !...

... Les roseaux des bords ont des frôlements de soie sous la brise matinale, et la surface de l'eau se ride en un grand sourire très doux ! Gérard regarde au fond des yeux de Noëlle, dans la transparence des prunelles, lac pur, où palpite son âme, comme quelque étincelante déesse.

... C'est l'aurore de leur premier jour, sans plus d'adieu !...

La chambre vide.

Gérard est seul ! Noëlle est partie... partie pour quelques heures, obligation imprévue, brutale, — rappel à l'existence de terre.

Et cette séparation d'heures est tombée entre eux, comme un couteau de supplice...

Oh ! quand la tendresse a franchi les possibilités humaines, quand le besoin l'un de l'autre a aboli toutes les considérations terrestres,... qui dira la durée d'une heure !

Comme une gaze de deuil, la brume est tombée sur le beau lac bleu !

Et la chanson des roseaux est une chanson d'appel ; — la vie s'est momentanément retirée de cette nature qui n'est plus belle — sans le sourire de l'aimée !

La chambre est vide : le ciel aussi, vide d'oiseaux, vide de chants ; — le jardin s'attriste... et ses fleurs attendent.

Quand on a trop souffert, — elle revient si vite, l'angoisse passée.

Le spectre de notre douleur s'efface sous notre première joie, mais toujours il veille... prêt à reparaître.

Le jour décline, le soleil va tomber dans l'eau, et de son globe, descendent des rayons roses qui semblent plus pâles, plus incertains...

Gérard est seul ! Et les minutes de l'attente tombent sur lui comme des piques aiguisées d'inquiétudes imaginaires, de la nécessité vitale du son de la voix, de la caresse des yeux, du parfum de Noelle, — de l'étreinte qui donne la sensation céleste de la même chair, de la même âme !

Il attend, dans le fauteuil où il l'a assise tous ces jours, quand elle était lasse, où il l'a endormie doucement, comme pour prolonger son rêve. Et par la chambre vide, ses yeux errent à la suite des paroles, des sourires, de chaque geste de l'absente, et cette séparation d'heures a la cruauté de celles d'autrefois !...

Il y a, sur des chaises, des robes blanches abandonnées dans la hâte du départ, et un chapeau fait de roses, et d'ailes d'oiseaux marins.

Et chaque robe, dans sa pose, a gardé comme une attitude de l'aimée, et semble l'appeler pour la vêtir encore, pour redevenir une chose aimée, sur son corps vivant.

Et les roses du chapeau entr'ouvrent leurs pétales pour la fleurir, et les ailes s'agitent pour se poser sur sa tête, comme des ailes d'anges ! La chambre vide ! Le temple désert ! Le murmure déchirant des baisers de l'heure enfuie... Chaque chose, dans son immobilité, semble frappée de mort : les plis des blancs vêtements et les frissons de dentelles ont des rigidités de pierre ; le chapeau d'ailes et de roses semble un envolement d'oiseaux et de fleurs prêts à quitter la terre, et le cher petit désordre de la femme est triste, triste... comme un souvenir ! Soudain Gérard sort sur le seuil de la porte, amené là, instinctivement, par le signal d'approche de l'autre âme !

Dans sa poitrine, se hâtent les pas pressés de Noëlle ! Il lui semble que ses yeux voient au delà de l'horizon réel. Il court sans la voir, parce qu'il la pressent... La voici !

Dans l'allée des lys, elle est apparue : il la reçoit haletante, épuisée, blanche comme les lys, et le crépuscule doucement se referme sur eux...

La vie est trop courte pour ici-bas ; — l'éternité trop longue, effraie...

Un instant, Noëlle s'arrête pour parler, sortant de son rêve :

« N'est-ce donc plus comme autrefois, un bref instant de bonheur, arraché à la vie ? Un de ces instants trop courts pour apaiser l'âme, — et précédés de tant de peine, et suivis de tant d'angoisse !... Est-ce vrai que c'est pour toujours ? Que nous ne nous séparerons plus que devant Dieu ? Dis, est-ce vrai ? »

Sa voix parle, comme une voix lointaine.

Soutenue dans les bras de Gérard, elle effleure à peine le sol...

Tout se tait...

Dans un arbre, une fauvette lance sa cantilène comme une prière à la nuit ! Oh ! qui dira la durée d'une heure !...

Les vieux remparts.

Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de trois ans de bonheur !

Le temps a élevé leur passion, asservi leurs enthousiasmes à une habituelle et divine tendresse : il n'y a plus qu'une âme pour deux corps, qu'une vibration pour deux cœurs ! Désormais, la joie ou la douleur n'atteindront plus qu'un seul être en eux.

... Ils sont venus revoir un coin de paix qu'ils avaient connu autrefois, — un coin très seul, tout près du ciel, sur de vieux remparts...

La fin du jour approche, dans un invraisemblable embrasement de l'horizon.

A leurs pieds, des champs très verts, tachés çà et là d'étendues fauves où furent des moissons coupées puis la ceinture de velours sombre de la grande forêt, et puis la mer... la mer, apparaissant à cette heure, comme une ligne de vif-argent, comme la frange du royal manteau de velours sombre.

Ils sont là tous deux, assis sur un banc, sur la crête des vieilles murailles, tandis que l'incendie du ciel devient, à chaque minute, plus inouï de violence de folles couleurs...

Il y a au-dessus de la forêt, comme un reflet d'or vert caressant la cime des arbres, — et la mer, — telle une barre d'argent, longue, indéfinie, sur laquelle s'élancent de fantastiques chevauchées de nuages : des bleus aux ombres de plomb, des gris comme le plumage des ramiers, des roses, des rouges, des sanglants... à la fantaisie de l'astre qui les éclaire, en descendant lentement dans les flots...

Dans le fond du ciel, on dirait quelque gigantesque grotte d'où s'échapperaient des flammes de fournaise, et la fixité des regards qui finit par animer les choses immobiles, donne l'illusion d'une forge rougie, où travailleraient des Titans...

De tous côtés, arrivent de formidables armées, des légions de casques aux crinières flottantes ; toute la fantasmagorie des batailles... et le ciel tout entier, semble la plaine choisie, où vont se mesurer ces imaginaires régiments !

Tout en bas des vieux remparts, et comme enseveli sous des saules, un petit hameau va s'endormir bientôt, car l'ombre y est déjà plus épaisse.

On dirait que la nuit a commencé pour ceux d'en bas, tandis qu'une aurore nouvelle se lèverait pour ceux d'en haut...

Gérard et Noëlle se sont arrêtés dans ce hameau. Oh ! il y a de cela bien des années déjà, et pour des heures seulement...

Ils l'avaient choisi parce qu'il paraissait plus mystérieux et plus caché ; parce qu'à l'ombre douce de ces arbres, le temps passerait peut-être moins vite, sous la garde du silence !

Il faisait beau soleil aussi, ce jour-là, et à travers les berceaux de feuilles, leurs yeux avaient aperçu le sommet des vieux murs, et de leur petite retraite, ce sommet leur avait paru si haut, si loin d'eux...

... Comme quelque cime inaccessible d'où l'on ne redescend plus, quand une fois on y est monté.

Et ce souvenir lointain les enveloppe encore à cette heure : leur amour, lui aussi, a gravi la route, pour atteindre cette hauteur ; — mais toujours il 'a marché : voyageur infatigable, s'accrochant à toutes les aspérités où il laissait parfois le plus pur de son sang ; mais avançait quand même...

Et comme le hameau, baigné de la clarté lilas du crépuscule, s'endort doucement ; — le souvenir en leurs cœurs sommeille, bercé par la divine harmonie de leur amour présent.

La grande lumière du ciel rayonne en eux comme sur la nature, et à cette heure de recueillement de tout, leur bonheur est une prière, leur étreinte est une offrande...

Les vieux murs sont devenus tout roses, du rose bleui des commencements de nuits lumineuses : en face d'eux, une ferme, entourée d'arbres, se découpe sur l'horizon avec une netteté qui dessine chaque feuille... des phares s'allument là-bas, le long de la côte ; — sur les routes, plus un bruit de char, plus un bruit de pas...

. . . .

La belle nuit descend caressante, jetant aux choses des manteaux de velours ; — aux êtres, la magique torpeur du repos et de l'oubli...

Et l'immensité tout entière devient la « chambre heureuse » qui contient à jamais cette miraculeuse histoire d'amour !...

ARTHUR CHASSÉRIAU.

LES CIVILISATIONS TUNISIENNES [1]

L'étude des civilisations tunisiennes, de leurs contrastes et de leurs rapprochements nous permet de comprendre pourquoi les trois sociétés musulmane, chrétienne et juive ont pu vivre côte à côte dans le passé, et de chercher si elles pourront continuer à vivre côte à côte dans l'avenir.

I

Les contrastes des trois civilisations ont produit deux effets qui rendaient possible la vie commune. D'une part, ils ont produit une division de travail qui faisait des trois peuples des collaborateurs solidaires les uns des autres. D'autre part, les contrastes étaient si violents qu'on fit effort pour les atténuer : les trois civilisations ont signé de nombreux compromis.

Les trois sociétés se complètent mutuellement. L'une, par exemple, conserve le dépôt des richesses naturelles, la seconde produit des richesses artificielles, la troisième les fait circuler. L'économie politique des juifs contredit ligne par ligne celle des Arabes, mais ce contraste même explique pourquoi les Arabes ne pouvaient pas se passer des Juifs, ni les Juifs des Arabes : peu commerçants, les Arabes avaient besoin du commerce israélite ; nullement agriculteurs, les israélites avaient besoin du blé musulman. On croirait que c'est la fatalité qui, pendant des siècles, a accouplé ces deux peuples, dont les appétits mêmes sont contraires. Mais cette fatalité réside dans leurs âmes, puisque c'est l'orientation de leur esprit qui rend compte des différences de leur activité économique. Arabes et Israélites avaient également besoin des Européens : aucun de ces peuples n'a montré à Tunis un génie d'invention suffisant pour s'élever au-dessus de l'état de nature. Sans l'industrie européenne, le commerce israélite n'aurait pas eu de produits à livrer aux Musulmans. Aussi la prospérité des contrées musulmanes pouvait-elle se mesurer, dès le XVIIe siècle, à la proximité des établissements juifs et chrétiens : Tabarka, le cap Nègre, Tunis, Sousse, en un mot les ports étaient seuls florissants parce qu'ils renfermaient seuls les trois éléments nécessaires à l'activité sociale.

Les contacts que leur impose cette collaboration font éclater aux yeux des Tunisiens les contrastes de leurs coutumes et de leurs croyances. Or, toutes les

---

1. Ce chapitre est extrait d'un volume qui va paraître à la librairie Alcan sous ce titre : *Les Civilisations tunisiennes* (Musulmans — Israélites — Européens). Étude de psychologie sociale, par Paul Lapie, agrégé de philosophie, ancien professeur au lycée de Tunis.

fois que les hommes prennent conscience d'une contradiction, ils font effort pour la lever : de la claire connaissance de leur opposition résulte nécessairement le désir d'un rapprochement. Il est intolérable pour l'esprit d'admettre que deux hommes, également hommes, n'aient pas sur les mêmes objets les mêmes croyances et ne fassent pas dans les mêmes circonstances les mêmes actions. Pour éviter cette absurdité, chacun cherche soit à modifier les actions et les croyances d'autrui, soit à modifier ses propres idées et ses propres coutumes. Cette loi psychologique explique toutes les tentatives de rapprochement des Israélites, des Arabes et des Européens. Elle est le principe d'où se déduisent les lois sociologiques de l'assimilation.

Les Israélites de toutes classes abandonnent d'abord leur langue ; puis, peu à peu, leurs coutumes : mobilier, vêtement, maison, nourriture ; enfin leurs mœurs : la monogamie devient pour eux la loi, l'idéal et la réalité ; leurs sentiments sociaux se développent ; même leurs idées religieuses commencent à se transformer. Est-ce à dire qu'ils n'aient plus de progrès à accomplir ? S'ils étaient identiques aux Européens, on ne s'expliquerait pas l'antipathie qu'ils inspirent à beaucoup d'Européens. Mais ils ont, en général, un défaut qui vient de la rapidité même de leur évolution. Le jeune Juif qui se civilise est en général un orgueilleux : il a conscience des progrès qu'il a accomplis et il en tire vanité. Sentiment très naturel, mais d'autant plus choquant pour les Européens que les progrès des Juifs leur paraissent plus superficiels.

Les Arabes commencent à nous imiter, mais leur assimilation est moins rapide et moins universelle que celle des Israélites.

Elle est entravée par la force de l'habitude. Les Musulmans ne veulent pas accepter purement et simplement nos usages : ils voudraient non pas s'européaniser mais islamiser nos coutumes. Aussi n'ont-ils emprunté aux Européens que les dehors de la civilisation : notre langage, le confort de nos maisons, les modes de nos tailleurs. Encore tiennent-ils à conserver leur propre langue, leurs meubles et une partie de leur costume.

Si les coutumes ne sont pas abandonnées sans hésitation, les croyances doivent victorieusement résister. Depuis cinquante ans, l'esclavage est aboli ; mais ce demi-siècle n'a pas suffi pour transformer l'opinion musulmane : il est impossible de démontrer à un Musulman éclairé l'immoralité de l'esclavage : comment serait immorale une pratique destinée à convertir les infidèles ? De même la polygamie disparaît : il ne subsiste qu'une polygamie, celle qui résulte des divorces et des mariages successifs. Mais combien d'Arabes sont persuadés que la polygamie est immorale ? — Enfin, si les sentiments sociaux se sont transformés, c'est au détriment des Européens. Tandis que la division régnait jadis parmi les Musulmans tunisiens, l'union s'est faite devant l'étranger. On entend bien encore certains jeunes gens se targuer de leur origine turque tandis que d'autres maudissent la domination ottomane : les uns prétendent que le pays du Commandeur des Croyants est le modèle des États ; les autres déclarent que « le mot Turc signifie destruction ». Mais ces souvenirs d'antiques haines deviennent rares. Si les Bédouins et les nègres sont encore méprisés, le temps des outrages est passé pour les descendants des Maures andalous comme pour les métis turco-arabes (kourouglis). Si l'idée d'une nationalité musulmane n'est pas encore très nette dans l'esprit de la majorité, elle commence à paraître dans quelques cerveaux, et, en tous cas, l'union règne entre les divers éléments de la population musulmane. Quand on fait allusion devant des Arabes et des Turcs à leurs querelles d'autrefois, on reçoit cette réponse : « Nous avions tort, il y a de bonnes gens dans tous les peuples ! » Il est fâcheux qu'il faille rappeler à quelques-uns, même parmi ceux qui nous prodiguent les démonstrations d'amitié, que cette maxime entraîne la conséquence suivante : « Il y a de bonnes gens parmi les Français.

Le besoin d'unité se manifeste donc à Tunis de plusieurs manières : les Juifs nous imitent sans restriction ; les Arabes nous imitent, mais sans hâte et avec l'intention plus ou moins consciente d'absorber nos coutumes et nos mœurs plutôt que d'être absorbés par notre civilisation. Nous cherchons à assimiler les deux éléments indigènes. De ces tendances il résulte qu'entre les types extrêmes des types moyens en nombre infini prennent naissance. C'est ce chaos de costumes, de maisons, d'idées et de sentiments qui donne à la ville actuelle son originalité pittoresque.

Combien l'architecture y compte-t-elle de styles ? Près du port, un essaim de guinguettes, en bois peint et découpé, des lignes de hangars et de docks ; au milieu d'étendues désertes dont le sol vient d'être conquis sur l'eau du lac de grandes voies rectilignes : c'est la ville future : il n'y manque que des maisons. Un peu plus loin, le quartier français étale ses larges avenues, mais les maisons, avec leurs façades postiches, leurs sculptures et leurs balcons moulés, leur badigeon à la colle, paraissent fragiles comme un décor. Les larges avenues sont courtes : nous voici, après avoir franchi la Porte de France, dans l'ancien « quartier franc » : ce sont des maisons italiennes, aux portes cintrées, aux façades bleu tendre ou jaune clair, aux volets verts. Mais les rues s'étrécissent, serpentent, se recroquevillent ; ici des

boutiques en contre-bas s'ouvrent comme des caves sur la rue; là, des rubans de muraille blanche s'allongent, sans fenêtres; ailleurs, la rue est voûtée et, dans l'obscurité, des gerbes de lumière tombent des soupiraux : nous sommes dans le quartier musulman. Et il y faudrait distinguer les vieilles maisons sans étage et sans fenêtre, les maisons andalouses avec les volutes gracieuses des grilles de leurs fenêtres, les maisons turques avec leurs balcons fermés, les maisons modernes que le maçon européen commence à altérer.

Les costumes sont plus variés que les maisons. Les Européens importent leurs modes nouvelles et leurs défroques antiques. Un châle sur les épaules, les Italiens flânent, et le feutre bossué du brigand classique couvre le chef des Siciliens. La cape noire des Maltaises auréole leur physionomie mystique et délicate. Une saie brune, d'étoffe raide, se drape sur les épaules du portefaix musulman. Les riches Arabes étalent des robes rouges à parements verts, des robes jaunes, beiges ou violettes. Les Musulmanes passent, toutes blanches dans leurs haïks, le visage voilé de noir. Voici des hommes qu'un œil novice prend pour des Arabes; la coupe du costume est la même, mais les couleurs sont différentes : ce sont des Israélites, voués au noir ou au bleu sombre. Les Juives prennent des mines provocantes dans leurs culottes et leurs vestes de jeunes garçons; les plus âgées se balancent dans leurs grands voiles blancs suspendus à leur mitre dorée. Et il faudrait décrire les uniformes sans nombre : ceux des généraux tunisiens, chamarrés d'or, ceux des soldats français, et l'habit rouge à bandes jaunes des musiciens beylicaux, et la haute toque noire qui emprisonne les cheveux nattés des popes grecs. Qui serait sûr de tout citer?

Toutes les gammes de parfums comme toutes les gammes de couleurs. Depuis les puanteurs du quartier juif et la pestilence du lac jusqu'à l'encens des mendiants, jusqu'aux fines essences du souk, toutes nuances sont représentées. Dans ce pays du soleil, le marchand de marrons, symbole de l'hiver, nous fait respirer les chauds effluves de son fourneau; mais un goût de friture s'y joint : c'est que tout près, dans un sous-sol voûté, un petit vieux jette pêle-mêle dans l'huile bouillante des œufs, du foie et des piments, tandis qu'au plafond de la boutique voisine sont pendues, comme des linges mouillés, des nappes de fade macaroni. Les aveugles, si nombreux à Tunis, doivent être guidés par l'odorat.

Mais ces scènes pittoresques ne donnent pas seulement à la ville la saveur étrange que lui trouvent les touristes ; elle a pour le psychologue une saveur de même nature. Non seulement ces hommes n'ont pas le même style, la même mode et la même cuisine, non seulement ils n'ont pas pour nos yeux ou nos narines le même respect ou le même dédain, mais le nombre des morales y est aussi grand que le nombre des costumes, et celui qui lit dans les âmes se perd dans leur chaos comme le touriste se perd dans l'inextricable réseau des ruelles de la ville. Entre les trois civilisations, on a pris tant de moyens termes que la variété des coutumes et des mœurs est infinie : les contrastes échappent, atténués par toutes ces transitions. Elles dissimulent l'antagonisme radical des trois sociétés : c'est ce qui permet à la ville de subsister.

II

Les compromis qui autorisent la rencontre des trois sociétés tunisiennes sont-ils durables? Quel est l'avenir de cette combinaison d'éléments disparates?

Beaucoup pensent que ce ménage à trois ne saurait avoir longue durée. — Les Israélites redoutent l'antisémitisme. Ils recueillent leurs frères algériens chassés par la crise actuelle, mais ils craignent d'autant plus une crise analogue qu'ils sont plus nombreux à Tunis que dans toute l'Algérie. Déjà les plus intelligents des Israélites tunisiens, blessés dans leur dignité par la défiance qu'ils rencontrent, songent à émigrer dans des pays plus libéraux. Pourtant l'antisémitisme n'est que latent à Tunis. Il peut grandir à mesure que les Européens trouveront dans les Israélites des concurrents plus dangereux. Si la division du travail a permis aux Israélites et aux Européens de vivre en bon accord, l'accord peut cesser le jour où les Israélites, tout en restant distincts des Européens, se livreront aux mêmes travaux et leur feront une guerre commerciale. Ainsi l'assimilation même des Israélites, loin de leur attirer la sympathie, excite contre eux la défiance.

Les Arabes sont aussi inquiets que les Israélites. Eux aussi, ils observent l'Algérie, et ils savent qu'Alger n'est plus une ville arabe. Bien que le protectorat prenne avec soin le contre-pied de la politique algérienne, les Musulmans craignent pour Tunis un sort semblable. Ils se plaignent d'être sacrifiés aux Juifs : l'égalité dont jouissent les Israélites leur paraît injuste : habitués à les traiter avec mépris, ils se croient déshonorés maintenant que les Juifs sont leurs égaux. En outre, ils se ruinent et ils accusent de leur ruine les Juifs leurs créanciers et les Français qu'ils croient les protecteurs des Juifs. Aussi quelques-uns, — et non des moins importants, — parlent-ils d'un exode au désert comme d'une éventualité acceptable.

Des Français accueilleraient avec joie ce départ. Certains pensent en effet que Musulmans et Israélites ne seront jamais complètement assimilés; ils pen-

sent que les uns et les autres, lorsqu'ils nous imitent, songent plutôt à nous emprunter des armes qu'ils retourneront contre nous qu'à adhérer de tout cœur à notre civilisation. Et ils concluent : notre société se suffit à elle-même, elle devra donc éliminer ces prétendus auxiliaires qui ne sont que des parasites ou des ennemis.

On soupçonne donc, de toutes parts, que les compromis actuels ne suffisent pas à assurer l'avenir. Ou bien les trois éléments devront se séparer, ou bien ils devront s'unir dans une alliance plus intime. Si la race ou la religion est le principe essentiel des sociétés, cette alliance est chimérique. Éternellement, les trois races et les trois religions creuseront un abîme entre Musulmans, Israélites et Chrétiens. Mais si la race et la religion ne sont que des principes dérivés, si elles dépendent du caractère des hommes, on peut entrevoir dans un avenir sans doute lointain le règne de la paix. — La paix ne sera absolue, disent les uns, que le jour où les races seront confondues : or, elles refusent de se mêler. — Mais les races ne pourront s'unir que le jour où l'idée de la famille sera modifiée dans les cervelles musulmanes et israélites : et cette notion ne se transformera que si les habitudes mentales s'orientent dans un sens nouveau. — La paix ne sera absolue, disent les autres, que le jour où les religions seront réconciliées : or, nous refusons d'agir sur les consciences. Et, en effet, nous tenons aux Arabes ce raisonnement bizarre : « Votre civilisation dépend tout entière de votre religion; gardez votre religion, mais prenez notre civilisation. » C'est comme si l'on disait : « Pour faire bouillir de l'eau, il faut la faire chauffer; ne la faites pas chauffer, mais faites-la bouillir. » Si la religion est l'unique principe de cette société, notre « mission civilisatrice » est vaine et absurde. — Mais l'unanimité religieuse n'est pas la condition nécessaire de l'unanimité nationale. Il suffit que les religions soient tolérantes. Et la tolérance est une vertu qui s'enseigne et qui s'acquiert. Races et religions se transforment si les âmes sont transformées. La paix ne peut-elle pas venir de l'éducation des âmes?

Si différentes qu'elles soient, les trois âmes sont des âmes humaines; elles contiennent les mêmes éléments : pour les transformer, il suffit de changer la formule qui a combiné ces éléments. La prévision est la « dominante » du caractère israélite, l'imprévoyance celle du caractère arabe : mais ces deux caractères s'opposent comme le léger s'oppose au pesant : ce sont deux degrés différents d'une même qualité : une âme absolument imprévoyante est aussi difficile à concevoir qu'un corps sans pesanteur. Est-il donc impossible de développer dans l'âme arabe le goût de l'avenir et de faire sentir aux Israélites la poésie du passé?

Pour transformer ces âmes, il ne suffit pas d'instruire les enfants des deux peuples. Tant que les adultes eux-mêmes n'auront pas pris de nouvelles habitudes mentales, nos efforts pour modifier l'esprit de l'enfant seront vains : à la sortie de l'école, l'influence des aînés détruira notre œuvre. En outre, nous ne pouvons donner aux enfants qu'une science élémentaire et utilitaire : elle produit des vaniteux et demain produira des déclassés. Sans doute, il est indispensable d'enseigner aux jeunes indigènes la langue française et les notions théoriques ou pratiques qui peuvent améliorer leur destinée. Mais à cette éducation de la foule il faut joindre une éducation de l'élite. Ce qui donne à une civilisation son caractère, ce ne sont pas les croyances de la foule mais celles de l'élite. Les idées du peuple sont la menue monnaie des idées de quelques hommes : c'est à l'intelligence de ces hommes que nous devons nous adresser. Ce n'est pas à dire que l'enseignement supérieur soit l'unique salut et que le gouvernement doive s'empresser de fonder à Tunis une Université. On ne voit pas en quoi les Écoles supérieures d'Alger ont sauvé les Musulmans et les Israélites algériens. Mais l'élite des Musulmans et des Israélites tunisiens doit se convaincre que le vrai moyen d'entrer « dans la voie du progrès » ce n'est pas d'imiter nos modes et nos vices, c'est de se soumettre aux influences qui ont créé nos sociétés. C'est spontanément qu'ils doivent aspirer à prendre les habitudes mentales que nous avons depuis la Renaissance; c'est spontanément qu'ils doivent nous demander nos arts et nos sciences. L'aristocratie musulmane n'est pas encore ruinée et l'aristocratie israélite s'enrichit : pourquoi n'envoient-elles pas leurs fils pour suivre en France des études désintéressées?

Les Israélites et les Musulmans ne devraient pas se livrer aux mêmes études. Les Arabes ont déjà subi l'influence antique : aussi ont-ils du goût pour les lettres; mais ils ont besoin d'une éducation scientifique. Les Israélites, au contraire, aiment les sciences appliquées mais n'ont guère de goût pour les arts : c'est cependant une culture littéraire qu'ils devraient rechercher.

L'histoire critique et la science expérimentale seraient pour les Arabes d'excellentes disciplines. L'étude critique de l'histoire leur apprendrait à douter du passé : ils verraient que le passé n'est guère plus connu que l'avenir : ce qu'ils vénèrent sous la forme du vieux n'est souvent que du neuf déguisé. La critique historique déblaierait les routines mais ne donnerait pas de qualité positive : l'esprit serait purgé, mais non réformé. Pour donner aux Arabes le goût de l'avenir, il ne suffirait pas de montrer que le passé est difficile à connaître, mais il faudrait surtout prouver que l'avenir ne nous est pas absolument

fermé. C'est l'étude des sciences expérimentales qui fournirait cette preuve. Savoir, pour les Arabes, c'est se rappeler; « savoir » pour les savants modernes, « c'est prévoir ». Ce n'est pas qu'il faille leur apprendre à « pourvoir » : les applications utilitaires leur seront trop tôt suggérées. Mais les sciences comme l'astronomie, la météorologie, la physique générale n'offriraient pas ce danger. La science musulmane s'en tient à Aristote : il faut lui faire connaître Descartes. Le jour où le *Discours de la Méthode* serait compris et admiré d'une élite de jeunes Tunisiens, nous aurions donné à l'âme arabe plus de qualités nouvelles qu'en apprenant l'histoire des rois de France à cent mille enfants musulmans. — De leur côté les Israélites devraient prendre à tâche d'acquérir quelque goût littéraire ou artistique : s'ils n'empruntent à notre civilisation que ses institutions économiques, c'est qu'ils ont été soustraits aux deux grandes influences qui ont formé l'âme européenne : la science pure et les lettres antiques.

Sans doute, ce n'est pas en vingt ou trente ans que des habitudes nouvelles peuvent transformer l'âme des peuples. Mais pourquoi désespérer ? Est-ce en vingt ou trente ans que Gaulois, Romains et Germains se sont fondus pour former notre nation ? Est-ce en vingt ou trente ans que la civilisation moderne s'est fondée en Europe ? En dépit de leurs contrastes, les trois peuples tunisiens pourront remplacer leurs compromis et leurs malentendus par une alliance durable. D'ailleurs, unanimité ne signifie pas uniformité : sans perdre tous les traits distinctifs ils pourront, en élargissant leur esprit, s'associer pour longtemps dans l'enceinte de la cité tunisienne.

PAUL LAPIE.

VARIÉTÉS

Le tombeau de J.-J. Rousseau.

Le prince Constantin Radziwill, fidèle au culte que son illustre famille a toujours professé pour les lettres et les arts, fait réparer, en ce moment, le tombeau de Jean-Jacques Rousseau qui se trouve dans l'île des Peupliers, à Ermenonville.

A ce sujet, une question intéressante a surgi dans la presse et dans l'opinion : Où sont les restes du philosophe ? Deux versions sont données. Suivant les uns, ils seraient encore à Ermenonville, et le décret de la Convention du 15 septembre 1794 (29 fructidor an II), ordonnant leur translation au Panthéon, aurait été éludé ; un cercueil faux aurait été livré.

Suivant les autres, et nous sommes du nombre, les cendres de l'auteur des *Confessions* ont bien été ramenées à Paris, le 11 octobre 1794 (20 vendémiaire an III) et déposées dans les caveaux du Panthéon. Enfin, parmi ceux qui admettent cette hypothèse, certains pensent qu'à l'époque de la Restauration, en 1814, les restes du grand homme ont été profanés et dispersés, en même temps que ceux de Voltaire.

Nous allons passer en revue les faits qui se rapportent à la question, et donner les documents que nous possédons. Cet examen, nous l'espérons, amènera la découverte de la vérité. C'est là, en définitive, de l'histoire littéraire, digne de toute l'attention du monde philosophique.

* * *

Rousseau mourut à Ermenonville le 2 juillet 1778, à l'âge de soixante-six ans. Il était alors l'hôte du marquis René de Girardin, et logeait dans un petit pavillon, voisin du château. Il succomba à une attaque d'apoplexie séreuse au cerveau, genre de mort attesté par le procès-verbal d'autopsie de son corps, lequel fut signé par cinq docteurs, trois chirurgiens et deux médecins.

Suivant le vœu exprimé maintes fois par Jean-Jacques, le marquis de Girardin le fit enterrer dans l'île des Peupliers, située au milieu d'un petit lac, en face du château, dans la partie sud du domaine. C'était bien là l'asile suprême pour l'ami de la Nature, qui tant de fois avait célébré ses harmonies, ses beautés, ses grâces et ses parures.

Le monument était entouré jadis de peupliers d'Italie, de là le nom donné à l'île. Ces beaux peupliers d'autrefois, très élevés et d'aspect imposant, ont vieilli et sont morts. Ce n'est plus que dans les anciennes estampes qu'on peut encore les contempler et les admirer.

* * *

Au mois d'octobre 1794, en vertu du décret de la Convention, les cendres de Rousseau furent transportées d'Ermenonville au Panthéon. Une commission exécutive avait été nommée pour veiller à cette translation, Ginguené en était le président. Il fit un rapport à ce sujet. En voici les passages essentiels :

... On aurait pu croire que le cercueil, placé dans le monument, imposait la nécessité d'enlever la pierre qui le couvrait, et l'édifice en eût beaucoup souffert. Mais le citoyen Lesueur, qui l'avait érigé, en 1780, savait que le monument couvrait un caveau de pierres de grès, liées avec du ciment, sous lequel était placé le cercueil. L'extraction s'en est faite par un canal de trois pieds de profondeur, creusé sous le monument. Il a été constaté par le témoignage de tous les habitants d'Ermenonville, qui l'avaient vu enterrer en 1778, que le cercueil en bois de chêne, lié par trois cercles de fer, et recouvert de

plomb, est dans la plus parfaite intégrité; le procès-verbal des officiers municipaux d'Ermenonville en fait foi...

Voici, d'autre part, l'extrait le plus important du procès-verbal de la municipalité d'Ermenonville, auquel Ginguené fait allusion :

Nous, membres de la Commune d'Ermenonville... avons assisté à l'excavation du monument situé dans l'île des Peupliers du parc d'Ermenonville, et à l'extraction du corps de Jean-Jacques Rousseau.

Le cercueil qui le contient a été placé sous nos yeux dans le char qui doit le transporter demain vers Paris.

Notre respect pour les Décrets de la Convention Nationale, notre envie de faire partager à tous nos frères le trésor qui nous a été confié pendant plusieurs années, nous empêche de répandre autant de larmes que doit nous en coûter une pareille séparation, mais nos regrets suivent toujours l'ami de la Nature et de l'Humanité.

Nous attestons de plus que le cercueil de bois de chêne recouvert de plomb a été reconnu sain, entier, et tel enfin que plusieurs de nous l'ont vu déposer dans son tombeau, l'an mil sept cent soixante dix-huit.

Nous avons arrêté en outre que mention honorable serait faite au procès-verbal de ce jour du zèle et du talent que le citoyen Lesueur, qui avait érigé ce monument en mil sept cent quatre-vingts, a déployés dans ces jours tant dans l'excavation et l'extraction qui ont été faites, que dans le soin qu'il a pris de conserver précieusement ce tombeau qui nous sera toujours précieux...

Ce procès-verbal si précis est revêtu de trente-deux signatures. Malgré ces attestations nettes et claires, une tradition vivace à Ermenonville et dans les environs, tradition étayée de quelques semblants de preuves, veut que le vrai cercueil, renfermant le corps du philosophe, soit resté là-bas. Un second cercueil, faux, celui-là, aurait été mis sous les yeux du représentant de la Convention, et amené à Paris, puis déposé au Panthéon. Le sculpteur Lesueur, dit-on, qui dirigea les travaux de translation, était l'ami intime de René de Girardin, et n'avait rien à lui refuser.

Cette hypothèse ne peut guère être admise. Le marquis de Girardin, il est vrai, avait refusé, une première fois, en 1791, de se dessaisir des restes de Rousseau ; il y tenait beaucoup, ainsi du reste que la population du pays. Mais il eût été imprudent d'échapper par un subterfuge à un décret de la Convention, bien qu'on fût à la fin de 1794.

Voulant savoir à quoi s'en tenir, le prince Constantin Radziwill, propriétaire actuel du domaine d'Ermenonville, a fait procéder, le vendredi 5 novembre, présent mois, en présence du maire de la commune, à une première exploration du tombeau. La partie supérieure seule a été examinée. Le résultat a été négatif, on n'a rien trouvé.

Des recherches nouvelles doivent avoir lieu prochainement dans la partie basse du monument, tout à fait dans le caveau et dans le sol, et peut-être d'autres lieux du domaine seront explorés aussi, car certains documents font supposer à quelques personnes que le marquis de Girardin prit toutes les mesures nécessaires pour que le corps de Rousseau ne lui fût pas enlevé.

On affirme même que, sous le premier Empire, en 1806, la famille de Girardin aurait obtenu de Napoléon l'autorisation de ramener dans l'île des Peupliers les restes de l'immortel écrivain.

Ce sont là, nous le pensons, des suppositions chimériques. Toutes les recherches qu'on fera à Ermenonville n'amèneront aucune découverte.

D'ailleurs, je puis citer une autorité incontestable, celle de Stanislas de Girardin, fils de René de Girardin. Il dit dans ses *Mémoires*, publiés en 1834 :

Les cendres de Jean-Jacques ne devaient pas rester à Ermenonville! L'Assemblée Constituante, sur une proposition qui honore la mémoire de Mathieu de Montmorency, décréta que les honneurs publics seraient rendus à Rousseau, et la Convention fit transférer ses restes au Panthéon, le 11 octobre 1794. *Depuis que le Panthéon est redevenu l'église de Sainte-Geneviève, j'ai vainement réclamé du Gouvernement l'autorisation de les faire reporter au milieu des jardins d'Ermenonville, dans le tombeau élevé par les mains de mon père.*

C'est là une déclaration formelle. Nous pouvons donc affirmer catégoriquement que la dépouille mortelle du philosophe a bien été amenée au Panthéon.

* * *

Jusqu'en 1864, malgré d'anciennes polémiques mal éteintes, l'opinion commune était que Rousseau dormait bien effectivement son dernier sommeil à côté de Voltaire dans les caveaux de l'église Sainte-Geneviève.

Alors parut une revue d'érudition, qui depuis a fourni une belle carrière, l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*. Dans son premier numéro, en date du 15 janvier 1864, on trouva cette question :

On sait que des bruits plus ou moins fâcheux ont couru, pendant la Restauration, relativement à une violation de la tombe de Voltaire au Panthéon, en avril et mai 1814. Je désirerais, dans un intérêt historique, savoir ce qu'il faut en penser. — M.

Cette interrogation amena une très intéressante et très longue discussion, dans laquelle il fut également question des cendres de Voltaire et de Rousseau. Elle prit fin, sans aboutir à des démonstrations rigoureuses, à des conclusions fermes. Depuis cette époque, l'opinion d'antan s'est modifiée, et un doute

sérieux plane aujourd'hui dans les esprits; plus que jamais on se demande ; Où sont les restes des deux hommes de génie qui personnifient tout le mouvement intellectuel des temps nouveaux ?

Nous allons résumer impartialement la discussion engagée en 1864.

A la question que posait l'*Intermédiaire*, le bibliophile Jacob (Paul Lacroix) répondit par une lettre où il affirmait que les tombes des deux philosophes avaient été violées, et leurs cendres jetées dans de la chaux vive.

Après avoir cité deux témoignages anonymes et partant sans valeur, le bibliophile raconte que peu d'années avant 1864 un de ses amis, qu'il ne nomme pas, lui fit de seconde main un récit curieux sur la question. Il le tenait de M. Puymorin, directeur de la Monnaie. Paul Lacroix le résume ainsi :

Aussitôt après la rentrée des Bourbons à Paris, au mois d'avril 1814, les hommes du parti royaliste, qui avaient le plus contribué à la Restauration, se préoccupèrent de la sépulture de Voltaire et regardèrent comme un outrage à la religion la présence du corps de cet excommunié dans une église. Il y eut plusieurs conférences à ce sujet, et il fut décidé qu'on enlèverait sans bruit et sans scandale les restes mortels du philosophe anti-chrétien, que la Révolution avait déifié. L'autorité avait été sans doute prévenue, et quoiqu'elle n'intervînt pas dans cette affaire, on peut croire qu'elle approuva tacitement tout ce qui se passa sous la responsabilité de quelques personnes pieuses, qu'on ne nous a pas nommées. Nous savons seulement que les deux frères Puymorin étaient du nombre. Il faut supposer que le curé de Sainte-Geneviève avait reçu des ordres auxquels il dut obéir.

Voici la partie la plus importante du récit fait à Paul Lacroix :

Une nuit du mois de mai 1814, les ossements de Voltaire et de Rousseau furent extraits des cercueils de plomb où ils avaient été enfermés; on les réunit dans un sac de toile, et on les porta dans un fiacre qui stationnait derrière l'église. Le fiacre s'ébranla lentement, accompagné de cinq ou six personnes, entre autres les deux frères Puymorin. On arriva, vers deux heures du matin, par des rues désertes, à la barrière de la Gare, vis-à-vis Bercy. Il y avait là un vaste terrain, entouré d'une clôture en planches, lequel avait fait partie de l'ancien périmètre de la Gare, qui devait être créée en cet endroit pour servir d'entrepôt au commerce de la Seine, mais qui n'a jamais existé qu'en projet. Ce terrain, appartenant alors à la ville de Paris, n'avait pas encore reçu d'autre destination : les alentours étaient déjà envahis par des cabarets et des guinguettes.

Une ouverture profonde était préparée au milieu de ce terrain vague et abandonné, où d'autres personnages attendaient l'arrivée de l'étrange convoi de Voltaire et de Rousseau; on vida le sac rempli d'ossements sur un lit de chaux vive, puis on rejeta la terre par-dessus, de manière à combler la fosse, sur laquelle piétinèrent en silence les auteurs de cette dernière inhumation de Voltaire. Ils remontèrent ensuite en voiture, satisfaits d'avoir rempli, selon eux, un devoir sacré de royaliste et de chrétien.

— Plût à Dieu, disait M. de Puymorin, qu'il eût été possible d'ensevelir à jamais, avec les restes de ces deux philosophes impies et révolutionnaires, leurs doctrines pernicieuses et leurs détestables ouvrages!

Le 16 mars 1864, le baron de Puymorin écrivit dans le journal *la Nation* une lettre de protestation contre le rôle odieux prêté aux membres de sa famille, à l'occasion de la violation de sépulture dont il s'agit.

De plus, deux procès-verbaux officiels furent publiés en réponse aux affirmations de Paul Lacroix. Le premier est relatif au déplacement des sarcophages de Voltaire et de Rousseau, dans les caveaux du Panthéon, il est daté du 29 décembre 1821, et signé par cinq fonctionnaires, agissant d'après les ordres du ministre de l'intérieur, MM. Delvincourt, adjoint au maire du XII[e] arrondissement, doyen de la Faculté de droit; Marrigue, commissaire de police; Baltard, architecte de Sainte-Geneviève; Boucault, inspecteur des travaux; Jay, inspecteur adjoint; Étienne, gardien des souterrains.

Il résulte de cette pièce que les sarcophages des deux penseurs furent, en 1821, enlevés de la place d'honneur qu'ils occupaient dans les galeries du Panthéon depuis la Révolution, et transportés sous l'escalier du péristyle. La caisse en plomb renfermant les ossements de Rousseau était intacte, sauf trois gerçures à l'endroit de la soudure, sur l'arête supérieure, mais ces gerçures ne constituaient point une effraction. On trouva intacte aussi sur le cercueil une inscription en lettres moulées, gravée dans l'épaisseur du plomb, et ainsi conçue : *Hic jacent ossa J.-J. Rousseau*, 1778. C'est bien l'inscription mise autrefois par ordre de René de Girardin.

Ce premier procès-verbal authentique, clair, net, revêtu de cinq signatures importantes, est la négation et la condamnation des allégations de Paul Lacroix, environnées d'ombre et de mystère. Si, en 1821, le cercueil de Rousseau fut trouvé intact, il n'avait point été profané en 1814.

Le second procès-verbal officiel n'est pas moins probant. Il concerne le replacement des sarcophages de Voltaire et de Rousseau à la place première qu'ils occupaient avant 1821. Il est daté du 4 septembre 1830 et porte la signature de MM. Raffeneau, commissaire de police; Baltard, et Boucault, déjà nommés, tous trois obéissant aux instructions du préfet de police. Il répète, en les confirmant, les constatations du procès-verbal de déplacement.

Ce déplacement du 29 décembre 1821 avait été opéré pour complaire aux missionnaires auxquels le

Panthéon, devenu Sainte-Geneviève, allait être livré. A la séance de la Chambre des députés du 25 mars 1822, M. Stanislas Girardin porta la question à la tribune. Il se plaignit du « silence injustifiable » que le ministère avait apporté, jusqu'alors « aux bruits plus ou moins vraisemblables qui s'étaient répandus relativement aux dépouilles mortelles de Voltaire et de Rousseau ».

— Je dois, s'écria l'orateur, je dois, comme député de la France, sommer le ministre de dire enfin ce que ces dépouilles sont devenues ; il en est responsable, non seulement envers la nation, mais aussi envers les étrangers, car les hommes de génie ont l'univers pour patrie... Au nom de la France, au nom des hommes éclairés de tous les pays, je demande au ministère de vouloir bien nous dire, enfin, où reposent les cendres de Voltaire et de Rousseau !

Le ministre de l'intérieur, M. de Corbière, ainsi interpellé, répondit :

Relativement aux deux hommes qui, par des lois successives, ont été transférés dans ce monument, ils on été déposés dans les caveaux de l'église Sainte-Geneviève, et ils y sont encore.

*
* *

Pour être complet, nous mentionnerons la note qu'un ancien procureur général, nommé Montaubricq, fit paraître le 30 mai 1852, dans le journal *la Guienne*, de Bordeaux. Elle est d'un beau fanatisme :

On se préoccupe trop, dans le monde religieux et politique, de ce que deviendront les restes mortels de Voltaire, lorsque l'église Sainte-Geneviève sera enfin restituée aux exercices de la religion. Cette question suppose l'ignorance d'un fait que je vais révéler. La tombe de Voltaire, transférée triomphalement au Panthéon, en 1791, celle du sophiste Jean-Jacques, qu'on plaça à ses côtés en l'an III de la République, n'ont pas été fidèles à garder les dépouilles que leur avait confiées la Patrie reconnaissante. Qu'on ouvre les monuments où ces contempteurs du christianisme furent ensevelis, et on trouvera deux tombeaux vides.

Il y a trente ans, j'appris, par de graves et authentiques récits, que lorsque l'église Sainte-Geneviève fut, sous la Restauration, rendue au culte, dès ce jour, Voltaire et le citoyen de Genève avaient fait place pour toujours au Dieu dont ils avaient usurpé le domaine. On peut fouiller, on n'aura pas même un peu de poussière.

Montaubricq,
ancien procureur général.

Sous le règne de Napoléon III, on agita la question d'une enquête au sujet des restes de Voltaire. Elle fut, paraît-il, ordonnée, mais nous ignorons si elle fut menée à bonne fin. En tout cas, on ne parla point de Rousseau, sujet principal de cette étude.

Depuis septembre 1830, les cercueils des deux plus grands esprits des temps modernes sont restés à la place qu'ils occupent encore actuellement dans les souterrains du Panthéon.

D'après ces documents on peut conclure, surtout pour Rousseau, que ces ossements n'ont point été profanés : un doute existe cependant dans l'opinion publique. Il appartient au gouvernement de l'éclaircir, en faisant pour le Panthéon ce que le prince Constantin Radziwill fait pour Ermenonville. Qu'on explore les deux tombeaux.

Il est un signe certain qui permettra de reconnaître les cendres de Jean-Jacques : dans le cercueil on doit trouver les médailles que René de Girardin y fit placer, pour rendre hommage au génie de Rousseau.

Hippolyte Buffenoir.

UN ROMAN DE M. BARRÈS

Les Déracinés.

Comme roman, comme œuvre d'art, les *Déracinés* sont une œuvre bien manquée. Cela est touffu, encombré, surchargé, mal composé, mal distribué, mal éclairé. D'immenses parties sont prodigieusement inutiles. Est-ce cinquante, est-ce cent pages que l'auteur a consacrées à la biographie de M. Portalis? Est-ce cent pages ou deux cents pages qu'il a consacrées à la description minutieuse de la cuisine du journal *la Vraie République?* Telles portions, souvent très considérables, de ce gros livre sont ennuyeuses plus qu'on ne le permet à un ouvrage sérieux. Le livre alors devient proprement illisible. Il faut que l'auteur, qu'on adule trop, le sache bien, surtout étant donné que ce volume n'est que le premier d'une série. Il y a dans cette nouvelle manière une négligence et un mépris de l'art qui pourraient être funestes à un auteur du reste si bien doué et qui a quelque chose à dire. Quand on a quelque chose à dire, il faut d'abord s'arranger de manière à pouvoir être lu.

Mais à considérer les *Déracinés* comme une étude historique et sociologique, le livre a une véritable valeur. C'est une enquête sur la génération née en 1860 et que par conséquent nous appellerons, si vous voulez, la génération de 1880.

Il est certain, *a priori*, que la génération de 1880 doit se distinguer un peu des générations précédentes. Elle est la première de la nouvelle France, de la France diminuée. Elle a été élevée, instruite, initiée à la vie intellectuelle immédiatement après 1870. Elle est la première à qui la République a essayé de donner son empreinte et de communiquer son es-

prit, esprit qu'elle cherchait elle-même. Elle est celle qui entrait dans la vie active, et même dans la vie intense, puisque c'était la vie de jeunesse, vers 1880, à l'époque du ministère Ferry et du triomphe définitif du parti républicain en France. Elle est celle qui commence à nous gouverner, à nous conduire, à nous instruire. Aucune génération n'est sans doute plus intéressante à étudier. Elle est, à beaucoup d'égards, historiquement analogue à celle de 1815. On peut attendre d'elle tout autant, et en tout cas, il est curieux de lui demander ce qu'elle est.

C'est ce que M. Barrès a fait avec diligence et voici à peu près ce qu'il nous répond.

La génération de 1880 fut ambitieuse, passionnée de recherches philosophiques, à peu près étrangère aux passions de l'amour, très peu artiste, assez généreuse et sans aucun principe dirigeant, malgré son très vif désir d'en trouver un.

Ambitieuse, elle le fut ardemment, et à tout prendre, c'est le trait dominant, et qui revient toujours. Tous ces jeunes gens, à une exception près, et à peine, sont des *arrivistes* enragés. Ils sont tous venus à Paris pour le conquérir et pour ne pas s'arrêter là. Il n'y en a pas un qui n'ait à peu près l'âme d'un Julien Sorel. Il n'y en a pas un qui ne frémisse d'une sensation amoureuse au seul nom de Napoléon. Tous sont des mégalomanes, tous sont des adorateurs de « l'énergie » et non pas en artistes, comme Stendhal, qui fut le plus paresseux des hommes, mais en une perpétuelle excitation et s'entraînant furieusement à tirer d'eux tout ce qu'ils en pourront extraire pour construire l'édifice de leur fortune.

Le trait est juste. J'en suis juge, appartenant à la génération précédente. Je puis comparer. La génération qui avait vingt ans en 1868 était surtout joviale, gaie, un peu criarde, point du tout concentrée, ambitieuse extrêmement peu. Il n'y a rien de vrai dans la *Vie de Bohème* que ce trait-là : l'insouciance et le peu d'impatience de faire son trou. Mais ce trait-là est très exact, et il fut celui qui caractérisa la jeunesse française aussi bien jusqu'en 1870 qu'en 1848. Quand nous causons souvenirs de jeunesse, M. Sarcey et moi, nous nous trouvons absolument du même âge.

Et j'ai très bien vu, à partir de 1870 et surtout à partir de 1880 — ce qui s'explique parce qu'il faut, pour que le changement soit sensible, qu'une génération ait complètement remplacé l'autre — l'esprit de la jeunesse changer à cet égard absolument. Ce n'est rien du reste auprès de ce qui nous attend. L'instruction primaire universelle et l'instruction supérieure surabondamment répandue vont, de plus en plus, faire de la jeunesse une période de la vie extrêmement triste, pleine de combats furieux et de rivalités féroces. Que je suis heureux d'être un vieillard ! Je ne le suis pas encore assez pour être sans pitié, et j'en ai une grande pour les pauvres petits qui vont avoir le malheur d'avoir vingt ans.

Second trait : préoccupations philosophiques. Ces jeunes gens de 1880 sont tout enfiévrés d'idées générales. Ils subissent avec ravissement l'influence de M. Taine... Une note en marge : pourquoi de M. Taine seulement ? Il fut très lu et très goûté, sans doute ; mais Renan aussi, et Spencer, et Darwin et Auguste Comte ? La plus grande influence sur cette génération a été celle de Darwin. A mon avis, c'est incontestable. Enfin va pour Taine, qui, certes, a exercé un grand empire ; mais il ne fallait pas qu'il parût seul... Ils dissertent avec volupté, ratiocinent avec délices, et discutent avec ravissement. Sauf que leur philosophisme est toujours tourné vers les préoccupations sociales et toujours y aboutit (ce qui est bien observé), ils ressemblent à des disciples d'Abailard sur la colline Sainte-Geneviève.

Ceci est juste, mais n'est pas un trait distinctif de la génération de 1880. Toutes les jeunesses depuis le XVIIIe siècle ont été ainsi. Les idées générales sont la passion des esprits qui n'ont pas encore rassemblé un grand nombre de faits. Ils s'en enivrent comme d'une vapeur légère, subtile et pénétrante. Les idées ne sont pas encore alourdies pour eux par les faits qu'elles contiennent ou qu'elles rappellent, et ils en jouent comme de bulles de savon adorablement légères et si joliment irisées ! Il n'y a pas à insister sur ce point. La génération de 1880 a été philosophique comme la nôtre, comme celles qui nous ont précédés et comme celles qui la suivront. Et il n'y a certes aucun mal à cela. A quoi je reconnais ce que pourrait être un jour un adolescent de dix-huit ans, c'est à l'impression que fait sur lui son premier mois de « philosophie ». S'il l'ennuie, je suis sûr de mon pronostic.

Troisième trait : Ces jeunes gens ne sont ni amoureux ni artistes. Un seul, pour qui M. Barrès a de la complaisance, un seul est artiste, très délicatement et très sensiblement artiste. « Il aime (ah ! le joli mot ! si tout le livre était écrit comme cela !) il aime la solitude et la perfection. » Il aime même l'amour. Et encore non pas extrêmement. Il aime plutôt à être aimé. Enfin, c'est une façon d'être amoureux. Mais il est le seul qui soit artiste et amoureux, le seul de toute la bande. Tous les autres sont étrangers et à l'amour et à l'art. Ils ne songent qu'à la puissance et à la gloire.

Est-ce bien juste, ceci ? A tout prendre, ou plutôt à beaucoup négliger, et à ne prendre que le principal, c'est vrai. Évidemment M. Barrès a écarté, comme quantité négligeable, les rêveurs, les petits don Juan et les esthètes. Ils existent pourtant. Ces derniers

surtout sont une partie très considérable de la jeunesse de 1880. Il ne fallait pas les ignorer complètement. Il n'en est pas moins vrai qu'en sa généralité, l'observation est juste encore. Surtout le peu de goût pour l'amour nous a beaucoup frappés dans cette génération de 1880. Le type du jeune premier a disparu du théâtre parce qu'il ne laisse pas d'avoir presque disparu de la société. Encore une chose qui n'est pas très gaie. Le mariage d'inclination, qui n'existe plus depuis bien longtemps dans les hautes classes, se fait rare dans la bourgeoisie. Il n'y aura bientôt plus que le « brave paysan de France » qui tiendra ferme et haut le drapeau des saines amours. Bravo pour le paysan de France!

Enfin ces jeunes gens sont de cœur droit, très capables de générosité, très suffisamment altruistes, mais sans aucun principe dirigeant de conduite. Ils en cherchent un, non sans ardeur, non sans verbiage, surtout; mais ils n'en ont point. De religion, aucune. Ils respectent les religions; ils ont même une certaine sympathie à leur endroit, et c'est une bonne observation qu'a faite M. Barrès que la campagne antireligieuse qui commençait précisément en 1880 n'a eu aucune prise sur la jeune bourgeoisie française, a été absolument comme si elle n'était pas. Ils respectent donc les religions et même les aiment; mais leur sympathie n'est point une adhésion. Ils n'adoptent point, non plus, aucun *credo* philosophique. Leur professeur leur a appris le kantisme et ils se moquent du kantisme, ce qui est bien irrévérencieux. M. Taine a tous leurs respects et ils entourent la personne de M. Taine d'une sorte d'adoration; mais le stoïcisme de M. Taine n'est point du tout leur fait, et ils cherchent autre chose.

En un mot ils sont *inquiets;* et c'est bien sur ce mot que le portrait qu'on en trace doit s'achever. Une immense inquiétude plane sur toute cette jeunesse, et aussi bien sur tout ce livre. Cette génération se sent mal assise, ou plutôt sent qu'elle n'est pas assise du tout; et il y a bien de la fébrilité dans son énergie un peu « voulue » et dans son ardeur d'action assez mal réglée.

Eh bien! tout compte fait, le portrait n'est pas mauvais. Je crois que la génération dont M. Barrès s'est fait l'historien se reconnaîtra, point flattée, point adulée, mais observée avec attention et peinte, malgré bien des omissions, avec une certaine exactitude.

Quant aux idées générales de l'auteur, lorsque du rôle de peintre il passe à celui de juge et de penseur, elles sont extrêmement intéressantes à relever; elles sont de haute valeur. Elles constituent, non plus une étude sur une génération de petits bourgeois, ce qui après tout pourrait être négligé, mais une philosophie de l'histoire de la France contemporaine.

Les idées de l'auteur sur ce point sont celles-ci :

La France est « dissociée ». Elle est dissociée par la disparition de ces faisceaux, de ces groupements d'hommes engrenés les uns aux autres que l'on appelait soit les ordres de l'État, soit les confréries, soit les corporations. Il n'y a plus dans l'État que des individus et un seul groupement qui est l'État lui-même. Situation désastreuse pour l'individu (et j'ajouterai pour l'État lui-même). Les individus, ces jeunes gens, par exemple, que je vous présente, se sentent affreusement isolés. Ils ne sentent pas dans l'effort la communauté de l'effort. Ils ne sont liés ni par les religions, trop faibles désormais; ni par la bureaucratie, aristocratie de notre temps, trop strictement attachée au gouvernement et qui se confond avec lui; ni par les syndicats de toutes sortes, trop débiles, ceux-ci, parce qu'ils sont trop multipliés, et qui ne sont encore que comme la matière cosmique des associations de l'avenir. Les fédérations de volontés n'existent pour ainsi dire pas en France. La France, de ce fait, est « dissociée ».

Elle est dissociée encore parce qu'elle est centralisée. Les associations les plus fortes et les plus naturelles, ce sont les régions, les provinces, les « pays ». Ces associations n'existent plus. Il n'y a plus de vie provinciale. Il n'y a plus de provinces. Il n'y a plus que des circonscriptions administratives, ou plutôt il n'y a plus que des expressions géographiques. L'individu, pour se pousser, et presque pour pouvoir vivre, est forcé de venir à Paris se déprovincialiser, c'est-à-dire perdre son originalité et une partie de sa force. Ces jeunes gens que je vous présente ne sont pas seulement des *isolés;* ce sont des *déracinés.* La profonde sève vitale, brusquement, leur manque. Paris leur enlève beaucoup plus qu'il ne peut leur rendre. Il les manufacture après les avoir desséchés. La perte de force vive est énorme pour le pays. Il faudrait ressusciter la vie provinciale.

Ai-je besoin de le dire, dans une revue où j'écris depuis si longtemps, ces idées sont tellement celles que je professe partout où j'écris, depuis que je me connais, qu'il me faudrait beaucoup d'esprit de contradiction pour ne les pas approuver. Je ferai remarquer seulement qu'il y a là deux ordres d'idées qu'il faut bien distinguer pour conclure sainement. Il y a, d'une part, la question de la dissociation, d'autre part celle de la décentralisation, comme j'ai eu soin déjà de les départir, rien que pour exposer les idées de notre auteur.

Sur l'affaire de la dissociation, je suis pleinement avec M. Barrès. Le Français est admirable pour ne point s'associer. Il est individualiste de nature. Les fédérations de volontés, — qu'on me pardonne ce que le mot a de prétentieux, il rend trop bien ce que je veux dire, — les fédérations de volonté que son histoire

lui avait comme imposées, il les a laissées se dissoudre avec un soin jaloux et quand elles ont été bien délabrées, il leur a porté le dernier coup avec allégresse. Qu'il faille réagir contre cette tendance déplorable qui a fait le Césarisme, qui a fait le Boulangisme, qui refera l'un ou l'autre un de ces jours, c'est tout à fait mon avis ; et j'y tiens non seulement comme libéral, mais tout simplement comme patriote, parce qu'il est bien certain que le grand groupement qui est l'État n'encadre pas d'assez près l'individu pour le soutenir et pour mettre en jeu toute sa force.

Sans groupements secondaires, intermédiaires et plus étroits, l'individu s'abat et languit, devient poussière humaine plutôt que nation. Une nation sans « corps intermédiaires », comme disait Montesquieu, n'est pas une « nation constituée », comme disait de Bonald, et les deux mots sont excellents. C'est la théorie de Montesquieu ; c'est celle de Taine, c'est la mienne ; c'est celle qui, à travers quelques écarts et aventures intellectuelles, est *admirablement* renouvelée dans les livres, dans tous les livres, du très pénétrant et très distingué M. Durkheim. Enfin à mon avis c'est la vérité. Aux faisceaux sociaux qui ont existé autrefois et qui ont disparu, d'autres devront succéder à bref délai, se formant peu à peu des nouvelles forces vives du pays, où la France sera non seulement dissociée, comme dit M. Barrès, mais « déconstituée ».

L'autre affaire, c'est celle de la décentralisation. Elle n'est pas du tout la même. Elle est plus complexe, et il ne suffit pas de dire : il faut décentraliser. Je distingue trois décentralisations possibles, dont l'une serait mauvaise, dont l'autre serait à moitié mauvaise, et dont la troisième serait excellente.

Il y a la décentralisation politique, la décentralisation administrative et la décentralisation intellectuelle.

De la première, il ne faut vouloir à aucun prix. Aucune nation d'Europe n'est assez centralisée politiquement, financièrement, militairement, pour être sûre de résister à ses voisins. L'Europe est un champ de bataille. Chaque nation est un camp. Il faut dans un camp une unité absolue dans le commandement et dans l'organisation de la transmission du commandement. La centralisation politique, militaire, financière est une nécessité absolue, que *nous avons imposée aux autres nations*, et qu'à leur tour, pour s'être organisées comme nous, elles nous imposent.

La décentralisation administrative est possible et il est bien certain que beaucoup de choses se font à Paris qui pourraient se faire en Province mieux et plus vite. Une certaine mesure d'autonomie rendue à cet égard, je ne dirai jamais à la commune, mais au canton, à l'arrondissement, au département, à la région, est dans les choses souhaitables.

Seulement c'est vite dit « centralisation politique, décentralisation administrative ». Ne voit-on pas que les questions administratives et les questions politiques sont tellement connexes, tellement engrenées que la plupart des questions administratives sont des questions politiques, et que, par conséquent, on ne peut pas, trois fois sur quatre, décentraliser sur l'un de ces deux domaines sans décentraliser sur l'autre ? Aussi, sur ce second point, il ne faut procéder que par demi-mesures, ou plutôt, par mesures de détail, sans théorie préconçue et sans parti pris, en examinant chaque détail en lui-même et en ne prenant de décision que pour lui, sans juger que ce qui paraît bon pour lui serait bon pour son voisin. En décentralisation administrative, il y a à faire un travail de minutie, de patience et de prudence extrême, avec cette seule idée générale que toute rectification aboutissant à une décentralisation administrative qui ne pourrait avoir aucun retentissement dans le domaine politique, serait une bonne chose. — Et ce travail devra être fait ; mais il y faudra des mains bien légères, bien adroites et dirigées par des têtes infiniment informées.

Enfin, je n'ai aucune réserve à apporter au dessein de décentralisation intellectuelle et je vois avec plaisir que c'est surtout à cette décentralisation-là que M. Barrès semble avoir songé tout le long de son volume. Il est excellent et il est sans aucun inconvénient que l'être humain soit élevé, dressé, instruit là où il est né, là où il a ses « racines ». La vie intellectuelle provinciale doit donc être ranimée par tous les moyens possibles, et la décentralisation intellectuelle est à souhaiter, et doit être aidée de tout cœur.

Je ferai remarquer que c'est le gouvernement républicain et le parti républicain qui ont fait dans ce sens le plus d'efforts. La « liberté de l'enseignement » est une mesure de décentralisation intellectuelle au premier chef, et la liberté de l'enseignement a été rétablie en France, sinon par le parti républicain tout entier, du moins par la République de 1848. Et voici, — c'est d'avant-hier, — que le gouvernement républicain et le parti républicain, en donnant l'autonomie aux Universités de province, ont réalisé une mesure de profonde et puissante décentralisation intellectuelle. Désormais les « provinces », car ici il s'agit véritablement de provinces, auront la vie intellectuelle, exactement, qu'elles voudront avoir. Il dépendra d'elles que le rejeton local soit nourri aussi substantiellement, et même davantage, que s'il se « déracinait » et se transplantait à Paris. Il y a là tout un avenir, que les provinces comprennent, qu'elles ont salué avec ferveur et que certainement elles s'appliqueront de tout leur courage à faire grand.

Sur ce domaine-là, je ne vois point de faux pas à craindre et je ne vois que de très beaux résultats à espérer.

On voit combien d'idées intéressantes et passionnantes contient le livre plus longuement médité que diligemment écrit de M. Barrès. Il est certainement regrettable que comme roman il ne soit pas plus heureux. Mais, voyez-vous, c'est un roman qui s'adresse, de propos délibéré, à ceux qui ne tiennent pas du tout à trouver un roman dans le volume qu'ils ouvrent : et alors...

ÉMILE FAGUET.



THÉATRES

OPÉRA : *les Maîtres Chanteurs de Nuremberg* (suite).

J'ai dit la semaine dernière combien le succès avait été vif, et la part qu'y avait une interprétation supérieure. Parlons aujourd'hui de l'ouvrage et de son principal personnage, Hans Sachs.

A la suite de je ne sais quelle représentation de Wagner, Liszt s'écriait : « Ce ne sont plus seulement des chefs-d'œuvre, ce sont des miracles ! » Et, certes, le mot ne peut s'appliquer à nulle œuvre mieux qu'aux *Maîtres Chanteurs*. Prendre pour un héros d'un « Drame » un cordonnier, le montrer maniant l'alène et battant la semelle, l'offrir au public en son costume de travail, attelé à sa besogne, mêlé à l'action non seulement par ses actes, mais par son métier même, et peu à peu, par la profondeur de l'inspiration et par la magie de la musique, hausser ce savetier jusqu'aux sommets de la poésie, en faire un héros de générosité et de noblesse familière, en faire, si j'ose me servir de ce vocable insupportable, un symbole de toute grandeur et de toute poésie, voilà ce que Wagner a osé tenter ; et qu'il ait réussi, n'est-ce pas de quoi justifier le mot de Liszt ?

Tout d'abord, et pour répondre à certaines objections, je confesse avec humilité que je ne suis pas transporté par quelques-unes des plaisanteries de Sachs où la poix et la cire jouent un rôle considérable. Encore ne faudrait-il pas en exagérer l'importance, ni surtout la fréquence. Elles apparaissent surtout au second acte dans la scène avec Éva. Et il faut reconnaître que, puisqu'il s'agit ici d'un cordonnier... effectif, il fallait bien que son langage rappelât ses occupations habituelles. Quant aux plaisanteries, sur le même sujet, entre Beckmesser et Sachs, au premier et au second actes, elles me paraissent tout à fait à leur place, et les premières tout à fait dans le caractère du Greffier. J'ajoute que les secondes me semblent une réponse spirituelle aux premières, et que Sachs, ici, bat Beckmesser avec les armes dont celui-ci usait tout à l'heure. Et, pour en finir avec la cordonnerie, j'avoue que la scène entre Éva et Sachs au troisième acte me charme par sa grâce gentille et familière. Je ne trouve pas extraordinaire qu'Éva, cherchant un prétexte pour causer avec Sachs, qui est cordonnier, vienne se plaindre à lui des souliers qu'il lui a faits ; et si je ne me pâme pas devant le « calembour » de Sachs demandant à Éva « où le soulier la blesse », je trouve tout de même la question assez malicieuse et fine. Enfin, la scène où Éva, victime de sa propre malice, reste son pied nu sur l'escabelle, et pâmée à la vue de Walther, mais empêchée de faire un pas vers lui, cette scène, prolongée malicieusement par Sachs, n'a rien qui me choque.

Je la trouve au contraire infiniment gracieuse et touchante. Elle le paraîtrait plus encore sur une scène moins vaste et avec une Éva aux formes moins somptueuses. Mais j'en aime le charme simple et l'émotion intime, une émotion qui s'insinue doucement, et nous envahit peu à peu, nous pénétrant tout entiers. Par des moyens très différents, presque contraires, Wagner arrive ici à nous toucher autant qu'avec Tristan ou avec Siegfried. C'est une émotion moins violente, mais tout aussi complète. Voici un savetier, la fille d'un orfèvre et un petit gentilhomme de Franconie. Grâce à la musique, grâce aussi à l'ample vie intérieure dont Wagner a doué ses personnages, Éva, Walther et Sachs grandissent et se haussent jusqu'à représenter ce qu'il y a de plus beau au monde, l'amour, et ce qu'il y a de plus noble, l'oubli de soi. (Voir à ce sujet l'article de la *Revue Blanche* signé Willy-Bréville.)

Ici, je voudrais toutefois faire une légère réserve. Vous savez qu'une des turlutaines favorites des wagnériens purs, c'est le Renoncement. Ils le trouvent partout : je ne suis pas bien sûr qu'ils ne le trouvent pas dans *Rienzi ;* ils le trouvent au moins chez l'Érik du *Vaisseau Fantôme*, ce qui dénote tout de même un peu de bonne volonté. Pour eux, on ne saurait être un héros sans « renoncer ». Hans Sachs est un héros (ce que nul ne nie), il faut donc qu'il renonce. Et, comme plus un héros renonce, plus il est beau, ils ont imaginé ceci : Sachs aime Éva, et il « renonce » à elle parce qu'il comprend que l'Art, pour s'épanouir pleinement, a besoin d'être inspiré par la tendresse sans cesse renouvelée de deux êtres jeunes et beaux. Je reconnais d'ailleurs que leur interprétation s'appuie sur certains commentaires de Wagner lui-même, — ce qui ne serait pas une preuve sans réplique ; on peut tout faire sortir d'un texte en sachant s'y prendre. Ils ont d'ailleurs réponse à tout. Si on leur objecte que pas une fois

Sachs ne parle de son amour, ils répondent que Sachs est d'âme trop noble pour parler de soi, ce qui ne les empêche pas d'admirer, et avec raison, les monologues superbes où Sachs nous montre sa grande âme. Et, pareillement, après avoir expliqué comme j'ai dit le mutisme de Sachs à propos de son amour, ils découvrent et admirent une confidence du même sur le même sujet, dans le fameux quintette. Je donne la traduction littérale, d'après M. H. S. Chamberlain : « Devant l'enfant exquise et pure, — j'aurais voulu chanter. — Mais la douce plainte de mon cœur, — il fallait l'étouffer. — Ce fut un beau « rêve du soir : » — et j'ose à peine y repenser »... L'allusion est assez voilée, d'autant plus que dans le quatrième vers *es galt* que M. Chamberlain traduit par : « *il fallait* » pourrait peut-être se traduire par *mieux valait*, ce qui, tout au moins, atténuerait l'expression des regrets de Sachs.

J'ajouterais, — s'il ne s'agissait pas de Wagner, mais avec lui, je n'ose! — que ces mots sont extraits d'un « ensemble », que les paroles de Sachs sont calquées sur celles d'Éva, ce qui a pu, sinon changer le sens des pensées données à Sachs par Wagner, du moins en rendre l'expression moins précise. Mais passons. Ce qui est à remarquer, toutefois, c'est qu'aussitôt après ces six vers, Sachs reprend sa pensée dominante, l'Art : « Cette *phrase* (il s'agit ici du chant de Walther), ce qu'elle me suggère tout bas dans le silence de l'espace, dit haut en moi : la fleur éternelle de la jeunesse s'épanouit seulement grâce au prix remporté par le poète... » c'est-à-dire grâce à l'art triomphant, à « l'art vainqueur », comme dit fort bien la traduction de M. Ernst... Sans discuter trop longuement l'importance respective de ces deux pensées dans l'*a parte* de Sachs, il semble que la seconde (l'Art) y joue un rôle prépondérant, et tout à fait d'accord, d'ailleurs, avec le rôle de Sachs.

Pour être complet, je dois signaler un autre passage. C'est au second acte, dans la scène entre Eva et Sachs. Éva cherche à savoir ce qui s'est passé au concours ; apprenant l'échec de Walther et se voyant destinée à Beckmesser, elle « câline » un peu son vieil ami Sachs, lui rappelle combien il l'aimait jadis, l'engage, avec un peu de coquetterie, à lutter contre Beckmesser... Et, soit dit en passant, cela ne me paraît pas prouver le moins du monde qu'Éva, à défaut de Walther, consentirait à épouser Sachs, ce qui donnerait une idée fausse de son amour pour Walther. Si Éva pousse Sachs à concourir, c'est qu'elle le sait sage, *pas amoureux d'elle*, et qu'elle sait aussi qu'elle obtiendra de lui ce qu'elle voudra. Et, pour en finir avec les sentiments d'Éva, son cri du troisième acte : « O Sachs, si j'avais été libre, c'est toi que j'aurais choisi !... » peut fort bien s'entendre comme une excuse affectueuse pour ses coquetteries précédentes... Mais revenons à Sachs et à ses sentiments pour Éva. Dans la scène du second acte, disais-je, elle cherche à obtenir l'appui de Sachs, à réveiller sa tendresse passée, surtout à obtenir qu'il la défende de Beckmesser ; Sachs ne sait que faire : « Ton père seul pourrait te venir en aide. » Et Éva, étourdiment : « Viendrais-je vers vous, si je trouvais de l'appui chez moi? » Et alors Sachs, *sèchement :* « Ah ! oui, c'est vrai... », etc. Ne faut-il pas, en vérité, un peu de bonne volonté pour voir ici une déception vraie, un « drame »? C'est un simple mouvement de dépit, causé moins encore par l'amour d'Éva pour Walther, que par ses roueries enfin découvertes. Allons plus loin : le sentiment de Sachs, tel qu'il est exprimé par lui, Pogner pourrait l'avoir. Il n'est pas un père, — pas une mère, — qui ne ressente un instinctif mouvement de jalousie en apprenant que son enfant aime. La réflexion vient ensuite, la tendresse paternelle fait son œuvre, comme chez Sachs ; on se console par ce mauvais argument que « ce n'est pas la même chose ».

Mais le premier mouvement, le vrai, le seul sincère peut-être, c'est la jalousie, jalousie aussi atténuée, aussi délicate, aussi paternelle que vous le voudrez, mais de la jalousie tout de même. Et j'avoue ne pas voir autre chose chez Sachs.

Faisons une dernière concession. Admettons que l'âme du sage ne se soit pas affranchie de toute vanité masculine, admettons qu'il ait un instant la tentation de frotter sa barbe grise à la rose frimousse d'Éva. Il n'en est pas moins excessif, tout à fait excessif, de voir là un acte d'héroïsme sublime. Il n'y a rien de sublime à ne pas faire une sottise, surtout une vilaine sottise. Et n'est-ce pas exagérer les choses et pousser bien loin la manie du renoncement que de considérer comme le moment le plus tragique du drame celui où Sachs se contente d'être un brave homme un peu faible, et prudent?

Je sais bien, il y a la musique. Tout ce que Sachs ne dit pas, on a voulu l'entendre dans l'admirable symphonie qui enveloppe son discours. Elle exprimerait l'amour attendri du maître, son affection résignée, son « renoncement » enfin. Il faut se méfier des interprétations musicales ; la musique, Wagner l'a dit lui-même, ne saurait tout exprimer. Je sens bien la tendresse dont la musique est tout imprégnée, cette tendresse qui câline, si je puis dire. Mais écoutez-la, cette musique : elle est aussi calme qu'elle est tendre, elle est paternelle, il n'y a pas d'autre mot. C'est la tendresse de Kurwenal, de Wotan peut-être. C'est le contraire de celle de Tristan ou de Siegmund, ou de Siegfried, ou même de Lohengrin. Il n'y a pas d'amour ici, sinon l'amour paternel.

Encore une fois, je ne dis pas qu'il n'y ait pas de tendresse pour Éva, dans le cœur de Sachs. Il y en

a, mais j'ai cherché à montrer de quelle sorte de tendresse il s'agit. C'est la tendresse un peu attristée d'un père qui découvre la femme dans l'enfant qu'il était habitué à voir, qui découvre en même temps que cette femme a besoin d'une autre tendresse que la sienne. Joignez un peu de cette jalousie qui est au fond de toutes les tendresses humaines. Mais vous n'aurez rien qui ne soit purement paternel.

C'est donc, je le crois, dénaturer le caractère de Sachs, c'est au moins exagérer singulièrement l'un des moindres aspects du personnage, que de le vouloir amoureux résigné, que de faire de son « renoncement » à Éva un acte héroïque et sublime, comparable à celui de Marke ou de Wolfram.

Ce n'est pas par le renoncement que Sachs est grand, ou plutôt, son renoncement s'étend, si je puis dire, sur chacune de ses actions : c'est simplement l'absence d'égoïsme, le constant oubli de soi. Sachs est grand, Sachs est admirable parce qu'il est souverainement intelligent et souverainement bon. Ce n'est pas assez pour lui de comprendre l'Art, de discerner, seul entre tous, l'originalité et la puissance d'un art nouveau, d'un art qui n'est pas le sien en somme, et qui remplacera celui où il était maître. Il faut que cet art triomphe, quoi que ce triomphe puisse lui coûter, — et j'entends par là son abdication artistique, plus que son renoncement sentimental. Il est grand par l'élévation de ses pensées, par sa divination de l'instinct et du goût populaires, par la noblesse naturelle et familière de toutes ses paroles et de toutes ses actions. Toutes sont d'une grandeur pareille. Toutes ont ce caractère qui me paraît le caractère essentiel de Sachs, la *supériorité*. Sachs est, naturellement, supérieur à tous les hommes, même à tous les sentiments qui s'agitent autour de lui. Il les devine, par son intelligence, et aussi par son cœur. Il les domine de toute la hauteur de son génie, génie simple et familier. C'est là, vraiment, le miracle dont parlait Liszt. Faire d'un cordonnier de Nuremberg l'égal des plus sublimes héros, et cela sans fausse grandeur, sans exagération d'aucune sorte, le montrer grand par sa bonté, faire qu'une échoppe de savetier soit le Walhall de ce demi-dieu de la générosité, je ne sais rien de plus digne d'étonnement et d'admiration. On a grand'raison d'égaler Hans Sachs aux plus sublimes personnages : peut-être leur est-il supérieur; il est au moins plus près de nous. Nous l'aimons et nous le comprenons comme l'un de nous. C'est là, croyez-le, qu'est sa vraie, son indiscutable grandeur, et non dans un « renoncement » qui, encore une fois, n'est que de la sagesse et de la prudence.

Jacques du Tillet.

CHOSES ET AUTRES

Je n'avais pas revu depuis bien des mois les Dagon et les Salembier, je les ai rencontrés hier dans une maison amie : ils parlaient avec une extrême animation d'un livre qui vient de paraître.

Salembier. — Oui, c'est un exemple étonnant de cynisme à une époque qui pourtant nous en a donné bien d'autres!

Dagon. — Il faut que les hommes se glorifient toujours de quelque chose, si ce n'est pas de leurs vertus, c'est de leurs vices ou de leurs travers, le bossu de sa bosse, le louche de son strabisme.

S. — Vous nous faites des rapprochements qui n'ont pas de sens : il a empoché trois cent mille francs, il le dit, il l'écrit, il l'imprime! J'ai connu de pauvres vieux réduits au désespoir parce qu'ils y ont été pris pour vingt mille, l'épargne de toute leur vie, ils sont morts dans un affreux dénûment. C'est un coquin, vous dis-je, il devait au moins avoir la pudeur de se taire.

D. — Mais il a restitué.

S. — Oui, quand la main de la justice l'a empoigné et fouillé, sans cela il aurait gardé l'argent, qui lui aurait servi à agrandir son château. Il en parle avec des soupirs risibles, de son château et de son parc; vivre là, heureux, tranquille, et jouir modestement de l'argent mal acquis! Même en distribuer quelques parcelles en aumône à de braves gens qui peinent tout le jour sans gagner peut-être de quoi avoir du pain, et ainsi justifier par quelque misérable charité l'emploi du reste, n'est-ce point le comble de l'impudence? Il revient à chaque page sur ses charités, il nous parle de son cœur, de son bon cœur, il se compare au Christ : si encore c'était au larron de l'Évangile? Quand il sera sorti de prison, il se promet de reprendre la vie paisible et honorée du seigneur villageois, mais il est combattu entre deux sentiments contraires : ou se retirer à l'écart du monde méchant dans « une tour d'ivoire » blanche et pure comme son âme, ou rentrer dans la vie active, pour redevenir député et ministre! Il ne faut pas, dit-il, céder au désir exagéré d'une tranquillité égoïste : il faut remplir jusqu'au bout « le devoir humain... » Ses anciens électeurs l'y encouragent, plusieurs sont venus le visiter dans sa prison, en l'appelant « ce cher martyr » et en lui baisant les mains. Ma parole d'honneur, l'imbécillité de ces idiots est l'excuse de ces coquins!

D. — Si vous voulez; moi aussi j'ai lu le livre, j'y ai trouvé partout l'ingénuité d'un enfant... il rêve à la lune, aux étoiles, il nous raconte qu'il ne savait pas ce que c'est que la vie; une nuit, il se voit en songe président de la République et il choisit son

neveu le lieutenant de cuirassiers, pour faire partie de sa maison militaire!... Vous voyez bien qu'il a la candeur de l'innocence.

S. — Mais c'est un mathématicien, un ingénieur, sorti de nos grandes écoles et qui a occupé les plus hauts emplois de l'État. Il sait très bien compter, il a reçu, dit-il, trois cent mille francs de Panama et il a dépensé, tous frais payés, sept cent vingt mille francs pour désintéresser ses créanciers, d'où il tire cette conclusion qu'il est digne des récompenses éternelles et que son âme ira vivre de la béatitude des anges dans les demeures étoilées! C'est encore mieux que la présidence de la République.

Avez-vous remarqué que l'on a à Mazas et à Étampes, et dans les prisons en général, une aspiration singulière à la poésie et à la sublimité? Je pourrais vous en citer maint exemple. Il n'est pire bandit qui ne rêve à l'au-delà, en prose et en vers : je le crois bien, ils voudraient être hors de leur cachot et se donner du large dans les espaces sans bornes! Mais celui-ci, sous ce rapport, est un type : « Malgré tout, dit-il quelque part, un je ne sais quoi se dégage de ma chair, de mon cerveau, de mon sang, qui proteste contre la fin de mon individu; non, je ne mourrai pas, moi qui réfléchis, moi qui aime... » et il conclut qu'il sera un saint, il l'est déjà, il nous raconte qu'il reçoit des lettres où on lui dit qu'il est illuminé par la souffrance et qu'aucune récompense ne sera désormais au-dessus de son mérite. Il aurait bien dû réfléchir, lui qui réfléchit, à ne pas prendre l'argent d'autrui.

D. — Il y en a bien d'autres!

S. — Oui, je sais, il donne aussi cette raison, il parle beaucoup des autres, il répète vingt fois qu'il est le moins coupable de tous, il dit : « le meilleur ». Le meilleur des pires! Il s'intronise sur son escabeau, juge du présent et du passé. Il nous dit que Richelieu et Colbert et les plus grands ministres de tous les temps, sans compter les monarques, ont constitué leur fortune de l'argent et du travail des peuples, car, « apparemment, comme le dit M. Cousin, dans *Madame de Longueville*, Colbert n'était point parvenu à doter les trois duchesses, ses filles, et à bâtir sa magnifique maison de Sceaux avec les économies faites sur ses appointements... »

Il n'a pu que les imiter de loin et faiblement. C'est là surtout le sujet de son chagrin, car il fait entendre en termes clairs que s'il avait pris, au lieu de trois cent mille francs, trois cents millions, il serait sans doute sorti vainqueur de la bataille de la vie. Admirez cette contradiction impudente : il se glorifie d'avoir restitué, mais il ne se pardonne pas de n'avoir pas su se placer au-dessus de toute restitution par la grandeur de son larcin. Je crois bien qu'il se compare même à Alexandre et à Napoléon et il exprime cette magnifique bêterie que s'il avait volé des royaumes et des empires il n'aurait pas été en prison; il a légué à la postérité son *Mémorial* d'Étampes...

D. — Quoi que vous en disiez, il est resté 1 177 jours en prison et il a rendu l'argent...

S. — C'est parfait, mon ami, que ne proposez-vous de lui élever un monument au milieu de cet isthme de Panama qu'il a tant aimé?

* * *

Par-dessus les frontières et les monts, et, — pires obstacles! — par-dessus les souvenirs sanglants des guerres, est-il possible de mettre en relations épistolaires les enfants de ceux qui se sont entre-tués? On a pensé que oui au Congrès de la paix de Hambourg; une proposition fut adoptée, dont l'auteur est M. Mieille, professeur à l'école normale de Draguignan; deux enfants de pays et de langue différents, qui ne se connaissent pas, s'écrivent sous la surveillance de leurs parents ou de leurs professeurs. Chacun s'exprime tant bien que mal dans la langue du petit camarade inconnu, et sa lettre lui revient annotée et corrigée en même temps que la réponse : n'est-ce pas un jeu bien ingénieux et d'une grande portée, s'il est conduit par des maîtres habiles à diriger les sentiments des enfants? Nous avons reçu à ce sujet une lettre circulaire de M. Gaston Moch, président du Bureau français de la Paix; le Bureau a déjà pu établir ainsi des relations entre quelques enfants et il s'offre à toutes les familles qui voudraient en faire l'essai. Il semble, à lire la circulaire entre les lignes, que l'Allemagne est exclue, car il y est dit que les enfants apprendront par ce moyen les langues en se jouant et qu'ils voudront ensuite connaître cet ami lointain, « dont ne le sépare aucune haine nationale ».

C'est peu que les petits correspondants apprennent leur langue et leur grammaire respectives, s'ils ne se communiquent pas aussi les sentiments de leur humanité enfantine, s'ils ne sont pas entre eux des agents naïfs, et par cela même efficaces, de la solidarité universelle des hommes.

En tout cas, j'informe mes lecteurs qui voudraient en user que le Bureau français de la Paix est 6, rue Favart. Ces petites correspondances enfantines sont comme les ponts légers et suspendus que des ouvriers audacieux jettent par-dessus les abîmes. On dit que la nature, dont l'audace est sans pareille, fait elle-même de ces ouvrages aériens; les voyageurs, dans les forêts lointaines, ont rencontré quelquefois des guirlandes de lianes et de fleurs qui, s'accrochant de chaque côté aux arbres de la rive, se rejoignent et se nouent au-dessus des abrupts torrents. Sur ces ponts vacillants et feuillus, plus forts que la pierre et l'acier, les hommes passent en sûreté avec

leurs bagages et ils poursuivent leur voyage vers l'inconnu.

*
* *

Tout le monde sait qu'Edmond Valentin est entré dans Strasbourg à travers les lignes prussiennes : cette nouvelle extraordinaire, dans la détresse de la patrie, remplit tous les cœurs d'admiration et d'espoir. Mais il faut lire dans l'ouvrage de Lucien Delabrousse, qui paraît cette semaine (*Valentin et les derniers jours du siège de Strasbourg*), le récit pas à pas, heure par heure, de cette entreprise impossible. Chaque détail de cette démarche d'un homme seul au milieu de mille périls qui lui viennent des hommes et des choses, prend une grandeur épique, dans une simplicité extrême.

Valentin est arrivé au village de Schiltigheim, dans la voiture de Mme Ehrhardt, que cette femme courageuse conduit elle-même, avec deux compagnons, MM. Lange et Heimpel. On descend à l'estaminet Müller. Valentin reste deux jours à s'orienter, côte à côte avec le général de Werder et ses officiers qui prennent là leurs repas.

L'aubergiste Adolphe Fruhinsholz ne doit pas être oublié, il est dans le secret et il héberge Valentin, au grand risque d'être fusillé avec lui.

On est à deux kilomètres environ de Strasbourg. Valentin quitte l'estaminet le 19 septembre à huit heures du soir, il traverse un jardin, franchit une haie, gravit un bastion ennemi et gagne en courant un champ de pommes de terre où il se jette à plat ventre. Les glacis de la place sont encore à 700 mètres : espace immense et formidable.

Il avait jusque-là un guide du nom de Kohler, qui ne peut pas aller plus loin; Kohler doit retourner au village. Valentin reste tout seul dans le champ de pommes de terre, les obus passent au-dessus de lui. Pendant trois quarts d'heure, immobile, collé au sol, puis rampant sur les mains et les genoux, il arrive au bord de l'Aar, se jette à l'eau, la traverse, revient et la traverse une seconde fois; embourbé, transi, il manque de s'évanouir. Mais je ne peux pas refaire le récit de Delabrousse; lisez! vous serez pénétré jusqu'au fond des entrailles. Au reste, tout le siège de Strasbourg est, dans ces pages, écrit définitivement, sur les documents authentiques et les témoignages vivants que l'auteur a recueillis avec le soin le plus scrupuleux et aux sources. Il est lui-même de Strasbourg, il connaît tous les personnages comme tous les faits. Uhrich, faux héros, rendit la place quand il pouvait encore parfaitement la défendre. Cela ressort en évidence de ce livre, et de l'aveu des Allemands comme des Français.

JEAN-LOUIS.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Nouveautés de la semaine.

D'après la BIBLIOGRAPHIE DE LA FRANCE :

Manuel de l'histoire de la littérature française, par F. BRUNETIÈRE; — *François Buchamor*, par ALF. ASSOLANT; — *L'Expansion européenne*, par le colonel NIOX; — *Ma première Grammaire*, par Mme TROUILLET (Delagrave). — *Lolotte*, par GYP; — *Les Programmes illustrés*, par ERNEST MAINDRON (Per Lamm). — *Comment discerner les styles du VIIIe au XIXe siècle*, par ROGER MILÈS (Rouveyre). — *Recherche de l'idéal*, par le contre-amiral REVEILLÈRE (Berger-Levrault). — *Un Client sérieux*, par G. COURTELINE; — *La Fi[illegible]*, par XANROF; — *Mémoires*, 2e vol., par GORON (Flammarion). — *Les Compagnies de colonisation*, par EUG. ÉTIENNE; — *Album historique : la fin du moyen âge;* — *Marie*, par ANTOINE ALBALAT; — *Le Mariage de Léonie*, par FR. PLESSIS; — *Dictionnaire illustré des écrivains et des littérateurs;* — *Littérature et Conférences populaires*, par PAUL CROUZET (Colin). — *La Religion des Gaulois*, par ALEXANDRE BERTRAND (Marescq). — *Atlas Larousse illustré*. — *Le Théâtre en Espagne*, par HENRY LYONNET; — *Don Juan*, par SIRADA; — *Les Luttes de Marguerite*, par PAUL GUÉ (Ollendorff). — *Au son des Cloches*, par ÉMILE GEBHART; — *Introduction aux études historiques*, par CH. LANGLOIS (Hachette). — *Lettres à ma Cousine*, par GABRIEL AUBRAY; — *Jean Praxtel*, par HENRI ROVEL (Plon). — *Œuvres de Descartes : correspondance* (L. Cerf). — *Almanach de douze sports*, par WILLIAM NICHOLSON (May). — *Gala*, par PAUL NEVEUX; — *Théâtre*, 6e vol., par EDM. GONDINET (C. Lévy). — *Saint Vincent de Paul*, par le prince EM. DE BROGLIE (Lecoffre). — *La carrière du maréchal Suchet* (Didot). — *Héro*, par ISABELLE KAISER; — *L'Espagne, Cuba et les États-Unis*, par CH. BENOIST (Perrin). — *L'Espagne en 1897*, par G. ROUTIER (Le Soudier). — *L'Avocat du Diable*, par VICTOR SIDERMANN; — *A l'ombre du Croissant : récit oriental*, par ADOLPHE HOFFMANN; — *Neuf mois à Madagascar*, par BENJAMIN ESCANDE; — *Le jardin du Roi : méditations pour les Enfants*, par TEIGNMOUTH-SHOKE. — *Autour d'un Concile : récit du XVe siècle*, par ALCOCK; — *Frère et Sœur*, par Mme GIRARDET (Fischbacher).

OUVRAGES HISTORIQUES. — Pour compléter la liste des deux numéros précédents il convient de signaler encore : *les Origines des troisièmes chrétiens* par M. H. Rodrigues. Il s'agit ici « des chrétiens paganisés par ordre de Constantin qui ont conduit la déviation depuis la Trinité jusqu'au concile de Nicée ». Le sujet est vaste, il pourrait être passionnant même en un temps de scepticisme, mais un livre est bientôt classé quand on y trouve des perles comme celle-ci : « En 1871, l'Assemblée nationale déclara d'utilité publique la construction d'une église monumentale dédiée au Sacré-Cœur et peu s'en fallut que Paris ne fût officiellement placé sous *la protection de ce viscère*. »

Ce n'est pas à l'*Histoire de Charlemagne* par Thomas Hodgkin (Macmillan, Londres) qu'on pourra reprocher de manquer de sérieux; il y a même peut-être excès en sens contraire. J'aurais souhaité que l'auteur me fît pénétrer davantage dans l'intimité du Germain barbare illuminé d'un rayon de génie et frotté de civilisation latine; était-il bien nécessaire d'autre part de consacrer trois chapitres aux ancêtres de Charles? Ces réserves faites, je me plais à rendre hommage à l'érudition de l'auteur qui a scrupuleusement sondé les sources parfois fort troubles de l'époque carolingienne.

Dans *la Mort de Louis XIII* (Fontemoing), le Dr Paul Guillon nous apprend que Louis le Juste a succombé à une péritonite aiguë venant compliquer une tuberculose intestinale ancienne... Ces médecins sont de terribles hommes, rien ne saurait leur échapper, pas même la royauté de droit divin; ils appellent à la rescousse les ancêtres, les maladies antérieures, l'humeur, les caprices, un procès-verbal d'autopsie en latin de cuisine et concluent avec une rigueur qu'on ne croirait possible qu'en mathématiques, à d'horribles choses portant d'horribles noms. Si vous êtes curieux d'archéologie, je vous recommande la description du château de Saint-Germain-en-Laye et la détermination précise de la chambre où mourut le roi.

Ce que j'ai dit récemment de Napoléon pourrait faire songer à l'attaque du lion par le moucheron si je n'ajoutais que les détails burlesques ou mesquins du drame ne me font nullement oublier le côté grandiose. La part du génie est encore fort belle, même au dénoûment, même et surtout quand l'heure des revers effroyables a sonné. *La Campagne de 1814* par S. Bertin (Flammarion) nous donne des détails intéressants sur cette époque où le titan entassa en vain Pélion sur Ossa. Toutefois nous aurions bien besoin d'être renseigné exactement sur les auteurs des mémoires afin que nous sachions le degré de créance à leur accorder. Il ne suffit pas en effet d'avoir été témoin des événements pour les narrer avec exactitude; fréquemment les contemporains sont aveuglés par la passion ou guidés par l'intérêt et seul un grand caractère saura se dégager de ces entraves.

M. le commandant Grandin nous retrace la carrière du *Général Bourbaki* depuis son entrée au collège militaire de La Flèche jusqu'au commandement des armées de province. Cette histoire qui a pour conclusion un Bourbaki après la guerre et un Bourbaki intime, n'ajoute rien de bien nouveau au magnifique volume que M. d'Eichthal a publié il y a une dizaine d'années, sous le titre : *Le général Bourbaki, par un de ses anciens officiers d'ordonnance*. Bourbaki fut un honnête homme et un brave soldat, cela suffit à sa gloire, mais tous les panégyriques du monde ne feront pas qu'il ait eu du génie ou même un talent militaire supérieur.

La *Maison de l'Empereur* nous est décrite dans ses plus minimes détails par M. le duc de Conegliano, chambellan de Napoléon III. Le second Empire! que c'est près encore par les souvenirs terribles, que c'est loin déjà pour les passions éteintes jusqu'à la dernière étincelle. Cette promenade à travers les splendeurs impériales, à laquelle on nous convie, a donc tout l'attrait de la réalité saisissante et du rêve à demi effacé; c'est une sorte de cinématographe historique qui s'éclaire et s'agite grâce à la lampe et à l'anneau d'Aladdin : la description pittoresque et l'héliogravure. De cette période brillante et éphémère on devra dire beaucoup de mal; on ne niera pas qu'elle est la dernière où l'on ait goûté « le bonheur de vivre ».

DICTIONNAIRE MANUEL ILLUSTRÉ DES ÉCRIVAINS ET DES LITTÉRATEURS, par *MM. Ch. Gidel et F. Loliée* (Colin). — Ce dictionnaire, plus maniable que le Vapereau, n'est pas seulement, comme ce dernier, une mine inépuisable de renseignements biographiques et historiques; il présente en outre une analyse raisonnée des œuvres, une critique succincte, mais fortement documentée et, autant qu'il est possible d'en juger après une lecture nécessairement sommaire, une appréciation très judicieuse des monuments littéraires anciens, modernes et même contemporains, jusqu'aux plus récents. Dans la préface, l'un des auteurs, M. Frédéric Loliée, nous dit que ce travail lui a coûté « plus de dix années d'études, de recherches persévérantes, d'enquêtes méthodiques poursuivies dans toutes les directions ». Nous le croyons sur parole et nous lui serons reconnaissant d'avoir mis son labeur de bénédictin au service de notre orgueilleuse nonchalance. Ceci réclame un mot d'explication : aujourd'hui que le domaine de la littérature est devenu international, il faudrait, pour faire figure dans une discussion tant soit peu érudite, posséder une culture linguistique très étendue. Cette culture, combien d'entre nous s'efforceront de l'acquérir? et pourtant à aucun d'entre nous il ne déplaira de passer pour érudit. Je sais vaguement, par exemple, qu'Œhlenschlœger est le grand ancêtre des poètes scandinaves qui font aujourd'hui tant de bruit dans le monde, mais j'ignore le nom des œuvres et leur caractère; en vingt-cinq lignes M. Loliée me renseignera ce sujet. J'ajoute que le volume est parsemé d'illustrations qui sont elle-mêmes de véritables documents et qui ne rappellent en rien les banales vignettes traînant dans tous les manuels depuis un quart de siècle.

DE PARIS A ÉDIMBOURG par *Mme Edgar Quinet*. — Malgré sa forme légère de notes jetées hâtivement au jour le jour sur le carnet de voyage ce livre contient plus d'un enseignement pour qui jette les regards au delà de l'horizon de son clocher. Ce qui a le plus frappé l'auteur c'est la différence profonde qui existe entre la vie de famille en France et en Angleterre, c'est le principe de liberté largement introduite dans l'éducation, c'est l'instruction pratique donnée à la jeune fille : « La vie de famille anglaise est très intéressante à étudier et tout à l'honneur de l'éducation des femmes. Voici, par exemple, miss Alice...; elle est l'aînée de sept sœurs, devenues subitement orphelines. Leur père, un médecin distingué, est mort d'une façon tragique. Plus de fortune pour les enfants; mais chacun travaille à la refaire : le fils médecin aussi, devient le *paterfamilias* de ses sœurs à trente-deux ans; Alice remplace la mère; une de ses sœurs est infirmière dans un hôpital; trois autres étudient l'hygiène, la physiologie, la gymnastique pour devenir professeurs dans ces trois branches. » A signaler le chapitre : Sociabilité écossaise. J'attendais beaucoup du chapitre suivant : le Roman; j'avoue avoir été quelque peu déçu. Ici une simple excursion ne suffit plus, il faudrait un véritable voyage d'exploration et le parallèle entre le roman français et le roman anglais contemporain réclamerait les dimensions du volume. Par bonheur, l'intérêt ne subit qu'une éclipse passagère et l'ouvrage se termine par une magistrale étude sur la réformation d'Écosse.

Paris — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères — 35796. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 22. 4e SÉRIE. — TOME VIII 27 NOVEMBRE 1897.

LE REFERENDUM

Certaines idées séduisent l'esprit parce qu'elles sont très simples : c'est le cas du referendum.

On en parle beaucoup depuis quelque temps. Le referendum est à la mode : il a, par une singulière fortune, des partisans à droite et à gauche. Écoutez-les : « Le gouvernement représentatif a quelque peine à s'acclimater chez nous. Pourquoi ne pas consulter directement les électeurs ? La moitié plus un dira ce qui est séant, juste, nécessaire ; la moitié moins un s'inclinera. Plus de discussion. Le referendum, c'est la paix sociale. »

Qu'est-ce à dire ? La moitié plus un a la souveraineté, c'est entendu : allons-nous maintenant lui reconnaître la compétence universelle ? Il y a cependant une limite à la puissance du nombre. En vain une majorité d'ignorants ou de fous déciderait que deux et deux sont cinq : la minorité, à moins qu'on la bâillonne, aura toujours le droit de dire que deux et deux sont quatre.

C'est là, ne nous y trompons pas, la vraie question : ou il faut admettre que la majorité est compétente dans l'universalité des cas, ou le referendum n'a pas de sens.

* * *

Je sais bien que ce qu'on nous propose c'est un referendum anodin, un referendum purement municipal. Quand il s'agit, dit-on, de percer un boulevard, qui sera bon juge de la direction à donner à ce boulevard sinon ceux qui passent par là, et si l'on veut faire arriver dans une commune l'eau d'une source voisine pourquoi ne pas consulter ceux qui boiront cette eau ?

Raisonnement simpliste, qui répond assez bien à notre tournure d'esprit. On n'oublie qu'une chose : c'est que la plupart des gens, pour voter sur le percement du boulevard ou sur la dérivation de la source, ne regarderont qu'à leur commodité particulière, et que fort peu s'inquiéteront de l'intérêt général de la commune.

Permettez-moi un exemple ; je choisis un cas qui se présente souvent dans l'administration municipale. Voici une ville qui a un système d'égouts incomplet : on constate, sur divers points, des foyers d'épidémie ; les médecins, les hygiénistes signalent le mal. Il s'agit de faire des travaux considérables : la ville devra contracter un emprunt et augmenter les centimes additionnels. Pas un conseil municipal n'hésitera devant une dépense d'où dépend la santé publique, tandis qu'il y a neuf sur dix à parier que la majorité des électeurs se prononcera contre une mesure, quelque nécessaire fût-elle, qui aurait pour résultat d'augmenter les impôts.

Pourquoi ? Parce que, dans un conseil municipal, on discute le pour et le contre ; parce qu'il se trouve, parmi les membres du conseil, quelques hommes qui ont étudié la question ; parce que, dans toute assemblée qui délibère, il y a forcément une certaine idée de l'intérêt général ; enfin parce que des magistrats élus ont toujours quelque sentiment de leur responsabilité et quelque souci de l'opinion publique.

Malgré tout, direz-vous, une assemblée peut se tromper. Oui, elle peut se tromper. J'accorde même qu'elle se trompe souvent, et c'est là le meilleur ar-

gument pour ma thèse. Car combien ne se trompera pas plus facilement l'électeur isolé, celui qui ne saura pas le premier mot de la question qu'on lui pose, celui qui, les trois quarts du temps, ne verra autre chose que sa cote augmentée de quelques centimes ?

* * *

Et si encore on pouvait nous assurer que le referendum sera borné à certaines questions d'intérêt local! Mais qui donc marquera la limite? Et s'il est une fois bien entendu que la majorité est compétente pour trancher les affaires de la commune, comment prétendre qu'elle n'est point compétente pour trancher celles du département, celles de l'État?

Le referendum est la négation, non seulement du régime parlementaire, mais de tout régime représentatif. Qui dit referendum, dit gouvernement direct de la démocratie. Vous commencez par soumettre au vote populaire un arrêté de voirie : bientôt, par la force des choses, vous lui soumettrez les lois de l'État. J'imagine qu'on fasse demain un essai de referendum et qu'on demande au suffrage universel s'il faut maintenir la Sorbonne, le Musée du Louvre, la Bibliothèque nationale : j'ose affirmer que la majorité des Français répondrait par un vote négatif; j'ajoute que ce vote serait parfaitement naturel, puisque la majorité des Français n'a aucun rapport avec la Bibliothèque, le Musée ou la Sorbonne.

Il va sans dire que ce n'est pas là ce qu'on veut en demandant le referendum ; mais, encore une fois, où et comment s'arrêtera-t-on? Alors même qu'une loi déciderait que le referendum sera municipal, rien que municipal, le danger serait toujours que toute dépense d'avenir, toute mesure qui n'aurait pas un caractère d'intérêt immédiat fût écartée fatalement. En définitive, le referendum aboutirait à faire voter l'impôt par ceux qui payent le moins d'impôt, à faire décider les questions scolaires par ceux qui ont oublié l'école, en un mot à mettre l'administration du village ou de la cité dans les mains d'une majorité qui, avec les meilleures intentions du monde, n'aurait ni les moyens de se renseigner ni le loisir d'étudier les affaires publiques.

Le referendum — j'en demande pardon à ses partisans — m'apparaît comme le paradoxe du suffrage universel. La vérité, c'est que chaque citoyen choisisse son représentant, celui qu'il juge le plus capable de faire les affaires du pays. Le paradoxe, c'est que le premier venu, sans préparation aucune, sans avoir étudié la question qu'on discute, veuille décider ce qu'il convient de faire.

Voici, je crois, comment nous pouvons concevoir le régime représentatif. Celui qui veut faire bâtir une maison choisit son architecte, le plaideur choisit son avocat, le malade son médecin : de même, l'électeur choisit son conseiller municipal ou son député. Il est supposé choisir le plus capable. C'est le postulat du régime représentatif. Si l'électeur s'est trompé, tant pis pour lui. Il est libre de changer de représentant, tout comme de changer d'architecte, d'avocat, de médecin. Mais, ne faisant point profession de s'occuper d'affaires municipales ou politiques, il n'a pas plus qualité pour administrer la commune ou gouverner l'État que pour dessiner les plans de l'architecte, préparer le plaidoyer de l'avocat ou rédiger l'ordonnance du médecin.

* * *

Et cependant, comme il y a toujours une raison déterminante de tout mouvement d'opinion, il faut se demander pourquoi tant de bons esprits inclinent vers le referendum. C'est que les assemblées élues, pas plus les conseils municipaux que la Chambre des députés, ne représentent exactement le pays ; c'est que partout il y a un désaccord de plus en plus apparent entre le « pays vrai » et le « pays légal ».

On l'a surabondamment prouvé par des chiffres : additionnez le nombre des électeurs qui s'abstiennent et celui des électeurs qui votent pour les candidats de la minorité, vous arrivez à ce résultat que les assemblées élues ne représentent pas la majorité du pays. Il est naturel, dès lors, que les assemblées grandes ou petites prennent des décisions qui ne soient pas conformes au sentiment du pays et qu'ainsi l'idée du referendum pénètre l'esprit public.

Que faire? L'exemple de la Suisse est là pour nous éclairer. Nos voisins ont le referendum : ils n'en ont été que médiocrement satisfaits puisqu'ils ont cherché un moyen de le remplacer. Ce moyen, c'est la représentation proportionnelle. Il est clair que du moment que toutes les opinions sont représentées, du moment que les assemblées élues sont l'image exacte du corps électoral, le referendum n'a pas de raison d'être. La meilleure réponse au referendum, c'est la représentation proportionnelle.

Quoi qu'il en soit, s'imaginer qu'on pourrait réduire le referendum aux questions municipales, c'est une illusion qui n'est pas sans péril. Je comprends très bien que les partisans de l'appel au peuple demandent le referendum : ils sont logiques, ils sont conséquents à leur doctrine. Ce qui m'étonne, je l'avoue, c'est de voir des libéraux réclamer le referendum au nom de je ne sais quelle métaphysique démocratique. Demandez aujourd'hui le referendum ; demain vous aurez le plébiscite.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

LE DROIT DU PEUPLE A L'INSTRUCTION [1]

Mesdames, Messieurs,

En prenant la parole devant vous, mon premier mot doit être pour remercier votre cher président, M. Buisson, de l'honneur qu'il a bien voulu me faire. Quand j'ai feuilleté vos archives, quand j'y ai lu, avec les annales de votre glorieuse histoire, les allocutions éloquentes qui sont pour vous de tradition, j'ai éprouvé un sentiment d'inquiétude que tous vous comprendrez. Mais en même temps j'entrais si bien dans votre pensée, je comprenais si bien votre œuvre, je me sentais en une telle communion d'idées avec vous, je faisais si naturellement partie de la grande famille que vous formez, que je me réjouissais de l'occasion qui m'était offerte de me rencontrer avec des amis inconnus qui ne pouvaient manquer de m'accueillir comme un des leurs.

Votre président sait l'intérêt passionné que je prends à l'enseignement populaire, il sait que, comme lui, je m'attache moins à la lettre qu'à l'esprit, qu'au delà des programmes, des choses apprises, des connaissances purement techniques, je vois la pensée qui se développe, la volonté qui s'affermit, l'homme qui peu à peu s'élève à la conscience de lui-même et mérite la dignité de citoyen libre. Mais le choix de votre président se justifie par des raisons plus élevées et qui dépassent mon humble personne. Sans doute, il a voulu que, dans ce grand amphithéâtre de la Sorbonne, où un noble artiste, ami des harmonies sereines, dans une atmosphère comme spirituelle évoque l'image des hautes sciences, quelqu'un de la maison accueillît et saluât par des paroles de bienvenue la plus ancienne de nos sociétés libres d'enseignement populaire, pour qu'ainsi fût exprimée en un clair symbole la solidarité qui doit unir l'enseignement supérieur à l'enseignement primaire. Il a oublié que cette solidarité ne pouvait être mieux établie que par sa présence à votre tête, que sa carrière en était le plus concret, le plus vivant exemple. Mais votre excellent président a un défaut que vous connaissez tous, son excessive modestie : il n'est pas donné à tout le monde de faire de la modestie un défaut ; pardonnez-lui cette originalité.

I

Quand nous disons que l'instruction est un droit pour tous, que ceux qui savent ont des devoirs positifs envers ceux qui ignorent, nous ne croyons rien dire de bien original. Mille faits concrets, précis, qui donnent un corps à cette idée générale, se présentent à notre esprit : les manuels, que les maîtres de la science française ont rédigés pour nos enfants ; les leçons que donnent dans nos écoles de Fontenay, de Saint-Cloud, d'Auteuil des hommes qui appartiennent à nos grands établissements scientifiques, au Collège de France, à la Sorbonne, au Muséum ; les cours d'enseignement supérieur populaire qu'ont créés à l'Hôtel de Ville les élus de notre grande cité parisienne, convaincus qu'il faut élever les sources de lumière pour en répandre le rayonnement. Cette idée que les savants ne travaillent pas pour eux-mêmes, pour la satisfaction d'un égoïsme supérieur, pour le profit de quelques-uns, pour je ne sais quel idéal abstrait ; qu'ils contractent des devoirs envers tous, que quelque chose de leur pensée doit se retrouver dans les plus humbles esprits, cette idée que les Universités doivent aider la nation à prendre une conscience plus claire d'elle-même, de son rôle et de ses destinées, nous paraît aujourd'hui d'une telle banalité que c'est à peine si elle vaut encore d'être exprimée.

Il est bon d'insister sur les idées, dont la présence est à peine remarquée, tant elles semblent naturelles, communes, indiscutables, de réfléchir sur elles, d'en chercher le sens et l'origine, car on y découvre souvent les croyances dont on se plaint de manquer, les principes qui sont la force et l'honneur d'une époque, sans qu'elle le soupçonne. C'est une idée neuve, originale autant que généreuse, que celle du droit de tous les hommes à la vérité, des devoirs que le privilège de la science impose, des relations morales qui lient ainsi les savants au peuple dans une sorte de communion intellectuelle. Vous ne trouveriez rien de pareil dans le passé. Entre l'élite et la foule il n'y a pas alors de lien spirituel ; l'une commande, l'autre obéit. Toute la puissance politique est entre les mains du roi et de ses conseillers ; l'État se résume en un homme qui ne doit de comptes qu'à Dieu. Au-dessous de ceux qui pensent et qui veulent s'étend une sorte de matière humaine, une masse obscure et profonde qui travaille, qui peine et dont la pensée ne s'éveille guère que quand la souffrance trop vive l'amène à en soupçonner les causes.

Dans ce monde, les savants, les philosophes, surveillés par l'autorité jalouse de l'Église, exposés à découvrir des vérités aussi dangereuses que le mouvement de la terre, souvent menacés, persécutés, forment une petite société tout idéale, sans règlement, sans loi écrite, née d'elle-même, spontanément, du concours et du contrôle nécessaires des esprits qu'exigent les progrès de la science. Cette société, où s'exprime l'unité de la raison humaine, est internationale ; d'un pays à l'autre, ses membres, animés d'une même curiosité, collaborateurs de la

[1] Cette conférence a été faite à la séance de réouverture des cours de l'Association Philotechnique.

même œuvre impersonnelle correspondent, se posent des problèmes, en discutent les solutions; quand ils voyagent, ils vont se voir, ils se reconnaissent, ils se font bon accueil, ils mettent en commun leurs idées dans des entretiens que plus tard leurs lettres reprennent et continuent. Les correspondances de Descartes, de Leibniz gardent le vivant témoignage de cette libre conspiration des esprits dans la recherche de la vérité. Une langue unique, distincte des langues vulgaires, le latin, que parlent et qu'écrivent tous les hommes instruits, facilite ces rapports. A mesure que la méthode devient plus exacte, plus positive, qu'au lieu d'imaginer la nature on l'observe, on la soumet à l'expérience, qu'on applique à la connaissance de l'univers le principe de la division du travail, les savants comprennent qu'ils ont besoin les uns des autres, que leur effort doit être convergent, qu'unis dans une pensée commune, qu'associés dans un même travail, ils sont comme les citoyens d'une idéale patrie. Pierre Bayle, le précurseur de Voltaire, réfugié en Hollande, dont le despotisme de Louis XIV avait fait la terre de la libre pensée, publie une façon de revue sous ce titre significatif : *Nouvelles de la République des Lettres*. Cette république sans frontières qui, au-dessus des intérêts matériels, des ambitions et des rivalités des princes, commence l'humanité, a bien sa grandeur; mais, si les savants se connaissent, se groupent, ils forment une élite séparée, ils ignorent le peuple pour cette bonne raison que le peuple n'existe pas encore.

Au XVIII[e] siècle, la philosophie se mêle à la vie, elle parle le langage de tout le monde, elle prend les formes les plus diverses, comédie, roman, conte, dialogue; elle fait servir à ses fins l'ironie de Voltaire, la verve audacieuse de Diderot, l'éloquence de Jean-Jacques; elle attaque les abus, elle ruine les préjugés; elle ouvre les yeux sur ces absurdités qu'on ne voit plus à force de les voir; elle réveille les esprits du sommeil de l'habitude; elle rend l'intolérance ridicule, la persécution odieuse, — elles n'ont pas cessé de l'être; — elle montre l'écart qui peu à peu, en dépit des retardataires et des traînards de la routine, s'est fait entre ces pratiques barbares et la conscience humaine. Une puissance nouvelle est née, l'opinion publique. Mais l'opinion publique n'est encore que celle des salons, des gens distingués, grands seigneurs, fermiers généraux, philosophes, femmes d'esprit qui entre tant d'autres privilèges ont celui de la pensée.

II

La Révolution élargit singulièrement les cadres de l'humanité, elle y fait entrer tous les hommes. Elle étend, elle généralise, elle prend au sérieux et elle prétend appliquer à tous une définition qui traîne dans les traités de philosophie depuis Aristote, *l'homme est un animal raisonnable*. Si l'homme est un être raisonnable, il ne peut pas plus être exclu de la raison qu'il ne peut être exclu de l'humanité; l'instruction est un droit qu'on n'aliénerait qu'en s'aliénant soi-même. Tout à l'heure, en passant devant la statue de Danton, je lisais sur le piédestal cette parole qu'on a bien fait d'y graver : « Après le pain, le premier besoin du peuple est l'instruction. » La démocratie est née; avec des reculs, des réactions, des résistances, elle ne cessera plus de progresser et de grandir; prenons-en notre parti et agissons en conséquence.

La démocratie ne peut pas plus se passer d'une élite qu'elle ne peut rendre inutiles le génie, la science et la vertu; ce qui est vrai, c'est qu'elle renverse les rapports de l'élite à la foule. D'abord l'élite de plus en plus se recrute parmi tous les citoyens, elle sort incessamment de la foule, elle se rajeunit, elle se renouvelle à ce grand réservoir de force et d'énergie. En second lieu, si elle s'isole, si elle se retranche dans je ne sais quel dédain, elle se condamne à l'impuissance. Le peuple n'est plus la foule, il est la nation, il est le souverain : une idée n'est qu'une abstraction, une vue théorique, tant qu'elle n'a pas pris un corps et une réalité dans l'intelligence et dans la volonté de tous. L'élite qui par ses origines est en contact intime avec la grande famille des ignorants et des humbles, doit rester en communion avec le peuple, elle est tenue de le convaincre, de le persuader, d'obtenir sa confiance, de s'unir à lui dans la vérité supérieure à laquelle l'obéissance est volontaire. Dans une démocratie tous doivent participer à la vie intellectuelle, parce que tous participent à la vie nationale.

Nos plus chers intérêts, ceux de la patrie, ceux de la civilisation même, exigent que ce droit à l'instruction ne reste pas lettre morte. Nous avons supposé généreusement que tout individu est une personne, que tout être qui a la forme humaine est homme, et nous avons partagé entre tous la souveraineté autrefois concentrée dans les mains d'un seul, nous ne pouvons plus reculer, nous nous sommes condamnés à réussir. Pour que les mœurs répondent aux institutions, pour que la réalité ne contredise pas les grands principes de la vie nationale, il faut que chacun soit rendu capable de remplir les devoirs qui résultent des droits qui lui sont conférés. Il est urgent que l'homme devienne un être raisonnable, puisque nous l'avons supposé tel et que nous avons agi, comme s'il l'était. Nous ne nous sommes pas laissé le choix, l'enseignement populaire est une nécessité, il est la conséquence logique du suffrage universel.

Au milieu des conflits et des divergences inévitables, il faut que la nation dégage d'elle-même assez de raison pour se diriger et se conduire, et la raison de la nation n'est que l'intelligence, la prévoyance, le sang-froid des citoyens qui la composent. La démocratie ne se désintéresserait de l'éducation du peuple qu'en se livrant aux barbares. C'est pour cela que la République a multiplié les écoles, écoles primaires, écoles normales, écoles professionnelles ; c'est pour cela que les savants et les philosophes, conscients de leurs devoirs envers tous, au souci de découvrir la vérité ajoutent celui de la faire circuler dans la nation tout entière ; c'est pour cela que nous voudrions unir en tous les esprits à l'intelligence des lois nécessaires, qu'on ne viole pas impunément, le sentiment de l'idéal, auquel on ne renonce pas sans déchoir, faire un peuple qui, soutenu par la volonté du meilleur, soit convaincu que la science du possible permet seule à l'énergie patiente de faire sortir, greffant l'idée sur le réel, de ce qui est ce qui doit être.

Mais, s'il faut en croire certains penseurs, l'erreur, le crime de notre grande révolution, c'est précisément d'avoir proclamé l'homme raisonnable, de lui avoir reconnu des droits imprescriptibles, d'avoir rendu nécessaire cette élévation morale du peuple, cette culture de tous. Ils nous accusent d'avoir renversé le rapport logique et naturel de l'élite à la foule, substitué le nombre à la raison ; ils disent qu'il fallait éclairer le peuple avant de l'affranchir, que nous avons commencé par la fin, ce qui est un singulier procédé d'action ; ils disent qu'en fondant nos institutions sur la chimère de l'homme raisonnable, qu'en érigeant en réalité ce fantôme du délire philosophique, nous avons livré la société et la civilisation à l'homme vrai, à l'homne qui existe, qui court les rues, bête malfaisante, féroce et lubrique, comme vous le savez tous.

En dépit de ces logiciens, j'oserai soutenir qu'il y a des choses qu'il faut commencer par la fin, et que c'est ainsi que l'on commence toutes les grandes choses. Le poète ne fait pas son poème de vers soudés bout à bout, le peintre son tableau de traits raccordés ; l'artiste voit son œuvre d'abord d'ensemble, il l'imagine dans son unité, il la pressent, il l'anticipe par son amour ; c'est ce mouvement intérieur, cet élan qui le porte vers elle, et c'est pour la posséder plus pleinement, pour donner à tous la jouissance de la beauté qui l'enchante qu'il réalise cette œuvre par un lent travail où il dépense sa vie sans compter. Comme une inspiration poétique il y a une inspiration morale. L'œuvre de l'esprit humain n'est pas seulement de constater ce qui est et de s'y résigner ; l'esprit est artiste, il invente des formes nouvelles du bien pour les réaliser, il projette l'idéal dans l'avenir comme une lumière dont la splendeur tout à la fois le guide et l'attire.

Les grands créateurs d'idéal, les fondateurs de religion, n'auraient jamais commencé, s'ils avaient attendu que l'homme qu'ils rêvaient existât, ils ont été cet homme, ils en ont montré l'image au monde dans l'exemple de leur vie pour l'entraîner à leur suite, et c'est par cet acte de foi dans le bien, par cet excès de confiance et d'audace qu'ils ont réussi. La France a fait de même : au lieu de regretter cette générosité sur laquelle il n'est plus temps de revenir, il reste de la justifier. Il n'est pas mauvais pour les peuples, comme pour les individus, de mettre dans leur vie un grand devoir auquel ils ne peuvent plus manquer. Si l'on avait attendu les hommes prudents, soyez sûrs qu'on ne se serait jamais mis en marche. Aujourd'hui l'instruction du peuple est l'un de nos intérêts les plus chers, elle est liée au salut public, nous le savons, et je ne suis pas autrement fâché que l'intérêt, de gré ou de force, soit du côté de la justice et de la vérité. Mais, ne nous faisons pas d'illusions, les choses ne se font pas toutes seules ; les circulaires ministérielles, les discours des uns, les déclamations des autres ne nous dispenseront pas d'une besogne qui ne peut s'accomplir que par nous. N'attendons pas que les choses arrivent, il n'arrivera que ce que nous aurons su vouloir, nous dépendons de nous-mêmes. Il faut que chacun de nous ait la ferme volonté de devenir ce qu'il a le droit et le devoir d'être : un homme libre ; il faut pour cela qu'il s'instruise, qu'il veille sur sa propre dignité, dont il est le plus sûr gardien, que, convaincu qu'il n'y a pas d'humble besogne, que les grands effets sont la résultante des petits efforts multipliés, il travaille sur lui-même et pour tous.

III

Je n'ai voulu qu'exprimer votre propre pensée, que traduire les sentiments dont se sont inspirés les fondateurs de votre société : c'est de ces idées que vous avez fait l'âme du grand corps vivant qu'est l'Association philotechnique. Vous avez voulu que l'exercice du droit à l'instruction fût rendu possible à tous ; vous n'avez pas seulement compris les rapports nouveaux entre l'élite et le peuple qui sont la conséquence logique de la démocratie, vous les avez réalisés dans les faits. On nous accuse de réclamer la liberté et de n'en point avoir les mœurs, de faire de l'État une providence, que nous traitons un peu comme les sauvages leurs fétiches, qu'ils accablent d'injures et rouent de coups, quand ils n'en sont pas assez vite exaucés, vous avez donné un grand exemple d'initiative privée.

Ceux qui savent ont des devoirs envers ceux qui

ignorent, ils détiennent un bien commun, mais le devoir est réciproque, et ceux qui ignorent ont, comme le droit, l'obligation de s'instruire, d'aimer et de vouloir la vérité, à laquelle plus ou moins il faut participer pour être homme. Chez vous, maîtres et élèves remplissent pleinement ce devoir réciproque; ils vont comme au-devant les uns des autres et se rencontrent à mi-chemin; il n'est pas rare que l'élève d'hier devienne le maître du lendemain et rende aux autres ce qu'il a reçu lui-même. Vous avez organisé ainsi la coopération des idées. La science est bien une richesse, elle est une capital accru, comme l'autre, par le travail collectif de l'humanité. Mais les biens spirituels, en se distribuant, loin de s'amoindrir s'accroissent : le plus humble de nos instituteurs, sans violer les lois de la nature, opère le vrai miracle de la multiplication des pains. On ne possède que ce qu'on donne; la richesse est libéralité. Ceux qui possèdent la science ne la veulent pas garder pour eux-mêmes, ils veulent la répandre, la transmettre; ils ne ferment pas leur esprit comme un coffre-fort à secret, de peur que quelque chose s'en échappe ou que quelque audacieux y vienne puiser, ils l'ouvrent tout grand. Ces vrais riches n'ont pas peur de l'impôt sur le revenu global, ils vont au-devant de l'impôt progressif. Même quand leurs découvertes peuvent se changer en biens matériels, quand, comme celles d'un Pasteur, elles valent des milliards, de ces milliards qui ne se partagent point sans se diminuer, ils les donnent généreusement, parce qu'elles sont d'abord des vérités, des biens immatériels qui se multiplient en se partageant et dont la possession fait dédaigner tout le reste.

Vous avez été amenés à donner à vos cours du soir un caractère pratique; quelques-uns d'entre vous s'en inquiètent et témoignent quelque regret de ce que la culture générale semble sacrifiée à l'intérêt immédiat.

Nul plus que moi n'est convaincu qu'il ne faut pas se refuser à soi-même par négligence, par paresse, par calcul, le partage de ce qu'il y a de meilleur ici-bas, mais d'autre part quand on fait bien, on fait souvent plus et mieux qu'on ne croit. On veut devenir un bon ouvrier, on devient un homme meilleur. L'ouvrier qui s'initie au principe de l'art qu'il pratique, ne consent point à n'être qu'une machine, il s'affranchit de la routine, il apporte à son œuvre un esprit libre et par là même capable d'invention. « L'esprit scientifique, disait ici même notre vaillant ami, Ernest Lavisse, lors de l'inauguration de l'Université de Paris, — l'esprit scientifique n'est inutile dans aucun métier. C'est un de ses caractères de n'admettre pas *a priori* que les choses ont le droit d'être comme elles sont, ni qu'elles doivent être du jour au lendemain bouleversées de fond en comble. Il est le critique toujours présent de nos actions et de nos idées, l'ennemi des habitudes où s'émoussent les énergies et de la béatitude de ceux qui sont en possession. Il se reconnaît à ce signe : n'être point satisfait. » Loin de détruire le sentiment de l'idéal, l'esprit scientifique, par cela même qu'il est l'esprit de liberté, détruit l'inertie qui en paralyse l'essor. Je ne m'inquiète pas outre mesure du caractère pratique que tend à prendre votre enseignement. Je n'ai pas trouvé sur vos programmes de cours de morale, mais vous enseignez la morale d'une manière singulièrement originale, en la pratiquant. L'effort courageux des élèves, le dévouement, le désintéressement absolu des maîtres sont des exemples qui valent bien des préceptes. A ceux qui vous demanderaient des formules, vous pourriez répondre que, convaincus de la solidarité humaine, vous vous efforcez d'être justes en étant fraternels.

La meilleure récompense que puissent recevoir des gens qui se dévouent à une œuvre désintéressée, c'est, après la conscience du bien qu'ils font, de voir leurs idées se répandre, se généraliser. Vous avez inventé les cours d'adultes, vous avez groupé plus de dix mille élèves, une petite armée du travail volontaire. Aujourd'hui tous les hommes qui ont le souci de l'éducation populaire demandent qu'on vous suive, qu'on fasse dans toutes les communes de France ce que vous avez su faire à Paris et dans quelques grandes villes. On a reconnu que le jeune homme, de sa sortie de l'école à son entrée au régiment, livré à lui-même, sans secours intellectuel et moral, non seulement oubliait les connaissances qu'il avait acquises, mais n'avait plus l'occasion d'entendre les paroles qui fortifient la volonté en rappelant l'homme à la conscience de sa dignité personnelle et des devoirs que par le fait seul qu'il vit en société il contracte envers tous. De toutes parts, dans un grand nombre de nos écoles, des cours d'adultes ont été ouverts, des conférences populaires ont été faites.

Ce mouvement général, spontané, doit nous donner confiance en l'avenir. Les ennemis de l'école l'accusent de tous nos maux, accroissement de la criminalité, dépopulation, alcoolisme, oubliant volontairement ce dont il ne leur plaît pas de se souvenir, le travail de la femme et de l'enfant, le surmenage industriel, les grandes agglomérations urbaines avec leurs taudis, l'assommoir à toutes les portes, sans parler du mauvais exemple qui trop souvent vient d'en haut. Répondons à ces critiques, comme il convient, par un effort pour faire plus et pour faire mieux.

C'est quelque chose d'avoir fait de l'école une belle maison, où entrent l'air et la lumière, ce n'est point assez; il faut que l'adolescent n'en oublie pas

le chemin, il faut que l'homme fait, que le père de famille sache que ce qui s'y passe ne lui est pas étranger, car ce qui s'y passe, c'est l'éducation de ses enfants, et ce qui s'y décide, c'est l'avenir du pays. En ce moment l'école se complète par des sociétés de patronage scolaire, par des associations amicales d'anciens élèves : ces sociétés rapprochent l'instituteur des parents, établissent entre l'école et la famille une entente qui est la condition de l'éducation morale; elles fortifient chez les jeunes gens l'esprit de camaraderie, elles leur offrent avec des jeux divers un autre lieu de réunion que le cabaret.

L'expérience nous éclairera, nous ne nous laisserons pas décourager, nous ferons de l'école ce qu'elle doit être, la maison commune du village. Bien des préjugés, je l'espère, se dissiperont : admettre que l'école laïque est un instrument de combat, ce serait admettre que la morale contredit nécessairement la religion. Quel homme vraiment religieux pourrait y consentir? Permettez-moi de vous associer dans notre reconnaissance les instituteurs, ces braves gens qui, chargés d'un lourd travail, ont été au-devant du surcroît de labeur qu'on leur demandait. Donnons-leur ce qui leur est dû, l'indépendance et la dignité sans lesquelles il n'y a pas d'éducateurs de la jeunesse; ils appartiennent à tous, ils ne sont les hommes d'aucun parti; affranchissons-les des recommandations politiques, — la recommandation est la dernière forme qu'ait prise la tyrannie, tyrannie anonyme, impersonnelle, qui, comme toutes les autres, abaisse les caractères.

Il y a des gens intéressés à nous persuader que nous ne savons ni ce que nous croyons, ni ce que nous voulons; ils prêchent la nécessité de l'action et ils annoncent le réveil de la foi, avec le secret espoir de remplir leurs phrases creuses sur l'avenir des dogmes et des traditions du passé. Ne laissez pas dire que la conscience moderne est vide, nous savons fort bien où est le devoir, ayons seulement le courage de le remplir. Si nous faisons de l'instruction un droit et un devoir pour tous, c'est que nous croyons fermement que tout homme a le droit et le devoir d'être homme. Nous n'admettons plus avec les anciens que ce qui convient aux uns soit interdit aux autres ; que la valeur, la beauté, la sagesse de quelques citoyens soient nécessairement faites de la misère et de l'humiliation du grand nombre. Les adversaires de l'instruction populaire sont les derniers partisans de l'esclavage. Nous voulons pour tous le partage des biens les meilleurs, l'intelligence du vrai, la jouissance de la beauté, la pratique de la vertu. Appeler tous les hommes à l'humanité, pour cela leur donner avec la conscience de leur dignité personnelle l'idée de ce qu'ils se doivent les uns aux autres, l'intelligence des rapports multiples qui mêlent leurs existences et font de leurs vies éphémères les moments d'une grande vie qui les enveloppe et les dépasse, relier ainsi le sentiment social au sentiment religieux, j'ose dire que c'est là quelque chose de nouveau dans le monde, un idéal très haut auquel on ne s'élèvera que par l'effort de tous, car il ne s'agit de rien moins que de faire traverser toute la masse humaine du souffle de l'esprit. Ce refus de consentir aux iniquités soi-disant nécessaires est notre honneur : la civilisation ne consiste pas à multiplier les besoins, à faire suer l'alcool aux murs, à en tirer des pierres mêmes du chemin, il n'y a de progrès véritable que le progrès dans la justice et dans l'amour. En demandant aux hommes ce grand effort, nous ne prétendons nullement leur interdire les croyances et les espérances, que légitime la foi même dans l'ordre moral; nous voulons seulement, pour qu'ils ne soient pas trop dépaysés, en passant de la terre au ciel, qu'ils réalisent dès ici-bas la justice et la fraternité.

GABRIEL SÉAILLES.

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES EN PRUSSE [1]

1811-1812.

Les conciliabules des patriotes prussiens demeurèrent assez platoniques jusqu'au début de 1812. Les patriotes sentaient bien, malgré tout, le côté factice de cette agitation. Ils ne pouvaient méconnaître que c'eût été pour eux un autre succès d'engager le gouvernement prussien, et l'armée qu'ils lui avaient reconstituée, dans la lutte contre la France et dans l'alliance de la Russie. Aussi, en 1811, avaient-ils surtout cherché à peser sur les résolutions du cabinet prussien. Ce fut au début de 1812, lorsque la Prusse leur échappa en se soumettant à l'alliance française, qu'ils renouèrent avec plus d'activité leurs relations secrètes.

Sous le coup de la déception qu'ils éprouvèrent alors, les patriotes désertèrent tout d'abord la Prusse en assez grand nombre. Une de ces légendes historiques qui se maintiennent longtemps, sans que l'on en puisse discerner très clairement l'origine, a évalué à trois cents le nombre des officiers prussiens qui passèrent au service de la Russie après la signature du traité d'alliance avec la France. La critique historique a sensiblement réduit ce chiffre. Mais la portée morale du fait n'en subsiste pas moins. La fidélité monarchique de l'armée prussienne était, à cette date, fort ébranlée. Les natures les plus énergiques,

1. Ce chapitre est extrait du second volume de l'*Histoire de la Prusse contemporaine*, que M. G. Cavaignac va publier à la librairie Hachette.

Clausewitz, Dohna, Boyen, refusèrent de suivre le roi dans l'alliance qu'il subissait et n'hésitèrent pas à émigrer, à chercher la patrie en dehors de ses frontières. Les chefs du parti, dans la dispersion à laquelle ils se trouvaient condamnés, poursuivirent leur mission comme autant d'apôtres.

Scharnhorst avait quitté la direction de l'état-major général trois jours après la ratification du traité d'alliance avec la France, le 8 mars 1812. Il demeurait, à Breslau, dans une situation assez mal définie, chargé de l'inspection des forteresses silésiennes. Boyen avait quitté Berlin le lendemain de l'entrée des Français. Il s'était retiré également à Breslau où il resta jusqu'au 1er août, jusqu'au moment où il se décida à émigrer en Russie.

Il s'était formé en Silésie un cercle de patriotes que Kalckreuth, le commandant officiel des troupes prussiennes, surveillait d'un œil haineux et inquiet, et où se rencontraient, sur le territoire neutralisé par le traité du 24 février, les éléments les plus actifs du parti patriotique.

Gneisenau avait été congédié le 9 mars 1812. Mais il avait reçu en même temps du roi et de Hardenberg une mission occulte. A Vienne d'abord, puis en Russie, puis en Suède, puis en Angleterre, il devait sonder les gouvernements étrangers et préparer éventuellement les voies à une politique directement contraire à la politique avouée et officielle du cabinet de Berlin.

Mais Gneisenau n'était pas homme à suivre docilement les indications de Hardenberg ; nous avons vu quelle ardeur indépendante il mettait au service de ses passions personnelles. Dans la croisade qu'il entreprit à travers l'Europe, pendant la campagne de Russie, il se fit, sans tenir grand compte des instructions secrètes de Hardenberg, le missionnaire du patriotisme allemand, beaucoup plus que l'agent de la politique prussienne. C'était bien ses idées propres, ce n'était point celles du gouvernement prussien qu'il exposait dans le grand mémoire qu'il remit, à la fin d'août 1812, au prince-régent d'Angleterre. Rêverie d'enthousiaste et singulier symptôme, en même temps, la confusion qu'avait jetée, dans tous les esprits, le bouleversement de la carte d'Europe. Gneisenau comptait sur un Français, sur Bernadotte, alors prince royal de Suède, pour soulever l'Allemagne. Il négociait avec Münster pour faire passer à la solde de l'Angleterre les Allemands émigrés qui servaient alors en Russie et qui formaient la légion allemande. Il voulait que l'Angleterre organisât un débarquement conduit par Bernadotte et qui devait entraîner l'Allemagne. Il semble qu'on lui eût réservé à lui-même le rôle d'un chef d'insurrection populaire. Il proposait à l'Angleterre de constituer, avec le Hanovre et la Hollande, un grand empire allemand de l'Ouest, qui n'eût plus laissé à la Prusse qu'une existence assez réduite ; tant, même chez les hommes qui se groupaient autour de la Prusse, les contours de la patrie idéale étaient encore fuyants.

Ainsi ce fut une véritable dispersion qui suivit le traité d'alliance avec la France dans le courant de 1812. Stein et Boyen allaient se retrouver en Russie ; Gneisenau était en Angleterre ; Scharnhorst demeurait, en Silésie, le centre d'un groupe assez important. Les uns allaient offrir leurs services aux gouvernements qui luttaient contre Napoléon ; les autres cherchaient à préparer, sur le sol même de la Prusse, et sous le régime de l'alliance française, les éléments de la résistance.

Une tentative d'action plus immédiate fut ébauchée par un autre émigré prussien, le chef de la police générale de Hardenberg, Gruner, qui avait dû, lui aussi, quitter ses fonctions au lendemain de la signature du traité d'alliance avec la France. Gruner était encore un de ces Allemands, étrangers à la Prusse, qui avaient cédé à la force d'attraction de l'État prussien. Il était né à Innsbrück et était entré, en 1805, au service de la Prusse, d'abord par des missions secrètes en France, puis dans l'administration proprement dite, et, de là, de nouveau à la tête de la police.

Président de police à Berlin, en 1809, il avait été mêlé aux incidents compliqués qui avaient préparé la chute d'Altenstein et l'avènement de Hardenberg. En 1811, chef de toute la police prussienne, il avait été associé étroitement à l'action des patriotes. Saint-Marsan le signalait alors comme suspect. Aussitôt après la signature du traité avec la France, il avait dû céder la place au prince de Sayn-Wittgenstein, qui jouait lui aussi, depuis des années, un rôle équivoque, mais très différent, à la cour de Berlin et dans l'entourage du souverain. Gruner s'était retiré à Prague et résolu, comme tous les affiliés de la conspiration patriotique, à ne pas demeurer inactif, et à chercher ailleurs un emploi qu'il ne trouvait plus en Prusse, il s'était mis au service de l'Empereur de Russie. Il était devenu, sans quitter l'Allemagne, l'agent de la police russe. C'est probablement dans le courant de mars 1812 qu'il fit parvenir à Lieven un long rapport où il indiquait l'état des relations nouées, sur le sol de l'Allemagne, entre les adversaires de la domination française, et l'existence d'une foule de petites sociétés secrètes s'ignorant les unes les autres et auxquelles étaient affiliés même un certain nombre de princes allemands. Gruner conseillait de donner à toutes ces sociétés un centre commun ; mais son programme même, sous ses formes assez pompeuses, laissait deviner ce que de semblables projets avaient de factice, lorsqu'ils

n'étaient point encore soutenus au dehors par les grands courants populaires. Il comptait renseigner le gouvernement russe, travailler l'esprit public, intercepter les dépêches et les convois des Français, former des corps de partisans, encourager la désertion des Allemands enrôlés par Napoléon, et enfin, là où l'état des esprits s'y prêterait, exciter des insurrections. « Je suis loin de penser », écrivait Gruner un peu plus tard, « que nous puissions faire ce qu'ont fait les Espagnols; mais nous ferons toujours quelque chose, et ce quelque chose vaut d'être tenté. » Et, plus tard encore, il disait : « Si j'avais eu des fonds, je n'aurais pas organisé moins de trois bandes d'incendiaires (1). »

En rapports non seulement avec la Russie, mais aussi avec l'Angleterre et la Suède, il écrivait tout au long, au profit de la police autrichienne qui allait saisir ses papiers, le nom de ses affiliés. Il était en rapports étroits et personnels avec Stein, qu'il fréquenta à Prague jusqu'au départ de Stein pour la Russie, c'est-à-dire jusqu'en mai 1812. Il lui communiquait tous ses projets. Et Stein s'y attachait avec ardeur, approuvait, et, dans ses longues conférences avec Gruner, retrouvait, assure-t-on, toute sa gaieté. Stein, lorsqu'il se rendit à Saint-Pétersbourg, ne suspendit point ses rapports avec Gruner et c'est sur lui qu'il comptait pour soulever l'Allemagne.

Gruner était également en relations avec Gneisenau. Celui-ci tenait entre ses mains les fils de plusieurs associations, avait ses listes d'affiliés. Il travaillait de son côté, à Londres, à un projet d'insurrection allemande appuyée sur l'intervention anglaise.

Gruner avait adressé à Gneisenau un questionnaire où se révélait le caractère, sinon révolutionnaire ou antimonarchique, du moins très indépendant, de toute cette action occulte. « Il est très important, » écrivait Gruner, « de savoir comment nous traiterons la Prusse et comment nous agirons sur son peuple. Faut-il représenter le Roi comme méprisable, comme suspect ou comme opprimé? » Et Gneisenau, qui sentait la question scabreuse, ne voulait pas répondre explicitement. Il soulignait le mot « opprimé » et écrivait en marge : « le mot souligné, à ce qu'il me semble ». Dans une autre lettre, jugeant Hardenberg faible et le roi incapable d'un effort, Gruner écrivait aux agents anglais : « L'un et l'autre ne sont pas à dédaigner comme instruments : le premier est accessible aux impulsions généreuses, et le second inspire confiance à tout ce qui est faible. »

(1) A. Fournier, *Deutsche Rundschau*, LIII, p. 238. « L'effet était infaillible », dit-il, « les Français étaient obligés de se retirer sans coup férir, et le peuple, mourant de faim, se serait soulevé. »

Gruner poursuivait son travail déjà depuis quelques mois; il avait envoyé plus d'un rapport au comité allemand que Stein avait organisé à Saint-Pétersbourg; il avait fait signer, à l'un au moins de ses futurs chefs de bande, un serment sentimental et romantique, lorsqu'un dénouement prématuré vint mettre un terme à son entreprise. Il fut arrêté, dans la nuit du 21 au 22 août, par la police autrichienne; elle confisqua son argent et saisit ses papiers. Il avait été trahi, et trahi par le gouvernement prussien.

Il faut s'arrêter un instant sur cet épisode qui jette un jour assez cru sur le caractère de Hardenberg, et peut contribuer à éclaircir rétrospectivement les complications de sa politique en 1811.

Le chancelier prussien était, depuis le début de 1812, prisonnier de l'alliance française où il s'était engagé. Mais, en même temps, dans ses tendances de politique intérieure, il s'éloignait de plus en plus de ses origines et de ce mémoire de 1807, de ce programme de Riga où il avait réclamé l'application des principes démocratiques. En avril 1812, il s'était rencontré avec Metternich au congrès de Dresde et là, les deux ministres s'étaient rapprochés en des confidences intimes. Dans ces conférences, les préoccupations qu'inspirait à tous deux l'action demi-révolutionnaire de ceux qu'ils appelaient les *Tugendbundisten* avaient tenu une large place.

En 1811, Hardenberg avait été dominé par les patriotes qui l'entouraient; il était, en 1812, dominé par le parti réactionnaire, et fort peu national, qui avait envahi les principaux postes de l'État prussien après l'exode des patriotes, par ceux que les patriotes appelaient « le parti français » (1), par Bülow et Wittgenstein. Hardenberg acceptait cette situation avec une extrême facilité, et lorsqu'on rapproche sa résignation de 1812 des déclarations qu'il prodiguait en 1811 aux patriotes, on ne peut guère conserver de doutes sur le peu de sincérité des manifestations qui avaient si facilement inspiré confiance, l'année précédente, à Gneisenau et aux agents anglais. Mais il ne s'en tint pas à cette duplicité passive, et commit des actes plus graves.

Il continuait à se maintenir, dans le cours de 1812, personnellement en relations avec le « parti de la bonne cause »; il se présentait aux patriotes comme une victime des irrésolutions du roi. Le 29 août 1812, Gneisenau lui écrivait de Londres : « Noble ami, nous vaincrons si vous travaillez avec nous. Vous serez alors le libérateur de l'Allemagne et de la

(1) Le 29 janvier 1813, Hatzfeldt, à Paris, essaie de déterminer Napoléon à quelques concessions. « J'engagerais alors ma tête », dit-il, « que nous n'aurons pas de soulèvements populaires. Votre Majesté protégera ainsi l'Allemagne contre le fléau des révolutions. » Oncken, I, p. 96.

Prusse et votre nom brillera dans les fastes de l'histoire, au lieu que, si vous ne saisissez la présente occasion, vous resterez dans la damnation; car l'opinion publique est contre vous en Russie, en Suède, aussi bien que dans ce pays, où tout le monde est exaspéré contre vous. J'ai essayé de corriger l'opinion qu'ils ont de vous; ils vous regardent comme un déserteur de la bonne cause; mais je ne réussirai point, tant que vous n'agirez point comme il faut. Moi, j'espère que nous vivrons ensemble dans l'histoire »; et, le 15 octobre, Hardenberg répondait à Gneisenau : « Vous connaissez nos sentiments à tous deux. (Il parle d'Amélie de Beguelin et de lui.) Ils sont immuables. Nous pensons souvent à vous. Puissiez-vous former avec nous un heureux trio (*ein glückliches Kleeblatt*), et vivre avec nous dans la joie et le repos des grands actes accomplis. Nos sentiments n'ont point changé. Comptez-y sûrement. Que l'on méconnaisse votre ami (c'est lui-même), cela est dans la nature des choses. Il faut qu'il s'y résigne comme à tant d'autres maux. Nous voulons résolument la même chose; mais il faut choisir le moment propice pour agir avec succès. C'est à cela que nous devons tendre, et que nous tendrons. Le roi connaît le contenu de vos lettres. Il pense comme nous. Quoiqu'il n'accepte pas volontiers, comme vous savez, les plans héroïques, il ne restera point en arrière, pourvu que le risque ne soit pas trop grand et que le succès soit vraisemblable. »

Or, à l'heure même où le chancelier échangeait ces effusions avec Gneisenau, il laissait organiser, autour de lui, une action acharnée et perfide contre les patriotes. Il laissait son gouvernement jeter, dès 1812, les bases de la persécution dont furent victimes, après 1815, presque tous les hommes qui avaient participé à la conspiration patriotique. Dans la première moitié de 1812, le gouvernement prussien fit parvenir à Metternich, en vertu d'une convention qui semble avoir été conclue à Dresde entre Hardenberg lui-même et le ministre autrichien, tous les renseignements qu'il pouvait recueillir sur l'action occulte des patriotes révolutionnaires. Bülow, devenu chef du département de la sûreté générale de la haute police, envoya à Metternich un de ses agents provocateurs, le célèbre Janke, qui s'était fait admettre, pour en pénétrer les secrets, dans le *Deutscher Bund*. Janke, qui allait devenir, après 1815, un des agents les plus actifs de ce qu'on a appelé en Allemagne la persécution des démagogues, se rendit à Vienne, y dénonça Gruner, dont Bülow était l'ennemi personnel, comme l'agent central des conspirations anti-napoléoniennes. Bülow adressa en même temps à Vienne une longue lettre que le ministre de la police autrichienne lui-même trouvait passionnée. Il y demandait l'arrestation et l'extradition de Gruner. En des termes qui eussent vraisemblablement surpris les patriotes, s'ils eussent découvert, dans le gouvernement dirigé par Hardenberg, de semblables tendances, Bülow signalait comme dangereux les agissements du parti anti-napoléonien. Il assurait qu'il les surveillait attentivement, particulièrement en Poméranie et en Silésie, et que, malgré l'affiliation d'un grand nombre de fonctionnaires prussiens, il espérait bien en venir à bout.

Mais il ne suffit pas au gouvernement prussien de donner des gages à Metternich en lui livrant les patriotes dont Hardenberg encourageait l'action en sous main. Tandis que Hardenberg persuadait aux patriotes qu'il subissait par contrainte l'alliance de la France, il livra à la France, à l'ambassadeur français Saint-Marsan, et, par lui, à Maret et à Napoléon, les renseignements qu'il possédait sur l'action occulte dont Gruner tenait les fils. Le rapport que Bülow avait adressé à Metternich sur les agissements du *Tugendbund* et de Gruner fut, en même temps, communiqué par lui à Saint-Marsan et à Maret. Le gouvernement prussien lui-même, le roi de Prusse, par une trahison véritablement odieuse, livrèrent à Napoléon les hommes qui défendaient avec passion l'indépendance de leur patrie, les hommes dont le même gouvernement, le même souverain, encourageaient en même temps l'action ou subissaient l'ascendant.

Toutefois Gruner ne fut point livré à la Prusse, comme Bülow l'eût désiré et l'avait demandé. Les raisons mêmes pour lesquelles il désirait son extradition déterminèrent l'Autriche à la lui refuser. Gruner fut traité en Autriche avec une douceur relative. Metternich se borna à le garder sous clef jusqu'au milieu d'octobre 1813.

Les patriotes connurent l'arrestation de Gruner. Wittgenstein s'efforça de leur faire croire qu'il avait été arrêté par l'Autriche, à la demande de la France. Ils surent toutefois que c'était la Prusse qui l'avait spontanément dénoncé. Mais ce fut Bülow qu'ils rendirent responsable de cette trahison (1). On répétait, dans les milieux patriotiques, que Hardenberg en avait honte et que le roi la désapprouvait. Il est aujourd'hui certain que Hardenberg, personnellement, n'est pas demeuré étranger à ces mesures. Il semble que son entourage l'avait excité contre Gruner, en montrant celui-ci tout prêt à livrer les se-

(1) Le 17 décembre 1812, Gneisenau écrit de Londres à Amélie de Beguelin, l'amie de Hardenberg, ces phrases qui ouvrent un jour assez inquiétant sur l'action des sociétés secrètes : « Prévenez donc Bülow qu'il ne se serve pas de la police secrète pour poursuivre les amis de la bonne cause; car, sans cela, je ne serai plus moi-même en état de le sauver. Sa conduite est très imprudente. Vous saurez, chère amie, faire parvenir cet avertissement avec prudence. » Lehmann, *Historische Zeitschrift*, LXII, p. [illegible]10.

crets compromettants pour le gouvernement prussien et pour Hardenberg, dont il était détenteur comme ancien chef de la police prussienne.

GODEFROY CAVAIGNAC.

COMMENT L'ABBÉ MENOT EUT SON CLOCHER

Nouvelle.

I

L'abbé Menot, curé de Marizy-sur-Loire, était un grand bâtisseur d'églises. Un jour, au dessert d'un dîner de conférence, les desservants du canton qui se divertissaient comme il convient entre prêtres, l'avaient élu, par acclamation, évêque de Thèbes. Pour goûter toute la saveur de cette bénigne raillerie, il fallait être savant dans les Écritures profanes et avoir reçu du ciel le don de sagacité. Il était utile de se souvenir que la ville fameuse qui fut Thèbes n'est plus maintenant qu'une vaste ruine : il importait de se bien convaincre que parti pour évangéliser un peuple de colonnes tronquées et de chapiteaux brisés, l'abbé Menot eût aussitôt accaparé tous ces débris illustres et fastueux pour bâtir sur leur emplacement des temples chrétiens, si bien qu'il fût devenu le pasteur d'un troupeau d'églises où seuls eussent manqué les fidèles. C'est à ces riantes hypothèses que s'élevait, sur l'aile de la logique, l'esprit badin des confrères de l'abbé Menot. Leurs jeux n'étaient pas simples, mais ils étaient de bon goût.

Il faut dire, pour être juste, que le curé de Marizy-sur-Loire, par sa frénésie de construction; s'offrait de lui-même à l'ironie, avec persévérance et sérénité. Il bâtissait, bâtissait, bâtissait, et plus il bâtissait, plus il était heureux. Quand l'évêque du diocèse, dans ses tournées pastorales, visitait une paroisse dont l'église était ou trop exiguë ou trop indigne du culte par son délabrement, il disait à son grand vicaire : « Je vais nommer l'abbé Menot curé de ce village et, dans deux ou trois ans, nous reviendrons ici consacrer une cathédrale. » Il advint même que Monseigneur ne se contenta point de s'égayer aux saillies de son propre esprit. Avant de lui confier la paroisse de Marizy-sur-Loire, il avait successivement envoyé l'abbé Menot comme pasteur dans six villages différents. La vie sacerdotale du brave curé n'avait été qu'un voyage circulaire à travers le diocèse. Quand il avait édifié quelque part un temple au Seigneur, il partait, sur l'ordre de son évêque, pour une autre destination et on eût dit que, sous ses pas, poussaient les blanches églises.

Quand il le nomma à Marizy-sur-Loire, l'évêque dit à l'abbé Menot : « La prébende est bonne et ce sera le lieu de votre repos. Vous ne serez plus déplacé. Allez donc à Marizy et bâtissez là une église qui soit digne du Seigneur et de vous aussi qui êtes son fervent architecte. » L'abbé Menot était parti et il avait repris sa vie de prêtre mendiant. Il avait parcouru le diocèse, quémandant partout des souscriptions, prêchant, sermonnant, promettant le paradis à ceux qui donnaient et l'enfer à ceux qui faisaient la sourde oreille, arrachant de haute lutte, et par de pieuses ruses, des subsides qu'il décorait du nom d'« offrandes » pour apaiser ses victimes, écumant la charité chrétienne au profit de son église, jamais lassé, jamais découragé, car rien ne le rebutait quand il s'agissait d'une telle œuvre. Trois ans après son arrivée à Marizy-sur-Loire, une église était sortie du sol, mais, hélas ! le curé ne pouvait lui donner un clocher ! L'abbé Menot n'avait jamais été un dispensateur prudent et circonspect de l'argent qu'il recueillait : il dépensait, puis ensuite il comptait. C'est la méthode qu'il avait suivie pour bâtir l'église de Marizy et elle portait ses fruits. Le curé avait bouleversé les plans de l'architecte et les devis de l'entrepreneur pour leur substituer sa fantaisie personnelle : aussi, avant même qu'on commençât le clocher, le budget se soldait par un déficit. L'abbé se crut, en conscience, obligé de prévenir l'entrepreneur et les travaux furent arrêtés. Mais le curé de Marizy vivait dans l'angoisse et l'agitation. Son crédit s'épuisait auprès des coffres-forts et des bas de laine catholiques. La générosité des fidèles était fatiguée. Tous les artifices de l'éloquence de l'abbé Menot étaient usés parce que trop connus à cinquante lieues à la ronde. Il savait d'avance qu'il courait à un échec si, en dépit de tout, il entreprenait une nouvelle croisade.

Le conseil municipal refusait obstinément de voter aucuns fonds pour la construction du clocher. L'abbé Menot était triste. Il se voyait menacé, lui le grand bâtisseur, vieilli dans les constructions, déjà plus que sexagénaire, de dire la messe, jusqu'à la fin de ses jours, dans une église sans clocher ! A cette occasion, les curés des paroisses voisines se récréaient en de douces plaisanteries : « Mon cher Menot, disait au curé de Marizy le desservant de Saint-Pèlerin, quand vous mourrez, vous allez mettre votre biographe de la *Semaine religieuse* dans un terrible embarras. Il ne pourra point dire de vous ce qu'il répète, au décès de chaque prêtre, après l'énumération des vertus : « Et maintenant il repose à l'ombre « de son clocher ! » Hélas ! il n'aura pas d'ombre votre clocher ! Mais j'y songe ! Pourquoi ne feriez-vous pas venir des blocs de marbre de votre ville de Thèbes ? Les frais de transport sont si peu élevés au-

jourd'hui ! » L'abbé Menot n'était point insensible à la raillerie de ses confrères. Il souffrait. La nuit, il voyait défiler dans ses rêves des cortèges de cathédrales, d'églises, de chapelles dont les flèches dentelées et les sveltes clochers se mettaient à danser des sarabandes comme pour le narguer.

L'abbé Menot allait souvent conter sa peine à très noble, très pieuse, très riche et très vieille demoiselle Éléonore Marie-Antoinette de Préchamp de Marizy, qui était sa paroissienne et qui habitait un château bâti sous Louis XIV. Cette fille vénérable qui avait déjà ébréché la soixantaine, contribua, pour une très large part, à la construction de l'église, mais elle aussi se lassa. Elle insinua à l'abbé Menot que les temps étaient durs, que ses fermiers ne payaient pas et qu'elle était, à son grand regret, obligée de laisser son curé dans la détresse. Le prêtre était consterné. Or, un jour, Mlle de Préchamp dit à l'abbé Menot :

— Monsieur le curé, voulez-vous un clocher ?

— Serait-ce possible ? s'écria l'abbé dont la figure resplendit.

— Oui, c'est très possible, continua Mlle de Préchamp, vous aurez un clocher, mais il faut le gagner.

— A vos ordres, Mademoiselle !

— Monsieur le curé, connaissez-vous le comte Pierre de Séguiran ?

— Si je le connais ! Mon meilleur paroissien, comme vous êtes, Mademoiselle, ma meilleure paroissienne !

— Connaissez-vous Aline de Cléville, ma nièce, qui est en ce moment au château de Marizy où elle est venue passer deux mois avec moi ?

— Parfaitement ! J'eus l'honneur, il y a huit jours, de dîner à votre table et Mlle Aline de Cléville votre nièce s'y trouvait en face de moi. De plus, il n'y a qu'un instant, je l'ai aperçue, sur la pelouse, qui photographiait, je crois, le château. Dans ces deux rencontres, Mlle Aline m'a paru ornée de toutes les grâces.

— Eh bien ! dit Mlle de Préchamp, il s'agit tout simplement de marier M. Pierre de Séguiran à Mlle Aline de Cléville, et c'est vous que je charge de préparer cette union et de la faire réussir ! A ce prix-là, mais à ce prix-là seulement vous aurez votre clocher ! Je tiens beaucoup à ce mariage, mais je ne puis, moi, intervenir d'aucune façon. Vous savez que, depuis trente ans et plus, les familles de Séguiran et de Préchamp se boudent, pour une futilité, pour la politique ! Je n'ai jamais parlé à M. le comte de Séguiran, mais j'ai pour ce jeune homme la plus grande estime et même, je ne vous le cacherai pas, de l'admiration. D'abord, c'est un élève des Pères resté fidèle à leurs leçons, c'est tout dire ! Depuis la mort de ses parents qui lui ont, vous le savez, laissé des biens considérables, il vit dans son château des Montées en jeune homme vraiment vertueux. Et à vingt-sept ans ! Alors que d'autres de son âge et de son monde sèment à pleines mains le péché, sans doute pour récolter le repentir sur leurs vieux jours. On m'a beaucoup parlé de lui. On le dit d'esprit distingué, d'humeur affable. Et puis, — ce qui à mes yeux prime toutes ses autres qualités, — il est pieux ! A l'église, il m'édifie par sa tenue. Et il ne manque jamais la messe, le dimanche ! Même — et j'en ai fait l'observation en mon for intérieur — même le jour de l'ouverture de la chasse !

— C'est admirable, remarqua le curé.

— Ah oui ! c'est admirable ! continua Mlle de Préchamp. Aussi, ne vous étonnez pas si j'ai rêvé d'unir ma nièce à Pierre de Séguiran. Oh ! Aline est une charmante enfant, franche, vive, enjouée ! Mais quelle dissipation dans l'esprit ! quelle turbulence ! quelle espièglerie ! Elle vous parle des actrices à la mode, de théâtres, de toilettes, elle lit des romans ! Si encore c'étaient ceux de Zénaïde Fleuriot ou bien de Paul Féval converti ! Elle sait des choses qu'une jeune fille doit ignorer ; elle fait de ces réflexions qui vous déconcertent, sans même baisser les yeux ! Moi qui à son âge rougissais quand on prononçait devant moi le mot « amour », quand on parlait d'un jeune homme quel qu'il fût, quand on m'apprenait que telle dame de ma connaissance allait bientôt être mère ! Vraiment, je suis parfois scandalisée ! Je ne veux point que ma nièce aborde la vie en de pareilles dispositions. J'ai la conviction qu'un homme tel que M. le comte de Séguiran convertirait Aline aux pensées sérieuses, que vivant avec un mari chrétien ma nièce deviendrait une épouse modèle. Elle doit être un jour mon héritière. J'ai bien quelque droit, ce me semble, de m'occuper de son bonheur et de son salut.

— Mademoiselle, vous l'avez, ce droit ! s'écria le curé. Je vous promets tout mon concours, toute ma bonne volonté, toute mon énergie. Je ne suis guère habile en ces sortes de négociations : c'est la première fois que je suis chargé d'une aussi délicate mission, mais je l'accepte avec allégresse. Oui !... mais que pourrais-je bien dire à ce jeune homme pour lui suggérer le désir de demander la main de votre nièce ?

— Ah ! monsieur le curé, je n'en sais rien ! fit Mlle de Préchamp souriant discrètement. Vous demanderez conseil au Saint-Esprit !

L'abbé Menot ne crut pas devoir importuner l'Esprit-Saint. Pendant le trajet du château au presbytère, le curé se contentait de chercher, en son entendement, quels arguments pleins de séduction il emploierait auprès de M. le comte : il avait résolu d'inaugurer par lui sa mission. Tout à coup, l'abbé Menot s'arrêta de marcher et, se frappant le front : « J'ai trouvé ! s'écria-t-il. J'ai lu dans l'Écriture Sainte et dans la *Théologie morale* du Révérend Père

Gury que la beauté de la femme émeut et subjugue l'homme. C'est bien simple : je m'en vais dire à M. de Séguiran que M[lle] Aline de Cléville est belle, très belle... mais ai-je le droit d'être aussi affirmatif? Est-elle belle? Qu'est-ce qu'une femme belle? Qu'est-ce que la beauté? »

L'abbé Menot était perplexe : « Ma foi, dit-il, je vais aller consulter saint Thomas d'Aquin ! »

Rentré au presbytère, le curé de Marizy prit sur les rayons de sa bibliothèque le livre des *Opuscula* de saint Thomas d'Aquin. Il l'ouvrit à l'opuscule sur le Beau et lut :

« *Pulchrum est resplendentia formæ super partes materiæ proportionatas.* »

L'abbé Menot traduisit :

« Le beau, c'est l'éclat communiqué par la forme aux diverses parties de la matière. »

Puis prenant une pose méditative, un coude sur son bureau et un doigt sur sa joue, il soliloqua : « Si j'applique, se dit-il, la définition du divin Thomas à la nièce de M[lle] de Préchamp, je suis forcé de confesser qu'en elle resplendit cet éclat que la forme donne à la matière. Oui, oui ; en M[lle] Aline, la forme qui est harmonieuse communique cette qualité au limon dont son corps est pétri! Le regard aime à suivre la ligne très pure de sa gracieuse architecture ; il erre charmé sur les masses blondes de sa chevelure, s'arrête à l'ovale délicat du visage où il se repose avec complaisance et suavité, puis de là glissant jusqu'à la poitrine... Allons, Menot, halte-là ! Il y a des choses qu'un prêtre ne doit pas remarquer! Et, du reste, à quoi bon? Ne dit-on pas que les dames urbaines usent de supercherie pour donner un éclat emprunté à la forme de leur poitrine, à ce point qu'elles font mentir Platon et qu'à cause d'elles le beau n'est pas toujours la splendeur du vrai! »

L'abbé Menot s'arrêta dans sa méditation philosophique pour sourire intérieurement. Il n'était pas très éloigné de se trouver de l'esprit. « Enfin! s'écria-t-il, assez de métaphysique! Je vois, je sais, je crois. M[lle] Aline de Cléville est belle, elle est incomparable! Je vais aller l'apprendre à M. Pierre de Séguiran qui ne pourra pas ne pas me bénir et agréer ma proposition. »

Il remit sur son rayon Saint Thomas d'Aquin, puis il partit, le bréviaire sous le bras, pour le château des Montées. La route n'était pas longue qu'il avait à parcourir. Il marchait d'un pas alerte, résolu et un hymne chantait dans son cœur. Déjà, l'abbé Menot voyait le clocher de Marizy s'élevant plein de grâce et de force, jaillissant vers le ciel dans le recueillement du paysage et dans la grande paix de l'horizon, comme une prière et comme une espérance. Déjà, il croyait entendre les cloches s'éveiller dans « son » clocher pour les solennités de Pâques et jeter l'allégresse, à pleines volées, aux quatre vents du ciel. Elles racontaient leur bonheur aux collines, les collines le redisaient à la plaine et des traînées d'harmonie flottaient sur la Loire. Les refrains de la chanson carillonnante bourdonnaient aux oreilles de l'abbé Menot et son imagination déambulait joyeuse parmi tous ces enchantements.

Après un quart d'heure de route, le curé de Marizy aperçut, sur sa droite, la façade blanche du château des Montées qui resplendissait au soleil de juin, parmi les arbres du parc. D'un pas triomphant, il s'engagea dans la grande allée qui conduit à la seigneuriale demeure de M. Pierre de Séguiran. Tout en marchant, l'abbé Menot répétait à haute voix, sur le ton oratoire et avec de grands gestes : « *Resplendentia formæ! Resplendentia formæ!* » Effarouchés par ces accents insolites, les oiseaux qui chantaient dans les grands arbres du parc s'enfuyaient à tire-d'aile.

Parvenu au château, le prêtre se fit annoncer et fut aussitôt reçu par M. Pierre de Séguiran. C'était un grand jeune homme aux traits fermes et virils, aux yeux noirs très doux, à la fine moustache brune, a l'allure franche :

— Quel bon vent vous amène, monsieur le curé? demanda-t-il à l'abbé Menot en lui offrant un siège.

Bravement, sans tergiversations, sans préparations, le curé de Marizy dit le but de sa visite. Il venait auprès de M. le comte pour savoir de lui s'il ne lui serait pas agréable d'épouser M[lle] de Cléville, pour lui conseiller même — si toutefois M. le comte daignait accorder ce droit à un vieux prêtre, — pour lui conseiller même de la demander en mariage!

Abasourdi, le jeune homme fut quelques instants sans répondre, puis il dit :

— Je suis très honoré, monsieur le curé, très touché, mais... mais... je ne connais pas cette jeune fille! Je ne puis pas m'engager à la légère dans un mariage. Jusqu'ici, j'ignorais l'existence de M[lle] de Cléville. Je ne la connais pas. Je ne l'ai jamais vue!

— Ah! monsieur le comte, fit l'abbé, c'est une personne splendide! Elle est belle, elle est incomparable! Vous pouvez m'en croire!

M. Pierre de Séguiran eut peine à contenir un sourire :

— Oh! la beauté! dit-il. C'est là une considération qui ne pèsera guère dans mon choix quand je me déciderai au mariage. La beauté dans le mariage, voyez-vous, monsieur le curé, c'est pour les autres! Le prochain prend la beauté et par ses regards et par ses désirs : le mari garde la femme qui est souvent sotte et d'humeur revêche. Le mari d'une femme très belle est ridicule. Il fait songer aux gardiens de musée qui se promènent, avec des airs féroces, devant les tableaux de maîtres. « Il est dé-

fendu au public de toucher », voilà ce que signifie le mari d'une femme très belle! Monsieur le curé, je n'ambitionne point le rôle de gardien de musée.

Le pauvre curé ne s'attendait pas à ce discours. Il se contenta de répéter la phrase dans laquelle il avait concentré toute l'énergie de son admiration et aussi toutes ses espérances : « Mais je vous assure, monsieur le comte, que c'est une personne splendide!

— Oh! je ne dis pas non! monsieur le curé, mais je ne connais pas Mlle de Cléville et, dans de telles conditions, il m'est impossible de vous faire une réponse sérieuse!

L'abbé Menot comprit qu'il devait, pour cette fois au moins, renoncer à une victoire et battre en retraite. Il prit congé de M. de Séguiran qui le remercia respectueusement — et peut-être sans ironie — de sa démarche.

L'enthousiasme du curé de Marizy était tombé, mais il ne voulut point, malgré tout, abandonner la partie et renoncer au succès. Il résolut de voir, sans plus tarder, Mlle de Cléville. « Peut-être, se disait-il, sera-t-elle moins indocile que M. le comte. Ah! si j'arrivais à la gagner! Ce que femme veut est bien voulu! S'il en était ainsi, rien ne serait perdu, car alors elle me suggérerait ce que je dois dire et ce que je dois faire pour vaincre les préjugés de M. Pierre. Les femmes sont, dit-on, d'habiles conseillères, surtout quand il s'agit d'affaires de cœur. »

L'abbé Menot regarda sa montre qui marquait six heures. Il savait que, chaque soir avant la fermeture de l'église, Mlle de Préchamp venait adorer le Saint-Sacrement et qu'elle se faisait accompagner d'Aline depuis que celle-ci était au château. Il entra dans le saint lieu et aperçut la tante et la nièce agenouillées sur leur prie-Dieu. Il se dirigea vers elles et, obséquieusement, il pria Mlle de Cléville de le venir trouver à la sacristie où, dit-il, il désirait avoir, avec elle, un entretien particulier.

Peut-être l'abbé Menot avait-il un peu sacrifié à l'hyperbole quand il avait proclamé Mlle de Cléville belle et incomparable, selon les principes esthétiques de saint Thomas d'Aquin, mais il n'était coupable que d'exagération. Avec son fin visage, ses yeux bleus, son menton délicatement arrondi, sa bouche toujours prête au sourire, Aline de Cléville était très séduisante. A Paris, les jeunes gens qui fréquentaient chez sa mère et qui apportaient à ses *five o'clock* la splendeur de leurs plastrons et la solennité de leurs redingotes la trouvaient agréable à voir. Quand elle pénétra dans la sacristie comme un rayon de soleil dans une chambre obscure, le curé de Marizy s'avoua à lui-même qu'il avait bien le droit de l'appeler « une splendide personne » et que sa conscience pouvait rester sereine. Il dit à Aline :

— Je vous ai priée de me venir trouver ici pour vous donner la certitude que votre bonheur me préoccupe. Daignerez-vous, Mademoiselle, agréer pour époux M. Pierre de Séguiran?

— M. Pierre de Séguiran! s'écria la jeune fille éclatant de rire. Qui ça? Connais pas!

— Je vous le ferai connaître d'un mot : c'est un jeune homme foncièrement pieux. Tel vous le connaîtrez, tel vous l'aimerez, car vous l'aimerez!

— Je ne m'attendais pas à celle-là! fit Aline avec désinvolture. Me marier! mais je n'y pensais guère!

— M. le comte Pierre de Séguiran est un jeune homme foncièrement pieux, répéta le curé.

— Ma foi, dit la jeune fille, j'aime mieux vous dire tout de suite que vous vous y prenez bien mal pour me décider à agréer votre candidat! Monsieur le curé, je suis pieuse sans être une dévote, — ma tante ne nous entend pas? non! — sans être ce qu'on appelle à Paris : une bigote. Je suis pieuse, mais je ne voudrais pas avoir pour mari « un homme bien pi-eux », comme disait au couvent la Mère Adélaïde. Un homme qui baisse les yeux, joint les mains, fait des génuflexions à tort et à travers n'est pas un homme, c'est un prêtre. Un homme doit avoir une piété robuste, virile, quoi! Et puis — mais je ne sais pas comment vous dire ces choses à vous, monsieur le curé — il me semble qu'un homme fonciè-re-ment pi-eux n'est pas un mari comme un autre, qu'il doit être gauche quand il vous embrasse, si toutefois il vous embrasse. Et pourtant, il est permis de s'embrasser entre gens mariés : c'est un droit, n'est-ce pas?

— Oui, Mademoiselle, dit gravement le curé, le Révérend Père Gury dans son *Tractatus de Matrimonio* autorise formellement les gens mariés à s'embrasser.

— Et puis, continua Mlle Aline, un jeune homme pi-eux ne doit pas connaître la vie. Voyez-vous, un jeune homme qui a eu mauvaise conduite et qui, le jour de son mariage, jure solennellement, en votre honneur, de ne plus recommencer, voilà qui flatte le cœur d'une jeune fille! Je ne pouvais me défendre d'une sorte de sympathie pour les jeunes gens dont on parlait devant moi, à mots discrets : « Oh! le fils Un tel, en fait-il des folies! » Je me tenais à quatre pour ne pas m'intéresser au fils Un tel, à celui, par exemple, qui a fait soixante-seize mille francs de dettes en un an!

— Soixante-seize mille francs! s'écria le curé : il devait y avoir de bien beaux candélabres! Et quel clocher! mes très chers frères, quel clocher j'eusse bâti avec cet argent!

— Quand bien même, continua Mlle Aline, mon mari aurait rapporté de sa vie de jeune homme quelques expressions un peu trop... pas convenables, je ne lui en voudrais pas. S'il avait, je suppose, comme mon frère aîné qui est dans la cavalerie, l'habitude

de prononcer de gros jurons, je lui fermerais la bouche avant qu'il n'aît le temps d'achever la phrase abominable : je lui éviterais ainsi un gros péché.

— Vous feriez là une bonne action, dit le curé.

Étourdi par ce ramage d'oiseau parisien, l'abbé Menot perdait un peu la tête. Il ne savait que répliquer à un tel babil.

— Mademoiselle, dit-il, je vous remercie beaucoup de ce que vous venez de me dire. Je parlerai de tout cela à madame votre tante.

Aline s'en alla rejoindre dans l'église Mlle de Préchamp qui, la figure dans ses mains, abîmée dans la prière, suppliait le Seigneur de bénir le projet de mariage.

Resté seul, l'abbé Menot fit un retour sur lui-même. « Je suis bien forcé, se dit-il, de m'avouer que les choses ne marchent pas comme je l'eusse souhaité. Me voilà encore sans clocher! A mes avances, à mes conseils, ces jeunes gens ont répondu, l'un par une théorie sur la beauté chez la femme, l'autre par une théorie sur la piété chez l'homme. Tout est à recommencer! Allons, Menot, continua le curé se parlant à lui-même en la forme qui lui était familière, tu n'es qu'un grand nigaud! Tu es par trop métaphysique ou plutôt par trop gothique, comme disent les impies en parlant de nous. Évidemment ce n'est pas dans saint Thomas d'Aquin, qui pourtant est un océan de science, qu'il faut aller pêcher tes inspirations, c'est ailleurs ; mais où? où? où? »

L'abbé Menot, pendant quelques minutes, resta songeur, puis il reprit son monologue intérieur : « J'ai ouï conter, se dit-il, par un de mes confrères, qu'un jeune homme et une jeune fille de sa paroisse, qui se récréaient de concert en faisant de la photographie, s'étaient pris subitement à s'aimer, si fort, si fort qu'ils voulurent s'épouser et qu'ils s'épousèrent, malgré leurs parents. Or, M. Pierre de Séguiran s'occupe de photographie et Mlle de Cléville aussi : je l'ai vue qui braquait un appareil sur le château de Marizy. Ma foi, je ne ferai ni une ni deux : je m'en vais inviter M. Pierre et Mlle Aline à venir, les mêmes jours, à la même heure, photographier mon église. Je mettrai même le presbytère à leur disposition pour développer les épreuves, ce qui facilitera les rencontres. Il me semble bien que je ne suis pas gothique, cette fois! »

Et jusqu'à l'heure de son sommeil, l'abbé Menot médita les mysteres de la photographie appliquée au mariage.

II

Avec sa psychologie un peu rudimentaire, l'abbé Menot ne faisait pourtant pas preuve de trop de candeur et d'impéritie. De combien de mariages la photographie n'est-elle pas responsable? Entre jeunes gens de sexe opposé, elle provoque les fréquentes rencontres sous couleur de se portraiturer avec un mutuel dévouement. Elle explique et elle excuse les accrocs faits aux immortelles convenances : l'intimité des tête-à-tête prolongés, les vagabondages dans les solitudes amies à la recherche du beau site : elle favorise, dans les menus soins qu'elle exige, les frôlements et les furtifs serrements de mains. Quand vous voyez un jeune homme et une jeune fille se livrer de compagnie aux récréations photographiques, dites que l'amour est proche, prêt à sortir de l'appareil comme un diable à ressort de sa boîte!

Ces considérations, peut-être l'abbé Menot ne les percevait-il pas dans toute leur subtilité ; mais il les devinait, les pressentait, encore qu'il ne voulût pas se l'avouer à lui-même pour ne pas troubler sa conscience.

Il invita par lettre M. Pierre de Séguiran à venir photographier l'église de Marizy en l'assurant que ce serait là une bonne œuvre agréable à Dieu, et il lui fixa le jour et l'heure. Le curé écrivit à Mlle de Cléville dans des termes à peu près identiques.

Au jour et à l'heure qu'il avait indiqués, il vit arriver, munis de leurs appareils, Pierre de Séguiran et Aline qu'accompagnait sa tante. Les présentations eurent lieu. Le jeune homme s'inclina profondément : Mlle de Cléville salua légèrement de la tête. Il y eut un court instant de surprise et de gêne : de part et d'autre, on ne s'attendait guère à se rencontrer là! L'abbé Menot, qui devenait aussi artificieux qu'une annonce de journal, jugea venu le moment de s'expliquer :

— J'ai imaginé, dit-il, d'envoyer des photographies de mon église, de ma pauvre église sans clocher! aux personnes pieuses du diocèse : elles comprendront mieux ainsi combien est lamentable le spectacle d'une église inachevée, et je ne doute pas alors...

— Mais, il vous en faudra un grand nombre de photographies! remarqua M. de Séguiran.

— C'est pourquoi, reprit le curé, je me suis permis de faire appel à votre charité en même temps qu'à celle de Mlle de Cléville. Voici bien simplement ce que je vous demanderais. Aujourd'hui et les jours suivants, vous prendriez l'un et l'autre des épreuves de l'église. Nous choisirions celle de toutes qui serait la mieux venue. Ensemble, vous la fixeriez, la développeriez, etc., — j'ignore les termes! Puis vous la tireriez à de nombreux exemplaires. Le presbytère est tout entier à votre disposition. Il y a une petite pièce très obscure qui vous servira de chambre noire, de telle sorte — et c'est là encore une faveur que je vous demande — que vous travaillerez ici et que je

pourrai vous donner mon avis, mon goût dans le choix des épreuves. Vous comprenez combien cette affaire me tient au cœur !

— Je n'ai rien à vous refuser, quand il s'agit de votre église, dit M. de Séguiran.

— Vous avez là une idée épatante ; j'en suis ! s'écria Mlle Aline.

— Allons, ma nièce, fit Mlle de Préchamp grondeuse, surveille donc un peu tes expressions !

— A l'œuvre donc ! ajouta le curé. C'est pour Dieu que vous travaillez, puisque c'est pour sa maison !

L'abbé Menot mit dans cette dernière phrase une petite restriction mentale permise par les casuistes et qui tranquillisa son âme. En leur affirmant qu'ils travaillaient pour Dieu, le curé sous-entendait : en travaillant à votre mariage !

Ce jour-là, on photographia l'église de Marizy sur ses quatre faces et on revint au presbytère pour donner aux épreuves les soins urgents et nécessaires. Il en fut de même le lendemain et plusieurs jours des semaines suivantes. Mlle de Préchamp se dispensait quelquefois d'accompagner sa nièce.

Le curé observait, avec le plus vigilant intérêt, l'attitude que gardaient l'un en face de l'autre M. de Séguiran et Mlle de Cléville. Peu à peu, les relations entre les deux jeunes gens devenaient moins cérémonieuses, moins gourmées : la glace fondait. L'abbé crut même s'apercevoir qu'ils n'étaient plus indifférents l'un à l'autre : « Je crois bien, se dit-il, qu'ils ont un petit sentiment ! »

Le curé de Marizy ne s'abusait point. M. Pierre de Séguiran n'avait pas un cœur d'anachorète et, s'il était pieux, il était homme. Aussi bien et mieux même que l'abbé Menot, il avait admiré en Mlle Aline « l'éclat que la forme donne à la matière » et il ne fut pas long à se laisser prendre au charme qui émanait de sa « gracieuse architecture ». Il n'eut même pas à lutter contre ses théories : il les oublia tout aussitôt. Il devint amoureux de Mlle de Cléville malgré qu'elle fût belle. La nièce de Mlle de Préchamp, de son côté, ne voulut point savoir si M. de Séguiran avait eu mauvaise conduite et elle ne s'enquit point de savoir s'il avait des dettes. Quoi qu'elle en eût dit à l'abbé Menot, elle n'avait jamais eu qu'une pitié bienveillante pour les jeunes efflanqués qui, à Paris, lui débitaient des fadaises du haut de leur faux-col blanchi à Londres. Elle ne se défendit pas contre la caresse des grands yeux noirs de Pierre. Elle aima la loyauté de son visage, la robuste et simple élégance qu'il tenait de sa race.

Un jour, le curé de Marizy avait laissé dans sa salle à manger M. de Séguiran et Mlle Aline très occupés à mettre sous châssis des épreuves photographiques. Assis sous un berceau de vigne vierge, dans le jardin du presbytère, l'abbé Menot récitait son bréviaire. Il en était à *Laudes* dont les psaumes lui étaient devenus familiers par l'accoutumance et, tout en murmurant les versets sacrés, il levait parfois la tête. Tout à coup, il eut une distraction violente. La fenêtre de la salle à manger qui faisait face au berceau était restée ouverte. A travers les branches de vigne vierge qui s'écartaient sur un des côtés du berceau, il aperçut M. de Pierre de Séguiran, seigneur des Montées et autres lieux, debout dans l'embrasure de la fenêtre. Le comte avait pris les mains d'Aline dans les siennes et il tenait la jeune fille rapprochée de lui comme s'il eût voulu l'embrasser au front. Et les deux jeunes gens se regardaient en souriant, les yeux dans les yeux. L'abbé Menot se leva de son banc pour mieux voir. « Dieu soit loué, s'écria-t-il, j'ai mon clocher ! »

Le curé de Marizy contempla pendant une minute le doux tableau, puis il se rassit, et reprit la récitation de son bréviaire, mais en faisant passer dans les versets des Psaumes toute la ferveur de son action de grâces. Il murmurait avec allégresse :

Benedicite montes et colles Domino.

Benedicite universa germinentia in terra, Domino...

. . . .

. . . .

Le mariage eut lieu trois mois après.

JULES PRAVIEUX.

LE GÉNÉRAL MELLINET

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE

(1798-1828).

Émile Mellinet, né à Nantes le 1er juin 1798, est encore au lycée impérial de cette ville, en 1813, lorsque, par suite des désastres de notre armée, le sénateur Boissy d'Anglas vient, au nom de l'Empereur, pour surexciter l'esprit national dans les départements, lever des hommes et mobiliser des forces dans les régions de l'Ouest.

On manque d'officiers.

Le jeune Émile, qui n'avait pas encore quinze ans, mais qui était grand et d'une constitution solide, se présente devant le comte Boissy d'Anglas, comme fils du colonel Mellinet et élève du lycée de Nantes.

Émile Mellinet est immédiatement promu (20 octobre) au grade de lieutenant, dans le 1er bataillon des gardes mobiles de la Loire-Inférieure, sous les ordres du commandant Baudry. Il part avec ces cohortes qui arrivent à Paris pour combattre l'invasion ennemie. Placé par le général Brouard, le 25 février 1814, dans le 88e de ligne, il est employé par le comte Hullin, comme lieutenant dans ce régiment, et blessé pendant une sortie opérée le 30 mars 1814. Remis l'année suivante dans le grade de sous-lieutenant, il reçoit un brevet régulier au 80e ré-

giment, et se bat sous les murs de Metz, où il est de nouveau blessé le 14 juillet 1815.

Ce régiment, devenu le 96ᵉ, est licencié par le gouvernement de Louis XVIII. Mellinet, dont le père est proscrit le 24 juillet, se voit placé en non-activité et se retire dans sa ville natale.

Nommé à titre provisoire à la légion de l'Orne, le 11 mars 1816, commandée par le colonel de Kersabiec, il se trouve à Alençon jusqu'en 1818, époque à laquelle il sollicite d'être envoyé dans la légion de la Moselle. Mis en traitement de réforme le 29 novembre 1820, pour ses opinions trop libérales, il retourne à Nantes, où il achève son instruction militaire. Pendant ce temps, Mᵐᵉ Mellinet-Malassis s'efforçait par tous les moyens de faire réintégrer son fils dans les rangs de l'armée ; elle confiait alors au ministre de la marine, le marquis de Clermont-Tonnerre, la note suivante destinée au ministre de la guerre :

Note particulière remise à M. le comte de Coetloesquet, le 20 août 1822, par madame Mellinet, à Paris, rue du Bouloy, nº 20.

Mon fils Émile Mellinet, de Nantes, âgé de vingt-quatre ans, était au service en qualité de sous-lieutenant, lors de la première entrée du roi en France, il n'a servi que sous ses ordres et, pendant les Cent-Jours, son régiment était en dépôt à Metz. Il a été sous plusieurs colonels et, en dernier lieu, sous M. de Thilorier, commandant le 31ᵉ de ligne, en garnison actuellement à Douai.

Mon fils s'est constamment fait aimer et estimer de ses chefs et de ses camarades, parce qu'il était rempli de capacité, de zèle et de dévouement à la cause qu'il servait : c'est une justice que tous ceux qui l'ont connu lui rendront; il a servi depuis sa plus tendre jeunesse jusqu'à vingt-trois ans, et il était bien jeune encore, à la fin de l'été de 1820, quand sa légion vint tenir garnison à Nantes.

J'observais au colonel que ce séjour pourrait nuire aux intérêts de mon fils, qu'il allait retrouver là les camarades de son enfance, parmi lesquels plusieurs étaient mal notés, et je le suppliais de l'envoyer en détachement à quelques lieues de la ville ; il s'y opposa en me disant qu'il ne lui conseillerait point un sentiment d'ingratitude, que l'on savait fort bien que ce jeune homme, éloigné d'eux, ne partageait point leurs principes et qu'il le laisserait les voir. Ce que j'avais prévu arriva.

Tous ces étourdis l'entourèrent, l'obsédèrent, et, bientôt, il ne sut plus comment s'en débarrasser. Un jeune aide de camp du lieutenant général Liger-Belair, jaloux de mon fils, jura de le perdre et se servit d'un prétexte qui ne peut ici se répéter : pour en faire connaître la petitesse, il dit « *que mon fils avait assisté à une sérénade donnée à un député du côté gauche et qui passait dans notre ville* » ; la chose était fausse, je le jure sur l'honneur, mais eût-elle été vraie, était-ce là un motif pour ôter à ce jeune homme son état, sa seule ressource? Une réforme à 350 francs de solde pendant trois années s'ensuivit. Mon fils est resté sous le poids d'une telle injustice pendant dix-huit mois, puisqu'il a été réformé en novembre 1820. Aujourd'hui le colonel Rapatel, commandant le 5ᵉ d'infanterie légère, le désire auprès de lui pour y occuper la place de sous-lieutenant qui se trouve vacante dans son régiment...

Le colonel Rapatel, frère de l'ingénieur de ce nom à Nantes, était venu voir son frère vers cette époque. Un des anciens condisciples d'Emile Mellinet au lycée, Pitre Grobon, officier du 5ᵉ léger, le présenta au colonel de ce régiment, le baron Rapatel, en lui disant que son camarade de collège voulait reprendre du service actif. Comme Mellinet, P. Grobon, avait été mis en non-activité en 1815, replacé dans la légion du département de l'Ariège et enfin admis au 5ᵉ léger.

Mᵐᵉ Mellinet-Malassis ne se contentait pas d'user de ses relations auprès du ministère; elle écrivait aux colonels de Thilorier et Rapatel, dont nous transcrivons les réponses :

Le colonel de Thilorier.

Verdun, 29 août 1822.

Madame,

Je suis parti de Douai avec mon régiment quand votre lettre du 17 y est arrivée ; elle m'a été envoyée ici où nous avons séjourné, pour nous rendre à Strasbourg. Si on me demande des renseignements sur M. votre fils, je répéterai ce que j'ai déjà dit : que je pensais qu'il était plein d'honneur et de délicatesse, et qu'avec ces qualités on faisait toujours bien son métier et on tenait ses promesses...

Lettre du baron Rapatel à madame Mellinet.

Poitiers, 3 septembre 1822.

Madame,

Je m'empresse de répondre à votre lettre du 28 dernier, qui me fut remise hier ; celle que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser à Lyon ne m'est pas parvenue.

Soyez bien persuadée, Madame, que j'éprouverai un bien grand plaisir le jour que je recevrai la nomination de votre fils pour mon régiment et que je ferai pour que cela ait lieu, auprès du ministre de la guerre — lorsque je retournerai à Paris, ce qui, je pense, ne tardera pas, — toutes les démarches possibles.

Je connais votre fils, Madame, je sais qu'il joint à un physique charmant et à une bonne éducation toutes les qualités du cœur et celles d'un homme d'honneur, et qu'il est incapable de manquer à ses serments; c'est pourquoi, je vous le répète, je serais heureux de l'avoir sous mes ordres. Je lui ser-

virais de père, je suis certain que j'aurais un fils reconnaissant...

Mme Mellinet-Malassis, venue à Paris dans le but de hâter la nomination de son fils, y était restée jusqu'au mois de janvier 1823, c'est-à-dire sept longs mois avant de pouvoir obtenir ce qu'elle désirait. Une vacance se produisit alors au 5e d'infanterie légère et le colonel Rapatel en informa officiellement le ministre de la guerre, à Paris, demandant Mellinet en remplacement de M. Belon mort. Sa lettre contenait le rapport suivant, daté du 17 janvier 1823 et conçu en ces termes : « ... Ce jeune homme, qui avait été noté à l'inspection de 1820, comme étant instruit, capable et ayant une bonne conduite, fut désigné, au moment de la réorganisation, comme ayant de mauvais principes politiques, et ce fut la cause de sa réforme. Depuis lors, il n'a cessé d'être l'objet de renseignements avantageux de la part des autorités...

La nomination au 5e léger du sous-lieutenant Mellinet paraît le 22 janvier 1823. Mellinet rejoint son régiment, le mois suivant. Le 5e d'infanterie légère, destiné à entrer en Espagne avec l'armée d'occupation, fait partie de la 8e division du général Canuel, à la 2e brigade Scheffer.

Le sous-lieutenant Émile Mellinet arrive, le 20 février 1823, à Lyon, où son demi-frère Charles Mellinet (1), qui y était étudiant, s'enrôlait comme volontaire dans le même régiment, pour faire campagne avec lui.

Le 5e léger part pour Bayonne le 10 mars, faisant brigade avec le 17e régiment de ligne, après avoir été passé en revue par le général Paultre de la Motte.

Mais le sous-lieutenant est désolé d'être séparé de son compatriote et ami, le lieutenant Grobon qui vient de recevoir à cette revue son brevet de capitaine de carabiniers au 62e de ligne en garnison à Nancy. Néanmoins, une légère compensation lui semble accordée, il l'annonce à son frère Camille en ces termes : « Le colonel Rapatel me comble de bontés pour me consoler; il m'a nommé aux voltigeurs du 1er bataillon. Tu comprends qu'en entrant en campagne, on a bien plus d'occasion de se distinguer dans une compagnie d'élite. Cette compagnie est commandée par le capitaine Bertrand, gendre du violoncelliste Baudiot. »

Le 3e corps du prince de Hohenlohe, dont le quartier général restait à Tolosa, devait continuer les blocus de Saint-Sébastien et de Pampelune, en assurant les communications de la Biscaye. La division Couchy, secondée par les royalistes navarrais aux ordres du lieutenant général d'Espagne, était spécialement affectée au blocus de Pampelune. Le corps du général Santos Ladron, qui avait commencé l'investissement de cette place après la brillante affaire du 27 mars, avait suivi le mouvement du lieutenant général Molitor sur l'Aragon.

(1) Le père du général Émile Mellinet s'était marié deux fois : la première avec Mlle Malassis, à Nantes, dont il avait eu deux fils, l'aîné Camille, imprimeur, et le cadet Émile, notre général ; la seconde fois : avec Mlle Dosne, tante de M. Thiers, dont il eut également deux fils, Charles, qui prit ensuite du service au Portugal, et Alexandre, qui embrassa la carrière diplomatique.

Le soin de bloquer Saint-Sébastien et Santona était confié à la division Canuel et au corps de Quesada. La brigade Scheffer était en position devant Saint-Sébastien, où elle remplaçait la brigade Marguerye de la division Bourcke...

L'étape est longue de Lyon à Bayonne. Le 5e léger n'y arrive qu'après deux semaines de marche, le 11 avril. Quatre jours plus tard, il franchit la Bidassoa et entre en Espagne, où les hostilités sont commencées.

Les extrêmes avant-postes français, placés à moins de cent cinquante pas des sentinelles espagnoles, sont occupés par des voltigeurs du 5e léger. Le sous-lieutenant Mellinet, de ce régiment, faisant sa ronde dans la nuit du 15 au 16, un de ses soldats, malgré la défense expresse, a l'imprudence de crier : Qui vive! et attire ainsi sur ce point l'attention de l'ennemi qui fait feu aussitôt. Une même balle traverse la cuisse de l'officier et blesse mortellement le voltigeur. Voici de quelle manière le sous-lieutenant Mellinet raconte cet épisode à son frère, dans une lettre qu'il lui adresse d'Ernani, le lendemain :

« Mon bon Camille, cette lettre ne te fera pas autant de plaisir que les précédentes, mais enfin ne t'inquiète pas.

Avant hier, à deux heures de l'après-midi, le 5e léger est arrivé devant Saint-Sébastien et a reçu l'ordre d'établir son bivouac. Mais, à peine étions-nous installés, que nous avons reçu contre-ordre pour prendre la position du 32e de ligne, qui occupait les dernières positions. J'ai été envoyé avec ma compagnie aux extrêmes avant-postes, c'est-à-dire à 300 pas de Saint-Sébastien et à 150 des derniers postes de l'ennemi, que nous entendions parler et chanter comme si nous avions été à ses côtés. A minuit et demi environ, j'allais visiter les petits postes et les sentinelles avancées. La dernière ayant eu l'imprudence de me crier : *Qui vive?* malgré la consigne la plus sévère qui défendait ce cri, je m'en fis cependant reconnaître ; mais, pendant que je lui disais combien son imprudence pouvait avoir de danger, l'ennemi avait, par le bruit, compris où il pouvait tirer, et une balle est venue me traverser la cuisse en tuant le voltigeur à qui je faisais mes remontrances.

Le malheureux était à deux pieds au-dessous de moi, et a reçu la balle droit au cœur. Il est tombé sur le coup, raide mort, après avoir prononcé ces seuls mots : — « Ah ! mon lieutenant ! »

Pour moi, j'ai eu la force d'accourir devant le reste de ma compagnie, en disant au capitaine Bertrand : — « Capitaine, je suis blessé, mais j'espère que ce ne sera rien! »

Aussitôt, le capitaine m'a fait emporter par deux voltigeurs de ma compagnie. Tous les autres se sont précipités sur moi, en m'embrassant et en s'écriant : — « Ah! capitaine, notre bon capitaine, laissez-nous aller venger notre brave lieutenant. »

Comme je n'ai pas perdu un seul instant ma con-

naissance, je les ai un peu apaisés, et j'ai été porté au bivouac de notre chirurgien-major, qui m'a donné quelques coups de lancette et m'a ensuite pansé... Un demi-pouce plus haut et tu n'avais plus de frère, mon pauvre Camille! Heureusement, je ne suis pas en danger. La balle n'a fait que traverser les chairs et toucher quelques petits vaisseaux.

Le colonel Rapatel a passé presque toute la nuit auprès de moi, en me donnant les plus grandes marques d'intérêt. Je l'ai même surpris pleurant. Pour moi, j'affectais beaucoup de gaîté, ce qui l'a consolé. Cependant, plusieurs fois, je me suis senti les larmes aux yeux, en pensant que mon régiment allait faire campagne sans moi. Cette pensée-là me désole.

Le matin du 16, à huit heures, on m'a dirigé sur l'hôpital de Bayonne ; mais la voiture m'a fait tellement perdre de sang, que le chirurgien-major de l'ambulance n'a pas voulu me laisser aller plus loin.

Je suis donc établi à Ernani, dans une hôtellerie espagnole, où l'on a les plus grandes attentions pour moi.

Dès cette nouvelle, Mme Mellinet-Malassis quitta Nantes précipitamment, dans l'intention d'aller soigner son fils en Espagne. Au premier relais de la diligence, le 22 avril 1823, à la porte de Mauves, elle écrivit au ministre de la guerre, sollicitant pour son sous-lieutenant « sans secours et baigné dans son sang » une récompense ou de l'avancement. Il se trouvait être le premier officier blessé depuis l'entrée en campagne.

« Ce jeune homme, écrivent deux historiens (1), est le fils de M. le général Mellinet, chef d'État-major de la division Barrois (ex-Garde) pendant les Cent-Jours, exilé de France après cette funeste époque. Puisse la loyale conduite du fils dans la dernière guerre contribuer à rouvrir au père les portes de sa patrie. »

Mais n'anticipons pas sur les événements et reprenons notre récit, en laissant la parole au jeune Mellinet.

Bayonne, 2 mai 1823.

Hier seulement, je suis arrivé à l'hôpital militaire de Bayonne. J'ai quitté Ernani avec peine, parce que j'y étais près de mon régiment et que, chaque jour, il y eût eu au moins un de mes camarades auprès de mon lit.

Cependant, dès mon entrée ici, j'ai reçu l'accueil le plus amical du capitaine d'artillerie Rapatel, frère de mon colonel, qui est allé jusqu'à me proposer de me faire soigner chez lui, ce que je n'ai pas osé accepter ; cette vie d'hôpital ne me plaît pas du tout, et j'attends avec impatience l'instant où je pourrai sortir, ce qui ne tardera guère, car chaque jour je vais de mieux en mieux.

Dans un mois, j'espère retourner à la tête de mes bons petits voltigeurs qui, pendant que j'étais à Ernani, n'ont jamais discontinué de m'envoyer au moins deux d'entre eux pour passer quelques heures avec moi. Je jure qu'ils n'ont pas affaire à un ingrat et que je suis digne de toute l'amitié qu'ils me portent.

J'ai été proposé pour la décoration de la Légion d'honneur par le général Scheffer. Depuis cette nouvelle, je ne souffre plus!.. M. Delavigne, sous-intendant militaire, ami de notre père, est ici et doit venir me voir.

Bayonne, 9 mai 1823.

Je vais toujours bien ; il y a vingt-quatre jours que je suis consigné dans mon lit d'hôpital, et cela n'est pas très gai, surtout avec mon caractère ; huit jours encore et j'espère me promener la canne ou la béquille à la main. J'aurai presque l'air de quelque chose ; mais il faudrait absolument le ruban rouge pour que ce fût bien.

Le colonel vient de me proposer pour lieutenant.

Je me lie tous les jours de plus en plus avec M. Delavigne, blessé à la jambe d'un coup de pied de cheval.

Le lendemain, le colonel Rapatel faisait parvenir à Mellinet quelques lettres de sa famille et lui disait qu'il avait appris avec plaisir que, « malgré sa blessure, il n'avait pas perdu sa gaîté ».

Bayonne, 15 mai 1823.

Il m'est impossible de rester plus longtemps ici ; je suis sûr que j'en ferai une maladie et, ma foi, j'en ai assez comme cela. Je ne souffre que de temps en temps, lorsqu'on m'applique la pierre infernale pour empêcher que les chairs ne s'élèvent trop. Cependant, le chirurgien me dit que je ne puis pas raisonnablement rejoindre mon régiment avant un mois. Je m'efforce de lui persuader qu'il se trompe. Quoique mes deux plaies ne soient pas entièrement fermées, je marche tout seul, à l'aide de ma canne à tête de béquille.

Bayonne, 22 mai 1823.

Ce n'est plus de ce séjour infect et épouvantable, que l'on est convenu d'appeler un hôpital, que je t'écris, mais bien d'une petite maison de campagne, charmante, chez les plus braves gens du monde, à un quart de lieue de Bayonne, jolie habitation où je suis avec M. Delavigne.

Je marche maintenant comme une personne naturelle, et me suis rendu à pied de l'hôpital ici, non sans m'être reposé au moins trois fois en route. Je n'étais pas trop fatigué puisque, en arrivant, je me suis promené avec mon hôtesse et avec sa fille, âgée de dix-huit à dix-neuf ans, jolie comme les amours, et qui semble prendre beaucoup d'intérêt à ma gué-

(1) *Histoire de la campagne d'Espagne en 1823*, par Abel Hugo et [illegible], t. I, p. 171.

rison. Je ne suis donc pas à plaindre. Toutefois, mes seuls, mes uniques désirs sont de retourner à mon régiment.

Quelques jours après, le 6 juin 1823, il était nommé lieutenant, mais le général en chef, S. A. R. le duc d'Angoulême, n'avait point accueilli la proposition pour la croix.

Bayonne, 21 juin 1823.

Décidément, je suis nommé lieutenant et je reste à mon régiment. Ainsi, il vaut mieux rester au service que dans cette vilaine douane où je me morfondais...

J'ai dîné, il y a quelques jours, avec le fameux comte de l'Abisbal. C'est un assez bel homme qui annonce de l'esprit et parle bien le français.

Blocus de Saint-Sébastien, 5 juillet 1823.

Je suis arrivé hier matin au camp. Tous mes camarades m'ont reçu avec la plus vive affection. Pour célébrer mon arrivée, l'ennemi a eu la bonté de nous envoyer une trentaine de boulets et quelques obus, qui n'ont blessé personne.

Le général Scheffer m'a témoigné beaucoup d'intérêt. Il m'a dit que ce n'était point à lui que je devais ma lieutenance, mais qu'il m'avait porté trois fois pour la croix.

Mondragon, 14 juillet 1823.

Nous avons quitté, le 12, le blocus de Saint-Sébastien; nous arriverons demain à Vittoria.

Nous sommes ce matin dans un défilé, entre Villa-Real et Mondragon, où l'armée française a perdu beaucoup de monde, pendant les guerres sous l'Empire. En effet, avec une cinquantaine d'hommes, on y peut abîmer une armée. Demain, nous passerons le plus célèbre défilé des Sabinas, qui a été fatal à l'armée française après la bataille de Vittoria.

Le 12, arrivant à Tolosa, je suis allé entendre l'organiste du lieu; il est aveugle et paraît bon improvisateur.

Santona, 25 juillet 1823.

Le régiment est arrivé le 21 devant Santona. Nous y sommes bien, quoique les habitants soient sales comme des Bas-Bretons. Les sentinelles avancées des deux armées ne sont qu'à quarante pas l'une de l'autre. Le jour même de mon arrivée, comme devant Saint-Sébastien, on a envoyé sur mon poste trois obus, mais il n'y a eu de mal pour personne.

Santona, 29 juillet 1823.

Ces canailles d'Espagnols ont la sottise de ne pas oser faire une seule sortie, depuis que le 5e est sous leurs murailles!

Notre service est pénible. Le colonel Rapatel est d'une activité dont rien n'approche. Il me témoigne toujours la même amitié.

Plaçons là incidemment une petite anecdote :

Étant abrité, le colonel, ennuyé qu'on restât là, dit un jour :

— Est-ce qu'on va continuer à se cacher?

Le jeune lieutenant sortit brusquement et se plaça en vedette.

— Êtes-vous fou, Mellinet, s'écria le colonel, vous allez vous faire tuer...

Il répondit :

— Ah! tant pis, mon colonel, vous avez dit qu'on ne se montrait pas, et je me montre...

Santona, 26 août 1823.

Le brave et bon colonel Rapatel vient d'être nommé maréchal de camp.

Le capitaine Dap, ami de Grobon, vient de faire, avec la compagnie de carabiniers, une action d'éclat; il a surpris un parti espagnol qu'il a abîmé.

J'ai été moins heureux; mais dans une mission, dont j'étais chargé, un boulet est tombé si près de moi qu'il m'a couvert de boue. Le lendemain, de garde à l'avancée, j'ai eu l'honneur de faire jeter à bas deux bons Espagnols de Santona.

Bilbao, 4 avril 1824.

J'arrive à Bilbao. Je crois que je m'amuserai beaucoup à Bilbao. Je suis reçu chez Mme de Massaredo, l'une des premières familles d'Espagne, fort laide mais extrêmement aimable, excellente musicienne et de manières toutes françaises.

Bilbao est une jolie ville, pavée surtout d'une façon admirable.

Tu ne croirais pas qu'un de mes amusements est d'aller tous les soirs au sermon, pour voir les gentilles *señoritas* avec leurs mantilles noires sur la tête?...

La Corogne, 17 août 1824.

Le 14, nous avons fait notre majestueuse entrée dans la Corogne, reçus fraternellement par nos frères d'armes du 37e de ligne...

Nous ne guerroyons plus. Je prends mon parti. Je fais la guerre aux dames espagnoles, ne pouvant plus la faire à leurs maris... Cependant, je préférerais les coups de fusil à ces dernières.

La Corogne, 7 décembre 1824.

Je viens de recevoir la croix de Charles III; quelque peu que ce soit, c'est du moins un souvenir de la campagne.

Rien de neuf ici, sinon la continuation des vexations les plus horribles, commises par les autorités espagnoles, et les prisons pleines de malheureux qui gémissent sans prévoir la fin de leurs souffrances; telle est au reste toute l'Espagne.

Notre modération nous donne ici l'avantage d'être détestés des deux partis, et, chose inouïe, un peu moins des libéraux que des royalistes qui crient contre nous comme des forcenés, parce que nous contenons leurs fureurs.

On me nommerait capitaine général en Espagne, ce qui équivaut à maréchal de France, que je préférerais rester lieutenant dans ma patrie. Cela peut te donner une idée de mon amour pour l'Espagne. Ce pays ne se relèvera jamais, si le caractère de ses habitants ne change pas.

La Corogne, 22 janvier 1825.

La gabare française l'*Active*, conduisant un détachement du 16ᵉ léger, a relâché ici. Parmi les officiers de ce bâtiment se trouve un lieutenant de vaisseau de Nantes, frère d'Anthime Chaudières, notre camarade du lycée.

La Corogne, 6 avril 1825.

Nous partons demain pour rentrer en France. Dieu soit béni! Ce n'est pas sans quelques regrets des belles filles d'Espagne, mais la Bidassoa sera pour moi le fleuve de l'Oubli.

George Bastard.

(*A suivre.*)

LIVRES NOUVEAUX

John Ruskin.

John Ruskin, âgé aujourd'hui de soixante-dix-huit ans, a eu, en Angleterre, dans la philosophie de l'art, la renommée et l'influence que nous voyons chez nous à un Taine et à un Renan dans la philosophie sociale ou religieuse. Il nous est peu connu néanmoins. Quelques opuscules ou fragments d'opuscules parurent çà et là, qui n'ont pas été, croyons-nous, recueillis en librairie. Dans cette disette de renseignements, on saura gré à M. Robert de la Sizeranne de la belle étude (1) qu'il vient de consacrer à l'illustre esthéticien, à sa vie et à son œuvre.

La vie de Ruskin est fort diverse d'aspects, multiple de directions, qui toutes ont leur source dans sa passion pour l'art et pour la nature.

Ce goût lui vint de bonne heure. Lui-même a raconté les vagabondages où, tout petit, ses pas s'égaraient dans le cottage paternel. Il aimait passionnément les fleurs, ne se souciant nullement de les soigner, planter ni arroser, mais uniquement de les admirer, et aussi de les déchiqueter minutieusement pour savoir ce qu'il y avait en elles, ce qui semble bien indiquer une vocation de critique.

Fils d'un commissionnaire en vins, — qui lui laissa une fortune de cinq millions, — il accompagnait celui-ci dans ses courses commerciales. On voyageait en famille. Et, à chaque arrêt, après avoir placé son *sherry* et son *claret*, le père de John, sa journée faite, entraînait sa femme et son fils vers les ruines, les monuments, palais et cathédrales, châteaux et sites célèbres des alentours. C'est de cet honnête industriel, mêlé d'un rêveur, à qui, par quelque disgrâce de jeunesse, les premières et fondamentales acquisitions de toute science manquaient, mais tourmenté de vagues aspirations idéales, c'est de lui — plus que de sa mère, femme pratique et raidement enfermée dans le rigorisme et le formalisme gallicans — que tient Ruskin, et à qui il est redevable de ses précoces intimités avec le monde pittoresque. Le cercle des voyages s'agrandit. A quatorze ans, à Schaffhouse, par une sereine soirée d'été, près des chutes du Rhin, devant le déroulement lointain des Alpes teintées de rose par le soleil couchant, et qui lui parurent les portes du paradis, il fit sa première rencontre avec la Beauté. Son cœur s'émut, ses yeux se mouillèrent. Dès ce jour, l'initiation commença. Il était entré dans les jardins du Beau, qui l'allaient garder captif sans qu'il pût jamais rompre le charme. Il avait choisi sa part en ce monde, celle de la contemplation admirative en face des enchantements de la nature.

Ses études terminées à Oxford, il passa quelque temps dans un atelier, puis publia, à vingt-quatre ans, son premier livre. Les *Peintres modernes* soulevèrent un patriotique enthousiasme par la révélation que Ruskin y faisait, à l'occasion de Turner et de son groupe de paysagistes, d'une école nationale anglaise. Le souci de compléter cet ouvrage, de l'entourer de renseignements et de toutes les comparaisons qui s'imposaient, lui fit entreprendre de nouvelles excursions en France, en Allemagne, en Italie. Et il en devait résulter une soixantaine de volumes, où toutes sortes de vues sociales, politiques, économiques, religieuses, se mêlent arbitrairement aux questions d'esthétique ou n'ont avec celles-ci qu'un lointain rapport.

Ce qui emporta Ruskin hors du domaine réservé de l'esthétique, c'est sa passion même pour l'art. Et c'est un tempérament actif, un esprit fougueux pressé d'aller jusqu'au bout de ses idées et où elles se contredisent, ce génie tourmenté et tumultueux du Nord, dont, quoi qu'on dise, en dépit de notre tradition classique, fils de barbares que nous sommes, nous serons toujours plus près que des Grecs et des Latins, communiant d'âme avec un Shakespeare

(1) *Ruskin et la Religion de la Beauté*, un vol. in-18, orné de deux portraits, librairie Hachette et Cᵉ.

mieux encore qu'avec un Sophocle et un Homère. En cherchant dans les œuvres de la nature cette beauté qu'il aimait, et que l'art doit humblement reproduire, Ruskin ne fut pas long à s'apercevoir que l'homme se plaît à la gâter pour ses satisfactions les plus grossières. De là toute une série de campagnes contre les chemins de fer, contre l'industrialisme et ses usines et, en général, contre cette avide soif de l'or, des faux biens et des fausses richesses, qui ne font qu'enlaidir la vie. Il ne se borna pas à ces protestations anodines. Assez favorisé de la fortune pour pouvoir appliquer ses idées, assez influent pour s'y gagner d'utiles et riches partisans, il tenta de réagir contre l'entraînement universel. Aidé de ses amis, il établit dans la vallée de Langdale, puis à Kerwick, des fabriques de toiles, *Ruskin linen*, où le lin fut filé au rouet comme au temps de la reine Berthe. L'île de Man possède une race de moutons particulière : là encore il fonda un filage et un tissage, *Laxey homespun*, d'après les anciennes méthodes. La laine de ces moutons est noire, et on lui laisse sa couleur naturelle, indestructible par là même. Tout cela réussit plus ou moins.

Il dut vite s'aviser que, pour arriver à bien dans le but qu'il poursuivait, ce n'est pas tant l'outillage et la main-d'œuvre que le fond de l'homme qu'il s'agit de changer, et que, pour plus de chance de succès, il le faut prendre à sa naissance, et, mieux encore, choisir la femme, par qui, en somme, se créent les mœurs. Qu'à cela ne tienne ! De toutes parts, sous l'inspiration de Ruskin, des pensionnats s'élèvent, où prédominera l'enseignement esthétique et l'art du dessin, avec de jolies fêtes de mai où des processions de petites filles, toutes parées de fleurs et de rubans, figureront en des sortes de panathénées enfantines. Il crut découvrir encore dans les doctrines communistes quelques-unes des formes de la vie telle qu'il l'aurait voulue, et qui respectent la nature. Aussitôt il cède de vastes terrains à un groupe de ces bons sociologues, à la seule condition de n'y rien faire de contraire à ses principes. Mais ceux-ci, s'apercevant qu'ils n'entendent rien à l'agriculture, s'empressent de prendre un fermier, de transformer la métairie en guinguette et le labeur champêtre en délassements bachiques. Ainsi périclita la *Saint George's Guild*.

Ce ne sont pas tous les essais de Ruskin sur le terrain économique. Ses livres étant coûteux par suite de leur luxe d'impression et de toutes les choses d'art dont il les embellissait, il trouvait difficilement un libraire qui, dans la modicité du bénéfice, voulût s'en charger. Il fut ainsi amené à se faire son propre éditeur. Et là il réussit, il s'enrichit même. L'aubaine venait à point, quand, par l'échec des autres entreprises, aussi par l'or prodigué aux œuvres de charité, la fortune paternelle avait entièrement disparu. Mais il connaît toutes les gloires : non seulement il a à Londres sa librairie, *Ruskin house*, mais, dans tout le Royaume-Uni, des sociétés de *Ruskin reading* s'organisent, des journaux s'impriment pour le commenter, le populariser. Les guides, dans la région des lacs, signalent les hôtels d'où l'on peut apercevoir la demeure du professeur Ruskin...

C'est au plus fort de sa célébrité, en 1869, qu'il revint à l'école d'Oxford occuper une chaire d'esthétique, où il se fit d'ardents et nombreux disciples. Il ne tarda pas à démissionner, à propos de l'établissement d'une salle de vivisection, qu'il proscrivait comme inhumaine et inutile.

Entre temps il s'était marié. Un premier amour avait été brisé par la mort, et c'est même à cette occasion qu'une lumière se fit en lui et qu'il s'aperçut qu'il avait perdu la foi de ses jeunes années. Sa fiancée, mourante, eut des doutes sur les croyances de son prétendant. Elle lui demanda : « Aimez-vous Dieu plus que moi ? » Il s'interrogea gravement et eut la franchise de répondre : « Non ! » Celle qu'il devait épouser plus tard, ne lui en demanda pas tant, mais, après cinq à six ans de communauté un peu troublée, elle le quitta, et la séparation légale suivit. Débarrassé de ce malencontreux incident, Ruskin revint exclusivement à l'art, et reprit le cours de ses conférences libres et de ses polémiques, tant que ses forces l'y soutinrent.

Tel est l'homme qui vit aujourd'hui à Brantwood, en vue du lac de Coniston, dans une villa festonnée d'aristoloches, entourée de verdure et de fleurs.

* *

Les œuvres sont le reflet de cette vie. Elles sont fantasques et bizarres, contradictoires, étincelantes et « chaotiques », suivant l'expression de Carlyle, ami et admirateur de Ruskin.

Évidemment, son enfance, abandonnée à elle-même ou absorbée dans les seules distractions familiales, préparait ce résultat. Tout jeune, Ruskin a suivi toutes ses fantaisies, qui pouvaient être plus dangereuses, qui furent belles et généreuses. Il s'est habitué à les considérer comme les seules choses importantes. Il fut ainsi conduit à prendre l'accessoire pour le principal, à faire de l'art le but et la base, l'essentiel, le tout de la vie. Et, avec cette opiniâtreté des rêveurs solitaires, que leurs longues méditations enfoncent dans leurs idées, il prétendit imposer sa conviction aux autres, subordonner toutes choses à l'art, faire de l'humanité entière un peuple d'artistes. Cela n'irait sûrement qu'à grossir la foule déjà grande des dévoyés. Non, l'art n'est pas le tout de la vie. Il n'en est que la décoration et l'amusement, — le plus noble des amusements, si l'on veut.

Mais cette conception, même fausse, grandit singulièrement le rôle de l'artiste. C'est bien une sorte de sacerdoce dont Ruskin l'investit : il est, entre la nature et la foule aveugle, « le déchiffreur, le mémorialiste », l'interprète, le voyant, le révélateur des beautés naturelles qui, sans lui, passeraient inaperçues et seraient comme si elles n'étaient pas. Par son zèle enflammé, par le pouvoir d'exalter l'âme, de la passionner, de la faire participer aux divins mystères qui l'entourent, de l'appeler à en démêler les obscurs symboles et à exercer, dans le culte qui leur est dû, le plus saint des ministères, Ruskin est admirable. Par là, il est vraiment grand. Écoutons-le parler de cette « Beauté, dont les lois, la vie et la joie, sont, dans le monde matériel de Dieu, des parts aussi éternelles et aussi sacrées de la création que, dans le monde des esprits, la vertu, et, dans le monde des anges, l'adoration. »

Il faut pourtant, en laissant tomber tout ce qui les charge inutilement, arriver au fond des idées de Ruskin et résumer sa doctrine. Nous ne le ferons pas mieux que l'a fait M. de la Sizeranne en ces quelques lignes :

Tout art est adoration... Devant la nature, l'artiste dira toute la vérité... Il la dira en toute simplicité et humilité... Chercher la nature, la vraie, non telle que nous l'avons faite, mais telle qu'elle s'est faite elle-même; l'observer avec nos yeux, non avec les instruments fabriqués pour la déceler, avec le cœur donné pour la sentir, non avec notre raison perfectionnée pour la comprendre; l'observer chez elle, non dans nos ateliers; la suivre dans son dessein de calme puissant et non selon nos agitations vaines, dans son harmonie et non dans notre agencement; l'aimer pour elle et non pour nous... tout l'art est là.

Une telle théorie, juste au fond, laisse, on le voit, le champ ouvert à toutes les discussions. C'est l'art réaliste, en somme, qui est ici préconisé, — qui est chose belle et bonne en soi; — mais le point où cet art s'arrête pour ne pas enfermer en lui les difformités et les laideurs, voilà ce qui est abandonné à l'arbitraire de chacun, et le doit être, s'il est vrai, comme on l'a dit, que « l'art est l'homme s'ajoutant à la nature ». Puis ce soin méticuleux, docile et laborieux, qui nous est recommandé, de tout rendre en ses plus infimes parties avec un infini scrupule, ne va-t-il pas rétrécir et refroidir l'inspiration? Il est certain que, de tous nos peintres, c'est Meissonier que Ruskin devait préférer. Or, *ut pictura poesis*, il est des génies fiévreux, que de telles entraves gênent et impatientent, et qui vont à la Beauté avec plus de brusquerie et d'élan, et que la Beauté récompense de ces violences impérieuses, les préférant à cette humble et tremblante servilité.

Ruskin, — bien qu'il amuse avec sa verve et son humour, — est dur parfois et tranchant. De toutes les manières de nous insinuer la vérité, il choisit le plus souvent la plus agressive, la forme ironique et paradoxale, qui heurte et blesse, et donne envie de contredire cet homme si sûr de lui et d'ailleurs si bien renseigné. De fait, les contradicteurs ni les adversaires ne lui ont manqué. Prêtre du Beau, il est de ces fanatiques qui, de leur zèle pour la religion, prennent prétexte de se retourner furieusement contre les hommes, et qui, de l'humilité de la prière, de l'effondrement devant Dieu, passent sans transition à l'arrogance, à l'invective et à l'orgueil envers ses créatures.

Ce qui, dès les premiers jours, éblouit, subjugua, dans les écrits de Ruskin, c'est, avec une vision imagée des choses et le don de simultanéité pour en rendre d'un trait l'impression multiple, l'incomparable artiste de style qu'il est. Cet homme qui, tout en renonçant à la peinture exclusive, ne délaissa jamais complètement ses pinceaux, qui, au cours de ses voyages, copie les maîtres, dessine des croquis et prend des notes, cause, s'enquiert, se fait une opinion sur tout, se souvint toujours qu'en son jeune temps, il avait remporté à Oxford le prix de poésie, qu'il fut un tendre et doux lakiste, et qu'il était né poète. Ne nous étonnons plus si ce cœur si sensible s'incline avec tant d'amour vers la nature et s'il nous communique d'un art si subtil ses moindres tressaillements. Voici l'immortelle page des mousses :

« Nous avons trouvé de la beauté dans l'arbre qui porte un fruit et dans l'herbe qui porte une graine. Que dire de l'herbe sans graine, de ce lichen de rocher, sans fruit, sans fleur? Que dire des mousses? Quoique celles-ci soient, dans leur luxuriance, touffues et riches comme de l'herbe, elles restent cependant les plus humbles des choses vertes qui vivent. Humbles créatures! premiers dons miséricordieux de la terre, voilant de leur silencieuse mollesse la nudité de ses rocs monotones! Créatures pleines de pitié jetant sur la disgrâce des ruines un étrange et tendre ennoblissement, — posant leurs doigts tranquilles sur les vieilles pierres branlantes pour leur enseigner le repos! Je ne sais pas de mots qui puissent dire ce que sont ces mousses. Je n'en sais pas d'assez délicats, d'assez parfaits, d'assez riches. Comment dire les rondeurs éclatantes, les étoiles aux floraisons de rubis, à la broderie si fine, qu'on dirait que l'Esprit des Rochers peut filer le porphyre comme nous faisons le verre... On ne les cueillera pas, elles, comme les fleurs pour des guirlandes et des gages d'amour, mais l'oiseau sauvage en fera son nid et l'enfant fatigué son oreiller. Et de même qu'elles furent le premier don miséricordieux de la terre, elles en sont le dernier. Lorsque tous les autres services des plantes et des arbres nous sont devenus inutiles, les mousses délicates et le gris lichen commencent leur veille funèbre autour de la tombe. Les bois, les

fleurs, les herbes qui portent des présents ont rempli leur office pour un temps : celles-ci remplissent le leur pour toujours. »

*
* *

Le livre de M. de la Sizeranne est un juste et glorieux hommage à ce génie étranger qui, par tant de points, se sépare de nous, — qui n'a pas la méthode rigoureuse et géométrique d'un Taine, la douceur, le goût et la grâce discrète d'un Renan, — mais qui ravira ceux — et ils sont nombreux, croyons-nous, — qui restent mal lavés des éclaboussures qu'en son flot riche et débordant déposa dans les lettres françaises notre assez récent romantisme.

Le livre de M. de la Sizeranne n'est pas inférieur à ce qu'on attendait de l'auteur de *la Peinture anglaise contemporaine.*

Il semble pourtant qu'à trop fréquenter Ruskin, il ait pris de sa manière, qui est un peu hachée et dispersée. Trop d'objets, et de trop de sortes, sollicitent l'attention. Il était très difficile, nous le savons, d'embrasser et de ramener à l'unité un talent si prodigieusement diffus et exubérant. Mais, soit que M. de la Sizeranne ait trop fidèlement suivi le précepte du maître et soit venu trop humblement à lui comme à une beauté naturelle, fondant sans discussion sa pensée à la sienne, entre-croisant ses phrases aux citations de Ruskin en un lacis indénouable, — ou qu'au contraire, jaloux de rivaliser avec lui, il n'ait pu s'empêcher, à chaque couplet du virtuose anglais, de faire succéder son propre couplet, — il est certain que le Ruskin qu'on voudrait saisir tout de suite, voir en pied, complet et vivant, se fait un peu attendre et qu'il ne se dégage que lentement. Nous y gagnons de belles pages.

En voici une, pour finir, où l'on verra que M. de la Sizeranne, non plus que Ruskin, ne manque de verve ni d'humour, d'esprit ni de style, de saillies heureuses, ironiques et paradoxales. Il s'agit de peindre ce qu'est le vrai disciple de Ruskin, celui qui se sera imprégné, non seulement de sa doctrine sur l'art, mais de tout ce que comporte sa conception de la vie, de la morale et de la philosophie de la vie.

S'il est pauvre, il se réjouira de voir les belles choses possédées par d'autres... s'il voit une femme belle, il admirera sa beauté ; si elle est laide, il admirera son sourire ; si elle ne sourit pas, il songera à sa gravité et à sa noblesse. S'il ne reste qu'une note à son clavecin, le ruskinien aimera cette note. Si le pays qu'il habite n'a qu'une rivière, — comme le Seeland, — il aimera cette rivière ; si sa fenêtre est si petite que, la nuit, il ne voie qu'une étoile, il admirera cette étoile... Comme on ne saurait admirer ce qui est au-dessous de soi, il aimera que beaucoup de choses et beaucoup de gens soient au-dessus de lui. Par là, il transformera en bonheur ce dont d'autres se font d'obscurs motifs de chagrin et d'ennui. A pied, il aimera que de beaux équipages passent sur les routes : car ils sont un spectacle pour lui et il n'en est pas un pour eux. Dans une ville il habitera non un palais, mais une modeste maison en face d'un palais, afin d'en admirer plus à loisir les belles architectures. C'est du bout des tables qu'on voit le mieux l'ensemble des toilettes et des fleurs. C'est de la foule sans nom qu'on saisit le mieux l'effet d'un cortège. Il ne reprochera aux grands de ce monde qu'une chose : être petits, être mal vêtus, se montrer aux assemblées en des costumes égalitaires et sans grâce, garder pour eux seuls leurs belles collections, abattre leurs vieux chênes ou leurs oliviers. Contre les riches il n'aura qu'un grief : la ruine des vieilles demeures et la construction de bâtisses neuves dont « le visage est indifférent ». Mais tout ce qui sera respectueux des vieilles et belles choses, il le respectera. Il ne se moquera que de la moquerie. Il ne haïra que la haine. Il ne méprisera que le mépris. Admirant ainsi sans arrière-pensée, sans retour sur soi-même, il sera heureux... Tout cela est impossible, dira-t-on. Mais Ruskin n'a jamais dit que ce fût possible. Il a seulement dit que c'était indispensable.

Beaucoup, à quelques traits, se seront reconnus ruskiniens, qui ne se doutaient peut-être pas de l'être. Ils remercieront de cette découverte M. de la Sizeranne.

Léon Barracand.

THÉATRES

Vaudeville : *L'Aveu*, comédie en trois actes, de M. Gleize.
Opéra : *Les Maîtres Chanteurs* (suite et fin).

Une femme sent qu'elle va aimer un autre homme que son mari : et, de ce penchant, et sans nommer « l'autre », elle fait l'aveu à son mari. Mais ce mari est un fat. Il se consolerait de n'être plus aimé, il ne se consolerait pas qu'on le sût. Avec finesse, sa femme lui suggère un rôle « avantageux ». Puisqu'une tentative de rapprochement a échoué, pourquoi ne prendrait-il pas l'initiative du divorce ? Rendre sa liberté à une femme qui ne vous aime plus, ce n'est pas ridicule, mais noble. Le mari, séduit, consent. Mais sa jalousie, assez vague tant qu'elle n'avait pas d'objet précis, s'exaspère dès qu'il connaît son successeur. D'autre part, le monde ne pardonne pas à la femme l' « éclat » qu'elle va faire, et la leçon qu'elle semble donner ainsi à celles qui mènent gentiment un ménage à trois. On le lui fait sentir, non sans quelque brutalité... Comme le mari revient, poussé par la jalousie, on les pousse dans les bras l'un de l'autre ; et c'est une joie générale, partagée par celui qui devait être le second mari, et qui se

contentera d'être l'amant. — Telle est la comédie très distinguée que vient de nous donner M. Gleize. A cette comédie, fine, spirituelle et pas banale, il ne manque, pour être excellente, qu'un peu plus de netteté, et, vers la fin, un peu plus d'adresse. Elle mérite l'attention et le succès qu'elle a obtenu. Elle signalerait M. Gleize à la critique, si ce n'était pas fait depuis *Charité*. J'ai un vif regret de ne pouvoir mettre en lumière les qualités de l'*Aveu*. Mais la semaine prochaine sera très chargée, et il me faut bien terminer ce que j'ai à dire sur les *Maîtres Chanteurs*.

Peut-être devrais-je répondre avant tout aux objections qui m'ont été faites au sujet de ma modeste « interprétation » du personnage d'Hans Sachs, et qui, sans me convaincre, m'ont un peu troublé. Mais l'occasion se retrouvera un jour ou l'autre. Il se passera du temps avant qu'on « élucide » définitivement les héros de Wagner. Revenons donc à l'ouvrage lui-même.

Ce qui est plus extraordinaire encore que le génie de Wagner, c'est sa variété. Je me rappelle ma stupeur grandissante, jadis, en entendant dans une même semaine *Tannhäuser*, *Tristan*, les *Maîtres Chanteurs* et *Parsifal*. Le plus prodigieux, peut-être, c'était qu'ils eussent le même auteur. De cette variété presque incroyable, il n'est pas d'exemple plus surprenant que les *Maîtres Chanteurs*. On y trouve, comme ailleurs, l'union intime et indissoluble de la parole et de la musique : on y constate, une fois de plus, tout ce que la théorie wagnérienne donne d'ampleur et d'indépendance au drame musical. A ce drame suffit une action intérieure : parlons plus simplement, il y suffit de caractères ; dieux, demi-dieux, héros ou savetiers sont également intéressants si nous pénétrons également leurs âmes, et si nous y voyons le retentissement des faits imaginés par le poète...

A ne les considérer que dans ce qu'elles ont d'essentiel, les règles du théâtre sont unes, qu'il s'agisse de théâtre musical ou de théâtre littéraire. Sans doute, — on se rappelle la lettre de M. C. Saint-Saëns, publiée ici même, — tout ce qui est dramatique n'est pas musical, et d'excellents drames littéraires feraient de médiocres drames musicaux. Mais une tragédie de Racine, une pièce de Shakespeare, et un drame de Wagner ont des qualités presque pareilles, qualités indispensables à un chef-d'œuvre dramatique quel qu'il soit. Et j'ai tâché de montrer que, de ces qualités, les *Maîtres Chanteurs* étaient abondamment pourvus.

... Je disais que les *Maîtres Chanteurs* offrent un exemple surprenant de la « variété » du génie de Wagner. Rien en effet, dans son œuvre, ne montre rien d'analogue. Que l'auteur du troisième acte de *Tannhäuser* ait écrit *Tristan*, que celui de la *Tétralogie* soit celui de *Parsifal* (1), cela se conçoit encore. Mais que l'auteur de *Parsifal*, de la *Tétralogie* et de *Tristan* soit celui des *Maîtres Chanteurs*, cela passe l'imagination. J'ai dit tout à l'heure ce qu'ils avaient de commun, et c'est ce qu'ont de commun aussi Racine et Shakespeare. Les *Maîtres Chanteurs* sont incomparables, en particulier par la richesse inouïe de la trame musicale, par l'extraordinaire jeunesse de l'inspiration musicale, par la franchise du comique musical.

Et certes, l'abondance, on la trouve dans *Tristan* : la jeunesse en Siegfried, et le comique chez Mime ou chez Logue. Mais l'abondance de *Tristan*, c'est l'abondance frénétique, l'exaspération désespérée de deux êtres devant l'impossibilité de l'union complète. Si Siegfried est la jeunesse, c'est la jeunesse d'un héros, et sous sa gaieté formidable apparaît la « force de la nature » qu'en a fait le poète. Et le comique de Logue et de Mime a quelque chose d'amer et de cruel. Dans les *Maîtres*, c'est la jeunesse abondante et tranquille, confiante en soi, et pour ainsi dire rassurée. Point de désespoir chez Éva, ni chez Walther ; si la « Tabulature » les sépare, ils savent qu'ils seront l'un à l'autre en dépit des pédants. Chez Sachs non plus, point de vrai chagrin : une mélancolie haute et sereine, une ardeur jeune et tempérée par la sagesse. J'insiste, car c'est la première fois, la seule que Wagner a eu à mettre en œuvre des sentiments tempérés, intimes si l'on peut dire. Sans doute, Wotan, Brunhild, Tristan, sont amplement doués de cette « vie intérieure » qui rend Sachs si vrai. Mais leurs sentiments sont poussés à l'extrême : Wotan s'arrache l'âme en se séparant de sa fille : Brunhild se jette avec fureur dans les bras de Siegfried : et Tristan est un possédé d'amour. Au contraire, — et l'on pourrait presque soutenir que les *Maîtres Chanteurs* ne sont qu'un vaste « monologue », puisque actions, pensées et sentiments viennent se refléter dans l'âme limpide de Sachs, — au contraire, pas une seule fois Sachs ne *s'impatiente*. Avec les Maîtres, dont la sottise doit l'irriter, il reste calme, à peine ironique : avec Éva, dont la rouerie doit l'attrister, il demeure paternel et tendre : avec Beckmesser même, dont l'infamie et la prétentieuse niaiserie doivent l'indigner, il ne se départ pas de son calme. Qu'il souffre, ou qu'il « renonce », ses sentiments se manifestent avec cette bonté sereine et « supérieure » dont je parlais la semaine dernière. Il domine l'action par sa haute sagesse : il reste calme, parce qu'il est sûr d'avoir raison.

Une seule fois, il s'émeut, c'est lorsque toutes les voix du peuple s'unissent vers lui en un cantique

(1) Wagner n'a-t-il pas dit que le Graal n'était autre chose que l'Anneau du Nibelung, [illegible]

d'actions de grâces; comme si la tendresse était seule capable d'attendrir ce génie tout de tendresse et de bonté.

Cela ne signifie pas, — je tiens à le répéter, — que Sachs soit insensible. Au contraire. Tous ou presque tous les sentiments humains (sauf ceux que sa grandeur d'âme lui interdit), il les ressent. Mais si profonds qu'ils puissent être, ces sentiments ne s'expriment qu'avec modération... Et cela revient à dire, qu'après tant de tragédies, Wagner a voulu écrire une comédie. L'admirable est qu'il y ait réussi.

Dire comment dépasserait les limites d'un ou même de plusieurs articles... Ecoutez l'orchestre. Rappelez-vous l'orchestre âpre et déchaîné de la *Tétralogie*, l'orchestre haletant et tendu de *Tristan*, l'orchestre recueilli et grave de *Parsifal*, et écoutez celui des *Maîtres* d'un charme si délicat et si profond. Admirez ce qu'on pourrait appeler l' « attribution psychologique » des instruments : les cuivres, les trombones, notamment accompagnant la Guilde de leurs sonorités « rondouillardes »; le cor ou le violoncelle soulignant de leurs notes pénétrantes les rêveries de Sachs; les sonorités grinçantes et hargneuses qui commentent Beckmesser; ailleurs, ce prodigieux gazouillis du quatuor, d'une grâce, d'une limpidité, d'une force d'expression sans égales, où l'on dirait vraiment qu'un souvenir de Mozart a passé. En vérité, je ne vois que l'auteur de *Don Juan*, — songez à l'andante de l'air de la *Liste*, à la scène du second acte entre don Juan, Zerline et Mazetto, — qui ait su, avec des moyens tout différents, mais avec une sûreté égale, donner à l'orchestre une pareille force expressive.

Et les rythmes, avec quelle sûreté Wagner les a choisis, depuis le rythme pesant et scolastique de la marche, jusqu'au libre développement du *Preislied!* Écoutez la phrase qui, au premier acte, accompagne l'entrée de la Guilde : la démarche et le geste sont indiqués par le rythme ; rien qu'à le suivre, on « voit » les Maîtres s'annoncer lentement, la tête légèrement en arrière, le bedon en parade, le geste rond, et la démarche confiante : il y a quelque chose ici de l'allure du dindon; rien n'est plus juste, plus discret, et plus spirituel... Car, si certaines gaîtés du poème (rares, je l'ai dit) nous résistent un peu, à nous autres, l'esprit musical des *Maîtres Chanteurs* est indiscutable. Je voudrais pouvoir analyser phrase à phrase l'énumération des différents « modes » faite par David au premier acte, vous montrer avec quel sens du comique chaque dénomination est illustrée par la musique : c'est chaque fois un sens différent, un effet nouveau, et, chose prodigieuse, sans que la musique perde un instant son unité ; faites abstraction des paroles, c'est un *scherzo* d'une forme parfaite ; écoutez David, c'est une suite de « titres », que rien ne semble relier entre eux et dont chacun a un relief singulier, indépendant des autres... (Et, pour le dire en passant, c'est une preuve nouvelle de la quasi-impossibilité de représenter chez nous les drames de Wagner dans leur intégralité; pour les Allemands, la longueur réelle donne seule une impression de longueur : il leur faut *toutes* les règles pour leur faire comprendre les inextricables difficultés où va se débattre Walther; pour nous, l'énumération de cinq ou six « modes » nous donne aussitôt la sensation de l'interminable : s'en tenir à ce nombre sera regrettable, à certains points de vue; ce ne sera pas trahir l'auteur, puisque l'impression voulue par lui aura été produite.)

Le souci, le sens des nuances n'est pas moins sensible dans l'allure générale de la musique. Dans les trois strophes par lesquelles Walther répond aux questions de Kothner, il n'y a rien de quoi effaroucher les Maîtres : la forme, déjà indépendante, de la mélodie suffit pour les mettre en éveil. Le premier chant de concours est déjà plus hardi ; au lieu de former chacune un tout distinct, les strophes sont reliées entre elles par des phrases indépendantes de la mélodie primitive : le rythme varie, s'alanguit ou se presse... Et voyez maintenant le *Preislied*. Chose admirable, en dépit de sa liberté de forme, des harmonies plus nouvelles, des cadences changées, il est peut-être, dans sa libre forme, plus régulier que l'air du premier acte : « Créez la règle, et suivez-la », disait Hans Sachs.

Considérez surtout le rôle de Sachs. C'est un modèle de finesse, d'esprit et de psychologie musicales. Écoutez-le, au premier acte, quand il prend la défense de Walther. Ce premier acte (à part les airs de Walther) est construit tout entier sur les thèmes des Maîtres. L'intervention de Sachs interrompt brusquement le thème grimaçant de Beckmesser. Il parle, et c'est d'abord à l'orchestre le thème gracieux de la Saint-Jean. Puis la marche apparaît, frétillante de malice, lorsque le maître retourne contre ses confrères leurs propres principes. Elle s'accuse et s'impose lorsqu'il rappelle que les lois exigent du marqueur une complète franchise...

Dans ce premier acte, pendant qu'il cause avec les Maîtres, Sachs « appuie » presque constamment son discours sur les thèmes de la corporation, comme s'il voulait être mieux compris, ou ne pas changer les habitudes de ses « confrères ». De même, lorsqu'il chante pour chanter, c'est la chanson célèbre, au rythme si franc, si carré, avec ses cadences qui semblent imitées de celles dont Kothner, tout à l'heure, agrémentait les lois de la Tabulature... J'ai quelque scrupule à préciser ainsi mon analyse. Mais remarquez qu'ici Sachs chante un refrain composé par lui avant l'apparition de l'art nouveau. Il doit

donc être conforme aux lois de l'École, et il l'est en effet. Supérieur, sans doute, au chant de Beckmesser, autant que Sachs est supérieur au Greffier, mais ne s'écartant presque pas, dans son contour, de la forme mélodique consacrée.

Au contraire, écoutez Sachs quand il est lui-même, quand il pense et quand il sent. Écoutez-le à sa fenêtre, pendant le monologue du second acte. Jamais phrases musicales ne furent plus libres, plus souples, plus hardies et plus expressives. Elles paraissent d'abord à l'orchestre, interrompues, hésitantes, lorsque Sachs cherche à *comprendre* le charme qu'il a déjà *senti*; puis, avec le souvenir qui se précise, la phrase entendue devient plus nette : c'est bien l'air que chantait Walther : et, le retrouvant, Sachs en affirme la beauté. Et, enfin, avec quelle ampleur la phrase s'élève et s'élargit lorsque Sachs, ayant senti et compris, proclame la gloire du jeune chanteur! Je parlais de psychologie; il n'en est pas de plus précise et de plus profonde.

Et voyez comme se démontre une fois de plus le mot de Wagner que « la musique est le moyen et non le but du drame ». Si le but, en effet, c'est les quatre notes de hautbois qui accompagnent la rêverie de Sachs, il est médiocre. Mais, si ces quatre notes sont un moyen, il n'en est pas de plus sûr, de plus émouvant, de plus dramatique, au sens large du mot. Écoutez-les, ces quatre notes, émergeant pour ainsi dire de l'ombre du vieux tilleul, scandant les coups du marteau sur la semelle, montant en quelque sorte vers Sachs de tous les coins de l'orchestre. N'est-ce pas la représentation parfaite de l'idée qui vous obsède et vous pénètre, et semble venir à vous de tous les objets qui vous environnent? Quelle phrase parlée égalerait en signification et en éloquence cette courte phrase musicale, si expressive en soi, et si pleine de sens par les pensées et les sentiments qu'elle suggère?... J'ai dû, pour me faire comprendre, choisir un court passage. Que ne puis-je prolonger cette analyse tout au long de l'admirable rôle de Sachs!

De ce rôle aussi, si complexe et si haut, je n'ai pu vous montrer que les moindres aspects. Et je n'ai rien dit, ou presque rien de l'extraordinaire abondance musicale de l'ouvrage, de l'aisance incroyable avec laquelle les thèmes se meuvent, se joignent ou se séparent. On est grisé de musique, elle vous entre, si l'on peut dire, par tous les pores.

La beauté de cette musique, personne aujourd'hui ne songe à la nier. Ce que j'aurais voulu, par ces notes, c'est vous faire comprendre sa puissance et son intensité d'expression. M. Chamberlain, à qui il faut toujours en revenir quand on parle de Wagner, a écrit que « de tous les drames wagnériens, les *Maîtres Chanteurs* seraient le plus difficile à comprendre sans la musique ». Ai-je pu, du moins, vous montrer, par un seul exemple, comme elle explique et commente le personnage de Sachs, et vous faire sentir tout ce qu'elle ajoute de pensées et de sentiments au noble héros des *Maîtres*?

... Enfin, ce qui vous remplit de stupeur, c'est la sûreté avec laquelle Wagner a *toujours fait tout ce qu'il a voulu*, au moins dans les ouvrages de sa seconde manière (cette réserve va me faire honnir!). Qu'il s'agisse des remords d'Amfortas, du désespoir de Tristan, de la tristesse de Wotan, de l'ardeur de Siegfried, du « renoncement » de Brunhild, ou de la sagesse attendrie de Sachs, il arrive à la pleine et complète expression du sentiment qu'il veut rendre. Qu'on discute un point d'interprétation (comme j'ai tenté de le faire pour Sachs), qu'on dispute sur la dimension de certaines scènes, même sur certains principes, il n'en demeure pas moins ceci : qu'il n'est pas une scène capitale, dans tous les drames de Wagner, qui ne nous donne l'émotion qu'il a voulu donner. Songez que cet extraordinaire résultat, l'émotion universelle, il l'a atteint par le théâtre qui est le plus « local » de tous les arts. Et c'est, une fois de plus, la justification du mot de Liszt que je citais en commençant ces notes : le « Miracle »!...

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Sur le quai.

« Cette promenade me satisfait, continua l'un; je la préfère au boulevard, dont la cohue *bien parisienne* m'ennuie. Ces quais sont tranquilles et beaux, et on n'y rencontre pas les amis... les innombrables amis qu'on a!

— Merci pour eux, répliqua l'autre.

— Vers la fin du jour, la brume monte de la Seine et revêt cet aimable quartier de silence et de recueillement.

— Le quartier de l'Institut et de la *Revue des Deux Mondes!* »

Tels ils allaient, le long des quais de la rive gauche, suivant les étalages des bouquinistes.

« ... Mais les Vandales ne sont pas loin. Ils veulent établir ici des chemins de fer. Ils vont tout défoncer, tout saccager, tout démolir. C'est le progrès, m'a-t-on dit... Ah! il marche, le progrès, il marche; il nous prend tout, et je ne sais pas ce que deviendront bientôt les retardataires comme moi qui n'ont pas le goût de pousser à la roue de la grande machine et qui se plaisent à flâner parmi les souvenirs anciens. Les bouquinistes, gardiens fidèles du passé, devront

déménager. On parle de les installer sur les parapets de la rive droite; autant dire franchement qu'on voudrait jeter à l'eau leurs boîtes vénérables où veille silencieusement la pensée des âges accomplis. Pauvres bonshommes, regarde-les. On peut bien les trouver ridicules, si l'on veut, avec leurs redingotes râpées, leurs lunettes et leurs toques. Moi, je les trouve respectables, comme les prêtres d'une religion qui s'en va, la religion du souvenir. Notre temps est sacrilège et ingrat : dans ces boîtes poudreuses, dans ces livres reliés en veau, on trouverait, en cherchant bien, tout ce que nous croyons inventer à présent. Car nous rabâchons. Le monde est vieux, nous venons trop tard, et il y a déjà deux siècles qu'on a dit que tout a été dit. Tout a encore été redit depuis, infatigablement. Bon vieillard, reste au coin de ton feu, dans ta maison familiale, à tisonner tes souvenirs, à te chanter à toi-même les chansons de ta jeunesse, à relire tes vieilles lettres d'amour. Mais, n'en écris plus : tu te rendrais ridicule, en voulant faire le jeune homme. En vérité, puisque nous avons déjà plus de trois mille ans de littérature derrière nous, il serait sage de commencer à ne plus écrire. Notre temps devrait être celui des bibliothèques et des archives. Il se donne vainement beaucoup de mal pour faire du nouveau : il n'y en a plus, de nouveau, à faire ! C'est fini cela ; c'était bon quand le monde avait quelques siècles de moins. Plutôt que de refaire avec acharnement les belles œuvres d'autrefois, en les contournant, en les déformant, mieux vaudrait prendre son parti de se plaire aux rêves du passé, éternellement jeunes de grâce et d'ingénuité... Seulement, on veut les jeter à l'eau avec leurs derniers fidèles et leurs prêtres vénérables, les pauvres bouquinistes que j'aime ! »

Ils arrivèrent devant la Cour des comptes, comme l'autre allait répondre aux théories de l'un. Il devina que la vue de ces ruines suggérerait à son ami des observations nouvelles ; il attendit donc. C'était leur manière de discuter, car ils avaient l'esprit philosophique : ils savaient qu'une opinion n'a de valeur que par l'expression qu'on en donne et le développement qu'on lui consacre. Ils évitaient ces petites interruptions inutiles auxquelles se complaisent les disputeurs vulgaires...

« On va démolir ces ruines ; vois, les ouvriers descellent déjà les ferrures. Tels, jadis, les barbares ont renversé les murailles des basiliques romaines ; ils les ont émiettées pour chercher avidement, en fouillant au cœur des pierres anciennes, les agrafes de bronze qui les attachaient. La Cour des comptes !... Des souvenirs étaient endormis dans ces architectures éboulées, de douloureux souvenirs de guerre civile et de sang versé, — mais des souvenirs quand même. Le tintamarre des marteaux et des pioches va les réveiller et les mettre en fuite. Et puis on déblayera, et puis on balayera soigneusement. Alors, on n'aura plus qu'à construire, avec des pierres neuves, l'édifice nouveau, une gare de chemin de fer ou bien, pour consommer le sacrilège, un gigantesque hôtel Terminus qui sera d'un excellent rapport. Cette hâte excessive de liquider le passé me choque. Il y a de l'impiété à trop vite appeler l'oubli ; il faut laisser faire au temps. Le temps aurait peu à peu disjoint les pierres, ébranlé les murailles et tout cela se serait anéanti, lentement, à son heure. Regarde : des arbres ont poussé dans les cours solitaires, dans l'entassement des moellons descellés, entre les murs à ciel ouvert des salles d'honneur dont les planchers ont disparu, de grands arbres touffus aux larges ramures qui abritent au printemps les nids d'oiseaux et les couvées nouvelles. Les herbes folles et les pariétaires se propagent et voilent comme un linceul toutes ces choses mortes ; l'éternelle nature y refleurit comme sur les tombes... »

Le jour baissait ; les becs de gaz s'allumaient, jaunes et tremblotants dans le halo de la brume plus épaisse. Sur l'autre quai, le long des Tuileries, les tramways et les fiacres passaient, silencieusement, comme de grandes silhouettes diaphanes. Les hautes murailles ébréchées de la Cour des comptes s'emplissaient d'ombre inquiétante et de mystère.

L'un se taisant, l'autre commença :

« Tes sentiments sont pieux et poétiques. Il est vrai qu'on doit respecter les souvenirs, et je trouverais comme toi qu'il les faut laisser mourir tranquillement s'ils n'étaient pas si lents à mourir, — mais avoue qu'ils n'en finissent pas et que leur acharnement à durer est désobligeant. La pierre est dure et indestructible. Tu sais l'histoire de ce sculpteur imprévoyant qui avait taillé dans le marbre le buste adoré de sa femme. Sa femme mourut et, peu à peu, il l'oublia. Le buste de marbre ne fut alors qu'un objet encombrant. Il le monta d'abord au grenier, puis il le brisa, ne sachant qu'en faire. Pour moi, je n'ai jamais donné comme souvenirs d'amour, que de frêles fleurs, vite fanées. Des souvenirs de ce genre ne risquent pas trop de se survivre à eux-mêmes, et de quel droit demander aux âmes éphémères et frivoles des hommes des sentiments très durables ? Nos ancêtres n'ont pas eu la même discrétion à notre égard et les innombrables monuments de pierre qu'ils ont laissés en témoignage de leur passage sur la terre ont vraiment la vie dure ! Ajoute qu'ils sont le plus souvent de proportions considérables...

« Te dirai-je encore que les souvenirs qui se rattachent à la Cour des comptes ne me tiennent pas au cœur particulièrement. Des fonctionnaires, entre

ses murs élégants dont je me plais à louer les larges baies cintrées, ont fait jadis des additions et de difficiles opérations d'arithmétique administrative. Ils touchèrent pour cette besogne de beaux honoraires mensuels, suffisante rétribution de leur peine qui nous a dispensés par avance d'une éternelle reconnaissance. Ces ruines, dit-on encore, attestent nos fautes d'hier et sont de nature à nous exciter à la sagesse en éveillant en nous d'utiles remords. Raison de plus pour les faire disparaître ! S'il faut que nous nous tourmentions pour toutes les fautes de nos pères, nous y passerons notre vie : nos remords personnels suffisent amplement, je crois, à notre mortification.

« Enfin, — suprême argument, bien fait pour t'émouvoir, — ne sens-tu pas qu'un de ces jours, si l'on ne se hâte pas de la détruire, on voudra *restaurer* la Cour des comptes. On restaure tout à présent. Nos architectes font le neuf et le vieux, mais le vieux surtout, — et ils retrouvent quand ils travaillent dans le vieux toute l'imagination qui leur manque quand ils font du neuf. Je n'ai pas perdu l'espoir de voir décider d'ici peu la restauration des *ruines* du Parc Monceau ! Et malheur à qui se permettra de hasarder quelque objection timide ! On lui demandera, sans bienveillance, s'il est architecte, ou tout au moins archéologue,... et, alors, de quoi se mêle-t-il ? — Va, laisse détruire les vieux monuments qui n'ont plus de raison d'être et qui se délabrent : qu'ils soient anéantis plutôt que d'être indignement remaniés par nos modernes constructeurs ; la mort leur vaut mieux qu'une telle profanation... Et puis enfin, place aux chemins de fer !... Mais oui ! et si l'on construit à la place de ces ruines un confortable hôtel, je n'ai pas d'objections, pourvu que la nourriture y soit satisfaisante et le service accéléré.

« Quant à tes bouquinistes, eh bien ! tant pis pour eux. Ils deviendront chauffeurs ou chefs de train. Quand tous leurs vieux livres disparaîtraient, je n'y verrais pas grand inconvénient. Cornélius Nepos ne me laisserait aucun regret, ni Cicéron non plus, ni Quintilien, ni tant d'autres. Tiens, tout ce rayon-là, je le sacrifierais volontiers : ces petits ouvrages pédagogiques, médiocrement cartonnés et munis au bas des pages de notes innombrables qui témoignent de la verve médiocre des commentateurs, ne m'inspirent aucune tendresse. Constate aussi qu'ils sont très sales : les pauvres enfants qui s'en sont servis ne les ont pas conservés soigneusement, comme des choses aimées... Mais tous les livres d'à présent, dis-tu, ne font que répéter ces vieux modèles, et nous n'inventons plus rien... Eh bien ! alors, n'hésitons pas à noyer au plus profond des eaux du fleuve ces insupportables témoins de notre caducité ! Il devait être charmant, aux premiers âges du monde, de chanter pour la première fois les fleurs et les prairies, et le poète qui le premier a célébré le printemps avec ingénuité est le plus digne d'être envié. A présent, on n'ose plus, et nous cherchons des choses très compliquées parce que toutes les choses simples ont été dites. Notre temps a peur de faire double emploi avec les temps anciens et pour se singulariser, il n'est pas de sottise qu'il ne fasse. Le seul moyen de vivre encore heureusement, puisque le monde est vieux, ce serait d'oublier sa vieillesse. Il serait doux de vivre comme si nous étions les premiers à vivre. Mais ces vieux livres-là nous attestent éternellement notre antiquité. Noyons-les, noyons-les !

— Nos opinions, reprit l'un, sont diamétralement opposées. Je ne vois nul moyen de les concilier et je ne crois pas qu'il y ait un point de vue commun auquel on puisse se placer pour juger à la fois tes raisons et les miennes et préférer logiquement les unes aux autres. Il importe peu, d'ailleurs, car les questions de ce genre sont tranchées par des hommes d'action qui sont indifférents à des arguments comme les nôtres... »

ANDRÉ BEAUNIER.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

La Triple Alliance apparaît comme un phénomène ondoyant et divers, toujours en train de modifier sa forme et les conditions de son équilibre. Ce fut d'abord, pendant dix ans, l'Allemagne, la Russie et l'Autriche, puis, à partir de 1883, l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie ; nous assistons aujourd'hui à de nouveaux mouvements qui ressemblent bien à des tiraillements.

Le message de l'empereur François-Joseph aux Délégations austro-hongroises n'a pas manqué de célébrer, comme il faut, cette triplice, « base inébranlable de la paix du monde », mais il a noté avec soin l'heureux rapprochement qui s'est opéré entre l'Autriche-Hongrie et l'empire des tsars, désormais en parfait accord sur tous les points de la politique orientale et balkanique. Cette sérénité universelle, oserais-je dire, a précisément pour nuage qu'elle n'a aucun nuage, dans le tableau riant qu'on nous en présente chaque jour, et ce manque absolu de toute ombre est juste ce qui entretient quelque arrière-pensée dans les esprits : on se dit que c'est trop beau.

Le comte Goluchowski, s'adressant à son tour aux Délégations, a naturellement accentué encore la note du message. Il a ajouté sa littérature élégante à la gravité un peu sèche et nue du document impérial. « Le développement heureux des relations avec la

Russie », depuis une année environ, a fourni la matière du passage le plus remarqué du discours ministériel. Il paraît que la Russie et l'Autriche-Hongrie se sont aperçues tout d'un coup qu'elles n'ont aucun intérêt divergent dans les affaires de l'Orient de l'Europe. Voilà une bonne nouvelle, que nous accueillons avec une joie d'autant plus grande, qu'elle paraît plus contraire à la nature des choses et à tous les préjugés les plus anciens de la diplomatie traditionnelle!

Mais le comte Goluchowski doit le savoir : il est entièrement d'accord avec le cabinet de Saint-Pétersbourg, comme avec le cabinet de Potsdam; cependant l'Autriche-Hongrie et la Russie étant les deux puissances les plus intéressées aux choses de Macédoine et de Turquie, c'est leur entente qui est ici d'un poids prépondérant et qui constitue la vraie clef de voûte de la paix. La coopération presque spontanée des deux cabinets de Vienne et de Saint-Pétersbourg, au commencement du conflit gréco-turc, « amena bientôt entre eux un échange de vues franc et loyal », et cet échange de vues les conduisit l'un et l'autre à cette conviction « qu'il n'existe à la vérité entre les deux pays aucun sujet de différend qui ne puisse être aplani avec un peu de bonne volonté ». Tous les deux ont rejeté décidément les anciennes idées de conquête dans la fameuse presqu'île; tous les deux ont pris la ferme résolution de respecter l'indépendance et le droit de libre arbitre des États balkaniques, en excluant toute pensée d'influence prépondérante sur leur politique intérieure. « Dès ce moment, et d'un coup, était créé le terrain d'entente », selon les expressions chères aux hommes d'État créateurs, — créateurs de terrains et même de constellations.

Car il ne s'agit de rien moins que d'une « constellation » d'un ordre nouveau, où les deux astres principaux sont Saint-Pétersbourg et Vienne. Les deux cabinets ont reconnu « qu'ils ont toute raison d'agir en commun », — l'homme d'État austro-hongrois ne se lasse point de se répéter, — et « de rester en contact continuel », et « d'entretenir l'entente la plus étroite ». Or, comme, d'une autre part, l'Autriche n'est pas moins unie avec l'Allemagne, et comme d'une autre part encore la Russie est alliée de la France, il s'ensuit que nous sommes tous amis en vertu du principe que les amis de nos amis sont nos amis. On ne peut s'empêcher de remarquer toutefois que les trois empereurs émergent par-dessus tout le reste, dans cet océan de paix implacable, et que ces trois hautes têtes couronnées n'avaient point paru depuis une dizaine d'années aussi parfaitement unies dans leur commune gloire. La presse viennoise nous avertit que c'est là le fait absolument marquant et hors pair de l'année qui touche à sa fin. L'alliance franco-russe ne lui paraît qu'un événement secondaire et qui se fond dans l'alliance universelle.

S'il en est ainsi, on se demande pourquoi l'Europe s'obstine en une contradiction qui la ruine, épuisant de plus en plus les peuples et les budgets en dépenses et en préparations de guerre.

Le comte Goluchowski a terminé le discours auquel nous faisons allusion, en invitant « les peuples de l'Europe à s'unir pour leur défense réciproque contre les concurrences transatlantiques. L'Europe va être appelée à lutter pour l'existence dans le domaine commercial. » Or, à ce point de vue surtout, la contradiction de l'Europe doit lui être fatale, et ce n'est qu'une question de temps : comment lui serait-il possible de lutter avec avantage par le travail et l'industrie, alors qu'elle consacre à la guerre le meilleur de ses forces vitales?

Le malaise intérieur et chaque jour grandissant de l'Europe occidentale se manifeste par des signes singuliers. Il faut mettre au nombre de ces signes la brochure, intitulée *En face de la marée montante*, que vient de publier M. Othon Mittelstœdt, ancien conseiller à la cour suprême. Elle est bien curieuse, cette brochure, divisée en six lettres sur la politique allemande et sur le développement de la situation intérieure en Prusse et dans les autres parties de l'empire. L'éminent magistrat se sent l'âme bourrelée de soucis en considérant l'avenir de la monarchie en apparence si puissante. On se désaffectionne à vue d'œil du régime prussien et impérial, non seulement parmi les démocrates et les socialistes, cette peste du continent, mais aussi parmi les monarchistes les plus convaincus et les plus fidèles. Le découragement, l'aigreur, les sombres appréhensions gagnent de tous les côtés, en présence des agitations vaines d'un souverain et d'un gouvernement qui ne peuvent tenir aucune de leurs promesses et qui multiplient chaque jour les déceptions dans l'esprit des peuples allemands.

« On est arrivé à admettre comme possibles en Allemagne les éventualités les plus redoutables... Depuis la mort du vieil empereur et surtout depuis la disgrâce de Bismarck, — oui! parlons-en de la politique bismarckienne et de ses réussites efficaces! — surtout depuis la disgrâce du grand homme, la foi et l'amour du peuple pour la monarchie n'a cessé de décroître. Aucun gouvernement ne s'est trouvé ainsi, depuis Frédéric-Guillaume IV, sans autorité, sans influence sur l'esprit de la nation, pleine de défiance à son égard. Dans cette atmosphère terne et morne, les tendances antimonarchiques se développent sans obstacle. »

Et quelle est la conclusion de M. Mittelstœdt? La guerre, tout simplement; il ne voit plus que la guerre comme moyen « d'empêcher la monarchie de s'enlizer

dans les marécages démocratiques et socialistes ». Mais tous les hommes d'État sont d'accord pour déclarer que la vieille ressource barbare des gouvernements à bout de ressources n'est plus de mise aujourd'hui et qu'il ne faut pas y songer ; les paysans d'Europe peuvent donc dormir tranquilles et les soldats aussi.

N'est-ce pas l'amalgame des contradictions européennes qui a fait tourner ces jours derniers la ferme tête du vieux Mommsen? Il y a bien de quoi, en effet, déséquilibrer les plus solides. L'*Épître aux Viennois*, bouffonne, extravagante et superbe, est tombée comme un aérolithe dans une mare aux grenouilles, au milieu des disputes formidables des Allemands, des Tchèques, des Polonais, des Magyars et autres habitants de la monarchie austro-hongroise. « Que les Alpes de Salzbourg et que le Tyrol appartiennent à la nation allemande, que le Danube reste aussi allemand que le Rhin, que les tombeaux de Mozart et de Grillparzer soient aussi allemands que ceux de Schiller et de Gœthe, personne n'en doute chez nous, froids Allemands du Nord! » Ce froid Allemand du Nord, qui bout d'indignation concentrée, crie à ses amis de Vienne : « Surtout soyez durs! La raison n'entre pas dans un crâne tchèque, mais il est sensible aux coups. Soyez durs!.. » Le terrible docteur a réveillé M. de Bismarck au fond de sa retraite; le chancelier de fer, désormais rouillé, ne peut évidemment pas souffrir qu'un autre que lui fasse tant de tapage dans le monde. Il a lancé à Mommsen dans ses journaux un rappel à l'ordre magistral.

« Le professeur Mommsen, en dépit de son âge et dé la pondération d'idées qu'il devrait avoir acquise, semble considérer la politique comme une chose qui doit être traitée par le sentiment, au lieu de l'être par la raison. Nous n'insisterons pas sur les monstruosités politiques que contient sa lettre. Nous avons toujours pensé que le professeur Mommsen, de même que le professeur Virchow, est un aussi grand savant qu'il est un mauvais politique, etc. »

Il nous est assez indifférent sans doute que ces grands hommes se gourment ou s'embrassent entre eux ; mais on ne peut assez admirer comment M. de Bismarck et les autres hommes politiques qui ont mis l'Europe dans l'état où nous la voyons présentement, traitent « ces professeurs » et leurs innocentes théories. On doit reconnaître que « les monstruosités » épistolaires de M. Mommsen sont peu de chose en comparaison des « monstruosités » de M. de Bismarck et que, si la politique est une affaire qui doit être traitée par la raison et non par le sentiment, l'homme de Sadowa et autres lieux, au nom sinistre, a passé la plus grande partie de sa vie à outrager la raison européenne et humaine, au profit d'un sentiment exclusif de mégalomanie. L'Europe, que nous devons en grande partie à ses calculs furieusement erronés et à la brutalité de ses vues simplistes, est une Europe qui ne se tient sur le penchant de sa ruine que par un miracle quotidien, et cette Allemagne, qui est, dit-il, son œuvre, nous offre aujourd'hui le déplorable tableau tracé par M. Mittelstœdt.

Hector Depasse.

BULLETIN

M. A. Bardoux.

La *Revue* perd un de ses plus anciens collaborateurs; nous perdons un ami. Ce numéro était déjà composé quand nous avons appris la mort de M. Bardoux. La place nous manque, et aussi le temps, pour parler comme il conviendrait de l'homme politique et de l'écrivain. Membre de l'Assemblée nationale, député, sénateur, ministre, M. Bardoux a tenu une grande place dans la vie publique depuis vingt ans; il a été mêlé à beaucoup de choses, et des meilleures. Ne cherchez point son nom dans les discussions irritantes ou stériles : vous ne le trouveriez pas; mais ce nom est revenu souvent dans les débats qui touchaient à l'administration, à la justice et à l'enseignement. Orateur facile, élégant, M. Bardoux a traité les plus graves questions avec une clarté remarquable ; il n'a jamais parlé sur un sujet sans l'avoir étudié consciencieusement. Tous ceux qui l'ont approché diront qu'il était courtois, aimable, bienveillant : éloge qui a bien son prix à l'heure où nous sommes. Par la distinction des manières, la tenue, le langage, par l'amour des lettres, par un certain mélange de sérieux et de bonne grâce, il faisait penser à ces bourgeois d'autrefois dont il fut l'historien. Comme eux, il a été avant tout un libéral. C'est même là le trait dominant de son caractère. Il était républicain : il n'était pas homme de parti. Il a eu une conception très nette, très sûre du gouvernement représentatif. Ses préoccupations politiques se retrouvent jusque dans ses études littéraires : si une sympathie secrète l'attire vers Chateaubriand, c'est que celui-ci n'a pas été seulement un homme d'autorité, il a été aussi un homme de liberté. Dans les livres de M. Bardoux comme dans ses discours, une même idée revient sous toutes les formes : il veut la démocratie, mais il la veut libérale. Il est un de ceux qui ont le plus fait pour fonder la république parlementaire : il était capable non seulement de la faire accepter, mais de la faire aimer. Ses amis se souviendront de son bon et fin sourire, de sa main loyalement tendue ; le pays n'oubliera pas les services qu'il a rendus.

J.-P. Laffitte.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Nouveautés de la semaine.

D'après la Bibliographie de la France :

[illegible] de *La Fontaine*; — *Chants populaires pour les écoles*, par [illegible] et Bouchor; — *Almanach Hachette 1895* (Hachette). — *Paris Noël*, par [illegible] Nilsonn. — *Rachel et Samson, souvenirs*, par la veuve de Samson (Ollendorff). — *Pages choisies de Virgile; — Discours de Jules Ferry* (6e vol.); *La Parole soit à l'Alsace*, par Heimweh (Colin). — *L'Italie*, par Marius Bernard; — *Le Jura*; — *Les Styles enseignés par l'exemple*, par Fraipont; — *L'Art dans les travaux de l'aiguille*, par Fraipont (Laurens). — *Les Lundis du Figaro*, par Caran d'Ache (Librairie du *Figaro*). — *Chansons rouges*, par Maurice Boukay; — *Des Chats, images sans paroles*, par Steinlein (Flammarion). — *Les Grandes Journées populaires*, par Pierre Baudin (Furne). — *Le Centenaire de G. Donizetti* (Fischbacher). — Trad. de la *Vita Nuova*, par Durand-Fardel. — *Le Bilan littéraire du XIXe siècle*, par Georges Meunier (Fasquelle). — *Ceux qu'on lit*, par Philippe Gille (C. Lévy).

LA COUR D'ASSISES, par *M. Jean Cruppi*. — Il n'est pas d'institution moderne qui ait été plus violemment attaquée et qui ait trouvé moins de défenseurs convaincus que celle du jury. La Cour d'assises est à ce point discréditée que de « juridiction générale et ordinaire du pays », comme l'appelait Faustin Hélie, elle est presque tombée au rang de juridiction exceptionnelle par suite du procédé ingénieux de « correctionnalisation » sans qu'une seule protestation se soit élevée. La nation s'insurgerait contre une Assemblée qui rayerait le jury de ses institutions, et elle assiste, passive, au retour à l'ordonnance de Louis XIV, c'est-à-dire à la suppression effective de la magistrature populaire, à la procédure criminelle confiée tout entière à des magistrats de profession. Le jury a, il est vrai, trop souvent abusé de la faculté octroyée à tout être ou tout groupe humain de se tromper lourdement; il rend chaque jour les verdicts les plus bizarres; dans les affaires compliquées, il s'embourbe à plaisir; dans les affaires graves il manque de sang-froid. Mais le brave citoyen juré est-il seul responsable des bévues qu'il commet? Non, répond nettement M. Cruppi; cette responsabilité il faut surtout la faire remonter à deux sources: l'éducation civique de la nation qui n'existe encore qu'à l'état rudimentaire; l'organisation de la justice pénale qui appelle de profondes et urgentes réformes. Ces réformes, l'auteur les indique, sans prétendre, bien entendu, arriver d'un bond à la perfection, à la justice idéale; et ainsi après le travail de démolition commence aussitôt celui de réédification, autrement difficile! J'appelle l'attention des hommes de lettres, des journalistes, des fonctionnaires et du public lettré en général sur le chapitre des « délits de presse ». Il semble qu'ici on ait pris à tâche de rendre la justice impuissante à réprimer le crime le plus hideux de notre époque: la diffamation. En cette matière surtout des réformes radicales s'imposent. La presse honnête — elle existe — les appelle de tous ses vœux; mais il faudrait que, dans la mesure de son pouvoir, elle leur préparât le terrain; c'est pour elle aujourd'hui un devoir moral, ce sera demain une question de vie ou de mort.

LA CRISE MORALE, par *M. M. Pujo* (Perrin). — Voici, certes un livre qui vient à son heure: nous sommes en pleine crise morale et nous saluerons comme un bienfaiteur quiconque fera luire dans ce brouillard glacé une lumière, un rayon, qui sait? peut-être l'aurore d'un renouveau! « Un rêve a été formé, il y a cent ans, qui, après s'être éteint, au cours du siècle, sous les déceptions, semble se réveiller aujourd'hui, et auquel participent, en quelque mesure, tous ceux qui montent à la vie. » Mais entre le rêve et sa réalité se dévoile un écart immense; on bâtit des systèmes, on s'attarde dans des plans et des essais, frêles châteaux de cartes que les faits brutaux et le souffle amer de la critique démolissent en un clin d'œil. L'auteur résume ces expériences, facteurs de la crise morale, chez Renan, Dumas fils, Louis II de Bavière, Verlaine. Il examine ensuite le problème moral dans sa conférence sur l'*idéalisme*, et il arrive à la conclusion que la montée vers l'idéal, c'est le travail; c'est la réalisation *pénible* de ce que nous n'avions fait que rêver autrefois; c'est la lutte avec la nature reprise non plus avec notre imagination, mais avec notre volonté. Je me borne à signaler les chapitres: dans la lutte (jeunesse d'aujourd'hui, le congrès des religions, l'action réelle, etc.); dialogues avec l'inconnu et retour vers la vie. Je n'ai pu que les parcourir alors qu'il faudrait les méditer longuement.

AU SON DES CLOCHES, par *M. E. Gebhart* (Hachette). — Et maintenant au sortir de ces livres fort beaux, mais fort austères, laissons bercer notre fantaisie par le son des cloches des vieux moustiers et des cathédrales que fait tinter M. Gebhart. Nous sommes de grands enfants et quand « le roi Dagobert » et « saint Nicolas » nous sont contés, nous y prenons toujours plaisir; toutefois, pour que ce plaisir soit extrême, il faut que le conte naïf soit accompagné de tableaux éblouissants comme le cortège de Melchior, Gaspard et Balthazar, ou la vue de Florence au temps de Savonarole, car nous sommes de vieux enfants très blasés. J'aurais aimé que le son des cloches allât toujours se rapprochant et qu'ainsi l'agonie de Cicéron, qui marque pour ainsi dire le glas du paganisme, précédât « les trois rois » qu'on pourrait appeler les matines du christianisme. Je n'aime guère l'introduction d'Ahasverus dans la dernière nuit de Judas: il y a là réunion illogique de deux traditions nées à des époques bien différentes et cela suffit pour ôter au conte le caractère de bonne foi, de vérité au-dessus de tout soupçon, qui, chose étrange, lui est indispensable. Je ne ferai nulle difficulté, d'autre part, de reconnaître que la *Saint-Silvestre de l'an 1000*, la *Tentation de Savonarole*, le *Testament de Charlemagne* prennent l'importance d'un récit historique sous la plume de l'auteur des *Origines de la Renaissance en Italie* et reproduisent admirablement l'état moral, les angoisses religieuses d'un homme ou d'un peuple.

G. Art.

Paris. — [illegible] et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 35817. *Le Directeur-gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 23. 4e SÉRIE. — TOME VIII 4 DÉCEMBRE 1897.

LA POLITIQUE

Je me trouvais l'autre jour avec quelques hommes indépendants, j'entends point hommes de parti et convaincus qu'on peut être bon républicain en pensant que tout quelquefois n'est pas pour le mieux dans la meilleure des républiques.

Quelqu'un dit : « Et l'autonomie de la Crète? On n'en parle plus. L'Europe a pris un engagement, elle a accepté la lettre de change tirée sur elle par des milliers de chrétiens victimes du plus détestable despotisme : va-t-elle donc laisser protester sa signature? »

Reportez-vous de quelques mois en arrière. Il semblait alors que tout le monde s'entendît sur ces deux points : 1° autonomie de la Crète, 2° nomination d'un gouverneur par les grandes puissances.

Qu'a-t-on fait? Rien.

Qu'y a-t-il de changé? Tout; car « l'homme malade », dont on a pu croire un moment que l'agonie fût proche, est maintenant plein de vie. Le sultan discute avec les gouvernements occidentaux d'égal à égal. Voilà l'empire ottoman, si l'on n'y prend garde, en train de devenir une puissance de premier ordre.

Cette question de l'autonomie, qui semblait si simple quand on avait devant soi le Turc incertain de sa propre existence, combien plus malaisé de la résoudre aujourd'hui qu'on a devant soi le Turc victorieux!

Nous nous efforçons ici d'écarter toute passion et tout parti pris, mais nous ne pouvons nous empêcher de dire tout haut ce que bien des gens pensent tout bas : la diplomatie européenne assumerait une très lourde responsabilité si elle laissait se prolonger l'état des choses en Crète.

Personne ne comprendrait, à moins de supposer que le « concert européen » ne soit une formule vide de sens, que les six grandes puissances ne puissent pas s'entendre sur le choix d'un gouverneur et imposer ce choix à la Porte.

Que le gouverneur qui sera nommé soit russe, anglais, allemand, autrichien, italien, français; qu'il soit prince, général ou diplomate, peu nous importe, — pourvu que ce soit un homme d'Occident, un homme de notre civilisation, qui protège la vie et l'honneur des chrétiens.

Prenez garde que chaque jour augmente l'audace du vainqueur et ses prétentions : que feriez-vous si demain il proposait de donner pour gouverneur à la Crète un pacha quelconque, de maintenir dans l'île une garnison turque? Alors on pourrait dire : à quand les massacres?

On souhaiterait un réveil de l'opinion publique, qui depuis trop longtemps sommeille. Qu'est-ce que l'opinion, en définitive? C'est une minorité, même dans les démocraties; — une minorité de personnes qui s'intéressent à certaines idées générales, écrivains, professeurs, orateurs, hommes d'affaires capables de regarder au delà de leur bureau ou de leur comptoir, bourgeois de race indépendante, gens du monde ayant quelque influence de nom ou de situation : ceux-là peuvent parler, écrire, agir, secouer l'indifférence de leur entourage. Qu'ils élèvent la voix. On les écoutera. Il est temps.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

LES RESPONSABILITÉS
DE LA PRESSE CONTEMPORAINE

I

Beaucoup de braves gens s'apeurent que la France étale ses scandales comme d'autres peuples les cachent, avec ardeur et obstination. Cette publicité de nos hontes leur emplit l'âme d'un effroi indigné. Républicains par raisonnement, monarchiques d'instinct, ils ont voulu l'arbre de la liberté, et déjà les fruits de la liberté leur sont amers.

Le secret et le silence, sauf quand le souverain veut frapper de grands coups, sont nécessaires à une monarchie. Dans une république parlementaire, la parole publique est reine, et rien ne lui échappe. Quand un seul individu incarne l'État et la loi, tout scandale qu'on divulgue est un crime de lèse-majesté. C'est exactement le contraire si quelques-uns gouvernent au nom de tous. Alors, tout scandale qu'on étouffe est un crime de lèse-démocratie.

Ceux qui s'étonnent de ne point voir la République Française gouvernée par les procédés de Nicolas II sont légion. Dès qu'un scandale vole sur les cent mille bouches de la presse, les adorateurs des « immortels principes » crient à l'anarchie, et réclament un Empereur. Ces naïfs n'avaient donc pas compris que les gouvernements parlementaires vivent aussi obligatoirement dans le tumulte que les autocraties dans le mutisme?

Quoi qu'en ait dit Taine, c'est un grand honneur pour la France d'avoir voulu fonder l'État sur la raison, et la Loi sur la liberté. A l'heure qu'il est, nous n'avons point d'autre conception de la conscience nationale. Nous aspirons sans cesse à plus de raison et à plus de liberté. Or, qui dit raison et liberté, dit recherche de la raison et recherche de la liberté. Il dit en même temps usage incessant, universel, de la Parole.

La parole, volante ou écrite, est le gouvernement des démocraties. Qu'est-ce qu'un parlement, sinon une parole régularisée? Qu'est-ce que la loi, sinon une parole fixée? Qu'est-ce que la presse, sinon une parole universalisée? Qu'est-ce que l'école, sinon la parole enseignée? Qu'est-ce, enfin, que l'opinion publique, sinon la parole des paroles, celle d'où toutes s'élancent et où toutes retombent?

L'école, la presse, le parlement, voilà les nouveaux pouvoirs dirigeants de la France. Tous les autres pouvoirs, — armée, magistrature, bureaux, — ne sont que des apparences de pouvoir quand on les compare à ceux-là. De plus en plus, dans notre pays, l'opinion publique et la loi seront ce que les auront faites l'école, le parlement et la presse.

Il y a une crise de l'école; il y a une crise du parlement; il y a une crise de la presse. Tout le monde le sait, et tout le monde en discute. L'école, le parlement, la presse, nouveautés surgies ou imposées dans un vieux pays, n'ont pas eu l'influence prédite par les logiciens de la démocratie. Ce qui devait moraliser a corrompu, ce qui devait éclairer a faussé la vue, ce qui devait gouverner a affolé.

Les ennemis de la liberté ont beau jeu. Ils crient à la banqueroute, et ce qui peut n'être qu'une crise devient dans leurs bouches une agonie. C'est ainsi que nous avons eu « la faillite de l'école et de la science »; aujourd'hui, c'est la « banqueroute du parlementarisme » qu'on proclame; demain, ce sera le bilan de la presse qu'à toute force on voudra déposer.

Gardons-nous de ces exagérations intéressées. Sachons voir en face les maladies de la conscience nationale. Ce sont pour la plupart troubles de croissance, non vices de nature. De bons diagnostics, scrupuleusement formulés, valent mieux que les malédictions des enterreurs à gages. A propos de chaque crise de l'organisme, multiplions enquêtes, expertises, contre-expertises. Que la presse intellectuelle crée l'agitation publique autour des malaises publics. Les remèdes ne nous viendront ni d'un César ni d'une Église, mais d'une conscience plus aiguë de nos propres insuffisances.

La « crise de l'École » nous a valu l'admirable renaissance des cours d'adultes et le développement des institutions post-scolaires. La « crise du parlementarisme » force aujourd'hui les meilleurs esprits du Parlement à examiner, à proposer, demain à réaliser les réformes nécessaires dans le recrutement et l'organisation des deux Chambres. Nous voudrions que « la crise de la Presse » contraignît tous les intellectuels à réfléchir sur les conditions faites au journalisme contemporain, et sur les moyens de l'améliorer.

Dans cet esprit, la *Revue Bleue* entreprend une enquête sur les responsabilités de la Presse. Nous allons dire pourquoi cette enquête nous a paru opportune, et comment nous l'avons comprise.

II

Il y a, dans le moment où j'écris, 2 401 périodiques parisiens et 3 386 périodiques départementaux. Beaucoup de ces feuilles sont quotidiennes, et leur prix varie entre 5 et 20 centimes. Elles pénètrent partout; quelques-unes tirent à plus de 100 000 exemplaires, la plupart dépassent 10 000. Chaque jour, un Français ou une Française, même dans les basses classes, lit un journal au moins, le plus souvent deux, quel-

quefois trois ou quatre. A l'isolé (et les isolés sont nombreux dans nos civilisations grouillantes) son journal tient lieu de causeur et d'ami : il le lit pendant qu'il déjeune, ou à l'heure du coucher. Dans la famille, au café ou au cercle, partout où l'on se réunit, le journal est le répertoire des causeries. C'est lui qui prépare les aliments dont la discussion se nourrira. Nul n'échappe à la pénétration du journal. Comme la poussière et comme le vent, il s'insinue dans les consciences les mieux fermées, il balaie incessamment les plus ouvertes, il crée une atmosphère sociale d'où personne ne peut s'évader. Il est devenu un tel besoin que sa privation constitue un châtiment ignoré. Les prisonniers et les forçats lisent encore des journaux.

La toute-puissance du journal est dans ce fait qu'il ne commande jamais, mais qu'il suggère toujours. Le journal nous laisse libres en apparence, et l'on sait combien les Français sont jaloux des apparences de la liberté. Le journal nous asservit en nous laissant croire qu'il nous affranchit. Collégiens qui, loin du pédagogue et du père de famille, courez avec délices aux journaux de révolte ou de luxure ; ouvriers d'usine, petits employés, soldats qui cherchez dans vos feuilles favorites la haine du patron, de l'administration, du chef ; intellectuels que le journal venge des oppressions sociales ; ménagères amoureuses de feuilletons et de faits-divers ; dites, pour vous tous, les colonnes étagées du journal ne sont-elles pas des fenêtres ouvertes sur la liberté et sur le rêve ? Vous vous rebellez contre l'autorité immédiate ; mais vous êtes les esclaves de votre prétendu libérateur. Le journal insinue dans vos pensées les images d'où vos actions surgiront tout à l'heure. Protée humble et spirituel, il vous dompte en vous caressant. Chacun de vous, ô démocrates, est un roi cerné de courtisans : vos journaux ne vous laissent connaître de la vérité que ce qu'ils veulent, et, quand vous vous imaginez mener vos pensées, ce sont eux qui les mènent.

Bonne ou mauvaise, menteuse ou véridique, corruptrice ou justicière, la Presse, dans une nation libre, est toute-puissante. Elle est une manière de suffrage universel permanent et mobile, qui n'a pas d'autre appel que soi-même. Elle crée l'opinion publique, c'est-à-dire les mœurs ; elle renforce ou détruit la famille et l'école ; elle fait ou défait les renommées ; elle renverse ou édifie les ministères ; elle a même le droit terrible de la paix et de la guerre. Les hommes publics, écrivains, artistes, politiciens, fonctionnaires, sont à genoux devant son pouvoir multiforme et mystérieux. Nous l'avons vue interviewer un pape et des rois, préparer des alliances et des guerres, tenir l'office que remplissait hier la diplomatie. Les jours ne sont pas loin où un reporter valait plus qu'un ambassadeur, et où quelques directeurs de journaux contre-pesaient un président de la République. La Presse enveloppe l'École et le Parlement ; elle les pénètre, elle va où ils ne vont pas, elle atteint et dirige les profondeurs de la conscience populaire, elle s'impose bon gré mal gré à l'élite. Contre sa royauté indéfinie et anonyme rien ne prévaut.

Quel usage la Presse a-t-elle fait de son omnipotence ? L'avons-nous vue compléter l'école, informer le public, éclairer le gouvernement ? S'est-elle donné pour mission d'être, d'une part, un bureau de renseignements exacts, et, de l'autre, un conseiller sincère du peuple ? A-t-elle mis son honneur à régler l'opinion, à répandre la haute culture, à extirper les basses racines de l'instinct ? S'est-elle entremise entre l'élite et la foule pour les concilier dans une même morale ? A-t-elle été l'instrument de la raison et de la liberté contre le nombre et l'argent ? A-t-elle répandu dans toutes les parties de la conscience nationale une respirable et lumineuse atmosphère ?

Ou bien a-t-elle corrompu cette démocratie qu'elle devait purifier ? Ne s'est-elle servie de sa puissance que pour tout dénaturer et tout avilir ? A-t-elle, par la pornographie, détruit l'action de l'école et multiplié la débauche ? A-t-elle, par les fausses nouvelles, dissous la confiance populaire et énervé l'énergie ? A-t-elle, par la calomnie et la diffamation, ébranlé l'autorité politique et découragé l'élite ? A-t-elle, par le reportage judiciaire et l'imagination des feuilletonnistes, recruté, instruit l'armée croissante des jeunes criminels ? A-t-elle, par le chantage et la menace, favorisé les flibustiers de toute marque, ruiné les trois quarts de la nation, terrorisé les parlements ? Ne s'est-elle prostituée à l'argent que pour corrompre plus salement la foule, et n'a-t-elle pris les titres de la raison et de la liberté que pour les bafouer plus lâchement devant la ploutocratie et la démagogie ?

A considérer notre presse française, il semble que cette seconde image soit plus vraie que la première. Un journal indépendant, qui ne vive ni de scandales, ni de diffamations, ni de la haute finance, un journal dont la parole et le silence ne soient pas tour à tour mis à prix, un journal qui soit également pur de pornographie ou de ploutophilie, nous n'en connaissons malheureusement plus. Les comptes du Panama et les affaires d'Arménie nous ont enlevé nos dernières illusions. Il est incontestable qu'aujourd'hui la presse française est aux mains des brasseurs d'affaires. Que diriez-vous d'un instituteur qui, pour mieux achalander son école, y adjoindrait une baraque de pitres, une petite Bourse, une escouade d'aigrefins, et parfois même une maison de tolérance ? C'est à peu près ainsi que notre presse française

comprend son rôle d'institutrice de la démocratie.

Les exemples à l'appui de mon dire sont si nombreux, et si connus, que j'aurais quelque ridicule à les citer. Leur amas forme un fumier si redoutable que je préfère n'en point agiter à nouveau la puanteur universelle dénoncée.

III

Pourquoi la presse française en est-elle là? Comment expliquer une corruption si profonde et si rapide? Qui est responsable de cet état de choses?

On a bien vite fait d'accuser les journalistes. Mais qu'est-ce qu'un journaliste dans un journal? Un subordonné ou un ornement, pas plus. S'il est célèbre, on le met en vedette, on le laisse crier tant qu'il peut et comme il veut, on n'en brasse que mieux sous sa probité toutes les affaires douteuses. S'il est de second ordre, on lui impose dans ses chroniques l'esprit du journal. Les journalistes sont pour la plupart de très honnêtes gens qui ne savent pas, ou se résignent à ne pas savoir de quel argent ils sont payés. Ce n'est ni un paradoxe, ni une lapalissade : sans les journalistes, le journalisme serait plus honteux qu'il n'est. Il n'y resterait que des lanceurs de fausses nouvelles et des maitres chanteurs.

D'autres accusent le public. Tel public, disent-ils, telle presse. Le *Petit Journal* ne publierait pas tous les jours le détail des crimes ignobles, et la *Lanterne* ne publierait pas toutes les semaines des suppléments orduriers, si le public ne les réclamait avidement. La question est précisément là. N'est-ce pas la presse qui, par ses excitations, a créé le public? Le public est enfant et troupeau; comme l'enfant et comme le troupeau, il se laisse entraîner plus vite au mal qu'au bien, parce que le mal demande moins d'effort que le bien. Prétendre que le public a corrompu la presse, c'est prétendre que les alcooliques ont créé le marchand de vin, ou que la fille séduite a séduit son corrupteur.

D'autres s'en prennent à la loi. La liberté de la presse est, selon eux, cause de tout le mal. Ils réclament la censure, qui sera impitoyable aux fausses nouvelles et aux mauvaises mœurs, et le cautionnement, qui sera une garantie d'honorabilité. Ils ne réfléchissent pas que la suppression d'une liberté entraîne celle de toutes les autres. Limiter la liberté de la presse, c'est instituer une police d'État sur l'opinion publique. C'est donc nier le principe républicain, et revenir, par des chemins détournés, à la monarchie. Quant aux cautionnements, les plus gros seraient précisément fournis par la spéculation : où voit-on qu'il y ait là un signe de moralité? Si la censure et le cautionnement ont été brisés par la République, c'est qu'ils devaient l'être. Il n'y a pas de démocratie sans liberté de parler, d'écrire, de se réunir. Il faut d'abord que la presse soit libre; il faut ensuite qu'elle soit honnête. Les deux conditions, quoi qu'on en dise, ne sont pas incompatibles; mais la seconde ne vaut que si elle est précédée de la première. Il n'y a pas de moralité là où il n'y a pas de liberté.

Les causes profondes de la corruption de la presse ne sont ni dans son personnel, ni dans son public, ni dans sa liberté. La liberté permet le bien au moins autant que le mal, le personnel et le public ne sont que ce qu'on les fait.

Ce qui les a faits, c'est la ploutocratie et le suffrage universel. Qu'importe que la presse soit libre de par la loi, si elle est domestique dans la société?

La presse n'est pas une entité qu'on puisse séparer des autres groupes de la nation. Les maladies dont elle souffre peuvent n'être pas dues à des causes locales, mais à une infection de tout l'organisme. Il semble bien que ce soit ici le cas.

Depuis 1789, tout le développement de notre vie nationale est vicié par une équivoque monstrueuse. Tant que cette équivoque durera, elle corrompra nos jeunes forces démocratiques, l'école, le parlement, la presse. Cette équivoque, en quelques mots, la voici :

La démocratie créée par 1789 fut aménagée pour obtenir un régime de liberté, d'égalité et de fraternité. Elle est devenue un régime d'argent, de classes et de suspicion réciproque. Du nivellement libertaire et égalitaire sont issues deux aristocraties bâtardes : l'aristocratie parlementaire et l'aristocratie pécuniaire. Et la seconde a bien vite asservi la première. De sorte que la Démocratie, en moins de cent ans, a abouti à la Ploutocratie. La science appliquée à l'industrie, le commerce international, la grande spéculation, la banque cosmopolite, la prédominance croissante des valeurs immobilières sur les mobilières, ont renforcé la Ploutocratie. Les riches ne demandaient peut-être pas à devenir les maîtres; mais comme l'argent restait le seul signe social qui distinguât les hommes, soi-disant libres et égaux par ailleurs, l'inégalité pécuniaire a fini par créer la royauté de l'Argent.

Or l'Argent, quand il règne, n'est jamais un principe de supériorité, et presque toujours un principe de corruption. L'Argent ne rend pas meilleurs ceux qui le possèdent, et il rend pires ceux qui le désirent. Il crée autour de lui une sorte de lèpre à laquelle les intelligences les plus saines n'échappent pas. Les principes de 1789 n'avaient pas prévu le triomphe de l'Argent : il les a bien vite annihilés et paralysés. En droit, rien ne sépare un milliardaire et un miséreux; en fait le milliardaire écrase le miséreux. De ces deux citoyens, libres,

égaux et frères, le premier est roi, le second est serf.

Nous assistons à l'établissement définitif d'une aristocratie qui n'a ni droits, ni devoirs, ni tradition, ni idéal, — et cela dans une démocratie qui ne peut lui offrir de contrepoids, puisqu'elle a tout détruit. La Ploutocratie, par sa seule attraction malfaisante et sans grand effort de la part des riches, a peu à peu domestiqué non seulement la vieille aristocratie nobiliaire et religieuse, mais encore le Parlement, la Presse, et le Suffrage universel.

Toute la crise du Parlementarisme et toute la crise de la Presse viennent de là. Les causes du mal ne sont pas locales, mais organiques. C'est l'Argent qui a dégradé les parlementaires ; c'est l'Argent qui a désorganisé la Presse. Qui est-ce qui est à la tête des journaux ? Des hommes d'argent. Qui est-ce qui alimente la caisse des journaux? Les grosses affaires d'argent. Quel est le but avéré des journaux? Gagner de l'argent.

La Presse contemporaine n'est pas responsable de sa propre corruption. Comme tous les autres organismes de la république, elle n'a qu'une liberté d'apparence, elle est en réalité l'esclave de l'Argent par le succès, et du Succès par l'argent.

Tant que les lois républicaines n'atteindront pas au cœur la Ploutocratie, tant que l'aristocratie pécuniaire ne sera pas remplacée par une aristocratie intellectuelle et morale, la presse continuera de tout subordonner aux besoins d'argent, c'est-à-dire que la corruption du journalisme ne fera qu'accroître la corruption nationale.

Nos législateurs ont prévu la liberté de la presse à l'égard du juge et du gendarme ; mais ils n'avaient pas prévu l'esclavage de la presse à l'égard du brasseur d'affaires et du ploutocrate. Ils n'ont affranchi la presse des tutelles légales que pour mieux l'acoquiner aux domesticités sociales.

A cet état de choses y a-t-il des remèdes? Peut-on espérer que la Presse reprendra quelque jour dans ce pays-ci son rôle et son office légitimes? Et comment cette reconquête de la Presse par l'élite intellectuelle et morale se pourrait-elle obtenir ?

IV

Nous avons pensé que l'heure était venue de poser le problème devant l'opinion publique. Fidèle à ses traditions [1], la *Revue Bleue* a organisé une vaste enquête auprès des hommes d'État, des sociologues et des journalistes les plus autorisés.

Elle a pensé que leurs réponses, ou même leurs silences, contribueraient à dégager les éléments essentiels de la crise que traverse la Presse contemporaine. Elle a donné voix consultative à ces représentants de l'élite intellectuelle, en attendant le jour, que nous voudrions prochain, où la loi leur donnera voix délibérative.

Voici sous quelle forme nous nous sommes adressés à nos illustres correspondants :

> Le 30 octobre dernier, un sociologue éminent, M. Alfred Fouillée, publiait dans la *Revue Bleue* une étude sur « la criminalité et le socialisme » dans laquelle il prenait vivement à partie la presse contemporaine, et lui attribuait la plus grande part dans la corruption de la jeunesse et les déviations de l'opinion publique.
>
> Par ailleurs, une série de scandales récents, l'affaire du docteur Laporte, l'affaire Vacher, l'affaire Dreyfus, semblent prouver que la presse, par ses informations hâtives et retentissantes, égare l'opinion publique et l'affole au moment même où elle la renseigne et l'informe.
>
> Si, d'autre part encore, l'on se rappelle que dans les affaires de Panama, et plus récemment, dans les affaires d'Arménie, la presse de tout ordre a été accusée de concussion, de chantage et de mensonge, organisés en système d'action et en moyens de vivre, on ne peut s'empêcher de se demander si la presse n'est pas la grande corruptrice des consciences modernes.
>
> Et lorsque enfin ils voient la réclame financière étendue et appliquée aux choses jusqu'ici les plus désintéressées, la pornographie par l'image ou l'œuvre d'imagination employée comme agent suprême de publicité, la camaraderie du journalisme tendant de plus en plus à étouffer le talent isolé, les meilleurs esprits s'inquiètent et se demandent s'il n'y a pas là une perversion infiniment dangereuse de ce « quatrième pouvoir » qui est la presse.
>
> Pensez-vous que nous en soyons là?
>
> Estimez-vous que la presse française ne remplit pas son office légitime ? Et quels remèdes verriez-vous à ces maladies du journalisme? Vous apparaissent-elles comme incurables et constitutives, ou croyez-vous que, tout en conservant à la presse son entière liberté, on lui rendrait sa vraie fonction d'éducatrice sociale par une organisation plus logique et des mœurs plus sévères ?

C'est sous la même forme que nous nous adressons dès aujourd'hui à tous les lecteurs de la *Revue Bleue*. Nous les prions de méditer sur ce sujet, et de nous adresser leurs observations le plus tôt possible, avant le 25 décembre. Nous publierons leurs lettres, ou des fragments de leurs lettres, et nous essaierons de dégager le sens général du mouvement d'opinion qui résultera de cette enquête.

Ainsi sera posée devant la conscience nationale l'un des problèmes les plus vitaux qui puissent l'agiter et la passionner jusqu'à ce qu'elle en ait trouvé la solution nécessaire.

---

1. Nos lecteurs se rappellent le succès moral obtenu par nos enquêtes sur l'[illegible], sur le [illegible], sur la [illegible] de l'*Université* (janvier [illegible]).

Nous publions dès aujourd'hui les réponses de MM. Édouard Drumont, Jean Jaurès, Max Nordau et Maurice Talmeyr.

Nous continuerons dans nos prochains numéros par les réponses de MM. Maurice Barrès, Charles Canivet, Jules Case, Georges Clémenceau, Jean Cruppi, Jules Claretie, Gabriel Monod, Raymond Poincaré, Georges Renard, Émile Zola.

Ces diverses réponses, et d'autres encore qui nous viendront, prouvent surabondamment à nos lecteurs que nous avons donné à notre enquête toutes les garanties d'impartialité désirables, et qu'en nous adressant à nos correspondants, nous n'avons songé qu'à leur talent et à leur compétence.

HENRY BÉRENGER.

Lettre de M. Édouard Drumont,

Directeur de la *Libre Parole*.

Monsieur le Directeur,

J'ai appris avec chagrin par votre questionnaire qu'un sociologue éminent, M. Alfred Fouillée, avait publié dans la *Revue Bleue* une étude sur « la criminalité et le socialisme dans laquelle il prenait vivement à partie la Presse contemporaine, et lui attribuait la plus grande part dans la corruption de la jeunesse et les déviations de l'esprit public ».

Malgré cette révélation pénible, j'ai été vivement intéressé par ce questionnaire, non seulement comme directeur de journal, mais comme vieux journaliste, car j'ai déjà dépassé mes trente ans d'exercice.

Envisagée avec une certaine hauteur de vue, votre enquête répond aux préoccupations du même ordre qu'exprimait Carlyle. Vous me pardonnerez donc de citer au long le passage, car ce que le grand Anglais dit du Livre s'applique avec plus de raison encore au Journal qui de plus en plus remplace le Livre :

> Nos pieux Pères, sentant bien quelle importance gisait dans le fait de parler de l'homme aux hommes, fondèrent des églises, firent des dotations, des règlements ; partout dans le monde civilisé, il y eut une chaire, environnée de toutes sortes de complexes et dignes appartenances et avancements, afin que de là un homme avec la langue, puisse le plus avantageusement possible s'adresser aux hommes ses semblables.
>
> Ils sentaient que ceci était la chose la plus importante; que sans ceci il n'y avait nulle bonne chose...
>
> C'est une œuvre très pieuse qu'ils ont faite là; belle à contempler. Mais maintenant avec l'art d'Écrire, avec l'art d'Imprimer, un changement total est survenu dans cette affaire.
>
> L'Auteur d'un livre n'est-il pas un Prédicateur prêchant, non pour telle ou telle paroisse tel ou tel jour, mais pour tous les hommes en tout temps et en tout lieu. Sûrement il est de la dernière importance qu'il fasse son œuvre bien, quel que soit celui qui l'a fait mal ; — que l'œil ne fasse pas un faux rapport, car alors tous les autres membres sont fourvoyés. Eh bien, comment il peut faire son œuvre, s'il la fait bien ou mal, ou s'il la fait du tout, c'est un point auquel nul homme dans le monde n'a pris la peine de penser.

C'est bien nous, à mon avis, qui continuons cette œuvre d'enseigner et d'informer les hommes qu'accomplissaient ces moines et ces sermonnaires qui étaient à la fois des tribuns du peuple, des bulletiniens politiques et des chroniqueurs.

Si M. Fouillée avait réfléchi davantage, s'il avait pris un contact plus immédiat avec la Réalité, loin de parler du rôle corrupteur de la Presse, il aurait reconnu que si, dans l'état actuel, la Presse n'existait pas, le pays pourrirait sur place. Au moment d'une guerre on s'apercevrait qu'il n'y a pas d'amorces dans les torpilles comme en Grèce, ou qu'il n'y a plus de munitions dans les arsenaux et plus d'argent dans les caisses.

Avec les syndicats, la franc-maçonnerie des élèves des grandes Écoles, l'action de la Juiverie cosmopolite, les ravages lents de cette bureaucratie plus néfaste et plus dangereuse que toutes les corruptions, la servilité des évêques, la vénalité parlementaire, les associations des capitalistes, la mollesse des âmes, la débilité des caractères, la France tomberait rapidement au-dessous de la Turquie que soutient le fanatisme de l'Islam.

Il se produirait ce qui se produit pour ces vêtements qu'on oublie dans quelque armoire et que l'on retrouve tout à coup rongés par les mites, mis en dentelle et tombant en poussière dès qu'on les expose à l'air.

Maintenant que les députés n'osent plus parler de rien à la Chambre, ce n'est que par le Journal que les Français apprennent ce qui se passe, ont les moyens de se faire une opinion, peuvent avoir l'illusion de vivre sous un gouvernement libre.

La vraie doctrine républicaine ne se maintient que par les journaux et il en est de même, dans un domaine tout différent, pour la Vérité religieuse.

Sans nous, Monsieur le Directeur, les catholiques n'entendraient plus parler des principes sur lesquels repose la société chrétienne. Qui pourrait dire au peuple chrétien que c'est un crime que de priver les enfants de toute éducation religieuse et d'en faire de petits athées? Qui pourrait lui dire que le mariage est indissoluble et que le divorce n'est qu'un concubinage légal?

Il n'y a plus un prêtre, vous en conviendrez, qui puisse aborder ces questions en chaire sous peine d'être poursuivi. Ces choses-là se savent aujourd'hui par l'effet de l'éducation précédente, mais dans vingt ans, sans la Presse, ce ne serait plus un enseignement public, ce serait un renseignement que le prêtre donnerait personnellement à ceux qui l'interrogeraient.

Les curés de campagne qui ont conservé le tempérament français le savent bien et tandis que les prétendus chefs du parti catholique nous haïssent, les vrais prêtres de Jésus-Christ nous aiment, malgré tous nos travers, parce qu'ils comprennent que nous disons ce qui doit être dit et ce qu'ils ne peuvent plus dire.

Par le fait de l'organisation actuelle qui a supprimé toutes les institutions indépendantes et fortes d'autrefois, qui a fait des évêques et des magistrats de simples fonctionnaires, la Presse, quelle que soit la cause qu'elle serve, se trouve donc investie de la plus magnifique des missions puisqu'elle est la seule qui puisse donner aux hommes la joie profonde d'entendre parler librement de choses qui les intéressent.

La Presse accomplit-elle cette mission comme elle le devrait? C'est là une autre question. Il est probable, il est même certain que, parmi les moines dont je vous parlais tout à l'heure et qui furent pendant des siècles le sel de la terre, qui empêchèrent les nations de s'abrutir dans l'indifférence ou de s'endormir dans ce silence qui est le frère de la mort, il s'en trouvait quelques-uns, il s'en trouvait même beaucoup, qui n'étaient pas le modèle de toutes les vertus. En dehors des saints, dont l'espèce est rare, beaucoup parurent à leurs contemporains être excessifs dans leurs attaques, grossiers dans leurs descriptions, et scandaleux dans leurs propos.

Je veux rester sur le terrain théorique, mais je crois bien que dans les affaires auxquelles vous faites allusion, les torts n'ont pas été du côté de la Presse. Il n'y aurait pas eu d'affaire Vacher si les magistrats avaient été plus zélés pour leur devoir et qu'ils eussent arrêté Vacher au moins à son troisième crime, — ce qui leur était très facile. L'affaire Dreyfus n'aurait pas existé si le gouvernement, qui avait fait voter des lois draconiennes contre ceux qui troubleraient la sûreté de l'État, les avait appliquées ou simplement rappelées dès le premier jour à ceux qui ont organisé cette campagne.

Vous me permettrez seulement d'isoler de votre questionnaire ce qui concerne le rôle joué par la Presse dans le Panama et autres affaires financières. Ici, quoi qu'en prétende M. Fouillée, la Presse n'a rien à se reprocher. C'est la Magistrature seule qui est coupable. La Magistrature mène les journalistes à la caisse des financiers comme certaines vieilles *meretrices* mènent les vierges innocentes à l'homme, en les menaçant de recevoir des coups si elles s'obstinent à rester honnêtes.

La Magistrature dit aux journalistes :

« Faites payer la publicité le plus cher possible! Annoncez tout ce qu'on vous demandera d'annoncer, nous n'y voyons aucun inconvénient. En revanche, si vous vous permettez de signaler une escroquerie financière quelconque, nous serons impitoyables pour vous et nous accorderons les dommages-intérêts les plus formidables à l'escroc qui vous poursuivra en diffamation pour avoir dit la vérité. Les caresses les plus viles sont permises mais les attaques les plus justes sont défendues. »

Il n'a jamais manqué de journalistes qui auraient rêvé de se créer une clientèle sérieuse en tenant le public au courant de tous les tripotages, en l'avertissant de tous les pièges qui étaient tendus à sa crédulité. Ils n'auraient pu le faire que si, avant d'écrire leur article, ils avaient appris par le câble qu'un milliardaire américain venait de les choisir comme légataire universel.

Les plus résolus sont obligés de renoncer plus ou moins à ce rêve, car, en définitive, ils ont toujours sous une forme ou sous une autre des actionnaires qui finissent par trouver qu'il y a trop de procès et que si la parole coûte tant d'argent, le silence, sans être d'or, serait au moins de bronze. Le journaliste, en outre a charge d'âmes, ou, si vous le préférez, charge de corps ; il hésite à sacrifier une œuvre dont beaucoup vivent au plaisir d'éclairer des gogos qui ne lui en auront pas la moindre reconnaissance.

C'est un fait que la Magistrature est toujours du côté des coquins quels qu'ils soient contre les écrivains.

Pourquoi la Magistrature est-elle comme cela? Je n'en sais rien, C'est un problème que je me suis souvent posé sans parvenir à le résoudre, faute peut-être de facultés analytiques suffisantes. Cherchons ensemble, si vous voulez.

Cette étude étant, je le répète, absolument théorique, je laisse de côté les faits de corruption individuelle plus ou moins connus de tous, les jugements iniques rendus pour complaire à des personnages influents et pour obtenir de l'avancement... Je prends les magistrats tels qu'ils sont.

Ils sont recrutés, sauf les exceptions bien entendu, dans des familles qui ont par atavisme la notion d'une certaine morale où le vol apparaît condamnable. Sans être riches, la plupart ont un certain patrimoine héréditaire qui n'a pas été acquis par les coups de Bourse. Ils vivent le plus souvent d'une façon décente et simple ; beaucoup ont le respect des idées religieuses et font élever leurs enfants chrétiennement. Ils ont été assez mêlés à la vie présente pour constater les ravages qu'a faits le banditisme financier, le désordre qu'il a jeté dans le pays.

Pourquoi ces gens là ont-ils d'inépuisables tendresses, d'incompréhensibles partialités pour la canaille dorée? Pourquoi se déclarent-ils toujours contre l'écrivain en faveur des aigrefins de la finance ou de l'industrie qui ont échafaudé leur for-

tune sur des ruines et des cadavres? Il y a là une mentalité qui m'échappe.

C'est un fait inexplicable, encore une fois, mais c'est un fait.

Si je ne craignais d'accaparer trop longtemps la tribune à laquelle vous m'avez invité à monter, je vous apporterais des preuves innombrables à l'appui de ce que je vous dis. Je vous montrerais cet article 35 inséré dans la loi de 1881 sur la Presse par Eugène Pelletan dans un but de moralité publique et qui a été mis en charpie par la Magistrature, annulé en réalité par l'interprétation qu'on lui a donnée, réduit à néant par le mauvais vouloir obstiné des juges.

Dès qu'on invoque cet article, les juges se raccrochent au moindre lambeau de texte, à la plus futile chicane, à la plus déloyale objection pour refuser de faire bénéficier les écrivains d'une disposition de la loi que d'honnêtes magistrats devraient, au contraire, s'efforcer d'étendre dans l'intérêt général.

Pour conclure, Monsieur le Directeur, j'avoue que je ne vois pas très bien ce que vous entendez par ces mots : « rendre à la Presse sa vraie fonction d'éducatrice sociale par une organisation plus logique et des mœurs plus sévères. »

Ce qui rend la situation de la Presse anormale à l'heure actuelle, c'est le désaccord qui existe entre son action réelle et le rang qui lui est assigné dans la société. C'est une Puissance qui n'est pas classée.

Si la Presse est puissante, c'est parce qu'elle est nécessaire, c'est parce qu'elle remplit une fonction qui doit être remplie sous peine de voir le pays se dissoudre dans une corruption silencieuse, disparaître dans la vase, comme certains voyageurs égarés dans la nuit s'enfoncent dans ces marécages ou dans ces tourbières qui finissent par se refermer sur eux...

Nul ne conteste théoriquement cette évidence, mais, par un contraste singulier, il se trouve que cette Presse, qui s'est si prodigieusement développée par la facilité des communications, le télégraphe, le téléphone, rencontre encore, chez quelques représentants de l'autorité, les magistrats par exemple, la même hostilité sournoise, les mêmes préjugés enfantins, les mêmes défiances qu'il y a cinquante ans.

La seule solution serait encore la justice : l'attribution au Jury de tous les procès de Presse sans exception, le droit de faire toujours la preuve, à l'exception des faits qui se rapportent strictement à la vie privée ; l'attribution, en revanche, de dommages-intérêts considérables quand la preuve ne sera pas faite.

Peut-être pourrait-on demander aussi que les associations de journalistes qui, jusqu'ici, n'ont pas produit tout ce qu'on en attendait, se montrassent plus difficiles, imposassent certain stage, certaine probation littéraire avant de reconnaître à quelqu'un le titre de journaliste? Mais, au fond, le mot de Figaro est toujours vrai : aux qualités multiples, à l'érudition encyclopédique, à l'application au travail, à la maîtrise de soi-même qu'il faudrait, dans une société harmonique et parfaite, exiger du véritable journaliste, connaissez-vous beaucoup de hauts fonctionnaires, de députés et même de ministres qui seraient dignes d'être journalistes?

Édouard Drumont.

Lettre de M. Jean Jaurès,

Député et publiciste

A M. le Directeur de la *Revue Bleue*.

Non, Monsieur, il ne me paraît pas possible de régler et de « moraliser » la presse. Elle est un reflet de l'état social : et c'est celui-ci qu'il faudrait transformer. Toute la société d'aujourd'hui est fondée sur la puissance de l'argent. L'argent est à la fois le seul moyen et le seul but. Comment la presse échapperait-elle à cette action souveraine? Elle le peut d'autant moins que, par la complication croissante de son outillage, l'industrie du journal est entrée dans la période de la grande industrie. Elle a donc besoin pour vivre de grands capitaux, c'est-à-dire de ceux qui en disposent. L'innombrable public anonyme ne peut suffire à la faire vivre : la plupart des journaux succomberaient (je parle des plus puissants) s'ils n'avaient d'autre ressource que la vente au numéro, ou les abonnés. Qu'on leur retranche les annonces, les subventions, les ressources occultes, et ils sont en péril. Ils ne sont donc plus, dans l'ensemble, que des outils aux mains du capital et il me paraît tout à fait vain, je l'avoue, de chercher par quelle combinaison subtile on fera entrer le capitalisme dans la catégorie de la « moralité ». Il est d'un autre ordre.

Vous notez trois symptômes du mal.

D'abord la presse, dans toutes les affaires délicates qui devraient être réservées au tranquille examen des juges, passionne et affole l'opinion. Et elle rend ainsi difficile aux juges eux-mêmes, dont la conscience est comme violentée par les bruits de la rue, une délibération calme et une sentence impartiale. Je crois que sur ce point les journaux pourraient se défendre. L'opinion publique n'attend pas toujours qu'ils donnent le signal pour s'émouvoir à l'aveugle et s'emporter sur une fausse piste. Oui, dans l'affaire Laporte, les journaux, mal renseignés d'ailleurs par des notes de police, ont été d'abord trop sévères pour le médecin. Mais ils se sont vite ressaisis. Au

contraire, l'opinion, livrée à elle-même, a souvent des préjugés tenaces. Toute une commune ne s'est-elle pas obstinée, pendant des années, à accuser Bannier d'un crime commis par Vacher? Dans l'affaire Durand, jugée il y a quelques années aux assises du Tarn, la foule avait pris parti, avec une spontanéité effrayante, contre une jeune femme absolument innocente. Je crois que, sans l'intervention de la presse qui, par sa diversité, désagrège et désorganise toutes les opinions, les préjugés haineux resteraient à l'état de bloc et pèseraient d'un poids bien plus lourd sur les décisions de la justice. Et puis, soustraire les juges, par quelque procédé que ce soit, à l'action confuse mais publique de la presse, ce ne serait pas les laisser dans une innocente solitude de conscience. Ce serait les livrer sans contrepoids à des influences occultes beaucoup plus redoutables. Le rapport récent de M. Viviani constate que dans l'affaire du Panama, de hauts magistrats ont brusquement changé de jurisprudence. Et ce ne sont pas les cris de la foule répercutés par les journaux qui avaient troublé leur esprit. Non, c'est en pleine nature, c'est à l'ombre paisible des grands arbres, que la conscience des hauts juges évoluait de l'extrême sévérité à l'extrême indulgence. Et si ce sont les chuchotements mystérieux de la forêt qui ont suggéré à M. de Beaurepaire les habiles délais qui ont amené la prescription, j'aime autant pour nos magistrats les conseils tumultueux et discordants d'une presse déchaînée. L'eau du ruisseau est moins pure que la source cachée sous bois! Mais quoi! cette source peut être captée par le propriétaire de la forêt : les pures pensées de nos juges, jaillissant dans la solitude, peuvent être captées discrètement par le capital et par le pouvoir.

Il vous paraît encore que la presse est déplorablement pornographique. Elle racole les imaginations, et la corruption publique est devenue matière à profit.

Oui, parce que le profit est la loi du monde moderne, le ressort et le seul ressort de toute action. Tout est marchandise : pourquoi les émotions des sens ne seraient-elles point marchandise aussi? La grande industrie du journal monnaye les premiers troubles de l'adolescent, comme la grande industrie du tissage, de la filature ou du verre monnaye les premières forces de l'enfant. Ah! les belles révoltes morales de la bourgeoisie parce que l'image obscène et provocante effleure la pureté de ses filles et de ses fils! A-t-elle songé, depuis un siècle, à la dispersion de la famille ouvrière, à la promiscuité des ateliers et des usines, aux périls que courait la jeune fille ouvrière entre le camarade hardi et le contremaître? Et quelles précautions ont été prises? Tout a été subordonné à la loi sainte du profit.

Hé bien! elle continue son œuvre. L'industrialisme qui a infecté une partie du peuple menace maintenant, par des procédés nouveaux, la fleur d'innocence des fils de la bourgeoisie. Pourquoi s'émouvoir? et la pudeur serait-elle aussi un privilège de classe?

Au demeurant, dans cette crise des imaginations et des nerfs, ce ne sont pas les journaux qui sont les principaux coupables. Les livres ont donné le signal, et n'ayant plus rien à nous dire les esthètes de la bourgeoisie finissante nous ont conté leurs sensations exaspérées, de la plus grossière débauche à la plus perverse chasteté. Tout cela sera balayé par les eaux violentes des prochains orages. La seule inquiétude c'est de savoir si cette sensualité de cénacle ou de camelots n'aura pas entamé l'énergie de notre race. Après tout, les hommes du XVIIIe siècle, tout saturés de littérature sensuelle, ont su bien combattre et bien mourir.

Il y a, je crois, plus d'ennui que de corruption profonde dans l' « immoralité » d'aujourd'hui. La contradiction est lourde de l'étroite vie de chacun, vie de famille ou vie de métier, à l'immense agitation et trépidation sociale; et la sensualité est une diversion. Les énergies foncières restent intactes, et elles se retrouveront pour les grands événements.

Non, le danger de la presse n'est point là. Elle serait une puissance terrible si elle pouvait agir tout entière dans le même sens. Elle supprimerait alors toute vérité, et fermerait la route à l'avenir. Mais il n'en est rien : la presse ne peut exercer une action organisée et une. Ce n'est point qu'une partie de la presse, presse d'opposition politique ou sociale, échappe à l'influence du capitalisme. Même sur les journaux d'opposition et de combat, le capital, directement ou indirectement, a des prises multiples. Mais le capitalisme lui-même n'est pas capable d'unité. Il est essentiellement anarchique. Sans doute, toutes ses forces, tous ses intérêts menacés se groupent à certaines heures contre l'ennemi commun, contre le prolétariat socialiste et la Révolution. Mais cette classe capitaliste, une parfois contre l'ennemi, est livrée à la loi intérieure de la concurrence; elle comprend des catégories rivales, des groupes antagonistes. Il ne suffit pas d'écarter la Révolution qui supprimerait l'exploitation capitaliste, il faut s'assurer, à soi, le bénéfice de cette exploitation. Et dès lors, tous les éléments sociaux conservateurs, les propriétaires terriens, les financiers juifs, les catholiques, les libres penseurs bourgeois entrent en lutte, et à travers ce désordre, qui rompt les rangs de la grande armée conservatrice, la vérité passe, et le socialisme passera aussi.

On l'a bien vu dans les deux grandes affaires auxquelles votre questionnaire fait allusion : les affaires d'Arménie et l'affaire Dreyfus.

Pour l'Arménie, pendant deux ans, la presse française livrée aux grandes influences ottomanes ou aux porteurs de titres a fait le silence sur les massacres. Il y a eu une heure cependant où la vérité, toute sanglante, a forcé tous les yeux. Et les conservateurs catholiques ont été dans le plus cruel embarras. Comme conservateurs et capitalistes, ils ne pouvaient abandonner les porteurs de titres ottomans et ébranler la réaction européenne alliée au Turc. Comme catholiques, ils ne pouvaient renier les traditions de la France chrétienne. C'est par un savant partage d'attributions qu'ils ont résolu le problème. Les députés de droite ont reçu mandat de voter pour le ministère et pour les Turcs. Les journaux de droite ont reçu mandat de manifester pour les Arméniens. Les coupons étaient sauvés par les députés, l'honneur était sauvé par les journalistes. Oui, mais la honte de la politique capitaliste ne passait plus inaperçue : toute la France sait maintenant et par les journaux conservateurs eux-mêmes, qu'à la force des intérêts capitalistes ont été sacrifiés et l'honneur du pays et les droits de l'humanité. Vraiment, sous la domination du capital, nous ne demandons rien de plus aux journaux. Il y a une force interne, force de désordre et d'anarchie, qui oblige la classe privilégiée à confesser elle-même les vérités qui la compromettent et qui la perdent.

A cet égard, l'affaire Dreyfus est un exemple incomparable. Quel est l'intérêt du prolétariat socialiste et révolutionnaire ? C'est de connaître à fond toutes les irrégularités de procédure, toutes les intrigues, toutes les jalousies, toutes les relations suspectes qui discréditent la haute réaction militaire. Or que se passe-t-il ? C'est que l'affaire Dreyfus, mettant aux prises les deux éléments du grand syndicat conservateur, l'élément catholique et l'élément juif, a mis aux prises tous les grands journaux, et que chacun d'eux nous livre une partie de la vérité. Les uns parlent au nom de l'état-major général et des bureaux de la guerre ; les autres parlent au nom de Dreyfus. C'est un journal conservateur qui a mené contre la haute armée la campagne la plus meurtrière. Il l'accuse d'avoir prononcé à la légère une condamnation inique. Il l'accuse d'avoir couvert de sa complaisance un officier taré et prêt à toutes les trahisons. Il l'oblige, en publiant des lettres saisies, à rouvrir une enquête qu'elle avait hâte de clore. Et les autres répondent qu'un colonel des bureaux de la guerre a été payé par la famille du traître pour constituer un dossier occulte de réhabilitation.

L'ombre de Dreyfus et l'ombre d'Esterhazy se mêlent et planent ensemble sur la haute armée. Et encore une fois, par qui est faite cette œuvre de dissolution qui aide à coup sûr à l'œuvre de Révolution ? Par des journaux gouvernementaux ou conservateurs. C'est que, quoi qu'il fasse, le capitalisme ne peut longtemps faire bloc. La chute du ministère Bourgeois, la durée du ministère Méline l'ont rassuré au moins pour un temps. Mais à qui sera le profit de la victoire ? Le parti catholique monte : ne sera-t-il pas trop exigeant ? Ne voudra-t-il pas pour lui tout le bénéfice du pouvoir ? N'exploitera-t-il pas à outrance contre l'opportunisme tous les scandales, contre les juifs la trahison de Dreyfus ? Le monde juif s'émeut. Quel triomphe si on pouvait réhabiliter le condamné, démontrer qu'il y a eu erreur et rappeler à la modestie le parti clérical si puissant aux bureaux de la guerre ! Ainsi, au jour prochain de la victoire conservatrice, il y aurait droit égal pour tous, et nul ne serait exclu du butin. Quelle aubaine surtout si le journal du ralliement, le journal du « Pape » acceptait de mener lui-même la campagne ? Ainsi fut fait, et c'est ainsi que la haute armée, livrée de tous côtés par les gardiens de l'ordre, est maintenant devant le pays la grande suspecte, la grande accusée. Donc dans la presse même et par elle la loi de contradiction et de dissolution du régime capitaliste fait son œuvre. J'en demande bien pardon à M. Henry Bérenger, mais que pouvons-nous demander de plus aux journaux que manœuvre le grand capital ? De la vertu ? Ce n'est point leur affaire. Ou plutôt ils n'ont qu'un moyen de faire œuvre bonne : c'est d'aider à la désorganisation du monde mauvais qu'ils représentent. Ils le font avec cette superbe inconscience qui est la vraie conscience des régimes condamnés. Ils ont une belle vertu de destruction ; c'est la seule à laquelle ils puissent prétendre. Et nous ne leur en souhaitons point d'autre.

JEAN JAURÈS.

Lettre de M. Max Nordau,

Sociologue et publiciste.

Mon cher confrère,

La façon dont vous avez formulé votre question, sur les responsabilités de la presse, me rend difficile une réponse directe. D'abord, vous choisissez tous les exemples qui sont les prémisses de votre enquête, dans l'histoire contemporaine du journalisme parisien, et ensuite, vous demandez expressément : « Estimez-vous que la presse française ne remplit pas son office légitime ? » Or, je ne me reconnais aucune qualité pour juger devant des Français la presse de leur pays, et je verrais quelque impertinence à vouloir, moi étranger, leur faire la leçon à ce sujet. Mon blâme serait de la discourtoisie, mon éloge de la flagornerie. Mais puisque vous me faites l'honneur de m'assurer que vous tenez à connaître mon opinion, je vous demande la permission de faire abstraction du cas spécial de la presse française

et de porter la discussion sur un terrain un peu plus large en vous disant ma pensée sur le rôle de la presse dans la vie intellectuelle et morale des peuples civilisés en général.

Et d'abord, il faut distinguer entre deux sujets, voisins à la vérité, mais qui ne doivent pas être confondus : les responsabilités de la presse et l'influence de la presse.

Commençons par les responsabilités. Je n'y vais pas par quatre chemins : je nie carrément qu'il y ait une responsabilité spéciale à la presse et qui serait différente de celle imposée par la loi et la morale à tout être humain majeur et en possession de ses facultés. Le journaliste est responsable de ses paroles et actes au même titre et degré que tout autre citoyen, ni plus ni moins. S'il calomnie, je le place au même rang que le concierge qui potine sur le compte de ses locataires. S'il ment pour amuser la galerie, je le classe avec le monsieur qui raconte au cercle des histoires de brigands afin de se donner de l'importance ou de passer pour spirituel. S'il recommande, contre espèces, des affaires véreuses, je l'assimile au courtier marron mettant dedans ses clients en leur glissant des tuyaux financiers qu'il sait faux. La responsabilité du journaliste a des sanctions pénales lorsque ses méfaits sont assez précis pour donner lieu à des poursuites et condamnations, et des sanctions sociales lorsqu'ils sont trop vagues pour tomber sous le coup de la loi, lorsqu'ils consistent uniquement en une attitude morale répréhensible, puisque dans ce cas le journaliste coupable est — ou du moins devrait être ! — méprisé de tous les honnêtes gens.

Si vous voulez étendre la responsabilité du journaliste au delà des limites de cette définition, si vous entendez le charger de certains malheurs — ou fautes ! — de la communauté, alors souffrez que je vous dise : Halte-là ! Ne nous trompons pas d'adresse ! Ne déplaçons pas les responsabilités ! Ne substituons pas un bouc émissaire au vrai, au seul coupable ! Si un journal sert efficacement le mal, le mensonge, la corruption, s'il vide la bourse, avilit l'âme et gangrène le caractère de ses lecteurs, la faute en est uniquement au public, non au journal.

Comme agent du bien ou du mal, le journal n'existe que par ses abonnés et acheteurs. Est-il beaucoup lu ? il est une puissance ; n'est-il pas lu ? il n'est rien. Le journal sans tirage ni lecteurs qui monologue dans les ténèbres peut encore être méprisable, il ne saurait être nuisible. Donc, ce qui seul peut élever un mauvais journal à la dignité relative d'un danger public, c'est le lecteur et rien que lui.

La liberté de la presse, « cette glorieuse conquête de la démocratie » (voir, pour la suite de la phrase, les discours des réunions populaires, *passim*), a arraché aux mains des gouvernements la faculté de supprimer un journal et cela est très bien, puisque le pouvoir a rarement, s'il l'a jamais fait, employé cette arme pour le bien public. Mais cette faculté que le gouvernement n'a plus, le public l'a toujours. Qu'il cesse d'acheter et de lire un journal qui a forfait à la morale, ce mot pris dans son sens le plus large, et du jour au lendemain le journal est supprimé. Du coup, il cesse d'agir, s'il peut encore traîner quelque temps une existence ignorée. Donc, si un journal, malgré des mensonges prouvés, malgré des calomnies notoires, malgré des filouteries financières dénoncées, malgré des chantages, des enfantillages, des incompétences encyclopédiques, de la mauvaise foi établie, de la pornographie, continue d'être recherché, de prospérer, de susciter par sa prospérité même des imitations et des émulations, c'est que le lecteur veut cette pâture et n'en veut pas d'autre, c'est que le lecteur n'éprouve aucun dégoût pour les vilenies que commet son journal, c'est que le lecteur est de la même pâte que son journal. Alors, de quoi se plaindrait-il ? Il a le journal dont il est digne.

Je généralise. Chaque peuple a toujours les journaux qu'il mérite. En somme, un journal, c'est une entreprise commerciale, c'est une affaire. Veut-on m'opposer la phrase grandiloquente : « Le journalisme est une mission, le journaliste est un prêtre » ? Bien ; j'accepte le mot, tout en souriant, et je réponds : « Il faut que le prêtre vive de l'autel. » Un journal ne cultive jamais par dilettantisme, par plaisir désintéressé, une tendance quelconque ; il le fait pour plaire au public et parce qu'il croit répondre à un désir, à un besoin de ses lecteurs. Là où la vertu, la vérité, l'exactitude sont profitables, le journal les pratique ; il fait le contraire, lorsque le vice, le mensonge, le bavardage vide rapportent plus. Je reviens toujours à ma formule : c'est le peuple seul qui est responsable de sa presse. Celle-ci n'est que le cadran qui montre à tous les yeux, par des chiffres, avec une netteté saisissante, les mouvements obscurs, cachés, de l'âme populaire. Êtes-vous choqué de ce que vous indique le cadran ? N'incriminez pas les aiguilles ; ce serait enfantin ; tenez-vous-en au mouvement d'horlogerie qui les active.

S'aperçoit-on dans un pays que la presse est vile et malfaisante ? il faut que les bons esprits aient le courage viril de se tourner vers leur nation et de lui dire :

« Tu tolères, tu encourages la mauvaise presse ; c'est dire que tu la crées et fais vivre. Tu sais qu'elle est le mensonge incarné, mais cela ne la discrédite pas à tes yeux ; tu n'as donc pas le sens et le désir de la vérité. Elle est futile et ignorante, elle est

basse et absurde ; comme elle te plaît visiblement ainsi, c'est que tu es frivole, badaud, vulgaire et dépourvu de bon sens toi-même. Reconnais-toi dans la figure que te reflète ta presse, et si cette figure te fait horreur, aie honte de toi-même. Ce serait trop commode de charger la presse de tes propres vices et défaillances. Nous ne permettons pas cette hypocrisie. »

Tout lecteur fait acte d'électeur : il choisit le journal qu'il achète ; chaque fois qu'il échange son obole contre le papier imprimé, il procède à un scrutin. Laissez-lui l'entière responsabilité de la tenue de son journal, comme vous devez laisser à l'électeur celle des faits et gestes de son député.

Voilà pour les responsabilités. Parlons maintenant de l'influence de la presse. Elle est décisive dans les petits faits de la vie sociale, dans tout ce qui dépend du caprice des individus, dans tout ce qui est l'objet de la mode et de la vogue. Le journal peut faire la fortune d'un café-concert ou le ruiner ; il peut faire un sort à un livre, une pièce, une danseuse, un coiffeur, une marchande de sourires. Il tient à sa merci la renommée d'un artiste, peut-être aussi le prestige d'un homme d'État. Mais voilà à peu près l'extrême périphérie du terrain où sa puissance est réelle. Comme instrument efficace de réclame et de cabotinage, il n'est pas niable. Mais je le crois incapable d'exercer une action politique ; je crois surtout qu'il ne peut jamais forcer la main à un gouvernement ou à un corps constitué quelconque si ceux-ci ont le sens de la réalité et ne se laissent pas intimider par de vaines menaces. Un homme d'État de forte trempe, sachant la vérité et le bon droit de son côté, conscient de son pouvoir légal, n'ayant à mendier un silence charitable pour aucune vilenie secrète, peut sourire des clameurs les plus assourdissantes de tous les journaux réunis. Il y a plus. Si le public a constaté plusieurs fois que les tempêtes de la presse n'influent en rien aux actes du gouvernement et ne le font pas dévier d'un cheveu de la ligne de conduite qu'il s'était tracée, il ne fait plus attention lui-même à ces tempêtes, et lorsqu'elles éclatent, elles lui font un effet comique. Car n'oublions pas que le seul moyen d'action de la presse, c'est la suggestion. Mais la suggestion par le fait est infiniment plus intense que la suggestion verbale, et les pouvoirs constitués ont l'immense avantage de pouvoir opposer des actes à de simples paroles, ils sont donc toujours les plus forts.

Certes, les « impondérables » gardent leur importance. Mais il ne faut pas les identifier avec la presse. Celle-ci est puissante chaque fois qu'elle est simplement le porte-parole d'idées et de sentiments nettement prononcés de la grande majorité de la nation. Mais alors, c'est en réalité la nation qui est puissante, et non sa presse. Pour créer des sentiments et des idées, je crois celle-ci bien moins efficace. En tout cas, tant qu'un gouvernement est convaincu que la presse parle en son nom seul et ne traduit pas une opinion nette du peuple, il peut la traiter de quantité négligeable.

Libre à la presse de se livrer à toutes les fantaisies politiques ; tant qu'elle a en face d'elle un gouvernement intègre, calme, inébranlable, faisant tranquillement ce qu'il croit de son devoir, sans prêter la moindre attention à des criailleries vaines, son agitation reste sans effet et elle n'est pas à même de nuire.

Ici encore, on a une tendance à déplacer les responsabilités. Dans les grandes affaires vitales des nations, la presse n'exerce tout juste que l'influence que les pouvoirs constitués lui permettent d'exercer. La presse n'est politiquement puissante que si le gouvernement est malhonnête, faible ou borné. Si la presse exerce une influence nuisible sur la marche des affaires publiques, accusez-en le gouvernement qui se laisse affoler par du bruit et qui ne connaît ni ses devoirs ni ses droits ; n'en accusez pas la presse qui est *verba et voces et prætereа nihil*.

Bien entendu, tout ce qui précède se rapporte à l'état actuel. Je ne traite pas ici de l'évolution future de la presse. Sur ce point, je me suis récemment prononcé ailleurs et je ne veux pas me répéter.

Croyez, mon cher confrère, à la haute considération de votre dévoué

D^r^ MAX NORDAU.

Lettre de M. Maurice Talmeyr,

Rédacteur au *Figaro*.

A M. Henry Bérenger, à la Revue Bleue.

Cher Monsieur,

Vous me demandez mon opinion sur la presse, sa moralité, ses responsabilités, la façon dont il conviendrait de la réformer, et je suis, je vous l'avoue, assez embarrassé pour vous répondre. Voilà vingt ans que j'écris dans les journaux. Comment donc vais-je vous dire que leur influence ne me paraît pas toujours bonne ? Elle me semble même assez souvent plutôt mauvaise, et M. Fouillée n'a certainement pas eu tort, dans les études publiées ici, de lui attribuer, pour une bonne part, l'état de véritable névropathie où nous nous débattons si scandaleusement.

Est-ce bien, maintenant, la faute de la presse, si elle n'est pas plus morale, et si elle moralise aussi peu ses lecteurs ? Il en est exactement d'elle, à cet égard, comme de la littérature et du théâtre. On ne saura jamais dans quelle mesure ils corrompent le

public, se trouvent eux-mêmes corrompus par lui, et les proportions dans lesquelles ils se démoralisent mutuellement.

Tout le mal, dans la presse, provient, à mon avis, de ce qu'elle est une presse d'argent, et une presse démocratique. S'adresser au plus grand nombre, lui plaire, et lui plaire par tous les moyens ; représenter ainsi une clientèle innombrable, en disposer, et, de ce chef, faire le plus d'affaires, et les plus grosses affaires ; devenir, en un mot, une puissance d'argent par la puissance du nombre, s'imposer à la fois au second par le premier et au premier par le second ; toute l'histoire de la presse est là, et il ne peut sortir d'elle, logiquement, que ce qui sort, en général, et du nombre, et de l'argent. Qu'en sort-il donc? Vous le savez, et vous le voyez. Dès l'instant qu'il s'agit de s'installer auprès de 50 000, 100 000, 500 000 lecteurs, et de s'y installer de force, n'importe comment, à travers toutes les concurrences, il ne faut même pas seulement flatter leurs goûts, mais leurs vices, et leur dire tout autre chose que la vérité. L'argent, d'autre part, étant le but, tout sera nécessairement sacrifié à l'argent. Allez au journal le plus honnête, ou même le plus littéraire, donnez-lui à choisir entre une belle page et une bonne annonce, et il ne prendra certainement pas la belle page. Et songez à la pente sur laquelle se trouve une presse comme celle-là, à la nécessité pour elle de toujours gagner plus d'argent en faisant toujours plus d'affaires, et de toujours donner plus de nouvelles, toujours plus étonnantes, plus rapides, plus pimentées. Enfin, pensez au personnel qui sera naturellement le mieux approprié à un pareil journalisme, et qui régnera par lui sur le public, le tiendra et le dirigera, et vous regarderez sans surprise les événements de votre époque. Rien ne vous étonnera plus, et tout vous semblera même fort raisonnable. Vous féliciterez l'Argent de n'être pas plus l'Argent qu'il ne l'est, le Nombre de rester, comme sottise et comme corruption, dans les limites où il veut bien rester, et certaines gens de nombre et d'argent de se maintenir les gentlemen que nous les voyons.

Le remède à la situation? Je vous avoue n'en pas voir. Ce qu'il faudrait changer, ce n'est pas la presse, mais la Démocratie, dont la presse n'est qu'une émanation. Or, la Démocratie sera toujours le règne du nombre et de l'argent, et la presse, en conséquence, sous la Démocratie, ne pourra jamais être non plus que cela. Croyez-vous possible de voter une loi en vertu de laquelle toute espèce d'annonces, d'affaires financières ou autres, ou de réclames payées, seraient rigoureusement interdites aux journaux, sous les peines pécuniaires et corporelles les plus dures? Non. N'espérez donc pas vous évader de l'atmosphère naturellement exhalées par l'annonce, la réclame et les affaires. Ne pensez-vous pas aussi qu'il serait chimérique de ne vouloir accorder la liberté qu'aux feuilles chères, aux journaux à cinquante centimes le numéro? Non. Résignez-vous donc alors aux excitations démagogiques et à la pornographie répandues dans le peuple, car vous n'empêcherez jamais un *barnum* de spéculer sur l'envie ou sur le vice, d'y amasser une belle fortune, et de faire ensuite la figure qu'on fait avec les millions.

Voilà, cher monsieur, mes réponses à vos questions. La presse a-t-elle contribué à l'augmentation de la criminalité? Oui. La presse sème-t-elle et fait-elle germer dans la masse populaire toutes sortes de mauvaises semences dont nous commençons à apprécier l'éclosion? Oui. La presse, sauf exceptions, est-elle surtout un instrument de mensonge, et le plus formidable qui ait jamais fonctionné? Oui. Et je vois l'historien qui, dans cinq cents ans, essaiera d'écrire notre histoire avec nos journaux! Mais la presse est-elle réformable? Non, et nous n'avons qu'à laisser couler l'encre, comme nous laissons couler l'eau et passer la foule. Une rue, une place publique, c'est tout ce qu'est la presse aujourd'hui! On risque, évidemment, de ne pas toujours y rencontrer ce qu'il y a de mieux, mais on y voit aussi de braves gens, et ils ne sont même pas trop rares.

MAURICE TALMEYR.

(*A suivre.*)

UNE ÉVASION A LA HAVANE

Nouvelle.

Lors de mon dernier voyage à New-York je rencontrai dans la Sixth Avenue mon ami Hotchkinson junior :

— *All right!* Depuis longtemps *in America?* Pour longtemps? Bon! Voulez-vous être présenté à Mr. Hearst?

— Volontiers, dis-je à tout hasard, mais qui est Mr. Hearst?

— Vous êtes depuis trois jours à New-York et vous ne connaissez pas le *topic of the day*? Vous êtes journaliste et ignorez un des hauts faits du journalisme contemporain?

— Je croyais, balbutiai-je timidement, que l'élection du juge Van Wyck... *greater New York*... Tammany... les bosses...

Hotchkinson junior haussa les épaules et répliqua simplement : *Come along.*

Nous roulâmes pendant trente secondes dans un *elevated car*, nous montâmes par un *elevator* jusqu'au douzième étage d'un de ces édifices qui sem-

blent une contrefaçon de la tour de Babel et fûmes introduits par une *reporteress* affairée dans l'*office* de Mr. W. R. Hearst, directeur du *New-York Journal*.

— Affaire Cisneros, dit mon compagnon.

Mr. Hearst appuya sur un bouton, se pencha vers le téléphone sur le bureau et cria : Karl Decker!

Un grand diable moustachu parut sortir d'une trappe.

— Cisneros ! répéta le directeur.

M. Decker passa la main sur son front, et, de l'air d'un homme qui récite une leçon pour la quarantième fois, il commença l'extraordinaire histoire qu'on va lire.

— Miss Evangelina Cisneros est une jeune Cubaine, d'une grande beauté, dont le père prit une part active dans l'insurrection contre l'Espagne et dont l'oncle fut à un certain moment président de la jeune république. Le premier tomba entre les mains des Espagnols et fut jeté en prison où il souffrit toutes les tortures physiques et morales que put imaginer un ennemi passé maître depuis des siècles dans le métier de bourreau. La jeune Evangelina, craignant que ces rigueurs ne missent en danger la vie de son père, alla trouver le colonel Barriz et, faisant appel à ses sentiments d'humanité et à sa loyauté de soldat, elle lui demanda ingénument la grâce du prisonnier. Le colonel proposa à la jolie solliciteuse un marché qu'elle repoussa avec indignation, et comme il devenait plus pressant, elle le souffleta... Empoignée aussitôt par quatre soldats, elle fut traînée dans la prison commune et pendant quinze mois partagea la captivité du rebut de la population féminine de la ville : « J'aimerais mieux mourir, nous disait-elle récemment, mourir au milieu des supplices les plus atroces; j'aimerais mieux, je crois, subir tous les tourments de l'enfer que de revivre ces jours d'ignominie. »

Cependant elle ne se laissa point abattre et par l'ascendant qu'exercent toujours une âme pure, une intelligence élevée et une volonté énergique sur les natures les plus dégradées, elle sut gagner les sympathies d'un grand nombre de ses malheureuses compagnes; l'une d'elles, qui fut libérée sur ces entrefaites, s'engagea même à faire parvenir à Mrs. Lee, la femme du consul américain, une note écrite par miss Cisneros au moyen d'une épingle trempée dans son sang, et, sans se soucier d'encourir de nouveau la colère de la police, cette créature dévouée tint sa promesse. Mrs. Lee vint voir la prisonnière, écouta sa lamentable histoire, la raconta à son tour à qui voulut l'entendre et bientôt cette histoire, agrémentée de commentaires passionnés et de détails plus ou moins fantaisistes, fit le tour de la presse américaine. Seul le *New-York Journal* la rapporta d'une façon laconique, mais absolument exacte.

— Est-ce là le haut fait du journalisme contemporain? demandai-je tout bas à mon ami, profitant du moment où le narrateur reprenait haleine.

— Parfaitement, me répondit-il; *worth many millions, six or seven.*

— Tandis que chacun maudissait les tortionnaires des Antilles, continua M. Decker, il sembla à Mr. Hearst qu'il y avait mieux à faire que de dépenser son indignation en vaines paroles. Il rédigea une supplique à la reine d'Espagne, plaidant la cause de l'héroïne cubaine, demandant sa mise en liberté immédiate et le châtiment de son persécuteur. L'idée fut accueillie avec enthousiasme et la pétition se couvrit de signatures; chaque jour notre feuille publiait de longues listes de noms; en tête de la première la mère du président, les femmes des ministres et les *leading women* de New-York avaient tenu à figurer. Le correspondant anglais du *Journal* organisa à Londres semblable campagne qui fut couronnée d'un succès aussi éclatant. Qu'il me suffise de citer parmi les signataires : la duchesse de Westminster, lady Henry Somerset, lady Rothschild, la comtesse de Carlisle. Par l'organe de son correspondant à Rome Mr. Hearst s'adressa au pape; Sa Sainteté exprima hautement sa pitié et la sympathie que lui inspirait Evangelina et daigna formuler un vœu pour sa prochaine libération.

La supplique qui fut présentée à la reine d'Espagne par l'ambassadeur des États-Unis à Madrid avait environ un mètre de long sur soixante centimètres de large. Elle était écrite sur vélin, encadrée d'arabesques artistiques où se mariaient l'or, l'argent, le bleu et l'orangé et surmontées d'un verset des Saintes Écritures. On dit qu'après avoir lu ce document, la reine Christine fut émue aux larmes; elle aurait voulu qu'à l'instant les portes de la prison s'ouvrissent toutes grandes et que justice fût faite sans ménagement d'aucune sorte; mais son conseil lui remontra que ces mesures porteraient gravement atteinte au prestige de l'armée; il fut donc résolu qu'on fermerait les yeux sur le cas du colonel, à qui on adresserait seulement un avertissement officieux et que dans le plus profond mystère on ferait transporter la prisonnière dans un couvent.

Cependant les jours, les semaines s'écoulaient et toujours Evangelina demeurait en prison, appelant la mort comme une céleste libératrice, car elle avait perdu toute espérance de secours humain. Mr. Hearst perdit patience et, un jour, m'ayant appelé ici même :

— Vous partez demain pour la Havane et vous délivrez miss Cisneros, me dit-il; carte blanche quant aux moyens, somme illimitée à votre disposition. *Go ahead!*

— Bravo! s'écria Hotchkinson junior; c'est la quatrième fois que j'entends l'histoire et toujours au

Go ahead! je suis forcé de jurer un coup. Qu'en dites-vous? Est-ce assez américain?

Sans se laisser arrêter par l'enthousiasme de mon ami, le reporter continuait :

— J'arrivai à Cienfuegos au milieu de septembre où je racolai deux hommes que je connaissais depuis longtemps et en qui je pouvais avoir pleine confiance, car tous deux, pour certaines raisons, haïssent à la mort les Espagnols. Nous gagnâmes la Havane chacun de notre côté et nous logeâmes dans des quartiers différents : il s'agissait avant tout de ne pas éveiller les soupçons des espions qui pullulent dans ce bienheureux pays.

Miss Cisneros était *incomunicado*, c'est-à-dire tenue au secret le plus strict; pourtant, au bout de quelque temps, je parvins à lui faire tenir un billet par l'entremise d'une vieille négresse qui avait accès dans la prison à titre de garde-malade ; celle-ci glissa le billet dans un biscuit qu'elle remit en brisant le bout comme par mégarde pour laisser apercevoir le contenu. Ce billet avertissait miss Cisneros de la présence d'amis résolus à la délivrer et lui recommandait d'être prête à toute éventualité.

Mon premier soin fut ensuite de louer la maison n° 1 de la O'Farril Street, séparée d'un côté de la *Casa de Recogidas* (prison des femmes) par une étroite ruelle. Du toit de cette maison je pus me rendre compte de la disposition des lieux et tracer mon plan d'évasion, aidé par les renseignements que me fournit la fidèle négresse. La fenêtre de la salle où était reléguée la jeune fille était située au deuxième étage et donnait sur une *azotea* ou plateforme où il s'agissait d'arriver au moyen d'une solide échelle jetée par-dessus la ruelle dont j'ai parlé ; nous n'aurions plus alors qu'à scier les barreaux de la fenêtre et, lorsque la prisonnière serait délivrée, de rebrousser chemin rapidement et silencieusement. Je fis remettre à miss Cisneros une bouteille de laudanum pour endormir ses compagnes et ses gardiens et je lui fixai la date de la tentative au lendemain entre minuit et une heure du matin.

Maudite nuit ! elle était superbe, claire à faire honte à certains jours de nos pays septentrionaux. Nous étions sur le toit de notre maison et avions déjà jeté notre pont-levis quand nous aperçûmes le gardien chef qui faisait sa ronde. Nous retirâmes vivement notre échelle et nous nous étendîmes sur le toit plat. Le drôle s'attardait, musant à la lune et aux étoiles, sans se douter que jamais sans doute la mort n'avait passé aussi près de lui. Trois canons de revolver étaient braqués sur sa tête : un geste de surprise, un cri, et trois balles faisaient de lui un cadavre, car nous étions résolus aux pires aventures. Il ne vit rien et se retira.

A peine remis de cette première alerte, ne pouvant réprimer plus longtemps notre impatience, nous nous hâtions de passer sur l'*azotea* quand un bruit sinistre dans la rue vint nous frapper d'une terreur nouvelle. Je dis sinistre, car il nous parut tel à ce moment où Esteban, l'un de mes acolytes, qui fermait la marche, mettait le pied sur le premier barreau de l'échelle : pour des oreilles moins prévenues que les nôtres, le tapage nocturne eût été tout simplement grotesque. Le fils de notre voisin, gris comme toute la Pologne, rentrait au logis en chantant une *habanera* des plus gaillardes et du bout de son gourdin ferré portait des bottes terribles à tous les pavés de la rue. Esteban voulut franchir la passerelle avant que l'ivrogne passât au-dessous, mais, dans sa précipitation, il fit un faux pas et tomba la tête la première sur le parapet de l'*azotea* au faîte duquel ses mains s'accrochèrent avec l'énergie que prête l'instinct de la conservation. Il resta suspendu dans le vide, les pieds s'agitant désespérément sans trouver une saillie où s'appuyer. Nous le saisîmes sous les épaules et par un effort suprême le remontâmes sur la plate-forme. J'étais persuadé du reste que notre dernière heure avait sonné : l'ivrogne avait dû se demander ce que signifiaient cette échelle et cet exercice de voltige au sommet de la *casa ;* il allait donner l'éveil; cernés de toutes parts, il ne nous resterait plus qu'à vendre chèrement notre vie. Mais non : le refrain reprend de plus belle, et notre gaillard arrive devant sa porte, l'ouvre d'un coup de pied et la referme avec fracas.

Enfin nous voici sous la fenêtre de la prisonnière. Pendant que nous coupions un barreau de la fenêtre à l'aide d'une lime, travail pénible et très lent (lorsque le va-et-vient de l'outil devenait un peu rapide la barre de fer, mal scellée, grinçait dans la pierre), la belle enfant, calme, les mains jointes, priait la Vierge et les Saints. Au bout d'une heure cependant nous réunîmes nos forces en une pesée formidable, désespérée et le fer céda. Evangelina sauta sur la plateforme, nous embrassa tous les trois avec effusion, et, légère comme un oiseau, elle nous précéda hardiment sur l'étroite passerelle.

Nous quittâmes en hâte la maison et nous nous réfugiâmes chez le frère d'un de mes affidés. Miss Cisneros revêtit des habits masculins et fit gaîment le sacrifice de sa magnifique chevelure. Un croiseur frété par le *Journal* était sous vapeur en un point désert de la côte. Je vis s'embarquer notre héroïne. Sauf accident improbable, elle était sauvée ; ma mission était remplie et je télégraphiai à New-York le mot convenu : *Humbugh !*

Quant à moi, je mis quelque coquetterie à demeurer encore quelque temps à la Havane et à jouir en secret de la rage des autorités à la suite de leurs recherches vaines. Chaque jour une feuille bien

informée annonçait la capture de miss Cisneros et de ses audacieux complices, pour avouer avec dépit le lendemain que la nouvelle était controuvée. Enfin, avide d'émotions nouvelles, je m'embarquai sur un steamer espagnol à destination de New-York. En mettant le pied sur le sol américain, je serrai la main au capitaine et lui dis : « Ne manquez pas d'annoncer à vos compatriotes que vous avez eu pour passager à votre bord Karl Decker, le libérateur de la belle Cubaine. Cela pourra contribuer à votre avancement. » Je vis alors un visage que je ne voudrais pas rencontrer au coin d'un bois solitaire, à l'heure des crimes.

Son compte rendu terminé, le grand diable moustachu évolua sur les talons et disparut à la Yankee, sans nous honorer d'un regard.

Ce fut alors au tour de Mr. Hearst de prendre la parole :

— J'ai là, dit-il, désignant une liasse de papiers, 2500 lettres et télégrammes envoyés de tous les États de l'Union, me félicitant pour le succès de l'entreprise et le service rendu à l'humanité. Mr. Sherman, le secrétaire d'État, Mr. Gage, le ministre des finances, des sénateurs, des gouverneurs, des évêques, entre autres celui de Londres, m'expriment hautement leur approbation enthousiaste, leur débordante sympathie ; le Saint-Père m'envoie sa bénédiction par la plume de son secrétaire particulier : les dames de la plus haute société me couvrent de fleurs et célèbrent mes louanges en prose et en vers ; les confrères de l'autre côté de l'Atlantique, jaloux, vexés à en devenir malades, ont organisé la conspiration du silence et tenu cette affaire sensationnelle sous le boisseau, les interviews se succèdent sans interruption depuis huit jours, de cinq heures du matin à minuit ; un barnum m'a proposé une tournée d'exhibition en Amérique, du Klondyke à la Patagonie ; enfin... le tirage du *Journal* a quadruplé ! L'affaire Cisneros marquera un point tournant dans l'histoire de la presse contemporaine, qui désormais passe des systèmes aux faits, de la rhétorique à l'action, de la plume au glaive et dans vingt ans constituera un État dans l'État !

Je regardai avec stupéfaction l'homme des destinées journalistiques futures, qui tout à l'heure m'avait semblé avoir un faux air de Cadet, — un Cadet plus jeune de vingt ans, — mais qui maintenant m'apparaissait transfiguré par un je ne sais quoi dans le regard. Était-ce du mysticisme, de l'enthousiasme prophétique ou simplement du puffisme ? Je ne pus me décider entre ces trois hypothèses également spécieuses.

— Mais enfin, tout cela est un roman, et j'ose ajouter un roman assez invraisemblable, dis-je à Hotchkinson junior quand, au sortir de l'édifice vertigineux, nous eûmes pris le trottoir mobile d'*Electric Street*.

— Un roman, Monsieur ? *damn me, sir !* Un roman ! s'écria-t-il furieux ; voici la *Review of Reviews*, Monsieur ! A-t-elle l'habitude de publier des romans ? *Well ! look and see !* Dix pages ! avec le portrait de Mr. Hearst, de miss Cisneros avant et après sa captivité, de Karl Decker coiffé de son *sombrero ;* la vue extérieure et intérieure de la *Casa de Recogidas*, la fenêtre grillée avec le barreau recourbé, Evangelina passant sur l'échelle, légère comme un oiseau...

Je demeurai perplexe et, malgré tout, fort sceptique ; mais quoi ? depuis mon retour en Europe, j'assiste à des choses tellement extraordinaires, tellement invraisemblables, et pour tout dire tellement monstrueuses, que je ne me sens plus le droit de douter de ce que m'ont conté ou confirmé Mr. Hearst, Karl Decker, Hotchkinson junior et la *Review of Reviews*. Les jeunes générations jugent les *balançoires* de Ponson du Terrail trop fades et les *machines* du père Dennery trop vieux jeu : elles trouvent bien mieux que cela — ou plutôt bien pis, — aujourd'hui dans la réalité.

André Noel.

LES ORIGINES DU SOCIALISME D'ÉTAT EN ALLEMAGNE [1]

III

SYNTHÈSE DU RODBERTISME

La philosophie du droit chez Rodbertus n'a pas, à ce qu'il semble, des racines métaphysiques bien fortes et elle s'inspire plutôt de l'histoire que de la pure raison. Une vue éclectique la dirige, où Gans et Savigny trouvent respectivement satisfaction. La notion du droit, selon notre auteur, se dédoublerait et cela non pas abstraitement, sous l'effort de l'analyse, mais en fait et de par l'évidence historique. Le droit peut désigner — telle en fut la conception antique — l'ensemble des exigences que l'État élève à l'égard des individus et qui de toutes parts enserrent la liberté de chacun sans lui rien reconnaître en échange. Il peut signifier au contraire l'ensemble des reprises de l'individu sur l'État, les garanties naturelles, imprescriptibles, à l'abri desquelles se meut sans entraves toute personnalité. La première acception est objective, la seconde subjective et la marche de l'histoire figure un passage de la première à la seconde. Ainsi le droit positif des Romains s'est,

1. Voir la *Revue* du 20 novembre 1897.

la féodalité aidant, puis grâce à l'affinement de la conscience moderne, de plus en plus individualisé. Il y a donc là une double orientation du droit, et comme un double idéal de vie, selon que l'on se place au point de vue autoritaire de l'intérêt collectif ou au point de vue libéral des spontanéités individuelles. Sacrifier l'un ou l'autre idéal serait, aux yeux de Rodbertus, une mutilation humaine également funeste. La conciliation peut se faire, elle se fera entre l'autorité et la liberté, entre l'État et le peuple; et, parce que la réalisation de cet accord n'est point douteuse pour lui, la révolution sociale approchante lui apparaît comme un bienfait. « Le droit, dit son interprète, confié à tous les vouloirs, de s'approprier le produit économique de leur travail et la mise en commun de tous les droits qui empêchent cette répartition équitable, fera naître la liberté moderne et la moderne justice. — L'histoire entière est donc une marche vers la socialisation (1). »

Dès ce premier stade, nous pouvons nous assurer combien le banal reproche de faire litière de la personne humaine, de sa dignité, de son autonomie, immolées sans réserve aux prétentions niveleuses de l'État, reproche tant de fois dirigé contre les théoriciens du socialisme par l'École économiste, tomberait à faux, si on l'opposait à la conception juridique de Rodbertus. Au moins faudrait-il avouer que, s'il le mérita, ce fut bien malgré lui et avec une entière innocence d'intention. Le droit de l'individu, Rodbertus le proclame supérieur, s'il est possible, aux droits de la collectivité et il en estime la consécration un signe décisif de progrès dans l'évolution historique. Ou plutôt il n'y a pas de supériorité, pas de gradation hiérarchique. L'avenir appartiendra au peuple qui réussira le mieux à faire coexister harmonieusement l'un et l'autre idéal. — Aussi bien, pourrions-nous ajouter, pourquoi opposer l'un à l'autre État et individu, comme on ferait deux termes hétérogènes et contraires? Pourquoi raisonner comme si l'État était un être de raison, providentiellement réalisé, mais étranger par son essence aux êtres volontaires sur lesquels il règne? Une telle vue relèverait de la scolastique; elle perd sa signification, en tout cas, dans une démocratie armée du suffrage universel, où l'État n'est que l'expression résumée de cette démocratie dans sa généralité et sa permanence. L'individu, à son tour, si on veut l'atteindre dans son radical isolement, à part de tout apport de la collectivité, comme un irréductible atome de conscience et de vie, que devient-il? Sous quelle forme l'apercevoir? En quel point insécable le saisir? A peine se révèle-t-il et aux autres et à lui-même, qu'il est comme gonflé de séculaires actions étatistes. En cet indivisible prétendu s'accumulent les progrès incessants de la collectivité; mieux encore, de ces progrès il tire son origine; il est en son ultime fond l'œuvre même de la Cité. Supprimez-la, il s'évanouit (1). — Ce devrait être donc une objection suspecte celle qui invite à la défiance envers l'État, sous prétexte qu'en lui les personnalités civiques viendraient se perdre et s'anéantir.

Des droits qu'organise le statut social, le premier sans nul doute (car la liberté individuelle peut elle-même être considérée comme le titre que chacun détient vis-à-vis de lui-même et de ses facultés propres) est celui de propriété. — La justification classique de ce droit se fonde sur le travail. Déjà Locke avait, sur ce point, devancé les économistes du XVIIIe siècle : « Tout homme, écrivait-il en 1690, a une propriété en sa propre personne, sur quoi personne n'a droit, si ce n'est lui. Le travail de son corps et l'œuvre de ses mains, pouvons-nous dire, sont proprement à lui (2). » A cette thèse traditionnelle Rodbertus veut bien souscrire, à condition qu'elle se donne pour l'expression de l'idéal à poursuivre, non de la réalité présente, encore moins de la réalité passée. En fait, on peut voir que partout, actuellement, la loi protège l'exploitation du travailleur par le propriétaire oisif. A l'origine, cette exploitation, fondée sur la force, prenait la forme de l'esclavage; de nos jours, elle s'exerce par l'intermédiaire de la faim. Ainsi les économistes, croyant asseoir la propriété individuelle, l'ont au contraire ébranlée sur sa base. S'imaginant décrire ce qui fut, ils ont uniquement dépeint ce qui devrait être. — De telles prémisses il semblerait qu'il n'y eût plus à conclure qu'au transfert de la richesse, tant du fond que du revenu, entre les mains des producteurs. L'esprit modéré de Rodbertus ne se précipite pas à ces extrêmes. Il lui répugnerait, même au regard de la simple équité, que les fonctions directrices, enseignantes, prémonitrices, dont s'acquitte la généralité des propriétaires et qui, dans la situation présente, reçoivent un prix excessif, ne fussent plus rémunérées du tout. Il lui répugnerait que l'on payât d'ingratitude le travail passé, car celui-ci se survit à lui-même et il collabore avec le travail présent à la richesse nouvelle. Ce qu'il se promet de la révolution future, ce n'est pas qu'elle apporte la guerre entre les droits acquis et le droit idéal, mais qu'elle fonde un accord durable entre

(1) Andler, *les Origines*, etc., p. [illegible].

(1) Que la société crée l'individu, c'est ce qu'avait soutenu M. de Roberty (*la Sociologie*, [illegible]). Cette thèse, M. Izoulet l'a renouvelée dans son livre *la Cité moderne*. Elle lui suggère un système ingénieux où s'apaiseraient, à l'ombre de l'idée de l'État, les luttes des écoles sur le terrain de la psychologie et de la morale. — N'oublions pas enfin les pages fortes et éloquentes de la brochure *Solidarité*, où M. Léon Bourgeois démontre que tout l'apport de l'homme individuel n'est qu'une longue créance envers la société.

(2) Locke, *Du Gouvernement civil*, ch. v, § [illegible].

celui-ci et ceux-là (1), un accord dans lequel s'harmoniseront organisation de la propriété et organisation du travail.

Ce souci d'éviter les solutions de continuité brusques se marque bien plus encore dans les artifices que Rodbertus invente et sur l'efficacité desquels il nous paraît, quant à nous, se faire de grandes illusions. Il se flatte, en effet, que la socialisation de la propriété capitaliste se peut opérer de telle manière que les détenteurs de cette propriété se résignent à leur éviction légale. Sa prévoyance aperçoit les dangers économiques auxquels exposerait une expropriation soudaine et brutale, si conforme fût-elle aux prescriptions de l'équité; elle s'effraye à juste titre des crises que ne manquerait pas de provoquer l'inutilisation subite de cette vaste production obtenue sous le régime ancien et destituée de tout écoulement possible, sous un régime suppressif des besoins auxquels elle répondait. Il semble que, pour Rodbertus, la méthode destinée à faciliter la transition doive résulter de la révolution même dont elle permettra d'amortir les coups. Présentement, il s'en faut d'une distance énorme que le travail soit rémunéré en raison de sa valeur. Cette disproportion doit cesser. Elle n'est pas seulement odieuse; elle est, économiquement, on ne peut plus maladroite, car elle a pour conséquence un amoindrissement de la productivité. Qu'elle s'efface donc; que le travailleur soit rémunéré en raison de la richesse que son labeur engendre et la quotité de richesse prélevée pour son salaire sera tellement supérieure à la part de revient retenue pour les capitaux « qu'il ne tirerait plus à conséquence, observe l'interprète français de notre auteur, de laisser les capitaux aux mains de leurs titulaires d'aujourd'hui. Il suffirait que la rente en fût déclarée stationnaire et non susceptible de s'accroître. Elle finirait par être infime en regard de la somme croissante des revenus ouvriers. » Plus précisément encore, l'État nouveau se comporterait à l'égard des propriétaires, dont pourtant il estime nul, absolument parlant, le prétendu droit, comme si ses titres n'étaient pas dépourvus de quelque validité. Il consoliderait pour leur vie durant, au besoin même jusqu'à tel degré de leur descendance, assurant ainsi à la coutume de l'héritage une moins prompte agonie, le revenu des biens qu'ils possèdent, au taux exact où il leur est présentement servi. Par contre, le fonds de ces biens ferait irrévocablement retour à la collectivité (2).

De plus en plus, on le voit, la réforme juridique apparaît comme ayant dans la transformation économique ses conditions de possibilité, ses plus sûres voies de réalisation sans secousse. Quelles déterminations la science économique fournira-t-elle donc à Rodbertus? C'est ce qu'il nous reste à examiner, avec le regret d'abréger encore une exposition dont le résumé intégral dépasserait de beaucoup les limites de cet article.

Le problème de proportion tout à l'heure posé implique une donnée initiale : la production et l'échange seront réglementés par l'État, et la science qui rendra possible cette réglementation rationnelle n'est autre que l'économie sociale. Mais poser cette donnée c'est se heurter sur l'heure aux théories du laissez faire, laissez passer, si chères aux économistes du dernier siècle. A dire vrai, personne plus que le maître allemand n'a rendu justice aux travaux de l'école libérale, école dont les thèses furent bienfaisantes, quand elles battirent en brèche le régime corporatif, mais qui, ce régime détruit, ne sont plus qu'un anachronisme. Plus encore, la doctrine libérale entre en quelque manière, mais à sa vraie place, dans le système économique nouveau; les matériaux qu'elle rassembla ne seront point pour lui perdus. Que si Rodbertus rejette les principes qui en sont l'âme, c'est, chose remarquable, parce qu'il s'inspire profondément de cette idée de liberté dont cette doctrine ne s'est appliqué le nom que pour en proscrire l'essence. L'espace nous fait défaut pour mettre en lumière les belles considérations que M. Andler emprunte à son auteur, d'où il découle avec évidence que, bien loin de travailler pour la liberté, le dogme de la non-intervention de l'État dans les faits économiques aboutissait au contraire à étouffer la liberté vraie sous le plus aveugle des fatalismes, celui des choses et de leurs lois. Sa critique de Bastiat est, à ce point de vue, sans réplique. Vainement encore les libéraux se prévaudraient-ils de cette supériorité qu'ils s'arrogent : de laisser eux du moins le champ ouvert à la nature, au lieu que les interventionnistes font à la nature une continuelle violence et substituent au cours spontané des événements une marche artificielle et contrainte. Comme si c'était la nature que ces dispositions sociales séculaires par lesquelles est sauvegardée la propriété privée! A une objection de ce genre, le généreux utopiste que fut Cabet avait déjà répondu en rappelant que la raison, cette organisatrice de la société communautaire, cette réparatrice de l'inégalité originelle, est elle-même fille de la nature. « Oui, disait-il non sans quelque emphase, la raison est une providence secondaire qui peut créer l'égalité en tout; et comme cette raison est un bienfait de la nature ou de la divinité, l'égalité se retrouve l'œuvre indirecte de la nature ou de Dieu lui-même (1). »

(1) Andler, *les Origines*, etc., l. I, ch. II, § 5.
(2) Andler, *Id.*, *ibid.*, l. I, ch. III, § 3.

(1) *Voyage en Icarie*, 2e partie, ch. VIII.

Au physiocratisme dont l'économie libérale fut l'héritière, Rodbertus pourra donc sans remords opposer son système propre, celui de l'*anthropocratie*, où l'on peut reconnaître rationalisme et historisme mieux réconciliés que jamais. La méthode qu'il inaugure abstrait et généralise. Par l'abstraction, elle vide de leurs éléments contingents les concepts économiques et donne accès à la déduction. En sa tâche généralisatrice, elle s'aide d'un instrument incomparable, la statistique comparée, jeune science qui porte sur des ensembles, les rapproche, les mesure, calcule les courbes dessinées par les événements de la vie sociale et, loin d'entretenir dans les âmes le sentiment de leur servitude sous le poids des choses, éveille en elles la conscience de leur autonomie, puisqu'en les initiant au mécanisme économique, elle leur donne par là le moyen de le maîtriser. Le mot de Bacon : *natura parendo vincitur*, n'est pas seulement vrai du monde physique ; il garde en économique et en sociologie toute sa valeur.

— Nous avons vu tout à l'heure comment s'émoussaient, devant la dialectique Rodbertiste, les arguments tirés du scrupule individuel ; ceux que l'on est convenu de demander au respect de la liberté et au culte de la nature n'ont guère offert plus de résistance.

Un premier emploi de la méthode d'abstraction met Rodbertus en mesure de déterminer le contenu de cette notion : la *valeur*, dissoute par l'analyse des physiocrates en de vagues ou inexacts éléments. Comme Thuenen avait imaginé son État solitaire, il suppose à son tour un travailleur isolé sur une terre indivise et il établit que, pour cet homme unique, le coût d'un bien est absolument mesuré par le travail entier qu'il aura dépensé pour l'acquérir. Toute tentative de comprendre dans ce coût un facteur autre que le travail commet ou une erreur d'analyse ou un cercle vicieux, tel que de faire entrer en ligne de compte l'organisation sociale même sur laquelle repose le privilège de la propriété privée. Un résultat décisif va suivre de cette réduction : la découverte d'un étalon de valeur, fixe et homogène, car il suffira de choisir un travail limité, de nature aussi simple qu'il se pourra et d'intensité constante, pour que le *temps* qu'il réclame constitue l'unité de mesure dont nous sommes en quête. Nous aurons ainsi le *travail normal*, grâce auquel se pourront évaluer, comparer, échanger même entre les membres d'un groupe social, les plus complexes travaux. Jusqu'ici, selon la métaphore de Jean-Baptiste Say et de Proudhon (1), le métal monétaire a été choisi comme thermomètre de la valeur ; ce rôle, dans l'organisation nouvelle, sera dévolu au travail. La monnaie n'était qu'un signe et combien variable, combien peu fidèlement représentatif de la valeur, eu égard à ses propres fluctuations (1) ! Le travail sera à la fois le signe et la chose signifiée ; expression sensiblement permanente de la valeur, le fait seul de son usage facilitera singulièrement une répartition des richesses conforme à la justice et d'autant plus apte à fonder la paix parmi les hommes (2).

Sachant en quoi la valeur sociale consiste et possédant une mesure certaine de cette valeur, nous pouvons rechercher sur quelles bases s'organisera le travail social. Les enseignements de l'histoire vont une fois encore préparer la voie à la déduction rationnelle. La théorie que développe Rodbertus concernant l'économie de la maison antique est des plus ingénieuses, bien qu'il ne la faille recevoir que sous caution. En un sens, on peut dire que la division du travail y régnait, mais réglementée, imposée par le maître et ne dépassant point l'enceinte de chaque maison respective. Par la suite des temps, et sous l'empire d'un nouveau droit (car c'est pour notre auteur un quasi-axiome que toute réforme dans la division du travail procède d'un changement dans le contrat juridique, bien loin que le contrat résulte de la division) un autre mode a prévalu, celui qu'Adam Smith se plaisait à décrire et qu'entraîne le régime de la propriété privée. Cette méthode, selon laquelle la production s'égrène en spécialités dont chacune se subdivise à son tour, est condamnée aux insuffisances ou aux témérités ; elle procède à l'aventure, incapable d'une adaptation stricte au besoin social. Le profit du propriétaire est la seule fin visée, non la satisfaction des réels intérêts de la communauté. Que l'assiette de la propriété change ; que la société future transforme son droit, la division du travail sera tout différemment pratiquée. On en reviendra au régime de la maison antique, mais la maison cette fois enfermant la collectivité sociale en son entier. Le rôle dirigeant dont s'acquittait le maître, la nation le remplira par l'organe d'une autorité, dont il n'importe pas de savoir si la forme sera monarchique ou démocratique. Cette autorité se trouvera en possession de connaître les besoins du groupe social, d'établir entre eux une hiérarchie selon leur degré d'urgence, de distribuer le travail correspondant en tenant compte des offres et des aptitudes. De la sorte, se pourra scientifiquement opérer l'adéquation entre le travail et le besoin. A

(1) Andler, d'après Proudhon, *Système des contradictions*, t. I, p. [illegible].

(1) Ce point a été fréquemment traité par les économistes. Signalons, à ce sujet, une intéressante étude de M. Louis Thureau, parue dans la *Revue Scientifique* du 9 octobre 1897 : *Du pouvoir de l'argent dans [illegible]*.

(2) Andler, *les Origines*, etc., l. II, ch. [illegible].

l'action dans les ténèbres, l'action sous la lumière aura succédé (1).

Devenue rationnelle, la division du travail permettra une répartition rationnelle, partant équitable, du revenu social. Aussi bien entre ces deux termes : division, répartition, la corrélation ne devrait-elle pas être parfaite et la disproportion qu'ils présentent à nos yeux n'est-elle pas le grand scandale de l'histoire ? Dans l'âge moderne, le capitalisme, avec ses appétits grossissants, s'est joint à la propriété foncière pour prélever sur le revenu social une part toujours plus exagérée. C'était là élargir sans trêve les inégalités juridiques originelles, en maintenant le travail dans une condition servile. Mais voici que le travail s'est dressé, réclamant son dû, tout son dû. Rodbertus, on le sait, n'entend pas dénier au passé ses titres sur le présent et nous avons noté la modération de ses vues en matière de rétroactivité. Il n'a souci que de mettre un terme à l'accroissement des inégalités provoqué par les progrès de la production, c'est-à-dire par la cause même qui, en stricte équité, les devrait amoindrir. Que l'État fixe donc une fois pour toutes, impérativement, le taux de l'intérêt et de la rente et, dans un temps peu éloigné, la prépondérance aura passé des capitalistes appauvris au travailleur rémunéré, comme il convient, en proportion de ses œuvres et de ses mérites (2).

Pour avoir parcouru, dans son cycle entier, l'économie de la répartition, il ne reste à Rodbertus qu'à s'expliquer sur les trois questions : de la rente foncière, du revenu capitaliste et du salaire. Les solutions qu'il apporte aux deux premières, bien que la signification générale en soit fidèle à l'esprit de toute sa philosophie sociale, sont, selon la remarque de son historien, hérissées de difficultés. Peut-être l'exposition qu'en a donnée M. Andler nous laisserait-elle une impression plus nette, s'il eût fait davantage effort pour les détacher de la polémique laborieuse où elles s'enlisent : polémique contre Adam Smith, contre Ricardo, contre Thuenen, où l'avantage, il faut le reconnaître, ne lui demeure pas toujours. Il sera surtout permis de s'étonner que l'économiste allemand ait cru devoir prendre position contre l'auteur de *la Richesse des Nations* qui, dans sa théorie de la rente, avait formulé des prémisses grosses de conclusions bien voisines des siennes propres. « Dès l'instant, posait Smith, que le sol d'un pays est devenu propriété privée, les propriétaires, comme tous les autres hommes, aiment à recueillir où ils n'ont pas semé, et ils demandent un fermage, même pour le produit naturel de la terre (3)... » Page hardie, qu'inutilement l'écrivain anglais voudra atténuer par la suite et que déploreront ses admirateurs libéraux (1). Qu'est-ce à dire, en effet, sinon que le travail étant, aux yeux de Smith, l'unique réelle source de la richesse, ce prélèvement sur le produit afférent à la rente constitue une rémunération illicite et ne peut qu'être le prix d'un monopole juridique, celui-là même dont la suppression formera le premier article du statut social futur ? La thèse, très subtile, de Rodbertus, mais plus spécieuse que solide, aboutit à soutenir que la rente foncière repose sur une sorte de double emploi et qu'elle revient à payer derechef l'avance déjà faite par le propriétaire. « La rente foncière est un *fantôme*, mais non pas au sens où l'entendait Bastiat ; elle est une erreur oppressive des populations et trop longtemps respectée par les législateurs (2). » Au vrai, si on analyse « ce dernier vestige historique de la *seigneurie* », on y découvre — et cela même, la théorie de Smith l'impliquait, — un simple produit du travail soustrait au producteur et remis à celui qui n'a rien fait (3).

Dans la même condamnation se trouvera enveloppé le revenu capitaliste, que la sophistique libérale nous décrit comme né de l'épargne et voué à s'accroître par elle. Ce revenu a lui aussi dans le travail son unique source, bien loin que le capital engendre le revenu. C'est ce que M. Andler résume avec son habituelle force de concision : « Le rapport de capital à revenu est celui d'un travail en mouvement à un travail fixé, arrivé au terme. » Pour peu qu'on pousse l'analyse, on découvrira ici un double emploi analogue à celui de tout à l'heure et l'on s'assurera que cet excédent qui subsiste, une fois rémunérés le travail immédiat et le travail médiat, n'est à l'égard du producteur qu'une spoliation de plus. Comment conclure, sinon en éliminant de la science cette fausse catégorie à laquelle on a donné le nom de capital ? — Bref, rente et revenu devront, au même titre, être socialisés (4).

C'est un lieu commun cher aux économistes de célébrer les mérites du salariat à l'égard même de l'ouvrier, pour lequel, assurent-ils, l'histoire nous enseigne qu'il fut le grand organe d'affranchissement. Le salaire est immédiat, il n'est soumis à aucun risque ; tout au contraire l'excédent de revenu à échoir au capital est éventuel, il court bien des

(1) Andler, *les Origines*, l. II, ch. III, § 4.
(2) *Id.*, l. III, ch. I, § 2.
(3) Adam Smith, *la Richesse des Nations*, l. I, ch. VI. Aussi M. Andler ne nous paraît-il pas fondé à dire, comme il fait (p. 372), que Smith s'est proposé d'établir d'où vient la différence entre les rentes individuelles et non de démontrer « ce qui engendre toute rente ».

(1) Ainsi M. Albert Delatour, dans son excellent ouvrage : *Adam Smith* (chez Guillaumin, 1886), 2ᵉ partie, section 3.
(2) Andler, *les Origines*, etc., p. 370.
(3) *Id.*, *ibid.*, l. III, ch. II, § 3.
(4) *Id.*, *ibid.*, ch. III, § 3.

aléas. Sa quotité se règle sur le rapport de l'offre et de la demande; la hausse en est liée à l'accroissement des capitaux; elle augmentera pour peu que soit en progrès la richesse nationale. — Ces considérations optimistes n'ont jamais été mieux formulées que par Adam Smith et cependant on peut dire que ce pénétrant esprit a perçu des relations économiques de nature à les étrangement affaiblir et à troubler quelque peu la satisfaction des libéraux. Il a, par exemple, noté que, si l'accroissement des capitaux ou leur diminution enfle ou réduit la demande des bras, la même cause agira sur le progrès de la population pour l'accélérer ou le ralentir. « C'est ainsi, dit-il fortement, que la demande d'hommes règle nécessairement la production des hommes, comme fait la demande à l'égard de toute autre marchandise : elle hâte la production quand celle-ci marche trop lentement et l'arrête quand elle va trop vite (1). » Il ne serait pas besoin de presser beaucoup ces paroles pour en dégager l'idée mère de la pessimiste théorie que Rodbertus résume par sa « loi cruelle » et Lassalle — d'une expression éclatante, vouée à une telle fortune ! — par sa « loi d'airain ».

Cette dernière théorie, M. Andler la développe en de belles pages, sans trop songer à faire le départ des traits particulièrement propres à l'un et à l'autre écrivain et qui, chez tous les deux, conspirent à composer un sombre tableau. Que le salariat ait entraîné pour le travailleur, comme veulent les libéraux, une grande amélioration de la vie, cela peut être vrai d'une vérité théorique; en fait, sa supériorité sur l'esclavage antique doit donner lieu à bien des réserves. L'esclave était contraint au travail par son maître; sa rémunération consistait dans sa subsistance. Le salarié, en apparence libre de donner son travail selon tel ou tel contrat, est, en réalité, contraint par la misère de l'offrir aux conditions, si léonines soient-elles, qu'il plaît au maître de lui imposer. Le capitaliste peut attendre; la faim n'attend pas. De quelque côté qu'on examine, en quelque sens que l'on retourne la question des salaires, on apercevra qu'une inflexible nécessité les fait tomber à un minimum, dont la mesure sera la subsistance de l'ouvrier. Alléguera-t-on avec les économistes de tout à l'heure que les progrès de la productivité sont suivis d'un progrès parallèle dans la demande des bras et par conséquent dans le taux des salaires : bien qu'il y eût fort à objecter à cette correspondance, consentons que l'expérience la confirme, que va-t-il alors se passer? Précisément ce que Smith avait prévu. Les salaires monteront, oui, sans doute, ensuite de quoi s'accroîtra la population; mais, du coup, l'offre de travail deviendra supérieure à la demande et les salaires devront baisser, jusqu'à ce qu'ils retombent au minimum. « Une période de floraison industrielle, déclare Lassalle en des termes qu'il est intéressant de rapprocher de ceux de Smith, tend à accroître la somme dépensée en salaires par les capitalistes. Encore faut-il que la prospérité soit générale, sans quoi les industriels s'opposeront facilement à la hausse des salaires. Par malheur, sitôt que la hausse est générale, la population se multiplie à l'excès et fait baisser les prix. » Et ainsi l'ouvrier ne dépasse, par une éphémère fortune, le taux de subsistance que pour s'y voir plus cruellement ramené. Les perfectionnements industriels se tournent contre lui; le développement du machinisme n'a lieu qu'à son détriment. Les excédents de revenus iront grossir la richesse capitaliste et par là même accroître sa propre pauvreté puisqu'ils agrandiront l'écart existant entre sa part du revenu général et la part destinée aux heureux (1).

En cette iniquité dernière se concentrent toutes les précédentes iniquités ; elle est le vice radical du vieux monde économique ; elle justifie les colères et les revendications du prolétariat. Qui donc y pourra couper court ? L'État seul. Dans le régime de la richesse socialisée, l'État rétablira l'ordre rationnel, renversé par le monopole. Détenteur du produit social, pourvu d'un étalon de mesure sur lequel il évaluera le rendement de chaque activité, il lui sera possible de rémunérer, en raison de son labeur, quiconque aura contribué à ce produit. La formule de cette rémunération sera la suivante : *L'ouvrier doit être normalement salarié par une partie du produit social égale en valeur à la quantité de travail normal qu'il aura fournie* (2). Entendons bien, toutefois, que cette part de chacun ne sera pas adéquate au *produit intégral* de son labeur et c'est en cela surtout que le Marxisme se séparera de Rodbertus. Ce dernier ne saurait admettre que le travail immatériel, les offices de direction et de contrôle, les fonctions intellectuelles de tout ordre qu'exige le jeu d'un État ne soient pas dûment rétribués ; par conséquent il stipule que du produit total sera retenue la quotité nécessaire à leur rémunération. Quelque obscurité plane, il est vrai, sur le point de savoir si ce détournement au bénéfice de l'activité spirituelle sera transitoire ou définitif. Les raisons qui le justifient durant l'intervalle entre le régime ancien et l'âge de la parfaite socialisation ne sauraient, semble-t-il, en aucun temps et en aucune hypothèse, s'évanouir, et cependant notre réformateur s'exprime parfois comme si elles ne devaient valoir que pour une durée limitée. Dans tous les cas, momentanée ou à ja-

(1) Adam Smith, *la Richesse des Nations*, l. I, ch. VIII.

(1) Andler, *les Origines*, etc., p. [illegible].

(2) Rodbertus, *Der Normal-Arbeitstag*, cité par Andler.

mais durable, cette concession à d'autres titres que ceux du travail matériel, loin de faire exception au principe du travail obligatoire et adéquatement rémunéré, en serait bien plutôt l'éclatante consécration. Assurément la condition sociale future ne réalisera point la chimère d'une absolue égalité; elle sera du moins compensatrice des iniquités séculaires, des factices disproportions; elle ne laissera subsister que les stimulantes et fécondes inégalités de l'effort et du mérite personnel.

(*A suivre.*) G. Lyon.

HUMANISME ET FÉMINISME

J'ai eu ces jours-ci le plaisir de dîner en compagnie de quelques universitaires. Je vais sans doute surprendre nombre de bonnes gens, qui, sur la foi de certains témoignages, attribuent peut-être aux membres de l'Université des préoccupations excessivement profanes. Je n'entendis parler ni des infortunes de M. Bergeret, ni des candidatures au sociétariat, ni de la maladie du prince de Sagan, ni de « l'affaire » que vous savez. On se serait cru à cent lieues du boulevard, et même de la place de l'Odéon. La conversation n'en prit pas moins, de temps à autre, un tour fantaisiste et outrancier qui ne laissait pas de troubler la confiance que j'ai accoutumé d'accorder à des hommes si considérables. Je voudrais rapporter un de ces paradoxes — la thèse me sembla d'abord mériter ce nom — qui fut précisément développé par un vieux professeur de rhétorique, plus attaché d'ordinaire aux règles de la saine raison. Mais quelque raisonnables que soient ses maximes favorites, il met à les soutenir une telle passion qu'il s'est déjà donné plus d'une fois l'apparence de déraisonner. Je me borne à transcrire son discours (c'en fut un); le lecteur jugera.

Donc, ces universitaires s'entretenaient — parfaitement! — des choses de l'Université. La discussion du budget de l'Instruction publique, qui avait occupé les dernières séances de la Chambre, fournissait une abondante matière. On n'attend pas de moi que je divulgue les appréciations qui n'auraient pas été entièrement favorables aux divers orateurs. Bien loin de vouloir à toute force se séculariser, il m'a paru, si j'ose le dire, que mes aimables compagnons avaient une tendance à considérer la corporation enseignante comme un bataillon sacré et la pédagogie comme une science hermétique, interdite au vulgaire. L'un des plus jeunes risqua le mot d' « incompétence du Parlement ». C'est alors que notre vieil humaniste prit la parole en ces termes :

— Gardons-nous, Messieurs, de l'étroitesse de vues. Il faut parfois accepter certaines nouveautés, ou même faire une révolution, pour sauver ce que les traditions ont de plus précieux. Et il faut prendre son bien, comme Molière, partout où on le trouve. Nous souhaitons tous ici le maintien des études classiques. Elles sont dangereusement menacées, par bien des côtés à la fois; mais la discussion du budget n'a point, cette année, aggravé le péril. N'est-ce rien? De très bonnes choses ont été dites, non seulement par le ministre, et par notre ancien collègue Dejean, mais, — du moins en ce qui concerne l'enseignement supérieur et l'enseignement secondaire, — par M. Denys Cochin. Enfin j'ai puisé dans la lecture du rapport une idée — que le rapporteur à la vérité n'y a pas mise, et qui vous paraîtra peut-être singulière. Mais j'y viendrai tout à l'heure.

Les humanités, dis-je, ont été fort bien défendues. Le ministre leur a rendu justice en déclarant qu'elles n'avaient pas pour fin de faire des bacheliers, mais « des citoyens capables de bien servir la France et la République ». M. Dejean a protesté contre la spécialisation trop hâtive, l'érudition trop partielle que la rage de copier l'Allemagne risque de faire prévaloir, dans les Facultés, sur le souci de la culture générale, vraiment littéraire et philosophique, à la française.

Il a dissipé l'équivoque qui fait de l'enseignement moderne une simple contrefaçon de l'enseignement classique, donnant les mêmes droits et perpétuant par conséquent les mêmes abus. Nous souffrons d'un encombrement des carrières libérales; et l'on propose maintenant d'en rendre l'accès plus facile! L'enseignement moderne n'a pas été créé pour fabriquer encore plus de fonctionnaires et d'avocats, mais pour détourner de l'impasse des garçons qui, préparés par une instruction pratique, pourront se rendre utiles et faire leur chemin dans le commerce ou l'industrie. Demander l'équivalence des deux baccalauréats, c'est un contresens. Dejean a eu cent fois raison de réclamer un enseignement moderne qui fût véritablement moderne, et tel que M. Denys Cochin l'a heureusement défini en le rapprochant de l'enseignement primaire supérieur.

Oui, tout cela est excellent. Mais, voulez-vous le fond de ma pensée? Je crois que nous sommes perdus. Je crois qu'entre l'esprit de culture désintéressée et l'esprit d'éducation utilitaire, entre ces deux adversaires qui, comme l'a dit encore Dejean, sont désormais en présence, je crois que la lutte n'est pas égale et que, s'il ne trouve pas un puissant secours, le premier à bref délai sera vaincu.

Le monde s'achemine tous les jours vers un type nouveau de soi-disant civilisation, uniquement industrielle et individualiste. L'argent est roi; on ne s'enrichit plus que par le négoce. Par la baisse du

taux de l'intérêt, il n'y aura bientôt plus de rentiers ni d'héritages. La nécessité de faire de l'argent (*to make money*, disent les Anglais) s'imposera à tous les citoyens. Et l'intérêt national commandera de les y encourager. Les grandes guerres de l'avenir, c'est le maréchal de Moltke qui l'affirme, seront commerciales, et l'hégémonie appartiendra non pas à la nation la plus brave ou la plus polie, — nous ne sommes plus au XVIIe ni au XVIIIe siècle, — mais à la plus riche. Comment espérer qu'on se soucie, dans cent ans, d'études qui ne seront utiles ni à l'individu ni à l'État? *Primo vivere*... C'est clair, et notre compte est bon.

Je ne jurerais pas que cette perspective affligeât beaucoup M. Bouge, qui se pique d'être de son temps. C'est néanmoins, je le répète, en lisant son rapport que j'ai entrevu une chance de salut. Il y constate que, si les lycées et collèges de garçons ont perdu des élèves, les lycées et collèges de jeunes filles en ont au contraire gagné. Vous ne devinez pas?

... Je dois dire que ce palabre, jusqu'alors écouté avec déférence (ou résignation), fut coupé ici par de bruyantes clameurs :

— Vous nous mystifiez!

— A la question!

— Alors, vous êtes féministe?

Le conférencier laissa passer l'orage sans s'émouvoir, vida un verre de champagne, et reprit :

— Certainement, Messieurs, je suis féministe, et je prétends l'être d'une façon bien plus radicale et en même temps plus réfléchie que tels écrivains qui font, je ne sais pourquoi, autorité en l'espèce. Le véritable féminisme ne consiste point à rendre la femme professionnellement semblable à l'homme; c'est là, à mon avis, une erreur déplorable, nuisible au bien commun et attentatoire à la dignité de la femme. Le beau cadeau lui faire que de lui offrir de gros registres de comptable, un mortier d'apothicaire, voire une toge d'avocat!

Tous les métiers dont l'objet unique ou principal est de battre monnaie, ont quelque chose de servile, à quoi s'accommode la grossièreté du commun des hommes, mais qu'il serait fou d'infliger à qui peut s'en passer et a mieux à faire. Les femmes, étant assurées de ne point manquer de tributaires, seraient bien naïves de dispenser les hommes du soin de pourvoir à leur entretien. Tout au contraire, puisque par l'effet des sages lois de la nature maudites à tort par Schopenhauer, elles n'auront point, même dans la civilisation la plus industrielle, à concevoir d'inquiétude pour leur subsistance, leur devoir sera d'employer noblement ces loisirs dont elles posséderont prochainement le privilège exclusif.

L'Amérique, c'est bien entendu, n'est-ce pas? nous distance dans ce qu'on appelle la voie du progrès. Eh bien! avez-vous lu les notes de voyage que M. Brunetière a rapportées d'Amérique? Il y a visité une Université de femmes où l'on apprend le latin et le grec, le sanscrit et l'hébreu, la physiologie comparée, les mathématiques supérieures et la biologie. Le chiffre des étudiantes y est de 285 cette année, sur le nombre total desquelles, — dit M. Brunetière, — il n'y en a pas plus de 100 qui se destinent à l'enseignement.

Cela fait donc 185 jeunes filles qui recherchent une culture désintéressée. Commencez-vous à comprendre?

Vous connaissez le mot proverbial qui fait de l'Amérique le paradis des femmes. Nulle part, assure-t-on, elles ne sont plus choyées, plus admirées; et nulle part elles ne sont aussi prodigues. M. Paul Bourget nous l'a expliqué ; les maris, absorbés tout le jour par l'usine ou le bureau, abandonnent en quelque sorte à leurs femmes le département du luxe. Mais quel est le luxe véritable, le luxe intelligent, seul digne de la raison, dont la lumière peut bien être obscurcie par la fumée du charbon de terre, mais brille inaltérée dans la délicate cervelle de ce sexe qui est, si l'on peut dire, raffiné par instinct? C'est le sentiment du beau, c'est la recherche du vrai, c'est en un mot cette « culture désintéressée » dont les lettres antiques sont la substance parfaite et l'éternel principe. Voilà pourquoi M. Brunetière a vu 185 Américaines qui apprenaient le grec et le latin pour leur plaisir.

Que les hommes, pressés par la paresse, ou par la nécessité, se contentent de plus en plus d'un enseignement purement utilitaire, peu me chaut si le trésor des belles-lettres est sauvé par les femmes. L'important est qu'il soit sauvé.

Les femmes sont-elles inférieures à ce beau rôle? Vous ne le pensez pas. Je laisse l'exemple de l'Amérique. Mais rappelez-vous Mme Dacier, auteur de la meilleure traduction d'Homère que je connaisse; n'oubliez pas que si Mme de Sévigné eut du génie, elle avait aussi appris le latin de Ménage et lisait Virgile « dans la majesté du texte » ; souvenez-vous de cette influence des salons qui est un chapitre capital de l'histoire littéraire au XVIIe et au XVIIIe siècle.

Les salons, ce sont les femmes.

Aujourd'hui même, n'exercent-elles pas une action sur les modes littéraires et artistiques? Elles ont le goût pervers, dites-vous? Eh! si elles connaissaient Sophocle, elles n'applaudiraient pas *Ubu roi!* Leur action, mieux dirigée, ne serait pas moins forte.

Vous pouvez rire à votre aise. Moi, je me réjouis de l'ardeur nouvelle qui pousse les femmes à s'instruire. Je les crois capables de conserver le patrimoine du grand goût classique, dont la discipline est

indispensable pour façonner la rudesse des talents spontanés : avez-vous observé que la moindre femmelette écrivait à ravir au temps jadis, tandis qu'aujourd'hui des gens même supérieurs ont le style cruel ? Entendez-moi bien. Je ne désire ni ne prévois la fin de la série des grands hommes. Je sais que l'esprit souffle où il veut, que le génie est un don gratuit et mystérieux de la nature. Mais cette divine semence avorte ou languit aux époques de barbarie; elle n'arrive au point de maturité et de perfection que lorsqu'elle rencontre un terrain largement et constamment préparé. Je compte sur les femmes pour procurer aux grands artistes futurs la collaboration nécessaire du milieu social. Je demande qu'à mesure que le latin disparaîtra des lycées de garçons, on l'introduise dans les lycées de jeunes filles (où il figurait naguère encore à titre facultatif, parce que je ne vois pas d'autre espoir de maintenir l'atmosphère favorable à la floraison de la belle littérature, la politesse des mœurs — et la raison d'être des professeurs de rhétorique.

Tels sont, Messieurs, selon moi, si vous me permettez ce jeu de mots, les rapports possibles et éminemment souhaitables de l'humanisme et du féminisme. »

Les plaisanteries étaient faciles ; elles furent faites. Quelqu'un fredonna — ai-je dit que nous étions au cabaret ? — un air fameux de la *Périchole*. Ainsi convient-il évidemment d'accueillir des propos de table, à la fin d'un dîner de garçons. A la réflexion, le lendemain, je n'ai point, comme dit le poète, trouvé cela si ridicule.

PAUL SOUDAY.

VARIÉTÉS

Bismarck à l'hôtel de Jessé.

VERSAILLES 1870-1871

Un journal a rappelé, à l'occasion de la mort récente du général de Jessé, commandant du 10e corps d'armée, que ce fut dans l'hôtel qui lui appartenait, à Versailles, que demeura Bismarck pendant toute la durée du siège de Paris. Le fait est exact et bien des Versaillais ont encore la mémoire du séjour que fit le Chancelier, du 5 octobre 1870 au 6 mars 1871, dans la maison blanche et si paisible jusqu'alors de la rue de Provence. Il nous a paru curieux de réunir sur ce sujet quelques souvenirs parfois très lamentablement comiques, beaucoup furent notés au jour le jour dans des journaux particuliers tels que celui de M. Émile Délerot, qui fut membre de la municipalité héroïque que présidait M. Rameau (1).

Lorsque le roi Guillaume arriva à Versailles, le 5 octobre, à six heures du soir, il descendit à la préfecture.

Le prince royal s'installa dans la villa de Mme André, à la Porte de Buc, M. de Moltke à l'hôtel Lambinet, rue Neuve, M. de Roon, ministre de la guerre, rue Colbert, à côté du commandant de place. Bismarck choisit, comme nous l'avons dit, l'habitation située 12, rue de Provence : c'était celle d'un brave officier qui, à ce moment, gagnait la croix dans les rangs de l'armée de la Loire, un illustre gentilhomme aussi, puisqu'il se vantait de remonter à Jessé de Bethléem, père de David et aïeul de la Vierge. La gloire d'une telle maison n'était point assurément pour déplaire au goût d'ironie qui caractérisa toujours l'homme d'État allemand : ce furent cependant, comme on s'en doute, des considérations plus pratiques qui le décidèrent. L'hôtel était spacieux, dans un quartier solitaire, et d'une surveillance facile : un grand jardin l'entourait sur lequel donnaient les fenêtres d'un seul bâtiment ; son propriétaire reçut l'ordre de les barricader de planches et par surcroît de précaution un agent de police fut logé chez lui. Toutes les demeures voisines furent d'ailleurs prudemment occupées par des employés de l'administration militaire et la maison située en face de la grande porte de l'hôtel, dans la rue de Provence, fut complètement évacuée. Jour et nuit des sentinelles et des policiers gardèrent ce petit coin de Versailles devenu, on peut dire, le centre de l'Europe, et que signala seulement aux rares passants une bande de calicot d'un blanc douteux pendue à une branche d'arbre couverte de son écorce avec cette inscription en allemand : *Chancellerie de la Confédération*.

Bismarck ne sortit guère de l'hôtel de Jessé, durant tout son séjour à Versailles, que pour ses visites quotidiennes au roi. Il traversait la ville à cheval ou en voiture, toujours seul, en petite tenue de colonel. Le reste du temps il travaillait dans la pièce du premier étage qui lui servait à la fois de chambre à coucher et de bureau. Ce fut là qu'il reçut Thiers et Jules Favre, qu'il rédigea la proclamation célèbre de l'unité allemande, qu'il fit signer la capitulation de Paris. Les meubles étaient peu nombreux : un lit, une commode, un secrétaire, quelques chaises, une grande table toujours couverte de papiers, sur la cheminée une pendule surmontée d'un bronze représentant Satan enveloppé de ses ailes et méditant, qu'il avait fait monter d'un salon du rez-de-chaussée. Le chancelier, aussi habile comédien qu'adroit met-

(1) *Versailles pendant l'occupation*, recueil de documents pour servir à l'histoire de l'invasion allemande, publié par E. Délerot. Versailles, 1873.

teur en scène, se plaisait à frapper les gens qu'il recevait par une simplicité d'apparat toute militaire, parfois poussée très loin, car il changeait les accessoires de la scène comme il changeait de costumes. Certains jours on le trouvait drapé, par-dessus son uniforme, d'une ample robe de chambre en soie, tandis qu'à côté de lui sur les monceaux de rapports et de journaux reposait son casque correctement enveloppé d'un étui ; mais ces élégances étaient rares, il préférait pour ses audiences un désordre qui lui semblait plus guerrier.

C'était alors, par la pièce, un étrange pêle-mêle de défroques et de bottes, des bouteilles avec des bougies enfoncées dans le goulot, des restes de victuailles dans des assiettes : lui-même en ces cas-là affectait dans sa mise le négligé des camps et l'on pouvait être dupe de sa bonhomie sans façon en le trouvant à califourchon sur une chaise, la redingote déboutonnée laissant voir la chemise et les bretelles. Il est vrai que dans la maison entière on entretenait constamment une chaleur qui suffoquait et qui obligeait les habitants à se mettre à l'aise.

Elle obligeait aussi à boire beaucoup. M. de Miranda, attaché à l'ambassade espagnole de Paris, qui fut d'ailleurs incarcéré arbitrairement à Mayence sous la simple prévention de sympathie pour la France, a fait un piquant récit d'une soirée qu'il passa à l'hôtel de Jessé et où Bismarck prouva en même temps son goût pour nos vins et la remarquable capacité de son estomac.

« Le chancelier ayant demandé du bourgogne, raconte-t-il, le maitre d'hôtel entra suivi d'un domestique; ils apportaient à eux deux huit bouteilles. « M. de Bismarck goûta la première : c'était du Nuits; il n'eut pas de succès. Une seconde bouteille fut débouchée : cette fois le chancelier parut satisfait; il examina le liquide à la lueur de la bougie et s'écria :

« — Excellent, c'est de la Romanée.

« — Vous êtes connaisseur, monsieur le comte, lui dis-je, et à ce titre vous devez être satisfait de la cave de céans...

« Il m'arrêta :

« — Vous vous trompez, s'écria-t-il avec vivacité, ce vin n'est pas de la maison; il vient de l'Hôtel des Réservoirs. Je suis gentilhomme; je me ferais un scrupule de faire pour moi-même la moindre réquisition. Tout ce dont j'ai besoin je l'achète; je ne veux pas que mes fils aient à rougir de moi. C'est ce qui vous explique, ajouta-t-il en désignant les bouteilles qui servaient de flambeaux, le dénuement qui existe ici.

« Remarquant dans le sourire discret avec lequel j'accueillais ses paroles une imperceptible nuance d'incrédulité, il interpella vivement le domestique :

« — Combien payez-vous cette Romanée ?

« — Six ou huit thalers, Excellence... balbutia le domestique. C'est bien huit thalers, je crois.

« A cette invocation de témoignage d'assez mauvais goût, je ne trouvai rien à répliquer. La conversation continua sur le même sujet. Le comte me parla de sa cave de Berlin... »

Quand M. de Miranda prit congé trois heures plus tard, le chancelier avait bu, presque à lui seul, les huit bouteilles. Le jeune homme dut s'amuser plus tard de la grossière comédie que lui avait jouée le grand homme d'État si par hasard il eut la curiosité de se renseigner : chaque semaine en effet, celui-ci envoyait à la mairie, pour sa maison, des liasses de réquisitions : elles ne mentionnaient, à la vérité, ni flambeaux ni vins; mais sa fantaisie était de considérer les premiers comme des meubles inutiles et quant aux autres il les faisait venir, ainsi qu'il l'avouait, de l'Hôtel des Réservoirs. Or la municipalité était tenue de payer à cet hôtel tout ce qu'y prenaient les officiers de l'état-major, et la dépense, en cinq mois, s'éleva à plus de 63 000 francs. Il semble peu probable que Bismarck ait fait déduire la Romanée de cette formidable addition pour la payer de sa bourse de « gentilhomme ».

Nous passerons sur la fête de Noël qui fut célébrée dans la maison « berceau de l'unité allemande » avec un esprit de famille vraiment touchant. Il faut lire de quelle façon les journaux étrangers du temps s'attendrissent en peignant leur grand homme bardé de sa croix de fer neuve et distribuant les jouets pendus à l'arbre traditionnel aux petits enfants du portier.

Nous n'insisterons pas non plus sur les entrevues de Bismarck avec Thiers et Jules Favre; elles appartiennent à l'histoire et ont été bien souvent contées. Nous ne nous arrêterons que sur les incidents qui signalèrent le départ de Bismarck et qui ont été notés le jour même, c'est-à-dire le 6 mars 1871, par Mme de Jessé. Elle était arrivée la veille et fut reçue par le comte qui tint à lui faire en personne les honneurs de la maison. Il la mena à travers toutes les chambres, vantant avec une admirable assurance leur parfaite conservation bien qu'elles fussent si sales qu'il fallut plus tard gratter tous les parquets.

— Vous voyez, Madame, lui dit-il, combien j'ai tenu à faire respecter votre hôtel. J'ai respecté jusqu'à vos pintades! Elles m'ennuyaient pourtant bien!... J'aurais voulu au moins manger de leurs œufs!... Eh bien, malgré tout cela, elles sont là, venez les voir... »

Il conduisit son hôtesse vers le poulailler, et manifesta un grand étonnement de le trouver vide.

— Où sont donc les pintades ? dit-il à haute voix en s'adressant à la jardinière.

— Mais vous les avez mangées il y a huit jours!... répondit la brave femme.

Le Chancelier ne se troubla pas pour si peu. Il mit la conversation sur d'autres sujets sans quitter son ton de politesse outrée. Mme de Jessé ayant remarqué l'absence de la pendule au Satan dans le salon où elle l'avait laissée, Bismarck s'empressa de la lui montrer dans son cabinet.

— Voilà cette pendule, Madame, dit-il. Vous voyez qu'elle existe toujours. Ah! Thiers la détestait bien.., Nous avons longtemps discuté devant elle... Il ne pouvait la voir et répétait toujours : « Le diable! le maudit diable! » La paix a été signée devant elle... Thiers ne l'aime pas!...

— Et vous, monsieur le comte ?

— Jolie ! Très artistique!... Y tenez-vous beaucoup ?

— Oui, monsieur le comte.

L'entretien sur ce sujet n'alla pas plus loin, mais au départ de Mme de Jessé des officiers galopèrent après elle pour lui proposer d'acheter le bibelot qui plaisait à leur maître « à n'importe quel prix, pourvu que ce ne fût pas un million ». Elle refusa et déclina de même les nouvelles ouvertures que lui fit le lendemain le secrétaire de la chancellerie. Bismarck y tenait cependant au point qu'au moment de son départ il remit à la jardinière un papier sur lequel était écrite son adresse : *Wilhelmstrasse*, *Berlin*, « pour le cas où le propriétaire changerait d'idée ». Il dut se contenter du balancier qu'il emporta et qu'on n'a jamais voulu remplacer pour que l'horloge marquât toujours l'heure de la délivrance.

Au moment de monter en voiture, le comte remit au jardinier cinquante francs de gratification. Il y ajouta quarante francs.

— C'est pour les réparations de l'hôtel, dit-il, Mme de Jessé doit être contente...

Celle-ci attendait dans la rue. Il feignit de ne pas la voir. Quelques instants plus tard en reprenant possession de son hôtel, elle put constater que le balancier de la pendule n'était pas la seule chose qui eût été mêlée aux bagages du vainqueur. Le secrétaire placé dans la chambre même de Bismarck était forcé et on y avait pris un rouleau d'or de 400 francs ainsi qu'une collection de monnaies rares. Un somptueux service en linge damassé avait également disparu; la vaisselle était en miettes, toutes les serrures faussées ; la cuisine n'était qu'un amas d'immondices.

Petits faits, dira-t-on, pauvretés, récits honteux, mais qui peignent un homme, et si cet homme appartient à l'histoire, ces pauvretés et ces hontes doivent y entrer avec lui.

André Saglio.

THÉATRES

Théatre-Antoine : *le Repas du Lion*, pièce en quatre actes, de M. François de Curel.

La première du *Repas du Lion* ayant précédé celle de *Sapho*, je remets à la semaine prochaine le compte rendu du nouvel ouvrage de M. Massenet. Je me borne à mentionner aujourd'hui le très vif succès qu'il a obtenu, et qui, si je ne me trompe, sera de longue durée.

M. de Curel nous a-t-il offert cette fois le chef-d'œuvre absolu qu'on semble exiger de lui, et que personne, d'ailleurs, n'a jamais donné ? Je ne le dirai pas. Mais je crois très sincèrement qu'il ne s'en est jamais tant approché... J'ai hâte de vous parler de la pièce. J'en résume rapidement la donnée.

Jean de Sancy a quatorze ou quinze ans. C'est un enfant débile et passionné. Il a l'âme vibrante, les nerfs tendus, et le corps faible qu'on trouve parfois tout à la fin d'une race. Il a quelques rapports, physiologiquement et psychologiquement, avec le jeune héros des *Fossiles*. L'antique vigueur de sa race reparaît dans son corps épuisé, mais par à-coups. Il est capable de donner un violent effort, mais il faut que ses nerfs le poussent. Grand chasseur, et nonchalant à la fois, il se traîne lentement à la suite de ses chiens : mais qu'il craigne pour l'un d'eux les défenses d'un sanglier, il part au pas de course et il lasse les plus rudes marcheurs. Un jour, il rossa d'importance un sien cousin, deux fois plus fort que lui, lequel avait avoué ingénument son éloignement pour le martyre. C'est que, peu auparavant, Jean avait assisté au retour du corps d'un jeune prêtre martyrisé par les Chinois. Les chants de gloire, les fumées de l'encens, l'appareil pompeux et triomphal de la cérémonie avaient fortement ébranlé l'âme ardente de Jean. Il ne pensait qu'au missionnaire, à cette image de jeune homme sur lequel des mains pieuse et puériles avaient exactement reproduit d'authentiques blessures; dans les bois, il s'attendait à le rencontrer au tournant de chaque « ligne » : il eût voulu le voir, lui parler, l'entendre : il eût voulu l'imiter... Et, sans s'en bien rendre compte encore, ce qui l'attirait dans le martyre, c'était moins le martyre que le triomphe et l'apothéose du retour. Ardent en même temps qu'épuisé, capable d'efforts presque surhumains, mais impulsif; quelque vanité, instinctive ou héritée : surtout des nerfs, des nerfs dominateurs. C'est par eux qu'il agit, qu'il pense, et qu'il sent. C'est eux qui lui donnaient la force nécessaire pour rosser son grand et tiède cousin. C'est eux qui lui ont rendu impossible le séjour chez les Pères de Vaugirard : eux qui, détendus, enlevaient

toute force à son corps débile habitué aux grands bois de Sancy.

Car, pour le moment, toute son ardeur s'adresse à la Terre. Il l'aime d'une tendresse passionnée, non de la tendresse avare et méfiante du paysan, mais d'un amour plus élevé et plus large; il l'aime comme on aime une personne. Il se sent lié à elle par mille liens indéchirables. Il vit, en quelque sorte, de l'antique forêt, contemporaine de sa race. Ses aïeux ont grandi sous ces bois à l'ombre desquels il passe, promeneur tourmenté et solitaire. Ces arbres sont vraiment « les siens », dans toute la force du terme. Les mille branches croisées des hêtres et des chênes forment le réseau où se tissent ses pensées. Les arbres sont complices de ses rêveries. Et ce n'est qu'à l'abri de ces forêts centenaires qu'il sent vivre et se développer librement son âme ardente et puérile.

Or, d'importants gisements de fer ont été découverts à Sancy. Un industriel, M. Boussard, et son fils Georges en ont obtenu la concession : et le comte de Sancy, ébloui par l'immense fortune qu'on lui promet, a vendu ses terres aux Boussard et s'est associé avec eux. Jean, élevé comme il est, n'a pas ce qu'on appelle des préjugés nobiliaires, qui ne sont que des préjugés mondains. Il n'est aucunement froissé de voir la raison sociale « Boussard et fils » devenir « Sancy et Boussard ». Que sa sœur Louise aime Georges Boussard, qui est intelligent, loyal et brave, qu'elle l'épouse, il n'en est nullement choqué. Mais que la forêt se flétrisse sous la fumée des usines, que les ruisseaux voient leurs cours brisés, que les bois soient hachés pour laisser place au chemin de fer de l'usine, que les rochers moussus soient éventrés par les galeries de mines, cette idée l'affole. Il souffre dans sa chair des blessures qu'on fait à ses bois : il est éperdu d'horreur et de désespoir. Prosper Charrier, un des gardes de Sancy, parle ainsi : « La fois qu'on m'avait envoyé chercher un chien d'arrêt à Liège, en Belgique, j'suis été l'essayer sur des coteaux près d'une terriblement grande fabrique. Eh bien, pour une branche qui vous touchait la figure, on avait la joue balafrée de noir. Des forêts comme ça, zut! Pauvre M. Jean!... » Et Jean pense comme lui. Il ne peut songer à sa forêt salie, meurtrie, déshonorée. Cette pensée lui est, à proprement parler, insupportable. Il ne saurait vivre ainsi. Il en mourrait.

Chez un nerveux et un impulsif comme Jean, l'action et la pensée ne font qu'un. Il profite d'une nuit sombre, lâche la bonde qui barrait un ruisseau et inonde la mine. C'est tous les travaux à recommencer, la forêt sauvée peut-être : ou, plutôt, Jean n'a pas réfléchi. Il a « tapé » sur la mine comme il tapait jadis sur son grand cousin : le geste a été commandé par ses nerfs...

Mais il arrive cette chose effroyable. Un ouvrier ivre, nommé Fidry, est resté au fond de la mine. On le remonte mort, le crâne écrasé par l'éboulement. Jean reste stupide d'horreur et d'effroi. Prosper Charrier et son frère, l'abbé Paul, savent seuls la vérité et se tairont. Mais ce n'est pas la peur d'être découvert qui terrifie Jean : c'est le crime, l'épouvantable pensée que ses nerfs indomptés et puérils ont fait de lui un assassin. Il veut expier : il se fera prêtre : « On ne se fait pas prêtre pour se punir », réplique l'abbé Paul. Il y a d'autres manières, et meilleures, d'expier un crime involontaire...

Et, comme on rapporte le cadavre mutilé du malheureux mineur, Jean, par un effort suprême, et pour la première fois, dompte ses nerfs. Il s'avance, et, la voix tremblante, la gorge embarrassée de larmes : « Je promets devant lui que je consacrerai ma vie aux ouvriers... Dès demain, je quitterai Sancy : j'irai travailler à devenir autre chose qu'un enfant faible et volontaire. Des hommes meurent pour nous, je veux me dévouer à eux. »

Les deux premiers actes, que je viens de résumer, surtout en ce qui touche le caractère de Jean, sont admirables. Pensées hautes et nobles, psychologie assurée et profonde, singulière intensité dramatique, tout y est réuni, et traduit en une langue extraordinairement souple et vigoureuse. J'ai eu là, pour ma part, une des émotions les plus fortes et les plus complètes que j'aie eues au théâtre. Vous avez vu combien nous sommes renseignés sur Jean de Sancy. Les autres personnages le garde Prosper Charrier, ses frères, l'abbé Paul, et Robert Charrier, ouvrier socialiste, puis Georges Boussard, sont présentés et posés avec une rare puissance. En outre, ces deux actes nous font pénétrer, si je puis dire, la double atmosphère où se déroulera le drame. Le premier, qui se passe dans la maison du garde, offre un tableau excellent de la vie quasi patriarcale et féodale qu'on menait à Sancy avant l'usine : le dévouement naturel du garde pour ses maîtres, et surtout pour leurs bois qui deviennent les siens, est marqué en traits vifs et justes, cependant que les propos du socialiste Robert font entrevoir l'avenir. Au second acte, c'est le « sondage » de la mine, la vie industrielle, avec tout ce qu'elle comporte d'indifférence pour la nature, de travail opiniâtre, de dangers, de cruauté et de bravoure à la fois. Je ne puis insister plus longuement. Encore une fois, ces deux actes sont parmi les plus parfaitement beaux que j'aie entendus au théâtre. Ils sont tragiques, et par les faits, et par les caractères, et par les pensées qu'ils suggèrent.

Quinze ans se sont écoulés. Jean a tenu son serment. Il a fait élever la fille de Fidry, le malheureux ouvrier tué dans l'inondation de la mine, il l'a recueillie : et elle vit maintenant chez lui, sous la garde

d'une vieille et austère femme de charge. Mais ce n'est pas assez. C'est à la collectivité ouvrière que Jean a juré de se dévouer. A cette tâche, il consacre toute sa fortune et tout son temps. Il est devenu l'orateur des cercles catholiques : au nom de l'Église, au nom de la doctrine catholique, il impose aux riches la charité, il recommande aux pauvres la résignation; et, tout naturellement, c'est aux riches surtout qu'il s'attaque.

Ce jour-là, il vient de prononcer un important discours. Georges Boussard, son beau-frère, est venu pour l'entendre. Ils se retrouvent au sortir de la réunion. Et, alors, une discussion s'engage entre eux, d'une ampleur et d'une puissance admirables. Jean tient pour la doctrine catholique : il affirme que les inévitables inégalités sociales ne se peuvent supporter qu'avec l'espoir d'une revanche future; il montre tout ce que l'ouvrier a perdu à la transformation de la grande industrie, l'actionnaire, ou mieux l'action, le papier anonyme, remplaçant le patron de jadis qui, lui, connaissait les difficultés et les souffrances du travail, qui avait été ouvrier et se trouvait en communauté d'idées et d'intérêts avec ses salariés. Georges Boussard réplique : Oui, l'ouvrier en tant que personnalité peut avoir perdu : mais la collectivité a gagné; où dix ouvriers suffisaient jadis, il en faut mille : c'est-à-dire que l'industrie moderne donne à manger, à boire, à penser, à haïr même, à des foules qui végéteraient sans elle. Elle a, en un mot, centuplé la vie. Et quant au remplacement du patron par le « papier », lorsqu'une troupe de grévistes envahit une usine, la brûle et écharpe le directeur, il ne semble pas que le papier ait tout à fait remplacé le patron... J'abrège forcément. La scène est d'une plénitude singulière. Chacun dit ce qu'il doit dire, tout ce qu'il doit dire... Thèse? Non pas. C'est deux êtres vivants qui pensent et qui parlent, et qui se trouvent représenter, par leurs idées et par leur situation, deux des aspects de la question sociale. L'ouvrier Robert viendra tout à l'heure la traiter à son point de vue.

Bien entendu, on a dit que ce n'était pas du théâtre. L'art dramatique, paraît-il, est le seul art « littéraire » qui doive se borner à marier Adolphe et Ernestine. Le reste lui est interdit. Nous connaissons cette objection. Elle a été faite à toutes les pièces de Dumas fils. Passons.

De la discussion qui précède, je veux surtout retenir ce qui a trait au caractère de Jean, et à la crise qu'il traverse. Cela ne me paraît pas avoir été bien compris.

Jean mène une vie d'ascète, une vie d'apôtre. Mais il n'a pas l'âme d'un apôtre. Il proclame l'excellence de la doctrine catholique, mais il n'a pas la foi. Il parle en politique, alors qu'il faudrait parler en croyant. Soyons net : quand il confesse le Dieu souverain ayant l'éternité pour rendre justice à chacun, il ment. Le mensonge est toujours méprisable; il est abominable, s'il sert de base à une théorie qui peut, — vainement, — priver les hommes d'une part de joies. Jean le comprend. Mais il n'ose jeter le masque qui lui pèse. D'abord, il est habitué, et il n'est pas insensible aux triomphes de la parole. Puis, il a juré de se dévouer aux ouvriers : et n'est-ce pas leur rendre service, — n'est-ce pas le seul moyen? — que de prêcher aux riches la charité?...

Vous vous trompez, répond Georges Boussard, non sur la valeur de votre serment, mais sur la manière de le tenir : « Suivant moi, il n'y a qu'une espèce d'êtres secourables : ceux qui ouvrent des voies nouvelles à l'activité humaine. L'immense majorité des hommes a besoin qu'on lui suggère toutes ses idées, tous ses gestes. Artistes, orateurs, savants, philosophes, tous les audacieux de l'acte ou de la pensée, inventent, combinent, réalisent, devant un troupeau de singes qui copient leurs moindres mouvements... » Vous m'appelez égoïste parce que mon activité me rapporte de l'argent? Il y a de l'égoïsme au fond de tous les sentiments humains, même de la charité. Égoïsme pour égoïsme, mieux vaut celui qui centuple la vie chez douze mille ouvriers. « Travaillez, créez, soyez un esprit, une force, même égoïste, pourvu qu'elle soit féconde, et la prospérité des autres découlera de la vôtre »... Georges développe cette pensée avec une conviction qui ébranle Jean. Ainsi, il y aurait donc, pour aider les misérables, un autre moyen que celui qu'il a pris et qui lui est si cruel?...

Georges redouble : Vous parlez d'égoïsme? Qui donc a gagné, à votre campagne? Les ouvriers? Cela est douteux. Vous? Cela est certain : « Chaque fois qu'un homme de valeur se mêle des affaires d'autrui... quelque abnégation qu'il y mette, il gardera le plus clair du profit... Vous avez assez pratiqué les forêts pour ne pas ignorer que, dans un semis, dès qu'un jeune arbre dépasse les autres, fût-ce de l'épaisseur d'un fil, les autres ne le rattraperont pas. Il montera dans la lumière, voleur inconscient de soleil... Dans l'humanité, il y a également des plantes voraces... »

Et Jean compare son « profit » à celui des ouvriers. Son mensonge n'a donc servi qu'à lui? Il en rougit et s'en irrite. Précisément, voici Robert Charrier, délégué mineur de Sancy, suivi d'un ouvrier de l'usine; ils ont entendu le discours de Jean, — et Jean, comparant Robert à son camarade, voit que parmi les ouvriers aussi il y a « des plantes voraces ». — Ils viennent lui demander de le refaire à Sancy. Jean hésite; le séjour à Sancy lui est cruel, il vient de refuser la pressante invitation de Georges. Mais il

sent qu'il ne peut dire non aux ouvriers, et il en souffre. Il accepte. Toutefois, il ne promet pas de refaire le discours qu'il a prononcé aujourd'hui. Ses idées peuvent changer, il est à un âge où l'expérience les modifie. Il promet seulement de venir parler aux ouvriers. Robert Charrier se retire, enchanté. Jean songe... Deux mois le séparent encore de la date fixée. D'ici là, il réfléchira, et s'il arrive à la conviction que le libre et joyeux développement de son activité peut servir les misérables plus que son mensonge : s'il lui est prouvé que, de ce mensonge, — honnête pourtant et si douloureux en même temps, — le seul profit a été pour lui, il le dira, en toute loyauté.

Hélas ! voici une preuve nouvelle. Vous vous rappelez Mariette, la fille de ce Fidry qui a été tué dans l'éboulement de la mine? Jean l'avait recueillie et fait élever. Elle a été entendre le discours de Jean. Elle revient toute bouleversée, toute tremblante. Et presque involontairement l'aveu de son amour lui échappe. Jean veut détruire cet amour : « C'est moi qui ai tué ton père... » Et Mariette :

Mon père rentrait ivre tous les soirs; il a battu ma mère tant qu'elle a vécu, puis il m'a battue quand elle a été morte. C'est vrai qu'il était mon père : j'en avais reçu un pauvre petit corps qu'il couvrait de bleus. En échange, vous avez fait de moi une créature qui peut ouvrir son cœur à de beaux sentiments, et transfigurer sa modeste existence par de nobles rêves. N'est-ce pas là vraiment vivre? Je vous dois plus qu'à mon père et, si vous pensiez me guérir, vous n'avez pas réussi.

Jean, alors, prie : « Prie... Moi j'ai prié. Dieu a été ma force et ma consolation, je me sens à ses pied garanti de tout danger. » Mariette s'enfuit éperdue. Et Jean, écrasé par ce dernier et sublime mensonge, sent que tout s'écroule en lui. De la charité privée, comme du socialisme chrétien, c'est lui qui en a eu le « profit » !... Et l'acte se termine par ce cri de découragement :

Mon Dieu, je suis un misérable tourmenté par le doute, sans force ni consolation. Je mens lorsque j'affirme que vous m'entourez d'un rempart de feu. Ah ! qu'ils doivent être invincibles ceux qui croient vraiment en vous ! Je suis aussi faible qu'elle, et votre nom, prononcé avec respect, nous a sauvés !

... J'ai résumé fidèlement, sans y rien ajouter, le progrès des sentiments qui se partagent l'esprit de Jean. N'en sent-on pas la marche logique, et le retentissement qu'ils ont dans son [illegible] loyale et tourmentée? Comment a-t-on pu dire [illegible] sociale, venait se greffer une histoire d'amour, sans rapport avec le sujet?

Jean est à [illegible]. Il parle aux ouvriers. Dans une conférence un peu longue, mais nécessaire, il leur expose, — ou plutôt, nous expose, — ses idées nouvelles. Ce sont celles qu'avait développées Georges à l'acte précédent. Pour se libérer, Jean a vendu sa part de l'usine : sur cette part, il donne un million à la caisse des retraites. Avec le reste, il colonisera, défrichera, donnera à vivre à des hommes... Mais ce n'est pas pour entendre cela que les ouvriers l'avaient appelé. Ils s'irritent, l'appellent renégat. Jean s'anime à son tour, et, dans un langage magnifique :

On raconte qu'au fond du désert des nuées de chacals suivent le lion pour dévorer les restes de son carnage. Trop faibles pour attaquer le buffle, trop lents pour prendre les gazelles, tout leur espoir est dans la griffe du roi. Dans sa griffe, entendez-vous ! Au crépuscule, il quitte son repaire et parcourt les savanes, rugissant de faim, cherchant sa proie. La voici ! Alors, les bonds prodigieux, la lutte furieuse, les mortelles étreintes, le sol rouge de sang, d'un sang qui n'est pas toujours celui de la victime. Puis le festin royal, sous le regard attentif et respectueux des chacals. Lorsque le lion a le ventre plein, les chacals dînent. Croyez-vous que ceux-ci seraient mieux nourris si le lion partageait sa proie en autant de morceaux que de convives, et s'en réservait un maigre quartier? Pas du tout ! Ce lion doucereux ne serait plus le lion. Je le vois s'arrêtant d'égorger au premier cri d'angoisse et léchant les plaies de sa victime. Parlez-moi d'un animal féroce, ardent à la curée, ne rêvant que meurtre et boucherie. Celui-là, quand il rugit, les chacals se passent la langue sur les lèvres. Le superflu du lion cruel est plus abondant que le nécessaire du lion généreux.

Comprenez-vous, maintenant? Il y a une différence entre la pâtée qu'on apporte et le buffle qu'on étrangle, entre un porc à l'engrais et un lion à la chasse, entre l'oisif qui digère et l'homme entreprenant qui fait jaillir les sources nourricières dont le travailleur reçoit les éclaboussures.

Mais les ouvriers, — et cela est naturel, — ne comprennent qu'une chose, c'est l'insultante comparaison qui les rabaisse au rang de sous-bêtes de proie. Sur un signe de Robert Charrier, la grève est déclarée : les ouvriers sortent en tumulte, poussant des cris de mort. Et, pendant que, dans une scène admirable, l'abbé Paul explique à Jean qu'il est et demeure l'esclave de ses actions et de ses paroles passées, on apprend que les grévistes ont envahi l'usine, et que Georges Boussard a été tué. « La revanche des chacals », dit l'abbé... Dénouement ironique, peut-être, pessimiste à coup sûr, et qui, tout de même, a un peu surpris...

L'enthousiasme, très vif jusqu'au troisième acte, a été un peu [illegible] à la fin. Je puis à peine indiquer pourquoi M. de Curel manque un peu d'artifice. On a trouvé que les ouvriers en venaient bien vite à l'assassinat. Peut-être. Mais ne sait-on pas ce

qu'est une foule, et que des grèves, parfois incompréhensibles, se terminent par les pires excès?

On a trouvé que Jean répétait un peu trop fidèlement les idées qui lui avaient été suggérées par Georges. Cela est vrai. Mais M. de Curel pourrait répondre que, puisqu'il a été converti à ces idées, il est naturel qu'il les fasse siennes... N'empêche qu'il y a là une « répétition », et que le public ne les aime guère. De plus, n'est-il pas un peu surprenant, — au moins pour ceux qui ne se rappelaient pas quel impulsif était Jean, — de voir cet homme supérieur accepter, *sans rien y mettre de soi*, des idées qu'il n'admettait pas deux mois auparavant? Enfin, il y a aussi une raison « morale ». Le public est un être « sensible », comme on disait au siècle dernier. Il se fond de tendresse quand on lui parle des pauvres; dans la vie, il est Georges Boussard, — souvent avec moins d'intelligence et de bonté; — au théâtre, il est avec Jean, tant que Jean s'attendrit sur les misérables. Il préfère Jean menteur et pitoyable à Jean sincère et énergique... Et cela ne prouve pas du tout que M. de Curel ait eu tort de le faire tel qu'il l'a fait.

Tel est, très en résumé, ce *Repas du Lion*. Quoique j'aie dû passer sous silence bien des scènes supérieures, j'espère vous avoir fait comprendre sa valeur singulière. Elle est admirablement jouée par M. Antoine, M. Dumény, M. Gémier, et même par M. de Max. Les autres sont plus que passables. La mise en scène est d'une vérité et d'une vie parfaites. Je vous engage, de toutes mes forces, à l'aller voir. Encore une fois, elle m'a donné l'une des émotions les plus fortes que j'aie eues au théâtre. Au moins pendant les deux premiers actes, et pendant presque tout le troisième, elle vous donne le frisson des chefs-d'œuvre...

JACQUES DU TILLET.

VUES DE PARIS

Vanoko à M. Ngambé, directeur de la Gazette équatoriale à Kamafra (Afrique).

Mon cher ami,

J'ai dîné en ville l'autre soir pour la première fois. C'était chez un financier que j'avais rencontré à Trouville la saison dernière, personnage fort en vue, réputé pour sa fortune et pour son faste et qui doit posséder en outre les plus rares qualités de cœur et d'esprit, si j'en juge par le nombre considérable de ses amis.

Bien que n'ayant pas encore eu l'occasion de prendre mes repas ailleurs qu'à l'hôtel ou au restaurant et me trouvant, par suite, sans aucune expérience des réceptions de ce genre, je n'avais pas hésité à accepter l'invitation qui m'était adressée.

— Depuis plus de cinq mois que je fréquente les Parisiens, pensais-je, je dois être suffisamment renseigné sur leurs habitudes mondaines pour pouvoir me produire sans crainte dans la bonne société...

Ah! mon ami, quelle erreur! Et force m'a bien été de constater que je ne suis encore qu'un pauvre nègre mal dégrossi!

Je ne regrette pourtant pas de m'être rendu à cette soirée. C'est une école que j'ai faite. Si, d'ailleurs, j'avais décliné cette invitation, comment aurais-je appris toutes ces choses que je suis heureux de savoir aujourd'hui, même au prix de quelques gaffes commises.

C'est d'abord la question de la toilette. Si l'on vous convie en spécifiant sur la carte « dans l'intimité », cela signifie « mettez votre costume de gala ». Pour avoir cru, sur la foi de cette indication, devoir arriver en jaquette, je me suis trouvé seul dans cette tenue, alors que tous les messieurs avaient endossé l'habit noir avec la cravate blanche, y compris les domestiques. J'avais positivement, vis-à-vis des autres, l'air d'un parent pauvre. Et bien qu'ayant développé ma serviette sur ma poitrine, en guise de plastron, je n'ai pu, pendant tout le temps du repas, me défendre d'un insupportable sentiment de gêne.

Gardez-vous aussi, si l'on stipule expressément que le dîner est à sept heures et demie, de vous présenter avant huit heures, huit heures cinq, de préférence. L'exactitude qui, dans la journée, est considérée à Paris comme la politesse la plus élémentaire, devient, dès que la nuit est tombée, un manque de savoir-vivre, et l'invité trop pressé risque d'arriver avant que Monsieur ne soit rentré de son bureau ou que Madame n'ait achevé de s'apprêter. Rien de plus faux comme situation.

Le cas s'est produit pour moi.

Comme j'étais seul, dans le salon, à me morfondre depuis plus d'une demi-heure, la porte s'ouvrit enfin et la maîtresse de maison apparut rouge et essoufflée, comme une personne qui s'est beaucoup dépêchée.

— Je suis désolée, cher monsieur, me dit-elle... Vous avez dû attendre...

Je remarquai qu'elle avait encore les bras nus, ainsi que les épaules et la majeure partie du buste...

Je crus comprendre : dans sa hâte de ne pas prolonger ma solitude, elle avait oublié de passer son corsage. J'eus peur que le mari, qui pouvait venir d'une minute à l'autre, ne fût choqué de trouver sa femme incomplètement habillée en présence d'un étranger et, quoique charmé du spectacle abondant qui s'offrait à ma vue, je pensai devoir répliquer par

politesse et en baissant les yeux : « Mais, je vous en prie, chère madame... Ne vous gênez pas pour moi... Prenez tout votre temps et... achevez de vous couvrir. »

Quelle gaffe, mon ami !

J'en eus tout de suite le soupçon au regard étonné qu'on me lança, et mon doute se changea bien vite en certitude quand apparurent, au même moment, deux dames invitées qui avaient également la moitié du corps en liberté.

J'étais fixé désormais. C'était-là l'uniforme réglementaire des femmes du monde quand elles dînent en compagnie.

J'en conclus qu'en France, à l'encontre de chez nous, les mots s'habiller et se vêtir avaient un sens diamétralement opposé et je notai cette remarque. Au reste, je dois reconnaître que rien n'est plus seyant que cette mise abandonnée et je ne crois pas qu'on puisse trouver, chez les meilleurs fabricants, de tissus pour valoir cette étoffe-là.

Vers huit heures et demie, les derniers retardataires firent leur entrée.

— Enfin ! on va donc pouvoir dîner ! me dis-je. Ce n'est pas trop tôt ; positivement je sens mon estomac dans mes talons.

Quelques minutes encore ; la porte de la salle à manger s'ouvrit à deux battants et le domestique annonça : « Madame est servie ! »

Malgré moi, je laissai échapper ce cri : « Vous seulement, Madame?

Encore une gaffe, mon ami !

En France, « Madame est servie » veut dire « tout le monde à table ».

Heureusement, ma bévue passa cette fois pour une fine plaisanterie, car l'on cria : Ah ! bravo ! Charmant ! Très amusant !

Mais cette seconde bêtise de ma part suffit à me mettre en garde contre moi-même et je me promis désormais d'écouter les autres, en évitant de ponctuer la conversation de réflexions personnelles. De cette façon, sans risquer de me nuire dans l'esprit des convives, je n'avais qu'à tirer profit de ce qu'il me serait donné d'entendre. Ces prévisions se sont d'ailleurs réalisées et, comme vous pourrez en juger, j'ai pu ainsi comprendre le sens de quelques expressions toutes nouvelles pour moi, bien que communément employées, paraît-il...

Au potage.

Une grosse dame à son voisin. — Eh bien, cher monsieur, qu'est-ce que devient votre ami Larivière? Voilà des siècles qu'on ne l'a pas aperçu...

Le voisin. — Il est extrêmement pris en ce moment. Il s'occupe de sa croix pour le mois de janvier.

La grosse dame. — Ah ! Et vous supposez qu'il a des chances ?

Le voisin. — Sûr. Son affaire est faite. Il a, cette fois, un gros bonnet dans sa manche.

Toute la table en chœur. — Oh ! alors !

Moi, fidèle à ma ligne de conduite, je ne bronchai pas. Mais vous pensez bien que je ne perdais pas un mot des répliques échangées. Et maintenant l'expression « avoir un gros bonnet dans sa manche » est inscrite à tout jamais dans ma mémoire. Je la replacerai naturellement, à la première occasion, quand il s'agira d'exprimer que tel ou tel de mes amis a conquis tous les titres possibles à cette distinction si prisée de la Légion d'honneur. Au lieu de dire : « Tant d'ouvrages publiés, avec la nomenclature de tous ces titres... tant de services rendus, avec énumération de tous ces services », on abrège : « Gros bonnet dans sa manche. » Tout le monde comprend et s'incline devant le mérite. — Ah ! mon ami ! Vienne l'heure où, dans Paris, ma nouvelle patrie d'adoption que je suis prêt à servir de toutes mes forces, le Gouvernement de la République reconnaisse un jour que, moi aussi, j'ai un gros bonnet dans ma manche !...

Au rôti.

Une petite dame blonde à un monsieur chauve. — J'ai reçu hier la visite de votre cousin, le jeune Boussinet.

Le monsieur chauve. — Sans doute, il est venu vous annoncer son mariage avec la petite Duvivier?

La petite dame blonde. — Précisément. Et sa joie éclate ! Jamais je n'ai vu un homme aussi heureux !

Le monsieur chauve. — Pardieu ! Sa fiancée a le sac.

Ah ! mon ami, heureux peuple qui possède de ces tournures de phrases brèves et ramassées pour exprimer clairement ce qui, en une autre langue, exigerait un long développement ! — « ... Exquise enfant, aussi jolie au physique que parfaite au moral, dont l'éducation, les principes ne laissent rien à désirer, connaissant sans doute aussi le piano et le dessin et qui doit naturellement éprouver, de son côté, pour le jeune homme qui lui donnera son nom l'amour le plus tendre et le plus pur... » Jugez ce qu'il nous faudrait de mots, à Kamafra, pour faire entendre tout cela. Ici... Vlan ! Elle a le sac. Et les assistants de comprendre immédiatement le bonheur intense que doit éprouver le futur possesseur d'un pareil trésor !

Comme après le dîner, au fumoir, on complimentait, en termes voilés, l'un des assistants sur une intrigue qu'il venait, paraît-il, de nouer avec une délicieuse mondaine.

— Alors elle a le sac ? lui demandai-je, tout naïvement.

Ah! mon cher, une fureur! C'est tout juste s'il accepta mes excuses. Force m'est donc de conclure que la phrase « elle a le sac » ne doit être employée pour désigner la grâce et le charme d'une femme, que lorsque la question du mariage est en jeu.

Au pâté de foie gras.

La maitresse de maison. — Je pensais que nous aurions le plaisir d'avoir ici ce soir M. Gontran. Mais il s'est excusé au dernier moment. Son oncle...

Un monsieur décoré. — Celui qui était si malade?

La maitresse de maison. — Oui... Jugez de sa joie! Il vient de le réaliser.

Réaliser son oncle! Qu'en dites-vous, hein? Comme cela fait bien image! Nous serions forcés de dire, nous, pour exprimer l'idée équivalente : «... Rendre un parent à la santé... le conserver à la vie... le voir renaître à l'existence... » Mais comme tout cela est long, filandreux, flasque, quelconque! Au contraire, rien de frappant comme ce mot « réaliser »! On la sent, la joie du neveu! On s'y associe! — Son digne oncle, considéré depuis si longtemps comme perdu, est vivant aujourd'hui... bien vivant!... Il l'a repris!... Il le tient!... Il le palpe!...

Au dessert.

La maitresse de maison a une dame en face d'elle. — Allez-vous demain au bal du baron Faneuse?

La dame d'en face. — Bien entendu, chère amie. On n'a pas le droit de manquer une occasion pareille! Il paraît que ce sera superbe chez lui. C'est d'ailleurs un hôtel princier que celui qu'il vient de faire construire.

Le maitre de maison, *avec un air pincé.* — Il a les moyens. Jugez donc! Trois poufs à la Bourse en deux ans!

Cette fois, la question s'échappa malgré moi de mes lèvres : « Et qu'est-ce que ça peut représenter de bénéfice des opérations de ce genre?

— Colossaux, fit mon hôte!

— Et... il n'y a pas de risques?

— Aucun. C'est au point, continua mon amphitryon, que je me demande si je n'ai pas été trop bête vraiment de ne pas jouer aussi ce jeu-là. Et il ajouta avec un sourire amer qui me sembla dénoter un certain sentiment de jalousie : « Je serais beaucoup plus riche que je ne le suis aujourd'hui, et ma foi, par le temps qui court, infiniment plus considéré aussi...

— Comme c'est vrai, firent les autres!

J'allais dire : « Mais alors, qu'est-ce qui vous a empêché?... » Je retins toutefois cette nouvelle question, de peur de paraître indiscret, mais je me promis de tirer parti du renseignement...

Avec les quelques sous que j'ai de côté, si je pouvais, moi aussi, un jour ou l'autre?... Pourquoi pas? Trois poufs!... mon ambition ne va pas jusque-là... Mais un seul...? Hé! hé!.. Voyez-vous votre ami Varoko devenu capitaliste?

Mais je n'en finirais pas, cher ami, de vous énumérer toutes les connaissances nouvelles dont, pendant le cours de cette soirée, s'est enrichi mon vocabulaire!

Encore deux ou trois réceptions de ce genre et je pourrai, sans crainte, me mêler à la conversation des gens du monde, en employant avec à-propos les termes ingénieux qu'offre la langue française à ceux qui savent la manier avec dextérité.

Pour traduction conforme :

Julien Berr de Turique.

NOUVEAUTÉS DE LA SEMAINE

D'après la Bibliographie de la France :

L'Espionnage militaire, par le lieutenant Froment (Juven). — *L'Espionnage et la trahison*, par Robert Detourbet (Larose). — *Œuvres mystiques de M*me* de la Mothe-Guyon* (Jullien, à Genève). — *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, par Daremberg et Saglio (24e fascicule); — *L'Expédition de Madagascar*, par le Dr Édouard Hocquard; — *Aux Sources de l'Irraouaddi*, par Émile Roux (Hachette). — *Le Roi du timbre poste*, par G. de Beauregard et H. de Gorsse; — *Saint Martin*, par Mgr Renot (Louis Dubois). — *Maximes napoléoniennes*, par le général Grisot (Baudoin). — *Meyerbeer, notes et souvenirs*, par J. Weber; — *Le Rythme du chant grégorien*, par Georges Houdard; — *La Grèce et la Question d'Orient*; — *Éléments de cryptographie*, par Boetzel; — *Les Philosophies morales du temps présent*, par Alfred Porret; — *Les Origines des langues sémitiques*, par Jean Spiro; — *Mahomed et le Koran* (Fischbacher). — *Vie de Mahomet* (1er vol.), par Lemairesse et G. Dujarric (Maisonneuve). — *La Peinture au château de Chantilly*, par Gruyer (Plon). — *La mort de Hoche*, par Paul Déroulède (C. Lévy). — *De Marseille à Tamatave*, par Brunet. — *L'Illustration et les illustrateurs*, par Émile Bayard; — *Les Pirates de Venise*, par Louis de Caters; — *Russes et Français*, par Bournaud (Delagrave). — *Études et leçons sur la Révolution française*, par Aulard (Alcan). — *Au Louvre*, par Édouard Romberg (L. Cerf). — *Les Pacifications de l'Ouest, la Dictature de Hoche*, par Ch.-L. Chassin (Paul Dupont). — *La Question d'Orient depuis le Traité de Berlin*, par Max Choublier (Arthur Rousseau). — *Mémoires de l'abbé Baston* (1741-1792) (Alph. Picard). — *L'Enseignement primaire dans les pays civilisés*, par E. Levasseur, de l'Institut (Berger-Levrault). — *Collectes à travers l'Europe pour les prêtres français déportés en Suisse pendant la Révolution*, par l'abbé Jérôme (Librairie de la Société d'Histoire contemporaine). — *Le Hêtre sous l'Orme*, par Prarond. — [illegible], comédie en cinq actes, par F. Dubois (Lemerre). — [illegible], nouvelle édition du *[illegible]* illustrée par l'auteur, 1 gr. vol. in-8 (C. Lévy).

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 24. 4e SÉRIE. — TOME VIII 11 DÉCEMBRE 1897.

LA POLITIQUE

Nous n'avons pas parlé jusqu'ici de l'affaire qui passionne l'opinion.

Le gouvernement a fait à la Chambre, puis au Sénat, une déclaration à la suite de laquelle un ordre du jour de confiance a été voté dans l'une et l'autre assemblée.

Tout en approuvant le langage très net, très précis, des ministres, on peut regretter qu'ils n'aient pas parlé ainsi un mois plus tôt : la question eût été posée, dès le premier jour, comme elle doit l'être, et l'on eût évité plus d'un débat irritant.

Il semble tout au moins que les discussions qui ont eu lieu dans le public et dans le privé, divisant les meilleurs amis, portant aux paroles extrêmes les plus modérés, devraient être l'occasion de faire un retour sur nous-mêmes.

Ne sommes-nous pas trop portés, les uns et les autres, de quelque côté que nous penchions, à oublier que la religion et la politique n'ont rien à faire dans les choses de la justice? Je dis là un lieu commun; mais, ce lieu commun, il serait peut-être bon de nous le rappeler de temps en temps.

Écarter toute question de croyance, de parti, c'est la première condition de la justice; — la seconde, c'est d'accepter l'autorité de la chose jugée. On dit : Le juge peut se tromper. Oui, il peut se tromper, étant homme; mais le respect de la chose jugée n'a rien à voir avec l'infaillibilité du juge. Si vous croyez qu'il y a eu erreur, c'est à vous de le démontrer : la loi vous en donne les moyens. Mais, tant que cette démonstration n'est point faite, la chose jugée reste entière; sans quoi il n'y a plus rien.

Dans un pays généreux et humain comme le nôtre, il est naturel que la sympathie aille tout d'abord à celui qui voit un innocent là où l'on voyait un coupable.

Mais nous sommes aussi un pays de clarté, de bon sens : nous réfléchissons qu'il y a une procédure légale pour réparer les erreurs et reviser les procès : nous comprenons que, pour attaquer un jugement, il ne suffit pas d'un sentiment, quelque respectable qu'il puisse être, et nous exigeons des faits, des preuves.

Je vois, autour de moi, que les plus honnêtes gens diffèrent d'avis : pour moi, j'estime que ceux qui croient à une erreur judiciaire auraient dû recourir à la voie légale de la revision; je trouve regrettable que l'honorable sénateur qui a pris la défense du condamné ait choisi une autre voie et n'ait pas remis directement son dossier entre les mains du ministre de la justice.

Quoi qu'il en soit, la déclaration du gouvernement et le vote du parlement ont remis les choses au point. Aujourd'hui, les polémiques de presse et les discussions passionnées n'auraient plus de raison d'être. Une information est ouverte. Elle suit son cours. Les juges militaires feront leur devoir, tout leur devoir : devant leur verdict, quel qu'il soit, le pays tout entier s'inclinera.

On parle beaucoup, depuis quelque temps, du respect de la justice : la meilleure preuve de respect, c'est le silence.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

LES RESPONSABILITÉS
DE LA PRESSE CONTEMPORAINE (1)

Lettre de M. R. Poincaré

(Vice-président de la Chambre des députés, avocat à la Cour de Paris.)

Comment remédier aux abus de la presse contemporaine? Dans l'enquête ouverte par la *Revue Bleue*, les témoins, sans doute, ne seront guère d'accord.

Les uns penseront que, tôt ou tard, le bien naîtra de l'excès du mal et que seule la liberté absolue, débarrassée de toute gêne préventive, abritée même de la menace des répressions possibles, créera un jour, après une période transitoire de crises nécessaires, un régime de presse tolérable et normal.

Les autres, allant jusqu'au bout de l'opinion contraire, voudront soumettre les journaux à l'autorité d'un code exceptionnel et regretteront le règne silencieux de la censure et du cautionnement.

N'y a-t-il point, entre ces deux systèmes opposés, place pour un état démocratique de liberté légale, je veux dire pour une législation qui tienne un double compte des droits de la presse et des droits du public?

Je suis libre de parler dans la rue; mais si quelqu'un passe auprès de moi, je ne suis pas libre de l'insulter. Je suis libre de ne rien acheter dans un magasin; mais je ne suis pas libre d'y entrer et de déclarer au marchand : « Si vous ne me donnez pas cette montre ou ce parapluie, je vais raconter partout que vos ressorts sont mauvais et que vos baleines se brisent au moindre coup de vent. » Il n'y a point de bonnes raisons pour que je puisse crier impunément, dans les colonnes d'un journal, ce que je ne pourrais, sans risquer d'être poursuivi, dire à haute voix sur les boulevards.

La loi de 1881 a bien été faite pour assimiler, sous une même règle de droit commun, les écrits et les paroles. Pas de mesures préventives; des sanctions répressives au cas de délit constaté : c'est parfait, et il n'y a qu'un malheur : La loi existe, mais elle n'est guère applicable.

Pourquoi ne l'est-elle pas? Est-ce parce que les fonctionnaires et les hommes publics sont forcés de s'adresser au jury? Est-ce parce qu'il est difficile et dangereux de mettre en mouvement tout cet appareil judiciaire? Je croirais beaucoup plus volontiers que le véritable inconvénient de la législation actuelle est ailleurs. Elle repose tout entière sur une fiction : celle de la gérance.

Il faudrait que, dans tout procès de presse, les véritables responsabilités pussent être dégagées; que le plaignant eût toujours le droit de rechercher l'auteur de l'article incriminé; qu'au besoin le rédacteur en chef fût mis en cause et que les condamnations prononcées eussent effet contre les administrations financières des journaux. La plupart du temps une campagne diffamatoire n'est pas imputable à des journalistes de profession, mais à des spéculateurs embusqués derrière les guichets de la caisse. Ils ont trop beau jeu à continuer cette besogne lucrative, en sacrifiant un pauvre diable qui, pour une mensualité dérisoire, totalise sur son casier toutes les amendes et tous les mois de prison. On décore ainsi du nom de journalisme toutes sortes de commerces, et la presse est la première victime de ces confusions humiliantes.

De gros dommages-intérêts infligés aux vrais coupables, et nous assisterions, sans doute, rapidement à une débâcle de la calomnie.

Est-ce à dire qu'à défaut de modifications législatives, qui vraisemblablement se feront longtemps attendre, il n'y ait, contre les excès de certaines feuilles, aucun remède possible? Il dépend, au contraire, en grande partie, du public de neutraliser le mal; et la meilleure garantie contre le débordement des injures, des diffamations ou des fausses nouvelles, serait encore dans un état général amélioré, renouvelé et raffermi, des mœurs, des consciences et des caractères.

Il faut enlever aux uns la foi crédule en la phrase imprimée; il faut affranchir les autres de la crainte sotte et lâche qui les hébète devant une attaque de journal.

La confiance instinctive et superstitieuse en l'information typographiée s'en va peu à peu, mais sûrement. Elle disparaît sous les contradictions mêmes de la presse. L'ouvrier, le paysan, commencent à se dire qu'un article de journal n'a pas plus d'importance qu'une conversation tenue dans un café. La conversation peut être spirituelle et mordante; l'article peut être d'un joli tour de main; on écoute celle-là; on lit celui-ci; mais, si l'on n'a pas de motifs de croire sur parole le causeur ou l'écrivain, on ne considère pas leurs propos comme sacrés ou infaillibles. Et il a suffi de cette réflexion, qui s'est lentement gravée dans la cerveau populaire, pour que la crédulité d'autrefois se transformât, chez nombre de lecteurs déjà, en défiance ironique et avisée.

Il est moins facile de guérir l'âme bourgeoise de la terreur où la jette un article outrageant. Tel homme qui serait brave sur un champ de bataille tremble devant quelques mots alignés en caractères d'imprimerie : et ce qui souvent l'excuse, c'est que son trouble provient d'un sentiment très délicat de

(1) Voir la *Revue* du 4 décembre 1897.

sa dignité personnelle. Il faut cependant que les honnêtes gens s'entraînent à la nouvelle forme de courage que rendent nécessaire les conditions modernes de la vie sociale. Au lieu de se lamenter et de se gîter dans l'ombre, qu'ils se lèvent, qu'ils se montrent, qu'ils agissent : ils feront aisément reculer le mensonge.

Qui sait, d'ailleurs ? Peut-être bien qu'elles-mêmes l'injure et la diffamation ont parfois une manière d'utilité. Elles contiennent généralement une leçon ou un avertissement pour ceux à qui elles s'adressent. Dans l'article le plus violent, il est rare qu'il n'y ait point, sinon une part de vérité, du moins quelques indications intéressantes. Voici un député ou un ministre qui, tous les matins, se voit accusé de bassesses ou de monstruosités. Il bondit d'abord sous l'injure. Mais, s'il veut relire l'article, il s'apercevra que le journaliste a pu être de bonne foi en le jugeant sur de fausses apparences ou qu'étant de mauvaise foi, il a su exploiter des amitiés compromettantes, des complaisances fâcheuses, un propos regrettable, une attitude imprudente. Pour peu que ce ministre ou ce député soit philosophe ; pour peu qu'il apporte, dans ses jugements sur les hommes ou sur les choses, ce mépris bienveillant dont parle le délicieux auteur du *Mannequin d'Osier*, il attribuera l'injure à la fièvre des bureaux de rédaction ; il mettra la calomnie sur le compte des hyperboles parisiennes ; et faisant sur lui-même un retour sévère, il s'efforcera de corriger les apparences mêmes et de donner, dans l'avenir, moins de prise à la malignité de ses adversaires.

Gardons la presse libre dans un pays libre. Établissons, si nous le pouvons, les responsabilités réelles dans le journalisme. Réduisons à la juste mesure la valeur et le crédit des nouvelles imprimées. Ayons nous-mêmes assez de sang-froid et de sérénité pour ne rien redouter des attaques injustes et, au besoin, pour savoir en tirer profit. Le dernier mot finira toujours par rester à la raison et à la vérité.

R. Poincaré.

Lettre de M. Charles Canivet,

Jean de Nivelle, Rédacteur au Soleil

Monsieur et cher confrère,

Il me semble bien difficile de répondre, en quelques lignes, aux questions que vous posez, relativement à la Presse et à son action, bonne ou mauvaise, sur les mœurs contemporaines. Depuis vingt-cinq ans, tout juste, que j'appartiens à la presse parisienne, j'ai vu tant de modifications, tant de transformations même, des façons successives et si diverses d'entendre le journal, que je m'y perds un peu.

Alors, le reportage — aujourd'hui le maître — naissait à peine, et vous savez les énormes progrès qu'il a faits depuis. D'abord, il a provoqué une concurrence effrénée, et ce fut bientôt la course vertigineuse à l'information : il devint indispensable d'arriver avant les autres ; et c'est déjà une mauvaise affaire, quand on s'impose la nécessité d'arriver quand même.

Ce sont là choses qui s'arrangeront, avec le temps. Elles déconsidèrent peut-être, dans certaines limites, la presse contemporaine ; mais il existe un inconvénient bien plus grave, c'est qu'un grand nombre de journaux ne sont pas faits par des journalistes, et qu'ils servent à une foule d'usages n'ayant rien de commun avec la Presse.

Forcément, de nouvelles coutumes ont dû se produire, telles que la violence, l'insulte à jet continu, choses que l'on met au compte de la liberté de la presse, ce qui n'est pas exact. Si ces mœurs, peu recommandables, se sont introduites chez nous, c'est que, précisément, le nombre des journaux augmentant, dans des proportions inouïes, le nombre des vrais journalistes diminuait.

La grossièreté et l'injure ne passèrent jamais pour arguments valables ; et cependant nous en sommes venus là, parce qu'elles sont à la portée de tous et n'exigent aucun savoir professionnel. La nécessité de l'information rapide, qui pousse à la fausse nouvelle, tout au moins à la nouvelle douteuse, puisqu'il devient de plus en plus indispensable d'arriver bon premier ; l'ignorance générale des questions traitées, qui remplace la discussion savante, courtoise, loyale, par des personnalités inutiles autant que fâcheuses, et substitue l'injure facile à l'argument solide ; les réclames éhontées au sujet d'affaires véreuses, et qui ressemblent si fort aux appels familiers de la prostitution : monsieur, écoutez-moi donc ! Les ineptes romans-feuilletons, avec lesquels, depuis plus de trente ans, l'on semble se faire un point d'honneur de pervertir l'imagination populaire, si facile cependant à éduquer autrement, dans les débuts, etc., etc., telles sont, à mon sens, les premières et principales causes de la décadence de la presse.

On en trouverait d'autres encore ; mais, pour me résumer, je suis très fermement convaincu que l'abondance du journal a tué le journalisme, en le réduisant à l'état d'infériorité professionnelle où il se trouve, cela n'est pas douteux, c'est-à-dire qu'il y a disette de journalistes, dans le vrai sens du mot. La presse ne se donne plus pour but, — je parle, bien entendu, au point de vue général, — d'éclairer l'opinion publique : elle se fait sa très humble servante et se règle sur ses goûts.

Le jour viendra-t-il jamais, où il y aura moins de journaux, et par conséquent moins de journalistes

d'occasion? On ne l'entrevoit pas aisément, et pourtant, c'est à cette condition seule que la presse reprendra la haute situation morale et civilisatrice qui m'appartint jadis, et qu'elle est en train de perdre.

C'est une opinion toute personnelle que j'émets ici, pour répondre à une partie de votre interrogatoire, et que voici résumée en quelques mots : plus il y a de journaux, moins il y a de presse! Nous en sommes là, et l'opinion publique, même la plus désireuse du bien, ne sachant plus auquel entendre, finit par se pervertir et par perdre tout discernement.

La suppression de la liberté de la presse, même partielle et atténuée, n'apporterait aucun remède à un tel état de choses, parce qu'elle entraînerait d'autres inconvénients tout aussi graves, quoique d'essence différente. Nous sommes en proie à un mal incontestable, mais qui se guérira de lui-même, s'il guérit jamais.

CHARLES CANIVET.

Lettre de M. Jules Claretie,

De l'Académie française.

Monsieur,

Votre très intéressante Enquête mériterait une réponse plus développée que celle qu'il m'est permis de faire. Lorsque Émile de Girardin parlait de l'impuissance de la presse, il émettait un paradoxe de plus. La presse est, au contraire, fort puissante, on pourrait presque dire toute-puissante, pour le bien et pour le mal. Elle a, à dire vrai, par exemple, de par le *droit à l'imprudence* le droit de guerre et de paix que n'a point le chef de l'État. Mais votre *questionnaire* me paraît, dans sa forme même, un peu pessimiste.

Et sans entrer dans le fond même du débat, — je n'en ai ni le temps aujourd'hui ni la volonté, — je crois pouvoir vous répondre avec Camille Desmoulins, qui précisément écrivit le *Vieux Cordelier* après le *Discours de la Lanterne*, que la presse ressemble à cette lance d'Achille qui guérissait les blessures qu'elle avait faites.

JULES CLARETIE.

Lettre de M. Georges Clemenceau,

Ancien député.

Mon cher confrère,

Vous me posez sur la presse française des questions graves qui hantent, je crois, à cette heure, beaucoup d'esprits méditatifs. J'essayerai d'y répondre brièvement en priant vos lecteurs de vouloir bien suppléer aux développements que m'interdit la crainte d'abuser.

J'entends dire que la presse a changé depuis Armand Carrel, et rien n'est plus véritable. Le coup de pistolet d'Émile de Girardin a fait balle dans l'esprit français. Je dis l'esprit français, parce que je ne saurais concevoir ce qu'on entend par « la presse » en dehors de la mentalité qui la crée. La feuille imprimée ne se peut isoler, je suppose, de l'humanité qui pense et qui imprime, et, comment qu'on l'envisage, le problème vient aboutir à un homme de chair et d'os qui soumet à d'autres sa pensée.

La presse a changé? C'est que la France a changé : voilà tout le mystère. La France révolutionnaire née du XVIIIe siècle fut une explosion de sentiments généreux que la mobilité de notre caractère nous fit traduire parfois en actes de sensiblerie sanglante. La France que nous avons sous les yeux — incomplètement débarrassée, par bonheur, de la noble tradition des ancêtres — est surtout occupée d'intérêts? Cela n'est pas moins vrai de l'égoïsme de la bourgeoisie gouvernante que de l'altruisme socialiste, principalement attaché, comme le remarque M. Fouillée, à chercher le bonheur humain dans une répartition mathématique des richesses.

Blâmer la presse d'exprimer cet état d'âme, de le réaliser même trop souvent en des formes bien fâcheuses, — car il ne peut être question de nier le mal que vous signalez, — c'est imputer au thermomètre le degré de la température, et les prétendus remèdes qu'on propose ne nous offrent jusqu'ici, pour grande merveille, que d'organiser par des règlements plus stricts l'hypocrisie sociale, qui déjà me paraît suffisante.

Quand une élite seule avait le privilège de penser et d'écrire, il se trouvait plus d'hommes, allègue-t-on, pour mettre le mérite désintéressé de l'idée au-dessus de sa valeur industrielle. Peut-être n'est-ce qu'une apparence? Quand nous parlons de la pensée du XVIIIe siècle, nous voyons l'œuvre plutôt que l'ouvrier. Les dessous nous pourraient suggérer de curieuses analogies. Le neveu de Rameau entre en scène. Figaro, père de Giboyer, nous a laissé un tableau de sa presse qui, si nous ne savions rien de Beaumarchais, nous paraîtrait une peinture anticipée de la nôtre.

Les cahiers des États généraux furent, à l'aurore des temps modernes, une des plus belles manifestations de presse, sans aucun alliage. M. Faguet, naïvement, s'est étonné de n'y point rencontrer de théories. Le malade crie sa souffrance avant d'en raisonner. Quoi qu'il pût être proposé d'ailleurs, le fait inévitable se produisit d'abord. Sous la pression du nombre, les antiques barrières s'abattirent, et la foule, en torrent déchaîné, fit irruption dans tous les cadres. Ainsi le valet de chambre d'Alceste, assez glorieux d'abord d'être « mis dans la gazette »,

eut toute liberté de prendre la plume lui-même et de rédiger son fait divers. Bien mieux, on le vit sur les bancs de la Convention, et il ne se tira pas plus mal d'affaire que les élégants flatteurs de plèbe qui de nos jours tutoient le paysan sur les murs par ordre de la Chambre. La Convention sauva la France tout de même, comme la presse fera fructifier le bon grain malgré l'abondante moisson de vices et d'erreurs.

Le Parlement, la Presse, deux aspects d'identique mentalité. Le trafic des votes pour des places à la Chambre vicie tout le régime : je le vois implicitement admis. Comment s'étonner que la presse, qui participe ouvertement de l'industrie, trouve plus flottante encore la limite du négoce à l'exposition de pensée désintéressée ?

Les subventions du gouvernement et des particuliers sont un grand mal sans doute. Est-il mieux de rechercher la subvention des lecteurs incomplètement éclairés en ne leur fournissant que les parties de vérité dont leurs préjugés aiment à se repaître ? Combien de directeurs de journaux ont refusé des articles où ils ne trouvaient rien que de vrai, en alléguant la crainte de perdre des lecteurs ? Comment empêcher ce souci d'un marchand pour sa clientèle ? Cela n'est-il pas de tous les temps ? Un autre pour accroître son tirage recherchera le bruit. L'homme est l'homme partout. Il n'y a point à découvrir les pentes de la nature humaine. L'intérêt guide le commun des hommes. Le tourment de l'idée n'en agit pas moins, par le penseur libre et désintéressé, sur la foule confuse, anxieuse, à son tour, d'idéal. L'esprit, sous l'obsession de l'idée, minorité fatale, rencontre nécessairement devant lui la double résistance du nombre qui ne sait pas et des oligarchies privilégiées qui ne veulent pas savoir. Il faut lutter contre les syndicats d'ignorance, contre les syndicats d'égoïsme. C'est la plus haute vie humaine. L'ignorance développera toute sa brutalité, l'intérêt toute sa corruption. L'idée, plus haute, se dégagera de la gangue, et l'avenir ne verra que l'idée. Nous, de même, prenons quelque reculée pour le juste point de vue.

Comment le mal serait-il dans la foule écrivante et parlante s'il n'était dans l'individu ? L'esprit humain est une évolution d'égoïsme en altruisme. Ses manifestations, pour être équitablement jugées, veulent être envisagées d'ensemble. La chaire, qui se dit plus haute que la presse et le parlement, est-elle donc exempte d'industrie ? La vente des indulgences a-t-elle jamais cessé ? Fut-il jamais de plus grands pillards que certains des héros de Napoléon, dont quelques-uns finirent en traîtres ? Cela empêche-t-il que beaucoup aient noblement sacrifié leur vie ? Peut-on nier qu'il y a eu de beaux dévouements dans l'Église ?

La presse a de terribles plaies, c'est la vérité. Tout effort pour la moraliser sera le bienvenu, mais il ne peut être efficace qu'à la condition de porter sur la cause, et de se proposer pour but cette œuvre à longue échéance : la réforme de la mentalité.

La ploutocratie sévit dans le monde. Voilà le mal de notre temps. Qui donc en pourrait fixer la durée ? Dans tous les pays de la terre le fléau se déchaîne. Les formes seulement varient avec le tempérament des peuples divers. En Amérique, pour ne citer qu'un pays, il paraît être à l'extrême. La république américaine n'en semble pas moins appelée à quelque énorme développement d'avenir. Athènes a rayonné sur le monde. Nous sommes encore chauds de son foyer. Consultez Aristophane ou Timon sur le support de cette merveilleuse lumière.

Nous sommes un peuple très grand et très faible. Nous pouvons du premier vol nous élever aux conceptions sublimes. Nous nous révélons, dans l'action, étrangement débiles. Partis pour changer l'univers, nous ne sommes pas encore arrivés à nous réformer nous-mêmes. Ballottés de 89 à 93, de Louis-Philippe au 2 décembre, des révolutions populaires aux massacres de 1871, d'Austerlitz à Sedan, nous demeurons des enthousiastes craintifs qui voudraient, et qui n'osent. La routine nous tient, le changement nous fait peur, et si l'on réussit à grouper des hommes chez nous, c'est moins pour quelque chose que contre quelqu'un : antisémitisme, antiprotestantisme, anticléricalisme, et toute la liste des *anti*.

Avec tout cela nous sommes des Français, c'est-à-dire des chercheurs d'idéal, des découvreurs de chemins à l'usage des autres. La pensée française brille encore d'un assez bel éclat, et, à l'heure même où l'on se plaint justement de la feuille éphémère, j'estime que dans l'ensemble de la production de pensée, la page d'impression qui vient de France ne redoute la comparaison avec aucune autre.

En réalité la question que vous posez est vieille comme le monde. Il s'agit de savoir si les avantages de la liberté du bien compensent les périls de la liberté du mal. J'ai confiance dans l'esprit humain. Je crois à la liberté.

G. Clemenceau.

Lettre de M. Maurice Barrès.

Est-il nécessaire de discuter ce que vaut la presse ? C'est le thème de toutes les déclamations. Dites-en tout le mal possible ; traînez-la dans la boue ; vous avez raison. Exaltez-la jusqu'aux étoiles, vous avez encore raison. C'est l'apologue classique d'Ésope sur la langue, considérée comme étant à la fois ce qu'il y a de pire et de meilleur.

Laissons à des amplificateurs de développer l'une

ou l'autre de ces vérités, contradictoires mais également raisonnables, également incomplètes. En fait, des lois restrictives de la liberté de la presse seraient une augmentation de pouvoir pour nos gouvernants.

Voilà la position exacte de la question. Nos hommes de gouvernement ayant perdu le courage de prendre des responsabilités, ayant perdu la décision politique, croient que leur faiblesse n'est pas en eux, mais qu'elle provient de leur armement insuffisant.

Or, je vous le demande, quel usage eussent été amenés à faire de cette loi les partis où MM. Baïhaut et Burdeau étaient personnages considérables? Par complaisance de camaraderie, par fausse compréhension de l'utilité publique, n'eût-on pas frappé tout droit le journal de M. Drumont à Paris, le journal de M. Mariotte dans la Haute-Saône?

Ni dans l'ordre de la moralité, ni dans l'ordre des faits, cette mesure n'eût été profitable. Je crois qu'on compromettrait le gouvernement républicain, plus qu'on ne le servirait, en lui donnant la facilité de censurer la presse et de prendre ainsi parti dans des querelles bruyantes et confuses.

Sans doute une série ininterrompue de scandales active la décadence apparente de cet admirable pays.

Ce n'est pas le retentissement que la presse donne au scandale qui le crée. Le monde politique a une part considérable dans la démoralisation nationale; il ajouterait à l'anarchie actuelle s'il se faisait ou s'il paraissait se faire l'ennemi des *diseurs de vérité*. Qu'il donne plutôt dans son recrutement, dans ses actes et jusque dans ses affectations l'impression d'être lui-même la vertu.

J'ajoute — et cette observation d'ordre réaliste me semble décisive — qu'il n'y a pas aujourd'hui d'homme politique en mesure de faire accepter par le parti républicain une loi contre la liberté de la presse. Et quoi qu'on en pense de l'utilité d'un projet restrictif dans l'état des choses, on le voit impossible.

Mais est-ce à dire que la presse soit irréprochable. Certainement non. Elle a les mêmes maladies qu'elle signale dans les divers corps sociaux. Elle aurait besoin de cette réforme qu'elle réclame pour eux. Ses représentants les plus éminents le savent. Notre monde de publicistes vaut notre monde de politiciens. L'argent a trop de puissance aujourd'hui en France. Quand un pays est infecté d'un mal, il se répand partout. Mais un galeux général, alors même qu'il observerait sur sa main des éruptions semblables à celles dont tout son corps est sillonné, serait absurde de prétendre que désormais cette main est indigne de le gratter. Ah! qu'il se gratte des deux mains, qu'il tracasse l'*acarus* détestable, et surtout, car il faut procéder avec méthode, qu'il saisisse pour s'en frotter une bonne pommade soigneusement étudiée et triturée.

Ce qui importe au pays, ce n'est point d'entraver la presse qui dérange certains *acares*, c'est d'analyser son mal et d'agir. Il faut en finir avec cette contradiction d'une démocratie où tout pouvoir est aux mains d'une féodalité financière. Voilà le grand secret de ces hommes politiques de ces publicistes vendus. Les hommes, ni bons, ni mauvais, s'accommodent aux conditions du système. Il faut modifier un système général où il y a trop d'avantages à être sans moralité et où tant d'honnêtes gens par dignité sont obligés de se tenir à l'écart.

Quand un abcès se dénonce par sa puanteur, il n'y a pas à mettre dessus la toque d'un magistrat et trois gouttes d'essence de roses, mais à mettre dedans l'acier chirurgical et des tampons prophylactiques. Honneur aux écrivains qui font cette double besogne de trancher les parties pourries et de protéger les parties voisines.

MAURICE BARRÈS.

A suivre.

LES VICTIMES

Conte héroïque.

I

Il pleut. Tout le jour on a tiraillé çà et là. Quelques morts, quelques blessés. Une angoisse obscure. Un écrasement de fatigue. La force des hommes est épuisée. A la nuit qui tombe, on se traîne au bivouac, harassé, rendu, ivre de sommeil.

De l'ombre naissante un cheval surgit. Le cavalier jette un mot au colonel et s'enfuit.

— Debout! la retraite!

La retraite! pourquoi? On n'a pas fui. Le ventre creux, les pieds nus dans l'eau, les mains gourdes de froid, on s'est cramponné sur le terrain conquis hier. Et maintenant ce que tant de sang a gagné, ce que tant de constance a gardé, on va l'abandonner?...

Par la nuit, dans la boue, sous la pluie, c'est le clapotement lourd et innombrable des hommes, le piaffement des chevaux effrayés, le roulement laborieux des canons, la clameur vaste et confuse d'une masse d'hommes qui s'ébranle.

Une détresse douloureuse s'est abattue de la faim mal calmée, avec la farine moisie, de la lassitude qui alourdit les membres, du froid pénétrant de l'hiver, de l'humidité hostile de la terre, de la terreur sourde de marcher à l'inconnu dans la nuit sinistre. Troupeau hébété et atone, la masse des hommes s'efforce

dans une torpeur d'inconscience. Chez ceux qui pensent planent des idées sombres. On suspecte des trahisons. On sonde le mur avec défiance. Des soupçons incertains rongent ces cœurs. On songe aux absents, aux foyers lointains, aux épouses solitaires, aux petits enfants au cher sourire indécis. On songe à la mort, tant de fois si proche, donnée ou évitée par hasard. De temps en temps on heurte un cadavre ou l'on entend la plainte d'un blessé. On détourne l'œil, on ferme l'oreille. Pourtant on regarde et on écoute. Et dans la souffrance d'aujourd'hui, pressentant l'agonie possible de demain, on envie le repos définitif des morts. Pourquoi vivre ? Des catastrophes sans appel sont imminentes. Les généraux sont mous et lâches — ou traîtres. Dans quelques jours, de nouveau, la frontière sera découverte. A Paris c'est l'épouvante. Avec le danger, la folie de tuer s'envole et s'exaspère. Chaque jour des volées de têtes sont lancées en défi aux rois. Les registres d'écrou semblent des extraits d'armorial. Les paniers de guillotine débordent des plus nobles têtes de France, d'ailleurs on décapite aussi paysans et ouvriers. La France est comme un char que précipite un cocher dément : fouettés à tour de bras les chevaux époumonés halettent et s'abattront loin du but qui peut-être est un mirage ou un précipice. On hausse les épaules, songeant aux grands mots entendus : on cracherait sur les grandes idées. Trop de sang les déshonore. C'est une désespérance lassée qui s'appesantit.

— Halte !

Le troupeau s'arrête. Les genoux fléchissent. Ah ! dormir ! n'importe comment, dormir ! oublier ! Quelques feux s'allument. Les hommes s'enveloppent et s'étendent. C'est le silence plein de bruits vagues des soirs d'angoisse.

Un éclat de rire résonne. Quelques têtes hébétées se soulèvent. Elles sourient faiblement et se refont brutes. Il n'y a que Le Hardy pour rire dans le froid et la nuit si près de la mort.

Le Hardy se remet à rire, plus doucement. Ses yeux bleus parcourent les corps étendus avec une gaieté ironique. Il s'étire, jetant en l'air ses deux bras aux mains fines, et inclinant sa tête blonde frisée, aux traits doux et moqueurs, il murmure à l'oreille de Valette :

— Je crois que je fais scandale dans l'armée de la République. Il paraît qu'on n'y rit point.

Valette se tourne vers son ami. Son beau visage est encadré de cheveux noirs et barré de sourcils noirs. L'expression en est grave, presque sévère. Mais elle s'adoucit et s'éclaire à voir son ami, et il répond, presque avec tendresse :

— Monsieur le comte Le Hardy de Puymaigre de Tintoret, veuillez en premier lieu ne point tourner en dérision l'armée où vous servez et secondement examiner si parmi vos hardes il ne se trouverait pas quelque aiguillée de fil. La situation de mon habit est précaire...

Le Hardy tend l'écheveau demandé. Puis, s'étant frappé le front comme en détresse, il retire son soulier droit et l'examine avec gravité. Une vive joie se peint sur ses traits et il murmure :

— Par Jupiter, il me reste presque tout un tiers de semelle !

Les deux jeunes gens se sont mis à coudre à la lueur fumeuse des tisons.

Après un instant Le Hardy reprend :

— Les destins sont des drôles aux fantaisies incroyables. Vous souvient-il, mon cher, de notre première rencontre il y a quelque cinq ans, au pharaon de ce pauvre président de Loumier ? Qui eût cru qu'un jour nous porterions des vestiges de giberne et un fantôme d'habit bleu sous les ordres de nos cordonniers ! Vous, homme de robe, gloire naissante du parlement, et moi prédestiné de par ma naissance à commander une compagnie de chevau-légers et à faire le dameret auprès de toutes les beautés faciles de Versailles.

— Citoyen comte ! dit Valette...

Le Hardy interrompit :

— Jolie expression ! Vous ne risquez que la moitié de votre cou.

Valette sourit et continua :

— Dès les premiers jours de la Révolution, je mis en elle tout mon cœur. J'ai servi ardemment la Gironde. Elle vaincue, refusant d'être bourreau, j'ai couru à la frontière pour ne répandre que le sang ennemi. Ce n'est pas les guillotineurs que je sers, c'est la République. Tandis que vous...

— Moi, c'est la France, — puis rapidement, comme rougissant, d'un ton sérieux, — et, chose curieuse, tous mes camarades de l'École des Cadets pensent la servir de l'autre côté de la frontière.

— Ne parlez point de ces traîtres voués à l'exécration.

Le Hardy rougit et posa sa main sur l'épaule de Valette.

— Ce sont des cœurs loyaux. J'ai failli en être.

— Oui, mais vous n'en êtes point. Et j'en suis la noble cause.

— Peuh ! M. de la Cloterie se fit tuer pour Mlle Trompette, nymphe très illustre de l'Opéra. Pourquoi ne mourrais-je point pour la France jacobine ? Cela me semble assez galant.

Valette sourit de nouveau et jeta vers son ami la caresse attendrie d'un regard.

— Et pour tout dire, reprit vivement Le Hardy, je crois ma pauvre maîtresse bien malade. Je crains que ce bétail ne soit bon qu'à la boucherie et que nos

bourreaux de Paris soient de piètres constructeurs d'utopie.

— Eh quoi! renoncez-vous à notre cause?

— Il est plus beau de mourir pour elle. Moi aussi j'ai philosophé. Et j'ai pris mes rêves pour des prophètes. Mais ces idées sublimes sont comme les vins trop généreux. Elles affolent les cerveaux humains.

Valette dit d'une voix assurée.

— Je crois au triomphe de la liberté et au bonheur universel. Sinon, de ma propre main je m'immolerais à l'instant.

Un silence se fit. Valette avait sa tâche. Alors il tira de son sein une miniature et se mit à la contempler longuement.

Le Hardy parla d'une voix douce.

— Vous avez de ses nouvelles?

— Je sais qu'elle m'aime, son cœur et le mien me l'affirment. Mais voilà deux mois que je n'ai de lettres. Se sont-elles égarées? Ne peut-elle plus écrire? doit-elle se cacher? quelque ordre sanguinaire?...

— Elle vous aime. Elle sera prudente. Que ferait-on d'une jeune fille?

— Il y en a une qui s'appelait Charlotte Corday. Ma Loïsa en a le cœur comme la beauté. Son visage ne sait pas feindre et sa bouche n'a jamais menti. Et puis, elle est la nièce de Barnaud, le girondin proscrit... Mais je vous parle de mes peines. La comtesse de Puymaigre?

Le Hardy dit d'une voix basse :

— J'ai fait l'autre nuit un rêve affreux. Je voyais ma mère hâve, défaite et souriante. Elle tendait ses lèvres vers mon front, mais des larmes remplissaient ses yeux. Et puis — Le Hardy ferma les yeux — vous comprenez... il n'y avait que la tête. Il y a des songes prophétiques. Je me souviens d'un disciple de Mesmer...

— Laissez ces imaginations. Aux dernières nouvelles la comtesse était saine et sauve dans sa retraite. Pourquoi craindre?

— Elle y était. Mais j'ai peur. Machut, le conventionnel...

— Celui qui fit guillotiner Barnaud. Un homme de fer et de sang.

— Machut a été envoyé par la Convention pour sans-culottiser le Calvados. Ma mère est celle d'un volontaire patriote; mais elle correspond avec des émigrés.

Il y eut encore un silence. Oublieux de leurs propres souffrances, les deux jeunes hommes tendaient leurs âmes vers les absentes.

— Machut! reprit Le Hardy. Pourquoi tourner ce couperet contre les Français! que la Convention le place à la frontière. Peut-être un seul homme au cœur robuste suffirait pour affermir ce général indécis et donner un élan à ces bandes de loqueteux. Vrai Dieu! s'il leur tordait le mors dans la bouche et leur enfonçait l'éperon aux flancs, qui sait si nous...

Un roulement de tambours. Effarés les hommes se soulèvent. On entend la voix des officiers.

— Debout!

En hâte le camp est levé. Défaillant de sommeil les hommes ont repris leur rang.

— Marche!

Et la horde harassée se remet en route — le dos à l'ennemi.

Valette murmure avec désespoir :

— La retraite, toujours la retraite!

On longeait un bois. Le chant triste du hibou se leva trois fois. Valette dit :

— Présage sinistre pour des Romains! présage de mort pour nous ou pour ceux que nous aimons.

Mais Le Hardy sourit.

— Nous ne sommes pas des Romains. Et puis, sur qui la mort ne plane-t-elle point?

Sous la nuit épaisse et froide les hommes se traînent pesamment dans la boue. C'est la retraite. Il pleut.

II

Un bourdonnement de bonne compagnie ronronne par la grande salle. Les plus beaux noms de France y tintent. C'est un fouillis de propos délicats, un frisselis de rires argentins, une quintessence de grâce aristocratique. Mutine, pimpante et mignonne, tel un futile bibelot de Saxe, la petite marquise de Lorys pépie aux roucoulements d'un cercle d'adorateurs. A quatre pas, le vieux baron de Sourdelines, dessinant sur le plancher avec sa canne, explique Fontenoy à trois auditeurs attentifs. Tout à côté la comtesse douairière de Puymaigre sourit aux douceurs respectueuses de M. de Moigny, ex-garde du corps, et de M. de Frémines, ancien gentilhomme de la Chambre. Il y a d'autres groupes épars où s'échangent des saluts de cour, des baisemains de cérémonie et des révérences d'ambassade. Près d'une fenêtre, seule, une jeune fille se tait. Elle a la beauté grave des bronzes antiques. Ses regards distraits errent parfois sur la salle. Ils se reportent dehors vers les arbres qui se dépouillent, vers les murs gris et le ciel sombre. Elle a des gestes lents et nobles. Son visage aux yeux noirs, à la peau mate, admirablement beau, est impassible. On n'a point ouï le son de sa voix. Bien des gentilshommes lui jettent des coups d'œil furtifs, et, très fâchée, Mme de Lorys se penche avec langueur vers le chevalier de Fénerange, parce que M. de Rougeval regarde trop souvent vers la fenêtre. Mais la belle demeure insensible, perdue dans un rêve de l'au-delà.

— Oui, mon pauvre Frémines, ce vilain garçon m'a toujours accablée de soucis. Dans sa première enfance, je faillis mille fois le perdre. Plus tard ses duels et ses propos philosophiques me donnèrent tous mes cheveux blancs. Et maintenant je me trouve la mère d'un soldat jacobin. C'est une chose épouvantable d'y penser. J'en mourrai si nos tyrans m'en laissent le temps.

— Certes, Madame, je compatis à vos peines...

Tout en parlant, la comtesse de Puymaigre, le lorgnon juché sur le nez, contemplait avec complaisance la jeune fille.

— Il faut avouer qu'elle est admirablement belle. Quel dommage qu'elle ne soit point née! Vous me parliez de vos peines, Frémines ?

— Mais non, comtesse, des vôtres.

— Des miennes? Que voulez-vous dire ? Ah! oui, mon fils!

La marquise se mit à rire d'un air ravi.

— C'est un charmant mauvais sujet. Après tout, c'eût été absurde qu'il tuât des Français.

M. de Frémines se récria.

— Mais il en tuera. Tous les bons sont dans l'armée alliée.

— Pas tous, puisqu'il n'y est pas. Et puis, qu'on tue un gentilhomme, cela arrive tous les jours. Voyons, n'est-ce pas vrai? Mais je n'aurais pas aimé qu'il tuât un paysan français.

— Moi, Madame, un sang plébéien...

— Cette jeune fille est adorable. Justement, mon ami. Un gentilhomme ne doit saigner que ses pairs; d'ailleurs, après tout, ces pauvres paysans étaient quelquefois bien malheureux. Croyez-vous vraiment qu'ils aient eu complètement tort de se révolter? Voyons, entre nous....

— Seigneur Dieu, Madame, vous voilà jacobine!

— Frémines, vous êtes un fourbe et un impertinent. Voilà trente ans que vous prétendez m'adorer et vous m'appelez jacobine! Tenez, vous m'ennuyez. Mon fils est exquis. C'est un fou; et il a peut-être raison. S'il a tort, — la comtesse braqua sa face-à-main vers le petit coin de ciel qu'on voyait, — s'il a tort, eh bien, j'arrangerai cela bientôt avec le bon Dieu. Et il m'écoutera, Monsieur, quoique jacobine. Mais dites-moi de quoi cette jeune fille...

La porte s'ouvrit avec fracas. Escorté des gardiens, un homme au visage enflammé surgit. C'était le commissaire des prisons, crasseux, repoussant, ignoble sous son bonnet rouge et sa carmagnole. Il promena un regard circulaire et se mit à ricaner en jouant avec son sabre. Visiblement il était ivre. Il hoqueta :

— Voilà de la besogne pour le rasoir national. De jolis cous à tondre. Il y en a. Il y en a, — puis furieux tout à coup : — Tremblez, aristocrates corrompus, la colère du peuple s'est levée. Assez longtemps vous vous êtes gorgés de son sang. La République a soif du vôtre; elle en a besoin pour cimenter ses fondements.

— Tu mens, dit une voix sonore.

Il y eut une stupeur. Tout le monde s'était retourné. Idiot de rage, l'homme bégayait. Immobile, les yeux dans son rêve, la jeune fille continua :

— Tu mens. La République ouvre ses bras à tous. Vous la noieriez dans le sang si vous le pouviez. Mais elle est immortelle et vous survivra, vous ayant rejetés comme des monstres impurs.

Vacillant, l'homme essayait de parler. Il étouffait. Avec des gestes d'imprécation, il tituba jusqu'à la porte et sortit. Un murmure confus de voix bruissait parmi les prisonniers.

— Eh bien! mon cher ami, cette enfant est charmante. Il faut que je le lui dise.

Et Mme de Puymaigre quittant sa chaise, se dirigea vers la jeune fille qui, la voyant s'approcher, se leva avec une contenance respectueuse.

— Mademoiselle, j'ai un fier soldat de la République à l'armée de l'Est. Quoique comtesse de Puymaigre, puis-je en cette qualité vous serrer la main?...

La jeune fille eut un geste de surprise et s'inclinant :

— Votre fils, Madame, est le compagnon d'armes et l'ami de cœur de Camille Valette, mon fiancé. Je suis Loïsa Barnaud, la nièce du girondin, arrêtée sur la dénonciation du conventionnel Machut pour avoir donné asile aux proscrits.

La comtesse s'exclama d'un air radieux.

— Quelle coïncidence! Ce Machut, un grand diable affublé d'une ceinture de trois couleurs, très malpropre (tous ces gens s'habillent avec un goût déplorable), m'a fait l'honneur de saccager mon château et de me mettre en arrestation après avoir fouillé mes papiers avec la dernière indélicatesse. C'est charmant...

S'étant assise auprès de la jeune fille, elle lui prit les mains. La tête brune et la tête blanche se rapprochèrent, et la mère et la fiancée s'entretinrent avec sérénité des bien-aimés qui là-bas combattaient pour leurs geôliers, leurs bourreaux de demain.

***

Elles ne se quittèrent point dans les jours qui suivirent, Mme de Puymaigre s'étant prise d'une grande tendresse pour la jeune fille. Et celle-ci l'entourait d'un dévouement filial, lui rendant tous les menus services que font plus précieux les rigueurs de la prison...

* *

Ce jour-là, Mme de Puymaigre contemplait sa robe avec une vive satisfaction.

— Vous êtes une fée, mon enfant. J'appréhendais de comparaître en jupon devant ces messieurs du tribunal. Et me voilà belle à enflammer le cœur d'un sans-culotte. Vous êtes parfaite en tout... Quel dommage que vous soyez fiancée! Je suis sûre que mon fils se serait épris de vous.

Mlle Barnaud eut un éclat de rire frais et jeune.

— Vous riez, méchante. J'oublie toujours, c'est vrai, — la marquise se passa la main sur le cou d'un geste gracieux et fit une moue. Mais j'aime mieux vous entendre rire. Votre gravité m'effraie; vous me rappelez cette femme, une Romaine, je pense... Je n'ai pas la mémoire des noms. Bah! maintenant que tous ces affreux sans-culottes s'appellent Solon et Aristide, c'est à vous dégoûter des Romains. Enfin j'admire votre courage austère. Car, si par malheur... vous comprenez bien... vous ne le reverriez pas, votre Valette.

— Il vit en moi. Je monterai sur l'échafaud pleine de lui. Il le sait.

— C'est admirable. Oui, le revoir dans l'autre vie, sous le regard de Dieu...

— Je ne crois point en Dieu ni en l'autre vie. Si j'y croyais, pourquoi quelquefois serais-je triste?

Mme de Puymaigre laissa choir son lorgnon. Puis elle le releva d'un air mécontent et dit avec sévérité :

— Vous avez grand tort, ma fille. Est-ce qu'une si jolie bouche peut dire de telles pauvretés? Vous savez que M. Robespierre lui-même... Non, ne riez point. Voyons, ma chérie, ne parlez pas si vilainement. Moi aussi, j'ai dit des sottises autrefois, mais j'en suis bien revenue, Dieu merci. Et tenez, vous voyez bien ce que je suis; je ne suis pas philosophe, moi; et je suis poltronne! Une souris, une araignée... Rien que d'y penser, j'en frissonne. Eh bien! je mourrai, j'en suis sûre, très proprement quand il le faudra. Et je vais vous dire pourquoi. C'est que je sais bien que le bon Dieu me regarde de là-haut et qu'il se dit : « Pauvre vieille, — maintenant, il peut bien se le dire, — donnons-lui un peu de force. Elle a tant de peine de ne plus revoir son écervelé de fils. » Alors, vous comprenez.

La porte s'ouvrit. Une voix cria :

— L'appel des accusés!

Mme de Puymaigre se leva.

— Donnez-moi votre bras, mon enfant. Nous recauserons de cela.

Elles descendirent dans la cour. Immobiles, les prisonniers étaient réunis. Des sourires dédaigneux, à peine forcés, erraient sur les lèvres. Au milieu, un geôlier debout lisait des noms sur un papier crasseux. A chaque nom, un homme sortait des rangs; toutes les têtes se découvraient, il saluait et allait se placer derrière le crieur.

— Honoré Bonnot, ci-devant comte de Casteljalin; Pierre-Louis Malardet, ci-devant marquis de Vielmont; femme Gabrielle-Adélaïde Le Hardy, ci-devant comtesse de Puymaigre...

La jeune fille poussa un faible cri. Calme, la marquise se leva, la baisa longuement au front, fit un geste gracieux d'adieu, et dit d'un ton léger :

— Il était temps que ma robe fût achevée.

— Henri-Gaston de Bracieux; fille Loïsa Barnaud...

Radieuse, la jeune fille se glissa près de sa vieille amie, qui essuyait une larme.

— Vous ne vouliez point partir sans moi?

L'appel était fini. Les accusés défilèrent. Les mains se tendaient sur leur passage, les fronts se courbaient. Condamnés ou par hasard acquittés, c'était l'adieu définitif.

Appuyée sur le bras de la jeune fille, la comtesse lui murmurait d'un ton caressant :

— Vous ne me ferez plus de peine? Voulez-vous pas le prier un peu?

La jeune fille sourit tendrement et lui baisant la main.

— Priez-le donc pour moi, ma mère.

Et les paupières baissées, la comtesse met toute son âme douce, légère et exquise, dans une prière qui s'envole.

La porte s'est refermée derrière les accusés. Les sourires et les entretiens reprennent. Quand la mitraille a passé, les soldats secouent la tête. Ils serrent les rangs.

André Lichtenberger.

(*A suivre.*)

PORTRAITS CONTEMPORAINS

M. René Doumic.

L'œuvre critique de M. Doumic est déjà très considérable. Elle se compose de huit volumes où l'auteur n'a pas réuni tout ce qu'il a publié dans les revues et dans les journaux. M. Doumic a touché déjà à une foule de sujets et sur tous il a montré et une singulière compétence et une rare fermeté. Il est tout au premier rang de la critique française.

Cette haute situation littéraire, il la doit d'abord à son érudition, qui est très étendue, à la forme, très nette et incisive, de son style, à son goût qui est celui, ce me semble, de la majorité des lettrés français, en donnant au mot de lettré, qu'on prodigue trop, son véritable sens; il la doit enfin au « courage cri-

tique » qui ne l'abandonne jamais et qui est une qualité de plus en plus rare dans la littérature française.

M. Doumic, non seulement ne dit jamais que ce qu'il pense, ce qui est relativement assez fréquent ; mais il va sans timidité jusqu'au bout de ce qu'il pense et n'en dérobe rien au public. Ceci est très honorable et est parfaitement digne d'encouragement. Aussi capable qu'aucun autre, et il le prouve dans le présent volume, de tracer d'un parfait sceptique un délicieux portrait, digne du pinceau de l'original lui-même, il ne peut pas, il ne pourrait jamais mettre un seul grain de scepticisme dans son esprit, ni même seulement dans sa manière. Il ne sait aucunement douter de sa pensée de façon à la présenter avec réticence ou dans le dessein de la présenter avec ménagement. Je crois qu'il lui serait impossible, non seulement d'abandonner la thèse pour instituer l'antithèse, mais encore de donner à l'objection une part, du moins considérable, dans l'exposition qu'il fait de sa pensée. Il se dit, sans doute, que ce n'est pas à lui de remplir l'office de son adversaire et de découvrir, dans tous les sens du mot, le point faible de sa ligne de bataille.

Et je dis que c'est là du courage. Certains esprits ne sont satisfaits que quand ils croient avoir si bien prévu tout ce qu'on peut dire contre ce qu'ils soutiennent, qu'en effet personne ne puisse faire contre eux un assaut qu'ils n'aient au moins esquissé eux-mêmes. Il y a, au fond, beaucoup de pusillanimité dans cette diligence. Si l'on s'empresse de s'attaquer, c'est un peu et beaucoup pour décourager les attaques, et dans le soin de se réfuter il y a un très grand désir de n'être réfuté, si possible, que par soi-même.

L'exposition de M. Doumic est directe, parce qu'elle est vaillante, et elle veut ignorer les détours et les retours parce qu'elle ne craint pas l'assaillant. « On me dira que... On me dira encore... — Oh ! Monsieur, je ne vous ferai pas d'objections. » C'est précisément ce que le monsieur aux « *on me dira que...* » souhaitait très fort.

A un autre point de vue, cette méthode, ou plutôt cette manière, est très caractéristique de la complexion de l'auteur. On me dit que M. Doumic est un professeur. En vérité, on ne le dirait pas. Ce que je considérais tout à l'heure comme des précautions de prudence où l'on peut entrevoir quelque timidité, chez le professeur n'est nullement timidité ou prudence, c'est probité professionnelle. Car son métier à lui est d'éveiller et de nourrir les esprits, si bien que quand, aussi, il les endort, ce qui arrive, il fait entièrement métier de nourrice. Son devoir est donc d'épuiser les questions autant qu'il lui est donné, et, tout en ayant son opinion personnelle, et l'exprimant, de placer successivement son disciple à tous les points de vue d'où il soit possible de considérer chaque question. Se réfuter donc, et réfuter sa réfutation et ainsi de suite, avec clarté et dans un bon ordre, à la condition de s'arrêter enfin à une conclusion qui est la sienne, mais qui n'empêche nullement d'en choisir une autre ; c'est absolument son devoir.

Car il est dans sa chaire pour apprendre à penser, suggérer des idées, créer une excitation intellectuelle, et celui-là qui le réfutera un jour est son disciple tout autant, quelquefois plus, que celui qui restera fidèle à ses conclusions ; et celui qui le réfutera un jour doit avoir pris dans les leçons mêmes de son professeur les germes des idées contraires à celles de son professeur.

Or il y a des critiques qui sont des professeurs et qui restent professeurs dans leur office de critiques. Ont-ils raison? Mon Dieu, oui, s'ils ne peuvent pas faire autrement : il faut suivre sa nature et ne point forcer son talent. Mais je crois bien que le véritable critique n'est nullement tenu de suivre cette méthode et même doit, jusqu'à un certain point, en suivre une autre.

En tout cas, ce n'est pas celle de M. Doumic. Personne ne tergiverse moins que lui. Personne n'a l'allure plus franche et plus décidée. Ce n'est pas précisément un critique de combat; car il ne recherche pas la bataille ; mais, au moins, ce n'est pas un critique de conciliation. Il excelle à prendre dans toute question le point essentiel, le point qui est évidemment le plus important, à l'isoler, à s'y installer, à n'en point sortir et, une fois là, à pousser vivement sa pointe avec vigueur, avec suite et avec un très brillant talent d'écrivain.

C'est pour cela que, si souvent, un livre devient par lui une question. Il le transforme en une question pour ainsi dire, et c'est la question qu'il traite et elle uniquement. Un livre de M. Coppée deviendra pour lui ceci : de l'excès de la sensibilité en littérature. Et de quoi nous parlera-t-il? Uniquement de la sensibilité en littérature et de l'excès où elle peut aller, avec quelques exemples tirés du livre de M. Coppée, mais qui ne semblent tirés du livre de M. Coppée que parce qu'ils sont sous la main.

Un livre de M. France deviendra pour lui ceci : du scepticisme intellectuel et des limites où peut-être il devrait s'arrêter. Et ainsi de suite.

Se promener autour d'un livre, y entrer, en sortir, le tenter par un endroit, le tenter par un autre, flâner autour, flâner dedans (ce qui, du reste, est délicieux) n'est pas, très évidemment, un plaisir recherché par M. Doumic et n'est aucunement son allure. M. Doumic est un esprit essentiellement dogmatique, ce qui ne veut pas dire un esprit de professeur, puisqu'il me paraissait tout à l'heure que

l'esprit du professeur est précisément le contraire. C'est un esprit méditatif, réfléchi, mais qui prend son parti et qui aime à conclure.

Il faut qu'il y ait de ces esprits-là, et ils sont infiniment intéressants, quand du reste ils sont justes ; et ils sont excellemment utiles. Au fond, la critique des siècles classiques n'était pas autre chose, et elle s'appliquait à donner en formules nettes des idées précises plutôt qu'à faire patiemment ou voluptueusement le tour des idées, ce à quoi elle ne songeait, en vérité, pas le moins du monde.

La critique de M. Doumic n'est pas, non plus, cette fameuse « critique des beautés », que j'estime fort, mais dont on a fait peut-être au commencement du siècle un trop grand tapage, et il faut bien reconnaître que c'est beaucoup plus la critique des défauts. Au fond, sachons le dire, ceux qui ont inventé la critique des beautés étaient surtout des auteurs qui éprouvaient le besoin d'être admirés. La critique des défauts a été inventée par les critiques et la critique des beautés par les auteurs. De son origine elle retient bien, « quoi qu'on die », quelque chose d'un peu suspect.

M. Doumic est frappé surtout des défauts des auteurs ; cela est peu contestable ; mais il est bien certain qu'il rend ainsi plus de services qu'un autre, à supposer que la critique rende quelques services, ce que, du reste, je ne crois point. Mais comme, après tout, il est possible qu'elle en rende, raisonnons comme s'il était acquis qu'elle en rendît. Remarquez en effet que c'est encore ici une différence de point de vue. Le critique des beautés et le critique des défauts ne s'adressent vraiment pas au même public. Ils sont lus par le même public ; c'est évident, mais ils ne s'adressent pas formellement au même public. Chacun a dans son auditoire une partie qui l'écoute sans qu'il lui adresse la parole, et cette partie n'est pas la même pour l'un et pour l'autre.

Le critique des beautés s'adresse aux lecteurs pour leur faire comprendre ce qu'il y a d'excellent dans un livre ancien ou nouveau, et pourquoi c'est excellent ; et il ne s'adresse pas aux auteurs, qu'il est parfaitement inutile d'avertir qu'ils écrivent des choses admirables. Il est écouté par eux ; c'est à croire ; mais il ne s'adresse pas à eux.

Le critique des défauts s'adresse, lui, aux auteurs. Ce n'est pas l'éducation du public qu'il fait, c'est l'éducation des auteurs qu'il tente de faire. Il les prévient, il les avertit, il les prémunit. Son office est de savoir, étant donné le tempérament d'un auteur, le défaut où il doit tomber, mais dont il est capable de se garantir, pour peu qu'il y mette de diligence ; celui au contraire où il est inévitable qu'il donne, mais dont, encore, il peut au moins dissimuler et atténuer un peu la gravité, etc.

Et le critique des défauts est sans doute un peu plus écouté du public que des auteurs, je ne sais trop pourquoi ; mais encore est-il que c'est aux auteurs qu'il s'adresse.

Eh bien ? Lequel des deux est le plus utile ? Je ne sais pas exactement. Ils le sont certainement l'un et l'autre. Mais encore peut-être pourrait-on dire que le critique des défauts est plus utile que l'autre ; puisque c'est d'une véritable collaboration — mais oui ! — avec les auteurs, qu'il veut bien se charger dans l'intérêt de la gloire des lettres françaises et dans l'intérêt des auteurs eux-mêmes.

Un auteur me disait : « Je n'aime pas les collaborateurs. Ils servent surtout à vous dire que toutes les idées qui vous viennent ne contiennent rien et que toutes les scènes que vous écrivez ne valent pas le diable. Un collaborateur, brr ! c'est un premier critique. » — Et le critique des défauts est un second collaborateur ; il n'est rien de plus clair.

M. Doumic est le collaborateur un peu rude des meilleurs auteurs du temps présent.

Cela empêche-t-il d'être un théoricien d'art, un homme capable de tracer, cette fois pour tous, et aussi bien pour le public que pour les auteurs, les règles générales et les règles vraies de l'art littéraire ? — Que non pas ! Par ce qu'il critique, un homme comme Boileau nous dit admirablement ce qu'il désire et préconise, et il n'eût écrit que les *Satires* il eût été le premier critique et le premier théoricien de l'âge classique sans avoir aucunement besoin d'écrire l'*Art poétique*, qui, du reste, n'est guère lui-même autre chose qu'une satire.

Voyez cette page de M. Doumic sur deux romanciers très surfaits du milieu du XIX[e] siècle :

« Ils ont étudié avec une louable patience le décor où ils ont placé leurs personnages. Mais ils n'ont pas su pénétrer par un effort d'intelligence jusqu'au fond même de l'être, là où se trouve la clef de l'énigme. Ils n'ont pas su recréer chaque individu par l'imagination et lui faire prendre figure. Ils n'ont pas su davantage créer un milieu, un enchaînement de circonstances et faire baigner l'ensemble dans une atmosphère générale. Au lieu de se fondre dans le tout, de s'amalgamer et de s'assimiler, les éléments sont restés isolés et à l'état brut, comme si on avait négligé de les travailler. Au lieu d'être emporté, d'un même mouvement jusqu'à la fin, le livre semble mourir au bas de chaque page. Au lieu d'un livre ce n'est qu'une succession de chapitres, dans chaque chapitre un chapelet de phrases, et dans chaque phrase une enfilade de mots sertis comme autant de perles. Ce qui n'est pas venu c'est le souffle créateur, qui, se répandant à travers toutes les parties et comme à travers les membres d'une œuvre d'art, les rassemble en un tout organique, dans l'unité fermée d'un être vivant. »

En relisant cette forte page, mettez simplement un positif partout où il y a une négation, et ce que vous avez ce n'est plus une charge à fond de train contre des écrivains que M. Doumic n'aime pas ; c'est une théorie complète et par parenthèse singulièrement profonde, de l'art du roman. Voilà comment le satirique, qui a un fond solide, cesse, quelque satirique qu'il soit, d'être un simple impressionniste, cesse de se borner à avoir une impression et à l'analyser pour s'en rendre compte, devient et se montre, peut-être sans le vouloir, peut-être sans s'en apercevoir, un théoricien d'art, et, dans toute l'acception du mot, un critique.

Voyez encore ce mot jeté en passant comme par mégarde, et sur lequel je tombe en refeuilletant :

« Ce sont eux qui ont enseigné aux romanciers à collectionner les « documents », c'est-à-dire à remplacer la fleur vivante de l'observation par l'échantillon desséché que le botaniste conserve dans son herbier. »

D'abord peut-on mieux dire ? ensuite n'y a-t-il pas à toute une théorie sur l'art d'observer ? Eh ! sans doute, ce qui fait qu'un Lesage, qu'un Balzac, qu'un Stendhal, au moins dans *le Rouge et le Noir*, qu'un Flaubert même, au moins dans *Madame Bovary*, sont si grands, c'est d'abord qu'ils sont nés tels, mais c'est ensuite qu'ils avaient cette bonne méthode d'observation qui consiste à ne pas observer violemment, en *reporter*, le cou tendu, et le crayon en main ; mais à se laisser pénétrer et comme imbiber par une sorte d'observation presque involontaire. C'est celle-là, confiée à la seule mémoire, où elle voisinera librement avec l'imagination, qui végétera, qui fleurira dans le cerveau fécondant, et qui passera sur le papier, moins exacte, peut-être, et qu'importe ? mais fraîche, vive, colorée, souple, douée encore de toutes les forces et de toutes les grâces, de l'*habilis vigor* de la vie. « Tout savant sent le cadavre », a dit quelqu'un dont j'ai oublié le nom, mais qui n'est pas un sot. En prétendant emprunter, sans du reste y pouvoir parvenir, ses procédés à la science, les romanciers n'ont trop souvent réussi qu'à se donner cette odeur-là.

On s'est beaucoup moqué du contresens que fit M. Émile Zola quand il parla du roman expérimental. On lui fit remarquer que le roman pouvait être observateur, mais non expérimental, les sciences morales ne pouvant pas faire d'expériences, mais seulement des observations, ne pouvant pas provoquer des faits et les faire naître à leur gré, mais seulement observer ceux qui se produisent. Au fond, M. Zola n'avait pas tort. Il se servait d'un mot impropre ; mais il n'avait que ce tort. Il ne voulait pas définir le procédé, mais caractériser l'attitude. Il voulait dire que le romancier documentaire observait non librement et avec aisance, comme le vrai artiste, mais avec toute la concentration et toute la crispation terrible du chimiste faisant une expérience difficile. Interprété ainsi, il a pleinement raison. Eh bien, c'est cette méthode-là, que n'a certainement jamais connue Balzac, et à laquelle, Dieu merci, M. Zola est incessamment infidèle, qui précisément ne vaut rien...

Mais je ne vois pas pourquoi je dis si mal en tant de mots ce que M. Doumic vous a dit si bien en un seul.

Pour faire bref, M. Doumic, encore qu'il soit un polémiste de naissance, et un très redoutable polémiste, quoiqu'il parle quelque part du « plaisir qu'il y a à dire la vérité aux vivants et du devoir de la dire aux morts », et quoiqu'il accepte volontiers ce devoir et quoiqu'il soit très disposé à ne point se priver de ce plaisir, n'en est pas moins un critique complet, un critique de qui les lois de l'art sont connues et à qui elles sont familières, et qui, admirable à signaler les défauts des auteurs, n'est pas moins excellent à leur donner de hautes et fortes leçons, et à maintenir et soutenir le public dans le culte du beau.

Et puis il a bien du talent.

ÉMILE FAGUET.

LE GÉNÉRAL MELLINET

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE (1)

(1826-1837).

La guerre d'Espagne terminée, Mellinet écrivait de Burgos à sa famille :

3 mai

J'approche de la trentaine : préparez donc ma venue en France, en me faisant entrer dans la Garde, afin que j'y acquière le grade de capitaine dans la ligne.

L'officier de voltigeurs arrivait enfin le 13 mai à Tolosa, où il faisait un court séjour avant de rentrer en France. Il était resté trois ans en Espagne, ce qui lui faisait trois belles campagnes.

Il demandait immédiatement un congé pour aller voir sa famille à Nantes, où il trouvait l'occasion de se distinguer en sauvant une femme au milieu d'un incendie.

M. de Bréa a l'honneur de saluer M. le Rédacteur en chef du *Breton* et de le prier de ne point omettre dans le compte rendu de l'incendie qui s'est manifesté cette nuit : MM. le chef d'état-major, le commandant

(1) Voir la *Revue* du 27 novembre [illegible].

de la gendarmerie, l'adjudant de place, le lieutenant d'état-major Durand qui accompagnaient M. le lieutenant général et qui ont joint leurs efforts à ceux de la garnison.

Un autre officier, dont le zèle et le dévouement sont suffisamment connus, qui mérite dans cette circonstance une mention particulière, c'est sans contredit M. le lieutenant Émile Mellinet, dont la conduite a été très remarquable; le commandant de la place s'est empressé de lui payer un juste tribut d'éloges auprès de M. le comte Despinoy.

A la fin du mois de mars le lieutenant était de retour à son poste et il écrivait à son frère :

Perigueux, 17 avril 1827.

Nous avons failli avoir ces jours-ci une querelle de corps avec les jeunes gens de Périgueux. Nos sous-officiers ont commencé le branle, prétendant avoir été insultés sur les promenades. Le 11, ils sont allés sur le terrain, devant se battre six contre six; mais la force armée est intervenue et on a coffré les combattants.

Quelques propos indiscrets sur les officiers nous ayant un peu monté la tête, il fut convenu entre nous que le premier bourgeois, qui nous toiserait sur la promenade, nous en rendrait raison. Le hasard est tombé sur moi.

Le 14 avril, un jeune homme fort gentil et très bien élevé de Périgueux m'a regardé, et je lui en ai demandé raison, sans vouloir rien écouter.

Comme le susdit était brave, il a accepté en choisissant les armes. Le lendemain donc, nous avons tiré l'épée, en gens comme il faut, et je lui ai appliqué trois légers coups dans le bras. Il en est résulté une explication très franche où affirmation a été donnée que nul n'avait tenu de propos contre nous. Nous nous sommes alors quittés en bons amis. Cette affaire en empêchera de plus sérieuses, et je le désire, car la pauvre petite ville de Périgueux ne brillerait pas. Ce n'est point ici comme la grande ville de Nantes.

Le lieutenant Ém. Mellinet quitte Périgueux pour se rendre avec son régiment à Dijon.

Dijon, 12 août 1827.

Par suite d'une querelle avec l'un de mes camarades, bon garçon du reste, j'ai reçu de lui un petit coup d'épée, qui m'a coupé un muscle au-dessous de la clavicule et qui correspond au bras droit. C'est peu de chose. J'en ai souffert pendant quelques jours, parce que je n'ai pas voulu cesser mon service.

Le 15 octobre suivant, Mme Mellinet-Malassis (1) faisait demander le changement de son fils dans un régiment de la Garde royale à pied, en garnison à Rouen ou Saint-Denis. Proposé à la dernière inspection par le colonel Pillet, pour l'un de ces régiments, le lieutenant Mellinet n'en continue pas moins de servir au 5e léger jusqu'en février 1828, époque à laquelle il entre comme *lieutenant* dans le 5e régiment de la Garde royale en garnison à Courbevoie avec le grade de *capitaine*.

Le lieutenant Mellinet y arrive le 1er juillet 1828. Le 10 septembre, il demande à faire partie de l'expédition de Morée, mais cette autorisation lui est refusée. Le régiment quitte Paris, l'année suivante, pour aller à Orléans, où Mellinet se trouve en compagnie du lieutenant Marquessac et écrit à la date du 13 octobre 1829 : « Orléans, ville triste et ennuyeuse, commandée par le général Clouet, qu'on dit avoir un grand talent... comme chanteur. »

Mellinet demande un congé pour le passer à Nantes, auprès de sa mère qui est tombée dangereusement malade. Mais, la révolution éclate, en juillet 1830, et il rejoint son régiment qui est à Rambouillet. Il ne connaissait dans l'armée que son serment. Il avait juré d'être fidèle à son drapeau. Il y resta jusqu'au moment où la Garde fut licenciée. La Restauration l'avait trouvé suspect, parce qu'il avait fait ses premières armes dans la vieille armée impériale. Le gouvernement de Juillet le trouva suspect parce qu'il l'avait trouvé dans les rangs de la Garde royale.

Il fut mis en non-activité, le 11 août 1830.

Mais peu après, le 30 septembre, il était rappelé au service puis élevé au grade de capitaine dans le 14e régiment d'infanterie légère, commandé par le colonel Marbot. C'est à cette époque, 16 juillet 1832, qu'eut lieu son mariage avec Mlle Sebire.

A peu de temps de là il écrivait à son frère :

Mon cher Camille,

Je descends de garde de chez le roi, où, pour mon étrenne, il nous est arrivé toute une histoire, dont probablement les journaux vont faire grand bruit et que je connais mieux que personne, puisque par état je l'ai sue tout le premier et en ai fait le rapport, comme commandant tous les postes du château de Neuilly.

Voici l'affaire : hier, 24, à deux heures du matin, étant couché au corps de garde du poste d'honneur du palais de Neuilly, le lieutenant de service avec moi, M. de la Revenchère, vint me prévenir que les deux factionnaires de la grille avaient entendu dans la direction de Villiers (deux portées de fusil) plusieurs coups de feu à quelques minutes d'intervalle.

Je fis tout de suite prendre les armes à ma troupe et dirigeai trois patrouilles, par différents sentiers du parc, vers Villiers. Moi-même, je me portai près

(1) Mme Mellinet signe cette lettre en s'intitulant « ex-imprimeur des Princes, des autorités civiles, religieuses et militaires de Nantes. »

du palais avec quelques hommes et deux surveillants, et, de factionnaire en factionnaire, je fis donner l'ordre aux postes du parc de faire des patrouilles dans tous les sens, ce qui eut lieu si promptement que, dix minutes après l'alerte, le parc entier était couvert de patrouilles et j'en ai reçu force compliments de l'aide de camp de service, le général Gourgaud.

La cavalerie, de son côté, en fit de même à l'extérieur. Après une heure d'attente, deux de mes patrouilles et M. de la Revenchère nous amenèrent un chasseur de notre régiment, blessé au petit doigt de la main droite par un coup de pistolet qu'il avait reçu, étant en faction, disait-il; et, comme il va nous le raconter plus tard, après avoir été soigné, pansé, etc., par un médecin de Neuilly dont nous avons été bien mécontents; son cas est un peu louche, comme il serait trop long de te le raconter. Voilà ce que nous a dit ce soldat, appelé Teste, enrôlé volontaire depuis dix-huit mois (2e bataillon, 6e compagnie) : « A deux heures, étant en faction près du pont de fil de fer au château, j'entendis le pas de plusieurs hommes, auxquels je criai : « Qui « vive ! » Un d'eux me répondit : « Ronde major ! — « Avance au mot de ralliement », dis-je. Un individu, vêtu de l'uniforme d'officier général, s'approche de moi et me donne le mot Laval. Le véritable était Cartouche.

« — Ce n'est pas cela, fis-je, vous ne pouvez passer !

« Cet homme insiste, en me suppliant de le laisser passer et déclarant qu'il était aide de camp du roi, qu'il avait oublié le mot, qu'il était extrêmement pressé, etc., etc. »

Enfin (ajoute Mellinet), cet amateur lui affirme que s'il consent à lui donner le mot de ralliement, il lui comptera sur-le-champ vingt-cinq louis.

Teste repousse cette offre; il se retire de quelques pas et croise la baïonnette, en menaçant l'aide de camp du roi.

Au même instant, un des hommes restés à l'écart s'approche de Teste et lui tire un coup de pistolet, à bout portant, et se sauve avec ses acolytes.

Tout cela, comme tu le penses, avait bien l'air d'une histoire, et, dès la première audition, à la vue de notre chasseur, j'ai été convaincu que c'était un farceur, comme nous en avons vu plusieurs fois dans la Garde, qui, pour avoir des récompenses, faisaient des traits dans ce genre-là.

J'ai douté un moment quand j'ai vu le fusil de cet homme, qui n'était pas chargé (comme nous en avions l'ordre) et qui avait une empreinte de balle ou de chevrotine, précisément à l'endroit de la crosse où se trouvait le petit doigt. Mais, plus tard, quoiqu'il ne soit encore convenu de rien et que le b... ait beaucoup d'aplomb, nous avons acquis la preuve que c'était lui-même qui s'était donné le coup de pistolet avec la main gauche.

Après cela, on a retrouvé au-dessous du pont de fil de fer, dans la Seine, l'arme qui n'avait pas encore de rouille (ce qu'il ne sait pas), et justement du côté opposé par où il disait que ses assaillants avaient pris la fuite.

Suivant différentes conversations que j'ai recueillies ce matin, et qu'il avait eues avec ses camarades avant sa garde, il m'est prouvé qu'il préméditait son affaire.

J'ai passé le restant de ma journée d'une manière, ma foi, assez amusante avec le procureur du roi, le fameux Gisquet, M. Carlier, chef de la police municipale, et le général Gourgaud qui a été fort aimable pour moi, les autres aussi, mais je n'y tenais pas.

M. Gisquet a l'air fort adroit et tout à fait homme de police. Enfin, je te dirai plus tard comment ça se sera terminé; mais ce qu'il y a de certain c'est qu'il n'y a pas eu la moindre tentative contre la personne royale.

J'ai dîné avec le roi, qui est fort poli, et les officiers de service. Il y avait là, à table : M. et Mme de Semonville, M. et Mme Decazes, le baron Pasquier, M. Eugène d'Harcourt, les généraux Gourgaud, Bernard, Marbot... et je ne sais quels autres personnages moins connus.

J'ai causé manœuvres avec le duc de Nemours, après le dîner, pendant une grande demi-heure. J'ai trouvé toute cette famille parfaitement bien et le service de table admirable.

Le 15 janvier 1833.

Mon cher Camille,

Il y a déjà plusieurs jours que je voulais t'écrire par différentes personnes partant pour Nantes, et, cette fois, c'est mon fourrier Lahaye qui se charge de ma lettre. Il a assez du service et il a raison de le quitter. C'est un bon, honnête et brave garçon que je regrette beaucoup.

A part le plaisir qu'il éprouvera, en rentrant dans sa famille, je crois qu'il conservera toujours de bons souvenirs de ma compagnie, qui est aussi une petite famille où on n'est pas méchant, mais où on sert très bien sans faire d'embarras. Lahaye pourra te le dire : Je désire que tu puisses l'avoir dans ton escadron (1), parce que c'est un homme dont tu pourrais être sûr dans un moment difficile.

Il y avait un article contenant de bien bonnes idées dans le *Breton*, il y a quelques jours, sur la nécessité d'occuper l'armée de manière à être utile au pays. Je

(1) Camille Mellinet était commandant dans la garde nationale de Nantes.

regrette que vous ne donniez pas plus d'extension à un pareil projet et tu devrais influencer au moins nos députés pour en parler à la Chambre, car il est indigne d'un peuple, civilisé comme le nôtre, et qui veut être le premier de la terre, de retirer un malheureux ouvrier ou cultivateur de son travail pour lui faire oublier son état et lui apprendre... quoi? A faire le maniement du fusil, en un temps et deux mouvements, à monter une garde d'après l'ordonnance surannée encore en vigueur de 1768...

Vraiment c'est à se mettre en fureur quand on pense à cela. Ne pourrait-on pas, au moins provisoirement, réserver pour l'instruction d'un simple soldat les jours où il ne fait pas l'exercice, l'été ou l'hiver, et lui apprendre à lire, à écrire, à calculer? Rien ne serait si facile que d'être obéi dans de pareils ordres ou règlements, puisque moi, dans ma compagnie, par le simple désir que j'en ai manifesté, tous mes soldats, — à l'exception de deux, peut-être, qui encore m'ont répondu qu'ils ne demandaient pas mieux, mais qu'ils avaient la tête trop dure, — ont acheté des livres, s'instruisent mutuellement, travaillent des cinq ou six heures par jour et font beaucoup de progrès.

Parmi eux, il y a des hommes de trente ans passés et qui apprennent aussi bien que les jeunes hommes. Si tu parles de cela ou si tu l'écris, je t'en conjure, ne me nomme ni ne me laisse deviner, parce que je n'agis que dans l'intérêt de mes soldats, pour qu'ils me conservent quelques souvenirs après avoir quitté le service et qu'ils ne disent pas qu'ils n'ont acquis dans l'armée que le goût de boire sans soif, et la véritable manière d'attraper certaine vilaine maladie qu'on se garde bien de guérir dans les hôpitaux.

Au lieu d'enseignement mutuel général dans le régiment, où pas le quart de ceux qui voudraient le suivre ne sont admis, il faudrait faire cela par compagnie, comme toute autre instruction. Certes, il n'y a pas de compagnie dans l'armée, si j'en juge par notre régiment, où au moins deux officiers, si ce n'est les trois, ne soient parfaitement capables de surveiller cette petite instruction première.

Après, pour ceux qui seraient plus savants, il y aurait des cours de grammaire, de mathématiques, d'histoire, de géographie et d'administration militaire professés par les officiers (et très bien professés dans notre régiment, je te l'assure). On pourrait même y ajouter un cours de fortification passagère, de musique, etc., enfin ce qu'on voudrait; car, dans nos régiments actuels, pour obtenir de bonnes choses, il n'y a qu'à dire.

Il y a des éléments de toute espèce et une bonne volonté inconcevable, qui ne demande qu'à être bien dirigée. Si je savais écrire et que je fusse moins paresseux, je voudrais faire un gros volume sur les innovations à introduire dans nos pauvres, ignorants et délaissés régiments d'infanterie. Personne ne s'en occupe; on les regarde comme des murs qu'on transporte à volonté, d'un lieu à un autre, en laissant seulement quelques pierres sur la route...

Le 22 août 1833, le capitaine Mellinet part du 14e léger, en congé de demi-solde, jusqu'au 1er octobre, pour se rendre à Nantes où sa mère est décédée en juillet... tandis que son demi-frère Charles, passé major au service du Portugal, commandant le bataillon d'infanterie légère de la reine Doña Maria, envoie sa démission d'officier français au Roi qui l'accepte le 30 novembre 1833.

La lettre suivante est adressée par le lieutenant général Billard au baron X.., concernant le colonel Charles Mellinet, au service du Portugal :

Paris, le 23 février 1834.

Mon cher baron,

La vieille amitié entre M. Hector votre père et moi, me fait espérer que vous accueillerez avec intérêt la recommandation que j'ai l'honneur de vous adresser.

Mme Mellinet, née Dosne, par conséquent tante de M. Thiers, est une amie des plus intimes de ma famille; c'est vous dire combien je vous serai reconnaissant des marques de la bienveillante sollicitude que vous voudrez accorder à son fils, qui occupe un emploi d'*officier supérieur* dans l'armée de l'empereur don Pedro : Charles Mellinet, qui a obtenu par son *courage* et sa manière de servir le grade de *major* dans le 1er régiment de la Reine, était lieutenant dans le 21e léger en France, alors qu'il conçut le projet d'aller en Portugal pour y faire la guerre; il obtint à cet effet une permission de trois mois du Ministre de la guerre, mais pour aller en Angleterre, n'ayant pas cru devoir donner à M. Mellinet d'autre autorisation pour quitter son régiment.

Cette permission avait été renouvelée, non sans quelques difficultés, tous les trimestres. Cette prolongation devenant de plus en plus difficile à obtenir, le major Mellinet crut de son devoir d'écrire au Ministre de la guerre, que s'il y avait empêchement à ce qu'il fût autorisé à conserver son grade en France, en restant au Portugal, il le priait d'accepter sa démission, ce qui eut lieu, au grand déplaisir de toute la famille de M. Mellinet et surtout de son excellente mère, qui se consolerait difficilement de la démarche un peu précipitée de son fils, si le succès ne la justifiait pas, c'est-à-dire s'il n'obtenait pas tous les avantages auxquels lui donnent droit son courage militaire, son activité et enfin la preuve de dévouement qu'il vient de donner à la cause de la reine Doña Maria.

Il est donc du plus grand intérêt, mon cher baron,

pour M. Mellinet, qui a tout sacrifié en France, de trouver, au Portugal, une situation honorable, qui l'indemnise du sacrifice qu'il a fait.

Je ne puis donc assez vous le recommander, car il le mérite, et vous prier instamment, au cas où il serait question du départ des officiers français dans leur pays, de vous employer pour qu'il ne soit pas compris dans le nombre, le séjour du Portugal étant devenu d'une nécessité absolue pour lui, par la démission volontaire qu'il a donnée, et, encore par la raison que la famille Mellinet a été ruinée par la Révolution.

Je vous renouvelle, mon cher baron, l'expression, etc.

Le lieutenant général
Baron BILLARD.

Je puis vous donner de bonnes nouvelles de Mme la maréchale et de sa famille, avec laquelle j'ai eu le plaisir de me trouver vendredi à un très beau bal chez Mme Reille, le maréchal a eu de la peine à se défaire d'une toux assez tenace.

Le capitaine Mellinet est avec le 14e léger au camp de Châlons en 1835, époque à laquelle son ami P. Grobon se trouve être officier d'ordonnance du roi Louis-Philippe. Mellinet, qui compte vingt-trois ans de services, 4 campagnes, 3 blessures dont deux graves, est décoré le 27 avril 1838. Une lettre du général d'Hautpoul priait le commandant P. Grobon de conduire au feu le bataillon des Tirailleurs de Vincennes, qu'une décision royale, en date du 14 mars 1838, avait créé à titre d'essai. La guerre venait d'éclater en Afrique. Un chef digne de ces soldats d'élite était nécessaire et le ministre de la guerre écrivait au chef de bataillon P. Grobon :

Pour une troupe de nouvelle formation, il faut un chef actif, ferme et capable d'inspirer confiance à des subordonnés. Ces qualités vous les avez...

Le capitaine Mellinet essaya, mais en vain, d'accompagner son camarade. Il demanda alors un congé et se retira à Nantes, puis il sollicita une prolongation d'un mois à dater du 1er avril 1839, afin d'élaborer un travail qu'il préparait sur l'organisation de l'armée française. Il reçoit sa nomination le 27 août 1839, et vient à Paris, avec son régiment, pour faire partie du cortège conduisant jusqu'aux Invalides les restes mortels de Napoléon Ier (décembre 1840).

Le duc d'Orléans organise en ce moment dix bataillons de chasseurs à pied à l'imitation des *Tirailleurs de Vincennes*, qui se comportent si brillamment en Afrique sous le commandement de Pitre Grobon.

Mellinet est nommé le 30 septembre 1840 commandant du 5e bataillon, sous les ordres de Grobon devenu lieutenant-colonel, après avoir reçu une très grave blessure au Ténia de Mouzaïa.

L'organisation de ces bataillons de chasseurs exigea environ une année. Elle eut lieu au camp de Saint-Omer et c'est de là que Mellinet partit pour l'Afrique, en passant par Paris, où les dix bataillons reçurent leur drapeau (avril 1841).

Au moment de s'embarquer, le 5 juin 1841, le commandant Mellinet écrivit à son frère :

Je veux, mon cher Camille, pour mon adieu, te répéter ce que je t'ai dit tant de fois, c'est que tu n'as pas un meilleur ami que moi, pas d'homme qui t'apprécie mieux, qui te comprenne mieux que ton frère, que celui qui, depuis qu'il te connaît, a toujours eu pour toi la plus grande déférence et la plus profonde estime...

Embrasse toute la famille en lui faisant mes adieux. La mienne, car mon bataillon est ma seconde famille, est, je t'assure, fort agréable et très gaie; mon état-major n'est pas sot du tout; aussi, avons-nous cheminé heureusement, sans médire du prochain. Je fais ce que je peux pour entretenir la bonne harmonie et l'esprit de corps dans le 5e, qui ne m'a donné que satisfaction jusqu'à ce moment; si je suis assez chanceux pour conserver un peu de santé, je suis sûr que tout mon monde ira à merveille en Afrique.

Que j'y sois malheureux ou non, je t'en conjure, ne parle de moi que le moins possible dans le *Breton;* je crains et redoute singulièrement la réputation des journaux, même quand ils sont consciencieux.

Ma femme et ma fille m'écrivent de Nantes qu'elles seraient contentes au possible, et moi aussi, d'avoir mon portrait comme tu as le mien; mais, dans ce dernier, au lieu de la capote du 35e de ligne, j'aimerais mieux à me savoir figurant dans ton cabinet, au milieu de cette petite galerie des grands hommes de notre cité : en chasseur à la longue barbe, la tunique recouverte par le caban arabe, à capuchon, que nous a fait adopter le Prince au lieu de l'incommode manteau, et qui, un peu chicard, va merveilleusement à notre costume et nos figures de francs-arquebusiers.

Rien ne te plairait plus que nos chasseurs avec leur équiquement tout noir, leur veste bleue et leur pantalon gris bleu, en phécy de petite tenue, la grosse carabine sur l'épaule, marchant au pas gymnastique à leur entrée dans les villes de passage; c'est ainsi que j'ai émerveillé toute la population d'Abbeville, en entrant dans cette ville par un assez mauvais temps et faisant former mon bataillon, au pas gymnastique, en colonne serrée, ce qui n'est rien pour nous, mais qui, il faut le dire, a été parfaitement exécuté. Là-dessus, nos soldats font la *blague* de dire à leurs hôtes que les chasseurs noirs font toujours la moitié de leurs étapes à cette allure... Merci !

Quoi qu'il en soit, le costume, la marche, l'ensemble de nos bataillons a quelque chose d'un peu fantastique, qui a fait battre mon cœur militaire, la

première fois que je me suis trouvé devant cette sombre troupe.

En mer, quarante lieues de Mostaganem, vent debout, calme plat, à bord de la corvette de charge : l'*Oise*.

Mon bon frère,

Voilà aujourd'hui quinze jours que nous sommes partis de Toulon. Nous comptions rester cinq jours en mer, et, au lieu de cela, nous bourlinguons par tous les temps, bons et mauvais, sans jamais arriver et sans savoir quand nous arriverons, car, le diable m'emporte! c'est désespérant... Nous sommes fort ennuyés et je ne veux pas te conter nos tribulations. Nous n'avons d'espoir que dans un vent favorable et la... grâce de Dieu qui se fait furieusement attendre...

Deux compagnies de mon bataillon sont parties quatre jours après moi, par le bateau à vapeur le *Veloce*, et sont certainement rendues depuis huit jours à Mostaganem. Peut-être font-elles partie d'une expédition!

Mostaganem, 22 juin 1841.

Nous débarquons à Mostaganem et je me couche sur la terre d'Afrique ; enveloppé dans mon manteau.

Mostaganem est un horrible trou, mais de l'Arabe le plus pur, ce qui m'a amusé, à mon réveil, comme un enfant.

Nous partons, à peine débarqués, pour une razzia qui ne réussit pas. Le 5e chasseurs est d'avant-garde en allant, et d'arrière-garde au retour. Nous ramenons une demi-douzaine des... déguenillés, dont un est, à ce qu'il paraît, un personnage important, puisqu'on propose pour sa rançon 400 chevaux et 1 000 têtes de bétail. Je le donnerais pour moins, car je ne voudrais que son cheval, que personne ne remarque, qui certainement est un bon animal.

Quel pays! Quelle singulière et bizarre physionomie que celle de l'armée, au retour d'une expédition! Quels bavardages, quels cancans! Quelles blagues sur les combats! Quelles bonnes plaisanteries dans les bulletins qui les racontent!

29 juin 1841.

Hier, le colonel Cavaignac (1) est venu partager mon frugal repas au camp, et je ne saurais te dire à quel point c'est un homme parfaitement bien, simple, modeste, capable, digne et brave officier, comme on en voit peu, je t'en réponds.

21 juillet 1841.

Nous sommes de retour de l'expédition de ravitaillement de Mascara et des moissons faites aux environs de cette ville ou plutôt de cet amas de ruines, qui a dû être une ville fort considérable, mais qui pour le moment fait grand'peine à voir. C'est un triste et déplorable séjour pour les troupes qu'on y laisse, *car ici il n'y a de prisonniers que les vainqueurs*.

En revenant de Mascara, nous avons eu pendant trois jours l'armée réunie d'Abdel-Kader sur les bras. Aussi, bêtes et gens, nous sommes sur les dents. Cependant j'ai eu le bonheur d'admirablement me porter, pendant toute l'expédition, qui a été cruelle, je t'en réponds, de l'avis des plus vieux Africains. Il n'y a rien manqué, pas même cet épouvantable *sirocco*, dont il est impossible de se faire une idée, et que j'ai cependant supporté le mieux du monde, avec des chaleurs de 40 à 50 degrés. Il faut se figurer une flamme violente qui vous arrive comme si elle sortait de la bouche d'un four. Mais nos pauvres chasseurs! A quel point ils ont été éprouvés, abîmés, démoralisés! Je ne puis encore me remettre du chagrin que j'en ai éprouvé!

Ici il ne faut compter sur l'appui et l'indulgence de personne. Chacun pour soi et Dieu pour tous! On vous rit au nez si vous demandez aide ou service. Il faut tâcher de se débrouiller, de deviner les ordres, qui ne sont jamais positifs, et agir de son propre mouvement. J'en prends mon parti.

Notre bataillon allait bien au feu, mais les hommes étaient trop lents à se retirer de leur position, les officiers mous, quoique braves, et menant mal leur compagnie.

Du reste, ce n'est qu'une guerre de ruses et de coups de main de la part des Arabes, très prompts à saisir nos moindres embarras, et qui ont l'air de vouloir se soumettre, comme moi de me faire Arabe. Tout cela est bien peu de chose, sans le moindre résultat, ou plutôt avec les plus déplorables résultats, sans compter les pertes immenses causées par les maladies.

Il faut ajouter qu'il y a une prévention incroyable contre les corps nouvellement débarqués de France, et une indifférence complète des chefs qui est désespérante pour la santé des hommes. On n'y pense même pas : on les use, on les démoralise, pour satisfaire quelques ambitions, et rien de plus; mais pour ce qu'on appelle la colonie, rien, rien absolument.

Ceci n'empêche pas la bravoure. Le général Lamoricière est d'une capacité incontestable et d'un grand entrain dans l'action, mais je ne vois pas plus de résultats obtenus par lui que par les autres; décidément il ne s'occupe pas assez du soldat. Nos troupes font peine à voir au retour de ces malheureuses expéditions, sans parler du pittoresque costume de nos fantassins, enguenillés la plupart, coiffés de chapeaux de paille phénoménaux. Nos officiers ont

(1) Eugène Cavaignac, père de Godefroy Cavaignac, ministre de la Guerre en 1896.

un large feutre gris, comme du temps de Louis XIV, ce qui n'est pas sans caractère avec nos grandes barbes.

Ma maison au bivouac de Mostaganem est composée de deux sacs de campement décousus, retenus par deux fusils, et fermée du côté du vent par une couverture. Mon lit se compose d'une peau de mouton due à l'obligeance du colonel E. Cavaignac : c'est là-dessus que je me couche, entortillé dans mon burnous blanc arabe. Je m'y trouve très bien, malgré mes maigres côtes, qui se soulagent mutuellement, en me tournant du côté qui doit défatiguer l'autre. Lorsque je suis obligé de ne me lever que quatre fois dans la nuit, pour des épisodes quelconques, je trouve que la nuit a été excellente.

Dans leurs attaques, les Arabes sont assez amusants par leurs farces et leurs cris, surtout quand ils ont le plus léger avantage...

Je t'écris accroupi sur ma peau de mouton, mon papier sur mes sacoches. Ceci ne serait rien si la boutique marchait; mais ce beau bataillon, que je tenais dans la main, m'a filé comme les diarrhées qui tourmentent nos hommes.

A une lieue de Mascara, le général Lamoricière a enlevé un mamelon à la tête de mon bataillon, moi à côté de lui et fièrement monté, je t'en réponds (1), avec un grand entrain. Il est impossible d'en avoir plus que ce diable d'homme.

Quoique ne faisant que mon devoir, en allant placer mes tirailleurs, j'étais sous une bonne petite grêle de balles, qui ne me tourmentaient pas le moindrement. Je ne sais si le général parlera de moi. Le capitaine de Luxer, de mon bataillon, qui était en avant avec ses tirailleurs, mériterait aussi quelques éloges.

Une troupe admirable ici est celle des zouaves. On ne peut se faire une idée de l'intelligence et de la bravoure de ces lurons-là. Ils vont littéralement tout seuls et avec une rare intrépidité. Ce sont de fameux hommes, taillés en force trois fois comme les nôtres.

Abdel-Kader doit exercer une grande influence, en montrant à ses Arabes cette immense quantité de malades, dans nos convois, et de chevaux tués sur la route comme incapables de suivre.

Le général Lamoricière est si solidement trempé que jusqu'à son dernier jour il aura la même activité et la même ardeur ; mais te dire ce que je pense de ses projets et de sa manière d'opérer, je ne le puis. Il faut tout son moral et son caractère entreprenant, audacieux.

Le capitaine Ambert est auprès de moi.

Dans cette expédition, partie de Mostaganem le 2 juillet, dont le 5e bataillon forme l'avant-garde en allant, et, l'arrière-garde au retour, avec un bataillon de zouaves et un bataillon d'élite, sous le commandement du lieutenant-colonel Renaud, Mellinet arriva à Mascara le 6, sans être inquiété. Cette colonne fit la moisson autour de cette place et eut un engagement où Abdel-Kader se trouvait avec cinq mille cavaliers. La moisson terminée, la colonne quitta Mascara le 15 juillet. Six mille chevaux attaquèrent avec acharnement l'arrière-garde, le 17, et renouvelèrent l'attaque le lendemain.

Le 19, la colonne rentrait à Mostaganem.

Le général Lamoricière, qui la commandait, cita le commandant Mellinet au nombre de ceux qui s'étaient fait remarquer et le *Moniteur* en publia officiellement la liste, mais avec une erreur de nom, en imprimant : ***Mel****lusen.*

Nous retrouverons plus tard Mellinet en Algérie, puis en Crimée et en Italie.

George Bastard.

CHEFS ET SUBORDONNÉS

Il fut un temps où il n'aurait pas été prudent d'affirmer aux grands qu'ils avaient des devoirs envers les petits. A force de ne songer qu'à leurs droits, les puissants d'autrefois furent amenés à croire qu'ils étaient d'essence supérieure. Aussi l'étonnement d'un seigneur allemand fut-il voisin de la stupéfaction lorsque ce seigneur, qui avait été victime d'un accident de voiture en même temps que son domestique, apprit de la bouche d'un chimiste célèbre que le sang plébéien de son serviteur était plus riche en principes vitaux que son sang féodal.

Dans notre société démocratique, il existe encore des grands et des petits ; l'ordre social l'exige. Mais il faut reconnaître que les puissants d'aujourd'hui n'ont pas, en général, la conviction qu'ils appartiennent à une race d'élite, destinée par la nature à exercer le pouvoir. Cependant il serait excessif d'affirmer que tous ceux qui sont investis de hautes prérogatives justifient par leurs aptitudes et surtout par leur caractère cette investiture privilégiée. Il en est, et non des moindres, qui ont encore certaines illusions fâcheuses et quelques défaillances caractéristiques, que je veux mettre ici en lumière, avec toute la réserve et toute la discrétion que m'impose ma situation de chef et de subordonné.

**

En premier lieu, un chef doit être bienveillant envers ses inférieurs. Sans doute, la bienveillance n'est qu'une vertu passive, puisqu'on peut vouloir le bien

d'autrui sans faire effort pour le rechercher; toutefois ce sentiment peut devenir un mobile d'action. Vouloir le bien d'autrui, c'est déjà être disposé à profiter de toutes les circonstances favorables pour se rendre utile ou agréable aux autres. Ne fût-elle qu'une vertu paresseuse, la bienveillance encourage le subordonné, stimule son activité et contribue à faire aimer le chef et, par suite, le devoir. La justice la plus élémentaire exige qu'un chef soit bienveillant même à l'égard des subordonnés qui ont failli à leurs obligations. Si ces derniers étaient absolument responsables, leur chef devrait être d'abord et surtout ému de leur propre déchéance; mais comment faire le juste départ de leur responsabilité? Par suite, n'est-il pas injuste de les traiter avec une rigueur qui exclut tout sentiment de compassion et de sympathie? Ce qui importe, c'est le relèvement immédiat des coupables, or la bienveillance d'un chef est ici toute-puissante.

D'ailleurs la bienveillance peut se concilier avec la fermeté. On doit toujours réprimer des fautes qui trahissent un mauvais vouloir prémédité et persistant, seulement, dans l'emploi des sanctions, on doit apporter toute la modération possible, et même alors on doit être affligé d'être contraint de sévir.

Un chef doit surtout témoigner sa bienveillance à ses subordonnés lorsqu'il contrôle leur service ou qu'il leur accorde une audience. Sa bienveillance n'a pas pour résultat de donner à ceux-ci un surcroît d'intelligence ou de tact, mais elle leur permet d'être tout ce qu'ils sont, et voilà ce qui importe. Le sentiment de leur infériorité hiérarchique s'accentue, en effet, chez les subordonnés, mais à des degrés divers, lorsqu'ils sont en présence de leurs chefs, et surtout de chefs investis d'un pouvoir étendu. Chez les natures impressionnables, si nombreuses de nos jours, un trouble subit obscurcit la pensée et rend gauches les attitudes et les gestes. Tel qui a l'esprit lucide et les manières aisées à l'état normal perd en partie son assurance et sent comme un désarroi soudain dans les idées en présence du maître. La crainte de paraître inférieur à ce qu'il doit être et de laisser une impression fâcheuse dans l'esprit d'un chef qui dispose de sanctions désirées ou redoutées déprime l'inférieur, surtout lorsque ce chef n'est pas « visiblement » bienveillant.

Si, dans ce dernier cas, tout se bornait à cette émotion passagère, la chose n'aurait qu'une gravité relative, mais, revenus de leur saisissement, les subordonnés peuvent, suivant leur tempérament, être enclins au découragement ou éprouver contre leur chef une irritation plus ou moins vive. Tous sont déjà disposés à profiter des circonstances favorables pour manifester leur ressentiment. Parfois la presse facile peut se faire l'écho de leurs plaintes, exagérées à dessein, sous le voile de l'anonymat. C'est ainsi que le sentiment de la hiérarchie s'altère et se pervertit.

Les défauts essentiels qui, de prime abord, paraissent incompatibles avec la bienveillance sont la fierté hautaine, la gravité froide et « distante », l'impatience nerveuse et l'irritabilité.

Les chefs hautains s'imaginent encore qu'ils appartiennent à une race supérieure. L'orgueil est la cause originelle de leur défaut. Ils voient les subordonnés trop bas, parce qu'ils se placent trop haut. Ils se croient toujours en pleine possession de la vérité; de là, leur ton sec et tranchant, leur façon cassante d'interrompre leurs inférieurs et de leur dire qu'ils sont dans l'erreur à propos de tout. Ils ne sauraient supporter la moindre contradiction sans croire déchoir. En réalité, ils ne sont pas très délicats sur la nature des sentiments qu'ils désirent inspirer à leurs subordonnés; l'attachement de ceux-ci ne leur importe guère; ils veulent être craints, et ils combinent tout en eux et autour d'eux pour produire l'impression de la crainte. Leurs mots sont amers et blessants, leurs gestes secs et impérieux. Persuadés que leur supériorité hiérarchique les a investis d'une supériorité universelle, ils n'imposent que leur volonté. Ils sont dupes d'une généralisation trop étendue; ils semblent ignorer qu'un inférieur peut être, sous quelques aspects, supérieur à son chef. A vrai dire, leur nombre diminue de jour en jour, à notre époque où le sentiment de l'égalité devient âpre et outré. Un préfet m'a donné à cet égard des impressions que j'ai notées. Ce fonctionnaire avait grand air et portait beau, mais il s'ingéniait à exagérer ces dons naturels par des airs hautains. Il s'appliquait à écraser ses inférieurs de toute sa supériorité préfectorale et ne négligeait point les procédés d'intimidation. Il avait même la manie, dans son cabinet, de se lever en sursaut lorsque son interlocuteur était assis, et de lui adresser la parole debout, sur un ton sec et solennel. On aurait dit qu'il tirait avantage de cette différence de niveau.

En songeant à ces chefs, que les difficultés de l'administration contemporaine façonnent et amendent, je ne puis résister au désir de citer ces lignes extraites d'une œuvre de M. de Vogüé : « L'effet inéluctable de la démocratie est d'avilir les charges publiques, de relever par contre-coup les charges morales et intellectuelles que l'opinion seule a conférées. Dans la hiérarchie établie par le sentiment général, et qui passe peu à peu dans nos mœurs, un grand savant, un grand poète ont la préséance sur le fonctionnaire officiel, sur le ministre qui n'est que ministre. »

Les chefs froids constituent une catégorie à part. Silencieux et graves, parfois mélancoliques, ils sont

impénétrables. En leur présence, les inférieurs les plus maîtres de leurs émotions sont envahis par un sentiment de gêne. Ce qui accroît leur malaise, c'est qu'ils n'entendent que le son de leur voix. Ils finissent par en être choqués et par sentir qu'en troublant le silence du milieu ambiant ils commettent une inconvenance, une sorte de profanation. Les subordonnés timides ne disent plus que des mots « gelés » ; les nerveux battent les buissons et deviennent loquaces et incohérents. La fin de leur conversation est une déroute.

D'ailleurs comment avoir une contenance digne et suffisamment aisée en présence d'un chef qui vous scrute de son regard et ne dit mot ? Des écrivains ont prétendu que la maîtresse de maison qui reçoit des visiteurs doit participer à la conversation générale pour l'alimenter et mettre tout le monde en train, et qu'elle est vraiment distinguée lorsqu'elle a, par son tact, amené tous les visiteurs à être satisfaits d'eux-mêmes et comme ravis de leur propre conversation. Que dire d'un chef qui reçoit, avec une froideur muette, des « collaborateurs » ? Ces chefs peuvent être, j'en conviens, pleins de bonnes dispositions à l'égard de leurs subordonnés, mais ceux-ci sont enclins à en douter, et ce doute qui naît en eux lorsqu'ils prennent contact avec leurs supérieurs se dissipe lentement, comme toute impression première un peu vive. Cette froideur est souvent voulue et recherchée avec effort : elle met en garde le chef contre les entraînements d'une conversation un peu libre et elle écarte les solliciteurs; mais peut-on croire qu'un homme distingué puisse dire plus qu'il ne doit dans une conversation avec des inférieurs, et cette froideur qui éloigne certains subordonnés permet-elle au chef de les connaître ?

L'impatience nerveuse, la mauvaise humeur et l'irritabilité sont des défauts beaucoup plus fréquents chez les fonctionnaires. Cela s'explique, mais ne se justifie pas. Plus leur situation est élevée, plus ils doivent s'en rendre dignes.

Les chefs de service sont exposés à recevoir une foule d'impressions désagréables. Chacune d'elles peut-être impuissante à provoquer une crise d'impatience ou d'aigreur, mais ces émotions superposées exercent à la longue leur action sur le tempérament moral. Leur influence est prompte et forte, surtout chez les sensitifs, « dont le système nerveux, et surtout cérébral, est primitivement constitué de manière à jouer presque tout seul, avec une intensité souvent disproportionnée aux excitations extérieures ». *Tempérament et caractère*, par M. Alfred Fouillée, p. 136.) D'après mes observations, ces perceptions sourdes produisent le maximum d'effet chez les sensitifs dont l'intelligence est développée. D'un esprit inquiet, mais pénétrant et fin, ils distinguent sur-le-champ toutes les nuances de la pensée chez les autres, dont les fautes, les erreurs ou la vulgarité produisent en eux comme de rapides et douloureuses meurtrissures. Leur conversation rapide et heurtée est parfois monosyllabique. Au lieu de se dérouler en phrases complètes, elle est discontinue et, en apparence, décousue. Les mots que ces chefs prononcent et qu'ils semblent jeter dans la conversation au gré de leur caprice ont cependant leur sens et leur portée ; la logique de l'argumentation, si elle est cachée pour les esprits un peu lents, n'en est pas moins réelle, profonde et parfois mordante. Je comparerai volontiers ces mots à ces rochers qui s'élèvent au-dessus des eaux et qui sont les points culminants d'une même chaîne enfouie sous les flots.

Les interlocuteurs timides ou un peu lents d'esprit sont loin d'être à l'aise en présence de ces chefs irritables, subtils et parfois ironiques.

Je conclus de ces considérations générales que l'idéal serait que les chefs « n'eussent ni la morgue ni la froideur de l'homme du Nord, ni l'exubérance, ni la faconde de l'homme du Midi; qu'ils fussent dignes sans hauteur, réservés sans taciturnité, bienveillants sans banalité, assez en dehors pour plaire, jamais trop pour devenir vulgaires ; qu'ils ne fussent ni silencieux comme les races septentrionales, ni bavards comme les races méridionales, et qu'enfin ils sussent causer avec charme et écouter avec esprit et avec bonté. »

*
* *

La bienveillance des supérieurs inspire aux subordonnés une confiance qui cimente leurs relations. La confiance amène la sécurité, qui est la première condition de l'effort énergique, persévérant et fécond.

En présence du chef, la confiance d'un subordonné se manifeste par une liberté honnête dans le langage et dans les attitudes. Elle devient ainsi un hommage visible rendu par l'inférieur aux qualités aimables du supérieur. Et cependant il n'est pas prouvé que cette liberté plaise à tous les grands. Elle semble exclure, à leurs yeux, le sentiment profond du respect. D'ailleurs, il n'est pas toujours facile, surtout aux personnes nerveuses, de se montrer aussi respectueuses dans leurs attitudes qu'elles le sont dans leur for intérieur, à cause de leur impuissance à mettre en harmonie leurs intentions, qui sont excellentes, et leurs mouvements extérieurs qui sont plus spontanés que réfléchis. Il est au contraire des subordonnés qui ont reçu le don naturel de la « respectuosité ». Toutes leurs attitudes concourent à donner aux supérieurs l'illusion d'une déférence aimable et profonde qui flatte toujours un chef et le dispose en faveur de ces « don Juans » de

l'administration. « La respectuosité, a dit M. Faguet, est un fluide qui sort des respectueux par tous les pores et enveloppe les respectés comme une essence subtile d'huile parfumée; les respectueux sécrètent discrètement le respect, et les respectés se sentent oints. »

La confiance est aussi une garantie de la sincérité; or si la franchise est un bien dans les relations sociales, pourvu qu'elle ne confine point à l'indiscrétion, elle est, dans la hiérarchie, d'une importance essentielle. A qui les subordonnés doivent-ils se fier autant qu'à leurs chefs, qui sont, par état, leurs confidents et leurs conseillers? Et quel sentiment de gratitude profonde éprouve un inférieur lorsqu'il s'aperçoit que son chef ne profite de ses confidences et de ses aveux que pour lui donner de bons conseils ou lui prodiguer des encouragements? Le fonctionnaire coupable est ainsi disposé à réparer sa faute et à s'amender, non tant pour éloigner de lui le châtiment que pour procurer à son supérieur la satisfaction intime et savoureuse d'un succès moral. N'est-ce pas le moyen le plus délicat d'être reconnaissant à l'égard d'un chef bienveillant et bon?

Le subordonné qui a dû se repentir d'avoir été sincère avec ses supérieurs devient sans délai méfiant et hypocrite. Il n'hésite plus à les tromper, parfois avec un réel talent de dissimulation. Inutile de chercher à le ramener dans la bonne voie où il était facile de le maintenir : il ne voit plus que des pièges dans les procédés les plus courtois. C'est ainsi que les chefs se privent, par leur faute, des moyens d'information les plus naturels; or leur ignorance de la vérité peut être la cause d'injustices qui nuisent à leur autorité et à l'esprit de corps.

Dans ses *Pensées*, Pascal expose avec une précision magistrale les effets de cette défiance : « Il arrive de là, dit-il, que si on a quelque intérêt à être aimé de nous, on s'éloigne de nous rendre un office qu'on sait nous être désagréable, on nous traite comme nous voulons être traités; nous haïssons la vérité, on nous la cache; nous voulons être flattés, on nous flatte; nous aimons à être trompés, on nous trompe.

« C'est ce qui fait que chaque degré de bonne fortune qui nous élève dans le monde nous éloigne davantage de la vérité, parce qu'on appréhende plus de blesser ceux dont l'affection est plus utile et l'aversion plus dangereuse. On ne fait que s'entre-tromper et s'entre-flatter. »

Un chef de service ne peut d'ailleurs inspirer la confiance à ses subordonnés que s'il prêche lui-même d'exemple. Je n'insisterai que sur un cas particulier dont la gravité n'échappera à personne. A-t-il des doutes sur la correction d'un inférieur, il n'a qu'à faire part de ses craintes aux chefs immédiats de ce fonctionnaire ou mieux encore, si les circonstances le permettent, à cet inférieur lui-même. Mieux vaut, dans beaucoup de cas, ignorer la vérité que de la connaître par des procédés inquisitoriaux. Pas d'intermédiaires investis d'une mission occulte de surveillance entre les subordonnés et lui; on ne saurait assez réprouver, dans l'administration, les tendances policières.

* * *

Toutefois l'influence d'un chef sur ses inférieurs ne saurait être profonde et durable que si, dans ses rapports avec eux, il s'efforce d'être juste. Fût-il sévère et même d'humeur difficile, un chef équitable et ferme est toujours estimé par ses subordonnés, tandis qu'un chef bienveillant et doux qui manque à son devoir, par faiblesse de caractère, ne tarde pas à être déconsidéré. Cependant il faut reconnaître qu'il n'est pas toujours facile à un fonctionnaire d'être juste; car, outre qu'il peut se tromper ou être trompé, il doit, par moments, subir des influences qui paralysent sa bonne volonté. Cela est inévitable dans notre pays où la démocratie est à peine à l'état naissant. La monarchie a mis plus de mille ans pour atteindre son apogée; il est excessif d'exiger que la démocratie, comme une fée toute-puissante, supprime sur-le-champ tous les abus et assure le triomphe subit et complet de la justice.

Les causes des injustices administratives peuvent être nombreuses, mais il en est qu'il convient de mettre tout particulièrement en évidence.

D'abord, à notre époque d'activité fiévreuse, certains chefs n'ont guère le temps d'étudier et de connaître à fond leurs subordonnés; ils les jugent trop souvent à la hâte et d'après leurs impressions premières. Si l'on considère que, sous le regard d'un chef, les subordonnés se transforment, en général, soit de propos délibéré, soit sous l'influence d'une émotion rapide et fatale, on comprend que des erreurs de « diagnostic » puissent être commises. Aussi il arrive parfois que ce n'est ni le zèle quotidien d'un subordonné, ni les qualités qu'il déploie chaque jour dans l'accomplissement de sa tâche qui sont mis en évidence dans les appréciations de ses chefs, mais ses manières d'être et ses façons d'agir au moment où son service a été rapidement contrôlé. C'est donc le subordonné le plus apte à se composer qui peut produire sur un chef la meilleure impression, et cette impression, quoique rapide, est persistante. Il faut, en effet, une maîtrise de soi peu commune pour revenir sur une opinion déjà faite, quoique fondée sur une impression première nécessairement incomplète. C'est ainsi que des injustices, qui sont le résultat d'observations superficielles et de généralisations précipitées, deviennent définitives.

En outre, il est des chefs qui semblent être per-

suadés, dans l'exercice de leurs fonctions, qu'ils n'ont été investis du pouvoir que pour découvrir et signaler le mal. Au lieu de faire un juste départ entre les qualités et les défauts de leurs subordonnés, ils s'imaginent, souvent avec la meilleure foi du monde, qu'ils doivent surtout insister sur les défauts. C'est une tendance plus naturelle et plus générale qu'on ne saurait le croire. Il est vrai qu'il est plus facile d'analyser les défauts que les qualités. Faire le juste éloge d'un inférieur sans être banal et en évitant tout ce qui sent l'effort, la recherche et l'exagération, est une tâche si délicate qu'on peut juger du tact et de l'esprit de finesse d'un chef d'après la façon dont il fait l'éloge de ses subordonnés.

Enfin un chef est toujours enclin, à un degré quelconque, à ne juger des inférieurs qu'en les comparant à lui-même, à ne louer en eux que ses qualités et même ses défauts et à blâmer ce qui n'est point en lui. Projetant en quelque sorte sa personnalité au dehors, il la considère comme une unité devant servir de commune mesure aux individualités qu'il est chargé d'étudier et de juger. Est-il froid ou mélancolique, la gaieté même tempérée d'un subordonné lui paraît exubérante et excessive ; est-il vif et exubérant, ses inférieurs, maîtres de leurs émotions, ne sont pour lui que des « banquises ». De là des appréciations faussées par une optique étroite et, par suite, des injustices.

* * *

Les conclusions de cette étude découlent étroitetement des considérations qui précèdent. De nos jours où les fonctionnaires sont déjà considérés comme des frelons de le ruche par certaines catégories de producteurs et de contribuables, leur devoir strict, impérieux, est de remplir leur tâche avec zèle et avec intelligence et de prouver au peuple l'utilité de leur existence.

S'ils manquent à ce devoir, les exigences sociales auront de plus en plus raison de leur incurie ou de leur scepticisme.

Plus que jamais, les chefs doivent être bienveillants et justes et « se courber avec bonté vers leurs inférieurs », sans cesser d'être fermes, car leur faiblesse est encore plus funeste à l'intérêt public que leur implacable sévérité. Ce qu'il faut avant tout, c'est que chacun accomplisse sa tâche avec toute la perfection possible ; or la justice et la bonté des chefs sont les stimulants les plus actifs du zèle des subordonnés. C'est ainsi que, dans la France républicaine, les fonctionnaires contribueront à réaliser la vraie démocratie qui, d'après Pasteur, « est celle qui permet à chaque individu de produire le maximum d'effort ».

A. Magendie.

LIVRES NOUVEAUX

Le mouvement littéraire flamand.

Un intéressant article publié récemment, dans *Cosmopolis*, sur le mouvement littéraire aux Pays-Bas, m'invite à dire ici quelques mots des écrivains des Flandres, frères de race, de langue et de cœur de ceux de Hollande.

Il y a trois mois, je pris à ce sujet quelques notes, en Belgique. Elles me furent dictées, par le chef reconnu des poètes flamands. Pour cela, elles pourront intéresser le lecteur. Il serait bon aussi qu'elles donnent, à peu près, une vue d'ensemble de cette littérature, en son état actuel. Je ne connais pas d'étude de ce genre où renvoyer un Français curieux de lettres étrangères. Ou plutôt j'en connais une et c'est justement dans l'intention de la compléter, sur certains points, que j'ai fait la petite enquête dont je voudrais consigner le résultat dans ces colonnes.

L'étude en question parut, cet été, dans un numéro de la *Revue Encyclopédique* consacré tout entier à la Belgique, en l'honneur, je crois, de l'Exposition de Bruxelles (ô actualité, que de crimes littéraires on a commis en ton nom !). Elle était signée de M. Cyriel Buysse. J'étais à Anvers, quand je la lus. Elle me surprit. Peu confiant, pourtant, en mon érudition personnelle, je résolus de recourir aux lumières de mon ami Pol De Mont. Et j'allai sonner à la porte de la maison de la rue Ommeganck où le grand poète flamand a créé à son infatigable labeur un cadre d'art raffiné, tout national et tout moderne. Je mis l'article de M. Buysse sous les yeux de M. De Mont et je lui demandai ce qu'il en pensait :

— Mon ami Buysse, me dit-il, cite mon nom et ne parle pas de lui, ce qui est aimable et trop modeste. Buysse est un vrai tempérament d'écrivain, vigoureux, très réaliste, réaliste comme un Flamand, à la façon de nos vieux Jordaëns et non à la vôtre, à vous Français, qui restez toujours de demi-idéalistes. Il a peint au vrai, en certain de ses romans, la vie flamande, telle qu'il l'a connue aux environs de Gand, dans son village de Nevele. Le meilleur de son œuvre consiste, à mon avis, en deux ou trois petits contes, comme *Le repris de justice de Pisenstecker*, et dans son roman bien connu : *Le droit du plus fort*, peinture audacieuse des mœurs campagnardes, suite de portraits en pied de voleurs, de receleurs, d'incendiaires et de braconniers. Il s'est attaché ensuite à l'étude des milieux bourgeois et aristocratiques et il y a moins bien réussi, peut-être. En tout cas, écrivain de valeur. Mais critique, non pas. Il ne l'a jamais été. Il n'était pas indiqué pour présenter un tableau d'ensemble de notre littéra-

ture et la façon dont je vois qu'il l'a fait me paraît manquer tout autant de lucidité que d'impartialité.

Il salue en Henri Conscience l'ancêtre que nous révérons tous, qui a révélé au peuple flamand sa langue et son génie, ouvert la voie que nous parcourons. Il a raison, mais quelle idée incomplète et confuse les Français auront du mouvement provoqué par Conscience, quand ils auront lu pêle-mêle, après ce grand nom, ceux des sœurs Loveling et de Teirlinck-Stijns, de Ledeganck et Van Duyse, de De Tière et Gittens ! En ces noms-là Buysse résume le roman, la poésie, le théâtre flamands, oubliant tous les autres, ne se souciant ni de caractériser les talents, ni de distinguer les étapes et les écoles. Pour que des Français qui n'ont pas suivi de très près notre production pussent s'y reconnaître, il faudrait non seulement compléter tout cela, mais y mettre de l'ordre et du jour.

Ledeganck et Van Duyse, vous ne l'ignorez pas, sont des poètes de la génération du romancier Conscience, ayant livré avec lui le bon combat, disparus aujourd'hui comme lui : depuis quelques jours, Ledeganck a sa statue à Eecloo. Ce sont des ancêtres. A leurs noms, il en faudrait joindre bien d'autres, si l'on voulait écrire une histoire littéraire des Flandres au XIXe siècle. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il s'agit de caractériser le mouvement actuel. Tenons-nous-en aux vivants.

De la génération qui a suivi celle de Conscience, de la génération née entre 1830 et 1840, beaucoup sont encore debout, dont Buysse ne parle pas, dont il faut parler. Car c'est de l'ingratitude et presque une impiété d'oublier des hommes comme De Geyter, Vuylsteke, Antheunis, De Vos, tous poètes !

Voici De Geyter, par exemple. Il est l'auteur d'une admirable traduction en néerlandais actuel de notre vieux poème de moyen âge, du *Reinaert de Vos* que vous appelez le Roman de Renard. Il a écrit un poème que l'on a eu tort d'appeler un poème épique, mais qui n'en est pas moins un monument littéraire considérable : *l'Empereur Charles et le royaume des Pays-Bas*. Inégal à la vérité, ce poème a des parties absolument remarquables ; ainsi ces deux tableaux qui se répondent et s'opposent avec tant de vigueur : les fêtes de Gand pour la naissance du futur Charles-Quint, et Gand châtié par son fils Charles.

Voici encore Vuylsteke. Je sais bien qu'il a imité Heine. Je sais bien que nombre de ses poésies de la *Vie d'étudiant* ont perdu de leur intérêt pour les jeunes gens d'aujourd'hui. Je sais aussi que plusieurs de ses pièces patriotiques sont trop tendancieuses pour être de réelles œuvres d'art. Mais cela ne nuit en rien à la beauté de ses *Mijmeringen* (méditations), poèmes mi-lyriques, mi-satiriques, expression d'un pessimisme sincère et original. De son pessimisme, Vuylsteke n'a pris le germe dans aucune philosophie. Il en a été envahi au spectacle d'abaissement et de misère que donna à sa jeunesse le peuple flamand, *son* peuple flamand. Il a tracé un admirable tableau dans *le cortège des ouvriers gantois en 1856*, où il fait défiler devant Léopold Ier le sinistre troupeau des ouvriers de fabriques, des femmes amaigries, des enfants « volés à l'école ». La toile de Luyten : *la Grève*, a eu un grand succès. Ceux qui admirent le peintre ne devraient pas oublier le poète. Vuylsteke exprime là et dans toutes ses *méditations* une sorte de désespoir patriotique. Il lui manquait la foi dans l'avenir, dans le succès final qui est venu quand même. Aujourd'hui il n'est plus pessimiste.

Et Antheunis. Ce n'est peut-être pas un grand poète, mais combien il est aimable ! Notre critique Paul Bergmans, qui lui a consacré une étude, dans une de vos revues parisiennes, l'a montré tel qu'il est : un *intimiste*, chanteur de chansons d'amour, peintre des plus exquis tableaux de famille qui soient dans notre langue. Ses deux recueils enferment des perles de naïveté et de simplicité. Nous n'avons qu'une chose à lui reprocher : c'est d'avoir fait des vers français — entendez-moi bien : parce que ses vers français ne valent pas ses vers flamands.

Le Dr de Vos eût mérité, ne fût-ce que comme réaliste, d'être cité par le réaliste Buysse. C'est un de ceux qui écrivent le plus parfaitement le néerlandais ; un peu maniéré peut-être, un peu recherché, visant trop à l'effet, mais combien vivante est son étude : *Un jeune homme de Flandre !* sorte de petit roman qui, sans être une autobiographie, contient beaucoup de lui-même et de sa très difficile jeunesse. Poète et homme de science, il s'est efforcé de dégager la poésie latente dans les découvertes scientifiques et son poème *dans la nature* offre de fort belles descriptions.

Enfin, c'est consacrer une injustice par trop criante que de passer sous silence l'abbé Gezelle. Guido Gezelle est le plus pur lyrique du pays flamand. Comme la plupart des écrivains catholiques de la Flandre occidentale, il est particulariste. Par hostilité envers la Hollande protestante, il réagit contre ce que son école appelle le néerlandais officiel. Brugeois de naissance, il se sert avec prédilection du vocabulaire de sa province, qui, après six cents ans, diffère peu de celui du grand poète brugeois du XIIIe siècle, Van Maerlant. Son premier recueil nous le montre un peu trop soumis à l'influence de Longfellow. Mais bientôt il se libère et saisit, comme nul autre, le paysage flamand, ses plaines sans horizon, ses champs ondulants de blé, son sarrasin, ses trèfles, ses petites rivières claires et chantantes, ses arbres s'acheminant courbés vers l'est... Il a fait sur

les arbres les plus beaux vers flamands, des vers comparables à ceux de Ronsard. Pour la forme, c'est un rénovateur et un inventeur : il rajeunit les formes de la chanson populaire, il découvre des rythmes exquis. Méconnu en Hollande, il est, en Belgique, trop mesquinement oublié par les uns ; il est vrai que les autres l'admirent peut-être de façon excessive. Affaire de parti !

Eh bien ! voilà des poètes qui eussent mérité d'être cités à côté des sœurs Loveling et de Teirlinck-Stijns. Ces derniers noms, d'ailleurs, sont ceux de romanciers distingués. Des deux sœurs Loveling, l'aînée, Rosalie, est morte depuis plus de vingt ans, après avoir donné, en collaboration avec sa cadette, Virginie, un recueil de *Poésies* que nos meilleurs critiques ont loué. Virginie a publié une longue série de nouvelles et de romans dont plusieurs feraient honneur à n'importe quelle littérature européenne. Personne n'a peint avec de plus franches couleurs la vie du campagnard et du bourgeois flamand des environs de Gand : elle est de Nevele, comme Buysse, son neveu. Elle a eu tort, parfois, — je le pense du moins, vous savez que je suis un partisan de l'art pour l'art, — de marquer des tendances trop accusées. Elle est libérale et défend ses idées. Son roman de *Sophie* rend la lutte atroce, la lutte au couteau du clergé catholique et des rares apôtres du libéralisme dans nos campagnes flamandes, pendant le petit Kulturkampf des années 1875 à 1884. Mais comme ses types vivent, respirent, se meuvent ! comme ils sont flamands et flamands de la Flandre orientale, reconnaissables au moindre geste et à la moindre parole ! Virginie Loveling est surtout experte dans l'observation des petits détails de l'existence, — ceux où se trahit peut-être le plus intensément la vie de l'âme. Son dernier volume : *Un dur serment*, peinture d'un amour villageois, est presque un chef-d'œuvre.

Son nom appelle ceux de Teirlinck et de Stijns. Ces deux auteurs ont écrit, en collaboration, un roman à tendances aussi, retraçant avec d'autres couleurs le même tableau que *Sophie : Arm Vlaanderen*. Stijns exploite les environs d'Audenarde où il est né. Ses récits ont plus de chaleur que ceux de Virginie Loveling, mais sont moins bien composés, moins concis ; et l'observation y est plus pittoresque qu'intense, — ce qui n'empêche pas qu'*Amour brutal* ne soit l'œuvre d'un paysanniste de premier ordre.

Après tant de poètes, de romanciers et de romanciers poètes, il convient de citer un critique. Prenons, si vous voulez bien, Max Rooses. Je suis un de ceux qui, depuis 1880, ont eu le plus souvent maille à partir avec cet homme de talent et de bonne foi. Nous représentons, en art, deux tendances opposées. Rooses tient pour une littérature à visées utilitaires, je suis convaincu que l'art se suffit à lui-même, que la poésie n'a d'autre but que la poésie. C'est vous dire que je n'ai pas souscrit à tous les jugements qu'il a portés sur nos écrivains. Mais de chaque rencontre nous sommes sortis plus amis. Grisonnant, mais bien vert, Rooses est un travailleur infatigable. Sans purisme, il écrit parfaitement et ses études de critique littéraire et artistique dénotent un styliste.

... Ainsi, avec la plus belle ardeur et la plus chaude sympathie Pol De Mont me parlait de ses aînés, de ceux qui entreprirent, avant lui, de doter d'une littérature nationale son cher peuple flamand.

— Mon cher maître, lui dis-je, on peut compter sur vous pour réparer les lacunes de la critique de M. Buysse, mais vous commettez à votre tour un oubli, dont M. Buysse ne s'est point tout à fait rendu coupable. Vous ne me dites pas que, vers 1880, un jeune poète, qui avait publié son premier volume en 1877, fut le promoteur d'un mouvement qui a complètement renouvelé la lyrique néerlandaise. Ce poète a fait entendre des accents, créé des formules inconnus jusqu'à lui. Il a mené, non seulement comme poète, mais comme critique littéraire et critique d'art, essayiste, directeur de revues, conférencier, professeur, grammairien, une campagne où il a trouvé la victoire. Vous oubliez — ce que ne vous pardonnerait pas M. Brandès — l'auteur d'*Iris* et de *Claribella*.

Mais Pol De Mont n'aime pas à parler de lui. Le plus aimablement du monde, il esquiva ma question — en me parlant de ses cadets.

— Il se peut, me dit-il, que j'aie été en mon temps (il a quarante ans !) un novateur. Mais vous savez que je suis maintenant dépassé et que l'on m'accuserait volontiers de tendances réactionnaires. C'est que les idées bouillonnent et fermentent ferme dans nos têtes flamandes. Nous avons toute une pléiade de « jeunes » qui donnent le plus bel espoir. La plupart n'ont pas encore publié de recueil. Ce qu'ils ont écrit est dans les revues, dans la *Vlaamsche School*, que je dirige, dans une revue d'avant-garde qui s'intitule vaillamment : *Van nu en straks*, d'à présent et de tout à l'heure. Là se prouve chaque jour la haute valeur de Hegenscheidt, de Langendonck, bon sonneur de sonnets, de Stijn Streuvels, ce pâtissier campagnard dont les paysanneries sont si poétiques dans leur haute et forte couleur. Et Auguste Vermeylen avec sa prose concise, serrée, admirablement rythmée, ferme et souple comme du métal ! Et, parmi les arrivants, De Meyne, van Woestyne, de Bom, van Offel ! Van Offel mériterait une attention toute spéciale. C'est un jeune peintre qui a débuté en littérature par un petit recueil : *Bloei* (floraison), d'une surprenante richesse d'inspiration ; il est symboliste-né et il trouve sans

effort les images les plus neuves et les rythmes les plus originaux.

Et puis, continua Pol De Mont, il est un nom qui m'est cher entre tous et que je ne voudrais, pour rien au monde, abandonner à l'oubli. C'est celui d'Albert Rodenbach, mon compagnon d'études, avec qui j'ai eu l'honneur de gagner à la cause flamande notre jeunesse studieuse entre 1876 et 1880. Il est mort à vingt-trois ans. Ses dons étaient exceptionnels. Il y avait en lui l'étoffe d'un Gœthe. Il n'a pu faire paraître qu'un petit volume de premières poésies. Il a laissé un drame en vers, *Gudrun*, que j'ai adapté pour la scène en 1896, à l'occasion du congrès néerlandais d'Anvers. Lui seul aurait pu nous donner ce qui manque le plus aux Néerlandais, depuis Vondel: un théâtre vraiment littéraire. *Gudrun*, dont il a emprunté le sujet moitié à l'épopée de ce nom, moitié à l'histoire de Carausius, est un drame grandiose où s'entre-choquent la vigueur hirsute des Barbares germains et l'habileté des Romains conquérants. Il y a là des personnages presque plus grands que nature, dévorés de passions puissantes qui absorbent toutes les facultés de leur être. Ah! sans doute, au point de vue étroit du théâtre, de la scène, il y a des défauts; mais quelle vigueur, quelle hardiesse, et les beaux vers! Voilà un initiateur dont le nom était plus digne d'un hommage que ceux, d'ailleurs estimables, de De Tière et Gittens.

Tout cela, voyez-vous, conclut le maître, nous permet de prédire le plus bel avenir à la littérature flamande et au peuple flamand. Ou plutôt pourquoi parler d'une littérature et d'un peuple flamands? Pourquoi, par un injustifiable procédé d'abstraction, séparer les Flamands de Belgique des Hollandais? Nous sommes tous des Néerlandais. Il n'y a point de frontière entre nos esprits. Nous sommes un seul peuple.

Cela est vrai *historiquement*...

La littérature néerlandaise est née à Bruges, au XIIIe siècle, avec notre grand van Maerlant. Son centre est resté à Bruges bien après la chute de Bruges, jusque vers le XVIe siècle. Puis il s'est transporté — pour peu de temps — à Anvers. Et, après la prise d'Anvers par les Espagnols, il s'est fixé, avec les émigrés flamands, à Amsterdam. Le grand Hollandais, le poète insurpassé, Vondel, était né d'émigrés anversois. Avec lui, avec Brederoo, les lettres néerlandaises fleurirent en Hollande, tandis que tout dépérissait en Belgique sous l'oppression castillane. Tour à tour espagnol, autrichien, français, le peuple belge oublia sa langue. Durant trois siècles, le dialecte brabançon alla se corrompant, tandis que le hollandais s'épurait, devenait une langue littéraire et une langue de société, s'appauvrissait même, et, à tendre vers le classicisme, prenait quelque chose de raide et d'artificiel. Au bout de trois cents ans, l'écart était devenu tel que nombre de Flamands instruits croyaient parler une langue différente du hollandais. Oui, les Flamands de 1815 ont protesté contre l'adoption du néerlandais comme langue officielle, parce que c'était une langue étrangère! Vint Conscience et peu à peu l'unité linguistique se rétablit. Je ne vous parle pas de la grosse question de l'orthographe : à ce point de vue les différences sont superficielles et tendent plus que jamais à disparaître. Nos congrès néerlandais ont accompli l'œuvre d'unification. Pour le moment, on peut dire que la différence entre les deux idiomes se borne à ceci : le peuple hollandais, grâce à un enseignement admirable, en est arrivé à parler sa langue sous une forme pure, euphonique, littéraire; le peuple flamand, auquel on a tâché, depuis 1830, de faire oublier sa langue, qui n'a pu l'apprendre qu'à l'école primaire, parle toujours le dialecte. Puis, le néerlandais parlé au sud du Moerdyk a un vocabulaire plus proche du vocabulaire médiéval de van Maerlant; la langue s'est pétrifiée ici; tandis que le néerlandais au sud du Moerdyk se tient plus près de la langue type de la Bible des États Généraux. Enfin il y a quelques expressions auxquelles les Hollandais donnent la préférence et d'autres qu'affectionnent plus particulièrement les Flamands. A tout prendre, la différence entre les deux idiomes est plus petite que celle entre l'allemand du nord et le souabe.

Il n'y a qu'une littérature néerlandaise! Dans toutes les histoires littéraires écrites soit par des Hollandais, soit par des Flamands, dans toutes les anthologies d'auteurs anciens et modernes publiées à Amsterdam, à Anvers ou à Gand, la biographie et les œuvres des auteurs flamands et hollandais se coudoient. Les critiques allemands, qui sont les seuls à bien connaître notre littérature, ne commettent pas l'erreur de séparer ce qui doit être uni. Tenez, voici un feuilleton coupé, je crois, dans la *Gazette de Cologne*. C'est une revue de la *Neue holländische Litteratur*. Les noms de Cyriel Buysse, de Virginie Loveling et le mien y encadrent ceux d'Hélène Swarth, de Couperus et d'Emants. C'est là ce qu'exige la vérité littéraire et aussi la justice. Car à couper en deux le mouvement néerlandais on le défigure, on lui nuit et on affaiblit sa portée. Celui a qui on montre, isolément, une de ses faces oublie l'autre ou l'ignore. Pour donner la vraie mesure de que nous avons fait, en ce siècle, il faut joindre aux noms flamands que je vous ai cités, les noms hollandais de Bilderdijk, de Multatuli, de Couperus, de Mme Lapidoth-Swarth... Ce dernier nom est le symbole même de l'union des deux littératures, puisque ce délicat poète féminin, belge par son éducation tout entière et par ses débuts littéraires, appartient à la Hollande par

sa naissance, son mariage, sa résidence actuelle...

J'ai donné aux lecteurs de la *Revue Bleue* l'opinion du plus célèbre des poètes des Flandres sur le mouvement littéraire flamand. Je ne l'alourdirai pas de mes commentaires.

Il me serait pourtant permis, n'étant point Flamand, de rechercher si les écrivains des Flandres, tout en ayant la ferme croyance qu'ils tiraient de leur propre fonds une littérature tout originale, toute nationale, n'ont pas subi, et profondément, les influences étrangères : celle de notre romantisme, celle de notre naturalisme et, en dernier lieu, l'influence des préraphaélites anglais, de Dante Rossetti, de W. Morris et des autres. Il serait bon aussi — et ce serait plus délicat — de fixer la valeur relative de la littérature flamande, par rapport aux grandes littératures européennes. Mais tout cela mènerait bien loin. Et avant de m'aventurer dans une discussion de ce genre, il me faudrait tout d'abord combler la grande, la choquante lacune de cette étude, en caractérisant l'œuvre de Pol De Mont lui-même. C'est d'ailleurs ce que j'espère faire une autre fois, si je ne suis pas prévenu.

GABRIEL SYVETON.

THÉATRES

OPÉRA-COMIQUE : *Sapho* (1), pièce lyrique en cinq actes, tirée du roman d'Alphonse Daudet par M. Henri Cain; musique de M. J. Massenet.

Je dois d'abord faire un aveu : c'est que je suis tout à fait sans défense contre le charme de M. Massenet. A la réflexion, et lorsqu'il y a longtemps que je n'ai entendu de sa musique, j'arrive à me convaincre qu'il en est de plus ample et de plus pleine. Puis, je relis *Marie-Magdeleine*, les *Érynnies*, *Manon*, *Esclarmonde*, *Werther* : surtout ces délicats et exquis *Poèmes* qui suffiraient à sauver de l'oubli le nom de leur auteur, — et je retombe sous le charme. Peut-être, si j'avais pu exprimer ici ma tendresse pour les ouvrages que je viens de citer, montrerais-je pour *Sapho* une admiration qui ne serait pas sans réserves. Mais il se trouve que je n'ai jamais eu l'occasion de parler ici de M. Massenet. Et jamais je ne me résoudrais, pour la première fois où je parle de lui, à en mal parler... Cela ne veut pas dire que je ne serai pas sincère : j'en serais tout à fait incapable ; cela veut dire, tout au plus, que je serai sincère avec bienveillance.

Je crois discerner, tout comme un autre, les défauts de M. Massenet. Mais s'ils se sont accusés avec le temps, je crois qu'il n'en est pas seul responsable.

M. Massenet avait les dons les plus rares. Ils étaient, je ne dirai certes pas bornés, mais délimités avec précision. Une grâce alanguie et pénétrante, une sensibilité nerveuse où la sensualité entrait pour une bonne part, un charme subtil et sinueux, si je puis dire, enveloppant et prenant. Rappelez-vous, par exemple, l'adorable phrase d'orchestre qui ouvre la dernière partie de *Marie-Magdeleine* : cette phrase si douce, qui murmure, hésite avant de conclure, se reprend, et se pâme enfin avec une douceur infinie. Est-ce bien les « Saintes Femmes au Tombeau » ? Je n'oserais l'affirmer. Au moins cela est-il délicieux... Ajoutez à ces dons des dons plus rares encore : une richesse d'idées et une facilité singulière ; enfin, ce qui vaut mieux, une véritable nature de musicien : j'entends cette faculté, moins fréquente qu'on ne croit, de traduire *musicalement* l'émotion qu'on ressent... Presque dès le début, — aussitôt calmée l'ivresse causée par ce musicien nouveau qui se révélait, — deux courants d'opinions ou, pour mieux dire de sentiments, s'établirent autour de l'œuvre de M. Massenet. D'un côté, les femmes, c'est-à-dire la grande majorité du public. Celles-ci, au premier contact, furent soumises et charmées ; elles découvraient un musicien qui les aimait, qui sentait avec elles et comme elles ; elles l'adorèrent, surprises et ravies de ces « frissons inconnus », dont il est question dans *Eve* : elles ne discutèrent pas, elles subirent le charme.

D'autre part, il y avait ceux qui préfèrent aux nerfs le sang et les muscles : ceux qui admirent surtout les vastes et somptueuses ordonnances symphoniques... ceux qui n'aiment pas le charme, enfin. Au fond, ce qu'ils pardonnaient le moins, j'imagine, à M. Massenet, c'était de les charmer, et, par des procédés que, sincèrement, ils réprouvaient. Qu'ils aient tort ou raison, je ne veux pas le rechercher ici. Il est clair qu'en écrivant *Marie-Magdeleine*, *Eve* et *Hérodiade*, M. Massenet n'entendait pas refaire la *Passion selon Saint Mathieu*, laquelle a d'ailleurs été faite, et bien faite. Et il est probable aussi qu'il n'avait pas été exclusivement attiré vers ces sujets par leur côté religieux... M. Massenet fit quelques tentatives vers la « grande musique ». Elles ne furent pas toutes heureuses ; il faut dire qu'on ne les encouragea guère. On déclara, non sans apparence de raison, qu'il était mieux fait pour les sentiments discrets et légers. Il y revint, et on lui reprocha de faire toujours la même chose !

Entre ces deux camps, l'un qui se montrait résolument favorable, l'autre qui restait résolument sur la défensive, n'est-il pas naturel que M. Massenet ait incliné vers le premier? N'est-il pas naturel enfin

(1) La partition a paru chez Heugel.

qu'il ait préféré ceux qui l'aimaient à ceux qui ne l'aimaient pas? M. Massenet n'a jamais posé à l'homme de bronze. Il y a, je pense, quelque chose de féminin dans sa nature. Il souffrirait presque physiquement d'un insuccès; une critique un peu acerbe ébranle ses nerfs. Les critiques, il était sûr de les avoir, quoi qu'il fît. Avec *Manon*, *Esclarmonde* et *Sapho*, il était sûr de satisfaire ses amis, et il savait comment... Qu'il ait servi ceux-ci avec une complaisance parfois excessive, je l'avouerai si l'on m'y force. Mais pourquoi transformer en un acharné désir de succès ce qui pourrait bien n'être que l'effet d'une naturelle amabilité? Remarquez du reste qu'il n'a pas été mal inspiré en inclinant vers un genre qui plaisait à ses admirateurs et convenait à sa nature. Son ouvrage le plus complet, celui qui a eu le succès le plus constant et le plus mérité, *Manon*, est aussi celui où il pouvait le plus facilement mettre en œuvre ses inimitables qualités de charme et de sensualité sentimentale.

Sapho, pareillement, était pour lui une excellente matière à mettre en musique. Tout le monde connaît le puissant et effrayant roman de M. Alphonse Daudet. On aurait peine à le reconnaître dans les cinq actes qu'en a tirés le librettiste. Ce qui reste ici de la vraie Sapho, c'est bien M. Massenet qui l'y a mis, et c'est bien la musique, la musique seule, qui a traduit ce qui avait, paraît-il, échappé au parolier. Aussi bien, il était certain que la transformation du roman en « pièce lyrique » accuserait encore les défauts, ou, pour être plus précis, le « renversement d'intérêt » de *Sapho*-drame. Lors d'une des dernières reprises de la pièce, avec Mme Réjane, j'avais tenté de montrer que Sapho, passant au premier plan, devenait par cela même le personnage intéressant, et que nous étions avec elle contre Jean Gaussin, ce qui est le contraire de la pensée de M. A. Daudet. En musique, et avec M. Massenet, ce devait être bien pis. Gaussin n'est plus qu'un ténor, et Sapho a toute notre tendresse. C'est ainsi que, grâce à la musique, Sapho restera comme une touchante victime d'amour!.. Au surplus, passons sur le poème: il reproduit tant bien que mal les scènes capitales du roman. M. Massenet est trop intelligent pour n'en avoir pas vu les défauts. J'ai même un peu peur qu'il ne les ait cherchés. Et cela appelle une première réserve. Trois actes sur cinq sont construits de telle façon qu'il ne s'y passe rien, sauf un brusque coup de théâtre tout à la fin. Le premier, c'est la fête chez Caoudal, terminé par l'enlèvement de Gaussin par Sapho. Le second, c'est l'installation de Jean dans son petit appartement, le départ des parents, et la rapide et définitive intrusion de Sapho dans la vie de Jean. Le troisième est aux trois quarts rempli par les bruyants divertissements de Caoudal et de sa bande, et ce n'est qu'à la fin, en quelques mesures, que Sapho « s'explique » avec ses anciens amis. Je ne crois pas que, pendant ces trois actes, Sapho reste en scène vingt minutes! Le reste du temps est pris par les joyeux ébats de Caoudal, ou par les scènes sans grand relief qui mettent en présence Jean et sa cousine Irène. Je me reprocherais de ne pas signaler, au second acte, le joli et juste monologue de Jean, avant l'arrivée de Sapho; et aussi la belle et large phrase de Divonne: presque trop belle et trop large, étant donné les paroles quelque peu puériles qu'elle illustre, surtout au début. Quelque importance qu'ait tenue la « vieille mais bonne » lampe dans la vie de Divonne, il y a là un excès de solennité... Je reconnais d'autre part que deux des principaux aspects du caractère de Sapho nous sont indiqués dans la fin de cet acte: la sensualité par la phrase ardente: « *Ce que j'appelle beau, c'est d'avoir tes vingt ans!...* » L'autre, la bohême, par la chanson aux cadences si drôlement canailles. Mais tout cela est encore assez superficiel. Et nous ne sommes guère renseignés davantage par la grande scène d'explications qui termine le troisième acte. Il y a là plus de cris que de vraie douleur; et, si l'on excepte l'apostrophe de quelques mesures à Jean, — celle-ci tout à fait excellente d'allure et de ton, — ces cris ne me paraissent pas déclamés avec une justesse parfaite. On dirait qu'ici, M. Massenet avait peur de gêner son interprète par trop de musique: comme il avait craint jusque-là de trop faire œuvre de musicien... Soyons tout à fait sincères; il n'y avait pas grand'chose dans ces trois premiers actes. Mais voici le quatrième, voici le cinquième!

J'ai peur de passer pour un rabâcheur en insistant encore sur l'importance du poème dans une pièce musicale. Mais voyez comme elle est capitale. Ici, plus d'épisodes, plus de faits: nous touchons au drame. Le librettiste, maintenant, n'a pas pu faire (malgré certaines gaucheries) qu'il n'y ait pas devant nous une femme qui souffre et qui pleure. Et, aussitôt, au Massenet sec et « dépouillé » qui se contentait d'écrire une chanson drôle et de noter quelques cris de passion, succède le bon Massenet, le vrai. Bien plus, on dirait que l'approche seule du drame a suffi pour émouvoir le musicien un peu... distrait jusqu'alors. Comparez aux scènes analogues des premiers actes les dialogues de Jean avec sa mère et avec Irène. Ici, plus ou presque plus de solennité conventionnelle, de « gentillesses »; le duo avec Divonne est tout plein de tendresse grave et contenue: celui avec Irène est d'une grâce sans afféterie.

Mais voici Sapho...

La phrase qui soulignait à l'autre acte les reproches de Jean éclate à l'orchestre, et s'apaise aussitôt. Sapho parle: et ses premiers mots sont d'une tris-

tesse naturelle et simple; l'accent est net et émouvant. Des accords soutiennent le chant, ramenant les mêmes harmonies « découragées ». Puis, c'est un rappel discret de la chanson du second acte. Tout cela est juste, sans éclat et sans tapage.

J'aime moins... — soyons tout à fait sincère : j'aime autant, tout en reconnaissant qu'elle est d'une forme moins pure, — la grande supplication de Sapho : « *Pendant un an je fus ta femme...* » J'y vois bien un peu d'afféterie et une grâce qui n'est peut-être pas tout à fait dans les sentiments actuels de Sapho; j'y discerne bien quelques oppositions un peu voulues... Mais quoi! Le charme existe, et je le subis. Et j'ajoute que l'acte se termine avec une sobriété émouvante. (Il convient de remarquer en passant que la partition de *Sapho* est tout à fait exempte de ces déchaînements d'orchestre qu'on a jadis reprochés, non sans raison, à M. Massenet.)

J'arrive au cinquième acte. Ici, — sauf la phrase de Jean, qui ne me plaît guère, — je n'ai qu'à admirer. Et, cette fois, je n'ai pas besoin de me soumettre, avec un peu de volonté, au charme de M. Massenet. J'admire en même temps que j'aime.

Une plainte du violoncelle, à laquelle répondent des soupirs entrecoupés des cordes et des bois. Sur cette phrase, tantôt la suivant, tantôt uniquement soucieuse de donner plus d'accent aux paroles, pleure la voix de Sapho. Peut-être voudrais-je quelque développement de la phrase du violoncelle, au lieu des répétitions presque identiques qu'a voulues M. Massenet. Au surplus je reconnais que cette phrase revenant pareille, obstinée, comme une réponse aux espérances involontaires de Sapho, exprime avec justesse la force invincible qui s'abat sur elle. Ce qui est à louer ici, c'est avant tout la sincérité du sentiment, si naturelle et si « sentie » qu'elle n'a besoin d'aucun excès pour s'exprimer. A peine un *forte*, çà et là, au lieu de ces *fffff* que nous redoutions un peu à vrai dire; à peine une petite cadence un peu trop « jolie »... Vous ne vous en plaignez pas, j'imagine... — Mais comment M. Massenet a-t-il consenti à mettre en musique la niaiserie, trop offensante vraiment, qu'a inventée son librettiste? Croirez-vous que Sapho, la Sapho de M. Daudet, devient sur le tard une « bonne mère », et qu'elle se rassérène à l'idée de « faire de son fils le cœur honnête et pur qu'elle n'a pas été »!... Et cela est d'autant plus sot qu'aussitôt Jean paru, il n'est plus question une minute de l'avenir moral de l'enfant. Alors pourquoi? J'en veux à M. Massenet d'avoir consenti à mettre sa musique au service d'une telle ineptie. Et je lui en veux d'autant plus, le misérable, que cette musique est charmante!

Pour que je lui pardonne, il ne faut pas moins que la fin de ce cinquième acte. Jamais M. Massenet n'a été mieux inspiré. Je ne sais rien de plus pénétrant, de plus triste, de plus anéanti, que cette phrase inachevée du violon solo, soutenu par de simples arpèges des harpes. Nous l'avions entendue à la fin du premier acte, à peine esquissée : Jean la disait tout à l'heure; et la voici qui apparaît « toute nue », doucement infléchie, désespérée... Cela est d'une justesse et d'une vérité dignes d'admiration. Et voyez quelle gradation juste et vraie dans les trois plaintes de Sapho. Au quatrième acte, c'est la voix qui chante, qui veut reconquérir Jean, et qui se répand en tendresses câlines : Sapho espère encore. Au début du cinquième, c'est l'orchestre qui chante, qui dit et soupire sa plainte, soutenue, suivie parfois par la voix. Et, maintenant, ce n'est plus la voix (qui se borne à murmurer quelques mots); c'est l'orchestre, mais qui semble n'avoir pas la force de « tout dire » : il commence et n'achève pas, et s'il conclut enfin, c'est que le sacrifice est fait et que Sapho va partir... Cela, encore une fois, c'est du bon, du meilleur Massenet. Si les trois actes précédents valaient les deux derniers... Mais ce dont nous nous plaindrions c'est que le musicien se soit si résolument dérobé, et je ne suis pas bien sûr qu'il ne l'ait pas fait exprès; cela nous ramènerait à l'éternelle question du poème. J'ai dit la semaine dernière le très vif succès de *Sapho*. J'ai essayé cette fois de vous montrer qu'il était mérité. Je n'ai pas caché les défauts... Mais il y a le charme, ce diable de charme de Massenet, et j'ai confessé que j'étais sans défense contre lui.

Il me reste à parler de l'interprétation. Mmes Wyns et Wuillaume ont excellemment rendu les personnages de Divonne et d'Irène. M. Leprestre a de la jeunesse, et le compositeur ne lui demandait guère autre chose. Et je ne vois qu'à louer MM. Gresse et Marc-Noël, chargés des rôles de Césaire et de Caoudal. Le rôle de Sapho est le meilleur de Mlle Calvé. J'avoue que le talent de la remarquable artiste m'inquiète plus qu'il ne me charme. Pour tout dire, il a quelque chose du talent de Mme Hading!... L'excès est partout un défaut, et il y en a un peu dans le jeu de Mlle Calvé. Ainsi, au quatrième acte, elle raconte à Jean l'espoir qu'elle garde toujours de le voir, comme elle l'espère, comme elle l'attend : « *A la fenêtre je me mets...* » Que fait Mlle Calvé? Pendant la phrase qui précède, elle attire une chaise près d'elle, puis arrivant aux mots que je viens de citer, elle la fait tourner par une flexion du bras droit, pour l'amener juste devant elle; cela fait, elle appuie ses coudes sur le dossier, comme « à sa fenêtre »!... Notez que ce qui est important ici, ce n'est pas l'endroit où attend Sapho, mais son attente. J'ai un peu taquiné Mlle Calvé, parce que c'est là son « péché d'habitude ». A part cela, elle a dit certaines répliques en excellente comédienne, et je ne sais personne à Paris,

en ce moment, qui eût pu chanter le rôle de Sapho avec une voix plus belle, plus de flamme, plus de tendresse et plus de sincérité. Au moins pendant les deux derniers actes, elle a été supérieure.

Jacques du Tillet.

POLITIQUE COLONIALE

Un système à détruire.

La Chambre va discuter dans quelques jours le budget des colonies. Il est de 91 millions et demi, en augmentation de 6 millions et demi sur celui de l'année dernière. Par contre ce n'est pas un budget colonial. Il n'est qu'administratif et militaire. Voyez plutôt comment il se décompose.

Dépenses communes	2 360 000
Dépenses civiles	13 157 868
Dépenses militaires.	66 626 872
Services pénitentiaires	9 419 500
	91 564 240

La colonisation ne compte pas. Pourquoi compterait-elle? Du moment où il y a des fonctionnaires dans les colonies et où l'on peut y faire la guerre, cela ne suffit-il pas?

On a du moins trouvé jusqu'ici que cela suffisait. Mais on commence à penser que cela ne suffit plus. Déjà l'année dernière M. Siegfried, rapporteur du budget colonial, s'était inquiété de cette situation. Elle émeut également le rapporteur de cette année, M. Riotteau. Mais l'un et l'autre ne proposent aucun remède précis. M. Riotteau demande cependant un changement de système. Tous deux invoquent l'exemple de l'Angleterre. Le contraste est en effet frappant. Nous venons de voir ce que nous dépensons pour une population de 32 millions d'âmes. Or, les colonies anglaises comptent 393 500 000 habitants et ne coûtent que 62 millions. Il y a de quoi s'étonner et se demander pourquoi. Ne serait-ce pas vraiment le système qui est mauvais?

Nous n'avons pour toutes nos colonies qu'une seule et même administration. Chacune des colonies anglaises a son administration et son personnel. Toutes nos colonies font partie d'un tout dont le centre est au Pavillon de Flore. Chacune des colonies anglaises est un tout complet.

Les Anglais ont des colonies pour faire des affaires. Nous en avons pour donner des places à des fonctionnaires. Le but n'est pas le même. Il n'est donc pas surprenant que les résultats soient différents.

Nous avons une administration coloniale. Les Anglais n'en ont pas.

Prenons un exemple, celui des médecins. Il en faut, cela n'est pas douteux, et il y en a dans les colonies anglaises aussi bien que dans les nôtres. Mais comment procèdent les Anglais? Si le Cap a besoin d'un médecin pour un de ses hôpitaux, est-ce à Londres, au *Colonial Office*, qu'il le demandera? Que non pas. Le gouvernement du Cap commencera par s'adresser d'abord aux praticiens établis dans la colonie et c'est seulement dans le cas où il ne trouverait pas l'homme qu'il lui faut qu'il fera appel à la métropole. Il a un agent à Londres. Cet agent se mettra en quête d'un médecin. Au besoin il fera insérer des annonces dans les journaux. Il fera connaître les conditions du contrat et, son choix fait, le nouveau fonctionnaire du Cap s'embarquera pour Cape Town aux frais de la colonie. Il y restera seulement pendant la durée de son contrat, ou s'y fixera définitivement, à son gré. Le budget métropolitain n'entendra jamais parler de lui.

En pareil cas, comment procédons-nous? Comment avons-nous procédé? Nous nous sommes dit que puisqu'il fallait des médecins dans les colonies la première chose à faire était de constituer un corps de médecins coloniaux. On a donc créé au ministère des colonies, qui n'était alors qu'un sous-secrétariat d'État, un bureau médical, qui naturellement a eu un chef, et l'on a institué une hiérarchie. De plus, comme les colonies avaient été pendant longtemps rattachées à la marine, et que le personnel du nouveau corps médical était en grande partie emprunté à celui de la marine, on a militarisé les médecins des colonies. Et depuis lors, les médecins vont *servir* aux colonies. Ils passent alternativement deux ou trois ans dans chacune d'elles, s'en vont promener, d'un bout du monde à l'autre bout, aux frais du budget métropolitain, prennent des congés, aux frais du même budget, ont des croix et des pensions, toujours à nos frais.

Quel est le meilleur système? Pense-t-on que le médecin choisi dans les conditions que je viens d'indiquer par l'agent du Cap pour le compte de son gouvernement ne soignera pas les malades aussi bien que le médecin galonné que nous y aurions envoyé à sa place? Et ne croit-on pas qu'en pareil cas nous pourrions sans inconvénient nous adresser à un ancien interne des hôpitaux de Paris ou d'une faculté de province?

Ce qui a été fait pour les médecins, a été fait également pour l'inspection des colonies et pour le commissariat colonial, corps également empruntés à la marine et également militarisés. Mais nous ne nous sommes pas arrêtés en si mauvais chemin. Magistrats et fonctionnaires de tous ordres font uniformément partie du même cadre et servent indistinctement dans toutes les colonies. Il y a quelques années, faisant escale à la Réunion, je voyais

monter, à bord du paquebot où j'étais passager, un jeune fonctionnaire qui venait accomplir avec le médecin les formalités d'admission à la pratique. Il était originaire des Antilles et attendait, me dit-on, sa nomination, avec avancement, pour le Sénégal. Consultez la carte. Vous verrez le nombre de lieues marines qu'aura dû faire — toujours à nos frais — ce jeune homme, pour arriver à gagner trois mille francs par an. Pourquoi ne l'avait-on pas laissé dans son Antille? N'aurait-il pas pu faire aussi bien sa carrière dans son pays d'origine?

Pourquoi le magistrat qui a requis comme substitut à Pondichéry doit-il nécessairement aller requérir à Nouméa lorsqu'il devient procureur? Pourquoi le juge qui a siégé à Cayenne est-il forcé de prendre le paquebot pour aller siéger à Saint-Denis, s'il est nommé président?

J'ai beau chercher, je ne trouve aucun avantage à ce système, par contre j'y vois de gros inconvénients. D'abord, il coûte fort cher, puisqu'il nécessite des frais de voyage considérables et puisqu'il entraîne, avec sa hiérarchie, une représentation administrative au Ministère des colonies. En second lieu, les colonies sont beaucoup plus mal administrées, puisque ces nomades sont perpétuellement obligés de refaire leur apprentissage chaque fois qu'ils arrivent dans une nouvelle colonie. Enfin, il empêche et rend impossible la décentralisation administrative des colonies.

Et c'est là, soyez-en persuadés, la pierre d'achoppement. Tant que les colonies n'auront pas leur individualité, tant qu'on les gouvernera de Paris, qu'on les administrera de Paris, nous aurons de gros budgets coloniaux. Pour que les colonies puissent vivre, il faut qu'elles se sentent vivre. Vous les traitez en mineures, vous les considérez comme des prodigues, vous leur faites des cadeaux, vous payez leurs dettes, vous leur garantissez leurs emprunts, et vous vous étonnez qu'elles fassent des folies? Mais c'est le contraire qui serait étonnant.

Comment voulez-vous qu'une colonie se préoccupe d'équilibrer son budget, puisqu'elle est d'avance assurée que le déficit sera comblé par la métropole? Pourquoi voulez-vous qu'un gouverneur se mette martel en tête pour trouver les moyens de développer les ressources d'une colonie, puisqu'il sait qu'il n'a qu'un mot à dire, — pour que la somme demandée figure dans le prochain budget ou dans le premier crédit supplémentaire?

M. Riotteau, dans son rapport sur le budget, dit que « l'Anglais fournit des capitaux à ses colonies ». Cela est vrai, mais comment? Il les leur prête, tandis que nous en donnons aux nôtres.

L'Angleterre avance à une colonie nouvelle des frais de premier établissement, elle la met en mesure de vivre, et puis elle l'invite à se débrouiller toute seule. Après cela, si elle a besoin d'argent, c'est à elle d'en trouver. Le marché public est à sa disposition. Les colonies australiennes ont une dette qui se chiffre par centaines de millions. L'Angleterre n'a jamais rien eu à y voir. C'est affaire entre elles et les rentiers qui ont eu confiance en elles. Et il faut croire que cette confiance n'a généralement pas été mal placée puisque les colonies anglaises trouvent de l'argent à des taux qu'envieraient bien des États européens. Le gouvernement métropolitain ne s'occupe même pas de l'émission. Cela regarde l'agent financier et commercial qu'a chaque colonie à Londres. Le *Colonial Office* n'intervient que pour autoriser l'emprunt lorsqu'il s'agit d'une colonie qui n'est pas entièrement autonome. Quant à la Chambre des communes, elle n'est même pas consultée. Cela ne la regarde pas. Elle donne son avis seulement lorsqu'il s'agit des fonds à engager dans une entreprise coloniale nouvelle. C'est ainsi qu'il a fallu son autorisation pour racheter les territoires de la compagnie de l'Afrique orientale et qu'elle a voté 75 millions pour la construction du chemin de l'Ouganda. Ce sont là des dépenses du premier établissement. Mais quand Maurice a voulu avoir un chemin de fer, c'est la colonie elle-même qui a emprunté les millions dont elle avait besoin — et c'est cette colonie également qui a régulièrement payé les arrérages et l'amortissement de la dette qu'elle a contractée de ce chef.

Voulez-vous un autre exemple de la manière de procéder des Anglais? Leurs colonies souffrent comme les nôtres de la crise sucrière, — celles des Antilles particulièrement. Elles ont demandé à la métropole de venir à leur aide. Le *Colonial Office* a envoyé une commission d'enquête aux Antilles, une commission sérieuse, à la tête de laquelle on a mis un ancien vice-roi des Indes. Cette commission a fait son rapport. Elle reconnaît qu'il faut faire quelque chose, encourager de nouvelles cultures, et, pour les mettre en mesure de tenter des essais, elle recommande de leur *prêter* les sommes nécessaires.

En pareil cas, qu'aurions-nous fait? Les représentants de la colonie auraient fait une démarche auprès du Ministre, qui aurait déposé en toute hâte une demande de crédit. Les Chambres l'auraient voté d'enthousiasme après avoir entendu d'éloquents appels à la solidarité, et le crédit voté aurait été gaspillé au plus vite. La distribution des fonds a surtout un intérêt électoral, et l'on se soucie d'autant moins de savoir si l'argent est bien distribué que l'on n'a pas à s'inquiéter de le rendre.

Je sais bien que les colonies anglaises n'ont pas de représentants au parlement anglais tandis que les nôtres en ont. Mais cette représentation parlementaire ne tient-elle pas aussi au *système* que

M. Riotteau voudrait voir changer? Elle fait en tout cas partie du régime centralisateur dont je considère la disparition comme indispensable à la prospérité de nos colonies et je dirai bientôt comment elle pourrait être avantageusement remplacée sans que l'amour-propre colonial ait trop à souffrir.

CHARLES GIRAUDEAU.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Nouveautés de la semaine.

D'après la BIBLIOGRAPHIE DE LA FRANCE :

Partage de l'Afrique, par V. DEVILLE ; — *Souvenirs de l'Extrême Orient*, par le lieutenant CASSOU (André). — *Orient européen* (*1821-1897*), par G. BENGESCO (Le Soudier). — *Totote*, par GYP ; — *Programmes illustrés des théâtres, cafés-concerts*, etc., par E. MAINDRON (Nilsson). — *La Formation de la Prusse contemporaine*, t. II, par M. GODEFROY CAVAIGNAC ; — *Philon le Juif*, par ED. HERRIOT ; — *Un Petit monde d'autrefois*, par FOGAZZARO ; — *Une famille féodale aux XV*ᵉ *et XVI*ᵉ *siècles*, par ÉMILE ROUSSE ; — *A sept mille mètres dans l'Himalaya*, par sir W. CONWAY ; — *Au Pays d'Aphrodite*, par ÉMILE DESCHAMPS (Hachette). — *Les Menus et Programmes illustrés*, par LÉON MAILLARD (Tallandier). — *L'Épopée des zouaves*, par le lieutenant BURKARD ; — *Annuaire astronomique pour 1898*, par CAMILLE FLAMMARION ; — *Sous le joug turc*, par IVAN VASOV (Flammarion). — *Décoration et ameublement modernes*, par E. BAJOT (Ch. Schmid). — *Saint Paul*, par l'abbé FOUARD ; — *A travers l'Europe*, par HENRY JOLY ; — *Au sortir de l'École : les patronages*, par MAX TURMANN (Lecoffre). — *La Cathédrale*, par J.-K. HUYSMANS ; — *Le Repas du lion*, par F. DE CUREL (Stock). — *Nomaï*, par J.-H. ROSNY (Borel). — *La Provence maritime*, par ARDOUIN-DUMAZET (Berger-Levrault). — *Detaille*, par MARIUS VACHON (Terquem).

CHAIR ET MARBRE, par *M. S. Cornut* (Perrin). — Pierre Carrel, le sculpteur, est un robuste et un rustique, c'est ce qui, dès le début, m'intéresse à sa dure existence de provincial fourvoyé à Paris. A-t-il du talent, du génie? Je n'en sais rien encore et déjà j'incline vers l'affirmative, tant la force physique a d'attraits sur celui qui en est dépourvu et qui est obligé d'y suppléer tant bien que mal par la volonté et l'effort. Pourtant il est une chose plus belle encore que la vigueur, c'est l'amour, l'amour de la femme, fait de tendresse et d'héroïsme, cet amour qui hausse la chétive Cécile Castélin à la taille de notre géant savoyard et qui répand autour d'elle un nimbe de sainteté après la longue expiation de la faute. Les autres personnages ont pour mission principale de servir de repoussoir à ces deux grandes figures de premier plan, ce qui ne les empêche nullement d'avoir une grande intensité de vie; nous le connaissons tous, ce pâle Castélin, dégénéré physique et intellectuel, brave homme au demeurant, coupable seulement d'avoir associé la joie, la beauté, la jeunesse à sa vieillesse précoce, à sa pitoyable impuissance; nous l'avons tous vue, cette vieille sorcière ou huissière, bancale et acariâtre, toujours à l'article de la mort, et toujours puisant des forces nouvelles dans la jouissance diabolique de faire souffrir les êtres qui l'entourent; et cette madame Lanoé, ce gros mouton si bon et si bête, qui de nous ne l'a admirée ou méprisée, selon l'humeur du moment? Enfin la jeune Germaine prête au tableau sa grâce enfantine et le charme de sa nature étiolée, telle une rose éclose en novembre. Après s'être montré coloriste chaud et lumineux — voyez la description des rampes de Passy, et les tableaux de la Côte d'Azur, — M. Cornut se révèle poète tendre et délicat en nous faisant assister à l'agonie de la malheureuse amante, montant lentement le calvaire de la passion déçue et de la jalousie d'un être aimé. Dirai-je qu'un écho de *Fort comme la mort* vous vient souvent au cours de la lecture? Il serait profondément injuste d'assommer une belle œuvre au moyen d'un chef-d'œuvre, aussi je me hâte d'ajouter que si la trame est semblable, la *broderie* est absolument différente, — j'entends : les caractères, le milieu, le style, — et n'est-ce pas en somme ce qui fait l'originalité d'un ouvrage?

LE MONDE SLAVE, études politiques et littéraires, par *M. L. Leger*. — M. Leger est un slavophile de la première heure, ce qui fait que plus d'une fois il a été accusé d'être un panslaviste, — si vous ignorez la différence de signification des deux termes, lisez la jolie introduction et le chapitre : Les origines du panslavisme. « On ne connaît pas la Russie en Occident », disait naguère Herzen; la connaît-on davantage en ce temps de lune de miel franco-russe? Quarante ans auparavant M. de Custine faisait cet aveu : « Les Russes ont beaucoup d'avantages sur nous ; nous marchons au grand jour, ils avancent à couvert; l'ignorance où ils nous laissent nous aveugle. » Cela est juste, ajoute l'auteur, mais il eût fallu dire : « l'ignorance où nous restons volontairement ». Les Anglais nous ont depuis longtemps devancés dans la connaissance des mœurs et de la littérature slave; pourquoi ne marcherions-nous pas à notre tour dans la voie que MM. Dixon et Barry nous ont tracée? Avec un pionnier tel que M. Leger nous ne risquerons pas de nous égarer. Il nous conduit chez les Slaves du Sud, les Croates, les Serbes; il nous initie aux beautés sauvages mais fortes du drame moderne en Serbie et en Russie; il nous fait voyager avec lui de Paris à Prague et cette excursion, bien que vieille d'environ trente ans, est encore d'un intérêt tout actuel. Ne redoutez pas toutefois des accès de slavomanie comme ceux auxquels nous assistons tous les jours; rien ne pourra mieux vous rassurer à ce sujet que le passage suivant : « Des patriotes enthousiastes (russes, bien entendu) se plaisent à prophétiser le prochain avenir où les ruisseaux slaves iront, suivant le mot de Pouchkine, se fondre dans la mer russe, où l'aigle moscovite étreindra dans ses serres colossales tous les peuples dispersés qui s'étendent des bords de la mer Adriatique à ceux du Kamtchatka. Pour éviter toute fausse interprétation, je tiens dès maintenant à déclarer que je ne considère cet avenir ni comme prochain, ni comme désirable. »

G. ART.

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 35885. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 25. 4e SÉRIE. — TOME VIII 18 DÉCEMBRE 1897.

LA POLITIQUE

On parle de nouveau, depuis quelque temps, d'une question qui semblait un peu oubliée : le renouvellement partiel. Ici, comme dans toutes les affaires de ce monde, on peut donner des raisons pour et des raisons contre. Pour moi, il est un argument qui m'a toujours paru dominer tout le débat : c'est que, si l'on renouvelle entièrement la Chambre tous les quatre ans, on a devant soi un million d'électeurs nouveaux et l'on est exposé à un coup de majorité dans un sens ou dans l'autre ; tandis qu'avec le renouvellement partiel, si l'opinion se modifiait peu à peu dans le pays, on la verrait se modifier en même temps dans la Chambre sans écart brusque et sans surprise.

Il paraît à peu près certain, d'ailleurs, que le parlement ne nous donnera pas plus le renouvellement partiel qu'il ne nous donnera le vote obligatoire, le scrutin de liste ou la représentation proportionnelle.

Les députés, dit-on, n'ont plus assez de temps devant eux pour faire aucune réforme électorale.

Admirez la contradiction. Si, au lendemain des élections, nous demandons une des réformes que je viens d'indiquer, on nous répond qu'une Chambre qui touche à la loi électorale fait par cela même son testament : ce sont choses pour quoi l'on attend de n'avoir plus que quelques mois à vivre. Et lorsque, en effet, la Chambre n'a plus que quelques mois à vivre, c'est le budget qu'il faut voter, c'est telle ou telle question qu'on a trop longtemps négligée et qu'on entend régler avant de se séparer.

Au début d'une législation, il est trop tôt ; à la fin, il est trop tard. Cependant, nous autres électeurs, qui avons le sentiment de plus en plus net que certaines réformes électorales sont de toute nécessité, nous nous demandons quand on trouvera le temps de discuter ces réformes.

Remarquez, je vous prie, qu'il s'agit, non de nouveautés, mais de questions parfaitement étudiées : tout député peut avoir, doit avoir son opinion faite sur le renouvellement partiel, sur le vote obligatoire, sur le scrutin de liste et la représentation proportionnelle.

Mais, dit-on, si la Chambre, comme il paraît, est décidée à maintenir tel quel le régime électoral d'aujourd'hui, ne serait-ce pas perdre son temps que de discuter des réformes pour lesquelles il n'est pas de majorité ? — Non, ce ne serait point perdre son temps : pour des questions aussi sérieuses, qui ne seront pas sans doute résolues du premier coup, c'est beaucoup qu'elles soient posées, et bien posées, dans une discussion publique.

Voyez ce qui s'est fait en Belgique : il y a quatre ans, on instituait un grand débat sur la réforme électorale. On a inscrit dans la loi le suffrage universel et plural. On a rendu le vote obligatoire. Plus tard, on a appliqué la représentation proportionnelle aux élections communales, pour les candidats qui n'ont pas la majorité absolue. Maintenant, d'après ce que m'écrivent des correspondants très autorisés, on peut considérer comme prochaine l'application du même principe aux élections provinciales.

Voilà ce qu'ont fait nos voisins pour organiser le suffrage universel ; — et nous, qu'avons-nous fait ?

JEAN-PAUL LAFFITTE.

LES RESPONSABILITÉS

DE LA PRESSE CONTEMPORAINE [1]

Nous avons reçu des abonnés et lecteurs de la *Revue Bleue* un assez grand nombre d'intéressantes réponses relatives à notre enquête sur les responsabilités de la Presse contemporaine. Nous remercions vivement nos correspondants, et nous analyserons leurs lettres dans un prochain numéro.

Les journaux de toute nuance (et en particulier le *Figaro*, le *Gaulois*, la *Libre Parole*, le *Journal des Débats* et le *Temps*) ont consacré à notre enquête d'importants articles que nous analyserons et discuterons également.

HENRY BÉRENGER.

Lettre de M. Anatole Leroy-Beaulieu.

La décadence de la presse française (si nous en exceptons trois ou quatre journaux) n'est que trop manifeste. La faute en est-elle à l'esprit français lui-même? Nullement, car si, de la presse quotidienne, nous élevons nos regards sur la presse périodique, sur les revues scientifiques ou littéraires, l'esprit français se montre aussi vigoureux et aussi fécond, sinon toujours aussi sain, que jamais.

La décadence, quoi qu'on en puisse découvrir des traces dans certaines branches de la littérature, affecte surtout la presse quotidienne. Elle semble tenir aux conditions d'existence du journal. La presse s'est abaissée et s'est corrompue en se vulgarisant. Autrefois, elle était rédigée par une élite pour une élite. Aujourd'hui, s'il reste encore une presse d'élite, sérieuse, digne de sa haute mission, elle est débordée par une presse nouvelle, moins soucieuse des idées que des intérêts, moins curieuse d'instruire que d'amuser, jalouse avant tout de plaire et résignée pour plaire à flatter les préjugés, les vices, les passions, les ignorances de ses lecteurs. C'est bien la presse de la démocratie, mais d'une démocratie dont l'éducation morale, dont l'éducation littéraire ou politique n'est pas faite, et qui n'a, au-dessus d'elle, personne pour la faire.

Les journaux sont trop nombreux, et ils sont trop bon marché; partant ils ont peine à vivre; ils sont presque tous besogneux; ils sont contraints de se ravaler à des besognes messéantes. Le journal se fait le courtisan de la foule et, en bon courtisan, il craint avant tout d'ennuyer, de rebuter, de peur de se faire congédier. La presse remplit, trop souvent, auprès du peuple, le nouveau souverain, le rôle du fou du roi: elle n'ose lui dire la vérité ou ses vérités qu'en se jouant et comme en riant. La presse, même la meilleure, vise le nombre; et le nombre n'est pas un maître de délicatesse morale ou intellectuelle. L'important, pour chaque feuille, est de se faire une clientèle, et pour la garder, il convient d'en épargner les préjugés et d'en caresser les passions. Dans cette chasse au lecteur et à l'abonné, beaucoup font appel aux instincts les plus vils, à la grossièreté animale, au faune lubrique qui se cache au fond de tout homme. Certains s'efforcent de découvrir un filon de haine, une veine d'intolérance ou de fanatisme qu'ils exploitent savamment. Car il est, hélas! plus aisé d'attirer les hommes et les foules en s'adressant à leurs appétits ou à leurs passions qu'en parlant à leur raison ou à leur conscience.

Le premier défaut de la presse, celui qui frappe d'abord le public et celui qu'il lui pardonne le moins, c'est la vénalité, la corruption par l'argent. La presse, dit M. H. Bérenger, est esclave de l'Argent; et de cette servitude, il rejette la responsabilité sur le règne de la Ploutocratie. Il convient de s'entendre, à cet égard; si la presse est l'esclave de l'Argent, elle n'est pas toujours l'esclave des « ploutocrates ». La corruption de la presse tient, le plus souvent, à sa pauvreté. En Angleterre, la presse est honnête parce qu'elle est riche. Chez nous, les journaux sont trop nombreux et ils ont trop peu de ressources pour que la plupart puissent s'accorder le luxe d'être toujours honnêtes et toujours véridiques.

Cette corruption d'une partie de la presse, les « ploutocrates » n'en sont pas les seuls coupables; ils en sont même parfois les victimes. C'est ce qui apparaît, clairement, lors des émissions financières. Ce qui s'est passé en grand pour le Panama se reproduit, plus ou moins, pour toutes les émissions. Chaque journal en veut avoir sa part, menaçant d'attaquer l'affaire nouvelle, si on ne lui donne pas assez. A certaines feuilles de toutes couleurs, le chantage semble ici de mise. Tels journaux sans lecteurs ne se soutiennent que par lui. Longtemps, les émissions du Panama et celles du Crédit foncier ont été le viatique des moribonds de la presse de Paris et de province.

Autrefois, la presse subissait la corruption; elle ne l'imposait pas. Aujourd'hui, les rôles sont souvent intervertis. S'ils exploitent le public, les financiers sont, eux-mêmes, exploités par la presse. Sachant qu'ils ne peuvent se passer d'elle, la presse a des exigences auxquelles les compagnies et les banquiers ne peuvent guère se soustraire. Des émissions comme celles du Panama sont, pour certains journaux, une occasion de rançonner les sociétés. Qu'on se rappelle la déposition de M. Charles de Lesseps. Ici, le Capital, l'Argent n'est plus l'oppresseur, il devient l'opprimé. La répartition des fonds que les compagnies sont contraintes d'affecter à la publicité

(1) Voyez la *Revue* des 4 et 11 décembre 1897.

donne lieu, de la part d'une presse à la fois mendiante et menaçante, à des sollicitations et à des intrigues de toute sorte.

On ne s'est pas fait faute, depuis les équivoques révélations d'Arton, de flétrir la corruption parlementaire ; on s'est presque tu sur la corruption de la presse. Les journaux, si prompts à soupçonner les politiques, semblent s'être entendus, tacitement, pour s'épargner les uns les autres. Quant à eux-mêmes, le mot de publicité, à leurs yeux, couvre tout. Rien à leur reprocher ; ils font leur métier en vendant leurs éloges ou leur silence. Du reste, il faut rendre justice à cette presse sans scrupule ; elle n'a pas nié ce que lui avaient rapporté les ruineuses émissions du Panama. Elle ne s'est pas crue obligée de rendre à la vertu l'hommage de l'hypocrisie. On a posé en principe que la presse devait vivre d'affaires et de publicité. Des journaux ont bravement imprimé qu'en recommandant les entreprises pour lesquelles ils étaient payés, ils se conduisaient comme des avocats qui plaident pour leur client. Ils oublient que l'avocat ne dissimule pas pour qui et pourquoi il prend la parole.

Peut-être viendra-t-il un temps, en effet, où les journaux ne seront plus regardés que comme des agences de publicité, et les journalistes comme des avocats de plume, plaidant au tribunal de l'opinion. Dans l'abaissement où est tombée une grande partie de la presse, cette conception nouvelle en relèverait plutôt le niveau ; faute de pouvoir mettre fin à la corruption par l'argent, elle la rendrait moins dangereuse en la mettant à nu.

Si profonde que soit cette plaie de la vénalité, quand, ce dont nous avons encore le droit de douter, toute la presse française en serait infectée, ce n'est peut-être pas le vice le plus pernicieux de la presse contemporaine. La vénalité, si grande soit-elle, n'est pas de tous les jours ; elle n'affecte pas toutes les colonnes du journal. Il est d'autres formes de corruption dont l'argent n'est pas responsable et qui sont plus funestes encore, parce que le journal en est tout entier imprégné, et qu'il en répand, chaque jour, autour de lui la contagion.

Nous avons, en France, deux sortes de presse particulièrement, quoique diversement, corruptrices : la presse pamphlétaire et la presse pornographique. L'une corrompt surtout l'esprit et l'autre, le cœur ; l'une fausse le jugement, l'autre souille l'imagination ; et toutes deux dégradent l'âme de la nation et déforment, presque également, l'intelligence française.

La première, friande de scandales et experte en calomnies, semble s'être donné pour mission de provoquer les défiances, les soupçons, les jalouses antipathies entre les enfants du même sol, déversant l'outrage, à pleines mains, sur les hommes et sur les institutions ; détruisant, chez le peuple, tout sentiment de respect et tout sentiment d'équité ; lui inculquant sans relâche des leçons de partialité, d'injustice, voire de fanatisme ; fomentant à plaisir les haines de classes, de races, de religions ; élevant la dénonciation mensongère et la diffamation à la hauteur d'une sorte d'apostolat de la haine, et excommuniant de la patrie commune, au nom de je ne sais quelle contrefaçon sectaire du patriotisme, telle ou telle catégorie de Français. La seconde, la presse pornographique, se complaît au ragoût d'une débauche tour à tour grossière et raffinée ; faisant ses délices d'orner d'une parure de lascive poésie l'équivoque et la gravelure, ravalant l'art à devenir un piment libidineux, s'ingéniant à faire du vice une élégance et, sous couvert de littérature, tenant, publiquement, pour la jeunesse, une école quotidienne de libertinage.

Une troisième catégorie de journaux se vante d'être éminemment française et parisienne, la presse mondaine, frivole par essence, qui semble avoir pour principe de traiter gravement des choses futiles et légèrement des choses sérieuses ; qui redoute d'avoir l'air de demander un effort à l'esprit ; qui tranche tout par un bon mot ; qui met sur le même pied les affaires de l'État et les plaisirs du sport ; presse soi-disant bien pensante, qui se pique d'être religieuse quand la religion est de bon ton, et qui n'a d'autre règle ni d'autre loi que les caprices de la mode. Pareilles feuilles semblent faites pour enlever aux Français de la bourgeoisie le goût de la réflexion et la capacité de penser. Or, il faut bien le reconnaître, à ces trois catégories de journaux dont les limites parfois se confondent, appartiennent les plus lus des journaux de Paris.

A ces diverses formes de corruption morale ou de perversion intellectuelle, y a-t-il des remèdes efficaces ? — De spécifique contre ces plaies et ces ulcères de la presse, il est malaisé d'en indiquer, puisque le mal tient aux conditions d'existence du journal, sinon aux mœurs contemporaines elles-mêmes. Il y faut autre chose que la loi. Pour relever le niveau moral de la presse, il est nécessaire de relever le niveau moral du pays. C'est là l'œuvre urgente et difficile entre toutes ; car on est enfermé dans une sorte de cercle, puisqu'on ne saurait relever le niveau moral du pays sans le concours de la presse. N'importe, si malaisée que soit la tâche, tous les patriotes, tous les écrivains surtout y doivent mettre la main, car c'est une œuvre de salut national.

La première chose serait de s'interdire tout contact avec la presse malsaine, toute lâche camaraderie et toute immonde promiscuité avec les pamphlétaires, comme avec les pornographes du journal, c'est-

à-dire avec les corrupteurs des foules. Je voudrais que tout écrivain en prît l'engagement d'honneur. L'homme qui déciderait l'élite des journalistes, de tout parti, à former, entre eux, une ligue, dans ce dessein, serait le bienfaiteur de la presse et de la France.

Il est grand temps de disputer l'esprit français à la frivolité gouailleuse, la jeunesse à la gravelure, la femme et le foyer à l'impudeur, le sentiment religieux à l'intolérance, les foules au mensonge, le peuple à l'utopie, à la haine, à l'esprit de suspicion.

Il importe de rendre à la jeunesse et à la nation un idéal élevé, ce qui ne peut se faire qu'en restaurant, dans l'âme française, le sentiment du respect envers soi-même et envers autrui, le goût viril de la liberté, l'amour de la vérité et la passion de la justice, et par-dessus tout, la notion du devoir.

Ils sont déjà, malgré tout, quelques hommes, dans la presse, qui, sans s'être entendus, se sont donné cette noble tâche. Puisse leur nombre s'accroître! et, quoiqu'ils combattent parfois sous des étendards différents, qu'ils ne craignent pas de se regarder comme des compagnons d'armes! Qu'ils luttent sans se lasser, ni se décourager, — tandis que le socialisme, à l'affût des causes de destruction, se réjouit, avec une cynique logique, de cette corruption qui nous attriste et nous indigne, se félicitant de tout ce qui détruit la cohésion de la société française, s'applaudissant de tout ce qui énerve les âmes, brise les énergies et prépare la dissolution prochaine de la patrie. Si nous ne savons réagir contre cette « belle vertu de destruction » de la presse, c'est bien, en effet, à la dissolution sociale que nous allons, par la dissolution morale.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

Lettre de M. Émile Zola.

Monsieur et cher confrère,

Je suis pour la liberté illimitée, je la réclame pour moi et je tâche de la tolérer chez les autres. C'est pourquoi je ne veux pas qu'on touche à la liberté d'écrire. Si l'on touche au journal, on touchera au livre. Puis, toute restriction est grosse de menaces, la serpe aiguisée contre l'ivraie va couper le blé. Mais quelle tristesse, quel soulèvement indigné de la conscience devant l'œuvre abominable de la basse presse, dont le négoce, le trafic sur les curiosités du public, est en train d'énerver, d'empoisonner la nation! Mon cœur en saigne, et il faut un douloureux effort de ma raison, pour garder la sérénité de l'espoir. Quand même, je veux croire la presse initiatrice et libératrice, travaillant à plus d'instruction, à plus de lumière. Le torrent, même impur, fécondera tout. La vérité ne peut être que par la liberté.

Voilà, Monsieur et cher confrère, ce que j'aurais voulu vous dire mieux et avec les développements nécessaires.

ÉMILE ZOLA.

Lettre de M. Jules Case.

Mon cher ami,

Louis XIV apprécia mal la presse, qui en était du reste à ses débuts. Il fit pendre des folliculaires et ne leur mesura pas la corde, car il en resta parfois pour les imprimeurs et relieurs. Il racheta cette rigueur en forçant les financiers à restituer leurs gains fabuleux et illicites. Il les pendit même quelque peu également, à la grande indignation de la bourgeoisie menacée dans ses libertés provinciales, et à la grande joie de la populace qui applaudit et dansa sous le gibet, parce que, pour elle, il n'est point de fleur plus suave à respirer qu'un voleur cravaté de chanvre et rendant l'âme à quelques pieds au-dessus de terre.

Double et savante politique, qui frappait à la fois le plaignant et l'accusé, la récrimination et le crime. Le roi sublime ne pouvait supporter qu'on pensât librement, et d'autre part, des considérations budgétaires l'obligeaient à faire sévir la vertu contre les prévaricateurs, dont les trésors retournèrent aux caisses de l'État d'où ils étaient sortis.

L'organisation de notre presse actuelle, de notre grande presse, compliquée, hâtive, fiévreuse, n'expose plus aux mêmes dangers, non seulement parce qu'il n'y a plus de potence, mais surtout parce que de tous les défauts et vices qu'on puisse reprocher au journalisme, un seul est à excepter, celui de penser librement. Le publiciste ne relève pas d'une philosophie, ni d'une foi, ni d'une caste, ni d'un parti, ni même d'une ambition personnelle. Il est l'agent, pas toujours content, souvent battu, du financier avide et brouillon, embrouilleur d'affaires, devenu le maître des choses, des rois qui jadis l'ont fait brancher aux rudes arbres de justice.

« Laissez dire, s'écriait Paul-Louis Courier, laissez-vous blâmer, condamner, emprisonner; laissez-vous pendre, mais publiez votre pensée. »

Cri naïf d'un temps lointain, hypothétique, semble-t-il, où s'éprouvait la joie ingénue de cultiver sa pensée, de la nourrir, de la livrer, vierge de compromissions, aux fureurs des puissants qu'elle allait braver! Appel au courage de l'homme qui se sentait suffisamment fort de sa conscience, de la rigidité de son raisonnement, de l'ardeur de sa croyance, de la franchise de sa phrase! Écho mourant d'une voix

humaine que, surpris, nous entendons encore, quand la bouche d'où elle s'est exhalée, est depuis longtemps fermée, muette.

A l'heure présente, il n'y a plus de danger à affronter. La presse est libre.

Et elle a cessé d'exister.

Ce n'est pas de la liberté qu'elle est morte, mais c'est parce qu'elle était morte qu'on lui a donné la liberté.

Vivante, elle était redoutable à l'autorité, au despotisme, aux accapareurs, aux « corbeaux » de la société, parce que, malgré les menaces de prison, elle gardait sa pensée affranchie.

Mais du jour où elle perdit cette fierté et son indépendance, on devina qu'elle n'était plus à craindre. Elle ne pouvait plus nuire ni aux exacteurs ni aux financiers, qui se l'étaient attachée en gagiste. On lui accorda donc, non sans ironie, la liberté entière, ainsi qu'on laisse sortir de sa cage et se promener dans les jardins, un lion émasculé, aux dents, aux griffes soigneusement limées.

Telle est l'histoire de la liberté de la presse, qui ne fut pas décrétée sur un acte de justice, mais qui n'est qu'un instrument aux mains des habiles et des cyniques, de ceux qui, en tous les temps et sous tous les régimes, ont intérêt à étouffer la pensée humaine, à la dévoyer, afin d'assurer l'impunité à leurs manèges.

La liberté vint à la presse, quand elle fut morte, et après la mort, c'est la décomposition.

La presse pourrit.

Son apparence est de combler la lacune de la grande histoire, laquelle, suivant Michelet, « nous dit toujours comment on meurt, jamais comment on vit ». La presse, avec son outillage d'informations sans cesse perfectionné, décrit minutieusement la petite histoire menue et méticuleuse d'un temps, tout ce qui constitue l'existence matérielle, politique, économique, émotionnelle, palpitante du pays. Elle amasse pour les historiens futurs une documentation fraîche, touffue, renouvelée d'heure en heure. Ce qui se passe, se dit, se pense, approuvé ou décrié, est consigné. Pas d'interruption. Chaque journée est suivie, le lendemain, de sa chronique et de commentaires. Écrites au jour le jour, ces annales doivent contenir l'infinie variété des émotions, des sentiments, des enthousiasmes, des détresses, des revirements, des joies et des douleurs qui agitent une civilisation, représentée, au cours des années, par des centaines de millions de créatures humaines: débats parlementaires autour de la malade, la nation, qu'une loi mauvaise peut tuer; éclats retentissants de tribune, dont les ondes, gagnant l'espace, vont au loin déchaîner des orages; fait du jour, qui ne dure qu'un jour et qui le révolutionne; soubresauts populaires, fêtes paisibles sous le soleil, tumultes, émeutes, victoires et défaites; plaidoiries d'assises, crimes à sensation, poésie du mal; biographie du grand criminel, du voleur de génie, du romancier à succès, du savant tapageur, de l'acteur beau garçon, de celui qui accapare un éclair de gloire; accidents qui, durant une matinée, associent l'humanité entière en un même frémissement de pitié, catastrophes de chemin de fer, incendies, naufrages; entreprises commerciales, emprunts, grandes affaires qui ameutent devant les affiches, épargnes qui s'offrent, rumeurs de l'or, aboiements des convoitises, déconfitures, flux et reflux des fortunes, silences des ruines; le peuple et son entrain, sa gaîté, et sa misère, ses désespoirs, ses suicides, la Seine hospitalière et indiscrète, accusatrice, qui rejette ses noyés; le roman qui excite, la pièce qui fait du bruit, chef-d'œuvre sifflé, vaudeville acclamé, le tableau qu'on admire ou qu'on raille; le gazouillis mondain des dépravations musquées; les mœurs de la galanterie, ses réclames, ses achalandages; le luxe, le vacarme, l'éclat, les modes, les expositions des magasins, les épidémies, le prix des denrées; et le temps qu'il fait, pluie, neige, soleil ou bourrasque, etc., etc.

De tout cela, pêle-mêle, le journal prend note. La vie se transcrit, détail à détail, pulsation à pulsation. Nous pouvons à notre gré revivre tel jour passé, renouveler des sensations oubliées, savoir quelle émotion domina à cette date précise, si c'était l'assassinat d'une fille, un krach financier ou la publication d'une œuvre pornographique.

Tout cela est utile, nécessaire à nos mœurs inquiètes, d'où la réflexion se bannit chaque jour. Cela occupe la pensée affaiblie, vide, changée en crible où tout passe, rien ne reste. Détraquage du cerveau! perversion du goût! Car de cette immense coulée de faits, seuls, attirent, retiennent, passionnent, ceux qui sont faisandés et sentent mauvais.

Qui donc, actuellement, depuis le plus haut fonctionnaire de l'État jusqu'au dernier des malandrins, consentirait à ne pas lire son journal, ses journaux, à ignorer la quantité d'ordures que la veille a déposées au bas de la nuit tombante? C'est le repas de nos matinées, la curiosité de nos réveils, — le dégoût universel presque quotidien.

C'est la doctrine du tout au grand jour.

Elle ne serait pas mauvaise, si elle était désintéressée, si elle se limitait elle-même, si elle n'avait que le but de démasquer l'abus.

Mais elle s'alimente précisément de la turpitude qu'elle étale. Son régime général (peut-on citer quelques exceptions? je l'espère, je le crois) est celui d'un échange entre le financier et le plumitif qu'il emploie.

La presse, subventionnée, est le porte-voix des

syndicats, des lanceurs d'affaires, des détenteurs d'influences. Mais s'ils s'adressent à elle, il faut qu'elle remplisse son office de divulgation, qu'elle soit répandue, lue, attendue, chaque matin, chaque soir, par la fièvre curieuse du lecteur. Et comment tenir en haleine cette impatience de renseignements si ce n'est en la fouettant sans relâche, en l'excitant d'appétit sur le scandale ingénieusement servi, au besoin inventé ?

C'est en s'adressant aux bas sentiments des foules, aux dépravations, à l'esprit du mal, que la presse entretient sa vogue. Qu'elle renonce à ces moyens, et, instantanément, sa vente baissera, et le financier, qui a besoin d'une vaste publicité, interrompra ses subsides, retirera ses réclames, ses affaires.

Il semble donc bien difficile que la prisonnière s'évade des mains crochues qui la tiennent.

Il faut qu'elle achève de pourrir là, de se diluer, de disparaître.

Une autre viendra assurément. Mais elle n'aura de chance de conserver sa droiture, sa probité, que si elle est ardemment révolutionnaire.

JULES CASE.

Lettre de M. Lucien Marc,

Directeur de l'*Illustration*.

Mon cher confrère,

Voulez-vous m'accorder la parole dans votre enquête sur la presse contemporaine ?

Vos correspondants sont restés, jusqu'à présent, sur le terrain des abstractions. Ils paraissent ignorer, volontairement ou non, les conditions matérielles d'existence du journalisme, dont il est, cependant, indispensable de tenir compte, sous peine de planer dans les nuages et de raisonner dans le vide.

« La presse est un sacerdoce », a dit une formule qui fait sourire aujourd'hui.

« La presse est une industrie », dirai-je à mon tour, et l'on va sourire encore. Voilà, pensera-t-on, un aveu dépouillé d'artifice : la presse une industrie ! C'est bien de là que vient tout le mal.

A mon avis, on aura tort. Je prétends que la presse peut être, doit devenir une grande industrie, très utile et d'autant plus respectable qu'elle sera conduite, suivant des principes d'une rigueur toute commerciale, par des hommes ayant fait une étude spéciale de leur métier, chez qui la compétence technique n'exclura nullement le souci de la dignité du journalisme, ni des grands intérêts moraux qu'il met en jeu.

Envisageons la presse au point de vue industriel. Sa matière première est le papier blanc, qu'elle transforme en feuilles imprimées. Souvent, les frais de la transformation dépassent le prix de vente du produit fabriqué, et le bénéfice ne vient que des sous-produits, ainsi qu'il arrive pour beaucoup d'industries.

En journalisme, le sous-produit, c'est la publicité.

L'exploitation de la publicité est un des éléments essentiels de l'industrie du journalisme. Contrairement à l'opinion courante, ce ne sont pas les journaux à bon marché qui ont le plus besoin des annonces pour équilibrer leur budget. Le *Petit Journal*, le *Petit Parisien*, journaux à un sou, gagnent sur leur papier (1). Par contre, voici le compte d'exploitation du *Figaro* pour l'exercice 1896 :

Recettes.

Abonnements et vente au numéro.	2695045,32
Annonces et réclames.	1707566,81
Recettes diverses.	140856,43
Total des recettes.	4543648,56

Dépenses.

Fabrication du journal : Rédaction, papier, impression, affranchissement, etc. . . .	2503526,22
Frais généraux.	547298,37
Total des dépenses	3050824,59
Bénéfice.	1494115,40

Ainsi, le *Figaro*, journal à trois sous, ne réalise même pas, sur la vente et l'abonnement, de quoi subvenir à la moitié de ses frais généraux. Le surplus, et la totalité du bénéfice net, sont fournis par la publicité.

Si, au lieu des comptes du *Figaro*, nous examinions ceux du *Times*, journal à trente centimes, nous verrions s'accentuer le phénomène de la perte sur le papier, compensée par le produit des annonces. Que serait-ce si, du *Times*, nous passions au *New-York Herald* et à ses numéros du dimanche qui, pour *cinq sous* donnent *soixante-quatre pages* de grand format dont chacune contient autant de matières que les quatre pages d'un journal parisien !

Voilà donc en France, en Angleterre, aux États-Unis, trois journaux chers, trois journaux en pleine prospérité, ne vivant que de la publicité. Il n'y a pas là, comme on le croit, un mal résultant du bas prix des journaux. Les exemples ci-dessus le prouvent. J'affirme en outre que, loin d'être un mal, le développement des annonces doit être pour la presse une cause de moralisation, et je vais essayer de le démontrer.

* *

La publicité est, en France, l'objet de préventions et de préjugés qui tendent à disparaître, mais qui

(1) On entend ici, par *papier*, le produit net de la vente au numéro et des abonnements, défalcation faite des frais de fabrication du journal (papier, impression, rédaction, frais généraux, etc.).

sont encore fort tenaces. On confond, sous son nom, toutes sortes de choses dont les unes sont excellentes, les autres malhonnêtes, malfaisantes et condamnables. Hâtons-nous de le dire, cette confusion est imputable non pas au public, mais aux journaux eux-mêmes, aux journalistes, et surtout aux directeurs de journaux.

Le public admet parfaitement les annonces. Ce qui le met en défiance, ce qui déconsidère la presse à ses yeux, c'est le mercantilisme occulte, déguisé, sournois qui se décèle à tout instant dans l'article politique, dans la critique, dans l'information, ce sont les *dessous* que le lecteur soupçonnerait partout, alors même que les journalistes ne se chargeraient pas de les dénoncer eux-mêmes.

Car la vérité finit toujours par être connue; le conflit des intérêts fait qu'elle est dévoilée par ceux-là mêmes qui mettent un masque, mais qui arrachent celui du voisin. — « Vous êtes payé par un syndicat », dit un journal. — « Vous émargez aux fonds secrets », réplique l'autre. — « Ils ont probablement raison tous les deux », pense le public qui passe en haussant les épaules.

Voilà la plaie dont souffre la presse. Qu'elle cherche à gagner de l'argent, rien de plus légitime, il serait puéril de le lui reprocher; mais qu'elle en gagne par des moyens malhonnêtes, voilà le mal, d'autant plus pernicieux qu'elle pourrait gagner bien davantage par des moyens irréprochables.

Comment? — C'est bien simple. Par la mise en valeur méthodique, commercialement et loyalement exploitée à ciel ouvert, des ressources immenses de la publicité.

Pour en avoir la preuve expérimentale, il suffit de jeter les yeux sur un grand journal anglais ou américain. Prenons pour exemple le numéro du *New-York Herald* du 28 novembre dernier. Sur les soixante-quatre pages dont il se compose, trente sont des annonces; ce sont ces trente pages-là qui garantissent la moralité du reste du journal, car elles rapportent tellement d'argent qu'il n'y a pas de fonds secrets assez richement dotés pour acheter les trente-quatre pages consacrées à la rédaction.

Personne ne lirait un tel journal en France, dira-t-on.

Personne non plus en Amérique ne lit ce journal d'un bout à l'autre; les vingt-quatre heures de la journée n'y suffiraient pas. Mais chacun va chercher ce qui l'intéresse sous les mille rubriques de ce gigantesque répertoire.

Personne en France ne lit le *Bottin*, personne ne lit l'*Indicateur des chemins de fer*, mais tout le monde les consulte. Ces deux publications sont pleines d'annonces : nul ne songe à s'en plaindre, bien au contraire. Chacun sait que ces annonces sont payées : les adresses en sont-elles moins exactes, ou les horaires des trains entachés de fraude?

Nous avons donc, en France même, la preuve de l'efficacité des méthodes anglo-américaines et l'exemple du succès infaillible qui les attend lorsqu'elles seront sérieusement mises en pratique par la presse quotidienne.

Pour les appliquer, il suffit de diviser le journal en deux parties nettement et ostensiblement distinctes, de dire :

« Cela est la publicité, c'est le mur de Girardin, y affiche qui veut. Je ne garantis rien. Ce sont les intéressés qui parlent. »

« Ceci est la rédaction. J'en prends l'entière responsabilité. Je fais tous mes efforts pour dire ce que je crois la vérité. Je puis me tromper, mais c'est toujours de bonne foi. Jamais, sous aucune forme ni sous aucun prétexte, je ne suis payé pour mentir. »

On ne croirait pas, me direz-vous, à la sincérité d'un pareil programme! Pas au début, c'est probable, mais les occasions de le justifier ne manqueraient pas; si on les mettait résolument à profit, le public s'en apercevrait bien vite. Pour les mettre à profit, ce n'est pas la concurrence qui gêne actuellement.

* * *

Alors, ce que vous prêchez là, c'est la réhabilitation de la presse par l'annonce?

Parfaitement, et la proposition n'a de paradoxal que l'apparence. Les journaux auront beaucoup d'annonces quand on saura qu'à aucun prix ils ne vendent leur publicité sous une autre forme, et quand ils auront beaucoup d'annonces, ils seront assez riches pour que leur indépendance soit assurée.

Plusieurs de vos correspondants déclarent gravement qu'un peuple « a les journaux qu'il mérite ». — Je voudrais bien savoir comment le public pourrait faire autrement que de prendre ce qu'on lui donne et si les journaux ne doivent pas commencer par exister pour qu'on les lise.

Non, mille fois non! les éléments ne font pas défaut, en France, pour avoir une presse admirable : ce qui manque, c'est la conception du journal qui soit *à la fois* une œuvre littéraire et une usine, une œuvre morale et une maison de commerce, une agence d'informations incorruptible et une entreprise d'affichage ouverte à tout venant, les deux services fonctionnant parallèlement, c'est-à-dire sans se confondre jamais.

Et quand j'entends dire que les carrières sont encombrées, que les capitaux ne trouvent plus d'emploi rémunérateur, je me demande pourquoi les capitaux et les activités disponibles ne se portent pas

sur l'industrie du journalisme, où tout est à créer chez nous, et où il suffit, pour réussir, de prendre modèle sur ce qui existe ailleurs.

LUCIEN MARC.

A suivre.

HOMMES DU NORD

HANS CHRISTIAN ANDERSEN

« Je n'écris pas comme *on écrit*, disait Armand Carrel répondant à une observation du directeur de son journal, mais comme *j'écris.* » Telle est la formule générale du talent : il proclame son droit, lorsqu'il ne trouve à sa portée aucune forme, répondant aux exigences de sa nature, d'en aller chercher plus loin ou d'en créer de nouvelles pour édifier le monument dont il a conçu le plan. Ces matériaux appropriés à son talent, Hans Christian Andersen les a trouvés dans le conte.

Un de ses contes débute ainsi :

Vous croyez peut-être que sur la mare aux canards il se passait des choses extraordinaires? Eh bien, non, il ne se passait même rien d'important! Tous les canards allaient tranquillement sur l'eau, — certains se tenaient la tête en bas, ça ne leur est pas difficile, — et puis ils allaient à terre; on voyait dans la boue humide la trace de leurs pattes et de bien loin on entendait leur couin-couin.

Ou encore :

Allons ! nous commençons. Quand nous serons à la fin de l'histoire, nous en saurons plus long que maintenant, car c'était un méchant Kobold! C'était un des plus scélérats, c'était le diable!

La syntaxe rigide gronde sourdement devant un pareil style : On n'écrit pas ainsi! Sans doute, mais on parle ainsi. A qui? A des hommes faits? Non, mais à des enfants; et pourquoi ne serait-il pas permis d'écrire ce qu'on dit aux enfants?

Remplacer l'écriture formaliste par le langage souple de la conversation familière que l'enfant emploie et comprend, tel est avant tout le but de l'écrivain qui veut faire des contes pour les enfants. Son projet, qui ne manque pas de hardiesse, est de se servir dans un livre du langage oral, de ne pas écrire, mais de parler; ou d'écrire comme un écolier pour ne pas parler comme un livre. Le mot écrit est pauvre et incolore; le mot prononcé a une foule de collaborateurs : la forme de la bouche qui imite l'objet dont il est question, le geste qui le dépeint, la longueur ou la brièveté de l'intonation, son caractère doux ou rude, sérieux ou comique, dans toute la physionomie et l'allure. Plus l'être auquel on s'adresse est primitif et plus ces adjuvants seront utiles. Celui qui raconte une histoire à un enfant accompagne involontairement son récit d'un grand nombre de grimaces et de gestes, car l'enfant voit tout autant l'histoire qu'il l'entend; il s'inquiète, presque comme le chien, bien plus de la dureté ou de la douceur des intonations que de la signification des mots et de la question de savoir s'ils expriment la bienveillance ou la colère. Celui qui s'adresse par écrit à l'enfant doit aussi tendre à ce que, dans son récit, on trouve la variété de ton, les interruptions brusques, les gestes énergiques, le masque exprimant la crainte, le sourire présageant l'heureuse péripétie, la raillerie, les caresses et l'appel à l'attention qui menace de s'endormir. Comme le conteur ne peut directement chanter, peindre ou danser sous les yeux de l'enfant, il faut qu'il évoque dans sa prose le chant, l'image et la mimique de telle sorte qu'elles y soient des forces essentielles dont on subit l'influence sitôt qu'on ouvre le livre.

Tout d'abord pas de circonlocutions; que tout soit dit franchement, simplement ou, mieux encore, que tout résonne, bourdonne, claironne : Il vint un soldat marchant par la grande route : « *Un, deux; un, deux.* » « Et les brillantes trompettes sonnaient, tratteratra, notre petit bout d'homme est là, tratteratra. » « Écoute, disait le père Limaçon, comme ça tambourine sur les feuilles de bardane : rumdumdum, rumdumdum ! »

Tantôt, comme dans *Fleurette des oies*, on commence par un : « Or ça, qu'on m'écoute un peu », qui aussitôt commande l'attention; tantôt ce sont des plaisanteries dans le goût enfantin : « Alors, le soldat coupa la tête à la sorcière. Et par terre la voilà! » On entend le rire de l'enfant qui accueille cette description peu sentimentale mais très expressive de la décapitation. Tantôt on emploie des accents d'une douceur extrême comme :

Le soleil brillait sur le lin et les nuages de pluie l'arrosaient, et c'était aussi bon pour lui que pour de petits enfants d'être débarbouillés par leur mère et puis de recevoir d'elle un bon baiser; ils en deviennent aussitôt bien plus jolis.

A cet endroit une interruption dans le récit pour permettre à la mère le temps de donner à l'enfant le baiser dont parle le texte, cela va de soi ; car le baiser est bien dans le livre même. L'écrivain ne peut faire davantage pour le jeune lecteur, à moins que sa sympathie n'ait une telle souplesse qu'elle lui permette de s'identifier absolument avec l'enfant, d'avoir ses facultés imaginatives, ses idées, de se mettre pour ainsi

dire dans sa peau. Alors une phrase comme celle-ci vient tout naturellement sous sa plume :

La plus grande feuille verte dans ce pays-ci est sûrement la feuille de bardane : si on la place devant son petit corps, c'est comme un tablier, et si on la met sur sa tête pendant l'averse, c'est presque comme un parapluie, car c'est si grand, si grand!

Voilà des paroles qu'un enfant, que tout enfant peut comprendre.

Heureux homme que cet Andersen! Quel écrivain a un public comme le sien? Quel destin amer est, en comparaison, celui de l'homme de science, surtout dans un petit pays où il n'est lu que par des rivaux et des adversaires! Un écrivain est en général placé dans des conditions plus favorables; un poète se réjouit d'être lu, il sait que ses œuvres sont feuilletées par des doigts délicats qui se servent de fils de soie en guise de signet; pourtant qui peut se vanter d'avoir un cercle de lecteurs à l'attention aussi éveillée, à l'imagination aussi fraîche que ceux d'Andersen? Ses contes appartiennent à cette catégorie d'ouvrages qu'enfants nous avons épelés et qu'à l'âge d'homme nous relisons encore. Il en est dans le nombre où les lettres nous paraissent plus grandes, les mots plus importants que dans les autres, parce que la première fois nous avons fait leur connaissance en prenant lettre après lettre et mot après mot. Et quelle joie ce dut être pour Andersen de voir dans ses rêves ce fourmillement de physionomies enfantines autour de la lampe, cette multitude de têtes bouclées, aux joues roses, aux yeux brillants comme dans les nuages d'un tableau d'autel catholique, garçonnets danois aux cheveux de lin, tendres bébés anglais, fillettes hindoues à la noire pupille, — de les voir, devant lui, riches et pauvres, épelant, lisant, écoutant, dans tous les pays, dans toutes les langues, ceux-ci sains et joyeux, fatigués de jouer et de courir, ceux-là, malingres, pâles, la peau transparente à la suite d'une de ces innombrables maladies auxquelles sont exposés les enfants des hommes, de voir enfin toutes ces menottes blanches et brunes se tendre vers chaque feuille nouvelle sortant de la presse.

Personne, je le répète, n'a un public aussi croyant, aussi profondément attentif, aussi infatigable, et ajoutons, aussi respectable, car la vieillesse elle-même n'est pas aussi respectable, aussi sainte que l'enfance. Toute une série de petites scènes paisibles et idylliques passe sous nos yeux : ici on lit à haute voix et les enfants écoutent avec recueillement; là un petit homme est plongé dans sa lecture, les coudes appuyés sur la table, et la mère en passant lit aussi par-dessus l'épaule de l'enfant. Ne vaut-il pas vraiment la peine d'écrire pour un pareil auditoire, en est-il un autre qui ait une imagination plus pure et plus complaisante?

. . . .

Les contes dans leur ensemble s'étendent à présent devant nous comme une vaste plaine émaillée de fleurs. Promenons-nous librement dans toute cette étendue, traversons-la dans tous les sens, cueillant çà et là une fleur pour admirer son éclat, sa beauté, pour en respirer le parfum. Ces petits poèmes ont en effet avec la grande poésie le même rapport que les fleurettes avec les géants de la forêt. Souvent la plante qui dans la classification occupe un rang inférieur est la plus jolie aux yeux du poète. Des fleurs qui semblent très compliquées apparaissent, après examen, composées de quelques pétales seulement, et des plantes dont la structure paraît fort simple, portent à leur sommet toute une inflorescence reliée seulement par le pédoncule. Il en est de même pour les contes. Les plus humbles quant à leur aspect extérieur, *les Sauteurs* entre autres, renferment toute une philosophie résumée en quelques traits, et ceux qu'on croirait isolés comme *les Galoches du bonheur*, forment un capitule fleuri. Quelques-uns sont en bouton comme *la Goutte d'eau*, d'autres en semence comme *la Jeune Juive* ou *la Pierre des Sages*. Quelques-uns consistent en quelques linéaments comme *la Princesse sur le Pois;* d'autres ont de grandes et nobles formes, comme le conte particulièrement populaire aux Indes : l'histoire d'une mère qui ressemble à une fleur étrange des tropiques, le Kala, d'une simplicité telle qu'on la dit formée d'un seul sépale.

J'ouvre le livre au hasard et mes yeux tombent sur *Colline des Elfes*. Quelle vie et quel humour!

Dans la cuisine, il y avait quantité de grenouilles à la broche, des peaux de limaçon enveloppant des doigts d'enfant et des salades de semences de champignons; des museaux humides de souris et de la ciguë, des clous rouillés et des morceaux de vitre étaient au nombre des friandises.

Andersen a vraiment le don, si rare à notre époque, de créer des êtres surnaturels. Combien il est profondément symbolique et naturel par exemple que la petite sirène, quand sa queue a été changée « en deux jambes mignonnes », à chaque pas qu'elle fait, ait la sensation *de marcher sur des tranchants de couteau et des pointes d'aiguille!* Que de pauvres femmes marchent sur des tranchants de couteau pour s'approcher de celui qu'elles aiment, et pourtant elles ne sont pas les plus malheureuses, il s'en faut! — Un joli dessin est celui représentant la bande des Kobolds dans *la Reine des neiges*; un symbole excellent est celui du miroir des sorcières et une figure saisissante, celle de la reine elle-même qui, assise au milieu de

la blanche étendue déserte, en absorbe pour ainsi dire toute la froide beauté. Cette femme est parente à un degré assez rapproché de la nuit, une des créations les plus originales d'Andersen. Ce n'est pas la douce et calmante nuit de Thorwaldsen, ni la nuit maternelle et vénérable de Carsten, mais la nuit noire, sinistre, cruelle, sans sommeil.

Au milieu de la neige était assise une femme en longs vêtements noirs, et cette femme dit : « La mort est entrée chez toi, dans ta chambre; je l'ai vue s'enfuir avec ton petit enfant; elle va plus vite que le vent et ne rapporte jamais ce qu'une fois elle a emporté. — Dis-moi seulement quel chemin elle a pris, s'écrie la mère, indique-moi le chemin, je saurai bien la trouver. — Je connais ce chemin, répond la femme aux vêtements noirs, mais avant que je te l'indique, il faut que tu me chantes toutes les chansons que tu as chantées à ton enfant. J'aime ces chansons, je les ai entendues déjà : je suis la nuit et j'ai vu couler tes larmes quand tu les chantais. — Je les chanterai toutes, toutes, dit la mère, mais ne me retarde pas, afin que je puisse rattraper la mort, afin que je puisse retrouver mon enfant! *Mais la nuit resta immobile et muette.* Alors la mère se tordit les mains, chanta et pleura, et s'il y eut beaucoup de chansons, il y eut encore plus de larmes.

Nous rencontrons un nombre immense de créatures imaginaires, petites divinités ailées comme Ole Lukoje (l'homme au sable), ou le Kobold au bonnet rouge, ou la dryade scandinave, *Fleur de sureau*. On sent ici toute la force d'Andersen quand on la compare à l'impuissance des poètes danois contemporains dans ce domaine de la fantaisie. Quelles pâles figures que la Pomone, l'Astrée ou la Fata Morgana de Heiberg! Andersen sait donner un corps même à une ombre. Que dit l'ombre? que dit-elle à son maître? *Depuis l'enfance je marche sur tes traces.* C'est vrai. *Depuis l'enfance nous grandissons ensemble.* C'est tout aussi vrai. Et lorsqu'elle prend congé après une visite : *Au revoir! Voici ma carte; je demeure du côté du soleil et quand il pleut je reste toujours à la maison.* Andersen connaît les désirs et les tourments de l'ombre, ses habitudes et ses plaisirs. « Je courais au clair de la lune par toute la rue, et *je m'étendais sur la muraille, cela chatouille si agréablement dans le dos.* » Ce conte de l'ombre, qui ne rappelle nullement Chamisso, est à lui seul tout un petit monde. Je n'hésite pas à le nommer un des chefs-d'œuvre de la littérature danoise. C'est l'épopée de toutes les ombres et partant de tous les hommes, de tous les esprits non originaux, de tous ceux qui s'imaginent qu'en s'émancipant purement et simplement de leur nature propre ils atteindront la personnalité, l'indépendance et rempliront leur véritable destinée. C'est aussi l'un des rares contes où l'auteur, en dépit de son optimisme à l'eau de rose, a osé présenter la vérité laide et nue.

C'est enfin un de ceux où l'on peut le mieux observer la transition du naturel au surnaturel : l'ombre s'allonge et s'élargit si longtemps pour « gagner des forces » qu'il est tout naturel qu'à la fin elle se déchire.

Fermons le livre pour le rouvrir à un autre endroit. Nous tombons sur les *Sauteurs*, courte et excellente leçon, d'une si juste philosophie. Les personnages principaux sont la puce, la sauterelle et le pou; la fille du roi est le prix promis au vainqueur.

Que cela vous serve à tous de leçon, dit en concluant la muse du conte. Sautez intelligemment! Il ne sert à rien de sauter si haut que personne ne peut plus vous voir; la foule prétend alors que c'est comme si vous n'aviez pas sauté. Voyez plutôt tous les grands esprits, les penseurs, les poètes, les savants. Ils n'ont pas été payés de leurs peines. Il ne sert à rien non plus de sauter haut et bien si l'on saute à la figure des puissants. De cette façon, on n'ira jamais loin : non, prenez modèle sur le pou. Il est presque apoplectique; au premier abord, on dirait qu'il ne peut pas sauter du tout, et de fait il est incapable de se donner grand mal; mais avec l'instinct de la sottise, avec la dextérité de la paresse, il fait un petit bond *de côté*, juste dans le giron de la princesse. Eh bien, suivez son exemple : il a fait preuve d'un grand bon sens!

Quelle perle que ce conte! et quelle façon heureuse d'utiliser psychologiquement les animaux! Parfois, il est vrai, on est tenté de se demander si l'idée même de faire parler les animaux est vraiment heureuse. Y a-t-il là un véritable intérêt : d'abord pour le lecteur, ensuite en ce qui concerne l'étude du caractère d'un être n'ayant aucune qualité commune avec l'homme? Mais il est facile de se rendre compte qu'on ne peut parler de l'animal, même d'une façon toute scientifique, sans lui prêter des qualités que nous connaissons pour les avoir observées chez les hommes. Comment par exemple pourrait-on s'empêcher d'appeler le loup : cruel? L'adresse d'Andersen consiste seulement à mettre en lumière l'accord poétique et frappant entre l'animal et sa prétendue qualité humaine. Ne semble-t-il pas tout naturel que le chat dise à Rudy :

Viens donc avec moi sur le toit, mon petit Rudy! *Les gens disent qu'on risque de tomber, c'est imagination pure. On ne tombe pas quand on n'a pas peur de tomber.* Viens donc, mets une patte comme ça, et l'autre comme ça! tâte le terrain avec les pattes de devant. Bien sûr, il faut avoir un œil vif et des membres souples, S'il se présente un abîme, saute par-dessus et tiens-toi ferme, comme je fais.

Et le vieux limaçon dira tout aussi justement :

L'affaire n'est pas si pressée. Mais tu te presses toujours et déjà le petit commence à faire comme toi : *Ne grimpe-t-il pas depuis trois jours le long de cette tige. Vraiment j'ai le vertige rien qu'à le regarder là-haut.*

Qu'est-ce qui pourra mieux donner l'idée d'une chambre d'accouchée que l'incubation du petit canard ? Et quoi de plus vraisemblable que les moineaux, quand ils veulent injurier leurs voisines les roses, les traitent de : fleurs *aux grosses têtes?*

J'ai gardé pour la fin un conte qui est assurément le joyau le plus précieux de l'œuvre. C'est celui intitulé *la Cloche* où la poésie arrive à son apogée de naïveté et de naturel, où le talent réussit à donner la vie, le surhumain et le sous-humain, si je puis m'exprimer ainsi, où le poète lui-même se trouve face à face avec la nature.

Il est question ici de la cloche invisible à la recherche de laquelle partent les jeunes catéchumènes, — les jeunes gens chez qui le désir du divin et du mystérieux n'est pas encore émoussé. L'empereur a fait une promesse solennelle :

Celui qui pourra indiquer à l'évidence d'où vient le son recevra le titre de *maître sonneur du monde*, même s'il n'y a pas de cloches dans l'affaire. Alors beaucoup s'en allèrent dans la forêt avec l'espoir de s'assurer ce bon emploi, mais le seul qui revint avec une explication quelconque n'était pas plus sûr de son fait que les autres. Il assura pourtant que le son de cloche était produit par un grand hibou dans un arbre creux; c'était une sorte de hibou philosophe qui donnait continuellement de la tête contre l'arbre. Le jeune homme fut donc nommé sonneur du monde *et il écrivit tous les ans une brochure sur les hiboux et malgré tout, l'on fut juste aussi avancé qu'auparavant.*

Les catéchumènes s'en vont une certaine année dans la forêt, « et ils se tenaient par la main, *car ils n'avaient pas encore obtenu d'emploi* ». Mais bientôt, les uns après les autres, ils se sentirent fatigués et ils revinrent, ceux-ci invoquant un motif, ceux-là inventant un prétexte. Tout un groupe s'arrêta devant une *petite* cloche dans une maisonnette champêtre sans songer qu'une aussi petite cloche ne pouvait produire cette sonnerie puissante qui attirait et troublait le cœur humain. Et ils se livrèrent au repos avec leur *petite* espérance, leurs *petits* désirs près de leur *petite* trouvaille, leur *petite* joie idyllique, leur *petit* bonheur. J'imagine que le lecteur a déjà rencontré, sous les traits d'hommes faits, quelques-uns de ces catéchumènes. Enfin, il ne reste que deux chercheurs, un fils de roi et un pauvre garçon en sabots, « avec une jaquette si courte qu'on voyait combien longs étaient ses poignets ». Au bout d'un certain temps, ils se séparent ; l'un veut chercher la cloche à droite, l'autre à gauche. Le fils du roi chercha la cloche sur le chemin du côté du cœur, le pauvre la chercha dans la direction contraire. Nous suivons le fils du roi et nous voyons avec étonnement quel éclat mystique le poète sait donner à un paysage en modifiant ou en mélangeant les couleurs naturelles des fleurs.

Il s'enfonça, sans se lasser, toujours plus avant dans la forêt, où poussaient les plantes les plus étranges : là on voyait les *blanches* campanules aux étamines *pourprées*, les tulipes *azurées* qui étincelaient au soleil et des pommiers dont les pommes semblaient de grosses bulles de savon aux teintes changeantes.

Le soleil descend et le fils du roi craint d'être surpris par la nuit ; il gravit un rocher pour voir encore une fois le soleil avant que l'astre disparaisse sous l'horizon. Écoutons l'hymne du poète :

Et saisissant les plantes grimpantes et les racines, il grimpa le long des pierres humides où se tordaient les salamandres et où les crapauds l'accueillaient de leurs cris rauques; mais il arriva au sommet avant que le soleil, vu de cette hauteur, eût tout à fait disparu. Quelle magnificence! La mer, la vaste, la superbe mer qui battait la côte de ses longues vagues, s'étendait à perte de vue devant lui, et le soleil était là-bas, comme un autel étincelant au point où le ciel et la mer se touchaient ; tout se fondait en couleurs flamboyantes; le bois chantait, la mer chantait, et son cœur chantait à l'unisson. La nature entière était une immense église, où les arbres et les nuages flottants formaient les piliers, les fleurs et l'herbe le tapis de velours, et le ciel même la gigantesque coupole. Là-haut s'éteignaient les couleurs rouges à mesure que le soleil descendait, mais des millions d'étoiles s'allumèrent, des millions de lampes de diamant brillèrent, et le fils du roi étendit les bras vers le ciel, vers la mer et vers la forêt. Et au même moment arriva, du chemin à droite, le pauvre catéchumène avec la veste aux manches courtes et les sabots. Lui aussi était arrivé à temps et son chemin l'avait conduit au même endroit. Et ils coururent à la rencontre l'un de l'autre et se saisirent la main dans la grande église de la nature et de la poésie. Et au-dessus d'eux retentit la cloche sainte, invisible, et des esprits bienheureux les entourèrent dans un céleste alleluia!

Le génie ressemble au riche fils de roi, son auditeur attentif au garçon pauvre, mais l'art et la science, après s'être séparés en chemin, se retrouvent dans l'enthousiasme et l'adoration en présence du grand Tout, de la divine Nature.

George Brandes.

La bergère et le ramoneur.

Les œuvres d'Andersen ont été traduites dans toutes les langues; nous n'avons donc pas la prétention d'offrir ici une œuvre inédite du célèbre conteur, mais nous avons pensé que le lecteur éprouverait quelque plaisir à relire la délicieuse idylle : *la Bergère et le Ramoneur*, traduite sur le texte danois et non d'après une traduction allemande plus ou moins fantaisiste.

Avez-vous déjà vu une très vieille armoire en bois, toute noire de vieillesse, avec des arabesques et des

feuillages sculptés? Une pareille armoire se trouvait dans un salon. C'était un meuble de famille du temps de l'arrière-grand'mère : les sculptures qui l'ornaient du haut en bas représentaient des roses et des tulipes. Les arabesques les plus bizarres s'y entremêlaient et çà et là émergeaient de mignonnes têtes de cerfs aux ramures compliquées. Mais au milieu de l'armoire était sculpté un bonhomme en pied, d'aspect très risible et qui riait aussi, ou plutôt qui grimaçait en essayant de rire. En outre, il était cagneux et portait de petites cornes sur le front et au menton une longue barbe. Les enfants qui souvent venaient jouer dans la chambre l'appelaient le caporalsergentmajorlieutenantgénéral Malfichu. Son nom répondait à sa forme; si cette dernière avait été difficile à sculpter, son nom était difficile à prononcer et il y a peu de gens qui puissent se glorifier de pareils titres. Enfin l'artiste n'avait épargné ni son temps ni sa peine, et notre bonhomme était né. Sans cesse il regardait de ses gros yeux la console du salon, car là se trouvait une charmante bergère en porcelaine. Les souliers de la petite étaient dorés, sa jupe était relevée gracieusement par une rose, elle avait un chapeau d'or et une houlette; c'était une ravissante créature. Tout près d'elle on voyait un petit ramoneur, noir comme charbon, mais lui aussi en porcelaine. Il était joli, propret comme pas un et s'il représentait un ramoneur, cela tenait à une fantaisie de l'artiste, qui aurait tout aussi bien pu faire de lui un prince.

A se tenir toujours auprès de la bergère, il n'avait pas tardé à tomber éperdument amoureux d'elle et depuis quelque temps ils étaient fiancés Cela devait faire en somme un couple fort assorti : tous deux étaient jeunes, tous deux de la même porcelaine, et tous deux également fragiles.

Derrière eux se trouvait encore une autre statuette ayant trois fois leur taille. Elle représentait un vieux magot qui pouvait remuer la tête : il était également en porcelaine et se donnait pour le grand-père de la petite bergère, ce que du reste il eût été bien embarrassé de prouver. Il prétendait avoir des droits sur elle et avait accueilli favorablement la demande du caporalsergentmajorlieutenantgénéral Malfichu à la main de la petite bergère.

— Tu auras là un homme, dit le vieux Chinois, un homme qui, tout me porte à le croire, est en acajou massif, et il peut faire de toi Mme la caporalsergentmajorlieutenantgénéral Malfichu. Il a en sa possession l'armoire pleine d'argenterie, sans parler du contenu des tiroirs à secret.

— Mais je ne veux pas aller dans cette sombre armoire, répliqua la petite bergère; on m'a dit qu'il avait là dedans onze femmes de porcelaine.

— Eh bien, tu seras la douzième! dit le Chinois. Aussitôt que cette nuit la vieille armoire craquera, la noce se fera, aussi vrai que je suis un magot. Là-dessus il branla le chef et s'endormit.

La bergère se mit à pleurer et regarda son amoureux :

— Je t'en supplie, dit-elle; allons-nous-en par le monde : nous ne pouvons plus rester ici.

— Je n'ai pas d'autre volonté que la tienne, dit le petit ramoneur; partons sur-le-champ, je suis certain que mon métier pourra nous faire vivre!

— Oh! si nous étions seulement à bas de cette table! répondit-elle; je ne serai tranquille que quand nous serons loin, bien loin!

Il la consola et lui montra la façon de poser le pied sur les bords sculptés et le feuillage doré autour des appuis de la table; son échelle fut aussi mise à réquisition, de sorte qu'ils atteignirent bientôt le plancher. Mais quand ils levèrent les yeux vers la vieille armoire, ils se sentirent fort troublés : tous les cerfs sculptés étendaient la tête, dressaient les cornes et tournaient le cou. Le caporalsergentmajorlieutenantgénéral fit un bond prodigieux et cria au vieux Chinois : « Attention! ils se sauvent! ils se sauvent! »

Alors une terreur folle les saisit et vivement ils bondirent dans le tiroir sous l'appui de la fenêtre.

Là se trouvaient trois ou quatre jeux de cartes incomplets et un petit théâtre de marionnettes agencé tant bien que mal dans ce local plutôt incommode. Juste à ce moment on y jouait la comédie et toutes les dames : cœur, carreau, trèfle et pique, étaient assises au premier rang et s'éventaient au moyen de leur tulipe; derrière elles se tenaient les valets montrant qu'ils avaient de la tête, une tête en haut, une tête en bas, comme dans tout bon jeu de cartes. Le sujet de la pièce était un amour contrarié, et la petite bergère pleura, car c'était là sa propre histoire.

— Je n'y puis plus tenir! s'écria-t-elle; il faut que je sorte de ce tiroir, et tout de suite! Lorsqu'ils furent de nouveau sur le plancher et dirigèrent les regards vers la console, le vieux Chinois, réveillé, balançait le corps entier au-dessous duquel il n'avait que des moignons de jambes.

— Voilà que le vieux Chinois se lance à notre poursuite! s'écria la petite bergère, et d'effroi elle tomba sur ses genoux de porcelaine.

— Il me vient une idée, dit le ramoneur; glissons-nous dans le pot à fleurs que tu vois dans ce coin; aussitôt que le bandit approchera, nous lui jetterons du sable dans les yeux!

— Cela ne pourra que retarder la catastrophe, répondit-elle; et puis je sais de source certaine qu'autrefois le pot et le Chinois ont été fiancés et qu'ils ont conservé l'un pour l'autre un fonds de tendresse. Non, non, il ne nous reste qu'une ressource, c'est de nous en aller par le monde.

— Auras-tu le courage de m'y suivre? demanda le ramoneur ; as-tu réfléchi que le monde est immense et que jamais plus nous ne pourrons revenir ici ?

— J'ai réfléchi, dit-elle d'un ton ferme.

Le ramoneur la regarda dans le blanc des yeux et dit :

— Mon chemin, c'est la cheminée ! Encore une fois, auras-tu le courage de me suivre par le poêle, puis par le tuyau ? Nous arriverons ainsi dans la cheminée et là je suis dans mon élément. Nous grimperons si haut qu'on ne pourra plus nous attraper et là-haut un trou nous donnera passage dans le monde.

Et il la conduisit vers la porte du poêle.

— Hou ! comme c'est noir, dit-elle ; pourtant elle s'avança avec lui dans le poêle, puis dans le tuyau où une nuit noire comme la suie les enveloppa.

— Nous voici dans la cheminée, dit-il ; regarde : au-dessus de nous brille une radieuse étoile.

En effet, il y avait au ciel une étoile, dont le scintillement descendait vers eux, comme pour leur montrer le chemin. Et ils rampèrent, rampèrent encore par cette horrible voie, plus haut, toujours plus haut. Mais il la soutenait et la poussait, lui montrant les endroits où elle devait poser ses petits pieds de porcelaine. Ils se hissèrent ainsi jusqu'au chapeau de la cheminée sur lequel ils s'assirent, car, comme bien on pense, ils étaient exténués.

Au-dessus d'eux s'étendait la voûte céleste avec ses myriades d'étoiles; au-dessous d'eux se dressaient les toits des maisons. Quelle perspective nouvelle, quelle révélation soudaine du vaste monde ! Jamais la petite bergère n'avait imaginé chose pareille ; elle laissa tomber la tête sur l'épaule de son ramoneur et pleura tant et tant que l'or de sa ceinture coula sur sa robe.

C'en est trop, dit-elle ; le monde est trop grand ! Je voudrais être de nouveau sur la petite table sous le miroir ! Puisque je t'ai suivi dans le vaste monde, tu peux bien t'en retourner avec moi au logis, si tu m'aimes ?

Le ramoneur lui parla raison, ramena l'entretien sur le vieux Chinois et sur le caporalsergentmajorlieutenantgénéral Malfichu, mais elle pleurait à attendrir une pierre, ou plutôt une porcelaine, et elle l'embrassait si tendrement qu'il lui fallut consentir à ce qu'il nommait en son for intérieur une étrange folie.

Donc avec des peines infinies ils redescendirent par la cheminée, le tuyau et le poêle ; là ils s'arrêtèrent pour écouter ce qui se passait dans la chambre. Tout était tranquille. Ils poussèrent la tête au dehors... Grand Dieu ! le Chinois était à terre ! Il avait dégringolé de la table en voulant descendre et à présent il était là, en quatre morceaux : un bras ici, un bras là, le tronc sous la table, la tête dans un coin. Le caporalsergentmajorlieutenantgénéral Malfichu était encore où il avait toujours été, et il méditait sur la vanité des choses.

— C'est épouvantable ! s'écria la petite bergère. Le vieux grand-père est en pièces, et par notre faute ! Je ne survivrai pas à ce malheur ! Et elle se tordait les mains.

— Ça peut très bien se raccommoder, dit le ramoneur. Ne sois donc pas toujours si prompte à avoir tes nerfs. Lorsqu'il aura un bon fil de fer dans la tête, le corps et les bras, il sera aussi bon que neuf et pourra nous faire des misères tout comme autrefois.

— Crois-tu ? demanda-t-elle. Et puis ils grimpèrent de nouveau sur la table et reprirent leur ancienne place.

— Voilà où nous en sommes ! dit le ramoneur avec un sourire un peu amer : C'était bien la peine de se donner tant de mal !

— Oh ! si du moins le grand-père était raccommodé, dit la bergère. Ça coûtera-t-il gros ?

Et il fut raccommodé : on lui fit passer un fil de fer par la tête et le corps, un autre dans chaque bras, et le voilà aussi bon que neuf; mais il ne pouvait plus remuer la tête.

— Êtes-vous donc devenu si fier depuis votre accident, dit le caporalsergentmajorlieutenantgénéral Malfichu. Il ne me semble pas qu'il y ait de quoi, vraiment ! Me la donnez-vous, oui ou non, votre petite mijaurée ?

Le ramoneur et la petite bergère jetèrent au vieux Chinois un regard suppliant ; ils craignaient qu'il pût remuer la tête en signe d'approbation, mais cela lui fut impossible et il lui répugnait d'avouer à un étranger qu'il avait un fil de fer dans le corps. C'est pourquoi les statuettes de porcelaine restèrent l'une près de l'autre, et bénirent le grand-père et s'aimèrent... jusqu'au jour où elles eurent le sort réservé à tout objet de porcelaine.

CHRISTIAN ANDERSEN.

Traduction nouvelle du danois par G. Art



LES VICTIMES [1]

Conte héroïque.

III

Au bivouac. Les hommes sont épars, somnolents. A la fin on a cessé de reculer. Depuis des jours on attend. Quoi? On ne sait pas. On est inerte. On est passif. C'est comme si on était assoupi. Est-ce qu'on ne se battra plus? Le général sûrement médite quelque chose. Peut-être une attaque brusque ? Allons

1. Voir la *Revue* du 11 décembre 18[illegible].

donc! une autre retraite, ou, qui sait, une trahison. Bah! si l'on avait seulement à manger tous les jours, ce serait déjà bien beau. Pour le reste, eh bien, on verra.

Tout à coup une nouvelle circule en traînée de poudre qui s'enflamme. C'était donc vrai? Il paraît que oui. *Rougyff*, le journal du patriote Guffroy, l'annonce. Un représentant du peuple est envoyé à l'armée pour stimuler les opérations. Les esprits sont agités. Crasseux et criards, les soldats se groupent. Le fantassin La Merluche lit la feuille publique aux autres qui accourent. On commente le nom du représentant.

— C'est un bon.

— C'est un meilleur. Il est de la Côte-d'Or. C'est lui qui a dégraissé les aristocrates du Calvados.

— Il a été du grand comité. Mais il en a assez des paperasses. Il veut se battre. C'est un bougre à poigne.

— Il a écrasé les muscadins. C'est le tour à Pitt et à Cobourg.

— En voilà un qui sait dire la messe de Sainte-Guillotine!

— Et avec ça, c'est un homme sensible. Il dédaigne les jouissances de l'aristocrate corrompu.

— Partout où il va, la citoyenne son épouse et les deux enfants qu'elle a faits à la patrie l'accompagnent.

— On dit qu'il adore ses petits sans-culottes.

— Il a fait rouler trois cents têtes.

— Il faudra marcher avec lui.

— Bah! mourir pour mourir, j'aime mieux un coup de baïonnette que la dyssenterie.

— Je voudrais voir la mine des muscadins de l'état-major.

— La tête doit leur trembler.

— La République ne triomphera que par la terreur.

Au milieu du brouhaha des discussions, Valette et Le Hardy rentrent de corvée. Ils s'asseyent sans mot dire. Trop de pensées douloureuses les accablent. Ils sentent la faiblesse de l'armée au commandement indécis. Une défaite ouvrira la route de Paris. Et la défaite est sûre. C'est la ruine de toutes les espérances. C'est le désastre de la patrie. Et des chères absentes, pas de nouvelles.

— Eh bien! citoyen Valette, que dis-tu du décret?

— Quel décret?

— Celui qui nous envoie un représentant.

Les deux amis relèvent la tête. Qui sait! peut-être y a-t-il là quelque espoir...

— Tu n'as donc pas lu les papiers publics? Tiens, voici *Rougyff*, le journal des sans-culottes.

Et le fantassin La Merluche s'éloigne, ayant remis à Valette un cahier de papier gras.

Valette le parcourt des yeux. Tout à coup il pâlit affreusement. Un spasme convulse son visage.

Le Hardy s'écrie :

— Qu'avez-vous, mon ami?

Valette remue les lèvres. Aucun son ne s'échappe.

— De grâce, qu'y a-t-il?

Le Hardy veut saisir la feuille. Mais Valette l'écarte.

— Ne lisez pas, ne lisez pas!

Le Hardy chancelle et murmure d'une voix étouffée :

— Ce sont des nouvelles de... d'elles?

Valette baisse deux fois la tête et murmure :

— Toutes deux, ensemble. C'est fini.

Le Hardy a fermé les yeux. De tout petits souvenirs d'enfant y flottent : de doux souvenirs niais de choses futiles et adorables, des chansons d'une chère voix tendre... Tout à coup un flot de rage le secoue tout entier. Il faut qu'il sache...

Et les deux amis côte à côte lisent lentement les lignes fatales qui leur tordent le cœur :

« Sainte-Guillotine n'a pas chômé hier. Sans-culottes, mes frères, il faut voter un supplément d'avoine aux chevaux de Samson et une pierre à aiguiser pour son canif. Trente-huit aristocrates, buveurs de sang, égoïstes et corrompus, ont payé leurs crimes de leurs têtes. Que d'éternuements dans le sac! Les voilà tous guéris de leur rhume. Samson est le meilleur des médecins. Rien à dire sur la petite cérémonie. Les brigands ont montré leur impudence coutumière. Entre tous, deux femmes se sont distinguées par un affreux endurcissement : l'une est cette vieille carcasse aristocratique qui se faisait appeler comtesse de Puymaigre, engraissée des sueurs du peuple ; l'autre est la fille Loïsa Barnaud, hypocrite et traîtresse, la nièce de Barnaud le fédéraliste : la noirceur de son âme déconcerte l'observateur charmé de la beauté lascive de son visage. Toutes deux étaient sur la même charrette. La plus âgée n'a cessé durant le trajet de se livrer aux mômeries les plus répugnantes. L'orgueil indomptable de la plus jeune était tel qu'elle semblait railler le peuple par son sourire méprisant. Aussi quelques braves citoyens, ne pouvant contenir leur indignation, lui ont lancé une volée de pierres dont une lui a mis le visage en sang. Elle n'a point cessé de sourire. Sur l'échafaud elles se sont embrassées. La vieille a été expédiée la première. Avant d'expier ses forfaits, de son doigt décharné elle a montré le ciel à la plus jeune. Mais sa tête est vite retombée à terre. Quant à l'autre, avant de mettre l'œil à la lunette, elle a insulté tous les sans-culottes en disant à voix haute : « Peuple, je te pardonne. Mais aie pitié de toi-même « et de la liberté. » La chiquenaude de Samson a bien-

tôt fait taire sa langue. Il faut remercier le vertueux citoyen Machut qui, ayant dénoncé l'une et fait arrêter l'autre, se trouve avoir doublement mérité de la patrie. »

Ayant lu, les jeunes hommes demeuraient stupides, accablés. C'était donc la fin. Liberté, égalité, fraternité, mots vides et déclamatoires, poignards d'assassins. Et c'était pour que des bandits pussent guillotiner impunément des femmes que la France versait le meilleur de son sang! Perdue, la France! Que faire désormais? Ah! oui, pourquoi vivre?

Le Hardy dit d'une voix sourde :

— Machut. C'est un nom à retenir. Machut.

Et au même instant, comme un écho formidable, dix mille voix hurlèrent :

— Machut! Machut! Vive le représentant du peuple! Vive la Convention! Vive le Comité! Machut! Voilà Machut!

Et une poussée d'hommes se rua vers l'entrée du camp.

Saisissant son fusil, Valette se mit à courir, et derrière lui Le Hardy s'élança.

Au milieu des acclamations et de la foule grouillante un homme est debout. Il vient de descendre de cheval. Ses habits sont couverts de poussière. Mais on reconnaît le chapeau à panache des représentants du peuple. Il se retourne; son visage apparaît. Ses traits sont lourds. C'est une face de paysan quadragénaire, immuable, grave, inexpressive comme la terre. Les paupières sont baissées. La bouche a un pli bonasse. Ce n'est pas un masque de bourreau. On verrait cet homme dirigeant une charrue ou, le soir, attablé devant une grosse soupe, un enfant rougeaud perché sur chaque genou. Mais tout à coup les paupières se lèvent et des yeux gris luisent : c'est l'acier du sabre ou du couperet. Alors Valette arme son fusil. Mais Le Hardy le retient :

— Impossible de tirer dans cette foule. Un coup manqué, tout est perdu.

— Vous avez raison. J'attendrai d'être sûr.

Et Valette et Le Hardy demeurent immobiles. Ils regardent avidement l'assassin et cherchent où ils le frapperont.

Devant Machut, le général est apparu. Il s'incline, discourt et gesticule. Son visage est agité de contractions involontaires. Et tout son corps frémit sous le poignard de ce regard.

Machut ouvre la bouche. Une onde de silence s'épand sur le camp. Une voix sûre, traînante et rude dit :

— Citoyen général, la Convention ne doute point de ton courage. Mais la République a besoin, non de dévouements stériles, mais de héros victorieux. L'effort des ennemis coalisés s'avance sur nous. Une défaite ouvre la patrie. Général, je suis venu pour te forcer à vaincre. Ta tête répond du succès. Ne l'oublie pas.

Puis, s'arrêtant quelques secondes entre les phrases :

— Qu'on panse avec soin la jambe de mon cheval. Les animaux sont les frères cadets de l'humanité. — En entrant j'ai fait arrêter deux soldats qui pillaient une chaumière. Qu'on les fusille. Les enfants de la liberté n'ont pas les vices des satellites de la tyrannie. — Soldats, voilà longtemps que vous reculez. La République pourtant ne veut pas désespérer de vous. Demain matin je vous montrerai le chemin de l'ennemi. — A quatre heures, général, nous attaquons à la baïonnette les avant-postes autrichiens.

Il a parlé et, suivi du général, se dirige vers une tente. Les soldats se dispersent, échangeant leurs impressions. La Merluche frappe sur l'épaule de Valette en passant et lui crie avec un gros rire :

— C'est un homme.

Mais Le Hardy murmure :

— Pas longtemps.

Valette fait un signe de tête qui approuve. Mais il ne peut parler. Des sanglots trop forts soulèvent sa poitrine et il s'affaisse sur le sol comme un taureau assommé. Le Hardy s'assied près de lui et lui prend la main. Et dans la nuit de désespoir qui les étreint passent des éclairs rouges de pensées sanglantes.

IV

C'est le débordement irrésistible d'une marée furieuse. Tout fuit. Tout cède. Tout s'écroule. Les digues éventrées fléchissent. Quelques jetées s'obstinent. Elles sont franchies. Les maisons sont emportées, les champs sont noyés, les montagnes s'engloutissent. Par les plaines une déroute épouvantable s'époumone, et le galop des vagues mord les talons des fuyards. On ne résiste pas à la mer démontée ni à l'armée de la République.

Une bataille a délivré la frontière menacée. Trois jours ont donné la Belgique. Les remparts des villes fortes se sont abaissés comme d'eux-mêmes. Jetés à la mer, les Anglais. Pantelante, l'Allemagne pleure les provinces du Rhin arrachées. La Hollande est entamée. Sur leur trône les monarques terrifiés se dressent et murmurent : « Où s'arrêteront-ils? »

A Paris c'est le délire. On arrache les papiers publics. Les rues retentissent de chants de victoire. Tous les pouvoirs et le peuple se ruent en une fête solennelle à l'Être suprême, à la liberté et à la mort. Largement épanouie, la République respire et, nonchalante, elle jongle en souriant avec quelques dernières têtes.

Tout cela est l'œuvre d'un homme. Sa main puissante a saisi aux naseaux l'armée qui reculait et l'a arrêtée. Puis, la faisant sa chose, il l'a précipitée en avant comme un bélier monstrueux. Et devant elle tout à fléchi. Le lendemain de son arrivée on défonçait les lignes ennemies, et les alliés se débandaient par les plaines du Brabant en troupeau affolé, poursuivis l'épée dans les reins. Chaque jour une place se rendait, ou l'on remportait une victoire. Prisonniers et drapeaux s'entassaient dans les villes fortes conquises. La peur était oubliée, et la faim aussi, et le froid, et tout. Quand à côté du drapeau aux trois couleurs se dressait la stature bien connue de l'homme, c'était comme un vent de folie qui passait sur l'armée; et le cœur vivant de la France poussait les baïonnettes aux ventres autrichiens. On s'élançait aux assauts, souriant la *Marseillaise;* on enlevait les redoutes en dansant la Carmagnole. Était-ce bien vrai qu'avant on hésitait, on tremblait, on reculait? Allons donc! la République a toujours été victorieuse, elle le sera éternellement! Despotes, tremblez sur vos trônes! les soldats de la liberté porteront jusqu'aux limites du monde le dogme du bonheur universel!

Tout cela est l'œuvre d'un homme. Infatigable, muet, parfois tonitruant, inflexible, impassible, formidable, Machut le régicide commande, marche et abat. Il dort deux heures par nuit; il mange une fois par jour; un gigot entier quand il y a des vivres; deux poignées de farine, s'il y a disette. On ne l'a point vu rire. Toute la nuit il étudie des cartes, examine des rapports, rend des décrets. Avant le jour tous les ordres sont donnés. Et quand au matin la première colonne est lancée à l'attaque, il marche en tête, le chapeau à panache brandi d'une main, le sabre de l'autre. Jamais une balle ne l'a effleuré, jamais une baïonnette ne l'a égratigné. Le plomb siffle autour de lui en pépiement d'oiselet; et l'acier glisse comme la caresse d'une aile. Il ne hoche même pas la tête. C'est une machine aveugle et irrésistible, chargée pour vaincre et pour tuer. Seulement le planton de service à la porte de sa tente dit que quelquefois il l'a vu essuyer une larme quand il lisait une lettre informe de ses enfants absents. En reconnaissance de ses services il est autorisé à les mander auprès de lui. Et ils arrivent ce soir au camp avec leur mère, avant la bataille de demain.

Car c'est demain que se joue la partie décisive. Dans un effort suprême, les coalisés ont ramassé les débris de leurs forces rompues. Cinquante mille hommes de troupes fraîches les ont joints avec le vieux feld-maréchal qui a écrasé les Turcs et menacé Constantinople dans la dernière guerre d'Orient. C'est un guerrier éprouvé. Il a placé son armée dans une position redoutable, protégée par les deux rivières qui confluent. Le passage en est périlleux. Derrière, les communications sont assurées. Souriant dans sa barbe grise, le vieux soldat montre les eaux grossies et dit : « Demain, elles déborderont. » Car les Français veulent passer. Les ordres sont donnés. Demain au point du jour les colonnes républicaines s'ébranleront. Et avant le coucher du soleil, on saura si demain encore Machut forcera la victoire.

Mais Machut ne vaincra pas. Car aujourd'hui Valette et Le Hardy vont le tuer.

Voilà trois mois que la pensée du meurtre s'éveille avec eux chaque matin, les hante pendant tout le jour et ne s'endort que quand ils ont fermé les yeux. C'est une soif desséchante et inextinguible qui les torture. En dehors rien n'existe pour eux. Les marches, les luttes, les batailles, tout leur est indifférent. Ils tuent machinalement, obsédés par l'idée d'un seul meurtre. La République? la France? ah! oui, autrefois, oui, peut-être. Mais maintenant il y a un homme qu'il faut tuer. Et depuis trois mois l'occasion tant poursuivie n'a jamais été atteinte. Plusieurs fois le meurtre s'est approché d'eux comme une coupe enchantée, fascinante aux lèvres. Leurs mains se posaient sur la crosse de leur pistolet ou la garde de leur poignard. Et puis un hasard les séparait de l'homme. Et, comprimant leur fièvre, ils se remettaient à chercher et à attendre. Oh! frapper l'assassin d'une main sûre! oh! la douceur de sentir le poignard s'enfoncer infailliblement dans sa chair déchirée! Cela, cela seul, et puis mourir. Venger le sang des martyres adorées! mais le venger sûrement... Cependant les jours s'enfuient et la fureur de leurs âmes s'exaspère. Le sort se jouera-t-il d'eux éternellement?

Et voilà que tout à l'heure un ordre a été jeté. On demande deux hommes sûrs pour accompagner le citoyen Machut dans une reconnaissance. Le Hardy et Valette se sont levés. Approuvant d'un signe de tête, le lieutenant les désigne.

Et maintenant les voici devant la tente, frémissant d'angoisse et d'impatience. Dans un quart d'heure peut-être ils seront seuls avec lui dans le bois. Et Valette sourit, car il a entendu un soldat dire en passant :

— La citoyenne Machut arrive ce soir avec ses enfants.

Valette pense :

— Il ne la verra pas.

La forte stature de Machut se dresse à l'entrée de la tente. Il regarde autour de lui :

— Les deux citoyens de l'escorte?

Valette et Le Hardy s'avancent.

— Bien. Voilà vos chevaux.

Machut se hisse lourdement en selle. Il se cale

avec lenteur, place ses pieds dans les étriers. Il ne se hâte pas. Si au dernier moment il allait changer d'avis! Que lui veut cet officier qui s'approche?

— Citoyen, trois émigrés ont été pris les armes à la main...

Machut répond :

— La loi est formelle. Donnez-leur un prêtre; et qu'ils soient fusillés ce soir.

Puis, rendant la bride à son cheval, il se met en route. Le Hardy se penche vers Valette :

— Je donnerai le signal.

Valette approuve. Et ils hâtent leurs chevaux derrière celui du représentant. Avec eux galope la mort.

Les trois cavaliers ont parcouru l'armée. Sur leur passage des acclamations se sont partout levées. Joyeux comme à la veille d'une fête, les soldats astiquent leurs armes et portent au cœur l'assurance de la victoire. Un seul homme l'a enchaînée parmi eux.

Les cavaliers atteignent les avant-postes. Là Machut s'arrête longtemps. Il examine avec sa longue-vue les positions ennemies. Il paraît satisfait. Une espèce de sourire effleure ses lèvres. N'ira-t-il pas plus loin? Alors il faut agir. Valette et Le Hardy se rapprochent. Mais Machut fronce le sourcil. Il ne peut pas juger assez des forces de l'artillerie ennemie. Il faut traverser le bois et aller jusqu'au confluent des rivières. Un officier veut l'arrêter. Peut-être quelques rôdeurs autrichiens... Machut le fait taire d'un geste souverain. Quittant les avant-postes, les cavaliers s'enfoncent dans le bois. Le Hardy se retourne pour juger de la distance. Il voit les regards anxieux des hommes suivre celui qui tient leur destinée.

L'instant est venu. Les voici sous bois. Rien ne peut plus protéger cet homme. Le Hardy sent l'œil de Valette fixé sur lui. Sans doute il attend. Il faut agir. Voyons, il ne peut hésiter! Les chères têtes abattues ne sont pas vengées; le sang versé crie, et cet homme là devant, c'est l'assassin! Allons! Machut s'est arrêté. Le Hardy fait un signe à Valette. Il tire son pistolet, l'arme d'un bruit sec. Valette en a fait autant. Encore deux secondes...

Brusquement, Machut s'est retourné. Les armes déjà levées sont retombées. Il n'a rien pu voir. Il ne faut pas de lutte qui risque d'attirer du monde. C'est une exécution. Machut étend sur les jeunes hommes un regard indifférent et dit :

— Rentrez vos pistolets. Un accident serait terrible aujourd'hui. Je porte en croupe le destin de la France.

Puis il se remet en marche, suivi de son escorte muette.

Et voici que quelque chose de lourd, d'étrange, de profond, d'inexprimable, s'est abattu sur les cœurs de Valette et de Le Hardy. C'est comme si à la parole de cet homme un monde de visions solennelles se levait en eux.

Ils voient dressé devant eux le spectre de la France mutilée. Ils voient défiler les bataillons de tous ceux qui ont succombé pour elle; de ceux qui sont morts sur les champs de bataille, de ceux dont les têtes ont roulé sur les places publiques; ils voient l'effroyable torrent de tout le sang qui s'est dévoué; ils voient les sacrifices des veuves, les larmes des mères résignées, les douleurs enfantines des orphelins; ils voient le sacrifice universel de tout un peuple pour une idée sublime. Et ils voient, malgré tout cela, la liberté presque écrasée, la France envahie, la patrie au bord du précipice. Mais un homme se lève, et voici le danger pulvérisé, l'ennemi en déroute, l'agonie changée en joie, la France délivrée, et, peut-être, dans une lointaine perspective, une paix glorieuse cimentée du sang des martyrs, et ensuite une patrie nouvelle et meilleure, heureuse et apaisée, qui donne à l'univers le spectacle de la concorde, de la liberté et du bonheur de tous... Et d'autre part ils voient la France relevée qui retombe à nouveau, vaincue, déchirée, terrassée définitivement avec la mort de l'homme qui seul sut la revivifier; ils voient inutiles et vains tout l'héroïsme dépensé, tout le sang répandu, tous les deuils vaillants des mères, des filles et des épouses. Ils voient tout cela, et ils voient encore deux têtes chéries qui leur font des signes, des signes que leurs cœurs comprennent...

Ils se regardent et d'un même geste reposent les pistolets désarmés dans les fontes de leurs selles. Mais une douleur trop forte les arrête. N'est-ce pas une faiblesse, une erreur coupable? Et voici l'hésitation qui de nouveau leur enténèbre le cœur.

La reconnaissance est achevée. Ils rebroussent chemin. C'est maintenant l'instant du choix définitif. Valette observe Le Hardy. Il lit dans son âme que son parti est pris. Eh bien, oui! il fera comme lui. Son cœur bat trop fort. Il porte la main pour le comprimer. Mais sa main rencontre un objet dur, un portrait... Alors le sang innocent hurle, il voit rouge et enfonçant l'éperon au ventre de son cheval, il se rue en avant, le sabre au clair. La mort! la mort! Il faut qu'il meure...

Mais tout à coup c'est un crépitement de coups de feu. Le cheval du représentant roule à terre avec l'homme. Des tirailleurs tyroliens surgissent des buissons et s'élancent la baïonnette en avant; abattu, Machut ne peut se dégager; sur son ventre s'étend, vaincu, le drapeau de France aux trois couleurs.

Alors quelque chose de plus fort que l'homme empoigne Valette et Le Hardy, et ils se précipitent au-devant des baïonnettes.

Brouhaha. Coups de feu. On crie de tout près :

— Tenez bon, citoyens !

L'officier tyrolien a entendu. Le coup est manqué. Il disparaît avec ses hommes, poursuivi par les habits bleus.

Froid et impassible, le représentant s'est relevé sans blessure. Une balle a traversé le bras de Le Hardy. La joue de Valette est balafrée d'un coup de sabre. Ils se taisent. Machut les regarde et dit simplement :

— Ce soir à dix heures, dans ma tente.

On rentre au bivouac. Un aide de camp s'élance, tendant un papier.

— Citoyen, un paysan a porté pour toi ce message pressant. Il venait du camp ennemi.

Machut décachette la lettre. Une pâleur livide inonde ses traits. Deux fois il passe la main sur son front où roulent des perles de sueur froide. Il demande d'une voix rauque :

— A-t-on déjà fusillé les émigrés prisonniers?

— Non, citoyen. Le prêtre a tardé. Mais d'ici une heure...

La poitrine de Machut se dilate.

— Donnez-leur un sursis. Qu'on vienne prendre mes ordres ce soir.

Il s'éloigne et disparaît sous sa tente.

Les soldats chuchotent, étonnés de ce trouble. Mais un bruit se répand qui l'explique. Il paraît qu'une bande ennemie a fait prisonniers la femme et les enfants du représentant.

— Bah ! ils ne les mangeront pas. Il les verra demain soir, la bataille gagnée.

Muets et graves, Valette et Le Hardy se sont assis côte à côte. Dans leurs âmes il n'y a ni joie, ni regret. Ils savent qu'ils n'ont pu agir autrement.

Dix heures. Dans sa tente Machut se promène de long en large. Un pli de souffrance traverse son front, et ses traits n'ont pas dépouillé leur pâleur de mort. Il va, vient, s'arrête et reprend sa marche. Quelque pensée horrible le hante. Par moments, ses yeux s'arrêtent avec terreur, comme fascinés, sur un papier sale jeté sur la table, la lettre qui tout à l'heure lui a été remise.

— Citoyen représentant...

Machut tressaille ; et, d'un ton étrange, presque timide, il demande :

— Qu'y a-t-il ?

— Les citoyens soldats Valette et Le Hardy attendent ton bon plaisir.

Machut pousse un soupir, comme soulagé un instant.

— Qu'ils entrent.

Tête bandée, bras en écharpe, ils se tiennent debout, immobiles. Machut les contemple d'un œil curieux. Il admire la beauté singulière de leurs visages. Puis, brusquement, à Valette, l'œil dur, la voix menaçante :

— Tout à l'heure, tu as voulu m'assassiner.

Le Hardy répond très vite :

— Nous avons voulu tous deux t'exécuter.

L'œil de Machut s'adoucit. Il interroge :

— Pourquoi ?

Valette dit :

— Tu es l'assassin de Loïsa Barnaud, ma fiancée.

Et Le Hardy reprend :

— Tu es l'assassin de la comtesse de Puymaigre, ma mère.

Machut les regarde. Puis ses paupières s'abaissent. Est-ce que le marbre est sensible ? Ses lèvres tremblent, et il murmure :

— Je me souviens.

Il reprend :

— Un moment après, vous m'avez sauvé la vie. Pourquoi ?

Valette répond :

— La République...

Et Le Hardy :

— La France.

Machut s'est levé. Il se promène à grands pas. Enfin il se rassied et dit d'une voix saccadée :

— Vos cœurs sont héroïques. Puisse la patrie compter beaucoup d'enfants tels que vous !

Puis, se parlant à lui-même :

— C'était la loi... la loi...

Et ses yeux fascinés s'arrêtent de nouveau avec épouvante sur la feuille de papier.

Il les détourne et reprend :

— Alors vous me regardez comme un bandit?

Valette approuve. Le Hardy rectifie :

— Comme un bourreau.

La poitrine de Machut se soulève comme un soufflet de forge. Mais il semble qu'il entende à peine ceux qui lui parlent. Toujours ses yeux retournent au papier formidable et s'y fixent. Et tout à coup on dirait que tout son corps frissonne comme un vieux chêne que secoue l'aquilon. Un officier a soulevé la portière de la tente, et il demande :

— Citoyen représentant, que faut-il faire des prisonniers émigrés ?

Machut ferme les yeux. Pendant plusieurs secondes il se tait. Enfin il murmure d'une voix brisée :

— La loi est qu'ils meurent.

L'officier s'incline et sort. Interdits, Valette et Le Hardy se demandent quelle chose effroyable se passe qu'ils ne peuvent deviner. Sur les joues creuses de l'homme des larmes grosses et lentes descendent une à une. Et tout à coup Machut leur tend le papier fatal.

— Lisez.

Et ils lisent : « A Machut régicide. — Tu as pris trois

gentilshommes français. Ne touche pas à un de leurs cheveux. J'ai entre mes mains ta femme et tes enfants. Tête pour tête. — Signé : Fleur de bruyère, chouan, commandant d'un corps franc au service des alliés. »

Funèbre, un silence d'horreur s'appesantit. Et soudain une fusillade lointaine retentit. Machut enfonce ses ongles dans la table. Une souffrance indicible le terrasse. Il halette :

— Mes enfants ! ma femme ! la loi !

Tout se tait. Après des minutes d'agonie, il se lève :

— Mon cœur est pur comme celui de l'enfant. Peut-être je suis un monstre ! Que l'Être Suprême et la postérité me jugent !

Alors il ouvre les bras d'un geste large, immense, paternel, d'un geste irrésistible et infini ; il ouvre ses bras d'un geste tendre qui sort de la tente, caresse l'armée endormie, embrasse la France tout entière, d'un geste qui entoure tous les deuils, qui relève tous les cadavres, qui étreint les bourreaux et les morts, les vainqueurs et les abattus, d'un geste qui serre contre son cœur toute la patrie troublée, meurtrie, sanglante et héroïque, et le glas mort de sa voix laisse tomber dans l'angoisse de la nuit :

— Nous sommes les victimes d'un destin surhumain.

André Lichtenberger.

VINGT ANNÉES D'EXPANSION COLONIALE

A propos de deux voyages dans le Sahara.

Du Sénégal au Tiris, tel est le titre de l'ouvrage que mon collègue du syndicat des Explorateurs français, M. Maurice Donnet, me demande de présenter aux lecteurs de la *Revue* qui en a déjà publié d'importants extraits. C'est le récit d'une mission officielle dont il fut chargé à la fin de 1893, par M. le sous-secrétaire d'État aux Colonies. Cette mission avait pour but de reconnaître les pays des Maures Trarzas, Oulad Bou Seba, Oulad Delim, l'Adrar, les établissements espagnols du Rio de Ouro, enfin le Tin Dout et les établissements anglais du cap Juby.

Plus brièvement c'était reconnaître les régions du Sahara occidental comprises entre notre colonie du Sénégal et le Maroc.

Disons tout de suite que la mission de Maurice Donnet ne réussit point et cela pour des causes indépendantes de sa volonté, causes surtout d'ordre politique et qu'il indique. Malgré cet insuccès, cette randonnée de quatre mois au travers des contrées les plus inhospitalières du Sahara fait le plus grand honneur au courage moral, à l'endurance, à la ténacité de l'explorateur et de son compagnon M. Henri Bonnival, lequel mourut peu après son retour en France.

La relation que M. Maurice Donnet nous donne est alerte, très vivante, semée de remarques originales, de réflexions profondes relevées d'une pointe de scepticisme qui n'est pas sans charme.

C'est la forme du journal de marche, avec la saveur de l'incident journalier, toujours présenté sous une forme humoristique avec une dose constante de bonne humeur et de gaieté. Et cependant la destinée n'a pas été douce aux intrépides explorateurs, rien ne leur a manqué comme épreuves : hôtes farouches et insatiables, pillage, pertes d'animaux et de matériel, maladie, dures marches sans eau, nuits sans sommeil, privations de tous ordres. Mais Maurice Donnet est trempé pour cette vie. « Qu'importe, dit-il, la croix d'honneur auprès d'un puits tari ? » Qu'on lui fournisse à nouveau l'occasion et il saura bien l'aller conquérir là-bas comme prix d'une réussite complète cette fois.

*
* *

La tentative de Donnet me remet en mémoire celle de Paul Soleillet en 1880 dans les mêmes régions. Celui-là n'était pas un débutant, il avait à son actif de beaux succès d'explorateur et cependant il échoua. Le premier il avait pénétré en partant de l'Algérie jusqu'à In Salah ; plus tard en 1878-79, accompagné d'un seul tirailleur, il avait pu arriver jusqu'à Ségou. Son projet était de ce point de descendre le Niger jusqu'à Tombouctou et de gagner par le désert l'Algérie. Ahmadou Sheikou s'opposa à son passage, il dut revenir.

C'est alors qu'il voulut, en 1880, reprendre son projet de gagner Tombouctou, mais cette fois par la rive droite du Sénégal, par les pays Trarzas, l'Adrar et le Tichit. Moins de deux mois après son départ de Saint-Louis, où j'étais alors chargé de la direction des affaires politiques, je recevais au milieu de la nuit un courrier de Soleillet me demandant des vivres ; il avait été pillé sur les confins de l'Adrar et rentrait en toute hâte, à bout de ressources.

Vers la fin de cette même année, Soleillet revint au Sénégal pour reprendre son projet. Cette fois, il voulait remonter le fleuve jusqu'à Médine et s'élancer droit vers l'est pour gagner Tombouctou. Sa mission fut interrompue.

Mais cet infatigable pionnier, que les insuccès étaient incapables de lasser, voulait attacher son nom à une œuvre utile. Il tourna ses efforts vers les côtes de la mer Rouge ; il s'établit à Obock pour tenter de détourner vers ce point le mouvement com-

mercial du Choa, de l'Harrar et de l'Abyssinie. Peut-être allait-il réussir, mais la mort le surprit. Toutefois son œuvre lui survécut, l'attention du gouvernement était attirée vers cette possession déjà ancienne laissée dans l'abandon. En 1884, Obock fut occupé, et chacun sait l'importance capitale qu'a prise ce point dans notre politique coloniale de ces dernières années.

Et puisque j'ai été amené à parler de Soleillet et de la connaissance que je fis de cet explorateur en 1878, il me semble intéressant de rapprocher ces deux dates, 1878 et 1897. Elles encadrent une période de notre histoire sur laquelle la postérité devra porter son jugement. Ce jugement, on peut le pressentir, il sera tout à la louange de notre race. Cette période marquera l'ère de relèvement de la France après les désastres de l'année terrible, elle précisera le moment où la France, après avoir reconstitué ses finances et son armée, a repris confiance dans sa force, espérance dans ses destinées civilisatrices. C'est la période de l'expansion coloniale intense qui s'est moins manifestée comme un dérivatif que comme une nécessité devant laquelle tous les obstacles ont dû s'abaisser.

L'analyse psychologique de ce mouvement donne les résultats les plus singuliers. — Les plans sont vagues, ils partent souvent de données inexactes, l'opinion publique est systématiquement hostile, le parlement rebelle et cependant en vingt ans la France se constitue un empire colonial immense, grâce à la ténacité, à l'initiative persévérante de quelques personnalités agissantes parmi lesquelles des hommes d'État, des parlementaires, des explorateurs, des officiers, qui ne se font pardonner leur témérité que par le succès qui couronne leurs entreprises.

Et l'on a vu ce spectacle bizarre d'un gouvernement qui a la main forcée par les événements, d'une opinion publique qui se passionne pour les actes sans être absolument conquise à l'idée, d'un Parlement qui vote des crédits à l'unanimité souvent, presque toujours sans conviction arrêtée.

Faisons une revue rapide de cette époque.

L'Asie française de 1878, c'est la basse Cochinchine avec un vague protectorat sur le Cambodge. En 1897, notre domination s'étend sur tout l'empire d'Annam (Cochinchine, Annam et Tonkin) sur le Cambodge, le Laos et le cours moyen du Mékong.

Nos établissements de l'Inde ne doivent figurer ici que pour mémoire ; ils ne se sont pas accrus, ils demeurent les témoins d'une splendeur passée ; ils attestent dans l'histoire la puissance de notre génie colonisateur en même temps que l'incurie et l'incapacité d'un gouvernement néfaste.

L'Océanie en 1878 ne préoccupe guère les esprits. Nous avons un protectorat partagé avec l'Angleterre sur Tahiti et les îles Sous-le-Vent ; les Marquises reçoivent des visites espacées de l'escadre du Pacifique comme aussi les Gambier et les Pomotou ; la Nouvelle-Calédonie, mal connue, n'a de célébrité que par sa situation géographique aux antipodes, son éloignement l'a fait choisir pour la transportation.

En 1897, Tahiti, les îles Sous-le-Vent sont sous notre domination, nous occupons effectivement les Marquises, les Gambier, les Pomotou, Tombouaï, Rivavaï, Rapa. La Calédonie a perdu sa sinistre réputation ; l'étude de son sol a révélé des ressources minières énormes : la fertilité des terres, l'exubérance de la faune forestière, la douceur du climat excitent les convoitises de colons nombreux ; le jour est proche où la plaie des bagnes ne souillera plus de sa gangrène un des plus beaux pays du globe.

L'Amérique avec nos colonies de Terre-Neuve, les Antilles, la Guyane, est la seule partie du monde où notre génie colonial soit resté stationnaire.

Mais quelle compensation quand on regarde l'Afrique. Ces vingt années marqueront dans l'histoire du monde comme l'ère de la conquête du Continent noir par l'Europe.

Tous les peuples européens se sont à l'envi rués à la curée et si le partage diplomatique n'est point encore définitif, du moins les positions d'arrêt ou d'attente sont occupées.

En 1878, nous avons l'Algérie dans la Méditerranée ; sur l'Atlantique, nous occupons la côte de Saint-Louis à la Gambie, le fleuve Sénégal jusqu'à Médine ; au sud de la Gambie quelques embouchures de rivières. Sur le golfe du Bénin nous avons abandonné nos anciens établissements. A l'estuaire du Gabon, nous avons Libreville sans la moindre garnison, visité pendant une partie de l'année par notre division de l'Atlantique sud. Sur la côte de l'océan Indien, Bourbon, Mayotte et Nossi-Bé.

Quel contraste avec 1897. Outre l'Algérie considérablement développée vers le sud, nous avons établi un puissant protectorat sur la Tunisie qui a la valeur d'une prise de possession effective. Nous avons au Sénégal complété l'occupation de la vallée de ce fleuve pour passer dans l'immense bassin du Niger. De ses sources aux rapides de Boussa le fleuve et ses affluents coulent en terre française, c'est le Soudan français. Dans le golfe du Bénin, nous avons repris nos anciennes possessions ; la côte d'Ivoire entre Assinie et le Cavaly, le Dahomey entre le Lagos anglais et le Togo allemand. Sans nous contenter cette fois d'une occupation côtière, nous avons poussé l'Hinterland de ces colonies jusqu'à les réunir au Soudan français, si bien que désormais l'immense bosse africaine entre le cap Blanc et l'embouchure du Niger se trouve sous la domination de la France, à part quelques enclaves étrangères qui ont atteint par des actes définitifs la limite de leur action de pénétration.

Ce sont la Gambie et le Sierra-Leone anglais, les établissements portugais du Bissagos, de Boulam, du Rio-Cacheo, la république de Liberia, la Côte d'Or anglaise, le Togo allemand, le Lagos anglais.

L'ancien Gabon est devenu l'immense possession du Congo français, qui s'élève au nord au-dessus de l'Oubanghi et du M'Bomou jusqu'au Tchad à l'ouest, jusqu'aux limites du Sahara oriental au nord, laissant dans notre sphère d'influence le Ouadaï et probablement le For et le Kordofan si les actes définitifs de partage consacrent la renonciation de l'Égypte au Soudan égyptien.

Ainsi de la côte occidentale jusqu'au Nil, par le nord du Tchad, s'étend ininterrompu le domaine incontesté de l'Afrique française. Nous pouvons ajouter que, grâce à nos relations d'amitié avec le puissant Négus d'Abyssinie, nous pouvons être assurés dans un avenir prochain de la communication possible d'un océan à l'autre, au travers de la plus grande largeur du continent, sans quitter les territoires ressortissant à notre domination ou à celle de notre allié.

Sur la côte orientale la conquête de Madagascar, l'occupation des Comores nous ont créé une situation exceptionnelle dans l'océan Indien.

Ces vingt années d'expansion coloniale intensive resteront donc dans notre histoire comme l'indice le plus infaillible de la vitalité de la nation. La création de cet empire colonial a été une nécessité d'ordre économique. C'est la cause qui a empêché que ce mouvement ait pu être enrayé. Aujourd'hui la conquête existe, à nous de l'exploiter. Il ne faut pas que nos fils puissent voir dans les sacrifices de sang et d'argent que la France a consentis la vaine gloriole de faire teinter à nos couleurs les plus grands espaces possibles sur la carte du monde, il faut qu'ils trouvent tout ensemencé un champ fertile à moissonner.

Colonel P.-L. MONTEIL.

LIVRES NOUVEAUX

M. PATRY : *la Guerre telle qu'elle est* (1).

« La Guerre telle qu'elle est », voilà un titre sous lequel on pourrait cataloguer toute une littérature. Depuis *la Guerre et la Paix* et *la Débâcle* jusqu'à la récente *Bataille d'Uhde* de M. Paul Adam, et *le Désastre* des frères Margueritte, que de tentatives pour dépeindre la guerre telle qu'elle est : efforts d'artistes pour reconstituer la réalité vivante avec des souvenirs, des notes, des documents, toutes choses déjà froides, efforts de penseurs pour dégager la philosophie d'un fait terrible et, à première vue, monstrueux !

Notez que chacune de ces œuvres ne nous renseigne, au fond, que sur le tempérament de l'auteur. Le mystique Tolstoï bafoue l'illusion vaniteuse du capitaine heureux qui s'attribue le gain des batailles, et il prend pour héros un soldat fataliste, attendant, sans plan et sans inquiétude, l'heure marquée par la Providence pour un revirement de la fortune ; son Kutusoff incarne la haute sagesse du chrétien en face de la vaine et orgueilleuse agitation de Napoléon. M. Paul Adam, prêtre du culte de l'homme, admirateur des meneurs de foules, se passionne aux calculs minutieux et à l'effort angoissé du général poussant, de case en case, le troupeau inconscient des soldats jusqu'au coin choisi par lui pour la victoire. M. Zola fait rouler la lamentable armée des vaincus au hasard, comme, hors de son lit, un fleuve aveugle, hurlant et bourbeux. Et l'on se peut attendre à ce que les frères Margueritte, idéalistes et sensitifs, veuillent rendre, en des pages plus nobles, le frisson de l'héroïsme guerrier et patriotique.

Autant d'artistes et de penseurs, autant d'images de la guerre. Et cette subjectivité se retrouvera encore chez le simple témoin qui recopie en toute sincérité ses notes ; il ne veut dire que ce qu'il a vu, il est bien forcé de le dire comme il l'a vu.

C'est là ce que fait M. le lieutenant-colonel Patry. Ses études, que connaissent déjà les lecteurs de la *Revue Bleue*, nous livrent ses souvenirs personnels de 1870-71. Jeune officier, il fut lieutenant, puis capitaine, dans l'armée de Metz, l'armée du Nord et l'armée de Versailles. « Par le récit d'événements quotidiennement vécus », il a voulu « montrer l'état général des esprits dans un corps d'officiers appartenant au moment de la guerre à l'un des bons régiments de l'armée française, faire ressortir les conditions matérielles et morales imposées en campagne à un corps de troupe soumis pendant dix ans de paix aux influences délétères d'errements déplorables, enfin indiquer la part d'action dévolue dans une grande guerre moderne à un officier d'un grade inférieur ». Le livre tient ces promesses de la préface et il ne sera pas sans profit, je pense, pour les officiers qui le liront ; mais j'avoue qu'il m'intéresse surtout en ceci qu'il me présente l'évolution, à travers une guerre de misères et de désastres, d'un tempérament bien caractérisé de soldat français.

Ce soldat dauphinois — les Dauphinois sont nos Normands de l'est — n'a point l'âme déclamatoire. Il n'éprouve nul besoin de magnifier. Il regarde autour de lui, il se regarde lui-même d'un œil assez narquois, et il nous dit à peu près ceci :

« La guerre, la guerre parée et poétisée par des

(1) Paris, Mongredien et Cie, 1897. 1 vol. in-18.

récits mensongers, n'est, au fond, pour tous ceux qui l'ont vue de près, qu'une chose abominable. Ses champs de bataille et ses ambulances sont de fort laids spectacles. Elle ne suscite pas, en général, ces grands et nobles sentiments dont on se plaît à la dire excitatrice. Je ne vous parle point des poltrons, bien qu'il y en ait dans les armées comme ailleurs ; il y en a même parmi les chefs et j'ai connu de pauvres diables d'officiers qui manœuvraient pour se faire faire prisonniers par les avant-postes ennemis ou pour s'assurer dans les hôpitaux un repos sans nulle gloire. Laissons-les à leur courte honte et parlons seulement des braves gens. Ceux-là, une fois lancés dans la guerre, n'ont guère le temps de songer à la gloire, à la patrie, au sacrifice et à toutes les magnifiques abstractions dont on discourt en temps de paix. Ils s'occupent du logement et de la cuisine, pour eux et pour leurs subordonnés, s'ils en ont ; ils s'efforcent d'exécuter convenablement les ordres reçus ; ils se battent sans rechigner, parce qu'ils ne sont pas lâches ni ne veulent passer pour tels et aussi parce qu'ils désirent se distinguer et avoir de l'avancement. A certains moments, quand cela marche bien et qu'on se sent les coudes, la guerre devient passionnante. Elle est amusante, quand on a combiné un bon traquenard où doit venir tomber le gibier ennemi. Mais quand rien ne réussit, que la défaite suit la défaite et qu'on comprend qu'il n'y a aucun profit à continuer, alors on se lasse, et, la paix faite, on dit : Ouf ! avec la plus parfaite satisfaction. Voilà du moins ce que j'ai ressenti et ce que ressentent, à mon avis, les gens bien équilibrés. »

Aussi avoue-t-il, sans ambages, que l'on puisse avoir peur ou tout au moins subir l'inexplicable contagion de la panique. A sa première bataille, il n'éprouva que la fierté et le contentement de voir enfin le feu, n'eut présents à l'esprit que ses hommes et ses fonctions, ne songea pas un instant à la possibilité d'être atteint ; et le plus souvent il en fut ainsi et le danger ne lui causa aucun malaise. Mais, d'autres fois, il connut « l'embêtement » — qu'on me passe le mot — d'être campé à la tête de sa compagnie sur un grand diable de cheval, isolé des hommes, plus exposé qu'eux, avec l'envie de tourner bride et de lancer sa bête au galop du côté opposé à l'ennemi. Ou bien il ressentit le dégoût de la bataille, alors que l'on ne peut pas rendre coup pour coup et qu'il faut rester, inactif et impuissant, sous une grêle d'obus, couché dans un sillon. Enfin il fit l'expérience de la panique. C'était à Saint-Privat : son bataillon, marchant sur les batteries prussiennes, décimé et hésitant, s'arrêta pour tirailler, genou en terre ; le commandant, voulant entraîner ses hommes, se mit à crier : « Debout ! En avant ! » en gesticulant du sabre, et, levé à son commandement, tout le bataillon se précipita en effet, au pas de course, mais... en sens inverse ; il ne s'arrêta qu'après avoir fait un bon kilomètre et s'être mis hors de portée des projectiles ennemis. « C'est qu'il n'y a pas à dire ! Nous y étions tous, soldats, officiers et le commandant aussi... » Comment cela s'était-il fait ? Au cri de : En avant ! on s'était levé, bien résolu à courir à l'ennemi, et puis demi-tour... En vain le jeune officier, furieux de la mésaventure, analysa, philosopha et psychologisa pour s'expliquer ce satané demi-tour ; le demi-tour resta inexplicable ; il y avait là un trou, un acte où la volonté n'était pour rien : c'était tout simplement la panique.

Mais le colonel Patry retrouve aussi en lui-même, en repassant ses souvenirs, l'enthousiasme de la bataille, la sensation de l'en avant. Permettez-moi de vous rappeler les quelques lignes où il décrit la marche de son bataillon sur les retranchements prussiens, à la bataille du 31 août, à Servigny :

« Le spectacle devait être admirable. Les hommes, l'arme sur l'épaule, marchaient résolument, suivant leurs officiers qui les entraînaient par des cris souvent répétés, et poussés par le rang des sous-officiers qui les excitaient par des appels réitérés. En même temps, les tambours et les clairons battaient et sonnaient la charge à tour de bras et à pleins poumons. Ah ! les braves gens ! Que j'en étais fier ! J'éprouvais un tel frisson qu'il me semblait qu'un vent de gloire, passant dans mes cheveux, les faisait dresser tout droits, soulevant mon képi au-dessus de ma tête. J'entendais derrière moi le souffle puissant de mes hommes qui haletaient, secoués par l'émotion de cette marche victorieuse, *je me croyais suivi par un troupeau de bœufs.* »

Tout le passage et le pittoresque ingénu du dernier trait ne donnent-ils pas l'impression d'une force puissante et irrésistible comme une force de la nature ? Et l'auteur n'est pas moins heureux quand il analyse l'âpre plaisir de tenir bon dans un endroit intenable où l'on a ordre de tenir, ou l'allégresse de voir une douzaine de hulans trotter sans défiance vers l'embuscade où on les prendra, eux, leurs armes et leurs bons chevaux dont on a besoin.

Joies de chasseur, jouissance de sa propre énergie, enthousiasmes collectifs et, à côté de cela, lassitudes individuelles et défaillances contagieuses, voilà les sensations que lui a procurées la guerre, mais il n'y a point trouvé l'espèce d'ardeur mystique que d'autres y ont voulu constater et il nous dit tout crûment qu'il ne croit pas aux héros.

« Le public se forge les idées les plus fausses sur l'essence même de la valeur militaire. Des héros, il n'y en a pas, au sens propre du moins qui est vulgairement attaché à ce mot ; je n'en ai jamais vu. Ce que j'ai vu, ce sont des hommes faisant dignement

et consciencieusement leur devoir, c'est-à-dire visant en tirant, se défilant tout juste pour être à peu près abrités, mais pas assez pour être gênés dans le tir, se levant au commandement et marchant en avant, sans se laisser arrêter par le feu de l'ennemi, même le plus intense. De ceux-là j'en ai vu beaucoup; mais j'en ai vu aussi pas mal qui, une fois couchés ou à genoux, n'avaient d'autre préoccupation que de se soustraire aux projectiles ennemis et y sacrifiaient l'efficacité de leur tir, qui ne se levaient qu'avec la plus grande peine pour se porter en avant, malgré les exhortations et les objurgations de leurs chefs. Enfin j'en ai vu un certain nombre, une minorité infime certainement, mais encore trop grande, qui cherchaient par tous les moyens à se soustraire à leurs devoirs de combattants et qui profitaient de toutes les occasions pour rester en arrière aplatis dans les sillons ou les fossés, ou pour abandonner leur poste de combat. Voilà ce que j'ai toujours vu. Cela déroute peut-être les idées admises, mais il en est ainsi. »

Cette vision très claire des choses entraîne naturellement chez notre auteur le mépris de la déclamation et des grands mots. Il en signale le ridicule et aussi le danger. Vous vous souvenez comme il se moque d'une proclamation de Faidherbe où le général en chef recommandait à ses soldats de se munir des trois vertus essentielles de l'homme de guerre : la discipline, l'austérité des mœurs, le mépris de la mort. La discipline, cela va de soi. Mais l'austérité des mœurs, c'était une mauvaise plaisanterie de la prêcher à de pauvres diables qui pataugeaient dans la neige tout le long du jour et passaient leur nuit à faire le guet ou à ébaucher quelque mauvais somme sous un hangar. Et quant au mépris de la mort, il eût infiniment mieux valu n'en pas parler : « La mort, le danger, les privations, voilà des sujets qu'il faut bien se garder de jamais aborder avec des soldats, si l'on veut les maintenir dans de bonnes conditions morales. Quand j'ai eu à conduire mes hommes dans les petites opérations pour ainsi dire journalières que le manque de cavalerie nous obligeait à effectuer nous-mêmes, j'ai toujours évité ces grands mots; ils suggèrent à l'esprit le plus insouciant un retour fâcheux sur lui-même. »

Et il raconte comment il menait ses hommes, écartant d'eux l'idée du péril, ne les laissant pas appesantir leur esprit sur un échec, leur persuadant qu'on s'en tirerait toujours et que ça marcherait bien.

Je crois en avoir assez dit pour montrer à travers quel tempérament le colonel Patry a vu la guerre et ce qu'est pour lui « la guerre telle qu'elle est ». Je serais fort surpris que vous ne trouviez pas, comme moi, ce militaire fort sensé. Mais je crains que vous ne le trouviez un peu trop terre à terre, et d'un pareil reproche je voudrais le disculper à vos yeux.

Réfléchissez d'abord que la guerre n'est nullement une affaire de sentiment et que les caractères pratiques et les esprits avisés y sont sans conteste plus nécessaires que les belles âmes. Je mets un grand prix à la ferme sagesse du colonel Patry. Je tiens qu'une pareille sagesse nous eût été fort utile il y a vingt-sept ans et nous est absolument indispensable aujourd'hui. Les déclamateurs ont contribué à nous perdre et nous mettraient volontiers en un nouveau péril, si on les laissait faire. Combien nuisibles nous ont été en 1870 l'histoire mal comprise de la Révolution et la légende, alors intacte, des volontaires de 92! Nous étions fermement persuadés que nous avions battu l'Europe avec de l'enthousiasme, la proclamation de la patrie en danger et les discours de Camille Desmoulins. Il y avait fallu autre chose, dont nous ne nous doutions pas et que nous n'avons pas su retrouver, contents de rééditer les phrases et la parade. Et maintenant nous sommes tout disposés aux mêmes erreurs. La légende de 1870 est en train de se créer et en fort bon train. D'ici peu il sera entendu que nous y avons fait preuve du plus pur et du plus général héroïsme. On veut décorer tous ceux qui y ont pris part. Dans les « historiques » de régiments, il est conté — à ce que l'on m'a dit du moins — que le régiment a toujours marché de l'avant et, pour sa part, gagné la bataille, si bien que l'on ne s'explique plus que tant de victoires particulières aient fourni une défaite au total. Pour peu que cela dure, l'opinion s'établira que les Français, peuple chevaleresque, ont cédé deux provinces aux Allemands après les avoir battus. Nous célébrons d'ailleurs d'autres victoires non moins hypothétiques et l'on parle volontiers, en nos journaux, de *gloire* à propos des grandes manœuvres ou à propos de Saint-Pétersbourg et de Cronstadt. On appelle cela relever le moral de la nation, mais il se pourrait qu'on n'aboutit qu'à nous fausser l'esprit et le caractère. Et c'est pour cela qu'il faut priser les gens de sens rassis, pondérés et en bon équilibre. M. Barrès écrivait récemment que, arrivé à un certain âge, on finit par ne plus priser, en fait d'idées, que les braves idées qui marchent bonnement sur leurs quatre pattes. J'aime aussi beaucoup les gens qui marchent sur leurs deux jambes, en regardant droit devant eux, au lieu de faire des culbutes avec grâce...

... Je m'empresse de m'excuser de ce que je viens d'écrire. D'ailleurs je ne voudrais pas vous laisser croire que vous ne trouverez dans *la Guerre telle qu'elle est* que du bon sens un peu désabusé et de la raison un peu froide. Il y a aussi de la chaleur de cœur et de l'émotion, seulement il n'y en a ni à tout propos ni hors de propos. Si l'auteur nous raconte sans phrases son évasion de Metz, en négligeant de

nous faire remarquer qu'il a « risqué sa peau » pour continuer à servir son pays, s'il se permet de trouver un peu ridicule que l'on ait traité en héros les soldats qui détruisirent le drapeau du régiment au lieu de le livrer à l'ennemi, conformément à la capitulation, s'il ne fait point profession de haïr d'une haine personnelle l'ennemi qu'il combattait, si son fâcheux scepticisme s'exerce à l'égard de chefs dont le renom est resté pourtant grand, comme Faidherbe, — par contre, il s'émeut d'une chaude sympathie pour les bons soldats et pour les bons chefs et il montre partout le sentiment le plus vif de la solidarité et de l'honneur militaires, du dévouement à l'armée et au pays. Enfin, si vous étiez tentés encore de l'accuser de sécheresse de cœur, lisez les pages qu'il a consacrées à la capitulation de Metz, à la terrible cérémonie de la reddition des armes, à la séparation des officiers et des soldats, à l'accablement où le laissa le sacrifice consommé.

« La coupe était bue jusqu'à la lie et son amertume m'avait glacé le cœur. Après avoir erré je ne sais où ni combien de temps, sans penser bien nettement à quelque chose, je me retrouvai dans la plaine, assez loin de Longeville; j'étais éreinté; je m'assis sur un arbre renversé et restai là assez longtemps. Bref, quand je rentrai dans ma chambre, il me sembla que le jour était bien bas. Je me laissai tomber sur la petite caisse qui contenait les quelques effets que je possédais, et là je me sentis envahi par un flot de larmes. Je crois n'avoir jamais tant pleuré ni sangloté de ma vie. Ce débordement me causa un grand apaisement physique, en même temps qu'un engourdissement moral qui m'empêcha d'envisager la situation dans toute sa laideur; j'étais toujours sous l'impression singulièrement émouvante, mais d'une tristesse assez douce, de la séparation et de l'apitoiement dont je me sentais envahi pour ces pauvres hommes dont les épreuves journalières de la guerre avaient fait mes frères, mes amis, qui s'étaient toujours conduits comme de braves gens et que je laissais dans un inconnu peut-être bien gros pour eux de déboires et de souffrances. »

Certes, cette page est belle et touchante en elle-même, mais je vous assure qu'elle prend une valeur plus grande encore et une valeur singulière du ton général du livre : un livre tout de sincérité, souvent narquois et qui paraîtra à quelques-uns un peu brutal. Dame! ça ne serait peut-être pas la même chose si le lieutenant-colonel Patry avait fait et raconté la campagne d'Austerlitz.

GABRIEL SYVETON.

NOTES ET IMPRESSIONS

La fin de la joie.

« Puisque les temps sont tristes, en vérité, — plus tristes qu'il ne faudrait, faites-nous rire, bons chroniqueurs, derniers et fidèles gardiens de la vieille gaieté française... et soyez d'actualité quand même! »

Cela n'est pas facile, et cette double exigence implique en somme une contradiction. Satisferai-je tout le monde en essayant de prononcer l'éloge funèbre de la joie?

La joie est digne que nous l'aimions, la bonne joie, franche et frivole, à propos de tout ou de rien, pour le simple plaisir de rire, la bonne joie sans ironie, sans moquerie et sans finesse. Un peu de grossièreté (pas trop!) ne saurait y nuire, et la délicatesse des beaux esprits n'y vaut rien. Les beaux esprits sont trop subtils; ils se perdent à faire les renchéris. Ils analysent et dissèquent. Ils s'interrogent avec insistance sur les motifs et les mobiles de leur gaieté, et s'ils ne peuvent se donner en faveur de leur joie que de médiocres arguments, ils la répudient, — tout à fait sottement! Si l'on n'était heureux que quand on a de bonnes et légitimes raisons de l'être, on ne le serait jamais. C'est ce qui leur arrive, aux délicats. Il est vrai qu'ils s'amusent de leur mélancolie et se complaisent à sourire dédaigneusement. Mais ce ne sont là que des plaisirs quintessenciés, et pitoyables en somme...

Il ne faut pas y mettre tant de malice; il ne faut pas s'appliquer à devenir l'ingénieux bourreau de soi-même. La nature est pour nous pleine d'exemples magnifiques. Vois au beau soleil rayonnant les coteaux et les vallons illuminés de rayons; les blés flamboient; les arbres immobiles s'épanouissent dans la félicité tranquille des heures calmes. Les bêtes heureuses des prairies ouvrent leurs yeux tout grands à la bonne lumière bienfaisante qui les enveloppe et les caresse, et les grillons cachés chantent l'interminable et monotone chanson du bonheur. Vois aussi les petits enfants, qui sont encore simples et dénués de l'esprit d'analyse, rire sans raison à la nouveauté des choses qui les environnent. Pourquoi faudra-t-il plus tard qu'ils se désolent de la fuite éternelle de tout! Car tout s'écoule et nous échappe comme une eau courante qui glisse entre nos doigts et « nous ne nous baignons pas deux fois dans le même fleuve », comme disait en pleurant le vieil Héraclite qui ne savait pas voir le bon côté des choses. Mais plutôt que de te lamenter sur l'inconstance du fleuve, réjouis-toi de la fraîcheur de l'onde; enivre-toi du parfum des roses comme si jamais elles ne devaient se faner.

Il faut avoir pour cela bon caractère, être sans rancune et savoir rester indemne de cette ridicule folie de la persécution qui nous fait voir des ennemis partout, — jusque dans les pauvres et innocents objets, auxquels nous prêtons notre méchanceté lorsqu'ils semblent, par suite de notre maladresse, se tourner contre nous. Oui, c'est la faute de notre maladresse, car nous ne faisons que des sottises à force de vouloir être trop malins. Si nous étions un peu plus confiants et plus simples, tout n'en irait que mieux !

Essentiellement, pour être heureux, il faut avoir une aptitude spéciale au bonheur. On naît comme cela, — ou autrement, mais « on ne se refait pas ! » c'est la sagesse populaire qui le dit, elle qui ne se trompe jamais. Nos ancêtres, qui furent « gaulois », eurent grand mérite à l'être, au temps terrible où ils le furent. Toutes les commodités de l'existence actuelle, si indispensables, leur faisaient défaut. Ils vivaient dans de sombres villes, et leurs maisons n'étaient pas confortables. Les guerres étaient perpétuelles : elles duraient jusqu'à cent ans ! Pas de justice, nulle assurance du lendemain. D'austères docteurs qu'on ne songeait pas à contredire annonçaient la fin du monde dans le plus bref délai : on s'attendait à chaque instant à ce que retentissent aux quatre coins de l'horizon les trompettes du dernier jugement, — redoutable aventure ! Voilà « le bon vieux temps ». Malgré tout, nos pères furent joyeux : ils avaient le don ! Les circonstances n'y font rien...

* * *

A présent, c'est fini. Chaque jour nous apporte un nouveau témoignage de lassitude et de mélancolie. Voilà qu'on supprime les bals de l'Hôtel de Ville ! C'est le dernier coup !

Nos édiles, dit-on, n'étaient pas flattés de l'insuffisante distinction de leurs électeurs dans ces exercices mondains, — car on peut voter à merveille et danser sans élégance. Il ne faut pas forcer sa nature. S'ils savent voter, qu'ils votent. La danse est sans intérêt !... Et puis on avait constaté chez ce bon peuple en liesse des appétits immodérés. Les buffets étaient assaillis et les sorbets en forme de pommes, de poires ou de petits pâtés étaient disputés avec trop d'acharnement. Cela faisait des mécontents, cela développait l'envie, la gourmandise et la jalousie. Une municipalité prévoyante et soucieuse des intérêts supérieurs de ses administrés devait mettre un terme à ces mauvaises passions. Elle l'a fait.

N'importe, ces bals étaient joyeux. C'était un des endroits de Paris où l'on s'amusait le plus, si je ne me trompe. Jean-Jacques, qui sut garder jusqu'à la fin de ses jours, tout désabusé qu'il fût, tout corrompu qu'il prétendît être par l'air funeste des cités, des idées fraîches et ingénues, Jean-Jacques n'aimait pas qu'on développât dans le peuple le goût des plaisirs luxueux et la manie de jouer à l'homme de société. Il recommandait les simples et aimables amusements des petits villages suisses, les bals champêtres sur l'herbe drue des prairies, au son des musiquettes, les jeux rustiques et sains qui ne sont ni raffinés ni compliqués.

Il a raison sans doute en théorie. Mais notre peuple de Paris n'a pas toute l'ingénuité qu'il faudrait pour se plaire à ces réjouissances pastorales. Et puis le décor aussi fait un peu défaut. La *nature* parisienne n'invite pas à la simplicité villageoise.

Le grand succès des bals de l'Hôtel de Ville venait surtout de la satisfaction qu'il donnait à la vanité de chacun. Les petites gens dont l'existence monotone et mesquine se passe obscurément dans les appartements sombres des quartiers lointains, ou dans des loges de concierges, pour une fois venaient, aux lumières, mener la vie enviée, brillante et somptueuse. Et... « nous aussi, nous allons au bal » ! On s'habillait de son mieux, on empruntait des fracs ou bien on en louait : la taille était souvent un peu haute et des plis rayonnaient autour des épaules, mais peu importe ; on échancrait les robes autour du cou afin d'improviser un suffisant décolletage. L'application qu'on mettait à l'arrangement de ces toilettes avait quelque chose de touchant et de respectable : ces braves gens avaient fait de leur mieux, et ce n'était pas si mal en somme. On a eu tort de se moquer de ces fêtes populaires. De beaux jeunes gens irréprochablement vêtus, la boutonnière fleurie, consentaient parfois à s'y mêler pour un instant après le théâtre ; ils ne dansaient pas, bien entendu ; ils se contentaient de traverser les salons d'un air dédaigneux ; ou bien ils riaient ouvertement entre eux aux dépens de leurs frères inférieurs. Ils avaient tort. La plaisanterie était facile et peu généreuse. Il faut respecter la joie, même quand elle paraît être de qualité inférieure !

Et puis en imitant les beaux messieurs et les belles dames de la société, est-ce que les gens du peuple ne leur rendaient pas leur politesse, — puisque vous savez bien qu'il est à présent de bon ton dans la société de mêler l'argot au fin langage et de se plaire à la « rosserie » plus qu'à toute autre chose... Mais c'est très bien ainsi : le plus grand plaisir humain est de se déguiser. Rien n'est ennuyeux comme les « dîners de corps ». Nos plus graves universitaires aiment à passer pour des esprits folâtres et j'ai ouï dire que nos Auteurs gais sont tristes, au fond, comme des bonnets de nuit. Ce n'est pas de l'hypocrisie ; mais ce désir de passer pour ce qu'on n'est pas, de se donner le change à soi-même et de se jouer la comédie est tout à fait spontané et presque

constitutif de la nature humaine. Les petits enfants s'habillent en militaires et les militaires dans nos fêtes foraines se plaisent à monter sur les chevaux de bois. Pierre Loti s'est fort amusé d'abord à devenir successivement arabe, turc, japonais et tahitien. Un beau jour, après tant de transformations, il s'est aperçu que le dernier déguisement, et le plus ingénieux, était encore son costume ancien d'Européen, et c'est alors qu'il composa ces récits d'une admirable simplicité dont les modestes héros sont des paysans du pays de France. C'est de l'exotisme à la seconde puissance.

* * *

Pour nous distraire de toutes nos tristesses, que nous restera-t-il? Je ne le sais pas trop... Les poètes autrefois passaient pour être des consolateurs; ils imaginaient d'heureuses fictions, capables d'amuser l'esprit et de le divertir. A présent ils sont tous pessimistes. Ils composent de petites chansons tristes pour bercer leur mélancolie... Les artistes? — Hélas! hélas! Il paraît que nous n'aurons plus dorénavant qu'un Salon annuel. Les frères ennemis du Champ-de-Mars et des Champs-Élysées, dépossédés et menacés également dans leurs intérêts les plus chers — qui sont, vous n'en doutez pas, les intérêts imprescriptibles de l'art! — se sont réconciliés. Nous étions en droit d'espérer des scissions nouvelles et nous comptions sur trois Salons, ou quatre, ou cinq, ou plus encore, pour les prochaines années... Un seul, un seul! Cinq ou six mille tableaux tout au plus : l'art s'en va! Et puis, ces querelles artistiques étaient amusantes par elles-mêmes... C'est fini!

Alors?... Voilà l'hiver, les mauvais jours de pluie, de brume et d'humidité; les carreaux brouillés, de la boue, des rhumes et des bronchites. Le soleil est probablement mort. Les oiseaux sont partis, je ne sais pas où. Les arbres ne sont plus que de maigres squelettes dénudés. Ils n'auront peut-être plus jamais de feuilles : on se demande d'où elles leur viendraient. Le doux printemps ne refleurira sans doute jamais plus...

Les temps sont durs!

André Beaunier.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

La crise autrichienne.

La crise autrichienne a fait d'étonnants progrès depuis notre dernier article : le parlement de Vienne, livré à des violences incroyables et prorogé par l'empereur, l'émeute dans la rue, le ministère Badeni renversé, le ministère allemand de M. Gautsch installé à sa place, les Tchèques de Bohème en ébullition, l'état de siège à Prague, et le vénérable François-Joseph considérant avec sérénité l'écroulement de son système, à peu près comme un Neptume au milieu de son liquide empire démonté par la tempête : tel est le tableau; on l'a peu remarqué en France, car on y est occupé par bien d'autres soucis!

Il apparaît cependant que nous assistons à la période de grande crise où l'Autriche est précipitée par ses faiblesses et par l'ambition de la Prusse depuis une trentaine d'années : ce temps, qui est long pour la vie des individus, est bref pour la vie des empires, et les événements d'aujourd'hui succèdent à ceux de 1865 et de 1867, d'où ils résultent en droite ligne, comme si l'invasion du Danemark était d'hier. L'Autriche s'est faite la complice de la Prusse pour démembrer par la force un petit pays libre : le coup exécuté, les deux alliés se sont séparés, et la Prusse, tombant sur l'Autriche, l'a écrasée à Sadowa et l'a chassée de la Confédération germanique et de la grande patrie allemande.

Aussi sûrement que l'usurpation du Sleswig a produit Sadowa, Sadowa à son tour a enfanté Sedan : la faiblesse de l'empire napoléonien a été la complice de la faiblesse autrichienne dans cette marche foudroyante et logique des faits qui ont bouleversé l'Europe. Et les faits continuent de marcher; l'Autriche, depuis son écrasement, n'a plus de constitution viable; elle a été arrachée de ses fondements en 1867 : pendant trente années, elle s'est tenue en l'air par une sorte de miracle quotidien, et l'heure semble arrivée maintenant d'une nouvelle période de transformation dont nul ne pourrait dire quels seront le caractère et les suites.

La crise autrichienne est une crise allemande et slave. La grande monarchie bicéphale du Danube touche à la fois à l'Occident et à l'Orient et, furieusement divisée contre elle-même, organisme hétérogène et disparate, elle est de tous côtés enfermée comme dans une vaste prison, à sa taille sans doute, mais où elle se déchire de ses propres ongles et se dévore de ses propres dents, sans trouver d'issue à ses aspirations.

Chassée de l'Allemagne, il y a trente ans, elle s'est fermé à elle-même cette année toute porte sur l'Orient : les chemins lui sont barrés à l'est comme à l'ouest, et c'est là le résultat de ses malheurs, mais c'est l'œuvre raisonnée de sa politique. Les circonstances n'avaient jamais été aussi favorables qu'au mois d'avril dernier pour résoudre une partie importante de la question d'Orient, par les moyens de paix et de liberté que « le concert des puissances » rendait faciles à appliquer. Au lieu de violenter l'hellénisme, lui assurer l'exercice pacifique de son naturel et juste mouvement, constituer sur de bonnes

bases la confédération des Balkans, ouvrir des débouchés à l'Autriche, régler la question d'Arménie, conformément au droit des gens et des peuples : cette entreprise n'était pas au-dessus des forces et de l'intelligence de l'Europe, puisqu'on nous déclarait que l'Europe était d'accord. Il s'agissait, en un mot, selon les lois de l'opportunité, de résoudre tout ce qui pouvait être résolu de la question d'Orient. On a préféré refouler le problème, bloquer les Crétois, écraser la Grèce, laisser crier l'humanité outragée en Asie Mineure, consolider et agrandir la puissance du plus abominable tyran des temps modernes ; c'est-à-dire on a préféré maîtriser arbitrairement la question et la refermer par-dessus tous les éléments purulents et morbides qu'elle contient, au lieu de lui laisser accomplir son évolution naturelle. La question d'Orient ne s'est pas apaisée, elle n'est pas demeurée stationnaire : les superficiels pourraient seuls le penser, mais elle s'est rapprochée de l'Occident : au lieu d'être à Constantinople et dans les Balkans, elle est maintenant à Vienne et à Prague et à Cracovie. Ce que l'aimable comte Goluchowski regardait comme le plus beau succès de sa politique est aujourd'hui le plus cruel embarras de l'Autriche-Hongrie et de François-Joseph. Ce déplacement formidable de la crise s'est opéré en six mois. Il y a des temps où les choses vont avec lenteur, il y a d'autres temps où elles courent et se précipitent en débâcle.

C'est au lendemain du jour où le ministre des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie se félicitait de l'entente cordiale de Vienne avec Pétersbourg et Moscou et de la nouvelle orientation de la politique austro-russe, que le cabinet Gautsch vient infliger aux Tchèques et Slaves de l'empire des Habsbourg la plus cruelle des mortifications, doublement cruelle, puisqu'elle est aussi injuste qu'inattendue.

Les Slaves de Bohême, de Silésie, de Moravie, veulent réaliser leur émancipation par leurs propres forces et dans les domaines qui leur appartiennent, où ils se sentent en majorité puissante : 3 contre 1. Ils y travaillent, à cette émancipation et à cette résurrection, comme ils disent, avec une énergie toute juvénile, dans les arts, dans les lettres, dans l'industrie, dans la politique. Ils ont conquis leur Université tchèque, ils ont développé leur activité dans les exploitations industrielles et agricoles, se faisant jour partout à travers l'obstruction intolérante de la minorité allemande, et voici qu'ils sont arrivés à reconstituer une nation ayant conscience d'elle-même et de son avenir.

Le moment est de toutes les manières mal choisi pour les ramener sous le joug allemand ; le gouvernement de François-Joseph doit comprendre que cette entreprise est impossible, et serait parfaitement impolitique si elle était possible. Ce n'est pas notre affaire de dire si les ordonnances du comte Badeni sur la parité des langues allemande et tchèque étaient mal conçues. A la vérité, est-ce toute la question? Est-ce même la question? Non sans doute. La vraie question, c'est que la Bohême s'est réveillée, qu'elle a repris depuis vingt ans une vitalité étonnante, qu'elle refoule de toutes parts les éléments germaniques pour reconquérir sa place au soleil! Les Allemands de Bohême sentent autour d'eux une marée montante qui va les recouvrir s'ils ne réagissent pas de toute leur furie teutonique. Et même il est déjà trop tard !

La minorité allemande a changé le parlement de Vienne en un champ de bataille, elle a jeté le désordre dans la rue, elle a failli assiéger les ministres dans leurs palais, de concert avec les bataillons du fameux bourgmestre Lueger, elle a pris en deux mots une attitude d'émeute et de coup d'État. Les Tchèques auront bien de la peine à admettre que le contre-coup soit l'état de siège proclamé à Prague, les tribunaux militaires à huis clos, la Bohême renversée du faîte de ses espérances et rejetée de vingt-cinq ans en arrière : évidemment c'est une absurdité.

Depuis 1871, la Bohême attend son autonomie légale et raisonnable, son parlement, la liberté de ses écoles, l'exercice respecté de sa langue nationale, et que, par surcroît, l'empereur de Vienne consente à ceindre son front déjà doublement couronné d'un troisième diadème, celui de saint Wenceslas, roi des Bohémiens ! C'est bien le moins qu'on puisse lui accorder.

L'empereur devrait se hâter de combler le vœu des populations fidèles et des âmes pieuses, ne fût-ce que par reconnaissance pour l'apôtre farouche qui sauva l'empire de l'invasion des Saxons et des Hongrois ! En 1871, le ministre Hohenwarth, au nom de l'empereur, avait déjà proclamé les principes de la constitution de la Bohême, quand il fut renversé du pouvoir, comme avant-hier Badeni. Un second escamotage serait autrement difficile à faire avaler aux Tchèques qui viennent d'apprendre des Teutons comment on s'impose au gouvernement viennois, même quand on est minorité. Mommsen a dit que ces Tchèques ont le crâne dur, ils ont aussi des poings de fer et ils pourraient à leur tour en faire sentir le poids. Le brave Gautsch, placé entre ces deux armées en bataille, ne se presse pas de rouvrir les portes du parlement.

A Berlin on affecte assez haut de se désintéresser des Allemands du Sud : l'empereur Guillaume professe un respect tout filial pour le vieux souverain, chargé d'ans et de gloire, mais plus chargé encore du fardeau d'un empire impossible. Le Hohenzollern parvenu se pique de déférence pour le Habsbourg tombé et expulsé de la noble patrie allemande. Mais

en dessous et au-dessus des relations officielles, passe le courant profond des affinités nationales; les aspirations des Allemands de l'Elbe et de la Sprée arrivent vibrantes aux Allemands de la Moldau et du Danube, et ceux-ci, au nom de la solidarité germanique, prétendent ne pas déchoir du haut rang où les a placés la main victorieuse de la Prusse. Ils ne veulent pas être les vaincus de Sadowa, mais les vainqueurs, au même titre que Potsdam, et peu leur importe que le Habsbourg soit éliminé de la grande patrie, ils en sont, eux, bien qu'étant à Vienne, à Prague, à Braun, à Pilsen! Ils sont de la patrie allemande et ils entendent établir la supériorité allemande partout où ils sont.

Les Magyars leur envoient aussi de Pesth des encouragements et des toasts enthousiastes. La Hongrie est toute tournée vers l'Allemagne, surtout depuis que Guillaume II est venu à Pesth, avec François-Joseph; l'empereur de Berlin a paru plus réellement roi de Hongrie que l'empereur de Vienne : c'est à lui qu'on allait de cœur et d'espérance, comme au vrai et puissant ami. Les Magyars, qui écrasent chez eux les Tchèques et Slovènes, les Serbes, les Roumains, qui les ont réduits à l'état d' « ilotes », ne peuvent que pactiser avec les Allemands d'Autriche pour l'oppression des Tchèques de Bohême et de Silésie.

Le pacte austro-hongrois, le compromis inventé par des politiques habiles et sages, par Beust, Deak, Andrassy, chagrine singulièrement les hommes d'État actuels de la Hongrie. Le ministre Banffy a vraiment toute l'allure d'un prince régnant, il dicte ses lois et conditions, et le parti national, avec François Kossuth, prêche le système de « l'union personnelle », autrement dit de la désunion. D'abord on a voulu réduire le compromis décennal à une année, et on s'est hâté de le voter ainsi à Pesth, avec un empressement suspect. Mais à Vienne, on est resté sans vote et sans majorité, comme on le sait, et l'heure semble définitivement passée des procédures parlementaires; quant aux formes d'ordonnances et de décrets, les casuistes de Hongrie ne peuvent pas se résigner à y souscrire, tant ils sont respectueux du droit des nations! On peut voir dans les journaux de Pesth comme ils parlent de l'empereur d'Autriche, cet « ami », cet « allié » : on ne parlerait pas autrement si déjà « l'union personnelle » était faite et si la Hongrie avait proclamé son autonomie entière, absolue et sans mélange!

A l'une des dernières séances du parlement hongrois, le ministre Banffy a posé ses conditions provisoires pour la prochaine année et le terme de toute négociation au 1er mai 1898 pour le renouvellement régulier du traité. C'est un *ultimatum*, ni plus ni moins, de la Hongrie à l'Autriche. Voilà qui est fort curieux! Les États-Unis ne parlent pas différemment à l'Espagne au sujet des Antilles. Mais François Kossuth et ses amis ne sont pas satisfaits pour si peu, il leur faut sans autre atermoiement l'indépendance de la patrie hongroise!

Dans cette confusion que devient la monarchie des Habsbourg? On ne la trouve plus; elle n'a plus figure tangible : pure forme verbale, *magni nominis umbra*. On avait dit que rien n'était à appréhender, aussi longtemps que François-Joseph prolongerait son règne et sa vie marqués par tant de vicissitudes éclatantes et par elles consacrés. Cependant le vieux souverain, frappé dans sa famille, comme dans son empire, et privé de tout héritier nettement déterminé, semble sur le point d'être quitte du souci d'en chercher un. Agé de soixante-sept ans, dont il a passé quarante-neuf sur le trône, il est engagé dans une aventure plus redoutable que toutes les précédentes pour les ressorts fatigués d'un si long règne et d'une si longue existence. La crise de l'Autriche est une crise de l'Europe, sans nul doute, et nous prions de remarquer qu'en cela comme en tout, les événements se développent hors de l'action des diplomates et des ministres qui travaillent pour rien et dans le vide.

HECTOR DEPASSE.

LIVRES D'ÉTRENNES

A cette époque de l'année, avouons-le sans fausse honte, nous devenons tous plus ou moins enfants. La vue des beaux livres avec leur tranche dorée, leur riche reliure, leurs gravures multicolores, leurs histoires rivalisant, sinon toujours d'esprit et de style, du moins de gaîté et de fantaisie, nous reporte bien loin en arrière et, malgré l'expérience et les désillusions de la vie, nous sourions encore au rêve d'avenir en évoquant ainsi les souvenirs du passé. Pourtant ces chers amis tout vêtus d'or et de pourpre me semblent avoir quelque peu changé de caractère depuis le temps où ils faisaient les délices de mon enfance et de ma jeunesse; si l'habit est resté sensiblement le même, l'allure est devenue plus grave, le ton plus doctoral. Il y a tendance évidente à instruire, à moraliser, à toute occasion, partout et toujours, au pôle Sud comme chez les Matabelés ou les Thibétains, et souvent le récit le plus fantastique n'est qu'un ingénieux prétexte pour inculquer aux intelligences précoces de nos bambins des notions de géographie, d'anatomie, de botanique, de chimie, que sais-je encore? La littérature de pure imagination a presque complètement disparu, et, pour ma part, je le regrette; il est vrai que je n'ai plus voix au chapitre, puisque, évolution déplorable, j'ai passé de l'âge où l'on reçoit des étrennes à celui où l'on en donne.

On me permettra toutefois de tomber pour un instant complètement en enfance et de me réjouir avec les tout

petits (qui, Dieu merci, n'ont pas encore d'aspirations scientifiques ou littéraires) des aventures de Jean-Jean et de Pierrot pendant *Un premier jour de vacances*, et d'admirer le ménage charmant de *Suzanne et Suzette*, deux petites filles sages comme des images que nous présentent MM. J. Lermont et A. Lalauze, dans la Bibliothèque d'éducation et de récréation. Les éditeurs Hetzel et Colin — ce dernier par son album ingénieux : *Le premier livre* (Mme Blanche Marois), semblent seuls s'être préoccupés de ce public de cinq à dix ans, dont il est si difficile de parler la langue d'une logique étrange et de satisfaire les goûts changeants.

Il nous faudra déjà brusquement vieillir de quelques années pour aborder la Bibliothèque rose (Hachette), de rose et tendre mémoire, dont trois volumes nouveaux *Mon Jacques* (F. Deschamps), *Rose et Violette* (Mme Ch. Rieder), *Le Merle blanc* (Mme Chéron de la Bruyère) ne sont pas indignes de leurs aînés, composant la série fameuse de Mme de Ségur, cette femme de génie. Voici encore pour l'âge heureux où l'on use ses premières culottes sur les bancs de l'école : *Les Chasseurs de Girafes*, par Mayne Reid, et *Frisonne l'Engourdie*, par A. Mouans, l'un roman d'aventures pour les voyageurs en herbe, l'autre roman intime pour les futurs psychologues ou tout simplement pour les petites filles (Hetzel). La librairie Ducrocq nous offre deux gracieux ouvrages dont l'un, *les Malices de M. Jean et de Mlle Yvonne*, par Olivier Darc, a pour cadre la forêt de Fontainebleau et dont l'autre, *le Vœu de Madeleine*, par Rémy-Allier, nous transporte en Limagne et dans le pays où la vertu trouve toujours sa récompense. La Bibliothèque du petit Français (Colin) s'enrichit de quatre volumes du même genre : *l'Apprentie du Capitaine* (P. Perrault), *Histoire d'un honnête garçon* (Jeanne Leroy), *le Portefeuille rouge* (Guy Tomel), *les Filles du clown* (Marie Delorme). Connaissez-vous *la Famille Fenouillard?* Cultivez sa connaissance dans l'album humoristique de Christophe (Colin) et vous ne regretterez pas d'avoir fait à sa suite le voyage à Paris, aux bains de mer, au Mont-Saint-Michel, en Amérique, chez les Papous, etc., etc. J. Lermont, avec son *Honnête petit homme* (Hetzel), nous ramène dans le domaine du réel un peu triste et qui au dénoûment tourne même au tragique, mais dont la bizarre saveur anglo-saxonne (le roman est adapté de l'anglais) est piquante pour notre goût français parfois un peu... comment dirais-je? édulcoré.

Le temps passe avec une rapidité effrayante et il se trouve que nous avons encore grandi de quelques centimètres, ce dont nous sommes très fiers. Notre esprit plus mûr (!?) réclame une pâture plus substantielle et le papa, la maman, gens bien avisés, nous permettent la lecture de vrais romans... pourvu qu'ils ne soient pas romanesques. Vous croyez que c'est difficile à découvrir? Erreur profonde, nous n'avons que l'embarras du choix. A tout seigneur tout honneur : le maître Jules Verne s'avance avec le 45e volume de ses voyages extraordinaires (Hetzel). C'est le *Sphinx des glaces*, aimant gigantesque qui attire invinciblement notre intérêt vers les régions du pôle antarctique et cela sur les pas de quel explorateur? Devinez! d'Edgar Poe, le magicien, l'auteur des Histoires invraisemblables, dont le héros, Arthur Gordon Pym, n'est pas, nous assure-t-on, un personnage imaginaire, mais un être réel, une sorte de détraqué qui a entraîné dans une fâcheuse aventure le capitaine William Guy, ce qui met son frère, Len Guy, dans l'obligation de partir à la recherche des survivants de l'expédition. Si vous ne me comprenez qu'à demi ou au quart, allez demander des explications plus détaillées à M. Jeorling qui, à votre intention, a consigné dans son journal les péripéties émouvantes du voyage. A côté de Jules Verne, il faut de toute nécessité placer André Laurie, ce sont les rivaux inséparables. M. Laurie nous invite à accompagner *Gérard et Colette* (Hetzel) dans cette Afrique australe où les villes sortent de terre comme des champignons après une pluie d'orage, une pluie d'or et de diamants, préférable à celle dont nous gratifie pour le moment le ciel de Paris. Nous rencontrerons là-bas des éléphants, des rhinocéros, des serpents, certains nègres féroces, d'autres très bons enfants, outre un Marseillais, incorrigible bavard, marchand de vins par profession, cuisinier par nécessité. M. Uminski prétend, comme Gordon Pym, arriver *Au pôle Sud* (Furne), avec cette différence qu'il prend comme véhicule, non pas le vaisseau à vapeur ou à voiles, qui pour les expéditions polaires a fait son temps, mais le ballon dirigeable de l'ingénieur Gromski. Le pôle est conquis, mais le pauvre aérostat la *Pologne* périt dans la rude bataille contre les éléments, et les hardis explorateurs reprennent le chemin du logis sur un glaçon qui fond peu à peu sous leurs pieds comme un morceau de sucre dans une tasse de café. *Le Pays du Mystère* (Hachette), autrement dit le Thibet, nous est décrit par M. Pierre Maël dans un dramatique récit où l'on assiste à la poursuite furieuse d'indigènes ravisseurs d'enfants par un Français et sa femme, qui étaient partis pour les hauts plateaux de l'Asie centrale afin d'y fonder « un établissement à la fois hygiénique et commercial ». Mais la destinée se joue souvent de nos plus beaux projets. Jean Darrien l'éprouve à ses dépens, mais nous n'y perdons rien, grâce au talent de M. Maël et du dessinateur M. A. Paris. Après la géographie, voulez-vous de l'histoire? Nous avons de quoi amplement vous satisfaire, et le roman de M. H. de Brisay, qui a pour titre le cri sonore *A l'abordage* (Charavay), fera frémir d'orgueil tous les jeunes cœurs, bien que l'action se déroule à une des époques les plus sombres de l'histoire de France, alors que l'héroïque bailli de Suffren, abandonné par un gouvernement pusillanime et corrompu, remportait vainement victoire sur victoire dans cette lutte formidable dont l'enjeu était l'empire des Indes; les cinquante grandes compositions de Zier manquent peut-être un peu de mordant. *Monnaie de singe* de Mme de Nanteuil (Hachette) a pour cadre une autre époque troublée, celle qui suivit la chute du premier Empire. Ici le sentiment est plus intime et plus délicat, et volontiers nous nous attendrissons sur les malheurs de la jeune Mme Mauny, dont le mari a été tué sous les yeux de l'empereur à Waterloo, et nous admirons les hautes vertus du pauvre curé de Genappe. En nous racontant l'histoire héroïque du chevalier *Bayard* (Furne), M. Th. Cahu nous initie surtout, peut-être sans en avoir l'intention, à la vie in-

time de la famille française contemporaine, avec son charme efféminé, sa tiédeur dangereuse, son influence délicieusement débilitante. Signalons les superbes illustrations de M. Paul de Sémant et en particulier une sanguine: *la Veille de Marignan*, d'un fort beau style. Si vous désirez de la morale un peu plus austère, *Jeanne-la-Patrie*, de M. Edgar Monteil (Charavay), vous retracera un épisode de la guerre franco-allemande et fera apparaître dans leur véritable hiérarchie les notions de famille, de société, de patrie et d'humanité ; par malheur les dessins de M. René Lelong ne sont pas jolis, jolis. Très spirituels par contre et lestement troussés les croquis de M. F. Regamey dans *Vélocipédie et Automobilisme* (Mame). Il y a là notamment un gros monsieur qui traverse la rue en lisant son journal quand soudain... j'aime mieux ne pas vous dire le reste, allez-y voir! Si vous êtes un odieux pédard, vous trouverez ici les renseignements techniques les plus précieux ; si vous êtes un des derniers profanes vous apprendrez du moins le sens de ces termes harmonieux : un sprinter, un stayer, un rush, un outsider, un walkover, un crack, un scratch... (Dieu vous bénisse! Merci!) sans l'emploi fréquent desquels il vous serait désormais impossible de faire figure dans le monde. Le monde des écuyers, des clowns, des acrobates, des jongleurs exerce sur les grands comme sur les petits une fascination quasi hypnotique. M. H. Frichet, par son très curieux livre : *le Cirque et les Forains* (Mame), va donner satisfaction à notre curiosité en nous révélant ce qui se passe dans ce temple de l'adresse et de la force physique quand les adorateurs se sont retirés et qu'il n'y reste plus que les ministres du culte étrange. Il nous dira comment on apprend à faire le saut périlleux, comment on devient homme serpent on homme crocodile, sur quels principes repose l'éducation d'un aspirant cochon savant ; il nous donnera enfin quelques détails biographiques pleins de saveur au sujet de vieilles connaissances : Footit et Chocolat, les Hanlon Lee, Tony Price, Medrano, Bidel, Pezon, etc. A rapprocher de cet ouvrage la fantaisie abracadabrante si joliment contée et illustrée par A. Robida : *le Roi des Jongleurs* (Colin) et un ouvrage technique : *le Dressage des animaux* (Didot), par M. Hachet-Souplet, où vous trouverez les renseignements les plus précieux au cas où, renonçant aux carrières libérales trop encombrées, vous leur préféreriez la carrière professorale en prenant pour élèves Sa Majesté le lion, Sa Grandeur l'éléphant ou Sa Petitesse la puce. Et maintenant mis en goût par ces excentricités, lançons-nous, n'est-ce pas, en pleine fantaisie, avec le *Jean Fanfare* de M. Paul d'Ivoi (Furne), qui, après avoir dérobé au musée du Louvre la statue en aluminium renfermant, croit-il, sa douce fiancée, la petite Peau-Rouge Nali, se met à la poursuite de son odieux rival, le grec Ergotoulos, et d'une haleine parcourt l'Europe avec trois clowns, Frig, Frog, Lee et de Lucien Vemtite, secrétaire particulier du ministre des Beaux-Arts et poète décadent à ses heures. Le voyage aura son côté instructif, grâce aux découvertes de demain que nous révèle prématurément M. d'Ivoi, outre l'attrait artistique dû au crayon de M. Métivet qui possède au bout de la pointe alerte de son crayon tous les musées de Paris, Londres, Berlin, Saint-Pétersbourg, Rome, Florence, Madrid. Si la femme en aluminium ne vous suffit pas, M. G. Bethuys vous offrira son *Homme en nickel* (Charavay), où l'on voit M. Népomucène Grillard, ce savant insensé jouant à son neveu Bémolisant et à son préparateur Pilesèche le mauvais tour de s'enfermer tout vif dans une pellicule de nickel électrolytique. Mauvais tour, pourquoi ? Bémolisant héritera de la fortune, Pilesèche du laboratoire ! Vous n'y êtes pas ; ils seront accusés tous deux d'avoir subtilisé l'oncle bourru et la police met à leurs trousses — car ils ont commis la faute de s'enfuir, la seule qu'ils aient à se reprocher — un détective fin de siècle, licencié ès sciences, à qui revient enfin l'honneur de démontrer l'innocence des deux malheureux. Lisez ces deux livres, c'est absurde et c'est charmant, parce que c'est conté avec une verve vertigineuse. Êtes-vous affecté de timbromanie? (La question est à peu près inutile) ; vous prendrez donc intérêt aux tribulations de Mr William Keniss, le milliardaire américain, *le Roi du timbre-poste* (Hachette), et de miss Betty Scott poursuivant le même timbre rarissime de New-York à Paris, à Rome, à Naples, à New-York, pour s'unir enfin sur le terrain de la philatélie et de l'hyménée. Dans cette fantaisie à la vapeur et à l'électricité, MM. de Beauregard et de Gorsse ont jeté un peu d'humour yankee et beaucoup d'esprit français. Et puisque nous sommes sur ce chapitre, n'oublions pas de signaler à l'attention des timbrés des deux sexes le magnifique album que la maison Colin a édité pour eux. Par sa disposition ingénieuse, cet ouvrage répond à la fois aux *desiderata* des jeunes recrues et des vétérans chevronnés de la timbrologie, cette science qui ne connaît pas de faillites. Mais j'imagine qu'après ces cauchemars scientifiques et ces courses échevelées, vous ne serez pas fâché de vous reposer un moment en écoutant les récits simples, naïvement héroïques, d'un vieux de la vieille, *François Bûchamor* (Delagrave), mis au point par M. A. Assolant, superbement illustré par l'excellent artiste qui signe Job ; en assistant, cette fois dans votre fauteuil, au coin du feu, aux malheurs de Fanfan et de Claudinet, les *Deux Gosses*, que M. Decourcelles a su rendre presque classiques (Charavay), ou enfin en admirant l'héroïne de M. Dupin de Saint-André, et en la félicitant de sa *Double Conquête* (Hetzel), conquête toute morale, victoire de la patience, de la bonté jointe à l'énergie du caractère et par cela même d'autant plus glorieuse. Et voilà, sauf omission involontaire, ce que je vois à signaler d'intéressant cette année à nos éphèbes, espoir de la France, amours des auteurs et des éditeurs.

Mais au cours de cette longue énumération, je suis devenu terriblement vieux, horriblement difficile, et grincheux par surcroît. D'abord je chercherai querelle à M. René Bazin d'avoir par le titre de son volume donné à entendre que celui-ci s'adresse aux enfants. C'est à nous que sont destinés ces *Contes de Bonne Perrette*, à nous qui avons assez vécu pour goûter le charme du souvenir. D'ailleurs ces contes sont trop délicats pour le goût enfantin, violent et casse-cou par essence ; il aurait vite fait de réduire en miettes un objet fragile comme, par exemple, le Moulin qui ne tourne plus. De la prose lyrique de M. Zacharie Astruc dans le *Généralife* (May), je

ne dirai rien, parce que je m'abstiens généralement de parler des choses que je ne comprends pas; mais je proclamerai par contre que les illustrations de M. U. Checa sont un régal pour l'amateur et l'artiste. Bien féminines (ces mots comportent un ensemble de réelles qualités et de défauts plus réels encore), les compositions de Louise Abbema pour l'élégant volume de Mme C. Liais : *la Mer, la Forêt, la Montagne* (Delagrave). Pour nous faire pardonner le petit trait, bien innocent du reste, à l'adresse du beau sexe, hâtons-nous de lui signaler un livre écrit exclusivement à son usage et où il trouvera l'instructif joint à l'agréable, ce dernier surtout dans une forte proportion. C'est le *Dictionnaire de la Femme*; encyclopédie-manuel des connaissances utiles à la femme par MM. G. Cerfberr et V. Romain (Didot). Dans l'*Illustration et les Illustrateurs* (Delagrave), le fils du regretté E. Bayard, le dessinateur bien connu, a réuni les compositions les plus brillantes des artistes qui ont charmé ou amusé des générations entières de lecteurs, et la revue en est longue et triomphante : il suffira de citer les noms de Devéria, Johannot, Raffet, Charlet, Bellangé, Bida, Bertall, Riou, Doré, Vierge, etc., pour qu'on comprenne aussitôt l'attrait que présente ce volume, auprès duquel pâlit un peu, à notre avis du moins, les *Russes et Français* de M. François Bournand (Delagrave); ces souvenirs d'hier sont déjà bons à mettre au magasin aux accessoires et les photographies qui ornent le texte sont aussi mal venues que possible; on voit ici toute l'infériorité de la machine vis-à-vis de l'exécution originale de l'artiste. On se rendra compte également de cette vérité esthétique indiscutable en parcourant l'ouvrage de M. G. Contesse : *les Héros de la marine française* (Didot), illustré par MM. Léon Couturier et Eug. Courboin; je trouve ici de vrais dessins et de lumineuses aquarelles auxquels, malheureusement, le procédé de reproduction, si parfait qu'il soit, fait perdre beaucoup de relief. Deux livres de voyages méritent d'attirer notre attention par des mérites différents, et les titres mêmes invitent déjà à la comparaison : *De Marseille à Tamatave*, par Louis Brunet (Delagrave) et *un Parisien à Madagascar* par Grosclaude (Hachette). M. Brunet est député de la Réunion et l'on conçoit que la curiosité et le besoin d'informations précises l'aient poussé à visiter la colonie nouvelle. Mais Grosclaude, ce Parisien endurci, le plus amusant de nos chroniqueurs boulevardiers, dit la notice (sans doute rédigée par lui-même), que diable allait-il faire dans cette galère, et comment s'en est-il tiré? Vous n'attendez pas que je vous le dise, Grosclaude m'en voudrait à mort. *L'Expédition de Madagascar* elle-même nous est contée avec de grands détails précis et pittoresques par M. le docteur Ed. Hocquard, médecin principal, attaché à l'état-major du corps expéditionnaire (Hachette). Plus modestes par le format et par le prix, voici enfin : *les Arts de l'Ameublement*, les Styles, l'Ébénisterie, par Henry Havard (Delagrave); *Un Petit Monde d'autrefois*, par A. Fogazzaro, illustrations de Vulliemin; *Au Pays d'Aphrodite* (Chypre), par E. Deschamps; *A Sept mille mètres dans l'Himalaya*, par sir W. M. Conway (Hachette). *Morceaux choisis de Victor Hugo*, 2 vol., poésie et prose (Delagrave). Peut-on ranger parmi les livres d'étrennes *le Manuel de l'Histoire de la Littérature française*, par M. F. Brunetière? J'esquive la réponse, prudemment.

Avant d'aborder les ouvrages de grand luxe, je salue au passage les publications périodiques parmi lesquelles je retrouve quelques vieilles, très vieilles connaissances, comme le *Musée des familles* (Delagrave), la doyenne des revues illustrées françaises qui entre dans sa soixante-cinquième année et n'a ni rides ni cheveux blancs: le *Magasin pittoresque* qui, comme le phénix, renaît de ses cendres à la grande joie des jeunes lecteurs: *Mon Journal* (Hachette), recueil illustré en couleurs, s'il vous plaît (bébé, que ne fera-t-on pas pour vous?) pour les enfants de huit à douze ans; de même que le bon *Saint-Nicolas* (Delagrave); le *Petit Français* (Colin), dont nous avons déjà signalé la collection; le *Magasin d'Éducation et de Récréation* (Hetzel) et son digne rival, le *Journal de la Jeunesse* (Hachette); aux jeunes gens j'offre les deux pimpants *Albums Historique et Géographique* de la maison Colin et aux graves pères de famille l'imposant *Tour du Monde* (Hachette).

Parvenu à ce point, j'ai devant moi une besogne agréable entre toutes, car il ne s'agit plus que de feuilleter des livres d'une réelle valeur artistique et de faire part de mes découvertes aux heureux mortels qui, ayant la bourse bien garnie, pourront se procurer ces belles choses.

N'est-ce pas un délice, par exemple, que ces *Promenades à travers Paris* avec un guide comme M. de Ménorval (May)? De ces excursions aux quatre coins de la capitale, que d'enseignements à tirer, non seulement au point de vue archéologique et artistique, mais aussi purement philosophique, et que l'auteur a raison de dire : « Toutes et tous nous sommes devenus d'une exigence que rien ne peut plus satisfaire; mais nous prendrions certainement de meilleure humeur les toutes petites, et même les très grandes contrariétés de chaque jour, si nous connaissions mieux les misérables conditions dans lesquelles se traînait l'existence de nos aïeux. » Mon attention est ensuite attirée par deux monuments à la gloire de Jeanne d'Arc; l'ouvrage de Mme de Witt, *Jeanne d'Arc et la Guerre de Cent Ans* (Hachette), nous présente le tableau d'une époque où la Pucelle est la figure principale, en s'aidant des documents de l'époque, des travaux des chroniqueurs, de Froissart à Monstrelet, abrégés, coordonnés et modernisés à l'usage des ignorants tels que nous. C'est un ouvrage historique d'une inestimable valeur. Dans la *Jeanne d'Arc* de Monseigneur Le Nordez (Hachette) le côté artistique l'emporte; nous voyons ici l'héroïne, telle que l'a conçue le sentiment national dont les interprètes ont été les artistes des différentes époques depuis le dessinateur de la tapisserie du musée d'Orléans jusqu'aux peintres et sculpteurs contemporains, les Lenepveu, les Frémiet, les Paul Dubois, etc. Mme Anne de Bovet nous transporte dans le pays « romantique » par excellence, au milieu de cette Écosse si riche en souvenirs historiques et en merveilleuses légendes (Hachette). Je sais gré à l'auteur d'avoir avant tout cherché à faire œuvre artistique avec la collaboration de l'admirable illustrateur qu'est M. Vuillier et d'avoir rompu avec le récit de voyage traditionnel où volontiers l'on nous indiquerait le menu de

tous les repas depuis le départ jusqu'au retour, les heures des trains, le temps qu'il a fait. *Les Mémoires du Sieur de Pontis* (Hachette) ne sont pas sans analogie avec *les Trois Mousquetaires*, c'est dire qu'à leur lecture on ne risque pas de s'ennuyer un instant. Tudieu! quels beaux coups d'épée on se donnait du temps du roi Henri! et ce ne sont pas des estocades imaginaires comme celles que nos amis Athos, Porthos, Aramis et d'Artagnan ont sur la conscience. Le sieur de Pontis raconte ce qu'il a fait et ce qu'il a vu et M. Servier n'a fait qu'abréger ces Mémoires historiques en redressant quelque peu sans doute leur style et leur orthographe bizarres. Les frontispices de M. Giraldon sont pleins d'originalité et parmi les aquarelles de M. Le Blant il en est que je ne me lasse pas de regarder, — celle notamment sous laquelle je lis : « Le duel fut acharné. Sur six combattants, cinq furent blessés », — tant j'y trouve de verve de conception et de virtuosité d'exécution.

Je mets enfin absolument hors de pair trois ouvrages qui m'ont fait passer trois soirées délicieuses à leur lecture. Ce sont : d'abord *les Scènes et Épisodes de l'Histoire d'Allemagne* (Colin) par M. Ch. Seignobos, illustrés de 40 grandes compositions inédites par G. Rochegrosse et A. Mucha, parmi lesquelles je signalerai : *Henri IV à Canossa, Luther à la diète de Worms, le Meurtre de Wallenstein, André Hofer marchant au supplice;* puis *la Danse*, par M. Gaston Vuillier (Hachette), monographie du plus charmant de tous les arts, sorte de commentaire élégant de la fresque d'Aimé Morot *: la Danse à travers les âges :* « de cet art charmant se dégage une poésie intense, la plus suggestive, la plus abondante en images qu'on puisse concevoir et qui nous transporte, comme la musique, dans l'illusion et le rêve »; enfin la publication à laquelle sans conteste revient la palme parmi celles de cette année pour l'originalité et le cachet vraiment artistique : *la Cantinière France*, son histoire par G. Montorgueil, imagée par Job (Charavay). Voyez la composition représentant le passage de la Bérésina et dites-moi si vous connaissez beaucoup de tableaux de Gros surpassant comme effet dramatique cette modeste aquarelle; et le carré de la garde, en Egypte, tenant tête aux Mameluks, tandis qu'au milieu sont enfermés « les ânes et les savants », n'est-ce pas là de la bonne comédie? Quoi de plus beau comme mouvement que le départ des volontaires et quoi de plus gracieux que les bergeries de Trianon, ce paysage d'opéra-comique à l'horizon duquel gronde déjà l'orage, ce troupeau de blancs moutons que suit sournoisement le loup vorace. Mais si je voulais détailler tous les mérites de notre belle et héroïque cantinière, cela me mènerait loin, car, je vous en ferai l'aveu tout bas, elle m'a tourné la tête.

G. Art.

Du Tonkin aux Indes. — Les notes et impressions que le prince Henri d'Orléans a prises au cours de son voyage au Tonkin forment assurément un des ouvrages les plus captivants, les plus instructifs qu'il nous ait été donné de lire cette année. On sait de quelle faveur ont joui les récits des explorateurs tels que de Brazza, Bonvalot, Stanley, Nansen... La relation de voyage du prince d'Orléans obtiendra, elle aussi, un succès retentissant et tous les Français, qui s'intéressent au développement et à l'amélioration de nos colonies, voudront lire ce beau volume. Car c'est pour nous faire connaître des espaces immenses nous appartenant ou nous intéressant parce qu'ils touchent à nos possessions, que deux Français, le prince Henri d'Orléans et M. Emile Roux, enseigne de vaisseau, entreprirent un long et périlleux voyage à travers les parties inexplorées du Tonkin, du Yunnan et de l'Assam. Partis de Hanoï, le 26 janvier 1895, ce n'est qu'au commencement de janvier 1896 qu'ils atteignent Calcutta.

Que de péripéties durant cette longue expédition! Que d'obstacles à première vue insurmontables ont dû être franchis! Mais aussi quelle joie intime pour les courageux voyageurs de revenir, en rapportant de leur exploration des documents du plus haut intérêt, et de pouvoir se dire : « Nous avons bien mérité de la patrie »!

Le Mariage de Loti. — Rares sont les livres qui plaisent autant à la seconde lecture qu'à la première; les chefs-d'œuvre seuls jouissent de ce privilège; — eh bien, relisez le *Mariage de Loti*... Errez avec l'auteur au milieu des gigantesques forêts de Tahiti, baignez-vous avec Loti et la jolie petite Rarahu, sous les goyaviers, au bord du ruisseau de Fataoua; allez avec eux pêcher au corail sur les récifs de Papaeete; voyez ces peuplades polynésiennes, immobiles et rêveuses. Alors vous vous sentirez pris d'un immense désir d'aller là-bas faire plus ample connaissance avec ces merveilleuses régions tropicales, que Loti, avec un rare bonheur, a su nous décrire, — dont Loti, dans la nouvelle édition qui vient de paraître, nous donne une idée plus exacte encore en livrant au public de délicieux dessins pris lors de son séjour à Papaeete, lors de son amour pour Rarahu, la petite Tahitienne...

G. R.

Nouveautés de la semaine.

D'après la Bibliographie de la France :

Almanach de Gotha pour 1898. — *Les Jeux olympiques* (Le Soudier). — *Almanach Hachette pour 1898;* — *L'Ecosse*, par Mlle A. de Bovet; — *Mémoires du sire de Pontis*, par Servier; — *Un Parisien à Madagascar*, par Ét. Grosclaude. — *Les Dimanches parisiens*, par Louis Morin; — *Daphnis et Chloe*, illustr. de Paul Avril (Conquet). — *Théâtre en vers*, par Emile Augier; — *Un Mariage d'amour*, par Ludovic Halévy, illust. par Gede (C. Lévy). — *Questions du jour*, par l'abbé Guéraud; — *L'Art*, par Arthur Loth (Bloud et Barral). — *L'Univers catholique* (Juven). — *Psychologie des Sectes*, par Scipio Sighele; — *La Diction*, par Louis Favre; — *Origine et État social de la nation française*, par Soulier; — *La Science et la Vie*, par Enrico Ferri (Giard et Brière). — *L'Assistance à Paris*, par Louis Parturier; — *L'Ouvrier américain*, par Levasseur (Larose). — *La Fatigue intellectuelle*, par A. Binet et V. Henri (Schleicher). — *Sur le haut Zambeze*, par Coillard (Berger-Levrault). — *Java, Ceylan, les Indes*, par Émile Delmas (Libr. de l'Art).

Paris. — Chamerot et Renouard (Imp. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 35909. *Le Directeur-gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 26. 4e SÉRIE. — TOME VIII 25 DÉCEMBRE 1897.

LA POLITIQUE

Décidément, le procédé des douzièmes provisoires devient une habitude : il n'en vaut pas mieux.

En tout cas, il est fâcheux que le budget ne soit pas voté avant le 31 décembre ; — plus fâcheux peut-être cette année que jamais, puisqu'il y a un déficit de 25 millions dans les recettes, par suite de la suppression des petites cotes foncières, et qu'aucune ressource nouvelle n'a été créée pour compenser ce déficit.

Ne perdons pas notre temps à une discussion académique sur les inconvénients des douzièmes provisoires. Voyons la réalité telle qu'elle se présente à nous : la réalité, c'est que, pour le pays, le vote des douzièmes sera un signe d'impuissance.

Les partis peuvent rejeter la faute les uns sur les autres. La majorité des contribuables, qui se soucie de moins en moins de politique, ne verra que le fait ; et ce fait est celui-ci : le parlement avait une année devant lui ; c'est plus qu'il n'en faut pour voter le budget ; et cependant l'année finit sans que le budget soit voté.

On donne ainsi un argument à ceux qui, sans être le moins du monde les ennemis du régime parlementaire, s'inquiètent que ce régime ne fonctionne pas mieux et se demandent s'il pourra s'acclimater chez nous d'une manière définitive.

Déjà quelques-uns, qui attendaient du gouvernement représentatif certaines réformes judiciaires, économiques ou autres, se découragent en voyant que les questions les mieux étudiées, souvent les plus pratiques, sont remises de session en session, de législature en législature.

Maintenant, ce n'est plus d'une loi de réforme qu'il s'agit : c'est de la loi de finances, c'est-à-dire de la chose urgente par excellence, de celle qui ne saurait être impunément remise au lendemain ; car, pour un parlement, voter le budget, c'est la première des besognes, devant laquelle toutes préoccupations doivent s'effacer.

En parlant ainsi, nous croyons défendre le parlementarisme : il est aujourd'hui battu en brèche de plus d'un côté ; à lui de prouver qu'il est capable d'assurer les conditions de la vie publique.

Il n'y a ici aucune critique : tout au plus ceci serait il un appel aux parlementaires, de quelque opinion soient-ils et de quelque parti, pour leur demander au mois de janvier prochain un effort de travail et de discipline.

On peut, si on veut, achever sérieusement la discussion du budget et le voter avant que le premier douzième provisoire ne soit échu : c'est là un intérêt général où, semble-t-il, toutes les bonnes volontés pourraient concourir.

L'autre jour, j'entendais dire qu'en fait la « période électorale » est ouverte, que deux ou trois douzièmes de plus ou de moins importent peu et que les députés pourraient très bien laisser à leurs successeurs le soin de voter le budget.

Je pense que personne ne voudra, un seul instant, s'arrêter à cette hypothèse : si la Chambre de 1893 se séparait sans avoir voté le budget de 1898, ce serait la faillite du parlementarisme.

JEAN-PAUL LAFFITTE.

LES RESPONSABILITÉS
DE LA PRESSE CONTEMPORAINE[1]

Lettre de M. Jean Cruppi.

Monsieur le Directeur,

Quel dommage que votre enquête, d'ailleurs si instructive, ait lieu cent ans ou deux cents ans trop tôt! La liberté des journaux est un fait si récent en France qu'il me semble prématuré de prétendre déjà juger ses conséquences. Attendons, pour absoudre ou maudire la Presse, qu'elle soit sortie de ses années d'apprentissage. Pensions-nous donc en 1881 que la liberté intégrale des écrits périodiques s'établirait en France sans quelques ennuis, et faut-il, aux premières crises, proclamer que tout est perdu? Ne nous laissons pas entraîner par un pessimisme vague et morose. Constatons tout simplement que la liberté de la presse est un fait nécessaire, et un fait dont les conséquences demeureront longtemps encore très obscures.

Même ces conséquences apparaîtront-elles jamais? Sieyès disait : « L'imprimerie (d'où, remarquons-le bien, la liberté de la presse découle fatalement et mécaniquement) est une nouvelle faculté ajoutée aux facultés de l'homme. » C'est en effet un sixième sens qui, complétant l'homme moderne, ne peut être jugé séparément de lui, et dont l'histoire se confond déjà avec l'histoire des efforts, des erreurs et des espérances de l'humanité.

Ainsi, pourquoi affirmer que la presse manque à sa vraie fonction, qui est une fonction d' « éducatrice sociale »? La presse, à ce qu'il me semble, n'est pas plus spécialement destinée à faire des éducations qu'à informer, à discuter, à divertir; c'est l'universalité de la pensée humaine qu'elle a mission de traduire.

Comment donc s'expliquer sur l' « état de la presse »? S'agit-il seulement des journaux de Paris et parmi eux des journaux à scandales? La question, en ce cas, est par trop incomplète. S'agit-il au contraire de tous les journaux et écrits périodiques qui se publient dans le pays entier? En ce cas je serais prêt à soutenir que votre questionnaire exprime des jugements trop sévères, et que dans l'œuvre générale de la presse contemporaine le bien l'emporte peut-être sur le mal.

D'abord, la presse technique, professionnelle, scientifique, la presse agricole et industrielle la presse du travail progresse chaque jour.

Puis, l'autre presse, celle qui vous occupe, a bien aussi, à côté de ses fautes, de nombreuses bonnes actions à son actif. Considérons par exemple l'influence déplorable exercée par les journaux licencieux sur la criminalité des enfants. C'est là sans doute un mal très grand (et nullement irrémédiable); mais n'admettez-vous pas que le considérable développement des lois et des institutions protectrices de l'enfance est aussi dû, pour une grande part, à la presse, à ses remarques quotidiennes, aux faits recueillis qui nous avertissent, qui font naître en nous la pitié, nous forcent à penser, puis à agir, à trouver les remèdes?

Mais laissons cela; nous ne prétendons pas, même sur un seul point, dresser sitôt le bilan colossal du journalisme contemporain.

Je reviens à votre question première. La presse incontestablement cause de certains maux. Elle est atteinte, suivant votre expression, de certaines maladies.

Peut-on y porter remède?

Les médecins que vous avez consultés sont en général pessimistes. Souffrez que mon avis diffère un peu du leur.

J'ai la témérité de croire que les maladies de la presse peuvent être l'objet d'une efficace médication légale.

Quelle médication? Aucun de vos correspondants n'a songé à revenir aux mesures préventives, à la censure, à l'autorisation, au cautionnement. Ces remèdes-là tueraient le médecin sans guérir le malade. Tous nous voulons que la presse soit libre, mais sachons aussi vouloir qu'elle soit responsable de ses fautes.

Dans ce but, il faut avant tout refaire la loi de 1881, qui, volontairement d'ailleurs et pour quelques motifs plausibles, donne à la presse non point la liberté sous la loi, mais le privilège de l'impunité.

Par le régime qu'elle a mis en vigueur, la presse, irresponsable, est aujourd'hui au-dessus de la loi, puisque les délits qu'elle commet sont presque toujours impoursuivis; puisque, quand ils le sont, les poursuites, lentes, tardives et coûteuses, semblent avoir pour but de sauver le coupable, de décourager le plaignant; puisque les vrais auteurs du délit, soigneusement protégés, voient amener devant les tribunaux l'homme de paille de leur journal; puisque les pénalités que la loi édicte, et surtout celles que les juges prononcent sont, par leur nature ou par leur quantum, inefficaces ou même ridicules; puisque enfin les juridictions de la presse, faibles et mal constituées, semblent impuissantes à rendre une justice vigoureuse et constante.

Nous souffrons donc, non point de la liberté de la presse, mais de son privilège d'irresponsabilité. Est-il impossible de l'atteindre? Nullement, et il suffirait

1. [illegible] 11 et 18 décembre 1897.

dans ce but de modifier avec intelligence la loi et les usages sur quelques points spéciaux. Indiquons, en quelques mots, chacun de ces points.

Il faut d'abord assurer la régularité des poursuites, essayer l'effet d'une action légale continue et persévérante.

Pourquoi supposer, par exemple, sans en avoir jamais fait l'épreuve, que la justice est impuissante à triompher du feuilleton, du prospectus obscène? Il ne faut qu'un vigoureux coup de balai, renouvelé chaque jour jusqu'au parfait nettoyage. Notre ministère public, si fortement organisé, peut faire la plus grosse part de la besogne; mais aidons-le en développant, à côté de l'action publique, l'initiative répressive des associations privées, accordons-leur le droit de poursuite.

Que les citoyens, au lieu de gémir, apprennent à lutter, à se défendre eux-mêmes. N'avons-nous pas la charge et le devoir de notre police civique? Est-ce que depuis un demi-siècle les associations pour la répression des écrits obscènes ne fonctionnent pas dans des pays voisins? N'y ont-elles pas éteint ou atténué le mal que l'on signale si justement chez nous? Mais il nous faut aussi encourager ces initiatives en rendant les poursuites de presse rapides et efficaces.

La rapidité, sans doute, est chez nous difficile à obtenir, grâce à nos habitudes invétérées de lenteurs judiciaires; mais pourquoi serait-il impossible de substituer à la routine vénérable quelques usages meilleurs?

Observez par exemple ce qui se passe en ce moment au sujet du droit de réponse.

Suis-je nommé ou désigné dans quelque écrit périodique? La loi m'autorise à répondre, et même, si l'on en croit certains auteurs, à faire insérer un factum interminable en réponse à un article de quelques lignes. C'est trop m'accorder, n'est-ce pas? mais, par compensation, la loi et les usages m'enlèvent en pratique, grâce aux retards, aux lenteurs de la procédure, un droit qu'en théorie on m'avait concédé trop libéralement.

Or il paraît qu'un projet de loi, fort simple assurément, mais dont il fallait avoir l'idée, est sur le point de réaliser une double et utile réforme. D'une part, le droit de réponse sera enfermé, soit par la loi, soit par le juge, dans de sages limites; d'autre part, ce droit de réponse pourra s'exercer efficacement, c'est-à-dire de suite, presque d'heure à heure. Voilà les bons, les vrais, les pratiques remèdes; ceux qu'il faut patiemment chercher pour réparer sur tel ou tel point les maux causés par la presse, et qu'il faut appliquer ensuite avec régularité et énergie.

Mais tout sera inefficace si la loi ne parvient pas à amener devant les tribunaux les personnes réellement responsables du délit de presse qui a été commis.

Que voit-on aujourd'hui, grâce à l'institution de la gérance fictive?

Le propriétaire et le directeur du journal échappent à toute poursuite. L'auteur lui-même, conception étrange, n'est traduit que comme complice!

Finissons-en avec ce système immoral et commode. Plus de procureur à la prison! L'écrivain, le directeur de l'entreprise, le propriétaire, voilà les responsabilités réelles que le juge doit trouver en face de lui.

Insistons en ce qui concerne les propriétaires des journaux.

On dit et l'on répète avec grande raison que la presse moderne est une presse d'argent; on se lamente sur ce fait inévitable au lieu de considérer le véritable point défectueux de notre système qui est celui-ci : une entreprise de presse est chez nous la seule entreprise où les capitaux engagés ne soient pas responsables des risques de l'exploitation.

A cela cependant on peut remédier.

Il faut que tout citoyen qui croit avoir à se plaindre d'un journal, puisse immédiatement connaître le nom et la demeure du propriétaire, si inaccessible, aujourd'hui; il faut que ce propriétaire soit absolument responsable des condamnations pécuniaires prononcées contre l'auteur de l'article, ou contre le directeur du journal. Il n'y a plus de journaux sans de grands capitaux engagés. Forçons donc les capitalistes, vraiment trop heureux en ce jour, à s'intéresser, en vue tout au moins de sauver leur caisse, à l'exploitation morale de leur entreprise. S'ils voient leurs fonds menacés, ils apporteront plus de soin et de scrupule dans le choix des articles, des annonces, des informations, ainsi que de ceux qui les agréent ou les rédigent.

Pour leur inspirer cette crainte salutaire, il faut que les tribunaux substituent aux inefficaces peines corporelles qu'ils appliquent de loin en loin, de lourdes peines pécuniaires, des amendes importantes, de douloureux dommages-intérêts.

Mais pour statuer sur ces responsabilités effectives : pour appliquer ces pénalités sévères, combien il faut que la juridiction saisie inspire toute confiance à l'opinion publique, par sa compétence certaine, par sa visible indépendance! Or à ce double point de vue, ni la cour d'assises, ni les tribunaux correctionnels ne me paraissent donner satisfaction complète. Quelle juridiction souhaitons-nous donc?

Un tribunal plus moderne, plus souple et plus complexe à la fois que nos juridictions, lourdes et solennelles. Un tribunal composé de trois éléments : le magistrat de profession, le juge populaire et l'expert.

J'ai exposé complètement ailleurs le mécanisme d'une telle juridiction. Indiquons seulement ici que ce tribunal devrait être composé d'un magistrat unique, de quatre jurés *échevins*, c'est-à-dire délibérant avec le juge sur le fait et le droit, et de deux experts qui, dans les procès de presse, seraient deux écrivains, deux journalistes, chargés d'apporter au délibéré un élément renseigné et technique.

Pour accorder à la presse une garantie de plus, ces deux experts prendraient part, non seulement au délibéré, mais au jugement.

Un tribunal ainsi formé aurait la science des lois, la fraîcheur de conscience populaire, l'expérience sociale et professionnelle; lui seul inspirerait assez de confiance à la conscience publique pour pouvoir assumer la responsabilité des fortes décisions.

Voilà, Monsieur le Directeur, quelques prescriptions du traitement que la loi pourrait appliquer aux maladies du journalisme. Ce n'est pas, j'en conviens, une panacée miraculeuse; mais l'expérience cependant vaudrait la peine d'être tentée. Elle a cela de bon qu'elle est inoffensive, puisqu'elle n'entreprend rien contre la liberté. Et c'est là le grand point; car, entre nous, ce qui m'effraie dans le lyrisme sombre et découragé avec lequel on parle de la « faillite de la presse », c'est que cette amertume trahit dans quelques âmes l'invincible regret des pratiques surannées et funestes du bon plaisir administratif!

Puisse la génération nouvelle ne pas se retourner vers ce bas horizon! Elle parviendra sans doute à une organisation meilleure; elle résoudra des problèmes dont la solution nous semble encore bien lointaine et bien difficile, mais à condition qu'elle n'oublie pas que le césarisme est encore le plus sot des remèdes aux maladies de la liberté.

JEAN CRUPPI.

Lettre de M. Georges Renard.

Lausanne, 27 novembre 1897.

A Henry Bérenger.

Mon cher confrère,

Vous vous demandez et vous me demandez par la même occasion « si la Presse n'est pas la grande corruptrice des consciences modernes » et comment on pourrait l'amender. Vraiment vous avez la bravoure de la jeunesse pour vous attaquer ainsi à ces puissances qu'on appelle les journaux. Votre enquête pourrait prendre pour épigraphe ce passage de Rabelais : « A ces sacrés oiseaux ne touche, d'autant que tu aimes la vie, le profit, le bien, tant de toi que de tes parents et amis vivants et trépassés; encore ceux qui d'eux naîtraient en seraient infortunés ! » C'est des journaux qu'on peut dire avec le poète :

Je vous plains de tomber dans leurs mains redoutables.

Il faut pourtant vous répondre et je supposerai accordé que la Presse, surtout celle des grandes villes, où les fleurs au parfum délétère poussent plus drues sur un fumier plus gras, a trop souvent les caractères d'une plante vénéneuse. Il est triste, hélas ! qu'on ait à choisir entre mille faits connus, si l'on veut le prouver, et il est plus triste encore qu'il ne soit plus même nécessaire de le prouver.

Mais voulez-vous que nous allions tout de suite à la racine du mal ? A mon avis, si la Presse, avec tous les services qu'elle rend et tous les mérites qu'elle a, est je ne dis pas *la*, mais *une* grande corruptrice du monde actuel, c'est qu'elle est serve et victime du grand corrupteur de la société contemporaine, je veux dire l'Argent.

Le journal fut à l'origine un organe d'informations et un véhicule d'idées ; il l'est toujours ; mais de plus il est devenu, principalement et parfois exclusivement, une affaire, une spéculation, un placement de fonds qu'il faut faire valoir. Et je n'accuserai pas Girardin de l'avoir, à lui seul, orienté dans cette direction, en voulant que l'annonce le fît vivre et permît de le vendre bon marché. Non, je crois qu'il n'a fait que pousser la Presse sur la pente où elle roulait entraînée par une force irrésistible ; j'estime qu'il a été l'agent à demi inconscient plutôt que la cause véritable d'une transformation qui la mettait en harmonie avec le principe même de la société environnante.

La façon mercantile d'envisager les choses devait triompher, là comme ailleurs, dans une société où tout se vend et s'achète, où tout, depuis le bras jusqu'au cerveau de l'homme, est devenu marchandise. Dès 1857, Girardin lui-même, écœuré des résultats de la métamorphose à laquelle il avait contribué, disait à qui voulait l'entendre : « Le journalisme n'est plus une puissance, c'est un métier. C'est un instrument détestable ; il doit céder la place au livre. »

Comment s'étonner de ce qui est arrivé ? Une fois ceci convenu, qu'un journal est essentiellement une entreprise commerciale, un moyen comme un autre de gagner de l'argent, une foule de conséquences fâcheuses en découlent logiquement.

C'est d'abord la haute main donnée à celui qui paie et qui peut être le premier brasseur d'affaires venu ; c'est la domination du capital sur le travail, de la richesse sur le talent ; c'est l'indépendance des rédacteurs gênée en tout temps et annulée au premier conflit grave (1) ; c'est l'opinion publique faussée, la lutte

(1) J'ai étudié ce côté de la question dans un article intitulé : *Une reine-esclave*, et publié dans l'*Almanach de la question sociale pour 1897*.

des idées engagée à armes inégales, puisque la classe aisée peut créer dix ou vingt grands journaux bien informés et bien payants, chargés de défendre ses intérêts et de répandre ses doctrines, tandis que la classe pauvre, à force de sacrifices et de dévouement, aura grand'peine à en faire vivoter un ou deux petits.

Puis, dès que, pour les bailleurs de fonds, il s'agit avant tout de s'enrichir, on passe par des transitions insensibles de l'annonce qui s'étale sur la quatrième page à la réclame qui se déguise dans les autres, de la vérité qui rapporte peu de chose au mensonge lucratif, à la calomnie et à l'éloge tarifés, au silence habile qui est d'argent ou d'or suivant les cas, aux avis galants avec adresses à l'usage des vieux et des jeunes Messieurs, voire au chantage à tant la ligne.

Comme source de bénéfices, on accepte la subvention d'un ministre ou d'un Panama quelconque ; on recherche tous les procédés propres à faire monter le tirage : la plate soumission aux goûts d'un public à qui l'on offre pêle-mêle des primes, des ordures, de niais feuilletons, parce qu'il est plus facile de descendre à son niveau que de relever son ignorance ou sa grossièreté ; la chasse au scandale, les commérages pimentés, le récit des crimes avec les détails les plus scabreux ou les plus atroces, que sais-je encore !

En même temps qu'on accroît les profits, on tâche de diminuer les frais. On trouve des rédacteurs au rabais. On se fait, au besoin, payer par des fils de famille qui ont de la prose à écouler. Sur les économies ainsi opérées, on prélève de quoi rétribuer très chèrement quelque écrivain en renom, qu'on met en vedette et qui sert d'amorce. Qu'importe que le reste du journal ne soit que remplissage, si l'étoile suffit à faire recette ?

Il me semble que la liaison est visible entre toutes ces tares du journalisme contemporain, ainsi que leur dépendance d'une seule et même cause. Elles sont, dans un domaine spécial, l'aboutissant naturel et inévitable d'un régime qui s'est donné pour devise le fameux mot de Guyot : « Enrichissez-vous ! » C'est la constitution sociale qu'il faut atteindre dans ses profondeurs, si l'on veut guérir la maladie qui se trahit par ces taches à fleur de peau. Je ne crois pas que l'on puisse traiter et sauver isolément un organe gangrené par le sang vicié du corps auquel il appartient.

On peut, si l'on veut, essayer de palliatifs, seulement en sachant bien qu'ils ne peuvent procurer qu'une amélioration passagère et partielle.

Il ne faut pas toucher à la liberté de la presse ; elle est la garantie des autres libertés ; elle est la condition même d'un régime républicain et démocratique : n'est-ce pas Musset qui disait, de tout papier imprimé,

... que le pire
Est toujours un esprit qui pense et qui respire ?

Il ne faut pas non plus s'en prendre aux journalistes qui ne sont vraisemblablement ni meilleurs ni plus mauvais que la masse de leurs concitoyens. Mais peut-être arriverait-on à circonscrire le foyer de corruption, qui s'étend de jour en jour, en usant des trois remèdes suivants :

1° Fonder des journaux qui ne seraient plus aux mains d'un financier ou d'actionnaires anonymes, mais qui, soutenus par les cotisations régulières d'un parti ou d'un groupe d'hommes se connaissant et professant les mêmes opinions, seraient la propriété et l'expression de ce parti ou de ce groupe. En bannir soigneusement toute affaire, toute réclame, tout article payé. Il ne serait pas impossible que ces journaux honnêtes, s'ils étaient bien rédigés, réussissent, conquissent de l'autorité et réagissent par leur exemple sur les autres.

2° Constituer un solide et sérieux syndicat de journalistes, qui veillerait sur la dignité de la corporation et sur les intérêts de ses membres. Pourrait être exclu du syndicat tout journaliste ayant péché contre la probité ou l'honneur ; quelques épurations de ce genre rendraient plus sévère l'opinion publique tombée aux veules indulgences pour des actes louches qui s'étalent en plein soleil avec une sérénité parfaite. Contre tout administrateur ou directeur abusant de son pouvoir financier pour peser sur la concience des rédacteurs pourraient être aussi organisés des grèves et des boycottages qui apprendraient aux hommes d'affaires le respect de la pensée.

3° Enfin, étant donné que le journal à bon marché ne peut vivre aujourd'hui qu'en étant une entreprise de publicité, reléguer l'annonce en des pages spéciales, ne lui permettre sous aucun prétexte d'en sortir, quitte à la multiplier, comme les journaux anglais, en la mettant à la portée de toutes les bourses.

Encore une fois, je ne me fais pas beaucoup d'illusions sur la portée de ces réformes. Ma conviction est que la Presse continuera, malgré les meilleures intentions du monde, à refléter les vilenies économiques et morales de la société actuelle. Tant qu'une profonde transformation n'aura pas atteint en son germe la puissance démoralisante de l'argent, tant que le système capitaliste ou ploutocratique fera, dans ce domaine comme dans les autres, de la question de gros sous la question capitale, j'ai bien peur que le journal remplissant en conscience sa double fonction d'informateur et de propagateur d'idées, le journal résolu à dire toute la vérité et rien que la vérité, ne soit qu'une honorable et rare exception.

GEORGES RENARD.

L'Union pour l'action morale.

Monsieur le Directeur,

Votre sympathie pour l'Union pour l'action morale vous conduit à lui demander son opinion sur la crise actuellement traversée par la presse et sur les moyens de combattre le mal dont cette grande et nouvelle puissance est accusée. Laissez-nous vous dire d'abord que nous estimons qu'il serait plus viril de nous en prendre à nous-mêmes de nos affolements et de tâcher à être des hommes sachant se conduire, plutôt que de chercher à écarter de notre vie les tentations et les dangers inhérents à la liberté. Si le peuple français s'est jugé digne d'un gouvernement démocratique, il ne faut pas qu'il oublie qu'une démocratie doit nécessairement se composer de personnalités fortes.

Mais la mode n'est plus aux examens de conscience ; on a perdu l'habitude de commencer par s'accuser soi-même; faisons donc comme tout le monde et essayons de voir en quoi autrui est coupable de nos fautes.

Il est probable que l'on a accusé la presse depuis que la presse existe, mais les critiques dirigées contre elle n'ont sans doute jamais atteint le degré d'acuité que nous leur voyons aujourd'hui. La raison en est assez simple. Autrefois, on ne lisait guère, et pour cause : les journaux étaient peu nombreux ; la plupart avaient une clientèle fixe, répondaient à l'un des grands courants d'opinion que, tout à la fois, ils exprimaient et dirigeaient. Un journal donnait comme une voix à un groupe de citoyens qui, sans se connaître, avaient une manière de voir commune et étaient amenés à des jugements concordants sur les événements de la politique intérieure ou étrangère. Les conditions faites à la presse, par l'autorité reconnue du gouvernement, par les lois restrictives de la liberté, avaient au moins l'avantage de contraindre les écrivains à ne parler qu'après réflexion et à prendre une certaine conscience de la responsabilité encourue du simple fait que l'on s'adresse au premier venu.

Aujourd'hui le journal se répand dans un peuple qui sait lire et n'a rien d'autre à lire, — car nous n'avons pas de littérature populaire ; — le journal pénètre dans le plus humble village ; chacun prétend être au courant de la vie générale du pays et même du monde. Le rôle de la presse pourrait donc être des plus utiles. Non seulement elle aurait à orienter l'opinion dans le sens des intérêts généraux du pays ; non seulement elle devrait contribuer à l'éducation politique des citoyens qui ont besoin d'être avertis, défendus contre leurs préjugés et leurs passions, mais par le seul fait de la publicité qu'elle donne aux événements, par la lumière dont elle éclaire ce qui jadis restait caché, nous forçant à vivre au grand jour, elle pourrait rendre certaines iniquités impossibles. Dans de vastes organismes sociaux où personne ne connaît personne, la crainte de la dénonciation et du scandale est salutaire. L'idée que l'*œil du peuple* est partout, est bonne à inculquer. Il y a des injustices que le fait seul qu'elles sont connues ou qu'elles peuvent l'être arrête dans la volonté même de ceux qui seraient tentés de les commettre. La presse pourrait être comme la voix de la conscience de la démocratie. Le journal deviendrait « un bulletin de la vie collective du peuple, un rappel au souci du bien public ; il nous délivrerait de la tendance que nous avons tous à nous enfermer dans nos vies personnelles et à faire de nos petites aventures de graves événements (1) ».

Mais, en fait, la presse est loin d'avoir pris ce rôle qui lui eût été facile dans une démocratie et l'eût fait respecter. Loin de faire l'éducation du peuple, elle cherche à vivre de sa corruption ; loin d'apaiser ses passions, elle les déchaîne : la pornographie, la diffamation, le vol, le chantage, l'excitation à la haine, à la guerre civile, à la persécution, — on se lasserait d'énumérer : — voilà ce que paraît être l'œuvre de la presse contemporaine ; voilà ce qu'aime le public et ce à quoi elle contribue à l'habituer.

L'origine du mal, en tant qu'on peut le faire remonter à la presse même, nous paraît tenir à peu près entièrement à l'organisation commerciale des journaux. La presse est une marchandise comme les autres ; il s'agit uniquement de la débiter et de la vendre dans les conditions les plus favorables : elle n'a plus rien à voir avec les choses d'ordre intellectuel ou moral. L'art d'écrire se réduit à l'art de tirer l'argent de la poche des badauds. Un journal est un capital comme un autre, et il faut qu'un capital rapporte des intérêts. Comment faire fructifier un capital avec du papier sale et des caractères d'imprimerie ?

Ce sera d'abord en fabriquant l'opinion publique pour le compte des gouvernements et des sociétés ou individus qui ont besoin du mensonge et y peuvent mettre le prix ; en second lieu, en fournissant au public ce qu'il demande, ce qu'il aime et ce qu'il paie, lui aussi, le complément de l'assommoir, un succédané de l'alcool et du reste. Partons de cette vénalité de la presse, et il semble que tout s'explique.

Dans le domaine de la politique, le silence s'achè-

(1) Esquisse d'un catalogue de livres utiles à la conduite de la vie, p. 33 et s. *Union pour l'action morale*, 6, impasse Ronsin, 152, rue de Vaugirard.

tera comme le bruit. Si le sultan veut massacrer quelques centaines de mille d'Arméniens il n'aura qu'à faire des économies sur son budget propre ou sur ses fonctionnaires et à payer de fortes mensualités aux journaux complaisants. On insinuera les dépêches, on les mettra en lieu sûr, en un lieu où on ne les verra pas, où elles prendront par leur énormité même, au milieu du silence général, un air de fausses nouvelles.

Si les financiers véreux méditent quelque brigandage, s'ils complotent quelque entreprise nouvelle contre la bourse des gogos de France, il leur faut la presse pour allumer les convoitises, dépeindre les Eldorados imaginaires, précipiter la foule aux guichets, rassurer les imbéciles par leur nombre même, les exalter par la concurrence.

La presse ne mentira pas seulement pour le compte de ceux qui la paient, elle travaillera pour son propre compte. Pour être lu, il faut être amusant. Tout homme renferme un bas concierge qui a le goût de l'espionnage et des potins d'office. On mettra une façon d'esprit au service de cette curiosité vulgaire, et l'on créera la chronique parisienne. Les allées et venues des cabotins, les aventures des filles et leurs toilettes, les scandales et les réjouissances de la société qui s'amuse, les divorces et les adultères rempliront les colonnes des journaux en vogue. Tout ce qui se fait de grand, dans ce pays, par le travail des meilleurs, disparaîtra devant cette parade de Tabarin qui deviendra, pour l'étranger, la société française.

La chronique parisienne, avec ses cancans, ses mesquineries, ses pauvretés, ne suffit pas ; la presse a trouvé mieux : la pornographie, l'anecdote, le conte et le récit ignobles, aux images excitantes, et, pour complément à la quatrième page, les adresses des maisons multiples où l'on peut achever dans les meilleures conditions la lecture du journal. La concurrence amène à abaisser de plus en plus le niveau de cette basse littérature, à en supprimer l'esprit, la grâce, tout ce qui n'est pas de vente, tout ce qui semble impropre à déterminer chez l'acheteur l'espèce d'enchantement qui déjà ravissait les compagnons d'Ulysse.

A un public ainsi puérilisé ou corrompu qui oserait proposer une discussion sérieuse, mesurée, sur la politique, sur les affaires publiques, sur tous les problèmes qui exigeraient la réflexion, l'examen ? La raison n'a rien de bien folâtre, elle représente un effort, exige, de la part de l'écrivain comme du lecteur, une attention sérieuse, une volonté de comprendre avant de juger, le sang-froid, la possession de soi-même. Nous sommes trop pressés pour réfléchir. Si le journal veut se vendre, il doit obéir à ses lecteurs, recourir à tous les procédés scandaleux qui dispensent d'arguments et, tout en facilitant la besogne du rédacteur, donnent des réponses toutes faites aux affaires, amusent l'imagination des faibles et des désœuvrés comme un roman-feuilleton.

L'opinion publique dont la presse serait le ministère n'est plus qu'une fiction ou un mythe : il n'y en a pas, il n'y a que des passions opposées. La vérité est la chose du monde dont on se soucie le moins. Il s'agit simplement de frapper fort ou d'intimider ses adversaires. Une question de fait se pose, on n'a pas les documents qui permettent de la résoudre : le simple bon sens, à défaut de la conscience, commanderait de suspendre le jugement d'attendre dans le silence. Mais jamais on n'a tant parlé. Chacun a son parti pris et ses haines qui ne lui permettent pas d'hésiter. On accuse les plus honnêtes gens d'être vendus, avant d'en avoir la preuve, on proscrit d'un seul coup des milliers d'hommes, on a des arguments de cannibale avec des attitudes de prophète, on mêle aux choses un gros intérêt de mélodrame et les numéros s'enlèvent. Il y a parmi nous de bons bourgeois et d'honnêtes ouvriers qui lisent leur journal comme, dans d'autres pays, on va voir des taureaux éventrer des haridelles et se jeter sur l'épée qu'ils ensanglantent ; mais, à ce jeu, le jugement se perd et la conscience morale s'atrophie.

Il faut avouer qu'il est difficile de trouver le remède à des maux dont nous sommes tous plus ou moins complices. Surtout prenons garde de laisser croire que ce remède pourrait être dans la suppression de la liberté. La désaffection qui paraît se marquer à cet égard est un symptôme de faiblesse d'esprit. Les gens qui se sentent en possession d'un jugement droit et qui ne s'appuient que sur des principes éternels n'ont pas peur du régime de la discussion toute libre. Il y a là une conquête française que nous n'avons pas le droit de renier. La mesure extérieure qui paraît le plus indiquée, en France surtout où l'on est porté à tout attendre de la loi, c'est la responsabilité effective. Puisque la presse est devenue une affaire, une exploitation, il faut la frapper à l'endroit sensible, il faut tarir par l'amende la source de ses bénéfices ignobles. A Athènes, l'accusateur payait pour celui qu'il avait calomnieusement dénoncé. Encore il faudrait que la loi se complétât de l'obligation de réhabiliter et de rembourser ceux dont les prétendues calomnies se trouveraient justifiées dans la suite. Il n'est que juste qu'elle accorde des garanties à celui qui prend la fonction périlleuse d'empêcher la propagation du mal en le dénonçant. Trop souvent les calomnies n'ont été que d'affligeantes vérités annoncées prématurément. La presse ne saurait être réduite au silence au nom de prin-

cipes vagues tels que « le respect de la chose jugée, l'honneur de l'armée » ou de tel autre corps, « l'intérêt de la patrie », etc. L'expérience nous a trop fait voir ce qui se cache sous ces grands mots : les vrais principes sont moins relatifs et plus impersonnels.

C'est contre la presse pornographique avant tout que le public souhaite les rigueurs de la loi. Car c'est d'elle que vient la grande débâcle, c'est elle qui énerve et amollit la nation. Mais l'État décore les pornographes et les cabotins, les fait entrer dans la légion dite d'honneur. De ce côté encore, on ne peut rien espérer de bon.

Nous ne pouvons donc qu'avouer notre scepticisme en ce qui concerne les remèdes extérieurs. La source du mal est plus loin que là où la main de l'État peut atteindre; elle est dans les consciences. Espérons que celles-ci se reprendront et que le remède sortira de l'excès même du mal. La nature a de ces nausées qui soulagent l'organisme des poisons qu'il a emmagasinés. Le bon sens et l'honnêteté publics auront bientôt sans doute ce soulèvement de révolte salutaire. Dans le monde des travailleurs, on voit poindre pour le journal un dédain et même un mépris de bon augure. Récemment les membres ouvriers de la commission consultative de la Bourse du Travail ont fait fermer la salle de lecture des journaux quotidiens parce qu'il en résultait, pour les lecteurs, plus de trouble que de profit. En Angleterre, c'est le sérieux de la population ouvrière qui a le plus contribué à moraliser la presse. En France aussi, on finira par comprendre qu'il vaut mieux être travailleur que parleur; et l'éducation réelle que tout le monde désire aura pour effet de faire dédaigner tout journal, à moins qu'il ne soit un journal positif, un journal qui incite à l'action vraie.

L. L.,
Au nom de l'Union pour l'action morale.

(*A suivre.*)

ALPHONSE DAUDET

L'autre jour, en l'église Sainte-Clotilde, quand le cercueil d'Alphonse Daudet, d'abord déposé au milieu de la grande allée, fut ensuite porté plus loin, dans le transept, sous le catafalque illuminé de cierges, l'orgue, en manière de marche funèbre, joua le thème mélancolique qui, dans l'*Arlésienne*, accompagne l'entrée de la mère Renaud. La voilà qui était devenue une musique d'apothéose, cette musique de Bizet dont personne, à l'origine, n'avait voulu entendre parler, et voilà qu'Alphonse Daudet, dans la tombe, était suivi par le souvenir triomphant de cette *Arlésienne* méconnue à son apparition et devenue chef-d'œuvre seulement au lendemain de la reprise faite par l'Odéon, après treize ans d'attente, d'injustice et de tristesse.

Oui, les qualités d'originalité que chacun se plaît à reconnaître dans l'*Arlésienne* passèrent insoupçonnées quand la pièce en 1872 fut jouée pour la première fois au théâtre du Vaudeville. Ce qu'on admire le plus aujourd'hui dans ce drame poignant de la jeunesse amoureuse et de la maternité crucifiée fut précisément ce qui fut jadis le plus dénigré et surtout le plus incompris. La rencontre de la mère Renaud et de Balthazar, entre autres épisodes, surexcita la mauvaise humeur, la raillerie même, et les plus indulgents concluaient qu'il fallait supprimer le duo de ces deux « vieux tourtereaux », comme les appelle le Patron Marc.

« Je savais que vous alliez venir. Je n'aurais pas dû rester là. — Pourquoi? — Pour tenir notre serment? — Va, ce n'est plus la peine. Dieu lui-même n'a pas voulu que nous mourions sans nous être revus, et c'est pour cela qu'il a mis de l'amour dans le cœur de ces deux enfants. Après tout, il nous devait bien ça, pour nous récompenser de notre courage. — Oui, dit Balthazar, il nous en a fallu du courage! Que de fois, en menant mes bêtes, je voyais la fumée de votre maison qui avait l'air de me faire signe : « Viens, elle est là. » — Et moi, répond la mère Renaud, quand je te reconnaissais avec ta grande cape, il m'en a fallu de la force pour ne pas courir vers toi. Enfin, maintenant notre peine est terminée et nous pouvons nous regarder en face sans rougir. »

Cette superbe scène où le devoir accompli pleure des larmes d'une tristesse si hautaine et si nouvelle, cette scène où la résignation des cœurs volontairement séparés par la dignité même de leur amour, trouve des accents d'une pénétration et d'une émotion jusque-là inconnue au théâtre, c'est la scène dont les meilleurs amis de l'auteur, par sympathie, conseillaient la coupure. Aux uns, elle paraissait désolante. Pour les autres, elle faisait longueur. Alphonse Daudet tint bon contre d'aussi cruels avis et se refusa à toute amputation, car il sentait au fond de lui que, en dépit des critiques, il avait écrit là une page supérieure. L'opinion publique, plus sévère encore que les amis, condamna la pièce tout entière. Le public s'éloigna du Vaudeville, et de cette façon, au lieu d'une simple scène, d'un seul coup, supprima l'œuvre.

Ce fut un grand deuil pour Daudet que cet insuccès. Il détruisait ses illusions les plus chères. Non pas qu'il aimât le triomphe pour la vanité du triomphe. Il le recherchait seulement pour la joie d'éveiller l'intelligence du public et de pénétrer jusqu'à son cœur. Il était obligé de constater qu'il avait cette fois parlé à des sourds et donné un spectacle

à des aveugles. Au lieu de provoquer l'émotion qu'il souhaitait, il avait déterminé seulement de l'indifférence. Et si, ni les pleurs de mère de Rose Mamaï, ni les passionnées angoisses de Frederi ravagé d'amour, ni le renoncement glorieux de Balthazar et de la mère Renaud, n'avaient touché jamais la sensibilité, la délicatesse ou la fibre lacrymale des spectateurs, que faire alors? quoi écrire désormais? Alphonse Daudet ce soir-là, sinon de son talent, douta de son avenir. Et l'on trouve dans les *Contes du Lundi* la preuve de son angoisse quand, dans sa nouvelle intitulée : *Un soir de première*, il dit :

« Ce grand bâtiment que j'ai vu tout à l'heure s'étaler en bruit et en lumière à tout ce coin de boulevard, est sourd, noir, désert, ruisselant comme après un incendie. Allons ! c'est fini, six mois de travail, de rêves, de fatigues, d'espérances, tout cela s'est brûlé, perdu, envolé à la flambée du gaz d'une soirée. »

Oui, fini ! Les directeurs de théâtres, aux auteurs qui innovent préfèrent les auteurs qui réussissent, et Alphonse Daudet, reculé de la scène dont il avait osé bouleverser les traditions, dut attendre longtemps pour tenter à nouveau la fortune des planches. Il lui fallut vingt ans de renommée, vingt ans d'acclamation dans le roman pour que ses pièces fussent enfin accueillies par les directeurs, applaudies par le public. Encore les acceptait-on seulement quand elles étaient tirées d'un de ses livres à succès. Le romancier d'avance était toujours obligé de servir de répondant à l'auteur dramatique, envers lequel les plus complaisants gardaient toujours une sorte de défiance.

Au jour de l'enterrement, la Comédie-Française, par une pieuse offrande, a pu mettre sur la bière d'Alphonse Daudet une couronne d'œillets blancs, en spirituel souvenir de l'*Œillet blanc*, un petit acte qu'elle joua autrefois, quand le maître se laissait à peine pressentir dans ses débuts. N'empêche que, sa maîtrise définitivement acquise et reconnue, Alphonse Daudet, à la Comédie-Française, de son vivant, ne rencontra ni les respects ni l'hommage qu'il a tardivement rencontrés dans la mort. Jamais il ne put obtenir que M. Perrin se décidât à une reprise de l'*Arlésienne*. On ne sait aussi quelles intrigues et quelles difficultés intérieures, soulevées contre M. Coquelin aîné, s'opposèrent à la représentation des *Rois en exil* où M. Coquelin aîné devait jouer le principal rôle. La pièce alla au Gymnase, *Numa Roumestan* alla à l'Odéon, et *Sapho*, puis l'*Obstacle*, au Gymnase. D'abord éloigné de tous les théâtres, Alphonse Daudet fut irrémissiblement éloigné du Théâtre-Français qui cependant n'aurait point compromis sa dignité en ajoutant à son répertoire moderne une œuvre dramatique du grand et original écrivain.

*
* *

Ne pouvant, malgré lui, utiliser au théâtre ses qualités de verve et d'improvisation si propres à l'écriture d'étincelants dialogues, ne pouvant faire passer dans le jeu des acteurs la vie remuante de son alerte personne et la mimique descriptive et passionnée de ses gestes, pour ne pas quitter tout à fait cette scène vers laquelle le poussait sans cesse son tempérament de causeur et d'artiste, Alphonse Daudet se réfugia dans la critique.

Comme jadis Collé qui, au XVIIIe siècle, repoussé de toutes les rampes, même des rampes des théâtres de société, se consola de ses comédies ignorées en rendant compte avec une rare perspicacité des comédies des autres, M. Alphonse Daudet, au *Journal Officiel*, accepta, avec tendresse, d'étudier une fois par semaine, dans un feuilleton, les manifestations diverses du théâtre contemporain. Là pendant près de huit ans, avec une patience que ne lassait pas même le pire vaudeville, il analysa les pièces, non point en pédant qui tente moins de connaître les esprits que de les régenter et de les plier à ses systèmes ; mais en curieux, en virtuose qui prend de l'intérêt et dégage de l'amusement, de l'enseignement même de la plus pauvre des productions, et s'invente un plaisir délicat d'y louer quand même une espèce de dignité intellectuelle. Il s'ingénie à la découvrir chez l'auteur. Le plus souvent aussi, par générosité, il la lui prête.

On a dit avec justice combien Daudet était bon. Les sceptiques qui voudraient chercher la preuve sensible de sa charité dans les lettres, la trouveront dans ces articles écrits au lendemain des premières représentations. Le Maître, ne les jugeant pas tous assez définitifs sans doute, a réuni seulement un volume sous le titre : *Entre les frises et la rampe*, ceux qui lui semblaient meilleurs par leur érudition historique et leur caractère pittoresque. Ils donnent une idée incomplète de la manière de critique exercée par Daudet. Mais ouvrons chaque lundi la collection du *Journal Officiel*. Que de netteté dans ces récits toujours si difficiles de l'intrigue d'une pièce! quelle exactitude au milieu de la fantaisie d'une phrase qui ressemble à une phrase sténographiée, tant elle garde sur le papier de vie, d'émotion et de couleur! que d'esprit pour dénoncer les inconséquences d'un scénario, pour souligner l'invraisemblance d'une situation, pour indiquer le manque d'à-propos d'une scène, de la scène à ne pas faire ; et l'erreur constatée, quelle précaution de douceur pour ne pas affliger le dramaturge malheureux en ses conceptions et ne pas écorcher par trop d'insistance ces épidermes d'artistes qu'il comparait à des peaux de mandarines.

Si Daudet se défendant même contre son goût naturel pour l'ironie prend bien soin de ne pas trop s'égayer à son tour de ces passages condamnés par le rire brutal et contondant des spectateurs mis en veine de facéties, comme il laisse librement déborder son enthousiasme quand il a noté au passage une belle idée, une belle tirade, ne fût-ce même qu'une belle intention ! C'est sa joie de découvrir une intelligence à ses lecteurs, une joie de la découvrir à elle-même et de l'encourager parce qu'elle se sent devinée, comprise à demi-mot, soupçonnée presque dans ses obscurs sous-entendus ; et personne mieux que Daudet, avec sa science de pénétrer ce qu'il appelait les « choses entre-senties », ne sut mieux donner aux débutants, souvent malmenés par d'autres, du réconfort et de la confiance dans leurs essais.

Et puis il aime les comédiens. Il les aime pour leurs ridicules et pour la tristesse fatale que leur cause la disproportion de leur condition au théâtre où ils jouent les héros, avec les médiocrités que la vie de tous les jours les force à subir. Il peut se moquer de leurs allures et de leurs prétentions, mais on sent qu'il professe pour eux une intime tendresse et qu'il s'émeut de la souffrance de ces individus toujours condamnés à des émotions factices et qui ramènent l'expression même de leur plus sincère douleur à des artifices de mise en scène. Il les raille comme grotesques, et il ne les dédaigne cependant pas comme professeurs de vérité. Après l'*Assommoir*, il fut le seul à signaler à l'admiration des artistes la beauté sinistre de Gil Naza perdant au jeu, fouillant dans sa poche pour payer, tirant son mouchoir et trouvant, derrière, sa poche vide. Le comédien avait trouvé là une mimique de désespoir et d'honnêteté dont Alphonse Daudet, sur-le-champ, note la nouveauté et la justesse. Et plus tard, quand il écrira *Sapho*, quand il montrera la tragique amoureuse pleurante et suppliante sous les reproches de son amant, il se souviendra d'un geste, d'une attitude observée au théâtre, et mettra dans ses memento : « Me servir du jeu de Sarah Bernhardt dans Fedora : la main sur les yeux, sur la bouche. »

Quand la pièce dont il est contraint de parler se fait trop désespérément insipide et vulgaire, Alphonse Daudet la tire hors du néant à force de poésie extérieure et la hausse légèrement à des philosophies auxquelles elle ne prétendait guère. Il sauve une situation ridicule avec un souvenir de Montaigne, la rapproche soudainement de Diderot par l'effort d'une citation arrivant à propos. Au milieu de la toile de fond grossièrement peinte, par la mémoire d'un alexandrin, il évoque les paysages vastes et lumineux des Leconte de l'Isle ou des Baudelaire, et se venge à coups d'idéal et de science du pauvre scénario dont les auteurs n'avaient jamais pensé à rien.

Dans les variations qu'il exécute ainsi sur les thèmes les plus usés, il ressemble à ces tziganes qui, sous leur archet créateur, tirent du plus humble air de la rue des symphonies étourdissantes d'entrain et d'émotion. Alphonse Daudet se flattait précisément de cette faculté par où il arrivait à donner de la vie aux plus mortes des œuvres. Il était fier de la vertu qu'il possédait de pouvoir transformer en beauté toutes les laideurs des ébauches sans forme et sans grâce. « Eh oui, s'écrie-t-il, dans une lettre intime. Eh oui, je suis un tzigane. Il y a longtemps que je le sais, que je l'ai dit tout bas à mes pauvres nerfs endiablés. Mais vous l'avez deviné, vous. Et c'est là un vrai diagnostic de bon critique. »

*
* *

Ces feuilletons sur lesquels il est permis d'insister, car aujourd'hui encore ils restent presque oubliés dans l'œuvre universellement connue d'Alphonse Daudet, sont rédigés avec l'emportement de style et la belle humeur de pensée que Daudet mettait dans la conversation. Cette conversation, tout à la fois ordonnée et jaillissante, toute faite de rapprochements inattendus et de ricochets de mots flambant l'un contre l'autre, ainsi des étincelles s'allumant entre deux cailloux que l'on heurte, comment en donner l'idée, maintenant qu'elle est pour jamais condamnée à se taire dans la tombe ?

Écoutez pourtant et lisez tout haut, ces deux notes copiées au hasard dans le manuscrit des études pour *Sapho :*

« Arrive le soir à Avignon. Personne à la gare. Prend une voiture. Deux heures d'Avignon. Personne là. Croit le malheur arrivé. Colère contre Sapho. Le Rhône. Laisse la voiture, prend un raccourci, arrive par les vignes. Odeur de myrtes. Grimpe les murs. L'heure sonne au clocher tout près. Voix amie. Son enfance. Sa mère qu'il n'a plus vue depuis si longtemps. Ah ! quand ils sont morts, comme on sent le vide. La ruine du vieux château des Papes. La maison de Gaussin, longue, basse, ferme et château. Voit une lumière au premier, chambre de la mère. L'effet de veillée funèbre. Une orfraie dans la ruine, s'arrête. Puis se dit que peut-être sa mère n'est pas morte, qu'il aura le temps de la voir, de se faire voir une minute, se figure le regard anxieux de sa mère vers la porte. « Il ne viendra pas. » Il court. Les pierres roulent sous ses pas, et tout à coup une ombre s'approche. Caresse chaude. C'est Miracle. Le vieux chien Miracle qui l'a reconnu, le lèche. Abreuvoir. Le puits. La maison en pleine lune. »

Ce récit saccadé haletant où tout se mêle, où rien n'est négligé, où l'angoisse physiologique se confond si curieusement avec le paysage dont elle

change l'aspect, c'est toute la conversation de Daudet précipitant ses mots et soulevant une évocation inoubliable à chacune de ses paroles.

Voulez-vous voir Marseille, en mouvement, en tumulte, au bord de la Méditerranée? Écoutez encore ce croquis lisible à peine sur le petit cahier, tant la plume a été trop lente à suivre la mémoire et l'imagination de l'écrivain:

« Bruits de Marseille. Des cris dans toutes les langues sonores, Grecs, Maltais, Italiens, Provençaux. Des cloches, tambours, clairons des ports, cris des marchands de coquillages. Au bas de l'hôtel, un oiselier. Oiseaux des îles, kakatoës dans des cages sur la porte, des mouettes, miaulements; et de temps en temps, le rauque mugissement d'un transatlantique pressant la mer bleue comme une eau de teinture, rebroussée de vagues. Des forêts de mâts en paquet, en écheveau. La rade, les îles, rochers gris, brume soufrée des ports de mer, navires qui partent, voiles, fumées qui s'envolent, les phares qui s'allument, et, dans la nuit, on entend un rauque mugissement, la voix des voyages. »

Marseille tout entier vit et s'agite en quelques lignes où rien ne manque, hélas! excepté Daudet pour les parler et les rendre plus frémissantes et plus tumultueuses encore.

Et souvent aussi cette conversation pour jamais éteinte s'élevait à de saisissantes hauteurs de conceptions. Ses visions philosophiques dépassaient encore en puissance ses visions pittoresques. Au lendemain de l'inauguration du monument de Flaubert, à Rouen, tout en félicitant Edmond de Goncourt, son vieil ami, du discours littéraire prononcé par lui, en cette circonstance, il ajoutait cependant: « Ne croyez-vous pas que nous, tant que nous sommes, nous accordons trop d'importance à la pure littérature? Et tenez, à Rouen, dans cette grande ville industrielle, n'imaginez-vous pas combien il eût été généreux et supérieur de ne pas l'isoler de l'œuvre de Flaubert? Ils sont là dans les ateliers des milliers d'ouvriers qui, pour en retirer moins de gloire, font un travail d'intelligence équivalant au travail d'encrier dont vous avez loué l'auteur de *Madame Bovary*. J'aurais aimé à vous entendre rendre justice à ces efforts différents, mais égaux en noblesse. Pourquoi n'avez-vous pas dit que, dans cette patiente production de toute une cité, Flaubert n'était peut-être pas autre chose que la flamme que l'on voit, la nuit, en haut des cheminées des usines? »

Je me suis dispensé d'insister sur l'œuvre officielle et publique d'Alphonse Daudet. Elle seule, peut-être, présente cette particularité que, admirée parmi les lettrés, elle est devenue rapidement populaire même chez les ignorants. Elle touchait par son humanité les cœurs que les hasards de la naissance et de l'éducation ne pouvaient rendre sensibles à la beauté esthétique d'une phrase restée toujours correcte et française au milieu même de ses plus grandes libertés.

Ce petit monde des faubourgs dont Alphonse Daudet avait si tendrement raconté les humbles joies, les rudes mélancolies, les dévouements obscurs et jusqu'aux ridicules, — restés toujours sous sa plume, touchants et pitoyables, — a fait l'autre jour au cercueil de l'écrivain mort un grand cortège de sympathie et de piété. Ils étaient là tous avec nous au travers des tombes du cimetière, les Sigismond Planus les Fromont jeune, les Jack, les petites Chèbe, les dames Ebsen, les pères Joyeuse, les Delobelle aussi, les Chauvin ressuscités de leur barricade et prêts à y remonter, les ouvrières en perles fausses, les porteuses de pain, tous ces artisans des professions sans historien que Daudet, dans son amour de l'intelligence et de la vie, donna pour modèles aux personnages de ses livres. Ils étaient là tous, et leur hommage empressé et balbutiant m'a paru plus glorieux que les hommages mieux concertés des littérateurs et des artistes.

Sans doute, M. Émile Zola a parlé de haut comme il convenait, au nom de l'amitié et du roman contemporain en deuil. Il manque pourtant à sa harangue de s'être inspirée des circonstances immédiates. On eût souhaité que, oubliant un instant son papier et son panégyrique écrit, en quelques mots d'improvisation dont la foule, autour du corbillard, lui soufflait l'éloquence, après l'adieu des lettrés, il adressât à Daudet l'adieu cordial et spontané du peuple de Paris.

Henry Céard.

JEAN ET JACQUELINE

Nouvelle.

L'hiver allait bientôt s'achever, repliant chaque jour un peu plus le grand linceul de tristesse où était ensevelie depuis quatre longs mois la campagne pyrénéenne.

Les gaves, grossis par la première fonte des neiges, se précipitaient en torrents entre leurs rives de rocs escarpés, et les cimes des grands bois prenaient cette teinte de gris rosé qui précède l'éclatement des prochains bourgeons.

Dans les champs et sur les routes, la vie campagnarde recommençait avec les allées et venues des lourds chariots, traînés lentement par les grands bœufs aux fronts résignés, et les récoltes verdissaient, par plaques, les étendues qu'avaient fécondées le froid et la neige.

. . . .

L'habitation où vivait Jean d'Aldaïtz était située dans l'un des plus isolés villages compris dans cette longue bande de terre qui sépare le pays basque proprement dit, du « Labourd », partie des Pyrénées plus proche du littoral.

C'était une très ancienne demeure seigneuriale, de mélancolique aspect, et sur laquelle la pauvreté de cette très noble famille avait laissé tomber comme un suaire d'irrémédiable ruine.

Une grande maison à pignon, couverte en petites tuiles arrondies, où la mousse et les capillaires croissaient en abondance ; et, au-dessus de la porte d'entrée, un écusson de pierre où se distinguaient à peine les armes des Aldaïtz, disparaissait à demi sous les branches d'un pêcher grimpant le long du mur.

Puis, au bas du perron, et séparé de la cour principale par une haute clôture, suivant la coutume du pays, un vieux jardin potager, où des buis centenaires, taillés en forme de sièges, bordaient l'allée du milieu ; — et une tonnelle déjetée, où s'accrochait une vigne aux troncs énormes, qui se couvrait à l'automne de lourdes grappes de ce raisin espagnol, dont on compose toutes les treilles dans ces contrées.

Jean était le seul survivant de cette nombreuse famille qui, depuis plus de trois siècles, avait donné au pays de glorieux soldats. Son père, lui-même, avait trouvé la mort dans la dernière guerre, à la tête d'une compagnie de francs-tireurs qui fit des prodiges; et sa mère, douce créature que le malheur n'avait cessé d'éprouver, venait de disparaître, le laissant seul, dernier héritier du nom et de la misère qui s'était étendue cruellement sur l'ancestrale demeure.

Jean avait vingt-quatre ans : sa première carrière, celle que la destinée avait tracée pour lui, était d'être un soldat, comme presque tous ceux du nom ; mais la mort de son père, survenue alors qu'il était encore tout petit enfant, avait mis une barrière définitive entre lui et l'armée.

Sa mère, dont il était désormais l'unique lien sur terre, avait décidé de le garder auprès d'elle et, dès son jeune âge, s'était appliquée à tourner son esprit dans un sens tout différent.

Elle avait ouvert ses yeux sur la nature, dans l'espoir que cette fée merveilleuse saurait le charmer, captiver ses admirations et ses désirs, satisfaire ses enthousiasmes, et désaltérer ses ardeurs !

Pour cet enfant solitaire, que la brutalité des armes semblait devoir arracher au vieux berceau familial dès qu'il aurait la force de traîner un sabre, elle avait rêvé la vie douce des contemplations paisibles, la caresse du foyer, même triste et froid, l'éloignement des vaines foules et des illusoires ambitions... espérant que, dans le recueillement de cette âme, quelque voix mystérieuse parlerait, indiquerait la route...

Et comme elle l'avait pensé, la fée merveilleuse avait fait son œuvre, la nature avait pris tout à elle ce jeune cœur, l'avait enivré de ses parfums, de ses secrets, de ses féeries et de ses gloires, et un poète, un chantre majestueusement simple s'était fait, — là où l'hérédité attendait un soldat.

Timidement, Jean avait écrit ses premières émotions, au contact de ce baiser suprême de la déesse, Il les avait enfermées comme on enferme le secret de quelque communication divine, et, dans la vieille armoire de sa chambre blanche, les feuillets s'ajoutaient aux feuillets, lambeaux épars de son âme...

Tant qu'avait vécu sa mère, la petite pension de veuve d'officier tué à l'ennemi, jointe aux maigres fermages que rapportait la terre, avait suffi à les faire vivre bien modestement, mais sans préoccupations matérielles.

Depuis qu'elle avait disparu, Jean s'était trouvé aux prises avec les difficultés sans nombre de l'existence ; — non pas seulement pour assurer sa vie de chaque jour et celle de la vieille Monique, servante dans la maison depuis plus de cinquante ans, mais surtout pour défendre cette terre familiale contre l'emprunt et l'hypothèque, contre les pièges d'un paysan, rusé, voisin plus fortuné, et qui rêvait, dès longtemps, d'ajouter à ses propriétés la terre d'Aldaïtz...

Alors, ce fut le commencement de la lutte ! Lutte navrante et odieuse, pour l'être infiniment sensible qu'était Jean, pour ce rêveur dont les yeux avaient toujours erré sur la campagne luxuriante, en songeant que les moissons d'or ondulaient sous le soleil pour charmer nos regards, — que les pampres des vieilles vignes ne se chargeaient de fruits de pourpre que pour les abeilles et les oiseaux du ciel, que les pommes des grands vergers ne rougissaient vermeilles que pour tomber dans la main tendue du passant altéré...

Mais non pas que cette gloire fleurie qui s'élève du sein de la terre est pour les hommes la cause de marchandages misérables, que les épis lourds se balancent aux brises douces des soirs, avant d'être transformés en argent, comme les grappes dorées, comme les fleurs !

Ce fut la première leçon sévère qu'il eut à apprendre dès qu'il fut seul.

Comme dans les très anciennes maisons, on entrait directement du perron de pierre dans le salon. Une vieille tapisserie à grandes fleurs, de couleurs criardes, en parait les murs, se décollant par endroits sous l'humidité ; et quelques portraits, représentant les plus célèbres parmi les Aldaïtz, étaient accrochés tout autour de cette pièce, où l'on sentait l'accumulation du temps passé, des années lointaines

qui avaient laissé chacune la marque de l'inexorable décrépitude des choses...

Des meubles, rendus boiteux par l'usure, et les inégalités du carrelage, et recouverts de lambeaux de ces soies à très petites fleurs qui remontent au commencement du siècle dernier, entouraient une table ronde chargée de livres, et deux orangers, dans leurs caisses vertes, jetaient seuls une note de vie dans ces murs qui filtraient le froid et la tristesse...

Une grande cheminée de pierre, noircie par le temps et la fumée, occupait le panneau en face de la porte.

C'était là que, chaque soir, Jean revenait solitairement prendre place; pendant l'hiver, devant le feu de fagots dont il suivait les flammes dansantes, — pendant l'été, sous la porte, sous le vieux pêcher dont les rameaux retombaient en guirlande, dissimulant, sous la gaîté des feuilles et des fruits, la vétusté misérable des murs...

Au-dessus de la grille de clôture, et presque contiguë à la maison, s'élevait l'Église, avec son clocher effrité, d'où descendaient lentement les heures, en une vibration qui s'engouffrait dans la cour. Elles emplissaient le vieux jardin de mélancolie plus grande, par les après-midi de dimanches, à l'heure torride des vêpres, alors que se voyaient, à travers le portail de bois, des aïeules courbées et des petites filles en bonnets de linge, allant à l'office...

Jean quittait bien rarement son logis, — parfois seulement pour aller jusqu'au pays de Béarn, visiter une sœur cadette de sa mère qui était veuve aussi, pauvre et surchargée de famille; à tel point qu'elle avait dû se séparer de sa fille aînée et la confier à une parente qui avait bien voulu la demander auprès d'elle, pour lui faire terminer son éducation à Paris.

Oh! cela avait été un grand chagrin pour Jean, ce départ de sa cousine Jacqueline, il y avait presque deux ans déjà; — et ses visites à sa tante s'étaient bien espacées un peu depuis, sauf durant les rares et courts séjours que Jacqueline était venue faire chez sa mère.

Maintenant, dans quelques semaines, elle allait, disait-on, revenir définitivement cette fois, et pour ne plus repartir; — et Jean avait comme une émotion anticipée à la pensée de se retrouver avec elle, et de la revoir souvent, de renouer cette intimité qui avait été très douce entre eux autrefois, et que l'absence avait refroidie, détruite peut-être!...

Ils s'étaient connus et liés comme les enfants se lient, avec tout d'abord cette absolue insouciance d'un sentiment autre que l'affectueuse camaraderie de deux natures qu'une sympathie instinctive rapproche. Cela avait duré pendant des années, depuis leur tout jeune âge, alors qu'ils passaient le temps de la moisson à courir par les prés brûlés de soleil, enivrés de l'odeur des blés qui jonchaient le sol, étourdis du ronflement strident des batteuses, dans la chaleur et la lumière!

Cependant, Jean, le plus âgé, avait le premier ressenti la délicieuse et soudaine émotion qui fait que, d'une minute à l'autre, nos yeux voient autrement, et nos cœurs battent plus fort tout à coup.

C'était vers la fin d'une journée exquise de septembre, il y avait de cela un peu plus de deux ans : Sa mère et lui avaient été passer quelques jours chez cette même tante, en cette campagne béarnaise, et pour la première fois, Jean avait été frappé de la grande beauté de Jacqueline; — non pas qu'il n'eût remarqué dès longtemps qu'elle était jolie, jolie comme une enfant; mais ce jour-là, il l'avait trouvée belle comme une femme!

Son visage avait pris une gravité inaccoutumée, et ses beaux yeux profonds reflétaient une souffrance...

Ils avaient causé tous deux plus sérieusement, en se promenant sous les berceaux du vieux bois tout enchevêtré de lierres, — ils n'avaient pas donné tout leur temps à rire et à plaisanter, comme c'était leur habitude chaque fois qu'ils se rencontraient, — et tandis qu'ils s'éloignaient un peu de la maison, par les petits chemins où les troènes blanchissaient les haies, le long du gave qui chantait clairement sur les pierres bleues, Jacqueline lui avait confié un peu plus de sa vie, et jusqu'à son chagrin de partir, pour aller à Paris, chez cette parente qui s'offrait à la prendre auprès d'elle.

Et puis elle avait parlé à Jean de son travail, de ses espérances de réussite, de l'admiration grande qu'elle avait pour tout ce qu'elle avait lu de lui, et qui serait connu bien loin, un jour, elle en était sûre!

L'après-midi de leur dernière journée passée ensemble avait été toute de silences et de regards échangés, alors qu'ils ne se voyaient plus avec leurs yeux d'enfants insouciants d'autrefois, mais avec ceux de fiancés qui se taisent encore, espérant qu'ils se comprendront sans se le dire, et que leur promesse sera aussi sacrée dans un serrement de mains, ou dans un regard!

Le soir, comme ils revenaient tous deux vers la maison où ils avaient un peu abandonné les autres, Jean, qui marchait tout près de Jacqueline, prit sa main pour lui faire passer un petit pont étroit, et continua ensuite à la garder dans la sienne, et Jacqueline ne la retira pas...

Ainsi ils allaient, comme deux enfants, et le crépuscule de la journée d'été finissante descendait sur eux comme quelque mystique voile, abritant leur première émotion d'amour...

L'odeur des vignes aux feuilles rouges sous le soleil couchant, emplissait l'air du parfum léger des grappes bientôt mûres, et sur la crête des bois, la caresse de la lumière laissait traîner des reflets de cuivre, des reflets lilas ; — des chants campagnards s'élevaient des routes, et des sonnailles lointaines s'égrenaient dans le soir montant.

Ils arrivèrent à l'entrée de la garenne qui entourait la maison. Elle était sombre, sous les rameaux des vieux chênes ; — encore quelques brèves minutes, et ils allaient se retrouver parmi les autres... et demain, ils seraient séparés pour bien longtemps peut-être...

Jean s'arrêta, tenant toujours la main de la jeune fille, et à voix basse, tremblante un peu, il prononça son nom : Jacqueline ! Elle ne répondit pas, lui rendant seulement la pression plus forte de sa main, mais leurs regards se trouvèrent dans la demi-obscurité ; et cet aveu muet, fait de jeunesse et d'enthousiasme, cette promesse d'amour qui monte des êtres nouveaux comme le parfum monte des fleurs, s'éleva de leurs âmes, retomba sur eux comme une rosée du ciel...

. . . .

Le lendemain ils se séparaient : Jean et sa mère regagnaient Aldaïtz, et Jacqueline s'en allait vers Paris.

. . . .

Quelques mois après, la mère de Jean mourait, et il était seul, désormais, dans cette vieille maison où la joie était finie, l'insouciance disparue, pour faire place à la lutte quotidienne.

* * *

Donc, on était à la fin de mars : un printemps d'une précocité invraisemblable, après les tempêtes de l'hiver...

Les antiques lilas du jardin d'Aldaïtz s'étaient déjà couverts de leurs fleurs, et dans les bois tout bleus de myosotis sauvages, les jeunes pousses de lierres couraient au long des troncs moussus parmi les pâles violettes...

Jean avait beaucoup travaillé durant l'hiver. Il venait d'achever une œuvre à laquelle il avait donné le meilleur de son âme, et dont il ne pouvait se décider à se séparer...

Cependant, il le fallait bien : les fermages semblaient diminuer d'année en année, et, malgré la parcimonieuse économie de la vieille Monique, on n'arrivait pas à joindre les deux bouts.

Dans quelques petites revues de jeunes écrivains très enthousiastes, l'originalité simple du talent de Jean avait été bien accueillie ;.. mais c'étaient des publications très pauvres, et qui pouvaient peu payer.

Pourtant une offre lui avait été faite, pour l'ouvrage qu'il venait de terminer, une offre bien modeste, mais cependant à ne pas refuser, en vivant toujours de l'espoir de se faire connaître davantage.

Et puis il pourrait aussi le dire à sa tante, ce qui était encore plus important, toujours pour le projet si mystérieusement caressé dans son cœur : elle verrait qu'il pouvait gagner sa vie, après tout...

Et par ce matin tout ensoleillé de mars, il revenait de la poste, où il avait remis son manuscrit, le cœur content, tout rempli de cet orgueil d'avoir produit une chose dont l'appréciation des autres sanctionnait la valeur, une chose qu'on lui avait achetée, qui serait lue là-bas, dans les grandes villes, et dont on parlerait peut-être !...

Mais la vraie cause de sa joie était qu'on lui avait remis une lettre aussi, — une lettre qui lui annonçait définitivement le retour de Jacqueline, et lui demandait de venir passer deux ou trois jours auprès d'elle, pour ces fêtes de Pâques qui allaient être à la fin de la semaine suivante.

Oh ! ces fêtes de Pâques ! L'infinité et la douceur des souvenirs qui s'y rattachaient pour Jean ! Les joies d'enfant à jamais enfuies ! Le matin, la grand'-messe dans l'église tout embaumée des premières fleurs et des lauriers, les chants et les lumières, et le soir, le dîner familial avec tous les chers disparus !...

L'année précédente, Jacqueline était à Paris, à ce moment-là, et Jean avait passé sa veillée de Pâques tout seul, à travailler bien tristement dans le vieux salon désert, et maintenant, la perspective de la revoir pendant trois grands jours de réunion, de parcourir encore les bois et les champs ensemble, de retourner au bord du gave, tout cela l'enchantait, lui faisait le cœur léger...

Comment allait-il la retrouver ? Que lui dirait-elle ? N'avait-elle pas changé au moins, au contact de tant d'influences dangereuses, dans la grande ville ? Son premier regard lui dirait tout... il la connaissait si bien...

Quand il entra dans la cuisine, la vieille Monique vit à son air qu'il y avait du nouveau, et tout en achevant de préparer le dîner de midi, elle le regardait à la dérobée, avec cette familiarité tendre des vieux serviteurs dévoués :

— Eh bien, mon garçon ? Tu as l'air bien heureux ce matin ? C'est-il le beau temps, ou bien que le fermier du Berdoly t'aurait payé sa ferme, par hasard ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit Jean, souriant. Mais je vais te laisser toute seule pour ces fêtes de Pâques, ma pauvre Monique. Je vais à Etchebiague passer trois jours.

La vieille femme se retourna, sa cuiller de bois à la main.

— C'est-il que mamzelle Jacqueline est arrivée ? dit-elle d'un ton mystérieusement cocasse.

— C'est qu'elle arrive, poursuivit Jean, et pour tout de bon, cette fois, pour ne plus repartir.

Monique se redressa tout à fait, comme d'un air de soulagement.

— Ah ben ! tant mieux, vois-tu. Ça me faisait toujours de l'inquiétude, de savoir cette pauvre petite toute seule là-bas. Des parents, ça n'est jamais comme la mère, et puis les grandes villes, ça n'est pas bon pour les filles des campagnes... Il faut que chacun reste où il est né... Oh ! je ne veux pas dire que ça lui aura porté du tort à celle-là, elle avait une trop bonne tête sur ses épaules ; mais quand même, elle est bien plus heureuse ici, dans cette terre d'Etchebiague où ils sont tous nés.

« Ah ! si ta pauvre mère vivait encore, mon enfant ! Elle la regardait bien plus comme sa fille que comme sa nièce, et bien sûr, elle t'aurait déjà parlé de quelque chose...

Jean écoutait parler la bonne femme sans l'interrompre, et dans son cœur descendait encore une joie : celle de penser que sa mère avait eu pour lui le même rêve d'avenir !

* * *

Les quelques jours qui le séparaient de son départ semblèrent infinis à Jean. Impossible de s'arrêter à quoi que ce soit, de travailler ou de penser. Il lui fallait du mouvement ; il en profita pour parcourir ses terres, voir ses fermiers qu'il ne voyait jamais, et qui semblaient étonnés de ces soudaines visites. Il partait le matin et ne rentrait guère qu'à la tombée de la nuit, et le soir après dîner, il restait à causer avec Monique, à parler de l'avenir, de l'espérance qu'il avait de réparer Aldaïtz, d'y faire ce que sa chère mère désirait tant y faire, et qu'il aurait tant voulu lui donner la joie de voir...

Et Monique le regardait, les deux bras croisés sur son tablier, l'air un peu incrédule des vieilles gens qui ont été bien pauvres toute leur vie, et qu'une pensée de meilleure fortune ne hante jamais.

Et puis, voir quoi que ce soit de changé à cette vieille ruine qu'elle avait toujours connue telle : ce n'était pas possible.

Il lui semblait qu'elle serait tombée dans les escaliers de la tour si on avait fermé les grands trous d'usure des marches, et qu'elle aurait manqué d'air dans sa cuisine, si on en avait remplacé la porte, sous laquelle la grosse chatte passait sans se baisser.

« Rêves d'enfant que tout ça, se disait-elle. Moi je ne le verrai pas, bien sûr, ni lui non plus sans doute, le pauvre ami. Ça n'est pas à écrire des feuilles tout le jour qu'on gagne de l'argent, par le temps qui court... »

Enfin le moment du départ arriva.

Un gros bouquet de lilas et de spirées à la main, Monique accompagna Jean jusqu'au portail de la route, où le cabriolet du boulanger l'attendait pour le mener à la gare, et là, elle l'embrassa consciencieusement, en le chargeant de beaucoup de choses pour sa tante et ses cousines.

Elle regarda le cabriolet s'éloigner, emportant ce Jean qu'elle considérait comme son enfant, et quand il eut disparu au détour de la route, elle essuya une larme du coin de son tablier et elle rentra...

Il était environ huit heures du matin, et le soleil déjà haut inondait la campagne de lumière : dans les champs, de chaque côté de la route, des paysans soulevaient leur béret au passage de la voiture, et Jean rendait les saluts d'un geste content : il ne se rappelait pas depuis son enfance avoir eu le cœur aussi léger, — l'espoir plus grand !

C'était comme le début d'une ère nouvelle : il lui semblait que la lourde cloche de tristesse qui avait pesé sur lui jusqu'à ce jour allait se soulever et que la vie allait lui sourire.

Tous les siens avaient été malheureux, — pourquoi ne serait-il pas le premier à commencer une série moins noire ?

Oh ! si sa mère pouvait le voir heureux !... Le train s'échappait à travers la campagne lumineuse, le berçant à sa trépidation sonore, à ses inclinaisons balancées aux flancs de la montagne, et il s'abandonnait à cette rêverie très douce, quand on ralentit pour entrer dans la gare d'arrivée :

Il se précipita à la portière, dans la pensée rapide qu'on était venu à sa rencontre ; et c'était bien vrai : ses trois cousines étaient là avec leur mère, — mais dans cette même seconde, quel contraste entre Jacqueline et ses sœurs le frappa !

Il ne l'avait regardée que durant le temps rapide des quelques tours de roues qui les séparaient, — mais sur sa nature infiniment sensible, une inoubliable impression se fit.

Et quand il prit la main qu'elle lui tendait, il sentit toute l'énergie qui vibrait en elle, toute la personnalité qui se dégageait de ce seul contact.

La femme qu'il avait quittée heureuse avait déjà souffert...

Pendant le trajet de la gare à Etchebiague, l'émotion du revoir jeta sur eux comme un silence : ils se regardaient à la dérobée, à travers le bavardage des deux autres sœurs, et sous la surveillance plutôt froide de la mère.

Jean savait bien qu'elle ne lui avait jamais été favorable, et que son ambition serait le grand obstacle au projet qu'il avait formé.

Mme d'Etchebiague, au contraire de sa sœur, la mère de Jean, n'avait jamais su se consoler des revers de fortune qui les avaient atteintes toutes deux en même temps, — et elle semblait toujours compter

sur la beauté de ses filles, pour les marier richement.

Ce n'était certes pas de son propre gré, qu'elle avait demandé à son neveu de venir, et Jean trouvait du courage en voyant, dans cette invitation, la pensée de Jacqueline...

Il sentait aussi qu'il ne pourrait jamais rien lui dire, s'il ne la voyait pas seule, et il lui semblait que cette sorte d'hostilité de sa tante avait augmenté, à mesure que le danger lui avait paru plus grand.

On eût dit qu'elle avait prévu que, dans la solitude et la séparation, leur attachement se fortifierait; — aussi se préparait-elle à leur rendre les entrevues sans témoins, difficiles.

Le soir, pendant le dîner, Jean, placé à l'autre extrémité de la table, laissait parler ses yeux pour ses lèvres, tandis que la conversation des autres roulait sur la grande fête du lendemain que la cloche de l'église annonçait à toute volée, remplissant l'air de cette sonorité vibrante qui faisait trembler les vitres de la petite salle à manger où ils étaient assis...

Vêtue plus simplement encore que ses sœurs, mais avec cette élégance spéciale des grandes villes, Jacqueline laissait errer ses yeux très doux vers ceux de Jean, comme pour lui donner une consolation muette, un encouragement à la patience; — et la soirée entière se passa ainsi, en sourires furtifs, en petits signes rapides, en cet adorable langage des regards; plus délicieux encore quand il est rendu plus difficile par ceux qui cherchent à l'empêcher.

Arthur Chassériau.

(*A suivre.*)

LES ORIGINES DU SOCIALISME D'ÉTAT EN ALLEMAGNE[1]

LE SOCIALISME THÉORIQUE ET LA MÉTHODE SOCIALISTE

IV

De cette longue et pourtant trop rapide exposition nous avons veillé à ne point briser le fil, soit pour distinguer les vues propres à Rodbertus d'avec celles de Lassalle, entre lesquelles a lieu un continuel entrelacement, soit pour nous engager sur chaque point dans des discussions critiques, dont M. Andler a eu raison de se montrer lui-même très avare, car elles ne mettraient en cause rien moins que toute la philosophie du droit, toute l'économique et son histoire, toute la politique. Notre brève esquisse aura, cependant, suffi peut-être à justifier l'admiration qu'inspire à son interprète français cette doctrine forte et bien liée, mesurée même en ses audaces, avec laquelle l'idée socialiste semble bien, en dépit des marxistes, avoir atteint son apogée.

Et d'abord, une telle doctrine, quand bien même nous en ignorerions les sources philosophiques profondes, se présente avec cette noblesse de s'être modelée sur un idéal de liberté et de moralité. La liberté, que paralyserait, au dire des conservateurs, l'organisation socialiste, n'était par eux appelée de ce nom qu'en vertu de l'erreur démologique qui a tant de fois conduit à identifier l'autonomie volontaire avec une faculté d'indifférence, d'autant plus affranchie qu'elle serait plus ignorante, comme si c'étaient des chaînes que la science et la raison! Bien au contraire, la liberté véritable, celle que guide la connaissance, celle qui est toute réflexion, toute prévision, celle qu'ont définie Platon, Descartes, Malebranche et les plus grands parmi les modernes, n'exercerait-elle pas l'empire dans une société réformée dont l'activité économique elle-même, au lieu de s'abandonner au mécanisme des choses, s'efforcerait à le pénétrer, à le corriger, à le soumettre? D'autre part, comment l'individu apercevrait-il sa servitude dans un système civil qui appellerait ses facultés à leur épanouissement le plus riche, moyennant une commune entente où son suffrage est compté? N'obéir qu'à la loi n'est-ce pas précisément être libre, dans un régime du moins où le contrat des volontés a seul donné naissance à la loi?

La moralité ne saurait que briller à son tour là où l'équité est en honneur. Droit, justice, ces deux notions qui sont la grandeur de l'humanité, reçoivent un perpétuel démenti de l'antique organisation qui nous régit encore. Notre société est ainsi faite que l'inégalité la plus artificielle, puisqu'elle est l'œuvre des tables de lois et des codes, sépare — souvent par des abîmes — les individus à leur naissance; qu'elle les poursuit dans le cours entier de leur vie de labeur et de lutte, au point que les biens, fruit de l'œuvre collective, affluent entre les mains qui ont le moins collaboré à les produire et que les indispensables miettes en soient à peine laissées à leurs véritables auteurs. *Sic vos non vobis :* ce pourrait être la devise de notre civilisation. — Ici l'on nous arrête et l'objection qu'on élève au nom de la moralité fera mieux ressortir peut-être l'élévation éthique d'une philosophie sociale d'inspiration Rodbertiste. Une parole éloquente, justement respectée, remontrait naguère aux théoriciens de cette école ce qu'aurait de médiocre, de vulgaire, la poursuite de ce but jaloux, *l'égalité* et combien au contraire la Science, l'Art, le Beau, le Vrai, le Bien composeraient des fins plus

(1) Voyez la *Revue* du 20 novembre et du 4 décembre 1897.

dignes de libres personnalités (1). L'objection est redoutable; elle serait invincible, si elle ne laissait pendante la question essentielle qui fait la raison d'être de la controverse socialiste. Il s'agit, en effet, de savoir si la correction de l'inégalité économique et civile, de l'inégalité socialement *organisée*, qui vient aggraver et consolider les disparités occasionnelles, œuvres de la nature ou du hasard, n'est pas la mesure préliminaire à prendre pour que le progrès vers ces nobles fins soit accessible à toutes les volontés et à tous les cœurs, étant donné que ces cœurs et ces volontés ont des titres égaux à les atteindre (2). Il s'agit de savoir si les bienfaits de la civilisation, fruit de l'universel effort, doivent demeurer à jamais l'apanage d'une aristocratie d'heureux. Il s'agit de savoir si ces bienfaits, quel qu'en soit le prix, valent d'être achetés par le maintien indéfini d'un grand nombre — du plus grand peut-être — de nos semblables dans la misère et la nuit. Faut-il qu'à jamais le gros de l'humanité demeure l'informe piédestal sur lequel s'élèvera, ciselé avec amour, un marbre élu? Mais que devient alors la leçon que nous avons reçue du maître de nos maîtres, de ce Kant qui enseigna l'inviolabilité de la personne humaine et l'interdiction absolue que cette personne fût traitée comme un moyen, elle, la fin par excellence? Dès lors, comment condamner le principe même des tentatives (fussent-elles pratiquement irréalisables) de toutes parts élaborées et par les penseurs et par les hommes d'action en vue d'obtenir, grâce à une transformation juridique, que des multitudes de personnes, pensantes et libres, soient mieux que des moyens bruts en vue des satisfactions, même supérieures, d'autres personnes; que des âmes sans nombre soient mieux que le sol fertile nécessaire à l'éclosion d'exquises fleurs humaines?

Est-ce à dire pour cela qu'une reconstruction sociale, comme celle dont Rodbertus a dessiné le plan, nous paraisse à l'abri de la critique et que le monde civilisé n'ait plus qu'à échanger contre elle son vieil habitacle? — L'écrivain allemand eût, tout le premier, hésité longtemps avant de répondre : oui. Quant à nous, nos résistances à le suivre dans

(1) V. dans le *Temps* du 22 juin 1897 l'article consacré à la soutenance de la thèse de M. Andler. L'intervention de M. Boutroux a porté le débat à une grande hauteur.

(2) Selon M. Henry Michel, ce qui est proprement la Révolution française, c'est « l'effort puissant pour affranchir les « individualités déjà existantes, ou l'effort naissant et encore « incertain en ses voies pour appeler à l'individualité le plus « grand nombre possible de membres de la société » (*L'Idée de l'État*, p. 101). Généralisez la formule, de cet effort faites une résolution mûrie, continue, systématique; que le bienfait de cette résolution s'étende, non pas au plus grand nombre, mais *à la totalité* des membres du corps social; qu'enfin elle se donne, non pour une démarche sentimentale, mais pour une stricte obéissance au droit, vous aurez l'essentiel, le plus pur, du socialisme véritable.

l'application sont des plus résolues mais pour des raisons autres que celles où les économistes se complaisent. Attachons-nous à séparer de celles-ci celles-là. Ce nous sera l'occasion de nous expliquer sur le sens, la valeur et les limites de l'action socialiste.

Cette reconstruction comprend, nous paraît-il, trois pièces essentielles : élimination de la propriété privée; substitution de l'unité de travail normal à l'étalon monétaire; enfin, par la socialisation de la rente comme du capital, par la tarification administrative du salaire normal, rémunération adéquate du travail accompli. Un peu de réflexion convaincra que les deux premières existent uniquement en vue de la troisième; que celle-ci donc, c'est-à-dire, le dogme d'une répartition proportionnelle à l'œuvre, est la pierre angulaire du système en son entier.

La socialisation de la richesse est la grande nouveauté que repoussent, dit-on le plus souvent, les habitudes, les préjugés, si l'on veut, du monde civilisé, mais des préjugés si profondément enracinés qu'ils ont acquis toute la force d'instincts insurmontables : n'en tenir nul compte serait tarir la plus puissante source de l'activité humaine. — En cet argument consacré réside une considérable part d'erreur, comme il s'y trouve une certaine part de vérité. L'erreur, on la dévoilera sans peine, si l'on songe que des sociétés ont existé, ont duré, dont le régime était le communisme. L'État Lacédémonien reçut de Lycurgue des lois suppressives ou peu s'en faut de la richesse privée (1) et les écrivains anciens s'accordent à constater que la décadence data pour Sparte du jour où ces lois tombèrent dans le discrédit (2). Mais, sans remonter dans le lointain de l'histoire, la présente condition de plus d'un pays autorise de très instructives inductions. Dans la libérale Angleterre, d'immenses domaines ne sont pas la possession de qui les cultive. L'Irlande appartient quasi toute à des landlords invisibles et l'acuité de la question agraire dans l'île sœur a été principalement due à ce que la richesse produite par le tenancier allait émigrer au loin, comme une eau captée à sa naissance pour fertiliser d'autres terres. Mais prenons plus près de nous nos exemples. Qu'est-ce que le fermage, qu'est-ce que le métayage, sinon des régimes de jouissance dans lesquels le possesseur du sol laisse à un autre le travail? Le métayer, le fermier en sont-ils moins attachés à la terre, moins jaloux d'en tirer ce qu'elle peut rendre? Pourquoi les citoyens seraient-ils frappés d'une indifférence et d'une atonie subites, dès l'instant où chacun d'eux deviendrait comme le

(1) Platon, *les Lois*, l. III. — Plutarque, *Vie de Lycurgue*, ch. VIII et IX.

(2) Xénophon, *République des Lacédémoniens*, ch. XIV, § 1. — Plutarque, *Vie de Lycurgue*, ch. XXIII et XXIV, etc.

métayer d'un propriétaire unique qui ne serait autre que la collectivité même formée par ses concitoyens et lui? — Il est vrai, et ici nous reconnaissons à l'argument en cause une justesse relative, que fermier et métayer sont propriétaires d'une portion déterminée du produit. La propriété privée persiste donc à l'égard du revenu et le travail reconquiert ainsi un intérêt personnel à celui qui s'y livre. Rien de plus juste; mais il n'y a aucune raison pour qu'une organisation sociale d'esprit Rodbertiste exclue ce minimum de possession privée (1), sous le contrôle des lois et sous la réserve du principe supérieur en vertu duquel pour personne travailler n'est facultatif. Si des Écoles socialistes outrancières prétendent proscrire la propriété privée des fruits eux-mêmes, libre à elles. Il leur appartiendra de concilier leur rêve avec la nature et de changer le cœur humain, pour qu'il adhère à leurs prescriptions.

L'aptitude des seuls métaux précieux et de leurs tenant lieu à servir d'étalon monétaire n'offre nullement l'évidence d'un axiome. Ce n'est pas une vérité nécessaire qu'en dehors d'eux il n'existe point pour les échanges d'intermédiaire convenable. L'unité de travail normal remplaçant le signe métallique, cette conception n'a rien en soi qui choque la raison Nous accorderons même qu'une telle mesure de la valeur offrirait théoriquement l'avantage d'une fixité supérieure et que son emploi, dans le système Rodbertiste, serait un précieux élément de simplification, puisqu'il existerait entre la richesse et son symbole mieux qu'un rapport conventionnel, une identité de nature. — Et cependant, quand nous ignorerions les vives critiques dirigées par les marxistes contre ce point de la théorie, quand nous oublierions leurs railleries dédaigneuses à l'adresse des bons de travail et leur défi que l'on en décrive un procédé d'usage qui ait le sens commun (2), l'embarras seul de Rodbertus devant cet endroit de sa réforme serait pour nous donner l'éveil (1). En général, il se hasarde peu au détail technique des applications. Comme la plupart des théoriciens, il laisse à l'avenir à spécifier les voies et moyens. *Fata viam invenient,* dirait-il; mieux encore, une activité sociale, inconsciemment plastique, saura susciter, à l'heure opportune, les institutions que le progrès réclamera (2). Pour une fois cependant, Rodbertus aura été plus explicite; mais ses précisions n'auront obtenu qu'un demi-succès. Comment en irait-il différemment? Cette occasion de la valeur et de son signe met si crûment au jour les perturbations économiques colossales qui ne manqueraient pas de suivre l'avènement de l'État nouveau! Et quelle épreuve à courir pour les premières nations qui tenteraient l'expérience! Quel drainage instantané de leurs richesses! Quelle mise en quarantaine de la part des États demeurés fidèles au régime monétaire ancien! Les difficultés s'amoncellent, particulièrement redoutables pour un économiste que nous avons vu si soucieux d'adoucir les transitions et d'établir un passage facile entre ce qui fut et ce qui doit être.

La rente et le capital socialisés, le travail rémunéré adéquatement : ces courtes formules résument un programme énorme dont la mise en pratique n'est possible que grâce à l'État omnipotent. Division du travail et répartition de la richesse, ce seront là des fonctions dont s'acquittera exclusivement l'organe de la collectivité. De la sorte tomberont tous les monopoles et la grande réparation sociale pourra être enfin consommée. On se représente malaisément une aussi complète métamorphose du monde économique; mais nos répugnances ne tiennent qu'à des habitudes invétérées, analogues à celles qui empêchaient les plus sages d'entre les Grecs d'entrevoir comme humainement possible la suppression de l'esclavage. Cependant bien des faits familiers peuvent acheminer à concevoir cette substitution de l'autorité collective aux directions particulières. Notre pays, s'il en est un, autorise abondamment de telles inférences : l'État y remplit déjà tant et de si vastes offices qui partout ailleurs relèvent de l'initiative particulière (3)! Il suffit d'étendre de plus en plus nos généralisations pour nous le figurer investi des charges de suprême possesseur, de contrôleur unique et d'unique répartiteur. Que, dans ces hautes

(1) Il va sans dire que nous visons un collectivisme tout théorique; car, il y aurait lieu de se demander si, dans la pratique, la propriété privée ne serait pas illusoire qui se limiterait au tout ou à une partie des fruits. Chez nous, les membres du socialisme parlementaire déclarent formellement maintenir la propriété privée : Dans son très savant et très subtil discours, prononcé à la Chambre des députés, le 6 décembre 1897, M. Gabriel Deville s'est déclaré partisan de la propriété foncière privée; dans la mesure où elle est personnellement exploitée par son détenteur, c'est-à-dire où elle demeure à l'état de petite propriété. Et M. Deville est un écrivain qui a grandement contribué à faire connaître en France Karl Marx. — Une autre fraction du parti socialiste français ne trouve pas suffisante encore cette concession. M. Goblet, qui est de ce groupe le représentant le plus autorisé, non seulement reste fidèle au principe de la propriété individuelle sans restrictions, mais il souhaite l'extension indéfinie de ce droit. « Je voudrais, déclarait-il récemment, voir tout le monde propriétaire à titre privé. » (*Petite République* du 17 novembre 1897. *Lettre ouverte à M. Georges Renard.*

(2) V. la Préface de Friedrich Engels au livre de Karl Marx : *Misère de la Philosophie* chez Giard, 1896).

(1) Andler, *les Origines*, etc., p. 214.

(2) *Id.*, p. 180.

(3) On trouvera de ces offices l'énumération abrégée dans le livre remarquable qui vient de publier M. Clamageran : *la Lutte contre le mal.* (V. 2e partie, 2 : *Extension des attributions de l'État depuis un quart de siècle.*) Le témoignage apporté par l'éminent auteur de l'*Histoire de l'Impôt en France* a d'autant plus de poids que toutes ses sympathies vont bien plutôt à l'individualisme.

attributions, sa puissance se doive faire pesante et oppressive, rien ne le démontre et cette accusation éventuelle est due à ce que l'on préjuge gratuitement ce que seraient les modalités de cette action souveraine.

L'extension illimitée du rôle de l'État en matière économique n'a donc rien que de concevable ; elle est socialement possible, puisque des sociétés l'adoptèrent ; peut-être même est-elle destinée à prévaloir dans un délai que nul calcul humain ne saurait supputer. Mais qu'un phénomène social aussi démesuré se produise comme sur ordre, sans une incubation prolongée qui l'ait rendu inévitable, sans que des modifications graduelles innombrables dans les désirs, les aspirations, les tendances du corps social aient acclimaté dans les âmes l'idée de l'État futur, là sans nul doute réside l'utopie.

Les raisonnements *a priori* ne sont pas ici de mise. Seule, l'expérience nous peut enseigner si une transformation aussi profonde est désirable pour l'humanité, si les biens que l'on s'en promet ont chance de remplir notre attente ou s'ils ne se feraient pas payer par de plus grands maux, si le résultat de cette universelle contrainte au bonheur ne serait pas pour tous l'occlusion des présentes voies qui s'offraient à les y peut-être conduire. Quel inconnu ! Que d'incertitudes ! Notre race saurait ce qu'elle quitte ; saurait-elle ce qu'elle doit retrouver ? Cette omniscience que l'on prête à l'État producteur unique, et dont Rodbertus ne l'investit qu'en vertu d'un optimisme éventuel qui ne va pas sans naïveté, a quelque chose de surnaturel (1), comme l'infaillibilité *ex cathedra* reconnue par les catholiques au chef de l'Église. Elle lui serait nécessaire pourtant, car toute erreur économique de sa part prendrait des proportions gigantesques ; là où un particulier se trompant encourt sa propre détresse, l'universelle ruine pourrait bien châtier une méprise aux répercussions infinies. Contre un risque aussi redoutable, quelles garanties nous apportent les auteurs de systèmes ? Ils évitent, de parti pris, les précisions techniques ; nous nous garderons de les en blâmer ; mais force est bien de reconnaître que ces volontaires omissions ne sont point pour diminuer les ténèbres. D'autre part, les cadres généraux qu'ils adoptent, les principaux dogmes mêmes d'où se tirent leurs déductions sont sujets à tant de diversité ; les théories subissent un si mobile devenir que notre confiance se sent ébranlée ! La succession des métaphysiques n'est pas plus ondoyante que n'est celle des philosophies sociales et à cet égard l'histoire déroulée par M. Andler, et qu'il poursuivra, il nous l'a promis, est singulièrement édifiante. Combien éphémère s'y montre la fortune des doctrines ! Celles de Rodbertus et de Lassalle, si proches de nous par les dates, sont depuis longtemps supplantées et voici que l'orgueilleux système qui les rejeta dans l'ombre, connaît à son tour le déclin et que l'on nous en donne la décomposition pour un fait accompli (1) ! Il n'y a pas enfin jusqu'aux concepts fondamentaux de la science politique, jusqu'aux prétendues *catégories* sociologiques, dont l'incroyable fluidité, la souplesse aux métamorphoses ne nous soient un avertissement. Sur un sable aussi mouvant se peuvent sans danger construire ou reconstruire des palais d'idées ; ce n'est que sur un roc éprouvé que se doit bâtir ou rebâtir la Cité humaine.

— La cause est entendue, ne manqueront pas de dire les doctrinaires du libéralisme. Rien ne subsiste donc plus des prétentions socialistes et toute concession qui leur serait consentie doit être dénoncée comme une inconséquence et une faiblesse. Elle constituerait une imprudente démarche nous rapprochant d'un degré encore de l'utopie sociale et économique dont la discussion qui précède a éclairé les dangers et aux extrémités de laquelle poussera irrésistiblement la logique de l'idée communiste, pour peu que les moindres gages lui aient été accordés. Le mot de Royer-Collard se peut détourner à notre sujet : on ne fait pas au socialisme sa part.

Qui ne connaît cet argument ? Il est l'âme de la polémique libérale ; il a toute la force d'une triomphante *reductio ad impossibile*. Son tour est celui du *sorite* stoïcien. Détachez-vous un seul grain, le tas de blé s'écroule : sinon, combien de grains faudrait-il retrancher pour qu'il cesse d'y avoir un tas ? A vrai dire, nous nous étonnons que ceux-là qu'il paraît confondre n'en dénoncent pas eux-mêmes le vice initial. Comment ne répliquent-ils pas que la même logique au nom de laquelle on les presse ne se retourne pas avec moins de vigueur contre les auteurs du sorite ? Les libéraux somment quiconque s'engage dans la voie égalitaire et étatiste de descendre jusqu'au bout la pente et de souscrire à tous les paradoxes du collectivisme le plus intransigeant ! Pourquoi les partisans de l'idée socialiste ne mettraient-ils pas leurs contradicteurs en demeure de se montrer constants à leur tour avec la logique de leur principe, qui est celui du laissez faire ? Ce principe, de proche en proche, devrait conduire à l'adoption d'un régime où l'État n'a plus à jouer qu'un indispensable rôle de police, sans aucun titre à intervenir

(1) M. Andler, avec grande raison, marque à ce sujet des inquiétudes (*les Origines*, etc., p. 31...).

(1) V. dans la *Revue* [illegible] de septembre 1897 l'article consacré par M. Andler à M. Antonio Labriola.

d'une manière quelconque dans les relations entre membres du groupe social. Strictement respecté, il devrait ramener à des types d'organisation, comme l'humanité primitive en connut, où régna le minimum d'autorité et de discipline. Si l'extrême du socialisme consiste en un égalitarisme statique, sous la contrainte permanente de l'État, l'extrême du libéralisme se confond avec l'absolue licence, osons dire le mot, avec l'anarchie. L'argument du sorite vaut au même titre contre les deux adversaires.

Au même titre? C'est trop peu dire. Si l'une des deux thèses adverses est condamnée à ne pouvoir même se poser, comme génératrice d'une philosophie civile, sans se mettre en contradiction immédiate avec elle-même, c'est, à n'en point douter, la libérale. Tout établissement de société humaine, si lâches les liens en soient-ils, par le seul fait d'exister, implique un amoindrissement des autonomies individuelles et une domination de la volonté générale sur les particulières. C'est ce que Rodbertus a fortement soutenu : « A vrai dire, la société ne commence qu'avec le communisme. Son essence est le communisme, et l'évolution historique est une généralisation du communisme (1). » Et que l'on n'essaye pas, à l'aide de distinctions scolastiques, d'éluder les exigences d'une logique que l'on a soi-même invoquée! Que l'on ne s'imagine pas échapper aux inconséquences, en réduisant l'État à un rôle tout négatif, qui serait de refouler toute volontaire atteinte au bonheur du grand nombre, et en lui interdisant une positive ingérence en vue de faciliter ce bonheur (2) ! En droit, rien ne justifie un *distinguo* de ce genre ; en fait, on ne le voit respecté nulle part, et l'énumération serait longue des attributions gouvernementales dont les plus libéraux admettent le bien fondé et où l'on apercevrait rôle négatif et rôle positif tantôt joints, tantôt confondus. Bien plus, dès que dogmatisent les maîtres de l'École, cette distinction trop subtile s'efface aussitôt. Quand Adam Smith esquissait ce qu'il appelait « le système simple et facile de la liberté naturelle », il assignait au souverain trois fonctions primordiales : la défense du corps social contre l'étranger ; — la protection des individus contre les injustices particulières ; — enfin l'accomplissement de ce que les particuliers ne peuvent réaliser avec leurs forces et de leurs deniers privés, attendu que « le profit jamais ne rembourserait la dépense » (3). Estimera-t-on négatif ce dernier article ? Qui ne voit au contraire que par lui s'entre-bâille la porte où tout le socialisme pourra passer?

Laissons là ces discussions byzantines. Elles tournent, nous l'avons montré, à la confusion de ceux qui les soulèvent : ce qu'il faut dire, c'est que le nom de socialisme prête à une équivoque. Tantôt il désigne quelque système achevé, d'une rigueur géométrique, œuvre du génie constructif, à laquelle il demeure incertain si les conditions de la nature humaine se peuvent adapter. Tantôt il signifie une méthode générale pour aborder les questions que la sociologie et la politique font naître, un certain esprit dont s'inspireront législateurs et gouvernants ayant à cœur de réparer les iniquités résultant d'un ordre civil né de la force et étranger, par essence, à la moralité. Dans la première acception, le socialisme offre un intérêt puissant, mais tout spéculatif. Cette mathématique de la vie civile donne occasion à des œuvres semblables à celles que M. Andler a résumées avec tant de science et de talent. Utiles à la condition de demeurer une théorie des limites du collectivisme, elles accoutument les esprits à mieux préciser un idéal abstrait, à ne se point croire liés au passé et à ses routines par les forces accumulées de la prévention historique : tout comme, quoi qu'on en ait dit, la métaphysique des sciences a plus d'une fois devancé, invité les découvertes, d'autant plus influente sur les savants qu'elle aura moins étalé l'ambition de les régenter. L'erreur ne commence qu'au moment où ces constructions idéales se donnent pour des solutions pratiques, plus ou moins prochainement réalisables et cette erreur devient coupable lorsque les sectaires qui la propagent exhortent leurs adeptes à ne reculer ni devant l'illégalité ni devant la violence pour plier les faits à ce qui n'est peut-être que le plus impossible des rêves.

Le socialisme, au second sens, a des visées plus discrètes ; mais il est récompensé de sa modestie et de sa prudence par les conquêtes certaines qu'il ménage aux idées de justice, de réparation, de solidarité. Il ne se confine plus à composer le meilleur des romans politiques. Il modifie, par une action continue et bienfaisante, les institutions du vieux monde. Il se mêle aux débats des législateurs ; il anime les programmes de l'action politique ; il stimule l'initiative des gouvernements. Trop longtemps les théoriciens, comme firent jadis chez nous les républicains absolutistes, n'eurent que dédains pour les moyens légaux que le régime constitutionnel mettait à leur usage et ils préféraient bien s'enfermer dans l'adoration jalouse de leur absolu. Mais voici que partout en Europe il se prête à une plus exacte intelligence de son avenir. En Allemagne même, l'intransigeance du vieux Bebel est en défaveur et le congrès de Hambourg nous montrait, il y a quelques semaines, le parti socialiste résolu d'entrer dans l'arène électorale et prêt à mettre la stratégie parle-

(1) Rodbertus, *Das Kapital*, cité par Andler, p. 309.

(2) C'est la thèse de Guillaume de Humboldt. (V. ses *Recherches sur les limites et l'action de l'État*.

(3) Adam Smith, *Recherches*, etc. l. V, ch. I, § 4.

mentaire à profit (1). En Angleterre, la cause des travailleurs aura dû à une majorité conservatrice ses progrès les plus éclatants et l'on peut prévoir le jour où la revendication des trois-huit sera consacrée par les lois. Il faut la perturbation que les dissensions présentes de la grande famille républicaine ont jetée dans les esprits pour qu'en France des démocrates sincères s'épouvantent devant le seul mot de socialisme et se laissent séduire à l'incroyable sophisme historique selon lequel la Révolution française aurait eu pour fin d'assurer la place libre aux concurrences individuelles et aux égoïsmes. Mais ce sont là des malentendus passagers; la force des choses les dissipera. La République n'est pas une catégorie vide, une simple formule de gouvernement, indifférente à ce qu'elle contient. Elle aussi obéit à un vivant principe; une loi d'expansion la dirige, qui ne se prêterait pas à un ajournement indéfini. Cette expansion humanitaire sera d'autant plus féconde qu'elle s'accompagnera moins de ces secousses sanglantes, de ces bouleversements désordonnés qui laissent après eux et pour des siècles des haines inexpiables. Il appartient aux hommes d'État qui voient plus loin que la minute présente d'en aider, par les moyens sériels que les constitutions démocratiques modernes leur ménagent, le développement. Et, puisque la mode politique est d'enfermer en une concise antithèse les programmes les plus étendus, trois mots pourraient composer leur devise : évolution sans révolution.

Georges Lyon.

VARIÉTÉS

Le Panthéon voltairien.

La surprise a été assez générale, l'autre samedi, de trouver des squelettes sous les vieux sarcophages en bois peint, attribués à Voltaire et à Rousseau dans la crypte du Panthéon. Tous les guides et bien d'autres ouvrages plus graves nous habituaient à considérer que ces tombes avaient été violées par des fanatiques, tout au moins sous la Restauration. On avait pris son parti de sourire avec pitié du : *Dors-tu content, Voltaire?...* de Musset; il faut en revenir. De graves personnages réunis en commission officielle ont vu les augustes reliques, ils ont assemblé dans leurs mains les fragments d'un des crânes, ils l'ont reconnu par sa ressemblance avec le profil connu de l'auteur de *Candide;* on dit même qu'à ce moment-là ils ont eu cette émotion que ressentit jadis Alexandre Lenoir, lorsqu'on lui envoya pour son musée des Petits-Augustins les restes d'Héloïse et qu'il put admirer, ainsi qu'on le lit dans son catalogue, « la belle proportion de la tête avec le front d'une forme coulante bien arrondie et en harmonie avec les autres parties ». Ne rions pas de ces attendrissements archéologiques : ils sont touchants et respectables. Je voudrais seulement ici, à l'occasion de cette exhumation, parler un peu de ce temple où la Révolution reconnaissante fit transporter Voltaire, son maître, sur un char attelé de douze chevaux blancs coiffés de panaches tricolores, au milieu des théories de jeunes filles dont les écharpes funéraires sont conservées encore à Carnavalet et qui chantaient des strophes de Marie-Joseph Chénier sur un air de Gossec. Tout le monde oubliait alors que le philosophe avait écrit dans son dictionnaire :

« Le quinzième canon du concile de Prague défend d'enterrer personne dans les églises... De là je conclus que dès les premiers siècles quelques bourgeois avaient eu la vanité de changer les temples en charniers pour y pourrir d'une manière distinguée; je peux me tromper : mais je ne connais aucun peuple de l'antiquité qui ait choisi les lieux sacrés, où l'on adorait la Divinité, pour en faire des cloaques de mort... Vous ne voyez ni à Rome, ni dans le reste de l'Italie aucun de ces abominables cimetières entourer les églises; l'infection ne s'y trouve pas à côté de la magnificence, et les vivants n'y marchent point sur des morts. Cette horreur n'est soufferte que dans des pays où l'asservissement aux plus indignes usages laisse subsister un reste de barbarie qui fait honte à l'humanité. »

C'est le 11 juillet 1791 qu'eut lieu la pompeuse translation de Voltaire au Panthéon. C'est le 4 avril de la même année que Pastoret, soutenu par Robespierre et Barnave, avait fait décréter par l'Assemblée constituante la nouvelle affectation du monument jusqu'alors consacré à sainte Geneviève. En trois mois l'on n'avait pu faire disparaître les décorations et les attributs religieux dont Soufflot et son successeur Rondelet l'avaient déjà rempli : les vrais patriotes eurent donc le spectacle piquant mais bien douloureux de leur grand homme dominé par la croix rayonnante entourée de nuages et d'anges que Coustou avait sculptée au fronton du portique, et de son cortège cheminant à travers les nefs, entre les doubles rangées de statues qui représentaient les prophètes et les saints tant taillés par le défunt : Moïse, Aaron, Josué, David, saint Athanase, saint Basile, saint Jean Chrysostome, saint Grégoire de Nazianze.

Une si choquante anomalie ne pouvait durer dans

(1) Notons un nouveau et tout récent indice de ce changement d'attitude [illegible] Schulz [illegible]

un temps où l'on ne faisait rien sans aller à l'extrême. Seize ans auparavant un concours de peuple prodigieux avait poussé des « vive le roi ! » enthousiastes lorsque Louis XV était venu sceller la première pierre de l'église vouée à la patronne de Paris ; les députés ne récoltèrent pas moins d'applaudissements lorsqu'ils chargèrent Antoine Quatremère de Quincy, avec le titre de commissaire du département à la direction et administration du Panthéon français, d'employer beaucoup d'activité et l'argent qui serait nécessaire pour expulser du Temple les restes de la sainte avec les autres emblèmes de « superstition », afin d'en faire un édifice vraiment voltairien.

Ce fonctionnaire, dont le nom est resté réputé par d'autres titres, était un homme singulièrement imaginatif et autoritaire. Il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour transformer dans sa pensée la lumineuse église de Soufflot en mausolée patriotique : il en rêva la distribution et la décoration avec les détails les plus minutieux, et si nous ne pouvons aujourd'hui nous rendre compte par les yeux du monstrueux sanctuaire révolutionnaire qu'il arriva presque à terminer, nous pouvons au moins l'imaginer grâce aux programmes précis qu'il écrivait pour les artistes placés sous sa direction et qui furent conservés par Rondelet.

Un de ses premiers actes fut de faire boucher les quarante-deux grandes fenêtres qui par les côtés éclairaient l'intérieur de l'église, l'ombre étant plus convenable dans un lieu de sépulture : c'est ainsi que nous voyons ces hautes murailles lisses, d'aspect si froid, qu'on a couvertes à l'intérieur de peintures. Le fronton de Coustou fut ensuite abattu : on le remplaça par un haut relief du sculpteur Moitte ; la Patrie, ainsi que dans la sculpture actuelle de David d'Angers, en était la figure principale ; elle distribuait des couronnes à la Vertu et au Génie : on y voyait aussi la Liberté, un char attelé de lions écrasant le Despotisme, la Philosophie combattant avec un flambeau l'Erreur et le Préjugé sous les traits d'un griffon, enfin « le *lituus*, les tables hiéroglyphiques, les instruments des mystères, le trépied sacré, tous ces signes qui ont si longtemps abusé l'imagination en trompant les sens, rendant, par leur chute, hommage au génie de la Raison, et occupant la partie la plus rampante du fronton ».

Sous le porche cinq bas-reliefs par Julien, Bovet, Dupré, Houdon et Boizot représentaient trois épisodes de la vie de sainte Geneviève, saint Pierre recevant les clefs du ciel et saint Paul prêchant devant l'aréopage. Quatremère prescrivit, pour les remplacer, les sujets suivants : les *Droits de l'homme* figurés « par la nature sous l'emblème d'une femme moitié nue et moitié vêtue pour exprimer que l'homme ne la connaîtra jamais tout entière » ; l'*Empire de la Loi* avec l'épigraphe : *Obéir à la Loi, c'est régner avec elle ;* devant la Patrie, le sceptre en main, « un vieillard se prosterne et jure d'obéir; un jeune guerrier s'avance et jure de la défendre ».

La *Nouvelle Jurisprudence* montrait « la Jurisprudence civile et criminelle debout, semblant jouir du plaisir qu'elles auront à n'être plus que les défenseurs des innocents » ; le *Dévouement patriotique* sous les traits d'un guerrier mourant pour la défense de la République, avec cette légende : *Il est doux, il est glorieux de mourir pour la Patrie*, enfin l'*Instruction Publique* avec cette phrase : *L'Instruction est le besoin de tous; la société la doit également à tous ses membres;* on y voyait « la Patrie présentant l'Instruction aux pères et mères de famille. De jeunes garçons et des jeunes filles vont au-devant d'elle, et de jeunes enfants l'embrassent comme leur mère, Lesueur, auteur de cet ouvrage, voulant faire entendre que l'instruction du bas âge est celle qui est la plus importante. »

Divers groupes colossaux décoraient le péristyle, mais ils restèrent à l'état de moulages en plâtre ; c'était la Liberté, par Lorta, l'Égalité, par Lucas, la Loi, par Roland et la Force, par Boichot. On n'ajouta rien de plus à l'extérieur du monument. Quatremère commanda bien à Dejoux pour couronner le dôme une Renommée de 27 pieds, mais elle ne fut jamais fondue, car on attendait que la paix « restituât aux arts avec usure tout le métal que ceux-ci avaient prêté à la guerre », ou plus clairement qu'on pût disposer des canons fabriqués avec le bronze des statues royales. Un autre projet bizarre que caressait l'administrateur du Panthéon ne fut pas même entrepris ; il consistait à entourer le monument par un mur d'enceinte avec des galeries funéraires où l'on érigerait des tombeaux à ceux qui, comme les vainqueurs antiques, n'auraient mérité que les honneurs d'un demi-triomphe.

A l'intérieur du monument, Quatremère fit enlever la riche châsse de sainte Geneviève et la fit transporter à la Monnaie où on la détruisit ; elle se trouvait juste au-dessous de la coupole, entourée de quatre autels à la romaine qui, naturellement, furent immédiatement supprimés. Au fond, « dans la partie circulaire formant une espèce de niche », on installa une statue immense de la Patrie assise sur un trône, « véritable idole d'un peuple libre et vraie divinité du temple qu'elle s'est choisi. Ses deux génies tutélaires lui servent de point d'appui ; l'un, la Liberté, portant d'une main la pique surmontée de son signe caractéristique, et lui présentant de l'autre le monument qui, après avoir été le symbole de l'esclavage, est devenu l'emblème de sa destruction. Le bras gauche de la Patrie s'appuie sur le génie de l'Égalité et offre aux yeux le niveau, vainqueur des

préjugés, tandis que sa main droite, soutenue par la Liberté, élève et fait briller la palme qu'elle réserve aux vrais amis de la Patrie. Ce groupe est porté sur un soubassement enrichi de bas-reliefs et d'allusions patriotiques; de grands degrés le séparent du sol, et des autels, en forme de candélabres, brûlent à ses côtés. »

Des génies ailés, hauts de quinze pieds, décorèrent les pendentifs : c'était le génie de la Philosophie tenant un flambeau et des chaines brisés; le génie de la Vérité « considéré sous le rapport politique de force et d'amour de la patrie »; le génie des Sciences avec une couronne étoilée et s'appuyant sur un sphinx; le génie des Arts couronné de fleurs et tenant d'une main la lyre, symbole de l'harmonie, « le pouvoir des arts et de l'harmonie étant exprimé par le lion enchaîné qui mord le frein que tient l'autre main du génie ». La frise circulaire à la base du dôme avait pour thème le Triomphe de la Raison et les honneurs décernés aux grands hommes; la coupole fut tardivement revêtue d'une peinture représentant l'apothéose du génie et de la Vertu.

Pour continuer la décoration de cette étrange église laïque, Quatremère fit placer au-dessus du porche un orgue; il remplaça les concerts d'anges sculptés par Bovet sur les pendentifs de la première voûte par quatre animaux ailés « représentant l'apothéose de la Philosophie de la Vertu, de la Science et du Génie ». Soufflot avait consacré la nef d'entrée à l'Ancien Testament en y plaçant des statues de Prophètes et des bas-reliefs rappelant leur vie; le citoyen commissaire en fit le sanctuaire particulier de la Philosophie : on y trouvait « l'*Histoire* sous la figure d'une femme tranquille au milieu des éclats de la foudre, écrivant sur les ailes du Temps les catastrophes et les révolutions des empires »; la *Science politique* personnifiée par la Force et la Sagesse « maintenant le gouvernail et le faisceau de la République »; la *Législation* sous la forme de Lycurgue « offrant son code à la République dont une ruche est l'emblème »; la *Morale* sous les traits d'une femme « montrant à un jeune homme cette sentence qui est la base de tout ordre social : *Comme toi traite ton semblable* ».

La nef septentrionale avait été destinée à l'église grecque, on la dédia aux Sciences avec les effigies de la *Physique*, l'*Agriculture*, l'*Astronomie*, la *Géométrie* personnifiée par deux femmes, « la Théorie dirigeant et conduisant dans ses opérations une autre figurant la Géométrie pratique occupée à tracer sur le globe la nouvelle division de la France en départements ». La nef méridionale enfin, jadis vouée à l'église latine, était réservée aux Arts : le génie de la Poésie et celui de l'Eloquence ombrageaient de lauriers Homère et Cicéron; à côte était la Navigation assise sur une proue, Mercure « tenant les décrets de la liberté du commerce », la Musique, l'Architecture, la Peinture et la Sculpture couronnant le buste de la Vertu; une série de bas-reliefs montraient en des allégories peu claires la Prudence gagnant des victoires que la Sagesse conserve, la Bonne Foi donnant la main à la Fraternité, la Patrie couronnant le citoyen mourant, le désintéressement d'une femme portant ses bijoux sur l'autel de la Patrie; quant aux pendentifs, ils étaient ornés d'Amours ailés, Amours patriotiques naturellement.

J'ai tenté d'abréger, sans être trop incomplet, la copieuse description du temple philosophique qu'érigea la Révolution et qui ne fut guère, on s'en doute, qu'un lieu d'ennui qu'on délaissa bien vite. Il ỳ avait là trop de Vertus, trop de Libertés et trop de Raisons, un chaos de symboles qui fatiguaient les yeux et ne parlaient point à l'âme. Voltaire lui-même, qui n'aimait guère les endroits où l'on manquait d'esprit, eût été dégoûté d'une si froide interprétation de ses doctrines antireligieuses. On ne tarda pas d'ailleurs à lui donner d'étranges voisins : après Rousseau, Lepelletier de Saint-Fargeau, Bara, Viala, Descartes, Mirabeau, Marat, puis successivement une série d'obscurs sénateurs de l'Empire. La Restauration balaya enfin la décoration républicaine, comme la Révolution, vingt-trois ans avant, avait détruit l'installation monarchiste. Bien des transformations devaient être opérées encore dans ce malheureux monument qui n'a guère plus d'un siècle et qui semble condamné de naissance, comme on l'a dit plaisamment, à être éternellement tiraillé entre la sauvagerie d'Attila et la dévotion de sainte Geneviève.

André Saglio.

THÉATRES

Renaissance : *les Mauvais Bergers*, pièce en cinq actes de M. Octave Mirbeau.

M. Octave Mirbeau s'est fait, dans la littérature et dans le journalisme, une situation assez particulière. Il est le Justicier. Entre la Vérité et lui, une sorte de mariage s'est conclu. Convaincu qu'il la possède, comme il est possédé par elle, il la distribue autour de lui comme des gifles, si j'ose dire. C'est un maître attentif et rigoureux, qui brandit la vérité comme une férule et la laisse retomber durement sur ceux qui ne pensent pas, — ou plutôt ne sentent pas, — comme lui. Je ne sais pourquoi il me fait songer à la fameuse phrase sur les corsets qui « abaissent les superbes, élèvent les faibles, et ramènent les égarés... »

Avec cela, M. Mirbeau adore la bonté; il a des amis fervents, qui proclament sa chaleur de cœur; M. Gustave Geffroy contait hier qu'il répète souvent : « Soyons bons! soyons bons!... » Après quoi, il reprend sa trique et, derechef, convertit ses contemporains à tour de bras.

A vrai dire, et par ce temps d'universelle veulerie, cette violence ne me déplaît pas. Et, pareillement, ce n'est pas moi qui reprocherai à M. Mirbeau son amour, même un peu sonore, pour la vérité. Tous ceux qui écrivent, même les plus humbles, cherchent à exprimer ce qu'ils croient vrai. Mais ce n'est pas à cela que se borne la fonction de Justicier, telle que M. Mirbeau l'entend et l'exerce. Il ne se contente pas de confesser la vérité, il assomme ceux qui ne la reconnaissent pas. C'est un apôtre, mais sans charité.

Et ce rôle de Justicier sans doutes ni faiblesses est assez difficile. Il y faut d'abord une foi robuste, et une imperturbable confiance en son jugement... Et il est curieux que les « pamphlétaires » soient précisément ceux d'entre les écrivains qui réfléchissent et qui jugent le moins; ils sentent, et crient ce qu'ils ont senti... A cette foi et à cette confiance, ajoutez, lorsqu'il s'agit de journalisme, une confiance et une foi égales en la puissance souveraine de l'« article », la conviction que la morale est définitivement vengée, parce qu'on a asséné une verveuse chronique sur la tête récalcitrante des « méchants », — ce qui implique une certaine naïveté d'impressions. Mais ni la naïveté, ni la violence, ne sont déplaisantes. On serait avec M. Mirbeau. si l'on n'était souvent déconcerté par ses haines comme par ses admirations. Celles-ci et celles-là sont trop dépourvues de nuances; et peut-être sont-elles trop véhémentes pour être très clairvoyantes.

Par exemple, on sait que M. Mirbeau est un ardent admirateur de M. Mæterlinck : il nous l'a révélé dans des articles enthousiastes. Mais cela fait, l'obsession fut telle qu'il ne put se détacher de son modèle; et, pendant quelques semaines, ses contes dialogués mirent en scène des sanguins paysans de la copieuse terre normande, qui s'exprimaient comme les personnages de rêve de la *Princesse Maleine*. Cela était un peu surprenant. Surtout cela montrait avec évidence ce qu'il peut y avoir d'artificiel, ou tout au moins de limité, dans les procédés du poète gantois.

Il arrive aussi que M. Mirbeau, emporté par son ardeur, pense « découvrir » ce qu'il a simplement appris. C'est ainsi que, naguère, il nous révélait César Franck, lorsque nul musicien n'ignorait les partitions du maître, lorsque, deux ans de suite, et grâce à M. Colonne, le gros public venait d'acclamer comme elles le méritaient les *Béatitudes* et la *Rédemption*. Et l'article de M. Mirbeau était d'un enthousiasme un peu imprécis; la musique du maître lui avait fait voir des flots d'harmonie, des vagues profondes, des courants tumultueux, des lames de fond... Si bien qu'au sortir de ces métaphores, le père Franck apparaissait sous les espèces d'un Triton dégouttant d'onde amère. Et je ne crois pas que le portrait fût tout à fait ressemblant.

Ailleurs, c'est un éreintement de Gounod, un peu « inutile », comme disait précisément César Franck. Certes, il est permis à tout le monde d'être las des procédés de Gounod, et surtout de l'abus qu'on en a fait après lui. Mais personne n'a le droit d'ignorer que la première de *Faust* marque une étape importante dans la marche de la musique dramatique française, et que Gounod fut, à son heure, un novateur. Je n'ose ajouter que ce musicien a laissé quelques pages honorables... Mais M. Mirbeau a été choqué par l'oubli où restaient certains ouvrages, tandis que ceux de Gounod triomphaient toujours devant le public, ce contraste l'a offensé. Et il a appelé l'auteur de *Roméo* « musicien de cabinet de toilette », ce qui ne signifie pas grand'chose, et ce qui, à coup sûr, ne prouve rien. Mais l'acte de Justice a été accompli, et la conscience de M. Mirbeau est en repos.

Seulement, la nôtre s'inquiète. La colère de M. Mirbeau est trop universelle ; elle est, en quelque sorte, indépendante de son objet. Il hait d'une haine égale les atrocités de la guerre, la monotonie de la paix, les abus du pouvoir, et l'exagération de certaines réputations littéraires. Cela nous déconcerte un peu. Ajoutez que sa haine se manifeste parfois de façon un peu singulière. Récemment, il accusait le *Grand Écrivain*, — entendez, j'imagine, l'écrivain qui a un grand succès, — d'être « soutenu » par une vieille dame, et de faire écrire ses livres par son valet de chambre!... Tout de même, il doit y avoir là un peu d'excès.

Au fond, je ne serais pas étonné que M. Mirbeau, — et cela lui est commun avec presque tous les artistes, — fût victime de sa propre réputation. Il arrive souvent que l'action de la réputation sur le talent soit égale, sinon supérieure, à l'action du talent sur la réputation. La réputation de hardiesse de M. Mirbeau est si bien établie, même en lui, que toutes les idées qui lui viennent lui paraissent naturellement hardies. Comme un pommier ne saurait produire que des pommes, un écrivain hardi ne saurait produire que des hardiesses. Hardiesses, les dialogues à la façon de M. Mæterlinck, les injures à Gounod, les louanges à César Franck. Hardiesse, aussi, la surprenante « interprétation » du *Grand Écrivain*. Hardiesses, enfin, les *Mauvais Bergers*.

Et, pour ceci, au moins, je voudrais faire quelques réserves. Je ne suis donc pas convaincu, pas le moins du monde, qu'il y ait de la hardiesse à prêcher, au

théâtre, la pitié ou même l'anarchie : je parle seulement, bien entendu, de hardiesse « littéraire » et non de hardiesse politique. On sait que le public, — quelles que soient les individualités qui le composent, — est imbu des sentiments les plus généreux du monde. La « pitié » est l'un des plus sûrs moyens d'exciter les applaudissements ; pour peu qu'on lui montre quelque abus social, le public inclinerait vers l'individualisme à outrance, vers l'anarchie. Le public, au théâtre, ne veut pas qu'on souffre !... Et, pour tout dire, il y a plus de hardiesse, en ce moment, à exposer les vraies théories du patronat, comme l'a fait M. de Curel, ou à montrer les hypocrisies de la charité, comme M. Brieux, — qu'à jeter sur la scène des misérables, à montrer leur irrémédiable misère, et à réclamer pour eux la pitié.

Et, si vous croyez que j'exagère, imaginez une pièce résolument « patronale », la contre-partie des *Mauvais Bergers* par exemple ; elle aurait été huée dès le début, et n'aurait pu finir. Le seul moyen d'avoir du succès avec une pièce *sociale*, c'est de la faire *socialiste.* Qu'on ne nous parle donc pas ici d'audace ni de hardiesse. Ce qu'on « chute » à la Renaissance, ce n'est pas les théories subversives, c'est les passages où les gaucheries, le parti pris et la volonté d' « énerver » le public, sont par trop manifestes... Hardiesse, non ; mais violence, ce qui n'est pas la même chose. Remarquez du reste que, n'avoir pas vu la différence prouve l'absolue sincérité de M. Mirbeau. Mais de là vient aussi cette impression pas très agréable que donnent les *Mauvais Bergers.* Cette impression, c'est celle d'une chose faite de *chic.*

Je ne puis examiner la pièce en détail. Quelques exemples me feront comprendre.

Je dois louer avant tout le premier acte, qui est une très bonne exposition de drame. Le bruit de l'usine forme une basse tragique aux tragiques événements qui se déroulent sur la scène : l'anéantissement du vieux Thieux, la résignation laborieuse de Madeleine, le socialisme hargneux et illuminé de Jean Roule, tout cela est bien présenté, excellemment joué, et mis en scène avec une rare précision. Que M[me] Sarah Bernhardt a été belle lorsqu'elle écoute le récit enragé de Jean, et plus belle encore lorsqu'elle se laisse tomber dans les bras du malheureux ! Elle a eu là un geste d'une émotion et d'une noblesse inimaginables. Puis, interrompant le premier baiser, c'est la mort de la vieille mère... « Contraste philosophique » qui eût fait la joie de Giboyer. Au moins bon effet de théâtre. J'aurais peut-être quelques objections à faire sur le personnage de Geneviève Hargand, la fille du patron. Mais j'aurai l'occasion de les présenter à propos du second acte.

Je ne veux pas insister sur la scène principale de ce second acte, celle qui met en scène les usiniers, confrères d'Hargand. Elle est, vraiment, d'une puérilité et d'une fausseté qui stupéfient. Mais il en est une autre, qui a produit assez d'effet et qui nous permettra de voir ce qu'il y a de forcé dans le procédé de M. Mirbeau. Voici. — Geneviève Hargand, qui « s'occupe de peinture », a demandé à une vieille ouvrière de l'usine de venir poser chez elle ; celle-ci a un visage ravagé qui a « intéressé » Geneviève : et cela déjà est émouvant, cet « intérêt » de Geneviève pour ce « ton de vieil ivoire » que le travail sans relâche a donné au visage de la mère Cathiard, travail qui permet à Geneviève d'occuper ses loisirs en « faisant de l'art ». Et je trouve émouvant aussi le travestissement de la vieille, couvrant ses guenilles d'un costume de marchande d'oranges napolitaine. Cela est dramatique, et un peu comique aussi, puisque ce travestissement nous montre Geneviève incapable de comprendre la vraie beauté de la vieille, sans le secours d'un pittoresque de convention. La scène s'engage. Geneviève parle de l'usine, des prétentions ridicules des grévistes, et à mesure qu'elle parle, le visage de la mère Cathiard se contracte, ses yeux jettent des éclairs de haine, si bien que Geneviève s'interrompt : « Mais ce n'est plus cela, mère Cathiard ; pourquoi changez-vous d'expression ?... » Jusqu'ici la scène est belle. Mais vous allez voir comme M. Mirbeau la gâte, par sa manie de l'effet violent.

Comme la mère Cathiard ne répond pas, continuant à jeter sur Geneviève des regards féroces, celle-ci insiste : « Mais non... Vous avez l'air méchant... Je vous demande d'avoir l'air triste... Tâchez... Imaginez-vous que vous êtes malheureuse... » etc. — Comment ! voici une fille qui, depuis l'enfance, est habituée à secourir les pauvres, qui, très certainement, a porté des secours à la mère Cathiard comme elle en portait tout à l'heure à la vieille Thieux, qui sait que son modèle souffre de la faim... et elle lui dit : « Imaginez-vous que vous êtes malheureuse » ?... Cela est-il possible ? Il ne s'agit pas ici de l'âme bourgeoise, il s'agit d'une simple question de forme et d'intelligence. Geneviève est-elle idiote ? Soit. Mais alors M. Mirbeau veut donc prouver qu'une idiote manque parfois de délicatesse ? Je ne sais rien de plus irritant que cette intervention de l'auteur dans un caractère. Et cela est plus fâcheux encore quand on s'appuie sur une erreur, évidente et volontaire, pour résoudre le problème le plus tragique de notre époque.

Au troisième acte, c'est la même chose. Hargand nous a été présenté comme un bon patron, respectueux de la liberté individuelle, pitoyable aux malheureux, ayant fait « son possible » pour les ouvriers. Il reçoit les délégués des grévistes, écoute

leurs réclamations, — hélas! qu'elles sont « de théâtre », quelques-unes de ces réclamations! — et, brusquement, sur un mot de son fils, il flanque tout le monde à la porte, grévistes et fils, après quoi il tombe assis, se prend la tête dans ses mains, et murmure : « Ils avaient raison!... » Comment, Hargand, bon patron, patron expérimenté tout au moins, parle et agit de la sorte? Il déchaîne, volontairement, une grève dont les horreurs, qu'il prévoit, lui remplissent le cœur d'angoisse, une grève qu'une discussion raisonnable et quelques concessions auraient pu éviter? Cela fait, il pleure!.. Et, sachant qu' « ils ont raison », il ne rappelle pas les délégués grévistes, lui homme honnête et pitoyable? Est-ce donc qu'il est fou, lui aussi?... Peut-être M. Mirbeau entend-il qu'on ne peut pas être un bon patron? Il est possible. Mais au moins fallait-il nous montrer le patron obligé, acculé à la grève, nous donner les raisons d'amour-propre ou d'intérêt qui l'empêchent de céder. Rien de pareil ici : un mot, un cri, un geste, puis des larmes. Et, pour expliquer cet acte inexplicable, M. Mirbeau nous dit que Hargand a mal dormi... C'est tout de même une drôle de manière de discuter la question sociale!

Puis, voici la grève. Les ouvriers sont réunis « au pied d'un calvaire »! (Nous n'avons pas échappé à l'insupportable allusion néo-chrétienne, à l'évocation de Jésus-anarchiste, un des poncifs les plus exaspérants que je sache)... Jean Roule est accusé d'avoir compromis le résultat de la grève en refusant le concours des députés socialistes : il réplique qu' « il est facile de monter sur une table et de chanter la *Carmagnole* », quitte à regagner le Parlement quand les fusils partent... On l'accuse d'avoir dérobé l'argent de la grève : il se défend, mais sans succès ; on l'entoure, on le menace, on va l'écharper... Mais Mme Sarah Bernhardt se lève, elle parle... Et que voulez-vous que fassent des grévistes, quand Mme Sarah Bernhardt leur parle? Ils se retirent, émus, domptés et charmés. Mais ici encore, quels singuliers arguments! L'ouvrier Philippe Hurteaux, dans la foule, représente le parti hostile à Jean Roule ; il saute à la gorge de celui-ci, et c'est alors que Madeleine intervient : « Te souviens-tu, Philippe, que nous jouions ensemble quand nous étions petits?... » C'en est trop. Philippe tombe dans les bras de Jean. Et ce n'est certes pas là le moindre des miracles accomplis par Mme Sarah Bernhardt.

Enfin, le massacre. Les grévistes ont brûlé l'usine, la troupe a tiré, et des cadavres s'amoncellent... Je ne nie point l'horreur d'un pareil spectacle, mais cette horreur-là est vraiment trop extérieure à la littérature, trop dépourvue de la « beauté » que réclame Jean Roule. L'angoisse que nous avons là, c'est la médiocre angoisse du fait, l'horreur du sang, l'ébranlement nerveux que nous donne la vue d'un passant écrasé par une voiture. Nous ne songeons pas un instant à nous demander si cet écrasé est un bourgeois ou un prolétaire. C'est « un mort », et cela nous suffit. Il en est de même au cinquième acte des *Mauvais Bergers*. Je disais que la littérature est trop étrangère (en dépit du mot d'auteur de la fin) à ce dénouement. On en dirait autant de la question sociale. Nous ne pensons ni au patron ni aux grévistes : nous éprouvons simplement le dégoût de l'horrible, et de l'horrible inutile et prémédité.

C'est là le principal défaut de la pièce de M. Mirbeau. Elle donne une impression de voulu, de concerté. La question sociale, ou la partie de cette question qui semble en être le sujet, n'est pas traitée une seule fois. Quand Robert Hargand (fils d'Hargand, et vaguement anarchiste) se trouve en face des amis de son père, il se contente de les regarder avec mépris. Quand Hargand reçoit les ouvriers, il écoute, se fâche et pleure, sans leur répondre. Enfin, dans la scène qui met en présence le père et le fils, la discussion semble s'engager. Mais elle dévie aussitôt. Hargand invoque le respect filial, observe judicieusement que c'est un triste spectacle que de voir un père et un fils brouillés ensemble. Robert n'a qu'un mot : « Pitié! »... Un beau mot, assurément, et une belle chose : mais surtout, ici, un beau mot de théâtre. Et, comme Hargand demande quelques éclaircissements supplémentaires, Robert déclare qu' « ils ne peuvent s'entendre », — et il est au moins d'accord avec son père pour trouver que ça n'est pas gai... Je sais bien que la comparaison est un médiocre procédé de critique, mais comment ne pas se rappeler la scène analogue du *Repas du Lion*, où chaque mot était gros de pensées?...

On voit encore, dans certains pays de France, des moulins à vent qu'on a négligé de détruire. Le blé va aux moulins à vapeur, les moulins à vent continuent d'agiter leurs ailes inutiles; leurs grands gestes traversent l'espace, leurs ressorts gémissent et grincent, la meule tourne encore, mais à vide... C'est, — un peu, — à ces moulins inutiles que me font songer les *Mauvais Bergers*.

Du moins, sont-ils joués à miracle. J'ai dit combien Mme Sarah Bernhardt avait été admirable. M. Guitry a excellemment joué le personnage de Jean Roule; attitudes, gestes, regard illuminé de l'anarchiste de théâtre, tout cela a été rendu avec une justesse saisissante. M. Deval a exprimé avec une sobriété et une force supérieures les troubles et les hésitations d'Hargand. M. Teste a fait du père Thieux une émouvante création. Mme Marie Grandet a joué avec puissance la scène de la mère Cathiard. Il faut louer MM. Laroche, Angelo, Chameroy; les plus petits rôles sont bien tenus. La mise en scène est sai-

sissante; on n'a pas été plus loin dans l'exactitude et dans le pittoresque; la foule du quatrième acte est extraordinaire de vie et de mouvement.

Mais le triomphateur de la soirée a été sans contredit M. François de Curel...

JACQUES DU TILLET.

LETTRES D'UNE FEMME

Je ne suis pas encore parvenue à savoir ce que veulent dire les personnes et les journaux qui nous cornent au oreilles leur *féminisme* et leurs *féministes*. J'ai consulté mon dictionnaire, j'y ai trouvé, *femme*, *féminin*, *féminité*, *féminiser*, *efféminé*, et c'est à peu près tout. De *féminisme*, nulle trace. Il semble cependant qu'une femme ne devrait pas ignorer ce que c'est que le *féminisme*, et si quelqu'un a des lumières là-dessus, c'est elle qui devrait en avoir.

Mais ce sont les hommes d'aujourd'hui qui se connaissent en féminisme, à ce qu'il paraît, et, pour être féministe, il faut d'abord être du sexe masculin. Pour moi, qui ne puis souffrir les hommes-femmes, j'oserai émettre cette opinion hardie que les hommes de mon temps le deviennent un peu trop tous les jours: cette féminité ne me dit rien qui vaille.

Entend-on nous organiser en un état de société qui s'appellera le féminisme. Alors, pauvres femmes, nous sommes perdues!

Oui, vraiment cette *efféminalion* de notre peuple fait peur aux femmes, et aux mères françaises, et les prédications féministes ne parlent pas à leur cœur la langue des grandes espérances.

Si l'on veut dire que les femmes n'ont pas dans la société la place et le rôle qu'elles devraient avoir, et qu'il importe au bien général de leur assurer un plus juste emploi de leur mérite, on se trompe certainement : ne voyez-vous pas les femmes donner tous les jours, au milieu des faiblesses et de l'abdication d'un certain nombre d'hommes, des exemples remarquables de leur énergie native et de la fermeté de leur âme?

Prenons le mot dans le sens le plus large et le plus vraisemblable. N'est-ce pas à peu près ceci: un état de société dans lequel les femmes pourraient dépenser tout leur cœur, toutes leurs forces physiques et morales au profit de leur famille et de leur pays, remplir tout leur destin, s'employer de telle sorte qu'il ne reste rien d'improductif chez elles de ce qui peut servir au bien de l'humanité. Dans le style industriel et économique que notre temps a mis à la mode, ces formules exprimeraient assez exactement, je pense, l'idée générale du féminisme. Il me semble avoir lu ou entendu quelque part des phrases comme celles-là : elles voltigent dans l'air autour de nous et elles résonnent à nos oreilles. Si telle est votre idée, Messieurs, vous êtes en plein féminisme, et depuis longtemps! Le féminisme « coule à pleins bords » depuis le commencement du monde.

Dans l'organisation de l'humanité, la moitié féminine du genre humain a rempli parfaitement son rôle. Si vous regardez chez nous, vous verrez que les femmes ont exercé leur action depuis le commencement de notre histoire jusqu'à nos jours, et les écrivains se plaisent à répéter qu'entre toutes les femmes de l'univers celles de France n'ont cessé de briller au premier rang, par leur bon sens, leur esprit, leur grâce, leur dévouement familial et par leur courage à toute épreuve dans les adversités de la patrie. Alors quoi? Qu'est-ce que c'est que votre féminisme? Les femmes ont fait la France, ce n'est pas assez; vous leur accordez, dans votre souveraineté, la permission de porter des culottes : mon Dieu, que votre féminisme est médiocre!

Je ne voudrais pas me faire le juge des hommes de mon temps : je les aperçois de tous les côtés victimes de la politique, ballottés par les fluctuations orageuses des partis, secoués par le vent furieux des passions qui se déchaînent à chaque instant. Coupables ou non, on en voit devant les tribunaux, dans les prisons et dans les îles lointaines que l'on n'aurait jamais pensé voir dans ces situations affreuses et dans ces tourments d'enfer. Ils ne trouvent un dernier réconfort moral que dans leurs femmes. Je pourrais vous en citer des exemples en foule : à quoi bon? Vous les connaissez aussi bien que moi. Il y en a mille autres que l'on ne sait pas, qui demeurent cachés dans le secret des familles. Vous pouvez compter autant d'exemples de femmes vaillantes qu'il y a de malheureux et de vaincus de la vie.

Dites-le-moi, ne sont-elles pas admirables? Quoi de plus fort que leur cœur? Plus fort que la mort, c'est bien, mais plus fort que l'outrage et que le mensonge, plus fort que la honte et que le crime, c'est encore mieux. Jamais elles ne désespèrent, jamais elles n'abandonnent : abandonnées elles-mêmes, reniées indignement, c'est alors qu'elles reviennent avec l'enthousiasme de la charité et de l'amour. Elles protestent contre l'opinion déchaînée, contre le monde entier et contre l'évidence. Ni jour ni nuit, plus de repos. Elles remuent tout, gouvernement, justice, presse, finance, ne craignent plus rien, bravent tout, s'affichent au grand jour, pour sauver celui qu'elles aiment ou qu'elles ont aimé. Il me semble qu'en voilà du féminisme!

Si vous vous reportez à la terrible guerre, qui a serré d'angoisse nos cœurs d'adolescentes, vous

vous souvenez que les femmes ont fait joliment bien leur devoir, n'est-ce pas? Inutile de remonter jusqu'à Jeanne d'Arc et Jeanne Hachette. On a vu d'humbles femmes transfigurées du jour au lendemain en héroïnes, sans cuirasse ni casque. Vous vous en souvenez. Notez qu'il en fut ainsi de tout temps et de tout pays : notre France adorée n'en a pas le privilège, si l'on veut être franc et honnête envers l'humanité et envers les femmes de l'humanité. Tout ce que nous ne savons pas, tout ce que l'histoire ne rapporte pas est encore plus beau et plus étonnant que ce que nous savons. Voulez-vous que je me résume d'un mot? La terre est tout imprégnée de féminisme.

Quant au féminisme de club et de salon, il pourrait avoir pour résultat de tarir les sources du féminisme ou de les amoindrir tout au moins, si l'on n'y prenait garde, mais en réalité nous n'avons pas beaucoup à le craindre.

La condition des femmes, comme le dirait un légiste, doit certainement recevoir et recevra encore des améliorations dictées par l'esprit d'équité et le bon sens, mais ce n'est là qu'un point dans un tableau immense et magnifique. Le vrai féminisme, le seul qui compte, est aussi ancien que l'humanité et il durera autant qu'elle durera; il ne cessera de vivifier le genre humain, de l'éclairer et de le réchauffer aux rayons de la beauté et de l'amour : tel est mon acte de foi de femme. Pensez-vous pas que c'est là le plus grand des *socialismes*, et dont l'auteur inconnu et divin, quel qu'il soit, est le plus grand, le seul grand humaniste et féministe de l'univers?

LAURE X...

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Nouveautés de la semaine,

D'après la BIBLIOGRAPHIE DE LA FRANCE :

Dreyfus? par le capitaine PAUL MARIN (Libr. illustrée). — *Croquis d'artistes, théâtre lyrique; opéra, opéra-comique*, par HENRI DE CURZON (Fischbacher). — *Le Livre d'or de l'alliance franco-russe*, par PHILIPPE DESCHAMPS (Lemerre). — *Les Médailleurs français depuis 1789*, par ROGER MARX (Lahure). — *Grands Avocats du siècle; — Le Mont Saint-Michel et ses grèves*, par CONSTANT CRÉPEAUX (Pedone). — *L'Art décoratif dans le vieux Paris*, par A. DE CHAMPEAUX (Schmid). — *Sophie Arnould*, par ROBERT DOUGLAS; — *Victoires et Conquêtes de l'armée française* (2e série); — *Les Lundis du Figaro*, par CARAN D'ACHE (libr. du *Figaro*). — *La Journée de Fontenoy*, par M. le duc DE BROGLIE (Ferroud).

THÉORIES SOCIALES ET POLITICIENS. — En un style un peu tourmenté mais vigoureux et expressif, M. Ernest Charles, un vrai « jeune » — il n'a pas vingt-cinq ans — nous présente une série de portraits : la république démocratique et l'écomonie politique, Gambetta et Léon Say, de Mun, Léon Bourgeois, Guesde, Jaurès, enfin Paul Deschanel.

Sauf le dernier, ces honorables parlementaires ne trouvent pas grâce devant M. Ernest Charles. Ses héros sont en même temps ses victimes. Il les tourne, les retourne, les scrute et les fouille, les perce pour voir, comme on dit vulgairement, « ce qu'ils ont dans le ventre », et dépité de ne rencontrer rien ou presque rien, d'un coup suprême il les découronne et pend leur scalp à sa ceinture. Eh quoi! Nul élan de cœur, nulle dévotion pour ces hommes? Non, nulle dévotion. Décidément la génération nouvelle n'a pas l'enthousiasme facile. Fantaisie de jeune homme, pensera-t-on. Ce serait se tromper.

Sans nous perdre en une « analyse un peu subtile des cas devant lesquels on se trouve en présence », écoutons M. Ernest Charles.

M. Ernest Charles est sévère pour Gambetta. Il le traite de cavalière façon. Paraphrasant à sa manière le *vir bonus dicendi peritus*, il concède que c'était un brave homme et qui parlait naturellement avec beaucoup de facilité, confiant, naïf; pour un peu, M. Charles le traiterait de « vieille barbe ».

Ce qui est plus grave, c'est que ce sentiment est commun à une bonne partie de la jeunesse contemporaine.

Il n'y a pas lieu de s'en étonner outre mesure et l'on peut aisément en découvrir la raison. Cela tient à une conception des choses qui lui est particulière. Et d'abord considérons le sujet même de l'ouvrage de M. Ernest Charles. Pour la première fois, le livre de début d'un jeune homme n'est ni un roman, ni un volume de vers, ni une pièce de théâtre, ni même une de ces oiseuses dissertations politiques à la mode il y a dix ans, et cela mérite qu'on le signale. Ce sont en effet les problèmes sociaux qui préoccupent surtout la génération nouvelle. C'est de ce point de vue spécial qu'elle envisage les événements et j'y devine la cause profonde de l'effondrement des anciens partis, évanouis faute d'avoir eu un contenu social.

Tout jugement partiel risque fort d'être partial. A n'examiner Gambetta que sous cet angle restreint on le méconnaît. Il est rare que chez un homme l'action et la pensée s'équilibrent exactement, plus encore, si l'équilibre s'établit, qu'il ne soit pas obtenu au détriment des deux facultés à la fois. En général l'une, si elle est très intense, proscrit l'autre. L'homme de pensée agit peu. Le savant se renferme dans sa tour d'ivoire. Le monde réel était borné pour Kant à une petite portion de la petite ville de Kœnigsberg. Au rebours, l'homme d'action pense peu. Un bagage rudimentaire lui suffit. Or Gambetta fut essentiellement un homme d'action. Il estimait que la forme républicaine emporterait par sa seule efficacité la solution pour tous les problèmes. Fonder la République, la maintenir, lui suffit. Et si, parvenu sur le faîte, son rêve réalisé lui cacha l'avenir, dit-on, est-ce sa faute ou celle de la mort qui l'enleva si inopinément? D'ailleurs quel autre homme d'État eut à cette époque la prescience du péril?

Mais, il serait vain de se le dissimuler, Gambetta et

l'établissement de la République marquent une fin et non un essor. C'est le terme de la longue évolution politique qui prit naissance en 1789, et, par une ironie du jeu éternel de va-et-vient qui règle les affaires humaines, déjà la contre-révolution est commencée.

Au sein même de cette période d'un siècle rempli surtout par des questions politiques, la question sociale éclate avec violence en 1848 et le second Empire ne se maintient qu'en promettant satisfaction aux aspirations ouvrières. Actuellement, pour beaucoup de gens qui ne sont pas forcément réactionnaires, la Révolution n'est plus le bloc de M. Clémenceau dont toutes les parcelles doivent être adorées à genoux avec une ferveur de dévot. Sans substituer à cette conception étroite celle non moins étroite du bloc enfariné qui ne dit rien qui vaille, certains côtés de l'œuvre de la Révolution sont justement attaqués. Les mesures récentes sur l'organisation du travail sont absolument contraires à l'esprit qui fit détruire les corporations. La loi sur les syndicats ruine le décret de la Constituante qui interdisait toute entente aux travailleurs.

En même temps, sombre l'économie politique orthodoxe, et si M. Ernest Charles est dur pour Léon Say qui eut un si beau talent, il n'en est pas moins vrai que sa doctrine ne fait plus de prosélytes parmi les jeunes gens.

Loin de l'indifférence orthodoxe de Léon Say, à côté du catholicisme social du comte de Mun et contre le socialisme qu'il combat en la personne de MM. Guesde et Jaurès, M. Ernest Charles désire et prévoit la formation d'un grand parti de progrès, libéral parce qu'il conserverait la liberté et la propriété individuelles, héritage précieux de la Révolution, mais aussi étatiste en ce sens qu'il ferait un appel intelligent à l'intervention de l'État pour améliorer la condition des travailleurs. A sa tête M. Ernest Charles place M. Paul Deschanel.

J'y souscris volontiers. La jeunesse, qui est loin d'être tout entière socialiste, a vu se dégager avec joie de la brume parlementaire quelqu'un qui possédait enfin une théorie sociale capable d'être opposée à l'idée collectiviste. Elle l'a entendu et elle a pris plaisir à l'écouter. Il lui a semblé que Paul Deschanel discernait ce qu'il fallait faire et, si nous en croyons M. Ernest Charles, peut-être déjà est-elle prête à le suivre.

Ch. [illegible]

LES PHILOSOPHES DE LA VIE : le *Moi éternel*, par *J. Laurence* (1) ; la *Théorie de l'âme humaine*, par *J. Alaux*. — Il ne semble pas que pratiquement nos contemporains dédaignent la vie ; aucun de ses avantages ne leur échappe, aucune de ses douceurs ne leur est inconnue. Théoriquement, c'est une autre affaire : ils en disent beaucoup de mal. La plupart ne voulant voir en elle qu'une illusion — et une illusion douloureuse, — on la poursuit jusque dans son plus intime refuge, le moi humain. Ce misérable moi n'est pour les beaux esprits de nos jours qu'une apparence négligeable, un hasard sans conséquence, un fugitif accident.

Heureusement toute action provoque une réaction. La vie si maltraitée devait trouver des champions et le moi si conspué, des défenseurs. Cette tendance se marque fortement dans deux ouvrages qui viennent de paraître : le *Moi éternel* de J. Laurence et la *Théorie de l'âme humaine* de J. Alaux. Assurément les auteurs ne se sont point donné le mot et leurs origines intellectuelles paraissent assez différentes : l'accord n'en est que plus frappant.

Le *Moi éternel* ne relève d'aucun système. Sans doute, comme il s'est fait un devoir de le reconnaître, l'écrivain a pris son point de départ et son inspiration dans le livre trop peu apprécié de Jean Reynaud, *Terre et Ciel*, mais l'originalité de son travail consiste en ce qu'il a résolument écarté le procédé métaphysique pour assurer à la pensée une assise scientifique.

Très fourni de renseignements, très armé de preuves et de faits, rédigé avec une dialectique simple et pressante, un tel livre ne se prête guère à l'analyse. Il faut l'aborder directement et j'y renvoie le lecteur avec confiance.

L'auteur du *Moi éternel* se méfie de la métaphysique. C'est une crainte de laquelle il reviendra, car on ne saurait écrire vingt lignes de philosophie sans faire de la métaphysique, qu'on le veuille ou non. Pareille appréhension n'était point de nature à troubler M. Alaux. Le consciencieux et ferme penseur auquel nous devons l'*Esquisse de la philosophie de l'être* et le livre sur *les Problèmes religieux du XIXe siècle* est familier avec les plus hautes spéculations de l'intelligence ; il s'y trouve et s'y joue comme en son élément. Très vivement, dans sa préface, M. Alaux, se défend d'être « un disciple attardé » de Victor Cousin. A coup sûr, le spiritualisme, tel qu'il le conçoit et le professe, aurait fort scandalisé le père de l'éclectisme. Disons-le tout de suite, il n'y a plus de spiritualisme ni de matérialisme dans le sens absolu que l'on a si longtemps donné à ces mots. Du jour où les notions de force, de mouvement se sont imposées à la connaissance humaine, où l'on a pu se convaincre qu'il s'agissait, non de substances opposées, exclusives, mais d'éléments faits pour s'associer et se combiner, l'esprit pur et la matière inerte ont disparu sans retour dans le gouffre de la vieille scolastique.

En définitive, les deux écrivains arrivent par des chemins moins différents qu'ils ne l'eussent été autrefois à une conclusion presque identique, J. Laurence niant la mort dans l'univers au point de vue de la science, Alaux excluant le néant au point de vue de la métaphysique.

Par ce temps de « triomphe de la mort », la voix de ces philosophes de la vie mérite d'être écoutée et leur témoignage d'être pesé.

J. [illegible]

(1) L'ouvrage de J. Laurence vient d'obtenir le prix Audiffred à l'Académie des sciences morales et politiques.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Du 1er Juillet au 31 Décembre 1897.

TABLE DES AUTEURS

Du 1er Juillet au 31 Décembre 1897.

Les titres des ouvrages analysés sont en italiques.

Paris. — Chamerot et Renouard, Imp. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 35926.

Le Directeur-gérant : HENRY FERRARI.





